

SEMINARIO INTERNACIONAL
NUESTRA SEÑORA CORREDENTORA

Dom Jean de Monléon
O. S. B.

Histoire Sainte

1. LES
PATRIARCHES

Commentaire
historique et mystique
sur les récits
de la Genèse

LES ÉDITIONS DE LA SOURCE
5, RUE DE LA SOURCE, 5 – PARIS, XVI^e

Note

Les parties du texte écrites en italique reproduisent mot à mot la lettre même de la Bible, traduite sur la Vulgate de Clément VIII.

Pour les renvois aux Commentaires du Livre de la Genèse, le plus souvent cités dans cet ouvrage, on s'est servi des abréviations suivantes :

- Orig. : Origène, *Homélie sur la Genèse*, Pat. lat. de Migne, t. XII.
- Hier. : Saint Jérôme, *Livre des questions hébraïques sur la Genèse*. Pat. Lat. de Migne, t. XXIII.
- Chrys. : Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur la Genèse*, Pat. gr. de Migne, t. LIII.
- Ephr. : Saint Éphrem, *Explication sur la Genèse*, Œuvres complètes, Rome, 1737, t. I.
- Rhab. : Rhaban Maur, *Commentaires sur la Genèse*, Pat. lat. de Migne, t. CVII.
- Rup. : Rupert de Deutz, *Des œuvres de la Sainte Trinité*. Pat. lat. de Migne, t. CLXVII.
- Glos. : *Glossa ordinaria*, de Wallafrid Strabon, édition d'Anvers, 1617, t. I.
- Lyre : Glose de Nicolas de Lyre. (Cette glose se trouve reproduite dans l'ouvrage ci-dessus, en bas de chaque page).
- Proc. : Procope de Gaza, *Commentaires*, Pat. gr. de Migne, t. LXXXVII.
- Schol : Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, Pat. lat. de Migne, t. CXCVIII.
- Guib. : Guibert de Noyon, *Morales sur la Genèse*, Pat. lat. de Migne, t. CLVI.
- Dam. : Saint Pierre Damien, *Commentaires sur l'Ancien Testament*, Pat. lat. de Migne, t. CXLV.
- Becta : Saint Bède le Vénéral, *Commentaires sur le Pentateuque*, Pat. lat. de Migne, t. XCI.
- Flav. : Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, tract. d'Arnauld d'Andilly, Paris, 1700, t. I.
- Aurea. : Pseudo-Thomas d'Aquin, *Exposition d'or sur la Genèse* (dans les Œuvres complètes de saint Thomas, édition Vivès, t. XXXI).
- Corn. : Corneille Lapièrre, *Commentaires sur la Sainte Écriture*, Édit. Vivès, t. I.
- Carth. : Denys le Chartreux, *Commentaires sur la Sainte Écriture*, Édit. de Montreuil, t. I.

- Fill. : Fillion, *La Sainte Bible, commentée d'après la Vulgate*, Letouzey, 1903, t. I.
- Vig. : Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, Paris, 1889, t. II.
- Ricc. : Ricciotti, *Histoire d'Israël*, Paris, 1939 (traduit de l'italien), t. I.
- Marst. : Marston, *La Bible a dit vrai*, Paris, 1935 (traduit de l'anglais).

Préface de Paul Claudel

Il faut rendre l'Ancien Testament au peuple chrétien. Il n'y a pas d'œuvre plus nécessaire et plus urgente. Il faut rendre au peuple chrétien cette moitié de son héritage dont on essaye de le dépouiller, cette Terre promise toujours ruisselante du même lait et du même miel dont on essaye de l'expulser, et qui lui appartient. Il faut rendre au peuple chrétien pour son usage ce grand édifice, débarrassé de tout cet appareil pseudo-scientifique de conjonctures arbitraires et d'hypothèses frivoles qui ne sert qu'à décourager, à déconcerter, à rebuter les fidèles ; à les assourdir tellement qu'ils n'entendent plus au milieu du ridicule caquet des scribes incapables d'aboutir à quoi que ce soit d'articulé et de positif le grand cri des prophètes : Sitientes, venite ad aquas ! Il faut leur montrer dans cette œuvre magnifique de l'Esprit Saint, de la Sagesse de Dieu, non pas un amas confus de matériaux hétéroclites à demi dévorés par le temps, mais un monument superbe sur lequel les siècles n'ont eu aucune prise et qui s'offre encore à nous, intact et vierge, dans sa composition profonde et sublime, dans sa signification originelle, dans l'invitation qu'il adresse, aussi puissante aujourd'hui qu'autrefois, à notre cœur, à notre intelligence, à notre imagination, à notre sensibilité, à tous nos besoins d'amour et de beauté. De ce texte sacré nous avons le bonheur de posséder une transcription incomparable, sanctionnée depuis des siècles par l'autorité et par la pratique de l'Église, en qui je vois le chef-d'œuvre, le sommet, la gloire de la langue latine : je veux parler de la Vulgate.

S'il ne tenait qu'à moi, elle formerait la base de l'éducation des enfants, comme les poèmes d'Homère qu'elle domine d'une telle hauteur, l'était autrefois de celle des jeunes Grecs. Du moins, s'il faut se contenter de traductions françaises, que ces traductions prennent leur principale orientation, en ne le complétant qu'avec prudence, dans ce canon vénérable où il me semble reconnaître le timbre, l'accent même de la Divinité. Quel bonheur alors d'avoir recouvré notre bien ! Quel bonheur d'admirer à cœur libre, à cœur ouvert, notre Dieu, notre Créateur, qui n'est pas moins, qui est infiniment davantage, dans cette parole vivifiante à nous distinctement adressée, qu'Il ne l'est dans la radieuse confusion de la nature. Nourrissons-nous de cette histoire qui a un sens, de cette suite d'événements conduits par Dieu pour notre enseignement et pour la révélation de Ses infinies, de Ses ingénieuses miséricordes. Dieu n'est plus cette froide entité des philosophes. Il est Quelqu'un. Moïse, David, nous le montrent tel qu'Il est, tel qu'Il vit Sa vie, tel que nous avons bien le

droit de le voir, puisqu'on nous dit que nous sommes faits à son image : les savants nous expliqueront ça comme ils voudront.

Mais quelle joie, quelle émotion de voir vivre là-haut notre Père, débordant de paternité à notre égard, tendresse, compassion, tous les sentiments qu'il faut, la colère même ! Oui, nous aimons cette colère, cette sainte colère, nous aimons qu'on nous prenne au sérieux dans nos transgressions comme dans nos essais de bien faire. Et tous ces imbéciles qui nous parlent d'un Dieu féroce ! Un Dieu jaloux, oui, tant que vous voudrez ! C'est comme ça que nous l'aimons.

Jetons-nous donc sans crainte, la tête la première, dans cet océan d'amour et de beauté, l'Ancien Testament, où tant de Saints, tant de génies, ont trouvé un aliment inépuisable. Refaisons connaissance, dans leur réalité vivante et typique, avec ces personnages vraiment surhumains, je veux dire chez qui une humanité intégrale est tout entière transfigurée par la signification authentique, Abraham, Jacob, Joseph, Moïse, Job, Samuel, David. Ce ne sont point des héros de roman et de théâtre. Nous pouvons les prendre dans nos bras. Ce sont nos frères et nos sœurs, mais des frères, des sœurs tout pleins de Dieu, tout débordants de la Volonté du Très-Haut. Lisons l'Écriture Sainte, mais lisons-la comme la lisaient les Pères, qui nous ont montré que c'était la meilleure manière d'en profiter, lisons-la à genoux ! Lisons-la non pas avec des intentions de critique, avec cette sotte curiosité qui ne va qu'à la vanité, mais avec la passion d'un cœur affamé ! On nous a dit que la vie est là, que la lumière est là, pourquoi n'essaierions-nous pas un petit peu par nous-mêmes de savoir le goût que ça peut avoir ? Ce n'est point seulement la Majesté du Sinaï qui nous convie à l'Ascension ! C'est un sourire féminin, le sourire de cette sagesse, de cette Vierge auguste dont le Seigneur a posé l'image devant lui pour s'encourager à créer le monde ! C'est elle que nous apercevons à l'extrémité de cette longue perspective de monuments incomparables. Elle est depuis la Genèse, cette aurore progressive qui précède le soleil levant. Cette lumière divine, elle n'est absente, pour nous, chrétiens, d'aucune des parties du texte révélé, qu'il s'agisse de l'Ancien Testament ou du Nouveau. C'est à elle que peuvent s'appliquer ces paroles du sauveur dans l'Évangile : Quand on vous dira : il est dans le désert, ce n'est pas vrai ; il est dans une chambre fermée, ne le croyez pas ! Mais comme l'éclair part de l'Orient et se montre jusqu'en Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. C'est lui qui règne sur toutes les parties de l'Ancien testament, dont il est l'inspirateur aussi bien que du Nouveau. C'est lui qui en a contresigné toutes les pages de ce serment solennel : Ego vivo !

Introduction à l'histoire des Patriarches

On voudrait, dans cet ouvrage, répondre à l'appel de l'éminent écrivain qui, par la lecture assidue des Pères de l'Église, a su découvrir la sève cachée sous la lettre des Livres saints et qui, mettant un génie littéraire hors de pair au service d'une foi inébranlable, a donné à la Bible une place qu'elle n'avait jamais eue encore dans la littérature française. La préface que l'on vient de lire exprime avec une force et une conviction dont il est impossible de n'être pas touché, le vœu de tous ceux – et ils sont légion – qui aspirent à voir l'interprétation traditionnelle de l'Écriture remise en honneur, non pas sans doute à la place, mais à côté de l'exégèse littérale et scientifique qui prétend aujourd'hui régner seule.

Nous nous sommes efforcés de retrouver dans leurs attitudes exactes, dans leurs proportions harmonieuses, dans leur beauté originelle ces figures patriarcales, ces statues merveilleuses que le Saint-Esprit lui-même a sculptées avec amour aux premiers temps du monde, à la fois pour orner le temple éternel de Dieu, celui où l'on adore en esprit et en vérité, et pour servir de modèles, indéfiniment, à travers les siècles, aux hommes qui voudraient vivre en hommes.

Tel était à leur endroit le sentiment des Pères de l'Église.

À un jeune homme qui lui demandait quelques conseils pour tendre à la perfection, saint Grégoire de Nysse répondit en citant d'abord ce texte d'Isaïe : « *Regardez Abraham et Sara, qui vous ont enfantés* ». Puis il ajoutait :

C'est à des âmes égarées que ces paroles sont adressées. De même en effet que, pour les marins emportés loin de la direction du port, la vue d'un feu qui s'élève d'une hauteur, ou de la cime d'une montagne aperçue de loin, sert de point de repère pour retrouver la bonne route ; de même les âmes égarées, l'esprit sans pilote dans l'océan de la vie, sont-elles ramenées au port de la divine volonté par l'exemple d'Abraham et de Sara. Et comme l'humanité est divisée en deux sexes, et qu'à tous deux est proposé le libre choix entre le vice et la vertu, la Parole divine a mis sous les yeux de l'un comme de l'autre un modèle à imiter, afin que, les hommes regardant Abraham, les femmes regardant Sara, les deux sexes puissent, par des exemples appropriés, diriger leur vie selon la vertu.

Il nous suffira donc de rappeler la vie d'un de ces personnages pour lui faire remplir l'office de phare, et montrer ainsi comment il est possible de faire aborder l'âme au port paisible de la vertu, où elle ne sera plus exposée aux orages de la vie, et où elle ne risquera plus de faire naufrage dans les abîmes du péché, sous le choc des vagues successives des passions. La raison pour

laquelle la vie de ces âmes saintes a été écrite en détail, n'est-elle pas de diriger dans la voie du bien par l'exemple des justes des temps anciens, la vie de leurs successeurs ? Mais, dira-t-on, si je ne suis ni Chaldéen comme cela est écrit d'Abraham, ni l'enfant adoptif de la fille du roi d'Égypte, comme l'Écriture l'enseigne de Moïse, si je n'ai rien de commun dans ma façon de vivre avec aucun de ces hommes d'autrefois, comment conformerai-je ma vie à celle de l'un d'entre eux ? Je ne vois pas comment imiter quelqu'un qui diffère totalement de moi par ses habitudes. Nous répondrons à cela qu'il importe peu, pour le vice ou pour la vertu, que l'on soit Chaldéen, et que ni le fait de vivre en Égypte ni celui d'habiter, Babylone n'excluent quelqu'un du chemin de la perfection. Ce n'est pas *en Judée* seulement que Dieu est connu des justes, ce n'est pas à Sion seulement, encore que l'Écriture semble le dire, que se trouve la maison de Dieu. Mais il nous faudra une méditation attentive et une vue plus perçante, pour discerner, au-delà de la lettre de l'Écriture, de quels Chaldéens et de quels Égyptiens il faut nous éloigner et quelle est la captivité de Babylone à laquelle nous devons échapper pour atteindre à la vie bienheureuse ¹.

De même, saint Ambroise, commence les deux livres qu'il a écrits sur Abraham, par les réflexions suivantes :

Platon, prince des philosophes, a jugé utile de construire, dans ses ouvrages, une république idéale, afin que ses concitoyens eussent en elle un modèle à imiter. Et Xénophon a dessiné dans sa *Cyropédie*, le type du roi juste et sage, pour servir d'enseignement aux princes. Ainsi, Moïse, en écrivant la vie d'Abraham, nous a montré le modèle de l'homme de Dieu, avec cet avantage sur les auteurs précédents, qu'au lieu de forger de toutes pièces un être fictif, il met devant nos yeux un personnage réel, doté des vertus les plus authentiques ².

Il résulte clairement de ces témoignages, et de beaucoup d'autres que, pour les Pères de l'Église, Abraham n'est pas un être primitif, émergeant à peine de l'état sauvage ou de l'animalité, comme on pourrait le croire en entendant certains auteurs contemporains parler à son sujet, de « Bédouin sournois et pillard », de « vagabond civilisé », d'« enfant de la steppe », de « conscience crépusculaire »... que sais-je encore ?

Abraham, personne n'osera le contester, est une des plus grandes figures de l'histoire universelle. À l'heure où l'humanité tout entière se ruait frénétiquement dans le polythéisme et se prosternait sans honte devant les idoles les plus variées, les plus grotesques, les plus immondes, il apparaît comme le mainteneur du monothéisme, comme l'ancêtre et le chef de tous ceux qui adorent le Dieu Un, le Dieu Transcendant, le Dieu qui est Esprit. À ce titre sa haute stature domine et l'histoire du peuple juif, qui se tient pour son descendant direct et son

¹ Saint Grégoire de Nysse, *De la vie de Moïse*, Pat. gr., t. XLIV, col. 301.

² *De Abraham libri duo*, l. I, ch. 1.

héritier, et celle du christianisme, et encore celle de l'Islam. Les fils du Prophète, en effet, le considèrent comme leur chef, non pas seulement parce qu'il est le père d'Ismaël, leur ancêtre racial, mais surtout parce qu'ils voient en lui le modèle de l'intransigeance monothéiste, dont ils font le principe premier de leur religion. Aussi occupe-t-il dans le Coran une place beaucoup plus importante que le fils d'Agar, qui n'y a qu'un rôle effacé. Allah est son Dieu avant d'être celui de Mahomet. Si les Musulmans veillent jalousement sur sa tombe à Hébron, c'est qu'ils la considèrent comme un dépôt qui leur revient de droit. Jésus est le chef des chrétiens, Moïse celui des juifs, mais Ibrahim (ou Abraham) est leur Patriarche à eux, celui qui, béni d'Allah, a légué à ses descendants la foi véritable, c'est-à-dire l'Islam.

L'Église catholique, de son côté, ne lui témoigne pas moins d'égards et de vénération que la religion juive. Trois fois au moins chaque jour, elle le nomme dans sa liturgie, à des moments particulièrement solennels : au *Benedictus* de l'Office des Laudes, au *Magnificat* des Vêpres, et surtout au *Canon* de la Messe, honneur insigne quelle n'accorde qu'à de rares privilégiés. Elle montre, par là, qu'elle le tient pour l'un des noms les plus capables de lui concilier, à ce moment redoutable, la bienveillance du Tout-Puissant. Elle nous fait dire à nous, chrétiens, en parlant de lui : « Notre Patriarche », et ailleurs : « le Père de notre foi », « Abraham le très grand » (*Pater fidei nostræ, Abraham summus*)³. Toute la tradition catholique est empreinte à son endroit du même caractère de respect, de haute estime, d'admiration : sa vie est considérée unanimement comme le modèle de celle du juste, comme le miroir de toutes les vertus. Les Pères ont loué à l'envi et sans dissonance aucune, sa foi, son obéissance, sa patience, sa charité, son humilité, sa piété. Et si saint Jérôme a écrit une fois : *Peccavit Abraham*, Abraham a péché, c'est justement pour montrer que nul homme n'est exempt de quelques faiblesses, même s'il compte parmi les plus grands saints⁴.

Ainsi, trois des principaux courants de la civilisation humaine se réclament en lui d'une origine commune : ils semblent sortir de cette source unique pour irriguer et fertiliser toute la terre.

*

Si nous étudions cette grande figure, non pas en fonction des théories évolutionnistes sur l'origine des peuples, mais à la lumière des documents positifs, comme doit le faire l'historien, nous pouvons la caractériser par les trois notes suivantes : Abraham fut un homme de

³ Ant. des 1^{ères} Vêpres de la Quinquagésime.

⁴ *Comment. sur Isaïe*, l. XII, ch. XLIII, 26.

haute culture, un philosophe dont la sagesse dépasse celle des plus grands penseurs de la Grèce, et par-dessus tout, un très grand saint.

S'il peut être appelé un homme de la steppe, c'est à la manière de Moïse, du Père de Foucauld, ou de tous ceux qui ont quitté le monde un beau jour, pour aller vivre dans la solitude, sous le regard de Dieu. Abraham n'était pas nomade de naissance, il n'avait pas grandi en vagabondant dans le désert : il était né à Ur en Chaldée, et tout permet de croire qu'il y reçut une solide instruction. En effet, écrit Sir Charles Marston, l'un des plus éminents spécialistes des fouilles en pays biblique :

Nous savons ce qu'était l'éducation que recevaient les habitants d'Ur par les tablettes cunéiformes trouvées dans les tombeaux. Quelques-unes ont un caractère historique ; d'autres sont des hymnaires ; d'autres traitent des mathématiques ou d'arithmétique. Parmi ces dernières, on a même trouvé des méthodes pour l'extraction des racines carrées ou des racines cubiques. On éprouve une singulière impression quand on songe qu'Abraham et Sara, non seulement étaient capables de lire et d'écrire, mais qu'ils ont connu dans leur enfance les mêmes pénibles exercices sur les racines cubiques que les écoliers d'aujourd'hui ⁵.

Les traditions anciennes et les découvertes archéologiques modernes s'unissent pour nous montrer chez les Chaldéens une civilisation extrêmement avancée. Les fouilles d'Ur ont mis à jour un grand nombre d'objets précieux, exécutés avec un art consommé. La coiffure, par exemple, et la harpe de la reine Shub-Ad exposées au British Museum, ou le casque d'or de Mes-Kaham-Dug, que l'on peut voir au Musée de Bagdad, témoignent d'une telle finesse dans le goût, d'une telle maîtrise dans la façon, qu'on est stupéfait d'apprendre qu'ils sont antérieurs de plusieurs siècles à Abraham.

Il est vrai que l'épithète de chaldéen a servi plus tard à désigner un homme adonné aux pratiques divinatoires ; mais aux origines le mot était synonyme d'homme versé dans les sciences juridiques, mathématiques, et surtout astronomiques.

Sur ce dernier point, les Chaldéens étaient plus avancés même que les Égyptiens, qui avaient pourtant la réputation d'être le peuple savant entre tous dans l'antiquité. L'extrême pureté du ciel de leur pays leur permettait d'observer les astres dans des conditions exceptionnelles. C'est ainsi, par exemple, qu'ils avaient su repérer, au milieu des étoiles fixes, les *planètes*, ou étoiles errantes ⁶, et qu'ils en suivaient très exactement la marche. Il existe au British Museum une tablette qui décrit une rétrogradation de la planète Mars, avec une telle préci-

⁵ Marst., p. 110.

⁶ C'est le sens même du mot *planètes* en grec.

sion qu'on pourrait la croire copiée sur l'Annuaire du Bureau des longitudes. Or, elle est antérieure à la chute de Ninive. Les Chaldéens étaient arrivés à calculer avec une très grande approximation les diamètres apparents de la lune et du soleil, ce qui leur permettait de prévoir les éclipses, ainsi que de nombreux documents en font foi ⁷.

Sans doute, les tenants de ces civilisations antiques ignoraient toutes les applications que l'on peut faire de la science, et ils étaient, sans contredit, moins instruits que nous. Mais nous nous tromperions beaucoup si nous en déduisions que leur intelligence était moins ouverte et moins exercée que la nôtre. Nous serions probablement plus près de la vérité en disant, au contraire, qu'ils *pensaient* plus que nous. Ils observaient la nature avec une très grande perspicacité ; ils comparaient, ils méditaient, réfléchissaient sur ce qu'ils voyaient. Lentement, ils découvraient et ils déterminaient les lois des nombres, les opérations fondamentales de l'arithmétique, les principes de la physique et de la chimie, les mouvements des astres, les phases de la lune, la division du temps en jours, en mois, en années, la physionomie de la terre, les quatre points cardinaux, et ils posaient ainsi, les bases sur lesquelles se sont édifiées, au cours des siècles, toutes les sciences.

Or parmi les hommes de son temps, Abraham fut sans conteste l'un des plus instruits. L'historien Josèphe rapporte que, par l'étendue de ses connaissances en arithmétique et en astronomie, en même temps que par sa haute vertu et le don extraordinaire qu'il avait de persuader, il s'imposa à l'admiration des sages de l'Égypte ; il eut avec eux plusieurs conférences lorsqu'il descendit dans ce pays, et il acquit de là une extrême réputation ⁸.

*

Mais il ne se contenta pas d'approfondir la science pour elle-même, il s'en servit comme d'une échelle pour s'élever à la connaissance de Dieu.

C'était un homme très sage et très prudent, dit encore Josèphe, de très grand esprit, et si éloquent qu'il pouvait persuader de ce qu'il voulait. Comme nul autre ne l'égalait en capacité et en vertu, il donna aux hommes une connaissance de la grandeur de Dieu beaucoup plus parfaite qu'ils ne l'avaient auparavant. Car il fut le premier qui osa dire qu'il n'y a qu'un Dieu ; que l'univers est l'ouvrage de ses mains, et que c'est à sa seule bonté, et non pas à nos propres forces, que nous devons attribuer tout notre bonheur. Ce qui le portait à parler de la sorte, c'était qu'après avoir attentivement considéré ce qui se passe sur la terre et sur la mer, le cours du soleil,

⁷ Cf. abbé Moreux, *La Science mystérieuse des Pharaons*, pp. 73 et suiv.

⁸ Flav., l. I, ch. VIII.

de la lune et des étoiles il avait aisément jugé qu'il y a quelque puissance supérieure qui règle leurs mouvements, et sans laquelle toutes choses tomberaient dans la confusion et dans le désordre ; qu'elles n'ont par elles-mêmes aucun pouvoir de nous procurer les avantages que nous en tirons ; mais qu'elles le reçoivent de cette puissance supérieure à qui elles sont absolument soumises : c'est là ce qui nous oblige à l'honorer seul et à reconnaître ce que nous lui devons, par de continuelles actions de grâces ⁹.

Si Abraham avait écrit une Théodicée, ou un traité de métaphysique, il faudrait sans aucun doute le placer au-dessus des plus grands philosophes de la Grèce, au-dessus de Parménide, d'Aristote et de Platon.

Nous sommes remplis d'admiration pour ces grands esprits, quand nous voyons que, par le labeur méthodique de leur raison, ils ont su, non seulement découvrir au-delà de l'univers l'existence du Dieu unique, mais encore déterminer le caractère essentiel de sa nature, à savoir qu'il est l'être nécessaire, l'être par excellence. En contemplant cet être pur, ils ont compris qu'il est immuable, éternel, non produit, ni créé, incorruptible, intact et entier dans son unité, toujours égal à lui-même, infini, contenant en soi la somme de toutes les perfections. Il est la première intelligence, il est l'acte pur, il est la vie, il est la beauté, il est l'harmonie invisible, il domine tout, suffit en tout et surpasse tout... Mais avant toutes choses il est CELUI QUI EST (το ὄν). « L'Être est, dit Parménide, et il n'est pas possible qu'il ne soit pas ; il n'y a rien qui soit ou doive être, autre que l'être, et en dehors de lui ».

Or, le Dieu qui se révélera un jour à Moïse dans le buisson ardent, donnera précisément comme son trait propre, comme son signe distinctif, d'être CELUI QUI EST, *Ego sum qui sum*. Mais en même temps il se déclare le *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*. Que déduire du rapprochement de ces deux textes, sinon qu'Abraham avait déjà parcouru le processus que devaient suivre plus tard les philosophes de la Grèce ; qu'il avait su découvrir au-dessus de toutes les choses créées, le Dieu Un, et qu'à ce Dieu, il donnait pour note essentielle d'être CELUI QUI EST ?

Seulement, tandis que nos philosophes mélangeront toujours quelques erreurs à la vérité et n'arriveront jamais de ce fait qu'à une notion inexacte de Dieu, la parole dite à Moïse permet de croire qu'Abraham seul, au cours de sa recherche, réussit à se maintenir toujours dans le plan de la vérité. Si belles que soient les conceptions des Grecs, Dieu n'a jamais dit : « Je suis le Dieu d'Aristote, ou le Dieu de Platon »... Mais il a dit, et combien de fois, et avec quelle force, *Je suis le Dieu d'Abraham !...*

⁹ *Op. cit.*, l. I, ch. VII.

Il est vrai qu'il existe une tradition juive selon laquelle Abraham aurait été initié au monothéisme par l'un des fils de Noé, qui lui aurait enseigné également l'hébreu, considéré comme langue sacrée. Cette tradition, si elle est fondée, ne détruit pas le mérite de notre Patriarche. Il est tout à fait permis de penser que les philosophes grecs eux-mêmes furent guidés dans leur recherche du vrai Dieu par quelques vestiges de la révélation primitive, et saint Augustin considère comme très probable l'opinion selon laquelle Platon aurait eu connaissance des premiers livres de la Bible¹⁰. La gloire d'Abraham serait alors d'avoir mis tout son savoir au service de cette croyance, et il mériterait d'être par là comparé à saint Thomas et aux Docteurs qui ont montré l'accord de la raison et de la foi, plutôt qu'à Platon ou à Aristote. Nous sommes loin, on le voit, de ceux qui voudraient le ravalier au rang des Polynésiens ou de l'homme de Cro-Magnon !...

Mais si, seul entre tous les sages de l'antiquité, Abraham est parvenu à une connaissance exacte de Dieu, c'est qu'ayant compris que pour s'approcher de l'Être pur il fallait être pur soi-même, il eut le courage de mettre sa pratique d'accord avec sa théorie. Tandis que les plus éminents des philosophes grecs, tout en croyant au Dieu un, continuaient à sacrifier aux idoles et à céder aux vices de leur temps, Abraham eut l'âme assez noble pour se dégager entièrement du paganisme, et pour mener une vie irréprochable.

*

Avec lui et avec ses successeurs : Isaac, Jacob et Joseph, nous nous trouvons devant des hommes qui appartiennent à la plus haute classe spirituelle de l'humanité. Les présenter comme de simples spécimens du milieu où ils ont vécu, comme des hommes semblables à tous les autres, à des Bédouins peu scrupuleux, est une grave erreur. Nous devons tenir pour assuré au contraire qu'ils ont brillé dans leur temps comme la lumière dans les ténèbres, et qu'ils ont tranché sur leur entourage comme le blanc sur le noir. Et ce n'est pas une moindre erreur de penser que la perfection à laquelle ils ont été appelés, était une perfection toute relative, une perfection embryonnaire, proportionnée à leur « conscience crépusculaire », à l'état d'hommes encore à demi animaux qu'on voudrait leur attribuer. Le concept de perfection ne supporte pas plus d'amointrissement que celui de vérité ou de justice. Il a les mêmes exigences sous la loi de nature et sous la loi de Moïse, que sous le Nouveau Testament. « Abraham, dit Saint Épiphane, fut appelé par Dieu à la perfection évangélique, comme devaient l'être plus tard Pierre et André, Jacques et Jean »¹¹.

¹⁰ *Cité de Dieu*, l. VIII, ch. XI.

¹¹ *Panarion*, l. I, I, 8. Pat. gr., t. XLI, col. 193. Cf. aussi saint Thomas, II^a II^{ae}, qu. 186, a. 4, ad 2.

Toute la suite de cette histoire en fera la preuve pour lui et pour ses successeurs immédiats. Telle est l'opinion unanime de la Tradition. Et pour montrer à quel point cette affirmation doit être prise en rigueur de termes, saint Augustin ne craint pas de décerner à notre Patriarche cet éloge, qui paraît à première vue dépasser la mesure : « Le mérite de la continence dans Abraham, qui entendra des enfants, est égal à celui de saint Jean qui ne fut jamais marié »¹². En effet, explique saint Thomas d'Aquin : « Le mérite ne s'apprécie pas seulement d'après le genre de l'acte, mais surtout d'après l'esprit de celui qui agit. Or Abraham avait le cœur disposé de telle sorte qu'il était prêt à garder la virginité si c'eût été convenable pour son temps. Ainsi le mérite de la continence conjugale a égalé en lui le mérite de la continence virginale dans saint Jean »¹³.

Non seulement ces Patriarches pratiquèrent la perfection évangélique bien avant l'Évangile, mais ils eurent à la réaliser dans des conditions particulièrement difficiles. Ils durent la poursuivre non pas dans un désert, comme les premiers ascètes, mais au milieu du monde ; non pas dans la pauvreté, comme les Apôtres, mais à la tête de richesses considérables pour l'époque ; non pas dans le célibat, comme les religieux ; ni même dans l'état ordinaire du mariage, comme tant et tant de saints et de saintes, mais sous le régime de la polygamie, auquel ils se trouvaient astreints, nous verrons plus loin pourquoi. Avec une abnégation héroïque, ils n'usèrent du droit d'avoir plusieurs épouses que pour la multiplication du peuple élu, jamais pour la satisfaction de leurs passions. Dieu a voulu nous montrer en eux dès les origines du monde les prodiges que peut réaliser sa grâce, et comment elle a suffi, en plein pays païen, alors qu'il n'y avait sur la terre ni Évangile, ni Église, ni prédications, ni sacrements, à conduire ceux qui lui furent fidèles, jusqu'aux plus hautes cimes de la sainteté. C'est un exemple sur lequel tout homme sensé doit réfléchir, pour comprendre que, quelles que soient les conditions dans lesquelles il est appelé à vivre, il peut lui aussi, s'il le veut, s'élever jusqu'à la perfection.

La sainteté de ces hommes nous est garantie par l'Écriture en termes qui ne peuvent laisser place à aucune équivoque. Ils ont été canonisés par la bouche de Dieu lui-même : *Je suis, dit-il à Moïse, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. C'est là mon nom pour l'éternité, c'est celui qui doit me rappeler à la mémoire de génération en génération*¹⁴. Il les présente comme trois témoins irrécusables qu'il s'est choisis, de préférence à tous les autres, pour authentiques ses propres révélations devant les hommes. Il se fait gloire

¹² *De bono conjugali*, ch. XXIV.

¹³ II^a II^{ae}, qu. 152, a. 4, ad 1 et 2.

¹⁴ Ex., III, 6 et 15.

d'avoir de tels serviteurs. Il les couvre de sa protection particulière, il les appelle « ses christes » – *christos meos* – et il interdit qu'on touche à leur mémoire¹⁵. Le crédit dont ils jouissent auprès de Lui est tel que, lorsque Moïse veut conjurer le déchaînement de sa colère, il ne trouve rien de plus efficace que de mettre en avant ces trois noms. L'offertoire du XII^e dimanche après la Pentecôte rappelle chaque année ce trait en un raccourci saisissant, rendu plus impressionnant encore par la beauté et la puissance de la mélodie grégorienne : *Moïse se mit à prier en présence du Seigneur son Dieu, et il dit : Pourquoi, Seigneur, vous irritez-vous contre votre peuple ? Apaisez la colère de votre âme : souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob auxquels vous avez promis de donner la terre où coulent le lait et le miel. Et le Seigneur s'apaisa, et il ne fit point le mal qu'il avait dit qu'il ferait à son peuple.*

Bien loin de les reléguer au second plan, Jésus-Christ qui venait pourtant remplacer l'Ancien Testament par le Nouveau, a contresigné ce texte de son sceau personnel quand il a dit : *Beaucoup entreront dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob*¹⁶, et tout son Évangile témoigne de l'estime profonde où il tenait les fondateurs de sa propre famille.

*

Leur vie a été écrite en traits indélébiles par le Saint-Esprit lui-même, qui est le véritable auteur des livres saints. À cause de cela, elle mérite d'être étudiée d'une façon particulièrement attentive. Nous avons à la considérer d'abord dans sa valeur historique, puis dans son sens mystique.

Au point de vue historique, nous devons tenir pour assuré que les récits qui nous sont faits par la sainte Écriture sont d'une véracité, d'une authenticité irrécusables. Les Patriarches ne sont pas des êtres fictifs, des mythes, des personnages lunaires ou des héros éponymes, comme le soutiennent certains historiens : ce sont des êtres qui ont vécu en chair et en os, qui ont marché sur deux pieds, respirant le même air, foulant la même terre que nous. Abraham, Isaac, Jacob, Joseph ont réellement existé dans le temps, et leur vie s'insère dans le cadre de l'histoire universelle.

Néanmoins, à cause même du but particulier qu'elle poursuit, l'Écriture ne nous rapporte sur eux que certains traits, ceux qui ont une valeur d'exemples, et qu'elle propose à notre imitation ; ceux qui ont un sens figuratif et qui préparent les voies du Messie. Elle laisse au contraire volontairement dans l'ombre ce qui est purement historique.

¹⁵ Ps. CIV, 15.

¹⁶ Mt., VIII, 11.

De là des failles dans la suite du récit, des contradictions apparentes parfois, des obscurités souvent... Pour retrouver l'enchaînement des faits il n'est pas défendu de recourir, quoique avec beaucoup de prudence, à d'autres sources, que l'on peut ranger sous deux chefs : les traditions juives et les résultats des fouilles exécutées en pays biblique.

Les traditions juives sont consignées d'une part chez les historiens de cette nation, Flavius Josèphe et Philon ; d'autre part, dans une multitude d'écrits apocryphes composés par les rabbins au cours des âges. Il serait impossible d'en donner la nomenclature complète ici¹⁷. Les plus connus sont le *Livre d'Adam*, le *Livre du combat d'Adam*, le *Livre d'Enoch*, le *Testament des XII Patriarches*, etc. La critique moderne a coutume de les écarter en bloc, déclarant à priori « qu'il n'y a rien à tirer de telles inventions ». Ce procédé rappelle celui de certain mandarin chinois qui, chargé d'établir, pendant la guerre de 1914, un service de censure sur les journaux étrangers introduits dans sa province, se contenta de faire bâtir un four de briques où on les brûlait tous. Sans doute, il faut le reconnaître, ces traditions, considérées dans leur ensemble, ne sont en général qu'un tissu d'absurdités, d'in vraisemblances et de contes à dormir debout. En les parcourant, le lecteur est vite excédé de se sentir toujours entraîné dans l'extravagance, la démesure et un merveilleux qui sonne faux. Cependant ce serait une erreur de croire que tout y est à dédaigner : sous les péripéties grotesques et ridicules de ces histoires se cache un fond de vérité ; il y a des paillettes d'or dans ce sable aride. « Tout approuver et tout rejeter, n'est pas bon » disait déjà Aristote. Une critique qui condamne tout d'emblée, sans discernement, renie son propre nom, car *χρίνειν* veut dire précisément : séparer, distinguer, juger, choisir. Son rôle consiste ici à filtrer ce dépôt venu des Juifs, à retenir ce qui a des chances d'être vrai, à rejeter tout le reste. Ainsi ont fait les Pères de l'Église, ainsi ont fait saint Jérôme, saint Éphrem, et bien d'autres après eux, qui ont su discerner dans le bric-à-brac des écrits rabbiniques, des détails, des précisions, des anecdotes qui viennent compléter le texte sacré, l'éclairer, l'étoffer, le relever d'une saveur nouvelle.

Tout n'est pas faux dans les traditions populaires ; et les Légendes elles-mêmes sont plus précieuses souvent qu'une inscription, pour connaître un personnage. Si nous parcourons, par exemple, toutes celles qui concernent les débuts de la vie d'Abraham et sa conversion, reconnaissons loyalement qu'elles sont remplies d'in vraisemblances et d'incohérences. Néanmoins la physionomie du Patriarche s'y dessine avec certains caractères très nets. Il nous y apparaît toujours comme obsédé par la pensée de Dieu, par le désir de savoir quel est le Maître

¹⁷ On trouvera cette nomenclature dans le *Dictionnaire des Apocryphes* de Migne, ouvrage édité à Paris en 1856 (2 vol.), t. I, p. XXXIX.

du monde. Toutes ses réflexions, toutes ses recherches gravitent autour de ce problème central. Ensuite il y témoigne d'une nature ardente et généreuse, qui n'hésite à affirmer devant n'importe qui, sa foi dans le Dieu unique. Ce dessin-là, encore qu'il soit tracé dans la légende, nous pensons qu'il est très proche de la vérité, et qu'il ressemble beaucoup plus au vrai visage de notre Patriarche que le Bédouin grossier, ou l'aventurier spéculant sur la beauté de sa femme, ou le personnage préfabriqué avec quelques matériaux extraits du Code d'Hammourabi, que l'on nous offre aujourd'hui comme portraits authentiques.

Au surplus, quand il s'agit d'époques aussi lointaines, le devoir de l'historien est, non pas d'écarter de son récit tout ce qui n'est pas vérité évidente, mais bien plutôt de donner comme certain ce qui est certain, comme probable ce qui est probable, comme possible ce qui est possible. C'était ce que faisait déjà saint Jérôme, quand il écrivait à Évangélius : « Mon rôle est de citer les témoins : c'est à toi de juger de la foi qu'ils méritent »¹⁸. C'est aussi la règle que nous avons suivie dans la présente étude.

Quant aux fouilles en pays bibliques, malgré l'activité avec laquelle elles ont été poussées depuis un siècle, elles n'ont jamais mis à jour un document quelconque concernant directement les Patriarches. On n'a pu déchiffrer encore le nom d'Abraham sur aucune inscription, ni à El-Amarna, ni à Ur, ni nulle part. On n'a retrouvé aucun titre, aucune prière, aucune tablette signée de lui. En revanche, de tous les renseignements qu'elles ont apportés sur l'époque où ils ont vécu, une impression se dégage dominante et puissante, celle que Sir Charles Marston a donné pour titre au petit livre plein d'intérêt écrit par lui sur ce sujet : « La Bible a dit vrai ».

*

Cependant, si grands que soient les Patriarches, si efficaces que soient les exemples qu'ils nous ont laissés et que le Saint-Esprit a choisis lui-même pour éclairer nos consciences et stimuler nos volontés, le but dernier de l'écriture n'est pas de nous parler d'eux. La Bible ne nous raconte pas leurs faits mémorables et ceux des Juges ou des Rois d'Israël, à la manière dont *l'Iliade*, *l'Énéide*, ou la *Chanson de Roland* rapportent les « gestes » de leurs héros. Ce n'est pas leur grandeur morale, ce ne sont pas leurs vertus, qu'elle veut en dernier ressort nous faire connaître et proposer à notre admiration. Elle est ordonnée tout entière, depuis les premiers mots de la *Genèse* jusqu'au dernier verset de l'*Apocalypse*, à l'histoire d'un seul homme, à celle de Jésus-Christ.

¹⁸ Epist. LXXIII. Migne, Pat. lat., t. XXII, c. 681.

C'est de moi, dira-t-il lui-même, *qu'ont parlé Moïse et les Prophètes*¹⁹. Sous la trame des événements dont elle est tissée, court *le fleuve d'eau vive* que saint Jean vit jaillir *du trône de Dieu et de l'Agneau*²⁰. Ce fleuve, c'est le sens *mystique* ou spirituel, qui fait de l'Écriture un livre tout à fait à part. En vertu de dispositions que seule la Sagesse divine, aidée de la Toute-Puissance, pouvait combiner, les personnages et les événements quelle présente ont une signification prophétique. Ils dessinent, non seulement dans ses grandes lignes, mais même dans ses détails, le mystère de la Rédemption, tel que Jésus-Christ devait un jour le réaliser. Ils ont comme jalonné à l'avance, par des signes que seuls des yeux exercés pourront reconnaître, le chemin que, bien des siècles plus tard, le Sauveur devait suivre, quand il descendrait sur la terre. Personne n'ignore, par exemple, qu'Isaac portant le bois du bûcher sur lequel il va être attaché, est la figure du Christ portant sa croix. Par ce geste, le fils d'Abraham représentait prophétiquement – sans le savoir, notons-le bien, mais sous l'action invisible du Saint-Esprit – un trait de la Passion. Cette relation secrète qui existe entre les faits historiques rapportés dans les Livres saints, et les mystères de la religion chrétienne ; ce réseau d'allusions continuelles, quoique voilées, à la vie et à la mort du Christ, à la personne de sa très sainte Mère, qui lui est inséparablement unie dans l'œuvre de la Rédemption ; à l'Église qu'il a fondée et qui le continue ; à son action secrète dans les âmes, au Royaume qu'il nous a acquis par son sang ; c'est là ce qui constitue proprement le sens mystique de l'Écriture. Ce sens ne peut se découvrir par les seuls moyens de la raison humaine. Il faut, pour le déchiffrer, faire appel à une lumière plus haute, celle de la Tradition, et se mettre à l'école des hommes qui ont reçu de Dieu la mission spéciale de l'enseigner : les Pères de l'Église. Ce n'est pas sans appréhension que nous avons essayé d'en exposer quelques éléments dans cet ouvrage : il est tombé aujourd'hui dans un tel discrédit, auprès des maîtres de la science biblique officielle, qu'il semble que sa carrière soit finie et sa valeur à jamais périmée. Et cependant, nous pensons, quant à nous, que la Bible sans lui est un corps sans âme ; qu'un des plus grands malheurs de notre siècle est de l'ignorer et qu'il convient de lui appliquer au premier chef ce que disait S. S. le Pape Pie XII, dans l'Encyclique *Divino Afflante* : « Il faut gémir (*dolendum est*) de ce que ces précieux trésors de l'antiquité chrétienne soient si peu connus de maints écrivains de notre temps...²¹ » Oui, en vérité, il faut en gémir...

Nous avons donc repris dans ce livre la méthode qui fut celle des Pères et des grands commentateurs du Moyen-Âge, l'explication alter-

¹⁹ Luc, XXIV, 44.

²⁰ Apoc., XXII, 1.

²¹ A. S. S., t. XXXV, S. II, vol. X, p. 312.

née du sens littéral et du sens spirituel de l'Écriture. On trouvera dans chaque chapitre, d'abord, l'exposé historique du récit de la Genèse ; puis, un commentaire moral et mystique emprunté, quelquefois dans sa forme et toujours dans son fond, aux grands maîtres de la Science spirituelle. Ces commentaires ont été imprimés en caractères plus petits, afin de ne pas risquer d'être confondus avec le récit biblique lui-même. Nous sommes assurés, cependant, que quiconque voudra les aborder avec un esprit de foi, avec cette âme d'enfant à laquelle le Christ a promis la révélation de ses secrets, en goûtera vite la saveur et qu'il comprendra mieux, en les lisant, quel trésor, quelle mine inépuisable de lumière, la Sagesse divine a donné aux hommes en écrivant, pour eux, les Livres saints.

LIVRE I

Abraham

CHAPITRE 1	Le départ du pays natal (GEN. 11, 27 – 12, 5).....	21
CHAPITRE 2	Premier séjour en Chanaan (GEN. 12, 6-9).....	30
CHAPITRE 3	Le premier enlèvement de Sara (GEN. 12, 10-20).....	35
CHAPITRE 4	Où Abraham se sépare de Lot (GEN. 13).....	44
CHAPITRE 5	La guerre contre les cinq Rois (GEN. 14).....	48
CHAPITRE 6	Nouvelle promesse et consécration de l'Alliance (GEN. 15).....	55
CHAPITRE 7	Agar (GEN. 16).....	61
CHAPITRE 8	La circoncision (GEN. 17).....	68
CHAPITRE 9	Le chêne de Mambré (GEN. 18).....	74
CHAPITRE 10	Sodome et Gomorrhe (GEN. 19, 1-29).....	82
CHAPITRE 11	Les filles de Lot (GEN. 19, 30-37).....	92
CHAPITRE 12	Le deuxième enlèvement de Sara (GEN. 20 ET 21, 22-34).....	96
CHAPITRE 13	La naissance d'Isaac et l'expulsion d'Agar (GEN. 21, 1-21).....	100
CHAPITRE 14	Le sacrifice d'Isaac (GEN. 22).....	106
CHAPITRE 15	La mort de Sara (GEN. 23).....	117
CHAPITRE 16	Rébecca (GEN. 24, 1-53).....	120
CHAPITRE 17	Le mariage d'Isaac (Gen. 24, 54-67).....	128
CHAPITRE 18	Cethura (GEN. 25, 1-10).....	133

CHAPITRE 1

Le départ du pays natal

(GEN., XI, 27 – XII, 5)

Abraham, ou plutôt Abram – car ce fut la première forme du nom que porta le Patriarche – appartenait à la race de Sem, et descendait en droite ligne d'*Heber*, l'ancêtre éponyme du peuple Hébreu¹. Il naquit deux mille ans environ avant notre ère², à Ur en Chaldée, ou *Ur Kasdim*. La Chaldée, que l'on ne doit pas confondre avec la Mésopotamie, est proprement la région du Bas-Euphrate, qui s'étend en bordure du golfe Persique. Elle est appelée dans la *Genèse* : *pays de Sennaar*. Le peuple dont elle tire son nom et qui l'occupait alors, n'était pas autochtone. Venu d'une origine inconnue, il avait supplanté sur ce territoire une nation déjà civilisée, d'origine kouschite ou touranienne, à laquelle il emprunta une partie de sa culture, et surtout l'usage de l'écriture cunéiforme.

Quant à la ville d'Ur, les savants modernes sont d'accord pour en voir les vestiges dans un bourg situé à trois kilomètres de l'Euphrate, vers l'extrémité orientale du « Croissant fertile », et qui se nomme Moghéir. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un assemblage de ruines, juché sur un monticule, que parfois les débordements du fleuve enveloppent d'eau et transforment en île. Mais il n'en était pas ainsi au temps du Patriarche : Ur pouvait alors rivaliser d'importance avec Babylone, sa voisine.

C'était la capitale du pays de Sumer, ou Basse-Chaldée. Les fouilles sérieuses entreprises sur cet emplacement depuis 1922, ont permis de mettre à jour des restes de monuments et des objets d'art qui révèlent une civilisation incroyablement avancée. On a retrouvé les fondements de plusieurs temples, dont l'un, colossal, à quatre étages, la Ziggurat, servait en même temps de citadelle à la ville. Il était dédié à Nannar, le « dieu-lune », qui était à la fois le dieu et le roi d'Ur.

Dans ces ruines abondent les briques couvertes de caractères cunéiformes, qui constituaient les bibliothèques et les archives de ce

¹ Si nous en croyons une tradition qui a pour elle l'autorité de saint Augustin (*Cité de Dieu*, I, XVI, 2), de saint Ephrem et de bien d'autres, Heber n'aurait pas pris part à la construction de la tour de Babel. À cause de cela, lui et les siens conservèrent la langue originelle de l'humanité – qui, au sentiment des anciens, était la langue hébraïque – et méritèrent de devenir le peuple choisi de Dieu.

² Les calculs qui semblent les plus sérieux, établis à la fois d'après la Bible et d'après les résultats des fouilles de Jéricho donnent pour la naissance du Patriarche l'année 2160 avant J.-C. (Marston, *op. cit.*, p. 111).

temps lointain. Leur présence atteste qu'il y avait là un centre de culture intellectuelle et de haute science. Les Chaldéens, nous l'avons dit plus haut, se distinguaient particulièrement par leurs connaissances en astronomie.

Au temps d'Abraham, les maisons d'habitation étaient déjà de solides petits bâtiments. Construites en briques, parce que la pierre fait défaut dans cette région du Bas-Euphrate, et toutes à peu près sur le même plan, elles ressemblaient beaucoup aux demeures arabes modernes que l'on peut voir à Bassorah ou à Bagdad. Chacune d'elles s'élevait sur une plate-forme, au milieu d'un jardin planté d'arbres. Les murs, ornés de motifs décoratifs, en étaient massifs, les fenêtres hautes et petites, afin de protéger les habitants contre les ardeurs d'un soleil implacable.

Ces maisons, écrit sir Marston, avaient deux étages et ne comptaient pas moins de douze pièces et davantage, groupées autour d'une cour centrale, pavée. (Leur) intérieur rappelle celui de nos maisons modernes. L'escalier qui menait à l'étage supérieur était fait de briques plutôt que de bois. Le cabinet de toilette se trouvait placé sous cet escalier. Il y avait aussi la cuisine avec son foyer, la salle de réception avec ses portes plus larges que les autres, l'office et la chapelle familiale pour le culte... Sous le plancher de la chapelle, un tombeau voûté s'ouvrait, où les membres de la famille étaient inhumés³.

Le pays environnant était un vrai paradis terrestre : aujourd'hui ce n'est plus qu'un marécage à la merci des inondations, parce que les canaux qui régularisaient le cours de l'Euphrate ont été détruits. Mais, alors, ils constituaient un système d'irrigation agencé avec un art consommé et assuraient au pays une fertilité merveilleuse. Les palmiers poussaient en telle abondance qu'ils formaient de vraies forêts, et leurs dattes passaient pour être bien supérieures à celles d'Égypte ou d'Afrique. Le blé rendait deux cents, et même trois cents pour un ; les plantes fourragères montaient à des hauteurs inconnues dans les autres pays.

Tel était le cadre privilégié dans lequel s'écoula la première partie de la vie d'Abraham. Toutefois, de cette période initiale de son existence, nous ne savons rien : sinon, qu'il épousa une de ses parentes, laquelle avait le nom de Saraï, et qu'elle ne lui donna point d'enfant. Il nous apprendra lui-même, par la suite, que cette Saraï était « sa sœur » ou plus exactement sa demi-sœur, née du même père que lui, mais d'une autre mère⁴. La chose n'a rien d'étonnant : le faible développement de la race humaine à cette époque reculée rendait inévi-

³ *Op. cit.*, p. 109.

⁴ Gen., XX, 12.

tables les mariages entre consanguins⁵. Néanmoins, il n'est pas certain que Saraï fut réellement la demi-sœur d'Abraham, et fille comme lui de Tharé. D'après la tradition juive, telle que la rapporte l'historien Josèphe⁶ et d'après saint Jérôme⁷, elle aurait eu pour père Aran, frère d'Abraham : elle serait, par conséquent, la nièce de son époux et la petite-fille de Tharé. Celui-ci, en effet, avait eu trois fils : Abraham, Nachor et Aran. Aran eut lui-même un héritier, Lot, qui jouera un rôle important dans la suite de cette histoire ; et deux filles, qu'il nomma Melcha et Jescha, Melcha épousa son oncle Nachor. Quant à Jescha, il faudrait, d'après les auteurs cités plus haut, l'identifier avec Saraï : les deux sœurs auraient donc épousé leurs deux oncles. Et les mots de « sœur » et de « fille » dont se servira plus loin de Patriarche à propos de sa femme, seraient à prendre au sens large, de « proche parente » et de « descendante ».

Quoi qu'il en soit de ce point obscur, l'Écriture ne nous dit rien de la vie d'Abraham à Ur, ni de celle de ses ancêtres. La première fois qu'elle met en scène cette famille illustre entre toutes, c'est pour nous apprendre son départ vers d'autres cieux, vers la terre de Chanaan.

Pourquoi cette émigration ? Quelle fut la raison qui détermina notre héros à quitter une région prospère, une ville brillante où, sans doute, il comptait parmi les personnages du plus haut rang, et à embrasser pour le restant de ses jours une existence errante et vagabonde ? L'Écriture et l'histoire sont muettes sur ce point, et nous sommes réduits à des conjectures. Mais le sentiment des anciens est trop unanime pour qu'on puisse le passer sous silence : le motif qui obligea Abraham à partir fut la persécution religieuse.

D'après saint Épiphane, le polythéisme se déchaînait alors partout avec une virulence effrayante⁸.

Et saint Jérôme dit de même que « le monde tout entier gisait sans vie, tué par le glaive de l'idolâtrie... Seul Abraham avait gardé la chaleur de la foi⁹... » Au milieu de cette débâcle générale, il se posa en champion du monothéisme.

Son père lui-même, Tharé, avait donné dans le culte des faux dieux. L'Écriture nous l'apprend d'une manière formelle au livre de *Josué*¹⁰. Saint Épiphane le tient pour plus coupable encore : « Il fut le premier,

⁵ D'après saint Méthode, l'usage des mariages entre parents très proches resta en vigueur jusqu'à la circoncision d'Abraham, où il fut aboli, à cause des inconvénients qu'il présentait. *Convivium decem Virginum*, c. 3. Pat. lat. gr., t. XVIII, col. 42.

⁶ Flav., l. I, ch. VI et IX.

⁷ Hier., c. 956.

⁸ *Panarion*, l. I, t. I, 5-8. Pat. gr., t. XLI, col. 182 et 199.

⁹ *Comment. in Isaiam*, l. XVIII, ch. LXV, 8. Pat. lat., c. 661.

¹⁰ XXIV, 2.

dit-il, qui imagina de fabriquer les idoles en argile »¹¹, peut-être ces *téraphim* que nous retrouverons, vénérés encore de Laban son petit-fils.

À défaut de documents historiques sur la manière que les choses se passèrent, il n'est pas défendu de demander quelque lumière aux traditions rabbiniques. Sous l'enchevêtrement de leurs extravagances habituelles, il existe un fonds commun qui peut se résumer ainsi : Abraham, disent-elles, avait le cœur droit, et il se rendait compte de la vanité des idoles qu'adoraient ses contemporains ; ces idoles qui avaient une bouche, et qui ne parlaient pas ; des yeux, et qui ne voyaient point ; des oreilles, et qui n'entendaient point ; des pieds, et qui étaient bien incapables de se mouvoir. Il cherchait la divinité dans les astres, dans le soleil, dans la lune, dans les rois de la terre ; il demandait à son père, à sa mère, qui était le Seigneur du monde, et leurs réponses ne le satisfaisaient point. Tharé avait dans sa maison un oratoire où trônaient douze grandes statues d'idoles, en l'honneur des douze mois de l'année, sans parler d'une quantité de petites. Chaque jour, il se prosternait devant elles pour les adorer. Il affirmait à son fils que c'étaient là les dieux qui avaient fait et qui conservaient tout ce que l'on voyait sur la terre. Abraham les observait avec le plus grand soin, et leur impuissance lui paraissait comme une évidence. Un jour enfin, n'y tenant plus, il s'empara d'une hache et se jeta sur elles. Comme bien on pense, elles n'opposèrent aucune résistance, et il les mit en pièces. Cependant, il épargna la plus grande, plaça la hache entre ses mains, et sortit de l'oratoire. Quand Tharé s'aperçut de ce massacre, il entra dans une grande colère, et ses soupçons se portèrent aussitôt sur Abram. « Pourquoi as-tu commis ce crime contre mes dieux ? » lui dit-il quand il l'eut rejoint. « Pardon mon père, répondit l'autre, je n'ai rien fait de mal. J'ai offert un plat de chevreau à vos dieux, et tous s'empressèrent d'y goûter sans attendre que le plus grand fût servi. Alors, furieux, celui-ci s'arma d'une hache et les mit en pièces les uns après les autres. Vous voyez bien que le fer est encore entre ses mains ». La colère de Tharé redoubla en entendant ce langage : « Qu'est-ce que tu me racontes là ? cria-t-il. C'est toi qui as mis la hache entre les mains du plus grand. Comment ces dieux auraient-ils pu faire ce que tu dis ? Ils ne sont que du bois et de la pierre, et c'est moi qui les ai façonnés. — S'il en est ainsi, reprit Abram, pourquoi les adorez-vous ? Comment vous protégeront-ils, quand vous les invoquerez, eux qui sont incapables de se défendre eux-mêmes ? N'est-ce pas insensé d'adorer ainsi des matières brutes ? Croyez-moi, mon père, renoncez à cette impiété, adorez le Dieu qui a créé le ciel et la terre ». Sur ces mots, il brisa la dernière statue et s'enfuit.

¹¹ *Loc. cit.*

Épouvanté d'un pareil crime, redoutant la vengeance de ses dieux, Tharé alla trouver le roi et lui dénonça son fils. Le souverain fit amener Abram en sa présence et l'invita à adorer le feu, que les Chaldéens considéraient comme le principe de toutes choses. Mais le jeune homme s'y refuse énergiquement : « Pourquoi, demanda-t-il, n'adorez-vous pas plutôt l'eau ? – ou le vent, qui dissipe le nuage ? – ou l'homme, qui résiste au vent ? » Et il confessa intrépidement sa foi dans le Dieu invisible, maître souverain de l'univers, exhortant tous les assistants à l'adorer comme lui. Outré d'indignation, le roi ordonna de chauffer, pendant trois jours et trois nuits sans désemparer, le four de son palais : après quoi, en présence d'une foule immense, on y jeta Abraham, et avec lui son frère Aran, qui avait adhéré à sa foi. Mais Dieu protégea son serviteur que le feu n'osa toucher et qui sortit sain et sauf de la fournaise. Aran, au contraire, fut dévoré par les flammes, parce que – disent nos auteurs – son cœur n'adhérait pas entièrement à Dieu. À la suite de ce prodige, Abram devint l'objet de la considération générale et se retira dans la maison de son père. De nombreux serviteurs du roi s'attachèrent à lui et embrassèrent dès lors du culte du vrai Dieu¹². Quelle est la part de vérité et celle de la légende dans cette histoire ? Il est naturellement impossible de le dire.

Certains voudraient n'y voir qu'une transposition de l'épisode des trois enfants dans la fournaise... En tout cas, le fait même de la persécution ne paraît pas contestable. Parmi les multiples témoignages que l'on peut invoquer, citons, en particulier, celui de l'historien Josèphe, dans ses *Antiquités Judaïques*¹³ ; celui de saint Jérôme, qui tient pour « vrai » – (*vera est traditio Hebræorum*, dit-il) – qu'Abraham, ayant méprisé les idoles et confessé le Seigneur, fut miraculeusement préservé du feu dans lequel il avait été jeté¹⁴ ; enfin et surtout celui de la Bible elle-même. Au II^e livre d'Esdras, Dieu est remercié d'avoir tiré Abraham du feu des Chaldéens : *Domine Deus qui elegisti Abram, et eduxisti eum de igne Chaldæorum*¹⁵... Et la version arabe de la *Genèse* dit d'Aran qu'il mourut, non pas *dans le pays des Chaldéens*, comme le fait la Vulgate, mais : *dans la fournaise des Chaldéens*.

¹² Le récit que nous venons de faire est tiré de divers écrits rabbiniques, mais surtout du Livre de la *génération d'Adam*, que l'on trouve au *Dictionnaire des Apocryphes* de Migne, t. II, col. III et suiv. Le traducteur de cet ouvrage dit ici en note : « Abraham sauvé miraculeusement du four ardent à Ur en Chaldée, en récompense de sa foi... et le motif de sa condamnation, sont une tradition de la synagogue. Elle est consignée dans les livres anciens : la Paraphrase chaldaïque de Jonathan, le Talmud, le Midrasch-Rabba, le Midrasch-Schokhertob. Elle revient souvent dans la liturgie de la synagogue. La mort d'Aran, telle qu'elle est racontée ici, est également la tradition constante de la synagogue, aussi bien que le moyen employé par Abraham pour amener son père à confesser lui-même l'impuissance des idoles, en lui disant que la grande avait brisé toutes les autres ». – Le tombeau d'Aran se voyait encore à Ur du temps de saint Jérôme. Le saint le dit lui-même à la fin de son traité : *Sur l'emplacement et les noms des lieux hébreux*.

¹³ Flav., l. I, ch. VII.

¹⁴ Hier., c. 1005, 1006.

¹⁵ IX, 7.

À la suite de cet épisode dramatique, Tharé, revenu sans doute à des sentiments orthodoxes, se résolut à émigrer sous un ciel plus clément. Il se mit en route, suivi d'Abram, de Saraï et de Lot, fils d'Aran. Nachor, par contre, n'est pas mentionné dans ce départ, ni sa femme Melcha : il est probable qu'ils demeurèrent quelque temps encore en Chaldée. Plus tard, ils devaient rejoindre la tribu familiale à Charan et s'y fixer. Nous les retrouverons là quand il s'agira de marier Isaac.

Le dessein de Tharé était d'atteindre la terre de Chanaan c'est-à-dire la Palestine actuelle. Mais il ne pouvait, des bords du Bas-Euphrate, s'y rendre directement : la région qui sépare la Chaldée des rives du Jourdain, est, en effet, un désert, un des plus sévères du globe, et ses bêtes y auraient péri de faim. Il lui fallait suivre le tracé du « Croissant fertile », c'est-à-dire remonter d'abord vers le nord en longeant l'Euphrate, jusque vers le point où se trouve actuellement Damas, puis de là, redescendre vers le sud-ouest. La caravane se mit donc en marche. À petites journées elle atteignit Charan, point de passage, et peut-être marché important, situé dans la région de l'Anti-Taurus, sur un affluent de l'Euphrate, le Balikh.

C'est un pays fort accueillant pour un nomade pasteur de troupeaux. Assez bien arrosé par quelques pluies et par les rivières, cette région a de l'herbe. Au printemps, la flore y est même somptueuse : des marguerites blanches, des tulipes de sang et des crocus jaunes y font un tapis moucheté ; les câpriers agitent leurs touffes mauves, et de hautes hampes à bouquets roses surgissent de partout. Cette steppe odorante est riche dès que mai arrive, mais les troupeaux ne manquent jamais vraiment de pâture. Charan au creux de ses collines était sans doute comme aujourd'hui une bourgade aux maisons de briques peintes à la chaux, dont les minuscules coupoles (chacune recouvre une pièce) font comme un conglomérat de billes¹⁶.

Tharé trouva le site à son goût. La distance qui le séparait des Chaldéens était maintenant suffisante ; il jugea inutile de pousser plus loin et fixa ses tentes en cet endroit. Il y demeura jusqu'à sa mort, qui l'atteignit à l'âge de deux cent cinq ans.

Mais par cette stabilisation trop rapide, il s'était dérobé au plan divin. Il n'avait pas pénétré dans la terre que Dieu avait choisie pour être celle de son peuple, la terre de Chanaan. Dieu, alors, se tourna vers Abraham dont il connaissait la fidélité à toute épreuve et lui fit entendre l'appel qui devait déterminer sa vocation : « *Sors de ta terre, sors de ta parenté, sors de ta maison de ton père et viens dans la terre que je te montrerai* ». Cet ordre demandait un détachement complet et une obéissance héroïque, à un homme qui ignorait encore et la valeur du renoncement et le prix de l'obéissance. Aussi, fut-il ren-

¹⁶ Daniel-Rops, *Histoire sainte*, p. 20.

forcé des promesses les plus magnifiques : « *Si tu fais cela, ajoute Dieu, je ferai de toi le chef d'une grande nation* ». La race qui allait naître d'Abraham était appelée, en effet, à se développer à une cadence extrêmement rapide. Remarquons que l'auteur sacré ne dit pas : *gentem multam* (une nation nombreuse), mais : *gentem magnam* (une grande nation) ; parce que le peuple juif, comparé aux autres, n'aura jamais qu'une importance numérique secondaire. « *Ce n'est pas, dira plus tard Moïse, parce que vous surpassiez en nombre toutes les nations, que le Seigneur s'est uni à vous et vous a choisis, puisqu'au contraire vous êtes moindres que tous les autres peuples, c'est parce que le Seigneur vous a aimés, et a gardé le serment qu'il avait fait à vos pères* »¹⁷. Mais ce peuple fut grand par la mission dont Dieu l'investit, grand aussi par le nombre d'hommes d'une sainteté exceptionnelle, tels que Moïse, David, Élie, les Patriarches, les Prophètes, saint Jean-Baptiste, les apôtres et combien d'autres ! qui sortirent de lui.

De plus, il est évident qu'il ne s'agit pas seulement, ici, d'une descendance naturelle : spirituellement parlant, Abraham, nous l'avons dit, plus haut, est le père de tous ceux qui croient en un seul Dieu, créateur de l'univers, et qui observent sa loi. C'est pourquoi Dieu ajouta : « *Je te bénirai et je glorifierai ton nom. Non seulement je te bénirai, mais tu seras béni, c'est-à-dire, non seulement ma bénédiction descendra sur toi, mais elle y demeurera ; et elle s'étendra à tous ceux qui te béniront ; tandis qu'au contraire, ceux qui te maudiront, seront maudits par moi, car c'est en toi que toutes les nations recevront la bénédiction. C'est entre tes mains que je remets la promesse de sauver tous ceux qui voudront en prendre les moyens. Elles seront bénies en toi, non pas en ta personne, non pas à cause de tes mérites à toi, mais en celui qui doit naître de toi, qui sera la gloire de ta race : elles seront bénies en vertu des mérites du plus illustre de tes descendants, le Christ* ».

On sait comment ces promesses se sont réalisées et quelle gloire allait s'attacher, à travers les siècles, au nom d'Abraham, quel poids aurait ce nom dans les balances de la justice divine ! Mais sur l'heure, tout cela était caché dans la nuit des temps : et notre saint se trouvait seulement en face d'un nouvel ordre de départ, suivi d'un saut dans l'inconnu.

Cependant, cet homme de foi n'hésita pas. Laisant là son père et la tribu de son père, il reprit le bâton du pèlerin¹⁸. Il emmenait avec lui

¹⁷ Deut., VII, 7, 8.

¹⁸ Une lecture superficielle de la Bible laisserait croire qu'Abraham ne quitta le pays de Charan qu'après la mort de son père. Mais une étude plus attentive montre qu'il avait soixante-quinze ans quand il se remit ainsi en route, et cent-trente-cinq ans quand mourut son père. Il est donc de toute évidence que ce fut bien avant la mort de celui-ci qu'il le quitta. Cf. saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, XVI, ch, XV.

Saraï son épouse, Lot son neveu, tous les biens qu'il possédait, et puis, ajoute le texte sacré, *toutes les âmes qu'il avait faites en Charan*. Qu'est-ce à dire, puisqu'il n'avait encore aucun héritier ? S'agit-il des enfants nés dans les familles de ses serviteurs ? Peut-être, mais ces *âmes*, c'était plutôt celles qu'il avait engendrées à la vie véritable, celles des hommes que son exemple avait gagnés au culte du vrai Dieu. Prenant donc tout le monde avec lui, il partit, dit saint Paul, *sans savoir où il allait*¹⁹.

Abraham, explique saint Jean Chrysostome, ne connaissait ni la Loi ni les Prophètes : il n'avait reçu aucun enseignement. (Cependant) il fit tout ce qui lui était ordonné. Dieu lui dit de tout abandonner : famille, maison, etc., il les abandonna. Dieu lui dit d'aller dans une terre inconnue : il obéit. Dieu lui promit de le rendre père d'un grand peuple et de le bénir : il crut que cela arriverait. *Il partit comme le lui avait dit le Seigneur*, c'est-à-dire : il crut à toutes les paroles de Dieu sans hésiter, sans douter ; il partit, l'âme pleine de constance et de fermeté. Aussi fut-il très agréable au Seigneur²⁰.

Poursuivant la courbe du Croissant fertile, la caravane atteignit bientôt la terre de Chanaan, où elle allait pendant des années encore, errer de-ci de-là, sans jamais se fixer nulle part. Et ces pérégrinations dureront des siècles. C'est seulement huit cents ans plus tard, au temps de Josué, que le peuple hébreu, revenant de son long séjour en Égypte, fera la conquête méthodique de la Palestine et s'y établira solidement. Jusque-là, le clan des descendants d'Abraham mènera la vie primitive des nomades, gardeurs de troupeaux. Nous verrons bientôt pourquoi.

Commentaire moral et mystique²¹

L'ordre donné à Abraham de quitter *son pays, sa parenté, la maison de son père*, prouve que de tout temps, aussi bien sous l'Ancien que sous le Nouveau Testament, quiconque veut s'attacher à Dieu, doit commencer par pratiquer le renoncement. Notre Seigneur ne fera que confirmer le même principe quand il dira : *Et celui qui aura quitté sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, son époux, ses fils ou ses champs à cause de moi, recevra le centuple et possédera la vie éternelle*²².

Au sens mystique, Abraham représente le *mens* – le *νοῦς* des Grecs –, c'est-à-dire la partie supérieure de l'âme humaine, et son nom veut dire : passage (*transitus*). Dieu veut nous montrer, par son exemple, comment le « *mens* » qui, en la personne d'Adam, a cédé à la partie inférieure et, ce fai-

¹⁹ Hébr., XI, 8. *Exivit, nesciens quo iret*.

²⁰ Hom. XXXI, 5.

²¹ Ce commentaire s'inspire de saint Ambroise, *De Abraham libri duo*, l. II, Pat. lat., t. XIV, col. 478 ; col. 372.

²² Mt., XIX, 29.

sant, s'est mis sous le joug de la chair, peut réaliser son *passage* à une vie supérieure, et retrouver ainsi sa force en même temps que sa beauté. Il commence par habiter Charan, mot qui signifie *cavernes*, parce qu'il vit d'abord à la manière des bêtes, non seulement sur la terre, mais comme *dans la terre*, esclave de ses instincts les plus grossiers. Dieu cependant l'appelle, et lui dit : « *Sors de la terre, c'est-à-dire libère-toi de la tyrannie de ton corps ; sors de ta parenté, dégage-toi de la partie inférieure de l'âme, de la sensibilité qui est étroitement apparentée avec toi et qui t'enchaîne au monde terrestre ; sors de la maison de ton père, c'est-à-dire renonce à ta volonté propre, qui est la demeure où se cache le démon, ton père dans le péché. (On connaît la phrase célèbre de saint Bernard : « Rien ne brûle en enfer que la volonté propre. Enlève la volonté propre, et il n'y a plus d'enfer »).*

Celui donc qui veut passer de cette existence toute naturelle à la vie supérieure de l'esprit doit commencer par se détacher de ces trois choses : car ni le monde, ni la sensibilité, ni la volonté propre ne sont capables de lui donner le vrai bonheur. Dieu l'appelle à un état infiniment plus noble et plus heureux, à une « terre pleine de béatitude », où il verra non pas les vaines apparences des choses, comme ici-bas, mais leur réalité substantielle.

Abraham obéissant à l'ordre d'en haut, *sort*, dégageant son esprit de la tyrannie du corps, des apparences sensibles et des chaînes du plaisir. Dès lors, il devient l'ami de Dieu, car c'est là le privilège des obéissants. Néanmoins, il emmène Lot, Lot dont le nom veut dire : *declinatio*, c'est-à-dire écart, déviation. Parce que celui qui se met en chemin vers la perfection n'est pas immunisé dès le principe contre tout écart. Il lui arrive encore souvent, malgré sa prudence, de s'engager dans de mauvais pas. Mais il emmène aussi sa femme, cette belle Sara, *qu'il a aimée dès sa jeunesse et qu'il a voulu avoir pour épouse*²³, parce qu'elle est le symbole de la Sagesse. Il prend en outre toute la *substance qu'il possède*, non pas les biens d'ici-bas, mais *cette substance meilleure et durable*, dont parle saint Paul²⁴, à savoir le trésor qu'il s'est acquis dans le ciel par ses bonnes œuvres ; et enfin, *toutes les âmes qu'il a faites* à Charan, toutes les notions spirituelles qu'il a acquises déjà par ses réflexions, tandis qu'il vivait dans les cavernes ténébreuses du monde.

²³ Sap., VIII, 2.

²⁴ Hébr., X, 34.

CHAPITRE 2

Premier séjour en Chanaan

(GEN., XII, 6-9)

Placé entre les empires qui étaient alors les plus puissants du monde, l’Egypte au sud, et l’Assyrie au nord, le pays de Chanaan, lui, ne formait pas un grand royaume, cohérent et unifié. Il végétait dans la division. La population qui l’occupait était très mélangée : elle se composait à la base de peuplades chamites : Cinéens, Cénézéens, Admonéens, Phérezéens, Raphaïm, Gergéséens, Jébuséens, etc.¹. Mais ce fond avait été recouvert déjà par des invasions ou infiltrations d’autres races, qui, sans les détruire ni les asservir complètement, s’étaient mêlées aux indigènes : tels étaient les Amorrhéens, les Araméens, originaires de Syrie, et surtout les Héthéens (ou Hittites), venus d’Asie Mineure.

Par le fait de cette situation, le pays présentait une poussière d’états minuscules, que gouvernaient des souverains locaux, indépendants les uns des autres. Une partie de la population était sédentaire : elle habitait des bourgs qui nous paraissent tout petits aujourd’hui, mais qui, bâtis sur les hauteurs et très solidement fortifiés pour l’époque, lui assuraient une réelle sécurité. Les maisons, bien différentes de celles de Mésopotamie, n’étaient guère que des cases, sans autre ouverture souvent que la porte, ou un trou dans le toit. Par contre, le service des eaux était très perfectionné et rendait fertile le territoire environnant.

À côté de cette population fixée au sol, il y avait aussi des tribus nomades, qui se déplaçaient sans cesse pour faire paître leurs immenses troupeaux. Peut-être, par leur aspect extérieur, ne différaient-elles pas beaucoup de celles que l’on peut voir aujourd’hui encore en Orient.

Quand une caravane se met en marche pour changer de pâturages, écrit un missionnaire, toute la richesse que possède la famille est chargée sur le dos des chameaux agenouillés. Les serviteurs sont auprès de leurs maîtres. Tout autour, les troupeaux de brebis et de chèvres, les ânes qui se mettent en marche à côté des chameaux. Le sheik, distingué de tous les autres par son manteau de pourpre et par le bandeau de cuir qui serre son turban autour de la tête, tient une lance à la main pour guider la marche et fixer le lieu du campement. Le costume (des

¹ Gen., XV, 19-21.

hommes) est celui des anachorètes de la primitive Église : simple tunique de laine, sorte de manteau retenu sur la tête par une corde en poil de chameau ; quelquefois, un énorme chapeau en grosses tresses de palmier ; pieds nus, ou à demi chaussés dans un morceau de peau de vache brute, lacé sur la jambe avec de la ficelle de jonc. Les femmes portent le costume des anciennes religieuses : robe sans taille, serrée par une ceinture grossière, scapulaire ou autre robe dépourvue de manches et légèrement ouverte sur les côtés ; guimpe large formant mentonnière ; sur le front, une espèce de béguin servant de bandeau ; un ample manteau posé sur la tête enveloppe tout le corps ².

Pénétrant dans le pays de Chanaan par le nord-est, Abraham gagna d'abord Sichem, petite ville fortifiée, située à quatre cents mètres d'altitude, en plein cœur de la Palestine, à l'entrée d'une vallée que surplombent l'Ébal (neuf-cent-trente-huit mètres), et le Garizim (huit-cent-soixante-huit mètres). Rasée lors de la conquête romaine, mais reconstruite plus tard, elle existe encore aujourd'hui, sous le nom de Naplouse. Le Patriarche établit son campement dans un lieu que la Vulgate nomme : *vallée illustre*, et le texte hébreu : *Térébinthe de Moreh*. C'était un petit bois de chênes, situé auprès du village actuel de Balabah. L'écrivain sacré en a soigneusement noté le nom, parce que c'est là que, pour la première fois, Dieu apparut à Abraham. Il se manifesta à lui, probablement sous une forme corporelle, et lui dit : « *C'est à ta postérité que je donnerai cette terre* ». Abraham, profondément ému, voulut reconnaître cette faveur insigne par un témoignage durable, *et il éleva un autel au Seigneur*.

Après cela, il se remit en route, parcourant étape par étape tout le pays qui serait un jour l'héritage de ses descendants. Il continua à descendre vers le midi, et bientôt, ayant gravi un plateau calcaire, il planta sa tente, *entre Bethel à l'occident et Haï à l'orient*. La ville que l'Écriture désigne ici sous le nom de Bethel, s'appelait alors, en réalité, Luza. Ce fut Jacob qui changea son nom, plus tard, à la suite de la célèbre vision de l'échelle ³. Quant à Haï, elle était bâtie sur une colline qui domine le cours du Jourdain, dans une région aujourd'hui encore très riche en pâturages ; des fouilles récentes ont révélé son ancienne opulence.

Le Patriarche dressa là encore un autel, comme pour prendre possession du pays et le consacrer au Seigneur. Mais il rien continua pas moins à vivre sous la tente et à nomadiser.

Pourquoi cela ? Pourquoi n'a-t-il pas imité les autres chefs de peuples, dont le premier acte, aussi bien à Rome qu'en Grèce ou en

² Cité par Vig., p. 475.

³ Gen., XXVII, 17.

Orient, fut toujours de fonder une ville ? Pourquoi n'a-t-il pas cherché à établir un royaume, à poser les bases d'un état stable, dans cette terre de Chanaan que Dieu lui-même lui avait assignée comme patrie ?

Sans doute, on peut mettre en avant des raisons d'ordre économique, et en particulier la nécessité de déplacer les troupeaux pour les faire vivre. Mais ces raisons ont peu de poids. Elles n'étaient pas de nature à empêcher une évolution, qui s'est imposée bien souvent au cours de l'histoire – qui s'impose encore de nos jours – à des tribus nomades, surtout avec un chef de l'envergure d'Abraham. En réalité, le motif qui détermina notre Patriarche à mener une vie errante fut essentiellement d'ordre religieuse. Ce fut la nécessité de préserver les siens de tout contact avec les cultes idolâtriques, qui se répandaient alors parmi les peuples comme une épidémie. Le paganisme envahissait tout, contaminait tout. Or, Abraham avait reçu, dès le premier appel de Dieu, une promesse et une bénédiction ; il savait que sa race était celle qui aurait l'insigne honneur d'assurer le salut du monde et d'engendrer un jour le Messie. Pour répondre aux desseins de la Providence, il fallait donc qu'elle restât absolument pure dans sa foi, intacte dans ses mœurs et qu'elle se gardât de pactiser, si peu que ce fût, avec l'idolâtrie. Dans les siècles qui suivront, le souci de préserver le peuple élu des cérémonies et des coutumes des Gentils sera une croix continuelle pour ceux qui auront à le gouverner. Les Juifs, avec une incroyable obstination, tendront sans cesse à modeler leur vie sur celle des païens. Au désert, quarante jours après l'alliance solennelle du Sinaï, leur premier soin, dès qu'ils se croiront affranchis de la tutelle de Moïse, sera de fabriquer un veau d'or, à la manière des Égyptiens, pour pouvoir l'adorer : et le même égarement se renouvellera constamment au cours de leur histoire. Ils ne penseront qu'à adopter les sacrifices des païens, leurs rites, leurs mœurs ; ils iront jusqu'à se faire initier au culte de Béelphégor, le dieu de la luxure, le plus immonde de tous les dieux, et cela du vivant même de Moïse⁴ !

Or, Abraham déjà se rend parfaitement compte du danger. S'il s'établit quelque part, il sait que la contamination gagnera inévitablement la tribu dont il a pris la charge : et il a au plus haut point le souci de son rôle de « pasteur » ; non pas de gardien de troupeaux, mais de pasteur d'âmes : il se sent responsable de toutes ces âmes qu'il a *faites* en Charan. Alors il n'y a qu'un moyen, c'est de rester entre soi ; c'est de vivre en dehors du monde et d'éviter tous les voisinages dangereux, en ne fixant sa demeure nulle part. Aujourd'hui encore, l'exemple de peuplades comme les Touaregs au Sahara, et, même en Europe, celui des tziganes, sont là pour montrer que le nomadisme

⁴ Ps. CV, 28-39.

constitue une clôture sociale plus hermétique qu'une muraille ou une frontière. Telle est la raison première de cette vie toujours ambulante, à laquelle va s'astreindre Abraham, de cette existence sans racines dans le sol, et de cette réserve, en apparence un peu hautaine, gardée par les siens aussi bien vis-à-vis des sédentaires, qu'à l'endroit des autres nomades.

Il importe, pour bien comprendre cette détermination, d'enlever à Abraham tous les masques dont on a prétendu l'affubler et de le voir sous son vrai visage, dont le caractère dominant est la vertu de religion. Toute la conduite de sa vie est commandée par le souci de ses rapports avec son Créateur. Abraham est avant tout un homme de Dieu. Il nous apparaît ici, non pas au sens figuré, mais au sens historique et littéral, comme le premier fondateur d'un ordre religieux. « Il fut, écrit Eusèbe, le chef de ce premier groupe d'hommes qui renoncèrent aux biens de la terre pour s'adonner à la contemplation, et qui, sans le secours d'aucune loi écrite, ne s'écartèrent pas, cependant, du droit chemin et menèrent une vie conforme à la raison, à la sagesse, tout entière adonnée au culte divin »⁵.

Saluons avec respect cette caravane, tandis qu'elle déroule ses longues files de chameaux, d'ânes et de moutons sur la terre de Chanaan. Sans doute, une observation superficielle pourrait nous laisser croire qu'elle ressemble, à s'y méprendre, à celles que l'on voit aujourd'hui encore dans les pays d'Orient. Ne poussons pas trop loin la comparaison... Les compagnons d'Abraham ne sont pas des Théraïtes englobés dans quelque vaste mouvement migrateur : ce sont avant tout des croyants, et le mobile qui commande toute leur vie est leur foi. C'est pour maintenir celle-ci dans sa pureté originelle qu'ils ont embrassé cette existence mouvante et vagabonde. Et c'est leur foi aussi qui les amena à pratiquer ces hautes vertus patriarcales dont les vestiges, pieusement conservés, donnent encore de nos jours aux habitants du désert un je ne sais quoi de noble et de grand.

Saluons donc avec respect cette *smalah*, tandis qu'elle parcourt les pistes de la Palestine, jalonnant les points qui deviendront, plus tard, célèbres dans l'histoire du peuple juif. Elle porte en elle les germes des trois grandes civilisations monothéistes : la chrétienne, la juive et l'islamique. Elle porte en elle surtout l'espérance du monde. Le lien primordial qui groupe ses membres entre eux, ce n'est pas la nécessité de vivre, ni le souci de se défendre, ou quelque ambition humaine : c'est la promesse reçue par leur chef, c'est l'alliance conclue entre le vrai Dieu et lui, c'est la certitude de voir naître un jour parmi leurs enfants Celui en qui seront bénies toutes les nations.

⁵ *Praeparat. Evang.*, l. VII, ch. VIII. Pat. gr., t. XX, c. 309.

Commentaire moral et mystique

Le sens mystique de cette pérégrination continue nous est donné par saint Paul lui-même. C'est à cause de sa foi, dit-il, *qu'Abraham demeura dans la terre de la promesse, comme dans une terre étrangère, habitant sous la tente, de même qu'Isaac et Jacob, cohéritiers avec lui de la promesse. Il attendait la Cité qui a des fondements (inébranlables), dont Dieu est le fondateur et l'architecte*⁶.

Chef de file de tous les hommes de foi, Abraham devait montrer par son propre exemple au peuple des élus que *le juste n'a point ici-bas de demeure permanente*, qu'il ne peut s'attacher à aucun lieu comme à sa vraie patrie ; mais qu'il doit aller à travers la vie présente, toujours en quête de nouvelles vertus, de nouveaux progrès, jusqu'au jour où il verra s'ouvrir devant lui les portes, taillées chacune dans un seul diamant, de la Cité de Dieu.

Tharé, au contraire, qui abandonne la cité des Chaldéens, mais qui n'a pas le courage d'aller jusqu'à la terre promise, et s'installe dans le pays de Charan, est la figure de ceux qui quittent le monde, avec le dessein de changer de vie et d'embrasser la perfection évangélique, mais qui n'ont pas la persévérance d'aller jusqu'au bout. Bientôt, ils se laissent captiver par les œuvres mêmes auxquelles ils s'étaient adonnés pour devenir meilleurs ; ils les aiment pour elles-mêmes, ils s'y attachent, ils s'y installent, et ils oublient le but vers lequel d'abord ils s'étaient mis en chemin.

Saint Ambroise remarque qu'Abraham, après avoir élevé un autel au lieu dit : le Térébinthe de Moreh, n'offrit point sur lui de sacrifice. En effet, ajoutait-il, Abraham ne connaissait pas encore le vrai sacrifice, celui dont l'oblation d'Isaac serait la figure, celui en vue duquel il recevrait lui-même la bénédiction de Melchisédech. Et par ailleurs, il comprenait que des sacrifices d'animaux irraisonnables étaient insuffisants pour rendre au Dieu qu'il venait de voir un culte digne de lui⁷. Ainsi le père des croyants s'élevait au-dessus du culte juif, avant même que celui-ci ne fût établi. Il se rangeait déjà parmi les vrais adorateurs, ceux qui adorent *en esprit et en vérité*⁸.

⁶ Hébr., XI, 9-10.

⁷ *Op. cit.*, l. II, ch. III.

⁸ Jo., IV, 23.

CHAPITRE 3

Le premier enlèvement de Sara

(GEN., XII, 10-20)

La famine étant survenue en ce pays-là, Abram descendit en Égypte pour y passer quelque temps, parce que la famille était grande dans la région. Lorsqu'il fut sur le point d'entrer en Égypte, il dit à Saraï, sa femme : Je sais que vous êtes belle et que, quand les Égyptiens vous verront, ils diront : C'est sa femme ; ils me tueront, et ils vous conserveront. Dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de vous, et que mon âme vive grâce à vous. Lors donc qu'Abram fut entré en Égypte, les Égyptiens virent que cette femme... était d'une extrême beauté. Et les princes du pays le firent savoir au Pharaon, et la louèrent devant lui : et elle fut enlevée pour la maison du Pharaon. Quant à Abraham, ils le traitèrent bien à cause d'elle, et il reçut des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses et des chameaux. Mais le Seigneur frappa de très grandes plaies le Pharaon et sa maison à cause de Sara, épouse d'Abram. Le Pharaon appela Abram et lui dit : Qu'est-ce que tu m'as fait ? Pourquoi ne m'as-tu pas averti que c'était ta femme ? Maintenant donc, voici ton épouse : prends-la, et va. Et le Pharaon donna des ordres à ses gens au sujet d'Abram, et ils reconduisirent ce dernier, avec sa femme et tout ce qu'il possédait.

Ce passage a, depuis longtemps, scandalisé les ennemis de la foi. Déjà, au IV^e siècle de notre ère, Fauste le Manichéen l'entendait comme si Abraham avait trafiqué délibérément de la beauté de Sara pour exciter la passion du roi d'Égypte et obtenir de celui-ci une ample récompense. Plus près de nous, Voltaire a repris ces accusations, et beaucoup d'auteurs contemporains se laissent entraîner dans le même sillage. Or – il est facile de s'en convaincre – c'est là travestir absolument le récit de la Bible.

C'est là, dit saint Augustin, non pas le dire d'une bouche véridique qui sait distinguer ce qui est honnête de ce qui est infâme, mais celui d'une bouche menteuse qui tourne tout en crime. Sans doute cette démarche d'Abraham a les apparences d'un marché honteux, mais seulement aux yeux de ceux qui ne savent pas discerner le bien du mal, à la lumière de la loi éternelles¹.

Reprenons mot à mot le récit de l'Écriture, et cherchons à comprendre le cas de conscience qui s'est posé au Patriarche. Nous verrons

¹ *Contra Faustum*, l. XXII, c. 33.

alors avec quelle prudence, quelle foi, quelle maîtrise de soi cet homme incomparable a tenté de le résoudre.

La famine s'était abattue sur le pays de Chanaan où il résidait alors, causée sans aucun doute par la sécheresse. Plus d'herbe dans la campagne, plus de fourrages ni de graines à acheter chez l'habitant. Le dilemme qui se posait dès lors aux nomades était simple : il fallait mourir de faim ou émigrer vers un lieu plus favorisé. Abraham opta pour le second parti. Peut-être, s'il avait été seul, aurait-il agi autrement ; mais possédant au plus haut point les qualités de chef et de père, il se savait responsable de la vie de ceux qui s'étaient mis sous sa conduite. Leur intérêt passait avant le sien : assurer leur subsistance était son premier devoir. Il fallait donc quitter momentanément la région, et aller chercher sa provende sous un ciel plus clément.

Mais où aller ? À l'ouest, c'était la mer ; à l'est, le désert syrien. Il ne restait que deux directions possibles : le nord où l'on avait laissé les riches pâturages de Charan, et le sud, où l'on trouverait l'Égypte. La première solution, remonter vers la Mésopotamie, semblait à première vue la plus naturelle : mais c'était enfreindre l'ordre formel donné par Dieu ; c'était revenir *vers sa terre, vers sa parenté, vers la maison de son père*, que l'appel divin avait enjoint de quitter sans retour. Abraham n'était pas homme à jouer avec l'obéissance ; la casuistique n'était pas encore inventée et il serait mort plutôt que de revenir sur ses pas. Restait l'autre solution, la descente vers l'Égypte, vers la terre d'abondance, le grenier du monde, que la crue annuelle du Nil mettait à l'abri des famines chroniques dont souffraient les autres pays.

Là, on était sûr de trouver largement la subsistance nécessaire. Seulement cette solution présentait, non plus cette fois pour toute la tribu, mais pour la seule personne d'Abram, un autre danger, un danger redoutable, celui qu'allait lui faire courir, immanquablement, la beauté de Sara.

Car cette femme était d'une beauté éblouissante ; elle était *pulchra nimis*, dit l'Écriture, belle au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Et, chose extraordinaire, cette beauté ne se flétrissait pas avec le temps : à soixante-dix ans, Sara frappait encore tous ceux qui la voyaient, par la grâce de son visage, par l'élégance de sa stature², et elle était capable d'allumer dans les cœurs les passions les plus vives. À cela, il est inutile de chercher des causes naturelles : cette beauté était un don particulier de Dieu, comme la force de Samson, comme l'adresse de Beseleel, comme la sagesse de Salomon, comme la science des Apôtres, comme les privilèges accordés à tant de saints.

² Carth., p. 211.

Abram avait souvent expérimenté l'impression que produisait sa femme sur les populations qu'il traversait, et déjà, sans doute, il avait eu à la défendre contre des tentatives d'enlèvement. C'est ce qu'il exprime ici en disant : « *Je sais que tu es belle, femme* » ; ce qui signifie : « Je le sais, par l'empire que tu exerces sur mon cœur, mais aussi par les réactions que provoque ta présence en tous les lieux où nous allons ». Seulement, jusqu'alors, n'ayant à faire qu'à des roitelets peu puissants, dans des pays mal organisés, il était resté maître de la situation, grâce à la force que constituait sa tribu. Maintenant la chose se présentait autrement ; maintenant on allait pénétrer dans un pays de haute civilisation, très centralisé, possédant une armée, une police, une administration avec sa hiérarchie de fonctionnaires. Toutes les craintes étaient permises, et c'est avec une angoisse réelle, pour elle et pour lui, qu'Abram disait à Sara : « *Je sais que tu es belle femme. Quand les Égyptiens te verront, ils me tueront* ».

Que l'on veuille bien songer qu'aujourd'hui encore, après deux mille ans de civilisation chrétienne, le « conjugicide » – ou meurtre du conjoint reste, en cas de passion adultère, un danger assez prochain pour que l'Église le prévoie dans sa législation courante³. La tentation instinctive de l'homme épris d'une femme mariée est de supprimer le mari – dont la seule existence lui est une gêne et un reproche –. S'il n'a rien à craindre, il y succombera presque inévitablement. David avait donné des preuves multiples de sa noblesse d'âme, de son désintéressement, de sa haute vertu ; il était l' élu de Dieu, il avait été favorisé des grâces les plus élevées, des marques les plus rares de prédestination : et cependant, lorsqu'il eut conçu pour Bethsabée une passion coupable, il n'hésita pas un instant à faire tuer son mari, afin de pouvoir l'épouser. Si telle était, avant l'Évangile, la réaction d'un homme de si haute qualité morale, que pouvait être celle d'un prince païen, esclave encore de ses instincts inférieurs, et qui n'avait sur terre aucune puissance à redouter ? Abram avait une connaissance trop profonde, et du cœur humain, et des mœurs de son temps, pour se faire la moindre illusion. Si quelque potentat s'éprenait de sa femme – et il y avait toutes les chances que cela arrivât –, c'en était fait de lui. Il était donc bien en droit de dire à Sara : « *Je sais que, quand les Égyptiens te verront, ils diront : C'est son épouse, et ils me tueront* ».

Que faire alors, en cette conjoncture ? Le Patriarche avait le choix entre trois solutions : rester sur place et voir sa tribu mourir de faim ; remonter vers le nord et désobéir à Dieu ; descendre en Égypte, au risque de voir enlever son épouse et d'être assassiné. C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Il ne se crut pas le droit de laisser périr les siens

³ Cf. le Code de Droit canon, c. 1075.

pour sauver son honneur conjugal, ou même sa propre vie. L'historien Josèphe dit, en outre, qu'il avait un vif désir de connaître les prêtres égyptiens, pour s'entretenir avec eux de l'existence de Dieu, qui était pour lui le problème fondamental. « Il se proposait d'adopter leur doctrine, si elle était meilleure que la sienne ; de les gagner, au contraire, à ce qu'il croyait lui-même s'il s'assurait qu'il était dans la vérité ». Quoi qu'il en soit, Abraham se mit en devoir de gagner ce pays, se confiant à la Providence, très certain que Dieu ne manque jamais à ceux qui le craignent.

Mais cet homme sage ne négligea pas pour autant de prendre les mesures de prudence en son pouvoir, nous montrant ainsi ce que nous avons à faire en semblable occurrence. La certitude, même absolue, d'exécuter une chose voulue par Dieu ne dispense pas l'homme de mettre en œuvre tous les moyens dont il peut disposer pour assurer le succès de l'entreprise. Notre Seigneur lui-même, a pris la fuite, enfant, pour échapper à Hérode. Saint Paul, se sachant menacé à Damas, quitta la ville de nuit, en se faisant descendre dans une corbeille le long des remparts, bien qu'il fût certain que Dieu veillait sur lui.

De même Abraham, dit saint Augustin, se trouvant dans un pays inconnu, et voyant que la rare beauté de Sara mettait en péril l'honneur de la femme et la vie du mari, ne pouvant par ailleurs parer aux deux dangers, mais seulement à un, c'est-à-dire sauver sa vie, fit ce qu'il put pour ne pas tenter Dieu, s'en remettant à sa Providence du soin de faire ce que lui même était hors d'état de faire. Impuissant à se cacher comme homme, il se cacha comme époux, afin de n'être pas tué ; et il confia sa femme à Dieu pour qu'elle fût sauvée du déshonneur⁴.

« *Je t'en prie*, expliqua-t-il à Saraï, *dis-leur que tu es ma sœur, afin qu'on me traite bien, et que mon âme vive à cause de toi* ». Si, en effet, les Égyptiens le prenaient, non pour le mari, mais pour le frère de Sara – et l'hypothèse était facile à admettre, puisqu'on ne voyait pas d'enfant entre eux – il y avait chance qu'ils essayassent d'abord de traiter l'affaire à l'amiable avec lui, comme avec le tuteur de la femme qu'ils convoitaient. Ainsi, il sauverait sa tête, et Saraï conserverait en lui un protecteur, qui pourrait par la suite, Dieu aidant, la tirer de ce mauvais pas. Et ce fut bien ainsi que les choses se passèrent.

En disant qu'elle était sa sœur Abram ne faisait point de mensonge ; il se contentait de taire une partie de la vérité, ce qui est toujours permis, pour de justes raisons. Saraï était bien sa sœur, non pas au sens strict de ce mot en français, mais au sens hébreu de proche parente. Elle était – probablement – nous l'avons vu plus haut, la fille de son frère Aran, et, par conséquent, sa nièce directe.

⁴ *Contra Faustum*, l. XXII, c. 36.

C'est en vertu de la même parenté, remarque saint Augustin, que Lot son neveu – un peu plus loin – est appelé : *son frère*. Abram laisse ignorer qu'elle fût sa femme, mais il ne le nie pas : il remet à Dieu le soin de son honneur, et il se garde, comme homme, de la malice des hommes. En effet, s'il n'eût conjuré le péril autant qu'il dépendait de lui, il aurait plutôt tenté Dieu qu'espéré en lui⁵.

Si maintenant nous voulons bien y réfléchir, nous reconnaitrons qu'il ne fallait pas à Abram une petite vertu pour prendre cette détermination.

Imaginez, dit saint Jean Chrysostome, ce que devait penser le juste en donnant de tels conseils à sa femme. Vous savez en effet, vous savez tous, combien il est pénible pour un mari de concevoir sur sa femme un pareil soupçon... Rien n'est plus insupportable que ce trouble, comme le dit Salomon : *La jalousie et la colère du mari ne pardonneront pas au jour de la vengeance ; il ne se rendra aux prières de personne, et il n'acceptera aucun présent à titre de rançon*⁶. Et encore : *La jalousie est cruelle comme l'Enfer*⁷. Nous voyons souvent des hommes tellement possédés de cette fureur que non seulement ils ne pardonnent point à leur femme, mais qu'ils tuent l'amant, et eux-mêmes avec lui. Cette fureur est si grande, cette jalousie si indomptable, que celui qui est une fois pris de cette maladie néglige même son salut⁸.

Abram faisait donc preuve d'une singulière maîtrise de soi, en traitant avec tant de calme une affaire qui, sans aucun doute, ravageait son cœur.

Saraï, digne émule de son mari dans la pratique des hautes vertus, plaçant au-dessus de tout l'obéissance qu'elle lui devait comme à son seigneur, accepta ce projet. Nous ne saurions douter qu'il ne lui mît, à elle aussi, la mort dans l'âme, et qu'il ne lui inspirât autant de répugnance que d'appréhension, Mais Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui ; Dieu qui n'éprouve ses serviteurs que pour mieux faire éclater leurs mérites, Dieu en les couvrant d'une protection toute particulière, allait récompenser magnifiquement l'obéissance des deux époux.

Lors donc qu'Abraham entra en Égypte, ses craintes se réalisèrent ; les Égyptiens virent que la femme était d'une beauté rare, et tous les regards se portèrent sur elle. Mais, par la permission de Dieu, avant que personne eût fait aucune tentative pour l'enlever, les officiers du Pharaon, qui l'avaient remarquée eux aussi, en parlèrent à leur maître avec admiration. Le souverain manifesta le désir de la voir,

⁵ Cité de Dieu, l. XVI, c. 19.

⁶ Prov., VI, 34, 35.

⁷ Cant., VIII, 6.

⁸ Hom. XXXII, 4, 5.

et ce fut là un premier trait de la sollicitude de Dieu : à partir de ce moment, en effet, Saraï se trouvait protégée contre toute tentative particulière de rapt. Le désir du roi la couvrait comme un rempart, il faisait d'elle un objet tabou : personne dans tout l'empire n'aurait osé entreprendre quoi que ce fût contre une : femme que le Pharaon se réservait pour lui-même. De plus, Dieu permit qu'au lieu d'employer la violence et de la faire enlever en vertu de son pouvoir absolu, le souverain respectât les coutumes ordinaires des gens de sa nation. Puisque cette femme vivait sous la tutelle d'un homme dont elle se disait la sœur, il décida de l'acheter à ce dernier. Il fit donc remettre à Abraham *des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses et des chameaux*, tous présents particulièrement précieux pour des nomades. En même temps, il enjoignit qu'on témoignât les plus grands égards à un personnage dont la sœur allait prendre rang parmi les épouses royales.

Cependant, sous ces apparences courtoises, un drame poignant se jouait : que se passait-il dans le cœur de Saraï, tandis qu'on la menait ainsi chez le Pharaon ?

Quelles étaient alors les pensées de cette femme ? demande saint Jean Chrysostome. Quel trouble agitait son esprit ? Quelle tempête s'élevait en elle ? Comment, au lieu de faire naufrage, est-elle restée inébranlable comme un rocher, les yeux tournés vers la puissance céleste ? Mais pourquoi parler de la femme ? Que devait penser le juste, tandis qu'on emmenait Sara chez Pharaon ?... Tous ces cadeaux qu'on lui faisait, tout ce luxe dont on l'honorait, quel incendie ne devaient-ils pas allumer chez lui ! Comment son âme n'aurait-elle pas été en feu, son cœur dévoré, quand il songeait à ce qui lui valait tous ces présents⁹ ?

Humainement parlant, il ne lui restait aucun espoir de revoir jamais Saraï. Elle était déjà presque « dans la gueule du monstre », les portes du palais royal allaient se refermer sur elle, et aucune force au monde ne pourrait plus prétendre l'arracher à un maître aussi puissant. Aucune force au monde sans doute... Mais Dieu était là, Dieu qui veille sur toutes choses, et spécialement sur la chasteté.

Que personne, dit saint Ambroise, ne convoite la couche d'un autre ! Que personne ne se laisse entraîner à prendre l'épouse de son prochain, ni par l'espoir de n'être pas vu, ni par la certitude de l'impunité, ni par la négligence ou la sottise du mari ! Dieu est là, gardien de l'union conjugale, lui auquel rien n'est caché, auquel nul ne peut échapper, que personne ne peut tromper. Il surveille la place du mari absent, il monte la garde ; bien plus, sans se mettre en sentinelle, il connaît le coupable avant que celui-ci n'ait exécuté ce qu'il prépare. Il discerne le péché dans l'âme de chacun, dans la

⁹ *Loc. cit.*, 6.

pensée de quiconque. Tu peux tromper le mari, adultère, mais tu ne trompes pas Dieu ; tu peux échapper au mari et abuser le juge du forum, mais tu n'échapperas pas au Juge de l'univers¹⁰.

Dieu, donc, intervint en personne ; il frappa le Pharaon, ainsi que sa maison, non point d'une punition ordinaire, mais *d'afflictions grandes et très douloureuses* ; tout à fait insolites. Il punit non seulement le roi, mais tous ceux qui avaient coopéré à sa faute, tous ceux qui l'avaient aidé dans cette coupable entreprise, afin de montrer à tous, d'une façon manifeste, combien il chérissait Abraham, avec quelle sollicitude il veillait sur son serviteur. Selon l'opinion commune des Pères, le châtiment frappa la maison du Pharaon avant que celui-ci n'eut réalisé sur Sara son coupable dessein.

Le roi manifesta sa sagesse, alors, en s'humiliant sous la main qui le corrigeait. Il réfléchit qu'un homme ordinaire n'aurait pas été ainsi protégé du ciel. Au lieu de s'emporter, de jeter en prison ou de faire mettre à mort celui et celle qui avaient attiré sur lui ce châtiment, il manda Abraham, et lui reprocha doucement sa pieuse supercherie : « *Que m'as-tu fait là ?* lui dit-il. *Pourquoi ne m'as-tu pas fait savoir que c'était ton épouse ? Pour quelle raison m'as-tu dit que c'était ta sœur, me laissant croire ainsi que je pouvais en faire ma femme ? Maintenant, donc, voilà ta femme ; maintenant que je sais qu'elle n'est pas ta sœur, mais ton épouse, je te la rends, sans l'avoir déshonorée. La voilà devant toi : emmène-la et pars* »¹¹.

Quelle intelligence, s'écrie saint Chrysostome, pourrait dignement apprécier ce miracle, et quelle langue serait capable de le raconter ? Une femme d'une éclatante beauté entre chez le roi tout-puissant des Égyptiens, lequel s'est pris de passion pour elle : et elle en sort pure, elle rapporte intacte sa chasteté ! Telles sont les œuvres de Dieu, toujours étonnantes et admirables : quand les hommes croient tout désespéré, c'est alors qu'il montre sa force invincibles¹².

Commentaire moral et mystique¹³

La famine contraint bientôt Abraham à descendre en Égypte car l'âme ne peut rester toujours dans de hautes contemplations. Les nécessités matérielles du corps auquel elle est liée l'obligent à revenir vers le monde, et à vaquer aux

¹⁰ *De Abraham*, lib. I, ch. II, 7.

¹¹ On pourrait croire, d'après cette réponse, que le Pharaon se sentait parfaitement innocent. Sa faute était d'avoir voulu cette femme comme instrument de plaisir, non comme épouse légitime. Or, la monogamie est un précepte de droit *naturel* ; tout homme, doué d'une conscience d'homme, fût-il le sauvage nourri dans les bois (*enutritus in silvis*) dont parle saint Thomas, sait qu'il ne peut posséder qu'une femme. La polygamie des Patriarches, sur laquelle nous aurons à revenir, est une dispense particulière qui ne change rien à la loi générale, même en ces temps-là.

¹² Hom. XXXII, 7.

¹³ D'après saint Ambroise, *op. cit.*, l. II, ch. IV.

choses d'ici-bas. Remarquons toutefois que le Patriarche – et donc l'esprit – descend en Égypte pour y voyager, non pour s'y fixer.

Mais pourquoi présente-t-il Sara comme sa sœur ? Celui-là seul pourrait le bien expliquer, qui aurait lui-même choisi dès sa jeunesse Sara, c'est-à-dire la Sagesse, ou la Vertu, comme objet de ses désirs ; qui l'aurait poursuivie avec assiduité jusqu'à ce qu'il fût entré en sa possession, jusqu'à ce qu'il en eût fait sa compagne de tous les instants. Celui-là seul serait en mesure de dire quel danger cette merveilleuse Sagesse peut faire courir à l'esprit, quand il est contraint de descendre en Égypte, c'est-à-dire de converser avec les gens du monde. Qu'use se garde bien alors de la présenter *comme son épouse*, c'est-à-dire comme un bien qui n'appartient qu'à lui, et que nul autre ne peut espérer posséder ! Qu'il ne laisse pas deviner qu'il ne l'a obtenue qu'après avoir longtemps brigué sa main par un patient et dur labeur ! Qu'il la présente au contraire *comme sa sœur*, c'est-à-dire comme un bien qui lui est venu naturellement, sans qu'il ait rien fait pour l'acquérir, et que le premier venu peut chercher à épouser. Supposons maintenant qu'un Égyptien, c'est-à-dire un serviteur du monde, un homme qui adore les animaux – (entendez : ses passions et ses instincts inférieurs) – s'éprenne d'elle. Remarquons d'abord qu'il la voudra, non pour lui, mais pour son roi, c'est-à-dire pour l'orgueil, qui est le vrai roi du monde et le sien. Le premier soin de ce roi sera de la séparer de son époux – (*vir*) – c'est-à-dire de cette virilité, de cette force d'âme, qui est le compagnon indispensable de la Sagesse ; et il prétendra jouir en paix de la douceur de sa présence. Mais bien vite il sera tourmenté des plus cruelles douleurs, car à cette belle Sagesse sont attachées des servantes qui ne la quittent pas : la sobriété, la modestie, la pudeur, la tempérance dans la nourriture, etc. Elle ne peut supporter ni l'impudence, ni l'effronterie, ni aucun désordre. Pardessus tout, elle exige la présence constante de l'humilité ; elle accepte, elle aime les humiliations ! Voilà notre Pharaon, voilà notre orgueil au supplice. Et toute sa maison avec lui, car toutes les passions de l'âme sont contrecarrées, mortifiées par la Sagesse. Alors bientôt, il n'y tient plus « Quelle folie j'ai faite, se dit-il, en voulant cette Beauté ! C'est là une chose au-dessus de mes forces. Sa présence est une torture pour moi, je ne puis la supporter plus longtemps ». Et s'adressant au conseiller qui l'a exhorté à épouser la Sagesse ; qui lui a affirmé que c'était là une chose à la portée de quiconque voulait s'y appliquer : « *Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'elle était ton épouse ? c'est-à-dire que tu ne l'avais possédée toi-même qu'après bien des efforts et des démarches ? Pourquoi m'as-tu dit qu'elle était ta sœur ? c'est-à-dire qu'elle tenait à toi par un lien de nature, sans aucun labeur, sans aucune part de la volonté. J'ai pensé que j'allais pouvoir vivre heureux en sa compagnie ; je n'ai pas compris quel joug elle apportait avec elle. Maintenant je rien veux plus, reprends-la avec toi, et laisse moi vivre en paix avec mes épouses ordinaires, avec toutes les satisfactions que la chair peut trouver ici-bas* ».

Au sens allégorique, la beauté de Sara est la figure de celle de l'Église, l'Épouse du Christ, qui reste toujours jeune, toujours pleine de vie et de grâce, *sans tache et sans ride*, dit saint Paul. Elle est aussi celle de la Très Sainte Vierge que ne devait jamais flétrir la « vieillesse », spirituellement parlant, c'est-à-dire le péché.

Abraham descendant en Égypte avec son épouse, qu'il fait passer pour sa sœur, est la figure de saint Joseph, qui suivra un jour le même chemin, accompagné d'une femme dont la beauté surpassera celle de toutes les créatures ; d'une femme qui sera son épouse légitime et avec laquelle il vivra cependant comme si elle était sa sœur. C'est à cette femme que nous pouvons dire nous aussi, avec bien plus de vérité encore qu'Abraham à sa compagne : « *Dites, je vous en prie, que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien traité, et que mon âme vive, grâce à vous !* »

Ô Marie, s'écrie saint Bonaventure, ô notre Sara, *dites que vous êtes notre sœur, afin qu'à cause de vous, Dieu nous traite favorablement ; afin que, par votre grâce, nos âmes vivent en Dieu !* Dites, ô notre bien-aimée Sara, dites que vous êtes notre sœur, afin qu'à cause d'une telle sœur, les démons s'enfuient devant nous ; qu'à cause d'une telle sœur, les anges nous entourent de leur garde ; qu'à cause d'une telle sœur, le Père, le Fils et le Saint-Esprit aient pitié de nous¹⁴ !

¹⁴ *Speculum B. M. V.*, lect. VI, Édité. Vivès, t. XIV, c. 250b.

CHAPITRE 4

Où Abraham se sépare de Lot

(GEN., XIII)

L'épisode de la descente en Égypte nous a montré la prudence du Patriarche. Les difficultés qu'il eut ensuite avec son neveu Lot vont nous faire voir son extrême douceur et son esprit de paix.

Abram, donc, remonta de l'Égypte, avec sa femme et tout ce qu'il possédait, et Lot avec lui, vers le midi (c'est-à-dire vers la région du Négeb, au sud de la Palestine). Il était très riche, et il avait beaucoup d'or et d'argent.

Il revint, ainsi, jusqu'à l'endroit où il s'était précédemment établi, entre Bethel et Haï, et où il avait élevé un autel au Seigneur. Mais là, bientôt, une dispute s'éleva entre ses bergers et ceux de Lot. Le neveu avait maintenant, lui aussi, des troupeaux importants.

On peut penser, avec saint Jean Chrysostome, « qu'il en devait une partie à la libéralité d'Abraham, et le reste aux présents qu'on lui avait faits, parce qu'il était le neveu du Patriarche »¹. Les pasteurs à son service se prirent donc de querelle avec ceux d'Abraham, les uns et les autres prétendant réserver aux troupeaux de leur maître l'usage exclusif de certains pâturages ; le mot de *rixa*, employé par la Vulgate, indique probablement qu'ils en vinrent aux mains.

Mais, ce fut là une occasion pour Abraham de montrer combien son âme, longtemps avant l'Évangile, était magnanime et pénétrée de l'esprit de paix. Bien loin de se prévaloir de ses droits et de se préparer à les défendre âprement, il comprit que la concorde entre les membres d'une même famille est un, bien supérieur à toutes les richesses matérielles, et il n'hésita pas à sacrifier celles-ci pour sauver celles-là.

« *Qu'il n'y ait pas, dit-il à Lot, de dispute entre toi et moi, ni entre tes bergers et les miens, parce que nous sommes frères* ». Voyez quelle douceur ! quelle bonté ! s'écrie saint Jean Chrysostome.

Écoutez la suite, afin de savoir jusqu'où elles pouvaient aller : « *Toute la terre est devant toi, sépare-toi de moi ; si tu vas à droite, j'irai à gauche, si tu vas à gauche, j'irai à droite* ». Voyez quelle modération ! quel excès d'abnégation chez le juste... S'il n'avait pas eu beaucoup de patience et de sagesse, il se serait fâché et aurait dit à Lot : « *Quelle est cette extravagance ? Tes serviteurs ont osé ouvrir la bouche contre ceux qui exécutaient*

¹ Hom. XXXIII, 2.

mes ordres ? Ils n'ont donc pas songé à la différence qu'il y a entre nous ? D'où te vient l'abondance dont tu jouis ? Ne men es-tu pas redevable ? N'est-ce pas moi qui t'ai mis en valeur aux yeux des hommes, qui ai été tout pour toi, qui t'ai tenu lieu de père ? Et voilà comment tu me récompenses de mes bienfaits ? Est-ce là ce que je devais attendre de toi, quand je t'emmenais partout avec moi ? A défaut de reconnaissance, n'aurais-tu pas dû respecter ma vieillesse et mes cheveux blancs ? Au lieu de cela, tu as laissé tes bergers attaquer les miens, sans réfléchir que ces insultes retombent sur moi, et que tu es responsable de ce que font tes serviteurs »².

Mais Abraham ne s'arrêta pas un instant à de telles pensées ; il ne songea qu'à éteindre l'incendie allumé par cette querelle et à éviter le retour de pareils incidents. Pour cela, il n'y avait qu'un moyen, c'était de se séparer à l'amiable et d'aller vivre chacun de leur côté. « *Toute la terre n'est-elle pas devant toi ?* dit-il à son neveu. *Sépare-toi de moi. Si tu vas à gauche, j'irai à droite ; si tu vas à droite, j'irai à gauche* ».

À ce bel exemple d'humilité et de désintéressement, Lot aurait dû répondre par un acte de déférence, en priant son oncle de choisir le premier. Mais il était jeune encore, il n'avait pas étouffé les germes de l'ambition ni ceux de la cupidité, il n'était pas acquis tout entier à la recherche de la perfection. Il choisit donc le premier, et il choisit mal. *Il leva les yeux*, dit l'Écriture : il considéra longuement cette région de la Pentapole qui s'étendait devant lui dans la vallée du Jourdain, riant et fertile comme un nouveau Paradis terrestre ; *il la choisit pour lui*, dit l'Écriture ; il se laissa séduire par elle et, dans son désir de l'occuper, *il s'éloigna de l'Orient*. Conquis par le charme enchanteur de ce paysage, il ne prit pas garde que la population du lieu était détestable : *les Sodomites*, dit l'Écriture, *étaient très mauvais et pécheurs devant le Seigneur* ; c'est-à-dire : remplis d'impudence. Ils commettaient leurs crimes au grand jour, sans tenir compte ni de la présence de Dieu, ni du jugement des hommes.

Le Prophète Ézéchiel expose ainsi les causes qui entraînèrent Sodome jusqu'au fond de la perdition : *Voici quelle a été l'iniquité de Sodome, ta sœur : l'orgueil, l'excès de nourriture, l'abondance, son oisiveté et celle de ses filles ; et elles ne tendaient pas la main à l'indigent et au pauvre. Et elles se sont élevées, elles ont fait des abominations devant moi ; et je les ai détruites*³.

À la suite de cette séparation, Dieu bénit Abram une troisième fois, avec la solennité coutumière : « *Lève les yeux, lui dit-il, et regarde du lieu où tu es, le Nord, le Midi, l'Orient et l'Occident. Tout le pays que tu vois, je le donnerai, à toi et à ta postérité, pour toujours. Je rendrai ta postérité semblable à la poussière de la terre. Si quelqu'un peut*

² Hom. XXXIII, 3.

³ XVI, 49.

compter la poussière de la terre, ta postérité sera aussi comptée. Lève-toi, parcours le pays dans sa longueur et dans sa largeur, car je te le donnerai » 4.

Abraham, après avoir pris congé de Lot, vint s'établir dans la région d'Hébron, au lieu dit : *le chêne de Mambré*. Et son premier soin fut d'y élever un autel au Seigneur, pour commémorer la bénédiction qu'il venait de recevoir. C'était avec Sichem et Bethel, le troisième de ceux qu'il dressait ainsi, pour poser les fondements de la foi monothéiste dans la terre de Chanaan.

Commentaire moral et mystique

La conduite d'Abraham dans cette affaire nous montre avec quel soin ceux qui veulent s'élever dans les voies de Dieu doivent éviter les discussions oiseuses, où ils perdent leur temps et la paix de leur âme.

Au sens mystique⁵, Abraham représente toujours l'esprit, ou le *mens*. Il *revient d'Égypte*, avec Sara et de grands biens ; parce que l'esprit du juste ne perd rien au contact du monde, quand il ne le fréquente que par nécessité, et en se tenant sur ses gardes. Il a conservé Sara, la radieuse Sagesse, dont il a fait son épouse. *Il est riche en argent et en or*. Qu'est-ce à dire ? – Le dicton célèbre : *La parole est d'argent, mais le silence est d'or*, nous donne la clef du mystère. Celui-là est riche en argent, qui sait parler à propos et avec grâce ; celui-là est riche en or, qui sait se taire quand il faut et comprend le prix du silence. Abraham regagne le lieu d'où il était parti, parce que l'esprit du juste revient toujours à Dieu comme à son centre, son Principe et sa Fin.

Mais il emmène Lot aussi, c'est-à-dire ses imperfections naturelles, dont il n'est pas délivré. Et celles-ci se sont fortifiées au contact du monde.

La terre ne peut les contenir tous les deux à la fois, parce qu'aucune âme ne peut entretenir en elle simultanément le désir de la sainteté et celui des satisfactions humaines. Les pasteurs représentent les pensées, qui, en nous, devraient garder les bêtes, c'est-à-dire les mouvements de nature, les empêcher de suivre leur attrait, les conduire dans des pâturages fertiles. Mais trop souvent nos pasteurs sont négligents : ils laissent les sens et l'imagination vagabonder à leur aise et se nourrir de choses malsaines.

La discorde entre les pasteurs d'Abraham et ceux de Lot représente le conflit qui oppose en nous la chair à l'esprit, ce conflit qui faisait gémir l'Apôtre quand il disait : *Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort* 6 ? – Dieu seul peut éteindre ses ardeurs et nous donner la véritable paix. Du moins l'âme doit-elle faire ce qui est en son pouvoir pour se dégager des mouvements de la partie inférieure, pour s'éloigner des troupeaux de Lot,

⁴ Cette vision évoque le souvenir de celle dont fut gratifié saint Benoît, lorsque Dieu lui montra, rassemblé sous un seul rayon de soleil, l'univers que ses fils devaient peu à peu occuper tout entier. Cf. saint Grégoire, *Dialogues*, l. II, ch. XXXV.

⁵ Cf. saint Ambroise, *op. cit.*, l. II, ch. VI.

⁶ Rom., VII, 23.

des imperfections naturelles. « *Si tu vas à gauche*, dit-elle à la chair, *j'irai à droite ; si tu vas à droite, j'irai à gauche* » : parce que l'homme spirituel prend le contrepied des inclinations de la partie inférieure. Ce que la nature cherche d'instinct à éviter, parce qu'elle le considère comme « gauche », c'est-à-dire comme pénible, laborieux, amer, il le choisit au contraire comme bon pour lui ; et inversement, il fuit ce qu'elle tient pour « droit », c'est-à-dire pour agréable et facile.

Dès que l'esprit a pris ainsi la détermination de rompre avec la chair, Dieu le bénit et lui promet la possession de la terre, ou la maîtrise de soi-même.

CHAPITRE 5

La guerre contre les cinq Rois

(GEN., XIV)

À peine Lot avait-il eu le temps de s'installer dans la Pentapole, que celle-ci fut brusquement envahie et razzinée par une armée venue de Mésopotamie. Les agresseurs avaient à leur tête Chodorlahomor, roi d'Élam, auquel s'étaient joints trois autres princes : Arioch, roi d'Ellasar, Thadal, roi de Gobas, et Amraphel, roi de Sennaar. Longtemps la critique moderne a cru pouvoir identifier ce dernier avec le célèbre Hammourabi, roi de Babylone l'auteur du code que l'on conserve au Musée du Louvre. Mais elle y a renoncé aujourd'hui, et il est impossible d'assigner une date précise à l'événement que nous racontons ici.

Cette expédition avait pour but de châtier les cinq rois de la Pentapole : Bara, roi de Sodome, Bersa, roi de Gomorrhe, Sennaab, roi d'Adama, Sember, roi de Seboïm, et le roi de Bala, ou Ségor, qui venaient de se révolter. Ils prétendaient se libérer du tribut que depuis douze ans ils payaient à Chodorlahomor, et, coalisés, avaient pris les armes.

« Les assaillants, dit saint Jean Chrysostome, étaient des hommes d'une grande vigueur corporelle et animés d'une fureur belliqueuse. Comme un torrent impétueux qui emporte et détruit tout, ils avaient tout envahi, tout massacré et mis en fuite toutes les populations ».

Descendant en trombe le long de la rive gauche du Jourdain, ils écrasèrent d'abord les Raphaïm, qui pourtant étaient renommés pour leur haute taille et leur force herculéenne, à Astaroth, puis les Émin (ou Omméens) à Cariathaïm. Continuant leur marche vers le Sud, ils défirent les Chorréens dans les montagnes de Séir et les poursuivirent jusque dans le désert de Pharan, où ils atteignirent le mont Sinaï. Là, ils firent demi-tour, remontèrent vers la Pentapole en passant par Gadès, où plus tard Moïse devait faire jaillir l'eau du rocher, et ravagèrent tout le pays occupé par les Amalécites et les Amorrhéens, autour de la ville d'Asaon-Thamar, qui s'appellera plus tard : Engaddi. C'est là, que les attendait l'armée des cinq rois insurgés : mais celle-ci fut impuissante à endiguer le flot dévastateur. Elle essuya une sanglante défaite dans la Vallée des bois (*Vallis sylvestris*), sur l'emplacement actuel de la mer Morte. Les soldats des rois de Sodome et de Gomorrhe, poursuivis à travers un terrain rempli de puits de bitume, périrent en grand nombre en tombant dans ces fosses. Les autres s'enfuirent en débandade vers les montagnes. Les vainqueurs firent main basse sur tout ce

qui leur parut de bonne prise. Ils enlevèrent notamment les chevaux et les vivres et ils emmenèrent de Sodome Lot prisonnier, avec toute sa maison et tout ce qu'il possédait.

Ainsi, dit saint Jean Chrysostome, il ne servit de rien à Lot d'avoir choisi ce qu'il y avait de mieux ; l'événement lui enseigne à ne pas désirer de choisir. Car non seulement il ne retire aucun profit du choix qu'il a fait, mais il est emmené captif et il apprend par le fait même qu'il aurait mieux valu, pour lui, continuer à vivre avec le juste, plutôt que de se séparer et d'acheter son indépendance par tant de calamités. En quittant le patriarce, il croyait être plus libre, avoir la meilleure part et devenir riche : au contraire, le voilà prisonnier, sans demeure, sans fortune, sans foyer... Combien il aurait mieux valu, pour lui, qu'il continuât à vivre avec son oncle, et qu'il supportât tout pour ne pas rompre leur union, plutôt que de choisir un pays pour y vivre à part et de tomber tout à coup dans un pareil danger, au pouvoir des barbares¹ !

Cependant, l'un des fuyards était venu apporter la nouvelle du désastre à Abraham, qui séjournait alors près du chêne de Mambré. Le Patriarce n'hésita pas. Oubliant et les griefs qu'il pouvait avoir contre son neveu, et les faibles moyens dont il disposait en face d'une armée qui s'était montrée redoutable, il forma un bataillon d'élite avec les hommes les plus valides de son clan, au nombre de trois cent dix-huit ; s'assura par une alliance le concours de trois cheikhs voisins : Eschol, Aner, et Mambré, et, entraînant tout ce monde avec lui, se mit aussitôt en campagne. N'écoutant que son devoir, confiant dans le secours de Dieu, il se lança à la poursuite des ravisseurs, qu'il atteignit près de Dan, à l'extrême nord de la Palestine. Mais, au lieu de se jeter sur eux à l'aveuglette, il atténua, par une habile manœuvre, la disproportion numérique des forces en présence. Il les attaqua de nuit, à l'improviste, sur plusieurs points à la fois, et remporta une complète victoire. Les assaillants s'enfuirent en plein désordre, abandonnant tout leur butin. Abraham les poursuivit jusqu'à Hoba au nord de Damas, puis il revint vers la Pentapole ramenant Lot avec toute sa maison et tous ses biens, les chevaux des Sodomites et de nombreux prisonniers libérés.

La Providence l'avait si manifestement aidé dans cette affaire que son nom devint un objet de vénération dans tout le pays. Les rois eux-mêmes ne crurent pas compromettre leur dignité en sortant de leurs villes pour venir au-devant de ce simple chef de nomades : le roi de Gomorrhe d'abord, et puis surtout – honneur insigne – Melchisédech, le roi de Salem, le prêtre du Très haut, qui s'avança à la rencontre du vainqueur, portant symboliquement dans ses mains du pain et du vin : « *Béni soit Abram, dit-il, par le Dieu Très-Haut, qui a créé le ciel et la terre, et béni soit le Dieu Très-Haut, grâce à la protection duquel les*

¹ Hom. XXXV, 3.

ennemis sont tombés entre vos mains ! » Le chef des Hébreux² alors, s'inclinant profondément devant lui, lui offrit la dîme de ce qu'il avait pris à l'ennemi.

Quel est donc ce mystérieux personnage qui apparaît ainsi dans le récit de l'Écriture, contre tous les usages, sans être rattaché à quelque ascendant que nous connaissions déjà ? Bien plus, saint Paul nous dit de lui *qu'il est sans père, sans mère, sans généalogie ; que sa vie n'a ni commencement ni fin, et qu'assimilé au Fils de Dieu, il demeure prêtre pour l'éternité*. À deux reprises au moins, dans l'histoire de l'Église, des hérétiques se sont rencontrés qui, prenant ces paroles à la lettre, ont voulu voir dans le roi de Salem un ange, ou le Saint-Esprit en personne. On les nomme melchisédechens. Mais ces erreurs ont été condamnées et il est hors de doute que Melchisédech fut un homme véritable. Si l'apôtre emploie à son sujet des expressions étranges, c'est surtout au sens allégorique ; parce que Melchisédech est la figure de Jésus-Christ considéré comme le Prêtre éternel. Mais ce rôle figuratif ne l'empêche pas d'avoir existé, en chair et en os, au temps où vivait Abraham. Qui était-il donc ? La tradition juive est unanime sur ce point et s'en tient à une opinion qu'elle considère comme indiscutable : Melchisédech, à ses yeux, n'est autre que Sem, l'aîné des fils de Noé. En effet, l'examen des dates montre que Sem vivait encore à l'époque des événements que nous étudions, et qu'il fut ainsi contemporain d'Abram. Cette tradition, si elle est admise, explique tout naturellement le prestige dont jouissait Melchisédech et la vénération dont il était entouré. On comprend sans peine alors qu'il soit dit *sans père, sans mère, sans généalogie* ; c'était un homme d'une autre époque, un personnage antédiluvien, égaré dans ce monde entièrement renouvelé. Plusieurs Pères de l'Église ont suivi cette opinion, en particulier saint Éphrem³. Saint Jérôme, sans se prononcer formellement, ne lui est pas hostile⁴. Mais d'autres, au premier rang desquels il faut citer saint Épiphane⁵, l'écartent et n'y voient qu'une prétention des Juifs à tirer à eux tout ce qui est grand dans l'antiquité. À leurs yeux, Melchisédech était un Chananéen, un des nombreux roitelets de ce pays. Son intervention, dans l'histoire qui nous occupe, est destinée à montrer qu'il y avait à ce moment-là sur la terre d'autres hommes qu'Abraham, qui adoraient le vrai Dieu et qui attendaient la venue du Messie. Celui-là régnait sur la ville de Salem, que beaucoup identifient avec Jérusalem, et d'autres avec Salim⁶, bourgade du pays de Sichem, auprès de laquelle, plus tard, baptisera saint Jean. Saint Jérôme, qui tient pour

² C'est la première fois que le mot d'*hébreu* apparaît dans l'Écriture.

³ *Op. cit.*, c. 6 I.

⁴ Ep., LXXIII, *ad Evangel.* Pat. lat., t. I, c. 676.

⁵ *Panarion*, Hères. LV.

⁶ Le livre de la *Genèse* la mentionne : XXXIII, 18, et l'*Évangile de saint Jean*, III, 23.

cette seconde hypothèse, rapporte que l'on y montrait encore de son temps les ruines d'un splendide palais qui avait été, disait-on, celui de Melchisédech. Cependant, l'ensemble des exégètes contemporains opine plutôt pour Jérusalem.

Ajoutons, enfin, une troisième version, qui semble, celle-là, être purement légendaire, bien qu'elle ait été très répandue chez les Grecs. On la trouve consignée dans une *Histoire de Melchisédech*, que l'on attribue à saint Athanase, mais qu'il faut ranger sans aucun doute parmi les écrits apocryphes⁷. D'après ce document, Melchisédech aurait été le fils du roi de Salem : comme Abram, il adorait le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, tandis que son père donnait dans l'idolâtrie. Un jour, qu'après des péripéties dramatiques – et tout à fait invraisemblables – ce dernier se préparait à immoler à ses dieux un de ses fils, la colère divine s'abattit soudain sur lui, et il périt en un instant avec tous les membres de sa famille, hormis notre héros. Celui-ci se trouva donc seul au monde, et c'est pourquoi il serait dit par saint Paul, *sans père, sans mère, sans généalogie*. Il se serait retiré alors dans un désert sauvage, où il aurait mené une vie d'héroïque pénitence, et c'est là qu'Abram, informé de sa sainteté, serait venu le visiter et lui rendre hommage.

Quoi qu'il en soit de son identité véritable, Melchisédech nous apparaît comme un personnage religieux de premier plan. L'Église, encore aujourd'hui, le nomme chaque jour avec Abraham au Canon de la Messe, et elle dit à Dieu en parlant de lui : *Votre Grand-Prêtre (summus sacerdos tuus Melchisédech)*. Il n'est pas téméraire d'inférer de là qu'il exerçait de son temps une sorte de juridiction sur les adorateurs du vrai Dieu et qu'il tint dans la religion patriarcale un rôle analogue à celui du Grand-Prêtre dans la religion juive, ou du Souverain Pontife dans la religion chrétienne. Le témoignage que le Psalmiste rend au Messie : *Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech*⁸, montre, dit saint Jérôme,

que le sacerdoce du Christ est éternel : de tout temps, il y eut sur la terre des hommes qui connurent par révélation qu'un Sauveur devait venir, et qui l'adorèrent, non par des immolations d'animaux, mais par des sacrifices non sanglants. Ce sacerdoce-là est plus grand que celui des Juifs. C'est pourquoi ce fut Melchisédech qui bénit Abraham au nom du Dieu Très-Haut, Créateur du ciel et de la terre⁹.

L'Écriture ajoute ici : *Et il lui donna la dîme de toutes choses*. Ce texte est ambigu. Les Juifs, à cause de l'estime qu'ils ont pour leur re-

⁷ Cf. Pat. gr., t. XXVII, col. 526.

⁸ Ps. CIX, 4.

⁹ Ep. LXXIII, *ad Evangelium*.

ligion et de la vénération qu'ils portent à Abraham, prétendent que ce fut Melchisédech qui offrit la dîme au Patriarche. Mais saint Paul dans l'épître aux Hébreux ne laisse aucun doute : ce fut Abraham qui présenta cette offrande au roi de Salem¹⁰, symbolisant ainsi la subordination du sacerdoce juif au sacerdoce chrétien.

En même temps que Melchisédech, le roi de Sodome, à peine remis de sa défaite¹¹, vint lui aussi au-devant d'Abraham pour le féliciter de sa victoire : « *Donne-moi les âmes, lui dit-il, et garde tout le reste pour toi* ». C'est-à-dire : « De tout le butin que tu as pris aux quatre rois et qui m'appartient, en réalité, puisque c'est à moi qu'ils l'avaient enlevé, je ne réclame rien, sinon les prisonniers ; je t'abandonne tout le reste ». Mais Abraham déclina absolument cette offre. « *Je lève ma main vers le Seigneur Dieu Très-Haut, possesseur du ciel et de la terre, que depuis le fil de la trame jusqu'à la courroie d'une chaussure, je n'accepterai rien de tout ce qui est à toi. Je ne veux, à aucun prix, que tu puisses dire : C'est moi qui ai enrichi Abraham ; car alors tes descendants ou toi, vous pourriez prétendre un jour que vous avez des droits sur moi et sur ma famille et exiger en retour des services ou des impôts* ». Remarquons ici la loyauté d'Abraham. Il dit : *Je n'accepterai rien de ces choses qui sont à toi*. Il reconnaît donc les droits de son interlocuteur sur le butin ; on voit à ce trait combien il avait le sens de la justice et combien il était loin de chercher à tirer profit d'un cas douteux. « *J'accepte seulement, ajouta-t-il, ce que mes hommes ont mangé et les parts dues aux chefs venus avec moi : Aner, Eschol et Mambré : ceux-ci recevront leurs parts* ». Abraham avait évidemment le droit de revendiquer pour lui au moins une partie du butin. S'il refusa de rien garder, ce fut par désir d'une plus haute perfection. Mais il ne voulut pas imposer d'autorité ce détachement aux alliés qui l'avaient si bien secondé : c'est pourquoi il demande que justice leur soit rendue, et qu'ils reçoivent la part à laquelle ils ont droit, d'après les lois de la guerre, sur les dépouilles de l'ennemi.

Commentaire moral et mystique

« L'épisode de Melchisédech constitue l'un des types les mieux établis de l'Ancien Testament. Le prince apparaît comme une figure du Christ. Comme le Sauveur, il est roi et prêtre : c'est même à son ordre sacerdotal que le Messie appartiendra. Comme le Sauveur encore, il est roi de justice, en vertu de son nom, et *roi de pain*, si l'on veut bien entendre en ce sens le

¹⁰ VII, 2, 4.

¹¹ S'agit-il du même personnage ou de son successeur ? L'Écriture semble dire, d'une part, que le premier avait péri dans la lutte (Gen., XIV, 10) ; mais, d'autre part, que celui dont il est question ici avait échappé au désastre de la bataille des puits de bitume (XIV, 17). Les commentateurs ne sont pas d'accord sur ce point.

nom de Salem. Comme le Sauveur encore, il se situe, apparemment au moins, en dehors de tout lignage humain : *sine patre, sine matre, sine genealogia*¹²... On fait silence sur ses ascendants, sur sa postérité, il semble qu'il riait ni commencement ni fin de vie. Jésus, comme Dieu, n'a pas de mère ; comme homme, il n'a pas de père ; en toute vérité, il est éternel. Le sacrifice de Melchisédech est une figure du sacrifice de l'autel. C'est bien un sacrifice, en effet, que le roi Salem offrit, lorsqu'il se présenta avec le pain et le vin. À quoi bon notifier qu'il était *prêtre du Très-Haut*, s'il ne fit que procurer aux troupes d'Abram, un ravitaillement, dont celles-ci d'ailleurs, gorgées de butin, n'auraient eu que faire ? La mention du sacerdoce (*erat enim...*) n'a d'autre raison d'être en ce contexte que de légitimer l'offrande sacrificielle. Or, le pain et le vin constituent la matière du sacrifice de l'autel, dans lequel ils sont convertis au Corps et au Sang de Jésus-Christ. Enfin, la supériorité du sacerdoce du Christ sur celui d'Aaron, se trouve elle-même annoncée dans ce passage [puisque c'est Abram, ancêtre des lévites, qui paie la dîme à Melchisédech, prototype du Sauveur et qui s'incline sous sa bénédiction] »¹³.

Au sens moral, les *cinq rois* qui règnent sur la Pentapole représentent les cinq sens qui régissent notre corps. Les *quatre rois* qui les oppriment sont les quatre passions principales de l'âme : la joie, la crainte, l'espérance, la douleur. Tant que ces passions dominent l'âme, celle-ci ne peut avoir la paix et les philosophes païens, déjà, avaient compris qu'il fallait se libérer de leur joug. Déjà, ils invitaient l'homme à se mettre au-dessus des *joies* du monde, et à les mépriser ; à ne pas vivre dans la *crainte* perpétuelle de quelque malheur : de la ruine, de la mort, de telle ou telle maladie ; à ne pas *espérer* que la vie présente puisse jamais le rendre parfaitement heureux ; à ne pas *s'affliger* outre mesure des maux qui lui arrivent. Boèce a résumé ces conseils dans une strophe exquise de grâce :

*Gaudia pelle,
Pelle timorem,
Spemque fugato,
Nec dolor adsit.
Nubila mens est
Hæc ubi regnant*¹⁴.

L'homme qui veut reconquérir sa liberté doit donc secouer le joug de ces quatre passions, comme firent les rois de la Pentapole en se révoltant contre les quatre rois de Mésopotamie qui les opprimaient. Mais celles-ci réagissent aussitôt furieusement et tourmentent l'âme avec plus de force que jamais : les personnes imparfaites, dont Lot est la figure, sont bien vite débordées et réduites à merci. L'homme de foi au contraire, à l'exemple d'Abram, doit marcher hardiment contre elles, se confiant dans le secours de Dieu. Avec un peu de courage, il rétablira la discipline de ses sens et restera maître de la situa-

¹² Hébr., VII, 3.

¹³ Lusseau et Collomb, *Manuel d'Études bibliques*, t. II, p. 521.

¹⁴ *De consolations philosophiæ*, l. I, in fine. « Expulse les joies, / Expulse la crainte, / Mets en fuite l'espérance, / Ne laisse pas entrer la douleur. / L'esprit est obscurci / Là où règnent ces choses ».

tion. Le Christ alors viendra le réconforter et le bénir, comme Melchisédech bénit Abraham. Mais qu'il prenne garde au roi de Sodome, qui viendra lui aussi l'encourager et le féliciter ; le roi de Sodome, c'est-à-dire l'esprit pharisaïque, ainsi que le fait entendre Isaïe, quand il appelle les Pharisiens *princes de Sodome*¹⁵. Ce roi ne réclame pour lui *que les âmes*, car il ne poursuit pas les biens matériels, il ne cherche qu'à s'enorgueillir des victoires remportées. Que le juste alors se garde bien d'écouter de telles propositions ! Qu'il ne revendique pour lui-même aucun des effets de sa victoire, mais qu'il en offre les prémices au Christ, disant avec le Psalmiste : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais c'est à votre nom qu'il faut attribuer la gloire*¹⁶.

¹⁵ I, 10.

¹⁶ Ps. CXIII, II^e partie, 1.

CHAPITRE 6

Nouvelle promesse et consécration de l'Alliance

(GEN., XV)

En se portant au secours de son neveu avec tant d'empressement, en refusant pour lui-même la moindre part du butin, Abraham avait fait preuve d'une magnanimité et d'un désintéressement héroïques. Dieu l'en récompensa par une nouvelle apparition : « *N'aie pas peur*, lui dit-il, tu n'as pas voulu de rétribution pour ton dévouement, mais je ne veux pas, moi, que tu en sois frustré. *C'est moi qui suis ton protecteur*, c'est donc de moi, non des hommes, que tu recevras ta récompense, *et celle-ci sera grande* au-delà de tout ce que tu peux imaginer ».

Le Patriarche avait besoin de cet encouragement. Son cœur souffrait d'une peine profonde, qui assombrissait maintenant toute sa vie, et que laisse deviner sa réponse : « *Seigneur, que me donnerez-vous ? Je vais quitter bientôt ce monde sans laisser d'enfants* ». Il voulait dire : « Seigneur, quelle est la récompense qui pourrait me procurer quelque joie ? Tout le désir de mon cœur se concentrait sur ce seul objet : avoir un enfant, qui serait l'ancêtre du Messie. Et voici que j'arrive au terme de mes jours, et je n'en ai pas... » Puis il ajouta tristement, mais pour affirmer sa volonté inébranlable de fidélité à Dieu : « *Mon héritier sera donc Éliézer de Damas, le fils de l'intendant de ma maison*¹, *puisque vous ne m'avez point donné de fils* ». Abraham ignorait tout encore des épreuves par lesquelles Dieu purifie les âmes des saints ; personne n'était là pour lui apprendre que le chemin qui conduit le plus directement à la béatitude est celui de la contradiction et de la nuit obscure. Dieu lui avait annoncé qu'il aurait une postérité *aussi nombreuse que les grains de sable de la mer*². Logiquement, cette promesse équivalait à dire que les naissances allaient se succéder dans sa maison à un rythme accéléré... Or, voici que les années passaient et rien ne venait, et Sara demeurait désespérément stérile. Tandis qu'autour d'eux les familles de leurs serviteurs se développaient rapidement, le Patriarche et son épouse restaient seuls dans leur tente, et tous deux connaissaient maintenant la tristesse des ménages qui vieillissent sans enfants. Comment concilier ce fait brutal avec les magnifiques promesses qu'il avait entendues ? Un drame poignant se déroulait dans l'âme de cet homme de foi. Avait-il été le jouet d'une illu-

¹ Une ancienne tradition locale, rapportée par Josèphe (*Ant. jud.*, I, VII, 2) veut qu'Abraham ait séjourné à Damas, et même qu'il en ait été roi. C'est alors, sans doute qu'Éliézer se serait attaché à lui.

² Gen., XIII, 16.

sion ? Était-ce vraiment Dieu qui lui avait parlé ? Tout l'échafaudage de réflexions, de méditations, de déductions, de prières, par lequel il avait cru s'élever jusqu'à la connaissance de son Créateur ne s'écroulait-il pas devant cette amère constatation : Un Dieu qui annonçait une chose, et que l'événement démentait ? Un Dieu qui faisait des promesses, et qui ne les tenait pas !... On comprend ici ce que fut *la foi d'Abraham*, et quelle générosité, quelle volonté il fallut à ce cœur magnanime pour croire contre toute apparence, pour espérer contre l'espérance, pour se dire que « Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper, et qu'il est fidèle dans ses promesses ». Incapable de douter de celui auquel il avait tout sacrifié, Abraham se réfugiait dans la seule explication humaine qui fût encore possible : à défaut d'enfants nés de lui, il devait, pour accomplir le plan divin, s'assurer une descendance par adoption. *Son héritier serait donc Éliézer, le fris de son intendant...*

Dieu fut si touché de cette fidélité à toute épreuve, qu'il ne put laisser plus longtemps son serviteur dans la peine : « *Ce n'est pas celui-là, dit-il, ce n'est pas Éliézer qui sera ton héritier ; mais celui qui naîtra de toi.* Ne t'arrête pas aux impuissances de la nature humaine, ne t'inquiète ni de ta vieillesse ni de la stérilité de Sara. Aie confiance en la puissance de celui qui te fait ces promesses ; ne te laisse pas abattre, reprends courage, et tiens pour certain que ton héritier sera celui qui naîtra de toi³. Puis lui montrant la multitude infinie des étoiles qui scintillaient joyeuses au firmament, vivantes de leur vie sereine et mystérieuse, dans la douceur limpide d'une nuit d'Orient, il lui dit : « *Regarde le ciel et compte les étoiles, si tu le peux* ». « Or c'est-là, remarque saint Augustin, une chose absolument impossible⁴ : aucun homme vivant dans la chair ne peut dénombrer les étoiles, quand même il consacrerait sa vie entière à les compter ». Et c'est justement ce que Dieu voulait faire entendre à son serviteur. Il ajouta : « *Ainsi sera ta descendance* », comme pour lui dire : « La postérité qui sortira de toi sera si nombreuse que tu seras incapable de l'évaluer, comme tu es hors d'état de compter les étoiles du ciel ». Malgré ce que cette annonce avait d'in vraisemblable, *Abraham*, dit saint Paul, *ne faiblit point dans sa foi ; il ne s'arrêta à considérer ni son corps éteint, tellement desséché par les ans*, que le prophète Isaïe le compare à une pierre⁵ ; *ni l'impuissance de Sara*, qui avait toujours été stérile et qui avait dépassé maintenant l'âge où les femmes peuvent être mères. *Devant la promesse de Dieu, il ne se défia pas* : il ne se demanda pas s'il devait croire ou ne pas croire ; mais il s'affermir dans sa confiance, *rendant gloire à Dieu*, proclamant sa toute-puissance, *et sachant pleinement,*

³ Chrys., Hom. XXXIV, 4.

⁴ Cité de Dieu, l. XVI, ch. XXIII.

⁵ LI, 1. « *Considérez la pierre dont vous êtes sortis, et la cavité dont vous avez été tirés, considérez Abraham votre père, et Sara qui vous a engendrés* ».

tenant pour certitude absolue, *que tout ce qu'il a promis, il est en mesure de le faire. Voilà pourquoi tout cela lui fut imputé à justice*⁶.

Pour encourager son serviteur, Dieu ajouta : « *C'est moi qui t'ai tiré de la ville d'Ur en Chaldée, afin de te donner cette terre pour que tu la possèdes* ». Ce qui voulait dire : « Souviens-toi de la manière dont je t'ai toujours protégé, au milieu des périls de toutes espèces, depuis que tu es sorti de ta ville natale. Ce n'est pas en vain que j'ai fait cela, et que je t'ai conduit jusqu'ici. Ne doute pas que je continuerai à veiller sur toi et sur les tiens, jusqu'à ce que j'aie mis ta descendance en possession de ce pays. – *Seigneur*, demanda alors le Patriarche, *à quoi reconnaitrai-je que je posséderai cette terre ?* » Il n'y avait dans cette question aucune incrédulité. Abraham avait adhéré de tout son cœur à la promesse divine, il savait que Dieu peut tout ce qu'il veut, il était sûr que sa parole s'accomplirait. Mais en psychologue averti, il redoutait à la fois et sa propre fragilité et l'incrédulité de ses descendants. Avec beaucoup de simplicité, il s'en ouvre à Dieu et demande une confirmation, qui lui soit une garantie à lui-même si jamais il vient à perdre confiance, et qui puisse éventuellement servir de témoignage à ses successeurs. Dieu, voyant la droiture de ses sentiments, se rendit aussitôt à son désir. « *Prends, lui dit-il, une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans et un bélier de trois ans, puis une tourterelle et une colombe* ». C'étaient déjà les différentes espèces d'animaux qui devaient seules être employées plus tard dans les sacrifices juifs, Les quadrupèdes doivent avoir trois ans, parce que c'est l'âge où ils sont en pleine force. Abraham obéit ; il immola les animaux désignés, partagea leurs corps en deux – sauf la colombe et la tourterelle – et mit les deux moitiés en face l'une de l'autre. C'était là une coutume chaldéenne, usitée pour sanctionner les alliances. On la trouve aussi chez les Grecs, chez les Latins, chez les Arabes, etc. Les contractants devaient passer entre les membres saignants et se souhaiter, en cas d'infidélité, le sort des animaux mis en pièces⁷. Le rite accompli, Abraham demeura là jusqu'au soir, s'employant à chasser les oiseaux rapaces qui tournaient autour de ces chairs sanglantes. Vers la fin du jour, un sommeil extatique s'empara de lui ; il se sentit soudain saisi d'une religieuse terreur et enveloppé de ténèbres. Ces signes annonçaient la visite imminente du Seigneur.

Lorsque Dieu, en effet, veut se manifester à une créature, il la met d'abord dans l'état de crainte révérencielle et d'humilité qui lui convient, en face de la Majesté infinie du Créateur. Bientôt, en effet, il se montra à Abram et lui dit : « Tu m'as demandé une confirmation de mes paroles, une preuve que ta descendance posséderait un jour cette

⁶ Rom., IV, 19-22.

⁷ Cf. Lusseau et Collomb, *op. cit.*, p. 523.

terre ? Eh bien ! la voici. *Sache qu'au préalable, ta race pérégrinera sur une terre étrangère ; elle sera soumise aux habitants du pays, qui la maltraiteront pendant quatre cents ans. Mais un jour viendra où je jugerai moi-même ce peuple auquel elle sera asservie, et alors elle sortira de là avec de grandes richesses. Toi, cependant, tu iras rejoindre tes pères après une heureuse vieillesse. À la quatrième génération tes descendants seront délivrés de leur captivité, et ils reviendront dans cette terre que les Amorrhéens occupent indûment, mais dont je ne veux pas les chasser maintenant, parce que leurs iniquités ne sont pas encore complètes, c'est-à-dire : leurs péchés ne méritent pas encore une telle punition. Un jour viendra où leurs crimes appelleront un châtement exemplaire, où l'épreuve des Hébreux, au contraire, sera suffisante. Alors les premiers seront exterminés, et les seconds s'installeront à leur place ».* Ainsi, Dieu donnait à Abraham la servitude que ses descendants subiraient en Égypte pendant quatre cents ans, comme le gage certain que ceux-ci occuperaient un jour la terre promise...

Quand le Patriarche revint à lui, le soleil avait disparu, la nuit était tombée, une nuit noire, dont les ténèbres impressionnaient d'autant plus Abram, qu'elles contrastaient avec la lumière éblouissante dont il jouissait tout à l'heure ; dans son extase. Et voici qu'au milieu de cette obscurité si dense, il vit apparaître *une fournaise* incandescente, d'où s'échappait une *fumée* épaisse, et une *lampe de feu* qui s'avavançait au milieu des corps des victimes coupées en deux comme si Dieu s'engageait par ce geste à respecter les promesses qu'il venait de faire. De plus, ces deux signes avaient une valeur prophétique : la *fournaise* représentait la longue oppression que le peuple hébreu aurait à subir en Égypte, et la *lampe ardente*, la colonne de feu qui l'en ferait sortir un jour, pour le conduire à la terre promise.

L'alliance que Dieu avait conclue avec le Patriarche se trouvait maintenant scellée par un acte officiel. Abraham ne pouvait plus douter que toute cette terre, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve appelé Euphrate, celle qu'occupent les Cénéens et les Cénézéens, les Admonéens et les Héthéens et les Phérézéens, les Raphaïm, les Amorrhéens, les Chananéens, les Gérézéens et les Jébuséens, ne fût un jour l'apanage de sa race.

Commentaire moral et mystique

La promesse faite à Abraham d'une descendance aussi nombreuse que les étoiles concernait moins le peuple juif que l'immense famille de ceux qui, à travers les siècles, deviendraient ses fils, en embrassant sa foi, et mériteraient ainsi d'être fixés un jour au ciel, comme des étoiles vivantes⁸. C'est ainsi que

⁸ Cf. saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. XVI, ch. CXXXIII.

l'entend l'Église, quand, dans l'offertoire de la messe des morts, elle supplie Dieu de faire entrer les âmes des défunts « dans cette lumière sainte que vous avez promise jadis à Abraham et à sa descendance ». Un peu plus haut, Dieu avait comparé la future postérité du Patriarche à la poussière de la terre⁹ ; ici, il annonce qu'elle sera innombrable comme les astres dans le ciel. Cette double comparaison, explique Rupert de Deutz, figurait la double lignée qui devait sortir du Patriarche : l'une, selon la chair, à savoir le peuple juif, qui serait nombreux, certes, mais qui resterait aussi sec et aussi stérile que le sable ; l'autre, selon l'esprit, c'est-à-dire la foule immense dans laquelle brillerait la lumière souriante et limpide de la foi¹⁰.

Saint Paul, en exaltant comme il le fait dans l'*Épître aux Romains*¹¹ la foi d'Abraham, veut faire comprendre aux Juifs que ce n'est pas par les seules pratiques rituelles qu'ils peuvent être sauvés : celles-ci leur seront inutiles, s'ils n'ont pas la foi. Il leur explique donc qu'Abraham fut justifié par cette vertu avant d'avoir reçu la circoncision, et il ajoute : *Ce n'est pas pour lui seul qu'il est écrit que cela lui fut imputé à justice, mais pour nous aussi à qui il sera imputé de même, si nous croyons en Celui qui a ressuscité Jésus-Christ Notre-Seigneur d'entre les morts*. Nous devons donc, nous aussi, comprendre que les pratiques extérieures de piété ne servent de rien, si elles ne sont vivifiées par la foi. Celle-ci est la pierre angulaire sur laquelle repose tout l'édifice spirituel. Elle est, dit encore l'Apôtre, *la substance des réalités que nous espérons, l'argument de celles qui n'apparaissent pas encore. Sans elle, il est impossible de plaire à Dieu*¹². Imitant le Patriarche dans sa foi, nous ferons pleine confiance à Dieu, en dépit des difficultés en apparence les plus insurmontables : quand même nous sentirions notre âme aussi éteinte qu'un cadavre, notre volonté aussi froide, aussi inerte qu'une pierre, nous ne douterons pas que Celui qui peut toutes choses ne soit en mesure de nous rendre la vie et la force.

Quant au sacrifice offert par Abraham pour sceller son alliance avec Dieu, il a quelque chose d'étrange, et il ressemble plutôt, dit saint Ambroise, à une consultation d'aruspices¹³. Il faut évidemment s'élever au-dessus de la lettre, et discerner les symboles qui s'y cachent. Au sens allégorique, le Patriarche agit ici comme le premier représentant de l'Église, et son sacrifice figure celui que nous offrons chaque jour sur les autels. Chacun des animaux immolés symbolise à sa manière le Christ – comme c'est la règle constante dans l'Ancien Testament –, mettant en relief telle ou telle de ses vertus : la tourterelle, sa pureté ; la colombe, sa douceur ; le bœuf, sa patience ; la chèvre, sa ressemblance avec la chair de péché ; le béliar, sa force intrépide, etc.

Au sens moral, ce sacrifice est l'image de celui que l'âme juste doit offrir constamment à Dieu, et qui comprend deux éléments essentiels : les œuvres de la vie active et celles de la vie contemplative. La tourterelle et la colombe, oiseaux chastes, méditatifs, pleins de douceur, représentent, par leur gémissement plaintif et monotone, la prière du contemplatif, qui reedit sans cesse sa

⁹ Gen., XIII, 16.

¹⁰ Rup., c. 383.

¹¹ IV.

¹² Hébr., XI, 1, 6.

¹³ *De Abraham*, c. 501.

tristesse de se sentir loin de Dieu et son désir de la vie éternelle. Les quadrupèdes au contraire figurent la vie active, qui reste continuellement rivée à la terre, mais qui doit imiter le labeur patient et tenace du bœuf, pour venir à bout de toutes les difficultés ; la vivacité d'esprit de la chèvre, pour voir tout, veiller à tout, se montrer ingénieuse et entreprenante ; la force intrépide du bélier, pour affronter les obstacles et marcher en tête du troupeau ¹⁴. Ces bêtes doivent avoir trois ans, parce que l'on doit chercher à pratiquer les vertus non seulement dans leur degré ordinaire, ni même dans leur degré supérieur, mais autant que possible dans leur degré le plus élevé. Si Abraham a divisé les quadrupèdes et non les oiseaux, c'est que la vie active, à cause de tous les soucis qu'elle occasionne, entraîne inévitablement la division de l'âme. La vie contemplative au contraire tend à réaliser l'unité par la recherche de l'Unique nécessaire. Elle ne poursuit d'autre but que l'union à Dieu, en s'élevant au-dessus des contingences du monde présent.

¹⁴ Cf. Guib., c. 131.

CHAPITRE 7

Agar

(GEN., XVI)

En abordant ce chapitre, dans ses Homélie, saint Jean Chrysostome s'excuse auprès de ses auditeurs de leur parler encore du Patriarche (Abraham) :

Ne soyez pas surpris, leur dit-il, que, depuis tant de jours consacrés à son histoire, nous n'ayons pu l'achever... L'abondance de ses vertus est immense, et l'étendue de ses bonnes œuvres est au-dessus de toute langue humaine. Quel homme pourra louer dignement celui que Dieu couronnait du haut du ciel et qu'il couvrait de gloire ? Cependant, malgré notre insuffisance, nous vous exposons suivant nos forces ce qui a été écrit de lui, afin de vous inspirer l'émulation et l'imitation de ses vertus ; car la sagesse d'un pareil homme suffit pour instruire toute l'espèce humaine, et pour engager dans la voie de la vertu ceux qui l'écoutent avec soin ¹.

Sara, dit l'Écriture, *la femme d'Abram, ne lui donnait pas d'enfants, mais elle avait tille servante égyptienne, nommée Agar...* Ainsi, en dépit des assurances divines, la stérilité de Sara se prolongeait indéfiniment, sans que rien ne vînt annoncer la conception d'un héritier. Et cette attente devait durer dix ans encore ? Cependant, malgré ces délais interminables, le Patriarche ne se décourageait pas. Il ne mettait pas en doute la véracité de la promesse divine, que tout pourtant semblait démentir ; il ne cherchait pas à savoir comment les choses se passeraient : avec une détermination inébranlable, il attendait l'heure de Dieu, certain qu'elle sonnerait un jour.

Sara, elle – on le conçoit sans peine – avait plus de mal à accepter cette situation. Voyant les mois, les années passer, sans que rien se produisît, désolée à la pensée que peut-être son mari mourrait sans enfants, et cela à cause de sa stérilité à elle, elle en vint à envisager un moyen héroïque, où se montrent à la fois sa générosité, son désintéressement et la pureté d'intention qui embellissait son âme. *Elle avait, dit l'Écriture, une servante égyptienne nommée Agar.*

Ce n'est pas sans raison que les Livres saints font ainsi mention de cette servante, écrit saint Jean Chrysostome ; c'est pour que l'on sache comment Sara l'avait chez elle. Ils nous apprennent qu'elle était égyptienne, pour nous remettre en mémoire un événement rapporté plus

¹ Hom. XXXVIII, 1.

haut : elle faisait partie des présents offerts au Patriarche par Pharaon, quand celui-ci eut été sévèrement puni par le Tout-Puissant².

Si nous en croyons une tradition juive, Agar aurait même été, non seulement une servante, mais une fille de Pharaon. Le souverain, frappé de la vertu de Sara plus encore que de sa beauté, et ne doutant pas qu'Abraham ne fût un homme agréable à Dieu, pensa qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de leur donner une de ses filles : celle-ci serait manifestement plus heureuse en leur compagnie que dans les palais d'Égypte³. On comprend sans peine alors pourquoi Sara, lorsqu'elle eut formé le dessein de céder son droit d'épouse à l'une de ses servantes, choisit de préférence celle-là qui, par sa haute naissance et la qualité de son éducation, paraissait plus indiquée qu'aucune autre pour donner à Abraham un fils digne de lui.

Elle dit donc à son mari : « *Le Seigneur a fermé mes entrailles pour que je n'enfante pas* ». Voyez quelle résignation, continue saint Jean Chrysostome :

Elle ne dit rien d'amer, elle ne déplore point sa stérilité : elle montre seulement que, le Seigneur l'ayant voulu ainsi, elle supporte cette épreuve avec douceur et courage. Préférant la volonté de Dieu à ses désirs, elle cherche seulement à consoler son mari : « *Puisque le Seigneur a fermé mes entrailles pour que je n'enfante pas*, lui dit-elle... *viens vers ma servante, afin que tu en aies des enfants. C'est à cause de moi que tu n'en as pas ; je ne veux pas te priver de cette consolation* »⁴.

Abram fit ce que voulait Sara. Remarquons que, dans cet épisode, l'initiative vient tout entière de l'épouse. Ce n'est pas Abraham qui eut le premier la pensée de cette substitution, et il ne mit aucun empressement à s'y prêter. Cette réserve prouve de façon évidente qu'il n'agissait pas par libertinage. L'Écriture souligne encore que ce fut Sara *qui prit Agar, sa servante égyptienne, après dix ans d'habitation avec Abram, son mari, dans le pays de Chanaan, et qui la donna pour femme à Abram son mari.* Le Patriarche n'acquiesça donc à la proposition de Sara que pour lui être agréable, et parce qu'il partageait son désir d'assurer leur descendance à tout prix.

Cette manière d'agir était conforme au vieux droit des peuples araméens ; le Code d'Hammourabi précise les conditions dans lesquelles une épouse stérile peut, pour permettre à son mari d'avoir des enfants, se faire remplacer auprès de lui par une esclave⁵.

Toutefois, il est très certain que si Abraham crut pouvoir y recourir, ce fut en vertu d'une dispense expresse de Dieu. Alors comme mainte-

² *Loc. cit.*

³ Lyre, c. 217.

⁴ Hom. XXXVIII, 2.

⁵ Art. 144-147.

nant, la loi naturelle exigeait l'unité dans le mariage. L'enseignement de l'Église est formel sur ce point : *l'homme s'attachera à son épouse*, dit l'Écriture, et non « à ses épouses, souligne le pape Innocent III », *et ils ne feront tous deux qu'une seule chair*. « Tous deux, non tous trois, ni davantage »⁶. Mais devant la marée montante de la dépravation universelle qui menaçait de tout submerger, la nécessité s'imposait d'employer des moyens, même extraordinaires, pour conserver et multiplier les rares familles fidèles au culte du vrai Dieu. C'est pourquoi les Patriarches furent autorisés à pratiquer, à titre tout à fait exceptionnel, la polygamie. Sans cela, il n'est pas douteux qu'Abraham se fût fait le champion de la monogamie, contre le dérèglement général des mœurs, comme il s'était fait le champion du monothéisme contre l'envahissement de l'idolâtrie.

Après son union avec Abraham, Agar vit qu'elle était enceinte, et elle méprisa sa maîtresse. En quoi, elle se montra d'une grande ingratitude et laissa voir que, même si elle était de haute naissance, elle manquait de noblesse d'âme. Elle méprisa sa maîtresse, à cause de l'opprobre qui s'attachait, chez les anciens, à la stérilité. On considérait l'impuissance d'une femme à avoir des enfants comme un signe de malédiction divine. Ce sentiment devait, avec le temps, devenir particulièrement vif chez les Hébreux, où l'épouse stérile se voyait exclue, par le fait même, de toute participation à la génération du Messie, ce qui était le suprême désir de toute femme juive. On peut voir, par exemple voir au *I livre des Rois*, Phénenna mépriser de la même manière, pour sa stérilité, Anne sa compagne, mariée comme elle à Elcana. Agar oublia donc et l'admirable abnégation de Sara, et l'honneur et la joie dont elle lui était redevable : n'écoulant que la voix de l'orgueil, elle s'imagina que c'était elle qui allait bénéficier des promesses faites à Abraham, et se crut devenue la vraie reine du logis. Il y a trois choses qui troublent la terre, dit le livre des Proverbes : un esclave lorsqu'il règne, un sot lorsqu'il est rassasié de nourriture, une femme odieuse lorsqu'elle a été prise en mariage. Et il en est une quatrième qu'elle ne peut supporter : une servante qui a supplanté sa maîtresse⁷.

De fait, Sara ne put supporter cet état de choses, et elle, qui était pourtant si sainte, elle sortit un beau jour de ses gonds. Peut-être, comme il arrive souvent, le sacrifice généreusement accepté à l'avance lui devint-il trop lourd quand elle le vit tout proche, avec la multitude de petites épines qu'il allait enfoncer dans son cœur : la joie générale autour d'un nouveau-né qui ne serait pas le sien, la jeune mère heureuse, félicitée, entourée ; tandis qu'elle passerait elle-même au second plan, etc. Peut-être eut-elle le sentiment qu'Abraham allait la délaisser

⁶ Lettre *Gaudemus in Domino*. Denz., 408.

⁷ XXX, 21-23 (d'après la version des LXX).

pour s'attacher à Agar ; toujours est-il qu'oubliant, avec l'inconstance habituelle à son sexe, que c'était elle qui avait organisé toute cette affaire, et non pas son époux, elle s'en prit à Abraham et lui dit : « *Tu agis d'une façon injuste à mon égard : j'ai mis ma servante entre tes bras ; maintenant qu'elle a conçu, elle me méprise en face* ».

Ce sont des paroles, de femme, dit saint Jean Chrysostome, et qui tiennent à la faiblesse de sa nature. C'est comme si elle lui disait : J'ai voulu te consoler de ne pas avoir d'enfant, je suis allée jusqu'à mettre une servante dans tes bras pour qu'elle me remplaçât. Maintenant, voyant qu'elle est fière de sa grossesse et qu'elle s'enorgueillit outre mesure, tu aurais dû réprimer et punir ses insolences à mon égard, et tu ne l'as pas fait. Tu sembles oublier toute notre vie passée et me mépriser toi-même, moi qui ai vécu tant d'années avec toi, et qui ai ramené d'Égypte cette servante, qui est à moi, et qui me dédaigne ! *Que Dieu juge entre moi et toi !* – Songe à tout ce que j'ai fait pour te consoler ! Afin de te rendre père dans ta vieillesse j'ai élevé ma servante jusqu'à toi. Et toi, voyant son ingratitude, tu ne m'as pas vengée, tu n'as rien fait pour me récompenser de ma bonne volonté ! *Que Dieu juge entre moi et toi*⁸.

Ainsi, dans son irritation, elle en appelle au jugement de Dieu, et cette épouse modèle néglige l'attitude soumise et déférente qu'elle gardait toujours envers son mari, elle qui, au témoignage de saint Paul, *lui obéissait et l'appelait son Seigneur !* On voit là, dit saint Ambroise, les inconvénients de la polygamie ; même dans les ménages les plus saints, elle engendre aussitôt ta discorde.

Devant cette tempête cependant, Abraham conserva sa douceur habituelle et sa pleine possession de lui-même. Bien loin de s'émouvoir des paroles injustes de sa femme : « *Voici, lui dit-il, ta servante entre tes mains, fais-en ce que tu voudras* » ; c'est-à-dire : « Pourquoi t'en prends-tu à moi ? Agar n'a point cessé d'être ta servante. Si elle te manque de respect, tu as toute liberté de la corriger comme bon te semble... » Ces paroles montrent clairement encore qu'Abram, en agissant comme il l'avait fait, n'avait pas cédé à une passion pour la jeune Égyptienne. Il ne l'avait même pas affranchie et elle restait toujours attachée à sa condition de servante. Seulement, il est probable que, depuis qu'elle avait tenu le rôle d'épouse secondaire, Sara, par délicatesse, n'osait plus ni la punir ni la renvoyer. Mais après cette scène, forte maintenant de la parole de son mari, elle saisit la première occasion de châtier l'insolente fille, et saint Ambroise pense même qu'elle se servit du bâton (*fuste*)⁹. C'en était trop pour Agar, devenue terriblement orgueilleuse depuis la faveur dont elle avait été l'objet. Sous l'humiliation, elle se cabra et, s'échappant de la tente, elle s'enfuit dans la direction du Sud, vers l'Égypte sa patrie.

⁸ Hom. XXXVIII, 4.

⁹ Saint Grégoire de Nysse le fait entendre aussi, *De castigatione*, Pat. gr., t. XLVI, col. 314.

Mais parce qu'elle avait été servante et épouse d'Abram, parce qu'elle portait dans ses entrailles un enfant conçu de cet ami de Dieu, le ciel ne pouvait l'abandonner. Un ange lui fut dépêché, qui se présenta à elle, tandis qu'à bout de forces, épuisée de fatigue, elle s'était assise auprès d'un puits, dans le désert. Pour ne pas l'effrayer, le céleste messager l'appela doucement par son nom « *Agar* », lui dit-il... Mais il ajouta aussitôt : *servante de Sara*, afin de lui montrer qu'il savait son histoire ; afin de lui faire comprendre aussi qu'elle n'était point, malgré sa future maternité, l'égale de sa maîtresse, et qu'elle ne devait pas sortir de sa condition. « *D'où viens-tu et où vas-tu ?* » continua-t-il. Cette question n'avait d'autre but que d'amener la fugitive à réfléchir sur sa conduite et à confesser sa faute.

Ce qu'elle fit aussitôt humblement : « *Je fuis*, dit-elle, *ma maîtresse Sara* ». Elle dit cela sans colère, sans récrimination, sans chercher à rejeter sur Sara la responsabilité de son incartade. En disant : « *je fuis* », elle prenait la faute sur elle ; en disant : « *ma maîtresse* », elle reconnaissait implicitement son état de sujétion.

L'ange, profitant de ces bonnes dispositions, continua : « *Retourne vers ta maîtresse, et humilie-toi sous sa main* ».

« Ne sois pas ingrate envers une personne qui a tout fait pour toi, commente saint Chrysostome, sois-lui soumise, c'est ton intérêt. Accepte ta condition inférieure, ne méconnaiss pas son autorité, ne t'élève pas dans tes pensées, ne t'estime pas plus que tu ne vaux. *Humilie-toi sous sa main, obéis-lui toujours* »¹⁰.

Puis, pour remonter son courage, pour ramener la paix dans son esprit et la rassurer sur l'avenir, l'envoyé céleste ajouta : « *Je multiplierai et multiplierai ta descendance, au point qu'elle ne pourra être dénombrée. Tu mettras au monde un fils et tu l'appelleras Ismaël, parce que le Seigneur t'a écoutée dans ton abaissement* ».

Agar, toute réconfortée par ces paroles, pleine maintenant de joie et de reconnaissance, invoqua le nom du Seigneur qui lui parlait : « C'est vous, lui dit-elle, qui m'avez vue ; c'est vous, Souveraine Majesté, qui avez daigné regarder vers la pauvre créature que je suis, et venir à mon secours. C'est ici, ajouta-telle, que j'ai vu la présence de celui qui me voit ». En souvenir de ce fait, elle appela le puits : *puits de celui qui vit et qui me voit* ; parce que c'est là que Celui qui est le principe de toute vie avait daigné abaisser son regard sur elle, lui faire sentir sa présence et la réconforter. Guérie maintenant de l'enflure de son orgueil, elle revint humblement reprendre sa place auprès de sa maîtresse. Puis quand le temps fut venu, elle mit au monde un fils, auquel Abram donna le nom d'Ismaël. Le Patriarche avait alors quatre-vingt-

¹⁰ Hom. XXXVIII, 5.

six ans. L'enfant qui venait de naître devait être plus tard la souche des Arabes et des nomades du désert, gens pillards, sans cesse en guerre avec quelqu'un. C'est pourquoi l'ange avait fait de lui le portrait suivant : « *Il sera un homme sauvage* »... littéralement, selon l'hébreu : *un onagre d'homme*. « *Sa main sera contre tous et la main de tous contre lui : et en face de tous ses frères, il plantera ses tentes* ». Rapprochons de ces paroles la description de l'onagre par Job, et nous aurons une peinture saisissante du caractère ismaélite : *Qui a lâché l'onagre en liberté et l'a exempté de tout lien ? Je lui ai attribué le désert pour maison, et pour demeure la terre de sel* (c'est-à-dire la plaine inculte, stérile). *Il se moque du bruit des villes, il n'entend pas les cris d'un conducteur, il parcourt les montagnes pour trouver sa pâture, il est à la recherche de tout ce qui est vert*¹¹. Impossible de mieux caractériser l'amour de la liberté et l'esprit d'indépendance propres au Bédouin, ou Arabe nomade, qui représente aujourd'hui les anciennes tribus ismaélites. Endurci à la fatigue, content de peu, jouissant avec délices du spectacle varié de la nature, il ne veut pour domaine que le désert, avec ses maigres pâturages, mais aussi avec ses horizons sans fin. Plein de mépris pour son frère de la ville, qu'il appelle dédaigneusement « l'habitant des maisons », il ne souffre aucun joug et ne connaît la voix d'aucun dominateur. Un besoin et un plaisir, en quelque sorte plus forts que sa volonté, le poussent à errer de campement en campement, cherchant l'herbe verte pour ses troupeaux et le changement pour lui-même. Avec le sang chaud qu'il porte dans ses veines, sa colère s'allume facilement ; de là entre les tribus elles-mêmes, de perpétuelles et souvent inconciliables rivalités¹².

Commentaire moral et mystique

Au sens mystique Agar représente la loi de crainte. Sara, la loi d'amour. La première a été celle de la Synagogue, la seconde celle de l'Église. De l'une et de l'autre, Dieu, représenté ici par Abraham, a eu des enfants. Mais la Synagogue a été féconde avant l'Église : et elle s'est enorgueillie de sa fécondité. Elle s'est crue l'épouse légitime et la reine du monde. Elle a dit par la bouche des Phariséens : *C'est nous qui sommes les fils d'Abraham*. Dieu l'a reprise bien des fois par la divine Sagesse, par les Prophètes, par ceux qui, déjà, dans l'Ancien Testament étaient l'organe de la loi d'amour. Ils l'avertissaient avec David : *Le Seigneur, le Dieu des dieux a dit : Est-ce que je me nourris de la chair des taureaux, est-ce que je bois le sang des boucs ? Offre-moi un sacrifice de louange*¹³. C'est-à-dire : « Adore-moi avec ton cœur, et non pas seulement avec des sacrifices d'animaux ». Mais Agar, mais la Synagogue n'a rien voulu entendre, et sa réaction était toujours la même : reprendre le chemin de

¹¹ XXXIX, 5-8.

¹² D'après Legendre, *Dictionnaire de la Bible*, art. *Ismaélites*, t. III, col. 993.

¹³ Ps. XLIX, 13.

l'Égypte, recouvrer son indépendance, se débarrasser des prescriptions gênantes de la Loi, retourner aux religions païennes, adorer les idoles. Ainsi furent, par exemple, les Hébreux quand ils crurent Moïse disparu sur le Sinaï : *Établissons-nous un chef, et retournons en Égypte*¹⁴. Seulement, dès qu'ils s'éloignaient de Dieu, ils tombaient bientôt dans une cruelle détresse. Privés de tout secours, ils redevaient alors plus humbles, et Dieu avait pitié d'eux. Il leur envoyait quelque ange, c'est-à-dire un Juge, un Prophète, un bon Roi, pour les faire rentrer dans le droit chemin¹⁵.

Au sens moral, Sara représente la volonté spirituelle, Agar, la volonté charnelle. Bien souvent, la première, malgré ses désirs, est réduite à la stérilité et ne donne aucun fruit. Elle n'a d'autre ressource alors que de conseiller à l'esprit, c'est-à-dire à Abraham, de se tourner vers quelque activité extérieure. Aussitôt l'esprit ressent comme une vie nouvelle en lui. La volonté charnelle passe au premier plan, la volonté spirituelle est reléguée dans l'ombre. Si elle est énergique, il faut qu'elle fasse comme Sara, qu'elle revendique ses droits, qu'elle expulse l'importune. Agar se révolte d'abord et s'enfuit, parce que la volonté propre ne veut pas se soumettre. Mais si elle s'arrête bientôt près du puits de la méditation, si elle écoute les conseils que lui donnent des voix autorisées, si elle reconnaît ses torts, si elle consent à rentrer sous l'emprise de sa maîtresse, elle ne tardera pas à porter les fruits abondants et vigoureux que l'ange promet à Agar¹⁶.

¹⁴ Num., XIV.

¹⁵ Cf. Rup., c. 389.

¹⁶ Guib., c. 134 et suiv.

CHAPITRE 8

La circoncision

(GEN., XVII)

Abraham avait quatre-vingt-six ans lorsque Ismaël vint au monde. Les promesses si formelles que Dieu lui avait faites, lui permettaient d'espérer que d'autres naissances allaient suivre celle-là, et amorcer enfin cette descendance qui devait *égaler en nombre les étoiles du ciel*. Mais l'épreuve du Patriarche n'était pas encore à son terme : treize nouvelles années passèrent sans amener le moindre changement dans la situation. Sara restait toujours stérile, et il paraissait insensé d'espérer qu'à quatre-vingt-dix ans elle pût encore avoir un héritier. Abraham cependant, ne voulant pas mettre en doute les assurances qu'il avait reçues de Dieu, en arrivait donc à cette conclusion que l'enfant de la promesse n'était autre qu'Ismaël et que c'est sur lui qu'il devait compter pour assurer sa succession.

Voyant cela, le Seigneur lui apparut une fois de plus, afin de le tirer de son erreur et de lui préciser que le fils qu'il lui avait annoncé serait bien un fils de Sara : « *Je suis*, lui dit-il, *le Dieu tout-puissant*. Ma puissance dépasse tout ce que tu peux imaginer : rien ne lui est impossible. Ne va pas penser que la naissance d'Ismaël ait épuisé ce que je suis capable de faire. Ne limite pas mes moyens à la mesure de ceux de l'homme. *Marche en ma présence et sois parfait*. Occupe-toi de ta sanctification, cherche à t'avancer dans la perfection et ranime sans cesse en toi le sentiment de ma présence. Songe que je suis partout avec ma Sagesse, avec ma Puissance, avec ma Bonté ; que rien n'arrive sans ma permission, que je fais à tout moment et partout ce qui me plaît et que je ne te perds pas de vue un instant. Tout ce que tu as à faire, fais-le de ton mieux. Quand tu accomplis tes fonctions de père, de mari ou de chef ; quand tu manges, quand tu marches, quand tu parles, quand tu pries, cherche à te comporter aussi parfaitement que possible, et c'est par là que tu arriveras à la béatitude. *J'établirai mon alliance entre toi et moi et je multiplierai ta descendance, au-delà de tout ce que tu peux concevoir* ». En entendant ces mots, Abraham se prosterna le visage contre terre, ne sachant comment exprimer sa reconnaissance pour la sollicitude que lui témoignait son Créateur et pour des promesses si magnifiques. « *Je suis*, ajouta Dieu, *Ego sum* – ébauchant déjà, dans cette parole, la révélation du buisson ardent : *Ego sum qui sum*, JE SUIS CELUI QUI EST –. C'est moi qui possède la plénitude de l'être, et partant la plénitude du Bien ; la somme de toutes les perfections. Ne cherche

pas d'autre Maître et d'autre objet que moi. Et ne crains pas que je change de sentiment à ton égard comme le font si souvent les grands de la terre ; mon être est immuable par essence : ce que je dis, ce que je promets est assuré pour toujours. Je te déclare donc que *j'établirai mon alliance avec toi et que tu seras le père d'une multitude de nations*, dans l'ordre de la nature d'abord, puis dans celui de la grâce. Les uns tiendront de toi la vie naturelle, les autres la vie de la foi ».

Et pour consacrer cette mission de Patriarche suprême, dont il investissait son serviteur, Dieu ajouta : « *À partir de maintenant, ton nom ne sera plus Abram, c'est-à-dire père élevé, mais tu t'appelleras Abraham, c'est-à-dire père d'une multitude* ». Ce changement était le signe d'une faveur exceptionnelle. Dieu dira plus tard à saint Jean : « *À celui qui vaincra, c'est-à-dire qui saura se vaincre lui-même, je donnerai la manne cachée et un nom nouveau* »¹. Cette mutation n'était donc pas seulement destinée à exprimer la nouvelle dignité conférée au serviteur de Dieu, c'était aussi la reconnaissance officielle de la victoire qu'il avait remportée sur lui-même, au cours des épreuves dont sa vie avait été traversée.

La même faveur fut accordée à Saraï. Elle s'appellera dorénavant Sara. Saraï voulait dire : « *ma* » *princesse* ; Sara s'interprète absolument : *princesse*. Cette modification signifie, explique saint Jérôme, que jusqu'alors ses droits s'exerçaient sur la seule famille d'Abraham ; maintenant, ils vont s'étendre sur tout le peuple des croyants, dont elle sera la mère et la maîtresse.

Dieu sanctionne ensuite une fois de plus son alliance avec le Patriarche : « *Je te ferai croître prodigieusement, lui dit-il, je t'établirai chef des nations, et des rois sortiront de toi. Ainsi j'établirai mon alliance entre toi et moi, et ta postérité après toi, à travers ses générations, par un pacte éternel, afin que je sois ton Dieu, et le Dieu de ta postérité après toi. Et je te donnerai, à toi et à ta postérité, la terre où tu pérégrines, toute la terre de Chanaan, en possession éternelle, et je serai leur Dieu. Mais ce pacte, tu le garderas, toi et ta postérité après toi* ». Ces derniers mots voulaient dire : « Cette alliance que je conclus aujourd'hui avec toi, il faudra que tu veilles à la garder soigneusement, toi et tes descendants après toi ». Car si Dieu est éminemment fidèle et immuable dans ses promesses, il n'en va pas de même de l'homme, qui est instable et changeant par nature.

« Aussi, pour que cette insigne faveur vous reste sans cesse présente à l'esprit, vous en graverez le signe à vif dans votre chair. *Tout mâle d'entre vous sera circoncis. Et vous circoncirez votre chair, afin que ce soit là un signe d'Alliance entre moi et vous. L'enfant de huit jours sera circoncis parmi vous ; tout mâle en vos générations, tant le*

¹ Apoc., III, 2.

serviteur né dans votre maison que le serviteur acheté, sera circoncis, et même celui qui ne sera pas de votre race. Ainsi mon pacte en votre chair sera une alliance éternelle. Le mâle dont la chair n'aura pas été circoncise, cette âme sera exterminée du milieu de mon peuple, parce qu'il aura rendu vaine mon alliance ».

Cet ordre divin établissait officiellement le rite de la circoncision, qui allait consacrer l'appartenance spéciale du peuple hébreu à son Créateur. Dorénavant, tous les Juifs devront porter, imprimé sur leur corps, un signe distinctif destiné à leur rappeler qu'ils sont à jamais séparés des païens et que, dès lors, ils ne peuvent plus, sous aucun prétexte, imiter ceux-ci dans leurs cultes idolâtriques ou dans la licence de leurs mœurs. Si, comme on le pense généralement aujourd'hui, la circoncision était déjà en usage chez les Égyptiens et chez d'autres peuples, pour des raisons d'hygiène et de physiologie², elle n'en prit pas moins à partir de ce moment-là, pour la postérité d'Abraham, la valeur d'un symbole : de même que l'arc-en-ciel devint, à partir du déluge, un signe de la miséricorde divine, bien qu'il existât avant Noé.

Cependant, à côté de son caractère symbolique, la circoncision avait une réelle valeur de Sacrement. Le sentiment commun des Docteurs de l'Église est qu'elle effaçait le péché originel. Saint Ambroise, saint Fulgence, saint Augustin, tous les grands Maîtres du Moyen-Âge l'enseignent positivement. Saint Grégoire le Grand écrit : « Ce que vaut pour nous l'eau du baptême, le mystère de la circoncision l'a fait pour les anciens »³. Et le pape Innocent III confirme cette opinion dans une décrétale contre les Cathares⁴. Sans doute, elle n'ouvrait pas les portes du ciel, puisque celui-ci devait rester fermé jusqu'à la Passion de Notre Seigneur. Elle n'imprimait pas de caractère⁵, mais elle remettait, au moins partiellement, les péchés actuels ; et elle conférait la grâce, quoique d'une autre manière et avec moins d'abondance que le baptême. Elle agissait non pas *ex opere operato*, selon le langage des théologiens, c'est-à-dire par sa vertu propre, comme le font les sacrements, mais *ex opere operantis*, c'est-à-dire en raison de la foi de celui qui la recevait ou des parents qui l'y présentaient : en acceptant ce rite, on faisait profession, ipso facto, de croire aux mérites du Christ Rédempteur, qui viendrait un jour⁶.

² Cf. Hérodote, II, 37 : « Les Égyptiens pratiquent la circoncision pour cause de propreté ».

³ Voir les références dans le *Dict. de Théol. Cathol.* Vacant-Mangenot, au mot *Circoncision*, t. II, col. 2523.

⁴ Décrét., l. III, tit. XLII, c. 3.

⁵ Saint Thomas, II^a, qu. 63, a. 1, ad 3 ; et qu. 72, a. 5, ad 3.

⁶ Saint Thomas, II^a, qu. 70, a. 4, in c. — Cependant, certains théologiens, à la suite d'Hugues de Saint-Victor et de saint Bonaventure, ont admis que la circoncision n'agissait pas seulement *ex opere operantis*, mais qu'elle produisait quelque chose comme sacrement ; c'est-à-dire que Dieu, à cause d'elle, conférait un certain degré de grâce à celui qui la recevait. C'est ce qu'ils appellent agir *ex opere operantis passive*.

Après avoir expliqué à Abraham ce qui concernait la circoncision, Dieu renouvela ses promesses avec plus de précision qu'il ne l'avait jamais fait : « *Je bénirai Sara, dit-il, et je te donnerai d'elle un fils que je bénirai aussi. Il sera la souche de plusieurs nations, et les rois des peuples naîtront de lui* ». En entendant ces mots, le Patriarche se prosterna le visage contre terre, et se mit à rire, disant dans son cœur : « *Est-ce possible qu'un homme centenaire ait un fils ? Et que Sara mette au monde un enfant à quatre-vingt-dix ans ?* » Ces mots ne doivent pas nous abuser. Nous connaissons assez Abraham maintenant pour être sûr qu'il n'y eut ni dans son rire, ni dans la réflexion qu'il fit, la moindre trace de scepticisme ou d'incrédulité. Il ne douta pas un instant que la parole de Dieu ne s'accomplirait à la lettre, et ce furent simplement sa joie, sa reconnaissance, son admiration devant un tel miracle, qui s'exprimèrent de cette manière naïve. Il ajouta : « *Plut au ciel qu'Ismaël vive en votre présence !* » Il voulait dire par là : « Seigneur, je n'aurais pas osé vous en demander tant : je me serais bien contenté d'Ismaël comme héritier, à condition cependant qu'il se mette à marcher selon vos voies ». Ces paroles laissent deviner que la conduite de cet enfant commençait à inquiéter son père. « *Sara aura un fils, reprit Dieu, tu lui donneras pour nom Isaac, et j'établirai avec lui une alliance éternelle, et avec sa descendance après lui. J'ai écouté aussi la prière que tu m'as faite pour Ismaël. Voici que je le bénirai, je l'accroîtrai, je le multiplierai beaucoup. Il engendrera douze chefs, et je ferai de lui le chef d'un grand peuple. Mais c'est avec Isaac que je ferai alliance. Sara le mettra au monde l'année prochaine, à cette époque* ».

Lorsque Dieu se fut retiré, Abraham ne s'accorda pas le moindre délai pour exécuter l'ordre reçu. *Statim in ipsa die*, dit la Vulgate, aussitôt, le jour même, il fit pratiquer la circoncision sur Ismaël alors âgé de treize ans, puis sur lui même et sur tous ses serviteurs du sexe masculin. L'auteur sacré répète ici ce qu'il avait déjà dit au début du chapitre, à savoir que le Patriarche *avait à cette date quatre-vingt-dix-neuf ans*. Cette insistance, explique saint Chrysostome, est destinée à faire ressortir la grande obéissance de ce juste, qui atteignait déjà l'extrême vieillesse, et qui supporta courageusement la douleur (de cette opération), pour accomplir l'ordre de Dieu... Non seulement il la supporta lui-même, mais il sut persuader à son fils et à tous ses serviteurs de montrer sans hésitation la même obéissance... Voyez quelle vertu chez cet homme ! ... Par la suite, Dieu commanda que cette opération fût pratiquée sur les enfants encore en bas âge, afin qu'elle fût moins douloureuse⁷.

⁷ Hom. XL, 4.

Commentaire moral et mystique

L'empressement d'Abraham à accomplir l'ordre de Dieu montre que rien ne doit nous arrêter pour entreprendre la circoncision spirituelle, dont l'autre n'était que la figure. Ismaël est circoncis à treize ans, les serviteurs à toutes les phases de l'âge adulte, Abraham dans la plus extrême vieillesse. Jeunes ou vieux, maîtres ou serviteurs, nous devons, nous aussi, prendre courageusement *le fer qui retranche*, et opérer sur nos regards, sur nos pensées, sur nos paroles, sur notre comportement général les amputations nécessaires, si nous voulons que nos âmes soient marquées du signe de l'alliance avec Dieu.

Car nous ne devons pas penser, écrit Origène, que le Dieu tout puissant qui gouverne le ciel et la terre, quand il voulut sceller son alliance avec un homme saint, ait fait consister l'essentiel d'une si grande affaire dans le retranchement d'un prépuce de chair, chez cet homme et ceux de sa race ! La circoncision charnelle était une figure de la circoncision spirituelle. Saint Paul emploie les expressions les plus énergiques pour flétrir la grossièreté des Juifs qui ne savent pas s'élever au-dessus de la lettre de l'Écriture : « *Voyez ces chiens, dit-il, voyez ces mauvais ouvriers, ces êtres tronqués ! C'est nous qui sommes les vrais circoncis, nous qui servons Dieu en esprit et ne mettons pas notre confiance dans la chair* »⁸. Et encore : « *Le vrai Juif n'est pas celui qui le paraît, la vraie circoncision n'est pas celle qu'on voit dans la chair : mais le juif véritable, c'est celui qui l'est intérieurement ; et la vraie circoncision, c'est celle du cœur, qui se pratique en esprit* »⁹.

Si en était autrement, comment pourrait-on prendre à la lettre ces reproches que les prophètes adresseront plus tard aux Juifs : *Tous les étrangers sont incirconcis de chair, mais les fils d'Israël sont incirconcis de cœur*¹⁰. *Voici que ce peuple est incirconcis d'oreilles*¹¹...

Écoute Israël, poursuit Origène, on t'accuse d'avoir les oreilles incirconcises. Pourquoi donc, en entendant ces paroles, n'as-tu pas saisi le fer ? Car Dieu t'accusera et te condamnera pour n'avoir pas les oreilles circoncises. Et je ne te permets pas d'avoir recours aux allégories que Paul nous a enseignées. Qu'attends-tu pour couper ? Coupe tes oreilles, retranche ce membre que Dieu a créé comme un sens utile et pour l'agrément de l'homme ! Car c'est ainsi que tu comprends les paroles divines !

Non seulement la circoncision, telle qu'elle fut prescrite à Abraham, a perdu aujourd'hui toute efficacité, mais c'est une faute grave, enseigne saint Thomas, que de continuer à la pratiquer, maintenant que le Christ a souffert pour nous¹². C'est refuser de le reconnaître pour le Messie authentique. C'est affirmer que ce rite a toujours sa valeur de signe, et donc que Celui qu'il signifie n'est pas venu¹³. *Si vous vous faites circoncire*, dit saint Paul, *le Christ ne*

⁸ Phil., III, 23.

⁹ Rom., II, 28, 29.

¹⁰ Jér., IX, 26.

¹¹ Jér., VI, 10.

¹² Ia IIae, qu. 103, a. 4, in c. « *Circumcidi post passionem Christi est peccatum mortale* ».

¹³ Saint Thomas, In Epist. ad Gal., c. V, 1. « *Adhuc signum durare et tunc signatum non venisse* ».

*vous servira de rien*¹⁴. Mais par contre, cette prescription a gardé toute sa valeur symbolique, et les vrais fils d'Abraham ne doivent cesser de la pratiquer sur eux-mêmes sur leurs oreilles, en les fermant à la médisance, à la calomnie, à tous les propos mauvais ; sur leurs lèvres, en châtiant leur langage, en s'interdisant les paroles grossières, violentes, injustes, mensongères, ou même simplement inutiles ; sur leur corps, en observant strictement les lois de la chasteté ; sur leur cœur, en le gardant non seulement des rêveries malsaines et des désirs mauvais, mais encore de toute pensée contraire à la foi.

Pour que l'homme, de Dieu soit absolument parfait, dit Origène, tous ses membres doivent être circoncis : ses mains doivent s'abstenir des larcins, des vols, des meurtres, et s'employer seulement pour les œuvres de Dieu. Il faut circoncire les pieds pour qu'ils... ne se meuvent que selon les intentions de Dieu... les yeux, pour qu'ils ne convoitent pas le bien du prochain, pour qu'ils ne regardent pas de femme avec concupiscence... *Si, soit en mangeant, soit en buvant, on mange et on boit pour la gloire de Dieu*, comme le demande l'apôtre¹⁵, on est circoncis dans son goût. Quand, au contraire, on se fait un dieu de son ventre¹⁶, et que l'on s'adonne aux raffinements de la gourmandise, je dirai qu'on a le goût incirconcis...

Ainsi, quand nos membres sont appliqués aux tâches voulues par Dieu, quand ils sont *au service de la justice pour arriver à la sainteté*¹⁷, on peut les dire circoncis, et c'est là le vrai signe de foi qui contient le pacte d'une alliance éternelle entre Dieu et l'homme¹⁸.

¹⁴ Gal., V, 2.

¹⁵ I Cor., X, 31.

¹⁶ Phil., III, 19.

¹⁷ Rom., VI, 19.

¹⁸ Origène, *Hom. sur la Gen.*, III.

CHAPITRE 9
Le chêne de Mambré
(GEN., XVIII)

L'auteur sacré va nous montrer maintenant comment Abram exerçait la charité envers le prochain. On verra dans ce chapitre avec quelle humilité, quel empressement le Patriarche pratiquait les œuvres de la miséricorde corporelle, en recevant les voyageurs ; avec quelle ferveur il y ajoutait celles de la miséricorde spirituelle, en priant pour ceux qui couraient à leur perte.

En récompense de son obéissance et de la promptitude qu'il avait mise à se soumettre au rite de la circoncision, Dieu lui apparut une fois de plus, sous une forme corporelle. Il lui apparut, dit l'Écriture, *dans la vallée de Mambré, tandis qu'il était assis à l'entrée de sa tente, à l'heure du plein midi*. Ainsi, à l'heure où le soleil est à son méridien, où la chaleur est accablante, où tous, hommes et bêtes, ont coutume en Orient de prendre un peu de repos, Abraham seul veillait, sur le bord de sa tente. C'était là chez lui, sans doute, une habitude : il veillait toujours à ce moment-là, craignant que, tout son monde étant alors endormi, quelque voyageur ne passât, que personne n'inviterait à s'arrêter, et qu'ainsi fût perdue une belle occasion de pratiquer l'hospitalité. Tel est le sentiment de saint Jean Chrysostome :

Ce vieillard, dit-il, qui avait trois cent dix-huit serviteurs, qui était avancé en âge, puisqu'il avait atteint sa centième année, était assis devant sa porte pour attendre des hôtes. Il y mettait toute son application, sans penser que sa vieillesse, ou le souci de son repos fussent des raisons de s'abstenir. Il ne se tenait point couché à l'intérieur, il demeurait assis à la porte. Bien d'autres, loin d'avoir un pareil soin, cherchent au contraire à fuir la vue et l'approche des étrangers, de peur d'être forcés de les recevoir malgré eux. Tel n'était pas le juste, qui restait *sur le pas de sa tente, à midi...* Il savait en effet que c'est surtout à cette heure-là que ceux qui sont contraints de voyager ont besoin d'assistance : aussi choisissait-il cet instant de la journée et guettait-il les passants, mettant son propre repos à soulager la fatigue de ceux qui étaient en route¹...

Tandis qu'il surveillait ainsi l'horizon, Abraham aperçut soudain trois hommes : arrêtés à courte distance, qui se tenaient là sans dire mot. Ils ne demandaient rien, ce qui est un signe de race, remarque saint Ambroise : *Verecundia petendi prodit natales ingenuos*². Mais

¹ Hom. XLI, 3.

² La honte de demander révèle ceux qui sont de naissance noble.

leur attitude laissait deviner qu'ils avaient besoin de quelque chose. Aussitôt le Patriarche se leva et s'avança à leur rencontre. *Il courut*, dit l'Écriture, comme s'il avait peur de les voir partir et de perdre une occasion de pratiquer la charité.

Mais, dira-t-on peut-être, il devina sans doute que c'était des anges et c'est pourquoi il y mit tant d'empressement ?

Où voyez-vous cela ? demande saint Jean Chrysostome. S'il avait su que c'était des anges, son hospitalité eut été beaucoup moins méritoire. C'est au contraire parce qu'il crut que c'était des hommes, et parce que d'ailleurs il avait coutume de recevoir ainsi les voyageurs, qu'il obtint la faveur de recevoir dans sa tente les célestes messagers. Saint Paul ne nous laisse aucun doute à cet égard : « *Ne négligeons point l'hospitalité*, dit-il, *c'est en la pratiquant que quelques-uns ont reçu pour hôtes des anges sans le savoir* »³.

Abraham courut donc en toute hâte vers les trois inconnus et, se prosternant le visage contre terre, il les supplia d'accepter son hospitalité. Par son empressement, par la chaleur de ses paroles, par l'humilité de son attitude, il montrait le grand prix qu'il attachait à cette démarche. « *Seigneur, ne passez point devant votre serviteur sans vous arrêter* ». Comment ne pas admirer l'exquise courtoisie, la délicatesse et la piété de cet homme que l'on ne craint pas de présenter parfois comme un Bédouin pillard et grossier ? Il appelle : Seigneurs, ces étrangers qu'il ne connaît pas, et qui voyagent sans montures, sans escorte, comme des pauvres. Il se déclare leur serviteur et il ajoute : *Si j'ai trouvé grâce devant vous*, pour marquer qu'il se considère comme leur obligé, non comme leur bienfaiteur.

Telle est la véritable hospitalité, dit saint Jean Chrysostome ; elle a tant d'ardeur qu'elle croit recevoir plutôt que donner. Que personne ne songe à diminuer la vertu de ce juste, et ne suppose qu'en parlant ainsi il savait qui étaient ces voyageurs : en effet, s'il l'avait su, ces paroles n'auraient rien eu d'extraordinaire ; mais ce qui les rend extraordinaires et admirables, c'est qu'il croyait les adresser à des hommes⁴.

C'était sa foi profonde qui dictait au Patriarche cette humilité et cet empressement. Il connaissait sans doute, au moins dans sa substance, la promesse que Dieu avait faite à nos premiers parents entes chassant du Paradis terrestre ; il savait par la tradition primitive de l'humanité qu'un Sauveur descendrait un jour du ciel pour habiter sur la terre. Il vivait de cette espérance et il s'exerçait déjà à recevoir et à honorer dans la personne des hôtes le Messie qui devait venir. Bien avant l'Évangile, il mettait en pratique le conseil que le Christ formulerait un

³ Hébr., XIII, 2.

⁴ Hom. XLI.

jour : *Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait.* Il accueillit donc les trois voyageurs, sans soupçonner qu'ils fussent autre chose que des mortels ordinaires, qui avaient besoin de réparer leurs forces : mais il nourrissait dans son cœur l'intention de servir et d'adorer en eux le Sauveur du monde.

A les approcher cependant, il sentit émaner de leurs personnes quelque chose qui était tellement au-dessus de l'homme, dit saint Augustin, qu'il ne put douter que Dieu ne fût en eux d'une manière particulière. La liturgie de l'Église souligne, dans un répons de l'Office au temps de la Quinquagésime, qu'il en vit *Trois* et qu'il en adora *Un* : *Tres vidit et unum adoravit.* Beaucoup d'auteurs concluent de là qu'il eut à cette occasion une révélation du mystère de la Sainte Trinité⁵.

Cette vision fut de celles que les théologiens nomment réelles, ou corporelles : c'est-à-dire que les anges ne se contentèrent pas d'apparaître au Patriarche en esprit, mais ils prirent un corps pour la circonstance : « Abraham, dit saint Grégoire, n'aurait pu voiries anges, ni les recevoir dans sa tente, ni leur offrir des aliments, si ceux-ci n'avaient pas revêtu réellement un corps solide »⁶.

Abraham, cependant, s'empressait auprès des trois voyageurs : « *Laissez-moi, leur dit-il, apporter un peu d'eau, lavez vos pieds et reposez vous sous cet arbre. Je vais aller prendre un morceau de pain et vous referez vos forces. Après quoi vous continuerez votre route* ». Et les anges de répondre : « *Faites comme vous l'avez dit* », c'est-à-dire : « Nous acceptons volontiers votre offre ». Ils montraient ainsi que l'on doit accepter en toute simplicité les services de ceux qui nous hébergent, et en même temps, s'abstenir de demander autre chose. *Abraham alors appela Sara, son épouse, et lui dit : « Dépêche-toi, pétris trois mesures de farine et fais des petits pains cuits sous la cendre ».* Le Patriarche avait pourtant un nombreux personnel à sa disposition. Bien des servantes, bien des femmes plus jeunes se trouvaient là, qui auraient pu préparer le repas des étrangers. Si Abraham dérange sa propre épouse, malgré ses quatre-vingt-dix ans, pour lui demander un travail de cuisinière, c'est qu'il tient la réception des hôtes pour une œuvre excellente, et il veut en faire acquérir les mérites à Sara, à cause même de l'affection qu'il lui porte. *Cela fait, il courut vers le troupeau, prit le veau le plus tendre et le meilleur, le donna à un serviteur, qui se hâta de le faire cuire. Puis il prit le beurre, du lait, le veau qu'on venait de préparer, et plaça le tout devant les étrangers ; lui, cependant, se tenait debout près d'eux sous l'arbre, pour les servir.*

⁵ Saint Bonaventure, *Sentent.*, lib. III, dist. IX, a. 1, qu. 5, ad 1. Cette opinion est courante parmi les Docteurs : c'est celle de saint Ambroise, de saint Thomas d'Aquin, etc.

⁶ *Morales sur Job*, l. XXVIII, ch. IV. Sur la nature de ces corps et sur la manière dont les Anges s'unissent à eux, on peut voir saint Thomas, I^a, qu. 51, a. 2 et 3.

Lorsque les trois hôtes eurent pris le repas qu'on venait de leur offrir si généreusement, ils demandèrent au Patriarche : « *Où est Sara ton épouse ? – Dans sa tente, répondit-il* ». Ainsi tout en préparant ses pains, Sara ne s'était pas montrée. Malgré ses dix-huit lustres, elle était toujours d'une beauté extraordinaire. Nous en aurons bientôt la preuve. À cause de cela même, elle avait soin d'être aussi discrète et réservée qu'une jeune fille. Bien loin de profiter des droits que lui conféraient son âge et sa situation, pour venir bavarder avec des étrangers, elle restait dans sa tente. L'ange reprit : « *Je reviendrai dans un an, et Sara aura un fils* ». C'était un renouvellement de la promesse qui tant de fois déjà avait été faite à Abraham. *En entendant ces mots*, après de si longues années d'attente sans résultat, Sara ne peut s'empêcher de rire ; mais son rire, contrairement à ce que nous avons dit plus haut pour Abraham, était une marque d'incrédulité. Non seulement son âge avancé et celui de son mari ne lui laissaient aucun espoir, et il n'y avait plus entre eux de relations conjugales, mais elle savait en outre qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfant parce que, dit l'Écriture, *desierant ei fieri muliebria...*, elle avait cessé d'avoir ces accidents habituels aux femmes. Sara riait donc, pensant que personne ne pouvait la voir. Elle ne se doutait pas que le regard de l'ange perceait sans peine l'épaisseur de sa tente. Et l'ange prit la chose sévèrement : « *Pourquoi Sara a-t-elle ri ?* demanda-t-il à Abraham. *Y a-t-il donc quelque chose qui soit difficile à Dieu ?* » Sara, saisie de panique, essaya de se disculper par un mensonge, selon la tactique habituelle aux humains. « *Je n'ai pas ri* », dit-elle. Mais le divin messager maintint son affirmation : « *Ce n'est pas vrai, tu as ri* ».

Néanmoins, il ne revint pas sur sa promesse : preuve évidente que ce manque de foi ne fut chez Sara qu'une faute de fragilité, sans adhésion déterminée de la volonté.

Cet incident achevé, les trois voyageurs se levèrent : ils regardaient maintenant dans la direction de Sodome, et il y avait dans leurs yeux une expression si menaçante, qu'Abraham se sentit envahi soudain d'une sombre appréhension. Au lieu de prendre congé de ses hôtes à la lisière du campement, comme cela eût semblé naturel, il se mit à marcher avec eux, inquiet, ne pouvant se décider à les quitter. Les célestes personnages, cependant, allaient leur chemin, sans rien dire, et le Patriarche, par déférence, n'osait non plus élever la voix. Enfin, l'ange qui semblait être le chef⁷, rompit ce silence impressionnant, et il dit, comme se parlant à lui-même : « *Est-ce que je puis cacher à Abraham*

⁷ Saint Augustin se demande si cet ange n'était pas le Christ en personne. Mais il se montre peu favorable à cette hypothèse, bien qu'il ne la considère pas comme impossible (*Cité de Dieu*, I. XVI ch. XXIX). D'autres ont pensé que c'était saint Gabriel, choisi pour annoncer à Sara la naissance d'Isaac, en prélude de la mission qu'il aurait à remplir auprès de la Très Sainte Vierge (Lyre, p. 241).

ce que je vais faire ? » Il paraissait réfléchir et délibérer sur le cas de conscience qui se posait à lui. En effet, pour dire à Abraham ce qu'il allait faire, il fallait lui révéler le mal commis par les habitants de Sodome et de Gomorrhe. Or, dire du mal de qui que ce soit, fût-ce des plus grands pécheurs, répugne profondément à la nature angélique comme à la nature divine, qui s'identifie avec la parfaite charité. Mais d'autre part, ne rien dire à Abraham sentait la méfiance, la dissimulation, le manque de franchise. L'ange semblait donc perplexe et hésitant sur le parti à prendre. Il continua à haute voix : « *Abraham doit être le chef d'un peuple très grand et très nombreux, et toutes les nations de la terre seront bénies en lui. Je sais qu'il ordonnera à ses enfants, et à toute sa maison après lui, de garder les voies du Seigneur et d'agir selon l'équité et la justice* ». Voilà donc les raisons qui vont déterminer Dieu à révéler à Abraham le dessein qu'il est en train d'exécuter : ce Patriarche est destiné à être le chef d'un peuple nombreux, à lui donner des lois. Il est utile qu'il connaisse les rigueurs de la justice divine, afin de pouvoir instruire efficacement et guider d'une manière sûre, loin des précipices, tous ceux qui se mettront sous sa conduite. « *Le cri de Sodome et de Gomorrhe s'augmente de plus en plus* », continua l'ange, parlant maintenant Dieu s'exprimait ainsi par anthropomorphisme, à la manière d'un homme qui, entendant parler d'une chose tout à fait incroyable, décide de se rendre sur place pour voir de ses yeux ce qu'il en est. Il voulait faire entendre, par là, que les péchés de Sodome étaient tellement effroyables que lui-même, Dieu, ne pouvait y croire.

Mettant aussitôt ces paroles à exécution, les deux autres anges prirent la direction de la ville maudite. Celui qui venait de parler et qui tenait le rôle du Seigneur, resta sur place. Debout sur le grand plateau qui domine la plaine du Jourdain, il regardait, à plusieurs centaines de mètres au-dessous de lui, cette vallée si fertile, si riante, où se commettaient tant de crimes... Le cœur d'Abraham ne pouvait demeurer indifférent aux menaces qu'il venait d'entendre. Comme le Christ déjà, il aimait tous les hommes, il aurait voulu les sauver tous ! Avec l'audace que donne la charité, il résolut de tout mettre en œuvre pour arrêter l'explosion de la colère divine. « *Seigneur, dit-il à l'ange, en s'approchant de lui, allez vous donc faire périr le juste avec l'impie ? S'il se trouvait cinquante justes dans la cité, périraient-ils avec des autres ? Et ne ferez-vous point grâce à cette ville, pour cinquante justes, s'ils se trouvent en elle ? Loin de vous de faire une pareille chose ! de tuer le juste avec l'impie, de traiter le juste comme le coupable ! Cela n'est pas digne de vous : vous qui jugez toute la terre (avec une souveraine équité), vous ne ferez point un pareil jugement* ». Comme s'il était frappé de la justesse de cette remarque, le

Seigneur répondit : « *Si je trouve à Sodome cinquante justes au milieu de la ville, je ferai grâce à toute la ville à cause d'eux* ». Abraham reprit : « *Puisque j'ai déjà parlé une fois, je parlerai encore à mon Seigneur, bien que je ne sois que poussière et que cendre. Que ferez-vous, si, sur ces justes, il en manque cinq ? Pour quarante-cinq, est-ce que vous détruirez toute la ville ?* » « *Je ferai grâce*, répondit le Seigneur, *si j'en trouve quarante-cinq* ». Abraham continua : « *S'il ne s'en trouve que quarante, dans la ville, que ferez-vous ?* » Le Seigneur répondit « *Je ne châtierai pas pour quarante* ». « *Seigneur, ne vous fâchez pas si je vous parle encore : Que ferez-vous s'il s'en trouve trente ?* » Le Seigneur répondit : « *Je ne ferai rien si j'en trouve trente* ». « *Puisque j'ai commencé*, poursuivit Abraham, *je parlerai encore à mon Seigneur : Que ferez-vous si vous en trouvez vingt ?* » « *Je ne tuerai personne s'il y en a vingt* ». « *Seigneur je vous en supplie, ne vous irritez pas : je vous parlerai encore une fois, mais ce sera la dernière : Que ferez-vous si vous en trouvez dix ?* » Le Seigneur répondit : « *Je ne détruirai rien si j'en trouve dix* ».

Pourquoi Abraham ne continua-t-il pas ? S'il était descendu jusqu'à quatre, il aurait sauvé la ville, puisqu'elle possédait dans ses murs au moins Lot, sa femme et ses deux filles, qui certainement n'étaient point tombés dans les péchés des Sodomites et qui menaient une vie honnête... Peut-être devina-t-il, au ton de la réponse de l'ange, qu'il ne fallait plus insister ? Peut-être comprit-il que, si grande que soit la miséricorde de Dieu, elle ne peut cependant annuler entièrement les droits de la justice, et que la présence de dix hommes de bien dans une cité aussi riche était un minimum au-dessous duquel il devenait impossible de pardonner...

Quoi qu'il en soit, l'ange disparut après ces derniers mots, et Abraham regagna son campement, le cœur rempli de tristesse et d'angoisse.

Commentaire moral et mystique

Au sens spirituel, la vallée de Mambré, où habite Abraham et où Dieu lui apparaît, est la figure de la vertu d'humilité, où son âme avait établi sa demeure. Car c'est aux humbles seulement que Dieu se manifeste, comme Notre-Seigneur nous l'apprend dans l'Évangile : « *Je vous rends grâce, Père, maître du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et vous les avez révélées aux petits* »⁸. Abraham, assis sur le bord de sa tente, représente l'âme du juste qui est assise, elle aussi, parce qu'elle est sans cesse fixée, comme Marie, aux pieds du Seigneur⁹, au lieu de vagabonder

⁸ Mt., XI, 25.

⁹ Luc, X, 39.

de-ci de-là comme le fait l'esprit de l'homme, quand il n'est pas discipliné. En même temps cependant, elle est attentive aux besoins du prochain, et toute prête à lui venir en aide *dans la pleine ardeur du jour*, c'est-à-dire avec toute la ferveur de la charité. Ainsi fit la Très Sainte Vierge aux noces de Cana, lorsque, malgré le profond recueillement où elle se tenait sans cesse, elle fut la première à s'apercevoir que ses hôtes manquaient de vin.

Abraham, *sur le bord de sa tente, en plein midi*, est encore la figure de l'âme qui, embrasée du divin amour, se tient sans cesse sur le bord de la vie présente, laquelle n'est pour les justes qu'un lieu de séjour provisoire, comme la tente pour le voyageur. Cette âme regarde vers l'infini, vers l'éternité, attendant à tout moment Celui qui doit venir, l'hôte mystérieux qui est tout ensemble Un et Trois.

La manière dont Abraham reçoit les voyageurs montre les qualités que demande l'hospitalité pour être parfaite. Elle doit être empressée. Abraham se *hâta... il courut* au-devant de ces gens qu'il ne connaissait pas... *festinavit, cucurrit*. Elle doit être pressante, et insister pour se faire accepter. C'est ainsi que devaient agir plus tard les disciples d'Emmaüs : ils *forcèrent*, dit saint Luc, leur compagnon de rencontre, qui voulait aller plus loin, à entrer chez eux¹⁰. Elle doit être affectueuse, et introduire les hôtes en famille : c'est pourquoi le Patriarche alla chercher Sara. Elle doit être humble : tandis que les voyageurs mangeaient, Abraham se tenait debout pour les servir, malgré son âge vénérable, malgré sa qualité de chef de tribu qui lui vaut un peu plus loin le titre de prince¹¹. Elle ne doit pas faire acception de personnes : Nous n'avons pas des hôtes pour, les juger, dit quelque part saint Jérôme, mais pour leur laver les pieds.

Ce n'est pas sans une raison profonde, on peut bien l'imaginer, que l'Écriture a inséré dans son texte, pour l'offrir à nos méditations, ce détail d'ordre intime concernant Sara : quelle avait cessé d'avoir ces accidents habituels aux femmes, *desierant et fieri muliebria*. Si nous montons au-dessus de la lettre, jusqu'à l'intelligence spirituelle, nous comprendrons sans peine que c'est précisément pour cela qu'elle va mériter enfin le fruit de ses désirs. C'est seulement lorsque l'âme a surmonté les faiblesses inhérentes à la chair, lorsque, laissant là tout ce qui est *efféminé*, elle sait se comporter et combattre virilement, qu'elle est en mesure d'engendrer *le fruit de l'esprit, la joie et la paix*¹².

La démarche de Dieu qui descend en Personne vers Sodome et Gomorrhe, avant de déchaîner sur ces villes coupables le feu de sa colère, nous montre de quelle prudence, de quel souci de justice doivent s'armer ceux qui sont chargés de punir. Bien qu'il sonde les reins et les cœurs, et que rien ne lui soit caché, même de nos plus secrètes pensées, Dieu ne veut pas prendre de sanction contre des hommes que la voix publique condamne, avant d'avoir vérifié par lui-même ce qui lui a été rapporté : *Je descendrai*, dit-il, *pour voir si cela est ainsi, ou si cela n'est pas*. Non qu'il ait besoin vraiment de contrôler les choses pour se faire une opinion, puisqu'il sait tout. Mais il veut nous apprendre comment nous devrions agir, nous qui sommes si prompts à accuser, à juger, à

¹⁰ XXXIV, 28.

¹¹ Gen., XXIII, 6.

¹² Gal., V, 22. Cf. Origène, VIII, 10.

condamner le prochain sur le moindre raconter ! Il nous enseigne aussi par là à ne jamais décider de punition sous le coup de la colère, sans avoir pris le temps de la réflexion, et sans nous être mûrement éclairés.

L'intervention d'Abraham en faveur de Sodome et de Gomorrhe montre à la fois l'efficacité de la prière et celle de la vie des justes. Si ces deux villes avaient pu être sauvées, elles l'auraient été à la fois par l'intercession de ce juste et par la présence dans leurs murs de quelques hommes intègres. Ce sont là encore aujourd'hui les protections les plus sûres contre la colère divine. Cependant, si la prière des amis de Dieu possède une grande puissance, elle n'est pas souveraine, et les impies ne sauraient se reposer entièrement sur elle. Il y a un degré d'obstination dans le mal où aucune intervention ne peut plus arrêter le châtement. Voici une petite histoire, tirée des *Vies des anciens Pères*, qui illustre cette vérité :

Étant allé à Scitople, qui est la seconde ville de la Palestine, nous y vîmes l'abbé Anastase qui, en nous parlant de l'abbé Georges, reclus, nous dit : « M'étant levé la nuit pour éveiller les frères et les faire venir à la prière, j'entendis ce bon vieillard qui pleurait. Je lui en demandai la cause et il ne me répondit rien. J'insistai : alors il jeta un profond soupir : « Comment pourrais-je, mon fils, ne point répandre de larmes, puisque Notre Seigneur Jésus-Christ ne veut pas se réconcilier avec nous ? J'ai eu, en effet, une vision, dans laquelle je voyais un homme assis sur un trône élevé et une grande multitude de personnes tout autour de lui qui le priaient, lui demandaient avec insistance une chose qu'il ne voulait pas leur accorder. J'aperçus ensuite une femme vêtue de pourpre qui, se jetant à ses pieds, lui dit : « Au moins, pour l'amour de moi, mon Fils, apaisez, je vous prie, votre colère ». Mais lui, malgré ces supplications, demeura inflexible. Voilà ce qui m'afflige et me fait pleurer, car je tremble à la pensée des malheurs qui nous menacent ». Ce saint homme me dit cela la nuit d'entre le mercredi et le jeudi saints, et le lendemain, à l'heure de None, les villes maritimes de la Phénicie furent englouties par un soudain et épouvantable tremblement de terre¹³.

Le nombre dix, auquel s'arrête Abraham, montre que le minimum exigé d'une âme pour son salut est l'observation du Décalogue. Celle qui ne peut pas présenter à son Juge ce nombre dix, celle qui volontairement, délibérément, obstinément, avec un plein consentement, élimine de sa vie la pratique de l'un ou l'autre des commandements de Dieu, comptant pour être sauvée sur les prières d'une mère, d'une religieuse, voire d'un saint, est avertie ici de son erreur : aucune instance, fût-ce celle d'Abraham en personne, ne pourra détourner d'elle la colère divine qu'elle a impudemment bravée.

¹³ Jean Mosc, *Pré spirituel*, ch. V.

CHAPITRE 10

Sodome et Gomorrhe

(GEN., XIX, 1-29)

Les deux anges vinrent à Sodome le soir, et Lot était assis aux abords de la ville. Tandis que l'ange qui tenait la place du Seigneur restait à parler avec Abraham, comme on l'a vu au chapitre précédent, les deux autres avaient continué leur chemin, se dirigeant vers Sodome.

Ils y arrivèrent sur le soir, et *Lot était assis aux abords de la ville.* Pénétré comme son oncle du mérite de l'hospitalité devant Dieu, cet homme juste guettait avidement les occasions de la pratiquer. Mais tandis qu'Abraham se tenait pour cela *en plein midi, sur le seuil de sa tente*, parce que c'est l'heure où ceux qui marchent dans le désert ont le plus besoin d'ombre et de rafraîchissement, Lot, lui, surveillait *le soir aux abords de la ville*, les voyageurs qui entraient pour passer la nuit. C'est qu'aussi bien, il n'ignorait pas les mœurs infâmes des Sodomites ; il savait à quoi s'exposait un étranger en pénétrant sans méfiance sous leur toit, et il cherchait à y parer de son mieux. On reconnaîtra que pour conserver une si belle intégrité morale dans cette fournaise de corruption, il fallait qu'il y eût en lui une vertu peu ordinaire.

Ce soir-là donc, il attendait comme d'habitude une occasion d'exercer la charité, lorsqu'il vit entrer dans la ville nos deux célestes voyageurs. Ne se doutant pas, lui non plus, que c'étaient des anges, il se leva aussitôt, s'avança à leur rencontre, et s'inclinant jusqu'à terre, il leur dit : « *Je vous en prie, messeigneurs, entrez dans la maison de votre serviteur, et prenez-y votre gîte. Lavez vos pieds, et demain vous continuerez votre route* ». On voit qu'il avait été formé à bonne école, et de quelle courtoisie délicate il enveloppait son œuvre pie. La vraie vertu, en effet, ne se contente pas du fond, mais elle y ajoute les nuances de la forme. Les voyageurs répondirent : « *Nous n'en ferons rien, mais nous demeurerons sur la place* ». Pourquoi n'acceptèrent-ils pas d'emblée, comme ils l'avaient fait tout à l'heure avec Abraham ? Pour nous enseigner par leur exemple que la prudence et la discrétion, qui sont à la base de la sainteté, commandent des attitudes différentes selon les lieux, les temps et les personnes. Maintenant, c'était la tombée de la nuit, et ils entraient dans une ville niai famée : ces deux circonstances nouvelles leur faisaient un devoir de n'accepter qu'avec la plus grande circonspection toute invitation, si généreuse et si engageante qu'elle fût.

Mais Lot insista.

Il ne renonça pas à son dessein, dit saint Jean Chrysostome, il ne fit pas ce que nous faisons quelquefois, quand nous adressons une invitation à quelqu'un. Si nous le voyons résister, refuser, si peu que ce soit, aussitôt, nous nous arrêtons, ce qui provient de ce que nous n'avons ni affection ni vrai zèle, et surtout de ce que nous regardons comme une excuse suffisante de pouvoir dire : « J'ai fait ce que j'avais à faire ».

Il les pressa si bien qu'il les contraignit d'accéder à son désir : ils consentirent, dit le texte sacré, à ce qu'il voulait, et ils entrèrent dans sa maison, et il leur prépara un festin, et il fit cuire des pains sans levain, et ils mangèrent.

Mais les deux voyageurs n'avaient pas passé inaperçus au milieu des Sodomites. Leur beauté avait impressionné tous ceux qui les voyaient, et bientôt mis la ville en ébullition. Aussi, au moment où ils sortaient de table pour aller se coucher, voici que *les habitants de Sodome entourèrent la maison, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, tout le peuple à la fois. Ils appelèrent Lot et ils lui dirent : « Où sont les hommes qui sont entrés cette nuit chez vous ? Faites-les sortir afin que nous les connaissions ! »* Ces quatre lignes du texte sacré nous révèlent mieux qu'un long discours à quel degré de perversion inouïe étaient descendus les Sodomites.

Abominable conspiration de la corruption, violent désir du mal, inexprimable grandeur de la dépravation, criminelles tentatives que rien ne saurait excuser ! s'écrie saint Jean Chrysostome. *Depuis les enfants, dit l'Écriture, jusqu'aux vieillards !* Non seulement l'enfance recherchait cette violation sacrilège, mais on voyait là des hommes sur le déclin de l'âge, *et tout le peuple s'y trouva !* Et ils ne rougissaient pas d'une chose si infâme, d'une infamie si éhontée ; et ils ne pensaient pas à l'« Œil » qui ne dort jamais, et ils ne respectaient pas l'homme juste ni ceux qu'ils prenaient pour des voyageurs recevant l'hospitalité dans la maison du juste ! Ils n'avaient pour eux aucun égard. Sans pudeur, et, comme dit le proverbe, sans masque, proférant les paroles de leur impudicité, ils approchèrent, ils appelèrent le juste, et lui dirent : *Où sont ces hommes qui sont entrés chez vous ? Faites-les sortir, afin que nous les connaissions !*

Quand il vit ce déchaînement, Lot fit preuve d'un mâle courage et montra jusqu'à quel point il poussait le respect des devoirs de l'hospitalité. Bien loin d'abandonner les deux voyageurs à leur malheureux sort, il les enferma dans sa maison, et sortit seul, au risque de se faire mettre en pièces, pour tenter d'apaiser ces forcenés. *« Ne songez point, mes frères, leur dit-il, ne songez point, je vous en prie, à commettre ce mal ».*

Ô patience de l'homme juste ! dit saint Jean Chrysostome. Ô grandeur de l'humilité ! Voilà de la vraie vertu : adresser des paroles si douces à de tels

hommes !... Eux qui voulaient accomplir des actions inouïes, il les appelle : ses frères, afin de toucher leur conscience, et de les détourner de leur infamie sacrilège.

Mais ces exhortations n'eurent aucun effet, la pression de la foule redoubla. Lot, se sentant débordé et décidé pourtant à sauver ses hôtes à tout prix, risqua un moyen désespéré : « *J'ai deux filles, cria-t-il, qui n'ont pas encore contracté mariage, je vais vous les livrer : vous pourrez abuser d'elles comme il vous plaira, pourvu que vous ne commettiez rien de mal sur ces hommes, parce qu'ils sont entrés sous la protection de mon toit* ».

Ces paroles font frémir, elles paraissent monstrueuses dans la bouche d'un père : cependant, à ne considérer que le mobile qui les dictait, elles manifestaient une singulière grandeur d'âme. Elles montrent que Lot était prêt à tous les sacrifices, même à celui de sa propre vie, même celui de l'honneur de ses enfants, plutôt que de manquer au devoir de l'hospitalité, et d'exposer au danger de périr des hommes qu'il avait reçus dans sa maison.

Cette réserve faite, il est évident néanmoins, qu'on ne saurait approuver la proposition de Lot. S'il avait des devoirs envers les voyageurs introduits sous son toit, il en avait de plus grands encore vis-à-vis de ses enfants, et il ne pouvait exposer ses filles à perdre leur honneur pour sauver celui de deux étrangers. Si l'on objecte que le fait d'attenter à la pureté d'une jeune fille, quelque odieux qu'il soit, est tout de même moins grave que le péché des Sodomites, et que, de deux maux, il faut choisir le moindre, saint Augustin répond, et tous les moralistes chrétiens après lui, qu'il n'est jamais permis de commettre délibérément un péché, si petit qu'il soit, pour éviter qu'un autre n'en fasse un plus considérable¹.

Cependant, on peut dire encore à la décharge de Lot, que la violence de la manifestation lui fit perdre la tête, et qu'il ne mesura pas la portée de ses paroles. Le cardinal Cajétan pense qu'en faisant cette proposition aux Sodomites, il n'eut d'autre dessein que de frapper leur esprit, d'apaiser leur fureur, et de les amener à abandonner leur dessein criminel : il ne pensa pas un instant qu'ils accepteraient réellement la substitution des deux jeunes filles aux deux voyageurs, d'autant plus que celles-ci étaient fiancées chacune à un jeune homme de leur ville.

En tout cas, l'offre n'eut aucun succès, et la manifestation redoubla de violence. « *Ôte-toi de là !* criaient maintenant les Sodomites complètement déchaînés. *Tu es arrivé chez nous, il y a quelques années à*

¹ *Contra mendacium*. Cf, aussi saint Anselme, *Cur Deus homo*, l. I, ch. XXI.

peine, à titre d'étranger ; et tu as maintenant la prétention de *te faire notre juge* ? Ôte-toi de là, sinon *nous te traiterons plus mal qu'eux* ». Et ils le pressaient de toutes parts avec une violence extrême, et ils étaient sur le point d'enfoncer la porte. C'est alors que les anges intervinrent. Brusquement, ils ouvrirent, tirèrent Lot à eux, et refermèrent. En même temps, tous les assaillants se trouvèrent *frappés de cécité, depuis le plus petit jusqu'au plus grand*, tandis qu'une sorte de paralysie les clouait sur place. Ils sentirent s'évanouir les forces de leur corps.

Eux qui, à l'instant, défonçaient la porte, dit saint Jean Chrysostome, et menaçaient l'homme juste, s'arrêtèrent subitement, impuissants à se servir de leurs membres ; et la porte était devant eux, et ils ne la voyaient pas. A ce spectacle, le juste respira ; il devina ce qu'étaient ses hôtes, et de quelle puissance ils étaient investis².

Ceux-ci l'informèrent alors de la mission dont ils étaient chargés ; puis, en récompense de son accueil, ils lui offrirent la vie sauve ; non seulement pour lui, mais aussi pour tous les siens, et pour tous ceux qu'il voudrait. « *Avez-vous ici quelqu'un des vôtres ?* demandèrent-ils, *un gendre, ou des fils, ou des filles ? Tous ceux qui sont vôtres, faites-les sortir de la ville, car nous allons détruire ce lieu, parce que le cri des abominations qui s'y commettent est monté jusqu'à Dieu* ».

A ces mots, Lot se hâta de prévenir les deux fiancés de ses filles. Mais eux se moquèrent de lui, et refusèrent de croire à ce qu'il leur disait. L'homme en effet n'accepte pas volontiers l'annonce d'un désastre imminent, que rien par ailleurs ne fait prévoir, et qui va bouleverser son train de vie quotidien. Personne ne voulut écouter Lot, si bien qu'il dut se résoudre à n'emmener avec lui que sa femme et ses deux filles.

Mais chose plus grave, ces refus multipliés l'impressionnèrent lui-même et commencèrent à ébranler sa détermination. Il aimait ce pays de Sodome, si riant, si agréable, si fertile que l'Écriture le compare à un Paradis ; il se prit à douter lui aussi que tout cela fût près d'être englouti dans une ruine soudaine, et il sentit faiblir sa résolution de fuite. N'osant le déclarer ouvertement – *dissimulante illo*, dit l'Écriture – il traînait, et rien finissait pas de faire ses préparatifs de départ, malgré les instances des anges. Si bien que ceux-ci, pris entre l'ordre formel de l'épargner et celui de détruire la ville, le saisirent par la main, lui, sa femme et ses filles, et les conduisirent de force hors des murs : « *Sauve ton âme*, lui dirent-ils, *ne regarde pas derrière toi, ne t'arrête pas dans le pays d'alentour, c'est-à-dire dans la campagne environnante. Sauve-toi sur la montagne, si tu ne veux pas périr avec les autres* ».

Mais Lot décidément manquait d'enthousiasme. Cette ascension qu'on lui proposait maintenant, après l'avoir arraché de chez lui, ne lui

² Chrys., Hom. XLIII, 5.

disait rien du tout : il prenait déjà de l'âge, il redoutait l'effort de la montée, le froid et la solitude qui régnaient sans doute sur la hauteur : « *Je vous en prie, messeigneurs, dit-il aux deux envoyés du ciel, puisque votre serviteur a trouvé grâce devant vous, et que vous avez manifesté envers moi votre grande miséricorde, je ne puis me sauver sur la montagne, de crainte que quelque mai ne me saisisse, et que je ne meure. Mais il y a près d'ici cette petite cité vers laquelle je puis fuir et où je me sauverai ; n'est-elle pas petite, trop petite pour que Dieu, dans sa colère, fasse attention à elle ? Là du moins je serai en sécurité...* »

La bourgade qu'il leur désignait ainsi s'appelait alors Bala. Il en a été question plus haut, à propos de l'invasion de la Palestine par la coalition des quatre rois babyloniens³. Mais à la suite du cataclysme qui détruisit Sodome, elle changea de nom et garda celui que lui avait donné Lot : Ségor, c'est-à-dire : la petite. Avec une condescendance admirable, les anges se rendirent à cette requête. « *Soit, dit l'un d'eux. J'accorde cette grâce à tes prières, je ne détruirai pas cette ville dont tu parles. Hâte-toi donc de te mettre en sûreté là ; car je ne puis rien faire, jusqu'à ce que tu sois entré* ». Ô abîme de la bonté divine, s'écrie ici un commentateur !

Pourquoi tant de délais ? Parce que l'ange avait reçu de Dieu l'ordre, non seulement de sauver Lot, mais de le garder entièrement indemne et de le préserver de tout danger. *Je ne puis rien faire...*, dit-il. Mais les péchés des Sodomites se sont multipliés à l'excès ?... *Je ne puis rien faire...* Mais leur impudence dépasse toute mesure ?... *Je ne puis rien faire...* Leurs péchés crient vers le ciel ?... *Je ne puis rien faire...* Pourtant vous êtes venu exécuter un arrêt sans rémission ?... *Je ne puis rien faire, tant que Lot ne se sera pas mis en sécurité sur la montagne.* Mais d'où vient à cet homme une protection si extraordinaire ? – Dieu ne permet pas que le feu touche ou incommode tant soit peu le neveu d'Abraham⁴ !

Dès que Lot fut entré dans Ségor, un cataclysme sans précédent s'abattit sur Sodome et sur toute la Pentapole. Voici la description qu'en a laissée le juif alexandrin Philon (né l'an 20 avant J.-C.) :

(Dieu) ayant assemblé soudain les nuages, leur ordonna de répandre une abondante pluie, non d'eau, mais de feu. Les flammes se mirent à tomber comme une neige très dense, avec une violence continue, sans cesse renouvelée. Brûlés furent les champs et les prairies, et les fourrés aux feuillages épais, et les plantes des marais, et les profondeurs des forêts. Brûlés furent les plaines, les terres labourées, avec toutes leurs moissons ; brûlés les arbres au flanc des montagnes, et leurs troncs consumés jusqu'aux racines. Les maisons des villes et celles des campagnes, les fortifications et tous les édifices publics, non moins que les habitations privées, furent brû-

³ Gen., XIV, 2. Cf. chapitre V, p. 48.

⁴ Corn., p. 230.

lés ensemble. En un seul jour, les cités les plus peuplées devinrent le bûcher de leurs habitants, toutes les constructions de pierre et de bois furent réduites en cendres et en poussière. Quand les flammes eurent dévoré tout ce qui était sur la surface de la terre, elles pénétrèrent le sol lui-même, détruisant la force de vie qui est en lui, le rendant si complètement improductif qu'il ne peut aujourd'hui encore faire germer ni un grain ni un brin d'herbe. Ce feu brûle toujours : il n'est pas éteint, il couve ou exhale des vapeurs. Il se manifeste à tous les yeux. La fumée qui s'élève sans cesse, et le soufre que l'on extrait de là, sont des témoignages du désastre passé. Et en même temps, comme preuve évidente de la fertilité primitive de cette région, il reste (non loin de là) une cité peuplée⁵, entourée d'un terrain abondant en céréales et en fourrages, d'une fécondité exceptionnelle, afin de montrer que ce châtement a été infligé par la justice de Dieu⁶.

Ainsi, rien ne fut épargné. Tous les habitants : hommes, femmes, enfants, vieillards périrent ; tous les arbres, toutes les plantes, toutes les herbes furent brûlées. Cette région jadis si riante et si prospère devint en quelques heures le paysage à jamais désolé de la mer Morte, qui garde ineffaçable l'empreinte de la malédiction divine.

Si l'on compare ce lac perdu dans le désert à ceux près desquels on va, en France, en Italie, ou en Suisse, chercher des rives enchanteresses, un air pur et la gaieté, on peut dire qu'il y a la différence de la mort à la vie... Nulle ville sur ses bords, aucun mouvement de bateau sur ses flots, nulle vie dans son sein... (Aucun être organisé) ne peut vivre dans cette mer, si justement appelée Morte. (On a soumis de l'eau qui en provenait) à un microscope très puissant sans pouvoir y découvrir le plus petit animalcule, ou la moindre trace de substance animale... Les animaux accoutumés à vivre déjà dans une eau fortement salée y meurent instantanément... Si on a la curiosité d'en avaler une gorgée, on sent un goût salé, horrible, qui laisse dans la bouche la plus amère saveur. Il semble que ce soit un affreux mélange de sedlitz, d'eau de mer, et d'huile de pétrole... Si l'on s'y lave les mains, à l'instant même elles sont couvertes d'une efflorescence blanchâtre, et restent gluantes jusqu'à ce qu'on les trempe dans l'eau douce⁷.

Le châtement de Sodome et Gomorrhe fut, au témoignage des Pères, plus terrible que le Déluge lui-même. Celui-ci s'était développé lentement, laissant aux hommes le temps de faire pénitence et d'implorer la miséricorde de Dieu ; la pluie de feu, au contraire, fut soudaine. Après le Déluge, la terre retrouva sa fertilité ; la Pentapole, elle, devint stérile à jamais. Dieu voulut montrer par cette sévérité quelle horreur lui inspire le péché auquel Sodome a attaché son nom. Lorsque sainte Françoise Romaine eut sa célèbre vision de l'Enfer, elle aperçut les Sodomites dans la plus profonde des cavernes de l'abîme.

⁵ Jéricho.

⁶ Philon, Abraham, *Œuvres complètes*, édition de Galeniers, Paris, 1640, p. 369.

⁷ Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. IV, col. 1289 et suiv., *passim*.

Au moment où ils avaient entraîné presque de force Lot et les siens hors de la ville, les anges leur avaient défendu de regarder en arrière. Ils voulaient leur faire comprendre par là qu'il fallait quitter la cité maudite non seulement de corps, mais aussi de cœur ; et montrer, en s'abstenant de toute marque extérieure de regret, qu'ils se désolidarisèrent entièrement du crime des habitants. Or la femme de Lot ne tint pas compte de la prescription ; tout en fuyant, elle se retournait souvent vers la ville, dit Josèphe, pour considérer ce terrible embrasement ⁸.

Et soudain, elle se trouva *changée*, dit l'Écriture, *en statue de sel*. Malgré l'étrangeté du fait, la Tradition chrétienne, et l'opinion commune des peuples, ont toujours pris cette expression à la lettre. La critique rationaliste elle-même n'ose le nier formellement ; elle cherche seulement, selon son habitude, à l'énerver, à le minimiser, à le réduire aux proportions d'un événement ordinaire. Elle suppose donc : ou que cette femme est morte suffoquée par la fumée et les flammes, et que son corps fut pétrifié par la pénétration du nitre, comme on l'a vu en d'autres cas ; – ou qu'elle fut recouverte et étouffée par les vagues d'eau salée qui battaient et inondaient le rivage, comme la mer Morte le fait encore aujourd'hui ; – ou que les masses de sel qui se trouvaient dans le sol, échauffées et fondues par la chaleur de l'incendie, s'amasèrent autour d'elle jusqu'à la recouvrir complètement ⁹. – Pour ceux qui croient que la Bible a été écrite non dans le dessein de rapporter des faits courants, mais dans celui de conserver à travers les siècles le souvenir exact des interventions insignes de la Toute-Puissance de Dieu, il s'agit là sans aucun doute d'une chose absolument extraordinaire. La femme fut *changée en statue de sel*. Ce sel était, dit le *Carmen de Sodome* ¹⁰, dur comme du métal ; ni les pluies ni les vents, ni même les mutilations ne pouvaient l'entamer. La statue existait encore aux premiers siècles du christianisme ; l'historien Josèphe assure l'avoir vue de ses yeux ¹¹ ; les témoignages de saint Clément de Rome, de saint Irénée confirment cette opinion. Même aujourd'hui « vers la partie sud-ouest de la mer Morte, non loin de la rive, s'élève un promontoire, appelé le mont d'*Usdum*, entièrement de pierre de sel, nu, découpé. Sur son plan oriental, du côté de la mer Morte, au bord d'un précipice étroit et profond, se trouve une colonne massive de sel, de forme ronde, haute de quinze mètres environ, qu'on appelle : la femme de Lot. Cette colonne est crue être la statue de sel en laquelle avait été transformée la femme de Lot » ¹². Un auteur inconnu a composé sur elle l'énigme suivante :

⁸ Flav., l. I, ch. XI.

⁹ Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. IV, col. 366.

¹⁰ Poème ancien, d'auteur inconnu, faussement attribué à Tertullien. Pat. lat., t. I, col. 1161.

¹¹ *Antiquités judaïques*, l. XI, 4.

¹² *Dictionnaire de la Bible*, loc. cit.

*Quel est le cadavre qui n'a point de tombeau ?
Le tombeau qui ne contient point de cadavre ?
Et qui est cependant à la fois et cadavre et tombeau ?*

Commentaire moral et mystique

L'exemple de Lot conservant une vie pure au milieu des Sodomites montre que l'on peut pratiquer la vertu et garder des mœurs intègres partout, même dans les sociétés les plus corrompues.

Ainsi, dit saint Jean Chrysostome, alors que tous se ruiaient dans le précipice, lui seul, au milieu d'une si grande multitude, continuait de suivre le droit chemin. Où sont-ils, maintenant, ceux qui prétendent qu'on ne peut pas, quand on a une maison à conduire, une femme, des enfants à soigner, des domestiques, des serviteurs à gouverner, pratiquer la vertu ? Qu'ils voient donc cet homme juste, ayant à ses côtés femme, enfants et serviteurs, vivant au sein d'une ville, et pareil, au milieu de tous ces méchants, de tous ces impies, à une lumière qui brille au milieu de la mer ! Qu'ils le voient persister, non seulement sans s'éteindre, mais répandant chaque jour un éclat plus étincelant ! Et ce que je dis là, ce n'est pas pour empêcher que l'on recherche la retraite hors des villes ; ce n'est pas pour interdire le séjour des montagnes ou des solitudes ; je veux montrer seulement, que celui qui veut vivre dans la tempérance, pratiquer exactement, activement, la vertu, ne trouve hors de lui rien qui puisse l'en empêcher. De même que l'indolent... ne retire aucun fruit de la solitude, de même l'homme sage et vigilant n'a pas à souffrir du séjour des villes¹³.

Dans un morceau intitulé : *Prière d'Abraham*, un poète contemporain s'est efforcé d'interpréter sur un mode héroïque l'attitude des habitants de Sodome. À l'entendre, l'homme, depuis la création d'Ève, souffre d'avoir perdu l'unité, ce bien, essentiel en effet, dont Notre-Seigneur lui-même soulignera tout le prix, lorsqu'il le montrera à sainte Marthe, comme la seule chose nécessaire : *Unum est necessarium*. Aux origines du monde, dit notre auteur, tant qu'Adam était seul, il possédait cette unité : la création d'Ève, en le dédoublant, la lui a fait perdre. Depuis lors, l'humanité aspire partout et toujours à réparer cette brisure. Abraham lui-même gémit sur ce malheur ; les Sodomites voudraient revenir au temps où l'homme était seul. Cette unité, ils croient la retrouver dans les anges. En eux se lit cette unité parfaite dont la foule veut posséder le secret. Tous veulent rompre l'image, se laver dans les eaux du miroir où se reflète la beauté qu'ils envient, et que leur mémoire ne cesse d'imaginer¹⁴.

Cette hypothèse a du moins le mérite de faire ressortir l'importance de l'unité, si chère aux grands mystiques et à tous ceux qui se réclament de Denys l'Aréopagite. Mais l'intention quelle prête ici aux Sodomites est purement gratuite, et de plus, elle dénature absolument les rapports du Multiple et de l'Un. Ce qui a fait perdre à la création en général, ou à l'homme en particulier, son unité, ce n'est pas la variété ni la multiplicité des individus, celle-ci fût-elle in-

¹³ Hom. XI.

¹⁴ Pierre Emmanuel, *La Prière d'Abraham*, fragment de Sodome, Cahiers du Rhône.

finie, ni le dédoublement des sexes, ni la génération des enfants. Les anges sont une multitude que nous ne pouvons dénombrer, tous distincts les uns des autres, chacun reflétant sous un angle particulier quelque chose des perfections divines : cependant, ils n'ont point perdu l'unité, parce qu'ils sont tous harmonisés dans la soumission totale à l'autorité de leur Créateur. Ce qui a rompu l'unité du monde, c'est le fait d'une volonté, volonté de l'ange, puis volonté de l'homme, se posant en face de la Volonté de Dieu, et prétendant lui tenir tête. C'est pour cela que l'ange est devenu le *diable*, c'est-à-dire, à la lettre, *Diabolos* (de δια-βάλλω), celui qui sépare, celui qui désunit, celui qui rompt l'unité. Et tous ceux qui l'ont suivi dans sa désobéissance méritent le même nom.

Si l'on veut comprendre maintenant quelle leçon se cache dans le geste, scandaleux en apparence, de Lot sacrifiant l'honneur de ses deux filles pour sauver deux étrangers, il faut évidemment monter sur le plan spirituel. Les deux hommes – *virī* – qui sont en réalité des anges, représentent la partie supérieure de notre âme, cet *esprit* qui est en nous l'image de Dieu, et qui nous apparente de très près aux anges. Les deux filles de Lot figurent au contraire la partie inférieure, celle qui, vivifiant le corps, constitue avec lui ce que l'on appelle la *chair*. Si donc il arrivait – et cela s'est rencontré bien souvent dans l'histoire du christianisme – que nous ayons à choisir entre la souillure de l'esprit et celle de la chair ; si – pour donner un exemple qui fera comprendre tout de suite ce dont il s'agit – nous étions mis dans l'alternative, ou de renier le Christ, c'est-à-dire de perdre la virginité spirituelle, en laissant l'erreur s'emparer de notre âme, ou de voir notre corps déshonoré, nous devrions sans hésiter choisir ce dernier parti. Nous devrions dire, alors, comme Lot : « Prenez mon corps, faites-en ce que vous voudrez, abusez-en tant qu'il vous plaira. La seule chose qui compte pour moi, c'est que vous ne fassiez aucun mal à ces deux hommes, c'est-à-dire à mon esprit, aux deux facultés qui me font homme : l'intelligence et la volonté ». Car, comme l'explique saint Augustin, ce que le corps subit par violence ne saurait s'appeler péché. Le sanctuaire de la pudeur est dans le cœur, non pas dans le corps. Si un libertin opprime par violence le corps d'une femme, sans qu'on puisse l'en empêcher, ni par la force ni par la persuasion, nous sommes obligés de convenir, sans aucun doute, que la pudeur est hors de son atteinte¹⁵. Là où il n'y a pas corruption du cœur, il n'y a pas corruption vraie du corps. Et peu importe aux yeux de Dieu la souillure du corps, si l'âme reste vierge. C'est là ce qui explique la magnifique indifférence d'une sainte Lucie, par exemple, devant le juge qui menace de la faire conduire dans un mauvais lieu, si elle refuse d'abjurer sa foi.

La montagne que Lot est invité par les anges à gravir pour se mettre en sécurité est, au sens moral, celle de la perfection évangélique, sur laquelle doivent se réfugier tous ceux qui veulent échapper aux châtements dont le monde est menacé. C'est sur elle que Notre-Seigneur a enseigné les huit béatitudes, et il a exhorté tous ses disciples à en faire l'ascension, quand il a dit à l'un d'entre eux : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, et donne-le aux pauvres ; puis viens et suis-moi*¹⁶. Mais Lot, comme le jeune homme riche de l'Évangile, représente ici les âmes imparfaites, qui ne peuvent se résigner au

¹⁵ Cf. *Contra mendacium*, ch. VII.

¹⁶ Mt., XIX, 21.

renoncement absolu. Après un effort courageux pour échapper à la tyrannie du monde, elles s'installent à mi-côte, entre la doctrine prêchée par le Christ et la sagesse de la chair, qui est animale et terrestre¹⁷. Elles se font là une vie comode, sans fautes notables, mais qui restera *petite* – c'est le sens de Ségor –, c'est-à-dire sans grandeur et sans héroïsme.

La punition terrible infligée à la femme de Lot pour sa désobéissance montre la sévérité avec laquelle Dieu juge ceux qui, après *avoir mis la main à la charrue regardent en arrière*¹⁸. Il veut que ceux qu'il appelle à lui renoncent au monde, à ses pompes, à ses œuvres, non seulement de fait, mais de désir et d'affection.

Et cependant, si l'on s'élève jusqu'au sens mystique, ce châtiment représente une insigne faveur. Plaise au ciel que nous soyons changés, nous aussi, en statues de sel ! En effet, d'après Origène, Lot figure ici la partie raisonnable de l'âme, celle qui obéit virilement aux ordres de Dieu, et qui comprend la nécessité de fuir un monde voué à la perte. Sa femme, au contraire, représente la partie inférieure, la chair, qui ne peut se résigner à renoncer aux plaisirs d'ici-bas : Dieu, chez ses saints, la mue en statue de sel, lorsqu'il la stérilise, la rend insensible aux satisfactions grossières et la pénètre de sa sagesse dont le sel est le symbole¹⁹.

¹⁷ Jac., III, 15.

¹⁸ Luc, IX, 62.

¹⁹ Cf. Orig., Hom. V, 2.

CHAPITRE 11

Les filles de Lot

(GEN., XIX, 30-37)

Lot s'était donc réfugié à Ségor, comme on l'a vu au chapitre précédent, pensant qu'il y serait en sécurité. Mais lorsque le cataclysme se déchaîna ; lorsque le déluge de soufre et de feu s'abattit sur la Pentapole et que l'incendie prit des proportions fantastiques, il eut peur ; il n'eut plus confiance dans la promesse que l'ange lui avait faite d'épargner la petite ville ; il craignit de voir celle-ci enveloppée dans le désastre, et, accompagné toujours de ses deux filles, il s'enfuit cette fois sur la montagne où tout d'abord il n'avait pas voulu monter.

Les trois fugitifs demeurèrent là quelque temps, dans une solitude absolue : toute vie avait cessé, on n'entendait plus *ni le bruit de la meule, ni celui d'aucun métier*¹ ; il n'y avait plus d'oiseaux pour chanter dans les arbres, plus de feuilles pour bruissier au vent : partout la mort, partout la ruine, partout la désolation. Alors, il vint aux deux filles de Lot une idée singulière. L'aînée dit à la cadette : « *Notre père est vieux, et il ne reste plus aucun homme sur la terre qui puisse nous épouser. Viens, donnons du vin à notre père et dormons avec lui, afin que nous conservions ainsi la race de notre père* ».

C'est avec un religieux respect, mêlé de tremblement et de crainte, dit saint Jean Chrysostome, que nous devons écouter ces paroles de la divine Écriture. Rien n'a été consigné à la légère et sans dessein dans nos saints Livres : tout ce qu'ils contiennent y a été mis pour notre utilité, et dans notre intérêt, même les choses que nous ne comprenons pas.

Ce qui poussa les filles de Lot à faire l'acte étrange auquel elles se livrèrent, ce ne fut en aucune façon un débordement de passion sensuelle. Elles étaient hantées par le souci d'assurer la perpétuité de leur race, et peut-être de l'espèce humaine, souci qui avait à cette époque primitive une importance de premier plan. Si nous en croyons, en effet, les Pères de l'Église, les hommes de ce temps-là vivaient dans la crainte continuelle d'un déluge de feu, qui devait se déchaîner sur la terre, pour y achever l'œuvre du déluge d'eau. Les filles de Lot pensèrent de bonne foi quelles venaient d'assister au cataclysme attendu, et que seules, avec leur père, elles y avaient échappé. Qu'on se représente leur tragique situation sur cette montagne enveloppée de toutes parts

¹ Apoc., XVIII, 22.

par l'incendie qui achève de consumer villes, moissons, forêts, etc., dans un silence effrayant. Elles s'imaginent donc que Dieu, une deuxième fois, a détruit l'espèce humaine et que leur père a été choisi, comme un nouveau Noé, pour repeupler la terre avec une race de justes qui sortira de lui. Et puisque leur mère n'est plus là ; puisque l'imprudence de la malheureuse femme lui a coûté la vie dans cette catastrophe, elles se persuadent que leur devoir est de prendre sa place. Par ailleurs, cependant, elles craignent que leur père, en raison de son âge, ne comprenne pas la nécessité impérieuse de faire face à une situation extraordinaire, par des moyens eux aussi extraordinaires ; elles appréhendent qu'il ne se laisse arrêter par ses scrupules et ses préjugés comme pensent souvent les jeunes gens à l'endroit de leurs parents. C'est pourquoi elles ne trouvent rien de mieux que de l'enivrer d'abord, pour réaliser ensuite, à la faveur de cette ivresse, le dessein qu'elles ont conçu.

Ainsi fut fait. Deux soirs de suite, elles versèrent généreusement du vin à leur père. Lot se laissa faire sans méfiance et but jusqu'à en perdre la raison. La première nuit ce fut sa fille aînée qui dormit avec lui, sans qu'il s'en aperçut, note l'Écriture. La nuit suivante ce fut la cadette, dans les mêmes conditions. Toutes deux eurent, de ce commerce incestueux, un fils : l'aînée mit au monde Moab, qui devint la souche des Moabites ; la seconde, Ammon, dont descendent les Ammonites.

Commentaire moral et mystique

Bien que la conduite des filles de Lot soit gravement coupable, dit saint Augustin, elle ne mérite cependant pas le torrent d'injures que certains ont vomie contre elles.

En effet, si l'on consulte la loi éternelle qui ordonne de maintenir l'ordre naturel et défend de le troubler, elle ne condamnera pas cette action comme si Lot était brûlé d'une coupable passion pour ses filles, jusqu'à commettre l'inceste avec elles et à les prendre pour femmes ; ou comme si elles-mêmes eussent éprouvé un amour abominable à l'égard de leur père. La raison et la justice exigent que l'on ne se contente pas de constater ce qui s'est fait, mais que l'on recherche pourquoi cela a été fait, afin de juger avec équité les effets par leurs causes².

On peut donc admettre que l'intention qui animait ces deux jeunes filles atténuée, dans une certaine mesure, leur culpabilité. Néanmoins, il est évident que jamais elles n'auraient dû mettre leur projet à exécution sans avoir consulté leur père ; et que la nécessité même d'assurer la continuité du genre humain ne les autorisait pas à entreprendre une action aussi insolite, sans en avoir reçu le commandement formel de Dieu. L'inceste, en effet, atteint dans ses res-

² *Contra Faustum*, l. XXII, ch. XLIII.

sorts les plus profonds l'ordre établi pour la société humaine, et il n'y a aucun exemple dans l'Écriture qu'il ait jamais été permis.

Que dire maintenant de la conduite de Lot ? Doit-on lui imputer le péché que ses filles lui firent commettre ? La plupart des auteurs pensent que non, se fondant sur la suite du texte sacré, où il est dit : *qu'il ne sentit rien, ni quand ses filles s'approchèrent de lui, ni quand elles s'éloignèrent*. Mais par contre, ils le tiennent pour responsable de l'état d'ivresse où il se laissa mettre.

Il faut blâmer dans Lot, non l'inceste, dit saint Augustin, mais l'excès de la boisson... Qu'est-ce qui l'obligeait à accepter le vin trempé d'eau, ou peut-être même pur, que ses filles lui servaient à coups répétés ? Serait-ce qu'elles affectaient une tristesse excessive ? et lui, voulant les consoler et leur faire oublier, par l'effet du vin, le sentiment de leur abandon, la douleur d'avoir perdu leur mère, s'imagina-t-il qu'elles buvaient autant que lui, alors qu'usant de ruse, elles s'abstenaient de le faire ? Mais nous ne voyons pas comment il siérait à un homme juste de consoler de cette façon la tristesse des siens. Serait-ce que, par quelque artifice détestable emprunté à Sodome, ces filles réussirent à enivrer leur père sans le faire beaucoup boire ?... Mais il serait étonnant que l'Écriture n'en dît rien, ou que Dieu eût permis cet attentat sur son serviteur sans que celui-ci y eut donné prise par sa faiblesse³.

L'aventure de Lot montre d'abord le danger que présentent pour tous ceux qui font figure de patriarches, ou de chefs spirituels, les âmes qui s'attachent étroitement à eux, qui ne veulent être autre chose que *leurs filles*, et qui les suivent partout, même dans la solitude. Elles disent, elles aussi : « *Notre père est vieux et il n'y a plus d'hommes sur la terre* », c'est-à-dire : « Notre père est rempli de sagesse et d'expérience ; hormis lui, il n'y a plus sur la terre d'hommes dignes de ce nom, il n'y a plus de justes capables de nous former à la vertu et de nous faire porter des fruits utiles ». Elles lui servent à coups répétés le vin de l'adulation, sans qu'il se méfie, jusqu'à ce qu'il en perde la tête. Et c'est ainsi que *tombent les cèdres du Liban* ; c'est ainsi que des hommes qui ont mené longtemps une vie irréprochable, et qui peuvent être cités comme des modèles de vertu, tombent dans de graves désordres⁴.

Cette histoire souligne aussi le péril qu'il y a, pour les âmes imparfaites, à se retirer dans la solitude. La vie solitaire, en effet, n'est profitable qu'aux hommes d'une qualité éprouvée, et aguerris dans les combats spirituels. Pour les autres au contraire, elle est remplie de pièges. Lot s'était gardé intact au milieu des Sodomites ; bien plus, il avait fait briller là d'éminentes vertus ; quand, ensuite, il se trouva seul sur la montagne avec ses filles, il se laissa surprendre et tomba. Parce que les âmes imparfaites, dont il est la figure, se tiennent en garde et savent se défendre contre les ennemis extérieurs ; au contraire, elles ignorent les ennemis intérieurs, et ne s'en méfient pas. Elles tombent alors par le fait de *leurs filles*, c'est-à-dire des mauvaises pensées qui naissent d'elles-mêmes. Écoutons Origène sur ce point :

Lorsque vous vous serez enfuis loin des flammes du siècle, écrit-il, et que vous aurez échappé aux incendies de la chair, lorsque vous aurez dépassé

³ *Ibid.*, l. XXII, ch. XLLV.

⁴ Cf. Rup., c. 414.

la ville de Ségor, qui... représente un certain degré de perfection moyen et honorable ; lorsque vous serez arrivés au sommet de la science (spirituelle), comme au faite de la montagne, prenez garde alors d'avoir à faire à ces deux filles de Lot, je veux dire : la vaine gloire, et sa sœur aînée, l'orgueil, qui ne vous quittent pas et qui vous accompagnent même quand vous montez sur la montagne. Prenez garde, tandis qu'assoupis et endormis vous croyez ne rien ressentir ni remarquer, qu'elles ne vous prennent dans leurs embrassements... Si l'Écriture les nomme des *filles*, c'est qu'elles ne nous viennent pas de l'extérieur, mais qu'elles proviennent de nous-mêmes et comme d'une certaine perfection de nos actes. Veillez donc de votre mieux et défendez-vous de leur susciter des enfants, *parce que leur postérité n'entrera pas dans l'assemblée du Seigneur*. Que si vous voulez une postérité, suscitez-la dans l'esprit, *car celui qui sème dans l'esprit, moissonnera, de l'esprit, la vie éternelle* ⁵.

⁵ Gal., VI, 8 ; Orig., Hom. V, 6.

CHAPITRE 12

Le deuxième enlèvement de Sara

(GEN., XX ET XXI, 22-34)

Après la catastrophe qui venait d'anéantir Sodome et Gomorrhe, Abraham reprit sa vie de pasteur nomade. La région, se trouvant entièrement dévastée, n'offrait plus le moindre pâturage à ses troupeaux. Il quitta donc la Pentapole, et, descendant vers le sud, vint se fixer pour quelque temps dans le pays de Gérare. Mais là, il lui arriva la même aventure que celle dont il avait été victime jadis lorsqu'il s'était rendu en Égypte : le roi du pays, Abimélech, s'éprit de sa femme, et comme Abraham, ici encore, avait pris la précaution de la faire passer pour sa sœur, le monarque envoya des hommes qui enlevèrent Sara et l'amènèrent chez lui.

Cet incident a tant de points de ressemblance avec le rapt exécuté par le Pharaon et dont il a été question plus haut, que les critiques rationalistes ont voulu voir ici ce qu'ils appellent un « doublet », c'est-à-dire un même fait raconté deux fois, avec des circonstances légèrement différentes. Ces « doublets » constituent l'un des arguments les plus forts en faveur d'une thèse qui leur est chère, à savoir que le Pentateuque est, non pas l'œuvre de Moïse, mais celle d'un compilateur : jamais, disent-ils, si l'auteur de ces lignes avait été le seul Moïse il ne se serait avisé de répéter deux fois le même récit. Cette objection est sans fondement.

Il faut véritablement, dit M. Vigouroux, vouloir à tout prix découvrir des répétitions dans le Pentateuque, pour soutenir que (des) épisodes qui se distinguent les uns les autres par des circonstances différentes de temps, de lieu et de détails, comme le prouve la lecture du texte, sont une seule et même chose¹.

Ces deux incidents similaires, à vingt années de distance l'un de l'autre, montrent au contraire qu'Abraham, à cause des mœurs du temps, à cause de la beauté de sa femme, était perpétuellement exposé aux mêmes dangers, et réduit à employer les mêmes moyens pour sauver sa vie. Car Sara conservait toujours un éclat, une grâce extraordinaires, bien qu'elle eût maintenant quatre-vingt-dix ans. Et il ne faudrait pas croire que ce fût chose courante à l'époque : les femmes de ces siècles lointains étaient soumises, comme celles de tous les

¹ *Les Livres saints et la critique rationaliste*, t. III, p. 524, Paris, Roger et Chernovitz, 1887.

temps, aux conséquences de la faute originelle : à la maladie, à la mort, à la décrépitude. Elles connaissaient « des ans l'irréparable outrage », et leur beauté s'évanouissait avec leur jeunesse. C'est miraculeusement que l'épouse d'Abraham conservait la sienne ; mais elle la conservait si bien qu'Abimélech, l'ayant vue, dit l'historien Josèphe, en était devenu amoureux et l'avait fait enlever. Dieu cependant, continue le même auteur, l'empêcha d'accomplir son mauvais dessein, en lui envoyant une grande maladie. Lorsque le roi fut abandonné des médecins, il lui apparut en songe et lui dit : « *Tu seras puni de mort à cause de la femme que tu as enlevée : car elle a un mari* ». On voit par ce trait avec quelle sollicitude Dieu veille sur ses serviteurs, avec quelle rigueur il poursuit ceux qui les oppriment, avec quelle jalousie aussi, il protège l'union conjugale ! Cependant, Abimélech avait agi de bonne foi, et, de plus, il n'avait pas encore attenté à la vertu de Sara. Il se plaignit donc respectueusement du châtement qui lui était annoncé : « *Seigneur, dit-il, est-ce que vous allez faire périr une nation ignorante et juste ? c'est-à-dire des gens qui ont péché sans le savoir et sans manquer à la justice ? N'est-ce pas cet homme lui-même qui m'a dit : C'est ma sœur ; et elle : C'est mon frère. J'ai agi dans la simplicité de mon cœur et la pureté de mes mains* ». Dieu lui dit alors : « *Je sais, en effet, que tu as agi avec un cœur simple ; c'est pourquoi j'ai veillé sur toi, afin de t'empêcher de pécher contre moi, et je n'ai pas permis que tu touches à cette femme. Maintenant, rends-la à son mari, parce que c'est un prophète – c'est-à-dire un homme rempli de l'esprit de Dieu. Il priera pour toi et tu vivras. Si tu ne veux pas la lui rendre, sache que tu mourras de mort, et toi et tout ce qui t'appartient* ». Abimélech, effrayé, n'attendit même pas le lever du jour. Convoquant en hâte les gens de sa maison, il les mit au courant de ce qu'il venait d'entendre et envoya quérir Abraham : « *Que nous as-tu fait ?* lui dit-il. *Quel péché avons-nous commis contre toi pour que tu attires sur moi et sur mon royaume le châtement d'une si grande faute ?* » Et il répéta avec insistance : « *Qu'avais-tu donc en vue pour faire une chose semblable ?* » Abraham répondit : « *J'ai pensé à part moi : Peut-être qu'en ce lieu, les hommes n'ont point la crainte de Dieu : alors ils me tueront à cause de mon épouse. Au surplus, celle-ci est vraiment ma sœur : elle est fille du même père que moi, mais non de la même mère, et je l'ai prise pour épouse* ». Abimélech rendit alors Sara à Abraham et accompagna cette restitution de nombreux présents. Le Patriarche, de son côté, pria pour lui ; non seulement il obtint sa guérison, mais le châtement qui sévissait sur l'entourage du roi, à savoir la stérilité générale des femmes, fut levé.

Quelques temps plus tard, Abimélech, frappé de la vertu d'Abraham et du rayonnement qu'il exerçait autour de lui, vint le trouver

avec Phicol, le général en chef de son armée, et lui dit : « Dieu est avec toi dans tout ce que tu fais. Jure-moi donc de par Dieu, que tu ne feras de mal ni à moi, ni à mes enfants, ni à ma race ; mais que tu me traiteras, moi et ce pays dans lequel tu as été accueilli, quoique étranger, avec autant de bonté que je t'ai témoigné ». Abraham acquiesça volontiers à ce désir. Néanmoins, il profita de l'entretien pour se plaindre de ce que les serviteurs du roi lui eussent enlevé par force un puits qu'il avait creusé. Les puits, en effet, dans ces régions, où l'air est brûlant et l'eau si rare, sont un objet d'importance primordiale pour la vie quotidienne. Abimélech avoua qu'il n'était pas au courant de l'incident. Ce fut une raison de plus de sceller l'alliance. Les deux hommes se promirent mutuelle assistance. Abraham fit présent au roi de sept jeunes brebis et resta en possession de son puits, qui pour cette raison fut appelé *Bersabée*, c'est-à-dire : *le puits des sept*. On peut le voir encore aujourd'hui. Il est solidement construit et ne manque jamais d'eau ; sa margelle est toute sillonnée par les marques des cordes qui ont servi à puiser. Autour, des auges de pierre servent d'abreuvoir². Abraham planta là un bois de tamaris et demeura un certain temps dans la région.

Commentaire moral et mystique

Abimélech représente ici les princes, les rois, les conquérants, nombreux dans l'histoire de l'humanité, qui, séduits par la beauté et la sagesse de l'Église, ont prétendu mettre la main sur elle, non pour la persécuter, mais pour la dominer et l'avoir à leur discrétion. Ils n'ont vu souvent en elle, de bonne foi, que la sœur du Christ, parce que l'Église est manifestement de la même famille que lui : elle a les mêmes principes, les mêmes goûts, les mêmes réactions ; elle lui ressemble étonnamment. Ils ont cru qu'elle pouvait le quitter sans difficulté, pour s'attacher à eux et se laisser gouverner par eux : ils n'ont pas compris qu'elle était *sa femme*, qu'elle lui était unie par un mariage secret, *qu'ils sont deux en une seule chair* ; que le lien qui l'attache au Christ est indissoluble. Ils l'ont appris bien vite à leurs dépens : le châtiment de Dieu s'est abattu sur eux, et leurs œuvres ont été frappées de stérilité. Bien rares sont, dans le cours des siècles, ceux qui ont eu le courage d'imiter Abimélech, et de la rendre à son légitime époux, en la comblant de présents. Ceux-là ont reçu la bénédiction de Dieu sur leurs œuvres³.

L'Église est donc l'Épouse du Christ, mais son Maître peut dire d'elle en vérité, comme Abraham de Sara : *Elle est ma sœur*, en raison de la nature humaine qui lui est commune avec Moi ; ou plutôt *ma demi-sœur*, parce qu'elle *a le même Père*, Celui qui est dans les cieux, *mais non la même mère*. Car seul, il est né de la Très Sainte Vierge Marie, conçue sans péché ; tous les membres de l'Église, au contraire, sont nés fils d'Ève, avec la tache originelle.

² Ch. Fillion, *La Sainte Bible*, t. I, p. 27.

³ Cf. Lyre, c. 256.

C'est ainsi, explique à ce propos Origène, qu'il faut relever les histoires des Patriarches par une interprétation bienséante, pleinement morale et utile, et ne pas corrompre les paroles de l'Esprit-Saint par d'ineptes fables judaïques. Autrement, quelle édification retirerions-nous de lire qu'Abraham, ce grand Patriarche, a non seulement menti au roi Abimélech, mais a livré la pudeur de son épouse ? Y a-t-il de l'édification à penser que la femme d'un si grand Patriarche faillit être déshonorée, avec le consentement tacite de son mari ? Aux Juifs de le croire, et avec eux, aux amis de la lettre, non de l'esprit ! Pour nous, associant *les choses spirituelles aux choses spirituelles*⁴, rendons-nous spirituels, tant en acte qu'en pensée, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui est la gloire et la puissance dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il⁵ !

⁴ I Cor., II, 13.

⁵ I Pier., IV, 11 ; Orig., Hom. VI, 3.

CHAPITRE 13

La naissance d'Isaac et l'expulsion d'Agar

(GEN., XXI, 1-21)

Le Seigneur visita Sara, ainsi qu'il l'avait promis et il accomplit ce qu'il avait dit. Et elle conçut, et elle enfanta un fils dans sa vieillesse, au temps que Dieu lui avait prédit.

Ainsi, la longue patience du Patriarche finit par avoir sa récompense. Quand Dieu eut suffisamment mis sa fidélité à l'épreuve, il exécuta enfin la promesse qu'il lui avait faite à plusieurs reprises : *Il visita Sara*. Ce qui ne veut pas dire qu'il vint à elle sous une forme visible. Mais il mit son organisme en état de concevoir un enfant, que normalement, elle ne devait plus avoir. Cependant, notons ici que la venue au monde d'Isaac se fit par les voies ordinaires ; elle ne fut pas, comme celle du Christ, l'œuvre de l'Esprit-Saint : il ne faudrait donc pas entendre strictement ce que dit saint Paul, dans l'*Épître aux Galates*, que, des deux fils d'Abraham, *celui de la servante naquit selon la nature, et celui de la femme libre, par le fait de la promesse*¹. La naissance d'Isaac fut miraculeuse, en ce sens que seule une intervention divine lui permit de triompher des deux obstacles qui semblaient la rendre impossible : la stérilité antérieure de Sara et son âge très avancé.

Sara eut donc un enfant *au temps que Dieu avait prédit*, c'est-à-dire un an après le passage des trois anges à Mambré. *Et Abraham lui donna le nom d'Isaac, et il le circoncit le huitième jour*, témoignant toujours d'une stricte obéissance à tout ce que Dieu lui avait prescrit. Il avait alors cent ans, car *ce fut à cet âge-là qu'il devint le père d'Isaac*. L'Écriture insiste sur ce point pour marquer le caractère miraculeux du fait. Et Sara dit : « *Dieu m'a donné un sujet de joie : qui-conque l'apprendra se réjouira avec moi* ». Isaac fut un sujet de joie pour ses parents et pour tous ceux qui les connaissaient, parce que cette naissance, après une si longue stérilité, était une évidente bénédiction de Dieu.

L'heureuse mère ajouta : « *Qui croirait qu'on aurait jamais pu dire à Abraham que son épouse nourrirait de son lait un fils, qu'elle lui aurait enfanté lorsqu'il serait déjà vieux ?* » Elle voulait dire : « C'est une chose vraiment merveilleuse que non seulement j'aie pu, à mon âge, avoir un enfant, mais encore que je sois en état de l'allaiter moi-

¹ IV, 23.

même ». Si nous en croyons, en effet, les traditions juives, les femmes du voisinage, se refusant à croire que Sara fût réellement devenue mère à quatre-vingt dix ans, la soupçonnèrent d'avoir acheté un enfant en cachette et de le faire passer pour sien. C'est pourquoi l'Écriture précise qu'elle nourrissait elle-même le nouveau-né.

L'enfant grandit, et il fut sevré, et Abraham donna un grand festin ce jour-là. La coutume des Orientaux, surtout en ces temps primitifs, était de sevrer les nourrissons très tard². Saint Jérôme calcule qu'Isaac devait avoir environ cinq ans quand la chose se fit.

Ismaël et Isaac grandirent côte à côte. Mais un jour, *Sara ayant vu le fils d'Agar l'Égyptienne qui jouait avec Isaac son fils, dit à Abraham : « Chassez cette servante avec son fils, car le fils de la servante ne sera pas héritier avec mon fils Isaac ».*

Voilà une exigence qui paraît bien rigoureuse ! Comment Sara, dont nous connaissons la haute noblesse d'âme, peut-elle demander qu'une servante, qu'elle a aimée et estimée au point de la faire élever à la dignité de seconde épouse, soit mise maintenant à la porte sous prétexte que son fils joue avec le fils de sa maîtresse, qui est par surcroît son demi-frère ! Faut-il penser qu'elle entretient dans son cœur, depuis leur premier conflit, une sourde jalousie contre Agar ? Quelle ne peut plus supporter la présence de cette rivale au logis domestique et qu'elle saisit au vol la première occasion de s'en débarrasser ? Ou cède-t-elle à la partialité aveugle dont les mères, même les meilleures, donnent parfois l'exemple, quand l'intérêt de leurs enfants est en jeu ?

Avant de porter un jugement sur cette attitude, examinons de près le motif qu'elle invoque près d'Abraham pour obtenir cette double expulsion. Elle vit, dit l'Écriture, *Ismaël « jouant » (ludentem) avec Isaac.*

Saint Paul, reproduisant ce trait dans l'*Épître aux Galates*³ dit, lui, que le fils d'Agar *persécutait* Isaac : en peut entendre le mot ici au sens de : *tracasser*. Ismaël était plus âgé et plus fort que son demi-frère ; avec son tempérament bourru et batailleur, il est probable qu'il faisait la vie dure à Isaac, dont le caractère était, au contraire, doux et docile. De plus, le mot hébreu que la Vulgate a traduit par *ludentem*, signifie aussi : *pratiquer l'idolâtrie*. On a conjecturé dès lors qu'Ismaël fabriquait de petites idoles en bois ou en terre, et qu'il voulait forcer Isaac à les adorer avec lui, comme il le voyait faire aux païens du voisinage. Enfin, certains auteurs ont émis l'opinion que le mot *ludentem* contient une allusion voilée à des *jeux déshonnêtes* ; et la mère d'Isaac aurait craint alors qu'Ismaël n'eût sur son fils une influence pernicieuse.

² Cf. le cas de Samuel, qui fut conduit au Temple aussitôt après avoir été sevré, et qui fut laissé là, séance tenante, au service du grand-prêtre. I Reg., I, 22-24, et II, 11.

³ IV, 29.

Ces diverses interprétations concourent à nous faire comprendre la réaction de Sara. Au lieu d'y voir l'effet d'une mesquine rivalité avec Agar, il faut monter sur le plan surnaturel où se tenait constamment cette femme de haute vertu.

Elle sait qu'Isaac est l'enfant de la promesse ; que la bénédiction de Dieu l'a rempli de grâce, qu'il est appelé à jouer un rôle de premier plan dans la mission confiée au peuple élu. C'est lui, sans aucun doute possible, que la volonté divine a choisi pour être l'héritier d'Abraham : il faut que cette volonté s'accomplisse coûte que coûte. Nous retrouverons, plus tard, même préoccupation et même zèle chez Rébecca, à propos de Jacob : l'une comme l'autre, ces deux femmes vraiment saintes cherchent à assurer à tout prix, dans leur descendance, l'exécution du plan divin tel qu'elles le connaissent. Sara se sent donc tenue de garder absolument pur, absolument intact, dans sa foi comme dans ses mœurs, cet enfant prédestiné. Elle tremble qu'une souillure ne vienne ternir le dépôt confié à ses soins, et la pensée de lui voir commettre un acte d'idolâtrie lui est intolérable : voilà pourquoi elle réagit avec tant de force. Avant la lettre elle pratique déjà l'enseignement de l'Évangile : *Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi*⁴.

Saint Jérôme pense qu'Ismaël manifestait ouvertement son intention de faire prévaloir, au moment voulu, son droit d'aînesse et de s'attribuer la succession de son père. Or, l'âge de ce dernier permettait de craindre que cette succession ne s'ouvrit d'un moment à l'autre : il fallait donc prendre ses mesures en conséquence.

En entendant la plainte de Sara, Abraham fut consterné : *ce discours lui parut dur*, dit l'Écriture, parce qu'Ismaël était *son fils*, et il l'aimait, tendrement, malgré ses défauts. Peut-être même cette affection ne lui permettait-elle pas de voir ses fâcheuses inclinations avec autant de perspicacité que Sara : car il arrive souvent que des hommes de haute sagesse soient aveugles sur le compte de ceux auxquels ils tiennent par les liens du sang. Par ailleurs, le Patriarche redoutait de faire de la peine à son épouse, qu'il aimait tendrement et dont il connaissait les éminentes qualités. Partagé entre ces deux sentiments, il se débattait donc dans une cruelle incertitude, ne sachant à quel parti se résoudre. Mais Dieu vint à son secours une fois de plus : « *Ne trouve pas trop rude*, lui dit-il, *ce que t'a dit Sara au sujet de ta servante et de ton fils. Écoute sa voix* : il faut, en effet, préserver à tout prix Isaac, car c'est lui qui aura la descendance dont je t'ai parlé. Ne te tourmente pas pour Ismaël. Je veillerai sur lui aussi et *je le ferai chef d'un grand peuple, parce qu'il est sorti de toi* ».

⁴ Mt., XVIII, 9.

Abraham alors n'hésita plus : *il se leva dès la pointe du jour, il prit du pain et une outre pleine d'eau qu'il mit sur l'épaule d'Agar ; et il lui donna son fils, et il la renvoya.*

Cette rigueur étonne chez un homme que nous savons si bon, si juste, si paternel. Lui qui, pour des voyageurs de rencontre, fait tueries plus belles bêtes de ses troupeaux et apprête un festin ; voici que quand il s'agit de renvoyer une femme qui l'a servi pendant des années, qui a été sa seconde épouse, qui lui a donné un fils, et d'expulser avec elle ce fils lui-même, son propre enfant, il ne trouve à leur offrir qu'une outre remplie, non pas même de vin ou de lait mais d'eau, et un morceau de pain. Chef d'une tribu importante, il a plus de trois cents hommes valides sous ses ordres, il possède d'immenses troupeaux, et il a reçu du Pharaon des richesses considérables. Cependant, il ne se met en peine de fournir à ceux qu'il congédie ni un âne, ni un chameau, ni aucune monture, ni un serviteur, ni la moindre ressource. Il ne les fait pas conduire, comme la chose semblerait toute naturelle, sous la protection d'une escorte, chez quelqu'un de ses parents : il les abandonne dans le désert...

Certains commentateurs ont pensé que, par son orgueil et son arrogance, Agar avait mérité un châtement exemplaire. Mais on conviendra qu'il y a tout de même disproportion entre la faute et la peine. Et cette scène n'est explicable que si nous la plaçons sur le même plan que le sacrifice d'Isaac, qui va venir tout à l'heure. Dans l'une comme dans l'autre, Abraham n'agit pas selon ses sentiments personnels : il obéit à des ordres qui viennent de Dieu. Si bientôt, il se croira tenu d'immoler le fils de Sara, l'enfant de la promesse lui-même, quoi d'étonnant ici à ce qu'il expose Ismaël au danger de mourir de faim et de soif, puisque Dieu a pris à son compte l'injonction de son épouse : *Chassez la servante et son enfant*, et s'est engagé à veiller sur les deux expulsés ? Ce serait manquer de confiance en sa Providence que de ne pas déférer ponctuellement, pour des raisons de prudence humaine, aux commandements venus du ciel : or, Abraham met au-dessus de tout l'obéissance qu'il doit à Dieu.

Une fois congédiés par Abraham, Agar et Ismaël se mirent à errer, sans but précis, *dans le désert de Bersabée*, c'est-à-dire au sud-est de Gérare. Leur provision d'eau fut vite épuisée, et ils se trouvèrent réduits sans tarder à une extrême détresse. Ismaël, sentant qu'il allait mourir, s'étendit sous un arbre, et Agar, le laissant là, *s'éloigna d'une portée de flèche*, n'ayant pas le courage d'assister à son agonie. « *Je ne verrai pas mourir mon enfant* », dit-elle, et elle se mit à sangloter.

Dieu dont le cœur infiniment tendre ne sait résister à aucune misère, mais à la douleur d'une mère moins qu'à toute autre, Dieu l'at-

tendait là. Comme vingt ans plus tôt, quand elle s'était enfuie de la tente de Sara, la servante en détresse vit soudain un ange venir à elle : « *Agar, lui dit avec douceur le céleste messager, que fais-tu là ? Ne crains rien, Dieu a entendu la voix de l'enfant, il n'abandonnera pas le fils d'Abraham. Lève-toi, ne te laisse pas aller au désespoir. Fais lever Ismaël aussi, prends-le par la main, il ne faut pas qu'il périsse ; j'ai décidé de faire de lui le chef d'un grand peuple* ». Cela dit, il lui montra, tout près de là, un puits, que dans son égarement, elle n'avait pas aperçu. Elle y plongea son outre, qu'elle ramena pleine d'une excellente eau fraîche, et elle fit boire Ismaël.

Et parce que dans le désert, elle avait trouvé Dieu, comme devaient le faire plus tard Moïse, Osée, et bien d'autres, elle ne voulut plus en sortir. Elle s'y établit à demeure avec son fils, qui fut amené ainsi à être l'ancêtre des Sarrasins et de tous les peuples nomades. Il devint un habile chasseur, excellent tireur à l'arc, et il épousa plus tard une Égyptienne, ce qui était tout naturel puisque sa mère était originaire de l'empire du Delta.

Commentaire moral et mystique

Remarquons d'abord que plusieurs des personnages marquants de l'Ancien Testament sont nés, comme Isaac, d'une mère qui avait été longtemps stérile. Tel fut le cas, par exemple, de Jacob, de Joseph, de Samuel, de saint Jean-Baptiste. On peut y ajouter aussi, au moins d'après la croyance commune, celui de la Très Sainte Vierge, que sainte Anne n'aurait eue qu'après bien des années de mariage. Dieu a voulu nous apprendre par là à ne pas nous décourager, quand notre vie semble inféconde ; quand, malgré nos désirs et nos efforts, nous avons l'impression de ne produire aucun fruit, de ne faire aucun progrès, de ne convertir personne. Si nous savons quand même rester fidèles à Dieu, comme le firent Sara, Rébecca, Rachel, et les autres, il nous *visitera* un jour nous aussi, par l'action de sa grâce, et nous fera produire des fruits d'autant plus précieux que l'attente aura été plus longue et plus décourageante.

À propos du banquet offert par Abraham le jour de la circoncision d'Isaac, saint Ambroise s'élève contre la coutume païenne, à laquelle trop de chrétiens restent attachés, de célébrer comme une fête l'anniversaire de sa naissance. C'est Hérode, c'est le Pharaon, dit-il, qui donnent des banquets à cette occasion ; mais non pas les justes, qui réservent cela pour le jour où ils naissent à la vraie vie, celui de leur baptême.

Au sens moral, l'apparente dureté d'Abraham envers Agar et son fils montre la rigueur avec laquelle l'esprit du juste doit traiter la sensualité et les désirs qu'elle engendre, s'il veut garder indemne la vie de la grâce, figurée par Isaac. C'est ainsi que les saints ont traité leur chair. Malgré l'étroite union qu'ils avaient avec elle, ils l'ont réduite au strict nécessaire : au pain et à l'eau ; c'était déjà tout ce qu'Épicure concédait au corps, si l'on voulait arriver à

l'« ataraxie », c'est-à-dire à la paix de l'âme. Et ils l'ont chassée dans le désert, sans lui assigner aucun gîte : ils l'ont bannie complètement de leurs pensées et de leurs préoccupations.

Cette scène a aussi un sens allégorique, c'est saint Paul qui nous le dit : *Quæ sunt per allegoriam dicta*. Agar et Sara représentent respectivement la Synagogue et l'Église : toutes deux, l'une par la circoncision, l'autre par le baptême, ont donné des fils au vrai Dieu, dont Abraham tient ici le rôle. Mais le fils de la première – c'est-à-dire le peuple juif –, s'est mis à persécuter le fils de Sara, le peuple chrétien. Par là, il a attiré sur lui la malédiction divine.

L'expulsion d'Agar symbolise la Synagogue chassée dès lors de la maison de Dieu ; Elle emporte avec elle quelques vestiges de son culte passé : du pain et de l'eau, qui rappellent les *pains* de proposition et les *ablutions* légales. Mais elle a perdu tous ses privilèges d'épouse, elle n'a plus ni sacrifice ni sacerdoce ; elle erre misérablement dans le désert, condamnée à voir ses enfants mourir sous ses yeux. Elle n'a pour se désaltérer que de l'eau enfermée dans une outre, c'est-à-dire dans une vieille peau morte. Cette eau représente la religion juive, étriquée dans un littéralisme sans vie ; elle évoque par opposition l'eau vive dont le Sauveur parle à la Samaritaine, *et dont quiconque boira, n'aura plus jamais soif*⁵.

⁵ Jo., IV, 13.

CHAPITRE 14

Le sacrifice d'Isaac

(GEN., XXII)

Après cela, Dieu tenta Abraham. Après le pénible incident qui avait obligé le Patriarche à expulser Agar et Ismaël, Dieu lui avait dit, pour adoucir la blessure faite à son cœur de père : « *C'est d'Isaac que sortira la race qui portera ton nom* ».

Le juste vivait donc dans cette heureuse espérance, écrit saint Jean Chrysostome ; après tant d'épreuves si dures, après tant de douleurs, ayant enfin reçu l'objet de son attente, jouissant d'une sécurité parfaite, ayant sous les yeux l'héritier qui devait lui succéder, il vivait tranquille, heureux, consolé. Mais Celui qui connaît les secrets des cœurs voulut nous découvrir la vertu de ce juste, la perfection de son amour pour Dieu. Et voilà pourquoi, après tant de promesses, *Dieu tenta Abraham*¹.

Il le tenta, c'est-à-dire qu'il le soumit à une épreuve suprême, avant de le consacrer à jamais chef de son peuple et père des croyants.

Un jour donc, le Patriarche s'entendit appeler par son nom : « *Abraham, Abraham !* » Reconnaissant la voix de Dieu, il répondit aussitôt : « *Me voici* », manifestant par ces mots sa disposition à une obéissance immédiate et sans réserve. « *Prends ton fils unique, continua la voix, celui que tu aimes, Isaac, et va dans la terre de vision, et là tu me l'offriras en holocauste sur l'une des montagnes que je te montrerai* ».

On a peine à imaginer le saisissement d'Abraham en entendant une pareille invitation.

Qu'il était lourd à porter, le poids d'un tel ordre, dit saint Jean Chrysostome ; voilà qui surpasse la force humaine : *Prends ton fils unique, que tu chéris, Isaac.* Voyez comme ces paroles allument activement le feu du bûcher, attisent la fournaise de l'amour que le juste éprouvait pour son fils ! *Prends ton fils unique, que tu chéris, Isaac.* Chacun de ces mots à lui seul suffirait à déchirer l'âme du juste. Dieu ne dit pas simplement : *Isaac*, mais il ajoute : *ton fils*, celui que, contre toute attente, tu as engendré, que tu as pu avoir enfin dans ta vieillesse ; ton enfant bien-aimé, *celui que tu chéris* tendrement, *Isaac*, celui en qui tu as mis toute ton espérance d'avoir un héritier, dont je t'ai promis que sortirait ta descendance, cette race qui doit se multiplier au point d'égaliser la multitude des étoiles et les grains de sable du rivage de la mer. Eh bien ! c'est lui que je veux. *Prends-le, et va dans la*

¹ Hom. XLVII, 1.

terre de vision, et offre-le en holocauste sur une des montagnes que je te montrerai.

Que tous ceux qui ont des entrailles de père ou de mère s'interrogent eux-mêmes : que penseraient-ils, que feraient-ils, s'ils recevaient l'ordre de mettre à mort de leurs propres mains un fils unique, longtemps attendu, tendrement aimé, en qui résiderait l'unique espoir de l'avenir de leur famille ? Comment Abraham put-il garder son calme, ne rien laisser voir à personne, pas même à son épouse, du choc qu'il venait de recevoir, du drame qui bouleversait son cœur ? Car, selon l'opinion commune, Sara elle-même ne fut pas mise au courant d'une épreuve qui aurait vraisemblablement dépassé ses forces ².

Cependant, ce modèle d'obéissance n'hésita pas. Il refoula toutes les objections dont la sensibilité et la raison assiégeaient son esprit, pour ne s'attacher qu'à une seule considération la volonté de Dieu. La parole qu'il avait entendue portait en elle son cachet d'authenticité. Aucun doute n'était possible : Abraham avait la certitude absolue qu'elle émanait de Dieu lui-même. Mettant dès lors l'obéissance au-dessus de tout, il se refusa le droit de juger l'ordre qu'il recevait, si invraisemblable, si barbare qu'il fût, et se prépara à l'exécuter. Sa raison n'abdiqua pas son rôle, ce qui eût été contraire à l'a dignité humaine ; mais elle se réfugia tout entière dans la plus haute partie d'elle-même, elle se éleva au-dessus de toutes les contingences, elle ne vit plus qu'une chose : Dieu, la volonté de Dieu.

Laissant donc Sara dans l'ignorance de ce qu'il allait faire, *il se leva avant le jour, prit avec lui deux jeunes serviteurs et Isaac son fils. Puis, ayant coupé le bois qui devait servir à l'holocauste, il le chargea sur son âne, avec quelques provisions pour la route et s'en alla vers l'endroit que Dieu lui avait fixé. Le voyage dura trois jours, trois jours qui durent paraître interminables au malheureux père, et pendant lesquels il put à loisir contempler son enfant. Il marchait près de lui, il mangeait avec lui, et la nuit, rongé d'angoisse, il le voyait dormir à son côté, avec la belle insouciance de sa jeunesse et de son innocence.*

Méditez, considérez, dit saint Jean Chrysostome, ce que dut supporter l'homme juste, durant cette longue durée de trois jours, obsédé par la pensée qu'il lui fallait tuer de ses propres mains ce fils tant aimé, qu'il ne pouvait révéler cet ordre à personne, et soyez stupéfiés d'admiration devant tant de piété et de sagesse ! ... Il était seul, solide comme le diamant, soutenant ce combat en son for intérieur ; et il demeurait invincible, inébranlable dans sa résolution, sans succomber aux prétextes sans nombre (qui se présentaient à son esprit pour éluder l'injonction divine), plein d'amour, plein de zèle pour obéir au seul signe de Dieu ³.

² Cf. Chrys., *Sermon sur le bienheureux Abraham*, Pat. gr, t. L, col. 739.

³ Hom. XLVII, 2.

Le troisième jour, avec le serrement de cœur que nous pouvons imaginer, il aperçut de loin le lieu fatal où il allait avoir à consommer le terrible sacrifice. Ce lieu, c'était selon l'opinion la plus commune, le mont Moriah, l'endroit même où devait être bâti plus tard le temple de Salomon. Si nous en croyons saint Éphrem, il le connaissait déjà ; il y était venu à plusieurs reprises pour assister aux sacrifices que le grand-prêtre Melchisédech avait coutume d'offrir là, en prévision des événements qui en feraient plus tard un lieu saint.

Arrêtant la petite troupe au pied de la montagne, Abraham dit aux deux serviteurs : « *Attendez ici avec l'âne, l'enfant et moi nous allons monter jusque-là, et après avoir adoré, nous reviendrons vers vous* ». Il fallait évidemment qu'il fût seul avec Isaac pour accomplir l'ordre divin : si les serviteurs avaient vu leur maître lever le couteau sur son fils, ils n'auraient pas manqué d'intervenir et de s'interposer, le croyant devenu fou.

Abraham prit alors sur le dos de l'âne *le bois de l'holocauste et le plaça sur son fils ; lui-même portait dans ses mains le feu et le couteau*. Certains auteurs ont semblé considérer Isaac dans cette scène comme s'il était encore un enfant : Origène, par exemple, le représente dormant la nuit dans les bras de son père. Mais c'est là une erreur manifeste. Le jeune homme avait alors, d'après les estimations les plus probables, entre vingt-cinq et trente-sept ans. Il était donc dans toute la force de l'âge : et il n'y a rien d'étonnant à ce que son père, vieillard centenaire, lui ait demandé de porter le bois du sacrifice. Dieu avait prescrit à Abraham un *holocauste* : ce mot indiquait que la victime devait être entièrement consumée par le feu. Il fallait, par conséquent, élever un bûcher. Mais pour brûler entièrement le corps d'un homme, chacun sait qu'une quantité de bois considérable est nécessaire. Comment Isaac fut-il capable de porter une pareille charge ? À cela, on peut répondre qu'Abraham s'était muni seulement d'une provision de bois sec, et qu'il compléta son bûcher avec des arbrisseaux coupés sur place. Certains commentateurs disent aussi que le bois dont il s'était muni était seulement un bois odoriférant, destiné à parfumer le sacrifice.

Le père et le fils montaient maintenant tous deux ensemble, et en silence, vers le sommet de la montagne.

Ô force d'âme, ô fermeté d'esprit ! s'écrie saint Jean Chrysostome. De quels yeux le patriarche regardait-il l'enfant, portant le bois sur lequel il allait tout à l'heure l'immoler ? Comment sa main pouvait-elle tenir le feu et le glaive ? La main portait le feu visible, mais le feu intérieur embrasait son âme, dévorait son cœur⁴.

⁴ Hom. XLVII, 2.

Au bout d'un moment, Isaac s'inquiéta : *Mon père*, dit-il... Il ignorait encore, manifestement, le sort qui l'attendait. Il savait seulement que l'on allait offrir un sacrifice, et aucune victime ne semblait prévue pour la circonstance. Son père avait-il commis un oubli ? Il voyait le vieillard marcher près de lui, absorbé dans des pensées profondes, devenu comme étranger à tout ce qui l'entourait, et il respectait la méditation de celui qu'il savait être un grand serviteur de Dieu. Néanmoins, avec délicatesse et déférence, il hasarda une question : *Mon père*, dit-il... Ce mot à lui seul, en de telles conjonctures, était suffisant pour déchirer les entrailles du vieillard. *Père !...* et dans quelques instants il allait tuer de sa propre main celui qui lui donnait ce nom avec tant de respect et de confiance ! Cependant, maîtrisant son émotion, il répondit : « *Que veux-tu, mon enfant ? – Voici*, reprit Isaac, *que vous portez le feu et moi le bois. Où est le bélier pour l'holocauste ?* »

Comment l'homme juste eut-il la force d'entendre ces paroles ? Comment a-t-il pu répondre à son enfant ? Comment n'a-t-il pas défailli ? Comment a-t-il pu cacher, ne pas révéler tout de suite à son fils ce qui allait arriver ⁵ ? Mais soutenu par une vertu héroïque, il répondit simplement : *Le Seigneur pourvoira à la victime pour l'holocauste, mon enfant.*

Quelle vive, quelle atroce douleur ne dut-il pas éprouver, en prononçant ces mots, ce père,

tandis qu'il considérait la beauté de son enfant, la beauté extérieure, et la grâce intérieure, la beauté de son âme, son obéissance, digne objet d'amour, tout cela dans cette fleur de jeunesse ⁶ !

Isaac n'insista pas, et bientôt ils arrivèrent sur le lieu fixé : Abraham alors se mit en devoir de construire l'autel. On a peine à imaginer comment il trouva la force de couper le bois, d'en faire un bûcher, et enfin d'y attacher son enfant... L'Écriture ne nous dit pas en quels termes il annonça à Isaac le sacrifice que Dieu leur demandait à tous les deux. L'historien Josèphe, au contraire, nous rapporte de lui un long discours à la manière de Tite-Live, dont le style pompeux et froid s'accorde mal avec la simplicité du Patriarche et l'émotion qui devait l'êtreindre à cet instant suprême : le père et le fils se comprirent, sans doute, en peu de mots. Mais que dire ici de l'héroïsme d'Isaac ? Rien ne l'empêchait de se dérober au sort qui l'attendait. Il était dans toute la force de l'âge : il n'avait qu'un bond à faire pour se trouver hors de portée, et son père eût été bien incapable de le poursuivre. Quel est l'homme qui, seul dans un lieu désert, en tête à tête avec un vieillard et en passe d'être égorgé par lui, même pour les motifs les plus nobles, ne se croirait pas le droit de s'enfuir ? Quel courage ne fallut-il pas à ce

⁵ Chrys., Hom. XLVII.

⁶ *Ibid.*

garçon, plein de vie, réservé manifestement aux plus hautes destinées, pour entrer dans les vues de son père, pour accepter sans faiblir une mort aussi cruelle, aussi injustifiée, aussi inattendue ? Les personnages les plus cornéliens de l'histoire du monde sont ici dépassés. Nous touchons aux sommets de l'abnégation, de la piété filiale, de l'obéissance, de la foi.

Il est permis même de se demander si le devoir d'Isaac, en de pareilles conjonctures, était d'obéir ? La seule réponse que l'on puisse faire, est que ce fils modèle avait à la fois une telle vénération pour son père, et une telle certitude d'être aimé de lui plus que tout au monde, qu'il ne douta pas un instant que l'ordre de l'immoler ne vînt directement de Dieu. C'est pourquoi il se laissa faire sans résistance, avec une douceur qui préfigurait celle que le Christ devait montrer durant le cours de sa Passion. Si Abraham l'attacha sur le bûcher, comme le dit l'Écriture, ce ne fut pas pour le maîtriser : Isaac était évidemment plus fort que lui. Mais ce fut d'abord pour respecter les usages sacrificiels, qui voulaient que partout on liât les victimes avant de les mettre à mort ; ce fut aussi pour empêcher qu'au dernier moment, l'instinct de conservation ne provoquât chez le jeune homme, malgré lui, une réaction violente de défense⁷.

Quand tout fut ainsi préparé, *Abraham*, dit l'Écriture, *étendit la main et prit le couteau*.

Ô piété ! Ô courage ! s'écrie saint Jean Chrysostome. Ô persistance de l'amour ! Ô raison victorieuse de la nature humaine ! Il prit, dit le texte, le couteau pour immoler son fils ! Qui doit le plus ici exciter notre admiration, nous frapper de stupeur ? Le courage du patriarche, ou l'obéissance de l'enfant ? Celui-ci ne lutte pas pour échapper, il ne se plaint pas, il se laisse faire... il attend, doucement résigné, la main de son père⁸ !

Mais Dieu maintenant avait obtenu ce qu'il voulait : Abraham avait montré qu'il était capable de pousser la vertu d'obéissance jusqu'à ses extrêmes limites. Dieu l'aimait trop pour exiger la consommation du sacrifice si héroïquement accepté. Tandis que le Patriarche levait le bras pour porter le coup fatal, la voix d'un ange, soudain, se fit entendre : « *Abraham, Abraham !* » disait elle. Le Patriarche, surpris, s'arrêta : « *Me voici* », répondit-il. Et ce mot, le même que tout à l'heure, trahissait sa disposition constante à faire immédiatement la volonté de Dieu. « *Ne touche pas l'enfant, continua l'ange, ne lui fais pas le moindre mal. Maintenant je connais que tu crains le Seigneur et que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi. Mon intention n'est pas que le sacrifice s'accomplisse, je ne veux pas que ton fils*

⁷ C'est ainsi, par exemple, qu'Ovide dépeint Oreste et Pylade, les mains liées dans le dos, quand ils sont conduits à l'autel.

⁸ Hom. XLVII, 2.

soit tué de tes mains, j'ai voulu seulement rendre ton obéissance manifeste devant les hommes. Donc, ne lui fais rien. Ta volonté me suffit, et pour cette bonne volonté, je te couronne et je proclame ta gloire »⁹.

Dieu ne voulut pas que l'immolation se consommât en fait, parce que l'expérience était suffisante à ses yeux ; parce que le sacrifice d'Isaac ne devait avoir qu'une valeur figurative, comme nous le dirons plus loin ; et aussi, ajoute saint Éphrem, pour ne pas créer un précédent qui aurait semblé autoriser les sacrifices humains et légitimer l'odieuse coutume au nom de laquelle, sur cette terre de Chanaan, des milliers et des milliers d'enfants seraient égorgés, plus tard, par leurs parents, pour se concilier la faveur des divinités.

Les sacrifices humains ont été dans l'antiquité un fléau dont nous avons peine à nous imaginer la virulence. On les trouve partout, en Chine aussi bien qu'en Europe et dans les peuplades sauvages d'Amérique. À Rome même, centre de l'univers civilisé, ils subsistèrent, longtemps encore après l'avènement du christianisme, sous la forme des combats de gladiateurs. Partout, les souverains, les potentats, les généraux vainqueurs, se croyaient tenus d'immoler des victimes humaines pour plaire à leurs idoles : et si l'on songe qu'au Mexique, par exemple, au moment où les Espagnols en firent la conquête, le roi de ce pays se faisait un point d'honneur d'offrir à ses dieux vingt mille jeunes hommes par an, on comprendra sans peine quel cauchemar de telles coutumes faisaient peser sur les populations. Quant aux sacrifices d'enfants, originaires, croit-on, de Phénicie, ils sévirent comme une épidémie chez les Chananéens, et les fouilles récentes ont permis de découvrir dans les ruines de leurs villes d'innombrables squelettes de petits êtres ainsi égorgés. Les Juifs adoptèrent eux-mêmes cette détestable pratique, pour s'y livrer avec la frénésie qui était une marque de leur tempérament. Le Psalmiste gémit sur ces crimes et y voit l'une des causes qui attirèrent sur ses compatriotes la colère divine : « *Ils immolèrent, dit-il, leurs fils et leurs filles aux démons, et ils ont répandu le sang innocent, le sang de leurs fils et de leurs filles, qu'ils ont sacrés aux idoles de Chanaan ; au point que la terre fut infectée par ce sang* »¹⁰.

Le Prophète Jérémie, parlant au nom de Dieu, dit de même : « *Voici que j'amènerai l'affliction sur ce lieu – il s'agit de la vallée d'Ennom – parce qu'ils l'ont rempli du sang des innocents et ils y ont élevé des autels à Baal, pour brûler leurs fils dans le feu, en holocauste à Baal : ce sont là des choses que je n'ai jamais commandées, que je n'ai jamais dites, qui ne sont jamais venues dans mon cœur* »¹¹.

⁹ Hom. XLVII.

¹⁰ Ps. CV, 37, 38.

¹¹ XIX, 4-5.

Dieu ne permit donc pas qu'Abraham mît réellement son fils à mort. « *Je sais maintenant, lui dit-il, que tu n'as pas épargné ton fils à cause de moi...* »

« Ce fils qui t'est si cher, que tu aimes d'un amour si ardent, tu ne l'as pas épargné à cause de moi, commente saint Jean Chrysostome ; tu as préféré mon commandement à ton fils. Eh bien ! maintenant, je te le rends. Reçois donc la couronne de ton obéissance et vas en paix, car c'est à la volonté que j'accorde la couronne. (Cependant, tu vas tenir la promesse que tu as faite tout à l'heure). Lorsqu'Isaac t'a demandé : *Où est la victime pour l'holocauste ?* Tu as répondu : *Le Seigneur fournira lui-même la victime pour l'holocauste.* Regarde derrière toi, vois la victime que tu as prédite, et tu la sacrifieras à la place de l'enfant »¹².

En effet, *Abraham, levant les yeux, aperçut derrière lui un bélier qui s'était embarrassé avec ses cornes dans un buisson : il le prit et l'offrit en sacrifice au lieu d'Isaac son fils.* Puis voulant graver dans sa mémoire et dans celle de ses descendants, d'une manière ineffaçable, le souvenir de cette apparition divine, il donna au lieu où il se trouvait le nom de : *Le Seigneur voit. C'est pourquoi on dit encore aujourd'hui : Le Seigneur verra sur la montagne.* Cette phrase, dit saint Jérôme, passa en proverbe chez les Hébreux, pour faire entendre que, lorsqu'on est dans l'angoisse, il faut monter avec Abraham sur la montagne de l'obéissance, *et le Seigneur nous verra, c'est-à-dire, abaissera son regard sur nous, aura pitié de nous.* C'est en souvenir de ce miracle que fut institué la fête des Trompettes, le premier jour du septième mois, appelé Tisri, où les Juifs soufflaient dans des trompes faites avec des cornes de bélier, pour évoquer le souvenir de l'animal immolé à la place d'Isaac.

Mais comme s'il ne pouvait se lasser d'exprimer la joie que lui avait causé l'obéissance du Patriarche, Dieu appela celui-ci de nouveau. « *Je jure par moi-même, dit-il – Dieu voulait souligner par cette formule l'importance de ce qu'il allait dire, et en même temps manifester sa volonté de s'engager lui-même d'une manière irrévocable –, je jure par moi-même que, puisque tu as fait cette action et que pour m'obéir tu n'as pas épargné ton fils unique, je te bénirai et je multiplierai ta descendance comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Ta postérité possédera les portes de ses ennemis, et c'est en ta descendance que toutes les nations de la terre seront bénies, parce que tu as obéi à ma voix* ».

Commentaire moral et mystique

Le sacrifice d'Abraham est destiné d'abord à nous faire entrevoir quelle est la hauteur, *quelle est la largeur, quelle est ta profondeur, quelle est la subli-*

¹² Hom. XLVII, 2.

*mité*¹³ de l'amour de Dieu pour l'homme. En méditant le drame qui s'est déroulé dans le cœur du Patriarche, nous pouvons deviner quelque chose de la violence que Dieu s'est faite à lui-même, quel sacrifice il s'est imposé, en livrant à la plus terrible des morts, pour nous arracher, nous, à la perte éternelle, le Fils en qui il a mis toutes ses complaisances.

En même temps, il constitue l'un des traits d'héroïsme les plus sublimes de l'humanité, et, à ce titre, il peut être considéré comme une sorte de prélude à l'accomplissement du mystère de la Rédemption. Avant de donner son Fils au monde pour le racheter, Dieu a demandé au monde, en la personne d'un de ses plus nobles représentants, un acte de générosité qui pût, si l'on ose ainsi parler, être mis en parallèle avec celui qu'il allait faire lui-même. Il disposa les choses pour que le sacrifice de cet homme atteignît aux dernières limites de l'abnégation : il demanda à ce père, d'immoler, non pas seulement l'un de ses enfants, mais son fils préféré, le fils unique de la femme qu'il aimait ; celui qui portait sur sa tête toutes les bénédictions, et dont la naissance longtemps attendue avait été un miracle ; le fils dans lequel il retrouvait toutes les qualités qu'il recherchait lui-même, la foi, la piété, la douceur, la docilité, la charité. En le sacrifiant, il sacrifiait toutes ses espérances d'avenir, toutes les promesses que Dieu lui avait faites, et la gloire irremplaçable dont Isaac eût été l'instrument : l'honneur d'être par lui l'ancêtre du Messie. Il fallait, en outre, qu'il l'offrît lui-même sur l'autel, que ce père si tendre égorgeât de sa propre main un enfant qui était l'innocence même, et toute sa joie, et toute sa raison de vivre.

Et c'est parce qu'Abraham répondit pleinement aux exigences de la justice divine, que Dieu lui promet de bénir *en lui toutes les nations* et de faire naître un jour dans sa descendance Celui qui sauverait le monde.

Par cet acte, non héroïque, mais divin, écrit Bérulle, (Abraham) est constitué Père des enfants de Dieu, Père des croyants, Père et Patriarche du Fils unique de Dieu. Et il est établi au monde comme un autre Adam, en la place de celui qui ayant refusé, non un Isaac, mais une pomme à Dieu, s'était rendu indigne d'être chef du peuple de Dieu au monde, et par sa faute, était tombé en cette condition misérable de donner la mort à ses enfants, avant de leur donner la vie, et d'être le propagateur du péché de la terre¹⁴.

Ce sacrifice fut en outre comme une première ébauche de celui qu'aurait à accomplir plus tard la Très Sainte Vierge Marie. C'est à elle surtout que devait être demandé un acte d'un héroïsme inégalable, pour faire écho à celui du Père, livrant son Fils à la mort, afin de sauver le monde. C'est à elle que le Saint-Esprit devait dire un jour, avec plus de vérité encore qu'à Abraham : *Prends ton Fils unique, Jésus, celui que tu aimes, et offre-le-moi en holocauste sur la montagne*. Ces mots, en effet, prennent une résonance singulière, si nous les transposons sur le clavier du cœur de Marie : *Prends tort fils unique...* Abraham avait déjà un autre enfant, Ismaël. Il pouvait lui en naître de nouveaux encore, qui prendraient dans la famille et dans l'affection de leur père la place du disparu. Tandis que Jésus était essentiellement l'*Unigenitus*, celui qui ne peut avoir de second.

¹³ Ephes., III, 18.

¹⁴ *Vie de Jésus*, préambule, XVI.

Ton Fils... Aucun homme sur la terre n'est le fils de sa mère aussi totalement que Jésus est le Fils de Marie. Tous les autres en effet ont deux ascendants, leur père et leur mère : Isaac était le fils d'Abraham, mais aussi de Sara. Jésus, lui, ne descendait pas de Joseph : il était exclusivement le Fils de Marie...

Celui que tu aimes... Si grand que fût l'amour d'Abraham pour Isaac, et ajoutons : si saint qu'il fût, puisque le patriarche chérissait en cet enfant, plus que son propre fils, le don de Dieu, le fruit de la promesse, cet amour ne pouvait se comparer à celui de la Très Sainte Vierge, qui réunissait sur l'Enfant-Jésus tous les sentiments de la plus pure des créatures pour son Dieu, et de la plus tendre des mères pour son Fils unique.

Les mots que nous venons d'analyser nous aident à comprendre le drame qui déchira, à l'heure de la Passion, le cœur de Marie. Dieu lui demanda, non pas seulement d'accepter la mort de son Fils, mais de lui offrir elle-même cette victime sacrée, pour le salut du monde. Son *Fiat* ne fut pas seulement un acte de soumission passive à la volonté divine : ce fut un acquiescement actif. La Très Sainte Vierge *voulut* la mort de son propre Enfant, comme Dieu lui-même la voulait. Elle fit taire la révolte de la nature devant cette injustice sans nom, devant ce sacrilège épouvantable. Elle refoula tous ses sentiments de mère, pour adhérer pleinement, totalement, exclusivement à la Volonté de Dieu. Elle s'arma, comme Abraham, du glaive de la justice et du feu de l'amour, et elle offrit elle-même, comme de son propre mouvement, son Fils à Dieu, *sur la montagne du Calvaire*, pour sauver le genre humain.

Enfin, le sacrifice d'Isaac était le prototype de ceux que Dieu, au cours de l'histoire du monde, devait demander à tant de pères, à tant de mères, à tant de cœurs aimants ! Au temps des persécutions, combien ont vu leurs propres enfants mourir sous leurs yeux, et bien loin de chercher à les arracher à leurs bourreaux, les ont exhortés, comme la mère des Macchabées, comme celle de saint Symphorien et celle de saint Mélicon, à subir le dernier supplice, à endurer les pires souffrances, plutôt que de renier Jésus-Christ !

Et dans les temps moins troublés, chaque fois que Dieu appelle à son service un jeune homme ou une jeune fille ; chaque fois qu'il réclame, pour cet holocauste qu'est l'entrée en religion, un enfant sur lequel ses parents comptaient pour les assister dans leurs vieux jours, pour assurer la continuité de la famille, pour assumer après eux les œuvres auxquelles ils ont consacré leur vie, c'est le sacrifice d'Abraham qui se renouvelle. Puissent ces parents aussi imiter le Patriarche, en entrant pleinement dans les vues de Dieu, en lui offrant généreusement l'enfant qu'il a choisi, en le conduisant eux-mêmes, virilement, vers l'autel !

On peut dire encore, qu'à quiconque le cherche dans la sincérité de la foi, Dieu propose, un jour ou l'autre, le sacrifice d'Abraham, et demande de renoncer, par amour pour lui, à ce qu'il aime le plus au monde. Il l'a déclaré dans l'Évangile : *Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants et sa propre vie, il ne peut être mon disciple*¹⁵.

Chaque fois que nous donnons à Dieu *notre unique*, nous donnons tout, nous donnons infiniment, et peu importe que cet unique ne soit qu'un pauvre

¹⁵ Mt., XIX, 29.

objet créé, périssable, mortel. La vie de notre âme en ce monde, notre vie en ce monde, sont notre unique, ou notre bonheur en cette vie est notre unique. Celui qui donne l'unique, que ce soit son âme, sa vie, son bien-aimé ou son bonheur, celui-là donne infiniment¹⁶.

Examinons maintenant le sens allégorique de ce drame. Ce sens est tellement évident, tellement incorporé à la tradition chrétienne, qu'il n'est personne, même parmi les exégètes les plus rationalistes, les plus fermés aux sonorités spirituelles de l'Écriture, qui ose le contester. D'aucuns, comme par exemple Richard Strauss, ont mieux aimé même en rejeter le caractère historique et n'y voir qu'une fiction exposant à l'avance la scène du Calvaire, plutôt que d'en nier la valeur figurative.

La *tentation* d'Abraham peut s'entendre d'abord comme une tentation de Dieu le Père par le Saint-Esprit. C'est ce dernier qui, voulant porter au paroxysme l'amour de Dieu envers les hommes, suggéra au Père l'idée d'immoler son propre Fils pour leur rachat, si nous osons user de ces anthropomorphismes pour pénétrer dans l'intimité divine¹⁷. Le Père acquiesça, et disposa tout depuis l'origine des temps, pour l'accomplissement de ce sacrifice.

Il prit d'abord *un âne*, à savoir le peuple juif, sur lequel il arrima le fardeau des observances légales, et qui les porta sans y rien comprendre, comme un animal inintelligent et rétif. Il prit aussi *deux serviteurs*, les prophètes et les prêtres du sacerdoce lévitique, qui furent *ses ministres* sous l'Ancien Testament. Avec eux il marcha *jusqu'à l'aube* du troisième jour de l'histoire du monde, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement de l'Évangile ; le premier jour étant le temps de la loi naturelle, le deuxième, celui de la Loi de Moïse. Alors se dressa à l'horizon le mont Moriah, c'est-à-dire le Calvaire. Quand *il fut en vue*, c'est-à-dire quand sonna l'heure de la Passion, *Dieu laissa là l'âne et les deux serviteurs* ; car le rôle du peuple juif était fini, ainsi que celui des prophètes et du sacerdoce lévitique. Ce ne furent pas les prêtres juifs qui consommèrent le sacrifice du Golgotha ; ils en restèrent même très loin, au moins spirituellement, en ce sens qu'ils n'y comprirent absolument rien. Et aucun prophète ne se dressa sur le Calvaire pour reprendre le rôle de saint Jean-Baptiste, pour montrer aux hommes le Messie expirant. Pourtant, c'était le moment ou jamais de dire : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde » !

Le feu et le glaive que porte Abraham représentent, le premier la fureur des Juifs, l'autre la justice officielle, détenue par Pilate. Ce furent là les deux instruments dont Dieu se servit pour immoler son Fils ; la cause principale de la mort du Christ fut la fureur des juifs, comparée par le Psalmiste au *feu qui crépite dans les épines* (les épines étant, en l'occurrence, le caractère irascible de cette nation)¹⁸. Mais le déchaînement de leur haine ne put arriver à ses fins qu'avec le concours de la puissance romaine, qui, en la personne de Pilate, ordonna l'exécution. Ce feu et ce glaive, *Dieu les tenait dans ses mains*, parce que c'est lui qui en dirigea les effets selon les desseins de son Amour. Et c'est parce qu'il voyait son Père derrière Pilate et derrière les Juifs, que le Christ ac-

¹⁶ Raïssa Maritain, *Histoire d'Abraham*, p. 51.

¹⁷ Glos., c. 267.

¹⁸ Ps. CXVII, 12. *Et exarserunt sicut ignis in spinis.*

cepta la mort sans mot dire ; c'est pour cela aussi que les légions des anges ne vinrent pas à son secours.

Les liens avec lesquels Abraham attacha Isaac au bûcher étaient la figure de ceux qui devaient fixer le Sauveur sur sa croix. Ce ne sont pas les clous qui le tiendront rivé au bois de son supplice, et qui l'empêcheront d'en descendre malgré les provocations des Juifs : *Si tu es le Fils de Dieu, raillaient ces forcenés, descends de la croix*¹⁹... Il ne pouvait pas ; il était maintenu par ses liens qui étaient *plus forts que la mort, plus durs que l'enfer*²⁰ : c'étaient ceux de son amour, et rien ne pouvait les briser !

Sur le mont Moriah, il y eut un sacrifice réel, puisque le bélier fut mis à mort. Et cependant Isaac en revint sain et sauf, sans avoir reçu aucune atteinte ; de même sur le Calvaire, il y eut *réellement* une victime immolée : la Très Sainte Humanité du Sauveur. Et cependant, le Verbe de Dieu, le Fils unique du Père, portant en lui toute la semence des chrétiens à venir, en sortit absolument indemne.

Chaque jour dans l'Église, devant chaque autel, le même mystère se renouvelle. Chaque jour, le prêtre prend la place de Dieu le Père et d'Abraham. Il s'arme du *feu* de la dévotion, dans le recueillement de la prière, et du *glaive* de la parole : car ce n'est pas avec ses mains, c'est avec sa voix qu'il immole la divine Victime. Au moment où il prononce les paroles de la Consécration : *Ceci est mon Corps, ceci est mon sang*, il fait couler mystiquement dans le calice le Sang du Christ, comme celui du bélier jaillit sous le couteau d'Abraham. La messe n'est pas seulement un mémorial du sacrifice du Calvaire : elle est elle-même un réel et véritable sacrifice, comme l'enseigne le concile de Trente ; comme l'a rappelé le pape Pie XII dans l'Encyclique *Mediator Dei et hominum*, contre tous ceux qui voudraient la réduire au simple renouvellement figuratif de la Cène et au rite d'une communion. Il y a vraiment effusion mystique du sang ; la chair du Christ est frappée à nouveau du coup de la mort, comme le bélier le fut par Abraham. Et cependant, le Christ ne meurt pas ; il demeure toujours égal à lui-même, plein de vie, de force et de jeunesse, comme Isaac.

Mais ceci n'a lieu que sur le mont Moriah, qui signifie : *terre de vision*. Ce sacrifice n'est visible que pour ceux qui savent dépasser les apparences sensibles, qui savent *voir* au-delà de ce que discernent les yeux de leur corps ; pour ceux qui croient que, sous les espèces du pain et du vin, les mains du prêtre tiennent vraiment la chair et le sang du Fils de Dieu, et qui, se prosternant devant l'hostie, disent de tout leur cœur, avec saint Thomas d'Aquin :

*Adoro te devote, latens Deitas
Quæ sub his figuris vere latitas.*

¹⁹ Mt., XXVII, 35. *Si Filius Dei es, descende de cruce.*

²⁰ Cant., VIII, 6.

CHAPITRE 15
La mort de Sara
(GEN., XXIII)

Abraham décidément ne devait jamais connaître la tranquillité sur la terre. Peu de temps après les émotions que lui avait causées le sacrifice d'Isaac, il perdit Sara, l'épouse tant aimée, qui avait atteint alors l'âge de cent vingt-sept ans¹. *Elle mourut dans la cité d'Arbée, qui n'est autre qu'Hébron, en terre de Chanaan.* Saint Jérôme dit que ce nom d'Arbée (qui signifie quatre), fut donné plus tard à la ville parce que quatre Patriarches furent enterrés là, savoir : Adam, Abraham, Isaac et Jacob².

Abraham, qui ne se trouvait pas sur place au moment du décès, accourut aussitôt, et après avoir donné libre cours à son chagrin, se mit en devoir d'assurer à Sara une sépulture convenable. Il s'adressa dans ce dessein aux habitants du pays, que l'Écriture appelle : *fils de Heth*, et que la science moderne a beaucoup étudiés sous le nom de *Hittites*. « *Je ne suis, leur dit-il, qu'un étranger et un passant parmi vous, je n'ai donc aucune prétention à faire valoir ; néanmoins, je vous prie de me donner droit de sépulture au milieu de vous, afin que j'ensevelisse le corps de ma femme* ». Avec une grande courtoisie ; les habitants d'Hébron lui répondirent : « *Écoutez-nous, Seigneur : nous avons pour vous le plus profond respect, car vous nous apparaissez vraiment comme un prince de Dieu. Choisissez parmi nos tombeaux celui qui vous plaira, et mettez-y le corps de votre morte.* Personne ne pourra vous refuser de l'enterrer parmi les siens ». Mais c'était précisément ce qu'Abraham ne voulait pas : il ne fallait pas que la dépouille de Sara risquât d'être associée au culte mortuaire et aux pratiques idolâtriques des Chananéens. Le Patriarche tenait absolument à payer le terrain où il allait l'ensevelir, afin d'en disposer à son gré. Il s'inclina profondément pour remercier ses interlocuteurs de leur offre, puis il reprit : « *Puisque vous voulez bien agréer ma demande, intercédez pour moi auprès d'Ephron, fils de Séor, afin qu'il me cède la caverne double qu'il possède à l'extrémité de son champ* ». Le fils de Séor, justement, se trouvait là. Il répondit aussitôt : « *Jamais de la vie, mon seigneur ; mais écoutez bien ce que je dis : Je vous abandonne et le champ et la caverne qu'il contient, en présence de tous les fils de mon peuple. En-*

¹ C'est la seule femme dont l'Écriture mentionne l'âge.

² *De situ et nominibus locorum hebraicorum*, au mot Arbée.

sevelissez-là votre morte ». Abraham fit une nouvelle révérence et dit à Ephron, de façon que tous les assistants pussent l'entendre : « *Écoutez-moi, je vous en prie. Je paierai le prix du champ : acceptez-le et alors j'y mettrai le corps de ma femme* ». « *Mon seigneur, reprit Ephron, écoutez-moi, le morceau de terre que vous demandez vaut quatre cents sicles d'argent, mais qu'est-ce que cela ? Ensevelissez votre morte* ».

Les Juifs – mais faut-il les croire ? – disent que le prix proposé était exorbitant pour le bout de terrain qui était en jeu. Malgré sa courtoisie affectée, Ephron, voyant qu'Abraham tenait absolument à l'acquérir en aurait profité pour faire une bonne affaire³. De fait, le Patriarche était prêt à payer n'importe quel prix pour l'avoir. D'après une tradition sur laquelle nous reviendrons en étudiant le livre de Josué, c'est dans cette grotte qu'avaient été enterrés Adam et Ève. Abraham voulait que sa femme et lui dormissent leur dernier sommeil à côté de ceux qui avaient reçu les premiers la promesse du salut, malgré leurs péchés. C'est pourquoi il versa, séance tenante, la somme demandée, et le champ d'Ephron devint sa propriété, avec la caverne et tous les arbres qu'il contenait. Il y déposa alors le corps de Sara, non loin de ce chêne de Mambré, où l'ange leur avait annoncé à tous deux la naissance d'Isaac.

Commentaire moral et mystique

La théologie morale tire argument de cet épisode pour montrer, contre les théories marxistes, que le droit de propriété a existé dès les origines de la civilisation.

Saint Jean Chrysostome remarque que, jusque-là, Abraham qui, pourtant, était riche et puissant, comme le prouve le respect que lui témoignent les Hittites en l'appelant : *Prince de Dieu*, n'avait jamais rien voulu posséder en propre. « Ayant en abondance les richesses de l'âme, il ne désirait nullement les autres ». Il était soucieux avant tout d'acquérir les vertus, les biens spirituels, plutôt que ceux de la terre, et de se constituer dans le ciel *un trésor que ni les vers ni la rouille* ne pussent ronger. Ici-bas, il vécut toujours comme un étranger, comme un voyageur, attendant, dans la fermeté de sa foi, *cette cité bâtie sur tin fondement solide, dont Dieu même est le fondateur et l'architecte*⁴. Mais, pour sa dernière demeure et celle de sa femme, il voulut un lieu stable, parce qu'il croyait à la résurrection des corps.

Il nous apprend par là à nous détacher des biens de la terre. La seule chose qu'il importe de s'assurer ici-bas, c'est la grâce d'une bonne mort. Pouvoir re-

³ Cette opinion, encore qu'elle semble partagée par saint Jérôme, ne s'impose pas. D'autres commentateurs ont tiré argument, au contraire, du désintéressement des Hittites, pour stigmatiser les chrétiens qui s'enrichissent en exploitant scandaleusement les funérailles.

⁴ Hébr., XI, 10.

poser en paix avec l'espérance de ressusciter au jour du Seigneur, c'est le bien pour lequel on doit sacrifier tous les autres. Au regard de cette espérance, les honneurs et les richesses de la terre sont de nulle valeur.

Si maintenant nous voulons entrer plus profondément dans le mystère figuré par cette scène, sachons que la caverne d'Ephron représente l'esprit de pénitence ou, si l'on veut – pour employer un mot moins austère –, la conversion des mœurs, chère à saint Benoît. Cette caverne est double, parce que cet esprit comporte un double élément : la prière et les œuvres ; la pratique de l'oraison et celle de la charité ; la vie contemplative et la vie active. Il constitue ainsi *le trésor caché dans le champ*, dont parle l'Évangile, et pour lequel on ne doit pas hésiter à sacrifier tout le reste.

Job a dit dans le même sens : *Entre dans le sépulcre, et tu y trouveras l'abondance, comme un morceau de blé*⁵. L'âme entre dans ce sépulcre quand, se séparant de toutes les choses extérieures et se recueillant en elle-même, elle se met en présence de sa destinée éternelle. Elle meurt alors au monde, comme le demande saint Paul, mais elle s'élève avec le Christ à une nouvelle vie. Et elle trouve là une abondance comme un monceau de blé, parce que les richesses qu'elle acquiert dans cet exercice lui assurent une abondante réserve spirituelle.

Mais cet esprit de pénitence ne s'obtient qu'argent comptant, c'est-à-dire au prix d'un certain nombre d'actes de renoncement. Il faut verser *quatre cents sicles*, c'est-à-dire renoncer pour lui aux quatre appétits qui règnent sur notre âme : l'appétit de domination, le désir des richesses, le désir des jouissances, et la vaine curiosité.

⁵ V, 26.

CHAPITRE 16

Rébecca

(GEN., XXIV, 1-53)

Lorsque Sara mourut, Abraham atteignait lui-même sa cent trente neuvième année. Il ne pouvait se faire d'illusions sur le temps qui lui restait à vivre, et il sentait le besoin de mettre toutes ses affaires en ordre. Or, pour lui, la seule affaire qui comptât vraiment, était l'obligation d'assurer, dans les meilleures conditions possibles, cette descendance à laquelle était promise le salut du monde et dans laquelle le Christ devait naître un jour. Il importait donc de marier Isaac sans tarder, et de le marier à une épouse digne de lui. Mais où trouver une femme qui par sa piété, par la pureté de ses mœurs, par l'intégrité de sa foi mériterait d'attirer le cœur de l'enfant de la promesse et d'unir sa vie à la sienne ?

Abraham appela le plus âgé de ses serviteurs, Éliézer, qui remplissait dans sa maison les fonctions d'intendant, et lui dit : « *Mets ta main sous ma cuisse...* » Ce geste, étrange à première vue, ne semble pas avoir été usuel chez les Patriarches. On le retrouve une autre fois, cependant, dans leur histoire, à la fin de la vie de Jacob, lorsque celui-ci demande à Joseph de ne pas l'enterrer en Égypte. Comme ceux qui feront plus tard, en maintes circonstances, les Prophètes, il avait une valeur figurative : il était destiné ici à souligner l'importance du serment qui allait être demandé à Éliézer. Les commentateurs juifs ont vu en lui une allusion à la circoncision, c'est-à-dire au signe visible du pacte conclu entre Dieu et Abraham. Mais les Pères de l'Église pensent plutôt que *la cuisse* doit être considérée comme le symbole de la puissance génératrice des Patriarches, de la descendance qui devait en sortir et du Christ qui en serait le couronnement¹. Abraham invitait ainsi son serviteur à jurer sur le Christ qui doit venir, comme aujourd'hui nous jurons sur le Crucifix, c'est-à-dire sur le Christ qui est venu. Et l'engagement qu'il lui demandait de prendre, sous cette forme solennelle, était le suivant : « *Que tu ne prendras aucune des filles des Chananéens, parmi lesquels j'habite, pour la faire épouser à mon fils, mais que tu iras dans ma terre, là où sont mes parents, et que tu prendras là une épouse pour mon fils Isaac* ».

¹ Cf., par exemple, saint Augustin : « *Quid aliud demonstratum est, cum servo dixit Abraham : Pone manum tuam sub femore meo, et adjurabo te per Dominum coeli et Dominum terrae, nisi in carne, quae ex illo femore trahebatur, fuisse venturum ?* » (*De Civ. Dei*, l. XVI, ch. XXXV). – Cf. également Hier., c. 973.

En effet, il ne pouvait être question pour le Patriarche de chercher une belle-fille parmi les indigènes, gens grossiers, adonnés au culte des idoles, et dont les Livres saints eux-mêmes, plus tard, révéleront les mœurs corrompues. D'autre part, ce modèle d'obéissance ne se croyait pas le droit non plus de se tourner vers son ancienne patrie, la Chaldée, puisque le Seigneur lui avait ordonné d'en sortir de corps et de cœur. Alors, il songeait à la famille de Nachor, son frère, qui, elle du moins, était restée fidèle au culte du vrai Dieu et qui gardait des mœurs pures. Elle stationnait toujours dans la région de Charan, en Mésopotamie, là où il avait séjourné lui-même après le départ d'Ur, durant plusieurs années. C'était donc dans cette direction qu'il envoyait Éliézer. Mais, demanda ce dernier, *si la jeune fille ne veut pas venir ici, avec moi, que dois je faire ? Faudra-t-il que je revienne chercher votre fils pour le conduire à cette terre, dont vous, vous êtes parti ?* – « *Garde t'en bien !* » reprit vivement le Patriarche. S'il n'allait pas lui-même chez son frère, s'il n'y envoyait pas Isaac, qui était pourtant le principal intéressé, c'est qu'il ne voulait pas enfreindre, si peu que ce fût, en sa personne ou en celle de son fils, l'ordre que Dieu lui avait intimé jadis, sans réserve, de *quitter sa terre et sa parenté*. « *Ne te tourmente pas, ajouta-t-il ; le Seigneur, le Dieu du ciel qui m'a retiré de la maison de mon père et de la terre où je suis né, lui qui m'a parlé et qui s'est engagé avec moi, par serment, disant : C'est à ta descendance que je donnerai cette terre, il enverra son ange devant toi, et grâce à lui, tu trouveras l'épouse destinée à mon fils. Si, donc, la femme se refuse à te suivre, ne t'inquiète pas, tu ne seras plus lié par ton serment. Je te demande seulement de ne pas emmener mon fils là-bas* ».

Éliézer prêta alors le serment demandé, puis il organisa sans tarder une petite caravane. Il fit préparer dix chameaux choisis parmi les meilleurs, et se munit d'objets précieux, de vases d'or et d'argent, de bijoux et de riches étoffes, qu'il prit dans les coffres de son maître, pour représenter dignement celui-ci. Dès que tout fut prêt, il se mit en route et se dirigea tout droit vers le lieu où résidait Nachor.

Il y arriva un soir, à la tombée du Jour, et s'arrêta près d'un puits à l'entrée de la ville. C'était l'heure où les femmes venaient chercher leur provision d'eau. Éliézer ayant fait reposer ses chameaux avec la sollicitude qu'un nomade porte toujours à sa monture, se mit en prière : « *Seigneur, dit-il, Dieu de mon maître Abraham, venez-moi en aide aujourd'hui, je vous en supplie, et faites miséricorde avec mon maître Abraham. Me voici près de cette fontaine et tes filles des habitants de cette ville vont sortir pour y puiser de l'eau* ».

Devant l'extrême délicatesse de la mission qui lui était confiée, sachant combien il est facile de se laisser tromper par les apparences,

Éliézer, qui était le disciple d'Abraham en même temps que son serviteur, comprit qu'il devait avant tout prier Dieu, et s'en remettre à lui plutôt qu'à ses propres lumières, du choix qui lui incombait.

« *Que donc la jeune fille, continua-t-il, à laquelle je dirai : veuillez pencher la cruche que vous portez, afin que je boive ; et qui me répondra : Buvez, et je donnerai à boire à vos chameaux ; que cette-là soit celle que vous avez destiné à votre serviteur Isaac ; et par là je comprendrai que vous avez fait miséricorde avec mon maître* ».

On pourrait se demander ici si ce n'était pas tenter Dieu que de lui adresser une telle prière, de fixer le signe qu'on attendait de lui, de présumer que la femme qui remplirait les conditions posées serait précisément celle qui devait être choisie.

Il faut tenir pour assuré, au contraire, que cette prière fut un modèle du genre, à cause de la foi, de la piété et de la discrétion qui l'animaient. Elle était pleine de foi, parce qu'Éliézer n'eut recours à aucune pratique superstitieuse pour consulter la divinité ; il s'adressa à Dieu dans toute la simplicité de son cœur, se fondant exclusivement sur les promesses faites à Abraham. Elle était pleine de piété, parce que la demande qu'elle formulait n'avait d'autre mobile que le désir d'exécuter convenablement la mission dont l'intendant était chargé. Celui-ci se méfiait de son propre jugement, il se considérait comme incapable de discerner lui-même, dans un pays et une nation qu'il ne connaissait pas, l'épouse digne d'un tel héritier. Et c'est pourquoi il sollicitait de Dieu un signe. Ce n'est pas là chose répréhensible, quand on le demande avec un cœur droit, et que l'on n'a pas d'autre moyen de savoir ce qu'il convient de faire. Enfin, la requête d'Éliézer était pleine de discrétion : la condition qu'elle posait était bien faite pour mettre en évidence la vertu de Rébecca, sa charité, son sens de l'hospitalité, si prisée des Patriarches. Il demandait quelle allât au-delà des services qu'il réclamerait d'elle, qu'elle fit preuve de simplicité et de générosité, et cela à un moment où tout au contraire l'incitait à se hâter : l'heure avancée, l'impatience des hommes, la presse des animaux.

La meilleure preuve que cette prière fut agréable à Dieu, c'est le plein succès qu'elle obtint, comme le montre la suite de l'événement.

Éliézer, continue le texte sacré, n'avait pas encore achevé de parler ainsi en lui-même qu'il vit arriver Rébecca, fille de Bathuel, fils de Melcha, femme des Nachor, frère d'Abraham, qui portait sur son épaule une cruche. C'était une jeune fille très gracieuse, une vierge d'une grande beauté et qui n'était pas mariée, elle était déjà venue au puits, elle avait rempli sa cruche et elle s'en retournait. Le serviteur (d'Abraham) s'avança au-devant d'elle et lui dit : Donnez-moi un peu d'eau de votre cruche pour que je boive. Et elle de répondre : Buvez,

mon seigneur. Rapidement elle abaissa la cruche qu'elle portait sur l'épaule, et, la penchant sur son bras, elle lui donna à boire. Lorsqu'il eut bu, elle ajouta : Je m'en vais aussi tirer de l'eau pour vos chameaux, afin qu'ils boivent tous. Et vidant sa cruche dans tes conduites qui servaient d'abreuvoirs, elle se hâta de retourner au puits en tirer encore, et fit boire ainsi tous les chameaux.

L'auteur sacré, dans ce récit, multiplie les épithètes pour dire à la fois l'éclat et la modestie de Rébecca : *Puella decora nimis, virgoque pulcherrima, et incognito viro*. C'est-à-dire : une jeune fille gracieuse au-delà de tout ce qu'on peut dire, une vierge de toute beauté, et qui ne connaissait point d'homme. Ce redoublement d'expressions est destiné à faire comprendre, selon l'usage de l'Écriture, que notre héroïne possédait à la fois la beauté extérieure et la beauté intérieure, celle du corps et celle de l'âme.

Elle allie admirablement dans toute cette scène la modestie à la charité. Ce n'est pas elle qui prend l'initiative de parler à un étranger qu'elle ne connaît pas : sa réserve le lui défend. Mais, dès que cet étranger lui demande un service, elle s'empresse de le lui rendre avec la plus extrême bonne grâce. Elle va au-delà de ses désirs. Bien qu'elle appartienne à une famille noble, bien qu'elle soit la fille d'un scheik et qu'elle ait rang de princesse, elle ne craint pas d'assumer une besogne servile et pénible, en puisant elle-même dans les auges l'eau nécessaire pour désaltérer dix chameaux².

Elle ne prend pas la fuite comme une étrangère, dit saint Jean Chrysostome, elle ne se fait pas de la modestie un prétexte pour refuser, mais elle répond avec une grande amabilité : *Buvez, mon seigneur*. Réfléchissez, je vous prie, sur le soin qu'on apportait, dans ces temps antiques, à pratiquer la modestie, jusqu'où allait l'amabilité ; la grande place que l'hospitalité tenait dans les mœurs d'alors. Dites-moi quelle fortune n'est pas au-dessous de telles mœurs ? Quels sont les trésors que de telles mœurs ne surpassent pas ? Voilà la dot par excellence, voilà la richesse ; voilà le trésor inépuisable³.

Éliézer, cependant, examinait attentivement la jeune fille. L'événement avait pleinement réalisé son agence. Dieu avait répondu point par point à la prière qu'il avait formulée. Néanmoins, il ne voulait pas s'engager trop vite dans une affaire aussi grave, et il considérait avec soin Rébecca. Il observait sa manière de parler, son attitude, sa démarche, ses gestes, etc. Et son excellente impression ne cessait de se

² De nos jours encore, les Touaregs, malgré le soin qu'ils ont de leurs chameaux, ne s'abaissent pas jusqu'à puiser eux-mêmes l'eau nécessaire pour les faire boire, et se font suivre par de jeunes esclaves pour cette fonction, d'ailleurs très fatigante ; car les puits n'étant point munis de poulies, il faut tirer chaque seau à force de bras.

³ *Hom. sur la Genèse, XLVIII, 4.*

confirmer. Quand, enfin, les chameaux eurent fini de boire, il voulut remercier l'aimable enfant de la peine qu'elle avait prise, et, suivant l'usage que pratiquent encore les voyageurs en ces pays-là, il lui offrit en présent quelques jolis objets : *une paire de boucles d'oreilles qui pesaient deux sicles et un bracelet du poids de dix sicles*⁴. En même temps il lui posait quelques questions : « *De qui, demanda-t-il, êtes-vous la fille ? Y a-t-il dans la maison de votre père un lieu pour me loger ?* » Et elle de répondre aussitôt simplement, sans embarras, sans détours, sans faire de mystère, avec une candeur pleine de grâce : « *Je suis la fille de Bathuel, qui est lui-même fils de Nachor et de Melcha* ».

Melcha, on s'en souvient était la nièce d'Abraham et probablement la sœur de Sara. Elle avait épousé son oncle Nachor, celui que précisément venait voir Éliézer. « *Certainement, ajoute Rébecca, il y a de la place pour vous loger tant que vous en voudrez, et on vous donnera de la paille et du foin à discrétion pour vos bêtes* ».

Le serviteur s'inclina alors profondément et adora le Seigneur. Manifestement la main de Dieu l'avait conduit tout droit chez ceux qu'il cherchait. « *Béni soit le Seigneur, dit-il, le Dieu de mon maître Abraham, qui n'a pas manqué de lui faire miséricorde, selon la vérité de ses promesses !* »

À son tour, il se fit connaître à la jeune fille et lui expliqua qu'il n'était pas un étranger pour elle, mais qu'il était envoyé par le frère de Nachor. A ces mots, Rébecca ne put contenir sa joie : elle avait si souvent entendu parler de son oncle Abraham ! Elle avait un tel désir de le connaître ! Elle courut vers les siens et raconta à sa mère tout ce qui venait de se passer. Aussitôt, ce fut l'allégresse générale dans la famille. Laban, le frère de Rébecca, se hâta vers Éliézer, qui était resté près de la fontaine avec sa petite troupe, et lui dit : « *Entrez homme béni de Dieu ! Pourquoi restez-vous dehors ?* » Il lui montra une place pour, ses chameaux ; et, lorsque ceux-ci eurent été installés et déchargés, il leur donna de la paille et du foin, tandis qu'on offrait à Éliézer et à ses compagnons de l'eau pour se laver. Quand cela fût fait, on les conduisit à table et on leur servit à manger, avec cet empressement à pratiquer l'hospitalité qui était de tradition dans les familles patriarcales.

⁴ Le sicle vaut environ 15 gr, 200. Les critiques rationalistes ne manquent pas de nous informer ici que l'ornement appelé par la Vulgate « *boucles d'oreilles* », désigne en réalité le « *nézem* », anneau d'or ou d'argent que certaines femmes arabes portent suspendu à leur nez. Disons simplement que cette interprétation est irrecevable. Le mot qui fait l'objet de cette remarque a un sens élastique et signifie d'une façon générale : *colifichet de femme*. Si les Septante qui connaissaient merveilleusement les moindres nuances de la langue hébraïque l'ont traduit par ἐνώτια ; si saint Jérôme dont nul n'ignore la compétence dans ce domaine a mis dans la Vulgate *inaures* ; si toute la tradition l'a entendu et commenté au sens de : *boucles d'oreilles*, on ne saurait douter que cette interprétation ne corresponde à la réalité. Il n'y a aucune raison de vouloir en introduire une autre qui a le double inconvénient de détruire la signification symbolique du geste et d'attribuer à Rébecca l'usage d'une parure que l'on a toujours considérée comme l'apanage des peuples dégénérés. Aucun artiste digne de ce nom n'oserait représenter ainsi affublée le modèle de grâce et de haute distinction qu'était la future épouse d'Isaac.

Mais Éliézer était le dévouement personnifié. Bien plus occupé des intérêts de son maître que de ses propres besoins, il refusa de toucher aux aliments qu'on lui présentait, avant d'avoir fait connaître le but de sa mission. « *Je ne mangerai pas, dit-il, avant d'avoir exposé ce que j'ai à dire* ».

« Vous, vous avez rempli votre devoir, mais moi je ne veux pas penser à prendre du repos avant de vous avoir appris pourquoi j'ai fait un si long voyage, pourquoi je suis venu du pays des Chananéens, et comment j'ai été conduit dans votre maison. Quand vous saurez tout, vous verrez si vous croyez pouvoir acquiescer aux désirs de mon maître »⁵.

Alors, dans un récit d'une charmante simplicité, il détailla à ses hôtes par le menu tout ce qui venait de se passer. Il dit la commission dont l'avait chargé Abraham, les questions qu'il lui avait posées, les réponses qu'il en avait reçues ; il raconta comment il s'était arrêté près du puits, à l'entrée de la ville ; comment il avait prié pour le succès de son entreprise, comment la réponse de Dieu s'était manifestée aussitôt par l'arrivée de Rébecca, comment tout concordait à prouver que celle-ci était bien la femme destinée à Isaac. « Maintenant, ajouta-t-il en terminant, *c'est à vous qu'il appartient de décider si vous voulez traiter mon maître selon la miséricorde et selon la vérité, c'est-à-dire, si vous voulez consentir au sacrifice qu'il vous demande, ce sera de votre part un acte de miséricorde, mais aussi un acte de vérité, c'est-à-dire conforme à la justice : parce qu'il est normal qu'un homme trouve dans sa parenté une épouse pour son fils. Si donc vous acceptez sa demande, veuillez me le dire ; s'il vous plaît d'en décider autrement, veuillez me le faire savoir aussi, afin que j'aille à droite ou à gauche, c'est-à-dire afin que j'agisse en conséquence* ».

Les frères de la jeune fille, Laban et Bathuel⁶, répondirent : « *Le Seigneur lui-même a parlé, c'est-à-dire : Dieu a si manifestement conduit toute cette affaire, qu'il nous a fait connaître clairement par là sa volonté. Nous ne pouvons vous répondre autre chose que ce qui est évidemment son bon plaisir. Voici Rébecca : elle est à votre disposition. Prenez-la avec vous et partez, et qu'elle soit l'épouse du fils de votre maître, ainsi que l'a dit le Seigneur* ».

En entendant ces paroles qui l'assuraient du succès de sa mission, Éliézer se prosterna et adora le Dieu tout-puissant. Puis, il offrit à Ré-

⁵ Chrys., Hom. XLIX, 5.

⁶ Le Bathuel dont il est question ici n'est pas, selon l'opinion la plus probable, le père de Laban et de Rébecca, qui devait être mort à cette époque, mais un frère cadet qui portait le même nom que son père. On ne saurait expliquer autrement le rôle secondaire qu'il joue dans toute cette scène. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable, qu'un peu plus bas, au verset 53, on voit Éliézer offrir des présents aux frères et à la mère de Rébecca : il n'est pas question du père, ce qui serait bien étrange si celui-ci avait été encore en vie. Même omission au verset 55.

becca, au nom de son maître, de nouveaux présents, et cette fois de grand prix ; vêtements précieux, objets d'or et d'argent, etc. ; il en distribua d'autres à tous les membres de la famille, et alors seulement, il consentit à se mettre à table.

Commentaire moral et mystique

Le souci d'Abraham de ne pas laisser son fils épouser une païenne montre que la crainte des mariages mixtes est antérieure aux lois de l'Église, et qu'il faut tout faire pour les éviter.

Il ne faut épouser ni juive, ni hérétique, dit saint Ambroise... Le premier bien à chercher dans le mariage est celui de la religion⁷. Abraham, dit saint Jean Chrysostome, « ne cherchait ni les richesses ni les serviteurs ; ni tant et tant d'arpents de terre, ni la beauté extérieure : mais il cherchait la beauté de l'âme et la noblesse des mœurs »⁸.

Au sens mystique, Abraham, qui envoie Éliézer chercher une épouse pour son fils, représente Dieu le Père envoyant ses serviteurs à la recherche des âmes qu'il veut unir au Verbe par un mariage d'amour. Mais ces âmes, il faut d'abord qu'elles soient de la race spirituelle du Patriarche, c'est-à-dire que leur foi soit intègre et qu'elles ne connaissent d'autre culte que celui du vrai Dieu, car le Christ ne saurait épouser les Chananéennes, qui adorent les idoles. « *Si elle ne veut pas venir avec moi, demande Éliézer en recevant sa mission, voulez-vous que je ramène votre fils au lieu d'où vous êtes sorti ? – Garde-t'en bien, répond le Patriarche* ». – Car, dira Notre-Seigneur, « *je suis venu séparer le fils de son père, et la fille, de sa mère. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi*⁹... *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple* »¹⁰. Si donc l'âme élue ne veut pas renoncer au monde, et à son affection pour le monde ; si elle ne veut pas, comme Abraham lui-même, *sortir de sa terre, de sa parenté et de la maison de son père*, elle ne saurait devenir l'épouse du Christ, du véritable Isaac. « *Si elle ne veut pas te suivre, continue le Patriarche, tu ne sera pas tenu par ton serment* », comme Notre-Seigneur dira plus tard : « *S'ils ne veulent pas vous recevoir ; secouez la poussière de vos pieds* »¹¹.

Il faut en outre que, comme Rébecca, elle reste pure et s'applique à garder la chasteté du cœur aussi bien que celle du corps ; *qu'elle ne connaisse point d'homme, c'est-à-dire, explique Origène, qu'elle ne se donne jamais, par le consentement de sa volonté, à l'homme ennemi, à cet amant exécrationnel, qui la poursuit de ses flatteries et de ses assiduités, mais pour l'entraîner avec lui au fond des enfers*¹².

Il faut encore qu'elle vienne chaque jour, elle aussi, auprès du puits, pour y chercher de l'eau, et ce puits représente la méditation de la Parole de Dieu.

⁷ De Abraham, l. I.

⁸ Hom. XLVIII, 2.

⁹ Mt., X, 35-37.

¹⁰ Luc, XIV, 33.

¹¹ Mt., X, 14.

¹² Hom. sur la Genèse, X, 14.

C'est dans cet exercice qu'elle doit puiser quotidiennement la grâce dont elle a besoin pour se purifier, se rafraîchir, et étancher sa soif de Dieu. C'est là que, comme la Samaritaine, elle rencontrera le Christ, qui lui dira : *Donne-moi à boire*. Et le signe sur lequel il la jugera, ce sera celui de la charité : si elle sait désaltérer ceux qui ont soif, accueillir les voyageurs, pratiquer les œuvres de miséricorde ; si elle est capable de donner spontanément plus qu'on ne lui demande et d'abreuver les bêtes de celui qui ne sollicitait qu'un peu d'eau pour lui-même, elle s'entendra dire un jour : *Viens, mon élue, et je poserai mon trône en toi, parce que le Roi a désiré ta beauté*¹³. Alors le Saint-Esprit commencera à la parer pour ses noces mystiques : il lui donnera d'abord *des boucles d'oreilles*, c'est-à-dire qu'il fermera ses oreilles aux appels du monde, à la médisance, aux adulations, à la calomnie, aux insinuations perfides des marchands d'erreurs. En même temps, il lui fera goûter les saintes Écritures, il lui en révélera le sens caché, il la rendra docile aux inspirations de la grâce, aux sollicitations de son futur Époux. C'est ce que voulait exprimer le Psalmiste, quand il disait : *Vous m'avez perfectionné les oreilles*¹⁴. Dieu prend ainsi possession de son cœur, parce que le cœur, dit saint François de Sales, « respire par les oreilles ». *Ces boucles pèsent deux sicles*, parce que toute la science que l'âme reçoit ainsi l'entraîne comme un poids vers le double précepte de la charité, d'amour de Dieu et celui du prochain. *Amor meus, pondus meum*, mon poids, c'est mon amour, dit saint Augustin. Le Saint-Esprit lui donne aussi *des bracelets* : il lui passe des menottes aux mains, mais des menottes d'or. Il enchaîne toute son activité à la pratique de la volonté de Dieu et, avant toutes choses, à l'observation des *Dix commandements* : c'est pourquoi *les bracelets pèsent dix sicles*.

En acceptant ces bijoux, la jeune fille se prête, avant la lettre, au désir que l'époux du *Cantique* exprimera un jour à sa bien-aimée : « *Pose-moi comme un sceau sur ton cœur* (ce sont les boucles d'oreilles), *pose-moi comme un sceau sur ton bras* (ce sont les bracelets) ». L'âme ainsi saisie et scellée est à l'entière disposition de son Maître.

On voit par ce trait comment même les objets les plus futiles en apparence ont une valeur de signe et nous parlent de Dieu, lorsqu'ils sont placés dans la lumière des Écritures.

Que quiconque veut imiter Rébecca soit exact à se rendre chaque jour près du puits, et à assister ceux qui lui demandent un service ; qu'il persévère dans la pratique de l'oraison et dans celle de la charité fraternelle, et il méritera alors de recevoir, lui aussi, ces boucles d'oreilles et ces bracelets, qui seront le gage de son union avec le Christ !

¹³ Office des Vierges, 1^{er} répons.

¹⁴ Ps. XXXIX, 7.

CHAPITRE 17

Le mariage d'Isaac

(GEN., XXIV, 54-67)

Le lendemain, dès la première heure, Éliézer vint trouver ses hôtes et leur dit : « *Laissez-moi partir, afin que je retourne vers mon maître* ». Surpris de cette hâte inattendue, les parents de Rébecca demandèrent un peu de répit : « *Qu'elle demeure avec nous au moins une dizaine de jours, dirent-ils, et puis elle partira* ». Mais Éliézer insista : « *Ne me retenez pas, parce que c'est le Seigneur qui a disposé mon voyage ; laissez-moi aller afin que je retourne à mon maître* ». « *Appelons Rébecca, reprirent alors les frères, et demandons lui ce qu'elle veut* ». Quand la jeune fille eut été mise au courant de ce qui se passait, ils l'interrogèrent : « *Veux-tu aller avec cet homme ?* » « *Oui* », répondit-elle simplement.

Peut-être s'étonnera-t-on ici d'une acceptation si prompte et d'un tel empressement à vouloir partir ? Faut-il déduire de là que Rébecca s'était laissé éblouir par la demande flatteuse dont elle était l'objet ? Non certes ; sa beauté, sa fortune, sa situation lui donnaient toutes garanties pour l'avenir, et ce n'était pas la crainte de manquer de prétendants qui la portait à se jeter sur le premier qu'on lui offrit. Par ailleurs, on ne peut penser que la jeune fille, dont l'attitude devant un voyageur inconnu a manifesté la charmante délicatesse du cœur, ait envisagé sans souffrance, sans déchirement intérieur, une séparation qui serait, sans doute, définitive, d'avec ses parents, sa tribu et tout ce qu'elle aimait, pour aller épouser dans un pays lointain, un cousin qu'elle n'avait jamais vu ? Si elle n'avait écouté que la voix de la nature, elle aurait, tout en acceptant le principe du mariage, demandé des délais plus longs encore que ceux qu'on lui proposait. Mais, précisément, Rébecca n'écoutait pas la voix de la nature. La promptitude de son acceptation est un « test » qui nous permet de juger de la qualité de son âme. Elle est digne déjà d'être la fille d'Abraham et l'épouse d'Isaac, parce que comme eux, elle n'a qu'une règle de vie : le bon plaisir de Dieu. C'est là sa loi suprême, devant laquelle tous les désirs personnels doivent céder : en écoutant parler Éliézer, elle a compris à l'évidence que c'était Dieu qui avait conduit cet homme jusqu'à elle, que c'était la volonté de Dieu qu'elle épousât celui au nom duquel il était venu. Dès lors, elle n'hésite plus : elle est de ces âmes « qui ne savent pas souffrir de délai dans l'obéissance »¹, qui croiraient manquer à leur devoir si elles ne dé-

¹ Règle de saint Benoît, ch. V.

féraient pas immédiatement à ce que Dieu leur propose. Voilà pourquoi, refoulant tous ses sentiments intimes, elle se déclare prête à partir sur-le-champ, comme feront plus tard saint Matthieu en laissant là sa table de changeur, ou saint Pierre et saint André, saint Jacques et saint Jean en quittant leurs filets au premier signe du Maître.

Le départ s’organisa aussitôt, selon le désir d’Éliézer. On forma, pour accompagner la jeune fille, un petit cortège d’honneur qui comprenait sa nourrice, nommé Déborah, et quelques jeunes filles de son entourage. Ses frères lui adressèrent solennellement leurs vœux de prospérité : « *Tu es notre sœur, lui dirent-ils, puises-tu croître de mille en mille, et ta descendance posséder les portes de tes ennemis !* »

Puis, les adieux terminés, les voyageuses escaladèrent leurs montures et, sous la conduite d’Éliézer, se finirent en route vers la terre de Chaman.

En ce temps-là, continue l’auteur sacré, Isaac se promenait sur le chemin qui conduit au puits dont le nom est du Vivant et du Voyant. C’était le puits près duquel Agar avait rencontré l’ange. Il habitait, en effet, dans la terre du midi et il était sorti pour méditer dans la campagne.

En ce temps-là, en effet, il n’existait encore aucun temple, aucune église, aucun oratoire, où l’on pût se recueillir et prier Dieu. Les sacrifices s’offraient sur des pierres, dressées en plein champ, et c’étaient les seuls lieux de culte. Mais Isaac avait appris, à l’école d’Abraham, que le contact intime entre l’âme et son Créateur ne s’établit que dans la solitude. Quoique vivant sous l’ancienne loi, il appartenait déjà par sa haute perfection à la nouvelle : il était de ces adorateurs *en esprit et en vérité que cherche le Père*. Il s’éloignait donc, quand il le pouvait, de tout le mouvement de sa smalah, du bruit que faisaient les hommes et les bêtes ; il gagnait un endroit écarté, un lieu qui, de préférence, eût été témoin de quelque manifestation divine, et là, seul en face de son Créateur, il méditait...

Ce jour-là, il se rendait ainsi vers le puits où jadis un ange s’était montré à Agar, lorsqu’il vit se profiler sur l’horizon une petite caravane. Devinant aussitôt que ce devait être celle que conduisait Éliézer et qui ramenait peut-être sa fiancée, il s’avança dans sa direction. Rébecca, de son côté, l’avait aperçu. Aussitôt elle descendit de sa monture et demanda à l’intendant : « *Quel est cet homme qui vient à nous à travers la plaine ?* » Et le serviteur répondit non sans solennité : « *C’est lui qui est mon maître. (Ipse est dominus meus)* ». La jeune fille alors, prenant son *pallium*, s’en recouvrit.

En mettant ainsi pied à terre, à la vue de celui qui allait devenir son seigneur et maître, Rébecca voulait lui donner une marque de défé-

rence : les femmes orientales le font encore aujourd'hui à l'endroit de ceux qu'elles veulent honorer d'une façon particulière. Et c'est dans le même dessein qu'elle déploya son *pallium* : ce mot ne désigne pas proprement le voile qui servait à couvrir le visage (*velum*), mais le *théristre*, explique saint Jérôme², c'est-à-dire le manteau de cérémonie qui enveloppait tout le corps. Elle le mit à la fois en signe de révérence et dans un mouvement de modestie charmante : car on l'avait revêtue de ses plus riches atours pour ce voyage, et elle ne voulut pas avoir l'air de chercher à éblouir son fiancé dès leur première rencontre par l'éclat de ses parures et de sa beauté.

Éliézer la présenta alors à Isaac, et lui raconta ce qui s'était passé. Le jeune homme, conquis dès l'abord, la conduisit à la tente qui avait été celle de Sara, et la mit en possession de tout ce qui s'y trouvait. Il s'éprit bientôt pour elle d'un tel amour, que la douleur profonde qu'il éprouvait de la mort de sa mère en fut grandement adoucie. L'Écriture ne nous dit rien des réjouissances qui accompagnèrent les noces : c'est une manière de nous faire entendre qu'elles se passèrent fort simplement.

On n'y vit, dit saint Jean Chrysostome, rien d'inutile ni de superflu ; il n'y eut aucune de ces pompes inventées par les démons, ni cymbales, ni flûtes, ni chœurs de danse, ni banquets sataniques, ni plaisanteries Obscènes³.

Sans doute, on fit une grande fête, comme l'exigeaient les conventions, pour le mariage d'un fils de scheik : mais, continue le même Docteur, tout se passa dans une atmosphère de pureté, de sagesse et de modestie.

Commentaire moral et mystique

Revenons sur la prière solitaire d'Isaac dont nous avons déjà parlé. L'Écriture nous dit *qu'il habitait dans la terre du Midi et qu'il méditait dans la campagne*.

Pourquoi *dans la campagne* ? Parce qu'en ce temps-là encore, il n'y avait point de livre. Isaac ne possédait ni l'Évangile, ni l'Imitation, ni aucun des ouvrages dont nous nous servons aujourd'hui pour méditer. Alors, il interrogeait le grand livre de la nature, et comme plus tard saint Augustin, il disait sans doute à chaque créature : « Parle-moi de Dieu ».

Tout être, en effet, cache une pensée divine.

Le monde est un livre immense écrit de la main de Dieu, où chaque être est un mot plein de sens. L'ignorant regarde, voit des figures, des lettres mystérieuses et n'en comprend pas la signification. Mais le sage s'élève des choses vi-

² Hier., col. 795.

³ Hom. XLIX, 6.

sibles aux choses invisibles : en lisant dans la nature, il lit dans la pensée de Dieu. La science consiste donc non pas à étudier les choses en elles-mêmes, mais à pénétrer les enseignements que Dieu a mis pour nous en elles : car toute créature dit Honorius d’Autun, est l’ombre de la vérité et de la vie. Au fond de tout être sont inscrites la figure du sacrifice de Jésus, l’idée d’Église, l’image des vertus et des vices. Le monde moral et le monde sensible ne font qu’un⁴.

Isaac s’en allait ainsi méditer dans la campagne, parce *qu’il habitait dans la terre du midi*, parce que son cœur se tenait sans cesse sous les rayons de la divine charité. Il avait besoin d’être seul, pour penser et pour parler à Dieu.

Si nous passons maintenant sur le plan allégorique, tous les gestes que nous venons de décrire prennent une signification nouvelle. Dans Isaac méditant solitaire, au milieu de la campagne, il n’est aucun auteur qui riait vu une figure du Christ s’éloignant des siens pour prier, comme nous le lisons à plusieurs reprises dans l’Évangile⁵. Il se tenait alors *près du puits*, c’est-à-dire qu’il méditait sur sa Passion. Celle-ci est appelée puits du *Voyant et du Vivant*, parce que c’est en l’étudiant, en l’approfondissant que l’âme apprend à voir les choses dans la lumière de Dieu, et c’est là aussi qu’elle puise le secret de la Vie véritable.

Il se tenait dans la région du Midi, parce que le Christ n’habite pas les froides régions où règne l’Aquilon. On n’a aucune chance de le rencontrer dans les doctrines où souffle seulement la bise aigre des jugements de Dieu, comme le jansénisme ; ou dans les morales que domine le climat glacial de l’impératif catégorique, comme le protestantisme. Il se trouve seulement dans les doctrines et dans les âmes qui sont embrasées des ardeurs de la charité.

Rébecca cheminant à travers le désert est la figure de l’âme humaine, en quête de son Époux, au milieu du désert de la vie présente. Tant qu’elle ne le connaît pas, elle marche à dos de chameau, c’est-à-dire en se laissant porter par sa nature non réformée. Le chameau, à cause de sa bosse, qui le rend difforme ; à cause de sa démarche disgracieuse et de sa tête dressée vers le ciel, est le symbole de l’âme rendue difforme par le péché, sans grâce et pleine de vanité⁶. Dès qu’elle entre *dans la terre du Midi*, dès qu’elle sent les premiers rayons de la charité, elle commence à distinguer la Personne du Christ. Avant même de le connaître, elle comprend que, pour s’approcher de lui, il faut abandonner le chameau, c’est-à-dire quitter ses défauts, ses mauvaises habitudes. Faute de quoi, elle ne sera jamais digne de devenir son épouse. En même temps, elle désire le connaître davantage. Elle interroge ses serviteurs, c’est-à-dire les prophètes, les docteurs, les saints, la Tradition de l’Église, afin qu’ils lui parlent de lui. C’est ce que fait Rébecca ici en questionnant Éliézer. Et celui-ci de répondre : *Ipse est dominus meus...* Parole dont il est impossible de ne pas saisir l’accent solennel et la majesté prophétique : *C’est mon Seigneur...* Deux mille ans plus tard, saint Jean répondra de la même manière à

⁴ E. Mâle, *L’Art religieux du XIII^e siècle*, p. 29.

⁵ Mc., VI, 46 ; Luc., VI, 13.

⁶ Disons, pour l’honneur du chameau, que, dans le langage mystique de l’Écriture, il représente tantôt certaines vertus, comme la sobriété, la docilité, l’humilité, tantôt certains défauts, comme ici. Il en va de même de tous les animaux : lion, cheval, âne, bœuf, cerf, aigle, etc., qui, selon leurs qualités ou leurs imperfections sont tantôt la figure des vertus et tantôt celle des vices.

saint Pierre, quand, eux aussi, ils apercevront sur le bord du lac un homme dont ils ne peuvent distinguer les traits : *C'est le Seigneur*. Et dans ce mystérieux *Ipse*, quiconque a des oreilles pour entendre ne peut pas ne pas reconnaître Celui qui est promis au monde depuis l'expulsion du paradis terrestre, et qui doit sauver tous les hommes.

À sa vue, Rébecca se couvre de son pallium, de cette robe nuptiale qui – l'Évangile nous l'apprendra – est absolument nécessaire pour s'asseoir au banquet du Roi, et qui n'est autre que le manteau de la charité.

Isaac l'introduit alors dans la tente de Sara : *et il se prend pour elle d'un amour si vif que la douleur que lui avait causée la mort de sa mère s'en trouve grandement adoucie*.

Cette douleur est la figure de celle qu'a éprouvée Notre-Seigneur en voyant s'éteindre la religion juive, la religion d'Abraham, dont spirituellement il était le Fils, et toute vie se retirer de ce culte mosaïque, qui avait été celui de ses ancêtres et dans lequel il avait été élevé. Mais ce chagrin se changea en joie à la pensée de toutes les âmes qui s'uniraient à lui dans l'Église et contracteraient avec lui un mariage de chasteté.

CHAPITRE 18

Cethura

(GEN., XXV, 1-10)

Contrairement à tout ce que l'on pouvait prévoir, Abraham, après avoir marié Isaac, prit lui-même une nouvelle épouse. « Faut-il penser, demande Origène, qu'un si grand Patriarche sentait encore à cet âge les aiguillons de la chair ? Faut-il croire que celui qu'on nous a montré naguère éteint aux mouvements naturels, sente maintenant revivre en lui les ardeurs de la passion ?¹ » Non, très certainement : ce mariage eut, de toute évidence, une raison mystique et sacrée, dont nous dirons un mot plus loin, en suivant le même auteur. Mais, racontons d'abord les faits. Abraham épousa donc en secondes noces une femme qui s'appelait Cethura. D'où venait celle-ci ? Jamais il n'a été question d'elle encore, et elle apparaît brusquement dans le récit de l'Écriture, sans être introduite par aucune généalogie. Cependant, si nous en croyons la tradition des Hébreux, nous la connaissons déjà, et fort bien : car elle ne serait autre qu'Agar l'Égyptienne, l'ancienne servante dont nous avons vu les démêlés avec Sara. La tradition catholique n'a pas écarté entièrement cette hypothèse : Origène, saint Jérôme, entre autres, lui sont favorables. Elle a pour elle un passage du Psaume LXXXII, où l'auteur sacré, en distinguant les Ismaélites des *Agaréniens*, laisse entendre qu'Agar eut d'autres descendants que ceux d'Ismaël. De plus, on pense généralement que le mot *Agaréniens* désigne dans ce texte le peuple connu sous le nom de Madianites. Or, Madian était un fils de Cethura. Celle-ci se confondrait donc avec Agar.

Mais on peut invoquer surtout des raisons de convenance.

Il est vraisemblable, en effet, d'admettre que, si Abraham, après la mort de Sara, sentit le besoin de prendre une autre épouse, pour tenir sa maison, il devait vivre encore vingt ans – il ait pensé tout naturellement à la femme qui lui avait la première donné un fils. Ce n'est certainement pas sans une peine profonde qu'il l'avait congédiée, lorsque Sara en avait exprimé le désir formel, et seules, des raisons d'ordre supérieur, comme nous l'avons dit, avaient pu le décider à cette séparation. Mais il était trop juste, il avait un cœur trop noble et trop bon, pour oublier ensuite Agar et se désintéresser d'elle définitivement. On imagine donc volontiers que, se voyant seul pour ses vieux jours, il ait pensé à la mère d'Ismaël et qu'il l'ait reprise auprès de lui.

¹ *Hom., sur la Gen., XI, 1.*

Mais pourquoi, dira-t-on alors, s'appelle-t-elle maintenant Cethura, Et n'est-il fait aucune allusion à Agar ? La vraie raison, il faut bien le dire, est d'ordre mystique, et nous l'indiquerons tout à l'heure. Au sens littéral, ce changement de nom est destiné à faire comprendre qu'Agar dans le désert s'était complètement transformée. Et cette insinuation se pare d'une grâce exquise, si l'on sait que Cethura veut dire, en latin, *thurificata*, c'est-à-dire : celle qui est devenue *encens*, ou parfum. Le désert avait produit sur cette femme l'effet qu'il devait produire plus tard sur tant et tant de solitaires : il l'avait purifiée de ses fautes, décantée de son orgueil et élevée à une haute contemplation. Elle avait perdu dit Origène, l'odeur du pêché ; elle répandait maintenant, comme saint Paul, *la bonne odeur du Christ*², le parfum de la justice et de la miséricorde, tandis qu'elle faisait monter vers Dieu l'encens d'une prière très pure et ininterrompue...

Quoi qu'il en soit, l'identité de Cethura et d'Agar n'est qu'une hypothèse que l'on peut admettre ou ne pas admettre, puisque les deux opinions se rencontrent chez les Pères de l'Église. Ce qui est sûr, c'est qu'Abraham prit une nouvelle épouse, et que, par un miracle de Dieu, cet homme plus que centenaire, dont *le corps était éteint* depuis longtemps déjà, en eut encore six enfants : Zamram, Iecsan, Madan, Madian, Iesboc et Sue. Si l'on ajoute à ceux-ci Ismaël et Isaac, on trouve que le nombre total de ses fils se monte à huit. Mais il ne les mit pas tous sur le même pied. *Il donna*, dit l'Écriture, *tout ce qu'il possédait à Isaac* ; aux autres, *il fit seulement des présents et il les sépara d'Isaac, de son vivant, vers l'Orient* ; c'est-à-dire que, gardant Isaac dans la terre de Chanaan, il expédia les autres vers d'autres régions, à l'est de la Palestine. Il avait le droit d'en agir ainsi, d'après le code d'Hamourabi³ et la loi sumérienne⁴. Mais il le fit surtout en fonction de la grande idée qui avait dominé toute sa vie : maintenir aussi pure, aussi intègre que possible dans sa foi et dans ses mœurs, la souche du peuple élu, du peuple dans lequel devait naître un jour le Sauveur du monde, le béni des nations. Il savait que ses autres fils glisseraient bientôt vers les cultes idolâtriques et les vices qui les accompagnent : il voulait préserver absolument de cette corruption celui qui avait été l'enfant de la promesse, et sa descendance après lui.

Enfin, cette vie si bien remplie s'acheva, et les forces du Patriarche l'abandonnèrent. Il s'éteignit à l'âge de cent soixante-quinze ans, *et il fut*, dit l'Écriture, *réuni à son peuple*, c'est-à-dire que son âme alla rejoindre dans les limbes celles des justes qui l'avaient précédé sur la terre. *Ses fils, Ismaël et Isaac, l'ensevelirent dans la caverne double*

² II Cor., II, 15.

³ Art. 165.

⁴ Art. 14.

qui se trouve dans le champ d'Ephron, fils de Séor le Héthéen, à côté d'Iambré, et qu'il avait achetée aux fils de Heth. C'est là qu'il fut enterré, à côté de Sara son épouse.

C'est là, selon toute vraisemblance, qu'il repose aujourd'hui encore, avec Isaac et Rébecca, Jacob et Lia, qui y furent portés après lui. La caverne d'Ephron, appelée aujourd'hui caverne de Macpéla, est tombée, lors de la conquête arabe, au pouvoir des musulmans qui ne s'en sont jamais dessaisis ensuite dans tout le cours de l'histoire et qui la considèrent comme un de leurs sanctuaires les plus sacrés. Ils ont bâti au-dessus d'elle une mosquée splendide, et ils en ont toujours rigoureusement interdit l'entrée aux Européens, en sorte qu'il n'a jamais été possible de savoir quel est actuellement l'état des tombeaux. En novembre 1917, cependant, au cours de la Grande Guerre, les Turcs ayant été contraints d'évacuer précipitamment la ville d'Hébron devant l'avance des armées alliées, un officier anglais, le colonel Meinert-Zhagen, réussit à pénétrer dans le caveau qui se trouve sous la mosquée. « Il y faisait noir comme dans un four », a-t-il écrit lui-même : à force de gratter des allumettes, il finit par discerner dans la pièce une tombe de pierre, ornée à chaque angle de colonnes en spirale, également en pierre. Mais il ne put en voir davantage, et le mystère de la grotte d'Ephron demeure entier. Le célèbre explorateur Stanley qui, lui, par un insigne privilège, avait été admis à entrer, non pas dans le tombeau, mais dans la mosquée construite au-dessus, termine le récit de sa visite par les vers suivants :

*Que les restes des Patriarches soient dans la Vallée,
Que des mains païennes aient scellé ces caveaux sacrés,
Et que les fils du Prophète rouge crient : « El Allah ! »
Par-dessus les tombes des Hébreux,
Un jour n'en viendra pas moins où l'on verra
Des blanches murailles ébranlées,
Surgir, pour rentrer dans la vie, des morts immortels,
Et Abraham, Isaac, Jacob, enfin réveillés,
S'élancer de leur lit de pierre⁵.*

Commentaire moral et mystique

La substitution du nom de Cethura à celui d'Agar est destinée à ne pas obscurcir le mystère de l'expulsion de la servante : nous aurons dit en son lieu que cette expulsion signifiait le renoncement à la sensualité, renoncement qui s'impose à quiconque veut être l'époux de Sara, c'est-à-dire de la Sagesse. Or, il va de soi que ce renoncement, une fois décidé, doit être définitif, sans repentance ; jamais, spirituellement parlant, le juste ne peut reprendre Agar ; parce

⁵ Cf. Marston, *op. cit.*, p. 141.

que jamais l'esprit ne peut accepter raisonnablement de se remettre sous le joug de la chair.

Le mariage d'Abraham avec Cethura montre, écrit Origène, « que nulle limite n'est assignée à la Sagesse et que la vieillesse ne met pas un terme au savoir... La mort de Sara représente la consommation de la vertu »⁶. Mais lorsqu'un homme en est arrivé là ; lorsqu'il est monté aux plus hautes cimes de la perfection qu'il soit possible d'atteindre ici-bas ; lorsqu'il a entièrement dompté sa nature, maîtrisé ses passions, établi en lui le règne de l'esprit ; lorsqu'il n'agit plus en toutes choses que selon l'impulsion de la grâce et conformément à la droite raison, il ne doit pas considérer pour autant que sa tâche est finie, et s'endormir sur ses lauriers. Il faut qu'il épouse Cethura, celle qui vient du désert, celle dont le nom signifie *encens* ou *parfum*, et qu'il fasse de sa vie une prière perpétuelle. Alors il portera de nouveaux fruits ; il en portera d'autant plus que, comme celui d'Abraham, *son corps sera éteint*, et que *ses membres seront morts*⁷. Car, ajoute Origène, « à nos sens sont bien plus capables de recevoir la Sagesse *quand nous portons la mort du Christ dans notre corps mortel* »⁸.

Le même auteur dit encore :

Les mariages des Patriarches désignent symboliquement dans l'Écriture les progrès des saints. Aussi, dans ces mariages, vous pouvez être le mari si vous voulez ; si, par exemple, vous exercez l'hospitalité de grand cœur, c'est elle, l'hospitalité, que vous prenez, pour ainsi dire, pour épouse ; et si vous lui ajoutez le soin des pauvres, c'est comme une seconde épouse que vous prenez ; si vous y joignez la patience, la douceur et les autres vertus, vous aurez pris autant d'épouses que vous avez de vertus.

⁶ Hom. XI, 2.

⁷ Colos., III, 5.

⁸ II Cor., IV, 10.

LIVRE II

Isaac et Jacob

CHAPITRE 1	La naissance de Jacob (GEN. 25, 11-28)	138
CHAPITRE 2	Le plat de lentilles (GEN. 25, 29-34)	143
CHAPITRE 3	« C'est ma sœur » (GEN. 26, 1-13)	146
CHAPITRE 4	L'affaire des puits (GEN. 26, 14-35)	149
CHAPITRE 5	« Je suis Esaü » (GEN. 27, 1-20)	155
CHAPITRE 6	Où Esaü n'est pas content (GEN. 27, 20-41)	158
CHAPITRE 7	L'échelle de Jacob (GEN. 27, 4 – 28, 22)	164
CHAPITRE 8	Un mariage compliqué (GEN. 29, 1-30)	171
CHAPITRE 9	Une belle famille (GEN. 29, 31 – 30, 24)	178
CHAPITRE 10	Brebis noires, blanches et bigarrées (GEN. 30, 25-43)	187
CHAPITRE 11	Jacob s'enfuit de chez Laban (GEN. 31)	192
CHAPITRE 12	Le gué de Jaboc (GEN. 32)	198
CHAPITRE 13	Rencontre avec Esaü (Gen. 33)	206
CHAPITRE 14	Dina (Gen. 34)	210
CHAPITRE 15	Le térébinthe de Sichem (Gen. 35, 1-8)	218
CHAPITRE 16	Mort de Rachel (Gen. 35, 9-29)	223

CHAPITRE 1

La naissance de Jacob

(GEN., XXV, 11-28)

Après la mort d'Abraham, ce fut Isaac son fils qui hérita de sa haute situation morale, en même temps que de la majeure partie de ses biens : il devint le chef de la tribu des croyants, le Patriarche du clan avec lequel Dieu avait fait alliance et qui serait bientôt « le peuple élu ». Continuant, pour les mêmes raisons que son père, à mener une vie nomade, il stationna d'abord dans la région où celui-ci campait de préférence, à l'ouest de la mer Morte. Son âme profondément religieuse recherchait d'instinct les endroits qui avaient été marqués par quelque manifestation de la Présence divine. Il affectionnait, en particulier, le puits *du Vivant et du Voyant*, où un ange jadis s'était montré à Agar¹, et qui lui rappelait, en outre, sa première rencontre avec Rébecca. C'est là qu'il avait vu descendre de son chameau, étincelante de beauté et de pureté, cette vierge qu'Éliézer était allé quérir pour lui en Mésopotamie, chez son oncle Nachor. Son cœur, éclairé par le Saint-Esprit, avait reconnu aussitôt en elle l'épouse que Dieu lui destinait et il s'était épris pour elle d'un ardent amour.

Maintenant donc, il vivait là avec elle, surveillant ses troupeaux et gouvernant sa tribu. Peut-être serions-nous tentés de croire qu'il était parfaitement heureux, si nous ne savions que Dieu ne laisse jamais longtemps ses serviteurs sans leur envoyer quelque croix. Un grand sujet de tristesse plana bientôt sur le nouveau ménage : avec les mois et les années, Rébecca s'avérait stérile. Elle semblait atteinte de la même infirmité que Sara et n'arrivait pas à concevoir d'enfant.

Devant cette situation si triste pour son foyer, Isaac recourut au grand moyen qui reste toujours à l'homme dans les pires difficultés : il pria, et il prolongea sa prière avec persévérance pendant vingt ans². Certes, il ne doutait pas de la parole divine qui lui avait promis une descendance : mais il ne savait pas si celle-ci lui viendrait par Rébecca. De plus, son humilité et son sens de la justice ne lui permettaient pas de croire que la promesse reçue de Dieu le dispensât de faire humainement tout ce qu'il pouvait pour avoir un enfant.

Au bout de vingt ans d'attente, enfin Dieu exauça sa persévérance et Rébecca sentit qu'elle allait devenir mère. Mais ce ne fut pas encore

¹ Gen., XVI, 14.

² L'Écriture en effet lui donne quarante ans quand il épousa Rébecca et soixante quand il devint père.

pour elle la paix et la joie. Car, sans le savoir, elle avait conçu deux jumeaux et ceux-ci, nous dit l'Écriture, *se battaient dans son sein*. La Vulgate emploie ici le mot de *collidebantur*. Mais le terme hébreu est plus énergique, selon saint Jérôme, et pourrait se traduire : ils ruaient, ils se donnaient des coups de pied. Cette lutte causait de vives douleurs à Rébecca qui ne comprenait rien à ce qui se passait en elle. Elle n'avait à sa disposition ni cliniques, ni médecins spécialisés, ni aucun des moyens dont nous sommes doués aujourd'hui à profusion pour étudier son cas. Ne sachant que devenir, elle disait en son for intime : « *C'était cela qui devait m'arriver, qu'était-il besoin que je conçusse ?* »

Mais cette femme forte, au lieu de gémir et de remplir l'air de ses lamentations, au lieu de chercher du soulagement parmi les hommes, n'en parla même pas à son mari. *Elle s'en alla*, dit le texte sacré, *consulter le Seigneur*.

Que signifie au juste cette expression ? Les auteurs l'expliquent de deux manières différentes. Pour les uns, cela veut dire qu'elle se rendit dans quelqu'un de ces endroits sanctifiés par une apparition céleste, qui servaient alors de lieux de culte., elle se mit en prières, et Dieu daigna lui répondre par le ministère d'un ange³.

Les autres – saint Jean Chrysostome par exemple – pensent que Rébecca alla consulter un prêtre du Seigneur. Bien que le sacerdoce lévitique n'eût pas encore été constitué, on ne saurait douter, en effet, qu'il n'existât déjà, non seulement des prêtres, mais même une certaine hiérarchie entre eux. Au-dessus de ceux qui, dans chaque famille, offraient les sacrifices, de par leur qualité de père ou de fils aîné, il y avait certains hommes qui étaient considérés comme plus spécialement investis de la fonction sacerdotale. C'est un de ceux-là, sans doute, que vint trouver Rébecca. Mais, pour éclairer la femme qui était l'épouse d'Isaac et la belle-fille d'Abraham il fallait évidemment un personnage d'une sainteté éminente, et particulièrement versé dans les choses de Dieu. Saint Éphrem, et beaucoup d'autres commentateurs avec lui, mettent ici un nom en avant. Il y avait un homme alors qui passait pour le prêtre par excellence. L'Église aujourd'hui encore, au canon de la messe, l'appelle : *summus sacerdos tuus*. Il exerçait une autorité morale considérable et Abraham lui-même s'était incliné devant lui : c'était Melchisédech. Une version hébraïque, le *Paraphraste de Jérusalem*, vient corroborer cette opinion car elle porte ici, au lieu du texte de la Vulgate : *Elle, c'est-à-dire Rébecca, alla demander miséricorde dans la maison où Melchisédech tenait assemblée*⁴.

³ Tel est, par exemple, l'avis de saint Jérôme qui donne comme une marque de la sainteté éminente de Rébecca, qu'elle fut la seule femme alors à pouvoir consulter directement (*per seipsam*) le Seigneur. Cf. Ep. CXXIII, *ad Ageruchiam*. Pat. lat., t. XXII, col. 910.

⁴ Ephr., p. 61 ; Saint Augustin, *Quaestiones in Heptateuchum*, LXXII. Pat. lat., t. XXXIV, col. 567.

C'est donc ce vénérable personnage qui aurait répondu à la jeune mère : « *Deux nations sont dans vos entrailles et deux peuples sortant de votre sein, se diviseront l'un contre l'autre ; l'un de ces peuples surmontera l'autre peuple, et l'aîné sera assujetti au plus jeune* ».

Retenons bien cette dernière phrase. Elle nous aidera à éclaircir plus tard des passages difficiles.

En entendant ces paroles, Rébecca comprit que l'état dont elle souffrait avait une valeur prophétique. Dès lors, elle ne se tourmenta plus. Et même, avec cette pudeur habituelle aux âmes très saintes, qui les empêche de révéler à quiconque les faveurs dont elles sont l'objet, elle ne communiqua à personne, même pas à Isaac, la réponse qu'elle venait de recevoir, parce qu'elle savait déjà *qu'il est bon de cacher le secret du Roi*⁵, et elle attendit avec patience la suite des événements.

Quand le temps fut venu, elle mit au monde deux jumeaux : celui qui sortit le premier était roux et sa peau était velue comme celle d'une bête à poils. À cause de cela, il fut appelé *Ésaü*, c'est-à-dire *le rouge*, ou *le roux*⁶. *Son frère sortit ensuite, qui tenait dans sa main le talon d'Ésaü : c'est pourquoi il fut appelé Jacob, ou celui qui supplante*. Car, dans une lutte à bras-le-corps, l'homme qui arrive à saisir son adversaire par le pied n'a pas de peine à le renverser et à s'assurer la victoire.

Isaac avait soixante ans au moment de cette naissance : Abraham était encore en vie et il eut le temps de connaître ses deux petits-fils. Ceux-ci grandirent près des tentes paternelles. À mesure que leurs personnalités s'affirmaient, ils manifestaient des goûts très différents : Ésaü avait la passion de la chasse, il affectionnait les longues courses et la vie de plein air. C'est ce que l'Écriture veut marquer en lui donnant les noms de *agricola*, *agrestis*, *αγροίχος*. Jacob, au contraire, était une nature douce et paisible, il aimait à *demeurer dans la tente*. L'auteur sacré note, en outre, qu'il était *simple*, c'est-à-dire franc et droit, pour le garder dès maintenant contre le reproche de duplicité que beaucoup seront tentés de lui faire quand viendront ses démêlés avec Esau. La *Glose* ajoute ici qu'il s'appliquait à la vie intérieure, à laquelle il aurait été initié par Melchisédech⁷.

Isaac, continue l'auteur sacré, *aimait Ésaü parce qu'il mangeait des produits de sa chasse*. Devons-nous prendre ces paroles au pied de la lettre ? Un homme de la qualité d'Isaac pouvait-il vraiment se laisser guider dans ses préférences par une satisfaction d'un ordre aussi terre-à-terre ? Non, rien doutons pas : il aimait Ésaü parce que c'était

⁵ Tob., XI, 7.

⁶ D'après Plutarque, c'est pour la même raison que le nom de *Pyrrhus*, qui signifie aussi le roux, fut donné au futur vainqueur d'Héraclée (Pyrrh., 2).

⁷ Lyre, 301 ; Carth., 310.

l'aîné, parce qu'il voyait en lui l'héritier auquel il transmettrait un jour le dépôt sacré des bénédictions et des promesses divines qu'il avait reçu lui-même d'Abraham. Peut-être aussi avait-il plus de confiance, pour assurer après lui le gouvernement de la tribu, dans l'énergie et la virilité d'Ésaü, que dans la douceur un peu timorée de Jacob.

Si l'Écriture a noté ce point, c'est surtout pour nous faire comprendre que les hommes les plus vertueux ne sont pas exempts d'un certain aveuglement en ce qui concerne leurs enfants – nous l'avons déjà vu à propos d'Abraham et d'Ismaël – et qu'ils se laissent prendre à leur insu aux attentions de ceux qui savent flatter leurs goûts, même dans les menus détails de la vie courante.

Rébecca, au contraire, *préférait Jacob*, qui lui tenait compagnie à la maison et dont le caractère paisible s'accordait mieux avec le sien. Sans doute aussi, elle pressentait déjà de par la prophétie qui lui avait été faite, que c'était lui qui serait un jour l'héritier de la promesse.

Commentaire moral et mystique

Remarquons d'abord avec saint Jean Chrysostome, à propos de la naissance de Jacob, que trois femmes dans l'Ancien Testament, toutes trois d'une sainteté éminente, sont restées sans enfants après leur mariage, pendant des années et des années : Sara, Rébecca et Rachel. Mais après cette longue attente chacune d'elles a mis au monde un grand serviteur de Dieu : la première, Isaac ; la seconde, Jacob ; et la troisième, Joseph.

Pouvons-nous penser que ce fut là l'effet du hasard ? Non, certes : tout cela a été disposé par Dieu pour préparer les hommes au grand mystère de l'Incarnation.

Il fallait, continue le même Docteur, qu'en voyant la Vierge enfanter notre commun Seigneur, vous ne fussiez pas incrédule. Exercez, semble dire la sainte Écriture, la subtilité de votre esprit sur la stérilité de ces femmes, afin que, quand vous aurez vu des entrailles impuissantes et stériles s'ouvrir, de par la grâce de Dieu à l'enfantement de la vie, vous ne vous étonniez pas d'entendre dire qu'une vierge a enfanté. Ou plutôt étonnez-vous, soyez frappé d'admiration. Mais ne refusez pas votre foi au miracle. Quand le Juif vous dira donc : « Comment la Vierge a-t-elle pu enfanter ? » Répondez-lui : « Comment celle qui était vieille et stérile a-t-elle pu enfanter ? »⁸

L'insistance que met l'Écriture à nous dire *qu'Isaac habitait près du puits de Vision* concerne beaucoup plus les dispositions du cœur de cet homme juste que le lieu où se tenait son corps. Écoutons plutôt Origène sur ce sujet :

Isaac, dit-il, a mérité de demeurer *en état de vision, d'y habiter* ; tandis que nous, c'est à peine si, illuminés par la miséricorde de Dieu, nous pou-

⁸ *Loc. cit.*

vons comprendre ou entrevoir des bribes de chaque vision⁹. Si cependant, je peux acquérir, ne fût-ce qu'un rayon d'intelligence des visions de Dieu, je pourrai dire que j'ai passé ce jour près du puits de vision. Et si je puis en saisir quelque chose, pas seulement selon la lettre, mais selon l'esprit, je pourrai dire que j'ai passé deux jours *près du puits de vision*. Et si je pénétre jusqu'au sens moral, j'y aurai séjourné trois jours. Et si, ne pouvant tout comprendre, je suis, du moins, assidu à écouter les divines Écritures ; si *je médite jour et nuit la loi de Dieu*, si je ne cesse jamais de chercher, de fouiller, d'examiner et, ce qui passe avant tout, de prier Dieu et de lui demander l'intelligence, à lui, *qui enseigne toute science à l'homme, je pourrai dire que j'habite, moi aussi, près du puits de vision...* Hâtez-vous donc et faites en sorte que descende sur vous la bénédiction du Seigneur qui vous rendra capables *d'habiter près du puits de vision* ; le Seigneur vous ouvrira les yeux, vous contemplez le puits de vision et vous tirerez l'eau vive qui deviendra en vous une *source d'eau jaillissant pour la vie éternelle*¹⁰. Ne venir que rarement à l'Église, ne puiser que rarement aux sources des Écritures, s'en aller aussitôt et, pris par d'autres affaires, ne pas tenir compte de ce qu'on a entendu, ce n'est pas *habiter près du puits de vision*¹¹.

Quant au combat que menaient l'un contre l'autre les deux jumeaux dans le sein des Rébecca, il symbolise la lutte que se livrent dans l'âme chrétienne la nature et la grâce. Chacun de nous, en effet, porte en lui deux nations et deux peuples. Il y a en nous le peuple des vices :

« *C'est de notre cœur que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les vols, les faux témoignages*¹², et aussi les tromperies, les rivalités, les hérésies, les jalousies, les orgies et autres choses semblables. Mais, si nous sommes des hommes spirituels, il y a en nous un autre peuple, celui des fruits de l'esprit qui sont : la charité, la joie, la patience, la paix l'humilité, la douceur, la continence¹³. C'est là le second peuple qui est en nous ; il est vrai qu'il est plus petit, parce que les méchants sont toujours plus nombreux que les bons, et les vices, que les vertus. Mais si nous ressemblons à Rébecca, et si nous méritons de concevoir d'Isaac, c'est-à-dire du Verbe de Dieu, alors en nous aussi *un peuple dominera l'autre, et le plus grand servira le plus petit*, la chair servira l'esprit, et les vices céderont le pas aux vertus »¹⁴.

Cette lutte s'étend aussi hors de nous. Rébecca peut être considérée encore comme la figure de l'humanité ou de l'Église, dans laquelle les justes et les méchants sont perpétuellement en conflit.

⁹ Le mot de *vision* ne doit pas se prendre ici dans le sens où l'entend la théologie mystique ; il signifie simplement : intelligence du sens spirituel de l'Écriture.

¹⁰ Jo., IV, 14.

¹¹ Hom. XI, 201.

¹² Mt., XV, 19.

¹³ Gal., V, 20, 22.

¹⁴ Orig., XII, 207.

CHAPITRE 2

Le plat de lentilles

(GEN., XXV, 29-34)

Jacob un jour était en train de faire cuire pour son repas un plat de lentilles. Il ne courait pas le gibier avec son frère et, sans doute, n'aimait-il pas en manger, ayant remarqué déjà qu'une alimentation trop carnée gêne la méditation et obscurcit la vie intérieure. Aussi, comme tous les contemplatifs, il restait fidèle aux habitudes végétariennes de l'humanité primitive et se contentait d'une nourriture modeste.

Un jour donc, tandis que Jacob préparait son frugal repas, Ésaü rentra de son expédition quotidienne à travers la campagne. Cette course avait aiguisé son appétit et il avait très faim. Aussi, dès qu'il aperçut les lentilles qui cuisaient sur le feu, il dit à son frère : « *Donne-moi de ce mets rouge que tu as là, car je suis à bout de forces* ».

Voyant qu'il avait très envie de ce qu'il demandait, Jacob saisit la balle au bond. « *Vends-moi ton droit d'aînesse*, répondit-il ». « *Je meurs de faim*, répartit Ésaü, *je me soucie bien de mon droit d'aînesse* : pour le profit que j'en tirerai !... » « *Jure-le-moi* », reprit Jacob. Ésaü jura sans hésiter et céda ainsi ses privilèges. Son frère lui passa alors non seulement le plat de lentilles, mais le pain et tout ce qu'il avait préparé pour son repas. Ésaü dévora cette maigre pitance ; puis, son appétit un peu calmé, il s'éloigna, *se souciant fort peu de ce qu'il avait vendu son droit d'aînesse*. L'Écriture souligne son attitude, pour montrer qu'il avait agi en toute liberté et que ce ne fut pas sous la contrainte de quelque nécessité qu'il abandonna ses privilèges.

En quoi consistait au juste ce droit d'aînesse qui était l'enjeu du marché ? D'après les commentateurs juifs il conférait à celui qui pouvait s'en prévaloir, trois prérogatives principales. La première était le pouvoir d'offrir des sacrifices publics en portant les vêtements sacerdotaux. L'aîné était, après le père, le prêtre de la famille et il en fut ainsi jusqu'au jour où les fonctions sacrées devinrent l'apanage exclusif de la tribu de Lévi. La deuxième lui assurait une double part dans l'héritage à la mort du chef de famille. On verra plus loin Joseph bénéficiaire de cet avantage quand son père lui transmet en partie le droit d'aînesse qu'il avait retiré à Ruben. Enfin, l'aîné présidait les cérémonies domestiques en l'absence du père, et bénissait les autres membres de la famille.

À cause de cette dignité sacerdotale attachée au droit d'aînesse, il est certain que si Jacob avait proposé un pareil marché à son frère par ambition ou par cupidité, il aurait commis avant la lettre, un péché de simonie, cherchant à acquérir une fonction sacrée moyennant un présent en nature. Mais c'était un digne fils d'Abraham et d'Isaac. Il vivait sous la loi de l'esprit et non sous celle de la chair, il écoutait la voix de sa conscience : nous ne saurions douter qu'il riait agi pour des fins très hautes. Peut-être à la vérité y eut-il, dans sa réflexion à son frère, une pointe de malice. Peut-être aussi souffrait-il de voir avec quelle désinvolture quelle rudesse, Ésaü s'acquittait de ses fonctions saintes, et nourrissait-il un secret désir de les remplir à sa place ; non par vaine gloire, mais pour rendre à Dieu le culte qui lui était dû, avec les sentiments de piété, de respect et d'amour dont son cœur débordait. Mais le mobile qui le poussa à faire cette demande étrange, ce fut, avant toutes choses, le souci de voir s'accomplir la volonté de Dieu. Il se proposa d'aider autant qu'il serait en son pouvoir, à la réalisation de la prophétie qui avait été faite à sa mère et dont il connaissait certainement la teneur : *Major serviet minori*. L'aîné sera soumis au cadet.

Commentaire moral et mystique

L'histoire du plat de lentilles est destinée d'abord à nous montrer les inconvénients du vice de la gourmandise ; bien que, parmi les sept péchés capitaux, celui-là soit en lui-même le moins grave, il a cependant pour effet de faire descendre l'homme du plan de l'esprit sur celui de l'animalité, et de le porter à tout sacrifier pour satisfaire son ventre, dont il fait un dieu. Le démon le sait bien : c'est pourquoi c'est sur la gourmandise qu'il tenta d'abord notre premier père, au paradis terrestre, et le Fils de Dieu fait Homme, au désert. Ésaü pécha ici par glotonnerie : il aurait facilement trouvé auprès de sa mère de quoi apaiser sa faim. Mais habitué à céder toujours immédiatement aux réclamations de son appétit, il ne voulut pas attendre et préféra abandonner des biens d'un ordre supérieur, pour se satisfaire sur-le-champ.

Au sens allégorique, Ésaü représente ici le peuple juif : c'était lui qui, parmi les peuples de l'Ancien Testament, possédait le droit d'aînesse, c'est lui qui portait la robe sacerdotale et qui seul pouvait offrir à Dieu des sacrifices dignes d'être exaucés. Mais il préféra les avantages de la vie terrestre ; il voulut jouir tout de suite des biens et des satisfactions d'ici-bas. Et c'est ainsi qu'il fut écarté au profit de son frère plus jeune, c'est-à-dire de la Gentilité, comme Notre-Seigneur l'annonçait à ses contemporains : *Le royaume de Dieu vous sera enlevé, et il sera donné au peuple qui en portera les fruits*¹.

Instruits par cet exemple, écrit saint Jean Chrysostome, sachons apprécier toujours les dons du seigneur ; n'abandonnons pas pour des objets sans valeur ce qui est grand et précieux. Pourquoi, quand on nous propose le

¹ Mt., XXI, 43.

royaume du ciel et tant de biens ineffables, pourquoi ce désir insensé des richesses ? Pourquoi préférer de furtives réjouissances qui souvent ne durent pas jusqu'au soir, au bonheur durable, impérissable, éternel ? Quoi de plus détestable que ce délire qui nous prive des biens d'en haut, à cause de notre amour pour ceux d'ici-bas, et qui ne nous laisse jamais la pure jouissance de ces biens de la terre ².

² Hom. L, 2.

CHAPITRE 3
« C'est ma sœur »
(GEN., XXVI, 1-13)

Après cela, il survint une famine en ce pays-là comme il était arrivé au temps d'Abraham. La vie n'était donc pas plus facile à ces époques lointaines que de nos jours, et le problème du ravitaillement quotidien se posait souvent avec acuité pour nos ancêtres comme pour nous. Les famines se succédaient, avec leur cortège de souffrances et d'angoisses, rendant nécessaires les exodes sous des cieus plus favorisés pour aller chercher la subsistance des gens et des bêtes. Isaac suivit l'exemple de son père : il se tourna lui aussi d'instinct vers le pays qui faisait alors figure de grenier du monde, c'est-à-dire l'Égypte, et il se mit en route avec sa smalah. Une de ses premières étapes le conduisit au pays de Gérare, où régnait le roi Abimélech, que nous avons déjà rencontré dans l'histoire d'Abraham¹. Cet arrêt n'était, dans l'intention d'Isaac, qu'une halte sur la route qui menait à la vallée du Nil, mais Dieu lui apparut là et lui dit : « Ne descends pas en Égypte, arrête-toi dans ce pays et séjourne-y quelque temps : je serai avec toi et je te bénirai, car c'est à toi et à ta descendance que je donnerai toutes ces régions-ci, pour accomplir le serment que j'ai fait à Abraham ton père. Et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, et je donnerai ta descendance toutes ces régions-ci, et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta descendance, parce qu'Abraham a obéi à ma voix, parce qu'il a gardé mes commandements, mais préceptes, mes observances², et mes lois ».

Ainsi, tout en interdisant à Isaac de descendre en Égypte, Dieu lui promettait en même temps Sa bénédiction, l'assurant par là qu'il pourvoirait à tous ses besoins. Il est à remarquer que, malgré les éminentes vertus d'Isaac, ce n'est pas en raison de ses mérites personnels que Dieu lui promet son secours, mais en mémoire de son père, qui, par son obéissance héroïque, s'est acquis à jamais l'amitié divine.

Saint Jean Chrysostome paraphrase ainsi les paroles adressées par Dieu à Isaac :

« J'ai dit à votre père : *Sortez de votre pays et de votre parenté, et venez en la terre que je vous montrerai.* Et il a quitté ce qu'il tenait entre les mains, il

¹ Les commentateurs se sont demandé s'il s'agissait du même personnage ou d'un de ses descendants : mais la tradition est nettement favorable à la première hypothèse, et, par ailleurs, il est difficile d'admettre que deux princes différents aient eu tous les deux un généralissime qui s'appelait Phicol.

² La circoncision, par exemple.

s'est mis en quête de ce qu'il ne voyait point, sans fluctuation d'esprit, sans hésitation ; plein d'un zèle ardent, il accomplissait mes ordres et il obéissait à ma voix. Je lui ai, en outre, promis un don supérieur à sa nature, alors que l'âge ne lui laissait plus d'espoir. Lorsque ni lui ni votre mère ne pouvaient plus attendre de postérité, quand ma parole lui annonça que sa race se multiplierait au point de remplir toute la terre, il ne s'est pas troublé, il a eu foi, et sa foi lui a été imputée à justice. Par sa foi en ma puissance, par son espérance en mes promesses, il s'est montré supérieur à la faiblesse humaine. Et après votre naissance, quand Sara voyait avec chagrin Ismaël, le fils de la servante ; quand elle voulut le chasser avec Agar, pour qu'il n'y ait rien de commun avec vous, ce patriarche, malgré sa naturelle affection, malgré l'amour paternel qu'il ressentait, n'écoula que l'ordre que je lui donnai, de faire ce que voulait Sara. Il oublia sa tendresse naturelle, il chassa Ismaël : et toujours il a obéi à ma voix et il a gardé mes commandements. Quand enfin je lui ai commandé de m'offrir en sacrifice cet enfant accordé à sa vieillesse, ce fils tant chéri, il n'a cherché aucun prétexte pour se dérober, il n'a montré aucune curiosité indiscreète ; il n'a pas perdu la tête, il n'a révélé ni à votre mère, ni à ses serviteurs, ni à vous-même l'action qu'il fallait faire. D'une âme forte, d'une volonté dégagée, ardente, il s'est hâté d'accomplir mon commandement. Et moi, en conséquence, j'ai couronné sa volonté, sans permettre que l'œuvre s'accomplisse. Voilà pourquoi, parce qu'en toutes choses, il m'a montré la perfection de son obéissance, son zèle à garder mes commandements, vous qui êtes nés de lui, vous êtes, je le veux, l'héritier de toutes les promesses qui lui ont été faites »³.

Isaac demeura donc sur le territoire de Gérare. Mais là, se sentant exposé, de par la beauté de Rébecca, à des dangers semblables à ceux que son père avait courus naguère en Égypte à cause de Sara, il usa du même stratagème. Quand les gens du pays lui demandèrent quelle était cette jeune femme si jolie qui le suivait, il leur répondit : « *C'est ma sœur* ». Il craignait, en effet, s'il leur avouait que c'était son épouse, qu'ils ne le tuassent, pour la lui prendre.

On serait tenté de ne voir dans ce récit qu'un doublet de l'aventure d'Abraham : mais les circonstances sont trop nettement différenciées pour qu'on puisse accepter cette hypothèse.

Ici, en effet, Rébecca n'est point enlevée. Ce n'est plus de Pharaon lui-même, ou du prince local, que le danger pourrait venir, mais d'un homme du peuple. Rébecca est traitée moins royalement que Sara. Le stratagème du patriarche n'est point découvert, comme dans les cas précédents, par une intervention divine, qu'il s'agisse d'un châtement avertisseur ou d'une révélation, mais par un coup d'œil indiscret du roi de Gérare, etc.⁴.

En effet, il advint un jour qu'*Abimélech*, regardant par la fenêtre, vit, dit l'Écriture, *Isaac qui jouait avec Rébecca* – (*jocantem cum Re-*

³ Hom. LI, 2.

⁴ Chaîne, *Le Livre de la Genèse*, p. 302.

becca) –, ce qui veut dire que les marques d'affection qu'il lui donnait n'étaient pas de celles qu'un frère a coutume de donner à sa sœur. Surpris, le roi le fit appeler aussitôt. « *Il est manifeste, lui dit-il, que cette personne est ton épouse. Pourquoi as-tu menti en disant que c'était ta sœur ?* » À vrai dire, Isaac n'avait pas menti : Rébecca était sa cousine, et c'était là chez les anciens *une sœur*, au sens large. Néanmoins, il ne chercha pas à se disculper. « *J'ai eu peur, dit-il, qu'on me fit mourir à cause d'elle* ».

Le roi, cependant, avait gardé un souvenir cuisant du châtement que Dieu lui avait infligé, à lui et à toute sa maison, lorsqu'il avait, par ignorance, fait enlever Sara⁵. Saisi de crainte, il poursuivit : « *Pourquoi as-tu fait cela ? Peu s'en est fallu que quelqu'un de mon peuple ne la prit pour épouse, et tu nous aurais fait tomber ainsi dans un grand péché* ». Sur quoi, il donna les ordres les plus sévères pour protéger Rébecca. « *Celui qui touchera à la femme de cet homme, déclara-t-il, sera puni de mort* ».

Tranquillisé sur ce point, Isaac s'établit dans le pays comme Dieu le lui ordonnait. Et, pratiquant avant la lettre le conseil « Aide-toi, le ciel t'aidera », il n'attendit pas exclusivement de la Providence son pain quotidien. Il se mit au travail, laboura, sema, et Dieu fit le reste. Il le fit même si bien que, dès la première année, Isaac récolta le centuple.

Ainsi les éléments eux-mêmes, dit saint Jean Chrysostome, s'emploient à servir les serviteurs de Dieu. La terre montra une fécondité qu'elle n'avait pas ailleurs ; pour obéir au Dieu de l'univers, elle devint si fertile qu'elle fit régner tout à coup l'abondance et la richesse dans la maison d'Isaac⁶.

Et celui-ci devint, en peu de temps, l'un des personnages les plus considérables de la région.

Commentaire moral et mystique

Le badinage d'Isaac avec Rébecca, dont s'est scandalisé le manichéen Fauste nous montre au contraire comment les grands serviteurs de Dieu savent rester humains et donner ce qu'il faut aux exigences de la tendresse conjugale, sans manquer aux lois de la bienséance⁷. Au sens allégorique, il représente la charmante familiarité que le Verbe, le Fils de Dieu, daigne témoigner aux âmes qu'il s'est choisies pour épouses, comme on peut le voir dans la vie d'une sainte Gertrude, d'une sainte Thérèse ou d'une sainte Catherine de Sienna. C'est à de tels rapports que fait allusion l'auteur des *Proverbes*, quand il dit que la divine *Sagesse joue dans l'univers et que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes*⁸.

⁵ Gen., XX, 18.

⁶ Hom. LII, 1.

⁷ Cf. saint Augustin, *Contra Faustum*.

⁸ VIII, 31.

CHAPITRE 4

L'affaire des puits

(GEN., XXVI, 14-35)

Le pays de Gérare était occupé par des Philistins, probablement venus de Crête¹ pour assurer à cette île le blé qui lui manquait. C'étaient des gens âpres au gain et querelleurs. La prospérité d'Isaac ne tarda pas à exciter leur jalousie. Pour l'obliger à partir, ils imaginèrent de boucher avec de la terre tous les puits que jadis Abraham avait fait creuser en cet endroit ; ils savaient bien qu'en le privant d'eau, ils lui rendraient la vie impossible. Le roi, qui lui aussi s'inquiétait de cette fortune croissante, céda au mouvement populaire et pria le Patriarche de quitter le pays : « *Retirez-vous d'avec nous, lui dit-il, parce que vous êtes devenu beaucoup plus puissant que nous* ».

C'est là, dit saint Jean Chrysostome, la conduite ordinaire de l'envie : elle ne peut voir avec complaisance le bonheur des autres. Le succès du prochain apparaît à l'envieux comme un malheur personnel, et il se dessèche quand il voit l'abondance d'autrui. Abimélech aurait dû chercher à attacher à sa fortune ce juste, si manifestement béni de Dieu ; mais non, il s'emploie à le chasser.

Isaac avait été formé à la perfection par Abraham et il pratiquait lui aussi, avant la lettre, les préceptes de l'Évangile. Il céda donc. Il ne contesta point, ne fit point valoir ses droits, mais il s'éloigna, comme le Christ devait l'enseigner plus tard à ses disciples : « *Quand ils vous persécuteront, fuyez dans un autre lieu* »². Il alla s'établir près du torrent de Gérare, où son premier soin fut de creuser de nouveaux puits, la question de l'eau étant primordiale pour des pasteurs. Il s'efforça de retrouver ceux que son père avait forés autrefois et que les Philistins avaient obstrués après sa mort, pour enlever à ses descendants tout prétexte à revendiquer un droit quelconque sur le pays. Il fut assez heureux pour en découvrir les emplacements et, après les avoir remis en état, pour en voir jaillir de *l'eau vive*, c'est-à-dire de l'eau qu'alimentait un ruisseau souterrain, ce qui la rendait bien meilleure que l'eau stagnante des puits ordinaires.

Mais il n'était pas au bout de ses tribulations. À peine la chose fut-elle connue, que les bergers du voisinage accoururent et cherchèrent querelle à ses gens : « *Cette eau est à nous* », disaient-ils... Ici encore,

¹ Marston, *La Bible a dit vrai*, p. 131.

² Mt., X, 23.

Isaac montra sa grandeur d'âme et son amour de la paix. Aussi conciliant avec les bergers qu'il l'avait été avec le roi, il préféra s'éloigner une deuxième fois plutôt que de se disputer avec eux. Néanmoins, parce que l'injustice qu'on lui faisait était criante, il voulut tout de même en laisser un témoignage et il appela ce puits : *Injustice*. « C'était là, dit saint Jean Chrysostome, comme une colonne d'airain, qui serait pour la postérité un monument de la douceur de l'homme juste et de l'iniquité des autres ».

Dans son nouveau campement la même histoire recommença une troisième fois : un puits fut creusé, qui provoqua une nouvelle querelle et de nouvelles persécutions.

Presque chaque jour, les mêmes attaques se renouvelaient, recommençaient de la part des habitants du pays, continue Chrysostome. Le juste ne s'en indigna pas, ne montra aucune faiblesse. Il ne murmura pas en lui-même, il ne dit pas : « Il ne m'est plus donné même d'avoir des puits. Suis-je donc privé du secours d'en-haut ? Le Seigneur ne m'a-t-il pas tout à fait oublié ? » Il ne dit ni ne pensa rien de pareil, mais il supporta tout avec une douceur parfaite³.

Il se borna à appeler ce dernier puits : *Inimitiés*, à cause des contestations soulevées à son sujet.

Dieu, qui n'avait permis tout cela que pour exercer la vertu de son serviteur, récompensa enfin sa patience : *Étant parti de là*, dit le texte sacré, *il creusa un autre puits*, pour lequel il n'y eut point de dispute. Aussi, il lui donna le nom de *dilatation*, disant : « *Le Seigneur nous a mis maintenant au large et noirs a fait croître en biens de la terre* ». Il montrait ainsi sa piété profonde, et comment il était toujours prêt à oublier les difficultés, les épreuves, les contretemps, pour ne se souvenir que des bienfaits de Dieu.

Cependant, il ne se fixa pas d'une façon définitive en cet endroit et, peu de temps après, se remit en route pour se rendre à Bersabée. Là, le Seigneur lui apparut dans la nuit même, et lui dit : « *Je suis le Dieu d'Abraham ton père, ne crains point parce que je suis avec toi* ». Ce qui voulait dire : « Ne t'étonne pas d'avoir été chassé par Abimélech et persécuté par les bergers. Ton père a enduré bien des épreuves semblables et sa gloire s'en est accrue. Que cela donc ne t'épouvante point, *parce que je suis avec toi*. Si je permets ces choses, c'est que je veux manifester ta vertu et montrer en même temps combien est grande la perversité de tes ennemis, afin de pouvoir te donner un jour la couronne des élus. Je suis avec toi. Par conséquent, tu seras invincible ; tu seras plus fort que tes persécuteurs, plus puissant que ceux qui t'atta-

³ Chrys., Hom. LII, 2.

quent⁴... *Je te bénirai et je multiplierai ta descendance à cause de mon serviteur Abraham* ». Une fois de plus, Dieu soulignait quelle amitié il avait pour Abraham et le cas qu'il faisait de son obéissance. Isaac, pénétré de gratitude en entendant ces paroles, éleva là un autel au Seigneur ; et, ne voulant plus quitter le lieu où il avait reçu une telle grâce, il y dressa ses tentes ; puis, comme à l'ordinaire, il fit commencer le forage d'un puits par ses serviteurs.

Tandis qu'il s'installait ainsi pour un séjour de longue durée, il eut la surprise voir venir à lui Abimélech, le roi de Gérare, celui-là même qui avait fait cause commune avec ses ennemis. Le souverain était accompagné de Phicol, général en chef de ses troupes et d'un certain Ochozath, que la Vulgate appelle son ami, et d'autres textes : le chef de son gynécée⁵. Malgré les justes griefs qu'il avait contre ce prince, Isaac le reçut avec sa courtoisie accoutumée. Il s'étonna seulement de lui voir faire une démarche qui contrastait si fort avec son attitude précédente : « *Pourquoi, demanda-t-il, êtes-vous venu à moi, à un homme que vous haïssez et que vous avez chassé loin de vous ?* » Abimélech répondit : « *Nous avons vu que le Seigneur est avec vous* ». A la force morale d'Isaac, à sa vertu éclatante, il avait compris que Dieu assistait cet homme et le protégeait. Il redoutait maintenant que la justice divine ne lui demandât compte de son hostilité à son endroit. Il venait donc s'assurer de son amitié : « *Faisons un serment entre nous, proposa-t-il, et concluons une alliance. Jurez-nous de ne nous faire aucun mal, puisque nous n'avons rien touché de ce qui est à vous et que nous n'avons rien fait qui pût vous nuire. Mais nous vous avons laissés aller en paix avec la bénédiction du Seigneur* ».

Isaac ne releva pas ce qu'il y avait d'inexact dans ces paroles et ne fit aucune allusion aux persécutions dont il avait été l'objet. Disciple toujours de l'Évangile avant la lettre, il saisit avec joie cette occasion de témoigner son amitié à des hommes qui s'étaient comportés en ennemis et il les traita avec la plus généreuse hospitalité. *Il leur fit un festin, ils mangèrent et burent ensemble. Puis, le lendemain matin, on conclut l'alliance demandée.* Après quoi, Isaac congédia ses hôtes, ayant enlevé de leur cœur l'inquiétude qui les tourmentait, et ils rentrèrent chez eux en paix.

Ce même jour, les serviteurs du Patriarche *vinrent lui apporter des nouvelles du puits qu'ils avaient creusé et ils lui dirent : « Nous avons trouvé de l'eau ».* Isaac vit dans cette coïncidence un signe que Dieu avait pour agréable l'acte de charité qu'il venait de faire envers ses ennemis et il appela ce puits : *Abondance*.

⁴ *Ibid.*, 3.

⁵ Chrys., *loc. cit.*

Ce chapitre se termine sur la nouvelle du mariage d'Ésaü. Nous avons vu plus haut avec quel soin Abraham s'était occupé de chercher pour son fils une épouse de sa race et de sa religion ; avec quelle piété filiale Isaac était entré dans ses vues et s'était soumis à sa volonté. Mais Ésaü se garda bien d'imiter une telle conduite. Il n'écouta que la voix de ses inclinations naturelles, et, sans consulter ses parents, il épousa simultanément deux païennes, deux filles du pays des Hittites, dont l'une s'appelait *Judith, fille de Beer, et l'autre, Basemath, fille d'Elon*. De même qu'une ne s'était pas mis en peine de son droit d'aînesse, il n'avait cure maintenant ni des bénédictions reçues par Abraham, ni des promesses faites à sa descendance. Ce mépris de ce qu'ils considéraient comme le trésor le plus précieux de leur famille, et les manières peu séantes de leurs deux belles-filles furent un grand sujet de peine pour Isaac et pour Rébecca.

Commentaire moral et mystique

L'attitude généreuse d'Isaac envers Abimélech nous rappelle d'abord le précepte de l'amour des ennemis. A l'exemple de ce juste,

« ne nous contentons pas, dit saint Jean Chrysostome, d'aimer sincèrement ceux qui nous aiment : bannissons de notre âme toute envie ; et s'il est des gens qui nous haïssent, appliquons-nous à les aimer ; il est impossible autrement de conquérir notre salut, il n'y a que cette voie. Appliquons-nous à les chérir plus même que ceux qui nous chérissent ; aimons-les, eux surtout, parce qu'ils sont pour nous les causes de biens sans nombre. C'est par là que nous obtiendrons la rémission de nos péchés ; c'est par là qu'il nous sera donné de prier Dieu dans la sincérité et l'humilité de la contrition. Car une fois que l'âme est affranchie de toute haine, elle est tranquille, elle est robuste ; et, invoquant le Seigneur avec une entière pureté, elle s'attire la plénitude de la grâce d'en-haut »⁶.

Reprenons maintenant les histoires de puits. Personne ne saurait douter que l'insistance avec laquelle la sainte Écriture nous raconte des faits d'un ordre aussi banal ne soit le signe qu'ils recèlent de profonds mystères. Essayons, sur les pas d'Origène, qui les a étudiés avec un soin particulier, d'en faire jaillir quelque lumière.

Les puits, écrit l'un des derniers commentateurs du grand Alexandrin, représentent l'Écriture, ils représentent aussi les âmes. Deux idées, non point juxtaposées, mais liées étroitement d'un lien qui n'est pas artificiel, ni commandé par un simple parallélisme littéraire. L'âme et l'Écriture palpitent d'une même vie, sont habitées par le même *Logos*, qui exprime en elles ses richesses, sous des dehors plus ou moins voilés dans le cas de l'Écriture ; par la profondeur de la vie intérieure, dans le cas de l'âme. Dans l'un et l'autre cas, c'est une même vie spirituelle, issue de la vie même

⁶ Hom. LII, 4.

de Dieu, qui est traduite. La Trinité est la nappe profonde et inépuisable où s'alimente la source de ces deux puits⁷.

Les puits qu'à jadis creusés Abraham représentent les livres de l'Ancien Testament, dans lesquels Dieu avait mis de l'eau vive à la disposition des Juifs. Mais les Philistins ont bouché ces puits avec de la terre :

Quels sont ceux qui remplissent ainsi les puits de terre ? Ceux, à rien pas douter, qui donnent à la loi un sens terrestre, charnel, et lui interdisent un sens spirituel et mystique, en sorte qu'ils ne s'y abreuvent pas et ne permettent pas aux autres de le faire. Écoutez ce que (le véritable) Isaac, Notre Sauveur Jésus-Christ, dit dans l'Évangile : *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous avez enlevé la clef de la science ; vous-mêmes n'êtes point entrés et vous avez empêché ceux qui voulaient entrer*⁸. Les voilà donc ceux qui comblent de terre les puits creusés par tes serviteurs d'Abraham. Ils enseignent la loi charnellement et ils souillent les eaux du Saint-Esprit. Ils possèdent des puits, non pour en tirer de l'eau, mais pour y jeter de la terre.

Notre-Seigneur a essayé de déboucher ces puits lorsqu'il s'est efforcé d'expliquer aux Juifs le véritable sens des Écritures ; lorsqu'il essaie, par exemple, de leur faire entendre la signification du geste de David, mangeant chez le grand-prêtre Abiathar les pains de proposition, qu'il n'était permis qu'aux prêtres de manger⁹ ; lorsqu'il leur explique que tout ce que Moïse a écrit le concerne lui-même¹⁰. Mais les Philistins, c'est-à-dire les Pharisiens et consorts, lui cherchent querelle : si bien que Jésus est contraint de s'éloigner. Il ne peut rester avec ceux qui, au lieu d'eau dans leur puits, veulent de la terre. Il leur dit : « *Voici que votre maison vous sera laissée, solitaire* »¹¹.

Il fait alors creuser de nouveaux puits : ce sont les livres du Nouveau Testament : les Évangiles, les Épîtres de saint Paul et les autres. Mais leurs auteurs sont attaqués également par ceux qui n'ont de goût que pour les choses terrestres, *qui se disent chrétiens et qui sont les ennemis de la croix*¹². Alors les Apôtres, qui continuent spirituellement le Christ, s'éloignent à leur tour, ils abandonnent la Judée et passent à la Gentilité. Là enfin, ils peuvent creuser un puits pour lequel ils ne seront pas inquiétés, et qui mérite vraiment le nom de dilatation ou d'abondance, parce qu'il fertilisera toute la terre.

Quiconque s'efforce de creuser des puits d'eau vive, c'est-à-dire d'expliquer le sens spirituel de l'Écriture, doit savoir qu'il s'expose, comme Isaac, à la calomnie et aux inimitiés ; mais il doit passer outre : « *Laissons là ces brouillons et ces menteurs, et laissons-les à la terre qu'ils aiment. Et ne cessons jamais de creuser des puits d'eau vive* ».

En outre, nous pouvons dire que chacune de nos âmes contient aussi en elle-même un puits d'eau vive. En elle, il y a un certain sens céleste, une image de Dieu enfouie. Ce puits, ses ennemis l'ont bouché avec de la terre, c'est-à-

⁷ R. P. Doutreau, *Homélies d'Origène sur la Genèse*, Éditions Sources chrétiennes, note de la p. 223.

⁸ Lc., XI, 52 ; Mt., XXIII, 13.

⁹ Mc., II, 25.

¹⁰ Jo., V, 46.

¹¹ Mt., XXIII, 38.

¹² Phil., III, 19.

dire avec des pensées terrestres, des pensées grossières et fangeuses, et c'est pourquoi nous avons portés en nous l'image de l'homme terrestre¹³. Mais maintenant que notre Isaac est venu, accueillons-le et creusons nos puits, enlevons la terre, et nous trouverons en eux l'eau vive, cette eau dont le Seigneur dit : *Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive sortiront de sa poitrine*¹⁴. Quiconque travaille à approfondir sa vie intérieure, à mieux comprendre l'Écriture, celui-là creuse son puits, et il approche de l'eau vive. Cette source est en nous, comme le royaume de Dieu, comme l'image de Dieu, et c'est en nous que nous devons la chercher. C'est pourquoi l'auteur des Proverbes nous dit : *Bois de l'eau de ton puits*¹⁵.

¹³ I Cor., XV, 49.

¹⁴ Jo., VII, 38.

¹⁵ V, 15.

CHAPITRE 5

« Je suis Ésaü »

(GEN., XXVII, 1-20)

Isaac étant devenu vieux, ses yeux affaiblis ne pouvaient plus voir. Il n'était pas complètement aveugle, mais il avait plus de cent ans, et sa vue avait baissé au point qu'il ne pouvait plus reconnaître ses propres fils. Sentant qu'il arrivait au terme de sa carrière, il crut le moment venu de transmettre à son descendant le plus proche cette bénédiction d'Abraham qui était le trésor et la gloire de sa famille, puisqu'elle assurait celle-ci que le Messie, le Sauveur du monde, naîtrait un jour dans son sein. A cause de l'importance qu'il y attachait, le vieillard voulut procéder à cette cérémonie avec toute la solennité possible. Il appela donc Ésaü, l'aîné de ses deux fils, qu'il considérait toujours comme le futur chef de la tribu : car il ne connaissait ni la prophétie faite à Rébecca : *Major serviet minori*, ni la vente du droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Et il lui dit : « *Tu vois que je suis devenu vieux, et comme j'ignore le jour de ma mort, il me paraît nécessaire de procéder à la transmission des pouvoirs. Prends tes armes, ton carquois et ton arc et sors dans la plaine. Lorsqu'à la chasse tu auras pris quelque chose, fais-moi un plat comme tu sais que je les aime et apporte-le-moi afin que je le mange et que mon âme te bénisse avant que je meure* ». On peut penser que ce n'est pas le seul désir d'avoir du gibier à son déjeuner qui poussait Isaac à parler ainsi : mais, avec ce goût du symbolisme cher aux Orientaux, il voulait faire comprendre à son fils que toute bénédiction, et par conséquent toute grâce, doit être méritée par un travail personnel. Il lui demandait donc un acte d'obéissance et de piété filiale à la fois, pour se mettre en état de recevoir la haute faveur qu'il s'apprêtait à faire descendre sur sa tête.

Rébecca cependant avait entendu ce discours, et aussitôt une très vive inquiétude la saisit. Comme tous les saints et toutes les saintes, cette femme d'une vertu supérieure était dominée par le désir de faire la volonté de Dieu. Or elle avait entendu Dieu lui-même lui dire : *L'aîné sera assujetti au plus jeune*. D'autre part elle n'ignorait pas que l'homme doit concourir dans la mesure de ses moyens à la réalisation des prophéties, et que Dieu peut changer ses plans et refuser les grâces promises, quand les intéressés semblent ne pas s'en soucier.

L'affaire dans laquelle elle se trouvait engagée était la plus grave qui se puisse concevoir ; il s'agissait de la transmission de la bénédiction

d'Abraham, laquelle devait passer de génération en génération pour aboutir un jour au Messie. Cette bénédiction, elle le savait, dans le plan divin, c'était Jacob, qui, supplantant son aîné, devait la recevoir.

Isaac, lui, l'ignorait, et, dans quelques instants, il allait, en toute bonne foi, la faire descendre sur la tête d'Ésaü. Une fois les paroles prononcées, l'investiture serait accomplie, on ne pourrait plus revenir en arrière. Il n'y avait donc pas une minute à perdre, si l'on voulait sauvegarder le programme établi par Dieu lui-même pour faire naître à son heure le Sauveur du monde. Avec une présence d'esprit et une décision remarquables, Rébecca appela Jacob ; *« J'ai entendu, lui dit-elle, ton père parler à ton frère Ésaü et lui dire : Apporte-moi de ta chasse et fais m'en un plat, afin que je mange, et je te bénirai devant le Seigneur avant de mourir. Maintenant donc, mon enfant, écoute le conseil que je te donne et fais ce que je vais te dire. Va vers le troupeau, et apporte-moi les deux meilleurs chevreaux, afin qu'avec eux je fasse à ton père un de ces plats dont il mange volontiers. Lorsque tu le lui auras offert et qu'il en aura mangé, il te bénira avant qu'il ne meure »*

On a quelque peine à croire qu'il fallût réellement à Isaac, pour satisfaire son appétit, deux chevreaux, alors que plus tard, au livre de l'Exode, Moïse prescrira de réunir toute la famille et même d'appeler les voisins, pour en manger un¹. Il faut de toute évidence penser qu'il y avait là un symbole. Néanmoins, pour justifier le récit historique, on peut dire qu'en raison de la bénédiction qui allait suivre, ce repas prenait un caractère sacré, et qu'il était d'usage, en pareille circonstance, de servir des plats énormes ; c'est ainsi que Samuel fera présenter à Saül, avant de lui confier l'onction royale, toute une épaule de bœuf². On a supposé aussi que les deux animaux furent assaisonnés de façons différentes, afin qu'Isaac pût choisir celui qu'il préférerait.

Devant le projet hardi de sa mère, Jacob, qui avait une nature un peu craintive en raison même de sa douceur, et qui nourrissait pour son père un profond respect, s'inquiéta. *« Vous savez, dit-il, que mon frère Ésaü est velu, tandis que moi j'ai la peau lisse. Si mon père me touche et me reconnaît, je crains qu'il ne pense que j'ai voulu me moquer de lui et qu'en fait de bénédiction, je n'attire sur moi sa malédiction »*. *« Que cette malédiction retombe sur moi, mon fils, répondit Rébecca »*.

Toujours pleine de sagesse, toujours lucide, Rébecca se garda bien de suggérer à son fils que tromper son père pour une fois, était chose sans importance. Sûre de la docilité de Jacob et de son affection confiante, elle se contenta de tout prendre sur elle : *« Que cette malédic-*

¹ Ex., XII, 4.

² I Reg., IX, 22.

tion retombe sur moi, mon fils, dit-elle. S'il arrive quelque chose, j'en assume l'entière responsabilité devant Dieu et devant les hommes. Contente-toi d'obéir à ma voix et apporte-moi ce que je te demande ».

Jacob connaissait trop la piété de sa mère pour penser qu'elle pût accepter à la légère l'éventualité d'être maudite par Isaac, qu'elle vénérât à la fois comme son époux, comme le Patriarche de la tribu, et comme un saint. Convaincu par le ton de sa voix, ne doutant pas qu'elle obéit à des vues d'ordre supérieur, il se rendit à son désir et s'en fut quérir deux chevreaux, qu'il lui apporta. Rébecca les apprêta elle-même, selon les goûts d'Isaac, qu'elle connaissait bien. Puis elle alla chercher *les vêtements d'Ésaü qu'elle gardait à la maison, des vêtements très bons*, dit l'Écriture. Saint Jérôme rapporte, d'après la tradition des Hébreux, qu'il s'agit là des habits sacerdotaux, que l'aîné de la famille avait coutume alors de revêtir pour offrir les sacrifices et pour les solennités rituelles. La chose est très vraisemblable : tout dans le récit de cette scène indique qu'Isaac voulait donner à cette cérémonie un caractère sacré. Sans doute Rébecca avait-elle soin de garder elle-même ces vêtements, connaissant trop la négligence de son aîné. Elle les apporta donc et les fit mettre à Jacob. Puis prenant la peau des chevreaux qui venaient d'être tués, elle en enveloppa les mains et le cou du jeune homme, pour que son père ne le reconnût pas. Ensuite elle lui confia le repas qu'elle avait préparé, et Jacob se rendit devant son père : « *Mon père, dit-il... – Qui êtes-vous, mon fils ?* interrogea le vieillard ». – Et Jacob alors de répondre : « *Je suis votre fils aîné Ésaü (Ego sum primogenitus tuus Esäu). J'ai fait ce que vous m'aviez dit. Levez-vous, mettez-vous sur votre séant et mangez ma chasse afin que vous me donniez votre bénédiction ».*

CHAPITRE 6

Où Ésaü n'est pas content

(GEN., XXVII, 20-41)

Isaac, ayant entendu la réponse de Jacob, manifesta son étonnement de le voir déjà revenu. « *Comment as-tu pu, mon fils, lui demanda-t-il, trouver si rapidement du gibier ?* » – Jacob reprit : « *La volonté de Dieu a mis tout de suite sur mon chemin ce que je cherchais* ». On voit par ces mots que sa pensée était toujours axée sur le souci de faire la volonté de Dieu. Cela ne l'empêchait pas, néanmoins, d'être dans l'angoisse la plus vive¹ : il tremblait que cette bénédiction obtenue par surprise ne provoquât une catastrophe. Son anxiété se traduisit sans doute par une légère altération de sa voix : car Isaac s'en aperçut, et, inquiet, voulut vérifier de plus près l'identité de son interlocuteur. « *Approche-toi de moi, lui-dit-il, afin que je te tâte et que je me rende compte si tu es vraiment mon fils Ésaü* ». Jacob s'avança vers son père, qui le palpa avec soin, puis, se parlant à lui-même, dit : « *La voix, est la voix de Jacob ; mais les mains sont les mains d'Ésaü* ». Et il ne le reconnut point, continua l'Écriture, parce que ses mains couvertes de poils donnaient l'impression d'être celles de l'ainé.

Le doute subsistait cependant dans l'esprit d'Isaac. Il interrogea à nouveau : « *Es-tu mon fils Ésaü ? – Je le suis* », répondit Jacob. Devant cette affirmation formelle le Patriarche enfin se décida : « *Apporte-moi à manger du produit de ta chasse, mon fils, dit-il, afin que je te bénisse, avec toute l'affection et la tendresse de mon âme* ». Jacob respira², et présenta à son père les plats que Rébecca avait préparés. *Lorsque Isaac en eut mangé, le jeune homme lui offrit aussi du vin. Le vieillard l'ayant bu, lui dit : « Approche-toi de moi, mon fils, et viens m'embrasser* ». Jacob obéit et vint embrasser son père. Isaac sentit la bonne odeur qui sortait de ses habits, et il le bénit en disant : « *L'odeur qui sort de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein de fruits que le Seigneur a béni* ».

Ces mots justifient l'opinion émise plus haut, que les vêtements dont il s'agit ici étaient des vêtements sacrés, et parfumés comme le voulait alors l'usage. Isaac adressa ensuite à Dieu la prière suivante : « Seigneur de tous les siècles et créateur de tout ce qui existe, vous avez comblé de bénédictions et mon père et moi-même, et vous avez

¹ Chrys., Hom. LIII, 3.

² *Ibid.*

promis de rendre ma postérité encore plus heureuse. Soyez, s'il vous plaît, le protecteur de cet enfant que je vous offre, gardez-le de tout mal et bénissez-le »³.

Puis, se tournant vers Jacob, il continua : « *Que Dieu te donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre l'abondance des blés et du vin ; que tes peuples te servent et que les tribus t'adorent. Sois le maître de tes frères, et que les fils de ta mère se courbent devant toi* ». Ces derniers mots confirmaient la prophétie faite jadis à Rébecca : *L'aîné sera soumis au plus jeune*. Ils prouvaient manifestement qu'Isaac parlait sous l'action du Saint-Esprit. « *Que celui qui t'aura maudit, continua le vieillard, soit maudit lui-même, et que celui qui t'aura béni soit rempli de bénédictions* ».

À peine Isaac finissait-il de parler, qu'Ésaü revint de la chasse avec le gibier qu'il avait tué. Dieu qui dirigeait minutieusement cette affaire, n'avait pas permis qu'il rentrât plus tôt, pour laisser à Jacob le temps de recevoir la bénédiction, puis de s'éclipser. Car si Ésaü, après avoir appris de son père ce qui s'était passé, s'était trouvé seul à seul en face de son frère, il est probable qu'emporté par sa fureur, il l'aurait tué⁴.

Pour le moment, il ne se doutait de rien. Il apprêta donc les produits de sa chasse et vint à son tour les offrir au Patriarche, en disant : « *Levez-vous, mon père, et mangez la chasse de votre fils, afin que votre âme me bénisse* ». Le vieillard naturellement fut stupéfait en entendant ces paroles : « *Qui êtes-vous ?* » demanda-t-il au survenant. – « *Je suis votre fils aîné Ésaü* ». Isaac demeura un instant muet de surprise et comme absent de lui-même. Puis, sur un ton inexprimable d'admiration il dit : « *Quel est donc celui qui m'a déjà apporté ce qu'il avait pris à la chasse ? Je l'ai béni et il sera béni* ». Ces derniers mots établissent nettement que la bénédiction donnée à Jacob est définitive et qu'il n'y a plus moyen d'y rien changer. Or tout ceci, si l'on veut s'en tenir au seul plan naturel, est parfaitement invraisemblable. Il est de toute évidence que si Isaac s'était aperçu de la supercherie, il aurait réprimandé vertement Jacob et rétabli les droits de son frère aîné. Pour marquer l'étonnement qu'il éprouva en entendant Ésaü, le texte de la Vulgate dit : *Expavit stupore vehementi*, il fut rempli de stupeur à en perdre l'esprit. Mais le texte grec porte qu'il entra en extase. Et les Docteurs latins l'on entendu dans ce sens.

Selon saint Augustin, Dieu lui fit connaître alors que la substitution de l'un de ses fils à l'autre était le fait de sa volonté à lui : que c'était lui, Dieu, qui avait voulu que Jacob et non Ésaü, héritât des promesses faites à Abraham et qu'il fallait maintenir les choses en état. C'est alors

³ Flav., l. XVII.

⁴ Chrys., Hom. LIII, 4.

qu'Isaac, rempli d'admiration, déclara qu'il ne pouvait rien changer à ce qu'il avait fait : *Je l'ai béni et il sera béni*⁵.

Ésaü, en entendant ces paroles, *poussa*, dit l'Écriture, *un rugissement* de fureur et laissa éclater son indignation. Puis, consterné, fondant en larmes⁶, il dit : « *Bénissez-moi aussi, mon père* ». « *Ton frère est venu subrepticement*, lui répondit Isaac, *et il a reçu la bénédiction qui t'était due* ». On dirait qu'il s'excuse, dit saint Jean Chrysostome, qu'il veut se justifier devant son fils : c'est qu'il était évidemment bien embarrassé pour expliquer ce qu'il avait fait à un être aussi dénué de sens surnaturel que l'était Ésaü.

Commentaire moral et mystique

Que faut-il penser du stratagème employé par Rébecca et de la réponse faite par Jacob à son père : *Je suis Ésaü* ? Si nous sortons du climat de haute piété et de la lumière prophétique où s'est déroulée toute cette scène, il est évident que nous pouvons accuser la mère de s'être livrée à une supercherie peu honorable pour avantager son fils préféré, et parler du mensonge de Jacob comme d'une chose tellement évidente qu'on ne saurait la discuter.

Mais il faut nous souvenir toujours que l'Écriture Sainte est un livre rempli de mystères et de symboles. Ceux qui prétendent l'expliquer selon la lumière de leur propre intelligence tombent dans un abîme d'erreurs, dit saint Bonaventure⁷. Nous ne pouvons l'entendre qu'en nous mettant à l'école des Pères de l'Église, et en écoutant docilement leurs leçons. Or, sur ce point, leur enseignement est unanime et formel.

La sainteté des personnages en cause, l'importance que les patriarches attachent à la transmission de cette bénédiction dont dépend la venue du Messie, ne nous permettent pas de considérer cet événement comme une anecdote banale de Bédouins grossiers et roublards. Il est évident, d'abord, que si Jacob avait soustrait par ruse la bénédiction de son père, celle-ci n'aurait eu aucune valeur. C'est un axiome de droit universel que « l'erreur sur la personne invalide les contrats ». Dès qu'Isaac aurait entendu les réclamations d'Ésaü, il n'aurait pas manqué de s'étonner qu'on ait prétendu se jouer de lui dans une affaire aussi grave, et de punir l'imposteur en rétablissant l'aîné dans ses droits. Si, de nos jours, il arrivait qu'un homme sur le point de mourir appelât le plus âgé de ses fils pour lui remettre les souvenirs précieux de la famille, et qu'un autre de ses enfants, profitant de la myopie du moribond, se substituât au premier, il est de toute évidence que l'intrus n'aurait aucun droit sur les objets ainsi tombés entre ses mains. Si, au cours d'une cérémonie destinée à établir dans sa charge un dignitaire de l'Église : un chanoine, un curé ou un supérieur religieux par exemple, un autre ecclésiastique, profitant de l'absence for-

⁵ Cf. *Quaest. LXXX, in Heptat.* Pat. lat., t. XXXIV, col. 569 ; et *De Civitate Dei*, l. XVI, ch. XXXVII.

⁶ Heb., XII, 17.

⁷ « *Qui secundum lumen intelligentiae suae Scripturam Sacram indagant incidunt in abyssum errorum* ». In *Hexamer.*, sermon III.

tuite du titulaire trouvait le moyen de se faufiler à sa place pour recevoir une investiture qui ne lui est pas destinée, personne n'osera soutenir qu'il est devenu valablement de ce chef, chanoine, curé ou supérieur, et que les témoins n'ont plus qu'à s'incliner devant le fait accompli. Il y a là un principe de morale tellement élémentaire, qu'on le trouverait en vigueur même chez les peuples sauvages, et c'est vraiment pousser un peu loin l'idée de « conscience crépusculaire » chez les patriarches que de croire qu'ils ont pu l'ignorer.

C'est en outre se méprendre étrangement sur la manière dont Dieu exerce la justice, que d'admettre qu'il ait pu ratifier un acte aussi déloyal, en consacrant le trompeur dans son majorat mal acquis, et, bien plus ! en le gratifiant presque aussitôt après d'une faveur insigne : la vision de l'échelle !

C'est enfin faire une injure gratuite à Rébecca et à Jacob que de les croire capables d'une telle supercherie. Nous avons dit déjà la sainteté de Rébecca. Ce n'est pas sans raison que l'Église, aujourd'hui encore, dans la liturgie du mariage, donne en exemple aux épouses chrétiennes la sagesse de cette femme⁸. Que penserions-nous d'une personne qui profiterait de la cécité de son mari pour se jouer de lui, dans des conditions semblables ? On remarquera que, contrairement à ce que firent les autres patriarches, Abraham et Jacob en particulier, Isaac n'eut qu'une seule épouse. C'est, dit-on, que, du sacrifice où il tint le rôle du Christ, acceptant de mourir par obéissance à son père, il avait reçu une sorte de consécration qui l'apparentait plus étroitement que les autres au Nouveau Testament, et qui l'obligeait à garder plus strictement la chasteté conjugale. Par son union avec la seule Rébecca, il figure le Christ, Époux, lui aussi, d'une seule Épouse, l'Église⁹.

Quant à Jacob, les textes sont innombrables dans l'Écriture qui proclament sa haute valeur morale et le crédit dont il jouit auprès de Dieu. Citons seulement, à titre d'exemple, ce passage de Daniel qui vaut bien une bulle de canonisation : *Ne nous retirez pas votre miséricorde à cause d'Abraham, votre bien-aimé, d'Isaac, votre serviteur, et de Jacob, votre saint*¹⁰.

Ces raisons, et celles qui viendront encore, empêchent d'accepter un instant l'idée que Rébecca et Jacob aient pu faire ce qu'ils ont fait sous l'inspiration de sentiments humains. La seule explication de leur stratagème – et c'est là l'opinion unanime, des Pères – est qu'ils ont été conduits par l'action du Saint-Esprit. Les gestes auxquels ils se sont livrés avaient une valeur symbolique, comme plus tard ceux des prophètes qui, réduits à leur sens littéral, paraîtraient ridicules ou insensés : celui de Jérémie, par exemple, quand il raconte gravement qu'il mit une ceinture de lin, la porta durant des mois sans la laver, et alla la cacher ensuite dans le creux d'un rocher, sur les bords de l'Euphrate, où il la retrouva pourrie longtemps après¹¹ ; ou celui d'Ézéchiel, quand il se couche trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante jours sur le côté droit ; quand il se rase les cheveux et la barbe avec une

⁸ En unissant la nouvelle mariée, le prêtre dit : « *Fidelis et casta nubat in Christo, imitatrixque sanctarum permaneat feminarum ; sit amabilis viro suo, ut Rachel ; sapiens, ut Rebecca ; longae-va et fidelis, ut Sara* ».

⁹ Cf Hier., *In Isaiam*, l. XVII, ch. LXIII. Pat. lat., t. XXIV, col. 642.

¹⁰ III, 35.

¹¹ XIII, 1-7.

épée, etc.¹². On conçoit sans peine qu'il serait absurde de vouloir réduire ces manifestations à des pratiques d'hygiène. Pour en comprendre la signification véritable, il faut de toute évidence monter sur le plan supérieur, sur celui du sens spirituel. Il en va de même pour la bénédiction de Jacob.

Cependant, dira-t-on, déclarer en propres termes : *Je suis Ésaü* : quand on s'appelle Jacob, n'est-ce pas là malgré toutes les explications possibles, un mensonge formel, patent, indéniable ? Remarquons que s'il y avait eu réellement un mensonge, les Pères et les Docteurs de l'Église n'auraient fait sans doute aucune difficulté de le reconnaître : ils admettent bien, par exemple, tout en les excusant, que les sages-femmes, dans l'*Exode*, ont menti pour sauver les petits Hébreux¹³, et de même Rahab, au Livre de *Josué*, pour cacher les envoyés des Juifs¹⁴. Il ne faudrait pas croire non plus que les Pères ont cherché par principe à innocenter Jacob ; ils n'hésitent pas, ailleurs par exemple, à lui reprocher d'avoir eu pour Rachel une préférence d'ordre trop naturel : « Jacob, dit saint Bonaventure, aima Rachel, parce qu'elle était belle de visage et charmante à regarder. Si l'on dit qu'en cela, il pécha véniellement, c'est assez probable »¹⁵. Au contraire, ils écartent absolument l'hypothèse d'une faute dans le cas présent.

L'Écriture, dit saint Augustin, a eu soin de nous avertir que Jacob était un homme *simple*, c'est-à-dire : sans artifice (*απλαστος*). Quelle put être, en recevant cette bénédiction, la ruse de cet homme sans ruse, l'artifice de cet homme simple, la feinte de cet homme incapable de feindre, sinon *un très profond mystère de vérité*¹⁶ ?

Si Jacob a menti en répondant : *Je suis Ésaü*, comment qualifierons nous l'affirmation de Notre-Seigneur disant de saint Jean-Baptiste : *C'est lui qui est Élie*¹⁷ ? Car enfin, le Baptiste n'était pas Élie, nous le savons avec une certitude absolue. Lui-même l'a déclaré de façon péremptoire lorsque la question lui fut posée publiquement par les envoyés officiels du Sanhédrin : *Es-tu Élie ?* lui demandèrent-ils. Et il répondit : *Je ne le suis pas*¹⁸. La déclaration de Jésus et celle de son précurseur sont manifestement contradictoires et inconciliables, si l'on s'en tient à la lettre du texte. Pour les accorder, il faut comprendre qu'elles ne se situent pas sur le même plan. Saint Jean parle au sens littéral ; et il répond qu'il n'est pas Elie, parce que de fait, en chair et en os, il ne l'était pas : le prophète du Carmel et lui sont très certainement deux personnalités distinctes. Notre-Seigneur au contraire parle au sens allégorique.

Le prophète Malachie avait annoncé que *le jour du Seigneur* serait précédé de la venue d'Elie¹⁹. Les Juifs, incapables de s'élever au-dessus du sens littéral de l'Écriture, avaient conclu de là que, peu avant l'avènement du Messie, on verrait réapparaître l'ardent prédicateur enlevé jadis dans un char de feu, mais que l'on disait n'être point mort. Le Sauveur, pour remettre ses interlocuteurs

¹² IV, 4-6 ; V, 1.

¹³ I, 19.

¹⁴ II, 4.

¹⁵ Saint Bonaventure, *Sent.*, lib. IV, dist. XXX, dub. 6. « *Jacob Rachel decoram facie et venusto aspectu amavit... Si quis dicat, quod ibi venialiter peccaverit, non est multum improbabile* ».

¹⁶ *Cité de Dieu*, I, XVI, ch. XXXVII.

¹⁷ Mt., XI, 14. *Ipse est Elias*.

¹⁸ Jo., I, 21.

¹⁹ IV, 5.

dans la vérité, leur explique donc en leur montrant son précurseur : *C'est celui-là qui est Élie*, c'est-à-dire : « L'homme que vous attendez sous le nom d'Élie, vous l'avez là devant vous. Par son zèle, par sa vertu, par son austérité, Jean ressemble tellement à ce prophète, il en a tellement l'esprit qu'on peut l'appeler en vérité un nouvel Élie ». Et pour éviter toute méprise, pour bien faire comprendre qu'il parle ici en un sens figuré, le divin Maître a soin d'encadrer cette affirmation de deux avertissements : *Si vous voulez le comprendre*, dit-il d'abord. Puis il ajoute : *Que celui qui a des oreilles entende*. Les oreilles auxquelles il fait allusion ici, ce ne sont pas celles qui sont fixées à notre tête et qui perçoivent les ondes sonores ; ce sont celles du cœur, qui nous permettent de saisir les vérités de la foi. Sans elles, il est impossible de comprendre l'attitude de Jacob dans la scène que nous étudions. Avec elles, tout s'éclaire. À son père, qui cherchait l'héritier auquel il devait transmettre la bénédiction d'Abraham, le jeune homme répondait, les yeux fixés sur la Volonté divine : « Celui que vous désirez, celui que vous devez bénir, parce qu'il est l'Ésaü légitime aux yeux de Dieu, c'est moi ».

Tel est le sens dans lequel la Tradition catholique a toujours entendu cet épisode. C'est bien en vain que l'on chercherait une voix discordante. Tous les Pères, tous les Docteurs qui ont commenté ce passage sont unanimes à laver Jacob de l'accusation de mensonge ; à affirmer qu'il a agi sous l'action du Saint Esprit et accompli, non un acte frauduleux, mais un geste prophétique, qu'il n'eût jamais l'intention de tromper son père²⁰. Or, toute la valeur morale d'un acte dépend de l'intention qui le dirige : là, où il n'y a pas intention de tromper, il n'y a pas de mensonge ; de même que là où il n'y a pas intention de tuer, il n'y a pas d'homicide. Le seul dessein de Jacob, sa seule préoccupation dans cette scène était d'accomplir la volonté de Dieu. Il connaissait la prophétie qui le concernait ; il savait qu'il devait, dans les décrets divins, supplanter son frère. Placé sur le plan de cette certitude surnaturelle, il pouvait, il devait dire en toute vérité : « C'est moi qui suis l'aîné ». N'oublions pas que toutes les créatures possèdent l'être dans l'intelligence divine, avant de le posséder dans la création ; elles-sont en Dieu avant d'être dans le monde sensible. En Dieu, Jacob était Ésaü, parce que Dieu l'avait décidé ainsi, parce qu'il avait transféré sur lui les privilèges de son frère.

Au surplus, si l'on veut à toute force qu'il y ait un mensonge, disons alors que ce fut un mensonge comme celui que fit Notre-Seigneur lui-même, quand, au jardin de l'Agonie, il se présenta à son Père, chargé de tous les péchés du genre humain ; quand, par la bouche du psalmiste, il a parlé de « ses » péchés, et quand, selon l'Apôtre, *il s'est fait péché pour le salut du monde*²¹. Car c'est bien là, au sens allégorique, ce que signifie Jacob se couvrant de poils qui ne sont pas à lui, pour se donner l'apparence d'Ésaü.

²⁰ Bornons-nous à citer deux témoignages, qui résument tous les autres : celui de saint Thomas dans la *Somme*, II^a II^{ae}, qu. CX, a. 10, ad 3 ; et celui de saint Bonaventure, dans son *Commentaire sur le III^e Livre des Sentences*, dist. 38, dub. 4. – Cornelius a Lapide a nommé, il est vrai, saint Jean Chrysostome comme ayant admis le mensonge de Jacob. Mais l'éminent jésuite s'est manifestement laissé abuser par les mots. Si « la Bouche d'or » a employé le mot de *ψευδος* pour désigner l'acte de Jacob, il suffit de lire le contexte (Hom. LIII, 2) pour voir qu'il pense exactement comme saint Augustin et les autres Docteurs ; qu'à ses yeux, c'est l'intention qui fait toute la valeur d'une action ; que celle de Jacob fut absolument pure, et que, si on le traite de menteur, il faut appeler homicides Abraham et Phinées.

²¹ Ps. XXI, 1 ; II Cor., V, 21.

CHAPITRE 7

L'échelle de Jacob

(GEN., XXVII, 4 – XXVIII, 22)

Ésaü avait donc conçu contre son frère une indignation féroce, et la bénédiction qu'il avait reçue de son père en guise de consolation ne l'avait pas calmé. Sa fureur couvait comme le feu sous la cendre, ruminant les projets de vengeance les plus noirs. *Il haïssait toujours Jacob*, dit l'Écriture, *et il disait dans son cœur : Le temps de la mort de mon père viendra et alors je tuerai mon frère Jacob* ». Il n'osait en effet assassiner celui-ci sur-le-champ : un tel crime aurait infailliblement attiré sur lui la malédiction de son père, il se serait vu mis hors la loi et exposé à la vindicte publique ; comme jadis Caïn après le meurtre d'Abel. Il se contenait donc, mais il était bien décidé de passer à l'action dès qu'Isaac aurait disparu.

Les jours qui suivirent furent pénibles. Bien qu'Ésaü ne parlât de rien, l'expression de son visage, son attitude fermée laissaient deviner les sombres projets qu'il roulait dans son esprit. Son frère n'osait plus paraître en sa présence, et Rébecca se rongait d'inquiétude. Un jour enfin, n'y tenant plus, elle prit Jacob à part et lui dit : *« Je tremble pour toi, car ton frère ne pense qu'à te tuer. Aussi, mon enfant, c'est le moment de m'écouter pars et va te mettre en sûreté chez mon frère Laban, en Mésopotamie. Tu resteras là quelques jours pour laisser à la fureur de ton aîné le temps de se calmer. Alors, je t'enverrai prévenir et tu reviendras ici. Pourquoi perdrais-je mes deux fils en un seul jour ? »* En effet, si Ésaü tuait Jacob, la mère infortunée perdrait ses deux enfants d'un seul coup : l'un serait mort, et l'autre n'oserait jamais reparaitre devant elle. Ou peut-être même la justice divine lui réglerait-elle son compte sans tarder, selon l'avertissement donné déjà dans le code noachique : *Quiconque aura répandu le sang humain sera puni par l'effusion de son propre sang*¹.

On ne peut assez admirer l'incomparable maîtrise, la haute sagesse dont fait preuve Rébecca dans toute cette affaire. Elle sait, sans avoir lu aucun livre de morale, que l'on ne doit pas s'exposer témérairement au danger ; qu'il faut parfois se cacher et attendre ; que le temps et la patience arrangent bien des choses. Avec les jours qui passent la colère s'évapore, l'indignation se calme, le souvenir de l'injure se cicatrise. Elle comprend que la meilleure décision est d'éloigner Jacob, elle s'y

¹ Gen., IX, 6.

résout courageusement, mais elle garde avec lui tous les ménagements possibles, car elle devine combien il sera dur pour cet enfant si affectueux d'avoir à quitter son père, sa mère et tous les siens. En même temps, elle veille sur son fils aîné, elle cherche à sauvegarder sa réputation. Il ne faut pas que son mari ni personne puisse soupçonner le crime odieux qu'il prémédite en son esprit. C'est pourquoi elle s'attache à colorer d'un prétexte plausible ce départ insolite.

Elle dit donc à Isaac : « *La vie m'est devenue à charge depuis le mariage d'Ésaü avec les filles de Heth. Tu sais combien celles-ci me rendent l'existence pénible : elles m'ont fait prendre en aversion toutes les filles de ce pays et cette nation entière m'est devenue odieuse. Si jamais Jacob se mettait en tête lui aussi d'en épouser une, que deviendrais-je ? Tout serait perdu pour nous* »².

Isaac entra sans peine dans les vues de sa femme. Il appela Jacob et lui dit : « *Il faudrait songer maintenant à te marier, mais, je t'en prie, ne prends pas une femme de la race de Chanaan. Va-t'en plutôt en Mésopotamie de Syrie, dans la maison de Bathuel, le père de ta mère, et choisis là une épouse parmi les filles de ton oncle Laban* ». Puis il ajouta : « *Que le Dieu Tout-Puissant te bénisse, qu'il accroisse et multiplie ta descendance, afin que tu sois le chef de plusieurs peuples ! Qu'il te donne, à toi, et à ta postérité après toi, les bénédictions d'Abraham, afin que tu entre un jour en possession de cette terre où tu n'es encore qu'un passant et qu'il a promise à ton aïeul* ».

Ces mots montrent clairement, remarque saint Augustin, que la bénédiction transmise par Abraham à Isaac ne s'est pas étendue à toute la postérité de celui-ci : elle concernait seulement la descendance de Jacob, celle d'Ésaü en étant exclue³. En outre, il est manifeste que par cette bénédiction le Patriarche ratifiait à nouveau tout ce qu'il avait fait et, pour tout esprit sincère, il ne peut rester aucun doute sur la légitimité de la substitution accomplie par Jacob.

Celui-ci, avec l'obéissance empressée qui le caractérisait n'hésita pas. Sans faire aucune objection à un ordre aussi formel, il partit sur-le-champ, dans le plus grand secret, pour la Mésopotamie, sans serviteur, sans escorte, sans autre viatique que la bénédiction de son père. Il ne prit avec lui que son bâton et, selon un usage fréquent chez les Orientaux, une petite fiole d'huile pour assaisonner la nourriture qu'il trouverait en chemin⁴.

Ésaü apprit bientôt, en même temps que ce départ, le motif officiel qui l'avait provoqué et l'aversion que son père avait témoignée pour les

² Chrys., Hom. LIV, 3.

³ *Cité de Dieu*, l. XVI, ch. XXVIII.

⁴ D'après Chrys., Hom. LIV, 4.

Chananéennes, dans sa conversation avec Jacob. Il en conclut que c'était son double mariage avec les filles de Heth qui avait indisposé ses parents contre lui, et qui lui avait valu la perte de son droit d'aînesse. Il eut alors la singulière idée, pour apaiser ceux-ci, de prendre une troisième épouse qu'il alla chercher cette fois dans la descendance d'Abraham, mais parmi les filles d'Ismaël. Elle s'appelait Mahelet.

Jacob, cependant, s'en allait vers Haran où résidait son oncle. Il suivait le chemin qu'avait parcouru Éliézer, quand ce serviteur modèle était parti choisir une épouse pour le fils de son maître. Il évitait les villes, car il avait peur des Chananéens, et il préférait coucher à la belle étoile, au hasard de la route. C'est ainsi, qu'un soir, il s'arrêta en un point, que rien peut-être ne désignait spécialement à son attention, mais qui allait devenir le lieu de l'une des visions les plus célèbres de l'Ancien Testament⁵. Il se trouvait près d'une bourgade nommée Luz⁶, dans la région où Abraham avait établi son campement en revenant d'Égypte⁷, au milieu des montagnes d'Éphraïm, à dix-huit kilomètres de l'endroit où devait s'élever plus tard Jérusalem.

Il prit une grosse pierre qui était là, et, la mettant sous sa tête en guise d'oreiller, il s'endormit en ce même lieu. Alors, il vit en songe une échelle dressée sur la terre et dont le sommet touchait le ciel. Les anges de Dieu montaient et descendaient par elle, et le Seigneur était appuyé sur l'échelle, qui lui disait : « Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham ton père et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu dors, je te la donnerai à toi et à ta postérité. Ta descendance sera comme la poussière de la terre et tu t'étendras à l'Occident et à l'Orient, au Septentrion et au Midi et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta descendance. Et je serai ton gardien partout où tu iras, et je te ramènerai dans ce pays, et je ne te laisserai point que je n'aie accompli tout ce que je t'ai dit ».

Quand Jacob se réveilla, il se sentit pénétré d'un sentiment intense de crainte révérencielle : et c'est là, en effet, d'après les auteurs mystiques, l'un des signes auxquels se reconnaissent les manifestations authentiques de la présence divine. Car le démon, s'il peut se transformer en Ange de lumière, est incapable d'imprimer à l'âme cette terreur, mêlée cependant d'amour, d'adoration, de confiance, de joie et du désir de s'anéantir, que lui fait éprouver la venue de son Créateur. « *Vraiment, dit-il, le Seigneur est en ce lieu, c'est bien lui qui m'est apparu tout à l'heure, je ne puis en douter : et je ne le savais pas ! Je ne savais pas qu'il fût si proche de moi et qu'il pût se manifester ainsi,*

⁵ Le texte hébreu, sans le nommer, appelle cet endroit « le lieu », avec l'article défini, pour en souligner l'importance.

⁶ Gen., XLVIII, 3.

⁷ Gen., XIII, 3.

de façon si sensible, à sa créature ! » *Et tremblant d'effroi* : « *Que ce lieu est terrible !* continua-t-il. *Ce n'est pas autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel* ». C'est-à-dire : « Je me croyais seul, ignoré de tous, perdu dans la nature. Et, en réalité, j'étais comme couché dans la maison de Dieu et je dormais devant la porte du ciel »⁸.

Pour conserver le souvenir de cette faveur insigne, il prit la grosse pierre qui lui avait servi d'oreiller et la planta droite sur le sol, à la manière d'une stèle. Les ennemis de la Bible ont voulu voir là un acte d'idolâtrie : ils ont prétendu assimiler cette pierre aux *bétyles* que les Phéniciens et d'autres peuples de l'Orient adoraient comme des dieux. Cette supposition est inconciliable avec les témoignages rendus par Dieu lui-même à la pureté de la foi monothéiste de Jacob, et saint Augustin déjà s'était élevé contre elle avec fermeté⁹. Le jeune homme dressa la pierre, non pas comme une idole, à la manière des païens, ni comme un simple indice mnémotechnique destiné à lui permettre de retrouver plus tard cet endroit – car il eût mieux valu y creuser une entaille que de l'arroser d'huile, ainsi qu'il va le faire –, mais il la mit en évidence et la fixa, comme un monument votif réduit à sa plus simple expression, pour commémorer la grâce extraordinaire qu'il venait de recevoir. Le même sentiment nous pousse aujourd'hui encore à ériger des colonnes, des statues, des chapelles, ou à placer des inscriptions sur les lieux qui ont été témoins d'événements importants. Abraham, Isaac en avaient agi de même. Eux aussi avaient dressé des autels en pierre aux endroits où Dieu leur avait donné quelque marque particulière de sa sollicitude. Mais de plus, ils les avaient consacrés par des sacrifices, en immolant des animaux ou en répandant sur eux des libations pour témoigner leur reconnaissance au Seigneur. Et c'est ici que l'acte de Jacob s'élève à la vertu héroïque. Un sacrifice consiste essentiellement, pour l'homme, à offrir à Dieu, à la place de sa propre vie qu'il n'a pas le droit d'abrèger, quelque chose qui, du moins, pourrait lui servir à soutenir cette vie : des chairs d'animaux, des fruits, du blé, du lait, du vin, des gâteaux, etc. Or, Jacob voyageant dans le plus simple équipage, ne possédait pour le moment rien de tout cela. Il n'avait sous la main que la petite provision d'huile dont il s'était muni pour la route. Alors, dans son désir de donner quelque chose à Dieu et de lui donner ce qu'il avait de meilleur, il prit la précieuse fiole et il en répandit le contenu sur la pierre. Le geste était charmant de générosité et d'ingénuité : mais il avait, en outre, une valeur prophétique, qui allait se transmettre de siècle en siècle sans s'épuiser, puisque, aujourd'hui encore, l'« onction de la pierre » reste l'acte essentiel de la liturgie catholique quand elle consacre des églises ou des autels.

⁸ Ephr., p. 82.

⁹ *Quaest. in Heptateuchum*, l. I, qu. 84 ; *Cité de Dieu*, l. XVI, ch. XXXVIII.

Pour laisser un autre signe de la faveur dont il avait été l'objet, Jacob changea le nom de la ville voisine, qui jusqu'alors s'était appelée Luza. De ce jour, elle devint Béthel, l'un des lieux les plus célèbres et les plus saints de l'histoire juive, au point que Dieu se dira parfois « le Dieu de Béthel »¹⁰. Quant à la fameuse pierre, précieusement conservée, elle fut placée plus tard, dit-on, dans le temple de Jérusalem, où elle servit de support à l'arche d'alliance.

Commentaire moral et mystique

La vision de l'échelle met en valeur d'abord la simplicité et l'esprit de renoncement de Jacob. Bien avant l'Évangile, il avait compris que, pour mériter la bénédiction de Dieu et pour travailler à l'extension de son royaume, il était indispensable de pratiquer la pauvreté et l'humilité.

La vie des justes, dit saint Jean Chrysostome, est tout un enseignement de sagesse... Voyez ce jeune homme qui n'est jamais sorti encore de la maison paternelle, qui n'a pas la moindre idée d'un voyage, qui ne s'est jamais trouvé en pays étranger, n'a jamais été aux prises avec l'épreuve. Voyez comment il se met en route, et comprenez l'excellence de la sagesse. Lui qui était habitué à voir autour de lui de nombreux serviteurs, il ne réclame ni montures, ni domestiques, ni bagages. Il voyage à la manière des apôtres, il s'arrête quand le soleil se couche, là où la nuit l'a surpris... Une pierre lui sert d'oreiller et il dort à même le sol. Mais aussi, parce qu'il avait une âme généreuse, un esprit viril au-dessus de toutes les vanités du siècle, il a mérité cette admirable vision. Telle est l'habitude de notre Dieu : quand il voit une âme Bien disposée, dégagée des choses présentes, il se plaît à lui montrer toute l'affection qu'il a pour elle¹¹.

C'est parce qu'il couchait sur la dure, c'est parce qu'il vivait comme un pauvre, dit encore le même docteur, que Jacob mérita de voir les anges, tandis que les lits moelleux n'engendrent que la torpeur et la paresse.

Cette vision est tellement riche au point de vue spirituel que les applications qui en ont été faites par les Pères de l'Église et les auteurs mystiques sont innombrables. Nous allons en donner ici les quatre sens, qui servent de fondement à tous les autres¹².

Au sens *littéral*, ce récit doit être pris comme celui d'un fait objectif. Jacob eut réellement la vision que rapporte l'écrivain sacré. Se trouvant seul, loin de ses parents qu'il aimait tendrement, exilé pour un temps peut-être très long, poursuivi par la haine de son frère, le jeune homme dû connaître des moments de douloureuse tristesse et de profond découragement. Dieu alors, dans sa sollicitude ineffable, entrouvrit le ciel au-dessus de sa tête, pour l'assurer qu'il

¹⁰ Gen., XXXI, 13.

¹¹ Hom. LIV, 3.

¹² Nous rappelons pour mémoire que selon l'enseignement commun de la tradition catholique, la Sainte Écriture contient quatre sens, qui sont dits : *littéral*, *anagogique*, *allégorique* et *moral*. On a ici un bel exemple de la manière dont ces quatre sens se superposent et s'harmonisent entre eux. Cf. saint Thomas, I^a, qu. 1, a. 10.

veillait sur lui. Il lui fit voir des anges, qui *descendaient et montaient* sur une échelle, pour lui donner à entendre que ces esprits bienheureux l'accompagnaient dans sa *descente* vers la Mésopotamie, afin qu'il ne lui arrivât aucun mal, et qu'ils l'escorteraient plus tard de la même manière, quand il *remonterait* vers sa patrie.

Au sens *anagogique*, l'échelle de Jacob est une figure de la hiérarchie qui règne entre les anges. Ceux-ci, nous le savons par les théologiens, ne sont point tous sur le même plan¹³ ; ils sont placés sur des degrés divers, selon les chœurs auxquels ils appartiennent. Sans cesse, ils s'élèvent vers Dieu pour recevoir de lui de nouvelles lumières, de nouvelles grâces ; puis ils redescendent, afin de transmettre aux ordres inférieurs ou aux hommes ce qu'ils ont eux-mêmes reçu.

Au sens *allégorique*, ce petits-fils d'Abraham, qui porte en lui tout l'espoir de l'humanité et qui fuit, loin de son pays, dans un dénuement complet sans serviteurs, sans amis, n'ayant qu'une pierre, pour reposer sa tête, poursuivi par la haine de son frère, est la figure du Christ, du Fils de Dieu, héritier du royaume éternel, qui, exilé sur la terre, y a vécu comme un pauvre, méconnu de tous, persécuté par les Juifs, et n'ayant, lui, pas même une pierre pour reposer sa tête. La vision de Béthel nous donne à entendre que ce qui précisément le réconfortait dans les heures d'intense détresse qu'il connut ici-bas, c'était la vue anticipée de sa Passion, de cette échelle mystique qui rétablirait le va-et-vient entre le ciel et la terre ; permettant aux anges de venir au secours des hommes, et de les ramener avec eux dans le royaume du Père.

Au sens *allégorique* encore¹⁴, l'échelle est en même temps la figure de la Très Sainte Vierge qui relie elle aussi, en sa personne, le ciel et la terre. Elle est de la terre, car elle est fille d'Adam, née, comme nous, par les voies ordinaires de la génération ; et elle est du ciel de plein droit, parce qu'elle est la Reine des anges, surpassant en sainteté toutes les hiérarchies de ces esprits bienheureux. Elle est de la terre, parce qu'elle a connu les infirmités de la nature, hormis le péché ; et elle est du ciel, parce que sa perfection est plus proche de celle de Dieu que de celle des hommes : elle touche immédiatement la divinité, sans qu'aucune barrière l'en sépare, comme le rivage touche l'Océan. En outre, on peut dire qu'elle réunit le ciel et la terre parle mystère de l'Incarnation, comme le chante l'Église : *In se reconcilians ima summis*¹⁵.

Au sens *moral* enfin, l'échelle de Jacob représente toutes les voies étroites, toutes les disciplines, tous les chemins courts et directs par lesquels les âmes pures, dont les anges sont ici la figure, descendent en elles-mêmes et s'élèvent vers Dieu. C'est pourquoi les Pères y ont vu tour à tour une image du martyr, de l'oraison, de l'humilité, du renoncement, de la vie religieuse etc. : parce que ce sont là autant de raccourcis qui permettent à l'homme d'arriver à sa fin beaucoup plus rapidement que la route carrossable des dix commandements.

Quant à la pierre qu'il dressa, elle représentait sans aucun doute la *pierre angulaire*, la pierre sur laquelle est bâtie toute la société chrétienne, c'est-à-dire

¹³ Cf. saint Grégoire, Hom. XXXIV in *Evang.*, 7. Pat. lat., t. LXXVI, col. 1250.

¹⁴ Le sens allégorique peut, en effet, s'interpréter soit en fonction du Christ, soit en fonction de la Très Sainte Vierge, soit en fonction de l'Église.

¹⁵ Cf. Alléluia de la messe de *Beata*, au Temps pascal.

le Sauveur. Aujourd'hui encore l'autel, dans chaque église, a la même signification. Et l'huile que Jacob répandit sur cette pierre était le symbole de la plénitude de grâce, de cette *onction* spirituelle que Jésus devait recevoir plus abondamment que tous les autres hommes¹⁶ et qui ferait de lui l'*Oint* par excellence, l'oint, c'est-à-dire le Christ. Le geste de Jacob est à rapprocher de celui de sainte Marie-Madeleine, quand elle versa, elle aussi, le parfum le plus précieux qu'elle possédât, sur la tête de l'homme dans lequel elle adorait son Dieu.

¹⁶ Ps. XLIV, 8.

CHAPITRE 8

Un mariage compliqué

(GEN., XXIX, 1-30)

Réconforté par la vision de l'échelle, certain que Dieu veillait sur lui et ne l'abandonnait pas, Jacob reprit sa route d'un cœur plus léger, et il atteignit bientôt la région que l'Écriture appelle la *terre d'Orient*, c'est-à-dire la Mésopotamie. C'est là que vivaient les descendants de Nachor, frère d'Abraham, et c'est là qu'Éliézer jadis était venu chercher Rébecca. Le jeune homme aperçut au milieu d'un champ, trois troupeaux de moutons rangés en bon ordre autour d'un puits, dont l'orifice était fermé par une grosse pierre. Le puits, en effet, était sans margelle, et la pierre avait pour première utilité d'empêcher les passants, hommes ou bêtes, de tomber dans le trou, mais elle servait aussi, en raison de la rareté de l'eau, à régler la consommation du précieux liquide. Comme elle était extrêmement lourde, il fallait plusieurs hommes pour la soulever. La coutume s'était donc établie d'attendre que tous les troupeaux fussent rassemblés et tous alors s'abreuvaient en même temps. Après quoi, on refermait le puits et nul n'avait plus le droit de toucher à l'eau jusqu'à la séance suivante.

Jacob salua les bergers et leur demanda : « *Frères, d'où êtes-vous ?* » « *De Haran* », répondirent-ils. « *Alors vous devez connaître Laban, fils de Nachor ?* » reprit Jacob. « *Oui, certainement* ». « *Est-il en bonne santé ?* » « *Il va très bien*, et d'ailleurs si vous voulez sur lui de plus amples nouvelles, *voici justement Rachel sa fille qui vient avec ses bêtes* ».

On voyait en effet, dans le lointain, se dessiner la silhouette d'une jeune fille, derrière laquelle moutonnait un troupeau. En attendant qu'elle fût près d'eux, Jacob, continuant la conversation commencée avec les bergers, leur manifesta son étonnement de les voir perdre leur temps ainsi devant le puits. Qu'attendaient-ils pour faire boire leurs animaux et pour les ramener ensuite dans l'herbe, jusqu'au soir ? « *Nous ne le pouvons pas*, répondirent les autres : *il faut d'abord que tous les troupeaux soient réunis pour que nous ayons le droit d'enlever la pierre et de faire boire les bêtes* ». Tandis qu'ils parlaient, Rachel arriva. Elle conduisait elle-même l'un des troupeaux de son père, car dans ces familles patriarcales, la garde des animaux était considérée comme une fonction noble, et les jeunes filles aussi bien que les jeunes gens de haute condition, s'en acquittaient personnellement.

Jacob, *en la voyant*, fut frappé de sa grâce, de sa beauté, de sa modestie, de sa distinction, et, *sachant par les bergers que c'était sa cousine*, il sentit tout de suite son cœur s'aimer vers elle. Le troupeau qu'elle amenait étant le dernier attendu, les bergers se mirent en devoir de déplacer la pierre. Mais celle-ci était extrêmement lourde : ils avaient beau multiplier les efforts, ils n'y arrivaient pas. Soudain, Jacob s'avança, les écarta et, la présence de Rachel décuplant ses forces, il réussit à l'enlever à lui tout seul. Ce geste accompli, il aida la jeune fille à faire boire ses moutons. Alors seulement il se présenta à elle : il lui expliqua qu'il était le neveu de son père, le fils de sa tante Rébecca, et, par conséquent, son cousin germain ; puis, avec la simplicité des mœurs patriarcales, il l'embrassa, comme un frère embrasserait sa sœur. Après quoi, vaincu par l'émotion, *il fondit en larmes*. Il était remué jusqu'au fond des entrailles par la joie de retrouver si vite une famille, lui qui souffrait tant d'avoir quitté les siens ; et la reconnaissance inondait son cœur, en voyant avec quelle sollicitude Dieu veillait sur lui et conduisait ses pas.

Rachel cependant *s'était précipitée pour annoncer la nouvelle à son père*. Celui-ci, *dès qu'il sut que le fils de sa sœur était là, accourut au-devant de lui : il le serra dans ses bras, l'embrassa avec effusion et l'entraîna dans sa demeure*. Là, une fois les présentations faites, Jacob exposa le but de son voyage. Son père l'envoyait chercher dans la descendance de Nachor une épouse de sa race, comme jadis Abraham avait envoyé Éliézer pour un motif semblable. Laban se déclara acquis d'avance à cette proposition : « *Tu es mon os et ma chair* », dit-il à son neveu. Ces paroles rappelaient les expressions employées par Adam aux origines du monde, quand il accepta Ève pour épouse. « *Celle-ci, avait-il dit, est l'os de mes os et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme¹ quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse* ». Elles signifiaient dans la bouche du père de Rébecca : « Tu es de ma race, tu es de mon sang. Je ne puis te refuser ce que tu me demandes. En vertu de la loi formulée par notre premier père, mes filles quitteront leurs parents quand il le faudra pour s'attacher à celui qui les aura épousées ».

À partir de ce jour, Jacob entra au service de Laban. Employé, ainsi qu'il convenait, à la garde des troupeaux, il apportait dans ses fonctions de telles qualités d'intelligence, de dévouement, de générosité, de conscience professionnelle, qu'au bout d'un mois Laban voulut s'assurer son concours d'une façon stable et passer avec lui un contrat : « *Ce n'est pas parce que tu es mon parent que tu vas me servir pour rien*, lui dit-il. *Dis-moi ce que tu veux comme salaire* ».

¹ Le mot « homme » – *homo* – désigne ici l'homme en général et non pas seulement le sexe masculin. Il s'applique aussi bien à l'époux qu'à l'épouse.

Il existe aujourd'hui encore des peuplades aux mœurs primitives, où les jeunes gens désireux de se marier se mettent au service d'un chef et travaillent à son compte durant des années. Quand le temps est jugé suffisant, le chef pour les payer leur donne une jeune fille de sa maison : c'est bien là, en effet, le seul salaire qu'ils sont venus chercher.

Ainsi en fut-il pour Jacob. Laban avait deux filles, Lia et Rachel. Lia était l'aînée : mais *elle avait les yeux chassieux*, dit l'Écriture, et elle manquait de tout agrément extérieur. Rachel, au contraire, était une beauté : un charme inexprimable se dégagait de sa personne. Dès la première rencontre, Jacob avait été conquis et son choix était fait. Il déclara donc à son oncle : « *Si vous le voulez bien, je serai à votre service pendant sept ans pour avoir Rachel, votre cadette* ». « *Soit*, répondit Laban. *J'aime mieux te la donner à toi qu'à un autre homme. Reste chez moi, à ces conditions* ».

Jacob se mit au travail avec cette espérance au cœur. Et bien que les exigences de Laban lui rendissent la vie très dure, ainsi qu'il le dira plus tard, l'amour qu'il nourrissait pour Rachel lui en faisait porter allégrement le fardeau. Quand les sept années convenues furent écoulées, il vint trouver son oncle et il lui dit : « *Donnez-moi celle qui doit être ma femme. Le temps fixé est accompli : l'heure est venue de nous marier* ». « *C'est juste* », répondit Laban. Sans tarder, on lança les invitations à tous les amis et connaissances, on organisa un repas magnifique, et les noces furent célébrées en grande pompe. Le soir de la fête, à la nuit tombée, le père conduisit lui-même jusqu'à la chambre du nouvel époux, sa fille, couverte, ainsi que le voulait l'usage, d'un grand voile qui lui descendait jusqu'aux pieds...

Le lendemain, quand le soleil fut levé et que Jacob put distinguer les traits de son épouse, il s'aperçut avec stupeur qu'il avait devant lui non pas Rachel, mais Lia². À cette vue, son sang ne fit qu'un tour et il courut chez son beau-père : « *Qu'avez-vous prétendu faire là ?* lui dit-il. *N'est-ce pas pour Rachel que je vous sers depuis sept ans ? Pourquoi m'avez-vous trompé ?* » « *Ce n'est pas notre coutume*, répartit Laban – descendant soudain à nos yeux de la dignité des mœurs patriarcales aux finasseries d'un paysan retors –, *ce n'est pas notre coutume de marier les cadettes avant les aînées. Sois d'abord fidèle à Lia pendant sept jours et je te donnerai Rachel aussi si tu adepes de rester à mon service sept autres années encore* ».

² Une telle méprise de la part de Jacob paraît invraisemblable à première vue. Mais les Pères l'ont interprétée comme un témoignage de la haute vertu de cet homme. S'il ne reconnut pas Lia, c'est ou bien, disent-ils, qu'il n'eut aucun rapport avec elle cette nuit-là : car c'était l'usage des Patriarches de garder la continence durant trois jours après le mariage (cf. Tob., VI, 18) ; ou bien, « *si tetigerit eam carnaliter, ostenditur hic quod non quaesivit in uxore sua blanditias meretricias in tactibus et verbis, sed magis ea usus est in castitate maritali* » (Lyre, c. 336).

On le voit, l'astucieux beau-père prétendait justifier son acte inqualifiable, en invoquant une tradition établie dans sa tribu. Mais ce n'était là qu'un prétexte. En réalité, ce maître fourbe – car la suite de l'histoire nous le montrera tel – ne cherchait qu'à retenir Jacob à son service. Très âpre au gain, il se rendait compte que le jeune homme, avec ses qualités exceptionnelles d'ardeur au travail, d'intelligence, de générosité, d'économie, était pour lui un aide irremplaçable, et il craignait qu'une fois en possession de Rachel, il ne retournât chez les siens. Par ailleurs, il se doutait bien que s'il lui proposait un nouveau contrat de sept ans pour obtenir cette fois la main de Lia, son offre n'aurait aucune chance de succès ; alors il ne trouva rien de mieux que d'exploiter l'amour de Jacob pour sa fille cadette au profit de ses intérêts, et d'organiser la supercherie décrite plus haut.

Mais Jacob était un homme trop droit pour soupçonner de telles manœuvres. De plus, son caractère pacifique lui faisait détester les heurts, les discussions, les contestations. Il accepta donc, toute injuste qu'elle fût, la combinaison que son oncle lui proposait. Huit jours plus tard, il épousa Rachel en échange d'un nouveau bail de sept ans, et la crainte qu'il avait eue de perdre l'élue de son cœur ne fit que resserrer les liens de l'affection qui l'unissait à elle ³.

En congédiant ses deux filles, Laban leur donna à chacune une femme de chambre. Celle de Lia s'appelait Zelpha, celle de Rachel Bala ⁴. Certains commentateurs disent que l'Écriture a mentionné ce détail pour montrer la ladrerie du personnage : car ce fut tout ce qu'il leur octroya en fait de dot. Mais c'est aussi parce que ces deux filles devaient jouer un rôle important dans l'histoire de Jacob, comme on le verra bientôt.

Commentaire moral et mystique

Bien que certains Pères, ainsi que nous l'avons dit, aient reproché à Jacob d'avoir un peu dépassé la mesure dans sa passion pour Rachel, il n'en reste pas moins que ce grand serviteur de Dieu sut concilier la recherche continue de la perfection et la pratique des plus hautes vertus, avec l'amour ardent qu'il nourrissait pour celle qui fut, pendant sept ans, sa fiancée, avant d'être son épouse. Cependant, lorsque Laban essaya de substituer l'aînée à la cadette, ce ne fut pas seulement un attachement humain qui porta le fils d'Isaac à récla-

³ L'historien Josèphe prétend que Jacob n'épousa Rachel qu'au bout de sept nouvelles années. Mais il se trompe manifestement : le texte de l'Écriture et les commentaires des Pères ne laissent aucun doute à cet égard.

⁴ D'après le *Testament des XII Patriarches*, Bala et Zelpha étaient deux sœurs. Elles avaient pour père un certain Ruthéus, qui aurait été le frère de Débora, nourrice de Rébecca. Chaldéen comme Abraham, Ruthéus était un homme craignant Dieu, né libre, et d'âme généreuse ; mais il avait été fait prisonnier à la guerre et vendu comme esclave. Il était tombé entre les mains de Laban, qui lui fit épouser une de ses servantes, nommée Ena, dont il eut ces deux filles. D'après ce document encore, Bala était née le même jour que Rachel (*Migne, Apocryphes*, t. I, col. 896).

mer la femme que son cœur avait choisie. Sans aucun doute, s'il avait cru de son devoir de s'incliner devant le fait accompli, il aurait accepté ce sacrifice héroïque. Mais Jacob était un juste. Il se guidait en toutes choses, non sur ses préférences personnelles, mais sur la loi de Dieu. D'après cette loi, on le sait, l'essence du mariage consiste, non dans l'union des corps, mais dans l'échange des consentements entre les deux intéressés. Or, en l'occurrence, l'échange avait eu lieu : les noces avaient été célébrées officiellement, la veille, entre Rachel et lui. Il y avait donc entre eux depuis ce moment ce que les théologiens appellent aujourd'hui un mariage *ratum et non consummatum*, un contrat valide et, de sa nature, indissoluble. Devant Dieu, Rachel était l'épouse légitime de Jacob. Celui-ci avait dès lors, non seulement le droit, mais le devoir de la réclamer. S'il ne renvoya pas Lia, ce fut à cause de l'exquise délicatesse de son cœur, et pour ne pas infliger à cette pauvre fille une humiliation qui l'aurait couverte de honte. Puisque, par une permission spéciale de Dieu, il pouvait – et même devait – avoir plusieurs épouses, afin de hâter la multiplication du peuple élu, il préféra garder celle-là, encore qu'il n'eût aucun attrait pour elle. En tout cela, il n'est pas permis de douter qu'il n'ait agi avec des vues très hautes et sous l'impulsion du Saint-Esprit.

Demandons maintenant aux grands commentateurs le sens allégorique de cette scène⁵ Jacob, dit en substance saint Jean Chrysostome, qui, après avoir reçu la bénédiction de son père, part pauvre et seul pour chercher une compagne digne de lui dans une terre lointaine, est la figure du Fils de Dieu, lorsque investi par son Père de toutes les prérogatives qui font de lui l'unique Sauveur du monde, il descendit sur la terre pour trouver l'épouse de son cœur, l'Église qu'il aime de toute l'ardeur de son âme. Il vient *dans la terre de l'Orient*, c'est-à-dire en Palestine, parce que le coin de terre où il naît devient, de ce chef, *l'Orient* du monde, le point où le soleil de Justice se lève pour illuminer tout l'univers. Là, il se dirige vers un puits, auprès duquel sont arrêtés trois troupeaux qui ne peuvent se désaltérer. Ce puits est celui des saintes Écritures. Les trois troupeaux qui attendent près de lui sont les Juifs, les Samaritains et les Gentils. Tous trois, en effet, connaissent la Bible : les premiers en détiennent la version originale et intégrale, les Samaritains ont le Pentateuque, les Gentils la traduction des Septante. Malgré cela, ils restent nettement séparés : les Juifs ne frayent ni avec les Gentils, ni avec les Samaritains, même quand il s'agit de tirer de l'eau d'un puits, comme la Samaritaine le fera remarquer à Notre-Seigneur⁶. Et l'attente se prolonge indéfiniment : car le puits est fermé. Les Scribes et les Pharisiens en ont obturé le sens sous leurs traditions à eux, qui sont dures, rigides et froides comme une pierre. *Malheur à vous, Docteurs de la Loi*, leur dira le divin Maître, *parce que vous avez enlevé la clef de la science : vous n'êtes point entrés vous-mêmes et vous avez empêché ceux qui voulaient entrer*⁷. *Pourquoi transgressez-vous les commandements de Dieu au nom de vos traditions à vous*⁸ ?

Dans ce pays cependant, Jacob rencontre Rachel, dont le nom veut dire brebis, ou : celle qui voit le Principe. Elle représente la portion fidèle du

⁵ Cf. Rup., col. 476 ; Rhab., col. 595.

⁶ Jo., IV, 9.

⁷ Luc, XI, 52.

⁸ Mt., XV, 3.

peuple hébreu, celle qui ne s'est pas endurcie dans son orgueil et son entêtement, mais qui est restée douce et simple comme une brebis, et qui, des choses de ce monde, sait s'élever vers celui qui en est le Principe. C'est à celle-là qu'Appartiennent les familles qui formeront le noyau de l'Église, celles de saint Joachim, de saint Zacharie, du vieillard Siméon, des futurs apôtres, de Lazare et de ses sœurs, etc.

Jacob invitant les pasteurs à faire boire leurs troupeaux et à les reconduire au pâturage est la figure du Christ essayant de faire comprendre aux Docteurs et aux Scribes qu'ils doivent instruire le peuple du véritable sens de la Loi et de son esprit ; mais ceux-ci se retranchent derrière le formalisme des habitudes établies. Ils ne peuvent le faire, disent-ils, qu'à certains jours, et selon les rites déterminés : le reste du temps, ils laissent leurs ouailles sans nourriture et sans abreuvoir. Tel ce chef de synagogue qui s'indignait de voir la foule s'empres- ser autour du Sauveur le jour du sabbat : *Il y a six jours, disait-il, durant lesquels on doit travailler : venez ces jours-là, et vous serez guéris, et non le jour du sabbat*⁹ ! Jésus alors sans plus attendre, ouvre le puits : il prêche ouvertement la doctrine du royaume des cieux, il dit et il crie à tous ceux qui veulent l'entendre : « *Vous qui avez soif, venez aux eaux. Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive*¹⁰ ! » Et quand il voit dans la foule une âme docile et pure, une âme dont les yeux sont, comme ceux de Rachel, sans cesse fixés sur *le Principe*, c'est-à-dire sur Dieu, une sainte Thérèse par exemple, ou une sainte Catherine de Sienne, alors touché d'amour, il s'empresse autour d'elle, il lui ouvre avant le temps le secret des choses célestes, il abreuve le troupeau de ses pensées, il la traite a la fois comme une sœur et comme une fiancée¹¹ ; il lui donne ce baiser après lequel soupire l'Épouse du *Cantique* : *Osculetur me osculo oris sui*¹².

Au sens moral, l'aventure de Jacob avec les deux filles de Laban montre la nécessité, pour quiconque veut tendre à la perfection, de s'adonner à la vie active en même temps qu'à la vie contemplative. Lia en effet, dont le nom veut dire : *laboriosa*, est le symbole de la vie active, qui peine *laborieusement* dans le champ des bonnes œuvres ; Rachel, au contraire, représente la vie contemplative, tout entière occupée à considérer et à goûter Celui qui a dit de lui-même : *Je suis le Principe*¹³. Jacob, quittant son pays, son père, sa mère, etc., est la figure de l'homme qui renonce à tout pour suivre le Christ, et qui se met à l'école de la perfection. Il lit, il médite, il se tient auprès du puits des Écritures, et là, il voit venir à lui Rachel, c'est-à-dire il commence à soupçonner la beauté de la vie contemplative, il s'éprend d'amour pour elle, il désire ardemment l'avoir pour épouse et il pense qu'un peu de travail au service du Seigneur va lui permettre d'entrer bien vite en sa possession. Mais Rachel a une sœur qui passe avant elle : parce que la vie active est plus nécessaire que la vie contemplative. C'est sur elle d'abord que nous serons jugés : *J'ai eu faim*, dira Notre Seigneur, *et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire... Venez, les bénis de mon Père, etc.* Ou, au contraire : *J'ai eu faim, et*

⁹ Luc, XIII, 14.

¹⁰ Is., LV, 1 ; Jo., VII, 37.

¹¹ Cant., V, 1.

¹² I, 1. « *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* ».

¹³ Jo., VIII, 25 ; Apoc., I, 8.

vous ne m'avez pas donné à manger, etc. Allez, maudits, au feu éternel. C'est pourquoi, avant de songer à de hautes spéculations, il faut nous assurer la possession du royaume des cieux par la pratique des œuvres de charité.

Celui, donc, qui, négligeant comme Jacob les étapes régulières de la vie spirituelle, veut épouser Rachel du premier coup et vaquer uniquement à la contemplation mérite de s'entendre dire qu'il faut d'abord épouser Lia et s'exercer aux vertus chrétiennes. S'il se plaint, s'il murmure, l'Écriture lui répond : « *Ce n'est pas la coutume en notre pays de marier la cadette avant l'aînée. Mais accomplis d'abord la semaine des jours requis par ce premier mariage. Exerce-toi dans les œuvres requises par la vie active : alors, tu mériteras d'épouser Rachel et de goûter les délices de la contemplation* ».

CHAPITRE 9

Une belle famille

(GEN., XXIX, 31 – XXX, 24)

Une fois nanti de ses deux épouses, Jacob s'étudiait à partager de son mieux sa sollicitude entre elles. Mais, nous le savons, c'est Rachel qu'il aimait, et il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner une préférence marquée. Au contraire, il gardait, malgré lui, une certaine froideur envers l'aînée, non qu'il eût réellement de l'aversion pour elle : mais il lui en voulait de s'être prêtée si facilement au stratagème de Laban et d'avoir tenté de supplanter sa cadette. Lia souffrait de se sentir ainsi tenue à l'écart et comme gênante dans l'intimité de la famille. Le Seigneur, touché de son infortune, eut pitié d'elle. *Voyant, dit l'Écriture, que Jacob la délaissait, il ouvrit son sein, tandis que Rachel demeurait stérile. Elle conçut et elle enfanta un fils à Jacob.* Ainsi l'équilibre se trouva rétabli entre les deux épouses, chacune ayant maintenant des motifs d'être aimée.

Parce que l'une, grâce à sa beauté, dit saint Jean Chrysostome, attirait l'amour de son époux, tandis que l'autre, privée de toute grâce extérieure, semblait être un objet d'aversion, Dieu rendit féconde la première et laissa stérile la seconde ; les traitant ainsi toutes deux dans sa miséricorde, afin que l'une trouvât dans les enfants qui naîtraient d'elle un sujet de consolation et un moyen de plaire à son mari, et que l'autre n'eût point, dans sa beauté et son charme, un motif de mépriser sa sœur¹.

Lia eut donc un premier enfant qu'elle appela Ruben – mot qui signifie : *Voyez ! un fils !* – en disant : « *Parce que le Seigneur a regardé mon abaissement, mon mari m'aimera désormais* ». Un second suivit bientôt, auquel elle donna le nom de Siméon, qui peut se traduire : *Il m'a entendu*. « *Le Seigneur, dit-elle, a entendu que je suis méprisée, c'est pourquoi il m'a accordé un autre fils* ». On voit avec quelle touchante simplicité la pauvre femme savait reconnaître la main de Dieu dans le bonheur qui lui arrivait et s'appliquait à lui en témoigner sa gratitude. Aussi, la libéralité divine ne s'en tint pas à ces premiers gages. Une troisième fois Lia conçut. *Elle eut un fils et elle dit : « Maintenant mon mari sera de mon côté, car je lui ai enfanté trois fils », et elle appela ce dernier Lévi, c'est-à-dire : adhésion.*

Elle fait entendre par là, écrit saint Jean Chrysostome, que la naissance des deux premiers n'avait pas suffi à lui gagner la tendresse de son mari ; qui

¹ Hom., LVI, 3.

se portait encore tout entière sur Rachel. C'est pourquoi elle dit : *Maintenant, mon mari sera de mon côté*, la naissance de ce numéro trois me vaudra sans doute son affection, *car je lui ai donné trois fils*².

Loïn de s'arrêter en si bon chemin, elle fut enceinte à nouveau, *elle enfanta un fils*, qu'elle appela Juda, *et elle dit* : « *Maintenant encore je glorifierai le Seigneur* », parce que Juda signifie : *louange*. Celui-là serait la gloire de sa lignée, car c'est par lui qu'elle allait prendre rang parmi les aïeules du Messie.

Mais alors ce fut autour de Rachel de tomber dans un mortel abattement. Eh quoi ! sa sœur venait d'avoir coup sur coup quatre enfants, quatre garçons magnifiques : et elle-même demeurait stérile ! Était-elle donc maudite de Dieu ? Était-elle exclue à jamais de la génération du peuple saint, privée de l'honneur de concourir, avec les autres femmes de sa race, à la descendance dont sortirait un jour le Sauveur du monde ? C'était là, pour une âme de foi comme la sienne, nourrie des promesses faites à Abraham, une humiliation sans nom, qui venait s'ajouter au regret naturel, toujours vif chez la femme, de ne pas être mère.

On comprend sans peine, dès lors, le cri poignant qu'elle pousse vers Jacob : « *Da mihi liberos, alioquin moriar*. Donne-moi des enfants, sinon je vais mourir ! », Jacob, qui souffrait lui-même de cette situation, lui répondit avec humeur : « *Suis-je donc l'égal de Dieu, qui a refusé un fruit à tes entrailles ?* », voulant dire par là : « Pourquoi t'en prends-tu à moi si tu n'as pas d'enfant ? Pourquoi me demandes-tu une chose que je ne puis accomplir ? Tu sais bien que, si cela ne tenait qu'à moi, tu aurais une progéniture semblable à celle de ta sœur. Mais c'est là un domaine que Dieu s'est absolument réservé ». « *Adresse-toi plutôt à lui* », ajoute ici la version chaldéenne. En effet, disent les juifs, il y a quatre clefs que Dieu a gardées par devers lui, savoir : celle de la pluie ; celle de la maternité, celle de la subsistance (puisque c'est lui qui donne à tous les êtres, jour par jour, ce dont ils ont besoin) ; celle enfin du tombeau, parce qu'il est seul à pouvoir ressusciter les morts.

Toute à son désir Rachel poursuivit : « *J'ai une servante, Bala. Prends la, afin qu'elle engendre sur mes genoux et que j'aie par elle des enfants* ». Ces mots montrent combien les motifs qui poussaient la jeune femme à souhaiter d'être mère étaient purs et désintéressés : elle ne poursuivait pas la satisfaction d'une passion naturelle, elle ne songeait qu'à l'avenir de sa race. Se sentant impuissante à y contribuer par elle-même, elle n'hésitait pas, si mortifiante que la chose fût pour elle, à céder son mari à une autre, en vertu des droits de la polygamie. Elle se souvenait de ce qu'avait fait sa grande tante, Sara, en une conjonc-

² Hom., LVI, 4.

ture semblable, et, mettant de côté tout amour-propre, toute satisfaction personnelle, elle proposait à Jacob sa servante Bala. L'expression dont elle se sert : *engendrer sur mes genoux*, signifiait qu'elle adopterait séance tenante le nouveau-né et le traiterait absolument comme son fils. Jacob, qui désirait vivement lui aussi, et pour les mêmes raisons qu'elle, voir sa famille se multiplier, ne crut pouvoir mieux faire que d'imiter l'exemple d'Abraham avec Agar, et *il accéda à sa demande*. Neuf mois plus tard, *Bala eut un fils. Et Rachel*, agissant comme si elle était la vraie mère, *donna à celui-ci le nom de Dan*, parce que, dit-elle, « *Dieu a jugé en ma faveur* (Dan, en effet, signifie : *judge*). *Il a exaucé ma voix et m'a donné un fils* ». Peu de temps après, Bala mit au monde un deuxième petit garçon. Rachel s'en empara aussitôt, de la même manière, en disant : « *Le Seigneur m'a fait entrer en combat avec ma sœur, et la victoire m'est demeurée* ». *C'est pourquoi elle le nomma Nephtali*, mot qui signifie : *mon combat*.

Devant cette double naissance qui remettait sa cadette en bonne posture, ce fut au tour de Lia de devenir jalouse. C'était elle maintenant qui semblait frappée de stérilité : si les choses continuaient de ce train, Rachel aurait bientôt, grâce à Bala, une progéniture plus nombreuse que la sienne. Elle résolut donc d'employer le procédé qui réussissait si bien à sa sœur, et de se faire remplacer elle aussi par Zelpha, sa servante. Jacob obéissant toujours aux mêmes sentiments et gardant au milieu de ces intrigues une inaltérable mansuétude, acquiesça à sa demande. Bientôt Zelpha eut un fils que Lia, ravie, adopta aussitôt et qu'elle appela Gad, c'est-à-dire : *Ô bonheur !* Une seconde fois, Zelpha eut une grossesse qui se termina par la naissance d'un autre fils : « *Voilà pour ma béatitude*, dit Lia ; *car les femmes maintenant m'appelleront bienheureuse* ». *Et elle nomma l'enfant Aser*, c'est-à-dire : *béatitude*.

Grâce à cette tactique elle avait repris de l'avance, tandis que Rachel à nouveau, perdait du terrain. Sur ces entrefaites, il advint un jour que Ruben le fils aîné de Lia, *étant sorti dans la campagne au temps de la moisson du froment, trouva des mandragores et les apporta à sa mère*. Rachel les ayant aperçues, dit à Lia : « *Partage avec moi les mandragores de ton fils* ». Lia repartit : « *Tu trouves que ce n'est pas assez de m'avoir pris mon mari, sans m'enlever encore les mandragores de mon fils ?* ». Par cette riposte mordante, Lia laissait percer l'amertume qui couvait au fond d'elle-même. Elle souffrait de voir que les préférences de Jacob allaient toujours à sa sœur. Le reproche qu'elle adressait à celle-ci était tout à fait injuste, puisque, nous l'avons vu, c'est Rachel, et Rachel seule que Jacob avait désirée comme épouse. Mais Lia se sentait dans une situation fautive et elle prétendait en faire porter la responsabilité à sa sœur. Celle-ci qui, par sa douceur

angélique, méritait bien son nom de *brebis*³, ne releva pas l'injure et se contenta de dire aimablement : « Qu'à cela ne tienne. *Donne-moi des mandragores et garde cette nuit mon mari avec toi* ».

La mandragore est une sorte de petite pomme jaune, à l'odeur forte et agréable, produite par l'*Atropamandagora*, plante de la famille des solanacées et assez commune en Palestine. Son nom hébreu (*dudâ'im*) a la même racine que le mot amour (*dôdim*). Les anciens avaient déduit de là qu'elle favorisait la conception, et les Grecs en fabriquaient des filtres d'amour. Cette légende se propagea au Moyen-Âge : les sorciers attribuèrent à la mandragore toutes sortes de propriétés superstitieuses, auxquelles Shakespeare fait plusieurs fois allusion dans ses tragédies. Mais saint Augustin déjà considérait tout cela comme une fable.

Je sais, dit-il, que quelques-uns croient que ce fruit a la propriété de rendre féconde la femme stérile qui en mange, et ils pensent que Rachel n'insista si vivement pour en avoir que parce qu'elle désirait ardemment devenir mère. Je ne partagerais point cette opinion, même si Rachel avait conçu en ce moment-là. Mais comme ce ne fut qu'après que Lia eut mis au monde deux nouveaux enfants à dater de cette nuit, qu'elle reçut elle-même du Seigneur une nouvelle conception, il n'y a aucune raison d'attribuer à la mandragore une propriété dont nulle femme n'a jamais fait l'expérience⁴.

Les botanistes modernes ratifient entièrement le sentiment dit saint Docteur.

Un médecin arabe, Luthfallah al-Halimi, qui avait étudié avec soin la mandragore, a affirmé depuis longtemps que tous les usages extraordinaires auxquels on emploie cette plante sont sains et superstitieux ; et un naturaliste de notre siècle, Barbolini, qui a consacré une monographie à la mandragore, déclare que tout ce que l'on dit des vertus magiques de cette plante est digne du plus profond mépris. Tout ce que l'on peut admettre, c'est qu'elle a une vertu excitante et soporifique⁵.

« Si Rachel, conclut saint Augustin, désira si vivement de ce fruit, qui est par ailleurs insipide, ce ne peut être qu'à cause de sa rareté et de son parfum ». Mais le *Testament des XII Patriarches* donne une explication qui est trop à l'honneur de Rachel pour que nous négligions de la citer ici. Si elle témoignait, dit-il, tant d'envie d'avoir ces mandragores, c'était moins pour contenter son goût que pour avoir le plaisir d'offrir un si beau fruit au Seigneur. Elle céda encore une nuit [à Lia] pour avoir l'autre mandragore et l'offrit de même [à Dieu]⁶.

³ C'est, nous l'avons dit, un des sens du mot Rachel.

⁴ *Contra Faustum*, l. XXII, ch. LVI.

⁵ Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, t. III, p. 56.

⁶ Magne, *Apocryphes*, t. I, col. 884.

Conformément au pacte qui venait d'être conclu, *lorsque Jacob, sur le soir, revint des champs, Lia alla au-devant de lui et lui dit : « C'est avec moi que tu viendras, parce que j'ai acheté cette faveur en échange des mandragores de mon fils ». Et Jacob dormit avec elle cette nuit-là. Ses prières furent exaucées : elle conçut bientôt et mit au monde un cinquième fils. Elle dit alors : « Dieu m'a donné une récompense, parce que j'ai donné ma servante à mon mari ». Et elle appela le garçon Issachar, mot qui veut dire : récompense. Après cela, elle eut une nouvelle grossesse, qui se termina par la naissance d'un sixième rejeton. « Dieu, dit-elle, m'a fait un don magnifique. Cette fois, mon mari demeurera avec moi, parce que je lui ai engendré six fils ». Et c'est pourquoi elle nomma ce dernier Zabulon, c'est-à-dire : demeure. Après lui, elle eut une fille qu'elle appela : Dina.*

Enfin Dieu eut pitié de Rachel. Non seulement il mit fin à sa stérilité, mais, pour la récompenser de sa patience et de sa douceur, il lui donna un enfant admirablement beau et qui devait être la gloire de la famille de Jacob. « Dieu, dit-elle, folle de joie en le voyant, *m'a enlevé la honte dont j'étais couverte* ». Et désireuse de ne pas s'arrêter en si bon chemin, elle ajouta : « *Que le Seigneur m'accorde un autre fils* ». C'est pourquoi elle nomma le premier Joseph, nom qui signifie en hébreu : *celui qui augmente*. Son souhait devait se réaliser un jour, mais beaucoup plus tard, par la naissance de Benjamin.

Ainsi, les promesses que Jacob avait entendues de la bouche même de Dieu, lors de la vision de l'échelle, s'étaient magnifiquement réalisées. Parti de chez lui comme un fugitif, sans pouvoir rien emporter, il avait rencontré du premier coup la femme dont son cœur avait besoin, et au bout de sept ans de mariage, il se trouvait à la tête de douze enfants, onze garçons et une fille, tous si beaux et si bien faits qu'on n'avait jamais vu sur la terre famille qui put rivaliser avec la sienne.

Commentaire moral et mystique

Une lecture superficielle des passages qui précèdent, sur les rapports de Jacob avec ses deux épouses et avec leurs servantes, et sur les intrigues qui s'y mêlent, ne peut que faire crier au scandale. Mais si l'on veut bien y regarder de près ; si l'on veut bien se souvenir de l'obligation qu'il y avait pour cet homme à pratiquer la polygamie, afin de multiplier au plus vite sa race et le peuple de Dieu, on y trouvera au contraire un sujet continu d'admiration. Dans sa situation si difficile, en face de quatre femmes, comment ne pas s'émerveiller de sa patience, de sa modération, de sa maîtrise de lui-même ? Écoutons plutôt saint Augustin sur ce sujet :

L'ordre régnait là, dit ce Docteur, parce que la passion était absente ; et les droits de la puissance conjugale étaient d'autant mieux respectés, que la chasteté tenait chacun en garde contre les injustices de la convoitise char-

nelle... Si ce Patriarche... eût été esclave de la concupiscence et non de la justice, n'eût-il pas brûlé toute la journée des flammes voluptueuses de la nuit qu'il devait passer avec la plus belle de ses femmes, avec celle qu'il aimait certainement le plus, celle qu'il avait achetée au prix de quatorze ans de travail non rémunéré ? Tandis que la journée finie, il allait pouvoir jouir de ses embrassements, comment l'en aurait-on détourné, s'il eût été tel que les Manichéens dans leur inintelligence le prétendent ? N'aurait-il pas dédaigné les bons arrangements de ces femmes pour se rendre auprès de celle qui possédait son cœur, et qui devait le rejoindre cette nuit-là, non seulement à titre d'épouse, mais encore parce que c'était son tour ? Il aurait plutôt usé de son droit marital, puisque *ce n'est pas la femme qui a pouvoir sur son corps, mais le mari* ; et que d'ailleurs l'ordre établi entre elles l'y autorisait. Il en aurait usé d'autant plus volontiers que le charme de la beauté aurait exercé sur lui son emprise. Mais... cet homme d'une continence parfaite, cet homme vraiment « vir », puisqu'il usait virilement de ses épouses, au point de maîtriser la jouissance charnelle, au lieu d'en être l'esclave ; cet homme donc considéra plutôt ce qu'il devait que ce qui lui était dû. Il ne voulut point abuser de son pouvoir pour servir sa passion, mais il aima mieux acquitter ce qu'il devait au lien conjugal que d'exiger ce à quoi il avait droit. En conséquence, il se devait de le rendre à l'épouse à laquelle l'avait cédé de bon gré celle qui y avait droit. Instruit de la convention qu'elles ont fait librement ; invité brusquement et sans s'y attendre, à laisser là sa toute belle pour passer à la moins belle, il ne se fâcha point, la tristesse ne voila point son front, il ne se livra point à de molles caresses envers les deux pour ramener à lui Rachel : mais mari juste et père prévoyant, voyant que toutes deux ne se préoccupaient que d'avoir des enfants, et n'ayant point lui-même d'autre but dans le mariage, il jugea bon de condescendre à un désir qui était le même chez les deux épouses... C'est comme s'il eût dit : Arrangez-vous à votre gré, voyez entre vous laquelle deviendra mère, faites-vous les concessions que vous voudrez, je n'ai pas à m'en mêler puisque d'un côté comme de l'autre je serai père⁷.

Néanmoins, quelle que soit la vertu manifestée par Jacob en cette affaire, nous n'aurons pas de peine à penser – toujours avec saint Augustin – que l'Écriture se soucierait peu de nous raconter ces caprices de femmes, si ce n'était pour nous inviter à y découvrir quelque chose de grand.

Les naissances successives des enfants de Jacob servent de cadre au célèbre traité de Richard de Saint-Victor sur la contemplation, intitulé : *Benjamin minor*⁸. Elles représentent, selon lui, les progrès que fait l'âme, à mesure qu'elle s'élève vers Dieu. Nous allons essayer d'exposer brièvement le thème de cet ouvrage.

Jacob représente ici l'esprit de l'homme. Cet esprit a deux facultés maîtresses qui sont l'intelligence et la volonté. C'est grâce à elles, qu'il peut arriver

⁷ *Contra Faustum*, l. XXII, c. 50.

⁸ On trouve cependant déjà les idées fondamentales de cet ouvrage dans saint Augustin. Par ailleurs, saint Albert le Grand, traitant lui aussi de la vie contemplative dans le *De muliere forti*, ch. XIX, 1, s'est manifestement inspiré de Richard (Édit. Vivès, t. XVIII, p. 164). Et de même Thomas d'Angleterre, Denys le Chartreux ; etc.

à la possession de son bonheur parfait. Pour cela, il est nécessaire qu'il les féconde l'une et l'autre, la première, par la contemplation de la Vérité ; la seconde, par la pratique de la justice : non de la justice pharisaïque, mais de la justice selon l'Évangile, qui lui impose de se soumettre à une sévère discipline et à s'adonner aux bonnes œuvres. Ces deux opérations sont figurées par la double union de Jacob avec les deux filles de Laban.

Rachel est douée d'un charme irrésistible : car il n'y a pas de joie ici-bas qui surpasse la découverte de la Vérité, et il n'est pas de délices comparables à la possession de la Sagesse. *Elle est*, déclare Salomon, *plus belle que le soleil et que la disposition des étoiles... Je l'ai estimée au-dessus de la dignité des rois et des juges, et j'ai tenu pour rien, comparée à elle, les richesses. C'est elle que j'ai aimée, que j'ai poursuivie depuis ma jeunesse : j'ai cherché à l'avoir pour épouse, et je suis devenu amoureux de sa beauté*⁹.

Lia, au contraire, n'a aucun attrait extérieur. En effet, la justice exigée par la perfection chrétienne demande que nous aimions nos ennemis, que nous tendions l'autre joue quand nous avons été giflés, que nous mortifions notre corps, que nous pratiquions la pauvreté, l'obéissance, la chasteté : autant de choses que la nature trouve amères et qu'elle hait d'instinct.

On comprend sans peine dès lors la préférence de Jacob pour Rachel. Mais, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, l'ordre exige que l'esprit épouse d'abord Lia, c'est-à-dire commence par se mettre à la pratique des vertus.

Chacune de ces deux sœurs a une servante, dont la présence lui est absolument nécessaire. Rachel ne peut se passer de Bala : parce que l'intelligence est hors d'état de s'élever d'elle-même à la contemplation : elle a besoin des éléments que seule l'imagination est en mesure de lui fournir. De même, la volonté est incapable de rien faire, si elle ne s'appuie sur la sensibilité, c'est-à-dire sur les impressions agréables ou désagréables que lui procurent les choses extérieures. Si nous ne sentions rien, nous ne désirerions rien nous ne voudrions rien. C'est cette sensibilité que représente Zelpha au service de Lia.

En utilisant tour à tour ces quatre puissances : intelligence et volonté d'une part, et imagination et sensibilité d'autre part, l'esprit voit naître la succession des vertus qui le conduiront à la perfection.

En épousant Lia, c'est-à-dire en se déterminant à la pratique du bien, il obtient d'abord une lumière intérieure qui lui fait voir sa petitesse en face du Souverain Maître de toutes choses. Ce premier enfant, c'est Ruben. C'est pourquoi Lia s'écria en le voyant : *Dieu a regardé mon humilité*. Il représente *la crainte de Dieu*, laquelle est le commencement de la sagesse¹⁰. Après lui vient Siméon, qui incarne la contrition, ou douleur des péchés de la vie passée. Puis avec Lévi la confiance en la miséricorde de Dieu : car cette confiance accompagne inévitablement le regret des fautes commises. Plus une âme reconnaît sa misère, plus elle se sent certaine d'être pardonnée. Et alors naît Juda qui exprime le besoin de remercier Dieu, de lui rendre grâces, de confesser sa bonté. Arrivée là, l'âme commence à éprouver les premiers élans de l'amour : c'est pourquoi l'on voit ici Rachel entrer en scène. Elle voudrait jouir de Dieu, elle aspire à contempler, mais elle ne le peut et elle gémit de cette impuis-

⁹ Sap., VII 29 ; VIII, 2.

¹⁰ Ps. CX, 10.

sance. Rachel est stérile, l'intelligence de l'homme est hors d'état par elle-même de connaître Dieu tel qu'il est. Alors, elle n'a d'autre ressource que de se tourner vers Bala, sa servante et de demander à l'imagination de lui représenter Dieu, au moyen des créatures. Incapable de s'élever à la contemplation proprement dite, elle recourt du moins à la méditation ordinaire, à la méthode discursive ; elle essaie d'atteindre *les choses invisibles par le moyen des visibles*¹¹. De ce travail, elle a deux fils : elle acquiert une double connaissance de Dieu, l'une par voie *de causalité*, en remontant des contingences qu'elle voit dans le monde, à l'Être nécessaire, Cause première de tout ce qui existe ; l'autre par voie *d'éminence* : elle cherche à se faire une idée des joies et des magnificences du ciel en parlant de celles de la terre. « Si la lumière du soleil, dit-elle par exemple, a tant d'éclat, elle qui cependant est faite pour nous et pour les bêtes, comment imaginer la splendeur de la lumière céleste, que nous partagerons avec les anges ? » Le premier de ces fils s'appelle Dan, mot qui signifie *jugement*, parce que l'esprit s'habitue à réfléchir sur ce qu'il voit ; le second, Nephtali, qui veut dire : *cerf lâché*, parce que l'âme court comme un cerf à travers l'univers, cherchant à éteindre sa soif de Dieu.

Sur ces entrefaites, cependant, Lia commence à s'inquiéter. Tandis que l'esprit est occupé avec Rachel, et s'applique uniquement à la méditation, il néglige la pratique des bonnes œuvres, il ne cherche plus s'avancer dans les vertus. Or l'âme comprend maintenant, grâce aux fils de Bala, qu'elle ne pourra atteindre Dieu qu'à la condition de dominer ses appétits inférieurs et de mortifier sa sensibilité. C'est pourquoi elle livre celle-ci – ou Zelpha – à Jacob. De ce commerce naissent successivement Gad et Aser, qui représentent, le premier, la patience ; le second, l'abstinence¹². Ce n'est, en effet, qu'à condition de savoir supporter les choses pénibles, et se priver des plaisirs sensuels que l'âme pourra continuer son ascension.

Cependant, dès ce moment, elle est assez forte pour aller travailler dans le champ du Seigneur, à la récolte des âmes. C'est ce que représente Ruben, *sortant au moment de la moisson*. Mais, en se livrant à ce labeur, elle ne tarde pas à trouver des mandragores, c'est-à-dire que le travail qu'elle fait lui attire une bonne réputation. Les hommes la louent de tout le bien qu'elle accomplit, voilà le parfum des mandragores. Ces louanges, elle les rapporte à Lia, c'est-à-dire à la vie active. L'homme qui s'emploie au salut des âmes est tenté d'attribuer à sa prédication, à son savoir-faire, à sa patience, à sa charité, les succès qu'il obtient ; mais Rachel intervient alors. Elle est jalouse, d'une jalousie sainte ; elle veut tes mandragores pour elle, c'est-à-dire pour Dieu. Elle sait que seule la prière, seule la vie intérieure sont vraiment capables d'obtenir des grâces de salut. Elle dit avec le Psalmiste : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, c'est à votre nom qu'il faut donner la gloire*¹³. Lia commence par se plaindre et par récriminer, car c'est l'attitude constante de la vie active, chaque fois qu'on veut lui retirer quelque chose au profit de la vie contemplative. Elle accuse Rachel de tout prendre pour elle ; mais enfin le désir d'avoir des enfants, le zèle du salut des âmes, l'empporte sur la gloriole humaine, elle

¹¹ Rom., II, 20.

¹² C'était là, on le sait, le résumé de la doctrine d'Épictète : *Sustine et abstine*, supporte les peines et fuis les plaisirs.

¹³ Ps. CXIII, 1.

cède les mandragores, et, du coup, elle retrouve la fécondité, car le Saint-Esprit ne se sert, pour communiquer sa vie, que des apôtres détachés de leur propre réputation. Lia a donc un nouveau fils, Issachar, dont le nom signifie : *récompense*, et qui représente la joie : l'âme, en effet, trouve alors le secret de la vraie joie. Elle comprend que ce ne sont plus les choses extérieures qui peuvent la rendre heureuse, mais seulement la pensée des choses éternelles. Dès lors, elle ne désire plus que servir le Seigneur, et elle est toute prête à embrasser pour lui les travaux les plus pénibles. C'est pourquoi Issachar sera comparé plus loin à *un âne vigoureux qui offre son épaule pour porter les fardeaux*. Il se double bientôt de Zabulon, figure du bon zèle, non plus du zèle amer si fréquent chez les commençants et chez les âmes imparfaites ; mais du bon zèle, de celui qui cherche sincèrement la gloire de Dieu et le bien du prochain.

La progéniture de Lia se termine par la naissance d'une fille, Dina. Celle-ci représente la modestie, cette pudeur virginale qui est le sceau extérieur de la perfection, et qui donne à l'ensemble de la vie active une forme gracieuse et achevée. Le rayonnement de cette vertu, nous pouvons le deviner par le charme qui émanait de cette Jeune fille ! Combien fallait-il qu'elle fût belle et séduisante pour que le fils d'Hémor, l'ayant simplement aperçue sur le bord du campement, fût embrasé aussitôt d'un tel amour, qu'il accepta de soumettre tout son peuple à la circoncision, plutôt que de ne pas s'assurer la possession d'un tel trésor !

Et c'est enfin le tour de Rachel d'avoir un enfant. Alors naît Joseph, qui représente proprement la vertu de discrétion, dont les Pères ont fait la clef de toutes les autres. Avec elle, l'intelligence sort des ténèbres et entre en possession de la vraie sagesse. L'âme reçoit la tunique précieuse aux couleurs variées, qui symbolisent les différentes vertus ; elle est aimée de Dieu d'une façon particulière, comme Joseph l'était de Jacob. Elle peut maintenant juger sainement de toutes choses ; elle est fixée, elle est équilibrée, elle est en mesure de se gouverner elle-même et de gouverner les autres. Elle devient le *filius accrescens* – c'est la signification du nom de Joseph –, le fils qui croît toujours, car elle ne cesse plus de faire des progrès jusqu'à ce que se lève le grand jour de l'éternité. Elle sait profiter de tout, des succès comme des échecs, de la richesse comme de la pauvreté, de la santé comme de la maladie, pour avancer vers Dieu.

Cependant, elle n'est pas le dernier mot de la sagesse, le plus haut degré auquel puisse atteindre l'esprit humain : Elle appelle une autre grâce, qui viendra couronner l'œuvre. C'est pourquoi Rachel dit, à la naissance de Joseph : *Que Dieu me donne encore un second fils !* Celui-là sera Benjamin ; ce sera l'*excessus mentis*, la contemplation proprement dite, l'extase, où l'esprit sort de lui-même. Et il tue sa mère en naissant, parce que la grâce particulière qui élève l'homme à cet état a pour premier effet de réduire la raison à néant, de supprimer tous les modes naturels de connaissance, et de priver ainsi l'intelligence de sa vie normale. Saint Paul l'avait expérimenté quand il disait : « *Je sais un homme qui a été ravi de cette manière jusqu'au troisième ciel ; est-ce avec son corps ; est-ce sans son corps ? Je n'en sais rien, Dieu le sait, et il a entendu là des secrets profonds qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter* »¹⁴.

¹⁴ II Cor., XII, 2-4.

CHAPITRE 10

Où l'on se perd entre brebis noires, brebis blanches et brebis bigarrées

(GEN., XXX, 25-43)

Après la naissance de Joseph, Jacob vint trouver son beau-père et lui exprima le désir de retourner dans son pays, en emmenant ses femmes et ses enfants. Le contrat qu'ils avaient passé tous deux au moment du mariage était expiré ; Jacob avait rempli, et au delà, tous ses engagements, l'heure était venue pour lui, après avoir servi autrui durant quatorze ans, d'aller enfin s'établir à son compte.

Mais Laban savait ce que valait pour ses affaires la présence de son gendre ; aussi s'employa-t-il de son mieux à le retenir. Il lui demanda comme une grâce de rester quelque temps encore : en échange, il était prêt à lui abandonner tout ce qu'il voudrait ; Jacob n'avait qu'à fixer lui-même le prix de ses services. Le fils de Rébecca était la douceur et la docilité personnifiées ; il n'osa pas refuser la proposition de son oncle. Bien plus, avant de formuler ce qu'il allait demander comme salaire, il crut devoir plaider sa cause et faire valoir ses droits : *« Vous savez, dit-il à Laban, de quelle manière je vous ai servi et ce que votre bien est devenu entre mes mains. Vous aviez peu de chose avant mon arrivée ici, et maintenant vous voilà devenu riche. Dieu vous a béni quand je suis entré chez vous. Il est donc juste que je pense un peu à mon tour aux intérêts de ma maison »*.

Laban acquiesça et Jacob lui demanda de lui céder un certain nombre de moutons et de chèvres. Ces animaux constituent, en effet, la principale richesse des nomades, qui en utilisent le lait et la viande pour leur nourriture, la laine pour leurs vêtements, le cuir pour leurs chaussures. L'arrangement proposé portait uniquement sur les produits à naître. Connaissant l'avarice de son beau-père, Jacob pensait que cette combinaison, qui ne l'obligerait pas à se défaire d'une partie de soi bien, lui serait moins désagréable.

Quelle fut au juste la teneur de la convention passée entre les deux hommes ? Il est très difficile de le savoir : le texte sacré est tellement obscur que saint Jérôme lui-même se déclare impuissant à en donner une explication satisfaisante¹. Et les divergences que présentent entre elles les différentes versions de l'Écriture viennent encore accroître la

¹ Hier., col. 1034.

difficulté. Il semble cependant que, dans les grandes lignes, les choses se passèrent à peu près ainsi.

Il fut convenu que, dans les produits à naître, on ferait deux parts : l'une comprenant les bêtes d'une seule couleur, blanche ou noire ; l'autre, les bêtes à toison bigarrée. Le premier lot avait évidemment en soi plus de valeur : les peaux toutes noires ou toutes blanches étant beaucoup plus recherchées que celles qui étaient mélangées. Aussi, avec sa générosité coutumière, c'est celui-là que Jacob abandonna à son beau-père, et il choisit pour lui le second.

Mais Laban, en fait d'âpreté au gain et de cynisme dans les affaires, pouvait en remonter à tous les Juifs de la création. Bien loin d'imiter le désintéressement de son neveu, il chercha à exploiter au maximum sa droiture et sa simplicité. Sans plus attendre, il sépara en deux troupeaux toutes les bêtes sur pied ; il mit dans l'un toutes celles qui étaient d'une seule couleur, et dans l'autre toutes celles qui étaient bigarrées. Il chargea de la garde du premier Jacob, auquel il adjoignit ses propres fils ; et il assuma lui-même la direction du second. Son calcul était le suivant : les produits du premier troupeau seraient vraisemblablement unicolores en majeure partie, et par conséquent lui reviendraient de droit, à lui Laban, de par la convention établie. En le confiant à son gendre, dont il connaissait l'honnêteté foncière, et en faisant de surcroît surveiller celui-ci par ses propres enfants, il était sûr de ne perdre ni un agneau ni un chevreau ; au contraire, en prenant lui-même le troupeau dont les petits avaient chance d'être en majorité tachetés – et donc destinés à Jacob –, il se réservait la possibilité de détourner tout ce qu'il voudrait. De plus, pour empêcher que les bêtes unicolores du premier lot, si elles regardaient les bêtes tachetées du second, ne produisent des petits tachetés eux aussi, il mit trois journées de marche entre son gendre et lui.

En voyant les mesures que prenait Laban, Jacob comprit parfaitement à quoi elles tendaient. Selon son habitude, il ne dit rien, parce qu'il détestait les disputes et les contestations. Mais il ne crut pas contraire au bon droit d'user d'un artifice pour sauvegarder ses intérêts.

Il demanda, dit saint Jérôme, à la nature même un moyen de combattre la nature dans ce troupeau blanc et noir (qui lui était confié). Quand vint le temps de l'accouplement, il décortiqua, par endroits, sur leur longueur, des verges de peuplier, d'amandier et de grenadier, de façon à faire alterner leur couleur naturelle avec la couleur blanche du bois mis à nu. Il obtint ainsi des baguettes bigarrées qu'il plaça dans les auges, à l'heure où les troupeaux venaient boire. Tandis qu'assoiffées par la chaleur du jour, les brebis et les chèvres se désaltéraient, il faisait amener derrière elles les béliers et les boucs, afin que, sous l'action du double désir de l'abreuvoir et de l'accouplement, les femelles conçussent des produits bigarrés comme les

ombres des mâles qu'elles voyaient se dessiner dans le miroir des eaux. Car les baguettes blanches et noires placées dans les auges avaient précisément pour effet de donner l'impression que ces mâles étaient de couleurs mélangées.

Quand ensuite, grâce à ce procédé, des chevreaux et des agneaux bicolores naissaient de ces femelles unicolores, Jacob les éloignait du troupeau et les mettait de côté pour lui. Ceux qui naissaient, au contraire, d'une seule couleur, tout blancs ou tout noirs, il les livrait aux fils de Laban. Toutefois, il n'abusait pas de ce procédé, la discrétion étant une de ses maîtresses vertus, comme l'enseigne saint Benoît². En effet, continue saint Jérôme,

si tous les chevreaux et tous les agneaux qui naissaient avaient été bigarrés, il y aurait eu soupçon de fraude, et Laban, furieux, se serait ouvertement opposé à ce procédé. Jacob donc tempéra toutes choses, de telle façon et que lui-même reçût le prix de son travail, et que Laban ne fût pas ouvertement spolié.

Il ne mettait les baguettes qu'au moment des portées du printemps, qui sont les plus avantageuses ; il s'en abstenait au contraire lors des portées d'automne.

Le procédé réussit à merveille : tous les produits qui naquirent des premières portaient une toison bigarrée, et donc lui revenaient de droit ; ceux qui naquirent des secondes allèrent au contraire à Laban, parce qu'ils étaient sans tache, tout blancs ou tout noirs³.

Les commentateurs ont beaucoup discuté pour savoir si la méthode employée par Jacob produisait naturellement des effets si extraordinaires ; ou bien s'il faut voir là une intervention surnaturelle de Dieu. Leur opinion commune est qu'il y eut à la base un phénomène naturel, car bien des témoignages prouvent que les impressions visuelles reçues par la femelle au moment de la conception ont souvent des répercussions sur sa progéniture, et que les éleveurs de l'antiquité savaient déjà, par des procédés de ce genre, obtenir des produits d'une couleur déterminée. Mais sur l'industrie de Jacob vint se greffer l'action de la Toute-Puissance divine. Elle en multiplia les effets au-delà de toute attente, afin de rétablir les droits du serviteur de Dieu et de le protéger contre la mauvaise foi de son oncle. Car, lorsqu'il vit la première portée, contre toute attente, donner en totalité des petits au poil bigarré, qui allaient enrichir son neveu ; Laban n'hésita pas à changer les conditions du pacte qu'ils avaient conclu ensemble : il prétendit se faire attribuer désormais les animaux dont la laine serait de plusieurs couleurs. Jacob alors ne mit plus les baguettes dans l'eau et les agneaux

² *Sainte Règle*, ch. LXIV.

³ *Hier., loc. cit.*

naquirent unicolores, en sorte qu'ils vinrent encore augmenter son propre cheptel. A cette vue, Laban renversa de nouveau les conditions et réclama pour la portée suivante les produits d'une seule couleur. Jacob remit les baguettes et les petits naquirent tachetés ⁴.

La chose se répéta ainsi jusqu'à dix fois : Jacob se pliait aux exigences de Laban avec sa douceur ordinaire, et la Providence l'en récompensait par une assistance dont il affirmera plus tard lui-même à Rachel et à Lia le caractère miraculeux : « *C'est Dieu, leur dira-t-il, qui a enlevé le bétail de votre père et me l'a donné. Et il est arrivé qu'au temps où les brebis concevaient, j'ai vu en songe des boucs et des béliers au poil mélangé et tacheté de diverses couleurs qui couvraient les brebis et les chèvres. Et l'ange du Seigneur me dit dans mon sommeil : Jacob. Et je répondis : Me voici. Il me dit : Lève les yeux et vois ces boucs et ces béliers au poil mélangé et tacheté de diverses couleurs qui couvrent les brebis et les chèvres. Car j'ai vu tout ce que Laban t'a fait* ».

Commentaire moral et mystique

L'attitude de Jacob devant les procédés de son beau-père nous apprend qu'il faut supporter avec patience et douceur *les injustices* de nos proches. Bien loin de nous abandonner, Dieu nous couvrira d'une protection particulière, et prendra soin de nos intérêts. Demandons maintenant à saint Grégoire le Grand de nous expliquer l'étrange histoire des baguettes à demi décortiquées.

L'intelligence de la parole sacrée, déclare cet éminent Docteur, doit être pesée de telle façon [entre le sens littéral et le sens spirituel], que les deux plateaux soient maintenus égaux ; afin que le poids d'une discussion trop subtile n'altère pas la vraie signification du premier, et à l'inverse, que l'incurie de la paresse ne nous empêche pas de pénétrer ce que contient le second. Beaucoup de passages, en effet, sont tellement chargés d'allégorie que, si l'on voulait s'en tenir au seul sens littéral, on se priverait par cette négligence d'en comprendre la vraie portée ; d'autres, au contraire, sont en dépendance si étroite des commandements de Dieu que si l'on cherchait à y découvrir un sens plus subtil, on ne trouverait rien à l'intérieur que ce qui est dit en toutes lettres.

Les baguettes prises sur des arbres variés représentent les traits, les règles de vie que nous avons à cueillir sur les différents personnages que l'Écriture nous donne en modèles, tels qu'Abraham, Isaac, etc. Dans ces récits, il y a, en vertu du principe énoncé plus haut, des choses qu'il faut laisser telles qu'elles sont. Il y en a d'autres au contraire qui, pour être comprises, ont besoin d'être décortiquées : il faut les dépouiller de l'écorce rugueuse du sens littéral pour que leur sens caché apparaisse dans toute sa blancheur et sa pureté. Lorsque, par exemple, l'Écriture raconte la réception des trois voyageurs par Abraham,

⁴ Cf. saint Augustin, *Quaest. in Genes.*, qu. 95 ; et Hier., c. 1036.

il y a là un modèle d'hospitalité que nous pouvons imiter au pied de la lettre, sans qu'il soit nécessaire d'y chercher aucune subtilité. Lorsque, au contraire, nous voyons le même patriarche, ou d'autres, demander à leurs servantes les enfants que leurs épouses ne leur donnent pas, nous ne pouvons plus les suivre : il faut ici que l'écorce soit enlevée, et que la valeur symbolique de cet acte nous soit expliquée.

Décortiquer les baguettes revient donc, au sens mystiques à étudier avec soin l'Écriture sainte et à mettre en évidence les exemples qu'elle nous propose tantôt en termes clairs, tantôt sous forme voilée. Ces exemples, le pasteur, soigneux de l'avancement des âmes qui lui sont confiées, doit les placer sous les yeux de celles-ci, quand elles viennent boire aux sources d'eau vive, quand elles ont soif de doctrine spirituelle.

Mais chacun peut aussi les proposer à ses brebis intimes, c'est-à-dire à toutes les pensées qui moutonnent continuellement dans son cœur. Au lieu de les laisser stériles, comme le font la plupart des hommes, il faut les féconder : d'une part, en leur présentant à méditer les actions des saints ; d'autre part, en faisant *avancer les béliers*, c'est-à-dire en introduisant au milieu d'elles des pensées viriles, des intentions droites, riches de semence surnaturelle, qui leur feront porter des fruits pour le royaume des cieux⁵.

Apprenons maintenant du Docteur Séraphique pourquoi Jacob, dans le premier pacte qu'il conclut avec son beau-père, prend pour lui les brebis tachetées. C'est qu'il représente ici le Christ, et Laban, le démon. Le divin Maître nous dit dans l'Évangile qu'il *connaît ses brebis à lui*⁶. Il les reconnaît à leur couleur : ce sont elles qui sont tachetées, le blanc et le noir se mélangent sur leur toison. Il laisse au démon celles qui sont, ou toutes noires, ou toutes blanches. Les premières représentent les pécheurs obstinés, ceux dont l'âme est aussi noire que la nuit, et qui appartiennent de droit au prince des ténèbres. Les secondes représentent les hypocrites, les orgueilleux, ceux qui disent avec le Pharisien de l'Évangile : *Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes*. Parce qu'il n'y a pas d'âmes toutes blanches ici-bas : *Tous ont péché, et ont besoin de la gloire de Dieu*⁷ ; et : *Si quelqu'un dit qu'il est sans péché, il se séduit lui-même, et la vérité n'est point en lui*⁸.

Au contraire, les brebis tachetées sont la figure des âmes qui savent qu'elles ont des taches, qui reconnaissent leurs misères et confessent leurs fautes, mais qui gardent confiance dans la miséricorde de Dieu, et s'efforcent de devenir blanches. Celles-là peuvent dire avec l'Épouse du *Cantique* : « *Je suis noire, mais je suis belle. C'est pour cela que le Roi m'a aimé*⁹. C'est pour cela qu'il m'a choisie et m'a fait entrer dans son troupeau¹⁰.

⁵ Cf. *Moralium*, l. XXI, ch. I, 1 et 2. Pat. lat., t. LXVI, col. 187.

⁶ Jo., X, 27. *Ego cognosco oves meas*.

⁷ Rom., III, 23.

⁸ I Jo., I, 8.

⁹ I, 4 ; et 3^e antienne des Vêpres de la Sainte Vierge.

¹⁰ Saint Bonaventure, *Serm. de temp.*, Dom. I post Octav. Paschae, Édit. Vivès, t. XIII, col. 243 a.

CHAPITRE 11

Jacob s'enfuit de chez Laban

(GEN., XXXI)

Grâce à la protection que Dieu lui avait assurée, Jacob se trouva bientôt à la tête de troupeaux qui, pour l'époque, représentaient un capital considérable. Cette prospérité excita la jalousie des fils de Laban, qui se mirent sournoisement à accuser leur cousin de s'être enrichi aux dépens de leur maison.

« *Jacob, disaient-ils, a pris toute la fortune de notre père et c'est de ses biens qu'il s'est fait une situation élevée* ». Ces propos parvinrent aux oreilles de Jacob et il remarqua que les dispositions de son beau-père à son égard se gâtaient de jour en jour. Récemment encore, Laban reconnaissait que c'était à la présence de Jacob qu'il devait la bénédiction de Dieu et la prospérité de sa fortune. Maintenant il gardait un visage fermé, une attitude hostile et il ne pouvait dissimuler ses mauvais sentiments pour son neveu. Jacob en fut profondément affligé ; mais il ne savait que faire. Dieu, comme toujours quand il voyait son serviteur dans l'angoisse, vint à son aide : « *Retourne dans la terre de tes Pères et dans ta famille*, lui dit-il. Voici assez longtemps que tu vis sur une terre étrangère : je t'ai promis, autrefois, qu'un jour je te ramènerai chez les tiens. Ce jour est arrivé : pars, ne crains rien, *je serai avec toi*. Je continuerai à te protéger comme je l'ai toujours fait jusqu'à maintenant ».

Jacob alors rassembla un conseil de famille : pour ne pas donner l'éveil à son beau-père, il pria Lia et Rachel de venir lui parler dans la prairie où il gardait ses bêtes, et il les mit au courant de la situation. Jusqu'ici il avait évité par délicatesse de faire allusion aux procédés de leur père à son égard. Mais l'heure était venue de prendre une décision : il leur exposa donc comment Laban avait abusé de ses dispositions conciliantes, pour changer sans cesse les conditions du pacte conclu entre eux au sujet des troupeaux ; comment Dieu avait rétabli l'équilibre à son avantage ; comment Laban, loin de reconnaître ses torts s'en montrait profondément irrité et devenait de plus en plus désagréable avec lui ; comment Dieu enfin avait daigné l'appeler dans son sommeil pour le reconforter et l'inviter au départ. « *J'ai vu*, lui avait-il dit, *tout ce que t'a fait Laban. Je suis le Dieu qui t'ai apparu à Béthel quand tu as consacré la pierre et que tu m'as fait un vœu. Maintenant donc, lève-toi, sors de cette terre et reviens dans la terre où tu es né* ».

Rachel¹ et Lia ne firent aucune difficulté pour acquiescer aux paroles de leur mari. « *Est-ce qu'il nous reste quelque chose dans tes biens et l'héritage de la maison de notre père ?* dirent-elles. *Est-ce qu'il ne nous a pas traitées comme des étrangères ? Il nous a vendues et il a mangé le prix, de notre vente, Mais Dieu lui a repris une part de ses richesses pour nous les donner à nous et à nos fils. C'est pourquoi, tout ce que le Seigneur t'a ordonné, fais-le* ».

C'est-à-dire : « Notre père se désintéresse absolument de nous. Quand il nous a mariées, il ne nous a pas donné de dot (ce que Laban aurait dû faire, en effet, d'après l'usage dont témoigne le Code Hammourabi, aux articles 149 et 172). Il nous a livrées à toi en échange du travail que tu lui avais promis et que tu as fourni pendant quatorze ans dans sa maison. Mais tout le fruit de ce labeur il l'a gardé pour lui, il s'est enrichi grâce à toi et n'a songé qu'à ses propres intérêts, sans avoir souci ni de nous ni de nos enfants. Dans les contrats qu'il a passés avec toi, il n'a tenu aucun compte de nous, il nous a ignorées, il n'a pensé qu'à s'enrichir à notre détriment. Heureusement, Dieu a pris soin de nos droits ; il s'est chargé de nous restituer, aux dépens de notre père, une partie de ce qui nous a été ainsi dérobé. C'est pourquoi nous ne saurions douter qu'il ne soit avec toi ; fais donc tout ce qu'il te commande... »

Ces derniers mots laissent voir que la préoccupation majeure de ces femmes, profondément pieuses, était de faire la volonté de Dieu. Du moment que Dieu lui-même exprimait le désir de voir Jacob retourner dans le pays de son père, il n'y avait pas d'autre parti à envisager.

Fort de l'approbation de ses épouses, Jacob n'hésita plus et attendit l'occasion favorable. A quelque temps de là, il advint que Laban s'absenta pour aller surveiller la tonte d'un de ses troupeaux. Contre tous les usages, il n'invita pas son neveu à s'y rendre avec lui. C'était lui marquer nettement son mécontentement, car la tonte des brebis était toujours, dans ces tribus de pasteurs, un sujet de réjouissances. Jacob profita de cette circonstance pour rassembler en hâte toutes les bêtes qui lui appartenaient. Il chargea sur des chameaux ses meubles, ses ustensiles, tous les objets qu'il avait acquis depuis son arrivée en Mésopotamie ; il prit avec lui Rachel et Lia, Bala et Zelpha, ses onze garçons et sa fille, tous les serviteurs et les femmes qu'il s'était attachés et qui constituaient sa maison, et il partit de nuit, dans le plus grand secret, sans rien faire dire à son beau-père.

Rachel, cependant, avait profité elle aussi de l'absence de Laban, pour lui dérober, sans en rien dire à son mari, *ses téraphim*, c'est-à-dire les statuettes des idoles qu'il vénérât au foyer domestique. Quel

¹ Rachel est nommée la première, bien qu'elle soit la cadette, pour faire entendre que c'est elle la véritable épouse.

fut le motif qui la porta à commettre ce larcin ? Les auteurs sont divisés sur ce sujet. Certains ont pensé qu'elle était encore attachée elle-même à ces faux dieux et qu'elle craignait qu'il ne lui arrivât malheur en route si elle s'en séparait. Mais ce que nous savons de la piété de cette femme nous autorise de croire qu'elle avait renoncé depuis longtemps à toute pratique idolâtrique, et qu'elle était entièrement convertie au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, à ce Dieu qui ne veut point qu'on adore d'autres dieux que lui. Beaucoup de commentateurs ont adopté l'opinion de l'historien Josèphe, à savoir qu'elle comptait se servir de ces objets pour apaiser la colère de son père en les lui rendant s'il les poursuivait dans leur fuite. D'autres supposent que ce geste lui fut inspiré par le désir d'arracher Laban au culte des faux dieux.

Jacob, cependant, faisait diligence pour s'éloigner le plus rapidement possible, avec ses troupeaux et tout son monde. Mais son départ – on l'imagine sans peine – n'avait pu passer inaperçu. Dès le lendemain, son beau-père en eut connaissance. Aussitôt il rassembla une petite troupe composée de ses fils, de parents, de serviteurs, et se lança à la poursuite des fugitifs. Il les atteignit, le septième jour sur le soir, dans les monts de Galaad où ils venaient de dresser leurs tentes. Décidé à tirer de son neveu une vengeance exemplaire, Laban disposa tout pour l'attaquer le lendemain à la première heure : mais au cours de la nuit, l'ange du Seigneur lui apparut dans son sommeil. Dieu, en effet, avait dit à Jacob – nous l'avons vu plus haut –. « *Je serai avec toi, ne crains rien* ». Il tenait parole.

« *Fais attention, dit l'ange à Laban, de ne prononcer aucune parole trop dure contre Jacob* ». Effrayé par l'aspect sévère du messager céleste, Laban se le tint pour dit : il comprit qu'il ne pouvait se permettre – contre son neveu aucune violence, même de langage, et c'est sur le mode plaintif, sur le ton d'un homme blessé dans ses affections les plus chères qu'il l'aborda : « *Pourquoi as-tu fait cela ?* lui dit-il. Comment as-tu pu agir ainsi avec moi qui t'ai reçu à bras ouverts quand tu fuyais de chez toi, traqué par ton frère, et qui t'ai traité depuis lors comme mon propre fils² ? *Pourquoi es-tu parti avec cette précipitation, emmenant mes filles comme des captives enlevées à la pointe de l'épée ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Si tu me l'avais dit je t'aurais accompagné avec des tambours, des cithares et des chants de joie. Tu ne m'as pas même permis d'embrasser mes enfants et mes petits-enfants ! Tu t'es conduit d'une façon stupide, et si je n'écoutais que ma colère, ma main serait assez forte pour te rendre le mal que tu m'as fait. Mais Dieu me l'a défendu, il m'a dit hier : « Fais attention de ne prononcer aucune parole trop dure contre Jacob ».*

² D'après Flav., l. XVIII.

Soit. Je comprends qu'après vingt ans d'absence, *tu aies éprouvé le désir de revenir vers les tiens et de revoir la maison de ton père. Veux-tu m'expliquer en quoi cela t'autorisait à me voler mes dieux, ces téraphim que mes ancêtres et moi avons toujours eu en grande vénération et auxquels je tiens plus qu'à n'importe quoi ?*³ »

Jacob, nous l'avons dit, ignorait le larcin accompli par Rachel. Cette remarque le blessa au vif : comment pouvait-on si légèrement accuser de vol un homme, qui, pendant tant d'années, avait donné des preuves multiples de la plus scrupuleuse honnêteté ? Et comment pouvait-on le soupçonner, lui, Jacob, petit-fils d'Abraham et héritier de sa foi, de s'être emparé d'idoles qu'il avait en horreur ? Outré d'indignation, il s'emporta : « *Si je suis parti sans vous prévenir, c'est que j'avais peur que vous ne m'enleviez vos filles de force. Quant aux idoles que vous m'accusez d'avoir volées, je veux, si vous les trouvez chez quelqu'un des miens, que celui-là soit mis à mort en présence de tous nos parents. Fouillez-nous et tout ce que vous trouverez sur nous qui soit à vous, emportez-le* ». Jacob eut tort de parler avec cette violence et d'appeler la mort sur la tête du coupable, sans aucune enquête. Mais l'accusation de son beau-père l'avait exaspéré et il était hors de lui.

Chacune des épouses de Jacob avait sa tente personnelle. Laban se mit en devoir de les fouiller l'une après l'autre. Dès que Rachel en eut connaissance, elle jeta les téraphim sous une selle de chameau qui se trouvait là et se laissa tomber dessus. Tandis que son père fouillait la tente, sans même s'occuper d'elle, elle s'excusa de rester assise : « *Que mon seigneur ne s'irrite pas, dit-elle, si je ne puis me lever devant lui : parce que je souffre en ce moment des accidents habituels aux femmes* ». Laban n'insista pas : il ne lui vint pas un instant en pensée que c'était sa propre fille qui avait volé ses idoles, et la perquisition en resta là.

Mais Jacob, tout ému encore de cette scène, donna libre cours alors aux sentiments qui gonflaient son cœur : « *Quelle était donc ma faute, quel était donc mon crime pour que vous vous enflammiez ainsi en colère après moi, et que vous veniez fouiller toutes mes affaires ? Qu'avez-vous trouvé qui fût de votre maison ? Mettez-le ici devant mes parents et les vôtres, et qu'ils jugent entre vous et moi. J'ai été avec vous pendant vingt ans, et c'est ainsi que vous me traitez ? Vos brebis et vos chèvres n'ont pas connu la stérilité grâce aux soins que j'en prenais ; je n'ai jamais tué un bélier pour le manger, comme font si souvent les bergers. Je ne vous montrais pas tout ce qui était enlevé par les carnassiers ; je prenais sur moi toutes les pertes, mais vous par contre, vous exigiez que je vous rembourse ce qui était volé par*

³ Ibid.

les maraudeurs, *malgré ma vigilance. Je peinais jour et nuit, brûlé tour à tour par la chaleur et par le froid, le sommeil fuyait de mes yeux*, je ne trouvais même pas le temps de dormir. *C'est ainsi que je vous ai servi pendant vingt ans dans votre maison, quatorze ans pour vos filles et six pour vos troupeaux. Que m'avez-vous donné comme salaire ? Vous avez changé dix fois ce qui devait être le prix de mon labeur. Si le Dieu de mon père Abraham et le Dieu que craint Isaac ne m'eût assisté, tous m'auriez probablement renvoyé tout nu, maintenant. Mais Dieu a regardé mon affliction et le travail de mes mains et il vous a fait la leçon hier* ».

Devant ces justes reproches, Laban n'insista pas ; il comprit que le mieux était de rétablir la paix. « Comment veux-tu que je te fasse vraiment du mal ? dit-il à son neveu. *Tes femmes ne sont-elles pas mes filles ? Tes enfants ne sont-ils pas mes petits-enfants ? Allons viens, faisons la paix et soyons amis dorénavant !* » Jacob avait un fond de douceur que la colère pouvait bien recouvrir un instant, mais non entamer vraiment. Il acquiesça aussitôt et accepta l'alliance que lui proposait son beau-père. Pour en perpétuer le souvenir, les deux hommes érigèrent ensemble, aidés de leurs fils, un tumulus de pierres qui reçut le nom de *Galaad*, c'est-à-dire : *monceau du témoin*. Chacun d'eux s'engagea à ne jamais le dépasser pour aller attaquer l'autre : c'était une manière de traité de non-agression. Ils scellèrent cette promesse par un serment suivi d'un sacrifice. Puis, ils dînèrent ensemble et passèrent la nuit l'un près de l'autre. Le lendemain, avant le jour, Laban se leva, embrassa ses filles, ses petits-enfants et s'en retourna chez lui.

Commentaire moral et mystique

Laban, poursuivant Jacob et ne trouvant point chez lui les idoles, est la figure du démon, explique saint Grégoire. En effet, son nom signifie : *peint en blanc*, et cette appellation convient fort bien au démon qui, bien qu'il soit *ténébreux* en punition de son péché, se transfigure cependant en ange de lumière. C'est lui qu'a servi *Jacob*, c'est-à-dire : le peuple juif, dans toute la proportion où il a été réprouvé, lui dont pourtant le Seigneur fait homme a tiré sa chair. Laban représente aussi le monde, qui poursuit Jacob avec acharnement ; il s'efforce d'opprimer, par la violence de ses persécutions, les élus qui sont les membres de Jésus Christ.

Jacob, par son travail, a obtenu la main de la fille de Laban, lorsque le Christ, par le labeur de sa vie, a ravi au démon l'Église et les âmes qu'il s'est attaché. C'est lui, déjà, qui leur disait par la bouche du Psalmiste : *Écoute, ma fille, et oublie ton peuple et la maison de ton père*⁴. Mais Laban, c'est-à-dire le démon et le monde, ne les laissent point partir ainsi. Ils les poursuivent de leurs tentations et de leurs persécutions. Rachel, en s'enfuyant, a emporté les

⁴ Ps. XLIV, 11.

idoles paternelles : parce que l'âme, en renonçant au monde pour suivre le Christ, emmène cependant avec elle les trois concupiscences : celle des yeux, celle de la chair et l'orgueil de la vie. Elles n'ont pas été détruites par le baptême, elles donnent toujours au démon barre sur l'âme, même devenue chrétienne : c'est pourquoi Laban la poursuit. Rachel n'a d'autre ressource alors que de les faire disparaître sous la selle de sa monture, c'est-à-dire sous la discipline qu'elle impose à son corps. Elle ne saurait les détruire, mais elle peut les maîtriser et *s'asseoir dessus*. En même temps, elle s'accuse d'avoir les *faiblesses habituelles* aux femmes, elle confesse la fragilité de sa nature, et ainsi, par la pénitence et par l'humilité, elle échappe aux persécutions du démon.

Dans la tente de Jacob, Laban, malgré ses efforts, ne trouve aucune idole, parce que le diable, sondant par ses tentations la Très Sainte Humanité du Christ, n'y décela jamais la moindre trace de ces concupiscences. Les reproches faits par Jacob à son beau-père sont la figure de ceux que Notre-Seigneur adressera un jour au monde : il est venu parmi nous pour exercer le métier de pasteur des âmes, il s'en est acquitté avec un zèle admirable. Il n'a jamais ménagé sa peine, il a travaillé jour et nuit, par le froid et par le chaud. Il n'a laissé *stérile ni une brebis ni une chèvre*. Les brebis représentent ici les âmes dociles, qui vivent sans ambition dans le troupeau des fidèles ; les chèvres, celles qui cherchent à monter vers les hauteurs de la contemplation par les voies escarpées de la discipline évangélique. Aux unes et aux autres, le Bon Pasteur a donné tous ses soins et a permis de porter des fruits abondants. Il n'a jamais *tué un bélier* ; il n'a jamais supprimé un des grands de ce monde pour prendre sa place ou sa fortune, comme font si souvent les dictateurs et les potentats, il a respecté la hiérarchie sociale telle qu'elle existait de son temps. Il a payé le prix de *toutes les bêtes volées* et de toutes celles qui ont été emportées par les loups : toutes les âmes que le démon a réussi à arracher à son troupeau, toutes celles qu'il a dévorées, toutes ont été rachetées cependant par le Christ, toutes ont été payées du prix de son sang. Mais de ce dévouement admirable, le monde ne tient aucun compte ; il ne témoigne aucune reconnaissance à son Sauveur et il ne cesse d'user avec lui de procédés déloyaux ⁵.

Au sens moral, saint Jean de la Croix voit dans les idoles emportées par Rachel la figure de l'attache excessive que certaines personnes conservent pour leurs objets de piété :

Elles ne se lassent pas d'entasser images sur images ; elles exigent qu'elles soient travaillées de telle manière, placées de telle et telle sorte et non pas autrement ; à tout prix leurs sens doivent être satisfaits... Une piété vraie fait de l'invisible l'objet principal de sa dévotion ; elle n'a pas besoin d'un grand nombre d'images, et encore s'en sert-elle fort peu... Elle s'afflige fort peu si on les lui enlève, car son unique ambition est de considérer dans le sanctuaire intime de son cœur l'image vivante qui est le Christ crucifié et elle se réjouit en lui de se voir privée de tout... Je ne nie pas qu'il ne soit bon d'avoir recours aux images pour favoriser la ferveur, au contraire, j'engage à choisir toujours celles qui nous y portent davantage ; mais c'est une imperfection d'y être attaché avec esprit de propriété au point de s'attrister si on nous les retire ⁶.

⁵ Cf. Grégoire, t. LXXVI, c. 563 ; Proc., c. 447.

⁶ *Montée du Carmel*, I. III, ch. XXXIV.

CHAPITRE 12

Le gué de Jaboc

(GEN., XXXII)

Une fois délivré de son beau-père, Jacob poursuivit son chemin et il atteignit bientôt la région de Séir, qui devait s'appeler plus tard l'Idumée, quand Esaü en aurait fait son fief. Pour le moment le fils aîné d'Isaac se contentait d'y vivre en nomade et d'y promener ses troupeaux. Mais la nouvelle de cette présence fut suffisante pour inspirer à Jacob les craintes les plus vives ; il connaissait le caractère rancunier de son frère, il se souvenait des menaces de mort proférées par lui quatorze ans auparavant, et rien ne lui permettait de croire qu'Esaü eût abandonné depuis lors ses projets de vengeance.

Aussi, Dieu, voyant son serviteur tourmenté par l'angoisse, le réconforta à nouveau par une vision céleste : au moment où Jacob mettait le pied sur cette terre de Séir, il vit, comme jadis à Béthel, les anges venir à lui. Seulement cette fois, ils ne se tenaient plus sur une échelle : ils étaient rangés en ordre de bataille, comme une armée toute prête à le secourir.

Réchauffé par cette vision, Jacob comprit que le ciel veillait sur lui : *Ce sont là les camps de Dieu*, dit-il. Et selon son habitude, pour laisser un mémorial de cette faveur insigne, il appela ce lieu *Mahanaïm*, c'est-à-dire : *Camps* ¹.

Cela fait, il se mit en devoir de reprendre contact avec Ésaü, dont il redoutait toujours le caractère violent. Car si la vision des anges l'avait rassuré, elle n'avait pas banni de son cœur la crainte sensible que l'homme éprouve instinctivement devant le danger, par suite de sa nature mortelle, même quand il a la certitude de l'assistance divine.

Jacob dépêcha donc des messagers vers son frère avec mission de gagner ses bonnes grâces par des avances courtoises : « *Vous parlerez, leur dit-il, à mon seigneur Ésaü de façon suivante : Voici ce que vous dit votre frère Jacob : Je me suis rendu près de Laban et j'y suis demeuré jusqu'à aujourd'hui. J'ai des bœufs, des ânes, des brebis, des serviteurs et des servantes. Et j'envoie maintenant une ambassade à mon seigneur, afin que je trouve grâce en sa présence* ». Le but de

¹ Mahanaïm est situé à l'est du Jourdain et au nord du Jaboc. Une ville s'éleva là plus tard, qui servit de capitale éphémère à Isboseth, fils de Saül, lorsque Abner essaya de faire de lui un roi pour l'opposer à David (II Reg., II, 8). C'est là aussi que David lui-même se réfugia pendant la révolte d'Absalon (II Reg., XVII, 24).

cette énumération était de faire comprendre à Ésaü que le nouvel arrivant était bien pourvu de tout, qu'il n'avait besoin de rien, que, par conséquent, il ne serait pas à sa charge. Les envoyés partirent dans la direction indiquée, mais on les vit bientôt revenir en proie à une visible émotion : « *Nous sommes allés à Ésaü votre frère, dirent-ils, et voici qu'il vient à vous avec quatre cents hommes* ». À ces mots, Jacob sentit redoubler toutes ses craintes et fût saisi d'effroi, *perterritus*, dit l'Écriture. Sans doute, son frère n'avait proféré aucune menace nouvelle en marchant à sa rencontre. Mais la présence des quatre cents hommes qui le suivaient laissait deviner des intentions plutôt hostiles. Jacob ne savait que faire : fuir, avec tous ses troupeaux, les femmes, les enfants, dans ce pays escarpé, était impossible. Les poursuivants le rattraperaient immédiatement.

Néanmoins, dans ce péril extrême, il ne perdit pas la tête. Une fois de plus, la vertu de discrétion qui était l'un des traits dominants de son caractère, lui permit d'envisager la situation avec sang-froid et de chercher à éviter au moins le pire. Or, en l'occurrence, le pire c'était le massacre général de tous les siens, c'est-à-dire, pour l'homme de foi qu'il était, la destruction totale du groupe sur lequel reposait, avec l'héritage des bénédictions d'Abraham, la promesse du Rédempteur et tout l'espoir de salut de l'humanité. Il fallait à tout prix en mettre au moins une partie à l'abri. C'est dans ce dessein qu'il divisa sa troupe en deux groupes. Si l'un d'eux était attaqué par Ésaü, l'autre profiterait du répit ainsi obtenu pour essayer de gagner un lieu sûr. Cela fait, Jacob, en digne petit-fils d'Abraham, recourut au seul moyen de protection qui lui restait, à celui qui ne fait jamais défaut à personne, même dans les situations les plus désespérées : il se mit en prière : « *Dieu de mon père Abraham, suppliait-il, et Dieu de mon père Isaac, Seigneur, vous qui m'avez dit : Retourne dans ta terno et dans le lieu de ta naissance, et je te comblerai de bien faits ; je suis indigne de toutes vos miséricordes et de la vérité que vous avez accomplie envers votre serviteur, c'est-à-dire de la fidélité avec laquelle vous avez exécuté toutes les promesses que vous m'aviez faites. Car lorsque j'ai passé, voici quatorze ans, ce fleuve du Jourdain, je n'avais d'autre bien que le bâton que je portais avec moi. Et maintenant grâce à votre libéralité, je reviens avec ces deux troupes si nombreuses. Vous donc, mon Maître, qui m'avez ainsi comblé de richesses, qui m'avez témoigné tant de sollicitude, sauvez-moi aujourd'hui de la main de mon frère Ésaü, parce que je le crains extrêmement, de peur que venant sur moi, il ne massacre la mère avec les enfants, c'est-à-dire il ne fasse aucun quartier. Vous m'avez dit vous-même que vous me feriez du bien, que votas multiplieriez ma race comme le sable de la mer, qui ne peut être compté. Ce n'est pas possible que vous oubliiez vos promesses et que vous m'abandonniez maintenant* ».

Réconforté par cette prière, Jacob passa une nuit assez calme. Le lendemain il prit de nouvelles dispositions pour assurer la sécurité de sa troupe et pour apaiser son frère s'il le pouvait. Il choisit ce qu'il avait de mieux dans ses troupeaux, afin de le lui offrir ; il prit ainsi *deux cents chèvres et vingt boucs ; deux cents brebis et vingt béliers ; trente chamelles avec leurs petits, quarante vaches, vingt taureaux, vingt ânesses et dix ânon*s, soit en tout cinq cent quatre-vingt-dix têtes de bétail. C'était là, on en conviendra, un magnifique présent, bien capable de faire tomber le ressentiment de l'irascible Ésaü. Il les divisa en plusieurs fractions, qu'il confia à autant de serviteurs, et il enjoignit à ceux-ci d'aller de l'avant, en ayant soin de maintenir entre eux une bonne distance. « *Si vous rencontrez mon frère Ésaü*, leur dit-il, *et s'il vous demande : Au service de qui êtes-vous ? ou bien : Ou allez-vous ? ou encore : À qui sont ces bêtes que vous conduisez ? vous répondrez : J'appartiens à Jacob, votre serviteur ; qui m'a envoyé avec ces présents vers mon seigneur Ésaü. Il vient d'ailleurs lui-même derrière nous* ». Les groupes une fois organisés, Jacob les mit en route l'un après l'autre, tandis que lui-même restait le dernier au campement. Mais au cours de la nuit, la proximité du danger et l'inquiétude que l'obscurité amène avec elle, ranimèrent ses craintes ; il sentit une angoisse affreuse l'envahir et il lui parut évident qu'aller au-devant d'Ésaü, c'était aller à la mort avec tous les siens.

Il se trouvait alors sur le bord d'un affluent du Jourdain que l'Écriture appelle le *Jaboc*, et que l'on identifie aujourd'hui avec l'Ouadi-es-Zerka, ou « torrent bleu ». C'est une rivière au cours rapide, qui coule à travers un ravin profond, hérissé d'obstacles naturels et fort difficiles à franchir en dehors des gués. Sur l'autre rive s'étendait une zone désertique très accidentée, semée de rochers escarpés, de grottes et de cavernes. Jacob réfléchit que débarrassé maintenant de ses troupeaux, il lui serait possible, avec ses seules femmes et ses enfants, de s'y cacher et d'échapper aux recherches d'Ésaü. Il fit donc lever les siens, bien avant le jour, et avec eux, en pleine nuit, passa le *Jaboc* au moyen d'un gué qu'il connaissait². Puis il laissa la petite troupe s'éloigner, et demeura seul sur le bord du cours d'eau. Comme son père Isaac, ainsi que nous l'avons vu lors de l'arrivée de Rébecca, comme tous les contemplatifs, il avait besoin de solitude, besoin de s'éloigner du bruit et de toutes les créatures, pour se recueillir et se trouver seul à seul avec Dieu. Tandis qu'il méditait ainsi dans le silence de cette nuit, pourtant lourde d'angoisse, *voici*, dit l'Écriture, *qu'un homme luttait avec lui jusqu'au matin*. La sobriété du style biblique est plus saisissante ici qu'aucune description. Quel est cet homme qui apparaît brusquement

² Cette interprétation du passage du *Jaboc*, que nous tirons de saint Éphrem, col. 181, n'est pas la plus courante. Elle nous paraît cependant assez vraisemblable.

dans ce coin désert, sans que rien nous ait préparé à son arrivée, qui s'en prend à Jacob, et qui lutte avec lui jusqu'au matin ? Cet homme était un ange, nous n'en saurions douter, le prophète Osée le dira plus tard expressément : *Dans sa force, Jacob fut mis aux prises avec un ange et il triompha de lui*³. Mais cet ange, pour se rendre visible et pour soumettre notre héros à l'épreuve voulue, avait pris une forme humaine. Jacob, en effet, sous l'étreinte de l'angoisse, semblait oublier la vision des anges qu'il avait eu tout récemment à Mahanaïm et la promesse qui lui avait été faite de leur assistance. Dieu lui dépêchait à nouveau un de ces esprits célestes, qui ne se contenterait pas cette fois de se montrer à lui, mais qui le toucherait, le saisirait à bras-le-corps, le blesserait au besoin, pour confirmer les apparitions précédentes, pour le convaincre sans doute possible qu'il n'avait pas été le jouet de son imagination.

L'homme, dit l'Écriture, *lutta avec Jacob jusqu'au matin*. Cette expression ne saurait s'entendre seulement dans un sens figuré. Il y eut un fait physique, une étreinte réelle : la boiterie qui en resta à Jacob en fait foi. Il lutta avec l'ange, non pas, sans doute, comme un joueur dans le stade, mais comme un suppliant lutte avec celui dont il veut à tout prix obtenir une grâce, ou comme un enfant lutte avec sa mère qui feint de vouloir se séparer de lui. Il s'était agrippé au survenant de toutes ses forces, il le conjurait *avec larmes* – c'est le prophète Osée qui nous le dit⁴ – de ne pas l'abandonner, de ne pas le laisser tomber aux mains d'Ésaü lui et tous les siens. L'ange, alors, comme s'il ne pouvait vraiment se dégager, *toucha le nerf de la cuisse de Jacob, qui se dessécha aussitôt*. « *Laisse-moi aller*, dit-il, *parce que voici l'aurore* ». Peut-être voulait-il faire entendre par là qu'il était temps pour lui de remonter au ciel, afin de chanter à Dieu ce cantique du matin que lui chantent les anges et que les hommes oublient si souvent⁵ ! En tout cas, le lever du jour marquait sans aucun doute le terme de sa mission... Mais Jacob, malgré la douleur que lui, causait cette blessure inattendue, se raidit dans un effort suprême. L'ange, comme surpris de la ténacité et de la force de son adversaire, lui demanda : « *Quel est ton nom ?* » « *Jacob* », répondit notre héros. « *Dorénavant, poursuis le messenger céleste, tu ne t'appelleras plus Jacob, mais Israël* ». Il voulait dire par là : « Le nom de Jacob, qui signifie supplanté, convient à l'homme qui lutte, qui fait effort pour *supplanter* un rival et triompher de lui. Mais toi, tu as été assez fort pour lutter avec un ange. Qu'as-tu à craindre désormais des autres hommes ? Aussi, tu t'appelleras *Israël*, c'est-à-dire : *prince avec Dieu*. Car si tu as pu me tenir en

³ XII, 4.

⁴ XII, 4.

⁵ Job, XXXVIII, 7. *Ubi eras... cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei ?*

échec, moi qui suis l'un des princes de la cour céleste, il est bien juste que toi aussi, tu portes ce titre, puisque Dieu est avec toi et te revêt d'une force semblable à la mienne. Va donc, et comprends enfin que tu n'as rien à craindre d'Ésaü »⁶.

Jacob à son tour interrogea : « *Dites-moi vous aussi quel est votre nom* ». « *Pourquoi veux-tu savoir mon nom ?* » répondit l'Esprit bienheureux. Et certaines versions ajoutent ici : « *Il est ineffable* », c'est-à-dire : incompréhensible pour l'intelligence de l'homme.

Cependant nous voyons qu'en d'autres circonstances les anges n'ont pas fait mystère de leur nom : saint Raphaël a dit le sien à Tobie, Daniel s'est vu révéler ceux de saint Michel et de saint Gabriel. Si, comme on le pense communément⁷, l'ange qui luttait avec Jacob n'était autre que saint Michel en personne, le prince des armées célestes, pourquoi refuse-t-il de donner son nom, qui est pourtant bien connu ? – Parce que dans cette scène justement il n'agit pas en son propre nom : il tient la place de Dieu. Au livre de Tobie, ou dans les visions de Daniel, les anges qui interviennent restent dans leur rôle de messagers célestes. C'est pourquoi ils ne craignent pas de se nommer. Mais ici l'ange parle et agit comme s'il était Dieu lui-même, selon la règle générale qui veut que, avant l'incarnation, Dieu ne se soit jamais manifesté lui-même aux hommes : mais que, même dans les scènes les plus solennelles de l'Ancien Testament, comme celle du Buisson ardent ou du Sinaï, il leur ait toujours parlé par l'intermédiaire d'un ange. C'est donc le nom propre de Dieu que l'ange se refusait à énoncer : car « Dieu ne peut être dit ni compris », dit saint Denis⁸. Il est de sa nature ineffable, innommable, incompréhensible⁹. Les noms dont nous nous servons pour le désigner expriment seulement tel ou tel de ses attributs. C'est ainsi que nous l'appelons le Créateur, le Tout-Puissant, le Très-Haut, le Saint, le Fort, etc. Mais il n'est pas de mot qui exprime adéquatement son Essence et qui dise vraiment ce qu'il est¹⁰.

Avant de se retirer, l'ange avait béni Jacob. Et cette bénédiction eut sur l'âme de notre héros un effet si puissant, qu'il voulut en perpétuer le souvenir par un mémorial. Il donna donc au lieu où s'était déroulée cette scène, le nom de Phanuel, qui signifie : *J'ai vu Dieu face à face*.

⁶ Le mot : *Israël*, est couramment interprété : *Celui qui voit Dieu*. Saint Jérôme toutefois, après avoir examiné minutieusement les lettres qui le composent en hébreu, ne se déclare pas satisfait de cette étymologie, et préfère celle que nous donnons ci-dessus. Néanmoins il est juste de dire que le premier sens est tellement entré dans la Tradition qu'il ne saurait être écarté. Les Grecs l'ont adopté comme les Latins : *Israël*, c'est l'homme qui voit Dieu, le contemplatif, *δρατιχός ἀνὴρ καὶ θεωρητιχός*.

⁷ Pantaléon, diacre de Constantinople, au IX^e siècle. *Miracles de saint Michel*. Pat. gr. M., t. CXL, col. 580.

⁸ *Théologie mystique*, ch. V.

⁹ C'est là une vérité de foi : « *Firmiter credimus et simpliciter confitemus... quod Deus ineffabilis est* » (Concile de Latran).

¹⁰ Cf. saint Thomas, I^{er} Pars, qu. 13, a. 1.

Cependant, à la lettre, cette expression dépassait la vérité : Jacob n'avait pas vu Dieu face à face. Il avait vu seulement, dans l'ange qui lui parlait, un reflet de l'éclat de la divine Majesté, et cela avait suffi à lui causer une telle joie qu'il croyait avoir vu Dieu lui-même : « *J'ai vu Dieu face à face*, disait-il, *et mon âme a été sauvée* », c'est-à-dire : « Toute la crainte qui oppressait mon âme s'est évanouie. J'ai compris qu'en présence d'une telle grandeur, toutes les puissances humaines ne sont que jeux d'enfants ».

Lorsque le messager céleste eut disparu, *le soleil se leva, et voici que maintenant Jacob boitait*. Ce signe sensible, imprimé dans sa chair, était destiné à lui prouver, à lui-même et à tous ses enfants, que la vision de l'ange n'avait pas été une illusion, que la lutte avait été réelle. Et le souvenir s'en grava si profondément dans l'esprit de tous ceux qui le virent, *qu'aujourd'hui encore, les fils d'Israël ne mangent point le nerf qui s'est desséché dans la cuisse de Jacob, parce que l'ange a touché ce nerf et qu'il s'est atrophié*. Ce nerf était, dit-on, le nerf ischiatique, celui que l'on appelle vulgairement : le tendon d'Achille.

Commentaire moral et mystique

L'apparition des anges à Mahanaïm était destinée à faire comprendre à Jacob, et à nous tous qui venons après lui, avec quelle sollicitude, ces esprits bienheureux veillent sur nous et quelle confiance nous devons avoir en leur secours. Sans eux, jamais, nous qui sommes des êtres de chair, si faciles à tromper, si faibles quand il s'agit de combattre, nous ne pourrions nous défendre contre les pièges que nous tend sans cesse l'esprit de malice, et résister à ses assauts. Mais Dieu a pitié de nous et il nous fait garder par ses anges.

De même, dit saint Jean Chrysostome, qu'un roi donne des ordres pour que ses soldats soient répartis sur les différentes cités, de crainte que quelque incursion ne vienne mettre celles-ci à mal, de même Dieu oppose aux démons méchants et puissants dont l'air est infecté, qui sont ennemis de la paix et qui suscitent partout des guerres, les camps de ses anges, afin que leur seule apparition réprime l'audace de ces esprits mauvais et nous dispense continuellement la paix¹¹.

Plus tard, au temps des Rois, une vision semblable devait reconforter le serviteur d'Élisée, qui se croyait perdu, parce que les ennemis enveloppaient en force la ville de Dothan, où il se trouvait avec son maître. Tandis qu'il se lamentait, *Dieu lui ouvrit les yeux*, dit l'Écriture, *et il vit, et voici que toute la montagne était pleine de chevaux de feu*¹² :

Jacob fuyant devant Ésaü est la figure de l'homme selon la grâce, qui fuit devant l'homme selon la nature : il se sent sans forces contre lui, et sur le point de périr. Il faut qu'il passe le Jaboc, c'est-à-dire qu'il se décide à tout aban-

¹¹ Sermon sur l'Ascension de Notre-Seigneur. Pat, gr. de Migne, t. L, c. 444.

¹² IV Reg., VI, 17.

donner, à pratiquer le renoncement intégral. Alors, il mérite d'accéder à la vie contemplative et d'être débarrassé des désirs charnels¹³.

La lutte de Jacob avec l'ange montre, et la familiarité dont Dieu use avec ses serviteurs, et la ténacité avec laquelle nous devons persévérer dans la prière, lorsqu'il semble refuser de se rendre à nos désirs. Il n'agit ainsi que pour nous provoquer à prier encore, et avec plus de ferveur. *Car le royaume des cieux souffre violence, et ce sont les violents qui l'emportent*¹⁴.

C'est ainsi que sainte Thérèse lutta toute une nuit avec Dieu pour obtenir que saint Jean de la Croix, qui se destinait à l'ordre des Chartreux, embrassât sa propre Réforme. De même, la bienheureuse Anne de Saint Barthélemy, quand elle était prieure du Carmel d'Anvers, pour sauver la ville d'une attaque imminente qui arrivait par mer, pria toute la nuit avec une telle force qu'elle en était en nage. Mais au matin, quand elle s'arrêta, la flotte assaillante avait sombré dans une tempête.

Pour nous faire comprendre la puissance de la prière, Dieu choisit un homme qui est seul, dans la nuit, sans armes, et qui tremble de peur : et c'est celui-là qui oblige son Créateur à céder ! Comment nier, après cela, l'action de l'oraison sur le cœur de Dieu ?

Jacob ne peut se résigner à lâcher l'ange, parce que l'âme qui a senti la présence de Dieu dans l'oraison ne peut se résoudre à le quitter. Elle voudrait toujours rester là, elle dit avec l'Épouse du *Cantique* : *J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je l'ai saisi et je ne le lâcherai pas (nec dimittam : c'est le mot employé par Jacob) jusqu'à ce que je l'introduise dans la demeure de ma mère*¹⁵. Elle sent bien, avec l'auteur des *Proverbes*, qu'il est un arbre de vie pour ceux qui l'ont étreint, et que qui le tient est bienheureux¹⁶. C'est en signe de cela que les Apôtres ne voulaient pas se séparer de Notre-Seigneur, même pour le laisser prier¹⁷, et que les foules attachées à ses pas ne pouvaient se décider à rentrer chez elles, malgré la fatigue et la faim.

Quand Dieu voit la persévérance de l'âme, il la récompense en *touchant le nerf de sa cuisse, et en la rendant boiteuse*. Que signifie ce geste étrange ? C'est, explique saint Grégoire,

que le Dieu Tout-Puissant, lorsqu'il est connu par le désir et par l'intelligence, dessèche en nous toute volupté de la chair. Avant cela, nous marchions, pour ainsi dire, sur deux pieds : nous cherchions Dieu et nous restions fidèles au monde. Mais une fois goûtée la suavité de Dieu, il ne nous reste plus qu'un pied sain : l'autre boite. Parce qu'il est nécessaire alors que, l'amour du monde s'atrophiant, seul vive l'amour de Dieu en nous. Si donc nous étreignons l'ange, nous nous mettons à boiter d'un pied : tandis que croît dans l'intime de nous-mêmes la force du divin amour, la force de la chair, au contraire, s'affaiblit. Quiconque a un pied malade s'appuie de tout son poids sur celui qui reste bon : de même l'âme dans laquelle le dé-

¹³ Cf. Hugues de Saint-Victor, *De Claustro animae*, l. IV, ch. XXII. Pat. lat., t. CLXXVI, col. 1161.

¹⁴ Mt., XI, 12.

¹⁵ III, 4.

¹⁶ III, 18.

¹⁷ Mc., VI, 45.

sir des joies terrestres s'est éteint, porte toute sa puissance sur la seule recherche de l'amour de Dieu. C'est sur ce pied-là qu'elle se tient, tandis que l'autre, le pied de l'amour du monde, qu'autrefois elle posait sur le sol, elle le tient maintenant au-dessus de terre¹⁸.

Ainsi, lorsqu'une âme est blessée du divin amour, sa chair défaille. Elle ne peut plus s'occuper que de Dieu :

Rien ne peut la satisfaire, écrit Richard de Saint-Victor, sinon une seule chose, elle n'aspire qu'à une chose, de même qu'elle ne peut rien goûter, sinon une seule chose (à savoir : Dieu). Elle n'aime qu'une chose, elle ne chérit qu'une chose, elle n'a soif que d'une chose, elle ne désire qu'une chose, elle n'aspire qu'à une chose, elle ne soupire qu'après une chose (à savoir : Dieu). Cela seul l'enflamme, cela seul l'apaise, cela seul répare ses forces, cela seul la rassasie. Rien n'a de douceur, rien n'a de saveur, sinon ce qui est assaisonné de cette unique chose... Tout ce qui se présente, tout ce qui s'offre à elle, est immédiatement rejeté, immédiatement foulé aux pieds, si cela ne combat point pour son amour et ne sert son désir. Mais qui pourra décrire dignement la tyrannie de cette passion ? Elle chasse tous les désirs, elle bannit les empressements, elle rend insupportable tout exercice qui ne cherche pas à se mettre au service de sa flamme. Tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, lui paraît inutile et même intolérable si elle ne peut le rapporter à l'unique objet de son désir. Lorsqu'elle peut jouir de celui qu'elle aime, elle croit tout posséder avec lui ; sans lui, tout lui répugne, son corps défaille, son cœur se dessèche et languit ; elle n'accepte aucun conseil, n'écoute pas la raison, n'admet aucune consolation. Mais elle crie avec l'Épouse du *Cantique* ; *Allez dire à mon Bien-Aimé que je languis d'amour*¹⁹.

¹⁸ *Hom*, sur *Ezéchiel*, l. II, hom. II, 13. Pat. lat., t. XCVI, col. 955.

¹⁹ *De IV gradibus violentae caritatis*. Migne, Pat. lat., t. CXCVI, col. 12111 B. – On trouve, dans la vie de saint Nicolas de Flue, un trait qui rappelle l'aventure de Jacob. Un soir, au début de sa vie érémitique il s'était couché près d'une haie pour y passer la nuit. Pendant son sommeil, une vive lumière rayonne sur lui. Il ressent dans ses entrailles une violente douleur, comme si quelqu'un les avait labourées, fouillées avec un couteau muni d'une lame acérée. « Depuis cet instant, disait-il plus tard, je n'ai plus senti le besoin d'aucun aliment ».

CHAPITRE 13

Rencontre avec Esau

(GEN., XXXIII)

À peine Jacob était-il remis de l'émotion que lui avait causée sa rencontre avec l'ange, que, *levant les yeux, il vit Ésaü qui arrivait et ses quatre cents hommes avec lui*. C'était le moment redouté. Mais, rassuré par la vision qu'il venait d'avoir, Jacob ne perdit ni sa confiance, ni son sang-froid. Fidèle à la tactique qu'il avait adoptée depuis le début de cette affaire, il divisa les siens en trois groupes, pour éviter, le cas échéant, un massacre général : il mit dans le premier les deux servantes, Bala et Zelpha, avec leur progéniture ; dans le second, Lia et ses sept enfants ; en troisième lieu, enfin, venaient Rachel et Joseph, qui constituaient son trésor le plus cher. Lui-même, cependant, se porta en avant du premier groupe pour subir le choc et couvrir son monde.

Quand Ésaü ne fut plus qu'y courte distance, Jacob se prosterna le visage contre terre dans sa direction ; puis il se releva, fit quelques pas, et recommença le même mouvement. Sept fois, il se prosterna ainsi pour saluer son frère. Cet acte héroïque d'humilité eut aussitôt son effet : Ésaü, chez qui la rancune n'avait pas étouffé toute l'affection qui l'avait uni jadis à son jumeau, sentit brusquement sa colère s'évanouir devant tant de simplicité : il se mit à courir vers Jacob, *le serra sur son cœur, passa son bras autour de son cou et, l'embrassant tendrement, fondit en larmes*. Puis, ces premières effusions terminées, il promena son regard sur les femmes et les enfants qui considéraient cette scène tout interdits. Surpris de voir une si nombreuse famille : « *Que veulent ces enfants, demanda-t-il ? Est-ce qu'ils sont à toi ?* » « *Oui, répondit Jacob, ce sont tous ceux que Dieu a donnés à ton serviteur* ». Et il fit avancer d'abord Bala et Zelpha, avec leurs garçons qui s'inclinèrent profondément devant leur oncle ; puis, ce fut le tour de Lia avec sa bande, et enfin celui de Rachel avec le petit Joseph qui avait à peine sept ans.

Quand Ésaü eut fait leur connaissance, il demanda encore : « *Et qu'est-ce que c'est donc que ces troupeaux qui venaient à ma rencontre ?* » « *C'est moi, répondit Jacob, qui te les ai envoyés pour trouver grâce devant mon seigneur* ». Mais Ésaü protesta : « *J'ai en abondance tout ce qu'il me faut, mon frère, garde ton bien pour toi* ». « *Non, non, répliqua Jacob, je t'en prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux accepte de mes mains ce tout petit présent. Car j'ai vu ton visage*

comme on verrait le visage de Dieu ». C'est-à-dire : « J'ai eu, à voir ton visage, une joie semblable à celle que qu'on aurait si l'on apercevait la face de Dieu »¹. L'expression était évidemment hyperbolique : néanmoins, Jacob voulait faire entendre que, dans la douceur inattendue qui éclairait le visage de son frère, il avait reconnu l'action de la grâce et vu comme un reflet de la bonté de Dieu. « *Accorde-moi cette faveur, continua-t-il, et prends cette bénédiction que je t'ai apportée, car Dieu m'a comblé et ne m'a laissé manquer de rien* ». Devant cette insistance, Ésaü céda. Repris maintenant tout entier par des sentiments d'affection fraternelle, il proposa à Jacob de faire route avec lui et d'aller ensemble retrouver leur père Isaac².

Mais Jacob était trop perspicace et trop prudent, il connaissait trop le tempérament d'Ésaü pour ne pas craindre qu'un contact prolongé n'amenât bientôt de nouveaux sujets de friction. Il déclina donc l'offre, s'excusant sur l'état de faiblesse et de fatigue des siens : « *Tu sais, mon seigneur, que j'ai avec moi des enfants en bas âge, des brebis et des vaches qui sont pleines. Si je tes force à trop marcher, tous mes troupeaux mourront en un seul jour. Que mon seigneur marche devant son serviteur ; et je le suivrai doucement, selon ce que je verrai possible pour les enfants, et j'irai le rejoindre à Séir* ».

Ésaü proposa alors de lui laisser au moins une petite escorte, qui se mettrait à ses ordres, pour le conduire en sécurité au terme de son voyage. Jacob se déroba à nouveau : « *Ce n'est pas nécessaire, dit-il, je n'ai besoin que d'une seule chose : c'est de trouver grâce devant toi, mon seigneur. C'est là ce que je désirais avec empressement ; puisque je l'ai obtenu, je n'ai plus besoin de rien* »³. Ils se séparèrent donc : Ésaü retourna à Séir, qui était sa résidence ordinaire, et Jacob s'en vint camper en un lieu situé sur la rive gauche du Jourdan, au sud du Jaboc. Il y dressa ses tentes, et l'endroit prit de là le nom de Socoth, qui signifie : tentes en hébreu. Son séjour s'y prolongeant, *il y bâtit même une maison*, trait à noter dans l'histoire des Patriarches. Mais il n'abandonna pas pour autant la vie nomade. Au bout de dix-huit mois⁴, il leva le camp à nouveau et alla s'établir *près de la ville* de Sichem. L'Écriture souligne qu'il s'installa *près de la ville*, et non dans la ville, redoutant toujours les contacts entre ses gens et les Chananéens, qui étaient foncièrement idolâtres. Nous verrons bientôt qu'il n'avait pas tort. Il acheta donc aux habitants du pays le terrain sur lequel il avait dressé ses tentes et il le paya *cent brebis*⁵ ; mais ce ne fut pas

¹ Chrys., Hom. LVIII, 4. La version syriaque dit : *le visage d'un ange*.

² Flav., l. I, ch. XVIII.

³ Chrys., Hom. LVIII, 4.

⁴ D'après les traditions juives. Carth., p. 362.

⁵ Le bétail (*pecus*) fut, en effet, la première monnaie (*pecunia*).

pour s'assurer un domaine stable en ce monde et se bâtir une maison confortable, ce fut pour rendre ses actions de grâces au Maître de l'univers⁶.

Car, sur ce terrain, *il éleva un autel pour invoquer le Dieu très fort, le Dieu d'Israël*. À cause de cela, ce lieu devint l'un des plus saints de l'histoire juive, Le Patriarche Joseph voulut plus tard y être enterré. Mais ce qui lui valut une notoriété plus grande encore, ce fut le puits que Jacob y fit creuser : car c'est près de lui que Jésus devait un jour rencontrer la Samaritaine. Ce puits existe encore aujourd'hui. Il est enfermé dans une petite crypte voûtée, seul reste de l'église chrétienne en forme de croix qui s'élevait là au XII^e siècle, et qui fut détruite par les Musulmans. Il appartient aux moines grecs, avec tout le terrain environnant, depuis 1885⁷.

Commentaire moral et mystique

Écoutons saint Jean Chrysostome commenter la rencontre de Jacob avec Ésaü :

Voyez, je vous prie, dit-il, comment l'extrême humilité (de Jacob) l'a rendu maître de son frère... Montrons une humilité semblable à la sienne. Et s'il est des hommes qui sont mal disposés à notre égard, n'excitons pas davantage leur colère ; mais par beaucoup de douceur et d'humilité, tant dans nos paroles que dans nos actions, apaisons leurs mauvais sentiments et portons remède au mal dont souffrent leurs âmes. Voyez la sagesse de ce juste ; voyez comment la courageuse patience de ses paroles a si bien adouci Ésaü, que celui-ci le traite avec égard et voudrait faire tout ce qu'il peut pour l'honorer. Le fait d'une grande vertu ce n'est pas de s'appliquer à aimer avec grand soin ceux qui sont bien disposés pour nous et à leur rendre toutes sortes de services, mais c'est que, par la constance de nos bons procédés, nous nous fassions des amis de ceux qui nous en veulent. Rien n'est plus puissant que la douceur. De même qu'un bûcher qui flambe avec force, s'éteint si on y jette de l'eau, de même une parole prononcée avec douceur apaise une âme plus incandescente qu'une fournaise. Et delà nous tirons un double avantage : pour nous, nous faisons un acte de douceur ; et pour notre frère, nous calmons son indignation et nous délivrons son esprit du trouble qui l'agite. Eh quoi ! Est-ce que ce que vous reprochez à votre frère, ce dont vous l'accusez, ce n'est pas justement d'être en colère et de se comporter avec vous comme un ennemi ? Pourquoi donc ne cherchez-vous pas à marcher par une autre voie ? Pourquoi vouloir vous irriter plus que lui ? Peut-on éteindre du feu avec du feu ? Cela répugne à la nature. Une colère ne saurait éteindre une autre colère ; mais ce que l'eau est au feu, la bonté et la douceur le sont à l'emportement. C'est pour cela que le Christ disait à ses disciples : « *Si vous aimez ceux qui vous aiment,*

⁶ Chrys., Hom. LIX, 1.

⁷ Cf. *Dictionnaire de la Bible*, t. III, col. 1075.

*quelle récompense en aurez-vous ? Est-ce que les publicains ne le font pas aussi ?*⁸ » Il n'est pas possible de ne pas aimer quand on est aimé soi-même. Mais moi qui veux que vous soyez plus parfaits et que vous ayez plus de vertu (que les publicains), je vous exhorte à aimer aussi vos ennemis. C'est ce qu'a fait ce bienheureux Jacob, de son propre mouvement, avant la loi, avant que personne lui ait enseigné cette doctrine : et c'est par son extrême mansuétude qu'il triompha de Laban d'abord, puis de son frère⁹.

La manière dont Jacob, ensuite, se dérobe à l'invitation que lui fait Ésaü de voyager ensemble montre la prudence que doit garder toujours l'homme selon la grâce, lorsque l'homme selon la chair lui fait des avances. Il se méfie de ses sautes d'humeur, de ses caprices, de ses emballements : il préfère marcher lentement, méthodiquement, en tenant compte des infirmités de la nature, sans s'exposer à tout perdre pour avoir voulu aller trop vite.

Saint Benoît, dans sa Règle, donne ce passage comme le modèle de la discrétion et de la prudence que le Supérieur doit garder dans le gouvernement de la communauté confiée à ses soins :

L'Abbé, dit-il, doit employer toute sa sollicitude et veiller avec toute son adresse et son industrie à ne perdre aucune des brebis à lui confiées. Qu'il sache, en effet, qu'ira reçu la charge de conduire des âmes faibles et non d'exercer sur des âmes saines une autorité tyrannique. Dans ses commandements, qu'il soit prudent et circonspect. Dans les tâches qu'il distribuera, soit qu'il s'agisse des choses de Dieu, soit qu'il s'agisse de celles du siècle, qu'il se conduise avec discernement et modération, se rappelant la discrétion du saint (Patriarche) Jacob, qui disait : « *Si je fatigue mes troupeaux en les faisant trop marcher, ils mourront tous en un seul jour* »¹⁰.

⁸ Mt., V, 46.

⁹ Hom. LVIII, 5.

¹⁰ *Sainte Règle*, ch. XXVII et LIV.

CHAPITRE 14

Dina

(GEN., XXXIV)

Jacob avait donc établi son campement sur le territoire de Sichem, et ses fils rayonnaient de là pour aller faire paître les troupeaux dans la région environnante. Comme nous venons de le dire, ils conservaient les habitudes du nomadisme, vivaient entre eux, à l'intérieur de la tribu et ne frayaient pas avec les Chananéens. Mais il advint un jour que les habitants de la ville donnèrent une grande fête, et *Dina*, la fille de Jacob et de Lia, ne pouvant réprimer sa curiosité, sortit, dit l'Écriture – malgré la défense qui lui en était faite – *pour voir les femmes de ce pays-là*. L'historien Josèphe ajoute ici que ce fut pour regarder surtout comment elles se paraient¹. Or, tandis qu'elle considérait ainsi le spectacle qui s'offrait à elle, elle fut aperçue par un jeune prince qui s'appelait Sichem, et qui était le propre fils d'Hémor, le roi du pays. Celui-ci s'enflamma aussitôt pour elle d'un ardent amour. Il l'aborda sans tarder, il l'entretint, dit saint Jean Chrysostome, de ce qui plaisait à son cœur, c'est-à-dire de tout ce qui pouvait la séduire et lui tourner la tête. Au lieu d'observer la réserve que n'eussent pas manqué de garder Rébecca ou Rachel, Dina prit plaisir à se sentir remarquée et se laissa faire la cour. Et comme Sichem était un païen, dans toute la force de l'âge et incapable de maîtriser ses passions, il l'enleva séance tenante et consumma la faute avec elle avant qu'il eût été même question de mariage.

Quand le mal eut été commis, Dina en éprouva naturellement un grand chagrin. Elle se sentait déshonorée, elle redoutait la colère de son père et de ses frères. Sichem, la voyant toute triste, s'appliqua à la consoler de son mieux : il lui promit, sans doute, qu'il l'épouserait, qu'il la rendrait très heureuse, qu'il la ferait reine, qu'il lui donnerait un royaume, ce que jamais, ni son père ni ses frères, n'auraient pu lui assurer². Ce disant, il ne mentait pas, car il s'était pris pour elle d'une passion ardente et il était prêt à tous les sacrifices pour la garder. Il s'ouvrit donc de ses désirs à son père. « *Demandez pour moi*, dit-il, *cette jeune fille en mariage* ». Hémor, sans faire d'objections, se rendit auprès de Jacob pour traiter la chose avec lui. Il trouva le Patriarche seul, ses fils étaient aux champs occupés à garder leurs troupeaux. En

¹ Flav., l. I, ch. XVIII.

² Carth., p. 364.

apprenant le déshonneur de sa fille, Jacob éprouva une douleur affreuse ; mais profondément doux et toujours maître de lui, il sut contenir son indignation. Obéissant une fois de plus à cette discrétion qui était sa vertu dominante, il ne voulut prendre aucune décision sans avoir consulté ses fils. « D'un côté, explique Josèphe, il ne savait comment refuser sa fille au fils du roi du pays où il campait, d'autre part, il ne croyait pas pouvoir en conscience la donner à un païen. Il demanda donc à Hémor quelque temps pour en délibérer »³. Il montrait par là combien ceux qui ont le pouvoir entre leurs mains doivent se garder de suivre leurs propres impulsions et comment ils doivent prendre conseil avant d'agir. Lorsque les garçons rentrèrent et qu'ils apprirent à leur tour ce qui s'était passé, ils en conçurent une violente indignation. Nous n'avons pas de peine à imaginer de quelle affection ces dix frères entouraient leur unique sueur, combien ils étaient fiers de sa beauté, de sa grâce, de sa pureté... *Et elle était tombée, elle, la vierge d'Israël*⁴, outragée par un Chananéen, un incirconcis, un adorateur des idoles ! « Ils jugèrent que le fait n'était pas tolérable »⁵, et qu'il fallait en tirer vengeance par un châtiment exemplaire.

Hémor, cependant, bien loin de soupçonner la tempête qui les agitaient, revint un peu plus tard et fut introduit en leur présence : « *L'âme de mon fils Sichem, leur dit-il, s'est éprise passionnément de votre fille. Donnez-la-lui pour épouse, et nous concluons alliance entre nous pour toujours. Nous nous unissons par des mariages réciproques : vous nous donnerez vos filles et vous prendrez les nôtres. Habitez avec nous : la terre est à votre disposition, cultivez-la, faites y du commerce et possédez-la* ». Ces propositions étaient certainement très avantageuses pour des nomades qui ne possédaient aucun territoire. Néanmoins, le fils du roi craignit qu'elles ne fussent pas suffisantes, et, dévoré par sa passion, il prit la parole à son tour pour renchérir encore. « *Que je trouve grâce devant vous et je vous donnerai tout ce que vous voudrez. Augmentez la dot, c'est-à-dire la somme qu'il devait payer, selon les coutumes orientales, aux parents de la jeune fille dont il sollicitait la main ; demandez des présents et je vous donnerai volontiers ce que vous demanderez. Je ne sollicite qu'une seule chose, c'est que vous m'accordiez cette jeune fille, afin que je l'épouse* ».

Ainsi, il était prêt à tous les sacrifices pour obtenir la femme qu'il aimait. C'est là, en effet, le propre de la passion quand elle n'est pas maîtrisée : elle n'écoute ni la voix de la prudence ni celle de la raison et elle entraîne l'homme aux pires folies.

³ Flav., I, I, ch. XVIII.

⁴ Amos, V, 1.

⁵ Chrys., Hom, LIX, 2.

Deux des fils de Jacob, Siméon et Lévi, qui étaient en même temps fils de Lia et, par conséquent, frères utérins de Dina, répondirent au nom de tous. Contenant la colère qui bouillonnait en eux, ils déclarèrent insidieusement : « *Nous ne pouvons faire ce que vous demandez, ni donner notre sœur à un homme incirconcis ; car c'est là chose défendue et réputée abominable parmi nous. Nous ne pourrions faire alliance avec vous qu'à une condition : c'est que vous deveniez semblables à nous, que vous adoptiez le rite de la circoncision et que tous ceux qui sont parmi vous du sexe masculin s'y soumettent. Alors nous vous donnerons nos filles en mariage et nous prendrons les vôtres ; nous habiterons avec vous et nous ne formerons plus ensemble qu'un seul peuple* ».

En soi, la condition exigée pour conclure l'alliance n'avait rien d'exorbitant. Il ne faut pas oublier que les religions païennes étaient loin d'avoir le caractère exclusif du judaïsme ou du christianisme ; les différents cultes s'accommodaient très bien les uns des autres et il était tout à fait admis que deux tribus ou deux clans, en s'alliant ensemble, adoptassent réciproquement leurs dieux et telles ou telles de leurs pratiques culturelles. Mais Siméon et Lévi parlaient *in dolo*, dit l'Écriture, avec dissimulation. Leur dessein n'était nullement de convertir les Sichimites à la foi d'Abraham et à la religion du vrai Dieu. Ils ne pensaient qu'à assouvir leur vengeance et ils profitaient de la passion allumée dans le cœur de Sichem pour lui tendre un piège où il allait se jeter tête baissée : « *Si vous ne voulez pas être circoncis, continueront-ils, nous reprendrons la jeune fille et nous nous retirerons* ». Hémor et son fils les écoutèrent sans méfiance et se hâtèrent d'accepter. Le moindre délai, en effet, aurait paru insupportable au jeune prince, en raison de l'amour qui le consumait. Néanmoins, il fallait faire agréer la chose par les habitants, car à cette époque patriarcale l'autorité des rois n'était pas despotique, et elle devait compter avec le peuple. Les citoyens de Sichem furent donc rassemblés en hâte près d'une des portes de la ville et les deux princes leur adressèrent un petit discours où ils firent ressortir les avantages d'une alliance avec la tribu de Jacob. Les choses, il faut le reconnaître, étaient présentées d'une manière un peu différente de celle que nous avons entendue tout à l'heure : « *Ces hommes, disaient Hémor et son fils, sont pacifiques, et ils veulent habiter avec nous. Permettons-leur de faire du commerce dans cette terre et de la cultiver, car, spacieuse et étendue comme elle l'est, elle a besoin de travailleurs. Nous prendrons leurs filles pour épouses et nous leur donnerons les nôtres. Il n'y a qu'une chose qui nous empêche de jouir d'un si grand bien, c'est que nous devons au préalable circoncire parmi nous tous les individus du sexe masculin pour nous conformer au rite de ce peuple. Cela fait, leurs*

biens, leurs troupeaux et tout ce qu'ils possèdent seront à nous. Donnons-leur donc satisfaction sur ce seul point et, habitant avec eux, nous ne ferons plus qu'un seul peuple ».

L'assemblée se laissa convaincre sans difficulté. Les Sichimites, en effet, n'avaient pas pu ne pas être frappés par la prospérité, l'ordre, la belle tenue, le cachet de noblesse qui distinguaient la tribu de Jacob. Ils avaient été impressionnés par l'importance et la qualité de ses troupeaux. Une fusion avec des gens de cette classe n'était pas pour leur déplaire. Par ailleurs, les hommes de ces âges primitifs n'avaient pas de la douleur physique l'appréhension que nous en avons aujourd'hui : ils mettaient même un certain point d'honneur à la braver. L'entaille que nécessitait la circoncision ne leur parut donc pas une raison suffisante pour écarter une alliance aussi avantageuse. *Ils donnèrent tous leur consentement et tous les mâles furent circoncis.*

Mais cette opération rien était pas moins fort douloureuse (et elle rendait les hommes incapables d'aucun travail, ni d'aucun effort pendant trois jours. C'est alors que Siméon et Lévi s'armèrent de leurs glaives et, suivis de quelques domestiques⁶, entrèrent dans la ville par surprise. Ils égorgèrent d'abord les sentinelles qu'ils trouvèrent à la porte, et que la douleur rendait incapables de se défendre⁷. Puis, ils passèrent au fil de l'épée tous les hommes qui gisaient dans leurs maisons comme si on les avait préparés pour le massacre⁸. Ils envahirent le palais royal, massacrèrent Hémor et Sicheim, reprirent Dina et s'en revinrent avec elle. Derrière eux, les autres fils de Jacob, accourant à leur tour, se livrèrent à un pillage effréné, sous le prétexte de venger l'outrage fait à leur sœur. *Ils prirent les brebis, les bœufs et les ânes, détruisirent tout ce qu'ils trouvèrent dans les maisons et dans la campagne, et emmenèrent captives les femmes avec leurs enfants.* La vengeance fut impitoyable. Toute la ville expia de la façon la plus cruelle la faute d'un seul de ses habitants : le rapt de Dina par Sicheim.

Cette conduite indigne causa à Jacob une profonde douleur. Sur le moment, cependant, fidèle à son habitude de temporiser, il se contenta d'en montrer les inconvénients immédiats : « *Vous m'avez rendu odieux aux habitants de ce pays, dit-il à ses fils. Nous ne sommes pas nombreux, ils se coaliseront pour m'attaquer et ils me perdront avec toute ma maison* ». « *Étaient-ils donc en droit, répartirent Siméon et Lévi, d'abuser de notre sœur comme d'une prostituée ?* » Cette réponse montre que, tout échauffés encore de leur équipée, les garçons n'étaient pas en état de recevoir efficacement un blâme plus sévère :

⁶ La Sainte Écriture ne nomme ici que Siméon et Lévi, mais les commentateurs pensent généralement qu'ils avaient une petite troupe avec eux.

⁷ Flav., l. I, ch. XVIII.

⁸ Chrys., Hom. LIX, 3.

c'est pourquoi Jacob s'en tint là. Mais un glaive s'était enfoncé dans son cœur dont il devait sentir la blessure toute sa vie. C'est à son lit de mort seulement qu'il portera sur cette affaire un jugement définitif : il réprouvera alors formellement l'acte de Siméon et de Lévi, déclarera s'en désolidariser entièrement et maudira solennellement cette fureur implacable qui ne sut garder aucune mesure dans la vengeance.

Les Juifs, cependant, ont essayé d'innocenter Siméon et Lévi en prétendant que leur intention en cette affaire fut uniquement de convertir les Sichimites à la religion d'Abraham : mais s'étant rendu compte au cours des pourparlers qu'Hémor manœuvrait pour les réduire en servitude, ils prirent les devants et usèrent du droit de légitime défense ; Cette hypothèse, est-il besoin de le dire, est absolument gratuite. Non seulement elle ne repose sur rien, mais elle va directement contre l'Écriture : celle-ci souligne, en effet, que ce furent les deux fils de Jacob, et non pas les deux princes qui parlèrent *in dolo*, avec fourberie, comme nous l'avons fait remarquer plus haut.

Beaucoup plus embarrassante est – parce qu'il s'agit ici, non plus d'une simple tradition juive, mais d'un texte inspiré – la prière que Judith adresse à Dieu avant d'aller trouver Holopherne : « *Seigneur, dit-elle, Dieu de mon père Siméon – elle appartenait, en effet, à cette tribu – vous qui lui avez donné un glaive pour se défendre des étrangers, lorsque, transportés d'une passion impure, ceux-ci avaient violé une vierge et l'avaient couverte de confusion en lui faisant outrage ; vous qui avez livré leurs femmes comme un butin, réduit leurs filles en captivité et donné leurs dépouilles en partage à vos serviteurs qui ont brûlé de zèle pour vous ; venez à mon aide, je vous en supplie, Seigneur mon Dieu, à moi pauvre veuve. Car c'est vous qui avez fait ces choses, qui les avez disposées les unes après les autres, et ce qui s'est accompli, c'est vous qui l'avez voulu* »⁹.

Ainsi Judith, pour se concilier la faveur du ciel, évoque l'acte de son aïeul comme un trait de vertu ; elle le présente comme une marque du zèle dont il brûlait pour la gloire de Dieu. Comment accorder ceci avec les paroles de Jacob ? – C'est que l'acte de Siméon et de Lévi, ainsi qu'il arrive souvent dans les choses humaines, eut pour principe des sentiments qui étaient bons en soi. Les deux frères furent blessés au vif de voir leur sœur outragée et leur famille déshonorée. Ils crurent qu'il était de leur devoir de faire un exemple éclatant pour éviter le renouvellement de semblables attentats. Voilà pourquoi Judith les loue, voilà pourquoi Jacob lui-même, tout en les condamnant, ne les obligea pas à restituer ce qu'ils avaient pris. Ce zèle pour maintenir l'intégrité de leur race et la fidélité au pacte d'alliance divine était noble dans sa

⁹ IX, 2-4.

source, et s'il avait su rester dans de justes limites, il aurait mérité les mêmes éloges que celui de Phinéas poignardant Zambri ou celui d'Élie faisant mettre à mort tous les prêtres de Baal ¹⁰.

Mais les deux frères dépassèrent la mesure : ils se laissèrent emporter par la colère, ce qu'il faut toujours éviter quand on veut punir, pour sauvegarder la justice : « Comme je te battrais, disait Socrate à son esclave, si je n'étais en colère ! » Ensuite, ils commirent un acte de félonie en proposant aux Sichimites d'adopter la circoncision, avec le secret dessein de les réduire à l'impuissance ; et ils y ajoutèrent une manière de sacrilège en choisissant pour cela un rite sacré. Enfin, ils firent preuve d'une cruauté sans nom en détruisant une ville entière et en massacrant toute sa population, pour châtier la faute d'un seul homme.

Il n'était pas du dessein de Dieu, dit saint Jérôme, qu'ils égorgeassent ainsi Sichem et Hémor, avec lesquels ils venaient de faire alliance ; qu'ils répandissent le sang innocent, contre le droit de la paix et celui de l'amitié, et qu'emportés par leur fureur, ils renversassent les murs d'une ville qui leur avait donné l'hospitalité ¹¹.

Mais ceci deviendra plus clair si nous passons maintenant au sens spirituel.

Commentaire moral et mystique

Dina, qui *sort* – c'est pourquoi le texte sacré met ce mot bien en relief au début du chapitre –, est la figure de l'âme qui, au lieu de demeurer dans sa tente, à *la maison*, c'est-à-dire recueillie en elle-même, comme Jacob ¹² ou comme sainte Marie-Madeleine ¹³, s'occupe de mille choses futiles et en particulier de ce que font les autres. Elle est belle, parce qu'elle est fille de Jacob, c'est-à-dire de l'effort vers la perfection ; elle est séduisante par sa pureté, par sa modestie, par ce cachet virginal qui brille sur toute sa personne. C'est pourquoi elle attire l'attention du démon, qui *s'éprend d'elle*, au sens que nous pouvons imaginer : *il l'aime*, comme l'homme qui a faim aime le poulet ou le lapin qu'il voit paraître sur la table. C'est un régal pour lui que de pouvoir dévorer une âme vierge. Il la préfère de beaucoup à celles qui sont faisandées par le péché, endurcies dans les vices, et dont il est obligé de faire sa nourriture ordinaire. Quand il aperçoit quelqu'une de ces âmes innocentes qui ne se tient pas sur ses gardes, il la flatte par ses tentations, il l'enlève, en la faisant consentir au péché, il *dort avec elle*, en endormant ses remords. Il *l'opprime par force* : non qu'il puisse réellement violenter son consentement, lequel demeure toujours libre. Cette manière de parler est destinée à souligner seule-

¹⁰ Num., XXV, 10 ; III Reg., XVIII, 40.

¹¹ Hier., c. 1056.

¹² Gen., XXV, 27.

¹³ Jo., XI, 20.

ment la pression qu'il exerce sur elle par ses tentations. Et *elle s'agglutine à lui*, par l'habitude du péché. Comme ensuite il voit qu'elle *est triste*, c'est-à-dire inquiète et tourmentée par le remords, il *la console par des caresses* : il la détourne de faire pénitence et l'empêche de rentrer dans le droit chemin. Il lui assure que son péché n'est rien, qu'elle aura bien le temps de s'en repentir avant sa mort, que la miséricorde de Dieu efface tout, que les saints en ont fait bien d'autres ! David n'a-t-il pas été adultère et homicide ? Dieu lui en a-t-il tenu rigueur ? Et saint Pierre, qui a renié publiquement et solennellement le Christ ? Et saint Paul, qui a persécuté l'Église ? Et sainte Marie-Madeleine, qui a scandalisé Jérusalem par son inconduite, etc. ; ont-ils été rejetés pour autant ?

Enfin, quand il l'a fait ainsi tomber dans le péché, le démon met tout en œuvre pour *l'épouser*, c'est-à-dire pour se l'attacher par un lien indissoluble, en l'entraînant avec lui en enfer¹⁴.

La mésaventure de Dina montre combien l'âme qui veut rester pure doit s'appliquer à garder le recueillement, même au milieu des occupations extérieures. Ainsi faisait Marie-Madeleine qui demeurait assise à la maison, tandis que tout le monde autour d'elle s'agitait, lors de la mort de Lazare. Et David recherchait par-dessus tout cette application intérieure, lui qui avait pourtant un royaume à gouverner : « *J'ai demandé à Dieu une seule chose : c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie* »¹⁵.

Le zèle des frères de Dina est la figure de celui que les pasteurs doivent déployer pour la défense des âmes confiées à leurs soins. Armés du double glaive de la prière et de la parole, il faut qu'ils retranchent impitoyablement tout ce qui risque d'en déflorer la pureté ; livres, spectacles, divertissements, amitiés. Quand nous voyons par exemple avec quelle intransigeance saint Jean-Marie Vianney fit la guerre à tous les lieux de danse et à tous les cabarets établis sur sa paroisse pour rendre à celle-ci sa candeur virginale, nous avons une belle application de ce passage de l'Écriture.

L'histoire de Dina est peut-être notre histoire à tous. Notre âme aussi a commencé par être une jeune fille, chaste, modeste, candide, lorsque nous étions enfants et dans l'état d'innocence. Mais un jour elle est *sortie* d'elle-même, elle est devenue curieuse de savoir ce que faisaient les autres, elle *a regardé les femmes du pays*, les personnes de son entourage. Elle s'est comparée à elles, et elle s'est trouvée mieux. Tel fut le péché de Lucifer, aux origines du monde : il regarda les autres anges, se trouva plus beau et se préféra à eux. Tel fut aussi le péché d'un Pharisien qui disait : « *Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes* », et qui méprisait le publicain. C'est là le principe du dérèglement intérieur de tous les hommes. Si saint Augustin fait dire à Dieu : « Tu as commencé à me plaire, le jour où tu as commencé à te déplaire », nous pouvons, sans aucun doute, renverser la proposition, et dire : « Tu as commencé à me déplaire, le jour où tu as commencé à te plaire ». Lorsque l'âme se regarde ainsi avec satisfaction et se mire en elle-même, elle devient la proie de Sichem, c'est-à-dire de l'amour propre. Celui-ci s'empare d'elle, la flatte par des caresses et des compliments. Elle se

¹⁴ Cf. saint Grégoire, *Pastoral*, ch. XXX.

¹⁵ Ps. XXVI, 4.

laisse circonvenir, elle consent, elle se croit réellement meilleure que les autres : alors elle devient l'épouse de Sichem et la *fille de l'âne*, c'est-à-dire du diable, car c'est là ce que signifie Hémer.

Gardons avec soin notre unique fille, notre Dina ; gardons ce fond de virginité qui existe en toute âme humaine et qui la rend capable de s'unir au Verbe. Car c'est à chacun de nous qu'il dit, par la bouche du prophète Osée : « *Je t'épouserai pour toujours... Je t'épouserai dans la foi, et tu sauras que c'est moi qui suis ton Seigneur* »¹⁶. Or il n'épouse que des vierges. Plus sévères que Jacob pour sa fille, veillons donc à retenir ce fond de l'âme dans la cellule de la connaissance de soi-même. Dès qu'elle sort de cette chambre secrète, dès qu'elle oublie ce qu'elle est, c'est-à-dire une créature et une pécheresse, elle se laisse prendre aux flatteries de l'amour-propre, elle court grand danger d'être enlevée au peuple de Dieu pour passer à celui du démon. La garde du cœur est la clef de toute sanctification. C'est à elle que s'appliquait saint Benoît, dans le désert où sa principale occupation était, dit saint Grégoire, *d'habiter avec lui-même*.

Mais parce que cette garde est extrêmement difficile, parce que notre fille, notre Dina, a trop souvent un tempérament de *meretrix*, comme Dieu le lui reproche dans les apostrophes d'Ezéchiel¹⁷, sachons nous armer du zèle qui enflamma Siméon et Lévi. Prenons en main le double glaive de l'oraison et de la mortification, pour combattre sans faiblesse celui qui veut toujours déflorer cette virginité, le seul ennemi que nous ayons vraiment à craindre ici-bas, notre amour-propre.

¹⁶ II, 19 et 20.

¹⁷ XVI.

CHAPITRE 15

Le térébinthe de Sichem et le chêne de douleurs

(GEN., XXXV, 1-8)

Depuis le massacre des habitants de Sichem, Jacob vivait dans une terreur continuelle de voir les populations des villes voisines se coaliser contre lui et tirer du crime commis par ses fils une vengeance éclatante. Dieu, pour le rassurer et lui montrer qu'il ne l'oubliait pas, lui apparut une fois de plus :

« *Lève-toi, lui dit-il, et monte vers Béthel, et demeure là, et fais un autel au Seigneur qui t'est apparu quand tu fuyais ton frère Ésaü* ». C'est à Béthel, en effet, que Jacob avait eu la vision de l'échelle : l'autel lui rappellerait constamment comment Dieu l'avait assisté dans sa plus grande détresse. En même temps, il serait assez loin de Sichem pour n'avoir plus à craindre une attaque soudaine des gens du pays.

Il est probable que Dieu ajouta autre chose. L'Écriture ne le dit pas explicitement, mais elle le laisse deviner. Car, continue-t-elle, Jacob alors, *ayant rassemblé toute sa maison, c'est-à-dire tous ceux qui vivaient avec lui, leur déclara* : « *Faites disparaître les dieux étrangers du milieu de vous et purifiez-vous, et changez de vêtements. Levez-vous, montons à Béthel, élevons-y un autel au Seigneur qui m'a écouté au jour de la tribulation* ». Quels étaient ces *dieux étrangers* ? « On ne lit nulle part que Jacob ait eu des dieux », remarque saint Jean Chrysostome. Bien au contraire, nous devons croire que ce juste n'adora jamais que le Dieu qui s'est proclamé lui-même, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le sien, et qu'il eut toujours une extrême répulsion pour tout ce qui touchait à l'idolâtrie. Faut-il voir là une allusion aux téraphim que Rachel avait emportés de la maison paternelle à l'insu de son époux et dont elle n'avait pas eu le courage encore de se défaire ? C'est l'opinion de Josèphe et des Juifs. Mais il est beaucoup plus probable qu'il s'agit ici d'idoles volées dans le pillage de Sichem ou achetées aux habitants pendant la période de stabilité qui avait précédé le massacre. On sait la tendance invétérée des Hébreux à adopter les cultes des indigènes, dès qu'ils se trouvaient en contact avec les populations païennes. C'était la raison essentielle qui obligeait les Patriarches à garder la vie nomade : c'était le seul moyen pour eux de maintenir l'intégrité de leur foi et leur alliance avec Dieu. Jacob en faisait ici l'expérience : il avait suffi qu'il séjournât plusieurs années au même endroit pour que l'idolâtrie s'insinuât dans son personnel. La

chose s'était passée évidemment à son insu : aussi Dieu l'en avait-il averti lui-même, afin qu'il obligeât les coupables à s'amender s'ils voulaient mériter encore la protection du ciel.

Jacob demande donc aux siens trois choses : de *faire disparaître* d'abord *les dieux étrangers*, ces idoles qui n'avaient rien à voir avec la foi d'Abraham et qui risquaient d'attirer sur eux les foudres de la colère divine ; ensuite de *se purifier*, c'est-à-dire de se livrer à quelques pratiques de pénitence pour effacer ce péché d'impiété, et enfin, de *changer de vêtements*, c'est-à-dire de revenir à leur costume traditionnel au lieu de s'affubler des habits et des parures qu'ils avaient pillés à Sichem, comme ils étaient, sans doute, en train d'en prendre l'habitude.

Mais il va de soi que cette triple prescription avait surtout une valeur symbolique, dont nous parlerons plus loin.

Les membres de la tribu s'exécutèrent sans récriminer : ils apportèrent leurs statuettes et aussi *leurs boucles d'oreilles*, dit l'Écriture. Ces derniers colifichets ont toujours été très appréciés des Orientaux ; on se souvient que ce fut le premier présent qu'Éliézer offrit à Rébecca. Leur usage était donc parfaitement licite en soi. Si Jacob, ici, s'empresse de faire disparaître ceux qu'on lui présente c'est que ceux-ci avaient, selon toute vraisemblance, un caractère idolâtrique¹.

Il jeta le tout dans une fosse creusée par ses soins *au pied du térébinthe qui se trouve derrière la ville de Sichem*. C'était, pense-t-on, l'arbre auprès duquel Abraham avait eu sa première vision de Dieu², et que l'on entourait à cause de cela d'une vénération particulière. Jacob ressentait une telle aversion pour tout ce qui était entaché de superstition ou d'idolâtrie, qu'il ne songea même pas à faire fondre ces statues et ces boucles d'oreilles pour en récupérer le précieux métal. Il voulut les voir disparaître entièrement, afin qu'elles ne pussent plus être pour personne une occasion de chute.

Lorsque cette opération eut été exécutée, il leva le camp et, selon l'ordre qu'il avait reçu d'en-haut, se mit en route avec les siens pour Béthel. *Mais alors*, dit l'Écriture, *la crainte de Dieu se répandit dans les villes d'alentour et ils ne poursuivirent point les enfants d'Israël*.

C'était la récompense immédiate de l'acte d'obéissance qu'il venait d'accomplir et de la docilité avec laquelle toute la tribu avait déferé à son invitation. Par l'effet de la Toute-Puissance divine, une terreur religieuse saisit les populations des environs, enveloppant les enfants d'Israël d'une barrière protectrice ; si bien que personne n'osa les attaquer et qu'ils échappèrent aux vengeances dont ils avaient si grand peur.

¹ Chrys., Hom. LIX, 4 ; Saint Augustin, *Quaest. in Genes.*, III.

² Gen., XII, 6.

Arrivé à Béthel, Jacob retrouva, avec l'émotion que l'on devine, la pierre qu'il avait dressée autrefois, à la suite de la célèbre vision dont il avait été gratifié en ce lieu³. Il voulut rappeler cette faveur insigne par un témoignage plus marquant encore et remplaça la stèle par un autel qu'il érigea là.

En ce même temps, continue l'Écriture, *mourut Débora, nourrice de Rébecca, et elle fut enterrée auprès de Béthel sous un chêne, qui fut appelé chêne des pleurs*. Cette femme n'est pas une inconnue pour nous tous : Lorsque Éliézer avait emmenée Rébecca, elle avait suivi la jeune fille dans sa nouvelle famille, nous l'avons vu plus haut. Mais comment se trouve-t-elle maintenant à Béthel ? Elle n'avait pas accompagné Jacob, lorsque celui-ci s'était enfui chez Laban, et rien, dans le récit de l'Écriture, ne nous permet de croire qu'elle l'y ait rejoint ensuite.

Si nous consultons les traditions juives, voici comment les choses se seraient passées. Lorsque Rébecca avait conseillé à son fils d'aller se mettre en sécurité chez son oncle, elle lui avait promis – la Genèse elle-même en fait foi – d'envoyer quelqu'un lui dire de revenir quand la colère d'Ésaü serait apaisée⁴. Mais les années passèrent et la détente escomptée ne se produisit pas. Alors, quand Rébecca se sentit sur le point de mourir, elle dépêcha la vieille nourrice au fils chéri qu'elle aurait tant voulu revoir ! Débora se mit en chemin, mais elle mourut elle-même en arrivant à Béthel, au moment où elle allait rencontrer Jacob⁵. Celui-ci l'ensevelit avec une tendresse filiale et lui rendit les honneurs qu'il aurait voulu rendre à sa mère.

Sur le sort de celle-ci l'Écriture est muette : on pense communément qu'elle s'éteignit avant d'avoir revu son enfant. Son corps fut porté à Hébron dans le tombeau d'Abraham, mais les funérailles eurent lieu, disent les Hébreux, sans aucune solennité, puisque Isaac était aveugle, Jacob en exil, et Ésaü vivait à l'écart, n'ayant pas pardonné à sa mère la perte de son droit d'aînesse dont il la rendait responsable.

Commentaire moral et mystique

Le térébinthe est un grand et bel arbre de Palestine ; sa frondaison touffue, étalée en parasol, offre aux gens comme aux bêtes un excellent abri contre les ardeurs du soleil, et même contre la pluie. Son écorce d'un brun rougeâtre laisse échapper, surtout après incision, un suc résineux d'où l'on tire, selon les différentes espèces – il y en a près de six cents –, des résines, des baumes, de la gomme, de l'encens, de la myrrhe, et l'essence appelée *térébenthine*.

³ Cf. plus haut, chapitre V, p. 166.

⁴ XXVII, 45.

⁵ Cf. Chrys., Hom. XLIX, 4.

A ces différents titres, il est la figure de la Croix du Christ⁶. Celle-ci offre aux âmes un refuge contre les ardeurs de la concupiscence et les tentations du démon. Elle aussi laissa échapper un liquide merveilleux, quand le centurion lui fit une incision, en la frappant de sa lance : il en sortit du sang et de l'eau, qui allaient purifier toute la terre. Ce liquide ressemble à la *résine*, parce qu'il rend tout inflammable ; à la *gomme*, parce qu'il peut tout recoller ; à la *térébenthine*, parce qu'il enlève n'importe quelle tache ; au *baume*, parce qu'il peut guérir toutes les blessures ; à la *myrrhe*, parce qu'il préserve de la corruption. Le térébinthe est aussi la figure de la Très Sainte Vierge, comme le montre la liturgie, en appliquant à la Mère de Dieu le texte de l'*Éclésiastique* qui dit : *J'ai étendu mes rameaux comme le térébinthe*⁷. Ces rameaux, ce sont les exemples qu'elle nous a laissés, et qui se sont étendus sur toute la terre, pour protéger les hommes contre le soleil brûlant des tentations, et contre les orages diluviens de la colère divine. *Ces rameaux*, ajoute l'Écriture, sont des rameaux *d'honneur et de grâce*, parce que les actions de la Mère du Sauveur sont une source de gloire pour tout le genre humain. Si Judith a été la gloire d'Israël par la défaite qu'elle a infligée à Holopherne, la Très Sainte Vierge est la gloire du genre humain tout entier pour le triomphe qu'elle a remporté sur le démon. C'est pourquoi l'Église lui applique les paroles par lesquelles les habitants de Béthulie célèbrent la victoire de leur bienfaitrice : *Tu gloria Jérusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri*⁸. Et ces rameaux sont aussi *source de grâce*, parce qu'ils ont mérité des grâces sans nombre à tout l'univers.

Saint Jean de la Croix expose ainsi le sens moral de cet épisode :

On lit dans la *Genèse*, dit-il, que le Patriarche Jacob voulant monter sur le mont Béthel, pour y élever un autel au Tout-Puissant et lui offrir des sacrifices, recommanda trois choses à tous les gens de sa maison. La première, de rejeter loin d'eux tous les dieux étrangers ; la deuxième de se purifier, et la troisième de changer leurs vêtements. Ces trois dispositions nous indiquent les devoirs de l'âme qui prétend gravir la montagne de perfection et y faire d'elle-même un autel pour offrir à Dieu le triple sacrifice d'une louange respectueuse, d'une profonde adoration et d'un amour très pur. Pour parvenir sûrement à la cime de cette montagne, elle doit avoir accompli préalablement et dans leur entier les trois commandements que nous venons de rapporter : d'abord rejeter tous les dieux étrangers, qui sont les attaches et les affections du cœur ; ensuite, se purifier, par la nuit obscure des sens, du levain que ces affections ont déposé en elle, et, par son repentir, y renoncer complètement ; enfin, changer de vêtements. C'est après avoir accompli les deux premières conditions que Dieu lui-même remplacera ses anciens vêtements par de nouveaux. En lui ôtant l'intellect du vieil homme, il lui donnera, sur la notion de son être, une nouvelle connaissance, puisée en lui-même. La volonté dépouillée de toutes ses anciennes affections et des inclinations naturelles, recevra un amour nouveau, et c'est alors qu'elle saura aimer Dieu en Dieu. Dans cet heureux état,

⁶ Saint Augustin, *Quæstiones in Jesum Nave*, 30.

⁷ XXIV, 22. *Ego quasi terebinthus extendi ramos meos, et rami mei honoris et gratiæ.*

⁸ Judith, XV 10.

une nouvelle connaissance et des délices incompréhensibles seront communiquées à l'âme. Toutefois ses anciennes conceptions ayant été rejetées, tout ce qui tenait en elle du vieil homme détruit. Les aptitudes naturelles seront remplacées par une force surnaturelle, qui revêtira toutes ses facultés, de manière que l'opération de l'âme se transformera et s'élèvera de l'ordre humain à l'ordre divin. Tel est le résultat de cet état d'union dans lequel le cœur devient un autel où Dieu seul habite, et reçoit un sacrifice d'adoration, de louange et d'amour⁹.

Quant à la mort de Débora, nous pouvons bien penser que ce n'est pas sans quelque raison profonde qu'elle est mentionnée ici par le texte sacré, tandis que celle de Rébecca est passée sous silence. Cherchons, avec Rupert, le grain de blé sous la aille. C'est que Débora représente la Loi de Moïse, qui a servi de *nourrice* à l'Église, dont Rébecca est la figure. Or, il ne saurait être question de la mort de l'Église, car l'Église ne meurt pas. Mais au contraire, quand les *idoles* qu'adorait la Gentilité, et *ses boucles d'oreilles*, c'est-à-dire les sophismes du paganisme qui fermaient son entendement à la vérité, *eurent été enfouis sous le térébinthe*, c'est-à-dire sous la Croix du Sauveur ; quand le Christ, dont Jacob était le type, eut dressé son propre corps comme un autel – l'autel unique de la liturgie éternelle –, la Loi de Moïse *mourut*, au moins dans sa partie cérémonielle. Tous ses rites perdirent leur efficacité, leur puissance de vie, et devinrent lettre morte. Elle fut ensevelie à la *racine de Béthel*, parce que c'est en elle cependant que plongent les racines de la *maison de Dieu*¹⁰, elle sert toujours de fondement au vrai Temple, à celui qui est fait de pierres vivantes, de toutes les âmes *qui adorent en esprit et en vérité*. Et elle repose sous le *chêne de la douleur* : sa substance, son sens spirituel sont cachés aux yeux des Juifs, qui ne gardent que son sens littéral, ici comparé à un chêne à cause de sa dureté et de sa stérilité. Cet arbre en effet porte des fruits dont seuls les porcs peuvent se nourrir, remarque saint Bonaventure¹¹. Il est appelé *chêne de la douleur*, parce que l'apostasie des Juifs, demeurés obstinément attachés à la lettre de la Loi et aux rites stériles de la synagogue, fut un sujet de douleur profonde pour Notre-Seigneur et pour les apôtres.

⁹ *Montée du Carmel*, l. I, ch. V.

¹⁰ C'est le sens du mot Béthel.

¹¹ *Expositio in Psalterium*, ps. CXVIII, 5. Édit. Vives, t. IX, p. 324.

CHAPITRE 16

Mort de Rachel

(GEN., XXXV, 9-29)

Tandis que Jacob se trouvait encore à Béthel, Dieu, dit l'Écriture, lui apparut là une seconde fois et le bénit à nouveau, en lui répétant ce qu'il lui avait dit déjà au gué de Jaboc : « Dorénavant, tu ne t'appelleras plus Jacob, mais ton nom sera Israël. Jusqu'à maintenant tu as été Jacob, c'est-à-dire : celui qui lutte, parce que tu avais sans cesse à combattre de nouvelles difficultés. Maintenant tu seras Israël, c'est-à-dire : Prince avec Dieu, tu vas connaître la tranquillité et la prospérité. Je suis le Seigneur Tout-Puissant. N'aie pas peur d'être anéanti par les gens qui te menacent. Grâce à la protection dont je te couvrirai, non seulement tu n'as rien à craindre, mais tu vas croître et te multiplier, au-delà de toute prévision : des nations et des peuples entiers sortiront de toi et des rois naîtront de ta race. La terre que j'ai promise à ton aïeul Abraham et à ton père Isaac, c'est toi et ta descendance qui l'occuperez ». Et Dieu se retira.

Jacob pénétré de reconnaissance, renouvela d'instinct le geste qu'il avait fait après sa première vision : il dressa une pierre comme mémorial de l'événement et il répandit sur elle des libations d'huile. Puis il se remit en route pour gagner la région d'Hébron où se tenait son père. C'était alors le printemps. Au moment où il atteignait la petite ville d'Ephrata – la future Bethléem –, Rachel, qui était enceinte et qui arrivait au terme de sa grossesse, commença à ressentir les douleurs de l'enfantement. Et comme celui-ci était extrêmement difficile, elle se trouva bientôt en péril de sa vie. La sage-femme lui dit alors pour la reconforter : « Ne craignez point, car vous aurez encore ce fils que vous avez si ardemment désiré ». Rachel sentait néanmoins que la violence de la douleur la faisait mourir, et, étant sur le point d'expirer, elle donna à son fils le nom de Bennoni, c'est-à-dire : le fils de ma douleur. Mais Jacob trouvant ce nom trop triste, appela l'enfant Benjamin, c'est-à-dire : fils de la droite. Rachel cependant mourut – elle avait environ quarante-cinq ans –, et on l'ensevelit dans le chemin qui conduit à Ephrata. Elle fut la seule de sa race, dit Joseph, qui ne fut point portée en Hébron, dans le sépulcre de ses ancêtres¹, probablement à cause de la chaleur déjà trop forte. Jacob érigea d'abord une *masbah*, c'est-à-dire : une stèle, à l'endroit où elle fut

¹ Flav., l. I, ch. XVIII.

enterrée. Puis il fit bâtir un tombeau, que l'on vénère aujourd'hui encore. Sans doute, ce monument a été refait plusieurs fois au cours de l'histoire ; Mais l'authenticité de son emplacement ne saurait être mise en doute : les historiens juifs, musulmans et chrétiens sont tous d'accord sur ce point. Il se présente actuellement sous la forme d'un petit bâtiment carré surmonté d'un dôme et flanqué à l'est d'une aile toute moderne.

Une fois les derniers devoirs rendus à son épouse de prédilection, Jacob continua son voyage et vint camper près de la « Tour du troupeau », *turrem gregis*. Quelle était cette tour ? On la trouve mentionnée aussi chez le Prophète Michée : « *Et toi, dit-il, tour du troupeau, nébuleuse fille de Sion, le Seigneur viendra jusqu'à toi ; à toi viendra la puissance première, l'empire de la fille de Jérusalem* »². À en croire les Hébreux, elle s'élevait sur l'emplacement où devait être bâti plus tard le temple de Jérusalem. Mais d'après la tradition chrétienne, il s'agit dans ces deux passages, de la tour sur laquelle veillaient les bergers lorsque les anges leur annoncèrent la naissance du Sauveur. C'est, en effet, l'usage en Palestine de construire des tours pour surveiller les champs, les vignes, les pâturages, etc. Il est vraisemblable que quelque antique prophétie, annonçant l'avènement du Sauveur, était attachée à celle dont il est question ici³. Plus tard, sainte Hélène fit bâtir sur cet emplacement une basilique en l'honneur des saints anges.

C'est pendant le séjour de Jacob en cette région que Ruben, son fils aîné, se rendit coupable d'une faute très grave qui devait entraîner pour lui la perte de son droit de primogéniture. L'Écriture se contente de la mentionner, comme si elle éprouvait une répugnance particulière à parler de cette sorte de péché. Elle dit simplement que *Ruben s'éloigna et dormit avec Bala, l'une des épouses de son père. Et celui-ci ne l'ignora nullement*. Dans le *Testament des XII Patriarches*, le coupable, s'accusant lui-même avec beaucoup d'humilité, rapporte que la chose se serait passée ainsi : Ayant aperçu par hasard Bala en train de se baigner, il conçut pour elle une passion très vive, et dès lors le souvenir de la gracieuse servante le poursuivait sans relâche. Un jour où Jacob était absent, il advint que Bala, accablée de sommeil après un repas où elle avait fait bonne chère, se jeta sur son lit sans prendre soin ni de fermer sa porte ni de se couvrir. Ruben la voyant dans cet état, pénétra dans la chambre et donna libre cours au désir qui l'obsédait. Lorsque Jacob apprit l'événement, ce fut pour lui un coup de foudre : il fondit en larmes et ne voulut plus voir Bala⁴. C'était une des formes du péché d'inceste, qui plus tard sous la loi de Moïse, de-

² IV, 8.

³ Rhab., c. 617.

⁴ Op. cit., I, 4.

vait être puni de la peine capitale⁵. On ne saurait douter qu'au temps des Patriarches, il ne fût considéré déjà comme un crime abominable. Cependant, dit saint Jean Chrysostome, Jacob sur le moment fut vaincu par l'amour paternel et se montra indulgent pour la faute de son fils. Mais, dans la suite, au moment de quitter ce monde, il flétrit la conduite de Ruben ; veilla à ce que son crime fût consigné par écrit, et le maudit, afin que cette punition servit d'exemple à la postérité⁶. Le coupable perdit les privilèges attachés à la dignité d'aîné : le principat fut attribué à Juda qui devint la souche de la famille royale ; le sacerdoce à Lévi, et la double part d'héritage à Joseph, dont la descendance compta deux tribus au lieu d'une.

Au temps de Moïse, Dathan et Abiron, qui appartenaient à la tribu de Ruben, se révoltèrent sous le prétexte de revendiquer ces droits, mais ce fut en vain. Les Rubénites ne jouèrent qu'un rôle insignifiant dans l'histoire d'Israël. Reprenant sa route, Jacob arriva enfin à Hébron où Isaac achevait ses jours. On comprend sans peine la joie et l'émotion qu'éprouva le vieillard à serrer dans ses bras après une si longue séparation, ce fils dont il avait fait l'héritier de la promesse d'Abraham, et à connaître la belle famille qu'il ramenait avec lui. Il pouvait maintenant chanter son *nunc dimittis* et aller rejoindre ses pères. L'arbre dont devait sortir le Messie était solidement planté, le salut de l'humanité assuré. Il mourut peu de temps après, à l'âge de cent quatre-vingt-dix ans.

Ésaü accourut aussitôt et l'ensevelit de concert avec Jacob dans la cave de Ephron le Héthéen, où reposaient déjà les corps d'Abraham, de Sara et de Rébecca. La bonne entente continuait donc entre les deux frères. Néanmoins, il était sage de ne pas la soumettre à une épreuve trop prolongée. Par ailleurs ils avaient tous deux maintenant une famille nombreuse et ils ne pouvaient continuer à vivre ensemble. Nous connaissons amplement la descendance de Jacob. Ésaü, de son côté, avait épousé trois femmes, toutes trois contre la volonté de ses parents, parce qu'aucune d'elles n'appartenait à la lignée spirituelle d'Abraham. Deux d'entre elles étaient Chananéennes, et donc païennes ; la troisième était descendante d'Ismaël. Elles lui avaient donné déjà cinq fils et plusieurs filles.

Les deux frères se séparèrent de nouveau, Esaü s'en alla habiter la steppe, la terre de Séir, dont il fit son domaine. Elle prit son nom et devint l'Idumée, ou terre d'Édom : c'est sur elle que devaient régner ses descendants, se mêlant aux Hontes, et s'éloignant de plus en plus des traditions patriarcales. Jacob, au contraire, demeura sur place,

⁵ Lévit., XVIII, 8 et 29.

⁶ Hom. LX, 2.

dans la région d'Hébron où avaient vécu son père et son grand-père. Là, il put mener, nomadisant toujours, cette vie patriarcale qu'il s'était préparée dans les épreuves de sa jeunesse. Chaque année qui passait semblait l'enraciner un peu plus fortement dans la terre que Dieu avait promise à sa race : et, cependant, plusieurs siècles devaient s'écouler encore avant que le peuple d'Israël n'en obtînt la possession définitive.

Commentaire moral et mystique

On pourrait s'étonner que Jacob, après avoir entendu à deux reprises Dieu lui-même changer son nom contre celui d'Israël, ait continué à s'appeler Jacob jusqu'à la fin de ses jours. Cette apparente anomalie est destinée à nous faire comprendre que, quand un homme est élevé aux hautes faveurs de la vie contemplative, il ne cesse pas pour autant, dans le courant de l'existence ordinaire, de demeurer Jacob, c'est-à-dire qu'il a toujours à *supplanter* les germes du péché, à lutter contre lui-même et à pratiquer les vertus jusqu'au terme de son pèlerinage ici-bas.

Benjamin, le dernier-né des fils de Jacob, a été considéré souvent comme la figure de saint Paul, le dernier des Apôtres né à la foi. Sa mère, la Synagogue, mourut dès qu'elle l'eut mis au monde. Il fut d'abord pour l'Église : *Benoni, le fils de ma douleur*, quand il persécuta les chrétiens ; puis il devint *le fils de ma droite* quand il se convertit, et qu'il entra dans le collège de ceux qui siégeront à la droite du Roi des rois, pour juger avec lui les vivants et les morts.

Il est aussi la figure du Christ, qui fut pour sa Mère l'enfant de la douleur, quand il mourut sur la Croix ; mais son Père, qui est dans les cieux, changea bientôt son nom en *fils de ma droite*, quand il le fit asseoir sur son propre trône, après la Résurrection.

Au sens spirituel, Ruben, qui prend à son père une femme, laquelle est à la fois sa servante et l'une de ses épouses, est la figure des hérétiques qui attirent à eux les âmes déjà unies au Christ par l'adhésion de leur intelligence à sa Vérité, et qui les souillent dans le commerce de leurs erreurs. Néanmoins, ils ne peuvent pervertir ainsi que les servantes, celles qui se donnent au Christ par intérêt et non par amour.

Voici maintenant l'application que Richard de Saint-Victor fait de cette aventure à la vie intérieure : Ruben, nous le savons déjà⁷, représente la crainte, cette crainte qui est le commencement de la sagesse. Sa présence dans l'âme est le premier ressort de la vie parfaite. C'est pourquoi Ruben est l'aîné ; c'est pourquoi Jacob, à son lit de mort, lui dira : « *Toi qui étais ma force, le principe de ma douleur, le premier parmi les dons, pins grand en puissance* ». La crainte de Dieu est la *force de l'âme* ; sans elle, nous serions prêts à toutes les concessions, à toutes les capitulations avec le péché ; elle est le *principe de sa douleur* ; parce que c'est elle qui l'oblige à se mortifier, à entrer dans la voie du sacrifice et du renoncement ; *le premier parmi les dons* du

⁷ Cf. plus haut, p. 184.

Saint-Esprit, comme chacun sait ; elle *est plus grande en puissance*, parce que les autres affections de l'âme lui cèdent le pas : la haine, la colère, l'amour se tiennent cois lorsque la crainte s'empare du cœur de l'homme.

Malheureusement, elle sait bien rarement demeurer dans les justes limites qui lui conviennent : chez les hommes mauvais, elle pêche par défaut, et c'est la cause de tous leurs dérèglements. Si Judas avait eu la crainte de Dieu, il ne serait pas allé se pendre après son crime, et il ne serait pas tombé en enfer. Chez les justes au contraire, elle pêche souvent par excès : c'est alors que, comme Ruben, elle s'empare de Bala, qui, l'on s'en souvient peut-être, représente l'imagination⁸. Jacob lui reproche d'avoir *souillé la couche de son père*.

Ceci a lieu, lorsque dans la méditation, qui est comme *la couche* où l'esprit prend son repos, la crainte vient se saisir de l'imagination ; alors, au lieu de s'appliquer à la recherche de Dieu, l'esprit se forge mille terreurs chimériques : il s'effraye des conséquences que pourra avoir pour sa réputation tel petit ennui ; il redoute de manquer du nécessaire ; il tremble à la pensée des dangers que lui réserve l'avenir, et il perd ainsi son temps et sa force. Voilà pourquoi Jacob lui dit : « *Tu t'es répandu comme de l'eau, tu ne croîtras pas* ». Tu t'es répandu en évagations vaines, tu n'auras plus la force de t'élever jusqu'à Dieu⁹.

⁸ Cf. plus haut, p. 185.

⁹ D'après *Benjam. min.*, ch. LXII et suiv. Migne, Pat. lat., t. CXCVI, col. 44.

LIVRE III

Joseph

CHAPITRE 1	Joseph vendu par ses frères (GEN. 37).....	229
CHAPITRE 2	Juda et Thamar (GEN. 38).....	242
CHAPITRE 3	Joseph chez Putiphar (GEN. 39, 1-12).....	249
CHAPITRE 4	Joseph est jeté en prison (GEN. 39, 12-23).....	257
CHAPITRE 5	Le grand échanson et le grand panetier (GEN. 40).....	261
CHAPITRE 6	Le songe du Pharaon (GEN. 41, 1-36).....	268
CHAPITRE 7	Psomtom-Phanech ou Sauveur du monde (GEN. 41, 37-45).....	275
CHAPITRE 8	Aseneth (GEN. 41, 45-57).....	278
CHAPITRE 9	Premier voyage des fils de Jacob en Égypte (GEN. 42, 1-5).....	282
CHAPITRE 10	Complication inattendue (GEN. 42, 6-38).....	285
CHAPITRE 11	Deuxième voyage en Égypte (GEN. 43).....	293
CHAPITRE 12	La coupe volée (GEN. 44).....	298
CHAPITRE 13	Joseph se fait reconnaître par ses frères (GEN. 45).....	303
CHAPITRE 14	Israël descend en Égypte (GEN. 46, 1 – 47, 12).....	308
CHAPITRE 15	Joseph établit un nouveau régime agraire (GEN. 47, 13-26).....	315
CHAPITRE 16	Bénédictio des enfants de Joseph (GEN. 47, 27 – 48, 22).....	319
CHAPITRE 17	Jacob bénit ses enfants avant de mourir (GEN. 49).....	324
CHAPITRE 18	Mort de Jacob et de Joseph (GEN. 50).....	336

CHAPITRE 1

Joseph vendu par ses frères

(GEN., XXXVII)

Après la mort d'Isaac, Jacob s'établit dans la région d'Hébron qui avait été le séjour préféré de son père et de son grand-père Abraham. Pendant plusieurs années, il mena là cette vie nomade de gardien de troupeaux, qui était de tradition chez les Patriarches. Mais dans l'histoire du peuple de Dieu, il passe maintenant au second plan le « *supplantateur* » se trouve à son tour supplanté, et dans le ciel de l'Écriture, se lève une autre étoile, une étoile d'une merveilleuse limpidité, l'une des plus pures figures du Messie que nous présente l'Ancien Testament : Joseph, fils de Rachel.

L'histoire de Joseph, écrit Mgr Ricciotti, est, du seul point de vue littéraire, l'une des plus belles pages de toute la littérature humaine : voilà bien longtemps que les savants de toutes opinions en ont reconnu la délicatesse et la puissance. C'est naturellement dans la Bible, et selon la Bible, qu'il faut la lire. Tout essai de retouche serait une profanation ¹.

Comme Abraham, comme Isaac, comme Jacob, Joseph pratiqua avant la lettre les vertus que devait mettre en lumière l'Évangile. Il porta, en particulier, jusqu'au plus haut degré d'héroïsme, la chasteté et l'amour des ennemis. Il sut garder la première dans des circonstances exceptionnellement difficiles ; il éleva la seconde au sublime par la générosité avec laquelle il pardonna à ses frères leur odieuse conduite envers lui. Le Psalmiste le compare à un *agneau*, pour la docilité avec laquelle il se laissa conduire par Dieu dans un chemin rempli d'épreuves et de contradictions : *Qui deducis velut ovem Joseph* ². Il est, en effet, l'une des plus belles figures de *l'Agneau qui est immolé depuis le commencement du monde*, mais qui, par sa douceur, triomphe de ses ennemis. Il nous donne un magnifique exemple de cette « unité » que Notre-Seigneur recommandait à sainte Marthe comme la suprême perfection.

Joseph, dit saint Jérôme, n'avait qu'un dessein : plaire à Dieu. Aucune vicissitude ne put le changer : ni la jalousie de ses frères, ni la condition d'esclave, ni les ardeurs de la jeunesse, ni les sollicitations de sa maîtresse, ni la rigueur de la prison, ni l'orgueil de gouverner l'Égypte. Mais il fut tou-

¹ Ricc., p. 162.

² Ps. LXXIX-2.

jours un, et, *rachetant le temps*, comme le dit l'Apôtre, *il transforma en bons jours les jours mauvais* ³.

Racontons maintenant son histoire. *Joseph*, dit l'Écriture, *comme il avait seize ans, gardait les troupeaux avec ses frères, bien qu'il fût encore enfant*. Ces mots sont destinés à faire entendre que, dès son jeune âge, au lieu de se prévaloir de l'affection que son père avait pour lui, il cherchait à se rendre utile et à partager la rude vie de ses frères. Avec eux, il allait par tous les temps, garder les troupeaux dans la plaine, luttant contre les bêtes féroces et dormant à la belle étoile. Bien que l'hostilité des autres se fût déjà déclarée à son endroit, il ne s'en apercevait pas, tant son innocence et son aménité naturelle le rendaient étranger au mal.

Un jour, cependant, comme il rentrait avec eux d'une absence de plusieurs jours, voici, dit l'Écriture, *qu'il les accusa auprès de leur père d'un péché très grave (crimine pessimo)*. D'ordinaire, le fait de rapporter les fautes des autres ne passe pas pour un acte de haute vertu. La morale du monde et celle de l'Église sont d'accord pour flétrir la délation et mépriser le rapporteur. L'écrivain sacré nous apprend de celui-ci *qu'il est maudit, et que Dieu déteste sa conduite* ⁴, parce qu'en dénigrant le prochain, il ne travaille qu'à rompre la paix et à ruiner la charité. Mais lorsqu'il s'agit d'une faute grave qui met en jeu le salut d'une âme, lorsqu'en outre on n'a pas de moyen personnel d'agir sur le coupable, alors la dénonciation à l'autorité compétente devient un devoir de charité et de justice. Elle s'impose, et celui qui s'en abstient par négligence ou par pusillanimité, se rend, dit saint Augustin, pire que celui qui pêche ⁵. Sans doute, de tels cas sont rares ⁶ : ils se rencontrent néanmoins, et celui devant lequel se trouva Joseph était évidemment de ceux-là. Il s'agissait d'un péché *très grave*, commis loin des yeux de leur père, et dont il était seul témoin.

L'Écriture ne nous permet pas de douter que cette dénonciation n'ait été un acte de haute vertu. (La Sagesse), dit-elle, *n'abandonna pas le juste lorsqu'il fut vendu. Mais elle le délivra des pécheurs, et elle descendit avec lui dans la prison, et elle ne l'abandonna pas dans ses chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui eût apporté le sceptre du royaume et qu'elle lui eût donné pouvoir contre ceux qui l'avaient persécuté* ⁷.

Ce texte résume manifestement la vie de Joseph : c'est lui *qui fut vendu aux Ismaélites* ; mais *la Sagesse ne l'abandonna pas* : elle le *préserva des pécheurs*, c'est-à-dire des intrigues de la femme de Puti-

³ *Comment. in Ep. ad Ephes.*, V, 16 ; Pat. lat., t. XXVI, c. 560.

⁴ Prov., VI, 16-19. Cf. saint Thomas, II^a II^{ae}, qu. 74, a. 2.

⁵ *De Verbo Domini*, serm. 16, 4. Cf. II^a II^{ae}, qu. 33, a. 2.

⁶ Cf. saint Alphonse de Liguori, *Théol. Mor.*, t. II, n^{os} 34 et sq.

⁷ Sap., X, 13 et sq.

phar ; elle descendit avec lui en prison, où elle lui conquit la faveur du geôlier ; elle ne l'abandonna pas dans ses chaînes, lui révélant la signification des songes de ses compagnons, puis de celui du Pharaon ; jusqu'à ce qu'elle eût mis entre ses mains le gouvernement de l'Égypte et la facilité de tirer vengeance de ses frères, s'il l'avait voulu. L'accroissement des deux mots, *venditum justum*, en tête de ce texte, est destiné à faire ressortir que Joseph fut *vendu* à cause de sa *justice*, et cette justice désigne ici, sans aucun doute, la dénonciation qu'il fit à Jacob du péché de ses frères ⁸.

Quel fut ce péché, l'auteur sacré ne nous en dit rien. Certains commentateurs ont pensé qu'il s'agit peut-être de l'inceste de Ruben avec Bala ; mais cette hypothèse ne s'accorde guère avec l'attitude généreuse qu'aura Ruben dans le cours de cette histoire. D'autres ont déduit du silence même des Livres saints qu'il s'agissait d'un péché contre nature ⁹. Il est plus vraisemblable de supposer que les fils de Jacob, cédant à la tentation d'imiter les païens, se livraient à tels ou tels actes d'idolâtrie. On sait combien les Juifs furent toujours enclins à ce vice et quelle lutte eurent à mener plus tard sur ce terrain Moïse, puis les Prophètes. Joseph, à cause de sa droiture foncière et de la pureté de sa foi, ne pouvait supporter des pratiques qui prenaient à ses yeux allure de sacrilège. C'est pourquoi, se sentant impuissant à détourner lui-même ses frères de leurs détestables habitudes, il les signala au chef de famille.

Cette dénonciation vint encore accroître la *haine* – le mot est dans l'Écriture – que les autres ressentaient contre lui. Depuis longtemps, ils étaient jaloux de la préférence marquée que lui témoignait leur père : Jacob, en effet, avait pour lui une prédilection non dissimulée, parce qu'il était le fils de Rachel, de la femme qui avait été l'amour de sa jeunesse ; mais aussi, sans doute, à cause des qualités et des vertus qui brillaient en lui. Jacob était un homme de Dieu et il avait l'esprit de prophétie ; il ne pouvait pas ne pas remarquer les dons éminents qu'avait reçus cet enfant : sa pureté, sa candeur, sa piété, sa charité, son intelligence. Il pressentait déjà qu'il était destiné à de grandes choses. C'est pour cela, plus encore que par affection naturelle, qu'il lui fit faire cette tunique précieuse, qui irrita violemment la jalousie des autres. Elle était, dit la Vulgate, *polymita*, c'est-à-dire : multicolore. C'était un gracieux et riche vêtement, en étoffes de diverses nuances habilement juxtaposées, comme on en voit encore sur les peintures de Beni-Hassan. La Bible d'Aquila dit qu'elle était *talaris*, c'est-à-dire, qu'elle descendait jusqu'aux talons ; et celle de Symmaque l'appelle

⁸ Saint Bonaventure, *Exposit. in libr. Sapientiae*, X, 13, Édit. Vivès, t. X, col. 73 b.

⁹ Telle est l'opinion de saint Thomas, II^o II^{ae}, qu. 154, a. 12, ad 4. – « *Sive bestialitatis, quod cum pecoribus miscabantur, sive sodomiae in quo non servatur debitus sexus* ».

manicata, parce qu'elle était pourvue de larges manches. Les fils de Jacob, eux, portaient les tuniques courtes en étoffe rustique et sans manches, du modèle appelé *colobium*. Ils s'indignaient de voir leur cadet traité avec tant de raffinement. Et ils conçurent pour lui une telle antipathie, qu'ils étaient incapables de lui parler sans colère.

La jalousie est une terrible passion, dit saint Jean Chrysostome, et lorsqu'elle s'est emparée de notre âme, elle ne la quitte pas avant de l'avoir poussée aux derniers égarements... Voyez de quelle haine ils poursuivent cet enfant, qui ne leur a fait aucun tort : *Ils ne pouvaient*, dit l'Écriture, *lui parler sans aigreur*. Pourquoi ne pouvaient-ils lui parler sans aigreur ? C'est que cette passion s'était rendue maîtresse de leur cœur, et la haine s'y développait chaque jour : elle les avait, pour ainsi dire, domptés, elle les tenait sous sa puissance... Au lieu de chercher à égaler Joseph, à imiter sa conduite, pour obtenir, eux aussi, l'amitié de leur père, non seulement ils n'ont pas cette pensée, mais ils témoignent à l'envie leur haine à celui qui était l'objet de l'affection de Jacob. C'est cette passion funeste qui, dès le commencement du monde, poussa Caïn à tuer son frère... Voyant que les présents d'Abel étaient plus agréables à Dieu, il forma le dessein de le mettre à mort, et il lui dit : *Sortons dans la campagne*. Regardez combien Abel, lui aussi, est loin d'avoir aucun soupçon, quelle confiance il a en son frère, comment il le suit, comment il se livre lui-même aux coups de sa main criminelle ! Il en est de même de Joseph : cet enfant admirable, ne soupçonnant pas les mauvais desseins de ses frères, leur parle comme à des frères et leur raconte les songes par lesquels Dieu lui avait révélé sa future grandeur ¹⁰.

Rien n'est plus touchant, en effet, que la simplicité avec laquelle Joseph vient rapporter ses songes à ceux qui le poursuivent d'une haine implacable. Malgré leurs paroles dures et leurs regards mauvais, il ne devine pas leur méchanceté, il ne se garde pas de leurs noirs desseins. « *Écoutez*, leur dit-il avec une candeur charmante, *le songe que j'ai eu* ». La simplicité en effet ne soupçonne pas le mal chez autrui. Parce qu'elle est elle-même incapable de nuire, elle prête toujours aux autres des intentions loyales : « *Il me semblait que nous liions des gerbes dans un champ : et ma gerbe se dressa et se tint debout, et vos gerbes l'environnèrent et l'adorèrent* ».

Ce récit naïf, on le devine, ne fit que jeter de l'huile sur le feu. « *Alors, tu seras notre roi ? Et nous serons soumis à ta puissance ?* » ripostèrent les autres, indignés. Ils témoignaient par ces mots qu'ils avaient compris la signification du songe. Mais au lieu de réfléchir, comme leur père, qui considéra la chose en silence, dit l'Écriture ; au lieu de se demander si ce n'était pas là, chez leur frère, un signe de prédestination ; au lieu de se laisser toucher par sa simplicité et tant de fraîcheur d'âme, ou de prendre la chose en plaisantant,

¹⁰ Hom. LXI, 1-2.

ils n'écoutèrent que l'envie qui les rongait, et s'enflammèrent contre lui d'une haine plus vive.

Joseph cependant ne désarma pas encore. Quelques jours plus tard, ayant eu un nouveau songe, il en fit part à la famille avec la même ingénuité : « *J'ai vu, dit-il, comme si le soleil et la lune et onze étoiles m'adoraient* ».

Cette fois, Jacob, qui s'était tu jusque-là, intervint et reprit le narrateur : « *Que signifie ce songe que tu as eu ?* lui demanda-t-il. *Est-ce que moi, et ta mère, et tes frères nous t'adorerons sur la terre ?* » Ne nous y trompons pas cependant le reproche était de pure forme. Il avait pour but d'apaiser le mécontentement des frères et d'inviter Joseph à plus de prudence devant eux. Mais Jacob connaissait trop son enfant préféré, pour supposer ou qu'il dît des choses sans conséquence, ou qu'il parlât par vaine gloire.

On peut se demander ici si le jeune homme n'avait pas tort de raconter ces rêves aux siens. N'aurait-il pas été plus raisonnable et plus modeste de se taire ? – A quoi il faut répondre que ces visions venaient de Dieu ; elles étaient destinées non seulement à son instruction à lui, mais à celle aussi de ses frères. Il fallait donc que ceux-ci en eussent connaissance, et Joseph obéissait au Saint-Esprit en les leur manifestant.

Jacob, on le voit, s'était aperçu des mauvais sentiments que ses autres garçons nourrissaient envers le fils de Rachel : mais jamais cet homme, si doux lui aussi, si simple et si droit, ne pouvait imaginer que ses propres enfants en viendraient à commettre le crime affreux qui se préparait dans l'ombre.

Quelque temps après l'incident que nous venons de raconter, la nécessité de trouver de l'herbe obligea les troupeaux à pousser jusque dans le pays de Sichem. Ils pâturaient ainsi à trois jours de marche environ d'Hébron, où Jacob était demeuré seul avec Joseph et Benjamin. Le Patriarche s'inquiéta vite de sentir ses fils si loin, et surtout de les savoir dans une région où ils avaient laissé le plus mauvais souvenir : il craignait toujours que les habitants du voisinage ne s'avisassent quelque jour de tirer une vengeance éclatante du massacre des Sichimites, qui avait suivi le rapt de Dina ¹¹. Il résolut donc d'envoyer Joseph jusque-là, pour s'assurer que tout allait bien. Il pensait en outre que les garçons, eux aussi, seraient heureux d'avoir des nouvelles de la famille, et que la joie d'accueillir le messager ferait tomber les griefs qu'ils nourrissaient contre lui. Il appela donc l'adolescent et lui dit : « *Tes frères sont en train de faire paître les brebis du côté de Sichem... Va donc et vois si tout va bien..., et rapporte-moi ce qui se passe* ». Joseph, toujours prêt à obéir, ravi aussi d'avoir une occasion

¹¹ Cf. plus haut, l. II, ch. XIV, p. 210.

de témoigner son affection à ses frères, acquiesça sans méfiance et partit. Comme bien on pense, il ne lui fut pas facile de découvrir, avec un point de repère aussi vague, des troupeaux toujours en déplacement dans la nature. Tandis qu'il errait au hasard, il eut la bonne fortune de rencontrer un homme qui, le voyant en peine, lui en demanda la raison. « *Je cherche mes frères*, répondit Joseph, *dites-moi où ils font paître leurs troupeaux* ». Justement l'homme les avait rencontrés : ils parlaient entre eux d'aller à Dothain, petite bourgade située au nord de la ville de Sébaste. Joseph la connaissait ; il prit la direction indiquée et bientôt en effet il aperçut au loin les bœufs et les moutons occupés à brouter sur le flanc des collines. Mais ses frères aussi l'avaient aperçu : du premier coup d'œil, avec cette acuité de vision habituelle aux hommes du désert, ils reconnurent, à ses larges manches et à sa forme particulière, la tunique, l'odieuse tunique qui, depuis longtemps, excitait leur jalousie. Alors la haine qui couvait dans leur cœur s'enflamma soudain.

Au lieu de se réjouir d'avoir des nouvelles de leur père, de leurs mères, et de toute la tribu, ils devinrent furieux comme le taureau qui voit une étoffe rouge, et ils résolurent de ne pas perdre une occasion aussi favorable d'assouvir leur rancune. Ils se dirent les uns aux autres : « *Voici notre maître songeur qui vient. Venez, tuons-le, et jetons-le dans une vieille citerne. Nous dirons : une bête féroce l'a dévoré, et l'on verra alors à quoi lui servent ces songes* ».

Cependant, dans leur groupe, comme dans tous les groupements humains, l'opinion n'était pas unanime. Ruben, parce qu'il était l'aîné et qu'il tenait la place du père de famille ; Juda, parce qu'il avait une nature plus généreuse, d'autres encore sans doute, n'avaient aucune envie de mettre leur frère à mort et se seraient contentés d'une vengeance bénigne. Mais comme toujours, c'étaient les violents qui l'emportaient. Siméon et Lévi se montraient les plus déchaînés¹² et faisaient la loi ; les autres n'osaient leur résister en face, redoutant leur caractère implacable.

Si nous en croyons l'historien Josèphe, Ruben cependant plaïda sans ambages la cause du condamné. Il tenta de faire comprendre aux autres l'horreur du crime qu'ils méditaient, le chagrin qu'en aurait leur père, le châtement qu'ils attireraient sur leur tête, si c'était Dieu vraiment qui avait envoyé ces songes à l'enfant. Mais son éloquence resta sans écho. Alors il conjura du moins ses frères de ne pas tuer eux-mêmes le fils de Rachel, *de ne pas tremper leur propres mains dans son sang*, de se défaire de lui d'une manière moins barbare. Pour ne

¹² *Le Testament des XII Patriarches* cite Gad et Dan comme particulièrement hostiles à Joseph ; au contraire Zabulon, dit-il, l'aimait tendrement, mais ne pouvait rien contre ses frères.

pas entrer en lutte ouverte avec leur aîné, les autres acceptèrent cette transaction. Il fut convenu qu'au lieu d'égorger Joseph avant de le jeter dans la citerne, on l'y descendrait vivant, et on l'y laisserait mourir de faim. À dire le vrai, cette solution était plus cruelle encore que la première, mais Ruben se promettait d'utiliser le répit ainsi obtenu pour faire sortir l'enfant en cachette, et le renvoyer à son père.

Tandis que le complot se tramait, Joseph arriva. Alors, au lieu d'aller à sa rencontre, au lieu de l'embrasser, de le restaurer, de lui demander des nouvelles de leur père, ces méchants garçons se jetèrent sur lui comme une meute de loups. Ils lui arrachèrent d'abord cette tunique dont la riche étoffe et les couleurs chatoyantes avaient le don de les mettre en fureur, puis ils l'empoignèrent lui-même, lui passèrent des cordes sous les aisselles, et *le descendirent au fond de la citerne*, dans laquelle, heureusement, *il n'y avait pas d'eau*.

Après quoi, avec un cynisme révoltant, *ils s'assirent pour manger du pain*. L'Écriture a noté ce détail pour nous faire sentir jusqu'où allait l'endurcissement de leur cœur : ils n'éprouvaient aucun remords de leur crime, aucune pitié pour leur frère. Alors qu'il venait de faire une longue marche, ils ne lui procurèrent aucun soulagement, et ils eurent le courage de se restaurer eux-mêmes, tandis qu'ils se préparaient à le laisser mourir de faim ¹³.

Mais Dieu bientôt allait intervenir et empêcher la réalisation de ce dessein monstrueux. Ruben s'était éloigné et battait la campagne, à la recherche de nouveaux pâturages. Il se proposait d'y appeler ensuite ses frères, afin de dégager la citerne, et de faire évader le prisonnier. Mais, pendant son absence, on vit, quelque chose apparaître à l'horizon. C'était une caravane de marchands ismaélites qui s'en allait vendre en Égypte, la gomme et les parfums de Palestine qui y étaient très appréciés.

À cette vue, une idée traversa le cerveau de Juda. Comme Ruben, il subissait ce drame à contre-cœur et cherchait un expédient pour sauver au moins la vie à Joseph. « *À quoi nous servira-t-il*, dit-il aux autres, *de tuer notre frère, et ensuite de cacher ce meurtre ? Mieux vaut le vendre à ces marchands, et ne pas souiller nos mains de son sang ; après tout, il est notre frère et notre chair* ».

Fut-ce amour de l'argent, fut-ce tout de même une étincelle de pitié qui s'alluma dans leur cœur ? Quoi qu'il en soit, les frères acceptèrent la proposition. Avec leurs cordes, ils tirèrent l'adolescent de la citerne ; et quand les Ismaélites arrivèrent auprès d'eux, ils leur offrirent de le

¹³ Cependant Zabulon dit dans le *Testament*, que ni lui ni Juda ne purent rien manger de deux jours ; et que, pendant toute cette scène, ils surveillaient constamment la citerne pour empêcher les plus excités d'aller tuer Joseph.

leur vendre comme esclave. Pour voiler leur scélératesse, ils expliquèrent sans doute que Joseph était un mauvais sujet, un garçon incorrigible, et que sa conduite criminelle les obligeait malgré eux à le réduire en servitude. Les marchands, voyant combien le jeune homme était avenant et bien fait, comprirent qu'ils n'auraient pas de peine à en tirer un bon prix. Ils acceptèrent la proposition, et conclurent le marché pour vingt pièces d'argent ¹⁴.

Rien ne saurait exprimer la détresse de Joseph, quand il se vit livré aux mains de ces hommes qui allaient l'emmener loin de son père, loin de tout ce qu'il avait aimé jusqu'alors, loin de cette terre de Chanaan, désignée par Dieu lui-même pour être celle de sa race ; l'emmener dans un pays dont il ignorait et la langue et les mœurs, où il ne connaissait âme qui vive, où il n'aurait aucun soutien, aucune protection, aucun ami ; un pays païen, où le vrai Dieu était ignoré, où l'on adorait les bêtes ; et cela pour toujours, sans aucune possibilité de garder le contact avec les siens, sans espoir raisonnable de les revoir jamais. Les épreuves se mesurent non pas tant à leur rigueur en elles-mêmes qu'à la sensibilité, à la délicatesse des sentiments, à la tendresse du cœur, de celui qui les subit. « L'ortie qui meurtrit le visage, disait Aristote, ne blesse pas le talon ». Or, Joseph avait une nature exquise, extrêmement affectueuse, comme le montrera toute la suite de cette histoire. L'amour naturel de l'enfant pour sa famille se doublait chez lui de l'attachement religieux qu'il avait pour la tribu héritière de l'esprit d'Abraham, pour la race élue de Dieu. Il n'est pas possible d'imaginer arrachement plus douloureux que celui qu'il eut alors à subir. L'Écriture ne mentionne pas ici qu'il ait fait entendre quelque plainte, mais elle le dira plus loin, et nous aurons à y revenir. Lorsque ses frères reconnaîtront leur faute, ils avoueront *avoir vu à ce moment-là la détresse de son âme, tandis qu'il les suppliait* ¹⁵. Et l'on n'a pas de peine à se représenter le pauvre enfant prosterné à leurs pieds, le visage baigné de larmes, et demandant grâce : « Ayez pitié de moi, mes chers frères, disait-il, ayez pitié de moi, qui suis, comme vous, les entrailles de Jacob... Hélas ! Je n'ai rien fait contre vous, et si j'ai manqué à quelques-uns de mes devoirs, faites-le moi fraternellement connaître, je suis prêt à m'en corriger... » ¹⁶ »

Mais ces plaintes déchirantes ne purent vaincre la dureté des autres. Les Ismaélites prirent possession du malheureux enfant et continuèrent avec lui leur route vers l'Égypte. Qui aurait deviné, alors, que ce chemin montait aux plus hauts sommets de la gloire humaine ? On

¹⁴ Certaines anciennes versions les disent : *d'or*, mais c'est une erreur. Saint Jérôme affirme qu'il faut lire sans aucun doute : *pièces d'argent*.

¹⁵ XLII, 21.

¹⁶ *Testament des XII Patriarches*, VI, 1.

ne peut que redire, devant cette merveilleuse aventure, le mot de saint Paul : *Ô profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies insondables* ¹⁷ ! Les voies de Dieu, en effet déjouent toutes les prévisions de notre courte sagesse. « Les frères de Joseph, dit saint Grégoire, le vendirent pour n'avoir pas à l'adorer ; et c'est parce qu'ils l'avaient vendu, qu'ils eurent à l'adorer ».

Laissons notre héros disparaître à l'horizon avec les marchands et rejoignons le groupe de ses frères. À peine la caravane s'était-elle éloignée, que Ruben revint de la tournée qu'il avait entreprise. Son premier soin fut de regarder dans la citerne, pour voir ce que devenait le prisonnier, et, du premier coup d'œil, il constata qu'elle était vide. Bouleversé, *il déchira ses vêtements*, montrant par ce geste, qui devait devenir traditionnel chez les Juifs, la violence de l'émotion dont il était saisi. *Puis s'adressant à ses frères* : « *L'enfant n'est plus là, dit-il, et moi, où irai-je désormais ? Que vais-je devenir ? Comment oserai-je reparaître devant notre père, après un tel forfait ? Que lui dirai-je quand il me demandera ce qu'est devenu Joseph ? Il me tient rigueur déjà de mon histoire avec Bala. C'est sur moi sans aucun doute qu'il va faire retomber toute la responsabilité de la disparition de son fils préféré !* »

Lorsqu'ils n'étaient pas aveuglés par la jalousie, les fils de Jacob revenaient à des sentiments très humains. En voyant l'inquiétude et l'indignation de leur aîné, ils cherchèrent un moyen de cacher à leur père le crime qu'ils venaient de commettre. Il fut convenu qu'on feindrait l'ignorance : personne n'avait vu Joseph ; l'enfant n'avait pas paru dans la région où ils campaient ; s'il était parti, il avait sans doute été victime de quelque accident en chemin ¹⁸. Et pour rendre vraisemblable cette dernière hypothèse, *ils prirent la tunique*, cette belle tunique multicolore, qui avait été le principe de leur aversion et le premier chaînon de ce drame ; *ils tuèrent un bouc, ils la trempèrent dans son sang*. Puis, ainsi maculée, *ils la confièrent* à des étrangers qui passaient, à des voyageurs qui s'en allaient dans la direction d'Hébron, en les priant de la rapporter à Jacob, comme s'ils l'avaient trouvée par hasard dans la plaine. « *Nous avons ramassé cette tunique pleine de sang*, diraient-ils, sur le chemin qui vient de Sichem. Ne serait-ce pas, par hasard, celle que portait votre plus jeune garçon ? Il nous semble bien l'avoir vue sur lui ».

Jacob reconnut l'objet au premier coup d'œil : « C'est la tunique de mon fils ! s'écria-t-il. Mon Dieu, que s'est-il passé ? Quel affreux mal-

¹⁷ Rom., XI, 33.

¹⁸ D'après le *Testament des XII Patriarches*, il fut même décidé que si l'un d'eux révélait la vérité à leur père, les autres le mettraient à mort (VI, 1).

heur ! Quelle folie j'ai faite en l'envoyant là-bas tout seul ! Mon enfant chéri est tombé sous les dents d'un carnassier ! Une bête féroce a mangé Joseph. *Fera pessima comedit eum !* » C'était vrai. C'était bien la plus cruelle de toutes les bêtes qui avait dévoré Joseph, c'était la jalousie, qui rend l'homme plus méchant, plus dur, plus insensible que les fauves.

Les commentateurs pensent néanmoins que Jacob ne fut pas dupe longtemps de la supercherie de ses fils. Il était trop prévenu à la fois et trop psychologue pour ne pas percevoir un stratagème aussi grossier. Mais, foncièrement prudent et maître de lui, il comprit que l'heure n'était pas aux reproches. Ceux-ci, venant trop tôt, n'arrangeraient rien ; il fallait laisser au remords le temps de naître, de croître, de pénétrer et d'amollir ces cœurs endurcis. Ce modèle de discrétion savait, comme l'Ecclésiaste, *qu'il y a un temps pour tout : un temps pour meurtrir et un temps pour guérir... un temps pour se taire et un temps pour parler*¹⁹. Il commença par donner libre cours à sa douleur : il déchira ses vêtements, se ceignit d'un cilice, et s'enferma dans le silence. Son chagrin était si poignant que tous ceux qui le voyaient en étaient émus, et ses fils eux-mêmes s'employèrent de leur mieux à le consoler. Mais ce fut en vain : Jacob était incapable d'arrêter le cours de ses larmes, rien ne pouvait le distraire de sa peine. « *Je pleurerai maintenant, disait-il, jusqu'à ce que je sois descendu dans les limbes retrouver mon enfant* ». Le texte hébreu actuel dit : *dans la tombe*, au lieu de *limbes*. Mais, d'après saint Jérôme, le mot original est celui de : *shéol*, que la Vulgate a traduit par *infernum*, et qui désigne ici le lieu où les âmes des justes, morts avant la venue du Messie, attendaient leur délivrance.

Joseph cependant avait atteint la terre d'Égypte, avec les Ismaélites. Ceux-ci le conduisirent, dit-on, jusqu'à Memphis et, là, le mirent en vente sur le marché aux esclaves. Il y fut acheté bientôt par un des grands officiers de la couronne, nommé Putiphar.

Mais avant de voir ce qui lui arriva, nous avons à expliquer le sens allégorique du drame que nous venons de raconter.

Commentaire moral et mystique

Joseph est une des figures de l'Ancien Testament qui nous font le mieux comprendre la délicatesse du Cœur de Notre-Seigneur et la tendresse de son amour pour les hommes. Enfant préféré de Jacob, il représente le Fils bien-aimé en qui Dieu a mis toutes ses complaisances : *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui*²⁰. Son Père lui a fait faire un vêtement d'une quali-

¹⁹ III, 3-7.

²⁰ Mt., XVII, 7.

té beaucoup plus fine que ceux des autres hommes, en lui donnant une chair sans tache, tirée tout entière de celle d'une Vierge, sans aucun mélange de la rudesse masculine ni de la trame du péché. Il vient pour garder les brebis de son Père : *Je suis, dira-t-il, le Bon Pasteur...* Il voudrait travailler de concert avec ses frères de race, avec les prêtres juifs, les pasteurs d'Israël. Mais il est bientôt obligé d'accuser ceux-ci d'un crime détestable, *crimine pessimo* ; d'un péché contre nature, parce qu'ils ont dénaturé la Loi de Dieu. Cette Loi qui est toute d'amour, ils l'ont réduite à un littéralisme desséchant, à un formalisme sans âme ; ils ont fait *de la maison de son Père une caverne de voleurs*. Écoutons-le formuler cette accusation dans l'Évangile : *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux. Malheur à vous, parce que, sous le prétexte de vos longues prières, vous dévorez les maisons des veuves... Malheur à vous, qui payez la dîme de la menthe, de l'anis et du cumin, et qui négligez les choses les plus graves de la Loi : la justice, la miséricorde, la fidélité... Vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat, tandis qu'au dedans, vous êtes pleins de rapines et de souillures, etc.*²¹.

Mais tout en reprenant ainsi les pharisiens, il ne cesse pas de les aimer. Au contraire, il les recherche, il fraye avec eux, il leur parle sans cesse, il leur raconte ses songes..., c'est-à-dire les paraboles où se cachent, sous le voile de l'allégorie, de multiples allusions à sa divinité. Il voudrait leur faire comprendre par ces images qu'il est le Fils de Dieu, le Roi du ciel et de la terre, et qu'il a droit à leur adoration²². Si l'on y regarde de près, on remarquera que les songes de Joseph ne trouvent pas, dans la carrière de celui-ci, leur pleine application, et c'est à juste titre que son père pouvait lui dire : *Est-ce que moi et ta mère, nous t'adorerons ?...* puisqu'alors sa mère était déjà morte. Sans doute, ces visions annonçaient la gloire future du fils de Rachel, mais bien plus encore le triomphe du Christ.

Les douze gerbes qui se prosternent devant celle de Joseph sont la figure des justes qui, au jour du Jugement, *portant chacun la gerbe de leurs bonnes œuvres*²³, adoreront cependant les œuvres de Jésus-Christ, comme seules dignes d'être présentées à Dieu, seules capables d'assurer le salut du monde, et lui feront hommage de leurs mérites.

Le soleil, la lune, les onze étoiles symbolisent la cour céleste qui se prosterne, elle aussi, devant lui. Ces deux visions accouplées montrent que le ciel et la terre se réunissent à ses pieds pour l'adorer.

L'incrédulité des frères de Joseph devant ses songes figure l'incrédulité des Juifs devant les déclarations du Christ. Quand il se dira, par exemple, *le Pain vivant descendu du ciel* ; quand il revendiquera ses droits sur le Sabbat, etc., ils se refuseront à le croire, ils railleront de telles prétentions : *N'est-il pas un pauvre ouvrier, le fils du charpentier de Nazareth ?*

Joseph qui bat la campagne pour trouver ses frères est encore l'image du Christ, parcourant inlassablement la Judée à la poursuite des âmes de son

²¹ Mt., XXXIII, 13 et suiv.

²² Il est impossible de ne pas faire le rapprochement entre Joseph racontant ses visions à ses frères, et Jésus exposant aux Juifs la parabole des vigneronniers homicides (Mt., XXI, 33-46). L'Église nous y invite elle-même dans la liturgie, à la messe du vendredi de la deuxième semaine de Carême

²³ Ps., CXXV, 6.

peuple. Il les cherche, il ne les trouve pas : ils sont moralement si loin de lui, les Juifs ses contemporains, si loin de Jacob, si loin de la foi des patriarches ! Au lieu d'accueillir Celui qui vient à eux de la maison du Père, ils le jalourent, le détestent, ils en viennent bientôt à conjurer sa mort. Les paraboles dans lesquelles Notre-Seigneur laisse entrevoir sa divinité les exaspèrent. Et les propos ironiques qu'échangent entre eux les frères de Joseph, en le voyant tomber entre leurs mains : *Voici notre maître-songeur. Tuons-le, et nous verrons à quoi lui servent ses songes*, évoquent invinciblement les quolibets des Juifs devant le Christ crucifié : *Vah ! toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâties en trois jours, si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi, et descends de la Croix !*

L'acharnement des mêmes frères contre la tunique de Joseph représente la fureur envieuse des Princes des prêtres et des pharisiens contre la Très Sainte Humanité du Christ, qui était le vêtement de sa divinité. Ils jalourent sa sagesse, son éloquence, sa puissance de séduction. Au lieu d'admirer en elle la merveilleuse harmonie des vertus les plus rares, ils font tout leur possible pour la salir, pour la souiller, pour la déshonorer. Ils la chargent de crimes ; ils disent que *c'est par Belzébul, prince des démons, qu'elle chasse les démons* ; ils l'accusent de transgresser la Loi, de soulever le peuple, d'ameuter celui-ci contre les Romains ; surtout ils lui reprochent de blasphémer en s'attribuant la nature divine. Ils versent sur elle le sang d'un bouc, lorsqu'ils appellent sur cette chair sans tache le châtement qui n'est dû qu'au pécheur, lorsqu'ils proclament digne de mort cet homme que nul n'a jamais pu convaincre de péché : le bouc, en effet, est la figure du pécheur.

Mais Joseph, lui, ne sera pas mis à mort : parce qu'il n'est pas le Sauveur du monde. Ce n'est pas son sang à lui qui peut opérer le mystère de la Rédemption. Et nous retrouvons ici le symbolisme que nous avons déjà rencontré lors du sacrifice d'Isaac : à Dothaïn, comme sur le mont Moriah, il y eut un sacrifice réel, le sang coula, il y eut une mise à mort : un bouc fut égorgé, dont l'immolation annonçait celle du Christ sur la Croix. La tunique de Joseph fut toute maculée du sang de cette victime, comme la Très Sainte Humanité de Jésus le sera de celui de l'Agneau divin, au cours de la Passion. Mais le fils de Jacob, dépouillé de sa tunique, demeure indemne ; il ne perd rien de cette beauté qu'admira toute l'Égypte, et il ne sort de cette épreuve que pour aller gouverner, au nom de Pharaon, le plus puissant empire de la terre... De même le Verbe, le Fils de Dieu, ayant laissé sur le Calvaire sa chair ensanglantée, traverse le drame de la Passion, sans la moindre atteinte à la plénitude de vie qui est en lui. Et le Christ sort du tombeau pour aller s'asseoir à la droite de son Père, et recevoir toute puissance sur la terre et dans les cieux.

Arrêtons-nous encore un instant à méditer cette réflexion de Juda, quand il plaide pour Joseph : *Il est notre frère et il est notre chair...*, et appliquons-la à Notre-Seigneur. S'il arrive quelquefois que nous nous sentions envahis de craintes vives à la pensée du Jugement dernier ; s'il nous paraît impossible d'affronter les rigueurs de la justice divine, qui exigera nos comptes jusqu'au dernier quadrant, souvenons-nous que Celui qui doit nous juger *est notre frère, et qu'il est notre chair*.

Mais aussi, chaque fois que nous le recevons dans la sainte Eucharistie, comprenons qu'il vient à nous, non pas comme un Juge, non pas comme un

Maître distant et insensible : il vient avec les dispositions de Joseph allant à la recherche de ses frères, avec cette charité, ce besoin d'affection, qui est le trait dominant de sa nature humaine. Prenons garde alors de ne pas le recevoir comme firent ces mauvais garnements : de ne pas le jeter aussitôt au fond d'une citerne sans eau, au fond d'un cœur sans piété, sans affection, sans dévotion, *et de ne pas nous mettre à manger au-dessus de lui*, c'est-à-dire de ne pas retourner immédiatement à nos préoccupations matérielles, tandis qu'il a faim et soif d'amour, au dedans de nous.

CHAPITRE 2

Juda et Thamar

(GEN., XXXVIII)

L'Écriture interrompt ici, le temps d'un chapitre, l'histoire de Joseph pour nous raconter l'aventure de Juda avec Thamar. Celle-ci néanmoins fut antérieure aux incidents qui viennent d'être rapportés. Juda donc, le quatrième des fils de Jacob, s'était rendu dans la localité d'Odolla – aujourd'hui : Adullam – située entre Succoth au nord et Hébron au sud, pour voir un de ses amis, ou peut-être un de ses bergers, qui s'appelait Hiras. Il rencontra là une jeune Chananéenne, qui lui plut, et qu'il épousa, malgré l'aversion que ses aïeux Abraham, Isaac et son propre père avaient manifestée pour les mariages avec des infidèles. Il eut de cette union trois enfants : Her, Onan, et Sela. Le premier, quand il eut grandi, épousa à son tour une jeune fille qui portait le nom gracieux de Thamar¹, et qui sera l'héroïne de ce récit. Mais la mauvaise conduite de Her irrita Dieu à tel point qu'il le frappa bientôt de mort subite.

En vertu de la loi du lévirat, Thamar se remaria alors avec le frère cadet de Her, Onan. Cette loi voulait en effet que lorsqu'un homme mourait sans enfants, son frère ou son parent le plus proche, épousât sa veuve. Le premier garçon qui naissait de ce mariage était considéré ensuite comme le fils du défunt, et il héritait de ses biens. Cette mesure avait pour but d'éviter l'extinction des familles : elle devait être précisée par Moïse, dans le *Deutéronome*². Mais l'aventure de Thamar montre que – comme beaucoup d'autres prescriptions mosaïques – elle était en usage déjà chez les Patriarches.

Devenu l'époux forcé de Thamar, Onan ne voulut pas en avoir d'enfants, parce que les biens de son frère seraient allés à ceux-ci au lieu de rester à son usage. C'est dans ce dessein qu'il se livra à l'odieux péché auquel il a attaché son nom. Et Dieu, pour le punir, le frappa, lui aussi, de mort subite.

La même loi du lévirat exigeait dès lors que Thamar épousât Sela, le second frère de Her. Mais Juda, impressionné par ces deux morts soudaines, craignant que le même sort n'échût au seul garçon qui lui restait, s'il le donnait à la même femme, résolut de différer l'exécution de cette prescription. Il renvoya Thamar chez elle, en lui disant d'y

¹ Ce mot signifie : *palmier*, en hébreu.

² XXV, 5.

demeurer tranquille, et d'y conserver ses vêtements de veuve jusqu'à ce que Sela fût en âge de l'épouser.

Les mois, les années passèrent : le jeune homme grandissait, et il n'était plus question de cette troisième union. Thamar, se voyant volontairement oubliée et ne pouvant se résigner à n'avoir pas d'enfants de cette race d'Abraham dont elle admirait la grandeur, décida d'arriver quand même à ses fins.

Ayant appris un jour que Juda devait se rendre à Thamnas (aujourd'hui Kirbet-Tibneh) pour la tonte de ses brebis, et qu'il passerait tout près du pays où elle demeurait, elle profita de l'occasion qui s'offrait à elle. Elle quitta ses vêtements de veuve, se para avec soin³, se couvrit d'un *théristre* – grand voile qui l'enveloppait de la tête aux pieds – et vint se poster à un carrefour, au lieu dit : *des deux fontaines*, où elle était sûre de ne pas manquer son beau-père.

Juda, justement, avait perdu son épouse quelque temps auparavant. Apercevant là cette femme voilée, qui semblait guetter les passants, il la prit pour une personne de mauvaise vie en quête d'aventure. C'était, en effet, l'usage de ces femmes de se poster ainsi aux carrefours, couvertes d'un voile, à tel point qu'on les appelait communément : les femmes voilées. Juda avait beau être le fils de Jacob, il était loin encore d'être un saint. Cédant à la tentation qui s'offrait, il s'approcha de Thamar avec l'intention que l'on devine. La jeune femme, sans se faire reconnaître, lui demanda : « *Que me donnerez-vous pour ce que vous attendez de moi ?* ». « *Je vous enverrai, dit-il, un chevreau de mon troupeau* ». Elle repartit : « *Je subirai ce que vous voudrez (patiar quod vis), à condition que vous me laissiez un gage en attendant d'envoyer l'objet promis* ». « *Que voulez-vous que je vous donne comme gage ?* » demanda Juda. Elle répondit : « *Votre anneau, votre collier et le bâton que vous tenez à la main* ».

La famille d'Abraham, on le sait, était d'origine chaldéenne : les hommes y avaient conservé l'habitude de porter certains ornements, tels que colliers, bracelets, etc. Juda tendit à la femme les objets qu'elle sollicitait, et celle-ci se prêta alors à son désir. Après quoi, elle regagna en toute hâte sa demeure, où elle reprit ses habits de veuve.

Une fois rentré chez lui, Juda, qui avait le souci de la parole donnée, se hâta d'envoyer le chevreau convenu. Il le fit porter par un de ses pâtres, avec ordre de le remettre à sa destinataire en échange des trois objets laissés en gage. L'homme vint à l'endroit indiqué et ne trouva personne. Il demanda aux habitants où était la femme voilée qui se tenait d'habitude en ce lieu-là. Ceux-ci, surpris de sa question, lui répondirent unanimement qu'ils n'avaient jamais vu là de courti-

³ D'après le Targum d'Onkelos.

sane. Le messager retourna alors auprès de son maître et lui rendit compte de l'insuccès de son expédition.

« Tant pis pour elle, répondit Juda. Elle ne pourra pas du moins me reprocher d'avoir manqué de parole. Je lui avais promis un chevreau, je le lui envoie sans délai. Ce n'est pas de ma faute si elle a disparu ».

Les choses, pour le moment, en restèrent là. Juda ne pouvait entreprendre une enquête pour retrouver cette femme, sans compromettre sa réputation⁴. Il avait fait ce que demandait la justice, il laissa tomber l'affaire.

Trois mois plus tard, Tamar commença à donner des signes évidents de grossesse. Ce fut naturellement un scandale dans son entourage. Le bruit s'en répandit rapidement et parvint aux oreilles de son beau-père. Celui-ci réagit aussitôt avec la violence et l'impudence habituelles aux êtres humains, qui, sur un simple oui-dire, condamnent brutalement leurs semblables, sans considérer ni leurs propres faiblesses, ni leurs responsabilités. Comment ? sa bru, la veuve de deux de ses fils, la femme promise au troisième, s'était conduite comme une fille perdue, une courtisane, une *meretrix* ? Outré d'indignation, il s'écria : « *Conduisez-la pour qu'elle soit brûlée !* »

Le crime d'adultère, chez la femme, a toujours été puni très sévèrement dans l'antiquité. La loi de Moïse ordonnait de lapider la coupable⁵. Et l'Évangile montre que cette coutume était encore observée du temps de Notre-Seigneur. Mais s'il s'agissait de la fille d'un prêtre, on la brûlait⁶. Chez presque tous les peuples la peine était la mort. Chez les égyptiens, l'homme recevait mille coups de bâton et la femme avait le nez coupé⁷.

En prononçant avec une telle rapidité, une sentence capitale en vertu de son droit de chef de famille, sans prendre le temps d'examiner l'affaire ni d'interroger l'accusée, Juda commettait une injustice monstrueuse qui s'aggravait, du fait que Tamar attendait un enfant. C'est une loi respectée de tous les peuples que l'on ne doit pas mettre à mort une femme enceinte, car ce serait exécuter en même temps un innocent. Ainsi, plus tard, au temps des martyrs, sainte Félicité ne fut livrée aux bêtes que lorsqu'elle eut mis au monde le petit être qu'elle portait dans son sein.

⁴ C'est une nuance qui se trouve dans le texte hébreu : *Ne simus contemptui...*

⁵ Lévit., XX, 10.

⁶ Lévit., XXI, 9. — Les Juifs ont déduit de l'ordre donné par Juda que Tamar était fille de prêtre. Mais cette solution ne s'impose pas nécessairement. On peut admettre aussi : — ou bien qu'avant la Loi, la peine du feu était ordinaire pour ce genre de crime ; — ou bien que la forme du supplice était laissée à la décision du juge.

⁷ Diod., I, I, ch. VI.

Thamar fut donc condamnée à la peine de feu, et la sentence était exécutoire sur-le-champ. Mais tandis qu'on conduisait la jeune femme au supplice, elle fit porter à son beau-père le bracelet, l'anneau et le bâton qu'elle en avait reçus, avec ce mot : « L'homme qui m'a rendue mère, m'ai laissé en gage ces trois objets. Sauriez-vous par hasard à qui ils appartiennent ? » C'étaient là trois témoins irrécusables, et on sait qu'aux yeux de la loi juive, il n'en fallait pas davantage pour établir la vérité.

Juda avait, malgré ses défauts, une nature droite et généreuse. Il reconnut sa faute aussitôt : « *Elle est plus juste que moi, dit-il. C'est moi qui ai eu tort de lui refuser mon fils Sela* ».

Elle est plus juste que moi, explique saint Jérôme, pour deux raisons : la première, c'est que son seul dessein, dans cette aventure, a été d'avoir des enfants, tandis que moi, je n'ai cherché que la satisfaction de mon plaisir ; la seconde, c'est qu'elle avait le droit d'épouser Séla, et moi je n'avais pas le droit de le lui refuser.

Lorsque arriva le temps des couches, il se trouva que Thamar était enceinte de deux jumeaux. Au moment de la naissance, on vit sortir d'abord une petite main : la sage-femme s'en saisit aussitôt et y attacha un fil rouge : « *Celui-ci sortira le premier*, déclara-t-elle, voulant dire : C'est lui qui sera l'aîné ». Nous savons que le droit d'aînesse avait en effet, dans ces familles antiques, une importance considérable. Il était donc utile de le mettre hors de contestation dès le principe. Mais l'enfant retira sa main avec le fil rouge, et, contre toute attente, ce fut son frère qui sortit le premier. « Pourquoi le mur s'est-il divisé à cause de toi ? » s'écria la sage-femme stupéfaite. Elle voulait dire : « *Pourquoi est-ce toi qui as forcé le passage le premier ?* » À cause de cela, on l'appela Pharès, mot qui veut dire : *brèche, irruption*. Ce fut lui qui devint l'aîné et qui eut l'honneur de compter parmi les ancêtres du Messie, comme en fait foi la généalogie de saint Matthieu. Son frère sortit ensuite, reconnaissable au fil rouge attaché tout à l'heure. On le nomma Zara, ou *soleil levant*.

Commentaire moral et mystique

Le récit de cette aventure scandaleuse inséré dans l'histoire des Patriarches, a pour premier objet de rappeler à un peu d'humilité les Juifs, si arrogants des privilèges accordés à leur race, si fiers de descendre d'Abraham, et de voir leurs ancêtres appelés « saints » par l'Écriture. Elle leur montre que beaucoup d'entre eux, et même de leurs princes, et même de leurs rois, sont issus d'un adultère, voire d'un inceste, conclus par un de leurs aïeux les plus illustres avec une Chananéenne, c'est-à-dire avec une femme appartenant à une nation pour laquelle ils n'avaient que mépris. Cela, *afin qu'aucune chair ne se glorifie devant le Seigneur*.

Jésus-Christ s'est proposé [par là] de réprimer l'orgueil des Juifs, dit saint Jean Chrysostome : car, ce peuple, négligeant la vraie noblesse de l'âme, avait sans cesse le nom d'Abraham à la bouche, comme si la vertu de ses pères devait être la justification de ses vices. Jésus-Christ a voulu détruire d'abord cette erreur et leur apprendre à s'appuyer, non sur la vertu des autres, mais sur la leur propre. Il voulait encore leur représenter que leurs pères avaient été vicieux et que Juda même, le Patriarche dont ils tiraient leur nom, était tombé dans une faute très grave...

Cela ne l'a pas empêché cependant, lui le Saint des saints, de naître d'une lignée ainsi contaminée.

Il voulait nous apprendre [par là] qu'il ne faut pas rougir des vices et des défauts de nos parents, mais qu'il faut nous appliquer nous-mêmes à devenir vertueux. Car celui qui est tel ne reçoit aucune tache de l'obscurité ou de l'infamie de sa naissance, quand bien même il serait né d'une mère étrangère ou d'une femme impudique⁸.

Au sens mystique, Tamar est la figure de l'âme humaine ; Juda, celle du Christ. Tamar vit d'abord dans l'infidélité : l'âme espère faire son bonheur avec les hommes ; mais elle ne rencontre chez ceux-ci que méchanceté, en la personne d'Her, et égoïsme, en la personne d'Onan. Un jour, néanmoins, elle apprend que Juda doit passer pour aller voir *ses brebis*, c'est-à-dire, que le Christ visite ceux qui l'attendent et qui espèrent en lui. Elle se met donc en devoir de le rencontrer ; elle souffre trop de se sentir indéfiniment stérile, elle désire devenir féconde à tout prix par l'octroi de sa grâce. Dans ce dessein, elle se dépouille d'abord de ses vêtements de veuve, qui représentent ici l'esprit du monde. Saint Paul nous enseigne, en effet, que, s'il y a des veuves à imiter, celles qui s'adonnent aux bonnes œuvres, il en est d'autres auxquelles il faut éviter de ressembler celles qui sont oisives, bavardes, curieuses⁹.

Elle revêt des habits de courtisane, pour montrer ce qu'elle est ; car elle a conscience de sa misère, de ses infidélités, de ses trahisons envers son vrai Seigneur et Maître. Elle prend pour elle les reproches que Dieu formule par la bouche des prophètes : *Tu t'es fait un front de courtisane*¹⁰... *Te confiant en ta beauté, tu t'es prostituée à la faveur de ton nom, et tu as exposé ta fornication à tous les passants en te livrant à eux... Tu as pris tes belles parures, faites de l'or et de l'argent que je t'avais donnés, tu t'en es fait des images d'hommes, et tu t'es prostituée avec elles... Tu t'es bâti une maison infâme et tu t'es préparé un lieu de péché sur toutes les places publiques... Tu as rendu ta beauté abominable, tu t'es livrée à tous les passants, et tu as multiplié tes fornications, etc.*¹¹.

Elle attend donc Celui qu'elle désire, voilée de honte des pieds à la tête. Elle l'attend dans un carrefour, là où le chemin bifurque, là où elle pourra, avec sa grâce, changer de voie.

Le Christ alors se laisse comme prendre à ses attraits, et il lui demande de s'unir à lui, de s'abandonner à sa volonté, de devenir l'une de ses épouses. Mais

⁸ *Comment. sur saint Mat.*, hom. III, 2 ; Pat. gr., t. LVII, c. 34.

⁹ I Tim., III, 16.

¹⁰ Jér., III, 3.

¹¹ Ezéch., XVI, 15-17, 24-25.

cette union ne peut se faire que sur la Croix : c'est pourquoi l'âme doit lui répondre avec Thamar : « *Patiar quod vis...* Je suis prête à souffrir ce que vous voudrez... » Et elle se donne à lui tout entière, sans résistance. Le Christ, en échange, lui promet *un bouc*, c'est-à-dire sa Très Sainte Humanité immolée en rançon de ses péchés. Seulement, cette récompense ne viendra qu'au dernier jour. En attendant, il lui laisse en gage son anneau, son bâton, son bracelet.

Qu'est-ce à dire ? L'anneau est le symbole de l'union que le Sauveur a contractée avec l'humanité par le mystère de l'Incarnation, et qui constitue un véritable mariage. Le bâton est la figure de la Croix¹². Le bracelet représente les ornements que Jésus a attachés à ses propres mains, c'est-à-dire à sa « puissance opérative », par les bonnes œuvres qu'il a accomplies ici-bas pour notre salut.

Voilà donc les trois gages qui sont la marque non équivoque de son Amour pour nous, et que l'âme chrétienne doit conserver précieusement dans son cœur, jusqu'à l'heure où elle sera appelée, elle aussi, en jugement.

Ce jour-là, lorsque les démons se feront ses dénonciateurs, et rapporteront au Christ – au vrai Juda – tous les péchés qu'elle aura – ou qu'elle paraîtra – avoir commis ; s'il arrivait, par malheur, que le souverain Juge fit mine de se laisser convaincre, et de ne pas la reconnaître ; s'il lui disait, comme aux vierges folles : *Je ne sais qui vous êtes*¹³ ; s'il ordonnait à ses anges de la saisir, de la lier, *de la jeter dans la fournaise de feu, là où il y aura des pleurs et des grincements des dents*¹⁴, que, même à ce moment-là, elle ne perde pas confiance ; qu'elle se souvienne du sang-froid de Thamar ; qu'elle présente, elle aussi, au Seigneur les gages qu'elle en reçus : *son anneau*, c'est-à-dire l'union étroite qu'il a contractée avec elle par son Incarnation ; *son bâton* : la croix qu'il a souffert pour elle ; *son bracelet* enfin, ou les mérites infinis des œuvres qu'il a accomplies ici-bas. Et alors, sans aucun doute, le Christ reviendra sur sa sentence. Il dira, non pas comme Juda : *Elle est plus juste que moi*, ce qui serait impossible ; mais, selon le texte hébreu : *Elle est justifiée par moi*, c'est-à-dire : « Je prends son péché sur moi, je la tiens quitte, et la revêts de ma propre justice ».

Quant à l'incident qui accompagne la naissance des deux jumeaux, il représente, d'après saint Jean Chrysostome¹⁵, l'apparition successive dans le monde de l'Église et de la Synagogue. L'Église s'est montrée la première, figurée par Zara. Car c'est à elle qu'appartenaient Noé, Abraham et les autres patriarches : ceux-là étaient vraiment des hommes de foi, des serviteurs authentiques du vrai Dieu, auquel ils rendaient déjà le culte le plus pur, cette adoration en esprit et en vérité que Jésus donnera à la Samaritaine comme le trait distinctif de ceux que le Père aime. Aussi le Saint-Esprit, figuré ici par la sage-femme, s'est-il emparé immédiatement de leur main, ou de leurs œuvres. Il les a marqués de rouge, il les a sanctifiés à l'avance par le sang du Christ. Mais ensuite, Pharès s'est interposé ; Pharès, c'est-à-dire le *pharisaïsme*. Il a refoulé Zara, il a remplacé la lumière naissante par le ritualisme sans âme de la Syna-

¹² La baguette de Moïse dans l'Ancien Testament, la crosse de l'évêque dans la liturgie relèvent du même symbolisme.

¹³ Mt., XXV, 12.

¹⁴ Mt., XIII, 42.

¹⁵ Hom. LXII, 2.

gogue. Son nom veut dire *division*, parce que l'esprit sectaire dont il est animé ne tend qu'à détruire l'unité du peuple de Dieu. Il a régné jusqu'au jour où l'Église est née, à son tour, pour de bon : et c'est elle qui porte toujours à la main le fil rouge ; c'est elle dont les œuvres sont teintées du sang du Christ, c'est elle qui s'appelle Zara, ou Soleil-levant : parce que c'est d'elle que le monde reçoit la lumière.

Mais l'histoire de Thamar est aussi l'histoire de bien des âmes, qui ont commencé par s'attacher aux créatures, et n'en ont tiré aucun fruit. Alors, elles sont venues au Christ, se livrant toutes à lui, pour sortir de leur impuissance et de leur stérilité. De cette union naissent généralement deux jumeaux : Zara, qui représente la vie intérieure ; Pharès, qui symbolise les pratiques extérieures de piété. Trop souvent, le second prend vite la première place, et un ritualisme plus ou moins teinté de pharisaïsme, arrête les progrès de la lumière. Plaise au ciel que Pharès n'ait pas le dernier mot, et qu'il soit suivi de la réapparition de Zara, c'est-à-dire d'un retour à la vraie piété, laquelle n'est ni celle des gestes ni celle de la bouche, mais celle du cœur !

CHAPITRE 3

Joseph chez Putiphar

(GEN., XXXIX, 1-12)

Revenons maintenant à l'histoire de Joseph. Conduit en Égypte par les Ismaélites, auxquels ses frères l'avaient vendu, et exposé sur le marché aux esclaves, il avait été acheté pour la maison de l'un des plus grands dignitaires de la cour, l'eunuque Putiphar¹.

Quelles étaient au juste les fonctions de ce personnage ? La Vulgate le qualifie tour à tour de : *magister militum* (chef des troupes) et de *princeps exercitus* (général en chef de l'armée). Le texte grec, par contre, l'appelle : *archimagyre*, et la version latine antérieure à la Vulgate *praepositus coquorum*, mots qui signifient : chef des cuisiniers. Cette apparente contradiction a intrigué les anciens commentateurs². On peut penser que la fonction *d'archimagyre* suivit à la cour des Pharaons une évolution analogue à celle de certaines dignités à la cour de France. Ainsi le *connétable* n'était d'abord que le chef de l'étable (*comes stabuli*), mais il s'éleva peu à peu, et devint sous les Capétiens l'un des grands officiers de la couronne et le commandant de l'armée. De même le *sénéchal*, avant d'être le généralissime, fut le *siniscalcus*, le doyen des serviteurs, le maître d'hôtel qui plaçait les plats sur la table du roi. Et le *maréchal* commença par être le maréchal-ferrant, ou le maréchal-des-logis, avant de devenir le maréchal de France.

Quoi qu'il en soit de ce petit problème, il est hors de doute que Putiphar occupait une des plus hautes dignités du royaume. Cependant, le titre *d'eunuque* – ou de *spado* –, qui lui est donné par l'Écriture, soulève à son tour une difficulté. S'il était eunuque, comment pouvait-il être marié ? Les Juifs ont imaginé sur cela, à leur manière, une histoire invraisemblable, selon laquelle il n'aurait subi cette amputation qu'à l'âge mur. L'opinion la plus raisonnable est que le mot *d'eunuque* ne doit pas se prendre ici au sens propre : c'était un titre donné par assimilation à tous ceux auxquels leur situation et leur conduite irréprochable valaient le privilège insigne de pénétrer dans les appartements privés du roi. La version chaldaïque de la Bible confirme cette interprétation en disant ici : *satrape*, au lieu d'eunuque.

¹ Le texte grec l'appelle Pétéphrès, mot qui transcrit très exactement, les hiéroglyphes égyptiens. Ce nom, fort répandu dans l'empire des Pharaons, signifiait probablement, « consacré à Râ », c'est-à-dire au Soleil.

² Cf. saint Augustin, *Quaest. in Genes*, CXXVII.

Voilà donc notre pauvre Joseph réduit à l'état d'esclave sur une terre lointaine. Aucun mot ne saurait exprimer la détresse de son cœur !

Car il était jeune, extrêmement jeune, dit saint Jean Chrysostome ; il avait été élevé dans une grande liberté, sous le toit paternel ; il n'avait jamais subi ni la servitude ni les maux de la servitude : pensez ce qu'il dut souffrir, en devenant tout à coup, d'homme libre, esclave ; de citoyen, étranger, et contraint de supporter le plus dur esclavage. Mais ce n'était pas tout encore : le voilà arraché à son père, à toute sa famille, nu, étranger, sans patrie, sans cité, livré à la merci des mains barbares !

Y avait-il une seule circonstance qui ne fût accablante pour lui ? La surprise, l'imprévu d'un événement, arrivé contre toute attente, contre toute prévision ; la gravité d'une telle infortune, la pensée qu'il a été jeté dans ce malheur par des frères, et par des frères qu'il chérissait ; par des frères auxquels il n'a jamais fait la moindre injure, ni petite, ni grande ; auxquels il a prodigué au contraire ses bons offices ; y a-t-il rien enfin qui, ne fût fait pour le jeter hors de lui ? Et rien, cependant, ne l'a troublé... Malgré ses malheurs, il ne se scandalisait pas, quand le souvenir des songes qui lui avaient prédit un tout autre sort lui revenait à la mémoire. Il ne demandait pas même : « Pourquoi tous ces maux m'arrivent-ils ? ³ »

Ainsi, loin de se laisser aller au découragement ou au murmure, notre adolescent se soumit entièrement à la volonté de Dieu. Avec une générosité héroïque, il entra pleinement dans la situation qui lui était faite, et, puisqu'il devait être esclave, il serait un esclave modèle.

En récompense, Dieu qui ne perd jamais de vue ses serviteurs, l'assista de sa grâce, et, dit l'Écriture, *il bénit la maison de l'Égyptien en cause de Joseph* ⁴.

Putiphar comprit vite qu'il avait devant lui un homme que le ciel protégeait d'une façon particulière. Aussi, il n'hésita pas à remettre entre ses mains l'entière gestion de son domaine, et il fit de lui l'intendant de sa maison. « C'était, en effet, un usage courant chez les magnats égyptiens d'avoir un esclave de choix qu'ils plaçaient au-dessus de tous les autres. On trouve constamment ce personnage sur les monuments. Il est représenté un bâton à la main, souvent beaucoup plus grand que les serviteurs ordinaires... On l'appelait : *Mer-pa*, chef de la maison. Étant donnés les fortunes considérables et les domaines immenses que possédaient les dignitaires de la cour, cette fonction était très importante » ⁵.

³ *Discours contre ceux qui se scandalisent*, 10.

⁴ Chrysos., Hom. LXII, 3.

⁵ Cf. Vig., t. II, p. 33.

Et il ne savait autre chose, ajoute l'Écriture, que le pain qu'il mangeait. Cette phrase est ambiguë : on peut l'appliquer à Joseph et entendre que celui-ci ne cherchait ni récompense ni salaire, sinon le pain quotidien. Cependant, la plupart des auteurs lui donnent comme sujet : Putiphar. L'eunuque se déchargeait entièrement sur le jeune Hébreu de l'administration de son palais et il ne rentrait chez lui que pour se mettre à table.

Mais le diable, « cette méchante bête », dit saint Jean Chrysostome, ne put voir sans fureur l'épreuve tourner ainsi à la gloire de Joseph, et, il suscita bientôt contre lui une tempête ou le jeune homme avait toute chance de périr. Il se servit pour cela de la femme de Putiphar.

Joseph était alors dans toute la fleur de l'âge. La vertu et la pureté de son âme transparaissaient sur son visage, déjà fort beau par lui-même, et lui donnaient un charme et une puissance de séduction extraordinaires. La femme de Putiphar s'en aperçut bientôt et se prit pour lui d'une passion folle. Or il faut savoir que

les Égyptiennes n'étaient pas reléguées dans des harems, comme les femmes turques. Elles avaient plus de liberté qu'en Grèce même. Elles allaient et venaient par la ville ou aux champs, sans voile, assistaient aux festins et aux concerts avec les hommes.

Elles étaient presque aussi libres que le sont les femmes des peuples de l'Europe moderne⁶.

Saint Ambroise remarque que Putiphar aurait dû se méfier de l'aventure et surveiller son épouse de plus près. Mais il est probable que ce digne homme avait le préjugé racial, doublé d'une haute opinion de lui-même : la pensée ne lui vint pas un instant qu'une Égyptienne pût mettre en balance dans son cœur l'un des plus grands seigneurs de la cour de Pharaon avec un esclave issu d'un petit peuple de nomades obscurs, et acheté sur le marché.

La femme de Putiphar, cependant, emportée par son amour, se moquait éperdument, en son for intérieur et des préjugés de race et des dignitaires de la cour. Elle n'avait plus qu'une idée : satisfaire sa passion pour Joseph. Mais elle se rendait compte que la chasteté du jeune homme serait un terrible obstacle à ses désirs. « Joseph, dit saint Augustin, était plus beau dans son âme que dans son corps, plus beau de la pureté de son cœur que de l'éclat de sa chair »⁷. Il aimait cette vertu, il en faisait la reine de son cœur et il ne l'aurait laissé ternir à aucun prix. La femme, cependant, résolut d'arriver à ses fins. Sans se décourager, sans rien précipiter non plus, elle

⁶ D'après Vig., t. II, p. 35.

⁷ Saint Augustin, sermon 343, 6. Edit. Gaume, t. V, col. 1966 B.

observait chaque jour comment elle pourrait prendre l'adolescent dans les mailles du filet qu'elle lui tendait, et le faire tomber dans le gouffre de l'adultère, le livrant ainsi à la mort éternelle. Chaque jour, elle allait à cette chasse, aiguillonnée par sa passion ; chaque jour, son lascif amour lui donnait de nouvelles armes ⁸.

Quand elle crut enfin avoir suffisamment préparé le terrain, elle saisit la première occasion de se trouver seule avec lui, et, lui dévoilant son désir, elle le pressa d'y céder en lui disant : *Dormi mecum*.

Mais Joseph l'arrêta net et sa réponse montre la noblesse de son caractère. Sans manquer au respect qu'il devait à la femme de son maître il essaya de lui faire comprendre l'indignité de sa proposition : « *Eh quoi !* lui dit-il, *votre mari a tout remis entre mes mains, au point de ne pas savoir ce qu'il a, dans sa maison ; il n'y a rien ici qui ne soit en mon pouvoir et dont il ne me laisse disposer comme bon me semble, sauf vous, qui êtes son épouse. Comment irai-je commettre une pareille faute, et pécher en la présence de mon Dieu ?* » Ces derniers mots voulaient dire : « Vous cherchez à m'entraîner au mal et vous combinez tout pour que ni votre mari ni personne n'en sachent rien. Mais pensez-vous aussi échapper au regard de Dieu ? »

La femme de Putiphar, ainsi repoussée, ne renonça pas à la lutte.

Pour nous faire comprendre la haute vertu de ce juste ; pour nous montrer que ce n'est pas une fois ni deux, mais à bien des reprises, qu'il subit cet assaut, qu'il entendit ce langage sans en être ébranlé, qu'il renouvela ses conseils, l'Écriture ajoute : *Et comme elle recommençait plusieurs jours de suite, et que Joseph ne lui céda pas* ⁹...

Le *Testament des XII Patriarches* nous a laissé une description très vivante de ce que put être cette lutte.

Que de fois, fait-il dire à Joseph, l'Égyptienne me menaça de la mort ! Puis, à peine avait-elle ordonné de me punir, elle démentait ses ordres ; elle me rappelait auprès d'elle pour me menacer encore... Elle me disait : « Tu seras mon maître, le maître de tous mes biens ; livre-toi à mon amour, tu seras mon Seigneur et mon roi ». Mais moi, je me souvenais des commandements de mes pères, je rentrais dans ma chambre, je priaï le Seigneur et je jeûnais. Pendant sept ans, je pratiquai assidûment la pénitence, et pourtant mon visage semblait celui d'un homme qui ne se refuse rien : c'est que Dieu accorde, à ceux qui jeûnent en son nom, la grâce et la beauté du visage. Si l'on me donnait du vin, je ne le buvais pas, et, tous les trois jours, je portais ma part de nourriture aux pauvres. Je me levais de grand matin pour aller prier Dieu et pleurer sur la femme qui me pressait ainsi...

La nuit, elle venait souvent vers moi, sous prétexte de surveiller les esclaves. Dans les commencements, elle me disait, en pleurant, qu'elle n'avait point

⁸ Chrysos., *Discours contre ceux qui se scandalisent*, 10.

⁹ Gen., XXXIX, 10.

de fils, et que je lui en tiendrais lieu ; elle m’embrassait comme un enfant, et moi je ne devinais pas son dessein. Mais un jour, elle voulut m’attirer au péché. Alors, je pleurai à en mourir, et quand elle fut sortie, je m’affligeai sur elle et sur moi... Quelquefois, je lui disais la parole du Tout-Puissant, afin d’écarter de son cœur l’esprit impur...

Souvent, elle me louait de ma vertu, elle me comblait d’éloges devant son mari, me félicitant de mon honnêteté. Elle espérait ainsi me gagner. En public, elle vantait ma pudeur ; mais en secret, elle me disait : « Ne crains point mon mari ; il est persuadé de ta vertu, et si quelqu’un nous dénonçait, il ne le croirait pas ». A ces paroles, je me jetais à terre, et priais Dieu de me sauver. Voyant qu’elle n’arrivait à rien de cette façon, elle feignit de vouloir s’instruire de la parole du Seigneur, et elle me disait : « Si tu veux que j’abandonne les idoles, sois moins sévère pour moi ; écoute-moi, je persuaderai à mon mari de quitter la superstition, et nous marcherons dans les voies de ton Dieu ». Je lui répondais : « Dieu ne veut pas gagner des adorateurs par l’impureté ; Dieu ne se glorifie pas dans les adultères ». Alors, elle se taisait, pleine de ses mauvais désirs, et moi, je redoublais mes jeûnes et mes prières au Seigneur.

Un jour, elle me dit : « Tu ne veux pas m’aimer ? Eh bien, je tuerai mon mari, et alors je t’épouserai ». Quand j’entendis ces paroles, je déchirai mon manteau de douleur, et je lui dis : « Madame, respectez le Seigneur, ne faites pas une si méchante action ; ne perdez pas votre âme. Si vous persistez, je dévoilerai votre dessein impie à tout le monde ». Elle me pria en grâce de ne pas dénoncer sa faute, et elle s’éloigna ; puis elle m’envoya des présents pour m’apaiser.

[Une autre fois, elle fit porter par un eunuque un plat dans lequel il y avait un philtre. Mais Dieu prévint son fidèle serviteur et celui-ci n’y toucha point].

Son cœur, continue Joseph, était enchaîné à moi, ses désirs et ses peines l’accablaient. Son mari, la voyant en cet état, lui dit : « Qu’avez-vous pour être ainsi abattue ? » Elle répondit « Je souffre du cœur, et ma respiration m’étouffe ». À peine était-il sorti qu’elle accourut à moi : « Si tu ne veux pas m’aimer, dit-elle, je vais m’étrangler ou me jeter dans un puits ! » Je la regardai : l’esprit de Bélial la possédait. Je priai le Seigneur et je lui dis : « Pourquoi êtes-vous ainsi agitée et hors de vous ? Souvenez-vous que, si vous vous tuez, Sétho, la concubine de votre mari, votre rivale, frappera vos enfants et abolira votre mémoire dans la maison. – Ah ! s’écria-t-elle, tu m’aimes, car tu prends intérêt à ma vie et à mes enfants ! Je n’ai pas perdu tout espoir ! ¹⁰ »

Arrêtons-nous ici à admirer la force d’âme de ce garçon. Il est à l’âge où les ardeurs de la chair battent leur plein ; il vit sous un climat

¹⁰ Migne, *Apocryphes*, t. I, c. 906 et sq. – Le *Testament des XII Patriarches* auquel nous empruntons ce récit est un écrit apocryphe du I^{er} ou du II^e siècle de l’ère chrétienne. L’auteur est un Juif converti, qui était extrêmement versé dans la connaissance des Écritures, et dans celle des traditions hébraïques. Origène cite cet ouvrage à plusieurs reprises, avec estime.

brûlant, qui accroît encore la violence de ces passions, dans un pays où les hommes ne se font aucun scrupule de manquer aux lois du mariage. « Les Pharaons et les puissants du royaume avaient des harems immenses ; Rhamsès II comptera cent onze fils et cinquante-neuf filles ; et si les reines n'avaient rien d'analogue, elles trouvaient, à en croire Pindare, de nombreuses consolations »¹¹. Il est esclave, il est privé des douceurs de la vie les plus légitimes, il est exilé loin des siens, dans une situation désespérante. Tout le provoque à chercher dans les plaisirs des sens un dérivatif à la tristesse de son cœur. En outre, la femme qui l'attaque constitue un adversaire redoutable : elle a sur lui tous les droits. S'il lui résiste, elle peut se venger de la manière la plus cruelle. Elle est riche, elle est sensuelle, elle dispose de toutes les ressources imaginables pour le séduire : parfums, vêtements, ornements, caresses, longues conversations solitaires. Contre elle, Joseph n'a aucun secours, au moins extérieur : il n'a pas de confesseur, pas de conseiller, pas d'ami qui puisse le comprendre. S'il demandait avis à quelqu'un de son entourage, on l'exhorterait sans aucun doute à acquiescer aux sollicitations de sa maîtresse, on lui dirait que c'est là de toute évidence le parti le plus raisonnable et le plus avantageux. Il n'a pas, pour soutenir son effort, le Sacrement de l'Eucharistie, ce sacrement qui fait « germer les vierges ». La chasteté n'a pas encore reçu l'auréole que lui donnera le Nouveau Testament, et nous avons vu par l'histoire de Thamar, que les autres fils de Jacob, élevés pourtant dans un milieu saint, ne se font guère scrupule d'y manquer.

Par-dessus tout, cette femme l'aime, elle l'aime passionnément, éperdument, elle est décidée à arriver à ses fins. Or, les arbres les plus vigoureux finissent par s'abattre sous les coups persévérants de la cognée qui les frappe au même endroit : la goutte d'eau qui tombe continuellement a raison des rochers les plus durs. *Et l'homme n'est pas de pierre*, dit Job... *sa chair n'est pas d'airain*¹²... Il a ses moments de découragement, ses défaillances, ses changements d'humeur. Comment Joseph, seul, désarmé, arriva-t-il à tenir, et à tenir pendant près de sept ans ?...

Aiguillonnée par sa passion, la femme de Putiphar résolut enfin de tenter un coup décisif.

Elle choisit, pour cela, le jour d'une grande fête à laquelle les femmes avaient accoutumé de se trouver, et feignit d'être malade afin d'avoir un prétexte de ne point sortir. Joseph non plus n'alla pas à la fête, parce que sa religion ne lui permettait pas de se mêler aux cérémonies des Egyptiens.

¹¹ Daniel-Rops, *Histoire Sainte*, p. 60.

¹² VI, 12.

Certaine donc de n'être dérangée ni par son mari ni par aucun visiteur de marque, la femme livra à Joseph un assaut plus violent que d'habitude. Elle lui dit la passion qu'elle éprouvait pour lui, et le supplia d'accéder à ses désirs, le menaçant de sa vengeance s'il s'y refusait plus longtemps ¹³.

Joseph, à son ordinaire, essaya de la calmer, lui tenant des discours pleins de sagesse, lui rappelant leur devoir à tous deux vis-à-vis de Putiphar : mais ces paroles ne firent que l'enflammer davantage. Hors d'elle-même, elle saisit le jeune homme par ses vêtements, afin de le contraindre à lui accorder ce qu'il ne voulait pas. Mais Joseph se dégageant aussitôt, s'enfuit, lui laissant son vêtement entre les mains. « Il échappa, dit saint Jean Chrysostome, comme l'aigle qui élève son vol vers les plus hautes régions de l'air ; et, se dépouillant de ses habits, les abandonnant à ces mains impures, il sortit nu ; mais tout nu qu'il était, la chasteté le couvrait d'un vêtement splendide et plus éclatant que la pourpre elle-même » ¹⁴.

Le même Docteur n'hésite pas à comparer l'attentat de la femme de Putiphar aux plus grands périls qu'aient jamais courus les serviteurs de Dieu dans l'Écriture, « à la fournaise de Babylone, à la fosse aux lions où fut jeté Daniel, au ventre de la baleine où fut englouti Jonas. Je trouve la situation de Joseph plus terrible encore » ¹⁵.

Néanmoins, il sortit de ce combat aussi intact que les trois Hébreux de la fournaise, sur lesquels *on ne sentait point*, dit le Prophète, *l'odeur du feu* ¹⁶. Cette victoire suppose un tel héroïsme, que saint Ambroise et saint Augustin n'ont pas craint d'attribuer à Joseph – comme d'ailleurs à Suzanne au livre de Daniel – la couronne du martyr ¹⁷.

Commentaire moral et mystique

L'histoire de Joseph esclave en Egypte, écrit saint Ambroise, est destinée à nous faire comprendre que, même dans les situations les plus infimes, un homme peut avoir des mœurs d'une très haute noblesse, et qu'il n'y a pas de condition où l'on ne soit à même de pratiquer la vertu... Que ceux donc qui sont nés esclaves relèvent la tête : Joseph aussi l'a été ¹⁸.

Au sens moral, la femme de Putiphar est la figure de la vaine gloire. Celle-ci s'attaque avec une violence redoutable à ceux que, comme Joseph – *filius accrescens* –, elle voit croître sans cesse dans les voies spirituelles, et s'avancer de vertu en vertu. Elle les attaque surtout quand ils sont jeunes, à cause de

¹³ Flav., l. II, ch. II.

¹⁴ *Discours contre ceux qui se scandalisent*, 10.

¹⁵ *Lettre III à Olympiade*.

¹⁶ Dan., III, 38.

¹⁷ Saint Ambroise, *De Joseph Patriarcha*, ch. V ; Saint Augustin, *Sermo CCCXVIII*, 2. Edit. Gaume, t. V, col. 1875.

¹⁸ Saint Ambroise, *De Joseph Patriarcha*, ch. IV.

leur inexpérience. Elle leur dit : « *Dormi mecum*, repose-toi avec moi dans la complaisance de toi-même ». Mais Joseph se défend énergiquement, il se garde de faire la moindre concession à ses avances. Il lui dit : « *Mon maître m'a tout donné*. Il m'a comblé de grâces pour me sauver, pour me sanctifier, il m'a donné avec surabondance tout ce dont je puis avoir besoin, il m'a livré jusqu'à son propre Fils, dans le Sacrement de son Amour. *Il a tout remis entre mes mains... tout, sauf toi qui es son épouse* ». La gloire, en effet, n'appartient qu'à Dieu, et il ne la cède à personne : *Gloriam, meam alteri non dabo*. La gloire est corrélative de l'Être, elle en est l'éclat et la splendeur extérieure. Elle est aussi inaliénable que le privilège incommunicable de la nature divine, l'aséité : Dieu ne permettra jamais à une créature de se glorifier en elle-même, d'avoir une gloire indépendante de la sienne, pas plus qu'il ne peut lui accorder *d'être* par elle-même, et de sortir entièrement de sa dépendance. Il veut que, comme la Très Sainte Vierge, les créatures, même les plus parfaites, le louent, le magnifient, et s'intègrent dans sa gloire à lui : Parce que *c'est lui qui a fait en elles de grandes choses*. Ce fut le péché de Lucifer de vouloir pour soi une gloire propre, une gloire dont il serait le centre et le principe, une gloire dont Dieu serait éliminé. Aussi, est-ce la tentation dont il assaille sans cesse les hommes, surtout ceux qu'il voit le mieux doués, et le plus élevés en vertu. Mais l'âme généreuse se défend comme Joseph, en se rappelant ce qu'elle doit à Dieu : *Mon Maître m'a tout donné*, dit-elle, *il a tout remis entre mes mains*. Tout ce que j'ai, je le tiens de lui. *C'est par sa grâce que je suis ce que je suis*¹⁹. *Comment pourrais-je faire ce mal, et pécher contre mon Dieu ? Comment oserais-je m'attribuer quelque mérite à moi-même, qui ne suis rien, qui ne puis rien, qui ne possède rien que je ne l'aie reçu de lui ? Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, c'est à votre nom, qu'il faut donner la gloire*²⁰.

¹⁹ I Cor., XV, 10.

²⁰ Ps. 113, 1.

CHAPITRE 4

Joseph est jeté en prison

(GEN., XXXIX, 12-23)

Un instant troublée par la fuite imprévue de Joseph, la femme de Putiphar se ressaisit bien vite. Furieuse de se sentir impuissante devant un esclave, elle chercha le moyen d'effacer son humiliation par une vengeance éclatante. Le manteau demeuré dans ses mains lui suggéra soudain une idée : à grands cris elle appela les gens de sa maison, et quand ils eurent accouru, elle leur dit : *« Voyez, mon mari nous a amené ici cet Hébreu pour se moquer de nous. Ce garçon est entré tout à l'heure chez moi, avec l'intention de me séduire et de m'entraîner au mal ; mais j'ai déjoué son plan, je me suis mise à crier. Alors il a pris peur et il s'est enfui, laissant sa tunique entre mes mains »*. C'est, en effet, chose familière au vice, remarque saint Jean Chrysostome, que d'essayer de noircir la vertu, son éternelle rivale, en lui prêtant ses propres méfaits. Quand Putiphar rentra, la mégère courut à lui, hors d'elle-même : *« Cet esclave hébreu, lui dit-elle, que vous avez amené pour qu'il se moque de nous, est entré chez moi pour me faire violence. Mais, aux cris que je poussai, il a pris la fuite, laissant sa tunique entre mes mains »*. Et elle tendait vers l'archimagyre, comme une preuve irréfutable de ses allégations, le vêtement qu'elle n'avait pas lâché.

En entendant ce discours, Putiphar, toujours trop confiant dans la sincérité de sa femme, se mit à bouillonner de colère, et, sans même prendre le soin d'interroger Joseph, il ordonna de le conduire immédiatement, à la prison où l'on gardait les criminels d'État.

Pourquoi ne le fit-il pas mettre à mort sur-le-champ ? Si l'accusé s'était vraiment rendu coupable d'une tentative d'adultère sur la femme de son maître, il est hors de doute qu'il méritait ce châtiment. Bien que les Égyptiens traitassent leurs esclaves avec beaucoup moins de rigueur que la plupart des peuples de l'antiquité, et surtout que les Romains, un pareil crime réclamait cependant, de toute évidence, la peine capitale. Nous avons ici une preuve de l'estime que Putiphar avait pour Joseph ; malgré l'indignation où il était monté, ce sentiment joua dans les profondeurs de sa conscience et l'empêcha de poser un acte irréparable. Mais il faut voir surtout dans ce trait une marque de la sollicitude avec laquelle Dieu veille sur ses serviteurs. Il dispose toutes choses pour leur plus grand bien et il ne permet pas que l'on touche à un seul cheveu de leur tête sans sa permission.

À vrai dire, si Joseph avait voulu se justifier, la chose lui aurait été facile en raison même du crédit dont il jouissait auprès de son maître. Mais il n'en fit rien, et c'est là un des signes qui nous permet de comprendre à quelle hauteur de vertu cet homme angélique s'était déjà élevé. Il avait compris le prix du silence gardé devant la calomnie. Il savait que pour acquérir la maîtrise de soi et posséder la paix intérieure, il faut dominer le besoin qui démange tous les fils d'Adam, de se justifier à tout prix quand ils sont accusés ou critiqués. Il savait que Dieu met son point d'honneur à rétablir la réputation de ceux qui se taisent ainsi, par respect pour sa souveraine justice. Joseph garda donc le silence, comme devaient le faire plus tard Suzanne devant les accusations des deux vieillards ; sainte Marie-Madeleine, devant les reproches de sa sœur ou les murmures des disciples ; Notre-Seigneur lui-même, devant les calomnies des Juifs et leurs faux témoignages ¹.

Il se tut, mais au prix de quel déchirement intérieur ! Le psaume CIV^e apporte ici deux détails que ne donne pas le livre de la Genèse. *On mit*, dit-il, *à Joseph les fers aux pieds, et un glaive transperça son cœur*. Ces derniers mots signifient sans aucun doute que le malheureux garçon éprouva un sentiment de détresse intense, en voyant avec quelle constance, malgré sa bonne volonté, les événements tournaient impitoyablement contre lui. Eh quoi ! C'était là le résultat de la lutte héroïque qu'il avait menée pendant des années pour demeurer chaste, pour ne pas manquer à la fidélité qu'il devait à son maître ? Après avoir été chassé de la maison paternelle comme un sujet incorrigible, il était maintenant accusé d'avoir attenté à la pudeur d'une femme ! Il allait passer pour un être malfaisant, un dangereux criminel, qu'il fallait enfermer dans la prison d'Etat avec les bandits de la pire espèce ! Ses frères, qui avaient voulu le tuer, qui s'étaient débarrassés de lui en le vendant, au mépris de toute justice, ses frères continuaient à mener près de leur père leur belle vie de pasteurs ! Ils allaient et venaient librement, riches, estimés, considérés de tous comme des modèles d'honnêteté et d'union familiale ! La femme, dont les mensonges et les calomnies l'avaient réduit à cette extrémité, non seulement n'avait rien perdu de son prestige, mais portait maintenant l'auréole d'épouse irréprochable. Et lui, qui était parfaitement innocent de tout ce dont on l'accusait ; lui qui ne s'était jamais écarté en toutes ces affaires, ni de la justice, ni de la charité la plus exquise, il se trouvait maintenant enchaîné au fond d'une prison, dans une promiscuité rebutante avec la plus basse pègre d'Égypte ; au fond d'une prison réservée aux grands criminels, d'où il avait toutes chances de ne jamais sortir, et qui serait sans doute son tombeau ! Et il avait vingt-sept ans !

¹ Cf. Dan., XIII, 34 et sq. ; Luc, X, 39 ; Jo., XII, 4 ; Mt., XXVII, 14.

Cependant, une fois le premier accès de désespoir passé, sa magnifique nature reprit le dessus. Il se dit sans doute qu'il n'est point de nuit si longue qu'elle n'ait son matin. Dieu n'avait-il pas témoigné à Abraham, le grand ancêtre de la famille, la fidélité la plus constante ? Ne l'avait-il pas tiré toujours, au moment opportun, des épreuves et des dangers qui avaient jalonné son existence ? Pourquoi n'en agirait-il pas de même avec lui, puisqu'il servait ce Dieu avec la même foi, avec le même amour qu'Abraham ? Les songes de son enfance n'étaient pas une illusion, ni une duperie, il en était sûr : un jour il verrait les onze gerbes de blé s'incliner devant lui, un jour les onze étoiles viendraient se prosterner à ses pieds...

Au lieu donc de se laisser abattre, il se ressaisit. Et de même qu'esclave, il s'était appliqué à être un bon esclave, au point de mériter en peu de temps la pleine confiance de son maître ; prisonnier, il fut un prisonnier modèle, exact à ses moindres devoirs, serviable envers tous. Si bien qu'ici encore, il se concilia très rapidement l'estime du gardien-chef, lequel lui confia la surveillance des autres détenus. Il en profita pour donner libre cours à la charité dont son cœur était plein. Surmontant sa propre tristesse, il prenait à tâche de consoler ses compagnons, et c'est ce qui l'amena à entendre les confidences de deux accusés de marque, qu'un ordre brusque du Pharaon venait d'expédier comme lui dans la prison d'État (la tradition a placé cette prison à Memphis).

Commentaire moral et mystique ²

Au sens allégorique, Joseph, dans cette histoire, représente le Christ, et la femme de Putiphar, la Synagogue. Celle-ci aussi s'était éprise du Sauveur, avant même qu'il ne fût venu sur la terre. Elle le voyait décrit dans les Prophètes, dans les Psaumes, dans le *Cantique des cantiques*, sous les traits les plus séduisants. Il serait *le plus beau des enfants des hommes*... Elle concentrait sur lui tous ses désirs, elle n'attendait que sa venue. Elle soupirait après le jour où elle pourrait enfin le contempler ; elle faisait siennes les plaintes de la Sulamite : « *Qui me donnera de te voir de mes yeux, disait-elle, mon frère, suçant les mamelles de ma mère, c'est-à-dire te nourrissant du même lait que moi, vivant de la même vie que les autres hommes, afin que je te trouve dehors – et non pas seulement caché sous les figures de l'Écriture –, afin que je puisse te prendre dans mes bras, et t'embrasser ?...* ». Elle ruminait les prophéties qui annonçaient sa royauté universelle : *Il dominera de la mer jusqu'à la mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre ; devant lui se prosterneront les Ethiopiens, et ses ennemis lécheront la terre ; les rois de Tharse et les îles lui offriront des cadeaux, les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des présents* ³. Mais tout cela, la Synagogue l'entendait dans un sens

² D'après Rup., col. 520.

³ Ps. LXXI.

purement humain. Elle s'imaginait que le Christ serait un Roi terrestre, un Souverain d'une puissance inconnue jusqu'alors ; un conquérant invincible, qui lui assurerait à elle-même l'empire du monde, qui ferait déferler sur Jérusalem *l'or de l'Arabie et les trésors de Saba*. Quand, par le mystère de l'Incarnation, le Christ entra chez elle, sans témoins, sans éclat – comme Joseph chez sa maîtresse pour s'adonner à d'humbles besognes –, elle crut le tenir, et s'efforça de l'attirer à elle. Elle s'appliqua à le gagner en l'accablant d'égarde, en lui proposant de le faire roi. Elle pensait qu'à ce prix, il accepterait sans peine de sacrifier la pureté immaculée de sa doctrine, pour adopter ses rites à elle, et les usages des pharisiens. Elle lui disait : « *Dors avec moi*, cesse de travailler comme tu le fais, de t'adonner à un labeur ingrat, et jouissons ensemble de la situation acquise ». Joseph, c'est-à-dire Jésus, essaya de la raisonner, de lui faire comprendre la beauté de la pureté et du renoncement. Mais enfin, voyant qu'il n'y pouvait parvenir, il finit par la laisser là ; il s'enfuit de sa maison, il quitta à jamais le Temple et le peuple juif : *Ecce relinquetur domus vestra deserta* ⁴. Cependant, il lui abandonna son vêtement, son *pallium*, c'est-à-dire les Saintes Écritures, sous lesquelles étaient voilés les mystères de sa divinité. Elle de s'en emparer, et de brandir comme un témoignage en sa faveur ce vêtement dans lequel il n'y a plus de corps, cette Écriture vidée de son sens spirituel. Elle ameute la maison, elle soulève le peuple, elle court chez celui qui est alors son seigneur et maître, chez Pilate, le procureur romain, le représentant de César. Pilate est très justement figuré par un eunuque, puisque, païen, il est bien incapable de lui donner des enfants de la race d'Abraham. La synagogue proteste de sa fidélité : elle n'a pas d'autre maître, elle ne veut pas d'autre roi que César ⁵. Elle accuse, au contraire, le Christ d'avoir prétendu usurper la place du seigneur légitime, d'avoir voulu s'emparer d'elle et se faire son roi. Elle tend le document accusateur, le *pallium*, le texte sacré : *Nous avons là une loi*, dit-elle, *et selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu* ⁶. Pilate cède, comme Putiphar, malgré l'estime réelle qu'il a pour le Christ. Joseph jeté en prison, quoique innocent, est la figure du Sauveur descendant aux Enfers, bien qu'il soit sans péché. Aussi, il n'y restera pas, et, après avoir consolé les prisonniers qui y sont détenus, il en sortira pour aller occuper, à la droite de Dieu, la plus haute place du Paradis.

⁴ Mt., XXIII, 38.

⁵ Jo., XIX, 15.

⁶ Jo., XIX, 7.

CHAPITRE 5

Le grand échanson et le grand panetier

(GEN., XL)

De même que la perle, plongée dans le fumier, dit saint Jean Chrysostome, conserve toute sa beauté, de même la vertu, en quelque endroit qu'on la règle, brille d'un éclat qui lui est propre, fût-ce dans l'esclavage, fût-ce en prison, dans les afflictions, comme au sein du repos ¹.

Tandis que Joseph entrait ainsi dans les bonnes grâces de son geôlier, *il arriva*, dit l'Écriture, *que le grand échanson et le grand panetier, ayant commis une faute, furent condamnés par le roi à la prison...* Certains commentateurs ont pensé que ces deux hauts fonctionnaires avaient comploté contre la vie du souverain : mais cette opinion est fort peu vraisemblable, car il n'est pas douteux qu'en pareil cas, ils eussent été pendus sur l'heure. Il est probable, au contraire, qu'il n'y eut de leur part qu'une faute légère, et saint Ambroise remarque à ce sujet combien est peu enviable la situation des favoris auprès des princes de la terre, car à tout instant, pour une négligence, pour un petit déplaisir causé à leur maître, ils risquent d'être précipités du faite des honneurs et, durement châtiés.

Le chef de la prison confia les deux nouveaux arrivants à Joseph, et celui-ci, touché de compassion pour leur infortune, *les servait*, dit l'Écriture. Son cœur généreux comprit la détresse de ces deux hommes, qui, habitués hier au raffinement de la vie de cour, se trouvaient brusquement jetés au fond d'un cachot, pêle-mêle avec une racaille malpropre et grossière. Non seulement, il s'employât de son mieux à les aider matériellement, mais il s'efforça aussi « de les consoler, de fortifier leurs âmes, de leur rendre du courage de ne pas les laisser se consumer dans le chagrin » ².

Un matin, en entrant dans leur cachot, il les trouva plus sombres qu'à l'ordinaire. « *Pourquoi avez-vous l'air tout triste ?* leur demandait-il. – *C'est*, lui répondirent-ils, *que nous avons eu un songe, et nous n'avons personne qui puisse nous l'interpréter* ». Il faut savoir, dit M. Vigouroux, que « de toute antiquité, l'Égypte a attaché aux songes la plus grande importance et considéré avec le plus grand respect ceux qui étaient capables de les interpréter ». Les découvertes égyptolo-

¹ Hom. LXIII, 1.

² Chrys., Hom. LXIII, 1.

giques sont d'accord sur ce point avec les témoignages classiques d'Hérodote et de Plutarque³.

Dans une inscription hiéroglyphique de Karnak, où sont relatés les exploits de Menephtah Ier contre les envahisseurs venus de la Méditerranée, [on lit] que ce pharaon aperçut en songe comme une statue du dieu Ptah : elle se dressa devant lui et l'empêcha d'avancer... De même, dans la *Stèle du songe*, découverte parmi les ruines de Napata, l'ancienne capitale du royaume éthiopien,... le pharaon Nouat-Maïamoun voit en songe, la nuit, deux serpents, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite. Il s'éveille et ne les trouve pas : « Qu'on m'explique cela sur-le-champ », fait-il... On lui répondit : « Tu possèdes le Midi, sou mets le pays du Nord ; que les diadèmes des deux régions brillent sur ta tête, afin que tu aies tout le pays...⁴ »

Les deux courtisans étaient donc bien en peine de savoir ce que signifiaient leurs rêves ; dans la situation où ils étaient, ils avaient tout lieu de craindre que ce ne fût l'annonce du sort tragique qui les attendait.

Joseph, toujours soucieux de pratiquer la charité, mit aussitôt à leur service le don qu'il avait reçu dans ce domaine : « *N'est-ce pas à Dieu, leur dit-il, qu'appartient l'interprétation des songes ?* » – comme pour dire – : « Vous n'avez pas besoin de vos devins et de vos magiciens pour expliquer ce que vous avez vu : Dieu peut en révéler la signification à qui il lui plaît. *Racontez-moi ce que vous avez vu* ».

Le premier, le grand échanson exposa son affaire : « *Je voyais devant moi, dit-il, une vigne, sur laquelle il y avait trois ceps qui croissaient peu à peu. Elle donna des bourgeons, puis des fleurs et des grappes qui mûrirent ; et je tenais la coupe du Pharaon dans ma main. Je pris donc les grappes, je les pressai dans la coupe que je tenais, et je tendis le breuvage au Pharaon, qui le trouva excellent* »⁵.

Sur la foi d'un passage d'Hérodote, les ennemis de la Bible ont prétendu que cette histoire ne pouvait être vraie, les Égyptiens, disent-ils, ne connaissant pas la vigne.

Mais les documents sont innombrables, tant chez les auteurs anciens que dans les monuments mis à jour par les découvertes modernes, pour affirmer le contraire. Les vignes étaient nombreuses en Égypte ; de plus, non contents des vins indigènes, les Égyptiens faisaient venir en abondance les crus étrangers. En outre, l'usage d'exprimer le jus du raisin dans la coupe du roi a été confirmé par la publication des textes du temple d'Edfou en 1870⁶.

Joseph écouta en silence le récit de l'échanson. Puis, s'étant recueilli, il dit gravement : « *Voici ce que signifie ce songe : Les trois*

³ Cf. Clément. d'Alex., Pat. gr., t. VIII, col. 784.

⁴ *La Bible et les découvertes modernes*, t. II, p. 60.

⁵ Ces derniers mots sont de Flav. Josèphe, *Histoire des Juifs*, l. II ch. III.

⁶ Cf. Vigouroux, *op. cit.*, pp. 75-85.

ceps de vigne marquent que vous avez encore trois jours à attendre, après lesquels le Pharaon se souviendra du service que vous accomplissiez et il vous rétablira dans votre ancienne dignité. Et vous lui présenterez à nouveau la coupe, selon votre emploi, comme vous aviez coutume de le faire auparavant ».

On imagine sans peine la joie de l'échanson en entendant ce discours. Il s'attendait au pire, il se croyait déjà aux mains de la mort ; et soudain, la parole du jeune Hébreu chassait toutes ses craintes, remplissait sa prison de lumière, le rendait à la vie. Profitant de ses bonnes dispositions, Joseph ajouta : *« Seulement, je vous en prie, souvenez-vous de moi, quand ce bonheur vous sera arrivé ; faites-moi la charité de suggérer au Pharaon qu'il me fasse sortir de ce cachot : car j'ai été enlevé par rapine du pays des Hébreux et j'ai été jeté innocent dans ce souterrain ».*

Ces mots laissent deviner combien, malgré l'amitié que lui témoignait le gardien-chef, le régime de la prison pesait à Joseph ; et surtout combien sa nature délicate souffrait d'avoir à vivre, dit saint Jean Chrysostome, au milieu d'hommes sales et déguenillés.

Mais il faut admirer ici la réserve qu'il garde sur les causes de son incarcération, et le soin avec lequel il évite de mettre en cause aussi bien ses frères que la femme qui l'a calomnié.

Il ne fit pas la moindre allusion aux injustices qu'il avait souffertes, continue la Bouche d'or : il déclara son innocence, mais il n'alla pas plus loin ; il ne parla pas de ceux qui l'avaient traité si injustement. *On m'a enlevé, dit-il, du pays des Hébreux, et on m'a jeté dans cette prison, sans que j'aie commis aucun crime.* Pourquoi ne dites-vous rien de cette prostituée, de cette adultère, de vos frères, de leur haine, de leur marché infâme, de la passion de votre maîtresse, de son agression, de son intempérance, des pièges qu'elle vous tendit, de ses artifices, de ses calomnies, de la sentence injuste qu'elle fit rendre contre vous, du juge qu'elle corrompit, de cette condamnation portée sans aucun fondement ? Pourquoi taire, pourquoi cacher tout cela ?

« Ah ! je ne connais point le ressentiment, répond-il ; toutes ces injustices me valent autant de couronnes et de palmes ; elles sont, pour moi, d'un profit immense ». Quelle sagesse ! Que cette âme est au-dessus de la colère, supérieure à l'adversité ! Comme elle domine tous les dangers ! Vous le voyez, il déplore plutôt le sort de ses ennemis qu'il ne garde le souvenir des injures. Pour ne point nommer ses frères ni cette femme homicide, il dit simplement : *On m'a enlevé furtivement du pays des Hébreux, et je ne suis coupable d'aucun crime.* Il ne désigne personne, il ne parle ni de la citerne, ni des Ismaélites, ni de qui que ce soit⁷... Que cela nous apprenne, au cas où il nous arriverait d'être persécutés par des scélérats de la même espèce, à ne pas les poursuivre de nos injures, à ne pas nous répandre

⁷ Chrys., *Lettre III à Olympiade*, 13, 14.

contre eux en amères accusations, à nous contenter enfin d'établir doucement et tranquillement notre innocence, à l'exemple de ce grand homme ⁸.

Cependant, le grand panetier, mis en confiance par la manière heureuse ⁹ dont Joseph avait interprété le songe de son compagnon, exposa à son tour ce qui l'avait troublé :

« *J'ai vu, dit-il, comme si je portais sur ma tête trois corbeilles (dont deux) étaient pleines de farine, et la troisième, qui était la plus haut placée, contenait tout ce que sait faire l'art de la boulangerie : et les oiseaux en mangeaient* ».

Joseph, après avoir attentivement écouté, lui dit « qu'il aurait vivement désiré de pouvoir lui donner une explication favorable de ce songe » ¹⁰, mais que, pour ne pas l'induire en erreur, il était contraint de lui avouer la vérité, si douloureuse qu'elle fût. Les trois corbeilles signifiaient qu'il n'avait plus que trois jours à vivre ; après quoi il serait condamné à mort, mis en croix, et ses chairs seraient dévorées par les oiseaux.

Trois jours après, en effet, le Pharaon célébra l'anniversaire de sa naissance. Il offrit à cette occasion un grand festin, au cours duquel le souvenir de l'échanson et du panetier qui le servaient jadis lui revint en mémoire. Sur l'heure, il fit appeler le premier pour le réintégrer dans ses fonctions, tandis qu'il ordonnait de mettre le second en croix, réalisant ainsi à la lettre l'interprétation des songes donnée par Joseph. Peut-être cette diversité de traitement envers les deux accusés n'eut-elle d'autre raison d'être qu'un dessein d'intimidation, et la volonté du souverain de rappeler son droit, discrétionnaire sur la vie et la mort de ses sujets. Cependant, si l'on considère la sagesse, la prudence, la modération dont fera preuve ce prince dans la suite de cette histoire, il est plus vraisemblable de penser qu'il agit en connaissance de cause, ayant eu le temps d'instruire l'affaire. Saint Ambroise, à propos du panetier, fait allusion à un certain Calligonius qui vivait de son temps. Ce personnage était eunuque et chambellan très écouté de l'empereur Valentinien. Ayant embrassé l'arianisme, il profitait de sa toute-puissante influence pour commettre mille injustices vis-à-vis des catholiques et il avait menacé le saint lui-même de le mettre à mort. Soudain, les choses changèrent de face. Calligonius fut accusé à son tour devant l'empereur et envoyé au supplice. Le même Docteur évoque aussi le souvenir d'Aman ¹¹ et celui de Doëg l'Iduméen ¹² qui se servirent de

⁸ Hom. LXIII, 2.

⁹ La Vulgate dit que Joseph avait interprété le songe *prudenter* ; mais la version arabe dit : *fauste* (favorablement).

¹⁰ Flav., l. II, ch. II.

¹¹ Esth., *passim*.

¹² I Reg., XXII.

leur crédit auprès de leurs rois respectifs pour assouvir, le premier sa rancune contre les Juifs, le second sa haine contre les prêtres, et qui furent ensuite tous deux punis de mort. Sans aucun doute veut-il insinuer par là que le châtement du panetier ne fut, dans les balances de la justice divine, que la punition de ses crimes antérieurs ¹³.

Commentaire moral et mystique ¹⁴

Joseph jeté en prison sur les imputations calomnieuses de la femme de Puthifar, mais qui demeure libre au milieu des autres détenus et reçoit autorité sur eux, est la figure du Christ, condamné au dernier supplice sur les accusations de la Synagogue ; mais qui, descendu dans le royaume des ombres, demeure *libre au milieu des morts* ¹⁵ en vertu de sa divinité, et se voit investir là d'une *puissance souveraine au ciel, sur la terre et dans les enfers* ¹⁶.

Les deux courtisans, condamnés à la même peine que Joseph, annoncent les deux larrons mis en croix avec le Christ, et qui représentent eux-mêmes toute l'humanité. L'un est sauvé, l'autre est envoyé à la mort éternelle : c'est l'alternative à laquelle nul être, ici-bas, ne peut échapper. Les hommes avaient été créés pour vivre, eux aussi, à la cour, comme ces deux officiers, à la cour du Roi des rois, où ils avaient chacun quelque office à remplir. Mais ils ont failli à leur devoir ; ils ont tous, en la personne d'Adam, péché contre Dieu, comme les deux eunuques *avaient péché contre le Pharaon*. Ils ont, de ce chef, été chassés du Paradis terrestre, exclus de l'amitié de leur Maître, condamnés à vivre tout le reste de leurs jours dans une prison obscure, sans autre horizon que la mort éternelle. Dans cette geôle cependant, le Christ, comme Joseph, est venu les rejoindre : il leur a apporté des paroles de consolation, il les a soulagés dans leurs peines, il leur a révélé le mystère de leur destinée. Il a enseigné que les uns, *les bénis de son Père*, rentreraient un jour *dans le royaume préparé pour eux depuis le commencement du monde*, tandis que les autres iraient, hélas ! à la mort éternelle.

Seulement, ainsi qu'il arrive toujours dans l'Écriture, la figure n'exprime qu'imparfaitement la réalité. Au fond de leur cachot, les deux courtisans n'avaient plus qu'à attendre passivement la sentence de Pharaon, sans y pouvoir rien changer. Les hommes, au contraire, enchaînés ici-bas sous le joug du péché, tiennent leur sort entre leurs mains. Chacun d'eux peut choisir la part de l'échanson, ou celle du panetier ; selon qu'il s'appliquera à considérer *la vigne*, dans la nuit de la foi, et à en *presser les bourgeons* ; ou, au contraire, qu'il marchera, courbé sous une triple charge de farine. Que signifient ces allégories ?

La vigne, on n'en saurait douter, représente le Christ. Il l'a dit lui-même : « *Ego sum vitis vera, c'est moi qui suis la vraie vigne* ». Bienheureux ceux qui, comme l'échanson, savent discerner sur cette vigne, dans la vision claire-

¹³ De *Joseph Patriarcha*, ch. XXXIV. – Ep. XIV ad *Marcellam*, circa finem. – Saint Augustin fait allusion à ce même Calligonius, dans son livre *Contre Julien*, I. VI, ch. XLI.

¹⁴ Cf. *Rup.*, c. 522.

¹⁵ Ps. LXXXVII, 4.

¹⁶ Mt., XXVIII, 8.

obscur de la foi, trois bourgeons, qui sont le corps, l'âme et la divinité de Jésus-Christ. Ces trois bourgeons ont produit des grappes merveilleuses : c'est d'eux que sont sortis tous les faits et gestes accomplis par le Sauveur, durant sa vie terrestre. Le vin qui en coule est la doctrine de l'Évangile, et c'est le meilleur qui se puisse boire. Il n'en est pas de plus savoureux, car rien n'est aussi doux au palais de l'homme spirituel que les paroles du Sauveur, comme le chantait le Psalmiste : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua* ¹⁷. Il n'en est pas de plus généreux, car c'est lui *qui fait germer les vierges* ¹⁸, et qui a grisé les martyrs ¹⁹.

Bienheureux ceux qui s'emploient à exprimer le jus de ces grappes, c'est-à-dire qui méditent les actions et les paroles du Fils de Dieu ; qui cherchent à se pénétrer de tout ce qu'il a fait pour nous avec les trois bourgeons. Son corps a enduré tant de travaux, tant de peines, tant de souffrances, depuis le jour où il est né jusqu'à celui où il est mort sur la Croix ! Son âme nous a tant aimés, elle a tant prié, tant supplié pour les hommes en général, pour chacun de nous en particulier ! Sa divinité a accompli tant de miracles, elle a guéri les malades, délivré les possédés, ressuscité les morts ; elle a mis à notre disposition tout ce qui est nécessaire pour atteindre la vie éternelle. De ces considérations brassées par l'esprit, coule, comme du raisin foulé dans le pressoir, le vin du divin amour, la certitude réconfortante et stimulante que Dieu nous aime. Mais ce vin, il faut le recueillir, comme l'échanson, dans le calice que nous tend notre Roi. Le calice que Dieu tend à chacun de nous, c'est la part de souffrances qu'il lui demande d'accepter pour l'expiation de ses péchés, pour le salut du monde, pour lui rendre, comme Job, un témoignage de soumission absolue et lui prouver son amour. C'est dans ce calice que nous devons recevoir le vin qui a coulé de la Vigne véritable, quand elle fut mise sous le pressoir de la Passion ; c'est dans la souffrance, dans l'épreuve acceptée, que nous comprendrons ce que le Christ a fait pour nous, et avec quelle force il nous aime.

Les trois jours que nous avons à attendre avant d'être rétablis dans notre dignité originelle représentent les trois actes par lesquels le pénitent obtient la rémission de ses péchés, et retrouve l'état de grâce : la confession, la contrition, la satisfaction ²⁰.

Le panetier au contraire, qui marche, portant sur sa tête trois corbeilles pleines, représente l'homme qui s'avance dans la vie, courbé sous le poids des seules préoccupations terrestres. Au lieu d'avoir l'esprit libre, et découvert, comme le demande saint Paul ²¹, pour pouvoir contempler Dieu dans la lumière de la foi, il est aveuglé par sa charge de *farine* ; par cette farine qu'est condamnée à moudre, en punition de ses péchés, *la fille des Chaldéens*, l'âme qui *a perdu son trône*, qui *s'est assise à terre dans la poussière*, et qui *ne sera plus jamais appelée délicate et tendre*, parce qu'elle a endurci son cœur et perdu tous ses droits à l'amitié de Dieu. « *Prends la meule*, lui dit le prophète

¹⁷ Ps. CXVIII, 103.

¹⁸ Zach., IX, 7.

¹⁹ Cf. saint Bonaventure, *Orat. praedicabilis in S. Joann.*, coll. XIII. Édit. Vivès, t. XI, p. 539.

²⁰ Saint Bonaventure, *Exposit. in Luc.*, c. XIII, t. X, p. 599. — Cf. aussi la *Glose* de Nicolas de Lyre, et Hugues de Saint-Victor, *Allegoriae in V. Test.*, l. II, c. XVIII ; Pat. lat., t. CLXXV, col. 653.

²¹ I Cor., XI, 7.

Isaïe, *et mouds de la farine* »²², ce que saint Grégoire le Grand explique ainsi : « La meule qui tourne en rond, et qui pulvérise la farine, représente l'activité humaine, qui fait tourner l'esprit et le réduit en une poussière de pensées sans consistance »²³. Notre homme en porte trois corbeilles, c'est-à-dire de quoi remplir les trois puissances de son âme : l'intelligence, la volonté, la mémoire ; il en fabrique toutes sortes de pensées, de desseins, de projets, dont il nourrit son esprit et qui font ses délices, mais qui font aussi ceux des démons de la vaine gloire, représentés par les *oiseaux* attachés à ses pas. Il a *trois jours à marcher*, qui sont : le consentement au péché, l'habitude du péché, le désespoir, au bout desquels il trouvera la mort éternelle²⁴.

Dans la prière que Joseph, après lui avoir expliqué son rêve, adresse à l'échanson : *Souviens-toi de moi, lorsque tout ira bien pour toi*, nous entendons la voix du Christ, suppliant ceux qui se sont rapprochés de lui dans l'épreuve de se souvenir de lui, lorsqu'ils reprennent leur état normal d'existence. Combien, en effet, sont revenus à lui dans les prisons, dans les camps de concentration, dans un moment de détresse physique ou morale, qui, ensuite, ressaisis par le train de leur vie ordinaire, l'ont, comme ce courtisan, complètement oublié !

²² XLVII, 1 et 2.

²³ *Mor. sur Job*. L. VI, c. XVI, 25 ; Pat. lat., t. LXXV, col. 743.

²⁴ Ce songe du panetier n'est que très rarement interprété par les auteurs. L'explication que nous donnons ici est tirée des *Morales sur la Genèse*, de Guibert, Abbé de Sainte-Marie de Noyon, au XII^e siècle (Pat. lat., t. CLVI, col. 274). – La Glose de Nicolas de Lyre, Hugues de Saint-Victor, Th. d'Angleterre, cependant, font allusion à des interprétations du même genre.

CHAPITRE 6

Le songe du Pharaon

(GEN., XLI, 1-36)

Une fois réintégré dans sa charge, le grand échanson avait donc oublié complètement le jeune Hébreu qui l'avait assisté avec tant de charité ; et Joseph attendit en vain que les lourdes portes de la prison s'entrouvrissent pour le laisser sortir à son tour. Ici encore, il aurait pu s'abandonner à des réflexions bien amères sur l'injustice du sort et l'ingratitude des hommes. Mais cette âme de diamant subit ce nouveau choc sans rien perdre de sa limpidité, et elle attendit avec patience l'heure de Dieu, ne doutant pas que cette épreuve supplémentaire ne fût voulue pour son bien. En effet, dit saint Jean Chrysostome,

le Dieu sage et tout-puissant, qui sait, comme un ouvrier habile, combien de temps il faut laisser l'or au feu, et à quel moment il convient de le retirer ; Dieu, donc, permit que le grand échanson ne recouvrât pas la mémoire avant les songes du Pharaon, afin de faire briller la gloire de notre juste aux yeux de toute l'Égypte ¹.

Si le courtisan avait exécuté sa promesse aussitôt sorti de prison ; s'il avait obtenu l'élargissement de Joseph, celui-ci aurait sans doute retrouvé un emploi chez Putiphar ou dans quelque autre maison, et il aurait continué de mener là une vie obscure. Mais la suite des événements, habilement conduite par la Providence, allait placer enfin la lumière sur le chandelier et donner cette vertu éclatante en modèle à toute l'Égypte.

Deux ans après les événements que nous venons de raconter, deux ans qui parurent des siècles au pauvre détenu, il advint que le Pharaon à son tour eut un songe. Il lui sembla qu'il était sur le bord du Nil, et *il vit sortir* du fleuve *sept vaches, fort belles et extrêmement grasses*. Ces bêtes se mirent à paître au milieu des joncs, dans les terres détrempées qui s'étendaient sur les rives du fleuve. Mais quelques instants après, sept autres vaches sortirent à leur tour, celles-ci toutes défigurées et affreusement maigres. Les nouvelles venues commencèrent par brouter ce qu'elles trouvaient sur le bord du Nil, dans les endroits où il y avait de l'herbe. Puis soudain elles se jetèrent sur les premières, qui étaient si grasses et si belles, et, les dévorèrent ! Malgré cela, elles ne parurent point rassasiées et elles étaient toujours aussi étiques,

¹ Hom. LXIII, 3.

aussi vilaines à voir. Le monarque s'éveilla sur ces entrefaites. Il se sentait inquiet, troublé, mal à l'aise. Cependant, sous l'accablement du sommeil il ne tarda pas à se rendormir, et il eut un nouveau songe. Il vit cette fois des épis, au nombre de sept, qui sortaient d'une même tige : ils étaient chargés de grains et très beaux. Bientôt sept autres apparurent, qu'un vent brûlant avait desséchés. Et, comme les vaches du songe précédent, ils dévorèrent les premiers, qui étaient si beaux...

Le Pharaon s'éveilla de nouveau, l'esprit assailli des craintes les plus vives. Que pouvaient bien signifier ces rêves qui se terminaient tous deux d'une façon tragique ? Sans doute, ils apportaient l'annonce de quelque malheur. Dès que le matin fut arrivé, le souverain manda d'urgence à son palais tous les devins et tous les sages de sa capitale, et, quand ils furent en sa présence, il leur raconta ce qu'il venait de voir.

La science de ces personnages devait s'apparenter d'assez près à celle de nos modernes diseuses de bonne aventure. Ils avaient des clefs qui leur permettaient d'interpréter vaille que vaille tous les songes, les bons comme les mauvais, en usant de formules vagues ou amphibologiques, en tablant surtout sur la crédulité de leurs auditeurs². Ils y joignaient quelques pratiques d'occultisme et de sorcellerie, grâce auxquelles ils pouvaient découvrir le sens des visions envoyées par le démon. Mais pas plus leurs clefs que leurs incantations ne pouvaient percer le secret des manifestations qui venaient de Dieu. L'exposé du prince les mit donc dans un grand embarras. Si nous en croyons les traditions hébraïques, ils essayèrent cependant d'échafauder quelques explications : ils émirent l'hypothèse que les sept vaches grasses représentaient peut-être sept filles qui seraient données au Pharaon ; mais sans doute seraient-elles enlevées toutes les sept par une mort prématurée, et c'est là ce que symbolisaient les vaches maigres en les dévorant³.

Ces essais d'interprétation n'apportèrent aucun apaisement à l'inquiétude du monarque. Remarquons cependant en passant que ce prince se conduisit en l'occurrence d'une façon beaucoup plus humaine que ne devait le faire plus tard Nabuchodonosor, roi de Babylone. Celui-ci, lorsqu'il eut le songe célèbre de la statue aux pieds d'argile, envoya lui aussi quérir d'urgence tous les mages et devins de sa capitale pour entendre de leur bouche l'explication de son rêve. Mais il prétendit exiger d'eux qu'ils lui disent d'abord le songe, puis son interprétation. Les malheureux se récusèrent, déclarant que c'était là une chose absolument impossible. Sur quoi le despote entra en fureur et ordonna de mettre à mort tous les sages de Babylone. Le massacre de ces infortunés commença aussitôt et il ne cessa que lorsque

² Cf. P. Montet, *La vie quotidienne en Égypte au temps des Rhamsès*, pp. 46-49.

³ Cf. Carth., t. I, p. 397, et Nicolas de Lyre.

Daniel, en révélant au souverain ce qu'il voulait savoir, eut fait tomber sa colère ⁴.

Notre Pharaon, au contraire, demeura raisonnable. Il raconta aux devins ce qu'il avait vu, et, devant leur impuissance, il ne s'emporta point. Ce prince apparaît d'ailleurs, dans toute cette histoire, comme un homme vraiment sage et modéré. Il appartenait, à la dynastie des Rois-pasteurs, ou *Hyksos*. On pense généralement que ce fut le plus célèbre d'entre eux, celui qui est connu dans l'histoire sous le nom d'Apophis II. Les Hyksos n'étaient pas de race égyptienne : ils venaient d'Asie, et ils avaient conquis l'empire des Pharaons vers l'an 1800 avant J.-C. Leur victoire était due surtout à l'usage qu'ils faisaient du cheval et du char, jusqu'alors ignorés dans la vallée du Nil, et aussi aux cimenterres de bronze, dont se servaient leurs troupes, beaucoup plus puissants que les armes légères des Égyptiens. Ils se substituèrent aux rois du pays et donnèrent à l'Égypte deux dynasties, la XV^e et la XVI^e. Leur règne s'étendit de l'année 1800 environ à l'année 1580, où ils furent supplantés à leur tour par une dynastie indigène ⁵.

Tandis que les devins se creusaient la tête pour comprendre ce que pouvaient bien signifier les vaches et les épis, et que tout le monde à la cour cherchait un moyen de rassurer le monarque, le grand échanson brusquement se souvint du jeune Hébreu qui, dans sa geôle, lui avait annoncé avec tant de sagacité sa prochaine délivrance. Il courut vers son souverain, et, après s'être excusé de son oubli, il lui dit : « *Lorsqu'il y a quelques années, Votre Majesté, irritée contre ses serviteurs, commanda que je fusse mis, avec le grand panetier, dans la prison du général de ses troupes, nous eûmes tous deux, une même nuit, un songe qui nous prédisait ce qui nous arriva ensuite. Il y avait alors dans cette prison un jeune Hébreu, serviteur du même général ; nous lui avons raconté chacun notre songe, et nous avons entendu de lui tout ce que l'événement confirma : car je fus rétabli dans ma charge, et le grand panetier fut suspendu à un gibet* ».

Frappé par l'accent de sincérité du courtisan, le Pharaon donna l'ordre d'amener devant lui sur l'heure, le jeune devin : officiers et gardes s'élançèrent aussitôt vers la prison pour en extraire Joseph. On prit le temps cependant de faire la toilette de celui-ci, car il n'était pas présentable. On lui coupa d'abord *les cheveux et la barbe* : l'Écriture a eu soin de noter ce détail, pour nous faire comprendre que dans sa détention il était privé de ces soins élémentaires, ce qui ne devait pas être pour lui une petite pénitence. Puis on lui ôta ses hardes de prisonnier, on lui fit endosser un vêtement convenable, et on l'amena sans perdre de temps au palais du roi.

⁴ Dan., II.

⁵ D'après Ricc., § 31 et 163.

Il est difficile d'imaginer un changement de décor plus impressionnant que celui auquel fut alors soumis Joseph. Il quittait la géole la plus sévère de toute l'Égypte, où il portait les fers avec les gens de la pire espèce, pour être conduit, sans préambule, sans transition, sans explication, avec tous les égards dus à un personnage de marque, devant le trône de l'un des princes les plus puissants et les plus fastueux de l'univers.

Mais Joseph avait une âme trop « reine », il planait trop haut au-dessus des contingences terrestres pour se laisser désarçonner par ce brusque tour de roue. De même que le malheur ne l'avait pas abattu, cette chance inespérée ne le grisa point. Il demeura aussi modeste, aussi maître de lui, aussi égal d'humeur devant les avances de Pharaon qu'il l'avait été devant les assauts de la femme de Putiphar, et devant les rigueurs imméritées du régime pénitentiaire.

« *J'ai eu des songes*, lui dit le monarque, dès qu'il le vit en sa présence, *et il n'y a personne qui puisse me les expliquer ; mais j'ai entendu dire que tu étais très savant dans cet art* ». Tout en parlant ainsi, il s'approcha du jeune homme et il lui prit la main, ce qui était une marque extraordinaire de confiance. Puis il ajouta : « Explique-moi mes songes, sans que la crainte de me fâcher ni le désir de me plaire te fasse rien déguiser de la vérité, quand même ils me prédiraient des choses désagréables »⁶. Joseph répondit : « *Dieu révélera sans moi des choses favorables au Pharaon* », c'est-à-dire : « N'allez pas croire que je dise rien en mon propre nom, ou que j'interprète rien par science humaine. Car, faute d'une révélation d'en-haut, il n'y a pas moyen de rien comprendre à ces secrets. Sachez donc que sans le secours de Dieu, je ne saurais vous fournir aucune explication »⁷.

Cependant le ton affirmatif de cette réponse témoignait que Joseph connaissait déjà, au moins en gros, les songes du roi et leurs significations. Sans cela, il n'aurait pas osé promettre *des choses favorables*, pour une vision qui inspirait au souverain une crainte si vive.

Le Pharaon raconta alors ce qu'il avait vu : les vaches grasses d'abord, mangées par les vaches maigres, et les épis dévorés à leur tour. Puis il ajouta : « *J'ai consulté les interprètes et aucun n'a pu m'éclairer* ». Joseph réfléchit quelques instants, puis avec beaucoup de modestie et d'assurance à la fois, il dit : « *Les deux songes du roi se réduisent à un. Dieu a montré à votre Majesté ce qu'il fera dans les années qui vont suivre. Les sept vaches si belles et les sept épis pleins de grains signifient la même chose : ils annoncent sept années d'abondance. Les sept vaches maigres et décharnées qui sont sorties*

⁶ Flav., l. III, ch. II.

⁷ Chrys., Hom. LXIII, 3.

du fleuve après les premières, et les sept épis véreux et brûlés par le vent, représentent une famine qui doit venir et qui durera sept autres années. Les choses s'accompliront de la manière suivante : il y aura d'abord, dans toute l'Égypte, sept années d'une fertilité extraordinaire, lesquelles seront suivies de sept autres d'une stérilité si grande, qu'elle fera oublier toute l'abondance qui l'aura précédée. La famine consumera alors toute la terre, et cette fertilité extraordinaire sera comme absorbée par l'extrême indigence qui la suivra. Quant au second songe que vous avez eu, il signifie la même chose : c'est une preuve que cette parole de Dieu sera ferme, et qu'elle s'accomplira infailliblement et bientôt ».

Une fois éclairé par ces explications, le symbolisme du songe se révélait très heureusement choisi : les vaches et les épis représentent les deux éléments principaux qui, avant le règne de la grande industrie, faisaient la prospérité d'un État et assuraient la nourriture de ses habitants : les troupeaux et les moissons. Labourage et pâturage étaient les deux mamelles de l'Égypte, avant d'être celles de la France et de beaucoup d'autres pays. Si les vaches sortaient du fleuve, c'était pour rappeler que l'Égypte est un don du Nil, selon le mot d'Hérodote. Sans lui « la merveilleuse contrée ne serait qu'un morceau de Sahara ». Aujourd'hui encore

quand l'instant de la crue approche, l'Égypte entière ne pense qu'à son fleuve. Dans les « nilomètres », on en suit la cote avec passion... Car il faut, pour que l'Égypte vive, que l'eau soit assez haute... On ne peut rien contre la crue insuffisante. Pline, romain concis, résume ainsi la situation : « Douze coudées d'eau, famine ; treize, suffisance ; quatorze, joie ; quinze, sécurité ; seize, abondance ». C'est pourquoi, au musée du Vatican, la statue célèbre nous montre le Nil entouré de seize enfants ⁸.

Si l'on examine de près le texte de la Bible, on verra qu'il laisse deviner l'importance de la crue du fleuve. En effet, on y voit que les vaches grasses paissaient *dans des lieux marécageux*, selon la Vulgate ; d'autres versions disent : *dans la prairie*, dans l'herbe. Au contraire les vaches maigres se tenaient *sur la rive même du fleuve, dans les endroits verts*. Ce détail fait clairement entendre que, lors de l'apparition des premières, l'inondation s'est étendue au loin, fertilisant les prairies, laissant à travers la campagne de nombreuses flaques d'eau ; lors des secondes au contraire il faut aller *sur le bord du fleuve*, pour trouver un peu d'herbe verte, parce que le Nil n'a pas débordé.

Après avoir expliqué le songe du roi comme il vient d'être dit, Joseph ajouta : « Il peut sembler difficile de conjurer un si grand mal en voyant que ces vaches maigres, bien qu'elles aient dévoré les vaches

⁸ Daniel-Rops, histoire Sainte, p. 57.

grasses, n'ont pas été rassasiées. Mais Dieu n'envoie pas ces présages aux hommes pour les épouvanter et pour qu'ils se laissent aller au désespoir : il veut au contraire les obliger à prendre les mesures nécessaires pour éviter, par une sage prévoyance, le péril qui les menace »⁹.

Et, soucieux de tirer du songe une leçon pratique, Joseph conseilla au Pharaon de confier cette affaire à un surintendant, une sorte de dictateur aux vivres, dont l'autorité s'étendrait à toute l'Égypte. Ce personnage établirait à son tour, dans chaque province, des fonctionnaires sous ses ordres, qui, pendant les sept années d'abondance, auraient pour mission de recenser soigneusement le blé récolté, d'en prélever la cinquième partie, et de mettre celle-ci en réserve dans des greniers spécialement construits à cet effet. Ces dépôts seraient établis dans les principales villes de l'empire, mais resteraient placés sous l'autorité directe du roi, de façon que le pouvoir central pût faire face à la disette, quand celle-ci se présenterait.

Pourquoi mettre en réserve la cinquième partie seulement, et non pas la moitié, comme la logique semblerait le demander ? – Parce que, même dans les années de disette, il y aurait tout de même une petite récolte ; – et surtout parce que l'abondance serait telle, dans les années prospères, qu'elle dépasserait de beaucoup les besoins normaux de la population.

Dans ce conseil donné au prince, de nommer un surintendant, certains historiens ont voulu voir une manœuvre habile de Joseph pour s'assurer une situation de choix. C'est méconnaître étrangement, et la noblesse de caractère et la sagacité du fils de Rachel. Il est beaucoup plus juste de remarquer, avec saint Ambroise, que les hommes – et les gouvernements – ont généralement une conduite toute différente de celle qu'il préconise ici. Au temps de la prospérité, ils semblent croire que celle-ci sera éternelle ; ils ne prévoient pas que la disette pourra venir un jour, et ne prennent aucune mesure pour la prévenir. Ce n'est que quand la famine est à leurs portes, quand elle leur fait déjà sentir ses crocs, qu'il s'avisent de nommer des dictateurs aux vivres ; mais ceux-ci ont alors bien du mal à dominer une situation qu'il eût été facile d'éviter en s'imposant une discipline quand les temps étaient favorables¹⁰.

Commentaire moral et mystique

Les sept années d'abondance et les sept années de famine représentent les alternances de fécondité et de stérilité spirituelle qui se succèdent conti-

⁹ Flav., l. II, ch. III.

¹⁰ *De Joseph Patriarcha*, c. VII, 38.

nuellement dans l'Église, dans les Ordres religieux, dans les âmes intérieures. Les *vaches grasses*, ce sont les premières générations de chrétiens qui *sortirent du fleuve*, c'est-à-dire des eaux du baptême. Elles étaient pleines de foi, de ferveur et de charité, elles se montrèrent d'une fécondité merveilleuse en saints et en martyrs. Mais ensuite, quand la paix eut été assurée à l'Église par Constantin, parurent les *vaches maigres* : les grandes hérésies d'Arias, Nestorius, etc., et tous les abus inhérents à la mise en tutelle du clergé par le pouvoir impérial. Ces errements détruisirent l'esprit de la primitive Église, et ils auraient réduit le peuple chrétien à la famine absolue, si Notre-Seigneur n'avait pris ses mesures pour mettre en réserve, dans les écrits des Pères, dans les enseignements des papes et des évêques, de quoi le nourrir.

Les *vaches grasses*, ce sont encore les religieux qui paraissent au commencement des grands Ordres ou aux époques de ferveur, et qui, grâce *au fleuve*, ou aux dons du Saint-Esprit, sont riches de « graisse », c'est-à-dire de substance spirituelle. Les *vaches maigres*, ce sont ceux qui leur succèdent aux périodes de relâchement, *montant du même fleuve*, sortant de la même source, mais émaciés, sans muscles et sans *graisse*, sans vertus et sans doctrine, et qui détruisent l'œuvre des premiers par leur négligence et leurs désordres.

Les *vaches grasses*, ce sont enfin les consolations et les lumières dont Dieu nourrit les âmes saintes, à certains moments, pour les développer et les fortifier. Mais ensuite viennent les *vaches maigres*, les périodes d'aridité et de ténèbres, qui anéantissent tout le bien procuré à l'âme par les premières, si celle-ci, comme Joseph, n'a pas su mettre en réserve la *cinquième partie* de ce qu'elle a reçu, quand tout allait bien.

Qu'est-ce à dire, la *cinquième partie* ? Cette expression représente en figure la *quintessence*, ou la cinquième essence. On entend par là, une substance éthérée et subtile, tirée de la matière grossière du corps qui le renfermait, et dégagée des quatre éléments plus épais : air, eau, terre et feu. C'est ce qu'il y a de plus essentiel en quelque chose ¹¹. Expliquons-nous par un exemple sur le plan spirituel. Voici une personne qui a du goût pour la piété, et à laquelle sa situation de fortune permet de satisfaire cette inclination. Elle va à la messe tous les jours, elle donne beaucoup de temps à la prière, à la lecture, aux cérémonies religieuses. Brusquement, les revers fondent sur elle : elle se voit réduite à gagner son pain de chaque jour en travaillant du matin au soir sans répit. Plus de messes en semaine, plus de stations dans les églises, plus de retraites, plus de sermons : voilà notre âme désemparée. Elle croit que tout est perdu, que le chemin de Dieu lui est désormais fermé, qu'elle doit renoncer à ses désirs de perfection. C'est qu'elle n'a pas su mettre en réserve la *cinquième partie* de ce qu'elle a récolté au temps de sa prospérité. Elle n'en a pas distillé la quintessence, elle n'a pas su dégager sa piété de tout ce qui était sensible, accessoire, contingent, pour s'attacher à l'unique nécessaire, à la volonté d'aimer Dieu, de le servir, de lui être fidèle envers et contre tout, volonté qui constitue l'essence même de la perfection.

¹¹ D'après le *Dictionnaire Larousse*, au mot *Quintessence*.

CHAPITRE 7

Psomtóm-Phanech ou Sauveur du monde

(GEN., XLI, 37-45)

Le Pharaon et toute sa cour furent enchantés des réponses de Joseph. Alors qu'ils tremblaient de voir le jeune devin annoncer quelque calamité prête à fondre sur eux, ils n'entendirent de sa bouche que des paroles rassurantes, pleines de sagesse, étayées de conseils précis, pour parer au danger d'une famine à venir.

« *Où pourrions-nous trouver, dit le roi à ses ministres, un homme comme celui-ci qui soit rempli de l'Esprit de Dieu ?* » Et se tournant vers Joseph : « Il est manifeste, continua-t-il, que c'est Dieu qui t'a révélé tout ce que tu as dit ; dès lors, *où pourrais-je trouver un homme plus sage que toi et qui te soit comparable ? C'est toi donc qui gouvernera ma maison, et tout le peuple obéira au commandement de ta bouche. Mon trône seul me donnera le pas sur toi* ». Il se tut un instant, comme pour réfléchir mûrement à ce qu'il allait faire, puis il reprit : « C'est une chose décidée, *je t'établis aujourd'hui, officiellement, vice-roi de toute la terre d'Égypte* ». Sans plus attendre, il remit au jeune homme les insignes de cette haute dignité. Ôtant de son doigt l'anneau qui lui servait à sceller ses ordres écrits, il le passa à celui de Joseph, montrant par là que les commandements de ce dernier auraient la même valeur que les siens propres. Puis il le fit revêtir d'une robe de lin, et attacha à son cou un collier d'or : c'étaient là des marques de la plus haute distinction. L'historien Josèphe prétend même qu'il lui permit de porter des habits de pourpre. Ensuite, *il le fit monter sur un char qui était le second après le sien, c'est-à-dire qui était le plus magnifique de ses équipages, après celui dont il usait pour lui-même*¹. *Et il le fit précéder d'un héraut qui criait partout où il passait, que tout le monde eût à le reconnaître comme le gouverneur de toute l'Égypte, et à fléchir le genou devant lui.* Le texte hébreu précise ici, d'après saint Jérôme, que le héraut criait : *Abrech*. Ce mot signifie : *Fléchissez le genou*, comme le fait entendre la Vulgate. Les Arabes l'emploient aujourd'hui encore pour faire coucher leurs chameaux. Cependant les Targums hébraïques et la version syriaque le traduisent par : Père du roi, père très tendre², père et chef. Ces diverses interprétations se fondent entre elles pour insinuer, dans la

¹ Le texte de la Vulgate pourrait se traduire : *il le fit monter le second sur son char* ; mais cette traduction ne s'accorde ni avec l'hébreu, ni avec les LXX, ni avec la version syriaque, etc....

² Saint Jérôme donne la même interprétation : *Ab*, père ; *Roch*, délicat. Hier., c. 1049.

brèveté d'un mot de deux syllabes, que malgré la jeunesse de Joseph, tout le monde devait le traiter avec respect, et que le roi lui-même le considérait comme son père ³.

Incapable de modérer son enthousiasme, le souverain continuait à investir Joseph de sa puissance : « Aussi vrai que *c'est moi qui suis le Pharaon*, déclarait-il, *personne ne pourra mouvoir le pied ou la main sur toute la terre d'Égypte, sans ton ordre* », c'est-à-dire personne ne pourra entreprendre aucune démarche, aucune affaire de quelque importance, sans avoir au préalable ton assentiment. Ces mots donnaient à Joseph autorité sur les plus hauts dignitaires de son empire. Et le psalmiste confirme cette assertion : « *Il le constitua*, dit-il, *prince de tout le royaume, afin qu'il instruisît les princes comme lui-même, et qu'il enseignât la prudence aux anciens* » ⁴.

Quelqu'un qui dut être stupéfait et atterré à la fois, en entendant ce discours, ce fut l'ancien maître de Joseph, l'archimagyre, l'eunuque Putiphar. Car il est infiniment probable qu'en vertu de sa charge, il assistait à cette séance. Saint Éphrem le représente revenant en toute hâte à son palais, et appelant son épouse :

« Femme, lui dit-il, ce Joseph qui a été ton esclave, voici qu'il est aujourd'hui devenu notre maître. Celui que nous avons dépouillé de son pallidum, vient d'être revêtu de pourpre devant toute la cour ; celui que nous avons chassé de notre maison, et fait jeter au fond d'un cachot, est invité à monter sur le char du Pharaon ; celui que nous avons chargé de fers, porte maintenant le collier d'or des rois. Qu'allons-nous devenir ? Comment me présenter devant Joseph ? Je n'oserai même pas lever les yeux vers lui. — Tu n'as rien à craindre de celui auquel tu n'as fait aucun tort, répondit la femme. Joseph sait que, s'il a été chassé de chez nous, j'en suis la seule cause. Va donc, laisse là toute appréhension, mets-toi à la suite de son char, et fais-lui cortège avec les autres satrapes, de peur que ton absence ne prête à croire que sa fortune est pour toi un sujet de tristesse. Maintenant, laisse-moi t'avouer quelque chose : Joseph n'est pas, comme tu l'en accuses, un serviteur coupable et malhonnête. Je te dis la vérité, bien que ce soit à mes dépens. C'est moi qui étais éprise de lui, je l'ai accusé parce que je l'aimais ; aveuglée par sa beauté, et emporté par ma passion, c'est moi qui ai saisi sa tunique. Joseph est juste : il ne se vengera pas sur moi non plus, car il reconnaîtra que jamais, sans cette aventure, il ne serait monté à la dignité qui lui échoit aujourd'hui » ⁵.

Pour consacrer la situation à laquelle il l'élevait, *le Pharaon changea le nom de Joseph, et il l'appela d'un nom égyptien* que les Septante ont traduit par Psoptom-Phanech, mot qui signifie : SAUVEUR DU MONDE.

³ Cf. Vig., pp. 130 et sq. — Carth., p. 401 a.

⁴ CIV, 21.

⁵ Ephr., col. 93.

Ainsi, en dépit des circonstances et des contrariétés de toutes sortes, les promesses de Dieu s’accomplissaient infailliblement : après des tribulations sans nombre, Joseph se trouvait soudain élevé à la plus haute dignité qui se pût imaginer, et bientôt ses frères allaient, comme les onze gerbes qu’il avait vues dans son rêve, venir se prosterner devant lui.

Commentaire moral et mystique

Ainsi, dit saint Jean Chrysostome, voici qu’un prisonnier devient subitement roi de toute l’Égypte ; voilà que celui qui avait été jeté en prison par le maître du palais, est élevé par le roi à la plus haute situation ; et celui dont il avait été l’esclave put voir tout à coup l’homme qu’il avait emprisonné comme séducteur de sa femme, investi du gouvernement de l’Égypte entière ⁶...

Instruits par cet exemple, ne nous laissons jamais décourager dans les afflictions, ne nous abandonnons pas à nos propres sentiments quand ils nous conseillent l’impatience : montrons une résignation parfaite, et nourrissons-nous d’espérance, connaissant la toute-puissance de notre Maître, et bien persuadés que, s’il nous laisse éprouver par l’infortune, ce n’est point par indifférence à notre égard, mais parce qu’il veut que nous méritions par notre courage une éclatante couronne. C’est par là que tous les saints sont parvenus à la gloire. Gardons-nous donc de nous révolter contre les tribulations, mais écoutons ce que dit saint Paul : *Ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution* ⁷.

Au sens allégorique, le triomphe de Joseph après ses épreuves figure la gloire dont le Christ fut couvert à la suite de sa Passion. Après avoir été trahi par les Juifs, dépouillé de ses vêtements, calomnié devant Pilate par la Synagogue, enchaîné, réduit au dernier degré de la misère et de la honte ; après être descendu au fond des enfers, Jésus, comme Joseph, comparut, lui aussi, devant le Roi, devant son Père, devant le Maître de l’univers. Et son Père lui remit son anneau, quand il l’investit de sa propre toute-puissance ; il le revêtit d’une robe de lin, quand il gratifia sa Très Sainte Humanité de tous les privilèges des corps glorieux ; il lui mit au cou un collier d’or, quand il enrichit cette Humanité des dons les plus magnifiques ; il le prit avec lui sur son char, quand il le fit asseoir à sa droite après son Ascension, et il le consacra, à tout jamais, Sauveur du monde.

⁶ Hom. LXIII, 4.

⁷ II Tim., III-12 ; Hom. LXIII, 5.

CHAPITRE 8

Aseneth

(GEN., XLI, 45-57)

Pour couronner la série de ses bienfaits envers Joseph, le Pharaon lui donna comme épouse Aseneth, fille de Putiphar, grand prêtre d'Héliopolis.

Ce Putiphar est-il le même personnage que celui que nous connaissons déjà et qui avait été le maître de Joseph ? Certains auteurs l'ont pensé, au premier rang desquels il faut citer saint Jérôme. Mais saint Jean Chrysostome, saint Augustin sont d'un avis contraire. Dans ses *Questions sur la Genèse*, ce dernier énumère de multiples raisons qui empêchent de confondre les deux hommes : d'abord, le silence que garde l'Écriture, alors qu'elle n'aurait pas manqué de faire ressortir comme un titre de gloire supplémentaire pour Joseph l'honneur d'épouser la fille de celui dont il avait été l'esclave ; ensuite, l'incompatibilité des attributs du chef de la milice avec ceux du grand-prêtre ; l'impossibilité de cumuler les fonctions sacerdotales et la haute surveillance des prisons ; l'usage pour les prêtres égyptiens de ne pas exercer d'autre charge que l'administration de leur temple ; la distance, enfin, qui séparait Héliopolis de Memphis où résidait habituellement la cour, et qui n'aurait pas permis à un même homme d'assurer les deux emplois ¹. La plupart des auteurs ont suivi l'opinion de saint Augustin et le texte hébreu la renforce encore en n'écrivant pas de la même manière les noms des deux hommes : le premier se lit : Pôtiphar et le second : Potifora.

Quoi qu'il en soit, le grand prêtre d'Héliopolis était certainement l'un des plus hauts personnages du royaume.

À l'époque où nous sommes, écrit M. Fillion, Héliopolis – ville du soleil – avec son temple de Râ, ou du Soleil qui, chaque matin, se lève à l'Orient pour parcourir sur sa barque l'Océan céleste, et se couche le soir à l'Occident, est le centre le plus célèbre de l'Égypte, comme il en est le plus ancien. Les rois de la Ve dynastie se glorifiaient déjà de tenir leur origine de Râ. Le premier d'entre eux, Ouserkarf, aurait commencé par être grand-prêtre d'Héliopolis... Ce n'est pas seulement son dieu qui rendit cette ville illustre, mais c'est aussi son collègue de prêtres, réputé, dès l'origine, pour la profondeur de sa science, et à qui l'on doit, au moins comme inspiration, la plus grande partie de la littérature religieuse d'Égypte... À l'époque d'Héro-

¹ *Op. cit.*, 136. Édit. Gaume, t. III, col. 650 ; Chrys., Hom. LXIII, 4.

dote... ces hommes étaient toujours regardés comme les plus savants d'entre les prêtres égyptiens. Bientôt Platon, Eudoxe, et d'autres viendront leur demander le dernier mot de la sagesse. Par le fait donc de son titre de prêtre – et probablement de grand-prêtre – d'Héliopolis, Putiphar avait rang parmi les courtisans les plus rapprochés du trône. Sa fille pouvait aspirer à la main des plus grands, même à une main royale².

La légende s'est emparée de cette histoire. Un écrit apocryphe très ancien, cité par saint Jérôme et Vincent de Beauvais³, nous présente Aseneth comme une jeune fille très pure et très belle, mais fière et présomptueuse. Elle dédaignait tous les hommes et prétendait n'accepter pour époux que le propre fils du Pharaon. Il y avait dans la maison de son père une haute tour, et au sommet de cette tour un appartement de dix chambres, ornées de la manière la plus somptueuse. C'est là qu'elle vivait, au milieu de ses richesses, des statues de ses idoles, servie par sept jeunes filles de son âge « nées la même nuit qu'elle et belles comme des étoiles ».

Lorsque son père lui parla d'un projet de mariage avec Joseph, dont le nom était alors dans toutes les bouches, elle s'indigna. Elle, épouser un Chananéen, un étranger, un fils de pâtre, un ancien esclave ? un homme qui avait voulu séduire la femme de son maître, qui avait passé des années en prison, et qui en était sorti pour avoir deviné un songe, comme font les vieilles femmes ? Non, jamais elle n'accepterait d'autre main que celle du fils du roi...

Cependant, un beau matin, on annonça l'arrivée de Joseph. La jeune fille se hâta de remonter au sommet de sa tour pour esquiver l'entrevue. Mais la curiosité l'emportant, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre pour voir ce prétendant dont elle ne voulait à aucun prix. À peine l'eut-elle aperçu qu'elle fut comme terrassée par sa beauté et par la noblesse qui émanait de toute sa personne. Ses genoux se déroberent sous elle, et elle dit en gémissant : « Malheur à moi !... Je suis une insensée d'avoir méprisé cet homme. Il est le fils de Dieu, car il n'est homme sur la terre qui puisse avoir un fils d'une pareille beauté. Ah ! que mon père me donne à lui, mais comme son esclave, et je le servirai jusqu'à la fin de mes jours ! »

Ses parents l'ayant appelée pour la présenter au vice-roi, elle accourut et s'inclina devant lui en disant : « Salut ! seigneur qui êtes béni de Dieu ! » « Salut ! répondit le fils de Jacob, Dieu vous bénira aussi ! » Mais, lorsque sur l'invitation de son père elle voulut lui donner le baiser de paix, comme c'était alors l'usage, Joseph l'arrêta : « L'homme

² Dictionnaire de la Bible, t. V, col. 893.

³ Cet écrit est intitulé : *Histoire du mariage d'Aseneth avec Joseph*. On le trouve dans le *Dictionnaire des Apocryphes*, de Migne, t. I, p. 706. On pense qu'il eut pour auteur un Juif du II^e siècle de notre ère, converti au christianisme.

dont la bouche bénit le Dieu vivant, dit-il, ne saurait donner le baiser de paix à la femme étrangère dont la bouche bénit des idoles inanimées et sourdes ».

Devant cet accueil sévère, Aseneth fondit en larmes. Joseph alors eut pitié d'elle et il la bénit en disant : « Dieu d'Israël, Dieu de mes pères, vous qui faites sortir la lumière des ténèbres, la vérité de l'erreur, la vie des ombres de la mort, bénissez cette jeune fille ; renouvelez et purifiez son cœur et daignez la compter un jour au nombre de ce peuple élu que vous vous êtes réservé dès le commencement des siècles ».

Rentrée chez elle, Aseneth jeta ses idoles par la fenêtre ; puis, se revêtant d'habits de deuil, elle pleura durant une semaine entière. Au bout de ce temps, elle reçut du ciel, par le ministère d'un ange, l'assurance que Dieu lui avait pardonné ses péchés et qu'elle épouserait Joseph. Ce qui fut fait : le Pharaon voulut présider les noces en personne. Pendant sept jours, personne ne travailla en Égypte, les fêtes se succédèrent sans interruption, et tout le monde fut dans la joie.

Après cela, Joseph se donna tout entier à ses nouvelles fonctions. Il commença par faire le tour de l'Égypte pour se rendre compte par lui-même de la situation des diverses provinces. Ce fut un voyage triomphal : Joseph, dit le document cité plus haut ⁴, le fit en grand apparat, sur le char que lui avait donné le roi et que tiraient quatre chevaux aussi blancs que la neige. Il était revêtu des insignes que lui avait conférés le Pharaon. C'est alors sans doute que se réalisa ce que dit un peu plus loin l'auteur sacré : les jeunes filles, laissant là toutes leurs occupations et trompant toute surveillance, *couraient sur les murs* ⁵ pour voir passer cet homme d'une fortune si extraordinaire et, d'une si éclatante beauté.

Cependant, les événements se déroulaient comme le jeune devin les avait prédits. Une fertilité inouïe marqua les sept années qui suivirent son accession au pouvoir : le blé venait en telle abondance qu'on ne savait où le déposer. La profusion des grains dépassait toute mesure, elle ne pouvait se comparer qu'au sable de la mer. Joseph en fit mettre soigneusement de côté la cinquième partie, ainsi qu'il l'avait dit, et cette réserve fut portée à des magasins spéciaux, établis par ses soins dans les principaux centres de l'empire.

Durant cette période, Aseneth eut successivement deux garçons, auxquels Joseph donna des noms symboliques. Il appela l'aîné : Manassé, mot qui signifie : *faisant oublier*, « parce que, disait-il, Dieu en me comblant comme il l'a fait, m'a fait oublier toutes mes épreuves et

⁴ Histoire du mariage d'Aseneth.

⁵ Gen., XLIX, 22.

la maison de mon père » ; et le second : Éphraïm, ce qui signifie : *double fécondité* ; « parce que, déclarait-il, *Dieu m'a rendu fécond sur la terre de mes malheurs* ».

Au bout de sept ans, cependant, les choses changèrent comme l'avait annoncé le songe du Pharaon. L'abondance fit place à la disette, et bientôt régnèrent, dans tout l'Orient, la famine et la détresse. Sur une inscription très ancienne, découverte récemment et qui a nom « la colonne des sept années de famine », on peut lire :

Depuis sept ans, le Nil n'est pas monté, le blé nous manque, les champs sont desséchés. On n'ensevelit plus les morts, l'enfant pleure, l'adolescent languit, le vieillard désespère ; tous, jambes sans force, bras croisés, sont accroupis et prostrés ⁶.

Pendant quelque temps les habitants vécurent sur les réserves qu'ils avaient faites eux-mêmes, chacun pour son compte, au temps de l'abondance ; mais ces provisions furent vite épuisées, et alors, de toute l'Égypte une clameur monta vers le Pharaon, demandant du pain.

Bien loin de s'en alarmer, le souverain renvoyait les suppliants à son premier ministre dont il admirait chaque jour davantage la sagesse, la prudence, le savoir-faire, le dévouement, et en qui il avait une confiance absolue : « *Allez à Joseph, disait-il, et faites tout ce qu'il vous dira* ».

Le vice-roi, cependant, se multipliait pour faire face à la situation. Il avait ouvert les greniers de réserve établis par ses soins et il surveillait lui-même de très près la distribution du blé qui y était entassé. Il le vendait aux Égyptiens, lorsqu'ils étaient en état de le payer. Mais il s'occupait aussi d'assurer le nécessaire aux indigents, aux vieillards, aux veuves, aux orphelins, et il s'employait avec une charité intelligente à soulager toutes les détresses ⁷. Sa sollicitude s'étendait même aux gens des pays voisins qui accouraient vers l'Égypte, et il ne leur refusait pas le ravitaillement convenable.

⁶ Daniel-Rops, *Histoire Sainte*, p. 58.

⁷ Ephr., p. 94.

CHAPITRE 9

Première descente en Égypte des fils de Jacob

(GEN., XLII, 1-5)

Joseph, dix ans après être entré en Égypte comme esclave à vendre, se trouvait donc maintenant au faite de la puissance et de la gloire. On pourrait s'étonner ici qu'il n'ait pas profité des moyens que cette fortune inouïe mettait à sa disposition, pour essayer de reprendre contact avec les siens. Rien ne lui était plus facile que d'envoyer une mission de reconnaissance en terre de Chanaan afin de savoir ce qu'était devenue la tribu des Hébreux et de rassurer Jacob sur son compte. Comment, tel que nous le connaissons, a-t-il pu négliger un devoir de piété filiale aussi élémentaire ? Ce serait, cependant, une grave erreur que d'attribuer à l'indifférence ce qui fut le fait d'une vertu héroïque. Comme Abraham, comme les autres justes de l'école patriarcale, Joseph vivait sur les cimes de la perfection. Il jugeait toutes choses à la lumière de la foi et n'avait d'autre règle en ses actions que l'accomplissement du bon plaisir divin. Il était sûr que ses visions se réaliseraient un jour, que ses frères eux-mêmes viendraient à lui et se prosternerait à ses pieds, comme l'avaient prédit les gerbes et les étoiles dans ses rêves d'enfant. Il savait que toute cette grande aventure était orchestrée par la divine sagesse avec un art sans défaut et pour des fins très hautes, et il ne voulait pas en compromettre, si peu que ce fût, le déroulement merveilleux en insérant dans sa trame des actes émanant de sa volonté à lui. Refoulant donc le désir qui hantait son cœur de revoir et son père et ses frères, il attendit l'heure de Dieu.

Il l'attendit huit ans encore...

Ce furent d'abord les sept années de fertilité, annoncées par les vaches grasses, où l'abondance universelle dispensa les propriétaires de grands troupeaux d'aller chercher au loin leur nourriture. Puis la disette vint, et la famine un peu partout montra ses longues dents. La première année, on se tira d'affaire vaille que vaille, avec les réserves que l'on avait sur place. Mais l'année suivante, la situation empira et la recherche de la subsistance quotidienne devint pour chacun le problème crucial.

La tribu des Hébreux, qui pérégrinait toujours en Palestine, subit le sort commun, et bientôt elle se vit acculée à la détresse. Il fallait à tout prix trouver des vivres à acheter ou se résigner à mourir de faim. Comme l'avait fait jadis son grand-père Abraham, Jacob tourna d'instinct les yeux vers l'empire du Delta, qui était alors le grenier et le pour-

voyeur du monde entier. « J'ai appris, dit-il à ses enfants, que l'on vend du blé en Égypte, et vous devez sans doute l'avoir entendu dire comme moi. Pourquoi négligez-vous un renseignement de cette valeur ? Pourquoi n'allez-vous pas là-bas voir un peu si vous ne pourriez y trouver de quoi nous tirer d'affaire ? » Les garçons se rendirent à cette injonction : ils firent en hâte leurs préparatifs et partirent tous les dix. Seul Benjamin resta auprès du Patriarche, qui ne voulait à aucun prix se séparer de lui : c'était, depuis la disparition de Joseph, le seul fils qui lui restât de Rachel, et il avait concentré sur lui toute sa tendresse. Les autres se mirent donc en route dans la direction de l'Égypte. Si nous en croyons les traditions hébraïques, ils empruntèrent pour s'y rendre des chemins différents. En se dispersant et en battant la campagne sur une plus grande échelle, ils avaient évidemment plus de chances de trouver des vivres à acheter. Mais il y avait une autre chose aussi qui les préoccupait et les poussait à fouiller le pays, une chose qui leur tenait plus à cœur encore que le blé des Pharaons. L'Égypte... ce nom n'évoquait pas seulement pour eux la terre où tout poussait en abondance. L'Égypte, c'était la direction qu'avait prise, après l'affreux marché, la caravane Ismaélite ; c'était l'empire immense où Joseph avait disparu, absorbé dans la masse anonyme du peuple des esclaves ; c'était le nom tragique qui scellait pour toujours le mystère de sa destinée. Qu'était-il devenu maintenant, cet enfant sans reproche, lâchement livré par eux, dans un moment de folie ? Sans doute il était mort, mort de misère et de chagrin. Ah ! si du moins ils avaient pu savoir où, savoir comment, savoir quelque chose... Le remords les tenaillait, lancinant, obstiné, impossible à étouffer. La voix qui autrefois avait poursuivi Caïn de plaine en plaine, sans lui laisser de trêve ni le jour ni la nuit, lui redisant partout : *Où est Abel, ton frère ?* cette voix les harcelait maintenant à leur tour et ils l'entendaient résonner au fond de leur conscience dès que le silence tombait entre eux : *Où est Joseph, votre frère ?*

Poussant devant eux leurs ânes, ils descendirent vers le sud, franchirent la péninsule du Sinaï, atteignirent la vallée du Nil, et, un beau jour, ils se retrouvèrent tous les dix sous les murs de Memphis, où ils s'étaient donné rendez-vous.

Ils se soumièrent aux formalités d'usage pour en franchir les portes, s'enquirent des heures et des lieux où se faisaient les distributions de grain, prirent rang dans la queue des solliciteurs et pénétrèrent enfin dans une salle immense, à l'égyptienne, où les commis s'affairaient autour des tas de blé. Le vice-roi était là en personne, présidant aux opérations, et le protocole exigeait que tous les quémandeurs allassent d'abord se prosterner devant lui. Respectueux toujours de l'autorité et formés à des mœurs très courtoises, les fils de Jacob ne manquèrent pas de se soumettre à ce cérémonial.

Joseph les reconnut au premier coup d'œil. Et voici que soudain, après des années d'attente, le songe de son enfance prenait corps, le songe dont le récit lui avait coûté si cher, parce qu'il avait eu l'audace d'y voir onze gerbes, puis onze étoiles prosternées devant lui.

Ses frères, eux, ne le reconnurent pas. Aussi bien, le fils de Rachel avait adopté le costume et la coiffure si caractéristique du pays des Pharaons, le *psentch*. Il ne s'exprimait qu'en langue égyptienne ; il était chamarré d'or et de pierreries, entouré de secrétaires, d'officiers et de gardes ; il s'était composé l'attitude hiératique qui convenait à son éminente dignité : rien ne laissait deviner sous le masque de ce personnage marmoréen l'enfant plein de grâce et de modestie qui faisait autrefois le charme de la maison de Jacob.

Joseph avait là une occasion inespérée de tirer de ses frères une vengeance éclatante. Ceux-ci l'avaient traité, jadis, de la façon la plus inhumaine. Malgré sa douceur, sa gentillesse, sa simplicité pleine de candeur, ils s'étaient montrés sans pitié pour lui, ils s'étaient défaits de lui sauvagement. Maintenant, son heure était venue, il les tenait à sa merci : il pouvait à son tour les jeter en prison, les faire vendre comme esclaves, les empêcher à jamais de revoir leur père. Vivant sous l'Ancien Testament, il était en droit d'appliquer le vieux principe de justice naturelle : *Œil pour œil, dent pour dent...* Ou, s'il ne voulait pas aller jusque-là, il pouvait au moins humilier les coupables, leur reprocher durement leur conduite, les chasser honteusement de sa présence et de la terre d'Égypte. Mais il n'y songea même pas. Cet homme vraiment divin s'éleva d'un seul coup au sommet de la perfection évangélique. Non seulement il écarta toute pensée de vengeance ; non seulement il fut décidé dès le premier instant à tout oublier, à tout pardonner : mais, témoignant à ceux qui avaient été si cruels pour lui, une affection qui était vraiment celle d'un frère, du plus tendre et du plus aimant des frères, il s'appliqua à leur faire tirer de cette aventure le maximum de profit pour leurs âmes. Car la vraie charité ne va jamais contre les droits de la justice. Elle sait que ce serait souvent rendre aux coupables le plus mauvais service que de paraître indifférente à leurs fautes et de passer l'éponge sur leurs crimes sans autre forme de procès. Elle compte parmi ses meilleurs instruments la correction fraternelle. Mais c'est là un outil extrêmement difficile à manier et les hommes ordinaires l'emploient bien plus souvent pour blesser que pour guérir. Joseph, au contraire, grâce à la maîtrise qu'il possède sur lui-même et à la sagesse dont il est rempli, réalise du premier coup la perfection du genre. Toute la sévérité qu'il va jouer devant ses frères n'aura d'autre but que d'amener ceux-ci à reconnaître leur crime, à le regretter, à l'expié spontanément par des actes de la vertu contraire, en offrant leur propre liberté pour sauver celle de Benjamin, eux qui, jadis, ont fait si bon marché de sa liberté à lui.

CHAPITRE 10

Complication inattendue

(GEN., XLII, 6-38)

Lorsqu'il vit ses frères prosternés au pied de son trône, la première pensée de Joseph fut d'avoir des nouvelles de son père, et la seconde, de savoir pourquoi Benjamin n'était pas là, avec eux. Qu'était-il devenu ? Est-ce que par hasard on l'avait fait disparaître, lui aussi, parce qu'il était fils de Rachel ? parce que Jacob, sans doute, avait reporté sur lui ses préférences ? Le vice-roi apostropha donc les survenants d'un ton sévère : « *D'où venez-vous ?* » leur demanda-t-il. Ils répondirent : « *Nous sommes venus de la terre de Chanaan, pour acheter les vivres qui nous sont absolument nécessaires, si nous ne voulons pas mourir de faim* ».

Joseph leur repartit sur le même ton hostile : « Ce n'est pas vrai. *Vous êtes des espions* : vous êtes venus ici pour reconnaître les points faibles de ce royaume, afin, sans doute, de préparer quelque mauvais coup ». Les incursions des Arabes ou des Chananéens dans la vallée du Nil étaient fréquentes, en effet, et elles étaient particulièrement à craindre en période de famine. La frontière de l'Égypte ne présentait aucune défense au nord-est, et plus tard, pour se protéger contre les bandes nomades qui fondaient sur le pays à l'improviste, les Pharaons durent construire une grande muraille qui allait de la mer Rouge à la Méditerranée.

Interdits par cette algarade inattendue, les fils de Jacob essayèrent humblement de se justifier : « *Seigneur, dirent-ils, il n'en est pas ainsi ; vos serviteurs sont bien venus pour acheter du blé. Nous sommes tous fils d'un même père ; nous sommes venus avec des intentions pacifiques, et vos serviteurs ne trament aucun mauvais dessein* ». Saint Ephrem leur fait ajouter : « D'ailleurs, nous ne savons pas l'égyptien et nous ne faisons nul mystère de notre présence ici, allant tous les dix ensemble, ce qui s'expliquerait mal si nous étions des espions ».

« Ce n'est pas vrai, reprit Joseph, *vous êtes venus pour examiner les points faibles de l'Égypte*. Il n'y a pas de blé pour vous ici ». Les fils de Jacob tentèrent à nouveau d'expliquer leur situation : « *Nous sommes douze frères, vos serviteurs, et fils d'un même père dans la terre de Chanaan : le plus jeune est demeuré avec lui, l'autre n'est plus* ». Mais le vice-roi, décidément, ne voulait rien entendre : « *Je maintiens ce que j'ai dit : Vous êtes des espions. Vous mentez quand*

vous dites que vous venez du même pays et que vous êtes frères, car, d'une part, on vous a vu arriver de directions différentes, et, d'autre part, il n'est pas possible qu'un homme ait dix fils aussi bien faits »¹. Les descendants d'Abraham, en effet, appartenaient à la plus haute noblesse qui ait jamais paru sur la terre, à la lignée dont devaient naître, un jour, le Christ et la Très Sainte Vierge ; ils étaient racés jusqu'au bout des ongles et ne pouvaient passer inaperçus nulle part. En outre, il est permis de penser, avec certains commentateurs juifs, que, toujours hantés par l'idée de retrouver leur frère, comme nous l'avons dit plus haut, ils avaient, en s'enquérant un peu partout à son sujet, attiré l'attention de la police, qui les avait signalés à Joseph.

« Nous allons bien voir qui de nous a raison, continua celui-ci. *Je vais vous mettre à l'épreuve sur-le-champ*. Vous dites que vous avez un frère plus jeune, qui est demeuré près de votre père : *eh bien ! je le jure par la vie du Pharaon, vous ne sortirez pas d'ici jusqu'à ce que soit venu votre frère le plus jeune* ».

En insistant avec cette force pour se faire amener Benjamin, Joseph n'obéissait pas seulement à l'ardent désir qu'il avait de le revoir. Homme de foi avant tout, il voulait voir se réaliser pleinement le songe qui était le phare de toute sa vie. Or, le songe lui avait montré *onze* étoiles prosternées devant lui... et il n'en voyait que dix. Il en manquait une, il fallait aller la chercher.

Il poursuivit donc, toujours sur le ton d'un homme en colère : « *Choisissez l'un d'entre vous, qui retournera dans votre pays et ramènera le jeune frère. Les autres vont demeurer ici, en prison, jusqu'à ce que l'on puisse vérifier si vous avez dit vrai ou si vous avez dit faux. Dans ce dernier cas, je le jure par le salut du Pharaon, la preuve sera faite que vous êtes des espions et vous saurez ce qu'il vous en coûtera* ». Sur quoi, il ordonna d'enchaîner les dix Hébreux et de les conduire à la prison d'État. Il se proposait ainsi de leur infliger une punition réelle pour le crime qu'ils avaient commis envers lui, pour la longue captivité à laquelle ils l'avaient, si légèrement et si méchamment, condamné. Il voulut leur faire expérimenter par eux-mêmes, ce que c'est que de porter des fers et de se sentir au fond d'un cachot, à des centaines de lieues de son pays, sans aucun recours possible, sans aucune chance humaine d'en sortir jamais.

Mais la punition ne fut pas longue. Au bout de trois jours, il fit comparaître à nouveau les prévenus devant lui. Sa colère semblait s'être calmée et il leur dit, cette fois sur un ton plus doux : « *Faites ce que je vous ai prescrit et vous aurez la vie sauve. Je crains Dieu, et je ne veux rien qui soit contraire à la justice. Si vous m'avez dit la vérité,*

¹ Flav., I. II, ch. III.

si vous êtes venus ici avec des desseins pacifiques, vous n'avez rien à redouter, il ne vous sera fait aucun mal. Vous allez rentrer dans votre pays en emportant le blé que vous étiez venus chercher : *l'un d'entre vous seulement restera prisonnier près de moi, comme otage, jusqu'à ce que vous m'ayez amené votre frère* ».

Les fils de Jacob furent consternés en entendant cette injonction : qu'allaient-ils devenir ? Comment expliquer cela à leur père ? Jamais ils n'oseraient lui rapporter une proposition pareille. Ne sachant que faire, ils échangeaient leurs impressions entre eux ; bien loin de murmurer contre l'injustice du sort, ils reconnaissaient humblement leur faute d'antan et courbaient la tête sous le châtiment qui les frappait maintenant : *« C'est à bon droit, disaient-ils, que nous sommes punis ainsi : c'est parce que nous avons péché contre notre frère. Nous avons vu l'angoisse de son âme, tandis qu'il nous suppliait de ne pas le livrer aux marchands Ismaélites, et nous ne l'avons pas écouté : voilà pourquoi nous subissons aujourd'hui cette épreuve »*.

Ruben, cependant, qui avait fait son possible pour empêcher le crime et qui maintenant supportait plus lourdement que les autres le poids de l'épreuve, puisque c'était à lui de prendre les décisions en qualité d'aîné, ne put s'empêcher de reprocher à ses frères leur inhumanité d'alors : *« Ne vous ai-je pas dit : Ne péchez pas contre l'enfant, et vous ne m'avez pas écouté ? Voici que maintenant Dieu nous redemande son sang »*.

A la vérité, ils ne l'avaient pas tué : mais ils étaient prêts à le faire.

Maintenant, Dieu vous redemande son sang, commente saint Jean Chrysostome, car, d'intention, vous l'avez tué. Si vous n'avez pas enfoncé le glaive dans sa gorge, vous avez imaginé pour lui une servitude pire que la mort. Voilà pourquoi Dieu vous redemande son sang ².

Les frères eurent le mérite d'accepter humblement ces reproches. Dès lors, leur cause était gagnée : Joseph n'attendait, pour leur pardonner leur faute, que la preuve de leur repentir.

Ils parlaient entre eux en hébreu, sans méfiance, et l'interprète ne traduisait plus. Comment auraient-ils pu imaginer que le vice-roi entendait parfaitement leur langue et, qu'impassible en apparence sur son siège, il ne perdait pas un mot de leur conversation ?

Cependant, Joseph, malgré sa force d'âme, avait une peine infinie à se contenir. Son cœur avait gardé toute l'innocence, toute la tendresse, toute la fraîcheur d'un cœur d'enfant : il était bouleversé en écoutant ces réflexions, en constatant combien ses frères avaient changé, combien ils étaient maintenant humains et charitables. L'émotion devint si

² Hom. LXIV, 2.

forte qu'il dut sortir pour laisser jaillir durant quelques instants les larmes qui l'étouffaient. Puis, soulagé par cette effusion, il revint et parla à ses frères comme si de rien n'était. Il leur permit d'acheter du blé³, mais en même temps, pour leur montrer que ses menaces n'étaient pas vaines, il ordonna de saisir Siméon et de l'enchaîner en leur présence.

Vous le voyez, dit saint Jean Chrysostome, il ne néglige rien pour les jeter dans l'effroi, de telle sorte que, voyant Siméon chargé de fers, ils fissent paraître s'ils étaient sensibles à l'amour fraternel. Toute sa conduite, en effet, avait pour but de les éprouver et de reconnaître s'ils ne s'étaient pas montrés, à l'égard de Benjamin, tels qu'ils avaient été pour lui-même. Si donc il fait lier Siméon en leur présence, c'est pour les éprouver, pour voir s'ils témoigneront à ce dernier quelque affection. Car alors, par pitié pour lui, ils se hâteront d'amener Benjamin et combleront ainsi les vœux de Joseph⁴.

Pourquoi Siméon fut-il choisi de préférence aux autres ? Parce que dans l'ordre de primogéniture il était le second. Joseph ne pouvait décemment faire arrêter Ruben, qui était l'aîné, qui dirigeait le groupe et qui avait jadis mis tout en œuvre pour le sauver. Siméon, au contraire, portait plus lourdement, qu'aucun autre la responsabilité du crime : s'il avait soutenu Ruben, il aurait sauvé Joseph, car les plus jeunes n'auraient pas osé contrecarrer leurs deux aînés⁵. Au lieu de cela, toutes les traditions sont d'accord pour voir en lui l'ennemi le plus acharné de Joseph et l'instigateur de tout le drame. C'est lui, croit-on, qui, en voyant Joseph apparaître au loin, aurait prononcé les paroles rapportées plus haut par l'auteur de la Genèse : « *Voici notre maître songeur, venez, tuons-le et jetons-le dans une vieille citerne, puis nous dirons : C'est une bête féroce qui l'a dévoré et l'on verra alors à quoi lui servent ses songes* »⁶.

Cet acte de justice accompli, le vice-roi donna libre cours au désir qui pressait son cœur de venir en aide à ses frères. Non seulement il leur céda le blé qu'ils voulurent, mais, craignant que cette première année de famine n'eût épuisé leurs ressources, il enjoignit à son intendant de remettre dans chaque sac, sans en rien dire, l'argent reçu en paiement du grain. En outre, il leur fit donner des provisions pour le voyage, afin qu'ils n'eussent pas à entamer leurs sacs en cours de route et qu'ils pussent les rapporter pleins à leur père.

Ainsi lestés, les fils de Jacob repartirent pour le pays de Chanaan. Un soir, l'un d'eux – les traditions juives disent que ce fut Lévi –, ayant ouvert son sac pour donner à manger à ses bêtes, découvrit l'argent

³ Flav., I, II, ch. III.

⁴ Hom. LXIV, 3.

⁵ Proc., c. 481.

⁶ XXXVII, 19. D'après Lyre, c. 420.

que l'intendant y avait caché. Il courut aussitôt vers ses frères : « *L'argent m'a été rendu, dit-il, il est là, dans le sac* ». Tous, à cette nouvelle, furent stupéfaits et remplis de crainte. Présageant quelque nouveau malheur, ils se disaient l'un à l'autre : « *Qu'est-ce que Dieu nous a fait là ?* »

C'est dans ces sentiments d'inquiétude, sans cesse renaissants, qu'ils revinrent auprès de leur père. Les premières effusions terminées, ils se mirent à lui raconter les péripéties de leur voyage. Il lui dirent quel danger ils avaient couru, comment ils s'étaient vu accuser d'espionnage par le vice-roi d'Égypte en personne, avec quelle raideur celui-ci leur avait parlé, et comment toutes leurs protestations n'avaient pu le faire changer d'avis : « *Nous lui avons dit que nous étions des gens pacifiques, que nous ne fomentions aucun mauvais dessein ; que nous étions douze frères, nés d'un même père : l'un n'est plus, avons-nous ajouté, et le plus jeune est demeuré avec notre père dans la terre de Chanaan. Il nous a dit alors : Voici comment vous allez me montrer que vous êtes des gens pacifiques : laissez auprès de moi l'un d'entre vous, prenez tous les vivres nécessaires à vos familles et partez, puis ramenez-moi votre frère le plus jeune, afin que je sache que vous avez dit vrai, que vous n'êtes pas des espions, et que vous puissiez récupérer celui qui aura été retenu en prison ; après quoi, vous aurez licence d'acheter ce que vous voudrez* ».

Tout en parlant, ils avaient ouvert leurs sacs, pour faire admirer au vieillard l'heureux succès de leur expédition mais alors, à leur grande surprise, ils trouvèrent à l'entrée de chacun d'eux l'argent dont ils en avaient payé le contenu, ce qui les remplit de nouvelles angoisses.

Jacob, cependant, fit à peine attention à ce détail. Il était tout entier à ce qu'il venait d'entendre, et sa réaction devant la perspective de faire partir Benjamin fut bien celle que ses fils avaient redoutée : « *Qu'avez-vous fait là ? leur dit-il. Grâce à vous, me voilà bientôt sans enfants : Joseph n'est plus, Siméon est en prison et vous voulez maintenant m'enlever Benjamin : c'est sur moi que tous ces maux sont retombés* ». Ces derniers mots percèrent cruellement le cœur des neuf frères présents, ils comprirent bien la méfiance que leur père ressentait à leur endroit. Il semblait leur dire Joseph a disparu, alors que je l'avais envoyé vers vous, dans des conditions que vous n'avez jamais pu m'expliquer. Maintenant vous me dites que Siméon a été retenu par le vice-roi d'Égypte. Qui me prouve que c'est vrai ? et que cet argent sorti de vos sacs n'est pas le prix pour lequel vous l'avez vendu ? Et vous voulez encore me prendre Benjamin ? Pourquoi faire ? Pour le vendre lui aussi, à son tour ?⁷ » L'émotion du vieillard était à son

⁷ Cf. Rup., c. 533.

comble et il refusa absolument de déférer à la proposition qui lui était faite. Ruben insista : abandonner Siméon, c'était l'exposer à une mort presque certaine. En outre, il fallait ménager l'avenir, s'assurer la possibilité de nouveaux achats de blé. Or, pour cela, il n'y avait pas d'autre moyen que d'en passer par les volontés du vice-roi. « *Confiez-moi Benjamin, disait-il, et je vous promets de le ramener sain, et sauf ; si je manque à cette promesse, tuez mes deux enfants, j'y consens* ».

Ceci évidemment était dit par manière d'hyperbole, pour marquer à quel point l'affaire était grave. Mais Jacob se montra irréductible : « *Non, non, dit-il, l'enfant ne descendra pas en Égypte avec vous : son frère est mort, et il est, lui, le seul gage qui me reste de Rachel. S'il lui arrivait quelque chose dans cette terre où vous voulez l'emmener, vous conduiriez mes cheveux blancs avec douleur aux enfers* ».

Dans cette obstination à ne pas laisser partir Benjamin, il faut se garder de voir un entêtement de vieillard, prisonnier d'une affection aveugle pour le dernier de ses enfants. La grande lumière qui domine et éclaire toute l'histoire des Patriarches – on ne le redira jamais assez – est la promesse faite à Abraham, du Messie qui doit naître dans leur famille. Ils se sentaient, à cet égard, une responsabilité écrasante et leurs préoccupations premières était de préparer les voies à cette bénédiction. Jacob ne savait pas, à ce moment-là, que celui de ses fils qui devait figurer après lui dans la généalogie du Sauveur serait Juda. Il pensait que ce privilège reviendrait de droit à l'un des enfants de Rachel, puisque celle-ci était sa première et véritable épouse. C'est pourquoi la disparition de Benjamin, après celle de Joseph, lui apparaissait comme un malheur irréparable pour les siens, et dont les conséquences se feraient sentir à toute l'humanité.

Commentaire moral et mystique

L'histoire que l'on vient de lire nous montre en filigrane la manière d'agir de Notre-Seigneur à l'endroit des pécheurs. Ses sentiments sont ceux de Joseph vis-à-vis de ses frères. Il ne demande qu'à leur pardonner. Sans doute il les effraie par l'appareil de sa justice, il les menace, il les châtie, parce qu'il veut leur faire comprendre la gravité de leurs fautes. Mais derrière cette façade de sévérité, se cache la tendresse d'un Cœur qui ne demande qu'à oublier, à aimer, à être aimé. Si Joseph fait remettre l'argent de ses frères dans leurs sacs, c'est parce que les dons du Christ sont absolument gratuits. Il ne réclame de nous en échange ni or ni argent. Il voudrait seulement notre cœur. Cependant, il attend, pour laisser deviner sa tendresse, que les coupables donnent des signes de repentir, et il cherche d'abord à leur inspirer une crainte salutaire. Mais il est incapable de résister au pécheur qui se frappe la poitrine et accepte le châtement. Sur le Calvaire, il remettra, d'un seul mot, au bon larron toute une vie criminelle, parce que cet homme saura dire, lui aussi : « *C'est à*

bon droit que nous avons été condamnés ; nous recevons le digne châtement de nos fautes...⁸ »

Puissions-nous faire nôtre l'aveu des frères de Joseph ! Puissions-nous, comme eux, quand les épreuves s'abattent sur nous, reconnaître en elles le juste châtement de nos péchés, et, au lieu de nous répandre en lamentations ou en murmures contre la Providence, dire avec eux : « *Merito hæc patimur*. C'est à bon droit que nous souffrons. *Car nous n'avons pas eu pitié du Christ, notre frère* : nous l'avons trahi, flagellé, crucifié, contraint à mourir par nos péchés. Nous avons été insensibles à ses gémissements, à cette voix de la conscience qui est la sienne, et qui, si souvent, nous supplie de ne pas le livrer à ses ennemis. Que de fois nous l'avons jeté au fond d'une citerne pour ne plus l'entendre, pour nous assurer une satisfaction terrestre qui vaut à peine vingt deniers ! »

En s'accusant comme ils l'ont fait, les frères de Joseph ont retrouvé, d'un seul coup, toute notre sympathie. A partir de maintenant, nous allons les aimer, les plaindre, participer à leurs angoisses, désirer leur délivrance et leur bonheur. Ainsi en va-t-il pour les pécheurs repentants. Dès qu'ils confessent leurs fautes et acceptent la pénitence, ils retrouvent l'amitié de Dieu et de ses anges, quels que soient le nombre et la gravité de leurs péchés.

L'âme, cependant, qui se reconnaît coupable et se frappe la poitrine ne se doute pas avec quelle tendresse le Christ la regarde et l'attend. Tandis qu'elle s'accuse, elle se croit seule en face d'elle-même, elle n' imagine pas que le Roi de gloire, assis sur son trône dans le ciel, puisse l'entendre. Et cependant, il ne perd pas un mot de ce qu'elle dit, il recueille ses paroles avec amour. Mais il ne lui en manifeste rien. Il demeure en apparence impassible et indifférent. Il ne lui parle que *par interprète*, par le truchement d'un directeur, d'un confesseur, d'un supérieur, d'un livre, ou d'un prédicateur, ... parce que le moment n'est pas encore venu de se révéler à elle. Et il ne se révélera pas, tant qu'il n'aura pas vu, au milieu d'elle, et bien en évidence, la vertu qui seule garantira la sincérité de sa conversion et sa fidélité pour l'avenir, à savoir l'humilité. C'est l'humilité que représente ici Benjamin, le dernier, le tout-petit : car c'est aux humbles seulement et aux petits que Dieu découvre les trésors de sa Sagesse.

Benjamin, cependant, signifie encore autre chose. Si nous l'envisageons, non plus en tant qu'il est le plus jeune des douze frères, mais en tant qu'il est le fils de Rachel, il représente la vie contemplative ; la vie contemplative sous sa forme la plus modeste, celle des exercices ordinaires de piété, tandis que Joseph, le fils aîné de Rachel, figure au contraire les hautes grâces d'oraison. Jacob, qui ne veut pas se séparer de Benjamin, est la figure de la discrétion, mère des vertus,⁹ qui défend énergiquement les droits de la vie contemplative. Sans cesse, en effet, les autres vertus, pour donner plus de champ à leur activité, voudraient enlever à l'âme religieuse le temps qu'elle consacre à la prière. Elles assurent que, si on ne leur cède au moins provisoirement ce temps-là, elles ne pourront vivre elles-mêmes. Ensuite, bien entendu, elles le rendront intégralement. Puissions-nous, devant les sollicitations de ce genre, si puis-

⁸ Luc, XXIII, 41.

⁹ Règle de saint Benoît, ch. LXIV.

santes qu'elles soient, répondre toujours avec Jacob : « *Si vous m'enlevez Benjamin*, si vous me retirez ce peu de temps que je donne encore à la prière, c'en est fait de moi. Vous me réduirez à rien, et *vous conduirez mes cheveux blancs* – c'est-à-dire toute ma sagesse – *aux enfers*, dans cet enfer où nul, dit le psalmiste, ne peut plus louer Dieu : *In inferno autem, quis confitebitur tibi ?*¹⁰ »

¹⁰ Ps. VI, 6.

CHAPITRE 11

Deuxième voyage en Égypte

(GEN., XLIII)

Les fils de Jacob ne purent que s'incliner devant le refus de leur père et les choses en restèrent là quelque temps.

Cependant la famine ne cessait de s'accroître ; on ne trouvait rien à manger, rien à acheter, et le blé rapporté du voyage s'épuisa rapidement. Devant la gravité de la situation, le Patriarche réunit à nouveau ses enfants et leur dit : « *Retournez en Égypte et achetez-nous quelque chose à manger (pauillum escarum)* ». Cette expression laisse deviner que la disette était extrême et qu'il fallait savoir se contenter de n'importe quoi. Juda, qui « était d'un naturel hardi et violent »¹, répondit : « L'homme auquel nous avons eu à faire et qui tient tout entre ses mains, nous a avertis qu'il était inutile de revenir et de chercher à obtenir quoi que ce soit de lui, si nous ne lui amenions Benjamin. Il nous l'a précisé de la façon la plus formelle, *il l'a confirmé par serment* : « *Vous ne verrez point mon visage*, nous a-t-il déclaré, *si vous n'amenez avec vous votre frère le plus jeune*. Si donc, mon père, vous êtes décidé à laisser Benjamin venir avec nous, nous sommes prêts à partir et nous trouverons là-bas tout ce qu'il nous faut. Sinon, il est inutile d'y songer ».

Jacob, voyant que la séparation qu'il redoutait allait devenir inévitable, essaya cependant de se débattre encore : « *Pourquoi avez-vous fait mon malheur en allant dire à cet homme que vous aviez un frère ?* Quel besoin aviez-vous de lui parler de votre famille et de lui raconter toutes vos histoires ? Si vous n'aviez rien dit, je ne serais pas privé de Siméon et en passe de perdre Benjamin ». Les garçons lui répondirent : « Ce n'est pas nous qui avons pris les devants. *C'est cet homme lui-même qui nous a interrogés sur notre famille, avec une extrême précision. Il nous a demandé si notre père vivait, si nous avions un frère, et nous lui avons répondu exactement selon les questions qu'il nous posait*. Il nous prenait pour des espions, il ne parlait que de nous faire arrêter. Ce n'était pas le moment de lui raconter des histoires. *Est-ce que nous pouvions deviner qu'il germerait dans son cerveau l'idée extravagante de nous dire : Amenez-moi votre plus jeune frère ?* » Juda continua à parler sur le même ton. Il reprocha à son père sa sollicitude excessive pour Benjamin, qui risquait de les ré-

¹ Flav. I, II, ch. III.

duire tous à la dernière extrémité, faute de vivres, et qui exposait Siméon à être mis à mort, si les ordres du vice-roi n'étaient pas exécutés. « *Donnez-moi l'enfant*, ajouta-t-il, afin que nous puissions nous mettre en route et nous procurer les vivres indispensables, si vous ne voulez pas que nous mourrions de faim, nous et les nôtres. *Je prends, moi, la responsabilité de Benjamin. C'est à moi que vous en demanderez compte. Si je ne le ramène pas et si je ne le remets pas entre vos mains, je consens à ce que vous ne me pardonnerez jamais cette faute. Mais, je vous en supplie, hâtez-vous. Si nous n'avions pas différé si longtemps, nous serions déjà de retour* ».

Ces paroles triomphèrent enfin de la résistance de Jacob « *S'il en est ainsi*, dit-il, *s'il le faut absolument, faites ce que vous croyez devoir faire. Ayez soin cependant d'emporter avec vous ce qu'il y a de meilleur* parmi les produits de Chanaan, pour vous concilier la faveur du vice-roi. *Prenez du miel* – le miel de Palestine était particulièrement renommé –, *du baume de Galaad, de la gomme adragante, du laudanum, de la myrrhe, des pistaches et des amandes, que vous lui offrirez.* (Tous ces produits étaient extrêmement appréciés des Égyptiens, qui s'en servaient pour fabriquer des parfums.) *Ayez soin aussi de vous munir d'une somme d'argent double de celle que vous aviez emporté la dernière fois*, parce que le prix du blé doit avoir considérablement monté depuis un an. Cela, sans préjudice de *l'argent que vous avez retrouvé dans vos sacs* et qu'il faut rapporter intégralement, car *il y a certainement là quelque méprise. Et puis enfin, puisqu'il le faut, emmenez votre frère avec vous et allez à cet homme. Que mon Dieu, le Tout-Puissant, vous le rende favorable ; qu'il laisse revenir avec vous et celui qu'il tient en prison, et ce Benjamin qui m'est si cher ! Pour moi, je demeurerai dans l'angoisse et la tristesse jusqu'à votre retour.* Rachel, mon épouse, est morte, et vous, vous m'avez enlevé ses deux enfants »².

Ce père, d'un naturel si doux et si tendre, passa toute cette journée dans la douleur de voir partir tous ses fils ; et eux la passèrent dans la crainte qu'il ne pût résister à une si violente affliction.

Enfin, ils se mirent en route, munis des présents dont il a été parlé, et reprirent la direction de l'Égypte. Le voyage s'accomplit sans incidents jusqu'à Memphis. Arrivés là, et forts des ordres qu'ils avaient reçus l'année précédente, ils se présentèrent directement au palais du vice-roi. Celui-ci, informé de leur arrivée, prescrivit de les loger et de les traiter avec égards. On les fit donc entrer dans la cour, où des serviteurs s'empressèrent pour décharger leurs bêtes et en prendre soin. Eux, cependant, toujours hantés par l'inquiétude et le souvenir de leur

² Ephr. p. 97.

crime, *s'effrayèrent* d'une conduite aussi insolite. « Nous sommes perdus, dirent-ils, jamais notre père ne reverra Benjamin. Jamais nous ne sortirons d'ici, jamais nous ne retrouverons les tentes familiales. Nous comprenons maintenant ce que signifiait l'année dernière l'argent caché dans nos sacs. C'était une ruse machinée pour que l'on pût nous convaincre de vol, si nous échappions à l'accusation d'espionnage, et nous réduire ensuite à un esclavage perpétuel. Il n'y a pour nous qu'une chance d'éviter cette issue fatale : c'est d'aller trouver l'intendant de la maison et de lui remettre cet argent, avant qu'on ne nous accuse de l'avoir volé »³.

Ainsi firent-ils : ils s'approchèrent de l'intendant de Joseph et lui dirent : « Seigneur, nous vous supplions de nous écouter. Nous sommes venus déjà l'année dernière pour acheter des vivres : mais, par suite d'une méprise inexplicable, le prix que nous avons payé a été remplacé dans nos sacs, et nous l'avons retrouvé en ouvrant ceux-ci à notre retour chez nous. Aussi, nous vous le rapportons au même poids, car nous sommes honnêtes et il n'est pas juste de détenir à la fois une marchandise, et l'argent qui a servi à la payer. Ceci, sans préjudice naturellement de la somme que nous apportons pour acheter encore du blé : mais nous ne savons en aucune façon qui a pu remettre cette somme dans nos sacs ». « Que la paix soit avec vous, répondit l'intendant. Ne vous tourmentez pas pour cet argent : il n'est pas porté manquant, mes comptes sont en règle. C'est Dieu, sans doute, qui l'a remis dans vos sacs, par égard pour votre père, qui est son serviteur. Si l'on vous a fait entrer ici, ce n'est pas pour vous accuser d'un vol, qu'en effet vous n'avez pas commis. Mais nous avons un maître extrêmement consciencieux et qui a coutume de rendre à chacun ce qui lui est dû : il veut simplement, par ces marques d'honneur, effacer l'injure qu'il vous a faite l'an dernier en vous traitant d'espions »⁴.

En même temps, le majordome envoya chercher Siméon, qui fut amené séance tenante. Sa bonne mine rassura ses frères, qui l'embrassèrent et le serrèrent sur leur cœur avec joie, après cette longue séparation. Puis, on les fit entrer dans le palais, on leur montra le logement préparé pour eux et on leur lava les pieds, car Joseph avait introduit dans sa maison les usages des familles patriarcales. Ils furent informés, en outre, que, par une faveur insigne, ils mangeraient à la table du vice-roi ce jour-là. Ils se préparèrent en conséquence, et lorsque Joseph rentra, sur l'heure de midi, ils l'attendaient en bon ordre. Ils se prosternèrent pour le saluer, puis lui offrirent les présents dont ils s'étaient munis à son intention. Joseph leur rendit leur salut avec bon-

³ Ephr. p. 97.

⁴ Ephr., c. 98.

té : « *Votre père, ce vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore ?* leur demanda-t-il. *Se porte-t-il bien ?* » D'une seule voix ils répondirent, en s'inclinant profondément : « *Notre père, votre serviteur, est encore en vie et il se porte bien* ».

Joseph alors leva les yeux. L'Écriture souligne ce détail pour nous faire entendre que d'ordinaire il les tenait baissés, en raison de son extrême modestie et de l'empire qu'il exerçait, sur tous ses sens. Mais son cœur aujourd'hui brûlait du désir de savoir si Benjamin était là. Il leva donc les yeux et il aperçut au milieu des autres, ce frère tant aimé, fils comme lui de Rachel et le seul auquel il n'eût rien à reprocher. Cependant, il se contenta et il dit simplement, sur le ton d'une bienveillante condescendance : « *Voilà donc ce frère dont vous m'aviez parlé ?* » Puis, ayant considéré un instant le jeune homme, il ajouta : « *Que Dieu vous soit favorable, mon fils !* »

Mais l'émotion l'étreignit à la gorge, une émotion plus forte que sa volonté, qui bouleversait sa nature si tendre et si affectueuse. Sentant qu'il allait éclater en sanglots, il passa en hâte dans une pièce voisine, où il donna libre cours aux larmes qui l'étouffaient. Puis, le cœur un peu soulagé, il se lava le visage, revint vers ses frères, et, du ton le plus naturel, les invita à passer dans la salle à manger.

On avait dressé trois tables : l'une pour le vice-roi, auquel l'étiquette ne permettait pas de s'asseoir à côté des mortels ordinaires ; une pour les fils de Jacob, ses invités ; et une troisième pour les Égyptiens, car ceux-ci auraient regardé comme une infamie de toucher aux mets des Hébreux, de ces rustres qui osaient manger la chair des boucs, des brebis, des bœufs, et profaner ces animaux que l'on honore comme des dieux, dans le pays des Pharaons ⁵.

Les frères de Joseph furent placés très exactement selon leur ordre de naissance, depuis Ruben jusqu'à Benjamin, ce qui les plongea dans un grand étonnement. Qui donc avait pu renseigner si bien le maître d'hôtel ? Mais, par la permission de Dieu, il ne leur vint même pas à l'esprit de soupçonner le vice-roi. Celui-ci, d'ailleurs, continuait son jeu et ne leur parlait toujours que par interprète, comme s'il n'entendait pas leur langue. Cependant, si nous en croyons saint Éphrem et Philon, ce fut Joseph lui-même qui, avant de placer ses hôtes, fit semblant de deviner leurs âges respectifs, au moyen de la fameuse coupe, qui jouera un rôle important dans la suite de cette histoire et dont il avait coutume de se servir, dira son majordome, *pour tirer des augures*.

Quoi qu'il en soit de ce détail, le vice-roi traita magnifiquement ses invités et leur fit servir un festin digne de la cour des Pharaons. Ce-

⁵ Cf. saint Thomas, I^a II^{ae}, qu. CII, a. 3, ad 2.

pendant, il eut soin de marquer ostensiblement une préférence pour Benjamin, auquel on apportait, dit l'Écriture, *des parts cinq fois plus considérables qu'aux autres*. Ce trait a paru excessif même aux anciens, et l'historien Josèphe se contente de dire : *deux fois plus*. Nous ne devons pas oublier, cependant, que c'était une manière d'honorer les grands personnages, dans l'antiquité, que de leur servir des plats énormes.

Joseph n'agissait pas ainsi à la légère : il poursuivait, envers ses frères, son dessein de correction charitable et il cherchait à sonder leurs dispositions intérieures. Il avait constaté chez eux l'année précédente un sincère regret de l'avoir vendu. Il voulait voir maintenant si, devant les préférences dont Benjamin serait l'objet, ils donneraient encore quelques signes de cette jalousie qui les avait portés jadis à se montrer si méchants pour lui-même.

Mais il ne se produisit rien de semblable. Aucun nuage ne vint assombrir la bonne humeur générale : les voyageurs ne savaient comment exprimer leur reconnaissance pour l'accueil qu'ils recevaient. Ils, étaient tout à la joie d'avoir retrouvé Siméon et de sentir dissipés les soupçons qui pesaient sur eux. Ils firent donc honneur au festin qui leur était servi, ils mangèrent, *ils burent*, et, ajoute l'auteur sacré, *ils s'enivrèrent avec lui*, c'est-à-dire avec Joseph.

« Les ivrognes, dit saint Augustin, ont coutume d'invoquer ce passage pour légitimer leur vice, puisque Joseph, qui était si sage, ne se privait pas d'y tomber ». Mais le mot : *inebriati sunt*, ne doit pas se prendre au pied de la lettre : en hébreu, il exprime seulement cette allégresse communicative qui accompagne les banquets.

CHAPITRE 12

La coupe volée

(GEN., XLIV)

Une fois la fête terminée, tandis que les fils de Jacob, ravis de la manière dont s'était accomplie leur expédition, se préparaient au départ, Joseph appela son majordome et lui dit : « *Remplis de blé les sacs de ces hommes autant qu'ils en pourront contenir et remets à l'entrée de chaque sac la somme qui a été payée pour lui. En outre, prends ma coupe d'argent et cache-là dans le sac du plus jeune, avec l'argent* ». Le majordome, qui connaissait la sagesse de son maître, ne sourcilla pas devant l'étrangeté de cet ordre et l'exécuta ponctuellement.

Joseph, en effet, continuait à mettre ses frères à l'épreuve. Il n'avait surpris chez eux pendant le repas aucune pointe de jalousie quand il avait affecté une préférence marquée pour Benjamin. Mais cette indifférence pouvait n'être qu'une attitude extérieure, commandée par la crainte : pour déceler plus profondément leurs dispositions intimes, il fallait les mettre brusquement en présence d'un danger couru par Benjamin. On se rendrait compte alors de leurs véritables sentiments. Si, le voyant en détresse, ils l'abandonnaient sans scrupule à son sort, ce serait le signe certain qu'ils ne l'aimaient pas vraiment, et donc qu'ils le jalouaient, comme ils jalouaient jadis l'autre fils de Rachel.

Joseph n'était guidé en tout cela ni par l'esprit de vengeance, ni par une obstination naturelle, ni par un puéril désir de s'amuser, comme nous aimons souvent à le faire aux dépens des gens qui ne nous reconnaissent pas. Il agissait à la manière d'un bon médecin, attentif et prudent, qui, avant de rendre à un malade sa liberté, veut s'assurer de sa complète guérison. Il avait trop expérimenté par lui-même à quel degré de méchanceté étaient descendus ses frères quand ils l'avaient vendu, pour se contenter d'un examen superficiel. Leur cœur alors semblait vraiment changé en pierre. Il fallait voir si cette pierre était redevenue chair ¹, si la bête féroce – *fera pessima* – qui avait voulu le dévorer était bien morte en eux, si leurs âmes vibraient de nouveau aux appels de l'amour fraternel.

Le matin du jour suivant, donc, les fils de Jacob se mirent en route pour le voyage de retour. Ils ramenaient Benjamin, Siméon, du blé autant que leurs bêtes en pouvaient porter. Vraiment la chance les avait

¹ Ezéch., XI, 19.

favorisés d'une manière inouïe. Leur cœur était en fête à la pensée de l'heureuse surprise qu'ils allaient faire à leur père.

Mais rien n'est instable comme les joies d'ici-bas, et il suffit de bien peu de chose pour qu'une journée commencée sous le signe de l'allégresse, s'achève dans la douleur ou l'angoisse. Nos onze garçons allaient d'un bon pas, tout en devisant gaiement, lorsqu'ils virent venir derrière eux, marchant à vive allure, une troupe de cavaliers, qui bientôt les rejoignit et les entoura. À leur grand étonnement, ils reconnurent dans l'homme qui la commandait, un personnage auquel ils avaient eu affaire souvent déjà, le majordome de Joseph. Celui-ci, sans préambule, les apostropha sévèrement : « *Pourquoi, leur dit-il, rendez-vous le mal pour le bien ? La coupe que vous avez dérobée est celle dont mon maître se sert pour boire et pour tirer des augures². Vous avez fait là une chose détestable* ». C'était Joseph – on le devine – qui, aussitôt ses frères partis, avait lancé son factotum à leurs trousses, avec ordre de les admonester ainsi et de fouiller leurs sacs.

Les onze frères furent au comble de la surprise en entendant cette algarade. Forts du témoignage de leur conscience, très certains de n'avoir pas commis le vol dont on les accusait, ils répondirent sur un ton énergique, tout en conservant cette courtoisie de langage qui était de tradition chez les Patriarches : « *Comment mon seigneur peut-il nous parler ainsi et croire ses serviteurs coupables d'un tel forfait ? N'avons-nous pas donné des preuves éclatantes de notre honnêteté ? Nous avons rapporté de la terre de Chanaan l'argent que nous avons trouvé à l'entrée de nos sacs. Comment supposer que nous aurions, après cela, dérobé de l'or ou de l'argent dans la maison de votre maître ? Fouillez-nous, nous y consentons de bon gré : et si vous trouvez chez l'un de nous, vos serviteurs, la coupe que vous cherchez, nous acceptons que celui-là soit mis à mort et que les autres deviennent les esclaves de mon seigneur* ».

« D'accord, répondit le majordome. Nous allons procéder à la visite des sacs, puisque vous vous y prêtez de bonne grâce. Mais je me montrerai moins exigeant que vous ne le proposez : *si l'un de vous se trouve avoir pris ce que je cherche, celui-là sera mon esclave, les autres seront quittes* ».

Aussitôt, les sacs furent mis à terre et chacun d'ouvrir le sien. Le majordome commença par ceux des plus âgés, réservant pour la fin celui de Benjamin. Si nous en croyons saint Ephrem, il s'excusait, tout en palpant les sacs, d'avoir à accomplir une besogne aussi contraire aux

² Il va de soi, que Joseph ne s'adonnait à aucune pratique de magie, de divination ou d'occultisme. Sa pureté et sa haute piété le lui interdisaient absolument, mais l'intendant parle ici selon l'opinion commune répandue autour de lui, et fondée sur la manière dont il avait interprété le songe du Pharaon.

lois de l'hospitalité, et qui n'amènerait sans doute aucun résultat : mais son maître réclamait sa coupe à tout prix. La pensée de revenir les mains vides lui donnait des sueurs froides. Les fils de Jacob firent de leur mieux pour le rassurer : ce n'était pas possible que cette coupe se fût perdue, elle devait être sûrement dans quelque coin de la maison, il allait la retrouver en rentrant... On arriva ainsi jusqu'au sac de Benjamin : le majordome fit mine – toujours d'après saint Éphrem – de ne le regarder que par manière d'acquit et d'y plonger seulement une main distraite. Mais soudain, son visage changea d'expression : il avait senti quelque chose de dur, que ses doigts dégagèrent avec effort et qu'il exhiba aux yeux des assistants stupéfaits... Aucun doute n'était possible : c'était bien la coupe du vice-roi.

La foudre, en tombant soudainement sur les fils de Jacob, ne les aurait pas atterrés davantage. En un clin d'œil, ils virent les conséquences tragiques qui allaient suivre cette découverte inattendue : l'arrestation de Benjamin, son exécution à peu près inévitable, le retour sans lui dans la terre de Chanaan, le récit à faire à leur père, la douleur de celui-ci. De désespoir, ils déchirèrent leurs habits et se répandirent en gémissements.

Le majordome, cependant, s'en tenant à sa déclaration antérieure, n'appréhenda que le seul Benjamin qu'il plaça entre ses cavaliers, et l'on reprit le chemin de la ville. Mais les autres se sentirent incapables de revenir sans l'enfant, et spontanément, ils se résolurent à tous les sacrifices plutôt que de l'abandonner. En hâte, ils rechargèrent leurs ânes et emboîtèrent le pas aux gardes, qu'ils suivirent jusqu'au palais. Joseph, comme par hasard, justement se trouvait là. Dès que le majordome l'eut mis au courant de la découverte faite dans l'un des sacs, il feignit, dit toujours saint Éphrem, « une colère égyptienne » et il apostropha avec violence les pseudo-voleurs : « *Misérables que vous êtes*, leur dit-il, est-ce ainsi que vous respectez la Providence de Dieu ? Est-ce là votre manière de reconnaître la bonté que je vous ai témoignée ? Comment avez-vous osé commettre une action aussi vile envers un bienfaiteur de qui vous avez reçu tant de grâces ? Pourquoi *avez-vous agi ainsi* ? Pensiez-vous que je ne saurais pas vous découvrir ? *Ignorez-vous qu'il n'y a personne qui me soit semblable dans la connaissance des choses cachées ?* »

Prosternés devant lui, les fils de Jacob subissaient l'orage sans même oser lever les yeux. Quand enfin Joseph se tut, ils gardèrent le silence un moment. Puis Juda prit la parole au nom de tous, et il le fit avec beaucoup d'humilité : « *Que répondrons-nous à mon seigneur ? Que lui dirons-nous et que pouvons-nous lui représenter avec quelque justice pour notre défense ? Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs. Nous sommes tous les esclaves de votre seigneurie, nous et celui chez*

lequel on a trouvé la coupe ». Une fois de plus, ces mots trahissaient la pensée qui les obsédait à travers toutes ces péripéties : ce qui leur arrivait était un juste châtement de leur faute, Dieu leur faisait expier le crime commis, jadis, sur la personne de leur frère. Voilà pourquoi Juda ne songea même pas à se disculper de ce vol dont ils étaient innocents : il voyait au-dessus des contingences humaines la main de Dieu qui les frappait.

Joseph, cependant, comme tout à l'heure son majordome, affecta de se montrer bon prince : « *Dieu me garde d'agir de la sorte !* déclara-t-il. Je n'ai aucune raison de vous punir tous : seul le voleur va rester ici comme esclave. Puisqu'il use si mal de la liberté dont il jouit, ce lui sera une chose extrêmement profitable que d'en être privé³. Les autres sont libres : qu'ils partent quand ils voudront, ils n'ont rien à craindre ».

Ces paroles pénétrèrent le cœur des dix frères d'une angoisse si vive qu'ils se trouvèrent hors d'état de répondre. Que faire ? Que devenir ? Comment reparaître devant leur père sans le fils de Rachel ? Ce fut encore Juda qui se ressaisit le premier. Il ne vit qu'un moyen de sauver la situation c'était de se livrer lui-même, à la place de Benjamin, comme il en avait pris l'engagement solennel au moment du départ. S'armant de tout son courage, il s'approcha du vice-roi et plaida la cause de son jeune frère, en un discours poignant, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence spontanée, de cette éloquence vraie, « qui se moque de l'éloquence ». Avec une déférence pleine de respect, il rappela la volonté arrêtée de leur père de ne pas se séparer de Benjamin ; l'insistance qu'ils avaient dû mettre pour obtenir que ce dernier les accompagnât en Égypte, puisque le vice-roi désirait absolument le voir ; la promesse qu'il avait faite, lui, Juda, de le ramener sain et sauf, fût-ce au prix de sa propre liberté ; la situation affreuse où ils allaient se trouver tous, s'il leur fallait reparaître devant leur père sans l'enfant, et, le coup mortel que serait pour le vieillard la disparition du dernier fils qui lui restât de Rachel. « *Que ce soit donc plutôt moi qui soit votre esclave, dit-il en terminant, puisque je me suis porté caution de ce jeune homme... je servirai mon seigneur à sa place... car je ne puis retourner sans lui vers mon père, sous peine de voir la douleur terrasser celui-ci* ».

Commentaire moral et mystique

Joseph, qui éprouve ses frères avant de leur laisser quitter l'Égypte pour revenir vers leur père, est la figure du Christ, qui nous examinera, nous aussi,

³ Ephr., p. 100.

au moment où nous aurons à quitter le monde pour retourner à notre Père, Celui qui est dans les cieux. Et son examen portera sur le même point, à savoir sur la charité fraternelle : *Le signe auquel tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, ce sera si vous vous aimez les uns les autres* ⁴. Il pèsera spécialement la compassion que nous aurons eue envers les petits, envers les Benjamins de son Corps mystique : *Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, dira-t-il, c'est à moi que vous l'avez fait* ⁵. Nous comprendrons alors ce que sous-entend cette coupe avec laquelle il a coutume de deviner les choses cachées, *in quo augurari solet*. À chacun de nous il demande, comme aux fils de Zébédée, *de boire au calice, c'est-à-dire à la coupe, qu'il doit boire lui-même* ; ou, en d'autres termes, de participer à ses souffrances, de porter la croix avec lui. Et c'est sur la manière dont nous réagissons devant l'épreuve, devant la souffrance, devant la croix, qu'il juge si nous sommes aptes au royaume de Dieu, ou si nous devons en être rejetés. Que de fois, quand nous rencontrons devant nous une injustice à subir, un renoncement à accepter, un sacrifice à faire pour aider le prochain, nous devrions penser que c'est là la coupe dans laquelle notre Maître *tire ses augures*, et au moyen de laquelle il force à se révéler les dispositions secrètes de notre âme !

L'attitude humiliée et pleine de contrition des frères de Joseph, dans toute cette scène, nous enseigne comment nous devons nous comporter nous-mêmes quand nous paraîtrons devant le Fils de l'Homme pour être jugés. N'ayons pas la présomption, alors, de chercher à nous justifier ; car, pour une excuse que nous pourrions mettre en avant, il aurait vite fait de produire mille griefs qui nous couvriraient de confusion. Notre seul moyen de salut sera de nous reconnaître coupables et de nous en remettre à la clémence de notre Juge.

Joseph ne céda pas à sa tendresse naturelle, avant de savoir ce qu'il voulait savoir. Il replongea plusieurs fois ses frères dans l'angoisse, dans la douleur ; mais il n'agit ainsi que pour rendre leur joie plus complète quand viendrait l'heure de se faire reconnaître par eux. Jésus use, avec nous, de la même tactique. Bien souvent, il semble insensible à nos maux, il nous laisse dans l'affliction, dans l'inquiétude, dans la détresse ; mais notre joie n'en sera que plus complète quand nous le verrons enfin tel qu'il est, quand nous connaîtrons sa douceur, sa bonté, la sollicitude avec laquelle il veillait sur nous et disposait toutes choses pour notre plus grand bien, alors que nous le croyions un Maître austère et indifférent. Nous comprendrons alors, avec saint Paul, qu'il n'y a aucune proportion entre les souffrances subies ici-bas et la récompense qui doit les couronner un jour.

⁴ Jo. XIII, 35

⁵ Mt. XXV, 40

CHAPITRE 13

Joseph se fait reconnaître par ses frères

(GEN., XLV)

Il est impossible de ne pas admirer la sagesse, la dextérité merveilleuse avec laquelle Joseph avait conduit ce chef-d'œuvre de correction fraternelle. En provoquant ses frères à offrir leur propre liberté pour sauver celle de Benjamin, il leur avait donné le moyen d'effacer le stigmate qui déshonorait leur passé, la faute commise à Dothain, en le vendant pour vingt deniers à des Ismaélites. Dès lors, il n'y avait plus aucune raison de prolonger l'épreuve. Joseph savait désormais ce qu'il voulait savoir il avait retrouvé non pas seulement le corps de ses frères, mais leur cœur, leur sang, leur générosité native. Il avait vu leur douleur sincère, le regret qu'ils manifestaient ouvertement de leur crime, la tendre sollicitude dont ils entouraient maintenant le dernier des fils de Rachel, le respect et l'affection avec lesquels ils parlaient de leur père, leur souci continu d'épargner au vieillard de nouvelles peines. Sa nature aimante, dont l'exercice du pouvoir n'avait altéré ni la fraîcheur, ni l'innocence, était secouée dans ses fibres les plus profondes. Il était bouleversé au-delà de tout ce que l'on peut dire.

Mais il se fit violence, ne voulant pas donner libre cours à son émotion devant ses gardes et ses familiers, ni laisser soupçonner à personne ce qui s'était passé jadis entre ses frères et lui. Il commença donc par faire sortir de la pièce où il se trouvait tous les assistants, hormis les onze Hébreux. Lorsqu'il fut seul avec ceux-ci, soudain il fondit en larmes et *il éleva si fort la voix, que les Égyptiens*, qui étaient tout près encore des portes, *l'entendirent*. Bientôt *toute la maison du Pharaon* sut qu'un drame venait de se passer entre le vice-roi et le groupe des jeunes Hébreux auxquels il témoignait tant d'intérêt. « *Je suis Joseph*, dit-il à ses frères. *Ainsi, mon père vit encore !* »... Ces mots dans sa bouche n'étaient pas une interrogation, mais ils exprimaient la joie que lui causait cette certitude, enfin obtenue, après une anxiété qui l'avait tenaillé si longtemps.

Ses frères ne purent lui répondre, tant ils furent terrifiés en entendant ces paroles. Comment ? Ce Joseph qu'ils désespéraient de jamais retrouver, qu'ils croyaient mort ou réduit à la misérable servitude, c'était lui qui était maintenant le maître de l'Égypte ? C'était lui qui se tenait devant eux, entouré d'une pompe quasi royale et investi d'un pouvoir discrétionnaire sur le plus puissant empire du monde ? Ils

demeuraient muets de saisissement devant cette révélation foudroyante, et ils avaient peur. Car Joseph, quelques instants auparavant, s'était donné l'apparence d'un homme impitoyable, il avait simulé une colère à grand éclat. Eux ne pouvaient, sous ces démonstrations spectaculaires, deviner les sentiments réels de son cœur. Ils s'imaginaient donc que l'heure de la vengeance avait enfin sonné pour leur victime de jadis, qu'ils étaient à sa merci et qu'ils allaient subir la loi du talion : *Œil pour œil, dent pour dent*, ou pire encore...

Joseph mit tout en œuvre pour les rassurer : « *Approchez-vous de moi*, leur dit-il, sur le ton le plus affectueux. *Oui, c'est moi, c'est bien moi qui suis Joseph, votre frère que vous avez vendu aux marchands qui s'en allaient en Égypte. N'ayez pas peur, tout ce drame n'est arrivé que par la permission de Dieu, qui sait tirer le bien même du mal et ordonne malgré elles les causes secondes aux fins que poursuit sa miséricorde. C'est pour votre salut qu'il m'a envoyé ainsi, en avant de vous, en Égypte : car la famine qui sévit depuis deux ans va durer cinq ans encore. Dieu m'a envoyé en avant, afin que vous soyez conservés sains et saufs sur la terre et que vous puissiez avoir des vivres pour subsister. Il a tout disposé pour que je devienne ainsi comme le père du Pharaon et le prince de toute la terre d'Égypte. Hâtez-vous maintenant de retourner vers notre père. Vous lui direz ce que vous avez vu de vos yeux : et mon heureuse fortune, et le pouvoir dont je dispose. Vous lui expliquerez que la famine doit durer encore cinq ans : il faut qu'il vienne s'établir ici, avec vous tous, vos familles en entier et tous vos troupeaux. Je vous donnerai la terre de Gessen, où vous trouverez sans peine de quoi subsister pendant les années de disette qui restent à subir ».*

Cela dit, Joseph attira à lui Benjamin et l'embrassa longuement en pleurant ; puis il en fit autant avec chacun de ses frères. Tandis qu'il les serrait l'un après l'autre sur son cœur, il ne pouvait contenir ses larmes : et, ainsi, dit saint Augustin, les larmes de la charité effaçaient la haine qu'ils avaient jadis nourrie contre lui.

La nouvelle que le vice-roi avait retrouvé ses frères se répandit rapidement dans le palais du Pharaon : elle parvint bientôt aux oreilles du souverain lui-même, qui en témoigna la joie la plus vive. En effet, malgré l'estime et l'affection exceptionnelle qu'il nourrissait pour Joseph, il éprouvait cependant une certaine gêne à penser que celui qui occupait la première place de son royaume était un homme d'origine servile, tiré de prison, et qui ne pouvait se prévaloir d'aucun titre de noblesse. Or, voici qu'on apprenait soudain que l'esclave d'hier était en réalité l'arrière-petit-fils de cet Abraham dont le nom était demeuré célèbre en Égypte et qui avait laissé le souvenir d'un grand serviteur de Dieu. Il suffisait de voir ses frères pour se rendre compte que c'étaient des

hommes de race noble et de haute condition. Comme Joseph était très aimé à la cour, ce fut une joie générale quand on connut l'heureuse nouvelle. Le Pharaon le félicita chaudement et le pressa de faire venir tous les siens en Égypte. Il lui promit de les établir largement et de leur fournir en abondance tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Il ordonna de mettre à leur disposition les chariots nécessaires pour transporter les femmes, les enfants, le vieux Jacob lui-même, et les bagages.

Joseph, en communiquant à ses frères les désirs de son souverain, veilla à les pourvoir de tout. Il leur donna des vivres, de l'argent, des vêtements. Il fit remettre à chacun d'eux deux *simlah*, c'est-à-dire deux tuniques de prix, comme s'il avait voulu les dédommager de la préférence que lui avait accordée son père jadis, en lui faisant faire la fameuse robe multicolore.

Benjamin, toutefois, fut encore l'objet d'attentions particulières : il reçut cinq de ces vêtements, au lieu de deux, plus une somme d'argent considérable. Cela fait, Joseph les mit tous en route, leur recommandant de revenir le plus tôt possible et *de ne pas se quereller en chemin*. Il craignait, en effet, qu'ils ne se disputassent à son sujet. Car, s'ils étaient tout à la joie de la bonne nouvelle qu'ils allaient annoncer à leur père, ils se demandaient comment lui avouer qu'on lui avait affreusement menti au moment du drame ; que la tunique tachée de sang était une supercherie ; que Joseph n'avait pas été mangé par une bête féroce, mais qu'on l'avait vendu à une caravane de marchands. Tout cela n'était pas agréable à dire, et il était à craindre que les moins coupables ne reprochassent sévèrement leur attitude aux autres en cette triste affaire. « J'ai oublié tous les griefs que je pouvais avoir contre vous, dit Joseph, je veux que vous oubliiez aussi ceux que vous pourriez avoir les uns contre les autres. N'assombrissez pas par des querelles des jours qui doivent être tout à la joie ».

Dès qu'ils arrivèrent au terme de leur voyage, les fils de Jacob s'empressèrent autour de leur père. « *Votre fils Joseph est en vie, lui dirent-ils, et il est gouverneur de toute la terre d'Égypte !* » Jacob, en les entendant, sortit de l'accablement où il se tenait prostré depuis le départ de Benjamin. Qu'est-ce qu'on lui racontait là ? Joseph qui n'avait plus donné signe de vie depuis tant d'années, Joseph serait vivant ? bien portant ? gouverneur de l'Égypte ? Était-ce possible ? Était-ce pensable ? Pourquoi alors, cet enfant si délicat, si affectueux, n'avait-il jamais envoyé la moindre nouvelle ? Comment avait-il pu laisser son père et tous les siens dans l'angoisse ? Cette histoire était invraisemblable, et le vieillard se refusa d'abord à y croire. N'avait-il pas d'ailleurs des raisons plus que sérieuses de se méfier des racontars de ses fils ?

Mais ceux-ci insistèrent. Ils détaillèrent, par le menu et sans aucune contradiction tout ce qui s'était passé. Ils dirent la réception

étonnamment cordiale dont ils avaient été l'objet en arrivant, la mise en liberté de Siméon, le banquet chez le vice-roi, le grain obtenu sans difficulté, le départ joyeux pour le retour ; puis, brusquement, sans transition, les cavaliers lancés à leur poursuite, l'algarade du majordome, la visite des sacs, la découverte de la coupe, l'arrestation de Benjamin, leur décision de ne pas l'abandonner, la séance tragique au palais, et soudain, quand tout semblait perdu, le nouveau renversement de la situation, le vice-roi fondant en larmes, la déclaration stupéfiante : *Je suis Joseph...* Ce récit, pour invraisemblable qu'il fût, s'appuyait sur des témoignages irrécusables : les chariots égyptiens étaient là, et le blé, et les cadeaux princiers, l'argent, les vêtements, les bêtes de somme... Jacob dut bien se rendre à l'évidence et reconnaître que ses fils, cette fois, avaient dit vrai.

Son feu se ralluma, dit saint Jean Chrysostome, citant l'Écriture d'après la version des Septante. Ce vieillard caduc et décrépît, voici qu'il rajeunit dans son allégresse, que son feu se rallume. Qu'est-ce à dire ? De même que la lumière d'une lampe, sur le point de s'éteindre, faute d'aliment, se ranime soudain lorsqu'on y verse une goutte d'huile, et brille d'un plus vif éclat ; de même ce vieillard, qui semblait près d'expirer sous le poids du chagrin, lorsqu'il apprend que son fils est vivant et qu'il commande à l'Égypte, sent soudain son feu se rallumer, pour parler comme l'Écriture. Il retrouve sa jeunesse ; son front, assombri par la tristesse, s'éclaircit, et son âme, délivrée de la tempête qui l'avait bouleversée, jouit dès lors d'un calme parfait, grâce à la Providence de Dieu qui avait conduit toutes ces choses ¹.

Cependant, d'après saint Éphrem, il aurait alors demandé quelques explications à ses enfants. « Mais vous n'avez pas pensé à l'interroger afin de savoir dans quelles conditions il nous avait quittés et comment il avait ainsi gagné l'Égypte ? » Les frères se regardèrent entre eux, ne sachant quoi répondre. Ce fut Juda encore qui prit la parole au nom de tous : « Mon père, dit-il, il faut que nous vous avouions aujourd'hui notre crime. Mes frères avaient entendu Joseph raconter ses songes : en hommes rudes et inexpérimentés, ils crurent y discerner l'annonce d'une grande calamité pour notre famille. Ils pensèrent que nous tous, et, vous aussi mon père, nous serions réduits en servitude et soumis à l'autorité de Joseph. C'est pourquoi, après en avoir délibéré ensemble, nous convînmes qu'il valait mieux acheter par l'asservissement d'un seul la liberté de tous les autres. Pardonnez-nous, je vous en supplie, les mauvais procédés dont nous avons usé envers votre fils préféré, d'autant plus qu'ils n'ont servi, en définitive, qu'à le conduire au faite des honneurs ». Ainsi parla Juda pour effacer le crime de ses frères. Jacob n'en demanda pas davantage. « Sachez, dit-il, que tout le mal que vous avez pu faire alors s'efface pour moi devant la joie que vous

¹ Hom. LXV, 1.

me procurez aujourd'hui, en m'annonçant que Joseph est vivant. *Je n'ai plus rien à souhaiter, sinon de le revoir avant de mourir.* Cette nouvelle a ranimé mon cœur, elle a chassé loin de moi les infirmités de la vieillesse et rendu la force à mon âme. Mais s'il m'était encore donné de le voir, ma joie serait parfaite et je pourrai alors quitter la vie »².

Commentaire moral et mystique

Joseph a mis ici le comble à ses vertus par la pratique de la plus haute et la plus difficile de toutes : l'amour des ennemis. Rien ne coûte plus à notre nature que de pardonner à ceux qui nous ont blessés aux parties sensibles de notre cœur. Ne pensons pas que Joseph fût fait d'une autre chair que les hommes ordinaires. Il était, comme nous, marqué du péché originel, et donc il portait en lui ce penchant à la rancune, à la vengeance, à la haine, que nous sentons sourdre au fond de nous-mêmes, parfois avec une force incroyable, quand nous avons été – ou croyons avoir été – victimes d'une injustice. S'il n'avait écouté que la voix de la nature, il aurait rendu à ses frères, quand il les tint à sa merci, le mal que ceux-ci lui avaient fait. Mais vivant dans la crainte de Dieu, il savait entendre aussi l'autre voix, celle dont il était lui-même la figure, celle que, si souvent, nous jetons au fond d'une citerne, que nous étouffons sous la grosse pierre de l'insensibilité : la voix de la conscience, la voix du Christ. Bien loin de châtier ceux qui s'étaient faits ses bourreaux, ou même de mettre entre eux et lui un mur d'indifférence, il les aimait de l'affection la plus tendre et la plus virile en même temps. Avec une ingéniosité et une délicatesse admirables, il sut leur faire expier leur crime sans les humilier, et les rendre à leur dignité d'hommes et de serviteurs de Dieu.

Cette charité industrieuse est la figure de celle que déploie le Christ pour amener les chrétiens, ses frères, à confesser leurs fautes et à faire pénitence.

Le saisissement des fils de Jacob, en reconnaissant Joseph sous les habits royaux, représente celui que nous éprouverons nous-mêmes, quand nous verrons dans sa gloire le Christ, que nous ne connaissons que par les scènes de l'Évangile, vivant comme un homme ordinaire.

² Chrys., *loc. cit.*

CHAPITRE 14

Israël descend en Égypte

(GEN., XLVI, 1 – XLVII, 12)

Sans perdre de temps, toute la tribu d'Israël plia bagages ; les femmes, les enfants furent installés avec le Patriarche dans les chariots que Joseph avait envoyés, et la colonne prit la route de l'Égypte. Mais Jacob, soucieux toujours de marquer du sceau de la piété ses actions et ses démarches, demanda que l'on passât d'abord à Bersabée, au sud d'Hébron. Il y avait là, en effet, un lieu pour lequel il avait une dévotion particulière. C'était le *puits du serment*, ainsi nommé parce qu'il avait été témoin du pacte conclu autrefois par Abraham avec Abimélech. Le Père des croyants y avait élevé un autel en mémoire de ce fait, et depuis lors, jamais le puits n'avait manqué d'eau. Plus tard, Dieu était apparu en cet endroit encore à Isaac ¹. C'était donc un lieu saint, et Jacob voulait aller y adorer le Seigneur, afin d'obtenir une bénédiction particulière pour le voyage qu'il comptait entreprendre et qui, en raison de son grand âge, n'était pas sans danger. Il désirait, en outre, recevoir l'assurance que cet exode vers l'Égypte était bien conforme à la Volonté de Dieu. Était-ce son devoir d'abandonner ainsi le pays de Chanaan, la région réservée par Dieu à la descendance d'Abraham, la terre qui était déjà pour lui la *Terre sainte*, parce que la présence des Patriarches et leurs sacrifices l'avaient sanctifiée parce que sur elle devait s'accomplir un jour – il le savait – le salut du monde ? Avait-il le droit, pour s'assurer le plaisir personnel de revoir l'un de ses fils, d'exposer toute sa tribu au contact des Égyptiens ? Cette tribu d'où devait sortir un jour le Messie, n'était-ce pas son premier devoir de la préserver de tout commerce impur ? Pour la garder intègre dans sa foi et vierge de toute idolâtrie, pour empêcher de se pervertir au contact des indigènes, ses pères l'avaient maintenue sous le régime du nomadisme. Et lui, il allait l'emmener au milieu d'un peuple qui adorait des bêtes, qui se livrait frénétiquement aux arts magiques !

Pour obtenir la lumière sur ce qu'il devait faire, Jacob se rendit donc au *puits du serment* et là il offrit un sacrifice d'animaux, selon la coutume qu'il tenait de ses pères, Abraham et Isaac. La réponse ne se fit pas attendre. Au cours de la nuit suivante, une voix l'appela tandis qu'il dormait. « *Jacob, Jacob* », disait-elle. « *Me voici* », répondit-il. « *Je suis*, reprit la voix, *le Dieu de ton père, le Dieu, très puissant au-*

¹ Gen. XXI, 32 ; XXVI, 25.

quel nulle créature ne peut résister auquel toutes choses sont soumises. *Ne crains point.* Ne t'ai-je pas toujours protégé jusqu'ici ? N'est-ce pas moi qui, contre le dessein d'Isaac, ton père, t'ai établi chef de ta maison ? N'est-ce pas moi qui, lorsque tu es parti seul pour la Mésopotamie, t'ai fait faire là un mariage avantageux, t'ai donné de nombreux enfants et t'ai ramené ensuite chez toi, comblé de biens ? N'est-ce pas moi qui ai protégé ta famille, et, alors que tu croyais Joseph perdu, l'ai élevé à un si haut degré de puissance, que sa situation égale presque celle du Pharaon ? *Descends donc en Égypte, parce que c'est là que je ferai de toi le chef d'un grand peuple. Je descendrai avec toi.* Tu retrouveras Joseph, tu mourras entre ses bras, et *c'est lui qui te fermera les yeux.* Ta descendance se conservera intacte parmi les Égyptiens ; un jour, je l'en ferai sortir et je l'établirai à nouveau dans la terre de Chanaan ».

Réconforté par ces paroles, Jacob prit sans inquiétude le chemin de l'Égypte, emmenant avec lui toute sa descendance. Celle-ci comptait alors soixante-neuf personnes : il y avait les douze fils que nous connaissons, et leur sœur Dina ; cinquante et un petits-fils, une petite-fille et quatre arrière-petits-fils, soit *soixante-neuf âmes*, pour parler comme l'Écriture, qui, jointes à celle de Jacob lui-même, faisaient un total de soixante-dix personnes. Dans ce nombre, n'étaient pas comprises les épouses de ses fils, puisqu'elles n'étaient pas de son sang, ni Onan et Her, les deux fils de Juda morts prématurément. C'est de cette souche que naquit tout le peuple d'Israël, lequel, au moment de la sortie d'Égypte, comptait déjà six cent, mille sujets, sans parler des enfants.

Ce n'est pas au hasard ni sans motifs que l'auteur sacré nous fait connaître le nombre des personnes qui vinrent s'établir en Égypte, dit saint Jean Chrysostome : il veut nous faire mesurer, par là, le développement que prit cette famille, et nous enseigner à ne pas douter des promesses de Dieu. Songez seulement qu'après la mort de Jacob, le roi des Égyptiens, malgré tous ses efforts pour limiter la multiplication de cette race et en arrêter la propagation, ne put y réussir ; qu'elle ne fit, au contraire, que croître et s'augmenter encore ; et puis, restez frappés d'admiration en face de la Providence de Dieu qui réalise infailliblement ses décrets, quels que soient les obstacles qui s'y opposent ².

Toute cette smalah parvint sans encombres aux frontières de l'empire des Pharaons, et là, selon les instructions données par Joseph, elle se dirigea vers *la terre de Gessen*. À la suite des fouilles exécutées en 1883 et 1885, par Ed. Naville, on croit pouvoir aujourd'hui situer cette région à l'est de l'embouchure du Nil, entre la branche la plus orientale du delta, dite branche pélusiaque, et le désert. C'était un

² Chrys., Hom. LXV, 2.

pays d'une fertilité extrême, au moins dans les régions qui bénéficiaient de l'inondation annuelle du fleuve ; mais les Égyptiens ne l'occupaient pas alors, probablement parce qu'il était continuellement exposé aux incursions des bandes de Bédouins pillards. Ce furent, sans doute, ces raisons qui portèrent Joseph à y établir les Hébreux : leur installation ne léserait personne ; ils trouveraient là les pâturages nécessaires pour continuer leur vie traditionnelle de pasteurs, sans se fondre avec les Égyptiens, et ils deviendraient tout naturellement les défenseurs de cette partie de la frontière.

Lorsque Jacob eut pénétré dans la région, il envoya Juda annoncer son arrivée à Joseph. Aussitôt celui-ci fit *atteler ses chars*, dit l'Écriture, c'est-à-dire qu'il commanda un nombreux cortège, et se rendit au-devant de son père en grand apparat, afin de lui faire honneur. Il le rencontra dans la ville d'Héroom. Mais dès qu'il fut en sa présence, laissant là l'attitude hiératique que lui imposait sa dignité, *il se jeta à son cou* et se mit à pleurer comme un enfant. Il se rappelait et ses propres infortunes et la peine que, sans aucun doute, sa disparition jadis avait causée au vieillard ; il songeait à la longueur du temps qui s'était écoulé depuis lors, à la bonté de la Providence qui les réunissait ainsi, contre toute espérance, après tant d'années. Et il ne pouvait arrêter les larmes qui coulaient de ses yeux, tant il éprouvait de reconnaissance envers son Créateur, et de joie à revoir enfin ce père si aimé ³ ! Quant à Jacob, l'émotion que lui causa la vue de son fils préféré fut telle qu'« elle faillit lui ôter la vie » ⁴. Mais il réussit à se dominer et il dit : « *Je puis mourir à présent*, puisque j'ai vu ton visage. J'ai obtenu ce que je désirais ; j'ai goûté un bonheur auquel je ne m'attendais plus ; ce que j'avais cessé d'espérer se réalise ; j'ai assez vécu, car j'ai vu celui que je pleurais, et il suffit à mon plein contentement de savoir que tu vis encore, toi que je croyais mort depuis longtemps ! ⁵ »

Lorsque ce père et ce fils, si dignes l'un de l'autre, eurent donné quelque épanchement aux trésors d'affection qu'ils portaient dans leurs cœurs, Joseph prit avec lui ses cinq frères les plus âgés, et laissant le reste de la caravane continuer sa route à petites journées, il se hâta de revenir vers le Pharaon. Il voulait lui montrer en eux un premier échantillon de sa famille, afin de voir quelle serait son impression, et de ne lui présenter ensuite son père que s'il était sûr d'un accueil affectueux. Il les pria surtout de bien dire qu'ils étaient *pasteurs et éleveurs de troupeaux*. Cette recommandation paraît à première vue, assez singulière, car tous les *pasteurs de brebis*, dit l'Écriture, sont un objet d'abomination pour les Égyptiens. Ils les méprisaient

³ D'après Chrys.

⁴ Flav., l. II, ch. IV.

⁵ Chrys., Hom. LXV, 2.

comme les sédentaires ont coutume de mépriser les nomades, et de plus, ils ressentait une extrême aversion pour des gens qui osaient frapper, tuer, manger le bœuf et le mouton, ces animaux dignes d'être adorés comme des dieux ! Mais en insistant sur ce fait, Joseph se proposait justement d'endormir la jalousie des Égyptiens devant l'installation de ses frères en terre de Gessen. Précisément parce qu'ils dédaignaient le métier de pasteurs, pourtant indispensable à leur vie agricole, les habitants verraient sans doute d'un bon œil des étrangers se mettre à leur disposition pour l'assurer.

D'autre part, il fallait éviter que les Hébreux ne fussent absorbés par les Égyptiens et ne se fondissent avec eux. Or cela se serait produit inévitablement, s'ils s'étaient établis au petit bonheur dans leur empire. Joseph suivait à l'endroit du peuple saint, du peuple que Dieu s'était choisi, la politique qui avait été celle d'Abraham et de ses successeurs : le préserver absolument de toute contamination avec les païens. Il est hors de doute que, si les Hébreux n'avaient été fixés et solidement maintenus dans un endroit séparé, ils n'auraient pas tardé à adopter la religion des Égyptiens – l'histoire du veau d'or ne le montrera que trop – et c'en était fait de la glorieuse destinée promise à la race élue.

Le Pharaon accueillit avec bonté les cinq fils de Jacob. Il leur permit de s'établir dans son empire, leur offrit la terre de Gessen et exprima le désir de leur voir prendre en charge le bétail des domaines royaux. Rassuré par ce premier contact, Joseph n'hésita pas, dès que son père fut arrivé, à le présenter au souverain. Celui-ci le reçut avec des témoignages non équivoques de respect et d'affection. Frappé de la majesté du vieillard, il lui demanda son âge. « *J'ai cent trente ans* », répondit le Patriarche ; et comme le monarque s'étonnait qu'un homme pût atteindre un tel nombre d'années⁶, il ajouta : « *Cet âge est pourtant peu de chose si je le compare à celui qu'ont atteint mes pères* ».

Abraham, en effet, était mort à cent soixante-quinze ans, Isaac à cent quatre-vingts, leurs prédécesseurs avaient eu des longévités plus extraordinaires encore. Celui qui bat tous les records, on le sait, est Mathusalem avec ses neuf cent soixante-neuf ans. « Ce n'est d'ailleurs pas une chose enviable, continua Jacob, *car mes jours ont été remplis de misères* ». Que de tribulations, en effet, il avait connues depuis le sein maternel, où Ésaü déjà s'exerçait à le bourrer de coups ! Adolescent, la haine de ce frère l'avait obligé à fuir la maison natale, à vivre vingt ans loin de son père, loin de sa mère qu'il aimait si tendrement !

⁶ Ce détail prouve, comme l'ont pensé les Pères de l'Église, que la longévité des Patriarches était une exception, même de leur temps, et que les hommes de ces âges lointains ne vivaient pas, en moyenne, beaucoup plus longtemps que nous.

Réfugié chez Laban, il avait connu Rachel, il s'était épris d'elle, et cet amour — c'est vrai — avait ensoleillé son exil. Malgré cela, il avait fallu peiner durement pour vivre : Laban était un maître avare, qui exploitait cyniquement la loyauté de son neveu. A la longue, la vie sous son toit était devenue intenable : il avait fallu partir, s'enfuir à la dérobée avec les femmes et les enfants, essuyer la poursuite de l'oncle furieux ! Seule l'intervention divine avait empêché un malheur ! À peine sorti de ce danger, on en avait vu surgir un autre, plus redoutable encore : la menace d'Ésaü, qui n'avait été conjurée qu'après bien des terreurs et des angoisses. Enfin, revenu dans la terre de ses pères, Jacob espérait y achever paisiblement ses jours au milieu de ses enfants : et ç'avait été le rapt de Dina, le massacre des Sichimites, la douleur de voir, dans la descendance d'Abraham, une fille si légère, des fils si violents, des garçons qui n'hésitaient pas à trahir la foi jurée pour satisfaire leur frénésie de vengeance, pour s'adonner à un massacre sans merci ! La nature foncièrement droite et bonne de Jacob avait souffert de ce drame au-delà de tout ce que l'on peut dire. Il en avait ressenti une honte qui ne s'était jamais effacée de sa mémoire et qu'il devait exprimer encore hautement à son lit de mort, nous le verrons plus loin. Puis, il avait assisté, impuissant, à la montée de haine, dans le sein de sa famille, contre Joseph, son préféré. Un beau jour, l'enfant avait disparu, et une affreuse épine s'était enfoncée dans le cœur du père, qui n'en était plus sortie. Ensuite était venue la disette, la tragédie des descentes en Égypte pour avoir du blé, l'arrestation de Siméon, la menace suspendue sur la tête de Benjamin ! En vérité, il n'était guère de jours, dans sa vie, où le Patriarche n'eût bu l'eau amère de l'angoisse, et les cent trente années qu'il avait parcourues lui apparaissaient comme une longue série d'épreuves, de souffrances, de déceptions !

Lorsque Joseph eut présenté son père et ses frères au Pharaon, il les établit, ainsi qu'il était convenu, dans la terre de Gessen et pourvut abondamment à tous leurs besoins. Ici encore, il manifesta sa sagesse et sa prudence coutumières ; il sut garder ce juste milieu, cette discrétion qui est la pierre de touche de la vraie vertu. Tout en témoignant aux siens la plus tendre sollicitude, il ne les pourvut pas de riches prébendes, il ne leur confia pas les postes importants du pays, il ne les installa pas, aux dépens des Égyptiens, dans de grosses sinécures bien rétribuées. Il évita d'emblée la faute que devait commettre, par exemple, bien des siècles plus tard, l'empereur Napoléon Ier lorsque arrivé au faite de la puissance, celui-ci prétendit faire asseoir ses frères sur les différents trônes de l'Europe, s'engageant ainsi dans un dédale de difficultés dont il ne pourrait plus sortir. Combien d'autres ont, à des degrés divers, compromis leur autorité, leur prestige, leur influence, par le népotisme !

Joseph se garda de tomber dans ce piège, et tout en assurant largement aux siens le nécessaire, il les laissa à leur métier de gardiens de troupeaux.

Commentaire moral et mystique

L'appréhension qu'éprouve Jacob à descendre en Égypte est la figure de celle que doit ressentir toute âme intérieure, lorsqu'elle se voit obligée, par quelque nécessité, de se mêler à la vie du siècle. Elle redoute que toute sa famille, c'est-à-dire toutes ses pensées, toutes ses œuvres, ne soit contaminée par l'esprit du monde, et qu'elle n'aille à sa ruine. Qu'elle imite alors notre Patriarche ! Qu'elle se rende, elle aussi, auprès de ce *puits*, où se trouve la source de la vraie sagesse ! Qu'elle recoure à l'oraison ; qu'elle réfléchisse devant Dieu sur ce qu'elle doit faire ; qu'elle se remette en mémoire les engagements solennels qu'elle a contractés avec lui, au moment de son baptême, ou de sa profession religieuse ! Si elle y est fidèle, rien de vraiment dommageable ne saurait lui arriver. Dieu lui fera comprendre qu'il l'accompagnera partout, qu'il veillera sur elle, à condition cependant qu'elle *descende*, pour se rendre en Égypte, c'est-à-dire qu'elle reste attentive à l'humilité. Alors, elle n'aura rien à craindre : non seulement elle ne se corrompra pas au contact du monde, mais, par les bonnes œuvres qu'elle y pratiquera, elle acquerra de nombreux mérites ; et un jour, avec l'aide de Dieu, elle en sortira pour gagner la Terre promise, la vraie, c'est-à-dire le ciel.

De même, Joseph, en empêchant ses frères de se mêler aux habitants d'Égypte, en leur recommandant de rester pasteurs, nous montre ce que le Christ attend des siens. Il ne veut pas que ses disciples, tout en vivant dans le monde, se laissent absorber par lui. Ils doivent lui demeurer étrangers. Ils doivent rester des voyageurs, des nomades, en marche vers la cité de Dieu, des pasteurs attentifs à veiller sur les âmes qui leur sont confiées, ou sur leurs propres pensées. La terre qui leur convient est la terre de Gessen, parce que ce nom veut dire : désir, et que le lieu où doit se fixer leur esprit ne peut être que le désir du ciel.

Jacob, en disant au Pharaon que les jours de son pèlerinage ici-bas sont courts et mauvais, nous donne le modèle de l'humilité avec laquelle les justes considèrent leur propre vie. Il avait passé cent trente ans à servir le Seigneur avec toute la piété, avec tout le zèle dont il était capable ; il n'avait cherché que la gloire de son Dieu et l'accomplissement de sa volonté ; et cependant, il avait le sentiment de n'avoir rien fait. Ici encore, il pratiqua la doctrine de l'Évangile, bien avant qu'elle ne fût promulguée. Il accomplit déjà ce que devait dire un jour Notre Seigneur : *Quand vous aurez bien travaillé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles* ⁷. Il parle des jours de son pèlerinage, parce que sa vraie patrie est le ciel, et l'existence ici-bas lui paraît un exil. Il dit que ses jours sont peu de chose, parce que, regardant ses œuvres à la lumière de celles d'Abraham ou d'Isaac, ses ascendants, il les trouve insignifiantes. Ainsi fera plus tard saint Antoine, quand il se comparera à saint Paul, premier ermite : « Malheur

⁷ Lc., XVII, 10.

à moi, dira-t-il, qui porte si indignement le nom de solitaire !⁸ » Et ces jours sont mauvais, parce que, malgré l'éclat dont ils brillent peut-être aux yeux des autres hommes, Jacob les voit entachés de négligences, de faiblesses, de tentations, qui les obscurcissent et les rendent laids à ses yeux.

⁸ Saint Jérôme, *Vie de saint Paul*.

CHAPITRE 15

Joseph établit en Égypte un nouveau régime agraire

(GEN., XLVII, 13-26)

Cependant, la famine continuait de mettre tout l'Orient aux abois, et l'Égypte elle-même en subissait les atteintes : le Nil n'avait plus que des crues tout à fait insuffisantes et aucune pluie ne tombait : Joseph faisait de son mieux pour conjurer le fléau : à tous ceux qui se présentaient, il vendait sans lésiner le blé mis en réserve par ses soins. Bien loin de spéculer sur cette situation, qui aurait pu lui valoir une fortune colossale, il conservait au faite des honneurs le détachement qu'il avait déjà montré chez Putiphar et *il versait intégralement l'argent reçu dans le trésor du roi*. Peut-être, de toutes les qualités de cet homme admirable, aucune n'est-elle comparable à l'égalité d'âme qu'il sut garder, devant la bonne comme devant la mauvaise fortune, restant dans les plus hautes charges ce qu'il avait été dans les plus humbles.

La famine ne s'atténuant pas, les Égyptiens, à force d'acheter jour après jour le blé indispensable à leur subsistance, eurent bientôt vidés leurs bourses et se trouvèrent sans argent. Que faire ? Ils connaissaient Joseph, ils savaient combien il était bon et compréhensif. Ils se pressèrent quand même aux greniers publics. « *Donnez-nous encore du blé*, lui dirent-ils. *Est-ce que vous allez nous laisser mourir de faim, sous prétexte que nous n'avons plus d'argent ?* » « *En ce cas*, leur répondit Joseph, *amenez-moi vos troupeaux, et je vous donnerai des vivres en échange* ». Ainsi fut fait : les Égyptiens offrirent en gage leurs chevaux, leurs bœufs, leurs brebis, leurs ânes, et reçurent leur provende comme devant.

Mais ce cheptel ne tarda pas lui-même à s'épuiser. Au bout d'un an, les gens se virent de nouveau acculés à la détresse. Ils s'en ouvrirent au vice-roi : « *Nous n'avons plus rien*, lui dirent-ils, *ni argent, ni bétail. Pourquoi mourrions-nous de faim, sous vos yeux ? Nous nous donnons à vous, nous et nos terres. Achetez-nous pour le service du roi, et donnez-nous en échange les grains qui nous sont indispensables pour manger et pour semer*. Car, non seulement nous n'avons plus rien à nous mettre sous la dent, mais nous n'avons même plus de quoi ensemer nos terres, et si l'on n'y porte remède ce sera là une nouvelle calamité ». Joseph accepta encore, et c'est ainsi que la famine eut le résultat inattendu de faire de toute la terre d'Égypte la propriété du

Pharaon. Seuls échappèrent à ce sort les domaines appartenant aux prêtres : ceux-ci, en effet, étant toujours nourris de droit par les greniers de l'État, ne furent pas contraints de vendre leurs biens.

Le transfert général de la propriété des terres au Pharaon est confirmé par l'histoire et par l'égyptologie. Mais il ne faudrait pas juger cet événement avec nos idées d'Occidentaux du XX^e siècle et donner à Joseph une place de choix parmi les grands ancêtres du communisme.

Remarquons d'abord que le droit du prince à la nue propriété du sol, les possesseurs n'en ayant que l'usufruit, était une notion très familière à l'antiquité. « Le sol des provinces appartient en propre au peuple romain ou à César, dit le jurisconsulte Gaius, nous n'en avons que la possession ou l'usufruit »¹. Et le philosophe Sénèque : « Par le droit civil, tout appartient au roi, et ce que le roi possède en universalité se partage entre divers possesseurs... Tout appartient au prince par le droit de la souveraineté, aux particuliers par le droit de propriété »².

Ce principe se justifiait particulièrement en Égypte où la fertilité des terres dépend étroitement de la crue du Nil. Pour étendre à tous les points du territoire l'action bienfaisante de l'inondation annuelle, il fallait distribuer et régulariser celle-ci par un réseau serré de canaux, grands et petits, dont seul le pouvoir central était à même de dresser le plan, d'entreprendre la construction, d'assurer la surveillance et l'entretien. Il y avait donc un intérêt majeur à ce que le sol fût réuni en un seul domaine pour procurer à tous les habitants, dans les meilleures conditions, le bénéfice de cette crue annuelle, qui était pour eux une question de vie ou de mort. C'est là ce que comprit Joseph, chez lequel la clairvoyance d'un grand politique se doublait de la charité d'un saint. Il profita donc des circonstances exceptionnelles qui s'offraient à lui pour réaliser l'unification désirable. Mais cette mesure ne fut, en réalité, qu'une fiction légale : les Égyptiens ne devinrent pour autant ni des serfs ni des esclaves. Ils conservèrent et l'usage de leurs terres, et leur liberté. Bien plus, grâce à elle, ils se trouvèrent protégés contre les grands propriétaires et les marchands de biens, qui, sans cela, n'auraient pas manqué d'exploiter la situation créée par la disette, pour leur ravir à des prix dérisoires tout ce qu'ils possédaient. Joseph, au contraire, leur vendit, à un taux équitable, le blé dont ils avaient un besoin absolu. Au lieu d'exiger des espèces sonnantes, il accepta d'être payé avec des parcelles de terre ou du bétail. C'est un procédé analogue à celui qui se pratique aujourd'hui, au nom de la bienfaisance, dans les monts-de-piété.

Quand l'opération fut terminée, Joseph fit savoir officiellement qu'il laissait à tous les habitants l'usufruit de leurs terres, à condition

¹ *Institut.*, II, 7.

² *De benef.*, VII, 8. Ces deux citations sont tirées de Vig., p. 184.

qu'ils verseraient au roi chaque année le cinquième de la récolte. C'était pour l'époque un fermage très modéré. La situation des cultivateurs, sous ce régime intelligent et paternel, était bien plus douce qu'elle ne devait le devenir plus tard. Un voyageur anglais, visitant la vallée du Nil au siècle dernier, notait ainsi ses impressions :

Les quatre millions de fellahs que nourrit la terre des Pharaons s'agitent et travaillent pour un homme, le khédive, qui représente et absorbe à lui seul l'Égypte tout entière. L'agriculteur, race antique qui a résisté aux révolutions des siècles, ne s'appartient pas plus que le sol n'est à lui ; né pour obéir, payer et produire sans cesse, il n'a plus de volonté... Le fellah égyptien est une bête de somme, ni plus ni moins... [Le khédive est] le fermier général de toute l'Égypte ³.

Commentaire moral et mystique

Joseph, sorti de prison et devenu vice-roi d'Égypte, ramasse d'abord tout l'argent des Égyptiens, ensuite leurs bêtes ; enfin il les achète eux-mêmes avec leurs terres, pour qu'ils soient les vassaux du roi, et de lui seul.

Au sens spirituel, le Christ ressuscité, devenu Roi du monde, s'applique à nous prendre tout ce que nous avons, pour faire de nous les serviteurs de son Père. Quand il voit des âmes pressées par la faim, par cette faim de justice et de vérité à laquelle est promise la béatitude éternelle ⁴ ; des âmes qui ne trouvent rien à manger en Égypte, parce qu'elles sentent la vanité et le néant du monde, il leur offre son blé, le pur froment de sa doctrine. Mais il ne la leur cède que dans la mesure où elles consentent à *se renoncer*, c'est-à-dire à se détacher des biens d'ici-bas, et à abandonner la propriété d'elles-mêmes. Il commence par leur prendre *leur argent*, c'est-à-dire toute leur puissance d'achat, toute leur capacité de désir. Il ne leur permet pas de *servir deux maîtres*, il veut *qu'elles vendent tout, pour acquérir le royaume des cieux*. Ensuite, il met la main sur leurs *animaux*, il se saisit de leurs *chevaux*, c'est-à-dire de leurs élans de générosité naturelle, de leurs emballements instinctifs ; il prend leurs *bœufs*, c'est-à-dire leur puissance de travail ; leurs *ânes*, cette sobriété, cette docilité à porter de lourds fardeaux, dont elles sont capables à l'occasion. Tous ces animaux, donc, toute cette vitalité naturelle, le Christ la fait passer du service du monde à celui de son Père. Il prend encore à l'âme *toute sa terre*, toute sa substance, toute sa fécondité, toute sa capacité de production. Mais il lui en laisse l'usufruit : il ne détruit pas sa personnalité, il n'annihile pas son libre arbitre et sa dignité native, il lui permet d'user des biens de ce monde, de mener une vie normale, de se cultiver, de s'épanouir, à condition, toutefois, qu'elle sache bien que ces richesses et les facultés dont elle jouit ne lui appartiennent pas ; elle n'en a que la gérance provisoire, elle devra en rendre compte au Roi du ciel et de la terre ; elle s'entendra dire un jour, comme l'intendant de la parabole : *Redde mihi rationem villicationis*

³ John Ninet, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1875, cité par Vig., p. 154.

⁴ Luc, VI, 21. « Bienheureux, vous qui avez faim maintenant... »

*tuæ*⁵. À condition aussi qu'elle lui abandonne *la cinquième partie*, comme nous l'avons expliqué déjà⁶, c'est-à-dire qu'elle ne se laisse pas absorber par la matière, par les quatre éléments. Si l'ouvrage qu'elle accomplit réclame tous ses soins, du moins qu'elle garde pour Dieu l'intention de son cœur. Qu'elle dirige vers lui la pointe de son esprit. Qu'elle lui offre son travail, qu'elle invoque son secours, qu'elle le remercie, qu'elle fasse de sa gloire le but de sa vie, selon le conseil de saint Paul : *Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous fassiez n'importe quoi, faites tout pour la gloire de Dieu*⁷.

⁵ Luc, XVI, 2. « Rends-moi compte de ta gestion ».

⁶ Cf. p. 274.

⁷ I Cor., X, 31. — Ce commentaire s'inspire de Guib., col. 312.

CHAPITRE 16

Bénédiction des enfants de Joseph

(GEN., XLVII, 27 – XLVIII, 22)

Jacob s'installa donc avec toute sa famille dans la terre de Gessen, et il y passa dix-sept ans, qui furent sans doute parmi les plus paisibles de sa vie. Quand enfin il sentit que la mort approchait, il fit appeler Joseph et lui dit : « *Pose ta main sous ma cuisse* ». C'était là une formule de serment particulièrement solennelle, dont les Patriarches se servaient dans les grandes circonstances et qui revenait à jurer par le Messie à venir, c'est-à-dire par le Christ, comme nous jurons aujourd'hui par le Crucifix. « *Si j'ai trouvé grâce devant toi, continua le vieillard, accorde-moi cette faveur et promets-moi en vérité que tu ne m'enterreras pas en Égypte, mais que tu m'emporteras hors de ce pays, et que tu m'enseveliras dans le sépulcre de mes pères, dans cette caverne double d'Hébron qui fut jadis achetée par Abraham à Ephron le Héthéen, et où il repose déjà lui-même, aux côtés de Sara son épouse, avec ton grand-père et ta grand'mère* ».

Ce n'étaient pas des raisons d'ordre sentimental ou poétique qui portaient Jacob à choisir ainsi le lieu où il désirait être inhumé. Les mobiles qui le guidaient étaient d'une autre espèce que ceux qui poussèrent Chateaubriand, par exemple, à se faire enterrer à la pointe du Grand-Bé, pour dormir son sommeil éternel au bruit des mêmes flots qui avaient bercé ses nuits d'enfant.

Notre Patriarche, lui, obéissait à sa foi. Il désirait être enseveli dans la terre de Chanaan, parce que c'était une terre sainte ; c'était le domaine donné par Dieu à sa race ; c'était la terre où devait s'opérer le mystère de la rédemption, où le Messie promis à nos premiers parents offrirait un jour la victime pure, la victime sans tache qui sauverait le monde et dont les autres n'étaient que la figure. Jacob voulait dormir là pour avoir part, quand l'heure viendrait, au bienfait de ce sacrifice et de ceux qui le préparaient. Il ne pouvait supporter la perspective de reposer dans une terre païenne, avec le risque de voir des rites idolâtriques déshonorer son tombeau. Enfin il se proposait par son exemple, par l'expression solennelle de cette dernière volonté, de rappeler à ses descendants qu'ils devaient considérer toujours la Terre Promise comme leur vraie patrie et se préoccuper d'y revenir, dès que possible, vivants ou morts.

Joseph, on le devine, s'empressa d'acquiescer au désir de son père. Celui-ci, cependant, insista et le pria de s'y engager par serment. Non

pas qu'il craignît que ce fils modèle oubliât un jour sa promesse, mais, avec sa perspicacité coutumière, il prévoyait que les Égyptiens mettraient tout en œuvre pour garder les restes du père de leur bienfaiteur national, et s'offriraient à lui bâtir un splendide mausolée. Il voulait donc mettre entre les mains du vice-roi un argument irrécusable, pour éluder leurs instances et exécuter ses dernières volontés.

Joseph prêta le serment demandé, puis se retira et rentra à Memphis, tandis que Jacob, *tourné vers le chevet de son lit*, en direction de l'Orient, *adorait Dieu*.

Peu de temps après, le vieillard se trouva plus mal et Joseph, informé aussi tôt, revint en hâte, amenant cette fois avec lui ses deux fils qu'il voulait faire bénir par le Patriarche, avant sa mort. La nouvelle de l'arrivée de son enfant bien-aimé donna à Jacob quelques forces et il s'assit sur son lit pour le recevoir. Le moment était solennel. Le chef du peuple élu se sentait près de sa fin : l'heure était venue de transmettre à ses successeurs cette bénédiction qu'il avait reçue lui-même d'Isaac au terme de ses jours et qui devait passer de génération en génération dans la descendance d'Abraham jusqu'à l'avènement du Messie.

Lorsque Joseph fut arrivé, le vieillard se mit à lui parler longuement. Il lui rappela les grâces insignes qu'il avait reçues de Dieu, lui, Jacob, à plusieurs reprises, et les promesses qui lui avaient été faites. Il évoqua la plus magnifique des visions dont il avait été gratifié, cette échelle mystérieuse qui reliait le ciel à la terre et sur laquelle les anges montaient et descendaient. Dieu lui avait promis alors une nombreuse descendance et lui avait attribué la possession de la terre de Chanaan. Il suivait donc de là que cette terre lui appartenait de droit divin, à lui et à sa race, et qu'il avait, le devoir de la distribuer entre ses enfants. Or, dans ce partage, il lui apparaissait équitable d'avantager Joseph, envers lequel ses autres fils et petits-fils avaient tant d'obligations. Le moyen le plus simple de le faire était évidemment de reporter sur sa tête la double part d'héritage que la loi patriarcale attribuait à l'aîné, et qui allait se trouver disponible, puisque Ruben serait privé de son droit d'aînesse. Jacob lui dit donc : « *Tes deux enfants, Éphraïm et Manassé, je les adopte, aujourd'hui, ils seront comptés comme miens. Ils n'auront donc pas à se partager ta part à toi : chacun d'eux aura droit à une part entière de ma succession, comme s'il était mon propre fils, au même titre, par exemple, que Ruben et Siméon. Toutefois ce privilège, je ne l'étends pas aux autres enfants que tu pourras avoir : ceux-là rentreront dans le droit commun. Si maintenant je tiens à t'avantager ainsi, c'est en mémoire de ta mère, de Rachel dont le souvenir me reste si présent. Hélas ! elle est morte en route, à Ephrata, avant de revoir la terre de Chanaan. Il a fallu l'enterrer sur*

place et elle n'a pu être portée jusqu'au tombeau de nos pères ». Puis le vieillard ajouta, avec une note charmante de poésie : « *Elle est morte au printemps* ». Il voulait dire sans doute : au printemps de la vie. « Elle avait encore toute la vitalité de la jeunesse, elle venait seulement de commencer à avoir des enfants, elle en aurait eu probablement bien d'autres, si elle avait vécu. C'est pourquoi je veux avantager Éphraïm, et, Manassé, comme s'ils étaient les siens ».

En achevant ces mots, Jacob aperçut les deux garçons qui se tenaient près de Joseph et qu'il n'avait pas distingués encore, sa vue étant devenue très faible. « *Qui sont ceux-ci ?* » demanda-t-il. « *Ce sont mes fils*, répondit Joseph, *que Dieu m'a donnés en ce pays* ». « *Fais-les avancer*, reprit le vieillard, *afin que je puisse les voir et les bénir* ». Et ayant embrassé les deux enfants, il ajouta : « *Non seulement Dieu m'a donné la joie de te revoir, toi, mais il m'a permis aussi de connaître ta descendance* ». Joseph, cependant, avait poussé ses fils contre leur grand-père et les avait fait mettre à genoux pour recevoir sa bénédiction. Manassé, qui était l'aîné, se trouvait sous la main droite du vieillard, et Éphraïm, le cadet, sous sa main gauche. Mais alors, contre toute attente, Jacob croisa ses mains – le texte hébreu dit qu'il les rendit intelligentes, voulant indiquer par là que le Patriarche savait parfaitement ce qu'il faisait. Puis il posa la droite sur la tête du cadet et la gauche sur celle de l'aîné. Demeurant ainsi les mains en forme de croix, il bénit solennellement les deux enfants : « *Que le Dieu, dit-il, en présence de qui ont marché mes pères Abraham et Isaac, le Dieu qui me nourrit depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour ; que l'ange qui m'a délivré de tous mes maux, bénisse ces enfants. Qu'ils portent mon nom, et les noms de mes pères Abraham et Isaac – c'est-à-dire qu'ils conservent les traditions de piété, de foi, d'intégrité de mœurs qui sont en honneur dans notre famille – et qu'ils se multiplient de plus en plus sur la terre* ».

Joseph, cependant, qui attachait à cette cérémonie la plus haute importance – car il savait, dit saint Jean Chrysostome, que la bénédiction des parents est pour les enfants plus précieuse qu'une fortune –, Joseph donc s'inquiéta vivement de la mutation opérée par Jacob. Sans doute craignait-il qu'elle n'entraînât entre ses deux fils une inimitié semblable à celle qui avait dressé Ésaü contre Jacob pour le même motif. Pensant que le geste de son père était dû à la faiblesse de ses yeux, il essaya doucement de lui prendre la main droite et de la remettre sur la tête de l'aîné, en lui signalant sa méprise. Mais le Patriarche résista : « *Je sais, je sais, mon fils*, dit-il. *Celui-ci aussi (c'est-à-dire : Manassé) sera chef de peuples et sa race se multipliera. Mais son cadet (Éphraïm) sera plus grand que lui et sa descendance se multipliera parmi les nations* ».

Puis il acheva la bénédiction, en ayant soin de nommer le cadet, avant l'aîné : « *C'est en vous qu'Israël sera béni et l'on dira : Que Dieu vous bénisse, comme Éphraïm et Manassé* ». Après quoi, il continua, s'adressant à Joseph : « *Je vais mourir ; mais Dieu sera avec vous et il vous ramènera dans la terre de vos pères. Là, c'est à toi que je veux laisser, en sus de ta part d'héritage, le territoire de la ville de Sichem, que j'ai enlevé aux Amorrhéens, avec mon épée et mon arc* ».

À quel épisode ces derniers mots font-ils allusion ? Sichem, on s'en souvient, est la ville que Siméon et Lévi enlevèrent par surprise, au mépris du droit des gens, et qu'ils détruisirent de fond en comble à la suite du rapt de Dina. Mais précisément, nous verrons tout à l'heure Jacob condamner leur conduite de la façon la plus sévère et rejeter toute participation à ce crime. De quoi alors veut-il parler ici ? Nulle part ailleurs il n'est dit qu'il ait pris les armes pour défendre ou pour conquérir cette ville.

La meilleure explication nous paraît être celle de saint Augustin ¹. Jacob parle ici en termes figurés : il fait allusion non à un combat réel, mais à la victoire morale qu'il remporta le jour où il réussit à persuader à tous les membres de sa tribu de lui apporter leurs idoles, et à enfouir celles-ci au pied du térébinthe de Sichem ². Garder le peuple élu de toute contamination idolâtrique était l'un des soucis dominants des Patriarches. Jacob connut certainement une douloureuse angoisse quand il s'aperçut que ce mal redouté s'était introduit secrètement chez les siens. Mais, par contre, la terre de Sichem où il parvint à les en débarrasser, resta étroitement associée à l'un des succès dont il fut le plus fier et à l'un des meilleurs souvenirs de sa vie. C'est pourquoi il voulut que cette terre demeurât aux mains de son fils bien-aimé.

Commentaire moral et mystique

Admirons d'abord, avec saint Augustin, la lucidité de Jacob, malgré son grand âge, tandis qu'il bénissait les enfants de Joseph. Si les yeux de son corps ne voyaient plus clair, ceux de son âme lisaient distinctement dans l'avenir.

Ô lumière que voyait Tobie, lorsque aveugle des yeux du corps, il enseignait à son fils le véritable chemin de la vie ; et sans s'égarer jamais, marchait devant lui avec les pieds de la charité ! Ô lumière que voyait Isaac, lorsque, l'âge ayant appesanti et fermé ses yeux mortels, il ne bénissait pas ses enfants en les connaissant, mais il mérita de les connaître en les bénissant ! Ô lumière que voyait Jacob, lorsque la vieillesse lui ayant aussi fait perdre la vue, son cœur éclairé par la grâce lui révéla en la personne de ses petits-fils la fécondité du peuple à venir, et lui fit croiser mystérieusement

¹ *Quaest. in Genes.*, 167.

² *Gen.*, XXXV, 4.

les mains sur eux ! Non selon ce que Joseph lui marquait au dehors, mais selon ce que lui-même discernait au dedans³. Car il voyait clairement, dans la lumière prophétique, qu'Éphraïm, quoique étant le moins âgé, jouerait, dans l'histoire d'Israël, un rôle plus important que son frère.

Au sens *allégorique*, Jacob, bénissant, les mains croisées, Éphraïm et Manassé, représente le Christ transférant, par le mystère de la croix, les privilèges de la Synagogue, qui était l'aînée, à la cadette, c'est-à-dire à l'Église.

Au sens *moral*, la part que Jacob lègue à Joseph comme son bien propre, c'est la connaissance intuitive de Dieu, qu'il a conquise laborieusement par le combat de toute sa vie. Lorsque, en effet, cet homme éminemment doux et pacifique parle *de son glaive et de son arc* à lui, nous pouvons bien penser qu'il ne songe pas là à des armes ordinaires. Il pense à celles que l'Apôtre appellera un jour *les armes de la lumière*, et que lui, Jacob, connaissait déjà : aux armes spirituelles. *Son glaive*, c'est celui de la discrétion, qui permet de séparer l'âme de l'esprit, de dégager ce dernier de tout ce qui est charnel et matériel, pour qu'il puisse entrer dans le monde invisible ; et *son arc*, c'est la pureté d'intention, qui, par les flèches – ou oraisons *jaculatoires* – qu'elle lance du fond du cœur, s'en va atteindre Dieu, à travers les espaces infinis.

Le présent que Jacob offrait à Joseph, ce n'était pas seulement le territoire de Sichem. Ne serait-il pas ridicule de mentionner avec tant de solennité le don de quelques hectares à un homme qui était pratiquement le maître de toute l'Égypte ? Mais ce terrain avait une valeur symbolique.

Il figurait spirituellement la connaissance intuitive de Dieu, celle qui ne se trouve ni dans les livres ni dans la nature, mais seulement dans la pratique assidue de l'oraison. Voilà la part que ne sauraient recevoir les âmes ordinaires : elle ne peut être laissée qu'à Joseph, *filius accrescens*, à l'âme éprise de pureté, de justice, de progrès spirituel. Cette part, Jacob l'a arrachée aux *Amorrhéens* (dont le nom signifie *amaricans*), c'est-à-dire aux sentiments d'amertume qui infectent notre cœur depuis le péché originel, et qui sont le principal obstacle à la perception intime de Dieu. Jacob, par sa douceur, avait retrouvé quelque chose de l'état d'innocence. Grâce à son patient labeur intérieur, il avait découvert le secret de la vie contemplative. C'est là le terrain qu'il cédait à Joseph ; c'est là que se trouve le fameux puits sur lequel, un jour, le Christ viendra s'asseoir ; pour apprendre à la Samaritaine à puiser de l'eau vive.

³ *Confes.*, l. X, ch. XXXIV.

CHAPITRE 17

Jacob bénit ses enfants avant de mourir

(GEN., XLIX)

Lorsque Jacob eut terminé son entretien avec Joseph, il envoya chercher ses autres enfants, afin de leur faire aussi ses adieux. Ceux-ci se hâtèrent d'accourir et s'assemblèrent autour de son lit. Alors, tandis qu'il se mettait en devoir de les bénir successivement, l'Esprit du Seigneur s'empara de lui à nouveau et lui dévoila l'avenir de sa race. Cette scène est l'un des instants les plus grandioses et les plus solennels de l'Ancien Testament : le vieillard parlait à la manière des prophètes, et sa vision se déroulait sur un double plan, le plan historique et le plan allégorique. Sur le premier, elle dessinait sobrement ce qui devait arriver à chacune des tribus d'Israël quand elles seraient entrées dans la Terre Promise ; sur le second, elle annonçait la venue du Christ. C'est lui, le Messie, qui est le centre de tout le discours, c'est lui l'objet principal que Jacob avait devant les yeux, tandis qu'il parlait.

C'est pourquoi il commence par dire : « *Réunissez-vous et écoutez Israël votre père*. Écoutez, non pas seulement avec les oreilles et votre corps, mais avec celles de votre cœur, afin de comprendre le sens profond de mes paroles.

1° RUBEN, *toi qui étais mon premier-né*, et toi qui aurais dû être ma force, mon soutien, tu as été le principe de ma douleur. Le premier, tu as déshonoré notre famille, par ton péché avec Bala. *Tu t'es répandu comme de l'eau* ; l'eau, en effet, lorsqu'elle sort du récipient où elle est contenue, se perd dans la terre, parce qu'elle n'a en elle aucun principe de résistance. Toi, de même, tu as cédé à la passion sans retenue. *Tu étais le plus favorisé dans les dons et le plus grand en autorité* ». Le Targum d'Onkelos (ou version chaldaïque) dit ici : « En vertu de ton droit d'aînesse, tu aurais dû recevoir trois choses : une double part de mon héritage – le sacerdoce – et la dignité royale ». Ce sont là, en effet, les privilèges qui appartenaient à l'aîné. « Mais tu t'en es rendu indigne par ton crime : aussi la double part d'héritage ira à Joseph, le sacerdoce à Lévi, la dignité royale à Juda. *Toi, tu passeras au second plan, tu ne produiras rien de grand* ». Ce qui s'est vérifié à la lettre pour toute l'histoire de la tribu des Rubénites.

Cette condamnation nous paraît dure, mais elle est destinée à souligner la gravité du péché d'inceste et quelle horreur Dieu a pour lui. Elle montre aussi combien seront jugés sévèrement ceux qui, ayant

l'autorité en main, ne savent pas s'en servir pour arrêter le mal. Ruben, en vertu de son droit d'aînesse, devenait le chef quand son père n'était pas là. Jacob le lui rappelle ici : « *Tu étais le plus grand en autorité* ». S'il avait fait acte d'énergie, il aurait empêché le crime de ses frères contre Joseph. Mais il se contenta de protester, et laissa faire, par faiblesse.

2° « *SIMÉON et LEVI sont frères*¹, non seulement par le sang, mais par la communauté de sentiments : *instruments d'iniquité*, ils ont attaqué, au mépris du droit des gens, les Sichimites, avec lesquels ils venaient de faire alliance. À Dieu ne plaise que mon âme ait aucune part à leurs conseils, et que ma gloire – c'est-à-dire la bonne réputation que je m'étais acquise dans la région – ne soit ternie en me liant avec eux ! C'est dans un accès de fureur, et non pas dans un acte de justice, qu'ils ont tué l'homme, c'est-à-dire qu'ils se sont laissés aller au péché d'homicide. C'est de par leur volonté à eux, non sur l'ordre de Dieu ou sur le mien, qu'ils ont détruit la ville de Sichem². Maudite soit leur fureur, parce qu'elle est opiniâtre et leur indignation, parce qu'elle est dure ! » Toute fureur, en effet, toute colère ne sont pas mauvaises, loin de là. L'indignation de Siméon et de Lévi était bonne dans le principe : mais elle ne sut pas s'arrêter à temps. Elle fut dure et opiniâtre, elle s'obstina, s'entêta, ne tenant compte de rien, décidée à assouvir sa vengeance à tout prix. « *Aussi, je les diviserai dans Jacob et je les disperserai dans Israël*. Je ferai cesser l'intimité particulière qu'ils avaient entre eux, ils seront forcés de se séparer et ils n'auront ni l'un ni l'autre de domaine particulier en terre d'Israël » – ce qui se réalisa, en effet, au moment de la conquête de Chanaan. La tribu de Siméon, qui était déjà la plus faible au moment de la sortie d'Égypte³, est entièrement passée sous silence dans la bénédiction de Moïse. Son territoire ne fut jamais nettement délimité. Elle ne posséda qu'une simple enclave dans le domaine de Juda, sur une terre peu fertile, ce qui l'obligea à se disperser à travers les autres tribus pour gagner sa vie. C'est chez elle surtout, dit-on, que se recrutaient les Scribes.

Celle de Lévi n'eut pas non plus de territoire particulier. Il est vrai que la malédiction portée contre elle par Jacob fut plus tard changée en bénédiction, à cause de l'empressement que mirent ses membres à se rallier à Moïse, lors de la scène du veau d'or, et à le seconder pour châtier les coupables. Mais la prophétie se vérifia quand même, matériellement, par le fait que Lévi n'eut jamais de territoire propre.

¹ Le mot, que la Vulgate a traduit par *frères*, peut aussi s'interpréter : *hiboux*. Ce nom convenait aux auteurs du massacre nocturne des Sichimites.

² La version des Septante dit : *qu'ils ont enlevé le nerf du taureau*, c'est-à-dire qu'ils ont réduit à l'impuissance le roi de Sichem qui avait violé leur sœur.

³ Cf. Num., XVI, 14.

On peut ajouter aussi, qu'à la suite de l'affaire de Balaam, l'exécution brutale de Zambri, qui était l'un des chefs de la tribu de Siméon, par Phinéas, qui appartenait à celle de Lévi, créa entre elles deux un germe de division et d'hostilité ⁴.

3° « JUDA, *tes frères te loueront...* » La tribu de Juda se distingua toujours par son courage et sa loyauté, C'est elle, d'après la tradition juive, lors du passage de la mer Rouge, qui entra la première dans le chenal ouvert par Moïse, tandis que les autres avaient peur. C'est elle qui mena la lutte contre les indigènes en terre de Chanaan. Elle resta toujours fidèle au culte du vrai Dieu, à la famille de David, même quand les dix autres firent schisme. Aussi est-elle glorieuse entre toutes dans l'histoire du peuple juif. On peut le remarquer, par exemple, que le prophète Daniel, lorsqu'il raconte le procès des deux vieillards impudiques, souligne que, si Suzanne leur a résisté – tandis que les filles d'Israël se laissaient faire – c'est qu'elle appartenait à la race de Juda ⁵.

Cependant, malgré les qualités et les mérites de cette tribu, il est très difficile de lui appliquer la suite de la prophétie de Jacob. Sans doute, certains éloges décernés au lion de Juda, peuvent s'entendre du roi David, mais non pas tous : personne n'osera avancer que c'est lui, par exemple, qui est appelé *l'attente des nations*. Il faut tout de suite monter sur le plan supérieur : le sens littéral se confond ici avec le sens allégorique, et les commentateurs, aussi bien les juifs que les chrétiens, sont d'accord pour voir, dans cette prophétie, directement et exclusivement, une annonce du Messie. On en trouvera l'explication plus loin.

4° « ZABULON *habitera sur le rivage de la mer et près du port des navires et il s'étendra jusqu'à Sidon* ». Cette tribu, en effet, devait s'établir, non pas absolument sur le rivage de la Méditerranée, ni sur celui de la mer de Tibériade, mais dans un district situé entre ces deux mers, et tirer de cette situation une grande prospérité. La proximité de la Phénicie, qui eut longtemps *Sidon* pour capitale, lui assura aussi de précieux avantages.

5° « ISSACHAR, *comme un âne robuste, se tient couché entre les frontières. Il a vu que le repos était bon et la terre excellente ; il a mis son épaule pour porter et il s'est assujéti au service des impôts* ». Il s'est installé solidement dans la région à lui assignée, et qui est com-

⁴ Cf. Num., XXIV.

⁵ XIII, 56-57. « Race de Chanaan, et, non de Juda, la beauté vous a séduits, et la passion a perverti votre cœur. C'est ainsi que vous agissiez avec les *filles d'Israël*, et, celles-ci prises de crainte, conversaient avec vous ; mais la fille de Juda n'a pas supporté votre iniquité ». C'est pour cela aussi que, dans l'Office de sa Nativité, le 8 septembre, il est spécifié de la Très Sainte Vierge qu'elle appartenait à la *maison de David* et à la *tribu de Juda* (1^{re} Antienne des Vêpres).

prise entre des *frontières* naturelles, la Méditerranée, le Jourdain et les montagnes. Cette province est l'une des plus riches de la Palestine les membres de cette tribu s'en aperçurent vite. Ils comprirent que *le repos était bon*, qu'il serait agréable de se fixer en ce lieu, après tant d'années de marches et contremarches à travers le désert, et que *cette terre était excellente*, à condition d'être travaillée. Ils se mirent généreusement à l'œuvre, comme des *ânes vigoureux* qui tiennent ferme sous les charges les plus lourdes ; et ils se montrèrent particulièrement fidèles à acquitter les impôts qu'ils devaient soit aux rois, soit aux prêtres et aux lévites. Au dire de saint Éphrem, cette prophétie concernait spécialement Gédéon, qui devait faire preuve d'une force singulière pour vaincre les Madianites et pour établir sa tribu *entre les frontières* auxquelles elle avait droit.

6° « DAN jugera son peuple aussi bien que les autres tribus d'Israël. Que Dan devienne comme un serpent sur le chemin, comme un *céraste* dans le sentier, qui mord les sabots du cheval, afin que le cavalier tombe à la renverse ! J'attendrai votre salut, Seigneur ».

Bien que né d'une servante – Bala –, Dan fournira au peuple juif un de ses juges les plus illustres et les plus glorieux : Samson, que les pères sont unanimes à considérer comme l'objet principal de cette prédiction. Il sera aussi redoutable pour les Philistins que les *serpents* venimeux, dont le voyageur sait la présence autour de lui et qu'il appréhende à tout instant de voir surgir sur le chemin ; ou que le *céraste*, le serpent cornu. Ce reptile extrêmement dangereux, se cache dans le sable, près des endroits les plus fréquentés. Malgré sa petite taille, il n'hésite pas à se jeter sur les chevaux qui passent ; il les mord cruellement au-dessus du sabot, les forçant ainsi à se cabrer et à renverser leurs cavaliers sur le sol. À leur image, Samson tendra partout des embûches aux Philistins ; il leur inspirera une terreur continuelle, il en tuera un grand nombre, il ne leur laissera aucun répit, il leur sera redoutable jusqu'à ses derniers instants, puisque, prisonnier, enchaîné et aveugle, il brisera soudain les colonnes de la maison où on l'a mis à la meule, et entraînera d'un seul coup dans la mort trois mille d'entre eux.

Et cependant, malgré sa force herculéenne, ce n'est pas lui qui sauvera Israël. C'est pourquoi Jacob ajoute : « *J'attendrai votre Sauveur, Seigneur* » ; j'attendrai celui qui délivrera tous les hommes de la puissance des ténèbres, celui que le vieillard Siméon saluera un jour comme la lumière des nations.

7° « GAD combattra tout armé à la tête d'Israël et revenant en arrière, il aura encore à combattre ». Cette tribu, qui devait s'établir avec celle de Ruben et la moitié de celle de Manassé, dans la Transjordanie, avant d'entrer dans la terre de Chanaan, eut néanmoins à com-

battre avec l'ensemble d'Israël pour la conquête de cette terre, selon la promesse qu'elle avait faite à Moïse ; après quoi, rentrée sur son territoire, elle dut engager de nouvelles batailles pour mettre à la raison ses voisins qui l'attaquaient. Mais elle sortit de toutes ces luttes victorieuse et fortifiée.

8° « ASER, son pain sera excellent, et il offrira des délices aux rois » : parce que ses descendants hériteront d'un district particulièrement fertile, où le blé et l'huile seront en abondance et d'excellente qualité, où les vignes donneront des vins si doux et si forts à la fois qu'ils seront recherchés pour les tables royales.

9° « NEPHTALI sera comme un cerf lâché en liberté et qui donne des paroles de beauté ». Cette prophétie est particulièrement obscure. Une des explications les plus courantes y voit une figure de Barac, le vainqueur de Sisara ⁶. Barac naîtra, en effet, dans la tribu de Nephtali. Comme le cerf, il sera timide de sa nature : il ne consentira à livrer bataille que si Déborah l'accompagne. Mais alors il se jettera sur l'ennemi avec une fougue incroyable, l'écrasera, et après son triomphe, *il donnera des paroles de beauté* : il chantera avec la prophétesse le célèbre cantique qui porte le nom de celle-ci et que l'on considère comme l'une des plus belles pièces de toute la littérature antique. Ce sont des *paroles de beauté*, parce qu'elles proclament la gloire du Dieu des combats, non celle des vainqueurs. Sans doute chefs et soldats reçoivent leur part d'éloges, mais celui qui tient la première place, c'est le Seigneur, le Dieu d'Israël.

10° « JOSEPH est un fils qui croîtra, qui se multipliera de plus en plus. Il est beau à voir et les filles ont couru sur le mur. Mais ceux qui sont armés de flèches l'ont exaspéré, ils lui ont cherché querelle, ils lui ont porté envie. Son arc s'est reposé dans le Fort et les liens de ses bras et de ses mains ont été dénoués par les mains du Tout-Puissant de Jacob ; c'est de là qu'il est sorti pasteur et rocher d'Israël. Le Dieu de ton père sera ton protecteur et le Tout-Puissant te comblera des bénédictions du ciel qui est en haut, des bénédictions de l'abîme qui est en bas, des bénédictions des mamelles et du fruit des entrailles. Les bénédictions que te donne ton père surpassent celles qu'il a reçues de ses pères ; et elles dureront jusqu'à ce que vienne le désiré des collines éternelles. Qu'elles descendent sur la tête de Joseph et sur le haut du Nazaréen, au milieu de ses frères ».

Ces paroles mystérieuses peuvent s'expliquer ainsi : Joseph est de ces âmes dont la vie est une ascension continue vers la perfection. Elles ne se contentent pas, comme tant d'autres, d'avoir un bon départ, pour se stabiliser ensuite peu à peu dans la médiocrité : comme

⁶ Carth., p. 468 ; Corn., p. 407 ; Ephr., p. 110.

saint Paul, elles mènent leur course jusqu'au bout, ne cessant de faire des progrès dans les différentes vertus. Joseph était *beau* dans son âme et dans son corps : il avait tant de grâce, tant de charme naturel, que quand il parcourait l'Égypte sur son char, toutes *les femmes*, les jeunes filles comme les matrones, se pressaient aux fenêtres et montaient *sur les murs* pour le voir passer. Et cependant, malgré cela, malgré son heureux caractère, ses frères l'avaient pris en haine, ils lui *cherchaient querelle* à propos de tout, ils le jalousaient à cause de la préférence que leur père avait pour lui et leur jalousie était *armée de flèches*, car elle ne se proposait rien moins que de le tuer. Mais lui mit toute sa confiance dans le Très-Haut, et cette confiance ne fut pas trompée. Dieu le délivra aussi bien des *liens* dont ses frères l'avaient garrotté pour le descendre dans la citerne, que des chaînes qu'il portait dans la prison où l'avait fait jeter la femme de Putiphar. C'est de là qu'il sortit pour devenir *le pasteur* de toute l'Égypte et *la pierre angulaire* d'Israël, qui fut sauvé de la famine grâce à lui. « *Le Dieu de ton père*, continue Jacob en s'adressant maintenant directement à lui, *sera toujours ton soutien et le Tout-Puissant te comblera de bénédictions. Qu'il te donne les bénédictions du ciel, le soleil et la pluie, et celles de la terre* : un sol fertile, rafraîchi par les eaux des sources et des rivières. Qu'il donne aux mères de nombreux enfants et du lait pour les nourrir ! *Les bénédictions que j'appelle sur toi surpassent celles que j'ai reçues moi-même de mes pères et elles dureront jusqu'à ce que vienne le désir des collines éternelles*, jusqu'à ce que tu te reposes enfin sur ces *collines* bienheureuses, où sont bâties les demeures éternelles, qui sont l'objet de tout notre désir. Que ces bénédictions descendent sur la tête de Joseph, qui, par sa pureté et sa grâce, *brille comme un Nazaréen*, ou comme une fleur – car Nazareth veut dire : pays des fleurs – *au milieu de ses frères* ».

11° « BENJAMIN sera un loup rapace ; il dévorera la proie le matin, et le soir, il partagera les dépouilles ». Le dernier des fils de Jacob est comparé à un loup à cause du caractère belliqueux dont ses descendants feront preuve en maintes circonstances, en particulier dans l'affaire du lévite, à Gabaa, où vingt-cinq mille d'entre eux mettront en fuite quatre cent mille Israélites des onze autres tribus⁷. Et *il partagea les dépouilles*, quand vaincus et écrasés à leur tour, les survivants *se partagent* les quatre cent filles de Jabès-Galaad qu'on leur envoya, et les deux cents vierges qu'ils enlevèrent durant une fête, à Silo⁸.

Les explications que nous venons de donner seraient, il faut le reconnaître, d'un intérêt médiocre, si elles ne se doublaient d'allusions continuelles à l'avènement du Messie. Néanmoins, il ne faut pas les

⁷ Jud., XX, 12-23.

⁸ Jud., XXI, 14 et 23.

dédaigner : prises telles quelles, dans leur sens littéral, les bénédictions de Jacob furent très utiles au peuple juif, pour affermir sa foi et soutenir son espérance. Elles lui donnèrent la certitude, pendant sa longue détention en Égypte, qu'il reviendrait un jour dans la terre de ses pères, où il retrouverait indépendance et prospérité. Elles lui montrèrent que sa division en douze tribus était voulue par Dieu, qu'elle devait être maintenue à travers les générations et inscrite, pour ainsi parler, dans le sol même de la Palestine. Les territoires de chacune d'elles ayant été fixés par Dieu en personne, les moins favorisées n'avaient pas à réclamer contre leur sort, et la prééminence de celle de Juda devait être reconnue par toutes. En même temps, cependant, ces prophéties permettaient aux meilleurs des Juifs d'entrevoir que toute l'histoire de leur nation était une figure de la vie du Christ et de son Église. C'est là l'objet de leur sens mystique, sens extrêmement riche et profond, aux galeries multiples, dont nous allons exposer sobrement la ligne générale.

Commentaire moral et mystique

Dans cette prophétie, Ruben représente le peuple juif. C'est lui qui était *l'aîné* de Dieu, *Filius meus primogenitus Israël*, en ce sens qu'il avait été engendré à la foi avant les autres ; il était la force de Dieu, qui le couvrait de sa puissance, et qui s'appuyait sur lui. Mais il est devenu, par son endurcissement, le *principe de la souffrance* de Dieu : il a été, pour son Créateur, un sujet de peine continue. Il était *le premier par les dons*, par les grâces qui lui avaient été faites, par la sainte Écriture dont il avait reçu le dépôt, et que seul il connaissait. Il était *le plus puissant des peuples par l'autorité*, qu'il aurait dû exercer sur les autres, s'il était resté fidèle à sa vocation. Au lieu de cela, *il s'est répandu comme de l'eau* : il n'a gardé aucune forme, aucune mesure, dans son péché, dans son débordement contre le Christ. Aussi, son rôle est fini : *il ne croîtra plus ; parce qu'il a osé s'en prendre à la demeure de son Père* : il a osé attenter à ce tabernacle saint, à l'adorable Humanité du Christ, dans laquelle s'étaient accomplie, comme dans une *couche* mystique, l'union du Maître et de la servante, de Dieu et de sa créature.⁹ Bien plus, *il l'a souillée*, il a dit de cette Humanité qu'elle était possédée du démon, qu'elle agissait par Bээlzébul, qu'elle blasphémait ; il l'a répudiée, il l'a mise au rang des scélérats, il l'a conduite hors des portes pour la crucifier, afin que la Ville sainte ne fût pas profanée par sa mort.

La prophétie concernant *Siméon et Lévi* continue le même thème, mais elle vise plus spécialement les prêtres juifs et les scribes, représentés, les premiers par Lévi, les seconds par Siméon. C'est eux qui, pleins d'un zèle inconsidéré pour la Loi de Moïse, prétendirent que le Christ séduisait *leur sœur*, la Synagogue, la masse des Juifs ignorants ; qu'il la leur enlevait pour se l'attacher à lui-même. Dès lors, ils nourrirent contre lui une haine implacable

⁹ Cf. saint Ambroise, *Lib. de benedictionibus Patriarcharum.*, l. I, c. II, 9 ; Pat. lat., t. XIV, col. 709.

et résolurent de le tuer. Jacob dit qu'il ne veut avoir aucune part à *leur conseil*, à ce conseil inique entre tous, où les Princes des prêtres décidèrent la mort de Jésus. Ils ont tué *l'homme* par excellence, le Christ, le Sauveur, le Fils de l'Homme et ils ont ainsi *jeté bas la muraille*, qui protégeait Israël.

Leur fureur fut tenace, et leur indignation obstinée, car Pilate multiplia les efforts pour essayer de leur arracher leur Victime. Mais il se heurta chez eux à une fureur aveugle, à une rancune irréductible : « *Enlevez-le, criaient-ils, enlevez-le, crucifiez-le... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants... nous n'avons pas d'autre roi que César !* » À cause de cela, la race juive sera dispersée, et elle errera, vagabonde et proscriée, au milieu des nations, qui l'auront supplantée, comme Jacob supplanta Ésaü, et qui seront devenues le véritable *Israël*, le vrai peuple de Dieu.

C'est qu'alors *Juda* se sera montré dans tout l'éclat de sa force. Les louanges décernées par Jacob au quatrième de ses fils forment un contraste frappant avec la sévérité des paroles qu'il vient d'adresser aux trois premiers ; aussi seraient-elles injustifiables si elles concernaient le seul *Juda*. Mais à travers celui-ci, c'est le Christ qu'elles visent. C'est à lui que parle le Patriarche, quand il dit : « *Juda, tes frères te loueront* : tous ceux qui peuvent se dire *tes frères*, parce qu'ils sont devenus fils de Dieu, tous ceux-là te loueront ; sans toi, jamais ils n'auraient été adoptés par leur Père du ciel. Ils seraient restés toujours fils de colère, fils de la mort, fils du diable. Tu as remporté sur tes ennemis la victoire la plus complète qui se puisse concevoir : *tes mains se sont posées sur leurs nuques*. Ils ont tous été réduits à merci : ceux qui n'ont pas voulu se soumettre ont été jetés en enfer ; ceux, au contraire, qui se sont convertis sont devenus, eux aussi, *les fils de ton Père, et ils t'adoreront*, te reconnaissant pour leur Dieu. Ils t'adoreront *comme le fils du lion*, parce que seul tu possèdes toute la puissance de Celui que représente, ici, le roi des animaux, à savoir le Père qui règne dans les cieux. Les autres peuvent bien se dire, comme toi, enfants de ce Père, mais par adoption ; ils ne sauraient être appelés *fils du lion*, parce qu'ils ne possèdent pas ta nature divine. *Ils te loueront* de ce que, grâce à cette force qui est en toi, tu as pu monter sur le Calvaire, pour te saisir *de ta proie*, de l'âme humaine que tu convoitais, et l'arracher au prince des ténèbres. Tu es mort, mais ta mort n'était pas une défaite ni une fin. Mort, tu étais toujours *le lion*, le Fils de Dieu. Dans le tombeau, tu n'étais pas anéanti, tu prenais ton repos, comme ce fauve qui dort, dit-on, les yeux ouverts. Tu attendais l'heure de la Résurrection, et tu sommeillais *comme la lionne*, toujours prête à bondir pour défendre ses petits. *Qui le ressuscitera ?... Élie, Élisée* ont ressuscité des enfants. Jésus rendra la vie à Lazare et à bien d'autres. Mais qui le ressuscitera, lui ?... Personne. C'est de lui-même qu'il sortira du tombeau, car *il a le pouvoir de déposer son âme comme celui de la reprendre*, et mort, il reste le Maître de la mort ».

Puis, comme si on lui demandait : « Mais quand donc viendra-t-il ? » le prophète continue : « *Le sceptre ne sortira point de la maison de Juda... jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé* ». Comme pour dire : « Quand vous verrez la dignité royale échapper à cette tribu, sachez que l'heure de l'avènement du Messie a sonné ». Et de fait, lorsque les Romains placèrent sur le trône de Palestine Hérode, qui était un Iduméen, et non plus un descendant de *Juda*, ceux des Juifs, qui avaient conservé intacte la foi d'Abraham, compri-

rent que les temps étaient proches. C'est pourquoi le vieillard Siméon, qui était de ceux-là, demanda la faveur, bien qu'il fût déjà très avancé en âge, de ne pas mourir avant d'avoir vu le Messie. *Et il reçut, dit l'Évangile, une réponse du Saint-Esprit, qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ Seigneur.* – « *C'est lui,* poursuit Jacob, *qui sera l'attente des nations : c'est en lui qu'elles mettront leur espérance, c'est de lui qu'elles attendront le salut. Il viendra, non comme un juge impitoyable, non comme un conquérant armé de fer et de feu, mais il attachera son poulain à la vigne, ô mon fils, et son ânesse à la vigne* ». On dit que ceci se réalisa à la lettre le jour des Rameaux, et que Notre-Seigneur, quand il descendit de son âne pour entrer dans le Temple, l'attacha réellement à un pied de vigne qui se trouvait là. Mais il va de soi qu'un sens mystique s'impose pour ce passage, et encore plus pour celui qui suit : *il lavera sa robe dans le vin. Le poulain* représente, dans ce texte, comme dans la scène des Rameaux, la Gentilité, que n'a jamais touchée la Loi de Moïse et qui possède encore tout le dynamisme de la jeunesse. *L'ânesse*, au contraire, figure le peuple juif, qui chemine, depuis des siècles, sous le fardeau des préceptes rituels, comme la bourrique sous son bât, ayant perdu toute conviction et tout élan. Les uns et les autres, les Gentils et les Juifs, le Christ les attachera ensemble à la vigne, c'est-à-dire à lui-même, puisqu'il est la Vigne véritable, et il les nourrira du fruit de la vraie charité. *Il lavera sa robe dans le vin* : ces mots renferment une allusion au double événement que célèbre l'Église le 6 janvier, en même temps que l'Épiphanie, à savoir le Baptême du Christ, et les noces de Cana. Jésus, en descendant dans les eaux du Jourdain, *y a lavé sa robe*, c'est-à-dire la nature humaine dont il s'était revêtu ; il l'a purifiée – non pour lui, mais pour les autres – de toutes les souillures du péché. En même temps, il a changé ces eaux *en vin*, en ouvrant aux hommes, dans le sacrement de baptême qu'il instituait ce jour-là, une source inépuisable de vie, de force, de jeunesse et de joie.

Et il lavera son manteau, c'est-à-dire son Corps mystique, tous ceux qui adhèrent à lui et qui cherchent à l'imiter, comme le manteau adhère au corps et épouse sa forme. Il les lavera, il les blanchira *dans le sang qui coulera de la vigne*, c'est-à-dire de Celui qui est la vraie Vigne, quand il sera sous le pressoir de la Passion. *Ses yeux sont plus beaux que le vin*, parce que l'âme éprouve plus de douceur et d'intime allégresse à rencontrer son regard, qu'elle n'en saurait trouver dans toutes les jouissances de la terre, représentées ici par le vin. *Ses dents sont plus blanches que le lait*, parce que toute la doctrine qu'il a prêchée, pour nous broyer, nous manger et nous faire passer dans son Corps mystique, est d'une pureté merveilleuse ¹⁰.

Zabulon habitera sur le rivage de la mer, mais non pas dans la mer ; parce que le Christ, bien qu'il ait connu quelque chose de l'inquiétude, de l'angoisse, de l'agitation du monde présent, a toujours cependant, gardé au fond de son cœur la paix et la tranquillité. *Il sera un port pour les navires* : c'est vers lui que pourront se diriger, s'ils veulent se mettre en sécurité, tous ceux qui, voguant sur la mer de ce monde, se sentent pressés par la tempête et en danger de sombrer. *Et il atteindra jusqu'à Sidon*, parce que sa miséricorde s'étendra jusqu'aux nations païennes, jusqu'aux plus mauvaises, jusqu'à la descendance

¹⁰ D'après saint Ambroise, *loc. cit.*

de Cham qui fut maudite en la personne de Chanaan, dont le fils aîné s'appelaient *Sidon*¹¹.

Issachar représente le Christ lui-même et tous ceux qui, à son école, ont vu que *le repos était bon*, c'est-à-dire que le vrai *bonheur* de l'homme se trouvait dans la paix intérieure et le *repos* de la contemplation. Ils ont compris que rien n'était meilleur que *la terre*, la Terre promise, qui figure le royaume des cieux. Pour l'obtenir, *ils ont habité entre les frontières*, c'est-à-dire entre le monde présent, auquel ils avaient renoncé, et le royaume de Dieu, qu'ils ne possédaient pas encore, mais vers lequel ils aspiraient de toutes leurs forces. Comme le psalmiste, et, avant lui, ils se sont réduits au rôle de *bêtes de somme*, par l'obéissance et l'humilité : ils ont travaillé *comme des ânes courageux, offrant, sans marchander, leur épaule pour porter* les croix qui se présentaient, et rendant à chacun – à Dieu comme aux hommes – ce qu'ils lui devaient.

Les paroles adressées à *Dan* ont été interprétées par les Pères de l'Église comme une prophétie concernant l'Antéchrist. C'est en effet, une tradition courante que ce personnage naîtra de la race de *Dan*, et c'est pourquoi celle-ci n'est pas nommée dans le passage de *l'Apocalypse*, où saint Jean voit toutes les autres tribus entrer au ciel¹². L'Antéchrist sera un *serpent*, à la fois venimeux, par la perfidie de ses insinuations, et *cornu*, par la puissance dont il disposera. On le rencontrera sur tous les *chemins* de la vie, s'appliquant partout à détourner les hommes de la voie du salut. *Il mordra les sabots des chevaux* ; le cheval représente, dans le composé humain, la chair, qui est comme la monture de l'esprit. L'Antéchrist cherchera à exciter les passions les plus basses de la chair, pour qu'elle se cabre, pour qu'elle se révolte contre la tyrannie de l'esprit, qui prétend lui imposer ses lois et la conduire où il veut ; pour qu'elle le jette à terre, et qu'il tombe, non pas en avant, comme Saul sur le chemin de Damas, dans l'attitude de l'humilité et du repentir ; mais à *la renverse*, comme le démon, en désespéré.¹³ Et parce que la puissance attractive de l'Antéchrist sera si grande que beaucoup se laisseront séduire par lui, Jacob ajoute, comme s'il voulait se garder d'un tel égarement : « *C'est votre Sauveur que j'attendrai, Seigneur* ».

C'est Lui qui, sous la figure de *Gad*, combatta à la tête d'Israël. Il se ceindra des *armes de la lumière*, c'est-à-dire de la pauvreté, de l'humilité, de la douceur, de la vérité, et il luttera *avant* la venue de l'Antéchrist ; il combatta lui-même d'abord, pendant les trente-trois ans qu'il passera sur la terre, et ensuite, en la personne des apôtres, des martyrs, des défenseurs de la foi. C'est pourquoi la version syriaque dit ici qu'il *sortira au milieu d'une troupe en armes*. Mais il combatta aussi *par derrière* : il attaquera l'Antéchrist, quand celui-ci se croira assuré de son triomphe, et c'est lui *le Seigneur Jésus*, comme nous l'apprend saint Paul, *qui tuera cet impie par le souffle de sa bouche, et qui le détruira par l'éclat de son avènement*¹⁴.

Le mot *Aser* signifie *richesses*, et il désigne ici mystiquement Celui qui, se faisant pauvre, apportera au monde les trésors de la Sagesse et de la Science

¹¹ Gen., X, 15 ; Saint Ambroise, *op. cit.*, c. V, 29.

¹² VII, 5, 8.

¹³ Cf. saint Grégoire, *Moral.*, l. XXXI, n° 43 ; Pat. lat., t. XXVI, col. 596 ; et *Hom. sur Ezéchiel*, l. I, hom. IX, 6, col. 872.

¹⁴ II Thess. II, 8.

divine. Il nous donnera alors un *pain* tellement nourrissant, que quiconque en aura mangé portera en lui le principe d'une vie éternelle. Ce pain, c'est sa propre chair : « *Je suis, dira-t-il, le Pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement* »¹⁵. Ce pain, en effet, contiendra en soi les saveurs les plus exquises et toutes les *délices* que l'homme peut désirer. Mais il ne les fera goûter *qu'aux rois*, c'est-à-dire à ceux qui règnent déjà dans le ciel, ou à ceux qui, sur la terre, s'appliquent à *se régir*, à se gouverner eux-mêmes, à dominer leurs passions et leurs instincts naturels, pour se rendre dignes de s'asseoir un jour au banquet du Paradis.

Nephtali est comme un cerf lâché en liberté : le Christ s'élancera du sein de son Père, et accomplira sa mission ici-bas avec la rapidité d'un *cerf*. L'Épouse du *Cantique* le comparera, elle aussi, *au chevreuil et au faon*¹⁶. Il ira d'une seule traite, *comme le cerf altéré*¹⁷, *jusqu'aux sources des eaux vives*, jusqu'aux ruisseaux de sang qui couleront de ses plaies sur le Calvaire et qui féconderont le monde entier. Il ira, *donnant des paroles de beauté*, parce que *ses lèvres seront pleines de grâce*¹⁸. Il prêchera une doctrine merveilleuse, et les foules fascinées diront en l'entendant : « *Jamais homme n'a parlé comme cet homme* »¹⁹.

Joseph est un fils qui ne cesse de croître : parce que le Sauveur, durant sa vie terrestre ne cessera de multiplier les bonnes œuvres ; parce que son Corps mystique s'augmentera toujours et s'augmentera jusqu'à la fin des temps ; parce que, quand il a pris pied dans une âme, sa tendance naturelle est d'y grandir jusqu'à ce qu'il y occupe toute la place aux dépens de notre moi. C'est pourquoi saint Jean-Baptiste disait de lui : « *Il faut qu'il croisse et que je diminue* »²⁰. Il était *le plus beau des enfants des hommes*²¹, et cette beauté lui venait de ce que son *regard* intérieur (*aspectu*) était toujours fixé dans la contemplation ; son pouvoir de séduction était tel que *les filles*, c'est-à-dire les âmes simples, la foule des Juifs, *couraient* partout et surmontaient tous les obstacles pour le voir. « *Voici que tout le monde va derrière lui* », gémissaient les pharisiens²². Eux, cependant, bien loin de suivre l'entraînement général, *s'exaspéraient contre lui et le harcelaient* – à distance – *de leurs traits*, qui, en effet, délivra ses bras des liens dont on les avait chargés lors de son arrestation, *ses mains*, des clous qui les fixaient à la croix. Et *il sortit* de cette épreuve, consacré *Pasteur* des âmes par excellence, *pierre* angulaire du véritable *Israël*. *Le Dieu de son père*, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu qu'adorait Joseph, *son père* aux yeux des hommes, *a été son soutien*. C'est en lui qu'il a béni *les créatures célestes*, car seuls les anges, qui ont consenti à le reconnaître pour leur roi, sont demeurés dans la gloire. Il a béni en lui aussi la masse des hommes qui, par le péché d'Adam, étaient entraînés

¹⁵ Jo., VI, 51.

¹⁶ II, 9.

¹⁷ Ps. XLI, 2.

¹⁸ Ps. XLIV, 3.

¹⁹ Jo., VII, 46.

²⁰ Jo., III, 30.

²¹ Ps. XLIV, 3.

²² Jo. XII, 9.

dans l'abîme, mais qui, par lui, peuvent retrouver le salut ; il a béni d'une façon particulière, entre toutes les femmes, celle dont *le sein l'a porté et dont les mamelles l'ont allaité*. Les *bénédictions accumulées par Dieu sur son père adoptif* ont été plus abondantes que celles reçues par tous les patriarches antérieurs ; elles n'ont cessé de se multiplier sur lui jusqu'au jour où il a vu de ses yeux *le désiré des collines éternelles*. « *Que ces bénédictions soient comme une auréole autour de la tête du Christ ; qu'elles descendent sur sa Très Sainte Humanité, qui apparaîtra ornée de toutes les vertus comme un jardin en fleurs* (c'est le sens du mot *Nazaréen*), et que de là elles se répandent sur ses frères, les autres hommes ! »

La prophétie concernant *Benjamin* est attribuée communément par la Tradition, derrière saint Ambroise et saint Augustin, à l'Apôtre des Gentils, qui appartenait à cette tribu. Saint Paul, en effet, a commencé par être *un loup, au matin* de sa vie, quand il était Saul, quand il dispersait et poursuivait les brebis de l'Église, quand il entra dans les maisons, pour faire arrêter *les hommes et les femmes*, quand *il ne respirait que menaces et exécutions envers les disciples du Seigneur*, quand *il demandait des lettres aux princes des prêtres* pour poursuivre les chrétiens²³. Mais Jésus l'a terrassé sur le chemin de Damas. Et *sur le soir*, quand le feu mauvais qui le brûlait fut tombé, il parcourait la terre et sillonnait les mers pour *distribuer* aux nations *les dépouilles* laissées par le Christ, c'est-à-dire les enseignements et les exemples du divin Maître.

²³ Act., IX, 1-2. Cf. saint Ambroise, *loc. cit.*, p. 726.

CHAPITRE 18

Mort de Jacob et de Joseph

(GEN., L)

Après avoir prononcé ces prophéties, Jacob bénit et embrassa chacun de ses enfants. Il leur exprima à nouveau le désir d'être inhumé en terre de Chanaan, dans le tombeau d'Abraham, à Ephron, là où reposaient déjà les restes de Lia. Il leur fit ses dernières recommandations. Il insista surtout – d'après les traditions des Juifs – sur la nécessité de garder la paix entre eux, de vivre toujours dans la crainte du Seigneur, de conserver le culte du Dieu unique et de fuir l'idolâtrie des Égyptiens. Puis il s'étendit sur son lit, et *il alla*, dit l'Écriture, *rejoindre son peuple*, ce qui signifie que son âme descendit dans les limbes retrouver celles des autres Patriarches.

Joseph, qui avait senti redoubler son affection pour son père en voyant l'esprit prophétique dont il était rempli et la haute sainteté qui brillait en lui, se jeta sur le corps inanimé du vieillard, l'embrassant et donnant libre cours à sa douleur. Ce détail montre que, malgré la situation à laquelle il avait été élevé, son âme était restée aussi simple, son cœur aussi tendre que celui d'un enfant : il ne crut pas déroger à sa dignité de vice-roi en pleurant à chaudes larmes devant tout le monde. Quand enfin son chagrin se fut un peu calmé, il s'occupa de faire embaumer le cadavre. On sait quelle maîtrise les Égyptiens avaient atteint en cet art.

Le corps du défunt était lavé, désinfecté, stérilisé avec les soins les plus minutieux. Toutes les précautions étaient prises, non seulement, pour qu'il fût vidé de tout germe de corruption, mais encore pour qu'il conservât sa souplesse. Après avoir été entièrement desséché par un bain prolongé dans le natron, on l'enveloppait de bandelettes extrêmement fines, que l'on imprégnait de produits variés, pour les parfumer et assurer une conservation indéfinie : casse, cinnamone, huile de cèdre, gomme, henné, baies de genévrier, oignons, résine, vin de palme, poix, goudron, etc.

« La quantité d'étoffe dépensée pour envelopper un seul corps est incroyable, écrit Vigouroux. M. Mariette a mesuré les bandelettes qui ont servi à envelopper une riche momie : elles ont une longueur d'environ cinq mille mètres. Quand il s'agissait de personnages considérables, on dorait les ongles des pieds et des mains, on couvrait les yeux et la bouche de plaques d'or, et le visage lui-même d'un masque d'or ».

L'ensemble de ces opérations durait plus de deux mois et c'est ce qui explique que *l'Égypte ait pleuré Jacob*, au dire de l'Écriture, *pendant soixante-dix jours*. L'affection que l'on avait pour Joseph était si vive dans le pays, que la population entière s'associa avec éclat à la perte qu'il venait de faire. Non seulement, le deuil fut général dans toute l'Égypte pendant soixante-dix jours, mais quand arriva le moment de conduire le défunt à sa dernière demeure, on lui fit les funérailles les plus grandioses qui se puissent imaginer. Un cortège se forma qui ressemblait, à l'exode d'un peuple. Tout le personnel de la cour, les grands du royaume, une multitude de chars et de cavaliers, une foule innombrable de petites gens se mirent en marche derrière les douze fils de Jacob ¹ et se dirigèrent avec eux vers la terre de Chanaan. On suivit le chemin que devaient parcourir plus tard les Hébreux sous la conduite de Moïse, probablement parce que c'était le plus sûr.

En arrivant à la frontière de Palestine, on s'arrêta en un lieu dit : *l'aire d'Atad*, où l'on se livra, pendant sept jours, à des manifestations de douleur et à de nouvelles cérémonies de deuil. Les gens de l'endroit en reçurent une si vive impression qu'il appelèrent ce lieu désormais : *Abel Misraïm*, ou le deuil de l'Égypte. Quand ce fut fini, les Égyptiens reprirent le chemin de leur pays, tandis que les Hébreux poursuivaient seuls la route vers la région de Mambré. Ils conduisirent le corps jusqu'à la caverne double qui avait été achetée jadis par Abraham à Ephron le Héthéen et qui contenait déjà, avec les restes du Père des croyants, ceux d'Isaac, de Sara, de Rébecca et de Lia. C'est là que, depuis lors, la momie de Jacob repose en paix, sous la garde des musulmans. Jamais, nous l'avons dit, la tombe n'a été violée. Le jour où il sera permis d'y pénétrer, on y trouvera peut-être des choses passionnément intéressantes.

Lorsque les funérailles furent terminées, les fils de Jacob retournèrent en Égypte. Malgré toutes les preuves de pardon, de générosité et de tendresse qu'ils avaient reçues de Joseph, ils craignirent que la disparition de Jacob n'entraînât de sa part un changement d'attitude à leur endroit ; et qu'il ne cherchât enfin à se venger de leur crime. Se jetant à ses pieds, ils l'adjurèrent, au nom de leur père, de n'en rien faire et de leur pardonner entièrement.

Joseph, en les entendant, se mit à pleurer. Son cœur ressentit une douleur pénétrante de voir qu'il avait si mal été compris. Mais il rassura ses frères avec beaucoup de bonté. « *N'ayez pas peur*, leur dit-il, *pourquoi vous en voudrais-je ? Est-ce que nous pouvons résister à la*

¹ Si nous en croyons un document apocryphe, le *Yaschar*, ou *Livre du juste*, c'étaient les douze fils qui portaient le cercueil de leur père. Ce cercueil était d'or pur, enrichi de pierres précieuses, qui garnissaient le couvercle tout autour. Il était recouvert d'un drap brodé d'or, que retenaient des agrafes d'onyx et de perles. – Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. II, col. 1233.

volonté de Dieu ? Vous avez tramé le mal contre moi, mais Dieu a changé cela en bien, afin de m'élever, comme vous le voyez présentement, et de sauver un grand nombre de populations. Ne craignez rien : je pourvoirai à vos besoins et à ceux de vos enfants ».

Rassurée, toute la famille se réinstalla à nouveau en Égypte. Joseph vécut encore de longues années, gouvernant toujours le pays avec la même prudence et la même sagesse. Quand enfin il sentit venir la mort, il promit à ses frères que Dieu les ramènerait dans la terre de Chanaan, la terre dont il avait fait don à Abraham, Isaac et Jacob. Et pour leur garantir la véracité de cette prédiction, il leur demanda de ramener son corps avec eux dans le tombeau de ses pères.

Et il mourut, âgé de cent dix ans.

L'Écriture précise ici son âge, dit saint Jean Chrysostome, pour nous faire connaître le temps durant lequel il gouverna l'Égypte. Il était arrivé dans ce pays à l'âge de dix-sept ans. A trente ans, il fut amené devant le Pharaon, et lui expliqua les songes. Durant les quatre-vingts années qui suivirent, il fut le maître absolu de l'Égypte. Vous voyez qu'il fut largement dédommagé, et magnifiquement récompensé de ses peines... En échange de quelques années de servitude et de captivité, il gouverna un royaume quatre-vingts ans durant ².

On lui fit des funérailles magnifiques et son corps fut d'abord enterré en Égypte, car il n'aurait pas été possible de le soustraire d'emblée à ce peuple qu'il avait gouverné avec tant de sagesse et qui unanimement l'aimait comme un père. Mais lorsque les Hébreux, quatre siècles plus tard, quittèrent l'empire des Pharaons, pour aller s'établir en Palestine, ils emmenèrent avec eux ses ossements, et les déposèrent à Sichem, près du puits de Jacob, dans ce champ que son père lui avait laissé en sus de sa part d'héritage, et où il attend depuis lors le jour de la résurrection.

² Chrys., Hom. LXVII.

Table des matières

LIVRE I Abraham

CHAPITRE 1	Le départ du pays natal (GEN. 11, 27 – 12, 5).....	21
CHAPITRE 2	Premier séjour en Chanaan (GEN. 12, 6-9).....	30
CHAPITRE 3	Le premier enlèvement de Sara (GEN. 12, 10-20)	35
CHAPITRE 4	Où Abraham se sépare de Lot (GEN. 13)	44
CHAPITRE 5	La guerre contre les cinq Rois (GEN. 14)	48
CHAPITRE 6	Nouvelle promesse et consécration de l'Alliance (GEN. 15).....	55
CHAPITRE 7	Agar (GEN. 16)	61
CHAPITRE 8	La circoncision (GEN. 17)	68
CHAPITRE 9	Le chêne de Mambré (GEN. 18)	74
CHAPITRE 10	Sodome et Gomorrhe (GEN. 19, 1-29).....	82
CHAPITRE 11	Les filles de Lot (GEN. 19, 30-37).....	92
CHAPITRE 12	Le deuxième enlèvement de Sara (GEN. 20 ET 21, 22-34).....	96
CHAPITRE 13	La naissance d'Isaac et l'expulsion d'Agar (GEN. 21, 1-21)	100
CHAPITRE 14	Le sacrifice d'Isaac (GEN. 22)	106
CHAPITRE 15	La mort de Sara (GEN. 23)	117
CHAPITRE 16	Rébecca (GEN. 24, 1-53)	120
CHAPITRE 17	Le mariage d'Isaac (Gen. 24, 54-67)	128
CHAPITRE 18	Cethura (GEN. 25, 1-10).....	133

LIVRE II Isaac et Jacob

CHAPITRE 1	La naissance de Jacob (GEN. 25, 11-28)	138
CHAPITRE 2	Le plat de lentilles (GEN. 25, 29-34).....	143
CHAPITRE 3	« C'est ma sœur » (GEN. 26, 1-13).....	146
CHAPITRE 4	L'affaire des puits (GEN. 26, 14-35)	149
CHAPITRE 5	« Je suis Esaü » (GEN. 27, 1-20)	155
CHAPITRE 6	Où Esaü n'est pas content (GEN. 27, 20-41).....	158
CHAPITRE 7	L'échelle de Jacob (GEN. 27, 4 – 28, 22).....	164
CHAPITRE 8	Un mariage compliqué (GEN. 29, 1-30).....	171
CHAPITRE 9	Une belle famille (GEN. 29, 31 – 30, 24)	178
CHAPITRE 10	Brebis noires, blanches et bigarrées (GEN. 30, 25-43)	187

CHAPITRE 11	Jacob s'enfuit de chez Laban (GEN. 31).....	192
CHAPITRE 12	Le gué de Jaboc (GEN. 32)	198
CHAPITRE 13	Rencontre avec Esaü (Gen. 33)	206
CHAPITRE 14	Dina (Gen. 34)	210
CHAPITRE 15	Le térébinthe de Sichem (Gen. 35, 1-8)	218
CHAPITRE 16	Mort de Rachel (Gen. 35, 9-29)	223

LIVRE III

Joseph

CHAPITRE 1	Joseph vendu par ses frères (GEN. 37).....	229
CHAPITRE 2	Juda et Thamar (GEN. 38)	242
CHAPITRE 3	Joseph chez Putiphar (GEN. 39, 1-12)	249
CHAPITRE 4	Joseph est jeté en prison (GEN. 39, 12-23)	257
CHAPITRE 5	Le grand échançon et le grand panetier (GEN. 40).....	261
CHAPITRE 6	Le songe du Pharaon (GEN. 41, 1-36).....	268
CHAPITRE 7	Psomtom-Phanech ou Sauveur du monde (GEN. 41, 37-45).....	275
CHAPITRE 8	Aseneth (GEN. 41, 45-57)	278
CHAPITRE 9	Premier voyage des fils de Jacob en Égypte (GEN. 42, 1-5).....	282
CHAPITRE 10	Complication inattendue (GEN. 42, 6-38)	285
CHAPITRE 11	Deuxième voyage en Égypte (GEN. 43)	293
CHAPITRE 12	La coupe volée (GEN. 44).....	298
CHAPITRE 13	Joseph se fait reconnaître par ses frères (GEN. 45)	303
CHAPITRE 14	Israël descend en Égypte (GEN. 46, 1 – 47, 12).....	308
CHAPITRE 15	Joseph établit un nouveau régime agraire (GEN. 47, 13-26).....	315
CHAPITRE 16	Bénédictio des enfants de Joseph (GEN. 47, 27 – 48, 22).....	319
CHAPITRE 17	Jacob bénit ses enfants avant de mourir (GEN. 49).....	324
CHAPITRE 18	Mort de Jacob et de Joseph (GEN. 50)	336

SEMINARIO INTERNACIONAL
NUESTRA SEÑORA CORREDENTORA

Dom Jean de Monléon
O. S. B.

Histoire Sainte

2. MOÏSIE

Commentaire
historique et mystique
sur l' « Exode »
et les « Nombres »

LES ÉDITIONS DE LA SOURCE
5, RUE DE LA SOURCE, 5 – PARIS, XVI^e

Note

Les parties du texte écrites en italique reproduisent mot à mot la lettre même de la Bible, traduite sur la Vulgate de Clément VIII.

Pour les renvois aux ouvrages les plus souvent cités dans ce volume, on s'est servi des abréviations suivantes :

- Alb. : Saint Albert le Grand, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1890.
- Arab. : Version arabe de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. I.
- Bed. : Saint Bède le Vénérable, *In Pentateuchum commentarii*, Pat. lat. de Migne, t. XCI.
- Bonav. : Saint Bonaventure, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1866.
- B. J. : *Bible*, dite de Jérusalem, Paris, 1950.
- Calm. : Dom Aug. Calmet, Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, Paris, 1724, t. I.
- Carth. : Denys le Chartreux, *Commentaria in Sacram Scripturam*, Édit. de Montreuil, 1897.
- Chald. : Paraphrase chaldaïque de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. I.
- Corn. : Cornelius a Lapide, *Commentaria in Sacram Scripturam*, Édit. Vives.
- Dam. : Saint Pierre Damien, *Commentaria in Vetus Testamentum*, Pat. lat. de Migne, t. CXLV.
- D. B. : *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey, 1895.
- Ephr. : Saint Ephrem, *Explanatio in V. T.*, Œuvres complètes, Rome, 1737, t. I.
- Fill. : *La Sainte Bible*, commentée par L. Fillion, Paris, 1903, t. I.
- Flav. : Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, tract. d'Arnauld d'Andilly, Paris, 1700, t. I.
- Glos. : Wallafrid Strabon, *Glossa ordinaria*, édition d'Anvers, 1617, t. I.
- H. S. : Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, Pat. lat. de Migne t. CXCVII.
- L. C. : Lusseau et Collomb, *Manuel d'études bibliques*, Paris, 1934, t. II.
- Lyr. : *Glose*, de Nicolas de Lyre (cette glose se trouve reproduite au bas de chaque page de celle de Wallafnd Strabon, indiquée ci-dessus).
- Mor. : Saint Grégoire le Grand, *Moralium in Job Libri XII*, Pat. lat. de Migne, t. LXXV et LXXVI.

- Nyss. : Saint Grégoire de Nysse, *Contemplation sur la vie de Moïse*, tract. du R. P. Daniélou, Paris, 1941.
- Orig. : Origène, *Homélie sur l'Exode (ou sur les Nombres)* citées d'après la traduction : *Sources chrétiennes*, aux Éditions du Cerf.
- Philax : Philon d'Alexandrie, *Vie de Moïse*, dans ses *Œuvres*, trad. par Pierre Bellier, Paris, 1575.
- Proc. : Procope de Gaza, *Commentaria*, Pat. gr. de Migne, t. LXXXVII.
- Shab. : Rhaban Maur, *Commentariorum libri*, Pat. lat. de Migne, t. CVIII.
- Ricc. : Ricciotti, *Histoire d'Israël*, Paris, 1939 (traduit de l'italien), t. I.
- Rup. : Rupert de Deutz, *De Trinitate et operibus ejus*, Pat. lat. de Migne, t. CLXVII.
- Syr. : Version syriaque de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. I.
- Thom. : Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*.
- Vig. : Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, Paris, 1889, t. II.

Préface

Le premier volume de cette HISTOIRE SAINTE, où se trouve contée la *vie des Patriarches*, a été accueillie par certains exégètes professionnels avec une hostilité non déguisée. Une telle attitude n'a rien qui doive surprendre ; les comptes rendus où elle s'exprime montrent à l'évidence que leurs auteurs n'ont jamais pris contact, sinon avec la lettre, du moins avec la pensée des Pères de l'Église. Le langage mystique familier à ceux-ci, les images dont ils se servent couramment, leur apparaissent comme des nouveautés extravagantes, des fantaisies intolérables. C'est ainsi, par exemple, qu'une pudique rougeur monte au front du critique des *Cahiers Sioniens*¹, en voyant la race d'Israël comparée à une ânesse, et les Pharisiens assimilés aux Philistins ; l'indignation l'étouffe devant ces injures faites au peuple juif. Je veux bien que ces rapprochements soient peu flatteurs, mais qu'y puis-je ? Ils sont tellement classiques, tellement courants chez les anciens, qu'on ne peut que s'étonner de l'étonnement d'un écrivain aussi averti. S'il veut bien se reporter à l'ouvrage intitulé : *Clef de Saint Méliton*, édité au siècle dernier par le Cardinal Pitra, et qui est une simple compilation des figures les plus employées par les Pères, il verra au mot : *ânesse*, en première ligne : *Asina, synagoga*². Il est évident au surplus que ces traits visent, non la race juive en elle-même, mais son attitude envers la Loi de Dieu, et surtout envers le Christ. Les épithètes employées par les Docteurs sont d'ailleurs bénignes, si nous les comparons à celles dont les Juifs ont été, à l'occasion, stigmatisés par les prophètes qui, si je ne me trompe, appartenaient, eux, à la race élue. Si la critique des *Cahiers Sioniens* se scandalise de voir Origène – à la suite d'ailleurs du juif Philon³ ! – assimiler les Pharisiens aux Philistins, je serai curieux de savoir ce qu'il pense d'usages quand celui-ci les appelle : *Princes de Sodome* et *Peuple de Gomorrhe*⁴.

Nourris exclusivement dans le climat de « science exacte » où se complaît l'exégèse contemporaine, ces auteurs se croient le devoir de repousser comme surannées, puériles, étrangères à la vraie culture biblique, non seulement toutes les interprétations spirituelles, allégoriques ou morales, que nous ont transmises les Pères ; mais même tout humanisme, tout le travail propre à l'historien de métier, qui consiste à ressusciter le passé, à le colorer, à le rendre vivant, à en camper les personnalités dans des portraits aussi naturels que possible. Ils sont

¹ N° 2 de 1955, p. 174.

² *Spicilegium solesmense*, t. III, p. 12.

³ *Quaest. in Genes.*, IV, 191.

⁴ 1, 10.

donc mal préparés à comprendre un ouvrage où l'on s'est efforcé, conformément aux souhaits exprimés dans l'encyclique *Divino afflante Spiritu*, de fouiller les « précieux trésors de l'antiquité » et les « immenses richesses » accumulées par les Pères, pour montrer le « vrai visage » des Patriarches, faire ressortir leurs mérites, et dire en quoi ils ont préfiguré le Christ.

Ah ! si voulant raconter la vie d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, j'avais institué d'abord une longue discussion sur l'authenticité du Pentateuque ; si j'avais dosé savamment la part que l'on peut en laisser à Moïse, celle qu'il faut réserver aux sources dont il s'est servi, celle qui revient à des rédacteurs postérieurs ; si j'avais apporté quelques *modifications* au pointillé qui sépare le cycle élohiste du cycle yahviste, et du cycle sacerdotal ; si, glissant rapidement sur les événements de la vie des Patriarches – incidents vulgaires, indignes de retenir l'attention d'un homme de science – j'avais longuement confronté leurs pratiques religieuses avec celles des Égyptiens, des Chananéens ou des Babyloniens ; si j'avais parlé abondamment du Code d'Hammourabi, des briques d'El'Amarna, ou des manuscrits de la mer Morte ; si, au lieu de faire appel à l'autorité des Pères de l'Église, je m'étais appuyé sur celle de Wellhausen, de Dhorme ou des protestants libéraux, alors sans doute aurais-je mérité quelque considération devant ces nouveaux Docteurs de la Loi, qui prétendent être les seuls à posséder la clef de la Science !

Mais s'essayer à retracer la vie morale des grandes figures de l'Ancien Testament ; montrer leurs réactions devant leurs épreuves, leur attitude devant les difficultés ; s'attacher à faire ressortir ce qui fut vraiment grand et héroïque dans leur conduite, ce qui rendit leur fidélité méritoire dans les circonstances où ils la gardèrent ; ce qui les fait briller comme des statues lumineuses dans la nuit noire du paganisme ; analyser ce que put être l'état d'âme d'Abraham devant l'ordre d'immoler son fils, ou celui de Joseph vendu par ses frères ; montrer dans le premier une figure de la Vierge offrant son Fils sur le Calvaire, dans le second celle du Christ renié par ses compatriotes ; fouiller le cœur de ces hommes avec les yeux de saint Jean Chrysostome, de saint Éphrem, de saint Ambroise, de saint Augustin, et des plus grands génies du christianisme... Cela, si je m'en rapporte au jugement du même critique, c'est un travail « totalement étranger à l'effort biblique de notre temps ! »⁵. En vérité je ne sais si je dois le regretter pour moi, pour « l'effort biblique de notre temps ! », ou pour les malheureux lecteurs qui ne connaissent l'Écriture qu'à travers le prisme des *Cahiers Sioniens* !

*

⁵ *Cahiers Sioniens*, loc. cit.

Brochant sur le même thème, la *Vie Spirituelle* m'accuse d'écarter « tout l'apport des sciences bibliques », pour m'en tenir exclusivement à l'enseignement des Pères, et, en arrêtant mon information au seuil de notre temps, de « tourner délibérément le dos à l'exactitude et à l'histoire ».

Je ferai d'abord remarquer à cette estimable revue – dont on était en droit d'attendre une analyse plus consciencieuse de mon ouvrage, et une intelligence plus *spirituelle* de la question –, qu'il ne semble pas nécessaire de porter de l'eau à la rivière, et d'ajouter un traité d'exégèse critique ou scientifique à ceux qui foisonnent déjà. Tous les auteurs modernes, ou à peu près, se cantonnant dans ce domaine, j'ai pensé que je pouvais, sans manquer à la justice, ni à la vérité, faire entendre à notre siècle qui l'ignore entièrement, l'autre son de cloche, la voix des Pères de l'Église, le point de vue de la Tradition catholique. Si certains aspects de cet enseignement souverainement respectable sont parfois un peu démodés ou dépassés aujourd'hui, ceux de la science actuelle le seront certainement beaucoup plus avant cinquante ans. Dans une recherche sincère de la vérité, tout le monde ne suit pas nécessairement le même chemin ; et s'il y a « *bien des demeures dans la maison de mon Père* », il y a aussi bien des manières de goûter l'Écriture ici-bas. Que de nombreux esprits se plaisent dans les commentaires critiques, c'est une chose fort heureuse en soi, et je n'aurais garde de leur en vouloir. Mais toutes les âmes n'en sont pas là, et il en est beaucoup, même au XX^e siècle, qui ont besoin d'une autre nourriture, et qui font encore leurs délices des allégories d'un saint Grégoire ou d'un saint Augustin. C'est pour celles-là que j'écris, et je pense que c'est mon droit.

Maintenant, mes contradicteurs sont-ils vraiment fondés à me reprocher d'avoir écarté tout l'apport des sciences bibliques ? – Je lis la même critique dans une autre revue, dont le censeur, après avoir qualifié mon travail de « pieuse et agréable fantaisie », s'indigne que l'on ose ainsi « faire fi des progrès accomplis depuis un siècle en exégèse »⁶. J'avoue qu'il est particulièrement réjouissant – quand on a pris soin, comme je l'ai fait, de ne rien avancer sans citer ses sources – d'entendre formuler cette accusation de « fantaisie », dans une collection dont le directeur a publié, voici quelques années, une « dissertation-fléuve » sur la lecture de la Bible, où il ne se fait aucun scrupule d'ignorer, lui, dix-huit siècles de tradition catholique ! Où il discourt pendant trois cent quarante-six pages sur ce sujet ardu, sans qu'une seule référence aux Pères, une seule évocation du Magistère de l'Église vienne entraver le libre épanchement de ses conceptions personnelles !

⁶ *Bible et Vie chrétienne*, mai-juillet 1956, p. 124.

Je reviens à la question que j'ai posée. Mes contradicteurs ont-ils qualité pour me reprocher d'avoir négligé tout l'apport de la science biblique contemporaine ? Même en laissant de côté les Pères de l'Église, n'y aurait-il pas lieu, sur ce seul terrain, d'évoquer la parabole de la paille et de la poutre ? – En parcourant le numéro spécial que les *Cahiers Sioniens* ont consacré à Abraham, voici quelques années, ou un article de *Bible et Vie Chrétienne* sur le même personnage ⁷ et bien d'autres écrits de la même classe, on n'est pas peu surpris de voir le silence qu'ils gardent, les uns comme les autres, sur les fouilles faites depuis un siècle à Ur, en Chaldée, patrie de notre héros. Voilà cependant un « apport scientifique » substantiel, authentique, capital, irrécusable et qui ne saurait être taxé de pieuse et agréable fantaisie. D'où vient que ces savants auteurs semblent « l'écartier », et « en faire fi » ?

Dans les *Origines de la France contemporaine*, Taine a montré, avec une sagacité pénétrante, comment les chefs de file de la Révolution, appliquant à la politique la rigueur de leur formation mathématique, rejetaient impitoyablement les réalités les plus criantes, et l'évidence elle-même, quand elles étaient en contradiction avec les « immortels principes de 89 ». Or, il se passe un phénomène analogue chez les auteurs dont je parle. Le grand principe pour eux, le dogme intangible, le Moloch auquel il faut être prêt à tout immoler, c'est la théorie de l'évolution. Celle-ci obsède leurs esprits, et le nom en revient constamment sous leur plume. Malgré la méfiance qu'elle commence à inspirer à tous ceux qui ne sont pas esclaves des préjugés courants, elle reste pour eux une savoureuse « tarte à la crème » ; elle leur apparaît toujours comme le suprême raffinement de l'esprit ; le signe d'une vraie culture, la preuve éblouissante qu'ils sont « à la page », et à l'avant-garde de la pensée de leur temps. Les avertissements de la lettre *Humani Generis*, rappelant qu'elle n'est qu'une hypothèse, et qu'hypothèse n'est pas science ⁸, sont restés sans écho. Tout se passe comme si la critique biblique avait pour premier devoir de concilier le texte des écrivains sacrés avec les exigences de cette doctrine, étant bien entendu que ce sont les premiers qui feront toutes les concessions, la seconde étant par essence un dogme qui ne se discute pas.

La vie d'Abraham nous offre un exemple saisissant de cet extraordinaire état d'esprit. Toute la tradition chrétienne et toute la tradition juive sont d'accord pour nous présenter le Père de notre foi, non seulement comme un personnage d'une sainteté éminente, mais encore comme un homme de très haute culture, un grand civilisé, je l'ai montré dans *Les Patriarches*. Or, en ces dernières années, les fouilles faites

⁷ *Loc. cit.*, p. 78.

⁸ On ne saurait assez recommander à ceux qui veulent se faire une opinion objective de la question, la lecture du remarquable ouvrage de R. Bertrand-Serret, *La Superstition transformiste*.

à Ur, patrie de notre héros, sont venues apporter à cette croyance universelle la plus éclatante des confirmations. Elles ont révélé chez les Chaldéens de cette époque lointaine, des connaissances extrêmement avancées dans le domaine des mathématiques et de l'astronomie, en même temps qu'un art d'une finesse incroyable, qui excite aujourd'hui l'admiration de nos plus grands peintres et sculpteurs. Pourquoi les savants auteurs qui m'attaquent sont-ils seuls à ne pas en souffler mot ? – Ah ! c'est que ces fouilles sont extrêmement gênantes ! Elles mettent par terre le portrait que l'on a coutume de faire aujourd'hui du Patriarche, et les idées reçues sur les origines des Juifs.

Elles contredisent ouvertement les exigences de la théorie évolutionniste⁹. Alors, tant pis pour Abraham ! tant pis pour la tradition chrétienne et pour celle d'Israël ! tant pis pour les fouilles d'Ur et la science des Chaldéens ! Évolution d'abord ! Le rôle de l'historien n'est plus de ressusciter le passé à l'aide des documents qu'il lui a laissés ; c'est de montrer la courbe harmonieuse de la progression évolutionniste, en soulignant les arguments qui la confirment, en rejetant ceux qui la contredisent. Le Patriarche restera, bon gré malgré, l'« homme de la steppe », le vagabond civilisé, la « conscience crépusculaire », le « chef de bande » aux « plaisanteries un peu grosses »¹⁰, qui profite de la « balourdise » du Pharaon pour se faire force cadeaux¹¹, en lui prêtant sa femme ! Sara continuera d'être comparée « aux gitanes qui hantent les portes des villes, et dont la beauté a quelque chose de fascinant, de vaguement maléfique » !

Et *La Vie Spirituelle* écrira avec sérénité que s'écarter de ce conformisme, c'est « faire preuve d'un subjectivisme absolu », c'est « tourner délibérément le dos à l'exactitude et à l'histoire » ! Et le porte-parole des *Cahiers Sioniens* qui, tout à l'heure, vouait à l'anathème, sur le ton des Philippiques, les images sévères peut-être, mais justes, dont se sont servis les Pères de l'Église pour faire ressortir l'infidélité du peuple juif, n'élèvera aucune protestation contre ces propos objects, qui attendent à la pureté des plus nobles figures d'Israël !

*

Si nous passons maintenant au sens spirituel, c'est bien autre chose. Nos critiques lui dénie, naturellement, toute valeur objective. Pour eux, l'Écriture est essentiellement une histoire du peuple juif. La véritable « exégèse » n'a pas à sortir de là. Tout ce qui relève, non seulement de l'ordre mystique, mais même de l'ordre moral ou du domaine de la piété, est à leurs yeux secondaire, adventice, inutile et

⁹ Tels, par exemple, les *Cahiers Sioniens* dans le n° spécial qu'ils ont consacré au Patriarche.

¹⁰ *Bible et Vie chrétienne*, mai-juillet 1955, p. 78.

¹¹ L. Chaîne, *Le Livre de la Genèse*, p. 188.

dangereux. « Cela n'a plus rien à voir avec le sens de la Bible », déclare *La Vie Spirituelle*, et après avoir gémi que l'on « mêle tant d'éléments hétérogènes à la Parole de Dieu... »¹², elle continue par cette affirmation au moins surprenante : « L'Encyclique *Divino afflante* qualifie « d'abus du texte sacré » le sens accommodatice, dont le sens allégorique n'est qu'une variété ».

Cette courte phrase contient deux erreurs graves, l'une sur la nature du sens allégorique, l'autre sur la vraie signification de la phrase du Saint-Père, qui est d'ailleurs citée de travers. Je dis deux erreurs graves, parce qu'elles vont directement contre l'enseignement ordinaire de l'Église, et qu'elles permettent de jeter au panier, d'un seul coup, tous les commentaires mystiques qui nous sont venus de la Tradition.

Non seulement le sens *allégorique* n'est pas une variété de l'*accommodatice*, mais la distance qui les sépare l'un de l'autre peut être, sans exagération, qualifiée d'infinie, étant donné que le premier a son fondement dans l'intelligence divine, tandis que le second n'est qu'une création de l'esprit humain. Le sens accommodatice, en effet, n'a rien à voir avec le sens proprement *spirituel* de l'Écriture, il n'a été voulu, ni directement, ni indirectement, par le Saint-Esprit ; c'est une signification attribuée plus ou moins arbitrairement à certaines paroles du texte sacré pour illustrer un sujet qui n'a aucun lien profond avec elles¹³.

Par exemple, lorsque Bossuet dans l'oraison funèbre du Prince de Condé, applique à celui-ci un verset tiré du livre des Juges : « *Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes ! ... Allez avec ce courage dont vous êtes doué, je serai avec vous* »¹⁴, il emploie ces paroles dans un sens « accommodatice ». Parce qu'en adressant cette exhortation à Gédéon, il est de toute évidence que le Saint-Esprit ne visait, ni directement, ni indirectement, le vainqueur de Rocroi.

Non seulement de telles accommodations ne sont pas proscrites comme un « abus du texte sacré », mais elles ont toujours été tenues pour parfaitement légitimes. Les Pères et Docteurs s'en sont servi à tout propos dans leurs homélies ; la liturgie les utilise constamment, le Missel et le Bréviaire en fournissent des exemples presque à chaque page. Seulement, à cause des excès auxquels ce procédé peut aisément se laisser aller, le Souverain Pontife recommande de ne l'employer qu'avec « modération et sobriété » ; et surtout de ne pas donner de telles significations comme le sens « authentique » de la Sainte Écriture, parce qu'elles n'ont qu'un caractère « extrinsèque et adventice »¹⁵.

¹² *La Vie Spirituelle*, mars 1956.

¹³ Cf *Dictionnaire de la Bible*, t. I, p. 112.

¹⁴ Jud., VI, 12.

¹⁵ *Div. Afflante*, pp. 30 et 31.

Le sens *allégorique*, ou *typologique*, au contraire, constitue l'une des branches maîtresses du sens dit spirituel ¹⁶.

À ce titre, il est, lui, d'inspiration divine. Il a été, dit le Pape, « voulu et ordonné par Dieu », qui a « disposé d'une façon merveilleuse les paroles et les faits de l'Ancien Testament, de telle manière que le passé signifiait d'avance... ce qui devait arriver sous le Nouveau ».

Il a, dès lors, une valeur rigoureusement objective : il est une réalité en soi, indépendante de toutes nos conceptions personnelles. Lorsque les Pères l'exposent dans leurs écrits, rien n'est plus inexact que d'attribuer leurs commentaires à la richesse de leur imagination, et de croire qu'ils tirent leurs développements de leur propre fond. Ils se sont toujours défendus énergiquement de rien faire de semblable ; ils n'ont jamais prétendu être autre chose que des témoins de la tradition, les porte-parole d'un enseignement qu'ils avaient eux-mêmes reçu de leurs maîtres. « Ils expliquaient les Saintes Écritures, écrit Rupin, non d'après leur sens propre, mais d'après les écrits et les autorités de leurs prédécesseurs, parce qu'il était évident que ceux-ci avaient reçu de la tradition des Apôtres les règles pour l'interprétation des livres saints » ¹⁷.

Lorsque saint Augustin établit un rapprochement entre la source sortie de la *Pierre* frappée par Moïse, pour désaltérer le peuple juif ¹⁸, et la plaie faite au Sauveur en Croix par la lance du centurion, déversant un fleuve de vie pour les âmes fidèles, le rapport qu'il expose entre ces deux faits n'est pas le fruit de son imagination. Il est fondé sur le témoignage de saint Paul lui-même, qui déclare expressément : *Et la pierre était le Christ* ¹⁹.

Remarquons la force de cette expression. L'Apôtre ne dit pas : *La pierre représentait, ou signifiait, ou figurait le Christ*, mais la pierre ÉTAIT le Christ. Qu'est-ce à dire ? Ce rocher pourtant était semblable à tous ceux du désert. Il n'avait rien apparemment de commun avec le divin Maître. Mais l'apôtre dit qu'il *était le Christ*, pour nous dévoiler le rapport essentiel qui existait dans la pensée de Dieu, entre la pierre et le Christ. Les choses, en effet, ont à la fois, au dire des philosophes, un triple « ÊTRE » : elles *sont* d'abord dans l'intelligence divine, par mode d'exemplaire ; elles *sont* ensuite, dans leur être matériel et créé ; elles *sont* enfin dans la pensée de l'homme, par mode d'abstraction ²⁰.

¹⁶ D'après l'enseignement de saint Thomas, qui représente, sur ce point comme sur les autres, la doctrine commune de l'Église, le sens spirituel comprend trois branches, qui sont : – le sens allégorique, ou typologique ; – le sens moral, ou tropologique ; – le sens anagogique (ne pas confondre, de grâce, avec analogique). *I^a Pars*, qu. 1, a. 10, et *Quodlibet VII*, qu. 6, a. 14, 15 et 16. – On trouvera plus loin des exemples de ces trois sens à propos du Buisson ardent, p. 51.

¹⁷ *Hist. eccl.*, II, 9.

¹⁸ Num., XX, 11. *Contra Faustum*, l. XVI, ch. XVII.

¹⁹ I Cor., X, 4.

²⁰ Q. S. Bonaventure, *Exposit. in Ecclesiasten*, I, 3, Édit. Vivès, t. IX, c. 588.

Or, ici, considérée dans son être matériel, la pierre n'était qu'une pierre ; mais dans l'intelligence divine, elle se trouvait si étroitement apparentée au Christ, dont elle était la figure, qu'elle ne faisait plus qu'un avec lui, et qu'elle était le Christ.

Ainsi, on ne saurait douter de la très haute valeur de ce sens spirituel, que les exégètes scientifiques qualifient à qui mieux mieux de « fantaisie pieuse ». Bien qu'il n'ait point « valeur argumentative », comme l'on disait au Moyen-Âge, c'est-à-dire : bien qu'il ne puisse être utilisé dans les discussions théologiques, il constitue pour l'âme chrétienne un aliment de la plus haute qualité, et il est indispensable à la vie contemplative. C'est lui qui donne à l'Ancien Testament sa vraie saveur ; sans lui, l'étude de la Bible se dessèche et se durcit ; elle devient de la science pure, de cette science malheureuse, qui ne se tourne pas à aimer. Aussi le Souverain Pontife fait-il obligation à l'exégète, de « le manifester et de l'exposer avec le soin qu'exige la dignité de la parole divine »²¹. Et pour lui donner le moyen de le découvrir avec sûreté, il lui indique la source où il doit l'aller puiser.

Pour s'acquitter de sa tâche, dit-il, l'exégète aura bénéficié à s'aider par une étude sérieuse des œuvres que les Saints Pères, les Docteurs de l'Église et les plus illustres exégètes des temps passés ont consacrées à l'explication des Saintes lettres. Ceux-là en effet, bien que leur érudition et leurs connaissances linguistiques fussent moins poussées que celles des exégètes modernes, les dépassent néanmoins, en raison du rôle que Dieu leur a attribué dans l'Église, par un discernement suave des choses célestes, et par une admirable puissance d'esprit, grâce auxquels ils pénètrent plus avant dans les profondeurs de la parole divine, et mettent en lumière tout ce qui peut servir à illustrer la doctrine du Christ, ainsi qu'à faire progresser la sainteté de la vie.

Il faut gémir (*dolendum est...*) de ce que ces précieux trésors de l'antiquité chrétienne soient si peu connus de maints écrivains de notre temps, et que les historiens de l'exégèse n'aient pas encore accompli tout ce qui semblerait nécessaire pour une étude méthodique et une juste appréciation de cette matière si importante. Plaise au ciel que se lèvent en grand nombre des travailleurs qui explorent avec zèle l'interprétation catholique des Écritures, auteurs et œuvres, et qui épuisent, pour ainsi dire, les richesses presque immenses amassées par ces auteurs. Ils contribueront ainsi à manifester toujours mieux avec quel soin ceux-là ont scruté et mis en lumière la doctrine des Livres Saints, et à obliger les exégètes contemporains à s'inspirer de leur exemple, à chercher chez eux des arguments opportuns. Ainsi se réalisera enfin l'heureuse et féconde union de la doctrine et de l'onction des anciens avec l'érudition plus grande et l'art plus avancé des modernes ; union qui produira des fruits nouveaux dans le champ des Lettres Divines, lequel ne sera jamais ni suffisamment cultivé ni entièrement épuisé.

²¹ *Div. Affl.*, p. 30.

On ne saurait assez lire et méditer cette admirable page.

C'est à la lumière des principes posés par elle, qu'est écrite la présente HISTOIRE SAINTE, dont les *Éditions de la Source*²² offrent aujourd'hui au public le second volume, consacré à Moïse.

Comme pour Abraham et ses successeurs, je me suis attaché, en suivant pas à pas le récit du texte sacré, à faire ressortir surtout le caractère de l'homme, et les exemples qu'il nous a laissés.

Moïse incarne d'abord le modèle du chef. Tous ceux que Dieu a investis, à un degré quelconque, du devoir de gouverner leurs semblables, n'ont autre chose à faire qu'à étudier sa vie, à imiter ses vertus, à s'inspirer de sa conduite, pour s'acquitter de leur rôle à la perfection. Aucun homme – sauf, bien entendu, Jésus Christ Notre-Seigneur – n'a rempli une mission plus considérable dans l'histoire du monde. Le transfert du peuple juif, d'Égypte en Palestine, dans les conditions où il l'a réalisé, constitue une performance inouïe, qui dépasse tout ce qu'ont jamais fait les dictateurs les plus puissants et les conquérants les plus audacieux. Ce peuple, qui n'était encore, quand il en prit la charge, qu'un agrégat de tribus, sans cadres solides, il en a fait une nation, il l'a doté d'une double hiérarchie, politique et religieuse ; il a bûriné pour lui un code de lois, dont la minutie ne laisse rien au hasard, et dont la transcendance cependant domine toutes les autres législations, comme une montagne dont la cime se perd dans les cieux. Il a su allier une fermeté intrépide avec la tendresse d'une mère. Jamais il n'hésite à frapper les coupables, à prendre les sanctions nécessaires, à user des pires rigueurs, quand la justice ou le bon ordre le demandent ; jamais il ne tolère un écart, un manquement volontaire à la Loi de Dieu. Et cependant il se fait tout à tous, comme saint Paul. Il passe ses journées entières à écouter les petites gens lui exposer leurs doléances ou leurs litiges. Il témoigne à ce peuple une sollicitude qui lui permettra de dire *qu'il l'a porté à travers le désert comme une mère porte son nouveau-né*.

²² Les *Éditions de la Source* tiennent à préciser ici leur position dans ce débat. Il va sans dire qu'elles ne sont nullement obligées de prendre parti dans cette querelle, estimant l'auteur bien capable de se défendre tout seul, et lui laissant l'entière responsabilité de ses opinions. Du moment qu'il est couvert par l'*imprimatur*, elles n'ont pas à s'en inquiéter. Cette attitude n'est ni une adhésion ni encore moins, une réprobation. Elle est celle que doivent tenir, et que tiennent, en général, toutes les maisons d'édition qui ne sont pas régies par un régime totalitaire les réservant à l'expression exclusive de leur doctrine. — Qu'il nous soit accordé cependant de nous étonner que des critiques, chrétiens, se soient permis d'attaquer (c'est le mot) l'ouvrage d'un religieux, deux ans après sa parution - ce qui leur enlève l'excuse de la surprise - en des termes dépourvus de cette aménité, cette sérénité, cette courtoisie, cette correction, ce respect, qui conviennent éminemment au rôle de critique, et dont on ne saurait se départir sans risquer de blesser sérieusement non seulement la charité chrétienne, mais aussi les simples règles du jeu. Il arrive parfois que, dans la fougue de la jeunesse, ou dans l'ardeur de convictions trop fortes, certains se laissent aller jusqu'à oublier ces lois, et même à dépasser les limites de leur compétence. — Les *Éditions de la Source* leur souhaitent de recevoir la lumière et la paix de Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ».

Mais la vie de Moïse n'est pas instructive seulement pour ceux qui ont à exercer l'autorité : elle l'est aussi pour tout homme qui veut donner un sens à sa propre existence, au lieu de la gaspiller au fil des jours et au hasard des rencontres. Elle nous apparaît, merveilleusement pleine et harmonieuse, unifiée par un seul but : le service de Dieu.

Moïse n'a jamais cherché sa gloire ni son avantage personnel, il a travaillé toujours et exclusivement pour son Maître, au point que saint Paul l'appellera « *le serviteur de Dieu* », comme si ce titre définissait l'essence même de sa personnalité.

Ce qui fait le prix inestimable de l'histoire de sa vie, c'est qu'écrite sous le charisme de l'inspiration, elle est prise entièrement en compte par l'Esprit-Saint, elle n'est déformée ni par la vanité littéraire, ni par le souci secret de camper son portrait pour les siècles à venir.

Son âme nous est montrée à nu : nous pouvons en voir les ressorts, en étudier les attitudes, les mouvements, les réactions, dans une lumière de vérité intégrale, sans qu'il s'y mélange aucune erreur. Il n'est pas exagéré de dire que Moïse est, avec David, l'homme que nous connaissons le mieux dans son fond. En le suivant pas à pas dans sa carrière si mouvementée, nous verrons que le secret de sa force comme de sa réussite, est à chercher non pas dans les qualités exceptionnelles dont il était doué, mais dans la pratique héroïque des vertus que l'Évangile devait mettre en lumière, et dont il avait compris déjà l'importance de premier plan : une humilité à toute épreuve, une douceur que rien ne pouvait aigrir, une obéissance sans réserve à la volonté divine ; par-dessus tout, un dialogue continu avec Dieu, dans le secret de son cœur. Et nous comprendrons à quelle école il faut nous mettre si nous voulons nous aussi, échapper à la tyrannie du Pharaon, traverser sains et saufs le désert de la vie présente, et mourir en contemplant de nos yeux la vraie Terre promise, celle que Dieu réserve en apanage au véritable Israël, au peuple des élus : le royaume des cieux.

LIVRE I

L'Égypte

CHAPITRE 1	Les Pharaons se suivent et ne se ressemblent pas (EX. 1)	16
CHAPITRE 2	La corbeille de jonc (EX. 2, 1-10).....	25
CHAPITRE 3	À la croisée des chemins (EX. 2, 11-25).....	31
CHAPITRE 4	Le buisson ardent (EX. 3, 1-15)	38
CHAPITRE 5	Le retour en Égypte (EX. 3, 16 – 4, 17).....	46
CHAPITRE 6	Première visite au Pharaon (EX. 5, 1 – 6, 9)	53
CHAPITRE 7	Serpent contre serpents (EX. 6, 10 – 7, 12).....	59
CHAPITRE 8	Les premières plaies d'Égypte (EX. 7, 14 – 8, 30)	64
CHAPITRE 9	Deuxième série de plaies (EX. 9, 1 – 10, 23)	70
CHAPITRE 10	La première Pâque (EX. 10, 24 – 14, 4).....	76
CHAPITRE 11	Le passage de la mer Rouge (EX. 14, 5-23).....	84
CHAPITRE 12	L'armée égyptienne, anéantie sans combat (EX. 14, 24-31)	89

CHAPITRE 1

Les Pharaons se suivent et ne se ressemblent pas

(EX., I)

Après la mort de Joseph, les Hébreux continuèrent à habiter paisiblement le territoire qui leur avait été concédé par le Pharaon, la terre de Gessen. Grâce à l'extrême fertilité du sol, ils connurent alors des années de prospérité et d'abondance.

C'est là, dit M. Vigouroux, qu'ils s'asseyaient autour de ces pots remplis de viande, qu'ils devaient regretter si vivement un jour dans le désert ; c'est là qu'ils mangeaient ces petits oignons d'Égypte, qui n'ont pas perdu aujourd'hui encore leur antique réputation ; c'est là qu'ils se nourrissaient des excellents poissons pêchés dans les bras ou les canaux du Nil ¹.

Le trait le plus marquant de cette période de leur histoire fut la rapidité incroyable avec laquelle ils se multiplièrent. Au moment où Jacob était entré en Égypte, sa famille comptait soixante-dix membres de son sang, auxquels il faut ajouter les épouses de ses enfants ou petits-enfants, et aussi peut-être un certain nombre de serviteurs et d'amis.

Le développement de ce petit groupe se poursuivit à une cadence qui défie l'imagination, puisque deux cent quinze ans après, il pouvait mettre en ligne six cent mille hommes de pied, sans compter les femmes, les vieillards et les enfants ².

Faut-il considérer cette prolifération comme un miracle, au sens propre de ce mot ? – Non, répond saint Augustin, elle ne fit pas violence à la nature, elle fut seulement accélérée par une assistance divine spéciale ³. Sans sortir des lois ordinaires de la procréation, Dieu donna aux femmes juives une fécondité exceptionnelle : il leur permit d'avoir des enfants tous les ans, de continuer leurs maternités jusqu'à l'âge de soixante et quatre-vingt ans, de mettre souvent au monde des jumeaux, des triplés, des quadruplés, etc. Le climat d'Égypte avait d'ailleurs chez les anciens la réputation de favoriser ces naissances multiples. Aristote le signale, et cite le cas d'une femme de ce pays qui eut quatre fois de suite des quintuplés : c'est-à-dire qu'en quatre accouchements elle mit au monde vingt enfants, et l'auteur ajoute que la plupart vécurent ⁴. Enfin n'oublions pas que la polygamie était encore tolérée chez les

¹ Vig., p. 229.

² Ex., XII, 37.

³ Cité de Dieu, I. XVIII, ch. VII.

⁴ De animalibus historiae, I. VII, ch. IV.

Hébreux, permettant aux familles d'atteindre des chiffres impressionnants. C'est ainsi qu'au temps des *Juges*, on verra l'un de ceux-ci, Jaïr, avoir trente fils, et Gédéon, soixante et onze ; Abessan, aura trente garçons et trente filles ; Abdon, quarante fils et trente petits-fils ⁵.

Sous le ciel d'Égypte le miracle consista surtout, toujours selon saint Augustin, dans le fait que cette prolifération se maintint au même étiage, malgré le régime de la persécution qui s'éleva bientôt, mettant tout en œuvre pour épuiser les Hébreux et leurs femmes.

En effet, après les années de vie facile dont nous venons de parler, le vent tourna brusquement : *Il se leva sur l'Égypte*, dit l'Écriture, *un nouveau roi qui ne connaissait pas Joseph, et qui dit à son peuple : « Voici que le peuple des fils d'Israël est plus considérable et plus fort que nous. Venez, persécutons-le adroitement, de crainte qu'il ne se multiplie (encore), et que, si une guerre éclatait contre nous, il ne s'ajoute à nos ennemis, et après nous avoir vaincus, ne sorte de la terre »*. On voit à ces mots que la crainte provoquée par la multiplication croissante des Juifs se mélangeait dans l'esprit du roi au désir de conserver ce peuple industriels. On tenait à lui, à cause des services qu'il rendait, et des impôts qu'il payait.

Quel était ce nouveau Pharaon, dont la conduite contrastait si fort avec l'attitude bienveillante de celui qui avait été le protecteur et l'ami de Joseph ?

Les historiens modernes se rencontrent avec les traditions anciennes pour dire qu'il y eut, avant les événements que nous allons raconter, non seulement un changement de souverain, mais un changement de dynastie, qui entraîna un renversement de la politique en cours. Le Pharaon qu'avait connu Joseph appartenait à la lignée des Hyksos, ou rois-pasteurs. Ceux-ci occupaient le trône depuis l'an 1800 environ : mais c'était des étrangers, venus d'Asie. Leur domination s'était établie par la force, et ils n'avaient jamais été agréés pleinement des habitants. Un mouvement nationaliste, parti de la région de Thèbes, se forma peu à peu contre eux, et un beau jour, vers l'an 1580, les chassa, pour mettre à leur place une dynastie de souche égyptienne, la XIX^e. Cette révolution entraîna dans tout l'empire une animosité générale contre les Asiatiques, à cause de la faveur dont ils avaient joui sous les règnes précédents ; et les premières victimes de cet état de choses furent les Hébreux, pour lesquels les Égyptiens d'ailleurs n'avaient jamais eu de sympathie.

La grande majorité des exégètes et des historiens s'accordent aujourd'hui à penser que le souverain dont parle ici la Bible, *qui ne con-*

⁵ Judic., X, 4 ; VIII, 30-31 ; XII, 8 et 14.

naissait pas Joseph et qui voulut exterminer sa race, fut Ramsès II, plus connu dans l'antiquité sous le nom illustre de Sésostris.

Son règne fut extrêmement long, puisqu'il s'étendit sur plus d'un demi-siècle, de 1292 à 1225⁶. Peut-être la persécution commença-t-elle avec son père, Sété I^{er} : mais c'est sous Ramsès II qu'elle devint impitoyable. Ce prince, dont la momie est conservée au musée du Caire, et dont la tête décharnée figure aujourd'hui dans tous les Manuels, fut un bâtisseur insigne entre tous les Pharaons. Il fonda des villes, creusa des canaux, couvrit l'Égypte entière de temples, de statues, de monuments de toutes espèces. On lui doit en particulier la salle hypostyle de Karnak, dont le plafond, haut de vingt-trois mètres, est soutenu par cent trente-quatre colonnes aux proportions colossales. Le célèbre obélisque de Louqsor, qui orne à Paris la place de la Concorde, a été taillé sous son règne. Les hiéroglyphes qui le décorent proclament sa gloire, ou redisent les prières qu'il adressait à Ammon-Râ, le dieu du soleil. Il est sans doute bien peu de Parisiens qui en côtoyant cet admirable monolithe, songent qu'il a été sculpté avant le passage de la Mer Rouge, et que, de ses faces de granit rose, « plus de quarante siècles les contemplant ! »

Mais le chef d'œuvre qui attira à Ramsès II une célébrité extraordinaire dans le monde ancien, ce furent les deux statues monumentales, hautes de plus de vingt mètres, et taillées chacune dans un seul bloc, qu'il fit ériger aux portes de Thèbes. L'une d'elles le représentait lui-même. Par une de ces ingénieuses dispositions, dont les Égyptiens avaient le secret, elle faisait entendre, chaque jour, au moment où les premiers rayons du soleil venaient caresser sa bouche, des sons semblables à ceux d'une harpe ou d'une lyre. Les Grecs, se refusant à voir en elle le portrait d'un simple roi terrestre, déclarèrent qu'elle représentait Memnon, le fils de l'Aurore, qui venait au matin saluer sa mère par cette douce mélodie ; et ils la baptisèrent : colosse de Memnon. C'est sous ce nom qu'elle fut connue du monde antique, comme l'un des plus extraordinaires chefs d'œuvre de l'univers. Les visiteurs venaient en foule de tous les pays, curieux d'entendre de leurs oreilles la merveilleuse chanson. Mais cette statue fut de celles – dit-on – qui s'écroulèrent, subitement et sans raison apparente, au moment où la Sainte Famille entra en Égypte. La partie supérieure se détacha et alla s'écraser sur le sol, tandis que la partie inférieure restait en place. Restaurée sous Septime Sévère, elle subsiste aujourd'hui encore, ainsi que sa jumelle, dominant de sa masse énorme les ruines de Thèbes, mais son secret a été perdu, et nul des voyageurs venus pour la contempler n'a plus jamais entendu sortir de sa bouche les accords éoliens qui saluaient l'aurore.

⁶ Il existe cependant une autre opinion, qui place la persécution sous Thoutmès III (1501-1447), de la XVIII^e dynastie, et l'Exode, sous Aménophis II, son successeur.

Par leur nombre, par leur puissance, par l'art consommé et le soin infini qui ont présidé à leur facture, les monuments égyptiens confondent l'imagination. Mais au prix de quelle tyrannie, de quelles oppressions, de quelles souffrances, ces œuvres formidables furent-elles exécutées ! Nulle langue humaine ne saurait le dire.

Ce n'est qu'avec un véritable sentiment d'horreur, écrit un historien, que l'on peut songer aux milliers de captifs qui durent mourir sous le bâton des garde-chiourme, ou bien victimes des fatigues excessives et des privations de toutes natures, en élevant, en qualité de forçats, les gigantesques constructions auxquelles se plaisait l'insatiable orgueil du monarque égyptien. Dans les monuments du règne de Ramsès, il n'y a pas une pierre pour ainsi dire, qui n'ait coûté une vie humaine ⁷.

Les Hébreux eurent sans doute une place de choix dans ce nécrologe. On commença par les faire passer de l'état d'étrangers à celui, sinon d'esclaves, du moins de serfs, taillables et corvéables à merci : on les employa aux plus rudes travaux de la campagne, comme l'indique ici la Vulgate, et on leur fit transporter sur leur dos, dans des hottes, la terre que l'on retirait en creusant les canaux d'irrigation ⁸. Mais avec Ramsès II, leur situation s'aggrava encore ; et, si nous en croyons ce que dit leur historien Philon, dans sa *Vie de Moïse* ⁹, le régime auquel ils furent soumis ne peut se comparer qu'à celui des camps de concentration imaginés par les tyrannies totalitaires du XX^e siècle. On ne tenait plus aucun compte entre eux de la hiérarchie sociale ; tous indistinctement étaient astreints aux corvées les plus humiliantes et les plus pénibles, comme celles de vidangeurs, de boueux ou de portefaix. Quiconque tentait de s'y soustraire était puni de mort. La chaleur, l'épuisement, les épidémies, la nourriture infecte dont ils devaient se contenter, les faisaient mourir comme des mouches : mais on ne laissait pas aux survivants le droit d'enterrer les morts. Ils avaient pour les encadrer des contremaîtres choisis parmi eux, qui, chargés de répartir le travail, étaient responsables de son exécution, sous peine de recevoir le fouet. Mais au-dessus de ceux-là il y avait des surveillants égyptiens, des hommes détestables – *pessimos*, dit la version chaldéenne –, dont la seule mission était de harceler les Hébreux et de les molester.

D'après l'historien Josèphe, les grands travaux auxquels on les employa furent :

les digues et les canaux destinés à régulariser le cours du Nil ; l'établissement de remparts autour des villes fortifiées ; et enfin la construction de ces pyramides d'une hauteur prodigieuse que nous admirons encore aujourd'hui.

⁷ Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. I, pp. 423-426.

⁸ Cf. Ps. LXXX, 7.

⁹ L. I, p. 75.

La Sainte Écriture confirme en partie cette assertion en disant que le Pharaon *leur fit bâtir les villes de Phitom et de Ramessès*, qu'elle appelle : *villes des tabernacles*. C'étaient des camps retranchés, destinés à servir de bases de départ pour les expéditions contre l'Asie. Établies sur d'énormes soubassements de briques, qui les mettaient à l'abri des inondations du Nil, abondamment pourvues d'arsenaux et de magasins, entourées de remparts de six mètres d'épaisseur, comme l'ont montré les fouilles actuelles, ces places fortes exigèrent sans aucun doute, pour leur construction, un travail de Titans.

Mais de tous les ouvrages auxquels ils furent employés, nul n'a laissé aux Hébreux un souvenir aussi terrible que le transport des énormes colonnes ou des statues monumentales, auxquelles on les attelait comme des bêtes de somme, et qu'il leur fallait traîner à travers tous terrains, sur des distances parfois considérables, jusqu'au lieu où elles devaient être érigées.

Cependant, malgré les mauvais traitements, malgré les privations de toutes espèces dont ils avaient à souffrir, les Hébreux ne cessaient de se multiplier à une cadence qui n'était pas faite pour calmer les inquiétudes du Pharaon à leur égard. Mais un jour, si nous en croyons l'historien Josèphe, survint un événement qui porta celles-ci à leur comble, et détermina le monarque à prendre cette fois des mesures d'extermination.

Un prêtre égyptien, très versé dans les sciences occultes, lui fit savoir qu'il allait naître bientôt parmi les Hébreux, un enfant extraordinaire, dont la vertu serait admirée de tout le monde, qui relèverait la gloire de sa nation, qui humilierait l'Égypte, et dont la réputation serait immortelle¹⁰. C'est alors que Ramsès, craignant pour son trône, conçut l'inférieur projet de tuer tous les nouveau-nés des Hébreux, comme devait le faire plus tard Hérode, son digne émule, en apprenant la naissance du Messie. Il manda en secret deux sages-femmes de haut rang, qui se nommaient l'une Phua, et l'autre Sephora, et qui avaient charge de veiller sur les accouchements des femmes juives : « *Quand vous assisterez ces femmes, leur dit-il, au moment où l'enfant naîtra, si c'est un garçon, tuez-le ; si c'est une fille, laissez-la vivre* ».

Tout en se gardant contre l'accroissement des Hébreux, le prince ne voulait pas se priver des services que rendaient les femmes de cette nation, comme domestiques ou comme ouvrières, d'autant plus qu'elles avaient la réputation d'être extrêmement habiles dans les travaux à l'aiguille¹¹.

¹⁰ II, 5. Bien que l'Écriture n'y fasse aucune allusion, cette histoire est entrée dans la tradition catholique : S. Bernard en parle comme d'une chose connue, dans son *Sermon I sur l'Octave de Pâques*, Pat. lat., t. CLXXXIII, col. 294, et Carth., dans son *Commentaire sur l'Exode*.

¹¹ Carth., t. I, p. 478.

Cette injonction était abominable : elle allait contre les droits imprescriptibles de l'ordre naturel, en prétendant obliger des personnes dont le devoir professionnel est précisément d'aider les enfants à naître, à se faire leurs meurtrières. Il les forçait, dit saint Éphrem, à mentir à leur propre nom.

Certains auteurs ont pensé que ces sages-femmes étaient elles-mêmes juives¹² : mais il semble bien ressortir du texte de l'Écriture qu'elles étaient égyptiennes. Josèphe souligne même, que c'est pour cela que le roi s'adressa à elles, parce qu'il ne pouvait évidemment se fier à des juives pour l'exécution d'un tel ordre. Mais le domaine de la maternité est un domaine dans lequel toutes les femmes sont solidaires, à moins d'être entièrement dénaturées. Phua et Séphora se souvinrent qu'elles étaient femmes, avant d'être égyptiennes. De plus l'Écriture note qu'elles avaient la crainte de Dieu. Elles n'exécutèrent donc pas cette consigne barbare. Alors il leur arriva ce qui arrive trop souvent dans les cas semblables : elles furent trahies, et le roi, mis au courant de leur conduite, les fit appeler de nouveau : « Pourquoi m'avez-vous désobéi ? demanda-t-il. Qu'avez-vous prétendu faire en sauvant les enfants mâles malgré les ordres que je vous avais donnés ? ». Saisies de crainte, redoutant d'être mises à mort elles-mêmes si elles avouaient la vérité, les inculpées s'en tirèrent par un mensonge : « Les femmes des Hébreux, dirent-elles, ne sont pas comme les Égyptiennes : elles connaissent elles-mêmes l'art de faire les accouchements, et avant que nous soyons accourues près d'elles, elles ont déjà mis au monde ».

Pharaon crut-il, ou ne crut-il pas à cette excuse ? L'histoire ne le dit pas. Ce qui est certain, c'est que Dieu protégea ces femmes, qui avaient eu le courage de rester fidèles à leur devoir. Non seulement il ne permit pas qu'elles fussent mises à mort pour leur désobéissance, mais il les récompensa, dit l'Écriture, et, parce qu'elles avaient eu la crainte du Seigneur, il leur bâtit des maisons.

Que faut-il entendre par ces derniers mots ? Saint Jérôme pense que, pour les récompenser d'avoir sauvé les petits Hébreux, Dieu leur accorda à elles-mêmes une nombreuse progéniture : le mot *maison* est en effet employé souvent au sens de *famille*, un peu dans toute les langues¹³. Cependant il peut aussi s'agir ici de *demeures dans le ciel*, comme celles que Notre-Seigneur a préparées pour ses élus¹⁴. Il n'est pas téméraire de croire qu'en récompense de leur conduite, Phua et Séphora méritèrent de se convertir à la foi des Juifs, comme plus tard Rahab la courtisane, et qu'elles furent ainsi incorporées au peuple du vrai Dieu.

¹² Par exemple saint Augustin, *Contra Mendacium*, ch. XV.

¹³ *Quaest. Hebraic. in Genes.*, Pat. lat., t. XXIII, c. 1012.

¹⁴ Hier., *Comment. sur Is.*, l. XVIII, ch. XLV ; Pat. lat., t. XXIV, c. 672.

Ramsès cependant n'avait pas renoncé à son projet d'exterminer tous les nouveau-nés. Comprenant que la mesure qu'il avait prise était insuffisante, il publia un édit où il ordonnait, non plus seulement aux sages-femmes, mais cette fois à tous les Égyptiens, de jeter dans le Nil les enfants du sexe masculin qui naîtraient chez les Hébreux. Par contre, on laisserait la vie aux filles. Le roi stipulait en outre, ajoute Joseph, que quiconque contreviendrait à cet ordre serait puni de mort.

Alors une immense clameur s'éleva de la terre d'Égypte, semblable à celle que devait entendre un jour le prophète Jérémie : *Vox in Rama audita est, Rachel plorans filios suos*¹⁵. Partout retentissaient les cris des enfants que l'on arrachait à leurs berceaux pour les lancer dans le fleuve, tandis que leurs mères se tordaient les bras de douleur. Et les rives du Nil se couvrirent de petits cadavres rejetés par les flots...

Commentaire moral et mystique¹⁶

La persécution qui fond sur le peuple après la mort de Joseph peut être rapprochée de celle qui devait déferler sur l'Église, après l'Ascension du Sauveur. Alors se levèrent des Pharaons *qui ne connaissaient pas Joseph*, c'est à dire des empereurs qui se refusaient à reconnaître le Christ. Ils s'appelèrent Néron, Dioclétien, Julien l'Apostat, etc. Craignant de se voir supplantés par ce roi des Juifs, ils prescrivirent contre les chrétiens des mesures impitoyables, les déclarant hors la loi, les condamnant aux mines, aux travaux les plus vils, aux supplices, à la mort, aux derniers outrages. Ils confièrent cette persécution à *des surveillants détestables*, ceux que l'on voit figurer dans les *Actes des Martyrs*, tels que Rictiovaire, Fescennius, etc., qui s'en acquittèrent féroce-ment. Et cependant, ce déchaînement de cruauté, bien loin d'étouffer la religion naissante, ne fit qu'amplifier et hâter son développement.

Écoutons maintenant Origène nous expliquer le sens moral du même passage :

« Ces choses-là, dit-il, n'ont pas été rédigées pour nous seulement dans un but historique, mais *pour nous instruire et nous servir de leçon*. C'est pour que toi qui écoutes, toi qui as reçu déjà la grâce du baptême, toi qui fus inscrit au nombre des fils d'Israël, toi qui peut-être as voulu ensuite retourner aux œuvres du siècle, accomplir des actes terrestres et travailler dans la boue, tu saches reconnaître qu'il s'est levé en toi *un nouveau roi qui ignore Joseph*. C'est un roi d'Égypte, il te force à t'employer à ses entreprises, il te fait manipuler pour lui la brique et le mortier. Il t'impose contremaîtres et surveillants, il te conduit sous le fouet et la verge à des travaux de terre, il veut que tu lui bâtisses des villes...

C'est ce roi d'Égypte qui te fait piétiner le forum pour des procès, disputer avec les tiens pour une motte de terre, tendre des pièges à la chasteté, abuser de l'innocence, commettre chez toi des turpitudes, des cruautés au de-

¹⁵ XXI, 15. *Une voix a été entendue dans Rama : celle de Rachel pleurant ses enfants.*

¹⁶ Cf. Orig., *Hom. I et II sur l'Exode.*

hors, des infamies à l'intérieur de ta conscience. T'aperçois-tu que tu commets de tels actes ? Sache que tu travailles pour le roi d'Égypte, c'est-à-dire que tu agis sous l'impulsion de l'esprit de ce monde »¹⁷.

Le Pharaon exhortant son peuple à persécuter les enfants d'Israël, évoque l'image de Lucifer appelant les anges apostats à lutter contre les Saints, et les vrais Israélites, c'est-à-dire les contemplatifs. Il sait bien que ceux-là *sont plus forts que lui*, il l'a éprouvé maintes fois dans les combats qu'il leur a livrés, et il redoute qu'après *s'être joints à ses ennemis*, c'est-à-dire aux anges du ciel, et avoir remporté sur lui la victoire, ils ne sortent de la terre, c'est-à-dire qu'il n'échappent à sa puissance, eux, et beaucoup d'autres avec eux.

Pourquoi veut-il maintenant tuer tous les garçons et préserver au contraire les filles ?

« Si vous vous en souvenez, continue Origène, nous avons souvent montré dans nos entretiens, que la *femme* représente la *chair* et les affections de la chair, tandis que *l'homme* représente le *sens raisonnable*, et l'esprit intelligent¹⁸.

« Le Pharaon déteste ce sens raisonnable, qui peut goûter les choses célestes, comprendre Dieu et *chercher ce qui est en haut* : il désire le voir mort et anéanti. Il voudrait au contraire que vive tout ce qui touche à la chair, et qui s'apparente au corps matériel ; et non seulement vive, mais s'accroisse et se développe... Quand vous voyez des hommes passer leur vie dans le plaisir et la mollesse, baigner dans le luxe, consumer leur temps en banquets, dans le vin, dans les orgies et l'impudicité, sachez qu'en ces hommes le roi d'Égypte *tue les mâles, et laisse vivre les filles*. Mais si vous rencontrez un homme tel qu'on en voit *un sur mille*, qui se tourne vers Dieu, qui dirige son regard en haut, recherche ce qui est durable et éternel, s'attache à la contemplation, *non des choses visibles, mais des choses invisibles* ; fuit la mollesse et aime la continence, évite la luxure et pratique la vertu, le Pharaon veut sa mort, parce que c'est un mâle, c'est un homme... Voilà pourquoi tous ceux qui servent Dieu en ce monde, tous ceux qui le cherchent sont en butte à la moquerie et au mépris, exposés aux insultes et aux outrages : c'est que le Pharaon les hait, il déteste de tels mâles et il n'aime que les filles »¹⁹.

Comme ce méchant prince, le démon suggère souvent à ceux qui tiennent le rôle de sages-femmes spirituelles, c'est-à-dire à tous ceux qui ont charge de faire naître les âmes à la vie véritable – comme les parents, les maîtres, les directeurs, etc... – de *tuer les mâles et de garder les filles*, c'est-à-dire de détourner leurs disciples ou leurs enfants de tout ce qui représente un effort, une ascèse, une mortification ; de flatter au contraire tout ce qui en est sensualité, mollesse, goût du plaisir. C'est pourquoi rares sont ceux qui méritent le nom d'homme, ou de *vir* ; si rares, que Diogène, malgré sa lanterne allumée, n'en pouvait découvrir un seul dans la foule qui se pressait sur l'Agora.

¹⁷ Hom. sur l'Exode, I, 5.

¹⁸ Saint Jérôme dit de même : « La femme représente le sexe faible, et par extension, tout ce qui est faible : c'est pourquoi aucun des saints de l'Écriture n'a eu beaucoup de filles ; seul Salphad, qui est mort dans le péché, n'eut que des filles. Jacob eut une seule fille, Dina, contre douze fils, et elle lui causa beaucoup d'ennuis ». Comment. in Ecclesiasten, ch. II. Pat. lat., t. XXIII, c. 1080.

¹⁹ Orig., Hom. sur l'Exode, II, 1.

Au contraire, nous avons de vrais modèles de sages-femmes spirituelles dans les Saints qui ont été appelés à fonder des familles religieuses, chez les Pères du désert par exemple, ou chez une sainte Thérèse d'Avila. Ceux-là ne se contentent pas de désobéir au démon à moitié, comme Phua et Séphora. On avait dit à ces femmes : « *Tuez les garçons et sauvez les filles* ». Elles obéirent à moitié, puisqu'elles sauvèrent les filles, et elles désobéirent à moitié, puisqu'elles sauvèrent aussi les garçons. Mais les saints dont nous parlons prennent exactement la contre-partie de l'ordre donné par le prince des enfers : ils *tuent les filles*, et ne *sauvent* que *les garçons*. Ils s'appliquent à détruire sans merci dans les âmes, tout ce qui est de la chair, tout ce qui est efféminé, tout ce qui est de l'esprit du Monde : ils ne laissent subsister que ce qui est viril, ce qui est conforme à la raison et à la loi de l'esprit.

Ajoutons que dans le peuple de Dieu, beaucoup d'âmes peuvent se passer de sages-femmes, beaucoup sont capables de *s'accoucher elles-mêmes*, comme les *femmes des Hébreux*, parce qu'elles sont capables de discerner ce qui est bien et ce qui est mal, et de chercher la perfection, de leur propre mouvement. C'est à celles-là que saint Jean disait : *Vous n'avez pas besoin que quelqu'un vous instruisse, mais la grâce du Christ vous enseigne toutes choses* ²⁰.

²⁰ I Jo., II, 26. Cf. aussi I Cor. I, 5, et I Tim. I, 8.

CHAPITRE 2

La corbeille de jonc

(Ex., II, 1-10)

Après cela, dit l'Écriture, *il sortit un homme de la tribu de Lévi*. Ce mot : « Il sortit » (*egressus est*), par lequel commence le deuxième chapitre du livre de l'Exode, a beaucoup embarrassé les commentateurs. Et, de fait, si l'on s'en tient au seul texte de la Bible, il est malaisé d'en deviner la signification.

Pour le comprendre, il faut recourir aux détails supplémentaires donnés par les historiens juifs, en particulier par Josèphe¹. Un Hébreu de grande vertu, dit-il, nommé Amram, avait épousé une femme qui s'appelait Jocabed², et qui appartenait comme lui à la tribu de Lévi. Il en avait eu déjà deux enfants : une fille et un garçon, qui avaient reçu respectivement les noms de Marie et d'Aaron. Mais à la suite de l'horrible édit qui enjoignait de tuer les nouveau-nés, Amram avait résolu de n'avoir plus de rapports avec son épouse. À quoi bon mettre au monde de petits êtres, qu'il faudrait exterminer aussitôt ? Cela, naturellement, n'allait pas sans un profond déchirement de son cœur, surtout si l'on songe que pour les Juifs, le fait de n'avoir pas d'enfants était considéré comme une malédiction.

Une nuit, qu'abîmé en prières, il implorait la délivrance de la race de Jacob, réduite à une situation si affreuse, le Seigneur lui apparut et l'assura qu'il n'oubliait pas son peuple. Il lui rappela comment il avait toujours veillé sur celui-ci, depuis Abraham ; comment il avait procuré sa multiplication en Égypte, dans les circonstances les plus déroutantes pour la raison. Il n'avait pas l'intention de le laisser périr maintenant : le salut lui viendrait un jour, et Amram y serait pour quelque chose. Jocabed devait être mère une troisième fois, et l'enfant qu'elle mettrait au monde serait justement celui dont les Égyptiens redoutaient la naissance. Il grandirait malgré la persécution, et au temps marqué par Dieu, il délivrerait les Juifs de la servitude. Quant à Aaron, le fils aîné, il serait un jour revêtu du Sacerdoce suprême, qui deviendrait l'apanage de sa descendance.

À la suite de cette vision, Amram *sortit* donc (*egressus est*) de la réserve qu'il s'était imposée dans ses rapports avec son épouse. Neuf mois après, celle-ci mit au monde un fils d'une beauté extraordinaire,

¹ Flav., l. II, ch. V.

² Ex., VI, 30.

sans que ni sa grossesse, ni sa délivrance n'eussent été remarquées des Égyptiens. D'accord avec son mari, elle le cacha pendant trois mois. C'est saint Paul qui nous le dit³. Le risque était gros, remarque saint Éphrem : s'ils étaient pris, c'était la mort pour eux et pour l'enfant. Mais Amram et son épouse étaient des justes : sachant que c'était la volonté de Dieu, ils n'hésitèrent pas.

Au bout de trois mois cependant, dit le texte sacré, *il n'y avait plus moyen de dissimuler la présence de l'enfant*. Ces mots laissent supposer que des inspecteurs égyptiens fouillaient les maisons des Juifs au moins chaque trimestre, pour donner la chasse aux nouveau-nés.

Que faire dans ces conjonctures ? Amram et son épouse ne perdirent pas confiance. Ils appliquèrent le principe : Aide-toi, le ciel t'aidera. Nous avons vu qu'Abraham déjà et ses successeurs avaient, dans les circonstances difficiles, suivi cette ligne de conduite, et elle leur avait toujours réussi. Dieu n'aide que ceux qui s'aident eux-mêmes, et la certitude d'être protégé par lui ne dispense pas de prendre les précautions humainement possibles.

Puisque l'ordre était de jeter les petits garçons dans le Nil, on y porterait celui-là. Mais on disposerait les choses de façon qu'il ne fût pas englouti par l'eau... et Dieu ferait le reste. Jocabed fabriqua donc, avec des joncs entrelacés, une corbeille en forme de berceau, de la grandeur de l'enfant ; elle l'enduisit d'asphalte et de poix, afin de la rendre imperméable. Puis dans une prière où elle fit passer toute son âme, elle rappela à Dieu les promesses qu'il avait faites autrefois à Abraham, et le supplia de protéger son peuple contre la cruauté de Pharaon⁴. Après quoi elle étendit l'enfant dans la petite nacelle, ferma celle-ci avec un couvercle, et la prenant dans ses bras descendit vers le Nil. Avec d'infinies précautions, elle la posa sur l'eau, mais tout près du bord, dans une anse où poussaient en abondance les roseaux et les joncs, afin que le minuscule esquif ne fût pas emporté par le courant. Et le cœur broyé, mais confiante quand même, elle regagna son logis, laissant sa fille Marie sur les lieux, pour surveiller ce qui allait se passer.

Dieu, dit Josèphe, fit alors clairement connaître que toutes choses réussissent, non pas selon les conseils de la sagesse humaine, mais selon les desseins de son adorable conduite, et que, qu'elles que soient les mesures prise par ceux qui veulent faire périr les autres pour leur utilité ou pour leur sécurité particulière, ils sont souvent trompés dans leurs espérances : mais qu'au contraire ceux qui ne se confient qu'en Lui sont garantis des plus grands périls, contre toute vraisemblance, ainsi qu'il arriva à cet enfant⁵.

³ Hebr., XI, 23.

⁴ Ephr., p. 197.

⁵ Flav., l. II, ch. V.

On était au moment des plus fortes chaleurs ⁶. La fille du Pharaon, ce même jour, descendit avec ses suivantes sur les bords du Nil, pour trouver un peu de fraîcheur en se plongeant dans l'eau. L'Écriture ne nous dit pas le nom de cette princesse, mais les historiens juifs l'ont précieusement conservé, et la tradition chrétienne ne fait aucune difficulté de les en croire. Elle s'appelait Thermutis ; d'après Philon, elle était fille unique et, bien que mariée, n'avait pas d'enfant ⁷.

En arrivant près du fleuve, elle aperçut un objet bizarre qui flottait. Intriguée, elle voulut savoir ce que c'était, et pria l'une des personnes de sa suite de l'aller quérir. Celle-ci entra dans l'eau, qui n'était pas profonde à cet endroit, et, sans difficulté, rapporta la corbeille de jonc. La princesse, soulevant le couvercle avec prudence, découvrit à l'intérieur, à son grand étonnement, un ravissant enfant *en train de vagir*, dit la Vulgate. Mais la version syriaque porte, d'une façon plus touchante : *Et voici que l'enfant pleurait*.

Thermutis, en le voyant, se sentit prise de compassion et de maternelle tendresse. « *C'est un petit Hébreu* », dit-elle. La chose était facile à deviner : le sinistre édit de son père était présent à tous les esprits. Certains auteurs cependant pensent qu'elle le reconnut à la circoncision, que l'enfant avait déjà reçue ⁸.

La Bible ajoute ici, aussitôt, que Marie, sœur de l'enfant, s'offrit alors pour aller chercher une nourrice juive. Mais Josèphe donne quelques détails complémentaires qui permettent de mieux saisir la suite des événements.

Dès qu'elle eut le petit entre les bras, dit-il, la princesse fut si touchée de sa beauté, que, ne pouvant se lasser de le regarder, elle résolut d'en prendre soin et de le faire nourrir... Elle commanda aussitôt qu'on allât chercher une nourrice : il en vint une, mais l'enfant ne voulut jamais prendre le sein, et il refusa de même toutes les autres qu'on lui amena. Sur quoi, Marie, s'avançant comme si elle se trouvait là par hasard, dit à la princesse : « C'est en vain, Madame, que vous faites venir toutes ces nourrices : elles ne sont pas de la race de cet enfant, c'est pourquoi il n'en veut pas. Mais si vous recouriez à une femme d'entre les Hébreux, je me figure qu'il n'en n'aurait point d'aversion ». Thermutis se rendit à ce conseil, et pria la jeune fille d'aller chercher elle-même ce qu'elle proposait. Marie partit aussitôt, et ramena Jocabed, que l'enfant accepta, comme bien l'on pense, sans la moindre difficulté.

⁶ Ephr., p. 197.

⁷ *Vie de Moïse*, l. I. Certains auteurs modernes ont avancé que cette princesse fut celle qui a régné ensuite sous le nom de Hatshepsout (1501-1447). Aucun argument sérieux ne justifie cette hypothèse.

⁸ Théodoret, *Quaest. in Exod.*, Pat. gr., t. LXXX, c. 227. Cet auteur conclut de là que les Égyptiens ne pratiquaient pas encore la circoncision, mais qu'ils l'adoptèrent plus tard à l'imitation des Hébreux.

La princesse le lui confia alors, lui recommandant d'en avoir le plus grand soin, et elle appela son petit protégé : Moïse, c'est-à-dire : sauvé des eaux⁹.

Sur les jeunes années de celui-ci, l'auteur sacré ne nous donne aucun détail. Mais il n'est pas défendu de consulter d'autres sources, et d'écouter ce que disent les historiens de sa nation :

À mesure que l'enfant grandissait, écrit Josèphe, il montrait beaucoup plus d'intelligence que ne le comportait son âge ; et même dans ses jeux, il laissait voir qu'il ferait un jour quelque chose de grand et d'extraordinaire. Lorsqu'il eut trois ans accomplis, Dieu fit briller sur son visage une si extrême beauté que les personnes même les plus austères en étaient ravies. Il attirait sur lui les yeux de tous ceux qui le rencontraient, et, si pressés qu'ils fussent, ils s'arrêtaient quand même pour le regarder et l'admirer.

Thermutis, le voyant rempli de tant de grâce, décida de l'adopter officiellement, puisqu'elle n'avait point d'enfant. Elle le porta au roi son père, et après lui avoir parlé de sa beauté, et de l'esprit qu'il faisait déjà paraître, elle lui dit : « C'est un présent que le Nil m'a fait d'une manière admirable. Je l'ai reçu d'entre ses bras ; j'ai résolu de l'adopter, et je vous l'offre pour votre successeur, puisque vous n'avez point de fils ». En achevant ses paroles, elle le mit entre ses mains. Le roi le reçut avec plaisir, et pour obliger sa fille, le pressa contre son sein et mit sur sa tête son diadème. Moïse, comme un enfant qui se joue, l'ôta, le jeta à terre et marcha dessus. Cette action fut regardée comme un mauvais augure, et le devin qui avait prédit que sa naissance serait funeste à l'Égypte voulait qu'on le fit mourir sur-le-champ... Thermutis, en l'entendant, emporta l'enfant en toute hâte, sans que le roi l'en empêchât¹⁰.

Nous savons par les *Actes des Apôtres*, qu'elle l'éleva comme son propre fils, qu'elle le fit instruire de toute la science des égyptiens – lesquels passaient alors pour être le peuple le plus savant de la terre –, et que Moïse devint *puissant en œuvres et en paroles*¹¹. Tout le monde le prenait pour le fils de la princesse, partout on le considérait comme l'héritier présomptif du trône : mais, lui savait par sa mère qu'il était hébreu. Dans leurs longues heures de tête à tête, Jocabed lui avait appris à connaître le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; et elle avait gravé si avant dans son cœur l'amour de sa race avec celui de la vraie religion, que rien ne devait jamais les en arracher, ni même les ébranler.

Avant de clore ce chapitre sur l'enfance de notre héros, saluons, en même temps que cette noble mère, la princesse à laquelle il doit la vie. Nous ne la rencontrerons plus au cours de cet ouvrage, et l'histoire des

⁹ Cette interprétation du nom de Moïse est donnée par la Bible elle-même, et par Josèphe, qui explique qu'en égyptien MO signifie *eau*, et YSES, *préservé*. Elle est passée dans la tradition. Cependant les égyptologues modernes préfèrent rattacher Moïse à *mosu*, qui veut dire : garçon, ou fils.

¹⁰ Flav., I, II, ch. V.

¹¹ Act., VII, 22.

peuples anciens pas plus que l'histoire sacrée, ne nous apprend rien sur elle. Nous savons seulement par saint Épiphane que, lorsque la renommée de Moïse fut devenue universelle, les Égyptiens firent d'elle une déesse, pour avoir sauvé et élevé l'enfant qui devait être un pareil génie¹². Sur le plan du salut, il est permis de penser que le geste généreux de Thermutis lui obtint la grâce de se convertir au vrai Dieu, et qu'elle a aujourd'hui sa place au ciel parmi les grands bienfaiteurs du peuple saint.

Commentaire moral et mystique

« Chaque mot de ce texte contient un mystère infini, écrit Origène. Il faudrait pour l'expliquer, beaucoup de temps, et si nous voulions l'épuiser, tout un jour n'y suffirait pas... Je pense qu'on peut voir dans la fille du Pharaon, l'Église, venue de la Gentilité. Quoique son père soit inique et impie, il lui est dit par la bouche du Prophète : *Écoute, ma fille, vois, et prête l'oreille : oublie ton peuple et la maison, de ton père, car le roi est épris de ta beauté* »¹³.

Elle sort donc de la maison de son Père, elle vient aux eaux du baptême pour se laver des péchés contractés dans la demeure paternelle. Et là, elle découvre, au milieu des herbes, la petite corbeille, faite de joncs tressés, enduite de poix et de goudron, dans laquelle un enfant est caché. Ces herbes représentent le peuple juif, qui, comme les plantes aquatiques, portait beaucoup de feuilles, avait beaucoup d'apparence extérieure, mais ne donnait aucun fruit. La petite corbeille, c'est l'Ancien Testament. Les joncs tressés ensemble figurent les prescriptions rituelles de la loi mosaïque. Réduites à elles-mêmes, elles étaient sèches et sans valeur, mais étroitement enlacées ensemble, elles formaient une armature insubmersible. Ce sont elles, ce sont les multiples ablutions, les sacrifices d'animaux, les minutieuses observances de toutes espèces, qui ont sauvé les promesses divines cachées dans la loi. Si ces promesses avaient été laissées toutes nues, sans protection, elles auraient été infailliblement englouties dans le fleuve des préoccupations terrestres, qui seules intéressaient les Juifs. La jeune Église, sortant des eaux du baptême, prend donc cette Loi juive, elle l'ouvre, elle l'étudie, elle en discerne le sens spirituel, que les Juifs ont méconnu. Elle aperçoit sous les joncs le petit enfant qui pleure, c'est-à-dire le Christ qui gémit, offrant ses larmes à son Père, *cum clamore valido...* »¹⁴.

Cette scène se transpose aisément sur le plan moral : la fille du Pharaon, c'est toute âme qui, vivant dans le monde, s'en vient un beau jour aux eaux de la pénitence¹⁵. Elle sort de la maison de son père, selon le conseil du Psalmiste énoncé plus haut. Elle découvre, elle aussi, par hasard, la Sainte Écriture. Mais elle la voit avec l'appareil hirsute, les histoires extravagantes, et tout le cérémonial obscur de l'Ancien Testament. Il faut qu'elle l'ouvre, qu'elle dégage de

¹² *Adversus Haereses, Haer. LXXVII, 24. Pat. gr., t. XLII, c. 736.*

¹³ Ps. XLIV, 11.

¹⁴ Cf. saint Bède, *Comment. sur l'Exode*, et Origène, *Hom. II sur l'Exode*.

¹⁵ Saint Bonaventure, *Sermo I in Vigilia Nativitatis*, t. XIII, p. 39.

ces joncs entrelacés l'enfant vivant, c'est-à-dire le Christ, ou le sens spirituel. Ce sens spirituel cependant ne veut pas sucer le lait des nourrices égyptiennes. Il ne saurait tirer des sciences profanes l'aliment dont il a besoin. Sans doute celles-ci pourront le servir et l'aider à se développer. Mais il ne peut se nourrir de leur lait ; il lui faut le sein d'une femme de la race des Hébreux, d'une femme qui soit de la lignée spirituelle d'Abraham : il lui faut le lait de la foi.

« Bien que nous étudions les auteurs profanes, au temps de notre éducation, écrit saint Grégoire de Nysse, nous ne devons pas cependant être servis du lait de celle qui nous a nourris, et qui est l'Église. Ce sont les pratiques chrétiennes qui alimentent notre âme, la fortifient, et lui donnent le moyen de monter plus haut »¹⁶.

¹⁶ *Vie de Moïse*, p. 56.

CHAPITRE 3

À la croisée des chemins

(EX., II, 11-25)

Quand Moïse fut en âge de porter les armes, il ne tarda pas à donner les preuves de la plus grande valeur. Les Égyptiens avaient souvent maille à partir, depuis les origines de leur histoire, avec leurs voisins du sud, les Éthiopiens. Ils les avaient affrontés à plusieurs reprises sur les champs de bataille, avec des éventualités diverses. Sous la XVIII^e dynastie, le roi Aménôthis I^{er} avait mené contre eux plusieurs expéditions heureuses, qui lui avaient assuré la domination entière du pays. Mais la tutelle égyptienne s'était peu à peu détendue, si bien qu'au temps de Ramsès II un soulèvement éclata et la balaya. Une armée égyptienne envoyée pour rétablir l'ordre fut mise en pleine déroute. Enhardis par ce succès, les Éthiopiens passèrent à l'offensive, envahirent l'empire des Pharaons sur plusieurs points à la fois et, ne rencontrant à peu près aucune résistance, arrivèrent jusqu'à Memphis. Ils avaient fait un énorme butin et se croyaient déjà les maîtres de tout le pays. Dans cet extrême péril, le roi, averti par un oracle, fit appel à Moïse pour lui confier le commandement de ses dernières troupes. Moïse utilisa alors un procédé que les grands capitaines devaient souvent reprendre au cours de l'histoire, et qui consiste à forcer un obstacle réputé infranchissable, pour attaquer l'adversaire sur un point où il ne se garde pas¹. Voici comment les annales juives racontent la chose :

Au lieu de marcher le long du Nil, il traversa le milieu des terres, afin de surprendre les ennemis qui n'auraient jamais cru qu'il pût venir à eux par un chemin si périlleux, à cause de la multitude de serpents qui s'y rencontrent... Moïse, pour s'en garantir, dut mettre dans des cages de jonc des oiseaux nommés ibis, qui sont fort apprivoisés avec les hommes, et ennemis mortels des serpents, lesquels les craignent autant qu'ils craignent les cerfs. Lorsqu'il fut arrivé dans cette région si dangereuse, il lâcha ces oiseaux, passa par ce moyen sans péril, surprit les Éthiopiens et remporta sur eux une victoire éclatante.

Il les tailla en pièces, les poursuivit chez eux l'épée dans les reins, et vint mettre le siège devant Saba, leur capitale, qui passait pour une citadelle imprenable. Mais là, la Fille du roi d'Éthiopie, voyant les prodiges de valeur qu'accomplissait le jeune général des Hébreux pour forcer la place, se serait éprise de lui et aurait offert sa main. La paix

¹ Les Japonais l'ont encore utilisé dans la dernière guerre, pour la prise de Singapour, en traversant une jungle hérissée de tant d'obstacles que les Anglais la considéraient comme infranchissable.

fut conclue sur cette base, et Moïse ramena en Égypte son armée victorieuse².

Quelle est la part de la vérité et celle de la légende dans ces aventures ? Il est impossible de le dire. Hérodote³ et Strabon⁴ parlent eux aussi d'une campagne très brillante, menée contre les Éthiopiens vers cette époque : mais ils en attribuent toute la gloire à Ramsès II lui-même, ce qui, en raison du climat d'adulation établi à la cour des Pharaons, n'infirmait pas le récit de Josèphe. La Bible, au contraire, ne fait aucune allusion à ces faits : on ne saurait dire qu'elle les dément. Les Pères ont attribué ce silence à l'humilité de Moïse qui, en écrivant ce livre, cacha soigneusement tout ce qui était de nature à le mettre en valeur. On pourrait cependant être tenté de voir une confirmation des traditions juives dans le reproche que feront plus tard à leur frère Marie et Aaron, d'avoir épousé une Éthiopienne⁵. Nous dirons en son lieu ce qu'il faut en penser. Revenons maintenant à la suite de notre histoire.

Vers l'âge de quarante ans, selon les *Actes des Apôtres*, Moïse se sentit pris du désir d'aller visiter les Hébreux, ses frères⁶. Sans doute se trouva-t-il alors à l'un de ces carrefours où l'homme décide de sa destinée ; où il s'oriente vers la médiocrité ou vers la grandeur, vers une tranquillité égoïste ou vers l'héroïsme. Moïse eut à choisir – nous le savons par saint Paul – entre la carrière facile et brillante que lui ouvrait son titre d'héritier présomptif du Pharaon, et la persécution, qui était alors le lot du peuple auquel il appartenait par le sang. Sans hésiter, il opta pour le second parti. *C'est par la foi*, dit l'Apôtre, *que Moïse, devenu grand, renonça à être le fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être persécuté avec le peuple de Dieu que de profiter des plaisirs du péché dans le temps*⁷.

Usant cependant des facilités que lui donnait son titre de prince royal, il se rendit dans la terre de Gessen comme pour visiter les travaux qui s'y exécutaient, mais en réalité pour connaître ses frères de race. Et il vit avec une compassion profonde la façon indigne dont ils étaient traités. Son cœur bouillonnait en constatant l'injustice et la brutalité des procédés employés à leur égard. Un jour, il aperçut un de ces surveillants égyptiens dont nous avons parlé, en train de frapper sauvagement un Hébreu. Au rapport de saint Éphrem, ce garde-chiourme était un homme extrêmement méchant, et Moïse plusieurs

² Flav., l. II, ch. V ; H. S., c. 1144. Ce dernier ajoute que la princesse, quoique devenue son épouse, refusa de le suivre en Égypte.

³ II, 102.

⁴ XV, 2.

⁵ Num., XII, 1.

⁶ VII, 23.

⁷ Hebr., XI, 25.

fois déjà avait été témoin de ses cruautés⁸. Les historiens juifs ajoutent encore ici quelques détails complémentaires, que nous reproduisons sous toutes réserves. D'après eux, l'Hébreu en question avait une femme extrêmement belle, dont l'Égyptien s'était épris. Il envoyait donc le mari aux corvées les plus lointaines, afin de pouvoir abuser d'elle à loisir. Or un jour, l'Hébreu rentra par hasard plus tôt qu'il n'était attendu, et surprit le surveillant en flagrant délit d'adultère. Celui-ci ne vit pas d'autre moyen de se tirer d'affaire que de commencer par rouer de coups l'importun. C'est alors que le malheureux appela à son secours Moïse, qui justement passait par là, et lui expliqua ce qui en était⁹. Moïse, indigné, se jeta sur l'Égyptien pour le corriger à son tour. Mais oubliant la vigueur exceptionnelle dont il était doué, il l'assomma du premier coup.

Une fois sa colère passée, il se rendit compte qu'il s'était mis dans un très mauvais cas. Il avait tué, dans l'exercice de ses fonctions, un contrôleur désigné par le roi lui-même, et qui agissait selon les directives reçues d'en haut. Il avait beau être prince de la maison royale, cet acte de violence pouvait lui coûter cher. Par chance, cependant, la scène s'était déroulée sans aucun témoin, hormis le Juif dont il avait pris la défense... Moïse *regarda tout autour de lui* : personne ne l'épiait, *personne ne l'avait vu*. Il se hâta d'enfouir le cadavre dans le sable, et s'esquiva sans crier gare.

Le lendemain, comme il continuait son enquête, il aperçut deux Hébreux qui se battaient l'un contre l'autre. Il s'approcha d'eux, et leur dit amicalement : « *Ô hommes, vous êtes frères. Pourquoi vous faites-vous du mal entre vous ?* »¹⁰. Mais celui des deux pugilistes qui avait l'avantage, le repoussa avec insolence, en disant : « *Qui t'a constitué prince et juge au-dessus de nous ? Est-ce que tu as la prétention de me tuer moi aussi, comme l'Égyptien que tu as assommé hier ?* » En entendant ces paroles Moïse fut stupéfait. Eh quoi ! son acte vengeur n'avait eu qu'un témoin, l'homme qui en avait bénéficié et qui avait tout intérêt à se taire. Et ce témoin n'avait pu garder sa langue ! Il s'était empressé de publier l'événement, non certes pour faire du tort à son libérateur, mais parce qu'il n'avait pas su résister à ce besoin de parler qui démange les humains, au point de les faire manquer souvent à la prudence la plus élémentaire. La nouvelle, une fois connue, s'était répandue aux alentours comme une traînée de poudre, et, des Hébreux, elle n'avait pas tardé à passer aux oreilles des Égyptiens. Les ennemis de Moïse virent aussitôt le parti à en tirer pour perdre leur rival dans l'esprit du monarque.

⁸ Ephr., p. 198.

⁹ Ces détails sont rapportés par Denys le Chartreux et Nicolas de Lyre, qui ne prétendent pas d'ailleurs en garantir l'authenticité.

¹⁰ Act., VII, 26.

Celui-ci, dit Josèphe, écouta volontiers leurs insinuations : parce que la grande réputation de Moïse lui donnait de la jalousie, et il commençait à craindre de le voir s'élever au-dessus de lui : en quoi il était fortifié par ses prêtres, qui, pour l'animer encore davantage, lui représentaient sans cesse le péril où il se trouvait de se voir supplanter sur le trône. Ainsi il consentit à la mort de Moïse ¹¹.

Mais notre héros avait eu le temps de se mettre en sûreté : il avait franchi la frontière et gagné le pays de Madian.

Cependant, il ne faudrait pas croire que ce fut uniquement pour sauver sa tête qu'il prit la détermination de s'exiler. Saint Paul nous enseigne expressément qu'*il quitta l'Égypte pour obéir à sa foi, et non parce qu'il craignait la colère du prince* ¹². Il savait que les cheveux de sa tête étaient comptés ; qu'il avait une haute mission à remplir, et que personne ne pourrait lui faire de mal sans la permission de Dieu.

Mais l'incident de l'homme tué lui avait révélé à lui-même sa propre faiblesse : il s'était aperçu là, brusquement, que son caractère n'était pas dompté, qu'il était à la merci de ses impulsions naturelles, qu'il ne possédait pas le contrôle de lui-même. Dans ces conditions, il lui était impossible de songer à prendre le commandement d'Israël : car l'homme qui est incapable de se dominer, n'est pas en état de gouverner les autres. Pour se mettre à la hauteur de sa tâche, il fallait qu'il se réformât d'abord lui-même ; qu'il s'appliquât à la pratique méthodique des vertus, qu'il acquît la maîtrise de ses impressions et de ses réactions. S'il se retira au désert, ce fut avant tout pour se mettre à l'école de la vie ascétique et placer son âme sous l'emprise totale de l'Esprit de Dieu.

Il franchit donc la frontière et gagna la terre de Madian, à la manière d'un Français qui se réfugierait en Belgique. Cette terre est située au Nord de la péninsule sinaïtique, au sud-est de la Palestine. Elle tirait son nom des Madianites, qui l'occupaient et qui descendaient de Madian, le quatrième des fils qu'Abraham avait eus de Cethura. Imitant l'exemple de Jacob quand il s'était enfui de la maison paternelle chez Laban, Moïse partit sans escorte, sans bagages, sans serviteurs, sans provisions, pratiquant déjà dans toute sa rigueur la pauvreté évangélique.

Ne trouvant rien à manger, raconte Josèphe, il fut bientôt pressé d'une faim extrême ; mais il la souffrit avec patience, et après avoir beaucoup marché, il arriva vers l'heure de midi, près de la ville de Madian, située sur le rivage de la mer Rouge... Comme il était fort las, il s'assit sur le bord d'un puits pour se reposer ¹³.

¹¹ Flav., I, II, ch. V.

¹² Hébr., XI, 27.

¹³ *Loc. cit.*

Cette région était sous le contrôle d'un chef local, nommé Jethro, qui remplissait en même temps les fonctions de prêtre, et qui jouissait d'une grande considération. Ce n'était pas un païen : descendant d'Abraham, il adorait le vrai Dieu, comme les Patriarches, comme Melchisédech. Mais sa religion se mélangeait de quelques erreurs. Si nous en croyons saint Cyrille d'Alexandrie, il adorait aussi les forces de la nature : le soleil, les astres, la terre, etc.¹⁴. C'était, en outre, un homme prudent et de très bon jugement, comme le montrera la suite de cette histoire. Dieu lui avait donné sept filles et celles-ci, selon la coutume patriarcale, ne croyaient pas déchoir en allant elles-mêmes garder les troupeaux de leur père. Ce jour-là, elles vinrent comme d'habitude au puits près duquel Moïse s'était arrêté, dans le dessein de faire boire leurs bêtes. Elles se mirent donc à tirer de l'eau à farce de bras, et elles en remplirent peu à peu les auges de pierre disposées à cet effet. C'était, nous le savons, un travail aussi pénible que fastidieux. Tandis qu'elles s'y employaient activement, survinrent des bergers qui, eux aussi, amenaient leurs bêtes à l'abreuvoir. Se sentant les plus forts, ils écartèrent sans façon les jeunes filles, et prétendirent faire boire à leurs propres troupeaux l'eau qu'elles venaient de puiser avec tant d'efforts. Devant cette violation du droit des faibles, le sang de Moïse ne fit qu'un tour : oubliant sa fatigue, il se jeta sur les insolents, les mit en fuite, aida les sept sœurs à faire boire leurs troupeaux. Quand celles-ci rentrèrent chez elles, elles s'empressèrent de raconter à leur père ce qui leur était arrivé, et avec quel courage, quelle force, quelle bonne grâce, un inconnu, qui, à juger par son habillement, devait être un Égyptien, les avait secourues. Jethro voulut voir le héros de cette aventure, et l'envoya chercher sur l'heure : et il fut tellement conquis par sa distinction, sa belle prestance, son intelligence, sa haute culture et tous les dons qui brillaient en lui, qu'il désira aussitôt l'attacher à sa famille. Il lui proposa de s'établir sous son toit, puis, peu après, il lui donna en mariage l'une de ses sept filles, qui s'appelait Séphora. Moïse en eut bientôt deux enfants : Gersa et Eliézer. La tradition rapporte que le premier seul fut circoncis, au moment de sa naissance¹⁵. Pour le second, Séphora prétendit qu'elle ne voulait pas abandonner la religion de son père ; que les enfants devaient être partagés entre son rite à elle et celui de son mari. Moïse n'osa pas insister. Nous verrons plus tard comment Dieu lui-même se chargea de faire circoncire Eliézer, sans discussion possible.

Au bout d'un règne de plus d'un demi-siècle, Ramsès II mourut enfin. Alors une supplication ardente monta de la masse opprimée des Juifs vers le ciel : ils conjurèrent en pleurant le Seigneur, au nom de

¹⁴ *De adorat. in spiritu*, l. III. Pat. gr., t. LXVIII, c. 282.

¹⁵ Ephr., p. 204.

l'alliance qu'il avait conclue jadis avec Abraham, Isaac et Jacob, de venir à leurs secours. *Et Dieu, dit l'Écriture, regarda les fils d'Israël, et il les connut.*

Commentaire moral et mystique

En se portant avec vivacité au secours d'un homme qui subissait une injuste agression, Moïse, bien qu'il ne fût investi d'aucune mission officielle, ne faisait que son devoir.

Saint Ambroise, dans son traité *De Officiis*, sa conduite en exemple : « Celui qui ne défend pas son compagnon contre une injuste agression, quand il peut le faire, écrit-il, est aussi coupable que l'injuste agresseur ». C'est ce que veut aussi enseigner l'Écriture, quand elle dit : *Délivre ceux qui sont conduits à la mort*¹⁶.

Mais Moïse outrepassa la mesure en allant jusqu'au meurtre.

« Si l'on prend les faits tels qu'ils sont, dit saint Augustin, je trouve qu'un homme qui n'exerçait aucun pouvoir régulier ne devait pas en tuer un autre, même insolent, même méchant ». Cependant le saint Docteur se hâte d'ajouter que la grande figure de Moïse ne subit de ce chef aucune atteinte.

« Il arrive que les âmes capables de vertu et naturellement fécondes, se signalent d'abord par des défauts, où elles révèlent précisément les vertus qui iront le mieux à leur naturel, quand elles auront été cultivées par les commandements de Dieu. (De même que les plantes sauvages révèlent la qualité du sol qui les produit, et laissent deviner le genre de semences qui y germeront le mieux), de même l'émotion en vertu de laquelle Moïse, sans y être régulièrement autorisé, ne put supporter qu'un étranger, son frère, fût indignement maltraité par un indigène méchant, laisse pressentir les vertus les plus généreuses. C'est le produit, vicieux il est vrai, d'une âme encore inculte, mais c'est aussi le signe d'une grande fécondité naturelle ».

On peut comparer le geste de Moïse à celui de saint Pierre, coupant l'oreille de Malchus. L'excès de leur zèle n'a pas empêché l'un de devenir le chef religieux d'Israël, l'autre le Pasteur suprême de l'Église. Tous deux, dit saint Augustin, ont dépassé la mesure de la justice, non par cruauté blâmable, mais par une vivacité susceptible de correction : l'un et l'autre ont péché par haine de l'injustice et par un amour, charnel encore, le premier pour son frère, le second pour son Seigneur¹⁷.

Au sens allégorique, Moïse abandonnant le palais du roi pour aller délivrer ses frères, est la figure du Christ, quittant le royaume des cieux pour sauver ceux dont il s'est fait le frère par son Incarnation. *Il tue l'Égyptien*, il donne le coup de la mort au prince de ce monde, au cruel exacteur qui s'acharne à tourmenter les hommes. À ceux-ci, au contraire, il parle affectueusement. Il

¹⁶ Prov., XXIV, 11. *De Officiis*, l. I, c. 36. Pat. lat., t. XVI, c. 81. – Cf. aussi S. Th., *II^a II^{ae}*, qu. VI, a. 6, ad 2.

¹⁷ *Contra Faustum*, l. XXII, ch. LX.

leur rappelle *qu'ils sont frères*, il leur recommande inlassablement de s'aimer les uns les autres. Mais eux ne veulent rien entendre, ils le repoussent avec mépris, ils refusent d'accepter son autorité et ses conseils, ils préfèrent continuer à se disputer entre eux.

Moïse, assis près du puits de Madian, est la figure du Christ, se reposant sur le bord du puits de Jacob, à Sichar. Comme la Samaritaine, les filles de Jethro étaient à la fois adoratrices du vrai Dieu et d'autres divinités. À ce titre, elles représentent les âmes qui, sans avoir encore renoncé au monde et à ses idoles, ont cependant soif de la doctrine du Christ, soif de l'eau vive, soif de vie intérieure. Trop souvent, hélas ! les pasteurs, c'est-à-dire ceux qui ont autorité sur elles, les empêchent de s'approcher du puits. Qu'elles se persuadent, à la lumière de cet exemple, que le Christ les suit des yeux, et se chargera à son heure de les désaltérer !

CHAPITRE 4

Le buisson ardent

(Ex., III, 1-15)

Moïse s'était donc agrégé à la famille de Jethro, et celui-ci n'avait pas hésité à lui confier la garde de son cheptel. Sans se prévaloir de la haute situation qu'il occupait en Égypte, l'ex-héritier du trône avait accepté cette offre, par humilité d'abord, mais aussi parce qu'il était heureux de retrouver le métier qu'avaient exercé ses ancêtres, de faire ce qu'avaient fait Abraham, Isaac et Jacob. Enfin, ce travail lui assurait la possibilité d'être seul, pour vaquer à la méditation, et c'était là son plus ardent désir. Quarante ans durant, il parcourut ainsi en tous sens la péninsule du Sinaï¹, s'appliquant à la recherche de Dieu, dans le silence des pâturages déserts. C'est alors, selon la tradition, qu'il écrivit le livre de la Genèse, voulant remettre sous les yeux des Juifs les hautes vertus de leurs pères, les Patriarches².

Un jour, la nécessité de trouver de l'herbe pour ses bêtes, ou peut-être le désir d'une solitude plus grande, le fit monter sur l'un des sommets du massif de l'Horeb, dont personne n'approchait jamais. Les bergers et les nomades s'en écartaient même avec une terreur mystérieuse, parce qu'on disait que Dieu habitait là. Mais Moïse, en raison même de son tempérament intrépide et fort, se devait de fouler aux pieds de pareilles superstitions. Hardiment il pénétra dans le silence de cette solitude inviolée, que l'Écriture appelle *interiora deserti*.

Soudain, un spectacle inattendu s'offrit à ses regards : devant lui, le feu avait pris dans un épais buisson d'acacias, et celui-ci en un instant se trouva embrasé de partout. Mais les flammes qui en jaillissaient jetaient un éclat extraordinaire. Leur lumière était plus éblouissante que celle du soleil en plein midi³. Notre héros considérait ce phénomène avec stupeur, mais il n'était pas au bout de ses surprises. Bientôt il s'aperçut, que, malgré la violence insolite de l'incendie, le buisson restait intact. Pourtant, il n'y avait pas à s'y méprendre, le feu qu'il voyait là était un feu réel : ce n'était pas un mirage ni une illusion d'optique, comme il s'en produit parfois dans le désert. On l'entendait crépiter au milieu du buisson avec le même mordant que s'il eût été allumé sous des fagots bien secs, et la chaleur qu'il dégageait ne permettait aucun

¹ Act., VII, 30.

² Corn., p. 450.

³ Saint Grégoire de Nysse, *Vie de Moïse*.

doute sur sa nature véritable. Cependant, malgré sa violence, les feuilles de l'arbuste ne rougissaient pas, elles ne se tordaient pas, ne s'évanouissaient pas en cendres. Les branches et les brindilles ne flambaient pas, ne subissaient pas la moindre altération : toute la plante demeurait aussi verte, aussi fraîche, aussi vivante que sous la rosée du matin.

D'autres, à ce spectacle, seraient restés figés sur place, ou se seraient enfuis, épouvantés. Mais Moïse était trop viril pour ne pas réagir avec force contre la peur instinctive dont il se sentait envahi. Au lieu de reculer, il voulut en avoir le cœur net : « *J'irai, dit-il, et je verrai ce que c'est que ce spectacle incroyable. Comment se fait-il que le buisson brûle et ne se consume pas ?* » Et il marcha vers l'endroit qui flambait... Mais alors il en sortit une voix qui le cloua sur place : car cette voix semblait très bien le connaître et l'appelait par son nom : « *Moïse, Moïse, disait-elle... – Me voici, répondit-il. – Ne t'approche pas, reprit-elle : enlève la chaussure de tes pieds. Cette terre sur laquelle tu marches est une terre sainte !* »

Quel était donc le mystérieux interlocuteur qui parlait ainsi à Moïse ? La version latine de la Bible l'appelle ici : *Dominus*, comme si c'était le Seigneur lui-même. Elle répète ce mot à plusieurs reprises. Mais le récit de la même scène donné par le Nouveau Testament, aux Actes des Apôtres, dit formellement que c'était un Ange⁴. Quelques Pères de l'Église s'en sont tenus à la première expression et ont admis que c'était le Verbe en personne qui avait parlé à Moïse. Tel, par exemple, Théodoret de Cyr⁵.

Mais la plupart d'entre eux et les Docteurs des âges suivants ont pensé qu'il s'agissait bien, là comme dans toutes les théophanies de l'Ancien Testament, d'un esprit céleste, parlant au nom de son Maître⁶. Les manifestations directes de Dieu, disent-ils, étaient réservées à la Nouvelle Alliance ; celles de l'Ancienne n'en étaient que la préparation et la figure : aussi s'opéraient-elles toujours par l'intermédiaire des Anges. Saint Paul le donne d'ailleurs assez clairement à entendre dans le début de l'*Épître aux Hébreux*.

Cet Ange toutefois, n'apparut pas à Moïse sous une forme humaine, parce qu'il connaissait le penchant des Juifs à l'idolâtrie. Ceux-ci n'auraient pas manqué plus tard de faire de lui des images ou des statues, et de les adorer⁷. Il prit l'apparence du feu, c'est-à-dire de l'élément qui se prête le moins à de telles représentations, et qui est en

⁴ VII, 30. *Apparuit illi angelus... in igne flammae rubi.*

⁵ *Quest. sur l'Exode.*

⁶ Cf. en particulier saint Grégoire le Grand, *Morales*, Préface, 3 ; Saint Thomas d'Aquin, qu. 98, a. 3.

⁷ Saint Isidore de Séville, *Quaest in Exod.*, VII, 5. Pat. lat., t. LXXXIII, c. 290.

même temps un symbole particulièrement expressif de la nature divine. Dieu, en effet, nous dit saint Paul, est un feu consumant : *Deus noster ignis consumens est*⁸. Il est tout entier lumière et chaleur. Son amour est insatiable ; il détruit tout ce qui est impur, il embrase tout ce qui veut bien se laisser enflammer.

L'Ange, donc, voyant que Moïse s'avavançait vers le buisson, l'arrêta court : « *Ne t'approche pas*, lui dit-il, *enlève la chaussure de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte* ». Le fait de marcher les pieds nus est le signe d'une condition inférieure : dans l'antiquité les esclaves allaient souvent ainsi, tandis que les maîtres étaient chaussés. C'est aussi une marque de respect envers la divinité : aujourd'hui encore les musulmans se déchaussent pour entrer dans leurs mosquées. Chez les païens, les prêtres observaient souvent cet usage pour offrir les sacrifices. Pythagore le leur recommande : *Nudis pedibus sacrifica*. Si nous en croyons saint Grégoire de Nysse, Moïse, après cette scène, ne se rechaussa jamais plus.

D'après une tradition universellement admise, c'est sur l'emplacement du buisson ardent que s'éleva plus tard le célèbre monastère du mont Sinaï, bâti en 527 par ordre de Justinien, avec une solide muraille, pour protéger les solitaires contre les incursions des Sarrasins, et qui existe encore aujourd'hui. Il eut pour supérieur, au VII^e siècle, saint Jean Climaque, que son livre, *l'Échelle sainte*, classe parmi les plus grands maîtres de la vie ascétique. C'est là aussi que reposent – croit-on – les restes de sainte Catherine d'Alexandrie⁹. Une pieuse tradition, qu'il ne nous appartient pas de discuter ici, veut que, après son martyre, le corps de cette sainte ait été transporté par les Anges jusqu'au massif de l'Horeb et déposé sur le sommet du Djébel Katherine, où une chapelle votive évoque ce souvenir. Découvert plus tard par les moines, il fut descendu au monastère et placé dans le chœur de l'église, où il est aujourd'hui encore l'objet d'un culte assidu.

À côté du sarcophage qui le renferme se trouve la chapelle dite du Buisson ardent. C'est un minuscule oratoire, étroit et sombre. Avant d'y pénétrer, les pèlerins sont priés de retirer leurs chaussures en souvenir de l'injonction faite jadis à Moïse par Dieu. Le sol est recouvert de magnifiques tapis persans, les parois, revêtues de faïences antiques et d'icônes, la voûte ornée d'une mosaïque à fond d'or. Sous un petit autel, que supportent quatre colonnettes, l'emplacement du Buisson est marqué par une plaque d'argent. Le jour ne pénètre que par des meurtrières voilées. L'une d'elles est percée en biais. On dit qu'une fois l'an, aux environs du 25 mars (fête de l'Annonciation), un rayon de so-

⁸ Hebr., XII, 29. Cf. aussi Deut., IV, 24.

⁹ Cf. *Oraison de sa fête*, au 25 novembre.

leil traverse une fissure de la montagne, pénètre par la meurtrière, et vient se poser sur l'emplacement du buisson. Au dehors, tout à côté de cette chapelle, les moines entretiennent une ronce grimpante, entourée d'une palissade, pour rappeler le miracle de l'Horeb¹⁰.

C'est là encore que fut découvert en 1859, par un exégète allemand nommé Tischendorf, le plus ancien des manuscrits de la Bible actuellement connu : le *Sinaiticus*. Mais revenons à Moïse.

Après un court silence, la voix poursuivit : « *C'est moi qui suis le Dieu de ton père, le Dieu dont ta mère t'a parlé si souvent, quand elle venait te voir dans le palais de la princesse ; le Dieu qu'ont adoré tes ancêtres, Abraham, Isaac et Jacob, pour lesquels tu éprouves une si grande et si légitime admiration. Je suis le Dieu véritable, le Dieu éternel, le Dieu Tout-Puissant, le Dieu Créateur du ciel et de la terre, le Dieu qui n'a rien de commun avec les idoles que vénèrent les Égyptiens* ».

Moïse, pénétré maintenant, non plus d'un sentiment naturel de peur, mais de cette crainte révérencielle que provoquent les manifestations divines quand elles sont authentiques, s'était prosterné le visage contre terre, n'osant plus lever les yeux vers ce Buisson, dans lequel il y avait Dieu !

La voix cependant continuait son monologue : « *J'ai vu, disait-elle, l'affliction de mon peuple en Égypte, de ce peuple que j'ai choisi pour être le mien. J'ai entendu les prières qu'il fait monter vers moi, les gémissements que lui arrache la dureté de ceux qui surveillent ses travaux. Et, compatissant à sa souffrance, je suis descendu pour le délivrer de la puissance des Égyptiens. Je le ferai sortir de ce pays où il est si cruellement opprimé, et je le conduirai dans une terre bonne et spacieuse, où coulent le lait et le miel ; dans ces régions qu'occupent actuellement – mais sans droit – les Chananéens, les Héthéens, les Amorrhéens, les Phérézéens, les Hévéens et les Jébuséens* ».

L'expression : *où coulent le lait et le miel* doit être prise, cela va sans dire, dans un sens figuré : elle veut faire entendre que les produits les plus nourrissants et les plus savoureux s'y trouvent en abondance¹¹.

« *Le cri des fils d'Israël est monté jusqu'à Moi, continua le mystérieux interlocuteur, et j'ai vu de quelle manière les Égyptiens les oppriment. Je suis décidé à faire cesser cet état de choses ; et, pour cela, j'ai résolu de me servir de toi. Viens, je t'enverrai au Pharaon, afin que tu retires de l'Égypte mon peuple, les fils d'Israël. – Seigneur, répondit notre héros, effrayé de la mission qu'on lui proposait, Seigneur, y pensez-vous ? Qui suis-je, moi, pour aller me présenter devant le Pharaon, et faire sortir les fils d'Israël de la terre d'Égypte ?* »

¹⁰ Chanoine Prévost, *Le Sinaï*, passim.

¹¹ Cf. saint Augustin, *Quaest. IV in Exod.*

Mais Dieu maintint sa détermination : « *Je serai avec toi*, dit-il, et je t'en donnerai bientôt la preuve : *en sortant d'Égypte, tu offriras un sacrifice sur cette montagne même*, où tu te trouves en ce moment. Quand tu auras réussi à accomplir cet acte solennel de dévotion, malgré les difficultés inouïes que tu rencontreras, tu auras *le témoignage que c'est bien Moi* qui te confie actuellement cette mission ».

Moïse tenta une nouvelle dérobade. « Soit, dit-il, *je vais aller vers les fils d'Israël* ; mais que leur dirai-je quand ils me demanderont qui m'a envoyé ? *Si je leur déclare que je viens de la part du Dieu de leurs pères, ils ne manqueront pas de me dire : Quel est son nom ?* » Il y eut un silence. Puis avec une solennité dont rien ne peut rendre la grandeur, la voix prononça : « EGO SUM QUI SUM, Je suis celui qui est. Tu as entendu, Moïse ? Si les fils d'Israël te demandent mon nom, tu leur répondras : « C'est CELUI QUI EST, qui m'a envoyé vers vous »¹².

Ce nom, que Dieu révélait ainsi à Moïse, est celui qui donne l'idée la plus rapprochée de ce que peut être la nature divine. Tel a été le sentiment unanime des Pères de l'Église¹³ ; celui aussi des Docteurs juifs, en particulier de Philon et de Rabbi-Maïmonide, et même celui de certains philosophes païens qui en eurent connaissance. Dans le *Banquet des sept Sages*, à cette question : « Qu'y a-t-il de plus vieux ? », Thalès aurait répondu, si nous en croyons Plutarque : « Dieu, car il est ce qui est sans générateur »¹⁴. Et Platon a écrit dans le *Timée* :

Le passé et le futur sont des espèces engendrées par le Temps, et lorsque nous les appliquons hors de propos à la substance éternelle, c'est que nous en ignorons la nature. Car nous disons de cette substance qu'elle était, qu'elle est et qu'elle sera. Or, en vérité, l'expression : *est*, ne s'applique qu'à la substance éternelle. Au contraire : *était, sera*, sont des termes qu'il convient de réserver à ce qui naît et progresse dans le temps¹⁵.

A la vérité, aucun terme humain ne peut exprimer ce qu'est Dieu, aucune définition ne peut lui être appliquée et l'enfermer dans sa teneur. Il est ineffable de sa nature, c'est là une vérité de foi¹⁶. Son essence est au-dessus de tout ce que notre intelligence peut comprendre, de tout ce que notre parole est à même de formuler. Les seuls noms que l'on est en droit d'utiliser avec quelque convenance pour le désigner sont ceux qui énoncent l'une ou l'autre de ses perfections, par analogie avec les qualités que nous voyons dans les créatures. On pourra dire de

¹² « *Qui est, misit me ad vos* ».

¹³ Cf. par exemple saint Denis, saint Clément d'Alexandrie, saint Grégoire le Grand, saint Épiphane, etc. On trouvera de nombreuses citations et références sur ce sujet dans Corn., pp. 45 et suivantes.

¹⁴ Ch. IX.

¹⁵ Trad. Rivaud. 37 D. Cf. saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. VIII, ch. XI.

¹⁶ « *Firmiter credimus et simpliciter confitemur quod Deus... est ineffabilis* », dit le Concile de Latran. Denziger, 428.

lui, par exemple, qu'il est le Tout-Puissant, la Providence, le Très-Haut, le Roi des rois, le Seigneur, le Maître souverain de toutes choses, etc. De ces épithètes cependant, la plus adéquate est certainement : CELUI QUI EST, et cela, explique saint Thomas, pour trois raisons :

1° Parce qu'elle n'exprime pas une forme quelconque de l'être, mais l'être même (*ipsum esse*). En Dieu, en effet, il n'y a pas, comme dans les créatures, distinction d'essence et d'existence, de substance et d'accidents : il est son propre Être, *Ego sum qui sum*.

2° Parce qu'elle n'impose à Dieu aucune limitation, aucune détermination, aucun mode d'être. Elle respecte ainsi l'universalité de Celui que saint Jean Damascène appelle : « l'océan infini et sans rivage de la substance »¹⁷.

3° Parce qu'elle exprime la possession toujours actuelle de cet être, car Dieu ne connaît ni commencement, ni fin, il est un éternel présent.

C'est ce NOM que les Juifs devaient exprimer dans la suite par le tétragramme *Iod-Hé-Vau-Hé*, et ils lui témoignaient la plus déférente vénération. Lorsqu'ils le rencontraient, en parlant ou en écrivant, ils le remplaçaient par un autre, généralement par celui d'Adonaï.

C'était pour eux le « Nom par excellence », le nom unique, le nom glorieux et terrible, le nom caché, le nom séparé, le nom incommunicable, le nom ineffable. À cause de cela, il était interdit de le prononcer. Seuls, le grand-prêtre, quand il entrait dans le Saint des Saints, au jour de l'Expiation, et les prêtres, quand ils bénissaient solennellement le peuple¹⁸, pouvaient le proférer. Encore ne le faisaient-ils qu'à voix basse. Pour la même raison, il était défendu de l'écrire. L'historien Josèphe, par exemple, à propos de la scène que nous venons de raconter, déclare que

Moïse pria Dieu de lui dire son nom, afin qu'il pût mieux l'invoquer lorsqu'il lui offrirait un sacrifice. Dieu lui accorda cette faveur qu'il n'avait encore jamais faite à aucun homme au monde, mais il ne m'est pas permis de rapporter quel est ce Nom¹⁹.

Notre-Seigneur, puis les Apôtres, et l'Église, restèrent fidèles à cette tradition. Le tétragramme ne figure nulle part dans le Nouveau Testament, et aujourd'hui encore, la liturgie n'emploie jamais pour désigner Dieu que des mots comme *Dominus*, *Deus*, ou *Altissimus*, etc.

L'exégèse moderne a cru pouvoir s'écarter de cet usage : c'est le nom ineffable qu'elle a traduit dans les Bibles en langue vulgaire, d'abord par *Jéhovah*, et maintenant par *Yahweh*.

¹⁷ *De Fide orthodox.*, l. I, ch. IX. Pat. gr., t. XCIV, c. 836.

¹⁸ Cf. Num., VI, 23-27.

¹⁹ Flav., l. II, ch. V.

Commentaire moral et mystique

Moïse avait passé quarante ans en Égypte, et il n'avait pas trouvé Dieu ; puis il avait vécu quarante ans au désert, et il ne l'avait pas rencontré davantage.

Ce fut seulement quand il fut entré *ad interiora deserti*, qu'il l'aperçut, sous la forme du Buisson ardent. Ce trait montre qu'il ne suffit pas de se retirer dans une solitude, si sauvage qu'elle soit, pour découvrir le Dieu que notre cœur a soif de connaître ; il faut entrer dans le *désert intérieur*, où l'on pénètre par la pauvreté d'esprit et la méditation assidue des vérités éternelles. C'est là seulement qu'on le trouve, mais on l'y trouve infailliblement.

Le Buisson ardent est l'un des passages de l'Ancien Testament où il est le plus facile de saisir les différents sens mystiques qui viennent se greffer sur un même fait historique, et l'harmonie qui les unit ensemble malgré leur diversité.

Considérons successivement les trois principaux d'entre eux, qui sont, selon la doctrine commune des théologiens : le sens *allégorique* (ou typique), le sens *tropologique* (ou moral) et le sens *anagogique*²⁰.

Au sens *allégorique*, le Buisson ardent, dans lequel la divinité s'est révélée à Moïse, représente le mystère de l'Incarnation, dans lequel Dieu s'est manifesté au monde.

« Que voulait faire entendre Dieu, dit saint Grégoire, en parlant à Moïse du milieu d'un Buisson ardent ? sinon que (de son peuple) sortirait un jour un homme qui, dans le feu de la divinité, sentirait les douleurs de notre chair, ainsi que les pointes d'un buisson d'épines, et qui, parmi les flammes dévorantes de sa nature divine, conserverait la nature humaine sans qu'elle fût consumée ni détruite »²¹.

Déjà, au temps des grandes hérésies christologiques, les Pères s'étaient servi de cette interprétation pour affirmer l'« inconfusibilité » des deux natures, divine et humaine, dans l'unique personne du Sauveur²². Le Christ était homme, pleinement homme, et il était Dieu, intégralement Dieu. Comment un homme pouvait-il à la fois jouir de la vision béatifique et souffrir les indicibles tourments de sa Passion ? Comment pouvait-il commander le mouvement de l'univers et infuser partout la vie, alors qu'il était assujéti lui-même à la faim, à la soif, au besoin de dormir, à toutes les exigences d'un corps de chair ? Comment sa volonté d'homme pouvait-elle remplir son rôle et jouer son jeu ; comment était-elle en mesure de délibérer, de choisir, de décider, alors qu'elle était comme immergée et perdue dans la Volonté divine ?... Comment le buisson pouvait-il être enveloppé par les flammes, et rester vert, et ne pas brûler ?...

Mais le sens allégorique concerne aussi, parallèlement à Notre-Seigneur, la Très Sainte Vierge Marie.

Ici encore, la tradition est unanime, et la liturgie l'exprime dans les belles antiennes de la fête de la Purification. *Rubum quem viderat Moyses incom-*

²⁰ Saint Thomas, I^a Pars, qu. I, a. 10.

²¹ *Moral.*, l. XXVIII, ch. II. Cf. *Hom. VII in Ezech.* Pat. lat., t. LXXVI, c. 450.

²² Cf. par exemple, saint Cyrille d'Alexandrie, *Glaphyria*, Pat. gr., t. LXIX, c. 414.

*bustum, tuam agnovimus laudabilem virginitatem*²³. Le buisson qui demeurerait intact au milieu du feu, représente la Vierge Mère, la Vierge portant dans ses entrailles, avec toute sa puissance, toute sa beauté, toute sa grandeur, le Dieu Créateur du ciel et de la terre, tandis qu'elle demeurerait elle-même soumise aux exigences de sa nature humaine, à l'obligation de gagner sa vie, et de vaquer aux soins du ménage. Cette figure fait pendant à celle de la *femme revêtue du Soleil*, qui fut montrée à saint Jean, dans son *Apocalypse*²⁴.

Si nous considérons maintenant le sens allégorique, en fonction, non plus du Christ ou de sa Mère, mais de son Corps mystique, il nous apprendra que le peuple juif d'abord, jusqu'à ce qu'il eût accompli sa mission, et après lui, l'Église, jusqu'à la fin des temps, devaient demeurer intacts, malgré toutes les persécutions dont ils seraient l'objet.

Le sens *tropologique* vient tout naturellement s'enchaîner sur cette dernière interprétation. Le buisson représente alors le juste ; le feu, les tribulations par lesquelles Dieu le purifie : *igne nos examinasti*, dit le Psalmiste²⁵. Mais sous l'action de la douleur, de l'insuccès, de l'épreuve, l'âme imparfaite se laisse consumer comme du petit bois, elle perd toute consistance, elle est réduite à rien, elle ne vaut guère mieux qu'un peu de cendre grise. Au contraire, l'âme juste reste égale à elle-même, elle garde toute sa sève, toute sa vitalité, toute sa fraîcheur. C'est l'hommage que la Sainte Écriture rend à David, par la bouche de la femme de Thécua : *Mon maître est comme un ange de Dieu qui ne se laisse ébranler ni par les bénédictions, ni par les malédictions. A ce signe, je reconnais que Dieu est avec vous*²⁶.

Enfin, au sens *anagogique*, le buisson représente les bienheureux dans la vie éternelle : ils ne seront pas détruits, ils ne se fondront pas dans l'immense brasier de l'amour divin. Ils resteront eux-mêmes, âme et corps, avec toute leur personnalité, malgré les ardeurs, beaucoup plus brûlantes que celles du feu, dont ils seront enveloppés de tous côtés.

²³ « Dans le buisson que voyait Moïse et qui demeurerait intact, nous reconnaissons votre virginité, digne de louange ». Cf. Rupert, c. 580 ; S. Melitonis Clavis, ch. VII, 21 (au mot *rubus*) ; saint Bernard, *Sermon Signum magnum*, Pat. lat., t. CXXXIII, c. 429 ; Alb., *De laudibus B. V. M.*, l. XII, c. VI, 3 ; t. XXXVI, p. 739, etc.

²⁴ XII, 1.

²⁵ Ps. LXV, 10. « Vous nous avez éprouvés par le feu ».

²⁶ II Reg., XIV, 17.

CHAPITRE 5

Le retour en Égypte

(EX., III, 16 – IV, 17)

Après avoir révélé son Nom à Moïse, Dieu lui traça le plan général de la mission qu'il aurait à remplir : « *Va, lui dit-il, rassemble les Anciens d'Israël, et tu leur diras : Le Seigneur, le Dieu de vos Pères m'est apparu, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob. Il m'a annoncé que l'heure de la délivrance a sonné pour vous, et il m'a confié la mission de vous tirer de la servitude de l'Égypte, pour vous conduire dans la terre de Chanaan, là où coulent le lait et le miel. Ils t'écouteront. Tu iras alors trouver le roi d'Égypte avec eux, et tu lui diras : Le Seigneur, le Dieu des Hébreux nous a appelés : nous allons aller à trois jours de marche dans le désert pour lui offrir un sacrifice. Le roi ne voudra pas vous laisser partir. Mais je lui ferai sentir ma puissance, je frapperai l'Égypte de toutes sortes de plaies extraordinaires, et alors, il vous donnera congé. Mais vous ne partirez pas les mains vides : les femmes des Hébreux demanderont à leurs voisines et à leurs logeuses des objets d'or ou d'argent, ainsi que des vêtements : vous les chargerez sur vos fils et vos filles, et vous dépouillerez ainsi les Égyptiens* ».

Dieu, en vertu du pouvoir discrétionnaire dont il dispose sur tous les biens de ce monde, autorisait ainsi les Hébreux à se dédommager du tort que leur avaient causé les Égyptiens. Ceux-ci auraient dû de toute évidence leur payer salaire pour les innombrables corvées auxquelles ils les avaient astreints. Ils les avaient traités comme des esclaves et des vaincus, alors que les fils de Jacob étaient venus à eux librement, sur l'invitation du Pharaon lui-même. Il y avait là une violation flagrante de la justice la plus élémentaire, et un droit absolu pour les Hébreux à obtenir réparation. Il n'est pas téméraire d'ajouter que, de tous les ordres qu'ils reçurent de Dieu au cours de l'Exode, aucun sans doute ne fut exécuté avec plus d'empressement et de zèle que celui-là !

Devant le programme qui lui était tracé, Moïse ne manifesta aucun enthousiasme : « *Ils ne me croiront pas, dit-il, ils ne voudront pas m'écouter, mais ils me diront : Le Seigneur ne t'est pas apparu* ». L'objection était fondée, saint Paul nous dira plus tard que *les Juifs veulent des signes*, c'est-à-dire des miracles¹. Ils en demanderont à Notre-Seigneur lui-même pour croire en Lui, quand il viendra à son

¹ I Cor., I, 22.

tour accomplir sa mission de Sauveur. Dieu mit donc Moïse en état de satisfaire cette exigence : « *Que tiens-tu, là dans ta main ?* lui demanda-t-il. – Moïse portait sans doute une houlette, comme tous les bergers du monde². – *Un bâton*, répondit-il. – *Jette-le à terre*, ordonna le Seigneur ». Moïse obéit, et à peine le bâton eut-il touché le sol, qu'il se changea en serpent. L'Écriture parle ici simplement de *colubrum*, mot sous lequel nous serions tentés de ne voir qu'une *couleuvre* inoffensive. Cependant, d'après l'historien Josèphe,

c'était un reptile monstrueux et effrayant à voir, qui faisait divers replis de sa queue et dressait la tête comme pour se défendre si on voulait l'attaquer³.

Moïse, effrayé, prit la fuite. Mais Dieu le rappela : « *Étends ta main*, ordonna-t-il, *et attrape-le par la queue* ». On conviendra qu'il fallait à Moïse une foi et un esprit d'obéissance déjà héroïques pour déférer à un tel ordre ! Cependant, maîtrisant sa crainte naturelle, il revint sur ses pas, et saisit le reptile comme la voix le lui disait. Instantanément, l'animal reprit son premier état, et Moïse se retrouva avec son bâton dans la main. Il y avait là un double miracle tellement manifeste, tellement éclatant, qu'il ne pouvait être attribué qu'à Dieu : car le démon – nous le verrons plus loin – est incapable d'opérer des prodiges aussi extraordinaires, avec une telle rapidité et une telle aisance. « Tu vois, continua le mystérieux interlocuteur, que j'ai le moyen de prouver à tes contradicteurs que *Celui qui t'est apparu est bien le Dieu de leurs pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob*. Veux-tu une autre preuve ? *Mets ta main dans ton sein...* » Moïse obéit et plongea sa main dans son vêtement. Quand il la ressortit, elle était devenue *blanche comme la main d'un lépreux*⁴. La lèpre, en effet, lorsqu'elle est parvenue à son plein développement, rend les cheveux, les poils et la peau entièrement blancs. – « *Remets ta main dans ton sein* », ordonna Dieu. Moïse refit le même geste, et cette fois sa main ressortit avec sa couleur naturelle, bien que la lèpre, comme chacun le sait, soit une maladie incurable. « *S'ils ne croient pas au premier miracle*, reprit la voix, *ils croiront au second*. Et si celui-là encore ne suffit pas, en voici un troisième : *Prends de l'eau dans le fleuve, répands-la sur la terre, et elle se convertira en sang* ». L'Écriture n'ajoute rien, mais Josèphe dit que Moïse exécuta cet ordre, et que l'eau en effet se changea en sang.

Par cette triple expérience, Dieu voulait donner confiance à son serviteur, lui faire comprendre qu'il n'avait rien à craindre, et qu'au-

² Une tradition locale veut que cette baguette ait été un rameau de saule, coupé par Moïse sur les flancs du mont que l'on appelle pour cette raison le Ras-el-Safsaf, c'est-à-dire le « pic du saule ».

³ L. II, ch. V. Philon le présente lui aussi comme un dragon.

⁴ Josèphe dit : *blanche comme de la chaux*.

cune force de la nature ne pourrait le tenir en échec. En même temps, il lui conférait le pouvoir de faire des miracles. Nul homme avant lui n'avait reçu ce privilège : aucun des Patriarches, ni Noé, ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob, ne sont montrés dans la Bible comme ayant commandé aux forces de la nature.

Malgré cela, Moïse continuait à se dérober à l'invitation qui lui était faite. On ne peut s'empêcher d'admirer ici la transformation que le désert avait opérée en lui. Quarante ans plus tôt, il se croyait assez fort pour entreprendre, de son propre chef, d'arracher les Hébreux à leur servitude. Maintenant, grâce à ses longues méditations, il avait pénétré dans la connaissance de lui-même, il avait compris le néant de l'homme, il n'avait plus aucune confiance dans ses qualités naturelles : « *Seigneur, disait-il, je n'ai jamais été très éloquent... (En cela, il se calomniait, car les Actes des Apôtres⁵ nous apprennent au contraire qu'il était puissant en paroles). Mais depuis que vous avez parlé à votre serviteur, j'ai la langue encore plus lente et plus embarrassée* ». Le Seigneur lui dit : « *Qui donc a fait la bouche de l'homme ? N'est-ce pas moi ? Va donc, aie confiance, ne crains rien : je serai dans ta bouche : c'est-à-dire, je prendrai à mon compte tout ce que tu diras. Les menaces que tu feras, aussi bien que les promesses par lesquelles tu t'engageras, je les exécuterai. Et je t'instruirai de ce que tu auras à dire* ». Moïse refusait toujours d'acquiescer : « *Je vous en prie, Seigneur, dit-il, envoyez celui que vous devez envoyer* ». Ce qui peut signifier : « *Choisissez un autre délégué, qui soit capable de faire ce que vous désirez, et envoyez-le à ma place* ». C'est ainsi que les Septante ont entendu ce passage. Mais il est possible aussi que Moïse fasse allusion ici au Rédempteur, dont Dieu jadis avait annoncé la venue à nos premiers parents. C'est comme s'il avait dit : « *Seigneur, ce que vous demandez est au-dessus de mes forces : pour arracher votre peuple à l'oppression qui l'écrase, envoyez enfin Celui que vous avez promis. Lui seul est capable de mener à bien cette Œuvre gigantesque* ».

Devant une résistance qui devenait de l'obstination, Dieu finit par se fâcher. Puisque Moïse se sentait incapable d'assumer à lui seul la tâche qui lui était proposée, il s'adjoindrait son frère Aaron, dont l'éloquence suppléerait à la sienne, chaque fois que cela serait nécessaire. Mais c'est lui, Moïse, qui continuerait à recevoir les communications divines, et qui aurait le pouvoir de faire des miracles.

Cette fois, l'ordre était formel, il n'y avait plus à discuter. Moïse se mit en route sur l'heure et regagna le lieu où demeurait Jethro. Mais, sous l'empire de l'humilité qui le pénétrait maintenant jusqu'au fond de l'âme, et de cette pudeur qui ne permet pas aux grands mystiques

⁵ VII, 22.

de révéler *le secret du Roi*, il ne souffla mot à son beau-père de la vision qu'il venait d'avoir. Il lui confia seulement son dessein de retourner en Égypte, afin de savoir ce que devenaient ses frères. Jethro, malgré l'affection qu'il avait pour son gendre, consentit à ce départ, certain qu'un homme de cette trempe ne pouvait être mû que par des raisons de poids et des désirs très nobles.

Pour encourager son serviteur et le confirmer dans sa résolution, Dieu l'informa qu'il ne restait plus un seul des calomnieurs qui l'avaient perdu dans l'estime du roi d'Égypte, quarante ans auparavant. Ils étaient tous morts, et le Pharaon lui aussi. Dès lors, Moïse n'avait plus aucune raison d'attendre : chargeant sa femme et ses enfants sur un âne⁶, il prit avec eux le chemin de l'Égypte. À vrai dire, il aurait préféré ne pas emmener cette minuscule smalah, pour être plus libre de ses mouvements. Mais il craignit, s'il les laissait là, de faire de la peine à son beau-père, en lui donnant à croire qu'il les abandonnait, pour pouvoir fonder, une fois chez les Hébreux, un nouveau foyer.

Un incident imprévu, et qui aurait pu être tragique, marqua les étapes du voyage. Moïse venait un jour d'entrer dans une auberge pour y prendre quelque nourriture, lorsque soudain l'Ange du Seigneur se dresse devant lui, et, dit l'Écriture, *il voulait le tuer...*

Que signifie cette menace ? Pourquoi cette irruption inattendue, d'un vengeur céleste, au moment où, précisément, notre héros se mettait en devoir d'accomplir la mission que le ciel lui confiait ? Certains auteurs ont pensé qu'il avait besoin d'un avertissement énergique, parce que, dans le fond de son cœur, il hésitait toujours à entrer en lutte avec le Pharaon. Dieu, en conséquence, aurait jugé nécessaire de lui faire voir à quoi il s'exposait s'il n'obéissait pas⁷. Mais la plupart des commentateurs, à la suite de saint Augustin, attribuent cette menace de l'Ange au fait que Moïse n'avait pas circoncis son deuxième fils.

Séphora, en effet, et toute sa famille avec elle, n'avait accepté qu'avec une extrême répugnance l'accomplissement de ce rite sur le premier ; si bien que Moïse n'avait pas osé revenir à la charge pour le second. Or, Dieu ne pouvait tolérer chez son serviteur, chez celui dont il allait faire faire *l'homme de sa droite*, une telle pusillanimité. Eh quoi ! les Hébreux, soumis en Égypte à la plus cruelle des oppressions, n'avaient jamais négligé de graver ce témoignage de leur foi, au péril de leur propre vie, sur la chair de leurs nouveau-nés. Et lui qui allait être leur chef, il avait cru pouvoir s'en dispenser, alors qu'il ne risquait autre chose que les reproches de son épouse et le mécontentement de

⁶ Les LXX ont mis le pluriel : *sur des bêtes de somme*.

⁷ Théodoret de Cyr.

ses beaux-parents ? Au futur législateur de son peuple, Dieu ne pouvait passer un manquement formel à la Loi, si petit qu'il fût.

Avec l'intuition que donne l'amour maternel, Séphora devina la cause de la colère de l'Ange. Sans perdre une minute, elle saisit une pierre tranchante, et circonçoit l'enfant. Certains auteurs ont tiré argument de là pour soutenir qu'aux origines la circoncision se pratiquait avec un couteau de silex. Mais saint Thomas écarte de ce détail toute signification rituelle et l'attribue au seul fait que la femme n'avait pas d'autre instrument sous la main ⁸.

La suite de ce passage est extrêmement obscure. L'Écriture dit qu'elle *toucha ses pieds, et lui dit* : « *Tu m'es un époux de sang* ». S'agit-il des pieds de Moïse, des pieds de l'Ange ou de ceux de l'enfant ?... Il est impossible de le dire avec certitude, et les commentateurs avancent diverses interprétations, sans en garantir aucune. On peut supposer que Séphora *toucha les pieds* de l'Ange, avec le sang de l'enfant, pour lui montrer que le rite était bien accompli, tout en se plaignant qu'il fallût du sang pour entrer dans la religion du Dieu des Juifs. D'autres pensent quelle jeta avec colère le prépuce sanglant de son fils *aux pieds* de Moïse, en disant à celui-ci : « *Tu m'es un époux de sang, c'est-à-dire* : Vois ce que me coûte mon union avec toi ! » D'autres enfin ont émis l'opinion qu'elle *toucha les pieds de Moïse*, c'est-à-dire qu'elle se jeta à ses pieds, le suppliant de la renvoyer chez son père. *Tu m'es un époux de sang*, signifierait alors : « Tu es un mari dont la religion exige du sang, c'est trop dur pour moi, je ne puis supporter des pratiques d'une pareille cruauté » ⁹.

Quel que soit le sens exact de cette phrase mystérieuse, il est certain que Moïse, à la suite de cet incident, renvoya sa femme chez son beau-père, et elle y resta jusqu'après les événements du Sinaï ¹⁰.

Quant à lui, il continua seul sa route. Bientôt, il arriva aux confins de la terre d'Égypte, et là, dans le désert, il vit un jour venir au-devant de lui son frère Aaron, que Dieu avait miraculeusement prévenu de son retour. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; puis, les premières effusions achevées, Moïse raconta à son aîné la scène du mont Horeb, et lui expliqua la mission dont Dieu les chargeait tous les deux. Cela fait, ils revinrent ensemble dans la terre de Gessen, où leur premier acte fut de convoquer les anciens d'Israël, afin d'exposer devant eux ce qu'ils prétendaient faire.

L'Écriture ne dit pas si, pour les convaincre de la divinité de sa mission, Moïse accomplit ce jour-là des miracles en leur présence. Ce qui

⁸ III^a Pars, qu. LXX, a. 3, ad 2.

⁹ Cf. Rupert, c. 587 ; H. S., c. 1147 ; Carth., t. I, c. 512 ; Gloss., c. 531.

¹⁰ Ephr., p. 205.

est certain, c'est que ses auditeurs crurent à sa parole et acceptèrent de la suivre. Une deuxième assemblée suivit bientôt celle-là, réunissant cette fois le peuple tout entier. Ce fut Aaron qui parla ; il raconta la vision du Buisson ardent, et les ordres donnés par Dieu à son frère. Pour prouver la vérité de ces assertions, Moïse renouvela les prodiges de l'Horeb. Il changea sa baguette en serpent, puis saisit le reptile par la queue, et en refit un bâton ; il rendit sa main lépreuse en la mettant sur sa poitrine, et la guérit instantanément par le même procédé. Ces miracles portaient avec eux leur cachet d'authenticité ; l'aisance et la rapidité avec lesquelles ils étaient accomplis, le pouvoir souverain qu'ils manifestaient sur les forces de la nature, témoignaient avec évidence qu'ils ne pouvaient venir que de Dieu. Alors un espoir immense souleva la foule assemblée là : les Juifs comprirent que le Très-Haut ne les avait pas abandonnés, qu'il avait pris enfin leur détresse en pitié, qu'il allait venir à leur secours. Se prosternant le visage contre terre, ils firent monter vers Lui, dans un élan de reconnaissance, l'hommage de leur adoration. Néanmoins, il leur restait encore bien des heures sombres à traverser, avant que ne se desserrât l'étau de fer de la domination égyptienne.

Commentaire moral et mystique

Remarquons d'abord que contrairement à l'usage ordinaire des ambitieux ou des hommes avides d'autorité, Moïse, pour prendre en mains le peuple juif, ne commença pas par essayer de gagner à sa cause la jeunesse. Celle-ci, on le sait, est beaucoup plus facile à séduire, à convaincre, à enthousiasmer que les gens d'âge mûr. Aussi tous ceux qui veulent se créer un parti ou s'assurer une popularité se tournent-ils de préférence vers elle. Moïse au contraire s'adressa d'abord aux anciens, montrant ainsi sa haute sagesse et sa pondération. Il savait que, malgré son dynamisme, sa générosité, son esprit de sacrifice, la jeunesse a besoin d'être guidée, canalisée, freinée par ceux qui possèdent cette science irremplaçable : l'expérience ; et que les qualités les plus brillantes ne peuvent conduire qu'aux excès et aux catastrophes, si elles ne sont soumises à la prudence.

Le bâton changé en serpent est une figure du Mystère de l'Incarnation. Il ne faut pas nous scandaliser de ce symbolisme, malgré ce qu'il a de choquant, explique saint Grégoire de Nysse : « Car la Vérité elle-même, par la voix de l'Évangile, ne le répudie pas, lorsqu'elle dit : *De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé* »¹¹. En effet, le serpent est, dans la Sainte Écriture, non seulement l'image du démon, mais encore de ce qui est engendré par le démon, c'est-à-dire du péché. Or, *le Seigneur s'est fait péché pour nous*, en prenant notre nature pécheresse, comme en témoigne saint Paul¹².

¹¹ Jo., III, 14.

¹² II Co., V, 21.

Il est donc permis de lui appliquer cette figure et de dire qu'*il s'est fait serpent à cause de nous*, afin d'anéantir les serpents en Égypte, c'est-à-dire les œuvres du démon. Après quoi il se transforma à nouveau en bâton, le bâton de la foi, sur lequel s'appuient tous ceux qui suivent le chemin montant et malaisé de la vertu ¹³.

Et c'est encore le mystère de l'Incarnation que représente, selon le même Grégoire de Nysse, la main devenue lépreuse. Cette main cachée dans le sein de Moïse figure *la droite du Très-Haut*, c'est-à-dire le Verbe, tandis qu'*il était dans le sein du Père* ¹⁴, de toute éternité. Lorsqu'il en est sorti pour descendre parmi nous, il a pris sur lui toute la misère consécutive au péché, au point de ressembler pendant sa Passion à *un lépreux*, c'est le prophète Isaïe qui le dit ¹⁵. Mais quand il eut guéri notre langueur, il sortit une seconde fois du sein de son Père, il ressuscita d'entre les morts, et alors il retrouva sa beauté initiale, ainsi qu'il l'avait demandé : *Père, illuminez-moi maintenant de cet éclat que j'avais auprès de vous, avant que le monde ne fût* ¹⁶. En même temps, il transfigura la nature humaine tout entière, et il la fit participer à l'immutabilité divine ¹⁷.

Quant à l'agression de l'Ange contre Séphora, si elle est difficile à expliquer sur le plan littéral, elle devient parfaitement claire sur le plan mystique. Elle est destinée à nous rappeler les exigences de l'amour divin. Dieu attend des âmes dont il veut faire ses épouses autre chose qu'une demi-circoncision, il requiert d'elles la circoncision de *tous leurs fils*, c'est-à-dire la mortification de tous leurs mouvements de nature. Leur foi, représentée ici par Séphora, doit se munir de la pierre dure de la pénitence et la rendre tranchante par l'exercice de la componction. Armée de cet instrument, elle élaguera sans fausse pitié toutes les mauvaises habitudes, toutes les exigences injustifiées de la chair. Elle ne se contentera pas d'en mortifier une partie, il faut qu'elle les retranche toutes. Faute de quoi, elle risque de se voir frapper d'un châtement exemplaire ¹⁸.

¹³ Cf. Nyss., p. 63.

¹⁴ Jo., III, 14.

¹⁵ LIII, 4. « *Reputavimus eum quasi leprosum* ».

¹⁶ Jo., XVII, 5.

¹⁷ Cf. Nyss., *loc. cit.* ; Carth., t. I, p. 514.

¹⁸ D'après saint Bonaventure, *Sermon II*, t. XIII, p. 66.

CHAPITRE 6

Première visite au Pharaon

(EX., V, 1 – VI, 9)

Après un règne interminable de soixante-dix ans, Ramsès II, le grand bâtisseur d'Égypte, mais aussi le cruel oppresseur des Hébreux, était parti enfin pour son éternité. Il avait eu, dit-on, cent vingt filles et cinquante-neuf garçons¹ : de ces derniers, les douze premiers étaient morts, et ce fut le treizième qui hérita de l'empire. Il n'était d'ailleurs plus tout jeune, il atteignait déjà la soixantaine, et il s'appelait Ménéphthah. Les papyrus nous apprennent qu'il résidait habituellement dans la Basse-Égypte, tantôt à Memphis, tantôt à Héliopolis ou à Ramsès, mais surtout à Tanis, qui allait bientôt lui devoir son nom de « cité des plaies », car c'est elle qui servit de théâtre à son duel avec Moïse². Elle est située sur la branche du Nil dite *tanitique*, qui n'est plus aujourd'hui qu'un simple canal, mais qui était autrefois assez large pour permettre aux galères arrivant de la haute mer d'accéder jusqu'au port de la ville³.

C'est donc à Tanis que se rendit Moïse, accompagné d'Aaron, et aussi sans doute d'une délégation d'anciens pour conférer avec le nouveau monarque. Il voulait lui communiquer les ordres reçus du ciel et obtenir de lui la permission d'emmener les Hébreux hors de l'Égypte. Bien que Ménéphthah fût un peu plus jeune que l'enfant adoptif de Thermutis, les deux hommes avaient dû se connaître autrefois à la Cour, et il n'était pas défendu d'espérer que la chose s'arrangerait entre eux à l'amiable. Moïse se présenta donc au palais et obtint sans peine une audience. Après avoir salué le roi comme l'exigeaient les convenances, il lui rappela d'abord les services qu'il avait rendus autrefois à son père, dans la guerre contre les Éthiopiens ; puis il conta la vision de l'Horeb, et répéta l'ordre divin : « *Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Laissez partir mon peuple, afin qu'il m'offre un sacrifice dans le désert* ». Mais le souverain se hérissa aussitôt de tout son poil. « Le Seigneur ? dit-il... *Qui est le Seigneur ? Y a-t-il donc en Égypte une autorité supérieure à la mienne ? Quel est celui qui a la prétention de me donner des ordres, à moi, Pharaon, et d'exiger que je congédie Israël ? Est-ce que je ne suis pas Dieu ?... Je ne connais pas le Seigneur, et je ne lâcherai pas Israël* »⁴.

¹ Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. I, p. 423.

² Ps. LXXVII, 12 et 43. *Posuit in Aegypto signa sua, et prodigia sua in campo Taneos.*

³ D'après Vig., p. 293.

⁴ Cf. la réaction d'Holopherne dans *Judith* VI, 2 : « *Je te montrerai qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Nabuchodonosor* ».

Pour comprendre cette réaction du roi, il faut savoir que nulle part peut être l'adulation envers les souverains n'a été poussée aussi loin que dans l'ancienne Égypte. D'innombrables documents témoignent de l'atmosphère d'encens et de flatterie éperdue que respiraient continuellement ces idoles vivantes. On a retrouvé par exemple un poème composé en l'honneur de ce Ménéphtah, où l'auteur lui tient les propos suivants :

Prête-moi ton attention, ô soleil qui te lèves,
 Pour illuminer la terre avec ta bonté.
 Orbe solaire des hommes, chassant les ténèbres de l'Égypte
 Tu es comme l'image de ton père le Soleil,
 Qui se lève dans les cieux,
 Tes rayons pénètrent jusqu'au fond des cavernes,
 Il n'y a pas de lieu où ne se fasse sentir ta bonté.

 Ton œil est plus brillant que les étoiles du firmament ⁵.

Il est évident qu'un personnage habitué à entendre des litanies de ce genre était mal préparé à écouter les injonctions de deux hommes sans crédit, sans situation, se donnant comme les mandataires des Hébreux, cette misérable tourbe, taillable et corvéable à merci, qu'il entendait bien mener à la trique, comme son père !

Moïse et Aaron, cependant, ne se laissèrent pas démonter par cette rebuffade. Ils insistèrent courtoisement : « *C'est le Dieu des Hébreux, qui nous a appelés, dirent-ils, pour que fassions trois jours de marche dans le désert, et que nous lui offrions un sacrifice : de crainte que quelque épidémie ou quelque désastre ne tombe sur nous* ». Ils ne parlaient toujours que d'aller offrir un sacrifice dans le désert, il n'était pas question d'un départ définitif. Mais le Pharaon était sur ses gardes : « *Moïse et Aaron, reprit-il, pourquoi cherchez-vous à distraire le peuple de son ouvrage ? Allez plutôt travailler vous mêmes ! Ce peuple s'est déjà multiplié sans mesure malgré le labeur dont on l'accable : que serait-ce si nous lui procurions encore des journées de repos ?* »

L'entrevue se termina là. Les deux visiteurs se retirèrent, et le roi, bien loin d'acquiescer à la requête formulée par eux, donna aussitôt des ordres pour aggraver les charges qui pesaient sur les Juifs. Ceux-ci, en modelant leurs briques, mélangeaient au limon de la paille, pour les rendre plus solides. C'était là un usage courant dans la vallée du Nil, et les fouilles modernes ont prouvé l'exactitude des détails donnés sur ce point par la Bible. Jusqu'alors cette paille avait été fournie aux Hébreux par les soins de l'administration égyptienne. Mais à dater de ce jour, Ménéphtah décréta que chaque travailleur aurait à se procurer

⁵ *Papyrus Anastasi*. Cité par Vig., p. 294.

par ses propres moyens celle qui lui était nécessaire, sans cesser pour autant de fournir le même nombre de briques.

« Ces gens-là, déclara-t-il en s'adressant aux surveillants et aux chefs de corvée, ne font rien toute la journée, *ils restent oisifs (vacant enim)*. C'est à cause de cela qu'ils imaginent des choses extravagantes et qu'ils *vocifèrent disant : Allons et sacrifions à notre Dieu*. Pour leur remettre les idées en place, ne leur laissez plus le temps d'*écouter tous ces mensonges ! Accablez-les de travail et ne leur faites grâce de rien !* »

Les surveillants et les chefs de corvée portèrent à la connaissance de tous cette décision, et le peuple, consterné, se répandit à travers tout le pays pour essayer de trouver la paille indispensable. Celle-ci faisant défaut, beaucoup cherchèrent à la remplacer par des roseaux qui croissaient en abondance sur les bords du Nil et dans les marécages. Le texte hébreu dit en effet : *Le peuple se répandit dans toute la terre d'Égypte, pour y ramasser des roseaux (gâs) au lieu de paille (bélen)*. Sur ce point encore, des découvertes récentes ont confirmé la vérité du récit biblique.

Cependant, malgré leurs efforts, malgré le harcèlement des contremaîtres, les travailleurs furent impuissants à fournir le nombre de briques réclamé. Alors, à titre d'avertissement et de sanction, les surveillants égyptiens administrèrent, aux chefs de corvée juifs, une bastonnade en règle. Ceux-ci, outrés d'une injustice aussi criante, puisqu'ils n'avaient rien négligé pour obtenir que le travail fût fait, vinrent manifester devant le palais du roi. « *Pourquoi, lui dirent-ils, agissez-vous ainsi avec vos serviteurs ? On ne nous donne plus de paille, et on exige de nous la même quantité de briques ! Et, comme il est impossible d'exécuter un tel ordre, voici que nous, vos serviteurs, nous sommes roués de coups, et l'on agit injustement contre un peuple qui vous appartient* ». Sans s'émouvoir, le monarque leur répéta les griefs déjà énoncés : « *Vacatis otio, vous vauquez à ne rien faire, et c'est pour cela que vous dites : Allons et offrons un sacrifice au Seigneur ! Allez plutôt travailler : on ne vous donnera plus de paille et vous fournirez le même nombre de briques !* »

La situation devenait intenable. Alors le mécontentement des Hébreux se tourna contre Moïse et contre Aaron : ils reprochèrent durement aux deux frères d'attirer sur leurs têtes de nouvelles calamités, pires que toutes les autres, au lieu de les délivrer, comme ils l'avaient promis avec tant d'assurance. « *Que le Seigneur voie et qu'il juge !* disaient-ils. *Vous êtes cause que le Pharaon ne peut plus nous sentir, ni lui, ni ses serviteurs, et vous lui avez donné un glaive pour nous tuer* ».

On devine la détresse de Moïse devant ces récriminations. Que faire ? Le roi se refusait à l'entendre, les Juifs n'avaient plus confiance

en lui, et leur situation était plus affreuse que jamais. Accablé, ne sachant que devenir, le saint se prosterna devant Dieu, et se plaignit doucement de ce qui arrivait. « *Seigneur, disait-il, comment pouvez-vous permettre que les Égyptiens oppriment ainsi votre peuple ? Pourquoi est-ce moi que vous chargez d'une telle mission ?* Je vous avais bien dit que j'étais incapable de la remplir. *Depuis que je suis allé trouver le roi d'Égypte, pour lui parler en votre nom, il persécute votre peuple, et vous ne l'avez pas délivré.* – Ne crains rien, répondit le Seigneur, *tu verras bientôt comment je vais m'y prendre avec le Pharaon.* Non seulement les Hébreux sortiront d'Égypte, mais *c'est lui-même qui les en fera partir, quand il sentira la force de ma main ;* quand il verra les châtiments dont je le frapperai, lui et son peuple, *c'est lui qui les chassera de son royaume.* Ne doute pas de mon assistance : *je suis le Seigneur, c'est Moi qui me suis manifesté à Abraham, à Isaac, à Jacob comme le Dieu Tout-Puissant. Et je ne leur ai pas révélé mon nom, Adonai* ». En réalité, le nom auquel Dieu faisait allusion ici était le tétragramme dont nous avons parlé plus haut, qu'il avait fait connaître à Moïse lors de la scène du buisson ardent : « Je suis CELUI QUI EST ». Mais ce nom, nous l'avons dit, les Juifs ne l'écrivaient jamais, et c'est pourquoi l'auteur l'a remplacé ici par celui d'Adonai. En disant qu'il ne l'avait pas révélé aux Patriarches, Dieu sous-entendait : « aussi clairement qu'à toi-même ». Car il est infiniment probable qu'Abraham déjà en avait eu quelque connaissance⁶.

« *J'ai conclu une alliance avec eux, poursuivait le Seigneur, je leur ai promis de leur donner, comme leur domaine propre, la terre de Chanaan, sur laquelle ils n'ont vécu qu'en nomades et en étrangers.* L'heure de tenir cet engagement est venue : *j'ai entendu les gémissements des fils d'Israël, sous l'oppression que leur font subir les Égyptiens.* Et j'ai décidé d'exécuter maintenant mes promesses. *C'est moi le Seigneur, qui vous ferai sortir du bagne où vous tiennent les Égyptiens. Je vous délivrerai de la servitude, je vous en arracherai par la puissance de mon bras étendu et par de grands jugements, c'est-à-dire : par les châtiments terribles que j'infligerai à vos oppresseurs. Je ferai de vous mon peuple, et je serai votre Dieu, d'un façon toute particulière. Et vous saurez, par expérience, par les événements dont vous serez les témoins, que c'est Moi qui suis le Seigneur votre Dieu ; c'est moi qui vous tirerai du servage où vous ont réduit les Égyptiens, et qui vous introduirai dans la terre que j'ai juré de donner à la descendance d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Et je vous la donnerai comme votre possession. C'est moi qui suis le Seigneur* ».

Tout reconforté par ces assurances solennelles, Moïse s'empressa de les communiquer aux Israélites. Mais ceux-ci étaient dans un tel

⁶ Cf. dans la même collection, *Les Patriarches*, p. 68.

état d'épuisement, d'accablement et d'angoisse pour l'avenir, qu'ils refusèrent absolument d'y ajouter foi.

Commentaire moral et mystique

La réaction de Pharaon devant la demande de Moïse est destinée à mettre en relief l'acharnement que déploie le démon pour empêcher les chrétiens, et surtout les âmes qui se sentent attirées à la prière, de consacrer à celle-ci le temps qu'il faudrait. Si Dieu, en effet, a demandé à l'homme de travailler les six jours de la semaine, il lui a ordonné aussi, et avec une insistance répétée, le repos du septième jour. Or ce précepte consiste essentiellement, d'après les Docteurs de l'Église, dans l'obligation de *vaquer*, c'est-à-dire de consacrer à Dieu et aux choses divines, une partie de notre temps. C'est ce qu'a voulu exprimer le Psalmiste quand il a dit : *Vaquez, et voyez que c'est moi qui suis Dieu*⁷. La désignation du samedi, ou du dimanche, n'est que secondaire. L'important est de laisser là par moments son travail, ses affaires courantes, et de se mettre en face du Créateur, pour lui rendre l'hommage d'adoration auquel il a droit de la part de sa créature.

Reprenons à la lumière de ces considérations les déclarations du roi d'Égypte. Dieu fait exhorter les Hébreux – c'est-à-dire les chrétiens, et surtout les religieux – par ses serviteurs et ses ministres (Moïse et Aaron) à aller dans la solitude pour lui offrir un sacrifice – c'est-à-dire à se retirer dans le silence, pour lui offrir le vrai sacrifice, celui dont il tire sa gloire⁸, le sacrifice de louange qui monte du cœur. Mais le Pharaon (le démon) s'insurge aussitôt. « *Pourquoi, Moïse et Aaron, voulez-vous distraire le peuple de son travail ? Allez plutôt travailler vous-mêmes !... Ce peuple ne cesse de se multiplier. Que serait-ce si nous lui laissions abandonner son travail, pour le repos (de la contemplation) ?* » Sur quoi il prescrit à tous ses agents, aux démons d'abord, représentés par les surveillants égyptiens, et ensuite aux hommes qui se font leurs seconds, figurés par les chefs de corvée hébreux, de multiplier les difficultés matérielles, et d'aiguillonner de leurs tentations tous ceux qui, par devoir ou par goût, voudraient s'adonner à la vie d'oraison. *Ils vaquent* ! dit-il. Voilà le grief inexpiable qu'il a contre eux. Il ne peut supporter cette oisiveté sainte, qui retenait Marie aux pieds de Jésus, malgré le travail à faire dans la maison ; ce repos où elle prenait assez d'empire sur le cœur du Maître, pour obtenir un jour la résurrection de Lazare, et où elle puisait la grâce de devenir, elle qui avait été *courtisane*, le modèle de la vie contemplative. – « *Ils vaquent, et, c'est pour cela qu'ils vocifèrent et qu'ils disent : Allons offrir un sacrifice à notre Dieu !* » Entendez : c'est parce qu'ils prennent le temps de s'adonner à la lecture, à la méditation, à la prière, que leur voix – la voix de leur cœur – s'enfle d'une telle puissance, que le ciel ne peut pas ne pas l'entendre ; c'est pour cela qu'ils ne pensent plus qu'à *aller*, c'est-à-dire à s'avancer dans la voie des vertus⁹, *pour offrir à Dieu le sacrifice qui lui est agréable*

⁷ Ps. XLV, 2. « *Vacate et videte quoniam ego sum Deus* ». Cf. saint Thomas, *I^a II^{ae}*, qu. C, a. 3, ad 2. Saint Bonaventure, *De X Praeceptis*, Sermo IV, t. XII, p. 243.

⁸ Ps. XLIX, 23. « *Sacrificium laudis honorificabit me* ».

⁹ Ps. LXXXIII, 8. « *Ibunt de virtute in virtutem* ».

entre tous : le sacrifice intérieur de componction, fait de trois actes : l'aveu des péchés, la contrition, et la satisfaction, que symbolisent ici les trois jours de marche. – « *Écrasez-les de travaux*, continue le maître de la malice, *obligez-les à les finir*, afin qu'ils n'aient pas le temps de penser à Dieu, et *qu'ils n'écoutent pas ces paroles de mensonge*, par lesquelles les ministres de Dieu cherchent à les faire sortir de mon pouvoir ». Et les choses se passent bien ainsi : les démons et les serviteurs du monde multiplient leurs assauts contre ceux qui osent prendre le temps d'adorer Dieu un peu longuement. Ils les contraignent à se disperser *sur toute la terre d'Égypte pour ramasser de la paille*, c'est-à-dire : à multiplier les démarches pour se procurer la subsistance quotidienne ; et ils les pressent de fournir toujours la même somme de travail, c'est-à-dire qu'ils s'efforcent d'obtenir que cette activité fébrile devienne, chez leurs victimes, une habitude tellement ancrée qu'elles ne pourront plus s'en libérer.

CHAPITRE 7

Serpent contre serpents

(EX., VI, 10 – VII, 12)

Quelques jours plus tard, Dieu ordonna à Moïse de retourner chez le roi et de réitérer sa demande. « Hélas ! Seigneur, répondit notre héros, qui se sentait profondément découragé, *voici que les fils d'Israël ne m'écoutent pas : comment le Pharaon m'écouterait-il, moi qui suis un homme incirconcis des lèvres, et incapable de m'exprimer correctement ?* »

Mais Dieu l'exhorta à nouveau : « *J'ai fait de toi le dieu du Pharaon, lui dit-il, c'est-à-dire : je t'ai donné sur lui tout le pouvoir qu'un dieu peut avoir sur un homme. Tu lui intimeras tes ordres, tu le menaceras, tu le châtieras, tu lui viendras en aide, comme si tu étais Dieu. Et Aaron sera ton prophète : au lieu de parler directement toi-même au prince, tu transmettras mes injonctions à ton frère, qui les lui répétera ; il lui fera savoir ma volonté expresse de voir Israël sortir de son royaume. Le roi ne voudra rien entendre, malgré les miracles que je multiplierai en Égypte, parce que j'endurcirai son cœur, c'est-à-dire : je le priverai de ma grâce, et je l'abandonnerai à sa dureté naturelle. Alors, je lui infligerai, à lui et à ses sujets, de tels châtiments qu'ils seront bien contraints de congédier mon peuple. Et les Égyptiens sauront que c'est moi qui suis le Seigneur...* »

Raffermi par ces paroles, Moïse réussit à obtenir une deuxième audience du souverain, auquel il répéta les ordres formels de Dieu. Mais il se heurta au même refus que la première fois. Alors, sans plus attendre, il mit en œuvre la puissance de thaumaturge dont Dieu l'avait revêtu. Il enjoignit à Aaron de jeter son bâton à terre, comme il l'avait fait lui-même au Sinaï, et le bâton aussitôt se mua en serpent. Aaron saisit le reptile par la queue et celui-ci se figea instantanément, redevenu morceau de bois.

Au lieu de s'incliner devant ce miracle, le Pharaon, aveuglé par l'orgueil, entra, dit Josèphe,

dans une violente colère. Il déclara à Moïse qu'il n'était qu'un méchant homme, qui après s'être enfui pour éviter l'esclavage, avait appris la magie, pour le tromper par ses prestiges : mais il avait, lui, Pharaon, des prêtres de sa religion qui étaient capables de faire des choses aussi étonnantes ; ainsi, Moïse n'avait pas à se vanter d'être le seul à qui Dieu eût accordé cette faveur et à abuser le peuple en lui persuadant qu'il y avait en lui quelque chose de divin.

Cela dit, il envoya chercher ses enchanteurs et ses sorciers : ceux-ci, mis au courant des décisions de leur prince, commencèrent – notons bien ce détail – par se livrer à des incantations magiques et à des cérémonies ténébreuses : après quoi, ils jetèrent eux aussi leurs bâtons sur le sol, et ceux-ci à leur tour, se changèrent en serpents.

Moïse, cependant, ne se laissa pas déconcerter par ce miracle qui semblait narguer le sien. Sans hésiter, il commanda à Aaron de jeter à nouveau sa baguette sur le sol : celle-ci reprit aussitôt la forme d'un serpent, qui se précipita sur ceux des mages et les dévora. Il les avala, dit Philon, « comme si c'eût été une jetée de poissons, et, les ayant engloutis, il retourna en sa première nature de bâton »¹.

Mais cette victoire n'ébranla pas l'entêtement du monarque : dans le prodige opéré par ses prêtres, il croyait avoir la preuve évidente que leur pouvoir était de la même nature que celui de Moïse, et qu'ainsi ils seraient en mesure de contrecarrer tous les appels de Hébreu à des puissances supraterrrestres. Il opposa donc une fin de non-recevoir absolue à la demande qui lui était adressée au nom du Dieu des Juifs.

Les noms des deux principaux mages qui essayèrent de lutter contre Moïse nous ont été conservés par saint Paul, dans la *II^e Epître à Timothée* ; ils s'appelaient Jannès et Mambré². Leur trace se retrouve aussi dans les *Vies des Pères du désert*. Ils s'étaient fait construire des tombeaux magnifiques, que saint Macaire découvrit un jour dans la solitude, entourés de beaux jardins, et pourvus de tous les agréments dont ces malheureux espéraient jouir après leur mort. Le lieu était infesté de démons, qui se jetèrent sur Macaire, quand ils le virent entrer. Mais le saint les mit en fuite par un signe de croix³.

Commentaire moral et mystique

La lutte entre Moïse et les Mages appelle quelques explications sur les prodiges que peut accomplir le démon, et sur les principes qui permettent de distinguer les vrais miracles de leurs contrefaçons diaboliques.

Moïse avait été élevé en Égypte, où la magie noire régnait en maîtresse. Il n'ignorait pas que l'esprit du mal est capable d'accomplir des choses qui dépassent le pouvoir de l'homme : mais il savait aussi que sa puissance ne saurait se mesurer avec celle de Dieu. C'est pourquoi il n'hésita pas à jeter son serpent sur ceux des devins, très certain qu'il les réduirait à néant. Le Pharaon, au contraire, « dont l'âme, dit Philon, avait été dès le berceau pilée et nourrie en la superstition et l'orgueil »⁴, se persuada que le pouvoir de Moïse procédait de la même origine occulte que celui de ses mages ; il commit la

¹ Philax., l. I, p. 83.

² III, 8.

³ Cf. *Vies des Pères*, Pat. lat., t. LXXIII, c. 1113.

⁴ L. I, p. 82.

faute que devaient commettre plus tard les Pharisiens, lorsqu'ils attribuèrent à Bézélzébud l'autorité qui permettait à Notre-Seigneur de chasser les démons.

Quant aux mages, en voyant leurs serpents dévorés sans résistance par celui de Moïse, ils auraient dû s'incliner. Ils ne pouvaient douter à ce signe que la puissance de leur adversaire ne vînt de Dieu. En s'entêtant dans leur attitude, ils se rendirent coupables du péché contre l'esprit, dont l'une des formes consiste à repousser une vérité dont l'évidence s'impose.

Ceci sera plus clair si nous donnons quelques explications sur la nature des faits extraordinaires que l'on appelle miracles. Les théologiens distinguent parmi eux trois degrés :

1° Les plus élevés sont dits *supra naturam*, et ils dépassent absolument les moyens de la nature. Celle-ci ne peut en aucune façon les opérer par elle-même. Tel est par exemple l'arrêt du soleil sous Josué.

2° Au-dessous, se trouvent les miracles *contra naturam*. Sans outrepasser absolument la puissance de la nature, ils se réalisent dans des conditions où d'elle-même, elle ne les produit jamais. Telle est par exemple la résurrection d'un mort. La nature, en effet, a bien le pouvoir de donner la vie à un être qui ne l'a pas, on le voit chaque jour par les enfants qui naissent. Mais il est sans exemple qu'elle ait, d'elle-même, redonné la vie à un cadavre.

3° Au degré le plus bas se placent les miracles *praeter naturam*, c'est-à-dire ceux qui se produisent simplement en dehors de l'ordre habituel de la nature : comme par exemple, la guérison d'un malade sans médicaments ; le feu descendu du ciel à la prière d'Élie, ou la pluie provoquée par celle de sainte Scholastique.

Or, les prodiges opérés par le démon se rattachent tous à cette dernière catégorie. Les miracles *supra naturam* et *contra naturam* sont absolument au-dessus de ses moyens. De plus, même dans les prodiges qu'il est capable d'accomplir, sa manière d'agir est très différente de celle de Dieu : et c'est pourquoi ses œuvres ne méritent pas vraiment le nom de miracles. En effet, le miracle proprement dit n'est possible qu'en vertu de ce que les théologiens appellent la *puissance obédientielle* de la créature, c'est-à-dire de cet instinct mystérieux qui fait que tout être créé, même l'eau ou la pierre, reconnaît son Dieu et lui obéit. Cette puissance obédientielle est comme l'*âme* des choses et des êtres inférieurs. C'est à elle que Dieu s'adresse quand il veut modifier l'ordre établi dans la nature. Il commande alors directement à la matière, en tant que telle, et celle-ci lui obéit réellement. C'est ainsi que Notre-Seigneur, dans l'Évangile, parla à la mer, pour la calmer : « *Tais-toi*, lui dit-il, *tiens-toi tranquille* »⁵. Et la mer reconnut la voix de son Maître, et elle s'apaisa aussitôt, d'elle-même. Dieu agit ainsi sur les éléments par le plus intime de leur être. Il leur impose sa volonté sans aucun intermédiaire, de la même manière que l'âme commande au corps, par le dedans.

Au contraire, le démon, et même l'ange, laissé à ses seuls moyens personnels, ne peuvent s'adresser à la matière dans l'intime de sa substance. Ils n'agissent sur elle que par le moyen des causes secondes, et en respectant les lois de la nature. Ils meuvent les corps comme nous : mais d'une manière pro-

⁵ Mc., IV, 39.

portionnée à leur puissance. Le démon peut déplacer un rocher, peut-être une montagne, sûrement pas toute la terre⁶. Il peut faire remuer et parler des statues, déchaîner un orage, renverser une maison... En mettant ce pouvoir au service des hommes qui se font ses suppôts, il leur donne le moyen d'exécuter des tours d'adresse ou de force qui défient ceux des meilleurs prestidigitateurs, et qui vont parfois jusqu'à paraître de vrais miracles : c'est ainsi qu'en emportant dans les airs Simon le magicien, il faisait croire à toute la foule que celui-ci s'élevait de son propre mouvement, comme le Sauveur au jour de l'Ascension.

En outre, grâce à la science extrêmement profonde qu'il a des lois de la nature et des propriétés de tous les corps, il lui est facile de faire ce que font les médecins, les physiciens ou les chimistes les plus savants. Il peut guérir certaines maladies, redresser un membre tordu, pratiquer des anesthésies totales ou partielles, rendre momentanément la chair insensible à l'action du feu, des coups ou des incisions⁷. Il peut agir aussi sur les sens et sur l'imagination, envoyer à l'homme des rêves, lui faire voir des choses extraordinaires, des personnages fantastiques, des spectacles terrifiants, comme en témoignent les visions célèbres de saint Antoine du désert, ou, plus près de nous, celles du saint Curé d'Ars. Il peut se transformer en Ange de lumière, et donner l'illusion de l'extase, etc. Mais il n'a pas le pouvoir de commander aux éléments ; il reste toujours soumis aux lois de la nature, et il est obligé de compter avec elles. Jamais il ne saurait imiter la maîtrise et l'aisance de Notre-Seigneur changeant l'eau en vin à Cana, ou de saint Pierre guérissant le paralytique à la porte du temple⁸. Tout ce qu'il fait a quelque chose de laborieux, de pénible, de heurté, de mal venu. On y sent la supercherie et la contrefaçon. C'est pourquoi nous avons souligné tout à l'heure que, tandis que le miracle de Moïse était instantané, celui des Égyptiens avait été précédé d'incantations et de mystérieuses simagrées.

Il ne faut jamais cependant oublier que le démon possède une puissance plus grande que celle de l'homme, et qu'il peut abuser les mieux avertis, jusqu'à induire en tentations les élus eux-mêmes⁹. C'est ainsi, par exemple, qu'il réussit à persuader à saint Siméon Stylite qu'il allait être enlevé dans un char de feu, comme le prophète Élie. Lorsque donc l'on se trouve en présence de faits extraordinaires, on ne doit pas raisonner comme s'il n'y avait que deux explications possibles : illusion ou supercherie d'une part, manifestation divine d'autre part. Et c'est pourtant l'erreur que commettent trop souvent ceux qui ont à se prononcer sur des phénomènes de ce genre : ils semblent oublier qu'entre ces deux hypothèses il y a place pour une troisième, celle d'une machination diabolique ; et qu'avant de crier au miracle, il faut examiner si le prodige n'est pas de ceux qui peuvent être accomplis par le démon.

Pour celui qu'exécutèrent les devins égyptiens dans la scène que nous venons de raconter, certains Pères, saint Ephrem par exemple, ont supposé que ce fut un mirage et qu'il n'y eut pas de serpents du tout : seulement l'esprit

⁶ Cf. saint Thomas, *I^a*, q. CX. *De malo*, qu. XVI, a. 10, ad 8. *Opusc.*, X, a. 16.

⁷ On lira avec intérêt sur ce sujet le récit de ce qui se passait à saint Médard au temps du Jansénisme, dans le *Dictionnaire d'Apologétique* du R. P. d'Alès, au mot : *Convulsionnaires*.

⁸ Jo., II ; Act., III, 2-12.

⁹ Mt., XXIV, 24.

malin fascina les yeux des spectateurs de telle manière qu'ils prirent pour des reptiles les bâtons jetés à terre devant eux. Mais la plupart des commentateurs, tant juifs que chrétiens, ont pensé que le démon apporta en un clin d'œil d'authentiques serpents ramassés dans le désert, et que les devins substituèrent ceux-ci à leurs bâtons, avec le savoir-faire, parfois stupéfiant, que nous admirons aujourd'hui encore chez les grands prestidigitateurs¹⁰.

Au sens allégorique, le bâton de Moïse, explique Origène, représente la croix du Christ. « Jeté à terre, il se mue en dragon ou serpent, et dévore ceux des magiciens. Ce serpent, c'est la sagesse ou la prudence, comme l'Évangile nous le montre quand il dit : *Soyez prudents, comme des serpents*¹¹. Et ailleurs : *Le serpent l'emportait en prudence sur tous les êtres vivants*¹². Donc la croix du Christ, cette croix dont la prédication paraissait une *folie* ; cette croix qui se trouve contenue dans Moïse, c'est-à-dire dans la Loi, une fois qu'elle a été *jetée à terre*, c'est-à-dire : quand elle est venue se proposer à notre foi par le mystère de l'incarnation, s'est changée en *sagesse*, et en une sagesse telle, qu'elle dévore toute la sagesse de l'Égypte, c'est-à-dire de ce monde. Dieu en effet, *a rendu stupide la sagesse de ce monde*¹³, en montrant aux hommes, dans le Christ en croix, la force de Dieu et la sagesse de Dieu. Dès lors l'univers entier est saisi par celui qui a dit : *Je prendrai les sages dans leurs artifices*¹⁴ »¹⁵.

¹⁰ Tel est, en particulier, le sentiment de saint Jérôme, saint Grégoire de Nysse, etc. Cf. Vig., pp. 298-300.

¹¹ Mt., X, 16.

¹² Gen., III, 1.

¹³ I Cor., I, 20.

¹⁴ I Cor., III, 19.

¹⁵ Orig., IV, 6, p. 125.

CHAPITRE 8

Les premières plaies d'Égypte

(EX., VII, 14 – VIII, 30)

Le roi d'Égypte, fort des prodiges opérés par ses mages, avait donc refusé formellement d'acquiescer à la demande exprimée par Moïse. « *Le cœur du Pharaon s'est endurci, dit le Seigneur à son serviteur, et il ne veut pas laisser aller mon peuple. Tu iras donc à lui demain matin, au moment où il sortira pour aller au fleuve. Tu te présenteras à lui sur le bord du Nil, tenant dans ta main le bâton qui s'est changé en serpent, et tu lui diras : Le Seigneur le Dieu des Hébreux m'a envoyé vers vous, il y a quelques jours, pour vous dire : Laissez aller mon peuple dans le désert, afin qu'il m'offre un sacrifice, et vous n'avez pas, jusqu'à maintenant, voulu m'écouter. Voici donc ce que vous fait dire le Seigneur : Vous reconnaîtrez à ceci que je suis le Seigneur, et le Souverain Maître de toutes choses. Je vais frapper, avec ce bâton que je tiens dans ma main l'eau du fleuve, et elle se changera en sang. Les poissons qui sont dans le fleuve mourront, les eaux en seront infectées, et les Égyptiens qui voudront en boire seront pris de douleurs très vives* ».

Le roi avait coutume de se rendre chaque matin, dès son lever, sur le bord du Nil, pour saluer dans ce fleuve le dieu nourricier de son empire¹. Moïse vint donc le trouver au cours de cette promenade et lui répéta les avertissements de Dieu. Puis, sans attendre la réponse, il enjoignit à son frère de *frapper le fleuve de son bâton*. Et aussitôt, toute l'eau de l'Égypte fut changée en sang : non seulement celle du Nil sur tout son parcours, depuis l'Éthiopie jusqu'à la mer, mais celle des marécages, des plus petits ruisseaux, des moindres pièces d'eau ; celle qui se trouvait déjà dans les urnes, dans les cruches ou dans les carafes. Partout elle se mua en sang.

Et comme l'Égypte manque de fontaines, dit Josèphe, ses habitants éprouvèrent que la soif est le plus grand de tous les maux. Non seulement l'eau avait le goût et la couleur du sang, mais on ne pouvait en boire sans ressentir de violentes douleurs².

Les Égyptiens essayèrent de creuser des puits le long du Nil : mais ce fut peine perdue. Le liquide qu'ils puisaient avait lui aussi la couleur et le goût du sang.

¹ Carth., t. I, p. 541.

² Flav., l. I, ch. V.

Pour bien souligner qu'il s'agissait là d'un miracle, et non d'un phénomène naturel, l'eau resta au contraire limpide pour les Juifs. Certains commentateurs ont expliqué cela en disant que le fléau n'atteignit pas la terre de Gessen, où ils étaient concentrés. Mais alors, les Égyptiens qui vivaient sur cette terre auraient échappé à un châtiment qu'ils méritaient plus que personne, puisque c'étaient eux surtout qui tourmentaient les Hébreux ; et d'autre part, les Juifs qui travaillaient en dehors de cette terre – et ils étaient sans doute nombreux – auraient souffert comme leurs oppresseurs, le supplice de la soif. On suppose donc plutôt généralement, qu'il y eut là un nouveau prodige, et que le sang redevenait eau, dès que c'étaient des Juifs qui le puisaient.

Toutes sortes de poissons moururent, dit Philon... Si bien que tout le pays était rempli de puanteur, tant il y avait de poissons amassés les uns sur les autres, qui étaient pourris et gâtés. Il y eut aussi une grande multitude d'hommes qui moururent de soif, étendus à tas par les carrefours, à raison que les parents ne pouvaient suffire à porter les corps aux monuments³.

Devant cette calamité sans exemple, le Pharaon fit appel à ses mages, qui furent naturellement bien incapables de conjurer le fléau. Néanmoins, pour donner le change, ils contrefirent à nouveau le miracle de Moïse, et transformèrent eux aussi de l'eau en sang. On s'est demandé où ils prirent cette eau, puisque – l'Écriture en fait foi – toute celle du pays avait été infectée. L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'ils s'attaquèrent à la provision que Moïse et Aaron avaient mise en réserve pour leur usage personnel, et la changèrent en sang, au moyen de leurs sortilèges. C'était une maigre vengeance, mais elle suffit à convaincre le Pharaon que ses devins étaient aussi puissants que Moïse, et il s'obstina dans son refus.

La privation d'eau dura sept jours, au bout desquels les choses revinrent d'elles-mêmes à leur état normal. Pour vaincre l'entêtement du roi, Dieu recourut à un autre moyen, et déchaîna une seconde calamité. Sous la baguette d'Aaron, une armée de grenouilles sortit de toutes les rivières, de toutes les mares, de tous les points où il y avait de l'eau. Ce fut une invasion comme il ne s'en était jamais vu en Égypte. Elles s'infiltraient partout : on en trouvait dans les maisons, dans les lits, dans les fourneaux, dans les plats, dans les assiettes, dans les bouteilles, dans les verres, et jusque dans la bouche des dormeurs. Elles grimpaient jusqu'au plus haut des étages ; elles envahissaient tout, encombraient tout, immobilisaient tout : il devenait impossible de sortir parce que les rues en étaient pleines, de faire la cuisine, de s'adonner à aucun travail. Pour mettre le comble à leur importunité, les petites bêtes remplissaient l'air jour et nuit de leurs croassements, en sorte que personne ne pouvait plus ni manger ni dormir.

³ Philax., l. I, p. 84.

Incapables cette fois encore d'arrêter le fléau, mais fidèles toujours à leur rôle de singes, les mages s'offrirent du moins la satisfaction d'imiter Moïse, et de faire surgir des grenouilles dans leur voisinage au moyen de leurs incantations. Cependant, à ce régime, la vie devenait absolument intenable. Le roi sentit son orgueil faiblir, et il manda Moïse et Aaron : « *Priez le Seigneur, leur dit-il, qu'il nous débarrasse de ces animaux, et je laisserai aller votre peuple, pour qu'il offre à votre Dieu le sacrifice dont vous partez* ».

Craignant qu'on ne vînt dire ensuite que les grenouilles étaient parties d'elles-mêmes, Moïse précisa : « *Quand voulez-vous que nous priions pour les faire disparaître ? – Demain* », répondit le Pharaon. Et il en fut ainsi : le lendemain, Moïse se mit en prières, et aussitôt toutes les grenouilles moururent sur la terre d'Égypte. Seules restèrent vivantes celles qui étaient dans les cours d'eau. Les cadavres des autres s'amoncelèrent en tas énormes, que chacun put voir, et qui prouvèrent surabondamment, par l'embarras qu'ils causèrent et par la mauvaise odeur qu'ils répandirent, que les grenouilles suscitées par l'homme de Dieu n'étaient pas un simple phénomène de mirage.

Mais à peine le fléau eut-il cessé que le Pharaon se ravisa ; malgré sa promesse, il refusa de laisser partir les Hébreux. La même scène va maintenant se renouveler dix fois de suite, avec des péripéties diverses. Dix fois, Moïse appellera sur l'Égypte une calamité qui mettra tout le monde aux abois ; dix fois le Pharaon cédera sous l'aiguillon de l'épreuve, pour se dédire sans vergogne dès que le châtement sera arrêté, et se cantonner dans un nouveau refus.

La troisième plaie fut celle des insectes appelés par le texte original : *Kinnim*, mot que la Vulgate traduit par *scinifes*. Les auteurs ont varié sur le sens de ce terme : Josèphe pense qu'il s'agit de poux, et en général des animaux que nous appelons parasites, comme les puces, les punaises, etc. Mais la plupart des commentateurs y voient plutôt des moustiques. Ces insectes, munis de dards très piquants qui percent la peau des hommes et des bêtes, sont souvent un fléau en Égypte par la persécution qu'ils font subir à tous les habitants, surtout à la fin de l'inondation.

Non seulement, dit Philon, ils blessent le dessus du cuir, faisant démanger, mais aussi ils entrent de force dedans les oreilles et les narines, et blessent les prunelles des yeux, voletant contre, si on n'y en donne garde.

En cette circonstance, ils apparurent soudainement, avec une densité telle qu'il semblait que tous les grains de poussière de l'Égypte se fussent changés chacun en un insecte. Leur acharnement obligea le Pharaon à capituler de nouveau. Les mages, cette fois, avaient été incapables d'imiter Moïse : la chose à première vue paraît extraordinaire.

Pourquoi le démon peut-il susciter à sa guise des serpents ou des grenouilles, et reste-t-il impuissant devant des moustiques ? Les juifs et les commentateurs postérieurs ont imaginé à cela plusieurs raisons. La meilleure et la seule valable est certainement celle que donne saint Augustin : c'est que Dieu le leur défendit⁴. Le pouvoir du démon reste toujours soumis à celui de son Créateur, qui l'arrête quand il lui plaît... Ce jour-là, les incantations des Mages restèrent inefficaces, le prince des ténèbres ne répondit pas à leurs appels. C'est pourquoi ils dirent : *Le doigt de Dieu est là*. Mais cette évidence ne suffit pas à les convertir, encore que Mahomet, dans le Coran, affirme le contraire⁵.

Devant la violence du fléau et les réclamations de son peuple, le Pharaon céda un instant et permit aux Hébreux de partir : aussitôt les moustiques disparurent comme par enchantement. Alors le monarque, se ravisant, précisa que sa permission ne visait que les hommes : les femmes et les enfants devaient rester en otage.

« *Lève-toi de bon matin, dit Dieu à Moïse, va trouver Pharaon au moment où il descendra, à son habitude, vers le Nil, et tu lui diras : Voici ce que vous demande le Seigneur : Laissez aller mon peuple, afin qu'il m'offre un sacrifice, dans le désert. Si vous ne lui donnez pas cette liberté, voici que j'enverrai contre vous, et contre vos serviteurs, et contre votre peuple, et dans vos maisons, des mouches de toutes espèces. Vos demeures en seront pleines, et la terre en sera couverte. Mais je ferai un miracle dans la terre de Gessen, où se trouve mon peuple : il n'y aura point là de mouches, et vous saurez à ce signe que c'est moi qui suis le Seigneur. Je mettrai une barrière entre votre peuple et le mien, en sorte qu'aucun de ces insectes ne passera du premier chez le second : vous verrez cela demain* ».

Moïse obéit, et le lendemain, en effet, une multitude de mouches insupportables s'abattit sur l'Égypte. Les Septante les appellent *χυνόμωια* ou *mouches canines*⁶, parce qu'elles étaient acharnées et mauvaises comme des chiens déchaînés. Peut-être s'agit-il de la mouche désignée en hébreu sous le nom de *dthebah*, qui est longue, de couleur grise, et si pernicieuse qu'elle peut causer par ses piqûres la mort des chameaux⁷. D'autres commentateurs ont vu ici, au lieu de mouches, une invasion de scarabées, dont le venin fut mortel pour les Égyptiens ; ou encore de petits animaux appartenant à des espèces jusqu'alors inconnues.

La terre, dit Josèphe, en était tellement couverte qu'il devenait impossible de labourer. Nombre de personnes moururent de leurs piqûres, et ceux qui

⁴ *De Trinitate*, l. III, ch. VII. Pat. lat., t. LXII, c. 875.

⁵ Carth., t. I, p. 541.

⁶ Ce mot est passé tel quel dans le Psautier : *coenomyia*, Ps. CIV, 31.

⁷ Vig., 324.

restaient en vie étaient infectés de la corruption que répandaient tant de malades et tant de corps morts.

Le Pharaon appela alors Moïse et Aaron : « *Allez, dit-il, et offrez un sacrifice au Seigneur votre Dieu, mais ici sur place, sans sortir du pays. – Ce n'est pas possible, répondit le thaumaturge. Quand vos sujets nous verront immoler des bœufs, des brebis et autres animaux qu'ils honorent comme des dieux, ils nous lapideront* ». Les Égyptiens, en effet, avaient pour dieu national un bœuf, le bœuf Apis. Ils représentaient Jupiter avec une tête de bélier ; et leur déesse Isis, épouse d'Osiris, prenait souvent la forme d'une vache, ou d'une femme à tête de vache.

Le Pharaon dû se rendre à cet argument. Il accorda aux Hébreux la permission de partir, à condition cependant qu'ils n'iraient pas trop loin : sur l'heure, les mouches disparurent, jusqu'à la dernière. Alors le roi revint sur sa parole : il spécifia que les enfants ne devraient pas être emmenés au désert ; seules les femmes pourraient suivre leurs maris⁸.

Commentaire moral et mystique

Tous les auteurs ont vu dans les eaux changées en sang, le juste châtement des Égyptiens, pour avoir jadis infecté le Nil du sang des petits Hébreux.

« Il fallait d'abord, écrit Origène, que ce fleuve, où les enfants avaient été livrés à une mort cruelle, rendit aux auteurs du crime une coupe sanglante, et qu'ils goûtassent, en en buvant, la saveur de tout le sang des bas-fonds, qu'ils avaient souillés de parricides »⁹.

Cette punition s'étend en figure à tous ceux qui ont persécuté l'Eglise, et versé le sang innocent : leur crime les obsède et les hante partout, comme le spectre d'Abel poursuivait Caïn. Ils ne trouvent plus pour désaltérer leur âme aucune eau limpide, aucune joie pure : tout ici-bas est désormais empoisonné pour eux, tout est âcre et amer, toutes les coupes où ils voudraient boire ont un horrible goût de sang. *Parce qu'ils ont répandu le sang des saints, et des prophètes*, dit l'un des Anges de l'Apocalypse, *vous leur avez donné du sang à boire*¹⁰.

Les dix plaies d'Égypte ont été interprétées par saint Augustin, et par les grands commentateurs à sa suite, comme la figure des maux dont Dieu afflige les hommes, pour les punir de ne pas observer la Loi qu'il leur a donné, c'est-à-dire : les dix commandements¹¹. Nous dirons brièvement plus loin l'essentiel de cette explication. Remarquons seulement ici, avec saint Grégoire de Nysse, que ces plaies avaient un but médicinal, et *qu'elles étaient ordonnées à*

⁸ Flav., l. II, ch. V.

⁹ Hom. IV, 6, p. 126.

¹⁰ XVI, 6.

¹¹ *Sermo VIII*. Pat. lat., t. XXXVIII, p. 67.

*l'utilité de ceux qui doivent être sauvés*¹². C'est pourquoi elles ne produisirent pas les mêmes effets sur les Hébreux, et sûr les Égyptiens : parce que la vérité est reçue différemment par les bons et par les méchants. Les premiers y puisent de la lumière, les autres, un surcroît d'aveuglement.

Les efforts des mages pour changer aussi en sang l'eau que boivent les Hébreux, représentent les efforts des démons pour corrompre la vraie doctrine, et la montrer autre qu'elle n'est. Mais ils ne peuvent empêcher les Hébreux de boire toujours de l'eau pure, parce que leurs attaques superficielles n'arrivent jamais à déformer vraiment la vérité, ni à empêcher les hommes de foi de la découvrir et de s'y désaltérer. *Celui que garde les préceptes, dit l'Écclésiaste, n'éprouvera rien de mal*¹³.

Voici maintenant quelques réflexions que fait Philon à propos des moustiques :

« Certains pourraient ici se demander pourquoi Dieu a puni les Égyptiens par ces bêtes de nulle apparence, laissant de côté les lions, les loups, les léopards et autres sortes de bêtes sauvages, qui de leur nature se paissent de chairs humaines. Ou s'il ne voulait se servir de celles-là, il y avait les aspics qui abondent dans ce pays, dont les piqûres entraînent la mort sans aucun délai. Si donc il se trouve quelqu'un qui ne voit la raison de cela, qu'il apprenne en premier lieu que Dieu a mieux aimé corriger les habitants d'Égypte, que les faire mourir : car s'il eût voulu les exterminer, il ne se fût pas servi des animaux pour cette tâche, mais des maux qui viennent d'en haut, comme de la faim et de la peste. Davantage, apprenons de là un autre enseignement, lequel est profitable pour toute la vie... Quand les hommes font la guerre, ils cherchent (de qui) pourra (leur) venir un puissant secours, pour suppléer et renforcer leur faiblesse. Dieu au contraire, qui est la très haute et très grande force, et qui n'a besoin de rien, quand il veut se servir de quelques outils pour faire les punitions, il ne choisit pas ce qui est fort et puissant, n'ayant cure ni de la force, ni de la puissance. Mais il prend des choses de nul prix et fort petites, forgeant et bâtissant dedans elles des forces invincibles, dont il punit les méchants, comme en cette aventure. Car y a-t-il chose plus vile que le moucheron ? Néanmoins sa puissance et force fut si grande qu'elle mit toute l'Égypte en désespoir, tellement qu'elle fut contrainte de s'écrier que c'était le doigt et la puissance de Dieu »¹⁴.

¹² Ephes., IV, 6.

¹³ VIII, 5.

¹⁴ Philax., l. I, p. 85.

CHAPITRE 9

Deuxième série de plaies

(EX., IX, 1 – X, 23)

Le Pharaon n'ayant pas cédé, Moïse vint une fois de plus le trouver au cours de sa promenade matinale sur le bord du Nil et le menaça de châtiments plus terribles encore que les précédents. Mais il se heurta à la même obstination.

Alors, une épizootie comme il ne s'en était jamais vu se déclara dans toute l'Égypte. Le texte sacré ne dit pas que Moïse, ici, ait fait aucun geste pour déchaîner le fléau. D'après les traditions juives cependant, il aurait, en quittant le roi, tracé un trait sur un mur et déclaré : « Demain, à l'heure où le soleil atteindra cette ligne, une maladie sans précédent s'abattra sur les animaux domestiques »¹.

Le mal attaqua les chevaux, les ânes, les chameaux, les moutons, les bœufs, qui périrent en nombre incalculable. Mais, il ne toucha pas aux bêtes appartenant aux Hébreux. Le Pharaon, informé de ce fait extraordinaire, l'envoya vérifier sur place, et dut se rendre à l'évidence : Israël n'avait pas perdu une seule tête de bétail. Malgré cela le roi persista dans son refus.

Dieu dit alors à Moïse et Aaron : « Prenez de la cendre à pleines mains dans le foyer, et que Moïse la jette vers le ciel devant le roi ». Ce qui fut fait. Dès que cette cendre se fut éparpillée en l'air, elle provoqua, aussi bien chez les hommes que chez les animaux, d'énormes ulcères et des abcès purulents, extrêmement douloureux. Le corps en était couvert de la tête aux pieds, et l'inflammation qui en résultait était intolérable². Les Mages eux-mêmes furent atteints, si bien que, terrassés par la souffrance, ils se trouvèrent hors d'état de continuer la lutte avec Moïse, et même de paraître devant lui.

Le Pharaon, cependant, demeurait intraitable. Dieu lui fit savoir alors qu'une tempête d'une violence inconnue en Égypte allait ravager son royaume. « Hâte-toi, ajouta-t-il, de faire rassembler maintenant tes bêtes et tout ce que tu as dans tes champs ; car tous tes hommes, tous tes animaux et tous les êtres qui seront trouvés dehors, et qui recevront sur eux la grêle, mourront de mort ». Un certain nombre d'égyptiens obéirent à cette injonction ; les autres, n'en tenant aucun

¹ Carth., t. I, p. 545. Lyre, c. 572, n° 6.

² D'après Philax., l. I, p. 88.

compte, laissèrent bêtes et gens dans les champs. Bientôt, sur l'ordre de Dieu, Moïse leva son bâton vers le ciel.

Alors, dit Philon, l'air soudainement se changea de telle sorte, que toutes les choses que l'on a coutume de voir dans les pays froids s'amassèrent tout à coup et s'abattirent sur le pays, comme forte pluie, forte grêle et épaisse, tempête de vents et tourbillons qui menaient grand bruit, brisement de nuages, éclairs et tonnerres se suivant sans interruption, foudres continues qui étaient horribles à voir³.

Ce fut un désastre sans précédent. Les récoltes furent anéanties, les arbres détruits, les bêtes et les hommes qui se trouvaient dehors périrent en masse, les uns foudroyés, les autres assommés par la grêle qui tombait sur eux « comme pierres » ; d'autres furent terrassés par le froid. Seule la région de Gessen, où demeuraient les fils d'Israël, ne subit aucun dommage. Ce cyclone impressionna d'autant plus les habitants, que les intempéries sont extrêmement rares sous le ciel d'Égypte. L'hiver y est à peu près inconnu, et il en va encore de même aujourd'hui.

Un religieux français qui a séjourné longtemps au Caire m'a raconté que depuis vingt-neuf ans qu'il habite dans cette ville, il n'a vu que deux fois tomber de la grêle, et pendant cinq minutes seulement. Il n'a pas vu une seule fois un orage proprement dit, mais uniquement des averses de pluie et des éclairs de chaleur. La pluie elle-même est très rare dans le Delta, excepté à Alexandrie⁴.

Cette fois, le Pharaon eut peur. En hâte il envoya des messagers qui, malgré la violence des éléments déchaînés, réussirent à rejoindre Moïse, et l'amènèrent au palais ainsi que son frère Aaron. « *Je reconnais mes torts* », leur dit le roi... Mais cette parole sur ses lèvres n'était qu'une expression de dépit, sans aucune contrition, comme la suite le montrera. « *Le Seigneur est juste, mon peuple et moi nous avons péché. Priez le Seigneur afin que cessent ces tonnerres et cette grêle ; afin que je puisse vous laisser partir et que vous n'ayez plus à demeurer ici.* – Soit, répondit Moïse ; *dès que je serai sorti de la ville, j'étendrai les mains vers Dieu pour le prier en votre faveur. Le tonnerre cessera, la grêle s'arrêtera, afin que vous sachiez que la terre – toute la terre, y compris l'Égypte – appartient au Seigneur.* Néanmoins, je ne me fais pas d'illusion. Je sais que vous ne cédez que parce que *vous avez peur, mais ni vous ni vos serviteurs, vous n'avez la vraie crainte de Dieu* ».

Les choses se passèrent comme il venait de le dire, et la tempête prit fin brusquement, dès qu'il eut commencé à prier. Rassuré, le Pha-

³ Philax., *loc. cit.*

⁴ Vig., p. 328.

raon retrouva sa superbe indomptable, et, se raidissant dans une obstination plus coupable encore que les fois précédentes, *il refusa de laisser partir les enfants d'Israël.*

Mais Moïse n'était pas homme à capituler, lui non plus. Accompagné toujours de son frère, il revint devant le roi. « *Voici, déclara-t-il, ce que dit le Seigneur, le Dieu des Hébreux : Jusqu'à quand refuserez-vous de vous soumettre à moi ? Laissez aller mon peuple, afin qu'il me sacrifie. Si vous résistez encore, et si vous ne voulez pas le laisser aller, je ferai venir demain, dans votre pays, des sauterelles. Elles seront en si grand nombre qu'elles couvriront entièrement la surface de la terre, de telle sorte qu'on ne verra plus la plus petite parcelle du sol. Elles mangeront tout ce que la grêle aura épargné, elles rongeront tous les arbres qui poussent dans les champs. Elles rempliront vos maisons, les maisons de vos serviteurs et de tous les Égyptiens. Jamais vos pères et vos aïeux n'en auront vu une telle quantité dans le pays, depuis qu'ils l'occupent* ».

Dès que Moïse fut sorti, les officiers qui se trouvaient autour du Pharaon, effrayés par l'annonce de ce nouveau fléau, pressèrent vivement le prince de céder : « *Jusqu'à quand supporterons-nous ce scandale, de voir un pays comme le nôtre à la merci des Hébreux ? Expédiez-les. Qu'ils aillent offrir un sacrifice au Seigneur leur Dieu, où ils voudront, et qu'ils nous laissent tranquilles ! Ne voyez-vous pas que, si vous continuez ainsi, toute l'Égypte va périr ?* » Et sans même attendre la réponse du souverain, ils firent rappeler Moïse et Aaron. « *Allez, leur dit le roi, dès que les deux frères furent en sa présence, allez sacrifier au Seigneur votre Dieu, dans le désert. Dites-moi seulement quels sont ceux que vous avez la prétention d'emmener à cette cérémonie ?* – Tout notre monde, répartit Moïse sans hésiter : *nos petits enfants et nos vieillards, nos fils et nos filles, nos brebis et notre gros bétail.* – Vos petits enfants ? riposta le Pharaon. Quel besoin avez-vous de vos petits enfants ? *Comment pourrait-on douter, après cela, que vous ne nourrissiez les plus mauvais desseins ?* Il est évident que vous voulez nous donner le change, et que vous avez bien l'intention de partir pour ne plus revenir ! Mais les choses ne se passeront pas ainsi : *Prenez seulement les hommes avec vous, et offrez votre sacrifice au Seigneur.* C'est là, d'ailleurs, ce que vous avez demandé ». Puis, comme Moïse et Aaron essayaient de discuter, il les fit jeter dehors.

Alors, sur l'ordre de Dieu, le Patriarche étendit à nouveau son bâton sur l'Égypte. A l'instant même un vent du Midi, d'une violence exceptionnelle, se leva, qui brisait et jetait tout par terre⁵. Il souffla tout le jour et toute la nuit, se renforçant sans cesse, et enfin il se mit à dé-

⁵ Philax., l. I, p. 87.

verser sur tout le territoire un véritable fleuve de sauterelles. *Celles-ci s'abattirent en si grand nombre, que pareille multitude ne s'était encore jamais vue, et ne devait jamais plus se revoir. Elles recouvrirent entièrement la surface du sol, dévastant tout. Elles dévorèrent toute la végétation du pays, et aussi tous les fruits que la grêle avait épargnés sur les arbres. Pas un brin de verdure ne subsista sur les arbres, ou parmi la végétation des champs à travers l'Égypte tout entière.*

Devant ce désastre qui acculait son royaume à la famine, par l'anéantissement total des récoltes, le Pharaon se sentit faiblir. Il fit appeler en hâte Moïse et son frère : *« J'ai péché contre le Seigneur, votre Dieu, dit-il, et aussi contre vous, en vous traitant mal. Pardonnez-moi ma faute cette fois encore, et suppliez le Seigneur votre Dieu qu'il éloigne de moi ce fléau mortel »*. Moïse y consentit et se mit en prières. Aussitôt, le sirocco tomba, pour faire place à un vent d'Ouest très fort, qui enleva les sauterelles, et alla les déverser dans la mer Rouge, sans qu'il en restât une seule sur la terre d'Égypte.

Oubliant la terreur qui l'oppressait quelques heures plus tôt, le Pharaon se crut redevenu le maître de la situation, et annula la permission de départ. Alors, à l'appel de Moïse, un neuvième fléau vint plonger l'Égypte dans le désarroi le plus complet. Soudain, au beau milieu du jour, des ténèbres si épaisses qu'on aurait cru pouvoir les palper avec ses mains, couvrirent le pays. Non seulement les rayons du soleil étaient impuissants à les percer, mais même les flambeaux ou les feux que l'on allumait ne donnaient aucune lumière⁶. Durant trois jours, les Égyptiens furent comme frappés unanimement de cécité. Ils ne voyaient rien et n'osaient bouger de leur place. Au contraire, chez les enfants d'Israël, l'air restait serein et lucide, sans que rien ne vint les gêner le moins du monde.

Le Livre de la Sagesse donne quelques détails complémentaires sur cette neuvième plaie : *« Tandis que les impies, dit-il, tenaient pour assuré de pouvoir écraser la nation sainte, ils se sont vus enchaînés dans les fers des ténèbres et d'une longue nuit. Enfermés dans leurs maisons, ils ont été comme exclus de l'éternelle providence. Les cavernes dans lesquelles ils se cachaient ne les mettaient pas à l'abri de la peur, car le fracas du tonnerre, descendant jusqu'à eux, les remplissait de terreur, et des apparitions sinistres leur causaient une frayeur indicible... Si quelqu'un d'eux venait à choir dans une fosse, il y demeurerait comme dans une prison, sans qu'il fût besoin de fers pour le maintenir, nul ne pouvant venir à son secours. Si quelque paysan, ou quelque pâtre, ou quelque ouvrier occupé aux champs, se trouvait pris dans cette obscurité, il était réduit à la nécessité inéluc-*

⁶ Philax., l. I, p. 87.

table de rester sur place, sans pouvoir rentrer chez lui. *Ils étaient tous enchaînés par ce lien commun : les ténèbres. Le moindre bruissement de l'air, le gazouillement des oiseaux dans les frondaisons épaisses des arbres, comme le grondement des eaux torrentielles, le fracas que faisaient les pierres précipitées avec force, les galopades invisibles des animaux courant ça et là, la voix puissante des bêtes féroces qui rugissaient, l'écho que se renvoyaient les hautes montagnes, tout les faisait défailir de terreur* »⁷.

Pendant ces trois jours, dit Philon,

nul ne put parler, ni ouïr, ni prendre viande, mais tous, sans faire aucun exercice de leurs sens, se laissaient mourir de faim, tant ils étaient saisis et transportés du mal qui les tourmentait. Alors Moïse, mû encore de pitié, pria Dieu pour eux, lequel renvoya la lumière au lieu des ténèbres, et le jour au lieu de la nuit, avec une grande clarté⁸.

Remarquons ici que ces plaies successives dont Dieu frappe l'Égypte, si elles ont des analogies avec certaines calamités qui souvent affligent ce pays, telles que pluies de sauterelles, invasions d'insectes, tempêtes de simoun, ténèbres en plein jour, etc., n'en conservent pas moins un caractère nettement miraculeux, par la soudaineté avec laquelle elles se produisent où cessèrent sur l'ordre de Moïse, et par leur violence inusitée. Elles appartiennent à la troisième catégorie de miracles dont nous avons parlé plus haut : ceux qui sont *præter naturam*. Saint Thomas le dit expressément pour l'invasion des grenouilles, à cause du nombre invraisemblable de ces petits bêtes⁹. Le pape Benoît XIV cite également cet exemple à l'appui de la même opinion, dans son *Traité de la canonisation des Saints*¹⁰, et il y ajoute le miracle des mouches.

En frappant les Égyptiens, explique M. Vigouroux, de ces calamités connues, et par là même redoutées, Moïse agissait bien plus efficacement que s'il avait employé quelque phénomène inconnu, dont aucun Égyptien n'aurait pu ni prévoir ni calculer le danger. C'est... par des maux, pour ainsi dire indigènes, qu'il importait de frapper Pharaon... Ce n'est pas Moïse qui a créé ces fléaux : (ceux-ci) étaient connus de tout temps des Égyptiens ; mais il les évoque comme des êtres malfaisants, qui obéissent aussitôt à son ordre, comme ils obéiraient à la voix de Dieu même. [Ce qui distingue ces plaies des fléaux purement naturels] et leur donne un caractère miraculeux, évident et incontestable, c'est qu'elles arrivent à point nommé, comme sanction de la parole de Dieu ; dans des circonstances précises, annoncées à l'avance, et avec une intensité qui révèle manifestement une

⁷ Sap., XVII, passim.

⁸ Philax., l. I, p. 87.

⁹ Quaest. disputat., *De potentia Dei*, qu. VI, de miraculis, a. 2, ad 3.

¹⁰ *De servorum Dei beatificatione*, l. IV, p. I, ch. I, n° 6, 7, 8, 11, etc. Rome, 1749, t. IV, pp. 5 et suiv.

intervention surnaturelle. Elles se produisent sur l'ordre de Moïse, au moment qu'il a prédit, de la manière qu'il a déclarée ; elles cessent quand il l'ordonne... ; [elles épargnent les Hébreux] ; les Égyptiens n'en contestent jamais le caractère extraordinaire ; ils en sont au contraire consternés, et ils acceptent ces signes comme une preuve de la mission divine de Moïse ¹¹.

Commentaire moral et mystique

On peut voir dans les dix plaies d'Égypte, à la suite de saint Augustin ¹², les châtements dont Dieu frappe ceux qui n'observent pas les dix commandements.

I. Parce que les hommes n'adorent pas Dieu dans leur cœur, l'eau pour eux se change en sang : tout ce qui est pour les justes clair et limpide, devient pour eux sombre, opaque et menaçant. – II. Parce que le monde est incapable de contenir sa langue, il est assourdi par les bavardages perpétuels, les palabres, les discours sans objet, cette loquacité continue et fatigante qui envahit tout, et qui n'est qu'émission de sons vocaux sans pensée, comme le croassement des grenouilles. Ces monceaux de grenouilles mortes et fétides figurent l'amertume et la tristesse que ces conversations laissent dans les âmes – III. Parce que le monde n'observe pas le repos (*quies*) du sabbat, il vit dans une *inquiétude*, une agitation, un tourment continuel, que symbolisent les mouches-rons. – IV. Les mouches canines expriment les détractions perpétuelles, les médisances, les calomnies, les critiques, les faux rapports, etc., qui remplissent le monde de leur bourdonnement, mordant l'un, mordant l'autre, comme des chiens. – V. La perte des animaux montre la stérilité de l'activité des mondains ; toutes leurs œuvres sont frappées de mort, parce qu'ils agissent comme des bêtes, sans aucune intention surnaturelle. – VI. Les ulcères dont ils sont atteints font entendre que leur âme est comme couverte de tumeurs, remplies du pus de l'amour-propre, et que leur sensibilité exacerbée les fait cruellement souffrir. – VII. La grêle et les tonnerres représentent les guerres et toutes les cruautés que les hommes exercent les uns contre les autres. – VIII. Les saute-relles, leur avidité insatiable. – IX. Les ténèbres palpables, l'endurcissement des pécheurs, qui sont comme enchaînés dans les ténèbres de leur aveuglement, au fond d'une nuit qu'aucun rayon de lumière divine n'arrive plus à percer. – X. Enfin, le massacre des premiers-nés, exprime la perte de la foi et la destruction de l'image divine, chez ceux qui sont tout entiers abandonnés à leurs vices.

Cependant ces châtements n'ont dans les desseins de Dieu qu'une valeur médicinale. Ils sont destinés à corriger, non à écraser, ils ne font aucun mal aux hommes fidèles. C'est pourquoi les fléaux ne sévissaient pas dans la terre de Gessen, ils n'atteignaient pas les Hébreux, ils n'étaient cruels qu'aux Égyptiens : parce que *tout se tourne en bien pour les âmes qui aiment Dieu*. Rien ne peut leur nuire.

¹¹ Vig., p. 309.

¹² *Sermo VIII*. Pat. lat., t. XXXVIII, p. 67.

CHAPITRE 10

La première Pâque

(EX., X, 24 – XIV, 4)

Lorsque se dissipèrent enfin, au bout de trois jours, les ténèbres qui constituèrent la neuvième plaie, le Pharaon, encore sous l'impression où l'avait plongé cette nuit affreuse, fit appeler Moïse et Aaron : « *Allez, leur dit-il, et offrez à Dieu le sacrifice que vous désirez. Emmenez vos femmes et vos enfants, si bon vous semble. Vous laisserez seulement ici votre bétail, les brebis et les bœufs* ». Cette réserve avait toujours pour but d'obliger les Hébreux à revenir, une fois leur cérémonie accomplie, car le roi se doutait bien qu'ils méditaient en sous-main un départ définitif. Moïse repartit : « Il est nécessaire que nous emmenions nos bêtes pour offrir un sacrifice. Et que nous les emmenions toutes, car nous ne saurons que sur place combien Dieu veut en voir immoler ».

Manifestement, ce n'était là qu'un prétexte : l'intention de Moïse était bien de sortir d'Égypte avec tous les Hébreux et tout leur bétail, pour n'y plus revenir. Cependant la raison qu'il donnait était vraie et cela suffit à écarter de lui tout reproche de duplicité. Si la justice oblige à dire la vérité, elle n'exige pas qu'on la dise toujours tout entière, et en particulier que l'on révèle exactement ses projets à ceux qui veulent nous nuire.

Devant cette fin de non-recevoir, l'orgueil du souverain se cabra à nouveau. Il entra dans une colère plus furieuse que jamais, et il prévint Moïse que, s'il avait le malheur de lui reparler de cette affaire, il aurait la tête tranchée¹.

L'homme de Dieu répondit avec son sang-froid ordinaire qu'il prenait acte de cette défense, et que le roi ne le verrait plus.

Cette fois la mesure était comble ; l'heure de la délivrance, si souvent promise par Dieu, allait enfin sonner. En prévision du départ, les Hébreux reçurent l'ordre d'emprunter aux Égyptiens de leur voisinage des meubles, des vêtements, des objets précieux, tous les ustensiles qui leur seraient nécessaires dans le désert, et aussi des armes, pour qu'ils pussent se défendre en cas de besoin. Les Égyptiens acquiescèrent sans difficulté à ces demandes, car ils étaient loin, dans leur ensemble, d'épouser à l'endroit des Hébreux les sentiments de leur sou-

¹ Flav., I. II, ch. V.

verain. Beaucoup avaient conçu une réelle estime pour ce peuple intelligent et travailleur ; ils souffraient de les voir traiter avec une injustice si criante, et ils acceptaient de bon cœur l'occasion de les aider un peu. Mais surtout ils étaient hantés par la crainte de s'exposer à un nouveau déchaînement de fléaux, s'ils s'obstinaient à braver leur Dieu, et ils avaient la plus grande hâte de les voir s'éloigner.

Pour marquer l'événement unique qui allait se produire, Dieu enjoignit à Moïse de célébrer une fête religieuse qui s'appellerait la Pâque. Chaque famille devait se réunir pour immoler un agneau et le manger entièrement : si elle n'était pas assez nombreuse, elle se joindrait à une autre². Seuls cependant pourraient prendre part à ce repas sacré les Hébreux de race, et ceux des étrangers qui, adoptant leur religion, auraient accepté d'être circoncis³. L'animal que l'on achèterait pour la circonstance devait être sans défaut, mâle et âgé d'un an. Si l'on ne pouvait se procurer un agneau, on se contenterait d'un chevreau. Il serait acheté le dixième jour de Nizan et immolé le quatorzième, sur le soir. Le mois de Nizan correspondait à peu près à celui que nous appelons aujourd'hui : avril. Il commençait avec la lune qui suit l'équinoxe de printemps, mais il allait devenir, en souvenir de la sortie d'Égypte, le premier des mois de l'année juive.

Le chef de chaque famille, après avoir trempé un bouquet d'hysope dans le sang de la bête, en aspergerait les montants et le linteau de la porte de la maison : et la vue de ce sang aurait le pouvoir d'arrêter l'Ange exterminateur, qui passerait sur le coup de minuit, pour mettre à mort tous les premiers-nés d'Égypte, *ceux des hommes comme ceux des animaux*. Ensuite l'agneau serait servi et mangé en famille, comme il vient d'être dit. Dieu précisait que sa chair devrait être rôtie au feu, et présentée *avec des pains sans levain et des herbes amères*. Il ne fallait pas l'avalier *crue*, c'est-à-dire (d'après les Hébreux) insuffisamment cuite, en raison de la fièvre du départ ; ni non plus, *bouillie dans l'eau*, comme celles que les païens offraient aux idoles, et parce que cette préparation eût demandé trop de temps. L'animal devait être consommé entièrement, y compris la tête, les pattes et les entrailles. Le repas aurait lieu en tenue de voyage : on mangerait debout, les pieds chaussés pour la route, les reins ceints, les vêtements relevés, et chacun tenant son bâton à la main. La cérémonie devait être expédiée rapidement, et si de l'agneau il restait encore quelque chose au matin, on le brûlerait : mais on n'en conserverait rien sous aucun prétexte.

Moïse transmet ces ordres aux Hébreux. Il leur fit savoir, en outre, que cette cérémonie était appelée à devenir une institution perma-

² Par la suite, les rabbins décidèrent qu'il devait y avoir au moins dix personnes à ce repas pascal (B. J.).

³ Comme nous-mêmes, nous n'admettons à la communion que ceux qui ont été baptisés.

nente, et qu'une fois dans la Terre promise, ils auraient à la célébrer chaque année avec la plus grande solennité, pour rappeler leur miraculeuse délivrance. Les sept jours qui la suivraient seraient considérés comme des jours de fête, et on ne pourrait manger durant cette octave, que des pains azymes, c'est-à-dire sans levain. L'usage du pain fermenté pendant ce laps de temps serait tenu pour une faute très grave, entraînant l'excommunication. De plus, tous ces rites devraient être expliqués chaque année aux enfants pendant le repas, afin que ceux-ci ne perdent jamais le souvenir des merveilles accomplies par Dieu pour arracher leurs ancêtres à la tyrannie du Pharaon.

Le peuple acquiesça avec empressement aux paroles de Moïse ; tous se prosternèrent pour rendre grâce à Dieu et pour le supplier de ne plus différer leur délivrance ; puis la première Pâque fut célébrée dans les conditions prescrites.

La nuit suivante, sur le coup de minuit, l'Ange du Seigneur passa. Il entra dans toutes les maisons qui n'étaient pas marquées du sang de l'Agneau, et il extermina sans distinction tous les premiers-nés qu'il y trouva, aussi bien ceux des bêtes que ceux des hommes, *ceux du palais du Pharaon, comme ceux de la plus pauvre famille d'esclaves*. L'Écriture dit : *les premiers-nés*, non pas les nouveau-nés, comme on l'interprète souvent. C'est-à-dire que tous les hommes et tous les animaux qui étaient, soit le premier engendré, soit l'unique rejeton de leur mère, furent frappés de mort.

Tous, dit Philon, de quelque âge qu'ils fussent, en pleine force et santé, sans avoir été malades, moururent soudainement à minuit. Et il n'y eut pas une maison exempte de ce désastre. Dès que le matin fut venu, les parents, voyant leurs enfants bien-aimés morts, alors que rien ne le faisait prévoir, alors qu'ils avaient mangé avec eux la veille et causé jusqu'à la nuit, furent saisis de douleur, et firent retentir l'air de leurs gémissements.

Au début, chacun croyait à un accident privé, ne se doutant pas de ce qui se passait chez les voisins.

Mais quand ils furent tous sortis de leurs maisons, et qu'ils connurent ce qui était advenu aux autres, ce fut une désolation et une lamentation générale dans toute la terre d'Égypte⁴.

En même temps, un vent d'épouvante souffla sur les esprits. Le massacre des premiers-nés n'était peut-être qu'une manière d'avertissement. Si l'on continuait à braver le Dieu des Hébreux, une nouvelle tranche de victimes, sans doute, suivrait bientôt celle-là, et puis une autre, et avant peu de temps, toute la population aurait péri. Une foule explorée se porta vers le palais, déchirant ses vêtements et criant contre

⁴ Philax., l. I, p. 89.

le roi, qu'elle accusait d'être la cause de toutes ces calamités. « S'il avait écouté Moïse, disait-on, s'il avait laissé partir les Hébreux, nous n'aurions point eu de mal. Mais il a mieux aimé obéir, comme toujours, à son orgueil, et c'est nous qui en subissons les conséquences !⁵ »

Le Pharaon n'avait pas besoin de ces exhortations. Atterré lui-même par le désastre, il avait fait dire en toute hâte à Moïse et à son frère : « *Partez, sortez du milieu de mon peuple, vous et les fils d'Israël, et allez faire votre sacrifice au Seigneur. Prenez avec vous vos brebis et vos bœufs, comme vous l'aviez demandé. Partez et bénissez-moi* ». Ces derniers mots voulaient dire : « Rendez-moi grâce de ma condescendance, et priez votre Dieu pour moi, afin qu'il ne nous envoie pas quelque nouvelle calamité ».

Les Égyptiens mettaient maintenant une hâte fébrile à presser leurs hôtes de partir. « *Dépêchez-vous*, leur disaient-ils, *sans quoi nous allons tous mourir* ». Ils ne firent donc aucune difficulté de leur prêter tous les objets de prix, les armes, les ustensiles de ménage, etc., que les partants, se conformant à l'ordre de Dieu, leur demandaient.

Les Hébreux cependant faisaient toute la diligence possible pour arrimer ce butin avec leurs propres bagages, sur leurs bêtes ou sur leur dos. Sans prendre le temps de faire cuire les pains nécessaires pour la route, ils enveloppèrent la farine telle quelle et la chargèrent sur leurs épaules.

Puis ils se rassemblèrent par tribus, dans la ville de Ramessès, dit l'Écriture, près de Soucoth. Ils étaient six cent mille en état de porter les armes, sans compter les femmes et les enfants.

Moïse fit ouvrir le tombeau de Joseph, afin d'emporter ses restes dans la terre promise, selon le désir formel qu'avait exprimé ce Patriarche avant de mourir.

À la masse déjà considérable des Hébreux se joignirent un grand nombre d'Égyptiens des deux sexes. Les uns s'étaient attachés à eux par des mariages, les autres avaient, en voyant les prodiges opérés par Moïse, compris que le Dieu de ce peuple était le vrai Dieu et ne voulaient plus adorer leurs idoles. Il est impossible d'évaluer la multitude qui se mit en mouvement cette nuit-là. Et cependant, tout ce monde partit ensemble au milieu des ténèbres, avec un ordre parfait ; on conçoit que ce ne fut pas sans une assistance particulière de Dieu et de ses Anges. Mais cette performance dénote aussi chez Moïse un génie d'organisation hors de pair.

On était au quinzième jour de la lune du mois de Xantique, ou de Nizan, qui correspond à notre mois d'avril. L'Écriture dit ici *que le sé-*

⁵ Philax., *loc. cit.*

jour des enfants d'Israël en Égypte avait duré quatre cent trente ans. En réalité, cependant, il ne s'était écoulé que deux cent quinze ans depuis le jour où Jacob avait mis le pied sur le sol des Pharaons avec sa smalah. L'auteur sacré a bloqué dans le chiffre qu'il avance, toute la période patriarcale de l'histoire des Hébreux, toutes les années où ils vécurent à l'état de pasteurs, groupés sous leurs chefs de tribu. Les quatre cent trente ans sont à décompter à partir du moment où Abraham reçut de Dieu l'ordre célèbre : *Sors de ta terre, de ta parenté, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai*⁶, et où il se mit en chemin pour gagner le pays de Chanaan. Telle est l'explication que donnent de ce nombre l'historien Josèphe⁷, Eusèbe de Césarée, dans sa Chronique⁸, saint Augustin⁹, et la majorité des auteurs après eux. C'est aussi ce qui ressort clairement d'un passage de saint Paul, dans l'épître aux Galates¹⁰. Le mot *Égypte* désigne tous les pays où pérégrinèrent les descendants d'Abraham, jusqu'au jour où Moïse les prit en main pour les faire passer de l'état de tribu à celui de peuple organisé.

La direction naturelle pour gagner la Palestine aurait été de remonter vers le Nord, jusqu'à la Méditerranée, puis de s'infléchir vers l'est, en longeant la mer, et d'entrer dans la terre de Chanaan par le pays des Philistins.

C'était, dit l'Écriture elle-même, *la route la plus courte*. C'était celle qu'empruntaient normalement les caravanes et les troupes qui se rendaient en Palestine ou en Syrie. Elle était gardée, et jalonnée de puits. Mais elle aurait mené les partants tout droit chez les Philistins, et Dieu ne voulut pas exposer les Hébreux, dès leur départ, à un engagement contre ce peuple fort et très entraîné à la guerre. Il craignit qu'ils ne prissent peur dès le premier choc, eux qui n'avaient jamais combattu, et qu'ils ne refluaient en désordre sur l'Égypte. La suite de cette histoire montrera en effet que, quand ils arriveront aux confins de la terre de Chanaan, ils seront épouvantés par les récits que leur feront leurs éclaireurs, sur l'aspect titanique des habitants, et ils ne penseront qu'à faire demi-tour.

En conséquence, Dieu leur fit prendre la direction du Sud, pour les conduire vers le mont Sinaï, où il avait décidé de promulguer sa Loi, sans tenir compte de la mer Rouge, qui semblait un obstacle infranchissable, mais qu'il se réservait de leur faire traverser par le miracle l'un des plus formidables que l'on ait jamais vu sur la terre. La première étape

⁶ Philax., *loc. cit.*

⁷ Flav., l. II, ch. VI.

⁸ Pat. lat., t. XIX, c. 369.

⁹ *Quaest. XLII in Exod.* Pat. lat., t. XXXIV, c. 610.

¹⁰ III, 16-17.

fut Soucoth, la seconde Ethan, la troisième Beelséphon, près de Pihahiroth, au voisinage immédiat de la mer Rouge. L'emplacement exact de ces localités nous est aujourd'hui inconnu, malgré tous les efforts que l'on a fait pour les retrouver. C'est qu'aussi bien les traces de la civilisation humaine sont souvent promptes à s'effacer. Si, dans un pays comme la France, il est impossible aujourd'hui de déterminer avec exactitude l'emplacement d'Alésia, celui des champs Catalauniques, ou celui de la bataille de Vouillé, il n'est pas étonnant que, dans une région qui fut soumise à de profonds bouleversements politiques et physiques, qui connut pendant des siècles, sous l'occupation musulmane, un régime analogue à celui de l'actuel rideau de fer, interdisant aux chrétiens toute investigation sur son territoire ; qui vit se ruiner peu à peu, toujours par le fait de cette occupation, le merveilleux système d'irrigation établi par les Égyptiens, et le sable du désert envahir progressivement d'immenses étendues jadis riantes et fertiles, il n'est pas étonnant qu'à trois mille ans de distance, nous soyons incapables de retrouver avec certitude l'itinéraire que suivirent les Hébreux et le point où ils passèrent la mer Rouge.

La masse des émigrants était guidée miraculeusement par un Ange, qui la précédait, *le jour sous la forme d'une colonne de nuée, et la nuit sous celle d'une colonne de feu*, pour les éclairer, *en sorte qu'ils pouvaient marcher le jour et la nuit. Ni la colonne de nuée durant le jour, ni la colonne de feu durant la nuit ne cessèrent jamais de précéder le peuple.*

La colonne de nuée, tout en les conduisant, les protégeait contre les ardeurs du soleil, leur permettant ainsi de fournir de longues étapes. La colonne de feu, non seulement les éclairait la nuit, mais mettait en fuite les serpents et les bêtes féroces qui auraient pu les attaquer.

Commentaire moral et mystique

Le sacrifice de l'agneau pascal figurait à l'avance – nul n'oserait le contester – l'immolation de Celui que saint Jean-Baptiste devait un jour montrer à ses disciples en leur disant : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui porte les péchés du monde*¹¹.

Cet agneau devait être acheté et introduit dans la famille, le dixième jour du mois de Nizan, et mis à mort le soir du quatorzième jour : parce que le Christ entrerait solennellement dans la ville de Jérusalem le dimanche des Rameaux, et il y ferait entendre ses derniers appels jusqu'au jeudi suivant, où, sur le soir, il s'immolerait lui-même à son Père, d'abord à la Cène, puis à Gethsémani. À peine son sacrifice serait-il consommé que, par les mérites de son sang, qui les immuniserait contre la colère de Dieu, tous les Hébreux spiri-

¹¹ I, 29. Cf. Thom., *III Pars*, qu. LXXIII, a. 6.

tuels, c'est-à-dire tous les chrétiens, pourraient sortir d'Égypte – entendez : de l'empire des ténèbres –, et échapper à la captivité où les tenait le Pharaon, c'est-à-dire le démon.

L'agneau devait être mangé *dans chaque maison*, dans l'intimité de la famille : parce que, bien que le Christ soit mort pour tous les hommes, il s'est offert cependant pour chacun de nous en particulier. *Je vis*, dit saint Paul, *dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi*¹². Il ne suffit donc pas de célébrer ce sacrifice dans un acte public de culte, il faut que chacun le médite en son for intérieur. Et si l'on n'est pas assez nombreux, il faut convoquer les voisins : parce que quiconque sent son impuissance à remercier Dieu comme il le voudrait et le devrait, doit, pour suppléer à son indigence, inviter les autres à rendre grâces avec lui. Il s'unira en particulier aux louanges que disent à Dieu en reconnaissance de cet ineffable mystère, la Très Sainte Vierge, les Apôtres, les martyrs, comme le lui rappelle chaque jour à la Messe, le passage du Canon désigné sous le nom de *Communicantes*.

L'agneau devra être un *mâle*, et *sans tache* ; expressions qui font entendre à la fois l'énergie virile, et la pureté du Sauveur. Il aura au moins *un an* : parce que l'année, en tant qu'elle comporte une révolution complète de la terre autour du soleil, est le symbole d'une perfection achevée¹³.

Et cependant, *on pourra le remplacer par un bouc* : parce que cet agneau sans tache n'a pas craint d'assumer pour nous une chair de péché, et de prendre l'apparence du *bouc*, c'est-à-dire du pécheur.

Son sang devra être apposé sur la porte de la maison, pour échapper au glaive de l'Ange exterminateur : parce que, seul le sang du Christ peut nous préserver de la justice divine et de la mort éternelle. On aura soin d'en mettre aussi sur le sommet de la maison : parce que la partie la plus élevée de l'esprit, celle par laquelle l'homme s'unit à Dieu, doit méditer souvent la Passion du Sauveur.

Ensuite, *on mangera l'Agneau*, dans le sacrement de l'Eucharistie, afin de puiser en lui la force dont nous avons besoin pour notre pèlerinage ici-bas ; mais on le mangera *de nuit*, dans l'obscurité de la foi, et en souvenir de cette nuit où il fut comme cuit dans le feu de la souffrance. On ne devra pas le consommer *cru*, comme firent les Juifs quand ils prirent dans un sens purement charnel les paroles de Notre-Seigneur : *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle*¹⁴, semblant croire qu'il s'agissait d'une manière d'anthropophagie. Et on ne le fera pas *bouillir non plus dans l'eau*, dans l'eau de la sagesse humaine, en essayant d'expliquer scientifiquement le mystère de la présence réelle et de la transsubstantiation. On le mangera *rôti au feu*, sans chercher d'autre explication à ce qu'il y a d'incompréhensible en lui, que l'action de l'amour brûlant du Saint-Esprit.

On le *dévorera tout entier*, on se nourrira avec avidité de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a dit. *Avec la tête, les pieds et les entrailles* : la *tête* représentant la nature divine ; *les pieds*, le mystère de l'Incarnation ; *les entrailles*,

¹² Gal., II, 20.

¹³ Bonav., t. I, p. 323 a.

¹⁴ Jo., VI.

la faiblesse de la nature humaine. On acceptera les yeux fermés de croire que cet Agneau était le Verbe, le Fils de Dieu consubstantiel à son Père ; qu'il s'est fait homme dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie ; qu'il a marché sur la même terre que nous ; qu'il a connu nos infirmités ; qu'il a eu faim, qu'il a eu soif, qu'il a été fatigué, qu'il a souffert, qu'il a été crucifié, etc. *On n'en laissera rien jusqu'au matin* : il n'est pas permis d'éliminer telle ou telle donnée du mystère, ou, comme on dit vulgairement, d'en prendre et d'en laisser ; on l'acceptera tel qu'il nous est servi par l'Église, jusqu'à ce que vienne *le matin*, jusqu'à ce que se lève le grand jour de l'éternité, où ces mystères nous seront dévoilés. *S'il en reste quelque chose, on le brûlera au feu*. Tout ce qui nous paraîtra impossible à admettre, nous nous garderons bien de le jeter, comme ne valant rien, mais nous l'attribuerons à la puissance sans limite de l'Esprit-Saint, auteur de toutes ces merveilles.

En outre, il faut le manger *les reins ceints*, de chasteté, mortifiant en nous les mauvais désirs, et l'amour des plaisirs sensuels ; – *les pieds chaussés*, c'est-à-dire protégeant soigneusement nos pas contre les pierres de scandale et les épines du péché ; – *et tenant un bâton à la main*, nous appuyant sur la Croix de Jésus-Christ, mettant en elle toute notre confiance. Il faut le consommer *à la hâte* ; non pas nonchalamment, mais avec ferveur, sans dégoût, sans ennui, sans répugnance ; – avec *les laitues amères* de la pénitence, et des *pains sans levain*, c'est-à-dire en l'accompagnant d'œuvres dont tout ferment d'orgueil sera soigneusement éliminé¹⁵.

C'est la Pâque, c'est-à-dire le *passage* du Seigneur. C'est le jour où Jésus *passera* de ce monde à son Père¹⁶ et où il fera *passer* avec lui « de la vie mortelle à la vie éternelle, de la vie terrestre à la vie céleste, de la vie corruptible à l'incorruptibilité »¹⁷ tous ceux qui auront été marqués de son sang ; tous ceux qui auront cru en la valeur de son sacrifice rédempteur ; depuis Abel, quand, le premier, il immola un agneau en figure, jusqu'au bon larron, quand il reçut les éclaboussures de ce sang sur la Croix.

¹⁵ Ce commentaire est tiré surtout de Rupert, c. 612 et suiv. ; de Carth., t. I, c. 573-577 ; et aussi des *Méditations* du P. Louis du Pont, S. J., IV^e partie, méd. IX, 2.

¹⁶ Jo., XIII, I.

¹⁷ Saint Augustin, *Enarrat. in Ps. LXVII*, Sermon. 1, 2.

CHAPITRE 11

Le passage de la mer Rouge

(Ex., XIV, 5-23)

À peine les Hébreux avaient-ils disparu à l'horizon que les égyptiens, se voyant privés de ces auxiliaires irremplaçables, et oubliés déjà des fléaux qu'ils avaient subis à cause d'eux, se repentirent de les avoir laissés partir. « Eh quoi ! leur fait dire saint Éphrem, souffririons-nous que ces Juifs, après nous avoir causé tant de maux, s'en aillent ainsi impunément ? Ils ont mis au pillage nos biens, nos objets les plus précieux, et les ont emportés avec eux ! Mieux vaut périr que de laisser ce peuple bafouer ainsi l'empire égyptien !¹ »

Le Pharaon, atterré un instant par l'extermination des premiers-nés, avait retrouvé toute son arrogance, depuis que le fléau avait cessé, et regrettait cet exode plus amèrement que personne. Il se persuadait à part lui que Moïse n'était qu'un enchanteur, et que c'est par des sortilèges qu'il avait déchaîné les maux dont l'Égypte avait tant souffert. Voyant, au bout de quelques jours, qu'aucun signe n'annonçait le retour des soi-disant pèlerins, il résolut de les rattraper et de leur faire payer cher leur escapade. Il constitua une colonne solide et légère à la fois, qui comprenait six cents chars de guerre – les meilleurs de toute l'Égypte –, cinquante mille cavaliers et deux cent mille fantassins très bien armés. Puis il fit atteler son propre équipage et se lança à la poursuite des émigrants. Il n'eut pas de peine – on le conçoit – à retrouver les traces de cet énorme troupeau d'hommes, de femmes, d'enfants et de bêtes, qui se mouvait lourdement. Dès la troisième étape, ses éclaireurs aperçurent dans le lointain les tentes que les fugitifs venaient de dresser sur le bord même de la mer Rouge. Les Juifs étaient en train de préparer leur repas : forts de la permission de départ donnée par le Pharaon, ils se croyaient en sécurité, et ne se gardaient pas. Bientôt cependant, ils commencèrent à percevoir le roulement des chars et le bruit sourd que faisaient les hommes et les chevaux en marche. Interdits, ils suspendirent leur besoin pour fouiller des yeux l'horizon, et ne tardèrent pas à discerner sur les crêtes voisines l'armée ennemie qui se déployait en ligne de bataille².

Épouvantés, ils voulurent fuir, mais ils se trouvaient pris comme dans une souricière : à leur gauche, ils avaient la mer Rouge ; à leur

¹ Ephr., c. 214.

² D'après Philax., l. I, p. 93.

droite, les monts abrupts du Djébel Araba, qui se dressaient comme des remparts et qui, devant eux, se rapprochaient du rivage au point de leur fermer toute issue ; derrière eux, l'armée ennemie. En tout état de cause, malgré leur supériorité numérique, n'ayant ni cavalerie ni chars³, ils auraient été hors d'état de se mesurer avec les soldats égyptiens, gens de métier, munis d'armes de la meilleure qualité. Mais sur ce terrain étroitement encaissé, toute lutte s'avérait impossible. La situation était désespérée, il n'y avait humainement parlant, aucun moyen d'éviter un massacre général.

Devant l'imminence du péril, le camp se remplit de cris et de gémissements. Les femmes se lamentaient, les enfants pleuraient, les hommes grondaient, et une vague d'indignation s'éleva contre Moïse, pour avoir entraîné dans ce guépier le peuple qui s'était remis entre ses mains.

« *Tu as eu peur sans doute, lui criait-on, qu'il n'y ait pas assez de place en Égypte pour nous enterrer tous ? C'est pour cela que tu nous as menés en ce lieu, pour que nous mourions dans le désert, et qu'on puisse nous y ensevelir commodément ? Pourquoi nous as-tu conduits ici ? Ne t'avons-nous pas dit cent et cent fois que nous aimions mieux servir les Égyptiens que de nous lancer dans cette aventure ? Nous préférons être leurs esclaves que de mourir dans le désert !* » Vainement, avec cette douceur qui était devenue sa vertu dominante, Moïse essaya de les calmer. Il leur affirma que Dieu leur viendrait en aide sans tarder ; que sa toute-puissance se jouait des prévisions humaines, que les Égyptiens allaient subir un désastre inouï. Personne ne voulut le croire, et ils étaient tout prêts, dit Josèphe, à le lapider.

L'homme de Dieu cependant tint tête à l'orage, montrant ainsi l'intrépidité de sa foi, et la force de son âme. Comprenant que toute discussion était inutile, il se mit en prière : il pria, non pas comme les Juifs, qui se bornaient à réciter des formules, ou à pousser des clameurs vers le ciel, sans confiance, sans piété, sans élan de cœur. Pour lui, il se recueillit profondément en lui-même, il entra dans le sanctuaire intime de son âme, et là, il supplia Dieu de lui venir en aide. La réponse ne se fit pas attendre. « *Pourquoi cries-tu vers moi ?* », demanda le Seigneur. Ces mots n'étaient pas un reproche : ils voulaient dire : « *Pourquoi me parles-tu sur un tel ton d'angoisse, comme si je pouvais ne pas exaucer ta demande ? Penses-tu, qu'après toutes les merveilles que j'ai accomplies pour vous tirer d'Égypte, je vais maintenant vous abandonner ? Est-ce que je ne t'ai pas dit que tu étais le dieu*

³ Les chars de guerre étaient pour les armées d'alors, ce que sont les engins blindés pour celles d'aujourd'hui. Ils conféraient à ceux qui en possédaient une supériorité décisive sur ceux qui en étaient démunis. Les chars des Égyptiens étaient hérissés de faux, trainés par deux chevaux, et montés par trois hommes : un conducteur, un archer et un aide, qui protégeait les deux autres avec un bouclier.

de Pharaon, et donc, que tu n'avais rien à craindre ? Retourne vers les fils d'Israël, dis-leur de se mettre en route sur l'heure, et de marcher vers la mer. Quand vous arriverez sur le bord de celle-ci, tu étendras ton bâton au-dessus des flots, puis tu leur ordonneras de vous ouvrir un passage et de vous laisser traverser à pied sec ».

Cependant, le jour commençait à décliner ; craignant de laisser échapper leur proie, les Égyptiens voulaient attaquer avant la nuit, et se hâtaient de prendre leurs dispositions de combat. Le désastre semblait inévitable, aucune manœuvre ne pouvait sortir les Israélites de la nasse où ils étaient enfermés. Soudain, à la stupeur générale, on vit la colonne de nuée, au lieu de se muer en colonne de feu, comme elle le faisait chaque soir, se porter de l'avant à l'arrière de la caravane des fugitifs, interposant un écran entre ceux-ci et leurs ennemis. Restant opaque sur l'une de ses faces, elle plongeait les Égyptiens dans une nuit aussi complète que celle qu'ils avaient subie durant trois jours, lors de la neuvième plaie. Sur son autre face, au contraire, elle devint lumineuse, baignant le peuple de Dieu d'une clarté de plein jour. Force fut donc aux poursuivants de remettre leur attaque au lendemain. Mais l'avertissement que le ciel leur donnait par ce nouveau prodige ne leur servit de rien ; ils attendirent avec une impatience fébrile le lever du soleil, brûlant du désir de massacrer enfin, et de dévaliser cette tourbe d'Hébreux qu'ils croyaient tenir à leur merci.

Tout en marchant, Moïse était arrivé sur le bord même de la mer Rouge. Là, de nouveau, il adressa à Dieu une fervente prière :

Vous voyez, Seigneur, disait-il, qu'il est humainement impossible de sortir d'une situation comme la nôtre. Vous seul, vous pouvez, si vous le voulez, sauver ce peuple, qui n'a quitté l'Égypte que pour vous obéir, et le garantir de la fureur de ses ennemis. Vous êtes notre unique espérance, notre seul refuge, dans une telle extrémité. Hâtez-vous donc, Seigneur, Dieu tout-puissant, de déployer votre bras en notre faveur, et relevez le courage de votre peuple, qui se désespère. Cette mer et ces rochers qui nous encerclent et qui s'opposent à notre passage, sont l'œuvre de vos mains ; commandez-leur, Seigneur, et ils obéiront à votre voix ⁴.

Cette prière achevée, le serviteur de Dieu étendit son bâton au-dessus des eaux. La mer était agitée et sombre, elle roulait vers le rivage de grosses vagues qui se brisaient avec fracas, puis se retiraient en bouillonnant. Mais, à peine Moïse eut-il fait le geste commandé, qu'elle sembla se fendre en deux ; une tranchée profonde s'ouvrit au milieu d'elle ;

l'un des bords se haussa en haut, dit Philon, et étant entassé et pressé comme une muraille ferme, se tint tout droit, sans se remuer aucunement ;

⁴ Flav., l. II, ch. VII.

l'autre se retira en arrière, comme un cheval que l'on fait reculer en le prenant sur le mors de bride, puis s'immobilisa, laissant dans l'élément liquide un large passage⁵.

Au même moment un vent très fort se mit à souffler, qui assécha entièrement le fond du chenal ainsi tracé. C'est ce qu'a voulu plus tard exprimer le Psalmiste, quand il dit que *Dieu conduisit* (les Hébreux) à *travers les abîmes, comme à travers un désert*⁶, c'est-à-dire sur un terrain aussi sec que le sable du désert.

Saisis de stupeur devant ce spectacle inouï, les Juifs demeuraient figés sur place, n'osant avancer. C'est en vain, d'après la tradition, que Moïse, s'engageant dans le chenal, essaya d'entraîner derrière lui la tribu de Ruben, qui marchait la première. Celle-ci refusa de le suivre. La tribu de Siméon, qui venait la seconde, en fit autant. Et de même celle de Lévi, qui était la troisième. Mais les fils de Juda, qui se présentèrent ensuite, eurent plus d'audace ; généreusement, ils foncèrent dans le défilé⁷, et par ce trait de courage ils méritèrent de devenir désormais la première en dignité des tribus d'Israël, celle qui donnerait ses rois à toute la nation. Derrière eux, toute l'énorme colonne, un peu rassurée, descendit dans le chenal.

Le fond de celui-ci était maintenant absolument sec. L'herbe qui le couvrait le rendait aussi mœlleux aux pieds qu'un tapis, et nul obstacle ne venait entraver la marche des émigrants. Sur les deux côtés, la masse des eaux se dressait immobile, comme maintenue par des murailles de verre, laissant voir dans ses couches profondes des poissons inconnus et des monstres marins, non moins stupéfaits que les Hébreux eux-mêmes de cette extraordinaire aventure⁸.

Commentaire moral et mystique⁹

Dieu n'a pas conduit Israël dans la Terre promise par le chemin le plus direct, celui qui paraissait tout indiqué, parce qu'il ne nous fait pas suivre, dans la vie spirituelle, les voies qui sembleraient aux hommes les plus logiques et les plus simples. S'il a épargné à son peuple, au début de son Exode, les combats contre les Philistins, qui devaient devenir dans la suite ses ennemis les plus redoutables, c'est pour nous faire entendre qu'il n'expose pas les com-

⁵ Cette description est faite d'après Philon, l. I, p. 94. Certains auteurs, tels qu'Origène, Théodoret, etc., rapportent ici une opinion assez répandue dans l'antiquité et selon laquelle la mer se serait ouverte en douze points, offrant ainsi un passage distinct à chacune des tribus d'Israël. Mais il est probable que cette idée est née d'un désir d'interpréter trop littéralement le verset 13 du Ps. CXXXV, où il est parlé de *divisions*, au pluriel, dans la mer. Elle n'est pas conforme à la tradition courante, qui est celle que nous donnons ci-dessus.

⁶ Ps. CV, 9.

⁷ H. S., c. 1158.

⁸ D'après Sap., XIX, 7 ; Judith, V, 12.

⁹ D'après Origène, saint Grégoire de Nysse et Rupert, *op. cit.*

mençants aux tentations les plus violentes, de crainte qu'ils ne se découragent dès le principe, et ne retournent dans le monde.

La colonne de feu, qui guidait les Hébreux pendant la nuit, et *la colonne de nuée*, qui les protégeait contre les ardeurs du Soleil, durant le jour, représente le Christ, selon sa double nature, la divine et l'humaine. Parce qu'il est Dieu, il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; il guide son peuple à travers la nuit de la vie présente vers la vraie Terre promise, vers le royaume des cieux. Mais par sa nature humaine, qui a pris sur elle toute la rançon des péchés de l'univers, par la tendresse de ce Cœur qui a tant aimé les hommes, il protège les pécheurs contre les rayons brûlants de la divine justice ; rayons qui se feront sentir avec une ardeur implacable au jour par excellence, au jour de la colère et du suprême règlement de comptes : *Dies iræ, dies illa...*

Cette colonne est venue montrer aux hommes le chemin qui leur permettrait de sortir de la domination du roi d'Égypte, c'est-à-dire du démon. Mais celui-ci ne les laisse pas échapper sans réagir : il les poursuit, il les harcèle de ses tentations, de ses persécutions. Et l'âme qui voudrait fuir est arrêtée par un obstacle apparemment infranchissable, qui semble la mettre à la merci de ses ennemis. C'est la concupiscence, qu'elle sent bouillonner en elle, comme une mer toujours agitée, et dont l'eau salée ne peut étancher sa soif ; cette concupiscence qui faisait dire à saint Paul : « *Je sens dans mes membres une loi qui répugne à la loi de mon esprit ; je vois le bien que je voudrais faire, et je ne le fais pas ; je vois le mal que je ne voudrais pas faire, et je le fais !* »¹⁰.

L'âme alors se sent tentée de désespoir. Elle regrette d'avoir quitté l'Égypte, c'est-à-dire le monde, pour s'engager dans la voie aride du renoncement et de la perfection chrétienne. Elle s'en prend à ceux qui l'ont poussée à cette détermination. « *N'y avait-il pas assez de sépulcres en Égypte pour nous enterrer tous ?* », leur reproche-t-elle. C'est-à-dire : « Mourir pour mourir, puisque c'est là le terme fatal de toute vie humaine, ne valait-il pas mieux attendre cette échéance dans la vie du monde, que de me charger de pénitences, et de m'exposer à toutes sortes de persécutions, pour arriver en définitive au même résultat ? »

Dans cette conjoncture, qu'elle ne désespère pas cependant, qu'elle crie vers le Seigneur ! Mais qu'elle crie comme Moïse, et non pas comme les Hébreux, dont la prière n'était qu'un tumulte confus de paroles sans conviction, de formules sans intentions ; qu'elle crie dans le secret de son cœur, de cette voix silencieuse qui perce les nuages, et qui monte jusqu'au plus haut des cieux ! Et Dieu alors lui dira, à elle aussi : « *Élève ton bâton au-dessus des flots* ». C'est-à-dire : « Mets la Croix au-dessus des puissances de la chair et du démon. C'est dans ce signe que tu vaincras. N'oublie pas que le Christ a triomphé du monde et de l'enfer. Tais-toi, obéis, et laisse agir le Seigneur ! »

¹⁰ Rom., VII, 15 et suiv.

CHAPITRE 12

Comment l'armée égyptienne fut anéantie sans combat

(EX., XIV, 24-31)

Dès que le jour commença à poindre, les Égyptiens s'aperçurent avec stupeur que les Hébreux avaient décampé et que leur longue colonne semblait s'enfoncer peu à peu dans les flots. Ils crurent d'abord qu'un mouvement de panique, ou une crise de folie collective, précipitait à la mer toute cette bande de fuyards, comme des moutons de Panurge. Mais bientôt ils durent se rendre à l'évidence : les Hébreux ne se noyaient pas, leur file interminable cheminait entre les eaux, sans avoir l'air d'en être le moins du monde incommodée. C'était un prodige inouï. Cependant, il faut bien dire que, depuis des mois, l'Égypte vivait dans un climat où les phénomènes extraordinaires se succédaient sans arrêt. Les poursuivants ne furent donc pas aussi étonnés que nous le serions aujourd'hui, si un événement de cette nature s'offrait soudain à nos regards. Mais surtout, ils étaient aveuglés par leur désir de vengeance, et Dieu, pour les punir, les frappa, comme dit le Prophète, d'un *esprit de vertige*¹. Après quelques hésitations, ils se risquèrent à leur tour dans la tranchée ouverte au milieu des flots : « La cavalerie, dit Josèphe, entra la première, tout le reste de l'armée suivit »². La mer ne bougeant toujours pas, ils oublièrent bientôt le danger auquel ils s'exposaient, et ne pensèrent qu'à faire diligence pour rejoindre les fugitifs.

Mais dès que les derniers Israélites eurent atteint la rive opposée, les choses changèrent brusquement d'aspect : le ciel se couvrit de nuages sombres, la pluie se mit à tomber avec violence, et un orage terrible éclata. Les éclairs succédaient aux éclairs, le fracas du tonnerre roulait sans arrêt, frappant les cœurs d'épouvante, la terre tremblait³. En même temps, le fond de la mer redevenait humide et fangeux ; les chars s'enlisèrent et obstruèrent le chenal ; hommes et chevaux, glissant dans la boue, se virent dans l'impossibilité d'avancer ni de reculer⁴. Une confusion indescriptible s'ensuivit. Les soldats ne pensaient plus qu'à faire demi-tour et à revenir au rivage ; ils redoutaient maintenant et la mer et les Hébreux. « *Fuyons Israël, disaient-ils, le Seigneur combat pour eux contre nous !* »

¹ Is., XIX, 14.

² Flav., II, 7.

³ Cf. Ps. LXXXVI, 17.

⁴ C'est ce qu'exprime Judith en disant : « *L'abîme se saisit de leurs pieds* » (IX, 8).

Quand la panique fut à son comble, Dieu dit à Moïse : « *Étends ta main sur la mer* ». Moïse obéit : aussitôt, les murs transparents qui semblaient contenir les eaux, se liquéfièrent ; les flots se précipitèrent en bouillonnant dans le chenal, engloutissant l'armée assaillante avec ses chars et ses chevaux. Tous les Égyptiens périrent, sans exception : il ne resta, dit Philon, « ni un valet ni un portefeux » pour aller annoncer la nouvelle de ce désastre sans précédent.

Le jour où il se produisit était le vingt et unième du mois de Nisan, le huitième après la Pâque, et les Juifs instituèrent pour le célébrer, lui aussi, une fête nouvelle.

La mer avait maintenant retrouvé son calme, mais elle était couverte d'épaves et de débris. Les Hébreux s'aperçurent bientôt que, par un nouveau miracle, *les cadavres des Égyptiens*, au lieu de couler à pic, *avaient été rejetés sur le bord de la mer*. Ils eurent ainsi toute facilité pour les dépouiller de leurs armes et de leur équipement⁵. Alors *ils admirèrent la puissance que Dieu avait mise en œuvre contre leurs ennemis. Le peuple craignit le Seigneur, et il crut au Seigneur, et à Moïse son serviteur.*

Le passage de la mer Rouge a été considéré de tout temps, non seulement par les Juifs et par les chrétiens, mais encore par les païens qui en eurent connaissance, comme l'un des plus grands miracles qui aient jamais été accomplis sur la terre⁶. Dieu, par ce prodige inouï, a voulu manifester à son peuple, d'une manière éclatante, la maîtrise absolue qu'il exerce, aussi bien sur les forces de la nature que sur les puissances humaines, et lui inspirer ainsi une confiance sans bornes en l'efficacité de sa protection. À cause de cela même, les adversaires de la foi ont cherché depuis toujours à l'amoinrir ou à le nier.

Les premiers, certains philosophes grecs prétendirent que la mer Rouge s'était soudain vidée dans une poche sous-marine, comme cela est arrivé maintes fois à des lacs ou à des cours d'eau. Mais on ne voit pas très bien, dans cette hypothèse, comment ensuite, elle aurait englouti l'armée du Pharaon.

Après eux, les prêtres égyptiens mirent en avant la théorie du flux et du reflux : ils soutinrent que Moïse, durant les quarante années qu'il avait passées à garder les troupeaux sur les bords de la mer Rouge, avait étudié attentivement le régime des marées de celle-ci et qu'il le connaissait à fond : il profita donc d'un moment où les eaux étaient les plus basses, pour faire passer les Hébreux. Les Égyptiens, lancés frénétiquement à la poursuite des fugitifs, ne prirent pas garde que c'était l'heure de la marée montante : ils furent surpris par le flot, et ils périrent tous⁷.

⁵ Carth., t. I, p. 590.

⁶ Cf. *Bible de Vence*, t. II, p. 47.

⁷ Eusèbe, *Praeparat.*, l. IX, ch. XXVII. Pat. gr., t. XXI, c. 735.

L'exégèse rationaliste réédite aujourd'hui différentes explications calquées sur ce modèle, en les étayant d'un appareil impressionnant d'arguments scientifiques. Le passage ne se fait plus à *travers* la mer Rouge, mais au nord de celle-ci ; ce n'est plus une marche au milieu des flots, ouverts par la baguette de Moïse ; c'est un simple cheminement à gué à travers les lacs Amers, ou même, tout bonnement, sur le rivage de la mer, entre un flux et un reflux⁸. Certaines observations géologiques permettent en effet de croire qu'il y avait alors, au nord de Suez, toute une région soumise au régime des marées de la mer Rouge, et dont le sol, par conséquent, se trouvait tantôt sous l'eau, tantôt à découvert. Moïse, choisissant habilement son heure et son terrain, aurait calculé son affaire de façon à passer à marée basse, mais de telle sorte que l'opération s'achevât juste au moment où l'eau recommençait à monter. Les Égyptiens, emportés par leur ardeur, se laissèrent surprendre par le flux qui arrivait, et se noyèrent jusqu'au dernier. C'était évidemment, de la part des Hébreux un coup d'audace inouï, et ils ne purent le réussir que grâce à un concours de circonstances extraordinaires, où il est impossible de ne pas voir la main de Dieu. Ainsi se trouve sauvegardé, pour les interprètes catholiques, le caractère miraculeux de l'événement, tout en ménageant la répugnance du rationaliste scientifique à l'endroit de toute intervention surnaturelle.

Nous ne nous attarderons pas à discuter ces théories, bien qu'elles aient réussi à s'implanter même dans les manuels courants. Non seulement elles heurtent la foi du chrétien qui croit, dans sa simplicité naïve, que la Bible doit être prise à la lettre ; mais elles sont inconciliables avec la probité qu'exige le métier d'historien. L'histoire en effet ne s'établit pas sur des hypothèses scientifiques, ou sur des échafaudages de déductions philologiques. Si de tels éléments peuvent être appelés utilement en renfort d'une opinion, ils ne sauraient en aucune façon lui servir de base, et de preuve décisive contre les arguments de caractère spécifiquement historique. L'histoire s'écrit avec des « documents », c'est-à-dire avec les témoignages du passé. C'est là sa loi fondamentale, si elle veut rester elle-même : et l'histoire des Hébreux n'en est pas affranchie sous le prétexte qu'elle est une « histoire sainte ». De même que, dans les affaires judiciaires, un juge ne peut substituer son opinion personnelle aux dépositions des témoins ; de même tout auteur qui a le respect de la vérité objective ne saurait faire prévaloir ses propres conceptions sur les témoignages que lui ont légués les hommes du passé, dans leurs écrits, leurs inscriptions, leurs monuments, etc. Ce sont ces « documents » qui, analysés *sine studio nec ira*, selon la formule de Tacite, c'est-à-dire sans préjugé et sans passion, lui fourniront l'élément premier de ce qu'il doit écrire. Sans

⁸ Cf. *Revue Biblique*, 1928, p. 232 ; 1932, pp. 370 et 538, I. C., p. 639 ; Vig., p. 383.

doute, il est convenable de les soumettre d'abord à une saine critique : mais les droits de la critique sont limités, et ils ne vont pas jusqu'à annuler un témoignage, sous le seul prétexte qu'il n'est pas conforme à l'opinion de l'auteur, à celle de son siècle ou à celle de son milieu.

Or, dans le cas qui nous occupe, les théories qui prétendent faire passer les Hébreux au nord de la mer Rouge, et non au travers de celle-ci, ne peuvent invoquer en leur faveur aucun document. Elles s'appuient exclusivement sur des hypothèses géologiques, des déductions philologiques, et par-dessus tout sur le préjugé naturaliste, qui élimine systématiquement le miracle de ses explications. Tous les témoignages sans exception, que nous a légués l'antiquité, sont d'accord, non seulement pour faire passer les Hébreux en pleine mer, comme le raconte la Bible, mais pour fixer le lieu de cette performance en un point nommé Clysma, situé dans la partie septentrionale du golfe de Suez⁹. La mer n'a pas, en cet endroit, plus de huit à dix kilomètres de large, ce qui s'harmonise très bien avec le récit de l'*Exode*. Tandis que l'emplacement exact des autres étapes des Hébreux s'est effacé peu à peu de la mémoire des hommes et sous le sable du désert, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la tradition qui désigne Clysma comme le point précis où ils entrèrent dans la mer Rouge n'a jamais varié, n'a jamais été contestée. Elle s'est transmise immuable, à travers trente siècles. Elle a passé des Juifs aux Arabes, des Arabes aux chrétiens. Elle a été confirmée, sans exception, sans discussion par tous les historiens de l'antiquité qui ont traité de cette matière : Flavius Josèphe, Eusèbe de Césarée, Philostorge¹⁰, saint Grégoire de Tours¹¹, Cosmas Indicopleuste¹², Paul Orose¹³, Paul Diacre¹⁴, etc., et par un grand nombre de voyageurs, au premier rang desquels il faut citer la célèbre pèlerine Éthérie, du IV^e siècle.

Ces auteurs ajoutent que les traces des roues des chars égyptiens se conservèrent là miraculeusement pendant des siècles, imprimées sur le rivage, comme un témoignage parlant de ce miracle inouï.

Bien loin de s'accommoder à cette étroitesse d'esprit, qui prétend refuser à Dieu toute possibilité d'intervention directe dans la marche du monde, et d'accepter des hypothèses qui enlèvent à cette scène toute sa majestueuse grandeur, toute sa formidable beauté, tout le caractère manifestement divin dont elle est marquée, l'historien soucieux du respect qu'il doit à la vérité, la racontera comme un fait qui

⁹ Beaucoup de commentateurs ont pensé que Clysma devait être identifié avec le Béélséphon de l'Écriture.

¹⁰ *Histoire ecclésiastique*, l. III, ch. VI. Pat. gr., t. LXV c. 488.

¹¹ *Histoire des Francs*, l. I, ch. X. Pat. lat., t. LXXI, c. 167.

¹² *Topographie chrétienne*. Pat. gr., t. LXXXVIII, c. 196.

¹³ *Historiarum*, l. I, ch. X. Pat. lat., t. XXXI, c. 717.

¹⁴ *De Locis sanctis*. Pat. lat., t. CLXXXIII, c. 1130.

dépasse absolument et la puissance de l'homme, et le jeu des forces normales de la nature ; qui appelle *le doigt de Dieu*, au même titre que, dans le Nouveau Testament, la résurrection de Lazare, ou la guérison de l'aveugle-né, et il s'unira, pour le célébrer, au Cantique d'action de grâces que composa Moïse, quand il vit son peuple, délivré de la servitude égyptienne, tout prêt à dresser ses tentes sur l'autre bord de la mer Rouge, à Ayou-Mouça.

Commentaire moral et mystique

Admirons une fois de plus comment Dieu se joue des projets des hommes, et des précautions qu'ils prennent pour s'assurer de l'avenir. Effrayé du danger que présentait l'accroissement continu de la nation des Hébreux, le Pharaon avait prescrit de jeter à l'eau tous les enfants juifs du sexe masculin, dès qu'ils viendraient au monde. En vertu de cette loi, Moïse, aussitôt sa naissance, aurait dû être emporté vers le Nil et noyé dans ses flots. Or, non seulement Moïse fut sauvé, mais il arracha le peuple élu à la tyrannie du Pharaon, et ce furent les Égyptiens qui périrent sous les eaux.

La mer Rouge, en tant qu'elle est une masse salée, incapable d'apaiser la soif de l'homme, perpétuellement instable, sujette à de brusques tempêtes, représente – nous l'avons dit plus haut – la concupiscence toujours agitée, toujours insatisfaite, secouée inopinément par des mouvements de passion. Mais si nous la considérons maintenant en tant qu'elle est inépuisable, quelle procure à l'homme la possibilité de se baigner, de se rafraîchir et de se laver indéfiniment, elle figure les eaux de la pénitence ; ces eaux qui, *rougies* et vivifiées par le sang du Christ dont elles tirent toute leur vertu, offrent à l'homme un bain de miséricorde, où il peut toujours venir se purifier. C'est vers elles que la colonne de feu conduit l'âme qui a résolu de secouer le joug du Pharaon, c'est-à-dire de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. À peine cette âme est-elle descendue dans les eaux du Baptême, qu'elle voit celles-ci anéantir entièrement le roi d'Égypte et son armée, c'est-à-dire toute la horde de péchés qui prétend avoir des droits sur elle, et voudrait la maintenir sous son emprise. En un instant, elle se trouve complètement libérée, sans avoir à combattre, sans avoir à faire autre chose qu'à traverser l'eau, puisque le Baptême, on le sait, efface absolument, par lui-même, toutes les fautes antérieures.

Toutefois, ceci ne peut s'accomplir qu'après trois jours de marche, qui représentent les trois jours que le Christ a passés dans le tombeau, parce que ce sont les seuls mérites de sa Passion et de sa mort, qui nous ont obtenu cette victoire. « *Ignorez-vous donc*, dit saint Paul, *que nous tous, qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, nous avons été baptisés en sa mort ? Car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une nouveauté de vie. Si, en effet, nous avons été ensevelis en la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi en celle de sa résurrection* »¹⁵.

¹⁵ Rom., VI, 3-5.

LIVRE II

Le Sinäi

CHAPITRE 1	Le cantique de Moïse (EX. 15, 1-21)	95
CHAPITRE 2	Les eaux de Mara (EX. 15, 22 – 16, 13).....	103
CHAPITRE 3	La manne (EX. 16, 13-26).....	109
CHAPITRE 4	Raphidim (EX. 17, 1-7)	114
CHAPITRE 5	Victoire sur Amalec (EX. 17, 8-16)	119
CHAPITRE 6	La visite de Jéthro (EX. 18).....	124
CHAPITRE 7	Le Sinäi (EX. 19).....	129
CHAPITRE 8	Le Décalogue (EX. 20, 1-21)	135
CHAPITRE 9	L'ancienne Alliance (EX. 20, 21 – 24, 12)	140
CHAPITRE 10	Moïse, quarante jours dans la nuée (EX. 24, 12 – 31, 18).....	145
CHAPITRE 11	Le veau d'or (EX. 32, 1-6).....	153
CHAPITRE 12	Le retour de Moïse (EX. 32, 7-35).....	158
CHAPITRE 13	Les secondes tables (EX. 33 ET 34)	166
CHAPITRE 14	Fondation du sacerdoce lévitique (EX. 25 – 31 ; 35 – 40).....	171
CHAPITRE 15	Nadab et Abiu (LEV. 10).....	179
CHAPITRE 16	Les offrandes des princes d'Israël (NUM. 7).....	184

CHAPITRE 1

Le cantique de Moïse

(EX., XV, 1-21)

Lorsque l'armée égyptienne eut disparu sous les flots, un immense cri de reconnaissance s'éleva de la masse des Hébreux, immobiles sur le rivage, et jusque-là muets de stupeur. Rien ne peut exprimer la joie qu'ils éprouvèrent à se sentir tout d'un coup délivrés de la terrible menace qui pesait sur eux. En voyant la puissance que le Seigneur avait déployée pour les protéger, ils comprirent quelle confiance ils devaient avoir en lui pour l'avenir. Moïse, se faisant l'interprète du sentiment général, improvisa séance tenante, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, un cantique d'actions de grâces, le premier de ce genre que la Sainte Écriture nous ait conservé. Car, bien que Noé, Abraham et les autres Patriarches n'aient jamais manqué de remercier Dieu quand ils en avaient reçu quelque bienfait, ils le firent par des sacrifices d'animaux ou des érections d'autels. Mais il n'existe aucune trace de chants ou de poèmes composés par eux : celui de Moïse est la plus ancienne pièce lyrique que nous connaissions, et il a gardé, malgré les siècles, un tel éclat, une telle couleur, une telle puissance d'expression que l'Église l'utilise aujourd'hui encore sans la moindre retouche dans l'Office canonial¹. En voici le texte entier, que nous paraphrasons verset par verset, pour en donner l'intelligence.

« *Chantons un cantique au Seigneur, disait-il, car il a été glorifié magnifiquement, c'est-à-dire : il a manifesté sa toute-puissance d'une façon merveilleuse, par la manière incroyable dont il a détruit les Égyptiens et nous a délivrés de la menace qu'ils constituaient pour nous : il a précipité dans la mer le cheval et son cavalier. – Ce n'est pas nous qu'il faut louer, ce n'est pas nous qui aurions pu accomplir un tel prodige, c'est le Seigneur ; c'est lui qui est ma force, et c'est lui qui est ma gloire. Il n'est pas resté enfermé en lui-même, comme s'il était indifférent à notre détresse : il est sorti de son repos, il s'est fait mon salut. Aussi, bien qu'il soit, de par son droit de Créateur, le Dieu de toutes choses, je veux qu'Il soit mon Dieu à moi, d'une façon toute particulière. C'est Lui que je louerai, que je servirai, que je glorifierai. C'est Lui le Dieu de nos ancêtres, le Dieu des Patriarches, le Dieu que mon père m'a appris à connaître et à aimer. C'est Lui qui est venu à notre secours, qui, pour nous délivrer, est descendu dans l'arène*

¹ Le jeudi de chaque semaine à Laudes.

comme un généreux champion. Mais, bien qu'*Il combatte à la manière des hommes, son Nom est le Tout-Puissant* : Il ne risque pas d'être défait, parce qu'il est le maître suprême de toute la création, et Il peut tout ce qu'Il veut. – *Il a précipité dans la mer les chars de Pharaon, avec toute son armée. Les chefs, que l'on avait choisis parmi les meilleurs de toute l'Égypte pour cette expédition, ont été engloutis dans la mer Rouge ; les flots les ont recouverts. Ils sont allés au fond, comme une pierre, sans pouvoir opposer la moindre résistance. – C'est votre droite, Seigneur, qui a été magnifiée dans cet acte de force ; et c'est par l'un des multiples effets de votre gloire que vous avez jeté bas nos ennemis. Vous avez dirigé contre eux votre colère, et elle les a dévorés comme le feu dévore un brin de paille. Sous le souffle de votre indignation, les eaux se sont rassemblées. Elles qui, de leur nature, sont fluentes et instables, se sont fixées et dressées comme un mur, ouvrant un chemin au milieu de la mer.*

L'ennemi avait dit : « Je poursuivrai ces Hébreux de malheur ; je me saisirai d'eux, je partagerai leurs dépouilles, et mon âme rassasiera enfin son désir de vengeance. Je tirerai mon épée, et je ferai des principaux d'entre eux un massacre qui servira de leçon ! » Mais votre esprit a soufflé : et de ces projets sanguinaires, il n'est rien resté. La mer s'est refermée sur les poursuivants, ils ont été engloutis comme du plomb sous les eaux bouillonnantes.

Qui vous est semblable parmi les forts, Seigneur ? Quel est l'homme dont la puissance puisse être comparée à la vôtre ? Vous accomplissez des œuvres merveilleuses. Mais surtout qui est, comme vous, magnifique en sainteté ? Car, à la différence des grands de ce monde, vous n'agissez ni par vanité, ni par ambition : vous les faites dans la sainteté, vous n'avez en vue que le bien des âmes. Vous êtes terrible, quand vous mettez en jeu votre puissance, et cependant, même alors, vous restez souverainement aimable. Vous demeurez digne de toute louange, quand vous accomplissez vos merveilles. – Vous avez étendu votre main sur nos ennemis, et la terre les a engloutis. Puis, non content d'avoir délivré votre peuple, de l'avoir arraché à la servitude, vous vous êtes fait vous-même son guide dans le désert, à l'intérieur de la colonne de nuée ».

Moïse, animé de l'esprit prophétique, annonce maintenant les événements à venir. Il en parle au passé, comme s'ils s'étaient déjà réalisés pour montrer à quel point il est sûr de ce qu'il dit, et parce que, pour Dieu, il n'y a ni passé ni futur : il voit toutes choses dans un éternel présent. « *Vous avez porté ce peuple avec votre force toute-puissante, jusqu'à la demeure que vous aviez préparée pour lui, jusqu'à la Terre promise, jusqu'à cette montagne de Sion, où vous voulez que s'élève un jour votre temple saint.*

« Mais en le voyant arriver, les peuples qui occupaient indûment le pays de Chanaan, se sont dressés² pour leur résister : ils se sont excités au combat. En effet, ils avaient peur : *les affres de l'angoisse avaient saisi les habitants du pays des Philistins. Les princes de l'Idumée étaient remplis d'inquiétude, les hommes de Moab, pourtant réputés pour leur force, se sentirent paralysés par la terreur.* Ils disaient : Ce peuple nous détruira tous, il nous dévorera comme le bœuf mange l'herbe, jusqu'à ras de terre³. *Tous les habitants de Chanaan ont été glacés de frayeur.* Ils voudraient s'opposer à notre marche : mais ne le leur permettez pas, Seigneur ! Que leurs angoisses redoublent, *que l'épouvante et la terreur s'abattent sur eux*, quand ils sauront la puissance de votre bras, et la façon dont vous avez tiré votre peuple de l'Égypte ! *Qu'ils deviennent immobiles comme des pierres, jusqu'à ce que passe votre peuple, Seigneur, jusqu'à ce que passe ce peuple que vous avez fait vôtre. Vous l'introduirez dans la Terre promise, vous l'établirez solidement sur votre montagne sainte ; sur cette montagne où vous avez décidé de fixer vous-même votre demeure très ferme, et de bâtir comme de vos propres mains, Seigneur, votre sanctuaire, le Temple de Jérusalem, dont vous dirigerez vous-même la construction dans les moindres détails, par l'intermédiaire de Salomon.*

« *Le Seigneur régnera jusqu'à la fin des siècles et au-delà. Le Pharaon est entré à cheval dans la mer avec ses chars et ses cavaliers, et ils ont disparu à jamais : Dieu a ramené sur eux les eaux de la mer. Mais les fils d'Israël, eux, ont passé à pied sec au milieu des flots* ».

Tel est ce cantique sublime, que Moïse composa, sous la motion divine, après avoir passé la mer Rouge. Selon l'historien juif Philon, il en chanta successivement chacun des versets : et toute la masse des hommes d'Israël le reprenait en chœur après lui – ce qui supposait encore l'action du Saint-Esprit, car une telle multitude, laissée à ses moyens naturels, n'aurait pu évidemment entendre et retenir distinctement tous les mots d'une pièce si importante. Celle-ci entra aussitôt dans la liturgie des Hébreux, et devint, dans la suite de leur histoire, quelque chose comme leur hymne national.

Lorsque les hommes eurent achevé de le chanter, ce fut le tour des femmes. La sœur de Moïse, Marie, que nous connaissons de longue date⁴, prit dans ses mains un tambourin... Ce tambourin faisait partie intégrante du trousseau personnel de toute femme juive⁵, au point que, malgré la persécution du Pharaon, malgré l'Exode, malgré la mer Rouge, elles les avaient gardés avec elles.

² Toutes les versions autres que la *Vulgate* disent ici : *Les peuples ont entendu, et ils ont eu peur.*

³ Num., XXII, 4.

⁴ Cf. plus haut, livre I, chapitre II, p. 25.

⁵ Cf. I Reg., XVIII, 6. Même manifestation au-devant de Saül et David.

Marie atteignait alors sa quatre-vingt-douzième année, et il n'était point d'usage, même chez les anciens, de voir une femme de cet âge conduire un chœur en dansant. Mais elle était soulevée, elle aussi, à cette heure par le don de prophétie – comme le souligne le texte sacré en l'appelant : *prophétesse*. L'Esprit-Saint lui inspira le même Cantique qu'à son frère, qu'elle chanta en exécutant des danses sacrées avec les femmes ordonnées en groupes, qui scandaient leurs pas, en frappant en mesure sur leurs tambourins. – La version syriaque et la version arabe leur mettent aussi en main des *sistres*. C'était là un instrument sonore utilisé par les prêtres égyptiens dans le culte d'Isis. Aujourd'hui encore on l'emploie comme clochette dans les rites coptes et abyssins. Il a la forme d'une petite raquette de tennis où les cordes seraient remplacées par de minces baguettes de fer, sur lesquelles glissent des anneaux de métal.

Commentaire moral et mystique

Le passage de la mer Rouge, nous l'avons dit, est une figure du baptême. Il convient donc que tous ceux qui ont été délivrés de la tyrannie du péché par ce sacrement, reprennent à leur tour le Cantique de Moïse, pour rendre grâces à Dieu du salut qu'Il leur a ainsi accordé. C'est pourquoi saint Jean, dans l'*Apocalypse*, vit des hommes qui, après avoir vaincu la bête, se tenaient debout sur la mer de verre, ayant à la main les cithares de Dieu, et chantant le Cantique de Moïse, serviteur de Dieu. Ces hommes sont ceux qui après avoir détruit en eux le règne de la bête, s'efforcent de conserver l'innocence retrouvée dans la mer de verre, c'est-à-dire dans les eaux du baptême, et qui s'accompagnent de la cithare, c'est-à-dire, s'aident de la mortification⁶. Ils disent donc :

Chantons un cantique au Seigneur, à Celui qui est notre Créateur et notre Sauveur ; car, après être descendu au dernier degré de l'humiliation, il a été magnifié et couvert de gloire. Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

« Ces chevaux, écrit Origène, sont les hommes qui nous persécutent ; et si j'ose dire, tous ceux qui sont nés de la chair sont, au sens figuré, des chevaux, et ils ont leurs cavaliers. Il y a des chevaux que le Seigneur monte, et qui parcourent toute la terre, c'est d'eux qu'il est dit : *être cavalier est mon salut*⁷. Mais il y en a qui ont pour cavaliers le diable et ses anges. Judas était un cheval : tant qu'il eut le Seigneur pour cavalier, il fit partie de la cavalerie du salut. Il allait en mission avec les autres apôtres, il guérissait les malades, il remettait sur pied les infirmes. Mais dès qu'il se fut soumis au démon..., il commença à galoper contre Notre-Seigneur et Sauveur. Tous ceux qui persécutent les saints, sont des chevaux hennissants ; mais les cavaliers qui les montent sont les mauvais anges, et c'est pour cela qu'ils sont méchants. Si donc vous voyez votre persécuteur se déchaîner à

⁶ Voir l'explication du symbolisme de la cithare dans *Le Sens mystique de l'Apocalypse*, p. 97.

⁷ Habac., III, 8.

l'excès, sachez que c'est son cavalier, le démon, qui l'éperonne. Voilà pour-quoi il est cruel et sauvage »⁸.

C'est le Seigneur *qui est ma force*, sans Lui, je sais que je ne puis rien faire, et c'est Lui qui sera perpétuellement l'objet de *ma louange* : parce qu'*Il s'est fait mon salut*, au prix de tout son sang. Bien qu'Il se soit présenté à nous sous les traits d'un homme ; bien que les Juifs l'aient bafoué, couvert de coups et de crachats, réduit à la dernière extrémité, c'est Lui – je le déclare expressément – *qui est mon Dieu*. Je ne rougirai pas de Lui, *je Le glorifierai* sans cesse. C'est Lui le vrai Dieu, le Dieu d'Abraham, le Dieu de mes pères ; *je l'exalterai*, en proclamant envers et contre tout, malgré les apparences, sa nature divine. Il s'est fait *homme*, et Il a lutté à *la manière des combattants ordinaires*, en se servant uniquement toutefois d'armes spirituelles. Il ne portait ni glaive, ni bouclier, ni casque : mais Il avait en main l'obéissance, la douceur, la patience, l'amour des ennemis. Et Il a été vainqueur, parce que *son nom est le tout puissant*.

Il a jeté dans la mer les chars du Pharaon et son armée.

Origène explique ainsi ce que sont ces chars :

« Parce qu'il est le plus puissant en malice, le chef du royaume d'iniquité, le Pharaon conduit *les chars*. Il ne lui suffit pas de monter un cheval : il en attelle plusieurs ensemble, qu'il fait marcher sous le fouet. Tous les hommes que vous verrez les plus dégradés en luxure, les plus insensibles en cruauté, les plus sordides en avarice, les plus dérégés en impiété, sachez qu'ils sont attelés aux chars du Pharaon. Traîné par eux, il va et vient à bride abattue à travers le vaste champ des crimes. D'autres aussi sont cavaliers d'élite, d'élite en méchanceté, cela va sans dire »⁹.

Eux, et tous les hommes vicieux qui constituent *l'armée* du Pharaon, seront précipités au jour du jugement *dans une mer* de feu et dans un océan de supplices, avec les *princes choisis* du démon, avec les anges apostats, les grands hérésiarques, et tous ceux qui ont été pour lui des instruments de choix. *Ils seront recouverts par l'abîme* de leurs iniquités, *et ils tomberont jusqu'au fond comme une pierre*, sans pouvoir se raccrocher à rien, quand retentira la terrible parole : *Allez, maudits, au feu éternel !*

C'est votre droite, Seigneur, c'est-à-dire votre divin Fils, *qui a accompli ces actes de force magnifiques*, c'est Lui qui a vaincu nos ennemis, non par le fer et par le feu, mais par l'effusion de son propre sang. Manifestant *votre gloire* sous mille formes, par les vertus qui brillaient en Lui, puis par celles des premiers chrétiens, par les miracles qu'accomplissaient ceux-ci, par les charismes dont ils étaient revêtus, *vous avez déposé vos adversaires* ; vous avez expulsé de leurs temples tous les faux dieux qui s'opposaient à votre règne, vous avez jeté bas leurs statues. *Vous avez envoyé votre colère, qui les a dévorés comme un fétu de paille*. Ils ont été chassés sans résistance, balayés par le vent de *votre irritation*, qu'ils sentaient gronder dans les exorcismes que prononçaient vos apôtres. Mais en même temps, le *souffle ardent* de votre esprit *rassemblait les eaux*, c'est-à-dire réunissait en églises bien ordonnées les peuples jusque-là toujours mouvants, informes et instables, comme les flots de

⁸ Orig., VI, Hom. III.

⁹ Orig., *loc. cit.*

la mer. *L'eau qui coulait s'arrêta* : le fleuve de la concupiscence qui irriguait toute la terre et semblait lui donner la vie, cessa de couler. Les hommes qui vivaient dans *les abîmes* des ténèbres et des vices, se rassemblèrent au milieu de la mer, découvrant dans les eaux du baptême le lieu où ils pouvaient tous s'unir.

Le démon cependant n'a pas accepté sa défaite. Il a dit : « *Je poursuivrai* tous ces chrétiens qui m'échappent, *je les saisirai, je partagerai leurs dépouilles*, je les répartirai dans les diverses cavernes de l'enfer, *mon âme se gorgera* de cruauté. *Je tirerai le glaive du fourreau*, je passerai de la tentation secrète à la persécution déclarée, *je les tuerai de ma main* ». Mais votre peuple, mon Dieu, n'a rien à craindre de ce déchaînement de rage : *Votre Esprit a soufflé*, et vos ennemis ont été anéantis. *La mer* du baptême *a recouvert* tout leur orgueil, et toutes leurs prétentions : *ils sont tombés comme du plomb sous les eaux bouillonnantes*.

« Pourquoi cela ? demande Origène. Parce qu'ils n'étaient pas *de ces pierres dont peuvent surgir des enfants d'Abraham*¹⁰. Ils étaient de ceux qui aiment les bas-fonds et chérissent l'élément liquide, c'est-à-dire qui s'attachent au plaisir amer et fuyant des choses présentes. C'est pourquoi ils sont ensevelis *comme le plomb sous les eaux*. Les pécheurs sont lourds. Le prophète Zacharie montre l'iniquité siégeant sur un talent de plomb : *J'ai vu*, dit-il, *une femme assise sur un talent de plomb, et j'ai demandé : Qui est-elle ? Et il me fut répondu : L'iniquité*¹¹... Les saints, eux, ne sont pas engloutis : ils marchent sur les eaux, parce que... le poids du péché ne les alourdit pas. Notre-Seigneur et Sauveur *marcha sur les eaux*, parce qu'il est celui qui, en vérité, ignore le péché. Son disciple Pierre y marcha lui aussi : cependant il tremblait un peu, parce qu'il n'était pas si pur qu'il n'eût en lui quelque alliage de plomb. Il en avait, quoique peu. C'est pourquoi le Seigneur lui dit : « *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* »... Mais celui qui n'est que plomb sera englouti sous les eaux bouillonnantes »¹².

Qui donc vous est semblable parmi les forts, Seigneur ? Les apôtres, les martyrs, les confesseurs ont fait preuve d'une force extraordinaire dans le combat contre l'enfer. Mais nul cependant ne saurait vous être comparé, à vous qui avez brisé sur votre croix la puissance du dragon. *Vous êtes magnifique en sainteté*, la perfection de votre vie et celle de votre loi dépassent tout ce que l'on peut concevoir. *Vous êtes terrible*, et les hommes seront figés de terreur, quand vous viendrez juger les vivants et les morts. *Et cependant vous êtes souverainement louable*, personne ne peut vous voir sans avoir envie de chanter vos louanges, tout en vous est parfait, *toutes vos œuvres* appellent l'amour et l'admiration.

Vous avez étendu vos mains sur la croix, pour essayer d'attirer à vous une dernière fois ce peuple *incroyant et rebelle*¹³ : mais il a repoussé votre miséricorde, et la terre *l'a dévoré*, en ce sens qu'il a perdu toute vie spirituelle, et

¹⁰ Mt., III, 9.

¹¹ V, 7.

¹² Orig., Hom. VI, 4.

¹³ Is., LXV, 2.

qu'il est devenu la proie exclusive des choses terrestres. Au contraire, *vous vous êtes fait le guide plein de force et de miséricorde à la fois, du peuple que vous aviez racheté*, vous l'avez porté jusqu'à votre *demeure sainte*, jusqu'à ces parvis étincelants où se tient l'Église triomphante.

Devant ce rayonnement du christianisme, les païens, les adorateurs des idoles, les hommes esclaves de leurs passions, se sont insurgés. C'est eux ici qui sont figurés par les *Philistins, les princes d'Édom, les forts de Moab, les habitants de Chanaan*. Ils ont craint de perdre leur empire, ils se sont agités, ils ont déclaré la guerre aux chrétiens. *Que la terreur et l'appréhension s'abattent sur eux, Seigneur, devant la puissance de ces bras étendus sur la croix ! Qu'ils deviennent immobiles comme la pierre*, incapables de se remuer et de nuire, *jusqu'à ce que votre peuple ait passé, ce peuple qui est à vous, parce que vous l'avez racheté au prix de votre sang ! Vous l'introduirez dans votre royaume, vous l'enracinerez sur la montagne de votre héritage*, cette montagne où abondent tous les biens ; vous l'établirez dans votre demeure très solide, que vous avez bâtie vous-même sur les fondements des douze pierres précieuses, où l'on n'aura plus à craindre ni les guerres, ni les voleurs, ni les tremblements de terre, *dans votre Cité sainte*, que vos mains ont assurée à jamais contre les portes de l'enfer. *C'est le Seigneur Jésus qui régnera éternellement, et encore au-delà, s'il se pouvait*. Le Pharaon a voulu l'attaquer ; *il est entré à cheval dans la mer avec ses chars et ses cavaliers, mais Dieu a ramené sur lui les eaux de la mer*. Et il en sera de même, à travers les siècles, de tous ceux qui se feront *les chars et les cavaliers* du démon. – *Au contraire, les fils d'Israël marcheront à pied sec au milieu de la mer*. Les vrais Israélites, c'est-à-dire les enfants de Dieu, passeront au milieu de ce monde, sans être éclaboussés par l'eau du péché, sans être amollis et détrempés par la concupiscence, sans être noyés par les flots houleux des désirs mauvais ». – « Celui qui suit le Christ marche comme le Christ a marché : les eaux forment une muraille à sa droite et à sa gauche, entre lesquelles il s'avance à pied sec, il ne dévie ni d'un côté ni de l'autre, jusqu'à ce qu'il aboutisse à la liberté, et entonne au Seigneur un hymne de victoire : *Je chanterai le Seigneur, car il a été glorifié magnifiquement*, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui sont gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il »¹⁴.

*

Dans Marie improvisant un cantique pour remercier le Seigneur d'être venu au secours de son peuple, et entraînant toutes les femmes d'Israël à chanter avec elle, comment ne pas voir une figure de la Très Sainte Vierge, entonnant le *Magnificat* pour témoigner à Dieu sa reconnaissance de ce qu'il a daigné assurer le salut du monde ; le *Magnificat* que toutes les âmes chrétiennes répéteront après elle, à travers les générations ? Mais, comme les femmes juives, il faut que ces âmes soient formées en *groupes bien ordonnés* ; qu'elles se tiennent à leur place, qu'elles respectent la discipline de l'Église militante, qui apparut à l'auteur sacré semblable à des *chœurs en ordre de bataille*¹⁵. Il faut qu'elles s'accordent entre elles, par l'exercice de la charité ; et quelles sachent

¹⁴ Orig., Hom. VI, 14.

¹⁵ VII, 1. *Quid videbis in Sulamite, nisi chorus castrorum ?*

chanter en s'accompagnant du *tympanum*, ou tambourin. Or cet instrument qui se compose, comme chacun sait, d'une peau complètement desséchée, tendue sur un cercle de bois, est la figure de la mortification. Car il évoque ainsi le souvenir du Christ, entièrement vidé de son sang, écartelé sur le bois de la croix. Il nous invite par là à nous vider de notre sensualité, et à nous laisser crucifier avec notre Maître. Mais la croix qu'il nous présente est en forme de cercle, si l'on peut ainsi parler, pour faire entendre qu'elle ne cesse jamais – car la circonférence n'a pas de fin – et qu'on la rencontre à tous les tournants de la vie présente. L'esprit de sacrifice, la soumission continue à la volonté de Dieu, voilà le *tambourin* qu'une âme chrétienne doit porter partout avec elle, comme les femmes des Hébreux, pour accompagner ses chants et mettre sa vie en mesure, à l'unisson de celle des justes.

CHAPITRE 2

Les eaux de Mara

(Ex., XV, 22 – XVI, 13)

Le premier camp des Hébreux dans la péninsule du Sinaï fut établi probablement au lieu dit Ayou-Mouça. Tandis qu'ils se remettaient des émotions et des fatigues des jours précédents,

les vents et les flots, dit Josèphe, poussèrent les armes des Égyptiens sur le rivage où ils étaient campés. Moïse attribua ce prodige à une conduite particulière de Dieu, qui leur donnait ainsi moyen de s'armer. Il leur distribua toutes ces armes, puis, pour obéir à l'ordre de Dieu, il les entraîna vers la montagne de Sinaï, afin de lui offrir un sacrifice¹.

Les émigrants, toujours conduits par la colonne de nuée, s'engagèrent dans le désert de Sur – celui où un Ange, jadis, avait arrêté Agar, en fuite vers l'Égypte.

La joie de la délivrance fut de courte durée : bientôt, devant les difficultés de la route, elle fit place à la lassitude, puis au mécontentement. Car, au dire de Josèphe, le pays que traversaient les Hébreux, était si désolé, la terre si sèche et si stérile, par suite du manque d'eau, que non seulement les hommes, mais même les animaux n'y trouvaient rien pour se nourrir.

Le désert du Sinaï, écrit M. Vigouroux, n'est pas, comme on pourrait le croire, une vaste plaine de sable, entrecoupée seulement de quelques collines. C'est au contraire une région montagneuse et très accidentée, où le sable... fait presque totalement défaut ; à peine quelques monceaux amassés dans quelques coins de ces rares plaines ; partout ailleurs, des montagnes et des pics nus, des vallées, la plupart arides et désolées... La température varie selon l'altitude et la saison... Les nuits sont très fraîches : peut-être est-ce pour cela que Moïse – plus tard – prescrira de rendre au pauvre son manteau avant le coucher du soleil². Pendant la journée la chaleur est en général tolérable sur les hauteurs, mais elle est excessive dans les plaines et au fond des vallées... Le sol devient brûlant et rend la marche très pénible ; on comprend mieux alors que Dieu ait abrité son peuple à l'ombre d'une nuée³.

Pour apaiser leur soif, les Hébreux entreprirent de creuser des puits, ce qui leur demanda un travail incroyable, à cause de la dureté

¹ Flav., I, II, ch. VII.

² Ex., XXII, 27.

³ Vig., pp. 435 et 439.

du sol. Ces puits ne leur donnèrent qu'un peu d'eau, en quantité tout à fait insuffisante et de si mauvais goût que personne n'en voulait boire.

Après trois étapes épuisantes, ils arrivèrent à un lieu nommé *Mara*, ayant parcouru environ quatre-vingts kilomètres depuis le camp d'Ayou-Mouça. Le paysage, de nos jours encore, n'est guère réjouissant.

Une plaine morne et stérile, couverte seulement de quelques herbes et de quelques arbustes misérables, des cailloux noircis et rayés par le sable, une monotonie désolante, l'absence totale d'eau, à part celle que fournissent une demi-douzaine de crevasses remplies d'eau saumâtre sur une superficie de mille six cents kilomètres carrés, tout cela ne produit que trop vivement dans l'esprit du voyageur, l'impression d'un désert sans eau ⁴.

Du moins, on savait qu'à Mara, il y avait une source, et les Hébreux espéraient ardemment qu'ils allaient pouvoir s'y désaltérer à satiété. Or, quand ils y goûtèrent, l'eau se révéla détestable : ni les hommes ni les bêtes n'en voulurent boire, si bien que le nom en resta au pays, et c'est depuis lors qu'il s'appelle *Mara*, c'est-à-dire Amertume. – On croit pouvoir identifier ce lieu aujourd'hui avec une petite oasis, nommée Aïn-Haouarah. Il y a toujours là sur une éminence, une source dont le bassin mesure environ un mètre quatre-vingts de circonférence sur soixante centimètres de profondeur. L'eau en est si mauvaise, si amère que les hommes ne peuvent la supporter, et que les chameaux eux-mêmes ne s'y abreuvent que quand ils souffrent beaucoup de la soif. Un voyageur allemand, M. Ebers, essaya de la rendre potable en y versant un peu de cognac : mais à peine y eut-il trempé ses lèvres qu'il repoussa cet affreux breuvage ⁵.

La déception causée par les eaux de Mara jeta naturellement le peuple dans un profond abattement. La faim et la soif se révélaient des ennemis plus terribles encore que l'armée égyptienne. On devine la détresse de Moïse, aux prises avec cette immense multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, en passe de mourir de soif, sans qu'il entrevit aucun moyen humain de les soulager.

Tout le monde le suppliait, dit Josèphe ; les mères le priaient d'avoir pitié de leurs enfants, les maris d'avoir compassion de leurs femmes, et chacun le conjurait de chercher quelque remède à un si grand mal ⁶.

Non seulement on l'implorait, mais les murmures à nouveau s'élevaient contre lui. Pourquoi les avait-il entraînés dans une aventure semblable, s'il n'était pas capable de les conduire et d'assurer leur ravitaillement ?

⁴ Palmer, *Sénat*, pp. 189-190

⁵ *Durch Gosen Zum Sinai*, p. 116.

⁶ III, 1.

Lui, cependant, bien qu'il eût le cœur broyé par le spectacle de cette détesse et en même temps par ces manifestations continuelles d'ingratitude, ne se départait pas d'une parfaite possession de lui-même et gardait une mansuétude inaltérable. Il se mit en prière, suppliant le Seigneur, avec toute la ferveur de son âme, de le sortir de ce mauvais pas.

La réponse ne se fit pas attendre : *Dieu lui montra un morceau de bois*, dont la présence dans ce désert était miraculeuse. Il le prit, le fendit en deux, dit Josèphe, puis le jeta dans l'eau et celle-ci aussitôt devint douce, si bien que tout le peuple put se désaltérer à son aise⁷.

À la suite de cet incident, Dieu donna aux Juifs comme un premier linéament du Décalogue, il leur imposa en particulier, croit-on, l'obligation du sabbat⁸. Il voulait qu'ils eussent déjà une Loi à suivre, afin d'acquérir des mérites par leur obéissance : « *Si vous écoutez la voix du Seigneur votre Dieu*, leur dit-il, *si vous faites ce qui est droit devant Lui ; si vous obéissez à ses commandements et si vous accomplissez tous ses préceptes*, je ne vous infligerai aucun des châtiments que j'ai infligés aux Égyptiens. *Je suis le Seigneur votre Sauveur* ». Mais c'était aussi une façon de leur dire : « Si vous n'obéissez pas, je vous châtierai, comme J'ai châtié les Égyptiens ».

De fait, si nous en croyons le Psalmiste, les Juifs furent préservés de toute espèce de maladies et d'infirmités pendant leur séjour au désert⁹.

Lorsqu'ils eurent pris un peu de repos, ils se remirent en marche sous la conduite de la colonne de nuée, et une nouvelle étape les conduisit à Élim, où il y avait, dit l'Écriture, *douze sources et soixante-dix palmiers*. On croit généralement reconnaître cette station aujourd'hui dans l'Ouadi Gharandel, à quatre-vingt-six kilomètres d'Ayou-Mouça. C'est une oasis où l'on trouve en effet des palmiers, avec des tamaris et d'autres plantes du désert. Elle est arrosée par des sources nombreuses, d'où jaillit une eau limpide, et excellente à boire. Les Israélites dressèrent là leurs tentes, avec l'intention d'y séjourner quelque temps, pour se refaire de leurs fatigues. Mais devant les besoins d'une telle multitude, l'eau des sources fut rapidement épuisée ; quant aux fruits des soixante-dix palmiers, ils disparurent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Les émigrants se virent donc contraints très vite de se remettre en route, et ils s'engagèrent dans le désert de Sin, marchant toujours en direction du Sinaï. Là, bientôt, le supplice de la soif recommença, auquel vint s'ajouter le manque de vivres, car

⁷ On a cherché avec le plus grand soin s'il se trouvait dans le pays quelque plante qui eût ainsi la propriété d'adoucir l'eau saumâtre : toutes ces recherches ont été sans résultat, et il faut voir là, sans aucun doute, un miracle. Cf. Fig., pp. 445-447.

⁸ C'est la tradition des Hébreux, et elle est renforcée par ce qui est dit au chapitre suivant, à propos de la manne : *Avant le Sinaï, Dieu vous a donné le sabbat*.

⁹ Ps. CIV, 37. *Non erat in tribubus eorum infirmus*.

les provisions emportées d'Égypte étaient épuisées depuis longtemps, et on ne trouvait absolument rien dans le désert ¹⁰. Alors ce fut à nouveau le découragement, le murmure, les récriminations acerbes contre Moïse et Aaron. « *Plût au ciel, disaient-ils, que nous fussions morts de la main du Seigneur dans la terre d'Égypte ! Plût au ciel que nous ayons été frappés avec les premiers-nés des Égyptiens ! Nous serions morts d'un seul coup, sans angoisse, sans souffrance, au lieu d'agoniser dans ce désert, comme nous le faisons depuis notre départ ! Où est-il, le temps où nous nous asseyions autour des grandes marmites pleines de viande, qui mijotaient sur le feu ! Nous mangions alors du pain, et de tout, à satiété ! Pourquoi nous avez-vous entraînés dans ce désert, sinon pour nous y faire mourir de faim ?* » Ainsi ils oubliaient tous les miracles accomplis en leur faveur, tous les signes que Dieu avait donnés de sa sollicitude à leur endroit. Non seulement ils ne témoignaient aucune reconnaissance à Moïse pour les avoir tirés de la servitude des Égyptiens, mais ils l'accusaient ouvertement d'être la cause de tous leurs maux, et se montant la tête de plus en plus, ils commencèrent à ramasser des pierres pour le lapider ¹¹ !

Devant tant d'ingratitude, tant d'incompréhension, tant de difficultés, Moïse, bien qu'il eût le cœur déchiré, ne faiblit pas : il alla demander du secours là où l'homme est toujours sûr d'en trouver. « Il gagna, dit Josèphe, une colline voisine, et, se mettant en prière, il supplia le Seigneur d'avoir pitié de son peuple ». Dieu lui promit alors de lui envoyer un pain qui viendrait du ciel : les Juifs n'auraient qu'à se répandre dans la campagne, et chacun en ramasserait la quantité nécessaire à sa propre subsistance et à celle des siens, mais pas davantage. Cependant le vendredi on devrait en recueillir une double ration, et en mettre la moitié en réserve pour le lendemain, car ce pain s'abstiendrait de descendre le jour du sabbat : « *Je verrai ainsi, dit Dieu, si ce peuple est capable d'obéir à ma loi, ou non* ».

Moïse revint vers les siens, le visage tout illuminé par cette bonne nouvelle. « *Ce soir même, leur dit-il, vous verrez avec évidence que c'est Dieu qui a voulu que vous sortiez d'Égypte, et non pas Aaron et moi, comme vous nous en accusez, alors que nous ne sommes rien. J'ai entendu tous les murmures que vous profériez contre nous. Ces murmures, sachez-le bien, s'attaquent à Dieu lui-même, puisque c'est Lui qui vous conduit. Vous vous plaignez de n'avoir plus de viande, ni de pain à manger : eh bien ! ce soir même, vous aurez de la viande tant que vous en voudrez, et demain matin, vous vous rassasiez de pain* ».

¹⁰ Saint Augustin se demande pourquoi ils ne mangeaient pas les bêtes emmenées d'Égypte, et il répond : parce qu'elles étaient très maigres, et parce qu'ils les gardaient pour les sacrifices.

¹¹ Flav., l. III, ch. I.

Aaron prit ensuite la parole : il exhorta les Hébreux à ne plus murmurer comme ils le faisaient continuellement, sans souci de la présence du Seigneur au milieu d’eux. Tandis qu’il parlait, la colonne de nuée, soudain, attira tous les regards : elle jetait un éclat éblouissant, qui ne lui était pas ordinaire, comme si Dieu avait voulu appuyer les paroles de son serviteur, et montrer en effet, qu’Il était là.

Sur le soir de ce jour, on vit arriver de la mer Rouge, des multitudes d’oiseaux. C’étaient des cailles. Elles se dirigèrent vers le camp des Israélites, et là, comme épuisées par un long vol, elles se laissèrent tomber de lassitude au milieu des tentes, si bien qu’il fut facile même aux Hébreux les moins agiles d’en attraper autant qu’ils en voulurent, et de se préparer un royal festin.

Un tel fait, en soi, n’exige pas strictement le titre de miracle. Un voyageur anglais du siècle dernier raconte avoir vu en Algérie,

le sol couvert de cailles, sur une étendue de plusieurs acres. Elles étaient si fatiguées qu’elles remuaient à peine, jusqu’à ce qu’on leur marchât dessus ; quoiqu’on les massacrât par centaines, elles ne quittèrent point la place jusqu’à ce que le vent changeât...

Un autre, un Allemand, nommé Burckardt, raconte que les cailles passent parfois en masses si serrées que les enfants arabes en tuent jusqu’à deux ou trois d’un seul coup de bâton...

Le miracle consista ici dans l’arrivée de ces oiseaux au camp des Hébreux au moment précis où Dieu l’avait annoncé à Moïse, et en masses tout à fait inusitées¹².

Le Livre de la Sagesse fait allusion au même prodige : mais au lieu d’appeler ces oiseaux cailles, il les appelle : ortygomètres¹³.

Commentaire moral et mystique

Les épreuves que les Hébreux rencontrent au sortir de la mer Rouge représentent les tribulations par lesquelles ont à passer les âmes que Dieu a arrachées au Pharaon d’Égypte, c’est-à-dire, au prince de ce monde, en les purifiant dans les eaux du baptême, figurées par la mer Rouge. Au lieu des consolations qu’elles pensaient rencontrer en s’engageant dans la voie qui conduit au ciel, elles ne trouvent souvent que l’eau amère des échecs, des déceptions, des tentations, etc. Cette eau est si mauvaise, qu’il leur est impossible de la boire, à moins d’y *jeter du bois*, le bois de l’Arbre de Vie¹⁴, c’est-à-dire de la croix du Sauveur. Seule, en effet, la méditation des souffrances et des humiliations de Jésus-Christ peut faire accepter de bon cœur les épreuves et les peines de la vie présente.

¹² D’après Vig., pp. 466-467.

¹³ XIX, 12.

¹⁴ Prov., III, 18.

Ce n'est que quand elles ont bu *l'eau de Mara*, quand elles ont compris le mystère de la croix, que les âmes peuvent goûter quelque repos à Élim, en s'assimilant la nourriture intellectuelle que leur offre l'Église. *Les douze fontaines* figurent la doctrine des Apôtres, source de toute vérité ; *les soixante dix palmiers* représentent les exemples des Saints, les palmes étant le symbole des victoires qu'ils ont remportées sur eux-mêmes. On se souvient que *soixante-dix* est le nombre des disciples du Sauveur, pendant sa vie terrestre, de ceux donc qui se sont sanctifiés les premiers à son école.

Mais ce repos lui-même se borne à peu de chose. Bientôt il faut reprendre la marche à travers le désert ; et ce désert ne cessera jamais complètement, malgré la rencontre de quelques oasis rafraîchissantes, jusqu'au jour où nous arriverons dans la vraie Terre promise, c'est-à-dire dans le royaume des cieux. Gardons-nous, selon le conseil de saint Paul¹⁵, de tomber dans le péché des Juifs, qui fut le murmure, lequel a le don d'exaspérer Dieu.

« Ô peuple ingrat ! s'écrie Origène, il regrette l'Égypte, lui qui a vu les Égyptiens anéantis ! Il soupire après les viandes d'Égypte, lui qui a vu les corps des Égyptiens donnés en pâture aux poissons de la mer, et aux oiseaux du ciel ! Ils élèvent donc un murmure contre Moïse, bien plus, contre Dieu même ! On leur pardonnera une fois, deux fois, peut-être trois. Mais s'ils persistent, écoutez ce qui attend ceux qui murmurent. Il y a au Livre des *Nombres* une sentence que l'Apôtre a reprise à son compte, dans ses propres épîtres : *Ne murmurez pas, comme certains le firent, qui périrent, mordus par les serpents*¹⁶. Veillons donc, nous qui entendons ces paroles ; nous, dis-je, pour qui elles furent écrites¹⁷... Si nous ne cessons pas de murmurer, si nous n'arrêtons pas les récriminations que souvent nous faisons monter vers Dieu, prenons garde de nous exposer à un châtement pareil. Lorsque nous nous plaignons du mauvais temps, des mauvaises récoltes, de la sécheresse, du bonheur des uns et du malheur des autres, en tout cela nous murmurons contre Dieu. Ces choses, à leurs débuts, sont pardonnées ; mais chez ceux qui persistent, elles sont punies sévèrement. Contre eux sont envoyés des serpents, c'est-à-dire qu'ils sont livrés aux esprits impurs, et aux démons venimeux, qui les font périr par des morsures cachées, et les consomment par des pensées intimes, enfouies dans le secret du cœur¹⁸.

¹⁵ I Cor., X, 10.

¹⁶ Num., XXII, 5 ; I Cor., X, 10.

¹⁷ I Cor., X, 10.

¹⁸ Orig., Hom. VII, 4.

CHAPITRE 3

La manne

(EX., XVI, 13-26)

L'arrivée des cailles ne fut pas le seul miracle accompli par Dieu pour ravitailler son peuple. Il fut bientôt suivi d'un second.

Tandis que Moïse priait, les mains élevées vers le ciel, il se mit à tomber une rosée qu'il sentit s'épaissir à mesure qu'elle tombait ; ce qui lui fit conjecturer que ce pourrait bien être une autre nourriture que Dieu leur envoyait aussi. Il en goûta et la trouva excellente ¹.

Bientôt toute la plaine fut couverte d'une substance inconnue, qui ressemblait à de la farine très fine, aussi blanche que de la neige. Les Hébreux, tout surpris de ce phénomène, se disaient les uns aux autres : « *Manhu ?* » – ce qui signifie : *Qu'est-ce que cela ?* « C'est, leur répondit Moïse, le pain que Dieu vous avait promis. Que chacun de vous en ramasse la quantité nécessaire pour le nourrir, lui et tous les membres de sa famille, à raison d'un *gomor* par tête ». Le gomor était le récipient à toutes fins dont se servaient les caravanes dans le désert, quelque chose comme le *bouteillon* utilisé aujourd'hui par les soldats en campagne. Sa contenance était d'environ quatre litres.

Le rationnement imposé dès le principe pour le ramassage de cette farine tombée du ciel était destiné, explique Josèphe, à empêcher les plus forts de donner libre cours à leur avidité, au détriment des plus faibles. Mais surtout, il avait pour but d'obliger les Juifs à mettre leur confiance en Dieu. Moïse voulut leur enlever toute crainte pour l'avenir : ils devaient être sûrs que cette nourriture ne leur ferait jamais défaut, et que chaque jour le nécessaire leur serait largement assuré. « Aussi, ajouta-t-il, ne cherchez pas à faire des provisions pour les jours à venir : contentez-vous de recueillir la quantité dont vous avez besoin pour la journée ».

Ce serait mal connaître les Juifs que de penser qu'ils acceptèrent cette défense les yeux fermés. Nombre d'entre eux s'empressèrent de ramasser plus que le gomor prescrit, et de mettre en réserve ce qu'ils ne pouvaient consommer sur l'heure. Mais quand ensuite ils voulurent toucher à ces provisions, ils les trouvèrent pleines de vers et toutes pourries.

La manne recommença à tomber le lendemain à l'aube, et il en fut de même les jours suivants : le vendredi cependant, elle joncha la terre

¹ Flav., l. III, ch. 1.

en si grande abondance que les Hébreux se crurent autorisés à en récolter davantage. D'un accord tacite, ils en prirent deux gomors par tête. Lorsque les chefs des tribus s'aperçurent de la chose, ils se rendirent en hâte chez Moïse pour savoir ce qu'ils devaient faire, car ils craignaient que cette infraction à la règle donnée n'attirât sur leur tête quelque châtement divin. Mais Moïse les rassura : « Cette profusion, expliqua-t-il, est destinée à vous montrer l'importance que le Tout-Puissant attache au repos du septième jour. Le sabbat est un jour saint, il est consacré au Seigneur, il ne doit être profané par aucune œuvre servile. *Faites aujourd'hui tout ce que vous avez à faire ; mettez à cuire tout ce qui doit être cuit ; et gardez jusqu'à demain ce que vous n'aurez pas consommé aujourd'hui* ». Le peuple obéit, et cette fois la manne mise en réserve se conserva intacte jusqu'au lendemain. « *Mangez-la maintenant*, dit alors Moïse : *car c'est aujourd'hui le sabbat, le jour du Seigneur, et vous n'en trouverez pas dehors* ». Malgré cet avertissement, de nombreux Juifs sortirent ce matin-là, dans l'espoir de faire une nouvelle provision, mais rien ne tomba, et ils rentrèrent les mains vides. Dieu cependant se plaignit à Moïse de ce manque d'obéissance : « *Jusqu'à quand vous refuserez-vous à garder les ordres que je vous donne, et à observer ma loi sur le repos du septième jour ? Si vous avez reçu hier une double ration de nourriture, c'est justement pour vous permettre de respecter ce repos. Dorénavant, tous devront rester chez eux le septième jour, et nul n'aura la permission de sortir* ».

À partir de cette date, en effet, le peuple s'abstint de travailler, ou de voyager le samedi, et chacun s'appliqua à observer soigneusement, au moins pour les œuvres extérieures, le repos du sabbat.

Les Juifs donnèrent au mystérieux aliment ainsi tombé du ciel le nom de manne, en souvenir de l'interrogation par laquelle ils avaient salué sa première apparition : « *Manhu ? Qu'est-ce que cela ?* » Elle tombait en petits grains ronds, qui ressemblaient par leurs dimensions à des grains de coriandre, mais qui, au lieu d'être noirs comme ceux de cette plante, étaient blancs, et mous comme la gomme que l'on nomme *bdellion*. Pilée dans des mortiers, elle donnait une farine extrêmement fine et blanche, qui avait une saveur de pain au miel. Le livre de la Sagesse ajoute qu'elle se pliait au goût de chacun, selon le désir de celui qui la mangeait². Certains ont voulu entendre ces mots à la lettre, comme si la manne avait été à même de prendre successivement le goût de poisson, celui de gibier, de légumes ou de fruits, etc., selon les préférences des uns et des autres. Mais c'est aller un peu loin : cette assertion de l'auteur sacré a manifestement un sens figuratif, puisque plus tard les Hébreux se plaindront précisément de la monotonie du

² XVI, 20-21.

régime alimentaire auquel ils sont soumis³. Elle ravitailla les Hébreux pendant quarante ans dans le désert. Elle couvrait la terre tous les matins, et il fallait la ramasser avant l'aube, parce que les rayons du soleil la faisaient fondre. Le samedi elle ne paraissait pas ; par contre, le vendredi, on la trouvait en quantité double. Elle cessa de tomber après la première Pâque que les Hébreux célébrèrent en Palestine lorsqu'ils eurent commencé à se nourrir des fruits de ce pays. Sur l'ordre de Dieu, Moïse en fit remplir une urne d'or, qui fut placée dans l'arche d'alliance, afin de rappeler perpétuellement aux Juifs la sollicitude de Dieu à leur endroit⁴. Par un nouveau et constant miracle, cette réserve ne se corrompt jamais.

Certains critiques rationalistes ont essayé de présenter la manne comme un produit naturel de la péninsule du Sinaï. Ils ont prétendu l'assimiler à la pâte gommeuse qui tombe du *tamaris mannifera*, et que les Arabes recueillent pour la manger, car elle a un goût de miel. Mais il existe des différences tellement irréductibles entre cette prétendue manne et celle dont parlent les Livres Saints, qu'il est impossible de prendre cette théorie au sérieux⁵.

Commentaire moral et mystique

La manne est une figure du sacrement de l'Eucharistie : toute la tradition de l'Église le proclame, et la liturgie de la fête du Saint-Sacrement le confirme. Comme la manne, en effet, l'Eucharistie est un pain *descendu du ciel*⁶, un pain « qui se trouve prêt sans semailles et sans labour », dit saint Grégoire de Nysse⁷. Elle se plie à tous les goûts, elle satisfait à tous les besoins que peut éprouver l'âme humaine, dans le désert de la vie présente, elle la guérit de toutes ses infirmités⁸.

L'incrédulité des Juifs devant les promesses que Dieu leur fait par la bouche de Moïse, de les nourrir dans le désert ; la question même qu'ils se posent les uns aux autres, en voyant apparaître pour la première fois ce mystérieux aliment : « *Manhu* : Qu'est-ce que cela ? », annoncent le raidissement des auditeurs du Christ quand Il leur parlera pour la première fois du Sacrement de son Corps et de son Sang ; quand Il leur dira : « *C'est Moi qui suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Ma chair est véritablement un aliment, et mon sang est vraiment un breuvage...* » *Les Juifs cependant murmuraient* en entendant ces paroles. *Et ils contestaient les uns avec les autres* : « Qu'est-ce qu'Il dit là ? *Est-ce que ce*

³ Num., XXI 5.

⁴ Hébr., IX, 4.

⁵ Cf. Vig., p. 457 ; *loc. cit.*, p. 648.

⁶ Jo., VI, 33.

⁷ Nyss., p. 100.

⁸ Sur le parallélisme de la manne et de l'Eucharistie, voir en particulier saint Albert le Grand, *De Eucharistia*, dist. III, tr. I, l. 8, t : XXXVIII, p. 235. Voir aussi le P. Louis du Pont, *Méditations*, VI^e part., méd. 39^e.

n'est pas Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment peut-il dire qu'il est descendu du ciel ? Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? » Et beaucoup même des disciples se joignaient aux murmureurs et disaient : « *Cette parole est dure, et qui peut l'entendre ?* »⁹. Voilà ce que signifie prophétiquement le nom de Manhu.

Le *gomor*, qui lui servait de contenant uniforme pour tous, représente les saintes espèces. En effet, dit le P. Louis du Pont,

« le corps du Sauveur est tout entier aussi bien dans une petite hostie que dans une grande, et dans la moindre parcelle que dans l'hostie tout entière. Celui donc à qui on donne une hostie entière, ne reçoit pas plus que celui à qui on en donne la moitié ; un seul reçoit autant que mille, mille ne reçoivent pas plus qu'un seul ; parce que tous reçoivent le même Jésus-Christ, qui peut les rassasier tous également. De même, celui qui ne communie que sous les espèces du pain reçoit autant que celui qui communie sous les deux espèces, parce que Jésus-Christ est contenu tout entier... sous chacune des deux »¹⁰.

Cherchons maintenant à comprendre, à la suite d'Origène, ce que signifie le miracle des cailles associé à celui de la manne. Pourquoi Dieu dit-il : *Ce soir, vous mangerez de la viande, et au matin, vous serez rassasiés de pain ?* Et parallèlement : *Ce soir vous saurez que je suis le Seigneur, et au matin vous verrez la majesté du Seigneur ?*

Nous retrouvons ici cette mystérieuse corrélation entre le soir et le matin, déjà répétée avec insistance au début du livre de la *Genèse* : *D'un soir et d'un matin il se fit un jour*, alors qu'on attendait plutôt : *D'un matin et d'un soir...* Il y a là une très secrète allusion au mystère de notre salut qui est le centre de toute l'Écriture Sainte, celui de l'Incarnation : *Le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous...*

Les cailles, par leur chair si fine, si délicate, évoquent celle dont le Christ s'est revêtu quand il est descendu du ciel pour secourir notre détresse. Comme ces oiseaux, il est venu d'un pays lointain, d'une région inconnue, de par-delà les mers et les confins de la terre habitée. Il est apparu *sur le soir*, quand le monde épuisé et envieux dans l'endurcissement du péché, se sentait sans élan, sans force, sans idéal. *C'est le soir* qu'Il s'est posé parmi nous, ainsi que le fait entendre l'usage liturgique de chanter à Vêpres le *Magnificat*, le cantique par lequel la Vierge salua le Verbe descendant dans son sein. Comme les cailles, il s'est laissé prendre et assommer sans résistance ; il nous a donné sa chair en nourriture, pour réparer nos forces, et il est mort sur la croix.

Mais en mourant, il a, si l'on peut ainsi parler, transformé le *soir* en *matin*, comme le chante la belle antienne du Samedi Saint : *Vespere autem sabbati quæ lucescit in prima sabbati*¹¹. Tandis qu'à la nuit tombante, on le déposait dans son tombeau, un jour nouveau se levait sur le monde, un soleil inconnu apparaissait, bien plus étincelant que celui qui éclaire la terre, le soleil de justice. Par sa résurrection, le Christ ouvrait sur l'univers un nouveau jour, un

⁹ Jo., VI, 41-62, passim.

¹⁰ Louis du Pont, *loc. cit.*

¹¹ Au soir du sabbat où brille la lumière du dimanche.

jour qui n'aurait pas de soir, le jour du Seigneur, le grand jour de l'éternité : *Hæc dies quam fecit Dominus.*

Et c'est dans la lumière de ce jour seulement que nous pouvons goûter la manne et nous rassasier de l'Eucharistie. Si le Sauveur, après avoir distribué sa chair en nourriture à ses disciples, était descendu dans le tombeau pour n'en plus ressortir ; si sa carrière s'était terminée ce soir-là, si cette chair était restée prisonnière de la mort, elle n'aurait pu devenir l'aliment quotidien des fidèles jusqu'à la fin des siècles. Ce n'est que dans l'éclat de la Résurrection faisant suite à la Passion, que nous pouvons apprécier vraiment la manne, c'est-à-dire comprendre quelle vitalité, quelle substance, quelle richesse spirituelle nous apporte *le pain vivant descendu du ciel*, la Sainte Eucharistie.

CHAPITRE 4

Raphidim

(Ex., XVII, 1-7)

Une fois rassasiés, les Hébreux reprirent leur marche. Quittant le désert de Sin, où avaient eu lieu le miracle des cailles et la première chute de manne, ils pénétrèrent dans les vallées qui conduisent directement au massif sinaïtique.

Un explorateur anglais qui a suivi le même itinéraire, a écrit que lorsque les Israélites s'engagèrent dans les enfoncements des montagnes, leurs yeux durent se reposer sur le magnifique paysage qui charme si fort aujourd'hui le voyageur moderne. Des hommes qui quittaient l'Égypte, pays plat et sans caractère, durent trouver merveilleuses ces solitudes sauvages et âpres, ces montagnes aux formes fantastiques, ces vives couleurs, et la lumière éclatante qui brille sur les collines, les gorges et les rochers ¹.

Il n'est pas certain que les Juifs aient regardé ce paysage avec les mêmes yeux qu'une caravane de touristes venus de Londres, et qu'ils en aient apprécié de la même manière le pittoresque grandiose. Philon était probablement plus près de la vérité quand il écrivait :

Ne voyant à l'entour d'eux qu'un désert large et grand, qui ne rapportait aucun fruit, ils se décourageaient bien fort. Ce n'était partout que rochers hauts et escarpés, ou une campagne pleine de soufre, montagnes pierreuses, collines de sable épais s'élevant à une grande hauteur. Il n'y avait point de rivière, ni de torrent, ni de fontaine ; il n'y avait ni plante, ni arbre fruitier, ni volaille, ni bêtes terrestre si ce n'est bêtes rampantes et venimeuses, nées pour la ruine des hommes, serpents et scorpions. Alors, se souvenant de la fertilité du pays d'Égypte, et faisant comparaison de l'abondance de toute les choses qu'ils avaient là-bas avec l'indigence dont ils souffraient maintenant, ils murmuraient et se disaient les uns aux autres : Quand donc sera-ce la fin de ce long et vain voyage ² ?

La soif surtout recommençait à les tenailler, et ils ne trouvaient absolument rien à boire. Toujours guidés par la colonne de nuée, ils campèrent d'abord à Daphca, puis à Alus, deux stations qu'il est impossible d'identifier actuellement. Une troisième étape les conduisit à Raphidim, que l'on situe généralement aujourd'hui à l'endroit où l'ouadi Feiran rejoint l'ouadi Alégat.

¹ Palmer, *Sinai* ; p. 197. Cité par Vig., p. 472.

² Philax., p. 97.

L'ouadi Feiran est la vallée la plus longue et la plus importante de toute la péninsule (sinaitique). Elle est tantôt large comme le lit d'un grand fleuve, tantôt resserrée entre des rochers souvent perpendiculaires, formant d'étroits défilés, avec des tournants brusques et inattendus qui varient l'aspect du paysage à l'infini. Aux roches crayeuses succèdent des calcaires plus durs, puis le grès bigarré, et le granit, traversé du nord au sud de filons réguliers de porphyre rouge, et de diorite noir. Le sol sablonneux n'est couvert que d'une maigre végétation³.

Mais en approchant de l'oasis el-Kessueh – qui serait, croit-on, le Raphidim de l'*Exode* – la verdure apparaît soudain ; partout poussent de hautes herbes, au milieu de bouquets de tamaris, et de multiples petits ruisseaux entretiennent en ce coin une fraîcheur délicieuse.

Les Hébreux espéraient donc trouver là de l'eau en abondance. Or justement, par une malchance incroyable, les ouadis se trouvaient à cette époque complètement à sec. Dieu semblait vraiment prendre à tâche de conduire toujours ses protégés dans les endroits les plus arides, pour mettre leur patience à l'épreuve. Mais eux étaient bien incapables de comprendre les desseins de la Providence, et ils recommençaient à se répandre en imprécations contre Moïse. « *Donne-nous de l'eau à boire*, lui criaient-ils, non sur le ton de la prière, mais sur celui de la menace. – *Pourquoi vous en prenez-vous à moi ?* répondit l'homme de Dieu. Vous savez bien que je ne fais qu'exécuter les ordres du Seigneur. Ce n'est pas moi, c'est la colonne de nuée qui vous a conduits ici. *Pourquoi*, au lieu de supplier humblement le Tout-Puissant de vous venir en aide, *l'irritez-vous* par vos récriminations ? » Mais la pénurie d'eau en ce lieu s'avérait pire que partout ailleurs : jamais les Hébreux n'avaient autant souffert de la soif. Les manifestations redoublèrent de violence : « *Pourquoi nous as-tu fait sortir d'Égypte*, où nous avions tout en abondance, pour nous conduire dans ce désert où il n'y a rien, pas un arbre, pas un fruit, pas une goutte d'eau, pour étancher la soif qui nous dévore ? Tu veux donc *nous exterminer tous*, y compris *nos enfants et nos bêtes ?* »

Accablé de voir et leurs souffrances et leurs mauvaises dispositions qui s'exhalaient ainsi en menaces de mort contre lui, Moïse, une fois de plus, s'en vint chercher auprès de Dieu le réconfort dont il avait besoin. Il se retira sur une petite éminence et se mit à prier. « *Seigneur*, disait-il, *que voulez-vous que je fasse ?* Comment apaiser ce peuple, comment lui donner à boire ? Si vous n'intervenez rapidement, *dans quelques instants ils m'auront lapidé !* – Ne crains rien, lui dit le Seigneur, tu sais bien que je veille sur toi. N'as-tu pas toujours entre les mains la verge que tu avais en Égypte ? Si elle a pu changer les eaux du Nil en sang, penses-tu qu'elle soit impuissante à faire jaillir l'eau dans

³ D. B, au mot *Raphidim*, c. 984.

le désert ? *Prends-la* ⁴ *et emmène avec toi les anciens d'Israël. Va vers le rocher que tu vois devant toi. Je me tiendrai là sur cette pierre d'Horeb. Tu la frapperas avec la verge, et il en sortira de l'eau, de quoi abreuver tout le peuple* ».

Fort de cette promesse, Moïse, dit Josèphe, alla retrouver les Juifs qui le regardaient descendre du lieu élevé où il avait fait sa prière et l'attendaient avec grande impatience. Il leur dit que Dieu voulait les tirer, contre leur espérance, de la nécessité où ils étaient, et pour cela faire sortir une source de la roche qu'il leur montra. Ces paroles les étonnèrent parce qu'ils crurent qu'il leur faudrait tailler cette roche : or la soif et la lassitude du chemin les avaient rendus si faibles qu'ils pouvaient à peine se soutenir.

Moïse cependant, suivi des anciens d'Israël, s'avança vers le rocher et le frappa avec sa verge.

À l'instant même, celui-ci se fendit en deux, et il en sortit une très grande abondance d'eau claire. La surprise des Juifs ne fut pas moindre que leur joie : ils en burent avec délices, et ils trouvèrent qu'elle avait une douceur très agréable, étant une eau miraculeuse et un présent qu'ils recevaient de la main de Dieu ⁵.

De bonne heure les voyageurs du Sinai se sont préoccupés de retrouver le rocher qui servit d'instrument au miracle.

Les moines du couvent de Sainte-Catherine croient le posséder dans leur voisinage et ils le montrent aux pèlerins qui l'ont souvent décrit. C'est une grosse pièce de granit rouge, qui a dix pieds de long, dix de large, et douze de hauteur. Il est situé au pied du mont Serich, à l'ouest du Sinai. Il semble s'être détaché de la montagne, et demeure intact, insensible aux injures du temps, isolé au milieu de la vallée... Au bas des deux faces qui regardent le Midi, sont des espèces d'ouvertures dont quelques-unes ressemblent à ces mufles de lion que l'on met parfois aux gouttières, mais il ne paraît pas qu'elles aient été faites avec le ciseau. Il y en a environ douze de chaque côté, dans chacune desquelles est une fente horizontale et tracée bien droit... Ni l'art ni le hasard n'ont pu réaliser un tel phénomène : tout nous indique un miracle et cette vue ne manque jamais de produire une vive émotion religieuse sur tous ceux qui la voient, comme la fente du rocher du Calvaire, à Jérusalem ⁶.

Les Arabes appellent cette pierre la pierre de Moïse : ils mettent de l'herbe dans ces ouvertures et la font ensuite manger à leurs chameaux, prétendant qu'elle guérit toutes sortes de maladies.

Cette opinion a pour elle le sentiment de plusieurs anciens, en particulier celui de Cosmas Indicopleuste, dans sa *Topographie chré-*

⁴ Cette injonction, remarque saint Éphrem, prouve que Moïse, par humilité, par respect aussi pour ce bâton qui avait servi d'instrument à la puissance du Seigneur, n'avait pas coutume de le porter avec lui (Ephr., p. 219).

⁵ Flav., l. III, ch. I.

⁶ Vig., pp. 474-475 (d'après le récit de deux explorateurs anglais, Th. Shaw et Richard Pococke).

tienne⁷, et Dom Calmet la donne comme la plus courante⁸. Cependant elle ne rallie pas tous les suffrages. Les auteurs modernes en suivent plus volontiers une autre, déjà acceptée par Eusèbe et par saint Jérôme, et précieusement conservée par les Bédouins jusqu'à nos jours ; celle-ci place la pierre miraculeuse dans l'ouadi Feiran, dont nous avons parlé plus haut. En approchant du lieu que l'on croit être Raphidim,

le voyageur voit apparaître à gauche, devant le Djebel Sullah, un énorme rocher de granit détaché de la montagne, qui semble vouloir barrer le chemin.

C'est lui, c'est le Hési-el-Khattatin, nom qui signifie : *la source cachée des écrivains*. Les Bédouins parlent en effet souvent de Moïse comme de *l'écrivain*, qui a rédigé le livre de la Loi... Ils racontent que les Israélites, après avoir étanché leur soif à la source miraculeuse, s'assirent et s'amusèrent à jeter des cailloux sur les rochers environnants. C'est de là, disent-ils, qu'est née la coutume, pour quiconque passe en ce lieu, de déposer une petite pierre dans le voisinage, afin d'obtenir la protection de Moïse en faveur des parents ou des amis malades⁹.

Quoi qu'il en soit, il résulte des descriptions faites plus haut que l'eau ne jaillit pas du flanc de la montagne, comme si Dieu avait révélé à Moïse l'existence de quelque source cachée. Elle sortait de blocs détachés qui ressemblaient à de grosses fontaines publiques, et le miracle n'en est que plus extraordinaire encore.

Moïse appela ce lieu *Massa*¹⁰, c'est-à-dire Tentation, *en souvenir de la querelle* que lui avaient cherchée *les fils d'Israël* et de la provocation qu'ils avaient adressée à Dieu, en disant : « *Est-ce que le Seigneur est parmi nous, oui ou non ?* »

Commentaire moral et mystique

Le sens allégorique de l'eau jaillissant du rocher est indiqué clairement par saint Paul lui-même, quand il écrit à ce propos que : *La pierre était le Christ*¹¹.

Les Hébreux qui, oubliant les plaies d'Égypte, le passage de la mer Rouge, les cailles, la manne, etc., prétendent exiger de Moïse un nouveau miracle pour leur prouver que Dieu est avec lui, sont manifestement la figure de leurs descendants ; quand, malgré les malades guéris, les possédés délivrés, les morts ressuscités, ceux-ci crieront devant le divin Crucifié : *S'Il est le Fils de Dieu, qu'Il descende de la croix, et nous croirons en Lui. Ils frapperont la*

⁷ Pat. gr., t. LXXXVIII, c. 200.

⁸ P. 471.

⁹ D'après Vig., p. 477 (récit de H. S. Palmer, explorateur anglais).

¹⁰ Le texte hébreu ajoute : *et Meriba*, dont les LXX donnent le sens : *querelle*.

¹¹ I Cor., X, 4. *Petra autem erat Christus*. Le commentaire qui suit s'inspire principalement de Proc., p. 596 ; de saint Augustin, *Enarratio in Ps. CXII*, I, 2 ; de saint Bonaventure, *Exposit. in Lib. Sapientiae*, XI, b.

Pierre, quand ils accableront d'outrages et d'insultes, Celui qui y restera aussi insensible qu'un rocher, immobile, dans son silence, dans sa résolution d'accomplir jusqu'au bout la volonté de son Père, et de mourir pour sauver tous les hommes. Mais sous cette rigidité apparente, se cachait, nous le savons, une source inépuisable de miséricorde. Quand le centurion la frappa de sa lance, la « pierre » s'ouvrit, et il *en sortit du sang et de l'eau*, dit saint Jean¹², du sang d'abord, comme prix de notre rédemption ; puis une eau limpide, qui fit couler sur l'univers entier le *fleuve de paix* annoncé par le Prophète¹³, qui déferla comme un torrent sur toutes les nations, apportant partout le pardon des péchés, le germe d'une vie nouvelle, *sauvant tous ceux qu'elle touchait* et leur permettant de chanter le cantique de la résurrection : *alleluia*¹⁴.

Cette pierre, nous devons la frapper nous aussi par la constance et l'insistance de notre prière, comme nous y invite l'auteur sacré : *Parlez à la pierre, et elle vous donnera de l'eau*¹⁵. Elle nous donnera l'eau vive, l'eau merveilleuse promise à la Samaritaine, et si rafraîchissante que *quiconque en boit n'aura plus jamais soif*¹⁶.

¹² XIX, 34.

¹³ Is., LXVI, 12.

¹⁴ Cf. l'ant. *Vidi aquam*, du Temps pascal.

¹⁵ Num., XX, 8.

¹⁶ Jo., IV, 13.

CHAPITRE 5

Victoire sur Amalec

(EX., XVII, 8-16)

L'arrivée inattendue des Hébreux, la présence insolite de cette masse énorme d'émigrants dans leur voisinage immédiat, les choses extraordinaires que l'on racontait sur leur compte ne laissaient pas d'inquiéter fortement – on le conçoit sans peine – les peuples établis dans la péninsule du Sinaï. Que venaient faire là ces indésirables ? Où comptaient-ils s'installer ? Quels desseins machinaient-ils ? Tout donnait à craindre qu'ils ne passent bientôt à l'attaque pour s'emparer des villes, s'établir solidement sur le territoire, et en réduire les habitants en servitude.

De tous ceux qui sentaient ainsi le péril à leurs portes, les Amalécites étaient les plus excités. Ce peuple, d'après l'opinion la plus commune, avait pour ancêtre éponyme Amalec, fils naturel d'Élip haz, que celui-ci avait eu d'une concubine nommée Thamna¹. Élip haz était lui-même l'aîné des enfants d'Ésaü, et c'est à cause de cette ascendance que les Amalécites occupaient, au nord de la péninsule sinaïtique, le pays d'Édom, dont le frère de Jacob, jadis, avait fait son fief. Peut-être gardaient-ils le souvenir de la prophétie faite à Rébecca avant la naissance des deux jumeaux : *L'aîné sera soumis au cadet*. Cette parole ne s'était pas vérifiée, du vivant des deux frères ; il était à craindre, dès lors qu'elle ne se réalisât dans les races dont ils étaient les chefs. L'arrivée inopinée des enfants de Jacob dans leur voisinage donnait donc aux descendants d'Ésaü un motif pressant d'appréhender qu'ils ne fussent à bref délai mis sous le joug.

Mais il est plus probable qu'ils obéissent surtout à leurs instincts de lutte et de brigandage. Ils se dirent que les Hébreux, manifestement épuisés par la soif et leurs longues marches dans le désert, constitueraient une proie facile, et qu'il fallait les attaquer au plus tôt, pour les piller et les massacrer. Ils envoyèrent dans ce sens des députés aux nations voisines², et mobilisèrent eux-mêmes sans plus tarder tous les jeunes gens en état de porter des armes³. Sans aucune provocation de

¹ Gen., XXXVI, 19. Cependant il existe aussi une opinion, selon laquelle les Amalécites descendent d'un autre Amalec, qui aurait été fils d'Ismaël, et ils se confondraient ainsi avec les Ismaélites, ou Sarrasins. Elle est mentionnée en particulier par H. S., c. 1161, et par Gloss., c. 653. Mais l'Écriture ne parle pas de cet Amalec.

² Flav., l. III, ch. II.

³ Philax., p. 100.

la part des Juifs, et *oubliant toute crainte de Dieu*, c'est-à-dire foulant aux pieds le droit des gens, ils se jetèrent sur l'arrière-garde, et la massacrèrent avec tous les traînants, tous ceux qui, rendus de fatigue, ne pouvaient plus avancer⁴. Non seulement ils les égorgèrent sauvagement, mais d'après les traditions juives, ils leur tranchèrent l'organe sur lequel était gravée la circoncision, parce que c'était le signe de l'alliance ; ils lancèrent en l'air ces trophées sanglants, pour outrager le Dieu des Hébreux, pour montrer combien ils faisaient peu de cas de la protection qu'il avait promise à son peuple⁵.

Cette attaque imprévue provoqua naturellement le plus grand désarroi dans le camp des Israélites, d'autant plus que, nous le savons par le livre de *Judith* l'armée des Amalécites se présentait avec un appareil formidable⁶. Elle avait une forte cavalerie, de nombreux chars. Les soldats étaient équipés d'armes excellentes, et pleins de confiance en leurs propres forces. Les Juifs, au contraire, étaient démunis de tout. Ils n'avaient ni chars, ni chevaux, et de plus ils étaient accablés de fatigue. Conscients de leur infériorité, ils se crurent perdus. Moïse alors les harangua avec tant de chaleur que non seulement ils sentirent leur courage revenir, mais ils demandèrent eux-mêmes à engager le combat sans délai.

Moïse, dit Josèphe, choisit dans toute cette multitude ceux qu'il jugea les plus aptes à se battre, et il leur donna pour général Josué, fils de Navé, de la tribu d'Éphraïm.

C'est la première fois qu'apparaît dans l'Écriture le nom de l'homme qui devait succéder à Moïse et introduire Israël dans la terre de Chanaan.

C'était, continue Josèphe, un personnage de très grand mérite. Non seulement il était aussi judicieux que vaillant, éloquent, et infatigable au travail ; mais de plus, la piété dans laquelle Moïse l'avait élevé le signalait entre tous les autres. Le Patriarche disposa ensuite des postes pour protéger les points d'eau, et d'autres pour assurer la garde du camp où allaient demeurer les enfants, les femmes et les bagages. Les Israélites passèrent la nuit sous les armes, n'attendant qu'un signal de leur général pour donner l'assaut. Moïse instruisit longuement Josué de tout ce qu'il aurait à faire dans cette grande journée... Il vit aussi les principaux chefs en particulier, et harangua encore l'armée entière, pour exhorter chacun à faire son devoir. Puis il se dirigea vers une colline solitaire, où il se mit en prières... Aussitôt les armées en vinrent aux mains avec une extrême ardeur de part et d'autre... Le combat fut très opiniâtre⁷.

⁴ Deut. XXV, 18.

⁵ Rupert, c. 669.

⁶ Judith, IV, 13.

⁷ Flav., l. III, ch. II.

Ne pouvant plus prendre une part active à la lutte en raison de son grand âge, Moïse apporta cependant aux Juifs un secours autrement efficace que celui de ses bras : celui de sa prière. Il avait donc gagné, dans le voisinage, une petite éminence d'environ deux cent vingt mètres de hauteur, que l'on appelle aujourd'hui Djebel-el-Tahoureh, d'où il pouvait contempler tout le champ de bataille. Il avait avec lui son frère Aaron, et un personnage nommé Hur, que l'on croit avoir été l'époux de leur sœur Marie, encore que la tradition ne soit pas unanime sur ce point⁸. Le Patriarche pria de toutes ses forces, élevant ses mains vers le ciel, dans un geste d'ardente supplication. Mais il ne tarda pas à remarquer que lorsque, sous l'action de la fatigue, il laissait un peu tomber ses bras, Amalec reprenait l'avantage ; lorsqu'au contraire, il les tendait à nouveau, dans un redoublement de ferveur, les Juifs regagnaient du terrain. Cependant cette position d'orant était extrêmement fatigante : il demanda donc à ses deux compagnons de l'aider à s'y maintenir. Ceux-ci allèrent d'abord chercher une grosse pierre, sur laquelle ils le firent asseoir. Puis ils s'emparèrent chacun de l'un de ses bras, et les tinrent jusqu'au soir élevés vers le ciel. Grâce à cela, les Israélites remportèrent un succès complet,

et il ne serait pas resté, dit Josèphe, un seul des Amalécites, si la nuit en tombant n'avait permis à une partie de ceux-ci de se sauver à la faveur des ténèbres. Nos ancêtres n'ont jamais gagné une victoire plus éclatante, et qui leur procura plus d'avantages : parce que non seulement ils triomphèrent d'un ennemi puissant et jetèrent ainsi dans le cœur des nations voisines une terreur qui ne devait plus s'effacer : mais ils s'emparèrent du camp des Amalécites, où ils trouvèrent un si riche butin qu'ils passèrent de l'indigence où ils étaient, à une extrême abondance. Ils recueillirent une grande quantité d'or et d'argent, des ustensiles de toutes espèces en bronze, des armes, des chevaux, un matériel de guerre considérable, et généralement tout ce qu'emporte avec elle une armée de campagne.

Voilà quelle fut l'issue de cette grande bataille, et elle rehaussa de telle sorte le cœur des Israélites, qu'ils crurent que désormais rien ne leur serait impossible. Le lendemain, Moïse ordonna de déposer les morts et de ramasser les armes abandonnées par les fuyards ; il distribua des récompenses à ceux qui s'étaient signalés dans cette affaire mémorable, et loua publiquement, pour sa valeur et sa brillante conduite, Josué, que toute l'armée acclama, rendant hommage à sa vertu. Mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans une si illustre victoire, fut qu'elle ne coûta la vie à aucun des Israélites, quoique le carnage qu'ils firent de leurs ennemis fût si grand qu'on ne pût compter tous les morts. Moïse éleva un autel avec cette inscription : Au Dieu vainqueur (*Yahwe nissi*), sur lequel il offrit des sacrifices... Il donna ensuite un festin en l'honneur de Josué, pour témoigner la joie qu'il avait de cette victoire. Tout le camp retentit en même temps de

⁸ Certains Pères, en effet, ont pensé que Marie avait toujours conservé la virginité.

cantiques à la louange de Dieu, et plusieurs jours se passèrent ainsi en fêtes et en réjouissances⁹.

Dieu fit savoir à Moïse que la race des Amalécites serait vouée à une destruction totale, pour avoir attaqué d'une manière si injuste et si inhumaine, dans un désert où ils manquaient de tout, des émigrants qui ne leur avaient fait aucun mal. Et il lui ordonna de graver cette prophétie dans « *le Livre* », afin que les Hébreux en conservassent toujours la mémoire.

C'est pourquoi le Patriarche écrit plus tard, dans le *Deutéronome* : « *Souviens-toi de ce que t'a fait Amalec dans le chemin, quand tu sortais de l'Égypte ; comment il marcha contre toi, et tailla en pièces les derniers de ton armée, qui, fatigués, s'étaient arrêtés, quand toi-même, tu étais épuisé de faim et de fatigue ; et il ne craignit pas Dieu. Lors donc que le Seigneur ton Dieu t'aura donné le repos, et qu'il t'aura assujetti toutes les nations d'alentour dans la terre qu'il t'a promise, tu effaceras son nom de dessous le ciel. Prends garde de l'oublier* »¹⁰.

En souvenir de cette journée mémorable, les premiers chrétiens construisirent en ce lieu la ville de Pharan, dont ils firent un siège épiscopal, et dont il reste aujourd'hui encore de nombreuses ruines. Parmi les débris qui jonchent le sol, on a trouvé un chapiteau de grès, sur lequel est sculpté un homme vêtu d'une tunique, levant les bras dans l'attitude de la prière, tel exactement que l'*Exode* dépeint Moïse pendant la bataille de Raphidim. Ailleurs, un bas-relief placé au-dessus d'une porte, représente trois personnages priant de la même manière¹¹.

Commentaire moral et mystique

À l'imitation d'Israël, l'âme qui a goûté la manne et qui a bu une fois aux fontaines de la Sagesse éternelle, ne doit pas se croire pour autant au bout de ses peines. Elle a encore bien des zones désertiques, bien des périodes de sécheresse à traverser, bien des assauts à subir de la part des Amalécites, ses ennemis intérieurs. « Persévère jusqu'à la fin, dit saint Augustin, parce que la tentation dure jusqu'à la fin », c'est-à-dire jusqu'au terme de la vie. Souvent, après une bonne retraite, ou une période de ferveur, on croit que l'on a atteint la terre promise, le royaume de la paix et des consolations célestes, que la partie est gagnée, que l'on a définitivement rompu avec le mal. Et brusquement, un bouillonnement de colère, une tentation de la chair fondent sur nous à l'improviste, avec une violence et une soudaineté telles qu'il semble impossible de les contenir. Cela, ce sont les Amalécites qui nous assaillent pour nous anéantir spirituellement, parce que *la chair convoite continuellement contre*

⁹ Flav., l. III, ch. II.

¹⁰ Deut., XXV, 17-19. C'est en vertu de cette malédiction que David fera mettre à mort, sans autre forme de procès, l'Amalécite qui lui annonça la mort de Saül (II Reg., I, 8).

¹¹ D'après Vig., p. 479.

l'esprit. Pour les arrêter, pour les forcer à lâcher prise, il faut, comme Moïse, recourir aux armes spirituelles ; il faut élever son cœur et ses mains vers Dieu, c'est-à-dire s'appliquer à la prière et à la pureté d'intention dans ses œuvres¹². Sans elles, la victoire est impossible, la défaite est certaine¹³. Non seulement il faut prier, mais il faut persévérer dans la prière, malgré la lassitude, malgré l'épuisement ; il faut, pour ainsi parler, *faire asseoir* l'âme dans cet exercice, et lui assurer en même temps le secours d'Hur et d'Aaron. Ce dernier représente le sacerdoce, et par conséquent tout le soutien que l'on reçoit du ministère des prêtres ; Hur, dont le nom veut dire : *feu*, symbolise l'action du Saint-Esprit.

La sévérité de Dieu contre Amalec, la malédiction perpétuelle prononcée contre lui, évoque la sentence qui retentira un jour contre le démon et contre tous ceux qui se seront fait ses serviteurs : *Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses anges*¹⁴. C'est pour n'avoir pas tenu compte de cette prescription, pour n'avoir pas voulu détruire sans merci les hommes de cette race, que Saül plus tard sera rejeté par Dieu¹⁵. Si l'on veut éviter un malheur semblable, il faut graver profondément cette menace dans son cœur ; il faut prendre au sérieux, et sans réserve, l'obligation de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Au sens allégorique, Moïse qui prie sur la montagne pendant que les soldats combattent dans la plaine, est la figure de la vie contemplative qui soutient, par ses oraisons et par sa pénitence, les missionnaires, les prédicateurs, et tous ceux qui, adonnés au labeur de la vie active, luttent dans le monde contre le démon¹⁶. Et c'est son action à elle qui décide de la victoire ; c'est elle seulement qui peut faire céder les puissances infernales, comme Notre-Seigneur l'a enseigné à ses disciples : *Les grands démons ne se chassent que par la prière et le jeûne*¹⁷. On comprend dès lors sans peine la protection que l'Église accorde aux ordres contemplatifs, malgré les critiques dont ils sont l'objet.

Mais pourquoi Moïse n'avait-il accès auprès de Dieu que quand il avait les bras élevés ? – Pour nous faire comprendre qu'aucun homme, quelque saint qu'il soit, ne peut mériter par lui-même d'être exaucé. Quand même il serait, comme cet auguste Patriarche, le serviteur de Dieu par excellence et l'ami qui lui parle *face à face*, il ne sera écouté que s'il s'abrite sous la figure du Christ crucifié. C'est pour cela que l'Église termine toutes ses oraisons par la formule : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, et que le prêtre, à l'autel, perpétue à travers les siècles l'attitude de Moïse, en tenant constamment, pendant la messe, ses bras élevés.

¹² Cf. Richard de Saint-Victor : *Explicat. in Cant. Cant.*, ch. XVI. Pat. lat., t. CXLVI, c. 454.

¹³ Bonav., *Dietae salutis*, t. II, ch. VI ; t. VIII, p. 270.

¹⁴ Mt., XXV, 41.

¹⁵ I Reg., XV.

¹⁶ Cf. Beda, c. 316. Le pape Pie XI, dans l'encyclique *Umbratitem*, a fait l'application de cet épisode à l'Ordre des Chartreux.

¹⁷ Mt., XVII, 20.

CHAPITRE 6

La visite de Jéthro

(Ex., XVIII)

En marchant vers le Sinaï, que Dieu lui avait donné comme premier objectif à atteindre, Moïse s'était rapproché de cette terre de Madian¹ où il avait passé jadis les plus belles années de son existence, quand, libre de tout souci, il conduisait d'herbage en herbage les troupeaux de son beau-père Jéthro.

Celui-ci, naturellement, n'avait pas été sans entendre parler de la migration d'Israël, et des événements extraordinaires où son gendre avait joué un rôle de premier plan. Lorsqu'il apprit que celui-ci campait dans le voisinage, entouré de son peuple, il ne pût résister au désir d'aller le revoir. Il prit donc avec lui la femme et les deux fils du grand homme, qui, depuis l'agression de l'Ange, étaient revenus sous son toit, puis se mit en route². Lorsqu'il arriva en vue du campement des Hébreux, sur les contreforts du Sinaï, il envoya ses serviteurs avertir Moïse de sa présence : « *Voici, lui fit-il dire, que moi Jéthro, votre beau-père, je viens à vous, ainsi que votre épouse et vos deux fils* ». Ne sachant pas en effet au juste pourquoi son gendre avait renvoyé Séphora, et quelles étaient ses dispositions depuis lors, il craignait de se heurter à un accueil désagréable. Mais Moïse en apprenant cette nouvelle manifesta au contraire la joie la plus vive. Sans plus attendre, il accourut lui-même au-devant des voyageurs. Il salua Jéthro en se prosternant jusqu'à terre, puis il l'embrassa et le serra dans ses bras ; car malgré la haute situation à laquelle Dieu l'avait élevé, son cœur était demeuré aussi simple, aussi affectueux que celui d'un enfant. Les premières effusions terminées, il entraîna Jéthro vers sa tente et lui raconta par le menu tout ce qui était arrivé en Égypte, les difficultés inouïes qu'il avait eues à faire sortir le peuple hébreu de la main de Pharaon, toutes les merveilles que Dieu avait accomplies en leur faveur. Vivement ému et enthousiasmé par ce récit, Jéthro se répandit en actions de grâces : « *Béni soit le Seigneur, dit-il, qui vous a arrachés à la tyrannie des Égyptiens, et à celle de Pharaon, eux qui vous*

¹ Les renseignements donnés par l'Écriture ne permettent pas de situer avec précision la terre de Madian. En les rapprochant des traditions arabes, on peut penser que c'était une région aux contours mal définis, qui avait son centre principal sur la rive orientale du golfe Élanitique, mais qui s'étendait jusqu'à l'est du mont Sinaï. Cf. D. B., au mot : *Madian*.

² Beaucoup de commentateurs ont pensé que cette rencontre entre Moïse et Jéthro est racontée ici par anticipation, et qu'elle n'eut lieu en réalité qu'après la promulgation de la loi au Sinaï. Cependant Josèphe suit le même ordre que la Bible.

méprisaient et vous opprimaient indignement, dans leur orgueil insensé. Je reconnais maintenant que le Dieu des Hébreux est au-dessus de tous les dieux. Il est infiniment supérieur non seulement aux idoles des païens, mais même aux forces de la nature et aux substances purement intellectuelles auxquelles nous autres Madianites, nous croyons devoir rendre un culte »³.

Et pour marquer que ce qu'il venait de dire n'était pas une parole en l'air, *il offrit à ce Dieu des holocaustes et des hosties* : – des holocaustes, parce que ces sacrifices, dans lesquels la victime était entièrement consumée exprimaient, par leur caractère totalitaire, une volonté d'adorer pleinement et exclusivement le Dieu auquel on les offrait ; – et des hosties, des sacrifices d'expiation, parce que Jéthro voulait se faire pardonner la faute qu'il avait commise en honorant d'autres dieux.

Moïse à son tour immola des victimes, pour remercier le Très-Haut de cette visite qui le remplissait de joie. Puis il offrit en l'honneur de son beau-père un festin auquel furent conviés, avec Aaron, tous les anciens d'Israël et qui eut lieu, dit-on, à côté de l'endroit où il avait eu la vision du Buisson ardent⁴. On y chanta les louanges du Seigneur, mais on y proclama aussi les mérites du chef auquel le peuple juif devait tant de reconnaissance pour son énergie, son courage et son dévouement.

Le lendemain, Moïse s'étant mis en devoir, à son ordinaire, de rendre la justice, Jéthro constata qu'il était assiégé sans relâche, depuis le matin jusqu'au soir, par la multitude des plaignants. Ceux-ci venaient à lui en masse, même pour les affaires les plus insignifiantes, à cause de la confiance qu'inspiraient sa sagesse, sa droiture et son désintéressement ; et lui se croyait obligé de les entendre tous indistinctement. Il en résultait naturellement pour lui un dur labeur, et pour la foule de ceux qui attendaient leur tour, une perte de temps considérable.

Jéthro, dit Josèphe, ne voulut point lui en parler sur le moment même, afin de ne pas troubler la joie manifeste qu'avait la foule à se faire juger par cet admirable conducteur⁵. Mais quand il se retrouva en tête à tête avec lui, il lui marqua son étonnement : « *Que faites-vous là avec le peuple ?* lui dit-il. *Pourquoi êtes-vous seul à siéger, et obligez-vous ainsi tous ces gens à attendre depuis le matin jusqu'au soir ?* – Ce sont eux, répondit Moïse avec beaucoup d'humilité, qui accourent vers moi : *lorsqu'il se produit entre eux quelque mésentente, ils viennent me trouver, afin que je juge entre eux, et que je leur enseigne les commandements de Dieu et ses lois.* – *Ce n'est pas une bonne chose que vous faites là,*

³ Cf. plus haut, p. 35.

⁴ Flav., *loc. cit.*

⁵ Flav., l. III, ch. III.

reprit Jéthro. *Vous vous épuisez dans un travail déraisonnable, vous et ce peuple qui est avec vous. Ce labeur est au-dessus de vos forces. Vous ne pourrez le soutenir vous seul. Mais écoutez mes paroles : suivez mes conseils, et Dieu sera avec vous. Réservez-vous pour les affaires qui concernent le Seigneur. Rapportez au peuple les paroles divines, expliquez-lui les cérémonies qu'il doit accomplir, et la manière d'honorer Dieu. Montrez-lui la voie qu'il doit suivre, et les œuvres qu'il doit faire.* Partagez cette multitude en groupes de mille hommes, que vous diviserez en sous groupes de cent, puis en sections de cinquante, puis en fractions de dix hommes. *Choisissez dans tout le peuple, sans acception de personnes, des hommes qui aient de l'autorité et qui craignent le Seigneur ; qui soient respectueux de la vérité et qui aient en horreur l'avidité du gain. Désignez parmi eux des tribuns, des centurions, des chefs de cinquantaine et des chefs de dizaine, qui commanderont chacun l'une de ces divisions. Et ce sont là ceux qui jugeront le peuple, chacun dans l'unité confiée à ses soins... Lorsqu'il y aura une affaire grave, ils en référeront à vous ; et ils ne jugeront eux-mêmes que les affaires de moindre importance, selon leur rang ».*

Ce conseil était extrêmement judicieux. Si l'on veut en effet faire régner, dans une société humaine, l'ordre et la paix, la première condition est d'y établir une hiérarchie. Lorsque le chef veut tout faire par lui-même, il paralyse l'esprit d'initiative chez ses inférieurs, en même temps qu'il rend impossible la marche régulière et souple des affaires. Moïse le comprit de suite, et déféra sans plus attendre au conseil qui lui était donné. *« Je ne puis seul m'occuper de vous, dit-il au peuple après l'avoir assemblé, car vous êtes maintenant aussi nombreux que les étoiles du ciel... Choisissez donc parmi vous des hommes sages, instruits, dont la vie soit estimée de vous dans vos tribus, et je vous les donnerai comme chefs ».*

La foule comprit que cette mesure s'imposait : *« C'est une chose bonne que tu veux faire là »,* répondit-elle ; Moïse établit alors la hiérarchie telle que l'avait proposée son beau-père. Puis il instruisit les nouveaux promus de leurs devoirs ; il leur prescrivit d'écouter avec bonté ceux qui viendraient les trouver, et de rendre la justice en toute équité : *« Vous jugerez le petit comme le grand, et vous ne ferez jamais acception de personnes, parce que c'est au nom de Dieu que vous jugez. Quand quelque chose vous paraîtra difficile, vous en référerez à moi, et je vous écouterai »* ⁶.

Sur quoi, Jéthro prit congé de son gendre et retourna en son pays. Mais Séphora et les enfants restèrent auprès de Moïse ⁷.

⁶ Deut., I, 9-18.

⁷ Carth., t. I, p. 633.

Commentaire moral et mystique

Moïse montre, par son exemple, combien ceux qui sont investis du pouvoir doivent se soucier de rendre une justice équitable à tous, et se montrer abordables pour les plaignants. Il est impossible de ne pas évoquer ici le souvenir de saint Louis, sous le chêne de Vincennes. La patience, la longanimité que déploya le Patriarche dans ce labeur harassant et sans attrait, sont une leçon pour certains pasteurs d'âmes, qui n'ont jamais le loisir d'écouter leurs ouailles, et qui considèrent comme perdu le temps qu'ils passent au confessionnal. Le saint Curé d'Ars, siégeant du matin au soir au tribunal de la pénitence, ressemblait beaucoup à Moïse, s'acquittant de sa fonction de juge, dans le désert de Sin.

Mais ce que les Pères ont le plus admiré dans cet épisode, c'est l'humilité avec laquelle Moïse sut accueillir les critiques de son beau-père. Trop souvent, parmi les hommes, ceux qui sont constitués en dignité, et surtout ceux qui détiennent le pouvoir absolu, ne veulent écouter aucun avis. Ils se croient omniscients, dans la mesure où ils sont tout-puissants, et ils sont convaincus, en vertu de la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes, que leur opinion est toujours la meilleure. C'est à cause de cela que bien souvent ils se perdent.

Moïse, au contraire, qui avait été placé par Dieu lui-même à la tête de son peuple ; Moïse qui parlait à Dieu face à face et qui recevait directement ses ordres de Lui ; Moïse qui avait accompli les miracles les plus stupéfiants qu'il ait jamais été donné à un homme d'accomplir, Moïse écoute avec empressement l'avis que lui donnait son beau-père, et le jugeant bon, se hâta d'y déférer. Saint Jean Chrysostome ne peut arrêter le flot d'admiration qui jaillit de sa plume devant une telle modestie.

« Voulez-vous vous convaincre, dit-il, que, même lorsque vous êtes un homme instruit, parfait, parvenu au faite le plus élevé de la vertu, vous avez encore besoin de conseil, de correction, de remontrance ? Écoutez une vieille histoire. Rien n'était comparable à Moïse. Il était, dit l'Écriture, *le plus doux des hommes*⁸. Ami de Dieu, éclairé des lumières de l'Esprit divin, il possédait en outre toute la sagesse humaine... Il était puissant en paroles et en œuvres. Il commandait à la création, ami qu'il était du Maître de la création. Il emmena d'Égypte tout un grand peuple. Il sépara les eaux de la mer, puis les rassembla, et un prodige se produisit alors, que le soleil voyait pour la première fois : une mer traversée, non en bateau, mais à pied ; battue non par la rame et l'aviron, mais par les sabots des chevaux ! Eh bien ! ce sage, ce puissant en paroles et en œuvres, cet ami de Dieu, cet homme qui commandait à la création, cet auteur de tant de prodiges, ne remarqua pas une chose si évidente, qu'elle sautait aux yeux de la plupart des simples mortels. Ce fut son beau-père, un homme sans culture et sans notoriété, qui s'en avisa, et le lui fit observer. Et ce grand homme ne l'avait pas trouvée. Quelle était donc cette chose ? Écoutez, et vous saurez que chacun a besoin de conseil, fût-il un autre Moïse, et que ce qui échappe aux plus grands, aux plus intelligents des hommes, se révèle souvent aux petits

⁸ Num., XII, 3.

et aux simples... Tandis qu'il était dans le désert, tous les Israélites... venaient devant lui pour faire juger leurs différends. Témoin de ce fait, son beau-père, Jéthro, un homme simple... un barbare, un gentil, un ignorant [l'en reprit] ... Il lui demanda pourquoi tous ces hommes venaient à lui, et, quand il en connut la raison, il lui dit : *Tu ne fais pas bien*. À la critique il joignit le conseil. Loin de s'en fâcher, Moïse accepta l'un et l'autre ; Moïse, le sage, l'esprit éclairé, l'ami de Dieu, le chef d'un si grand peuple ! Ce n'était cependant pas peu de chose que de recevoir une leçon d'un barbare, d'un ignorant ! Les étonnants miracles qu'il faisait, la grandeur du pouvoir qu'il exerçait ne l'enflèrent point... Combien n'en voit-on pas qui, pour ne pas paraître avoir besoin d'un conseil, aiment mieux trahir l'intérêt de la cause qu'ils servent ?... Ils préfèrent ignorer plutôt que de s'instruire, ne sachant pas que l'on est blâmable, non de s'instruire, mais d'ignorer ; non d'apprendre, mais de persister dans son ignorance ; non d'être repris, mais de s'opiniâtrer à mal faire.

« Oui, je le répète, l'homme le plus simple et le plus ordinaire découvre souvent ce qui échappe aux grands génies. Moïse le comprit, et il écouta avec douceur le conseil que lui donna son beau-père... Il l'écouta sans que son amour-propre en fût blessé... Il ne se dit pas à lui-même : « Je vais me faire mépriser de ceux qui m'obéissent, si, étant chef, je me laisse enseigner mes devoirs par un autre ». Il reçut l'avis et le mit en pratique... Bien plus, comme s'il eût voulu tirer vanité de la remontrance de son beau-père, il l'a, par ses écrits, portée à la connaissance des hommes, non seulement de son temps, mais encore de tous ceux qui devaient venir après lui sur la terre, jusqu'à l'avènement du Fils de Dieu. Il n'a pas craint de publier à la face du monde qu'il n'avait pas su voir par lui-même ce qu'il fallait, et qu'il avait été redressé par son beau-père ; tandis que nous, pour un homme qui est témoin des réprimandes que nous subissons, on nous voit troublés, hors de nous-mêmes, doutant si nous pourrions survivre à cette humiliation !

« Pourquoi a-t-il transmis ce fait à la mémoire des hommes ? Pour nous avertir de ne pas trop présumer de nous, quelque sage que nous soyons ; de ne pas mépriser les conseils, même des derniers de nos frères. Un bon conseil vous est offert ? recevez-le, même d'un esclave ; s'il est mauvais, rejetez-le, quelle que soit la dignité de celui qui vous le donne. Ce n'est pas la qualité du conseiller, mais la nature du conseil qu'il faut considérer. Moïse nous apprend donc à ne pas rougir d'un avertissement... montrant ainsi sans le savoir combien grande était sa sagesse, et petite l'importance qu'il attachait à l'opinion des hommes »⁹.

⁹ Hom. sur *les changements de noms*, III, 2. Éd. Gaume, t. III, p. 142.

CHAPITRE 7

Le Sinaï

(EX., XIX)

Quarante-sept jours après la sortie d'Égypte, *le premier jour du troisième mois*, c'est-à-dire, selon notre calendrier actuel, le premier juin, les Hébreux dressèrent leurs tentes au pied même du Sinaï. C'était là, on s'en souvient, le premier objectif que Dieu leur avait assigné : ils devaient y offrir le sacrifice qui avait fait l'objet des résistances obstinées du Pharaon. De plus, d'après Josèphe, Dieu avait informé Moïse qu'il recevrait des communications importantes sur le sommet de cette montagne, et qu'il convenait, en prévision de cela, d'établir le camp aussi près que possible de sa base.

D'après les traditions les plus anciennes et les plus dignes de foi, le mont Sinaï doit être situé à l'extrême sud de la péninsule du même nom, qui s'enfonce comme un triangle dans la mer Rouge. Il y a là une région montagneuse extrêmement escarpée et difficile d'accès, à laquelle l'étonnante variété de ses formes et l'effrayante nudité de ses rocs impriment un caractère exceptionnel de grandeur.

C'est un amas rocailleux, déchiqueté en arêtes dentelées, et en pics souvent bizarres, sillonné dans toutes les directions de vallées tortueuses et de plaines allongées, coupé de gorges sauvages et de ravins abrupts. Quand, du sommet du Djébel-Mouça, on contemple ce relief accidenté, on a l'impression... de se trouver au-dessus d'une mer de lave, qui se serait pétrifiée au moment où elle se précipitait en vagues bouillonnantes, hautes comme des montagnes. Ce qui donne à ce monde de roches un cachet tout particulier et qui saisit le voyageur, c'est un coloris vif et varié, où, selon les différentes espèces de pierres, le rouge alterne tantôt avec le gris, tantôt avec le blanc ou le vert, et dont l'éclat est d'autant plus rehaussé par la lumière resplendissante et la pureté de l'atmosphère, que la masse ne porte pas le moindre manteau de terre ou de végétation¹.

Les principaux massifs de cette région sont le Djébel Serbal, qui atteint 2.052 mètres à son plus haut sommet ; le Djébel Katerin (2.606 mètres), et enfin le Djébel-Mouça (ou mont Moïse). C'est ce dernier qui, d'après l'opinion la plus répandue aujourd'hui, serait le Sinaï – ou l'Horeb² – de la Bible. Orienté du nord-ouest au sud-est, il mesure en-

¹ Chanoine Dennefeld. *Le Sinaï au temps des Hébreux*, chez Lethielleux, Paris, 1937.

² Les deux termes sont employés indifféremment par la Sainte Écriture. Cependant une tradition locale veut que l'Horeb soit proprement le pic de Ras-el-Safsaf, dont il va être question dans un instant, tandis que le Sinaï serait le pic de Djébel-Mouça.

viron 3.200 mètres de long sur 1.600 de large. Son altitude est en moyenne de 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais il se dresse comme une gigantesque forteresse de granit, dominant de 450 mètres, presque à pic les ouadis qui l'environnent de tous côtés. Au-dessus de l'enchevêtrement de crêtes, d'arêtes, de cimes et de dômes qu'il présente, deux sommets émergent nettement : l'un au nord, est le Ras-el-Safsaf (pic du Saule), qui monte à 2.114 mètres. L'autre porte le même nom que le massif lui-même : c'est le pic du Djébel-Mouça, qui atteint, d'après les dernières évaluations, 2.285 mètres.

On pense que c'est sur la cime de celui-ci que Moïse eut la longue extase où il demeura quarante jours en tête-à-tête avec le Seigneur : une petite chapelle, construite la dès le IV^e siècle de notre ère, en rappelle le souvenir. Au contraire les scènes qui constituent la première phase de la révélation du Sinai, à savoir : la promulgation de la Loi, se seraient déroulées sur le Ras-el-Safsaf.

Aussi bien, il est impossible d'imaginer à cette scène d'une majesté supra-humaine, un cadre plus digne d'elle que celui-là.

La plaine d'en-Rahah et les chaînes granitiques qui l'entourent, forment un immense théâtre naturel, également bien disposé pour contenir une grande foule, pour lui parler et pour être entendu d'elle.

Les formes hardies des montagnes, leurs magnifiques perspectives, leurs proportions colossales, la vaste plaine qui se déploie comme un immense éventail à mesure qu'elle s'approche du Ras-el-Safsaf, ce pic lui-même qui s'élève brusquement, comme une tribune gigantesque, à 600 mètres de hauteur, le calme et la tranquillité merveilleuse de la solitude, les teintes gracieuses du paysage, variant à chaque heure du jour, tout se réunit pour produire une impression qu'on ne saurait éprouver à un tel degré nulle part ailleurs.

On trouve là, du reste, toutes les commodités que peut souhaiter un campement de nomades. On conçoit très bien que les Hébreux y aient séjourné plusieurs mois, parce que l'eau y abonde, et que tous les alentours sont plus riches en herbages qu'aucune autre partie de la péninsule³.

C'est donc au sein de cette montagne de granit, qu'eut lieu l'alliance solennelle de Dieu avec son peuple ; que fut proclamée la Loi religieuse, morale et politique, qui devait faire des enfants d'Israël une nation à part au milieu du monde, un peuple admirablement organisé, appelé à un rôle providentiel. On comprend dès lors l'impression profonde que ressent l'âme des voyageurs en face de ces souvenirs... (et pourquoi) du temps de sainte Sylvie, on tombait à genoux... en apercevant la montagne de Dieu⁴.

Dès que le camp eut été établi, Moïse commença à gravir seul la pente du Ras-el-Safsaf, ce qui n'était pas une petite affaire, car elle est

³ Vig., pp. 494-496.

⁴ D. B., au mot *Sinai*, c. 1774.

terriblement escarpée, et aujourd'hui encore, il faut à tout moment s'agripper aux anfractuosités de la roche pour mener à bien cette ascension. Bientôt la voix qui était sortie jadis du Buisson ardent se fit entendre à nouveau, et elle lui dit : *« Voici ce que tu diras à la maison de Jacob et ce que tu annonceras aux fils d'Israël : Vous avez vu ce que j'ai fait aux Égyptiens, comment je vous ai portés sur les ailes des aigles et comment je vous ai attirés à moi. Si donc maintenant vous écoutez ma voix et si vous gardez mon alliance, vous serez mon peuple à moi, choisi parmi tous les peuples. Toute la terre m'appartient, parce que je suis son Créateur ; mais vous, vous m'appartiendrez d'une manière toute particulière, vous serez pour moi un royaume sacerdotal – c'est-à-dire un royaume que j'administrerai directement par l'intermédiaire de mes prêtres – et une nation sainte. Voilà ce que tu diras aux fils d'Israël, afin qu'ils m'aiment et qu'ils me soient fidèles ».*

Moïse se hâta de redescendre ; et, ayant convoqué les anciens de toutes les tribus, il leur rapporta ce que Dieu venait de lui faire entendre. Ceux-ci le répétèrent au peuple qui, conquis et enthousiasmé, s'écria d'une seule voix : *« Tout ce qu'a dit le Seigneur, nous le ferons ».*

Moïse gravit à nouveau la montagne, pour offrir cet acquiescement et cette promesse de fidélité à Dieu, qui lui répondit : *« Dans très peu de temps, je viendrai à toi enveloppé d'un nuage, afin que le peuple m'entende quand je te parlerai, et qu'il croie en toi pour toujours. Retourne vers les Juifs, et ordonne-leur de se purifier, par la pénitence, par des exercices religieux, aujourd'hui et demain. Qu'ils lavent leurs vêtements, et qu'ils se tiennent prêts pour le troisième jour. Car ce jour-là le Seigneur descendra ; il se manifestera sous une forme sensible, devant tout le peuple, sur le mont Sinaï. En prévision de cela, tu établiras des barrières tout autour de la montagne et tu diras au peuple : Prenez bien garde de ne pas monter sur la montagne, ni même d'en fouler les abords, ou de les toucher avec vos mains. Qui-conque se permettrait de toucher la montagne mourra de mort. Il sera lapidé ou percé de flèches, et même pour cette exécution, on se gardera de le toucher, de peur de se souiller soi-même. Qu'il soit homme ou bête, il mourra ».*

Ces ordres sévères avaient pour but d'imprimer fortement dans l'esprit des Juifs le sentiment du respect dû à la souveraine Majesté. Ceux-ci, en effet, s'étaient habitués en Égypte à voir les cérémonies païennes se dérouler dans une atmosphère de kermesse populaire, avec ripailles, beuveries, frénésie de danses et de chants.

Il était indispensable de leur faire comprendre, par des mesures rigoureuses, la dignité, la suprême décence, qu'exigeait la présence du Dieu trois fois saint. Non seulement ils devaient se garder de frôler eux-mêmes la montagne qui servait d'escabeau à ses pieds, mais ils

veilleraient à en tenir les animaux à distance, de crainte que ceux-ci ne la souillent en y déposant quelque ordure.

Moïse revint vers les siens, et leur précisa les exercices dont ils auraient à s'acquitter, pour se préparer à célébrer leur alliance officielle avec Dieu. Ils devraient d'abord laver leurs vêtements, afin que ce signe matériel leur rappelât la nécessité de la pureté intérieure. Ils auraient en outre à vivre dans une stricte continence, et à s'abstenir de d'usage du mariage pendant trois jours ; enfin, il leur était enjoint de prier beaucoup⁵.

Les juifs acquiescèrent, et se soumirent à cette discipline sans récriminer. Le troisième jour, au matin, il se produisit une chose extraordinaire. Bien que le temps fût d'une sérénité merveilleuse, le ciel, limpide et sans le moindre nuage, un ouragan d'une violence inouïe se déchaîna soudain. Des coups de tonnerre effroyables déchiraient l'air sans arrêt, coupés d'éclairs aveuglants. Le Sinai paraissait trembler sur sa base. Il avait pris l'aspect d'un volcan prêt à entrer en éruption ; une nuée opaque enveloppait son sommet, au travers de laquelle on apercevait comme le brasier d'un formidable incendie. C'était le feu dont s'enveloppait l'Ange qui allait parler au nom du Seigneur. Le ciel était devenu sombre, la pluie tombait à torrents, le vent soufflait en tempête. Cependant, au milieu de ses rafales, on entendait comme le son d'une corne extrêmement puissante, qui lançait des appels prolongés, dont l'intensité allait croissant. La peur avait saisi les Hébreux aux entrailles ; ils se tenaient terrés sous leurs tentes, persuadés que leur dernière heure était arrivée⁶. Et Moïse lui-même, lui qui commandait aux forces de la nature, qui avait déchaîné les fléaux d'Égypte et contraint la mer Rouge à s'ouvrir devant lui, Moïse avait peur. Il était, dira plus tard saint Paul, *exterritus et tremebundus*, terrifié et tout tremblant⁷.

Dieu cependant l'appela et lui enjoignit de monter tout en haut de la montagne, comme s'il voulait être seul et tranquille pour causer avec lui. Mais à peine Moïse y fut-il parvenu qu'il lui dit : « *Descends et harangue le peuple, de crainte qu'il n'ait la fantaisie de franchir les limites que tu lui as fixées, et que le plus grand nombre ne périsse. Cet ordre vaut même pour les prêtres* ⁸. *Bien qu'ils s'approchent du Seigneur, ils ont à se purifier et à observer les mêmes consignes que tes autres, s'ils ne veulent pas être frappés de mort. – Seigneur, répondit Moïse, la foule ne pourra pas monter sur le Sinai. Je leur ai répété l'ordre que vous m'aviez donné vous-même, j'ai fait poser des bar-*

⁵ Flav., l. III, ch. IV.

⁶ Flav., *loc. cit.*

⁷ Hebr., XII, 21.

⁸ Ces prêtres étaient simplement ceux du régime patriarcal, c'est-à-dire les aînés de chaque famille, sans aucune consécration particulière, puisque le sacerdoce lévitique n'était pas encore institué.

rières tout autour de la montagne, je leur ai dit que c'était un lieu saint, dont ils ne devaient pas s'approcher, et ce, sous peine d'encourir votre colère ».

On peut se demander pourquoi Moïse, si obéissant d'ordinaire, semble faire ici quelque difficulté de redescendre, comme Dieu le lui ordonne. C'est que la présence divine, malgré l'appareil terrible dont elle s'environne, procure à l'âme une telle douceur, que celle-ci voudrait ne plus s'en détacher. C'est le même sentiment qui portera plus tard saint Pierre à dire sur le Thabor : « *Seigneur, il fait bon d'être ici. Si vous voulez, dressons-y trois tentes...* »

Dieu, cependant, insista. « *Va, dit-il, à son serviteur, et répète-leur encore les mêmes choses, de crainte qu'ils ne désobéissent, ce qui attirerait infailliblement sur eux des châtiments exemplaires. Que ni les prêtres, ni le peuple ne s'avisent de gravir la montagne ! Il y va de leur vie ! Après quoi, tu remonteras ici, toi seul, avec Aaron* ».

Commentaire moral et mystique 9

Au sens allégorique, la scène du Sinaï, qui se déroule cinquante jours après la première Pâque, figurait la Pentecôte, qui eut lieu cinquante jours après la Résurrection du Sauveur. Les éclairs, les tonnerres, la tempête et les autres signes qui accompagnaient la venue de Dieu, annonçaient le vent violent, les langues de feu et tout le fracas au milieu desquels le Saint-Esprit descendrait sur les Apôtres. Mais à travers ce bruit on entendrait les appels d'une trompe, qui iraient croissant : ce serait le commencement de la prédication apostolique, les sermons de saint Pierre appelant les Juifs à la pénitence, prédication qui irait s'amplifiant jusqu'à ce qu'elle atteigne les extrémités de la terre.

La montagne qui ressemble à un volcan, annonce la primitive Église, toute embrasée de ferveur, secouée par les ardeurs de la charité, toute prête à *bondir ainsi qu'un bélier*, à la conquête du monde¹⁰. On voit étinceler à son sommet ce feu que Notre-Seigneur est venu allumer sur la terre¹¹, et qui se propagera à travers l'univers entier, mais qui est d'abord *enveloppé d'un nuage très épais*, à savoir l'incrédulité des Juifs, lesquels feront tout ce qu'ils pourront pour l'empêcher de briller.

Les limites posées autour de la montagne, et qu'il est interdit de franchir sous peine de mort, représentent les définitions et les règles, formulées par les Pères de l'Église, aussi bien dans le domaine du dogme que dans celui de la morale. Malheur à celui qui prétendra forcer ces barrières, et toucher à la montagne ! Malheur à celui qui, comme Arius, Eutychès ou Nestorius, se croira en droit d'expliquer, par exemple, le mystère de l'Incarnation autrement que ne le fait l'Église ; qui osera, comme Luther ou Calvin, modifier le nombre des sacrements, leurs rites, et rejeter la hiérarchie traditionnelle ; qui con-

⁹ Cf. Proc., c. 602-605 ; Carth., t. I, pp 643-644.

¹⁰ Ps. CXIII, 4. *Montes exultaverunt sicut arietes.*

¹¹ Luc, XII, 49.

damnera le célibat des prêtres, la vie cloîtrée, les vœux de religion, la pratique des indulgences, etc. Celui-là, *qu'il soit bête*, c'est-à-dire : qu'il ait une âme de quadrupède, uniquement tournée vers les choses terrestres ; ou *qu'il soit homme*, c'est-à-dire : qu'il prétende tout juger d'après la seule lumière de sa raison, *il mourra*. Il faudra *l'écraser avec des pierres*, c'est-à-dire anéantir ses allégations sous des textes d'Écriture, des décisions de conciles, et autres témoignages aussi durs, aussi indéformables que des pierres ; ou le *percer avec des traits*, c'est-à-dire chercher à toucher son cœur avec les paroles enflammées des Docteurs et des Saints.

Le sens moral se calque sur le précédent :

Les purifications imposées aux juifs pour être dignes de recevoir la visite de Dieu, montrent avec quel soin nous devons nous préparer à la réception des dons du Saint-Esprit. S'il leur est prescrit de ne pas s'approcher de leurs épouses, c'est pour nous faire comprendre que la vraie pureté intérieure demande que l'on s'abstienne non seulement de ce qui est défendu, mais aussi quelquefois de ce qui est permis.

L'interdiction qui leur est faite de mettre le pied sur la montagne et même de laisser paître leurs troupeaux dans ses parages, signifie, dit saint Jean de la Croix, que l'âme désireuse de gravir la montagne de la perfection pour entrer en communication avec le Seigneur, doit renoncer, premièrement à tous les biens de la terre, puis ensuite à toutes ses inclinations, que l'on compare ici aux animaux¹². Si quelqu'un désire s'élever sur cette montagne, que couronne le feu du divin amour et dont la cime touche Dieu, il faut qu'il laisse en bas tous les animaux, c'est-à-dire tout ce qui rend l'homme semblable à la bête ; qu'il en écarte tout ce qui rappelle en lui l'orgueil du lion, la griffe du tigre, la brutalité du sanglier, l'agitation féline de la panthère, la duplicité du renard, l'entêtement du mulet, le venin du serpent, la fureur du taureau, la vanité du paon, le verbiage du perroquet, l'instinct carnassier du loup, etc. Et qu'il en écarte aussi les *hommes*, c'est-à-dire toutes les prétentions de son esprit qui voudrait juger les choses de Dieu selon ses propres mesures.

¹² *Montée du Carmel*, l. I, ch. V.

CHAPITRE 8

Le Décalogue

(Ex., XX, 1-21)

Devant l'insistance de Dieu, Moïse obéit ; il redescendit de la montagne et répéta au peuple les pressantes injonctions qu'il venait d'entendre. Mais, durant cet entretien avec son Créateur, son visage avait été comme inondé de clarté céleste, et il rayonnait encore d'un tel éclat que les Juifs, en le voyant apparaître, en furent tout réconfortés. La terreur et l'angoisse auxquelles ils étaient en proie firent place à l'espérance. En même temps, les nuages se dissipèrent, la tempête s'apaisa, le ciel retrouva sa sérénité. Alors, le Patriarche, s'adressant au peuple assemblé, lui dit :

Aujourd'hui ce n'est plus moi, Moïse, que vous allez entendre, ce n'est plus le fils d'Amram et de Jocabed qui va vous parler. C'est le Dieu tout-puissant qui, pour vous délivrer de la servitude, a changé en sang les eaux du Nil ; qui a abattu l'orgueil des Égyptiens en les frappant de fléaux successifs ; qui vous a ouvert un chemin à travers la mer Rouge ; qui vous donne chaque jour le pain descendu du ciel, et qui a fait jaillir, pour éteindre votre soif, l'eau du rocher. C'est lui qui a mis Adam en possession de tout ce que la terre et la mer sont en mesure de produire ; qui a sauvé Noé des eaux du déluge ; qui a attribué la terre de Chanaan à Abraham, l'auteur de notre race. C'est lui qui a fait naître Isaac d'un père et d'une mère auxquels leur âge ne permettait plus d'avoir des enfants ; qui a donné à Jacob douze fils, tous accomplis en vertus ; qui a mis entre les mains de Joseph le gouvernement de l'Égypte entière. C'est lui qui va aujourd'hui vous donner ses commandements...

Si vous les observez religieusement, il ne manquera rien à votre bonheur, la terre sera toujours fertile pour vous, et la mer toujours tranquille. Vous aurez de nombreux enfants et vous serez redoutables à vos ennemis. Je vous en parle avec assurance, car j'ai eu l'insigne honneur de voir Dieu, j'ai entendu sa voix immortelle. Vous ne pouvez plus douter qu'il vous aime et qu'il ne veuille prendre soin de vous¹.

Ce discours achevé, Moïse ordonna à tout le peuple, y compris les femmes et les enfants, de s'avancer jusqu'aux barrières qui avaient été établies au pied de la montagne.

Alors, le Sinaï s'illumina de toutes parts, et une voix qui avait un éclat semblable à celui du tonnerre prononça distinctement les paroles suivantes, sans que l'on vit Celui qui parlait :

¹ Flav., l. III, ch. IV.

« Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de l'Égypte, de la maison de servitude.

I. Tu n'auras point d'autres dieux devant moi, tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune figure de tout ce qui est en haut dans le ciel, et en bas sur la terre, ni de ce qui est dans les eaux, sous la terre². Tu ne les adoreras point et tu ne leur rendras point le culte souverain, qui ne convient qu'à Dieu. C'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, fort, jaloux, visitant l'iniquité des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération chez ceux qui me haïssent ; qui fait au contraire miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes préceptes.

II. Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu, car le Seigneur ne tiendra pas pour innocent celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur ton Dieu.

III. Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat. Tu travailleras pendant six jours et tu y accompliras tous les travaux. Mais le septième jour est le Sabbat du Seigneur ton Dieu. Tu ne feras en ce jour aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans ta demeure. Car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du Sabbat, et il l'a sanctifié.

IV. Honore ton père et ta mère, afin de vivre longtemps sur la terre que Dieu te donnera.

V. Tu ne tueras point.

VI. Tu ne commettras point l'adultère.

VII. Tu ne voleras pas.

VIII. Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.

IX et X. Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain ; tu ne désireras pas sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune de toutes les choses qui lui appartiennent ».

Tels sont les dix commandements que Dieu fit connaître à son peuple dans cette solennelle théophanie. L'Église chrétienne les a reçus des mains de la Synagogue comme un précieux dépôt, et ils sont à la base de toute vraie civilisation. Ils l'emportent infiniment sur ce que les anciennes législations

² Le mot latin *sculptile*, que nous rendons ici par image taillée, a été traduit par les LXX, par la version syriaque, par le texte samaritain : *idole*. Origène explique ainsi la différence entre la *figure* (*similitudinem*) et l'*idole*. La première est la représentation d'un animal qui existe dans la nature : un bœuf, un serpent, un oiseau, etc... La seconde est un être monstrueux, imaginé par l'artiste : un homme à tête de chien, une tête à deux faces, un buste de femme se terminant en poisson, etc... (Homél. sur l'Exode, VIII, 3).

contiennent de plus parfait ; rien d'humain ne saurait leur être comparé, et ils justifient pleinement leur céleste origine³.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, Moïse ne fut pas seul à recevoir l'énoncé du Décalogue : *Tout le peuple*, dit l'Écriture, *entendait cette voix qui retentissait* avec un bruit de tonnerre ; il voyait la montagne sur laquelle semblaient briller des milliers de lampes, et qui fumait comme un volcan ; il était pris aux entrailles par les appels pénétrants de la trompe qui continuait à sonner, et, *frappé de terreur, il reculait, il voulait fuir, il disait à Moïse : « Parle-nous, toi, et nous t'écouterons. Mais que Dieu ne nous parle pas lui-même, de crainte que nous ne mourions ! »*

Et il disait vrai : les phénomènes par lesquels Dieu manifeste sa présence excèdent la capacité de l'homme vivant dans cette chair. Ses sens ne peuvent pas plus les supporter qu'une lampe ordinaire ne peut résister à un courant de haute tension. Ils sont volatilisés, anéantis, et l'âme s'échappe du corps.

Moïse cependant essayait de rassurer les Juifs et de leur faire comprendre que Dieu, en leur montrant ainsi les effets de sa puissance, n'avait pas l'intention de les exterminer : il voulait seulement leur inspirer une crainte salutaire, cette crainte qui est *le commencement de la sagesse*, puisqu'ils étaient incapables de le servir par amour. Néanmoins, le Patriarche ne chercha pas à les ramener vers les barrières de la montagne et, seul, il s'approcha de la nuée dans laquelle Dieu caçait sa présence.

Commentaire moral et mystique

Au-delà de leur sens littéral, qui fait d'eux les fondements de la morale, aussi bien sous l'Ancien Testament que sous le Nouveau, ces dix préceptes ont encore une haute signification mystique, où l'on trouve résumé l'essentiel de la perfection chrétienne. Examinons au moins les premiers d'entre eux à la lumière de l'Évangile et de la Tradition.

Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'a fait sortir de la terre d'Égypte, de la maison de servitude.

« Ces paroles ne sont pas adressées seulement à ceux qui jadis sont sortis d'Égypte, écrit Origène ; elles le sont beaucoup plus à vous qui les écoutez maintenant, si toutefois vous sortez d'Égypte et n'êtes plus esclaves des

³ Fillion. – La division des commandements que nous venons de donner ci-dessus est celle que l'Église latine a adoptée, à la suite de saint Augustin. Les Juifs coupaient le texte de façon un peu différente, et les Églises orientales ont conservé leur nomenclature. On a alors : I. N'adorer que Dieu seul. – II. Ne pas en faire d'image taillée. – III. Ne pas jurer. – IV. Respecter le Sabbat. – V. Honorer ses parents. – VI. Ne pas tuer. – VII. Ne pas commettre l'adultère. – VIII. Ne pas voler. – IX. Ne pas faire de faux témoignages. – X. Ne pas convoiter le bien du prochain. – L'adultère de désir se trouve ainsi exclu de ce dispositif.

Égyptiens ». L'Égypte, explique le célèbre Docteur, représente le monde. C'est là cette *maison de servitude*, où l'homme vit sous la tyrannie de la chair, sous le harcèlement continu des affaires du siècle. Le Christ nous *en a fait sortir* par le mystère de la rédemption, il nous a rendus à la liberté d'enfants de Dieu. Après avoir détruit nos ennemis dans la mer Rouge, c'est-à-dire dans les eaux du baptême, il nous conduit, à travers le désert du renoncement, au pied de la montagne de la perfection chrétienne. Mais avant de nous laisser entreprendre l'ascension de celle-ci, il nous en tient à distance respectueuse, nous révélant à nous-mêmes notre impuissance, notre indignité et le besoin que nous avons d'être purifiés. Il nous demande de le reconnaître pour notre Seigneur et notre Dieu, comme fit saint Pierre à Césarée, quand il confessa : « *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant* », ou saint Thomas, quand il se prosterna au Cénacle, en disant : « *Mon Seigneur et mon Dieu !*⁴ ».

Pour nous apprendre alors qu'il veut régner sans partage sur notre cœur, Dieu nous dit : « *Tu n'auras point de dieux étrangers devant moi* ». Par là, il condamne les orgueilleux qui se font un dieu de leur propre personnage, qui cherchent en toutes choses à se hisser eux-mêmes sur le pavois, à se faire admirer et louer des hommes, mais qui ne témoignent aucun zèle pour la gloire de leur Maître ; qui prétendent imposer aux autres leur volonté à eux, et non pas celle de Dieu ; qui ne peuvent supporter la moindre injure, la moindre atteinte à leur dignité, tandis qu'ils n'ont cure des outrages infligés à leur Créateur.

Mais ceux-là aussi ont des *dieux étrangers*, qui se font un dieu de l'or, ou de leur ventre, ou de telle créature à laquelle ils vouent une véritable adoration. – L'expression *devant moi*, nous rappelle que Dieu est constamment présent dans notre cœur, et qu'il ne perd rien de toutes les imaginations coupables ou honteuses que nous y entretenons.

« *Tu ne te feras point d'image taillée*, ni de figure, etc., c'est-à-dire tu n'accepteras aucune pensée charnelle ; tu ne laisseras pas se graver de façon durable dans le sanctuaire intime de ton âme, le souvenir d'aucune créature. *Tu n'adoreras, tu ne serviras*, ni les astres du ciel, ni les animaux qui vivent sur la terre, ni ceux qui se cachent dans les profondeurs de la mer. *Parce que c'est Moi qui suis ton Seigneur et ton Dieu*, et je veux que tu m'adores, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces ; je veux que tu t'attaches à moi de toute ta foi, de tout ton amour. *Il n'y a aucune société possible entre le temple de Dieu, et les idoles, entre le Christ et Bélial*⁵. Je suis un Dieu jaloux ; je t'ai achetée au prix de mon sang, je t'ai prise pour Épouse légitime, je ne saurais souffrir que tu ailles encore à tes anciens amants ». Les démons, eux, ne sont point des dieux jaloux : l'esprit de fornication ne s'irrite point de voir l'âme accorder ses faveurs après lui, à l'esprit d'avarice, puis à l'esprit d'orgueil, puis à l'esprit de colère, etc... Au contraire, ils s'invitent et se convoquent mutuellement, comme l'Évangile nous le montre dans celui qui, contraint de sortir momentanément d'un homme, y revient *avec sept autres plus méchants que lui*⁶. Mais Dieu, dit Origène, « ne peut supporter que l'âme qui

⁴ Mt., XVI 16 ; Jo., XX, 28.

⁵ II Cor., VI, 15-16.

⁶ Luc, XI, 26.

l'a pris pour époux, s'amuse de nouveau à commettre des adultères avec les démons... Une fois que nous l'avons connu, après l'illumination de sa parole divine, après la grâce du baptême, après la confession de notre foi, après une union scellée par des mystères si augustes et si nombreux, il ne veut plus que nous péchions désormais ; il ne souffre pas que l'âme dont il se nomme l'époux... se débauche avec les démons, fornicque avec les esprits impurs, se roule dans la fange du vice⁷ ».

Si cependant ce malheur nous arrivait, écoutons et comprenons les paroles qui suivent : *Visitant l'iniquité des pères sur ses enfants jusqu'à la troisième et quatrième générations*. Ces visites annoncées au pécheur ne sont pas seulement une menace de correction, comme on pourrait le croire. Elles sont surtout le témoignage d'un amour, qui ne peut se résoudre à une rupture définitive avec celle qui l'a trahi. Malheur au contraire à ceux que Dieu ne visite plus ! Malheur à ceux auxquels il crie par la bouche de son Prophète : *C'est pourquoi je ne visiterai pas vos filles quand elles se seront prostituées, ni vos femmes quand elles auront commis l'adultère*⁸ ! Malheur à ceux que sa jalousie abandonne et contre lesquels il ne se met plus en colère⁹ ! Mais avant d'en venir à cette extrémité, *Dieu donc visite l'iniquité des pères sur les fils jusqu'à la troisième et quatrième génération*. Qu'est-ce à dire ? Quels sont les pères dont il veut parler ici ? « Ce sont les démons, explique toujours Origène. Ceux-ci, en déposant en nous la semence de leurs suggestions malignes, nous engendrent au péché. Lorsque nous accueillons ces germes de mort, lorsque nous prenons plaisir à les savourer, nous devenons leurs *fils*, en devenant pécheurs. Cette délectation malsaine à son tour enfante le consentement, et c'est là la *seconde des générations spirituelles* dont il est question ici. Le consentement donne naissance à l'exécution de l'acte extérieur, ce qui fait la *troisième génération* ; d'où sort la *quatrième*, qui est l'habitude du péché. C'est jusque-là, inclusivement, que Dieu poursuit l'âme. Mais si celle-ci refuse de l'écouter, si son cœur s'endurcit irrémédiablement, si le démon réussit à la conduire jusqu'au péché contre l'esprit et à l'impénitence finale, alors elle n'a plus à espérer aucune visite du Seigneur. Il l'abandonne à elle-même, il la laisse fornicquer et déraisonner à sa guise, jusqu'au jour où il la retrouvera, pour prononcer sur elle la terrible sentence : *Allez, maudits, au feu éternel*¹⁰ ».

⁷ Num., VIII, 5.

⁸ Os., IV, 14. *Non visitabo super filias vestras, cum fuerint fornicatae, et super sponsas vestras, cum adulteraverint.*

⁹ Ezéch., XVI, 42. *Et requiescet indignatio mea in te..., nec irascar amplius.*

¹⁰ Mt., XXV, 41. – Nous avons donné plus haut, au livre II, chapitre 2, p. 105, le sens spirituel du précepte du sabbat. Pour les autres commandements, on en trouvera un exposé sommaire dans notre ouvrage sur les *Instruments de la Perfection*, ch. III à VIII.

CHAPITRE 9

L'ancienne Alliance

(Ex., XX, 21 – XXIV, 12)

Lorsque Moïse se fut avancé seul vers la nuée, Dieu lui donna d'abord quelques explications complémentaires au sujet du culte à lui rendre : « *Vous ne fabriquerez, dit-il, des dieux ni d'or ni d'argent, mais vous me ferez un autel de terre, sur lequel vous m'offrirez vos holocaustes et vos hosties pacifiques, vos brebis et vos bœufs, en tous les lieux ou la mémoire de mon nom sera établie. Si cependant, faute de terre, vous le faites avec des pierres, que ce ne soit pas du moins avec des pierres taillées. Si en effet vous y employez le ciseau, il sera souillé à mes yeux, car je ne veux rien qui ressemble aux autels décorés et ciselés que les païens fabriquent pour leurs dieux à eux. Enfin, vous n'y monterez point des degrés, de crainte de révéler votre ignominie* ».

Les Juifs, dit-on¹, ne portaient point habituellement de ces vêtements de dessous que l'on nommait en latin : *fémoraux*. En outre, les mouvements parfois vifs et violents auxquels ils étaient contraints pour faire avancer et pour maintenir les animaux à immoler, risquaient de leur faire oublier les règles de la décence, dans l'accomplissement de leur ministère. Cette prescription était destinée à les leur rappeler. Plus tard, dit saint Thomas, s'introduisit l'usage des fémoraux, et l'on put alors, sans inconvénient, construire des autels si élevés qu'il fallait des gradins pour y monter².

Après ces recommandations liturgiques, Dieu dicta à Moïse un ensemble de lois judiciaires que l'on appelle : *Livre de l'Alliance*.

Ce fut comme le premier exemplaire d'un Code civil et pénal, qui allait permettre aux magistrats de rendre la justice d'une manière uniforme. Il fixait les droits et les obligations des maîtres envers leurs esclaves ; les conditions des prêts et des locations ; les châtiments à infliger aux homicides, aux voleurs, aux sorciers, aux séducteurs, à ceux qui outrageaient leurs parents, à ceux qui s'adonnaient à l'idolâtrie ou à des vices honteux.

On y lisait, à propos du meurtre d'une femme enceinte, la fameuse loi du talion, que Notre-Seigneur devait évoquer dans le Sermon sur la montagne : *Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, coup pour coup*³.

¹ H. S., c. 1166.

² Thom., I^o II^{ae}, qu. 102, a. 4, ad 7.

³ Mt., V, 38 ; Ex., XXI, 24.

Cette règle nous paraît cruelle, aujourd'hui que nous avons été pétris par dix-neuf siècles de christianisme. Elle n'en constituait pas moins alors une première digue opposée aux instincts violents des Juifs, en les obligeant à garder la mesure dans leurs vengeances. De plus, elle était donnée simplement comme une directive pour la justice officielle, non comme un étalon pour les *vendettas* particulières : et la tradition rabbinique, loin d'en prendre les expressions à la lettre, se contentait d'y voir une base pour fixer la compensation pécuniaire due au blessé.

Le livre de l'Alliance recommandait aussi la justice dans les jugements, la pitié envers les pauvres ou les étrangers, et même, déjà, la charité envers les ennemis : *Si tu rencontres, disait-il, le bœuf de ton ennemi ou son âne lorsqu'il est égaré, ramène-le-lui. Si tu vois l'âne de celui qui te hait abattu sous sa charge, tu ne passeras pas outre, mais tu l'aideras à le relever.*

Quand Dieu eut fini d'énoncer ces préceptes, Moïse redescendit de la montagne, et vint les rapporter au peuple. Son discours fut accueilli par une acclamation unanime : « *Toutes les paroles que le Seigneur t'a dites, nous les accomplirons* », criaient les Juifs enthousiasmés. Ce que valait cette promesse, l'histoire du veau d'or allait le montrer bientôt...

Le Patriarche cependant consigna ce code par écrit, afin de le conserver dans sa teneur exacte. Puis, prenant douze pierres brutes, qu'il marqua chacune au nom de l'une des tribus d'Israël, il en fit dresser, au pied de la montagne, un autel rustique, sur lequel il immola douze veaux, avec l'aide de douze jeunes hommes, et aussi quelques boucs, si nous en croyons saint Paul. Ensuite il répandit la moitié du sang des victimes sur l'autel lui-même ; l'autre moitié, il la mit en réserve dans des coupes. Après quoi, il lut au peuple le texte qu'il avait écrit.

À nouveau, les acclamations jaillirent : « *Nous ferons tout ce qu'a dit le Seigneur, et nous serons obéissants !* »

Moïse alors prit une branche d'hysope qu'il enveloppa d'un morceau de laine rouge ; puis, il la trempa dans le sang qu'il avait recueilli et auquel il avait mêlé un peu d'eau, il en aspergea le livre d'abord et ensuite toute l'assemblée, en disant : « *C'est ici le sang de l'Alliance que le Seigneur a conclue avec vous au sujet de toutes ses paroles* »⁴.

Dieu en effet scella officiellement par cette cérémonie une sorte de traité d'alliance avec le peuple qu'il avait fait sien. Ce fut l'*ancienne alliance* ; les Juifs s'engageaient à observer les lois que Moïse venait de recevoir. Et Dieu, en retour, leur garantissait sa protection spéciale, promettant de les garder dans les dangers et de les assister dans leurs besoins.

⁴ Le récit de l'*Exode* est complété par saint Paul, Heb., IX, 19-21.

Cela fait, Moïse, accompagné d'Aaron, des deux fils de celui-ci, Nadab et Abiu, et de soixante-dix anciens d'Israël, parmi lesquels il faut compter Josué, reprit le chemin de la montagne. Mais cette fois, il se dirigea vers le Djébel-Mouça. Il s'engagea avec ses compagnons dans le rude sentier qui conduit au sommet, et que l'on a aménagé aujourd'hui en un colossal escalier qui ne compte pas moins de trois mille marches. Après avoir traversé une gorge étroite, ils débouchèrent sur un immense amphithéâtre, entouré de falaises de granit gris et rouge. C'est là que plus tard devait se réfugier le prophète Élie, fuyant la colère de Jézabel, et c'est là qu'il eut une vision célèbre⁵.

Tous ensemble, Moïse et ses compagnons adorèrent le Seigneur, et le Seigneur alors daigna leur apparaître. *Ils virent*, dit l'Écriture, *le Dieu d'Israël*. Sous quelle forme ? Nous l'ignorons. Sans doute, il ne leur manifesta pas sa divine essence, l'âme humaine ne pouvant en supporter l'éclat sans rompre les liens qui l'attachent au corps, comme nous l'avons expliqué plus haut. Il prit probablement une forme anthropomorphique, puisque le texte parle de *ses pieds, sous lesquels il y avait*, dit-il, *comme un ouvrage de saphir*, c'est-à-dire quelque chose qui ressemblait à un immense tapis d'azur, à une mosaïque faite de gemmes bleues, piquées de reflets d'or. Elle s'étendait à l'infini et elle avait à la fois, la beauté, la douceur apaisante, la profondeur limpide du ciel, quand il est serein.

Ce n'était plus maintenant le Dieu terrible de tout à l'heure, celui qui apparaissait environné de feu dans le fracas d'une tempête, et dont la voix ressemblait à l'éclat du tonnerre. C'était le Dieu de bonté et de miséricorde, le Dieu qu'Adam avait connu au Paradis terrestre, le Dieu dont le cœur plein de tendresse ne désire qu'aimer et pardonner. Aussi *il ne les frappa point* : il ne les fit pas mourir, comme il en avait menacé quiconque le verrait. Mais au contraire, ces heureux privilégiés sentirent leurs cœurs se gonfler d'une joie inexprimable, et ils consommèrent sur place ce qui restait des hosties pacifiques.

Commentaire moral et mystique

La cérémonie à laquelle se livra Moïse pour sceller la première alliance était pleine d'allusions à celle qui devait sanctionner le Nouveau Testament, c'est-à-dire la Passion de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Saint Paul le laisse clairement entendre dans *l'Épître aux Hébreux*. Le Christ, dit-il, est le médiateur d'une *nouvelle alliance, pour effacer les péchés commis sous la première alliance. Il a procuré aux élus l'héritage éternel promis, car là où il y a testament il est nécessaire que la mort du testateur intervienne. Le testament n'entre en vigueur qu'après sa mort ; il demeure en effet aussi longtemps que*

⁵ III Reg., XIX, 1-19.

vit le testateur. De là vient que la première alliance elle-même n'a pas été inaugurée sans effusion de sang.

Quand Moïse eut promulgué devant tout le peuple tous les commandements suivant la teneur de la loi, il prit le sang des veaux et des boucs, ainsi que de l'eau, de la laine écarlate et de l'hysope, et il en aspergea le livre lui-même et tout le peuple en disant : Voici le sang de l'alliance que Dieu a conclue avec vous⁶.

Moïse commença par édifier un autel au pied de la montagne avec douze pierres non dégrossies. L'ordre de Dieu était formel sur ce point, nous l'avons vu au début du chapitre : les pierres devaient être brutes. Si on avait eu le malheur d'employer le ciseau pour les polir, l'autel aurait été souillé. – Que signifie cette défense ? et comment la concilier avec les textes liturgiques qui proclament aujourd'hui que la Cité de Dieu ne se bâtit qu'avec des pierres taillées ?

*Tusionibus, pressuris
Expoliti lapides
Suis coaptantur locis
Per manus artificis*⁷.

Disons tout de suite que le symbolisme des deux cérémonies n'est pas le même. La Cité de Dieu dont il est question dans la seconde, est l'Église triomphante : les pierres vivantes qui entrent dans sa composition représentent les âmes des fidèles⁸. Pour pouvoir s'adapter exactement les unes aux autres dans l'union de la charité parfaite, il faut qu'acceptant de la main de Dieu épreuves et croix, elles perdent peu à peu les rugosités de la nature, les saillies de leurs humeurs, les aspérités de leur volonté propre, pour prendre la forme de la Pierre par excellence, de la pierre qui leur sert de modèle, c'est-à-dire la douceur de l'humilité du Christ.

L'autel de Moïse au contraire, sur lequel va se conclure l'alliance de Dieu avec son peuple, représente la vertu de foi : car c'est celle-ci qui est le fondement de la vie spirituelle, c'est en elle que se signe l'union de Dieu avec l'âme humaine : *Sponsabo te mihi in fide*⁹. Les douze pierres en figurent les dogmes essentiels, qui peuvent se ramener, si l'on veut, aux douze articles du Symbole. Ces dogmes, nous devons les accepter tels qu'ils nous sont présentés, sans nous permettre de les retoucher, si peu que ce soit, avec le ciseau de la raison. Celui qui oserait y apporter la moindre modification, pour les rendre plus acceptables à l'intelligence humaine, pour les adapter au goût du jour ou à la science de son siècle, les souillerait aussitôt. Il les rendrait inutilisables et les profanerait ; il devrait être lui-même condamné sans délai par l'autorité religieuse, et lapidé, c'est-à-dire écrasé, convaincu d'hérésie, sous les documents de l'Écriture, des Conciles, de la Tradition, comme sous une grêle de pierres¹⁰.

Moïse immola des veaux et des boucs pour expier les péchés des Juifs, en figure du Christ qui serait immolé sur la croix pour les péchés de l'humanité tout entière.

⁶ IX, 15-20.

⁷ Office de la Dédicace, hymne des vêpres. *À coups de ciseau et de rabot / Les pierres sont polies, / Puis ajustées à leurs places / Par les mains de l'artisan.*

⁸ Cf. sur ce symbolisme, le *Pasteur d'Herma*s, III et IX.

⁹ Os., II, 20. *Je t'épouserai dans la foi.*

¹⁰ Lyr., c. 686.

Le sang mis *dans les coupes*, et dont le Patriarche dit : *Ce sang est celui de l'alliance*, évoque invinciblement celui que Notre-Seigneur, à la Cène devait faire descendre dans le calice qu'il tenait entre ses mains, en disant : *Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance...*

Moïse y ajouta de l'eau, figurant ainsi celle qui sortirait du côté du Sauveur avec le sang, sur le Calvaire, et qui serait avec lui l'instrument du salut universel. Il y trempa une branche d'hysope, enveloppé d'un morceau de laine rouge : ce pauvre aspersoir était l'image de l'humanité du Christ. L'hysope, petite plante insignifiante, représentait son humilité ; la laine, la douceur de Celui qui se laisserait tondre et conduire à la mort comme un *agneau*¹¹. La couleur *rouge* faisait entendre que cette douceur ne serait pas seulement soumission passive et résignation, mais qu'elle serait vivante, dynamique, et comme embrasée d'amour.

Moïse enfin aspergea *le livre avec le sang*, pour montrer que la loi, par elle-même, était impuissante à sauver les hommes, et qu'il y faudrait le sacrifice de la victime sans tache. Puis il en aspergea le peuple, appliquant à celui-ci, par anticipation, les mérites du Rédempteur.

¹¹ Isaïe, LIII, 7.

CHAPITRE 10

Où Moïse demeure quarante jours dans la nuée

(Ex., XXIV, 12 – XXXI, 18)

Lorsque les Anciens eurent achevé leur repas, Dieu appela Moïse et lui dit : « *Monte vers moi jusqu'au sommet de la montagne, et tu demeureras là. Je te donnerai des tables de pierre sur lesquelles j'ai écrit la loi et les commandements, afin que tu instruises le peuple* ». Moïse se leva aussitôt et, s'adressant à ses compagnons, il leur dit : « *Attendez ici jusqu'à ce que je revienne. Vous avez avec vous Aaron et Hur : je leur délègue mes pouvoirs. S'il survient quelque difficulté, vous vous en rapporterez à eux* ». Puis, suivi du seul Josué, il se mit à gravir la pente qui conduisait au sommet.

Alors la nuée enveloppa la montagne, et la gloire de Dieu demeura pendant six jours sur le Sinaï, l'enveloppant d'une nuée. Pendant six jours, le Patriarche et son compagnon restèrent devant ce nuage opaque, sans oser avancer. Le septième jour enfin, Dieu appela Moïse. La gloire du Seigneur apparaissait comme un feu ardent au sommet de la montagne, et tous les fils d'Israël de loin contemplaient ce spectacle inouï ; alors, laissant là Josué¹, *Moïse s'éleva encore sur la montagne, et entra dans la nuée ; et il y demeura pendant quarante jours et quarante nuits.*

Durant cette longue extase, Dieu lui révéla, avec les détails les plus minutieux, toute la liturgie qui devait être celle de l'ancienne Alliance. Il lui prescrivit de construire un *tabernacle*, c'est-à-dire une tente sacrée, qui servirait de sanctuaire portatif, jusqu'à ce que l'on fût établi en Palestine, et que l'on pût bâtir un édifice digne de la majesté divine : le Temple de Jérusalem.

Ce tabernacle serait dressé au milieu d'un espace réservé, que l'on appellerait : *atrium*, ou parvis. La limite de celui-ci serait marquée par soixante colonnes, plantées à cinq coudées l'une de l'autre, de manière à dessiner un rectangle mesurant à peu près cinquante mètres sur vingt-cinq. Entre elles seraient tendus des rideaux de lin qui feraient ainsi une clôture continue. L'entrée du parvis serait placée sur l'un des petits côtés, face à l'Orient ; elle serait munie d'une magnifique portière, faite des étoffes les plus précieuses, couverte de broderies, et qui glisserait sur des anneaux, pour ouvrir ou fermer le passage.

¹ Ephr., p. 225.

Les colonnes seraient en bois de sétim² rehaussé de lames d'argent. Elles auraient cinq coudées de hauteur (soit environ deux mètres cinquante). On les coifferait d'un chapiteau d'argent pourvu d'anneaux du même métal, auxquels on attacherait les rideaux. Leur pied serait en bronze doré, et on le munirait en dessous « d'une pointe semblable à celle que l'on met au bout des piques »³, afin qu'il puisse être solidement fixé en terre. Elles porteraient en outre, dans leur partie inférieure, à cinquante centimètres au-dessus du sol, un clou de cuivre destiné à recevoir un câble, dont l'autre extrémité, fixée au toit du tabernacle, assurerait celui-ci contre le vent.

À l'intérieur du parvis, et tout près de l'entrée, serait placé un grand bassin de cuivre, destinée aux ablutions des prêtres ; puis, plus loin, à côté du tabernacle, l'*autel des holocaustes*.

Celui-ci serait construit en bois de sétim, mais entièrement recouvert d'airain, en dedans comme en dehors : il aurait ainsi le double avantage d'être moins lourd que s'il était en métal plein, et de pouvoir cependant résister au feu sur lequel on consumerait des victimes. « *Il aura, dit Dieu, cinq coudées de long et autant de large, c'est-à-dire qu'il sera carré. Quatre cornes s'élèveront de ses quatre coins, et sa face supérieure sera constituée par une grille pour laisser passer les cendres et les débris* ».

Quant au tabernacle proprement dit, il serait dressé dans la partie supérieure de l'atrium. On lui donnerait la forme d'une maisonnette de bois, mesurant quinze mètres de long, sur cinq de large et cinq de haut. Son ossature serait faite de quarante-huit planches en bois de sétim, recouvertes d'or, et reposant chacune sur deux pieds d'argent massif. La face qui regarderait vers l'Orient, servirait d'entrée. Elle serait couverte dans toute sa largeur par un double rideau, que l'on pourrait ouvrir et fermer à volonté. Les mesures des planches, la place des tenons, des mortaises, des ferrures, des coins destinés à les assembler, etc., étaient déterminées avec une extrême minutie.

Au milieu de chacune de ces planches, dit Josèphe, il y aurait un piton en or, et ces pitons seraient placés sur une même ligne, tournés tous dans le sens vertical. De gros bâtons dorés, chacun de cinq coudées de long, entrecroiseraient dans ces pitons et joindraient tous ces ais ensemble, en s'emboîtant les uns dans les autres. Quant au derrière du bâtiment, il serait affermi par le moyen d'un bâton doré, passé comme les autres dans autant d'anneaux

² Josèphe prétend, il est vrai, qu'elles étaient en bronze, et beaucoup d'anciens commentateurs l'ont répété après lui. Mais l'Écriture ne le dit formellement nulle part. Si l'on songe à la difficulté qu'aurait représenté le transport de pièces aussi lourdes à travers le désert, il est beaucoup plus vraisemblable de croire qu'elles étaient en bois de sétim comme celles du tabernacle lui-même (Ex., XXVI, 32). – Le sétim est l'arbre désigné par les botanistes sous le nom d'*acacia seyal*. Il est dur, incorruptible, à grains fins et de couleur orangée (Fill.).

³ Flav., l. III, ch. V.

qu'il y avait de pièces de bois : les extrémités de ce bâton seraient entaillées, ainsi que les extrémités de ceux qui affermiraient les deux côtés ; et toutes les extrémités, venant à se croiser aux angles du bâtiment, s'emboîteraient les unes dans les autres, et maintiendraient de telle sorte les côtés du Tabernacle, qu'il ne pourrait être ébranlé par l'impétuosité des vents ⁴.

Cet édifice serait tendu à l'intérieur de magnifiques tapisseries, dont les nuances, par leur finesse et leur variété, imiteraient le plumage des oiseaux : on les attacherait ensemble avec des agrafes d'or. À l'extérieur, il serait protégé par quatre couvertures superposées : la première, qui servirait de plafond, serait faite de courtines de *fin lin retors, de couleur d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate teinte deux fois*, richement brodées, et descendant jusqu'au sol. Au-dessus, on disposerait une épaisse tenture en *poils de chèvre, qui envelopperait également tout le bâtiment*. La troisième couverture, faite de *peaux de béliers tannées et préparées en beau maroquin rouge*, et la quatrième, également de *peaux de béliers*, mais amenées à l'état de maroquin bleu ⁵, serviraient

seulement de toit ; toit plat comme celui des maisons de Palestine, et non pas en voûte ou en arête, comme on le représente généralement ⁶.

Le tabernacle serait partagé en deux parties : la première, celle qui serait derrière le voile d'entrée, aurait vingt coudés de long. Elle ne serait accessible qu'aux prêtres, pour le service du culte, et à cause de cela, elle serait appelée le *Saint*, ou le Sanctuaire ; le peuple pourrait seulement en apercevoir l'intérieur, lorsqu'on écarterait la portière masquant l'ouverture. Son mobilier comprendrait : 1° *l'autel des parfums*, petit meuble en bois de sétim dont la face supérieure serait couverte d'or, et sur lequel Aaron brûlerait deux fois par jour, le matin en préparant les lampes, et le soir en les allumant, *un encens d'excellente odeur* ; 2° *le chandelier à sept branches*, qui serait fait de *l'or le plus pur, battu au marteau*, magnifiquement travaillé, et portant sept lampes ; 3° *la table des pains de proposition*, sur laquelle on offrirait en permanence douze pains sans levain, faits de pure fleur de farine, que l'on renouvellerait tous les samedis.

La seconde pièce, celle qui ferait le fond du tabernacle, constituerait le *Saint des saints*. Elle aurait dix coudées de long sur dix de large et dix de haut, formant ainsi un cube parfait. Elle serait séparée de la

⁴ Flav., l. III, ch. V.

⁵ Le mot hébreu que la *Vulgate* a traduit par *ianthinas*, donne, transposé en lettres latines : *tachas*, dont le sens est obscur. Certains commentateurs juifs ont pensé qu'il s'agissait peut-être de peaux de *taxas*, c'est-à-dire de martre ou de blaireau. La critique moderne en a fait des peaux de baches, c'est-à-dire de dauphin, de dugong, ou de veau marin ! Cette interprétation va à la fois contre l'équilibre de la phrase, et contre toute la tradition. Il ne saurait faire de doute que la traduction *ianthinas*, adoptée par les LXX, par saint Jérôme, par toutes les autres versions, ne soit la bonne, et qu'il ne s'agisse de peaux de *béliers teintes en bleu*. Cf. Corn., p. 635 ; H. S., c. 1179 A ; Rup., c. 711, etc.

⁶ H. S., c. 1176.

précédente par un voile précieux, suspendu à quatre colonnes et montant jusqu'au plafond. Ce voile serait, comme celui de l'entrée, comme celui qui devait plus tard remplir le même office dans le Temple, *couleur d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate teinte deux fois et de fin lin retors* et orné de broderies représentant des figures de chérubins⁷. Le Saint des saints serait considéré comme la demeure particulière de Dieu, et son accès serait rigoureusement interdit, même aux prêtres ; seul le Grand-prêtre pourrait y pénétrer une fois l'an, au jour de la fête de l'Expiation. C'est là que serait déposée l'*Arche d'alliance*, coffre en bois précieux entièrement recouvert d'or, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur et destiné à enfermer les tables de la loi⁸. Cette arche serait surmontée d'un couvercle en or massif, appelé « Kapporet » en hébreu, ou *propitiatoire*, qui porterait deux statues de chérubins, se faisant face. Elle concrétiserait d'une manière sensible la présence du Très-Haut au milieu de son peuple : *« J'habiterai au milieu des enfants d'Israël et je serai leur Dieu ; et ils connaîtront que je suis le Seigneur leur Dieu, qui les ai conduits hors de la terre d'Égypte, afin de demeurer au milieu d'eux, moi leur Seigneur et leur Dieu... Je te parlerai de dessus le propitiatoire, du milieu des deux chérubins qui seront sur l'arche du témoignage, pour te faire savoir tout ce que j'aurai à commander par toi aux enfants d'Israël »*⁹.

Moïse reçut aussi la description la plus précise des vêtements et des ornements que devaient porter les lévites, les prêtres et surtout le grand-prêtre, dans l'exercice de leurs fonctions ; la liste des fêtes et des sacrifices à célébrer. Il fut instruit de la manière dont il devait composer l'huile sainte et les parfums destinés à l'autel, ainsi que de tous les rites de la religion dont il allait être le fondateur. Dieu lui promit en outre de lui donner des ouvriers qu'il doterait d'une intelligence et d'une habileté hors classe pour exécuter les diverses pièces du tabernacle, les ornements sacerdotaux et tous les objets du culte.

Après cela, il termina par une adjuration solennelle à l'endroit du sabbat : *« Ayez grand soin d'observer mon sabbat, parce que c'est le signe que j'ai établi entre Moi et vous, et qui doit passer après vous à vos enfants, afin que vous sachiez que c'est moi, le Seigneur, qui vous sanctifie. Observez mon sabbat parce qu'il doit vous être saint. Celui qui l'aura violé sera puni de mort. Si quelqu'un travaille ce jour-là, il périra du milieu de son peuple. Vous travaillerez pendant six jours. Mais le septième jour est le sabbat, le repos consacré au Seigneur. Quiconque travaillera ce jour-là sera puni de mort. Que les enfants*

⁷ D'après le texte hébreu, XXVI, 1.

⁸ Plus tard, on devait y ajouter la verge fleurie d'Aaron, et une urne d'or contenant de la manne qui se conservait miraculeusement toujours fraîche.

⁹ Ex., XXIX, 45.

d'Israël observent le Sabbat, et qu'ils le célèbrent d'âge en âge. C'est un pacte éternel entre Moi et les enfants d'Israël, un signe qui durera toujours. Car le Seigneur a fait en six jours le ciel et la terre, et le septième il a cessé son travail »¹⁰.

Quand Dieu eut achevé, il remit à Moïse deux tables de pierre – d'après les traditions juives, cette pierre était du saphir – sur lesquelles avaient été gravés, par une opération céleste, les cent soixante-douze mots hébreux dont se compose le Décalogue proprement dit.

Commentaire moral et mystique

L'entrée de Moïse dans la nuée, au sommet du Sinaï, est la figure de l'âme qui, s'étant élevée par des ascensions successives jusqu'à la vraie contemplation, pénètre enfin dans le « nuage de l'inconnaissance », dans ce domaine mystique où Dieu se manifeste à elle par des voies qui n'ont plus rien de commun avec celles des sens et de la raison raisonnante ; où l'esprit, dit saint Denys en son magnifique langage, « se dégageant, tant du monde sensible que du monde intellectuel, entre dans la mystérieuse obscurité d'une sainte ignorance ; où fermant toutes les avenues de la connaissance, il se perd en celui qui ne peut être ni vu ni saisi. Tout entier à ce souverain objet, il n'est plus à personne, ni à soi-même, ni à aucun autre : mais, dans un repos et cessation de toute connaissance, il s'unit par la portion la plus noble de lui-même à Celui qui est totalement inconnu, et puise dans cette ignorance absolue une connaissance que l'entendement ne saurait conquérir »¹¹.

Saint Jean de la Croix à son tour, décrit ainsi cet état, dont il avait une haute expérience :

*Je suis entré sans savoir où j'entrais ;
J'y suis resté sans savoir où j'étais
Transporté plus haut que toute science.*

*Non, je ne savais où j'entrais ;
Et quand je me vis là
Sans savoir où j'étais,
J'entendis de sublimes choses.
Ce que j'éprouvais là, je ne saurais le dire,
Puisque j'y suis resté sans rien savoir,
Transporté plus haut que toute science.*

*De la paix et de l'amour,
C'était la science parfaite ;
Dans cette céleste solitude,
On comprenait le droit chemin ;
C'était un si profond secret
Que je restais sans parole,
Transporté plus haut que toute science.*

¹⁰ Ex., XXXI, 13-17.

¹¹ Th. myst., ch. I.

*J'étais tellement enivré,
Absorbé, ravi hors de moi,
Que sans m'en apercevoir je restais
Les sens privés de sentiment,
Et l'esprit divinement enrichi
D'une intelligence ne comprenant rien,
Transporté plus haut que toute science.*

Abordée à la lumière de ces citations, la signification mystique du tabernacle renferme de telles profondeurs qu'elle semble excéder, au témoignage d'Origène, la puissance de l'intelligence humaine¹², et que saint Paul lui-même n'a pas voulu s'étendre sur son explication¹³. Il en a dit assez cependant pour ouvrir devant nous « un océan d'intelligence »¹⁴. Un ouvrage entier ne suffirait pas à exposer la gamme des sens mystiques qui se greffent sur chacun des objets décrits minutieusement – et intentionnellement, on peut le croire – par l'auteur sacré¹⁵. Il est impossible d'en donner ici autre chose qu'une vue d'ensemble.

Dans cette longue extase de quarante jours, Dieu montra à Moïse *l'exemplaire* du tabernacle qu'il devrait construire pour célébrer le culte divin. – Mais comprenons que cet *exemplaire* était le tabernacle spirituel dont l'autre n'est que la figure matérielle : c'était la très sainte Humanité de Jésus-Christ, qui devait servir pendant trente-trois ans de demeure provisoire, ou de tente, à la divinité au milieu des hommes. Tandis que Dieu parlait face à face au Patriarche, comme un ami à son ami¹⁶, Il lui révéla d'abord, sans aucun doute, le mystère du Christ, prêtre et victime du sacrifice éternel, parce que les réalités spirituelles sont antérieures aux choses matérielles : *Au commencement était le Verbe*, dit saint Jean., *et toutes choses ont été faites par lui*. Avant la création, il y avait le Verbe ; avant le tabernacle fabriqué de main d'homme, avant le Christ né de la Vierge et avant l'Église, il y avait le Verbe.

Dieu manifesta donc d'abord à Moïse le mystère qui est le fondement de toute la religion, de la juive comme de la chrétienne ; le germe dont sort toute la liturgie, le principe de tout le culte rendu à Dieu, la clef qui en explique tous les rites et tous les détails : à savoir le mystère du Verbe fait chair. Ensuite, mais ensuite seulement, il lui expliqua les figures qui devaient traduire ce mystère en signes sensibles aux yeux des Juifs : il lui montra *l'arche d'alliance*, figure de cette Humanité, faite elle aussi d'un bois incorruptible, c'est-à-dire d'une chair réfractaire au péché, dans laquelle se scellerait *l'alliance* de Dieu et de l'homme, par l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine.

C'est elle encore que représentait le *propitiatoire*, comme le fait entendre saint Paul¹⁷. Cette plaque d'or qui servait de couvercle à l'arche était une sorte de trône visible, sur lequel siégeait le Dieu invisible, entouré d'Anges et de

¹² *Hom. sur l'Ex.*, IX, I.

¹³ Hébr., IX, 5.

¹⁴ Orig., *loc. cit.*

¹⁵ Les meilleurs commentaires catholiques sur ce difficile sujet sont celui de saint Cyrille d'Alexandrie, *De adoratione in spiritu et veritate*, l. IX et X, Pat. gr., t. LXVIII, c. 587 ; celui de Bède le Vénéral, *De tabernaculo et vasis ejus*, Pat. lat., t. XCI, c. 393 ; celui d'Adam de Prémontré, *De Tripartito tabernaculo*, Pat. lat., t. CXCVIII, c. 633 ; celui de Ruysbroeck, l'Admirable, *Le Tabernacle spirituel*.

¹⁶ Ex., XXXIII, 11.

¹⁷ Rom., III, 25.

Chérubins ; le Dieu de miséricorde, le Dieu qui pardonne aux pécheurs, grâce au sang de celui qui s'est fait propitiation pour nos péchés.

Le *Chandelier aux sept branches*, à son tour, est une figure de l'humanité de Jésus-Christ, sur laquelle brille sans jamais s'éteindre la lumière des sept dons du Saint-Esprit¹⁸. « L'or (dont il s'est fait) représente l'amour par lequel le Seigneur nous a été donné, lui, le Fils de l'amour... Il est le vrai chandelier d'or qui a été forgé des mains du Père céleste et de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit »¹⁹.

C'est lui encore qui est *la table*, sur lequel nous est offert, constamment renouvelé, le pain de son propre Corps, et aussi le pain du pur froment de la doctrine évangélique, qui doit toujours rester fidèle au nombre *douze*, c'est-à-dire à l'enseignement des Apôtres.

Ces symboles sensibles, et les autres, furent donnés aux Hébreux, pour qu'en les méditant, ils pussent pénétrer dans le mystère de l'Incarnation, et s'élever à la connaissance des réalités spirituelles. Mais nous ne devons pas oublier qu'en Dieu celles-ci sont antérieures, et que ce sont elles qui servent d'exemplaires aux choses matérielles²⁰.

En vertu du parallélisme qui se retrouve constamment dans l'Ancien Testament, les figures allégoriques qui annonçaient le Christ, annonçaient en même temps la Vierge sa Mère²¹. Elle aussi est le *Tabernacle* fait du bois précieux de sa chair immaculée, dans lequel s'est abrité le Fils de Dieu pendant les neuf mois qui précédèrent sa naissance ; elle est le *propitiatoire*, sur lequel Dieu ne fait entendre que des paroles de miséricorde et de pardon ; le *candélabre d'or*, modelé par le marteau de la Passion, et sur lequel brille la lumière qui éclaire le monde ; le *voile précieux*, qui couvrit la divinité dans le mystère de l'Incarnation. Son cœur est à la fois *l'autel des holocaustes*, sur lequel fut offert le sacrifice par excellence, celui qui remplace tous les autres, celui de l'Agneau divin, et en même temps *l'autel des parfums*, où brûle perpétuellement l'encens de la plus exquise dévotion, etc.²².

Mais le tabernacle représente surtout l'Église du Christ. Comme lui, celle-ci comprend spirituellement trois parties : les *commençants*, qui occupent le parvis ; les *progressants*, qui entrent dans le Saint ; les *parfaits*, qui sont admis jusque dans le Saint des saints. Les commençants sont les chrétiens qui se contentent des rudiments de la foi. Ils ne franchissent pas le seuil du lieu saint, ils ne pénètrent pas dans les divins mystères. Ils se tiennent dehors, mais cependant dans une enceinte rigoureusement délimitée par des *colonnes*, les colonnes de la foi, c'est-à-dire les Apôtres et les Docteurs de l'Église.

Ces colonnes mystiques sont en *bois de sétim*, parce que leur doctrine ne se laisse entamer par aucun ver d'hérésie, ni aucun germe de corruption ; elles sont *lamées d'argent* parce que tout ce qu'elles disent est rehaussé, fortifié, enrichi par des citations d'Écriture Sainte (dont l'argent est ici le symbole, en raison de sa sonorité très pure et de son éclat) ; elles sont surmontées d'un

¹⁸ Is., XI, 2-3.

¹⁹ Ruysbroeck, *op. cit.*, ch. XXIII.

²⁰ Cf. Hebr., VIII, 9.

²¹ Cf. saint Thomas, *Quodlibet* VII, a. 15.

²² Cf. saint Albert le Grand, *Biblia Mariana*, E. Exodi, édit. Vivès, t. XXXVII, p. 371.

chapiteau d'un même métal, parce que leur tête, c'est-à-dire l'intelligence des Docteurs, demeure constamment soumise à cette Sainte Écriture. Elles reposent sur des bases de bronze doré, qui représentent la crainte de Dieu : crainte aussi dure que l'airain, mais dorée déjà par l'amour, qui est le commencement, ou la *base*, de la Sagesse.

Dans ce parvis, se trouvent, comme objets de culte, le *bassin pour les ablutions*, et *l'autel des holocaustes* : parce que la vie chrétienne élémentaire consiste surtout à se purifier dans le bain de la confession, et à assister au Saint Sacrifice de l'autel.

Les progressants sont ceux qui, obéissant à l'Évangile, cherchent continuellement à faire des progrès dans les vertus chrétiennes. Ceux-là, par la pratique de la vie intérieure, pénètrent dans la première partie du tabernacle, dans le *Saint*, et le culte qu'ils rendent à Dieu se ramène à trois éléments essentiels : l'assistance aux pauvres, aux malades, au prochain dans ses différents besoins, représentée par *la table*, toujours garnie, *des pains de proposition* ; l'enseignement de la vérité, qui doit répandre autour de lui, comme le *chandelier d'or*, la lumière septiforme des dons du Saint-Esprit ; et enfin la prière, qui assainit et embaume le cœur, comme la fumée qui montait de *l'autel des parfums*.

Les *parfaits* sont ceux qui, placés tout en haut de l'échelle mystique, comme le grand-prêtre au sommet de la hiérarchie, méritent de voir parfois se soulever devant eux le voile qui cache aux yeux des hommes les réalités invisibles. Ils pénètrent ainsi, par moments, *dans le Saint des saints*, dans la chambre secrète de la contemplation, où ils sont admis à voir de leurs yeux la véritable *Arche d'alliance*, c'est-à-dire l'Humanité du Sauveur, ou la Très Sainte Vierge, et les Anges qui les entourent d'une garde d'honneur²³.

Il est facile de transposer tout ceci sur le plan moral, et d'en tirer des applications pour la recherche de la perfection chrétienne.

« Chacun peut aussi construire en son âme un tabernacle à Dieu, dit Origène... Quelle ait en soi, cette âme, un autel fixé au milieu de son cœur, où elle puisse offrir à Dieu les sacrifices de prière et les victimes de miséricorde, où elle immole le taureau de l'orgueil avec le couteau de la continence ; où elle égorge le bélier de la colère, où elle sacrifie comme des boucs et des chevreaux, la luxure et toute convoitise... Qu'elle sache aussi qu'il lui faut placer dans ce sanctuaire intime le chandelier allumé, pour que *ses lampes soient toujours brillantes, que ses reins soient ceints*, et qu'elle soit comme le serviteur qui attend son maître au retour des noces »²⁴.

Qu'elle ne sorte pas du *parvis* de la foi commune, qu'elle ne franchisse jamais les limites posées par les Apôtres et les Pères de l'Église. Qu'elle se nourrisse du *pain* de leur doctrine, en même temps que du pain eucharistique. Qu'elle ait encore, dans le secret de son cœur, un *autel des parfums*, pour faire monter vers le ciel l'encens d'une oraison affective et silencieuse. Qu'elle cherche enfin à se parer des vêtements du grand-prêtre, c'est-à-dire des plus hautes vertus chrétiennes, pour que se soulève par moments le voile qui lui cache les réalités invisibles, et qu'elle entre ainsi dans la connaissance profonde des choses célestes.

²³ Cf. Cor., pp. 648, 652, etc.

²⁴ Orig., Hom. IX, 4.

CHAPITRE 11

Le veau d'or

(Ex., XXXII, 1-6)

Il y avait quarante jours que Moïse était entré dans la nuée, au sommet de la montagne, et il ne donnait plus signe de vie. Qu'était-il devenu ? personne n'en savait rien. Les Hébreux se lassèrent bientôt de l'attendre. D'ailleurs, ils ne tenaient pas tellement à le revoir, et ils auraient accepté volontiers d'être débarrassés de lui. Ils commençaient, en effet, à trouver bien sévère le régime théocratique auquel, depuis l'Exode, le Patriarche prétendait les astreindre. Ne les obligeait-il pas à jeûner, parfois à garder la continence, à prier, à se soumettre à des purifications continuelles, à adorer en tremblant un Dieu que personne n'avait jamais vu ; un Dieu austère, qui n'avait rien de commun avec ceux des autres peuples, qui ne tolérait aucune licence, aucun dérèglement, aucun laisser-aller ! Quelle différence avec les religions qu'ils avaient eues sous les yeux, pendant tant d'années en Égypte ! Celles-là, au moins, ne vous imposaient pas une contrainte perpétuelle et des restrictions sans nombre ! Elles comportaient au contraire des jeux, des danses, des banquets, des beuveries où l'on s'amusait pour de bon, où l'on pouvait se permettre toutes les extravagances, tous les excès, toutes les folies, et donner libre cours à son tempérament !

Les Hébreux s'accommodèrent donc aisément de l'idée que Moïse était mort sur cette montagne, que l'on savait redoutable. Avait-il été dévoré par une bête, consumé par le feu, ou enlevé vers un autre monde, comme la tradition le rapportait pour Hénoc¹ ? Peu importait. L'essentiel était de profiter de l'occasion qui s'offrait, et de secouer un joug devenu insupportable. Au lieu d'envoyer une équipe de secours à la recherche du disparu, comme le demandait la charité la plus élémentaire, ils se gardèrent bien d'entreprendre quoi que ce soit pour le retrouver, mais au contraire ils s'assemblèrent, se montèrent la tête, s'excitèrent les uns les autres à la révolte, et enfin se dirigèrent en tumulte vers la tente d'Aaron.

« *Lève-toi* », lui crièrent-ils, ce qui voulait dire : « Prends le commandement et mets-toi à notre tête, car *ce Moïse, qui nous a fait sortir d'Égypte, nous ne savons ce qu'il est devenu*, et nous ne voulons pas moisir dans ce désert. *Fais-nous des dieux qui marchent devant nous !* » Le ton de cette demande n'avait certainement rien d'enga-

¹ Gen., V, 24.

geant, comme le fait entendre l'Écriture, en notant qu'ils étaient assemblés *contre* Aaron. Celui-ci leur répondit : « *Enlevez les boucles d'or qui pendent aux oreilles de vos épouses, de vos fils et de vos filles, et apportez-les-moi* ».

Si nous nous en tenons à la lettre du texte sacré, nous ne pouvons qu'être stupéfaits d'une pareille réponse. Comment Aaron, qui a donné par ailleurs tant de preuves de sa haute vertu, lui qui avait été associé si étroitement à la mission de Moïse, qui devait être le premier grand-prêtre de la religion juive et le fondateur du sacerdoce lévitique, comment a-t-il pu capituler du premier coup devant ce soulèvement populaire et déferer sans plus de résistance à une demande aussi criminelle ?

En réalité, si nous consultons la tradition, nous devons croire que les choses n'allèrent pas aussi vite. On se souvient que Moïse, en partant avec Josué pour le sommet du Sinai, avait laissé le soin de gouverner le peuple en son absence, non seulement à son frère, mais aussi à Hur. Ce furent donc ces deux hommes que les Hébreux vinrent trouver en manifestation tumultueuse pour obtenir le changement de religion qu'ils réclamaient. Hur, indigné, voulut leur tenir tête et s'essaya à leur faire comprendre combien il était abominable de trahir les engagements pris avec Dieu, de la manière la plus solennelle, quelques semaines auparavant. Alors les Juifs devinrent furieux, et ils osèrent sur lui ce qu'ils n'avaient jamais osé sur Moïse, bien qu'ils l'en eussent menacé plusieurs fois : ils le lapidèrent ².

Devant cette exécution sommaire, Aaron eut peur. Il craignit de subir le même sort, s'il essayait lui aussi de résister. C'était un saint homme, ce n'était pas un saint tout court. Son dévouement pour la justice n'allait pas jusqu'à l'acceptation du martyre. Il était loin d'avoir la carrure morale de Moïse, et de posséder une de ces personnalités que rien ne peut entamer. Toute sa diplomatie consista dès lors à essayer de gagner du temps, dans l'espoir que son frère allait réparaître et rétablirait la situation. Connaissant l'avarice des Juifs, il commença par leur demander de lui apporter ce qu'ils avaient de plus précieux, à savoir leurs boucles d'oreilles ; c'était en effet, pour eux descendants des Chaldéens, une parure extrêmement prisée, celle à laquelle ils employaient l'or le plus fin. Aaron espérait ainsi provoquer un refus, d'autant plus qu'il faudrait enlever ces objets un par un aux oreilles des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles, ce qui serait long, et entraînerait sans doute bien des résistances ³.

Mais les Juifs étaient tellement possédés par leur passion du moment que, contre toute attente, ils obéirent avec empressement, et ap-

² Ephr., p. 224.

³ Carth., t. II, p. 97. D'après H. S., ils commencèrent par le conspuer, à la lettre, c'est-à-dire à le couvrir de crachats, c. 1189.

portèrent en masse les objets requis. Aaron se vit donc contraint, bien malgré lui, de s'exécuter : il ordonna de fondre ces bijoux, puis, avec un poinçon, il dessina lui-même – disent les traditions juives⁴ – sur une planche, l'image d'un veau. Il était tout naturel, en effet, que la première figure qui se présentât à son esprit fût celle du bœuf Apis, que l'on voyait partout en Égypte. Dès qu'il eut achevé son dessin, des ouvriers s'en emparèrent et le reproduisirent en grandeur naturelle, avec l'or fondu.

Les ennemis de la Bible, à la suite de Voltaire, ont tenté de nier la vraisemblance de cette scène, sous prétexte que les Juifs n'avaient ni les instruments nécessaires, ni des joailliers assez habiles pour fabriquer une telle statue. Mais précisément les fouilles des égyptologues ont permis de découvrir, dans le Sinaï, des mines d'or, qui étaient exploitées par les Pharaons bien avant l'Exode. Il y avait donc, sur place, tout ce qu'il fallait pour fondre et façonner le précieux métal. Par ailleurs, les Égyptiens étaient passés maîtres dans l'art de l'orfèvrerie.

Les procédés les plus raffinés leur étaient connus... L'incrustation de l'or, la taille et la gravure des pierres précieuses, ainsi que des métaux divers, tout cela (leur) était familier, dès une très haute antiquité ! Nous en avons la preuve dans les innombrables œuvres d'art trouvées dans les tombeaux, et aussi dans les scènes peintes, qui, sur les monuments funéraires, représentent tous les procédés employés par les orfèvres pour l'exécution de leurs ouvrages. On peut assurément admettre, sans aucune invraisemblance, que (durant les années de servitude) certains Israélites, doués d'une aptitude et d'un goût particulier, s'étaient exercés à la fabrication des bijoux⁵.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que les artisans juifs réussirent en très peu de temps à couler un veau d'or, et ils exposèrent celui-ci à la vénération du peuple. Aussitôt s'organisèrent en son honneur des jeux, des sarabandes, des défilés, et une frénésie de plaisirs se déchaîna dans la foule. Avec une légèreté et une perversité incroyables, hommes, femmes, enfants, tournoyaient autour de l'idole, en répétant à l'envi : « *Voilà ton dieu⁶, Israël, voilà celui qui t'a tiré de la servitude d'Égypte !* » Et l'Écriture ajoute, au livre d'Esdras, qu'ils firent de grands blasphèmes.

Aaron, débordé, consterné, mais toujours tremblant pour sa vie, essaya de gagner du temps, comptant que Moïse ne tarderait pas à réparaître. Il prescrivit donc la construction d'un autel monumental, et il fit publier dans tout le camp par des hérauts : « *Demain, ce sera la fête*

⁴ Cf. Lyre, c. 834 ; Carth., p. 97.

⁵ Vig., p. 542.

⁶ La *Vulgate* met le pluriel : *tes dieux*, mais au II^e livre d'*Esdras*, on trouve le singulier, IX, 18. Cependant Procope de Gaza suppose que les Juifs firent d'autres idoles que le veau d'or – en particulier une statue de Moloch, dieu des Moabites, pour lequel ils auraient même dressé une tente, d'après Amos, V, 26. Mais ce n'est pas là l'opinion commune. – Cf. Proc., c. 667.

du *Seigneur* », ce qui voulait dire : « Demain, nous rendrons à notre nouveau dieu les honneurs qui lui sont dus ».

Le lendemain, le peuple aiguillonné par son désir de s'en donner à cœur joie, *se leva de grand matin*. Il offrit sans honte à ce dieu à quatre pattes, *des holocaustes*, dit l'Écriture : ce qui était l'abomination de la désolation, car ce genre de sacrifice, dans laquelle la victime était entièrement consumée, était l'expression du culte de latrie, de l'hommage total de soi-même, qui n'est dû qu'au Créateur, à Celui qui EST. Et ils y ajoutaient *des hosties pacifiques*, c'est-à-dire des sacrifices propitiatoires, pour se concilier la bienveillance de ce veau, qu'ils avaient fabriqué eux-mêmes avec leurs boucles d'oreilles ! Une fois ces œuvres de piété sacrilège accomplies, ils reprirent les amusements de la veille, entremêlés de grossièretés et d'obscénités⁷, et recommencèrent leurs danses autour de l'idole, comme ils l'avaient vu faire aux Égyptiens.

Commentaire moral et mystique

L'histoire du veau d'or nous montre d'abord que le pasteur ne doit pas rester trop longtemps loin de son troupeau. Après avoir donné à la contemplation le temps nécessaire, il faut qu'il se hâte de revenir vers ses ouailles, sans quoi celles-ci tomberont presque à coup sûr dans le dérèglement.

« Il arriva à Moïse ce qui arrive souvent en ménage, dans le monde, dit saint Jean Chrysostome. Lorsqu'un homme a une femme qui n'est pas sérieuse, il doit, s'il a été obligé de s'absenter, se hâter de revenir le plus tôt possible, poussé par le soupçon comme par un aiguillon. Celui, au contraire, qui a une épouse réservée et chaste demeure en sécurité hors de chez lui, la conduite de sa femme constituant une garde plus efficace qu'un rempart de surveillants. C'est là ce qui advint à Moïse : il avait pour épouse (spirituelle) l'incorrigible synagogue ; il la laissa seule, et elle forniqua »⁸.

Cette aventure nous manifeste ensuite combien est inné chez l'homme le penchant à l'idolâtrie. On la présente souvent comme le symbole de l'amour des Juifs pour l'argent, et tout le monde a entendu le couplet célèbre de Faust :

Le veau d'or est encor debout.

C'est vrai ; mais, plus que cela, elle montre la violence de l'indévation qui pousse les hommes à reporter sur la créature, sous quelque forme que ce soit, l'hommage et le culte qu'ils doivent à leur Créateur. Les Israélites ont adoré un veau, mais les hommes du XVIII^e siècle ne les ont-ils pas imités quand ils ont rendu un culte à la déesse Raison dans la cathédrale de Paris ?... *Ayant connu Dieu*, dit saint Paul, *ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont pas rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été obscurci... Ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible contre une image représentant l'homme corruptible, et les oiseaux et les quadrupèdes et*

⁷ Rup., c. 726.

⁸ *Hom. sur son retour d'Asie*. Pat. gr., t. LII, c. 421.

*les reptiles... Ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et ils ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur, qui est béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il*⁹.

Pour fabriquer un veau d'or, Aaron avait demandé aux Juifs de se défaire d'abord de leurs boucles d'oreilles. Nous avons expliqué déjà, à propos de Rébecca, le symbolisme de cette parure¹⁰.

Nous avons dit qu'elle était comme le sceau que le Saint Esprit pose sur les oreilles de notre cœur, pour prendre possession de celui-ci, le fermer à l'erreur, le réserver aux vérités de la foi. Le démon, dont Aaron se fait ici l'instrument, s'attache avant toutes choses à enlever aux hommes ces précieux bijoux. La première fois qu'il y réussit, ce fut au Paradis terrestre, quand il ébranla la confiance d'Ève dans la parole divine, quand il lui persuada que Dieu l'avait trompée, et qu'elle n'avait pas à craindre de mourir, si elle touchait au fruit défendu... Depuis à travers les générations, il ne cesse de reprendre le même jeu. Gardons-nous de ceux qui travaillent pour lui, même quand ce sont des personnes aussi respectables qu'Aaron ! Méfions-nous de ceux qui veulent enlever la confiance absolue que nous devons avoir dans les paroles de l'Écriture, dans les enseignements de l'Église, dans l'infaillibilité de sa Tradition, dans la valeur transcendante de ses moindres pratiques liturgiques. Prenons garde à ceux qui nous exhortent à « reconsidérer » dans la lumière froide de la critique et de l'hypercritique, tout ce qu'ils ont appris au catéchisme, toutes ces croyances simplistes, disent-ils, excellentes sans doute pour une humanité encore à l'état d'enfance, mais que la science du XX^e siècle ne permet plus vraiment d'entériner !

Ceux-là veulent nous enlever nos boucles d'oreilles, et, même s'ils ne s'en doutent pas, sachons que c'est pour nous faire adorer le veau d'or !

Dieu permit la chute d'Aaron, premier pontife de la religion mosaïque, comme il devait permettre plus tard celle de saint Pierre : pour rappeler à ceux qui sont élevés aux dignités, même les plus hautes, qu'ils restent toujours soumis aux lois de la faiblesse humaine ; pour les inviter aussi à se montrer compatissants aux fautes de leurs inférieurs. On remarquera cependant que l'apostasie d'Aaron, comme le reniement de saint Pierre, eurent lieu *avant* que l'un et l'autre eussent reçu l'investiture officielle de leur charge.

⁹ Rom., I, 21-23.

¹⁰ Cf. *Les Patriarches*, p. 127.

CHAPITRE 12

Le retour de Moïse

(Ex., XXXII, 7-35)

Sur la montagne, cependant, Dieu avait averti Moïse du drame qui se passait dans la plaine : « *Descends, lui dit-il, ton peuple a péché, ce peuple que tu as tiré d'Égypte au prix de tant de labeur et de tant de miracles ! Dès que tu les as perdus de vue, ils se sont empressés de sortir de la voie où tu les avais engagés. Ils ont méprisé le culte que tu leur avais appris, ils se sont fabriqué un veau, et c'est lui qu'ils adorent ; ils immolent devant lui des hosties et ils disent : Voilà tes dieux, Israël, voilà ceux qui t'ont sorti de la terre d'Égypte !* »

Devant cette nouvelle accablante, la réaction de Moïse, comme toujours, fut magnifique. Il comprit que le plus pressé n'était pas de courir vers les révoltés, pour tenter de les ramener à la raison, ainsi que n'eût pas manqué de le faire un pasteur d'envergure ordinaire. D'instinct il sentit que la seule chance de rétablir l'ordre, la seule possibilité de salut était de se tourner vers Dieu. C'est de ce côté-là qu'il fallait agir, c'est à cette porte-là qu'il fallait frapper tout de suite.

Il se jeta donc le visage contre terre et supplia le Seigneur d'avoir pitié de ces malheureux. Mais Dieu ne voulait rien entendre. « *Je vois, disait-il, que ce peuple est incorrigible. Laisse-moi faire, ne cherche pas à intercéder pour lui, il faut que justice s'accomplisse, il faut que ma colère éclate enfin contre lui, et qu'il disparaisse de la surface de la terre. Pour toi, n'aie aucune crainte, non seulement je ne te ferai aucun mal, mais je te constituerai chef d'une grande nation !* »

Moïse cependant se gardait bien d'obéir. Il ne pouvait se résigner à la perte de ces hommes qu'il avait pris en charge. Il connaissait Dieu maintenant, ce Dieu dont il avait fait son Dieu, et dont il avait épousé tous les intérêts. Il savait qu'en Lui, si violente que soit l'indignation, elle n'arrive jamais à étouffer la miséricorde, et c'est celle-ci qu'il implorait obstinément. « *Seigneur, suppliait-il, pourquoi votre fureur s'emporte-t-elle contre ce peuple que vous avez adopté comme votre enfant, que vous avez sorti d'Égypte par votre force si grande, et par la puissance de votre main ? Même quand votre colère est juste, il ne vous convient pas de vous montrer implacable, vous qui êtes par excellence le Dieu bon, le Dieu de miséricorde et d'amour. Je vous en prie, ne permettez pas que les Égyptiens aujourd'hui ne triomphent et n'aillent publier partout : « C'est pour les tromper que leur Dieu les a conduits hors de notre sol, il voulait seulement les attirer dans les montagnes et*

les faire disparaître de la surface de la terre, se sentant bien impuissant par ailleurs à mettre entre leurs mains la patrie qu'il leur avait promise ». *Que votre colère s'apaise, que votre pitié soit plus grande que la méchanceté de ce peuple, qui est vôtre. Souvenez-vous de vos serviteurs, Abraham, Isaac et Jacob.* Souvenez-vous que le premier a été jeté dans le feu par les Chaldéens pour vous avoir rendu témoignage, qu'il vous a confessé maintes fois au péril de sa vie devant les idolâtres, et que, pour Vous, il a quitté sa terre, sa parenté, et la maison de son père ; qu'Isaac a accepté d'être immolé en votre honneur, et que Jacob, par amour pour vous, a supporté avec une patience héroïque les persécutions de son frère Ésaü et les mauvais procédés de son oncle Laban.

« Vous avez pris à leur égard des engagements solennels. *Vous leur avez juré par Vous-même que Vous multiplieriez leur descendance comme les étoiles du ciel, et que vous donneriez à celle-ci la terre de Chanaan, afin qu'elle la possédât à jamais.* Allez-vous maintenant vous dédire et manquer de parole à des hommes qui vous ont si fidèlement servi jusqu'au bout ? »

Devant cette prière si ardente, si confiante, la colère du Seigneur s'apaisa, et Moïse se mit à descendre, portant précieusement les deux tables sur lesquelles Dieu lui-même avait daigné graver les dix préceptes. Dès qu'il sortit de la nuée, Josué, qui l'attendait là depuis quarante jours, sans désespérer, accourut vers lui, bourrelé d'inquiétudes : « *On entend, lui dit-il, dans la direction du camp, des cris comme s'il y avait une bataille.* – Hélas, répondit Moïse, *ce ne sont ni des cris de vainqueurs, ni des cris de vaincus. Pour moi, j'entends la voix de personnes qui chantent !* »

Ils continuèrent de descendre, et bientôt le honteux spectacle apparut à leurs yeux : hommes, femmes, enfants, groupés en chœurs, tournoyaient autour du veau d'or, dansant chantant, gesticulant et menant grande liesse.

Bien qu'il eût été prévenu par Dieu, Moïse, à cette vue, fut atterré. Eh quoi ! il venait de passer quarante jours à contempler le Seigneur face à face ; il avait été initié aux plus profonds mystères de l'au-delà ; il était pénétré et ébloui de la grandeur, de la sainteté, de la bonté de Dieu ; il aurait voulu appeler le monde entier à l'adorer. De plus, il savait ses desseins sur le peuple juif, il savait son amour pour lui... et aujourd'hui, ce peuple choisi, ce peuple préféré, ce peuple choyé, ce peuple qui descendait d'Abraham, qui devait servir de tronc et de cadre au Messie, voici qu'abandonnant sa foi et le Dieu de ses Pères, il adorait un Dieu à quatre pattes, la statue d'un veau, l'image d'une bête *qui mange du foin* ! Et cela au pied même du Sinaï, à l'endroit où il

¹ Ps. CV, 20.

venait de solennellement sceller l'alliance et de jurer au vrai Dieu une fidélité sans retour !

Alors dans le cœur de Moïse, dans ce cœur qui par quarante ans d'efforts sur lui-même, était devenu celui du plus doux des hommes, la colère se déchaîna, comme un typhon dans une mer calme. Suffoquant d'indignation, désespérant de jamais arriver à rien avec cette race pourrie d'ingratitude et de perversité, le Patriarche saisit à deux mains les tables de la Loi, ce joyau sans prix qu'il serrait sur son cœur, ces plaques de saphir, qui étaient l'œuvre de Dieu, qui portaient gravée l'écriture de sa main, et, les heurtant avec violence contre la paroi du rocher, il les fit voler en éclats !...

Puis il continua de descendre vers la plaine...

Jamais, même quand il ouvrit la mer Rouge, cet homme prodigieux n'apparut plus grand, plus titanique que dans la scène qui suivit. Songeons qu'il n'avait avec lui ni armes, ni escorte ; il était seul, et c'était un vieillard de plus de quatre-vingts ans. Il arrivait sur une foule ivre de cris, de danses et de plaisirs, une foule qui lui était secrètement hostile et ne voulait plus de son gouvernement ; une foule capable de tous les excès, qui venait de lapider Hur, et qui était toute prête à recommencer une exécution semblable.

Mais sur le Sinaï, durant son colloque de quarante jours avec Dieu, le visage du Patriarche s'était imprégné d'une telle lumière, il se dégageait de toute sa personne une telle impression de force et de puissance, que dès qu'on l'aperçut, les chants s'étranglèrent dans la gorge des chanteurs, les danses se figèrent, un silence de mort s'étendit sur la plaine et personne ne bougea plus. Moïse marcha droit au veau d'or, l'arracha du socle sur lequel on l'avait posé, fit allumer un bûcher, y jeta l'idole. Puis quand celle-ci ne fut plus qu'une masse informe de métal, il ordonna de la briser à coups de marteau, jusqu'à ce qu'elle fut réduite en poudre. Alors il versa cette poussière d'or dans de l'eau et il obligea tous les Hébreux à en boire. Par ce geste symbolique il voulait leur montrer le néant de leur idole, et en même temps leur faire comprendre qu'ils auraient à subir les conséquences de leur péché.

Mais, d'après les traditions hébraïques, cette mixture produisit sur ceux qui en goûtèrent un effet miraculeux analogue à celui que devait produire plus tard l'eau d'amertume, ou de *zélotypie*, instituée par la Loi². Celle-ci rituellement préparée et bénie, avait le singulier pouvoir de déceler le péché d'adultère. Lorsqu'une femme était soupçonnée de ce crime sans qu'on pût l'en convaincre, son mari la conduisait au prêtre qui, après l'avoir adjurée de dire la vérité, lui faisait boire de cette eau. Si la femme était innocente, elle n'en éprouvait aucun mal ;

² Cf. Num., V, 11-31.

si elle était coupable, *son ventre s'enflait et sa cuisse pourrissait*, c'est-à-dire qu'elle était frappée d'une hydropisie d'un genre particulier qui rendait sa faute manifeste à tous les yeux.

Les historiens rapportent donc que, lorsque Moïse fit boire à tous les assistants l'eau mélangée à la poudre du veau d'or, ceux qui avaient réellement consenti dans leur cœur à adorer l'idole, reniant ainsi le Dieu véritable, furent aussitôt couverts sur le corps et le visage d'inflammations très visibles. Ceux, au contraire, qui n'avaient pris part à la fête sacrilège que par peur et contre leur gré, demeurèrent indemnes³.

Le veau d'or disparu, Moïse se tourna vers Aaron. Il connaissait par révélation sa lamentable défaillance, et Dieu lui avait fait savoir en outre qu'il voulait le mettre à mort, tellement il en était irrité⁴. « *Que t'a donc fait ce peuple*, lui dit-il, *pour t'amener à consentir à une chose pareille*, et pour que tu lui donnes l'occasion de commettre un crime aussi affreux ? – *Que mon Seigneur ne s'irrite point*, répondit Aaron avec beaucoup d'humilité. *Vous connaissez ce peuple, et vous savez combien il est porté au mal*. Ils m'ont dit : *Fais-nous des dieux qui marchent devant nous, car ce Moïse qui nous a fait sortir de la terre d'Égypte nous ne savons ce qui lui est arrivé*. Voyant qu'ils étaient décidés à arriver à leurs fins, et tout prêts à me lapider si je résistais, *je leur ai dit : Qui d'entre vous a de l'or ?* Je pensais qu'ils allaient refuser de me le livrer. Mais *ils l'ont apporté et me l'ont remis sans la moindre difficulté*. Alors *je l'ai jeté dans le feu et il en est sorti ce veau...* »

Aaron parle ici comme un enfant pris en faute qui, sans oser nier ses torts, cherche à se disculper. Il dit que le veau est sorti du feu, comme s'il s'était fabriqué tout seul, comme si lui, Aaron, n'y était pour rien.

Moïse, alors, continue l'Écriture, *voyant que le peuple était nu...* Cette expression a fort embarrassé les commentateurs. Certains veulent la prendre à la lettre, et prétendent que les Juifs, dans leur frénésie de licence, avaient été jusque-là. Mais la plupart lui donnent plutôt un sens figuré. Le *Targum de Jérusalem* ne parle pas ici de leur nudité, il dit qu'*ils avaient perdu la couronne d'or qui était sur leurs têtes avec le tétragramme*⁵. Et la suite du texte, dans la Vulgate, porte qu'*Aaron l'avait dépouillé, par cette abomination honteuse, et l'avait mis tout nu au milieu de ses ennemis*. L'auteur sacré veut donc dire qu'à la suite de ce sacrilège, les Juifs étaient déshonorés ; ils avaient perdu, en érigeant le veau d'or, ce qui faisait la gloire de leur nation, le privilège d'être la seule à adorer le vrai Dieu, et non pas les idoles, comme toutes les autres. Aaron, en lui prenant ses boucles d'oreilles,

³ Cf. Ephr., p. 226 ; Gloss., c. 834 ; Carth., t. II, p. 100 ; H. S., c. 1190, etc.

⁴ Deut., IX, 20.

⁵ Corn., p. 727.

pour fabriquer cette honte, cette statue ignoble, l'avait dépouillé de son auréole, de tout son prestige, et avait fait d'elle un objet de dérision pour ses ennemis.

Cependant, la destruction du veau d'or ne suffisait pas à effacer une faute aussi grave. Il fallait, pour éviter le retour de ce crime sacrilège, un châtement exemplaire. Moïse se plaça à l'entrée du camp et commença par appeler à lui les hommes de bonne volonté. « *S'il en est qui sont pour le Seigneur, cria-t-il, et non pour le veau d'or, qu'ils se joignent à moi !* » Aussitôt, les hommes de sa propre tribu, les fils de Lévi, se levèrent avec un ensemble impressionnant, et vinrent à lui, montrant ainsi qu'ils n'avaient adoré l'idole que par contrainte, sans assentiment intérieur. « *Prenez chacun un glaive, leur dit alors le Patriarche... Vous allez passer et repasser au travers du camp, d'une porte à l'autre, et sans faire acception de personne, vous mettrez à mort quiconque se sera rendu coupable du péché d'idolâtrie, fût-il votre frère, votre ami ou votre voisin le plus proche* ».

Sans hésiter, ne doutant pas que cet ordre ne vînt du ciel, les Lévités obéirent et égorgèrent séance tenante tous ceux qui avaient trempé de cœur dans le crime d'idolâtrie. Si l'on admet la tradition rapportée plus haut, sur les effets miraculeux de l'eau mêlée à la poussière du veau d'or, on conçoit qu'il leur fut facile de les reconnaître aux tumeurs apparues sur leurs visages. Sinon, il faut penser qu'ils abattirent tous ceux dont l'attitude provocante montrait hautement qu'ils n'acceptaient pas l'algarade de Moïse et se refusaient à faire pénitence. Vingt-trois mille hommes ⁶ furent ainsi mis à mort pour expier l'apostasie du peuple élu.

Par l'empressement qu'ils mirent à seconder Moïse dans le rétablissement du culte du vrai Dieu, par l'obéissance qu'ils poussèrent jusqu'au sacrifice de leurs proches parents et de leurs amis, les Lévités s'acquirent ce jour-là une gloire immortelle. La malédiction portée contre leur ancêtre par Jacob à son lit de mort fut effacée, et ils méritèrent de se voir réserver à jamais le privilège des fonctions de l'autel.

C'est ce que Moïse leur exprima en leur disant : « *Vous avez aujourd'hui consacré vos mains au Seigneur, en n'hésitant pas à punir de mort, qui votre fils, qui votre frère, coupables de sacrilège, afin que la bénédiction de Dieu vous soit donnée* ».

Malgré la rigueur de la sanction qu'il avait prise, Moïse n'était pas sûr encore d'avoir apaisé la colère divine. S'adressant le lendemain à

⁶ C'est le chiffre donné par la *Vulgate*. Il est vrai que les autres versions, en général, par exemple : l'hébraïque, la chaldéenne, l'arabe, etc., et certaines versions grecques, disent 3.000. Mais le chiffre de l'*Exode* est confirmé par saint Paul, I Cor. X, 8 ; et, d'autre part, on ne peut douter de la valeur juridique de la *Vulgate* (Encyclique *Divino Afflante*).

tout le peuple, il leur dit : « Comprenez bien que *vous avez commis le plus grand péché* qui se puisse commettre, en rendant ainsi à un veau les honneurs qui n'étaient dus qu'à Dieu, à ce Dieu qui a tant fait pour vous ! Je ne sais ce que sa justice nous réserve pour châtier un forfait aussi abominable. Néanmoins, je ne veux pas désespérer de sa miséricorde ; je remonterai donc sur la montagne pour essayer de le fléchir, et *je verrai si je puis obtenir* le pardon de votre crime ».

Il refit en effet l'ascension du Sinaï et, là-haut, se mit en prières : « Seigneur, disait-il, Dieu de miséricorde, ayez pitié de nous. *Ce peuple a péché très gravement, c'est vrai, il s'est fabriqué des idoles d'or*. Mais est-il possible qu'il y ait un crime plus grand que votre bonté ? *Pardonnez-leur ce qu'ils ont fait, je vous en conjure, ou si vous ne le voulez pas, rayez-moi du nombre des élus, effacez mon nom du livre que vous avez écrit !* »

On voit de quelle tendresse était rempli le cœur de Moïse et de quelle charité il était animé pour son peuple. Il parle comme le fera plus tard saint Paul, demandant à *être anathème pour ses frères*. Malgré leurs vices, leur perversité, leur ingratitude, il ne songe pas un instant à les abandonner ; il est prêt au contraire à tous les sacrifices pour obtenir leur salut.

Dieu cependant refusa d'accepter l'offre sublime de son serviteur : « *J'effacerai de mon livre, dit-il, celui qui aura péché (mortellement) contre moi. Pour toi, va, et conduis ce peuple au lieu que je t'ai dit. Mon Ange marchera devant toi, et au jour de la vengeance, je visiterai et je punirai ce péché qu'ils ont commis* ».

Commentaire moral et mystique

L'attitude de Moïse dans toute cette scène nous montre ce que doit être, devant le désordre, un homme qui a un vrai tempérament de chef, et qui est en même temps un serviteur de Dieu : Aaron était pourvu, sans aucun doute, des plus belles qualités et de hautes vertus, mais il lui manquait ce sceau de virilité qui fait *l'homme véritable*, celui que Diogène, avec sa lanterne allumée en plein midi, cherchait vainement dans la foule. Il a capitulé devant l'émeute, et cette faiblesse a eu son effet habituel : les mauvais éléments ont pris aussitôt le dessus, la peur a fermé la bouche aux bons, et tout le peuple est tombé dans l'anarchie. Voici maintenant Moïse : il est décidé à faire son devoir coûte que coûte, et il sait que Dieu ne manque jamais à ceux qui mettent en lui leur confiance. Aussitôt les meneurs se terrent, les timides se sentent soutenus, reprennent courage et se rallient à sa voix. Non seulement l'ordre se rétablit comme par enchantement, mais les coupables sont démasqués et exécutés sur-le-champ.

La colère qui l'anime cette fois est une sainte colère, celle à laquelle nous exhorte le Psalmiste, quand il dit : *Irascimini, et nolite peccare*⁷. Ce n'est plus

⁷ Ps. IV, 5. *Mettez-vous en colère, et ne péchez plus.*

le mouvement de nature, qui jadis l'a porté à tuer l'Égyptien ; c'est la juste explosion d'un zèle outré de voir la majesté divine indignement offensée. Parce qu'elle est sainte, cette colère n'altère pas la mansuétude de son âme ; elle ne trouble pas la douceur qu'il a acquise pendant ses quarante années de solitude, et qui est devenue chez lui une seconde nature. Elle cohabite avec la plus tendre compassion, avec une charité héroïque, qui le porte à offrir sa propre vie, et jusqu'à son salut éternel, s'il le fallait, pour sauver ceux contre lesquels il se montre au dehors furieusement irrité.

Saint Grégoire se sert de cet exemple pour enseigner aux supérieurs comment ils doivent allier toujours la sévérité et la bonté :

« Il faut, dit-il, que dans la conduite des Prélats, il y ait de la tendresse, mais qui ne soit pas trop molle, et de la sévérité, mais qui ne soit pas trop rude. Nous voyons un merveilleux mélange de cette rigueur et de cette humanité dans le cœur du grand Moïse. Il aimait avec tendresse et, en même temps, il châtiât avec rigueur. Quand le peuple d'Israël eut commis devant Dieu un péché qui paraissait irrémissible, le Seigneur dit à Moïse, sur la montagne : *Descendez, « votre » peuple a péché.* Comme s'il eût voulu lui faire entendre que celui qui était tombé dans un crime si énorme, n'était plus son peuple. Puis il ajouta : *Laisse-moi faire, afin que, ma fureur s'allumant contre eux, je les détruise entièrement, et que je te donne la conduite d'un autre peuple plus nombreux.* Sur quoi Moïse, cet admirable conducteur, s'opposant par plusieurs fois à la colère de Dieu qui voulait exterminer ce peuple infidèle, lui répondit : « Ou pardonnez-leur cette faute, ou, si vous ne le voulez pas, effacez-moi du livre que vous avez écrit ». Nous pouvons remarquer dans ces paroles, avec quelle tendresse il fallait qu'il aimât ce peuple, pour vouloir bien être effacé du livre de vie pour l'amour de lui.

« Cependant, avec quel zèle de justice ne s'embrase-t-il point contre les péchés de ce même peuple, celui qui témoigne les aimer si fort ! Il n'a pas plutôt obtenu le pardon qu'il avait demandé pour eux avec tant d'ardeur, que, s'adressant à ce peuple, il leur dit : « *Que chacun de vous prenne son épée. Allez et repassez d'une porte à l'autre, au travers du camp ; et que chacun tue son père, son ami et son prochain* ». Et il en demeura environ vingt-trois mille de morts sur la place. Ainsi, cet homme admirable, qui avait demandé la vie de tout ce peuple aux dépens de sa propre vie, la fit perdre à plusieurs par l'ordre qu'il donna de les tuer. Il brûlait pour eux, au dedans du cœur, du feu de la charité, et il s'alluma à l'extérieur contre eux d'un zèle ardent de rigueur. Il témoigna tant de bonté pour ce peuple, qu'il ne fit point de difficulté de sacrifier sa vie pour lui ; et il en usa contre eux avec une telle sévérité qu'il massacra, par l'épée de son commandement, ceux qu'il craignait que Dieu ne punit lui-même. Il aima ses sujets avec tant d'affection, qu'il ne s'épargna pas soi-même pour l'amour d'eux ; et cependant il châtia avec tant de sévérité ceux qu'il aimait, qu'il les fit mourir, après même que Dieu eut pardonné. Ainsi il parut à la fois comme un ambassadeur inflexible, et comme un entremetteur admirable : il prit en mains devant Dieu l'intérêt de ce peuple par ses prières, et il soutint les intérêts de Dieu envers ce peuple, par la punition qu'il en tira. Son cœur,

d'une part tout embrasé de charité, s'opposait à Dieu par de fortes intercessions, et de l'autre, tout ardent de zèle, il expia leur crime dans leur propre sang. Et de cette sorte, il contribua au salut de tous, par la mort d'un petit nombre d'entre eux »⁸.

Cette scène nous montre une fois de plus la puissance de la prière. Elle transpose sur le plan spirituel, le fait d'armes d'Horatius Coclès, arrêtant seul, sur le Tibre, l'armée de Porsenna, et sauvant ainsi la ville de Rome. Ou celui de Bayard, au pont de Garigliano.

Ici c'est la colère de Dieu qui est prête à fondre sur le peuple juif. Elle va l'exterminer ; c'en est fait de lui ; dans un instant il sera rayé du nombre des nations ; son nom aura disparu de la surface de la terre. Mais intrépidement, Moïse se met *dans la brèche* – c'est l'expression dont se sert le Psalmiste : *in confractio*⁹ – et par l'énergie indomptable de sa prière, par la sûreté avec laquelle il frappe Dieu au défaut de sa cuirasse, à savoir : son penchant à la miséricorde, il arrête l'assaut de la colère divine, il assure le salut d'Israël.

Au sens allégorique, la destruction du veau d'or par Moïse représente l'expulsion des vendeurs du Temple par Notre-Seigneur. Le commerce des animaux qui devaient être immolés dans les sacrifices, était devenu, pour les prêtres, les scribes et les pharisiens, une affaire *d'or*, qui les intéressait mille fois plus que le culte à rendre à Dieu. Le divin Maître, à deux reprises, ne put contenir son indignation, devant le spectacle de tous ces gens occupés à leur honteux trafic, dans cette maison qui n'aurait dû être qu'une *maison de prière*, et il les jeta dehors, avec leurs bêtes¹⁰. Nous avons souligné que jamais l'ascendant de Moïse ne s'affirma plus que dans cette scène ; de même, on peut penser avec saint Jérôme que l'expulsion des vendeurs du Temple fut le plus étonnant des prodiges accomplis par Notre-Seigneur durant sa vie publique.

« On estime généralement, écrit ce saint Docteur, que le plus grand de ses miracles fut la résurrection de Lazare, ou la guérison de l'aveugle-né, ou d'avoir fait entendre la voix de son Père sur le Jourdain ou, en se transfigurant sur la montagne, d'avoir montré sa gloire de triomphateur. Pour moi, entre tous les prodiges qu'il a réalisés, celui-ci me paraît le plus admirable, qu'un seul homme, un homme que l'on considérait alors comme méprisable, et assez vil pour qu'on ait osé le crucifier un peu plus tard, que cet homme ait pu, en présence des Scribes et des Pharisiens, pleins d'animosité contre lui et qui voyaient leurs gains détruits, ait pu, avec les coups d'un seul fouet, chasser une pareille multitude, renverser les tables, briser les sièges, et faire encore d'autres choses qu'une armée nombreuse n'aurait pu faire. Il est vrai qu'il sortait de ses yeux comme un rayon enflammé et céleste, et que la majesté divine brillait sur son visage »¹¹.

⁸ *Morales sur Job*, l. XX, ch. XII. Pat. lat., t. LXXVI, c. 144. La traduction est celle qui fut publiée chez Pierre Le Petit à Paris, en 1667, t. II, p. 603.

⁹ Ps. CV, 23. *Et dixit ut disperderet eos, si non Moyses electus ejus stetit in confractioe, in conspectu ejus.*

¹⁰ Jo., II, 14 ; Mt. XXI, 12.

¹¹ *Commentaires sur l'évangile de saint Matthieu*, XXI, 12.

CHAPITRE 13

Les secondes tables

(EX., XXXIII ET XXXIV)

Dieu s'était laissé fléchir par la prière de Moïse. Il avait accepté comme suffisante l'exécution des vingt-trois mille coupables les plus obstinés, et Il n'avait pas détruit tout Israël. Il ne s'était pas pour autant réconcilié avec lui. L'alliance, brisée par l'adoration du veau d'or, restait rompue. « *Mets-toi en route, dit-il à Moïse, et conduis ce peuple que tu as tiré de l'Égypte dans la terre que j'ai juré à Abraham, à Isaac, à Jacob, de donner à leur descendance. Je ne peux pas manquer à ma parole, j'enverrai donc devant toi mon Ange pour expulser de cette terre le Chananéen, l'Amorrhéen, l'Héthéen, le Phéré-séen, et le Jébuséen qui l'occupent indûment, en sorte que tu entreras dans cette contrée où coulent le lait et le miel. Mais Moi, je n'irai pas avec toi, parce que ce peuple est incorrigible. Si je restais au milieu de lui, il m'obligerait à le détruire* ».

Lorsque Moïse leur répéta ces paroles si dures, les Hébreux se mirent à pleurer. Ils crurent que Dieu allait les abandonner, qu'ils n'avaient plus qu'à s'attendre aux pires malheurs, et ils cessèrent, à dater de ce jour, de porter les ornements dont ils avaient coutume de se parer pour les fêtes. Moïse, cependant, voulant graver dans leur mémoire par un signe sensible le souvenir de leur rupture avec Dieu, fit transporter hors du camp, à une distance d'environ deux milles¹⁶, la tente qui servait jusqu'alors de sanctuaire provisoire. Car dès avant la construction du Tabernacle dont il avait reçu le plan sur le Sinaï, le Patriarche faisait dresser, au milieu du campement, une tente, que l'on appelait déjà *Tabernacle de l'Alliance*, et qui était comme la demeure du Très-Haut au milieu de son peuple. C'est là que le serviteur de Dieu avait coutume de venir prier, c'est là aussi qu'il convoquait les chefs, ou qu'il réunissait son conseil.

Maintenant, les Juifs n'étaient plus dignes de cette divine familiarité, Dieu se refusait à habiter plus longtemps parmi des hommes sans parole et sans foi. Mais Moïse n'en continuait pas moins à se rendre dans ce sanctuaire pour converser avec Dieu. Chaque jour, dit l'Écriture, *il sortait pour aller au tabernacle. Alors tout le peuple se levait ; chacun se tenait à l'entrée de sa tente et regardait Moïse par derrière, jusqu'à ce qu'il fût entré dans le tabernacle. Quand il était*

¹ Lyr., c. 852.

*entré... la colonne de nuée descendait, et se tenait devant la porte, et Moïse parlait avec le Seigneur. Tous les enfants d'Israël, voyant que la colonne de nuée se dressait à l'entrée du tabernacle, se tenaient eux-mêmes debout sur le seuil de leurs tentes, et là, ils adoraient le Seigneur... Le Seigneur cependant parlait à Moïse, comme un ami a coutume de parler à son ami »². Enhardi par cette admirable condescendance, le Patriarche suppliait Dieu d'avoir pitié de son peuple, de lui pardonner ses péchés, de l'introduire quand même dans la Terre Promise. Puis, s'embrasant peu à peu au cours de ces colloques, il s'élevait à la contemplation toute pure. Il abandonnait les soucis de son gouvernement, l'inquiétude que lui causaient les Juifs, il ne demandait plus qu'une chose : voir Dieu. « *Montrez-moi votre gloire* », suppliait-il, ce qui voulait dire : « *Montrez-vous à moi, non plus derrière un nuage, non plus dans le clair-obscur de la foi, mais laissez-moi vous voir tel que vous êtes, dans votre beauté, votre splendeur et votre majesté* ». Dieu, cependant résistait avec douceur, comme une mère à un enfant qui lui demanderait une chose irréalisable : « *Je te ferai voir toutes sortes de biens, lui disait-il ; mais pour ce qui est de voir mon visage, tu sais bien que c'est impossible, tant que tu seras dans cette vie mortelle. Car nul homme ne peut me voir sans mourir* ».*

Malgré ce refus, Moïse insistait toujours, si bien que Dieu finit par lui promettre une deuxième vision semblable à celle qu'il lui avait déjà accordée sur le Sinaï : « *Il y a un endroit près de moi, lui dit-il, où tu te tiendras sur la pierre. Lorsque ma gloire passera, je te mettrai dans le creux de la pierre, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé... J'ôterai ensuite ma main, et tu me verras par derrière ; mais pour ce qui est de mon visage, tu ne pourras le voir* ».

Par ces paroles mystérieuses, Dieu faisait entendre à son serviteur qu'il lui laisserait entrevoir un rejaillissement de sa splendeur, en prenant toutes les précautions pour que sa fragile nature d'homme ne fût pas volatilisée par cette irradiation insoutenable. Il lui prescrivit ensuite de se munir de deux tables de pierre, semblables à celles qu'il avait brisés, et de les apporter avec lui sur le sommet de la montagne. Moïse, *se levant de nuit*, refit seul l'ascension du Sinaï, afin de n'être vu de personne, et, une seconde fois, il entra dans la nuée. Il y passa encore quarante jours et quarante nuits, sans boire ni manger. Dieu lui répéta en détail toutes les conditions de l'Alliance qu'il acceptait de renouer avec Israël.

Oui, il en ferait son peuple, malgré sa tête dure et ses infidélités, il le protégerait, il le couvrirait de sa puissance, il l'introduirait dans la Terre Promise, il chasserait devant lui *les Amorrhéens, les Chana-*

² Ex., XXXIII, 8-11.

néens, les Héthéens, les Phérézéens, les Hévéens et les Jébuséens. Mais en retour, il faudrait qu'Israël s'engage à *ne jamais contracter d'amitié* avec ces gens-là ; à *détruire* impitoyablement *tous leurs autels, à briser les statues de leurs dieux, à raser leurs bois sacrés* ; à observer au contraire, sans défaillance, les lois données par Dieu, en particulier celle du sabbat ; à acquitter les offrandes des premiers-nés et des prémices, à célébrer les fêtes prescrites, spécialement celles de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles.

Moïse recueillit avec le plus grand soin tous ces enseignements, puis il grava lui-même, avec l'aide de Dieu, sur les tables qu'il avait apporté, le texte des dix commandements³.

Après quoi il redescendit de la montagne, tenant avec un respect infini ces tables saintes dans ses mains. Mais au cours de ce long tête-à-tête avec la Majesté divine, son visage avait pris un éclat extraordinaire : il semblait émettre des rayons incandescents⁴. Les témoins de ce phénomène en furent tellement frappés que, saisis d'une crainte révérencielle ils n'osaient plus parler au serviteur de Dieu, ni même approcher de lui. Moïse, étonné et ignorant l'effet qu'il produisait, les appela : alors Aaron s'avança le premier, puis les chefs de tribus, les juges, les chefs subalternes et enfin toute la foule. Le saint commença à leur répéter ce qu'il avait entendu de la bouche de Dieu : mais au bout d'un moment, Josué dut⁵ lui faire observer que la lumière qui jaillissait de son visage aveuglait et gênait ses auditeurs. Alors il se couvrit la face d'un voile léger, pour tempérer cet éclat. Et il prit l'habitude d'en agir ainsi chaque fois qu'il avait à converser avec les hommes. Mais quand il se trouvait seul avec Dieu pour prier, il enlevait le voile.

Saint Éphrem ajoute qu'à la suite de ces entretiens célestes, son corps tout entier avait repris la souplesse d'un homme dans la force de l'âge, comme s'il eût recouvré l'état de nos premiers parents au Paradis terrestre⁶.

Commentaire moral et mystique

Le transfert du sanctuaire hors du camp, après l'apostasie des Juifs devant le veau d'or, est la figure de la translation qui devait suivre leur apostasie défi-

³ Le texte de l'Écriture ne dit pas clairement si ce fut Dieu lui-même, ou Moïse, qui grava les commandements sur ces nouvelles tables. Les commentateurs sont partagés sur ce sujet, saint Augustin tient pour la seconde hypothèse.

⁴ Pour exprimer ce phénomène, l'Écriture dit que sa *face était cornue*. C'est ce qui a donné aux peintres et aux sculpteurs l'idée de représenter Moïse avec *deux cornes*, alors qu'il s'agit, en réalité, de rayons lumineux. *Cornuta*, explique Rupert, signifie *splendida*, ou *radiosa* (Rup., c. 742).

⁵ Carth., p. 120.

⁶ Ephr., p. 234.

nitive. Le jour où ils rejetèrent et renièrent solennellement le Christ en criant : *Enlevez-le, crucifiez-le, nous n'avons pas d'autre roi que César*⁷, le culte authentique du vrai Dieu, qu'ils étaient seuls à détenir jusque-là, leur fut enlevé, leur Temple fut abandonné par les Anges, leurs sacrifices furent réprouvés, leurs cérémonies perdirent toute signification et toute valeur.

Depuis ce jour, tous ceux qui veulent prier Dieu et être écoutés de lui sont obligés, comme Moïse, de sortir du camp ; de sortir du milieu, et surtout de l'esprit de ce peuple, pour se rendre là où le Tabernacle de l'Alliance a été transféré, c'est-à-dire dans l'Église catholique, apostolique et romaine.

La vision que Dieu accorda à Moïse à la suite de ses instantes prières est considérée par les Docteurs de l'Église comme l'une des plus élevées qu'un homme ait jamais obtenues ici-bas. Ils la mettent sur le même pied que le ravissement qui éleva saint Paul jusqu'au troisième ciel⁸. Bien qu'en principe, il soit impossible à un simple mortel de voir Dieu dans son essence, explique saint Thomas, on peut admettre à cette règle quelques exceptions. « Dieu agit parfois miraculeusement sur les esprits de ceux qui sont encore dans cette chair, au point de les priver pour un instant de l'usage de leurs sens et de les élever à cette sublime contemplation. Il en a été ainsi de Moïse qui fut le Maître des Juifs, et de saint Paul qui fut le Maître des Gentils »⁹.

Saint Jean de la Croix est du même avis :

« La vision de l'Essence divine, dit-il, est étrangère à la condition de cette vie instable... elle est le partage des âmes bienheureuses. Cependant elle peut être accordée à quelques âmes, mais d'une manière transitoire. Dieu les soutient alors, et leur conserve la vie naturelle, tout en opérant une sorte d'abstraction qui sépare momentanément l'esprit du corps. L'apôtre saint Paul en fit l'expérience quand, ravi au troisième ciel, il apprit des secrets ineffables : « *Si ce fut avec mon corps, dit-il, ou sans mon corps, je ne sais, Dieu le sait* ». Ces paroles prouvent évidemment que, par une opération divine, l'Apôtre fut transporté au-dessus de la sphère de la vie naturelle. Lorsque le Seigneur voulut, comme on le suppose, découvrir son Essence à Moïse, il lui promit de *le placer à l'entrée de la caverne, de le couvrir de sa droite, et de le protéger*, de peur qu'il ne vînt à mourir *quand sa gloire passerait*. Ce passage de la gloire du Très-Haut était une manifestation transitoire de son Être pendant qu'il protégeait de sa droite la vie naturelle de Moïse »¹⁰.

Pour nous, qui ne pouvons espérer être admis à de si hautes faveurs, et qui aspirons cependant à voir la face de Dieu, écoutons ce qu'il dit à son serviteur : « *Il y a un lieu près de moi où tu te tiendras sur la pierre...* » Ce lieu, qui est près de Dieu, et comme l'antichambre de son palais, c'est l'Église catholique, hors de laquelle nul ne peut espérer atteindre à la vraie contemplation. *La pierre* sur laquelle il faut se tenir, c'est celle à laquelle il a été dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*, c'est la foi inébranlable en la doctrine des Apôtres¹¹.

⁷ Jo., XIX, 15.

⁸ II ad Cor., XII.

⁹ D'après la *Somme théologique*, II^a II^{ae}, qu. CLXXV, a. 3.

¹⁰ *Montée du Carmel*, I, II, ch. XXIV.

¹¹ Saint Grég., *Moral.*, I, XXXV, n^o 13. Pat. lat., t. LXXIX, c. 751 ; Rup., c. 740.

Là seulement, l'âme a chance de voir un jour quelque chose de la gloire de Dieu : *Il la posera – peut-être – dans le trou de la pierre*, c'est-à-dire, qu'il la fera pénétrer dans le mystère du Christ crucifié, dans la connaissance de l'union hypostatique de la nature humaine avec le Verbe ; de l'harmonie qui règne entre cette union divine et celle des hommes avec Dieu ; de l'accord merveilleux de la justice et de la miséricorde dans le salut du monde, etc. Cependant, même à ces faveurs, l'âme ne pourrait résister, si Dieu ne la couvrait de sa droite. Elle ne pourrait supporter l'intensité du feu d'amour qu'elles provoquent en elle, si Dieu ne protégeait sa faiblesse d'une manière particulière. L'interposition de cette main divine, dit saint Jean de la Croix, fait que la nature reçoit plus de plaisir et de douceur de cette communication si sublime, qu'elle n'en ressent d'accablement ¹².

Sans doute, Dieu ne se montrera point à elle *tel qu'il est*, puisque c'est impossible en cette vie ; mais il lui permettra de le voir *par derrière*, c'est-à-dire de le connaître par ses effets et par ses œuvres.

¹² *Vive Flamme*, strophe I. *Explication du cant.*, strophe XXXVII.

CHAPITRE 14

Fondation du sacerdoce lévitique

(Ex., XXV-XXXI ; XXXV-XL)

Les Hébreux séjournèrent un peu plus d'un an au pied du Sinaï¹. C'est là que Moïse fit exécuter le *Tabernacle*, dont il avait vu l'exemplaire sur la montagne, avec tout son mobilier, tous les objets nécessaires au service divin, et les vêtements des prêtres.

Pour ce travail, Dieu lui procura deux maîtres d'œuvre extraordinaires, deux hommes de génie, qui reçurent du ciel, dans ce dessein, des dons exceptionnels d'intelligence, de sagesse et de savoir-faire. C'est eux qui exécutèrent avec un art consommé tout ce qui était requis pour le culte, aussi bien les objets de bois précieux que les vases d'or, les ouvrages de joaillerie et les broderies les plus fines.

Le premier s'appelait Béséléel, et il était le petit-fils de cet Hur, que l'on croit avoir été l'époux de Marie, sœur de Moïse, et qui fut massacré par les Juifs, lors de l'érection du veau d'or, comme nous l'avons vu plus haut². Le second se nommait Ooliab, et il avait pour père un certain Achisamech, de la tribu de Dan.

Moïse, en redescendant du Sinaï après sa seconde vision, déclara aux Hébreux que, malgré leur trahison, Dieu continuerait à les assister et à les protéger ; qu'il ne refusait pas d'habiter à nouveau au milieu d'eux, puisqu'ils étaient toujours son peuple, mais qu'il fallait lui construire un tabernacle à sa convenance, dont il avait précisé lui-même tous les détails, et qui serait comme un temple portatif. Il les exhorta à se mettre à l'ouvrage sans perdre de temps et à offrir d'eux-mêmes tout ce qui pourrait être utile pour ce travail.

Ce discours, joint à la joie que leur causait le retour du Patriarche, les stimula tellement que les dons les plus riches et les plus variés affluèrent à profusion, séance tenante : l'or, l'argent, le cuivre, les bois rares, les peaux de chèvre, les peaux de brebis, les unes blanches, les autres teintées en rouge ou en bleu ; les étoffes de pourpre, d'hyacinthe et d'écarlate, le lin très fin, les pierres d'onyx, les gemmes de toutes espèces, les bracelets, les bagues, les pendants d'oreilles ; l'huile, l'encens, et quantité d'excellents parfums, furent offerts de bonne grâce en telle abondance, que bientôt, les deux maîtres d'œuvre durent

¹ Cf. Num., X, 11.

² Cf. p. 154.

demander à Moïse d'arrêter les dons et de faire publier à son de trompe qu'ils n'avaient plus besoin de rien.

Ces deux hommes se mirent ensuite à l'ouvrage et, selon les indications données par Dieu lui-même, fabriquèrent minutieusement les différentes pièces du tabernacle, les planches, les anneaux, les tentures, les cordes ; les colonnes du parvis, l'arche d'alliance, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, l'autel des holocaustes, celui des parfums, les candélabres et tous les instruments nécessaires au service divin. Ils firent aussi les vêtements que devaient porter les ministres sacrés dans l'accomplissement de leurs fonctions.

Ceux-ci comprenaient, pour les prêtres ordinaires :

1) Des *fémoraux* de lin, sorte de caleçons, qui allaient jusqu'aux genoux.

2) Une *tunique* blanche, semblable aux aubes dont nous nous servons aujourd'hui.

Elle se nommait Chetonem, dit Josèphe, parce que le lin se nomme Cheton. Elle descendait jusqu'aux talons, était très juste sur le corps, et avait aussi des manches fort étroites pour couvrir les bras³.

3) Une *ceinture* d'étoffe, large de quatre doigts, sur laquelle étaient dessinées des fleurs et des figures, aux quatre couleurs liturgiques. Elle faisait deux fois le tour de la taille et se nouait par devant, en laissant tomber les extrémités jusqu'aux pieds.

4) Une sorte de *mitre*, ou de turban, en lin épais « que l'on nommait Masnaemphith », et qui enserrait toute la tête.

Le grand-prêtre, lui, se voyait attribuer un costume beaucoup plus riche. Aux vêtements des simples prêtres, il ajoutait :

1) Une longue *robe bleue*, descendant jusqu'aux talons, et agrémentée dans le bas de sonnettes d'or, finement ouvragées, qui devaient permettre au peuple de suivre tous les mouvements du Pontife, lorsque celui-ci entrerait dans le Saint des saints, pour la fête de l'Expiation. Elles alternaient avec des pelotes en forme de grenades, brodées aux couleurs liturgiques : hyacinthe, pourpre, écarlate, en sorte qu'il y avait *une sonnette d'or et une grenade, une sonnette d'or et une grenade*.

2) L'*Éphod* – non pas le simple surplis de lin que porteront plus tard les ministres inférieurs, comme Samuel enfant, par exemple⁴ – mais une sorte de dalmatique courte avec manches⁵, richement tissée

³ Flav., l. III, ch. VIII

⁴ I Reg., II, 18.

⁵ H. S. dit : *sans manches*. Mais Josèphe est formel : *manicis ornata*, χεῖριστι ἡσχημένως, l. III, ch. VIII.

et qu'ornait sur chaque épaule une magnifique sardoine, sertie dans un chaton d'or.

Ces deux pierres servaient comme d'agrafes pour fermer l'Éphod. Les noms des douze fils de Jacob étaient gravés sur elles, en langue hébraïque : sur celle de droite, les six aînés ; sur celle de gauche, les six puînés⁶.

3) Une splendide *écharpe*, aux couleurs liturgiques entrelacées d'or, et qui serrait la partie inférieure de l'éphod autour de la taille. Elle était distincte de la ceinture dont nous avons parlé plus haut, et que le Pontife portait comme les prêtres ordinaires, mais en la nouant sur la robe bleue, non sur la tunique de lin.

4) Le *Rational*, sorte de sachet en étoffe précieuse, dans lequel étaient enfermés l'*Urim* et le *Thumim*⁷ et que décoraient

douze pierres précieuses d'une si extrême beauté, dit Josèphe, qu'elles n'avaient point de prix. Elles étaient placées en quatre rangs de trois chacun, et séparées par de petites couronnes d'or, afin de les tenir si ferme qu'elles ne pussent tomber. Dans le premier rang étaient la sardoine, la topaze et l'émeraude ; dans le second, le rubis, le jaspe et le saphir ; dans le troisième, le ligure, l'améthyste et l'agate ; et dans le quatrième, le chrysolithe, l'onix et le béryl. Et dans chacune de ces pierres précieuses était gravé le nom d'un des douze fils de Jacob, que nous considérons comme les chefs de nos tribus, et ces noms étaient écrits selon l'ordre de leur naissance.

Le grand-prêtre portait le rational sur sa poitrine, par-dessus l'éphod.

5) Enfin la mitre était remplacée pour lui par une *tiare*, formée d'un épais bonnet de toile blanche, que recouvrait, au moins dans sa partie supérieure, une coiffe bleue. Sur cette armature s'étagaient trois couronnes d'or ; et sur le devant était solidement attachée, avec un *ruban d'hyacinthe*, la lame d'or sacrée, en forme de croissant, qui portait gravé le nom incommunicable, le nom trois fois saint, formé des quatre lettres qu'il n'était pas permis de prononcer, et qui désignaient le Dieu d'Israël : He, Iod, He, Vau.

Tels furent les ornements apprêtés par Béséléel et Ooliab pour les futurs prêtres. Ils préparèrent aussi *l'huile destinée à faire les onctions*, l'encens et *des parfums composés d'aromates*.

Quand tout fut achevé, ils vinrent présenter leur travail à Moïse. Celui-ci, après avoir tout examiné, bénit ces incomparables artisans et les loua du soin avec lequel ils s'étaient acquittés d'une entreprise aussi difficile. Puis, un an exactement après la sortie d'Égypte, le premier

⁶ Flav., loc. cit.

⁷ Ces mots voulaient dire : *Doctrine* et *Vérité*. L'*Urim* et le *Thumim* servaient à consulter Dieu dans les cas difficiles. En quoi consistaient-ils ? Comment procédait-on ? Il est impossible de le dire exactement.

jour du premier mois, « que les Hébreux nomment Nisan, dit Josèphe, et les Macédoniens Xantique », le Tabernacle fut monté pour la première fois. On dressa les colonnes, on ajusta les planches, on disposa la toiture, on tendit les rideaux et les portières, on mit à leurs places respectives l'arche d'alliance, la table chargée des douze pains de proposition, en deux piles, le candélabre à sept branches dont les lampes furent allumées, l'autel des parfums, celui des holocaustes, le bassin de cuivre pour les ablutions, et tous les instruments secondaires nécessaires au culte. Moïse brûla l'encens, offrit des sacrifices, puis, sur l'ordre de Dieu, il procéda à la consécration des premiers représentants du sacerdoce lévitique, en la personne d'Aaron et de ses fils.

Il assembla le peuple, dit Josèphe, et lui tint à peu près le langage suivant : « Le tabernacle que Dieu nous avait commandé de lui construire est maintenant achevé, aussi conforme à ses désirs que nous l'avons pu. Vous savez qu'il veut l'honorer de sa présence, il est donc nécessaire que nous établissions dès maintenant un grand-prêtre, qui aura la charge de tout ce qui concerne le culte divin, de sa présence, et qui sera votre intercesseur auprès de Lui. Depuis longtemps Dieu a jeté les yeux sur Aaron pour ce saint ministère, connaissant ses mérites et sa piété : il l'a déjà gratifié du don de prophétie. Vous savez, vous aussi, quelles sont les vertus de mon frère, et sa passion pour le bien public, qui a failli maintes fois lui coûter la vie. Nous n'avons donc qu'à nous ranger à ce choix, et à déléguer officiellement celui dont je vous parle pour être notre intermédiaire auprès de Dieu ». Tout le peuple approuva cette proposition avec joie, et Aaron fut désigné à l'unanimité pour occuper les fonctions de suprême sacrificateur⁸.

Moïse prit alors

cinq cents sicles de myrrhe de la meilleure qualité, autant de glaïeul, et la moitié d'autant de cannelle et de baume. Il fit battre tout cela ensemble dans de l'huile d'olive, et il en composa un baume qui répandait une odeur délicieuse⁹.

Au jour fixé, il ordonna de préparer tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie, et ayant assemblé à nouveau le peuple devant le Tabernacle, il fit approcher Aaron, avec ses quatre fils : Nabad, Abiu, Eléazar et Thamar. Après leur avoir lavé les mains et les pieds¹⁰, en signe de purification, et leur avoir fait passer les *fémoraux*, il *revêtit le grand prêtre* de la tunique de lin, puis de la robe bleue. Sur ses épaules il mit l'*éphod*, dont il noua l'écharpe, et sur sa poitrine il suspendit le *rational*. Puis il posa sur sa tête la tiare à laquelle il attacha la plaque d'or, où brillait le tétragramme. Après cela, il fit avec l'huile sainte des onctions sur le tabernacle et sur les différentes pièces de son

⁸ Flav., l. III, ch. IX.

⁹ Flav., *loc. cit.*

¹⁰ Carth., p. 185.

mobilier ; sur l'autel des holocaustes, sur les ustensiles qui lui étaient affectés et sur le bassin des ablutions. Ensuite il oignit le front de son frère, avec une telle libéralité, que, comme nous l'apprend le Psalmiste, le liquide descendit sur *la barbe, la barbe d'Aaron, et de là sur la frange de son vêtement*¹¹. Moïse consacra aussi ses mains ainsi que celles de ses fils, après avoir imposé à ceux-ci leurs vêtements liturgiques : fémoraux, tunique blanche, ceinture et mitre.

Cela fait, il immola à l'entrée du Tabernacle un veau, et deux béliers, l'un *en holocauste*, l'autre *en sacrifice pacifique* : ce qui veut dire que le premier fut entièrement brûlé – ainsi d'ailleurs que le veau – tandis qu'une partie de la chair du second fut mise de côté pour les prêtres. Avec le sang des victimes mélangé d'eau, il procéda à de nouvelles onctions sur les quatre cornes et sur le soubassement de l'autel, puis sur l'oreille droite, le pouce droit, le gros orteil et les vêtements des nouveaux consacrés. Après quoi, il prescrivit à ceux-ci de *ne pas quitter l'entrée du tabernacle pendant sept jours, jusqu'à ce que le temps de leur consécration fût accompli ; car la consécration s'achève en sept jours*.

Ce délai passé, il enjoignit au grand-prêtre d'entrer en fonctions et de procéder lui-même à différents sacrifices, assisté de ses quatre fils. Aaron inaugura alors solennellement son ministère, immolant d'abord pour lui-même, pour l'expiation de ses propres péchés, un veau et un bélier ; puis, pour le peuple : un bouc, un veau, un agneau, un bélier et un bœuf.

Il mit de côté la part qui revenait aux prêtres et disposa sur l'autel les holocaustes les morceaux qui devaient être consommés, ainsi que des offrandes non sanglantes, mais il n'alluma point le feu. Il donna sa bénédiction au peuple, et alors seulement il fut introduit par Moïse dans le Tabernacle. Car jusque-là tout s'était passé sur le parvis. Lorsque les deux frères ressortirent du lieu saint, ils bénirent ensemble la foule, et soudain la gloire de Dieu se manifesta : sans aucune intervention humaine, une flamme descendit du ciel avec la rapidité de la foudre, qui consuma en un instant toutes les offrandes étalées sur les autels. Dieu témoignait par là qu'il agréait ce sacrifice, comme il avait agréé jadis celui d'Abel¹² et sans doute aussi, en différentes circonstances, celui d'autres Patriarches. *Tout le peuple alors éclata en louanges et se prosterna le visage contre terre*. Les prêtres veillèrent à ne pas laisser s'éteindre ce feu miraculeux ; ils l'entretenirent dès lors avec le plus grand soin. Ce fut lui qui brûla jour et nuit dans le sanctuaire, qui servit durant des siècles à tous les holocaustes, sans s'éteindre jamais,

¹¹ Ps. CXXXII, 2.

¹² Gen., IV. 4. – Cf. aussi les sacrifices de Salomon et d'Élie, III Reg., VIII, 63, et XVIII, 38.

jusqu'au moment où les prêtres, partant avec le peuple pour la captivité de Babylone, en déposèrent les braises au fond d'un puits profond¹³.

Commentaire moral et mystique

Saint Thomas explique, dans la *Somme Théologique*, que les rites employés pour la consécration des prêtres et des Lévites étaient destinés à montrer la prééminence des ministres du culte sur les simples fidèles, en matière de pureté, de vertu et de dignité. Leur institution comprenait trois phases :

- 1) on les purifiait ;
- 2) on les ordonnait et on les consacrait ;
- 3) on les appliquait aux fonctions de leur ministère.

La purification se faisait par l'ablution de l'eau et par des sacrifices. La consécration, par l'imposition des habits spéciaux énumérés tout à l'heure, par des onctions et de nouveaux sacrifices. Le grand-prêtre recevait de l'huile sainte sur la tête, pour montrer que c'est de lui que découlait vers les autres la puissance de consacrer. Les simples prêtres ne recevaient l'onction que sur les mains, parce que c'est avec elles qu'ils offraient les sacrifices. On touchait leur *oreille* droite avec le sang des victimes, comme pour purifier en eux le sens de l'ouïe et marquer qu'ils ne devaient plus écouter que les commandements de Dieu. On faisait de même sur leurs *pouces* et leurs *orteils droits*, afin de leur rappeler que toutes leurs actions, toutes leurs démarches devaient être employées dorénavant au service divin.

On les aspergeait avec le sang d'un animal immolé, en mémoire du sang de l'agneau, par lequel ils avaient été libérés de la tyrannie du pharaon. On offrait, dans leur consécration, d'abord *un veau*, qui évoquait l'affaire du veau d'or et la nécessité d'en faire toujours pénitence ; puis *un bélier en holocauste*, en souvenir du sacrifice d'Abraham, dont ils devaient imiter l'obéissance ; enfin *un bélier de consécration*, hostie pacifique, destiné à rappeler la sortie d'Égypte, exécutée sous la sauvegarde du sang de l'agneau.

On appliquait ensuite les nouveaux prêtres à leurs fonctions, en mettant les offrandes dans leurs mains, pour montrer qu'ils recevaient le pouvoir de les présenter au Seigneur.

La raison figurative de toutes ces cérémonies, continue le même Docteur, c'est que ceux qui sont consacrés au ministère spirituel du Christ doivent d'abord être purifiés *par l'eau* du baptême, puis par celle des larmes, tout en se confiant aux mérites de la Passion du Sauveur, qui est le *sacrifice* par excellence. Ils doivent être parés de toutes les vertus, et consacrés par *l'huile* de l'Esprit Saint, en même temps que par le *sang* du Christ. Enfin ils sont obligés de s'appliquer tout entiers à l'exercice de leurs fonctions spirituelles¹⁴.

Voici maintenant l'interprétation allégorique, telle qu'on peut la cueillir dans la Tradition chrétienne.

¹³ II Macchab., I, 19.

¹⁴ D'après I^a II^{ae}, qu. CII, a. 5. Cf. Carth., t. II, p. 76 ; H. S., c. 1186, etc.

« L'unique Grand-prêtre, écrit Rupert, représente pour nous Jésus-Christ, le vrai et le céleste Pontife, qui a réalisé, dans son vêtement céleste, toutes ces figures, et qu'il nous faut imiter, si nous voulons être *un sacerdoce royal et une nation sainte*¹⁵. Les *fémoraux de lin* symbolisent la splendeur de sa sainte incarnation, qui est venue recouvrir notre nature avilie. La plaie du péché originel qu'Adam avait vainement essayé de cacher sous des feuilles de figuier, a disparu avec le Christ ; il n'est pas né comme nous d'une concupiscence souillée, mais d'une Vierge simple et immaculée, il a reçu un vêtement de *lin retors*, c'est-à-dire, une chair sans ombre et sans tache, pleine de beauté et de force, avec laquelle il a voilé la honte de son Corps mystique, le péché originel »¹⁶.

Sa *tunique* de lin représente sa vie ici-bas, qui ne connut jamais la moindre souillure ; la *ceinture*, la force de la divinité qui l'enserrait, et qui le rendit inébranlable jusque dans les indicibles souffrances de sa Passion. La *robe bleue* figure la doctrine qu'il a prêchée et pratiquée devant les hommes, doctrine toute céleste : d'où sa couleur d'azur. Elle était garnie de sonnettes d'or parce que tous les gestes du Sauveur, toutes ses démarches, tous ses mouvements étaient une prédication. Partout et toujours, il invitait les hommes à venir à lui, s'ils voulaient goûter aux fruits de la vie éternelle, symbolisés par *ces grenades qui alternaient* sur sa tunique avec les clochettes¹⁷.

L'*Éphod*, qui couvrait les épaules du grand-prêtre, était la figure de l'obéissance du Sauveur, en vertu de laquelle il accepta la charge de nos péchés, et les porta jusqu'à la croix. Ce vêtement était tissé aux quatre couleurs liturgiques, qui représentent tout l'univers, parce que le Christ s'est offert en victime pour tous les péchés du monde. Mais cette obéissance était une œuvre d'amour, non une contrainte, c'est pourquoi ces quatre couleurs étaient relevées par des fils d'or, emblème de la charité.

Les deux *pierres d'onyx*, serties chacune sur une épaule, représentent toutes les âmes des élus, que le bon Pasteur a daigné prendre sur ses épaules pour les sortir du péché, et les ramener auprès des brebis qui n'ont jamais quitté les prairies célestes, c'est-à-dire : des anges. Elles sont deux, en mémoire des deux peuples qui se partageaient toute l'humanité, les Juifs et les Gentils, et qu'il a réunis en un seul ; elles sont marquées aux noms des douze tribus d'Israël, pour faire entendre qu'il *connaît chacune de ses brebis par son nom*.

Le rational placé sur sa poitrine montre qu'en même temps, il les porte dans son cœur et ne les perd jamais de vue. Il les juge selon la Doctrine et la Vérité, sans faire acception de personnes, et il les récompensera selon leurs mérites respectifs : parce qu'il y a beaucoup de demeures dans la maison de son Père¹⁸. De là la distinction des douze pierres précieuses, qui n'ont ni la même couleur ni le même éclat.

Enfin, le grand-prêtre a sur la tête une tiare magnifique : parce que l'humanité du Christ est comme coiffée par sa Divinité. Cette tiare est bleue, pour faire entendre que cette divinité bien que descendue sur la terre, conti-

¹⁵ I^o Petri, II, 9.

¹⁶ D'après Rup., c. 722.

¹⁷ D'après Rhab., il y avait soixante-douze sonnettes et autant de grenades.

¹⁸ Jo., XVI, 2.

nue de demeurer au ciel ; elle est rehaussée de trois couronnes, parce que le Sauveur est nimbé des trois auréoles de la béatitude éternelle : Il est le Roi des Martyrs, le Roi des Docteurs et le Roi des Vierges.

Mais il porte sur son front le tétragramme : parce *qu'au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu* ; parce qu'il possède la nature divine dans sa plénitude et sa totalité ; parce que, Fils de Dieu, il est consubstantiel à son Père et Dieu comme lui. Engendré, non créé, il est le Principe et la Fin de toutes choses, l'Alpha et l'oméga, et il peut dire lui aussi, en vérité : *Ego sum qui sum*, Je suis Celui qui Est.

Il est facile de tirer de ces explications des enseignements sur les vertus qu'il faut pratiquer, si l'on veut imiter le Christ et devenir un authentique intercesseur auprès de Dieu.

On peut considérer, par exemple, à la suite de saint Thomas : – que les *fémoraux* représentent la chasteté ; – la *tunique de lin*, la pureté de vie, se manifestant par la fuite du péché ; – la *ceinture*, la vertu de discrétion qui réprime les désirs de la chair ; – *l'éphod*, la patience pour supporter les défauts des autres ; – le *rational*, la sollicitude de la charité ; – la *robe bleue*, avec ses sonnettes, la doctrine parfaite que l'on doit prêcher par son *habitus*, c'est-à-dire par sa manière d'être, plus que par ses paroles ; – la *tiare*, la pureté d'intention, qui dirige toutes leurs œuvres vers le ciel ; – la *plaque d'or* marquée du tétragramme, le sentiment continu de la présence de Dieu.

CHAPITRE 15
Nadab et Abiu
(LEV., X)

Il n'y a jamais sur cette terre de roses sans épines, et il n'est pas de joie qui ne soit traversée de quelque épreuve. Aaron en fit durement l'expérience dans les jours qui suivirent sa consécration. Il venait d'être élevé à la plus haute dignité qui se pût concevoir, il avait été choisi par le Seigneur lui-même pour être le fondateur et le premier pontife du sacerdoce lévitique, il était l'objet et de grâces très particulières de la part de Dieu, et de la vénération de tout le peuple juif : et c'est alors qu'il lui arriva la chose la plus douloureuse que l'on puisse imaginer pour un père et un homme de foi comme il l'était : la mort foudroyante de deux de ses enfants, frappés par la colère divine. Au cours de l'octave qui suivit la cérémonie d'ordination, il advint un jour que ses deux fils aînés, Nadab et Abiu, au lieu d'allumer leurs encensoirs au feu sacré qui brûlait maintenant nuit et jour sur l'autel des holocaustes, comme il leur était prescrit, allèrent à un foyer quelconque, probablement celui qui servait à faire cuire, pour le repas des prêtres, les parts de viande prélevées sur les victimes ¹.

Quel fut le mobile qui porta les deux nouveaux consacrés à agir ainsi ?

Les commentateurs juifs y voient l'effet de libations trop abondantes auxquelles ils se seraient livrés, à l'occasion de leur élévation, et qui leur auraient fait perdre la tête. Ils invoquent comme argument l'interdiction qui fut faite aux prêtres à la suite de cette aventure, de boire du vin. Mais cette opinion est tout à fait invraisemblable, et elle n'a pas été retenue par la tradition chrétienne ² : si Nadab et Abiu se laissèrent griser, ce fut bien plutôt par la fumée de la vaine gloire que par celle du vin. En se voyant investis d'une dignité qui les plaçait d'emblée au-dessus de tout le peuple, ils oublièrent le caractère surnaturel des cérémonies qu'ils avaient à accomplir, pour n'en plus voir que le côté spectaculaire ; et avec la présomption habituelle à ceux que la fortune favorise, ils crurent pouvoir passer outre aux règlements établis. Moïse, en effet, appréciant à sa valeur le feu envoyé du ciel pour consumer les premiers holocaustes, avait enjoint de ne pas le laisser s'éteindre, mais de l'entretenir avec un soin extrême et de

¹ Corn., p. 55.

² Sauf cependant par Lyr., c. 995.

n'utiliser plus que celui-là pour tous les actes liturgiques. Par ailleurs, la Loi prescrivait *que le feu devait être pris de l'autel même*³. Il y avait donc, de la part de Nadab et d'Abiu, une désobéissance grave ; si grave que Dieu jugea nécessaire de les punir sur-le-champ, et de faire un exemple qui enlevât à quiconque l'envie de recommencer. Au moment, croit-on⁴, où les deux écervelés s'approchaient avec leur feu profane de l'autel des parfums, une flamme, jaillie on ne sait d'où, s'élança vers eux avec tant de violence, dit Josèphe, « qu'elle leur brûla tout l'estomac ainsi que le visage, et ils moururent, sans qu'il fût possible de les secourir »⁵.

À la vue de ce coup terrible, Aaron, bouleversé, commença à se répandre en lamentations⁶. Mais Moïse l'arrêta : « Ne t'étonne pas, lui dit-il, de ce qui vient d'arriver. *Ce n'est que l'accomplissement de l'annonce faite par le Seigneur : Je serai sanctifié dans ceux qui approchent, et je serai glorifié devant tout le peuple* »⁷. Ce qui voulait dire : « Je montrerai quel respect doivent avoir pour les choses saintes, les ministres qui en sont chargés, et lorsqu'ils ne me rendront pas tout l'honneur qui m'est dû, je rétablirai ma gloire devant tout le peuple par les châtements dont je les frapperai ».

Avec beaucoup d'humilité, le grand-prêtre, devant la remarque de son frère, cessa ses plaintes, et, sans récriminer, se soumit à la volonté divine, quelque dure qu'elle fût pour son cœur de père. Moïse appela alors deux de leurs proches parents, Misaël et Elisaphan⁸, qui n'appartenaient point cependant à la famille sacerdotale, et il les pria d'emporter les deux cadavres loin du sanctuaire. Non seulement, en effet, les corps n'avaient pas été consumés par le feu, mais leurs vêtements étaient demeurés intacts, comme si la flamme avait respecté leur caractère sacré.

Misaël et Elisaphan exécutèrent l'ordre donné : ils emportèrent les deux morts hors du camp, et les enterrèrent avec soin, tels qu'ils étaient et sans les déshabiller. C'est de là qu'est né, dit-on, d'abord dans la Synagogue, puis dans l'Église, l'usage toujours observé aujourd'hui, d'ensevelir les prêtres en ornements sacerdotaux⁹.

Dieu cependant défendit à Aaron et à ses fils restés vivants, de porter le deuil des deux disparus. Une manifestation ostensible de leur douleur aurait pu en effet être interprétée comme une protestation

³ Lévit., VI, 9.

⁴ Corn., p. 55.

⁵ Flav., I, III, ch. IX.

⁶ Carth., t. II, p. 197.

⁷ Cf. Ex. XIX, 22.

⁸ Ils étaient cousins germains du Pontife. Leur père, *Oziel*, était le frère d'Aram, père de Moïse et d'Aaron. Cf. Ex. VI, 22.

⁹ Carth., p. 198 ; Lyr., c. 998.

contre la sanction prononcée par Lui. « *Ne déchirez pas vos vêtements, leur dit-il, ne rasez pas vos cheveux, selon la coutume des prêtres païens, dans les circonstances analogues. Vous pourriez par là attirer la mort sur vos propres têtes et provoquer la colère du Seigneur contre le peuple entier. Laissez vos frères, les Lévités, qui n'ont pas reçu l'onction sacerdotale ; laissez la foule pleurer cette perte et se lamenter sur la furie de ce feu envoyé par le ciel. Mais vous, ne sortez pas ; restez dans le Tabernacle, comme vous en avez reçu l'ordre, jusqu'à l'achèvement de l'octave qui vous a été prescrite : autrement vous péririez, parce que l'huile sainte vient à peine de descendre sur vous, elle qui est un signe d'alliance avec votre Dieu, une génératrice de paix, de confiance et de joie. Il ne serait pas convenable que ceux qui viennent de recevoir du ciel de si grandes faveurs aient l'air de les négliger pour s'occuper à pleurer les accidents inévitables de la vie terrestre* ».

Aaron et ses fils obéirent naturellement à cette injonction : mais ils étaient tellement bouleversés par ce drame, que, malgré les prescriptions de la loi, ils n'eurent pas le courage de manger la part qui leur revenait sur les sacrifices. Ils s'en soucièrent même si peu qu'ils laissèrent brûler tout *le bouc pour le péché*, sans mettre de côté « la portion très sainte », qu'ils devaient rituellement consommer dans le parvis.

Moïse s'en aperçut, et prit vivement à cœur cette négligence : « *Pourquoi, dit-il, n'avez-vous pas mangé dans le lieu saint l'hostie qui s'offre pour le péché, dont la chair est très sainte, et qui vous a été donnée, afin que vous portiez l'iniquité du peuple et que vous priiez pour lui devant le Seigneur ?* » Il voulait rappeler par ces mots que ces sacrifices étaient destinés à expier les péchés du peuple, qu'ils avaient donc une grande importance, et qu'il fallait les accomplir minutieusement, en laissant de côté toute autre considération.

Avec son humilité coutumière, Aaron répondit : « *La victime pour le péché a bien été offerte aujourd'hui, comme il se devait, et l'holocauste accompli en présence du Seigneur. Mais vous savez l'affreux malheur qui m'est arrivé. Comment aurais-je pu manger l'hostie, ou plaire au Seigneur dans ces cérémonies saintes, alors que mon esprit était accablé par la tristesse ?* »

Moïse n'insista pas : l'excuse alléguée était évidemment tout à fait raisonnable.

Commentaire moral et mystique

Le terrible châtement infligé à Nadab et Abiu était destiné surtout à frapper l'esprit des Juifs, et à leur faire comprendre avec quel soin, quel respect des ordres donnés, les cérémonies liturgiques devaient être accomplies.

On ne saurait déduire du récit biblique que les deux coupables furent précipités dans les flammes éternelles. Le fait que leurs corps demeurèrent intacts, que Moïse les fit ensevelir revêtus des ornements sacrés, que Dieu donna au peuple l'ordre de pleurer leur trépas, ont paru des arguments suffisants aux commentateurs catholiques pour espérer qu'ils obtinrent miséricorde au tribunal suprême ¹⁰.

Mais si nous passons sur le plan mystique, il n'est pas douteux que la mort dont ils furent frappés, ne soit la figure de la mort éternelle à laquelle s'exposent ceux qui seraient tentés, à leur image, de substituer au feu allumé dans l'Église par le Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, celui qu'ils iraient prendre au foyer profane de la fausse science ou de la raison obscurcie par les passions humaines.

Le feu qui descendit sur le collège apostolique, au Cénacle, cinquante jours après la Passion du Christ, témoignait avec éclat que Dieu avait eu pour agréable l'Agneau immolé sur la Croix, comme celui qui descendit sur les premiers sacrifices offerts par Aaron, manifesta que Dieu les approuvait.

Les langues de feu de la Pentecôte remplirent les Apôtres de la plénitude de la science théologique : et depuis, c'est toujours à cette source unique de lumière, précieusement entretenue par les Pères et Docteurs, que l'Église puise l'enseignement qu'elle distribue au monde. Mais « ceux-là offrent un feu étranger, dit Saint Isidore de Séville, qui, méprisant cette divine Tradition, s'en vont chercher des doctrines étrangères et se réclament de magistères d'autorité humaine » ¹¹. Ainsi faisaient déjà les Phariséens, auxquels Notre-Seigneur reprochait de *rejeter le commandement de Dieu pour établir leur propre tradition* ¹². Ainsi ont fait tous les hérésiarques, tous les fondateurs de religions nouvelles, tous ceux qui ont prétendu réformer l'Église ou rendre à Dieu un culte authentique, en s'inspirant de principes étrangers à la doctrine traditionnelle. Mais ceux-là aussi peuvent se reconnaître en Nadab et Abiu, qui, pour interpréter la Sainte Écriture, laissent là cette source unique de lumière et de chaleur que constituent les commentaires des Pères de l'Église, pour ne faire état que de sources toutes profanes, telles que l'histoire des peuples anciens, la géographie, l'archéologie, la philologie, l'épigraphie, la connaissance des langues orientales, etc. Et il faut en dire autant de ceux qui substituent aux rites minutieusement élaborés par l'Église au cours des âges, sous l'action de l'Esprit-Saint, toutes sortes de cérémonies fantaisistes et d'inventions extravagantes, que ne sanctionne aucune autorité légitime ; et, sur le plan moral, de ceux qui manifestent un grand zèle pour le service divin, la prédication, ou les œuvres d'apostolat, mais qui n'y sont poussés que par l'ambition, le désir des dignités, l'amour de l'argent, ou des visées trop humaines, et de ceux aussi qui critiquent et reprennent avec feu les défauts qu'ils voient dans l'Église ou chez leurs proches : mais ce feu s'est allumé dans leur bile, dans une disposition toute naturelle à la critique et à l'aigreur, beaucoup plus que sur l'autel de la charité.

Les vêtements sacrés demeurés intacts malgré les flammes qui tuèrent les deux imprudents, sont destinés à faire entendre que le sacerdoce chrétien de-

¹⁰ Corn., p. 56.

¹¹ *Quaest. in Levit.*, c. VIII. Pat. lat., t. LXXXIII, c. 325.

¹² Mt., XV, 3.

meure intact lui aussi, même quand il arrive que les prêtres qui en sont revêtus tombent dans l'erreur ou se conduisent mal.

L'interdiction faite à Aaron et à ses fils de pleurer leurs deux morts évoque invinciblement l'injonction de Notre-Seigneur : *Laissez les morts enterrer leurs morts*¹³. En agissant ainsi, Dieu ne prétendait pas défendre à ses ministres de s'acquitter d'un devoir élémentaire d'humanité. Il voulait souligner la valeur transcendante du culte divin, valeur qui donne à celui-ci le droit absolu d'être préféré à tout, même aux obligations que le monde tient pour les plus légitimes et les plus sacrées.

¹³ Luc, IX, 60.

CHAPITRE 16

Les offrandes des princes d'Israël

(NUM., VII)

Lorsque le tabernacle eut été consacré, les prêtres établis dans leurs fonctions, et tout ce qui concernait le programme du service divin soigneusement réglé, le peuple, dit Josèphe, ravi de joie de voir que Dieu daignait habiter dans son camp, au milieu de lui, ne pensa plus qu'à chanter des cantiques à sa louange et à lui immoler des victimes, comme si dorénavant il n'avait plus à craindre ni maux ni périls, et que tout dût se passer selon ses désirs¹. Une succession de cérémonies solennelles fut organisée, au cours desquelles les chefs des douze tribus apportèrent à l'autel, l'un après l'autre, des présents symboliques, au nom de tous ceux dont ils avaient la charge.

Ils offrirent d'abord ensemble douze bœufs et six chariots à raison d'un bœuf chacun, et d'un chariot pour deux tribus, afin de faciliter le transport des pièces du tabernacle à travers le désert. Cette opération laborieuse incombait tout entière à la seule descendance de Lévi : mais elle avait été minutieusement partagée, entre les trois branches qui constituaient cette tribu : celles de Gerson, de Caath, et de Merari².

Les Gersonites avaient en charge les tentures, celles du parvis comme celles du Tabernacle, ainsi que les cordes qui servaient à les assujettir ; c'était donc un bagage assez lourd, et ils se virent attribuer, à ce titre, deux des chariots. Mais les Mérarites, eux, devaient assurer le transport de toutes les pièces qui constituaient la charpente du sanctuaire ; celui des colonnes du parvis, avec leurs bases d'airain, leurs chapiteaux d'argent, et, d'une façon générale, de tout le gros matériel. Plus que personne, ils avaient besoin d'être soulagés, et c'est pourquoi Moïse leur octroya les quatre autres véhicules.

Les Caathites, au contraire, n'avaient à porter que les objets sacrosaints : l'arche d'alliance, l'autel des holocaustes, celui des parfums, la table des pains de proposition, le voile qui isolait le Saint des saints et les vases sacrés. Aussi bien cet honneur leur revenait de droit, car ils constituaient la branche la plus noble des Lévités, celle qui avait donné le jour à Moïse et à Aaron, celle à laquelle était réservée la dignité sacerdotale. Mais le fardeau qu'ils avaient en consigne était léger, au regard de celui des deux autres familles, et de plus son caractère sacré

¹ Flav., l. III, ch. IX.

² Num., III, 17.

exigeait qu'il fût porté à dos d'homme. Ils ne reçurent donc aucune voiture.

Lorsque la répartition des chariots fut achevée, Dieu dit à Moïse : « *Que chacun des chefs offre maintenant, jour après jour, ses présents pour la dédicace de l'autel* ».

Alors, en vertu de la prééminence reconnue à la tribu de Juda, le prince de celle-ci s'avança le premier. Il s'appelait Nahasson, et il était fils d'Aminadab. Il offrit un *vinaigrier d'argent du poids de cent trente sicles*³, *une fiole d'argent de soixante-dix sicles*⁴, *au poids du sanctuaire, tous deux pleins de farine mêlée d'huile, pour le sacrifice ; un petit vase d'or du poids de dix sicles*⁵, *plein d'encens ; un bœuf pris du troupeau, un bélier, un agneau d'un an, pour l'holocauste ; un bouc, pour le péché ; et, pour les sacrifices pacifiques, deux bœufs cinq béliers, cinq boucs et cinq agneaux d'un an. Telle fut l'oblation de Nahasson, fils d'Aminadab.*

Le lendemain ce fut le tour du prince de la tribu d'Issachar⁶ ; et les douze chefs se succédèrent ainsi, jour après jour, non point selon le rang de primogéniture des fils de Jacob, mais selon l'ordre qui allait devenir celui de la marche à travers le désert : Zabulon, Ruben, Siméon, Gad, Éphraïm, Manassé, Benjamin, Dan, Aser, Nephtali.

Chacun d'eux offrit très exactement les mêmes présents que le prince de Juda : les mêmes objets d'or et d'argent, les mêmes victimes pour *l'holocauste, pour le péché, pour les sacrifices pacifiques.*

Tandis que se déroulait cette suite de cérémonies, Moïse, à ses heures libres, entraînait souvent *dans le tabernacle. Là, il entendait la voix de Dieu qui, du propitiatoire, placé au-dessus de l'arche d'alliance, entre les deux chérubins, lui parlait et continuait à lui dicter les lois auxquelles il voulait soumettre son peuple, pour la suite des temps. Et c'est ainsi qu'il lui prescrivit bientôt, pour achever d'organiser le culte divin, de procéder à la consécration des Lévites afin qu'ils fussent aptes à participer aux fonctions sacrées comme ministres inférieurs. Cette ordination n'eut pas la majesté de celle du Pontife et des prêtres, que nous avons rapportée plus haut ; elle n'en fût pas moins grandiose et solennelle.*

Moïse commença par purifier les Lévites, afin surtout de manifester par ce geste extérieur, la pureté intérieure requise pour l'exercice du culte. Il les aspergea avec de *l'eau d'expiation*, qui symbolisait la

³ Soit environ 1.846 grammes. On évalue le siclé à 14 gr. 200. Bien que les autres versions aient ici souvent un mot équivalent à : *plat*, nous avons suivi comme toujours la leçon de la Vulgate, qui dit, à la lettre : *vinaigrier*. De même la version chaldaïque. On comprendra pourquoi tout à l'heure.

⁴ 4.994 grammes.

⁵ 142 grammes.

⁶ On appelait « prince » le personnage qui, par droit d'aînesse, était l'héritier le plus direct du Patriarche fondateur. – Cf. Corn., p. 194.

rémission des péchés ; puis *il leur fit raser tous les poils de leur corps* – hormis cependant leurs cheveux⁷ – et mettre des vêtements propres. Alors il les plaça devant le tabernacle, et convoqua une assemblée générale, afin que ce fût le peuple qui les offrît lui-même au Seigneur. En effet, au moment de la sortie d'Égypte, Dieu s'était réservé les premiers-nés mâles de toutes les familles israélites, et ceux-ci devaient en conséquence être consacrés au service divin ; maintenant, cette obligation allait être transférée sur les Lévites. C'est pourquoi *les enfants d'Israël (posèrent) les mains sur eux, et Aaron (les offrit) comme un présent que les enfants d'Israël (faisaient) au Seigneur, afin qu'ils accomplissent les fonctions de son ministère.*

Les Lévites présentèrent ensuite eux-mêmes deux bœufs à Aaron, qui immola l'un *pour le péché*, et l'autre *en holocauste*. Après quoi, les nouveaux consacrés furent séparés du milieu des fils d'Israël, et introduits dans le tabernacle ; Moïse leur en confia la garde, en leur recommandant de s'acquitter, avec un soin extrême, des fonctions sacrées, sous la direction des prêtres⁸.

Alors une nuée recouvrit le tabernacle, mais une nuée qui n'était pas sombre et opaque, à la manière des nuages ordinaires. Elle était éblouissante au point que Moïse lui-même, aveuglé par l'éclat qui s'en dégageait et qui était celui de la Majesté divine, ne pouvait plus entrer dans le lieu saint. Le Seigneur montrait manifestement par ce signe qu'il approuvait tout ce que son serviteur avait fait.

Durant les jours qui suivirent, on célébra la Pâque – car on était au mois de nisan – selon le rite que Dieu avait prescrit au moment de l'exode. Ce fut la seconde depuis la sortie d'Égypte, et la seule qui eut lieu dans le désert ; les Hébreux s'abstinrent ensuite de cette solennité pendant les quarante ans que durèrent leurs pérégrinations, et ils n'en reprirent l'usage que lorsqu'ils eurent pénétré sur la Terre promise, avec Josué.

Après avoir ainsi minutieusement organisé le culte divin dans ses moindres détails, Moïse procéda au recensement, par tribus, de tous les hommes en état de porter les armes. Il voulait en effet établir un contrôle exact des effectifs dont il pourrait disposer dans les guerres qu'il jugeait inévitables, pour traverser le désert et entrer en Chanaan⁹. L'opération donna le chiffre de 603.550 mobilisables, la tribu de Lévi n'étant pas comprise dans ce nombre, puisque ses membres étaient dispensés du service militaire.

⁷ H. S., c. 1222.

⁸ Flav., l. III, ch. X.

⁹ Ce recensement est placé par l'auteur sacré en tête du livre des *Nombres*, mais la plupart des grands commentateurs pensent, à la suite de Josèphe, qu'il faut, sur le plan historique, le reculer jusqu'ici.

Commentaire moral et mystique

L'auteur du livre des *Nombres* n'a pas consacré moins de 88 versets au récit des offrandes que firent les princes d'Israël, après l'érection du Tabernacle. On s'expliquerait difficilement cette extraordinaire prolixité si l'on ne devinait que, sous l'événement historique, se cache une profonde allégorie. La tradition chrétienne a vu dans cette cérémonie la figure de la conduite que devaient tenir les apôtres, les chefs du nouveau peuple de Dieu, au lendemain de l'établissement de l'Église¹⁰.

Il se fit, dit le texte sacré, le jour où Moïse acheva le Tabernacle, où il le dressa, l'oignit, et le sanctifia avec tous ses meubles... Et la phrase reste en suspens, sans préciser *ce qui se fit*.

C'est qu'en effet, explique l'abbé Godefroi, une chose grande et admirable se manifesta alors prophétiquement : l'œuvre merveilleuse et grandiose de notre Rédemption, que notre Moïse à nous (c'est-à-dire le Christ) accomplit, non dans la nuit, mais en plein jour (c'est-à-dire non en figure, mais en réalité), quand il *posa son tabernacle dans le soleil*¹¹ ; quand, sans aucune trace de la faute originelle, il prit de la Vierge-Mère le *tabernacle* de son corps et de son âme ; quand, après les multiples misères de sa vie ici-bas, après les outrages, les crachats, les soufflets, les coups, il dressa celui-ci, achevé et complet, sur l'autel de la croix. Et parce que, dans le tabernacle de son corps *habitait la plénitude de la divinité*¹², on peut dire à bon droit qu'il fut oint et sanctifié *avec tous ses meubles, c'est-à-dire avec toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions*.

Les Apôtres, investis alors de la mission de conduire le peuple vers la vraie Terre promise, commencèrent par procurer des *chariots et des bœufs* aux gens les plus chargés ; parce que leur premier souci fut de pourvoir aux nécessités matérielles des nouveaux convertis. Telle est toujours la conduite de l'Église, qui professe que « la vertu demande un certain bien-être »¹³. *On distribuait à chacun*, rapportent les *Actes, selon les besoins de chacun*¹⁴.

Après cela, leur grande affaire fut de monter à l'autel jour après jour, et d'y offrir inlassablement le sacrifice qui résume tous les autres, celui de la divine Victime, immolée pour le salut du monde. L'analyse minutieuse des objets et animaux présentés par les chefs d'Israël, nous montre ce qu'était le sacrifice des Apôtres, ce que doit être celui de tout prêtre vraiment soucieux de son rôle de pasteur.

Et d'abord, ils s'offraient eux-mêmes, ils se mettaient à l'entière disposition de leur Maître, ils lui faisaient de leurs personnes le don le plus complet, le plus entier, le plus total qui se puisse concevoir. Ce don est figuré ici par ce-

¹⁰ Ainsi, par exemple, Carth., p. 360 ; Ephr., p. 254, etc. Le commentaire le plus détaillé se trouve, à notre connaissance, dans une *Homélie* du Vénéérable Godefroi, Abbé du monastère d'Altmont, en Styrie, au XII^e siècle (Pat. lat., t. CLXXIV, C. 1070). C'est à cet auteur que nous empruntons la plupart des considérations que l'on va lire.

¹¹ Ps. XVIII, 6. *In sole posuit tabernaculum suum.*

¹² Colos., II, 9.

¹³ Léon XIII, Encycl. *Rerum novarum*.

¹⁴ IV, 34.

lui des trois petits vases : le vinaigrier, la fiole d'argent et le pot plein d'encens, qui doivent être pesés au *poids du sanctuaire*, c'est-à-dire étudiés en fonction de leur valeur spirituelle. Alors, ils représentent les trois éléments du composé humain : le corps, l'âme et l'esprit¹⁵. Le corps est figuré par le vinaigrier, parce que le vinaigre, dit saint Bonaventure, exprime l'amertume de la Passion¹⁶ : les Apôtres étaient prêts à accepter le martyre et toutes les souffrances, comme le vinaigrier à se laisser envahir par le liquide acide dont il porte le nom. L'âme a pour symbole une *fiole*, c'est-à-dire un récipient quelconque, parce qu'elle est essentiellement une faculté *réceptive*, qui n'aspire à autre chose qu'à la connaissance de la vérité et à la possession du bonheur.

On remarquera que, par une de ces anomalies constantes dans l'Écriture, et qui nous invitent à dépasser le sens littéral pour monter sur le plan spirituel, le vinaigrier, comme la fiole, étaient remplis *de farine* : parce que le corps et l'âme des apôtres ne recelaient que de l'innocence et de la pureté. Ils étaient purs dans leurs actions, purs dans leurs intentions. Et leur farine était *arrosée d'huile*, parce que cette pureté était nourrie de l'onction du Saint-Esprit.

Quant au petit vase d'or, il représente la plus haute partie de l'âme, celle par laquelle l'homme entre en contact avec Dieu. Celle-là était chez eux toujours garnie d'encens, toujours embaumée du parfum de la prière continuelle et de la contemplation.

Le bœuf pris dans le troupeau figure la Très Sainte Humanité du Christ, qui, engendrée selon la chair, appartenait vraiment à l'immense masse des hommes, et qui fut choisie par son Père pour être la Victime par excellence.

C'est le Christ aussi que symbolisent le *bélier*, parce qu'il marche en tête du troupeau des fidèles ; le *bouc*, parce que prenant sur lui tous les crimes du monde, il s'est livré à la mort *pour le péché* ; l'*agneau*, parce qu'il n'était que douceur, innocence, docilité envers son Père.

Les Apôtres l'offraient chaque jour, sous ces différents aspects, au saint sacrifice de la messe. Et en même temps que lui, ils présentaient à l'autel les membres de son Corps mystique : d'abord *une paire de bœufs*, c'est-à-dire les hommes qui portent patiemment le joug du devoir quotidien, mais sous le nombre *deux* qui est celui de la charité ; puis les diverses catégories de fidèles confiés à leurs soins : *les béliers*, les chef de file, ceux qui ont qualité pour instruire et guider les autres ; *les boucs* et les *agneaux*, entendez : les pêcheurs et les innocents, à condition que les uns et les autres portent le « nombre cinq, le nombre quinaire, qui est celui du Fils », dit le Docteur Séraphique¹⁷, c'est-à-dire : à condition qu'ils mettent toute leur espérance dans les cinq plaies du Christ, et qu'ils s'appliquent à acquérir la pureté du cœur, en veillant sur leurs cinq sens.

Demandons maintenant à saint Grégoire le Grand de nous expliquer mystiquement, pourquoi, lors de leur ordination, les Lévites furent invités à *raser*

¹⁵ Bien que l'âme soit absolument simple, les théologiens distinguent cependant en elle deux parties : une partie inférieure, *anima*, qui nous est commune avec les animaux ; une partie supérieure, propre à l'homme, et par laquelle il peut adhérer à Dieu, c'est l'esprit (*spiritus*).

¹⁶ *In Evang. S. Joan.*, ch. XIX, 30, t. XI, p. 503.

¹⁷ Bonav. *In Hexameron*, Sermo XV, t. IX, p. 102. La liturgie du cierge pascal confirme ce symbolisme.

tous les poils de leur corps. Il nous répondra que ces *poils*, qui naissent de la chair, figurent les pensées grossières qui germent de la partie charnelle de l'âme et qu'il est nécessaire de retrancher, pour qu'elles ne souillent pas la partie supérieure, ou esprit.

« Moïse, dit-il, fit autrefois ce commandement au peuple de Dieu : « *Que les Lévites se rasent tout le poil !* » Or, *Lévite* signifie choisi. Il faut donc que les Lévites se rasent le poil parce que ceux que l'on *choisit* pour servir Dieu doivent se présenter devant ses yeux, purs et dégagés de toutes les pensées de la chair, afin que l'esprit n'engendre pas des imaginations mal-saines qui défigurent l'âme et la font paraître malpropre et sans beauté, comme des poils poussent sur un visage »¹⁸.

¹⁸ *Mor.*, l. V, ch. XXXIII. Pat. lat., t. LXXV, c. 711.

LIVRE III

La route de Chanaan

CHAPITRE 1	Le départ du Sinaï (NUM. 8, 9 ET 10)	191
CHAPITRE 2	L'institution du Sanhédrin (NUM. 11, 1-18, 25-29).....	196
CHAPITRE 3	Les sépulcres de concupiscence (NUM. 11, 18-25, 30-34)	202
CHAPITRE 4	Où Marie est frappée de la lèpre (NUM. 12)	206
CHAPITRE 5	Exploration de la Terre Promise (NUM. 13, 1-27).....	211
CHAPITRE 6	Compte rendu des explorateurs (NUM. 13, 27 – 14, 45)	216
CHAPITRE 7	L'homme ramassant du bois en sabbat (NUM. 15, 32-41).....	222
CHAPITRE 8	Dathan, Coré et Abiron (NUM. 16, 1-35).....	225
CHAPITRE 9	Dieu prouve qu'Aaron est le pontife (NUM. 16, 41 – 17, 13)	232
CHAPITRE 10	La mort de Marie (NUM. 20, 1)	237
CHAPITRE 11	L'eau de contradiction (NUM. 20, 1-13)	241
CHAPITRE 12	La mort d'Aaron (NUM. 20, 14-30).....	245
CHAPITRE 13	Le serpent d'airain et le passage de l'Arnon (NUM. 21, 1-20) ...	249
CHAPITRE 14	Les rois Séhon et Og (NUM. 21, 21-35)	254
CHAPITRE 15	Le roi Balac fait appel à Balaam (NUM. 22)	260
CHAPITRE 16	La bouche d'une ânesse dit la vérité (NUM. 22, 28 – 23, 24)	266
CHAPITRE 17	L'étoile de Jacob (NUM. 23, 25 – 24, 25)	271
CHAPITRE 18	La fornication d'Israël (NUM. 25, 1-15).....	277
CHAPITRE 19	Le châtimeut des Madianites (NUM. 31)	282
CHAPITRE 20	Installation des tribus transjordanes (NUM. 32)	286
CHAPITRE 21	Les derniers jours et la mort de Moïse (DEUT., 1 – 34).....	292

CHAPITRE 1

Le départ du Sinai

(NUM., VIII, IX ET X)

La seconde année après la sortie d'Égypte, le vingtième jour du second mois, c'est-à-dire du mois d'abib, ou nisan, la nuée lumineuse qui jusque-là couvrait, immobile, le tabernacle d'alliance, se leva. C'était le signe qu'il fallait reprendre les étapes vers la Terre de Chanaan. La mise en marche se déroula selon un programme fixé par Dieu, et qui devait être observé inviolablement pendant toute la traversée du désert. Le premier acte en était le démontage du tabernacle. Aaron et ses fils pénétraient, seuls, dans le sanctuaire. Ils décrochaient d'abord le grand rideau qui séparait le Saint du Saint des saints, et ils en enveloppaient soigneusement l'arche, le propitiatoire et les chérubins. Ils ajoutaient par-dessus une couverture faite de peaux de béliers teintés en bleu, puis une troisième en étoffe couleur d'hyacinthe.

La table des pains de proposition avec les encensoirs, les mortiers, les vases, les coupes qui servaient aux oblations et les douze pains qui ne devaient jamais la quitter était ensuite roulée elle aussi dans une triple enveloppe : la première en étoffe couleur d'hyacinthe, la seconde en étoffe cramoisie, la troisième en maroquin bleu. Puis le chandelier à sept branches avec ses lampes, ses pincettes, ses mouchettes, etc. ; l'autel des parfums ; celui des holocaustes, débarrassé de ses cendres, mais accompagné de tout son matériel à feu, étaient empaquetés à leur tour. Cependant pour eux deux enveloppes suffisaient, l'une en drap couleur d'hyacinthe, ou de pourpre ; la seconde, faite de peaux de bélier teintées en bleu.

Alors seulement, les autres membres de la famille de Caath pouvaient entrer, et charger sur leurs épaules ces objets sacrés : car il leur était interdit, sous peine de mort, non seulement de les toucher directement, mais même de les regarder à découvert. Et quiconque aurait eu la curiosité de *voir les choses qui sont dans le sanctuaire avant qu'elles ne soient enveloppées*, se serait vu condamné à mourir¹.

Le reste du matériel était distribué aux Gersonites et aux Méraistes, comme nous l'avons dit plus haut.

Une fois le tabernacle démonté et chargé, on donnait le signal du départ au moyen de deux trompettes d'argent que Moïse, sur l'ordre

¹ Num., IV, 1-20. — Plus tard, les Bethsamites devaient périr en grand nombre, pour avoir négligé cette prescription. Cf. I Reg., VI, 19.

de Dieu, avait fait fabriquer. On les nommait *hasosrot* en hébreu : elles étaient droites, comme la tuba des armées romaines, comme celles qui se voient sur les monuments égyptiens ou sur l'arc de triomphe de Titus. Il ne faut pas les confondre avec les *trompes* de corne, appelées *sofar* en hébreu, ou *buccina* en latin, que l'on employait dans certaines cérémonies liturgiques. C'étaient d'ailleurs exclusivement les prêtres qui sonnaient des unes aussi bien que des autres, parce que les signaux qu'elles donnaient étaient considérés comme l'expression de la voix de Dieu.

À la suite du dénombrement dont il a été question au chapitre précédent, les Hébreux avaient été répartis en quatre corps d'armée, qui groupaient chacun trois tribus. Le premier corps comprenait Juda, Issachar et Zabulon ; le second Ruben, Siméon et Gad ; le troisième, Benjamin, Éphraïm et Manassé ; le quatrième, Dan, Aser et Nephtali. Pour conserver dans l'ordre de bataille le nombre sacré de douze, maintenant que la tribu de Lévi se trouvait hors cadres et dispensée de porter les armes, Moïse avait dédoublé celle de Joseph, qui s'était scindée en Éphraïm et Manassé. C'était l'accomplissement d'une prophétie faite par Jacob avant de mourir ².

D'après les traditions juives, chacun de ces corps d'armée arborait sa bannière à lui, nommée *dizel*, et distincte des drapeaux propres à chaque tribu, que l'on désignait sous le nom d'*ôtôt*. Ces quatre bannières se différenciaient par leurs couleurs, ainsi que par les emblèmes dont elles étaient ornées ³.

Celle du premier corps portait le lion de Juda, sur un fond de sardoine, c'est-à-dire rouge sang ; celle du deuxième, une tête d'homme sur une étoffe de la couleur du rubis ; celle du troisième, un bœuf sur un fond rouge et or ; celle du quatrième, un aigle volant dans un ciel de saphir.

Appliquant déjà les méthodes utilisées par les états-majors modernes, Moïse n'alertait pas tout son monde à la fois. Chacun des corps d'armée était successivement prévenu, par une sonnerie à son adresse, que c'était pour lui l'heure de décamper.

La tribu de Juda s'ébranlait la première, suivie de celles d'Issachar et de Zabulon. Derrière cette puissante avant-garde marchaient les lévites des familles de Gerson et de Merari, portant, partie sur leurs épaules, partie sur leurs chariots, toute la charpente du tabernacle : celui-ci pouvait ainsi être érigé dès l'arrivée au campement.

Le deuxième échelon démarrait à son tour : il comprenait les tribus de Ruben, Siméon et Gad, plus la famille des Caathites qui portaient à

² Gen., XLVIII, 5.

³ Fill., Num. II, 1, en note.

dos d'homme les objets sacrés précieusement enveloppés, comme on l'a vu plus haut. Au moment où l'arche d'alliance se mettait en route, Moïse récitait les paroles dont David devait faire plus tard le premier verset du Psaume LXVII^e : *Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent s'enfuient de devant sa face !*

Cependant, lorsque l'on n'avait pas à craindre d'attaque ennemie, il arrivait souvent que, pour stimuler le courage des voyageurs, l'arche marchait seule en tête de toute l'armée, précédant même l'avant-garde, et couverte par la colonne de nuée, qui indiquait ainsi la route à suivre. Ainsi en fut-il sans aucun doute au moment de ce premier départ lors du passage du Jourdain⁴, etc.

Après les Caathites, venait le troisième, puis le quatrième corps, et la tribu de Dan constituait l'arrière-garde.

Cet ordre fut conservé immuablement pendant toutes les pérégrinations du désert, aussi bien dans les marches que dans les stations.

Lorsqu'on s'arrêtait pour camper, le tabernacle était dressé au centre ; le premier corps s'établissait à l'Est, le deuxième au Sud, le troisième à l'Ouest, et le quatrième au Nord,

avec de grands espaces entre eux, dit Josèphe. On organisait une vaste place, avec un marché, où l'on vendait toutes sortes de marchandises ; et les marchands et les artisans y étaient installés dans leurs boutiques avec un tel ordre, qu'il semblait que ce fût une ville⁵.

Les tentes des prêtres et des Lévides entouraient immédiatement le sanctuaire : celles des Mérarites au Nord, des Gersonites à l'Ouest, des Caathites au Sud. Le côté de l'Est considéré comme le plus noble, était réservé à Moïse, Aaron et leurs familles.

Avant de s'éloigner du Sinaï, Moïse reçut la visite de l'un de ses beaux frères, nommé Hobab. C'était l'un des fils de Jéthro, et le frère de Séphora son épouse. Le Patriarche le pressa vivement de se joindre au peuple de Dieu pour gagner la Terre promise : *« Nous allons nous rendre, lui dit-il, au lieu que le Seigneur doit nous donner. Viens avec nous, et nous te comblons de biens, parce que Dieu en a promis de très grands à Israël »*. Et comme Hobab se refusait à tenter l'aventure, Moïse insista : *« Ne nous abandonne pas. Tu connais à fond le désert, tu sais quels sont les endroits les plus favorables pour y établir des campements, tu seras notre guide. Et quand tu auras atteint avec nous la Terre où nous allons, nous te donnerons ce qu'il y aura de meilleur dans les richesses que Dieu nous a promises »*. La présence de la nuée lumineuse – on le voit – ne dispensait pas le chef des Hébreux de

⁴ Num., X, 33 ; Jos., III, 4.

⁵ Flav., I, III, ch. XI.

prendre toutes les précautions humainement possibles pour assurer la traversée du désert dans les meilleures conditions. L'expérience d'un homme qui connaissait les points d'eau, les passages impraticables, les lieux infestés de serpents ou de bêtes féroces, etc. pouvait lui rendre d'immenses services.

L'Écriture ne dit pas si Hobab accepta. Mais l'opinion générale des commentateurs est pour l'affirmative⁶. Plus tard, au temps des *Juges* et au temps des *Rois*, nous trouverons des *Cinéens* étroitement mêlés à l'histoire d'Israël : et l'auteur sacré lui-même nous enseignera que ces Cinéens étaient des descendants d'Hobab, le beau-frère de Moïse⁷.

Commentaire moral et mystique

Demandons à Origène de nous expliquer le sens de l'emballage, par Aaron et ses fils seuls, de toutes les pièces du tabernacle, avant de les livrer aux autres Lévites :

« Comprends d'abord, dit-il, l'installation (de cette Tente sacrée). Représente-toi aussi le Saint des saints, séparé du Saint par un voile, et sur lequel il n'est permis à aucun homme de jeter les yeux, sauf aux seuls prêtres. Comprends ensuite comment la Tente est pliée au départ du camp ; comment Aaron et ses fils... recouvrent chaque objet... puis font entrer les fils de Caath..., et mettent sur leurs épaules tous les meubles que leurs mains sacerdotales avaient enveloppés...

« (Puis) monte vers la splendeur du mystère ; contemple la Lumière de la loi spirituelle, si l'œil de ton intelligence est pur...⁸ »

Aaron et ses fils qui, seuls, peuvent entrer dans le Saint des saints et regarder à découvert les objets sacrés, représentent les maîtres de la science spirituelle, ceux qui, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, ont fixé les règles de la divine liturgie. Ceux-là ont pénétré dans la profondeur des mystères et de la parole de Dieu, ils ont contemplé les sublimes vérités dont dépend le salut des hommes. Mais ils se sont bien gardés de les exposer telles quelles à la masse des fidèles ; ils savaient que la plupart seraient incapables de les regarder sans mourir – mourir spirituellement, s'entend, c'est-à-dire sans perdre la piété et la foi. Ils les ont donc enveloppées dans les multiples obscurités de la liturgie.

Déjà sous l'Ancien Testament, Moïse qui avait vu Dieu face à face, qui avait reçu les plus hautes lumières sur le sommet du Sinaï, « Moïse comprenait ce qu'était la vraie circoncision, la vraie Pâque, le vrai Sabbat ». Il voyait très bien que ce n'était pas l'ablation d'un petit morceau de chair qui pouvait conférer à un homme une appartenance authentique au peuple saint, ni les cendres d'une vache rousse, ou le sang d'un agneau, rendre la pureté à une âme, et assurer son salut. Néanmoins il prescrivait aux Hébreux le rite de la circoncision,

⁶ H. S., c. 1225 ; Carth., t. II, p. 370.

⁷ Cf. Judic., IV, 11 ; I Reg., XV, 6.

⁸ *Hom. sur les Nombres*, V, 1.

l'observance de la Pâque et de toutes les autres cérémonies, sous les peines les plus sévères : sachant bien qu'en les accomplissant sans en comprendre le sens caché, comme les Lévites portaient les objets saints sans les voir, ils marcheraient dans le bon chemin, en direction de la Terre promise, et couverts par la protection du Tout-Puissant.

De même, nous ne saurions douter que, depuis l'Évangile, les Apôtres, les Docteurs, les Pontifes des premiers siècles, ceux qui comme saint Télesphore, saint Léon, saint Gélase, saint Damase, saint Grégoire le Grand, etc., ont établi les rites essentiels des Sacrements et des cérémonies de l'Église, n'aient enveloppé sous ceux-ci des mystères très profonds, dont ils avaient eu connaissance, et qu'ils ne pouvaient livrer à tout venant. Tous les mouvements du prêtre à la Messe par exemple, ses signes de croix répétés sur les oblats, les gestes qu'il fait avec l'hostie, le calice, la patène ou la pale, ses baisers à l'autel, etc., n'ont été si minutieusement réglés que parce qu'ils renferment une valeur spirituelle dont la raison humaine est bien incapable de sonder le fond. L'immense majorité de ceux qui les voient faire ne les comprennent pas : mais en respectant leur exécution, en les révéant comme des actes saints, ils s'associent à la contemplation des mystères entrevus par les Pères et Docteurs, à la manière dont les membres les plus humbles de notre corps bénéficient de ce que, seuls, les yeux peuvent percevoir.

CHAPITRE 2

L'institution du Sanhédrin

(NUM., XI, 1-18, 25-29)

Donc, le vingtième jour du deuxième mois, la seconde l'année depuis la sortie d'Égypte¹, les Juifs se mirent en mouvement sous la conduite de la colonne de nuée et s'éloignèrent du Sinaï, marchant droit vers le Nord, en direction de la terre de Chanaan. Les premières étapes furent très dures : pendant trois jours la colonne miraculeuse ne leur laissa pas de repos, sauf une halte la nuit, tandis qu'elle les menait à travers une région affreusement désolée, le *désert de Pharan*, aujourd'hui : *Badiet-et-Tils*, ou : désert de la solitude.

Aussi les murmures et les récriminations ne tardèrent pas à recommencer. Oubliant complètement les marques éclatantes de sollicitude que Dieu leur avait données, et l'esprit de l'alliance qu'ils venaient de conclure avec Lui, les Juifs prenaient prétexte de tout pour se plaindre et murmurer. Leur ingratitude et leur mauvaise volonté prirent de telles proportions que Dieu jugea nécessaire de faire un exemple : soudain, sans aucune cause apparente, un violent incendie se déclara et dévora, dit l'Écriture, *l'extrémité du camp* ; ce que les commentateurs entendent au sens de : la queue de la colonne en marche², c'est-à-dire : les traîneurs, ceux qui manifestaient ostensiblement leur mécontentement par leur lenteur à avancer.

Les autres, saisis de terreur, voyant les flammes qui les entouraient et qui menaçaient de les consumer à leur tour, appelèrent Moïse à grands cris, le suppliant d'intercéder pour eux. Le Patriarche le fit aussitôt, avec sa mansuétude coutumière, et le feu s'arrêta. Mais ce lieu fut appelé : *Incendie*, en souvenir de ce dramatique événement.

La leçon cependant fut vite oubliée, et les Juifs recommencèrent bientôt leurs doléances. En quittant l'empire des Pharaons, ils avaient entraîné à leur suite tout un ramassis³ d'Égyptiens, petites gens qui

¹ Pour mieux graver dans leur mémoire le souvenir de leur délivrance, les Juifs adoptèrent l'usage de compter les années à partir de l'Exode – comme les Grecs les comptaient depuis la première Olympiade, les Romains depuis la fondation de la Ville, les chrétiens depuis l'Incarnation. Ils n'abandonnèrent pas d'ailleurs pour autant la chronologie traditionnelle, qui assignait à l'an I la création du monde, et selon laquelle l'Exode avait eu lieu en 2514. – Ce fut donc un an et cinquante jours après la sortie d'Égypte qu'eut lieu le départ du Sinaï.

² Carth., t. II p. 373 ; H. S., c. 1225. – En effet le camp ne fut pas établi en ce lieu-là, et le mot *castra* désigne ici l'armée dans l'ordre de marche que nous avons indiqué plus haut. La version arabe dit d'ailleurs *l'extrémité de l'armée*. – Cf. *Arab.*, p. 587.

³ C'est le sens exact du mot hébreu *'asafusuf*, qui n'est employé qu'en ce seul endroit de la Bible.

s'étaient attachés à eux, parce qu'ils pressentaient la haute destinée de leur race, ou qui s'étaient laissés séduire par l'appât de la Terre promise. Ceux-là, devant les privations et les rigueurs du chemin, se montraient particulièrement mécontents ; ils regrettaient la décision qu'ils avaient prise et se répandaient en plaintes amères sur leur infortune. *S'étant assis en pleurant, et ayant aussi attiré à eux les enfants d'Israël, ils disaient : « Qui nous donnera de la viande à manger ? Nous nous souvenons des poissons qui foisonnaient dans les eaux du Nil, et que nous mangions pour rien en Égypte. Où sont tous ces fruits succulents dont nous nous régaliions alors : les concombres, les beaux melons d'eau, les poireaux, l'ail, et ces gros oignons si savoureux ? Notre âme n'a plus aucune satisfaction, elle est desséchée, nos yeux ne voient plus jamais rien, sinon la manne, dont nous sommes saturés ».*

Or, la manne – l'Écriture l'affirme – était au contraire un aliment excellent, qui était chaque jour distribué à tous sans effort, et dont on pouvait varier la préparation à l'infini. Mais le cœur de ces malheureux était endurci par l'ingratitude, et, au lieu de remercier Dieu des bienfaits dont il les avait comblés, ils ne cessaient de se plaindre du labeur que leur imposait ce long voyage.

Ils s'en prenaient surtout à Moïse, qu'ils rendaient responsable de tous leurs maux. Ils disaient que c'était sur ses instances qu'ils avaient abandonné l'un des meilleurs pays du monde, et qu'au lieu du bonheur qu'il leur avait promis, ils se voyaient accablés de misères sans nombre. Ils n'avaient pas seulement de l'eau pour désaltérer leur soif... et ils ajoutaient d'autres choses très offensantes contre Moïse⁴.

Le Patriarche ne pouvait ignorer cet état d'esprit : partout l'on entendait des lamentations, partout l'on voyait les gens gémir sur le seuil de leurs tentes. Alors, se sentant impuissant, et à porter plus longtemps la charge écrasante de ce peuple indocile, et à fléchir la rigueur de la justice divine, qu'il devinait prête à éclater, il supplia Dieu de le faire mourir : *« Seigneur, disait-il, pourquoi permettez-vous que je sois affligé à ce point ? Pourquoi ne puis-je trouver grâce devant vous ? Pourquoi avez-vous mis sur moi le poids de tout ce peuple ? Est-ce moi qui ai conçu cette multitude ? Est-ce moi qui l'ai engendrée, pour que vous me disiez : Porte-les sur ton sein comme fait une nourrice qui porte l'enfant tout petit, et conduis-les dans la terre, que j'ai promis par serment à leurs pères de leur donner ? Vous entendez ce qu'ils réclament. Où voulez-vous que je prenne de la viande, pour en distribuer à une telle multitude ? Et cependant ils pleurent, ils s'insurgent contre moi, ils me disent : Donne-nous de la viande à manger ! Je ne peux pas porter tout ce peuple, il est trop lourd pour moi. Si vous ne voyez*

⁴ Flav., l. III, ch. XII.

pas le moyen de disposer les choses autrement, je vous supplie de me faire mourir, et que je trouve grâce à vos yeux, afin que je n'aie plus à souffrir de tant de maux et de l'insolence de cette foule ».

Dans cette prière, on le voit, Moïse parle à Dieu sans amertume, sans révolte, avec toute la simplicité de son cœur. Il se sent à bout de forces, il n'en peut plus, la vie lui est intolérable. Comme plus tard le prophète Élie, il voudrait s'étendre là, dans le désert, sous un arbre, et mourir⁵.

Mais Dieu n'avait aucune envie de l'exaucer. Il savait trop bien que, même en passant au crible l'humanité tout entière, il ne pouvait trouver personne de plus apte à assumer cette charge écrasante. Pour le soulager, cependant, il invita son serviteur à s'entourer d'un Conseil, avec lequel il pourrait partager son fardeau : « *Choisis-moi, lui dit-il, soixante-dix anciens d'Israël, des hommes que tu sauras être des vieillards et des maîtres parmi le peuple. Amène-les devant l'entrée du Tabernacle, et qu'ils s'y tiennent debout avec toi. Je descendrai, je leur parlerai, je leur donnerai de ton esprit – je les ferai participer aux charismes dont je t'ai gratifié toi-même – afin qu'ils t'assistent dans le gouvernement du peuple ».*

Les soixante-dix personnages qui allaient composer cette haute assemblée ne sont pas à confondre avec ceux que Moïse, sur l'avis de Jethro, avait établis pour le seconder dans ses fonctions de juge et d'administrateur. Ces derniers avaient été désignés par le peuple. Ceux dont il est question ici, au contraire, vont être choisis par Moïse tout seul, et formeront son Conseil personnel. Cette institution se perpétuera à travers les âges : elle deviendra le *Sanhédrin*, qui sera un jour pour le peuple juif ce que le Sénat devait être pour la République romaine, l'Aréopage pour celle d'Athènes : c'est-à-dire le dépositaire du pouvoir suprême, et comme le cerveau de la nation.

Si l'on voulait établir un parallèle entre ces institutions et celles de l'Église, il faudrait voir dans la première la figure du corps des évêques, qui gouvernent les diocèses ; dans la seconde, celle du Collège des Cardinaux, qui forment le Conseil du Pape.

Sans tarder, Moïse désigna les soixante-dix Anciens, qu'il jugea les plus aptes à ce rôle, puis il les conduisit devant le Tabernacle, comme s'il voulait les présenter au Seigneur. *Alors le Seigneur descendit dans la nuée... Prenant de l'esprit qui était dans Moïse, il en donna à ces soixante-dix hommes, et ceux-ci se mirent à prophétiser. C'est-à-dire qu'ils sentirent fondre sur eux un charisme semblable – quoique à un degré moindre – à celui qui transporta les Apôtres, le jour de la Pente-*

⁵ III Reg., XIX, 4. Cf. aussi saint Paul, II Cor., I, 8.

côte. Ils reçurent des lumières spéciales pour interpréter les paroles divines, donner des avis conformes à la sagesse, composer des chants ou des hymnes inspirés, et prévoir l'avenir, etc.

Cependant, parmi les personnages que Moïse avait désignés, il y en avait deux qui ne s'étaient pas rendus avec les autres devant le tabernacle. Ils étaient restés dans le camp. Certains commentaires rabbiniques prétendent qu'ils avaient été éliminés pour la raison suivante : Moïse, voulant éviter tout prétexte de jalousie entre les tribus, avait pris dans chacune d'elles, six représentants, ce qui donnait un total de soixante-douze. Or, Dieu avait fixé à soixante-dix le nombre des conseillers : il fallait donc en rayer deux. Le Patriarche aurait alors mis dans une urne soixante-douze bulletins, portant écrit le mot : *Anciens*, sauf deux, qui étaient blancs, et chacun des élus en aurait tiré un. Les deux bulletins blancs échurent à deux membres de la tribu de Lévi, nommés Eldad et Medad, qui se trouvèrent ainsi écartés⁶.

Mais il existe aussi chez les Juifs une autre tradition, et c'est à celle-là que se sont ralliés les Docteurs catholiques : elle fait entendre que ce fut plutôt par humilité que ces deux hommes s'abstinrent de suivre les autres. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que, malgré leur éloignement, l'esprit de prophétie fondit sur eux comme sur les soixante-dix, et avec tant d'impétuosité qu'ils ne pouvaient se contenir. Ils allaient à travers le camp, chantant des cantiques, jubilant et vaticinant, à la stupéfaction générale. Un enfant – un des deux fils de Moïse, disent les Juifs –, témoin de ce spectacle inattendu, court aussitôt vers le Patriarche pour le lui rapporter. Mais dès qu'il eut conté son affaire, Josué qui se trouvait là, et qui, on le sait, était entièrement dévoué au serviteur de Dieu, s'écria : « *Moïse, mon Maître, empêchez-les !* » Et la version chaldaïque de la Bible ajoute : « *Faites-les mettre en prison !* »

Quelle fut la cause d'une réaction si vive de la part de l'homme de confiance du Patriarche ? Certains commentateurs pensent qu'il jugea que l'esprit auquel obéissaient les deux inspirés ne pouvait être celui de Dieu, puisqu'ils n'étaient pas avec les autres devant le tabernacle, et qu'ainsi ils risquaient de devenir des fauteurs de schisme ou de désordre⁷. Cependant les traditions juives disent plutôt qu'Eldad et Medad annonçaient, dans leurs transports, que ce ne serait pas Moïse, mais lui, Josué, qui introduirait le peuple hébreu dans la Terre promise, et que sa modestie s'effaroucha d'un tel langage, où il voyait une offense à son maître. Cette explication, qui est reprise par saint Éphrem⁸, se concilie mieux avec la réponse du vieillard : « *Pourquoi es-tu si jaloux de ma gloire ?* demanda-t-il. *Plût au ciel que tout le*

⁶ Cf. Lyr., c. 1244 ; Carth., t. II, p. 383.

⁷ Carth., t. II, p. 383.

⁸ Ephr., p. 257.

peuple se mette à prophétiser de la même façon, et que le Seigneur leur donne à tous son esprit ! »

Toujours d'après les mêmes traditions, Eldad et Medad étaient des demi-frères de Moïse, nés comme lui d'Amram, mais d'une autre mère.

Leurs oracles furent recueillis par les Juifs et précieusement conservés. L'ouvrage qui les contenait est aujourd'hui entièrement perdu, mais certains écrits des Pères y font allusion. Par exemple, le livre du Pasteur d'Herma : « Le Sauveur, dit-il, est proche de ceux qui se convertissent, comme il est écrit dans Eldad et Medad, qui prophétisèrent dans le désert »⁹.

La tradition qui attribue à leur humilité le fait de ne s'être pas joints au groupe des élus, remarque que c'est à cause de cela même qu'ils devinrent plus célèbres que les autres. En effet : 1) eux seuls ont leur nom consigné dans la Sainte Écriture ; 2) eux seuls entrèrent dans la Terre promise ; 3) ils ne reçurent pas comme les autres une participation à l'esprit de Moïse, mais ils furent éclairés directement par Dieu : c'est pourquoi leurs révélations furent beaucoup plus importantes et méritèrent d'être conservées¹⁰.

Commentaire moral et mystique

Origène, à la suite de Philon, a bien soin d'expliquer que Dieu, en communiquant aux soixante-dix anciens l'esprit de Moïse, ne fit subir par là aucun détriment à son serviteur :

« Ne t'imagines pas, dit-il, que Dieu, prenant à Moïse une substance matérielle et corporelle, l'ait découpée en soixante-dix parts et en ait ainsi donné une petite fraction à chacun... Mais comprends ainsi la figure inscrite dans ce texte mystérieux : Moïse, et l'Esprit qui est en lui sont comme une lampe très brillante, à laquelle Dieu en a allumé soixante-dix autres. L'éclat de la première lumière s'est étendu à elles, sans que la source ait été appauvrie par cette communication »¹¹.

À propos de la désignation des anciens, saint Grégoire remarque que la « vieillesse » exigée comme condition de leur choix, doit être celle de l'esprit, non celle du corps. L'Écriture, dit-il, appelle souvent : *jeunes gens* ceux qui n'ont ni prudence, ni logique dans leurs actions ; *vieillards*, au contraire, ceux qui se signalent par la solidité de leur jugement, et la sagesse de leur conduite. Si Dieu n'avait cherché que la vieillesse du corps, il n'aurait pas dit à Moïse de choisir *ceux qu'il savait être vieux*, car n'importe qui pouvait le voir. Mais cette injonction montrait clairement qu'il s'agissait de la vieillesse de l'esprit, non celle du corps¹².

⁹ L. I, vis. II, ch. III. Pat. gr., t. II, c. 898.

¹⁰ Cf. Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. II, p. 219.

¹¹ Num., VI, 6.

¹² *Mor.*, l. XIX, 26. Pat. lat., t. LXXVI, c. 114.

La réponse de Moïse à l'observation de Josué, lorsque celui-ci l'invitait à réduire au silence Eldad et Medad, manifeste combien l'esprit des grands contemplatifs est étranger à la jalousie et à l'égoïsme. Le don caché de la sublime sagesse qu'ils reçoivent de Dieu, ils le communiquent à d'autres. Ils savent qu'ils doivent faire valoir *le talent* qui leur a été départi, et placer la lumière sur le chandelier, non sous le boisseau. Bien loin de vouloir garder pour eux ce que Dieu leur révèle et d'enfermer leur science mystique dans une tour d'ivoire, ils disent avec le Sage : *Je ne cacherai pas les sacrements de Dieu, je mettrai la science dans la lumière, et je ne laisserai pas la vérité sans la montrer*¹³. Et, avec saint Paul : *Pourvu que le Christ soit annoncé, de quelque manière que ce puisse être, que ce soit par occasion ou par un vrai zèle, je m'en réjouis, et je continuerai à m'en réjouir*¹⁴.

À propos de ce mot de Job : *Si j'ai affligé l'âme de ses laboureurs...* Saint Grégoire explique que les *laboureurs* dont parle l'auteur sacré, sont tous ceux qui, appartenant à un titre quelconque à la hiérarchie de l'Église, travaillent à l'instruction des fidèles. Les vrais pasteurs, dit-il, s'ils ne cherchent que la gloire du Créateur et non la leur propre, ne doivent pas

« se réserver à eux seuls le droit de prêcher, et s'opposer par un zèle amer, par une envie pleine de fiel et d'aigreur, à ce que d'autres annoncent Sa vérité. (Au contraire) ils ne demandent pas mieux que d'être aidés par tout le monde dans les fonctions de leur ministère ; et ils souhaiteraient, s'il se pouvait, que la vérité qu'ils ne sauraient annoncer seuls dans toute son étendue fut publiée par toutes les bouches du monde. Sur quoi, nous lisons dans l'Écriture que Moïse, lorsqu'il vit que Josué voulait interdire aux deux hommes qui étaient demeurés seuls, de prêcher dans le camp, il lui dit fort bien : « *Pourquoi êtes-vous ému d'envie pour l'amour de moi ? Plût à Dieu que tout le peuple prophétisât et que le Seigneur leur communiquât son esprit !* » Ainsi ce grand homme n'enviait point aux autres le bien qui était en lui, souhaitant que tout le monde pût prophétiser »¹⁵.

¹³ Sap., VI, 24.

¹⁴ Phil., I, 18. Cf. Bonav., de *Ecclesiastica Hierarchia*, p. I., ch. III, t. VII, p. 450.

¹⁵ *Mor.*, l. XXII, 54. Pat. lat., t. LXXXVI, c. 247.

CHAPITRE 3

Les sépulcres de concupiscence

(NUM., XI, 18-25, 30-34)

En même temps qu'il accordait à son serviteur un grand Conseil pour l'assister dans sa charge, Dieu l'informa qu'il allait faire droit aux réclamations du peuple et donner à ces perpétuels mécontents de la viande plus qu'ils n'en pourraient manger : « *Tu vas leur dire de ma part, expliqua-t-il : Purifiez-vous, et préparez-vous à recevoir un nouveau bienfait ; demain, vous mangerez de la viande. J'ai entendu que vous disiez : Qui nous donnera de la viande à manger ? Nous étions bien mieux en Égypte ! Eh bien ! sanctifiez-vous, et le Seigneur vous donnera de la viande, et vous en mangerez, non pas pendant un jour, ni pendant deux jours, ni pendant cinq, ni pendant dix, ni pendant vingt, mais pendant un mois entier, jusqu'à ce qu'elle vous sorte par les narines et que vous en ayez la nausée. Parce que vous avez repoussé le Seigneur ; parce que vous n'avez fait aucun cas de sa présence, de sa puissance, de sa sollicitude, alors qu'il se tient au milieu de vous, et vous avez pleuré devant lui disant : Pourquoi sommes-nous sortis d'Égypte ? – Seigneur, répliqua Moïse, y songez-vous ? Ce peuple compte six cent mille hommes de pied, sans parler des femmes et des enfants. Et vous dites : Je leur donnerai de la viande à manger, pendant un mois entier ! Ferez-vous donc égorger une multitude de brebis et de bœufs, pour leur assurer cette nourriture ? Ou réunirez-vous tous les poissons de la mer dans un seul lieu ? »*

Ces derniers mots nous montrent que Moïse ne faisait pas de différence entre les animaux à sang chaud et ceux à sang froid. Les Hébreux conservèrent ce principe et ne se permettaient pas de remplacer la viande par du poisson les jours de jeûne¹.

« *Le Seigneur répondit : Est-ce que la main du Seigneur est impuissante ? Est-ce que ce qui est impossible à l'homme ne m'est pas possible ? Tu verras sans tarder l'accomplissement de ma parole ».*

Moïse accueillit cette promesse avec sa foi coutumière et ne douta pas de sa réalisation. Revenant vers le peuple qui continuait à murmurer, il lui annonça que la viande tant désirée arriverait bientôt en abondance.

De fait, à peine la cérémonie de l'institution du Sanhédrin était-elle terminée qu'un fort vent se mit à souffler, qui venait de la mer, et qui

¹ Calm., p. 233.

amena une nuée prodigieuse de cailles à portée des Hébreux. Un miracle analogue s'était déjà produit l'année précédente vers la même époque, mais alors ces volatiles n'avaient nourri les Juifs que pour une journée. Cette fois ils allaient assurer leur provende pendant un mois entier. Leur nombre défiait toute estimation : le Psalmiste, pour le faire entendre, dit qu'il en tomba *comme de la poussière, et qu'il en plut comme du sable de la mer*². Le texte hébreu porte qu'il y en avait à une journée de marche de tous côtés autour du camp ; ce qui signifie que le nuage formé par eux couvrait non seulement le camp des Hébreux, mais toute la plaine environnante, sur un rayon de vingt kilomètres. Les cailles volaient extrêmement bas, à un mètre à peine au-dessus du sol, en sorte qu'il était facile, même aux plus maladroits, même aux vieillards, de les abattre à profusion. Le massacre dura un jour et une nuit.

Les chiffres donnés par l'écrivain sacré semblent dépasser toute vraisemblance : *Ceux qui en avaient le moins, dit-il, en avaient dix mesures (coros)*. Certains commentateurs se sont livrés sur ces données à de savants calculs. Le P. Corneille Lapière, par exemple, arrive au chiffre impressionnant de deux cent cailles par tête et par jour, pendant un mois, qui eût fait reculer Gargantua lui-même. En réalité nous ignorons la contenance de la *mesure* dont il est question ici, et de telles estimations relèvent de la fantaisie beaucoup plus que de l'histoire.

Ce qui est certain, c'est que les Juifs se jetèrent sur cette aubaine avec une glotonnerie de sauvages, sans aucune retenue, sans penser surtout à élever un instant leur cœur vers Dieu, pour le remercier de leur avoir envoyé ce mets de choix : car ces cailles étaient, dit-on, de l'espèce la meilleure³. Aussi le châtement ne se fit pas attendre. *Ils avaient encore de la chair entre les dents, continue l'Écriture, et ils n'avaient pas achevé de manger cette viande, que la fureur du Seigneur s'alluma contre eux, les frappant d'une très grande plaie.*

Quelle fut la nature de cette punition ? L'auteur sacré ne le dit pas. Certains pensent qu'elle prit la forme d'une soudaine épidémie. Mais l'opinion la plus commune est qu'il s'agit encore d'un feu qui dévora une partie du camp, comme en d'autres circonstances semblables. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'il y eut de nombreux morts. On les enterra sur place, et le lieu fut appelé *Chibrothaba*⁴, dit Josèphe ; nom qui signifie : *sépulcres de concupiscence*, comme pour marquer que c'était là un cimetière d'hommes tombés victimes de leur concupiscence. Le reste de la colonne se remit en marche et vint camper à Haseroth, qui fut la XIV^e station du désert et où l'on demeura quelque temps.

² Ps. LXXVII, 27. *Et pluit illis sicut pulverem carnes, et sicut arenam maris volatilia pennata.*

³ Carth., t. II, p. 384.

⁴ Aujourd'hui : Gibrot-hat-Taava.

Les Juifs ajoutent que Dieu, pour les punir de leur gourmandise, leur interdit en outre, à dater de ce jour, le libre usage même de la viande des animaux déclarés purs par la Loi. Ils durent se contenter de celle des hosties pacifiques : et cette défense ne fut levée qu'à leur entrée dans la Terre promise ⁵.

Commentaire moral et mystique

Les Hébreux qui méprisent la manne et lui préfèrent les oignons d'Égypte, sont d'abord l'image de nombreux chrétiens qui, malgré le baptême qu'ils ont reçu et les promesses qu'ils ont faites, délaissent les joies et les douceurs de la doctrine évangélique, pour se repaître des plaisirs du monde.

« Le peuple d'Israël a admirablement figuré cela, explique saint Grégoire, lorsque, recevant la manne du ciel pour sa nourriture, il ne laissa pas de souhaiter encore les melons, les poireaux, les oignons et les viandes d'Égypte. Car que signifie la *manne*, sinon l'aliment de la grâce, qui est d'un goût très agréable, et qui nous vient du ciel pour l'entretien de la vie intérieure ? Que signifient les *viandes d'Égypte*, sinon les actions charnelles et terrestres de cette vie, qui sont comme cuites au feu des tribulations et des travaux ? Que nous marquent les *melons*, sinon les douceurs de la terre ? Et enfin, que représentent les *poireaux* et les *oignons*, qui font pleurer ceux qui les mangent, sinon les peines de la vie présente ? Celle-ci fait verser d'ordinaire beaucoup de larmes à ceux qui lui sont le plus attachés. Et cependant ils ne laissent pas de l'aimer, malgré tous les pleurs et les déplaisirs dont elle est accompagnée. De même donc que les Israélites, se dégoûtant de la manne, souhaitaient les poireaux, les oignons, les melons et la viande d'Égypte ; de même les pêcheurs négligent le doux repos que la grâce leur propose ; et leur amour pour les voluptés de la chair et de la terre leur fait choisir les voies laborieuses de cette vie, malgré les larmes et les douleurs dont elles sont mélangées » ⁶.

Ces mêmes Hébreux représentent aussi, sur le plan de la perfection, les âmes qui, attirées par les délices de la vie contemplative, ont quitté le monde pour s'engager dans le désert du renoncement et du dépouillement. Mais elles ne savaient pas à quel point ce désert est aride, et quelles peines il faut endurer pour arriver à se défaire de toute attache aux plaisirs des sens et aux choses d'ici-bas. Parce que leur générosité est insuffisante, elles ont vite fait de se lasser du chemin : alors elles se découragent, murmurent, harcèlent leurs supérieurs de leurs plaintes et de leurs critiques, comme les Juifs avec Moïse. Elles regrettent non seulement les plaisirs quelles goûtaient dans le monde, mais même les travaux qu'elles devaient assumer. « *Qui nous donnera, disent-elles, de la chair à manger ?* » La manne, c'est-à-dire la nourriture spirituelle, est absolument insipide pour elles ; elles n'en ont aucun appétit, parce qu'elles ont gardé leur affection aux choses de la terre. Elles trouvent la charité et l'humilité trop dures à pratiquer, l'exercice de l'oraison insupportable, la lec-

⁵ Calm., p. 236.

⁶ *Mor.*, l. XX, 40. Pat. lat., t. LXXVI, c. 160.

ture spirituelle fastidieuse. L'interprétation mystique des Livres saints surtout, cet aliment d'une délicatesse céleste, dont les sens aux nuances infinies s'accommodent aux désirs et aux besoins de chacun, sans jamais s'épuiser ni se rancir, ne les touche absolument pas. Elles n'y comprennent rien, elles *en ont vite la nausée*. Elles lui préfèrent de beaucoup les explications purement littérales, épicées d'hypercritique, ou l'étude des sciences profanes.

La colère du Seigneur contre les Juifs laisse deviner son irritation contre ceux qu'il a appelés à Lui, et qui refusent les aliments célestes préparés par ses soins, pour désirer la nourriture grossière dont se repaît le monde.

« Ah ! dit saint Jean de la Croix, si les âmes qui sont dans cet état savaient garder le calme et laisser de côté toutes les œuvres intérieures et extérieures auxquelles elles employaient leur raisonnement et leur industrie propre ; si elles voulaient ne plus se préoccuper que d'une seule chose : se livrer au Seigneur, s'abandonner à sa conduite, l'écouter dans l'intime de leur cœur, avec une amoureuse attention, et recevoir ses divines leçons ! Alors, dans cette sainte oisiveté et au milieu de cet oubli général, elles se sentiraient merveilleusement sustentées par cette nourriture intérieure »⁷.

⁷ *Nuit obscure*, l. I, ch. IX.

CHAPITRE 4

Où Marie est frappée de la lèpre

(NUM., XII)

Comme si les récriminations du peuple n'étaient pas suffisantes pour exercer sa patience, Moïse dût subir ensuite celles de sa propre famille. Ce furent cette fois son frère et sa sœur, Aaron et Marie, qui se mirent à murmurer, à comploter en sourdine et à dire du mal de lui. Pourtant c'étaient l'un et l'autre des personnes d'une vertu supérieure, que des charismes incontestables étaient venus consacrer : Aaron avait reçu le pouvoir de faire des miracles, lors de la sortie d'Égypte, et Marie, le don de prophétie, après le passage de la mer Rouge.

Mais l'homme vivant dans la chair n'est jamais à l'abri de quelques faiblesses, et Dieu permit chez ces deux justes un égarement momentané, pour faire passer son serviteur par le creuset d'une épreuve plus crucifiante que les autres.

Donc, le grand-prêtre et sa sœur déblatéraient contre leur frère, dit l'Écriture, à cause de son épouse éthiopienne. Nous avons rapporté plus haut la tradition juive, selon laquelle Moïse, dans sa jeunesse, après sa campagne victorieuse contre l'Éthiopie, aurait épousé la fille du Négus. Est-ce de cette princesse qu'il est question ici ? – Bien que cette histoire soit fortement enracinée chez les Hébreux, au point que certains Pères de l'Église n'ont pas cru devoir l'écarter, il n'est pas téméraire de penser que c'est une pure légende, imaginée justement pour expliquer ce passage du livre des *Nombres* ; et que « l'Éthiopienne » mise en scène ici, n'est autre que Séphora, la fille de Jéthro, la seule épouse que l'on connaisse à Moïse¹. Séphora était Madianite ; à ce titre elle devait avoir le teint plus bronzé que les Juifs. Or, le mot d'*Éthiopien* avait dans l'antiquité une portée générique et servait à désigner indistinctement tous les hommes à peau noire, comme le mot nègre en français.

On lui trouve ce sens dans la littérature classique, aussi bien chez les Latins que chez les Grecs, on le faisait dériver de αἰθεῖν, qui signifie : brûler², et on l'appliquait à toutes les races dont le teint était bronzé par le soleil. La Bible elle-même l'emploie dans cette acception,

¹ Tel est en particulier le sentiment de saint Augustin, *Quaest. in Num.*, XX. Pat. lat., t. XXXIV, c. 726.

² Cf : le *Thesaurus* de Robert Estienne, au mot *Æthiops*, edit. de 1740, col. 107. – Il faut remarquer en outre que la Vulgate écrit ici le mot *aethiopissa* avec une minuscule, comme un nom commun, alors qu'elle donne toujours aux noms de peuple une majuscule.

et pour désigner précisément les Madianites, au II^e livre des *Paralipomènes*³. La tradition des Pères est restée fidèle à cet usage, et si le démon est souvent comparé par eux à un Éthiopien, c'est uniquement pour exprimer qu'il est tout noir⁴.

Aaron et sa sœur reprochaient donc à Moïse d'avoir épousé une femme qui n'appartenait pas à la race élue, une manière de bohémienne ou de négresse, qu'il était allé chercher on ne sait où ! En réalité, ils étaient vexés de voir que cette femme était sa première confidente, qu'il traitait avec elle de toutes ses affaires, tandis qu'il semblait vouloir les tenir à l'écart, eux qui pourtant lui avaient été associés de si près dans sa mission de libérateur d'Israël. Et ils maugréaient de concert : « Est-ce qu'il est seul à parler à Dieu ? disaient-ils. Est-ce que le Seigneur ne nous a pas parlé, à nous aussi ? » Il est probable qu'il y avait une mésentente tenace entre Marie et sa belle-sœur, la première ne pouvant accepter le rôle prépondérant pris par cette étrangère dans l'intimité d'un frère, sur lequel elle se croyait un peu les droits d'une mère, puisqu'elle l'avait « sauvé des eaux »...

Enfin certains commentateurs ajoutent que Séphora était extrêmement belle, et qu'elle le restait malgré les années ; ce qui naturellement excitait une secrète envie dans son entourage, et peut-être l'appelaient-on : l'Éthiopienne, un peu comme à la cour de France, les tantes de Louis XVI, jalouses des succès de Marie-Antoinette, appelaient celle-ci : l'Autrichienne.

Quoi qu'il en soit, un jour qu'Aaron et sa sœur se laissaient aller à dauber sur leur frère avec une particulière acrimonie, *le Seigneur*, dit l'Écriture, *les entendit, et il entra dans une grande colère*.

C'est qu'en effet Moïse, dans tout ce qu'il faisait, n'agissait que selon ses ordres à Lui. Et comme *il était le plus doux de tous les hommes*, comme il acceptait sans mot dire tous les outrages, quand ceux-ci ne visaient que sa personne, Dieu se devait de prendre lui-même la défense de son serviteur. Il l'appela donc à l'intérieur du Tabernacle, seul avec Aaron et Marie, afin que personne ne fût témoin de l'algarade qu'il allait donner au grand-prêtre. Et quand ils furent réunis là tous les trois, Il descendit lui-même dans la colonne de nuée, qui se mit à jeter un éclat extraordinaire, et il dit aux deux mécontents : « *Écoutez mes paroles ! Si l'un de vous est un prophète du Seigneur, je me manifesterai à lui par des visions, ou je lui parlerai en songe*. Car ce sont là les procédés dont je me sers pour parler à mes confidents ordinaires. Mais *il n'en va pas de même avec mon serviteur Moïse*.

³ XIV, 9 et suiv. Cf. Carth. p. 387.

⁴ Cf. par exemple saint Grégoire le Grand, *Dialogues*, l. II, ch. IV : le texte latin dit : *un petit nègre*, et le texte grec : *un petit Éthiopien*. Pat. lat., t. LXVI, c. 141.

Parmi tous ceux qui m'honorent actuellement sur la terre, il n'en est pas de plus fidèle. Aussi, à lui, par un privilège insigne, je parle bouche à bouche : *il voit le Seigneur ouvertement, et non pas en énigmes ou en figures comme les autres. Comment après cela avez-vous osé dire du mal de mon serviteur Moïse ?* » Et le Seigneur s'éloigna, plein de colère contre eux, et la nuée qui était au-dessus du tabernacle se retira, signifiant ainsi que Dieu les privait de sa grâce : parce que, disent les commentateurs⁵, il ne trouvait pas en eux les dispositions d'humilité et de contrition nécessaires à leur pardon. Il dû donc appuyer ses paroles par une sanction plus sévère : *Et voici que Marie apparut, couverte de lèpre aussi blanche que de la neige.* Cette expression fait entendre d'abord qu'il s'agit d'une forme de la lèpre particulièrement virulente, et considérée comme inguérissable, où le corps est couvert de croûtes blanches et farineuses ; et ensuite, que la sœur de Moïse n'en présentait pas simplement les premiers symptômes, mais qu'elle en était déjà rongée profondément, toute défigurée, et hideuse à voir.

Quand Aaron l'aperçut en cet état, il fut épouvanté. Alors il comprit la gravité de la faute qu'ils avaient commise ensemble, et, s'humiliant dans son cœur, il supplia Moïse de leur pardonner à tous deux. Il le conjura d'intercéder pour leur sœur, sans attendre, *de crainte qu'elle ne devînt comme morte et semblable à un avorton*, qui n'a pas forme humaine ; *parce que, déjà, la lèpre avait mangé la moitié de sa chair.*

Nous connaissons trop le cœur du Patriarche pour hésiter sur la réponse qu'il pouvait faire à une telle requête. Immédiatement il se mit en prière, avec toute la ferveur dont il était capable : « *Mon Dieu, disait-il, je vous en supplie, guérissez-la* ». Il ne tarda pas à être exaucé, et la chair de sa sœur reprit son aspect normal. Mais Dieu exigea quand même pour la coupable une excommunication de sept jours. Marie fut donc exclue du camp pendant une semaine entière, ce qui n'était pas une petite humiliation.

Cependant, la marche de la colonne resta suspendue et les Israélites demeurèrent dans le même lieu jusqu'à ce que Marie eût été purifiée de sa faute par cette pénitence.

Le fait qu'elle fut frappée seule, tandis qu'Aaron demeurait indemne, témoigne évidemment qu'elle portait la responsabilité des critiques et des murmures plus lourdement que son frère qui, ici comme pour le veau d'or, avait dû pécher surtout par faiblesse. Mais ce trait montre aussi le respect que l'on doit avoir pour les prêtres et les autorités constituées, puisque Dieu ne voulut pas exposer, en la personne du pontife, la dignité sacerdotale aux jugements sévères de la foule.

⁵ Carth., t. II, p. 391.

Commentaire moral et mystique

Au sens allégorique, Moïse qui épouse une Éthiopienne à la peau noire est la figure du Christ, appelant à lui les pécheurs, les publicains, les femmes de mauvaise vie, et plus tard les païens, pour en former l'Église, dont il fera son épouse ; l'Église, qui peut dire comme la Sulamite : *Je suis noire, mais je suis belle*⁶...

Une telle conduite scandalise la Synagogue et le sacerdoce judaïque, représentés par Marie et Aaron⁷. Ils tiennent entre eux des conciliabules, où ils murmurent contre le Christ. Ils le critiquent, ils le calomnient, ils le jalourent, surtout à cause des miracles qu'il fait, à cause de la vénération que le peuple lui témoigne. Ils disent : « *Est-ce que Dieu n'a parlé que par lui ? Est-ce que nous n'avons pas les Patriarches, les Prophètes, qui nous ont enseignés au nom du Très-Haut ? Est-ce que personne n'a fait des miracles avant lui ?* »

Devant ce mauvais vouloir, Dieu est intervenu en personne, il a parlé lui-même dans les théophanies. « Non, le Christ n'est pas un prophète comme les autres, *Il est le Fils bien-aimé, dans lequel le Père a mis toutes ses complaisances* ». Et comme la Synagogue persistait dans ses mauvaises dispositions, Dieu s'est retiré d'elle, il l'a *chassée hors du camp, hors de la tente du témoignage*, hors de son Église. Il l'a rendue lépreuse, il l'a rejetée *comme un avorton*, éjecté du sein maternel ; c'est-à-dire, comme un produit mort-né, un être inachevé, un embryon qui n'a pu réaliser sa forme parfaite et arriver jusqu'à la vie.

« Regarde maintenant ce peuple, s'écrie Origène, vois quelle lèpre le péché a déposé en lui, quel brouillard obscurcit son intelligence, quel culte hideux, quel aspect affreux il présente ! Et pourtant cette lèpre ne demeure pas toujours...⁸ »

Moïse, en effet, a intercédé pour sa sœur ; le Christ a prié pour les Juifs, ses frères par le sang. Et Dieu lui a promis de les réintégrer dans sa grâce, mais seulement à la fin des temps, quand ils auront accompli leur pénitence, quand s'achèvera le cycle des six jours, c'est-à-dire le mystère de la Rédemption.

« En effet, à la fin du monde, *quand sera entrée la plénitude des nations, alors tout Israël sera sauvé*, et c'est le moment où la lèpre quittera le visage de Marie ; il recevra la gloire de la foi et la splendeur de la connaissance du Christ, et son visage reprendra son éclat quand, les deux troupes réunis en un, *il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur* »⁹.

Au sens moral, la sévère punition infligée à Marie est destinée à nous faire comprendre la gravité du péché de détraction, et combien Dieu le déteste, particulièrement quand il s'attaque aux justes ou aux supérieurs qui font leur devoir.

« Marie, sœur de Moïse, pour avoir proféré une seule médisance, écrit saint Éphrem, se vit frappée sur tout le corps d'une lèpre aussi blanche que

⁶ Cant., I, 4. *Nigra sum, sed formosa*.

⁷ Cf. Proc., c. 827.

⁸ Num., VI, 4.

⁹ Jo., X, 16 ; Orig., *loc. cit.*

la neige. Si une femme honorée du don de prophétie subit une telle punition, quel sera le châtement de ceux qui répandent sans retenue tant de calomnies, tant de blasphèmes ? Ajoutez à cela que Marie n'avait rien dit qui fût contraire à la vérité. Mais parce qu'elle se comporta imprudemment dans ses conversations, elle fut durement châtiée, pour que tu apprennes de là combien il est pernicieux, même si tu dis des choses vraies, de jeter des éclaboussures sur la bonne réputation dont jouissent tes compagnons »¹⁰.

La nuée qui se retira et la pourriture qui envahit aussitôt tout le corps de la coupable ne sont que la représentation sensible de ce qui se passe dans notre intérieur chaque fois que nous nous laissons aller à ce vice détestable. La grâce divine se retire, l'âme perd toute sa beauté et n'offre plus aux regards de Dieu et de ses anges que l'aspect hideux du péché ; car la détraction est, de sa nature, péché mortel.

« La première instruction que je tire de là, écrit Origène, est que je ne dois pas dénigrer mon frère, médire de mon prochain, ni ouvrir la bouche pour outrager, je ne dis pas seulement les saints, mais n'importe quel prochain, quand je vois quelle irritation Dieu en a conçue, quelle vengeance il en a tirée ! (Ce vice est condamné en bien d'autres passages de la Sainte Écriture. Aussi) retranchons-le, évitons de médire de nos frères et d'outrager les saints, car une lèpre frappe les détracteurs et les médisants »¹¹.

¹⁰ Saint Ephrem, *Sermo XVIII. Œuvres complètes*, t. III, c. 677.

¹¹ *Loc. cit.*

CHAPITRE 5

Exploration de la Terre Promise

(NUM., XIII, 1-27)

La mésaventure de Marie s'était produite à l'endroit que l'Écriture nomme Haseroth, et que, comme la plupart des autres stations du désert, il est impossible d'identifier aujourd'hui avec certitude : on suppose seulement qu'il s'agit de l'actuelle Ain-Huderah vers le golfe Élamitique¹.

Lorsque la sœur de Moïse eut accompli sa pénitence et qu'elle put reprendre sa place au milieu du peuple élu, celui-ci se remit en marche. Il traversa alors *un grand et terrible désert, le plus terrible qu'ils eussent encore rencontré*² ; *une terre inhabitable et sans route, dit le prophète Jérémie, une terre que l'homme n'a jamais parcourue, qu'il n'a jamais habitée*³. L'Écriture l'appelle *désert de Pharan*, et on le désigne aujourd'hui sous le nom de *Badiet-et-Tih*. C'est un grand plateau désolé, qui occupe la plus grande partie de la péninsule sinaïtique. Il mesure environ deux cent quarante kilomètres du Sud au Nord, et autant d'Est en Ouest. Il est coupé dans sa longueur par l'ouadi *El-Arisch*, qui le divise ainsi en deux parties. Sa surface est aride, sans physionomie marquée, relevée seulement par de petits groupes de montagnes. L'eau y est extrêmement rare : on y trouve à grand-peine quelques sources, entourées de tamaris et d'acacias qui entretiennent, dans les grands ouadis, des pâturages et une assez riche végétation. Partout ailleurs le sol est dur comme de la pierre et couvert de petits cailloux. Il semble brûlé. Cependant, à la saison des pluies, il reprend vie et se pare de verdure⁴. De nos jours, on n'y rencontre plus comme faune que des gazelles : mais au temps de l'Exode il était infesté de serpents et d'autres animaux nuisibles.

Les Hébreux durent mettre assez longtemps à le traverser, puisque le livre des *Nombres*, sur les quarante-deux stations qu'il énumère pour tout le voyage d'Égypte en Palestine⁵, en marque dix-huit dans cette région.

Mais nous n'avons aucun détail sur ce qui s'y passa. Nous retrouvons la colonne des Hébreux au moment où elle atteint la lisière nord

¹ Ricc., p. 264.

² Deut., I, 2.

³ II, 6.

⁴ D'après D. B., au mot *Pharan*, c. 187.

⁵ XXXIII, 17-35.

de la région désertique, et vient camper successivement à Asiongaber (trente-troisième station), puis à Cadès (trente-quatrième).

On approchait maintenant de la Palestine : il fallait se préparer à en faire la conquête les armes à la main. La lutte serait dure sans doute, mais on ne pouvait douter de la victoire finale, Dieu l'ayant promise de la manière la plus formelle. Moïse exhorta donc tous les Hébreux à faire leur devoir :

Nous voici arrivés, leur dit-il, sur la frontière des Chananéens : ni leurs rois, ni leurs villes, ni toutes leurs forces réunies ne sauraient nous empêcher de voir s'accomplir les promesses de Dieu. Préparez-vous donc à combattre généreusement, parce qu'ils ne vous abandonneront pas ce riche pays sans résistance. Mais nous les vaincrons et nous posséderons la Terre promise⁶.

Ce discours resta sans écho. La perspective d'avoir à se battre n'excitait chez les Juifs aucun enthousiasme. Ils se mirent à discuter l'affaire entre eux, puis ils revinrent trouver Moïse et lui proposèrent de faire d'abord reconnaître le pays à conquérir par une mission d'exploration : « *Envoyons devant nous, dirent-ils, des hommes qui examineront cette terre, et qui viendront nous montrer par quel chemin il convient de l'aborder, et vers quelles villes diriger notre marche* »⁷.

Moïse hésita d'abord sur la réponse qu'il devait faire à cette proposition. Il ne voulait pas irriter le peuple en refusant, mais il craignait que cette mesure de précaution n'eût l'air d'une marque de défiance à l'égard des promesses divines.

Il pria donc Dieu de lui faire savoir quelle était sa volonté⁸ : « *Envoie les hommes, lui fut-il répondu, afin qu'ils considèrent la terre de Chanaan que je dois donner aux fils d'Israël* ». C'était une marque de condescendance envers la faiblesse des Juifs. On pouvait espérer qu'en voyant la beauté de cette région, sa fertilité, la richesse de ses cultures, les explorateurs éprouveraient un vif désir de s'y installer le plus tôt possible, et communiqueraient leur enthousiasme au reste du peuple.

Moïse se hâta de déférer à cet ordre et choisit douze notables, à raison d'un par tribu, pour entreprendre cette expédition. Il leur donna des instructions précises sur ce qu'ils auraient à faire et sur les renseignements que l'on attendait d'eux.

« *Montez par le Midi, leur expliqua-t-il – c'est-à-dire par la région que l'on appelle aujourd'hui : le Négeb, au sud de la Palestine –, et lorsque vous serez arrivés aux montagnes, considérez quelle est cette*

⁶ Flav., I, III, ch. XIII.

⁷ Deut., I, 22.

⁸ Lyr., c. 1260 ; Carth., I, II, p. 393.

terre, et quel est le peuple qui l'occupe ; s'il est fort on faible, s'il est en grand ou en petit nombre. Considérez aussi la terre, pour voir si elle est bonne ou mauvaise ; quelles sont les villes ; si elles ont des murs ou si elles n'en n'ont point ; si le terroir est gras ou stérile, s'il est boisé ou sans arbres. Soyez courageux, et rapportez-nous des fruits du pays ». Ceci se passait à l'époque où l'on peut manger les premiers raisins, c'est-à-dire à la fin de juillet ou au commencement d'août.

On ne sait pas exactement de quelle station partirent les douze explorateurs. Certains commentateurs parlent de la trente-troisième, Asiongaber⁹ ; mais l'opinion la plus commune est pour Cadesbarné, la trente-quatrième, où se déroulèrent les événements que nous racontons tout à l'heure.

Leur chef était Caleb, fils de Jéphoné, de la tribu de Juda. C'était un homme de grand mérite et de haute piété, comme la suite le prouvera. Aussi voulut-il commencer son voyage par une visite au tombeau d'Abraham, le grand ancêtre, celui qui avait le premier reçu la promesse d'hériter un jour, en sa descendance, de la Terre de Chanaan. Ce tombeau, on s'en souvient, se trouvait – et se trouve encore – à Hébron, il contient aussi les restes de Sara, et de plusieurs autres Patriarches¹⁰. C'est donc vers ce point que se dirigèrent d'abord nos explorateurs. En cours de route, ils aperçurent trois hommes d'une taille prodigieuse : c'étaient les fils d'Énac le géant, et ils avaient pour nom *Achiman, Sisai et Tolmai*, dit l'Écriture. Peut-être faut-il voir en eux « les derniers vestiges des anciennes populations pré-sémitiques, en voie de disparition, et, effectivement, de stature supérieure à la moyenne d'alors »¹¹. Ce qui est certain, c'est que l'existence de géants en Palestine à ces époques lointaines est affirmée trop souvent par l'Écriture pour qu'on puisse la mettre en doute.

Mais ni ceux-là, ni les autres habitants ne semblent avoir inquiété le moins du monde les envoyés des Hébreux. Caleb et ses compagnons purent sans incident arpenter le pays en tous sens pendant quarante jours et se documenter à leur aise sur les points que Moïse leur avait fixés. Quand ils se jugèrent suffisamment informés, ils reprirent la direction du Sud et rejoignirent le camp d'Israël à Cadès¹². Pour montrer l'extraordinaire fertilité de la Terre promise, ils rapportaient avec eux divers fruits cueillis au cours de leur voyage : et en particulier une grappe de raisin si grosse qu'il ne fallait pas moins de deux d'entre eux

⁹ H. S., c. 1228. C'est là d'ailleurs un point très obscur. Saint Jérôme, lui, place ce départ à la quinzième station, Rethma, c'est-à-dire à l'entrée du désert de Pharan. *Epistola LXXVIII, ad Fabiolam*.

¹⁰ Cf. *Les Patriarches*, p. 134-135.

¹¹ Ricc., p. 265.

¹² Même les auteurs qui les font partir d'Asiongaber admettent que leur retour eut lieu à Cadès, les Hébreux ayant franchi une étape pendant leur absence. H. s., c. 1228.

pour la porter suspendue à un bâton. Ils l'avaient coupée sur une vigne qui poussait le long d'un torrent, et celui-ci fut appelé pour cette raison : Nahal Eskol, *le torrent de la grappe*.

Ils rapportèrent aussi des figes et des grenades, si belles, si savoureuses que personne n'en avait jamais vu de pareilles.

Commentaire moral et mystique

La Terre promise était la figure du royaume des cieux, que l'Évangile nous montre comme notre vraie patrie, comme le terme auquel aboutit le voyage que nous accomplissons laborieusement à travers le désert de la vie présente. Mais cet objectif doit être conquis de haute lutte : Notre-Seigneur nous dit *que le royaume des cieux souffre violence, et que ce sont les violents qui l'emportent*¹³. Nous avons à combattre non seulement *contre la chair et le sang, mais contre les Principautés et les Puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres contre les esprits du Mal, qui errent dans les régions célestes*. Et saint Paul nous exhorte, tout comme Moïse exhortait les Juifs, à aborder généreusement cette guerre, quand il nous dit : « *Revêtez la cuirasse de la charité et le glaive du salut, prenez le bouclier de la foi, grâce auquel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du malin. Mais prenez aussi l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu* »¹⁴.

Les explorateurs qui vont reconnaître la Terre promise représentent les hommes auxquels Dieu a donné une certaine connaissance des mystères de la religion, un avant-goût des splendeurs de la vie éternelle afin qu'ils instruisent les autres et les stimulent à la conquête du royaume des cieux. Tels sont les prophètes, les Apôtres, les docteurs, les mystiques, les théologiens, les prélats, les prédicateurs, etc.

Tout leur enseignement, tout le fruit qu'ils retirent de leurs investigations, se ramène à un seul point, que saint Paul précise quand il dit qu'il *ne sait qu'une chose : le Christ, et le Christ crucifié*. Or, c'est Lui que représente la grappe merveilleuse de la Terre de Chanaan. Sa très sainte Humanité fut le fruit incomparable produit par la terre d'élection, la chair de la Très Sainte Vierge Marie¹⁵. Elle fut attachée au bois de la Croix, et c'est dans cette attitude qu'on la présente aux nations.

Elle est portée par deux hommes : l'un qui marche devant et qui ne la voit pas, l'autre qui marche derrière et qui la voit. Le premier représente les prophètes qui ont annoncé le Christ au monde, sans l'avoir jamais vu ; le second, les apôtres, auxquels il a été dit : *Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Je vous dis, en effet, que beaucoup de rois et de prophètes ont voulu voir ce que vous avez vu, et ils ne l'ont pas vu ; et entendre ce que vous avez entendu, et ils ne l'ont pas entendu*¹⁶.

¹³ Mt., XI, 12.

¹⁴ Ephes., VI, 12-17.

¹⁵ Cf. Alb., *De laudibus* B. M. V., l. VIII, ch. I. T. XXXVI, p. 405.

¹⁶ Luc, X, 24.

C'est à cette grappe mystique que faisait allusion l'Épouse du Cantique, quand elle disait : *Mon bien-aimé est pour moi comme une grappe de raisin de Chypre, dans les vignes d'Engaddi*¹⁷.

De ce raisin, en effet, coule le vin le plus délicieux et le plus généreux qui soit, le vin de l'Amour, *le vin qui fait germer les vierges* ; qui a excité chez les prophètes, les Apôtres, les défenseurs de la foi les grands fondateurs ou réformateurs d'Ordres religieux, un zèle dévorant pour le salut des âmes, pour l'extension du règne de Dieu ; le vin qui a enivré les martyrs jusqu'à leur faire endurer, comme sans y prendre garde, les plus cruelles souffrances ; tous, c'est en pressant cette précieuse grappe pendue à son bâton, c'est en méditant le mystère du Christ crucifié, qu'ils ont trouvé la force de faire ce qu'ils ont fait.

Demandons-nous ici, avec saint Bernard¹⁸, pourquoi ce raisin *de Chypre* se cueille dans les vignes *d'Engaddi* ? – En effet Engaddi ne se trouve pas dans l'île de Chypre, mais sur les bords de la mer Morte. Quant aux célèbres *vignes* qu'on lui attribue, sur la foi de ce seul texte de l'Écriture, c'étaient en réalité des plantations de petits arbustes qui produisaient un baume très estimé¹⁹. Le sens de cette expression est donc à chercher sur un plan supérieur. Elle nous fait entendre que le *vin*, qui est l'image du zèle, doit s'accompagner toujours de l'huile, ou du *baume*, qui est le symbole de la compassion : la vraie charité exige l'un et l'autre, comme le montre l'exemple du bon Samaritain.

Avec cette grappe unique et merveilleuse, les explorateurs rapportèrent aussi *des grenades et des figues* : c'étaient là des figures de l'Église, que l'on ne saurait séparer de son Sauveur. Les *grenades*, qui renferment chacune une multitude de grains rouges bien distincts, représentent les diverses nations dont elle se compose, et qui contiennent un très grand nombre d'âmes marquées du sang du Christ, et gardant leur personnalité. Les *figues* représentent toute la douceur qui se trouve dans sa doctrine et dans les vies de ses Saints²⁰.

¹⁷ I, 13. *Botrus cyprî dilectus meus mihi, in vineis Engaddi.*

¹⁸ Sermon XLIV, sur le *Cantique des cantiques*, 2.

¹⁹ Bed., in *Samuelem*, l. IV ch. III. Pat. lat., t. XCI, c. 674.

²⁰ Saint Isidore de Séville, *In Numeros*, ch. XV, n° 10 et 11. Pat. lat., t. LXXXIII, c. 347.

CHAPITRE 6

Où les explorateurs rendent compte de leur mission

(NUM., XIII, 27 – XIV, 45)

Dès que les envoyés reparurent dans le camp, le peuple entier se pressa autour d'eux afin d'avoir leurs impressions. Alors ils exhibèrent les fruits qu'ils avaient rapportés, pour donner une idée de la richesse du pays, et ils décrivirent la fertilité merveilleuse qu'ils avaient admirée partout. « En vérité, c'est bien là, disaient-ils, *une terre où coulent le lait et le miel* », parce qu'elle est couverte de pâturages magnifiques, où le bétail se multiplie sans effort ; et parce que l'on y trouve à profusion un miel excellent, que les abeilles déposent à même le sol, et que l'on n'a que la peine de ramasser.

« Malheureusement, ajoutaient-ils, cette contrée est inabordable. Elle est protégée par des rivières très profondes, par des montagnes inaccessibles¹ ; elle est hérissée de places fortes dont les murailles montent jusqu'au ciel. Les peuples qui l'habitent sont d'une force herculéenne. Nous y avons aperçu des géants de la race d'Énac, et nous n'avons rencontré partout que des populations avides de faire la guerre : au sud, les Amalécites, qu'il nous faudra affronter les premiers. Derrière eux, les Héthéens, les Jébuséens, les Amorrhéens sont solidement retranchés dans des régions montagneuses, tandis que les Chananéens sont établis le long de la mer et sur les bords du Jourdain. Jamais nous ne pourrions en venir à bout ; jamais, depuis que nous sommes sortis d'Égypte, nous n'avons rien rencontré d'aussi redoutable »².

En entendant ce discours, un vent de défaitisme passa sur les Hébreux. Une fois de plus, ils désespérèrent du succès de leur entreprise, et leurs murmures se tournèrent contre la folle aventure dans laquelle Moïse les avait entraînés. Seuls parmi les explorateurs, Caleb, le délégué de Juda, et Josué, le délégué d'Éphraïm, essayaient de remonter leur courage, et de les persuader que les difficultés en question ne devaient pas arrêter des hommes de cœur : avec l'aide de Dieu, ils triompheraient sans aucun doute de tous les obstacles et de tous les ennemis. Mais les dix autres au contraire semblaient avoir pris à tâche de décourager la foule, et de saper à la base le plan divin dont Moïse assurait l'exécution : « *Jamais, répétaient-ils, nous ne serons capables*

¹ Flav., l. III, ch. XIII.

² Flav., l. III, ch. XIII.

d'affronter cette population, elle est plus forte que nous. La terre que nous avons parcourue dévore ceux qui l'habitent : à cause de sa richesse même, elle attire les invasions et entraîne à des guerres continues. Les hommes que nous avons aperçus là sont, en général, de haute stature, mais nous avons vu parmi eux des géants de la race d'Énac, d'une taille monstrueuse. À côté d'eux nous faisons figure de sauterelles, tant nous avons l'air petit et insignifiant ! »

Moïse s'efforçait vainement de détruire l'effet de ces paroles désastreuses : *« N'ayez pas peur, disait-il, ne craignez pas les Chananéens ni leurs géants. Le Seigneur combattra pour nous, comme il l'a fait déjà en Égypte et dans le désert, au vu et su de tous, quand il vous a délivrés du Pharaon, quand il vous a défendus contre les Amalécites. Et, dans le désert, vous l'avez bien vu, le Seigneur votre Dieu vous a portés avec autant de sollicitude qu'un homme porte son petit enfant. Toujours il est près de vous, il vous protège, il vous nourrit, il vous conduit... Pourquoi ne voulez-vous pas lui faire confiance ?³ »*

Les Juifs ne répondirent à ces exhortations que par des plaintes et des paroles de révolte. *« Plût au ciel, disaient-ils, que nous fussions morts en Égypte et que nous n'eussions jamais mis les pieds dans ces solitudes dévastées ! Mieux vaudrait périr sur-le-champ, et ne pas nous laisser conduire vers cette terre, où nous attendent les pires malheurs ! Nous nous y ferons tous massacrer, tandis que nos femmes et nos enfants seront réduits en esclavage »*. Puis s'excitant les uns les autres, ils grondaient : *« Ne vaudrait-il pas mieux pour nous retourner en Égypte ? Pourquoi continuer à suivre stupidement ce Moïse, qui nous mène à la mort ? Tuons-le, élisons un autre chef, et retournons en Égypte ! »*

En entendant ces propos impies, *Moïse et Aaron se prosternèrent le visage contre terre*. Manifestement, Dieu ne tolérerait pas longtemps une telle perversité : sa colère allait éclater d'un moment à l'autre, et d'une façon terrible. *Josué et Caleb déchirèrent leurs vêtements* en signe de douleur. De nouveau ils essayèrent de persuader aux enfants d'Israël que leurs craintes étaient vaines, que le secours de Dieu ne leur manquerait pas, que leur triomphe était assuré.

Rien n'y fit ; au lieu d'écouter les sages conseils de ces deux hommes, la foule s'exaspéra contre eux. Bientôt on ne parla plus que de les lapider, et ils allaient payer de leur vie leur courageuse résistance, lorsque Dieu lui-même intervint.

Soudain la nuée qui se tenait sur le toit du tabernacle s'illumina d'un éclat extraordinaire, rendant visible à tous la présence de la divine majesté. *Et Dieu dit à Moïse : « Jusqu'à quand ce peuple dira-t-il*

³ Deut., I, 28.

du mal de moi ? Jusqu'à quand refusera-t-il de croire en moi, malgré tous les signes que j'ai accomplis devant lui ? Tant d'obstination, tant de persévérance dans le murmure et la révolte sont sans excuse. Je vais donc les frapper de la peste, et je les détruirai. Pour toi, sois sans crainte, tu n'y perdras rien : je te ferai le chef d'une grande nation, plus puissante que celle-ci. – Seigneur, répondit Moïse, y pensez-vous ? Détruire ce peuple ? Mais c'est votre propre honneur qui est en jeu ! Que diront les Égyptiens auxquels vous l'avez arraché ? Que diront les Chananéens, les habitants de la Terre promise, qui savent que vous marchez avec lui, que vous vous manifestez à lui face à face, quand ils apprendront que vous l'avez exterminé dans le désert ? Ils se moqueront de vous, ils diront : Le voilà bien, le Dieu des Hébreux ! Il s'est montré incapable de les conduire dans la terre qu'il avait juré de leur donner : c'est pour cela qu'il les a détruits dans le désert. Seigneur, je vous en supplie, faites éclater votre puissance, non pas en exterminant, mais en pardonnant ! Vous l'avez juré, quand vous avez dit : Le Seigneur est patient et plein de miséricorde, il efface les iniquités et les crimes, et il ne laisse impuni aucun coupable visitant les péchés des pères dans les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. Pardonnez, je vous supplie, le péché de ce peuple, selon la grandeur de votre miséricorde, que vous lui avez témoignée si souvent depuis sa sortie d'Égypte jusqu'à ce lieu ! »

Dieu ne put résister à cette prière si confiante, si ingénue, si pressante. Non, Israël ne serait pas anéanti ni déshérité. Il resterait le peuple élu. Cependant sa faute avait été trop grave pour que les choses pussent en rester là. La justice, la dignité même de Dieu exigeaient un châtiment. Puisque ses fils font si peu de cas de la Terre qui leur a été promise, et parlent à tout propos de revenir en Égypte ; puisque malgré tant de miracles, tant de signes éclatants de la protection dont le Seigneur les couvre, ils ne veulent pas croire en Lui et se fier à sa parole ; eh bien ! ils n'y entreront pas, dans cette terre merveilleuse ; ils ne mettront pas les pieds dans ce pays où coulent le lait et le miel, ils n'en goûteront jamais les fruits ! « *Je le jure par moi-même, dit le Seigneur, je vous traiterai selon le souhait que je vous ai entendu faire tant de fois ! Demain vous lèverez le camp : mais au lieu de continuer à marcher vers la Palestine, vous ferez demi-tour, vous reprendrez la direction du Sud, et vous reviendrez dans l'affreuse solitude de Pharan, pour y mourir. Vos cadavres giron dans ce désert : tous ceux d'entre vous qui ont vingt ans et au-dessus et qui ont murmuré contre moi, n'entreront pas dans cette terre que j'avais juré de vous faire habiter. Seuls seront exceptés Caleb et Josué qui me sont restés fidèles et qui ont eu confiance dans ma parole. Un jour j'y ferai entrer vos petits-enfants, dont vous avez osé dire, malgré mes promesses, qu'ils se-*

raient la proie de vos ennemis, et eux la verront, cette terre qui n'a pas eu l'heur de vous plaire. Mais vos enfants seront errants avec vous, sans villes et sans maisons, dans le désert pendant quarante ans, et ils porteront la peine de votre révolte contre moi, jusqu'à ce que soient consumés les cadavres de leurs pères. Pendant quarante ans, vous expierez vos iniquités et vous saurez quelle est ma vengeance. Ne pensez pas me faire revenir sur cette décision. Ce que je viens de dire, je l'exécuterai irrévocablement. Je traiterai comme elle le mérite toute cette multitude détestable qui s'est soulevée contre moi ; elle sera consumée dans ce désert, et elle y périra ».

En, achevant ces paroles, Dieu, pour montrer qu'il fallait les prendre au pied de la lettre, frappa de mort subite les dix explorateurs qui avaient consterné Israël par leurs propos pessimistes, tandis que Caleb et Josué demeuraient sains et saufs.

Alors, ce fut dans tout le camp un désespoir général, on n'entendit plus que pleurs et lamentations. Mais le lendemain, dès la première heure, passant soudain du découragement à la présomption, les Juifs vinrent trouver Moïse : « Nous avons eu tort, dirent-ils, de douter des promesses de Dieu, *nous avons péché* : nous le reconnaissons maintenant et nous sommes prêts à entrer dans la terre qui nous est destinée ». – Moïse essaya de les dissuader de cette entreprise téméraire : « N'ajoutez pas à tous vos méfaits, leur dit-il, une désobéissance de plus. Dieu vous a enjoint de rétrograder vers le Sud. *Pourquoi voulez-vous maintenant transgresser cet ordre ? Ce dessein ne vous réussira pas. N'attaquez pas, de crainte que vous ne vous effondriez devant vos ennemis, parce que Dieu n'est pas avec vous. Vous avez affaire à des adversaires redoutables, les Amalécites et les Chananéens. Vous tomberez sous leur glaive parce que vous n'avez pas voulu obéir au Seigneur, et le Seigneur ne sera pas avec vous* ». Mais les Juifs, obstinés comme toujours et frappés d'aveuglement, ne voulurent rien entendre. Bien plus, ils accusèrent Moïse, dit Josèphe, de vouloir les laisser sans fin dans cette situation critique afin de jouer à l'homme indispensable, et ils résolurent d'entrer en campagne envers et contre tout. « Eh quoi ! disaient-ils. Est-ce qu'il se figure que c'est à cause de lui que Dieu nous protège ? Dieu n'était-il pas déjà le protecteur de notre nation au temps de nos ancêtres ? S'il nous a affranchis de la servitude d'Égypte, ce n'est pas à cause de lui mais en récompense de nos vertus ; et il nous donnera la victoire, si nous nous battons courageusement. Nous sommes assez forts pour vaincre nos ennemis, même si Moïse prétend empêcher le ciel de nous être favorable. Il vaut mieux nous conduire selon notre propre prudence que d'obéir perpétuellement à ce despote. À quoi nous sert d'avoir échappé à la férule des Égyptiens, si c'est pour retomber sous la sienne ? Il y a trop longtemps

que nous nous laissons abuser par ses artifices, quand il prétend qu'il a des entretiens particuliers avec Dieu. Est-il le seul auquel Dieu ait révélé ses secrets ? Ne sommes-nous pas aussi bien que lui, de la race d'Abraham ? Méprisons l'orgueil de cet homme, et ne nous confions qu'en Dieu pour la conquête d'une patrie qu'il a promise à notre nation ! Nous ne pouvons rester plus longtemps dans ces lieux déserts et stériles sans courir à une perte certaine »⁴.

Après s'être échauffés par des propos de ce genre, ils prirent les armes et se formèrent en bataille sur la montagne d'où les explorateurs étaient partis pour leur mission. Moïse ne les suivit pas : il resta dans le camp avec l'arche d'alliance.

Les Amalécites cependant, et les Chananéens se tenaient sur leurs gardes : bien loin d'être surpris par l'attaque des Hébreux, ils les reçurent de pied ferme, les mirent en déroute dès le premier choc, les taillèrent en pièces, et poursuivirent les fuyards jusqu'à Horma, dans le Négeb.

Commentaire moral et mystique

Chaque nuit à l'office de Matines, l'Église nous rappelle la sanction sévère prise par Dieu contre les Juifs qui n'eurent pas confiance en ses promesses : « *Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'allez pas endurcir vos cœurs. Ne faites pas comme vos pères lorsqu'ils excitèrent ma colère aux jours de la tentation dans le désert, quand ils m'ont tenté ; ils m'ont mis à l'épreuve et ils ont vu mes œuvres. Pendant quarante ans, j'ai été poussé à bout par cette génération. Et j'ai dit : Leur cœur ne cesse de s'égarer. Et eux n'ont point connu mes voies, de sorte que j'ai juré dans ma colère ; ils n'entreront point dans mon repos* »⁵.

Saint Paul après avoir reproduit ce texte, dans l'Épître aux Hébreux, ajoute : « *Craignons donc, tandis que la promesse d'entrer dans son repos nous est laissée, que quelqu'un d'entre vous n'en soit exclu* »⁶. La terre dont il est question ici nous l'avons dit déjà, c'est le royaume des cieux, c'est la vie éternelle : ceux-là seuls y entreront un jour qui auront cru à la parole de Dieu. La foi en ses promesses, la confiance en son secours, sont des conditions indispensables pour obtenir la vie bienheureuse.

Les véritables Chananéens, explique Origène, qui occupent indûment les régions de notre âme où nous devrions régner en maîtres, ce sont des esprits du mal. Ils sont appelés *géants*, à cause de leur force, et parce qu'ils prétendent s'élever contre Dieu, comme les Titans de la légende. C'est d'eux que Notre-Seigneur a dit : « *Nul ne peut entrer dans la demeure du fort et piller ses biens, s'il n'a d'abord enchaîné le fort* »⁷. Il est donc nécessaire, pour conquérir le royaume des cieux, de les vaincre et de les enchaîner. Or, si nous me-

⁴ D'après Flav., l. IV, ch. I.

⁵ Ps. XCIV, 8-11.

⁶ IV, 1.

⁷ Mt., XII, 29.

surons nos forces aux leurs, la chose nous paraîtra impossible : car à côté d'eux, *nous avons l'air de sauterelles* en face de géants, surtout si notre foi est hésitante, si notre infidélité nous fait reculer. Mais si nous écoutons Josué (c'est-à-dire : Jésus) ; si nous croyons à ses paroles, si nous sommes remplis de sa foi, ces redoutables ennemis ne tiendront pas devant nous. Avec lui, nous n'avons rien à craindre. Il se plaît à faire des choses étonnantes, à abattre *des géants avec des sauterelles*, des puissances infernales, des génies de malice, avec des hommes prisonniers de la chair, fragiles et chancelants ⁸.

Saint Bonaventure fait de cet épisode une application du même style à la vie religieuse :

« Les Hébreux qui n'ont pas le courage d'affronter la Terre promise représentent ceux qui n'ont pas la générosité de mener contre leurs défauts le combat spirituel. Ils se disent à eux-mêmes : « La victoire est avantageuse, mais le combat est pénible ; la récompense pleine de douceur, mais le travail pour l'obtenir est lourd ». Ainsi les explorateurs envoyés dans la Terre promise, quand ils furent de retour, louaient sa fertilité, en montrant ses fruits, mais épouvantaient le peuple en lui représentant les difficultés du combat et la haute stature des habitants. De même certains religieux explorent la terre céleste au moyen des Écritures, ils en exaltent les joies ineffables, mais ils appréhendent tellement la lutte à livrer aux tentations, et le labeur des exercices spirituels, qu'ils aiment mieux mourir dans le désert, que d'entrer dans cette terre bienheureuse ; ils préfèrent demeurer sans agir, entre la vie mondaine et la vie spirituelle, dans une aridité figurée par le désert qui séparait l'Égypte de la Terre Sainte, plutôt que d'arriver aux douceurs de la perfection, par l'effort et les tribulations... Ils se défient de leur propre faiblesse, ils désespèrent, non par humilité, mais par frayeur d'atteindre jamais à la vertu requise. Aussi se plaignent-ils et murmurent-ils contre le Seigneur de ce qu'il exige de l'homme un service pénible, comme autrefois le peuple hébreu se plaignait d'avoir été tiré d'Égypte, pour être soumis à des misères sans nombre » ⁹.

⁸ D'après Orig., Hom. VII, 5 et 6.

⁹ *De l'avancement spirituel des religieux*, I, II, ch. II. T. XII, p. 366.

CHAPITRE 7

D'un homme qui fut trouvé ramassant du bois le jour du sabbat

(NUM., XV, 32-41)

La défaite qu'ils venaient de subir fut ressentie d'autant plus vivement par les Juifs qu'ils y virent la preuve évidente de l'irritation de Dieu contre eux. Ils en conclurent qu'ils devaient s'attendre au pire, et le découragement les envahit à nouveau.

Moïse, les voyant si abattus et craignant que les ennemis, enflés par leur victoire, ne voulussent les écraser complètement, les ramena dans le désert et leur fit promettre de lui obéir exactement à l'avenir, de ne plus rien entreprendre contre son avis, et de ne pas reprendre l'attaque contre les Chananéens sans en avoir reçu l'ordre de Dieu ¹.

C'est sans doute vers ce moment-là qu'il faut placer l'incident, raconté au livre des *Nombres*, d'un homme qui fut trouvé dans le désert en train de ramasser du bois le jour du sabbat. Or la loi sur ce point était rigoureuse et formelle. Dieu attachait une telle importance au repos du septième jour qu'il y était revenu à plusieurs reprises dans ses avertissements : « *Ayez grand soin d'observer mon sabbat, avait-il dit, parce que c'est le signe que j'ai établi entre vous et moi, à travers vos générations, afin que vous sachiez que c'est moi qui suis le Seigneur, qui vous sanctifie. Observez mon sabbat, car c'est pour vous une chose sainte. Celui qui le violera mourra de mort. Si quelqu'un travaille ce jour-là, son âme périra du milieu de son peuple. Vous travaillerez pendant six jours, mais le septième est le sabbat, le repos saint du Seigneur. Quiconque travaillera ce jour-là, sera puni de mort* » ².

Ces textes, et d'autres aussi clairs, ne laissaient donc aucun doute sur la sanction à prendre. Néanmoins, lorsque le coupable fut amené devant Moïse, celui-ci se contenta d'abord de le faire enfermer, ne sachant s'il devait appliquer la loi dans toute sa rigueur. Puis il se mit en oraison pour obtenir la lumière, et Dieu lui répondit : « *Que cet homme soit puni de mort, et que tout le peuple le lapide hors du camp !* »

Il était indispensable, en effet, de faire un exemple et de frapper l'esprit des Juifs par une exécution sans faiblesse, si l'on voulait qu'ils respectassent à l'avenir les commandements divins. Saint Pierre devait

¹ Flav., l. IV, ch. I.

² Ex., XXXI, 13-15. Cf. aussi XXXV, 2.

en agir de même, aux origines du christianisme, quand Ananie et Saphire pensèrent l'abuser par un mensonge³.

Le coupable fut donc conduit hors du camp et lapidé séance tenante. D'après certains commentateurs, il s'appelait Salphaad, et ce sont ses filles qui plus tard, au moment de l'entrée en Palestine, vinrent réclamer à Moïse la part d'héritage qu'on voulait leur refuser, en disant : « *Notre père est mort dans le désert... à cause de son péché* »⁴.

C'est à la suite de cet incident que Dieu prescrivit aux Israélites de mettre aux quatre coins de leur manteau – lequel avait la forme d'un châle carré – des franges de la couleur du ciel. Celles-ci devaient leur rappeler constamment la nécessité d'observer tous les commandements de la loi, s'ils voulaient aller un jour en Paradis. Les juifs restèrent fidèles à cet usage, et il est très probable que Notre-Seigneur lui-même s'y conformait : c'est à ce signe, pense-t-on, que la Samaritaine, au puits de Sichar, reconnut qu'il était Juif, et non pas Samaritain⁵.

Mais les Pharisiens, « avides toujours, dit saint Jérôme, de se concilier les faveurs des femmes faibles »⁶, trouvèrent dans ces franges matière à une manifestation spectaculaire de leur observance : ils leur donnèrent des dimensions insolites, et ils y cachèrent des épines très aiguës, afin que celles-ci, en les piquant, les rappelaient souvent au respect de la Loi et aux devoirs de leur ministère.

Commentaire moral et mystique

La punition infligée au Juif qui avait violé le sabbat est un avertissement sévère aux chrétiens qui croient pouvoir négliger l'obligation du repos dominical. C'est en effet une nécessité absolue pour l'homme, s'il veut rester fidèle à sa dignité de créature faite à l'image de Dieu, de consacrer une partie de son temps au soin de son âme, afin de retremper celle-ci dans la contemplation des vérités éternelles, et de rendre à son Créateur le culte qu'il lui doit⁷.

« Tu travailleras six jours, écrit Mgr d'Hulst, voilà la part de l'activité humaine. Tu te reposeras le septième, voilà la part du sacrifice. Ce repos ne sera pas seulement, ne sera pas principalement, le bénéfice du corps : c'est avant tout une offrande au Seigneur : *requies sancta Domino*. Et la raison de ce précepte, c'est qu'il faut honorer le repos divin après la création. Qu'est-ce donc que le repos divin ? – Si je ne me trompe, c'est le mystère insondable de la vie divine. Dans les six jours de la création, nous adorons cette fécondité extérieure qui enfante les mondes, sans rider, fût-ce par

³ Act., V, 1-11.

⁴ Num., XXVII, 3. Cette opinion est simplement rapportée par H. S., par Carth., mais sans que ces auteurs la prennent à leur compte.

⁵ Jo., IV, 9. Saint Thomas, *In Joannem ev. expositio*, ch. IV, lect. I, 14. Édit. Vivès, t. XIX, p. 805.

⁶ In Mt., XXIII, 5.

⁷ Cf. *Catéchisme romain*, III^e partie, *Tertium praeceptum*, 4, 11, 12.

l'ombre d'une vicissitude, la surface immobile de l'être incréé. Dans le repos du septième jour, nous adorons l'acte immanent qui constitue le fond impénétrable de la Divinité !...

C'est ainsi que la religion humaine arrive à sa perfection. Elle atteint Dieu en lui-même, par-delà les manifestations de sa puissance créatrice, jusque dans le sanctuaire de son être incommunicable. En même temps, elle répond à tous les besoins moraux de l'humanité. En subordonnant le travail manuel aux exigences du culte, elle nous rappelle que la créature intelligente ne vit pas seulement de pain, et que six jours donnés au corps pour sa nourriture appellent un septième jour, réservé aux besoins supérieurs dont la prière est la plus haute expression »⁸.

Quant aux franges bleues, « elles étaient destinées, dit saint Thomas, à distinguer le peuple d'Israël des autres peuples. Les Juifs montraient par là qu'ils étaient Juifs, et en voyant ce signe, ils étaient conduits à se rappeler sans cesse leur loi »⁹. Sans doute ils avaient déjà la circoncision, qui les différenciait des Gentils : mais c'était un signe caché, qu'il leur était facile d'oublier et de dissimuler, lorsqu'ils avaient envie d'imiter les païens. Tandis que cette marque extérieure, cousue à leur vêtement, les obligeait à garder la morale de leur loi et la dignité qui convenait aux enfants de la race choisie. Ces franges, que les Juifs portaient matériellement sur leurs habits, le chrétien doit les porter spirituellement sur son *habitus*, c'est-à-dire sur sa manière d'être et sa conversation, laissant voir à tous qu'il appartient au peuple de Dieu, et que sa vraie patrie est dans le ciel¹⁰.

⁸ *Conférences de Notre-Dame*, Carême 1893, pp. 154 et suiv.

⁹ I^a II^{ae}, qu. CII, a. 6, ad 7.

¹⁰ Gloss., c. 1278. Bed., c. 366.

CHAPITRE 8

Dathan, Coré et Abiron

(NUM., XVI, 1-35)

Moïse avait donc ramené les Hébreux en arrière, hors de la portée de l'ennemi et il avait réussi à les reprendre en main. Mais l'accalmie ne fut pas longue : dès que l'émotion du désastre se fut calmée, ils recommencèrent à se plaindre, à murmurer, à trouver insupportable le joug de l'homme de Dieu et, bientôt, ils ourdirent contre lui la révolte la plus grave qu'il ait jamais eu à maîtriser.

Elle alla si loin, dit Josèphe, que nous ne voyons point qu'il y en ait jamais eu de si grande, ni parmi les Grecs, ni même parmi les Barbares, et elle aurait causé la ruine entière du peuple Juif,

si Moïse, une fois de plus, n'eût sauvé celui-ci par sa prière ¹.

Elle eut pour instigateur un certain Coré, qui appartenait à la famille de Caath, dans la tribu de Lévi. Cette famille se divisait en quatre branches, Caath ayant eu quatre fils : Amram, Isaar, Hébron et Oziel. Nous connaissons déjà le premier, qui était le père de Moïse et d'Aaron ; Coré, lui, était le fils aîné d'Isaar, et par conséquent le cousin germain du Patriarche. Comme il était fort riche et doué de certaines qualités naturelles, en particulier d'un réel talent oratoire, il jalousait terriblement ce dernier. Il ne pouvait admettre qu'il se fût arrogé avec son frère les deux plus hautes situations du peuple hébreu, tandis que lui-même restait dans l'ombre ². Peut-être fut-il particulièrement vexé de voir Eléazar, fils d'Aaron, désigné pour succéder à son père dans le souverain pontificat, et Elisaphan, fils d'Oziel – donc son cadet – devenir le prince de la famille des Caathites ³, lui coupant ainsi tout accès à ces situations de premier plan. Quoi qu'il en soit, oubliant le malheur survenu à Marie, peu de temps auparavant, pour avoir médité du Patriarche, il entreprit contre ce dernier une odieuse campagne de calomnies.

Il chercha d'abord à gagner les anciens de la tribu de Lévi, en leur représentant que le choix d'Aaron pour le sacerdoce suprême était purement arbitraire, et que beaucoup d'entre eux auraient eu, pour prétendre à cette dignité, des titres au moins aussi solides que les siens. Moïse, disaient-ils, s'arrogeait un pouvoir discrétionnaire, en vertu de ses prétendues conversations avec Dieu, et ne s'occupait que d'avant-

¹ Flav., l. IV, ch. I.

² Flav., l. IV, ch. II.

³ Num., III, 30.

tager sa propre famille, sans se soucier le moins du monde des droits ni des sentiments du reste de la nation.

Coré n'eut pas de peine à recruter ainsi des partisans parmi les Lévitiques les plus notables. Il s'aboucha ensuite avec quelques chefs de la tribu de Ruben, dont il connaissait les mauvaises dispositions à l'égard du Patriarche : ceux-ci lui reprochaient amèrement d'avoir choisi de sa propre initiative la tribu de Lévi pour le rôle privilégié qui lui était dévolu, alors que, de toute évidence, cet honneur aurait dû échoir à la descendance de Ruben, l'aîné des fils de Jacob. On sait en effet que, d'après les traditions respectées jusqu'alors, le droit d'exercer les fonctions sacerdotales était, dans chaque famille, l'apanage de l'aîné. Deux Rubénites notoires, Dathan et Abiron, se rallièrent à Coré, et aussi un certain Hon, que la Bible nomme ici, mais dont il ne sera plus question dans la suite : ce qui donne à supposer qu'après une velléité de révolte, il se laissa convaincre par les avertissements de Moïse et rentra dans l'ordre⁴.

Les murmures gagnèrent de proche en proche, chacun y ajoutant du sien, et les choses allèrent si avant que deux cent cinquante notables formèrent une conjuration sous la présidence de Coré, pour déposséder Aaron de la charge de grand-prêtre et renverser Moïse⁵. Ces hommes n'appartenaient pas au Sanhédrin, mais c'étaient tous des personnages considérés et que le Patriarche consultait souvent. À leur instigation

le peuple s'émut de telle sorte, dit Josèphe, qu'il prit des pierres pour lapider les deux frères, et tous coururent en foule devant le tabernacle, avec un horrible tumulte, criant que pour se délivrer de la servitude il fallait tuer ce tyran, qui leur commandait des choses insupportables, sous prétexte d'obéir à Dieu.

Lorsque les manifestants aperçurent Moïse et Aaron, les clameurs redoublèrent : « *Qu'il vous suffise que tout ce peuple soit saint, hurlaient-ils, et que Dieu soit au milieu de lui ! Nous n'avons aucun besoin de votre présence ni de votre autorité. Pourquoi vous élevez-vous au-dessus du peuple ? Pourquoi vous arrosez-vous des droits que vous n'avez pas ?* » Moïse, selon sa coutume, commença par se prosterner le visage contre terre, suppliant Dieu de pardonner à ces malheureux leurs divagations. Puis, dominant la situation, avec un calme parfait, il parla : « *Demain matin, dit-il, Dieu montrera par un signe évident, auquel nul ne pourra se méprendre, quels sont ses vrais serviteurs. Il attirera à lui ceux qui sont saints, et Il ne se laissera approcher que par ceux qu'il aura choisis Lui-même. Voici ce que vous ferez : toi,*

⁴ Josèphe en parle aussi, mais il l'appelle : Phala ?... Cependant certains commentateurs pensent qu'il périt avec les autres. Carth., t. II, p 410.

⁵ Flav., I. IV, ch. II.

Coré, et tous ceux qui sont de ton parti, vous allez prendre chacun vos encensoirs. Demain, vous les allumerez, vous y mettrez de l'encens, que vous offrirez au Seigneur : et celui que Dieu, alors, par un signe manifeste, montrera lui être agréable, celui-là sera considéré comme le plus digne de recevoir le sacerdoce suprême, et il en fera les fonctions par la suite. Vous avez maintenant bien de l'orgueil, fils de Lévi ! Est-ce donc si peu de chose que le Dieu d'Israël vous ait séparés du reste du peuple et vous ait attachés à lui, pour le servir dans le culte du tabernacle, et pour que vous vous teniez devant l'assemblée du peuple, en faisant les fonctions de votre ministère ? Vous a-t-il conféré ces privilèges pour que toi Coré, et tous les tiens, au lieu de le remercier, vous prétendiez maintenant usurper aussi le sacerdoce et vous soulever contre Lui ? Qu'avez-vous à vous plaindre d'Aaron ? Quel mal vous a-t-il fait ? Est-ce que c'est lui qui s'est emparé de la charge de grand-prêtre ? C'est le Seigneur, je vous le déclare, qui l'a choisi pour cette hante fonction, et vous en prendre à lui c'est vous en prendre à Dieu ! »

Les paroles de Moïse ramenèrent un peu de calme dans les esprits. On approuva sa proposition, et l'assemblée se sépara ⁶.

Le lendemain on se réunit à nouveau pour voir quel serait le jugement de Dieu. Dathan et Abiron ne se présentant pas, Moïse les envoya chercher. Mais ils répondirent avec la dernière insolence : « *Nous ne viendrons pas. Est-ce qu'il ne te suffit pas de nous avoir fait sortir d'un pays où coulaient vraiment le lait et le miel, de cette Égypte opulente où nous ne manquions de rien, pour nous tuer dans ce désert ? Faut-il encore que tu nous imposes ta domination et que tu fasses de nous tes esclaves ? Tu peux te vanter, en vérité, de nous avoir conduits dans une contrée où coulent des ruisseaux de lait et de miel, toi qui nous l'avais tant promis ! Est-ce que tu veux encore nous arracher les yeux ? Nous ne viendrons pas* ». Jamais, depuis la sortie d'Égypte, personne n'avait osé tenir tête à Moïse sur ce ton.

Alors celui-ci, au lieu de prier Dieu pour les coupables, comme il avait coutume de le faire, fit appel à sa justice et le supplia de montrer par quelque signe qu'il réprouvait leur conduite. « *Seigneur, dit-il, ne regardez pas leurs sacrifices. Vous savez qu'ils mentent effrontément ; que non seulement je ne cherche pas à exercer sur eux un pouvoir tyrannique, mais que je n'ai jamais rien reçu d'eux, pas même un ànon, et que je n'ai jamais affligé aucun d'eux* ».

Puis il prescrivit à Coré et aux deux cent cinquante anciens de la tribu de Lévi qui faisaient chorus avec lui, de prendre chacun leur encensoir et de le garnir, pour le présenter au Seigneur. Il enjoignit à Aa-

⁶ Flav., l. IV, ch. II.

ron de faire de même. Les mutins obéirent avec arrogance, comme des gens qui n'ont rien à craindre, et auxquels Dieu ne pouvait manquer de donner raison.

La multitude, cependant, se pressait à l'entrée du tabernacle, témoignant ouvertement sa sympathie aux conjurés tandis qu'elle restait hostile envers Moïse et Aaron : car « la foule, dit Josèphe, se porte naturellement aux nouveautés, et à parler contre les supérieurs ». Soudain, la nuée s'illumina d'un éclat extraordinaire : « *Éloignez-vous de cette assemblée*, dit Dieu à ses deux serviteurs, *je vais l'exterminer séance tenante* ». Devant ce péril qui menaçait les siens, Moïse eut sa réaction habituelle : il se prosterna jusqu'au sol, et son frère comme lui : « *Seigneur tout-puissant*, suppliaient-ils, *Vous qui êtes le créateur de toutes les âmes, est-ce que pour le péché d'un seul, vous allez détruire toute la nation ?* »

Dieu, une fois de plus, se laissa toucher : « *Ordonne à la foule*, dit-il, *de s'éloigner* immédiatement des chefs de la révolte ». Moïse se dirigea vers le lieu où campaient Dathan et Abiron, et s'adressant à tous ceux qui stationnaient là : « *Séparez-vous de ces impies*, dit-il, *ne touchez à rien de ce qui leur appartient, si vous ne voulez pas être englobés dans leurs péchés* ».

Impressionnés par l'éclat insolite de la nuée, redoutant une explosion de la colère divine, les assistants obéirent, et firent le vide autour des deux rebelles. Mais ceux-ci, murés dans leur aveuglement, se campèrent devant leurs tentes avec leurs femmes, leurs enfants, leurs amis, montrant qu'ils étaient décidés à résister, si on prétendait les contraindre par la force.

Moïse comprit que rien ne les ferait céder. Alors, il leva les mains vers le ciel, et dit assez haut pour que tout le monde pût l'entendre :

Souverain Maître de l'univers, vous qui, touché de compassion pour votre peuple, l'avez délivré de tant de périls ; vous qui êtes le fidèle témoin de toutes mes actions, vous savez Seigneur, que je n'ai rien fait que par votre ordre. Exaucez donc ma prière, et comme vous pénétrez jusque dans les plus secrètes pensées des hommes et les replis les plus cachés de leur cœur, daignez, Seigneur, manifester la vérité, et confondre l'ingratitude de ceux qui m'accusent d'une manière si injuste⁷...

Puis, s'adressant à la foule, il ajouta : « *Vous saurez à ce signe si c'est le Seigneur qui m'a envoyé pour faire ce dont vous êtes témoins, ou si c'est moi qui l'invente, de mon propre fond. Si ces hommes meurent de mort ordinaire, sujets aux mêmes accidents que tous les autres hommes, je consens à reconnaître que ce n'est pas le Seigneur*

⁷ Flav., l. IV, ch. III.

qui m'a envoyé. Si au contraire le Seigneur fait une chose nouvelle ; si la terre s'entrouvre pour les dévorer avec leurs tentes et tout ce qu'ils possèdent, et s'ils descendent vivants en enfer, vous saurez qu'ils ont blasphémé le Seigneur ».

Moïse pleura, dit-on, en prononçant ces menaces. Il voyait que le cœur de ces misérables était complètement endurci et qu'ils n'échapperaient pas à la justice divine. Brusquement en effet le sol se mit à trembler ; il s'agita, dit Josèphe, avec autant de violence que les flots de la mer dans une grande tempête. Tout le peuple fut transi de crainte. Alors la terre s'ouvrit avec un bruit épouvantable : elle engloutit ces séditeux, ainsi que leurs familles, leurs tentes et tout ce qu'ils possédaient. Puis elle se referma sans garder la moindre trace d'un événement aussi extraordinaire.

Ainsi ces malheureux *descendirent tout vivants en enfer*, rapporte l'auteur sacré. Les spectateurs de cette scène, épouvantés, fuyaient dans toutes les directions, disant : « *Craignons que la terre ne nous engloutisse nous aussi !* » Bien loin de plaindre les disparus, on les maudissait maintenant sans vergogne :

Leurs proches eux-mêmes, dit Josèphe, se réjouissaient de leur ruine ; ils louaient avec acclamations le juste jugement de Dieu, déclarant que ces hommes méritaient d'être détestés comme des pestes publiques⁸.

Tandis que Dathan et Abiron recevaient le châtiment de leur révolte, Coré, flanqué de ses deux cent cinquante complices, attendait toujours, avec Aaron, devant le tabernacle, l'épreuve qui devrait désigner parmi eux le grand-prêtre agréé du Seigneur. Moïse revenant vers eux, les invita à allumer leurs encensoirs. Aussitôt, dit Josèphe,

on vit paraître un feu si grand et si terrible que rien ne peut en donner une idée, ni les éruptions volcaniques, ni les incendies intenses qui, attisés par le vent, réduisent en cendres une forêt entière. Il fut évident que Dieu seul pouvait en être l'auteur ; et sa violence consuma de telle sorte ces deux cent cinquante prétendants et Coré avec eux, qu'il ne resta pas la moindre trace de leurs corps. Seul Aaron demeura, sans avoir reçu aucune atteinte de ces flammes surnaturelles afin qu'on ne pût douter que ce ne fût là un effet de la toute-puissance de Dieu⁹.

L'Écriture ajoute un peu plus loin qu'*il se produisit alors un grand miracle*, à savoir que Coré périssant, ses fils ne périrent point¹⁰ ; ce que la tradition explique de la manière suivante : tandis que les familles de Dathan et d'Abiron faisaient cause commune avec leurs chefs, et épousaient de plein gré leur révolte, les fils de Coré, au con-

⁸ Flav., I. IV, ch. III.

⁹ Flav., I. IV, ch. III.

¹⁰ Num., XXVI, 10.

traire, se rendirent aux avis de Moïse, rentrèrent dans l'obéissance et employèrent tous les moyens en leur pouvoir pour amener leur père à la soumission. Ils restèrent près de lui jusqu'au bout, malgré les ordres que donnait Moïse de s'éloigner des mutins, mais dans le seul désir de conduire l'apostat à résipiscence. Aussi Dieu ne permit pas qu'ils fussent victimes du châtement qui frappa celui-ci¹¹.

Cette marque de la bonté divine acheva de les convertir. Non seulement ils restèrent désormais fidèles à Moïse, mais ils se signalèrent parmi les justes les plus notoires d'Israël. Plusieurs Psaumes leur sont attribués par les Livres saints, soit qu'ils les aient composés eux-mêmes, soit que le Psalmiste ait parlé en leur nom. Le XLV^e en particulier se présente comme une action de grâces pour ce miracle insigne :

Dieu est notre refuge et notre force.

*Il est notre soutien dans les tribulations sans nombre
que nous avons rencontrées.*

Aussi, nous ne craindrons rien lorsque la terre sera ébranlée...

Quand le feu fut éteint, Moïse, sur l'ordre de Dieu, prescrivit à Eléazar, fils d'Aaron, de ramasser les encensoirs épars dans les cendres, de les réduire en lames, et de fixer celles-ci à l'autel des holocaustes, pour rappeler sans cesse aux fils d'Israël qu'*aucun étranger à la race d'Aaron ne doit s'approcher pour offrir l'encens devant le Seigneur, de crainte qu'il ne lui arrive ce qui advint à Coré et à sa bande, comme Dieu l'avait annoncé à Moïse.*

Commentaire moral et mystique

Coré, Dathan et Abiron, sont la figure des hérésiarques, des hommes qui, poussés par l'orgueil, l'ambition, la cupidité ou le désir de commander, se sont soulevés contre la hiérarchie de l'Église, et ont prétendu en assumer eux-mêmes les fonctions.

Le châtement terrible dont ils ont été frappés montre combien sont graves les crimes de schisme ou d'hérésie, combien est violente l'irritation de Dieu contre ceux qui osent se poser de leur propre chef en réformateurs, quel respect nous devons avoir pour le sacerdoce tel qu'il est établi.

Et cependant, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la religion chrétienne pour se rendre compte qu'il n'est pas de siècle, pas de génération peut-être, qui n'ait vu naître des émules ou des disciples de ces trois révoltés, tant l'ambition de l'homme est aveugle et insatiable !

Les encensoirs dont se servent Coré et sa bande, mais où ils mettent un *feu étranger*, représentent les paroles de la Sainte Écriture, dont s'arment les hérétiques, avec la prétention d'honorer Dieu, mais en y introduisant un sens qui n'est pas le bon, qui n'est pas celui qu'a voulu le Saint-Esprit, et que Dieu a en

¹¹ Cf. Lyre, c. 1386 ; Carth., t. II, p. 477.

abomination. Il est donc ordonné à Moïse de jeter ce feu mais de garder les encensoirs, de réduire ceux-ci en lames et de les fixer sur l'autel : parce que les maîtres de la doctrine ne doivent pas rejeter entièrement ce qui vient des hérétiques ; ils doivent au contraire retenir les textes scripturaires dont ceux-ci se sont servis, les vider du sens pervers dont ils les ont garnis, et les fixer à l'autel de la vraie foi, afin de faire mieux éclater l'erreur par comparaison avec la vérité. *Oportet et haereses esse*, dit saint Paul¹². Si la doctrine de l'Église était simple, et n'était pas assaillie par les hérésies, notre foi ne pourrait paraître ni si solide ni si éclatante. Qui ne sait combien les théories d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, etc., ont aidé les théologiens à fouiller et à préciser le mystère de l'Incarnation !

« Les choses bonnes, dit Origène, montrent mieux leurs qualités par contraste avec les mauvaises. Comment saurions-nous que la lumière est bonne, si nous ne connaissions pas les ténèbres de la nuit ? Qui apprécierait la douceur du miel, s'il n'avait rien goûté d'amer ? Enfin, supprimez le diable lui-même, avec les puissances qui nous combattent, et les vertus de l'âme, n'ayant plus d'adversaire, n'auront plus le moyen de briller »¹³.

L'expression : *Ils descendirent vivants en enfer*, a été prise par certains auteurs au pied de la lettre, comme une attestation que ces misérables auraient été précipités sur l'heure dans la géhenne, avec leurs corps, sans attendre la résurrection de la chair qui précédera le Jugement dernier. D'autres rejettent cette opinion, et il ne nous appartient pas de trancher le débat¹⁴. Mais, il convient par contre que nous cherchions le sens spirituel de ces mots : sur ce plan, ils signifient que les hérésiarques et les apostats vont à leur ruine éternelle en pleine connaissance de cause. Tandis que les autres damnés, pour la plupart, y descendent morts, c'est-à-dire avec une conscience complètement *hébétée*¹⁵, qui a perdu toute vie, toute sensibilité, qui est devenue aussi dure que de la corne, et sur laquelle ni le remords, ni la grâce, n'ont plus aucune action, l'homme qui rompt délibérément avec l'Église, qui abjure la foi de son baptême, sait, lui, parfaitement ce qu'il fait. C'est le péché contre la lumière, le rejet volontaire de la vérité que l'on sait être telle, c'est le péché contre le Saint-Esprit, celui dont Notre-Seigneur lui-même nous a prévenus qu'il *ne peut être remis, ni dans ce monde, ni dans l'autre*¹⁶, parce que son auteur se ferme à lui-même, obstinément, le chemin du pardon.

¹² I Cor., XI, 19. *Il faut qu'il y ait des hérétiques.*

¹³ Orig., Hom. IX, 1.

¹⁴ Corn., t. II, p. 279.

¹⁵ Eccl., X, 10.

¹⁶ Mt., XII, 32.

CHAPITRE 9

Où Dieu prouve qu’Aaron est bien le pontife de son choix

(NUM., XVI, 41 – XVII, 13)

Le châtement de Coré et de ses complices eut d’abord un effet salutaire, et les droits d’Aaron au sacerdoce suprême ne furent plus mis en cause durant quelque temps.

Mais la malice des Israélites était incorrigible et, dès le lendemain, cette tragédie elle-même devint le prétexte d’une nouvelle sédition, plus dangereuse encore que la première. Ne pouvant nier la preuve manifeste que le Seigneur avait donnée de sa volonté, les Juifs s’en prirent à Moïse, lui reprochant d’avoir forcé la main à Dieu, de lui avoir arraché, par ses supplications et ses instances, le privilège exorbitant concédé à Aaron, et d’avoir provoqué l’extermination de ceux qui, dans leur amour pour le bien, avaient cru devoir s’opposer à ses prétentions insensées.

« *C’est vous*, disaient-ils aux deux frères, *qui avez fait massacrer le peuple de Dieu* ». Les parents des victimes ne cessaient de montrer le danger que faisait courir à toute la nation la puissance tyrannique dont Moïse s’était investi. L’agitation alla croissant, les menaces de mort recommencèrent à gronder contre Moïse et Aaron. Dès que ceux-ci se rendirent compte du danger, ils coururent au tabernacle pour se mettre à l’abri, d’abord, mais surtout pour intercéder en faveur de ces obstinés. Dieu les couvrit aussitôt de sa nuée et manifesta sa présence par l’éclat inusité dont celle-ci s’illumina. « *Abandonnez ce peuple*, dit-il, *la mesure est comble, je vais les détruire* ».

Le visage contre terre, Moïse et Aaron redoublaient leurs instances. Mais la coupe cette fois avait débordé, la colère de Dieu avait rompu les digues de sa patience : un incendie d’une violence inouïe s’était déclaré soudain à l’une des extrémités du camp, et se propageait à une vitesse affolante, dévorant les hommes par milliers, sans leur laisser le temps de fuir ni de se garer. Si l’on ne parvenait à maîtriser ce fléau, dans quelques heures, tout Israël serait détruit. Mais comment faire ? Tous les moyens humains paraissaient impuissants devant ce feu, plus irréductible que le feu grégeois. Moïse cependant ne perdit pas la tête : « *Prends l’encensoir*, dit-il à son frère, *garnis-le et allume-le au feu de l’autel, puis cours vers le peuple et prie pour lui* ». Aaron obéit aussitôt. Armé de l’encensoir d’or dont il devait se servir pour la fête de l’Expia-

tion¹, il s’élança vers le lieu du sinistre et se plaça, dit l’Écriture, *entre les vivants et les morts*, c’est-à-dire tout près de l’endroit où le feu, faisant rage, transformait en *morts* les *vivants*. Alors, il présenta l’encens au Seigneur et, instantanément, le fléau s’arrêta. Dieu voulut montrer par là quel prix revêt à ses yeux le sacrifice offert par le prêtre, quand il agit au nom de la communauté, dans l’exercice de ses fonctions.

Le Livre de la *Sagesse* raconte ainsi cette scène dramatique : *Une épreuve de mort fondit alors sur les justes, et le peuple fut frappé dans le désert, mais votre colère fut de courte durée. Un homme sans reproches (Aaron) se hâta d’aller intercéder pour le peuple. Il mit en avant le bouclier de son service sacré, c’est-à-dire son oraison, et faisant monter sa prière en même temps que l’encens, il arrêta votre colère, et mit fin au châtiment, montrant ainsi qu’il était vraiment votre serviteur. Il domina la foute, non par la force de son corps, ni par la puissance de ses armes. Mais, par la parole intérieure qu’il adressait à Dieu, il arrêta l’Ange qui sévissait contre son peuple, rappelant les promesses faites à leurs pères, et l’alliance jurée avec eux. Tandis que beaucoup déjà étaient tombés morts, entassés les uns sur les autres, il s’interposa, brisa la violence du feu et lui coupa le chemin des vivants. S’il put obtenir ce résultat, c’est que, sur la robe sacerdotale qu’il portait, tout l’univers se trouvait représenté. Les noms illustres des Patriarches étaient gravés sur les quatre rangs de pierres précieuses du rational, et le tétragramme redoutable était écrit sur la tiare qui ornait sa tête. Devant ces symboles sacrés, l’Ange exterminateur s’arrêta, craignant de les atteindre, car la manifestation de la colère divine était suffisante* ².

Néanmoins, quatorze mille cinq cents hommes avaient payé de leur vie cette nouvelle révolte, sans compter ceux qui avaient péri en même temps que Dathan, Coré et Abiron.

Si rigoureuse qu’elle fut, cette punition ne réussit pas cependant à imposer silence aux Juifs : ceux-ci ne pouvaient accepter l’idée que le sacerdoce serait pour toujours réservé à la seule tribu de Lévi, que toutes les autres seraient privées à jamais de l’honneur de fournir des prêtres au sanctuaire. Coré et ses complices avaient été punis pour leur rébellion, c’est vrai, mais il ne s’ensuivait nullement que l’accès aux fonctions sacrées fût définitivement interdit à quiconque n’était pas de la même tribu que Moïse et Aaron ³.

Pour donner à ces murmureurs obstinés un témoignage irrécusable que c’était lui qui l’avait décidé ainsi, Dieu enjoignit à son servi-

¹ Cf. Lévit., XVI, 12.

² Sap., XVIII, 20-25.

³ H. S., c. 1231 ; Carth., t. II, p. 413.

teur de faire apporter par chacun des chefs de tribu une baguette, sur laquelle il aurait écrit le nom de sa tribu. Le sacerdoce serait dévolu à celle que Dieu désignerait par un signe manifeste. Ainsi fut fait : les douze chefs apportèrent chacun leur baguette, et Aaron en ajouta une treizième, marquée au nom de Lévi, puisque cette tribu ne comptait plus dans les douze. Moïse les déposa toutes dans le tabernacle, où elles passèrent la nuit. Mais le lendemain, quand il vint les reprendre, il constata un fait extraordinaire : tandis que les autres n'avaient subi aucun changement, la baguette d'Aaron avait fleuri.

Elle s'était couverte, non seulement de bourgeons, dit Josèphe, mais même d'amandes toutes mûres, car elle était en bois d'amandier. Un si grand miracle étonna tellement le peuple qu'il oublia les griefs qu'il avait contre les deux frères, et la haine fit place à l'admiration pour la protection dont Dieu les couvrait ⁴.

Moïse restitua aux douze chefs leurs baguettes, et chacun reconnut sans peine que c'était bien la sienne. Pour celle d'Aaron, il la plaça dans l'arche d'alliance, afin que sa présence rappelât perpétuellement aux Juifs comment Dieu lui-même avait désigné la famille d'Aaron pour exercer les fonctions de l'autel, et combien il serait téméraire de prétendre contester ce privilège.

Les Juifs n'essayèrent plus de résister, au moins sur ce point. Cette question du sacerdoce leur avait déjà coûté assez cher : chaque fois leurs réclamations s'étaient soldées par une hécatombe. « À continuer dans cette voie, disaient-ils à Moïse, nous périrons tous, les uns après les autres. *Quiconque s'approche du tabernacle du Seigneur est frappé de mort. Faut-il nous faire exterminer tous, jusqu'au dernier ?* »

Après cette confirmation éclatante de la tribu de Lévi et de la famille d'Aaron dans leurs privilèges respectifs, Dieu appela le nouveau Pontife et lui rappela les devoirs qu'entraînait pour lui, comme pour les siens, la dignité dont il les avait revêtus. Ils auraient à assurer toutes les cérémonies et tous les sacrifices prescrits par la Loi, à prier pour le peuple, à défendre les droits du sacerdoce contre toute ingérence étrangère. Ils seraient tenus pour responsables des péchés qui se commettraient dans le lieu saint, des fautes ou des irrégularités qui viendraient à entacher le culte rendu à la divine Majesté. Ils auraient, pour les aider dans leur travail, les Lévites, qui leur seraient soumis : « *Ceux-ci seront toujours prêts à exécuter vos ordres, précisa le Seigneur, et à faire tout ce qui sera nécessaire dans le tabernacle ; sans toucher néanmoins, ni aux vases du sanctuaire, ni à l'autel, de peur qu'ils ne meurent, et que vous ne périissiez avec eux. Qu'ils soient avec vous, et qu'ils veillent avec vous à la garde du tabernacle, et à l'ac-*

⁴ Flav., l. IV, ch. IV.

complissement de toutes les cérémonies. Au contraire, nul étranger à votre tribu ne se joindra à vous dans l’exercice de ce saint ministère... Toi et tes fils gardez la dignité et l’intégrité de votre sacerdoce avec le plus grand soin. Veillez vous-mêmes à l’entretien du feu sacré, à la propreté des vases, à tous les détails du service de l’autel, à l’emballage de tout ce que contient le Saint des saints, quand on lèvera le camp. Si quelqu’un d’autre s’en mêle, il sera puni de mort ! »

Par contre, pour pouvoir vaquer librement aux fonctions sacrées, les Lévites seraient dispensés et du service militaire et de l’obligation de gagner leur pain à la sueur de leur front. Leur entretien serait assuré, d’une part, par les prélèvements qu’ils auraient le droit de faire sur toutes les oblations présentées à l’autel, et sur la chair des victimes – sauf sur celles qui étaient offertes en holocauste – ; et, d’autre part, par les prémisses que Dieu s’était réservées sur tous les produits de la terre : sur le blé, sur l’huile, sur le vin, sur la laine, sur les têtes de bétail, etc., et dont il leur abandonnait entièrement la jouissance.

Ne cultivant point le sol, les Lévites n’auraient pas de territoire à eux. Il était d’ailleurs nécessaire qu’ils fussent répartis à travers les autres tribus, tant pour assurer chez celles-ci l’exercice du culte, que pour maintenir l’unité de la nation. On leur attribuerait seulement, dans la Terre promise, des villes déterminées, choisies parmi les meilleures, au nombre de quarante-huit, avec chacune un périmètre de deux mille mètres : treize seraient réservées aux prêtres, les autres seraient affectées aux lévites.

Commentaire moral et mystique

La tradition chrétienne a toujours vu, dans la baguette d’Aaron, une figure de la Très Sainte Vierge Marie. Au milieu d’une humanité desséchée et stérile, elle fut, elle aussi, miraculeusement fécondée par la grâce du Saint-Esprit. Sans aucune intervention humaine, sans être ni sarclée, ni fumée, ni taillée, elle fut parée des fleurs de toutes les vertus, et elle porta en abondance les fruits de toutes les bonnes œuvres. Elle donna surtout le fruit le plus merveilleux, l’amande la plus exquise que le monde ait jamais produite : la très sainte Humanité de Jésus-Christ. Cette amande fut brisée dans la Passion, et depuis lors elle sert d’aliment unique aux élus dans le ciel, et aux justes qui vivent sur la terre⁵.

Mais le miracle de ce morceau de bois sec, renaissant soudain dans le silence de la nuit à une vie nouvelle, tandis que les autres restent morts, a été interprété aussi comme un symbole de la Résurrection du Sauveur.

« Ce prodige nous apprend, dit saint Grégoire, que le commun des hommes, qui doivent demeurer dans la mort jusqu’à la fin du monde, sont comme ces onze baguettes qui demeurèrent sèches dans le tabernacle.

⁵ Rup., c. 882 ; Alb., *De laudibus B. M. V.*, l. XII, ch. VI, 22 ; t. XXXVI, p. 798 ; Bonav., *Speculum B. M. V.*, lect. XII, t. XIV, p. 266.

Mais la baguette de la tribu de Lévi, qui s'est couverte de fleurs, figure le corps du Sauveur, notre véritable prêtre, qui par sa résurrection, est sorti de l'aridité de la mort comme une fleur nouvellement éclose. Car, de même que cette floraison fit accepter Aaron pour le vrai prêtre, de même notre Rédempteur, qui est sorti de la tribu de Juda et de Lévi, a fait connaître par la gloire de sa résurrection qu'il était notre véritable intercesseur auprès de Dieu. De même donc que la baguette d'Aaron, qui fleurit, nous représente le corps du Seigneur qui reprend une vie nouvelle après sa mort, de même les autres baguettes, qui demeurèrent sèches dans le tabernacle, sont l'image de nos corps, qui seront privés de la gloire de la résurrection jusqu'à la fin du monde »⁶.

L'effet miraculeux obtenu par l'intercession d'Aaron pour arrêter le feu qui ravage le camp, est destiné à montrer l'efficacité de la prière. Jadis Sodome et Gomorrhe auraient été sauvées, si l'on avait pu y trouver dix justes. Ici, plus de six cent mille hommes sont arrachés à la mort par l'oraison d'un seul serviteur de Dieu. Chacun de nous doit se persuader que quand même il sentirait la colère divine déchaînée contre lui, et les flammes de l'enfer toutes prêtes à le dévorer, si, même à ce moment-là, il a le courage de prier avec humilité et confiance, il verra la tempête s'apaiser et la miséricorde prendre le pas sur la justice.

Demandons maintenant à Origène de nous expliquer le sens allégorique de cette dernière scène :

« Si l'on a compris le déroulement de l'histoire, dit-il, si l'on a pu voir de ses yeux, pour ainsi dire, *le grand prêtre debout entre les vivants et les morts*, qu'on monte maintenant vers les hautes leçons contenues dans ce passage ; qu'on voie comment le véritable grand-prêtre Jésus-Christ, après avoir *pris l'encensoir* d'une chair immaculée ; après y avoir *mis le feu de l'autel*, c'est-à-dire : l'âme sublime avec laquelle Il s'est incarné ; après y avoir *jeté l'encens* de son Esprit sans tache, *s'est tenu debout entre les vivants et les morts* ; a empêché la mort de s'avancer plus loin, et comme dit l'Apôtre, *a réduit à l'impuissance celui qui détenait le pouvoir de mort*⁷ – c'est-à-dire : le diable – *afin que celui qui croit en Lui ne meure pas, mais qu'il vive à jamais*⁸...

Tel est le mystère à venir qui épouvanta par avance le Dévastateur du peuple. Il reconnut la figure cachée sous l'encensoir, le feu et l'encens, il vit d'avance quelle Victime devait offrir à Dieu Celui qui se tenait entre les vivants et les morts. L'image prophétique a sauvé ceux-là, mais à nous est venue *la réalité même du salut*... Cette image a trouvé sa réalisation au premier avènement de Notre Seigneur et Sauveur, mais elle vaudra aussi sans doute pour le second... Notre Grand-prêtre se tiendra entre les vivants et les morts, quand Il placera *les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche* ; quand Il dira aux premiers : *Venez, les bénis de mon Père* ; et aux autres : *Allez, ouvriers d'iniquité, au feu éternel*... Les *morts* sont ceux qui sont envoyés au feu éternel, les *vivants*, ceux qui sont introduits dans le royaume »⁹.

⁶ *Mor.*, I. XIV, ch. XVII, t. LXXV, c. 1075. Cf. aussi *Bed.*, c. 367 ; *Ephr.*, p. 261.

⁷ *Hebr.*, II, 14.

⁸ *Jo.*, III, 15.

⁹ *Orig.*, *Hom.* IX, 5.

CHAPITRE 10

La mort de Marie

(NUM., XX, 1)

Pour punir les Hébreux du peu de cas qu'ils faisaient de ses ordres et de ses promesses, Dieu les avait condamnés à errer pendant quarante ans dans le désert, jusqu'à ce que toute la génération sortie d'Égypte eût disparu. Sur cette longue pérégrination, sur le genre de vie qu'ils menèrent durant ces années de pénitence, sur leurs interminables marches et contremarches à travers la steppe désolée, sur les combats qu'ils eurent peut-être à soutenir, sur leurs difficultés intérieures, le texte sacré ici ne nous dit rien. Plus tard le prophète Amos ¹, en quelques mots très brefs, nous fera entrevoir qu'ils retombèrent à nouveau dans l'idolâtrie, et que, s'ils offrirent des sacrifices au Seigneur, ce fut uniquement par crainte, non par amour. L'auteur du livre des *Nombres*, lui, garde un silence complet, mais qui n'en est pas moins éloquent : il laisse entendre que les faits et gestes de cette génération condamnée à une fin obscure, dans une solitude sans attrait, ne présentent aucun intérêt, ne méritent pas d'être inscrits dans les annales de l'histoire. Aussi d'un seul bond, il nous fait franchir trente-sept ans, et nous retrouvons les enfants d'Israël à Cadès, là même où s'étaient déroulés les événements que nous venons de raconter dans les chapitres précédents.

Nous les retrouvons occupés à célébrer en grande pompe les funérailles de Marie, sœur de Moïse. Après une vie de plus de cent trente ans, remplie de dévouement et de bonnes œuvres, celle-ci était entrée dans l'éternel repos. « Elle fut ensevelie, dit Josèphe, aux frais de la nation, sur une montagne qu'on appelle Sin, et le peuple la pleura durant trente jours » ².

Le lieu de cette sépulture est demeuré longtemps ignoré. Mais en 1933, un religieux spécialisé dans les fouilles bibliques, Dom Bonaventure Ubach, de l'ordre de Saint-Benoît, se mit à sa recherche, en s'appuyant sur des citations d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui disent qu'on montrait encore ce tombeau de leur temps. Son attention fut spécialement attirée par un monticule appelé Tell-Qataf, dans la région de Cadès, et, après un examen minutieux, il acquit la conviction qu'il était bien en présence de la sépulture de Marie. Sur le sommet

¹ V, 25 et 26.

² Flav., l. IV, ch. IV.

d'une courte chaîne de montagnes, se dresse, comme sur un piédestal, un tertre en forme de cône tronqué, de huit à neuf mètres environ de hauteur. Il porte les débris d'une construction qui n'a pu être qu'un tombeau ; celle-ci se présente comme un enclos de forme ellipsoïdale, composé d'un double cercle de blocs de calcaire gréseux et basaltique, à peine dégrossis, et même peut-être tout à fait bruts.

Cette construction était protégée jadis par une enceinte, ou *haram*, dont une partie est encore très visible, tandis que le reste s'est éboulé tout autour du tertre... Deux quartiers volumineux d'un grès à coloration plus foncée évoquent l'idée de quelque stèle, ou cipe funéraire.

Il est évident que le môle ainsi campé, très en vedette sur la haute terrasse naturelle, n'a pas été créé par l'accumulation progressive des ruines d'une agglomération humaine séculaire ; ce n'est par conséquent pas un *tell*, au sens oriental de ce vocable, bien qu'il soit couramment appelé Tell-Qataf. Il ne semble pas davantage pouvoir être considéré comme le vestige d'une couche géologique supprimée par l'érosion. Ce massif de pierrailles aux formes régulières est le type du tumulus commémoratif ou funéraire. Nous nous imaginons être présents à ces funérailles solennelles, *magnifico funere elatam*, et nous voyons le cortège de tout Israël accompagner à sa dernière demeure, le long de l'ouadi Qdeis, le corps de celle qui, pendant longtemps, avait été sa consolation, son réconfort et sa joie. Après avoir parcouru avec des pleurs et des lamentations, les vallées de Qdeis, Djayfey, Saeydeh, et Seisab, il arrive au Djébel, et dépose dans le grandiose mausolée dont le soubassement était préparé par la nature, la dépouille précieuse de la grande prophétesse, la sueur illustre de son chef Moïse. C'est là-haut qu'elle restera, comme un monument à perpétuité. Les nombreuses caravanes qui, sans cesse, continueront de sillonner le désert, la salueront de loin, comme l'on salue encore de nos jours celles des grands cheikhs, ou des ouéllys. Sa mémoire demeurera ineffaçable aussi longtemps que le trafic entre l'Arabie et la Palestine n'aura pas été détourné vers d'autres voies, plus commodes et plus rapides que la vieille route entre Agaba et Gaza³.

Ces funérailles solennelles, ce mausolée destiné à braver les siècles montrent de quelle considération jouissait Marie, dans le peuple d'Israël, malgré la faute qu'elle avait commise, malgré le châtement public que Dieu lui avait infligé. Le prophète Michée la met sur le même rang que ses deux frères pour la part qu'elle prit à la délivrance des Hébreux quand ils sortirent d'Égypte⁴. Et Théodoret de Cyr déclare que Dieu montra alors autant de sollicitude pour les femmes que pour les hommes : car s'il a donné à ceux-ci Moïse et Aaron comme chefs, il donna à celles-là Marie, qu'il remplit de l'esprit de prophétie⁵.

³ R. B., 1933, pp. 562-568.

⁴ VI, 4.

⁵ *In Mich.* Pat. gr., t. LXXXI, c. 1776.

Aussi certains commentateurs leur appliquent-ils à tous trois un verset du prophète Zacharie ; qui dit : *J'ai fait mourir en un seul mois trois pasteurs* ⁶.

Selon nous, écrit saint Jérôme, ces trois pasteurs morts en un seul mois ne sont autres que Moïse, Aaron et Marie. Cette dernière mourut dans le désert de Sin, pendant le mois de nisan, et c'est au même lieu et dans le même mois, qu'à cause de l'eau de contradiction ⁷. Moïse et Aaron furent condamnés à ne pas entrer dans la Terre promise. Et ainsi il arriva que, de ces trois pasteurs, l'une mourut effectivement, les deux autres furent condamnés à une mort prochaine ⁸.

Comme nous l'avons dit, les Hébreux portèrent le deuil de leur prophétesse pendant trente jours. Ce délai écoulé, Moïse les purifia en faisant célébrer, pour la première fois si nous en croyons Josèphe, le sacrifice de la vache rousse.

Le grand prêtre tua, près du camp, dans un lieu fort propre, une génisse rousse sans tache, et qui n'avait point encore porté le joug. Il trempa son doigt dans son sang, en aspergea sept fois le tabernacle, fit mettre cette génisse tout entière, avec la peau et les entrailles, dans un feu, où il jeta une branche de bois de cèdre avec de l'hysope et de la laine teinte en écarlate. Un homme pur et chaste en ramassa toute la cendre, qu'il déposa dans un endroit très propre, et tous ceux qui avaient besoin d'être purifiés, soit pour avoir touché un mort, soit pour avoir assisté à ses funérailles, jetèrent un peu de cette cendre dans de l'eau de fontaine. Ils y trempèrent une petite branche d'hysope, avec laquelle ils s'aspergèrent, le troisième et le septième jour. Après quoi ils furent considérés comme purifiés ⁹.

Les cendres de la génisse furent précieusement conservées et servirent de « sacramental » aux Juifs, pour se blanchir de leurs fautes quand ils avaient besoin. Ce sacrifice avait été institué par Dieu ¹⁰. Mais comme on ne devait l'offrir que quand les cendres de la victime précédente étaient épuisées, on ne le célébra en fait que très rarement ; six fois dans toute l'histoire, disent les traditions juives : une fois sous Moïse, dans la circonstance que nous racontons ; une fois sous Esdras, deux fois sous le pontificat de Simon le Juste, et deux fois sous celui de Jean, le grand-père des Macchabées ¹¹. Ce rite avait la singulière propriété, alors qu'il servait à purifier quiconque en avait besoin, de rendre impurs et celui qui immolait la victime, et celui qui veillait sur le feu où elle brûlait, et celui qui en ramassait les cendres.

⁶ XI, 8.

⁷ Comme on le verra au chapitre suivant.

⁸ *Comment. in Zachariam prophetam*. Pat. lat., t. XXV, c. 1503.

⁹ Flav., l. IV, ch. IV.

¹⁰ Cf. Num., XIX.

¹¹ Carth., t. II, p. 423.

Commentaire moral et mystique

La part que prit Marie à la délivrance des Israélites, en procurant au petit Moïse l'avantage d'être élevé par sa propre mère, avec l'agrément de la princesse qui l'avait tiré de l'eau, marquait d'une manière figurée la part que Marie, Mère de Jésus, devait avoir au salut du genre humain, en donnant la naissance et la nourriture au Sauveur du monde et en le mettant à couvert, par la fuite, des persécutions d'Hérode, dont Pharaon était la figure¹².

L'interprétation mystique du sacrifice de la vache rousse a été exposée en détail par saint Grégoire le Grand¹³. Voici les traits essentiels de son commentaire.

Le sexe masculin représente souvent la force, le sexe féminin, l'infirmité de la chair. Cette génisse, destinée à être immolée et qui n'a jamais porté le joug, signifie donc cette chair, faible comme la nôtre, dont le Christ s'est revêtu dans le mystère de l'Incarnation, et qui ne connut jamais le joug du péché. La bête devait être rousse (*rufa*), parce que cette humanité a été rougie dans le sang de la Passion. C'est pourquoi l'Épouse du *Cantique* dit de son Bien-aimé, qu'il est *blanc et rouge*¹⁴ ; blanc par sa pureté immaculée, rouge par son sang tout entier répandu. La génisse sera livrée au grand-prêtre, qui l'immolera hors du camp, en présence de tout le peuple : en figure du Christ, qui sera livré au Prince des prêtres, et crucifié hors de Jérusalem, exposé à la vue de tout le monde. Le Tabernacle sera aspergé sept fois du sang de la victime, parce que les Apôtres ne cesseront de prêcher aux Juifs les mérites rédempteurs du sang de Jésus. Tout son corps ensuite doit être livré aux flammes, parce qu'il n'est pas un détail de la vie du Sauveur qui ne doive être jeté dans le brasier de la méditation, pour entretenir dans l'âme contemplative le feu de l'amour. À condition cependant qu'elle y joigne *une branche de cèdre*, c'est-à-dire, le désir de monter toujours plus haut ; un bouquet *d'hysope*, en figure de l'humilité, dont elle ne doit jamais se départir, et un morceau de *laine écarlate teinte deux fois*, c'est-à-dire une charité trempée dans l'amour de Dieu, et dans celui du prochain.

En recueillant ensuite précieusement les cendres de ce sacrifice, c'est-à-dire le souvenir de la Passion, et en le mélangeant à de l'eau – l'eau des larmes, ou de la componction –, l'âme aura de quoi se garder et se purifier de n'importe quel péché.

Le sacrifice de la vache rousse, nous l'avons dit, avait l'étrange propriété d'effacer les fautes de tout le monde, et de souiller au contraire ceux qui l'accomplissaient – anomalie qui devient très claire sur le plan mystique : tous ceux qui ont contribué à mettre le Christ à mort se sont maculés de la faute la plus grave, bien qu'ils aient assuré par là le salut de l'humanité entière.

¹² Calm., p. 277.

¹³ Cf. Pat. lat., t. LXXIX, c. 766. Et aussi Cart., t. II, p. 426.

¹⁴ V, 10. *Dilectus meus candidus et rubicundus*.

CHAPITRE 11

L'eau de contradiction

(NUM., XX, 1-13)

Les Hébreux avaient donc passé quarante ans dans le désert, pour expier leurs fautes ; dans ce désert où tant d'âmes ont trouvé la lumière sur elles-mêmes et le chemin de la sainteté !... Mais pour ces murmureurs obstinés, il ne se produisit rien de semblable. Nous les retrouvons, au terme de cette longue période, aussi insupportables qu'aux premiers jours de l'Exode, toujours récalcitrants, toujours indociles, maugréant contre les épreuves de la route, et menaçant à tout propos de retourner en Égypte.

L'eau étant venue à manquer, après les obsèques de Marie, une nouvelle sédition éclata, avec les reproches habituels à l'adresse de Moïse et d'Aaron : « *Plût au ciel, disaient-ils, que nous fussions morts avec nos frères, dans le désert ! Pourquoi avez-vous emmené le peuple du Seigneur dans cette affreuse solitude ? Pour nous faire mourir de faim, nous et nos bêtes ? Pourquoi nous avez-vous fait sortir d'Égypte ? Pourquoi nous avez-vous conduits dans ce lieu horrible, où l'on ne peut rien semer, qui ne produit ni figues, ni raisins, ni grenades ? où il n'y a même pas d'eau à boire ?* »

Moïse et Aaron, épouvantés de ces outrages à la bonté divine, s'étaient mis en prières selon leur habitude afin d'obtenir miséricorde : « *Seigneur Dieu, disaient-ils, entendez les cris de ce peuple, ouvrez-leur les trésors de votre opulence, ouvrez-leur une source d'eau vive afin qu'ils étanchent leur soif et cessent de murmurer !* » Alors la gloire de Dieu apparut au-dessus des deux frères sous la forme d'une nuée lumineuse. *Et le Seigneur parla à Moïse, disant : « Prends ta baguette, toi et Aaron avec toi. Puis, parlez à la pierre, en présence de la multitude, et elle donnera de l'eau... »* Moïse obéit. Il alla chercher sa baguette, que maintenant l'on gardait précieusement dans le tabernacle, et *ayant rassemblé la foule devant le rocher désigné par Dieu, il dit : « Écoutez, rebelles et incrédules : Est-ce que, de cette pierre, nous pourrions faire jaillir de l'eau pour vous ?* »

Le sens exact de cette parole a donné bien du tourment aux commentateurs. On pourrait, dit saint Augustin, l'interpréter ainsi :

Vous ne croyez pas qu'il soit possible de tirer de l'eau de ce rocher ? Eh bien, en le frappant, je vais vous montrer que ce qui paraît impossible à votre incrédulité, peut se réaliser par la puissance divine... Tel est le sens

qu'on pourrait donner aux paroles de Moïse, si Dieu, qui voit au fond des cœurs, ne nous avait révélé dans quel esprit elles furent prononcées¹.

En effet, la suite du texte sacré ne permet pas de douter que Moïse n'ait fléchi un instant dans sa foi, et n'ait hésité sur la possibilité d'un nouveau miracle : non pas qu'il ait considéré celui-ci comme dépassant la puissance divine. Mais, excédé de l'insubordination continuelle de son peuple, il vit dans cet endurcissement dont rien ne pouvait venir à bout, un obstacle insurmontable à toute nouvelle intervention extraordinaire de la Providence. Ce trait est destiné précisément à nous montrer que les hommes les plus saints et les caractères les mieux trempés peuvent avoir des défaillances momentanées, sous la pression de quelque souffrance qui obscurcit la partie supérieure de leur esprit.

C'est donc dans ces dispositions de découragement que Moïse frappa la pierre, comme il en avait reçu l'ordre... et il ne se produisit rien. La pierre demeura indifférente et inerte...

Depuis quarante ans qu'elle avait reçu le pouvoir de faire des miracles, c'était la première fois que la fameuse baguette se heurtait à un échec. Heureusement, l'hésitation ne fut pas longue. Moïse se ressaisit soudain, comme un homme qui s'est endormi par mégarde un instant, et tendant cette fois son cœur vers Dieu de toutes ses forces, il frappa à nouveau le rocher. Aussitôt celui-ci se fendit, et les eaux jaillirent en telle abondance que la masse entière des émigrants, hommes et bêtes, put se désaltérer à loisir.

Mais Moïse devait expier chèrement cette défaillance, pourtant si courte, et Aaron avec lui, qui avait partagé son découragement sans réagir : « *Parce que vous ne m'avez pas cru*, leur dit Dieu, alors que je vous avais déclaré que l'eau coulerait de la pierre, et qu'ainsi *vous ne m'avez pas glorifié devant les fils d'Israël*, en me refusant une entière confiance, en laissant croire que j'avais fait une promesse téméraire, *ce n'est pas vous qui introduirez cette nation dans la terre que je leur donnerai* ».

Et ce lieu fut appelé : les eaux de la Contradiction, où les enfants d'Israël murmurèrent contre le Seigneur, et où, néanmoins, il fit paraître sa puissance et sa sainteté au milieu d'eux.

Commentaire moral et mystique

À cause de la disproportion qui semble exister entre la faute de Moïse et le châtement dont Dieu la punit, certains commentateurs modernes ont émis l'hypothèse que le Patriarche commit alors quelque faute très grave, sur laquelle l'historien garda le silence, par respect pour la mémoire du législateur

¹ *Quaest. in Num.*, XIX. Pat. lat., t. XXXIV, c. 726.

d'Israël. À la suite de cette faute, le peuple tout entier serait tombé dans le péché d'idolâtrie, et, rompant son unité, en serait dispersé dans le désert pendant trente à trente-cinq ans². – Cette hypothèse, est-il besoin de le dire ? ne repose sur aucun fondement. Non seulement elle ne mérite pas la moindre créance, mais elle doit être tenue pour gravement inconvenante, parce qu'elle fait une injure gratuite à la mémoire d'un homme d'une sainteté transcendante, que Dieu lui-même a placé sur le chandelier, comme un flambeau destiné à éclairer l'humanité entière. Le verset d'Amos³, dont elle prétend tirer argument, ne contient pas la moindre allusion au serviteur de Dieu. Il reproche aux Juifs leur négligence dans les sacrifices, et le culte rendu par eux aux idoles : mais comment ose-t-on en rendre Moïse responsable si peu que ce soit, quand l'Écriture nous le montre luttant continuellement pour maintenir son peuple dans le droit chemin, et le préserver de ces néfastes égarements ?

Jamais les Pères de l'Église n'ont laissé ternir sa réputation de haute sainteté, et l'on peut voir avec quelle fermeté saint Augustin étrille le manichéen Fauste, pour s'être risqué à ce jeu :

« Tu n'as rien ôté à Moïse... en disant qu'il a été pécheur, et qu'il est mort sur la montagne parce qu'il a offensé Dieu... Si la voix de Dieu lui reproche d'avoir quelque peu chancelé dans sa foi, au moment de tirer l'eau du rocher, cette faiblesse lui est commune avec Pierre qui, par une défaillance semblable de sa foi, chancela au milieu des flots. Mais gardons-nous de croire qu'il a été pour autant exclu de la société éternelle des saints, lui qui, selon l'Évangile, a eu l'honneur de se trouver avec Élie aux côtés du Seigneur transfiguré sur la montagne. Nous pouvons voir dans les livres de l'Ancien Testament en quelle estime Dieu le tenait, même après son péché... Moïse [est monté] sur la montagne pour mourir corporellement et être reçu avec un esprit vivant, mais Fauste, lui, n'y est pas monté, pour débiter ses calomnies charnelles avec un esprit mort »⁴.

Cette hypothèse enlève à l'incident toute la leçon morale qu'il renferme, et qui est précisément de nous faire voir combien Dieu est exigeant à l'égard de ses saints. La familiarité dont il use avec eux ne doit pas nous tromper : elle ne les autorise jamais à se relâcher si peu que ce soit, et on peut dire en vérité que la justice divine *les conduit avec une verge de fer*.

Enfin cette explication détruit la signification mystique que la tradition, unanimement, a attribué à cette scène. La voici, telle qu'on la trouve couramment exposée, en particulier dans saint Augustin et dans Rupert⁵ : Moïse, qui frappe la pierre, et qui ne veut pas croire que l'eau en coulera, malgré tant de prodiges opérés en Égypte et au désert, est la figure du peuple juif qui, malgré tous les miracles qu'elle avait accomplis devant lui, malgré les malades guéris, les possédés délivrés, les morts ressuscités, ne crut pas, lui non plus, à la vertu de la « pierre »... *Et cette pierre, c'était le Christ*, dit saint Paul⁶. Ils la frappèrent deux fois, eux aussi : ils la crucifièrent d'abord avec leurs langues, à

² Ricc., pp. 268 et suiv.

³ V, 25-26.

⁴ *Contra Faust*, 1. XVI, ch. XVI et XVII.

⁵ Cf. saint Augustin, *loc. cit.* ; Rup., c. 886.

⁶ I Cor., X, 5.

l'heure de Tierce quand ils crièrent : *Crucifige, crucifige*. Et la pierre ne broncha pas... Puis ils la crucifièrent avec leurs mains, à l'heure de Sexte : et alors ils en firent jaillir de l'eau, une eau vive, une eau limpide, une eau merveilleuse, en telle abondance qu'elle allait inonder et sanctifier tout l'univers. Mais en punition, ils ne peuvent, eux non plus, entrer dans la Terre promise sans mourir – spirituellement s'entend –, c'est-à-dire sans cesser d'être Juifs, sans renoncer à leur infidélité.

CHAPITRE 12

La mort d'Aaron

(NUM., XX, 14-30)

Les quarante ans fixés par Dieu pour la pénitence d'Israël étaient arrivés à leur terme. Après de multiples pérégrinations, le peuple juif se retrouvait à Cadès-Barné, sur les confins de la Terre promise. L'heure était venue d'entrer enfin dans le domaine assigné par Dieu à la descendance d'Abraham : mais, pour ne pas risquer un désastre semblable à celui qui avait suivi la première tentative de conquête, Moïse ne voulut pas aborder la Palestine par sa frontière méridionale, la sachant très fortement gardée.

Il résolut d'obliquer vers l'Est et de chercher à y pénétrer par le pays d'Édom : cette région montagneuse est coupée, en effet, de vallées orientées Nord-Sud, par lesquelles il est plus facile d'accéder à la Palestine. Elle était habitée alors par les Édomites qui devaient devenir, avec le cours de l'histoire, les Iduméens, puis les Sarrasins. C'étaient les descendants d'Ésaü – dont Édom était le surnom ¹ –, et par conséquent aussi, ceux d'Abraham et d'Isaac. Ils étaient donc frères de race des Hébreux.

Moïse, pensa qu'il y avait là un titre suffisant à leur demander le libre passage à travers leur territoire. Par le truchement d'une ambassade dépêchée à leur roi, il rappela d'abord l'origine commune des deux peuples. Puis il évoqua la longue oppression que les Israélites avaient subie en Égypte, leur délivrance miraculeuse, l'ordre reçu de Dieu de gagner la terre de Chanaan. Il sollicitait donc la permission de traverser leur pays, en donnant d'ailleurs aux habitants toutes les garanties possibles : la colonne suivrait les chemins publics sans s'écarter ni à droite ni à gauche ; elle respecterait soigneusement les champs et les vignes, et ne toucherait pas aux puits.

Mais le roi d'Édom ne voulut rien entendre : il répondit seulement qu'il s'opposerait par la force à toute tentative de passage. Moïse envoya une deuxième ambassade avec ordre d'insister : *« Nous ne quitterons pas les routes tracées, dirent les envoyés ; si nous avons besoin d'eau pour nous ou nos troupes, nous la paierons le prix convenable, nous ne ferons aucune difficulté sur ce point et nous n'aurons d'autre souci que de passer le plus rapidement possible, pour ne pas vous être à charge »*.

¹ Cf. Gen., XXV, 30.

Le roi réitéra son refus, et pour montrer que sa détermination était irrévocable, il se porta sans plus attendre sur les frontières de son royaume avec des forces imposantes.

Moïse, ne voulant pas engager la guerre contre des hommes qui étaient des frères de race pour les Juifs, et dont le territoire ne faisait pas partie du domaine que ceux-ci devaient occuper, accentua son mouvement vers l'Est. Il franchit l'Araba, cette vallée qui, prolongeant la dépression du Jourdain, s'étend sur cent quatre-vingts kilomètres de longueur depuis le sud de la mer Morte jusqu'au golfe Élamitique. Il vint camper près du mont Hor, que l'on identifie généralement aujourd'hui avec le Djebel-Nébi-Haroun (montagne du Prophète Aaron). Là, en effet, Dieu lui fit savoir que l'heure était venue pour Aaron de quitter ce monde et d'aller rejoindre dans les limbes les âmes de ses pères, puisqu'il ne devait pas fouler le sol de la Terre promise. Avant de mourir, il transmettrait officiellement la charge de grand-prêtre à son fils Eléazar.

Il eût été impossible d'imaginer pour la sépulture du premier Pontife de la religion mosaïque un cadre plus grandiose que le massif du mont Hor. Deux voyageurs qui le visitèrent en 1818, en ont fait la description suivante :

Nulle part, le coloris extraordinaire de ces montagnes (d'Arabie Pétrée)... n'est plus saisissant. Les rochers sont d'un bleu tantôt foncé, tantôt pâle ; parfois rayés de rouge, ou variant de la couleur lilas à la couleur pourpre ; quelques-uns sont couleur de saumon, avec des veines cramoisies ou même écarlates ondulées ou circulaires ; on dirait de la chair crue. En d'autres endroits, on remarque des bandes livides de jaune ou d'orange clair ; ailleurs les couleurs différentes sont disposées en rang parallèles. Dans certaines parties les teintes sont plutôt pâles, quelquefois toutes blanches...

Aucune partie du paysage n'attire le regard avec autant de curiosité et de plaisir que les rochers escarpés du mont Hor lui-même, se dressant de tous côtés, avec les formes les plus sauvages et les plus fantastiques, ici entassés d'une manière étrange les uns sur les autres, là s'entrebâillant et présentant des crevasses d'une profondeur effrayante².

C'est de ce massif que Moïse entreprit l'ascension, accompagné de son frère et du fils de celui-ci, Eléazar. Tout le peuple, averti, était sorti sur le seuil des tentes et suivait des yeux les trois hommes. Aujourd'hui encore, la raideur de la pente et l'escarpement des rochers rendent cette escalade dangereuse et extrêmement fatigante. Pourtant le chemin est tracé et des entailles ont été creusées dans le roc, qui facilitent beaucoup la marche. Malgré cela le voyageur est souvent obli-

² Irby and Mangles, *Travels in Egypt*, 1844, pp. 133-135.

gé, pour avancer, de s’aider des mains et des genoux. Quel effort cette montée ne dut-elle pas demander, alors, à ces vieillards plus que centenaires, surtout si l’on songe qu’Aaron la faisait, coiffé de sa tiare et revêtu de ses ornements pontificaux !

Arrivés au sommet du mont Hor, ils trouvèrent une caverne qui s’ouvrait devant eux. D’après la tradition juive, ils aperçurent à l’intérieur un lit et une lampe allumée³ ; ils comprirent à ce signe que c’était là le lieu choisi par Dieu lui-même pour servir de demeure dernière à son serviteur. Moïse alors dépouilla son frère de ses habits sacerdotaux, à la vue de tout le peuple, et les fit revêtir à son fils Eléazar. Après quoi Aaron s’étendit sur le lit où, paisiblement, sans agonie, il s’endormit dans le Seigneur. Il avait cent vingt-trois ans, dit Josèphe ; on était dans la quarantième année de l’Exode, « en la première lune du mois que les Athéniens nomment Hécatombéon, les Macédoniens, Lous, et les Hébreux, Sabba »⁴. Le peuple, en apprenant la mort du grand-prêtre, manifesta une vive douleur et le pleura pendant trente jours. On voit, à ce trait, que l’usage liturgique de solenniser le trentième jour après un décès est fondé sur des coutumes très anciennes.

Si nous en croyons les traditions locales, le tombeau du premier pontife d’Israël existe toujours sur ce Djebel-Nébi-Haroun, que l’on croit être le mont Hor. Il est renfermé dans un petit édifice rectangulaire d’environ 10 mètres sur 7 m. 50, que recouvre un toit en terrasse, pourvu d’une coupole... C’est un sanctuaire pareil à ceux que l’on rencontre fréquemment sur la tombe des musulmans que leurs coreligionnaires veulent honorer comme des saints. Il se compose de deux pièces superposées. Celle de dessus, voûtée et éclairée seulement par la porte, est ornée de quatre colonnes, auxquelles sont suspendus des ex-voto. On y voit une manière d’autel fait d’une grosse pierre haute et arrondie, sur laquelle les pèlerins musulmans immolent un sacrifice à Aaron, un mouton ou un cheveau. À côté se trouve un sarcophage d’un bleu jaunâtre : mais ce n’est pas lui qui contient les restes du grand-prêtre. D’après les Arabes, le vrai tombeau d’Aaron est dans la salle inférieure, sorte de crypte taillée à même le roc, où règne la plus profonde obscurité. On peut y discerner cependant une masse de maçonnerie demi-cylindrique, recouverte d’un tapis noir, et défendue par une grille contre la curiosité des visiteurs : c’est là, selon une tradition impossible à contrôler, que reposeraient toujours les restes de l’homme qui fut le fondateur du sacerdoce lévitique, et dont la lignée devait donner au monde, avec un grand nombre d’autres saints, le Précurseur du Sauveur, le plus grand des Prophètes, celui qui, au té-

³ Corn., t. II, p 302 ; Lyr., c. 1319 ; Carth., t. II, p. 434.

⁴ Flav., I. IV, ch. IV. Il correspondait à peu près à notre mois de février.

moignage du Christ lui-même, ne le cède à personne, parmi les fils de la femme⁵ : saint Jean-Baptiste.

Commentaire moral et mystique

Voici comment Rupert de Deutz⁶ expose le sens allégorique des deux épisodes que nous venons de raconter, le refus du roi d'Édom et la mort d'Aaron :

Édom, dit-il, ou Ésaü, est la figure du peuple juif, de celui qui était l'aîné dans la famille de Dieu, mais qui a perdu son droit d'aînesse. Il l'a vendu pour un plat de lentilles en sauce rouge, *pro coctione rufa*. Il a sacrifié tout l'héritage des Patriarches, tous ses privilèges, toute sa tradition pour se rassasier du sang du Christ quand il a crié à Pilate : « *Non habemus regem nisi Cæsarem !* Nous n'avons pas d'autre roi que César ! » C'est à lui que les envoyés de Moïse – c'est-à-dire les apôtres du Christ – ont essayé de prêcher d'abord la doctrine de l'Évangile. Ils l'ont abordé avec des paroles de paix : « Nous n'abîmerons rien, lui ont-ils dit, nous ne toucherons pas à la religion des Patriarches. Nous suivrons strictement les chemins qu'ont tracés Abraham et nos ancêtres. Laissez-nous seulement entrer sur votre territoire, et prêcher dans les synagogues ». Mais le roi d'Édom, mais les princes des prêtres n'ont rien voulu entendre. Ils ont refusé aux apôtres le droit de parler ; puis, devant leur insistance, ils les ont menacés de mort. Alors ceux-ci se sont détournés et sont allés aux Gentils. « *C'est à vous, diront saint Paul et saint Barnabé aux Juifs d'Antioche en Pisidie, qu'il convenait de prêcher d'abord le Verbe de Dieu. Mais parce que vous le repoussez et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici que nous nous tournons vers les nations* »⁷.

Quant à la mort du grand-prêtre, elle représente la fin du sacerdoce lévitique. Si Aaron, en effet, quand il arrêta le fléau qui menaçait d'exterminer Israël, était la figure du Christ, arrachant le monde aux flammes éternelles ; dans la scène présente, il n'est plus que le type du sacerdoce mosaïque. Car un prêtre saisi par la mort ne saurait représenter Celui qui *demeure éternellement*, et dont le sacerdoce *n'a point de fin*⁸. En mourant, et en mourant plus tôt qu'il ne l'aurait dû, pour expier son péché d'incrédulité, Aaron figure donc la fin du sacerdoce juif ; de ce sacerdoce charnel, qui n'était que l'ombre du véritable, et dont les chefs moururent, c'est-à-dire perdirent leur principe de vie, pour n'avoir pas cru dans le Christ. Aaron meurt sur le mont Hor, qui signifie *Lumière* : parce que les princes des prêtres moururent spirituellement devant une montagne de lumière, celle qui *éclaire tout homme venant en ce monde*. Il meurt sans être malade, parce que les prêtres juifs se prenaient pour des justes, et se croyaient en pleine santé morale. Mais il transmet ses vêtements à son fils : parce que le sacerdoce chrétien a hérité du culte et de la liturgie des Hébreux.

⁵ Luc, VII, 28.

⁶ Cf. Rup., c. 886-888.

⁷ Act., XIII, 46.

⁸ Hébr., VII, 24.

CHAPITRE 13

Le serpent d'airain et le passage de l'Arnon

(NUM., XXI, 1-20)

Tandis que les Israélites étaient encore dans la région d'Hor, le roi d'Arad, petit royaume chananéen situé au sud de la Palestine, apprenant leur présence, devina le danger qui le menaçait, et, sachant que le meilleur moyen de se défendre est souvent d'attaquer, fondit sur eux à l'improviste. Grâce à l'effet de surprise il leur infligea une légère défaite, qui lui permit de leur enlever un peu de butin. Mais les Hébreux, se ressaisissant aussitôt, supplièrent Dieu de leur livrer cet adversaire, promettant qu'en retour ils *voueraient à l'anathème toutes les villes* de son territoire.

Cette expression : *vouer à l'anathème*, signifiait que le vainqueur ne se réserverait rien pour lui, que tout le butin serait impitoyablement brûlé. Les Hébreux firent cette promesse parce qu'ils savaient que ces villes étaient des foyers d'idolâtrie et que Dieu les avait en abomination. Leur demande fut exaucée : les Chanéens furent battus, leurs cités rasées et le pays reçut le surnom d'*Horma*, c'est-à-dire : *anathème*, pour rappeler le caractère religieux de cet anéantissement.

Mais les Hébreux ne poussèrent pas plus loin. L'expédition contre le roi d'Arad n'était qu'un raid, exécuté par une partie seulement de l'armée : le camp n'avait pas quitté le pied du mont Hor. Moïse était décidé à continuer le mouvement qu'il avait amorcé pour tourner le pays d'Édom et à aborder la Palestine, non par le sud, trop fortement défendu, mais par l'est.

Au bout de quelques jours, la masse du peuple se remit en route, marchant vers le nord et longeant sur sa gauche l'Araba. On campa à Salmona, puis à Phunon (aujourd'hui : Kirbet-Fenan). Mais on était à nouveau en pleine zone désertique ; il fallait endurer la soif, la fatigue, la chaleur, la pénurie d'aliments : et la comédie habituelle recommença. Les murmures se déchaînèrent sans frein contre Moïse : « *Pourquoi nous as-tu fait sortir d'Égypte ?* lui criait-on. *Pour que nous mourions dans le désert ? Le pain manque, il n'y a pas d'eau*, nous n'avons pour nous soutenir que la manne, la sempiternelle manne, dont nous sommes saturés jusqu'à la nausée, et qui ne tient pas l'estomac ! »

À travers son serviteur, c'était Dieu évidemment qui était atteint par ces insolences. Aussi le châtement ne se fit pas attendre : il vint sous la forme de serpents *saraph*, dit la version hébraïque, c'est-à-dire

de serpents de feu. D'après les traditions juives, et aussi d'après les annales assyriennes¹, c'étaient des reptiles ailés. Isaïe fait probablement allusion à eux quand il parle de *regulus volans*². Ils étaient de petite taille, mais ils volaient très vite, harcelant les Hébreux de terribles piqûres, qui causaient des inflammations brûlantes et souvent entraînaient la mort.

Les Juifs alors se précipitèrent vers Moïse, implorant son pardon : « Nous avons péché, disaient-ils, *nous avons mal parlé contre le Seigneur et contre toi. Intercède pour nous, afin qu'il nous délivre de ces horribles bêtes* ». Moïse se mit en prière, et Dieu lui dit : « *Fais faire un serpent d'airain, puis tu le dresseras sur un poteau au milieu du camp. Quiconque aura été mordu n'aura qu'à le regarder, et il sera guéri* ».

Moïse obéit, et le serpent d'airain fut fixé sur un pieu, au milieu du camp, devant la porte du tabernacle. Dieu voulait par ce signe forcer les Juifs à regarder vers le lieu de sa présence au milieu d'eux, dont ils n'avaient cure. Quiconque était piqué par les redoutables reptiles n'avait dès lors qu'à lever les yeux vers le serpent d'airain, et il était guéri aussitôt.

Cet ex-voto fut ensuite conservé, placé dans le temple de Jérusalem et vénéré avec de très grands égards ; si bien que le roi Ézéchias, sur l'ordre de Dieu, dut le détruire, car le culte qu'on lui rendait se teintait de plus en plus d'idolâtrie et de magie³.

Les Hébreux reprirent alors leur marche vers le Nord. Ils campèrent à Oboth, à Jeabarim (Iyyé-Ha-Abarim), qui est situé à hauteur de l'extrémité méridionale de la mer Morte. Là ils rencontrèrent un torrent, le Zared, que l'on identifie généralement aujourd'hui avec l'ouadi el-Hésa⁴. Le lit en est large et profond ; mais, si leurs traditions sont vraies, les Juifs le passèrent à pied sec, comme la mer Rouge⁵. Ensuite, montant toujours vers le Nord, ils vinrent dresser leurs tentes sur les bords de l'Arnon, rivière qui se jette dans la mer Morte, vers le milieu de sa rive orientale. On la nomme aujourd'hui : ouadi-el-Modjib.

L'Écriture en parle quelquefois comme d'un ruisseau ; et de fait, si nous ne considérons que l'Arnon lui-même, en dehors de la saison des pluies, c'est une petite rivière qui serpente paisiblement entre deux haies d'arbres et d'arbustes. Dans son eau limpide qui murmure sur un lit de cailloux, jouent de très nombreux poissons, que l'on peut prendre avec la plus grande facilité.

¹ B. J.

² XXX, 6. *Basilic volant*.

³ IV Reg., XVIII, 4.

⁴ D. B., *Zared*, c. 2532.

⁵ Carth., t. II, p. 438.

Mais ce ruisseau coule au fond d’un gigantesque ravin, aux bords abrupts, qui ne mesure pas moins de quatre à cinq kilomètres de largeur, et dont la profondeur atteint six cents mètres. On dirait une faille énorme, creusée par un tremblement de terre dans des assises superposées de basalte, de calcaire, de marne et de grès. Cette tranchée formidable constituait un obstacle naturel, bien capable d’arrêter la marche d’une colonne aussi considérable et aussi lourdement chargée que les Hébreux. Dieu cependant leur prescrivit de la franchir, sans se mettre en peine de la difficulté, leur promettant qu’il les assisterait de sa toute-puissance.

Sans doute se produisit-il là encore, au moment du passage, un miracle analogue à celui de la mer Rouge, mais nous ne savons pas quelle en fut la nature. L’écrivain sacré se contente de citer quatre vers, tirés, dit-il du *livre des guerres du Seigneur*. C’était là, probablement, un recueil de chants sacrés, composé alors par les bardes hébreux, pour célébrer la marche d’Israël vers la Terre promise, et aujourd’hui disparu.

*Ce que Dieu a fait dans la mer Rouge,
Il le fera aussi dans les torrents de l’Arnon.
Les rochers des torrents se sont inclinés pour descendre vers Ar
et pour se reposer sur les confins des Moabites.*

On peut supposer que les hautes murailles naturelles qui encadrent la rivière s’aplanirent d’elles-mêmes devant les Hébreux, ouvrant ainsi un passage facile vers la terre des Moabites⁶. Mais il n’existe aucune tradition ferme sur ce point.

L’Arnon franchi, la colonne fit bientôt halte en un point, où Dieu avait dit à Moïse qu’il trouverait de l’eau presque à fleur de terre. De fait, les chefs des tribus qui étaient réunis autour de lui n’eurent qu’à gratter le sol avec leurs bâtons pour la faire jaillir en abondance. Les Hébreux s’y désaltèrent d’autant plus volontiers quelle était excellente. Elle les reconforta et leur mit le cœur en joie comme si elle avait été du vin, dit Philon, si bien qu’ils composèrent en son honneur un nouvel hymne qu’on appela le chant du puits :

*Que l’eau monte dans le puits !
Le puits qu’ont creusé les princes,
Qu’ont foré les chefs de la multitude,
Sur l’ordre du promulgateur de la loi
Avec leurs bâtons !*

Cela fait, ils traversèrent quelques sites dont l’auteur sacré a conservé les noms, mais qu’il est impossible d’identifier avec certitude aujourd’hui : Mathana, Nahaliel, Bamoth ; et ils vinrent enfin dresser le

⁶ H. S., c. 1235 ; Carth., t. II, p. 439.

camp dans la région de Moab, sur un plateau que l'on appelle le mont Phasga, qui est couvert de pâturages et d'où l'on peut embrasser d'un regard tout le désert de Juda.

Commentaire moral et mystique

Les Israélites qui, battus par les Chananéens, ne perdent pas courage, mais demandent à Dieu son secours, se lient par des vœux, reprennent la lutte, et triomphent enfin de l'adversaire qui les avait d'abord mis en déroute, nous donnent l'exemple de la persévérance que nous devons avoir dans le combat spirituel. Souvent il arrive que nous remportions une victoire là même où nous avons commencé par être vaincus⁷.

Quant au serpent d'airain, tout le monde sait qu'il est la figure du Christ en croix. Notre-Seigneur nous l'a enseigné lui-même, quand il a dit à Nicodème : « *De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé ; afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle* »⁸.

Et unanimement, sans aucune divergence, la Tradition l'a toujours interprété dans ce sens :

« C'est à la persuasion du serpent, écrit saint Augustin, que l'homme est tombé et a été condamné à mort. Ne convenait-il donc pas que, pour figurer cette condamnation à mort, le serpent même fût attaché et élevé sur l'instrument du supplice ? C'était un symbole expressif de la mort du Sauveur sur la Croix »⁹.

Et saint Ambroise :

« C'est en figure que le serpent d'airain a été attaché sur un gibet. Il annonçait au genre humain le véritable Crucifié, celui qui détruisait le venin du vrai serpent, c'est-à-dire du diable »¹⁰.

Cette image, justement parce qu'elle a quelque chose qui heurte notre sensibilité, est destinée à nous faire comprendre à quel point le Christ nous a aimés. Lui qui n'a jamais commis le péché, il a pris une chair faite à la ressemblance du péché, figurée ici par le serpent. Dans cette chair, il a payé la punition due au péché : c'est pourquoi le serpent est mis en croix. Mais il n'a pris que la ressemblance, il n'a pas pris le péché : comme ce serpent, qui avait la figure d'un animal venimeux, mais qui n'en avait pas le venin. Il était d'airain, pour marquer la force invincible de Jésus, dans les tentations comme dans les souffrances, pour manifester aussi que la croix durera éternellement, et que rien ne pourra prévaloir contre elle.

« Si les hommes oubliaient, dit saint Augustin, si les siècles laissaient s'effacer de leur mémoire que le Christ est mort pour le salut des hommes, ceux-ci mourraient véritablement. Mais la foi en sa passion est comme une

⁷ Rhab., c. 712.

⁸ Jo., III, 14.

⁹ *Comment. sur l'Ep. aux Galates*, 22. Pal. lat. t. XXXV, c. 2120.

¹⁰ *Première apologie de David*, ch. III. Pat. lat., t. XIV, c. 896. Cf. aussi Tertullien, *Adversus Judaeos*, ch. X. Pat. lat., t. II, c. 667.

foi d’airain, et quoique sur la terre, les uns meurent pour faire place aux autres, tous peuvent contempler au-dessus d’eux cette grande croix dont la vue rend la santé »¹¹.

Tous ceux qui regardent vers le serpent, tous ceux qui ont foi dans le Crucifié, qui méditent sur sa Passion, seront guéris. Grâce à ses mérites et aux sacrements institués par Lui, ils échapperont à la mort du péché, ils comprendront la valeur de la souffrance et ils auront part un jour à sa résurrection.

¹¹ *Loc. cit.*

CHAPITRE 14

Séhon, roi des Amorrhéens, et Og, roi de Basan

(NUM., XXI, 21-35)

Les Juifs avaient maintenant devant eux un immense plateau qui s'étendait jusqu'au mont Hermon, au nord de la Palestine transjordanienne. Bordé à l'ouest par la mer Morte sur laquelle il descend à pic, puis par le Jourdain et le lac de Tibériade, vers lesquels il s'incline en pente plus douce, il est coupé d'est en ouest par deux grands torrents : le Jaboc (Nahr Zequa) et le Yarmouk (ou Chéri'at-el-Mandhoûr). Mais il est en outre raviné par de nombreux ouadis secondaires, qui le découpent en massifs rocheux aux formes les plus variées, et dont cependant les sommets, çà et là revêtus de lave basaltique, semblent de loin se confondre en une table uniforme, à peine dépassée par quelques pointes pyramidales¹.

Cette vaste étendue était alors occupée par les Amorrhéens, qui y avaient établi deux États distincts séparés par le Jaboc. Celui du Nord s'appelait le royaume de Basan. Il avait pour capitale Ethaï, et pour roi, un certain Og, *de la race des géants*. Celui du Sud, limité sur trois de ses faces par trois fleuves : l'Arnon, le Jourdain et le Jaboc, ressemblait, dit Josèphe, à une presqu'île. Son roi se nommait Séhon, et sa capitale, Hésébon. Il correspondait à peu près à la région que l'on appelle aujourd'hui El-Belka, l'une des plus belles de la Syrie. En effet, si les montagnes présentent des sommets dénudés, leurs flancs abondent en pâturages parsemés de bouquets de chênes, de térébinthes et de lauriers, et les fonds, bien arrosés, sont remplis de fourrés verdoyants.

Pour arriver jusqu'à l'endroit où il se proposait de franchir le Jourdain, Moïse était obligé de traverser dans toute sa longueur le royaume de Séhon. Il était en droit d'y pénétrer les armes à la main, parce que les Amorrhéens appartenaient à la race chananéenne ; c'étaient donc des ennemis-nés, désignés comme tels par Dieu et voués à l'extermination.

Mais le territoire qu'ils occupaient en Transjordanie ne faisait pas partie, à proprement parler, du domaine réservé à Israël, et il n'y avait pas de raison à priori de les en chasser. Moïse préféra donc user à leur endroit de moyens pacifiques. Il dépêcha vers eux une ambassade, pour demander le libre passage à travers leur pays, comme il l'avait fait pour l'Idumée : « *Nous ne nous écarterons*, disait-il, *ni dans les*

¹ Cf. Élisée Reclus, *L'Asie antérieure*, p. 708.

champs, ni dans les vignes, nous ne boirons pas l'eau de vos puits ; nous marcherons sur la voie royale, jusqu'à ce que nous ayons dépassé vos frontières ».

Mais comme le roi d'Édom, Séhon ne voulut rien entendre. Philon prétend même qu'il injuria les envoyés, et ne parlait de rien moins que de les mettre à mort². Heureusement il se contint, mais, rassemblant en hâte son armée, il marcha au-devant des Hébreux dans le désert. Il les rencontra en un lieu nommé Jasa, et se mit en devoir de les attaquer.

Moïse, de son côté, dès qu'il avait appris le rejet de ses propositions, s'était préparé à la lutte : il comprenait que l'heure était venue maintenant de passer à l'offensive pour conquérir la Terre de promesse. En même temps, il sentait qu'une bataille serait un excellent dérivatif aux plaintes et aux murmures continuels du peuple. Après avoir consulté Dieu dans la prière, et reçu de lui l'assurance de la victoire, il donna donc l'ordre de prendre les armes. Les Juifs répondirent à son appel avec enthousiasme, se rangèrent en dispositif de combat et marchèrent contre les Amorrhéens avec une telle détermination que ceux-ci, saisis soudain de crainte, perdirent leur orgueilleuse assurance.

Ils soutinrent à peine le premier choc, dit Josèphe, puis ils prirent la fuite. Les Hébreux les poursuivirent si vivement que, ne leur donnant pas le loisir de se rallier, ils les jetèrent dans la dernière épouvante. Sans garder aucun ordre ils s'efforçaient de gagner leurs villes pour s'y mettre en sûreté. Mais les Hébreux ne se contentèrent pas d'une victoire imparfaite. Comme ils étaient fort adroits à se servir de la fronde et de toutes les armes de jet ; que, de plus ils étaient extrêmement agiles et armés à la légère, ou ils rattrapaient les fuyards, ou ils arrêtaient à coups de pierres, de dards et de flèches ceux qu'ils ne pouvaient rejoindre. Le carnage fut très grand, particulièrement auprès du fleuve³, parce que les fuyards qui, en raison de la chaleur souffraient de la soif autant que de leurs blessures – on était en été –, se précipitaient en groupes compacts sur ses rives pour boire. Séhon se trouva parmi les morts, ainsi que tous les plus vaillants de son armée. Les vainqueurs, ne rencontrant plus de résistance, firent quantité de prisonniers, dépouillèrent les cadavres restés sur le terrain, s'emparèrent de la moisson qui était encore sur pied, ainsi que d'un butin considérable, et occupèrent tout le pays des Amorrhéens, depuis l'Arnon jusqu'au Jaboc⁴.

Par contre, ils ne pénétrèrent pas sur le territoire des Ammonites, qui se trouvaient à l'est, pas plus qu'ils n'avaient envahi précédemment celui des Moabites : parce que ces deux peuples étaient, l'un comme l'autre, les descendants de Lot, et donc leurs frères de race en Abraham. Les régions qu'ils occupaient leur avaient été assignées comme habitat par Dieu, et les Israélites n'avaient sur elles aucun droit.

² Philax, p. 107.

³ Sans doute, l'un des affluents de l'Arnon.

⁴ Flav., l. IV, ch. V.

Cependant, un problème se posait pour la capitale, Hésébon, et sa périphérie. C'était une ville fondée par les Moabites, mais Séhon s'en était emparé, l'avait entièrement reconstruite et en avait fait sa capitale. Maintenant que les Juifs l'avaient conquise à leur tour, devaient-ils la rendre à ses premiers propriétaires, ou la considérer comme de bonne prise ? Moïse jugea, conformément au droit des gens, que les Moabites, en la cédant au vainqueur à la suite de leur défaite, n'avaient plus de titre à faire valoir sur elle, et qu'en conséquence, la ville était bonne à prendre.

C'est pour souligner la légitimité de cet acte que les Juifs composèrent alors un chant, où ils rappelaient la défaite des Moabites, et railaient leur dieu national Chamos, qui avait été bien impuissant à les protéger contre Séhon :

« Venez à Hésébon, disait-il : cette ville a été détruite. Que se construise et que s'élève maintenant à sa place la ville de Séhon ! Un feu est sorti d'Hésébon reconstruite, des guerriers ont jailli ⁵ de la cité de Séhon comme une flamme qui a dévoré Ar des Moabites, et les habitants des hauts lieux de l'Arnon. Malheur à toi Moab ! Tu as péri, peuple de Chamos ! Ton dieu a laissé ses fils fuir devant Séhon, roi des Amorrhéens, et ses filles tomber entre ses mains comme esclaves. La puissance de Moab a été brisée depuis Hésébon jusqu'à Dibbon : ses habitants épuisés se sont réfugiés à Nophé et à Médaba (qui n'avaient pas été prises) ».

Plus tard cependant, au temps des Juges, les Ammonites évoquèrent ce fait pour chercher aux Juifs une mauvaise querelle : ce qui leur valut de recevoir de Jephté une défaite magistrale ⁶.

Israël avait donc occupé tout le royaume de Séhon, mais il n'avait pas fini pour autant avec les Amorrhéens. Restait au nord le royaume de Basan qui constituait, entre le Jaboc et le mont Hermon, la partie septentrionale de la Transjordanie. Ce pays avait un roi qui s'appelait Og, et qui était, dit le *Deutéronome*, le dernier représentant de la race des géants ⁷.

L'existence de cette race, les Rephaim, est affirmée trop souvent par l'Écriture et par les traditions juives pour que nous puissions la mettre en doute. Sur ce point, comme sur les autres, les découvertes archéologiques sont venues d'ailleurs confirmer les assertions des Livres saints.

Les nombreux monuments que le temps a respectés dans cette région, pourtant déserte aujourd'hui, attestent qu'il y eut bien là, à une

⁵ Chald., p. 641.

⁶ Jud., XI.

⁷ III, 11.

époque donnée, un peuple de géants. Les remparts cyclopéens des villes, qui se profilent sur un ciel limpide ; les maisons construites en blocs épais de basalte, parfaitement taillés ; les portes faites d'une seule dalle de six pieds de haut, et d'un pied d'épaisseur, qui roulent aujourd'hui encore sur deux forts pivots, taillés dans la dalle même et insérés dans l'épaisseur des parois ; les sarcophages aux proportions gigantesques, sont des témoins impassibles de la véracité du récit biblique.

Quelque mystérieux et incroyable que cela paraisse, écrit un voyageur anglais, *j'ai vu* de mes propres yeux que cela est littéralement vrai. Les cités sont encore là aujourd'hui. Quelques-unes portent toujours les noms mentionnés dans la Bible. Leur multitude debout au milieu de ces tristes solitudes, a quelque chose de fantastique et de désolé, qui fait sur l'âme du voyageur une impression indéfinissable⁸.

Le roi Og, quand il sut que Séhon se préparait à attaquer les Israélites, avait voulu se joindre à lui, car il était son allié et son ami. Ayant appris en chemin sa défaite et sa mort, il n'en persista pas moins dans ses résolutions de combattre les envahisseurs, et il vint au-devant d'eux avec toute son armée.

C'était, dit à son tour Josèphe, un géant d'une si énorme grandeur que son lit, qui était de fer et que l'on conserva longtemps dans Rabatha, l'une des principales villes de son royaume, avait neuf coudées de long et quatre de large (soit environ 4 m. 75, sur 2 m. 10)⁹.

Son aspect avait quelque chose de tellement terrifiant que Moïse craignit qu'il ne semât la panique dans les rangs de ses troupes. Il s'en ouvrit au Seigneur dans la prière. « *Ne le crains pas*, lui fut-il répondu. *Car je l'ai livré entre tes mains, lui et tout son peuple, et son territoire. Tu feras de lui ce que tu as fait de Séhon, le roi des Amorrhéens* ». De fait les Israélites le taillèrent en pièces : ils passèrent au fil de l'épée le roi, ses fils, tous les habitants, et *ils s'emparèrent du pays* ; ce qui veut dire, selon saint Augustin, qu'ils ne détruisirent pas les villes de fond en comble, ainsi qu'ils l'avaient fait dans le royaume d'Arad¹⁰. Mais ils prirent soixante villes, munies de remparts énormes, comme nous l'avons dit plus haut, et si riches, dit Josèphe, qu'il n'y eut pas un seul d'entre eux, jusqu'aux moindres soldats, qui ne s'enrichît.

Commentaire moral et mystique

Séhon, explique Origène, signifie à la fois : *arbre stérile*, et : *orgueilleux*. Il est le roi des Amorrhéens, c'est-à-dire, de *ceux qui vont à l'amertume*. À ce titre, nous n'avons pas de peine à reconnaître, dans cet arbre *stérile* et su-

⁸ Porter, *The Giant cities of Bashan*, Londres, 1872, p. 13.

⁹ Moïse donne les mêmes dimensions. Deut., III, 11.

¹⁰ *Quaest. in Heptat.* Pat. lat., t. XXXIV, c. 739.

perbe, le prince de ce monde, le maître de tous ceux qui vivent dans l'injustice ou la débauche, et *qui s'en vont ainsi à l'amertume* de la mort éternelle.

Les Israélites représentent les chrétiens qui veulent passer à travers le royaume de Séhon, c'est-à-dire à travers le monde, pour arriver à la vraie Terre promise, au royaume des cieux. Ils *dépêchent des envoyés avec des paroles de paix* à Séhon, promettant *qu'ils ne demeureront pas dans son pays, qu'ils ne feront que passer et suivre la voie royale, sans s'écarter d'aucun côté, ni dans un champ, ni dans une vigne, sans même boire l'eau de sa citerne.*

« Voyons à quel moment nous avons fait ces promesses... Que chaque fidèle se rappelle, lorsqu'il est venu aux eaux du baptême... les paroles qu'il a prononcées alors, et comment il a renoncé au démon. Il a promis de ne pas user de ses pompes et de ses œuvres, de ne se soumettre à aucune de ses servitudes ou voluptés ; ... *de ne pas boire l'eau de sa citerne, c'est-à-dire de ne plus prendre une seule goutte de la science du Diable, de l'Astrologie, de la Magie, d'aucun enseignement qui s'oppose en quoi que ce soit à la piété envers Dieu...* Il proclame qu'il suivra *la Voie Royale*. Quelle est la Voie Royale ? – Sans aucun doute, celle qui a dit : *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie*¹¹.

« Nous voulons donc traverser ce monde en paix, sans toucher à rien de ce qui appartient au prince des ténèbres. C'est cela justement qui irrite son orgueil, provoque sa haine, et déclenche les persécutions dont il nous harcèle. Mais arrêtons-nous à Jasa, et là, attendons-le de pied ferme : nous sommes sûrs de la victoire. Car Jasa signifie : *commandements*, et le démon ne peut rien, quand même il engagerait tout l'enfer derrière lui, contre une âme qui est décidée à rester fidèle aux commandements de Dieu. Campons-nous dans l'obéissance comme dans une place forte, prenons en main les armes spirituelles : la prière, la lecture, la pénitence, et Séhon sera vaincu. Tous les vices, toutes les mauvaises habitudes qu'il avait établies dans notre âme comme autant de forteresses, seront détruites, quand nous aurons rejeté son règne, et que nous serons devenus vraiment les sujets du Roi qui a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*¹². Toutes seront jetées bas, y compris Hésébon, sa capitale, qui représente le cœur de l'homme : parce que c'est là que le diable a fixé le siège de son empire. *C'est du cœur de l'homme, en effet, dit Notre-Seigneur, que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les vols, les péchés d'avarice et de méchanceté, les fourberies, les manques de pudeur, les mauvais regards, les blasphèmes, l'orgueil, la sottise, et tout ce qui souille l'homme*¹³. Il faut incendier cette cité, en y mettant le feu dont le Sauveur a dit : *« Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume ? »*¹⁴ » Et il faut la rebâtir avec des pensées pieuses et chastes, afin qu'elle cesse d'être la cité des Amorrhéens pour devenir celle des fils d'Israël »¹⁵.

¹¹ Jo., XIV, 16.

¹² Mt., XI, 29.

¹³ Mc., VII, 21-23.

¹⁴ Luc., XII, 49.

¹⁵ D'après Origène, Hom. XII et XIII.

Quant à Og, le roi de Basan, ce géant, cette énorme masse de viande qui se hâte au secours de Séhon, il représente la chair, qui se fait en nous l'alliée du démon, pour combattre contre l'esprit. Son nom veut dire : *obstacle*, et, en effet, l'amour de tout ce qui est charnel ou matériel constitue un obstacle qui sépare l'âme de Dieu et l'empêche d'entrer dans la terre promise. Son *grand lit* représente la concupiscence, toute la trame des habitudes sensuelles sur laquelle la chair aime à se reposer voluptueusement. C'est de ce lit que David lui-même n'avait pas le courage de se lever, malgré ses larmes, et bien qu'il sentît qu'il y *vieillissait au milieu de ses ennemis*¹⁶. C'est à ce lit que Notre-Seigneur faisait discrètement allusion quand il disait au paralytique d'emporter le sien¹⁷. Et c'est pourquoi le lit de l'épouse du *Cantique*, au contraire, doit être *un lit de fleurs*¹⁸.

¹⁶ Ps. VI, 7 et 8.

¹⁷ Mt., IX, 6.

¹⁸ Cant., I, 16.

CHAPITRE 15

Pourquoi le roi Balac fit appel à Balaam

(NUM., XXII)

Les Hébreux étaient à présent maîtres de toute la Transjordanie, depuis l'Arnon jusqu'au mont Hermon. Ils avaient établi leur camp dans la région que l'on appelait alors *Arbot Moab* (les steppes de Moab), sorte d'oasis assez fertile, qui s'étale à l'est du Jourdain, en face de Jéricho : et là ils attendaient une occasion favorable pour passer le fleuve, afin d'entrer enfin dans la vraie Terre promise.

Mais les victoires éclatantes qu'ils venaient de remporter sur les Amorrhéens, et la rigueur impitoyable dont ils avaient usé envers les vaincus, avaient répandu la terreur dans les pays environnants. Les Moabites, devenus leurs voisins à l'est, se crurent menacés à leur tour : car ils ignoraient que Dieu avait interdit aux Hébreux de toucher à leur territoire, et ils avaient tout lieu de craindre que la prochaine offensive ne fût dirigée contre eux. Cette perspective les glaçait d'épouvante, au point que leur roi, qui s'appelait Balac, fils de Séphor, jugea impossible de soutenir le choc de l'ennemi. Il s'ouvrit de ses inquiétudes à ses amis et alliés, les scheiks Madianites, dont les tribus nomades s'avançaient souvent jusque sur les bords de la Transjordanie.

« *Ce peuple, leur dit-il, détruira toutes les nations qui demeurent sur nos territoires, aussi facilement que le bœuf broute l'herbe jusqu'à la racine* ». Après avoir délibéré ensemble, ils résolurent d'envoyer une ambassade à un certain Balaam, magicien célèbre, qui habitait à Pethor, sur les bords de l'Euphrate, en Mésopotamie, pour lui demander de venir maudire les Hébreux. Ce personnage avait étudié, dit Philon,

toutes les formes de l'art divinatoire, et spécialement celle qui consiste à annoncer l'avenir d'après le chant, le vol et le comportement des oiseaux. Il émerveillait tout le monde par sa science : bien souvent, il avait prédit des choses incroyables, comme la pluie en plein été, la sécheresse ou la chaleur au cœur de l'hiver, la disette quand les moissons s'annonçaient magnifiques, et l'abondance quand on croyait que tout était perdu. Il pronostiquait qu'une rivière allait déborder, ou au contraire se tarir complètement ; il avertissait un malade qu'il guérirait, un homme qu'il serait frappé de la peste, et quantité de choses semblables : et toujours, ses prédictions se réalisaient infailliblement. Aussi il s'était acquis une réputation extraordinaire de devin, et on le traitait partout avec beaucoup d'honneur¹.

¹ Philax, p. 106.

Les commentateurs ont discuté à perte de vue pour savoir si Balaam était un prophète authentique, serviteur du vrai Dieu, ou un magicien qui tirait des sciences occultes toutes ses prédictions et tout son pouvoir.

Nous nous en tiendrons à l'opinion de saint Jérôme. Elle est d'ailleurs conforme aux traditions juives et elle rend parfaitement raison des événements qui vont suivre : Balaam avait commencé par être un sage et un homme de bien. Mais, séduit peu à peu par l'amour de l'argent, il s'était, pour s'en procurer, initié aux secrets de la magie et s'adonnait maintenant au commerce des démons².

Tel est le personnage auquel Balac, après en avoir conféré avec les chefs des tribus voisines, avait décidé de faire appel pour conjurer le péril hébreu. Une délégation, composée de notables Moabites et Madianites, vint donc le trouver, et lui transmit la demande du roi : « *Voici un peuple qui est sorti d'Égypte, qui a couvert la surface de la terre, et se prépare à m'attaquer. Viens, et maudis ce peuple, car il est plus fort que moi. Dis-moi s'il y a quelque moyen de l'abattre et de le chasser de ma terre, car je sais que Dieu bénit ceux que tu bénis, et il maudit ceux que tu écrases sous tes malédictions* ».

Quel étrange récit, s'écrie Origène, la guerre te menace, roi Balac, fils de Séphor, six cent mille hommes armés envahissent ton territoire ! Tu devrais apprêter tes armes, rassembler ton armée, réfléchir à l'ordonnance du combat, afin de t'avancer en formation serrée contre un ennemi encore éloigné. Mais non : tu dépêches des émissaires vers le devin Balaam, tu lui adresses force présents, tu lui en promets de plus grands encore et tu lui dis : Viens, maudis-moi le peuple qui est sorti d'Égypte. Quelle vraisemblance présente cette histoire ? Où et quand a-t-on jamais entendu dire qu'un roi, en présence d'un combat imminent, laisse là les armes et son armée pour recourir aux bons offices d'un haruspice ou d'un magicien³ ?

C'est que ce roi n'ignorait pas la puissance des mages : il savait sans doute que ceux d'Égypte, par leurs incantations, avaient changé des baguettes en serpents, et l'eau du Nil en sang. Il se disait que, si Moïse avait fait des prodiges plus étonnants encore, c'était grâce à sa connaissance plus approfondie des sciences occultes. Or, Balaam, étant donné la réputation dont il jouissait, devait être de taille à se mesurer avec lui. Peut-être même avait-il réussi déjà à mettre des armées en déroute par ses imprécations. L'idée de Balac n'était donc pas si extravagante qu'on le croirait à première vue.

En outre, continue Origène, il était poussé par une raison plus forte. Il avait appris que les fils d'Israël remportaient généralement la victoire par la prière, et non par les armes ; par les supplications, plus que par le fer. Ils

² Hier., *Quaest. Hebr. in Genesim*, XXII, 20. Pat. lat., t. XXIII, c. 1021. Cf. aussi Rup., c. 896.

³ Hom. sur les Nombres, XIII, 4.

n'avaient pas pris les armes contre le Pharaon (ils s'étaient contentés de se taire selon l'ordre reçu, et le Seigneur avait combattu pour eux). Dans la rencontre avec les Amalécites, la force de leurs armes avait été moins efficace que la prière de Moïse... Balac, roi de Moab, avait certainement entendu parler de cela ; (il savait) que le peuple hébreu remportait ses victoires par ses prières, et combattait ses adversaires par la bouche, plus que par l'épée... Il réfléchit là-dessus, et il se dit : « Puisque les armes ne peuvent pas résister aux prières et aux supplications de ce peuple, il me faut trouver des supplications, des armes verbales, et des prières telles qu'elles puissent l'emporter sur les leurs ». Telles furent les réflexions du roi. On en aura la preuve dans ces paroles de l'Écriture, dont je tiens l'explication d'un maître d'origine hébraïque venu à la foi (chrétienne). Il est écrit : « *Moab dit aux anciens de Madian : Cette multitude va brouter tous tes habitants de notre pays, comme le bœuf broute l'herbe de la plaine* ». Ce maître d'origine hébraïque disait : « Pourquoi cette comparaison du bœuf qui broute l'herbe de la plaine ? Sans aucun doute, parce que le bœuf... se sert de sa langue comme d'une faux pour couper tout ce qu'il trouve. De même, ce peuple, comme un bœuf, combat de la bouche et des lèvres, ses armes sont ses paroles et ses prières »⁴.

Quand les messagers se présentèrent, Balaam les écouta avec beaucoup d'attention, puis il leur dit : « *Restez avec moi cette nuit, et je vous répondrai ce que m'aura dit le Seigneur* ». Balaam était un magicien – ou, plus vulgairement, un sorcier –, et c'est par l'assistance des démons qu'il réalisait les prodiges auxquels il devait sa gloire. Or, nul n'ignore que le commerce avec les esprits mauvais se pratique de préférence la nuit : ce n'est pas sans raison que leur chef est appelé le « prince des ténèbres ». Balaam demanda donc aux messagers d'attendre jusqu'au lendemain afin de pouvoir évoquer ses démons familiers, mais naturellement il se garda bien de nommer ceux-ci, et il parla comme si c'était de Dieu qu'il recevait ses lumières et ses inspirations.

La nuit venue, il prit ses instruments divinatoires, ses réchauds, ses trépieds, ses chaudrons, etc.⁵, et se livra à ses incantations ordinaires. Mais alors, il se produisit une chose inouïe : au lieu et place des esprits mauvais qui avaient coutume de répondre à ses appels, ce fut Dieu en personne qui se présenta. Le texte hébreu ne laisse aucun doute à cet égard : il emploie ici, pour désigner celui qui apparut, le tétragramme, le nom incommunicable qui ne peut être attribué à nul autre qu'à l'Être infini. Les Pères ont toujours entendu ainsi ce passage, qui est destiné à montrer jusqu'où peut aller la sollicitude de Dieu pour son peuple, et comment il ne craignait pas même de déroger à sa dignité quand il s'agissait de protéger celui-ci contre les embûches des démons⁶.

⁴ Orig., XIII, 4 et 5.

⁵ Orig., XIII, 6.

⁶ Carth., t. II, p. 446 ; Orig., *loc. cit.*

Il vint selon le mode qu'il employait toujours sous l'Ancien Testament, c'est-à-dire qu'il se fit représenter par un Ange. « *Que veulent ces hommes qui sont venus chez toi ?* demanda celui-ci au magicien. – *C'est Balac, le roi des Moabites, répondit Balaam, qui les a envoyés, afin qu'ils m'emmènent avec eux, pour maudire le peuple qui monte de l'Égypte et qui menace son territoire. – Garde-toi bien de les suivre,* répliqua le Seigneur, *et ne maudis pas ce peuple, parce qu'il est béni* ».

L'ordre était péremptoire et ne se prêtait à aucune équivoque. Aussi, dès que le jour fut levé, Balaam en informa les envoyés. Il leur déclara, d'après Josèphe,

qu'il aurait bien voulu leur témoigner son amitié, en faisant ce qu'ils lui demandaient. Mais Dieu, à qui il était redevable du don de prophétie, le lui défendait, parce qu'il aimait ce peuple, qu'ils auraient voulu voir maudire. En conséquence, le meilleur conseil qu'il pouvait leur donner était de faire la paix avec lui⁷.

Les délégués revinrent chez le roi de Moab, et lui dirent simplement que Balaam n'avait pas voulu venir. Vivement contrarié de ce refus, Balac, qui n'avait plus d'espoir que dans la science du devin, résolut d'insister et de vaincre sa résistance à tout prix. Il constitua sans délai une seconde ambassade, plus nombreuse, avec des personnages de plus haut rang. Il la chargea de présents beaucoup plus riches que la première et l'expédia vers le magicien, avec ordre de tout mettre en œuvre pour qu'il répondît à son appel. On lui donnerait ce qu'il voudrait, pourvu qu'il consentît seulement à venir et à maudire Israël.

« *Quand même Balac me donnerait sa propre maison, pleine d'or et d'argent,* répondit Balaam, *je ne pourrais changer la parole du Seigneur mon Dieu, et dire plus ou moins que ce qu'il veut que je dise. Néanmoins, ajouta-t-il, je vous prie de rester ici cette nuit encore, afin que je puisse consulter à nouveau le Seigneur, et savoir ce qu'il me répondra* ».

Dans la nuit suivante, en effet, l'Ange du Seigneur lui apparut encore à la place des démons, et, semblant revenir sur la défense portée la veille, il dit : « *Si ces hommes sont venus t'appeler, lève-toi et va avec eux, mais à la condition que tu feras ce que je te dirai* ».

Balaam n'en demanda pas davantage. *Il se leva de bon matin, sella son ânesse, et se mit en route* à la suite des messagers.

Alors, Dieu, dit l'Écriture, *entra dans une grande colère. L'Ange du Seigneur se dressa dans le chemin,* et il avait à la main *une épée nue.* Balaam ne le voyait pas, mais sa monture le voyait : elle eut peur, et, quittant la route, se jeta dans les champs. Balaam, croyant à un simple

⁷ Flav., l. IV, ch. VI.

caprice de sa part, se mit à lui donner de la trique pour la ramener sur le chemin. La bête, en se défendant, s'engagea dans un passage étroit, qu'encadraient deux murs, bordant des vignes, à droite et à gauche. Mais là l'Ange se dressa à nouveau devant elle. Effrayée, elle se serra fortement contre l'une des murailles, comprimant très fort le pied de son cavalier. Celui-ci furieux, recommença à la frapper de plus belle. L'ânesse alors, ne pouvant plus ni avancer, parce que l'Ange lui barrait le chemin, ni s'écarter à droite ou à gauche, parce que les murs l'en empêchaient, se coucha sous son maître qui, exaspéré de cette rétivité incompréhensible, lui meurtrissait maintenant les flancs à grands coups de bâton.

En lisant ce récit, on a quelque peine, il faut le reconnaître, à comprendre l'enchaînement des événements. Pourquoi Dieu commence-t-il par défendre à Balaam ce qu'il lui permet ensuite ? Pourquoi se fâche-t-il si fort, de voir le devin profiter d'une autorisation qu'il vient de lui donner ? La suite des faits paraît si peu logique que les commentateurs modernes en sont réduits à supposer une lacune dans la trame du texte sacré⁸.

Pour nous, suivant notre méthode habituelle, nous irons demander l'explication de cette scène aux Pères de l'Église. Et voici ce que nous apprendrons à leur école.

Si Dieu s'est irrité contre Balaam, c'est qu'il juge notre conduite, non pas selon les apparences extérieures, comme les hommes, mais selon les dispositions secrètes du cœur de chacun, qu'il connaît parfaitement. Or, en l'occurrence, il voyait que Balaam, tout en ayant l'air extérieurement de vouloir obéir, n'était nullement décidé à le faire, et ne cherchait, à part soi, qu'à éluder l'ordre divin.

C'est pour cela qu'il invita la deuxième ambassade à passer elle aussi la nuit près de lui, et à attendre qu'il ait consulté Dieu une seconde fois. En cela, dit saint Augustin, il pécha gravement. Car, il savait très bien, déjà, quelle était la volonté du Seigneur. Elle lui avait été exprimée la nuit précédente, avec une précision qui excluait toute hésitation : *Dieu ne voulait pas qu'il maudît le peuple d'Israël*. Dès lors, il n'y avait pas à y revenir, ni à laisser espérer aux messagers qu'il changerait sa décision. Il ne pouvait plus être question de maudire un peuple que Dieu déclarait béni. Le seul élément nouveau dans l'affaire était les magnifiques présents apportés par cette seconde ambassade, et à la vue desquels la cupidité de Balaam s'était allumée. Il ne cherchait plus dès lors qu'un moyen de tourner la défense divine. Peut-être même espéra-t-il – c'est l'opinion de certains auteurs – qu'en recommençant ses incantations, il verrait venir ses démons or-

⁸ Ricc., p. 273.

dinaires, qui lui enjoindraient naturellement de satisfaire le roi des Moabites.

Mais son criminel espoir fut déçu : ce ne furent pas les esprits du mal qui apparurent cette seconde nuit, ce fut encore l'Ange du Seigneur. Seulement il se comporta à l'égard du devin comme agirait un maître plein de tact et de bonté, envers un sujet entêté et difficile : le voyant décidé à faire ce qu'on lui avait défendu, il lui concéda la permission d'abord refusée, afin de ne pas le mettre en état de désobéissance formelle et de garder la possibilité de le ressaisir ensuite, pour le remettre dans le bon chemin.

Commentaire moral et mystique

L'histoire de Balaam est destinée à montrer comment Dieu respecte toujours le libre arbitre de l'homme, sans le contraindre jamais ; et comment il laisse ainsi en dernier ressort le salut de chacun entre ses mains. Il multipliera les prodiges autour du devin pour l'amener à réfléchir et à changer de voie : mais celui-ci refusera obstinément de se rendre et persistera jusqu'au bout dans sa volonté de désobéissance.

Cette aventure aide aussi à comprendre pourquoi Dieu permet au démon de nous tenter, et comment la divine Sagesse dispense toutes choses pour le plus grand bien de ceux qui veulent en profiter.

« Dieu pourrait empêcher le mal, dit Origène. Il ne le fait pas... Si la malice était supprimée, les vertus ne rencontreraient plus d'opposition. Sans opposition, la vertu ne brillerait pas, il lui manquerait la gloire de l'épreuve. Or une vertu qui n'est ni aguerrie, ni éprouvée, n'est plus une vertu ».

C'est ainsi que la jalousie des frères de Joseph, par exemple, tourna à la plus grande gloire de ce dernier, et en même temps leur prépara à eux-mêmes un refuge en Égypte, où ils purent ensuite échapper à la famine. La trahison de Judas devint l'occasion de la Passion, puis, par voie de conséquence, de la Résurrection du Sauveur, et ainsi assura le salut du genre humain.

Dans l'aventure de Balaam « s'exerce une admirable et magnifique Providence : puisque les prophéties, renfermées dans l'enceinte d'Israël, ne pouvaient parvenir aux Nations (les Juifs les gardant jalousement pour eux), Dieu se sert de Balaam, qui avait l'audience de toutes les Nations, pour leur faire connaître à elles aussi les mystères secrets du Christ, et leur apporter un grand trésor ».

Dieu permet donc le mal pour donner occasion à des œuvres bonnes, il utilise les *vases d'opprobre*⁹ pour faire le bien. Si le démon était réduit à l'impuissance, nous n'aurions plus d'assauts à subir, donc plus de victoire à remporter, plus de couronnes à attendre. Si les hommes n'avaient plus de défauts, si tout allait ici-bas selon nos désirs, nous ne pourrions plus espérer *ce poids de gloire* qui est promis pour l'éternité à ceux qui auront supporté avec patience les tribulations d'ici-bas¹⁰.

⁹ II Tim., II, 20.

¹⁰ D'après Orig., Hom. XIII et XIV.

CHAPITRE 16

Où l'on entend la vérité sortir de la bouche d'une ânesse puis de celle d'un faux prophète

(NUM., XXII, 28 – XXIII, 24)

Balaam s'acharnait donc à force de coups sur sa monture, qui n'en pouvait plus, puisque l'Ange devant elle l'empêchait d'avancer, tandis qu'à sa droite et à sa gauche, les murs qui bordaient le chemin ne lui laissaient aucune possibilité de chercher une autre issue.

Mais Dieu alors, dit l'Écriture, *ouvrit la bouche de l'ânesse, et celle-ci se mit à parler* : « *Que vous ai-je fait ?* dit-elle à son maître. *Pourquoi me frappez-vous ainsi, et c'est déjà la troisième fois ?* »

Ce fait évidemment est tout à fait extraordinaire, et les rationalistes n'ont rien ménagé pour le nier ou le tourner en ridicule. Cependant on conviendra qu'il ne dépasse pas la puissance du Créateur, et que Celui qui a donné la parole à l'homme peut aussi la donner à une bête, quand il lui plaît. Il ne saurait être question ici d'hallucination chez le devin, ou d'une fiction imaginée par l'écrivain sacré, pour exprimer les états d'âme de son personnage : les paroles du texte supposent clairement la réalité objective de l'incident. Et elles sont corroborées par une allusion de saint Pierre, qui dit qu'*un animal muet, faisant entendre une voix d'homme, arrêta la démarche du prophète*¹.

Sous peine de prétendre que le Chef de l'Église concourut à accréditer une fable, il faut bien admettre qu'il ne s'accommoda pas à une fausse croyance populaire. De même on ne peut guère supposer pareille accommodation de la part de Moïse, qui se serait fait le complaisant rapporteur d'une rumeur moabite... Reste donc la seule issue du miracle².

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette aventure, remarque saint Augustin, c'est que Balaam n'ait pas été stupéfait en entendant parler sa bête. Car à la question qu'elle lui posait : « *Pourquoi me frappes-tu... ?* », il répondit sans trahir aucune émotion : « *Parce que tu l'as mérité, et que tu t'es moquée de moi ! Plût au ciel que j'eusse en ce moment une épée sous la main, au lieu d'un bâton, afin de te tuer !* – *Ne suis-je pas votre bête*, reprit l'ânesse, *qui vous a toujours transporté, comme vous l'avez voulu, jusqu'à aujourd'hui ? Dites-moi quand je vous ai jamais fait chose semblable ?* Quand vous ai-je emporté hors

¹ II Petr., II, 15-16.

² L. C., t. II, p. 665.

du chemin, ou écrasé le pied contre un mur ? – *Jamais*, je le reconnais », répondit Balaam.

Cette indifférence du devin devant un phénomène aussi extraordinaire, s'explique en partie par le fait qu'il était habitué, dans ses évocations, à voir le démon lui apparaître sous forme d'animaux, et lui communiquer ainsi ses révélations³. Aujourd'hui encore, il n'est pas rare de trouver en Afrique ou ailleurs, des sorciers qui font parler des porcs. C'est pourquoi Balaam n'en fut pas abasourdi, comme nous l'aurions été à sa place.

Dieu cependant, voyant que ce miracle même était sans effet et ne réussissait pas à faire réfléchir notre homme, recourut à un autre moyen. *Il lui ouvrit les yeux*, dit l'Écriture, en sorte qu'il vit à son tour *l'Ange qui lui barrait la route, une épée nue à la main*. Cette fois, il eut peur pour de bon ; il crut que l'Ange allait le tuer, et, sautant à bas de sa monture, il se prosterna le visage contre terre.

« *Pourquoi frappes-tu ainsi cette malheureuse bête, pour la troisième fois ?* demanda le céleste messenger. Elle n'a rien fait pour mériter un pareil traitement : c'est bien plutôt toi qu'il faudrait battre ! *Je suis venu pour m'opposer à tes desseins, parce que la voie que tu suis est perverse, et elle m'est contraire*, c'est-à-dire : contraire à la volonté de Dieu. *Si l'ânesse n'était pas sortie du chemin, s'efforçant de m'obéir, c'est toi que j'aurais tué, et elle aurait eu la vie sauve*⁴. – *J'ai péché*, reconnut le devin, *je ne savais pas que c'était vous qui étiez devant moi. Maintenant, s'il vous déplaît que j'aïlle là-bas, je vais retourner d'où je viens* ». Il dit cela sous l'empire de la crainte, mais de la crainte la plus « servilement servile » qui se puisse imaginer. Il n'y avait, dans son cœur, ombre de contrition ni d'humilité. Il espérait toujours en son for intérieur qu'il arriverait à tourner la défense divine, à réaliser son désir et à toucher la récompense promise par Balac. C'est pourquoi l'Ange, voyant ses mauvaises dispositions et respectant toujours son libre arbitre, lui dit : « *Va avec ces gens, puisque tu t'es mis en tête d'aller avec eux : mais prends bien garde de ne pas dire autre chose que ce que je t'ordonnerai* ».

Balaam rejoignit la délégation qui marchait en avant, et parvint avec elle jusque chez Balac. Lorsque celui-ci apprit l'arrivée du devin, il se porta à sa rencontre, avec un nombreux cortège, pour montrer en quelle estime il le tenait. Cependant il ne put s'empêcher de témoigner quelque mauvaise humeur de la lenteur qu'il avait mise à se rendre à

³ Telle est l'opinion de saint Augustin, de saint Grégoire de Nyse, dans sa *Vie de Moïse* ; de saint Bonaventure, *Sermon sur saint Michel*, t. XIII, p. 604 ; de Carth., t. II, p. 451 ; de H. S., c. 1237, etc.

⁴ Certains commentateurs déduisent de ces derniers mots que la pauvre ânesse aurait expiré sous les coups. Cette conclusion ne s'impose pas. L'ange veut simplement faire entendre à Balaam que c'est lui qui mériterait d'être tué, et non pas sa monture, comme il l'en avait menacé.

son appel. « *J'ai envoyé, lui dit-il, des messagers pour t'appeler. Pourquoi n'es-tu pas venu à moi tout de suite ? Tu avais donc peur que je ne puisse pas te donner une rétribution convenable pour ton déplacement ? – Me voici, répondit Balaam. Pensez-vous que je fais ce que je veux ? ou que je peux dire autre chose que ce que Dieu met dans ma bouche ? Il m'a dit d'abord de refuser de venir, je ne pouvais enfreindre cet ordre* ». Il fit cette déclaration pour bien se poser comme un serviteur authentique et incorruptible du vrai Dieu.

Balac l'emmena alors aux confins de son royaume, jusqu'à la ville de Qiriath-Houçot, la plus avancée en direction des Hébreux. Là, il l'installa somptueusement, pour qu'il pût se reposer tout à son aise ; il lui offrit un festin, et lui fit porter de magnifiques présents, ainsi qu'aux ambassadeurs qui avaient réussi à le décider au voyage.

Le lendemain Balaam pria Balac de le faire conduire sur une montagne d'où il pourrait voir le camp des Israélites⁵. Ils se rendirent ensemble sur une éminence où se trouvait un temple dédié à Baal. De là on apercevait dans le lointain les tentes de l'armée des Hébreux. Balaam les considéra longuement, puis pria Balac de faire dresser sept autels. Lorsque ceux-ci furent prêts, le roi et le devin immolèrent ensemble sur chacun d'eux, un veau et un bélier. « *Attendez ici un instant, dit alors Balaam à Balac, je vais aller dans quelque endroit solitaire, voir si Dieu veut bien venir au-devant de moi, et je vous rapporterai tout ce qu'il m'aura commandé* ».

On pense en général qu'il avait offert les sept sacrifices à Baal, et il espérait bien que c'étaient ses démons habituels qui allaient venir. S'il parle de Dieu, c'est toujours pour donner le change et faire croire que c'est Lui en effet qu'il consulte. *Il s'éloigna donc rapidement*, et soudain, ce fut ici encore l'Ange du Seigneur qui se présenta à lui. « *J'ai élevé sept autels, s'empressa de lui dire le devin, et j'ai immolé sur chacun d'eux un veau et un bélier. – Retourne vers Balac, répondit le messager céleste, et voici ce que tu lui diras...* »

L'Écriture indique ici que Dieu mit les paroles qui vont suivre *dans la bouche* du devin. C'est une façon de faire entendre qu'il ne les mit pas *dans son cœur*, et que Balaam les prononça malgré lui, réduit au simple rôle de hautparleur, comme tout à l'heure son ânesse. Il revint donc auprès des autels, où l'attendait Balac avec les chefs Moabites ; et là, *prenant sa parabole*, c'est-à-dire faisant mine d'entrer en transe, et employant les gestes, le style mystérieux, les images étranges dont se servaient les devins quand ils étaient inspirés, il prononça : « *D'Aram en Mésopotamie, m'a fait venir Balac, roi des Moabites, des montagnes de l'Orient. Viens, m'a-t-il dit, et maudis-moi Jacob. Hâte-toi*

⁵ Flav., l. IV, ch. VI.

et jette l'anathème sur Israël. Mais comment maudirais-je celui que Dieu ne maudit point ? Comment jetterais-je l'anathème sur celui que Dieu ne condamne point ? Du haut des rochers je le vois, et du sommet des collines, je le considère. Ce peuple habitera seul, et il ne sera pas compté parmi les nations⁶. Qui pourra dénombrer la poussière de Jacob, et savoir le nombre de ses descendants ? Puisse mon âme mourir de la mort des justes, et ma postérité ressembler à celle de ce peuple ! »

On devine la stupéfaction de Balac en entendant des paroles si différentes de celles qu'il attendait : « *Que fais-tu là ?* dit-il au devin. *C'est pour maudire mes ennemis que je t'ai appelé, et toi au contraire, tu les bénis ?* – Croyez-vous donc, répartit Balaam, que, lorsqu'il s'agit de prophétiser, il dépende de nous de dire ou de ne pas dire ce que nous voulons ? C'est Dieu qui nous fait parler comme il lui plaît, sans que nous y ayons aucune part. Je n'ai pas oublié la requête que les Madianites m'ont adressée. Je suis venu dans le dessein de les contenter, et je ne pensais à rien moins qu'à publier les louanges des Hébreux. Mais Dieu a été plus puissant que moi... Lorsqu'il entre dans notre cœur il s'en rend le maître, et ainsi, parce qu'il veut procurer la félicité de cette nation et lui assurer une gloire immortelle, il m'a mis en la bouche les paroles que j'ai prononcées »⁷.

Balac ne pouvait accepter ainsi l'écrasement de sa suprême espérance. Pénétré de croyances païennes, il pensa que l'échec de la précédente tentative était dû sans doute à quelque erreur rituelle ou à quelque omission, et qu'il fallait recommencer. Il emmena alors Balaam en un autre lieu, sur la cime du mont Phasga, d'où il pouvait apercevoir une partie du peuple Israélite.

De nouveau on dressa sept autels, on immola sept veaux et sept béliers, et Balaam s'isola pour écouter la réponse du Très-Haut... Quand il revint, le roi entouré des chefs de tribus, l'interrogea anxieusement : « *Que t'a dit le Seigneur ?* » – Balaam, tout saisi encore de la peur ressentie en la présence de Dieu, et des paroles qu'il venait d'entendre, ne chercha pas à donner le change au monarque par quelques flatteries. Reprenant, comme tout à l'heure son attitude et son langage de devin en transe, il dit : « *Tiens-toi tranquille, Balac, et prête l'oreille ; écoute, fils de Séphor, Dieu n'est pas comme l'homme pour mentir, ni comme le fils de l'homme pour changer d'avis. Quand il a dit quelque chose, penses-tu qu'il ne le fera pas ? Quand il a parlé, penses-tu qu'il n'accomplira pas sa parole ? Il est immuable dans ses résolutions : j'ai été conduit ici pour bénir ce peuple, je ne puis empêcher cette bé-*

⁶ Le peuple juif, par le fait de son élection et de sa religion devait avoir, en effet une place tout à fait à part au milieu de l'univers païen.

⁷ Flav., l. IV, ch. VI.

nédiction. Toute tentative pour m'amener à le maudire est vouée à l'insuccès : tant qu'il sera fidèle à son Dieu, son Dieu le défendra. Or, actuellement, *il n'y a pas d'idole en Jacob, il n'y a pas de statue de faux dieux en Israël*. Aussi, *le vrai Dieu, le Seigneur est avec lui*. Il le garde, il le protège : dès lors, il ne permettra à personne de le surmonter. *En lui retentit le son des trompettes qui annoncent la victoire de son Roi* »⁸.

« *C'est Dieu qui l'a fait sortir d'Égypte*, qui l'a arraché à la puissance du Pharaon par des prodiges inouïs. *Sa force est semblable à celle du rhinocéros*, auquel aucun animal ne peut résister. *Il n'y a point d'augures en Jacob, ni de devins en Israël* ; ce peuple ne consulte ni le vol des oiseaux, ni les entrailles des victimes, il ne se livre à aucune pratique mystérieuse pour connaître l'avenir. *Mais Dieu lui révélera en temps opportun*, par les prophètes, par ses serviteurs, *ce qu'il doit faire*. *Voici que ce peuple se lèvera comme la lionne, et se dressera comme le lion*, qui n'hésitent pas à attaquer n'importe quel adversaire. *Il ne se couchera pas qu'il n'ait dévoré sa proie, et qu'il n'ait bu le sang de ses victimes* : c'est-à-dire : il ne prendra pas de repos, qu'il n'ait remporté sur ses ennemis une victoire complète ».

L'expression : *sa force est semblable au rhinocéros*, peut être attribuée soit à Dieu, soit au peuple juif. Dieu en effet se compare lui-même à cet animal au livre de *Job*, pour montrer que rien ne peut lui tenir tête. Le rhinocéros porte une cuirasse qui le couvre entièrement, et d'une telle épaisseur, qu'il n'est griffe, ni corne, ni venin qui ait prise sur lui ; sa masse lui permet de supporter le choc des plus rudes adversaires, et la formidable corne qui se dresse sur son chanfrein, de les éventrer en un instant. Cette corne en effet, n'est pas creuse, comme celle du buffle ou du taureau : elle est pleine, elle est d'une solidité à toute épreuve et acérée comme une épée : elle transperce un éléphant sans difficulté.

Le premier qui offrit un animal de cette espèce en spectacle dans les jeux du cirque à Rome, fut, dit-on, l'empereur Domitien. On le mit aux prises successivement avec un taureau, puis avec un ours : mais il les défit si aisément que l'empereur, enthousiasmé, fit graver une médaille, où il y avait à la fois son effigie et celle du rhinocéros, pour faire entendre qu'il s'attribuait à lui-même la puissance de ce pachyderme⁹.

⁸ C'est-à-dire : il chante sans cesse des hymnes triomphales – comme le cantique de Moïse, par exemple – qui annoncent la victoire de son roi, lequel n'est autre que Dieu lui-même.

⁹ Corn., t. II, p. 325.

CHAPITRE 17

L'étoile de Jacob

(NUM., XXIII, 25 – XXIV, 25)

Balac, consterné de ce qu'il venait d'entendre, dit à Balaam : « Si tu ne veux pas les maudire, au moins ne les bénis pas... – *Ne t'ai-je pas averti, repartit le devin, que tout ce que Dieu me commanderait, il faudrait que je le fasse ?* » – Néanmoins, dans le secret de son cœur, l'hypocrite personnage ne renonçait pas à l'entreprise. Sur une nouvelle invitation du roi, il gagna avec lui le sommet du mont Phogor, en direction du désert, et l'on recommença la cérémonie de l'érection des sept autels, avec l'immolation des sept veaux et des sept béliers. Mais cette fois, au lieu de s'éloigner pour consulter Dieu, comme nous le lui avons vu faire après les sacrifices précédents, Balaam resta sur place. Il espérait esquiver ainsi la rencontre de l'Ange, et pouvoir parler de son propre fond, ce qui lui aurait permis de prononcer les malédictions attendues. Mais il en fut pour ses frais : avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, l'esprit de Dieu s'empara de sa langue et le contraignit à proférer, bien malgré lui, de nouvelles bénédictions : « *Voici, s'écria-t-il, voici ce que dit Balaam, fils de Béor, l'homme dont l'œil est fermé. Voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, celui qui a contemplé en vision le Tout-puissant, qui tombe, et ainsi ses yeux se sont ouverts : Que tes tentes sont belles, Jacob, que les pavillons sont beaux, Israël ! Elles sont comme des vallées boisées, comme des jardins plantés sur le bord des fleuves et toujours verts, comme des demeures que le Seigneur lui-même a établies, comme des cèdres poussant sur le bord de l'eau. L'eau coulera de son seau, et sa descendance se multipliera comme des eaux abondantes. Son roi sera rejeté à cause d'Agag et le royaume lui sera enlevé...* »

Ces derniers mots sont une prophétie très claire de ce qui devait arriver plus tard à Saül, le premier roi des Juifs. Dieu lui avait ordonné de passer au fil de l'épée tous les Amalécites, sans en épargner aucun, et de détruire tout ce qui leur appartenait. Malgré cela, Saül mit en réserve une partie du butin prélevé sur eux, et laissa la vie sauve à Agag, leur roi, dont il espérait, sans doute, tirer une bonne rançon. Dieu fut extrêmement irrité de cette désobéissance : il fit savoir à Samuel qu'à dater de cette heure, il avait répudié Saül, et choisi pour Israël un autre roi¹. Cet épisode, inséré ici dans la bénédiction de Balaam, a

¹ Cf. I Reg., XV et XVI.

pour but de faire entendre à tous que le vrai chef du peuple juif, c'est Dieu. Les rois qu'il lui donne ne sont que ses délégués, et quand ils lui désobéissent, il leur règle leur compte sans délai. Aussi le prophète ajoute : « *C'est Dieu – et non pas un homme, non pas même Moïse – qui a tiré ce peuple de la terre d'Égypte, Dieu dont la force est semblable à celle du rhinocéros. Il dévorera les peuples qui seront ses ennemis, il brisera leurs os, il les percera de ses flèches. Quand il se couche, il repose comme le lion (qui dort, dit-on, les yeux ouverts, toujours sur ses gardes) ; et comme la lionne, que personne n'oserait réveiller. Celui qui te bénira, sera béni lui-même, et celui qui te maudira sera regardé comme maudit* ».

Balac, exaspéré de voir se renouveler toujours la même scène, entra cette fois dans une violente colère : *il frappa dans ses mains* et dit à Balaam : « *Je t'ai fait appeler pour maudire mes ennemis, et toi, au contraire, tu les as bénis trois fois. Retourne chez toi, disparais d'ici, je ne veux plus te voir. J'avais décidé de te combler d'honneurs ; mais le Seigneur t'a privé de cet avantage, en te faisant prophétiser tout ce qui pouvait m'être désagréable. – N'avais-je pas prévenu vos envoyés, répondit Balaam, que, quand même vous me donneriez votre maison pleine d'or et d'argent, je ne pourrais transgresser la parole de mon Seigneur Dieu, pour dire de mon propre fond quelque chose de bien ou quelque chose de mal ? Ne les ai-je pas avertis que, quoi que le Seigneur me dise, c'est cela, et pas autre chose, que je répéterai ? – Néanmoins, si je n'ai pu prophétiser selon votre désir, je veux faire quelque chose pour vous, et pour vous aider à vaincre cet adversaire. Je vais retourner chez les miens, et de là je vous donnerai un conseil sur ce que votre peuple pourrait faire contre ce peuple, en dernière extrémité* ».

Puis l'esprit de prophétie s'empara de lui à nouveau, et il recommença à vaticiner : « *Voici ce que dit Balaam, fils de Béor. Voici ce que dit l'homme dont l'œil s'est fermé ; entendez : dont l'œil du corps s'est fermé au monde extérieur, pour que l'œil intérieur puisse contempler les réalités spirituelles. – Voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, celui auquel a été révélée la doctrine du Très-Haut, celui qui voit les visions du Tout-puissant ; celui qui, en tombant, a les yeux ouverts. – Je le verrai, mais non pas maintenant...* » De qui veut parler ici le devin ? Quel est celui qu'il verra un jour *mais non maintenant* ? Ce n'est pas le peuple hébreu, manifestement, puisqu'il l'a sous les yeux. De qui s'agit-il alors ? – Sans aucun doute, de Celui qui est le nerf de ce peuple, qui en fait toute la gloire et toute la raison d'être ; de Celui *qui doit venir*, du Messie promis au monde, du Fils de Dieu se faisant homme. – « *Je le verrai, mais non pas maintenant, car il faudra attendre encore bien des siècles avant qu'il ne descende des de-*

meures éternelles. *Je le contemplerai, mais non de près. – Une étoile se lèvera de Jacob... Une verge se dressera en Israël, et elle frappera les chefs de Moab ; elle dévastera tous les fils de Seth ; l'Idumée sera sa possession, et les descendants de Séir se soumettront à leurs ennemis. Israël se comportera courageusement. Un dominateur sortira de Jacob, qui perdra les restes de la cité ».*

Certains commentateurs juifs ont voulu appliquer tout ce passage au roi David, qui brille en effet dans l'histoire d'Israël comme une étoile, et qui étendit sa domination sur ses voisins Moabites, Édomites, etc. Mais tous les détails de la prophétie ne sauraient lui convenir, et il est hors de doute que celui qu'elle concerne directement est le Messie. C'est lui qui est l'étoile par excellence, l'étoile du matin, qui doit naître dans la descendance de Jacob, et illuminer toute la terre. Telle est la croyance commune de l'Église², tel fut aussi le sentiment des païens.

Les prophéties de Balaam, écrit Origène, furent recueillies par les habitants de la Mésopotamie, chez lesquels il était en grande réputation... C'est à lui que la tradition fait remonter, dans les pays d'Orient, l'origine des *mages*, qui, possédant chez eux le texte de toutes ses prophéties, avaient entre autres : *Une étoile se lèvera de Jacob...* Aussi, quand naquit Jésus, ils reconnurent l'étoile, et ils comprirent que la prophétie s'était réalisée : mieux que le peuple d'Israël qui négligea d'écouter les saints prophètes. Eux, reconnaissant, d'après les seuls écrits qui restaient de Balaam, que le temps était arrivé, accoururent, le cherchèrent pour l'adorer, et montrèrent la grandeur de leur foi en vénérant comme roi un petit enfant³ !

Balaam cependant était toujours sur le sommet du Phogor. Soudain son regard qui fouillait l'horizon, s'arrêta dans la direction du territoire qu'occupaient les Amalécites, et pour la cinquième fois, il entra en transe.

« *Amalec, déclama-t-il, a été le premier des peuples à attaquer Israël, il périra à la fin ».*

Puis ses yeux tombèrent sur les Cinéens, c'est-à-dire, sur les membres de la famille de Jéthro qui, depuis le Sinaï, s'étaient joints à Israël, et il dit : « *Le lieu où vous demeurez est fort, mais bien que vous ayez posé votre nid dans la pierre, bien que vous ayez établi votre demeure au milieu du peuple qui a Dieu pour rempart, et que vous ayez été choisis de la race de Cin, combien de temps pourrez-vous subsister ? Ne pensez pas que vous jouissiez, malgré cela, d'une sécurité perpétuelle. Un jour viendra où l'Assyrien s'emparera de vous et vous emmènera captifs avec les dix tribus ».*

² Cf. de multiples citations des Pères, dans Corn., pp. 332, 333.

³ Hom. XIII, 7.

Enfin une dernière fois, Balaam fut saisi par l'esprit : « *Hélas ! s'écria-t-il, qui vivra quand Dieu fera ces choses ? Ils viendront d'Italie sur des trirèmes, ils vaincront les Assyriens, ils ruineront les Hébreux, et à la fin ils périront eux aussi !* » Ces derniers mots annonçaient la conquête de l'Orient par les Romains, leur domination sur la Terre Sainte, et enfin la ruine de leur empire, qui s'écroulerait pour laisser le Christ étendre son règne sur tout l'univers.

Après cela, Balaam n'avait plus rien à dire et il reprit le chemin de son pays.

Commentaire moral et mystique

Balaam est la figure de certains maîtres de la pensée humaine qui, ornés des dons les plus riches de l'intelligence, mettent cependant toutes leurs facultés au service du mal et du désordre. Balac représente le démon : il sait que le véritable Israël, le peuple des justes, va détruire son empire, et qu'il n'a pas de meilleurs auxiliaires contre lui que ces génies à l'âme pervertie. C'est parmi eux qu'il recrute les hérésiarques, les fondateurs de religions nouvelles, les philosophes athées, les hommes de lettres impies.

Ces hommes *voient les visions du Tout-puissant*. Précisément parce qu'ils sont intelligents, ils ne sauraient douter de l'existence de Dieu, ils voient la beauté du christianisme, la transcendance de sa doctrine, la puissance et la santé morale de l'Église ; ils sentent, plus ou moins clairement, que là est la vérité, là est la justice, là est le bien. Écoutons plutôt l'un d'entre eux, le plus terrible peut-être, Voltaire, nous résumer en une formule admirable de clarté la preuve décisive de l'existence de Dieu :

*L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger ;*

ou l'un des plus pervertis, nous dire le besoin que l'âme a de son Créateur :

« Par quel égoïsme, quelle suffisance, quelle inappétence du mieux, le développement s'arrête-t-il si vite, et toute créature se fixe-t-elle, encore si distante de Dieu ? Oh ! si pourtant nous pouvions, nous voulions nous rapprocher de lui davantage..., quelle émulation ce serait ! ⁴ »

Mais en même temps, ces hommes ont *l'œil obturé*, parce qu'ils le ferment volontairement à la lumière. Cédant à leurs mauvais instincts, à leur désir de gloire humaine, leur appétit de domination, leur amour de l'argent ou leur frénésie de plaisir, ils s'aveuglent eux-mêmes, ils refusent d'adhérer à ce qu'ils voient, ils vivent pratiquement comme si Dieu n'existait pas, et ils emploient toutes les ressources de leur génie à maudire ceux qui veulent aller à lui.

Ils profitent de leur ascendant pour conduire dans la voie de leurs erreurs les simples, les ignorants, les esprits moyens, figurés ici par l'ânesse. Ceux-ci souvent s'effraient : ils voient, eux avec les yeux de la foi, l'Ange du Seigneur qui les menace de son glaive nu. Ils croient à ce qui leur a été enseigné sur le

⁴ André Gide, *La porte étroite*.

jugement dernier, sur l'enfer, sur le châtement réservé aux violateurs de la Loi divine. Ils se refusent à avancer davantage, ils protestent avec des paroles pleines de bon sens : alors ces maîtres d'erreur les insultent, les fouaillent de leur ironie, les accablent d'injures.

Parfois cependant, il arrive qu'ils voient, eux aussi, l'Ange et son épée de feu. Parfois quelque maladie, quelque dramatique accident, les mettant soudain en face de la mort, leur fait prendre peur. Alors ils se prosternent, ils demandent pardon..., jusqu'à ce qu'ils recommencent. Mais trop souvent, *leurs yeux ne s'ouvrent que quand ils tombent*, quand il est trop tard. Ils ne comprennent leur folie, qu'au moment où ils glissent dans l'abîme. Comment ne pas rapprocher de ce texte les dernières paroles de Voltaire, à son lit de mort ? « Je sens, criait-il, une main qui me traîne au tribunal de Dieu ». Et tournant vers la ruelle de son lit des regards effarés : « Le diable est là, il veut me saisir... Je le vois... Je vois l'enfer... Cachez-les moi !⁵ » Voilà ce que c'est que d'avoir *les yeux qui s'ouvrent, en tombant !*

Les prophéties de Balaam, encore qu'elles sortent d'une bouche impie, sont un éloge de l'Église. « C'est de l'Église, écrit Hugues de Saint-Victor, qu'il faut dire qu'il n'y aura pas de douleur en Jacob, et que l'on ne verra pas de souffrance en Israël, car une telle phrase est impossible à justifier dans l'état de la vie présente : elle n'a de sens que pour ceux auxquels a été promis le bonheur dans les larmes et les persécutions, et qui savent que les tribulations d'ici-bas sont le gage d'un poids de gloire pour l'éternité »⁶.

Ce Balaam, le démon va le chercher *en Mésopotamie*, c'est-à-dire dans le pays qu'arrosent les fleuves bourbeux des plaisirs des sens et de la volupté charnelle, *sur les montagnes de l'Orient*, qui sont ici, non pas les montagnes saintes de la contemplation que baigne la splendeur de Celui qui est la lumière du monde, mais les *montagnes empestées* dont parle Jérémie⁷, sur lesquelles brille la fausse science de celui qui, même quand il se déguise *en ange de lumière*⁸, n'est jamais que le prince des ténèbres. « Viens, lui dit-il, *maudis-moi Jacob, hâte-toi, et jette l'anathème sur Israël !* »

À quoi, Balaam répond :

« *Comment maudirai-je ceux que Dieu a bénis !* Comment pourrai-je maudire les pauvres, les doux, les miséricordieux, les pacifiques, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de justice, ceux qui souffrent persécution, tous ceux qui ont reçu la bénédiction du Sauveur, puisqu'il est manifeste qu'ils sont dans le chemin du vrai bonheur ? »

Seulement, pour comprendre cela, il faut monter *sur le sommet des rochers et le haut des collines* ; il faut se placer au niveau de la vie sublime et difficile que mènent les saints. « *Ce peuple habitera seul*, parce qu'il aime la solitude, il la préfère au brouhaha des villes, aux assemblées des hommes, il sait que Dieu ne parle à l'âme que dans le désert. Et *il ne sera pas compté parmi*

⁵ Abbé Maynard, *Voltaire*, t. II, p. 618. L'authenticité de ce récit a souvent été niée par ceux qui avaient intérêt à défendre la mémoire du philosophe. Elle est cependant appuyée par les témoignages les plus solides et les plus concordants.

⁶ Pat. lat., t. CLXXVII, c. 1133.

⁷ XXXVIII, 25.

⁸ II Cor., XI, 14.

les nations, parce qu'il vit à part des autres, il ne bâtit pas de demeure ici-bas, il se considère comme étranger et voyageur sur cette terre, il n'a d'autre patrie que la Cité de Dieu⁹.

Néanmoins, n'allez pas penser pour autant qu'il sera stérile et inutile. *Qui pourra dénombrer la poussière de Jacob ? Qui pourra dire toutes les œuvres de charité accomplies ici-bas par la vie active ? – et connaître le nombre de la souche d'Israël, deviner tous ceux qui se sont essayés dans leur cœur à la vie contemplative ?*

Il serait trop long de reprendre ici, au sens mystique, toutes les paroles de Balaam : on voit dans quelle ligne générale il convient de les interpréter. Demandons seulement à Origène, pour terminer l'explication d'un passage particulièrement difficile, qui termine la deuxième prophétie : *Il ne dormira pas qu'il ne dévore sa proie, et ne boive le sang de ceux qui ont été massacrés.*

« Quel est, s'écrie le célèbre Alexandrin, le défenseur fanatique de l'historicité du récit ; quel est le brutal qui, repoussant l'horreur de la lettre, ne se sentira obligé de se réfugier dans la douceur du sens allégorique ? Comment ce peuple si noble, si sublime, auquel la parole de Dieu ne cesse de décerner de si *grands éloges*, comment en viendra-t-il à *boire le sang des tués*, alors que la loi de Dieu lui interdit si fortement de se nourrir de sang ? Nous-mêmes, qui avons été appelés parmi les nations, nous avons reçu le commandement strict de *nous abstenir de sang*, non moins que *des viandes consacrées aux idoles*¹⁰. – C'est à cause de ces paroles que les Juifs qui suivaient le Seigneur furent scandalisés, et dirent : « *Qui peut manger la chair et boire le sang ?* » – Mais le peuple chrétien, le peuple fidèle comprend ces paroles. Il s'y attache et suit celui qui dit : « *Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous, car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage*¹¹. Et Celui qui disait cela compte vraiment parmi les tués, lui qui a été mis à mort à cause de nos péchés. Quant à *la proie* que ce peuple *dévorera avant de se reposer*, c'est le royaume des cieus, que seuls les violents peuvent emporter de haute lutte, et où ils trouveront leur repos pour l'éternité »¹².

⁹ Cf. Hebr., XIII, 14.

¹⁰ Act., XV, 29.

¹¹ Jo., VI, 54.

¹² Orig., Hom. XVI, 9.

CHAPITRE 18

La fornication d'Israël

(NUM., XXV, 1-15)

Si nous nous bornions à suivre le récit biblique au fil de la lecture, nous pourrions penser que l'aventure de Balaam est close avec le chapitre XXIV^e des *Nombres* ; que le devin est rentré dans son pays, et qu'il ne s'occupe plus ni de Balac, ni d'Israël, ni de l'invasion qui menace la Palestine. L'auteur sacré nous raconte maintenant comment Israël, étant demeuré quelque temps à Settim, *tomba dans la fornication avec les filles de Moab, qui les invitèrent à leurs sacrifices. Et eux en mangèrent, et ils adorèrent leurs dieux, et Israël se fit initier au culte de Béelphégor*. Il semble qu'il n'y ait aucun rapport entre cet événement et l'histoire du magicien.

En réalité cependant, ces deux faits sont étroitement enchaînés : nous verrons un peu plus loin Moïse, sur l'ordre de Dieu, faire mettre à mort un grand nombre de femmes madianites, pour avoir entraîné Israël dans l'idolâtrie, *sur la suggestion de Balaam*¹. Et l'*Apocalypse* flétrit ce même personnage, pour *avoir conseillé à Balac d'envoyer devant Israël des occasions de chute* – c'est-à-dire des femmes de mauvaise vie – *afin de les inciter à manger* (des viandes consacrées aux idoles), *et à rendre aux faux dieux un culte adultère*².

Voici, d'après Josèphe, comment les choses se seraient passées³. Pendant son voyage de retour, Balaam s'arrêta chez les Madianites, et demanda à parler au roi, ainsi qu'aux hommes les plus considérables de cette nation : « N'espérez pas, leur dit-il, voir jamais périr les Israélites, ni par les armes, ni par la peste, ni par la famine, ni par quoi que ce soit : parce que Dieu les a pris sous sa protection et les garantira contre tous ces malheurs. Même s'ils sont frappés de quelque désastre, ils s'en relèveront heureusement, rendus plus sages par ce châtiment. Si vous voulez triompher d'eux, au moins pour quelque temps, je vais vous en donner le moyen infaillible. Envoyez vers leur camp, très bien parées, les plus belles jeunes filles et jeunes femmes de chez vous. Recommandez à celles-ci de ne rien négliger pour exciter l'amour des jeunes Hébreux les plus en vue et les plus braves. Quand elles auront réussi à allumer la passion dans leur cœur et qu'elles les en verront complètement possédés, elles feront semblant de vouloir se retirer.

¹ Num., XXXI, 16.

² II, 14.

³ Philon donne un récit absolument identique, dans sa *Vie de Moïse*, l. I.

Eux, naturellement, vont les supplier de rester. Elles répondront alors qu'il leur est impossible d'accéder à leur désir, à moins qu'ils ne s'engagent solennellement à abandonner leurs lois et le culte de leur Dieu, pour adorer les dieux des Madianites et des Moabites ».

Le conseil fut suivi, et Balac poussa le cynisme jusqu'à suspendre les lois punissant l'adultère et la prostitution, pour permettre l'exécution de ce plan. Les choses se passèrent comme Balaam l'avait prédit.

Les jeunes Madianites – c'est d'elles qu'il est question, parce qu'elles étaient, dit-on, beaucoup plus jolies que les Moabites, et de plus, de mœurs faciles – entrèrent pleinement dans les vues de leur roi. Celles mêmes qui appartenaient aux familles de la meilleure noblesse ne rougirent pas de prendre des allures de courtisanes, et de tout mettre en œuvre pour tourner la tête aux Hébreux. Quand elles en virent un certain nombre sérieusement épris d'elles, elles déclarèrent avec une fausse ingénuité qu'il était temps de retourner chez leurs parents. Et comme les garçons les suppliaient de n'en rien faire, se déclarant prêts à tout pour les garder près d'eux, elles répondirent avec une feinte modestie : « Nous ne sommes pas venues ici pour trafiquer de notre beauté : nous avons chez nos parents tout ce qu'il faut pour être heureuses. Notre seul dessein a été de remplir à votre égard les lois de la civilité. Néanmoins nous ne saurions rester insensibles à vos prières et à l'affection que vous nous témoignez. Si vous désirez vraiment nous épouser, il faut le faire en bonne et due forme, et nous donner des garanties pour l'avenir. Or vous avez une religion et des lois tout à fait particulières, entièrement différentes de celles des autres peuples, et telles que ni nous, ni personne en dehors de vous, ne saurait s'en accommoder. Il faut choisir : ou vous vivrez comme tout le monde, et alors nous consentirons à être vos épouses ; ou vous garderez vos coutumes, et alors veuillez chercher femmes sous d'autres cieux ».

Les jeunes libertins, aveuglés par la passion qui les brûlait, acceptèrent ce marché : pour garder les filles, ils ne craignirent pas d'abandonner le vrai Dieu, la foi de leurs pères, et d'offrir des sacrifices aux idoles. De leur groupe le poison de l'apostasie se répandit dans le peuple avec une virulence extraordinaire, et la corruption devint générale. On violait sans retenue les lois données par Moïse, on mangeait ouvertement les viandes offertes aux faux dieux : et certains de ces malheureux poussèrent l'infamie jusqu'à se faire initier au culte le plus abominable de tous, celui de Béalphégor, le dieu de la turpitude et de l'obscénité, adoré par d'autres peuples sous le nom de Saturne, de Priape ou de Chamos. Une perversité aussi déclarée exigeait un châtiment exemplaire : Dieu ordonna donc à Moïse de crucifier tous les chefs de tribus, les uns pour s'être livrés eux-mêmes à l'idolâtrie, les autres pour l'avoir tolérée chez leurs sujets. Il commanda de les

suspendre face au soleil, pour les mettre en pleine lumière, et aussi pour donner à entendre qu'il n'est pas possible d'échapper à ses regards qui éclairent nos moindres pensées. Procope de Gaza ajoute que les Grecs considéraient comme une abomination d'exposer un cadavre en plein soleil.

La Bible ne dit pas si cet ordre fût exécuté. Les commentateurs pensent en général que non, le geste vengeur de Phinéas étant intervenu à point pour apaiser la colère de Dieu, et arrêter le cours de sa justice.

Moïse cependant avait pris toutes les mesures nécessaires pour procéder à l'arrestation des chefs désignés. En même temps il avait prescrit aux juges de faire mettre à mort dans chaque tribu quiconque s'était fait initié au culte de Béelphégor. Maintenant il s'efforçait par de pressantes exhortations de ramener les autres dans leur devoir ⁴.

Mais alors un certain Zambri lui tint tête publiquement et effrontément. C'était un garçon de très bonne famille, *prince*, dit l'Écriture, *d'une maison patriarcale* de la tribu de Siméon. Il s'était follement épris de l'une des Madianites, fille de haute naissance, qui s'appelait Cozbi. Pour gagner ses faveurs, il n'avait pas craint d'abjurer sa religion et de sacrifier aux idoles. Il répondit donc avec la dernière insolence : « Vous êtes libre, Moïse, de vivre selon les lois que vous avez faites, si bon vous semble... Pour moi, sachez que je n'obéirai pas plus longtemps à vos ordres tyranniques, parce qu'il est trop clair que, sous prétexte de piété et de légiférer au nom de Dieu, vous avez usurpé le pouvoir par vos artifices, et vous nous avez réduits en servitude » ⁵. Il reprocha ensuite au législateur d'interdire aux autres ce qu'il se permettait à lui-même : n'avait-il pas épousé jadis une Madianite, lui aussi, Séphora, la fille de Jéthro ? Pourquoi prétendait-il maintenant le défendre aux autres ? Puis ostensiblement, devant tout le peuple, le misérable pénétra dans la tente où s'abritait Cozbi. Beaucoup, parmi les assistants, pleuraient en voyant une telle arrogance et une telle perversion. Moïse ne disait rien. Il lui était facile pourtant de se justifier, d'expliquer que, quand il avait connu Séphora, Dieu n'avait pas encore porté défense aux Hébreux d'épouser des étrangères ; et que d'ailleurs, bien loin d'abjurer la foi de ses ancêtres, c'est lui qui avait amené sa femme à adorer le vrai Dieu.

Mais insensible aux injures qui ne concernaient que sa personne, Moïse gardait le silence, craignant de provoquer des insultes et des paroles blasphématoires envers le Très-Haut ⁶. La riposte vint d'ailleurs : le fils du grand-prêtre Eléazar, jeune homme de très grand mérite,

⁴ Flav., I. IV, ch. VI.

⁵ Flav., *loc. cit.*

⁶ Flav., *loc. cit.*

nommé Phinéas, ne put supporter l'audace de Zambri. Craignant qu'un tel crime n'entraînât les plus graves désordres, s'il n'était réprimé sur-le-champ, il se saisit d'un poignard, et, pénétrant à son tour sous la tente de Cozbi, il frappa à mort l'amant et la maîtresse, en plein acte du péché, leur plongeant son arme *in locis genitalibus*⁷.

Aussitôt d'autres jeunes gens, animés du même esprit que lui et entraînés par son exemple, se jetèrent sur ceux qu'ils savaient s'être rendus coupables du même péché que Zambri, et les passèrent au fil de l'épée. En même temps, une épidémie foudroyante envoyée par Dieu, s'abattait sur les autres, les faisait tous périr, et, avec eux, ceux de leurs proches qui, sans tomber dans la même faute, n'avaient rien fait cependant pour les en détourner. Vingt-quatre mille hommes moururent ainsi : mais le châtement s'arrêta là. Le geste de Phinéas avait vengé l'honneur de Dieu, qui en exprima sa satisfaction à Moïse : « *Phinéas, dit-il, a détourné ma colère des fils d'Israël*, parce que, possédé de la même jalousie que moi, il a sévi contre eux. C'est pourquoi je n'ai pas achevé *les fils d'Israël dans ma colère*. Aussi tu lui diras : *Voici que je lui donne la paix de mon alliance ; et il y aura, tant pour lui que pour sa descendance, le pacte d'un sacerdoce à perpétuité, parce qu'il s'est enflammé de zèle pour son Dieu, et par son acte énergique, il a expié le crime des fils d'Israël* ».

Commentaire moral et mystique

Si les Hébreux tombèrent dans le piège monté par Balaam, la première cause en fut au séjour trop long qu'ils firent à Setim : car c'était là, paraît-il, un lieu extrêmement agréable, et ils s'y attardèrent, au lieu de hâter leur marche vers la Terre promise comme c'était leur devoir. Cette histoire nous enseigne que lorsque l'homme se complait dans les plaisirs des sens ; lorsqu'il prend un repos trop marqué dans les jouissances de la vie, au lieu de se souvenir qu'il n'est qu'un voyageur en route vers le royaume des cieux, il s'expose à de dangereuses tentations.

Le moyen employé par Balaam pour faire tomber les Hébreux montre le danger de la luxure, qui reste toujours la plus redoutable des armes aux mains du démon : l'âme a beau être protégée par Dieu, dirigée par Moïse, et déjà parvenue sur les bords de la Terre promise ; si elle se relâche, si elle se laisse captiver par les frivolités mondaines ou même par les pensées sensuelles, elle s'expose à tomber misérablement. Qu'une passion s'allume dans son cœur, et c'en est fait d'elle. Pour la satisfaire, elle n'hésitera pas à renier ce qu'elle a adoré jusqu'alors, à délaisser le culte du vrai Dieu, à sacrifier aux idoles du monde : l'argent, la vaine gloire, les honneurs, les plaisirs, etc. L'exemple de Salomon tombant sur la fin de sa vie dans l'idolâtrie pour avoir courtisé des femmes païennes, lui qui avait été rempli de tant de sagesse, et qui avait eu un règne si

⁷ Dans le bas-ventre.

glorieux, est bien là pour nous faire réfléchir. Non seulement l'âme ainsi égarée adorera Vénus, Mammon et la Fortune, mais elle *mangera les viandes consacrées aux faux dieux*, elle se nourrira de littérature malsaine, qui exalte les passions ; elle se fera *initier au culte de Béelphégor*, elle substituera au caractère du baptême le signe de la Bête, elle s'adonnera aux péchés honteux, et, s'il le faut, aux pratiques de magie, pour arriver à ses fins. C'est en vain que Moïse, ou les voix qui représentent l'autorité, essayeront de la reprendre. Sa volonté propre, figurée ici par Zambri, ne veut rien écouter. Se sachant de la « race des princes », c'est-à-dire créée libre, à l'image de Dieu, elle déclare ne vouloir faire que ce qui lui plaît et qu'elle n'a d'ordre à recevoir de personne. Et elle s'abandonnera au péché... à moins que ne se dresse contre elle un Phinées, un fils et petit-fils de grand-prêtre, une détermination tout entière née du Christ, qui, sans tergiverser, sans discuter, se saisira du *glaive de l'esprit*, du fer qui retranche, et la mettra hors de cause par une résolution sans appel.

« Toi qui as été rachetée par le Christ, écrit Origène, toi à qui l'épée matérielle a été ôtée des mains, et à qui a été donnée *l'épée de l'Esprit*, prends cette épée, et si tu vois une pensée israélite se souiller avec des prostituées madianites, c'est-à-dire se mêler à des réflexions diaboliques, n'hésite pas, frappe aussitôt, tue aussitôt. Ouvre et perce les *parties génitales*, c'est-à-dire pénètre le secret de la naissance du péché, retranche le foyer même du mal, la concupiscence, pour que celle-ci ne conçoive plus, n'enfante plus, et que la descendance maudite des péchés ne souille plus le camp d'Israël. Si tu fais cela, tu apaiseras aussitôt la colère du Seigneur ; tu auras prévenu le jour de Jugement, dont il est dit qu'il est un *jour de colère et de fureur*. Ayant exterminé le foyer du péché, qui est appelé ici *bas-ventre* de la Madianite, tu viendras en sécurité à ce jugement. Prions donc afin de trouver toujours prête cette *épée de l'Esprit*, par laquelle seront éliminés les germes et l'embryon du péché, et Dieu nous sera rendu propice, grâce à l'intervention du véritable Phinées, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, à qui sont gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Amen »⁸.

L'ordre donné par Dieu de crucifier les chefs face au soleil montre combien sera rigoureux le jugement de ceux qui auront détenu ici-bas l'autorité entre leurs mains.

« Non seulement ils sont examinés sur leurs propres fautes, mais ils sont contraints aussi de rendre compte des péchés du peuple. N'est-ce pas par leur faute que celui-ci a péché ? N'ont-ils pas omis d'enseigner, d'avertir, de reprendre avec vigilance ceux qui introduisent un désordre, afin de prévenir la contagion ? – Tous ces devoirs incombent aux princes et aux docteurs. Si, faute de l'avoir fait, faute d'avoir veillé sur le peuple, ils ont laissé celui-ci tomber dans le péché, ils seront exposés, traduits en jugement. La colère de Dieu se tournera contre eux, et se détournera du peuple. Si l'on considérait cela, jamais on ne désirerait l'autorité. C'est assez pour chacun d'avoir à répondre de ses propres fautes. Quel besoin a-t-on d'aller se faire exposer pour les péchés du peuple en face du Soleil devant lequel rien ne peut être caché ?⁹ »

⁸ Hom. XX, 5.

⁹ Orig., XX, 4.

CHAPITRE 19

Le châtimeⁿt des Madianites

(NUM., XXXI)

Les Hébreux avaient payé leur dette à la justice divine, en exécutant les plus coupables d'entre eux : mais les Madianites méritaient à leur tour une sévère punition, pour avoir fait rouler le peuple saint dans l'adultère et l'apostasie.

Dieu prescrivit donc à Moïse de leur infliger un châtimeⁿt exemplaire. « Après quoi, ajoute-t-il, *tu iras rejoindre ton peuple* ».

Le Patriarche obéit avec son empressement ordinaire. Au lieu de penser à sa propre mort qui lui était ainsi annoncée, et de se replier sur lui-même, il mit tout en œuvre pour que l'ordre de Dieu fût exécuté sans délai, et dans les meilleures conditions possibles. Il ne voulut pas engager le peuple entier dans une campagne contre les Madianites ; cela l'aurait obligé à le ramener en arrière, au risque de le détourner de l'objectif qui devait rester le premier et le plus pressant à ses yeux : la conquête de la Terre promise. Il se contenta de former une troupe de choc avec douze mille hommes, choisis parmi les plus valeureux d'Israël. Il demanda donc à chaque tribu de lui fournir mille guerriers d'élite, et il en donna le commandement à Phinéas, que son zèle héroïque avait mis au premier plan de l'actualité. Comme gage de la protection divine, il remit aux combattants les trompettes sacrées dont se servaient les prêtres dans les cérémonies religieuses, et quelques-uns des objets les plus précieux du Tabernacle. Le texte de la Bible ne précise pas davantage : mais d'après certaines traditions juives, il ne s'agirait de rien moins que de l'arche d'alliance elle-même, et de la plaque d'or fixée sur la tiare du grand-prêtre, celle qui portait gravé le tétragramme, le Nom incommunicable¹.

Lorsque les Madianites virent approcher cette troupe en ordre de bataille, ils se hâtèrent de prendre les armes et de fortifier tous les passages par lesquels elle pouvait pénétrer sur leur territoire². Mais rien ne fut à même d'arrêter l'élan des Hébreux. Quoique très inférieurs en nombre, ils remportèrent une victoire éclatante, et l'assistance divine particulière qui les protégeait se manifesta par le fait qu'ils ne perdirent pas un seul homme. Au contraire, les cinq rois que comptait l'armée ennemie périrent dans la bataille. L'Écriture a conservé leurs

¹ Carth., t. II, p. 491 ; Lyr., c. 1414.

² Flav., l. IV, ch. VII.

noms : Évi, Sur, Recem, Hur et Rebé, et avec eux, Balaam. On pense que le magicien s'était rendu sur le lieu du combat, d'abord pour avoir part au butin – car on n'a pas oublié que l'avarice était son défaut dominant –, mais aussi dans l'espoir de pouvoir enfin maudire les Israélites, et contribuer ainsi à la victoire. Il fut trompé dans son attente : l'heure de la justice avait sonné pour lui comme pour ses alliés, et il périt misérablement de la mort des impies, au lieu de celle des justes, qu'il avait appelée de ses vœux.

Le châtement que les Israélites infligèrent aux Madianites fut terrible : ils massacrèrent tous les hommes en état de porter les armes, razièrent tout le pays, incendièrent toutes les villes, tous les villages et jusqu'aux moindres postes fortifiés. Ils revinrent, traînant derrière eux un butin énorme en bétail, en objets précieux, sans compter toutes les femmes et tous les enfants qu'ils se proposaient de réduire en esclavage.

Lorsqu'ils arrivèrent aux abords du campement des Hébreux, Moïse, pour leur faire honneur, sortit à leur rencontre, avec le grand-prêtre Éléazar et les principaux personnages de la synagogue. Mais, en les voyant de plus près, le visage du Législateur se rembrunit. Dans le troupeau des captives qu'encadraient les soldats, il avait reconnu plusieurs des créatures qui avaient séduit et corrompu les jeunes Israélites.

« Pourquoi avez-vous épargné ces femmes ? demanda-t-il aux chefs, d'un ton sévère. Ne sont-ce pas elles qui, sur les conseils de Balaam, ont été cause que les enfants d'Israël se sont pervertis en reniant le Seigneur, et en se faisant initiés au culte de Béelphégor, provoquant ainsi un châtement sur tout le peuple ? L'ordre que je vous ai transmis de la part de Dieu est formel : il faut tuer tous les hommes sans distinction, et, parmi les femmes, toutes celles qui ont partagé la couche d'un homme. Pour celles au contraire qui sont demeurées vierges, et pour les jeunes filles, mettez-les de côté : vous en ferez vos servantes, ou même vos épouses, s'il en est besoin ».

Cette décision draconienne était dictée par la nécessité de protéger le peuple saint contre de nouvelles apostasies, et de lui faire comprendre avec quelle rigueur il devait fuir le contact des idolâtres. Cependant elle n'a sa pleine justification que si l'on en comprend le sens figuratif, dont nous dirons un mot plus loin.

Quand elle eut été exécutée, Moïse fit procéder par le grand-prêtre à une lustration générale des combattants. Ceux-ci en effet, en versant le sang, avaient contracté une souillure légale. Ils durent donc passer sept jours hors du camp, et furent aspergés d'eau lustrale le troisième, puis le septième jour. En même temps, tout le butin fut purifié lui aussi, en vertu de la loi qui voulait que tout objet ayant appartenu à un mort, fût impur. Tout ce qui pouvait supporter le feu : l'or, l'argent, le

bronze, l'étain, le fer, le plomb, fut passé par le feu ; au contraire les vêtements, les objets en bois ou en peau, les tissus en poil de chèvre, furent arrosés d'eau lustrale.

Cela fait, on procéda au partage : les prises dépassaient toute prévision, toute vraisemblance. Il y avait 675.000 brebis, 72.000 bœufs, 61.000 ânes, 32.000 captives, et un nombre incalculable de bijoux, de vases d'or et d'argent, de meubles, d'armes, d'instruments de toutes sortes.

Moïse ordonna d'en faire deux parts égales : l'une serait distribuée aux seuls combattants, l'autre partagée entre tout le peuple. Sur la première, on préleva un cinq centième, soit : 675 brebis, 72 bœufs, 61 ânes et 32 captives, qui furent données aux prêtres, comme la redevance due à Dieu ; sur la seconde, on retint un cinquantième, qui fut attribué aux Lévites, ainsi que le Seigneur l'avait prescrit.

Quand ces distributions furent achevées, les officiers des Hébreux vinrent trouver Moïse et lui remirent spontanément tous les objets d'or, que chacun d'eux avait reçus dans sa part de butin : bracelets, bagues, boucles d'oreilles, colliers, broches, etc., afin qu'il les consacra au Seigneur. C'était une manière d'ex-voto, pour remercier Dieu de les avoir assistés d'une façon si éclatante, et de n'avoir pas permis qu'un seul de leurs hommes fût tué dans la bataille.

Moïse accéda bien volontiers à leur désir, et aidé d'Éléazar, déposa tout cet or, qui faisait un total de 16.750 sicles³ dans le Tabernacle, *comme un souvenir des fils d'Israël devant le Seigneur.*

Commentaire moral et mystique

Le châtement infligé aux Madianites, beaucoup plus rigoureux que celui des Juifs eux-mêmes, montre, dit Origène⁴, qu'il est beaucoup plus grave d'entraîner les autres au péché que de pécher soi-même. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit, dans l'Évangile : *Malheur à l'homme par lequel le scandale arrive ! Il vaudrait mieux qu'on lui attachât une meule de moulin autour du cou, et qu'on le précipitât dans la mer, plutôt que de scandaliser un de ces petits*⁵.

Il y a scandale toutes les fois que, par une ruse quelconque, on amène à pécher un homme qui marchait droit : ainsi firent les Madianites lorsqu'ils dépêchèrent des femmes pour entraîner au mal les Israélites qui, à ce moment-là, observaient fidèlement les lois du Seigneur.

Moïse, qui envoie les hommes les plus vaillants combattre les Madianites et leur prescrit une lutte sans merci, est la figure du guide spirituel, qui doit exhorter les âmes les plus généreuses à lutter énergiquement contre les vices

³ Soit environ 728.625 francs-or.

⁴ Hom. XXV.

⁵ Luc, XVII, 1.

de la chair. Il leur met en mains les *trompettes sacrées*, les paroles de la divine Écriture et les vérités de la doctrine catholique, afin que, soit dans la louange, soit dans la prédication, elles fassent entendre non leurs voix à elles, mais celle de l'Église, seule dépositaire de la Vérité infailible. Il leur donne aussi les Sacrements, qui semblables à des *vases précieux*, contiennent l'huile de la grâce divine. Il leur enjoint de détruire tous les hommes, *tous ceux qui sont du sexe masculin*, y compris les petits enfants ; c'est-à-dire, tous les actes de volonté, si petits qu'ils soient, qui portent en eux le pouvoir d'engendrer le péché. Pour les *femmes*, au contraire, qui représentent les affections naturelles, il ne faut tuer que celles qui ont eu *commerce avec un homme*, c'est-à-dire, qui se sont attachées d'une façon désordonnée à une créature quelconque, qui se sont données un maître et seigneur sur la terre. Mais celles qui sont demeurées chastes, qui restent dans l'ordre, il faut en faire des *servantes*, c'est-à-dire les employer pour le service de Dieu.

Dans cette lutte, les cinq rois des Madianites seront tués : parce que le règne des cinq sens, ou de la sensualité, qui opprime l'âme, sera détruit. Les noms de ces rois ne sont pas sans mystère, ajoute Origène. Ils visent à notre instruction, ils nous montrent les défauts que nous devons combattre. *Evi* signifie : *bestialité*, et nous enseigne ainsi qu'il faut tuer en nous tout ce qui est brutal et sauvage. *Recem* veut dire : *inanité* : « Celui-là remporte la victoire sur (ce roi), qui ne fait rien de vain, rien de superflu, rien qui ne soit essentiel, qui se souvient du précepte du Seigneur : *Même de toute parole oiseuse, les hommes auront à rendre compte au jour du jugement* ⁶. Or, dans cette vie, presque tout ce que disent ou font les hommes, est oiseux et vain. On appelle vain en effet tout acte, tout parole, où il n'y a rien pour Dieu, ou pour la Loi de Dieu ⁷.

Ur se traduit, *irritation* ⁸.

« On voit qui sont les rois des Madianites, les adversaires que doivent... détruire et tuer ceux qui cherchent Dieu. Car la Bible rapporte moins de noms de rois, que ceux des vices qui règnent sur les hommes... Ils sont *cinq*, pour que nous apprenions clairement que tout vice qui règne sur le corps dépend de l'un des cinq sens ».

Le butin fabuleux ramassé par les Israélites, montre la récompense qui attend quiconque sera resté fidèle à la Loi pendant la vie présente ; mais ceux qui auront combattu avec courage, défendu la Vérité, tué les vices en eux ou dans les autres, recevront beaucoup plus que les chrétiens ordinaires.

Cependant ce butin a besoin d'être purifié, parce qu'il est impossible de lutter avec le monde et la chair, sans contracter bien des souillures, qu'il faudra faire disparaître dans le *feu* de la charité, ou dans l'*eau* de la pénitence.

Enfin, comme les officiers juifs, on ne manquera pas de faire la part de Dieu, et de lui offrir ce que l'on a de meilleur : c'est à son secours seul en effet que nous devons attribuer nos victoires.

⁶ Mt., XII, 36.

⁷ Orig., Hom. XXV, 1.

⁸ Origène ne donne malheureusement pas la signification des deux autres noms.

CHAPITRE 20

Installation des tribus transjordanes

(NUM., XXXII)

Les victoires que les Hébreux avaient remportées sur Séhon, roi des Amorrhéens, puis sur Og, roi de Basan, et enfin sur les Madianites, les avaient mis en possession de toute la contrée qui s'étend à l'est du Jourdain, depuis le sud de la mer Morte, jusqu'au Yarmouk, et qu'on appelle aujourd'hui la Transjordanie. Il leur restait maintenant à conquérir la Terre promise proprement dite, c'est-à-dire la région comprise entre le Jourdain et la mer Méditerranée, ou Cisjordanie.

Mais la terre sur laquelle ils se trouvaient leur semblait déjà bien bonne à habiter. L'Écriture l'appelle *terre de Jazel*, et *terre de Galaad*. La première paraît correspondre au Belqâ moderne, et la seconde, au Djebel-Adschlûn. Le tout forme un plateau ondulé, bien arrosé, couvert de gras pâturages, et ça et là, de belles forêts. Les voyageurs qui ont visité cette contrée l'appellent : *le paradis des nomades*. Et les Bédouins disent par manière de proverbe : « Tu ne saurais trouver un pays comme le Belqâ »¹.

Or, les descendants de Ruben et de Gad, qui étaient particulièrement riches en troupeaux, voyaient là un lieu tout à fait propice à l'élevage. Depuis qu'ils s'y trouvaient, le maigre bétail qu'ils avaient eu tant de peine à conserver dans la pénurie du désert, s'était engraisé à vue d'œil et multiplié avec une rapidité incroyable. Accru de toutes les bêtes prises à l'ennemi, il formait maintenant de beaux troupeaux, dont il fallait assurer la provende.

Les chefs de ces deux tribus vinrent donc trouver Moïse, lui exposèrent la situation, et lui demandèrent la permission de s'établir définitivement dans cette région, sans avoir à traverser le Jourdain.

Cette requête inattendue semblait de prime abord déceler un égoïsme et un manque de patriotisme, qui blessèrent vivement le Patriarche. « Eh quoi, leur dit-il, vos frères vont aller se battre pendant que vous, vous resterez ici au repos ? Vous voulez donc imiter, parmi vos ancêtres, ces hommes que j'avais envoyés de Cadesbarné pour reconnaître la terre de Chanaan, et qui revinrent semer la panique dans tout le peuple, déclarant impossible la conquête du pays ? Vous avez oublié déjà avec quelle rigueur Dieu punit Israël de cette lâcheté, le condamnant à errer dans le désert pendant quarante ans, jusqu'à ce

¹ Fill., p. 539.

que tous ceux qui avaient cédé à ce défaitisme fussent morts ? Vous voulez donc vous montrer les dignes rejetons de ces pécheurs, et augmenter encore *la fureur du Seigneur contre Israël ? Si vous refusez de lui obéir, il abandonnera le peuple dans ce désert, et c'est vous qui serez la cause de la mort de tous !* »

Quelle qu'aient été leur intention première, les descendants de Ruben et de Gad, devant cette algarade, protestèrent de leur dévouement : *« Laissez-nous seulement, dirent-ils, construire des étables et des parcs pour nos troupeaux, remettre en état les maisons et réparer les murailles des bourgs, pour y installer nos familles. Puis nous marcherons les premiers au combat, à la tête des enfants d'Israël jusqu'à ce que nous ayons mis ceux-ci en possession des lieux qui leur sont destinés... Nous ne retournerons point dans nos maisons jusqu'à ce que les enfants d'Israël n'occupent toute la terre qui doit être leur héritage, et nous ne demanderons point de part au-delà du Jourdain, parce que nous possédons déjà notre lot à l'est de ce fleuve ».*

Satisfait de celle promesse, Moïse consentit alors à ce qu'ils sollicitaient. La tribu de Ruben reçut la Transjordanie inférieure, comprise entre l'Arnon au sud, et l'ouadi Hesban, au nord ; Gad se vit attribuer la Transjordanie moyenne, entre l'ouadi Hesban et le Jaboc. Enfin, une partie de la tribu de Manassé qui, sous le commandement de Jaïr, était en train de guerroyer dans la région, se joignit aux deux précédentes et s'installa au-dessus d'elles, dans le territoire de Galaad, entre le Jaboc et le Yarmouk.

L'heure était venue maintenant pour les autres de franchir le Jourdain, et de s'établir dans la Terre promise. Dieu leur intima à nouveau sa volonté expresse de leur voir détruire complètement les Chanaanéens, afin de ne pas se laisser contaminer par leur idolâtrie : *« Quand vous aurez passé le Jourdain, leur dit-il, et que vous serez entrés dans la terre de Chanaan, exterminatez tous les habitants de ce pays-là ; renversez les stèles érigées en l'honneur des faux dieux, brisez leurs statues, dévastez tous les hauts lieux – c'est-à-dire : jetez bas leurs temples et leurs autels –, afin qu'ils ne recommencent pas leurs abominations. Purifiez ainsi la terre et occupez-la, elle est à vous, car c'est moi qui vous l'ai donnée, pour être votre bien, et vous la partagerez entre vous par le sort. Si vous ne voulez pas exterminer les habitants du pays, ceux qui survivront vous seront comme des clous dans les yeux et des lances dans les flancs, c'est-à-dire : ils piqueront votre curiosité par leurs cérémonies sacrilèges et leurs fêtes licencieuses ; ils vous harcelleront de mille manières, comme un cheval auquel on donne de l'éperon pour le faire aller là où il ne voudrait pas, jusqu'à ce que vous soyez tombés dans les mêmes turpitudes et les mêmes crimes qu'eux.*

« *Ils vous feront la guerre dans le pays où vous allez habiter, et je vous ferai à vous-même tout le mal que j'avais décidé de leur faire. Vous perdrez, ajouta Moïse, par votre désobéissance les pays que vous aviez conquis grâce à son aide : vous serez emmenés comme esclaves dans toutes les parties du monde, et il n'y aura point de terre ni de mer, où ne paraissent des marques de votre servitude* »².

Mais ce n'était pas à Moïse qu'allait incomber la tâche d'entreprendre la conquête de cette terre, dont l'entrée lui avait été interdite, pour le punir de sa défiance d'un instant devant le rocher de Cadès. Son rôle était terminé, l'heure était venue pour lui de céder la place à un autre.

Néanmoins fidèle jusqu'au bout à la mission qu'il avait reçue, il ne négligea rien pour que l'établissement en Chanaan s'effectuât dans les meilleures conditions. S'il devait renoncer à fouler le sol de cette terre sainte, il y pénétra du moins en esprit. Il délimita lui-même, d'après les indications qu'il reçut de Dieu, l'emplacement que devait occuper chaque tribu³, et il nomma des commissaires pour effectuer le partage⁴. Il désigna ensuite quarante-huit villes, pour être réservées aux prêtres et aux Lévites, qui, eux, n'avaient point de territoire distinct. Ces villes seraient disséminées à travers toute la Terre Sainte afin que partout la Loi pût être enseignée, expliquée, observée. Six d'entre elles seraient en même temps des *cités de refuge*, c'est-à-dire que quiconque aurait commis un homicide involontaire pourrait s'y mettre en sûreté jusqu'à ce que son cas eût été jugé, afin d'éviter une vengeance précipitée et injuste des parents de la victime, comme il arrivait trop souvent chez les anciens peuples de l'Orient.

Il ajouta certaines précisions à la législation qu'il avait établie. Il interdit en particulier aussi bien aux hommes qu'aux femmes de se marier en dehors de leur tribu. Cette décision eut pour point de départ la plainte que lui avaient adressée quelque temps auparavant les filles de Salphaad. Ce Salphaad était l'un des principaux personnages de la tribu de Manassé : certains auteurs pensent que c'est lui qui avait été lapidé pour avoir ramassé du bois le jour du Sabbat⁵. En tout cas, il était mort, ne laissant que cinq filles, et pas un seul garçon. Ces filles alors étaient venues trouver le Patriarche, et lui avaient fait remarquer, qu'en vertu de la législation établie, elles allaient perdre tout le bien de leur famille, puisqu'elles n'avaient pas de frère, et que seuls les fils étaient habilités à participer au partage des terres qui devait se faire en Chanaan⁶.

² Flav., l. IV, ch. VIII.

³ Num., XXXIV, 1-15.

⁴ Num., XXXIV, 16-29.

⁵ H. S., c. 1229 ; Num., XV, 32.

⁶ Num., XXVI, 51-53.

Moïse avait reconnu le bien-fondé de leur réclamation et décidé que, lorsqu'un homme mourrait ne laissant que des filles, celles-ci auraient le droit de recevoir le patrimoine de leur père⁷.

Mais maintenant que le territoire de chaque tribu était délimité avec précision dans la Terre promise, il allait arriver que, lorsqu'une fille, héritière ainsi de biens-fonds, épouserait un homme d'une autre tribu, ses possessions la suivraient. Il en résulterait un enchevêtrement des terrains des tribus les uns dans les autres, aggravé encore par les restitutions des années jubilaires. Ce furent les chefs de la famille de Galaad, dans la tribu de Manassé – car Salphaad appartenait à cette famille – qui firent remarquer à Moïse ce grave inconvénient⁸ : le Patriarche se rendit à leurs raisons, et c'est alors qu'il décréta que, pour éviter d'attenter à l'organisation du peuple en douze tribus distinctes, voulue par Dieu, *tous les hommes devaient prendre des femmes de leur tribu et de leur famille, et toutes les femmes des maris de leur tribu*. Les filles de Salphaad furent les premières à se soumettre à cette loi.

Cependant, c'est une question très controversée parmi les commentateurs, de savoir si cette prescription concernait réellement *toutes* les femmes juives, ou seulement celles, qui par défaut de frères, se trouvaient héritières du patrimoine paternel. Saint Augustin penche pour la seconde hypothèse, et il cite à l'appui le cas de la mère de Gédéon, au livre des *Juges*, qui épousa successivement un homme de la tribu d'Issachar, et un homme de la tribu de Manassé. Saint Thomas est du même avis⁹. Tel est également le sentiment des commentateurs juifs, qui prétendent que la chose ne saurait faire aucun doute, d'après le texte hébreu. Mais Nicolas de Lyre, Denys le Chartreux, et d'autres inclinent plutôt à croire que la loi s'étendait à toutes les femmes, et que les quelques exceptions qui se rencontrent dans l'Écriture étaient dues à des dispenses.

Commentaire moral et mystique

Les tribus de Ruben, de Gad et la demi-tribu de Manassé représentent, au témoignage de saint Grégoire, les chrétiens qui ont la foi, mais qui ne vivent pas comme le demanderait cette foi. Ils croient au royaume des cieux, c'est-à-dire à la vraie Terre promise, mais ils ne se soucient pas d'en faire la conquête, et ils se contenteraient volontiers de ce qu'ils ont pris aux Amorrhéens, c'est-à-dire d'une récompense toute terrestre.

« Ils reçoivent les sacrements de l'humilité du Seigneur, mais ils dédaignent de s'humilier à son exemple. Ils prêchent la douceur de la parole divine, et ils persévèrent toujours dans leur orgueil et leur dureté... Ils ne

⁷ Num., XXVII, 6-8.

⁸ Num., XXXVI, 1.

⁹ Thom., I^a II^{ae}, qu. CV.

songent pas à bien vivre, et ils veulent en avoir la réputation. Ils cherchent à être flattés, et ils s'enflent de vaine gloire quand on les loue... Et parce qu'ils ont en abondance tous les biens présents pour se satisfaire, ils ne cherchent point les biens à venir. L'activité extérieure les occupe de telle sorte, qu'ils sont d'ordinaire comme étrangers à eux-mêmes. Si néanmoins il se présente en cet état quelque tentation contre la foi, comme ils sont attachés à celle-ci au moins en apparence, ils la défendent et par leurs paroles et par leurs travaux, et ils combattent pour la patrie céleste, encore qu'ils ne l'aiment point. Ayant de nombreux troupeaux, ces trois tribus refusent de passer le Jourdain ; parce que ceux qui sont fort occupés du monde n'aspirent point à l'habitation de la patrie céleste. Mais la foi dont ils font profession, leur reproche de languir dans une honteuse oisiveté et, par leurs mauvais exemples, de détourner les autres de la patience et du travail. C'est pourquoi Moïse leur dit : « *Vos frères iront-ils à la guerre, pendant que vous, vous reposerez ici ? Pourquoi corrompez-vous les esprits des enfants d'Israël ?* » Alors, rougissant de ne pas défendre la foi qu'ils professent, ils vont hardiment à la guerre et combattent en sa faveur, non pour eux-mêmes, mais pour les autres. Ainsi, ils se montrent forts et vaillants pour la défense de leurs frères, et les aident à chasser leurs ennemis de la Terre promise, mais ensuite, ils les quittent pour retourner faire paître leurs troupeaux au-delà du Jourdain.

« Comme ils ont peu d'amour pour la Terre promise, c'est-à-dire pour l'héritage céleste, qui devrait être le prix de leur foi, ils mettent en sûreté, dans un pays étranger, tout ce qu'ils ont de plus cher, pendant qu'ils combattent. Comme ils ont leurs femmes et leurs enfants dans un autre lieu, ils n'ont aucun attachement pour cet héritage spirituel. C'est pourquoi, descendant des montagnes, ils retournent à ce pays bas et à ces prairies, pour aller faire paître des bêtes brutes, hors de la terre que Dieu leur avait promise : c'est-à-dire que, laissant là l'espérance des biens célestes, ils ne pensent qu'à nourrir de vains désirs, les mouvements irraisonnables de leur nature corrompue »¹⁰.

Sur les filles de Salphaad, Origène donne la belle explication que voici : Au sens spirituel, dit-il, les *filles* représentent les vertus de l'âme et les pensées de l'intelligence ; les *filles*, les bonnes œuvres. Si elles sont au nombre de *cinq*, c'est que nous possédons cinq sens, et c'est par eux que s'accomplissent toutes les œuvres corporelles. Ces cinq filles sont ici la figure de la perfection des œuvres. Bien que privées de *père* et restées orphelines, elles ne sont pas chassées de l'héritage ni exclues du royaume ; elles reçoivent une part au milieu des fils d'Israël.

Qu'est-ce à dire ? Quel est ce *père*, dont on nous dit qu'il est mort ? Le père des œuvres est l'intelligence, car c'est elle qui les engendre. Or il y a des hommes dont l'intelligence est sans profondeur, sans envergure ; elle ne comprend rien aux choses spirituelles, elle n'a aucune vie propre. Cependant il arrive que de tels hommes donnent le jour à des filles spirituelles ; ils pratiquent les bonnes œuvres, ils obéissent aux commandements, ils sont serviables, patients, charitables. Alors, malgré l'inertie de leur esprit, ils ne seront pas exclus

¹⁰ *Mor.*, l. XXVII, ch. VI ; sur Job, XXXVI, 6.

de l'héritage du Seigneur. Sans doute ils ne seront pas au nombre de ceux dont *Dieu est le partage*¹¹ ; ils ne peuvent compter parmi les ministres du Seigneur ; mais à leur humble rang, ils recevront une part dans la Terre promise. Cette histoire montre que si quelqu'un ne peut avoir des *fil*s, c'est-à-dire des pensées profondes, vivantes et spirituelles, qu'il s'efforce du moins d'avoir des *fil*les, c'est-à-dire de produire des œuvres, et il aura part ainsi à l'héritage céleste¹².

¹¹ Deut., XXXII, 9.

¹² Hom. XXII, 1.

CHAPITRE 21

Les derniers jours et la mort de Moïse

(DEUT., I – XXXIV)

Après avoir pris les différentes mesures dont nous avons parlé au chapitre précédent, Moïse convoqua le peuple entier à des assises solennelles, sur les bords du Jourdain, au lieu où devait être bâtie plus tard la ville d'Abilan¹. Là il commença à lui résumer, en un long discours, les multiples enseignements qu'il lui avait dispensés de la part de Dieu depuis quarante ans. Il retraça à grands traits tout ce qui s'était passé depuis la sortie d'Égypte ; il rappela à ses auditeurs tous les témoignages que Dieu leur avait donnés de sa faveur spéciale ; leurs murmures, leurs désobéissances continuelles, leurs infidélités, et les châtiments qu'ils avaient ainsi attirés sur leur tête. Il les exhorta en termes pressants à rester inviolablement fidèles à la loi de Dieu, leur promettant que ce serait pour eux un gage assuré de sécurité et de prospérité. Il leur avoua le grand désir qu'il aurait eu de pénétrer lui-même dans la Terre Sainte, et avec quelle instance il l'avait demandé à Dieu. Mais Dieu s'était montré irréductible : « *Ne me parle plus jamais de cela, lui avait-il dit, monte sur le sommet du Phasga, porte tes regards à l'occident, au nord, au midi, à l'orient et regarde bien, car tu ne passeras pas ce fleuve du Jourdain* »².

Malgré ce refus et la peine qu'il en avait ressentie, il ne voulait rien négliger pour assurer dans les meilleures conditions, l'installation des Hébreux, sur cette terre qu'il ne lui était pas permis de fouler. La plupart de ses auditeurs n'avaient pas assisté aux scènes grandioses du Sinaï : ils n'avaient pas entendu la promulgation de la Loi. C'est pourquoi il allait maintenant la reprendre et la commenter point par point. Il rappela d'abord la crainte que devait inspirer la justice de Dieu, mais aussi l'amour, la confiance, la fidélité dus à sa Bonté. Il insista sur les dangers de l'idolâtrie, sur la nécessité d'en faire disparaître les moindres germes, d'exterminer sans fausse pitié les Chananéens, qui ne manqueraient pas sans cela de leur inoculer le venin de l'idolâtrie.

Il ordonna de n'avoir qu'un sanctuaire, au lieu d'ériger partout des lieux de culte, comme les païens. Celui-ci serait placé dans une ville, que Dieu désignerait lui-même, et qui deviendrait, de ce chef, la Ville sainte.

¹ Flav., l. IV, ch. VII.

² Deut., III, 27.

On y bâtirait un seul Temple, dans lequel serait élevé un seul autel, fait de pierres non taillées, mais choisies avec tant de soin que, lorsqu'elles seraient jointes ensemble, elles ne laisseraient pas d'être agréables à la vue. Il ne faudrait point monter à ce temple, ni à cet autel par des degrés, mais par une petite terrasse en pente douce ; et il ne devrait y avoir en nulle autre ville ni temple ni autel, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et qu'une seule nation des Hébreux³.

Moïse continua ainsi pendant plusieurs jours d'assembler le peuple, et de lui exposer la Loi, en lui faisant ses dernières recommandations. Il promit les plus larges bénédictions à ceux qui seraient fidèles, les plus terribles malheurs au contraire à ceux qui transgresseraient la volonté de Dieu.

« Si vous écoutez la voix du Seigneur votre Dieu, leur dit-il, en accomplissant et en observant tous ses commandements... il vous élèvera au-dessus de toutes les nations qui vivent sur la terre... Vous serez bénis dans la ville, et bénis dans les champs. Le fruit de votre sein, le fruit de votre terre, et le fruit de votre bétail seront bénis... Vos greniers seront bénis, et vos provisions seront bénies. Vous serez bénis à l'entrée et à la fin de toutes vos actions. Le Seigneur fera tomber sous vos yeux vos ennemis, quand ils s'élèveront contre vous. Ils n'oseront vous attaquer, et ils s'enfuiront par sept routes devant vous.

Si au contraire vous ne voulez pas écouter la voix du Seigneur votre Dieu, en gardant et en accomplissant tous ses commandements, vous serez maudits dans la ville et maudits dans les champs. Votre grenier sera maudit, et les fruits que vous aurez mis en réserve seront maudits. Le fruit de votre sein et le fruit de votre terre sera maudit, aussi bien que vos troupeaux de bœufs et vos troupeaux de moutons. Vous serez maudits à l'entrée et à la fin de toutes vos actions. Le Seigneur enverra sur vous l'indigence et la famine..., il vous affligera par la peste..., il vous frappera de misère, de pauvreté, de fièvre, de froid, de chaleur brûlante, de corruption d'air, et de nielle, et il vous poursuivra jusqu'à ce que vous périssiez entièrement... Le ciel au-dessus de vous sera d'airain, et la terre que vous foulez, de fer... Vous épouserez une femme, et un autre la prendra. Vous bâtirez une maison, et vous ne l'habitez pas. Vous planterez une vigne, et vous ne la vendangerez pas, etc. Toutes ces malédictions fondront sur vous, et elles vous accableront, jusqu'à ce que vous périssiez entièrement, parce que vous n'aurez point écouté la voix du Seigneur votre Dieu »⁴.

Pour graver plus fortement encore dans l'esprit des Hébreux ces bénédictions et ces malédictions, Moïse leur ordonna, lorsqu'ils auraient pénétré dans la Terre promise, de procéder à une cérémonie so-

³ Flav., l. IV, ch. VIII.

⁴ Deut., XXVIII, *passim*.

lennelle dont il régla lui-même l'ordonnance. On commencerait par dresser un autel monumental sur le mont Herbal, avec des pierres non taillées. On y offrirait des holocaustes et des hosties pacifiques. Puis on l'enduirait de chaux, et on graverait sur cette chaux un résumé de la législation. Alors, tout le peuple étant assemblé comme en un immense amphithéâtre, moitié sur le flanc du mont Herbal, moitié sur le flanc du mont Garizim, en face du précédent, les Lévites prononceraient à haute voix douze formules de bénédictions pour ceux qui seraient fidèles à la Loi, douze formules de malédictions pour ceux qui violeraient, afin que promesses et menaces soient entendues de tous, et que nul n'ignore à quoi il s'exposerait en désobéissant.

Moïse rédigea ensuite les discours qu'il venait de prononcer dans cette session solennelle, et c'est eux qui forment le cinquième de ses ouvrages, celui que l'on appelle, à la suite des Septante, le *Deutéronome*, ou la *deuxième loi*, c'est-à-dire, la deuxième édition de la Loi. De plus, il résuma ce traité en un poème facile à retenir, que tous les Israélites devraient apprendre par cœur, afin d'en porter toujours les enseignements gravés dans leur esprit. C'est le *Cantique du Deutéronome*, que l'Église récite aujourd'hui encore chaque samedi, à l'office ferial des Laudes. Par la beauté des images qui y sont évoquées, par la puissance du souffle prophétique qui l'anime, par la noblesse épique de son style, ce morceau a été appelé le « chant du cygne » de Moïse : c'est incontestablement l'une des plus belles pièces lyriques de l'Ancien Testament et par conséquent de la littérature universelle. Toute l'histoire des Hébreux y est exposée en quelques pages, stigmatisant avec une admirable force d'expression les ingratitude, les crimes, les infidélités du peuple élu ; de cette nation que Dieu avait enveloppée de sa tendresse, de sa sollicitude, et qui n'a pas hésité à le trahir chaque fois qu'elle l'a pu, pour se rouler dans les abominations les plus fangeuses. Bien des fois, la colère divine s'est allumée contre ces fils ingrats, prête à les détruire, à les consumer par la famine, à lâcher contre eux les oiseaux de proie, les fauves, les dragons et les serpents, à les tuer tous, *les jeunes hommes avec les jeunes fines, les vieillards comme les enfants encore à la mamelle, à effacer leur mémoire de l'esprit des hommes...* Et cependant, Dieu ne peut se résigner à cette extermination ; ce peuple, ce sont tout de même *ses fils et ses filles...* Ah ! *s'ils avaient de la sagesse !* s'ils comprenaient que c'est leur Dieu à eux qui est le vrai Dieu, le maître de la vie et de la mort, celui auquel nul ne peut échapper ; et non pas les dieux des païens, qui sont bien incapables de leur apporter le moindre secours !

S'ils revenaient à lui, c'est contre leurs ennemis qu'il tournerait toute sa fureur, et il les délivrerait de tous leurs maux ⁵.

⁵ Deut., XXXII, *passim*.

Moïse revit aussi les livres qu'il avait écrits antérieurement : la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, et qui, joints au *Deutéronome*, constituent le Pentateuque⁶. Il confia ce précieux travail aux prêtres, leur recommanda de le déposer dans l'arche d'alliance, de le conserver avec soin, et de le relire au peuple tous les sept ans, à l'occasion de la fête des Tabernacles.

Enfin, il transmet ses fonctions à Josué, auquel il imposa les mains en présence de tout le peuple, et il lui enjoignit de mener vigoureusement la guerre contre les Chananéens avec la pleine confiance que Dieu l'assisterait et lui donnerait la victoire.

Et maintenant, c'était fini. Par un labeur surhumain de quarante ans, le Patriarche avait accompli la mission que Dieu lui avait confiée, lors de leur première rencontre au buisson de l'Horeb, et qu'il avait eu alors tant de peine à accepter. Il avait réussi à sortir de l'étau de fer du Pharaon la descendance d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la race qui portait en elle le germe du Messie et le salut du monde. Au milieu de difficultés inouïes, il l'avait conduite à la Terre sainte, là où devait s'accomplir un jour le mystère de la Rédemption. Il l'avait portée à travers le désert, comme une mère porte l'enfant de ses entrailles, mais un enfant insupportable, qui avait passé son temps à grogner, à crier, à faire des scènes terribles et à battre sa nourrice. Il l'avait guidée, il avait assuré son ravitaillement, et sa défense contre de multiples ennemis ; surtout il l'avait protégée contre la colère de Dieu, contre la destruction totale que lui auraient valu, immanquablement, ses trahisons sans nombre et ses idolâtries.

Il en avait fait un *peuple*, doté d'une organisation supérieure. Il lui avait donné un code de lois, qui dominait de très haut tout ce qu'avaient jamais institué les législateurs les plus célèbres de l'antiquité. Pendant quarante ans dans le désert, à force de patience, de douceur et d'autorité, il l'avait pétrie et façonnée, pour qu'elle pût remplir le rôle unique qui lui incombait dans l'histoire du monde.

Maintenant elle était à pied d'œuvre. Moïse n'avait plus qu'à mourir.

Une dernière fois il la rassembla tout entière pour lui faire ses adieux. Il récita le *Cantique du Deutéronome*, puis il bénit successivement chacune des douze tribus, comme l'avait fait Jacob sur son lit de mort.

Alors, les Israélites comprirent l'immense perte qu'ils allaient faire, et tous, les hommes comme les femmes, les vieillards comme les en-

⁶ La critique moderne s'attache par tous les moyens en son pouvoir à ravir, en tout ou en partie, la paternité du Pentateuque à Moïse. Nous n'entrerons pas dans des discussions qui sortiraient du cadre que nous nous sommes tracé, et nous nous en tiendrons au décret de la Commission biblique du 27 juin 1906, qui nous *oblige* à croire que « ces livres ont Moïse pour auteur ». Cf. Denzinger, 1997.

fants, fondirent en larmes. Le Patriarche fut si touché de cette marque d'affection générale, qu'il se mit à pleurer lui aussi. Cependant, maîtrisant son émotion, il prit lentement la direction du mont Nébo, dans le massif du Phasga, en face de Jéricho. Tout le monde aurait voulu le suivre, mais il fit signe de s'arrêter et il permit seulement au grand-prêtre Eléazar, à Josué, et aux soixante-dix sanhédrites, de venir avec lui. Ensemble, ils gravirent la montagne. Lorsqu'ils furent arrivés sur le sommet, Dieu permit à son serviteur, en donnant à ses yeux une acuité miraculeuse, d'embrasser du regard toute la Terre promise, jusqu'à ses plus extrêmes limites. « *Voilà, lui dit-il, le pays pour lequel j'ai fait serment à Abraham, Isaac et Jacob, leur promettant de le donner à leur postérité. Tu l'as vu de tes yeux, mais tu n'y entreras point* ».

Moïse considéra longuement cette terre dont la prise de possession avait été la pensée de toute sa vie. Il contempla, dit l'Écriture, *tout le pays de Galaad jusqu'à Dan ; tout Nephtali, toute la terre d'Éphraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda jusqu'à la mer occidentale* – c'est-à-dire : la Méditerranée –, *tout le côté du midi, toute l'étendue de la campagne de Jéricho, qui est la ville des palmes, jusqu'à Ségor*.

Ensuite, il se retourna vers ceux qui l'accompagnaient. Il les embrassa un par un, les serrant sur son cœur, puis il prit congé d'eux, et seul, il continua son chemin... Bientôt un nuage l'environna, il disparut aux yeux des assistants, et personne n'a jamais su comment il avait quitté ce monde. L'Écriture précise cependant qu'il mourut, afin que l'on ne crût pas qu'il avait été, comme Élie, enlevé vivant de cette terre, et qu'il reviendrait un jour. Elle ajoute que *le Seigneur l'ensevelit dans la vallée de Moab, en face de Phogor, et nul homme jusqu'à ce jour n'a connu le lieu de sa sépulture*.

Rapprochant ce texte d'un passage de l'Épître de saint Jude, où il est question d'une altercation entre l'archange saint Michel et le démon, à propos du corps de Moïse⁷, la tradition chrétienne a toujours pensé que ce grand serviteur de Dieu fut enseveli par les soins des anges, dans un lieu ignoré des hommes, de crainte que les Juifs ne lui rendissent des honneurs superstitieux. Mais le démon tenta de s'emparer de son corps prétendant qu'il lui revenait de droit, pour le péché d'homicide que le serviteur de Dieu avait commis jadis, quand il tua le surveillant égyptien⁸. L'esprit du mal voulait évidemment s'en emparer, afin d'en faire un objet d'idolâtrie pour les Israélites. Saint Michel alors le débouta, en faisant appel à l'autorité souveraine de Dieu⁹.

⁷ 7-9.

⁸ D'après une tradition hébraïque, citée par Migne. *Dictionnaire des Apocryphes*, t. II, c. 625.

⁹ À propos de l'incident relaté par saint Jude, M. Fillion écrit : « Le fait n'a rien d'impossible en lui-même, et... il est difficile de croire qu'un écrivain sacré ait cité comme exemple et comme argument un épisode qui n'aurait eu aucune réalité objective. La dispute entre saint Michel et Satan n'est donc pas une légende, comme on l'a prétendu. Elle a un caractère historique » (Fill., t. VIII, c. 778).

C'est ainsi que mourut Moïse, le plus grand des prophètes, le plus puissant des thaumaturges, *le plus noble des conducteurs des peuples, qui ait jamais paru sur la terre*. S'il fut admirable par les privilèges insignes qui lui furent conférés, il le fut plus encore par ses vertus, par sa foi inébranlable, sa patience, sa douceur, son obéissance, son amour pour ses sujets, son zèle pour la gloire de Dieu, son éminente piété. *Il avait alors cent vingt ans ; sa vue n'avait pas baissé et ses dents n'étaient pas ébranlées*.

Il mourut, dit Josèphe, le premier jour du dernier mois de l'année, que les Macédoniens nomment : Dystros, et les Hébreux : Adar. *Les fils d'Israël le pleurèrent pendant trente jours dans les plaines de Moab, et nulle perte ne leur fut jamais aussi sensible*.

Jamais homme n'a égalé en sagesse cet illustre législateur, jamais nul n'a su, comme lui, prendre toujours les meilleures résolutions et les mettre à exécution, et jamais nul ne lui a été comparable dans la manière de traiter avec un peuple, de le gouverner, de le persuader par la force de ses discours. Sa science militaire lui donne rang parmi les plus grands capitaines, et nul homme n'a eu le don de prophétie à un si haut degré. Ses paroles étaient comme autant d'oracles ; il semblait que Dieu lui-même parlait par sa bouche ¹⁰.

Commentaire moral et mystique

Saint Thomas explique, dans la *Somme* ¹¹, pourquoi Moïse est dit *le plus grand des prophètes*. Il en donne quatre raisons :

1° Parce qu'il vit l'essence même de Dieu, comme saint Paul dans son ravissement. C'est pourquoi il est écrit *qu'il vit Dieu en face, et non en énigmes* ¹².

2° Parce qu'il jouissait, pour ainsi dire, à volonté, de la vision que les théologiens nomment *imaginaire*. Non seulement il entendait Celui qui lui parlait, mais il le voyait sous la ressemblance de Dieu, et cela, aussi bien quand il était éveillé que quand il dormait. C'est pourquoi l'auteur sacré dit que le Seigneur *lui parlait face à face, comme un homme a coutume de parler à son ami* ¹³.

3° Parce qu'il annonçait au peuple de la part de Dieu une Loi nouvelle, tandis que les autres prophètes l'exhortaient seulement au nom de Dieu, à observer la Loi de Moïse.

4° Parce qu'il fit en Égypte, pour frapper l'esprit des infidèles, des miracles dont la puissance dépasse de beaucoup ceux qui furent opérés par les autres prophètes.

Moïse ne put introduire les Hébreux dans la Terre promise, parce que la *Loi* ne pouvait conduire les hommes dans le royaume des cieux : il fallait qu'un autre lui succédât, le Christ, figuré par Josué.

¹⁰ Flav., l. IV, ch. III.

¹¹ II^a II^{ae} qu. 174, a. 4.

¹² Num., XII, 8.

¹³ Ex., XXXIII, 8.

Et Moïse ne pouvait pas entrer vivant dans la Terre promise ; parce qu'aucun saint ne peut entrer dans le royaume des cieus, s'il n'a, au préalable déposé son corps, et rendu à la terre ce qui est à la terre.

Souhaitons, nous aussi qu'après avoir parcouru le désert de la vie présente, nous méritions, comme cet insigne serviteur de Dieu, de mourir *sur la montagne*, c'est-à-dire, sur les hauteurs de la perfection évangélique ; et de mourir en contemplant la Terre promise, c'est-à-dire, l'esprit tourné tout entier vers l'héritage céleste.

Pour cela, il faut nous appliquer à garder précieusement *toute la vivacité de nos yeux, et toute la solidité de nos dents* : – toute la vivacité des yeux de notre esprit, en protégeant leur clair regard de foi, qui seul pénètre les choses de Dieu, contre les vapeurs de rationalisme, de scepticisme et de scientisme, que l'on respire partout, et qui auraient vite fait de les conduire à la myopie, puis à la cécité ; – toute la fermeté de nos dents, en mettant toujours la même avidité à lire, à méditer, pour nous l'assimiler, la nourriture qui donne à l'âme sa force, sa santé, ses couleurs : la parole de Dieu.

Table des matières

LIVRE I L'Égypte

CHAPITRE 1	Les Pharaons se suivent et ne se ressemblent pas (Ex. 1).....	16
CHAPITRE 2	La corbeille de jonc (Ex. 2, 1-10).....	25
CHAPITRE 3	À la croisée des chemins (Ex. 2, 11-25).....	31
CHAPITRE 4	Le buisson ardent (Ex. 3, 1-15).....	38
CHAPITRE 5	Le retour en Égypte (Ex. 3, 16 – 4, 17).....	46
CHAPITRE 6	Première visite au Pharaon (Ex. 5, 1 – 6, 9).....	53
CHAPITRE 7	Serpent contre serpents (Ex. 6, 10 – 7, 12).....	59
CHAPITRE 8	Les premières plaies d'Égypte (Ex. 7, 14 – 8, 30).....	64
CHAPITRE 9	Deuxième série de plaies (Ex. 9, 1 – 10, 23).....	70
CHAPITRE 10	La première Pâque (Ex. 10, 24 – 14, 4).....	76
CHAPITRE 11	Le passage de la mer Rouge (Ex. 14, 5-23).....	84
CHAPITRE 12	L'armée égyptienne, anéantie sans combat (Ex. 14, 24-31).....	89

LIVRE II Le Sinaï

CHAPITRE 1	Le cantique de Moïse (Ex. 15, 1-21).....	95
CHAPITRE 2	Les eaux de Mara (Ex. 15, 22 – 16, 13).....	103
CHAPITRE 3	La manne (Ex. 16, 13-26).....	109
CHAPITRE 4	Raphidim (Ex. 17, 1-7).....	114
CHAPITRE 5	Victoire sur Amalec (Ex. 17, 8-16).....	119
CHAPITRE 6	La visite de Jéthro (Ex. 18).....	124
CHAPITRE 7	Le Sinaï (Ex. 19).....	129
CHAPITRE 8	Le Décalogue (Ex. 20, 1-21).....	135
CHAPITRE 9	L'ancienne Alliance (Ex. 20, 21 – 24, 12).....	140
CHAPITRE 10	Moïse, quarante jours dans la nuée (Ex. 24, 12 – 31, 18).....	145
CHAPITRE 11	Le veau d'or (Ex. 32, 1-6).....	153
CHAPITRE 12	Le retour de Moïse (Ex. 32, 7-35).....	158
CHAPITRE 13	Les secondes tables (Ex. 33 ET 34).....	166
CHAPITRE 14	Fondation du sacerdoce lévitique (Ex. 25 – 31 ; 35 – 40).....	171
CHAPITRE 15	Nadab et Abiu (LEV. 10).....	179
CHAPITRE 16	Les offrandes des princes d'Israël (NUM. 7).....	184

LIVRE III

La route de Chanaan

CHAPITRE 1	Le départ du Sinaï (NUM. 8, 9 ET 10)	191
CHAPITRE 2	L'institution du Sanhédrin (NUM. 11, 1-18, 25-29).....	196
CHAPITRE 3	Les sépulcres de concupiscence (NUM. 11, 18-25, 30-34)	202
CHAPITRE 4	Où Marie est frappée de la lèpre (NUM. 12)	206
CHAPITRE 5	Exploration de la Terre Promise (NUM. 13, 1-27).....	211
CHAPITRE 6	Compte rendu des explorateurs (NUM. 13, 27 – 14, 45)	216
CHAPITRE 7	L'homme ramassant du bois en sabbat (NUM. 15, 32-41).....	222
CHAPITRE 8	Dathan, Coré et Abiron (NUM. 16, 1-35).....	225
CHAPITRE 9	Dieu prouve qu'Aaron est le pontife (NUM. 16, 41 – 17, 13)	232
CHAPITRE 10	La mort de Marie (NUM. 20, 1)	237
CHAPITRE 11	L'eau de contradiction (NUM. 20, 1-13)	241
CHAPITRE 12	La mort d'Aaron (NUM. 20, 14-30).....	245
CHAPITRE 13	Le serpent d'airain et le passage de l'Arnon (NUM. 21, 1-20) ...	249
CHAPITRE 14	Les rois Séhon et Og (NUM. 21, 21-35)	254
CHAPITRE 15	Le roi Balac fait appel à Balaam (NUM. 22)	260
CHAPITRE 16	La bouche d'une ânesse dit la vérité (NUM. 22, 28 – 23, 24)	266
CHAPITRE 17	L'étoile de Jacob (NUM. 23, 25 – 24, 25)	271
CHAPITRE 18	La fornication d'Israël (NUM. 25, 1-15).....	277
CHAPITRE 19	Le châtimeut des Madianites (NUM. 31)	282
CHAPITRE 20	Installation des tribus transjordanes (NUM. 32)	286
CHAPITRE 21	Les derniers jours et la mort de Moïse (DEUT. 1 – 34).....	292

SEMINARIO INTERNACIONAL
NUESTRA SEÑORA CORREDENTORA

Dom Jean de Monléon
O. S. B.

Histoire Sainte

3^e. JOSUÉ
ET LES JUGES

Commentaire
historique et mystique

LES ÉDITIONS DE LA SOURCE
5, RUE DE LA SOURCE, 5 – PARIS, XVI^e

Note

Les parties du texte écrites en italique reproduisent mot à mot la lettre même de la Bible, traduite sur la Vulgate de Clément VIII.

Pour les renvois aux ouvrages les plus souvent cités dans ce volume, on s'est servi des abréviations suivantes :

- Alb. : Saint Albert le Grand, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1890.
- Arab. : Version arabe de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. II.
- Bed. : Saint Bède le Vénérable, *In Pentateuchum commentarii*, Pat. latine de Migne, t. XCI.
- Bonav. : Saint Bonaventure, *Opera Omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1811.
- B. J. : *Bible*, dite de Jérusalem, Paris, 1950.
- Cæs. : Saint Césaire d'Arles, *Sermones*, Édit. Brépols, Tournai, 1953.
- Calm. : Dom Aug. Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau testament*, Paris, 1720, t. IV.
- Carth. : Denys le Chartreux, *Commentaria in Sacram Scripturam*. Édit. De Montreuil, 1897, t. III.
- Chald. : Version chaldaïque de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. II.
- Corn. : Cornelius a Lapide, *Commentaria in Sacram Scripturam*, Édit. Vivès, t. III.
- Dam. : Saint Pierre Damien, *Commentaria in Vetus Testamentum*, Pat. latine de Migne, t. CXLV.
- D. B. : *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey, 1895.
- Ephr. : Saint Ephrem, *Explanatio in V. T.*, Œuvres complètes, Rome, 1737, t. I.
- Fill : *La Sainte Bible*, commentée par L. Fillion, Paris, 1903, t. II.
- Flav. : Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, tract. d'Arnaud d'Andilly, Paris, 1700, t. I.
- Glos. : Wallafrid Strabon, *Glossa ordinaria*, Édition d'Anvers, 1617, t. II.
- H. S. : Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, Pat. lat. de Migne, t. CXCVIII.
- L. C. : Lusseau et Coulomb, *Manuel d'études bibliques*, Paris, 1934, t. II.
- Lyr. : *Glose*, de Nicolas de Lyre (cette glose se trouve reproduite au bas de chaque page de celle de Wallafrid Strabon, indiquée ci-dessus).

- Marst. : Sir Charles Marston, *La Bible a dit vrai*, trad. française, Plon, 1935.
- Mor. : Saint Grégoire le Grand, *Moralium in Job Libri XII*, Pat. lat. de Migne, t. LXXV et LXXVI.
- Orig. : Origène, *Homiliæ in librum Jesu Nave vel in librum Judicum*, Pat. gr., t. XII.
- Proc. : Procope de Gaza, *Commentaria*, Pat. gr. de Migne, t. LXXXVII.
- Rhab. : Rhaban Maur, *Commentariorum libri*, Pat. lat. de Migne, t. CVIII.
- Ricc. : Ricciotti, *Histoire d'Israël*, Paris, 1939 (traduit de l'italien), t. I.
- Rup. : Rupert de Deutz, *De Trinitate et operibus ejus*, Pat. lat. de Migne, t. CLXVII.
- Syr. : Version syriaque de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Wallon, Londres, 1657, t. II.
- Théod. : Théodoret, évêque de Cyr, *Questions choisies sur les passages difficiles de l'Écriture*, Pat. gr., t. LXXX.
- Thom. : Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*.
- Vig. : Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, Paris, 1889, t. III.

LIVRE I

Josué

CHAPITRE 1	Rahab la courtisane (JOS. 1 ET 2)	6
CHAPITRE 2	Le passage du Jourdain (JOS. 3, 1 – 5, 12)	14
CHAPITRE 3	Les murailles de Jéricho (JOS. 5, 13 – 6, 27).....	19
CHAPITRE 4	Le péché d'Achan (JOS. 7)	28
CHAPITRE 5	La prise d'Haï (JOS. 8, 1-29)	33
CHAPITRE 6	Le renouvellement de l'Alliance (JOS. 8, 30-35 – DEUT. 27).....	38
CHAPITRE 7	L'étrange supercherie des Gabaonites (JOS. 9).....	44
CHAPITRE 8	Conquête de la Palestine (JOS. 10 ET 11)	49
CHAPITRE 9	Le tirage des lots (JOS. 13 ET 14)	59
CHAPITRE 10	L'établissement en Chanaan (JOS. 15 – 21)	64
CHAPITRE 11	L'autel du Jourdain (JOS. 22)	70
CHAPITRE 12	La mort de Josué (JOS. 23 ET 24).....	74

CHAPITRE 1

Rahab la courtisane

(JOS., I ET II)

Lorsque les Hébreux comprirent que Moïse ne reviendrait jamais du mont Nébo, sur lequel il avait disparu, ils mirent leurs vêtements de deuil, et, pendant un mois, célébrèrent quotidiennement des cérémonies funèbres à la mémoire de ce chef incomparable, qu'ils ne reverraient plus. Quand les trente jours furent écoulés, Dieu appela Josué : « *Lève-toi, lui dit-il, et passe le Jourdain avec tout le peuple, afin d'entrer dans la Terre que je donnerai aux fils d'Israël. Ne crains rien, nul ne pourra vous résister. Je serai avec toi comme je l'ai été avec Moïse. Je ne te laisserai pas, je ne t'abandonnerai pas. C'est toi qui partageras cette terre entre les fils d'Israël, à condition cependant que tu observes fidèlement la Loi* ».

Le nouveau chef du peuple élu était âgé alors de quatre-vingt-cinq ans. Avec Caleb, il était le seul survivant de la génération qui avait connu l'Égypte, qui avait assisté en témoin oculaire au déchaînement des dix plaies, célébré la première Pâque en terre d'exil, et franchi la mer Rouge à pied sec.

Depuis la prise du pouvoir par Moïse, il avait été son homme de confiance. Seul, il avait été admis à l'honneur de le suivre jusqu'au sommet du Sinaï, après la promulgation de la Loi, et ensuite, il l'avait constamment assisté dans son gouvernement. C'est lui qui commandait l'armée lors de la bataille contre Amalec ¹, et c'est lui que Moïse avait officiellement désigné pour être son successeur. Maintenant l'heure était venue pour lui de passer du second rang au premier, et d'exécuter la double mission que la Providence lui réservait : conquérir la Palestine et la partager.

C'était un homme rempli de l'esprit de sagesse et dépourvu de toute ambition personnelle. Il avait vu de près les difficultés inouïes rencontrées par Moïse dans l'exercice du pouvoir, et ce n'est qu'avec une extrême répugnance qu'il assumait une telle succession. Mais, mettant l'obéissance au-dessus de tout, confiant dans le secours que Dieu lui promettait, il ne chercha pas à éluder la charge qui lui était imposée. Sans tarder, il réunit en conseil de guerre *les princes du peuple* ². « En-

¹ Ex., XVII.

² L'expression « prince du peuple » désigne, au pied de la lettre, le personnage qui, dans chaque tribu, était le descendant le plus direct du patriarche fondateur, et, par voie de conséquence, le chef de la tribu.

joignez à vos gens, leur dit-il, *de préparer des provisions ; parce que, dans trois jours, nous passerons le Jourdain, et nous entrerons, pour en prendre possession, dans la Terre que Dieu doit nous donner* ».

On se souvient que la manne, qui restait encore à cette date, la base de l'alimentation des émigrants, ne pouvait normalement se conserver plus d'une journée. Mais en prévision du prodige qu'il allait accomplir et pour libérer le peuple de tout souci secondaire, Dieu avait décidé de faire une exception à cette règle ³.

Josué rappela ensuite aux représentants de Ruben, de Gad et de la demi-tribu de Manassé, les promesses qu'ils avaient faites à Moïse, quand ils avaient obtenu de lui la permission de s'établir en Transjordanie. Ils s'étaient offerts à combattre quand même en tête de l'armée, pour la conquête de la Palestine proprement dite. L'heure était venue de tenir cet engagement. Les intéressés n'élevèrent aucune objection et se déclarèrent prêts à marcher : « *Nous ferons, dirent-ils, tout ce que vous nous avez ordonné, et nous irons partout où vous nous enverrez. Nous vous obéirons en tous points, comme nous avons obéi à Moïse ; nous demandons seulement que le Seigneur votre Dieu soit avec vous, comme il l'a été avec lui. Que celui qui contredira vos paroles et qui n'obéira pas à tout ce que vous lui commanderez, soit puni de mort ! Pour vous, soyez ferme et agissez virilement* ».

Et sans plus attendre, ils mirent à la disposition de Josué un corps de quarante mille hommes ⁴.

*

Le pays dans lequel les Juifs allaient pénétrer était occupé en majeure partie par le peuple que l'Écriture appelle : les Chananéens, *Kenani*, dit le texte hébreu. Faut-il voir en eux les descendants du fils de Cham maudit par Noé, ou étaient-ils d'origine sémite ? Il est impossible de le déterminer exactement. Ce qui est certain, c'est que des invasions successives avaient amené parmi eux de nombreuses populations étrangères : Amorrhéens, Hittites (ou Héthéens), Horites, Philistins, Phérézéens, Hévéens, Jébuséens, etc., qui s'étaient implantées dans le sol, s'imbriquant les unes dans les autres, et formant ainsi une mosaïque de petits États indépendants.

De multiples principautés se partagent le pays, écrit un historien moderne, chacune ayant pour centre un village puissamment fortifié, et pour zone, un rayon d'environ quatre à cinq kilomètres. Chaque cité importante a son roi, indépendant du voisin. Au temps où Josué pénétrera dans la contrée,

³ Cf. Proc., p. 995 ; Ephr., p. 293. Cependant tous les commentateurs ne l'entendent pas ainsi : H. S. pense que les provisions dont parle Josué devaient se composer de vivres ordinaires.

⁴ Jos., IV, 13. Josèphe dit : cinquante mille.

le récit biblique comptera encore *trente et un rois* de toute race, entre le Jourdain et la Méditerranée, entre le Liban au nord et le pays d'Édom au sud ⁵. Les princes se jalourent, partout la sécurité apparaît des plus précaires ; on se querelle incessamment, et la *razzia* est à l'ordre du jour ⁶.

L'Égypte, qui, au XV^e siècle avant notre ère, avait courbé sous son hégémonie toute l'Asie Mineure jusqu'à l'Oronte, n'exerce plus maintenant sur ces régions qu'une autorité à peu près nulle : on ne la verra pas intervenir une seule fois au cours des combats menés contre les nouveaux arrivants. Cependant, la conquête ne sera pas facile pour Josué. À cause même de ces luttes intestines incessantes, le pays est hérissé de forteresses redoutables. De plus, malgré l'absence d'unité politique, l'instinct de conservation poussera les Cananéens à s'associer ensemble pour la défense du territoire. Ils arriveront ainsi à mettre en ligne des armées extrêmement puissantes, dont les Juifs, sans l'assistance divine, ne seraient jamais venus à bout.

Les Hébreux étaient alors campés à *Setim*, dit la Vulgate, abréviation d'Abelsatim, qui signifie en hébreu : *le pré des acacias*. C'était une ville du pays de Moab ; son emplacement exact est aujourd'hui inconnu, mais Josèphe nous apprend qu'elle était à soixante stades, c'est-à-dire à douze kilomètres environ, du Jourdain, et quelle était entourée de palmiers. Les palmiers ont aujourd'hui disparu : mais les acacias poussent encore en abondance.

De l'autre côté du fleuve, se dressait la ville de Jéricho, la première des cités chananéennes dont il fallait s'emparer. Ceinturée de hautes murailles, c'était une position de première importance. Elle commandait les routes qui conduisaient soit à Jérusalem et à la Palestine méridionale, soit au plateau central, vers la Galilée. En outre, elle renfermait des richesses considérables, et elle était le seul point où il fût possible de se ravitailler en eau.

Josué n'avait aucun renseignement ni sur elle, ni sur le pays alentour. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il lui était indispensable de connaître, au moins en gros, les moyens dont l'adversaire disposait pour se défendre. Dans ce dessein, il imagina le procédé devenu classique, et dont aujourd'hui encore les grands états-majors ne peuvent se passer : il envoya des espions sur les lieux.

Il manda deux hommes sûrs et leur donna des instructions minutieuses sur la reconnaissance qu'ils avaient à exécuter. Les deux éclaireurs ainsi désignés, attendirent la nuit pour traverser le Jourdain et s'approcher de la place sans être vus. Au matin, une fois la porte de celle-ci ouverte, ils entrèrent sans difficulté, déguisés, dit-on, en col-

⁵ Jos., XI, 24.

⁶ L. C., p. 711.

porteurs ; personne ne fit attention à eux. Tout le jour, ils se promènèrent le long des remparts, notant les ouvrages de défense, les postes de guet, les points qui paraissaient plus forts, et ceux, au contraire, qui semblaient plus faciles à aborder. Sur le soir, leur exploration terminée, ils vinrent s'asseoir dans une auberge, dont la tenancière s'appelait Rahab. L'Écriture qualifie à deux reprises cette femme de *meretric*⁷, ce qui laisse entendre qu'elle joignait à la gérance de son hôtellerie, une autre source de revenus peu recommandable. Les deux métiers d'ailleurs allaient fréquemment de pair chez les anciens⁸.

Les émissaires de Josué, après avoir pris leur repas, attendirent là que l'obscurité fût complètement tombée, pour pouvoir s'éclipser sans être vus. Cependant leurs allées et venues avaient été remarquées, et cette longue station à l'auberge acheva d'éveiller des soupçons, dont le bruit parvint jusqu'aux oreilles du roi⁹. « *Voici, lui dit-on, que des fils d'Israël sont entrés ici pendant la nuit, pour se rendre compte de l'état des lieux* ». Le roi, naturellement, n'ignorait pas la présence de l'armée des Hébreux à quelques stades de son territoire, et on devine quelle appréhension lui causait l'approche de ce peuple, sur le compte duquel on racontait les choses les plus terrifiantes. Il donna aussitôt l'ordre d'arrêter, et de lui amener, les deux suspects. « *Livre-nous, fit-il dire à Rahab, les deux hommes qui sont venus à toi et qui sont entrés dans ta maison ; ce sont des espions, ils sont venus reconnaître tout le pays* ».

Ce n'était là encore qu'un soupçon dans l'esprit du prince : mais il se proposait, dit Josèphe, de les faire mettre à la torture pour savoir la vérité.

En entendant frapper à la porte de sa demeure, Rahab regarda par une fenêtre et reconnut les émissaires du roi. Aussitôt, devinant l'objet de leur visite, elle courut vers les deux Israélites, les fit monter en hâte sur le toit, les cacha sous des bottes de lin qui séchaient là au soleil, puis redescendit ouvrir aux survenants... À leurs questions, elle répondit sans embarras, qu'en effet, elle avait reçu la visite de deux inconnus. Ils avaient demandé à souper, mais dès la chute du jour, ils étaient partis, avant qu'on ne fermât la porte de la ville. Quelle direction avaient-ils prise ? Elle n'en savait trop rien. Mais ils ne pouvaient être bien loin encore : en se dépêchant, on n'aurait pas de peine certainement à les rattraper. Saint Jean Chrysostome souligne ici l'habileté de cette réponse. Si la femme avait déclaré que les espions présumés n'avaient pas paru chez elle, on n'aurait pas manqué de fouiller sa

⁷ *Courtisane*. Ici et dans l'Épître de saint Jacques, II, 25. 8.

⁸ Ricc, p. 282.

⁹ Le mot de « roi » ne doit pas nous abuser, et nous faire penser à Louis XIV. Il s'agit en réalité du personnage qui exerçait, sur la ville et ses alentours, le même pouvoir qu'un sheik sur une tribu nomade.

maison de la cave au grenier et probablement de les découvrir. Mais elle dit : « Ils sont venus, puis repartis... ¹⁰ » Les gardes n'en demandèrent pas davantage. Ils se hâtèrent eux aussi vers la porte avant sa fermeture et allèrent se poster dans la campagne, près d'un point où le Jourdain pouvait se passer à gué, probablement en face de l'ouverture de l'ouadi Chaïb. Ils pensaient que les fugitifs seraient contraints de venir là, pour regagner leur camp sur l'autre rive, et se feraient cueillir comme dans un filet.

Ceux-ci, cependant, étaient toujours cachés sous leurs bottes de lin, et la Vulgate a soin de nous dire qu'ils *ne dormaient pas*, ce que nous n'avons aucune peine à croire.

À quels sentiments avait obéi Rahab, en sauvant ainsi deux étrangers quelle ne connaissait pas ? – Tout d'abord sans aucun doute, aux lois de l'hospitalité. On sait jusqu'où les anciens étaient capables de pousser le culte de cette vertu. Nous avons vu, au livre de la Genèse, Lot prêt à sacrifier l'honneur de ses propres filles, plutôt que de livrer aux Sodomites les deux voyageurs qu'il a accueillis sous son toit ¹¹. Si Rahab exerçait un métier vil, elle avait cependant une âme noble, comme le montre toute cette histoire, et elle se faisait une très haute idée de ses devoirs envers ceux qu'elle avait hébergés. De plus, on ne saurait douter que son attitude ne s'aureolât déjà d'une pensée de foi, saint Paul l'enseigne expressément : *C'est par sa foi, dit-il, que Rahab ne périt point en même temps que les incrédules, recevant les espions avec paix* ¹².

Elle-même, d'ailleurs, va nous expliquer le sentiment qui la guida. À peine les émissaires du roi furent-ils partis, qu'elle se hâta de remonter vers les deux Hébreux : « *Je sais, leur dit-elle, que le Seigneur vous a livré la terre : car à votre approche, une frayeur panique s'est emparée de nous, et tous les habitants de ce pays se sentent sans force, en face de vous. Nous avons entendu parler aussi de toutes les merveilles qu'a accomplies votre Dieu en Égypte, et comment il a asséché les eaux de la mer Rouge pour vous laisser passer. Je ne puis douter, à de tels signes, que votre Dieu ne soit le vrai Dieu, le Seigneur, le Maître du ciel et de la terre* ».

Ainsi cette femme, malgré sa vie coupable, avait gardé un cœur droit et pénétrable à la lumière. Les prodiges qui accompagnaient la marche des Hébreux, l'impuissance des autres peuples à leur tenir tête, l'avaient frappée. Il était évident que le Dieu de cette nation était d'une tout autre envergure que les misérables et ridicules petits dieux auxquels on rendait un culte en terre de Chanaan. C'était lui le vrai

¹⁰ Hom. sur la Pénitence, VII 5.

¹¹ XIX, 8. – Cf. *Les Patriarches*, liv. I, ch. 10, p. 84.

¹² Hébreux., XI, 31.

Dieu, le Très-Haut, le Tout-Puissant, le Seigneur par excellence, Celui qu'il fallait adorer : et déjà dans son cœur, Rahab avait fait son choix. « Vous voyez, continua-t-elle, que je n'ai pas craint de risquer ma vie pour vous tirer d'affaire. Je vous en prie maintenant, lorsque vous aurez pris la ville, et que, selon votre coutume, vous en passerez tous les habitants au fil de l'épée, *jurez-moi par le Seigneur* – non par les dieux d'ici, mais par votre Dieu à vous –, *que vous aurez pitié de moi et de toute ma maison, donnez-moi un signe qui me garantisse que mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, seront épargnés, eux et tous leurs biens.* – Nous te le jurons, répondirent les deux envoyés. *Notre vie répondra de la tienne, et de celle de tous les tiens. Quand le Seigneur aura livré ce pays entre nos mains, nous te ferons miséricorde, comme tu l'as demandé, et nous tiendrons notre promesse, tu peux en être sûre* ».

Rahab les fit alors descendre, au moyen d'une corde, le long des remparts, que sa maison surplombait – comme cela se voit encore dans quelques villes de l'Orient. Grâce à cela, ils se trouvèrent dehors, sans avoir à franchir la porte de la cité. Leur bienfaitrice leur conseilla de se cacher pendant trois jours dans les bois, sur les hauteurs environnantes, jusqu'à ce que les poursuivants se fussent lassés de leur donner la chasse ; il leur serait facile alors de retourner chez eux. Avant de la quitter, ils convinrent avec elle d'un signal qu'elle mettrait, bien apparent, sur sa maison afin que celle-ci fût épargnée au moment où la ville serait prise d'assaut. Elle attacherait à sa fenêtre *une corde rouge*, sans doute une de ces cordelettes que les femmes du pays s'enroulaient autour de la taille, pour s'en faire une large ceinture¹³. Puis elle rassemblerait sous son toit ses parents et ses amis, et ceux-ci n'auraient rien à craindre : « Mais qu'ils restent là, sans bouger, précisèrent les espions. Si l'un d'eux met le pied dehors, il y va de sa vie, et nous dégageons entièrement notre responsabilité. Au contraire, nous répondons sur notre tête de tous ceux qui seront avec toi dans la maison ».

Rahab promit, et dès ce moment fixa la corde rouge à sa fenêtre... tandis que les deux hommes gagnaient les hauteurs voisines à la faveur de la nuit. Ils demeurèrent trois jours cachés, jusqu'à ce que les agents du roi, las de leurs battues infructueuses, eussent repris le chemin de la ville. Alors ils se hâtèrent de passer le Jourdain, puis de rejoindre le camp des Hébreux. Ils firent à Josué et à son état-major un compte rendu minutieux de leur expédition, sans omettre l'engagement qu'ils avaient pris envers Rahab. Josué demanda sur ce point l'assentiment du grand prêtre Éléazar et du Sanhédrin, qui approuvèrent pleinement la promesse, et la ratifièrent¹⁴.

¹³ Saint Isidore de Séville, Pat. lat., t. LXXXIII, c. 1310.

¹⁴ H. S., c. 1262.

Commentaire moral et mystique

Josué est une figure du Christ Sauveur du monde, comme l'indique son nom qui est le même en hébreu que celui de Jésus. Ce nom, explique Eusèbe de Césarée, fut révélé à Moïse par le Saint-Esprit.

« Il n'avait jamais été prononcé par les hommes avant d'être connu de lui, et il le donna comme appellation figurative et symbolique à l'homme qu'il savait devoir à sa mort lui succéder dans le commandement suprême. Celui-ci jusqu'alors, en portait un autre, celui d'Ansé, qu'il tenait de ses pères : ce fut Moïse qui l'appela Jésus (Josué), lui conférant ainsi un honneur beaucoup plus grand que n'importe quel diadème royal »¹⁵.

C'est en tant qu'il représente le Christ, que Josué pourra introduire le peuple de Dieu dans la Terre promise. Moïse ne l'avait pas pu : parce qu'il symbolisait la Loi, et que celle-ci était impuissante à assurer le salut du monde. Mais maintenant Moïse est mort, la religion juive est morte ; ses rites, ses sacrifices, ses Kalendes, ses néoméniés, ses fêtes, ses sabbats, son sacerdoce ; la graisse de ses agneaux et de ses boucs, tout cela n'a plus de sens, tout cela a perdu la vie, depuis que Dieu en a détourné ses regards et a manifesté son aversion pour ce culte grossier. L'heure du Christ a sonné, celle où il va se lever, sortir de son silence et conquérir la terre.

Josué donnant ses instructions aux chefs des douze tribus, représente le Sauveur instruisant ses Apôtres, avant de les envoyer à la conquête du monde¹⁶ : « *Soyez prudents, leur dit-il, comme des serpents* ». De fait, les Douze ne se sont pas lancés témérairement à l'attaque de la citadelle du paganisme, ils ont gagné d'abord l'amitié de certains païens sincères, représentés par Rahab, qui se sont faits leurs complices. Ceux-ci adoraient les idoles, c'est vrai, et c'est pourquoi leur maison est comparée à un lupanar : mais ils avaient gardé une conscience droite. Ils accueillent donc les Apôtres, les envoyés du véritable Josué, ils les nourrissent, les cachent et favorisent leur entreprise par tous les moyens en leur pouvoir. Cependant le roi de Jéricho, c'est-à-dire le prince de ce monde, le démon, dès qu'il est informé de la présence des Apôtres, s'inquiète. Il appréhende la chute de son empire, il dépêche des émissaires pour se saisir de ces indésirables et les torturer : c'est ce que feront les persécuteurs du christianisme, Néron et consorts, quand ils prescriront par leurs édits d'arrêter à tout prix les prédicateurs de la nouvelle religion. Mais les païens gagnés à la foi chrétienne, aident ceux-ci à se sauver. Comment ne pas voir dans les deux hommes que Rahab fait glisser avec une corde le long des murs de Jéricho la figure de saint Paul, descendu par les disciples dans une corbeille, le long des remparts de Damas, pour échapper aux agents du prévôt de la ville ?

En échange de leurs bons offices, les nouveaux convertis supplient les Apôtres d'assurer le salut de leurs âmes : « *Jurez-nous, leur disent-ils, par le Seigneur Jésus, que lorsque vous viendrez avec Lui pour détruire le monde et envoyer au feu éternel tous ceux qui se seront faits les serviteurs du démon,*

¹⁵ *Histoire ecclésiastique*, l. I, ch. III, 3.

¹⁶ Rup, c. 1008 et suiv.

vous nous sauverez et vous nous recevrez dans les demeures du royaume des cieux ». Les Apôtres le leur promettent, à condition qu'ils portent ostensiblement sur eux-mêmes *une corde rouge*, c'est-à-dire : le signe de la croix. Car la croix, teinte du sang du Christ, est *la corde* qui seule permet aux hommes de sortir du puits au fond duquel les a fait tomber le péché. Tous ceux qui se tiendront *dans la maison de Rahab*, c'est-à-dire qui partageront sa foi, et se mettront sous la protection de *la corde rouge*, c'est-à-dire de la Passion du Christ, qui se dresse comme un signe de ralliement au-dessus des peuples¹⁷ ; tous ceux-là seront sauvés quand se déchaînera la colère du Souverain Juge ; pourvu qu'ils aient bien soin de ne pas risquer un pied dehors ; c'est-à-dire de ne pas s'écarter, si peu que ce soit, de la foi de l'Église¹⁸.

¹⁷ Mt., XIX, 28.

¹⁸ Ephes., XI, 10. *Qui stat in signum populorum.*

CHAPITRE 2

Le passage du Jourdain

(JOS., III, 1 – V, 12)

En entendant le rapport de ses éclaireurs, Josué comprit que Dieu avait déjà livré la ville à sa merci. Il fit aussitôt donner le signal du départ, et bientôt l'énorme colonne des émigrants atteignit les rives du Jourdain. Mais là, un grand embarras les attendait : les eaux, grossies par la pluie et par la fonte des neiges ¹, coulaient à pleins bords. Il était impossible de les franchir à gué, et les Hébreux n'avaient rien qui ressemblât à un équipage de pont.

Devant cette situation, Josué employa le moyen que Moïse toute sa vie lui avait enseigné par son exemple : il se mit en prières, et le Seigneur, touché de sa confiance, lui fit savoir que le fleuve serait guéable au bout de trois jours. Aussitôt des hérauts parcoururent les différents quartiers du camp, en criant : « *Lorsque vous verrez l'arche du Seigneur portée par les prêtres, tenez-vous prêts, et mettez-vous en marche à sa suite. Laissez néanmoins entre elle et vous une distance de deux mille coudées – c'est-à-dire : un kilomètre environ – afin que tout le monde puisse la voir, et savoir quelle direction il faut prendre. Jusqu'ici, ce n'est pas elle qui vous conduisait* ». Jusqu'ici en effet, c'était la nuée lumineuse qui avait guidé la marche d'Israël ; mais maintenant elle ne brillait plus. Si l'on en croit les traditions juives, elle avait commencé par s'éclipser quelque temps, à la suite de la mort d'Aaron, puis elle était revenue ; mais après le trépas de Moïse, elle avait disparu définitivement ².

« *Sanctifiez-vous*, ordonna Josué, c'est-à-dire : Priez, tenez-vous dans le recueillement et le silence, *car Dieu de sa main accomplira au milieu de vous des prodiges étonnants*. Les prêtres prendront l'arche sur leurs épaules et s'avanceront vers le Jourdain. Dès qu'ils auront mis le pied dans l'eau, le fleuve s'ouvrira pour vous laisser passer, comme fit jadis la mer Rouge devant la baguette de Moïse. *Et vous connaîtrez à ce signe que Dieu est toujours au milieu de vous* : Il ne vous a pas abandonnés, Il est prêt à vous assister dans tous vos besoins, si vous lui êtes fidèles. *C'est Lui qui détruira devant vous le Chananéen et l'Héthéen, l'Hévéen et le Phérezéen ; le Gergéséen, le Jébuséen et l'Amorrhéen, tous ses peuples idolâtres qui occupent indûment la Terre promise* ».

¹ H. S., c. 1262.

² Gloss., c. 25.

Les choses se passèrent exactement comme Josué les avait annoncées. À peine les porteurs de l'arche eurent-ils posé le pied dans le Jourdain, que les eaux qui coulaient à pleins bords, boueuses et rapides, se scindèrent à cet endroit précis : celles qui se trouvaient en aval continuèrent à descendre vers la mer Morte ; celles au contraire qui étaient en amont s'arrêtèrent brusquement, comme si un barrage invisible les eût empêchées d'avancer : et leur masse alla s'élevant, semblable à une montagne qui grossissait toujours. On la voyait de partout, depuis Adom, jusqu'à Sarthan ³.

Une large brèche se trouva ainsi ouverte à travers le fleuve, qui dès lors cessait d'être un obstacle infranchissable. Le fond en était miraculeusement sec et ferme. Les prêtres s'y engagèrent les premiers, puis s'arrêtèrent au milieu, ayant toujours l'arche sur leurs épaules. Toute la colonne d'Israël s'engagea à leur suite et défila devant eux ; les lévites d'abord, qui portaient les pièces du Tabernacle, les vases sacrés et les autres objets du culte, puis les douze tribus, en bon ordre. Celles de Ruben, de Gad, et la demi-Manassé marchaient en tête, pour montrer quelles étaient prêtes à tenir leurs engagements. Dans chaque groupe, on avait placé les femmes et les enfants au centre, afin qu'ils ne fussent pas emportés par le courant ⁴. Tout le passage se fit en bon ordre, sans bousculade, sans panique, sans aucun incident fâcheux. Lorsqu'il fut sur le point de s'achever, Josué désigna douze hommes – un par tribu – pour aller chercher dans le lit du Jourdain, à l'endroit où se tenaient les prêtres, douze pierres, les plus grosses et les plus dures qu'ils pourraient trouver, et les porter ensuite jusqu'au point où l'on devait camper ce soir-là. Inversement, on ramassa dans la campagne douze autres pierres de grande taille et l'on en fit un tas au milieu du fleuve pour marquer la place où se tenait l'Arche pendant le merveilleux passage. Ce monument sommaire avait une hauteur suffisante pour émerger au-dessus de l'eau quand celle-ci reprit son cours normal, et il était encore visible, dit-on, au temps de Notre-Seigneur ⁵.

Quand toute la colonne eut atteint l'autre rive, les prêtres qui portaient l'arche quittèrent à leur tour le lit du fleuve. À peine eurent-ils gravi la rive opposée, que la montagne d'eau qui s'était formée en aval commença à s'écouler doucement, et le Jourdain reprit progressivement son allure ordinaire. Ce prodige inouï eut lieu le 10 du mois d'Abib ⁶, en l'année 1451, la quarante et unième depuis la sortie d'Égypte. Il assura à Josué un prestige immense, et consacra définiti-

³ On ignore l'emplacement exact de ces localités (Fillion).

⁴ Flav., l. V, ch. I.

⁵ C'est près de là que baptisa plus tard saint Jean le Précurseur et une tradition veut que ce soient ces pierres qu'il désigna, quand il dit aux Phariséens : *Dieu est assez puissant pour susciter des fils à Abraham avec ces pierres* (Mt., III, 3). — Cf. Carth., p. 24 ; H. C., c. 1262.

⁶ Ce mois correspond à peu près à notre mois d'avril.

vement son autorité. Les Juifs comprirent que la puissance de Dieu couvrait leur nouveau chef, comme elle avait jadis couvert Moïse, et qu'il fallait lui obéir sous peine de s'exposer à de graves châtiments.

La colonne des émigrants, poursuivant sa route, vint s'établir le soir de ce même jour, sur un monticule, le Tell-el-Djeldjoul, situé à mi-chemin entre le Jourdain et la ville de Jéricho. Ce fut le premier campement des Hébreux en Terre promise, et c'est là que s'éleva plus tard la ville de Gilgâl, ou Galgala. Josué y fit ériger, avec les douze pierres tirées du fleuve, un monument destiné à rappeler perpétuellement aux enfants d'Israël le nouveau prodige opéré en leur faveur : « *Quand demain, leur dit-il, vos fils interrogeront leur pères et leur diront : Que veulent donc représenter ces pierres-là ? vous les instruirez, et vous leur direz : Israël a traversé ce Jourdain par son lit mis à sec, le Seigneur asséchant les eaux devant vous, tandis que vous passiez, ainsi qu'il l'avait fait une première fois dans la mer Rouge, qu'il assécha jusqu'à ce que nous l'eussions traversée ; afin que tous les peuples de la terre sachent que la main du Seigneur est très forte, et que vous, vous craigniez le Seigneur votre Dieu, en tout temps* ».

En apprenant cette performance extraordinaire les rois du pays, ceux des *Amorrhéens* et ceux de *Chanaan*, sentirent la peur et l'angoisse les envahir : ils comprirent qu'il n'y avait aucun moyen de résister à des gens que soutenait une telle puissance, et c'est dans les transes les plus vives qu'ils attendirent leur arrivée.

Dieu cependant, avant de laisser son peuple entreprendre la conquête de la Terre promise, voulut qu'il s'y préparât par quelques cérémonies religieuses.

La première fut le renouvellement de la circoncision. Ce rite, on s'en souvient, avait été donné jadis par Dieu à Abraham, comme le signe visible de l'alliance qu'il contractait Lui, Dieu, avec la race qui sortirait de ce Patriarche. Les Juifs l'avaient observé fidèlement depuis lors, même pendant la persécution qu'ils avaient subie en Égypte. C'est qu'ils voyaient en lui la marque de leur supériorité sur les autochtones et les nations païennes, le symbole de leur unité, le témoignage indélébile de leur appartenance au vrai Dieu.

Mais une fois dans le désert, il n'y avait plus d'Égyptiens, plus de païens, plus d'« incirconcis »... Le zèle à porter cette marque distinctive s'émoussa. D'autant plus que l'opération quelle exigeait présentait alors de notables inconvénients. En effet, elle nécessitait pour le patient trois jours de repos complet. Or, durant cette période de vie ambulante on n'était jamais sûr du lendemain : les marches et les haltes dépendaient exclusivement des indications de la nuée lumineuse, sans qu'on pût les prévoir en aucune façon. On risquait donc d'avoir à plier

bagage et à se mettre en route juste au moment où un nouveau-né viendrait d'être circoncis : c'était l'exposer à la mort. Les parents timorés se laissèrent aller peu à peu à différer, puis à négliger complètement cette opération rituelle, et il en résulta qu'après quarante ans de vie au désert, il y avait un bon nombre d'hommes en Israël qui ne portaient plus sur leur chair le signe de l'alliance.

Il fallait réparer ce désordre au plus tôt, si l'on voulait rester le peuple de Dieu, et continuer à jouir de son amitié. Josué prescrivit donc une circoncision générale, pour tous ceux qui ne l'avaient pas encore reçue. Cette cérémonie est appelée ici : *seconde circoncision* ; non pour dire que l'opération fut pratiquée une seconde fois sur ceux qui l'avaient déjà subie, car, pas plus que le baptême dont il était la figure, ce rite ne pouvait se renouveler ; mais parce que ce fut la seconde fois que l'on procéda à une circoncision générale, la première ayant eu lieu au moment du départ d'Égypte, par ordre de Moïse, sur tous les étrangers qui s'étaient agrégés au peuple juif comme serviteurs, ou par des mariages ⁷.

L'Écriture précise que l'opération s'exécuta cette fois avec des couteaux de pierre (*cultros lapideos*). Ce détail n'avait rien d'obligatoire, et l'on se servait ordinairement d'instruments de fer, mais Dieu le prescrivait parfois ainsi pour donner à la circoncision, dit saint Thomas, une valeur symbolique plus marquée ⁸. On dit aussi que l'ablation faite avec une pierre était moins douloureuse que le tranchant du fer, et permettait au patient de reprendre plus vite ses occupations habituelles ⁹. La tradition, appuyée sur la version des Septante, rapporte en outre que Josué, à sa mort, ordonna de placer ces couteaux dans sa tombe.

Une fois cette cérémonie accomplie, et les plaies des nouveaux circoncis cicatrisées, on passa à la célébration de la Pâque. C'était la troisième fois seulement, depuis l'institution de cette fête, qu'elle allait avoir lieu solennellement, selon le cérémonial établi par Moïse. La première avait eu pour théâtre Ramessès, avant le passage de la mer Rouge ; la seconde, le pied du Sinaï, un an plus tard. Après quoi, il n'en avait plus été question, pendant les quarante années de marches et de contre-marches dans le désert. Mais maintenant que l'on était arrivé au but, la nécessité s'imposait de reprendre cette cérémonie essentielle du culte mosaïque.

Le quatorzième jour du mois de Nisan donc, le soir, après que Josué eut offert un sacrifice sur l'autel construit au moyen des douze

⁷ Ex., XII, 44, 48.

⁸ *Comment. in IV Sentent.*, dist. 1.

⁹ Ephr., p. 296.

pierres ¹⁰, les Hébreux immolèrent et mangèrent sous leurs tentes l'agneau pascal. Ils avaient eu soin au préalable de pétrir les pains azymes ordonnés par la Loi, avec du blé ramassé dans la Terre de Chanaan. À dater de ce jour, la manne cessa de tomber, et ils se nourrirent dorénavant, comme tout le monde, des produits du sol. Celui-ci se montrait d'ailleurs d'une fertilité extraordinaire : la moisson était déjà sur pied et les champs en étaient couverts ¹¹.

Les habitants cependant, affolés par la terrible réputation qui précédait les Hébreux, avaient déserté les campagnes et s'étaient réfugiés dans les villes. C'est donc sur celles-ci qu'allait porter maintenant, pour les arrivants, l'effort de la conquête : il s'agissait, non pas de livrer une bataille en rase campagne, mais de prendre d'assaut des cités, auxquelles leurs remparts assuraient une solide protection. Les Juifs n'ayant rien qui ressemblât à un appareil de siège, l'entreprise s'annonçait comme devant être fort malaisée.

¹⁰ Flav., l. V, ch. I ; H. S., c. 1263.

¹¹ Flav., *loc. cit.*

CHAPITRE 3

Les murailles de Jéricho

(JOS., V, 13 – VI, 27)

La première place forte dont les Hébreux avaient à se rendre maîtres était celle de Jéricho, qui commandait l'entrée de la Terre promise. Elle était située, dans la vallée du Jourdain, juste au nord de la mer Morte. Le bourg qui porte actuellement ce nom, se trouve à 800 mètres environ de l'emplacement qu'elle occupait alors, et où subsistent ses ruines, sous l'aspect de monticules de sable, imitant la forme d'un œuf. Des fouilles très importantes ont été entreprises là depuis un siècle, d'abord par un Allemand, le professeur Garstang, puis par des explorateurs anglais. Elles ont permis de découvrir, outre un nombre incalculable de fragments de poterie, plus de 1.500 pièces intactes : armes de bronze, objets de bijouterie, colliers faits de grains de cornaline, de coquillages ou d'osselets, flûtes en os, etc... Mais les plus intéressantes pour les historiens sont de beaux scarabées, au nombre d'au moins quatre-vingts, qui, marqués au sceau du Pharaon alors régnant, permettent de dater les tombeaux des personnages où ils sont déposés. Or, ils s'arrêtent brusquement à Aménophis III. Ce prince ayant régné de 1413 à 1377 avant J.-C., on peut en conclure sans témérité qu'il faut placer entre ces deux dates la chute de Jéricho.

Ces fouilles ont manifesté aussi l'existence de deux enceintes concentriques autour de la cité.

L'enceinte intérieure borde la crête de la colline sur laquelle est bâtie la ville. Formée de deux murs parallèles séparés par un intervalle de 3 à 4 mètres, mais renforcés de place en place par des tours, c'est un chef d'œuvre d'architecture militaire : le mur intérieur, plus fort, est épais d'environ 3,50 m ; l'autre de 1,50 m seulement. L'enceinte extérieure, plus ample, s'étend au pied de la colline : c'est un mur aux fondations très soignées, que renforce un glacis ; il mesure 2 mètres de largeur et devait avoir environ 8 mètres de hauteur. De ces deux enceintes, quelle est celle qui s'écroula devant l'armée de Josué ? Les savants discutent passionnément ce point, sans pouvoir arriver à une conclusion certaine. D'après les découvertes les plus récentes, il semble cependant que ce soit la première, celle qui longeait la crête de la colline ¹.

La cité quelle enserrait était minuscule, si nous la comparons à celles de notre temps ; elle mesurait deux cent quatre-vingt-trois ares

¹ Cf. Ricc., pp. 87 et suiv.

de superficie, et six cents mètres de tour. Mais on sait aujourd'hui qu'il en allait de même de bien d'autres villes célèbres dans l'antiquité : la Jérusalem jébuséenne, par exemple, qui fut conquise par David, ou la ville de Troie, qui supporta le long siège chanté par Homère, n'étaient pas plus étendues ².

Par contre, les murs de Jéricho étaient formidables pour l'époque. Ils semblaient pouvoir défier indéfiniment les assauts d'une armée dépourvue de machines de siège comme l'était celle des Hébreux. À l'approche de ceux-ci les habitants avaient fermé la porte des remparts, renforcé les défenses, *et nul, dit l'Écriture, n'osait plus entrer ni sortir, par crainte des fils d'Israël*. Il est probable que Josué commença par leur faire des ouvertures de paix, parce que la loi de Moïse l'ordonnait ainsi ³ : mais les Jérichontains les repoussèrent, et, se confiant à la solidité de leurs murailles, se cantonnèrent dans une résistance passive ⁴.

La situation risquait de s'éterniser, et Josué ne savait que faire. Mais un jour qu'il s'était avancé seul dans la plaine, pour mieux examiner l'état des défenses de la place, il aperçut soudain devant lui un homme, qui tenait une épée à la main.

Sans se laisser décontenancer, car il était d'une bravoure à toute épreuve, il marcha droit à l'inconnu. « Qui es-tu ? lui demanda-t-il. *Es-tu des nôtres, ou de nos ennemis ?* – Tu te trompes, répondit le mystérieux personnage. Je ne suis ni un Juif, ni un Chananéen. *Je suis le prince de l'armée du Seigneur, et voici que je viens, pour vous aider à écraser vos adversaires et à conquérir le pays* ». Josué, comprenant alors qu'il avait affaire à un Ange, tomba à genoux, le visage contre terre. « *Quels sont les ordres de mon maître à son serviteur ?* demanda-t-il. – *Enlève ta chaussure de tes pieds, répondit le céleste interlocuteur, car le lieu où tu te tiens est saint*. S'il a été souillé par l'idolâtrie des Chananéens, il est purifié maintenant, et sanctifié, par la présence de celui qui vient à toi de la part du Très Haut ». Josué se déchaussa, comme l'avait fait Moïse devant le Buisson ardent.

En se disant : *prince de l'armée du Seigneur*, l'Ange laissait deviner sa véritable identité. La tradition chrétienne et celle des Hébreux sont d'accord pour voir en lui, saint Michel en personne. Protecteur spécial du peuple Juif, il venait le reconforter, et l'assurer du concours des légions célestes pour la dure campagne qui allait s'ouvrir.

« Ne t'inquiète pas, continua-t-il. À cette heure, *j'ai déjà livré entre tes mains Jéricho et son roi, et tous ses hommes de guerre*. Tu peux en être aussi sûr que si l'événement était déjà accompli. Voici comment

² Marst., p. 159.

³ Deut., XX, 10. *Quando accesseris ad expugnandam civitatem, offeres ei primum pacem.*

⁴ Chald., Poly., p. 16.

vous allez procéder. Tu vas organiser une procession autour de la ville. *Chaque jour*, les différents corps de l'armée d'Israël défilèrent sous ses murs. Derrière eux, s'avancera *l'arche d'alliance*, portée par des prêtres, et précédée de sept autres prêtres, qui sonneront de la trompette. Ensuite viendra la foule des hommes hors d'état de porter les armes, mais sans les femmes, ni les enfants ⁵. Cette procession fera le tour complet des remparts, en observant un silence absolu. On ne devra entendre que le son des trompettes. Vous répéterez la même cérémonie *pendant six jours* ».

Josué convoqua les prêtres et leur transmit ces ordres. Il leur enjoignit de prendre, non pas les trompettes d'argent que Moïse avait fait faire, sur l'ordre de Dieu, pour assembler le peuple et lui donner le signal du départ ⁶ ; mais les *cors liturgiques*, ou *scofars*, qui, taillés dans une corne d'animal : bélier, buffle ou bœuf ⁷, servaient à faire entendre des appels au cours des cérémonies.

Les prescriptions de l'Ange furent exécutées à la lettre. Le lendemain, au point du jour, la procession se mit en marche ; les contingents de Ruben, Gad et Manassé allaient les premiers, suivis de ceux des autres tribus ; puis venaient les prêtres, sonnant du cor, et derrière eux, l'arche d'alliance. Ensuite cheminait la foule des hommes, trop jeunes ou trop âgés pour prendre rang parmi les combattants. Toute cette masse s'avancait dans un silence impressionnant, que perçaient seuls, avec une insistance pénétrante, les appels prolongés des scofars.

Lorsqu'ils eurent fait ainsi le tour de la ville, les Hébreux rentrèrent dans leur camp et ne bougèrent plus. Le lendemain la même cérémonie recommença, et il en fut ainsi pendant six jours.

Mais le septième, au lieu de s'arrêter après le premier tour, ils le reprirent six fois de suite, toujours dans le même silence. Alors Josué, montant sur une petite hauteur s'adressa à tout le peuple et le harangua en ces termes : « *Maintenant, criez de toutes vos forces, Dieu a livré la ville entre vos mains, elle va tomber d'elle-même, sans que vous ayez à donner l'assaut. Quand vous aurez pénétré dans ses murs, vous ne ferez aucun quartier aux habitants. Vous exterminerez tout, hommes et bêtes* ⁸ ! *Que cette ville soit vouée à l'anathème, et que tout ce qu'elle renferme soit offert au Seigneur ! Vous ne laisserez la vie sauve qu'à la seule Rahab, la courtisane, et à tous ceux qui sont dans sa maison, parce qu'elle a caché les éclaireurs que nous avons envoyés. Gardez-vous de désobéir et de vous approprier quoi que ce soit ; car vous vous rendriez coupables de prévarication, et votre*

⁵ Carth., p. 33.

⁶ Num., X, 1. — Cf. Moïse, liv. III, ch. 1, p. 191-192.

⁷ Le mot français *cor* vient du latin *cornu*.

⁸ Flav., l. V, c. 1.

faute exposerait toute l'armée d'Israël au péché et au châtement. Tout ce qui se trouvera d'or et d'argent, et d'objets d'airain et de fer, doit être consacré au Seigneur, et mis en réserve dans ses trésors ».

Il convenait en effet que les dépouilles de cette ville, qui allait être la première conquise de la Terre de Chanaan, et dont la chute serait due uniquement à l'intervention divine, fussent intégralement offertes au Seigneur, comme hommage de reconnaissance, et comme prémices des victoires futures.

À peine Josué avait-il fini de parler, que les trompes reprirent leurs appels, bientôt couverts par une clameur formidable qui montait de toutes les poitrines d'Israël. Mais le mot de *vocifération*, employé ici par l'écrivain sacré, ne doit pas nous induire en erreur : ce n'étaient pas les hurlements de sauvages se ruant à l'assaut ; c'était, dit Rhaban Maur⁹, un grand *chant de jubilation*. Pour affirmer leur confiance dans le Seigneur, les Juifs chantaient à pleine voix un cantique religieux, probablement celui que Moïse avait composé au sortir de la mer Rouge, et qui était devenu comme leur hymne national.

Et soudain, il se produisit une chose que personne ne pouvait prévoir. Par un effet de la toute-puissance divine, les murs de la ville assiégée, ces murs énormes, et qui semblaient inabordables, s'abattirent d'un seul coup. Il est absolument inutile de chercher à ce fait une explication naturelle : la tradition universelle l'a toujours tenu pour un des miracles les plus extraordinaires qui se soient jamais vus¹⁰. L'historien Josèphe dit expressément que les Hébreux n'employèrent là aucune machine de guerre, ne firent aucune attaque. Saint Paul enseigne que *ce fut la foi qui fit tomber tes murailles de Jéricho*¹¹. Et Saint Augustin le proclame avec force :

Ce ne fut point le bélier qui ébranla les murailles, ce ne fut pas une machine de guerre qui en vint à bout. Ces remparts que le fer ne pouvait entamer, s'ébouèrent au son des trompettes sacrées. Qui ne serait frappé de stupeur, en apprenant que des pierres ont volé en éclats au son d'un instrument, que des fondements ont été bouleversés par un appel de trompe, au point que rien n'en est resté debout, sans même que les vainqueurs les eussent touchés de la main¹² ?

La version des Septante, au lieu de dire, comme la Massore et la Vulgate, que les murs tombèrent soudainement (*illico*), porte qu'ils tombèrent *d'eux-mêmes* (αὐτόματα).

⁹ Rhab., c. 1022.

¹⁰ Dans le journal *Le Journal* du 12 février 1931, on peut lire une interview du professeur Garsang, où il est raconté sérieusement, que durant sept jours et sept nuits, les sapeurs de Josué minèrent les remparts de Jéricho. Le septième jour, après la procession au son des trompettes, au signal convenu, les mines sautèrent, et les murs s'écroulèrent (cf. *Revue biblique*, 1932, p. 269, n° 3).

¹¹ Hébr., XI, 30. *Fide, muri Jericho corruerunt.*

¹² *Sermo CVI, de tempore.* Cf. aussi Bède, *Quaest. super Jesu Nave*, t. XCIII, p. 410.

La paraphrase chaldaïque souligne en outre que le rempart fut englouti *au-dessous de lui-même*, c'est-à-dire qu'il disparut dans les fossés ou sur les pentes de la colline, laissant ainsi le passage libre aux assaillants : sans cela, ces derniers auraient été arrêtés par la masse des décombres ¹³. Et les fouilles ont confirmé en effet que les murs tombèrent à plat vers l'extérieur ¹⁴.

Les défenseurs de la place, qui, pendant la procession des Juifs, s'étaient portés sur les remparts pour parer à toute éventualité, furent écrasés dans cet éboulement. Les assiégeants, voyant la ville ouverte et sans défense, s'y précipitèrent en trombe. Ne rencontrant aucune résistance, ils se répandirent partout, et se mirent à massacrer la population, comme ils en avaient reçu l'ordre : les Jérichontains, au contraire, frappés de stupeur, ne cherchaient ni à fuir, ni à se défendre. Tout y passa : les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants, les bœufs, les moutons, les chèvres, les ânes, les chevaux, les chameaux...

Josué, cependant soucieux de respecter les engagements pris par ses deux éclaireurs lors de leur visite à Jéricho, avait enjoint à ceux-ci de courir immédiatement à la maison de Rahab pour veiller à sa sécurité. Les deux hommes obéirent : arrivés sur les lieux, ils se hâtèrent de faire sortir leur bienfaitrice, puis de la mettre à l'abri, et avec elle, tous ses parents, tous ceux qui s'étaient réfugiés sous son toit, ainsi que toutes ses affaires et tout son mobilier. Ils la conduisirent ensuite à Josué, qui la remercia du service rendu, et lui promit de la récompenser comme elle le méritait ¹⁵. Néanmoins, on dut la loger d'abord, elle et ses compagnons, en dehors du camp d'Israël, parce qu'il n'était pas possible d'introduire au milieu du peuple saint des incirconcis, des gens qui avaient adoré des idoles. Mais leur situation fut promptement régularisée : ils furent incorporés à la nation juive, traités avec beaucoup d'égards et reçurent plus tard des terres comme les autres, lors du partage qui suivit l'établissement en Chanaan. Rahab devait dans la suite épouser Salmon, fils de Naasson et prince de la tribu de Juda, ce qui lui valut l'insigne honneur de compter parmi les ancêtres du Messie. On pense qu'elle avait à peu près vingt-cinq ans, au moment de la chute de Jéricho ¹⁶.

Lorsque les Juifs eurent ainsi exterminé toute la population de la cité conquise ; lorsqu'ils eurent déposé en lieu sûr, sous la garde des prêtres, la part due au Seigneur, c'est-à-dire tout l'or, l'argent, le fer et le cuivre qu'ils avaient ramassé en quantités considérables, ils mirent le feu à la ville. Celle-ci fut entièrement consumée, et les marques de

¹³ Poly., p. 18.

¹⁴ Marst., p. 166.

¹⁵ Flav., l. V, ch. I.

¹⁶ Corn., p. 39.

cette destruction sont visibles aujourd'hui encore, surtout dans l'enceinte intérieure dont nous avons parlé plus haut. Les deux murailles qui la composent se sont écroulées, presque sur toute leur longueur, et leurs restes jonchent la pente. L'espace qui les sépare est rempli de ruines et de débris.

Des traces d'un feu intense sont faciles à voir : elles se composent de masses de briques rougies, de pierres craquelées, de poutres carbonisées et de cendres. Les maisons, le long du mur intérieur, sont brûlées jusqu'au sol, et leurs toitures, effondrées sur les poteries domestiques.

Les fouilles ont révélé

que les maisons de la ville étaient très petites et groupées à la manière orientale. Leur contenu prouve avec évidence que la cité a été prise à un moment où ses habitants se livraient à leurs occupations ordinaires. On a constaté en outre que Jéricho fut systématiquement livrée au pillage. On a trouvé des vivres dans les maisons, notamment du blé, de l'orge, des lentilles, des oignons, des dattes, des morceaux de pâte ; le tout, réduit à l'état de charbon par l'ardeur extrême du brasier, mais conservé ainsi pendant plus de trois mille ans. Ces témoins muets attestent l'authenticité des faits racontés par l'Écriture à propos de la destruction de Jéricho. Pourquoi ces vivres n'avaient-ils été ni pris ni mangés par les envahisseurs, sinon à cause de l'anathème jeté sur la ville et de l'interdiction de toucher à quoi que ce soit ?

Le professeur Garstang a été frappé par l'étendue du désastre, et par l'épaisseur de la couche de matières calcinées qui entoure les ruines. Il en a conclu que Josué et ses hommes, après s'être emparés de Jéricho, rassemblerent tout ce qu'ils purent trouver de bois et de matière combustible dans le pays environnant afin de faire de la ville vouée à l'anathème un énorme feu de joie ¹⁷.

Le même auteur décrit ainsi l'aspect de la demeure royale :

Toutes les pièces du palais racontaient la même histoire de murs à demi-écroulés, rougis par le feu, au milieu d'amas de cendres blanches et de tas de charbon. Les magasins étaient remplis de grands vases alignés en rang. Quoique ces vases fussent brisés en morceaux et que leur contenu eût été consumé, on a pu constater que certains d'entre eux avaient été remplis de grains, ou d'autres matières alimentaires. D'autres étaient encore scellés et contenaient la lie du liquide qu'ils avaient renfermé ¹⁸.

Lorsque cet exemple terrible eut été consommé, Josué lança une malédiction solennelle contre quiconque à l'avenir entreprendrait de reconstruire la ville ; les ruines de celle-ci devaient demeurer comme un témoignage permanent de l'assistance de Dieu à son peuple et du sort qui attendait les ennemis de celui-ci : « *Qu'il en jette les fonde-*

¹⁷ Marst., p. 166.

¹⁸ Marst., p. 167.

ments dans son premier-né, prononça le chef hébreu, *et qu'il en pose les portes dans le dernier !...* » Ce qui voulait dire : « Qu'il voie mourir le premier-né de ses enfants, quand il commencera la reconstruction de la ville, et qu'il voie mourir le dernier quand il l'achèvera ! » C'était là, en même temps qu'une menace, une prophétie qui devait se réaliser plus tard, mot pour mot. Lorsque, vers l'an 900, le roi Achab entreprit de construire une ville nouvelle – qu'il appela Hiel – sur l'emplacement de la cité détruite, il vit périr son fils aîné *Abiran*, au moment où commencèrent les travaux, et son dernier-né *Segub*, quand on posait les portes ¹⁹.

Le châtement de Jéricho fut impitoyable : et si nous n'écoutions que la voix de la raison, nous ne pourrions pas ne taxer Josué de cruauté. Mais pensons plutôt, avec saint Jean Chrysostome, qu'il fut le premier à en avoir le cœur brisé. Il agit ainsi, non dans la frénésie de la victoire et l'ivresse du sang, mais par obéissance. L'ordre de Dieu était formel. C'est qu'aussi bien

le péché des Jérichontains avait été très grand, explique saint Éphrem : ils avaient vu de leurs yeux et pendant plusieurs jours le Jourdain s'ouvrir pour laisser passer le peuple juif. Ils avaient vu cette montagne d'eau qui s'élevait continuellement, comme arrêtée par une digue invisible. Ils ne pouvaient pas ne pas reconnaître le doigt de Dieu. Or, non seulement ils ne se rendirent pas à l'évidence, mais ils s'obstinèrent dans leur erreur, malgré l'avertissement que constituait pour eux la procession quotidienne des Juifs autour de leurs remparts ²⁰.

Commentaire moral et mystique

Le sévère châtement infligé à la ville de Jéricho était la figure de celui qui devait un jour s'abattre sur Jérusalem. Longtemps la ville sainte fût à l'abri de toutes les attaques : elle était protégée par une muraille, sur laquelle aucune puissance ni humaine ni diabolique n'avait de prise, et qui était : son alliance avec Dieu. Mais parce qu'elle s'obstina dans son infidélité, parce qu'elle refusa *d'entendre la voix des trompettes*, c'est-à-dire les appels répétés des prophètes qui lui étaient envoyés, un jour Dieu lui retira sa protection. Alors les Romains firent irruption de tous les côtés à la fois, la population presque entière fut exterminée, et de la cité si glorieuse et si prospère, il ne resta pas pierre sur pierre.

Mais ce drame est surtout une leçon à l'adresse de tous ceux qui, retranchés derrière leur orgueil, leur incrédulité, leur entêtement, comme derrière des défenses irréductibles, se refusent à ouvrir les portes de leur âme aux prédicateurs de la vérité ; à écouter les prêtres qui, comme les sept Anges de l'*Apocalypse*, font entendre sans relâche *la voix des sept trompettes*, c'est-à-

¹⁹ III Reg., XVI, 34.

²⁰ Ephr., p. 298.

dire : la doctrine de l'Évangile. Tous les Jérichontains auraient dû imiter Rahab, et dire avec elle : « Ce peuple est manifestement le peuple du Seigneur ; son Dieu est le vrai Dieu. Ouvrons-lui nos portes et traitons avec lui ». Ils auraient été associés alors, comme la courtisane, aux destinées de la nation élue. Mais ils n'ont rien voulu entendre : et on peut leur appliquer ce que Jérémie dira plus tard à Israël lui-même, infidèle à son Dieu : « *J'ai établi au-dessus de vous des vigies, pour vous dire : Écoutez la voix de la trompette. Et ils m'ont répondu : Nous ne l'écouterons pas* »²¹.

Ainsi en agit le monde, quand il entend les prédicateurs de l'Évangile. Au lieu d'accueillir leurs paroles, il se barricade derrière ses préjugés, ses superstitions, ses faux dogmes, ses usages et ses lois ; et il refuse de se convertir, malgré les signes qui prouvent à l'évidence la divinité de l'Église. Les hérauts du Christ cependant ne se sont pas contentés de prêcher une fois ; ils ont fait *sept fois le tour de la ville* ; leur prédication est comme un circuit continu, qui se répète à travers les sept âges du monde sans jamais se lasser. De génération en génération, ils ne cessent d'appeler les hommes à la pénitence.

On comprend dès lors pourquoi il était utile de souligner tout à l'heure, que les fameuses *trompettes de Jéricho* s'apparentaient beaucoup plus aux humbles cornes dont se servent les bergers pour rallier leurs troupeaux, qu'aux cuivres dont les accents éclatants précèdent la marche des soldats vainqueurs. C'est sous cette dernière forme, il est vrai, que les conçoit généralement l'opinion courante, et que les ont exprimées les maîtres de l'art musical : par exemple Haendel, dans son Oratorio de *Josué*, fait pour cette scène, sonner, sur le mode triomphal les longues trompettes droites, dites : *tuba*, avec accompagnement d'orgue, de violons, de hautbois, de cors et de bassons. Mais si nous lisons attentivement et méditons le texte de l'Écriture nous verrons sans peine qu'il ne s'agit nullement d'orchestrer une victoire. Ces appels persistants des prêtres, pendant sept jours autour de la ville obstinée, figuraient ceux du Bon pasteur qui inlassablement, à travers les âges, ne cesse d'appeler la brebis perdue.

Bien plus que le fracas des cuivres sonnans en fanfare, on serait tenté d'évoquer ici les appels angoissés, qu'avec sa petite corne, le bon M. Seguin, dans un conte célèbre, lançait vers la montagne, pour faire revenir sa chèvre, sa jolie chèvre blanche, et la sauver du loup²².

*

Les *scofars*, ou cors liturgiques, servaient encore chez les Juifs à annoncer le jubilé, c'est-à-dire : la remise des dettes, la libération des esclaves, la restitution des biens. Or, transposés sur le plan spirituel, ce sont là les avantages que le Seigneur assure à quiconque veut écouter sa voix. Il ne demande qu'une chose, il ne fait entendre qu'une seule note ; il dit et il redit inlassablement à l'âme infidèle : *Viens*. C'est la supplication continuelle que son Cœur adresse aux pécheurs endurcis, c'est la seule condition qu'Il exige pour leur remettre tous leurs crimes, les libérer du joug du démon, leur rendre l'héritage du

²¹ VI, 17. — Cf. Proc., c. 1014.

²² Alphonse Daudet, *Lettres de mon moulin*. La chèvre de Monsieur Séguin.

royaume des cieux. *Et l'esprit et l'épouse disent : Viens. Et celui qui entend, qu'il dise : Viens* ²³...

Cependant la patience de Dieu a une limite. Au *septième jour*, c'est-à-dire au dernier âge du monde, Jésus viendra en personne et il viendra au son de la trompette, c'est saint Paul qui nous le dit : *Canet enim tuba* ²⁴. Alors les murailles tomberont, les tombeaux s'ouvriront, la terre et la mer rendront leurs morts, les Anges sépareront les bons des méchants. Au milieu de ce cataclysme, il n'y aura de salut que dans la maison de la courtisane. Tous ceux qui se réfugieront sous son toit, tous ceux qui se mettront à l'abri de *la corde rouge*, c'est-à-dire de la Passion du Sauveur, n'auront rien à craindre.

Ne nous étonnons pas, dit saint Augustin, de voir l'Église représentée par une courtisane : dans sa partie militante, elle est en effet composée de pécheurs, mais de pécheurs qui confessent leurs péchés et qui font pénitence ²⁵.

Tous ceux qui reconnaîtront qu'elle est la seule arche de salut, seront agrégés au peuple de Dieu et comblés d'honneur. Tous ceux au contraire, qui resteront obstinément attachés à l'esprit du monde et murés dans leur orgueil, périront irrémédiablement ²⁶.

²³ Apoc., XXII, 16. – Voir le commentaire que nous avons donné de ce verset dans *Le sens mystique de l'Apocalypse*, p. 379.

²⁴ I Cor., XV, 52.

²⁵ *Contra Faustum*, l. XII, c. 31.

²⁶ D'après Orig.

CHAPITRE 4

Le péché d'Achan

(JOS., VII)

Dieu, comme nous l'avons vu, avait donné les ordres les plus sévères, lors de la prise de Jéricho, pour que nul ne s'appropriât rien du butin ramassé dans la ville, pour que tout fût brûlé ou remis aux mains des prêtres.

Cette prescription fut observée dans son ensemble, les résultats des fouilles en font foi. Cependant il y eut au moins une désobéissance, dont l'auteur fut un certain Achan, fils de Charmi, qui appartenait à la tribu de Juda. En voyant tous les objets précieux qui s'entassaient par monceaux, il pensa, dit Josèphe, « qu'il n'était pas juste qu'après avoir exposé sa vie, il n'en tirât aucun avantage, et qu'il n'y avait aucune nécessité d'offrir à Dieu, qui rien avait aucun besoin, des choses qui lui seraient, à lui, très utiles »¹. Remarquons qu'en parlant ainsi il se mentait à lui-même : les Juifs n'avaient pas eu à « exposer leur vie », pour prendre la cité, puisque celle-ci était tombée toute seule. Mais la concupiscence aveuglait notre homme. Il profita donc d'un moment où il était seul, pour dérober un beau manteau (*pallium*) de pourpre damassée², deux cents sicles d'argent et un lingot d'or, du poids de cinquante sicles. Prudemment, il enterra le tout dans sa tente.

Josué cependant, sans perdre de temps, prenait maintenant ses dispositions pour attaquer la ville d'Haï, à vingt kilomètres environ de Jéricho, dans la direction de l'ouest.

Mais tandis que cette dernière était située dans une dépression du sol, très au-dessous du niveau de la mer, Haï au contraire était bâtie sur le plateau central de la Palestine, dominant la précédente de près de mille mètres. C'était une ville importante pour l'époque – les fouilles ont montré que sa population ne devait pas être inférieure à 12.000 habitants³ –, et de plus une position clef, qui commandait un nœud de routes important.

Reprenant la méthode qui lui avait si bien réussi à Jéricho, Josué envoya deux espions reconnaître la place. Les deux hommes n'eurent aucune peine à pénétrer dans ses murs et à noter ce qui s'y trouvait. Ils constatèrent que les défenses étaient faibles, que la population ne comp-

¹ Flav., l. V, ch. I.

² H. S., c. 1265. Flav. parle ici, non d'un *pallium*, mais de la *cotte d'armes* du roi de Jéricho, laquelle, dit-il, était toute tissée d'or.

³ Jéricho ne devait en avoir que quatre mille environ

tait guère plus de 3.000 hommes en état de porter les armes, et qu'il n'y avait point de troupes étrangères. En rentrant, ils firent donc un rapport très optimiste sur leur expédition. « Il n'y a pas lieu, dirent-ils, de mettre en branle tout le peuple. *Pourquoi le déranger en vain* et lui faire entreprendre cette ascension, quand *les ennemis sont si peu nombreux ?* » En conséquence, deux à trois mille hommes seulement furent désignés pour occuper la ville, qui partirent dans sa direction. Convaincus, sur la foi des espions, qu'il ne s'agissait que d'une promenade militaire – la victoire de Jéricho leur donnait à penser d'ailleurs qu'ils allaient s'emparer de tout le pays sans coup férir –, ils s'avancèrent tranquillement vers la porte de la ville. Mais là, contre leur attente, ils se heurtèrent à une résistance énergique. Surpris, ils lâchèrent pied aussitôt et dévalèrent à toute allure les pentes qui descendaient vers le Jourdain. Les hommes d'Haï s'élancèrent à leurs trousses, en tuèrent trente-six et poursuivirent les autres jusqu'au lieu nommé Sabarim ⁴.

En soi, l'affaire était minime ; elle ne dépassait pas les proportions d'une escarmouche de reconnaissance. Mais les Hébreux en furent démoralisés au plus haut point : *leur cœur*, dit l'Écriture, *se liquéfia comme de l'eau*. Ils s'imaginaient en effet que la conquête ne serait qu'un jeu pour eux et que Dieu allait leur livrer toutes les villes l'une après l'autre, comme il leur avait livré Jéricho. Cet échec les ramenait brutalement à la réalité. Pour occuper la terre de Chanaan, il allait falloir lutter pied à pied, et rien n'apparaissait maintenant moins sûr que le succès : si les habitants, encouragés par ce premier avantage, se coalisaient contre eux, leur défaite était certaine et ils seraient exterminés sans merci. Devant cette perspective, ils furent pris d'une véritable crise de désespoir ; ils se couvrirent chacun d'un sac et s'abandonnèrent si totalement à la douleur qu'ils passèrent trois jours en lamentations et en gémissements, sans prendre aucune nourriture ⁵.

Josué, les voyant en cet état et très impressionné lui-même par l'aventure, *déchira ses vêtements* pour exprimer la détresse de son cœur, puis vint se prosterner le visage contre terre, devant l'arche, comme il l'avait vu faire si souvent à Moïse. Et *il demeura ainsi jusqu'au soir*, persévérant dans sa supplication, bien décidé à ne pas quitter la place, qu'il n'eût obtenu de Dieu ce qu'il voulait. *Les anciens d'Israël*, les femmes, les enfants, *priaient avec lui et se mettaient de la poussière sur la tête*, en signe de pénitence : « Hélas ! Seigneur Dieu, disait Josué, *qu'avez-vous donc voulu, en faisant traverser le Jourdain à ce peuple, d'une façon si extraordinaire ? Était-ce pour nous livrer aux mains des Amorrhéens et pour nous perdre ? Plût au ciel que nous nous fussions établis en deçà du Jourdain*, dans les royaumes d'Og et

⁴ Ce mot signifie : crevasses, ravins.

⁵ Flav., l. V, ch. I.

de Séhon, comme nous avons commencé à le faire... *Mon Seigneur Dieu, que dirai-je, en voyant Israël prendre la fuite devant ses ennemis ? Les Chananéens et tous les habitants du pays le sauront sans tarder. Alors, ils vont se coaliser ensemble, puis, nous enveloppant de toutes parts, ils nous extermineront jusqu'au dernier, et rayeront notre nom de la surface de la terre. Et alors, que ferez-vous pour défendre l'honneur de votre grand nom ?* Ils auront beau jeu de dire que leurs dieux à eux sont plus puissants que Vous !... – *Lève-toi*, répondit le Seigneur. C'est très bien de prier. Mais tu as pour le moment quelque chose de plus urgent à faire que de *rester là, étendu sur le sol*. Il s'agit de trouver sans tarder, et de faire disparaître la cause du mal. *Israël a péché : c'est pour cela qu'il a été battu. Il n'a pas respecté le commandement que je lui avais donné. Ses fils ont pris des objets voués à l'anathème : ils les ont volés, ils ont menti, ils les ont cachés parmi leurs ustensiles !* À cause de cela, *Israël ne pourra plus tenir contre ses ennemis : il fuira devant eux parce qu'il s'est souillé en se livrant à ce vol sacrilège. Je ne serai plus avec vous, tant que vous n'aurez pas mis à mort celui qui s'est rendu coupable de ce forfait !* Allons ! *Lève-toi, purifie le peuple, dis-leur : Sanctifiez-vous pour demain, jeûnez et faites pénitence. Car voici ce que dit le Dieu d'Israël : L'anathème est au milieu de toi, Israël ! Tu ne pourras tenir devant tes ennemis, tant que tu n'auras pas détruit celui qui t'a souillé de ce crime !* »

Quand les purifications prescrites eurent été accomplies, Josué fut instruit de la procédure qu'il devait suivre pour retrouver le coupable. Il chercherait successivement dans quelle tribu, dans quelle famille, dans quelle maison, dans quel ménage il se cachait. Une fois découvert, l'homme serait brûlé avec tout ce qu'il possédait, *pour avoir violé l'alliance du Seigneur et commis une chose détestable en Israël*.

Ainsi fut fait. Le sort, consulté selon le rite prévu par la Loi, désigna entre les tribus, celle de Juda ; dans celle-ci la famille de Zaré ; puis, la maison de Zabdi, et, dans cette dernière, un homme qui s'appelait Achan : c'était lui le coupable. Quand il l'eut devant lui, Josué, au lieu de l'accabler de reproches, lui parla avec beaucoup de douceur : « *Mon fils*, dit-il... – il voulait, par cette expression affectueuse, lui montrer que, malgré son crime, il gardait à son endroit des sentiments de père et d'ami –, *mon fils, rends gloire à Dieu, confesse ta faute* » et elle te sera remise en vertu du principe : faute avouée, faute pardonnée. Puisque Dieu te condamne à perdre la vie, mieux vaut que tu reconnais ta désobéissance, et que tu acceptes le châtiment : alors tout sera effacé. Si, au contraire, tu te révoltes contre cette sentence ; si tu refuses de te reconnaître coupable, alors la mort corporelle que tu vas subir ne te servira de rien, et tu seras précipité dans la mort éternelle ». Achan comprit la justesse de cette exhortation et se laissa con-

vaincre : « *C'est vrai, dit-il, c'est moi qui ai péché contre le Seigneur Dieu d'Israël, et voici ce que j'ai fait : j'ai vu parmi les dépouilles un manteau d'écarlate, qui était fort bon, et deux cents sicles d'argent* ⁶, *et une règle d'or de cinquante sicles* ⁷. *J'en eus envie, je m'en emparai furtivement, je cachai le manteau au milieu de ma tente et l'argent dans un trou que je creusai... »*

Josué envoya aussitôt des officiers, pour vérifier l'exactitude de ces allégations. Ceux-ci trouvèrent tout comme le coupable l'avait indiqué, et rapportèrent les objets volés. *Alors Josué fit saisir Achan, fils de Zaré, et l'argent et le manteau et la règle d'or, ainsi que ses fils et ses filles, ses bœufs, ses ânes et ses brebis, sa tente même et tout ce qui était à lui, et suivi de tout Israël, il le conduisit dans une vallée très encaissée, au nord de Jéricho, que l'Écriture appelle la vallée d'Achor.*

Ce déploiement spectaculaire était destiné à montrer au peuple que le voleur était déjà largement pourvu du nécessaire, qu'il n'avait dérobé que par cupidité, et que son crime était sans excuse ⁸.

Arrivé au point choisi pour l'exécution, Josué arrêta le cortège et dit au condamné : « *Parce que tu as attiré sur nous le châtement, que le Seigneur te châtie aujourd'hui* ».

Aussitôt les assistants ramassèrent les pierres qu'ils trouvèrent sur le sol, et lapidèrent le prévaricateur. Quand celui-ci eut cessé de vivre, son corps fut livré aux flammes et tout ce qu'il possédait fut consumé avec lui, conformément à l'ordre exprès que Dieu en avait donné.

La version arabe de la Bible ajoute que ses enfants subirent le même sort ⁹, saint Éphrem le rapporte aussi ¹⁰, et de même, Procope de Gaza, qui précise que ce fut pour n'avoir pas dénoncé leur père, dès qu'ils avaient eu connaissance de son crime ¹¹. Mais les autres versions n'y font pas allusion, et les commentateurs juifs sont divisés sur ce point : les uns pensent que les fils et les filles d'Achan assistèrent simplement à l'exécution de leur père ; les autres – et ce sont les plus nombreux – soutiennent que, pour frapper l'esprit du peuple, et lui faire comprendre la gravité de ce vol sacrilège, Dieu voulut faire un exemple terrible, et ordonna d'exécuter, en même temps que le coupable, toute sa famille.

L'historien Josèphe ajoute qu'Achan fut enterré de nuit, ce qui était une note infamante. On dressa ensuite sur son tombeau un grand monceau de pierres, pour rappeler aux Juifs et ce crime et sa punition : pour qu'ils n'oublient jamais à quels châtements ils s'expose-

⁶ Le sicle d'argent valait un peu plus d'un franc-or. Deux cents sicles faisaient environ deux cent quatre-vingt-trois francs-or.

⁷ Le sicle d'or valait quarante-trois francs-or.

⁸ Ephr., c. 299.

⁹ Arab., Poly., p. 25.

¹⁰ Ephr., c. 299.

¹¹ Proc., c. 1018.

raient, s'ils se laissaient aller à leur penchant pour l'avarice. *Et la colère de Dieu s'apaisa, et cet endroit reçut le nom de vallée d'Achor, qu'il a gardé jusqu'à aujourd'hui.*

Commentaire moral et mystique

L'histoire d'Achan est destinée à mettre en lumière l'horreur que Dieu ressent pour le péché d'avarice. L'extrême sévérité de Josué envers le coupable annonçait à l'avance la rigueur dont devaient user plus tard, sous la loi évangélique, les Maîtres de la vie monastique, à l'endroit des religieux qui, cédant à ce funeste penchant et transgressant leur vœu de pauvreté, s'approprieraient en cachette de leurs supérieurs de l'argent ou des objets de prix. On sait, par exemple, comment saint Grégoire le Grand, dont le cœur pourtant était si compatissant et si bon, ordonna de laisser mourir sans soins, sans assistance, sans sacrements, un moine qui avait ainsi dissimulé trois écus d'or dans sa paillasse. Quand le coupable eut rendu le dernier soupir, le saint interdit en outre qu'on le portât au cimetière avec les cérémonies d'usage ; mais il prescrivit de creuser un trou dans le fumier et de l'y jeter avec ses écus, tous les assistants criant en guise de dernières prières : « Que son argent périsse avec lui ! » Les vies des Pères du désert offrent de nombreux traits semblables¹². Pour les juger à leur juste valeur, il faut les peser *au poids du sanctuaire*, c'est-à-dire en fonction des réalités éternelles. Comme Josué, les Supérieurs qui décrétèrent ces mesures impitoyables, agirent, non sous l'empire d'une irritation humaine, mais sous l'action du Saint-Esprit. En vrais pasteurs d'âmes qu'ils étaient, ils savaient qu'une brebis malade peut contaminer tout le troupeau ; que, de tous les périls qui menacent l'état religieux, le plus dangereux est le vice de la propriété (ou de l'avarice, ce qui revient au même) ; que, si on le laisse se propager dans une communauté, celle-ci est vouée à une ruine certaine ; qu'il est d'une haute prudence de l'arrêter dès le principe, par des exemples éclatants, pour frapper l'esprit des autres et les forcer à réfléchir. La suite prouva qu'ils avaient raison. Dans le cas que nous venons de citer, non seulement saint Grégoire obtint par ses prières le salut du coupable, qui mourut en regrettant sa faute ; mais les autres religieux conçurent de cette sévère leçon un tel effroi qu'ils se hâtèrent tous de se mettre en règle sur le chapitre de la pauvreté, et regardèrent dès lors comme un crime de laisser seulement un écu après leur mort.

Le geste de Josué, déchirant ses vêtements, montre qu'en présence d'une faute grave commise par un membre de la communauté, le Supérieur doit commencer par s'accuser soi-même et par prier : car il est responsable de tout ce qui se passe dans le troupeau confié à ses soins. Il faut ensuite qu'il fasse une enquête soigneuse pour établir les responsabilités. Quand il a enfin découvert le coupable, tout son effort doit tendre à lui faire avouer sa faute : car il ne suffit pas de réparer le tort matériel, il s'agit avant tout de sauver les âmes. C'est pour cela que Josué parla à Achan avec tant de douceur et s'appliqua à lui faire confesser son sacrilège. Gagné, Achan s'ouvrit sans difficulté. Il fut puni, mais cette punition effaça son péché, et remit tout le monde en règle avec Dieu.

¹² Cf. Saint-Jure, *L'homme religieux*, ch. V, 2.

CHAPITRE 5

La prise d'Haï

(JOS., VIII, 1-29)

Après l'exécution d'Achan, Dieu appela Josué : « *N'aie pas peur, lui dit-il, ne crains rien pour l'avenir. La faute qui m'obligeait à me tenir éloigné de vous est maintenant expiée, et vous pouvez compter à nouveau sur la force de mon bras. Tu vas reprendre l'attaque contre Haï : mais au lieu d'y envoyer seulement un petit détachement, comme tu l'as fait la première fois, mets-toi à la tête de l'armée tout entière et marche avec assurance contre la place. Voici que j'ai déjà livré entre tes mains, son roi, son peuple, la cité elle-même et tout le territoire qui en dépend. Tu feras subir à la ville d'Haï et à son prince le même sort qu'à Jéricho et à son roi, conformément à la règle générale que Moïse a donnée pour tous les Chananéens¹ ; mais, par contre, vous ne détruirez pas, cette fois, tout le butin et tout le bétail : vous êtes autorisés à les prendre pour vous* ».

Haï était aussi solidement fortifiée que Jéricho, et donc tout aussi imprenable pour une armée sans parc de siège. Comme il ne fallait pas compter sur un nouveau miracle pour en abattre les murailles, Josué, montrant à son habitude un génie digne des plus grands capitaines de l'histoire, résolut de manœuvrer de façon à attirer les habitants au-dehors, afin qu'ils rendissent eux-mêmes inutile cette protection invulnérable.

Comprenant déjà, comme Napoléon devait le dire plus tard, que trois ennemis dans le dos sont plus dangereux que cinquante qui vous attaquent en face, il constitua un corps de 30.000 hommes d'élite, avec mission d'aller s'établir en embuscade à l'ouest de la ville ; assez loin pour que leur présence ne fût pas devinée, assez près pour être en mesure d'intervenir rapidement, dès que le moment serait propice : « *Pour moi, leur dit-il, j'attaquerai la ville du côté opposé avec le reste de l'armée. Lorsque les ennemis sortiront pour nous repousser, nous tournerons le dos et nous prendrons la fuite, comme les nôtres l'ont fait la dernière fois. Nous entraînerons ainsi les défenseurs à notre poursuite, jusqu'à ce que nous soyons loin de la ville. Eux croiront que nous nous sauvons réellement, comme à la première affaire, et se précipiteront derrière nous sans méfiance. Lorsque vous nous verrez détalé ainsi, et l'ennemi à nos trousses, vous sortirez de votre em-*

¹ Deut., XX, 10-18.

buscade et vous occuperez la ville. Ne craignez rien : le Seigneur la livrera entre vos mains. Quand vous l'aurez prise, vous y mettrez le feu. Allez, et faites bien tout comme je vous l'ai dit ».

Le détachement désigné partit de nuit, contourna la ville sans être remarqué et s'arrêta à l'ouest de celle-ci entre Béthel et Michmas, dans un terrain accidenté, où il était facile de trouver des cachettes.

Un point d'interrogation se pose ici, dans l'interprétation du texte sacré, parce qu'après avoir parlé de 30.000 hommes, comme nous venons de le dire, pour cette manœuvre, l'auteur n'en compte plus ensuite que 5.000. Sur quoi, l'un des historiens d'Israël les plus réputés de nos jours, écrit :

Le récit du stratagème, grâce auquel la ville fut prise, offre de graves difficultés, provenant tant des divergences du texte hébreu et des Septante, que de l'invraisemblance des chiffres fournis par le texte hébreu ².

Ces chiffres cependant sont les mêmes que ceux de la Vulgate : nous venons de les indiquer, ils parlent tour à tour de 30.000 et de 5.000 hommes, envoyés en embuscade. Bien loin de nous étonner, cette apparente divergence nous fait au contraire admirer une fois de plus la haute valeur militaire de Josué. Il n'est pas nécessaire d'avoir suivi les cours de l'école de Guerre, pour deviner que, dans l'organisation d'un coup de main, la prudence demande souvent que l'on prévoie, en sus de la troupe chargée de l'exécuter, des éléments de soutien qui auront pour mission d'appuyer la première, de la couvrir, au besoin de la recueillir si elle échoue. Nul ne trouverait extraordinaire de lire aujourd'hui qu'un coup de main exécuté par un régiment a nécessité la mise sur pied d'une division. On peut donc penser, avec l'auteur de *l'Histoire Scholastique* ³, que 5.000 seulement des hommes envoyés par Josué se dissimulèrent à l'endroit dont nous avons parié ; les 25.000 autres se portèrent au nord d'Haï, de manière à soutenir, selon les circonstances, soit le groupe laissé en embuscade, soit le gros de l'armée, quand celui-ci entrerait en action.

Sir Charles Marston est certainement beaucoup plus près de la vérité que l'historien cité plus haut, quand il écrit :

La narration sacrée a été faite avec tant de clarté et de précision, qu'un touriste moderne visitant le site pourrait aisément identifier l'endroit même où l'embuscade fut dressée, où se développa l'attaque de Josué, et comment se passa l'action tout entière. Ce témoignage géographique est d'une grande importance. Il vient confirmer l'authenticité du récit, qui a été rédigé à l'époque même de l'événement. L'effort des critiques pour

² Ricc., p. 286.

³ H. S., c. 1265.

concilier l’exactitude reconnue des faits bibliques avec leurs théories a été non seulement laborieux, mais grotesque ⁴.

Revenons au récit de la bataille. Le lendemain matin, de très bonne heure, Josué fit prendre les armes à tous les hommes qui restaient au camp. Il se mit lui-même à leur tête, *avec les anciens d’Israël*, les emmena vers Haï, et les arrêta au nord de la ville, devant une vallée qui les séparait de celle-ci. La troupe se déploya là sur un large front, dessinant une manœuvre d’enveloppement par l’ouest, et passa la nuit dans cette disposition.

Lorsqu’au matin le roi d’Haï l’aperçut, il donna aussitôt l’ordre de l’attaquer, persuadé par sa récente victoire qu’il en aurait raison en un tour de main. De fait, dès que les Juifs virent qu’on venait à leur rencontre, ils firent demi-tour, simulant la panique, et s’enfuirent à travers les champs.

Électrisés par un succès obtenu à si bon compte, *les gens d’Haï, poussant des clameurs tous ensemble et s’encourageant mutuellement, se lancèrent à leur poursuite*. Toute la population, y compris les femmes et les enfants, se rua hors des murs, sans prendre aucune précaution, sans que personne restât pour garder les portes. Cet enthousiasme fut si communicatif qu’il gagna même les habitants de la ville voisine de Béthel : ils sortirent eux aussi et se mirent à courir sur les talons des Juifs.

Alors le Seigneur dit à Josué : « *Lève en l’air le bouclier que tu tiens à la main, dans la direction de la ville d’Haï, parce que je vais te la livrer* » ⁵. Josué obéit. Il se plaça sur une petite éminence et éleva son bouclier à bout de bras au-dessus de sa tête ⁶.

À ce signal, les 5.000 hommes qui avaient été postés la veille en embuscade sortirent de leurs cachettes, s’élancèrent vers la ville, s’en emparèrent sans coup férir, puisqu’il n’y avait plus personne pour la défendre, et commencèrent à y mettre le feu.

Les gens d’Haï, apercevant soudain la fumée des incendies qui montait dans le ciel, s’arrêtèrent tout étonnés, ne sachant ce qu’ils devaient faire. Mais ils n’eurent pas longtemps à délibérer : devant eux les fuyards brusquement avaient fait volte-face, et reprenaient l’offensive. Derrière eux, les 5.000 Juifs qui venaient d’occuper la ville, joints aux 25.000 mis la veille en réserve, leur fermaient maintenant toutes

⁴ Marst., p. 147.

⁵ Au lieu du mot bouclier (*clypeus*), que porte la Vulgate, d’hébreu dit : *Kidôn*, qui signifie lance ; une lance à laquelle on avait probablement fixé un morceau d’étoffe pour en faire un étendard, ou un fanion. (Le mot *Kidôn* peut être rapproché du mot français : *guidon*). Josèphe, Symmaque et Théodotion portent *bouclier* comme la Vulgate. La version arabe et la syriaque : *lance*, comme l’hébreu.

⁶ Saint Jérôme, *Quaest. hebr. in Libr. Paralip.*, Édit. de Venise, t. III, col. 870.

les issues. Pris comme dans une nasse, ils furent massacrés du premier au dernier, sans égard à l'âge ni au sexe. Seul le roi fut appréhendé vivant, et remis aux mains de Josué. Par contre, en vertu des ordres donnés plus haut, le bétail ne fut pas détruit comme l'avait été celui de Jéricho : les vainqueurs eurent licence de le partager entre eux, ainsi que le butin qu'ils ramassèrent dans la ville. Josué maintint son bouclier en l'air, à bout de bras, jusqu'à l'achèvement complet de la victoire ; il se souvenait sans doute de l'attitude de Moïse pendant la bataille contre les Amalécites. Le nombre des tués chez les gens d'Haï fut de 12.000, c'est-à-dire que la population entière y passa. L'historien Josèphe soutient que les femmes et les enfants ne furent pas mis à mort, mais l'Écriture dit formellement le contraire, et la Tradition l'a toujours entendu ainsi ⁷.

Après le massacre, la ville fut réduite en cendres, puis toutes les pierres calcinées furent amoncelées en un énorme « tumulus » pour conserver à jamais, dans l'esprit des générations futures, le souvenir de ce châtement.

Commentaire moral et mystique

Haï, dont le nom signifie en hébreu *chaos*, représente le monde, le règne du désordre ; et son roi est le démon. C'est contre cette ville que Jésus est monté à l'attaque, avec son armée divisée en deux parties : les Juifs et les Gentils.

Cette armée a paru d'abord lâcher pied devant le démon. La petite Église primitive a été dispersée par la persécution, elle s'est cachée, elle s'est enfuie au désert. Les premiers chrétiens ont tout laissé là pour l'amour de Dieu : leurs biens, leurs maisons, leurs parents, leurs épouses. Quand on leur prenait leur manteau, ils cédaient aussi la tunique ; quand on les frappait sur une joue, ils tendaient l'autre... Jamais ils ne résistaient ; jamais ils ne rendaient les coups... Le démon a cru à une victoire facile. Mais il s'est vite aperçu de son erreur ; ces adversaires d'apparence si peu belliqueuse ont fait preuve, au cours des persécutions, d'une valeur indomptable ; le paganisme a été vaincu, l'idolâtrie a disparu de la surface du monde civilisé. Le roi d'Haï a été pris et crucifié ; car sur le Calvaire il y eut en réalité deux mises en croix, l'une visible, celle de Notre-Seigneur, qui se termina par la Résurrection ; l'autre invisible, celle du démon et de toutes les puissances de l'Enfer ⁸, qui durera éternellement.

*

Ne faisons pas comme les Juifs, dit Rhaban Maur, qui, incapables de s'élever au-dessus de la lettre, ne voient dans les massacres ordonnés par Josué qu'une invitation à se montrer eux-mêmes cruels et inexorables envers leurs ennemis. Ils ne comprennent pas qu'il y a là un mystère caché, et un

⁷ Corn., p. 52.

⁸ Cf. Coloss., II, 14, 15.

signe que nous ne devons faire aucun quartier à nos ennemis *spirituels*, c’est-à-dire au démon. Or tuer le démon ne consiste pas à détruire sa substance puisqu’il est immortel. Mais, toute sa vie n’ayant d’autre but que de faire pécher l’homme, c’est en quelque sorte lui ôter la vie, que ne plus pécher. *Tuer tous les habitants d’Haï*, c’est donc détruire dans son cœur toutes les mauvaises pensées, tous les germes du péché ; c’est se garder de toute parole mauvaise. Il ne faut faire grâce à aucune, n’en laisser échapper aucune.

Faisons donc ainsi, nous aussi : préparons-nous à de tels combats. Frappons Haï avec le tranchant du glaive, détruisons tous ses habitants, c’est-à-dire toutes les puissances infernales. Plût au ciel que moi aussi, tandis que je vous expose la parole de Dieu, je puisse toucher votre cœur ! Si je le faisais, il est certain qu’avec le glaive de ma bouche, je frapperais la fornication, je frapperais la méchanceté, je détruirais la colère, j’exterminerais les autres maux, je n’en laisserais aucun sain et sauf, je n’en laisserais fuir aucun ! Si nous détruisons ainsi tous nos ennemis, alors nous célébrerons vraiment un jour de fête au Seigneur, et, débarrassés de nos adversaires, nous nous réjouirons en des solennités pleines d’allégresse ! C’est à cela que faisait allusion, me semble-t-il, le Psalmiste, quand il disait : « *Le matin, je tuais tous les pécheurs de la terre, afin de débarrasser la cité du Seigneur de tous ceux qui commettent l’iniquité* »⁹.

Si nous entendons par cité du Seigneur l’âme de chacun de nous – cité que le Seigneur bâtit avec des pierres vivantes, c’est-à-dire avec les différentes vertus –, comprenons qu’il faut *en chasser les pécheurs dès le matin*, c’est-à-dire en détruire les pensées et les désirs mauvais, dès qu’on les voit dans la lumière que le Christ, le Soleil de justice, fait lever sur les âmes diligentes. Quand donc vous lisez dans l’Écriture que les justes massacrent leurs ennemis sans merci ; qu’ils n’en épargnent aucun ; bien plus, que s’ils font grâce à l’un d’entre eux, cela leur est imputé à péché, comme il advint à Saül pour n’avoir pas mis à mort Agag, roi d’Amalec ; comprenez qu’il s’agit là des combats spirituels qui sont menés par eux contre le péché. Comment demeurerait-ils justes, s’ils gardaient en eux quelque chose du péché, si petit que ce soit ? C’est pourquoi il est dit d’eux qu’ils n’en ont pas laissé un seul vivant, *et qui pût s’échapper*¹⁰.

⁹ Ps. c, 8.

¹⁰ D’après Rhab., c. 1033.

CHAPITRE 6

Le renouvellement de l'Alliance du Sinaï

(JOS., VIII, 30-35 – DEUT., XXVII)

Après la victoire d'Haï, Josué jugea que l'heure était venue de procéder à la grande cérémonie que Moïse avait prescrite pour le jour où Israël aurait pris pied sur la rive droite du Jourdain. Elle devait être comme la consécration à Dieu de la Terre promise, et le renouvellement de l'Alliance du Sinaï. Le Législateur en avait lui-même arrêté tous les détails, et fixé l'emplacement près de Sichem, la ville autour de laquelle avaient vécu les Patriarches, et qui, avant l'essor de Jérusalem, faisait figure de métropole au cœur du pays.

Il y a là deux hauteurs jumelles : l'Hébal et le Garizim, qui s'élèvent, la première à 938 mètres, la seconde à 860 mètres environ, au-dessus du niveau de la mer ¹. Elles sont séparées par une vallée, sur laquelle s'ouvrent deux immenses amphithéâtres naturels, qui se font vis-à-vis. Ce sont deux combes, entaillée l'une dans le flanc du Garizim, l'autre dans celui de l'Hébal. La première se nomme El-Amoud, la seconde Khallat-el-Rubhân. Elles descendent en pente douce vers la vallée, qui, n'étant creusée par aucun cours d'eau, les unit harmonieusement en un cirque gigantesque, de forme ellipsoïdale.

Sur un mamelon du Mont Hébal, en un point que l'on pouvait voir aisément des deux amphithéâtres, Josué fit édifier un autel, *avec des pierres non polies, que le fer n'avait pas touchées*. Celui des holocaustes fut ainsi délaissé, pour une fois, afin de permettre la reconstitution d'un cadre qui rappelât celui du Sinaï. Tout autour de cet autel on dressa en demi-cercle une stèle colossale, faite de grandes pierres plates, que l'on enduisit de chaux, ou de gypse selon un procédé courant chez les Égyptiens. On écrivit sur elles, au moins en abrégé, mais bien lisiblement ², le Deutéronome, c'est-à-dire, la deuxième édition de la « Thora » telle que Moïse l'avait promulguée devant tout le peuple lors des assises solennelles qu'il avait tenues sur les bords du Jourdain, avant de mourir ³.

¹ La localisation de ces deux montagnes près de Sichem a donné lieu, chez les anciens, à de longues controverses. Mais elle ne fait aucun doute aujourd'hui. — Cf. R. P. Abel, *Géographie de la Palestine*, t. I, p. 360.

² *Plane et lucide*. — Deut., XXVII, 8.

³ Sur l'emplacement probable de ce monument, cf. un intéressant article du R. P. Tonneau, *Revue biblique*, 1926, p. 98. — On sait que l'exégèse scientifique rejette la composition du *Deutéronome* jusqu'à l'époque d'Ézéchias (720-692 avant J.-C.). Cette opinion est aujourd'hui courante, et on la trouve affirmée même par les meilleurs auteurs catholiques. Malheureusement elle est formellement

Le peuple s'assembla en deux chœurs immenses, dans le double amphithéâtre décrit plus haut. Les six tribus considérées comme les plus nobles, parce qu'elles avaient pour aïeules, Rachel et Lia, à savoir : Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Joseph ⁴ et Benjamin, s'étagèrent sur le flanc du Garizim, les six autres, sur les pentes de l'Hébal. C'étaient celles qui descendaient de Bala et de Zelpha, les servantes : Gad, Aser, Dan et Nephtali, auxquelles on adjoignit pour équilibrer les deux chœurs, celle de Ruben, déchu de son droit d'aînesse, et celle de Zabulon, parce que ce dernier était le plus jeune des fils de Lia.

L'arche d'Alliance, entourée de prêtres et de lévites, fut placée dans la vallée, entre les deux chœurs. Alors Josué bénit solennellement le peuple, probablement au moyen de la formule que le Seigneur lui-même avait enseignée à Moïse et Aaron : « *Que le Seigneur vous bénisse et qu'Il vous garde ! Que le Seigneur vous montre son visage et qu'Il ait pitié de vous ! Que le Seigneur tourne son visage vers vous et qu'Il vous donne la paix* » ⁵.

Ensuite, les Lévites prononcèrent douze malédictions solennelles contre tous ceux qui se laisseraient aller à commettre certains péchés secrets, particulièrement infâmes. Moïse en effet savait que les fautes de cette nature – idolâtrie, trahison, inceste, bestialité, etc. – étaient courantes chez les Chananéens ; il connaissait assez les Juifs pour deviner à l'avance avec quelle facilité ils y glisseraient eux aussi, et comment ils ne se feraient aucun scrupule de concilier ces abominations occultes avec une pureté extérieure minutieusement gardée. C'est là que serait pour eux le danger ; tant qu'ils respecteraient le Décalogue et les autres lois, ils n'avaient rien à redouter de leurs ennemis ; mais ils avaient au contraire tout à craindre, s'ils irritaient Dieu par des fautes que sa Sainteté infinie a en particulière aversion.

Le grand Législateur avait donc rédigé lui-même les avertissements qu'il jugeait les plus nécessaires, et ils furent proclamés dans des conditions telles, que nul ne pourrait dorénavant feindre de les ignorer, ou d'en méconnaître l'importance. Les lévites les énonçaient à très haute voix, et, grâce aux propriétés acoustiques exceptionnelles de la vallée de Sichem ⁶, tout le monde les entendait : « *Maudit soit, disaient-ils, l'homme qui fait une image sculptée ou coulée en fonte, abomination du Seigneur et œuvre de la main d'un artisan, et qui la met dans un lieu secret ! Et tout le peuple répondit : Amen. – Maudit soit celui qui n'honore point son père et sa mère ! Et tout le peuple répondit :*

contraire à l'Écriture elle-même, à toute la tradition juive, à toute la tradition catholique, et au décret de la Commission biblique du 27 juin 1906. Cela suffit à la classer.

⁴ La tribu de Lévi ayant repris sa place parmi les autres pour cette circonstance solennelle, Manassé et Éphraïm se regroupèrent ensemble, pour respecter le nombre sacré de 12.

⁵ Nomb., VI, 24.

⁶ Fill., p. 36.

Amen. – Maudit soit celui qui déplace les bornes de son prochain ! Et tout le peuple répondit : Amen. – Maudit soit celui qui fait égarer l'aveugle dans le chemin ! Et tout le peuple répondit : Amen. – Maudit soit celui qui viole la justice dans la cause de l'étranger, de l'orphelin, et de la veuve ! Et tout le peuple répondit : Amen. – Maudit soit celui qui dort avec la femme de son père et qui soulève la couverture de son lit ! Et tout le peuple répondit : Amen. – Maudit soit celui qui dort avec n'importe quelle bête ! Et tout le peuple répondit : Amen. – Maudit soit celui qui dort avec sa sœur, fille de son père ou de sa mère ! Et tout le peuple répondit : Amen. – Maudit soit celui qui frappe son prochain en secret ! Et tout le peuple répondit : Amen. – Maudit soit celui qui reçoit des présents, pour répandre le sang innocent ! Et tout le peuple répondit : Amen. – Maudit soit celui qui ne demeure pas fidèlement attaché aux paroles de cette loi, et qui ne les accomplit pas effectivement ! Et tout le peuple répondit : Amen »⁷.

Quand cette première série d'avertissements sévères eut été portée à la connaissance de tous les assistants, les lévites se tournèrent vers les six tribus qui s'étagaient sur les pentes du mont Garizim, et, de la même manière solennelle, leur rappelèrent les bénédictions promises à ceux qui observeraient la Loi.

« Si tu écoutes la voix du Seigneur ton Dieu et que tu observes tous ses commandements..., toutes ces bénédictions viendront sur toi.

Tu seras béni dans la ville et béni dans les champs ; béni sera le fruit de ton ventre, le fruit de la terre et le fruit de tes troupeaux ; les troupeaux de tes bœufs et les parcs de tes brebis. Bénis seront tes greniers, et bénies tes provisions. Tu seras béni en entrant et en sortant. Le Seigneur fera que les ennemis qui s'élèvent contre toi, tomberont en ta présence, ils viendront contre toi par une voie, et ils fuiront par sept autres devant ta face... Le Seigneur t'établira à la tête des peuples et non à la queue, et tu seras toujours au-dessus et non au-dessous, si toutefois tu écoutes les commandements du Seigneur ton Dieu que je te prescris aujourd'hui, si tu les gardes et si tu les accomplis, et si tu ne t'en détournes ni à droite ni à gauche ; si tu ne suis pas les dieux étrangers, et que tu ne les adores pas ».

Puis les lévites se tournèrent vers les tribus massées sur le flanc du mont Hébal, et ils clamèrent dans leur direction les malédictions réservées aux transgresseurs de la Loi :

« Si tu ne veux pas écouter la voix du Seigneur ton Dieu... toutes ces malédictions viendront sur toi.

Tu seras maudit dans la ville et maudit dans le champ... Tes greniers seront maudits, et maudites tes provisions. Maudit sera le fruit

⁷ Deut., XXVII, 15-26.

de ton ventre, le fruit de ta terre, les troupeaux de tes bœufs et les parcs de tes brebis.

Tu seras maudit en entrant, et maudit en sortant. Le Seigneur enverra sur toi la disette et ta famine ; il te prendra à partie dans toutes les œuvres que tu feras, jusqu'à ce qu'il te réduise en poussière, et qu'il t'extermine rapidement, à cause des actions abominables par lesquelles tu l'auras abandonné.

Que le Seigneur ajoute contre toi la peste, jusqu'à ce qu'il t'ait fait disparaître de la terre dont tu vas entrer en possession ! Qu'il te frappe d'indigence, de fièvre, de froid, de chaleur brûlante, d'un air corrompu et de la nielle, et qu'il te poursuive jusqu'à extermination !

Que le Seigneur te fasse tomber devant tes ennemis ! Tu sortiras contre eux par une voie, et tu fuiras par sept, et tu seras dispersé à travers tous les royaumes de la terre !

Tu épouseras une femme, et un autre dormira avec elle ! Tu bâtiras une maison, et tu ne l'habiteras pas. Tu planteras une vigne, et tu ne la vendangeras pas. Ton bœuf sera immolé devant toi, et tu n'en mangeras pas. Ton âne sera volé en ta présence, et il ne te sera pas rendu. Tes brebis seront livrées à tes ennemis, et nul ne sera là pour te secourir... Tu seras une nation perdue, le jouet et la fable de tous les peuples vers lesquels le Seigneur t'aura conduit. Tu sèmeras en abondance et tu récolteras peu, parce que les sauterelles dévoreront tout. Tu planteras une vigne, tu la cultiveras, et tu n'en boiras pas le vin et tu n'en recueilleras rien, parce qu'elle sera dévastée par les vers. Tu auras des oliviers dans toutes tes terres, et tu n'auras pas de quoi te frotter d'huile, parce qu'ils s'épuiseront et périront.

Toutes ces malédictions viendront sur toi, elles te poursuivront, elles te presseront, jusqu'à ce que tu périsses, parce que tu n'as pas écouté la voix du Seigneur ton Dieu, parce que tu n'as pas gardé ses commandements, et les cérémonies qu'il t'avait prescrites ! Et elles demeureront à jamais comme un signe et un prodige sur toi et sur ta postérité, parce que tu n'as pas servi le Seigneur ton Dieu, dans la joie et dans le contentement du cœur, à cause de l'abondance de tous les biens ! »

*

Le mont Hébal, qui s'appelle aujourd'hui Djébel Slimah, a gardé de cette journée une réputation fâcheuse : il est resté, aux yeux des gens du pays, la *montagne des malédictions*. Aussi, lorsque les Samaritains, se voyant refuser toute participation au culte d'Israël, après la captivité de Babylone, résolurent de se bâtir un temple à eux, ils jetèrent leur dévolu sur l'autre, sur la *montagne des bénédictions*, c'est-à-dire le Garizim. Pour justifier ce choix, ils prétendirent que c'est sur celui-ci, et non sur

l'Hébal, que Josué avait fait bâtir son autel. Comme argument à l'appui de cette opinion, ils présentent leur fameux *Pentateuque*, qui porte en effet *Garizim*, au lieu d'*Hébal*⁸. et certains exégètes ont essayé de leur donner raison. Mais la plupart des auteurs pensent que cette variante n'a d'autre cause qu'une falsification volontaire, destinée à étayer cette affirmation. Il est hors de doute qu'il faut s'en tenir à la leçon qui place le site de l'autel sur l'Hébal. C'est celle de toutes les autres versions sans exception, y compris la Vulgate : elle a résisté, dit le R. P. Abel, aux plus rudes assauts, et elle est critiquement à toute épreuve⁹.

Commentaire moral et mystique

Voilà donc les faits tels que les rapportent les histoires des anciens, écrit Origène. Mais nous, comment replacerons-nous ce récit historique dans son intelligence mystique, afin de montrer quels sont ceux qui montent sur le mont Garizim, et quels sont ceux qui montent sur le mont Hébal ? Pour moi, je le vois ainsi : il y a deux espèces d'hommes qui, par la foi, se hâtent et s'avancent vers le salut. Il y a ceux qui, enflammés par l'amour des récompenses célestes, s'efforcent, avec le plus grand zèle et toute leur diligence, de ne laisser perdre aucune parcelle de cette béatitude ; ayant le désir, non seulement de recevoir la bénédiction, et d'être comptés au nombre des élus, mais aussi de se tenir (dès maintenant) en la présence de Dieu, et d'être toujours avec lui. Et il y a ceux qui, tout en cherchant eux aussi leur salut, sont poussés, moins par l'amour des bénédictions et les désirs brûlants, que parce qu'ils se disent : « Il me suffit de ne pas aller en enfer, il me suffit de ne pas être précipité dans le feu éternel, il me suffit de ne pas être rejeté dans les ténèbres extérieures ». Comme dans l'ensemble des fidèles, existe aussi cette différence de dispositions, il me semble que l'on peut entendre ce passage de la manière suivante : ceux qui montent sur le mont Garizim, le mont qui a été choisi pour les bénédictions, représentent les chrétiens qui s'avancent dans la voie du salut, non par crainte des châtiments, mais par désir des bénédictions et des récompenses. Ceux qui gravissent le mont Hébal, sur lequel ont été proférées les malédictions, représentent les fidèles qui, n'observant la loi que par crainte des malheurs et par l'appréhension des supplices, parviennent cependant à se sauver¹⁰.

Reprenons maintenant les douze malédictions solennelles du début, dans leur sens mystique, afin de connaître les péchés que Dieu a en particulière horreur, et qu'il frappe d'une exclusion éternelle de la Terre des vivants¹¹.

Maudit soit l'homme qui fabrique une statue sculptée ou fondue, abomination du Seigneur, ouvre des mains d'artisan ! Malheur à l'homme qui, comme Arius, Luther, Mahomet et combien d'autres ! compose dans le secret de son cœur, une fausse religion, une fausse philosophie, une caricature de

⁸ Deut., XXVII, 6 ; Poly., t. I, p. 825.

⁹ *Revue biblique*, article cité, p. 101.

¹⁰ Orig., Hom. IX, *In librum Jesu Nave*, 7 ; Pat. lat., t. XII, c. 875.

¹¹ Les explications suivantes sont tirées de Rhab., c. 949 et suiv., et de Glos., c. 1635-1638.

mystique ou une morale « de remplacement » ; qui se persuade ensuite que c'est là une doctrine révélée, la vénère comme un dieu et cherche à l'imposer de gré ou de force à ses semblables.

Maudit soit l'homme qui n'honore pas son père, c'est-à dire Dieu, et sa mère, c'est-à-dire l'Église.

Maudit soit l'homme qui déplace les bornes de son prochain ; qui ne respecte pas les lois posées par le Christ, et qui prétend modifier les vérités de la foi, les principes de la morale, ou les règles de la liturgie ! Le Christ est appelé ici *proximus*, c'est-à-dire notre prochain *le plus proche*, parce que nul n'a avec nous une intimité plus étroite, nul ne nous entoure d'une amitié plus attentive, nul n'a droit plus que lui à toute notre tendresse et à tous nos soins.

Maudit soit l'homme qui fait égarer l'aveugle, c'est-à-dire qui, soit par sa doctrine, comme les hérétiques, soit par ses exemples, comme les mauvais bergers, entraîne dans la voie de l'erreur les disciples que leur ignorance empêche de se diriger eux-mêmes et qui se fient à lui. « Lorsque le pasteur s'engage sur une pente glissante, dit saint Grégoire, il est inévitable que le troupeau roule dans le précipice »¹².

Maudit l'homme qui viole la justice dans la cause de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve. Ces trois expressions désignent les personnes consacrées à Dieu. Celles-ci en effet sont des *étrangères*, ici-bas, parce que leur vraie patrie est le ciel ; des *orphelines*, parce qu'elles n'ont plus ni père ni mère sur la terre ; des *veuves*, parce qu'elles demeurent inviolablement fidèles à un époux, qui n'est plus de ce monde. Malheur à celui qui ne leur rend pas la justice qui leur est due, et qui profite de ce qu'elles sont sans défense, pour les opprimer !

Maudit soit l'homme qui dort avec l'épouse de son père, et soulève la couverture de son lit ! Malheur à l'hérésiarque qui prétend attirer à lui l'Église, l'épouse du Christ ; et qui en même temps, ne rougit pas de révéler les choses honteuses qu'il peut découvrir dans tel ou tel de ses membres, pour la diffamer.

Maudit soit celui qui dort avec les bêtes ; qui place sa jouissance et qui prend son repos dans les plaisirs grossiers.

Maudit soit celui qui dort avec sa sœur ! Malheur à celui qui pervertit une âme, fille du même père et de la même mère que lui, c'est-à-dire de Dieu et de l'Église.

Maudit soit celui qui frappe en secret son prochain ! Si l'auteur dit ici : « en secret », bien que celui qui frappe publiquement soit tout aussi coupable, c'est pour nous faire comprendre la gravité des péchés intérieurs.

Maudit soit celui qui hait son frère, au fond de son âme, et qui cherche des occasions de lui nuire.

Maudit soit celui qui reçoit des présents pour répandre le sang innocent, comme Judas qui livra le Christ pour trente deniers !

Maudit soit celui qui n'adhère pas avec son esprit à tous tes préceptes de cette loi et ne les accomplit pas, c'est-à-dire malheur à celui qui, soumis à la Loi, se figure qu'il peut à sa guise en prendre et en laisser, pour vivre selon son bon plaisir !

¹² *Lib. pastoralis.*

CHAPITRE 7

L'étrange supercherie des Gabaonites

(JOS., IX)

La nouvelle des terribles châtiments que les Hébreux venaient d'infliger successivement à Jéricho, puis à Haï, se répandit naturellement, comme une traînée de poudre, d'un bout à l'autre de la Palestine. On le répéta *dans les montagnes et dans les plaines, dans les lieux maritimes et sur le rivage de la grande mer, et dans la région du Liban*. Partout les habitants furent frappés de terreur. Mais au lieu de réfléchir comme Rahab, aux prodiges qui accompagnaient la marche de ce peuple extraordinaire, et d'en conclure que son Dieu était le vrai Dieu, que sa puissance serait irrésistible, ils s'endurcirent dans leur aveuglement et s'entêtèrent à vouloir empêcher ces indésirables de pénétrer sur leur territoire.

Tous les rois de la région comprise entre le Jourdain et la Méditerranée, ceux des *Héthéens*, des *Amorrhéens*, des *Chananéens*, des *Phérezéens*, des *Hévéens* et des *Jébuséens*, se fédérèrent pour combattre ensemble contre Josué et contre Israël, d'un même cœur et d'un même esprit.

Seuls les habitants de la ville de Gabaon et des bourgs environnants jugèrent plus prudent de chercher leur salut dans une alliance avec les envahisseurs. Gabaon était l'une des cités importantes des Hévéens, peut-être même leur capitale¹. Elle groupait autour d'elle une confédération qui comprenait Cariathiarim, Caphira et Béroth. Elle se trouvait environ à 10 km au nord de Jérusalem, sur le mont Silo. On l'identifie généralement aujourd'hui avec le bourg nommé El-Djib.

Les Gabaonites donc, se disant que l'une des toutes prochaines offensives des arrivants serait certainement menée contre eux ; qu'ils n'avaient aucune chance, malgré leur réelle valeur militaire, de résister à une armée aussi nombreuse, soutenue par la puissance du ciel, et tremblant d'avoir à subir bientôt le même sort que les populations de Jéricho ou d'Haï, résolurent de solliciter l'alliance de ces redoutables adversaires plutôt que de se en remettre au hasard d'un combat. Mais, sachant que les Hébreux ne faisaient aucun quartier aux Chananéens, ils comprirent que leur tentative échouerait infailliblement s'ils révélaient leur véritable identité. Ils décidèrent donc d'user de ruse et ils imaginèrent une mise en scène d'une puérité naïve, qui ne pouvait

¹ Corn., p. 54.

réussir que grâce à la simplicité de ces âges primitifs. Ils choisirent dans leurs rangs quelques hommes astucieux, et ils en composèrent une ambassade, qu'ils dépêchèrent à Josué. Ces envoyés se munirent de vivres de réserve en bon état, afin de les offrir aux Hébreux. Mais en même temps *ils chargèrent sur des ânes des outres à vin déchirées et recousues* vaille que vaille, ainsi que *des vieux sacs presque vides*, dans lesquels traînaient quelques *croûtes de pain*, aussi *dures* que des pierres. Ils se mirent aux pieds des souliers éculés et rapiécés, d'aspect misérable, et ils endossèrent leurs habits les plus élimés. *Ils se présentèrent en cet état à Josué, dont le camp était établi alors à Galgala, et ils lui dirent, ainsi qu'à tout Israël : « Nous venons d'un pays très éloigné, dans le désir de faire la paix avec vous. – Nous accepterons volontiers votre proposition, répondirent les Juifs, à moins que vous ne demeuriez dans la terre qui nous a été donnée en partage par Dieu, auquel cas, il nous serait impossible de traiter avec vous ».*

« *Nous sommes vos serviteurs* », protestèrent les Gabaonites, éludant ainsi la question indirecte qui leur était posée. Josué insista : « *Qui donc êtes-vous ?* demanda-t-il. *Et d'où êtes-vous venus ? – Nous sommes venus, dirent-ils alors, d'une terre très éloignée, parce que nous avons ouï parler du Seigneur votre Dieu. La renommée de sa puissance est parvenue jusqu'à nos oreilles ; nous avons entendu raconter tout ce qu'il a fait en Égypte et contre les deux rois des Amorrhéens qui étaient au-delà du Jourdain : Séhon roi d'Hésébon, et Og roi de Basan.* En apprenant ces merveilles, *nos anciens et tous les habitants de notre pays nous ont dit : « Prenez avec vous des vivres pour ce long voyage. Allez à la rencontre de ce peuple et dites-lui : Nous sommes vos serviteurs, faites alliance avec nous, sans cependant nous obliger à changer nos coutumes, ni notre manière de vivre »*². *Voyez ces pains : quand nous sommes sortis de nos maisons pour venir à vous, nous les avons pris tout chauds. Maintenant ils sont devenus secs et ils s'en vont en miettes tant ils sont vieux. Ces outres de vin étaient neuves quand nous les avons remplies. Maintenant, elles se déchirent et ne tiennent plus. Les vêtements que nous portons et les souliers que nous avons aux pieds se sont usés dans un si long voyage et ils ne valent plus rien ».*

Avec une candeur qui nous surprend un peu aujourd'hui de leur part, les Juifs n'en demandèrent pas davantage. Sans faire d'enquête, sans même *consulter le Seigneur* comme l'avait prescrit Moïse³, *ils acceptèrent les vivres* que leur offraient les Gabaonites *et conclurent avec ceux-ci un traité d'alliance* par l'entremise de Josué. La loyauté de cet homme foncièrement droit ne lui permit pas de soupçonner un seul

² Flav., l. V, ch. I.

³ Num., XXVII, 21.

instant la supercherie de ses interlocuteurs : *L'innocent croit à toute parole* ⁴, dit le livre des *Proverbes*. « Et d'ailleurs, ajoute saint Ambroise, la bonne foi régnait alors entre les hommes et il ne serait venu à l'idée de personne que l'on pût mentir ainsi » ⁵. Josué promet donc aux ambassadeurs, sans arrière-pensée, qu'ils auraient la vie sauve ; ce que les princes du peuple et les sanhédrites ⁶ ratifièrent par serment.

Mais trois jours après, les fils d'Israël apprirent avec stupéfaction que les Gabaonites habitaient à côté d'eux, dans les montagnes environnantes, non loin de Jérusalem ; que c'étaient de purs Chananéens, qui allaient ainsi se trouver mélangés au peuple élu, malgré les ordres formels de Dieu. Aussitôt, indignés de cette mystification, ils marchèrent sur Gabaon et sur les villes confédérées : Caphira, Béroth et Cariathiarim ⁷. Ils y entrèrent sans coup férir : les habitants, non seulement ne leur opposèrent aucune résistance, mais, confiants dans l'alliance qu'ils venaient de conclure, les accueillirent comme des amis. Les Juifs cependant arrivaient avec l'idée de se livrer à un massacre général, du genre de ceux qu'ils avaient exécutés à Jéricho, puis à Haï, suivi naturellement d'un fructueux pillage. Mais leurs chefs les en empêchèrent, au nom du traité qu'ils venaient de conclure et de sanctionner par un serment. Cette défense provoqua dans le peuple un vif mécontentement : tous protestaient qu'un serment obtenu par ruse n'avait aucune valeur et qu'il ne fallait pas en tenir compte ⁸.

Josué, avant de prendre une décision, voulut tirer la chose au clair, en homme profondément soucieux de la justice qu'il était. Il fit donc appeler les principaux des Gabaonites et se plaignit à eux de la comédie à laquelle ils s'étaient livrés :

« *Pourquoi, leur dit-il, avez-vous voulu nous surprendre par votre mensonge, en disant : Nous habitons fort loin de vous, alors qu'en réalité vous êtes au milieu de nous ?* » Les interpellés s'excusèrent en arguant qu'ils n'avaient pas vu d'autre moyen d'échapper à un massacre général. « *Nous avons entendu dire que le Seigneur votre Dieu avait promis à Moïse, son serviteur, de vous donner tout le pays et d'en exterminer tous les habitants. Alors nous avons été remplis de crainte : et sous l'empire de la terreur que vous nous inspiriez, nous avons élaboré ce projet afin de mettre nos vies en sûreté. Maintenant, nous sommes en votre pouvoir : faites de nous ce que vous croyez juste et bon* ».

⁴ XIV, 15.

⁵ *De Officiis*, III.

⁶ Flav., I, V, ch. I.

⁷ Aujourd'hui, probablement, *Kéfir*, à 3 heures à l'ouest de Gabaon ; *El Bireh*, entre Gabaon et Bethel ; et *Qariet-et-Enab*, sur la route de Jaffa à Jérusalem.

⁸ Carth., p. 55.

Josué convoqua le grand prêtre et le Sanhédrin ⁹ afin de délibérer avec eux. Après bien des discussions, il fut décidé qu'on laisserait aux Gabaonites la vie sauve, puisqu'on s'était engagé par serment, et qu'un parjure, en provoquant la colère du Seigneur, pouvait entraîner de regrettables conséquences. Mais ils seraient réduits à perpétuité à l'obligation de servir les Hébreux comme hommes de peine. Ils auraient d'abord à assurer le ravitaillement en eau et en bois. Ils seraient en outre employés aux travaux publics et astreints à toutes les besognes inférieures.

Les Gabaonites acceptèrent ces conditions humiliantes, trop heureux d'éviter à ce prix l'extermination. Plus tard, sous la monarchie, ils devaient être affectés au service des lévites, un peu comme des sacrificateurs ou des frères convers. Ils constituèrent ainsi une population subalterne, employée aux bas offices du Temple, et que nous retrouvons plusieurs fois citée dans l'Écriture sous le nom de *Nathinéens* ¹⁰. Ce mot tiré de la racine Nathan, veut dire en hébreu : les donnés ; et c'est ainsi que l'on traduit les Septante : οἱ δεδομένοι ; Josèphe les appelle les serviteurs sacrés : ἱεροδούλοι. Il est probable qu'ils furent circoncis, et agrégés à la religion judaïque. Mais, d'après le Talmud, ils restèrent toujours l'objet de ce que nous appellerions aujourd'hui : une ségrégation raciale. Ils étaient très méprisés, et les mariages avec les Juifs leur étaient interdits.

Signalons ici que, pendant les sept premières années que dura la conquête de la Terre promise, l'arche demeura à Galgala (aujourd'hui : Gilgal), près de Jéricho, où Josué l'avait d'abord installée. Lors du partage entre les douze tribus, elle fut transférée à Silo ¹¹ : c'est de là qu'elle tomba aux mains des Philistins au temps du grand prêtre Héli ¹². Quand elle revint, elle fut établie à Gabaa ¹³, où David alla *la chercher en grande pompe, pour la conduire à Jérusalem*.

Commentaire moral et mystique ¹⁴

Dans la maison de mon Père, a dit Notre-Seigneur, il y a beaucoup de demeures. Il y a en effet de nombreuses différences entre les hommes qui sont dans le chemin du salut. À côté des chrétiens fervents et zélés, on en trouve d'autres qui ont la foi, qui redoutent la mort éternelle, qui désirent se sauver : mais ils n'ont pas le courage de rompre avec les habitudes du monde. Ce sont ceux-là, qui, à la suite des Gabaonites, s'habillent de vieux vêtements, sont

⁹ Flav., l. V, ch. I.

¹⁰ I Paralip., IX, 2 ; I Esdr., VIII, 7, 24 ; VIII, 17, 20.

¹¹ Jos., XVIII, 1.

¹² I Reg., IV, 4-17.

¹³ I Reg., VI.

¹⁴ Ce commentaire est un résumé d'Origène, Hom X, 1. — Cf. aussi *Glos.*, c. 66 ; *Dam.*, c. 1076, etc.

chaussés de vieux souliers, mangent de vieilles croûtes, n'ont que des affaires vieilles... parce qu'ils sont étroitement rivés au *vieil homme*. Ils ne savent pas le dépouiller, comme le demande saint Paul, pour revêtir *l'homme nouveau qui se renouvelle... selon l'image de celui qui l'a créé*¹⁵. Ils ne connaissent pas le pain frais, le *pain azyme de la sincérité et de la vérité*¹⁶. Ils offrent volontiers leurs bras et leurs travaux à l'Église, à condition qu'on ne les oblige pas à changer leurs mœurs et leurs habitudes. Josué – c'est-à-dire Jésus – accepte et leur concède quand même le salut, en échange des services qu'ils rendent.

Le *Pasteur d'Herma*s explique ceci par un apologue :

« Herma, dit-il, se promenait un jour dans la campagne. Il vit une vigne et un orme, et s'arrêta pour les regarder. Le pasteur lui apparut alors et lui dit : « Cette vigne porte beaucoup de fruits, tandis que l'orme n'en donne pas. Mais si elle n'était appuyée sur lui, la vigne elle-même n'en produirait que fort peu et celui qu'elle produirait ne vaudrait rien, réduite qu'elle serait à ramper sur la terre. Et ainsi, comme elle ne peut avoir du fruit en abondance et de bonne qualité qu'avec son appui, l'orme n'est pas moins fécond que la vigne »¹⁷.

À son exemple, les hommes dont nous parlons et qui, réduits à eux-mêmes, ne donneraient aucun fruit, permettent cependant aux saints, par les services qu'ils leurs rendent, d'en porter davantage et de remplir leur mission. Ils pourront donc être sauvés, mais ils n'appartiendront jamais au peuple des spirituels, à la race des vrais enfants de Dieu. Ils resteront toujours sur le plan de la crainte servile, et ils ne s'emploieront qu'à des besognes matérielles.

Gardons-nous de les imiter ! Appliquons-nous au contraire à nous dépouiller de tout ce qui sent le *vieil homme*, pour nous revêtir de la robe nuptiale et mériter la liberté promise aux enfants de Dieu¹⁸ !

¹⁵ Colos., III, 10.

¹⁶ I Cor., V, 8.

¹⁷ *Pasteur d'Herma*s, l. III, 2.

¹⁸ Rhab., c. 1041.

CHAPITRE 8

Conquête de la Palestine

(JOS., X ET XI)

La conduite des Gabaonites provoqua naturellement une véhémente indignation chez les peuples voisins, parce qu'elle renforçait considérablement la situation des Hébreux. Elle faisait tomber entre les mains de ces envahisseurs, en plein cœur du pays, avec des ressources considérables, plusieurs places fortes, en particulier celle de Gabaon, qui comptait parmi les plus solides de la Palestine. L'un des hommes qui comprit le mieux le danger créé par cette défection fut le roi d'une petite cité jébuséenne encore obscure, mais qui devait devenir un jour l'un des hauts lieux les plus célèbres du monde : Jérusalem. Il s'appelait *Adonisédec*, nom qui rappelle celui de *Melchisédec*, roi de Salem, dont il était probablement le descendant.

Il résolut d'organiser, sans plus attendre, une expédition qui aurait pour objectif, d'abord de châtier sévèrement les transfuges afin d'empêcher que leur exemple ne devint contagieux ; et ensuite de rentrer en possession des places que cette trahison avait fait tomber aux mains des Israélites. Adonisédec expédia des messagers à ses voisins les plus proches : les rois d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Églon ¹.

« *Venez avec moi, leur manda-t-il, et prêtez-moi votre concours, afin que nous prenions Gabaon, parce qu'elle a passé à Josué et aux enfants d'Israël* ». Les quatre princes se rendirent à son appel, mobilisèrent leurs armées et vinrent avec lui mettre le siège devant Gabaon. Les Gabaonites comprirent le sort qui les attendait s'ils étaient vaincus. Dans cette dramatique conjoncture, ils se tournèrent vers Josué et, se réclamant du traité qu'ils venaient de conclure avec lui, ils le supplièrent de venir à leur secours. Le chef hébreu n'hésita pas. Fidèle à l'alliance qu'il avait signée, encore que ce fût malgré lui, il partit aussitôt de Galgala avec ses troupes, marcha toute la nuit et atteignit Gabaon à la pointe du jour. Dieu eut pour agréable cet empressement à respecter la foi jurée. « *N'aie pas peur, lui dit-il, j'ai livré les ennemis entre tes mains, personne ne pourra tenir devant toi* ». Fort de cette promesse, Josué attaqua immédiatement, avec une grande vigueur.

¹ Hébron se trouve à trente kilomètres environ au sud de Jérusalem. Lachis, aujourd'hui Tell-ed-Duweir ; Jérimoth, aujourd'hui Yarmut, à vingt kilomètres environ au sud-est de Jérusalem. L'emplacement d'Églon est inconnu.

Les Chananéens, surpris au moment où ils se préparaient à donner eux-mêmes l'assaut à la ville, plièrent sous le choc et bientôt se débandèrent, pour s'enfuir dans le plus grand désordre en direction de l'ouest. Les fils d'Israël se lançant à leur poursuite les talonnèrent sans les laisser souffler, à travers une région aride et rocheuse. Ils poussèrent des pointes fort loin, puisqu'ils parvinrent jusqu'à Azéca et Macéda, deux villes qu'il est impossible de situer exactement aujourd'hui, mais qui se trouvaient certainement à une forte distance de Gabaon. Le gros de leurs troupes, que Josué commandait en personne, atteignit le village de Béthoron-le-Haut (aujourd'hui : *Beit-Our-el-Foka*), juché à 617 mètres d'altitude.

De là, écrit Stanley, l'œil découvre au loin, dans la direction de l'ouest, les pentes profondes qui séparent les montagnes. Le large et vert vallon d'Aialon se déploie à distance, et s'élargit en plaine ; au-delà s'étend la nappe immense de la Méditerranée. C'est sur ce sommet que se tenait le chef israélite. Au-dessous de lui, l'armée amorrhéenne fuyait en toute hâte, dans la plus complète confusion ².

Tandis qu'elle dévalait la longue pente, souvent rapide et glissante, qui court en zigzag dans un défilé étroit et qui sépare Béthoron-le-Haut de Béthoron-le-Bas ³, on vit se déchaîner soudain un orage épouvantable. Au milieu des éclairs et des coups de tonnerre qui se succédaient sans arrêt, une grêle de pierres énormes s'abattit sur les fuyards, *en tuant plus qu'il n'en avait péri sous le glaive des fils d'Israël*. Dieu témoignait ainsi de l'assistance qu'il prêtait à son peuple. Mais un miracle bien plus extraordinaire encore allait rendre cette journée à jamais mémorable. Malgré l'élan que mettaient les troupes de Josué à poursuivre les Amorrhéens, il devenait évident qu'elles n'arriveraient pas à anéantir ceux-ci avant la chute du jour. Et la nuit, en enveloppant les combattants de son ombre, ravirait en partie aux Hébreux les fruits de leur victoire. Tout ceux des ennemis qui auraient échappé à la mort, profiteraient de l'obscurité pour gagner quelque place, où ils n'attendraient que l'occasion de reprendre la lutte. Josué alors se souvint de son maître Moïse, et de la mer Rouge qui s'était ouverte à son commandement. Emporté par le désir d'exterminer les ennemis du Seigneur, soulevé par une confiance aveugle en sa Toute-puissance, il se tourna vers le soleil et lui parla à haute voix : « *Soleil, dit-il, je te l'ordonne au nom de Dieu, cesse de te mouvoir vers Gabaon. Et toi, lune, ne t'avance pas encore sur la vallée d'Aialon !* »

À ces mots le disque étincelant qui suivait dans le ciel son orbe quotidien, s'immobilisa ; *le soleil s'arrêta*, dit l'Écriture, *et la lune aus-*

² *Sinai and Palestine*, p. 209.

³ Ce dernier village s'appelle aujourd'hui Beit-Ur-et-Tahta ; il est situé à quatre cents mètres d'altitude.

si, jusqu'à ce que la nation (sainte) eût tiré vengeance de ses ennemis... Jamais jour, soit avant, soit après, ne fut aussi long que celui-là ; le Seigneur obéissant à la voix d'un homme et combattait pour Israël.

Ce prodige, écrit Dom Calmet, est exprimé dans les Livres saints d'une manière si précise et si claire, que c'est se fatiguer l'imagination, et donner la torture au texte, que de n'y pas reconnaître un vrai miracle ⁴.

Sans doute la prudence recommandée par Notre-Seigneur lui-même nous invite à ne pas croire trop facilement au miracle et à nous méfier de l'attrait instinctif que nous avons pour l'extraordinaire et le merveilleux. Mais *la prudence du serpent* doit aller de pair avec *la simplicité de la colombe*. Et lorsque nous nous trouvons en présence d'un prodige garanti par l'autorité infaillible de l'Écriture, sanctionnée elle-même par celle de la Tradition, il est souverainement déplacé de prétendre le réduire aux dimensions des possibilités humaines, et de vouloir le faire rentrer dans le cadre des lois scientifiques ordinaires. En l'occurrence, quiconque croit vraiment en son cœur que Dieu est tout-puissant, qu'il tient l'univers entier dans sa main, qu'il en règle à son gré et à tout instant les moindres mouvements, ne fera aucune difficulté d'admettre qu'il ait pu réellement arrêter, pendant quelques heures, la marche du soleil ou la rotation de la terre, en parant aux conséquences que cette violation des lois ordinaires de la gravitation entraînait nécessairement dans l'équilibre du monde stellaire ⁵.

*

Grâce donc à cette prolongation inouïe de la clarté du jour, les Hébreux continuèrent à mener la poursuite à vive allure, ne laissant rien en vie sur leur passage et semant partout la terreur.

Cependant, les cinq rois confédérés avaient réussi à échapper à leur pression et s'étaient réfugiés dans une caverne proche de la ville de Macéda. Mais ils ne tardèrent pas à y être découverts, et Josué en reçut avis aussitôt. Alors appliquant bien avant la lettre les principes qui devaient être un jour ceux de l'art militaire, ce grand chef de guerre ne voulut pas, pour s'assurer cette capture, se laisser détourner du but qu'un généralissime doit toujours avoir devant les yeux : la destruction de l'armée ennemie. Il enjoignit donc aux siens de ne pas ralentir la

⁴ *Bible de Vence*, t. III, p. 308. – Nous renvoyons à cette dissertation le lecteur qui désire avoir une idée générale de la question. Le célèbre bénédictin énumère l'une après l'autre toutes les objections faites à la possibilité de ce prodige, et y répond d'une manière irréfutable. Ce travail garde toute sa valeur aujourd'hui, car on ne trouve pas dans les livres les plus modernes, un seul argument nouveau, dont il n'ait déjà démontré l'inanité.

⁵ C'est pour cela d'ailleurs, d'après les anciens, que l'Écriture mentionne aussi l'ordre donné à la lune de s'arrêter. H. S., p. 63.

poursuite, d'anéantir l'adversaire partout où ils le trouveraient, de l'empêcher à tout prix de regagner ses places fortes et de s'y mettre à l'abri. Pour ce qui est des cinq rois, il suffirait provisoirement d'obstruer l'entrée de la caverne avec de grosses pierres, et d'en faire garder toutes les issues.

Les Israélites continuèrent donc à traquer les fuyards, jusqu'au moment où, jugeant la partie définitivement gagnée, Josué ordonna de sonner le ralliement, près de cette même ville de Macéda, qui était toujours au pouvoir de l'ennemi. Là on fit l'appel et l'on constata que, par un nouveau prodige, les Hébreux n'avaient dans la bataille, perdu ni un tué, ni un blessé. La terreur qu'ils inspiraient était si grande, dit l'Écriture, que *personne n'osait ouvrir la bouche*, ni à fortiori, lever la main *contre eux*.

Alors seulement Josué s'en vint à la caverne où étaient terrés les cinq rois et commanda de les en faire sortir, en présence de toutes ses troupes rassemblées. Puis, s'adressant à ses généraux, il leur dit : « *Allez, et mettez le pied sur le cou de ces rois* ». C'étaient, nous l'avons dit, les souverains de Jérusalem, d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Églon. Certains peuples de l'antiquité, en particulier les Égyptiens et les Chaldéens employaient volontiers le geste symbolique du pied sur le cou pour marquer le pouvoir discrétionnaire du vainqueur sur le vaincu. Les chefs israélites exécutèrent probablement cet ordre avec quelque timidité ; c'est pourquoi Josué ajouta : « *N'ayez pas peur, bannissez toute crainte, soyez forts. C'est ainsi que le Seigneur traitera tous les ennemis que vous aurez à combattre* ».

Cette cérémonie accomplie, les cinq rois furent mis à mort, et leurs cadavres suspendus à des potences, où ils restèrent jusqu'au soir. On les en descendit à la nuit tombante, on les jeta dans la caverne où ils s'étaient cachés et on ferma celle-ci avec de grosses pierres, *qui y sont demeurées*, dit l'Écriture, *jusqu'à ce jour*.

Le soir même, Josué entra dans la ville de Macéda. Puis au cours d'une campagne foudroyante, il s'empara de toutes les places fortes du sud de la Palestine. Successivement Lebna, Lachis, Églon, Hébron, Dabir, tombèrent entre ses mains. Partout la population fut entièrement massacrée, sans aucun égard pour l'âge ni pour le sexe, comme Dieu l'avait formellement prescrit. Seuls les rois subissaient un traitement à part, ils étaient mis en croix. C'est ainsi que les Juifs s'installèrent dans la partie méridionale de Chanaan, poussant jusqu'à Cadesbarné, au sud du Négeb, et à Gaza, en Philistie.

*

Mais il leur restait à conquérir la Palestine du Nord, et ce n'était pas une petite affaire. Car celle-ci, devant le danger commun, avait fait

taire toutes ses dissensions et s'était unie pour mettre sur pied une armée formidable. L'âme de la coalition était Jabin, roi d'Asor (ou Hacor) ⁶. Il envoya des messagers à *Jobab, roi de Madon, au roi de Sémérón, au roi d'Achsaph et aux rois du Septentrion, qui étaient dans les montagnes ; à ceux qui habitaient la plaine, au sud du lac de Gènesareth et aux princes des hauteurs de Dor, le long de la mer* ⁷. Il réussit à mettre en branle les Chananéens, les Amorrhéens, les Héthéens, les Phérezéens, les Jébuséens, les Hévéens, etc., et, avec les contingents de différents peuples, à former une armée *aussi nombreuse, dit l'Écriture, que les grains de sable de la mer*. Josèphe l'évalua à 300.000 hommes de pied et 10.000 cavaliers. De plus, elle était pourvue d'une puissance de choc écrasante, puisqu'elle pouvait mettre en ligne 2.000 chars. Or, ces véhicules, par leur vitesse et leur armement, constituaient alors, exactement comme les engins blindés dans les armées modernes, une force à laquelle l'infanterie, si valeureuse qu'elle fût, ne pouvait résister.

Les rois confédérés se rassemblèrent près des *eaux de Mérom*, c'est-à-dire près du plus septentrional des trois lacs que le Jourdain traverse dans son cours. On l'appelle aujourd'hui le Bahr-el-Houléh.

Et ils se proposèrent d'attaquer Israël, souligne l'auteur sacré, ce qui dénotait de leur part un aveuglement et une obstination insensés. Car après tous les prodiges dont ils avaient entendu le récit ; après surtout le miracle inouï de l'arrêt du soleil, dont ils avaient été eux-mêmes les témoins, ils auraient dû se rendre à l'évidence, reconnaître comme Rahab, que le Dieu des Hébreux était le vrai Dieu, et comprendre que c'était folie de vouloir lutter contre lui. Plus tard, Nabuchodonosor, quand il verra les trois enfants chantant dans la fournaise ; et Darius, quand il retrouvera Daniel indemne au fond de la fosse aux lions, confesseront hautement la transcendance du Dieu d'Israël. Mais les Chananéens étaient trop enfoncés dans leurs vices pour discerner cette évidence, et ils eurent la prétention de résister au peuple que Dieu couvrait de sa droite. Saint Ephrem ajoute que leurs devins les avaient fanatisés, leur assurant qu'ils auraient la victoire ⁸.

Cependant, devant cette armée redoutable ; devant surtout cette masse de cavaliers et de chars, à laquelle il ne pouvait opposer que des fantassins, Josué de nouveau sentit l'angoisse l'envahir. Mais le Seigneur, comme toujours, le rassura : « *Ne les crains point*, lui dit-il. *Demain à cette heure, c'est moi qui les livrerai tous entre tes mains, et tu les mettras hors de combat dès qu'ils viendront en présence d'Is-*

⁶ Après bien des hésitations, on croit pouvoir identifier cette ville aujourd'hui avec Tell-el-Qedah, au sud du lac Mérom.

⁷ L'emplacement exact de ces localités est incertain.

⁸ Ephr., p. 302.

raël. Tu couperas les tendons de leurs chevaux ⁹, parce que je ne veux pas que vous utilisiez vous-même ces animaux pour la guerre, et tu brûleras leurs chars, pour la même raison » ¹⁰.

Galvanisés par ces promesses, les Hébreux fondirent à l'improviste sur l'ennemi, et, après un combat opiniâtre, le mirent en pleine déroute. Ils poursuivirent les fuyards dans toutes les directions, se livrant à un carnage épouvantable. Le nombre des rescapés fut infime, et tous les rois périrent sans exception dans cette débandade. Conformément à l'ordre donné par Dieu, les chars furent livrés aux flammes et les chevaux eurent les tendons coupés, ce qui, tout en les rendant impropres à la guerre et à la course, permettait cependant de les utiliser encore comme bêtes de somme.

Cela fait, Josué s'empara de la ville d'Asor, qui était la capitale de la confédération, et la réduisit en cendres, après en avoir égorgé tous les habitants. Pendant cinq ans, la lutte continua selon les mêmes procédés. Les Israélites enlevaient les villes les unes après les autres, brûlaient celles qui étaient sur les hauteurs, laissaient au contraire sur pied celles qui étaient dans les plaines, afin de pouvoir s'y installer eux-mêmes, mais, dans les unes comme dans les autres, passaient indistinctement la population entière au fil de l'épée.

Durant toute cette lutte, remarque l'Écriture, il n'y eut aucune cité qui se livrât spontanément aux enfants d'Israël, comme l'avaient fait les Gabaonites. Leurs habitants témoignaient ainsi d'un endurcissement incroyable, si l'on songe à tous les signes, à tous les prodiges qui manifestaient avec évidence que Dieu était avec ce peuple. C'est pourquoi ces incrédules obstinés ne méritèrent aucune clémence.

Le texte sacré reparle ici des *Enacim*, cette race de géants, qui habitaient dans la Palestine méridionale, et qui avaient tant effrayé jadis les explorateurs envoyés par Moïse. Leur présence aurait constitué un danger redoutable pour Israël, si on les avait laissés sur pied. Josué mit donc un soin particulier à les détruire. Il les extermina partout, sauf cependant en trois villes, où il en resta quelques éléments qui se perpétuèrent et que nous retrouverons à plusieurs reprises dans le cours de l'histoire d'Israël. Les trois villes en question étaient Gaza, Azot et Geth : c'est de cette dernière que devait sortir un jour le célèbre Goliath. Saint Éphrem dit que, si Josué les épargna, ce fut en souvenir

⁹ Le mot *subnervabis*, dont se sert l'Écriture pour indiquer comment rendre les chevaux inutilisables, fait penser instinctivement à la *névrotomie*, opération qui consiste à sectionner un cordon nerveux au-dessous du boulet de l'animal. Mais il est peu probable qu'elle ait été pratiquée au temps de Josué. Les « nerfs », qu'il s'agit ici de mettre hors d'usage, sont sans doute les muscles de la jambe, minces et durs, appelés *tendons*, ou ceux des membres postérieurs, que l'on nomme *corde du jarret*.

¹⁰ Cf. Deut., XVII, 16.

du traité d'alliance qu'Abraham jadis avait passé avec Abimélech, qui était roi de Geth ¹¹.

Commentaire moral et mystique

Lorsque nous lisons le récit de cette conquête de la Terre promise ; lorsque nous évoquons ces incendies, ces exterminations, ces princes mis en croix, ces populations entières passées au fil de l'épée, nous ne pouvons nous défendre d'un certain malaise. Josué y prend l'aspect d'un monstre de cruauté, d'un conquérant sans entrailles, d'un émule de Tamerlan, d'Attila ou de Gengis Khan.

Mais pour porter sur sa conduite un jugement équitable, il faut se rappeler que, d'après la doctrine de l'Évangile, toute la valeur morale d'une action dépend de l'intention qui la dirige. Un acte qui est de sa nature péché grave – le meurtre, par exemple – peut devenir méritoire et héroïque, s'il est inspiré par le désir de venger l'honneur de Dieu, ou d'accomplir sa volonté, comme ce fut le cas pour Phinées, pour Judith, pour le prophète Élie, pour bien d'autres. En principe, l'homme n'a pas le droit d'attenter à la vie de son semblable, hormis les trois cas prévus par la théologie, qui sont : la légitime défense, la guerre juste, la sentence capitale. Tuer par haine, par passion sanguinaire, par cupidité, par ambition, par jalousie, par mode de jeu, par mépris de la vie humaine, sont autant de crimes abominables, dont les auteurs auront à rendre un compte terrible au Jugement de Dieu. Mais quand c'est Dieu lui-même qui l'ordonne, il va de soi que la mise à mort d'un homme doit être envisagée sur un tout autre plan.

Dieu est le maître suprême de notre destinée ; il a le droit de trancher le fil de nos jours quand il lui plaît et comme il lui plaît. Nous, nous sommes tous sans exception, des condamnés à mort. La sentence capitale nous a frappés tous, en la personne de notre premier père, et Dieu ne commet aucune injustice, quand il nous appelle à une échéance, qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, nous devons acquitter inéluctablement. C'est ce qu'avaient compris déjà les stoïciens, quand, devant un désastre, ils affectaient de ne pas s'émouvoir et disaient : « Est-il mort autre chose que des mortels ? ¹² »

Or Josué n'a exterminé les Chananéens que parce que Dieu le lui avait enjoint à plusieurs reprises, de la manière la plus précise et la plus formelle. Il n'est pas défendu de penser, avec saint Jean Chrysostome, que le saint homme ne le fit qu'à contrecoeur et qu'il aurait de beaucoup préféré d'autres procédés.

Mais Dieu avait sans doute des raisons majeures de décréter cette extermination, et bien que ses jugements soient un abîme impénétrable, il est possible cependant à travers l'Écriture, d'en deviner quelques-unes. La première, c'est que les Chananéens par leurs crimes, comme les hommes d'avant le déluge, comme les habitants de Sodome et de Gomorrhe, avaient fait déborder la coupe de la colère divine. Dieu lui-même avait révélé à Moïse les vices infâmes auxquels ils s'adonnaient et pour lesquels il était résolu à les détruire : prosti-

¹¹ Gen., XXI, 27.

¹² Arrien, *Diatribes d'Épictète*, III, 24.

tution sous toutes ses formes, bestialité, inceste, sorcellerie et surtout meurtres rituels des enfants, pour satisfaire au culte de Moloch ¹³.

Les fouilles faites en Palestine ont confirmé ces accusations de l'Écriture et démontré qu'en effet l'immolation des nouveau-nés se pratiquait sur une grande échelle.

Tous les savants sont unanimes à admettre, écrit Mgr Ricciotti, que les petits cadavres inhumés sur l'emplacement du haut lieu de Gézer, sont des victimes sacrificielles. Aucun de ces enfants en effet n'est venu avant terme ; ils sont tous âgés de moins d'une semaine, et ils appartiennent indifféremment à l'un et à l'autre sexe ; de plus, nul n'a subi, apparemment du moins, de mutilation... Ils durent être introduits vivants dans la jarre funéraire, et la plupart, la tête en bas ; aussi les aura-t-on ensevelis dans un lieu sacré, et certainement pour une fin religieuse. Peut-être s'agissait-il de premiers-nés offerts en prémices à la divinité. De nouvelles découvertes sont venues confirmer l'exemple, désormais classique, de Gézer.

Il y avait aussi les sacrifices de fondation, qui consistaient à immoler un enfant, que l'on enterrait dans les fondements d'une maison, pour assurer à l'édifice la protection de quelque divinité. Ainsi à Megiddo, on a retrouvé les restes d'un garçon de 15 ans emmurés au pied du rempart ; et, dans les fondations d'un autre mur, une jarre brisée contenant le cadavre d'un adolescent. Maints cas semblables nous ont depuis été révélés par les fouilles » ¹⁴.

Non seulement les Chananéens avaient mérité, par leurs crimes le châtiement dont ils furent l'objet, mais leur présence sur le même territoire qu'Israël aurait constitué pour le peuple saint, une menace continuelle de guerre, de massacres, et plus encore, de perversion, comme la suite ne le montrera que trop. L'obligation faite à Josué de les anéantir n'est d'ailleurs pas un cas unique dans l'histoire. Beaucoup plus près de nous, les premiers missionnaires du Canada se sont vus dans la nécessité de préconiser une conduite analogue à l'endroit des Iroquois : la seule politique possible à leur égard, déclaraient-ils, était l'extermination pure et simple.

« Il n'y a point de quartier à leur faire, écrivait l'un d'entre eux. Là-dessus, tous les Français, même les plus pacifiques, même les Messieurs de Saint-Sulpice, sont d'accord ». Tel était aussi le sentiment de la Mère de l'Incarnation – une Sainte authentique pourtant – qui disait : « On n'a plus de pensées qu'à exterminer nos ennemis si l'on peut, n'y ayant plus rien à espérer d'eux, ni pour la paix, ni pour la foi, après tant d'expériences que l'on a de leur perfidie ». Mgr de Laval, lui-même d'abord tout scandalisé d'une mesure si radicale, n'hésitait plus à s'y rallier ¹⁵.

Au surplus, nous ne devons pas oublier que la mort, vue du côté de Dieu, n'a pas le même aspect que celui qu'elle a pour nous. Aux yeux de l'homme terrestre, qui la juge en fonction de sa courte existence ici-bas, elle apparaît comme une fin sans lendemain, un châtiement sans appel. Dans les desseins de Dieu, elle a, au contraire, bien souvent une valeur médicinale ; elle permet au

¹³ Lévit., XX.

¹⁴ Ricc., pp. 114, 115.

¹⁵ Dom Jamet, *Marguerite Bourgeoise*, Montréal, 1942, t. I, p 237.

condamné d'acquitter devant le Tribunal suprême la dette qu'il a contractée par ses crimes, et lui ouvre ainsi l'accès de la vie bienheureuse. Il est permis de penser que beaucoup de ceux qui eurent à subir, sur l'ordre de Josué, une mort violente, échappèrent par là à la mort éternelle.

*

Mais l'histoire de ces massacres a surtout une valeur symbolique de très haute importance. Elle nous montre avec quelle vigueur, avec quelle puissance, le véritable Josué, c'est-à-dire le Christ Jésus, exterminera nos ennemis spirituels, si nous aussi, lorsque nous nous voyons impuissants à nous sauver nous-mêmes, comme ces pauvres diables de Gabaonites, nous l'appelons à notre secours. Les peuples qui habitent la Terre promise : Amorrhéens, Héthéens, Phérezéens, Jébuséens, Hévéens, etc. représentent les principaux vices installés dans notre âme depuis le péché originel¹⁶. Si nous voulons les en déloger, et nous assurer la possession du royaume des cieux, de ce royaume *qui souffre violence*, il est nécessaire, non pas de prendre contre eux des demi-mesures et de chercher des accommodements en leur faisant des concessions, mais de mener une guerre d'extermination radicale, sous l'étendard du Christ, notre vrai Roi. À l'exemple de Josué, il ne faut laisser chez eux, rien *qui respire encore*¹⁷ : le mal doit être détruit jusqu'à la racine.

« Ainsi, explique Rhaban-Maur, il peut arriver qu'enflammé de colère, je ne laisse rien paraître extérieurement de ce sentiment, par crainte, par timidité, par souci des convenances, etc... Et je croirai peut-être que j'ai détruit cet ennemi, puisque je l'ai obligé à se terrer. Mais si je conserve volontairement au fond de moi une sourde rancune, une secrète irritation, mon ennemi *respire encore*. Il reprendra bientôt de la force, il m'attaquera avec une vigueur accrue à la première occasion, et je serai plus mauvais que je ne l'étais auparavant ».

Il en va de même pour la jalousie, pour la tristesse, pour les amitiés défendues, etc... Saint Grégoire le Grand rapporte, dans ses *Dialogues*, l'histoire d'un clerc qui était travaillé par l'ambition de devenir prêtre. Averti de ce désir, saint Benoît le pressa d'y renoncer, l'assurant qu'il lui arriverait malheur, s'il y persistait. L'autre se soumit en apparence, et n'en parla plus. Mais quand le Saint Patriarche fut mort, il reprit son idée, et réussit à accéder au sacerdoce. Aussitôt le démon s'empara de lui, et le tourmenta tellement qu'il le fit mourir. Ce clerc montre par sa conduite qu'il n'avait pas détruit jusqu'à la racine le désir qui rongea son âme ; il n'avait pas *exterminé le Chananéen* qu'il portait au fond de lui-même, il l'avait laissé *respirer*, si bien que le Chananéen reprit vie et le tua¹⁸.

*

Quant à l'arrêt du soleil, il est destiné précisément à manifester que Dieu ne recule devant aucun miracle, et qu'il bouleverserait plutôt le cours normal

¹⁶ Cf. *Conférences* de Cassien, V, ch. XVI ; Pat. lat., t. XLIX, c. 632.

¹⁷ X, 40.

¹⁸ *Dialogues*, I, II, ch. XVI ; Pat. lat., t. LXVI, c. 164.

des astres, que de laisser manquer de lumière les âmes qui, engagées dans la lutte contre les ennemis du salut, contre *les princes et les puissances, les dominateurs de ce monde de ténèbres, les esprits de malice*¹⁹, l'appellent à leur secours avec confiance. Dardant sur elles ses rayons, le Soleil de justice les assiste continuellement, jamais il ne les abandonne, il les éclaire aussi longtemps qu'elles combattent, parce qu'il a promis *d'être avec elles tous les jours jusqu'à la consommation du siècle*²⁰.

¹⁹ Ephes., VI, 12.

²⁰ Mt., XXVIII, 20. Ce dernier commentaire est tiré d'Hugues de Saint-Victor, *Allégories sur l'Ancien Testament*, l. IV, ch. VI ; Pat. lat., t. CLXXV, c. 675.

CHAPITRE 9

Le tirage des lots

(JOS., XIII ET XIV)

Au bout de cinq ans de guerres continuelles, Josué avait réussi à occuper à peu près toute la Terre promise. Mais, si la résistance d'ensemble des Chananéens était brisée, il s'en fallait de beaucoup que la conquête fût totale. En beaucoup d'endroits, surtout dans les régions les plus accidentées, ou les plus éloignées du centre du pays, les Chananéens n'avaient pas été inquiétés ; et de plus, les Juifs, là même où ils s'étaient établis par la force, s'étaient contentés de bousculer violemment les populations, sans chercher à leur imposer un régime stable de tutelle. Sous le choc, les habitants s'étaient repliés, cédant la place aux envahisseurs. Mais il ne s'était créé entre occupants et occupés aucun lien de vassalité durable, hormis le cas très spécial des Gabaonites ¹.

Cependant Josué avait alors plus de quatre-vingt-dix ans, et il était manifeste qu'il ne pourrait conduire personnellement la conquête à son terme. La lutte menaçait d'être longue encore. Bien loin de mettre bas les armes, les Chananéens profitaient de leurs expériences pour renforcer les défenses de leurs cités et rendre celles-ci imprenables ². Les Juifs au contraire, las de la guerre et de leurs pérégrinations continuelles, n'aspiraient qu'à s'établir enfin dans cette terre opulente, que Dieu lui-même avait choisie pour eux.

Josué décida donc de procéder au partage, sans plus attendre ; de diviser le territoire conformément aux instructions que Moïse lui avait données, et de laisser ensuite à chaque tribu le soin d'évincer de son lot les Chananéens qui l'occupaient encore. Déjà Ruben, Gad et une fraction de Manassé avaient reçu leur part en Transjordanie. Lévi étant hors de cause, il restait neuf tribus et demie à pourvoir, soit dix lots à découper dans la Cisjordanie.

Alors, dit Josèphe, Josué envoya dix hommes, avec des géomètres fort habiles, pour mesurer toute la terre et faire l'estimation du sol, selon sa plus ou moins grande fertilité. Car il y a, dans le pays de Chanaan, de grandes campagnes très productives, dont cependant la terre ne peut être dite excellente si on la compare à d'autres du même pays. Bien que très fertiles, elles ne peuvent rivaliser avec les environs de Jéricho ou de Jérusalem, qui sont situés entre des montagnes et dont l'étendue n'est pas vaste, mais

¹ D'après Ricc., p. 289.

² Flav., l. V, ch. I.

dont les fruits surpassent ceux de tous les autres pays, tant pour leur abondance que par leur beauté. C'est pour cette raison que Josué voulut que l'estimation se fit plutôt selon la valeur que selon la grandeur des lots ; parce que, souvent un seul arpent valait mieux que quantité d'autres ³.

Le récit de ce partage est extrêmement confus dans l'Écriture, et les commentateurs n'en décrivent pas tous le processus de la même façon. Nous donnerons ici celui qui nous semble le plus conforme au texte sacré.

L'opération commença probablement à Galgala et se déroula avec une imposante solennité. Josué, assisté du grand prêtre Éléazar, du Sanhédrin et des princes des douze tribus, procéda à la division du territoire, en dix parts de valeur à peu près équivalente. Celles-ci, une fois délimitées, furent tirées au sort : l'Écriture le dit expressément et c'était évidemment le meilleur moyen d'éviter les murmures et les jalousies. D'après les traditions rabbiniques, on employa pour cette opération deux urnes : la première contenait les noms des dix tribus, l'autre les désignations des dix lots. On tirait simultanément un bulletin de chaque urne, et la tribu sortante recevait le lot sortant : cette première attribution devait être complétée ensuite par des aménagements de détail ⁴.

Au moment où la cérémonie allait s'ouvrir, Josué vit s'avancer les chefs de la tribu de Juda, conduits par son vieux camarade Caleb, fils de Jéphoné. C'était avec lui, le seul survivant de la sortie d'Égypte. On se souvient qu'ils avaient fait partie, l'un et l'autre, du groupe des explorateurs envoyés par Moïse pour reconnaître le pays de Chanaan, et qu'ils s'étaient signalés alors, au milieu du pessimisme général, par leur confiance inébranlable en la puissance du Très-Haut.

En récompense, ils avaient échappé seuls au châtement qui avait couché à jamais dans le désert tous les hommes de leur génération, sans leur laisser la joie d'entrer dans la Terre promise. Caleb évoqua ce souvenir devant Josué et lui rappela la promesse que Moïse avait faite alors, de lui donner Hébron comme fief : *« Vous savez, dit-il, ce que le Seigneur a dit de moi et de vous à Moïse, l'homme de Dieu, lorsque nous étions à Cadesbarné. J'avais quarante ans lorsque Moïse, serviteur du Seigneur, m'envoya pour reconnaître la contrée ; et je lui fis mon rapport selon ce qui me paraissait vrai. Mes compagnons, au contraire, qui étaient venus avec moi, jetèrent l'épouvante dans le cœur du peuple : mais, pour moi, je ne laissai pas de suivre le Seigneur mon Dieu. Or, Moïse en ce jour-là me fit un serment et me dit : « La terre où tu as mis le pied sera ta possession à toi, et celle de tes fils jusqu'à l'éternité, parce que tu as suivi le Seigneur mon Dieu ».* Le

³ Flav., l. V, ch. I.

⁴ Cf. Num., XXVI, 52.

Seigneur m'a donc conservé la vie, comme il le promet alors. Il y a quarante-cinq ans que le Seigneur adressa cette parole à Moïse, alors qu'Israël allait par le désert. J'ai maintenant quatre-vingt-cinq ans, et je suis aussi solide que je l'étais au temps où je fus envoyé pour cette exploration. J'ai conservé jusqu'à aujourd'hui la vigueur que j'avais à cette époque, tant pour marcher que pour combattre. Donnez-moi donc cette montagne que le Seigneur m'a promise, comme vous l'avez entendu vous-même, sur laquelle il y a des géants et de grandes villes forgées, afin que je voie si le Seigneur est avec moi et si je serai en mesure de les exterminer, comme il me l'a promis ».

Josué ne pouvait refuser d'accéder à une requête aussi légitime, formulée par le noble vieillard auquel l'unissaient les liens d'une très ancienne amitié : il lui attribua donc Hébron comme fief pour lui et pour sa descendance.

Ce bourg avait déjà joué un rôle très important, au temps des Patriarches : il avait été pour eux la ville sainte, comme Jérusalem devait l'être pour leurs petits-enfants. Abraham avait tenu absolument à y être enseveli ainsi que Sara son épouse, dans la caverne de Macpéla. Plus tard les corps d'Isaac, de Rébecca, de Jacob et de Lia y avaient été portés eux aussi. Ce qui conférait à Hébron ce prestige et ce caractère sacré, c'était la présence du corps d'Adam, qui d'après l'opinion courante, était enterré là.

L'Écriture semble justifier cette croyance, puisqu'elle ajoute, dans le passage qui nous occupe : « *En ce lieu-là se trouve Adam le très grand, au milieu des Énacim* ».

Ce que Denys le Chartreux commente ainsi :

Par Adam, les interprètes entendent communément ici le premier homme, qui fut éminent et par sa sagesse et par sa vertu avant sa désobéissance au Paradis terrestre. Après celle-ci, il vécut encore saintement, et il jouit d'une très grande autorité auprès de ses descendants, spécialement auprès des bons, qu'il instruisit « de tout ce que Dieu lui avait révélé à lui-même »⁵.

Cette opinion sur la sépulture de notre premier père a pour elle l'autorité de saint Jérôme⁶, de saint Isidore de Séville, et elle a été suivie par plusieurs des grands exégètes du Moyen Âge : Rupert de Deutz, Hugues de Saint-Victor, Nicolas de Lyre, etc.⁷.

Mais il en existe aussi une autre, beaucoup plus répandue, qui veut qu'Adam ait été enseveli sur le Golgotha, à l'endroit même où le Sauveur devait être crucifié. Elle est appuyée par de telles autorités, qu'il

⁵ Carth., p. 76.

⁶ *De situ et nominibus locorum hebraicorum. De Genesi* ; Pat. lat., t. XXIII, c. 906. Et *Commentaire sur saint Matthieu*, l. IV, ch. XXVII, t. XXVI, c. 217.

⁷ Rup., c. 318 ; Carth., p. 76 ; Lyr., c. 100 ; saint Isidore, Pat. lat., t. LXXXIII, c. 131.

semble difficile, à priori, pour quiconque a le respect de la Tradition, de ne pas la suivre : Origène, saint Athanase, saint Épiphanes, saint Ambroise, saint Augustin, saint Cyprien, saint Cyrille, etc.⁸.

Elle est en outre, peut-on dire, consacrée par l'usage, universellement répandu dans l'Église, de représenter une tête de mort sous les pieds du Crucifix, tête qui n'est autre que celle d'Adam.

Ces deux opinions paraissent à première vue s'exclure mutuellement : cependant il existe un moyen bien simple de les concilier. Les plus anciennes traditions juives rapportent en effet qu'Adam, après son expulsion du Paradis terrestre, vécut dans la région d'Hébron et qu'il fut enseveli dans la grotte de Macpéla. C'est pour cette raison que celle-ci devint un lieu vénérable. Car les Patriarches eurent pour le « protoplaste » un respect infini.

Malgré sa faute, et la déchéance universelle qui en avait été la conséquence, ils voyaient surtout en lui le fondateur de la race humaine ; l'homme qui, créé dans l'état d'innocence, avait possédé d'abord un corps parfait et une âme parfaite⁹ ; qui avait joui au Paradis terrestre de la présence du Verbe et de la conversation des Anges¹⁰ ; qui avait été doté d'une science universelle, beaucoup plus étendue que celle qu'aucun de ses descendants n'atteindra jamais ; l'ancêtre qui, à la dignité de premier père, ajoutait celle de premier roi, de premier prêtre et de premier prophète¹¹. Ils entouraient de la plus grande vénération ce corps que Dieu lui-même avait « plasmé » de ses mains, dont l'espèce humaine tout entière avait tiré la vie, et qui avait reçu le premier la promesse de la résurrection. Aussi, lorsque Noé fut invité à s'enfermer dans l'arche, il ne crut pas pouvoir abandonner aux ravages des grandes eaux, des restes d'un tel prix, et il les embarqua avec lui. Le déluge terminé, il les ensevelit à nouveau dans un emplacement que Dieu lui fit connaître et qui n'était autre que le Golgotha¹².

Commentaire moral et mystique

Le partage de la Palestine entre les fils de Jacob est la figure de la division du travail que Dieu a assigné à la fois aux Anges et aux hommes, pour mettre en valeur la vraie Terre promise, c'est-à-dire le royaume des cieux. Certaines

⁸ Voir les références dans Corn., p. 79.

⁹ Cf. saint Thomas, Ia qu. 94, a. 3.

¹⁰ Saint Grégoire, *Dial.*, l. IV, ch. 1.

¹¹ Saint Thomas, *loc. cit.*

¹² Cette histoire est racontée tout au long, avec mille détails merveilleux, dans le *Livre du Combat d'Adam* (Migne, *Apocryphes de l'Ancien Testament*, t. I, pp. 359-371). – Sans doute, nous ne prétendons pas prendre ce récit au pied de la lettre. Mais il est permis de penser qu'il y a sous cette légende, comme dans toutes les autres, un fond de vérité, que poètes et conteurs sont venus ensuite enrichir de leurs broderies. Il faut remarquer d'ailleurs qu'il ne s'y trouve rien qui heurte ni la foi chrétienne, ni la vraisemblance historique, et il est impossible de ne pas admirer au contraire l'atmosphère de piété filiale dans laquelle se déroule toute l'aventure.

tribus, nous l'avons vu, reçurent des régions arides et montagneuses, d'autres des zones côtières, d'autres des plaines où la terre était excellente. De plus, les parts étaient inégales comme superficie. Ainsi les Anges reçoivent de Dieu les tâches les plus diverses ; les Principautés, par exemple, ont à défendre les intérêts des différents peuples, comme nous le voyons au livre de Daniel, où le « prince » – c'est-à-dire l'Ange protecteur – *du royaume des Perses* résiste pendant vingt et un jours à celui des Juifs ¹³. Les Archanges se voient confier des missions aussi variées que l'Annonciation, l'escorte *du jeune Tobie*, ou l'ensevelissement du corps de Moïse. Les Anges gardiens sont attachés à des âmes de toutes espèces depuis celles des plus grands saints, jusqu'à celles de Judas, d'Arius ou de Néron.

De même, dans l'Église militante, il y a des religieux qui s'adonnent à la vie contemplative, d'autres à la vie active ; il y en a qui évangélisent les milieux ouvriers, d'autres les campagnes, d'autres les terres lointaines ; il y a des instituts voués au service des malades, d'autres à celui des vieillards, d'autres qui s'adonnent à l'instruction de la jeunesse, d'autres qui recueillent les filles perdues.

Tous travaillent ainsi dans des terres différentes : mais ces terres, ils ne les choisissent pas selon leur caprice ; elles leur sont assignées par le sort, et le sort représente la secrète volonté de Dieu, selon ce que dit l'Écriture : *Les sorts sont jetés dans la bourse, mais c'est Dieu qui les mélange* ¹⁴.

¹³ X, 13.

¹⁴ Prov., XVI, 33. *Sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur.*

CHAPITRE 10

L'établissement en Chanaan

(JOS., XV – XXI)

Revenons maintenant au partage de la Terre promise. La tribu de Juda fut servie la première, en raison de sa dignité. Elle se vit attribuer la zone comprise entre la mer Morte à l'est, le pays des Philistins à l'ouest, Bersabée au sud, et les faubourgs de Jérusalem (mais non la ville elle-même) au nord. Caleb, comme c'était convenu, s'empara de Cariath-Arbée, à laquelle il rendit son nom d'Hébron. Au cours de l'action, il tua trois adversaires redoutables, survivants de la race des géants, qui avaient établi là leur demeure. L'Écriture nous a conservé leurs noms : Sesai, Ahiman et Tholmai. Après quoi l'énergique vieillard marcha sur la ville de Dahir, qui s'appelait alors Cariath-Sépher, ou la « cité des lettres » : peut-être parce qu'elle jouait déjà le rôle de centre universitaire chez les Chananéens ; peut-être, parce qu'elle possédait – dit-on – un musée où l'on avait réuni tous les souvenirs retrouvés des temps antérieurs au déluge ¹.

Tandis qu'il organisait cette expédition, Caleb déclara un jour qu'il donnerait sa fille Axa en mariage à celui qui prendrait Cariath-Sépher. Un de ses proches parents, un certain Othoniel qui devait devenir plus tard le premier des Juges, réussit cet exploit. Il épousa donc la jeune fille. À quelque temps de là, comme ils cheminaient un jour tous trois de conserve, Axa, qui était montée sur un âne, se mit à pousser de grands soupirs. « Qu'est-ce que tu as ! lui demanda Caleb. – Mon père, répondit-elle, accordez-moi une faveur. Vous m'avez donné une terre au midi, qui est brûlée par la chaleur, et sans une goutte d'eau. Ne voudriez-vous pas m'en donner aussi une qui soit arrosée ? » Caleb se rendit à ce désir et lui céda un champ à flanc de coteau, qui possédait deux sources : l'une dans la partie haute, l'autre dans le bas.

Cette histoire nous paraîtrait insignifiante et tout à fait indigne d'être retenue dans les Livres Saints, si elle n'avait une très haute portée mystique, que saint Grégoire a exposée dans un commentaire célèbre. Nous en reparlerons plus loin.

La Bible énumère ensuite cent vingt-quatre cités, qui, emportées d'assaut par la tribu de Juda, lui permirent d'établir sa domination sur tout le territoire qu'elle avait reçu pour son lot. Cependant, elle ne put chasser de la citadelle de Jérusalem, les Jébuséens qui y étaient forte-

¹ Corn., p. 84.

ment retranchés, et elle dut se contenter d'occuper la ville basse. La gloire de conquérir « la colline de Sion » était réservée à David.

Les deux tribus qu'il convenait de pourvoir ensuite, par ordre de dignité, étaient celles d'Éphraïm et de Manassé ; elles descendaient en effet l'une et l'autre de Joseph, qui avait hérité avec Juda du droit d'aînesse enlevé à Ruben.

La première occupa le massif central de la Cisjordanie, entre la mer à l'ouest et le Jourdain à l'est. Sa frontière septentrionale suivait une ligne sinueuse, qui passait un peu au-dessous de Sichem ; tandis qu'au sud elle partait du Jourdain, à hauteur de Jéricho, pour aller rejoindre la mer au-dessus de Joppé.

Manassé – réserve faite de la fraction déjà installée en Transjordanie – s'établit au nord de la précédente, également entre le Jourdain et la mer ; sa limite septentrionale était formée par la vallée d'Esdreton.

Mais de même que Juda n'avait pu s'emparer de Jérusalem, Éphraïm et Manassé ne purent déloger les Chananéens de toutes les places qu'ils occupaient, en particulier de Gazer, sur le domaine de la première, et d'Endor, sur celui de la seconde. Et elles eurent le tort très grave d'accepter cette situation, malgré les ordres formels de Dieu, malgré l'insistance que Josué avait mise à leur rappeler qu'il fallait purger la Terre sainte de tous les peuples idolâtres. Au lieu de continuer la lutte, elles trouvèrent plus commode et plus avantageux de traiter avec ceux-ci, et d'en tirer de l'argent.

Cependant, lorsque ces deux tribus eurent pris pied solidement sur les lots à elles assignés, Josué, qui appartenait à celle d'Éphraïm, résolut de faire transporter l'arche d'alliance au milieu d'elle. Il convenait, en effet, que le tabernacle fût établi en un lieu plus central que Galgala, où il était alors dressé, afin de demeurer accessible à toutes les tribus, une fois qu'elles seraient installées chacune dans son district. Josué jeta son dévolu sur Silo, aujourd'hui Seïloum, « dont l'assiette lui parut fort belle », dit Josèphe ², à vingt kilomètres environ au sud de Sichem. Il profita du rassemblement occasionné par ce transfert pour reprocher aux enfants d'Israël leur inertie et le peu de zèle qu'ils mettaient à conquérir la Terre que Dieu leur avait réservée. Il fallait activer les choses. Sept tribus encore restaient à pourvoir : Benjamin, Siméon, Zabulon, Issachar, Aser, Nephtali et Dan. Une nouvelle mission fut envoyée, qui comprenait trois hommes de chacune d'elles, pour reconnaître les territoires encore disponibles et les partager en sept lots à peu près équivalents, sinon comme superficie, du moins comme valeur productive. Cela fait, on reprit le tirage au sort. Benjamin reçut le territoire qui s'intercalait entre Éphraïm au nord et Juda au sud. Il

² Flav., l. V, ch. I.

s'étendait à l'est jusqu'à l'embouchure du Jourdain, et à l'ouest, jusqu'au pays des Philistins. Le lot était petit, mais il comptait des terres extrêmement fertiles, en particulier la plaine de Jéricho. La ville de Jérusalem lui fut rattachée en droit, bien qu'en fait, comme nous l'avons dit, elle restait toujours au pouvoir des Jésuséens. Siméon se vit attribuer une partie du territoire de Juda, qui trouvait son domaine trop vaste et surtout trop difficile à défendre contre les incursions des peuplades du sud et de l'ouest. Elle céda donc à Siméon la partie la plus méridionale, le Négeb et une bande de terrain remontant vers le nord, le long de la Méditerranée. Ces deux tribus d'ailleurs se prêtèrent un mutuel appui, pour expulser les occupants. Zabulon reçut le domaine situé à l'ouest du lac de Tibériade, jusqu'à la mer. Issachar s'établit au sud de la précédente, entre elle et Manassé, dans la plaine de Jezraël. Au témoignage de saint Jérôme, c'était la province la plus riche de la Galilée. Les monts Gelboé et le Carmel étaient sur son territoire. Aser et Nephtali obtinrent des parts au-dessus de Zabulon, dans des terrains extrêmement fertiles : Aser, le long de la Méditerranée, et Nephtali, le long du Jourdain.

La tribu de Dan fut servie la dernière : elle reçut un domaine médiocre, resserré entre Juda, Benjamin, Éphraïm et la Méditerranée. Seule entre toutes les tribus, elle subit la honte d'en être plus tard expulsée par les Chananéens de son voisinage, qui l'attaquèrent en force. Alors, elle émigra vers le nord et vint occuper la portion la plus septentrionale de la Palestine.

*

Quand la distribution des terres fut terminée, Josué, sur l'ordre de Dieu, désigna six villes qui seraient appelées *cités de refuge*. Quiconque aurait commis un homicide involontaire, devait y trouver un abri sûr, pour se protéger contre la fureur et la vengeance aveugle des parents du défunt. Quand il se présentait à la porte, on devait d'abord l'examiner soigneusement pour savoir s'il était vraiment innocent. S'il apparaissait tel ; si l'on ne pouvait prouver que, les jours précédents, il avait eu maille à partir avec sa victime, on devait l'accueillir et l'autoriser à demeurer dans la ville. On n'avait pas le droit de le livrer aux poursuivants, si ceux-ci venaient le réclamer.

Dès que les circonstances le permettaient, on devait le conduire à la ville près de laquelle le meurtre avait eu lieu. Là, sa cause était jugée publiquement et sans appel. S'il était déclaré coupable, on le livrait aux parents du mort, qui se chargeaient de son exécution. Sinon, on le ramenait à la cité de refuge, où il pourrait vivre désormais en sécurité, à condition de n'en pas sortir jusqu'à ce que survînt la mort du grand prêtre. S'il commettait l'imprudance d'en franchir l'enceinte avant

cette date, rien ne le protégeait plus contre les parents de sa victime. Seul le décès du grand-prêtre, qui entraînait une amnistie générale, le libérait de cette épée de Damoclès. Il pouvait alors sans crainte rentrer dans son pays natal : nul n'avait plus aucun droit de vengeance sur lui³. Ces dispositions étaient valables, non seulement pour les Juifs, mais aussi pour les étrangers.

Les cités de refuge furent réparties sur l'ensemble du territoire. Trois d'entre elles furent désignées en Transjordanie : *Bosor*, dans la tribu de Ruben ; *Ramath*, dans celle de Gad ; et *Gaulon*, dans le pays de Basan, qu'occupait la demi-Manassé. Trois autres furent choisies en Cisjordanie : *Cédès*, en Galilée, sur le territoire de Nephtali ; *Sichem*, sur celui d'Éphraïm ; et *Cariath-Arbée*, sur celui de Juda.

La tribu de Lévi, en raison de ses fonctions particulières, ne reçut pas de domaine à elle ; on lui affecta seulement quarante-huit villes⁴, réparties sur l'ensemble de la Terre promise. Sa présence au milieu des autres contribuerait ainsi à maintenir l'unité politique et religieuse de la nation. Treize de ces villes furent réservées aux prêtres, les autres attribuées aux simples lévites. Les cités de refuge, dont nous avons parlé plus haut, étaient comprises dans la liste.

Ces quarante-huit villes devinrent la propriété de la tribu de Lévi, chacune avec un périmètre de mille mètres, pour faire paître les troupeaux. Cependant, tous leurs habitants ne devenaient pas pour autant des lévites : elles restaient ouvertes à qui voulait s'y établir, et surtout aux membres de la tribu dans laquelle elles étaient enclavées. C'est ainsi que Caleb et les siens continuèrent de demeurer à Hébron, autour de laquelle ils possédaient de grandes propriétés, quand cette place fut classée parmi les lévitiqes.

Une fois ce partage des terres achevé, Josué, s'il faut en croire l'historien Josèphe, distribua au peuple ce qui restait du butin pris aux Chananéens.

« La quantité en était si grande, tant en or, qu'en habits et en objets de toutes sortes, que l'État et les particuliers en furent tous enrichis. Quant aux chevaux et aux bestiaux, ils étaient innombrables »⁵.

Alors, l'homme de Dieu se retira dans le domaine que les fils d'Israël lui avaient offert, à Thamnat-Salé, sur le territoire de la tribu d'Éphraïm, à laquelle il appartenait. Ce bourg existe aujourd'hui encore. Il s'appelle Tébnah. L'endroit est pauvre et sauvage ; lorsque sainte Paule le visita, dans son périple à travers les Lieux Saints, elle ne pouvait assez admirer, dit saint Jérôme, que l'homme qui avait dis-

³ Cf. Num., XXXV, 22.

⁴ Le chiffre avait été fixé par Dieu lui-même : Num., XXXV, 7.

⁵ Flav., l. V, ch. I.

tribué aux autres des terres si riches et si fertiles, eût accepté pour lui ce coin âpre et montagneux.

Commentaire moral et mystique

Voici, d'après saint Grégoire, ce que signifie l'épisode d'Axa soupirant sur son âne.

« Il y a, dit-il, deux sortes de componction : l'âme qui a soif de Dieu se repent d'abord par crainte, puis ensuite par amour. Elle commence à répandre des larmes, parce qu'en se rappelant ses fautes, elle craint les supplices éternels qu'elles lui ont mérités. Mais lorsque les longs regrets ont usé peu à peu sa crainte, l'espoir du pardon fait naître une certaine paix ; et alors elle s'enflamme de l'amour des joies célestes. Celui qui pleurerait d'abord, sous la menace du supplice, pleure ensuite plus amèrement encore, parce qu'il voit retarder son bonheur. Son esprit contemple ce que sont les chœurs des anges, la société des esprits bienheureux, la splendeur de l'éternelle vision de Dieu. Et il pleure plus parce que ces biens lui manquent, qu'il ne pleurerait auparavant, lorsqu'il craignait les supplices éternels. Et c'est ainsi que la componction parfaite de la crainte conduit l'âme à la componction de l'amour. On trouve de cela une figure très exacte dans l'Histoire sainte. On y lit qu'Axa, fille de Caleb, étant assise sur un âne, soupirait. Son père lui dit : « Qu'avez-vous ? » Elle lui répondit : « Donnez-moi votre bénédiction. Vous m'avez donné une terre au midi qui est aride. Ajoutez-en une autre qui soit arrosée ». Et son père lui donna une terre arrosée en haut et une terre arrosée en bas.

« Axa est assise sur l'âne, lorsque l'âme commande aux mouvements déraisonnables de la chair ; elle demande en soupirant à son père une terre arrosée, parce qu'il faut demander en gémissant à notre Créateur le don des larmes. Il y a parfois des hommes qui ont déjà reçu le don de parler librement pour la justice, de défendre les opprimés, de donner leurs biens aux indigents, et d'avoir le zèle de la foi, mais ils n'ont pas encore la grâce des larmes. Ceux-là ont une terre au midi, une terre desséchée, mais ils manquent d'une terre arrosée. Ils pratiquent les bonnes œuvres avec une grande ardeur, mais il faudrait encore que la crainte des supplices ou l'amour des biens célestes leur fit pleurer les fautes qu'ils ont commises autrefois. Mais, comme je l'ai dit, parce qu'il y a deux genres de componction, le Père donne une terre arrosée en haut et une terre arrosée en bas ; car l'âme reçoit une terre arrosée en haut quand elle pleure du désir des biens célestes ; elle reçoit une terre arrosée en bas, lorsqu'elle pleure par crainte de l'enfer ; elle reçoit celle d'en bas avant de recevoir celle d'en haut. Mais parce que la componction de l'amour est la plus excellente, il était nécessaire de nommer d'abord la terre d'en haut, et ensuite celle d'en bas »⁶.

*

Les cités de refuge représentent les secours que Dieu a ménagés, dans le Nouveau Testament, à ceux qui commettent une faute grave. L'homme qui en a

⁶ *Dialogues*, l. III, ch. XXXIV, traduction Cartier, 1875

tué un autre par mégarde représente le pécheur qui, par un péché mortel, a donné la mort à son âme. Aussitôt, le voilà exposé à la fureur des démons : ceux-ci le voyant à leur merci, vont s'acharner sur lui pour le précipiter dans la mort éternelle. Qu'il se hâte alors, de se mettre à couvert dans l'un des refuges préparés par la miséricorde divine ! Tels sont par exemple : – la contrition ; – la confession ; – les œuvres de charité ; – la mortification ; – le pardon des injures ; – la dévotion à la Très Sainte Vierge. Qu'il s'y enferme et qu'il n'en sorte plus, pour ne pas s'exposer de nouveau à la rage des démons. S'il s'y attache fidèlement, un jour viendra où la mort du grand-prêtre lui permettra de rentrer dans sa patrie ; c'est-à-dire : où les mérites de la Passion du Christ, le Pontife éternel, lui ouvriront les portes du royaume des cieux.

CHAPITRE 11

L'autel du Jourdain

(JOS., XXII)

Maintenant que toutes les tribus avaient pris pied solidement sur leur territoire, il était juste de renvoyer chez eux les contingents fournis par les trois d'entre elles déjà établies en Transjordanie : Ruben, Gad et la demi-Manassé. Fidèles à la parole donnée, leurs hommes avaient vaillamment combattu, pour aider les autres à conquérir la Terre promise.

Josué les réunit donc, et leur dit : « *Vous avez fait tout ce que Moïse, serviteur du Seigneur, avait ordonné. Vous m'avez aussi obéi en toutes choses, et, durant ce long intervalle, vous n'avez point abandonné vos frères jusqu'à ce jour ; mais vous avez observé tout ce que le Seigneur votre Dieu vous a commandé. Puis donc que le Seigneur votre Dieu a donné la paix et le repos à vos frères, ainsi qu'il l'avait promis, partez et retournez dans vos tentes et dans le pays d'héritage, que Moïse, serviteur du Seigneur, vous a donné au-delà du Jourdain. Ayez soin seulement de garder soigneusement et d'accomplir en œuvre les commandements et la loi que Moïse, serviteur du Seigneur, vous a donnés ; à savoir, que vous aimiez le Seigneur Dieu ; que vous marchiez dans toutes ses voies, que vous observiez ses commandements, que vous restiez attachés à lui, que vous le serviez de tout votre cœur et de toute votre âme* ». Cela dit, il les bénit, puis il leur recommanda de ne pas garder égoïstement pour eux tout l'or, l'argent, le fer, l'airain, les vêtements multiples et le butin considérable qu'ils avaient ramassés au cours de cette campagne, mais de le partager avec ceux des leurs qui étaient restés en Transjordanie. Après cela, dit Josèphe, il leur fit ses adieux et s'entretint en particulier avec chacun des principaux chefs. Tous les Hébreux des tribus restantes accompagnèrent les partants, et leurs larmes firent voir combien cette séparation leur était sensible ¹.

Les fils de Ruben, de Gad et de la demi-Manassé s'éloignèrent donc de Silo, pour regagner leurs territoires respectifs. Mais en arrivant sur les bords du Jourdain, avant de franchir le fleuve et sans en référer à personne, ils imaginèrent d'édifier avec de grosses pierres un autel monumental, qui pouvait se voir de très loin ².

¹ Flav., l. V, ch. I.

² D'après Josèphe, cet autel fut dressé sur la rive *gauche* du Jourdain, c'est-à-dire dans la Transjordanie, ce qui expliquerait mieux la scène qui va suivre. Mais la Vulgate dit expressément : en terre de Chanaan, donc sur la rive droite, *avant*, par conséquent, d'avoir passé le fleuve.

Aussitôt, une vive émotion s'empara des tribus restées sur place. Avec cette promptitude, qui était chez les Hébreux un trait de race, leur imagination s'enflamma, et ils virent dans cette construction inattendue un signe évident d'apostasie.

La loi de Moïse ne leur permettait d'avoir qu'un seul autel, celui que l'on dressait dans le parvis du tabernacle : c'est là qu'il fallait immoler toutes les victimes ³, et quiconque aurait l'audace d'offrir un sacrifice ailleurs devait être puni de mort ⁴. Or les partants venaient d'en élever un autre, il n'y avait pas à s'y méprendre : manifestement ce ne pouvait être que pour honorer des dieux étrangers, ou pour faire schisme et rendre au Dieu d'Israël un culte distinct du culte officiel. Une prétention aussi sacrilège exigeait un châtement immédiat : sans plus attendre, tous les hommes se précipitèrent sur leurs armes, pour noyer ce forfait dans le sang des coupables.

Le *Deutéronome* spécifiait en effet, que, si quelqu'un, fût-il votre père, votre fils, votre fille, votre épouse, votre ami le plus cher, essayait de vous entraîner au culte des idoles, on devait le tuer sur-le-champ ; et si une ville des Hébreux prétendait servir les dieux étrangers, il fallait en passer tous les habitants et tout le bétail au fil de l'épée, la livrer aux flammes jusqu'à destruction totale, avec interdiction de jamais la reconstruire ⁵.

Heureusement pour les trois tribus en cause, Josué, le grand-prêtre Éléazar et le Sanhédrin ne subirent pas la contagion de ce zèle explosif : ils représentèrent aux fanatiques défenseurs de la Loi qu'avant d'en venir aux armes, il serait bon de savoir quelle avait été vraiment l'intention de leurs frères, en érigeant cet autel ⁶. La loi ne prescrivait-elle pas, dans les cas de ce genre, une enquête soignée, avant de recourir aux mesures de rigueur ⁷ ?

Une ambassade fut donc expédiée en hâte vers les dissidents. Elle était composée de Phinéas, le fils du grand-prêtre, et de dix personnages notables, représentant chacun l'une des tribus restantes (y compris celle de Lévi). Et ils leur parlèrent en ces termes : « *Voici ce que vous mande le peuple du Seigneur en entier : Qu'est-ce que c'est que cette désobéissance ? Pourquoi avez-vous abandonné le Seigneur, le Dieu d'Israël, en érigeant un autel sacrilège et en vous retirant du culte qui lui est dû ? N'est-ce pas assez que vous ayez péché jadis (en vous faisant initier au culte de) Béelphégor, et que la tache de ce crime ne soit pas encore effacée de dessus nous, après qu'il en a coûté la vie*

³ Deut., XII, 5, 6, 13, 14.

⁴ Lévit., XVII, 8, 9.

⁵ Deut., XIII, 6, 9, 12, 17.

⁶ Flav., I, V, ch. I.

⁷ Deut., XIII, 11.

à tant de membres de notre peuple ? Et voici qu'aujourd'hui vous abandonnez le Seigneur ? Et demain, c'est contre nous tous, contre Israël tout entier que sa colère se déchaînera ! Si vous estimez que la terre que vous avez reçue en héritage est impure, à cause de toutes les abominations qu'y ont perpétrées les Chananéens ; si c'est pour cela que vous avez voulu avoir un sanctuaire à vous, qui ne soit pas trop loin de votre habitat, afin de pouvoir y accéder facilement, et qui soit cependant bâti en vraie Terre promise ; alors il vaut mieux revenir avec nous, là où est le Tabernacle du Seigneur, le seul autorisé par la loi de Moïse. Nous préférons voir réduire nos parts à nous, plutôt que de compromettre l'unité d'Israël. L'essentiel est que vous ne vous sépariez point du Seigneur et que vous ne vous divisiez point d'avec nous, en bâtissant un autel distinct de l'autel du Seigneur notre Dieu. Avez-vous oublié que lorsque Achan, fils de Zaré, eut violé lui aussi un commandement du Seigneur, sa colère s'abattit ensuite sur tout le peuple ? Cependant Achan avait péché tout seul : plutôt au ciel qu'après son crime il eût péri aussi tout seul ! »

Les fils de Ruben, Gad et Manassé furent naturellement stupéfaits en entendant ce discours. Ils protestèrent avec la dernière énergie : jamais ils n'avaient pensé un instant à faire schisme ! Bien au contraire, cet autel était destiné dans leur esprit à être un témoignage permanent de leur union avec Israël. Car si plus tard il arrivait un jour que les descendants des autres tribus voulussent les considérer comme des étrangers, sous prétexte qu'ils demeuraient en deçà du Jourdain, et donc hors de la Terre de Chanaan proprement dite ; si on prétendait dès lors leur interdire de participer au culte du Seigneur, ils pourraient répondre : « *Voici l'autel qu'ont érigé nos pères, non pour y offrir des holocaustes ou des sacrifices, mais pour qu'il soit un témoignage entre vous et nous !* » Dieu nous préserve d'un tel crime, d'abandonner le Seigneur et de ne plus marcher sur ses traces, en dressant, pour y offrir des holocaustes, des sacrifices et des victimes, un autel différent de celui du Seigneur notre Dieu, qui a été érigé devant son tabernacle ! »

Phinéas et ses compagnons furent enchantés de cette réponse. Ils louèrent hautement les fils de Ruben, de Gad et de Manassé, pour l'attachement qu'ils gardaient à la foi d'Abraham et à la loi de Moïse. Ils revinrent vers Josué et lui rendirent compte de leur ambassade en présence de tout le peuple assemblé. Ce fut une joie générale de voir que l'on ne serait pas obligé de prendre les armes pour répandre un sang fraternel. Ensemble, ils en rendirent de grandes actions de grâces à Dieu, par des sacrifices, et chacun retourna chez soi ⁸.

⁸ Flav., l. V, ch. I.

Commentaire moral et mystique

« Nous avons lu, dit Rhaban Maur, que les fils de Ruben, ceux de Gad et la demi-tribu de Manassé, qui demeuraient au-delà du Jourdain, avaient élevé un grand autel..

Voyons maintenant le mystère caché sous ce trait. Le premier peuple (de Dieu), celui qui avait la circoncision, est représenté ici par trois aînés : Ruben, qui était le premier des enfants de Jacob ; Gad, le premier-né de Zelpha, et Manassé, l'aîné (des fils de Joseph)... Cette histoire nous montre qu'entre nous et ceux qui furent justes avant l'avènement du Christ, il n'y a ni division, ni séparation. Bien qu'ils aient vécu avant l'avènement du Sauveur, ils sont nos frères. Bien qu'ils aient eu alors un autel, ils savaient et ils comprenaient que ce n'était pas là l'autel véritable ; c'était seulement la forme et la figure de celui qui serait un jour le véritable. Ils savaient que les vraies victimes, celles qui seraient capables d'effacer les péchés (des hommes), ce n'étaient pas celles qui étaient offertes sur leur autel à eux, mais celle qui serait immolée là où se tenait le véritable Josué, c'est-à-dire : Jésus. Là seulement s'offre la véritable hostie, s'accomplit le vrai sacrifice. Il n'y a donc qu'un seul troupeau, il n'y a qu'un seul pasteur, sous lequel se groupent ceux qui furent justes sous l'Ancienne Loi, comme ceux qui maintenant sont chrétiens »⁹.

Ces paroles condamnent clairement tels et tels commentateurs modernes, qui, aussi inconsidérés que les Juifs d'alors, et ne regardant les choses que de loin, se permettent d'assimiler les actes religieux des Patriarches : par exemple, le sacrifice d'Abraham, ou l'onction de la pierre par Jacob, à des rites païens. C'est faire une injure gratuite à des hommes qui furent nos aînés dans le Christ, et voir une marque d'idolâtrie là où il n'y avait qu'un acte d'adoration tout à fait pur, adressé au vrai Dieu.

⁹ Rhab., c. 1099.

CHAPITRE 12

La mort de Josué

(JOS., XXIII ET XXIV)

Après le partage de la Terre promise, les Hébreux jouirent d'une longue période de paix, au cours de laquelle chacun pût travailler à s'installer sur le domaine qu'il venait de recevoir. Au bout d'une vingtaine d'années, Josué, se sentant accablé par l'âge – il approchait de 110 ans – résolut de tenir des assises solennelles, pour adresser à tous ses dernières recommandations comme Moïse l'avait fait avant de mourir. Il convoqua donc une assemblée générale des douze tribus, à Sichem, la ville sainte. En deux grands discours, il rappela à ses auditeurs la longue suite de prodiges par lesquels Dieu les avait tirés de la honteuse servitude de l'Égypte, et établis dans cette terre excellente, où ils trouvaient tout à souhait : des campagnes opulentes, qu'ils n'avaient point cultivées, des cités qu'ils n'avaient pas bâties, des vignes et des champs d'oliviers qu'ils n'avaient pas plantés. Il remit devant leurs yeux la vocation d'Abraham, celle de Moïse et d'Aaron, les plaies d'Égypte, le passage de la mer Rouge, la conquête de la Transjordanie, le passage du Jourdain, enfin l'écrasement de tous les peuples qui prétendaient s'opposer à leur installation en terre de Chanaan.

Il leur promit que cette protection du ciel ne leur ferait jamais défaut, s'ils voulaient bien rester fidèles à la loi de Moïse, se garder de toute idolâtrie et ne jamais accepter aucune compromission avec les Chananéens : *« Ayez soin, leur dit-il, sur toutes choses, d'aimer le Seigneur votre Dieu. Si vous voulez vous attacher aux erreurs de ces peuples qui demeurent parmi vous, et vous mêler à eux par des mariages, par des liens d'amitié, sachez dès maintenant que le Seigneur votre Dieu ne les exterminera pas devant vous, ils seront pour vous comme une fosse et un lacet, un piège à votre côté et des épines dans vos yeux, jusqu'à ce que le Seigneur vous enlève et vous extermine de cette terre excellente qu'il vous a donnée. Pour moi, continua-t-il, j'arrive au terme de ma course et je vais entrer dans la voie de toute chair, qui est de retourner à la terre dont elle est sortie. Mais ce n'est pas sans appréhension que je vous quitte. Je sais combien vous êtes enclins à planter là le Dieu auquel vous devez tant, pour embrasser le culte des idoles. Eh bien ! aujourd'hui, vous allez choisir une bonne fois : Renoncez à jamais aux dieux qu'adoraient vos pères en Chaldée, avant qu'Abraham n'embrassât la vraie foi, et promettez d'être toujours fidèles au Seigneur ! Ou bien, au contraire, si vous croyez que ce*

n'est pas votre intérêt, revenez à vos anciennes idoles, ou adoptez celles qu'adorent les Chananéens *sur la terre que vous habitez*. Cependant, je tiens à déclarer expressément que *pour moi et ma maison*, la question ne se pose pas, et quoi qu'il arrive, *nous resterons toujours attachés au Seigneur*. – À Dieu ne plaise, répliqua l'assemblée, que nous abandonnions le Seigneur et que nous servions *des dieux étrangers ! C'est le Seigneur notre Dieu qui nous a tirés lui-même, nous et nos pères, de la terre d'Égypte, de la maison de servitude ; qui a fait devant nos yeux des prodiges insignes, qui nous a gardés dans tous les chemins où nous avons marché, et parmi tous les peuples à travers lesquels nous avons passé. C'est lui qui a chassé toutes ces nations et les Amorrhéens qui habitaient le pays où nous sommes entrés. Nous servions donc le Seigneur, parce que c'est lui qui est notre Dieu ! – Vous ne pourrez servir le Seigneur, insista Josué, parce que c'est un Dieu saint ; il est fort et jaloux. Si vous lui êtes infidèles, il ne vous pardonnera point vos péchés et vos crimes. Si vous le quittez pour servir des dieux étrangers, il se tournera contre vous ; il vous affligera et vous ruinera, après tous les biens qu'il vous a faits... »*

Le peuple protesta énergiquement : « *Il n'en sera pas comme vous dites : Nous servirons le Seigneur ! – Vous êtes témoins*, reprit Josué, *que c'est vous-mêmes qui avez choisi le Seigneur, pour le servir ! » Il répondirent : « Nous sommes témoins ».*

Josué alors les emmena à Silo¹, où se trouvait le Tabernacle de Moïse, et là il renouvela solennellement l'alliance jurée au Sinaï. Puis, si nous en croyons l'auteur de *l'Histoire Scholastique*, il répandit de l'eau sur le sol pour sanctionner ce nouveau serment. Il était en effet d'usage en ces temps antiques, quand on avait conclu un traité, d'immoler un porc et d'en verser le sang sur la terre. C'était une manière de dire : « Ainsi soit répandu le sang de celui qui aura violé sa parole ! » Mais les Hébreux, dans les circonstances particulièrement solennelles, remplaçaient le sang par de l'eau : parce que le sang laisse une trace à l'endroit où on l'a versé, tandis que l'eau n'en laisse aucune. Ils voulaient marquer ainsi que, non seulement le parjure serait mis à mort, mais que toute sa descendance serait détruite en même temps, afin qu'il ne reste de lui aucun vestige sur la terre².

Ce premier rite accompli, Josué fit dresser un monolithe, sous un chêne qui se trouvait devant le Tabernacle : « *Cette pierre*, dit-il, *vous rendra témoignage qu'elle a entendu toutes les paroles que le Seigneur vous a dites, de crainte que, plus tard, vous n'ayez l'audace de les nier et de mentir au Seigneur votre Dieu ».*

¹ Carth., p. 102 ; H. S., c. 1271

² H. S., c. 1271.

Après avoir fait ainsi tout ce qui était en son pouvoir pour assurer l'avenir, l'auguste vieillard regagna son domaine de Thamnat-Salé, dans la montagne d'Éphraïm, et il y mourut bientôt, à l'âge de cent dix ans, ayant exercé le pouvoir suprême en Israël pendant une trentaine d'années. L'Écriture ajoute qu'il fut enseveli *dans les bornes de son héritage*.

*

On montre aujourd'hui, parmi d'autres sépultures, près du lieu appelé Khirbet-Tibneh qui n'est autre, croit-on, que l'antique Thamnat-Salé, un tombeau, creusé certainement pour recevoir un grand personnage. La tradition affirme que c'est celui de Josué. En 1863, un savant français, Victor Guérie, se livra à un minutieux examen de ce monument. Il en fit le compte rendu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 28 octobre 1864, et conclut à la vérité de la tradition. Ce tombeau, taillé tout entier dans le roc, comprend d'abord une cour carrée, puis un vestibule couvert, et enfin une chambre sépulcrale, sur laquelle s'ouvrent quinze fours. Quatorze d'entre-eux étaient manifestement destinés à recevoir des cercueils, tandis que le quinzième conduit à un caveau plus spacieux, réservé de toute évidence au principal personnage. Le savant palestinologue fut frappé surtout par la présence de 288 petites niches à lampes, creusées dans le vestibule d'entrée.

« Il est impossible, dit-il, de ne pas reconnaître (à ce détail), que l'on se trouve en présence du mausolée d'un défunt illustre : car c'est le seul exemple d'un tombeau pouvant être *extérieurement* illuminé, que j'ai rencontré en Palestine... (Sans doute, on observe souvent) à *l'intérieur* des chambres sépulcrales, quelques petites niches à lampes (destinées à l'éclairage des cérémonies funéraires). Mais dans les vestibules, dont la façade (reçoit la lumière du jour), on n'en remarque d'habitude aucune. Au contraire, dans le tombeau dont il est question ici, les parois du vestibule (en) sont percées sur toute la surface ». La présence de ces niches, tout à fait inutiles, puisque ce portique est éclairé par le soleil, ne s'explique que si on voulait l'illuminer... Une pareille illumination suppose un personnage entièrement hors ligne, et dont la mémoire est l'objet de la vénération publique. Or ce personnage me paraît avoir été celui de Josué lui-même ³.

De nombreux savants, après avoir examiné à leur tour le tombeau, se sont ralliés à la même conclusion. Parmi eux, il faut citer un ingénieur, M. Aurès, qui, en étudiant attentivement les dimensions du monument, s'aperçut que les mesures employées pour sa construction relevaient de l'ancien système métrique égyptien. Elles avaient pour base comme celui-ci la « coudée royale septenaire », divisée en sept

³ V. Guérin, *Description de la Palestine, Samarie*, 1875, t. II pp. 100 et suiv.

palmes. Or on sait par ailleurs que les Hébreux, en revenant d'Égypte, rapportèrent chez eux les mesures dont ils avaient pris l'habitude durant leur long séjour sur les bords du Nil. Il est donc à présumer que ce tombeau, postérieur à l'époque patriarcale, remonte cependant à une très haute antiquité, puisque, du système métrique employé dans sa construction, il est permis d'inférer qu'il date du retour de la captivité d'Égypte ⁴.

Enfin, en 1870, intrigué par le texte de la version des Septante, qui dit, à propos de la mort de Josué : *que l'on enferma dans son tombeau les couteaux de silex avec lesquels il avait circoncis les fils d'Israël à Galgala* ⁵, *et qu'ils y sont encore jusqu'à ce jour* ⁶ ; un autre archéologue français, l'abbé Richard, entreprit d'aller voir si, malgré les déprédations commises au cours des siècles, il ne trouverait pas sur place quelques-uns de ces précieux instruments. Il se rendit donc au tombeau de Khirbet-Tibneh et n'eut pas de peine à découvrir, dans la chambre sépulcrale que nous avons décrite plus haut, dans le vestibule, et même aux alentours, un grand nombre de couteaux de silex mêlés à des débris de poterie et à de la terre. Quelques-uns d'entre eux, dit-il, dans sa relation, étaient encore très tranchants ⁷.

*

Le texte sacré ajoute ici que le grand prêtre Éléazar, qui était le fils d'Aaron, mourut peu après, et fut enseveli lui aussi dans la montagne d'Éphraïm, à Gabaa ; et que les restes du patriarche Joseph, rapportés d'Égypte, furent déposés dans le champ de Sichem, près du puits de Jacob.

L'Écriture ne parle nulle part ni de la femme de Josué, ni de ses enfants. On peut conclure de ce silence, avec saint Jérôme ⁸, que, par une exception très rare sous l'Ancien Testament, et qui témoigne de son éminente vertu, il garda la continence toute sa vie.

Procope de Gaza, qui vécut au VI^e siècle de notre ère, rapporte qu'il existait encore de son temps à Tigésis, en Mauritanie, deux stèles, sur lesquelles était gravée en caractères phéniciens, l'inscription suivante : « C'est nous qui avons fui devant Josué, le brigand, fils de Nun » ⁹. Ce texte porterait à croire que certains Chananéens s'étaient réfugiés en

⁴ *Revue Archéologique*, octobre 1866, p. 222.

⁵ Cf. supra, p. 11.

⁶ XXIV, 31. – La version arabe le dit aussi. Cf. Poly., t. II, pp. 88 et 89.

⁷ Vig., p. 200. – Bien qu'elle soit la plus communément admise, cette thèse ne rallie cependant pas tous les suffrages. Dans la *Revue biblique* de 1893 (t. II, p. 608), Dom Séjourné, O. P., prétend avoir découvert le vrai tombeau de Josué à dix kilomètres de là, au lieu dit : Khirbet-el-Fakhakhir, près du village d'Haris.

⁸ *Contra Jovinianum*, l. I.

⁹ Cité par L. C., pp. 144 et 740.

Afrique pour échapper aux massacres des Hébreux, et qu'ils avaient gardé de Josué un souvenir peu cordial. Mais l'authenticité du document n'est rien moins que certaine, et l'épithète dont il affuble notre héros ne saurait prévaloir contre les éloges que lui décerne l'Écriture elle-même.

*Courageux à la guerre, dit-elle, tel fut Josué, fils de Nun,
successeur de Moïse dans l'office prophétique ;*

*grand comme le voulait son nom,
il le fut plus encore pour sauver le peuple élu par Dieu ;*

*pour châtier les ennemis dressés contre lui,
et pour établir Israël dans son héritage.*

*De quelle gloire ne se couvrit-il pas, quand il leva les mains,
et quand il lançait les épées contre les villes !*

*Qui donc, avant lui se montra aussi ferme ?
C'est le Seigneur lui-même qui dissipa ses ennemis !*

*N'est-ce pas sur son ordre que le soleil s'arrêta ?
et que d'un seul jour il s'en fit comme deux ?*

*Il invoqua le Très-Haut, le tout-puissant,
alors qu'il pressait les ennemis de toutes parts,*

*et le Dieu grand et saint l'exauça
en lançant des grêlons d'une puissance inouïe.*

*Il fondit sur la race ennemie,
et dans la descente il anéantit les assaillants :*

*afin que les nations connaissent sa puissance,
et qu'il n'est pas facile de lutter contre le Seigneur.*

*Car il s'attacha aux pas du Tout-Puissant ;
aux jours de Moïse il manifesta sa piété,*

*ainsi que Caleb, le fils de Jéphoné,
(en s'efforçant) de tenir tête à l'ennemi,*

*d'empêcher le peuple de se révolter,
et d'apaiser les murmures de la sédition.*

*Eux deux furent seuls épargnés,
sur six cent mille hommes de pied,*

*pour introduire Israël dans son héritage,
dans la terre où coulent le lait et le miel ¹⁰.*

De telles paroles, garanties par le Saint-Esprit, valent sans aucun doute une bulle de canonisation.

Ajoutons-y le témoignage de la tradition juive, représenté par l'historien Josèphe :

¹⁰ Eccli., XLVI, 1-8.

C'était un homme si prudent, écrit-il, si éloquent, si sage dans les conseils, si hardi dans l'exécution, et si également capable des plus importantes actions de la paix et de la guerre, que nul autre de son temps n'a été tout ensemble un si excellent capitaine, et un si habile conducteur de tout un grand peuple ¹¹.

¹¹ Flav, l. V, ch. I.

LIVRE II

Les Juges

CHAPITRE 1	Les Chananéens reprennent du poil de la bête (JUD. 1 ET 2).....	81
CHAPITRE 2	Aod, ou de l'avantage qu'il y a à être ambidextre (JUD. 3)	90
CHAPITRE 3	Débora (JUD. 4 ET 5).....	96
CHAPITRE 4	Gédéon entre en scène (JUD. 6).....	105
CHAPITRE 5	Le petit pain cuit sous la cendre (JUD. 7)	111
CHAPITRE 6	La « vendange d'Abiézer » (JUD. 8)	116
CHAPITRE 7	Abimélech (JUD. 9)	124
CHAPITRE 8	La fille de Jephthé (JUD. 11).....	135
CHAPITRE 9	Danger d'une mauvaise prononciation (JUD. 12)	147
CHAPITRE 10	La naissance de Samson (JUD. 13)	152
CHAPITRE 11	Le lion et le miel (JUD. 14)	158
CHAPITRE 12	Les renards (JUD. 15, 1-8)	166
CHAPITRE 13	La mâchoire d'âne (JUD. 15, 9-20).....	171
CHAPITRE 14	Dalila (JUD. 16, 1-21)	178
CHAPITRE 15	La mort de Samson (JUD. 16, 22-31)	186
CHAPITRE 16	Michée et son lévite (JUD. 17 ET 18)	193
CHAPITRE 17	La femme coupée en morceaux (JUD. 19)	203
CHAPITRE 18	Fâcheux moment pour la tribu de Benjamin (JUD. 20 ET 21)...	209
CONCLUSION	À tout le livre des Juges.....	218

CHAPITRE 1

Où les Chananéens reprennent du poil de la bête

(JUD., I ET II)

Josué, avant de mourir, n'avait désigné personne pour prendre sa succession, et il n'existait à la tête d'Israël aucun organe qualifié pour assurer le gouvernement central. La nation juive n'était constituée ni en monarchie, ni en république, ni en oligarchie. Chaque tribu était solidement unie et structurée, grâce à sa division en maisons (*domus*), et en familles, centrées chacune autour d'un *prince*, ou d'un chef, dont l'autorité était indiscutée ; mais la communauté nationale, elle, n'avait personne à son sommet pour unifier sa politique, diriger ses opérations en cas de guerre, et la gouverner en temps de paix. Le Sanhédrin, c'est-à-dire le conseil des Anciens, n'était qu'une assemblée délibérative. Il ne possédait pas le pouvoir exécutif.

C'est qu'aussi bien, d'après la conception mosaïque, le vrai chef, le vrai Seigneur du peuple juif, celui qui détenait le pouvoir suprême, le *dominium* effectif, c'était Dieu en personne. C'est pourquoi, lorsque les Hébreux l'interrogèrent pour savoir qui devait prendre le commandement de la guerre contre les Chananéens, dont Josué n'avait cessé de leur rappeler l'urgence, Dieu se contenta de leur répondre : « *Suivez la tribu de Juda* ».

Cependant, il y avait des circonstances où la présence d'un chef visible s'avérait indispensable ; par exemple, lorsqu'il s'agissait d'organiser la résistance contre un envahisseur ou un occupant. Dieu y pourvut par l'institution d'une magistrature d'un caractère très spécial, celle des « Juges », ou « sopher ». Le « juge » était un homme qu'il investissait lui-même d'une mission déterminée, et auquel il assurait des moyens d'actions exceptionnels. Ce personnage ne gouvernait pas, il régnait encore moins. Sa fonction était d'abord de libérer Israël de l'oppression étrangère, et ensuite, grâce au prestige qu'il s'était acquis par là, de maintenir le peuple dans la fidélité à la Loi divine. Le nom de *juge* ne doit pas être pris dans le sens précis que nous lui donnons aujourd'hui ; il était destiné surtout à rappeler le caractère essentiellement subalterne de la fonction. Le vrai chef, le roi, c'était toujours Dieu. Les *juges* n'étaient que des magistrats mandatés par lui. On a essayé de les comparer aux consuls de Rome, ou surtout, à cause de la similitude de noms, aux *suffètes* de Carthage¹. Mais les consuls, les

¹ *Suffète*, en effet, signifie juge.

suffètes, étaient des magistratures régulières : le juge d'Israël au contraire avait un caractère exceptionnel, et à ce titre il évoquerait plutôt l'idée d'un dictateur. Cependant, on ne peut l'assimiler non plus à cette fonction : le dictateur était désigné par les hommes, tandis que le juge recevait son investiture de Dieu. Sa mission avait un caractère surnaturel qui l'apparente, dans des temps plus proches de nous, à celle de Jeanne d'Arc, plus qu'à toute institution humaine.

Le nom de *juge*, écrit M. Vigouroux, ne doit pas s'entendre dans le sens qu'a ce mot parmi nous, il signifie *chef*, plutôt que *juge* proprement dit (le mot hébreu *sofet*, que nous traduirons par *juge*, veut dire d'abord : libérateur, sauveur. Saint Jérôme l'a traduit au moins une fois, à propos de Thola², par : *dux*). La fonction première et principale des juges d'Israël était militaire, non judiciaire. Celle-ci pouvait n'être qu'accessoire et secondaire³.

L'Écriture indique elle-même très clairement cette nuance en n'inscrivant pas dans leur liste, deux hommes qui pourtant furent investis de cette magistrature suprême, mais qui ne dirigèrent aucune opération de guerre proprement dite : Héli et Samuel.

Les historiens ne sont pas absolument d'accord sur le nombre des Juges. On en compte généralement douze, six grands et six d'importance moindre :

OTHONIEL,
AOD,
Samgar,
DÉBORA,
GÉDÉON,
Thola,
Jaïr,
JEPHTÉ,
Ibzan,
Elon,
Aldon,
SAMSON.

À cette liste, cependant, on peut ajouter d'abord Barac, qui fut associé à Débora ; puis Héli et Samuel, avec la réserve indiquée plus haut.

Au contraire, *Abimélech*, dont l'aventure sera contée au chapitre VII et que certains commentateurs voudraient y insérer, doit en être exclu sans hésitation, parce qu'il ne fut qu'un misérable usurpateur, qui s'empara du pouvoir sans aucun mandat de Dieu.

² Jud., X, 1.

³ Vig., p. 225.

La chronologie de cette période de l'histoire d'Israël soulève de multiples difficultés, dont nous laisserons la discussion aux spécialistes. On peut admettre que l'ensemble des Jugements s'étend sur une durée de 300 ans, entre la date de 1357 qui est marquée par la mort de Josué, et celle de 1050, où Saül fut proclamé roi⁴.

Nulle part, d'ailleurs, peut-être dans toute la série des Livres Saints, l'auteur sacré n'a montré avec plus d'évidence que son propos n'est pas d'écrire un récit à la manière des historiens ordinaires : il n'a manifestement aucun souci ni de l'enchaînement des faits, ni du cadre dans lequel ses héros ont vécu.

Il omet volontairement tout ce qui n'entre pas dans le plan qu'il s'est tracé. Il a énoncé lui-même au commencement de son œuvre la thèse qu'il s'était proposé de prouver, et qui en fait l'unité : chaque fois qu'Israël abandonne son Dieu, Dieu l'en punit en le livrant aux mains de ses ennemis. Quand le peuple infidèle se convertit et revient au Seigneur, le Seigneur a pitié de lui et lui suscite un libérateur, un juge, qui l'affranchit du joug étranger. Cette thèse est démontrée par une série d'épisodes détachés, qui n'ont d'autre lien entre eux que cette idée fondamentale. Tous les autres événements de cette époque qui ne font pas ressortir la conduite de la Providence sur la race d'Abraham, sont invariablement omis⁵.

Sans doute, les nombreuses explorations archéologiques et topographiques, les savantes études des exégètes contemporains permettent de combler quelque peu cette lacune, et de se faire une idée plus précise de ce que fut la période des Juges.

Mais, disons-le sans fausse honte, le véritable intérêt de l'ouvrage n'est pas là. Ce que l'auteur veut nous faire voir c'est d'abord la rigueur inflexible de la justice divine à l'endroit de ceux qui trahissent leurs engagements envers le Seigneur ; mais c'est en même temps la sollicitude avec laquelle sa miséricorde les suit, la tendresse avec laquelle elle cherche à les relever et à les remettre continuellement, malgré leurs écarts, dans la voie du salut.

Durant les premières années de l'époque où nous entrons, les tribus les plus généreuses : Juda, Benjamin et celles qui constituaient la *maison de Joseph*, c'est-à-dire : Éphraïm et Manassé, s'efforcèrent d'exécuter les consignes laissées par Josué. Elles poursuivirent l'extermination des Chananéens. Ceux-ci d'ailleurs, croyant l'occasion favorable, avaient pris l'initiative d'une nouvelle guerre de libération, et se coalisaient pour anéantir les Hébreux. Un de leurs roitelets, nommé Adonibésech, c'est-à-dire *adonai* ou Seigneur de Bézec – qu'il ne faut pas confondre avec Adonisédech, roi de Jérusalem, dont il a été ques-

⁴ L. C., p. 746.

⁵ Vig., p. 206.

tion au chapitre précédent ⁶ – réussit à assembler contre eux une forte armée. Mais la tribu de Juda, sur le territoire de laquelle se trouvait la ville de Bézec, prit les armes, appela à l'aide Siméon sa voisine, et attaqua si vigoureusement les insurgés qu'elle les écrasa du premier coup.

Dix mille d'entre eux restèrent sur le terrain, et Adonibéséch tomba aux mains des vainqueurs. En vertu de la loi du talion, ceux-ci lui coupèrent *les extrémités des pieds et des mains* – c'est-à-dire, probablement, les pouces et les orteils – pour le punir d'avoir lui-même infligé ce traitement à nombre de prisonniers. Il avait ainsi mutilé soixante-dix rois, qu'il obligeait ensuite à se traîner sous sa table, leur jetant, comme à des chiens, les reliefs de ses repas. Cette amputation, fréquente chez les anciens, avait pour objet d'humilier le vaincu, mais aussi de le rendre inapte à la guerre, en l'empêchant de manier désormais aucune arme ⁷.

Adonibéséch eut au moins la noblesse de reconnaître que son châtimement était juste : « *Dieu me rend, dit-il, ce que j'ai fait aux autres* ». Emmené captif par ses vainqueurs, tandis qu'ils poursuivaient leur campagne, il entra avec eux dans les faubourgs de Jérusalem, où il mourut et fut enterré. Mais les troupes de Juda ne purent pousser plus avant. La ville haute, protégée par son accès difficile et de solides fortifications, résista à tous leurs assauts.

Les Benjamites, ayant voulu la réduire à leur tour, ne furent pas plus heureux, et la place demeura au pouvoir des Jébuséens. Elle resta leur capitale et leur citadelle, jusqu'au jour où David s'en empara, en 1047 avant J.-C.

Juda, cependant, après avoir réussi à occuper à peu près tout son territoire, au moins dans les parties montagneuses, entreprit une nouvelle campagne vers le sud, pour aider Siméon à conquérir le sien. Ses troupes s'emparèrent dans le Négeb, de la ville de Sephaat qui fut dorénavant appelée Horma, c'est à-dire : « anathème », sans doute à cause de la destruction radicale dont elle fut l'objet. Puis elles pénétrèrent dans la Séphéla, la riche plaine côtière qui faisait l'orgueil des Philistins, et en occupèrent trois des places principales : Gaza, Ascalon et Accaron. Cette conquête fut d'ailleurs éphémère : les trois villes furent reperdues peu après, dans des circonstances que l'Écriture ne précise pas.

⁶ Le P. Lagrange ne veut voir dans cette distinction qu'une « conception récente, éclosée dans l'esprit d'un scribe » (p. 3, n° 5). Cette opinion ne saurait prévaloir contre les Septante, et toute la Tradition, qui distinguent nettement les deux personnages.

⁷ Dom Calmet cite de nombreux exemples de ce procédé barbare, dans l'antiquité. Il dit qu'au temps de la décadence de l'empire romain, les hommes, qui voulaient se dispenser du service militaire, pratiquaient souvent cette mutilation sur eux-mêmes, et que c'est de là qu'est venu en italien le mot *poltron* (pouce tronqué), pour désigner quelqu'un qui a peur de se battre (Calm., p. 164).

De son côté, la « maison de Joseph », c'est-à-dire : Éphraïm et la demi-tribu occidentale de Manassé, avaient décidé une action contre la ville de Béthel. Une heureuse circonstance leur permit de s'en emparer par surprise : leurs postes avancés aperçurent un jour, se sauvant à travers la plaine, un homme qui, manifestement, était sorti de la place, bien que toutes les portes en fussent fermées. Sans doute existait-il déjà, dans les forteresses chananéennes, comme plus tard dans les châteaux forts du Moyen Âge, des souterrains qui débouchaient dans la campagne et qui permettaient aux habitants, en cas de siège, de se ravitailler et d'envoyer des messages. Les fouilles en ont mis plusieurs à jour, en diverses villes, notamment à Gaza, où l'on en a découvert deux, très larges et fort bien construits.

Les sentinelles juives, s'étant saisies du fugitif, lui promirent la vie sauve, s'il leur montrait l'entrée du passage : l'homme accepta, la ville fut prise et passée au fil de l'épée.

Là, cependant, s'arrêtèrent les entreprises des Hébreux contre les Chananéens. L'Écriture dit qu'ils ne purent *défaire ceux qui habitaient dans les vallées, parce que ceux-ci avaient une grande quantité de chars armés de faux*. Cette phrase n'est pas une excuse : elle renferme au contraire un blâme secret. Josué, lui, n'avait pas craint, à la bataille des eaux de Mérom, d'affronter ces engins redoutables, et il en avait triomphé. Pourquoi, lui mort, les Juifs n'eurent-ils ni la même audace, ni la même confiance en Dieu ?... Mais ils alléguèrent ce prétexte, pour cesser une lutte qui leur était à charge. Laissant inviolées les nombreuses places qu'occupaient encore les Chananéens, ils trouvèrent plus commode de pratiquer avec ceux-ci la cohabitation pacifique. Alors, peu à peu, ce qui devait arriver, arriva, les enfants d'Israël se laissèrent contaminer par les incirconcis ; ils donnèrent à ces adorateurs d'idoles leurs fils et leurs filles en mariage, ils sortirent de la voie tracée par la loi de Moïse, et ils se mirent, dit l'Écriture, à *faire le mal en présence du Seigneur*, c'est-à-dire à pratiquer ouvertement les vices les plus honteux.

Les Chananéens, de leur côté, voyant que leurs occupants se désaccoutumaient d'aller à la guerre et ne pensaient qu'à s'enrichir, commencèrent à les mépriser⁸. Ils rassemblèrent leurs forces, se mirent en campagne avec leurs fameux chars et attaquèrent d'abord la tribu de Dan, si vigoureusement qu'ils l'obligèrent à s'enfuir dans la montagne. Incapables de redevenir maîtres de la situation, les Danites en furent réduits à émigrer, et ils allèrent chercher, honteusement, tout au nord de la Palestine, un nouveau territoire.

*

⁸ Flav., l. V, ch. II.

Cependant, les Israélites glissaient toujours davantage sur la pente funeste où ils étaient engagés. Ils abandonnaient maintenant sans pudeur le culte du vrai Dieu, et ne craignaient pas d'adorer publiquement Baal et Astarté.

Baal était le dieu principal du panthéon chananéen, comme Jupiter, de celui des Grecs. Son nom signifie : le Maître, le possesseur. Il y a à Paris, dans l'escalier du musée Assyrien, au Louvre, une colonne grossièrement sculptée, où ce personnage est représenté encadré de foudres et la tête nimbée d'un soleil, pour exprimer son pouvoir divin. C'est lui que les Phéniciens adoraient sous le nom de Moloch, et les Ammonites, sous celui de Chamos. Astarté, son épouse, était la déesse de la fécondité, mais aussi de l'amour dans l'acception la plus sensuelle de ce terme, et les statues que l'on a retrouvées d'elle affectent souvent des formes lascives ou obscènes.

Au cours des cérémonies religieuses célébrées en l'honneur de ces divinités, l'orgie et le dévergondage se donnaient libre carrière. Les danses frénétiques, les hurlements incohérents, les boissons enivrantes amenaient rapidement les participants à un état d'exaltation délirante, qui les poussait aux actes impudiques, aux mutilations sur leurs propres corps, aux meurtres, que l'on perpétrait sous le nom de sacrifices humains. L'immoralité était élevée à la dignité d'institution établie. Il y avait dans les dépendances des temples de véritables écoles de prostitution, où des hommes et des femmes, qu'on appelait les « hommes sacrés » et les « femmes sacrées », se comportaient en vrais maîtres de débauche. Mais ils voilaient leur ignominie sous un prétexte religieux, et prétendaient, par leurs mœurs immondes, apaiser la divinité. A la honte d'Israël, il faut bien avouer que c'est surtout ce caractère licencieux des cultes chananéens qui fascinait ses enfants, et leur faisait abandonner la loi de Moïse 9.

Dieu cependant, les voyant s'enfoncer toujours plus avant dans la dégradation, essaya de les ressaisir par un avertissement énergique. Il profita d'une assemblée où toutes les tribus se trouvaient réunies, pour leur dépêcher un Ange, qui leur apparut sous une forme humaine, et leur parla en son Nom.

« Je vous ai tirés de l'Égypte, leur dit-il, je vous ai fait entrer dans la terre que j'avais juré de donner à vos pères, et je vous ai promis de garder à jamais l'alliance que j'avais faite avec vous, mais à la condition que vous ne feriez point d'alliance avec les habitants du pays de Chanaan, et que vous renverseriez leurs autels. Et vous n'avez pas voulu écouter ma voix. Pourquoi avez-vous agi ainsi?... C'est pour cette raison que je n'ai pas voulu exterminer ces peuples devant

9 D'après Ricc., p. 120.

vous : de telle sorte que vous ayez en eux des ennemis, et que leurs dieux vous soient un sujet de ruine ».

En entendant ce discours les Juifs se mirent à pleurer et manifestèrent une désolation si grande, que l'endroit où cette scène se déroulait, s'appela désormais : *Bokim*, c'est-à-dire : le lieu des pleurs. Ils firent immoler des victimes par les prêtres, pour obtenir leur pardon.

Mais cette contrition fut de courte durée : bientôt l'attraction des idoles les fascina à nouveau, et ils recommencèrent à pécher, sans retenue.

Alors la colère de Dieu s'enflamma contre Israël. Il les abandonna à des oppresseurs, qui se saisirent d'eux et les vendirent aux ennemis qui habitaient tout autour, sans qu'ils pussent leur résister. Dans toutes leurs expéditions, la main du Seigneur intervenait contre eux comme il leur avait dit et le leur avait juré. Et ils furent réduits à une extrême détresse.

Pris de pitié, Dieu, à diverses reprises, se laissa toucher par leurs supplications, et leur envoya des Juges pour les délivrer de la main de leurs oppresseurs. Mais, même ces Juges, ils ne voulaient pas les écouter. À peine étaient-ils libérés des envahisseurs, qu'ils recommençaient de plus belle à *forniquer avec les dieux étrangers, et à les adorer*. Alors, une nouvelle invasion venait les punir, et c'est là le rythme continu qui scande durant trois siècles toute la période des Juges.

Commentaire moral et mystique

C'est une vieille tradition, raconte, dans les *Conférences* de Cassien, l'abbé Sarapion¹⁰, que

« les terres d'où furent expulsés les Chananéens, pour être habitées par les enfants d'Israël, avaient été attribuées originaires à la descendance de Sem. Ce n'est que plus tard, que la postérité de Cham y entra par force et par violence, et, du droit de cette invasion inique, s'y établit. Mais ici se manifeste le juste jugement de Dieu, qui chassa du bien d'autrui les usurpateurs, et restitua au peuple d'Israël l'antique domaine dévolu à ses pères...

Or, c'est là une figure qui s'accomplit très certainement en nous. De par la volonté divine, le domaine de notre cœur a été donné, par droit de nature, non pas aux vices, mais aux vertus. Ce n'est qu'après la prévarication d'Adam, que ces Chananéens insolents ont chassé celles-ci de leur fief. Mais, quand nos efforts et nos labeurs, aidés de la grâce de Dieu, les rétablissent dans leurs droits, elles rentrent dans un terrain qui leur appartient, plutôt qu'elles ne s'emparent d'un bien étranger ».

¹⁰ Ch. XVI.

Les sept nations dont le Seigneur enjoint aux enfants d'Israël d'envahir les terres, et qu'il leur ordonne de combattre jusqu'à extinction : l'Héthéen, le Gergéséen, l'Amorrhéen, le Chananéen, le Phérézéen, l'Hévéen, le Jébuséen, représentent donc, d'après le même auteur, les souches primordiales de tous les vices qui occupent indûment la terre de notre âme.

« C'est d'eux que procèdent les homicides, les querelles, les hérésies, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes, les excès de table, les ivresses, les distractions, les railleries, les propos obscènes, les mensonges, les parjures, les sots discours, les bouffonneries, l'agitation, la rapacité, l'aigreur, les cris, l'indignation, le mépris, le murmure, la tentation de Dieu, le désespoir, et beaucoup d'autres fautes qu'il serait trop long d'énumérer ».

Ces populations étaient bien plus nombreuses que les enfants d'Israël,

« parce que le nombre des vices est plus grand que celui des vertus... Et ils sont aussi plus forts, comme nous le sentons par le combat que nous livre la nature elle-même. La délectation des passions charnelles milite dans nos membres, avec une tout autre puissance que le goût des vertus »¹¹.

Mais confiante dans l'assistance que Dieu lui a promise, guidée par le véritable Josué, c'est-à-dire par le Christ, l'âme ne doit pas hésiter à entreprendre la lutte, pour que les vertus entrent en possession du domaine indûment occupé en elle par les vices. Cependant, quels que soient sa générosité et son courage, elle n'arrivera jamais à les détruire complètement, pas plus que les Juifs ne purent exterminer sur leur territoire les Chananéens.

Il n'y a en effet, aucune ascèse, aucune discipline, aucune pratique de piété ou de mortification qui puisse étouffer définitivement durant notre vie terrestre, la concupiscence charnelle, cette loi du péché que nous portons dans nos membres, et qui faisait gémir même l'apôtre saint Paul, ce vase d'élection.

Saint Grégoire le Grand explique que Dieu en agit ainsi, pour maintenir toujours ses serviteurs dans l'humilité. À propos de ce verset de Job : *Que les étoiles soient obscurcies par l'épaisseur de ses ténèbres*¹², le Saint Docteur écrit :

« Les étoiles sont obscurcies par les ténèbres de cette nuit, lorsque ceux qui brillent par la splendeur des vertus les plus sublimes, souffrent encore quelque chose de l'obscurité du péché, bien qu'ils travaillent à s'en délivrer. Encore que leur vie éclatante en piété répande beaucoup de lumière, ils portent toujours néanmoins avec eux contre leur gré, quelques restes malheureux de cette nuit. Dieu en use de cette sorte, afin que l'âme qui progresse continuellement dans la piété et la justice, se fortifie davantage en sentant sa propre faiblesse ; et que ces mêmes petits défauts dont elle souffre involontairement, mais humblement, l'obscurité, la fassent étinceler plus véritablement et plus solidement dans la vertu »¹³.

En voyant qu'elle ne peut venir à bout de ces racines de vices incrustées en son fond, l'âme se méprise elle-même et se maintient ainsi dans l'humilité.

¹¹ Cassien, *loc. cit.*

¹² Job, III, 9.

¹³ *Mor.*, l. IV, ch. XIV ; Pat. lat., t. LXXV, c. 658.

« C'est pourquoi l'Écriture dit encore sur le même sujet : *Voilà les peuples que le Seigneur laissa parmi les Israélites pour leur instruction* ¹⁴. En effet, lorsqu'il demeure en nous des vices légers, c'est pour obliger notre âme à s'exercer toujours avec grand soin dans les combats, et empêcher qu'elle ne s'enorgueillisse de ses plus grandes victoires, dans la crainte qu'elle a que ces ennemis qui vivent toujours en elle ne viennent quelque jour à triompher d'elle. Ainsi Israël est instruit, par *ces peuples laissés au milieu de lui*, lorsque la haute opinion que nous aurions de notre vertu est réprimée par la vue des défauts qui demeurent en nous, et que leur résistance nous apprend que ce n'est pas par nos propres forces, que nous avons soumis les plus difficiles » ¹⁵.

La faute des Juifs, ce ne fut donc pas leur impuissance à détruire les nations perverses incrustées dans leur sol. Ce fut de traiter avec elles, au lieu de les combattre sans relâche, de les laisser vivre en paix et de s'accommoder fort bien de leur voisinage. Car il ne peut y avoir de coexistence pacifique entre le vice et la vertu. Ils se font nécessairement la guerre, de par leur essence même. *Qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité ?* demande l'Apôtre. *Ou quelle alliance entre la lumière et les ténèbres* ¹⁶ ?

¹⁴ Jud., III, 1.

¹⁵ Mor., *loc. cit.*

¹⁶ I Cor., VI, 14.

CHAPITRE 2

Aod, ou : de l'avantage qu'il y a à être ambidextre

(JUD., III)

Le premier oppresseur dont Dieu se servit pour châtier l'impiété délirante des Juifs, fut un certain *Chusan Rasathaim, roi de Mésopotamie*. Son nom veut dire : « Chusan de la Double méchanceté », et peut-être faut-il y voir un sobriquet où s'exprimait le mépris populaire ¹. Il vint de la région comprise entre le Tigre et l'Euphrate, comme l'avait fait Chodorlahomor au temps d'Abraham ², et il envahit la Palestine. Nous n'avons aucun renseignement sur la manière dont cette guerre se déroula. Josèphe nous apprend seulement qu'après avoir écrasé les juifs, Chusan exigea de lourds tributs, et les maintint sous un régime de cruelle oppression, qui dura huit années.

Au bout de ce temps enfin, Dieu pris son peuple en pitié, et lui suscita un libérateur, un certain Othoniel, que nous avons déjà rencontré ³. Issu de la tribu de Juda, il avait fait ses preuves sous Josué, en s'emparant de Cariath-Sépher ; et cette promesse lui avait valu l'honneur d'épouser Axa, la fille de Caleb. L'Écriture ne nous dit rien sur la manière dont il s'y pris pour délivrer sa patrie, mais l'historien Josèphe se montre plus prolixe :

Il eut, dit-il, une révélation, où il fut enjoint de ne pas supporter plus longtemps l'humiliation de sa nation, et de tout mettre en œuvre pour la délivrer. Il appela alors à lui quelques hommes, qu'il connaissait pour leur bravoure et leur patriotisme. Avec eux, il se jeta sur une garnison assyrienne qu'il massacra. La nouvelle de ce succès lui mena un tel flot de partisans, qu'il eut bientôt derrière lui une armée aussi nombreuse que celle des envahisseurs. Alors il attaqua ceux-ci en bataille rangée, les vainquit, les mit en fuite et les rejeta au-delà de l'Euphrate. Le peuple hébreu ainsi délivré le reconnut pour son chef ; et comme sa principale fonction consistait à arbitrer les différends, on lui donna le nom de « juge », qui passa à ses successeurs ⁴.

Il gouverna Israël pendant quarante années, qui furent une longue période de prospérité et de paix. Mais après sa mort, les Juifs s'abandonnèrent de nouveau à leurs mauvais instincts : ils retournèrent au culte des idoles, avec une telle frénésie que Dieu se vit bientôt

¹ Ricc., p. 299.

² Cf. Gen., XIV, 1. — *Les Patriarches*, l. I, ch. 5, p. 48.

³ Cf. *supra*, l. I, ch. X, p. 46.

⁴ Flav., l. V, ch. IV.

contraint de les punir encore : il lâcha contre eux cette fois, les Moabites, qui occupaient le haut plateau situé à l'est et au sud de la mer Morte, auxquels se joignirent les Ammonites et les Amalécites, tous vieux ennemis d'Israël. L'expédition fut conduite par le roi de Moab ; il se nommait Églon ; il tailla les Hébreux en pièces, s'empara de plusieurs places fortes et établit le siège de sa domination à Jéricho, d'où il fit peser sur les vaincus un joug extrêmement lourd. Cette occupation dura dix-huit ans, au bout desquels les Israélites consentirent enfin à reconnaître leurs fautes et à en demander pardon. Le Seigneur se laissa toucher : il leur envoya un libérateur, un certain Aod, qu'il choisit dans la tribu de Benjamin. C'était un homme jeune, vigoureux, hardi, très entreprenant, et si adroit qu'il se servait de sa main gauche aussi bien que de la droite : ce que l'Écriture exprime en disant qu'il était ambidextre ⁵. Comme il habitait Jéricho, il avait pu s'immiscer, peu à peu, dans l'entourage d'Églon, et conquérir les bonnes grâces du monarque ⁶. C'est pourquoi les Juifs lui confièrent un jour la mission de porter au palais le tribut qu'ils avaient à acquitter. Aod résolut de profiter de l'occasion pour se débarrasser du joug des Moabites. Dans ce dessein, il fit faire une dague très affilée, munie, dit l'Écriture, *d'une poignée qui n'était pas plus longue que la paume de la main, et il s'en ceignit sous son « sagum », du côté droit.*

Notons bien ce dernier mot. Car dans tous les pays du monde, et, je pense, de tout temps, le glaive ou l'épée se sont toujours portés à *gauche*, afin que la main droite en saisisse plus facilement et plus fortement la poignée lorsqu'il faut dégainer. Mais Aod profita de ce qu'il était ambidextre pour attacher sa dague à *droite* : peut-être lui était-il plus aisé ainsi de la dissimuler sous son manteau ; mais surtout il escomptait que cette manière insolite et ridicule de porter son arme écarterait de lui tout soupçon.

De fait, quand, accompagné de deux serviteurs ⁷, il se présenta au palais, on l'introduisit sans méfiance. Il remit au souverain les sommes dont il était porteur : mais le cœur lui manqua pour risquer le coup qu'il avait prémédité, et il se retira sans incident avec ses acolytes. Quelques temps après, comme il passait à Galgala, il vit les idoles qu'Églon, par une dérision impie, avait fait ériger là, à l'endroit même où l'arche d'alliance avait été posée pour la première fois en Terre promise, et qui depuis lors était vénéré comme un lieu saint. Ainsi, plus tard, Antiochus Épiphane devait installer une statue de Jupiter dans le Temple de Jérusalem, et l'empereur Hadrien en agir de

⁵ La version hébraïque et Josèphe disent qu'il était gaucher, mais les Septante, la version syriaque, saint Jérôme sont d'accord avec la Vulgate pour dire qu'il était *ambidextre*, dans le sens indiqué ci-dessus.

⁶ Flav., l. V, ch. V.

⁷ Flav., l. V, ch. V.

même à Bethléem. C'est à Galgala aussi qu'avait eu lieu la cérémonie appelée deuxième circoncision⁸. Églon prétendait donc contraindre les Juifs à adorer ses idoles, sur le lieu même où ils s'étaient consacrés à leur Dieu. Devant cette provocation sacrilège, Aod sentit une sainte colère l'envahir, et la peur qui, lors de son entrevue avec le souverain, avait paralysé son bras, s'évanouit comme neige au soleil. Il reprit en hâte le chemin de Jéricho, et demanda une seconde audience. Il faisait une chaleur étouffante. Aujourd'hui encore, la plupart des maisons d'Orient sont munies, sur leur toit plat, d'une pièce isolée que l'on nomme « aliyat », et où l'on peut, aux heures caniculaires, venir respirer un air plus frais et plus pur. C'est là que se tenais alors Églon, qui était extrêmement gros, et que cette température accablait.

« *J'ai un mot à vous dire en particulier* », lui dit Aod, lorsqu'il fut introduit en sa présence. Sans difficulté, le Moabite fit sortir de la pièce tous les assistants. « *C'est une parole de Dieu pour vous* », ajouta le visiteur.

À ces mots, Églon se leva, voulant montrer par là qu'il respectait toute divinité, quelle qu'elle fût, celle des Juifs comme celle des Moabites. C'était le moment qu'attendait notre Hébreu : il ne voulait pas frapper le roi assis, craignant que les riches vêtements qui l'enveloppaient n'empêchassent sa lame d'atteindre les organes vitaux. Dès qu'il le vit debout, il dégaina prestement de la main gauche, et plongea sa dague dans le ventre du potentat, avec tant de force, que la poignée même disparut dans les chairs, si profondément qu'il lui fut impossible de la retirer.

Il ne s'attarda pas longtemps d'ailleurs à cette opération. Il comprenait trop bien qu'il n'avait pas une minute à perdre, s'il voulait se tirer sain et sauf de l'aventure. De l'intérieur, il ferma à clef les différentes portes de la pièce, sauf une issue dérobée, par laquelle il sortit. Il passa devant les gardes⁹, sans que personne fit attention à lui, et s'éloigna rapidement du palais.

Les serviteurs d'Églon, quand ils revinrent, trouvèrent les portes fermées. Ils crurent que le roi voulait se reposer en paix et se retirèrent sans méfiance. Mais enfin, le soir venant sans qu'aucun bruit se fit entendre dans la pièce, ils se décidèrent à forcer l'entrée, et découvrirent, étendu mort sur les dalles, le corps de leur maître. Leur stupeur fut si grande, qu'ils se mirent à courir en tous sens, sans prendre aucune décision, donnant ainsi aux Israélites toute facilité pour les attaquer par surprise, avant qu'ils ne fussent en état de se défendre¹⁰.

⁸ Cf. plus haut, I, I, ch. II, p. 10.

⁹ LXX.

¹⁰ Flav., I, V, ch. V.

Aod cependant n'avait pas perdu son temps. Revenu en toute hâte à Galgala, il avait répandu dans la ville la nouvelle de la mort du tyran. Puis gagnant la montagne d'Éphraïm, il fit sonner du cor dans toutes les directions. Comprenant que c'était un appel aux armes, les Hébreux accoururent aussitôt en grand nombre. Aod se mit à la tête des premiers arrivés, marcha sur Jéricho et se jeta sur les Moabites, toujours en plein désarroi. La plupart d'entre eux furent massacrés sur place : les autres, au nombre d'environ dix mille, s'enfuirent vers l'est, afin de regagner leur pays. Mais il leur fallait pour cela traverser le Jourdain, dont le cours profondément encaissé entre des rives abruptes, constituait un obstacle quasi infranchissable, en dehors des rares endroits où il pouvait être passé à gué. Aod, montrant d'emblée un véritable génie de la guerre, avait fait occuper tous ces points de passage, dès le début de l'opération. La manœuvre réussit à merveille : non seulement les fuyards vinrent se prendre dans son dispositif comme des poissons dans un filet, mais en sens inverse, les renforts qui accouraient du pays de Moab s'y firent décimer pour la même raison.

Cette magnifique victoire libéra entièrement les Hébreux, qui, pleins de reconnaissance envers Aod, le choisirent d'une commune voix pour être à la fois leur chef civil et leur généralissime. C'était d'ailleurs un homme d'un rare mérite et d'une haute capacité. Il exerça cette dignité durant quatre-vingts ans ¹¹, sans que le pays connût de nouvelle invasion.

Lorsqu'il mourut, vers l'année 1326, les Philistins risquèrent une tentative pour occuper le territoire d'Israël. Mais Dieu suscita sur l'heure un nouveau Juge, un certain Sangar, sorte de Samson avant la lettre, qui, armé seulement d'un soc de charrue, se jeta sur les assaillants et en tua six cents à lui tout seul. Cette action d'éclat suffit à faire avorter l'incursion, et tout rentra dans l'ordre.

Malheureusement la judicature de Samgar fut éphémère ; il mourut avant la fin de l'année.

Commentaire moral et mystique

On pourrait évoquer, à propos du meurtre commis par Aod sur la personne d'Églon, la célèbre question du *tyrannicide* ¹² : lorsqu'un tyran se rend odieux par ses excès, ou devient un danger public, a-t-on le droit d'en délivrer le peuple par un assassinat ?

C'est là un cas de conscience déjà agité par les moralistes de la Grèce et de Rome, que tous les siècles voient revenir sous une forme ou sous une autre ; le

¹¹ Flav., l. V, ch. V.

¹² Saint Thomas, cependant l'écarte, parce qu'Églon, dit-il, doit être considéré comme un ennemi du peuple juif, plutôt que comme un tyran. Opusc. XVI, *De regimine principum*, l. I, ch. VI.

complot des généraux allemands contre Hitler, lors de la dernière guerre mondiale, montre qu'il est toujours d'actualité. Il a donné lieu dans l'Église à de multiples controverses, surtout à l'époque des guerres de religion. Tout en s'exprimant avec une grande prudence, les théologiens reconnaissent que, dans les cas extrêmes, le meurtre du tyran n'est qu'une forme de la légitime défense, et peut être autorisé. Il est aisé de justifier par là l'exécution d'Églon. Rupert cependant reproche à Aod la ruse dont il se servit pour arriver à ses fins ¹³. En tout cas, il est hors de doute que ce meurtre fut approuvé par Dieu, et devint le moyen choisi par lui pour libérer Israël.

*

Au sens mystique, le roi de Moab représente le démon, qui, avant la venue du Messie, faisait peser un joug très dur sur le monde, mais spécialement sur le peuple juif.

Le Sauveur, lui, est figuré par Aod. Ses *deux mains* sont les deux natures dont il est doté, et par le moyen desquelles il opère toutes ses œuvres. La droite est sa divinité ; la gauche, son humanité. *Il se sert de sa main gauche comme de la droite*, parce qu'en vertu du privilège que les théologiens appellent : communication des idiomes, tout ce qu'il fait en tant qu'homme prend une valeur infinie, et peut être porté au compte de sa divinité. Même dans les détails les plus humbles de sa vie : quand il a faim, quand il dort, quand il marche ; c'est Dieu qui a faim, qui dort, qui marche : et ces œuvres *de sa main gauche*, ces actions essentiellement humaines, contribuent au salut du monde aussi bien que les miracles qu'il accomplit *avec sa droite*, c'est-à-dire avec sa nature divine.

Pour arracher son peuple au démon, il s'est muni d'une épée à deux tranchants, très affilée, celle que saint Jean, dans *l'Apocalypse*, vit sortir de sa bouche. C'est là une figure de sa prédication ; de *cette parole vivante et efficace, qui atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et qui discerne les pensées et les intentions du cœur* ¹⁴. Elle est munie en son milieu d'une *poignée en forme de croix* : la croix que Jésus portait continuellement dans l'intime de son âme, et qui lui permit d'enfoncer sa doctrine jusqu'au plus profond des entrailles des hommes, pour les émouvoir et les faire mourir au péché. Il tenait son épée sur *sa cuisse droite*, c'est-à-dire *appuyée sur sa génération divine*, par analogie avec ce qui est dit dans *l'Apocalypse*, qu'il *porte écrit sur sa cuisse : Roi des rois et Seigneur des seigneurs* ¹⁵ ; parce que sa parole était le Verbe même de Dieu. Mais il la cachait sous un manteau grossier, c'est-à-dire sous les apparences d'un homme ordinaire, de façon à n'inspirer aucune méfiance au prince de ce monde.

Églon cependant était *gras* à souhait : parce que le démon, avant la venue du Sauveur, dévorait des âmes tant qu'il en voulait ; et il se reposait tranquillement sur la terrasse de sa maison jouissant en paix de l'empire qu'il exerçait sur toute la terre. Mais brusquement le Christ entra dans la demeure où il se

¹³ Rup., c. 1026.

¹⁴ Hebr., IV, 12.

¹⁵ XIX, 16.

prélassait et lui porta un coup mortel *avec sa main gauche*, c'est-à-dire avec son humanité, le jour où il subit le supplice de la croix ¹⁶.

*

Sur le plan moral, l'ambidextre, explique Cassien, dans ses *Conférences* ¹⁷, est la figure du juste, qui se sert aussi bien de l'adversité que de la prospérité ; aussi bien de ses revers que de ses succès, pour aller à Dieu. Tout lui est matière à louer son Créateur, à le glorifier, à lui rendre grâces. Saint Paul nous exhorte à être des « ambidextres », quand il dit : « *Montrons-nous en toutes choses comme des ministres de Dieu... par les armes de la justice, à droite et à gauche, dans la gloire et dans l'ignominie, dans la bonne et dans la mauvaise réputation* » ¹⁸. Et il donnait l'exemple lui-même : « *Je sais être humilié et je sais vivre dans l'abondance ; être rassasié, et avoir faim ; être largement pourvu, et dans l'indigence. Je puis tout en celui qui me fortifie* » ¹⁹.

Malheureusement on rencontre dans le monde beaucoup plus « d'ambisélestres » que d'ambidextres ; beaucoup plus de gens qui gémissent et se plaignent de tout, que de gens qui vivent dans l'action de grâces et comprennent que *tout se tourne en bien pour ceux qui aiment Dieu*.

L'Écriture nous a campé deux beaux modèles d'ambidextres : l'un dans la personne de Joseph, l'autre dans celle de Job. Le premier, au temps heureux de sa jeunesse, se montrait plus déferent envers son père, plus pieux, plus charitable qu'aucun de ses frères ; mais, lorsque l'adversité fondit sur lui, il sut demeurer chaste, fidèle à son maître, prisonnier exemplaire. Il oublia les injures, pardonna à ses ennemis, et témoigna une tendresse exquise à ses frères, qui avaient voulu le tuer.

De même, Job, lorsqu'il était riche, offrait des sacrifices pour garder ses enfants dans la religion du vrai Dieu. Alors sa porte était ouverte à tous les indigents, *il était le père des boiteux, l'œil des aveugles, il réchauffait les épaules des malades avec la laine de ses brebis* ; il était le père des orphelins, le soutien des veuves, et il ne se réjouissait pas même dans son cœur de la ruine de son ennemi. Ce faisant, on peut dire qu'il travaillait à obtenir la couronne éternelle *avec sa main droite*.

Mais, il y travailla ensuite de la main gauche, quand, accablé par le malheur, privé en un instant de tous ses fils, dépouillé de tous ses biens, affligé d'une cruelle maladie, réduit à gratter ses ulcères sur son fumier, avec un morceau de brique, il accepta la volonté de Dieu, et, loin de se laisser aller au blasphème ou au murmure, prononça ces paroles admirables : « *Si nous avons reçu ce qui est bon de la main de Dieu, pourquoi ne recevrons-nous pas aussi ce qui est mauvais ? Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y rentrerai nu. Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a enlevé ; tout s'est passé selon son bon plaisir. Que son saint Nom soit béni* » ²⁰.

¹⁶ Ce commentaire est tiré de Godefroi, Abbé d'Altmont, Hom. XL ; Pat. lat., t. CLXXIV, c. 269.

¹⁷ *Conférence* VI, ch. X.

¹⁸ II Cor., VI, 4, 8.

¹⁹ Philip., IV, 12.

²⁰ I, 21.

CHAPITRE 3

Débora

(JUD., IV ET V)

Aod, puis Samgar, tant qu'ils furent en vie, réussirent à maintenir les Hébreux dans le respect de la Loi et l'observation des commandements. Mais après leur mort, le vent de l'impiété souffla de nouveau sur le peuple élu. Les désordres recommencèrent de plus belle, et Dieu se vit bientôt dans la nécessité de châtier encore cette race incorrigible : il la fit tomber cette fois sous le joug de *Jabin, roi de Chanaan*. Car malgré la conquête, malgré les ordres de Dieu et les instances de Josué, il y avait encore un roi de Chanaan, et même un roi très puissant, comme nous allons le voir. Devant l'inertie des Hébreux, les Chananéens s'étaient ressaisis et s'étaient groupés en une forte fédération, dont le chef avait son siège à Hasor, au nord-est du lac Mérom ¹.

Au moment où les Israélites étaient entrés dans la Terre promise, cette ville était la plus florissante des cités de la Palestine septentrionale, et elle jouait dans le pays le rôle de métropole. Son roi alors s'appelait aussi Jabin : c'est lui qui avait appelé tous les princes de la contrée à s'unir pour arrêter l'invasion ². Comme nous l'avons vu, Josué lui avait infligé une sanglante défaite, et la ville avait été réduite en cendres. Mais elle s'était promptement relevée de ses ruines, grâce à l'insouciance des Juifs. Les descendants de Jabin y avaient restauré peu à peu leur pouvoir, et celui qui occupait maintenant le trône avait réussi à mettre sur pied une armée considérable. Josèphe lui attribue 300.000 fantassins, 10.000 cavaliers et 3.000 chars de guerre. Ces chiffres sont probablement exagérés : l'Écriture ne parle que de 900 chars, garnis de faux. C'était là cependant un armement bien suffisant pour lui assurer une supériorité écrasante sur les Hébreux, qui ne possédaient pas un seul de ces engins. Il avait pour généralissime un certain Sisara, un géant, dit-on, qui régnait sur la ville d'Haroset, place très forte, située au pied du Carmel. Il avait établi là une « industrie de guerre », si l'on peut ainsi parler, c'est-à-dire une espèce d'arsenal, et où il attirait des ouvriers de tous pays, pour fabriquer des armes et des chars. La version chaldaïque l'appelle : *arsenal des forteresses des nations*.

L'Écriture ne dit pas comment Jabin vainquit les Hébreux et leur imposa sa domination. Nous savons seulement que celle-ci dura vingt

¹ Aujourd'hui Tell-el-Qedah, près du Ouadi Waggas, au pied des monts de Nephtal (B. J.).

² Jos., XI, 10. – Cf. plus haut, p. 38. Sur les problèmes historiques et géographiques que pose l'histoire de Débora, voir *Revue biblique*, 1900, p. 200.

ans : enfin ils reconnurent que c'étaient leurs fautes qui leur avaient attiré ce châtement, et ils crièrent vers le Seigneur, promettant de lui être désormais fidèles.

Cette fois, ce fut une femme que Dieu suscita pour les délivrer, peut-être parce qu'il ne trouvait point dans tout Israël un seul homme selon son cœur ³ ; une femme à laquelle on aurait pu appliquer ces mots de Cicéron :

*Vous, jeunes gens, vous avez une âme de femme.
Mais cette jeune fille, elle, a un cœur d'homme* ⁴.

Elle s'appelait Débora, mot qui veut dire en hébreu : *abeille*, comme Mélissa en grec.

Elle avait reçu de Dieu l'esprit de prophétie. Elle y joignait une grande bonté et une remarquable pondération de jugement. Tout cela lui conférait une haute autorité morale aux yeux des Hébreux, et la faisait regarder comme une « *mère en Israël* ». Bien qu'elle n'eût pas à proprement parler de fonction officielle, ses décisions étaient acceptées comme des oracles. Elle avait épousé un nommé Lapidoth, que d'aucuns ont voulu – sans la moindre raison – identifier avec Barac.

Elle habitait dans la montagne d'Éphraïm, entre Rama et Béthel : et là, elle se tenait souvent sous un palmier – comme saint Louis sous le chêne de Vincennes – pour écouter tous ceux qui avaient un conseil à lui demander, ou un litige à lui soumettre. Ce palmier devint plus tard un objet de vénération sous le nom de : palmier de Débora.

Mais, comme Abraham, comme Moïse, comme tous les saints personnages d'Israël, Débora était avant tout une grande contemplative. Le meilleur de son temps, elle le passait en prières, suppliant Dieu d'avoir pitié de son peuple, de l'arracher à cette honteuse servitude et de lui permettre d'accomplir sa glorieuse destinée.

Le Seigneur enfin, se laissa toucher par ses instances ; il lui fit savoir qu'il sauverait les Juifs, par le moyen d'un certain Barac, fils d'Abinoës, de la tribu de Nephtali ⁵. Sans perdre de temps, elle envoya quérir le personnage :

« *Voici, lui dit-elle, ce que vous ordonne le Seigneur, le Dieu d'Israël. Va, et conduis l'armée sur le mont Thabor. Il suffira que tu prennes avec toi dix mille combattants, moitié dans la tribu de Nephtali, et moitié dans celle de Zabulon. J'amènerai moi-même en face de*

³ Théod., qu. XII ; Pat. gr., t. LXXX, c. 498.

⁴ *Offic.*, l. I.

⁵ Saint Ambroise parle de Barac comme s'il était le fils de Débora, *De Viduis*, ch. VIII ; Pat. lat., t. CXVI, c. 261. — Mais saint Jérôme est d'un avis contraire. Cf. *Epist.* LIV, *ad Furiam*, 47 ; Pat. lat., t. XXII, c. 559.

toi, près du torrent de Cison, Sisara, le chef de l'armée de Jabin, avec ses chars et toutes ses troupes, et je les livrerai entre tes mains ».

En entendant cet ordre, Barac se récria. Eh quoi ! On lui enjoignait d'attaquer, avec 10.000 hommes de pied, recrutés à la hâte et mal équipés, une infanterie vingt ou trente fois plus nombreuse, soutenue par 10.000 cavaliers et 900 chars, alors qu'il n'avait, lui, ni cavalerie, ni un seul char d'assaut. Cependant il n'osa pas refuser ouvertement : « *Si tu viens avec moi*, dit-il à la prophétesse, *j'irai. Si tu ne veux pas venir, je ne bougerai pas* ».

Admirons ici, avec saint Ambroise, l'énergie qui devait émaner de cette femme, pour qu'un général en chef n'eût pas honte de lui dire : « *Si tu ne viens pas avec moi, je n'irai pas* ⁶ ! – Comment ? répondit-elle, tu ne rougis pas de céder à une femme l'honneur que Dieu daigne te faire ? Eh bien ! soit, je ne veux pas refuser ce que tu demandes ⁷. *Je t'accompagnerai* dans cette expédition, puisque tu le désires : *mais alors, ce n'est pas à toi que la victoire sera attribuée. Car c'est dans la main d'une femme que Dieu livrera Sisara* ». Ces derniers mots faisaient allusion à Jahel, qui entrera en scène à la fin de ce récit.

Débora s'en vint donc à Cédès – aujourd'hui Qédéis – avec Barac. Celui-ci rassembla les 10.000 hommes prévus, en faisant appel aux seules tribus de Nephtali et de Zabulon, selon l'ordre qui lui avait été donné ; puis, toujours accompagné de la prophétesse, il conduisit ce modeste contingent vers le mont Thabor ⁸, et prit position sur son sommet.

Dès que Sisara eut connaissance de ce mouvement, il alerta lui aussi ses troupes, et se porta avec elles sur les bords du torrent de Cison, comme Dieu l'avait prédit. En voyant arriver cette masse d'hommes, flanquée de son formidable armement, Barac et les Israélites furent épouvantés. Ils jugèrent que c'était folie d'engager un combat aussi inégal, et voulaient à toute force se retirer, pour remettre la bataille à plus tard. Mais Débora comprit que l'heure de Dieu avait sonné. « *Lève-toi*, dit-elle à Barac, c'est-à-dire : *Ressaisis-toi, n'aie pas peur ! Voici le jour où Dieu a livré Sisara entre tes mains. C'est lui qui te conduira !* »

Il y avait une telle conviction, un tel accent d'autorité dans ces paroles que l'homme reprit courage. Entraînant les Hébreux derrière lui, et profitant de l'avantage que lui donnait sa position dominante, il chargea droit sur l'adversaire, tandis que Débora restait à prier sur la

⁶ *De Viduis*, ch. VIII ; Pat. lat., t. XVI, c. 262.

⁷ Flav., l. V, ch. VI.

⁸ Aujourd'hui le Djebel-et-Tor, qui domine la plaine de Jezraël, c'est le lieu traditionnel de la Transfiguration (B. J.).

montagne, comme Moïse l'avait fait jadis ⁹. Et Dieu aussitôt seconda cet acte de foi. Par l'effet de sa volonté toute-puissante, un vent de panique passa sur les Chananéens ; une terreur inexplicable les saisit au plus profond de leurs entrailles, tous, les conducteurs de chars comme les autres.

En même temps, dit Josèphe, il se mit à tomber une grosse pluie, mêlée de grêle, que le vent leur chassait en plein visage, avec tant de violence qu'ils ne purent se servir de leurs arcs ni de leurs frondes ; ceux qui portaient de grosses épées n'arrivaient pas à les manier, tant ils avaient les mains transies de froid. Les Israélites au contraire, ayant le vent dans le dos, n'en étaient nullement gênés, et cette marque visible de la protection divine redoublait leur courage.

Crevant les lignes de l'adversaire, ils en firent un prodigieux massacre. Les rescapés refluèrent dans un désordre indescriptible, jusqu'à Masoreth. Les cavaliers étaient désarçonnés, les conducteurs jetés à bas de leurs chars, et ceux-ci emportés dans des courses folles par leurs attelages emballés, écrasaient les fuyards sans qu'ils pussent se garer ¹⁰.

Ce fut une panique sans nom. Sisara, lui-même précipité à terre, se vit obligé de s'enfuir à pied.

Or, il y avait dans le voisinage un campement de gens qu'on appelait : les Cinéens. C'étaient les descendants du petit groupe de Madianites qui, sous la conduite de Hobab, l'un des fils de Jéthro, s'étaient joints aux Hébreux au moment de l'Exode, pour les accompagner à travers le désert ¹¹. Depuis lors, ils s'étaient agrégés au peuple élu et ne l'avaient plus quitté. Mais, tandis que les Juifs s'abandonnaient au relâchement et aux désordres de toute espèce, ils avaient gardé, au contraire, une grande pureté de mœurs. Certains d'entre eux même s'étaient retirés dans un endroit désertique, près de Cédès, et ils menaient là, sous la direction d'un nommé Haber, une existence que l'on considère comme l'un des premiers embryons de la vie monastique. À cause de cela, Jabin, au lieu de les mépriser et de les opprimer comme il le faisait pour le commun des Juifs, les avait toujours respectés ; il entretenait avec eux des relations amicales, ce que l'Écriture indique ici, en disant : *qu'il y avait alors la paix entre lui, et la maison d'Haber le Cinéen.*

C'est donc vers leur campement que Sisara se dirigea dans sa fuite. Il s'approcha de la tente d'Haber, comptant bien pouvoir s'y mettre en sûreté. Le Cinéen n'était pas là, et ce fut sa femme, Jahel, qui reçut le fugitif. Brièvement celui-ci lui conta ce qui venait de se passer, lui confia sa détresse et lui demanda de le cacher, jusqu'à ce que l'excitation

⁹ H. S., c. 1276.

¹⁰ Flav., l. V, ch. VI.

¹¹ Cf. *Moïse*, p. 193-194.

de la bataille fut calmée. « *Entrez, monseigneur*, répondit avec empressement la maîtresse du logis, *entrez chez moi, entrez, n'ayez pas peur* ». Sisara pénétra sans méfiance dans la tente et, brisé de fatigue, s'étendit sur le sol. Jahel le recouvrit entièrement d'une pièce d'étoffe, couverture ou tapis, pour le dissimuler aux regards. « *Je vous en prie, dit-il, donnez-moi un peu d'eau à boire, car j'ai extrêmement soif* ».

Toujours empressée, Jahel alla chercher une outre pleine de lait aigre – sans doute le *lebers*, qu'utilisent encore aujourd'hui les nomades de Palestine et de Transjordanie. Elle la déboucha et lui en donna à boire tant qu'il voulut. Certains auteurs pensent qu'elle y ajouta un peu d'opium, ou quelque somnifère¹² : mais la chose ne s'impose pas nécessairement. Le lait bu en quantité notable par un homme recru de fatigue a une vertu soporifique qui suffit à expliquer le lourd sommeil dans lequel s'abîma le général vaincu, après avoir recommandé à son hôtesse de garder la porte et de ne laisser personne approcher de lui.

Quand elle le vit qui dormait à poings fermés, Jahel se leva. Sans faire de bruit, elle alla prendre d'une main l'un des gros clous qui servaient à fixer les tentes, et de l'autre un maillet. Puis elle revint vers le dormeur ; doucement elle posa la pointe du clou sur sa tempe, se recueillit un instant, et brusquement, d'un seul coup, l'enfonça si fort que le fer traversa la cervelle et se ficha dans le sol. L'homme eut un sursaut, se débattit un instant, puis il retomba sans force, et passa de vie à trépas, sans avoir repris connaissance.

Au même moment, arrivait Barac, qui justement battait le pays pour retrouver Sisara. Jahel s'avança au-devant de lui : « *Venez, dit-elle, je vais vous montrer l'homme que vous cherchez* ». Barac la suivit sous sa tente, et il vit le géant étendu à terre, ayant toujours le clou planté dans sa tête.

D'après Josèphe, il marcha ensuite vers la ville d'Asor, défit le roi Jabin qui voulait l'arrêter avec une autre armée, le tua, et rasa la cité. Cette victoire ruina complètement la puissance des Chananéens, et ce fut leur tour d'être opprimés par les Juifs.

Barac resta juge d'Israël pendant quarante ans¹³. L'histoire ne dit pas si Débora lui fut associée dans cette magistrature : Josèphe nous apprend seulement qu'elle mourut presque en même temps que lui.

*

Mais plus encore que le rôle qu'elle joua dans la libération d'Israël, ce qui a valu à cette femme une renommée impérissable, c'est le can-

¹² Corn., p. 135.

¹³ Flav., l. V, ch. VI.

tique qu'elle composa pour célébrer sa victoire. Cette pièce compte parmi les plus belles des Livres Saints.

Il serait trop long et trop difficile d'en donner ici une analyse complète. En voici seulement la ligne générale.

« *Ô vous qui parmi les tribus d'Israël, vous êtes offerts spontanément au péril, bénissez le Seigneur* » ; c'est-à-dire : Vous, les volontaires qui avez répondu à l'appel de Barac, et qui, généreusement, vous êtes engagés dans cette lutte où les forces étaient si disproportionnées, bénissez le Seigneur, car c'est à Lui que vous devez votre victoire !

« *Écoutez, rois, princes, prêtez l'oreille. C'est moi, c'est moi qui chanterai des hymnes au Seigneur, et qui dirai des psaumes au Seigneur Dieu d'Israël* ». L'expression dont se sert Débora pour annoncer que c'est elle qui va chanter, indique clairement qu'elle parle sous l'action de l'esprit prophétique et que c'est le Verbe qui s'exprime par sa bouche. Car elle dit : *Ego sum, ego sum*, parole qui évoque toujours la révélation de Dieu à Moïse : *Ego sum qui sum*. Elle invite les princes et les rois à se taire et à écouter, pour leur faire entendre qu'il n'y a qu'une voix qui soit capable de chanter vraiment à Dieu des hymnes de louange et des actions de grâces dignes de Lui : c'est celle de son Fils, le Juste, le Saint des saints, Celui en qui Il a mis toutes ses complaisances.

La prophétesse évoque ensuite le choix que Dieu a fait d'Israël, l'ingratitude et le délaissement dont il a été payé en retour, la torpeur du peuple élu. Mais enfin, l'heure de la libération a sonné. Dieu est venu au secours de son peuple.

« *Il a choisi de nouveaux procédés de guerre* » : car c'est la première fois que l'on voit une femme prendre le commandement de la nation sainte et la conduire au combat. C'est la première fois que l'on voit 10.000 hommes sans armes, en mettre en fuite 300.000 bien équipés, et appuyés par 900 chars de guerre.

« *C'est Lui qui a détruit les portes de nos ennemis*. Ce ne sont pas nos armes qui nous ont assuré la victoire : nous n'en avons pas... Les Chananéens nous les avaient toutes prises, et nous empêchaient d'en forger d'autres ¹⁴. C'est à peine si, sur 40.000 Juifs, on en aurait trouvé un qui possédât une hache ou un bouclier ».

*Lève-toi. Lève-toi, Débora.
Lève-toi. Lève-toi, et dis le chant de triomphe.*

.....

*Les rois sont venus, et ils ont combattu,
Ils ont combattu, les rois de Chanaan,
À Thanach, près des eaux de Mageddo.
Et cependant ils n'ont emporté aucun butin.*

¹⁴ Cf. I Reg., XIII, 19.

*Le ciel lui-même s'est engagé contre eux,
Les étoiles, demeurant dans leur ordre, et sans changer leur course,
Ont combattu contre Sisara.
Le torrent de Cison a roulé leurs cadavres,
Le torrent des combats, le torrent de Cison.
Les sabots des chevaux ont foulé les fuyards,
Les plus braves ennemis roulaient dans les ravins.*

*Bénie-soit entre les femmes
Jahel, épouse d'Haber le Cinéen !
Qu'elle soit bénie dans sa tente !
Elle a frappé Sisara,
Cherchant dans sa tête l'endroit où le blesser ;
Elle lui perfora la tempe d'une main ferme.
Il s'est écroulé entre ses pieds,
Il a expiré, il est mort ;
Il se roulait devant ses pieds,
Il gisait inanimé et misérable.*

*À la fenêtre cependant, sa mère regardant, gémissait.
Et de sa chambre, elle parlait :
Pourquoi son char tarde-t-il à rentrer ?
Pourquoi les pieds de ses quadriges se sont-ils attardés ?
L'une de ses femmes, alors plus sage que les autres,
Lui répondit par ces mots :
En ce moment peut-être il distribue les prises,
Et la plus belle captive est réservée pour lui.
On donne à Sisara pour sa part de butin
Des vêtements de diverses couleurs,
Et tout un choix d'étoffes pour mettre sur (nos) cous.*

*Que tous vos ennemis, Seigneur, périssent de la sorte !
Mais que ceux qui vous aiment,
Étincellent d'un éclat pareil
A celui du soleil levant !*

Commentaire moral et mystique

L'histoire de Débora, dans son sens allégorique, est destinée à souligner l'importance du rôle de la Très-Sainte Vierge, dans la lutte contre les puissances du mal.

Jabin, roi des Chananéens, est la figure du démon, en tant qu'il est le prince de ce monde, et qu'il se considère comme le maître de la terre. Sisara le représente aussi, mais en tant qu'il est l'esprit de malice, l'ennemi acharné des vrais Israélites, c'est-à-dire des vrais serviteurs de Dieu : contre eux il forge sans cesse de nouvelles armes, et mène une guerre inexpiable. Dans cette lutte il a sous ses ordres l'armée innombrable des hommes pervers, soutenus par *900 chars de guerre*, c'est-à-dire par les neuf chœurs des anges déçus, qui conservent en enfer une puissance redoutable.

Barac et ses compagnons représentent la primitive Église, la petite troupe formée par les douze Apôtres et les premiers chrétiens. Dieu les envoie, sans armes, pour détruire l'empire du démon sur la terre. Devant les forces redoutables qu'ils ont à affronter, ils se sentent eux aussi défaillir ! Que l'on songe à la sensation que dut éprouver saint Pierre par exemple, en débarquant à Rome, et que l'on se rappelle la scène célèbre du *Quo vadis ?* Ils ne consentent à engager le combat que si la Sainte Vierge, la Prophétesse par excellence et la Reine des Prophètes, veut bien les soutenir. C'est à Elle, qu'à leur suite les militants du Christ doivent redire souvent eux aussi : « *Si vous venez avec moi, j'irai. Si vous ne venez pas, je ne puis rien faire !* »

Toutefois la Sainte Mère de Dieu ne s'engage pas directement dans la lutte. Elle ne prêche pas, elle ne discute pas ; elle demeure, comme Débora, priant sur la montagne, pendant que les Apôtres combattent dans la plaine. Mais sa prière, jointe au zèle de ceux-ci, assure à l'Église une victoire complète. L'ennemi est bousculé sur toute la ligne ; la plus grande partie de ses forces – c'est-à-dire tout ce qu'il y a de meilleur dans le paganisme – se noie dans le Cison ; entendez s'ensevelit dans les eaux du baptême et de la pénitence.

Sisara est précipité à bas de son char : les statues d'idoles sous la figure desquelles le démon se faisait adorer, sont renversées ; lui-même est obligé de s'enfuir honteusement devant les assauts intrépides que lui livrent, miraculeusement assistés par la puissance divine, les Apôtres, les martyrs, les grands thaumaturges, comme saint Antoine, saint Martin, saint Benoît, qui le délogent de partout. Cependant il n'est pas mort, il n'abandonne pas la lutte ; au contraire il cherche à s'introduire dans la tente d'Haber le Cinéen, c'est-à-dire dans l'Église, dans les milieux les plus fervents. Là il se terre, il se dissimule, il insiste pour qu'on ne parle pas de lui, il cherche à faire croire qu'il n'existe plus. Heureusement Jahel est là qui veille...

Sur le plan littéral, il est évident que le geste de Jahel est difficilement excusable, comme d'ailleurs celui de Judith coupant la tête à Holopherne, après s'être assise à sa table. Mais on ne saurait douter, à cause des louanges que leur décerne la Sainte Écriture, qui les dit l'une et l'autre : *bénies entre toutes les femmes*¹⁵, qu'elles n'aient fait ce qu'elles ont fait, sous la motion du Saint-Esprit. Jahel est ici la figure de la Vierge, de la Femme mystérieuse qui doit mener contre Sisara, contre le démon, une guerre inexpiable, et lui écraser la tête sans faiblir, chaque fois qu'elle le rencontre.

Voici comment le Docteur Séraphique explique ce mystère :

« Marie, dit-il, a été figurée par Jahel, qui donna la mort à Sisara, en lui enfonçant un clou dans la tête. C'est pourquoi il est dit au livre des *Juges* : « *Que Jahel soit bénie entre les femmes !* » Jahel veut dire : *celle qui monte*, ce qui convient parfaitement à Marie, car elle n'est point « descendue » comme le paresseux, mais elle est montée de vertu en vertu, d'un degré inférieur à un degré supérieur, selon cette parole des *Cantiques* : « *Quelle est celle qui s'élève à travers le désert, comme une petite vapeur d'aromate, de myrrhe et d'encens ?* » Qu'a donc fait cette Jahel, qui est ainsi bénie ? Elle a donné la mort à Sisara avec un clou de sa tente. Sisara

¹⁵ Jud., V, 24 ; Judith, XIII, 23.

veut dire : *l'exclusion de la joie*. Il représente parfaitement bien le démon, qui a été retranché de la félicité céleste, et qui fait tout ce qui est en lui pour en exclure les autres. Et même, hélas ! il nous en avait tous exclus, par celle qui fut la mère du genre humain ; mais cette malédiction a été annulée par la Mère bénie du Sauveur. C'est pourquoi le vénérable Bède dit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous dont l'enfantement virginal a détruit la malédiction que notre première mère avait répandue sur tous ceux qui naissent de la femme ». Mais que veut dire ce clou qui perce la tête de Sisara ? Quel est ce clou, sinon l'accomplissement sans réserve de la discipline ? La fidélité aux saintes règles est le clou qui tourmente le plus cruellement le démon, qui le transperce avec le plus de violence. Aussi Marie, par l'austérité de sa vie, a-t-elle rendu vaine en sa personne toute la puissance du démon. C'est alors véritablement que Jahel a percé la tête de Sisara d'un clou qui lui donna la mort. Elle est donc bénie entre les femmes. « Non seulement parmi les femmes en général continue le même Bède, mais encore parmi les femmes bénies, car elle a été distinguée entre elles par une bénédiction plus abondante »¹⁶.

Dans le célèbre verset du *Stabat* :

Sancta Mater istud agas :
Cruxifix fige plagas
Cordi meo valide,

la liturgie reprend les termes mêmes de l'histoire de Jahel, pour demander à la Très Sainte Vierge d'enfoncer dans notre cœur les clous qui percèrent les pieds et les mains du Divin Crucifié. Et ceci nous aide à comprendre mieux encore que l'intrépidité de la Cinéenne ne fut qu'une figure du courage avec lequel Marie accepta de voir son Fils endurer cet horrible supplice pour le salut du monde.

¹⁶ Saint Bonaventure, *Miroir de la B. V. Marie*, Leçon XV.

CHAPITRE 4
Où Gédéon entre en scène
(JUD., VI)

Tant que Barac et Débora vécurent, ils maintinrent le peuple élu dans le respect de la Loi divine, et grâce à cela quarante ans s'écoulèrent sans nouvelle invasion. Mais après la mort de ces deux grands serviteurs de Dieu, les Hébreux *recommencèrent*, dit l'Écriture, à *faire le mal en présence du Seigneur* ; c'est-à-dire qu'ils retournèrent aux cultes païens, érigèrent un peu partout des autels aux idoles, retombèrent dans les vices des Chananéens, et cela sans retenue, en bravant ouvertement le Seigneur, dont ils savaient très bien pourtant qu'il est présent partout et que rien n'échappe à ses regards. Pour les punir, Dieu les livra cette fois aux Madianites, avec lesquels ils avaient déjà eu maille à partir au temps de Balaam¹. Ces Madianites étaient des Arabes : ils avaient pour ancêtre Madian, le quatrième fils de Céthura, et se rattachaient ainsi à la lignée d'Abraham². Leur lieu habituel de séjour était le désert qui s'étend à l'est du Sinaï, où Moïse avait passé sa longue retraite de quarante ans ; mais ils nomadisèrent jusqu'en Cisjordanie, d'où ils étaient à pied d'œuvre pour attaquer Israël.

Un beau jour, on ne sait pour quel motif, ils envahirent la Palestine, écrasèrent les Hébreux et tinrent désormais le pays à leur merci. Procédant par *razzias*, plutôt que par occupation permanente, ils laissaient les juifs cultiver leurs terres pendant l'hiver : puis, une fois la moisson sur pied, ils arrivaient en masse, suivis des Amalécites et d'autres tribus arabes ; leurs hordes se répandaient partout, inondant le pays de troupeaux et de chameaux. Ils plantaient leurs tentes n'importe où, saccageaient tout, pillaient tout. Ils ne laissaient aux habitants ni un mouton, ni un âne, ni un bœuf, ni la moindre provende pour l'hiver. Leur passage ressemblait à celui des sauterelles, et cette dévastation s'étendait, dit l'Écriture, *jusqu'à l'entrée de Gaza*, c'est-à-dire jusqu'à la limite de la Palestine, en direction du sud-ouest. Les Hébreux se voyaient contraints d'abandonner leurs champs et leurs demeures, pour se réfugier sur les montagnes, où ils vivaient terrés dans les cavernes, sans autres ressources que les provisions qu'ils avaient pu emporter. Aussi leur misère était-elle extrême et leur humiliation sans précédent.

¹ Cf. Num., XXV-XXXII.

² Gen., XXV, 2.

Alors, ils se retournèrent vers le Seigneur, le suppliant de les délivrer de cette intolérable oppression. Mais Dieu ne les exauça pas tout d'abord : il se contenta de leur envoyer un prophète, qui leur rappela en son Nom, leurs errements et leur ingratitude. « *C'est Moi, leur dit-il, qui vous ai fait sortir de la terre d'Égypte, et qui vous ai tirés de la maison de la servitude. Je vous ai délivrés de la puissance des Égyptiens et de tous les ennemis qui vous affligeaient. Je les ai chassés à votre arrivée et je vous ai mis en possession de leurs terres. Je vous ai dit : C'est Moi qui suis le Seigneur votre Dieu ; ne craignez pas les dieux des Amorrhéens, sur le sol desquels vous habitez. Et vous n'avez pas voulu m'écouter !* »

Cette admonition cependant n'était que le prélude de la délivrance. Il y avait, dans une petite ville de Cisjordanie, nommée Ephra³, sur le territoire de Manassé, un chef de famille qui s'appelait Joas. Avec la plupart des habitants de ce lieu, il était tombé dans l'idolâtrie, et avec eux, il offrait des sacrifices à Baal, auquel ils avaient dressé un autel, sur une éminence, au milieu d'un bois sacré. Mais par contre, cet homme avait un fils, garçon fort et généreux, qui, lui, demeurait inviolablement attaché au culte du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Il se nommait Gédéon. Un jour qu'il était occupé à battre en cachette quelques gerbes de blé dans un pressoir, n'osant mettre les bêtes à les fouler dans l'aire, par crainte des occupants, il aperçut près de lui, sous un térébinthe, un adolescent d'une extraordinaire beauté⁴. Et comme il le regardait, interdit : « *Le Seigneur est avec toi*, lui dit le mystérieux inconnu, *ô le plus courageux de tous les hommes !* » ; ce qui voulait dire : « *Le Seigneur t'aime, à cause de ton courage* ». – « *S'il en est ainsi, mon Seigneur*, reprit Gédéon – et si Dieu m'aime vraiment –, *d'où vient que je suis obligé de me cacher honteusement dans un pressoir pour battre mon blé, au lieu de le fouler librement dans la grange* ⁵ ? *Si le Seigneur est avec nous, pourquoi sommes-nous accablés de tant de maux ? Où sont ces merveilles que nous ont racontées nos pères et par lesquelles il les a tirés de la servitude d'Égypte ? Aujourd'hui, le Seigneur nous a abandonnés, et nous a livrés aux mains des Madianites* ».

L'Ange alors – car c'en était un – abaissa sur Gédéon un regard où il y avait tant d'affection et de bonté, que notre homme en eut le cœur tout raffermi. « *Va, lui dit-il, parlant maintenant au nom de Dieu dont il tenait la place, va avec ce courage dont tu es doué, et tu délivreras Israël de la domination de Madian. Tiens pour certain que c'est moi qui t'ai confié cette mission, et donc que tu en viendras immanqua-*

³ Aujourd'hui inconnue.

⁴ Flav., l. V, ch. VIII.

⁵ Flav., loc. cit.

blement à bout, si tu es fidèle à garder ma Loi. – Seigneur, répliqua Gédéon, *je vous en prie*, comment voulez-vous que je délivre Israël de la puissance de ces gens, qui sont bien plus forts que nous ? Ne suis-je pas moins qualifié que personne pour une telle mission ? *Ma famille est l'une des plus obscures de la tribu de Manassé, et moi je suis le dernier dans la maison de mon père.* – N'aie pas peur, reprit l'Ange, *je serai avec toi, tu écraseras les Madianites, aussi facilement que s'il s'agissait de te débarrasser d'un seul homme* ».

Gédéon était déjà assez versé dans la science spirituelle pour savoir, comme l'enseignera plus tard saint Jean, qu'il *ne faut pas croire à tout esprit* ⁶. Sans doute, le personnage qui lui parlait était d'une beauté éblouissante et supraterrrestre ; ses paroles versaient dans le cœur une consolation inexprimable, mais n'était-ce pas là une ruse du démon ? *Le prince des ténèbres ne peut-il pas se transformer en ange de lumière pour séduire les serviteurs de Dieu* ⁷ ? Gédéon dit donc à l'inconnu : « *Si j'ai trouvé grâce devant vous, faites-moi connaître par un signe que vous êtes vraiment un envoyé du Seigneur.* Je vais aller chercher tout ce qui est nécessaire pour un sacrifice, et nous l'offrirons ensemble au Très-Haut ». C'était là en effet une épreuve après laquelle il ne pourrait subsister aucun doute : si Dieu montrait, par un signe quelconque, qu'il agréait ce sacrifice, ce serait le témoignage évident que le mystérieux interlocuteur était bien envoyé par lui ⁸. « *Soit, dit l'Ange, va et j'attendrai ton retour* ». Gédéon se hâta de rentrer chez lui, tua un bouc, le fit cuire, pétrit des pains azymes – car la Loi défendait d'employer pour les sacrifices de la pâte fermentée – et revint, muni de ces offrandes. Il les posa sur une grande pierre plate qui se trouvait là, devant l'inconnu. Alors celui-ci approcha d'elles le bout du bâton qu'il tenait à la main. Brusquement une flamme éblouissante jaillit du rocher, qui dévora le tout en un instant. Puis l'étrange personnage disparut.

Comprenant à ce signe que c'était bien un Ange, Gédéon fut saisi d'une crainte très vive : « *Hélas ! Seigneur mon Dieu, s'écria-t-il, malheur à moi, parce que j'ai vu l'Ange du Seigneur face à face !...* » Car, comme nous l'avons vu déjà, c'était une opinion très répandue déjà chez les Hébreux que de voir Dieu était le présage d'une mort prochaine. Cette croyance avait pour racine une mauvaise intelligence de la parole dite à Moïse : *L'homme ne pourra me voir et vivre* ⁹... Mais le Seigneur se hâta de rassurer son serviteur : « *Que la paix soit avec toi, lui dit-il, ne crains rien ! Tu ne mourras pas* ».

⁶ I Ep., IV, 1.

⁷ II Cor., XI, 14.

⁸ Saint Benoît s'inspire du même principe, quand à l'arrivée d'un hôte, il veut qu'on le conduise d'abord à l'église et qu'on prie avec lui, pour éviter, dit-il, *les illusions diaboliques*.

⁹ Ex., XXXIII, 20. *Non videbit me homo, et vivet*.

En témoignage de reconnaissance, et pour perpétuer le souvenir de cette apparition, Gédéon éleva là un autel votif qu'il appela : *la Paix du Seigneur*.

La nuit suivante, Dieu lui fit à nouveau entendre sa voix : « *Prends le taureau que ton père engraisse pour l'offrir à Baal, et tue-le, avant qu'il ne soit utilisé pour ce culte sacrilège. Puis tu prendras l'autre taureau de sept ans, que tes concitoyens destinent, eux aussi, à un sacrifice en l'honneur des faux dieux*¹⁰. *Tu détruiras l'autel de Baal que ton père a édifié, et tu abattras les arbres qui l'entourent, pour mettre fin aux turpitudes qui se commettent sous son couvert. Ensuite, tu construiras un autre autel sur la pierre qui a servi hier au sacrifice. Tu immoleras là ce second taureau, et tu en feras un holocauste avec le bois des arbres que tu auras abattus* ».

Pour ne pas donner l'éveil à ses parents et aux habitants du bourg, Gédéon attendit que la nuit fût venue. Alors prenant avec lui dix de ses serviteurs, il exécuta ponctuellement les ordres que Dieu lui avait donnés.

Quand le lendemain, les gens d'Ephra se levèrent, ils virent le bois à terre, l'autel de Baal détruit, et à sa place un autre autel, sur lequel il y avait les cendres encore chaudes du taureau offert en holocauste.

Une enquête rapide leur donna la certitude que l'auteur du méfait ne pouvait être que le fils de Joas. Ils se rendirent donc chez ce dernier, et lui dirent : « Fais sortir ton fils Gédéon afin qu'il soit mis à mort, car il a détruit l'autel de Baal et abattu le bois qui l'entourait ».

Joas n'était pas tellement attaché au culte de l'idole, qu'il fût prêt à sacrifier son fils pour elle. Il est permis même de supposer que Gédéon lui avait rapporté la vision qu'il avait eue, et l'avait ainsi ramené à des sentiments plus orthodoxes. Il refusa donc d'obtempérer à la sommation qui lui était faite : « Est-ce que vous êtes chargés de venger les injures de Baal, et de combattre pour lui ? demanda-t-il. Est-ce qu'il n'est pas capable de se faire justice lui-même ? *S'il est dieu, qu'il se venge de celui qui a détruit son autel ! Qu'il le fasse mourir, avant que le jour de demain se lève ! Alors, tout le monde verra qu'il est vraiment dieu !* »

Les autres n'insistèrent pas. Mais Gédéon retira de cette aventure une grande notoriété, et, en souvenir de la parole de son père, on le surnomma : Jérobaal, c'est-à-dire : « Que Baal se venge ! »

Sur ces entrefaites, les Madianites se livrèrent à une de leurs irruptions coutumières. Suivis des Amalécites et de plusieurs tribus arabes, ils franchirent le Jourdain et vinrent camper dans la vallée de Jezraël.

¹⁰ H. S. et Carth., p. 146.

Alors l'esprit du Seigneur fondit sur Gédéon, qui se trouva soudain rempli d'un courage et d'une confiance extraordinaires. À son de trompe, il commença par appeler à lui les hommes de la maison d'Abiézer, dont il était membre lui-même, et leur fit part de la mission qu'il avait reçue. C'étaient ses parents, donc ses alliés naturels par le sang, et ils étaient tenus de lui apporter leur concours. Puis il dépêcha des messagers aux quatre tribus qui se trouvaient au nord de la Palestine Cisjordanienne : Manassé, Aser, Zabulon et Nephtali. Celles-ci lui envoyèrent aussitôt des volontaires, dont l'effectif atteignit 22.000 hommes.

Cependant, malgré la foi profonde qui le soulevait, il y avait chez notre héros un certain penchant natif à l'hésitation, qui le rendait prudent et circonspect à l'excès. Avant de se lancer dans cette aventure, il voulut encore s'assurer que c'était bien la volonté de Dieu, qu'il entreprit ainsi la lutte contre l'opresseur. Il se mit en prière et, avec une confiante simplicité, demanda au ciel de lui confirmer sa mission par un signe : « *Si vous voulez vous servir de ma main pour sauver Israël, comme vous l'avez dit, implora-t-il, je poserai ce soir dans l'aire, cette peau de mouton. Si durant la nuit, elle est seule à s'imbiber de rosée, tandis que toute la terre autour d'elle restera sèche, je saurai, de science certaine, que c'est par ma main que vous délivrerez Israël* ». Le soir, il plaça donc une toison dans son aire, étendue sur le sol. Et le lendemain, avant le lever du jour, il se hâta d'aller voir ce qu'il en était : la toison était tellement imbibée de rosée, qu'en la pressant, *il remplit d'eau une conque, c'est-à-dire un vase fait d'un grand coquillage*. Tout autour, au contraire, le sol était absolument sec.

« *Seigneur, dit-il alors, que votre colère ne s'enflamme pas contre moi, si je vous demande encore un signe, pour être bien sûr de connaître votre volonté, au moyen de cette toison. Faites, je vous en prie, que la nuit prochaine, elle seule au contraire demeure sèche, tandis que tout autour le sol de l'aire sera mouillé* ». Le Seigneur, plein de miséricorde, exauça cette demande comme la première : quand le lendemain, Gédéon alla chercher sa peau de brebis, il la trouva absolument sèche tandis qu'à l'entour, tout était trempé de rosée.

Commentaire moral et mystique ¹¹

Gédéon qui abat le bois et détruit l'autel de Baal est l'image du Christ, condamnant le pharisaïsme, et abolissant chez les Juifs les sacrifices d'animaux. Les serviteurs dont il se fait assister sont les douze Apôtres. *Il craint les gens de sa maison*, parce que le Sauveur redoutait la perfidie de ses concitoyens ; et *il agit de nuit*, parce que c'est dans la nuit de sa Passion que le Christ a accompli son « action » souveraine, le salut du monde.

¹¹ Cf. Caes., t. II, p. 490 ; God., c. 35.

*

La toison de Gédéon représente la nation juive ; l'aire, où il la dépose, l'ensemble du monde païen. Cette toison s'imbibe de rosée, durant la première nuit, tandis que l'aire reste sèche : parce que durant la longue *nuit* qui précéda l'avènement du Sauveur, la nation juive reçut, par les Patriarches, par les Prophètes, la rosée fécondante de la Parole divine, tandis que le reste de l'univers demeurait dans l'aridité. Mais ensuite, dans la seconde nuit, qui fut celle de la Passion, la toison se vida de toute son eau : toute la rosée de la grâce abandonna la race élue, la laissant dans la plus complète sécheresse ; tandis que cette même grâce, précieusement recueillie *dans une conche*, c'est-à-dire dans la cuve du baptême, allait se répandre comme une pluie abondante sur tout l'univers ¹².

Mais la liturgie applique aussi cette image à la Très Sainte Vierge, dans la deuxième des belles antiennes de la Circoncision. Et voici comment on peut l'entendre :

La Bienheureuse Marie, dit saint Bonaventure, est comparable à une toison, parce que c'est de sa chair que fut tissé le vêtement dont le Christ se servit pour voiler sa divinité, c'est-à-dire sa très sainte Humanité, comme les vêtements ordinaires sont tissés avec la laine des brebis ¹³.

La première nuit représente celle de l'Annonciation, où le Christ descendit dans le sein de sa Mère, comme la rosée dans la toison, silencieusement, mystérieusement, chastement, sans attenter à sa virginité, sans lui infliger aucune lésion. Il s'est couché en Elle comme dans une toison douce, chaude, moelleuse, et il l'a imprégnée surabondamment de sa grâce, tandis que le reste du monde, tout autour d'elle, en demeurait encore privé ¹⁴.

Mais la seconde nuit, ce fut celle de la Passion, où, tandis que la grâce se répandait sur toute la terre, la Vierge demeurait seule au pied de la Croix, abîmée dans sa douleur, et privée de toute consolation.

¹² Cf. Augustin, *in Ps.* XLV, 11, et *in Ps.* LXXI, 9 ; Pat. lat. t. XXXIV, c. 521 et 907 ; Ephr., c. 317 ; Rup., c. 1935, etc.

¹³ *In Ps.* LXXI, 6 ; Bonav., t. IX, p. 245.

¹⁴ D'après Alb., *Biblia mariana*, Lib. Judic., 3, t. XXXVII, p. 378.

CHAPITRE 5

Le petit pain cuit sous la cendre

(JUD., VII)

Le double signe qu'il venait d'obtenir, ne permit plus à Gédéon de douter que sa mission ne lui fût réellement confiée par Dieu. Il décida donc de passer à l'action sans plus tarder, et, dès la nuit suivante, avec les 32.000 hommes qui l'avaient rejoint, il se mit en route vers la vallée de Jezraël, où les Madianites avaient établi leur camp. La colonne fit halte près d'une source dite : *source d'Harad*¹, qui jaillit aujourd'hui encore d'une falaise rocheuse, au pied du mont Gelboé.

Tandis qu'il ruminait un plan d'attaque, il vit encore venir à lui un Ange², qui lui dit, au nom du Seigneur : « *Tu as trop de monde avec toi. Ce n'est pas aux mains d'une telle armée que je livrerai Madian. Israël en prendrait prétexte pour se glorifier contre moi, et ne manquerait pas de dire : C'est par mes propres forces que je me suis libéré ! Tu vas parler à tes gens, comme l'ordonne la loi de Moïse avant d'engager une bataille ; tu inviteras tous ceux qui ont peur, tous ceux qui sentent mollir leur courage, à retourner chez eux, afin de ne pas faire fondre comme le leur, le cœur de leurs frères* »³.

Gédéon obéit, et, à la suite de sa harangue, vingt-deux mille de ses soldats se retirèrent. Il ne lui en restait donc plus que 10.000 pour affronter une armée dont l'effectif dépassait largement le chiffre de 100.000. Cependant c'était encore trop, aux yeux de Dieu, qui prescrivit une nouvelle épuration : « *Au moment de la plus grande chaleur, continua l'Ange, tu vas mener tes hommes jusqu'au bord de l'eau* 4. *Ceux qui se contenteront de se baisser et de jeter de l'eau dans leur bouche avec leur main, à la manière des chiens qui lapent, tu les placeras d'un côté. Ceux au contraire qui mettront les genoux en terre pour boire tout à leur aise, tu les placeras de l'autre côté* ». Ainsi fut fait, et *il s'en trouva trois cents, qui, prenant de l'eau avec leur main, la portèrent à leur bouche. Tous les autres mirent les genoux en terre pour boire. Alors le Seigneur dit à Gédéon : « C'est avec ces trois cents hommes que je vous délivrerai, et que je mettrai Madian à ta discrétion. Que tout le reste du peuple s'en retourne chacun chez soi ! »*

¹ On le nomme aujourd'hui : Aïn-Djaloud.

² Carth., p. 151.

³ Deut., XX, 1-9.

⁴ Probablement le ruisseau qui sort de la source d'Harad. Josèphe cependant dit qu'il s'agit du Jourdain (l. V, ch. VIII).

Gédéon fit donc préparer des vivres pour trois cents hommes seulement, et réquisitionna aussi trois cents trompettes. Puis ayant congédié tout le reste de sa troupe, il se mit en devoir d'attaquer le camp des Madianites, qui s'étendait au-dessous de lui, *dans la vallée*. Mais bientôt, devant la disproportion écrasante de ses forces avec celles de l'ennemi, la peur l'envahit à nouveau ; il sentit son courage l'abandonner ⁵, et son angoisse gagna les trois cents compagnons ⁶ demeurés avec lui.

L'Ange alors vint à son aide. Il lui apparut la nuit suivante et lui dit : « *Lève-toi, descends vers le camp des Madianites, et tu auras la preuve que je les ai livrés entre tes mains. Si cependant tu as peur d'aller seul, prends avec toi Phara, ton ordonnance. Et quand tu auras entendu ce que disent les Madianites, tes mains seront forgées et tu marcheras avec plus de sécurité contre le camp des ennemis* ».

Gédéon éveilla Phara et, silencieusement, les deux hommes se mirent en route. Les Madianites, les Amalécites et leurs alliés dormaient, couvrant la plaine comme une invasion de sauterelles. Si loin que le regard pouvait s'étendre on ne voyait que des tentes, des chameaux accroupis, des chariots ; des montagnes de bagages, contre lesquels se blottissaient des groupes de femmes et d'enfants, qui avaient suivi l'expédition. Profitant de l'obscurité, Gédéon et son compagnon se glissèrent jusqu'aux avant-postes, assez près pour entendre distinctement ce que disaient les hommes de garde. L'un de ceux-ci justement était en train de conter à un camarade le songe étrange qu'il venait d'avoir : « *Je voyais, disait-il, un pain d'orge cuit sous la cendre, qui se mit à descendre, en roulant, vers notre camp. Il vint heurter une tente – celle probablement du général en chef –, et aussitôt celle-ci s'aplatit sur le sol, tuant dans sa chute tous ceux qu'elle abritait. Et il en fut de même de toutes les autres tentes. – Hélas ! répondit le camarade, je crains fort que ce songe ne présage la ruine entière de notre armée. En effet l'orge est le plus vil de tous les grains : à ce titre il représente la nation israélite, qui est actuellement la plus méprisée de toute l'Asie. Or, tu sais qu'elle a rassemblé des troupes et qu'elle trame quelque chose, sous la conduite de Gédéon. J'ai bien peur que le petit pain qui t'a été montré renversant toutes nos tentes, ne soit un signe qui annonce que Dieu nous a livrés *entre ses mains* ! »*

En entendant cette conversation, Gédéon sentit son cœur se gonfler de confiance et de reconnaissance. Il commença par adorer Dieu, puis, en hâte, il revint réveiller ses gens. « *Levez-vous, leur dit-il, le Seigneur a livré Madian entre nos mains* ». Dès que les hommes furent prêts, il les partagea en trois groupes numériquement égaux ; donna à

⁵ Carth., p. 152 ; H. S., c. 1279.

⁶ Ephr., p. 318.

chaque soldat une trompe de corne et un pot de terre, contenant dans ses flancs une lampe allumée, puis déclara : « *Suivez-moi et faites ce que vous me verrez faire...* Quand je sonnerai de la trompe, vous en sonnerez vous aussi tout autour du camp, et vous crierez de toutes vos forces : *Pour le Seigneur et pour Gédéon !* ».

Vers le commencement de la seconde veille – celle qui allait de 9 heures à minuit –, au moment où l'on venait de relever les sentinelles, les trois petites colonnes, sur un signal de leur chef, partirent à l'assaut. Elles abordèrent le camp ennemi chacune sur un point différent, afin de donner l'impression d'un encerclement général. Les hommes soufflaient dans leurs trompes de tous leurs paumons, tandis qu'ils brisaient bruyamment leurs pots les uns contre les autres. Les flambeaux brillèrent soudain dans la nuit, au milieu d'un tapage que dominait ce cri : « *Le glaive du Seigneur et de Gédéon !* »

Surpris dans leur premier sommeil par ce vacarme insolite, éblouis par les lumières qui apparaissaient inopinément autour d'eux, les Madianites crurent que l'ennemi avait pénétré dans leur camp. Leur premier réflexe fut de se défendre : mais, l'obscurité ne leur permettant pas de distinguer amis et ennemis, ils commencèrent à se frapper les uns les autres, s'entre-tuant dans un désordre indescriptible. Bientôt ce furent la panique et la débandade générale. « *Toute l'armée*, dit le texte hébreu, dans une phrase qui rappelle le style de César, *courut, cria et s'enfuit !* »

La masse des fuyards prit d'instinct la direction du Jourdain. Aussitôt, Gédéon dépêcha des courriers sur la montagne d'Éphraïm, pour donner l'alerte aux habitants et les prier d'occuper immédiatement tous les gués du fleuve, ainsi que les points de passage forcé sur tous les torrents de la région.

Les Éphraïmites se rendirent à cet appel, criant : « *Aux armes !* » Ils se postèrent sur les cours d'eau et massacrèrent impitoyablement tous les fugitifs qui se présentaient pour passer. Ils se saisirent en particulier de deux Sarim – ou princes – madianites, qui arboraient les noms totémiques d'Oreb, c'est-à-dire « le Corbeau », et de Zeb, ou « le loup ». Tous deux furent décapités : le premier sur une grande pierre, qui s'appela depuis : *pierre d'Oreb*, et le second, dans un pressoir, qui prit de ce chef le nom de *pressoir de Zeb*. Les deux têtes furent envoyées à Gédéon comme trophées.

Commentaire moral et mystique

Saint Grégoire a longuement expliqué comment la défaite des Madianites par Gédéon, figurait celle du démon par le Seigneur. Le prophète Isaïe, dit-il, le donne clairement à entendre, quand, partant de l'avènement futur du Ré-

dempteur, il proclame : « *Vous avez triomphé du sceptre de son cruel exacteur, ainsi qu'au jour de la défaite de Madian* »⁷.

Gédéon est la figure du Sauveur, tandis que les Madianites représentent le démon et ses suppôts, qui oppriment le véritable Israël, c'est-à-dire ceux que le baptême a fait enfants de Dieu.

Gédéon va les combattre avec trois cents hommes. Or le nombre de 300 s'exprime en grec par la lettre τ (*tau*), qui est en même temps la figure de la croix. Ceci nous donne à entendre que les trois cents hommes qui suivirent Gédéon personnifient ceux dont il est dit dans l'Évangile : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive*⁸. Le Christ ne prend avec lui, pour mener son combat, que les cœurs généreux qui acceptent de porter la croix. Pour les connaître, il les conduit *au bord du fleuve*, c'est-à-dire aux eaux de la divine sagesse. Ceux qui boivent debout, sans plier les genoux, sont les vrais militants, ceux qui ne se départissent jamais de la stature droite, ne fléchissent pas dans leur conduite, sont toujours prêts à l'action. L'Écriture les compare à des chiens, non par manière de mépris, mais au contraire pour louer et leur fidélité à leur Maître, et leur acharnement à poursuivre les âmes auxquelles ils donnent la chasse, jusqu'à épuisement de leurs forces.

Au contraire, le fait de *plier les genoux* exprime le relâchement dans la conduite et la pratique des bonnes œuvres ; saint Paul se sert de la même image dans l'épître aux Hébreux : *Fortifiez, dit-il, vos genoux qui plient, et que vos démarches soient droites*⁹ !

Ceux qui les fléchissent ainsi, sont les prétendus apôtres qui démentent par leur mollesse, la force vivifiante de l'eau de sagesse dont ils s'abreuvent. Ceux-là, le Christ les élimine parce que, comme le dit *l'Écclesiastique* : *la louange* (c'est-à-dire la prédication) *n'a pas bonne grâce dans la bouche d'un pécheur*¹⁰.

« Les soldats de Gédéon, continue saint Grégoire, allaient au combat avec des trompettes, des lampes et des cruches : ce qui est certes une manière de se battre tout à fait inusitée.

« Des lampes étaient cachées dans ces cruches, de sorte qu'en brisant celles-ci, celles-là apparurent. L'éclat de cette lumière inattendue épouvanta les ennemis, qui prirent la fuite. Les trompettes représentent les appels des prédicateurs ; l'éclat des lampes, les miracles ; les cruches, la fragilité de nos corps mortels. C'est ainsi que notre Chef a conduit avec lui, au combat de la prédication évangélique, des hommes, qui faisant bon marché de leur vie corporelle, écrasèrent leurs ennemis par leur propre mort, et les vainquirent, non avec des armes et des épées, mais par leur patience. Ainsi allèrent au combat, derrière leur Chef, nos martyrs, armés eux aussi de trompettes, de lampes et de cruches. Ils *sonnèrent de la trompette*, quand

⁷ Is., IX.

⁸ Luc, II, 23.

⁹ Hébr., XII, 12.

¹⁰ XV, 9.

ils prêchèrent ; ils *brisèrent leurs cruches*, lorsque, dans les supplices, ils offrirent leurs corps aux épées de leurs ennemis ; ils *firent briller leurs lampes*, lorsque, après la dissolution de leurs corps, ils multiplièrent les miracles. Alors, les ennemis de la foi furent mis en fuite : parce que, voyant les corps des martyrs qu'ils avaient mis à mort, répandre l'éclat de signes extraordinaires, ils furent tellement éblouis par cette divine lumière, qu'ils crurent en ce qu'ils avaient d'abord combattu »¹¹.

Voici maintenant, d'après Origène, ce que nous avons à faire pour les imiter : – *briser nos pots de terre*, c'est détruire l'orgueil de la chair, réduire son corps par la mortification, parce que, tant que nous faisons de lui une idole, il nous voile la lumière ; – *faire briller sa lampe*, c'est pratiquer les bonnes œuvres, selon cette parole de l'Évangile : *Qu'ainsi brille votre lumière devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres*¹² ; – enfin *sonner de la trompette*, c'est à la fois prêcher hardiment l'Évangile, et chanter la gloire de Dieu. Avec ces trois armes, nous vaincrons tous les ennemis, même s'ils sont aussi nombreux qu'une armée de sauterelles¹³.

Le *petit pain d'orge cuit sous la cendre*, qui renverse les tentes des Madianites, représente la vertu d'abstinence, qui détruit en nous la puissance de la chair et du démon¹⁴.

Enfin, ajoutons encore ces savoureuses réflexions sur Oreb et Zeb, le corbeau et le loup, que nous prenons dans la *Clef de saint Mélicon*. Tous deux sont des figures du prince des ténèbres : Oreb, parce que, de même que le corbeau se nourrit de cadavres, le démon se repaît d'âmes en état de péché, ou de putréfaction spirituelle. Ce que le corbeau mange d'abord, c'est l'œil du mort, et le démon détruit d'abord, dans sa victime, la vertu de discrétion, qui est à l'âme ce que l'œil est au corps. Il lui enlève ainsi le jugement de la raison, ce qui la met à la merci de tous les égarements. C'est pourquoi le roi de Babylone, quand il s'empara de Sédécias, roi de Juda, commença par lui crever les yeux¹⁵.

Le loup est un animal sanguinaire, et le démon aime le sang de l'homme, lui qui fut *homicide dès le commencement*, quand il porta Caïn à tuer Abel. Il recherche particulièrement les brebis, les âmes qui imitent la douceur du Christ, et il les mord cruellement. Le loup ne peut plier le cou, et ses yeux ne brillent que dans la nuit, parce que le démon ne peut fléchir la nuque de son orgueil, et ses yeux ne séduisent que les pécheurs¹⁶.

Oreb est tué *sur la pierre d'Oreb*, parce que c'est sa propre dureté qui fait perpétuellement mourir le diable ; et Zeb, *dans le pressoir de Zeb*, parce qu'il se détruit lui-même, dans les tourments qu'il fait subir aux saints¹⁷.

¹¹ *Mor.*, l. XXX, ch. XVII ; *Pat. lat.*, t. LXXIX, c. 786. – Voir aussi Augustin, *in Ps.* LXVII, 24 ; *Rup.*, c. 1038 ; *Rhab.*, c. 1162, etc.

¹² *Mt.*, V, 16.

¹³ *Hom.* VIII, *in Jud.* ; *Pat. gr.*, t. XII, c. 990.

¹⁴ *Ephr.*, p. 318.

¹⁵ *IV Reg.*, XXV, 7.

¹⁶ *Spicilegium Solesmense*, t. II, p. 499, et t. III, p. 63.

¹⁷ *Rhab.*, c. 1166.

CHAPITRE 6

La « vendange d'Abiézer »

(JUD., VIII)

Après avoir exécuté les ordres de Gédéon et contribué à assurer sa victoire totale sur les Madianites, les Éphraïmites lui cherchèrent une mauvaise querelle. C'étaient en effet des gens extrêmement orgueilleux : ils se croyaient d'une essence supérieure aux autres tribus, sous prétexte qu'ils descendaient de Joseph, qui avait été incontestablement le plus grand des enfants de Jacob. De plus, dans cette descendance même, ils avaient été préférés à la tribu de Manassé, ce qui était évidemment, pensaient-ils, le signe de leur appel à une destinée plus haute.

« *Que signifie cette conduite ?* dirent-ils à Gédéon. *Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus, lorsque tu as attaqué des Madianites ?* » *Et ils le querellèrent fort aigrement, jusqu'à en venir presque à la violence.*

Gédéon comprit qu'il valait mieux d'abord achever l'écrasement de l'ennemi, que de s'engager dans une lutte fratricide. Il chercha donc à calmer l'irascibilité mise à vif de ces gens difficiles, et leur dit avec beaucoup de modestie : « *Qu'ai-je pu faire qui égalât ce que vous avez fait ? La grappe cueillie par Éphraïm, ne vaut-elle pas mieux que les vendanges d'Abiézer ?* » C'est-à-dire : « Oreb et Zeb, les deux princes que vous avez « cueillis » vivants, ne représentent-ils pas, pour terminer la guerre, un atout autrement précieux, que les quelques milliers de Madianites, que mes compagnons et moi – Gédéon appartenait à la famille d'Abiézer – nous avons écrasés, comme du raisin sous le pressoir ? »

Ces paroles adroites apaisèrent l'irritation des Éphraïmites ; car, dit Salomon, *responsio mollis frangit iram*¹. Libre de ce côté, Gédéon put continuer la poursuite des débris de l'armée ennemie. Il avait pris en chasse maintenant deux autres princes de Madian, nommés Zébée et Salmana, qui avaient réussi à rallier une quinzaine de mille hommes, seuls survivants du massacre. Ils fuyaient dans la direction du Sud-Est, vers les hauts plateaux de Galaad, et venaient de passer le Jourdain.

Le chef hébreu, avec ses trois cents braves, le franchit sur leurs talons : mais après cet effort, il fut contraint de s'arrêter. Ses hommes étaient à bout de forces. Depuis la veille ils n'avaient pris le temps ni de dormir ni de manger. Il fallait absolument les faire reposer et les

¹ Prov., XV, 1. « Une réponse douce fait tomber la colère ».

restaurer. Gédéon vint donc demander les vivres dont il avait besoin aux habitants de la ville la plus proche, qui était celle de Soccoth, sur le territoire de Gad, au nord du Jaboc. Malheureusement pour eux, les gens de Soccoth ignoraient les derniers événements. Il ne leur vint pas un instant à l'esprit que les trois cents hommes rendus de fatigue qu'ils avaient devant eux, allaient avoir raison des quinze mille Madianites qu'ils venaient de voir passer. Ils craignirent, en ravitaillant les premiers, d'attirer sur leur tête les représailles des seconds, et répondirent à la demande de Gédéon par un refus, qu'ils eurent le tort de formuler sur un ton insolent : « Tu es donc sûr du triomphe ? Tu parles comme si tu tenais déjà *la paume des mains de Zébée et de Salmana entre les tiennes ! C'est pour cela que tu nous demandes de donner des vivres à ton armée à toi*, au risque de nous faire tous égorger, si les autres sont vainqueurs ? »

Un tel manque de patriotisme, doublé d'une arrogance aussi déplacée, indigna Gédéon. Mais il ne pouvait châtier sur l'heure, comme ils l'eussent mérité, ces lâches, qui trahissaient la cause d'Israël. Il lui fallait, avant tout, achever la destruction de l'armée adverse. Il se contenta donc d'avertir les notables de Soccoth du sort qu'il leur réservait : « *Lorsque le Seigneur aura livré entre mes mains Zébée et Salmana*, leur dit-il, *je vous ferai écraser le corps avec les épines et les ronces du désert* ». Et il reprit sa course. Il atteignit bientôt le bourg de Phanuel, célèbre par le souvenir de la lutte entre l'Ange et Jacob. On voyait là une tour énorme, que les habitants avaient construit pour se protéger contre les attaques des Chananéens. Gédéon adressa aux magistrats de la cité la même requête qu'à ceux de Soccoth. Mais il se heurta à un refus plus arrogant encore, à cause de la confiance que ces gens mettaient dans leur forteresse. Gédéon n'insista pas. « Soit, dit-il. Sachez seulement que, *quand je serai de retour avec la victoire et la paix, j'abattrai votre tour*, et je vous châtierai comme vous le méritez ».

Les deux haltes que les Hébreux firent ainsi à Soccoth et à Phanuel pour essayer d'avoir des vivres, avaient permis aux fuyards de prendre de l'avance. Ceux-ci, ne sentant plus personne sur leurs talons, crurent que l'ennemi avait renoncé à les poursuivre, et jugèrent le moment favorable pour s'accorder le repos dont ils avaient un impérieux besoin.

Ils s'arrêtèrent donc en un lieu que les versions grecque, hébraïque et chaldaïque appellent Carcar, et qui était, d'après saint Jérôme, un bourg fortifié. Mais, épuisés de fatigue, ils ne prirent aucune mesure de précaution, et se jetant au hasard sur le sol, ils s'endormirent comme seuls savent dormir les soldats en campagne. C'est dans ce désordre que les surprit Gédéon. Sans leur laisser le temps de se reconnaître, il les attaqua sur-le-champ, en massacra un grand nombre, et réussit à prendre vivants Zébée et Salmana, tandis que les derniers

débris de leur armée se volatilisèrent dans une débandade éperdue. C'était une victoire complète : plus de cent vingt mille Madianites avaient péri au cours de la bataille ; un butin énorme où s'entassaient l'or, l'argent, les riches étoffes, les chameaux, les bœufs et les moutons resta aux mains des Hébreux ², qui se voyaient en outre complètement délivrés du joug des oppresseurs.

Mais Gédéon ne pouvait laisser impuni le crime des cités qui lui avaient refusé leur concours. La justice exigeait qu'elles subissent un châtement exemplaire. Il se dirigea donc d'abord vers Soccoth. Comme il approchait de ses murs, au petit jour, il rencontra un jeune garçon qui en sortait : il l'interpella et se fit donner par lui le nom de soixante-dix-sept des personnages les plus notables de la cité. Puis il pénétra dans la ville, convoqua les habitants et, leur montrant les deux princes madianites qu'il venait de capturer : « *Voici*, leur dit-il, *Zébée et Salmana*, dont vous pensiez que je ne pourrais triompher, et à propos desquels vous m'avez outragé, vous moquant de mes prétentions, et me refusant les vivres que je vous demandais. Eh bien ! l'heure est venue pour moi de tenir la promesse que je vous ai faite ». Sur quoi, il ordonna d'appréhender les soixante-dix-sept notables, et de les « carder », dit le texte grec ³, sur des ronces et des épines jusqu'à ce qu'ils eussent le corps complètement déchiré. L'Écriture n'affirme pas expressément qu'ils moururent dans ce supplice : mais cela semble bien ressortir du contexte, et l'opinion commune des Pères l'a entendu ainsi ⁴. C'était là, d'après Diodore de Sicile, le traitement réservé en Égypte aux parricides : ils étaient roulés sur des piquants, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le dernier soupir ⁵. En infligeant aux habitants de Soccoth, Gédéon voulait faire ressortir la gravité de la trahison qu'ils avaient commise envers la patrie, refusant à des frères épuisés et luttant pour le salut commun, les vivres dont ils avaient absolument besoin. Les épines étaient le symbole de la dureté de leurs cœurs. Gédéon gagna ensuite Phanuel, où il se livra à une exécution semblable, et de plus, fit raser la tour, comme il l'avait annoncé.

Ce ne fut qu'une fois rentré chez lui qu'il procéda au jugement des deux princes madianites. L'interrogatoire qu'il leur fit subir montre qu'il avait un compte sérieux à régler avec eux : « *Comment*, leur demanda-t-il, *étaient les hommes que vous avez tués sur le Thabor ?* » Cette question fait allusion à un événement dont l'Écriture ne dit mot : il y avait eu, sans doute, sur le mont indiqué, une rencontre entre les Madianites et le clan de Gédéon, et quelques-uns des proches parents

² Flav., I, V, ch. VII.

³ Cf. Lagrange, p. 147.

⁴ Ephr., p. 320.

⁵ *Biblioth.*, I, 77, p. 230

de celui-ci avaient été cruellement massacrés par les deux chefs. Ceux-ci répondirent sans détour : « Ils te ressemblaient. Ils étaient comme toi, beaux et forts, et *l'un d'eux* avait si grande allure, qu'on l'aurait pris pour *un fils de roi* ! » – *C'étaient mes frères*, repartit Gédéon, *c'étaient les fils de ma mère* ! Et vous les avez tués !... *Je le jure par le Seigneur* ! *Si vous leur aviez laissé la vie sauve, je vous aurais épargnés moi aussi* ! Mais parce que vous n'avez pas eu pitié d'eux, je n'aurai pas pitié de vous ! »

Il appela alors son fils aîné, qui se nommait Jéther, et lui enjoignit de tuer de sa main les deux prisonniers.

La loi de Moïse voulait en effet que les hommes coupables de meurtre fussent mis à mort par les proches parents de leurs victimes. Mais Jéther était encore très jeune : effrayé, il n'osait tirer son épée. « Tue-nous toi-même, demandèrent alors les deux chefs à Gédéon ! Toi au moins, tu as l'âge et la force d'un homme ! » Guerriers courageux, ils avaient honte de mourir sous les coups d'un enfant : ils craignaient que leur mémoire n'en fût déshonorée à jamais. Gédéon acquiesça à leur désir et les exécuta sur place de sa main. Puis prenant les harnachements de leurs chameaux, avec les riches ornements et les bossettes qui signalent les montures royales, il se les adjugea pour sa part de butin.

*

La sagesse et le courage dont le vainqueur des Madianites avait fait preuve dans cette campagne, la douceur qu'il avait su garder devant les insolences des Éphraïmites, lui avaient acquis à un haut degré l'estime de tous les Hébreux. Ceux-ci comprirent qu'il y aurait grand intérêt pour eux à rester groupés sous l'autorité d'un chef de cette trempe, plutôt que de retomber dans le cloisonnement égoïste des tribus. Ils délèguèrent donc quelques notables, pour lui proposer d'établir dans sa famille une royauté héréditaire sur Israël. « *Soyez notre roi*, lui dirent-ils, *et après vous, votre fils (aîné), puis le fils aîné de celui-ci vous succéderont, et ainsi de suite, parce que vous nous avez délivrés de la main de Madian* ».

Mais Gédéon, avec un beau désintéressement, refusa cette offre. C'était une âme noble et qui ne cherchait que la volonté du Seigneur. Or Dieu, en dictant à Moïse la constitution du peuple juif, n'avait pas établi le régime monarchique. Il voulait en effet garder la nation choisie sous sa dépendance immédiate, et la gouverner lui-même, par l'intermédiaire des Anciens, des prêtres, et, éventuellement des Juges. Gédéon répondit donc : « Je ne serai pas votre roi, et mon fils ne le sera pas non plus : c'est le Seigneur lui-même qui continuera à vous gouverner ».

Et il ajouta que la seule récompense qu'il sollicitait pour sa victoire, était qu'on lui abandonnât toutes les boucles d'oreilles recueillies dans le butin. Les Madianites en effet avaient gardé de leurs ancêtres chaldéens l'usage de porter ce genre de colifichets, auxquels ils employaient leur or le plus fin. Les Juifs acquiescèrent volontiers au désir exprimé par le héros : étendant un manteau sur le sol, ils y jetèrent tous les pendants d'oreilles qu'ils avaient pris à l'ennemi. Le poids en monta à *mille sept cents sicles*, soit un peu plus de vingt-quatre kilogrammes d'or ; on y joignit des colliers précieux, des lunules, des vêtements de pourpre qui avaient appartenu aux rois de Madian, et des pièces d'orfèvrerie qui servaient à orner les harnachements des chameaux.

Avec tout cet or, Gédéon, dit l'Écriture, fit fabriquer *un éphod, qu'il installa dans Ephra, sa ville natale*. Que faut-il entendre au juste par « Éphod » ? Au sens strict, ce mot désigne une sorte de dalmatique particulièrement riche, que le grand prêtre revêtait, quand il voulait consulter Dieu sur les affaires intéressant la nation. Est-ce un vêtement de ce genre que fit faire pour lui Gédéon ? – Ce n'est pas impossible. Les révélations dont il avait été l'objet, la mission qu'il avait reçue de Dieu, et les signes qui l'avaient confirmée, lui avait conféré une manière de sacerdoce. Elles l'autorisaient sans aucun doute à consulter le Seigneur au nom de tout le peuple, ce qu'il ne pouvait faire qu'en se revêtant de l'éphod ⁶.

Néanmoins, on peut avec saint Augustin, se demander comment il aurait fait entrer dans ce seul vêtement les vingt-quatre kilogrammes d'or dont nous venons de parler, et les autres objets précieux énumérés par l'Écriture. Il semble plus logique de penser avec le même Docteur que le mot éphod est à prendre ici dans un sens élargi, pour désigner l'ensemble des ornements et des instruments nécessaires à l'exercice du culte ⁷.

Gédéon fit donc, croit-on, élever près de sa demeure, un sanctuaire analogue au Tabernacle qui contenait l'arche d'alliance ⁸. A la vérité, c'était là une chose absolument interdite par la Loi ⁹. Gédéon cependant le fit avec une intention droite. Il voulait marquer par là sa fidélité au Dieu d'Israël, et en même temps ériger un monument durable de la miraculeuse victoire remportée sur Madian.

C'est pourquoi les commentateurs sont d'accord pour penser qu'en agissant ainsi, il ne tomba pas personnellement dans le péché d'idolâtrie ¹⁰. Saint Paul en effet le range parmi les Saints ¹¹, et l'Écriture dit

⁶ Cf. saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, l. II, ch. XXII.

⁷ *In Heptateuchum*, l. VII, qu. 41 ; Pat. lat., t. XXXIV, c. 805.

⁸ Cf. saint Bonaventure, *Exposit. in Psalt.*, ps. LI, Vivès, t. IX, p. 222.

⁹ Deut., XII, 14.

¹⁰ Corn., p. 168.

un peu plus loin qu'il mourut *in senectute bona*, dans une vieillesse bonne, c'est-à-dire juste et agréable à Dieu. Mais il pécha par imprudence ; il ne réfléchit pas qu'un sanctuaire, élevé malgré la Loi, qui ne voulait qu'un seul lieu de culte, risquait de devenir, un jour ou l'autre, une occasion de graves désordres, ce qui se produisit en effet.

Et il attira ainsi un terrible châtement sur les soixante-dix enfants que Dieu lui donna. Car en vertu du privilège accordé par Dieu aux Patriarches ¹², Gédéon prit plusieurs femmes, qui lui donnèrent le beau chiffre de soixante-dix garçons. À côté de ces épouses légitimes (*uxores*), l'Écriture en mentionne une autre, qu'elle appelle : *la concubine qu'il eut à Sichem*. Josèphe nous apprend qu'elle se nommait Druma. Certains auteurs pensent que, si elle est ainsi mise à part, c'est pour faire entendre que sa situation n'était pas régulière. Ses relations avec Gédéon seraient imputables à une faiblesse de ce grand homme, lequel en aurait fait pénitence ensuite. Telle est en particulier l'opinion de Josèphe, qui considère Abimélech, le fils qu'elle donna au vainqueur des Madianites, comme *un bâtard*.

Mais d'autres font remarquer que le mot *concubine* n'a pas nécessairement dans l'Écriture un sens défavorable. Il sert parfois à désigner les épouses de second ordre, que Dieu accordait aux justes dont il voulait voir se multiplier la progéniture : c'est ainsi que Cethura, puis Bala, au livre de Genèse, en sont successivement qualifiées, bien qu'elles n'aient commis aucune faute ¹³. Si Druma se voit attribuer aussi cette épithète, c'est uniquement pour marquer que, seule entre les épouses de Gédéon, elle n'appartenait pas à la race juive ; elle était en effet sichimite, et par conséquent chananéenne. En principe, cette origine aurait dû empêcher Gédéon de la prendre pour femme ; s'il passa outre, ce ne fut qu'avec la permission de Dieu, comme plus tard Samson quand il épousa une fille des Philistins ¹⁴.

La victoire sur les Madianites avait été définitive : ceux-ci se tinrent cois désormais, et Israël jouit d'une paix prospère tant que Gédéon demeura à sa tête, c'est-à-dire pendant quarante ans. Quand enfin, le héros mourut après une heureuse vieillesse, il fut enseveli à Ephra, dans le sépulcre où reposait déjà son père Joas.

Mais, alors, aussitôt, la débandade recommença : *les enfants d'Israël se détournèrent du culte de Dieu, et ils se prostituèrent dans celui de Baal*. Ils poussèrent l'impudence jusqu'à faire alliance ouverte avec

¹¹ Hébr., XI, 32.

¹² Et non par licence de mœurs, comme le laissent entendre les auteurs qui osent parler, pour Gédéon et pour d'autres personnages canonisés par l'Écriture elle-même, de « harem » ! Cf. saint Thomas, *Suppl.*, qu. XIV, art. 2 et 5.

¹³ XXV, 1 et 6 ; XXXV, 22, et XXXVII, 2.

¹⁴ Judic., XIV, 2 et 4.

cette grossière idole, affirmant ainsi leur volonté de se mettre sous sa protection. Et *ils oublièrent le Seigneur leur Dieu, qui les avait délivrés des mains de tous leurs ennemis.*

Commentaire moral et mystique

La grappe d'Éphraïm ne vaut-elle pas mieux que les vendanges d'Abiézer ? – Cette réponse de Gédéon fait entendre, que dans le combat spirituel, la qualité est préférable à la quantité. Mieux valent des résolutions énergiques contre tel ou tel prince de l'armée ennemi, c'est-à-dire contre tel ou tel défaut dominant, que de multiples pratiques de piété, ou vellétés de conversion. Mieux vaut couper la tête à Oreb et à Zeb, c'est-à-dire au *corbeau* et au *loup*, que de frapper au petit bonheur les adversaires qui se présentent. C'est pourquo saint Paul disait : *Je combats, mais non pas comme battant l'air*¹⁵.

Le corbeau dont le cri ressemble à *cras, cras*, est considéré par saint Augustin comme la figure de ceux qui disent toujours : « Demain, demain » et qui remettent à plus tard, indéfiniment, l'œuvre de leur conversion. Le loup représente les médisants qui sont toujours à mordre et à déchirer la réputation du prochain.

Les habitants de Soccoth et de Phanuel, qui n'ont pas voulu assister Gédéon, tandis qu'il poursuivait courageusement, avec ses trois cents hommes, les oppresseurs de son peuple, dessinaient à l'avance ce que serait un jour le comportement des Juifs à l'égard du Messie, quand avec sa petite troupe de disciples, il s'emploierait à détruire sur terre l'empire du démon. Que de fois, sans doute, quand il demandait l'hospitalité pour lui et pour les siens, harassés par le rude labeur de leur formation apostolique, le Christ dut entendre des rebuffades semblables à celles qui accueillirent Gédéon ! Que de fois le Sauveur du monde essaya, de la part des notables de Jérusalem, Phariséens ou princes des Prêtres, des quolibets insolents, pour la prétention qu'il affichait d'instaurer le royaume d'Israël, avec le ramassis de mariniers, de publicains et d'illettrés, qu'il traînait derrière lui...

Les menaces faites par Gédéon à ces mauvais patriotes sont la figure des avertissements que Jésus adressera à Jérusalem avant de livrer sur le Calvaire sa bataille décisive, quand il pleurera sur la ville infidèle et lui dira : « *Des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'enviromneront de tranchées, t'enfermeront, te presseront de toute part et te jetteront à terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi ; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée* »¹⁶.

De fait, après le triomphe du Christ sur la mort et sur l'enfer, les Juifs furent livrés aux Romains, qui leur firent subir un châtement bien plus terrible que celui de Soccoth et de Phanuel.

Mais cette punition nous montre aussi, sur le plan moral, le sort que se préparent tous ceux qui n'auront pas voulu accueillir le Christ, dans la per-

¹⁵ I Cor., IX, 26.

¹⁶ Luc, XIX, 43, 44.

sonne de ses membres indigents ; tous ceux auxquels il dira : « *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'étais voyageur, et vous ne m'avez pas reçu* ». Alors, ils seront, eux aussi, roulés dans les épines, c'est-à-dire déchirés par le remords de leurs péchés.

*

Enfin, écoutons Rhaban Maur nous expliquer que, si l'Écriture a distingué avec soin la *concubine* de Gédéon de ses autres épouses, ce n'est pas sans une raison profonde. Ces différentes femmes, qui ont donné à Gédéon un grand nombre d'enfants, personnifient les nations de la terre que le Christ a épousées, et qui lui ont engendré un grand nombre de chrétiens. Mais la *concubine*, c'est la nation juive, qui reste en marge des autres ; c'est la synagogue, dont naîtra un jour un fils impie, l'Antéchrist, lequel s'efforcera de s'emparer du pouvoir universel, et de mettre à mort tous les fils de Dieu ¹⁷, comme on le verra au chapitre suivant.

¹⁷ Rhab., c. 1170.

CHAPITRE 7
Abimélech
(JUD., IX)

Après la mort de Gédéon, Abimélech, le fils qu'il avait eu de Druma, la Sichimite, se souvenant que le pouvoir avait jadis été offert à son père, et que celui-ci, par humilité, n'en avait pas voulu, résolut de s'en emparer pour son propre compte. Aussi cruel qu'ambitieux, il était homme à commettre n'importe quel crime pour arriver à ses fins.

Il commença par chercher des partisans dans Sichem, sa ville natale. S'adressant à ses oncles et aux autres membres de sa parenté, il leur demanda de travailler l'opinion en sa faveur. « Dites de ma part, leur expliqua-t-il, à vos concitoyens : *Lequel est le meilleur pour vous, d'être gouvernés par tous les enfants de Jérobaal – c'est-à-dire par soixante-dix individus – ou par un seul d'entre eux ? Et si vous voulez en choisir un, souvenez-vous que je suis votre os et votre chair* ».

À n'en considérer que les prémisses, cet argument était juste. Le gouvernement de plusieurs n'est pas bon, disait déjà Aristote, et il est certain qu'il vaut mieux pour un peuple avoir un seul chef que plusieurs. D'autre part, s'il fallait choisir un prince dans la descendance de Gédéon, Abimélech avait évidemment un droit préférentiel auprès des Sichimites, puisqu'il était l'un des leurs par sa mère.

Mais le fourbe n'avait garde de dire que Gédéon avait refusé le pouvoir pour ses fils, aussi bien que pour lui-même. Ceux-ci n'avaient donc aucun titre à y prétendre. Si cependant, les Hébreux jugeaient bon de se choisir un chef dans leur lignée, le dernier qui pût se mettre en avant était évidemment celui qui était né d'une concubine ¹.

Néanmoins la manœuvre réussit, et une conjuration se forma en faveur d'Abimélech. Les affiliés se réunirent dans un temple de Baal, qui prit de là le nom de *Baal-Berith*, c'est-à-dire : *Baal de la conjuration*. Ils jurèrent fidélité à l'intrus et lui remirent, comme don de joyeux avènement, une somme de soixante-dix livres ², prise sur le trésor du temple. Avec cet argent, Abimélech, inaugurant une méthode qui devait devenir classique chez les auteurs de coups de force, recruta une manière de corps franc, prêt à toutes les besognes ³. À sa tête, il

¹ H. S., c. 1281 ; Carth., p. 162.

² La Vulgate emploie ici le mot indéclinable de *pondo*, que beaucoup traduisent par : *sicle*. Mais c'est une erreur : soixante-dix sicles ne feraient qu'une somme insignifiante. Il faut traduire *pondo*, par : livre. La livre d'argent valait vingt-quatre sicles. Cf. Carth., Corn., Lyr., etc.

³ C'est par le même procédé que, de nos jours, Lénine, Mussolini, Hitler et d'autres encore, se sont emparés du pouvoir.

marcha d'abord sur la ville d'Ephraïm, où Gédéon avait achevé son existence, et là, se saisissant de ses soixante-dix frères, il les fit exécuter *sur une seule pierre*, précise l'Écriture. Cette indication est destinée à souligner la cruauté d'Abimélech ; elle donne à entendre que les fils de Gédéon ne furent pas massacrés çà et là, dans une tuerie générale, analogue à la Saint-Barthélemy ; mais ils furent arrêtés, rassemblés en un même lieu, et décapités cyniquement l'un après l'autre. Ce crime monstrueux, qui donne la mesure du personnage, produisit l'effet qui suit toujours les exécutions de ce genre : il sema la terreur, et paralysa toute tentative de résistance. À l'unanimité, les habitants de la ville reconnurent Abimélech pour leur roi, dans une assemblée qui se tint près du *térébinthe de Sichem*, ou « Arbre de la stèle », dit le texte hébreu.

C'était le chêne célèbre, nommé *Élam Moreh*, près duquel Abraham, quand il arriva de Chaldée ⁴, avait élevé le premier autel au vrai Dieu, et sous lequel Jacob avait enterré les amulettes idolâtriques que portaient en cachette quelques-uns de ses gens ⁵. La stèle dont parle la version hébraïque était celle que Josué avait fait dresser en ce même lieu, comme mémorial de la promulgation de la Loi ⁶.

Abimélech cependant ne tarda pas à se montrer aux Sichimites sous son vrai jour. « Foulant aux pieds toutes les lois, dit Josèphe, il exerça le pouvoir avec une telle tyrannie, qu'il se rendit odieux et insupportable aux gens de bien » ⁷.

Or, malgré le soin qu'il avait mis à exterminer méthodiquement tous ses frères, pour n'avoir aucun rival à craindre, l'un de ceux-ci avait réussi à échapper au massacre. C'était le plus jeune d'entre eux, et il s'appelait Joathan. Depuis le drame, il vivait en se terrant dans les cavernes, ne se faisant aucune illusion sur le sort qui l'attendait, si par malheur Abimélech apprenait son existence. Un jour cependant où une fête solennelle avait attiré à Sichem une foule considérable, il escalada un rocher qui s'élève comme un promontoire sur le flanc nord-est du mont Garizim. De là, dominant *l'assemblée*, il la harangua, en lui contant un apologue, le plus ancien que contienne la Bible, mais qui atteint du premier coup à la perfection du genre : « *Écoutez-moi*, dit-il, *hommes de Sichem, afin que Dieu vous exauce !* » Grâce à la pureté de l'air en Orient et à l'acoustique exceptionnellement bonne, que l'on remarque aujourd'hui encore en ce lieu, il se faisait entendre sans effort de tous les assistants.

« *Les arbres*, continua-t-il, *las de vivre en république, se réunirent un jour pour se choisir un roi*. Ils jetèrent leur dévolu sur l'olivier,

⁴ Gen., XII, 7. – Cf. *Les Patriarches*, p. 31 et 46.

⁵ Gen., XXXV, 4. – Cf. *Les Patriarches*, p. 218-219.

⁶ Jos., XXIV, 26. – Cf. plus haut, p. 54.

⁷ Flav., l. V., c. IX.

l'arbre le plus précieux de la Palestine, et ils lui dirent : « Gouverne-nous ». Mais l'olivier répondit : « Est-ce que je puis cesser de produire mon huile, si nécessaire au culte de Dieu ⁸, et à tant d'usages domestiques, pour aller m'établir au-dessus des autres arbres ? » – Les arbres s'adressèrent alors au figuier et lui dirent : « Viens, et accepte de régner sur nous ». Et il leur répondit : « Puis-je abandonner ma douceur et mes fruits si succulents, pour aller régner sur les autres arbres ? » – Les arbres se tournèrent vers la vigne : « Viens, lui dirent-ils, et gouverne-nous ». Mais elle, de répondre : « Est-ce que je puis renoncer à mon vin, qui réjouit Dieu et les hommes, pour venir m'établir au-dessus des autres arbres ? »

Découragés par ces refus en chaîne, les arbres se rabattirent sur la ronce, et lui dirent : « Viens, et règne sur nous ». La ronce répondit : « Si c'est vraiment que vous entendez faire de moi votre roi, venez et reposez-vous sous mon ombre. Si vous ne voulez pas, un feu sortira de moi, qui dévorera les cèdres du Liban ! »

L'à-propos de (cette) fable, a écrit le célèbre voyageur Stanley, est très frappant ; elle tire une nouvelle force du lieu où elle est prononcée... Les personnages (en) étaient tous devant [l'orateur] : d'abord l'olivier, l'arbre propre de Naplouse, naturellement désigné comme le souverain légitime ; ensuite, le figuier, plus rare, mais encore imposant, et la vigne, avec ses branches traînantes ; enfin l'églantier, ou la ronce, dont le bois sans valeur est encore employé comme combustible, et dont la stérilité disgracieuse contraste, sur les flancs de la colline, avec ses plus nobles frères ⁹.

La leçon cachée sous cet apologue visait évidemment la conduite des Sichimites à l'endroit d'Abimélech. Elle en soulignait l'imprudence, sous une forme moins blessante que ne l'eût été un reproche direct. Ces arbres qui s'assemblent pour élire un souverain, étaient la figure des Juifs, toujours travaillés par le désir d'avoir un roi, comme les peuples païens. Ils ont proposé cette dignité d'abord à des hommes de grand mérite, à Gédéon par exemple, ou à ceux qui l'avaient précédé dans la fonction de juges en Israël ; des hommes dont la valeur morale dominait la foule, comme les arbres dominant la plaine, et qui sont représentés ici par l'olivier, la vigne, le figuier ¹⁰. Mais ceux-ci se sont dérobés à cet honneur, préférant continuer à pratiquer la vertu dans le cadre obscur de leurs occupations quotidiennes.

Alors les Juifs n'ont pas craint de se tourner vers Abimélech, un bâtard, un mauvais sujet, qui ne donne ni huile, ni vin, ni figue ; c'est-à-dire : qui n'a ni onction, ni générosité, ni douceur ; qui ne produit que

⁸ La Vulgate dit ici : *dii*, les dieux. Mais ce pluriel n'est que la traduction littérale du mot hébreu : *Elohim*. Il désigne Dieu et ne doit pas être pris dans un sens polythéiste.

⁹ Vig., p. 324.

¹⁰ Sic Lyr., Corn., p. 172, etc.

les épines de ses colères et de ses duretés, et qui ne craindra pas de mettre le feu partout ; de détruire même *les cèdres du Liban*, c'est-à-dire les hommes d'une vertu insignifiante, si ceux-ci refusent de mettre leur haute stature morale, à l'ombre du fourré de ses ronces.

Son apologue terminé, Joathan poursuivit en termes clairs : « *Maintenant donc, si c'est à bon droit et sans injustice que vous avez fait d'Abimélech votre roi ; si vous vous êtes comportés équitablement avec Jérobaal et avec sa maison, si vous avez témoigné votre reconnaissance à celui qui a combattu pour vous et qui a exposé sa vie à tant de périls, pour vous délivrer des mains des Madianites ; si donc, vous qui vous êtes dressés contre la maison de mon père, qui avez tué ses soixante-dix fils sur une seule pierre, et qui avez établi Abimélech, le fils de sa servante, roi sur les habitants de Sichem, sous prétexte qu'il est votre frère ; si en tout cela vous avez agi conformément à la justice et sans péché envers Jérobaal et sa maison, réjouissez-vous aujourd'hui en Abimélech, et qu'il consume les habitants de Sichem, ainsi que le bourg de Mello ; et qu'un feu sorte des habitants de Sichem et du bourg de Mello et qu'il dévore Abimélech* ».

Cela dit, Joathan s'enfuit, pour éviter les représailles de l'usurpateur, et se cacha à Béra, dit la Vulgate, ville qui appartenait peut-être aux Gabaonites, et qui, à ce titre, constituait un refuge assuré ¹¹. Josèphe dit : *dans les montagnes...*

Mais la malédiction qu'il avait prononcée n'allait pas tarder à s'accomplir. Au bout de trois ans, la discorde se mit entre les Sichimites et le tyran qu'ils s'étaient donnés. Celui-ci s'était vite fait détester pour sa cruauté ; et peu à peu l'horreur du crime qu'il avait commis en massacrant ses soixante-dix frères apparut à tous les yeux. Une conspiration se trama contre lui, qui organisa un mouvement de « résistance » et se cacha dans le « maquis ». Des bandes de conjurés s'embusquèrent sur les montagnes voisines, avec le dessein résolu de tuer Abimélech, ainsi que ses « collaborateurs » les plus notoires. Pour se faire la main, en attendant l'occasion favorable, ils pratiquaient le brigandage, arrêtant les voyageurs, et en tirant rançon. Informé de cet état de choses, le despote en rendit tous les Sichimites responsables, et sur l'heure, sans aucune enquête préalable, se mit en devoir de leur infliger collectivement un châtiment exemplaire. Ceux-ci, effrayés, firent appel à une sorte de *condottiere*, nommé Gaal, qui avait recruté pour son compte une bande de soudards, avec lesquels il était toujours prêt à entrer en action. L'Écriture ne nous donne aucun détail sur les origines de ce personnage ; l'opinion commune veut cependant qu'il ait été chananéen ¹². Il s'empressa d'accourir, et sa présence rassura tel-

¹¹ Le P. Lagrange pense qu'il s'agit d'El Bireh, à trois heures au nord de Jérusalem.

¹² Corn., p. 177.

lement les gens de Sichem qu'ils crurent n'avoir plus rien à craindre. Au lieu de rester sur leurs gardes, ils se répandirent avec une folle imprudence dans les vignobles qui appartenaient à Abimélech, ou à ses partisans. Ils les dévastèrent et en foulèrent les grappes dans le pressoir. Excités par le vin qu'ils en avaient tiré, ils organisèrent un festin accompagné de danses et de chants dans le temple de Baal-Berith, là même où, peu de temps auparavant, ils avaient juré fidélité à Abimélech. Les têtes s'échauffant, ils se mirent à insulter celui-ci et à le maudire. Gaal, gagné par l'ambiance, faisait chorus avec eux, et parlait maintenant comme un pur Sichimite :

« Qu'est-ce que c'est que cet Abimélech ? criait-il, est-ce que nous allons nous faire ses esclaves, nous les habitants de *Sichem*, ville d'une si antique noblesse ? Depuis quand Éphraïm doit-il obéir à Manassé ¹³ ? Qu'avons-nous besoin, pour nous régir, d'un bâtard de Gédéon – de ce Gédéon qui a commencé sa carrière en détruisant un autel de Baal ? De quel droit prétend-il nous donner comme gouverneur Zébul, un de ses domestiques, un individu de basse extraction, alors que nous avons des princes légitimes, dont l'illustre lignée remonte à Hémor, le contemporain d'Abraham ¹⁴ ? Ah ! si j'avais ici l'autorité en main, j'aurais vite fait de l'exterminer, votre Abimélech ! »

Quand il fut prévenu de cette manifestation, Zébul, le gouverneur imposé à la ville, entra dans une violente colère. Mais il se garda bien d'en rien laisser voir, et envoya secrètement prévenir son maître. « *Assemblez une armée*, aussi nombreuse que possible, lui manda-t-il, *et venez en toute hâte ; car Gaal, fils d'Obed, arrivé ici avec sa bande, est en train de soulever la ville contre vous. Profitez de la nuit pour approcher, et pour mettre une partie de vos troupes en embuscade dans les champs ; puis avec le reste, au petit jour, quand le soleil se lèvera, dessinez une attaque sur la ville. Gaal ne manquera pas de sortir pour la repousser : alors vous agirez au mieux des circonstances* ».

Abimélech se conforma à ce plan. Grâce au couvert de la nuit, il dissimula quatre groupes de soldats sur les hauteurs qui environnent Sichem, et, au lever du jour, il marcha avec un cinquième vers la porte de la cité. Dès que Gaal en fut averti, il sortit des remparts pour repousser les assaillants. Il croyait d'abord n'avoir affaire qu'à ceux qui étaient devant lui ; mais bientôt il vit descendre des collines voisines les détachements que son adversaire y avait cachés, et qui maintenant dessinaient une attaque convergente sur sa troupe à lui, très inférieure en nombre. « *Voilà bien du monde qui descend des montagnes ?* » dit-il, inquiet, à Zébul qui l'accompagnait. « *Ce sont les ombres des hauteurs que vous prenez pour des têtes d'hommes* », répondit le gouver-

¹³ Sichem était sur le territoire d'Éphraïm, et Gédéon appartenait à la tribu de Manassé.

¹⁴ Carth., p. 165.

neur, qui cherchait à gagner du temps pour permettre aux ennemis d'achever leur manœuvre enveloppante.

Mais il n'y avait aucune hésitation possible. Gaal distinguait clairement maintenant les quatre colonnes en marche. « Je ne me trompe pas, reprit-il ; voici, sans aucune hésitation possible, *des gens qui descendent du Nombriil de la terre* (c'était probablement le nom donné par les habitants à l'une des hauteurs environnantes). *Et voici une troupe d'assaut qui s'avance par le chemin du chêne* »¹⁵.

Zébul alors jeta le masque : « Où donc est le courage dont tu faisais parade l'autre jour ? ricana-t-il, quand tu disais : *Qu'est-ce que c'est donc qu'Abimélech pour que nous nous soumettions à lui ? Ces gens que tu vois venir, ne sont-ce pas ceux que tu affectais de mépriser ? Voici le moment de montrer de quoi tu es capable : va donc, et combats contre eux* ».

Gaal comprit qu'il ne pouvait faire autrement. La bataille s'engagea entre les deux troupes, sous les yeux des Sichimites, qui n'osaient prendre parti ni pour l'une ni pour l'autre, par crainte des représailles. Ce fut Abimélech qui l'emporta. Gaal, après avoir subi de lourdes pertes, se replia dans la ville, pour se mettre à l'abri des murailles. Abimélech n'osa pas l'y poursuivre, sachant l'hostilité de la population à son endroit, et il alla s'établir à Ruma, localité voisine, inconnue aujourd'hui. Zébul, cependant profita de la déconfiture de Gaal, pour l'accuser de lâcheté et le faire chasser de Sichem par les habitants.

Ceux-ci cependant, ne voyant plus d'ennemis autour de la ville, pensèrent que le danger était écarté et qu'ils n'avaient plus rien à craindre. Dès le lendemain, ils retournèrent travailler dans leurs terres. Alors Abimélech fondit sur eux à l'improviste : il envoya le tiers de ses troupes occuper les issues de la ville, tandis que les deux autres se répandaient dans la campagne, poursuivant et massacrant tout ce qu'ils rencontraient. Les fuyards, affolés, couraient vers la place pour s'y mettre en sûreté : mais aux portes ils tombaient sur les gardes placés par Abimélech, qui les égorgaient sans pitié. Quand il eut ainsi nettoyé la campagne, le tyran attaqua la ville elle-même, la prit sans difficulté, tua tout ce qui y vivait encore, en rasa les murs jusqu'aux fondements, et sema du sel sur les lieux, pour les maudire et les rendre à jamais stériles, selon le symbolisme énoncé par la loi même de Moïse¹⁶.

Cependant un millier d'habitants, tant hommes que femmes, avaient échappé au désastre : parce qu'ils avaient leur demeure dans la *tour de Sichem*, c'est à-dire dans le quartier de la citadelle, bâti sur

¹⁵ Le texte hébreu dit : l'arbre des devins. On pense qu'il s'agit du chêne de Mambré, où Dieu s'était montré à Abraham. Cf. Gen., XII, 6.

¹⁶ Deut., XXIX, 23.

une hauteur, et un peu à l'écart de la ville ¹⁷. C'est là que se trouvait le temple de Baal-Bérith, dont il a été question plus haut, et où s'était formée trois ans plus tôt la conjuration qui avait porté Abimélech au pouvoir.

Les survivants, épouvantés du massacre dont ils venaient d'être témoins, se réfugièrent dans son enceinte, plus confiants dans le droit d'asile qui le rendait inviolable, que dans l'épaisseur des remparts de la forteresse.

De fait, Abimélech n'osa pas les y attaquer ouvertement. Il se dirigea avec sa troupe vers les bois qui couvraient une hauteur voisine, que l'Écriture appelle : le Selmon, et qui était probablement une ramification du mont Garizim. S'armant d'une hache, le tyran coupa une branche d'arbre ¹⁸, la chargea sur son épaule, et cria à ses compagnons : « Faites comme moi, sans perdre de temps ! » Chacun aussitôt se hâta de couper sa branche, de la mettre sur son épaule et de suivre le chef. Celui-ci alors revint vers la citadelle, et jeta au pied des remparts la ramure qu'il portait. Les autres l'imitèrent et dressèrent ainsi en quelques instants un énorme tas de bois, auquel Abimélech mit le feu. Bientôt le bâtiment fut enveloppé par les flammes, et tous les infortunés qui y avaient cherché refuge, périrent, brûlés, ou étouffés par la fumée. Ainsi se trouva réalisé la prédiction de Joathan : à la lettre, *un feu était sorti d'Abimélech* et avait consumé la malheureuse ville qui avait commis l'imprudence de le choisir pour roi. Cette exécution impitoyable fit passer un vent de terreur sur tout le pays. Il y avait à seize kilomètres de là, une ville nommée Tubes – aujourd'hui Toubas – dont les habitants s'étaient associés à la révolte des Sichimites. Abimélech voulut les châtier eux aussi, et se mit en marche dans leur direction. Comprenant le sort qui les attendait, ils se précipitèrent pêle-mêle, hommes, femmes, avec les notables de l'endroit dans une haute tour, qui servait de donjon à la cité. Ils en barricadèrent solidement la porte et montèrent sur la plate-forme supérieure, bien décidés à vendre chèrement leur vie.

Abimélech voulut recommencer la manœuvre qui lui avait si bien réussi à Sichem. Après avoir élevé son bûcher devant la porte, il s'efforçait lui-même, courageusement, d'y mettre le feu. Mais tandis qu'il se montrait ainsi à découvert, une femme, d'en haut, jeta un morceau de meule qui l'atteignit à la tête et le coucha sur le sol. Se sentant blessé à mort, il appela son écuyer : « *Prends ton épée, lui dit-il, et tue-moi, afin qu'on ne puisse dire que je suis mort de la main d'une femme* ». L'homme obéit et le transperça de son glaive.

¹⁷ Certains auteurs modernes identifient ce quartier avec le bourg de Mello, dont il est question aux versets 6 et 20 de ce même chapitre.

¹⁸ Hebr., et LXX disent : un fagot de bois. Flav. : il prit un fagot sec.

« Ainsi périt, de la même manière que plus tard Pyrrhus à Argos, de la main d'une femme – ce que les anciens considéraient comme particulièrement ignominieux – cet homme qui ne manquait ni de bravoure, ni d'habileté, mais qu'une ambition effrénée, non modérée par la religion, couvrit de sang et de crimes et précipita enfin à sa ruine. C'est de cette sorte qu'échoua la première tentative pour établir la royauté en Israël »¹⁹.

Cornelius à Lapidé lui fait cette courte oraison funèbre : « Il entra comme un renard, régna comme un lion, et mourut comme un chien »²⁰.

Commentaire moral et mystique²¹

Abimélech a toujours été considéré par la Tradition chrétienne comme une figure de l'Antéchrist, qui doit venir à la fin des temps, *achever le mystère d'iniquité*. Gédéon représente le Christ, comme nous l'avons dit plus haut. Ses nombreuses épouses sont toutes les nations qui se sont attachées à lui par la foi. Ses soixante-dix fils figurent l'universalité des chrétiens, parce que dans la croyance des anciens, l'ensemble des langues parlées sur la terre s'élevait au total à soixante-dix.

À côté d'eux, il y a *le fils de la concubine*, c'est-à-dire de la Synagogue ; mot qu'il faut prendre ici dans un sens très général, pour désigner non seulement les Juifs, qui refusent de croire au Christ, mais aussi tous les hérétiques, qui refusent d'adhérer à son Église. C'est de cette Synagogue que sortira l'Antéchrist, le prince des hérésiarques, qui prétendra établir sa domination sur toute la terre, et usurper pour lui cette royauté que Jésus, durant sa vie terrestre, a toujours refusé – comme Gédéon – quand on la lui proposait.

L'Antéchrist commencera par recruter des partisans, avec lesquels il cherchera à tuer tous les chrétiens, tous les fils légitimes du Christ, tous ceux qui peuvent prétendre à l'héritage de la Cité Céleste.

Mais ce serait peu de chose, s'il se contentait de leur ôter la vie du corps. Il les tuera *sur une seule pierre*... Quelle est cette pierre unique, sur laquelle on perd infailliblement la vie, la vraie, celle de l'âme ? – C'est, nous répond le Docteur Séraphique²², l'endurcissement du cœur. Voilà le point crucial où se fait la discrimination entre ceux qui iront à la vie bienheureuse, et ceux qui iront à la damnation éternelle. Tant qu'il reste dans un cœur d'homme, un peu de chaleur, un peu de sensibilité à l'endroit des maux de son prochain, il conserve l'étincelle de la vie ; cet homme peut espérer entrer un jour dans le royaume des cieux, avec ceux auxquels le Seigneur dira : « *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. Venez, les bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement des temps* ».

¹⁹ Vig., p. 329.

²⁰ Corn., p. 478.

²¹ D'après Rhaban Maur, c. 1170 et suiv. – Cf. aussi Ephr., p. 321 ; Dam., c. 1087 et 1088 ; Glos., c. 315 et suiv., etc.

²² Sermon IV sur le V^e Dimanche après la Pentecôte.

Au contraire, quand le cœur est entièrement durci, pétrifié, fermé à la pitié ; quand un homme peut voir près de lui d'autres hommes, ses frères, souffrir et gémir, sans éprouver pour eux la moindre compassion ; alors il n'y a plus pour lui aucun espoir de salut, et il doit se préparer à entendre tomber sur sa tête la terrible sentence : « *Allez, maudits, au feu éternel !* » Tel fut probablement le sort de Nabal, ce mauvais riche, homme détestable et rempli de malice, qui refusait à David, alors traqué par Saül, le ravitaillement indispensable : *Son cœur mourut au-dedans de lui, et il devint comme une pierre*²³. Quiconque se laissera mener jusqu'à *cette pierre*, sera aussi frappé de *la seconde mort*, celle dont on ne ressuscite pas.

Cependant ni l'Antéchrist, ni aucun de ses précurseurs, n'arriveront jamais, malgré leur cruauté et leur acharnement, à détruire toute l'Église. Celle-ci a les promesses formelles de son fondateur : *les portes de l'Enfer* – c'est-à-dire, les hérésiarques – *ne prévaudront point contre elle*. Toujours il y aura des chrétiens qui réussiront à se sauver, en se réfugiant, comme Joathan, sur la montagne. Quelle montagne ? – Celle où Notre-Seigneur a prononcé le célèbre sermon qui résume toute sa doctrine²⁴. En méditant ses enseignements – en se persuadant que le vrai bonheur consiste non dans les richesses, l'exercice du pouvoir, la faveur du monde ou les jouissances des sens ; mais dans la pratique de la pénitence, la patience –, l'homme esquive toutes les attaques et toutes les ruses du démon, comme de ses suppôts.

Ceux qui échapperont à la persécution de l'Antéchrist, ou de ses prédécesseurs – car *il y a beaucoup d'Antéchrists*, dit saint Jean²⁵ –, ne se contenteront pas d'avoir la vie sauve : dès que les circonstances le leur permettront, ils reprendront l'œuvre sainte de la prédication. Ils montreront aux hommes les erreurs qu'ils commettent, en adhérant à des chefs sans scrupules qui ne savent que déchaîner les passions mauvaises et allumer partout l'incendie ; qui les persécuteront et les entraîneront dans des désastres terribles. Ils feraient mieux d'imiter la sage modération de l'*olivier*, du *figuier* et de la *vigne*, c'est-à-dire des saints ou des hommes de vraie vertu ; de ceux qui, comme l'*olivier*, sont chargés d'huile, c'est-à-dire de l'onction du Saint-Esprit ; comme le *figuier*, ils ne produisent que des fruits très doux, c'est-à-dire des œuvres imprégnées de la douceur de l'Évangile ; comme la *vigne*, ils donnent aux âmes un vin généreux, celui du pur amour, en ne leur prêchant *que le Christ, et le Christ crucifié*²⁶. Ces hommes vraiment saints préfèrent la pratique des vertus à l'exercice du pouvoir. Mais au lieu de se mettre à leur école, les serviteurs du monde se donnent avec une légèreté incroyable aux ambitieux et aux aventuriers, qui ne reculent devant aucun moyen pour arriver à leurs fins. Ils sont, comme la ronce, *tout pleins des épines* de leur nature immortifiée, et l'on voit sortir d'eux, à tout-propos, le feu de la colère, de l'impatience, de la rancune de la fureur, etc...

Les Sichimites qui acceptent de voter pour Abimélech, malgré ses crimes, représentent les hommes qui, lorsqu'ils ont une élection à faire, s'inspirent de leur intérêt personnel, beaucoup plus que de la justice.

²³ I Rois, XXV, 37.

²⁴ Matth., V.

²⁵ I Jo., II, 18.

²⁶ I Cor., II, 2.

Gaal est le type des meneurs qui excitent des émeutes sans précautions, et qui provoquent ainsi de terribles représailles.

Une fois maître du pouvoir, l'Antéchrist, l'hérésiarque, ou tout autre agent du démon, se met à persécuter ceux qui l'ont choisi pour roi : parce que telle est la loi de l'empire de Satan. De même que dans le royaume du Christ, tous les élus s'aiment les uns les autres : dans le royaume de l'enfer, tout le monde se hait. Lucifer le premier, hait ceux qui se sont faits ses partisans, ses serviteurs, ses suppôts : il cherche à les précipiter tous dans la mort éternelle. C'est en figure de cela qu'Abimélech voulut exterminer les Sichimites.

Cependant, nous avons vu que certains d'entre eux, pour lui échapper, se réfugièrent dans la tour de Sichem et d'autres dans celle de Têbes. Mais le sort de ces deux tours fut bien dissemblable : la première fut détruite par le feu, et tous ses occupants périrent. La seconde au contraire échappa à l'incendie, et c'est Abimélech qui mourut à son pied, assommé par le morceau de meule qu'une femme lui jeta. Qu'est-ce à dire ? – La première tour représente l'esprit de superbe. Il y a en effet des hommes qui échappent aux pièges et aux coups du démon, qui résistent à ses tentations, mais c'est par orgueil. Ils auraient honte de tomber dans les fautes du vulgaire, ils se drapent dans leur justice pharisaïque, ils ne veulent pas ressembler *aux autres hommes, qui sont voleurs, adultères et menteurs*. Alors, le démon, voyant qu'il ne peut les tuer avec le glaive des tentations ordinaires, les aveugle avec la fumée de l'orgueil ; après quoi il les consume par le feu des passions qu'il allume en eux.

Mais il y a une autre tour, une tour au sommet de laquelle veille une femme. Cette tour, c'est la chasteté. Et la femme qui en occupe le plus haut point, tout le monde la connaît : c'est la femme par excellence, celle que saint Jean vit *apparaître dans le ciel, revêtue du soleil, portant une couronne de douze étoiles autour de sa tête, et tenant la lune sous ses pieds*. C'est elle qui a reçu le pouvoir d'écraser la tête du serpent, comme le laisse deviner ici la tête broyée d'Abimélech, au pied de la tour.

Mais, pourquoi l'Écriture précise-t-elle que le misérable eut le cerveau fracassé par un *fragment de meule* ? – Pour nous faire entendre que dans les combats qui se sont livrés entre la Sainte Vierge et le démon, combats sur lesquels nous n'avons aucun détail, mais dont l'existence nous est révélée à la fois par la *Genèse* et par l'*Apocalypse*, la Sainte Vierge usait des mêmes armes que son divin Fils, quand il fut assailli lui aussi au désert, par l'esprit mauvais. Chaque fois que le démon essayait d'obtenir quelque chose de lui, le divin Maître répondait simplement par une sentence de l'Écriture : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul*.

Ces sentences, ce sont des *fragments détachés de la meule* qui broie toutes les hérésies, toutes les erreurs : la parole de Dieu. Il est probable que la Sainte Vierge, parfaite imitatrice de son Fils en toutes choses, utilisa le même procédé dans ses combats avec Satan, et qu'elle arrêta tous les arguments de son ennemi par des phrases lapidaires, tirés des Saints Livres. C'est ainsi qu'elle lui brisa le cerveau, réduisant tous ses raisonnements à néant.

Et cependant, ce n'est pas ce « fragment de meule » qui tue Abimélech, bien qu'il lui fracasse la tête : parce que la Parole de Dieu ne peut pas être un instrument de mort, elle qui sort de la bouche même de la Vie. Abimélech ne meurt que parce qu'il se donne volontairement la mort ; figure de tous les hérésiarques, de tous les apostats qui ne seront précipités dans la damnation que par le péché personnel de désespoir et d'impénitence finale.

CHAPITRE 8

La fille de Jephthé

(JUD., XI)

Après la mort d'Abimélech, Dieu envoya à Israël un Juge en la personne de Thola, qui était par sa mère petit-neveu de Gédéon ¹. C'était un homme paisible et bon, qui ne prit le pouvoir que sur l'ordre de Dieu, et sans aucune ambition personnelle. Il n'eut pas à délivrer les Juifs d'une oppression étrangère, puisque aucune invasion ne s'était produite depuis l'éviction des Madianites par Gédéon. Mais il gouverna sagement le peuple, et pendant les vingt-trois ans que dura sa judicature, le maintint dans le droit chemin. Quand il mourut, il fut enterré à Samir (ou Chamir), dans le territoire d'Éphraïm, où il avait établi sa capitale, afin d'être plus au centre du pays.

Il eut pour successeur dans sa fonction un certain Jaïr, de la tribu de Manassé. Josèphe dit de lui qu'il « était heureux en tout, mais particulièrement en enfants, car il avait trente fils, tous gens de cœur et gens de bien, qui tenaient le premier rang dans la province de Galaad. Après avoir vécu durant vingt-deux ans dans cette haute dignité, il mourut et fut enterré avec beaucoup d'honneur à Camon, l'une des villes de ce pays » ², aujourd'hui inconnue. Le seul détail que nous donne sur lui l'Écriture, sans doute pour nous montrer la haute situation sociale qu'il occupait, c'est que *ses trente fils étaient montés sur trente poulains d'ânesses, et ils étaient princes de trente villes au pays de Galaad*. Les *poulains d'ânesses* désignent probablement de jeunes mulets de race, que les riches Hébreux employaient comme montures, à la place des chevaux, dont l'usage leur était en principe interdit par la Loi. C'est pour cela, remarque Origène, que nous verrons plus tard Absalon, même à la guerre, monté sur une mule ³.

Après la mort de Jaïr, les Israélites recommencèrent à apostasier. *Ils cessèrent d'adorer le Seigneur* et glissèrent dans une idolâtrie plus effrénée que jamais. Ils ne se contentaient plus d'adorer Baal et Astarté ; ils y ajoutaient tous les dieux d'alentour : *les dieux d'Aram et les dieux de Sidon, les dieux de Moab et les dieux des Ammonites, et les dieux des Philistins*. Devant cette frénésie d'impiété, Dieu laissa enfin déborder sa colère ; et pour montrer à ces malheureux l'inanité de

¹ Sur cette parenté, cf. saint Augustin, *Quest. sur l'Heptateuque*, l. VII, 47.

² Flav., l. V, ch. IX.

³ D'après Carth., p. 168.

leurs cultes sacrilèges, il lâcha sur eux précisément les peuples dont ils adoraient les idoles : les Ammonites et les Philistins.

Les Ammonites avaient déjà, de concert avec les Moabites, occupé le territoire d'Israël, au temps d'Aod. C'étaient des nomades, avides de pillage, que leur caractère cruel rendait particulièrement redoutables. Par Ammon, leur ancêtre éponyme, qui était un fils de Lot, ils se rattachaient à la descendance d'Abraham. Mais malgré cela, ils détestaient les Hébreux, et ne cherchaient qu'à leur nuire.

Ils s'allièrent cette fois aux Philistins. Avec eux, ils envahirent la Transjordanie, c'est-à-dire le domaine des trois tribus que Moïse avait établies à l'est du Jourdain : Ruben, Gad et la moitié de Manassé. Ils s'emparèrent des places fortifiées, et après s'y être établis solidement, ils razziaient de là, régulièrement, toute la région, franchissant même le fleuve et poussant leurs incursions jusque sur les territoires de Juda, d'Éphraïm et de Benjamin. Ce régime dura dix-huit ans, et il réduisit les Hébreux à toute extrémité. Alors, enfin ils reconnurent leurs fautes et les confessèrent en gémissant : « *Nous avons péché, disaient-ils, nous avons abandonné le Seigneur notre Dieu, et nous avons suivi les Baals !* »

Le Seigneur leur rappela que, trop souvent déjà, dans des circonstances semblables, il les avait délivrés. Mais eux, bien loin de lui en avoir la moindre gratitude, s'étaient empressés, à peine délivrés, de revenir à leurs cultes sacrilèges. « Aussi, dit-il, je ne recommencerai plus, et cette fois, *je ne vous délivrerai pas. Allez invoquer les dieux que vous vous êtes choisis, et qu'ils vous libèrent de l'affliction qui vous accable !* »

Les Israélites cependant redoublaient leurs supplications : « *Nous avons péché, disaient-ils. Punissez-nous comme il vous plaira, mais d'abord, délivrez-nous* ». Et pour prouver la sincérité de leur repentir, ils jetèrent hors de leur territoire toutes les idoles des dieux étrangers et ils adorèrent le Seigneur Dieu, qui se laissa toucher de leur misère.

Justement les Ammonites venaient de rassembler leurs forces à Galaad, pour entreprendre une nouvelle campagne de déprédations. Mais cette fois les Juifs, sûrs d'être assistés par Dieu, résolurent de ne pas se laisser faire, et se massèrent près du bourg nommé Maspha ⁴, avec l'intention d'arrêter l'invasion qui se préparait. C'était là une affaire extrêmement sérieuse, et pour la mener à bien, il fallait un homme de guerre vraiment capable : or les notables d'Israël ne voyaient parmi eux personne qu'ils pussent mettre à leur tête.

⁴ L'emplacement de cette localité est incertain ; l'opinion la plus répandue la situe à Tell-Nasbé, à treize kilomètres de Jérusalem.

Par contre, en dehors de leur clan, il y avait dans le pays un chef de bande réputé pour sa bravoure. Il s'appelait Jephthé et appartenait à la tribu de Manassé. Malheureusement pour lui, il était de naissance illégitime. Son père, un certain Galaad ⁵, l'avait eu d'une aventure avec une femme de mauvaise vie (*mulieris meretricis*). À cause de cela, quand il était arrivé à l'âge adulte, ses frères l'avaient chassé de la maison paternelle, ne voulant point qu'il eût rang parmi eux. C'était une injustice, car, d'après la Loi, si les fils naturels étaient exclus de l'héritage de leur père, ils avaient le droit d'être logés et nourris dans la maison familiale. Mais les brillantes qualités dont Jephthé était doué inquiétaient la jalousie des autres : et ils avaient trouvé ce prétexte pour se débarrasser de sa présence.

*

Le jeune proscrit avait gagné le pays de Tob – aujourd'hui El-Talybé –, dans la partie nord de la province de Galaad. Là, il rassembla autour de lui un certain nombre de gens sans ressources et qui vivaient de brigandages : il en fit une bande solide et disciplinée, avec laquelle il se mit à entreprendre de petites opérations guerrières, non pas contre ses propres concitoyens, à la manière d'Abimélech, mais contre les oppresseurs de son pays, comme devait le faire plus tard David ⁶.

Le savoir-faire et le courage qu'il montra dans ces expéditions lui valurent bientôt une renommée qui s'étendit au loin. Aussi, quand les Israélites eurent besoin d'un chef de guerre, ils se tournèrent instinctivement vers lui.

Ils lui dépêchèrent quelques-uns de ses frères en ambassade, avec des anciens de sa tribu, pour lui offrir le commandement de la campagne qu'ils projetaient. Jephthé les reçut plutôt froidement : « *N'est-ce pas vous, leur dit-il, qui m'avez pris en haine et qui m'avez chassé de la maison de mon père ? Et maintenant, vous venez à moi parce que la nécessité vous y contraint ? – C'est justement pour réparer nos torts, reprirent les délégués, que nous venons à toi aujourd'hui, afin que tu marches avec nous, pour combattre les fils d'Ammon ; et que tu sois le chef de tous ceux qui habitent en Galaad. – Si votre proposition est sincère, répartit Jephthé, qui avait le droit d'être méfiant, et s'il arrive que Dieu livre les Ammonites entre mes mains, quelle situation me ferez-vous ensuite ? Me garderez-vous à votre tête ? – Sans aucun doute* », répondirent les envoyés, et ils lui en firent solennellement

⁵ Le P. Lagrange propose d'entendre ici Galaad comme le nom de lieu bien connu, mais cette interprétation, contraire à la tradition et difficile à concilier avec le texte, n'a aucune raison d'être.

⁶ 1 Reg., XXII.

serment. Jephthé se rendit alors à Maspha, où toute l'armée le reconnut officiellement pour son chef. Dès qu'il se vit investi du pouvoir suprême, son premier geste fut d'aller se prosterner devant le Seigneur et d'implorer son secours, afin de mener à bien l'œuvre dont il assumait l'entreprise.

Après quoi, il résolut de tenter une démarche pour régler pacifiquement l'affaire, sans en venir aux mains. Ce trait montre qu'il avait l'âme, non d'un vulgaire aventurier, mais d'un vrai chef, soucieux d'éviter l'effusion du sang de ses soldats. Il envoya donc une ambassade demander au roi des Ammonites quels étaient les motifs qui le poussaient à attaquer Israël et à ravager le pays.

Le roi répondit qu'il entendait se faire restituer le territoire que les Hébreux avaient pris indûment à ses ancêtres, quand ils étaient arrivés dans la région. Ce grief était inexact. Énergiquement mais courtoisement, Jephthé expédia une deuxième ambassade, pour remettre les choses au point. Les Juifs, disait-il, s'étaient bien gardés de prendre un pouce de terrain soit aux Ammonites, soit aux Moabites. Dieu le leur avait expressément défendu, parce que ces deux peuples étaient, comme eux, de la race d'Abraham ⁷.

Par contre, ils avaient dû attaquer Séhon, roi des Amorrhéens, qui leur refusait le passage sur son territoire. Ils l'avaient complètement défait, et s'étaient emparés de tout son royaume. Or, il y avait dans ce royaume quelques villes, avec leurs districts, qui avaient appartenu jadis aux Ammonites ou aux Moabites, et que Séhon leur avait enlevées : en particulier Hésébon – l'Hesban moderne –, au nord de la mer Morte. En vertu du droit de conquête, qui est admis par tous les peuples, celles-ci étaient donc devenues la propriété légitime d'Israël. Cet état de choses durait depuis trois cents ans, trop solidement établi pour que le roi des Ammonites pût émettre brusquement contre lui des prétentions que jamais aucun de ses prédécesseurs, pas même Balac, le grand adversaire des Hébreux, n'avait formulées. « *Ce n'est donc pas moi qui vous fais injure*, dit Jephthé, en terminant son plaidoyer. *C'est vous qui agissez mal en me déclarant une guerre injuste. Que le Seigneur soit notre arbitre, et qu'il juge aujourd'hui ce différend entre Israël et les enfants d'Ammon !* »

Le roi des Ammonites ne voulut rien entendre, et l'on se prépara, d'un côté comme de l'autre, à en venir aux mains.

Alors, pour montrer qu'il approuvait le choix de ce généralissime, l'esprit du Seigneur descendit sur Jephthé. Il remplit son cœur de courage, et son esprit des lumières nécessaires pour accomplir sa mission

⁷ Deut., II, 9, 19.

de libérateur. Le nouveau chef parcourut les provinces de Galaad et de Manassé, qui bordaient le territoire d'Ammon, afin d'exciter le courage des habitants et d'y recruter des soldats. Puis il revint à Masphe ; mais dès que son armée fut rassemblée, il se hâta de passer sur le sol de l'ennemi, afin d'épargner le plus possible aux siens le poids de la guerre.

Cependant, effrayé des difficultés que présentait l'œuvre dont il s'était chargé, certain qu'il ne pourrait la mener à bien s'il ne recevait de Dieu une assistance très spéciale, il voulut s'assurer celle-ci à tout prix, par un serment qui fit violence au ciel :

« Si vous livrez entre mes mains les enfants d'Ammon, dit-il, le premier qui sortira de la porte de ma maison et qui se présentera au-devant de moi lorsque je reviendrai victorieux de la guerre contre les Ammonites, je vous l'offrirai en holocauste ».

Il n'avait parlé que du *premier qui sortirait*. Néanmoins, la suite du récit montre clairement qu'il pensait à un sacrifice humain, dont il laissait à Dieu le soin de choisir la victime. En effet, ce n'est pas, et ce n'a jamais été la coutume, dit saint Augustin, d'envoyer des têtes de bétail pour recevoir les généraux vainqueurs, au retour de leurs expéditions. D'autre part, il est évident que si Jephthé avait voulu promettre seulement d'offrir le premier bœuf ou le premier mouton qu'il rencontrerait à son retour, il n'aurait pas cru ensuite devoir immoler sa fille.

Ce vœu était insensé, et formellement contraire à la Loi, qui interdisait les sacrifices humains.

Dieu a montré avec évidence que de telles offrandes lui sont odieuses, remarque encore saint Augustin. C'est ainsi qu'après avoir prescrit qu'on lui consacre tous les premiers-nés, il ordonne que l'on rachète ceux des hommes, de peur qu'on ne croie qu'il faille les immoler, comme ceux des animaux ⁸. Il témoigne de l'horreur que lui inspirent les païens, quand ils brûlent dans le feu leurs fils et leurs filles en l'honneur de leurs dieux ⁹, et il interdit de la façon la plus expresse aux Juifs de les imiter.

Sans doute, continue le saint Docteur,

« Dieu aime et couronne les victimes humaines quand le juste, souffrant par les mains des impies, combat jusqu'à la mort pour la vérité ; quand son sang est versé par des ennemis, qui ne peuvent supporter sa vertu, et qu'il leur rend le bien pour le mal, l'amour pour la haine. (C'est ainsi qu'à la suite du Sauveur) des milliers de martyrs... ont été immolés par la cruauté de leurs persécuteurs. Parlant d'eux, l'Écriture dit : Il les a éprouvés, comme l'or dans la fournaise ; il les a agréés comme l'hostie de l'holo-

⁸ Ex., XIII, 2, 12, 13.

⁹ Deut., XII, 31.

causte ¹⁰... Mais ce n'est point de cette manière que Jephthé offrit sa fille en holocauste. Il l'offrit suivant les rites prescrits pour les sacrifices d'animaux, interdits par rapport aux hommes. (Et il ne pouvait se prévaloir de l'exemple d'Abraham) qui agit d'après un commandement *spécial* du Seigneur. Jamais le Seigneur n'a prescrit de tels sacrifices par une loi *générale*, et même il les a absolument défendus. Entre la conduite de Jephthé et celle d'Abraham, il y a cette différence : que celui-ci offrit son fils *sur un ordre reçu*, tandis que celui-là, sans commandement spécial, fit ce qui était défendu par la loi » ¹¹.

Jephthé s'inspira sans aucun doute de l'exemple des Chananéens, chez lesquels de tels sacrifices – l'Écriture en témoigne – étaient devenus d'usage courant. Et ceci montre avec quelle facilité les Juifs, même quand ils étaient gens de bien, se laissaient contaminer par les pratiques les plus abominables des idolâtres leurs voisins.

L'idée que le sacrifice d'un être humain, et surtout d'un être cher, fait violence aux dieux et leur arrache ce que l'on veut obtenir, a été très répandue dans l'antiquité. On en trouve un exemple particulièrement odieux dans l'Écriture au temps d'Élisée, lorsque le roi de Moab, assiégé dans sa capitale et se sentant perdu, monte sur les murailles, et immole son fils aîné à la vue de l'armée ennemie, qui de fait alors, leva le siège et se retira.

Virgile a attribué un trait semblable à Idoménée, roi de Crète, et Euripide à Agamemnon, père d'Iphigénie.

Idoménée, l'un des héros du siège de Troie, se trouva pris, à son retour, dans une violente tempête. Se voyant sur le point de périr avec toute sa flotte, il fit le vœu d'immoler à Neptune, dieu de la mer, s'il abordait sain et sauf, le premier être qu'il rencontrerait sur le rivage. Ce fut son fils et il tint parole ¹².

Avant lui et dans la même expédition, Agamemnon, le général en chef de l'armée grecque, ne pouvant obtenir les vents dont il avait besoin pour gagner la haute mer avec ses vaisseaux, s'était résigné, sur les instances du devin Calchas, à promettre aux dieux le sacrifice de sa fille Iphigénie, et il aurait exécuté son vœu, si au dernier moment, la déesse Artémis n'avait substitué une biche à la jeune princesse ¹³.

Mais nous avons anticipé sur les suites que devait avoir l'imprudente promesse faite par Jephthé. Grâce au secours divin, le nouveau Juge avait infligé d'emblée aux Ammonites une défaite magistrale : *Il leur prit, dit l'Écriture, vingt villes qu'il ravagea, depuis Aroër jusqu'à*

¹⁰ Sap., III, 6.

¹¹ *Quaest. in Heptateuchum*, I. VII, 2-4.

¹² *Énéide*, III, 121 ; XII, 164.

¹³ *Iphigénie à Aulis*. Un des chefs-d'œuvre d'Euripide.

*Mennith, et jusqu'à Abel, qui est planté de vignes*¹⁴. Il leur fit subir des pertes irréparables, et Israël se trouva ainsi délivré de la honteuse servitude sous laquelle il gémissait depuis dix-huit ans. En rentrant de cette campagne, Jephthé regagna Maspha, où il avait fixé sa résidence depuis son élection. Mais là, une terrible épreuve l'attendait : car la première personne qui sortit de sa maison pour venir au-devant de lui, ce fut sa propre fille. Dès qu'elle avait appris la victoire de son père, elle avait réuni chez elle toutes ses amies pour l'accueillir en grand apparat, et elle s'avancait maintenant à leur tête, dansant avec elles au son des cithares et des tambourins. C'était là une coutume juive que nous avons déjà rencontrée après le passage de la mer Rouge, et que nous retrouverons après la victoire de David sur Goliath. En apercevant sa fille, Jephthé fut atterré : c'était sa seule enfant et il l'aimait plus que tout au monde. « *Hélas, ma fille, s'écria-t-il en déchirant ses vêtements, quelle erreur tu as commise, en me préparant cette réception ! Et quel coup tu me portes ! Car j'ai fait un vœu au Seigneur, et je ne puis me dispenser de l'accomplir !* » En entendant ces mots et en voyant l'attitude bouleversée de son père, la jeune fille comprit le drame dont elle devenait l'enjeu.

Alors, avec une force d'âme étonnante et une admirable générosité, elle dit simplement : « *Mon père, si vous vous êtes engagé par vœu vis-à-vis du Seigneur, il n'y a pas à hésiter ; faites de moi ce que vous avez promis, puisque Dieu vous a exaucé, et vous a accordé la victoire sur vos ennemis. Donnez-moi seulement la permission d'aller dans les montagnes pendant deux mois avec mes compagnes, afin de pleurer ma virginité* ».

Pour bien comprendre le sens de ces derniers mots, il faut se souvenir qu'en ce temps-là, la virginité n'avait pas été auréolée et glorifiée comme elle l'a été depuis le Nouveau Testament : aux yeux des femmes juives, elle n'était qu'une forme de la stérilité. Mourir sans avoir contribué à l'accroissement du peuple de Dieu, et sans avoir couru la chance de compter parmi les ascendants du Messie attendu, leur apparaissait comme une vraie flétrissure. Dans le cas présent, le fait que notre héroïne était fille unique aggravait encore la chose, puisque la race de son père allait s'éteindre avec elle, et que c'était là un signe indiscutable de malédiction.

Jephthé ne pouvait évidemment lui refuser le délai qu'elle demandait : *elle alla donc avec ses compagnes et ses amies, pleurer sa virginité sur les montagnes*. Mais elle ne chercha pas à s'enfuir : elle aurait eu bien trop peur, en empêchant son père de tenir son vœu, d'attirer sur lui la vengeance divine. Au bout de deux mois, elle revint, et *son père accomplit sur elle, ce qu'il avait voué*.

¹⁴ Il est impossible de situer exactement aujourd'hui ces localités. Cf. Fig., p. 333.

Par cette formule discrète, l'auteur semble avoir voulu jeter un voile sur l'horrible scène qui dut se passer alors. Certains Juifs – mais postérieurs au XI^e siècle – en ont tiré argument pour prétendre que la jeune fille ne fut pas réellement immolée. À les en croire, sa retraite de deux mois dans les montagnes n'aurait eu d'autre but que d'aller consulter les vénérables solitaires qui vivaient là, et de chercher auprès d'eux un moyen de commuer le vœu fait par son père. À la suite de quoi, sur le conseil de ceux-ci Jephthé aurait offert la jeune fille à Dieu, non par un sacrifice sanglant, mais par une consécration analogue à notre profession religieuse : en vertu de laquelle elle aurait été désormais astreinte au célibat perpétuel, à une vie de pénitence, et attachée à un sanctuaire comme une sorte de vestale.

Malheureusement, cette opinion, que certains catholiques ont essayé de défendre, est contraire aussi bien à la tradition juive qu'à la tradition chrétienne, et elle est incompatible avec les usages religieux des Juifs, qui, à cette époque, ne connaissaient rien de semblable au vœu de virginité. Elle ne peut s'accorder avec le texte de l'Écriture. Car, celle-ci dit que Jephthé *fit comme il avait fait vœu*. Or, il avait fait vœu d'offrir *en holocauste* le premier qui viendrait à lui. Le mot *holocauste* avait un sens très précis dans la langue liturgique des Juifs. Il désignait un sacrifice, où la victime était égorgée d'abord, puis consumée par le feu. Tel fut sans doute le sort de la malheureuse enfant.

Ainsi l'ont entendu les Juifs, comme le rapportent leurs historiens Josèphe et Philon ; comme en témoignent aussi les cérémonies qui furent instituées pour rappeler ce tragique événement. Ainsi l'ont pensé sans exception tous les Pères et Docteurs de l'Église qui ont traité de ce sujet ¹⁵.

L'impression produite en Israël par ce drame fut si profonde, qu'une loi prescrivit désormais à toutes les jeunes filles de se réunir entre elles chaque année pour rappeler ce triste anniversaire, et de pleurer ensemble, pendant quatre jours, la mort de l'innocente victime. Cette pratique s'étendit même chez les païens : saint Épiphane raconte que les habitants de Sébaste, en Asie Mineure, bien qu'ils fussent idolâtres, célébraient tous les ans une fête en l'honneur de la fille de Jephthé, à laquelle ils avaient donné rang parmi leurs dieux ¹⁶. Et ceux de Naples en faisaient autant ¹⁷.

Si nous en croyons Philon, le nom de la jeune fille était Seila.

¹⁵ On peut voir en particulier : Origène, *in Joan.*, t. VI, ch. XXXVII ; Pat. gr., t. XIV, c. 293 ; Ephr., p. 322 ; Chrys., *Hom. ad popul. Antioch.*, XIV, 3 ; Pat. gr., t. XLIX, c. 147 ; Théod., c. 598 ; Ambr., *De officiis*, l. III, ch. XII, 78 ; Pat. lat., t. XVI, c. 167-168 ; Thom., *II^a II^{ae}*, qu. 88, a. 2, ad 2 ; Corn., pp. 186-188 ; Calm., pp. XXVI-XXXII ; Vig., p. 35, etc.

¹⁶ *Adversus Haereses* ; Haer. LV ; Pat. gr., t. XLI, c. 973

¹⁷ *Ibid.*, Haer. LXXXVIII, t. XLII, c. 736.

Commentaire moral et mystique

Saint Augustin a établi, entre la carrière du Christ et celle de Jephté, un beau parallèle dont voici les points principaux :

« Jephté, dit-il, fut rejeté par ses frères, qui le chassèrent de la maison paternelle, lui reprochant d'être le fils d'une concubine ! tandis qu'ils étaient, eux, les enfants de l'épouse légitime. Ainsi agirent contre Notre-Seigneur les princes des prêtres, les Scribes et les Pharisiens, qui se glorifiaient de l'observance de la Loi, tandis que Notre-Seigneur (à les en croire) aurait violé la Loi, et n'aurait point été, par conséquent, un fils légitime. *Et les fils de l'épouse grandirent, et ils chassèrent Jephté.* Cette parole reçut son accomplissement en la personne des Juifs, quand ils prévalurent sur la faiblesse du Christ, lui-même le permettant ainsi, afin qu'il pût souffrir ce qu'il devait subir de leur part. Les frères de Jephté lui dirent donc : « *Tu n'auras pas d'héritage dans la maison de notre père, parce que tu es un fils de fornication* ». Et les Juifs dirent, comme on le voit dans l'Évangile : « *Cet homme qui a violé ainsi le sabbat n'est pas de Dieu* »¹⁸ ; tandis qu'ils se vantaient eux-mêmes d'être les fils légitimes : « *Nous ne sommes pas nés de la fornication, disaient-ils à Notre-Seigneur, nous n'avons qu'un seul père, c'est Dieu* »¹⁹.

« Jésus alors les laisse là. Comme Jephté toujours, il réunit une bande de gens de rien : des pêcheurs, des publicains, des courtisanes, avec lesquels il vit sans domicile fixe, comme un vagabond. Il en fait une petite troupe admirablement exercée avec laquelle il commence à guerroyer, non pas contre les Juifs, mais contre leurs vrais ennemis, les puissances du mal, les démons, qu'il chasse du corps des possédés²⁰.

« Ceux qui avaient (d'abord) chassé Jephté, se tournèrent (ensuite) vers lui et implorèrent son secours, pour qu'il les délivrât de leurs ennemis. Quelle figure plus claire de ceux qui d'abord rejeteront le Christ, puis se convertiront à lui, et trouveront ainsi le salut ? Tels ceux qui furent touchés de componction dans leurs cœurs, quand l'apôtre saint Pierre leur reprocha leur crime, et les exhorta à se tourner vers celui qu'ils avaient crucifié. Les anciens de Galaad dirent à Jephté : « *Ce n'est pas de cette manière que maintenant nous venons vers toi* ». C'est ainsi que les Juifs convertis diront au Christ : « *Jadis nous sommes venus pour vous persécuter, maintenant nous venons pour vous obéir* ». Ils proclament qu'il sera leur chef contre leurs ennemis. Lui répond qu'il sera leur prince s'il remporte la victoire.

« Par ce mot de : *prince*, Jephté semble vouloir s'attribuer une dignité qui n'existait pas au temps des Juges, et que Gédéon avait refusée. Mais il ne parle ainsi qu'en figure du vrai Roi, de celui dont la royauté devait être proclamée au sommet de la croix, par une inscription que Pilate n'osa ni effacer, ni corriger. Jephté, lui, quand il eut délivré les siens de tous leurs ennemis, ne devint pas leur roi ; afin que nous comprenions que ce qu'il

¹⁸ Jo., IX, 16.

¹⁹ Jo., VIII, 41.

²⁰ Cf. Luc, XI, 21-22.

avait dit là, était une prophétie concernant le Christ et ne s'appliquait pas à lui-même..., puisqu'il jugea Israël comme les autres Juges, et n'accéda pas à la royauté, comme le firent plus tard les princes dont l'histoire est contenue dans le livre des *Rois* »²¹.

*

Quant au vœu qui entraîne la mort de sa fille, l'opinion commune de la Tradition est celle qu'a formulée saint Jérôme, et que saint Thomas a consignée dans sa *Somme théologique*²² : *In vovendo fuit stultus, et in reddendo impius*.

Nous avons montré tout à l'heure qu'il n'avait pas le droit de faire une pareille promesse à Dieu, et de prétendre imiter le geste d'Abraham. Ajoutons ici que, précisément parce que ce vœu était déraisonnable, et contraire à la Loi, il aurait pu, sans aucun doute, le faire commuer. La paraphrase chaldéenne de la Bible lui reproche ouvertement de n'avoir pas été consulter sur ce sujet *le prêtre Pinhas* (probablement le grand-prêtre de l'époque). Car, dit-elle, *s'il l'avait consulté, il aurait racheté sa fille contre une somme d'argent*²³.

Mais il est probable qu'il n'osa pas le faire. Et c'est ce qui explique que, malgré ce meurtre horrible, il ait été compté par l'Apôtre au nombre des saints²⁴. Il avait un tel respect de la parole donnée, une telle crainte de paraître refuser à Dieu, après la victoire obtenue, ce qu'il s'était engagé à faire, s'il l'obtenait, qu'il préféra marcher sur son cœur et perdre sa fille unique, plutôt que de renier sa promesse. Sans doute, ce faisant, il manqua de discrétion et commit une erreur.

« Mais cette erreur eut un certain mérite de foi religieuse, continue saint Augustin : ce fut la crainte de Dieu qui lui fit accomplir son vœu, et ne lui permit pas de se soustraire à l'arrêt que la justice divine avait porté contre lui ; il espérait que Dieu empêcherait son sacrifice, comme il avait empêché celui d'Abraham ; mais il était résolu, si Dieu le laissait faire, à voir là l'expression de sa volonté, et à l'exécuter... S'il n'avait pas immolé sa fille unique, il aurait paru plutôt s'épargner lui-même, que suivre la volonté de Dieu. Sa fille étant venue à sa rencontre, il reconnut dans ce fait la main d'un Dieu vengeur, et se soumit avec foi à un juste châtement, craignant d'en encourir un plus rigoureux s'il essayait de l'éluder »²⁵.

*

Cette histoire nous apprend, dit Denys le Chartreux,

« qu'il ne faut juger témérairement personne, et avec quelle fidélité nous devons accomplir nos vœux et serments licites... Voici un homme qui était chef de brigands : cependant le Dieu très miséricordieux a fait de lui un

²¹ Aug., c. 817-820

²² *II^a II^{ae}*, qu. 88, a. 2, ad 2. « *Il fut insensé en la proférant, et cruel en l'exécutant* ».

²³ Poly., t. II, p. 140.

²⁴ Hébr., XI, 32.

²⁵ Aug., c. 816.

juge de son peuple, et un saint. Cet homme montre un tel zèle pour la justice, une telle crainte de déplaire au Très-Haut, qu'il préfère immoler en holocauste son unique enfant, selon ce qu'il avait promis, plutôt que d'être infidèle à sa parole »²⁶.

Apprenons de là à observer soigneusement les vœux que nous faisons à Dieu, ou les engagements que nous prenons devant lui. Lorsque nous sommes pressés par la nécessité, par l'angoisse, par la crainte, nous sommes tout prêts, comme Jephté, à promettre n'importe quoi. Mais quand ensuite, nous avons obtenu ce que nous désirions, ou évité ce que nous redoutions, nous n'avons plus aucune envie de nous exécuter, et nous nous empressons d'aller trouver quelque « prêtre Pinhas », qui nous relèvera de notre engagement, à moins que nous ne laissions complètement tomber celui-ci. L'exemple de Jephté nous fait entendre que nous devrions être prêts au contraire à tout sacrifier, plutôt que de manquer de parole au Dieu qui nous a exaucés.

*

Sur le plan allégorique, l'immolation de cette jeune fille innocente au milieu d'Israël en pleurs, nous montre ce qu'aurait pu, ce qu'aurait dû être la mise à mort du Christ, si les Juifs étaient restés dans la ligne de la Volonté divine. Eux aussi, sans s'en rendre compte, s'étaient engagés à offrir un jour en holocauste l'homme dans lequel s'incarnait toute l'espérance de leur race, le Fils de David, le Messie attendu. Quand, à la première Pâque, pour échapper à l'Ange exterminateur, ils avaient marqué leurs portes avec le sang d'un agneau égorgé, ils pouvaient pressentir que ce n'était pas la mort de ce petit quadrupède qui était vraiment capable de fléchir la colère divine et d'arrêter le déchaînement de sa justice. Son sang n'avait de vertu que parce qu'il était la figure de celui qui verserait un jour l'Agneau sans tache qui porterait les péchés du monde. Et il en était de même pour tous les sacrifices de l'Ancienne Alliance ; ils appelaient, ils exigeaient celui du Calvaire, sans lequel ils eussent été vides de sens et d'efficacité. Tel était le plan fixé par Dieu lui-même, qui avait décidé de livrer son propre Fils à la mort, pour racheter le genre humain. Mais ce plan ne demandait pas nécessairement que le peuple élu prît en haine son Sauveur et son Roi, qu'il le reniât effrontément et le fit mourir d'une mort ignominieuse, hors de l'enceinte de Jérusalem, comme un pestiféré. Si les Juifs étaient restés dans l'axe du plan divin, ils se seraient ralliés à la prédication du Christ, ils se seraient rangés sous la Loi, et ils auraient entouré sa personne d'une affection semblable à celle que leurs aïeux avaient vouée à David.

Cependant, si les choses s'étaient passées ainsi, il aurait fallu quand même un jour que l'échéance prévue s'accomplît, et que Jésus fût immolé pour le salut du monde. Alors le peuple saint serait monté au Calvaire avec les mêmes dispositions qu'Abraham, l'ancêtre dont il est si fier, quand il gravit le mont Moriah pour immoler Isaac. Alors on aurait pu voir le grand-prêtre déchirer ses vêtements, non pas dans le geste de fureur sacrilège qui fut celui de Caïphe, mais avec la même douleur bouleversante que Jephté, quand il se vit acculé à l'obligation de sacrifier son enfant. Et le drame du Golgotha se serait déroulé dans une atmosphère d'apothéose.

²⁶ Carth, p. 178.

Le péché de la nation juive, ce n'est pas d'avoir mis le Christ à mort, puisque cette mort était prévue et voulue par Dieu, c'est de l'avoir exécuté avec des sentiments de haine, en refusant solennellement de le reconnaître pour le Fils de Dieu, en l'accablant d'outrages et de coups, et en proclamant à grands cris qu'elle ne voulait pas d'autre roi que César !

CHAPITRE 9

Du danger que peut présenter une mauvaise prononciation

(JUD., XII)

Lorsque Jephthé avait appelé aux armes les tribus voisines de la frontière, et donc les plus menacées, pour marcher contre les Ammonites, celle d'Éphraïm ne lui avait pas fourni le moindre contingent. L'Écriture ne donne aucune raison de cette abstention. Peut-être ses membres avaient-ils craint de paraître abdiquer le droit d'aînesse – dont ils étaient fort jaloux –, en se soumettant à un homme issu de Manassé, c'est-à-dire d'une tribu que, depuis la bénédiction de Jacob ¹, ils affectaient en toutes circonstances de traiter comme leur cadette. Quoi qu'il en soit, une fois la victoire remportée, ils furent très vexés de n'y avoir eu aucune part. Mais ne voulant pas reconnaître leurs torts, en orgueilleux qu'ils étaient, ils s'en prirent à Jephthé, au lieu de s'en prendre à eux-mêmes. Par le truchement d'une ambassade, ils lui adressèrent d'amers reproches, exactement comme ils avaient fait jadis avec Gédéon, dans des circonstances semblables ² : « *Pourquoi, lui dirent-ils, lorsque vous êtes allé combattre les fils d'Ammon, n'avez-vous pas voulu nous appeler pour que nous y allions avec vous ? Vous avez préféré agir seul, pour vous réserver toute la gloire – et aussi tout le butin – de cette entreprise ³ ! Une pareille insolence exige un châtiement ! Nous allons mettre le feu à votre maison, et vous brûler avec elle* » ⁴. Puis, sans plus attendre, joignant le geste à la menace, ils prirent les armes, franchirent le Jourdain et marchèrent dans la direction de Maspha.

Jephthé, cependant, leur fit répondre avec beaucoup de douceur : « *Nous avions, mon peuple et moi, une guerre très lourde à mener contre les Ammonites, je vous ai appelés, je vous ai demandé de me prêter secours, et vous n'avez pas voulu le faire* ». Cette phrase montre que l'accusation des Éphraïmites était absolument mensongère : c'est eux qui avaient refusé de répondre à l'appel du nouveau Juge. « *Voyant cela, continua ce dernier, j'ai marché quand même, au péril de ma vie ; j'ai attaqué les fils d'Ammon malgré leur supériorité numérique, et le Seigneur les a livrés entre mes mains. En quoi ai-je*

¹ Gen., XLVIII, 20.

² Cf. Judic., VIII, 1.

³ Flav., l. V, ch. IX.

⁴ D'après l'hébreu.

mérité que vous vous insurgiez maintenant et que vous me déclariez la guerre à votre tour ? » Ensuite, d'après Josèphe, il leur reprocha d'avoir le front de venir faire les braves, maintenant que le danger était passé, alors qu'ils n'avaient pas osé se présenter pour marcher à l'ennemi. Il les menaça de les châtier sévèrement avec l'assistance de Dieu, s'ils persistaient dans leur criminelle folie. Mais ces avertissements n'eurent aucune prise sur les Éphraïmites, qui continuèrent à avancer, la menace à la bouche.

Jephté cependant se trouvait dans une situation difficile : il avait licencié toute son armée à la suite de sa victoire, et il ne lui restait plus de troupes sous la main. Mais ce chef intrépide n'hésita pas : il ramassa à la hâte tout ce qu'il pût trouver d'hommes valides en Galaad, et avec eux, marcha contre les agresseurs. Ceux-ci, toujours plein d'arrogance, se croyaient en droit d'insulter leurs adversaires, « ce ramassis de déclassés, disaient-ils, qui n'appartenait ni à la tribu d'Éphraïm, ni à celle de Manassé »⁵. Mal leur en prit : les gens de Galaad, piqués au vif par ces injures, se jetèrent sur eux, bien résolus à ne leur faire aucun quartier. Après les avoir mis en pleine déroute, ils se hâtèrent d'occuper les gués du Jourdain, en direction d'Éphraïm, afin de couper la retraite aux fuyards. Mais craignant de faire périr en même temps les habitants du pays qui auraient eu à passer le fleuve pour leurs affaires, ils soumirent à un « test » préalable quiconque se présentait devant le gué : « *N'es-tu pas de la tribu d'Éphraïm ?* » demandaient-ils. L'autre naturellement, devinant le danger, s'empressait de répondre : « Non. – *Dis un peu Schiboleth, pour voir* », reprenaient les hommes du poste.

Schiboleth est un mot hébreu, *qui signifie épi*, précise la Vulgate⁶, et dans lequel la première lettre, *sch*, devait se prononcer *chi*, comme dans *chiffon*, ou dans *chinois*. Mais, contrairement aux bonnes gens d'Auvergne, qui chuintent tous les *s*, et qui disent par exemple « *chac* » pour « *sac* », ou « *chabot* » pour « *sabot* », les Éphraïmites prononçaient le *sch* comme un « *s* » ordinaire, à la manière des enfants qui disent un *cien*, pour un *chien*, et un *ceval*, pour un *cheval*⁷.

Le procédé employé par les Galaadites n'a rien d'inédit. De tout temps, et sous toutes les latitudes, on a reconnu, à leur prononciation particulière, les habitants de telle ou telle province. Que l'on se souvienne de *l'accent galiléen* qui trahit saint Pierre durant la nuit de la

⁵ Le texte de cette insulte dans la Vulgate, XII, 4, est très obscur. Nous empruntons cette interprétation à Dom Calmet.

⁶ Le mot hébreu *Schiboleth* peut avoir en effet une double signification : celle du *fil de l'eau*, et celle d'*épi*. À cause de cette confusion possible, les LXX ont précisé : *στάχυς*, *épi* ; et saint Jérôme les a suivis, en ajoutant au texte hébreu : *Spica*. – Il va de soi que de telles autorités s'imposent et qu'il n'y a aucun élément nouveau qui permette de contester cette traduction.

⁷ Calm.

Passion. *Nam et loquela tua manifestum te facit* ⁸. À la funeste Journée des Vêpres siciliennes, le lundi de Pâques 1282, les insurgés firent subir aux Français une épreuve analogue, au moyen du mot *Ciceri* (pois chiches), que la plupart ne purent prononcer à l'italienne, ce qui leur coûta la vie ⁹.

Les Éphraïmites ne devinèrent pas le piège qui leur était tendu. Sans méfiance, le fuyard interrogé répondait : *sibboleth*, avec son accent de terroir. Aussitôt, il était empoigné, éborgné, et jeté dans le Jourdain.

Quarante-deux mille d'entre eux périrent ce jour-là. Dieu leur fit expier par ce désastre, non seulement le péché qu'ils avaient commis en cherchant querelle à Jephthé, mais encore celui dont ils s'étaient rendus coupables auparavant vis-à-vis de Gédéon ¹⁰.

*

Après la victoire insigne qu'il avait remportée sur les Ammonites, Jephthé vécut encore six ans, durant lesquels il conserva la judicature suprême en Israël. L'Écriture ne dit pas dans quelles conditions il mourut. Nous savons seulement qu'il fut enterré dans l'une des villes de la province de Galaad, que Josèphe appelle *Sébei* ¹¹.

Il eut pour successeur un certain *Abésans*, originaire de Bethléem, dans la tribu de Juda, qui gouverna le peuple juif pendant sept ans, sans rien faire de mémorable ¹². L'Écriture note seulement qu'il eut *trente fils, autant de filles*, et que tous se marièrent, ce qui dut lui assurer une belle descendance. Mais de très nombreuses traditions hébraïques l'identifient avec Booz, le riche propriétaire qui épousa Ruth ¹³. Il mourut très âgé et fut enterré à Bethléem. Après lui, la magistrature suprême passa aux mains d'un nommé *Abialon*, de la tribu de Zabulon, qui mourut au bout de dix ans sans s'être signalé par aucun fait mémorable. Puis ce fut le tour d'*Abdon*, fils d'Illel, de la tribu d'Éphraïm, qui fut Juge pendant huit ans. Lui non plus ne fit rien d'extraordinaire, sinon qu'il eut quarante fils et trente petits-fils, lesquels *montaient soixante-dix poulains d'ânesses*. « C'était là, dit Dom Calmet, une marque de distinction et de dignité, comme parmi nous, d'aller en carrosse ».

Josèphe ajoute qu'ils étaient « tous forts, tous bien faits, tous extrêmement adroits » ¹⁴.

⁸ Mt., XXVI, 79.

⁹ Vig., p. 337.

¹⁰ Carth., p. 179.

¹¹ Flav., l. V, ch. IX.

¹² Flav., loc. cit.

¹³ Carth., p. 180 ; Calm., p. 201 ; Glos., c. 240.

¹⁴ Flav., loc. cit.

Commentaire moral et mystique

Les Pères ont vu dans le mot *Schiboleth* une figure du Symbole des Apôtres.

« Comme il était impossible de distinguer à leur habit ni à leurs armes, ni à aucun signe extérieur, les Éphraïmites des autres Juifs, explique Maxime de Turin, Jephthé sut découvrir, dans une parole déterminée à prononcer, un moyen de distinguer les amis des ennemis. En cela il était la figure des Apôtres, qui, sachant combien l'Église aurait à souffrir de la part des hérétiques, et qu'il ne serait pas toujours facile de discerner ceux-ci des vrais chrétiens, composèrent le Symbole qui porte leur nom, et imposèrent l'obligation de le réciter au moment du baptême (*redditio symboli*), ainsi que dans toutes les circonstances importantes de la vie »¹⁵.

Cette profession de foi était considérée par les premiers chrétiens, comme un signe – ou mot de passe¹⁶ –, grâce auquel on pouvait distinguer les vrais fidèles des païens, des juifs, des hérétiques. C'était quelque chose d'analogue à la *tessera* que portaient les soldats romains, dans les guerres intestines, pour qu'on put reconnaître à quel parti ils appartenaient, bien qu'ils fussent tous équipés de la même façon, et qu'ils parlassent tous la même langue. Ainsi les soldats de Marius arboraient un dieu laire ; ceux de Sylla, une image d'Apollon ; ceux de César une figurine de Vénus, etc.

Mais l'insigne des chrétiens, appelés à combattre contre les puissances spirituelles, ne pouvait être un objet matériel ; il ne devait même pas être écrit avec de l'encre, afin de ne pas risquer de tomber aux mains des infidèles. Il devait être gravé, dit saint Jérôme, sur les tables de chair du cœur de chacun¹⁷.

Rufin nous apprend en effet que, du vivant même des Apôtres, de nombreux Juifs, voyant le succès de leur prédication, se mettaient à prêcher le Christ eux aussi, certains de s'assurer par là des gains substantiels. Les Apôtres, après avoir rédigé le symbole, défendirent donc de l'écrire, afin qu'on ne pût l'apprendre que par tradition orale, de la bouche de chrétiens authentiques¹⁸.

Ce formulaire, explique saint Léon, a été rédigé de manière à déjouer toutes les hérésies. C'est qu'aussi bien la foi est une vertu tellement nuancée, tellement délicate, que la plus petite addition ou modification peut la corrompre, et transformer en principe de mort ce qui devrait être une cause de salut. Au temps des grandes hérésies christologiques, par exemple, comme il était facile de se laisser prendre aux formules d'Arius, ou de Nestorius ou d'Eutychès, et de les tenir pour l'expression de la foi catholique ! Qui aurait pu penser que le fait d'introduire un malheureux petit iota, de dire ὁμοιούσιος par exemple¹⁹, au lieu de ὁμοούσιος, ferait de quelqu'un un adepte de l'hérésie ? Le

¹⁵ *De traditionibus symboli*, Pat. lat., t. LVII, c. 433.

¹⁶ Rufin, *Explanatio symboli*, Pat. lat., t. XXI, c. 335.

¹⁷ *Contra Joan. Jerosolymitanum*, 28 ; Pat. lat., t. XXIII, c. 396.

¹⁸ *Commentarium in Symbolum*, Pat. lat., t. XXI, c. 338.

¹⁹ Expression semi-arienne pour dire que le Fils était de *substance semblable* à son Père (mais non pas de *même nature*, comme le veut la foi catholique).

même saint Léon se plaint que les ennemis de la foi, en changeant quelques mots à ses lettres, affirment qu'il adhère lui, pontife de Rome, à la doctrine de Nestorius : *Commutatis quibusdam verbis vel syllabis, receptorem me Nestoriani erroris (asserunt)* ²⁰.

Les conséquences de la plus petite erreur volontaire dans la foi sont incalculables. Le Symbole de saint Athanase débute par ce sévère avertissement : « Quiconque veut être sauvé doit avant toutes choses embrasser la foi catholique. Celui qui ne la gardera pas dans son intégrité et inviolablement, ira sans aucun doute à sa perte éternelle ». C'est que le péché contre la foi est un péché de l'esprit : il n'a pas, comme les autres, l'excuse de la faiblesse de la chair ou de la violence des passions. Il est de malice pure, son seul principe est l'orgueil. C'est pourquoi, chez l'Ange comme chez l'homme, il est en principe sans rémission.

Aujourd'hui l'Église use encore d'un procédé qui rappelle celui dont se servent les gens de Galaad, pour déceler les Éphraïmites.

À tous ceux qui se présentent pour recevoir le baptême, elle fait d'abord réciter le Symbole des Apôtres ; s'ils viennent d'une autre secte ou d'une autre religion, elle leur demande en outre de prononcer une formule d'abjuration, où sont précisés quelques points de sa doctrine ; à ceux qui auront mission d'enseigner, elle impose le serment antimoderniste, qui est une profession de foi encore plus détaillée.

Avertis par l'exemple tragique des gens d'Éphraïm ; conscients du péril que représenterait pour nous le moindre accent étranger, la moindre inflexion hétérodoxe, appliquons-nous en toutes circonstances à bien prononcer Schiboleth, et à embrasser, jusqu'aux iotas et aux virgules, la foi de l'Église notre Mère !

²⁰ Ep. CXXX ; Pat. lat., t. LIV, c. 1078.

CHAPITRE 10

La naissance de Samson

(JUD., XIII)

Si les trois Juges que nous avons nommés à la fin du chapitre précédent n'accomplirent aucune action qui y méritât de passer à la postérité, ils eurent du moins le grand mérite de maintenir pendant quarante ans Israël dans le culte du vrai Dieu, et de le garder des débordements où il était si prompt à se laisser aller.

Mais les choses changèrent après leur mort. Dès que le dernier d'entre eux eut disparu, les Juifs se relâchèrent à nouveau et retombèrent dans leurs excès coutumiers : *ils faisaient le mal*, dit l'Écriture, *sous les yeux du Seigneur*, c'est-à-dire ouvertement, sans retenue, avec une telle impudence, que Dieu ne put décemment différer leur châtiement. Pour les remettre à la raison, il lâcha sur eux, cette fois, les Philistins.

Les Philistins étaient des Chamites, mais non pas des Chananéens, et ils avaient une civilisation plus avancée que la plupart de ceux-ci. D'après la table des peuples qu'a dressée l'auteur de la *Genèse*¹, ils descendaient de Mesraïm, second fils de Cham. Ils occupaient la riche plaine de Séphéla, le long de la zone côtière, au sud du mont Carmel, et c'est de leur nom que les Grecs tirèrent le mot de Palestine, qui sert aujourd'hui encore à désigner l'ensemble de la terre de Chanaan. Depuis quand s'étaient-ils fixés-là ? Il est impossible de le déterminer avec précision. Certains auteurs les font venir de Cappadoce, d'autres de l'île de Crète. En tout cas, dès le temps des Patriarches, on les trouve sur le littoral, et nous avons vu qu'Abraham, puis Isaac, eurent à souffrir de leurs mauvais procédés². Leur territoire était divisé en cinq districts, qui avaient respectivement pour chefs-lieux : Gaza, Azot et Ascalon, sur la côte ; Accaron et Geth à l'intérieur des terres. Chacune de ces villes était gouvernée par un *seran*³, mot que les Septante ont traduit généralement par *satrape*, quelquefois par *archonte*, et une fois au moins, par *stratège*. Il n'y avait pas de pouvoir central ; chacun de ces *seranim* jouissait d'une grande autonomie, et il avait probablement ses troupes personnelles. Mais les cinq formaient entre eux une confédération très étroite et agissaient toujours de conserve.

¹ X, 6.

² Gen., XXVI, 14 et suiv. – Cf. *Les Patriarches*, liv. II, ch. 4, p. 149.

³ Ce nom n'est mentionné qu'au pluriel dans la Bible : *Seranim*.

Comme les Philistins n'étaient pas des Chananéens, ils ne figuraient pas sur la liste des peuples que Dieu avait ordonné aux Juifs d'exproprier et d'exterminer, pour s'installer à leur place, dans la Terre promise. Aussi leur territoire ne fut-il pas compris dans les parts que Josué assigna aux douze tribus. Malgré cela ils ne tardèrent pas à devenir pour les Israélites l'ennemi numéro un : ils représentaient à leurs yeux le type même de l'incirconcis, c'est-à-dire de l'être qui n'a d'humain que le nom. Ce qui ne les empêchait pas d'ailleurs d'être des adversaires redoutables : de haute stature et physiquement plus forts que les Juifs, ils étaient aussi mieux équipés. Ils avaient des chars de guerre, comme les Égyptiens et les Chananéens, alors que les Israélites en étaient dépourvus. Ils étaient courageux et se battaient bien.

Dans quelles conditions imposèrent-ils leur domination aux Hébreux ? Ni la Bible, ni les historiens profanes ne le disent. Tout ce que nous savons c'est que cette oppression dura quarante ans, et qu'elle fut très dure.

Or, il y avait en ce temps-là, dans un village qui se nomme aujourd'hui Surah, et qui est bâti sur une colline, à six heures de marche environ à l'ouest de Jérusalem, dans la tribu de Dan, *un homme qui s'appelait Manué, et dont la femme était stérile*. Josèphe nous donne à son sujet quelques détails complémentaires que Pierre Comestor a enregistrés dans son *Histoire scolastique*.

« Manué, dit-il, qui passait sans contredit pour le premier de la tribu de Dan, était un homme de grande vertu. Il avait épousé la plus belle femme de tout le pays, et sa passion pour elle était si grande, qu'il était souvent tourmenté de jalousie. Comme ils n'avaient pas d'enfants et désiraient avec ardeur d'en avoir, ils demandaient continuellement à Dieu de leur accorder cette grâce. Un jour que cette femme priait seule dans la campagne à cette intention, un ange lui apparut sous la forme d'un jeune homme d'une incomparable beauté »⁴.

Reprenons ici le récit de l'Écriture : « *Vous êtes stérile*, lui dit le céleste messenger, et normalement, à ne considérer que la nature, *vous ne devriez pas avoir d'enfants*. Mais par la grâce de Dieu, bientôt vous concevrez, et vous mettrez au monde un fils, qui est destiné à faire de grandes choses. À cause de cela, veillez sur vous-même de très près : *ne buvez ni vin, ni rien de ce qui peut enivrer, ne mangez d'aucun aliment impur*. Ce fils sera consacré à Dieu selon le rite prescrit par Moïse pour les Nazaréens⁵, *et cela, dès sa plus tendre enfance, dès qu'il sera sorti du sein de sa mère*. Vous aurez soin de ne jamais lui couper les cheveux, et de ne lui faire boire que de l'eau »⁶.

⁴ Flav., I, V, ch. IX.

⁵ Cf. Num., VI, 3 et suiv.

⁶ Flav., *loc. cit.* – D'après saint Jérôme et les traditions rabbiniques, cette femme serait *Asalel-phumi*, dont il est parlé au premier livre des *Paralipomènes*, IV, 3.

Cela dit, l'ange disparut. Ne sachant à qui elle avait eu affaire, la femme se hâta d'aller rejoindre son mari, et lui narra l'aventure. Mais, continue Josèphe, elle lui parla de la beauté et de la grâce de ce jeune homme avec tant d'admiration, que Manué se sentit de nouveau mordu par la jalousie, et conçut des soupçons sur l'origine des sentiments que manifestait sa femme. Celle-ci, désolée de le voir aux prises avec ce tourment absurde, pria Dieu d'envoyer à nouveau le surnaturel inconnu, de façon que son époux pût le voir lui aussi. Le Seigneur exauça sa prière. À quelque temps de là, un jour qu'elle se trouvait encore seule dans la campagne, elle vit venir à elle le mystérieux personnage. Il ne lui apparut pas soudainement ; il s'avançait en marchant, à la manière d'un homme ordinaire, afin de ne pas déceler sa vraie nature ⁷. Dès qu'il fut près d'elle, la femme le pria de vouloir bien attendre qu'elle eût été chercher son mari, et il acquiesça. Elle courut alors à Manué : « *Voici, lui dit-elle, que l'homme que j'avais vu l'autre jour, m'est apparu* ». Manué se leva aussitôt et la suivit : « *C'est vous, demanda-t-il à l'ange, qui avez parlé à cette femme, et qui lui avez annoncé qu'elle serait mère bientôt ? – C'est moi, répondit le céleste messenger. – Quand votre prédiction sera accomplie, poursuit Manué, séduit lui aussi maintenant par la grâce qui émanait de l'ange, que devra faire l'enfant ? Avez-vous des ordres à nous donner à son sujet de la part de Dieu ? De quoi devra-t-il s'abstenir ? – De tout ce que j'ai indiqué à votre femme. Qu'il ne mange rien de ce qui naît de la vigne, pas même des raisins secs ; qu'il ne boive ni vin, ni boisson fermentée. Qu'il ne prenne aucun aliment impur, qu'il accomplisse très soigneusement ce que j'ai prescrit, et qu'il l'observe toute sa vie !* »

Transporté de joie par cette annonce, Manué voulut retenir à dîner le mystérieux voyageur : « *Je vous prie, lui dit-il, d'accéder à la prière que je vous fais, et de me permettre de vous préparer un chevreau à manger* ». La chair du chevreau est en effet considérée en Orient comme un mets de choix. Mais l'ange refusa : « *Quelque instance que vous me fassiez, répondit-il, je ne mangerai point de vos aliments. Si cependant, vous voulez immoler ce chevreau en holocauste, offrez-le, non à moi, mais au Seigneur, pour le remercier de la grâce qu'il vous accorde aujourd'hui* ». Manué ne réalisait toujours pas qu'il avait devant lui un ange : il croyait simplement parler à un prophète envoyé par Dieu. Il demanda donc : « *Quel est votre nom ? Afin que lorsque votre parole se sera accomplie, nous puissions vous témoigner notre gratitude ? – Pourquoi veux-tu savoir mon nom ? répondit l'ange. Il est admirable, c'est-à-dire : il dépasse la portée de l'intelligence humaine, et il ne m'appartient pas de te le révéler en ce monde* ». Car Dieu ne manifeste ses secrets aux hommes que selon la mesure qu'il a

⁷ Carth., p. 182.

fixée. Manué cependant courut chercher un chevreau qu'il égorgea, et qu'il rapporta, avec du vin. Ayant posé le tout sur une grande pierre nue⁸ qui se trouvait là, *il l'offrit au Seigneur* sur cet autel improvisé, et il attendit avec son épouse, ce qui allait se passer. Soudain une flamme d'une hauteur extraordinaire jaillit de la pierre et les offrandes furent dévorées en un clin d'œil. Au même instant, Manué et sa femme virent leur mystérieux interlocuteur s'élever dans les airs et disparaître dans le ciel, comme emporté par un char de feu. Alors ils comprirent que c'était un ange, et saisis d'épouvante, se prosternèrent le visage contre terre. « *Nous allons mourir*, gémissait Manué, *parce que nous avons vu le Seigneur*⁹. – *Si Dieu avait voulu nous faire mourir*, répondit sa femme, *il n'aurait pas accepté de nos mains l'holocauste et les libations*, que nous lui avons offertes ; *il ne nous aurait pas fait voir tout ce que nous avons vu, ni prédit ce qui doit arriver* ».

De fait, non seulement ils ne moururent pas, mais bientôt elle mit au monde un très bel enfant, qui reçut le nom de Samson, c'est-à-dire « leur soleil » en hébreu¹⁰. Il grandit peu à peu en âge et en sagesse, montrant par ses vertus précoces que le Saint-Esprit le couvrait de son ombre.

Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire en lui, c'était sa vigueur physique qui dépassait tout ce que l'on avait jamais vu ou entendu raconter dans cet ordre d'idées, sur la terre.

Commentaire moral et mystique

Samson est dans l'Ancien Testament l'une des figures les plus expressives et les plus révélatrices de la personnalité du Christ, comme nous le montrons au cours de ces commentaires : parce que les œuvres qu'il accomplit dépassent absolument les possibilités humaines et manifestent à l'évidence la présence en lui de la puissance divine.

Certains s'étonneront peut-être qu'un homme qui a péché ostensiblement, jusqu'à s'afficher avec des maîtresses, puisse être la figure du Sauveur. Mais on pourrait en dire autant de David, de Salomon et de bien d'autres. Et nous répondrons simplement avec saint Augustin : « S'il n'avait pas péché, il ne serait pas la figure, il serait le Christ lui-même ».

Rupert de Deutz ramène à sept les traits de sa carrière qui ont dessiné à l'avance ceux de la vie du Sauveur :

- 1^o sa naissance annoncée par un ange ;
- 2^o le miel trouvé dans la bouche du lion ;
- 3^o l'incendie des moissons ;

⁸ Flav., l. V, ch. X.

⁹ Nous avons dit plus haut, p. 77, la croyance commune des Juifs à cet égard.

¹⁰ De la racine *sémès*, qui signifie : soleil.

- 4° la première vengeance qu'il tira des Philistins ;
- 5° la victoire qu'il remporta sur eux avec une mâchoire d'âne ;
- 6° l'enlèvement des portes de Gaza ;
- 7° l'écrroulement du temple de Dagon.

Nous venons de raconter sa naissance. Comme Isaac, comme Jacob, il est né d'une mère stérile, c'est-à-dire d'une femme, qui, normalement, ne devait pas avoir d'enfant. En cela, il est la figure du Sauveur qui naîtra, lui aussi, contre toutes les lois ordinaires, d'une femme vouée par état à ne pas enfanter, puisqu'elle sera la Vierge par excellence. La stérilité est d'ailleurs, dans l'Ancien Testament, la figure de la virginité.

Samson est *Nazaréen*, c'est-à-dire : consacré à Dieu, dès le sein de sa mère, comme le Christ, qui sera le Saint, le Consacré, le Nazaréen par excellence, dès le sein de la Bienheureuse Vierge Marie.

Il est impossible de ne pas être frappé du parallélisme qui existe entre l'annonce faite à la femme de Manué, et l'Annonciation de la Très Sainte Vierge. Dans les deux cas, les anges messagers se servent des mêmes termes : *Ecce concipies et paries filium*. Les ordres que donne le premier à la mère de Samson : Ne pas boire de vin ni de liqueur fermentée ; ne rien manger d'impur, sont destinés à lui faire imiter, avant la lettre, la sévère abstinence que s'imposera la mère de Jésus : car celle-ci se gardera minutieusement de tout ce qui peut exciter ou dilater les sens, de tout ce qui peut souiller si peu que ce soit l'âme ou le corps, pour être digne d'enfanter le Saint de Dieu.

Enfin saint Augustin remarque que le nom donné à Samson signifie proprement : *leur soleil* ; *soleil*, parce qu'il est la figure du soleil de justice, qui illumine tout homme venant en ce monde ; mais : *leur soleil*, et non pas simplement le soleil, parce que le Christ n'illumine et ne réchauffe que ceux qui le font « leur », par le choix de leur volonté ¹¹.

*

La flamme qui jaillit de la pierre, dès que le sacrifice eut été offert, représente l'élan d'amour qui jaillit de la foi de la très Sainte Vierge, quand elle eut dit : *Voici la servante du Seigneur*. Aussitôt le Saint-Esprit l'enveloppa de ses splendeurs, et l'ange remonta au ciel.

Saint Jean de la Croix applique cette figure à toute âme embrasée de l'amour divin.

« Elle voit alors, dit-il, jaillir de son sein les fleuves d'eau vive que promet Notre-Seigneur à quiconque croit en lui ¹². Dieu la possède d'une manière si sublime, elle est transformée en lui avec tant de force, et parée d'une telle abondance de dons et de vertus, qu'il lui semble toucher à la béatitude. Elle se voit glorifiée, pour ainsi dire, par cette flamme délicate d'amour qui brille en elle, et qui lui fait goûter les plus suaves prémices de la gloire ».

¹¹ *Enarratio in Ps. LXXX.*

¹² Jo., VII, 38.

Et l'ange qui s'élève vers Dieu dans cette flamme représente les actes intérieurs, par lesquels la volonté s'unit à ces embrasements d'amour. Ces actes ressemblent à des flammes qui, sorties du feu d'amour dont l'âme est consumée, s'élancent avec d'autant plus de force que le feu de l'union est plus intense. L'âme n'a plus qu'un désir, c'est d'aller rejoindre Dieu, et d'entrer dans sa gloire.

*« Ô vive flamme d'amour
Que vous blessez avec tendresse
Le centre le plus profond de mon âme !
Puisque vous ne me causez plus de peine,
Achevez enfin, si telle est votre volonté ;
Déchirez la toile, obstacle à cette douce rencontre »*¹³.

¹³ *Vive Flamme d'amour*, strophe I, t. IV, p. 454.

CHAPITRE 11

Le lion et le miel

(JUD., XIV)

Lorsque Samson eut atteint l'âge de dix-huit ans, l'Esprit-Saint commença à le préparer à sa mission, en le poussant à faire des choses extraordinaires.

C'est ainsi qu'un jour de l'année 1133, notre héros éprouva le désir de se rendre à Thamnatah, petite ville qui faisait partie du territoire de Juda¹, mais qui était tombée alors au pouvoir des Philistins. Elle existe encore aujourd'hui. Elle s'appelle Tibneh, et elle est située à une heure environ au sud-ouest de Surah, mais notablement plus bas, ce qui explique le mot : *descendit*, de la Vulgate. Josèphe nous apprend que l'on devait y célébrer ce jour-là une grande fête.

Samson s'y rendit donc, non pour se mêler aux réjouissances païennes, car il avait en horreur l'idolâtrie, mais au contraire dans le dessein d'observer les Philistins, de voir de ses yeux les turpitudes qui accompagnaient leurs cultes sacrilèges, et de fortifier ainsi le zèle dont il brûlait pour l'honneur dû au vrai Dieu².

Malheureusement, *si l'esprit est prompt, la chair est faible* : notre héros fit là la rencontre d'une jeune fille dont la beauté le frappa, et pour laquelle il s'enflamma aussitôt d'une passion si forte qu'il décida de l'épouser. À peine revenu chez ses parents, il s'ouvrit à eux de son dessein : « *J'ai vu à Thamnatah, leur dit-il, une fille parmi celles des Philistins dont je voudrais faire ma femme. Je vous en prie, demandez sa main pour moi* ». Comme on le pense bien, Manué et son épouse se récrièrent : « Il n'y a donc pas de jeune fille dans ta tribu, répondirent-ils, ou même, si c'est nécessaire, dans tout le peuple d'Israël, pour que tu te mettes en tête d'aller en chercher une chez les Philistins, chez les incirconcis ! » Au surplus la Loi interdisait les mariages avec les infidèles³, la question était donc résolue d'avance.

Cependant Samson s'obstina : « *C'est celle-là que je veux, et je vous prie de l'obtenir pour moi*, dit-il à son père, *parce qu'elle a plu à mes yeux* ».

Pour nous faire entendre qu'il ne s'agissait pas là d'un simple caprice, l'Écriture a soin d'ajouter aussitôt : *Ses parents ne savaient pas*

¹ D'après saint Jérôme. Cf. Corn., p. 198. — D'autres disent qu'elle relevait de la tribu de Dan.

² Carth., p. 186.

³ Deut., VII, 2, 3.

que cela venait du Seigneur. Bien que le sentiment qui poussait Samson vers cette jeune fille fût probablement un mouvement de nature, cependant il connut intérieurement que c'était la Volonté de Dieu qu'il l'épousât, et c'est pourquoi il insista. Dieu se proposait, en effet, de lui ménager par ce mariage une occasion d'entrer en lutte avec les Philistins.

Les commentateurs se sont demandés pourquoi il ne fit pas comme ses prédécesseurs : Barac, Gédéon, Jephté, qui avaient commencé par rassembler un corps franc ou une petite armée, avec laquelle ils entamèrent la lutte contre l'opresseur. Il est probable que les Juifs avaient conclu un pacte avec les Philistins, qui fixait les conditions de l'occupation : ouvrir les hostilités sans l'avoir dénoncé au préalable eût été un parjure qui risquait d'attirer sur ses auteurs la vengeance du ciel.

Devant l'insistance de leur fils, cependant, Manué et sa femme finirent par céder. Ils le firent, non par faiblesse, mais dans un esprit de foi et d'humilité. Ils se rendaient compte que Dieu conduisait le jeune homme par d'autres voies que les voies ordinaires. Ainsi devaient agir, bien des siècles plus tard, les parents de sainte Jeanne d'Arc.

Un beau jour donc, ils se mirent en route avec lui, pour se rendre à Thamnatah. Tandis qu'ils traversaient les beaux vignobles qui étaient l'orgueil de cette ville, Samson, s'étant écarté un moment du chemin, vit soudain un jeune lion sortir de la forêt et se diriger vers lui : « Il avait l'air terrible, dit saint Ambroise, et ce séjour sauvage le rendait encore plus féroce »⁴.

Les lions n'étaient pas rares alors en Palestine, maints passages de la Sainte Écriture y font allusion. Les bords du Jourdain surtout, dont les hautes broussailles leur offraient des repaires commodes, en étaient infestés. On en trouvait encore au XII^e siècle, comme nous l'apprend un pèlerin grec de cette époque, nommé Jean Phocas⁵.

Samson ne s'attendait pas à une rencontre de ce genre, et il n'avait sous la main aucune arme pour se défendre. Mais à l'instant même, l'Esprit du Seigneur, fondant sur lui, le remplit à la fois d'audace et d'une force surhumaine. Sans hésiter, il marcha sur le fauve, l'empoigna comme il aurait fait d'un agneau ou d'un chevreau, l'étouffa contre sa poitrine, le mit en pièces sans autre instrument que ses mains, et le jeta mort dans un buisson sur le bord de la route. L'Écriture cite quelques autres cas de personnages qui tuèrent des lions : par exemple David, quand il gardait les troupeaux de son père⁶, ou Banaïas, au premier livre des *Paralipomènes*⁷. Mais elle ne dit pas qu'ils le firent

⁴ Ep. XIX à Vigile, 14.

⁵ Cf. Vig., p. 344.

⁶ I Reg., XVII, 36.

⁷ XI, 22.

sans armes. Ce fut là la première prouesse de Samson. Manué et sa femme, qui marchaient en avant, n'avaient rien vu de la scène : cependant, ils se doutèrent qu'il venait de se passer quelque chose d'anormal et ils interrogèrent leur fils, qui esquiva leurs questions et *ne voulut rien leur dire*. Et l'on ne peut qu'admirer ici l'étonnante force d'âme de ce garçon, qui, malgré le danger qu'il venait de courir et l'émotion dont il avait été secoué, savait garder le silence par modestie, ne voulant pas faire étalage des dons extraordinaires que Dieu lui avait octroyés.

Tous trois continuèrent donc leur route vers Thamnatah, et se rendirent chez les parents de la jeune fille, auxquels ils exposèrent le but de leur visite. Leur proposition fut agréée, et le mariage décidé.

Quelques jours plus tard, Samson retourna faire la cour à sa fiancée. En passant près de l'endroit où il avait tué le lion, il eut la curiosité d'aller voir ce qu'était devenu le cadavre du fauve. À sa grande surprise il le trouva momifié, ayant dans sa gueule un essaim d'abeilles et un rayon de miel ⁸.

Ce détail a été souvent attaqué comme invraisemblable par les exégètes rationalistes, sous prétexte que les abeilles ont en horreur les substances animales en décomposition. La chose n'a cependant rien d'impossible.

« S'il s'agissait d'un cadavre en putréfaction, écrit un voyageur allemand, Oedmann, le fait en effet n'aurait aucune vraisemblance. Mais on a observé que, dans ces contrées, la chaleur, à certaines époques de l'année, dessèche si complètement en vingt-quatre heures, sans décomposition, ni corruption préalable, la chair des chameaux morts, que leurs cadavres se conservent longtemps comme des momies, sans changement ni mauvaise odeur... Il arriva sans doute quelque chose de semblable au lion de Samson ; et, comme les bois de Palestine sont remplis d'innombrables essaims d'abeilles sauvages, qui n'habitent pas seulement des creux d'arbres, mais qui, faute d'autres places, rassemblent aussi leurs provisions de miel dans les fentes des rochers et dans les cavernes souterraines, rien de ce que dit l'auteur du livre des *Juges* dans ce passage, ne prête le flanc à une objection sérieuse » ⁹. Hérodote raconte de même que des abeilles déposèrent du miel dans le crâne d'Onésilos, tyran de l'île de Chypre, dont la tête avait été suspendue à un arbre par les habitants d'Amathonte ¹⁰.

Samson donc, ayant aperçu ce miel, le recueillit précieusement, le prit dans ses mains, et *il en mangeait tout en marchant*. Il en offrit à sa fiancée, sachant, dit saint Ambroise, « que c'est là un présent qui fait toujours plaisir », et rapporta le reste à ses parents : mais il ne dit à personne où il l'avait trouvé.

⁸ La version chaldaïque dit : *dans sa carcasse*.

⁹ Vig., p. 346.

¹⁰ *Histoires* V, 114.

*

Quelque temps après, le mariage fut célébré en grande liesse ; selon l'usage qui a existé de tout temps et chez tous les peuples, parents et amis se réunirent autour des tables d'un banquet. Toutefois les habitants de Thamnatah n'avaient pas été sans remarquer la force extraordinaire dont Samson était doué. Peut-être devinèrent-ils aussi la secrète animadversion qu'il nourrissait à l'endroit des Philistins. Toujours est-il que, pour prévenir tout désordre, quand les têtes seraient un peu échauffées par le vin et la bonne chère, ils désignèrent trente garçons de son âge, parmi les plus robustes, en apparence pour lui faire une garde d'honneur ; en réalité, pour avoir constamment l'œil sur lui, et le maîtriser à la première incartade.

Au milieu de l'animation du festin, les jeunes gens se mirent à se proposer entre eux des énigmes : c'est là un jeu qui a toujours été très en faveur chez les Orientaux. Les Grecs eux-mêmes s'y adonnaient volontiers, dans le but d'exercer et d'affiner leur esprit.

Ainsi dans le *Banquet des Sept sages*, de Plutarque, nous entendons Ésope proposer aux convives l'énigme suivante : « J'ai vu un homme coller avec du feu du bronze sur un homme », voulant désigner par là tout simplement un médecin qui appliquait des ventouses sur un malade, avec des godets de métal. Plus loin, il énonce :

« De sa patte au sabot de corne, un âne mort m'a frappé l'oreille », pour dire qu'il a entendu le son d'une flûte phrygienne, taillée selon l'usage dans un tibia d'âne ¹¹.

Tandis que le jeu allait son train dans une atmosphère d'allégresse générale, Samson à son tour déclara qu'il avait une devinette à proposer : « *Si vous pouvez me l'expliquer avant sept jours, ajouta-t-il, je vous donnerai à chacun une chemise de fin lin, et une tunique. Mais si vous ne le pouvez, c'est vous qui me donnerez trente chemises et autant de tuniques* ». L'affaire prenait un tour plus sérieux. En réalité, Samson songeait à part lui à la mission qu'il avait à remplir, et il cherchait un prétexte de dispute avec les Philistins ¹².

« *Proposez-nous votre énigme, répondirent les jeunes gens, si vous voulez que nous sachions de quoi il s'agit* ». Samson leur dit alors : « *De celui qui mange, est sorti de quoi manger, et du fort, est sorti le doux* » ¹³.

Pendant trois jours, les garçons employèrent toutes les ressources de leur esprit à chercher le sens de cette phrase sans pouvoir y parve-

¹¹ Op, cit.

¹² Carth., p. 189.

¹³ *De comedente exivit cibus, et de forti egressa est dulcedo.*

nir. En effet, ces deux antithèses, si claires pour nous, étaient indéchiffrables pour quiconque n'était pas au courant de l'histoire du lion. À la fin, craignant de perdre leur pari, ils vinrent trouver la femme du héros : « *Gagnez votre époux par vos caresses, lui dirent-ils, et obtenez de lui qu'il vous découvre ce que signifie cette énigme. Puis vous nous le ferez savoir* ». Et comme la femme essayait de leur résister ¹⁴, ils se fâchèrent, ne parlant de rien moins que de la brûler, elle et toute la maison de son père, si elle n'entraît pas dans leurs vues. « *Est-ce que vous nous avez fait venir à votre mariage, pour nous dépouiller ?* » lui criaient-ils. Devant ces menaces, l'épouse eut peur et pria Samson de lui expliquer l'énigme. Comme il s'y refusait, elle se mit à le harceler sans répit : « *Je vois bien, lui disait-elle, que tu ne m'aimes pas ! En réalité tu me hais : c'est pour cela que tu ne veux pas me dire le mot de l'énigme que tu as proposée aux jeunes gens. – Non, répondait Samson, c'est un secret : il m'est impossible de le révéler à qui que ce soit. Je n'ai voulu le dire ni à mon père, ni à ma mère. Comment pourrais-je te le faire connaître à toi ?* »

Sans se laisser désarmer, la femme revint à la charge. Pendant sept jours, elle mit en œuvre toute son industrie pour obtenir ce qu'elle voulait. Enfin, à bout de patience, Samson céda et lui confia le mot de l'énigme, en lui recommandant surtout de ne le dire à personne. Mais comme on pense bien, le premier soin de la Philistine fut de le faire savoir aux intéressés. C'était justement le jour où expirait le délai convenu.

Les jeunes gens vinrent donc trouver Samson avant le coucher du soleil, et lui dirent sur un ton moqueur : « *Quoi de plus doux que le miel, et quoi de plus fort que le lion ?* »

« *Ajoutez, répliqua Samson furieux, quoi de plus trompeur que la femme* ¹⁵ ? puisque la mienne m'a trahi, et vous a livré mon secret. *Car il est bien certain que si vous n'aviez pas employé ma génisse pour labourer, vous n'auriez jamais découvert cette énigme !* » Il voulait dire : « *Si vous aviez été réduits à vos propres moyens, pour creuser et défoncer le sens de cette devinette, si vous n'aviez pas été aidés par ma... génisse de femme comme le laboureur se fait aider par les bœufs, vous n'en seriez jamais venus à bout* ». *Alors, dit l'Écriture, l'Esprit du Seigneur s'empara de lui...* Cette déclaration est destinée à justifier le héros de la violence qu'il va commettre : il n'agit pas de son propre mouvement, il obéit à un ordre divin, il ne peut être tenu pour responsable de son exécution. *Il descendit vers Ascalon, assomma au petit bonheur les trente premiers habitants qu'il rencontra* ¹⁶, les dépouilla

¹⁴ Flav., *loc. cit.*

¹⁵ Flav., l. V, ch. X ; H. S., c. 1287 ; Carth., p. 190 ; saint Ambroise, *loc. cit.*, 17.

¹⁶ Flav., *loc. cit.*

de leurs vêtements, et acquitta ainsi sa dette envers les trente garçons. Mais il était si violemment irrité de cette affaire, si écoeuré surtout de la trahison de sa femme, qu'une ne put se résoudre à reprendre de suite la vie commune avec elle. Il retourna habiter quelque temps à Saraa, *dans la maison de son père*.

L'épouse, se croyant abandonnée, se mit en ménage avec le chef des garçons d'honneur. Celui-ci était, dit Joseph, l'ami de Samson, et c'est lui qui avait servi d'entremetteur pour le mariage. D'après la version syriaque, il s'appelait Agahel. En réalité cependant Samson n'avait pas renoncé à sa femme : il comptait bien, après l'avoir boudée quelque temps, revenir à elle, parce qu'il l'aimait toujours ¹⁷.

Commentaire moral et mystique ¹⁸

L'amour dont Samson s'éprend, dès le principe de sa carrière pour une Philistine, et l'inclination qu'il gardera dans ce sens jusqu'à la fin de sa vie, sont destinés à attirer notre attention sur la préférence – incompréhensible – que Notre-Seigneur a toujours manifestée pour la nation juive. Car celle-ci a été sa pire ennemie, et s'est comportée à son égard comme une engeance de Philistins. Si ceux-ci représentaient aux yeux d'Israël le peuple grossier et incirconcis par excellence, les Juifs, eux, ont été pour le Christ, le peuple à la nuque dure, dont le cœur incirconcis demeura impénétrable à l'action de l'Esprit-Saint ¹⁹. Ils lui ont fait une guerre implacable, et ils l'ont pour finir livré à une mort ignominieuse. Cependant c'est à eux que Notre-Seigneur a donné le meilleur de lui-même ; c'est leur race qu'il a essayé de s'attacher avant toute autre, et c'est à elle qu'il a, peut-on dire, fait la cour toute sa vie.

À peine avait-il commencé son œuvre apostolique qu'il vit un lion prêt à se jeter sur lui. Ce lion, nous le connaissons bien, c'est celui que la liturgie nous montre chaque soir à l'office de Complies, *tournant en rugissant, et cherchant quelqu'un à dévorer* : c'est le démon. En effet, raconte l'Évangile, tandis que Jésus était dans le désert, *le tentateur s'approcha et lui dit* : « *Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent du pain* » ²⁰. Mais le Sauveur *le mit en morceaux, sans rien avoir dans la main* : il le réduisit à l'impuissance par une seule parole de sa bouche. Il n'eut pas besoin de faire appel à son pouvoir divin : trois textes d'Écriture lui suffirent.

De la gueule du fauve, cependant, *il retira un rayon de miel* ; à savoir la primitive Église, le petit groupe de ceux qui s'attachèrent à Lui sans retour et lui donnèrent tout leur amour et toute leur foi. Jusque-là, ils étaient, comme tous les hommes, dans la mâchoire du démon, par le péché originel. Le Christ les en sortit ; *il les prit dans ses mains*, pour les modeler à son image, et *il en mangeait tout en marchant*, parce que leur docilité, leur attachement, leur af-

¹⁷ D'après la version syriaque, Poly., c. 151.

¹⁸ D'après Rup., c. 1043.

¹⁹ Ach., VII, 5.

²⁰ Matth., IV, 3.

fection faisaient les délices de son cœur, tandis qu'il accomplissait son dur pèlerinage ici-bas.

*

L'énigme que Samson proposa aux Philistins, une fois qu'il eut pris contact avec eux, est la figure des paraboles sous lesquelles Jésus présentait aux Juifs les grandes vérités qu'il voulait leur faire entendre. Il avait annoncé, par l'organe du Psalmiste, que ce serait là son mode d'enseignement favori : *Aperiam in parabolis os meum* ²¹. Il leur proposait, comme Samson, des problèmes difficiles à résoudre, quand, pour annoncer sa mort, il leur disait par exemple : « *Maintenant, c'est le jugement du monde, maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors. Et moi quand j'aurai été exalté de terre, j'attirerai tout à moi* ». Les Juifs avaient beau chercher, ils ne comprenaient pas : « *Nous avons appris par la Loi, disaient-ils, que le Christ demeure éternellement. Comment dis-tu, toi : Il faut que le Fils de l'homme soit exalté ? Qu'est-ce que c'est que le Fils de l'homme ?* » ²² »

C'est toujours à cette Passion du Sauveur, que fait allusion mystiquement l'énigme de Samson : « *De celui qui mange est sorti de quoi manger, et du fort est sorti le doux...* »

Quel est celui – ou plutôt, celle – dont la fonction essentielle est de manger ; et qui, inexorablement dévore tout ici-bas ? – C'est la mort. Elle a reçu mission de détruire l'humanité tout entière, et tous les animaux, et toutes les plantes. Elle attaque tout ce qui vit, et le consume. Rien ne peut lui résister, rien ne peut échapper à l'étau de ses dents.

Mais, à la suite de la Passion, par un renversement incroyable, cette mort est soudain devenue source de vie. Et nous pouvons lui dire, avec saint Paul : *Ô mort, où est ta victoire ! Ô mort, où est ton aiguillon* ²³ ? C'est d'elle qu'est sorti le mystère de la Rédemption, dont toutes les âmes saintes nourrissent leurs pensées. C'est d'elle qu'est sorti l'aliment par excellence, le pain des âmes, la Sainte Eucharistie. Dans la mesure où nous participons à la mort du Sauveur par le baptême d'abord, puis par la pénitence, nous jetons en nous le germe d'une vie nouvelle.

Et cette même Passion a fait sortir *du fort la douceur*, c'est-à-dire qu'elle nous a permis de voir l'infinie tendresse qui se cachait sous les apparences terribles du Dieu de l'Ancien Testament, quand elle a fait monter aux lèvres de son Fils cette parole capable d'attendrir un rocher : « *Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font !* »

*

Au sens moral, Samson marchant vers le lion nous montre l'attitude que nous devrions avoir vis-à-vis du prince de ce monde. Celui-ci n'est fort que de notre faiblesse. Il est appelé au livre de Jacob, *myrmicoléon*, c'est-à-dire :

²¹ Ps. LXXVII, 2. « *Jourirai ma bouche en paraboles* ».

²² Jo., XII, 31-34.

²³ I Cor., XV, 55.

fourmilion ²⁴. Parce que, explique saint Grégoire, si l'on a peur de lui, il est aussi terrible qu'un lion ; si au contraire on lui marche dessus, on l'écrase aussi facilement qu'une fourmi. *Mais le paresseux n'ose l'affronter*, et il dit : « *Le lion est dehors ; si je vais au milieu de la place, je serai tué* » ²⁵.

²⁴ D'après la version des Septante, IV, 10 et 11.

²⁵ Prov., XXII, 13.

CHAPITRE 12

Les renards

(JUD., XV, 1-8)

Si Samson était sujet à des accès de violence, il n'était pas rancunier. Au bout de quelque temps, sa colère étant tombée, il voulut se réconcilier avec son épouse, et reprit un jour le chemin de Thamnatah. Ignorant naturellement que la jeune femme avait déjà convolé avec un autre, il lui apportait un chevreau comme gage de ses bonnes dispositions. Mais quand il voulut entrer chez elle, il se heurta à son beau-père : « En ne te voyant pas revenir, lui dit ce dernier, *j'ai cru que tu avais pris ma fille en aversion, c'est pourquoi je l'ai donnée à ton ami. Mais qu'à cela ne tienne : elle a une sœur qui est plus jeune et plus belle qu'elle. Prends-la pour femme à sa place* ». En dehors même de toute question sentimentale, une telle proposition était inacceptable. Samson savait parfaitement qu'un mariage légitime est de sa nature indissoluble, et qu'il n'avait pas plus le droit d'épouser la sœur de sa femme, que celle-ci d'épouser un autre garçon. Devant un tel outrage fait à son honneur et une violation aussi brutale de ses droits les plus élémentaires, il se fâcha à nouveau : « Désormais, dit-il au beau père, *il ne faudra pas vous en prendre à moi, si j'en ai contre les Philistins. Je les rends tous responsables de l'affront que je subis de votre part, et je leur ferai à partir de maintenant tout le mal que je pourrai !* »

Et il s'éloigna furieux. On était alors au temps de la moisson, c'est-à-dire aux premiers jours de mai. À perte de vue, la plaine de Séphéla s'étendait, couverte de blé mûr. Sur plus de soixante-quinze kilomètres, elle se présentait comme un champ immense, d'un seul tenant, sans haies ni murailles, parsemé seulement çà et là de mame-lons, que couronnaient de beaux jardins et des vergers opulents. Cette plaine, dont la fertilité égalait celle de l'Égypte, faisait à la fois l'orgueil et la richesse des Philistins, dont elle assurait la subsistance pour toute l'année. La moisson battait son plein, le blé aussitôt fauché était réuni en gerbes, et celles-ci groupées en tas qui se dressaient un peu partout sur le sol mis à nu.

Pour châtier les Philistins comme il l'avait promis, Samson résolut d'incendier intégralement cette magnifique provende. Dans ce dessein, il commença par attraper *trois cents renards*...

Certains auteurs modernes ont prétendu substituer ici des « chalcals » à la version traditionnelle des renards, sous prétexte que les

premiers foisonnent en Palestine, tandis que les seconds y sont plutôt rares¹, et que d'ailleurs, disent-ils, les Arabes de ces pays, encore aujourd'hui ne font pas de distinction entre ces deux espèces d'animaux. Malheureusement pour ces savants critiques, Théodoret nous apprend au contraire que la présence de nombreux renards en Judée était chose notoire², et certains textes scripturaires confirment ce témoignage. D'autre part, il serait étrange que les rédacteurs juifs de la Bible aient commis cette confusion, alors que la langue hébraïque a des mots distincts pour désigner le renard et le chacal ; que les Septante, ces sages choisis entre tous ceux d'Israël pour leur érudition, aient transcrit sans sourciller cette erreur dans le texte grec, et que saint Jérôme, à son tour, l'ait fait passer dans la Vulgate ; que des générations de commentateurs et de traducteurs se soient succédé pendant des siècles sans la découvrir. Mais il y a plus grave encore, et l'explication que l'on va tenter de donner ici, montre une fois de plus, qu'il ne faut pas prétendre corriger à la légère ce que nous ont transmis les anciens.

Samson fit preuve au contraire d'une sagacité géniale, en choisissant des renards, pour la manœuvre qu'il imagina. S'il avait pris des chacals, ou des chiens, ou des loups, ou des bœufs, ou des chevaux, et leur avait attaché des brandons à la queue, il aurait eu peu de chances de détruire toute la moisson des Philistins. Ces divers quadrupèdes, en effet, en sentant le feu à leurs trousses auraient foncé droit devant eux dans un galop éperdu : ils auraient ainsi peut-être incendié de longues traînées dans le blé encore sur pied, à condition cependant que le vent fût favorable ; mais dans les endroits où les épis étaient déjà coupés, ils n'auraient causé absolument aucun dégât.

Avec des renards au contraire, il en allait tout autrement. L'instinct de cet animal en effet, devant le danger, le porte non à fuir, mais à se cacher. Dès qu'il se sent menacé, son premier réflexe est de se précipiter vers son terrier, et s'il ne peut l'atteindre, il se jette sous le premier couvert qu'il aperçoit : fourré, buisson, hautes herbes... où il se blottit immobile.

Samson jumela les siens, deux par deux, en leur attachant à la queue une corde assez longue pour ne pas gêner leurs mouvements, et aussi pour qu'ils ne fussent pas brûlés eux-mêmes par le feu qu'ils allaient traîner. Il fixa au milieu de chacune de ces cordes un fagot de pin résineux, l'enduisit de poix et de goudron, pour en faire une torche incendiaire, à laquelle il mit le feu. À mesure qu'il les lâchait, les renards, pris de peur, se ruèrent vers leurs terriers. Mais le lien qui les rivait l'un à l'autre les empêchait d'y pénétrer. Alors ils couraient vers

¹ Vig., p. 349.

² Théod., c. 512.

le couvert le plus proche, c'est-à-dire vers le blé encore sur pied, ou vers les monceaux de gerbes disséminés sur la plaine. Là ils se blottissaient jusqu'à ce que le feu qu'ils traînaient derrière eux ayant embrasé leur abri les forçât à s'enfuir, pour recommencer le même manège un peu plus loin. C'est ainsi que l'instinct même de ces animaux, au lieu de les chasser simplement à travers la moisson, les détermina à s'y attarder, et à allumer partout des foyers d'incendie. Bientôt, la plaine entière flamba comme une mer de feu, dans laquelle tout fut englouti et dévoré, y compris les oliviers, les vergers et les jardins.

On imagine sans peine la stupeur et la colère des Philistins en voyant cette magnifique récolte entièrement perdue. Ils furent atterrés par l'étendue du désastre. Comme le feu avait commencé du côté de Thamnatah, leurs princes envoyèrent là des gens, pour s'enquérir de la cause du sinistre. On leur dit que c'était une vengeance de Samson parce que son beau-père avait donné sa femme à un autre.

Aujourd'hui encore, en plusieurs pays d'Orient, le seul fait de mettre le feu à un champ de blé, au moment de la moisson, même par accident, est passible de la peine de mort. Les Philistins probablement appliquaient déjà cette loi. Dès qu'ils surent la cause première de l'incendie, ils se précipitèrent chez l'épouse infidèle, et la livrèrent aux flammes, ainsi que son père. La malheureuse subit ainsi le supplice qu'elle avait pensé éviter en révélant le secret que lui avait confié son époux.

Cette double exécution cependant ne suffit pas à apaiser la colère de Samson. « Quoique *vous ayez agi ainsi*, dit-il aux Philistins venus pour l'arrêter, nous ne sommes pas quittes ; d'autant plus que vous l'avez fait, non pour me venger, mais pour vous venger, vous. Nous avons encore plusieurs comptes à régler ensemble : car j'ai reçu mission de Dieu de vous faire expier tels et tels crimes que vous avez commis envers mon peuple. Après seulement, *je vous laisserai en repos* ».

Sur ce, ajoute l'Écriture, il les frappa d'une grande plaie, à tel point que, *saisis de stupeur, ils posaient la jambe sur la cuisse*.

Cette phrase a, de tout temps, terriblement embarrassé les commentateurs, et il est impossible d'énumérer ici les traductions qui ont été proposées.

La meilleure explication paraît être celle qu'insinue la version arabe : « Ayant pris, dit-elle, parmi eux un grand nombre d'hommes, il les frappa sur les jambes, depuis les pieds jusqu'au haut des cuisses, et les taillada affreusement »³. C'est le thème qu'a développé et suivi Rupert de Deutz : le mot « stupor » désigne ici, dit-il, non pas un saisissement de l'esprit, mais une paralysie du corps. L'écrivain sacré

³ Poly.

veut dire que Samson leur sectionna les muscles des membres inférieurs, de telle façon que les malheureux ne pouvaient plus se tenir droits sur leurs jambes ; leurs cuisses s'effondraient sur leurs mollets si bien que leurs derrières traînaient à terre, les réduisant à l'état humiliant et misérable de culs-de-jatte. Il fit cela pour les ridiculiser : il avait mis le feu à leurs moissons en attachant du feu au derrière des renards ; maintenant, il plaquait leur derrière à eux au sol pour en faire des hommes tronqués ⁴.

Commentaire moral et mystique ⁵

Au sens mystique, les *renards* pris par Samson sont les mêmes que ceux dont parle l'auteur de *Cantique*, quand il dit : *Attrapez les petits renards qui dévastent les vignes* ⁶. Ils représentent les hérésies surnoises qui se cachent dans des terriers aux mille détours ; qui ravagent la vigne du Seigneur, c'est-à-dire : l'Église, et qui détruisent les plants sur lesquels Dieu voulait recueillir le vin de la charité. Les *attraper*, c'est démasquer les hérésies ; les accoupler queue à queue, c'est établir que si ces hérésies ont des visages différents, elles se tiennent toutes par derrière, elles sont toutes secrètement dirigées contre la foi. Leur *attacher un brandon allumé*, c'est montrer qu'elles traînent derrière elles la ruine et la dévastation, et que si on les laisse se répandre et courir partout, elles détruiront toute la moisson de bonnes œuvres, tous les mérites que ceux qu'elles atteindront avaient acquis en travaillant dans le champ du père de famille.

Notre-Seigneur, pendant son pèlerinage ici-bas, a *attrapé les renards*, chaque fois qu'il a mis à jour l'hypocrisie des Pharisiens ; montrant que, sous leurs apparences de respectabilité, ils n'étaient que *des sépulcres blanchis, remplis d'ossements de morts et de toutes espèces de corruptions* ⁷.

Saint Augustin explique que, dans son terrier, le renard se ménage toujours deux issues, afin de pouvoir s'échapper par l'une, si l'autre est obstruée. Pour attraper l'animal, il faut les boucher toutes les deux. C'est ce que faisait le divin chasseur quand il traquait les Pharisiens : « *Répondez-moi d'un seul mot, leur disait-il un jour, d'où vient le baptême de Jean ? Vient-il du ciel, ou vient-il des hommes ?* »

Les Pharisiens comprirent que le piège était tendu des deux côtés : « *Si nous répondons qu'il vient du ciel, ruminait-ils en eux-mêmes, il nous dira : Pourquoi n'avez-vous pas cru en lui ? Car Jean a rendu témoignage au Christ. Si nous disons qu'il vient de la terre, le peuple nous lapidera, car on regarde (Jean) comme un prophète* ». Flairant donc le piège qui les guettait de part et d'autre, ils répondirent : « *Nous n'en savons rien...* ⁸ » Les renards étaient pris...

⁴ Rup., c. 1047.

⁵ D'après un sermon que l'on attribue tantôt à saint Césaire, tantôt à saint Augustin. Cf. Caes., p. 494, et Aug., Pat. lat., t. XXXIX, C. 1641. Cf. aussi Dam., c. 1088.

⁶ II, 15.

⁷ Mt., XXIII, 27.

⁸ Mt., XXI, 23-27. D'après saint Augustin, *Enarratio in Ps.* LXXX, 14.

L'Église continue la même chasse, quand par la bouche de ses Pontifes, elle ne cesse de dénoncer les hérésies, qui, avec de nouveaux visages, s'efforcent continuellement de venir ronger et détruire la foi. Elles se présentent toutes sous le masque de l'hypocrisie, comme si elles cherchaient sincèrement la vérité et le bien des âmes. Il faut d'abord les saisir, les faire sortir de leurs repaires souterrains, les convaincre d'erreur. Et ce n'est pas chose aisée,

« parce qu'un faux catholique est mille fois plus nuisible qu'un hérétique démasqué, dit saint Bernard. Interrogez-le sur la foi : rien de plus chrétien. Examinez sa conduite : elle est irrépréhensible, et il semble garantir ce qu'il dit par ce qu'il fait... Il fréquente l'église, il honore les prêtres, il offre son présent à l'autel ; il se confesse et participe aux sacrements. Qu'y a-t-il de plus catholique ? Pour ce qui est de la vie et des mœurs, il ne circonviend personne, il ne fait ni tort ni violence... Il travaille, il jeûne. Où donc est le renard ? On croyait le tenir, mais voici qu'il s'est échappé et a disparu tout à coup. Pour le prendre, il faudra éventer ses œuvres, démasquer les conséquences de ses doctrines, montrer que partout il sème la désunion, la discorde, le scandale »⁹.

Une fois le renard attrapé, l'Église *lui attache un brandon à la queue*, quand elle le condamne officiellement, le stigmatise de la note d'hérésie, affirmant ainsi qu'il traîne derrière lui le feu des passions mauvaises, et qu'il détruira infailliblement dans les âmes qui voudraient l'accueillir, tous les mérites qu'elles ont pu amasser.

Il suffit de parcourir les *Actes du Saint Siège*, depuis le début de ce siècle, pour voir avec quelle sagacité, avec quel courage, et quelle force, les papes qui se sont succédé sur la chaire de saint Pierre, de saint Pie X à S. S. Pie XII se sont attachés à déceler, à montrer, à mettre au pilori les erreurs sournoises qui, inlassablement, reprennent leur travail de sape contre l'Église. Et lorsque Pie XI a condamné presque simultanément le nazisme et le communisme, il semble qu'il ait imité au pied de la lettre, le geste de Samson attachant deux renards par la queue ; deux renards qui avaient des faces très différentes et qui semblaient courir dans des directions opposées, mais qui devaient fatalement l'un comme l'autre, allumer le feu de la guerre et entraîner les peuples à la ruine.

⁹ D'après le Sermon XLV sur *le Cantique*, 4, 5.

CHAPITRE 13
La mâchoire d'âne
(JUD., XV, 9-20)

Après ce coup d'éclat, Samson se retira dans une caverne, appelée la grotte d'Etam : moins pour se mettre à l'abri des Philistins que pour s'isoler et s'adonner à la vie contemplative, comme devait le faire plus tard Élie, quand il se retira sur le mont Horeb ¹.

Cette grotte était probablement l'une des nombreuses excavations que l'on trouve à l'extrémité orientale de la plaine de Séphéla, dans les derniers contreforts des montagnes de Judée, vers Lékiéh et Deir Dubbâm. Elle se trouvait donc sur le territoire de Juda, dans un endroit escarpé et très difficile d'accès. Les Philistins, décidés à s'emparer de leur ennemi, mais sachant le danger que présentait la capture d'un tel homme, imaginèrent de faire exécuter cette opération par ses propres concitoyens. Ils envoyèrent toute une armée, qui vint s'établir au lieu que l'on appela plus tard *Léchi*, c'est-à-dire : *mâchoire*, en souvenir du fait d'armes que nous allons raconter.

Quand les habitants virent arriver cette troupe, avec des intentions manifestement hostiles, ils s'alarmèrent : « *Pourquoi êtes-vous montés contre nous ?* leur demandèrent-ils. N'avons-nous pas acquitté fidèlement les contributions auxquelles nous nous sommes engagés ² ? – *Nous sommes venus*, répondirent les autres, *pour nous emparer de Samson, et lui rendre ce qu'il nous a fait. Remettez-le entre nos mains, sans quoi, c'est à vous que nous demanderons raison de ses crimes* » ³.

Les hommes de Juda avaient laissé s'attédir, depuis qu'ils étaient dans la terre promise, les qualités de générosité qui leur avaient valu jadis la primauté parmi les tribus d'Israël. Leur conduite en la circonstance manqua de noblesse, et même de la plus élémentaire justice. Au nombre de trois mille, tant ils redoutaient la force de notre héros ! – ils descendirent vers la grotte d'Etam. « *Ne sais-tu pas*, dirent-ils, *que les Philistins sont nos maîtres et qu'ils peuvent nous exterminer, s'ils le veulent ? Pourquoi as-tu agi ainsi ?* – *Je n'ai fait autre chose*, répondit Samson, *que de leur rendre le mal qu'ils m'ont fait.* – *Nous sommes venus pour te lier*, reprirent-ils, *et pour te livrer aux mains des Philistins !* »

¹ Carth., p. 193.

² Flav., l. V, ch. X.

³ Flav., loc. cit.

Samson aurait pu reprocher amèrement à ses compatriotes la couardise d'une telle attitude.

« Eh quoi ! enfants d'Abraham, lui fait dire saint Ambroise est-ce là la forme de justice que vous gardez ? On m'a pris mon épouse, on me l'a tuée, et c'est un crime de ma part, d'en tirer vengeance ? Et je ne puis sans péril pour ma vie, châtier cette injure faite à ma maison ? Vous êtes donc descendus si bas dans la servilité, que vous vous faites les exécuteurs de l'arrogance de ceux qui vous oppriment, et que vous tournez vos mains contre vous-mêmes ? S'il me faut mourir parce que j'ai donné libre cours à ma souffrance, laissez-moi au moins mourir libre, et de la main des Philistins ! Mon foyer a été détruit, mon épouse a été séduite ! S'il ne m'a été permis de vivre sans subir la perfidie de mes ennemis, qu'il me soit permis au moins de mourir autrement que par le crime de mes concitoyens ! Je n'ai pas commis d'agression, j'ai vengé l'injure que l'on m'a faite !... Pesez vous-même nos griefs réciproques : eux se plaignent d'avoir perdu leurs récoltes, et moi, mon épouse. Mettez dans la balance, d'un côté leurs gerbes de blé ; de l'autre, celle qui était la compagne de ma vie. Jugez vous-même si la compensation est égale. Ils ont pu mesurer ma douleur au mal que je leur ai fait, et dont ils veulent aujourd'hui se venger » ⁴.

Cependant Samson avait le cœur trop noble, pour accepter que sa conduite attirât des représailles sur la tribu de Juda et le reste d'Israël. Sacrifiant généreusement ses droits personnels, il résolut de se livrer pour le salut de son pays, et de se prêter de bonne grâce à ce qu'on demandait de lui. Néanmoins, craignant qu'on ne profitât de l'état d'impuissance où il allait se laisser mettre provisoirement, pour l'assassiner par trahison, il dit : « *Jurez-moi et promettez-moi que vous ne me tuerez pas* ».

Sur l'assurance qui lui en fut donnée, il sortit de sa retraite, et se laissa lier solidement avec deux cordes toutes neuves ; après quoi, on l'emmena vers les Philistins. Dès que ceux-ci aperçurent ce redoutable ennemi étroitement ligoté, et hors d'état de faire un mouvement, ils se précipitèrent vers lui en poussant des hurlements de triomphe et des clameurs de joie. Brusquement, avec sa soudaineté coutumière, l'Esprit de Dieu fondit sur le héros. En un instant, les liens qui l'entravaient se brisèrent, puis se volatisèrent comme de l'étope enflammée, et il s'élança vers les Philistins ⁵. Il n'avait sur lui aucune arme, mais avisant à terre le cadavre d'un âne qui venait de mourir ⁶, il en saisit la mâchoire, et s'en servant comme d'une massue, commença à assommer les ennemis qui se pressaient autour de lui. Il y mit une telle fougue, une telle vigueur qu'en quelques instants, mille d'entre eux étaient

⁴ Ep. XIX ; Pat. lat., t. XVI, c. 1030.

⁵ Carth., p. 194.

⁶ L'hébreu dit : *Une mâchoire d'âne fraîche*, c'est-à-dire, provenant d'un animal mort récemment. Elle était ainsi plus lourde et plus solide (d'après Fillion).

étendus morts sur le terrain. Les autres, épouvantés, s'enfuirent sans demander leur reste, et le combat cessa, faute de combattants.

Alors Samson, demeuré seul sur le champ de bataille improvisa un cantique d'actions de grâces, pour remercier Dieu du secours extraordinaire qui venait de lui être accordé. L'auteur sacré ne nous en a transmis que le refrain :

*Avec une mâchoire d'âne,
Je les ai défaits.*

*Avec la mâchoire d'un poulain d'ânesse
Je leur ai tué mille guerriers.*

Le reste du poème malheureusement n'est pas parvenu jusqu'à nous. Certains commentateurs, par exemple Cajetan et Nicolas de Lyre, ont pensé que c'était la pièce conservée dans la Bible sous le nom de Psaume CXLIII^e, dont le premier verset dit : *Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui instruit mes mains pour le combat, et mes doigts pour la guerre*. De fait, bien que ce morceau soit attribué par la Vulgate à David, il n'est pas impossible que Samson en ait donné une première ébauche.

Quoi qu'il en soit, après avoir achevé son cantique, il jeta la tête d'âne à terre, et il appela l'endroit où s'était déroulée la bataille Ramat-Lechi, c'est-à-dire : *élévation de la mâchoire*. Il voulait immortaliser sous ce nom l'exploit insigne qu'il venait d'accomplir. L'historien Josèphe le lui reproche comme un mouvement d'orgueil. « Une action si extraordinaire, dit-il, et qui n'a point eu d'exemple, lui enfla tellement le cœur qu'il oublia qu'il en était redevable à Dieu et l'attribua à ses propres forces »⁷. Saint Ambroise se montre plus sévère encore : « Il ne dressa pas d'autel à Dieu, dit-il, il n'immola pas de victimes ; mais, négligeant d'offrir le sacrifice d'action de grâce, il usurpa pour lui la gloire et appela le lieu : *élévation de la mâchoire*, afin d'immortaliser son triomphe par ce nom »⁸.

Cette opinion cependant est loin de s'imposer ; la plupart des commentateurs au contraire ont loué sans réserve la foi de Samson, qui, aussitôt sa victoire acquise, n'eut rien de plus pressé que de la célébrer par un cantique, comme avait fait Moïse après le passage de la mer Rouge⁹. Et le miracle extraordinaire qui suivit semble bien justifier cette manière de voir. Épuisé par l'effort qu'il venait de faire, notre homme fut pris d'une soif si violente qu'il pensa en mourir : car il n'y avait pas dans ce lieu désert la moindre goutte d'eau ! Alors il conjura le Seigneur d'avoir pitié de sa détresse : « *C'est vous, lui dit-il, qui avez mis dans la main de votre serviteur ce salut extraordinaire et cette*

⁷ Flav., I. V, ch. X.

⁸ Ep. LXX.

⁹ Cf. par exemple Chrysostome, *Hom. XV in Matth.* ; Ephr.

victoire insigne. Et voici que maintenant, je meurs de soif. Si vous ne me venez en aide, je vais tomber aux mains de ces incirconcis, et je serai incapable de me défendre ». Dieu répondit aussitôt à la prière de son serviteur, par un miracle inouï : dans la mâchoire de l'âne, qui gisait maintenant abandonnée sur le sol, une des grosses dents molaires se fendit et une eau limpide en jaillit, aussi fraîche que celle qui était sortie autrefois du rocher, dans le désert. Samson en but avidement, son angoisse se dissipa, et ses forces revinrent. En souvenir de ce fait, le lieu fut appelé Aïn-haq-qoré, c'est-à-dire : *fontaine de celui qui invoque*. Cette source continua toujours à couler depuis, et elle existait encore au temps de saint Jérôme, qui la mentionne dans l'építaphe de sainte Paule. Il faut en conclure que l'eau miraculeuse venait de sous terre et que la mâchoire lui avait servi simplement d'orifice.

Devant le caractère tout à fait étrange de ce récit, certains rabbins déjà avaient cherché une autre interprétation et avaient substitué au mot dent celui de rocher, ce qui donne : *Dieu fendit le rocher*. Cette traduction laissait subsister le prodige, tout en lui enlevant son caractère invraisemblable et en le rendant acceptable pour la raison humaine. L'exégèse moderne s'est rallié à elle, et le plus illustre commentateur catholique du livre des *Juges*, après avoir donné une leçon d'hébreu aux Docteurs d'Israël, et une leçon de grec aux Septante, l'a sanctionnée de sa haute autorité. Malheureusement, elle va contre le sentiment commun des Pères, aussi bien des grecs que des latins. En outre, elle vide l'événement de la signification mystique à laquelle il est ordonné et dont nous parlerons tout à l'heure : ce sont là des titres suffisants pour la rejeter.

À la suite de cet exploit extraordinaire, Samson fut proclamé Juge en Israël, et il exerça cette magistrature pendant vingt ans.

Mais il avait maintenant un tel mépris pour les Philistins, qu'il gardait plus aucun ménagement à leur endroit. C'est ainsi qu'un jour il pénétra, au vu et su de tout le monde, dans Gaza, l'une de leur ville les plus fréquentées, et là, il se mit à faire la cour à une femme de vie douteuse. Il poussa même l'audace jusqu'à entrer avec elle dans une auberge pour y passer la nuit.

Le bruit de sa présence se répandit aussitôt dans toute la cité. Cependant il est aisé de deviner que personne ne se souciait de s'essayer à arrêter un tel homme. On plaça seulement, dans le plus grand secret, des gardes autour de l'hôtellerie, et d'autres aux portes de la ville, avec ordre de se jeter sur lui par surprise, le lendemain matin, dès qu'il mettrait le pied dehors, et de le tuer avant qu'il ait le temps de se reconnaître. Mais Samson éventa le piège¹⁰. Au milieu de la nuit, il se

¹⁰ Flav., l. V, ch. X.

leva sans bruit, sortit discrètement de l'auberge, et parvint sans être aperçu jusqu'à l'une des portes ¹¹ de la ville. Si nous en jugeons par celles que l'on voit de nos jours encore en Palestine, cette porte constituait un obstacle capable de défier les forces de toute une bande d'hommes vigoureux. Elles sont, en effet, ordinairement larges, massives, construites avec un bois très dur, et cuirassées de métal ; leurs deux battants sont fixés à des montants scellés dans la muraille, et de fortes barres de fer viennent encore verrouiller leur fermeture. Samson cependant n'hésita pas. Sans le secours d'aucun outil, sans travail préalable, il empoigna les deux battants, les arracha de la muraille avec leurs gonds, leurs poteaux, leurs pièces de renforcement, et emporta le tout *sur le sommet de la montagne qui regarde Hébron*. La tradition locale montre encore aujourd'hui l'endroit où, dit-on, il déposa son fardeau. C'est une colline, située à une demi-heure au sud-est de Gaza, dans la direction d'Hébron, que l'on appelle El Mountar ¹².

Commentaire moral et mystique ¹³

Les Philistins qui, se voyant réduits à la famine, brûlent la femme de Samson, ainsi que son père, représentent les Juifs, qui, écrasés par les Romains, détruisirent eux-mêmes, en mettant le feu à Jérusalem, la Synagogue, l'épouse infidèle du Christ, et son père, le sacerdoce lévitique. Mais cette exécution ne les sauva pas, parce qu'elle n'avait pas pour dessein de venger les injures qu'ils avaient faites au Sauveur, le vrai Samson, le vrai Soleil de Justice. C'est pourquoi le châtiment les poursuivit implacablement : tous leurs muscles, tous leurs nerfs ont été comme dévitalisés et atrophiés, sur le plan spirituel s'entend. Ils ne peuvent plus depuis lors, se tenir droits comme les autres hommes ; ils ont été réduits pendant des siècles à se traîner à terre, à vivre confinés dans le ghetto, dédaignés de tout l'univers.

Le Christ, cependant, s'est à son tour retiré, lui aussi *dans la grotte de la pierre d'Etam*, c'est-à-dire dans le sanctuaire intime de ceux qui, comme saint Pierre, se sont signalés, par leur foi inébranlable. C'est là que l'Église, qui est son Corps mystique, a vécu tout d'abord.

Les démons, résolus à la détruire coûte que coûte, ont suscité contre elle, d'abord les persécutions des Juifs, c'est-à-dire des hommes de la race du Christ. Mais Lui, tout en acceptant de se laisser lier et enchaîner dans la personne des premiers chrétiens, a engagé en même temps un combat foudroyant contre les ennemis qui le menacent de partout. Pour mener ce combat, le Sauveur ne s'est pas servi des armes ordinaires : il n'a pris ni lance ni bouclier, ni char hérissé de faux. Il a pris *une mâchoire d'âne*. Qu'est-ce à dire ? – C'est là une figure de la prédication apostolique. Le divin Maître, nous dit saint Paul, *a choisi non pas ce qui était sage selon la chair, ce qui était puissant, ce qui*

¹¹ Ou peut-être l'unique porte, comme nous l'avons dit pour Jéricho.

¹² Vig., p. 359.

¹³ D'après Rup., c. 1049.

*était noble ; il a choisi au contraire, ce qui était ignorant, ce qui était faible, ce qui était méprisable aux yeux du monde, pour confondre ce qui se croyait fort*¹⁴. Il savait qu'il aurait à lutter contre des empereurs, des tyrans, des philosophes, des savants, des juristes, des rhéteurs : cependant il n'a pas choisi, pour les vaincre, des rois, des philosophes, des savants, des juristes, des grammairiens. Il a envoyé contre eux des hommes simples, sans instruction et sans lettres, de modestes pêcheurs de Galilée. Et c'est l'humble éloquence de ces Apôtres qui, en quelques années, a terrassé un nombre incroyable d'adversaires, et ruiné l'empire du démon. Voilà la mâchoire d'âne dont s'est servi le vrai Samson pour remporter une victoire, qui n'a pas sa pareille dans toute l'histoire du monde.

Revenons au refrain composé par le héros après sa victoire, que nous avons cité tout à l'heure. On remarquera que l'auteur sacré y parle d'abord *d'une mâchoire d'âne*, puis *de la mâchoire d'un poulain d'ânesse*. Pourquoi cela ? Est-ce seulement pour mieux cadencer le rythme de ses vers ? S'en tenir à cette explication ce serait méconnaître la profondeur qui se cache sous les moindres nuances de l'Écriture. La première phase du combat pour l'Évangile fut menée par des « ânes », c'est-à-dire par ces ignorants qu'étaient les Apôtres. Mais ensuite il fut continué par des hommes qui, eux, n'étaient pas sans culture ; ils comptaient au contraire souvent parmi les fins lettrés et les plus hautes intelligences de l'histoire humaine, on les nomme les Pères de l'Église. Ceux-là ne pouvaient être comparés à des *ânes* : mais ils se firent eux-mêmes des *petits d'ânesse* parce qu'avec une simplicité d'enfants, ils se mirent docilement à l'école des Apôtres et sous leur entière dépendance.

*

Cherchons à comprendre, maintenant, ce que signifie le geste de Samson jetant cette mâchoire d'âne à terre.

C'était une figure de ce que devait faire un jour Notre-Seigneur, quand il abandonnerait ces mêmes Apôtres à la fureur de leurs ennemis. Après s'être servi d'eux, il a semblé se désintéresser complètement de leur sort. Au lieu de les faire asseoir sur des trônes, et de leur assurer une vieillesse heureuse, comme le demanderait la logique humaine, il a permis qu'ils fussent livrés aux bourreaux et qu'ils mourussent dans les supplices les plus variés ; il les a donc laissés comme *tomber de sa main*, leur retirant la puissance qu'il leur avait donnée.

En même temps cependant, devant la violence des persécutions, l'Église, figurée elle aussi par Samson parce qu'elle est le Corps mystique du Christ ; l'Église, tourmentée *par la soif ardente* du salut des âmes, *criait* vers le ciel, demandant du secours. *Dieu alors ouvrit une dent molaire dans la mâchoire de l'âne, et il en jaillit une fontaine*. Qu'est-ce à dire ? Dieu fit jaillir des ossements des Apôtres et des martyrs, une fontaine abondante de grâces. Leurs corps morts devinrent une source de vie. À leurs tombeaux, les aveugles recouvraient la vue, les possédés étaient délivrés, les malades de toute espèce obtenaient leur guérison, comme nous le rappelle la liturgie, dans l'hymne *Iste Confessor* :

¹⁴ I Cor., I, 27.

*Ad sacrum cujus tumulum frequenter
Membra languentum modo sanitati
Quolibet morbo fuerint gravata
Restituuntur.*

Ainsi dans *la mâchoire de l'âne* mort, c'est-à-dire dans le corps desséché des prédicateurs de l'Évangile, toute l'Église militante puisa un réconfort qui l'aïda à poursuivre sa mission ici-bas.

« Le Christ Notre-Seigneur, écrit saint Jean Damascène, a fait de la dépouille des saints comme des fontaines salutaires qui laissent écouler sur nous de nombreux bienfaits, et d'où s'échappe parfois un onguent très suave. Il n'y a là rien d'incroyable. Car si, au désert, l'eau jaillit d'une roche sèche et dure (sous la baguette de Moïse), et si Dieu permet qu'il en sorte de la mâchoire d'un âne pour désaltérer la soif de Samson, quoi d'étonnant que l'on voie aussi s'écouler un baume exquis des reliques des martyrs ? Ceux-là n'ont point de peine à le croire qui savent quelle est la puissance de Dieu, et combien grand l'honneur qu'il rend à ses saints »¹⁵.

Et voici enfin, pour terminer, le commentaire que donne saint Grégoire le Grand de l'exploit des portes de Gaza.

« Les actions de Samson que rapporte le livre des *Juges* sont d'admirables figures des actions du Fils de Dieu. Car les Philistins étant avertis que Samson était entré dans Gaza, l'une de leurs villes, ils enveloppèrent aussitôt celle-ci, mirent des gardes à toutes les portes, et se réjouirent comme s'ils le tenaient déjà entre leurs mains. Mais Samson, au milieu de la nuit, enleva les portes de la ville, et monta sur le haut de la montagne... Qui croyez-vous, mes frères, que signifie Samson en cette rencontre, sinon notre Rédempteur ? Que veut dire la ville de Gaza, sinon l'enfer ? Et que représentent les Philistins, sinon les Juifs incrédules ? Ceux-ci ayant vu mourir le Seigneur et déposer son corps dans un sépulcre, y mirent des gardes. Et, croyant que celui qui avait paru être l'auteur de la vie, était retenu pour toujours dans l'enfer, ils se réjouirent, comme s'ils avaient pris Samson dans Gaza. Mais Samson ne se contenta pas de sortir de la ville durant la nuit : il en emporta même les portes. Parce que notre Sauveur, ressuscitant avec le lever du soleil, non seulement sortit de l'enfer, mais en brisa toutes les prisons. *Il emporta donc les portes et monta sur le haut de la montagne* : par sa Résurrection il dépouilla l'enfer pour jamais, et par son Ascension, s'éleva au plus haut des cieux »¹⁶.

¹⁵ *De la foi orthodoxe*, l. IV, ch. XV ; Pat. gr., t. XCIV, col. 1166.

¹⁶ Hom. XXI, in *Evang.*

CHAPITRE 14

Dalila

(JUD., XVI, 1-21)

À la suite des événements que nous venons de raconter, Samson, dit l'historien Josèphe, « au lieu de reconnaître toutes les faveurs dont Dieu l'avait comblé, en respectant les lois saintes qu'il avait données à ses ancêtres, se laissa aller aux dérèglements des mœurs païennes, et il fut ainsi lui-même la cause de tous ses malheurs ».

Cédant une fois de plus à sa fâcheuse inclination naturelle, il se prit d'un amour passionné pour une femme de mœurs légères, qui avait nom Dalila. Elle habitait non loin de la ville où il était né, dans la vallée de Sorec, qui se creuse au pied de Saraa, et que ses vignobles ont rendue célèbre ¹. L'Écriture ne dit pas si Dalila était juive ou païenne. Mais Josèphe affirme qu'elle était Philistine, et cette assertion a toutes chances d'être vraie ; on imagine mal une fille d'Israël faisant cause commune avec les pires ennemis de son peuple, pour trahir un chef qui était alors la gloire de sa nation.

Samson, nous l'avons vu lors de son aventure à Gaza, n'observait plus aucune prudence, quand il était pris par sa folie amoureuse. Sa nouvelle passion fut bientôt connue de tout le monde, et les Philistins pressentirent qu'ils avaient là une occasion unique de perdre cet ennemi détesté. De cuisantes expériences leur avaient appris qu'il était vain d'espérer maîtriser un tel homme par la force : ils résolurent donc de recourir à la ruse pour se saisir de lui. Et ils choisirent l'arme avec laquelle le démon avait fait tomber Adam, au Paradis terrestre ; avec laquelle il devait avoir raison plus tard de David et de Salomon : une femme.

« Samson, dit saint Jérôme, était plus fort qu'un lion, plus dur qu'un rocher : seul et sans armes, il avait vaincu mille ennemis armés ; mais il ne put résister aux caresses de Dalila » ².

Et saint Ambroise : « Samson était assez courageux et assez vigoureux pour étouffer un lion ; mais il ne put étouffer son propre amour. Il brisa les liens dont ses ennemis l'avaient chargé, mais il ne put briser celui de ses passions ; il avait incendié les moissons des Philistins, et il laissa incendier tous les mérites de sa vie, par le brandon allumé que lui jeta une femme » ³.

¹ Cf. Is., V, 2 (texte hébreu).

² Ep. XXII, *ad Eustochium*.

³ *Apolog. II de David*, ch. III.

Dès que le bruit de cette nouvelle idylle se fut répandu, les *seranim* qui gouvernaient le pays s'en occupèrent comme d'une affaire de première importance. Après avoir conféré ensemble, ils vinrent tous les cinq trouver Dalila. Leur conviction intime était que Samson portait sur lui un talisman, ou possédait un secret, qui lui assurait cette force herculéenne. Ils dirent donc à la femme : « *Tâche de ruser avec lui et de savoir de lui d'où vient cette vigueur* extraordinaire, afin que nous voyions comment nous pourrions venir à bout de lui, l'enchaîner pour le faire souffrir, et le punir sans ménagements, de tout le mal qu'il nous a causé. Si tu réussis, nous te donnerons chacun onze cents pièces d'argent ». C'était une somme énorme, puisque ce chiffre multiplié par cinq, représentait au total une valeur de 45.000 francs or. Mais aucun prix ne semblait trop élevé pour s'assurer une capture de cette importance.

Dalila acquiesça au désir des satrapes. Ne pouvant enivrer Samson, puisqu'il ne buvait pas de vin ⁴, elle lui offrit du moins un excellent repas, au cours duquel « elle mit en œuvre, dit Josèphe, toutes les caresses et toutes les flatteries dont les femmes de cette espèce savent user pour exciter la passion des hommes. Elle lui dit quelle admiration ses exploits avaient provoquée en elle, et elle prit sujet de là pour lui demander d'où il tirait cette vigueur qui stupéfiait tout le monde : « *Dis-moi, je t'en prie, en quoi se trouve ta force extraordinaire, et avec quoi il faudrait te lier pour que tu puisses te dégager* ». Samson devina qu'un piège se cachait sous cette question maladroite. Mais, captivé par le plaisir de ce tête-à-tête avec la femme qu'il aimait, il voulut jouer au plus fin et pensa pouvoir la berner à son tour » ⁵ : « *Si on me liait, dit-il, avec sept cordes à boyaux* ⁶ encore humides, je serais aussi faible que les autres hommes ».

Dalila s'empressa de transmettre cette réponse aux satrapes : ceux-ci envoyèrent immédiatement les cordes demandées et accoururent eux-mêmes en toute diligence, suivis d'hommes armés, qu'ils cachèrent dans le voisinage. La femme profita du sommeil de Samson pour le lier solidement. Cependant, avant d'appeler les gardes, elle voulut s'assurer qu'il avait dit vrai, et qu'il était bien maintenant dans l'impuissance de se dégager. Elle se mit donc à crier : « Prends garde, Samson, les Philistins sont sur toi ».

A ces mots, le héros se leva d'un seul bond, et les cordes se rompirent, dit l'Écriture, aussi facilement qu'un fil d'étope, quand il sent le feu. Les Philistins, comprenant qu'ils étaient joués, se hâtèrent de dé-

⁴ H. S., c. 1289.

⁵ Flav., I. V, ch. X.

⁶ C'est-à-dire fabriquées avec des nerfs de bœuf. Josèphe dit : avec sept sarments de vigne. Le sens du mot hébreu est incertain mais les LXX l'ont traduit comme la Vulgate par : nerfs d'animaux.

guerpir au plus tôt, avant que leur terrible ennemi n'ait eu le temps de les voir.

Dalila par contre, se répandit en reproches amers contre son amant : « *Tu t'es moqué de moi*, lui dit-elle, *tu m'as dit une chose qui n'était pas vraie*. Je t'inspire donc si peu de confiance, que tu ne me crois pas capable de garder un secret sur une affaire de cette importance ? ⁷ »

Sans se décourager, elle reprit ses prières et ses cajoleries pour arriver à ses fins. Samson eut le tort de ne pas couper court : il aurait dû rompre cette intimité dont il voyait maintenant le danger. Mais il n'en n'avait pas le courage, il ne se sentait pas la force de briser le charme qui attachait son cœur à la présence de cette femme, et, pour rester avec elle, il imagina un deuxième mensonge. « *Si on me liait*, dit-il, *avec sept cordes neuves* ⁸, *dont on ne se serait jamais servi, je deviendrais faible et semblable aux autres hommes* ». Les Philistins, aussitôt prévenus, envoyèrent les cordes, et l'on recommença l'expérience. Dès que Samson fut endormi, Dalila le garrotta, puis se mit à crier : « *Voilà les Philistins* ». Sans le moindre effort, il sauta sur ses pieds, et les sept cordes ne résistèrent pas plus que s'il s'était agi de simples bouts de fil.

Bien loin de se laisser rebuter par cet échec, la courtisane s'obstina de plus belle, harcelant le héros de reproches et de questions : « *Jusqu'à quand me tromperas-tu*, lui disait-elle, *jusqu'à quand me raconteras-tu des faussetés ? Montre-moi une bonne fois avec quoi il faudrait t'attacher* ».

Samson, excédé, inventa une troisième histoire : « *Si l'on prenait*, dit-il, *sept touffes de mes cheveux dans la trame d'un tissu*, tendu sur le métier, *et si l'on fixait le tout au moyen d'un clou, je deviendrais aussi faible* que les autres hommes ». Cette fois, il aggravait sa faute, puisqu'il proposait d'entremêler à un ouvrage fait par des mains impures cette chevelure qui était le signe extérieur de sa consécration à Dieu.

Dalila voulut voir encore s'il avait dit vrai. Après l'avoir endormi, elle prit sept mèches de ses cheveux dans les mailles de la toile qu'elle tissait, et attacha ensuite le tout à un gros clou quelle planta dans le sol. Puis elle cria : « *Voilà les Philistins !* »

Samson bondit sur ses pieds, arrachant sans le moindre effort la toile et le clou. La chose tenait manifestement du miracle. Au lieu de le reconnaître, la courtisane, avec une persévérance digne d'une meilleure cause, reprit son travail de sape. « *Comment peux-tu dire*, après cela, *que tu m'aimes*, soupirait-elle, *puisque ton cœur n'est pas avec*

⁷ Flav., I. V, ch. X.

⁸ La Vulgate ne parle pas de *sept*, mais ce nombre est donné par Josèphe et par de nombreux commentateurs.

moi ? Tu as des secrets pour moi, tu ne crains pas de me faire de la peine en me mentant et en te moquant de mon ingénuité. Alors que moi, poussée par le seul amour que j'ai pour toi, je voudrais savoir tout ce qui te concerne, et te connaître à fond ! » Elle continua ainsi, poursuivant partout le malheureux héros de ses plaintes, de ses reproches, de ses supplications, ne lui laissant plus un instant de répit. Samson n'avait toujours pas le courage de fuir, et se sentant incapable de résister plus longtemps, il appelait maintenant la mort pour être libéré de cette angoisse. À la fin, épuisé, à bout de forces, il céda et livra son secret : « Sache, dit-il, que *je suis Nazaréen*. J'ai été consacré à Dieu dès le sein de ma mère, et, pour marque de cette consécration, il m'a été ordonné de ne jamais me couper les cheveux. C'est de là uniquement que me vient toute ma force. *Si l'on me rasait la tête, cette force m'abandonnerait aussitôt, et je serais faible comme les autres hommes* ».

L'accent de sincérité qui accompagna ces paroles fit comprendre à Dalila que cette fois, son amant avait dit vrai. Elle fit aussitôt prévenir les satrapes. « *Venez, leur manda-t-elle, il m'a enfin ouvert son cœur, et je connais maintenant son secret* ». Les cinq *seranim* se hâtèrent d'accourir, apportant l'argent convenu afin que la vue de cette riche récompense ôtât à la femme toute velléité de faire machine arrière. Celle-ci cependant, se montrant plus caressante que jamais et redoublant en même temps ses importunités, réussit à endormir son ami, littéralement « enivré de son amour »⁹. Alors, quand elle le vit plongé dans le sommeil, elle appela un barbier – *tonsorem* – qui, avec les plus grandes précautions, rasa la magnifique chevelure du Nazaréen.

Aussitôt la force prodigieuse dont celui-ci se sentait revêtu chaque fois qu'il en avait besoin, disparut. Dieu en effet ne la lui accordait qu'en vertu de son nazirat : du moment que, par ses capitulations successives, il en était arrivé à se dépouiller du signe de sa consécration, violant ainsi ses engagements les plus saints, Dieu la lui retirait, et il se trouvait réduit maintenant à la condition d'un homme ordinaire. Mais il ne s'en doutait pas encore. Lorsque Dalila lui cria, comme les fois précédentes : « *Voilà les Philistins* », il se leva d'un bond, pensant qu'il n'aurait comme d'ordinaire, aucune peine à briser ses liens et à mettre en fuite ses assaillants. Il se trompait : « Il avait perdu, dit saint Ambroise, cette vigueur et cette grâce dont il jouissait auparavant ». Quand les Philistins se jetèrent sur lui, « il ne trouva plus en lui ni hardiesse, ni vigueur »¹⁰, à tel point qu'il n'essaya même pas de lutter, réalisant tout d'un coup qu'il n'avait qu'à se soumettre à son destin.

Ses ennemis, cependant, craignant une résurgence soudaine de sa force, et sachant qu'alors ils ne pourraient plus compter sur aucune

⁹ Ambroise, Ep. XIX, 30.

¹⁰ Ambroise, *loc. cit.*

chaîne ni sur rien pour le maîtriser, usèrent d'un moyen radical : ils le crevèrent les yeux, afin de le mettre hors d'état de nuire, sans lui ôter la vie. Car ils entendaient bien lui faire expier, dans les humiliations et les tourments, les maux qu'il leur avait infligés. Ils le lièrent ensuite avec deux chaînes de bronze, l'une aux mains, l'autre aux pieds ¹¹, et le promenèrent triomphalement à travers le pays, afin de ne laisser aucun doute sur la réalité de sa capture, et de rassurer les habitants. Leur randonnée terminée, ils le conduisirent à Gaza et là ils l'enfermèrent dans une prison, où il fut condamné à tourner la meule comme le plus vil des esclaves.

Commentaire moral et mystique

L'amour de Samson pour Dalila dessine, avec une finesse plus marquée encore, la préférence dont nous avons déjà parlé ¹², et que Notre-Seigneur, durant sa vie terrestre, manifesta jusqu'au bout, malgré ses trahisons, pour la nation juive.

Dalila est une figure de la Synagogue, qui s'est comportée toujours, elle aussi, en vraie courtisane : richement parée au-dehors de l'éclat que lui donnent la Révélation dont elle est dépositaire, la grandeur de son culte, la noblesse de sa vocation, elle ne possède au-dedans qu'un cœur sans amour, rempli de duplicité et d'hypocrisie. Pendant toute la mission du Christ, elle vit avec lui dans une étroite intimité, elle jouit constamment de ses entretiens, elle est au premier plan de sa sollicitude et de ses attentions. Elle l'écoute longuement, elle l'interroge, elle feint d'éprouver pour lui la plus grande admiration ; elle le flatte : « *Maître, lui dit-elle, nous savons que vous enseignez la vérité et que vous ne faites point acception de personnes* » ¹³. Elle le presse de lui révéler sa vraie nature... Comment ne pas rapprocher la question posée par Dalla à Samson : « *Dis-moi donc, je t'en prie, le secret de ta force* » de celle que les princes des prêtres poseront à Jésus : « *Dites-nous donc par quelle puissance, vous faites ces choses ?* » ¹⁴ »

Mais ses questions sont des pièges : si elle cherche à obtenir que le Sauveur lui déclare ouvertement le secret de sa divinité, ce n'est pas pour l'adorer, comme elle le devrait ; c'est au contraire pour le livrer à ses ennemis et le faire mourir. L'Évangile ne nous laisse aucun doute sur cette tactique hypocrite. Dans l'épisode de la femme adultère, par exemple, saint Jean, après avoir montré les Pharisiens sollicitant l'avis de Jésus, ajoute : *Ils disaient cela « pour le tenter », afin de pouvoir l'accuser* ¹⁵.

Le Sauveur cependant essaye à mots couverts de la mettre sur le chemin de la vérité : « *Si j'étais lié, disait Samson, par sept cordes faites de nerfs d'animaux, encore humides et non sèches, je serais faible comme les autres*

¹¹ H. S., c. 1289.

¹² Cf. plus haut, ch. X.

¹³ Matth., XXII, 16.

¹⁴ Luc, XX, 2.

¹⁵ VIII, 5. *Hoc auctore dicebant, tentantes eum, ut possent accusare eum.*

hommes ». Ces paroles, sur ses lèvres, étaient un mensonge. Mais transposées mystiquement sur celles du divin Maître, elles sont l'expression de la pure vérité. Les *sept cordes* représentent les sept péchés capitaux, et *le nerf encore humide*, dont elles sont faites, la concupiscence originelle.

Ces sept cordes lient tous les hommes ici-bas, et saint Paul, malgré son éminente sainteté, sentait son impuissance à s'en dégager, quand il gémissait : « *Je vois dans mes membres une loi qui s'oppose à la loi de mon esprit, et qui me tient captif sous la loi du péché* »¹⁶.

Seul le Christ, le Fort par excellence, a fait exception à cette règle universelle. Seul, il est venu en ce monde, entièrement dégagé du mal, pleinement libre de faire toujours ce qu'il voulait, sans être entravé par aucune inclination mauvaise, aucune faiblesse, aucune passion. Seul, il a pu dire que *le prince des ténèbres n'avait rien en lui*, et que *nul ne saurait le convaincre de péché*¹⁷.

Malgré cela, il s'est laissé lier volontairement par ces *nerfs humides* lorsque, dans sa Passion, il a pris sur lui tous les péchés du monde. C'est Dalila, c'est la Synagogue, qui s'est chargée de le saisir et de l'enchaîner, et alors il est apparu, en effet, *faible comme un homme ordinaire*. Mais après le court sommeil de sa Passion, il a volatilisé ces liens dans le triomphe de sa Résurrection.

Lorsqu'une seconde fois Dalila revient à la charge, Samson lui dit : « *Si j'étais lié par des cordes neuves, qui n'aient jamais servi, je serais faible comme les autres hommes* ».

Ces *cordes* représentent la loi de Moïse, que Dieu avait donnée aux Juifs, pour les retenir dans le droit chemin. Elles étaient neuves, par rapport à la loi naturelle qui les avait précédées et qui, elle, avait *vieilli* ; en ce sens qu'elle était plus ou moins effacée dans le cœur de la plupart des hommes. *Elles n'ont jamais servi*, par la faute des Juifs, qui, malgré elles, se sont obstinés dans leurs voies mauvaises et leur incrédulité.

Dans la bouche du divin Maître, ces paroles nous le montrent, essayant de faire entendre à la Synagogue qu'il est au-dessus de la loi de Moïse, et qu'il n'est pas tenu de se conformer à ses ordonnances : *Le Fils de l'homme*, dira-t-il, *est le Maître même du Sabbat*¹⁸.

Si la Synagogue, si cette nouvelle Dalila, avait eu vraiment le désir de connaître la vérité, elle aurait compris que celui qui revendiquait un tel privilège, ne pouvait être que le Fils de Dieu, et que c'était là *le secret de sa force*. Mais elle ne cherchait qu'à le perdre, et c'est pourquoi elle ne prit pas garde à la teneur de ses paroles. Le Christ cependant s'est laissé lier par ces cordes : il s'est soumis aux observances légales pendant sa vie, pour ne pas scandaliser les faibles. Mais il les a brisées dans sa mort, en leur enlevant, à dater de cette heure, tout pouvoir et toute vertu.

*

¹⁶ Rom., VII, 23.

¹⁷ Jo., VIII, 46, et XIV, 31. – Il va de soi qu'il faut excepter aussi de la loi du péché, la Très Sainte Vierge, qui, par le privilège de sa Conception immaculée, a été associée à son Fils dans cette exemption.

¹⁸ Mc., II, 28.

La troisième échappatoire imaginée par Samson est une allusion à la loi de la mort qui enchaîne tous les hommes, hormis le Sauveur : « *Si l'on prenait, dit-il, sept touffes de mes cheveux dans la trame d'un tissu tendu sur le métier et que l'on fixât le tout au sot au moyen d'un clou, je deviendrais aussi faible que les autres hommes* ».

« Dans les sept *touffes de cheveux*, nous pouvons entendre, dit le vénérable Godefroi, l'âme du Christ qui était remplie de la grâce septiforme du Saint-Esprit ; et dans la trame du tissu sa chair ». Il y a donc là une image de la très sainte Humanité du Sauveur. Sur cet Homme-Dieu, la mort n'avait aucune prise, puisqu'il n'y avait pas en lui la moindre trace de péché. Cependant, il s'est laissé volontairement lier par sa loi, quand le clou de l'obéissance s'enfonçant à la fois dans son âme et dans son corps, au cours des affres de sa Passion, le contraignit à mourir, et à mourir sur la croix. Alors toute sa force parut l'abandonner. Et il n'était plus qu'un *homme comme les autres*, quand à Gethsémani, il commença à *avoir peur et à être dans l'angoisse*, disant : « *Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi !* »

Mais ce ne fut que l'affaire d'un instant : au moment où ses ennemis croyaient le tenir, il brisa les liens de la mort, et sortit du tombeau, plus vivant que jamais, emportant cependant avec lui le *clou* qui l'avait rivé au sol, c'est-à-dire, gardant dans son Corps les glorieux stigmates de ses plaies.

*

À mesure que s'avancait la vie terrestre du Sauveur, la Synagogue, sans se laisser décourager par les échecs répétés de ses tentatives pour le prendre en défaut, se faisait plus pressante. Dans l'Évangile de saint Jean surtout, nous la voyons multiplier ses instances au cours des jours qui précèdent la Passion : « *Jusqu'à quand nous feras-tu mourir ?* demandaient les Juifs. *Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement !* » Enfin, il vint un moment où Jésus, comme Samson, sembla défaillir et renoncer à la lutte. À Gethsémani, toute sa force parut l'abandonner, et il ne fut plus qu'un pauvre homme livré sans défense à la cruauté de ses ennemis. Alors, la Synagogue le pressa plus vivement que jamais, par la bouche du grand prêtre : « *Je t'adjure par le Dieu vivant, dis-nous si tu es le Christ, le Fils du Dieu béni !* » Et Jésus, comme s'il était incapable cette fois de se dérober, *manifesta ouvertement la vérité* : « Tu l'as dit, prononça-t-il, je le suis ». Il affirmait ainsi qu'il était le Nazaréen – c'est-à-dire, le Consacré – par excellence, le Saint de Dieu. Et il aurait pu ajouter comme Samson : « *Si ma tête était rasée, c'est-à-dire : si mon âme était dépouillée de sa force divine, je serais faible comme les autres hommes !* »

Dalila appelant aussitôt les princes des Philistins, et leur disant : « *Venez, cette fois il m'a ouvert son cœur* », était la figure de Caïphe, s'écriant : « *Il a blasphémé ! Qu'avons-nous encore besoin de témoins ?* », certain qu'après cette déclaration formelle de sa nature divine, il tenait Jésus à sa discrétion.

Cependant la Synagogue ne voulut pas enlever elle-même au Christ l'auréole de son prestige. Elle fit appel à un barbier, qui lui rasa les cheveux : ce fut Pilate, qui tint ce rôle de *tonsor*. Le prophète Isaïe le donne à entendre, dans le passage où il annonce que le Sauveur se tiendra devant ses bourreaux,

comme *l'Agneau devant celui qui le tond*¹⁹. Pilate, par la flagellation et les supplices qui suivirent, dépouilla le Christ de toute sa beauté, de toute sa gloire humaine : *Il n'a plus ni beauté ni éclat*, disait de lui le Prophète, *nous l'avons vu, et il n'avait même plus l'apparence d'un être humain. Il était méprisé, le dernier des hommes ; un homme de douleurs qui connaît la souffrance. Son visage était comme caché, il était méprisé, et nous n'avons fait aucun cas de lui*²⁰.

Quand Dalila vit Samson tondu, *elle le repoussa* loin d'elle ; et quand la Synagogue vit le Christ défiguré par les coups, elle le renia solennellement, criant : « *Nous n'avons d'autre roi que César !* » Les Sanhédrites et leurs valets se jetèrent sur lui et l'accablèrent de soufflets. S'ils n'osèrent pas lui crever les yeux, du moins ils lui voilèrent le visage, et toute la nuit, *ils le mirent à la meule*. C'est sous cette image que le Prophète avait représenté cette scène dramatique, quand il avait dit : « *J'ai foulé seul le pressoir* »²¹.

Jésus, cette fois, ne peut se débarrasser de cette meute acharnée contre lui. Il a comme perdu sa consécration, il n'est plus que *l'homme de péché*, un objet de malédiction. Son Père s'est éloigné de lui, et il a le sentiment, dans ces heures tragiques, de n'avoir plus aucune force : *Mon Père, mon Père*, gémit-il, *pourquoi m'avez-vous abandonné ?*

¹⁹ LIII, 7.

²⁰ Is., LIII, 2 et suiv.

²¹ Is., LXIII, 3.

CHAPITRE 15

La mort de Samson

(JUD., XVI, 22-31)

Les commentateurs modernes ont singulièrement édulcoré le traitement qui fut infligé au vainqueur des Philistins, quand ceux-ci le contraignirent après sa capture, à *tourner la meule*.

« Comme il n'existait pas chez les Orientaux, écrit M. Vigouroux, de moulins publics, ni de boulangers, chaque famille devait avoir un moulin à bras ; et comme on faisait cuire chaque jour le pain de la journée, on avait coutume de moudre de même, chaque jour, le grain nécessaire. Ce moulin, qui est encore usité dans bien des pays d'Orient, se compose de deux meules de pierre superposées, couchées horizontalement sur le sol. Celle du haut est mobile, et le travail consiste à la faire tourner au-dessus de celle du bas, qui est fixe, au moyen d'une poignée de fer.

« On ne peut imaginer d'occupation plus fastidieuse et plus fatigante. Aussi celui qui était obligé de s'y livrer était considéré comme la plus malheureuse des créatures. C'était une besogne réservée aux femmes et aux esclaves, jamais il n'est question dans l'histoire des peuples d'Orient qu'un homme libre s'y soit livré, et l'on ne pouvait trouver d'humiliation plus grande pour le héros israélite, qui déchirait le lion comme le lion déchire un chevreau !¹ »

En réalité, l'humiliation infligée au héros juif fut beaucoup plus grande que ne le laisserait supposer cette description, car, on le condamna, non pas à un ouvrage de femme, mais à un travail de bête de somme. On l'attela à une « meule d'âne », *mola asinaria*, dit saint Paulin de Nole², et on l'obligea à tourner tout le jour dans un manège, comme les mulets qui actionnent les « norias ».

C'était là « le supplice de la meule », auquel on envoyait dans l'antiquité, les criminels qui évitaient de justesse la condamnation à mort. Chez les Romains, il était à peu près l'équivalent de la peine des galères, telle qu'elle se pratiquait en France sous l'Ancien Régime. Apulée décrit dans ses *Métamorphoses*, l'aspect misérable des hommes qui y étaient appliqués :

Ils sont, dit-il, tout livides de meurtrissures. Toute leur peau est labourée des marques des coups de fouet qu'ils ont reçus. À demi couverts d'un morceau d'habit, quelques-uns tout nus hormis ce que la pudeur veut

¹ Vig., p. 366. Les derniers mots sont un vers du poète anglais Milton, auquel sa propre cécité avait inspiré une vive sympathie pour Samson. — Cf. Vig., *loc. cit.*

² Epist. XXIII, 2 ; Pat. lat., t. LXI, p. 264.

qu'on couvre ; tous si mal vêtus qu'on leur voit la chair de tous côtés, le front chargé de marques qu'on leur a imprimées dans la chair pour les punir de leurs tentatives de fuite, ou pour les reconnaître ; les cheveux à demi coupés, et les pieds chargés de chaînes³. Hérodote remarque en outre que les Scythes ne manquaient pas de crever les yeux à leurs esclaves, pour empêcher qu'ils ne s'étourdissent en tournant⁴.

Cependant, tandis qu'il buvait ce calice d'amertume, *les cheveux de Samson avaient recommencé à pousser*. Sa force ne lui avait pas encore été rendue, mais il était rentré en grâce avec Dieu. Bien loin de se révolter contre l'épreuve, il l'acceptait comme le juste châtiment de ses fautes, il s'humiliait en son cœur, et il priait.

Au bout de quelque temps, les Philistins célébrèrent une grande fête en l'honneur de Dagon, leur dieu – ou plutôt leur déesse – national ; car on le représentait avec une tête de femme et une queue de poisson. La légende l'identifiait avec la reine Derceto, la mère de la célèbre Sémiramis. Après avoir mis au monde, disait-on, cette fille, née d'un commerce adultère, la souveraine coupable s'était de désespoir jetée dans la mer. Mais au lieu de périr, elle avait été muée en déesse et exerçait maintenant son empire sur les flots.

C'est à elle que les Philistins attribuaient la capture de Samson. Aussi leurs princes jugèrent-ils convenable, pour la remercier, de se réunir un jour à Gaza et de convoquer la population à des sacrifices grandioses en son honneur. Tandis que se déroulait la cérémonie, ils chantaient : « *Notre dieu a livré notre ennemi, Samson, entre nos mains !* » Et le peuple, voyant cela, louait aussi son dieu, en disant comme eux : « *Notre dieu a livré entre nos mains notre ennemi, qui a ruiné notre pays et qui a fait périr tant des nôtres !* »

Aux sacrifices succéda un festin sacré qui se célébra dans le temple même : c'était là un usage fréquent chez les païens, pour manifester que le dieu prenait part à la fête. Les repas de ce genre se prolongeaient par des réjouissances qui, bien souvent, dégénéraient en orgies... Ce jour-là, certains des assistants, échauffés par le vin, émirent l'idée de faire venir le prisonnier dont le nom était dans toutes les bouches, pour qu'il servît de cible à leurs railleries, et pour pouvoir l'outrager à loisir. La proposition eut un plein succès. Samson fut amené au milieu de la salle, et là, chacun s'évertua à l'humilier et à le ridiculiser autant qu'il le pouvait. On lui tendait des traquenards pour le faire tomber, on l'obligeait à sauter, à prendre des positions grotesques, on l'accablait d'indignités. La version des Septante précise qu'on lui donnait des soufflets⁵.

³ L. IX.

⁴ L. IV, ch. II. — Cité par Dom Calmet, p. 269.

⁵ Καὶ ἑρπάτιζον αὐτὸν, *alapis percutiebant*. — Poly., c. 156.

Les cinq satrapes, ainsi que les principaux personnages de la Philistie, assistaient à cette scène pénible, et il y avait en outre, dans les tribunes et sur les terrasses de l'édifice, une foule que l'on peut évaluer à 3.000 personnes, où se mêlaient les hommes et les femmes.

Samson cependant subissait cet outrage en silence. Mais de son cœur une ardente prière montait vers Dieu : « *Seigneur, disait-il, souvenez-vous de moi : Rendez-moi maintenant, mon Dieu, ma force d'autrefois, afin que je me venge de mes ennemis, et que je leur rende en une seule fois, tout ce qu'ils méritent pour m'avoir enlevé mes deux yeux !* »

Ce n'était pas un désir de vindicte personnelle qui le portait à parler ainsi : c'était bien plutôt cette faim et soif de justice que Notre-Seigneur louera dans l'Évangile. Samson n'oubliait pas que sa mission était de combattre les Philistins ; il voulait la remplir jusqu'au bout, et en même temps, venger l'homme du Dieu d'Israël, que les Philistins, dans leur excitation, accablaient à l'envi d'insultes et de blasphèmes.

Il y avait au milieu de la salle deux colonnes très rapprochées l'une de l'autre, qui supportaient et le toit en terrasse, et les tribunes de l'édifice. Samson s'en souvenait probablement, puisqu'il était venu à Gaza avant d'être aveugle. Il pria donc l'enfant qui lui servait de guide, de le conduire auprès d'elles, afin, disait-il, qu'il pût s'y appuyer quelques instants, car il se sentait à bout de forces ⁶. L'enfant l'y mena. Alors Samson posa sa main droite sur l'une, sa main gauche sur l'autre. Puis s'étant recueilli un instant, il dit : « *Que mon âme meure avec les Philistins !* », et rassemblant toute sa force miraculeuse, soudainement revenue, il imprima aux colonnes une secousse si violente qu'elles cédèrent, et se disloquèrent. Le toit s'effondra avec les terrasses, ensevelissant sous les décombres plus de trois mille hommes, sans compter les femmes ⁷. Les cinq satrapes restèrent parmi les morts. *Ainsi, dit l'Écriture, Samson tua beaucoup plus de Philistins, en mourant, qu'il n'en avait tué durant sa vie ; car jamais, en effet, dans ses prouesses antérieures, il n'avait abattu tant d'ennemis d'un seul coup.*

« Le triomphe que Samson se procura, dit saint Ambroise, en mourant d'une mort qui n'avait rien d'indigne et de déshonorant, lui fut plus glorieux que toutes les victoires qu'il avait remportées auparavant. Car bien qu'il eût été invincible toute sa vie, et supérieur sans comparaison aux hommes de guerre les plus valeureux, il se vainquit lui-même à son dernier jour, et il montra une grandeur d'âme indomptable, en méprisant et en tenant pour rien la mort, qui effraie pourtant tous les hommes.

« C'est son courage qui lui permit de terminer ses jours par une suprême victoire, et de mourir non en captif, mais en triomphateur. S'il a été cir-

⁶ Flav., l. V, ch. X.

⁷ Lyr., c. 511.

convenu par une femme, il faut l'attribuer plutôt à la nature qu'à sa personne ; parce que la condition humaine est sujette au péché ; elle est harcelée par les mauvais penchant et elle succombe.

« C'est pourquoi, puisque l'Écriture lui rend ce témoignage, qu'il a tué plus d'ennemis par sa mort que durant sa vie, il est clair qu'il a été réduit en captivité plutôt pour le malheur de ses ennemis, que pour sa propre honte et son humiliation. Il n'a jamais été inférieur à personne, celui qui se couvrit d'une gloire plus grande en descendant au tombeau, qu'aux jours de sa puissance. Il est mort, accablé, non pas sous les traits, mais sous les cadavres de ses ennemis ; il s'est enseveli dans son propre triomphe, laissant derrière lui une renommée insigne ; puisqu'il délivra son peuple de la captivité où il l'avait trouvé, le gouverna pendant vingt ans, et, enseveli dans le sol de sa patrie, le laissa en possession de la liberté qu'il lui avait rendue »⁸.

Les Philistins furent tellement épouvantés de ce désastre qu'ils n'osèrent pas s'opposer à l'enlèvement de la dépouille du héros. Lorsque les parents de celui-ci, prévenus du drame, arrivèrent sur les lieux, on les laissa faire, sans leur opposer aucune résistance. Ils dégagèrent le cadavre, et l'emportèrent vers Saraa, sa patrie, pour l'ensevelir dans le tombeau où reposait déjà son père Manué.

Ce tombeau existait encore au XIV^e siècle de notre ère. Un Juif qui voyageait en Palestine vers l'an 1333, Rabbi Ishak Chelo, rapporte, dans une relation intitulée : *Les Chemins de Jérusalem*, qu'il le vit, près d'un village nommé Sarah, dont l'identification avec le Saraa de la Bible n'est pas douteuse. « C'est dit-il, un fort ancien monument, orné de la mâchoire d'âne, avec laquelle il avait tué les Philistins »⁹. De nos jours, cet édifice a disparu : son emplacement a été retrouvé par un explorateur français, Victor Guérin, au XIX^e siècle. Un sanctuaire musulman, que l'on nomme Oualy Cheik Ghérib, le recouvre entièrement. Mais la tradition locale affirme que c'est là le lieu où repose le vainqueur des Philistins, et les habitants l'appellent toujours : Kabr Chamchoun, le tombeau de Samson¹⁰.

C'est à l'histoire extraordinaire du héros juif, que les païens ont emprunté vraisemblablement les traits dont ils ont composé le mythe d'Hercule...

« Hercule, dit D. Calmet, n'est que Samson travesti. (Sa) force extraordinaire, le lion qu'il étouffa, la servitude où il fut réduit chez le roi Eurysthée, et les travaux qu'il fut obligé de supporter pour s'en délivrer, ne nous rappellent-ils pas l'image de Samson, avec sa force prodigieuse, qui déchire un lion avec ses mains, qui est livré aux Philistins, et qui endure chez eux tout

⁸ Ep. XIX, 33 ; Pat. lat., t. XVI, c. 1035.

⁹ Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 245.

¹⁰ D'après Vig., p. 371.

ce que l'esclavage a de plus dur et de plus humiliant ? L'infâme complaisance de Samson pour Dalila, et celle d'Hercule pour Omphale ; les deux colonnes d'Hercule et celles de Samson, qui furent à l'un et à l'autre la fin de leurs travaux, tout cela peut-il se rencontrer si juste, sans dessein et sans préméditation ? Le nom d'Hercule signifie : soleil, selon Macrobe, aussi bien que celui de Samson. Hercule ne se servit jamais d'épée, ni d'armure complète ; nous ne lisons pas non plus que Samson en ait jamais porté »¹¹.

Commentaire moral et mystique

Tandis que Jésus *était à la meule, foulant seul le pressoir*, dans la nuit de sa Passion, *ses cheveux* avaient recommencé de pousser, c'est-à-dire qu'il avait surmonté la défaillance dont il avait été saisi à Gethsémani, il retrouvait force et confiance. Ce changement d'attitude est très sensible dans le psaume XXI, où nous l'entendons dire d'abord : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoï m'avez-vous abandonné ?... Je crierais durant le jour, et vous ne m'écouteriez pas...* » Et plus loin : « *Que toute la descendance d'Israël craigne le Seigneur : parce qu'il n'a pas méprisé, il n'a pas délaissé la prière du pauvre. Il n'a pas détourné son visage de moi, et tandis que je criais vers lui, il m'a exaucé* »¹².

Ses ennemis, cependant tout à la joie de penser qu'ils le tenaient enfin à leur merci, célébraient bruyamment une victoire qu'ils croyaient définitive. Ils le tirèrent de la prison où ils l'avaient enfermé, pour l'accabler d'outrages et de quolibets. C'est ainsi qu'après l'avoir affublé d'une pourpre dérisoire, lui avoir mis sur la tête une couronne d'épines, et dans la main un roseau en guise de sceptre, ils le frappaient, lui donnaient des soufflets, et l'accablaient de mille indignités, en se moquant de lui. Ils avaient convié une foule nombreuse pour assister à cette scène révoltante, parce que le Christ souffrant devait être, avant ses Apôtres, *donné en spectacle aux Anges et aux hommes*¹³.

Jésus, cependant, endurait ces outrages en silence. Il ne voyait qu'une chose : la Volonté de son Père ; et fermant les yeux à tout le reste, *il laissait conduire tous ses pas*, comme Samson, *par un enfant*, c'est-à-dire : par une obéissance d'enfant, désireux seulement d'être mené *aux colonnes qui supportent tout l'édifice afin qu'il y prit un peu de repos*. Ces colonnes représentent la croix, sur laquelle repose en effet tout l'édifice spirituel du monde. C'est à elle que le Sauveur voulait être conduit, *lui qui s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix*¹⁴ ; et c'est sur elle seulement qu'il a pris son repos, quand ayant achevé jusqu'au dernier iota toute l'œuvre que son Père l'avait chargé d'accomplir, il dit : *Tout est consommé*.

Lorsqu'il fut arrivé près d'elle il adressa à Dieu une fervente prière : « Mon Père, dit-il, souvenez-vous de votre Fils, qui va mourir sur la croix ; *et rendez-moi ma première force*, cette force divine, qui m'a soutenu dans mon ministère, mais qui m'a abandonné durant ma Passion ; *afin que je me venge de*

¹¹ Calm., p. 272.

¹² Ps. XXI, 1, 3, 25.

¹³ I Cor., IV, 9.

¹⁴ Philip., II, 8.

mes ennemis, afin que j'inflige au démon le châtiment qu'il mérite et que son empire soit anéanti ; afin que *soient rendus* aux hommes, aux membres de mon Corps mystique, *les yeux* dont il les avait privés, et qui leur permettront un jour de jouir de la vision béatifique ».

Puis il étendit ses deux mains sur la croix dans un geste suprême d'abandon à la Volonté de son Père, et, se raidissant dans un suprême effort, il dit : « *Que mon âme meure avec les Philistins !* »

La mort en effet, nous l'avons dit plus haut, n'avait aucun pouvoir sur le Fils de Dieu. C'est lui qui, par un acte libre de sa volonté, permit à sa très sainte Âme et à son Corps de se séparer l'un de l'autre. Mais en mourant, il entraîna tous les Philistins dans la mort, parce que c'est à ce moment précis qu'il ruina l'empire du prince de ce monde. Le temple qui s'écroule sur Samson annonce le bouleversement qui eut lieu à Jérusalem au moment où le Christ rendit l'esprit : alors le voile du Temple se déchira, la terre trembla, le rocher du Calvaire se fendit en deux, les tombeaux furent ouverts, et de nombreux morts en sortirent.

Et les frères de Samson qui, courageusement, vinrent chercher son corps pour lui donner une sépulture convenable, représentent Joseph d'Arimathie, Nicodème, et les autres disciples fidèles qui, au péril de leur vie, allèrent demander à Pilate le corps du Sauveur, puis l'emportèrent pour le déposer dans un tombeau neuf, après l'avoir enveloppé de linges et d'aromates.

C'est ainsi qu'en méditant sur la vie de Samson on y découvre sans peine les principales étapes de l'incarnation, de la vie publique, de la Passion, et de la Résurrection du Sauveur.

*

Si Dalila représente la Synagogue au sens allégorique, elle représente aussi, au sens moral, en chacun de nous, *la chair* qui se fait la complice des Philistins, c'est-à-dire des démons, ces ennemis acharnés de notre âme.

Son nom signifie en hébreu : *seau*, parce qu'elle est remplie de l'eau de la concupiscence.

Samson, lui, personnifie *l'esprit*, ou la raison, qui devrait être *notre soleil*, et éclairer tout ce que nous faisons : mais trop souvent il se laisse circonvenir par Dalila, par la chair, qui *convoite* toujours *contre lui*. Il n'a pas le courage de lui résister dès le principe, il écoute avec complaisance ses sollicitations, et il finit par céder.

Elle connaît ses faiblesses. Elle le flatte doucement ; peu à peu, elle l'enchaîne et le paralyse avec sept liens qui sont : les regards trop libres, les paroles furtives, le toucher, les relations fréquentes, le consentement intérieur, l'acte coupable, enfin l'habitude du péché¹⁵.

Elle *lui coupe les cheveux*, quand elle lui enlève le goût de la lecture, et celui de l'oraison, l'habitude des pensées saintes. Elle le livre aux démons, qui *lui arrachent les deux yeux*, avec lesquels il se guidait dans les voies de Dieu, et

¹⁵ Saint Bonaventure, *Serm. I in Dom. XX post Pentecost.*, t. XII, c. 460.

qui sont la mémoire et l'intelligence. Dès lors il ne se soucie plus ni de la Loi divine, ni de ses fins dernières ; il ne réfléchit jamais qu'il doit mourir un jour, et il suit en aveugle ses bas instincts. Alors le démon le met à *la meule*, c'est-à-dire : le fait tourner comme une bête dans le circuit sans fin des occupations terrestres, lui répétant avec le prophète Isaïe : « *Tolle molam et mole farinam. Prends la meule et mouds la farine* »¹⁶.

Quand l'âme se voit réduite ainsi au dernier degré de la misère et de l'abjection, cependant, qu'elle ne perde pas courage ! Qu'elle *appelle un enfant pour la conduire*, c'est-à-dire qu'elle se laisse conduire par l'esprit d'enfance ; qu'elle saisisse fortement les colonnes qui soutiennent le temple intérieur : la garde du cœur et la mortification ; qu'elle se recueille et qu'elle prie ! Qu'elle dise comme Samson : *Seigneur Dieu, rendez-moi la force que j'avais autrefois*, quand j'étais votre ami, quand je ne vivais pas dans le péché ; rendez-moi ma force *afin que je me venge de mes ennemis* ; parce qu'ils m'ont enlevé les deux yeux, que vous m'aviez donnés pour me conduire ici-bas : l'intelligence et la mémoire. Qu'elle pèse fortement sur les deux colonnes, qu'elle s'applique avec générosité à garder son cœur et à se mortifier, et *elle tuera bien plus d'ennemis, elle remportera sur elle-même*, à la suite de cette épreuve, bien plus de victoires qu'elle ne le faisait auparavant¹⁷.

¹⁶ Is., XLVII, 2.

¹⁷ Ce commentaire moral est tiré de saint Bède, c. 430 ; de Bonaventure, t. XIII, c. 477 (*Sermo IV in Dom. XII post Pent.*) ; de saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, l. III, ch. XXII.

CHAPITRE 16

Michée et son lévite

(JUD., XVII ET XVIII)

Le livre des Juges se termine par le récit de deux épisodes qui n'ont de connexion directe ni entre eux, ni avec l'histoire qui précède. Ils remontent en réalité au début de l'ère des Juges, puisque dans l'un nous voyons figurer un petit fils de Moïse ¹, et dans l'autre, un petit-fils d'Aaron ². Ils sont destinés à nous manifester, par des exemples précis, avec quel cynisme Israël trahissait son Dieu, méprisait sa loi, et se laissait aller aux excès les plus honteux. Dans le premier, nous voyons, non pas seulement un homme, mais une tribu toute entière, celle de Dan, se donner officiellement au culte des faux dieux. Dans le second, un sinistre fait divers montre que les vices contre nature sévissaient chez les Juifs avec une violence qui, par moments n'avait rien à envier à celle de Sodome.

Il y avait en ce temps-là, dit l'Écriture...

Ce temps-là, c'était donc celui de la période des Juges. D'après les traditions juives, l'histoire que nous allons raconter se placerait sous le gouvernement d'Othoniel, le premier qui exerça la judicature en Israël ³. *Il y avait un homme de la tribu d'Éphraïm, qui s'appelait Michée* (Mikay'hu en hébreu), et qui s'était laissé gagner au culte des idoles, ainsi que sa mère. Celle-ci avait mis de côté onze cents pièces d'argent pour se fabriquer un dieu, avec un sanctuaire. Mais Michée les lui avait dérobés, pour les employer à d'autres fins. Cependant comme la bonne femme se lamentait à longueur de journée sur cette perte, et maudissait à tout propos celui qui en était l'auteur, il finit par avoir des remords et lui avoua son larcin. Bien loin de s'en formaliser, elle devint toute radieuse et s'écria : « *Que le Seigneur comble mon fils de ses bénédictions !* »

Elle lui expliqua qu'elle avait mis cet argent de côté précisément pour le lui donner, afin qu'il pût faire fabriquer une statue du dieu qu'ils adoraient, et construire un petit oratoire en son honneur. Elle fournissait elle-même l'argent, mais elle voulait que le mérite de l'offrande fût appliqué à son fils. Étrange mérite, avouons-le, que celui d'une œuvre qui était une violation ouverte du premier précepte du Décalogue ⁴ !

¹ XVIII, 30.

² XX, 28.

³ Lyr., c. 263.

⁴ Cf. Ex., XX, 4, 5.

Lors donc que Michée eut rendu cette somme à sa mère, celle-ci préleva deux cents pièces d'argent, qu'elle remit à un artisan, pour qu'il lui fit une idole. La statue une fois coulée en fonte, puis polie à la main ⁵, fut installée dans la maison de Michée, jusqu'à ce que l'on eût construit pour elle un petit édifice. On pourvut ce dernier d'un *éphod*, c'est-à-dire d'un vêtement sacerdotal, et on le garnit de *téraphim*, c'est-à-dire de statuettes d'autres dieux, comme le voulait l'usage païen. Si nous en croyons le Pseudo-Philon, trois d'entre elles représentaient des enfants ; trois, des veaux ; et les quatre dernières : un lion, un aigle, une colombe et un dragon ⁶.

Puis, comme il fallait un prêtre pour assurer le culte de l'idole, Michée investit de cette fonction l'un de ses enfants : il prétendit le consacrer en renouvelant le geste par lequel Moïse avait ordonné Aaron et ses fils ⁷, en lui mettant dans la main les offrandes, qu'il voulait présenter à son dieu. Cela fait, il le considéra comme son prêtre, et l'édicule devint un centre de culte très florissant.

Au dire encore du Pseudo-Philon, les gens des environs prirent l'habitude de venir consulter les *téraphim* pour leurs affaires. Ils interrogeaient la colombe, s'il s'agissait de leur épouse, et les statuettes d'enfants, s'il s'agissait de leurs fils ou de leurs filles ; pour les affaires financières, on consultait l'aigle, et pour obtenir une progéniture, on invoquait les veaux ; si l'on avait besoin de force, on s'adressait au lion, et pour la fermeté, au dragon ⁸.

Il va sans dire que ces consultations n'étaient pas gratuites, et que le sanctuaire était d'un bon revenu : *Falsa doctrina pro lucro cuncta facit*, dit saint Jérôme ⁹. Michée en effet était un homme sans scrupules, et sa piété, une fourberie.

Aussi bien, ajoute l'Écriture, en ce temps-là, il n'y avait point de roi en Israël, pour réprimer de tels abus, et chacun faisait ce qui lui semblait bon.

Or, un jour, il advint qu'un adolescent inconnu vint frapper à la porte de la maison et demanda l'hospitalité. « Qui êtes-vous ? interrogea Michée. – Je suis, répondit le voyageur, un lévite de Bethléem de Juda ¹⁰, et je me m'appelle Jonathan. J'ai dû quitter mon pays, parce que les habitants acquittaient très mal les dîmes qu'ils devaient aux

⁵ Le texte latin qui dit : *sculptile atque conflatile*, ferait croire à première vue qu'il y avait deux statues, l'une en métal, l'autre taillée dans la pierre. Mais la plupart des commentateurs pensent qu'il s'agit de la même pièce. Cf. Carth., p. 202 ; Lyr., c. 264 ; Lagr., p. 270. Plus loin (XVIII, 31) il ne sera question dans tout le récit que d'une idole.

⁶ Corn., t. III, p. 219.

⁷ Ex., XXIX, 24.

⁸ Précisons que Corn. reproduit ces détails, sans les prendre à son compte. t. III, p. 219.

⁹ *Comment. sur Isaïe*, l. VI, sur le ch. XVI. « Une fausse doctrine fait tout en vue du gain ».

¹⁰ C'est-à-dire, situé sur le territoire de Juda : parce qu'il y avait un autre Bethléem, dans la tribu de Zabulon. Cf. Jud., XII, 8.

ministres du culte, et je cherche à m'établir dans un endroit où je puisse vivre dans de bonnes conditions ».

C'était là une entreprise tout à fait irrégulière : car la mission des lévites était d'assister les prêtres, dans les fonctions sacrées, non d'assurer le culte par eux-mêmes. Mais Michée n'y prit pas garde : il ne vit là pour lui qu'une excellente aubaine. Car il se rendait bien compte, au fond de son âme, que le prêtre qu'il avait prétendu consacrer, ne l'était pas en réalité, et ne représentait rien du tout. Il était ravi de pouvoir le remplacer par un descendant authentique de Lévi, un représentant vrai de la caste sacerdotale. Il proposa donc à Jonathan de rester chez lui : « *Vous me servirez, lui dit-il, de fils et de prêtre, je vous donnerai chaque année dix pièces d'argent, deux habits, et ce qui est nécessaire pour votre entretien* ».

Le lévite accepta d'emblée. La perspective de passer du culte du vrai Dieu à celui d'une idole, ne l'arrêta pas : et ceci prouve à quel point l'esprit d'Israël était alors gangrené par la corruption. Michée l'installa donc chez lui, le traita comme un de ses enfants, le déclara prêtre, et le combla d'égards. « *Je sais maintenant, disait-il, que Dieu me fera du bien puisque j'ai chez moi un prêtre de la race de Lévi* ».

Bien que Michée emploie ici en hébreu le mot de *Yaweh*, le tétragramme qui ne convient qu'au vrai Dieu, il n'est pas douteux, pour les commentateurs catholiques, qu'il n'ait voulu parler de sa statue. Et ce trait est destiné à montrer jusqu'où allait la perversité des Juifs ; tandis que les païens se contentaient de donner aux idoles le nom général de dieux, eux seuls osaient appliquer à ces simulacres sans âme le nom incommunicable, le nom que Dieu s'était expressément réservé à lui-même dans la loi de Moïse ¹¹.

Et cependant Michée était tellement imbu des idées de sa race, qu'il pensait qu'un prêtre de la lignée sacerdotale serait plus agréable à son dieu qu'un autre.

Sur ces entrefaites, il advint que la tribu de Dan, qui ne trouvait pas son espace vital sur le territoire que Josué lui avait assigné ¹², surtout qui manquait de courage pour en expulser les Amorrhéens, envoya une mission de reconnaissance à la recherche d'un nouvel habitat, vers le nord de la Palestine. Le groupe se composait de cinq hommes, choisis parmi les plus courageux de la tribu. En traversant la montagne d'Éphraïm, ils entrèrent chez Michée, où ils se reposèrent quelque temps. Au cours de leur visite, ils firent la connaissance du lévite, et s'étant aperçus, à son accent, qu'il n'était pas Éphraïmite, mais qu'il avait le parler de Bethléem, ils le questionnèrent pour savoir la raison

¹¹ Lyr., c. 265 ; cf. Carth., p. 203 ; H. S.

¹² Cf. Jos., XIX, 40-46 ; Jud., I, 34.

de sa présence en ce lieu. Le jeune homme leur raconta ce qui était arrivé, et comment Michée l'avait engagé pour être le prêtre de son sanctuaire. En l'entendant parler de son dieu, les Danites lui demandèrent de consulter celui-ci pour savoir si leur voyage réussirait, et si leur entreprise se réaliserait.

Le lévite s'empressa de déférer à leur désir, craignant qu'ils ne lui fissent un mauvais parti s'il refusait. Il interrogea donc son dieu, puis déclara : « *Allez en paix, le Seigneur approuve votre voyage* ». Cette réponse venait-elle de son propre fond ? venait-elle du démon, par l'intermédiaire de l'idole ¹³ ?... Dieu le sait. En tout cas, les explorateurs s'en contentèrent et, poursuivant leur route, poussèrent jusqu'à la ville appelée Laïs, tout à fait au nord de la Palestine.

Là ils trouvèrent une population qui vivait, dit l'Écriture, *dans la plus grande sécurité, paisible et tranquille, à la manière des habitants de Sidon, c'est-à-dire exclusivement adonnée au commerce, où elle gagnait beaucoup d'argent, et sans aucune préoccupation de bellicisme. Mais il y avait cette différence, que Sidon, bâtie sur une presqu'île et entourée de fortes murailles, se trouvait à l'abri de toute agression, tandis que Laïs était à la merci d'un coup de main. L'auteur note en outre qu'elle était loin de Sidon, sa métropole, et séparée des autres hommes* : ce qui veut dire qu'elle ne pouvait recevoir un prompt secours en cas d'agression. Heureusement *elle n'avait de démêlés avec personne*, elle était en bons termes avec tous ses voisins, et elle pensait que cet état de choses durerait indéfiniment.

Les cinq explorateurs comprirent tout de suite le parti qu'ils pouvaient tirer de cette situation ; et, quand ils revinrent auprès de leurs frères, à Saraa et Esthaol, ils leur firent un rapport enthousiaste et pressant : « *Levez-vous, dirent-ils, montons chez ces gens, car nous avons vu là un pays extrêmement riche et fertile. Ne négligez pas cette occasion unique, ne différez pas. Partons, et occupons cette terre ; nous n'y aurons aucune peine. Nous trouverons des gens qui se croient en pleine sécurité, et une contrée très étendue, où nous pourrions nous installer tout à notre aise. Le Seigneur la livrera entre nos mains, et nous y vivrons dans l'abondance, car il n'y manque rien de tout ce qui peut pousser sur la terre* ».

Ce discours enleva l'adhésion des auditeurs, et, très peu de temps après, une avant-garde, composée de six cents hommes armés, que suivaient leurs femmes, leurs enfants, et leurs troupeaux, se mit en route.

Partie de Saraa, une première étape la conduisit à Cariathiarim ou Quirjat-Yearim, aujourd'hui Tell-el-Azhar, sur la frontière de Benja-

¹³ Carth., p. 205 ; Lyr., c. 268.

min et de Juda, où elle campa, non dans le bourg, mais dans un lieu tout proche qui s'appela depuis : *le camp de Dan*. De là, se dirigeant vers le nord, elle pénétra sur le territoire d'Éphraïm. En passant à côté de l'endroit où habitait Michée, les cinq explorateurs qui servaient de guides dirent aux autres : « *Savez-vous qu'il y a dans l'une de ces maisons, un sanctuaire, avec tout ce qu'il faut : un éphod, des téraphims, une statue en fonte et bien polie ?* »

Ils ajoutèrent sans doute qu'ils avaient consulté cette idole lors de leur première exploration et qu'ils s'en étaient bien trouvés. « *Voyez maintenant, dirent ils, ce qu'il vous plaît de faire...* »

Le penchant à l'idolâtrie était trop profondément enraciné chez les juifs, pour qu'ils pussent résister à une occasion aussi tentante. Sur l'heure, ils décidèrent d'enlever le dieu, et de l'emporter là où ils se rendaient, afin qu'il y protégât leur installation et leur portât bonheur.

Pour exécuter ce rapt, les cinq explorateurs se rendirent donc au logement du lévite, et saluèrent celui-ci avec des protestations d'amitié, où rien ne perçait de leurs intentions. Mais les six cents hommes en armes les avaient suivis, et se tenaient devant la porte. En les apercevant, Jonathan sortit pour savoir ce qu'ils voulaient : les cinq en profitèrent aussitôt pour pénétrer dans le sanctuaire et faire main basse sur le mobilier qui s'y trouvait. Ils s'emparèrent de la statue, de l'éphod, des téraphim, des autres objets du culte, et se mirent en devoir d'emporter le tout. Lorsque le lévite s'aperçut de ce déménagement, il sursauta : « *Que faites-vous là ?* demanda-t-il. – *Taisez-vous,* répondirent les Danites, *et mettez un doigt sur votre bouche. Venez avec nous, afin que nous ayons en vous un père et un prêtre. Qu'est-ce ce qui vous est le plus avantageux, d'être prêtre dans la maison d'un particulier, ou de l'être dans une tribu d'Israël ?* »

Loin de se récrier devant cette proposition inattendue, Jonathan entra avec enthousiasme dans les vues des Danites, et les aida de ses mains à emporter son matériel liturgique. Pour le protéger contre une poursuite éventuelle du propriétaire, les émigrants eurent soin de le placer en avant de leur colonne, avec les femmes, les enfants, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux.

À peine s'étaient-ils éloignés, qu'un voisin de la maison s'aperçut du vol, et courut prévenir Michée¹⁴. Dès qu'il l'eut constaté, celui-ci appela à son aide ses parents, ses domestiques, ses amis, et se lança avec eux sur la trace des détresseurs, en criant et en menant grand tapage. Les Danites, en entendant ce bruit, se retournèrent : « *Que veux-tu ?* lui dirent-ils. *Pourquoi cries-tu ainsi ?* – Comment, répon-

¹⁴ Arab. Et Syr. ; Poly., c. 163.

dit-il, *vous m'emportez mes dieux, que je me suis faits, vous enlevez mon prêtre, et tout ce que j'ai !* Et vous me dites : *Pourquoi cries-tu ?* – Prends garde, repartirent les hommes de Dan. Ne continue pas à nous parler sur ce ton, car il pourrait arriver que l'un ou l'autre d'entre nous ne se mette en colère¹⁵. Alors, nous reviendrions sur nos pas, nous te tuerions, toi et les tiens, et nous brûlerions ta maison. Nous n'avons rien à nous reprocher : ce que nous avons fait, nous l'avons fait pour le bien de la religion, et non pour commettre un vol ».

Michée, voyant qu'ils étaient plus forts que lui, retourna dans sa demeure, et les Danites continuèrent leur chemin. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent à Laïs, où les habitants vauquaient à leurs affaires sans méfiance, et sans se garder. Forts de l'ordre de Dieu qui prescrivait l'extermination radicale des Chananéens, les survenants se jetèrent sur eux, les passèrent au fil de l'épée, et mirent le feu à la ville. Personne ne vint au secours de celle-ci, ni sa métropole, Sidon, parce qu'elle en était trop éloignée ; ni aucune des cités voisines, parce qu'elle ne s'était jamais mise en peine de sceller une alliance, ou même de nouer des rapports d'amitié avec aucune d'entre elles.

Les agresseurs la rebâtirent ensuite, mais ils lui donnèrent alors le nom de Dan, en souvenir du Patriarche, leur ancêtre. Elle marqua longtemps l'extrême-pointe nord de la Palestine, comme Bersabée en était l'extrême-sud. Et l'expression « de Dan jusqu'à Bersabée » devint classique pour désigner tout le territoire d'Israël. Elle était située au pied des monts Liban, près des sources du Jourdain, dans un site très agréable. Plus tard, elle fut agrandie et ornée, par le tétrarque Philippe, en l'honneur de Tibère, dans le style gigantesque des Romains, et elle prit alors le nom de Césarée de Philippe. C'est là que saint Pierre devait faire un jour la célèbre confession, qui lui mérita de devenir la pierre angulaire de l'Église, et de recevoir les clefs du royaume des cieux : « *Vous, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant !* »¹⁶ »

C'est de là aussi qu'était originaire, dit-on, l'hémorroïsse qui fut guérie en touchant la frange du vêtement de Jésus. L'historien Eusèbe raconte qu'à la suite de ce miracle, elle fit élever dans son jardin un monument, qui existait encore de son temps, qu'il a vu de ses yeux, et qu'il décrit ainsi :

Sur un socle de pierre se dresse la statue en bronze d'une femme qui fléchit le genou, les mains tendues en avant, dans l'attitude d'une suppliante. En face d'elle, se tient une autre statue, également en bronze, représentant un homme debout magnifiquement drapé dans un manteau, et tendant la main à la femme... On dit que cette statue reproduit l'image de Jésus.

¹⁵ Arab. et Syr., *supra*.

¹⁶ Mt, XVI, 19.

Et le miracle dont la femme avait été l'objet se perpétua près de cette effigie : car il se mit à pousser autour du monument une herbe d'une espèce inconnue, qui, lorsqu'elle atteignait la hauteur du bas de la robe du Sauveur, avait le pouvoir de guérir n'importe quelle maladie ¹⁷.

*

Dans la cité reconstruite, les Danites élevèrent un petit temple, où ils placèrent l'idole de Michée. Et c'est ici seulement que l'Écriture nous révèle l'identité du lévite, afin de nous apprendre par là que l'impiété avait gangrené même les parties que l'on était en droit de croire les plus saines du peuple juif : *Ils établirent pour la servir, dit-elle, Jonathan, fils de Gersom, fils de Moïse, et ses fils, prêtres dans la tribu de Dan jusqu'au jour de leur captivité...* Ainsi un culte sacrilège fut instauré officiellement dans la tribu de Dan, et les prêtres de l'idole furent pris, de leur plein gré, parmi les descendants directs de Moïse, le fondateur de la religion du vrai Dieu !

Pour étouffer cette affirmation scandaleuse, les Rabbins ont substitué le nom de *Manassé* – le roi impie ¹⁸ – à celui de *Moïse*, et cette correction frauduleuse est passée dans la plupart des versions : celle des Septante, l'Arabe, la Syriaque, la paraphrase chaldaïque, la Massore, etc ¹⁹. Mais elle est inadmissible, et la présence du nom de Gersom est là pour attester qu'il s'agit bien du Législateur des Hébreux ; car celui-ci eut en effet un fils de ce nom, tandis que Manassé n'en n'eut jamais. Plus tard, les Juifs ont d'ailleurs reconnu « avec candeur, dit le P. Lagrange, que le vrai texte est : Moïse, mais qu'on a mis : Manassé, parce que le lévite avait l'impiété de Manassé » ²⁰.

Non seulement Jonathan exerça ce culte scandaleux, mais ses fils héritèrent de son sacerdoce, *jusqu'au jour où ils furent emmenés captifs* ; ce qui, probablement, ne doit pas s'entendre de la captivité à laquelle Salmanasar, roi des Assyriens, réduisit tout le peuple juif, en 721 ; mais du jour où l'arche d'alliance fut capturée par les Philistins à Aphec, en 1131 ²¹. Tel est le sentiment de saint Jérôme, dans son *Commentaire sur les Paralipomènes*. L'Écriture en effet ajoute que l'idole de Michée demeura parmi eux pendant tout le temps que la maison de Dieu fut à Silo. Or, c'est à l'occasion de cette bataille d'Aphec, que l'arche quitta Silo où elle résidait jusqu'alors : les Juifs la firent venir sur le lieu du combat, pour qu'elle leur assurât la victoire. Mais à cause de leurs péchés, et surtout de leurs idolâtries répétées,

¹⁷ *Hist. ecclésiastique*, l. VII, ch. XVIII ; Pat. gr., t. XX, c. 680.

¹⁸ IV Reg., XXI.

¹⁹ Cf. Poly., pp. 164 et 165.

²⁰ Pag. 290.

²¹ I Reg., IV.

Dieu permit qu'elle tombât aux mains de leurs adversaires, et ce fut le désastre.

Commentaire moral et mystique

L'histoire de Michée a été rarement commentée d'une façon suivie par les Pères ou les Docteurs. La seule explication allégorique que nous en connaissons se trouve dans deux sermons du vénérable abbé d'Admont, Don Godefroi²². En voici le résumé. Nous y verrons le lévite sous un tout autre jour que dans le récit précédent :

Il y avait en ce temps-là... Après avoir raconté la vie de Samson, qui fut une figure anticipée de celle du Christ, l'auteur sacré nous montre maintenant l'état d'esprit des Juifs, qui seront les contemporains du Sauveur. C'est eux, c'est le peuple élu que personnifie Michée : il est originaire des *montagnes d'Éphraïm*, parce qu'il est issu des Patriarches, de ces hommes qui, par la hauteur de leur contemplation et la solidité de leur foi, sont comparables à des *montagnes* ; et par l'abondance de leurs bonnes œuvres, par les exemples qu'ils ont laissés, à des champs *fertiles* (c'est là le sens du mot Éphraïm).

La mère de ce peuple, c'est la Synagogue ; et les *onze cents pièces d'argent* qu'elle a mises de côté représentent le trésor de la Loi et des prophètes, qu'elle a soigneusement gardé pour elle, pour s'en faire une religion particulière, au lieu de les communiquer aux autres peuples. Mais elle se réjouit de ce que son fils les lui a pris et les garde par devers lui, c'est-à-dire : en observe jalousement tous les préceptes cérémoniels. À cause de cela, elle *le bénit* : elle ne doute pas qu'il ne soit vraiment le peuple chéri de Dieu, grâce à cet accomplissement purement charnel de la Loi. D'accord avec lui elle en donne *deux cents pièces à un artisan, pour qu'il lui fasse une statue sculptée et coulée* ; c'est-à-dire qu'elle confie une partie de ces textes sacrés à ses Rabbins, ses Docteurs et ses Scribes, qui savent si minutieusement creuser et arranger l'Écriture, pour qu'ils lui composent un Dieu selon sa conception à elle. Ce Dieu, Michée le garde chez lui, et lui bâtit un oratoire séparé, à savoir le Temple de Jérusalem, dont il interdit l'accès aux Gentils. Les *vêtements sacerdotaux* et les petites *idoles*, qui vont avec la statue, représentent le culte solennel et toutes les observances de la religion juive. Celles-ci prennent un caractère idolâtrique, parce qu'elles deviennent des fins en soi ; on les accomplit pour elles-mêmes, non pour adorer Dieu, et même au mépris de ses commandements essentiels, comme Notre-Seigneur le reprochera si sévèrement aux Pharisiens²³.

Michée consacre un de ses fils prêtre, en lui remplissant *la main* ; la main, non le cœur : parce que le peuple juif recrute ses prêtres parmi ses fils, sans leur donner d'autre mission que d'accomplir *avec leurs mains*, c'est-à-dire matériellement, les sacrifices de la Loi. Ainsi s'instaure dans le Temple un culte rémunérateur, tellement fructueux que le lieu saint méritera bientôt d'être comparé à une *caverne de voleurs* !

Aussi bien, *il n'y avait pas en ces jours-là de roi en Israël* : le Christ n'était pas venu établir le règne de Dieu sur la terre, et chacun faisait ce qui lui plaisait.

²² God., c. 1077-1089.

²³ Cf. Mt., XXIII.

Le lévite figure le Christ, qui se présente sous les traits d'un *adolescent*, parce qu'il est l'homme nouveau, dans lequel il n'y a rien du vieil homme. Il est tout entier jeunesse et vie. Il est de Bethléem, comme chacun sait ; *de la famille de Juda*, c'est-à-dire de la race des rois ; *de la tribu de Lévi*, parce qu'il est le prêtre par excellence. Mais il ne reste pas toujours à Bethléem ; *il en sortit afin de pérégriner partout où il y trouverait avantage*, c'est-à-dire partout où les hommes voudraient bien le recevoir. *Il s'arrêta quelque temps dans la maison de Michée*, c'est-à-dire : il élit domicile, pour le peu de temps qu'il avait à passer sur la terre, dans l'enceinte du peuple israélite. *Et il y fut traité comme un de ses fils* : parce que les Juifs eurent pour lui, tandis qu'il prêchait l'Évangile, de très grands égards. Ils tenaient absolument à le garder chez eux, ne voulant pas qu'un homme doué d'une pareille éloquence passât chez les Gentils. Malgré cela, ils refusaient de reconnaître sa nature divine, et ils le considéraient comme un de leurs fils, c'est-à-dire comme un individu de leur race et de même origine qu'eux.

Michée remplit la main de son prêtre et assure sa subsistance parce que le peuple juif procura au Christ tous les éléments nécessaires à l'accomplissement des bonnes œuvres que demandait sa mission ici-bas ; il lui fournit des malades à guérir, des foules à évangéliser ; il exécuta tout ce qui était requis pour que sa Passion se déroulât intégralement : le Christ en a rendu témoignage quand il a dit : *Consummatum est*. Tout est consommé, tout s'est accompli comme le plan divin l'avait prévu pour le mystère de la Rédemption.

Michée eut le prêtre chez lui : parce que c'est chez les Juifs que le Sauveur est demeuré ici-bas, qu'il a institué les Sacrements, qu'il a offert le Sacrifice de notre salut.

Et cependant, en ce temps-là il n'y avait point de roi en Israël : car si le Christ était présent parmi les Juifs, il ne régnait pas vraiment sur leurs cœurs et sur leurs esprits.

*

La tribu de Dan se cherchait alors un territoire, pour y habiter, parce que jusqu'à ce jour elle n'avait point de part entre les autres tribus. La tribu de Dan représente ici la Gentilité, qui désirait elle aussi, habiter dans la Terre promise. Elle *cherchait* la vérité et la lumière, mais les Juifs ne lui donnaient *aucune part* à la connaissance de Dieu, ni de sa Loi.

Les cinq explorateurs envoyés à la découverte d'un territoire, représentent cinq de ces païens, qui, les premiers entrèrent en contact avec l'Évangile, furent conquis par son excellence, et s'en firent ensuite les propagateurs ; ce sont : la Samaritaine d'abord, qui annonça à ses concitoyens la présence du Messie²⁴ ; puis le centurion de Capharnaüm et la Chananéenne, dont Jésus loua lui-même la foi avec chaleur²⁵ ; enfin, le bon larron et le centurion de service au Calvaire, qui, là, rendirent publiquement, l'un et l'autre, témoignage à la divinité du Christ²⁶.

²⁴ Jo., IV, 39.

²⁵ Mt., VIII, 10, et XV, 28.

²⁶ Luc, XXIII, 42, et Mt., XXVII, 54.

Ces cinq « explorateurs » étaient, pour des raisons diverses, *entrés dans la maison de Michée*, c'est-à-dire qu'ils étaient venus habiter au milieu du peuple juif ; c'est là qu'ils *entendirent la voix du Lévite*, la prédication du Sauveur. Ils remarquèrent tout de suite qu'il n'avait pas l'accent du pays, parce qu'en effet il ne parlait pas comme les autres Docteurs du judaïsme. Alors ils l'interrogèrent, cherchèrent à savoir *qui il était, d'où il venait, ce qu'il faisait là*. Et quand il leur parla de son « Dieu », ils lui demandèrent de l'invoquer pour eux et de savoir de lui *s'ils étaient dans le bon chemin et si leur affaire réussirait* ; c'est-à-dire s'ils étaient dans la bonne voie et s'ils mèneraient à bien la grande affaire de leur salut. Jésus les rassura et leur donna un gage de sa bienveillance en exauçant leurs demandes.

Tout réconfortés, ils se mirent en route pour Laïs. Le nom de cette ville veut dire : *Lion*, et elle représente ici la Gentilité qui vivait à la manière des bêtes sauvages, campée dans son orgueil. Mais les premiers païens convertis l'aborderont avec un zèle intrépide. Ils trouvèrent chez elle *un peuple qui vivait sans crainte*, c'est-à-dire : qui n'avait ni la crainte de Dieu, ni celle de l'enfer ; mais qui coulait ses jours *en pleine sérénité, en pleine quiétude, selon les mœurs des Sidoniens*, lesquels ne pensent qu'à gagner de l'argent et à satisfaire les désirs de la chair.

Les prédicateurs de l'Évangile pénétrèrent dans ce milieu sans résistance, sans rencontrer la résistance que leur opposaient les Juifs, au nom de Moïse et de leurs traditions. Ils trouvèrent là *de grandes richesses*, des vertus naturelles magnifiques.

Ils passèrent les habitants au fil de l'épée, c'est-à-dire qu'avec le glaive de la parole, ils tuèrent chez ceux qu'ils évangélisaient, le vieil homme, le règne du péché ; et *ils incendièrent leur ville*, en y allumant le feu du divin amour. Ils construisirent à sa place une cité nouvelle, la Cité de Dieu, où ils se fixèrent eux-mêmes, établissant leurs sièges un peu partout, au milieu des païens. Et ils connurent là *un peuple séparé de Sidon et de tous les autres hommes* : le peuple des premiers chrétiens, qui semblait ne plus appartenir à la terre, et ne plus avoir rien de commun avec les mœurs des hommes en général. *Le dieu qu'ils adoraient était le Dieu de Michée* : parce que le Dieu des chrétiens est le Dieu des Juifs ; et le prêtre qui le sert est un descendant de Moïse, parce que le sacerdoce catholique est le successeur légitime du sacerdoce mosaïque.

CHAPITRE 17

La femme coupée en morceaux

(JUD., XIX)

Il y avait, sur le territoire d'Éphraïm, un certain homme – *quidam vir* – qui était lévite, et qui avait épousé une femme originaire de Bethléem, dans la tribu de Juda. En effet, contrairement aux autres Juifs, qui pour éviter la confusion des patrimoines, ne pouvaient se marier que dans leur tribu, les lévites avaient licence de choisir leurs épouses dans toute la nation, puisqu'ils n'avaient point de territoire à eux. Notre homme avait donc épousé cette femme, et, comme elle était d'une grande beauté, il s'était pris pour elle d'une passion extrême. Mais ce sentiment n'était pas réciproque, et l'indifférence de l'épouse ne faisait qu'augmenter et exaspérer l'amour du mari. Il se plaignait souvent à elle de ce qu'elle ne répondait point à sa flamme, et ne lui rendait pas tendresse pour tendresse. Il en vint à lui faire des scènes presque quotidiennes sur ce chapitre, si bien que la femme, excédée, lui signifia un beau jour qu'elle ne voulait plus vivre avec lui, et retourna chez ses parents ¹.

Le lévite ne put naturellement s'accoutumer à cette absence ; au bout de quelques mois il résolut d'aller rechercher l'infidèle, et partit pour Bethléem, avec un serviteur et deux ânes.

Contrairement à ce qu'il pouvait appréhender, sa belle-famille lui fit un accueil chaleureux. Le beau-père vint le recevoir à la porte, l'embrassa, témoigna beaucoup de joie de le voir, et le réconcilia si bien avec sa fille, que celle-ci accepta de réintégrer la vie conjugale. L'heureux époux ne pensait plus dès lors qu'à prendre le chemin du retour. Mais ses beaux-parents insistèrent pour qu'il restât un peu auprès d'eux, et il dut se prêter à leur désir. Enfin le cinquième jour, se dérobant à de nouvelles insistances, il se mit en route, avec sa petite troupe. La femme était montée sur l'un des ânes, tandis que lui marchait à pied, devisant joyeusement avec elle, et avec le fidèle domestique qui l'avait accompagné. Il était si heureux d'avoir reconquis son trésor qu'il ne sentait pas la fatigue du chemin.

Sur le soir, comme ils approchaient de Jérusalem, le serviteur proposa de s'arrêter là pour y passer la nuit, car il y avait danger, disait-il, à courir les grands chemins, une fois l'obscurité venue. Mais la future

¹ Les détails qui ne se trouvent pas dans l'Écriture sont pris de l'historien Josèphe (l. V, ch. II), et de saint Ambroise, Ep. VI, à Syagrius, Pat. lat., t. XVI, c. 937 et suiv.

capitale de David était encore occupée en grande partie, à cette époque, par les Jébuséens, et ceux-ci, comme tous les Chananéens, détestaient les Juifs. Le lévite jugea que de deux dangers, il valait mieux choisir le moindre, et décida de continuer l'étape, en pressant le pas, pour atteindre la ville suivante, Gabaa ². Là du moins on pourrait dormir en sécurité, puisqu'on serait sur le territoire de Benjamin.

Cependant, malgré toute la diligence qu'ils firent, les voyageurs n'arrivèrent à Gabaa que bien avant dans la nuit. « Les habitants de cette localité, dit saint Ambroise (quoique Juifs), étaient des hommes sauvages, cruels, insupportables ; mais rien n'était plus odieux que leur manière d'exercer l'hospitalité » ³, car elle ressemblait de très près à celle de l'ancienne Sodome.

Le lévite s'était arrêté sur la place principale, espérant que quelqu'un lui offrirait spontanément un abri pour la nuit, comme le veut un usage encore très courant en Orient. Or, non seulement personne ne s'occupa de lui, mais quand il se décida à implorer la pitié de ceux qui passaient, il se fit éconduire. La nuit cependant s'avavançait, et il commençait à désespérer, lorsqu'il vit venir à lui un vieillard qui rentrait des champs. Ce n'était pas un Benjamite, et il avait gardé plus d'humanité que les citoyens de l'endroit. Il s'approcha des voyageurs qui attendaient toujours, assis sur la place avec leurs bagages, et s'enquit de leurs besoins : « Que faites-vous là, demanda-t-il, à cette heure tardive ? D'où venez-vous, et où allez-vous ? – Nous venons de Bethléem de Juda, répondit le lévite, et nous rentrons chez nous, sur la montagne d'Éphraïm, où nous demeurons. Nous nous sommes arrêtés ici dans l'intention d'y passer la nuit, mais personne ne veut nous recevoir. Pourtant, nous ne demandons qu'un peu de place sous un toit : nous avons tout ce qu'il faut pour nous nourrir, nous et nos bêtes, et nous ne serons aucunement à charge à ceux qui nous accueilleront ».

En entendant cette réponse, le vieillard manifesta l'allégresse la plus vive : « *La paix soit avec vous !* dit-il. Moi aussi, je suis originaire de la tribu d'Éphraïm. Je ne suis qu'un étranger ici. Entrez chez moi, vous serez mes hôtes, et je me ferai une joie de vous procurer tout ce qui vous sera nécessaire ». Il les entraîna vers sa maison, et après leur avoir donné de l'eau pour se laver, il leur prépara un excellent repas.

Tandis qu'ils étaient à table, et que le bon vieillard, dit saint Ambroise, « leur portait plusieurs santés, pour leur faire oublier dans le vin leurs inquiétudes et leur fatigue », la maison fut soudain entourée par une bande de Gabaonites, qui menaient un tapage d'enfer. C'étaient des jeunes gens perdus de mœurs, adonnés aux vices les plus honteux, de vrais *filis de Bélial*, dit l'Écriture, incapables d'accepter au-

² Aujourd'hui, très probablement Tell-el-Faoul, à une heure et demie au nord de Jérusalem.

³ *Loc. cit.*, 6.

cune règle et aucune contrainte. Ils frappèrent de grands coups dans la porte, en criant au maître du logis : « *Fais sortir l'homme que tu as reçu sous ton toit, afin que nous abusions de lui !* »

Soucieux de sauvegarder l'honneur de sa race, l'historien Josèphe prétend ici qu'ils réclamaient, pour satisfaire leurs bas instincts, la femme du lévite, dont la beauté les avait frappés. Mais aucun doute n'est possible : toutes les versions – l'hébraïque, la grecque, la syriaque, la chaldaïque, l'arabe – disent nettement : l'homme (*virum*), comme la Vulgate ⁴. D'ailleurs la suite de l'épisode, traduite mot à mot sur le texte sacré, devient inintelligible si l'on substitue au lévite sa femme. Au surplus, tout ce récit n'a été consigné dans les Livres Saints, nous l'avons dit plus haut, que pour laisser deviner la gravité des vices qui rongeaient secrètement le peuple élu, et qui attirèrent sur lui si souvent la colère de son Dieu.

Comme le tumulte allait croissant, et que les manifestants menaçaient de tout briser, le vieillard, imitant la conduite de Loth dans une circonstance semblable ⁵, sortit pour leur parler : « *Gardez-vous, mes frères, leur dit-il, gardez-vous de commettre ce crime ; car j'ai reçu cet homme à titre d'hôte. Cessez-donc de penser à cette folie. Vous savez bien que la personne d'un hôte est sacrée, même chez les nations les plus barbares, et j'accepterai plutôt la mort, que de vous livrer celui que j'ai accueilli sous mon toit !* »

Ce discours n'ayant obtenu aucun succès, et les vociférations continuant de plus belle, le vieillard reprit : « Il y a ici à l'intérieur ma fille qui n'est pas encore mariée, et l'épouse de l'homme que vous réclamez. Je préfère, s'il le faut, *vous les livrer, l'une et l'autre, pour satisfaire votre passion, que de vous voir commettre sur un homme un crime contre nature* ».

Cet appel pathétique n'eut pas plus d'effet que le premier. Excités par leur infâme passion, les jeunes vauriens étaient maintenant sur le point de pénétrer dans la maison. Voyant qu'il n'y avait aucun espoir de secours, et qu'il allait tomber entre leurs mains, le lévite perdit complètement la tête. Oubliant tout l'amour qu'il avait pour son épouse, toute la peine qu'il venait de prendre pour la reconquérir, il poussa dehors la malheureuse femme, la livrant ainsi sans défense aux instincts déchaînés de ces brutes. Comme elle était extrêmement belle, ceux-ci laissèrent là leur premier dessein, et reportèrent sur elle la violence de leurs désirs. Toute la nuit, ils abusèrent d'elle de façon abominable, et ce n'est qu'au lever du jour qu'ils lui rendirent sa liberté. L'infortunée se traîna jusqu'à la maison du vieillard : mais là, elle n'eut même pas la force de frapper à la porte, et elle s'écroura devant le seuil, les bras étendus.

⁴ Poly., pp. 166-167.

⁵ Gen., XII, 6. – Cf. *Les Patriarches*, liv. I, ch. 10, p. 83.

Le lévite, cependant, toujours terrorisé par la scène de la veille, n'avait plus qu'une idée : fuir au plus vite cette ville où il courait de si grands dangers, sans même attendre le retour de sa femme. Dès que le jour commença à poindre, il voulut sortir furtivement : mais en ouvrant la porte, il aperçut son épouse étendue sur le sol. Il crut qu'elle dormait. Repris en la voyant d'un sentiment d'amour et de tendresse, il essaya de la réveiller, en la caressant et lui parlant doucement. Ce fut en vain, et il dut se rendre à l'évidence : elle était morte.

Alors, bourrelé de remords et de chagrins, il prit le pauvre cadavre, le plaça sur son âne et revint en son pays avec ce funèbre chargement. *Lorsqu'il fut arrivé chez lui, dit l'Écriture, il prit un couteau et divisa le corps de sa femme, avec ses os, en douze parts, et il en envoya une part dans chacune des tribus d'Israël.* Lorsqu'on apprit par les messagers qui apportaient cet affreux présent, ce qui s'était passé, ce ne fut qu'une clameur dans toutes les provinces : « *Jamais rien de tel n'est arrivé dans Israël depuis le jour où nos pères sortirent d'Égypte, jusqu'à aujourd'hui !* » C'était là une déclaration manifestement exagérée : car l'adoration du veau d'or par la nation entière au pied même du Sinaï, quarante jours après la conclusion de l'Alliance, constituait un crime autrement grave que l'assassinat d'une femme par une bande de gangsters en folie. « *Prononcez là-dessus, disait-on aux magistrats, et ordonnez ensemble ce qu'il faut faire !* »

Commentaire moral et mystique

Personne ne pensera que l'Église ait voulu conserver ce fait divers scandaleux dans la trame des Livres saints – c'est-à-dire dans des écrits destinés essentiellement à nous sanctifier –, s'il fallait s'en tenir au seul sens littéral. Il va de soi, qu'ici plus que partout ailleurs, nous sommes obligés de nous élever au-dessus de la lettre qui tue, pour trouver l'esprit qui vivifie.

Le geste du lévite découpant en morceaux le cadavre de sa femme, afin d'exciter les Hébreux, par la vue de ces restes mutilés, à s'armer d'un saint zèle pour la justice, nous paraît inhumain. Mais si nous le rapprochons du traitement infligé, plus près de nous, à la dépouille de certains saints, nous le trouverons peut-être moins barbare.

Ainsi, lorsqu'en 1584, deux ans après qu'elle eut quitté ce monde, on exhuma pour la première fois le corps – merveilleusement conservé – de sainte Thérèse d'Avila, nous apprenons par la relation officielle, qu'on commença par lui couper la main gauche, pour en faire une relique ; puis, au cours des reconnaissances successives, on lui enleva le bras gauche tout entier, les doigts de la main droite, le cœur, l'os de la clavicule droite, enfin le pied droit, sans compter de très nombreuses parcelles moindres, que l'on distribua à travers toute l'Espagne, et jusqu'à Rome. Ces mutilations n'étaient pas exécutées par des hérétiques ou des vandales ; elles étaient opérées par des prélats ou des religieux de haute vertu, qui s'en acquittaient avec un respect et une piété infi-

nis. Si on est en droit de les regretter, écrit l'un des biographes de la Sainte, « on est obligé de reconnaître que Dieu ne semble pas les avoir désapprouvées. En effet, de nombreux miracles vinrent récompenser la dévotion avec laquelle on porta sur tous les points du monde, ces fragments précieux »⁶.

C'est bien en effet l'usage, tout à fait particulier à l'Église catholique, parce qu'il est en connexion étroite avec le dogme de la résurrection des corps, de distribuer les reliques des Saints, qu'annonçait prophétiquement le geste du lévite de Gabaa.

Durant les trois premiers siècles du christianisme, on se contenta de traiter les corps des martyrs, ou des confesseurs morts en prison, avec le plus grand respect : néanmoins on les ensevelissait comme les autres défunts. Mais lorsqu'à partir de Constantin, les chrétiens purent pratiquer librement et ouvertement leur culte, la dévotion envers ces précieux restes prit un développement extraordinaire. Toutes les villes voulurent posséder des corps de martyrs, à commencer par Constantinople qui n'admit pas d'être inférieure à Rome, même sur ce point : elle obtint en 356 celui de saint Timothée ; en 357, ceux de saint André et de saint Luc. Bientôt, les corps ne suffisant plus, et surtout, les églises qui les possédaient refusant de s'en dessaisir, on prit le parti de les partager. Les Pères approuvèrent pleinement cette manière de faire.

« Les âmes courageuses des triomphateurs, écrit Théodoret, se meuvent à l'aise dans le ciel, mêlées aux chœurs des Anges ; pour leurs corps, ils ne sont plus cachés chacun dans son tombeau, mais des villes et des villages se les sont partagés... Oui, le corps est divisé, mais indivise reste la grâce ; et si petit, si menu qu'en soit le résidu, il détient la même vertu que le martyr, avant qu'il soit partagé »⁷.

*

À la lumière de ces considérations préalables, il nous sera plus facile de comprendre la signification mystique de la tragédie du lévite. Lui-même est appelé *vir*, parce qu'il représente Dieu, l'homme par excellence, le principe de toute *virilité*, l'Époux de toutes les âmes. Dieu, comme le lévite, *a pris une épouse*, lorsqu'il a jeté son dévolu sur la nation juive pour se la réserver, et il s'est uni à elle, d'une union qui aurait dû être indissoluble, par l'alliance du mont Sinaï.

Mais cette épouse n'a pas répondu à son attente : elle ne l'a pas aimé vraiment ; elle s'est lassée de ses exigences, de sa jalousie, de ses reproches, et *elle est retournée dans la maison de son père*, c'est-à-dire : elle s'est remise d'elle-même sous la puissance du démon, par le culte des idoles ; puisque Notre-Seigneur lui-même a déclaré aux Juifs que c'était là leur vrai père : *Vos ex patre diabolo estis*⁸.

Dieu ne s'est pas découragé pour autant. Il a continué à aimer l'infidèle, il n'a cessé de penser à elle, de désirer son retour, et enfin il est venu la recher-

⁶ *Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus*, par les Carmélites du premier monastère de Paris, t. II, pp. 355 et suiv.

⁷ *Discours sur les Martyrs* ; Pat. gr., t. LXXXIII, c. 1012.

⁸ Jo., VIII, 44.

cher lui-même, quand il est descendu en Judée par le mystère de l'Incarnation. Il a réussi à la reconquérir, en la personne de ceux qui se sont attachés à lui : il a retrouvé, dans la primitive Église, une épouse transformée, rajeunie, qui ne demandait qu'à l'aimer et à le suivre partout où il irait. Il s'est donc mis en route avec elle, pour l'emmener dans sa patrie, c'est-à-dire dans le royaume des cieux.

Mais au cours de ce voyage, il est assailli par *des fils de Bélial*, c'est-à-dire : par les persécuteurs du christianisme, vrais fils spirituels du démon. C'est à lui qu'ils en veulent ; c'est lui, c'est son nom, c'est son œuvre qu'ils voudraient exterminer : mais le Christ leur échappe, en rentrant dans la maison de son Père, au jour de son Ascension. Par contre, il leur abandonne sa femme ; il livre l'Église à leur merci, ne faisant rien, au moins en apparence, pour la défendre : et les persécuteurs auront beau jeu pour outrager la malheureuse de mille manières, et la faire mourir, en la personne des martyrs.

Le Seigneur alors, par le ministère des prêtres, prend les corps de ces saintes victimes, *avec leurs os*, précise le texte sacré, il les partage en morceaux, et il envoie ceux-ci aux quatre coins de la terre. Dans tous les oratoires, sur tous les autels, il y aura des reliques. Et, plus éloquents que la voix des prédicateurs, celles-ci, par leur présence muette, rappelleront sans cesse aux fidèles les persécutions qu'ont subies leurs premiers frères ; l'obligation où ils sont de lutter eux aussi contre les ennemis de la foi, de les exterminer spirituellement, de leur refuser les moyens de vivre et de se propager, jusqu'à ce que les coupables aient reconnu leurs fautes et fait pénitence. Dès qu'ils auront consenti à cet acte d'humilité, on les accueillera comme l'enfant prodigue, on les entourera d'affection et d'égards, comme on le verra au chapitre suivant, pour les six cents Benjamites du Grenadier, et on leur rendra leur place dans le véritable Israël, le peuple des élus.

*

Voici maintenant une belle application, faite par saint Athanase, de cet événement.

« Le malheur de ce lévite paraît peu de chose, écrit-il, si nous le comparons aux calamités qui affligent actuellement l'Église. Celles-ci sont telles, que l'on n'a jamais rien entendu de pareil ; personne n'a jamais enduré des maux semblables. Alors en effet il n'y eut qu'une femme accablée d'outrages, un lévite atteint. Maintenant c'est toute l'Église qui est frappée, c'est tout l'ordre sacerdotal qui est meurtri. Alors chaque tribu ne vit qu'un lambeau de la femme assassinée, et elle frémit d'indignation : aujourd'hui ce sont tous les membres de l'Église universelle que vous voyez déchirés... Dressez-vous donc, je vous en prie, vous aussi, comme si l'injustice subie par quelques-uns vous avait tous atteints. Et que chacun, comme s'il avait été lésé lui-même, se hâte de nous secourir, de crainte que les saints canons et la foi de l'Église ne coulent jusqu'au fond »⁹.

⁹ *Epistola encyclica*, I ; Pat, gr., t. XXV, c. 224.

CHAPITRE 18

Où la tribu de Benjamin passe un mauvais quart d'heure

(JUD., XX ET XXI)

Le récit du drame qui s'était déroulé à Gabaa souleva dans tout Israël une vague furieuse d'indignation. Tout le peuple s'écria d'une seule voix que jamais chose pareille ne s'était vue *depuis le jour où leurs pères étaient sortis d'Égypte*, qu'il fallait juger l'affaire de toute urgence et prendre des sanctions exemplaires.

Une assemblée générale fut aussitôt convoquée à Maspha, à laquelle toutes les tribus – hormis naturellement celle de Benjamin – furent priées d'envoyer leurs représentants. Tous les notables s'y rendirent, amenant avec eux des contingents de troupes dont le total s'élevait à 400.000 hommes.

Le lévite, invité à s'expliquer publiquement, raconta la chose telle qu'elle s'était passée : « *J'étais allé, dit-il, avec ma femme dans la ville de Gabaa, de la tribu de Benjamin, et je m'y étais arrêté. Mais voici que, pendant la nuit, des hommes de cette ville entourèrent la maison où j'étais pour me tuer ; et ils ont outragé ma femme avec une brutalité et une fureur incroyables qu'elle en est morte* ¹. *Alors j'ai pris son corps, je l'ai coupé en morceaux, et j'ai envoyé ceux-ci sur toutes les parties de notre territoire, parce qu'il ne s'est jamais commis un si grand crime, ni un excès si abominable en Israël* ».

Ce récit fut, pense-t-on, confirmé par les hommes qui avaient été témoins de la scène : le domestique qui accompagnait le couple, le vieillard qui l'avait reçu, et peut être d'autres encore ². Le texte hébreu est en faveur de cette opinion ³.

En entendant la déposition du lévite et le détail des circonstances qui avaient accompagné le crime, une vague d'indignation souleva l'assemblée : tous debout réclamaient une vengeance immédiate, et ne parlaient que d'aller sur l'heure châtier sans pitié les habitants de Gabaa, rendus solidairement responsables de ce forfait. Le Sanhédrin cependant fit observer, dit Josèphe,

¹ Le Lévite, il est vrai, ne fait pas allusion, dans sa déposition, au péché de sodomie dont nous avons parlé plus haut. Mais il est probable que la pudeur l'empêcha de donner ce détail, qui l'affectait personnellement. Il marque bien cependant que c'est à lui qu'en avaient les agresseurs.

² Carth., p. 213.

³ Fill.

que l'on ne devait pas déclarer si légèrement la guerre à des frères de race, et qu'il serait mieux de commencer par faire une enquête pour établir les responsabilités : la loi de Moïse prescrivait d'en agir ainsi, même avec les étrangers, et d'envoyer d'abord des ambassadeurs pour demander réparation. Il serait donc équitable de dépêcher d'abord une délégation auprès des Gabéens, pour les inviter à punir sévèrement les coupables. S'ils y consentaient, on devrait s'en tenir là. S'ils refusaient, on pourrait alors recourir aux armes ⁴.

Ces remarques produisirent leur effet. Des messagers furent expédiés dans toutes les villes de Benjamin, pour porter plainte contre le crime qui avait été commis, et demander le châtimement des coupables : « *Comment, dirent-ils, une action aussi scélérate a-t-elle pu se rencontrer au milieu de vous ? Livrez-nous les hommes de Gabaa qui ont perpétré ce crime, afin qu'ils soient mis à mort, et que le malheur qu'une telle abomination ne manquera pas d'attirer, soit écarté d'Israël !* »

Mais les Benjamites, qui se croyaient plus forts et plus courageux que les autres Juifs, refusèrent d'acquiescer à cette demande. Ils crurent que la solidarité de la tribu était engagée dans cette affaire. Aujourd'hui encore, ce sentiment demeure extrêmement fort chez les nomades de Transjordanie et d'Arabie : même dans le cas d'un crime manifeste, le cheik n'a pas le droit de livrer à la mort le coupable qui appartiendrait à son clan, parce que celui-ci est « son sang », et que « rien ne prévaut contre le sang » ⁵.

Les Benjamites jugèrent donc qu'il était de leur devoir de prendre fait et cause pour les coupables, et ils mobilisèrent à leur tour. Ils réunirent à Gabaa une armée de 25.000 hommes, parmi lesquels l'Écriture signale un corps de 700 frondeurs, qui « *combattaient, dit-elle, de la main gauche comme de la main droite, et qui étaient si adroits qu'ils atteignaient le but à un cheveu près, sans que la pierre lancée se déportât d'un côté ou de l'autre* ».

On n'est pas tenu de prendre ces mots en rigueur de terme, bien que l'on rencontre des traits d'adresse analogues à celui-là, chez les historiens de l'antiquité. On peut n'y voir qu'une locution hyperbolique, destinée à faire ressortir l'extrême habileté de ces hommes. Ce qui est certain, c'est que leur aptitude à manier la fronde de la main gauche, constituait pour eux un gros avantage, en leur permettant de viser l'ennemi au côté droit, qui n'était pas protégé aussi bien que le gauche par le bouclier.

« Toutes les autres tribus furent tellement irritées du refus des Benjamites, qu'elles s'obligèrent par serment à ne plus jamais donner

⁴ Flav., *loc. cit.*

⁵ Flav., I. V, ch. II.

leurs filles en mariage aux hommes de cette tribu, et à punir celle-ci par une guerre plus sanglante encore que celle que leurs prédécesseurs avaient faites aux Chananéens »⁶. Elles décidèrent de passer immédiatement à l'action et mirent en campagne sur l'heure les 400.000 soldats réunis à Maspha. Ceux-ci se rendirent d'abord à Silo, où se trouvait l'arche d'alliance, et là, par l'intermédiaire du grand prêtre, ils demandèrent au Seigneur de leur désigner lui-même le chef qui devait prendre le commandement de l'expédition⁷.

Mais le Seigneur se contenta de répondre : « *Que Juda soit votre chef* », ce qui voulait dire : « Suivez la tribu de Juda ».

Dès le lendemain, au petit jour, les Israélites se mirent en branle et arrivèrent bientôt en vue de Gabaa. Ils établirent leur camp devant la ville ; puis aussitôt, sans avoir invoqué le Seigneur, sans prendre aucune mesure de précautions, confiants seulement dans la justice de leur cause et leur supériorité numérique, ils partirent à l'assaut des murailles. Mais les Benjamites étaient sur leurs gardes. Bien loin de se laisser surprendre par cette attaque brusquée, ils réagirent avec une extrême vigueur, et, non contents de repousser les assaillants, les poursuivirent à travers la campagne, leur tuant vingt-deux mille hommes. Déseparés par cet échec brutal, les Israélites refoulèrent jusqu'à Silo, où ils passèrent une journée entière à pleurer et à gémir devant l'arche. Après quoi ils firent encore interroger le Seigneur par le grand prêtre : Devaient-ils, oui ou non, attaquer les Benjamites, leurs frères ? – Et il leur fut répondu : « *Allez et engagez le combat !* »

Forts de cette injonction, ils repartirent pour Gabaa, et reprirent l'attaque dès le lendemain. Mais les Benjamites les reçurent de la même manière que l'avant-veille, et leur tuèrent cette fois, dix-huit mille hommes.

On peut s'étonner de cette défaite, puisque l'action n'avait été engagée qu'avec l'assentiment du Seigneur. Nous verrons plus loin les raisons morales qui l'expliquent. Nous pouvons cependant remarquer dès maintenant que Dieu ne donne pas toujours, ici-bas, la victoire à ceux qui luttent pour lui. Les échecs de Judas Macchabée ; ceux de saint Louis dans ses croisades ; la capture de Jeanne d'Arc et sa mort sur un bûcher, en sont des preuves irrécusables. Dieu demande à ses serviteurs de lui obéir, de combattre et de travailler pour lui : mais il se réserve de les récompenser en ce monde ou dans l'autre, selon les mystérieux desseins de sa Sagesse.

⁶ Flav., l. V, ch. II.

⁷ On s'appuie sur cette prière pour penser que cette histoire se déroula avant la judicature d'Othoniel, quand il n'y avait pas encore de juge en Israël. Sans quoi celui qui eût été en charge aurait pris tout naturellement le commandement de l'armée.

De plus, les auteurs pensent couramment que, dans cette deuxième attaque, les Juifs, se reposant sur la réponse donnée par Dieu, agirent encore avec une très grande légèreté, oubliant cette règle fondamentale de conduite : Aide-toi, le ciel t'aidera. Mais cette fois, la leçon porta ses fruits. Ils revinrent devant le tabernacle, pleurèrent, prièrent, jeûnèrent toute une journée ; puis ils offrirent des sacrifices, *des holocaustes et des victimes pacifiques*, afin de se concilier la faveur divine. Et quand, ayant interrogé une troisième fois le Seigneur, ils reçurent l'ordre de donner l'assaut à nouveau, ils prirent toutes les mesures propres à leur assurer la victoire.

Bien que le récit du combat soit extrêmement confus dans le texte sacré, il semble que les choses se passèrent à peu près ainsi ⁸. Les Israélites divisèrent leur armée en trois corps, de force inégale. Le premier, qui était le plus faible, s'ébranla pendant la nuit, et vint secrètement se tapir à l'ouest de la ville, en un lieu où il y avait des grottes et des plis de terrain favorables à une embuscade ; peut-être, d'après le texte hébreu, le point que l'on appelle aujourd'hui Ma'areh Gébah.

Le deuxième corps, qui comprenait le gros de l'armée, dissimulant lui aussi soigneusement sa présence, vint se poster à quelque distance devant Gabaa, appuyant sa ligne de bataille au lieu dit Baal Thamar – aujourd'hui Ras-et-Tawil ⁹.

Le troisième corps enfin, fort à peine d'une dizaine de mille hommes, s'avança vers la ville avec la même apparente insouciance que les jours précédents, comme pour reprendre l'attaque qui n'avait pas réussi.

Dès que les Benjamites l'aperçurent, ils coururent sur lui, avec une audace accrue par leurs deux victoires antérieures. Aussitôt, les assaillants firent mine de lâcher pied, et se sauvèrent par deux chemins dont l'un conduisait à Béthel, l'autre à Gabaon, aujourd'hui El-Djib, à dix kilomètres au nord-ouest de Jérusalem.

Cette fuite apparente, dit Josèphe, enfla tellement le cœur des Benjamites, que ceux mêmes d'entre eux que leur âge exemptait d'aller à la guerre et qui se contentaient de regarder le combat du haut des murailles de la ville, sortirent, pour avoir part au pillage, qu'ils croyaient être assuré ¹⁰.

Mais les fuyards, qui n'avaient perdu qu'une trentaine d'hommes dans l'échauffourée, entraînèrent leurs poursuivants *vers Baal-Thamar* où se trouvait embusqué le 2^e corps, avec lequel le combat s'engagea. Dès qu'ils virent les Benjamites sérieusement accrochés là, les hommes du 1^{er} corps placé à Ma'areh Gébah sortirent de leurs ca-

⁸ Cf Lyr., c. 279.

⁹ B. J.

¹⁰ Flav., l. II, ch. V.

chettes et s'élançèrent vers la ville, maintenant vide de ses défenseurs. Ils y entrèrent sans difficulté et passèrent au fil de l'épée tous les habitants, y compris les vieillards, les enfants et les femmes. Puis selon ce qui avait été convenu, ils allumèrent un grand feu, pour faire savoir aux autres que la ville était prise. A ce signal, tous les Israélites qui avaient simulé la fuite firent front et passèrent à l'attaque en poussant de grands cris ¹¹.

Alors, les Benjamites comprirent qu'ils étaient perdus. La plupart d'entre eux essayèrent de gagner une région désertique située entre Gabaa et Jéricho, où ils espéraient se mettre à l'abri : mais pris entre les Israélites qui venaient de Baal-Thamar et ceux qui sortaient de la ville, ils furent impitoyablement massacrés à coups de flèches ¹². Six cents d'entre eux seulement réussirent à gagner un point escarpé surnommé : le rocher du Grenadier, sur lequel ils se retranchèrent. Tous les autres, au nombre de vingt-cinq mille environ, furent exterminés. Mais les Israélites ne s'en tinrent pas là ; pris d'une frénésie de vengeance qui dépassait toute mesure, ils prétendirent appliquer à la tribu de Benjamin en son entier la loi du talion, et faire expier à la totalité de ses membres le crime de quelques mauvais garnements en délire.

Ils passèrent d'abord au fil de l'épée les habitants de Gabaa, *depuis les hommes jusqu'aux bêtes*. Puis ils livrèrent aux flammes, sans en excepter une seule, toutes les villes et toutes les bourgades de Benjamin, avec extermination radicale de la population. La tribu entière disparut dans cette invraisemblable tuerie, hormis les six cents hommes qui avaient réussi à atteindre le rocher du Grenadier.

*

Cependant, quand le vent de furie démentielle qui les avait emportés se fut apaisé, les Israélites sentirent le remords envahir leur cœur. Ils eurent pitié de ces frères de race qu'ils avaient sauvagement massacrés ; ils regrettèrent surtout la mutilation dont ils s'étaient rendus coupables envers leur nation, en portant atteinte au nombre sacré de douze, prescrit par Dieu lui-même, et toujours soigneusement maintenu par leurs ancêtres, pour l'ensemble des tribus.

Pleins de contrition, ils s'imposèrent un jeûne, puis revinrent devant le Tabernacle à Silo, où, après avoir pleuré et gémi encore un jour entier, *ils offrirent des holocaustes et des hosties pacifiques*, les premiers pour remercier le Seigneur de la victoire obtenue, les secondes pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cela fait, les chefs avisèrent aux moyens de reconstituer la tribu disparue. Il en restait bien six cents

¹¹ Flav., l. V, ch. II.

¹² Flav., l. V, ch. II.

hommes, nous l'avons dit, retranchés sur le rocher du Grenadier, mais plus une seule femme ! Et toutes les autres tribus s'étaient engagées par serment à Maspha, à ne plus jamais donner aucune de leurs filles à un homme de Benjamin ! On fit d'abord une enquête pour savoir si ce serment avait bien été prêté par tout le monde, et donc si tous étaient tenus par lui : « *Qui donc, demanda-t-on, ne s'est pas présenté quand l'armée a été convoquée à Maspha, pour marcher contre Benjamin ?* » Mais personne ne répondit, et pour cause, puisque par un autre serment solennel, on avait décrété la peine de mort contre quiconque ne viendrait pas à Maspha !

Alors, les lamentations reprirent de plus belle : « *Une des tribus d'Israël a été supprimée ! Où les survivants trouveront-ils des épouses, puisque nous avons tous juré de ne pas leur donner nos filles ?* » – Une seconde fois, les anciens posèrent la question : « *Qui donc parmi toutes les tribus d'Israël, n'est pas monté à Maspha ?...* »

Soudain, on s'avisa qu'aucun des habitants de la ville de Jabès, métropole de la province de Galaad, n'assistait à la réunion. Aucun n'avait pris part à l'expédition contre les Benjamites. Ces gens-là s'étaient donc dérobés à leur devoir, ils s'étaient solidarisés avec les rebelles, ils tombaient sous le coup des mêmes sanctions. Brusquement, comme un brasier ranimé par le vent, le zèle vindicatif des Juifs flamba et crépita de nouveau. Une colonne de dix mille hommes, *très vigoureux*, souligne l'Écriture, fut expédiée sur Jabès, avec l'ordre d'en exterminer toute la population : hommes, femmes et enfants, à la seule exception des jeunes filles qui seraient trouvées vierges¹³.

Ces instructions furent exécutées à la lettre, et tous les habitants furent massacrés, hormis quatre cents jeunes filles qui furent ramenées à Silo. On envoya alors une députation aux six cents Benjamites, barricadés sur leur rocher, pour leur faire des propositions de paix. On leur promit de leur rendre toutes leurs terres, de leur procurer du bétail sans bourse délier ; on leur offrit pour épouses les quatre cents vierges, épargnées à Jabès. Les assiégés acceptèrent avec joie : mais quand on procéda au partage, il n'y eut pas assez de femmes pour tous.

Alors les Israélites recommencèrent à gémir et à se lamenter. « *Que ferons-nous aux autres qui n'ont pas eu de femmes ?* disaient les anciens. *Il n'est rien que nous ne devons faire pour empêcher qu'une tribu d'Israël ne périsse !* » Pour sortir de cet embarras, certains insinuèrent, dit Josèphe, « qu'il ne fallait pas se laisser arrêter par un serment fait sous l'empire de la colère : l'essentiel était de sauver une tribu qui courait fortune d'être entièrement éteinte. S'il y a faute grave

¹³ Cf. Num., XXXI, 17. Quand Moïse avait envoyé châtier les Madianites, à la suite de l'aventure de Balaam, il avait prescrit une mesure semblable : toute la population devait être exécutée, sauf les jeunes filles non mariées.

à trahir un serment dans un mauvais dessein, il n'y en a pas à le violer lorsque la nécessité vous y oblige ». Mais le Sanhédrin refusa d'entrer dans ces vues, et protesta que le seul nom de parjure lui faisait horreur. Tandis que les sentiments étaient ainsi partagés, l'un des assistants déclara qu'il connaissait un moyen de donner des femmes aux Benjamites, sans manquer au serment que l'on avait fait. Invité à s'expliquer, il le fit de cette manière : « Nous sommes obligés, dit-il, de nous rendre trois fois par an dans la ville de Silo, pour y célébrer nos grandes fêtes, et nous y menons alors avec nous nos femmes et nos enfants. Dès lors, il faut conseiller secrètement aux Benjamites d'enlever, sans nous demander notre avis, celles de nos filles qu'ils pourront prendre. Nous leur dirons donc : *« Allez à Silo, cachez-vous autour de la ville, dans les vignes et dans les buissons. Lorsque vous verrez des jeunes filles sortir pour aller chanter et danser dans les champs, jetez-vous sur elles ; prenez-en chacun une pour votre femme, et repartez en toute hâte avec elle pour votre terre natale. Lorsque leurs pères ou leurs frères viendront se plaindre et demander justice, nous leur dirons : « Ayez pitié de ces hommes, nous les avons déjà châtiés si durement ! Ils n'ont pas enlevé vos filles au nom des lois de la guerre ou des droits du vainqueur : ils vous les ont demandées comme épouses, et vous les leur avez refusées, en vertu du serment que vous aviez fait. Ils les ont donc prises de force, parce que c'était pour eux une nécessité vitale, qui les excuse du crime de rapt. Et d'ailleurs, vous avez, vous aussi, une part de responsabilité dans cette affaire : parce que c'était à vous de surveiller vos filles, et de ne pas les laisser s'amuser toutes seules dans les champs »*.

Cet avis plut à tout le monde, et on décida de s'y conformer. Au jour dit, les deux cents Benjamites qui n'avaient point d'épouses se rendirent à Silo, se dissimulèrent dans les environs de la ville, et, au moment propice, enlevèrent chacun une jeune fille, qu'ils emmenèrent chez eux. Les parents des victimes de ce rapt essayèrent bien de protester auprès des chefs du peuple : mais ils furent déboutés avec les arguments donnés plus haut. D'ailleurs leur irritation s'apaisa vite, car il s'avéra bientôt que ces mariages forcés étaient une excellente affaire. Les survivants de Benjamin en effet se partagèrent à six cents tout le territoire de leur tribu, et se trouvèrent ainsi à la tête de domaines magnifiques. En outre, on leur fournit gratuitement du bétail, on les aida à rebâtir leurs villes, si bien qu'en peu de temps, leur situation devint extrêmement prospère.

Commentaire moral et mystique

Au sens moral, cette sinistre histoire montre les maux que peut engendrer parmi les hommes la concupiscence de la chair, quand elle n'est pas re-

frénée. Toutes les violences que nous venons de raconter, tous ces massacres, toutes ces ruines, eurent pour cause première le désir contre nature qu'éprouvèrent quelques garnements dévoyés de Gabaa, et qu'ils voulurent satisfaire à tout prix.

Elle manifeste aussi l'erreur de ceux qui, comme les Benjamites, se font un point d'honneur de défendre leurs proches ou leurs amis, envers et contre tout, semblant ignorer que les droits de la justice passent avant ceux du sang.

Les échecs subis par les Israélites, alors qu'ils croyaient exercer une vengeance légitime et sainte, nous rappellent qu'avant de juger les autres, avant surtout de prendre des sanctions contre eux, il faut d'abord se juger soi-même.

S'il était légitime de venger l'injure faite au lévite par quelques mauvais sujets de la tribu de Benjamin, il était bien plus urgent de punir d'abord le crime qu'avaient commis les Danites en érigeant officiellement au milieu d'eux un culte idolâtrique, comme nous l'avons conté au chapitre précédent. Celui-là tombait sans aucun doute sous la sentence du *Deutéronome*, prescrivant de détruire sans merci toute ville qui abandonnerait le culte du vrai Dieu, et d'en passer tous les habitants au fil de l'épée¹⁴. Il était ridicule de voir Israël mobiliser toutes ses forces et mettre en campagne plusieurs centaines de mille hommes, pour châtier une action, atroce sans doute, mais qui ne dépassait pas la portée d'un crime crapuleux ; tandis que l'on demeurait indifférent devant les autels sacrilèges qui s'érigeaient un peu partout en l'honneur de Baal et d'Astarté ! Était-ce là vraiment, prendre les intérêts de Dieu, et défendre son honneur¹⁵ ?

« Celui qui ne se juge pas d'abord soi-même, écrit saint Grégoire, ne peut juger sainement autrui. Même s'il sait, pour l'avoir appris dans les livres, où se trouve le bon droit, il n'est pas en état de porter un jugement équitable sur les mérites des autres, lui auquel le sentiment aveugle de sa propre innocence ne fournit aucune règle de discernement.

« C'est en vertu de cela qu'aux Juifs qui, pour lui tendre un piège, avaient amené devant lui la femme adultère, Jésus répondit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre !¹⁶ » Ils s'occupaient de châtier les fautes des autres, mais ils oubliaient les leurs. La vérité les rappelle donc au-dedans de leur conscience afin qu'ils travaillent d'abord à se corriger, et qu'ensuite ils corrigent les autres.

« C'est pour cela aussi que, lorsque la tribu de Benjamin ayant roulé dans un crime charnel, le peuple d'Israël en entier se rassembla pour venger cette honte, il commença par être battu lui-même, dans les combats qu'il engagea. Il avait cependant consulté le Seigneur, afin de savoir s'il devait procéder à cette punition, et il avait reçu l'ordre de la faire : c'est donc conformément au commandement de la voix divine qu'il marcha ; et pourtant il essuya une première, puis une seconde défaite. Mais enfin il écrasa si complètement la tribu coupable, qu'il l'anéantit presque entièrement. Que

¹⁴ XIII, 6-18.

¹⁵ Cf. Lyr., c. 277.

¹⁶ Jo., VIII, 7.

signifie qu'il se soit enflammé de zèle pour châtier un crime, et qu'il ait été d'abord puni lui-même ? sinon que ceux qui ont à punir les fautes des autres doivent d'abord se purifier eux-mêmes »¹⁷.

¹⁷ *Morales*, l. XIV, n° 34 ; *Pat. lat.*, t. LXXV, c. 1057.

Conclusion

L'auteur sacré termine le récit de la sinistre aventure du Lévite, et tout le livre des *Juges*, en disant : *En ces jours-là, il n'y avait point de roi en Israël, mais chacun faisait ce qui lui semblait bon*. Il veut faire entendre par là que le scandale donné par les Danites, le crime commis par les vauriens de Gabaa, la répression effroyable qui en fut la conséquence, tout cela ne fut possible que parce qu'il n'y avait point de pouvoir central en Israël pour juger les différends, punir les coupables, et maintenir chacun dans la ligne de son devoir. La carence de l'autorité est en effet pour toute société, quelle qu'elle soit, le principe de la ruine, le germe du relâchement, de la déchéance et de la désagrégation. L'auteur des *Proverbes* déclare sans réserve : *Ubi non est gubernator, populus corrue*t : Là où il n'y a pas de gouverneur, le peuple périra ¹.

Cependant n'allons pas penser que le roi, dont l'auteur sacré déplore ici l'absence, soit un prince dans le genre de Saül, d'Achab, de Manassé, ou de tant d'autres qui occupèrent indignement le trône en Israël. Nous savons malheureusement que, hormis David, Ézéchias et Josias, tous firent le mal, tous donnèrent plus ou moins dans l'idolâtrie, et dans les abominations des Chananéens. Non, le Roi dont l'Écriture appelle secrètement la venue, c'est celui qui seul pourra mettre fin au règne du péché dans le monde, instaurer la vraie justice, conduire tous les hommes dans le chemin de la Paix et du vrai Bonheur : le Roi des rois, le Christ Jésus, à qui soient rendus honneur et gloire, dans les siècles des siècles ! Amen.

¹ Prov., XI, 14.

Table des matières

LIVRE I

Josué

CHAPITRE 1	Rahab la courtisane (JOS. 1 ET 2)	6
CHAPITRE 2	Le passage du Jourdain (JOS. 3, 1 – 5, 12)	14
CHAPITRE 3	Les murailles de Jéricho (JOS. 5, 13 – 6, 27).....	19
CHAPITRE 4	Le péché d'Achan (JOS. 7)	28
CHAPITRE 5	La prise d'Haï (JOS. 8, 1-29)	33
CHAPITRE 6	Le renouvellement de l'Alliance (JOS. 8, 30-35 – DEUT. 27).....	38
CHAPITRE 7	L'étrange supercherie des Gabaonites (JOS. 9).....	44
CHAPITRE 8	Conquête de la Palestine (JOS. 10 ET 11)	49
CHAPITRE 9	Le tirage des lots (JOS. 13 ET 14)	59
CHAPITRE 10	L'établissement en Chanaan (JOS. 15 – 21)	64
CHAPITRE 11	L'autel du Jourdain (JOS. 22)	70
CHAPITRE 12	La mort de Josué (JOS. 23 ET 24).....	74

LIVRE II

Les Juges

CHAPITRE 1	Les Chananéens reprennent du poil de la bête (JUD. 1 ET 2)	81
CHAPITRE 2	Aod, ou de l'avantage qu'il y a à être ambidextre (JUD. 3)	90
CHAPITRE 3	Débora (JUD. 4 ET 5)	96
CHAPITRE 4	Gédéon entre en scène (JUD. 6).....	105
CHAPITRE 5	Le petit pain cuit sous la cendre (JUD. 7)	111
CHAPITRE 6	La « vendange d'Abiézer » (JUD. 8).....	116
CHAPITRE 7	Abimélech (JUD. 9).....	124
CHAPITRE 8	La fille de Jephthé (JUD. 11).....	135
CHAPITRE 9	Danger d'une mauvaise prononciation (JUD. 12)	147
CHAPITRE 10	La naissance de Samson (JUD. 13).....	152
CHAPITRE 11	Le lion et le miel (JUD. 14)	158
CHAPITRE 12	Les renards (JUD. 15, 1-8)	166
CHAPITRE 13	La mâchoire d'âne (JUD. 15, 9-20).....	171
CHAPITRE 14	Dalila (JUD. 16, 1-21)	178
CHAPITRE 15	La mort de Samson (JUD. 16, 22-31)	186
CHAPITRE 16	Michée et son lévite (JUD. 17 ET 18)	193

CHAPITRE 17	La femme coupée en morceaux (JUD. 19)	203
CHAPITRE 18	Fâcheux moment pour la tribu de Benjamin (JUD. 20 ET 21)...	209
CONCLUSION	à tout le livre des Juges	218

SEMINARIO INTERNACIONAL
NUESTRA SEÑORA CORREDENTORA

Dom Jean de Monléon
O. S. B.

Histoire Sainte

4^e. DAVID

Commentaire
historique et mystique
sur le I^{er} et II^e
Livre des Rois

LES ÉDITIONS DE LA SOURCE
5, RUE DE LA SOURCE, 5 – PARIS, XVI^e

Note

Les parties du texte écrites en italique reproduisent mot à mot la lettre même de la Bible, traduite sur la Vulgate de Clément VIII.

Pour les renvois aux ouvrages les plus souvent cités dans ce volume, on s'est servi des abréviations suivantes :

- Alb. : Saint Albert le Grand, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1890.
- Amer. : Saint Ambroise, *Première et Deuxième Apologie de David*, Pat. lat. de Migne, t. XIV.
- Arab. : Version arabe de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton.
- Aug. : Saint Augustin, *Opera omnia*.
- Bède : Saint Bède le Vénérable, *In Samuelem prophetam*, Pat. lat. de Migne, t. XCI, col. 499.
- Bern. : Saint Bernard, *Opera omnia*.
- B. J. : *Bible*, dite de Jérusalem, Paris, 1950.
- Bonav. : Saint Bonaventure, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1868.
- Calm. : Dom Aug. Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testaments*, Paris, 1724.
- Carth. : Denys le Chartreux, *Enarrationes in libros primum et secundum Samuelis*, t. III.
- Chald. : Paraphrase chaldaique de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton.
- Corn. : Cornelius a Lapide, *Commentaires sur l'Écriture*, t. III.
- Chrys. : Saint Jean Chrysostome, *Opera omnia*.
- Dam. : Saint Pierre Damien, *Commentaires sur l'Ancien Testament*, Pat. lat. de Migne, t. CLXXIV.
- D. B. : *Dictionnaire de la Bible*, Letouzey, Paris, 1895.
- Ephr. : Saint Éphrem, *Œuvres complètes*, Rome, 1737.
- Fill. : *La Sainte Bible*, commentée par L. Fillon, Paris, 1903.
- Flav. : Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, trad. Arnauld d'Andilly, Paris, 1700.
- Gloss. : Walafrid Strabon, *Glose ordinaire*, édition d'Anvers, 1617.
- God. : Godefroy, Abbé d'Admont, *Homélie*, Pat. lat. de Migne, t. CLXXIV.
- Grég. : Saint Grégoire le Grand, *Commentaires sur les premier Livre des Rois*, Pat. lat. de Migne, t. LXIX, et *Pastoral*, t. LXXVII.

- Hier. : Saint Jérôme, *Opera omnia*.
- H. S. : Pierre Comestor, *Histoire scolastique*, Pat. lat. de Migne, t. CXCVIII.
- L. C. : Lusseau et Collomb, *Manuel d'études bibliques*, Paris, 1934, t. II.
- Lyre : *Glose* de Nicolas de Lyre (reproduite au-dessous de celle de W. Strabon, indiquée ci-dessus).
- Poly. : Bible polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. II.
- Proc. : Procope de Gaza, *Commentaires*, Pat. gr. de Migne, t. LXXXVII.
- Ricc. : Ricciotti, *Histoire d'Israël*, Paris 1939 (traduit de l'italien), t. I.
- Rhab. : Rhaban Maur, *Commentariorum libri*, Pat. lat. de Migne, t. CIX.
- Rup. : Rupert de Deutz, *De Trinitate et operibus ejus*, Pat. lat. de Migne, t. CLXVII,
- Syr. : Version syriaque de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton.
- Théod. : Théodoret de Cyr, *Questions choisies sur les livres des Rois*, Pat. gr. de Migne, t. LXXX, col. 529.

Avant-propos

L'étude sur le Roi David que l'on trouvera dans les pages qui suivent n'est pas une biographie à la manière de celles que l'on écrit aujourd'hui. Elle n'est autre chose qu'un commentaire des deux premiers livres des Rois, où est rapportée la vie de notre héros. Comme dans les tomes précédents de cette Histoire Sainte, nous avons suivi le texte officiel de la Vulgate, le seul dont l'inspiration – et donc la vérité absolue – soient garanties par l'Église. Nous l'avons expliqué à la lumière des plus grands Docteurs de la chrétienté : saint Jérôme, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Bernard, etc... et aussi de l'historien des Juifs, Flavius Josèphe. Nous en avons exposé le sens historique et dans une certaine mesure – encore que ce ne soit pas du goût de tout le monde – le sens spirituel, parce qu'une connaissance au moins élémentaire de celui-ci est indispensable à l'intelligence de la Bible. Malgré les imperfections et les faiblesses de ce travail, nous espérons qu'il aidera le lecteur à se faire une idée exacte de ce saint roi, qui, en dépit de ses qualités charmantes, de ses vertus éminentes, fut à ses heures un pécheur, et un grand pécheur. Mais il sût en faire pénitence, et c'est par là qu'il est pour nous un modèle de perfection.

LIVRE I

L'adolescent

CHAPITRE 1	Naissance de Samuel (I ROIS, 1)	7
CHAPITRE 2	Le cantique d'Anne (I ROIS, 2)	14
CHAPITRE 3	Danger qu'il y a à ne pas corriger ses enfants (I ROIS, 3)	17
CHAPITRE 4	L'Arche chez les Philistins (I ROIS, 4 – 6)	25
CHAPITRE 5	Samuel au pouvoir (I ROIS, 7)	36
CHAPITRE 6	Israël veut un roi (I ROIS, 8)	41
CHAPITRE 7	L'élection de Saül (I ROIS, 9 – 10)	45
CHAPITRE 8	Campagne contre les Ammonites (I ROIS, 11)	53
CHAPITRE 9	Premières difficultés de Samuel avec Saül (I ROIS, 12 – 13)	58
CHAPITRE 10	Jonathas (I ROIS, 14)	63
CHAPITRE 11	Desobéissance de Saül (I ROIS, 15)	71
CHAPITRE 12	Le petit dernier (I ROIS, 16)	78
CHAPITRE 13	Goliath (I ROIS, 17)	83
CHAPITRE 14	Où Saül commence à persécuter David (I ROIS, 18 – 20)	94
CHAPITRE 15	David s'enfuit chez les Philistins (I ROIS, 21)	106
CHAPITRE 16	Le massacre des prêtres (I ROIS, 22)	112
CHAPITRE 17	Le désert de Ziph (I ROIS, 23 – 24)	119
CHAPITRE 18	Nabal, le mauvais riche (I ROIS, 25)	130
CHAPITRE 19	David épargne Saül une seconde fois (I ROIS, 26)	137
CHAPITRE 20	La pythonisse d'Endor (I ROIS, 27 – 28)	143
CHAPITRE 21	L'esclave égyptien (I ROIS, 30)	153
CHAPITRE 22	La mort de Saül (I ROIS, 31)	158

CHAPITRE 1

Naissance de Samuel

(I ROIS, I)

Bien que le *Livre des Juges* s'achève avec la mort de Samson, le mode de gouvernement incarné par ces hauts fonctionnaires n'est pas encore, à cette date, arrivé à son terme : le plus grand des juges, Samuel, reste à paraître. Mais son histoire est rattachée à celle des Rois, parce que c'est à lui qu'incombera la mission d'instaurer en Israël le régime monarchique.

La Sainte Écriture contient quatre livres, dits : *des Rois*¹, qui renferment toute l'histoire de la royauté israélite, depuis Saül qui en fut le premier titulaire (1095), jusqu'à Sédécias, qui en vit l'écroulement, lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor (588).

Les auteurs contemporains attribuent ce changement à des raisons de profonde politique. À la fin du XI^e siècle avant Jésus-Christ, écrit l'un d'eux,

le régime patriarcal et dictatorial se montrait de plus en plus mal adapté aux nouvelles conditions dans lesquelles se trouvait placée la nation (juive), spécialement en face des peuples voisins : Édomites, Philistins, etc., pourvus d'une organisation politique ferme et bien centralisée. L'infériorité d'Israël à ce point de vue devait être évidente, même aux yeux des peuples, car le projet d'une institution de la monarchie avait eu des partisans au temps de Gédéon et d'Abimélech. Toutefois, en face du parti royaliste, un autre était encore très puissant et devait le rester très longtemps : c'était celui des conservateurs, pour lesquels l'adoption d'un nouveau régime de gouvernement en Israël semblait une innovation aussi dangereuse sur le terrain politique que téméraire dans le domaine religieux. Mais personne ne pouvait arrêter le cours des événements, et, avec les années, sous la pression des circonstances, la constitution sociale de l'époque des Juges perdait de son crédit, en même temps que l'idée d'une monarchie devenait plus populaire. Aux frontières mal définies de la nation, la menace des Philistins devenait chaque jour plus grave : les exploits de Samson n'avaient pas réussi à conjurer le danger qui s'élevait au Sud-Ouest. Ce danger ne fit que croître et ne cessa de menacer Israël à la fin de l'époque des Juges et pendant les premiers temps de la monarchie : c'est même sous son influence que fut institué le régime nouveau destiné à le conjurer².

¹ Dans le canon juif, les deux premiers de ces livres sont appelés : *livres de Samuel* ; les deux suivants : *livres de Malachim*.

² Rice, p. 324.

Voici maintenant comment la Sainte Écriture nous présente les choses :

Il y avait, dit-elle, dans la ville de Ramathaïm un homme de bien, grand serviteur de Dieu, qui s'appelait Elcana. Ramathaïm nous est plus connu sous le nom d'Arimathie ³ ; c'est le bourg que devait illustrer un jour Joseph, le courageux sanhédrinite, qui obtint de Pilate la permission d'ensevelir le Sauveur.

Elcana appartenait par son père à la tribu de Lévi ; non pas toutefois à la famille d'Aaron, mais à celle de Coré, issue de Cath ⁴. Il n'était donc pas prêtre. Par sa mère, il se rattachait à la tribu de Juda : car le titre d'Ephratéen, qui lui est donné ici, indique, non qu'il descendait d'Éphraïm, comme beaucoup l'ont pensé par erreur, mais qu'il était originaire d'Ephrata, c'est-à-dire de Bethléem, sur le territoire de Juda ⁵.

Il avait une épouse d'une grande beauté, qui s'appelait Anne et qu'il aimait tendrement ⁶. Malheureusement, la pauvre femme était stérile et ne lui donnait pas d'enfant. Alors, puisque la loi de Moïse le permettait en certaines circonstances, il s'était décidé à prendre une épouse secondaire, qui avait nom Phénenna, et dont il eut successivement – si nous en croyons les historiens juifs – dix garçons, sans parler des filles.

Chaque année, aux jours fixés par la Loi, c'est-à-dire : à Pâques, à la Pentecôte, à la fête des Tabernacles ⁷, cet homme de bien montait à Silo, où se trouvait alors l'arche d'alliance, afin d'adorer le Dieu des armées, et de l'honorer par des sacrifices. Un jour qu'il venait d'offrir ainsi – non de ses propres mains, puisqu'il n'était que lévite, mais par le ministère d'un prêtre – *une hostie pacifique*, il se mit à table avec ses deux femmes et ses enfants, pour manger la part de viande qui lui revenait sur la bête immolée. Car, dans ces sortes d'hosties, la victime était divisée en trois lots : la graisse était brûlée sur l'autel, en l'honneur de Dieu ; la poitrine, ainsi que le membre antérieur droit, allaient aux prêtres, et le reste appartenait au donateur. Au cours de ce repas Anne, en regardant tous les enfants de Phénenna pressés autour de leur mère, pour recevoir chacun sa part ⁸, fut prise d'un tel accès de chagrin, qu'elle fondit en larmes. Sa stérilité lui était une souffrance d'autant plus cruelle que son émule n'épargnait rien pour la lui rappeler par ses réflexions méprisantes. Jalouse de la préférence non dissi-

³ Aujourd'hui : *Rentis*, au nord-est de Lydda, à la lisière occidentale des monts d'Ephraïm.

⁴ Gen., XLVI, 11.

⁵ Carth., p. 249.

⁶ Flav., l. II, ch. XI.

⁷ Deut. XVI, 16. Cf. aussi Ex. XXIII, 14-17, et Lévit. XXIII *passim*.

⁸ Flav., l. V, ch. XI.

mulée qu'Elcana témoignait à Anne, elle ne manquait aucune occasion d'humilier celle-ci, et ces pèlerinages en famille lui en offraient chaque année d'excellentes.

Elcana cependant, voyant les larmes qui coulaient sur les joues de la femme qu'il aimait, s'appliquait de son mieux à la consoler : « Anne, lui disait-il, *pourquoi pleures-tu ? Pourquoi ne manges-tu pas ? Quelle est la cause qui afflige ton cœur ? Ne suis-je pas meilleur pour toi que dix garçons ?* » C'est-à-dire : « Ne vaut-il pas mieux pour toi avoir un mari qui t'aime, qui te comble d'attentions, qu'une bande d'enfants qui te causeraient mille soucis ? »

Anne essaya de prendre un peu de nourriture. Mais ne pouvant arrêter ses larmes, elle se leva bientôt, et se rendit seule devant le Tabernacle, afin d'épancher librement son chagrin. « *Dieu des armées, disait-elle, en gémissant, daignez abaisser votre regard sur votre servante et considérer sa douleur. Daignez-vous souvenir de moi et ne pas me délaisser. S'il vous plaît de m'accorder l'enfant que je désire de toute mon âme, et permettre qu'il soit du sexe masculin, je vous promets, en retour, de vous le consacrer dès son plus jeune âge, et d'en faire un Nazaréen, dont les cheveux ne seront jamais coupés* ».

Elle pria longtemps ainsi :

comme si l'amour lui donnait des ailes, dit saint Jean Chrysostome, comme si elle montait au ciel en esprit, comme si elle voyait Dieu en personne ⁹.

Elle redisait inlassablement les mêmes choses, mais si profondément recueillie en elle-même, que ses lèvres remuaient à peine, et qu'on n'entendait aucun son en sortir.

Or c'était là, aux yeux des Juifs, une attitude tout à fait singulière. Pour eux, en effet, la prière ne se concevait qu'assortie de gestes extérieurs, et s'exprimant par des formules récitées à haute voix. Justement, le grand-prêtre en personne, Héli, se tenait alors devant le sanctuaire, assis sur une cathèdre, pour répondre aux pèlerins qui désiraient lui parler. Du coin de l'œil il observait cette femme dont le comportement l'intriguait, et il cherchait à se rendre compte s'il sortait de sa bouche au moins un faible murmure ¹⁰. Mais il avait beau tendre l'oreille, il ne saisissait absolument rien. Il en conclut que cette femme avait trop bu sans doute, et il l'interpella sans aménité : « *Jusqu'à quand vas-tu rester dans cet état d'ivresse ?* demanda-t-il. *Va te coucher un moment pour cuver le vin dont tu es pleine* » ¹¹.

⁹ *Hom. sur Anne*, I, S. Part. gr. t. LN, col. 640. 10.

¹⁰ Arab. Poly., p. 195.

¹¹ La version des LXX met cette algarade dans la bouche du serviteur d'Héli. Mais toutes les autres versions l'attribuent au pontife lui-même. Poly., p. 194.

Le coup était dur pour la pauvre Anne : elle avait voulu échapper aux insolences de sa compagne et chercher dans la prière quelque adoucissement à sa peine ; et voici que le grand-prêtre en personne, le ministre hautement qualifié de ce Dieu dont elle implorait le secours, lui infligeait un outrage plus humiliant encore que ceux de Phénenna.

Mais c'est dans l'épreuve que les âmes vraiment nobles montrent ce qu'elles sont : sous l'injure qui lui était faite, Anne ne se cabra point ; elle maîtrisa l'indignation qui montait de son cœur et se contenta de dire courtoisement : « *Non, seigneur. Je n'ai bu ni vin, ni rien de ce qui peut enivrer. Je suis une femme malheureuse à l'excès, et j'épanche mon âme devant le Seigneur. Ne prenez pas votre servante pour une de ces filles de Bélial, qui vivent dans l'intempérance et la débauche. C'est sous la pression de la douleur et de mon chagrin que j'ai prié jusqu'à maintenant* ».

Héli sentit qu'elle disait vrai et fut touché de sa douleur, de sa simplicité, de sa modestie : « *Va en paix*, lui dit-il, sur un ton paternel cette fois, *et que le Dieu d'Israël t'accorde ce que tu lui as demandé* ». Anne reçut cette parole comme la réponse du Seigneur lui-même. Elle ne douta plus d'être exaucée un jour, surtout si le grand-prêtre voulait bien appuyer sa prière. C'est pourquoi elle ajouta : « *Puisse votre servante trouver grâce devant vos yeux !* » Ce qui revenait à dire : « *Faites-moi la grâce de prier pour moi* ». Apaisée, elle revint près de son mari, lui conta l'incident, *mangea* de bon cœur, et désormais *ses visages ne changèrent plus*, dit l'Écriture : entendez : ne varièrent plus selon les jours et selon les humeurs, ainsi qu'il arrive à la plupart des hommes, lesquels sont tantôt gais, tantôt moroses, tantôt affables et tantôt désagréables, tantôt calmes et tantôt agités. La parole du grand-prêtre lui avait rendu la confiance et la paix.

Le lendemain de cette rencontre, toute la famille se leva de bon matin, se rendit une dernière fois devant le Tabernacle pour adorer le Seigneur, puis retourna à Ramatha.

Quelques jours plus tard, Anne s'aperçut qu'elle était enceinte, et, au bout de neuf mois, elle mit au monde un beau petit enfant, du sexe masculin. Elle l'appela *Samuel*, c'est-à-dire *demandé à Dieu*, en souvenir de la prière qu'elle avait adressée à Dieu pour l'obtenir, et qui avait été exaucée. Elcana monta au sanctuaire avec Phénenna, ses enfants, ses serviteurs, et offrit à Dieu un sacrifice solennel d'action de grâces pour cette naissance si vivement désirée, et si longtemps différée. Anne ne l'accompagna pas : soucieuse d'accomplir intégralement la promesse qu'elle avait faite, elle préféra attendre que l'enfant fût *sevré*, c'est-à-dire, au sens large : qu'il fut sorti du bas âge, et capable de commencer à travailler.

Alors, elle l'emmena vers le Lieu Saint, et le présenta au grand-prêtre : « *Je vous en prie, monseigneur, dit-elle, daignez m'écouter. Aussi vrai que vous êtes vivant, je suis cette femme qui me tenais ici devant vous, priant Dieu. C'est pour obtenir cet enfant que j'ai prié, et le Seigneur m'a accordé la demande que je lui avais adressée. Aussi je viens à mon tour mettre cet enfant à sa disposition, afin qu'il le serve tous les jours de sa vie* ». Elle avait amené trois mesures de farine, une amphore de vin, et trois bêtes à cornes ; elle fit offrir l'une de celles-ci en sacrifice, avec une mesure de farine, et des libations de vin. Le reste servit à faire un cadeau au grand-prêtre.

Commentaire moral et mystique

L'histoire d'Anne est un bel exemple de patience dans l'épreuve, et de la douceur qu'il faut garder, même vis-à-vis de ceux qui nous injurient. Non seulement cette noble femme ne riposte pas au grand-prêtre qui l'insulte, mais elle lui parle avec beaucoup de respect, et lui demande humblement le secours de ses prières. Elle prie, en silence, sans faire de bruit, sans prendre des attitudes spectaculaires. « Elle nous montre, dit Rhaban Maur, que la vraie prière consiste à invoquer Dieu, non par un grand bruit de paroles, mais avec larmes et componction ».

Saint Jean Chrysostome souligne la modestie avec laquelle elle parle au grand-prêtre, en lui amenant Samuel.

Elle ne dit pas : « Je suis la femme que vous avez injuriée, que vous avez insultée, bafouée, comme si elle avait bu jusqu'à en perdre l'usage de la raison ! À cause de cela, Dieu a voulu vous montrer que je n'étais pas ivre, que votre reproche était inconsidéré ». Elle ne profère aucune de ces dures paroles, elle répond au contraire avec une douceur parfaite. Quoique le tour qu'avaient pris les événements témoignât assez en sa faveur ; quoiqu'elle fût en droit de reprocher au prêtre l'accusation injuste et déplacée qu'il avait formulée contre elle, elle n'en fait rien, elle ne parle que de la bonté de Dieu. Voyez que de reconnaissance chez cette servante du Seigneur ! Lorsqu'elle était dans la peine, elle n'avait dévoilé son infortune à personne ; elle n'avait pas dit au prêtre : « J'ai une rivale, et cette femme qui m'accable d'injures et d'invectives a de nombreux enfants, tandis que moi, qui vis selon la sagesse, je n'ai pu devenir mère jusqu'à ce jour. Dieu a fermé mon sein, et, me voyant dans les tribulations, il n'a pas eu pitié de moi ». Rien de cela : elle se tait sur la nature de son infortune, elle montre seulement qu'elle est dans la peine, en disant : *Je suis une femme dans l'affliction*. Et elle n'aurait même pas prononcé cette parole, si le prêtre ne l'y avait forcée, en laissant entendre qu'elle était ivre. Mais lorsqu'elle est sortie de cette épreuve, et que Dieu a exaucé sa prière, alors elle révèle au prêtre ce bienfait, voulant lui faire partager sa reconnaissance, comme autrefois il s'était associé à sa prière ¹².

¹² Chrys., *Hom. Sur Anne*, III^e H., 3.

*

Voici maintenant le sens allégorique de tout cet épisode, tel que l'expose Saint Grégoire le Grand ¹³.

Elcana est une figure du Christ. C'est pourquoi il est appelé : *Vir unus*. Il est l'homme pleinement *viril*, chez lequel la raison domine toutes les autres puissances. Et il est l'homme unique, *unus*, celui qui n'a point de second ; le plus beau des enfants des hommes, le Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances, et dont le Nom est au-dessus de tous les noms. Il est originaire de *Ramatha Sophim*, deux mots hébreux qui veulent dire *vision consommée* et *contemplation* : parce qu'il descendait du lieu où la vie n'est autre chose que contempler la divinité, dans la vision béatifique ; et il vient en même temps *de la montagne d'Éphraïm*, c'est-à-dire de la « montagne d'abondance » ; de cette montagne qui domine toutes les autres ¹⁴, et où se trouve la surabondance de toutes les vertus : la Très Sainte Vierge Marie

Et il était lui-même *Ephratéen*, parce qu'il portait assez de fruits pour nourrir le monde entier. *Il montait à Silo aux jours fixés, pour adorer et offrir un sacrifice au Dieu des armées* : parce qu'il suivait rigoureusement les étapes fixées par les Prophètes pour son voyage ici-bas ; *montant* toujours vers les choses célestes, n'aspirant qu'à adorer Dieu, et à lui offrir *le sacrifice* de son propre corps pour le salut du genre humain ; à Silo, mot qui veut dire *Missus*, parce que toute sa vie n'était qu'un acte d'obéissance à la *mission* que lui avait confiée son Père. Il eut ici-bas deux épouses : la Synagogue (Phénenna) et l'Église (Anne). Toutes deux étaient alors des formes valables de la vraie religion, susceptibles d'engendrer les âmes à la vie éternelle.

Phénenna avait des enfants, car la Synagogue était en pleine prospérité. Anne au contraire était stérile, parce que l'Église naissante, malgré la prédication du Christ, malgré l'amour qu'il avait pour elle, ne comptait qu'un nombre insignifiant d'adeptes. C'est d'elle aussi que parle mystiquement, dans le même sens, l'Époux du *Cantique*, quand il dit : *Notre sœur est petite, et elle n'a point de mamelles* ¹⁵.

Les outrages dont Phénenna accable la pauvre Anne représentent le mépris des Juifs pour l'Église et les persécutions qu'ils lui ont fait subir. Et Anne *pleurait* en l'entendant parce que l'Église en la personne des apôtres gémissait de voir l'incrédulité l'obstination et la méchanceté des Juifs : « *C'est pour moi une grande tristesse, disait Saint Paul, et une douleur continuelle pour mon cœur. J'aurais voulu, moi aussi, être anathème et rejeté par le Christ à cause de mes frères qui sont mes parents selon la chair, des Israélites* » ¹⁶.

Mais le Christ la console en lui montrant la nécessité des persécutions. Ne possède-t-elle pas le bien suprême le bien qui supplée à tous les autres ; puisqu'elle est l'amour de son époux ; puisqu'elle est uni au roi du ciel par les liens ne saurait rompre ? Est-ce que cela ne vaut pas mieux pour elle que si

¹³ Pat. lat., 79, col. 22.

¹⁴ Is. 2, 10.

¹⁵ Cant. 8, 8.

¹⁶ Rom. 9, 2-3.

elle avait *dix fils*, c'est à dire *des fils* marqués du nombre *dix*, qui ne connaîtraient que les dix commandements et ne s'élèveraient par-dessus de l'observance du décalogue ?

Anne cependant prie pour avoir un enfant, mais elle désire qu'il soit du *sexu masculin*, et elle promet de le consacrer à Dieu : parce que l'Église désire surtout des âmes fortes, et elle ne les souhaite que pour les employer au service de Dieu. Elle prie, elle prie sans arrêt, mais silencieusement, de cette prière intérieure, dont le Christ lui a révélé la puissance, et qui est sa marque à elle.

Le grand-prêtre Héli, assis sur son siège à la porte du Temple, ne comprend rien à son attitude ; parce qu'il représente le sacerdoce juif qui trône sur la chaire de Moïse, mais en dehors du Temple : en effet, il n'est jamais entré dans le Temple, il n'a jamais compris que le vrai Temple est celui où *l'on adore en esprit et en vérité*. Aussi, quand il voit le comportement des Apôtres au jour de la Pentecôte, il se figure qu'ils sont ivres¹⁷, et il les invite à *cuver leur vin*, c'est-à-dire à se tenir tranquilles, à cesser leurs prédications, à ne plus parler au nom de Jésus.

Mais Anne se défend avec douceur : « Je ne suis pas ivre, dit-elle ; *je n'ai rien bu qui puisse enivrer* », comme saint Pierre dira, au nom du collègue apostolique : *N'allez pas penser que ceux-ci sont ivres*¹⁸.

*

Au sens moral, Elcana, *vir unus*, représente l'homme juste ; il est viril parce qu'il pratique les *vertus*, au lieu d'obéir à la faiblesse de la chair ; il est *un*, parce qu'il a concentré tout son désir, toute sa puissance affective sur un seul objet : Dieu. Il a deux épouses : la vie active, et la vie contemplative ; la première est féconde, elle produit beaucoup de bonnes œuvres, elle enfante nombre d'âmes à la vie éternelle ; la seconde au contraire est stérile : parce que la vie contemplative fait attendre longtemps les joies intérieures. Il faut que l'âme passe par de multiples purifications, avant d'atteindre à la transparence nécessaire pour percevoir la divine lumière. Elle est réduite d'abord à la componction. C'est pourquoi Anne se lamente et pleure, mais ne voit rien venir : ses larmes sont la *seule part* qu'elle reçoit.

Phénenna l'abreuve de critiques et de menus outrages, parce que la vie active est toujours tentée de reprocher à la vie contemplative sa stérilité : au lieu de rester à ne rien faire, ne vaudrait-il pas mieux travailler, et se dépenser comme elle le fait elle-même ?

Trop souvent les pasteurs qui ont pour mission de diriger les âmes, font chorus avec elle : ils reprochent à la vie contemplative le temps qu'elle perd à adorer et à gémir devant le tabernacle. Ils l'engagent comme Héli à *cuver son vin*, c'est-à-dire à laisser tomber son exaltation et toute sa griserie mystique.

¹⁷ Act. II, 13 : *Quia musto pleni sunt isti.*

¹⁸ *Id.*, 15.

CHAPITRE 2

Le cantique d'Anne

(I ROIS, II)

Tandis qu'Anne présentait ses offrandes au Temple, elle composa le cantique célèbre qui porte son nom, et que l'Église utilise aujourd'hui encore, dans sa liturgie, le mercredi à l'office des Laudes.

Après avoir remercié Dieu de la grâce insigne qu'Il lui a accordée, la pieuse femme, divinement éclairée, s'élève jusqu'à une vision prophétique. Elle prédit le règne du Messie, et la gloire de son Église.

« *Mon cœur, dit-elle, a tressailli d'allégresse dans le Seigneur, et mon Dieu m'a comblée de gloire... Nul n'est saint, nul n'est fort, nul n'est Dieu en comparaison du Seigneur. Cessez donc à l'avenir de vous glorifier avec des paroles insolentes. Qu'il ne sorte plus de blasphèmes de votre bouche, parce que le Seigneur connaît toutes choses, et les pensées (les plus secrètes) sont présentes devant Lui. L'arc des forts a été brisé et les faibles ont été remplis de force. Ceux qui auparavant étaient comblés de biens ont été (contraints) de se louer pour avoir du pain, et ceux qui étaient faméliques ont été rassasiés. Celle qui était stérile est devenue mère de nombreux enfants ; et cette qui en avait beaucoup est devenue stérile. C'est en effet le Seigneur qui ôte et qui donne la vie ; c'est lui qui conduit aux enfers et qui en retire. C'est lui qui fait le pauvre, et qui donne la richesse, qui abaisse et qui élève. C'est lui qui est maître des grands de la terre, et qui a posé sur eux l'univers. Il gardera les pieds de ses saints, et les impies seront réduits au silence dans les ténèbres (de leur honte et de leur désespoir), parce que l'homme ne saurait être fort s'il ne s'appuie que sur sa propre force. Les ennemis du Seigneur trembleront devant lui. Il tonnera sur eux du haut des cieux. Le Seigneur est juge des extrémités de la terre, et il glorifiera son Christ en relevant sa corne, c'est-à-dire, en lui donnant une puissance souveraine ».*

Quand elle eut ainsi satisfait sa dévotion, Anne remit l'enfant entre les mains du grand-prêtre, et rentra à Ramathaïm avec son mari.

Commentaire moral et mystique

*Mon cœur a exulté*¹ dans le Seigneur, il a tressailli de joie, non pas pour des succès humains, ni pour des avantages matériels, mais pour la miséricorde que Dieu a témoignée à sa servante.

¹ *Exultare*, c'est-à-dire : *extra se saltare*, danser. D'après Rhab, t. CIX ; Rup. t. CLXVII ; Glos, t. II, col. 326 ; saint Grégoire t. LXXIX, col. 62.

Et ma corne s'est exaltée dans le Seigneur. La corne représente souvent dans l'Écriture la force dont le cœur de l'homme se sent rempli pour affronter courageusement des choses difficiles. Cette force peut provenir de l'orgueil, ou de la colère, mais aussi de la grâce de Dieu, et c'est ici le cas. Jusque-là sa stérilité la couvrait de confusion et l'obligeait à marcher la tête basse, à supporter sans rien dire les outrages de Phénenna et sans doute de bien d'autres. Maintenant au contraire, elle peut marcher la tête haute, comme un animal armé de cornes qui est en mesure d'attaquer et de se défendre. Certaine maintenant que Dieu l'écoute, puisqu'il a exaucé sa prière, elle se sent pleine d'audace et de courage pour « ventiler » à ceux qui l'insultent.

Ma bouche s'est ouverte pour répondre à mes ennemis, pour remettre Phénenna à sa place, si elle recommence à m'insulter, et cette force me vient de la joie que me cause l'enfant que j'ai conçu.

Car il est maintenant mon salut : ma stérilité me faisait mourir de tristesse : mais, grâce à lui, j'ai repris goût à la vie, il m'a sauvée.

Nul n'est saint comme l'est le Seigneur, il n'y a personne qui le soit *en dehors de Lui*, et *nul n'est fort comme notre Dieu.* La sainteté en effet Lui appartient essentiellement, il la possède dans sa plénitude ; et la sainteté des Saints n'est qu'une participation à la sienne. Elle n'en est pour ainsi dire que l'ombre. *Et nul n'est fort comme Dieu :* car personne n'aurait pu faire ce qu'il a fait en moi, et rendre féconde une femme stérile.

Cessez donc de vous glorifier et de me mépriser, Phénenna et les autres, comme si vous étiez pour quelque chose dans votre fécondité et dans les beaux enfants dont vous vous enorgueillez. *Cessez vos bavardages de vieilles femmes,* qui ne riment à rien.

Le Seigneur est le Dieu de toute connaissance ; Il pénètre jusque dans le plus profond des cœurs. Rien ne lui échappe : toutes vos pensées sont présentes devant Lui, et il s'en servira pour vous juger un jour. Au lieu de ruminer en vous-mêmes sottises et méchancetés, *cherchez plutôt à diriger vos pensées vers Lui.* Ne prétendez pas lui dissimuler quelque chose, ou user de finesse avec Lui : car les ruses ne servent de rien devant Lui ².

L'arc des forts a été surmonté, et des faibles ont été ceints de force. L'arrogance de ceux qui se croyaient forts, qui s'attribuaient à eux-mêmes le mérite de leurs succès, comme Phénenna, comme les Juifs, comme les orgueilleux, a été surmontée par la force dont se sont sentis revêtus soudain ceux qui ont compris leur faiblesse, et les Apôtres au jour de la Pentecôte. Ils ont reçu l'intelligence de l'Écriture, le don des langues, et un courage invincible pour prêcher l'Évangile.

Les Juifs *qui d'abord avaient été comblés* par Dieu de marques d'attention, auxquels Il avait accordé son alliance, et qu'Il nourrissait des paroles des Prophètes, *se sont loués pour des pains* ³, tandis que les Gentils, *qui, avaient faim* sous l'Ancien Testament, *ont été rassasiés abondamment* par la prédication des Apôtres.

² D'après les versions arabe et syriaque.

³ C'est-à-dire, d'après saint Grégoire : ont donné leur adhésion aux prophéties concernant le Messie, mais ils ont méconnu Celui-ci quand il est venu, et, à cause de cela, ont été réduits à la disette spirituelle.

Et il en sera ainsi tant que *celle qui était stérile* (la Gentilité) *enfantera de nombreux fils*, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps ; et la race élue, *qui avait de nombreux fils, sera réduite à la stérilité*.

Et si vous demandez : Comment cela peut-il se faire ? Comment expliquer ce délaissement de la Synagogue, et cette élection des Gentils ?... Sachez que c'est l'effet de la volonté du Seigneur. *C'est Lui qui dispense la mort et la vie*. Il a retiré la vie aux Juifs pour la donner aux Gentils. *C'est Lui qui laisse tomber en enfer ceux qui se sont détournés de Lui ; et qui arrache aux ténèbres de l'ignorance et du péché ceux qui ont foi en Lui. Il réduit à la pauvreté, et il enrichit* : il a dépouillé les Juifs de toute la richesse spirituelle, des ornements qu'il avait octroyés leurs ancêtres, sous l'espèce des vertus, et il a au contraire enrichi les Gentils des plus belles parures morales en leur apprenant à pratiquer l'Évangile.

C'est Lui qui fait mourir, et qui donne la vie. Ceci est vrai pour la vie naturelle, plus vrai encore pour la vie surnaturelle. C'est Lui qui retire sa grâce quand il le juge bon, soit pour punir le pécheur, soit pour éprouver le juste ; c'est Lui qui la donne au contraire, pour nous permettre de faire des œuvres méritoires, et qui dispensera un jour, à ceux qui lui auront été fidèles, la vie éternelle.

C'est Lui qui réduit à la pauvreté un saint homme comme Job, ou l'orgueilleux Pharisien, qui se vante des dons spirituels qu'il a reçus. Il a retiré aux Juifs toutes les richesses spirituelles qu'il leur avait départies, et il en a enrichi l'Église et les chrétiens.

Il humilie les superbes, et il élève au contraire les humbles, comme le pauvre Lazare. *Il va chercher l'indigent dans la poussière et le pauvre sur son fumier* ; le pauvre, c'est-à-dire celui qui connaît sa misère foncière et son néant. Regardez à quelle gloire il a élevé Abraham, qui se disait cendre et poussière, et Job, qui pourrissait sur son fumier. *Il les a fait asseoir parmi les princes*, parmi les Anges et les Archanges, *et leur a assuré un trône de gloire. C'est à Lui qu'appartiennent les gonds de la terre*.

Il gardera les pieds de ses saints : il les empêchera de buter contre la pierre de scandale, il les préservera de tout écart, de tout faux pas, il les maintiendra dans le droit chemin, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la vie éternelle.

Et les impies se tairont dans les ténèbres : ceux qui vivent dans les ténèbres du péché, de leurs passions, de leurs erreurs, ne pourront prendre part à la louange divine, au concert qui monte de toute la création vers son Dieu ; et ils se tairont au jour du Jugement, parce qu'ils ne pourront rien répondre aux accusations dont ils seront l'objet. *Parce que ce n'est pas dans ses propres forces que l'homme trouvera le moyen de résister à Dieu*, ni même d'affronter avec sécurité son redoutable jugement.

Les adversaires de Dieu trembleront devant Lui, et la condamnation qu'Il prononcera contre eux sera plus terrible que le tonnerre.

CHAPITRE 3

Du danger qu'il y a à ne pas corriger ses enfants

(I ROIS, III)

Héli avait deux fils, qui se nommaient Ophni et Phinéas. Ces noms étaient vraiment prédestinés, car ils signifient, dit-on, le « fêtard » et le « noir »¹. C'étaient l'un et l'autre de si mauvais garçons que l'Écriture les appelle : *filz de Bélial*, c'est-à-dire : *filz du diable*. Ils *ignoraient le Seigneur* ; ils vivaient comme si Dieu n'existait pas, dans l'impiété la plus complète ; et *ils méprisaient les devoirs du prêtre envers le peuple*. Au lieu d'aider les fidèles à offrir les sacrifices, comme c'était leur devoir, ils profitaient de la haute situation qu'occupait leur père, pour soumettre les pèlerins aux exigences les plus injustes et les plus tyranniques. Dès qu'ils voyaient l'un d'eux en train de faire bouillir la chair des victimes, ils envoyaient un serviteur, armé d'une énorme fourchette à trois dents, piquer dans la marmite un morceau de choix, qu'ils s'adjugeaient sans autre forme de procès ; ou bien, avant même que la bête immolée eût été découpée, et que sa graisse eût été offerte à Dieu, comme l'exigeait la Loi², le serviteur venait et disait à celui qui offrait le sacrifice : « *Donne-moi la viande, afin que je la fasse cuire à part pour le prêtre, selon son goût. Donne-la-moi, non pas cuite, mais crue* ». Ce qui était contraire aux prescriptions du *Lévitique*. Si l'interpellé objectait : « *Laisse d'abord brûler la graisse, en l'honneur de Dieu, comme il se doit, et ensuite, tu prendras ce qui te plaira. Je veux bien être frustré d'une partie de ce qui m'est dû, pourvu qu'aucune offense ne soit commise envers Dieu* », le serviteur répondait : « *Jamais de la vie. Tu vas me donner la viande crue, comme je te l'ai dit, sinon je la prendrai de force* ».

C'étaient là des fautes très graves, qui irritaient le Seigneur, et portaient préjudice au culte divin : car les fidèles préféraient s'abstenir de sacrifices, plutôt que de les offrir sans respecter la loi de Moïse.

Au scandale causé par ces procédés sacrilèges, nos deux mécréants ajoutaient celui d'une conduite éhontée. Ils ne craignaient pas de solliciter au moyen de présents les faveurs des femmes qui venaient accomplir leurs dévotions, et de commettre le mal avec elles dans les dépendances du Temple. Quant à celles qui refusaient de leur céder, ils leur faisaient violence et attentaient à leur honneur par la force³.

¹ D'après Rice, qui leur suppose une origine égyptienne.

² Cf. *Lévit.*, III, 5, 11, 16.

³ *Flav.*, I, V, ch. XI. – L'Écriture le confirme un peu plus loin (II, 22).

*

Samuel cependant grandissait à l'ombre du sanctuaire. Jamais le fer ne touchait ses cheveux, et il ne buvait que de l'eau, respectant scrupuleusement ses obligations de Nazaréen. Il croissait en grâce et en sagesse aussi bien qu'en âge, et tout faisait prévoir qu'il serait plus tard un grand serviteur de Dieu. Il aidait au service de l'autel avec une piété qui frappait les pèlerins, et, bien qu'il ne fût encore qu'un enfant, *il portait déjà l'éphod* ; non pas sans doute *l'éphod huméral*, insigne de grand appareil, réservé au Pontife suprême, mais *l'éphod de lin*, qui correspondait à notre aube ou au surplis actuel, et que revêtaient tous les lévites dans les fonctions sacrées.

Anne s'était chargée du soin d'habiller son enfant : chaque fois que, pour les fêtes solennelles, elle montait au Temple avec son mari, elle lui portait de petits vêtements à sa taille. Voyant la piété de ces deux époux, le grand-prêtre les bénit à nouveau, et souhaita à la mère de voir bientôt d'autres enfants compenser à son foyer celui qu'elle avait offert au Seigneur. Ce vœu fut entendu, et elle mit encore au monde trois fils ⁴ et deux filles.

Héli cependant n'ignorait rien des crimes que commettaient ses garçons dans le lieu saint. Mais au lieu de s'indigner comme il l'aurait dû, et de prendre les mesures rigoureuses qui s'imposaient, pour faire cesser ce désordre, il se bornait à de placides réprimandes, formulées sur un ton paternel. Il employa, dit saint Jérôme, la douceur du père, là où il aurait fallu la sévérité du Pontife. « *Pourquoi, leur disait-il, faites-vous des choses de cette sorte, que j'entends rapporter ; des choses détestables, qui entraînent tout le peuple dans le péché ? Ne faites plus cela, mes enfants, car, d'après ce que j'entends dire, vous n'avez pas bonne réputation, et l'on vous accuse ouvertement d'inciter le peuple du Seigneur à transgresser sa Loi. Si un homme pêche contre un homme, on peut, par des prières et des sacrifices, obtenir de Dieu son pardon. Mais s'il pêche contre Dieu, qui priera pour lui ?* » Cette parole, difficile à interpréter au sens littéral, paraîtra plus claire tout à l'heure, quand nous en donnerons le sens mystique. Elle voulait faire entendre à ces mauvais garnements qu'ils commettaient le péché contre le Saint-Esprit, lequel ne peut être remis ni en ce monde, ni en l'autre ⁵.

Ophni et Phinéas ne tinrent naturellement aucun compte de ces observations : leur cœur était tellement endurci qu'il était complètement imperméable à la grâce, et que la miséricorde divine n'avait plus sur lui aucune prise. C'est pourquoi leur perte était inévitable.

⁴ D'après Carth., il faudrait compter Samuel dans les trois. Cf. p. 270.

⁵ Mt., XII, 32.

Héli aurait dû les punir. La loi lui mettait entre les mains les pouvoirs les plus redoutables. Si les coupables s'obstinaient à ne rien entendre, il avait non seulement le droit, mais le devoir, de les faire lapider. Cependant il n'en fit rien. Dieu, voulant épuiser tous les moyens de secouer cette monstrueuse inertie, lui envoya un homme *de sa droite* – sans doute un solitaire adonné à la vie contemplative –, et qui reçut à cette occasion le don de prophétie. Il se présenta devant le grand-prêtre, et lui déclara sans ambages : « *Voici ce que dit le Seigneur : Ne me suis-je pas révélé visiblement à la maison de ton aïeul, lorsque vos ancêtres étaient en Égypte, dans l'empire des Pharaons ?* »

Saint Jérôme pense que cette parole est une allusion à l'ordre que reçut Aaron d'aller au-devant de Moïse revenant du désert pour tirer les Hébreux de la captivité d'Égypte ⁶.

« Je l'ai choisi, continua l'envoyé, parmi toutes les tribus d'Israël, pour être mon prêtre, pour monter à mon autel, pour brûler l'encens devant moi, et porter *l'éphod* en ma présence. *J'ai donné à sa maison la haute main sur tous les sacrifices* qui seraient offerts par les fils d'Israël. Tu as hérité tous ces privilèges. *Pourquoi, après cela, as-tu foulé aux pieds mes victimes, et les dons que j'ai ordonné de m'offrir dans le sanctuaire ? Pourquoi as-tu eu plus d'égards pour tes fils que pour Moi ? Comment t'es-tu associé, par ton silence, au crime qu'ils commettaient, en prenant pour eux les prémices de tous les sacrifices de mon peuple, alors que tu savais bien quelles m'étaient dues à Moi ? À cause de cela, voici ce que je décrète aujourd'hui : J'ai promis autrefois que la charge de grand-prêtre demeurerait toujours dans ta maison ⁷. Je retire ce que j'ai dit. Car si je me dois de glorifier ceux qui me glorifient, je me dois aussi de couvrir de honte ceux qui osent me mépriser. Puisque tes fils m'ont outragé, voici que viennent des jours où je couperai ton bras, c'est-à-dire : où je retirerai de tes mains l'arche d'alliance, en laquelle réside ta puissance et celle d'Israël, comme la force du corps réside dans le bras. J'enlèverai à ta famille le souverain pontificat, pour le passer à un prêtre fidèle, un homme qui agira selon mon cœur et selon mon âme ». Ce transfert devait se réaliser sous le règne de Salomon. Abiathar, qui sera à cette époque le successeur d'Héli, se verra écarté du sacerdoce suprême pour avoir trahi son roi, et cette dignité retournera à la famille d'Eléazar, qui la recouvrera en la personne de Sadoc ⁸.*

⁶ Ex., IV, 27.

⁷ La promesse à laquelle il est fait allusion n'a pas été consignée dans l'Écriture. Aaron eut 4 fils : Nadab, Abiu, Eléazar et Ithamar (Ex., VI, 23). Les deux premiers se rendirent indignes de sa succession et furent frappés de mort (Lévit., X, 1). (Voir, dans la même collection, *Moïse*, liv. II, ch. XV, p. 179). La dignité de grand-prêtre revint donc au troisième, Eléazar, et aurait dû rester héréditaire dans sa famille. Mais les traditions des Rabbins rapportent qu'elle fut retirée à ses descendants, à cause de la négligence avec laquelle ils s'en acquittaient, et passa à la branche d'Ithamar, où Héli fut le premier à l'exercer. Elle revint à la descendance d'Eléazar au temps de Salomon (d'après Josèphe, I. V, ch. XII).

⁸ III Rois, II, 27, 35.

Le prophète annonça ensuite à Héli que ses deux fils, Ophni et Phinéas, seraient frappés de mort tous les deux le même jour ; qu'un destin fatal s'attacherait aux gens de sa maison, les faisant mourir à l'âge mûr, avant d'avoir atteint la vieillesse ; qu'ils végéteraient dans la misère, et qu'on les verrait venir demander en suppliant, contre une modeste obole, une de ces parts sacerdotales des sacrifices, dont leurs ascendants avaient si honteusement trafiqué.

Héli n'ayant donné aucune suite à ces avertissements, Dieu essaya une tentative suprême, en les lui faisant réitérer par le jeune Samuel, qui continuait à grandir dans le Temple, et gardait au milieu de ces désordres l'innocence d'un petit Ange. Il atteignait alors, d'après Joseph, l'âge de douze ans.

En ces jours-là, dit l'Écriture, la parole de Dieu était rare, et Dieu ne se découvrait pas clairement : à cause des sacrilèges qui se commettaient dans le lieu saint, Dieu se tenait comme à l'écart des hommes : il ne leur parlait plus, ne soulevait plus pour eux le voile de l'avenir. Mais la pureté, la sainteté de Samuel firent cesser cet état de choses, et provoquèrent de nouvelles manifestations divines.

Une nuit que l'enfant dormait dans les dépendances attenantes au Tabernacle, une voix se fit entendre, qui l'appelait par son nom : « *Me voici*, répondit Samuel » ; et, se levant aussitôt, il courut vers l'endroit où reposait le grand-prêtre : « *Me voici*, dit-il, *car vous m'avez appelé* ». « *Je ne t'ai pas appelé*, mon enfant, repartit Héli. Tu t'es trompé, *retourne te coucher et dors* ». L'enfant obéit et se rendormit. Mais bientôt la voix mystérieuse l'appela à nouveau : « Samuel, Samuel ! » Certain de n'être pas le jouet d'une illusion, il se leva encore et se rendit en hâte près du grand-prêtre : « *Me voici*, *parce que vous m'avez appelé* ». « *Je ne t'ai pas appelé*, mon fils, repartit le vieillard, *retourne te coucher, et dors* ».

Samuel n'avait jamais été l'objet de communications célestes : il n'avait pas l'expérience encore de la manière dont Dieu parle à l'âme des Prophètes. Mais Héli, quand la même scène se reproduisit pour la troisième fois, comprit que cette voix était celle du Seigneur : « Mon fils, dit-il à l'enfant, si l'on t'appelle encore, tu répondras : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute* ».

Bientôt, en effet, un quatrième appel résonna dans la nuit : « Samuel, Samuel », disait la voix. « *Parlez Seigneur*, répondit l'enfant, *parce que votre serviteur écoute* ».

« Voici, reprit le Seigneur, que je vais mettre à exécution la parole redoutable que j'ai prononcée contre Israël, et frapper ce peuple d'un châtiment tel, que *quiconque l'entendra, les oreilles lui tinteront. Je vais déclencher contre Héli tous les malheurs dont j'ai menacé sa mai-*

son et j'irai jusqu'au bout, sans que rien puisse m'en détourner. Je lui ai prédit en effet que je punirai éternellement sa descendance, à cause du crime énorme qu'il a commis, en tolérant l'impiété de ses enfants ; parce que, sachant qu'ils se conduisaient d'une manière indigne, il ne les a pas corrigés comme il le fallait, et il a laissé le mal se développer librement. À cause de cela, j'ai juré à la maison d'Héli que son iniquité ne pourrait jamais être expiée, ni par des victimes, ni par des présents ».

*

À l'aube, Samuel se leva pour ouvrir les portes du sanctuaire, car cette fonction lui était confiée. Mais il tremblait à la pensée d'avoir à répéter à Héli ce qu'il avait entendu dans sa vision. Le grand-prêtre cependant, pressé de savoir comment s'était terminée l'aventure de la nuit, l'appela : « *Qu'est-ce que le Seigneur t'a dit ?* demanda-t-il. *Ne me cache rien, je t'en prie* ». Puis, voyant que l'enfant hésitait, il ajouta sur un ton plus sévère : « *Que le Seigneur fasse retomber sa colère sur toi, et qu'il y ajoute des châtements, si tu me caches quelque chose de ce qui t'a été révélé !* » Samuel alors s'exécuta, et répéta intégralement les terribles prédictions qui lui avaient été faites. Héli l'écouta sans mot dire. Quand l'enfant eut achevé, il proféra simplement : « *Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux* ».

Nombre de commentateurs, même parmi les meilleurs, se sont extasiés sur cette parole. « Le vieillard, disent-ils, avait été bien coupable, mais sa foi et sa résignation sont magnifiques. Il acquiesça simplement sans un murmure »⁹. Mais saint Grégoire est d'un avis différent :

Celui, dit-il, qui considère cette réponse d'Héli sans l'approfondir comme il le doit, pense que le grand-prêtre a répondu aussi droitement qu'humblement. Car, à s'en tenir au son extérieur des paroles, celui qui entendit sa propre condamnation, ne pouvait faire à Dieu, qui non seulement le menaçait, mais fulminait sa sentence, une réponse plus humble que de déclarer s'en remettre à son bon plaisir.

Si cependant nous examinons de plus près cette réponse, nous verrons que ce n'est pas là de la véritable humilité. L'humilité vraie en effet se reconnaît à ceci, qu'elle s'accompagne toujours du bien de l'obéissance, et s'empresse d'exécuter les ordres reçus d'un supérieur. Héli se serait montré vraiment humble s'il s'était offert à réparer la faute pour laquelle il était repris. Il se serait montré plus humble encore si, sans rien répondre aux reproches (dont il était l'objet), il avait infligé à ses scélérats de fils la correction qu'il avait négligée jusqu'alors ; si à ce moment-là enfin il s'était embrassé de zèle pastoral, et avait puni comme il convenait les crimes de ces prêtres iniques. En répondant donc : *C'est le Seigneur, qu'il fasse ce qui semble bon à ses yeux*, il nous indique le parti qu'il a choisi, beaucoup plus

⁹ Ainsi raisonnent Lyre, Carth., Fill., etc.

qu'il ne manifeste d'humilité : il aime mieux s'exposer aux menaces de Dieu, que de châtier ses fils pour les crimes qu'ils commettent.

Ainsi cette parole, malgré les apparences, témoigne en réalité d'une coupable inertie et d'une lâche dérobade devant le devoir de correction qui s'imposait au grand-prêtre ; elle exprime tout le contraire d'un acte de soumission à la volonté de Dieu.

*

La marque de prévenance et d'élection que Dieu avait donnée à Samuel, en lui confiant son message, affermit l'enfant dans les chemins où il s'était engagé. Sa piété, sa modestie, son recueillement, qui contrastaient si fort avec le comportement des autres ministres de l'autel, attirèrent bientôt sur lui l'attention des pèlerins qui affluaient au sanctuaire. Ceux-ci, en retournant chez eux, parlaient avec admiration de la bonne grâce du jeune lévite, et des faveurs divines dont on le disait l'objet : si bien qu'au bout de peu de temps tout le monde sût qu'Israël possédait en lui un de ces authentiques prophètes que Dieu avait promis à Moïse pour instruire et diriger son peuple ¹⁰.

Commentaire moral et mystique

L'histoire du grand-prêtre Héli montre à quel châtiment s'exposent ceux qui, ayant l'autorité en main, ne pratiquent pas avec la fermeté nécessaire le devoir de la correction fraternelle. C'est pourquoi saint Benoît évoque cet exemple dans sa Règle, comme un grave avertissement à l'adresse des Supérieurs qui ne veillent pas au maintien de l'observance, font semblant de ne pas voir les désordres, et ne détruisent pas les germes de scandale, dès que ceux-ci se manifestent. La leçon vaut aussi sans aucun doute pour les parents trop faibles. Héli était cependant un digne prêtre, de mœurs honnêtes et exerçant convenablement son ministère. Mais il n'eut pas le courage de corriger ses fils comme ceux-ci le méritaient. À cause de cela, les plus terribles châtiments s'abattirent sur sa tête, sur l'ensemble de sa famille, et sur tout le peuple d'Israël.

L'armée, en combattant contre les Philistins, essuya un désastre, qui coûta la vie à plus de trente-quatre mille hommes ; l'arche d'alliance fut prise et, honte suprême ! resta aux mains des incirconcis ; les deux fils du grand-prêtre, qui la convoaient, furent tués ; et Héli lui-même éprouva un tel saisissement en apprenant ce malheur, qu'il tomba de son siège et se fracassa la tête sur le pavé.

Pourtant, dit saint Pierre Damien, il avait averti ses fils, il les avait grondés ; mais avec la douceur et la mansuétude d'un père, non avec la sévérité et l'autorité d'un pontife. Il avait appris, l'Écriture l'atteste, qu'ils dormaient avec les femmes dont la beauté les frappait, quand elles venaient à l'entrée du Tabernacle. Et cependant ceux qu'il vit se comporter ainsi en

¹⁰ Deut. XVIII, 15, 18.

ennemis de Dieu, il les traita en fils, pour sa perte ; ceux qu'il aurait dû frapper avec un glaive vengeur, il les caressa avec une douce exhortation paternelle. Ce n'est pas ainsi qu'avait agi Moïse, le fidèle serviteur dans la maison de Dieu. Se tenant à la porte du camp, il dit : *Ceux qui sont du Seigneur, qu'ils se joignent à moi* ; et alors, tous les fils de Lévi s'étant ralliés à lui, il leur enjoignit d'exécuter les révoltés, sans tenir compte des liens de la parenté ou de l'amitié ; et quand ils eurent ainsi mis à mort vingt-trois mille hommes, il leur déclara : *Aujourd'hui vous avez consacré vos mains au Seigneur, chacun dans le sang de son fils ou de son frère, en sorte que vous avez mérité sa bénédiction*¹¹. De même que ceux qui corrigent les fautes sont dignes de bénédictions ; au contraire, ceux qui flattent les pécheurs, s'exposent à la malédiction. Comme le dit le Prophète : *Maudit soit celui qui empêche son glaive de verser le sang*¹².

*

Au sens allégorique, Héli représente le sacerdoce juif. Au temps de Notre Seigneur, ce sacerdoce avait *vieilli* : il avait perdu le zèle dont il était animé à ses origines, quand les lévites se ralliaient à Moïse pour punir les adorateurs du veau d'or¹³ ; quand Phinées poignardait Zambri pour venger le sacrilège que celui-ci venait de commettre ouvertement devant tous¹⁴. Maintenant il s'était engourdi, sclérosé, endurci. *Sa lumière était presque éteinte*, cette lampe intérieure que l'Évangile recommande de tenir toujours allumée, pour attendre le Maître qui doit venir. Il vivait dans l'aveuglement de la routine quotidienne, et sa foi n'était plus qu'une lueur vacillante. Sans doute, il y avait encore en lui des éléments honnêtes, qui souffraient de voir Israël infidèle à sa mission. Mais ils n'avaient pas le courage de réagir, et se bornaient à des remontrances de pure forme. Ceux-là connurent de grands troubles intérieurs quand la fureur de leurs collègues se déchaîna contre le Christ. Et la réflexion difficile à comprendre que fait Héli, et que nous avons signalée tout à l'heure, devient alors très claire. Ils disaient : « *Si nous péchons contre un homme ordinaire, nous pouvons en obtenir le pardon de Dieu, mais si nous péchons contre Dieu, qui priera pour nous ?* », c'est-à-dire : « Si Jésus de Nazareth n'est qu'un homme ordinaire, nous obtiendrons le pardon des traitements que nous lui faisons subir ; mais s'il est Dieu, s'il est vraiment le Messie envoyé pour sauver le monde, et si nous le faisons mourir, qui donc intercédéra pour nous ? qui nous sauvera ? »

Les fils d'Héli représentent les princes des prêtres qui provoquèrent la mise à mort du Sauveur, et la ruine d'Israël. On peut les considérer particulièrement comme des figures d'Anne et de Caïphe héritiers indignes du pontificat suprême, vrais fils de Bélial, c'est-à-dire du démon. Négligeant tous les devoirs de leur sacerdoce, ils faisaient de la maison de Dieu une caverne de voleurs et ne se servaient de leur situation que pour tirer de la bourse des fidèles tout ce qu'ils en pouvaient.

¹¹ Ex., XXXII, 24-29.

¹² Jérémie, XLVIII, 10. – Dam., *Collectanea in V. T.*, I, col. 1091.

¹³ Ex. XXXII, 26.

¹⁴ Num. XXV, 8.

En bouleversant le culte du Temple et en fornicant avec les femmes qui y venaient, ils sont aussi les devanciers des hérétiques qui, sans souci des traditions de l'Église, ont osé porter une main sacrilège sur les cérémonies du culte et attenter au célibat des prêtres. Leur principal crime fut de prétendre manger crue, et accommodée à leur gré, *la viande* qui doit être *cuite dans la marmite*. Or cette viande représente la Sainte Écriture, aliment substantiel des âmes. Elle doit être servie *cuite*, c'est-à-dire préparée dans la marmite de la tradition, amollie et rendue assimilable par le feu qui descendit sur les Apôtres au jour de la Pentecôte. Vouloir la prendre *crue*, c'est prétendre s'en tenir à son texte littéral, exclusion faite de tous les commentaires des Pères ; et l'accommoder à son gré, c'est l'interpréter à son idée, selon la doctrine du libre examen, condamnée par l'Église.

Samuel, consacré à Dieu avant d'être venu au monde, prophète dès son bas âge, est une figure de saint Jean-Baptiste auquel il est semblable par sa conception, par sa naissance, et qui annonce la venue du Messie dès le sein de sa Mère ; les reproches et les menaces qu'il adresse au grand-prêtre de la part de Dieu, annoncent les vigoureuses apostrophes du Précurseur aux Princes des prêtres et aux Pharisiens qu'il appellera *race de vipères*, et auxquels il prédira la ruine imminente et définitive de leur nation quand il dira : *La hache est déjà près de la racine de l'arbre* ¹⁵.

¹⁵ Mt., III, 7, 10.

CHAPITRE 4

L'Arche chez les Philistins

(I ROIS, IV – VI)

Quelque temps après, la guerre avec les Philistins, qui couvrait en permanence depuis Samson, éclata à nouveau. Les Hébreux établirent leur camp en un lieu qui devait s'appeler plus tard : Eben-Ezer, *la Pierre du Secours*¹. Les Philistins, dès qu'ils le surent, s'avancèrent dans leur direction, et se déployèrent en ordre de bataille près d'Aphec. À peine le combat s'était-il engagé que les Israélites plièrent et reflurent en désordre, laissant environ quatre mille morts sur le terrain.

Devant cet échec inattendu, les chefs de tribus et les anciens tinrent conseil afin d'en rechercher les causes : « *Pourquoi le Seigneur nous a-t-il frappés aujourd'hui devant les Philistins ?* » se demandaient-ils. Comment a-t-il pu nous laisser mettre en déroute, nous, le peuple saint, par ces incirconcis ? » Après avoir mûrement délibéré, ils arrivèrent à cette conclusion que leur défaite était due à l'absence dans leurs rangs de l'arche d'alliance. C'est par elle que Josué avait ouvert un passage dans le Jourdain, fait tomber les murs de Jéricho, remporté tant de victoires. Manifestement, Dieu avait voulu les punir de cette omission. Il fallait la réparer sans délai. Ils dépêchèrent donc sur l'heure des prêtres et des lévites à Silo, avec mission d'y prendre *l'arche de l'alliance du Seigneur des armées, qui trône au-dessus des Chérubins*, et de la ramener sur le front. Héli consentit à laisser partir le précieux coffret, mais ne pouvant, à cause de son grand âge, l'accompagner lui-même, il en confia la garde à ses deux fils. Il leur recommanda de lui faire au besoin un rempart de leurs corps, et il les prévint que si, par malheur, elle tombait aux mains de l'ennemi sans qu'ils fussent morts en la défendant, ils ne pourraient jamais reparaitre devant lui².

L'arrivée de l'Arche provoqua une explosion de joie chez les Hébreux ; ils crurent que la victoire était déjà entre leurs mains, et firent retentir tout le camp de leurs cris d'enthousiasme. Ce vacarme insolite étonna les Philistins. « *Quelle est donc, se demandaient-ils, la cause de ce grand bruit ?* » Ils apprirent bientôt qu'il était dû à la présence de l'arche chez leurs ennemis. Alors la crainte s'empara d'eux, et ils se prirent à gémir : « *Malheur à nous, disaient-ils ! Le Dieu des Hébreux est descendu dans leur camp. C'est pour cela qu'ils se réjouissent ain-*

¹ Cf. I Rois, VII, 12.

² Flav., I. V, ch. XI.

si, car ils n'étaient pas dans une si grande liesse hier et avant-hier ! Malheur à nous ! Qui nous sauvera de la main de ces Dieux si puissants ? Ce sont eux qui ont frappé les Égyptiens de fléaux terribles, et qui ont englouti toute leur armée dans la mer Rouge, sur les confins du désert ! Voilà le sort qui nous attend nous aussi : nous serons vaincus et exterminés comme eux ! »

Cependant quelques hommes énergiques se ressaisirent rapidement, et exhortèrent les autres à surmonter leurs appréhensions. « Ne vous laissez pas abattre ainsi, disaient-ils, agissez en hommes de cœur, sinon vous serez réduits en servitude par les Hébreux, comme ils l'ont été par nous. Reprenez courage, et combattez vaillamment ! »

Les Philistins attaquèrent donc, et avec tant de vigueur, que les Israélites cédèrent sous le choc, et essayèrent à nouveau une sanglante défaite : trente mille d'entre eux restèrent sur le terrain ; les autres s'enfuirent dans un sauve-qui-peut général. L'arche tomba aux mains de l'ennemi, et les deux fils du grand-prêtre furent tués. Un homme de la tribu de Benjamin, qui avait pris part à la lutte – une tradition juive prétend que c'était Saül, mais elle mérite peu de créance – courut jusqu'à Silo, qu'il atteignit le soir même de la bataille. Il entra dans la ville, les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière en signe de deuil, et il annonça le désastre : la bataille perdue, trente mille tués, dont les deux fils du grand-prêtre, l'arche devenue la proie de l'ennemi. La nouvelle se répandit avec la vitesse de l'éclair, et bientôt on n'entendit plus dans toute la ville que des cris et des gémissements de douleur. Héli cependant était assis, cette fois encore, à l'extérieur, sur un siège élevé, devant la porte du Tabernacle. Son cœur tremblait de crainte pour l'arche de Dieu. Le souvenir des prédictions faites à Samuel l'obsédait, et il appréhendait une catastrophe. Il avait alors quatre-vingt-dix-huit ans, et il était devenu presque aveugle. En entendant le bruit confus qui montait de partout, il devina sans peine qu'il était arrivé un grand malheur. Il envoya quérir le messager et l'interrogea. « Qu'est-il arrivé, mon fils ? demanda-t-il. – Israël a fui devant les Philistins, répondit l'homme, et il a subi des pertes considérables. En outre vos deux fils Ophni et Phinéas ont été tués, et l'arche de Dieu a été prise ».

Héli entendit sans faiblir les premiers mots, mais la nouvelle de la capture de l'arche fit sur lui l'effet d'un coup de massue : il tomba de son siège à la renverse, si brutalement, qu'il se fracassa la tête sur le pavé et rendit l'esprit. Il avait été juge d'Israël pendant quarante ans. Ceci se passait en 1131 av. J.-C., trois cent soixante et un ans après l'Exode.

Cependant la femme de Phinéas, fils d'Héli, était enceinte, et sur le point d'accoucher. En apprenant la nouvelle du désastre, la mort de

son mari, celle de son beau-père, la capture de l'arche, elle fut prise soudain des douleurs de l'enfantement, et donna le jour à un fils. Mais elle était au plus mal et semblait prête à rendre l'âme. Ce que voyant, les femmes qui l'assistaient essayaient de la reconforter en lui disant : « *N'ayez pas peur vous avez mis au monde un fils !* » Elle ne prêta aucune attention à leurs paroles, et donna à l'enfant le nom d'*Ichabod*, qui signifie *Honte et ignominie* ³. Elle l'appela ainsi parce que l'arche avait été prise, ce qui était pour Israël un déshonneur sans nom. Après quoi, elle expira.

*

Lorsqu'ils virent entre leurs mains ce coffre mystérieux auquel les Hébreux attachaient un si grand prix, les Philistins résolurent d'en faire hommage à leur dieu national, Dagon, auquel ils attribuaient tout le mérite de leur victoire.

Ce Dagon était en réalité une déesse, qui jouait dans le panthéon philistin à peu près le même rôle qu'Aphrodite ou Vénus dans les mythologies antiques. On la représentait avec un buste de femme et une queue de poisson, à la manière des sirènes qu'Horace a immortalisées dans un vers célèbre :

Desinit in piscem mulier formosa superne.

D'après la légende, elle était la réincarnation d'une reine de Ninive, nommée Derceto. Celle-ci avait eu, disait-on, d'une liaison coupable avec un beau jeune homme, une fille dont la gloire devait éclipser la sienne : l'illustre Sémiramis. Mais Derceto ne la connut point, car désespérée de sa faute, elle s'était jetée dans la mer, où elle devint poisson ⁴.

Les Philistins menèrent donc l'arche jusqu'à la ville d'Azote, où se trouvait le plus proche des temples dédiés à Dagon, et là, ils l'installèrent aux pieds de l'idole, avec d'autres objets pris sur le butin. Mais le lendemain, quand les premiers visiteurs entrèrent dans le sanctuaire, ils constatèrent avec stupéfaction que la statue de leur dieu avait chu de son piédestal, et se tenait prosternée le visage contre terre, devant l'arche du Seigneur. On s'empressa de la ramasser, de la remettre à sa place et d'effacer toutes les traces de l'accident, avant que la foule ne vînt contempler les dépouilles prises aux Juifs. Peine perdue : le jour suivant, quand les prêtres vinrent de grand matin ouvrir les portes du temple, ils trouvèrent à nouveau l'idole à terre, dans la même position, avec cette aggravation que, cette fois, sa tête et ses

³ Flav., l. V, ch. XII.

⁴ Cf. Diodore de Sicile, l. III, ch. II.

mains avaient été coupées, et gisaient sur le seuil de l'édifice. Seul le tronc était resté devant l'arche. Impossible de dissimuler le désastre, la statue était brisée. Mais au lieu de réfléchir sur ce double événement extraordinaire, et d'en tirer la conclusion qui s'imposait, les prêtres et les habitants d'Azote redoublèrent d'égards envers Dagon : maintenant, quand ils pénétraient dans le temple, ils veillaient avec affectation à ne pas poser les pieds sur ce seuil qu'avaient touché les restes de l'idole vénérée. Devant cet entêtement obtus, Dieu décida de leur donner une leçon à laquelle ils seraient plus sensibles.

Le texte sacré dit simplement qu'il frappa aussi bien ceux de la ville que des environs, de maladies *qui les démolirent dans les parties secrètes du corps*. Josèphe précise ainsi le sens de ce passage : « Il envoya, dit-il, dans la ville et dans toute la contrée, une dysenterie si cruelle, que leurs entrailles en étaient rongées, et qu'ils mouraient dans des souffrances intolérables »⁵. La version arabe parle, elle aussi, de dysenterie, et tous les commentateurs pensent qu'il s'agit en effet d'une épidémie terrible de ce fléau : *foeda, vehemens, et crudelis*⁶.

En même temps une invasion de rats dévasta le pays, détruisant à la fois les moissons et les arbres fruitiers. Ce fut une désolation sans nom dans la ville d'Azote. Dieu, dit saint Ephrem, voulut punir ainsi les Philistins de leur sot orgueil : ils avaient attribué leur victoire à leur valeur, alors qu'elle avait eu pour seule cause les péchés des Hébreux⁷.

Les Azotins ne furent pas longs à établir un rapprochement entre la calamité qui les accablait, et la présence de l'arche : à grands cris ils réclamèrent l'éloignement du malencontreux trophée. Les cinq satrapes qui constituaient l'autorité suprême du pays se réunirent en conseil pour aviser aux mesures à prendre. Mais ils n'étaient pas d'accord : les uns voyaient dans ce fléau une vengeance du Dieu des Hébreux, les autres prétendaient qu'il n'y avait là qu'une coïncidence fortuite, et que tous les malheurs survenus dans le pays d'Azote étaient dus à des causes naturelles⁸. Pour trancher l'affaire, ils résolurent de faire héberger successivement l'arche par les différentes villes du pays : on verrait alors si c'était sa présence qui entraînait ces effets catastrophiques, ou si les malheurs qui avaient fondu sur les gens d'Azote devaient être attribués à quelque crime commis par eux.

En conséquence, l'arche fut transférée à Geth, et aussitôt la main de Dieu s'y fit sentir lourdement. Un grand nombre d'habitants périrent, sans distinction d'âge, et les autres furent frappés d'une dysenterie si terrible qu'on voyait leurs intestins en pleine décomposition sor-

⁵ Flav., l. VI, ch. I.

⁶ Poly., p. 209.

⁷ Ephr., t. I ; Syr., p. 343.

⁸ H. S., c. 1301.

tir de leur ventre, et pourrir à l'extérieur de leur corps. Les malheureux se firent des sièges rembourrés de peaux de moutons, afin de pouvoir s'asseoir sans trop souffrir, et pour se protéger aussi contre l'insolence des rats, qui venaient mordiller leurs plaies sanguinolentes ⁹.

Mais leurs maux ne cessèrent que quand l'arche les eut quittés, pour se rendre à Ascalon. Là, son arrivée déchaîna les mêmes fléaux, et ceux-ci s'arrêtèrent quand elle s'éloigna. Et il en fut de même à Gaza. Il semblait que chaque ville dût acquitter successivement sa quote-part d'un tribut de souffrances, imposé à tout le pays par le Dieu des Hébreux, pour le sacrilège commis envers Lui ¹⁰.

Aussi quand les habitants d'Accaron, la cinquième métropole des Philistins, virent à leur tour le redoutable trophée s'approcher de leurs murs, ils se récrièrent avec véhémence : « *Ils nous ont amené l'arche du Dieu d'Israël, disaient-ils, pour qu'elle nous tue, nous et toute la population des environs* ». En hâte ils provoquèrent une nouvelle séance du conseil des satrapes, et ceux-ci, à l'unanimité cette fois, décidèrent qu'il fallait renvoyer l'arche chez les Hébreux. En effet l'épouvante était partout à son comble : *chaque ville était remplie de la frayeur de la mort, et la main de Dieu s'appesantissait lourdement. Ceux qui ne mouraient pas étaient frappés dans les secrètes parties du corps* ¹¹, *et de chaque ville montaient des gémissements vers le ciel*. Philon estime à 220.000 le nombre de ceux qui périrent : le fléau cependant frappa surtout les femmes et les enfants en bas âge ¹².

À la suite de la décision des satrapes, on laissa provisoirement l'arche dehors, dans les champs, espérant ainsi que les villes n'auraient plus à souffrir ¹³. Mais l'invasion des rats redoubla de violence, détruisant toutes les moissons.

Dépassés par la gravité des événements, les satrapes prirent conseil auprès des prêtres et des devins : « *Que ferons-nous, demandèrent-ils, de l'arche du Seigneur ? Dites-nous comment nous devons la renvoyer en son lieu. – Si vous la renvoyez, leur fut-il répondu, ne la renvoyez pas vide. Offrez-lui une réparation pour votre péché, c'est-à-dire : pour l'injure que vous lui avez faite en vous emparant d'elle, et en en faisant hommage à Dagon. Alors vous serez guéris, et vous comprendrez pourquoi, jusqu'à maintenant, la main du Dieu d'Israël ne s'est pas éloignée de vous, pourquoi vous n'avez pu conjurer le fléau. – Que devons-nous offrir comme réparation ?* reprirent les satrapes. – *Faites faire cinq anus d'or, un par province, et de même cinq*

⁹ Lyre, c. 350.

¹⁰ Flav., l. VI, ch. I.

¹¹ D'après la *Glose*, ce fut pour les punir du péché de sodomie auquel ils s'adonnaient librement.

¹² Cf. Corn., p. 293.

¹³ Cf. Proc., Theod., Gloss.

rats d'or. Vous rendrez ainsi hommage au Dieu d'Israël, reconnaissant par ces objets que les fléaux dont vous souffrez sont envoyés par Lui. Peut-être qu'alors *il relèvera sa main*, et fera cesser le châtement qui pèse sur vous, sur vos dieux et sur votre terre. N'imitiez pas le Pharaon d'Égypte, qui, au temps de Moïse, ne voulut pas s'humilier, et endurcit son cœur dans l'impénitence, attirant sans cesse sur son royaume de nouvelles plaies, de plus en plus terribles. *Mais faites construire un chariot neuf, par respect pour l'arche. Vous n'y attellerez que deux vaches*, « fraîches veslées », dit Josèphe¹⁴, *n'ayant jamais porté le joug, et dont vous enfermerez les veaux à l'étable. Vous prendrez ensuite l'arche du Seigneur, vous la mettrez sur le chariot, et vous placerez à côté d'elle dans un coffret*, les figurines d'or dont nous avons parlé. *Puis vous la laisserez aller*. Si les vaches, au lieu de chercher à retourner vers leurs veaux, comme leur instinct les y portera, *prennent le chemin qui conduit à Bethsamès, sur le territoire des Israélites, nous reconnâtrons à ce signe que c'est bien le Dieu d'Israël qui nous a envoyé ce fléau*. Si au contraire les vaches prennent une autre direction, ou refusent d'avancer, *nous saurons que ce n'est pas sa main qui nous a frappés, mais que ces maux notes sont arrivés par hasard* ».

Les Philistins se rangèrent avec empressement à cet avis. Non seulement les cinq villes principales fournirent les figurines en or qui leur étaient demandées, mais toutes les autres cités et bourgades, jusqu'aux plus humbles, aussi bien celles qui étaient fortifiées que celles qui ne l'étaient pas, voulurent offrir également un rat en or, parce que toutes avaient subi l'invasion de ces affreux rongeurs, et ils voulaient se concilier la faveur du Dieu d'Israël, pour éviter le retour de cette plaie. Par contre, n'ayant pas souffert de la dysenterie, qui avait sévi seulement dans les grandes villes, elles ne crurent pas nécessaire d'offrir l'autre ex-voto.

Quand tout fut prêt, les Philistins installèrent l'arche sur le véhicule flambant neuf qu'ils avaient construit à cette intention. Ils y attelèrent les deux vaches, et conduisirent celles-ci jusqu'à un carrefour, où ils les laissèrent à elles-mêmes. Sans hésiter, les deux bêtes prirent le chemin qui conduisait à Bethsamès. Elles avançaient d'un même pas régulier, aussi sûrement, aussi calmement que si un bouvier avait marché devant elles, ne déviant ni à droite, ni à gauche, et beuglant de toute la force de leurs poumons. Les cinq satrapes les suivaient, ainsi qu'une foule nombreuse, qui ne voulait rien perdre de cette étrange aventure, et toute cette procession arriva sur les confins du territoire de Bethsamès, à la frontière des Hébreux¹⁵.

¹⁴ Flav., l. VI, ch. I.

¹⁵ D'après Corn., p. 296, *Bethsamès* signifie « ville du soleil » comme Héliopolis. Les Hébreux l'avaient nommée ainsi en souvenir du culte que les Égyptiens rendaient au soleil.

On était alors à la fin du mois de mai et les Bethsamites étaient justement dans les champs, occupés à faire la moisson. Quand ils aperçurent l'arche, il furent d'abord tout surpris, mais la surprise se changea vite en explosion de joie ; et ce fut une ruée générale vers le chariot ¹⁶. Les vaches cependant s'avancèrent jusque sur un champ, qui appartenait à un nommé Josué, et là elles s'arrêtèrent à côté d'une large pierre plate, que l'on nommait *le grand Abel*, et qui avait, disait-on, servi un jour d'autel à Abraham. Les Lévites prirent l'arche et le coffret, les déposèrent sur cette pierre, puis avec le bois du chariot, ils firent un bûcher sur lequel les prêtres immolèrent en holocauste les deux vaches : car ni le véhicule, ni elles ne pouvaient plus servir à des usages profanes. À ce sacrifice les Bethsamites ajoutèrent beaucoup d'autres victimes, ainsi que des festins publics ¹⁷ afin de célébrer le retour de l'arche. Les cinq satrapes, après avoir été témoins de ce spectacle, retournèrent le jour même à Accaron, où ils racontèrent ce qu'ils avaient vu : et le fléau, croit-on, cessa dès lors d'affliger les Philistins.

Les Hébreux cependant accouraient de tout le pays avoisinant pour contempler l'arche revenue parmi eux, et se livraient à toutes sortes de réjouissances pour célébrer ce merveilleux événement, lorsque soudain la colère du Seigneur s'abattit sur eux avec une violence inattendue. *Il fit mourir*, dit l'Écriture, *soixante-dix hommes pris dans le peuple, et cinquante mille de la plèbe*.

La Bible ne donne pas la raison de cette sévérité terrible envers des hommes qui fêtaient joyeusement le retour parmi eux de l'objet qui était le témoignage permanent de leur alliance avec le Seigneur. Les commentateurs en sont réduits aux hypothèses : certains pensent que ce fut pour les punir d'avoir laissé l'arche sept mois aux mains des incirconcis, sans rien faire pour la délivrer ¹⁸ ; d'autres, parce qu'ils avaient immolé des vaches, alors que le Lévitique ne prévoyait que des mâles pour les holocaustes. Mais la raison la plus probable de ce châtement, ce fut le manque de respect avec lequel ils traitèrent cet objet trois fois saint, malgré les prescriptions formelles de la Loi. Si l'auteur sacré en mentionne d'abord *soixante-dix*, qu'il semble distinguer des autres, c'est que ceux-là furent plus gravement coupables : car sans être lévites, ils se seraient permis de toucher l'arche de leurs mains pour la descendre du chariot et la poser sur la pierre ¹⁹. Or un geste tout semblable sous le règne de David entraînera la mort immédiate d'Oza, parce que la Loi le défendait expressément ²⁰.

¹⁶ Flav., I, VI, ch. II.

¹⁷ Flav., I, VI, ch. III.

¹⁸ Proc., col. 1092.

¹⁹ H. S., col. 1302.

²⁰ II Rois, VI, 8.

Quant aux cinquante mille autres, leur faute fut d'avoir osé regarder l'arche sans retenue, sans révérence, sans tenir aucun compte des prescriptions rigoureuses de la Loi sur ce point. Moïse en effet avait ordonné que, chaque fois que ce meuble précieux aurait à être déplacé, il devrait être enveloppé, d'abord dans le voile qui fermait l'entrée du Tabernacle, puis dans une couverture spéciale, faite de peaux teintes en violet, et enfin d'un pallium de couleur bleue. Toutes les autres pièces du mobilier sacré devaient être, elles aussi, empaquetées dans des conditions strictement déterminées, et si quelqu'un s'avisait de les regarder par pure curiosité, avant qu'elles ne fussent ainsi couvertes, il serait puni de mort ²¹.

Or, à Bethsamès, non seulement les Hébreux négligèrent complètement ces prescriptions, mais, au dire de certains auteurs, ils enlevèrent même les couvertures que les Philistins, par respect, avaient posées sur l'arche ²². Dieu ne fit donc qu'appliquer ici les sanctions prévues par la Loi, afin d'inculquer aux Juifs cette crainte révérencielle qui est le commencement de la Sagesse ; afin de leur faire entendre quel respect il faut avoir pour les objets sacrés et pour les moindres prescriptions touchant le culte rendu à une si haute Majesté.

Commentaire moral et mystique

Les Juifs qui, aux prises avec les Philistins, mettent toute leur confiance dans l'arche, figurent ceux de leurs descendants qui, assiégés dans Jérusalem par les Romains, se persuaderont que le Temple leur sera une protection invulnérable ; que Dieu, sensible sans doute à la beauté et à la richesse de cet édifice dont il avait fait sa demeure, ne permettra jamais qu'il soit détruit. Et cependant le Temple fut brûlé, le sacerdoce juif éteint pour toujours, la population massacrée.

Ils représentent aussi les chrétiens, qui, pressés par quelque calamité, organisent des processions, des cérémonies publiques, afin d'être délivrés : parce qu'ils le font sans aucune contrition de leurs fautes, parce qu'ils n'ont aucun désir de changer de vie, aucun amour de Dieu, ils ne sont pas exaucés.

Dans les Philistins qui se troublent en entendant les cris des Hébreux à l'arrivée de l'arche on peut, avec saint Albert le Grand, voir une image de la terreur qui s'empare des démons quand ils entendent les chrétiens acclamer la Très Sainte Vierge Marie : « *Malheur à nous !* gémissent-ils. Cette femme est celle dont il a été dit qu'elle nous ferait la guerre et qu'elle nous écraserait la tête. *Jamais les pécheurs n'ont manifesté une telle joie* : parce que jamais ils n'ont reçu un tel secours. *Qu'est-ce donc que cette grande clameur que l'on entend dans leur camp ? Malheur à nous !* ²³ »

²¹ Lévit., IV, 1-20.

²² Corn., p. 297.

²³ Alb., *Bibl. Mariana*, t. XXXVII, p. 380.

*

Abordons maintenant, mais non sans quelque appréhension, le commentaire proprement mystique de ce chapitre, car, dans tel ou tel de ses détails, il ne peut que déchaîner l'ironie et les sarcasmes de ceux qui préfèrent l'esprit de Voltaire à celui des Pères de l'Église. Mais en nous déroband à cette explication, nous craindrions de décevoir la sainte curiosité de ceux pour lesquels tout est pur, parce qu'ils sont purs eux-mêmes, et auxquels la simplicité de leur foi fait comprendre que si l'Église conserve dans ses livres sacrés des traits parfois rebutants, c'est parce qu'ils cachent sous leur grossière écorce de précieux ferments de sainteté. Heureusement, dans l'histoire qui nous occupe, ils ont eu la chance d'être commentés par l'une des plus hautes figures de la théologie mystique : saint Grégoire le Grand. L'éminent Docteur leur a consacré de longs développements dans ses *Expositions sur le premier Livre des Rois*²⁴, montrant par là l'importance qu'il leur reconnaissait. Ce sont ses enseignements que nous allons résumer aussi brièvement et aussi clairement qu'il nous sera possible.

Le saint Docteur nous prévient lui-même que si nous entendons ces choses à la manière des Juifs, selon la grossièreté de la lettre, non seulement elles sont à dédaigner, mais elles ne méritent même pas d'être écoutées. Celui-là les reçoit dignement qui comprend que, plus ce qu'il entend est choquant au sens littéral, plus en est utile la signification spirituelle. Car le Saint-Esprit, sous l'inspiration duquel est écrite toute cette histoire sacrée, ne préférerait pas des choses aussi grossières si, sous le voile de cette grossièreté, il n'avait caché de grands et très précieux mystères. C'est ce que saint Paul déclare quand il dit : *Toutes ces choses leur arrivaient en figure, mais elles ont été écrites pour nous*²⁵... Il faut donc chercher d'autant plus profondément leur sens spirituel, que le sens charnel de la lettre paraît plus vil.

L'arche tombée aux mains des Philistins est la figure de la doctrine chrétienne, perdue par les Juifs et recueillie par les païens. Ceux-ci essaient d'abord de la mettre dans le temple de Dagon, c'est-à-dire de la concilier avec le culte des faux dieux. Mais la chose se révèle impossible : partout où s'implante le christianisme, il provoque la chute des idoles.

On promène ensuite l'arche de ville en ville, parce que l'Évangile gagne de proche en proche et se répand dans toute la Gentilité. Mais dès qu'il arrive en un lieu, il frappe les habitants *dans les parties secrètes des corps*, ou plutôt dans le secret de leur conscience. Il leur fait comprendre combien leur vie est mauvaise, et il déchaîne ainsi une manière de « dysenterie spirituelle » : il les force à évacuer le mal qu'ils portent en eux-mêmes, à prendre conscience de l'ordure où ils se vautrent, et il suscite *les rats pour mordiller leurs parties malades*, c'est-à-dire il excite en eux des remords qui leur reprochent cruellement leur faiblesse, et les maux qu'ils endurent à cause de leurs péchés.

On remarquera l'analogie de cette explication avec l'expression *vie purgative*, familière à la théologie mystique.

²⁴ Cf. I. III, ch. IV, Patr. lat. de Migne, t. LXXIX, col. 181 et suiv.

²⁵ I Cor., X, 1.

Cependant, tous ne se convertissent pas : et ceux qui refusent de recevoir la doctrine nouvelle sont figurés ici par les *Accaronites*, dont le nom veut dire : *stériles*. Devant la persistance du fléau, les Philistins sincères demandent aux prêtres ce qu'ils ont à faire pour retrouver la paix. Et ceux-ci de leur répondre : *Ne renvoyez pas l'arche vide, c'est-à-dire : Ne laissez pas la parole de Dieu tomber dans le vide, ne pensez pas que le seul fait de l'avoir écoutée et d'en avoir été touchés suffira à vous sauver. Mais rendez-lui ce que vous devez pour vos péchés*. Alors la main de Dieu cessera de s'appesantir sur vous : alors Dieu vous pardonnera. – *Que devons-nous donc offrir pour notre péché ?* reprennent les Philistins. – *Vous ferez cinq anus d'or, et cinq rats d'or, selon le nombre de vos provinces... et vous rendrez ainsi gloire au Dieu d'Israël, pour voir s'il retirera sa main de dessus vous, de dessus vos dieux et de dessus votre terre*.

Remarquons d'abord qu'il faut faire ces anus en or, précisément pour débarrasser cette image de tout ce qu'elle peut avoir de malpropre et de répugnant ; pour la hausser sur le plan spirituel, et lui donner la place dans cette Jérusalem céleste dont saint Jean nous dit qu'elle est faite *d'or pur, semblable à du verre transparent*²⁶ ; pour nous faire entendre que dans la vie éternelle, même les parties les plus honteuses de notre corps perdront leur ignominie, pour revêtir la noblesse, la beauté, la pureté et l'éclat de l'or.

De même que le corps se débarrasse par cet orifice de tout ce qu'il renferme de malsain, de même l'âme doit expulser par la confession tout ce qu'il y a d'impur en elle ; et parce que toutes ses souillures lui viennent de ses cinq sens, elle est invitée à les purifier tous les cinq. Mais cette confession qui nous humilie, qui nous couvre de honte, en réalité vaut de l'or. C'est le gage le plus précieux que nous puissions offrir à Dieu, avec les remords qui rongent notre âme et que figurent les rats. Toute notre espérance du salut est dans l'arche, c'est-à-dire la doctrine du Christ, et à condition que nous y ajoutions la confession de nos fautes (les cinq anus) et le regret de les avoir commises (les rats).

Cette règle vaut pour tous les hommes, y compris les grands Saints, parce que *tous ont péché*, dit saint Paul, *et ont besoin de la gloire de Dieu*²⁷. C'est pourquoi l'auteur sacré ajoute ici : *Parce que vous avez tous été frappés, vous et vos princes, d'une même plaie*.

Les deux vaches attelées à l'arche représentent, toujours d'après saint Grégoire, les âmes saintes que le Christ appelle à devenir ses épouses ; *elles doivent être du sexe féminin*, douées de la tendresse et du dévouement qui sont l'apanage de celui-ci, et n'avoir *jamais porté le joug* du péché d'habitude. Elles enferment leurs petits à la maison : elles laissent leurs affections naturelles de côté, elles s'en détachent, pour traîner à travers le monde la doctrine de l'Évangile ; sur un *chariot neuf*, sur une vie nouvelle qui n'est pas celle du vieil homme. Elles sont placées à un carrefour, et choisissent leur route elles-mêmes : parce que c'est librement qu'elles embrassent la route qui conduit à Dieu. Elles emportent avec elles les anus et les rats d'or, c'est-à-dire le souvenir et le remords de leurs péchés. Elles montent vers Bethsamès, vers la maison du soleil, suivant le chemin de la perfection, sans dévier à droite vers une

²⁶ Apoc., XXI, 18.

²⁷ Rom., III, 23.

austérité excessive, ni à gauche, vers le relâchement : parce que la vertu se tient dans un juste milieu. *Elles mugissent*, parce qu'elles ont à souffrir des tentations de la chair, et de mille peines ici-bas. Saint Paul mugissait ainsi quand il disait : *Je vois dans mes membres une loi qui contredit la loi de mon esprit, et qui me tient captif sous la loi du péché. Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort* ²⁸ ? Elles mugissent, mais elles avancent au pas lent et sûr des petits progrès quotidiens.

Quant au châtiment des Bethsamites, il est destiné, selon saint Bonaventure, à faire comprendre le danger auquel s'exposent ceux qui veulent pénétrer le mystère de l'Eucharistie avec les seules lumières de leur raison. Ils risquent de perdre la foi et d'être frappés ainsi de mort spirituelle ²⁹. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, le ciboire qui contient des hosties consacrées doit toujours, comme l'arche de l'ancienne alliance, être couvert d'un voile.

²⁸ Rom., VII, 23.

²⁹ Bonav., t. V, p. 446.

CHAPITRE 5

Samuel au pouvoir

(I ROIS, VII)

Dans le châtement qui les frappait, les Bethsamites virent un avertissement du ciel : c'était, pensèrent-ils, un signe qu'ils n'étaient pas assez purs, pour conserver l'arche chez eux. « *Qui pourra subsister, disaient-ils, en la présence du Seigneur, de ce Dieu si saint ? Et chez lequel d'entre nous pourra-t-il demeurer ?* »

Ils se hâtèrent donc d'informer les chefs des douze tribus de ce qui venait d'arriver, et ceux-ci leur prescrivirent de diriger l'arche vers Cariathiarim. Les habitants de cette ville, prévenus, envoyèrent aussitôt une délégation, qu'accompagnaient des prêtres et des lévites. Ceux-ci, chargeant l'arche sur leurs épaules, la portèrent *dans la maison d'Aminadab, sur la colline de Gabaa* ¹. Cet Aminadab était un lévite, réputé pour sa piété ², et sa demeure parut le lieu le plus digne de recevoir le précieux dépôt. Celui-ci devait y rester vingt ans, et rien ne peut exprimer le soin, le respect avec lequel ce saint homme le traita pendant tout le temps qu'il l'eut en sa garde. Un de ses fils, nommé Eléazar, fut consacré prêtre, sans doute par Architob, qui avait succédé à Héli comme grand pontife, et chargé de s'en occuper spécialement.

Le passage qui suit est très obscur, et diversement interprété par les auteurs : « *Depuis le jour où l'arche du Seigneur demeura à Cariathiarim, les jours se multiplièrent (c'était déjà la vingtième année) et toute la maison d'Israël se reposa derrière le Seigneur* ».

Beaucoup de commentateurs, en particulier Nicolas de Lyre et Denys le Chartreux, l'expliquent comme si les Hébreux, instruits par les malheurs qui venaient de leur arriver, s'étaient attachés fidèlement au service du Seigneur pendant les vingt ans qui suivirent l'installation de l'arche à Cariathiarim. Mais saint Jérôme ³ et saint Grégoire le Grand ⁴, d'accord d'ailleurs avec les Docteurs juifs, pensent au contraire, que, malgré tant d'avertissements donnés par Dieu, les Hébreux continuèrent pendant vingt ans à croupir dans la négligence et l'idolâtrie, jusqu'au jour où Samuel, dont l'influence n'avait cessé de grandir, prit en main leur direction. Voyant que les meilleurs parmi eux se

¹ Le mot *Gabaa* ne désigne pas ici la ville de ce nom : il est pris comme nom commun pour désigner une hauteur sur laquelle était bâtie la citadelle. Les Septante disent simplement *colline* (βοῦνοc).

² Flav., l. VI, ch. II.

³ Cité par Corn., p. 299, sans référence.

⁴ *In I Reg.*, l. III, ch. V, 2.

contentaient de gémir et de soupirer, il leur prêcha énergiquement ce qu'ils avaient à faire : « *Si vous voulez revenir à Dieu de tout votre cœur*, leur dit-il, commencez par *enlever* du milieu de vous *les dieux étrangers*, en particulier *Baal et Astaroth*, ces idoles chananéennes que vous avez adoptées, et auxquelles vous rendez un culte, malgré toutes les défenses qui vous en ont été faites. *Préparez vos cœurs* afin qu'ils se donnent à Dieu tout entiers ; *ne servez plus que Lui*, rendez-lui ce culte de latrerie qui n'est dû qu'à Lui seul, et alors *il vous délivrera de la puissance des Philistins* ».

Les enfants d'Israël obéirent à l'invitation de leur nouveau juge. Ils firent disparaître les images de Baal et d'Astaroth, et ils ne rendirent plus de culte qu'au Seigneur. Ce premier résultat obtenu, Samuel convoqua une assemblée générale du peuple pour renouveler l'alliance contractée avec le Très-Haut sur le Sinaï au temps de Moïse, et pour retrouver le sens de la prière. Le lieu choisi pour cette réunion fut Masphath, sur le territoire de Juda, où déjà depuis Josué ⁵ se tenaient souvent les assemblées nationales. Les Juifs offrirent des sacrifices, puis ils répandirent de l'eau par terre, pour figurer les larmes qu'ils auraient voulu répandre ⁶ ; pour signifier aussi que l'eau versée sur la terre et absorbée par elle était l'image de l'idolâtrie, expulsée à jamais de leur cœur. Puis ils s'infligèrent un jeûne d'un jour, et firent une confession publique de leurs fautes, disant : « *Nous avons péché devant le Seigneur* ». À la suite de cette manifestation, Samuel prit officiellement possession de la judicature, et établit, croit-on, son siège à Masphath.

Au temps où ils étaient vainqueurs, et tenaient les Juifs sous leur joug, les Philistins leur avaient expressément interdit de faire de grands rassemblements ⁷. En apprenant celui qui venait de se tenir à Masphath, ils y virent le prélude d'une rébellion, et résolurent de l'étouffer dans l'œuf. Les cinq satrapes se mirent d'accord pour marcher immédiatement sur Masphath avec toutes leurs troupes. En les voyant arriver, les Hébreux furent saisis d'une crainte très vive : car, n'ayant nullement l'intention de combattre, ils n'avaient pas pris leurs armes, et n'étaient pas organisés en ordre de bataille. Effrayés, ils supplièrent Samuel d'invoquer le Seigneur avec toute la ferveur dont il était capable, pour qu'Il les délivrât de ce péril.

Le Prophète prit alors un agneau de lait, et l'offrit en holocauste, priant Dieu de ne pas abandonner ce peuple qui mettait toute sa confiance en lui.

Dieu, dit Josèphe, eut cette victime si agréable qu'il leur promit de combattre pour eux, et de leur donner la victoire. Avant que le sacrifice ne fût

⁵ Cf. Jud., X, 17 ; XI, 11 ; XX, 1.

⁶ Lyre, ch. 357.

⁷ Lyre, ch. 358.

achevé et la victime entièrement consumée par le feu sacré, les Philistins étaient sortis de leur camp pour engager le combat ; et comme ils avaient fait irruption sur les Israélites par surprise, sans leur laisser le temps de se mettre en état de défense, ils ne doutaient point du succès. Mais les choses tournèrent tout autrement qu'on ne pouvait le prévoir. Par un effet de la toute-puissance de Dieu, ils sentirent la terre trembler de telle sorte sous leurs pieds, qu'ils pouvaient à peine se tenir debout. Ils la virent s'entrouvrir en quelques endroits et engloutir ceux qui se trouvaient là. En même temps un coup de tonnerre effroyable éclata, accompagné d'éclairs si fulgurants, que leurs yeux en furent éblouis, et ils tremblaient tellement qu'ils ne pouvaient plus tenir leurs armes. Ainsi, ils furent contraints de les jeter, pour chercher leur salut dans la fuite. Les Israélites se précipitèrent à leurs trousses, en massacrèrent un grand nombre, et poursuivirent les autres jusqu'au lieu nommé Choré⁸. C'était un endroit tout proche de celui où, vingt ans auparavant, les Philistins avaient battu Israël et s'étaient emparés de l'arche. En souvenir de cette victoire insigne, Samuel fit dresser là un énorme monolithe, qu'il appela la *Pierre de secours*, en disant : « *C'est jusqu'ici que le Seigneur est venu à notre aide* ».

Les Philistins furent profondément humiliés de cette défaite. Remplis d'une crainte salutaire, non seulement ils n'osèrent plus désormais empiéter sur le territoire d'Israël, mais ils durent même restituer les villes qu'ils lui avaient soustraites indûment, depuis Accaron jusqu'à Geth. *La main de Dieu* les tint ainsi en respect, pendant tout le temps où Samuel assura les fonctions de Juge, parce que ce saint homme maintenait son peuple dans la voie droite et la fidélité. Pour la même raison, les Israélites ne furent pas inquiétés par les Amorrhéens (c'est-à-dire : les Chananéens établis en Palestine), tant que dura cette judicature. Samuel cependant *jugeait Israël tous ses jours de sa vie*, c'est-à-dire qu'il s'acquittait de ses fonctions avec le plus grand soin, et il continua, même quand Saül eut été nommé roi. Aux trois grandes solennités de l'année : Pâques, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, il se rendait dans l'une des trois villes que les Hébreux regardaient comme des villes saintes, et là il tenait une assemblée plénière. Ces villes étaient Béthel, en souvenir de la vision de Jacob ; Galgala, où avait été célébrée la première Pâque en Terre promise, rehaussée par la circoncision générale ; Masphath enfin, parce que Josué y avait établi sa résidence⁹. Le reste du temps, il se tenait à Ramatha, d'où il était originaire : là, il conseillait ceux qui venaient à lui, jugeait les différends, s'employait à maintenir la paix entre les hommes, et la fidélité à la loi de Dieu. Par un privilège spécial, il avait élevé un autel au Seigneur, sur lequel il offrait continuellement des sacrifices, pour concilier à Israël la clémence du Dieu tout-puissant.

⁸ Flav., l. VI, ch. II.

⁹ H. S., col. 1303.

C'est une question très discutée de savoir s'il était prêtre. Il est certain qu'il ne l'était pas par naissance : mais on peut admettre qu'il avait recueilli le sacerdoce suprême à la mort d'Héli, dont il était comme le fils adoptif, puisque celui-ci n'avait laissé aucun héritier direct. Tel est en particulier le sentiment de saint Augustin ¹⁰, de saint Cyprien ¹¹ et de saint Ambroise ¹². La manière dont il se comportera plus tard avec Saül semble bien justifier cette opinion. D'autres cependant pensent qu'en sa qualité de prophète il avait simplement reçu de Dieu le pouvoir d'offrir des sacrifices d'une façon permanente.

Commentaire moral et mystique

L'exemple de Samuel montre les avantages que le peuple chrétien retire de la présence au-dessus de lui d'un vrai pasteur : c'est en effet *une chose infiniment précieuse que d'avoir des justes à sa tête, dit l'Écriture, tandis que le gouvernement des impies est la ruine des hommes* ¹³.

Et la conduite de ce saint personnage doit servir de guide à tous ceux qui ont charge d'âmes. Plein d'une vraie sollicitude, il ne se contente pas de rassurer ses ouailles par des discours suaves et des paroles pleines d'onction. Il leur promet que Dieu les sauvera, mais à trois conditions : la première, *c'est qu'ils rejettent les idoles, c'est-à-dire qu'ils renoncent à Satan, à ses pompes et à ses œuvres* ; la seconde, *qu'ils préparent leurs cœurs, c'est-à-dire qu'ils ne se contentent pas de manifestations extérieures de piété, mais qu'ils descendent dans le sanctuaire intime caché au fond d'eux-mêmes, pour le purifier de toutes les pensées vaines ou mauvaises qui l'encombrent, et le préparer à accueillir Dieu par des actes de contrition et de saints désirs* ; la troisième, *qu'ils servent Dieu seul* : parce que *nul ne peut servir deux maîtres*. Il ne saurait y avoir cohabitation de la justice avec l'injustice, de la lumière avec les ténèbres, du Christ avec Bélial. Il faut choisir ¹⁴.

Il les réunit aussi à Masphath, pour une manière de retraite, où il les exhorte à jeûner et à confesser leurs péchés. *Il les juge continuellement, c'est-à-dire il leur apprend à ne pas suivre leurs impressions, leurs humeurs, leurs goûts, leurs sentiments propres, mais à ordonner tout ce qu'ils font selon la loi de Dieu* ; car ce n'est pas notre raison qui est la règle du bien et du mal, qui détermine ce qui est permis et ce qui est défendu : c'est la Volonté de notre Créateur.

Naturellement, une telle conduite irrite les puissances infernales. Sans perdre de temps, elles mobilisent leurs forces contre ce pasteur et son troupeau. Cette agression est figurée ici par la mise sur pied des Philistins contre Israël. Ce n'est pas un démon seulement qui donne l'assaut, ce sont des légions entières, conduites par leurs satrapes, c'est-à-dire par leurs princes.

¹⁰ *Rétractations*, ch. LV, 2.

¹¹ *Epist.*, LXV.

¹² In Ps. CXVIII, Sermo 18.

¹³ *Prov.*, XXVIII, 12. *In exaltatione justorum multa gloria est ; regnantibus impiis, ruina hominum.*

¹⁴ D'après Greg., t. LXXIX, col. 14.

Mais le bon pasteur ne se laisse pas émouvoir par cette offensive, il crie vers le ciel, il appelle le secours divin de toute la force de son cœur ; *il prend un agneau* : l'Agneau sans tache, l'Agneau qui porte les péchés du monde ; il l'immole dans le Saint Sacrifice de la Messe ; il l'offre *entier*, par une adhésion totale à sa doctrine ; il offre son Corps, son Sang, son Âme, sa Divinité, et ce sacrifice produit sur les démons l'effet du tonnerre : il les épouvante et les met en fuite. Mais l'offrande de cette petite bête signifie aussi l'immolation de l'homme animal, l'amputation que chacun doit faire de toutes ses tendances naturelles pour imiter la douceur, la docilité, l'innocence de Jésus-Christ.

CHAPITRE 6

Israël veut un roi

(I ROIS, VIII)

Samuel continua pendant de longues années encore à exercer les fonctions de juge en Israël. Lorsque l'âge – et aussi sans doute le désir d'une vie plus retirée – lui rendirent trop pénibles ses courses continues à travers le pays, il s'adjoignit ses deux fils, dont l'un se nommait Joël ¹, et le plus jeune Abia. Il partagea le pays en trois circonscriptions, plaça l'aîné à Béthel, le second à Bersabée ², tandis qu'il gardait pour lui-même les provinces du centre et du nord. « Alors, dit Josèphe, l'expérience fit voir que les enfants ne ressemblent pas toujours à leur père ; mais que quelquefois les méchants engendrent des gens de bien, et les gens de bien au contraire mettent au monde des méchants. Car ceux-ci, au lieu de marcher sur les pas de leur père, prirent un chemin tout opposé ».

Cependant, si Samuel les avait choisis pour cette fonction, ce n'était pas là l'effet d'une affection aveugle : leur conduite antérieure, et l'éducation qu'ils avaient reçue de lui l'autorisaient à croire qu'ils étaient les plus capables de bien s'en acquitter. Mais cette promotion leur tourna la tête. Comme il arrive souvent, leur conduite fut exemplaire, tant qu'ils eurent un chef au-dessus d'eux. Le jour où ils se virent au faite des honneurs, ils se laissèrent aller à tous les dérèglements. La même chose devait un peu plus tard arriver à Saül.

Ainsi, dit saint Grégoire, (Samuel) ce saint homme qui était plein de l'esprit de prophétie, ne sut pas discerner la valeur réelle de ceux qu'il choisissait pour juges d'Israël. Quoi d'étonnant que ceux qui n'ont pas l'esprit de prophétie se trompent sur les sujets qu'ils appellent aux saints ordres ?...

Ces fils indignes, donc, se laissèrent pervertir peu à peu par l'amour de l'argent : ils acceptaient des présents, vendaient honteusement la justice, foulaient aux pieds les lois les plus saintes, et se plongeaient dans toutes sortes de voluptés sans craindre d'offenser Dieu, ni de déplaire à leur père, qui souhaitait avec passion les voir s'acquitter de leur devoir ³.

Devant cette situation intolérable, les chefs du peuple se concertèrent et vinrent trouver Samuel à Ramatha, où il avait sa résidence.

¹ Au premier livre des *Paralipomènes*, ce Joël est appelé Vasseni (VI, 28).

² Flav., I, VI, ch. III.

³ Flav., I, VI, ch. III.

Ils lui représentèrent les désordres qui résultaient de l'inconduite de ses fils. « Puisque votre vieillesse ne vous permet plus de gouverner, ajoutèrent-ils, *établissez sur nous un roi, comme en ont toutes les nations, afin qu'il nous juge* ». Cette demande causa une peine très vive à Samuel. Josèphe dit que c'est parce qu'il n'aimait pas la royauté, et considérait l'aristocratie comme le meilleur des gouvernements. Mais les raisons du Prophète étaient d'un ordre beaucoup plus élevé : il se rendait compte que Dieu, par un privilège unique, avait choisi pour son peuple un régime qui n'était ni la monarchie, ni l'oligarchie, mais qui les surpassait : c'était la théocratie. Il voulait être personnellement le roi des Hébreux, et le Juge qu'il leur désignait lui-même n'était que son représentant, son proconsul, son légat auprès d'eux ⁴. Or c'était justement de ce régime théocratique que les Juifs cherchaient à s'affranchir. Comme aux jours du veau d'or, ils n'aspiraient qu'à se libérer de la discipline liturgique et morale qui les enserrait étroitement.

Ils espéraient, dit saint Éphrem, qu'une fois la royauté établie il leur serait loisible d'avoir tous les dieux qu'ils voudraient, d'en célébrer les fêtes, et, sous le couvert de la religion, de se livrer aux mêmes obscénités que les païens, de se laisser impunément aller à boire jusqu'à l'ivresse, et de s'adonner aux plaisirs les plus honteux dans les jardins et près des sources, une fois que l'adoption d'une nouvelle religion aurait dénoué pour eux les liens de la Loi divine ⁵.

Le même Docteur ajoute que cette affaire fut menée surtout par les chefs de la tribu de Juda, qui espérait bien que le roi serait choisi parmi eux.

L'inconduite des deux fils de Samuel ne fut pour eux qu'un prétexte. La preuve, c'est qu'ils ne demandèrent pas au Prophète de les réprimander, ou de les remplacer par d'autres ; ils ne firent aucune allusion au fait qu'il restait lui-même le juge suprême. Ils réclamèrent d'emblée *un roi, comme en ont toutes les nations*.

À strictement parler, d'ailleurs, cette requête n'était pas contraire à la Loi de Moïse : le *Deutéronome* défendait d'instituer un souverain étranger, mais il prévoyait au contraire l'établissement d'un roi de race juive dans la Terre promise. Le péché des hommes d'Israël en l'occurrence fut de demander ce prince avant le temps fixé, alors que Samuel vivait encore, et que personne ne pouvait douter qu'il n'eût été choisi par Dieu pour gouverner son peuple ⁶. Le Prophète fut donc vivement affecté par cette démarche.

⁴ Proc., p. 1093.

⁵ Ephr., t. I, p. 349.

⁶ Cf. I Reg. III, 20.

« Sa tristesse, dit Josèphe, alla même jusqu'à lui faire perdre le boire, le manger et le dormir : et son esprit était agité de tant de diverses pensées qu'il ne faisait durant toute la nuit que se retourner dans son lit »⁷.

Comme il priaït avec insistance afin de savoir ce qu'il devait faire, Dieu lui apparut⁸, et lui dit : « *Écoute la voix de ce peuple dans tout ce qu'ils demandent. Ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, c'est Moi, afin que je ne règne pas sur eux. C'est ainsi qu'ils ont toujours agi, depuis le jour où je les ai tirés d'Égypte jusqu'à aujourd'hui. De même qu'ils m'ont délaissé pour servir des dieux étrangers, de même ils en agissent avec toi.* Tu vas donc leur donner pour roi celui que je te ferai connaître. Mais *proteste-leur* que c'est contre ton gré que tu satisferas leur désir, et *annonce-leur* de ma part *les droits*⁹ que s'arrogera, en raison de son autorité sans limites, celui qui régnera sur eux. Ils se plaignent des abus de pouvoir de tes fils : ils verront ce que ce sera, quand ils auront un roi ! »

Le lendemain, donc, Samuel rassembla tout le peuple ; il répéta ce que lui avait dit le Seigneur, et promit d'établir un roi, mais après avoir averti ses auditeurs des charges qui allaient en résulter pour eux. « *Voici, leur dit-il, quel sera le droit du roi qui vous gouvernera : il prendra de vos fils pour équiper ses chars, d'autres pour s'en faire des cavaliers d'escorte, d'autres pour courir et dégager la route devant ses quadriges. Il recrutera une armée où il faudra obéir à des tribuns, à des centurions, et être continuellement exposé aux dangers de la guerre. Il lui faudra des gens pour cultiver ses domaines, assurer ses labours et ses moissons ; d'autres pour lui fabriquer des armes et des chariots, comme de simples esclaves. Vos filles elles-mêmes seront contraintes de se mettre à son service, comme parfumeuses, boulangères ou cuisinières ; il prendra vos champs, vos vignes, vos meilleures oliveraies, pour établir ses familiers ; il exigera la dîme de vos blés et du produit de vos vignes, pour avoir de quoi rétribuer ses eunuques et ses domestiques. Il réquisitionnera vos serviteurs, vos servantes, vos jeunes gens les plus forts, vos ânes, et les fera travailler pour lui ; il prendra aussi la dîme de vos troupeaux et vous traitera comme ses esclaves. Alors vous crierez pour être délivrés de ce roi que vous aurez voulu et le Seigneur ne vous exaucera pas, parce que c'est vous qui l'avez demandé, contre sa volonté* ».

Le peuple refusa de se rendre à ces sages avertissements. « Non, non, disaient-ils, jamais Dieu ne pourra nous tenir rigueur de lui avoir demandé un roi, *pour être comme toutes les nations ; un roi qui nous*

⁷ Flav., l. VI, ch. IV.

⁸ Flav., loc. cit.

⁹ Le mot hébreu *mispat*, que la Vulg. traduit par *jus*, signifie proprement *droit usurpé*.

juge, qui marche à notre tête, et qui combatte pour nous dans toutes nos guerres ».

Samuel, voyant à quel point ils étaient obstinés dans leur résolution, et comprenant qu'il n'arriverait pas à les faire changer d'avis, se réfugia dans la prière. « *Fais ce qu'ils te demandent, lui répondit le Seigneur, et donne-leur le roi qu'ils réclament* ». Samuel les congédia alors, et leur promit que, lorsqu'il en serait temps, il les réunirait à nouveau pour leur faire connaître le prince que Dieu lui aurait désigné.

Commentaire moral et mystique

Le refus des Juifs d'accepter l'autorité de Samuel, homme de Dieu, pour se donner un roi à la manière des Gentils fait entrevoir la dramatique séance où leurs descendants rejeteront solennellement la royauté du Fils de Dieu, pour réclamer celle de César : *Non habemus regem nisi Caesarem*¹⁰.

Mais cette histoire nous montre aussi la condescendance de Dieu à l'égard des faibles, des âmes incapables d'un vrai renoncement. Plutôt que de les priver de nourriture, ou de les voir tomber dans le découragement, il leur accorde ce qu'elles demandent, bien que ce ne soit pas le meilleur pour elles¹¹. Se donner un roi qui n'est pas selon la volonté de Dieu, c'est admettre dans son cœur et laisser régner sur lui une passion illégitime. Celle-ci ne tarde pas à réquisitionner toutes les forces vives, toutes les ressources de notre âme pour les faire servir à ses fins. Elle prend *nos fils*, c'est-à-dire nos sentiments virils, *elle les met sur ses chars*, elle les entraîne dans ses préoccupations à elle, elle en tire des *tribuns* et des *centurions*, c'est-à-dire : des pensées maîtresses qui s'imposent aux autres, et les obligent à combattre pour elle. Elle prend *nos filles*, tout ce qu'il y a en nous de tendresse, de grâce, de féminité, au bon sens de ce mot, pour en faire des pâtisseries et des parfumeuses, *unguentorias* : c'est-à-dire pour les employer à flatter, à aduler, à séduire ceux qu'elle veut gagner à sa cause. Elle prend *nos champs*, *nos esclaves*, toutes nos ressources naturelles ; nos âmes, nos dispositions instinctives à l'obéissance, à la patience, pour servir à la satisfaction de ses désirs. Et elle nous prive du profit que nous devrions retirer de tous ces biens, c'est-à-dire de la récompense éternelle.

Samuel cependant, *jugeait Israël tous les jours de sa vie* : parce que le bon pasteur ne se donne point de repos. Toujours il est sur pied : il prêche, il exhorte, il conseille, il reprend, il va visiter ses ouailles partout où elles se trouvent : mais toujours il revient à *sa maison*, à cette demeure intérieure, où il sait trouver Dieu, et où il offre sans cesse le sacrifice que Dieu préfère, le sacrifice de louange. *Sacrificium laudis honorificabit me*¹².

¹⁰ Jo., XIX, 15. – Cf. Ephr., p. 348.

¹¹ Saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, l. II, ch. XXI.

¹² Ps. XLIX, 23.

CHAPITRE 7

L'élection de Saül

(I ROIS, IX – X)

Il y avait dans la tribu de Benjamin un homme de lignée honorable, qui répondait au nom de Cis et s'adonnait à l'élevage des ânesses. La loi de Moïse, en effet, interdisant aux Juifs l'usage du cheval de selle, ceux-ci s'efforçaient d'y suppléer en affinant autant que possible certaines espèces d'ânes et de mules, pour servir de montures aux personnages de distinction. Ce Cis avait un fils, nommé Saül, que des qualités exceptionnelles et une conduite irréprochable faisaient regarder comme le jeune homme le plus accompli du pays. Il était fort, il était beau ¹, il était grand, au point de dépasser la foule de toute sa tête.

Or, il advint un jour que les ânesses paternelles prirent la clef des champs et s'échappèrent. Cis envoya aussitôt Saül à leur recherche avec un serviteur ² : pendant plusieurs jours, les deux hommes parcoururent le territoire de Benjamin, puis celui des tribus limitrophes, sans trouver aucun indice du passage de leurs bêtes. Saül voulut alors prendre le chemin du retour, pour ne pas inquiéter les siens : mais son compagnon lui fit remarquer qu'ils n'étaient qu'à une courte distance de Ramatha, le bourg où résidait Samuel. « Nous devrions aller voir, suggéra-t-il, cet homme de Dieu. Il aura peut-être quelque indication à nous donner sur l'affaire qui nous occupe ». Saül, jugeant excessif de déranger un Prophète pour une question d'ânesses en rupture de ban, refusa d'abord, prétextant qu'il n'avait aucun présent à lui offrir, comme les convenances l'exigeaient. Mais le serviteur lui ayant présenté une pièce d'un quart de sicle ³, qu'il avait découverte au fond de sa besace, il céda.

En arrivant aux portes de la ville, nos deux voyageurs rencontrèrent un groupe de jeunes filles qui descendaient puiser de l'eau à la fontaine, et ils leur demandèrent où logeait « le voyant ». Elles le leur indiquèrent, tout en les engageant à se hâter s'ils voulaient le voir : car, dirent-elles, l'homme de Dieu devait célébrer ce jour-là un sacrifice solennel, suivi d'un repas d'apparat, et ne serait sans doute pas facile à joindre.

¹ Chald.

² D'après les traditions juives, ce serviteur ne serait autre que Doëg l'Iduméen dont Saül fit plus tard son intendant, et qui se rendit tristement célèbre par le massacre des prêtres à Gabaa. – Cf. I Rois, XXII ; Carth., p. 307.

³ Environ 3 francs.

Ce qu'elles ignoraient, c'est que Samuel avait précisément organisé ce festin en prévision de la venue de Saül. Le saint vieillard avait passé toute la journée précédente en prières, pour savoir quel était l'homme dont il devait faire un roi. Et Dieu lui avait révélé que, le lendemain à la même heure, il recevrait la visite d'un jeune membre de la tribu de Benjamin, et que ce serait celui-là. De fait, quand Saül et son compagnon vinrent frapper à sa porte, le Seigneur l'avertit : « *Voici l'homme dont je t'ai parlé*, lui dit-il. Tu le sacreras roi, *c'est lui qui régnera sur mon peuple, et qui le sauvera de la main des Philistins* ». Saül cependant s'avança vers le Prophète, le salua, et le pria de vouloir bien lui indiquer où demeurait « le voyant », s'excusant de son ignorance en sa qualité d'étranger. « *C'est moi* », répondit Samuel, et aussitôt il témoigna au survenant beaucoup d'égards, l'invita à prendre part au sacrifice que l'on allait célébrer, puis au banquet qui suivrait. En même temps, il le rassura sur le compte des ânesses : elles avaient été retrouvées. Et il ajouta une discrète allusion à l'événement qui se préparait : « *À qui ira ce qu'il y a de meilleur en Israël, sinon à vous et à la maison de votre père ?* » – Saül comprit probablement ce qu'il voulait dire, d'autant mieux qu'une vision lui avait fait pressentir en songe le sort qui l'attendait ⁴. Mais il se défendit avec beaucoup d'humilité : « *Que dites-vous là ?* répliqua-t-il. *Ne suis-je pas de la tribu de Benjamin, la plus petite d'Israël ? Et ma famille n'est-elle pas la moindre de toutes celles de cette tribu ?* » La tribu de Benjamin en effet était très réduite en nombre, depuis l'affaire du Lévite de Gabaa, où elle avait failli disparaître ⁵, et de plus, ce drame l'avait marquée d'une flétrissure, qui incitait les autres à la mépriser.

Samuel n'ajouta rien : mais, une fois le sacrifice accompli, il entraîna Saül et son serviteur vers la salle où devait avoir lieu le festin. Il y avait là des tables disposées en triclinium, c'est-à-dire en fer à cheval, autour desquelles se pressaient une trentaine de convives, choisis parmi les notables de la ville ⁶. Samuel conduisit Saül à la place d'honneur, puis dit au cuisinier : « *Servez le morceau de viande que je vous ai dit de mettre à part* ». Le serviteur obéit et apporta une épaule de bœuf qu'il présenta à Saül : « *Prenez, dit Samuel, et mangez-la : c'est intentionnellement qu'elle a été mise de côté pour vous* ».

Or, l'épaule était, avec la poitrine, la part de la victime réservée aux prêtres dans les sacrifices. En principe elle ne pouvait être consommée que par eux, ou par leurs domestiques. C'était donc un honneur exceptionnel qui était fait là à Saül. Admirons ici la frugalité et la piété des

⁴ Ce détail est donné par la plupart des grands commentateurs : Carth., p. 309 ; Lyre, c. 373 ; Corn., p. 311 ; Rup., col. 1087 ; H. S., c. 1304 ; etc.

⁵ Cf. *Josué et les Juges*, liv. II, ch. 18, p. 209.

⁶ Flav. dit : 70, l. VI, ch. V.

anciens : l'épaulé n'est pas considérée, en boucherie, comme un morceau de choix. Mais symboliquement, elle représente la force : c'est pourquoi on l'appelait *part royale*.

Après le banquet, Samuel ramena Saül coucher dans sa maison. Le lendemain il l'éveilla à la pointe du jour et sortit avec lui. Quand ils furent arrivés au bas de la ville, il lui dit : « *Faites passer votre serviteur devant nous, et laissez-le s'éloigner, afin qu'il ne voie pas ce que nous allons faire. Vous au contraire, demeurez un peu, parce que j'ai quelque chose à vous révéler de la part du Seigneur* ».

Dès qu'ils furent seuls, Samuel sortit une petite burette, qu'il avait apportée et qui contenait de l'huile sainte. C'était une huile dont la consécration avait été enseignée à Moïse ⁷, et qui était additionnée de myrrhe, de cinnamome, de calame (ou roseau aromatique), et de cannelle. Elle servait à oindre les prêtres, les objets sacrés, et il était défendu de l'employer à des usages profanes.

Samuel versa donc le contenu de sa burette sur la tête de Saül ; puis il l'embrassa en disant : « *Voici que le Seigneur vous a sacré prince sur son héritage ; et c'est vous qui délivrerez son peuple de la main de ses ennemis*. Pour vous prouver que *c'est bien le Seigneur qui vous a choisi*, je vais vous donner trois signes qui ne vous laisseront aucun doute. D'abord, *en me quittant aujourd'hui, vous allez trouver, près du tombeau de Rachel, sur l'heure de midi, deux hommes qui vous diront : Les ânesses que vous étiez allé chercher sont retrouvées. Votre père n'y pense plus, mais il est en peine de vous*, et il dit : Que ferai je pour retrouver mon fils ? – Ensuite, lorsque, poursuivant votre route, vous arriverez au chêne de Thabor, vous serez rencontré par trois hommes qui se rendront à Béthel pour y adorer Dieu. L'un portera trois chevreaux, le second trois tourtes de pain, le troisième une bouteille de vin. Ils vous salueront fort civilement ⁸ et vous offriront deux pains qu'il faut que vous acceptiez. – Enfin vous irez jusqu'à la colline du Seigneur ⁹, où se trouve une garnison de Philistins. Là vous rencontrerez une troupe de fils de prophètes qui descendront du sommet. Ils seront précédés de harpes, de tambourins, de flûtes et de cithares, et ils prophétiseront.

Ces « fils de prophètes » dont il est question ici pour la première fois, nous apparaissent comme les premiers ancêtres des moines. C'étaient des hommes qui vivaient ensemble, sous un Supérieur et une règle commune, en s'adonnant à la prière et à l'étude de la Loi. Pour

⁷ Ex., XXX, 22-23.

⁸ Flav., I, VI, ch. V.

⁹ Les auteurs anciens sont partagés sur l'identification de cette localité. La B. J. pense qu'il s'agit de Gebéa ou Gabaa, la ville natale de Saül, aujourd'hui *Tell-el-Foul*. Rhaban Maur suppose qu'on l'appelait « colline du Seigneur » à cause de la présence des moines.

cette raison, la version chaldéenne les appelle des *scribes*. Cette institution, qui devait devenir très florissante au temps d'Élie et d'Élisée, est cependant antérieure à ces deux Prophètes, et l'on pense communément que ce fut Samuel qui en fut le fondateur ¹⁰. S'il est dit ici qu'ils *prophétisaient*, cela ne veut pas dire qu'ils annonçaient l'avenir, mais simplement qu'ils chantaient les louanges de Dieu sous une impulsion toute surnaturelle ¹¹.

« Quand vous les aborderez, continua Samuel, *l'esprit du Seigneur s'emparera de vous, vous vous mettrez, vous aussi, à prophétiser comme eux, et vous serez changé en un autre homme*. À ces signes vous reconnaîtrez que c'est bien Dieu qui vous a choisi pour être roi. Dès lors n'hésitez plus, agissez royalement selon les circonstances et ne doutez pas que *le Seigneur ne soit avec vous*. Mais aussi, ne cessez jamais de prier et de Le consulter, pour savoir quelle est sa Volonté. *Vous allez descendre avant moi à Galgala, afin d'y offrir un sacrifice d'actions de grâces*. Cependant ne commencez pas sans moi ; *attendez-moi pendant sept jours, jusqu'à ce que je vienne*. Je célébrerai le sacrifice, et je vous instruirai de la conduite à tenir ».

Les deux hommes se séparèrent. Mais l'onction qu'il venait de recevoir avait fait de Saül un homme nouveau. Il sentait en lui maintenant l'autorité nécessaire pour s'imposer, la prudence et la lumière dont il avait besoin pour gouverner un royaume. Les signes annoncés se présentèrent exactement comme Samuel les lui avait annoncés : près du tombeau de Rachel, il rencontra deux hommes qui l'informèrent du retour des ânesses, et de l'inquiétude de son père à son sujet. Au chêne de Thabor, trois pèlerins en marche vers le sanctuaire de Béthel, et porteurs des présents indiqués, le saluèrent et lui offrirent deux pains. Enfin, en arrivant à Gabaa, une troupe de « nabis », descendant de la montagne en chantant et en s'accompagnant d'instruments, se présenta à ses yeux. Soudain l'esprit de Dieu fondit sur lui : il se joignit au groupe et se mit à chanter, lui aussi, des hymnes de louange, en accord avec les autres. Cependant, les traditions hébraïques rapportées par saint Jérôme, disent qu'il énonça à ce moment de véritables prophéties touchant Gog et Magog, les guerres qu'ils feraient, la vie éternelle, la récompense des justes, et le châtement des méchants ¹². Les habitants furent naturellement fort surpris de cette transformation subite, et ils se disaient les uns aux autres : « *Qu'est-il donc arrivé au fils de Cis ? Voilà qu'il est prophète maintenant, lui aussi !* »

Saül en effet était admirablement doué pour les exercices du corps, et le métier des armes ; mais rien ne semblait le prédisposer à ces

¹⁰ Cf. S. Bonaventure, t. VIII, p. 285. – Fill., p. 251.

¹¹ Cf. H. S., c. 1304 : Lyre, c. 377 ; Corn, p. 316.

¹² Carth., p. 315 ; H. S., c. 1304.

hautes faveurs mystiques. L'un des assistants cependant fit cette excellente réponse : « *Qui donc est le père des Prophètes ?* », ce qui voulait dire : c'est Dieu qui est le père des Prophètes en tant qu'ils sont tels. Ce n'est pas de leurs ascendants naturels qu'ils tiennent ce don : ils le reçoivent directement de leur Créateur qui peut évidemment l'accorder à qui et quand il lui plaît. *L'Esprit souffle où il veut* ¹³.

Lorsque Saül eut regagné la maison paternelle, un de ses oncles qui avait nom *Abénar* ¹⁴ et qui nourrissait à son endroit une grande affection, lui demanda des nouvelles de son voyage. Le jeune homme raconta l'histoire des ânesses échappées et comment il avait eu l'idée de se rendre chez l'homme de Dieu. « *Et que t'a dit celui-ci ?* », demanda l'oncle. « Il m'a dit qu'elles étaient retrouvées », répondit Saül. Mais il n'ajouta rien : il ne fit aucune allusion à la royauté et à l'onction qu'il avait reçue, montrant ainsi à quel point il était maître de lui. Car on sait avec quel empressement les hommes parlent de tout ce qui peut les flatter et les mettre en vedette.

Cependant Josèphe lui prête des sentiments plus intéressés.

Il ne voulut point parler (de la royauté), dit-il, de crainte qu'on ne voulût pas y ajouter foi, ou que cela ne lui attirât de l'envie. Encore qu'(Abénar) fût son parent et son ami, il estima que le meilleur était de tenir la chose secrète, la faiblesse des hommes étant si grande que très peu sont constants dans leurs amitiés, et capables de voir sans envie la prospérité des autres, même celle de leurs proches et de leurs amis, quoiqu'ils sachent qu'elle leur arrive par une grâce particulière de Dieu.

*

Tout étant ainsi préparé, Samuel convoqua quelques jours plus tard une assemblée générale du peuple à Maspeth et le harangua en ces termes : « *Voici ce que le Seigneur m'a commandé de vous dire : C'est moi qui ai tiré Israël de l'Égypte ; c'est moi qui vous ai délivrés de la puissance des Égyptiens, et de la main de tous les rois qui vous opprimaient. Vous cependant, en reconnaissance de tant de bienfaits, vous ne voulez plus être gouvernés par ce Dieu qui seul vous a sauvés de tous les maux et de toutes vos tribulations. Vous voulez un roi, comme en ont toutes les nations. Eh bien, soit. Qu'il en soit fait selon votre bon plaisir. Nous allons procéder à un tirage au sort en règle pour savoir quel sera l'élu. Rangez-vous par tribus, par familles, et par foyers* ». Quand ce fut fait, on tira au sort, et ce fut la tribu de Benjamin qui sortit. On prit alors les noms de toutes les familles de cette tribu, on les mit dans une urne, et le sort tomba sur celle de Metsi. On

¹³ Jo., III, 8.

¹⁴ Flav., I, VI, ch. V.

recommença l'opération avec, cette fois, les noms de tous les hommes de cette famille, et elle donna Saül, fils de Cis. On le chercha alors de tous côtés : et l'on constata qu'il n'assistait pas à la réunion :

« Sachant, dit Josephé, ce qui allait se passer, il n'avait pas voulu se trouver là, afin de montrer qu'il n'avait pas l'ambition d'être roi »¹⁵. Et il se cacha si bien que Samuel dut consulter le Seigneur, sans doute au moyen de l'*Urim* et du *Tumim*, pour découvrir où il était. Le Seigneur ayant répondu qu'il *était caché à la maison*, on courut aussitôt l'y quêrir, et on l'amena au milieu de la foule, qu'il dominait de sa haute stature. Samuel alors le présenta au peuple : « Voici, dit-il, celui que Dieu a choisi ». Puis il détailla les qualités qui rendaient Saül digne d'un tel honneur, et dont l'énoncé fit éclater les cris de : *Vive le roi !* Il lut ensuite la *loi du royaume*, c'est-à-dire une sorte de charte constitutionnelle, qu'il avait rédigée par écrit et qui précisait les devoirs du peuple envers le roi, et du roi envers le peuple. Après quoi il congédia l'assemblée, et chacun rentra chez soi. Saül retourna à Gabaa, suivi d'une partie de l'armée : *de ceux*, précise l'Écriture, *dont Dieu avait touché le cœur* ; de ceux qui, faisant confiance à Samuel, acceptaient son choix sans discuter. Mais beaucoup d'autres, se conduisant en vrais *filz de Bélical*, se mirent à murmurer : « *Est-ce celui-là*, disaient-ils, *qui pourra nous sauver ?* » Et, pleins de mépris pour ce nouveau roi, ils ne lui offrirent aucun présent, ce qui, en raison des usages en cours, constituait une grave injure.

Saül, cependant, faisait semblant de ne rien remarquer, de ne pas les entendre : sans cela, il aurait été obligé de sévir, et il ne voulait pas commencer son règne par des mesures de rigueur.

Commentaire moral et mystique

Que Saül ait été une figure du Christ, nous en aurons une preuve plus loin en entendant David l'appeler constamment « l'oïnt du Seigneur », *Christus Domini*. Comme le Messie, il fut appelé par la voix unanime d'Israël ; et, quand il eut reçu l'onction, il commença par être méprisé ainsi qu'on vient de le voir. Ceux qui le suivirent étaient peu nombreux, dit saint Éphrem¹⁶, c'étaient ceux qui n'avaient pas demandé de roi, et qui n'ambitionnaient pas la royauté. Les fils d'iniquité, au contraire, ceux qui avaient réclamé un monarque à grands cris, lorsque Saül leur fut donné, et qu'ils perdirent ainsi l'espérance de voir cette dignité leur échoir, protestèrent et accusèrent ce roi d'être sot et inutile. L'allégorie vise manifestement les Juifs : ils avaient appelé le Messie de tous leurs vœux ; mais quand ils le virent, ils le méprisèrent ; bien plus, ils le crucifièrent. « *En quoi celui-là nous sauvera-t-il ?* », disaient-ils. Les contemporains de Saül voyaient la faiblesse de la tribu de Benjamin, la pe-

¹⁵ Flav., l. VI, ch. V.

¹⁶ Ephr., t. I, c. 353.

tite condition de la famille du nouvel élu, et ils mettaient en regard la puissance de leurs ennemis, les Philistins et les Ammonites. Ils n'appelaient même pas Saül par son nom, à la manière de ceux qui méprisent ou qui détestent. Ainsi devaient faire les contemporains de Jésus, quand ils l'entendraient s'imposer comme maître de doctrine : « *D'où vient à celui-là sa sagesse et son pouvoir ? N'est-il pas le fils d'un ouvrier ? D'où tient-il toutes ces choses ? Et ils se scandalisaient à son sujet* »¹⁷.

*

Si Saül avait été choisi pour être roi d'Israël, c'est qu'il avait les qualités requises pour cette haute fonction, comme Judas avait celles qu'exigeait la dignité d'Apôtre. L'un comme l'autre n'ont sombré dans le crime et le désespoir que parce qu'ils en ont fait mauvais usage. Dieu nous choisit d'après le moment présent, explique saint Jérôme, mais ce choix n'annule pas la liberté de celui qui en est l'objet ; il ne le met à l'abri, ni des tentations, ni de la ruine totale¹⁸. Nous trouvons donc chez Saül, au principe de sa vocation, les qualités qui font le chef ; celles que doit posséder un évêque, un apôtre, un prince chrétien, un serviteur de Dieu.

1^o Remarquons d'abord avec saint Grégoire – dont nous allons suivre pas à pas le *Commentaire* sur ce point¹⁹ –, que l'Écriture donne non seulement le nom de son père, mais aussi celui de ses ascendants jusqu'à la sixième génération. *Il était*, nous dit-elle, *fils de Cis, fils d'Ariel, fils de Seror, fils de Béchorat, fils d'Aphia, fils d'un homme de Benjamin*.

Pourquoi cela ? Pour nous apprendre que celui qui est appelé à diriger les autres doit être l'héritier et le représentant d'une tradition. Quand il s'agit de dignités ecclésiastiques, cette tradition ne peut être que celle des Pères de l'Église et des Souverains Pontifes.

2^o Son père s'appelait *Cis*, mot qui veut dire : *dur*. C'est qu'aussi bien les vrais prédicateurs sont durs dans leur vie et dans leur action. Quand ils prêchent, ils ne ménagent pas les pécheurs ; mais pour bien corriger les autres, ils commencent par pratiquer eux-mêmes ce qu'ils enseignent. Saint Jean-Baptiste paraissait dur, quand il appelait les Juifs : *Race de vipères*. Mais il était impitoyable pour lui-même, lui que l'Évangile nous montre vêtu de poils de chameau, portant une ceinture de cuir autour des reins, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage²⁰.

Notre-Seigneur non plus n'était pas tendre pour les Pharisiens, quand il les traitait de sots²¹, d'hypocrites et de sépulcres blanchis. C'est de lui que le Prophète avait dit : *Voici que j'ai rendu votre visage aussi dur que le diamant et le silex*²². Nul n'a été plus dur pour lui-même que Celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, qui a pris sur ses épaules tous les péchés du monde, et qui a accepté volontairement le supplice de la croix. Cependant il

¹⁷ Mt., XIII, 54-57.

¹⁸ *Comment. in Ezechielem*, ch. XX.

¹⁹ *In primum Regum*, l. II, 20 et sqq. ; Pat. lat., t. LXXIX, c. 247 et sqq.

²⁰ Mt., III, 4-7.

²¹ Luc, XI, 40.

²² Ezech., III, 8.

n'est pas possible d'imaginer rien de plus tendre et de plus compatissant que ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui en mourant suppliait son Père de pardonner à ses bourreaux !

3^o Il est dit aussi de *Cis*, qu'il était *fortis robore*, c'est-à-dire fort d'une vraie force. Car, explique saint Grégoire, il y a dans l'Église des gens qui sont forts par orgueil, par arrogance : ils font de grandes choses. Mais dès qu'on cesse de louer ce qu'ils font, ils cessent eux-mêmes de faire ces grandes choses. Celui-là est *fort d'une vraie force*, qui tire la puissance de son action non de l'orgueil, mais du Saint-Esprit. C'est de cette force qu'ont été revêtus les martyrs, les vierges, qui tinrent en échec la fureur des persécuteurs, les défenseurs intrépides de la foi, et tous les Saints. Et Notre Seigneur ne permit pas à ses Apôtres de partir à la conquête du monde, avant qu'ils l'eussent reçue du Saint-Esprit ²³.

4^o Il dépassait tout le monde de la hauteur de sa tête : c'est-à-dire qu'au milieu du monde, il gardait un jugement lucide. L'immense majorité des hommes, au contraire, ont la tête perdue dans la foule : parce qu'ils suivent sans discernement l'opinion courante, ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, ou lu dans leur journal, ils ne prennent pas soin de juger sagement des choses. Daniel, bien qu'enfant, dépassait la foule de toute sa tête, quand, au milieu d'une multitude aveugle qui réclamait la mort de Suzanne, il criait : « Pour moi, je suis pur du sang de cette femme » ²⁴. C'est là le privilège des contemplatifs, des méditatifs, des hommes d'oraison, de tous ceux qui s'appliquent à dépasser les choses de ce monde, et à voir les événements dans la lumière de Dieu. *Spiritualis judicat omnia* ²⁵, dit saint Paul.

5^o Il est envoyé par son père à la recherche des ânesses qui se sont échappées : figurant ainsi le Christ qui sera envoyé par son Père à la recherche des âmes qui se sont enfuies loin de Lui et qui, têtues comme des ânesses, s'obstinent dans leur éloignement. Il les cherche à la manière dont Dieu cherchait Adam dans le Paradis terrestre, en s'efforçant de trouver le chemin de leur cœur et de les provoquer au repentir : *Adam, ubi es ?*

6^o Mais après les avoir cherchées quelque temps, Saül éprouve le besoin de revenir vers son père à la maison ; ainsi l'homme apostolique, après avoir couru dans le monde à la poursuite des âmes, sent la nécessité de rentrer en lui-même, dans cette chambre intérieure où se pratique le colloque avec le Père des cieux ²⁶, de se retremper dans le silence et la méditation. Il sait que le souci des âmes ne doit jamais lui faire oublier la sienne, et que son Père s'inquiéterait s'Il voyait qu'il la néglige pour courir après les autres.

²³ Luc, XXIV, 4.

²⁴ Dan., XIII, 46. – Cf. *Le Prophète Daniel*, liv. 1, ch. 2, p. 28.

²⁵ « *L'homme spirituel juge toutes choses* » (I Cor., II, 15).

²⁶ Mt., VI, 6.

CHAPITRE 8

Campagne contre les Ammonites

(I ROIS, XI)

Saül était au pouvoir depuis un mois lorsque Naas, roi des Ammonites, fit brusquement irruption dans la province de Galaad, et vint mettre le siège devant la ville de Jabès, qui en était la métropole. Les Ammonites étaient de vieux ennemis d'Israël : nous les avons déjà rencontrés au temps de Jephthé, occupant indûment la Transjordanie, c'est-à-dire le domaine des trois tribus établies par Moïse à l'est du Jourdain : Ruben, Gad et la moitié de Manassé ¹. Ils soutenaient que ce territoire leur avait été injustement ravi, au moment de l'arrivée des Juifs en Palestine, et prétendaient en exiger la restitution. Pour semer la panique devant son armée, Naas faisait crever l'œil droit à tous les habitants mâles qui tombaient entre ses mains : c'était, explique Josèphe, une manière de les rendre inaptes à la guerre. Car au combat, l'œil gauche se trouvant couvert par le bouclier, il leur devenait impossible de prendre les armes ².

Se voyant acculés à une ruine sans espoir, les habitants de Jabès proposèrent à Naas de traiter : « *Recevez-nous à composition*, dirent-ils, nous vous paierons un tribut ³ et *nous deviendrons vos vassaux*. – *La composition que j'exigerai*, répondit Naas, *sera de vous arracher à tous l'œil droit, et de faire ainsi de vous, par cette mutilation infamante, l'opprobre de votre nation*. Si vous n'acceptez pas ma proposition, préparez-vous à l'extermination générale. Il ne sera fait aucun quartier, et votre ville sera détruite de fond en comble. À vous de choisir, et de voir si vous préférez perdre un œil ou périr » ⁴.

Épouvantés par ces menaces, les anciens du peuple supplièrent le roi de leur accorder au moins sept jours de délai pour chercher du secours. S'ils n'en trouvaient pas, ils se rendraient à merci. Naas accepta : les Juifs lui inspiraient un tel mépris qu'il les jugeait incapables de risquer leur vie pour délivrer les assiégés, et il estimait que cette concession lui conférait le droit d'exercer ensuite telle vengeance qu'il voudrait.

Les habitants de Jabès dépêchèrent donc en hâte des délégations vers toutes les tribus d'Israël pour demander de l'aide à tout prix. Les

¹ Cf. *Josué et les Juges*, liv. II, ch. 8, p. 135 et suiv.

² Flav., I, VI, ch. V.

³ Carth., p. 319.

⁴ Flav., loc. cit.

messagers reçurent partout l'accueil le plus empressé, le plus compatissant : on pleura, on gémit, on se lamenta avec eux, sans que personne cependant se déclarât prêt à les suivre. Ainsi en fut-il en particulier à Galgala : mais tandis que les habitants se répandaient en manifestations bruyantes et stériles sur l'insulte faite à Israël, Saül revint des champs. Fidèle aux grandes traditions antiques, il continuait, malgré le nimbe dont l'enveloppait maintenant son titre de roi, à tenir lui-même le manche de sa charrue. Il imitait en cela Abraham, Isaac, Jacob, Moïse et les autres Patriarches, qui ne délaissèrent jamais leurs fonctions de pasteurs nomades. Telle fut aussi la conduite des Romains de la première race qui, élevés à la dignité de sénateur, de général, ou même de dictateur, comme Cincinnatus, ne se croyaient pas dispensés pour autant de travailler la terre de leurs mains ⁵.

En voyant l'atroupement formé autour des messagers de Jabès, et en entendant les cris que poussait le peuple, Saül demanda ce que voulaient ces gens. On le lui rapporta. Alors, soudain, *l'esprit de Dieu fondit sur lui*, le revêtant de courage et d'intelligence, *et il entra dans une très grande colère*. Mais c'était une sainte colère, provoquée par l'outrage que cet idolâtre de Naas se permettait envers le peuple du vrai Dieu. Dans la fureur de son indignation, *Saül prit ses deux bœufs, les coupa en morceaux, qu'il fit porter par des messagers dans toutes les terres d'Israël, en disant : « Quiconque ne se lèvera pas pour nous suivre, Samuel et moi, verra ses bœufs traités de la même façon »*. Cette menace fit tant d'effet que les Hébreux se levèrent comme un seul homme. Dès le lendemain ⁶, ils étaient rassemblés à Bézech, à trente kilomètres de Jabès, au nombre de trois cent trente mille. Alors, Saül, ayant fait venir les messagers de Jabès, en garda quelques-uns pour lui servir de guides, puis renvoya les autres en grande hâte assurer leurs concitoyens que, le lendemain ⁷, *à l'heure où le soleil brillerait dans toute sa force*, ils seraient délivrés.

Les assiégés reçurent cette nouvelle avec la joie que l'on devine. Néanmoins, pour endormir la méfiance de l'ennemi et permettre à Saül de le surprendre plus facilement, ils donnèrent à entendre aux Ammonites que personne n'avait consenti à les secourir, autrement que par de bonnes paroles, et que, dès lors, ils allaient capituler comme ils l'avaient promis : *« Demain, dirent-ils, nous nous rendrons à vous, et vous nous traiterez comme il vous plaira »*.

Saül cependant, ayant recensé et organisé rapidement les hommes venus à lui, passa avec eux le Jourdain, marcha toute la nuit, et arriva

⁵ Cf. Pline, *Hist.*, l. XVIII, ch. III ; Valère Maxime, l. IV, ch. IV.

⁶ Flav., l. VI, ch. V.

⁷ Le mot *demain* n'est pas à prendre au sens littéral. Il signifie simplement un jour prochain, d'après Lyre. Josèphe parle de *trois jours*, suivi par H. S. et Carth.

le lendemain, avant le lever du soleil, à portée de l'ennemi ⁸. Là il divisa sa troupe en trois colonnes, et au petit jour il attaqua brusquement, sur trois points à la fois, le camp des Ammonites. Ceux-ci, ne se méfiant de rien, se préparaient à recevoir la reddition des gens de Jabès. Surpris par la violence de l'irruption des Juifs, ils furent taillés en pièces, et le massacre dura jusqu'à ce que le soleil eût atteint son zénith. Les survivants s'enfuirent dans toutes les directions, chacun ne cherchant qu'à se sauver lui-même, sans plus penser à ses camarades. Saül pénétra sur le territoire des Ammonites, le ravagea entièrement, et revint avec son armée chargée de butin. Cette victoire lui valut naturellement un prestige considérable. « Les Juifs ne pouvaient se lasser d'admirer sa valeur et de publier ses louanges. On vit par un soudain changement ceux qui jusque-là le méprisaient lui rendre maintenant le plus d'honneur, et proclamer hautement que nul ne lui était comparable ».

On ne se contentait pas de demander avec ironie quels étaient ceux qui avaient osé dire : « *C'est donc Saül qui sera notre roi ?* » On voulait une punition exemplaire, et on réclamait à grands cris la tête d'au moins quelques-uns d'entre eux.

Saül loua ces sentiments d'affection à son égard, mais déclara avec serment qu'il ne souffrirait pas que la joie d'une telle journée fût assombrie par le supplice de qui que ce fût. Il n'était pas admissible qu'ils souillent du sang de leurs frères une victoire dont ils devaient une si grande reconnaissance à Dieu. Il était bien préférable au contraire de renoncer à toutes les inimitiés, afin que rien n'empêchât la réjouissance d'être générale ⁹.

Quelques jours plus tard, Samuel convoqua l'assemblée du peuple à Galgala, afin de confirmer l'élection du roi. Il consacra Saül pour la troisième fois ¹⁰, en répandant l'huile sainte sur son front, et en le revêtant des insignes royaux ¹¹, puis il le fit acclamer par la foule. Après quoi on offrit au Seigneur des sacrifices d'animaux, et on se livra à de grandes réjouissances pour célébrer cet heureux événement, en même temps que le rétablissement de la paix.

Ceci se passa vers l'an 1040, d'après la chronologie admise aujourd'hui ¹², et c'est ainsi que la monarchie supplanta en Israël le régime des juges.

Commentaire moral et mystique

Voici comment saint Pierre Damien a exposé le sens mystique de cet épisode, dans une lettre adressée aux moines de Cluny :

⁸ Flav., l. VI, ch. V.

⁹ Flav., l. VI, ch. V.

¹⁰ Il l'avait fait déjà une première fois à Ramatha (I Reg., X, 1), une deuxième à Masphath (X, 24). Saül fut donc oint trois fois, comme plus tard David.

¹¹ Corn., p. 323.

¹² Rice, p. 333 ; Daniel-Rops, p. 451.

Il faut, dit-il, fuir le monde, qui engendre les ténèbres, il faut rechercher la solitude, où la vraie lumière jaillit comme dans le désert. Il faut absolument écarter de notre amitié celui qui, vivant perpétuellement dans les ténèbres, répand l'obscurité et éteint la lumière chez ceux qui l'accueillent et lui obéissent. Bien plus, nous devons faire une guerre inexpiable à celui qui arrache les yeux de ses amis. C'est là ce que nous enseigne, dans le texte sacré, l'histoire (de Naas l'Ammonite)... Que devons-nous voir, sous ce roi orgueilleux, sinon le monde rebelle à son Créateur, ou le démon, son prince ? C'est de lui qu'il est écrit en effet, qu'il est *roi sur tous les fils d'orgueil*¹³. Et parce que Naas (en hébreu) signifie : *serpent*, c'est bien de ce reptile venimeux et faux qu'il s'agit ici. Que signifie Jabès, cette « cité d'Israël »¹⁴, sinon l'âme chrétienne tendue vers la vision de Dieu par l'application à la contemplation ? Mais parce que Jabès signifie : *sèche* ou *desséchée*, il convient de voir en elle l'âme qui a délaissé l'onction de la grâce divine, pour brûler de l'ardeur de la concupiscence charnelle. En cessant d'attirer à elle la rosée de ce don céleste, elle devient sèche, elle qui auparavant était arrosée et vivifiée par son effusion. Le Seigneur l'a dit par la bouche d'Isaïe : *Je verserai de l'eau sur celle qui a soif, et j'arroserai celle qui est desséchée*¹⁵.

Et justement parce qu'elle n'a plus de dévotion, cette âme est prête à conclure un pacte avec celui qui l'assiège, sur la base du péché d'habitude : elle cessera toute mortification, elle ne refusera rien à la chair de ce qu'elle peut lui accorder, sans cependant aller jusqu'à la faute mortelle.

Mais le démon ne se contente pas de cela : il veut qu'elle s'arrache l'œil droit. Qu'est-ce à dire ? Notre âme a comme deux yeux en effet : l'un qui lui sert à voir les choses de ce monde, c'est son œil gauche ; l'autre qui lui permet de contempler les réalités surnaturelles, c'est son œil droit. Or le diable sait bien que, tant que l'âme garde celui-ci, c'est-à-dire tant qu'elle s'applique à regarder vers Dieu, à prier, à faire oraison, il n'en sera jamais le maître. C'est pourquoi il exige que cet œil soit, non seulement aveuglé, mais arraché ; que le sens des réalités surnaturelles soit détruit jusqu'à la racine. C'est ce qui advint aux Juifs le jour où ils refusèrent solennellement de reconnaître le Christ pour le Fils de Dieu. Ce jour-là, comme le dit saint Paul¹⁶, ils furent vraiment frappés de cécité, ils devinrent *l'opprobre* d'Israël, la honte du peuple des vrais serviteurs de Dieu.

Heureusement Jabès sut se garder de ce malheur. Aussi bien elle est située en *Galaad*, mot qui veut dire : *monceau de témoignages*. Or les *témoignages* sont innombrables dans l'Église, pour affirmer l'importance de la prière, et qu'il ne faut jamais l'abandonner. Jabès demande donc une trêve de sept jours ; de sept, entendez bien, c'est-à-dire d'une semaine entière, comptant à la fois les six jours du travail et le repos du sabbat. En style clair, cela signifie que cette âme entend malgré tout persévérer dans la pratique des bonnes œuvres, figurée par le nombre six, et la fidèle observation du sabbat, ou septième jour, c'est-à-dire du repos de la contemplation.

¹³ Job, XII, 26.

¹⁴ Israël est pris ici au sens de *celui qui voit Dieu*.

¹⁵ XLIV, 3.

¹⁶ Rom., XI, 25.

Alors le Sauveur ne manque jamais devenir à son aide. C'est Lui qui est représenté ici par Saül, que l'Écriture appelle souvent *Christus Domini*, l'Oint du Seigneur, parce qu'il fut une figure du Christ, du vrai Roi d'Israël, toujours prêt à voler au secours de ceux qui sont dans la détresse et qui font appel à Lui. Il divise son armée en trois parties, en fonction des trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Quand en effet le Sauveur peut s'appuyer sur elles trois, la défaite du démon est certaine. Cependant Saül ne promet le salut que pour le lendemain, quand le soleil sera dans sa force, parce qu'il faut que l'âme, qui s'est refroidie dans la négligence, ravive en elle la flamme du divin amour : alors elle sera délivrée ¹⁷.

¹⁷ Dam., c. 1094. – Nous avons complété son commentaire par quelques considérations tirées de Carth., Rhab., Lyre, etc.

CHAPITRE 9

Retraite de Samuel et premières difficultés avec Saül

(I ROIS, XII – XIII)

Samuel voulut profiter de l'assemblée générale qui se tenait à Galgala pour résilier solennellement ses fonctions de juge, pour exhorter aussi les Hébreux à la fidélité envers le Seigneur, et envers le roi qu'il leur avait donné : « *Vous voyez, leur dit-il, que je me suis rendu à tout ce que vous m'avez demandé, et j'ai établi sur vous un roi, qui a maintenant pris le pouvoir en main. Pour moi, j'ai vieilli, mes cheveux sont devenus blancs, je suis mûr pour la retraite ; mes fils, dont vous avez eu à vous plaindre, sont rentrés dans la vie privée, et, redevenus de simples citoyens, n'aspirent plus qu'à servir leur souverain de tout leur pouvoir. Avant de quitter moi-même la scène publique, je vous conjure, devant le Dieu tout-puissant, et le roi qui le représente parmi vous, de dire hardiment et librement, sans qu'aucune considération vous en empêche, s'il m'est arrivé de commettre des actes contraires à la justice¹ ; de prendre le bœuf ou l'âne de qui que ce soit ; d'imputer à quelqu'un de faux crimes ; d'opprimer par violence, d'accepter des présents, fût-ce même une paire de souliers² ; de réquisitionner pour mon usage des chevaux, ou chose quelconque appartenant à l'un d'entre vous. Dites-le, je vous en supplie, et je ferai réparation ». La foule s'écria aussitôt d'une seule voix que nul ne pouvait lui imputer chose semblable ; qu'il n'avait jamais opprimé ni lésé personne : au contraire, il les avait toujours gouvernés justement et saintement. Samuel leur demanda de l'attester en présence du Seigneur : « *Dieu soit témoin contre vous en ce jour, et témoin son élu, que vous n'avez rien trouvé à ma charge !* » *Et tous répondirent : « Qu'ils soient témoins !* »*

Alors il reprit : « Puisque vous n'avez rien à me reprocher, laissez-moi maintenant vous dire les torts dont vous vous êtes rendus coupables envers Dieu, et en particulier l'offense que vous lui avez faite en postulant un roi, contre sa Volonté. Vous auriez dû vous souvenir que, lorsque Jacob, notre père, eut été contraint de descendre en Égypte pour éviter la famine, et que sa descendance, qui s'était multipliée d'une façon prodigieuse, se trouva là soumise à la plus cruelle des oppressions, Dieu, cédant aux prières de son peuple, ne se servit point

¹ Flav., l. VI, ch. VI.

² Ces derniers mots sont ajoutés par les Septante, et confirmés par un passage de l'Eccl., XLVI, 22.

d'un roi, pour les tirer d'une si extrême misère. *Il leur envoya Moïse et Aaron, qui les arrachèrent à l'Égypte et les établirent dans ce pays-ci.* Lorsque ensuite, en punition de leurs péchés, Dieu dut les livrer successivement à *Sisara, général de l'armée d'Aser*, puis aux Philistins, puis aux Moabites ; lorsqu'ils crièrent vers lui, reconnaissant humblement leurs fautes et disant : « *Nous avons abandonné le Seigneur, pour servir Baal et Astaroth ; mais délivrez-nous maintenant, c'est Vous que nous voulons servir désormais* », Dieu ne leur envoya point des Rois, pour les tirer d'affaire. Mais il suscita tour à tour Jephthé, Gédéon, Samson, moi-même, et d'autres encore, qui vous permirent d'éliminer miraculeusement ces divers oppresseurs. Comment, après cela, après tant de preuves de la sollicitude de votre Dieu pour vous, comment avez-vous pu me dire : « *Nous ne voulons plus de ce régime théocratique ; nous voulons un roi, comme les autres peuples !* » Devant votre obstination, j'ai dû céder, j'ai demandé à Dieu de me faire connaître l'homme qu'il accepterait de voir régner sur vous, et je l'ai sacré moi-même. *Maintenant, vous l'avez ce roi que vous avez voulu et réclamé.* Le Seigneur a daigné se plier à votre désir. Il ne s'est pas détourné de vous. *Si vous Le craignez, si vous Lui obéissez, si vous écoutez sa voix, si vous n'exaspérez pas sa bouche contre vous* (c'est-à-dire : si vous ne le poussez pas à prononcer votre condamnation), *il vous traitera comme de vrais serviteurs, vous et le roi qui vous gouverne. Si au contraire, vous n'écoutez pas sa voix, si vous Le provoquez à prononcer des paroles d'exaspération* ³, *sa main s'appesantira sur vous comme elle s'appesantit sur vos pères.* Sachez cependant, que, bien que Dieu ait consenti à vous donner un roi, ce changement lui a été très pénible, et l'a fortement irrité contre vous.

« *Je m'en vais, sans plus tarder, vous le prouver par un miracle. Ne fait-on pas aujourd'hui la moisson du froment ?* (On était en effet au milieu de l'été et, à cette époque, il ne pleut jamais en Palestine). Or je vais invoquer le Seigneur, et il répondra par la plus formidable tempête que vous ayez jamais vue ». Le Prophète se mit donc en prières, et aussitôt le tonnerre éclata avec une violence inouïe, accompagné d'un si grand nombre d'éclairs et d'une grêle si grosse, que le peuple épouventé se crut perdu ⁴.

« *Implorez pour nous le Seigneur votre Dieu, criait-il. Sinon, nous allons mourir, car nous avons ajouté à tous nos péchés antérieurs ce crime de demander un roi !* »

« *Soyez sans crainte, repartit Samuel. Oui, vous êtes bien coupables. Du moins ne tournez jamais le dos à Dieu ; servez-le au con-*

³ *Exaspérer sa bouche, exaspérer ses paroles* : proprement en hébreu : « *Rendre amère sa bouche* », c'est-à-dire : prendre en mauvaise part ses exhortations et ses commandements.

⁴ Flav., l. VI, ch. VI.

traire de tout votre cœur. Souvenez-vous des malheurs qui ont fondu sur vous, chaque fois que vous l'avez délaissé, pour aller à des idoles qui sont impuissantes à secourir et à sauver, puisqu'elles sont néant. Dieu ne saurait abandonner, à cause de l'honneur de son saint Nom, le peuple qu'il s'est choisi, et dont il a juré qu'il ferait son peuple. Que le Seigneur me garde de l'offenser, en cessant de prier pour vous ! Toujours je l'invoquerai ; toujours je serai prêt à vous instruire de la voie du bien et de la justice. Mais vous, restez fidèles à la loi de Moïse, servez sincèrement le Seigneur, en considérant les grandes choses qu'Il a faites pour vous. Si, au contraire, vous persévérez dans le mal, vous serez perdus, et vous, et votre roi ».

Après ce discours, l'assemblée se sépara, et Saül retourna à Béthel. L'Écriture ajoute ici que ce dernier était *fil d'un an*, quand il commença à régner, et qu'il régna deux ans sur Israël. Or nous avons vu que Saül était, non pas dans les langes, mais dans la force de l'âge, quand il fut choisi par Samuel, et nous savons par les *Actes des Apôtres*, que son règne dura quarante ans ⁵. Que signifie cette phrase étrange ? Elle a été tournée et retournée par les commentateurs, sans qu'ils puissent lui trouver un sens acceptable. Il est donc évident qu'elle cache une vérité plus profonde, et il faut, pour en avoir l'explication, nous adresser aux Pères de l'Église. En effet, dit saint Grégoire le Grand, ce qui ne peut se comprendre selon la lettre doit être entendu en fonction de sa signification cachée. Le roi est dit avoir un an, pour exprimer qu'il avait gardé dans sa nouvelle dignité l'innocence qui est le privilège de l'enfance... C'est là, de toute évidence, ce que la Vérité recommande aux pasteurs des Églises, quand elle leur dit : « *Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieus* » ⁶. De ce roi donc, qui fut d'abord bon, puis devint mauvais, il est dit : *qu'il avait un an, quand il commença à régner, et qu'il régna deux ans*. Bien qu'il ait régné en réalité de nombreuses années, il est dit n'avoir régné que pendant le temps où il fut humble et innocent. Car par la suite, étant devenu orgueilleux et désobéissant, il entendit tomber sur lui, de la bouche de Samuel, cette sentence : « *Parce que tu as rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur t'a rejeté : tu n'es plus roi* » ⁷.

Une fois rentré à Béthel, Saül avait licencié toute son armée, sauf trois mille hommes qu'il retint sous les armes. Il en garda les deux tiers près de lui, tandis qu'il expédiait le reste, sous le commandement

⁵ XIII, 21.

⁶ Mt., XVIII, 3.

⁷ I Rois, XV, 26. – Greg., col. 336. – Cette interprétation est aussi celle de saint Jérôme, et elle rallie l'unanimité des commentateurs ; voir par exemple Proc., c. 1094 ; Rup., c. 1088, etc. Elle est renforcée par la version chaldaïque de la Bible, qui dit : « *Comme le fils d'un an en qui il n'y a point de fautes, ainsi était Saül quand il accéda au trône* » (Poly., p. 232).

de son fils aîné Jonathas, à Gabaa, dans la tribu de Benjamin, aujourd'hui Tell-el-Foul.

Il y avait là une de ces garnisons que les Philistins avaient établies sur les points du terrain les plus solides pour s'assurer la domination du pays tout entier. Le lieu était admirablement choisi. Les fouilles entreprises par les Américains dans le premier quart de ce siècle ont mis à jour les restes d'une citadelle, campée sur un mamelon rocheux d'où la vue s'étendait fort loin sur l'horizon. Ce mamelon était solidement protégé par un rempart que prolongeait un glacis qui épousait la pente de la colline ⁸.

Il est probable que cette garnison philistine s'était livrée à quelque acte de banditisme, et que ce fut là la cause qui motiva l'intervention de Jonathas. En tout cas, celui-ci attaqua la forteresse sans crier gare, s'en empara, et massacra tous les occupants. Saül comprit que cette agression allait inévitablement provoquer une riposte. Il fit aussitôt proclamer à son de trompe, à travers tout le pays, l'état d'alerte, et appela à nouveau tous les hommes sous les armes. Les Philistins, en effet, furieux de l'affront qu'ils avaient subi, étaient en train de rassembler une armée formidable, pour châtier Israël : *trente mille chars de combat, six mille cavaliers, et une infanterie aussi nombreuse que le sable au bord de la mer* (Josèphe évalue son effectif à trois cent mille hommes) vinrent prendre position à Machmas, à l'est de Bethaven.

À cette nouvelle, une véritable panique s'empara des Hébreux : au lieu de rejoindre Saül, ils allèrent se *cacher dans les cavernes, dans les lieux écartés*, au milieu des rochers, *dans les cachettes et les citernes*. Beaucoup franchirent le Jourdain pour se mettre en sécurité sur le territoire de Ruben et de Gad, ou même n'hésitèrent pas à passer dans le camp des Philistins, en voyant que ceux-ci étaient les plus forts ⁹. Saül, ne sachant comment enrayer cette débandade, fit prier Samuel de venir le rejoindre à Galgala où il se trouvait alors, afin d'aviser ensemble aux mesures à prendre. Le Prophète lui répondit de préparer tout ce qui était nécessaire pour un holocauste solennel, et de l'attendre sur la place pendant sept jours, jusqu'à ce qu'il vint en personne offrir le sacrifice. Cela fait, on engagerait la bataille. Saül obéit : mais le septième jour, Samuel n'apparaissait pas, la débandade s'accélérait, la petite troupe demeurée avec le roi fondait à vue d'œil. Alors il n'y tint plus. « *Amenez-moi les victimes* », dit-il. On obéit, et il les immola lui-même. Il achevait à peine, que l'on annonça l'arrivée de Samuel. Saül se porta avec empressement à sa rencontre. Mais il se heurta à un accueil glacial. « *Qu'avez-vous fait ?* demanda le Prophète. – *J'ai vu*, dit Saül embarrassé, *que mes hommes me quittaient les uns après les*

⁸ Cf. *Revue biblique*, 1923, p. 426.

⁹ Rhab., c. 40.

autres. Vous, vous n'arriviez pas au jour convenu ; les Philistins étaient rangés en ordre de bataille, à Machmas, prêts à descendre sur Galgala, et à m'attaquer. Alors je me suis dit : *Et moi qui n'ai pas apaisé la face du Seigneur !* Talonné par cette nécessité, *j'ai offert l'holocauste, sans vous attendre.* – *Vous avez agi follement,* répondit Samuel, *vous n'avez pas observé les ordres* que Dieu vous avait donnés par mon intermédiaire. Je vous avais dit d'attendre sept jours entiers, et non pas six jours et demi. Vous n'auriez pas dû croire si facilement que j'avais oublié ma promesse, et surtout vous n'auriez jamais dû offrir vous-même un sacrifice. Vous savez bien que c'est là un pouvoir réservé aux prêtres. Si vous aviez respecté les instructions que je vous avais transmises, vous auriez affermi votre trône d'une manière définitive. Mais, puisque vous avez désobéi, *votre règne sera sans lendemain,* votre couronne ne passera pas à vos enfants. *Le Seigneur s'est déjà cherché un homme selon son cœur* pour vous remplacer, *et il a décidé d'en faire le chef de son peuple* »¹⁰.

Sur ces paroles, Samuel quitta le prince, pour marquer son mécontentement, espérant ainsi le provoquer au repentir de sa faute. Il se rendit à Gabaa, où il se joignit aux fils des prophètes, et se mit en prières avec eux pour le salut d'Israël.

Saül, accompagné de son fils Jonathan et d'Abia, descendant d'Héli¹¹, se rendit à Gabaa. Là il fit le compte des troupes qui lui restaient : et il ne trouva que six cents hommes, tout le reste avait fondu. Étant monté sur une hauteur, il vit sortir de Machmas trois colonnes de Philistins, qui prirent respectivement la direction du nord, de l'ouest et de l'est, et se mirent à dévaster le pays. Il ressentit alors une violente douleur de son impuissance : que pouvait-il faire avec le petit nombre d'hommes dont il disposait, et qui de plus n'étaient pas armés ?

Car les Philistins, depuis qu'ils s'étaient installés dans le pays, avaient pris la précaution de supprimer tous les ateliers de forgerons, pour ôter aux Hébreux la possibilité de *fabriquer des épées ou des lances*. Si bien que, même en temps de paix, *pour faire aiguïser le soc de leurs charrues, leurs bêches, leurs sarcloirs, tous les Israélites étaient obligés de descendre chez les Philistins*. Or, maintenant que les hostilités avaient repris, ce recours devenait impossible : et tous les outils des Hébreux, *leurs socs de charrues, leurs bêches, leurs fourches, leurs haches, et jusqu'aux aiguillons* dont on se sert pour piquer les bœufs, *s'étaient émoussés* les uns après les autres. Aussi, quand le jour du combat fut venu, *il ne se trouva personne, excepté Saül et son fils Jonathan, qui eût une lance, ou une épée à la main*.

¹⁰ D'après certains commentateurs juifs, Saül aurait espéré qu'en offrant lui-même le sacrifice il obtiendrait l'esprit de prophétie, et pourrait désormais se passer de Samuel. – Corn., p. 336 ; Lyr., c. 351.

¹¹ Flav., l. VI, ch. VII.

CHAPITRE 10

Jonathas

(I ROIS, XIV)

Tandis que le roi se désolait en voyant les ravages exercés par les Philistins sur les terres de son royaume et son impuissance à les arrêter, son fils Jonathan, « par un mouvement de générosité tout extraordinaire, conçut l'un des desseins les plus hardis que l'on puisse imaginer. Il résolut de pénétrer dans le camp des ennemis, pour y provoquer la panique. Ce camp en effet était très difficile à aborder, parce qu'il était enfermé dans un triangle environné de rochers qui lui servaient comme de remparts. Aussi on ne pouvait y monter, ni même s'en approcher sans grand péril : mais, à cause de cela, les Philistins se croyaient en pleine sécurité, et ne se gardaient pas »¹.

Conscient du danger que présentait l'aventure qu'il voulait tenter, Jonathan n'en parla ni à son père, ni à personne dans le peuple. Il s'en ouvrit seulement au jeune homme qui lui servait d'écuyer : « Viens, lui dit-il, passons jusqu'au poste de ces incirconcis. Peut-être le Seigneur combattra-t-il pour nous, car il ne lui est pas difficile de sauver qui il veut, aussi bien avec un grand nombre de combattants qu'avec un petit. Promets-moi seulement que tu ne m'abandonneras pas »². – *Faites tout ce qu'il vous plaira*, répondit l'écuyer avec un beau courage. *Allez où vous voudrez, je vous suivrai partout.* – *Nous allons*, continua Jonathan, *monter vers ces gens-là. Si, lorsqu'ils nous apercevront, ils nous disent : « Attendez jusqu'à ce que nous venions à vous », nous ne bougerons plus. Nous saurons à ce signe que Dieu n'approuve pas notre entreprise. Si, au contraire, ils nous disent : « Montez vers nous », nous poursuivrons notre ascension, car ce sera la marque que Dieu les a livrés entre nos mains ».*

Les deux jeunes gens se mirent donc en route. Ils passèrent entre deux rochers élevés et escarpés, qui dressaient leurs crêtes, pointues comme des dents, à droite et à gauche du sentier qu'ils suivaient. *L'un s'appelait Bosis, et l'autre Séné.*

Quand ils approchèrent du poste des Philistins, ceux-ci les aperçurent : « Tiens, dirent-ils, voilà les Hébreux qui sortent de leurs trous ! » Et ils leur crièrent ironiquement : « Venez, et nous vous montrerons la chose que vous cherchez ». Ce qui voulait dire, d'après Jo-

¹ Flav., I, VI, ch. VII.

² Flav., loc. cit.

sèphe : « Venez pour recevoir la punition de votre témérité ». En entendant ces paroles, Jonathan fut rempli de joie, car il y vit un présage certain que Dieu approuvait son entreprise et la favoriserait.

« *Montons, suis-moi*, dit-il à son écuyer, *le Seigneur les a livrés entre les mains d'Israël* ». Faisant mine de se retirer, il se dirigea vers un autre endroit, où le rocher était si peu accessible qu'on n'avait point jugé nécessaire d'y placer une sentinelle. Les deux hommes l'abordèrent néanmoins, et, *s'aidant des mains et des pieds*, s'agrippant aux moindres anfractuosités de la roche, ils réussirent, par des efforts incroyables, à se hisser jusqu'au poste ennemi. Là, ils tombèrent sur une vingtaine de Philistins qui, stupéfaits d'une pareille audace, furent comme frappés d'inhibition, et se laissèrent massacrer sans résistance. En entendant les cris qui venaient du poste, tous les Philistins furent saisis de stupeur. Ne pouvant imaginer que deux hommes eussent osé entreprendre seuls cette escalade, ils crurent à une attaque générale de l'ennemi, et à son succès. La panique se mit aussitôt dans leur camp et elle gagna même les trois colonnes dont nous avons parlé. Les uns se sauvaient en jetant leurs armes, les autres se précipitaient sur leurs compagnons, les prenant pour des ennemis, et les tuaient. La Vulgate dit ici qu'il se produisit *un miracle* dans leur camp : ce que certains commentateurs entendent d'un tremblement de terre, parce que l'Écriture dit que *la terre fut troublée* ; d'autres, d'une épaisse nuée qui serait descendue pour aveugler les Philistins et eux seuls ; mais on peut l'entendre aussi, plus simplement, d'une terreur surnaturelle qui leur fit perdre la tête à tous.

Les guetteurs qui étaient placés en observation sur des points élevés, à Gabaa de Benjamin, aperçurent ce tumulte insolite dans le camp des Philistins. Ils virent étendus à terre des hommes en grand nombre qui avaient tout l'air d'être morts, et ils en prévinrent le roi. Celui-ci devina aussitôt que quelques Israélites intrépides avaient dû tenter un coup de main sur l'ennemi, et provoquer ainsi ce désordre. Voulant connaître les noms de ces braves, il prescrivit un appel immédiat pour qu'on lui signalât les manquants. On s'aperçut alors de l'absence de Jonathas et de son écuyer. Inquiet de savoir ce qui leur était arrivé, Saül pria le grand-prêtre Abia, qui l'accompagnait, de consulter le Très-Haut. Abia se revêtit de *l'éphod*, vint devant l'arche, et se mit en devoir d'interroger le Seigneur, sans doute au moyen de l'*Urim* et du *Tumim*³. Mais le tumulte redoublait du côté des Philistins ; une rumeur montait de leur camp, qui s'amplifiait de plus en plus. Saül, redoutant une attaque imminente, craignant aussi que son fils ne fût aux prises avec un adversaire infiniment supérieur en nombre, résolut

³ Sur le sens de ces deux mots, voir plus loin, p. 68.

d'engager le combat sans plus attendre. « *C'est assez* », dit-il au prêtre, et il s'élança, suivi des quelques hommes qu'il avait sous la main, en criant : « Aux armes ! » Malgré cette infériorité numérique, il fondit comme un aigle sur les Philistins, qui, surpris, ne lui opposèrent aucune résistance. Complètement affolés, ils couraient en tous sens, s'entretenant les uns les autres dans un désordre inexprimable. À ce spectacle, les Hébreux qui avaient fui et qui, tapis dans les cavernes, suivaient la scène de loin, sentirent leur courage renaître, et accoururent au combat. En même temps, nombre de ceux qui étaient passés à l'ennemi se hâtaient de revenir, si bien que Saül eut bientôt derrière lui une dizaine de mille hommes. Avec eux il acheva la débandade des Philistins qu'il poursuivit jusqu'à Bethaven, entre Machmas et Béthel.

Mais alors, soit par imprudence, dit Josèphe, soit parce qu'il lui était difficile de se modérer dans une joie aussi grande et aussi surprenante que la sienne, il commit une faute très grave : voulant tirer de ses ennemis une pleine vengeance, il maudit et voua à la mort quiconque parmi ses soldats cesserait de les poursuivre, de les tuer, et prendrait quelque nourriture, avant que la nuit ne fût venue.

Il craignait en effet que, si l'on s'arrêtait pour manger, on ne perdît un temps précieux, et qu'on ne laissât échapper une occasion inespérée de délivrance.

Mais ce serment n'en était pas moins une lourde erreur sur le plan psychologique, et un acte inhumain. La victoire à cette heure était déjà complète : il était cruel de demander à des hommes qui venaient de se battre courageusement une journée entière, d'observer un jeûne rigoureux jusqu'au soir ; il était déraisonnable de prononcer un tel vœu sous peine de mort, sans formuler aucune réserve, car il était évident qu'il se produirait des transgressions, comme il advint à Jonathan.

Que pouvait-on faire de plus sot que ce serment ? se demande saint Jean Chrysostome. (Saül) aurait dû tout d'abord accorder quelque repos à ses troupes déjà fatiguées, et presque épuisées, pour les lancer ensuite toutes fraîches contre l'ennemi. Et voilà qu'il devient à leur égard plus cruel que les Philistins eux-mêmes, puisque son serment les livre nécessairement au supplice de la faim. Il est toujours dangereux de s'engager personnellement par serment, car souvent on n'est pas maître des circonstances, mais il est plus téméraire encore d'englober les autres dans son serment... Saül... ne réfléchit point que, dans une armée si nombreuse, il s'en trouverait au moins un pour transgresser son vœu ; il ne considéra point que des soldats, et surtout des soldats sur un champ de bataille, sont trop affranchis de la tempérance pour pouvoir vaincre leur estomac. Sans faire aucune réflexion à cela, il crut pouvoir lier par un serment l'armée entière comme s'il se fût agi d'un seul serviteur, que l'on peut contenir à sa volonté ⁴.

⁴ Hom. XIV au peuple d'Antioche, 2 ; Pat. gr., t. XLIX.

Continuant sa poursuite, il arriva dans une forêt de la tribu d'Éphraïm, où les abeilles étaient en telle quantité, qu'elles déposaient leur miel dans les anfractuosités des rochers, sur les branches des arbres, et jusque sur le sol ⁵, si bien qu'il n'y avait qu'à se baisser pour en ramasser. Cependant, *nul n'osa en porter à sa bouche, parce qu'ils craignaient de violer le serment du roi.*

Quelle tentation, s'écrie encore saint Jean Chrysostome, les mets sont tout préparés, et il est facile de les consommer ! Leur douceur est exquise, et l'espoir de cacher son parjure incite à les prendre. Ainsi la faim, la fatigue, et l'occasion – *car la terre, dit l'Écriture, était couverte de miel* –, tout engageait au péché. Ajoutez encore que la vue seule de ces rayons était bien capable d'amollir la résistance, et d'exciter à violer la défense. En effet, la suavité de cet aliment, la facilité à s'en saisir, le peu de risque d'être pris sur le fait, parlaient plus haut que tout raisonnement. Des mets qu'il aurait fallu préparer et faire cuire, eussent été une tentation moins forte : car outre que leur apprêt eut exigé du temps, on pouvait craindre d'être découvert. Mais ici ce sont des rayons de miel, qu'il est facile de s'approprier ; il suffit même de les toucher du bout des doigts, en passant. Cependant toute l'armée se retint. Nul ne se dit en lui-même : « Que m'importe ? Est-ce moi qui ai fait le serment ? C'est au roi à porter la peine de mon parjure : pourquoi a-t-il fait ce serment inconsidéré ? » Telles ne furent pas leurs pensées : tous passaient avec crainte, et malgré ces dehors alléchants, tous observaient la défense ⁶.

Engagé au plus fort de la bataille, Jonathas n'avait pas entendu la défense faite par son père. Cédant à un mouvement bien naturel, *il étendit le bout d'une baguette qu'il tenait à la main, la trempa dans un rayon de miel, et la porta à sa bouche. Aussitôt ses yeux furent illuminés*, dit l'Écriture ⁷, c'est-à-dire qu'il sentit les forces et le courage lui revenir, épuisé qu'il était par la chaleur, par le jeûne, et par l'effort fourni depuis le début de l'opération. Cependant, en voyant son geste, un de ses hommes l'avertit du vœu solennellement prononcé par le roi, le jour même, en présence de tout le peuple. Jonathas s'arrêta aussitôt, mais il ne put s'empêcher de critiquer une telle décision : « *Mon père a troublé la terre* », dit-il, ce qui signifie : « Mon père, par cet ordre, a jeté le mécontentement dans le peuple, et compromis le succès de sa journée. *Vous avez vu vous-mêmes que mes yeux se sont illuminés et que j'ai repris mes forces, rien que pour avoir goûté un tout petit peu de ce miel. Combien le peuple aurait-il été remonté, s'il avait pu manger du butin qu'il a trouvé chez ses ennemis ! Il n'en aurait eu que plus de force pour suivre les Philistins, et leur infliger une défaite complète* ».

⁵ H. S., c. 1308.

⁶ *Loc. cit.*

⁷ Gloss., c. 399. – « Cette expression, dit Chrys. (*loc. cit.*), nous montre toute l'imprudence du roi ; car elle nous révèle que la faim avait comme éteint dans toute l'armée la vigueur du regard, et couvert tous les yeux d'un voile épais ».

Les Hébreux cependant poussèrent jusqu'à Ajalon (aujourd'hui Yalo), qui se trouve à cinq heures de marche environ de Machmas, où avait commencé le combat. Ils avaient donc fourni un effort considérable, et n'ayant rien mangé de tout le jour, ils étaient à bout de forces. Aussi, dès que le soleil disparut à l'horizon, amenant la fin de l'interdiction portée par Saül, ils se ruèrent comme des affamés sur les bœufs, les veaux et les moutons qu'ils avaient trouvés en abondance dans le camp des Philistins, et, après les avoir abattus sur place, les firent cuire et se mirent à les manger sans prendre le temps d'en faire égoutter le sang, selon ce que la Loi prescrivait sous peine de mort ⁸. Il y avait donc là une faute très grave. Prévenu aussitôt par les Scribes ⁹, Saül se mit à crier : « Vous avez violé la Loi ! » Puis il ordonna de rouler au milieu du camp une grosse pierre plate et il fit proclamer que quiconque voudrait immoler une bête, devait l'amener et l'égorger rituellement sur cette pierre, après quoi il pourrait en manger, sans offenser le Seigneur. On lui obéit sans difficulté. Alors il fit élever un autel pour offrir des holocaustes. En cela, tous les commentateurs sont d'accord ¹⁰ pour reconnaître qu'il ne pécha point, et qu'on ne peut lui reprocher d'avoir ici usurpé les droits du sacerdoce : parce qu'il était permis, même aux laïcs, d'offrir des sacrifices d'actions de grâces, et parce qu'il n'avait pas reçu d'ordre contraire de Samuel.

Cependant la nuit était tombée. En chef expérimenté, Saül voulait profiter de la débâcle des Philistins pour achever sa victoire, atteindre leur camp et le soumettre à un pillage en règle. Ses hommes ne le désiraient pas moins que lui. Comme il allait donner l'ordre de remise en route, le prêtre qui l'accompagnait, Achias, lui proposa de consulter le Seigneur, pour savoir s'il agréait cette entreprise. Saül acquiesça, et le prêtre interrogea le Seigneur de la part du roi, sans doute en se servant de l'*Urim* et du *Tumim* : « *Dois-je poursuivre les Philistins*, demanda-t-il, et les livrerez-vous entre les mains d'Israël ? » Mais, contre toute attente, Dieu ne répondit pas ¹¹. Saül devina tout de suite que si Dieu se taisait, c'est qu'il était mécontent de quelque chose. Il fallait savoir de quoi, afin de prendre les sanctions nécessaires et de faire cesser le désordre. Il manda donc aussitôt les principaux chefs et leur enjoignit de faire une enquête immédiate.

« Rassemblez la multitude du peuple, et voyez quel est celui qui a péché aujourd'hui. Car, je le jure par le Seigneur qui a sauvé Israël, quand même ce serait Jonathas mon fils qui serait le coupable, je ne

⁸ Lévit., VII, 26.

⁹ Flav., I, VI, ch. VII.

¹⁰ Cf. H. S. ; Carth. ; Corn., p. 348 ; Hier. ; H. de S. V. ; Gloss., col. 402 ; etc.

¹¹ D'après Flav., I, III, ch. IX, Dieu dans les cas semblables répondait par le « rational » du grand-prêtre, dont les douze pierres se mettaient à étinceler.

l'épargnerais pas plus que le dernier de la foule, et *il mourra sans rémission !* »

Quelle parole imprudente, s'écrie saint Chrysostome ! Il voit que son premier serment a été violé, et, au lieu de devenir plus circonspect, il en prononce un nouveau. Reconnaissez ici la malice du démon. Il savait qu'un fils, amené sous les yeux de son père, obtient facilement le pardon de ses fautes, même si celles-ci sont nombreuses, et qu'ainsi la présence seule de Jonathas suffirait pour apaiser la colère du roi. Aussi s'empresse-t-il d'étouffer chez ce dernier le sentiment paternel, sous la pression d'un second serment. Il le lie, comme d'une double chaîne, et ne lui laisse plus la liberté de ses décisions. L'infortuné prince est entraîné de tous côtés à ce meurtre impie : il agit comme juge, alors qu'il n'a pas encore découvert le coupable ; il prononce la sentence, et il ignore celui qu'elle doit atteindre ! Ainsi un père devient le bourreau de son fils, et un roi condamne à mort sans examen. Peut-on rien imaginer de plus inique ¹² ? Et personne dans le peuple, ajoute l'Écriture, n'osa contredire le roi. Sur quoi Chrysostome continue : « Si Saül voulait découvrir le coupable, il ne fallait émettre aucune menace, et ne pas s'obliger par serment à punir. Alors tous auraient osé le découvrir et le lui amener. Mais ce prince, dominé par la fureur et la colère, renouvelle sa première imprudence ».

Voyant que personne ne disait rien, Saül pria le Seigneur de leur faire connaître le coupable, par le procédé habituel des sorts, en usage de tout temps dans le peuple juif pour trancher les cas douteux, distribuer les fonctions, partager les héritages, etc. Dieu faisait ainsi connaître sa volonté, en certaines circonstances, comme il nous l'apprend lui-même au Livre des *Proverbes* : *Les sorts sont mis dans la bourse, mais ils sont mélangés par le Seigneur* ¹³.

D'après la Bible de Jérusalem, on utilisait pour cela deux bâtonnets (ou deux dés) que l'on appelait *Urim* et *Tumim*, auxquels on donnait une signification conventionnelle. Celui qui sortait apportait la réponse divine. Ainsi dans la circonstance présente, on peut supposer qu'il fut convenu que l'un des dés, *Urim* par exemple, représentait le roi et Jonathas, l'autre, *Tumim*, la masse du peuple.

« Seigneur Dieu, dit Saül, si c'est moi ou mon fils qui sommes responsables de la faute commise, répondez *Urim* ; et si c'est le peuple, répondez *Tumim* ». On tira, et le sort mit le peuple hors de cause. La faute était donc imputable à Saül ou à Jonathas. On recommença l'opération et, cette fois, le sort désigna Jonathas. « *Découvre-moi ce que tu as fait*, dit Saül, frappé de stupeur. – *J'ai pris un peu de miel*, répondit Jonathas, *au bout de la baguette que je tenais à la main, et j'en ai goûté. Et c'est pour cela que je vais mourir !* »

¹² Hom., XIV, 5.

¹³ XVI, 33.

En entendant ces paroles, Saül fut bouleversé, car il aimait tendrement son fils. Mais il était vraiment possédé par un esprit de vertige. Au lieu de chercher un moyen de sauver un coupable dont la faute était si légère, il s'enferma par un troisième serment : « Que Dieu, s'écria-t-il, multiplie ses châtiments sur moi, si je n'accomplis pas ce que j'ai juré : je ne me laisserai pas arrêter par la voix de la nature, je tiendrai ma promesse : *tu mourras de mort, Jonathas !* » Et la version des Septante ajoute : « *Aujourd'hui* ».

D'après Josèphe, Jonathas manifesta alors une grandeur d'âme qui ne nous surprend pas chez cette nature d'élite. « Je ne vous demande pas, mon père, dit-il, de me conserver la vie ; j'accepte la mort de bon cœur, plutôt que de vous obliger à violer votre serment ; et je ne puis m'estimer malheureux après avoir vu le peuple de Dieu dompter l'orgueil des Philistins par une si éclatante et si glorieuse journée »¹⁴.

Mais le peuple, lui, ne l'entendit pas de cette oreille : « Eh quoi ! criait-on de toutes parts, *Jonathas va-t-il donc mourir, lui qui a sauvé Israël d'une manière si merveilleuse ? Cela ne saurait être. Nous le jurons par le Seigneur, il ne tombera pas sur le sol un cheveu de sa tête, car il a agi aujourd'hui visiblement avec Dieu* ». Sur quoi, ils arrachèrent le jeune homme aux mains de son père, et prièrent Dieu de lui pardonner la faute qu'il avait commise¹⁵.

La bataille cessa sur cet incident, et les Philistins regagnèrent leur territoire, après avoir perdu dans cette affaire près de soixante mille hommes.

Enhardi par ce succès, Saül continua à guerroyer contre les ennemis d'Israël : les Moabites, les fils d'Ammon, les Iduméens, les Amalécites, les rois de Joba et, à nouveau, les Philistins.

Il confia, dit Josèphe, la charge de général de son armée à Abner, fils de Ner, son oncle, qui était frère de Cis, tous deux enfants d'Abiel. Outre la quantité de gens de pied qu'il entretenait, il avait une forte cavalerie, un grand nombre de chars, et chaque fois qu'il remarquait un homme plus fort et plus adroit que les autres, il le prenait dans sa garde. La victoire l'accompagnait dans toutes ses entreprises : et il porta les affaires des Israélites à un si haut point de prospérité et de puissance qu'ils devinrent redoutables à tous leurs voisins¹⁶.

Ceci se passait vers l'an 1074 av. J.-C.

Malheureusement, son impiété ne cessait de croître en même temps, c'est le texte hébreu qui l'insinue¹⁷. Il avait épousé une femme

¹⁴ Flav., l. VI, ch. VII.

¹⁵ Flav., l. VI, ch. VIII.

¹⁶ Flav., l. VI, ch. VIII.

¹⁷ Lyre, c. 404.

qui s'appelait Achinoas, fille d'Achimas, et il en eut six enfants : quatre garçons : Jonathas dont il a été question dans cette histoire, Jessui, Melchisua et Isboseth, que nous retrouverons plus tard ¹⁸, et deux filles : Mérob et Michol, qui épousera David.

Saül eut aussi une autre épouse, Respha, qui lui donna deux garçons : Aimoni et Miphiboseth.

¹⁸ II Rois II.

CHAPITRE 11

Desobéissance de Saül

(I ROIS, XV)

Quelque temps après les événements que nous venons de raconter, Samuel vint trouver Saül et lui dit « *C'est moi que le Seigneur a envoyé pour vous consacrer roi sur son peuple. Dès lors, il est convenable que vous m'écoutez, et que vous fassiez confiance à mes paroles. Prêtez donc aujourd'hui l'oreille à ce que le Seigneur, le Dieu des armées me charge de vous dire : J'ai fait le compte¹ de tous les maux qu'Amalec a fait souffrir à Israël et, en particulier, de la sauvagerie avec laquelle il s'est jeté sur eux, sans provocation, à Raphidim, au sortir de la mer Rouge². Maintenant l'heure de la justice a sonné : il convient que ces impies soient châtiés comme ils le méritent, et qu'ils expient ce qu'ils ont fait à vos pères. Vous allez donc entreprendre contre eux une guerre sainte, et vous les exterminerez jusqu'au dernier. Ne leur faites aucun quartier : démolissez toutes leurs villes et toutes leurs maisons. Ne les épargnez pas, ne réservez rien de ce qu'ils possèdent. Mais tuez-les tous : les hommes, les femmes, les enfants, les nourrissons, les moutons, les bœufs, les chameaux et les ânes. Je ne veux pas que vous conserviez quoi que ce soit du butin qui tombera entre vos mains ; il faut tout brûler pour me l'offrir en holocauste, et effacer de la terre le nom d'Amalec ».*

Nicolas de Lyre, Pierre Comestor et Denys le Chartreux émettent ici l'hypothèse que l'ordre de tuer même le bétail venait de ce que les Amalécites étaient très versés dans la sorcellerie, qu'ils savaient se changer en animaux³, et qu'ainsi ils auraient pu échapper au massacre. Mais les exécutions de ce genre sont assez fréquentes dans l'Écriture, en particulier au Livre de Josué, pour qu'il ne soit pas nécessaire de recourir à cette interprétation. Ces exterminations étaient ordonnées par Dieu, pour des raisons que nous indiquerons plus loin.

« Saül promit, dit Josèphe, d'accomplir fidèlement ce que Dieu lui commandait : et, pour montrer la perfection de son obéissance par la promptitude de son exécution, il rassembla aussitôt toutes ses forces, et les passa en revue », comme des agneaux, dit l'Écriture, ce qui veut dire que ces hommes se montrèrent d'une docilité exemplaire. Leur

¹ La version chaldéenne, et Origène dans l'Homélie XIX sur les Nombres, disent ici : *Je me suis souvenu.*

² Ex., XVII, 8. Cf. Lyre, c. 406 ; Carth., p. 344 ; H. S., c. 1309.

³ Cf. Lyre, c. 406 ; Carth., p. 344 ; H. S., c. 1309.

nombre s'élevait à 200.000 environ, plus 10.000 de la tribu de Juda, toujours comptés à part, comme une troupe d'élite. À la tête de cette puissante armée, Saül pénétra sur le territoire des Amalécites, et, « pour joindre la ruse à la force, dit Josèphe, il dressa diverses embuscades le long d'un torrent desséché, afin de les surprendre et de les envelopper de toutes parts ». Cependant, avant d'engager la bataille, il eut soin de prévenir les Cinéens qui habitaient dans le voisinage d'avoir à s'éloigner, s'ils ne voulaient pas se trouver englobés dans le massacre. Ces Cinéens étaient les descendants de Jéthro, le beau-père de Moïse. On se souvient que ce digne homme avait reçu chez lui le Patriarche, quand celui-ci s'était enfui de la cour du Pharaon, après avoir tué un égyptien ; il lui avait ensuite rendu visite dans le désert, et l'avait aidé de ses conseils. De plus les auteurs pensent que son fils Hobab, sur la demande de Moïse, avait accepté de servir de guide aux Hébreux pour la traversée du désert. Après quarante ans de pérégrinations, il était entré avec eux dans la Terre promise, et c'était sa descendance qui constituait maintenant la tribu des Cinéens ; enfin on se souvient que c'était une femme de cette tribu, Jahel, qui, au temps des Juges, avait tué Sisara, le chef des Chananéens, sous le joug desquels Israël gémissait depuis vingt ans ⁴. Les Juifs avaient donc envers cette tribu une dette de reconnaissance, que Saül exprime ici en disant : « *Car vous avez usé de miséricorde envers tous les enfants d'Israël, lorsqu'ils venaient d'Égypte* ».

Les Cinéens tinrent compte de l'avertissement et vinrent dès lors habiter au milieu des juifs.

Saül remporta d'emblée sur les Amalécites une victoire décisive ; il les mit en fuite, et les poursuivit sans trêve jusqu'à écrasement complet.

Il assiégea leurs places et s'en rendit maître, dit Josèphe, il prit les unes avec des machines, d'autres par des sapes, d'autres par des terrasses qu'il éleva au-dehors ; d'autres par famine, d'autres en les privant d'eau, et d'autres par divers autres moyens. Il ne fit de quartier ni aux femmes, ni aux enfants, non par cruauté, mais parce qu'il en avait reçu l'ordre formel de Dieu.

Toutefois, malgré ce génocide, il resta quelques rejetons du peuple proscrit et plus tard, au temps d'Esther, la haine que vouera à la nation juive Aman, « race d'Amalécite », aurait eu pour origine, d'après saint Éphrem, le souvenir de cette extermination ⁵.

Les Hébreux ravagèrent donc tout le pays, depuis Hevila ⁶ jusqu'aux confins de l'Égypte, passant au fil de l'épée tout ce qu'ils ren-

⁴ Cf. dans la même collection : *Josué et les Juges*, liv. II, ch. 3, p. 100.

⁵ Ephr., p. 362.

⁶ On ignore l'emplacement de cette localité ; Josèphe l'appelle Péluzion.

contraient. Le roi des Amalécites, Agag, fut pris et tomba vivant entre leurs mains : mais la noble allure et la prestance de ce prince firent tant d'impression sur Saül qu'il crut de son devoir de l'épargner ⁷. Peut-être faut-il ajouter à ce sentiment une raison plus prosaïque, et admettre avec certains commentateurs qu'il espérait en tirer une bonne rançon ⁸. En tout cas, il usa, pour son malheur, d'une clémence qui ne lui était pas permise. *C'est par une sottie compassion*, dit l'Écriture, *que l'homme épargne l'homme que Dieu a dit de ne pas épargner, comme si l'homme savait mieux ce qu'il convient de faire de l'homme, que celui qui a fait l'homme* ⁹.

Dieu en effet était tellement irrité contre les Amalécites, qu'il ne voulait pas qu'on épargnât même les enfants, alors que pourtant la faiblesse de ces petits êtres les rend naturellement dignes de compassion. Était-il possible alors de faire grâce au roi, qui était responsable de tout le mal fait au peuple de Dieu ? Mais les Israélites, aveuglés par leur cupidité, imitèrent leur prince dans son péché, et comme lui méprisèrent l'ordre de Dieu. Au lieu de tuer tous les chevaux et tout le bétail, ils mirent de côté les plus belles bêtes ; ils firent de même pour les vêtements, prirent l'argent qu'ils trouvèrent, et pillèrent tout ce qui pouvait avoir quelque valeur ¹⁰. Au contraire, *tout ce qui était vil et de peu de prix, ils le détruisirent*.

Cela fait, Saül s'en revint, aussi content et aussi glorieux de sa victoire que s'il avait ponctuellement exécuté les ordres reçus. Dieu, par contre, était extrêmement irrité de cette désobéissance, qui avait entraîné celle de tout le peuple. Il envoya à Samuel un Ange ¹¹ qui lui dit : « *Je me repens d'avoir établi Saül roi, parce qu'il m'a abandonné. Il n'a pas exécuté mes ordres, il les a foulés aux pieds pour ne suivre que sa volonté propre* ».

En entendant ces paroles, Samuel eut le cœur percé de douleur, et *il passa toute la nuit en prière* pour obtenir le pardon de Saül. Mais Dieu savait à quel point celui-ci était endurci, et il ne consentit pas à se laisser fléchir. Alors Samuel résolut d'aller trouver le roi, pour essayer de l'amener à résipiscence. Saül cependant s'était rendu sur le mont Carmel, à cause de la célébrité du lieu ; et là, il avait fait dresser un arc de triomphe, à la manière des païens, avec des branches d'olivier, de palmier et de myrte, comme pour s'attribuer à lui-même la gloire de sa victoire, au lieu d'en renvoyer l'honneur à Dieu ¹². De là, il revint à Galgala, et c'est dans cette ville que Samuel le rejoignit. Il le trouva en

⁷ Flav., l. VI, ch. VIII.

⁸ Lyre, c. 406.

⁹ Eccl., X.

¹⁰ D'après Flav., l. VI, ch. V.

¹¹ Carth., p. 344.

¹² Carth., p. 346 ; Lyre, c. 407.

train de faire offrir, par les prêtres ¹³, un sacrifice d'actions de grâces au Dieu tout-puissant, avec une partie des bêtes que l'on avait prises aux Amalécites.

Dès qu'il connut l'arrivée du Prophète, le roi se porta à sa rencontre, et l'aborda par une flatterie, afin d'éviter dès le principe toute question pénible : « *Vous êtes béni du Seigneur*, lui dit-il ; car grâce à vous, *j'ai accompli* intégralement *l'ordre* qui m'avait été donné. – *Qu'est-ce donc alors*, reprit Samuel, que ces hennissements de chevaux ¹⁴, ces bêlements de moutons, et tous ces cris d'animaux que j'entends dans votre camp ? – *On les a amenés d'Amalec*, répondit Saül embarrassé. *Le peuple a mis de côté tout ce qu'il y avait de meilleur parmi les brebis et les bœufs, pour les immoler au Seigneur votre Dieu. Mais nous avons tué tout le reste* ».

Ainsi, quoique pris en flagrant délit, Saül refusait de se reconnaître coupable. Il essayait de rejeter sa faute sur le peuple, puis de se couvrir hypocritement d'un motif de piété. Mais le Prophète coupa court à ces vaines excuses.

« *Laissez-moi vous parler*, dit-il, sans vous irriter de ce que je vais vous dire, et *je vous ferai savoir ce que le Seigneur m'a dit cette nuit*. – *Parlez*, répondit le roi. – *N'est-ce pas*, reprit le Prophète, lorsque vous étiez petit à vos propres yeux, que vous avez été établi chef des tribus d'Israël ? Alors, le Seigneur vous a consacré roi sur Israël. Il vous a mis en chemin et il vous a dit : *Va, et massacre ces pécheurs d'Amalec, et vous combattrez contre eux jusqu'à ce que vous les ayez tous tués. Pourquoi donc n'avez-vous pas écouté la voix du Seigneur ? Pourquoi vous êtes-vous tourné vers le butin, et avez-vous fait le mal aux yeux du Seigneur ?* »

Au lieu de se rendre à cet avertissement respectueux et paternel, Saül, selon le caractère que nous lui connaissons, s'obstina dans son attitude et prétendit se justifier. « *Bien au contraire*, dit-il, *j'ai écouté la voix du Seigneur, et j'ai suivi la voie dans laquelle il m'avait envoyé. J'ai amené Agag, roi d'Amalec, et j'ai massacré les Amalécites. Mais le peuple a pris sur le butin des brebis et des bœufs, comme prémices de ce qui a été tué, pour les immoler au Seigneur son Dieu, à Galgala. – Ce ne sont pas des holocaustes, ni des victimes* que demande le Seigneur, déclara alors le Prophète sur un ton solennel ; ce qu'Il veut, c'est que l'on obéisse à sa voix. *L'obéissance est meilleure que les victimes, et mieux vaut ausculter* (c'est-à-dire tendre l'oreille de son cœur, pour deviner la volonté divine) *que de lui offrir la graisse des béliers*. Sans doute, Dieu a prescrit ces sacrifices d'animaux, mais ceux-ci n'ont de

¹³ Carth., p. 345 ; Ephr. par contre dit : *lui-même, sans droit*, p. 362.

¹⁴ Flav., *loc. cit.*

valeur que dans la mesure où ils expriment les vrais sentiments de l'âme, la soumission de la créature à son Créateur. *Car la désobéissance est un péché aussi grave que la magie, et c'est comme un crime d'idolâtrie que de ne pas vouloir se rendre à sa Volonté, c'est-à-dire, de lui résister de propos délibéré. Sachez donc que le Seigneur va vous appliquer la loi du talion. Puisque vous avez rejeté sa parole, lui aussi vous a rejeté. À dater de ce jour, vous n'êtes plus roi* ».

Devant cette déclaration énergique, Saül eut très peur. Il n'ignorait pas le crédit dont jouissait Samuel et auprès de Dieu et auprès du peuple. Il comprit que sa destitution était inévitable, s'il n'arrivait pas à fléchir les sentiments du Prophète, et si celui-ci se mettait en tête de lui donner un successeur. « *J'ai péché, dit-il, je le reconnais, j'ai transgressé la parole du Seigneur, et vos ordres à vous. Je craignais le peuple, et j'ai obéi à sa voix. Aussi bien il n'était pas en mon pouvoir de retenir des hommes qui venaient de se battre et se livraient au pillage. Maintenant, je vous en prie, pardonnez-moi mon péché, et venez adorer le Seigneur avec moi* ». Samuel ne fut pas dupe de cette apparente humiliation : il vit clairement qu'elle était dictée uniquement par la crainte de perdre la couronne, et qu'il n'y avait dans le cœur du roi aucun repentir. D'ailleurs celui-ci continuait à rejeter la responsabilité de son acte sur le peuple. Le Prophète répondit donc avec la même fermeté : « *Non, je n'irai pas avec vous, parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur et que le Seigneur vous a rejeté, pour que vous ne soyez plus roi sur Israël* ».

Et il rompit l'entretien. Saül, ne pouvant se résigner à ce départ, le saisit par l'extrémité de son manteau et voulut le retenir. Mais le manteau se déchira et le morceau lui resta dans la main. « *Dieu vous donne là une image de ce qu'il a décrété. C'est ainsi qu'il a, aujourd'hui, séparé de vous le royaume d'Israël pour le donner à un autre, meilleur que vous. Parce que vous avez voulu vous attribuer à vous-même une victoire qui était son œuvre à Lui, il a passé votre royauté à un autre, et il ne reviendra pas sur sa décision. Car il n'est pas comme les hommes, qui changent aisément d'avis : tout ce qu'il a décrété s'accomplit infailliblement* ».

Saül essaya une dernière tentative : « *J'ai péché, dit-il, je le reconnais. Mais maintenant, honorez-moi devant les anciens de mon peuple et devant Israël, et revenez avec moi, afin que j'adore le Seigneur notre Dieu !* »

D'après saint Ephrem¹⁵ et d'autres commentateurs, Samuel aurait alors ajouté : « *Un jour, un homme déchirera le pan de votre manteau, comme vous venez de déchirer le mien ; et celui-là sera l'homme qui*

¹⁵ P. 363.

doit vous succéder ». C'est pour cela que le jour, où près de la caverne d'Engaddi, David montra à Saül le morceau qu'il venait de couper sur son manteau, celui-ci répondit : « *Maintenant je sais, de la façon la plus certaine, que tu seras roi, et que c'est toi qui auras en ta main le royaume d'Israël* ».

En demandant à Samuel de l'honorer devant le peuple, Saül montrait clairement qu'il agissait, non sous la pression du repentir, mais uniquement par orgueil et pour sauver sa couronne. Il craignait de perdre l'estime et le respect de ses sujets. « À quoi te servira cet honneur, malheureux ? lui demande saint Bernard. Ainsi c'était là toute ta supplication : « *J'ai péché, prie le Seigneur pour moi !* » En vérité, il a eu bien raison de ne pas te pardonner, celui qui lisait dans ton cœur ; il ne pouvait se laisser toucher par une supplication hypocrite !¹⁶ » David au contraire, quand Nathan lui reprochera son crime, aura à peine prononcé le même mot : « *J'ai péché* », que Dieu lui pardonnera instantanément, parce qu'il verra la sincérité de sa contrition.

Cependant, Samuel, pour ne pas porter atteinte au prestige de la dignité royale, et aussi pour ne pas pousser Saül à quelque acte de démesure ou de désespoir, déféra à sa requête, et ils allèrent tous deux de concert adorer le Seigneur.

Le lendemain, soucieux – comme le sont les Saints – de voir la volonté de Dieu intégralement accomplie, ne doutant pas que le fait d'avoir épargné le roi des Amalécites serait pour Israël une source de maux très graves, et que Dieu en serait très mécontent, le Prophète ordonna qu'on lui amenât Agag. Celui-ci arriva, tremblant, car il ne se faisait guère d'illusions sur le sort qui l'attendait : « Hélas ! dit-il, est-il l'heure de mourir ? *Est-ce ainsi que la mort amère nous sépare de tout ce que nous possédons, de tout ce que nous aimons, de tous les plaisirs de la vie ?* » Mais Samuel ne se laissa pas attendrir : « *De même, dit-il, que votre épée a fait tant de mères sans enfants, de même votre mère parmi les femmes sera sans enfants* ». Il le fit exécuter séance tenante, et ordonna de couper son corps en morceaux¹⁷.

L'Écriture a soin de souligner qu'il accomplit cette exécution *en présence du Seigneur*, pour que l'on sache bien qu'il n'agit pas sous l'impulsion d'une colère déchaînée, ou pour savourer le plaisir de la vengeance : il voulut uniquement accomplir ce qu'il savait être la Volonté de Dieu, dans un esprit de zèle pour la justice, comme jadis Phinéas quand il tua Zambri¹⁸ ; comme plus tard Élie, quand il exécuta les prêtres de Baal¹⁹.

¹⁶ Corn., p. 361.

¹⁷ Le texte sacré dit simplement qu'il le *coupa en morceaux*. On n'est pas obligé cependant de croire qu'il le fit de ses propres mains. Les auteurs sont partagés sur ce sujet.

¹⁸ Num., XXV.

¹⁹ III Reg., XVIII.

Cela fait, le prophète et le roi se séparèrent : le premier s'en retourna à Ramatha, le second à Galgala. Ils ne devaient plus se revoir : l'historien Josèphe dit que « Saül alors ouvrit les yeux et connut dans quel malheur il était tombé pour avoir offensé Dieu ». Mais l'Écriture n'en parle pas, et la suite du récit ne permet guère de le croire. Samuel cessa de faire à Saül les visites protocolaires dont il avait l'habitude, et surtout de lui donner des conseils et des avertissements. Il en avait expérimenté l'inutilité. Mais il ne l'oublia pas pour autant. Au contraire, le texte sacré nous dit qu'il pleurait Saül : il pleurait l'injure faite à Dieu par ce roi comblé de bienfaits, et qui avait refusé d'obéir ; il pleurait le malheur d'Israël livré à un maître sans pitié.

CHAPITRE 12

Le petit dernier

(I ROIS, XVI)

Tandis que Samuel se consumait de chagrin en voyant l'infidélité de ce roi qu'il avait sacré, et sur lequel il fondait de si belles espérances, Dieu lui dit un jour : « *Jusqu'à quand pleureras-tu Saül ? N'espère pas le ramener à de meilleurs sentiments, puisque Moi, je l'ai rejeté, je ne veux plus qu'il règne sur Israël. Sache que je lui ai déjà donné un successeur : et c'est toi que je vais charger encore de le sacrer. Prends cette fois, non plus un petit flacon, mais une pleine corne d'huile sainte, et rends-toi à Bethléem chez l'homme qui a nom Jessé. C'est parmi ses fils que je me suis choisi un nouveau roi.* – Seigneur, repartit le Prophète, y pensez-vous ? Comment voulez-vous que j'exécute un pareil ordre ? Le jour où Saül apprendra que j'ai sacré clandestinement son successeur – et il en sera instruit certainement sans tarder – *il me fera mettre à mort* ».

Les craintes du Prophète n'étaient pas chimériques. La haine que portera plus tard à David le roi désavoué, la cruauté implacable avec laquelle il fera exécuter le grand-prêtre Achimélech et tout son clergé, pour avoir assisté le proscrit dans sa détresse, témoignent surabondamment qu'il n'aurait pas hésité à faire tuer et le consécrateur et le consacré, s'il avait eu connaissance de la scène qui va suivre.

Dieu cependant rassura son serviteur : « *Ne t'inquiète pas, lui dit-il. En te rendant à Bethléem, prends avec toi un veau du troupeau et tu l'offriras là-bas en sacrifice. Tu diras que c'était là la raison de ton voyage, et tu inviteras Jessé à la cérémonie. Je te montrerai alors moi-même celui que j'ai choisi, et auquel il faudra faire l'onction sainte* ».

Malgré l'assurance que Dieu lui donnait ainsi, Samuel usa dans cette affaire de la plus grande circonspection. Il ne laissa rien soupçonner au père ni aux frères de David, de l'objet réel de sa visite, et il ne s'enquit même pas, une fois sa mission accomplie, du nom de celui qu'il avait consacré afin que, si par hasard Saül le pressait de le lui dire, il pût répondre en toute vérité qu'il ne le connaissait pas ¹.

Bethléem, où il avait reçu l'ordre de se rendre, était une petite ville, située au nord du territoire de Juda, à quelques kilomètres de la fron-

¹ Ephr., p. 364.

tière de Benjamin ². Elle s'appelait aussi Ephrata, sans doute du nom du chef de famille qui s'y établit le premier. Elle est mentionnée pour la première fois dans l'Écriture à propos de Rachel, qui mourut près de là, en mettant au monde son second fils.

Ce qui devait valoir à cette bourgade une gloire impérissable, c'est, après avoir été la patrie de David, d'être le lieu choisi par le Fils de Dieu pour naître en ce monde, au milieu des hommes. Bâtie à huit cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer, sur deux petites collines, elle compte aujourd'hui sept mille habitants.

Dans les vignes qui l'entourent, protégées par des murs de pierre sèche, croissent le figuier, le grenadier, l'amandier et l'olivier. De petites tours de garde s'y dressent encore çà et là. Le vin et le miel de Bethléem sont exquis. Les habitants y sont laborieux, mais turbulents ; les femmes, chastes et belles ; les enfants intelligents et doux. Le climat est à peu près celui de Jérusalem, sauf que les vents y soufflent avec plus de violence. L'ensemble du paysage demeure des plus gracieux. La nuit, quand on n'entend plus que quelques chants de pasteurs et les sonnettes des troupeaux paissant au sommet des collines, tout y porte à de pieuses méditations, et l'on trouve naturel que David, pâtre avant d'être roi, ait puisé, dans le spectacle d'une nature si belle, les plus poétiques inspirations de ses cantiques ³.

C'est donc là que se rendit Samuel un jour de l'année 1070, pour obéir à l'ordre de Dieu.

Dès qu'on connut son arrivée dans la petite ville, ce fut à qui accourrait vers lui, en donnant les marques d'une joie très vive, que tempérait cependant, chez les gens d'âge, une certaine inquiétude. Ils s'étonnaient de voir cet homme, qui avait exercé les plus hautes dignités, voyager ainsi seul, malgré son grand âge – il avait alors quatre-vingt-cinq ans – et se présenter chez eux à l'improviste, sans que sa visite eût été annoncée. Ils craignirent que cette démarche insolite ne fût une conséquence des démêlés du saint vieillard avec Saül, et qu'elle ne leur attirât de sérieux ennuis. Ils lui demandèrent donc avec quelque embarras : « *Nous apportes-tu la paix ?* – Certainement, répondit-il. N'ayez aucune crainte, je ne suis pas un semeur de trouble, je viens chez vous *pour offrir un sacrifice au Seigneur*. Vous y prendrez part avec moi. Purifiez-vous donc d'abord par les ablutions coutumières, et mettez des vêtements propres ainsi qu'il convient ».

Cette invitation générale une fois faite, il demanda qu'on lui présentât Jessé, le pria de venir à la cérémonie avec ses fils, et présida lui-même aux rites de leur purification préalable.

² Elle est appelée dans l'Évangile : *Bethléem de Juda*, pour la distinguer d'une autre bourgade du même nom, située sur le territoire de Zabulon. Cf. Jos., XIX.

³ D. B. au mot *Bethléem*, c. 1693.

Le sacrifice achevé, il leur exprima le désir de les revoir à nouveau, à l'heure du repas, pour dîner avec lui ⁴. Jessé se rendit à l'invitation, amenant avec lui son seul fils aîné, Eliab, un grand et beau garçon, d'aspect si avenant que Samuel, dès qu'il le vit, crut avoir devant lui l'homme qu'il cherchait. « Est-ce celui-là, demanda-t-il tacitement au Seigneur, que vous avez choisi pour recevoir l'huile sainte ? – Non, lui fut-il répondu, ne te laisse pas abuser par les traits de son visage, ni par sa haute taille. *Celui-là, je l'ai écarté. Moi, je ne juge pas avec les yeux des hommes : eux ne voient que ce qui paraît au-dehors, mais Moi, je regarde les cœurs, et j'en discerne les pensées les plus secrètes* ».

De fait, nous verrons plus loin qu'il y avait, chez Eliab, une forte dose d'orgueil et d'irascibilité.

À la suite de cette réponse, Samuel pria Jessé de lui amener ses autres enfants. Successivement cinq garçons lui furent présentés qui s'appelaient : Abinadab, Samma, Nathanaël, Raël et Asam ⁵. Ils avaient tous fort bonne apparence. Pour chacun d'eux, le Prophète interrogea le Seigneur, et pour chacun d'eux il reçut une réponse négative : « *Ce n'est pas celui-là que j'ai choisi* ». Quand Asam eut passé, Samuel ne voyant plus personne derrière lui, demanda à Jessé si c'était bien tout, s'il n'avait pas d'autres fils... « Pardon, répondit le père, *il y en a encore un plus jeune, mais il n'est pas ici, il est occupé à garder les bêtes dans les champs. – Envoyez-le chercher*, reprit l'homme de Dieu. Nous ne nous mettrons pas à table avant qu'il ne soit venu ». L'ordre fut exécuté aussitôt et bientôt on vit arriver un bel adolescent d'une quinzaine d'années, qui semblait comblé des dons de la nature et de la grâce. Tout, dans son visage, qu'auréolait une magnifique chevelure blonde, respirait la franchise, la noblesse, la pureté : mais ce qu'il y avait de plus remarquable en lui, c'était l'extraordinaire limpidité de son regard. Dès que Samuel l'aperçut, une lumière intérieure l'éclaira, et il comprit qu'il avait devant lui l'être prédestiné que Jacob avait aperçu dans une vision prophétique et dont il avait dit : « *Ses yeux sont plus beaux que le vin* » ⁶.

Celui-là, sans aucun doute, était bien l'élu de Dieu. Alors, le vieillard sortit la corne d'huile qu'il avait apportée, fit au jeune homme les onctions prescrites, et l'embrassa ⁷. Puis il prit congé des assistants et retourna à Ramatha.

Bien que cette consécration eût été accomplie devant les frères de David, parce qu'il fallait qu'elle eut des témoins, il est probable, dit Jo-

⁴ Flav., l. VI, ch. IX.

⁵ Les deux premiers seuls sont nommés dans l'Écriture. Les noms des trois autres sont tirés de Flav., l. VI, ch. IX.

⁶ Gen., XLIX, 12.

⁷ Ephr., p. 365.

sèphe, que « Samuel n'en découvrit pas à ceux-ci le mystère, et ne leur laissa pas deviner que Dieu avait choisi cet enfant pour être un jour leur roi... Il est manifeste, en effet, par toute la suite (du récit) que David ne jouissait d'aucune prérogative dans sa famille, et que ses frères ne le traitaient nullement comme un homme destiné à la royauté ».

À dater de ce jour, l'esprit de Dieu se fit sentir à David, « qui comença, dit Josèphe, à prophétiser », tandis qu'au contraire, il délaissait Saül. Celui-ci devint la proie d'un esprit malin qui le tourmentait sans cesse, et semblait à toute heure prêt à l'étouffer. Les médecins, ne parvenant pas à soulager le prince, lui conseillèrent de faire venir près de lui quelqu'un qui sût très bien jouer de la harpe, et qui chanterait des hymnes sacrés en sa présence, pour éloigner ce démon quand il viendrait l'aiguillonner ⁸.

Saül se rendit à cet avis, et chargea ses serviteurs de lui trouver le joueur de harpe souhaité. On se mit aussitôt en campagne pour satisfaire ce désir et le choix se porta sur le plus jeune des fils d'un homme de Bethléem, nommé Jessé, qui parut posséder toutes les qualités requises. Sur une demande du souverain, Jessé se hâta de lui envoyer son benjamin, avec un âne chargé de présents modestes comme le voulait l'usage du temps : du pain, du vin, et un chevreau.

Dès que Saül vit le jeune homme, il fut séduit par la grâce qui émanait de sa personne ; il se prit d'affection pour lui, et se l'attacha en qualité d'écuyer. David fut donc admis à vivre dans l'entourage immédiat du souverain. *Et toutes les fois que le mauvais esprit se saisissait de Saül, il prenait sa harpe et en touchait les cordes. Et Saül était soulagé, et il se trouvait mieux, car l'esprit malin se retirait de lui.*

Ce trait nous laisse deviner déjà la haute piété de notre héros. Au lieu d'imiter les bergers ordinaires qui, sur leurs flûtes ou leurs cornemuses, jouent des rengaines ou des chansons d'amour, David enfant s'exerçait déjà à improviser et à chanter des hymnes au Seigneur. Il préludait ainsi à son rôle de Prophète royal, à la composition de ces Psaumes qu'aujourd'hui encore, après tant de siècles, nous ne nous lassons pas de redire, et qui font de lui, sans conteste, le plus grand poète de tous les temps.

Commentaire moral et mystique

Saint Grégoire le Grand se sert de l'exemple de David jouant de la harpe devant Saül, pour montrer que souvent, la superbe des puissants de ce monde se laisse toucher par une douce admonestation.

⁸ D'après Flav., l. VI.

Presque toujours, dit-il, les plaies à vif se calment sous l'action des pansements lenitifs, et fréquemment la fureur des insensés s'apaise, si le médecin leur parle affectueusement, car cette condescendante douceur calme la passion qui les égare. Il ne faut pas négliger de remarquer que, lorsque l'esprit mauvais s'emparait de Saül, David modérait et apaisait la démence du prince en prenant sa cithare. Que faut-il en effet entendre ici par Saül, sinon l'orgueil des puissants de ce monde ? Et par David, sinon la vie humble des saints ? Quand donc Saül est subitement empoigné par l'esprit impur, David tempère sa fureur en chantant, parce que, quand l'esprit des puissants tourne à la démence sous l'empire de leur orgueil, il est bon qu'il soit ramené au calme par la sérénité de nos paroles, comme par la douce (musique) d'une harpe ⁹.

En même temps, ce trait nous montre l'action puissante des Psaumes sur le prince des ténèbres. Dans ces textes sacrés, il y a en effet des paroles et des allusions qui, à notre insu, sont intolérables pour son orgueil et il ne peut les entendre, et elles le contraignent, pour ainsi dire, à laisser la place. C'est pourquoi l'Église n'a pas trouvé de défense plus efficace pour se protéger contre ses attaques, que de s'entourer du rideau d'une Psalmodie continue. « *Sur tes murailles, Jérusalem, lui dit le Prophète, j'ai établi des gardes : le jour et la nuit, ils ne cessent de louer le nom du Seigneur* » ¹⁰. Ces gardes, ce sont les moines et les moniales qui se relaient sans cesse pour assurer la célébration de l'Office divin.

⁹ *Regula pastoralis*, III^e Pars, 11.

¹⁰ Isaïe, LXII, 6.

CHAPITRE 13

Goliath

(I ROIS, XVII)

Quelque temps plus tard, les Philistins se livrèrent à une nouvelle incursion contre les Hébreux. Pénétrant sur leur territoire, ils vinrent dresser leur camp entre Soka et Azéka ¹. Ils prirent position sur le versant sud de la vallée du Térébinthe ², ainsi nommée parce qu'elle contenait l'arbre sous lequel un jour Jacob avait enfoui les emblèmes idolâtriques qui s'étaient glissés jusque dans sa tribu ³.

Saül avec son armée vint s'établir sur le versant opposé, et les deux adversaires demeurèrent ainsi plusieurs jours face à face, chacun attendant une occasion favorable pour engager le combat.

Or, il y avait chez les Philistins un homme d'une taille prodigieuse, qui se nommait Goliath. C'était un survivant attardé des Enacim, ces géants qui avaient tant effrayé les Hébreux lors de l'exploration de la Terre promise ⁴; Josué leur avait fait une guerre sans merci, mais quelques-uns d'entre eux avaient pu se réfugier à Gaza, à Azot et à Geth où leur descendance subsistait encore ⁵. Goliath était originaire de cette dernière ville. Si nous en croyons l'*Histoire Scolastique*, son père était païen et sa mère était juive ⁶. Au témoignage de l'Écriture, il ne mesurait pas moins de *six coudées et une palme*, c'est-à-dire trois mètres quarante de hauteur; et il portait une armure qui le rendait absolument invulnérable. Il était revêtu d'une cuirasse d'écaillés qui pesait le poids formidable de cinq mille sicles – c'est-à-dire : soixante-dix kilos ⁷ –, impénétrable, aussi bien aux flèches les plus acérées, qu'aux coups d'épée les mieux assésés. Sa tête était protégée par un casque de bronze qui descendait jusqu'aux yeux; ses épaules et ses jambes, par des plaques du même métal. La *hampe de sa lance* était aussi grosse qu'un *rouleau de tisserand*, dit la Vulgate ⁸, ou qu'un *mât de navire*, disent les versions d'Aquila et de Théodotion; et *le fer* en pesait *six cents sicles*, soit environ huit kilos et demi. Ajoutez encore à

¹ Aujourd'hui *Tell Zakariyeh*, dans le haut pays judéen.

² *Wadi es-Sand*, au S.-O. de Jérusalem.

³ Gen., XXXV, 4.

⁴ Num., XIII, 34.

⁵ Jos., XI, 21-22.

⁶ H. S., col. 1311. C'est ainsi qu'elle explique le mot *spurius* (bâtard) que lui applique la Vulgate. Certains auteurs le font descendre d'Orpha, la sœur de Ruth (c. 1098).

⁷ À titre de comparaison, signalons que la cuirasse portée par les derniers cuirassiers, avant la guerre de 1914, pesait de 10 à 15 kilos.

⁸ *Licatorium* : rouleau dont se servaient les tisserands d'autrefois, pour monter la chaîne de la toile.

cet attirail un grand bouclier rectangulaire, du modèle appelé *sinnah*, qu'un écuyer portait devant le géant, et vous aurez une idée de l'aspect redoutable du personnage.

Chaque jour, cette tour vivante venait se camper face aux bataillons d'Israël, et les provoquait insolemment : « Pourquoi venez-vous combattre en bataille rangée ? criait-il. Ne suis-je pas Philistin, et vous serveurs de Saül ? Choisissez un homme parmi vous, et qu'il vienne se battre avec moi en combat singulier ! S'il est capable de le faire, et si c'est lui qui m'ôte la vie, nous serons vos esclaves ; mais si c'est moi qui ai l'avantage, et qui le tue, c'est vous qui serez les nôtres, et vous nous servirez ! »

Saül et tous les Israélites subissaient cet affront la rage au cœur, mais personne n'osait relever le gant ; personne ne se sentait en mesure d'engager un combat singulier avec un monstre de cette taille, et si formidablement armé ! Lui, cependant, après avoir ironiquement attendu une réponse à ses provocations, rentra dans son camp la tête haute, raillant et insultant la couardise des Hébreux. Tous les matins et tous les soirs voyaient se renouveler la même scène, et il en fut ainsi pendant quarante jours.

Au moment où avait commencé la campagne, Saül, trouvant David trop jeune encore pour se battre, l'avait renvoyé chez son père. Et l'adolescent, avec une humilité charmante, était retourné garder ses troupeaux, tandis que les trois plus âgés de ses frères, Eliab, Abinadab et Samma, avaient rejoint l'armée.

Au bout de quelque temps, Jessé, leur père, sachant que la nourriture du soldat laisse souvent à désirer, voulut leur envoyer quelques provisions. Il appela David et lui dit : « *Prends un éphi de blé grillé*⁹, ainsi que *ces dix pains*, et porte-les à tes frères sur le front. Prends aussi *ces dix fromages, que tu offriras à leur maître de camp* ».

Le texte hébreu ajoute ici : « *Et demande-leur leur gage* », c'est-à-dire, d'après l'*Histoire Scolastique*, le libelle de répudiation¹⁰ que tout Hébreu marié, partant à la guerre, avait coutume de laisser à son épouse, afin que celle-ci pût prendre un autre époux, si au bout de trois ans, le premier n'avait pas reparu¹¹.

David s'empressa de confier ses brebis à un autre berger, se munit des provisions indiquées et se dirigea en hâte vers le *lieu du combat*. Il atteignit les lignes au point appelé Magala, auprès des chariots, dit la Massore, c'est-à-dire, probablement, auprès des retranchements que les juifs avaient élevés avec leurs voitures et leurs bagages. Il tomba là

⁹ L'éphi valait 38 litres.

¹⁰ Cf. Deut., XXIV, 1-5.

¹¹ H. S., c. 1311 ; Carth., p. 356.

au milieu d'un branle-bas général : c'était l'heure où chaque jour, dans le camp des Hébreux comme dans celui des Philistins, on se préparait à combattre. Laissant ses provisions à la garde du factionnaire qui surveillait les véhicules, le jeune homme se mit à la recherche de ses frères. À peine les eût-il trouvés, que Goliath apparut, dans le formidable appareil que nous venons de décrire, et se mit à insulter les Hébreux avec plus de violence qu'il ne l'avait jamais fait ¹².

Il était tellement effrayant à voir, que tous ceux qui l'entendaient étaient paralysés par la peur : nul n'osait lui répondre ni même le regarder, de crainte d'être personnellement pris à parti par lui. « Vous voyez cet homme qui est venu outrager Israël ? prononça quelqu'un près de David... Celui qui l'abattra fera une bonne affaire : car le roi lui donnera sa fille en mariage, le comblera de biens, et exemptera sa maison d'impôts ! » L'adolescent cependant, violemment ému par l'insolence du géant, n'entendit qu'imparfaitement le sens de ces paroles. Il demanda donc : « *Que dites-vous ? Que donnera-ton à celui qui abattra ce Philistin, et fera cesser l'opprobre d'Israël ? Quel est donc ce Philistin, cet incirconcis qui outrage l'armée du Dieu vivant ?* » Et tout le monde lui répétait ce qui lui avait été dit, de la récompense promise par Saül.

Eliab, cependant, le fils aîné de Jessé, en entendant les questions que posait son jeune frère, s'emporta soudain contre lui, soit que son amour fraternel ne redoutât réellement pour l'enfant quelque accident, soit qu'il fût piqué déjà d'une secrète jalousie à son endroit.

« *Pourquoi es-tu venu ici ?* cria-t-il. *Pourquoi as-tu abandonné dans le désert les quelques brebis que tu es chargé de garder ? Occupe-toi de ce qui te regarde, et non pas de ce que font les Philistins. Aussi bien, je connais ton orgueil : tu as entendu dire que le roi avait promis sa fille en mariage à celui qui vaincrait le géant, et tu as la prétention d'être celui-là. Tu te vois déjà le gendre du roi, et l'héritier du trône... Et je connais aussi la perversité de ton cœur : tu aimes à voir le sang couler et les gens s'entr'égorger. C'est dans l'espoir d'un spectacle de ce genre que tu es descendu jusqu'ici.* – Qu'ai-je fait ? demanda David. Pourquoi me grondes-tu ainsi ? N'ai-je pas le droit d'ouvrir la bouche et de demander quelques renseignements ? »

Remarquez sa sagesse et sa douceur, note ici saint Jean Chrysostome. Il n'y a aucune parole irréfléchie, ni aucune amertume dans sa réponse. Pour apaiser la colère de ses frères et calmer leur envie, il leur dit : « Est-ce qu'il n'est pas permis de parler ? M'avez-vous vu prendre les armes ? Ou me mettre dans les rangs avec les autres ? J'ai seulement voulu voir, et m'informer d'où vient à cet homme son audace excessive. Quel est donc cet étranger qui insulte l'armée du Dieu vivant ? ¹³ »

¹² Flav., l. VI, ch. X.

¹³ Chrys., *Hom. XLVI, sur la Gen.*, 3 ; Patr. gr., t. LIV, col. 425.

Cependant, obsédé par l'indignation que soulevait en son cœur l'insolence de Goliath, il dit un peu plus tard, à quelques soldats que, pour lui, si on le laissait faire, il ne craindrait pas d'accepter le défi du géant ¹⁴. Et il y mit même tant de conviction que le propos fut rapporté à Saül. Celui-ci le fit appeler et lui demanda s'il était vrai qu'il eût parlé ainsi. « Oui, répondit David. Si vous voulez m'en croire, *que personne ne se laisse aller à l'abattement et au découragement. Moi, votre serviteur, j'irai et je combattrai contre ce Philistin. Je n'ai pas peur de lui : avec l'aide de Dieu, non seulement je le vaincrai, mais je le rendrai aussi méprisable qu'il paraît terrible maintenant !* »

Saül fut saisi d'admiration devant un courage de cette trempe. Cependant, il n'osait donner suite à une proposition qui paraissait insensée. « *Tu n'es pas capable, dit-il, de tenir tête à ce Philistin, ni de combattre contre lui. Tu n'es encore qu'un enfant, tu n'as jamais fait la guerre. Comment veux-tu te mesurer avec un homme d'une force aussi prodigieuse, et qui est entraîné à se battre depuis son adolescence ?* – Veuillez me pardonner, Sire, répondit David, mais j'ose sans crainte vous promettre que je serai vainqueur, avec l'assistance de Dieu : car j'ai éprouvé celle-ci déjà en d'autres occasions. *Quand je gardais les bêtes de mon père, il arrivait souvent qu'un lion ou un ours survint, qui emportait un bélier du milieu du troupeau ; et moi je me lançais à leur poursuite, je les lardais de coups, j'arrachais la proie de leur bouche. Alors ils se retournaient furieux contre moi. Mais je les prenais à la gorge, je les empêchais de respirer, et je les mettais ainsi à mort. J'ai donc tué lions et ours, moi votre serviteur. Il en sera de même de ce Philistin, de cet incirconcis !* Si vous voulez me le permettre, *j'irai donc, et je ferai cesser l'humiliation que subit votre peuple.* Ce qui me donne entièrement confiance, c'est la certitude où je suis que Dieu ne saurait supporter plus longtemps les blasphèmes de cet incirconcis et les outrages qu'il adresse à l'armée du Dieu vivant ¹⁵. Celui qui m'a protégé contre les lions et les ours saura bien me défendre aussi contre ce Philistin ! »

Si David crut devoir raconter ainsi les exploits de son enfance, ce ne fut pas pour donner une haute idée de sa bravoure, mais pour relever le courage de Saül, sur le visage duquel il lisait l'hésitation devant l'entreprise extraordinaire qu'il lui proposait ¹⁶. Il voulut faire comprendre au roi que, malgré sa jeunesse et son inexpérience, le simple berger qu'il était possédait dans sa foi, dans sa confiance en Dieu, une force supérieure à celle d'une troupe de soldats entraînés et bien équipés ¹⁷.

¹⁴ Flav., l. VI, ch. X.

¹⁵ Flav., l. VI, ch. X.

¹⁶ Flav., *loc. cit.*

¹⁷ Chrys. Hom. XLVI, sur la Genèse, *ut supra*.

D'ailleurs, si nous en croyons saint Jérôme et la tradition catholique, il ne parla avec tant d'assurance que parce que Dieu lui avait donné la certitude intérieure qu'il serait vainqueur dans ce combat ¹⁸.

De fait, Saül fut conquis par cette juvénile intrépidité : « *Va, dit-il, et que le Seigneur soit avec toi* ». Puis il voulut lui donner des armes à lui, des armes de la meilleure qualité ; il le couvrit d'un casque, d'une cuirasse et le ceignit d'une épée. David s'essaya à faire quelques pas en cet équipement ; mais il n'avait pas l'habitude de se mouvoir avec un attirail aussi lourd, et il s'en trouvait fort mal à l'aise. Il pria donc Saül de le laisser combattre à sa manière, et, laissant là ces armes, il ne prit avec lui que son bâton, sa fronde et cinq pierres, qu'il alla chercher, les plus rondes et les plus polies qu'il put trouver, dans le torrent voisin. Alors, sans peur comme sans forfanterie, il s'avança dans la direction du géant.

L'Écriture note ici qu'il était beau à voir : *pulcher aspectu*, et nous n'avons pas de peine à l'imaginer. Mais Théodoret de Cyr dit, mieux encore, que c'était « son regard qui était beau », parce qu'il avait les yeux fixés sur Dieu, dans un acte de foi intense qui illuminait tout son être.

Goliath cependant avait vu qu'un champion se détachait de la ligne des Hébreux. Aussitôt, il se dirigea vers lui, toujours précédé de son écuyer. Mais quand il s'aperçut que c'était un enfant de quinze ans, armé seulement d'un bâton de berger et d'une fronde, il s'indigna de cette folle audace : « Te crois-tu donc encore derrière tes moutons ? lui cria-t-il. C'est avec cet accoutrement que tu as la prétention d'engager le combat contre moi ? *Suis-je donc un chien, pour que tu m'abordes avec un bâton ?* Tu ne seras pas long à apprendre à qui tu as affaire ! » Tout en déversant ce grand fracas de paroles, il s'agitait, gesticulait, brandissait ses armes, et appelait sur son adversaire toutes les malédictions de ses dieux, jurant qu'il le mettrait en pièces et le donnerait en pâture aux animaux. « *Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier, répondit David, mais moi je viens à toi au nom du Seigneur des Armées, du Dieu des troupes d'Israël, que tu as insultées aujourd'hui. Le Seigneur te livrera entre mes mains : je te tuerai, je te couperai la tête, et je donnerai aujourd'hui les cadavres des Philistins dans leur camp aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël ; et que toute cette multitude connaisse que ce n'est pas par l'épée ni par la lance que le Seigneur sauve. Car c'est lui qui décide de la guerre, et il vous livrera entre nos mains !* »

Ces paroles portèrent au paroxysme la colère de Goliath. Du pas mesuré et lourd que seul lui permettait sa pesante armure, il fonça sur le petit insolent, pensant l'écraser comme un moucheron. Bien loin de

¹⁸ Carth., p. 358.

s'enfuir, David se porta hardiment à sa rencontre et se mit à décrire, en courant, un cercle autour du colosse. Puis quand il jugea qu'il était à portée convenable, il s'arrêta, saisit une des pierres qu'il avait placées dans sa besace, l'ajusta sur sa fronde, fit tourner celle-ci à toute vitesse... et soudain on vit le géant s'écrouler de toute sa masse, dans un grand bruit de ferraille. La pierre l'avait frappé au front avec une telle force qu'elle avait pénétré jusqu'au cerveau. Cependant, il pouvait n'être qu'étourdi : sans perdre une seconde, David bondit sur lui, tira du fourreau l'épée que le Philistin portait à son côté, trancha la tête du redoutable matamore, et l'empoignant par les cheveux, la brandit à bout de bras pour la montrer aux deux armées.

Ce coup, dit Josèphe, imprima « un tel effroi dans le cœur de tous les Philistins, que n'osant tenter le hasard d'une bataille après avoir vu tomber devant leurs yeux celui en qui ils mettaient toute leur confiance, ils prirent la fuite. Les israélites les poursuivirent avec de grands cris de joie jusqu'aux frontières de Geth et jusqu'aux portes d'Ascalon, en tuèrent trente mille, en blessèrent plus de deux fois autant, et revinrent pour piller leur camp, auquel ils mirent le feu, après l'avoir saccagé »¹⁹.

En voyant David partir pour combattre Goliath, Saül se tournant vers Abner, qui exerçait les fonctions de commandant en chef, lui demanda : « *De quelle souche descend ce jeune homme ?* – Par ma foi, *je n'en sais rien* », répondit le général.

Les commentateurs se sont étonnés que Saül n'ait pas reconnu David, qu'il avait eu auparavant comme page.

On peut conclure de là, avec certains d'entre eux, que les facultés mentales du roi, sous l'action de l'esprit malin, s'étaient quelque peu déséquilibrées et qu'il était devenu sujet, en particulier, à des absences de mémoire, *labilis memoriae*²⁰. Cependant, il semble préférable de remarquer, avec saint Éphrem, qu'il demanda, non pas *qui* était ce jeune homme, mais *de quelle souche* il descendait. Tant qu'il n'avait vu en lui qu'un jeune troubadour particulièrement bien doué, il ne s'était jamais préoccupé de ses origines. Mais devant le courage extraordinaire dont l'enfant faisait montre, un secret mouvement de jalousie s'était éveillé dans le cœur du prince. Ne serait-ce pas là le nouvel élu du Très-Haut, celui que Samuel lui avait annoncé, et qui devait le supplanter sur le trône ? Il voulut donc savoir *de quelle souche* il descendait. Était-il par hasard de la tribu de Juda, de la famille de Pharès, dont devaient sortir un jour, selon les prophéties, les rois d'Israël ?

Et quand, après son exploit, David lui fut amené, tenant toujours dans sa main la tête de Goliath, Saül, sourdement travaillé par la même

¹⁹ Flav., l. VI, ch. X.

²⁰ H. S., col. 1312.

inquiétude, lui demanda : « *De quelle famille es-tu, jeune homme ?* » À quoi l'adolescent se contenta de répondre : « *Je suis le fils de votre serviteur Jessé, de Bethléem* ».

La victoire de David sur Goliath fut évidemment un miracle ; humainement parlant, il est impossible d'admettre qu'une pierre lancée par une fronde, ait pu ouvrir le front d'un homme protégé par un casque, dont la visière descendait jusqu'aux yeux. Une tradition – ou une légende, rapportée par le pseudo-Philon – veut qu'au moment où David se jeta sur lui pour lui trancher la tête, le géant qui n'était pas mort, articula : « Hâte-toi de me tuer, et jouis de ta victoire ! – Avant de mourir, répondit David, ouvre les yeux et regarde celui qui t'a vaincu ». Le Philistin regarda et dit : « Tu n'es pas seul, en effet : il y en a un avec toi, mais il n'a pas le visage d'un homme »²¹. Cette tradition est passée de la Synagogue à l'Église. Dans un sermon célèbre où il énumère toutes les interventions de l'archange saint Michel au cours de l'Histoire Sainte²², le bienheureux Pentaléon, diacre et archiviste de la cathédrale de Constantinople, lui attribue la défaite de Goliath.

David conserva comme un trophée la tête du géant, et lorsque, plus tard, il s'installa à Jérusalem, il l'y transporta avec lui. Quant à l'épée du Philistin, il l'envoya au grand-prêtre Achimélech pour être déposée en manière d'ex-voto dans le sanctuaire de Nobé où elle fut précieusement conservée, à côté de l'éphod du pontife, jusqu'au jour où le jeune vainqueur aux abois en eut besoin de nouveau²³.

Commentaire moral et mystique

Voici d'abord comment saint Bernard nous exhorte à ne pas nous contenter du récit historique de cette extraordinaire aventure, mais à en chercher le sens spirituel :

Nous avons entendu, dit-il, Goliath, cet homme d'une stature gigantesque, plein de confiance dans sa force et sa taille extraordinaires, vociférant contre les phalanges d'Israël, et les provoquant à un combat singulier. Nous avons entendu aussi comment l'esprit d'un jeune homme fut excité par Dieu ; comment il fut rempli d'indignation en voyant un bâtard, un incirconcis, insulter le camp d'Israël et les armées du Très-Haut. Nous avons vu l'adolescent s'avancer avec sa fronde et sa pierre, contre cet homme d'une grandeur monstrueuse, couvert de sa cuirasse, protégé par un casque et un bouclier, et terrifiant par tous ses autres instruments de guerre. S'il y a en nous quelques entrailles de pitié, nous n'avons pas pu ne pas trembler en le voyant affronter un tel combat, et ne pas nous réjouir de sa victoire. Nous avons loué la grandeur d'âme de cet enfant, en voyant que

²¹ Corn., p. 378.

²² Ce sermon n'est donné qu'incomplètement dans la Patrologie grecque de Migne, t. XC, VIII, c. 1260, et suiv. Mais on trouve le texte intégral dans Surius, *Vitae Sanctorum*, du 29 septembre, p. 710.

²³ Voir plus bas, p. 76.

le zèle de la maison de Dieu le dévorait, au point qu'il ne pouvait rester insensible aux affronts qu'elle subissait. Il les ressentait au contraire comme des injures personnelles, et gémissait de voir l'impuissance du peuple élu. Nous avons admiré chez lui une confiance telle qu'on n'en eût point trouvé de semblable dans tout Israël. Quand il a enfin obtenu une victoire, manifestement réalisée par la puissance divine, nous l'avons appris avec d'autant plus de joie que nous avons éprouvé plus d'inquiétude à voir ce duel entre un enfant qui n'avait pour arme que sa foi, et un géant confiant dans sa propre force. Maintenant, si nous n'ignorons pas, selon le témoignage de l'Apôtre, que la loi est *spirituelle* ²⁴, qu'elle a été écrite, non seulement pour nous captiver par le spectacle extérieur de cette aventure, mais pour rassasier nos sens intérieurs d'une saveur semblable à la moelle du blé, il nous faut examiner quel est ce Goliath orgueilleux, et gonflé de l'esprit de sa chair, qui, seul, ose insulter le peuple de Dieu, déjà entré dans la terre promise, et victorieux de nombreux ennemis ²⁵.

Goliath est une figure de Lucifer, le prince des démons. Celui-ci est aussi à sa manière un bâtard, spirituellement parlant : il est le produit d'une nature essentiellement noble, la nature angélique, qui s'est livrée totalement à l'esprit d'orgueil, et qui a été réduite par lui à la plus extrême dégradation.

Son casque, ses cuissards, son armure formidable sont la figure de la défense hermétique qu'il oppose à la grâce. Il est enfermé dans son obstination comme dans une tour d'acier. Aucun trait de la miséricorde divine ne peut plus l'atteindre.

Mais il a des armes pour attaquer l'Église : il a un glaive, qui est la tentation charnelle ; et il a une lance dont la hampe est semblable à un rouleau de tisserand : c'est la tentation spirituelle, avec laquelle il enveloppe ses victimes, comme dans une toile d'araignée, jusqu'à ce qu'il les ait complètement ligotées, et puisse leur donner le coup de la mort.

Il se fait précéder d'un écuyer, parce qu'il trouve toujours des hommes pour préparer ses voies, et lui ouvrir le chemin des âmes : et ceux-ci se dissimulent derrière le grand bouclier dont il se couvre lui-même : celui de l'hypocrisie ²⁶.

Les bataillons des Philistins qui sont rangés derrière lui, représentent les légions des démons : ceux de la colère, ceux de la jalousie, ceux de l'orgueil, ceux de la calomnie, ceux de la luxure, de la gourmandise, de la discorde, de l'avarice. Tous étaient sous les armes pour mener le combat contre les fils d'Israël, tous sont prêts à attaquer les serviteurs du Dieu vivant, ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob. Ils étaient campés sur la montagne de l'orgueil, où Lucifer a établi son trône ²⁷ ; tandis que les vrais Israélites s'échelonnent sur celle des béatitudes évangéliques ²⁸ ; et ces deux armées sont séparées par une vallée, où s'élève un *térébinthe*, c'est-à-dire par la vertu d'humilité où se dresse la Croix du Christ.

²⁴ Rom., VII, 14.

²⁵ S. Bern., *Sermon pour le 4^e dimanche après la Pentecôte*, Pat. lat., t. 183, col. 333.

²⁶ Cf. Bède ; Saint Bonav., t. XIII, p. 68.

²⁷ Cf. Is., XIV, 13. *Sedebo in monte testamenti*.

²⁸ S. Mt., V, 1 ; Cf. Bède, col. 609.

Avant la venue du véritable David, de Jésus notre Sauveur, le démon avait beau jeu pour insulter les saints. Il les tenait tous sous la loi du péché et de la mort. « *Pourquoi êtes-vous venus, armés pour le combat ? leur criait-il. Est-ce que je ne suis pas Philistin, et vous serveurs de Saül ?* », ce qui voulait dire : « À quoi vous servent la Loi, et toutes les observances légales, et toutes les œuvres par lesquelles vous prétendez lutter contre moi ? N'est-ce pas moi qui suis le prince de ce monde ? Et vous, n'êtes-vous pas les esclaves du péché ? ²⁹ » Et personne ne pouvait relever le défi... Comment l'homme, réduit à ses propres forces, aurait-il été à même de lutter contre l'Ange des ténèbres et le génie du mal ? L'Écriture ne nous dit-elle pas qu'*il n'y a aucune puissance sur la terre qui puisse être comparée à la sienne* ³⁰ ?

Nul donc n'aurait été en mesure de le vaincre, avant que le Christ, envoyé lui aussi par son Père, ne fût venu visiter ses frères, et leur apporter les aliments substantiels de sa doctrine. Durant les années de son enfance, il s'exerça, dans la vie solitaire de Nazareth, au métier de bon Pasteur, composant continuellement sur les cordes de son Cœur des cantiques célestes, arrachant ses brebis *au lion*, c'est-à-dire au démon de la colère, par sa douceur, et *à l'ours*, c'est-à-dire au démon de la sensualité, par la rigueur de sa pénitence ³¹.

Les injures que les frères de David adressent à celui-ci, quand il parle d'affronter le géant, annoncent celles que les Juifs décocheront à Notre Seigneur, quand Il promettra de les délivrer du joug de la mort et du péché : « *Est-ce que tu es plus grand que notre Père Abraham, qui est mort, et que les Prophètes, qui sont morts ? Pour qui te prends-tu ?* ³² »

Le Christ cependant ne dissimule pas sa certitude de détruire l'empire du démon, comme David annonça qu'il tenait le Philistin : « *Maintenant, affirme-t-il, le prince de ce monde sera jeté dehors* » ³³. Pour ce combat, il s'est d'abord revêtu des armes de Saül, c'est-à-dire de l'armure d'observances légales, s'astreignant lui-même à la circoncision et à tous les rites de la loi mosaïque, nous montrant par là avec quel respect nous devons nous soumettre aux moindres prescriptions de l'Église, même quand nous n'en comprenons pas l'utilité. Mais c'était là un joug trop rigide pour Celui qui est venu apprendre aux hommes à servir Dieu avec un cœur d'enfant.

Les laissant de côté – puisqu'Il ne les a pas conservées dans la Nouvelle Alliance – il alla chercher *dans le torrent cinq pierres très limpides*. Ces cinq pierres représentent la quintessence de l'Ancien Testament : elles figurent les cinq livres de la Loi de Moïse, mais débarrassée de tous les commentaires ³⁴, de toutes les arguties, de toutes les traditions, dont l'avaient encombrée Rabbin et Pharisiens, ramenée à sa pureté première, à sa *limpidité* divine, et n'exprimant autre chose que l'amour de Dieu pour les hommes.

Il alla la chercher *dans le torrent*, c'est-à-dire au milieu du flux, des passions déchaînées de la nation juive.

²⁹ Rup., c. 1099.

³⁰ Job, XLI, 24. *Non est super terram potestas, quae comparetur ei.*

³¹ Cf. S. Bonav., *Collationes* in cap. X S. Joannis, t. XI, p. 569, et *In Sapient.*, c. XI, t. X, c. 80.

³² Jo., VIII, 53.

³³ Jo., XII, 31.

³⁴ Nous avons déjà rencontré cette signification du nombre cinq à propos de Joseph. Cf. *Les Patriarches*, liv. III, ch. 6, p. 274.

Le *torrent*, explique saint Augustin, représente ici le peuple élu attaché aux choses temporelles, affectionné à ce qui passe, et entraîné par la force de sa cupidité dans la mer du monde. Tel était le peuple juif. Il avait reçu la Loi, mais il la foulait aux pieds, il passait dessus, comme le fleuve coulait sur ces pierres et se précipitait à la mer... Ces pierres étaient au fond du fleuve, et l'eau passait sur elles, comme le peuple prévaricateur passait sur la Loi ³⁵.

Il prit aussi *son bâton*, c'est-à-dire sa croix, et il s'avança intrépide pour le combat décisif. Le démon ne pouvait imaginer qu'un homme qui l'attaquait avec des armes aussi ridicules, allait en quelques heures ruiner son empire. Écumant de fureur en entendant que Jésus, dans ses suprêmes prières, le traitait de chien, redisant avec David : *Erue a framea Deus, animam meam, et de manu canis unicum meam* ³⁶, il marcha sur lui avec tout l'appareil de sa force : mobilisant les Juifs, les princes des prêtres, les Docteurs de la Loi, le gouverneur romain, Hérode, la garde du Temple, les soldats en armes, les bourreaux munis de leurs fouets, et la basse pègre de Jérusalem.

Le combat s'engagea dans des conditions qui paraissaient bien inégales, et le démon pouvait considérer sa victoire comme acquise, lorsque soudain il chancela. Au moment où le Christ, agonisant sur la croix, semblait définitivement hors de cause, une parole jaillit de ses lèvres, limpide et dure comme un diamant : car elle montrait clairement que les *grandes eaux* de la Passion n'avaient pu faire la moindre entaille à la charité de Celui qui la proférait : « *Mon Père, disait-elle, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* ». Elle vint frapper l'ennemi au front ; en l'entendant, le démon comprit qu'il avait perdu la partie. Aucun homme, travaillé par des souffrances sans nom, torturé dans toutes les fibres de son être, réduit au dernier degré de la misère et de l'abjection, n'aurait pu concevoir un acte d'amour aussi sublime. Celui-là ne pouvait être que le Fort par excellence, le Fils de Dieu, Dieu en personne.

Le démon s'effondra donc, et aussitôt le Christ *lui trancha la tête*, parce que, de même que Jésus est la tête – ou le chef (*caput*) – des justes, le diable, dit saint Grégoire, est la tête de tous les hommes iniques, et tous les impies sont les membres de ce chef ³⁷. Le Sauveur lui a donc *tranché la tête*, quand il l'a séparé de ces membres, lui ôtant le pouvoir qu'il avait acquis sur eux par le péché du premier homme. Et il l'a exécuté *avec son propre glaive*.

Le Christ en effet, ici-bas, ne portait pas, comme David, une épée. Jamais, durant sa vie mortelle, il ne s'est servi du glaive. Il n'employait pour confondre ses adversaires que la fronde et les pierres, c'est-à-dire les paroles de la Sainte Écriture, maniées avec une dextérité incroyable. Mais à la fin, quand il eut mené le suprême combat où fut détruite la puissance de l'enfer, il brandit l'arme que le démon avait préparée contre lui, à savoir la croix sur laquelle il l'avait fait attacher. Cette croix, si elle est devenue pour Jésus un emblème éternel de gloire, est aussi pour Satan un perpétuel instrument de supplice. Dès qu'elle est prise en main par quelqu'un de ceux qui combattent avec le

³⁵ Aug. sermo, XXXII, Pat. lat., t. XXXVIII, c. 199. – Cette interprétation est devenue classique dans la Tradition. On la retrouve dans la *Glose*, chez Rupert, chez Rhaban Maux, Pierre de Riga, etc.

³⁶ Ps. XXI, 21. Mon Dieu, arrachez mon âme à la framée et à la puissance du chien.

³⁷ *Moral.*, l. IV ch. XI, Pat. lat., t. LXXV c. 647.

Christ, le démon a la tête tranchée, il est séparé des membres auxquels il imposait ses volontés, il perd tout le pouvoir que lui a donné sur eux le péché de nos premiers parents ³⁸.

*

Au sens moral, saint Bernard nous montre dans Goliath une figure de l'orgueil, « fier et enivré de l'esprit de la chair ». Ce vice s'en prend spécialement aux âmes généreuses qui, comme David, se sont entraînées à lutter contre les autres concupiscences, la colère et la sensualité, représentées ici par le lion et l'ours, et qui sont arrivées à maîtriser l'homme animal. Les *armes de Saül*, qu'elles sont tentées de prendre d'abord, sont la sagesse profane, les enseignements de la philosophie, et même cette connaissance superficielle de l'Écriture que l'Apôtre appelle *la lettre qui tue* ³⁹. Mais l'âme comprend vite que ce n'est pas avec de tels moyens qu'elle pourra vaincre l'orgueil et acquérir l'humilité. C'est pourquoi elle se hâte de les rejeter, sentant qu'elles lui sont plutôt un poids qu'une défense, et elle s'attache uniquement à mettre toute son espérance en Dieu. Elle ramasse dans *le torrent* – c'est-à-dire dans le flux incessant de la vie présente, où tout passe, où tout s'écoule comme l'eau d'une rivière – *cinq pierres* qui, elles, demeurent immuables et restent toujours *admirablement pures*, à savoir les paroles de Dieu, consignées dans les Livres Saints.

Elle en prend *cinq*, parce que ces divines paroles redisent continuellement cinq choses : les châtiments qui attendent les pécheurs, les récompenses promises à ceux qui sont fidèles, l'amour de Dieu pour les hommes, les exemples que nous devons imiter, et une exhortation constante à la prière. Dès que l'âme voit Goliath, ou l'orgueil s'approcher d'elle, qu'elle saisisse au hasard une de ces pierres, qu'elle l'envoie avec toute la force dont elle est capable, et la pensée impie sera réduite à néant.

Cependant, ne chantons pas victoire trop vite. Goliath est à terre, dit saint Bernard, mais peut-être qu'il respire encore. Approchez-vous davantage de crainte qu'il ne se relève. Coupez-lui la tête avec son glaive. Abattez la vanité au moyen de la vanité qui vous attaque. Dans la pensée même d'orgueil qui vous obsède, prenez matière et sujet de vous humilier ; ayez de vous-même l'opinion la plus basse et la plus vile que mérite un homme orgueilleux. Et vous avez tué Goliath avec le glaive de Goliath ⁴⁰.

³⁸ Saint Augustin, *Sermo CXC VII de Tempore*.

³⁹ II Cor., IV, 6.

⁴⁰ Saint Bernard, *loc. cit.*

CHAPITRE 14

Où Saül commence à persécuter David

(I ROIS, XVIII – XX)

L'intrépidité dont David avait fait preuve dans son duel avec Goliath attira naturellement sur lui tous les regards ; Jonathan en particulier, le fils aîné de Saül, se prit pour lui de l'amitié la plus tendre. Ce jeune prince d'ailleurs n'avait pas du tout le tempérament de son père : il était aussi généreux et désintéressé que Saül était ombrageux et jaloux. Il avait au contraire une grande affinité de nature avec David : ils étaient l'un comme l'autre d'un courage à toute épreuve – Jonathas avait bien montré, lui aussi, ce dont il était capable quand, seul avec son écuyer, il avait enlevé le nid d'aigle des Philistins à Machmas¹. Mais cette bravoure ne durcissait en rien l'exquise aménité de leurs caractères. Ils possédaient tous deux un cœur chaud, toujours prêt à aimer, à aider, à se donner ; leur piété était profonde, et leur dévouement à la gloire d'Israël, sans réserve. Cette similitude de natures les rapprocha donc au point que *l'âme de Jonathas s'agglutina à l'âme de David et il l'aimait comme sa propre vie*. L'Écriture, par ces mots, a soin de souligner que ce furent leurs âmes qui s'agglutinèrent, pour faire entendre que cette amitié demeura toujours absolument pure, et qu'elle ne ressembla en rien à ce que l'on a coutume d'appeler en termes péjoratifs « une amitié particulière ».

Leur intimité s'entretint d'autant plus facilement que Saül avait à nouveau attaché David au service de sa personne, avec l'intention cette fois de l'y garder toujours. Les deux jeunes gens se lièrent par un pacte, dans lequel ils se promirent sans doute une fidélité à toute épreuve. Et Jonathas, selon le penchant naturel à ceux qui aiment, comblait de cadeaux son ami, qui, lui, n'était pas riche. Il alla jusqu'à lui donner *sa propre tunique, d'autres vêtements, son glaive, son arc et son baudrier*.

David au demeurant se gardait bien de tirer vanité de sa victoire sur Goliath : il s'appliquait au contraire à s'effacer le plus possible. Mais cette modestie même, jointe à l'affabilité de ses manières, à la réputation de bravoure intrépide qui l'auréolait maintenant, à la sagesse dont il faisait preuve en toutes circonstances, attirait vers lui un courant unanime de sympathie. Tout le monde l'aimait, non seulement dans le menu peuple, mais aussi – ce qui est beaucoup plus rare –

¹ I Rois, XIV.

parmi les officiers et les hauts dignitaires de la cour. Saül lui-même témoignait à son égard d'une entière confiance : il lui avait donné un commandement dans son armée, et l'employait constamment aux missions les plus diverses, surtout celles qui exigeaient de la sagacité et de la prudence.

Malheureusement, les choses ne tardèrent pas à se gâter. Lorsque, tout danger disparu du côté des Philistins, Saül se mit en devoir de rentrer chez lui, il fit une tournée triomphale à travers son royaume, pour célébrer cette insigne victoire. Selon la coutume juive, chaque fois qu'il approchait d'une ville, les femmes sortaient au-devant de lui, groupées en chœurs, elles chantaient et dansaient en s'accompagnant de sistres, de flûtes et de tambourins. Et partout, elles répétaient un refrain sorti spontanément de l'âme populaire, qui s'était répandu rapidement dans tout le pays.

*Mikkah Sâul ba-alafâr, disaient-elles ;
Ve David b' rib' botav* ².

Ce qui signifiait :

*Saül en a tué mille,
Et David dix mille.*

Sans doute, c'étaient là des expressions hyperboliques : mais on avouera qu'elles étaient maladroites. Elles prouvaient manifestement que la réputation de David auprès du peuple éclipsait celle du roi. Saül en fut profondément vexé : il sentit la jalousie le mordre au cœur, et le soupçon qui déjà avait effleuré son esprit au moment où David s'élançait contre Goliath, se présenta à nouveau à lui avec une force décuplée : « Que lui reste-t-il après cela que d'être roi ? », dit-il rageusement. Et en effet n'y avait-il pas tout lieu de craindre que cet adolescent si remarquablement doué et vers lequel se portait comme d'instinct la faveur populaire, ne fût l'homme dont lui avait parlé Samuel, le rival suscité par Dieu dans le dessein de le supplanter ?

À dater de ce jour, il prit le jeune héros en aversion. Le démon, qui, de son côté, pressentait en David un serviteur de Dieu d'une classe exceptionnelle, résolut d'en profiter. Avec la permission de Dieu, il s'empara de l'esprit du roi, et le mit dans un état de violente exaltation. Saül allait et venait dans son palais, vaticinant à la manière des Prophètes, quand ils étaient saisis par l'esprit. David aussitôt prit sa harpe et commença d'en toucher les cordes, ainsi qu'il avait coutume de le faire jadis, quand l'esprit malin agitait son maître. Soudain, pris d'une fureur subite, le roi pointa violemment contre lui la lance qu'il tenait à la main, comme s'il voulait le clouer à la muraille. David ne

² Fill., p. 287.

réussit que par un prodige d'adresse à esquiver le coup qui l'aurait infailliblement tué.

Un peu plus tard, Saül recommença, sans plus de succès. Alors voyant que le jeune homme avait échappé deux fois à la mort par un vrai miracle, il se sentit pris à son égard d'une crainte superstitieuse. Il se persuada qu'il n'y aurait plus désormais de sécurité pour lui s'il le gardait dans son entourage. N'osant le faire mettre à mort directement, il résolut au moins de l'éloigner et de lui confier, chaque fois que l'occasion s'en présenterait, les missions les plus dangereuses. Sous le prétexte de lui donner de l'avancement, il le plaça à la tête d'un corps de mille hommes, qu'il employa à toutes les opérations où il y avait quelque chance de laisser sa vie. Mais la protection divine couvrait David, et ces expéditions, dont il revenait toujours indemne, ne faisaient qu'ajouter à sa réputation un éclat toujours plus vif : elles montraient chaque fois davantage que ses capacités de chef et de tacticien étaient à la hauteur de sa bravoure personnelle.

Ainsi il sortait et entrait en présence du peuple, dit l'Écriture, ce qui signifie que tout le monde s'intéressait au succès de ces opérations, et il se faisait aimer de tout Israël et de tout Juda, il attirait à lui toutes les sympathies.

*

Cependant Saül, on s'en souvient, avait promis, lors des provocations insolentes de Goliath, qu'il donnerait l'une de ses filles en mariage à l'homme qui oserait relever le défi du Philistin. Il lui fallait maintenant tenir cet engagement ; mais, dominé comme il l'était par la jalousie, il vit là un moyen d'exposer encore David à des périls mortels. « Je ne puis le tuer moi-même, se disait-il, mais les Philistins s'en chargeront ». Il prétendit donc exiger de lui de nouvelles actions d'éclat, en échange desquelles il lui donnerait Mérob, sa fille aînée. Le jeune homme aurait pu protester contre ces conditions injustes : mais sa douceur native et son humilité lui faisaient tenir un tout autre langage : « *Qui suis je, moi ?* disait-il, qu'est-ce que j'ai fait dans *ma vie, quelle est la lignée de mon père en Israël, pour que je devienne le gendre du roi ?* »

Malgré la docilité de David, le mariage, au dernier moment, fut décommandé. Est-ce Saül qui changea brusquement d'avis, comme il en était coutumier ? Est-ce Mérob qui ne voulut pas du fils de Jessé³ ? L'histoire ne le dit pas : la jeune princesse épousa un certain Hadriel, originaire de la ville de Mholah, dans la vallée du Jourdain, sur lequel nous ne possédons aucun autre renseignement.

³ Ephr., p. 373.

Mais à la suite de cette aventure, il advint que Michol, la sœur cadette de Mérob, se prit pour David d'une passion si forte qu'il lui fut impossible de la tenir secrète, et Saül en eut bientôt connaissance. Loin de s'en fâcher, il s'en réjouit au contraire, espérant toujours trouver là une occasion de perdre David : car c'était devenu chez lui une idée fixe. Et craignant que le jeune homme, à la suite de son échec avec Mérob, n'osât plus poser sa candidature, il lui fit savoir en sous-main, par ses courtisans, qu'il agréerait volontiers sa demande. David, toujours pénétré d'humilité, répondit qu'il se considérait comme *indigne de devenir le gendre du roi, n'étant qu'un homme pauvre et de très modeste condition.*

Ces propos furent rapportés à Saül, qui fit répondre par la même voie. « Le roi n'a pas besoin de dot pour sa fille, il est largement en mesure de la pourvoir lui-même. Ce qu'il demande c'est un gendre assez courageux pour mener une guerre acharnée contre les Philistins, ses pires ennemis. Qu'il fasse périr cent d'entre eux, ce sera là son présent de noces ! ⁴ »

David avait une nature trop droite pour soupçonner Saül et le danger de l'entreprise n'était pas pour l'effrayer. Sans tarder, avec les mille hommes qu'il commandait, il organisa un coup de main contre la ville d'Accaron. Il tua deux cents Philistins, et en apporta au roi témoignage irrécusable ⁵. C'était le double du chiffre exigé : Saül ne pouvait lui refuser la main de Michol. Il y mit néanmoins toute la mauvaise grâce dont il était capable. Saül était furieux à part de lui de voir que sa machination avait encore échoué ⁶.

Les noces venaient à peine de se terminer que les Philistins prirent les armes pour venger le massacre d'Accaron. Mais la campagne qui s'ensuivit fournit à David une nouvelle occasion de prouver sa valeur, en même temps qu'une sagesse consommée. Malgré son jeune âge, *il montrait à la guerre plus de prudence et d'habileté que tous les officiers de Saül. Aussi son nom devint-il très célèbre.*

Saül cependant se consumait de jalousie ; il comprenait clairement devant ces succès extraordinaires que *le Seigneur était avec David*, il voyait aussi que la popularité du jeune héros allait grandissant en Israël. Il le craignait et le haïssait à la fois. Il en vint à se persuader qu'il ne pourrait conserver sa vie et sa couronne, qu'en se débarrassant de lui, et il résolut de le faire assassiner puisque le jeune homme avait échappé aux coups des Philistins.

⁴ Chrys., *Hom. sur David et Saül*, I, 3. – Le texte sacré dit : *Non habet rex sponsalia necesse, nisi tantum centum praeputia Philistinorum.* I Reg., XVIII, 25.

⁵ *Attulit eorum praeputia et adnumeravit ea regi.*

⁶ H. S., c. 1313.

Il s'ouvrit de ce dessein à quelques-uns de ses familiers les plus intimes et à son fils Jonathas. Il n'ignorait pas l'amitié de celui-ci pour David : mais, comme tous les hommes possédés par une passion, il pensa qu'il n'aurait pas de peine à le faire entrer dans ses sentiments, et qu'obligé de choisir entre son père et un ami d'occasion, le jeune prince n'hésiterait pas.

C'était mal connaître la noblesse de cœur et la loyauté de Jonathas. Celui-ci fut stupéfait du changement d'attitude de Saül, qui jusqu'alors avait toujours donné à David des marques non équivoques d'estime et d'affection. Désireux de concilier ce qu'il devait à l'un et à l'autre, il comprit que son premier devoir était de dissiper les préventions du roi contre son ami. Mais d'abord, il fallait à tout prix éloigner ce dernier si l'on voulait éviter un malheur irréparable. Dès qu'il put le rencontrer, Jonathas le mit donc au courant des intentions homicides de Saül, puis le supplia de se tenir sur ses gardes et de disparaître jusqu'à ce qu'il ait pu intervenir en sa faveur. « Je chercherai, lui dit-il, un moment où mon père sera bien disposé ; je l'accompagnerai dans la campagne, je lui parlerai de toi, je tâterai ses dispositions à ton égard ⁷, et je te ferai savoir ce qu'il en est ».

De fait, une occasion favorable se présenta bientôt, et Jonathas plaida chaleureusement auprès de son père la cause de son ami : « *Seigneur roi, lui dit-il, ne faites pas de mal à David votre serviteur, car il n'a pas péché contre vous ; bien au contraire ses œuvres à votre égard sont très bonnes. Il a exposé sa vie à un extrême péril, il a tué les Philistins, et grâce à lui le Seigneur a sauvé tout Israël. Vous l'avez vu et vous avez été dans la joie. Pourquoi vous en prenez-vous maintenant au sang innocent, et pourquoi voulez-vous tuer un homme auquel on n'a rien à reprocher ?* ⁸ »

Saül était ce jour-là dans un de ses bons jours. Il se laissa toucher par les arguments de son fils, et prompt à s'engager par serment selon son habitude, il jura qu'il ne ferait aucun mal à David. Jonathan aussitôt alla chercher son ami, et le ramena devant le roi, qui lui fit bon accueil, et le pria de reprendre son service comme auparavant.

Mais l'accalmie ne fut pas de longue durée. Les Philistins ayant fait une nouvelle irruption, David, envoyé contre eux, se comporta avec sa bravoure coutumière ; il leur infligea une sanglante défaite, les mit en fuite et revint de là avec une gloire accrue. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller la jalousie de Saül, et la porter à son paroxysme. Ses transports de fureur démoniaque le reprirent. Un jour qu'il en était possédé, il fit appeler le jeune homme, afin qu'il le calmât par quelque

⁷ Syr., Arab.

⁸ Flav., l. VI, c. XIII.

mélodie, comme à son ordinaire. David obéit, mais tandis qu'il chantait, en s'accompagnant sur sa petite harpe, Saül brusquement chercha à le transpercer avec la lance qu'il tenait à la main. David esquiva miraculeusement le coup une fois de plus, et l'arme alla se planter dans la muraille, sans lui faire de mal. Mais il l'avait échappé belle : comprenant que sa vie était sérieusement menacée, il rentra chez lui en toute hâte, et n'en bougea plus jusqu'au soir.

Craignant qu'il ne profitât de la nuit pour s'échapper, Saül, le soir venu, organisa un service de garde autour de sa maison afin qu'il ne pût sortir : car il voulait, dit Josèphe, le faire arrêter dès le lendemain matin, juger et condamner à mort. Mais Michol, que son extrême amour pour son mari rendait perspicace, devina ce qui allait se passer : « Si le soleil à son lever vous trouve encore ici, lui dit-elle, vous serez mort demain ». Sur quoi, elle attacha une corde à la fenêtre, comme l'avait fait jadis Rahab, quand il s'était agi de sauver les envoyés de Josué. David se laissa glisser jusqu'au sol et s'enfuit dans la campagne, sans être vu. Michol cependant arrangea le lit qu'il venait de quitter comme celui d'un malade : elle plaça sous les couvertures une statue, qui avait la taille d'un homme ordinaire, et quelle coiffa d'une toison de chèvre pour simuler l'abondante chevelure de David⁹. Elle voulait ainsi gagner du temps, afin de permettre au fugitif de se mettre en lieu sûr. Car si elle avait dit aux policiers : « Il est parti », Saül aurait aussitôt organisé une battue pour le retrouver. En laissant croire au contraire qu'il dormait sur son lit, elle calmait l'impatience du roi.

Dès que le jour fut venu – car la loi ne permettait pas de violer un domicile la nuit –, Saül envoya des appariteurs pour s'emparer de la personne du prévenu. Ces appariteurs étaient des hommes dont le rôle, analogue à celui des licteurs romains, consistait à arrêter, à châtier et à exécuter les coupables. Michol les reçut courtoisement, et leur déclara que son mari était dans l'impossibilité de se lever, ayant été très malade toute la nuit. En même temps, elle ouvrit les rideaux du lit et leur montra le pseudo-dormeur. Les sbires s'en tinrent à cette constatation élémentaire et, sans pousser plus loin leurs investigations, revinrent dire au roi que David était hors d'état de se lever. Furieux, Saül envoya d'autres agents avec ordre de ne pas se contenter du rapport de Michol, mais de voir David de près. « S'il est malade, ajouta-t-il, apportez-le-moi dans son lit, pour qu'on le mette à mort ».

Lorsque la seconde équipe d'appariteurs se présenta chez Michol, celle-ci les conduisit, comme les premiers, auprès du lit de son mari.

⁹ Josèphe et les historiens juifs ajoutent qu'elle dissimula aussi sous les couvertures le foie tout chaud et frémissant d'une chèvre que l'on venait de tuer, afin de donner l'illusion qu'il y avait là un être vivant. Il paraît que le foie de la chèvre en effet continua à palpiter longtemps après la mort de l'animal. Beaucoup de commentateurs catholiques ont rapporté ce trait, en particulier Theodoret, et Procure de Gaza. Mais saint Jérôme lui y est peu favorable. – Proc., c. 1196.

Mais eux soulevèrent les couvertures, et découvrirent la statue avec sa peau de chèvre sur la tête.

Saül, en apprenant cette supercherie, entra dans une violente colère contre sa fille : « *Pourquoi t'es-tu ainsi joué de moi ?* lui dit-il. *Pourquoi as-tu permis à mon ennemi de fuir ?* » Michol s'en tira par un mensonge, selon un procédé, hélas ! trop habituel chez les humains. « *C'est lui, déclara-t-elle, qui m'a dit : Fais-moi descendre par la fenêtre, sinon je te tuerai* ».

Saül n'insista pas. Mais sa haine contre son gendre sortit de cette aventure encore plus exacerbée. David cependant avait réussi à gagner secrètement la ville de Ramatha. C'est là que s'était retiré Samuel depuis sa rupture avec le roi, et il espérait trouver conseil et protection auprès de lui. Il ne fut pas déçu ; accueilli par le saint vieillard avec la plus grande bonté, il lui conta, rapporte Josèphe, « le dessein qu'avait Saül de le mettre à mort ; qu'il s'en était fallu d'un rien qu'il le tuât avec sa lance ; et que cependant, lui, David, n'avait jamais rien fait qui pût déplaire au roi : au contraire, il était prêt à le servir utilement dans toutes ses expéditions »¹⁰.

Samuel, ému de tant d'injustice, emmena le jeune homme dans une école de prophètes¹¹ qui se trouvait non loin de là, à Ramatha près de Naioth. On pense communément que Samuel en avait été le premier fondateur. C'est pourquoi il conduisit David dans l'une de celles qu'il fréquentait lui-même, afin que le jeune homme pût y faire une manière de retraite spirituelle, et aussi, pour qu'il s'y trouvât à l'abri des poursuites de Saül.

Mais celui-ci, tenaillé comme il l'était par sa haine, ne mit pas longtemps à savoir où se cachait le fugitif, et il dépêcha aussitôt des hommes de police à Naioth pour se saisir de lui. En arrivant au monastère, ceux-ci trouvèrent les fils de prophètes réunis en chœur, qui chantaient sous la direction de Samuel et sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Alors il se produisit une chose que personne ne pouvait prévoir : ces braves gendarmes furent pris soudain d'un saint transport. Oubliant complètement la mission dont ils étaient chargés, ils se mirent à chanter avec les moines les louanges du Seigneur.

Saül, averti de ce fait étrange, ne songea qu'à une chose : son ennemi allait lui échapper une fois de plus. Il se hâta donc d'envoyer d'autres policiers pour l'arrêter coûte que coûte. Mais à peine ceux-ci étaient-ils arrivés à Naioth qu'ils furent empoignés à leur tour par le charisme, et prophétisèrent comme les premiers.

Un troisième détachement leur succéda, qui eut le même sort.

¹⁰ Flav., l. VI, ch. XIV.

¹¹ Les Septante disent : *une église* ; la version chaldaique : *une maison de doctrine*.

Le roi alors entra dans une grande colère. Au lieu de réfléchir et de deviner l'avertissement que Dieu, dans sa miséricorde, lui donnait par ce prodige insolite, il s'entêta dans son aveuglement, et puisque tout le monde le trahissait, puisqu'il ne pouvait compter sur personne, il résolut d'aller lui-même arrêter David.

Il se rendit donc à Socho d'abord et, là, prit la direction de Naioth. Mais avant qu'il n'y fût arrivé, l'esprit de Dieu fondit sur lui et voici qu'il se mit à prophétiser lui aussi, tout en poursuivant son chemin. Quand il atteignit le monastère, ce fut bien autre chose encore : il perdit complètement la tête et les solitaires stupéfaits le virent se dépouiller successivement devant eux de ses insignes royaux, puis de ses vêtements, et, tout nu, passer le reste du jour et la nuit qui suivit à chanter les louanges du Très-Haut, et à vaticiner.

Cette conduite excentrique fut bientôt connue dans tout le pays, où elle provoqua un étonnement général : car nul n'ignorait le peu de piété de Saül, et ne l'aurait cru capable de prophétiser. Elle donna naissance à un proverbe que l'on énonçait chaque fois que l'on voyait un ignorant faire le savant, ou un homme atteindre une situation que rien ne faisait prévoir : *Saül est-il aussi parmi les prophètes ?*

Cette crise d'exaltation mystique eut au moins l'avantage d'immobiliser Saül pendant quelques jours. David se hâta de profiter de ce répit pour quitter secrètement Naioth et pour revenir à Gabaa, où il voulait à nouveau rencontrer Jonathas. Celui-ci, qu'une affaire quelconque avait contraint de s'absenter les jours précédents, ignorait les dernières manifestations de Saül contre son ami¹². C'est pourquoi, lorsque ce dernier l'aborda, en lui disant : « *Qu'ai-je fait ? Quel est mon crime ? Quelle faute ai-je commise contre ton père, pour qu'il en veuille à ma vie ?* », c'est en toute sincérité qu'il se récria : « Comment peux-tu penser une chose pareille ? demanda-t-il. Il n'y a aucun danger qu'il te fasse mettre à mort. D'ailleurs, *il n'entreprend jamais aucune affaire, grande ou petite, sans m'en parler au préalable.* Comment voudrais-tu qu'il m'ait caché ce projet-là ? – Ton père sait très bien que j'ai trouvé grâce à tes yeux, répondit David. Il connaît l'affection que tu me portes. C'est pourquoi il n'a pas voulu que tu le saches, de crainte de te faire de la peine. Mais je te jure, par le Seigneur et par ta vie, qui est pour moi ce qu'il y a de plus précieux au monde, je te jure que je suis dans un extrême péril et qu'il n'y a plus pour ainsi parler, qu'un point¹³ entre la mort et moi ». Devant cette attestation solennelle, Jonathas comprit que son ami disait vrai, et il en fut pénétré de douleur¹⁴. « Que puis-je faire pour toi ? demanda-t-il. Tout ce que

¹² Carth., p. 372.

¹³ Le texte hébreu dit *un pas*.

¹⁴ Flav., l. VI, ch. XIV.

tu me diras, je le ferai. – Voici ce à quoi j'ai pensé, reprit David. Tu sais que c'est demain la nouvelle lune, et que ce jour-là, j'ai coutume, en ma qualité de gendre du roi, de m'asseoir à table, à côté de lui, au repas officiel qui suit le sacrifice ¹⁵. Permets-moi de ne pas m'y rendre, et de rester caché dans la campagne. Si ton père remarque mon absence et s'inquiète de savoir où je suis, tu lui répondras que je t'ai demandé la permission d'aller à Bethléem, parce que c'est aujourd'hui la fête de ma tribu. S'il dit simplement : *C'est bien*, ce sera la preuve que je n'ai rien à craindre de sa part ; si au contraire, il se met en colère, ne doute pas que sa mauvaise volonté contre moi ne soit arrivée à son paroxysme. Fais-moi alors la faveur de m'en avertir. Aie pitié de moi, puisque tu as bien voulu contracter une alliance avec moi, qui ne suis que ton humble serviteur. Si cependant tu crois que j'ai vraiment offensé le roi, tue-moi toi-même, mais ne m'oblige pas à reparaitre devant ton père. – Comment peux-tu penser une chose pareille, s'écria Jonathas, et que je néglige de t'avertir si je vois que la haine de mon père contre toi est sans remède ? – Mais, reprit David, en ce cas-là, comment me préviendras-tu ? »

Jonathas alors l'entraîna dans la campagne, pour échapper aux regards et aux oreilles indiscrettes ; puis, en termes solennels, il lui renouvela devant le Seigneur, le Dieu d'Israël, son serment d'une indéfectible amitié. « Si je te manque, ajouta-t-il, que Dieu me retranche de sa maison ! Mais à mon tour, je te conjure, par l'affection que je te porte, et qui m'est plus chère que ma vie, promets-moi que si je meurs avant toi, tu prendras soin de mes enfants ». Puis il continua : « Le jour des calendes, tu te tiendras caché près de la pierre nommée Ezel. Je me rendrai là, accompagné seulement d'un page, comme pour m'exercer au tir à la cible. Je tirerai trois flèches. Si je crie à l'enfant : *Les flèches sont en deçà de toi ; ramasse-les, et rapporte-les moi*, tu sauras que les sentiments de mon père te sont favorables. Si je dis au contraire : *Les flèches sont au-delà de toi*, tu comprendras que tu n'as plus rien à attendre de lui, et qu'il faut t'éloigner ».

Tout se passa comme les deux amis l'avaient concerté. Le jour des Calendes étant arrivé, le roi, « après s'être purifié selon sa coutume » ¹⁶, se mit à table pour le repas. Jonathas vint s'asseoir à sa droite, en laissant cependant entre son père et lui la place qui revenait à David en sa qualité de gendre du roi ; et Abner, général en chef de l'armée, à sa gauche. Le siège de David resta naturellement inoccupé, mais Saül n'y fit aucune allusion. « Peut-être, se disait-il en lui-même, le garçon a-t-il encouru quelque impureté légale ». C'était là – on le sait – pour les

¹⁵ La nouvelle lune, ou premier jour du mois, était en effet une fête religieuse chez les Hébreux. Cf. Nomb. XVIII, 11-15.

¹⁶ Flav., l. VI, ch. XIV.

Juifs une raison sans appel de s'abstenir d'un repas sacré. Le lendemain – car les fêtes de la nouvelle lune duraient trois jours – la même scène se renouvela. Alors Saül dit à Jonathas : « Pourquoi le fils de Jessé n'est-il venu manger ni hier ni aujourd'hui ? »

On remarquera le ton hostile de cette expression, *le fils de Jessé*, pour désigner son propre gendre.

Beaucoup de gens, dit saint Chrysostome, ne se résignent point à désigner leurs ennemis uniquement et simplement par leurs noms, il faut qu'ils y ajoutent des termes de violent reproche : le scélérat, le fou, l'insensé, l'idiot, le coquin, et mille autre termes pareils dont ils entremêlent leurs propos quand ils parlent de leurs ennemis. (J'en trouve un exemple chez Saül). L'excès de son animosité lui défendait d'appeler notre saint par son nom. C'est ainsi que dans une fête, comme il le cherchait, il demanda : *Où est le fils de Jessé ?* – S'il l'appela de la sorte, c'est d'un côté parce que le nom de David lui faisait horreur ; de l'autre, parce qu'il espérait nuire à la gloire du juste en rappelant qu'il était le fils d'un homme obscur : ignorant que ce qui fait la gloire et la renommée, ce n'est pas l'éclat de la naissance, mais la vertu ¹⁷.

À la question de son père, Jonathas répondit : « Il m'a demandé avec beaucoup d'insistance la permission d'aller à Bethléem, parce qu'il y a aujourd'hui, dans cette ville, m'a-t-il dit, un sacrifice solennel, et que l'un de ses frères est venu le chercher. Je n'ai pas cru pouvoir lui refuser cette faveur, et c'est la raison pour laquelle il n'a pas paru à la table du roi ».

À ces mots, la haine qui couvait toujours dans le cœur de Saül contre David, fit explosion, et ce fut Jonathas qui reçut la décharge : « Fils de prostituée, lui cria son père, crois-tu que j'ignore l'affection qui te lie au fils de Jessé pour ta honte, et pour rendre manifeste à tous les yeux l'ignominie de ta mère ? Car si tu étais vraiment mon fils, tu aimerais ceux que j'aime, et tu détesterais mes ennemis. Comment oses-tu conspirer avec l'homme qui devrait t'être le plus odieux ? Tu n'as donc pas compris que, tant que le fils de Jessé vivra sur la terre, il n'y aura de sécurité ni pour moi, ni pour toi, et que tu ne pourrais hériter de ma couronne ? Fais le quérir immédiatement et amène-le moi ici, il faut qu'il soit mis à mort sans délai ! – Et pour quel crime voulez-vous le faire mourir ? » répartit Jonathan. Qu'a-t-il fait ? » Cette réponse porta à son paroxysme la fureur du roi. Hors de lui, il saisit sa lance, et il aurait tué son propre fils, si les assistants n'étaient intervenus pour empêcher ce crime affreux.

Jonathas comprit que David avait dit vrai : la haine de Saül était inexpiable, et le vainqueur de Goliath courait le plus grand danger en

¹⁷ Hom. sur David et Saül, I, 6.

restant à la cour. Indigné, il se leva de table sans avoir touché à rien et demeura prostré jusqu'au lendemain, le cœur déchiré d'angoisse à la pensée de l'injustice faite à son ami, et du péril qui le menaçait.

Dès que le jour commença à poindre, il se leva et sortit comme s'il allait s'exercer au tir à la cible. Il n'emmenait avec lui qu'un petit page, pour ramasser ses flèches à mesure qu'il les lancerait. Il en tira une première, puis une seconde et, tandis que l'enfant s'élançait pour les retrouver, il lui cria : « *La flèche est devant toi !* » C'était le signal convenu avec son ami pour le prévenir que Saül demeurerait intraitable. « *Dépêche-toi, ajouta-t-il, ne t'arrête pas* », avertissant ainsi David qu'il n'avait pas de temps à perdre pour se mettre hors d'atteinte. L'enfant ne comprit pas le sens caché de ces paroles ; il se hâta de récupérer les flèches, et de revenir près de son maître. Alors celui-ci lui confia ses armes et lui dit : « Va, reporte-les à la ville ». La campagne en effet était déserte à cette heure et il voulait en profiter pour avoir avec son ami un suprême entretien.

David sortit de sa cachette, et courant vers Jonathan, se jeta à ses genoux. Par trois fois, il se prosterna à ses pieds jusqu'à terre en l'appelant « le Sauveur de son âme » ; Jonathas le releva, l'embrassa, et ils demeurèrent longtemps ainsi serrés dans les bras l'un de l'autre, pleurant à chaudes larmes. La séparation qui leur était imposée leur apparaissait plus cruelle que la mort. David surtout avait le cœur déchiré à la pensée de quitter pour toujours, non seulement cet ami qu'il aimait plus que tout, mais encore sa patrie, sa famille et tous les siens. Avant de se séparer les deux jeunes gens se jurèrent une amitié éternelle : « Que le Seigneur, se dirent-ils l'un à l'autre, soit toujours entre toi et moi, entre ta descendance et la mienne, à tout jamais ! » Puis ils se séparèrent. David disparut dans la campagne, tandis que Jonathas reprenait le chemin de la ville.

Ils devaient se revoir une fois encore en cachette, avant que Jonathas ne quittât ce monde ¹⁸.

Commentaire moral et physique

La jalousie haineuse de Saül contre David est une figure prophétique de celle qui devait s'allumer dans le cœur des Princes des prêtres et des Phariséens en voyant le succès des prédications du Sauveur. Ils diront : « *Que lui manque-t-il, sinon le titre de roi ? Qu'allons-nous faire, car il accomplit nombre de signes ? Si nous le laissons continuer ainsi, tous croiront en lui... Voici que tout le monde s'en va à sa suite* » ¹⁹. Et ils chercheront à le faire mourir, comme Saül cherche à percer David de sa lance.

¹⁸ I Rois, XXIII, 16-18.

¹⁹ Jo., XI, 47, 48 ; XII, 19.

Les femmes qui chantent : *Saül en a tué mille, et David dix mille*, représentent la foule des âmes simples en Israël qui magnifiaient le Sauveur, en voyant les miracles qu'il semait sur ses pas.

Jonathas est la figure des Apôtres et des disciples, c'est-à-dire, de l'élite de la nation juive qui s'attache passionnément au Christ et se dépouille de tout pour le suivre.

*

Au premier Livre des *Rois*, lorsque l'auteur sacré parle de l'affection que Jonathas portait à David, il est dit qu'il y avait entre ces deux princes une union si intime que *leurs âmes étaient agglutinées l'une à l'autre*. Si l'affection mutuelle de deux hommes a été assez forte, assez puissante pour fondre en quelque sorte leurs âmes l'une avec l'autre, quel monde de merveilles ne produira pas cet ineffable embrassement d'amour entre l'âme et son Créateur ! Ce n'est pas seulement l'âme qui aime Dieu, c'est encore et surtout Dieu qui aime l'âme : Dieu qui, par la puissance irrésistible de son immense amour, absorbe l'âme en lui-même avec plus de force et d'efficacité qu'un torrent de feu ne saisit une goutte de la rosée du matin, pour la transformer en une vapeur insaisissable, qui s'évanouit dans l'atmosphère ²⁰.

²⁰ Saint Jean de la Croix, *Explication du Cantique*, str. XXXI.

CHAPITRE 15

David s'enfuit chez les Philistins

(I ROIS, XXI)

Après la scène douloureuse que nous venons d'évoquer, David se dirigea vers la ville de Nobé, qui avait alors l'honneur de posséder le Tabernacle où s'abritait l'arche d'alliance. Le Pontife suprême qui s'appelait Achimélech ¹ y avait sa résidence, ainsi qu'un grand nombre de prêtres. David venait là pour prier, et consulter le représentant du Seigneur sur ce qu'il devait faire.

En arrivant, il se présenta chez celui-ci, accompagné de quelques hommes d'une fidélité à toute épreuve qui, informés de sa disgrâce, l'avaient rejoint en route. Le grand-prêtre fut extrêmement surpris de voir David, le gendre du roi, le général de ses armées, l'homme qu'auréolait une gloire sans pareille en Israël, venir à lui en si pauvre équipage : « Pourquoi êtes-vous seul, demanda-t-il, et sans personne avec vous ? » David, nous venons de le dire, et l'Évangile le confirme ², avait bien quelques compagnons avec lui. Mais cette minuscule escorte était sans proportion avec le train que réclamait la dignité d'un personnage de cette qualité. « C'est, répondit-il, que le roi m'a chargé d'une mission secrète, en me recommandant la plus extrême prudence. Aussi j'ai donné rendez-vous à mes hommes en différents points, afin de ne pas attirer l'attention. Mais je dois vous avouer que, dans la presse du départ, nous n'avons pas eu le temps d'emporter la moindre provision, et nous mourons littéralement de faim. C'est pourquoi, si vous avez quelque chose de disponible, quand ce ne serait que cinq pains, ou n'importe quoi, donnez-le-moi, je vous en prie ».

Ce chiffre de 5 laisse supposer que les compagnons de David n'étaient pas plus de quatre.

¹ Ce nom fait quelques difficultés parce que, d'après ce même livre des Rois, le grand-prêtre alors en exercice s'appelait Achias (I Rois, XIV, 3) et d'après l'Évangile, Abiathar (Mc., II, 26). – 1^o Saint Jérôme explique qu'Achias et Achimélech ne sont qu'un seul et même personnage. Ces deux mots en effet sont synonymes : Achias (Ahiah) signifie *frère de Dieu* ; Achimélech, *frère du Roi* (du Roi par excellence : Dieu). En outre, l'Écriture les donne tous les deux comme fils d'Achitob (I Reg., XIV, 3 et XXII, 9). Il s'agit donc sans aucun doute d'un même personnage qui avait pour père Achitob, pour grand-père Phinéés, et pour arrière-grand-père, Héli. – 2^o Quant à Abiathar, d'après l'opinion la plus commune, il était le fils d'Achimélech et plus tard devint grand-prêtre à son tour, sous le règne de David. Si Notre-Seigneur l'a nommé de préférence à son père, c'est d'abord parce qu'il assistait ce dernier dans les fonctions sacrées et ce fut lui qui, sur son ordre, remit les pains aux fugitifs. – C'est surtout parce que sa longue carrière de Pontife lui valut auprès des Juifs une célébrité beaucoup plus considérable que celle d'Achimélech, que Notre-Seigneur invoqua son autorité pour donner plus de poids à ce qu'il enseignait lui-même.

² Mt., XII ; Mc., II, 25.

« Je n'ai pas de pains ordinaires sous la main, répondit Achimélech, je n'ai là que du pain consacré. Mais vous savez que pour pouvoir en manger il faut être indemne de toute impureté légale, surtout à l'endroit des femmes ». Le Pontife faisait allusion aux pains de propositions qui venaient d'être retirés du Tabernacle, pour être remplacés par douze pains chauds, comme cela se faisait chaque samedi. En principe, les pains sortants devaient être consommés par les prêtres : cependant, en cas de nécessité, on pouvait les donner à d'autres.

David l'ayant pleinement rassuré à cet égard, le grand-prêtre lui fit remettre les pains, et les fugitifs purent ainsi refaire leurs forces.

Cette scène s'était déroulée vraisemblablement dans le parvis qui entourait le Tabernacle, puisque les laïques ne pouvaient pénétrer à l'intérieur du sanctuaire lui-même. Or il y avait là, juste à ce moment, un personnage souverainement indésirable. C'était un nommé Doëg, iduméen d'origine et âme damnée de Saül. D'après les historiens hébreux, c'est lui qui accompagnait ce dernier lorsque, jeune homme, il battait la campagne pour retrouver les ânesses de son père. En montant sur le trône, Saül l'avait évidemment entraîné dans son sillage, et lui avait confié un poste important, que l'Écriture désigne du nom un peu vague de « chef des pasteurs », mais que Josèphe dit être « la surveillance des mules du roi », c'est-à-dire la surintendance des écuries (on sait que la Loi ne permettait pas aux princes l'usage des chevaux).

Pourquoi Doëg se trouvait-il devant le Tabernacle, ce jour-là, et à cette heure ? L'histoire ne le dit pas. Peut-être avait-il un sacrifice à offrir ? ou une souillure légale à effacer ? D'après une tradition juive, il se serait engagé par vœu à faire une manière de retraite, près du sanctuaire³.

En tout cas, il ne perdit rien de ce qui se passait, et ce fut le point de départ de l'horrible massacre que nous rencontrerons plus loin.

Quand David se fut restauré, il pria encore le grand-prêtre de lui fournir, si possible, une lance ou une épée, car, disait-il, « toujours à cause de la précipitation du départ, je n'ai pas eu le temps de prendre mes armes ». C'était vrai : Michol l'avait descendu en si grande hâte qu'il n'avait pas eu le loisir de rien emporter.

Or, par une heureuse coïncidence, il y avait là, soigneusement enveloppé dans une pièce d'étoffe précieuse, le fameux glaive de Goliath que David lui-même, après sa victoire, avait offert au sanctuaire en ex-voto. On le conservait, à côté de l'éphod du Pontife Suprême, comme une relique insigne, un témoignage éclatant de l'assistance divine à l'endroit d'Israël. La nécessité qui pressait David lui donnait naturel-

³ Rhab., c. 59.

lement le droit de reprendre ce glorieux trophée, et il ne s'en fit pas faute, sachant qu'il ne pourrait trouver nulle part une épée meilleure que celle-là.

Il se remit alors en route, mais à l'encontre de tout ce que nous pouvions attendre, il se dirigea vers le pays des Philistins, et poussa jusqu'à Geth, la ville même dont Goliath était originaire, et dans laquelle résidait alors le roi Achis. N'était-ce pas se jeter dans la gueule du loup ? Pour expliquer cette décision surprenante, les auteurs supposent que Saül avait publié un décret punissant de mort quiconque, sur le territoire de son royaume, oserait donner asile à David. C'est en vertu de cet édit qu'un peu plus tard Achimélech et les prêtres de Nobé seront mis à mort.

Notre jeune héros avait naturellement le cœur trop noble pour exposer qui que ce soit au danger de perdre la vie à cause de lui. Il ne vit pas d'autre issue à cette situation tragique que de fuir en un pays où il pensait n'être connu de personne, et où il pourrait disparaître dans quelque obscure fonction. Mais en cela il se trompait : il était trop célèbre pour ne pas être rapidement repéré, épié, découvert. Très vite, en effet, le bruit se répandit à la cour que le fameux hébreu qui avait tué Goliath et fait tant de mal aux Philistins avait été aperçu dans la ville : et cette rumeur fut confirmée par une lettre où Saül demandait au roi de Geth de lui rendre son serviteur, qui s'était enfui ⁴. Achis ordonna donc d'amener en sa présence l'étranger qu'on lui avait signalé. David comprit qu'il était perdu, si sa véritable identité était découverte. Pour échapper à ce danger, il ne vit qu'un moyen : simuler la folie, en tablant sur la crainte respectueuse qui, en Orient, protège toujours les aliénés... C'est ce à quoi il se résigna.

En rapprochant les détails donnés par les différentes versions de la Bible ⁵, nous pouvons nous représenter cette scène pénible à peu près de la façon suivante :

Il proférait des discours extravagants ; « *il se portait dans ses mains* », c'est-à-dire : il marchait à quatre pattes, et se roulait à terre comme un épileptique. Il tambourinait sur les portes à grands coups de poing, se jetait tête première sur celles qui étaient fermées, ou s'écroulait devant elles. Il faisait l'imbécile, négligeait complètement sa tenue, se laissait tomber entre les mains des serviteurs qui le conduisaient, s'asseyait à terre et répandait à profusion sa salive sur sa barbe.

Quand on l'amena en présence d'Achis, il feignit d'avoir très peur, prit une attitude grotesque, une figure stupide, et s'accroupit sur le seuil de la porte en bavant.

⁴ H. S., c. 1316.

⁵ Vul., Septante, Massore, Ital., paraphrase chaldaique, version syriaque, version arabe.

Rien, cependant, ne ressemblait moins à une comédie que l'humiliation à laquelle se soumettait ainsi, par force, cet homme qui, dit saint Jérôme, « avait reçu la beauté en partage » et que nul n'égalait en noblesse.

Tandis qu'il simulait le fou, dit saint Jean Chrysostome, qu'il révérait ses yeux et faisait couler en abondance la bave de sa bouche, il souffrait davantage que ceux qui sont tourmentés par le démon ; il pensait en lui-même à quelle nécessité l'avait réduit l'homme qu'il avait comblé des plus grands bienfaits ⁶.

Mais le stratagème réussit à souhait. En voyant arriver ce minable individu, Achis dit à ses serviteurs : « Pourquoi m'avez-vous amené cet énergomène ? Vous voyez bien qu'il a perdu la raison... Est-ce que vous trouvez qu'il n'y a pas déjà assez de fous dans mon palais, pour introduire encore celui-ci en ma présence, et me faire voir ses excentricités ? Chassez-le sur l'heure et qu'il ne mette plus les pieds ici ! »

Commentaire moral et mystique

Les Pères ont vu dans cette humiliation volontaire de David une figure de celle que le Christ, dissimulant sa nature divine, a accepté en se faisant homme, *en prenant la forme d'esclave* ⁷, et en se prêtant à tous les outrages dont il fut abreuvé dans sa Passion.

Mais le plus beau commentaire est celui qu'en a donné saint Augustin, dans son discours sur le Psaume XXXIII ⁸.

Voyez, mes frères, dit-il, la profondeur de ces sens spirituels. S'il n'y a pas de mystère caché sous la victoire de cet enfant sur Goliath, il n'y en a pas non plus lorsqu'il changea son visage, lorsqu'il avait des transports, qu'il tambourinait, s'effondrait devant les portes, et que sa salive coulait sur sa barbe. Comment serait-il possible que cela ne signifiât rien ? Quand l'Apôtre nous dit ouvertement que *toutes ces choses leur arrivaient en figure et qu'elles ont été écrites à cause de nous, vers qui les fins des siècles se sont rencontrées* ⁹. Si la manne ne signifie rien, elle dont l'Apôtre dit qu'ils mangèrent un aliment spirituel ; s'il n'y a aucune signification dans la mer qui s'est ouverte, et par le milieu de laquelle passa le peuple élu pour échapper à la persécution du Pharaon, alors que l'Apôtre dit : « *Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, et que tous ont été baptisés sous Moïse dans la nuée et dans la mer* » ; si l'eau jaillissant de la pierre frappée ne signifie rien, quand l'Apôtre dit : « *Et la pierre était le Christ* », etc., si toutes ces choses ne signifient rien, quand vous voyez, par l'autorité apostolique, qu'elles ont été faites en figure de ce qui devait s'accomplir, alors nous devons penser qu'il

⁶ *Glose*, c. 458.

⁷ Philip., II, 6.

⁸ Ce psaume rappelle en effet, dans le titre que lui donne la Vulgate, la folie simulée de David.

⁹ I Cor., X, 11.

n'y a aucune signification non plus dans le trait de l'histoire de David, que je viens de vous raconter.

Le saint docteur explique ainsi ensuite le sens caché des différents actes auxquels se livre David, en figure du mystère du Christ.

Il changea son visage : Le Verbe a changé son visage, en effet... quand il s'est fait chair, et qu'il a habité parmi nous. Tout en conservant sa nature divine, il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme de l'esclave, en se rendant semblable aux autres hommes, en assumant toutes les faiblesses de la nature humaine, hormis le péché.

Et il faisait le fou devant le roi Achis, c'est-à-dire devant le peuple juif, sur lequel Dieu a posé comme une couronne royale, en lui donnant la Loi du Sinaï, et en le choisissant pour être son peuple à lui. Les fous ne respectent pas les usages courants, ils se comportent d'une façon excentrique. Et Notre-Seigneur ne s'embarrassait pas des coutumes instituées par les Pharisiens, quand Il déclarait : « *Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... et Moi je vous dis...* ».

Il tenait des propos absolument extravagants. Il se disait le Fils de Dieu, il prétendait être au-dessus du Sabbat, au-dessus de Moïse. Il disait : « *Si quelqu'un ne mange ma chair et ne boit mon sang, il n'aura pas la vie en lui. Car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage* »¹⁰. Il condamnait les richesses et magnifiait la pauvreté ; il disait avoir connu Abraham, il proposait qu'on détruisît le Temple, se faisant fort de le rebâtir en trois jours.

Aussi, si le peuple le regardait avec curiosité, se demandant ce qu'il pouvait bien être, les chefs eux, comme Achis, le condamnaient sans hésiter. « *Vous voyez bien*, disaient-ils, *qu'il est possédé du démon*¹¹. *Il délire*¹² ». Et les scribes qui étaient descendus de Jérusalem disaient : « *Il est possédé de Beelzébub, c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons* »¹³.

Beaucoup le regardaient comme un insensé, et Hérode n'exprimera qu'une opinion commune quand il lui fera revêtir la robe des fous.

Jésus, cependant, « *se laissait aller entre leurs mains...* ». Au lieu de se raidir et de manifester sa toute-puissance, il se montrait sensible au froid, à la fatigue, à la faim, à la soif, il s'humiliait de mille manières.

Il « *avait des transports* » (*affectabat*). « Qu'est-ce qu'avoir des transports ? », se demande saint Augustin. Et il répond : C'est être sous le poids d'un vif amour. Jésus était transporté d'amour et c'est là ce qui lui faisait parfois pousser des cris : « *Stabat et clamabat dicens : Si quis sitit, veniat ad me et bibat* »¹⁴. Quel amour pourrait-on comparer à la miséricorde de Jésus-Christ ? Voyant notre infirmité, il a subi lui-même la mort temporelle au milieu d'un déluge d'outrages et d'injures, afin de nous délivrer par là de la mort éternelle.

Il ne se contentait pas de crier, « *il tambourinait sur les portes* » : entendez : sur les portes de notre cœur qui sont en même temps celles de la Cité

¹⁰ Jo., VI, 54 et suiv.

¹¹ Jo., VIII, 47.

¹² Jo., X, 20.

¹³ Mc., III, 22.

¹⁴ « *Se tenant debout, il criait : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive* » (Jo., VII, 37).

éternelle. Nous avons fermé ces portes par notre endurcissement ; par nos péchés, nous nous étions exclus de la vie éternelle, nous nous étions privés à jamais du bonheur de jouir de la vision du Christ, de sa Mère, de ses Anges. Mais Jésus a frappé à coups redoublés avec tout ce qui était capable de nous émouvoir, en particulier en acceptant pour nous le supplice de la croix.

Il « *tombait au pied de ces portes* » par sa profonde humilité. Ne s'est-il pas mis au pied d'une porte de fer, d'une porte d'airain, verrouillée par les barres de l'orgueil, quand il a lavé à genoux les pieds de Judas ?

« *Il se portait dans ses mains...* » Qui donc, mes frères, pourra comprendre que cela soit possible ? Un homme peut être porté dans les mains d'un autre, jamais les siennes ¹⁵. Mais cette expression si étrange s'éclaire, si nous montons jusqu'au sens spirituel ; elle devient tout à fait intelligible, quand nous lisons que le Christ, ayant pris du pain *entre ses mains* saintes et vénérables, le présenta à ses disciples en disant : « *Ceci est mon corps* ».

Enfin, David affalé sur une poutre, bavant sur sa barbe, devenu un objet de dérision, n'évoque-t-il pas le Christ de pitié, le Christ assis sur le Calvaire, attendant son exécution, le visage maculé de sang et souillé de crachats, ayant perdu toute beauté, et jusqu'à l'apparence humaine ¹⁶ ?

Et de même qu'Achis, roi de Geth, avait fait chasser David comme fou, de même le roi Hérode fit revêtir le Christ de la robe des fous, et les Juifs le rejetèrent hors de leur nation en criant : « *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous* ».

¹⁵ Saint Augustin, *loc. cit.*

¹⁶ Is., LIII, 2. *Non est ei species neque decor, et non erat aspectus.*

CHAPITRE 16

Le massacre des prêtres

(I ROIS, XXII)

À la suite de sa mésaventure à Geth, David comprit qu'il n'était pas plus en sûreté chez les Philistins que dans sa propre patrie. Il revint donc en Palestine et alla se cacher dans une caverne, près de la ville d'Odollam sur le territoire de Juda. Odollam (Adullam en hébreu) est une ancienne cité chananéenne, que l'Écriture situe dans le voisinage de Socho, d'Azéca et de Jérimoth¹. Saint Jérôme et Eusèbe la placent au nord d'Eleuthéropolis. Beaucoup de palestinologues aujourd'hui l'identifient avec le village d'Aad-el-Milzah qui contient des grottes nombreuses. D'autres cependant la rapprochent de Bethléem et pensent qu'il s'agit en l'occurrence de la célèbre grotte de *Khoreïtoun*, véritable labyrinthe souterrain², où l'on peut abriter sans peine plusieurs centaines d'hommes.

David fit savoir sa présence en ce lieu à ses frères, qui bientôt l'y rejoignirent avec tous les membres de leur famille : il est probable que Saül, dans sa haine, avait porté contre eux un décret de bannissement. De plus un certain nombre d'hommes dont les affaires étaient en mauvais état, ou qui se sentaient menacés, vinrent aussi se mettre sous sa protection, si bien qu'il put constituer un corps franc de 400 hommes environ. On se tromperait beaucoup cependant si l'on considérait cette troupe comme une bande de brigands. C'étaient des persécutés, des hommes dans la peine, qui venaient à David parce qu'ils connaissaient sa droiture, sa loyauté, son énergie et sa bonté. Et lui, sans aucun doute, pour répondre à leur désir et ranimer leur courage, leur enseignait d'abord la crainte du Seigneur. Le Psaume XXIII, qu'il composa alors, nous donne la note du climat spirituel qui régnait dans la caverne d'Odollam :

4. *Magnifiez le Seigneur avec moi
Et glorifions son Nom dans l'unité* (c'est-à-dire : sans l'offenser par nos divisions).
5. *J'ai cherché le Seigneur et il m'a exaucé,
Et de toutes mes tribulations, il m'a délivré.*
6. *Approchez-vous de lui, et vous aurez la lumière,
Et vos visages ne seront pas confondus...*

¹ Cf. Jos., XII, 15 ; XV, 35 ; Mich., I, 15.

² D'après Fill.

9. *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.
Bienheureux l'homme qui espère en lui...*
12. *Venez, mes fils, écoutez-moi,
Je vous enseignerai la crainte du Seigneur...*
19. *Le Seigneur est près de ceux qui ont le cœur dans l'affliction,
Et il sauvera ceux qui sont humbles d'esprit.*
20. *Nombreuses sont les tribulations des justes,
Mais de toutes, le Seigneur les libérera.*
21. *Le Seigneur garde tous leurs os,
Aucun d'eux ne sera brisé », etc.*

Quand sa troupe fut constituée, exercée, entraînée, et qu'il se vit en mesure de passer à l'action, David songea d'abord à mettre en lieu sûr son père, sa mère et les autres personnes de sa famille, trop âgées ou trop faibles pour prendre part à des expéditions militaires. Il s'adressa dans ce dessein au roi de Moab, auprès duquel il pouvait se réclamer de Ruth, son arrière-grand-mère, qui était Moabite ³. Le prince l'accueillit à bras ouverts, le traita fort bien, ainsi que toute sa troupe, et lui céda la place forte de Maspha pour y mettre ses parents à l'abri. Mais au bout de quelque temps, un fils de prophète nommé Gad, qui servait probablement à David d'aumônier et de directeur de conscience, le pressa de quitter ce pays et de revenir en Palestine. Il craignait sans doute que, travaillés par les mauvais instincts de leur race, beaucoup de ses compagnons ne subissent l'influence des Moabites et ne tombent peu à peu dans l'idolâtrie.

David obéit. Il comprit qu'entre le danger de perdre la vie du corps, et celui de perdre son âme, il n'y avait pas à hésiter. Il revint donc sur le territoire de Juda, où il se cacha dans la forêt de Haret. Saül en fut bientôt informé, et la présence clandestine de cette bande en armes, sous l'autorité de l'homme qu'il considérait comme son plus mortel ennemi, et dont il n'ignorait ni la bravoure, ni l'audace, le remplit d'inquiétude. Pour parer à ce danger, il convoqua dans un bois, près de Gabaa, tous ses amis, tout le haut personnel de sa cour, et toute la tribu de Benjamin, à laquelle il appartenait. Là, s'étant assis sur un trône, qu'entouraient ses gardes et ses ministres ⁴, et *serrant sa lance dans sa main*, il tint à peu près le discours que voici : « *Écoutez-moi, fils de Benjamin. Vous n'avez pas oublié certainement les bienfaits dont je vous ai comblés, ni les honneurs auxquels je vous ai élevés. Espérez-vous vraiment en recevoir de plus grands du fils de Jessé ? Pensez-vous qu'il vous donnera à tous des champs, des vignes, et qu'il vous nommera tous tribuns ou centurions dans son armée ? Je*

³ Elle avait eu de son mariage avec Booz, un fils, nommé Obed, qui fut le père de Jessé et le grand-père de David.

⁴ Flav., l. VI, ch. XIV.

n'ignore pas, sachez-le bien, l'affection que vous nourrissez pour lui. Tous, vous vous êtes ralliés à sa cause ; *tous, vous conspirez avec lui contre moi, et il n'y a personne qui m'en avertisse !* Bien plus, l'un de mes propres enfants est à la tête de cette conjuration générale : *il s'est uni avec le fils de Jessé par une alliance, scellée sous serment, et il l'assiste de tout son pouvoir dans sa lutte contre moi.* Mais personne de vous ne s'en inquiète le moins du monde. *Il n'y en a pas un seul parmi vous qui soit touché de mon malheur, et qui m'ait informé que mon propre fils a suscité contre moi l'un de mes serviteurs, lequel n'a jamais cessé jusqu'à ce jour de me tendre des pièges afin de me faire disparaître et de prendre ma place !* Vous attendez bien tranquilles, pour voir comment les choses se passeront ».

Quand le roi eut achevé ce discours, un silence impressionnant plana sur l'assemblée. Bientôt cependant, un homme le rompit, un homme que nous avons rencontré déjà dans cette histoire et qui occupait l'un des premiers postes à la cour de Saül, encore qu'il ne fût qu'un étranger. C'était Doëg l'Iduméen : « *J'ai vu, dit-il, le fils de Jessé à Nobé, chez le grand prêtre Achimélech, fils d'Achitob. Celui-ci a consulté le Seigneur pour lui, il lui a donné des vivres, le glaive de Goliath le Philistin, et tout ce qui était nécessaire pour continuer son voyage* ». Cette déclaration fit sur la sourde colère du roi l'effet d'un jet d'huile sur le feu. Sans plus attendre il envoya chercher le pontife, ainsi que sa maison, et tous les prêtres qui demeuraient à Nobé. Dès qu'ils furent arrivés, le roi interpella le grand-prêtre : « *Écoute, fils d'Achitob, dit-il (ici encore la colère l'empêchait de l'appeler par son nom).* – *Me voici, Seigneur,* répondit Achimélech. – *Pourquoi,* reprit Saül, *avez-vous conjuré contre moi, toi et le fils de Jessé ? Pourquoi l'as-tu si bien accueilli, alors que tu ne peux ignorer la haine qu'il me porte, et à ma maison avec moi ? Pourquoi lui as-tu donné des pains et une épée ? Pourquoi as-tu consulté Dieu de sa part, afin qu'il s'élevât contre moi, lui qui ne cesse de me tendre des pièges, jusqu'à ce jour ? »*

À cette algarade inattendue, Abimélech répondit avec beaucoup de dignité : « Il est vrai, Seigneur, que j'ai reçu David comme vous le dites. Mais comment aurais-je pu deviner qu'il était votre ennemi ? Parmi ceux qui vous servent, vous n'en n'avez pas de plus fidèle. Il est votre gendre, il agit selon vos ordres, et il est traité avec les plus grands honneurs dans votre maison. J'ai consulté Dieu pour lui, comme il me l'a demandé, mais ce n'est pas la première fois : je l'ai toujours fait ainsi. Si je lui ai donné des armes et des vivres pour continuer son voyage, c'est qu'il m'a dit avoir à accomplir une mission importante et pressante pour votre service : j'aurais cru vous offenser vous-même en lui refusant ce qu'il demandait. Loin de moi la pensée d'avoir jamais tramé quoi que ce soit contre vous, Seigneur ! Ne concevez un tel soupçon, ni

à mon endroit, ni contre quiconque dans la maison de mon père. J'ignorais absolument tout, et de la fuite de David, et de ses démêlés avec vous ». Cette explication respirait la plus entière bonne foi. Mais Saül, aveuglé par sa haine, ne lui accorda aucune créance. « Tu mourras de mort, Abimélech, dit-il, toi et toute la maison de ton père ».

Puis, sans aucun délai, il ordonna à ses gardes d'exécuter cette sentence abominable. Mais ceux-ci se refusèrent à commettre un tel sacrilège : ils ne voulurent pas porter la main sur les prêtres du Seigneur, redoutant plus la colère de Dieu que celle du roi.

Alors Saül se tourna vers son âme damnée, Doëg l'Iduméen, et le chargea d'égorger tous ces prêtres. Le misérable ne se fit pas prier. « Celui qui figurait Judas dans sa trahison, dit Augustin, persévéra comme lui, jusqu'à la fin, dans ses honteux errements. Il continua à faire sortir de la racine empoisonnée de son cœur des fruits tels qu'un mauvais arbre peut en produire »⁵.

Il ramassa, dit Josèphe, un certain nombre de scélérats de son espèce⁶, se jeta avec eux sur *les hommes qui portaient l'éphod de lin*, et en massacra séance tenante quatre-vingt-cinq, dont le grand sacrificateur en personne. Comme le souligne l'Écriture, ces pauvres prêtres avaient revêtu pour la circonstance leurs vêtements liturgiques : mais la vue même de ces ornements sacrés ne fut pas capable d'émouvoir le cœur de Saül, tellement il était endurci.

L'horrible fureur du monarque ne fut pas encore satisfaite, continue Josèphe. Il envoya ces tueurs à Nobé, avec mission d'exterminer tout ce qu'ils y trouveraient. *Ils passèrent donc au fil de l'épée les hommes, les femmes, les petits enfants et ceux qui étaient à la mamelle, les bœufs, les ânes et les brebis. Après quoi ils mirent le feu à la ville*⁷. Ainsi l'extermination à laquelle il n'avait pas eu le courage de procéder contre les Amalécites, malgré l'ordre formel de Dieu, Saül l'infligea aux prêtres de son propre peuple, aux hommes qui étaient la part du Seigneur et auxquels il n'avait pas le droit de toucher.

Théodoret⁸ loue les soldats de ce qu'ils ne voulurent pas exécuter l'ordre de Saül ; saint Jean Chrysostome au contraire leur reproche d'avoir laissé le crime se perpétuer, sans prendre la défense des victimes :

Quand il fallut soustraire son fils (Jonathas) à la colère (de Saül) tous vinrent, poussés par l'esprit d'adulation, lui arracher ce fils, quoiqu'il eût

⁵ *Enarratio in Ps.*, l. I, 1.

⁶ D'après certains auteurs juifs, deux des fils que Saül avait eu de sa concubine Respha, Amoni et Miphiboseh, furent du nombre de ces misérables. C'est pour les en punir qu'ils furent crucifiés plus tard par les Gabaonites. Cf. Corn., p. 402.

⁷ Flav., l. VI, ch. XIV.

⁸ Qu. 53.

transgressé l'ordre (donné par son père). Mais quand le roi voulut mettre à mort tant de prêtres, ces mêmes flatteurs ne firent pas entendre une seule parole pour les défendre. S'ils avaient pour eux, dans le premier cas, un sentiment naturel, dans le second, c'était le sentiment du droit qu'ils devaient invoquer. Les victimes étaient des prêtres, le meurtre était un sacrilège : c'était un effet de la colère, et non d'un juste jugement. La raison de cette conduite était l'engourdissement des âmes et l'indifférence à l'égard des prêtres... Quand vous serez témoins d'un sacrilège, vous ne devez pas rester dans l'inertie, dans une lâche indolence, il faut alors être plus ardent que le feu, ressentir l'injustice aussi vivement que les victimes ⁹.

Et saint Éphrem adresse le même reproche à tous les Juifs présents ¹⁰.

Seul, un des fils du grand-prêtre, nommé Abiathar, échappa au carnage et réussit à s'enfuir, en emportant l'éphod précieux du grand-prêtre. Ayant rejoint David dans la caverne d'Odollam, il lui raconta ce qui s'était passé. Le jeune chef eut le cœur transpercé de douleur en apprenant cette affreuse tuerie : « Hélas, dit-il, je me doutais bien, quand j'ai aperçu Doëg près du Tabernacle, qu'il irait tout rapporter à Saül. C'est moi qui suis la cause de la mort de ton père et de tous les autres ¹¹. Reste avec moi. Je serai pour toi un père et un ami : si quelqu'un s'en prend à toi, ce sera comme s'il s'en prenait à moi-même. Ne crains rien : j'ai pour moi les promesses de Dieu, et tu seras sauvé avec moi ».

Abiathar se joignit donc au groupe des hors-la-loi, et assura près d'eux le service divin. Mais sa présence était pour David une source continuelle de douleur et de larmes : car il ne pouvait le regarder, sans que lui revint en mémoire le massacre sacrilège de tous ces innocents ¹².

Commentaire moral et mystique

Voici d'abord le jugement que porte sur la conduite de Saül, l'historien Joseph :

Cette action si détestable de Saül qui, par la plus horrible de toutes les impiétés, ne craignit point de répandre le sang de toute la race sacerdotale, sans faire grâce ni aux vieillards, ni aux enfants, et de réduire en cendre une ville que Dieu lui-même avait choisie pour être la demeure de ses sacrificateurs et de ses Prophètes, montre jusqu'où peut aller la corruption de l'esprit des hommes. Tant que la médiocrité de leur condition les em-

⁹ *Comment. sur le Ps. CXXXIV*, 5.

¹⁰ Ephr., p. 378.

¹¹ Cause bien involontaire sans doute. Cependant il faut reconnaître que David avait commis une grande imprudence en ne se gardant pas de Doëg et en lui laissant voir qu'il recevait du pain et une épée du grand-prêtre. Il pouvait être sûr que cela serait répété à Saül. Lyr., c. 603.

¹² D'après Chrys., *De providentia Dei*, I. III.

pêche d'être en mesure de faire le mal auquel leur inclination les porte, ils paraissent doux, modérés, et témoignent de l'amour pour la justice ; ils donnent l'impression même d'être pieux, et de se souvenir que Dieu, qui est présent partout, considère toutes nos actions et pénètre toutes nos pensées. Mais une fois investis de l'autorité et de la puissance, ils font voir que ces sentiments n'étaient pas dans leur cœur. Semblables à ces acteurs qui, après avoir changé d'habit, reviennent sur le théâtre jouer un autre personnage, ils se montrent dans leur naturel, ils deviennent audacieux et insolents, ils méprisent Dieu et les hommes. Alors que leur haute situation, qui expose leurs moindres actions à la vue de tout le monde, devrait les faire agir d'une manière irrépréhensible, ils se comportent néanmoins comme s'ils croyaient que Dieu a les yeux fermés, ou a peur d'eux. Ils voudraient qu'Il approuve, et que les hommes trouvent juste tout ce que la crainte, la haine, l'impudence leur inspirent, sans se mettre en peine de ce qui peut arriver. Après avoir récompensé d'éminents services par de grands honneurs, ils ne se contentent pas de dépouiller brutalement, sur de faux rapports et des calomnies, ceux qui les avaient justement mérités. Mais ils ne craignent pas de leur ôter même la vie ; et ainsi, au lieu de faire un légitime usage du pouvoir qu'ils ont reçu pour punir les méchants, ils se rendent coupables d'injustice et de cruauté, en opprimant des innocents, que leur situation inférieure empêche de se défendre contre leurs violences. Saül, nous venons de le voir, en est un merveilleux exemple. Peut-on imaginer chose plus étrange... qu'après avoir été établi le premier, Roi du peuple de Dieu, il ait fait tuer, sur un simple soupçon, plus de trois cents sacrificateurs ou prophètes, et brûler leur ville, en les ensevelissant sous ses ruines ; si bien qu'il ne tint pas à lui que, tous les ministres du culte ayant disparu, le sanctuaire de Dieu ne fût entièrement abandonné, et détruit jusque dans ses fondements ¹³.

*

Au sens mystique, le massacre des prêtres de Nobé préfigure les persécutions sanglantes que les chrétiens auront à subir. David, qui se cache dans la caverne d'Odollam, est l'image de l'Église, se réfugiant aux Catacombes, dans les déserts, dans les cachettes les plus diverses, au cours des âges. Elle voit venir à elle tous ceux qui sont opprimés, tous ceux qui sont traqués, pour leur fidélité au vrai David, c'est-à-dire au Christ. Bien loin d'en faire des révoltés, elle leur apprend au contraire à glorifier le Seigneur, à mettre en Lui leur confiance, à pratiquer les vertus angéliques.

Doëg est la figure de Judas, de tous ceux qui, aujourd'hui encore, trahissent les chrétiens et les chargent d'accusations calomnieuses, interprétant en mal tout ce qu'ils font.

Saül représente les persécuteurs, les princes ou maîtres du pouvoir, qui déclarent à la religion une guerre à mort. Ils reprochent aux chrétiens de comploter contre l'État : en réalité, le vrai, le seul motif de leur haine, c'est l'attachement irréductible que ceux-ci gardent au Christ. Ils voudraient les anéantir

¹³ Flav., l. VI, ch. XIV.

tous, et avec eux, leur cité, c'est-à-dire l'Église. Mais jamais ils ne sauraient y parvenir : toujours il y a des survivants, toujours il y aura des Abiathar qui échapperont, en emportant l'éphod, c'est-à-dire la doctrine infaillible.

Et c'est le Christ encore qui dit, par la bouche de David : « *Je m'en doutais bien...* Je savais bien à l'avance que tous ceux qui s'attacheraient à Moi seraient persécutés. *Mais n'ayez pas peur, petit troupeau.* Restez avec Moi, restez dans mon amour. Vous n'avez rien à craindre, car j'ai vaincu le monde ».

Saül, dit saint Augustin, avait été choisi par Dieu ; il était devenu roi ; mais à cause de la dureté de cœur du peuple juif, et de ses mauvaises dispositions, il ne l'était qu'à titre provisoire, pour la punition de ce peuple, et non pour sa prospérité, selon cette parole des Saints Livres, qui disent de Dieu : *Il fait régner l'hypocrite, à cause des péchés du peuple* ¹⁴. Arrivé ainsi au pouvoir, Saül persécutait David : David, en qui Dieu préfigurait le royaume du salut éternel, David, que Dieu avait choisi pour régner toujours, en la personne de ses descendants, puisque notre Roi, le Roi des siècles, avec qui nous devons régner éternellement, *devait naître de la race de David selon la chair* ¹⁵. Dieu choisit, élit et prédestina donc David pour être roi ; mais il ne voulut pas le laisser monter sur le trône avant de lui avoir fait subir l'épreuve de la persécution, et de l'en avoir délivré. En cela David nous figurait d'avance, nous, le corps dont le Christ est le chef. Car si notre chef lui-même n'a voulu régner dans le ciel qu'après avoir fourni sur la terre une carrière pénible ; s'il n'a voulu élever jusqu'au ciel le corps dont il s'était revêtu ici-bas, qu'en lui faisant suivre une voie douloureuse, de quel droit les membres oseraient-ils se promettre un sort plus heureux que celui de leur chef ? *S'ils ont appelé le Père de famille Béalzébus, ne traiteront-ils pas de même ses serviteurs* ¹⁶ ? N'espérons donc point un chemin plus facile : marchons où il a marché avant nous, suivons la route qu'il nous a tracée ; ses pas doivent nous servir de guides ; si nous nous en écartons, notre perte est certaine.

Vois donc ce que figurait David ; vois, par conséquent, ce que figurait Saül. Saül annonçait le règne du mal, David, celui du bien ; celui-ci, la vie, l'autre, la mort. Nous ne sommes, à vrai dire, persécutés que par la mort. Et encore, nous en triompherons à la fin, et nous pourrons lui dire : *Ô mort, où est ta victoire ? Ô mort, où est ton aiguillon* ¹⁷ ?

¹⁴ Job, XXXIV, 30

¹⁵ Rom., I, 3.

¹⁶ Mt., X, 25.

¹⁷ I Cor., XV, 55 ; August., *Enarratio in Ps.* LI, 1.

CHAPITRE 17

Le désert de Ziph

(I ROIS, XXIII – XXIV)

Peu de temps après le massacre des prêtres, David, qui se tenait toujours dans la caverne d'Odollam, apprit que les Philistins avaient fait une incursion sur le territoire d'une ville nommée Céïla. Ils avaient emporté toute la moisson qui venait d'être engrangée, et mis le feu aux greniers. Céïla – aujourd'hui Kila – était une place forte située sur une hauteur, dans la riche plaine de la Séféla. Bien que toute proche de la Philistie, elle appartenait cependant aux Juifs, et faisait partie du territoire de la tribu de Juda.

Bien loin de chercher à guerroyer contre Saül et à fomenter entre Juifs une lutte intestine, David ne songeait à utiliser son corps franc que pour servir sa patrie contre l'ennemi. En l'occurrence, ne sachant s'il devait intervenir, il fit consulter le Seigneur par Abiathar, au moyen de l'éphod du grand-prêtre que celui-ci avait emporté, comme nous l'avons vu plus haut. « *Dois-je marcher contre les Philistins, demanda-t-il, et pourrai-je les détruire ?* – Va, répondit le Seigneur, *tu vaincras les Philistins, et tu sauveras Céïla* ». Mais à peine le jeune chef eut-il exposé son dessein aux hommes de sa troupe que ceux-ci se récrièrent : « Eh quoi ! dirent-ils, même en nous tenant cachés ici, nous avons tout lieu de craindre la vengeance de Saül. Qu'en sera-t-il si nous nous mêlons d'aller combattre les Philistins ? Il n'aura pas de peine alors à nous prendre à revers, et à nous exterminer ». Ébranlé par cette protestation inattendue, David consulta le Seigneur une seconde fois. Et ce fut pour obtenir la même réponse : « *Marche sur Céïla, et je livrerai les Philistins entre tes mains* ». Devant cette insistance, les hésitations des hommes tombèrent. Avec leur chef, ils marchèrent hardiment sur la ville, en chassèrent les agresseurs, reprirent toutes les bêtes de somme encore chargées du blé volé, et s'emparèrent en outre d'un butin considérable.

David se proposait de demeurer là quelque temps afin de repousser une contre-attaque éventuelle des Philistins, lorsqu'il fut prévenu que Saül envoyait une armée contre lui. Le bruit de sa victoire en effet s'était immédiatement répandu dans toute la Judée, et Saül n'avait pas été le dernier à en être instruit. En apprenant que celui qu'il haïssait s'installait dans la place conquise, il forma aussitôt le dessein de l'y prendre au piège. Sa folle imagination lui persuada qu'il y avait là un signe du ciel : « *C'est Dieu qui a livré mon ennemi entre mes mains,*

s'écria-t-il joyeusement. Le traître *est pris, puisqu'il s'est introduit de lui-même dans une ville où il y a des portes et des serrures, qu'il sera facile de fermer* ». Et lançant dans tout le pays un appel aux armes, il dirigea en hâte vers Céila les premières troupes qu'il eut sous la main, leur enjoignant d'investir la ville, et de ne pas desserrer leur étreinte avant que David n'ait été pris et mis à mort.

Celui-ci, averti de ce dessein, consulta Dieu à nouveau, par l'intermédiaire d'Abiathar : « Seigneur Dieu d'Israël, demanda-t-il, votre serviteur a entendu dire que Saül se prépare à venir ici, et qu'il détruira la ville, si les habitants refusent de me livrer à lui. *Seigneur Dieu d'Israël, faites savoir à votre serviteur ce qu'il doit faire. Est-il vrai que Saül descendra sur la ville ?* » Et le Seigneur répondit : « *Il descendra. – Est-ce que les habitants nous livreront à lui, moi et les hommes qui sont avec moi ?* » Et le Seigneur répondit : « *Ils vous livreront* ».

Bien que la sympathie des habitants de Céila fut toute acquise à David, qui les avait libérés des Philistins, leur courage n'allait pas jusqu'à accepter le risque d'une extermination totale, comme celle de Nobé, pour l'assister dans son malheur. David de son côté était trop généreux pour attirer par sa présence la foudre sur leurs têtes. Il prit donc le parti de s'éloigner avec ses hommes, dont le nombre s'élevait maintenant à six cents.

Saül, en apprenant ce départ, suspendit l'expédition qu'il dirigeait sur la ville, mais il se mit à battre la campagne, bien résolu à se saisir à tout prix de celui qu'il détestait. David, se sentant traqué de tous côtés, gagna la région que l'Écriture appelle *le désert de Ziph*, c'est-à-dire la zone désertique qui s'étend entre la ville de Ziph et la mer Morte. C'est une colline arrondie, sur laquelle on ne trouve plus aujourd'hui que des buissons de chênes verts, où broutent quelques chèvres : il n'est pas douteux cependant qu'alors elle était couverte de bois épais, dans lesquels le fugitif n'aurait pas de peine à se cacher. Toujours obsédé par sa jalousie, Saül multipliait les marches et contremarches pour le découvrir : mais, Dieu protégeait son serviteur et ne permettait pas qu'il tombât entre ses mains.

Jonathas cependant souffrait affreusement de voir David traité avec une telle injustice, et en danger continuel de perdre la vie. Un jour, n'y tenant plus, il quitta secrètement le camp de Saül pour gagner la cachette où se trouvait son ami : il n'eut pas de peine à le découvrir, parce que, dit-on, les deux jeunes gens avaient à leur service quelques émissaires, au moyen desquels ils se tenaient constamment en contact¹. « *Ne crains rien, lui dit-il, mon père ne réussira pas à se saisir*

¹ Lyre, c. 468. La rencontre eut lieu, d'après les Septante, à la « nouvelle Ziph », que l'on identifie aujourd'hui avec Kirbet-Koreis-cha, à 3 km au sud de Ziph (B. J.)

de toi ; c'est toi qui régneras sur Israël. Dieu te l'a fait savoir par Samuel et rien ne peut prévaloir contre ses promesses. Quant à moi, je n'ai pas d'autre ambition que de rester au second rang près de toi. Mon père sait bien que c'est toi qui dois lui succéder ; mais il ne peut se résigner à cette pensée, et c'est pourquoi il cherche à te mettre hors de cause à tout prix ». Les deux jeunes gens renouvelèrent ensuite leur pacte d'alliance devant le Seigneur, dit l'Écriture, c'est-à-dire en présence de ses ministres, probablement du prêtre Abiathar et du prophète Gad ², puis ils se séparèrent. Ils ne devaient plus se revoir ici-bas.

Cependant les Ziphéens s'étaient aperçus de la présence de David sur leur territoire. Ils le dénoncèrent à Saül, offrant de le lui livrer. C'était de leur part une odieuse trahison : parce que David ne leur faisait aucun mal ; parce que c'était un homme de leur tribu, persécuté avec la plus flagrante injustice, et qu'ils auraient dû assister de tout leur pouvoir. Les Ziphéens en effet étaient des juifs de la tribu de Juda : leur ancêtre, Ziph, était le petit-fils de Caleb, qui était lui-même l'arrière-petit-fils de Juda. Mais leurs indignes descendants oublièrent la solidarité de la tribu, pourtant si forte chez les Hébreux, et cédèrent au penchant funeste qui porte l'homme à flatter ceux qui sont au pouvoir. Ils envoyèrent donc une ambassade à Saül pour lui dire : « Ne savez-vous pas que David se cache près de nous, dans les endroits les plus épais de la forêt, sur la colline d'Hachila, qui est à la droite du désert ? Maintenant donc, puisque vous désirez le trouver, venez et ce sera notre affaire alors de le livrer entre vos mains ».

Saül naturellement fut ravi de cette déclaration. « Soyez bénis du Seigneur, dit-il, vous qui avez eu compassion de mes maux ! » Puis il recommanda aux émissaires d'épier très soigneusement David et sa troupe, de noter toutes leurs allées et venues, de repérer leurs cachettes, et de lui rapporter ces renseignements, sans qu'il eût à se montrer lui-même avec ses hommes : car leur apparition aurait inmanquablement fait fuir David dans d'autres régions.

Les Ziphéens exécutèrent les reconnaissances demandées ; puis ils revinrent et servirent de guides aux hommes de Saül, « ne négligeant rien, dit Josèphe, de ce qui dépendait d'eux pour plaire à celui-ci. Ainsi ces méchants, qui n'avaient qu'à demeurer dans le silence pour sauver un homme, non seulement très innocent, mais très vertueux, firent par intérêt et par flatterie tout ce qu'ils purent, pour le livrer à son ennemi et le faire mourir. Mais Dieu ne permit pas que le succès répondit à leur volonté mauvaise » ³.

David, en effet, fut prévenu de l'approche de Saül. Aussitôt il quitta le désert de Ziph, pour gagner celui de Maon, autre région désolée, que

² H. S., c. 1317 ; Carth., p. 316.

³ Flav., l. VI, ch. XIV.

domine aussi une colline arrondie, nommée aujourd'hui Tell-Main, au sud du Carmel. Il se dirigea vers un rocher qui fut appelé plus tard : *Pierre de la séparation*. Il y avait là une caverne très sûre, où il se proposait de mettre en sécurité les bagages de sa petite troupe, afin d'être plus libre de ses mouvements ⁴.

Saül cependant devina son projet et manœuvra pour le prendre comme dans une souricière. Au lieu de marcher directement sur la caverne que David venait d'atteindre, il encercla la base de la colline et fit monter ses hommes *en forme de couronne*, dit l'Écriture, coupant ainsi à son adversaire toute possibilité de lui échapper. Mais, dans cette situation désespérée, David ne perdit pas courage. Avec une foi sublime, il se tourna vers Dieu, et fit jaillir de son cœur l'ardente prière qu'il nous a laissée au Psaume LIII : « *Seigneur, sauvez-moi de par votre Nom, et jugez-moi dans votre puissance* ». Cette confiance ne fut pas trompée. Soudain, on vit un courrier qui arrivait à toute allure : « Venez, venez, cria-t-il au roi, dépêchez-vous, les Philistins sont en train d'envahir votre royaume ! »

Si acharné qu'il fût dans sa haine, Saül n'avait cependant pas perdu le sens commun ; il comprit que, de deux maux, il faut choisir le moindre, et que l'agression des Philistins constituait pour lui un danger plus pressant que la prétendue conjuration de son gendre. Il abandonna donc la poursuite, et courut protéger sa capitale.

En souvenir de cette délivrance miraculeuse, le rocher près duquel elle s'était accomplie, fut appelé *Sala ha-Mahlegoth*, c'est-à-dire : *Pierre de la séparation*. David gagna alors une zone qui semblait devoir lui offrir un asile très sûr, la région d'Engaddi, aujourd'hui Aïn-Djèdi, ou la source du chevreau. C'est une riche oasis arrosée par un ruisseau abondant qui jaillit du calcaire, sur la rive occidentale de la mer Morte. Mais elle est entourée de rochers tout à fait abrupts, accessibles seulement aux bouquetins, qui bondissent au-dessus des précipices avec une aisance extraordinaire. Ils se lancent dans le vide, vers le rocher qu'ils veulent atteindre, comme s'ils étaient propulsés par une catapulte, et se reçoivent sur leurs longues cornes recourbées en arrière, comme sur des ressorts amortisseurs, sans se faire le moindre mal. C'est l'animal que la Bible appelle : *ibex*, et les naturalistes modernes : *capra ibex* ⁵.

Notre héros se croyait là en pleine sécurité, *in locis tutissimis*, dit l'Écriture. Mais il avait compté sans la haine de Saül. Celle-ci était devenue chez le monarque une passion viscérale. À peine eut-il mis à la raison les Philistins, qu'il apprit la présence de David dans le désert

⁴ Lyre, c. 470.

⁵ Lyre, c. 471. Et H. S. V., *De bestiis*, l. II, c. 5 ; Pat. lat., t. CLXXVII, col. 65. Cf. aussi Pline, *Hist. nat.*, l. VIII, ch. LIII.

d'Engaddi. Aussitôt, prenant trois mille soldats d'élite, il s'engagea avec eux dans cette région particulièrement difficile, risquant à tout moment la vie de ses hommes sur ces rochers sauvages. Après une course infructueuse à travers ces escarpements, il revint, probablement pour se ravitailler, vers un endroit plus fréquenté, dit *les Bergeries*, parce qu'il y avait là des enclos de pierres sèches, où les pasteurs pouvaient, la nuit, parquer leurs troupeaux. À un moment donné, une nécessité pressante l'obligea à chercher un couvert : or il y avait toute proche de lui une caverne spacieuse et profonde à souhait. Il y entra sans méfiance, ne pensant pas que son ennemi put venir se terrer dans un lieu que fréquentaient seuls les pasteurs de montagne.

Mais David, précisément, avait découvert cette cachette, l'avait jugée excellente, et s'y était blotti avec sa troupe, attendant dans le plus grand silence que les poursuivants se fussent éloignés.

Ces cavernes orientales sont aussi noires que la nuit, dit M. Fillion, et l'œil le plus perçant ne saurait voir ce qui se trouve à cinq pas dans la direction de l'intérieur ; mais un homme qui est depuis longtemps dans la grotte, et qui regarde du côté de l'entrée, peut observer avec la plus grande précision ce qui s'y passe. David et ses gens voyaient donc, sans être vus.

Quelques-uns d'entre eux aperçurent Saül qui entrait, et le reconurent aussitôt. Il n'y avait pas de doute : c'était le roi. Fatigué par la course qu'il venait de fournir, il s'était étendu sur le sol et endormi sans appréhension. Ces hommes dirent donc à David : « Voici venu ce jour dont le Seigneur t'a parlé, quand Il t'a dit : Je te livrerai ton ennemi, afin que tu le traites comme il te plaira ». David, en entendant ces mots, bondit sur ses pieds. Son premier mouvement fut de saisir au vol cette chance inespérée, et de se débarrasser à jamais de cet adversaire implacable. Il l'avouera un peu plus loin : *Cogitavi ut occiderem te* ⁶, dira-t-il à Saül.

Tout l'y invitait, remarque saint Jean Chrysostome : les instances de ses soldats, le souvenir de ce qu'il avait eu à endurer, la sécurité que ce meurtre lui procurerait pour l'avenir, l'impossibilité pour Saül d'appeler au secours, l'impunité qui lui était assurée, et même la tranquillité de sa conscience, puisque sa vengeance restait dans les limites fixées par la Loi : *Œil pour œil, dent pour dent...* « Les flots du courroux se soulevèrent dans son âme, un orage troubla ses pensées... Mais il réfréna cette tempête, il étouffa le cri de son cœur, il domina sa colère ». Il s'approcha de son ennemi sans bruit, et, pour avoir une pièce à conviction, se contenta de couper un morceau de sa chlamyde. Cependant même de ce geste inoffensif, il eut du remords, et *le cœur lui battit*. Il craignit d'avoir manqué de respect au roi, car, malgré ses

⁶ « J'ai pensé à te tuer ».

crimes, Saül était toujours le roi en exercice, le représentant de Dieu. Il n'avait pas été officiellement réprouvé. « *Dieu me garde, dit-il, de faire quelque chose contre mon maître, contre l'oint du Seigneur ; de porter la main sur lui, parce qu'il est l'oint du Seigneur !* »

Il dit : « Dieu me préserve !... », car il sait qu'il a besoin de l'assistance du ciel pour tenir sa résolution. L'effort qu'il a à faire est au-dessus des forces de la nature humaine : il faut qu'il résiste à son propre désir de vengeance envers l'homme qui lui a fait tant de mal ; et en même temps, qu'il tienne tête à ses soldats. Ceux-ci ne comprennent pas son attitude : c'est à cause de Saül qu'ils ont dû s'exiler, prendre le maquis, quitter leur maison, leur parenté, se réduire à une vie misérable. Épargner cet homme, maintenant qu'ils le tiennent entre leurs mains, c'est leur enlever le moyen de reprendre une existence normale, c'est les condamner de nouveau à la misère, à l'insécurité, à des dangers de toute espèce.

Et comme ils connaissent la générosité de David, ce n'est pas à l'esprit de vengeance qu'ils font appel en lui, mais à sa piété. « C'est Dieu, lui disent-ils, qui l'a livré entre tes mains. Ton devoir est tout tracé. Tuer cet homme, c'est obéir à Dieu, c'est le servir et exécuter ses arrêts ».

Mais David reste insensible à cet argument.

Il ne se contente pas d'épargner son ennemi, dit Chrysostome, il va jusqu'à le défendre ! Et voyez avec quelle prudence, quelle sagesse ! Comme, en considérant la vie de Saül, il ne trouvait rien de bon, comme il ne pouvait dire : « Il ne m'a pas fait tort, il ne m'a causé aucun mal », car ceux qui l'écoutaient auraient démenti de telles paroles, eux qui connaissaient par expérience la méchanceté de Saül, il va de tous côtés, cherchant une excuse qui fût spécieuse. Ne trouvant rien de louable dans la vie, ni dans les actions du roi, il a recours à sa dignité, et il dit : « *C'est l'oint du Seigneur !* »

Vous dites : c'est un criminel, chargé de forfaits, un scélérat qui nous a fait subir les pires misères ?... Mais c'est un roi, c'est un souverain, il a été investi du droit de nous commander. Et le mot *roi* n'est pas celui dont il se sert. « C'est, dit-il, l'oint du Seigneur ! », invoquant ainsi, pour le rendre vénérable, non sa dignité terrestre, mais le choix que Dieu a fait de lui !

(L'historien sacré continue en disant) :

« *Il ne leur permet point de se lever et de tuer Saül* ». Par là, il montre à la fois, et l'ardeur de ces hommes à commettre le meurtre, et le courage de David... Comme s'il avait entre les mains un dépôt, dont il lui faudrait rendre compte, non seulement il ne porte pas la main sur son ennemi, mais encore il arrête ceux qui veulent le tuer ; il n'est plus son adversaire, mais son garde du corps, son fidèle satellite.

Il est hors de doute, d'après le même Docteur, que David risqua là sa propre vie pour sauver celle de Saül, tant l'irritation des soldats

était grande. Mais il bénéficia du prestige que lui conféraient, non seulement son incomparable bravoure, mais plus encore son éminente piété. La grâce de Dieu résidait sur ses lèvres, et donnait un charme pénétrant à ses paroles.

Ce n'était pas un général haranguant ses soldats, c'était un prêtre du Très-Haut, parlant au nom de Dieu. La caverne à cette heure était une église, (où il offrait) un sacrifice merveilleux, non point en immolant un veau, en égorgeant un agneau, mais ce qui était bien plus précieux, en faisant au Seigneur une offrande de douceur et de modération, en immolant son courroux, en tuant sa colère... ; un sacrifice où il fut lui-même la victime, le prêtre et l'autel ⁷.

Quand il eut offert ce glorieux sacrifice, consommé sa victoire et que rien ne manqua à son trophée, le sujet de ces luttes, Saül, se leva, et *sortit de la caverne*, ignorant tout ce qui s'était passé. *Et David sortit derrière lui...* Il était plus joyeux alors qu'après avoir abattu Goliath, et coupé la tête de ce barbare. En effet, cette dernière victoire était plus belle, le butin en était plus précieux, les dépouilles plus superbes, le trophée plus glorieux. Alors, il lui avait fallu une fronde, des pierres, un combat en forme : cette fois, la raison lui a suffi. Sans armes, il a remporté la victoire ; sans avoir versé le sang, il a érigé le trophée. Il revenait, rapportant non la tête d'un barbare, mais un cœur maîtrisé, mais une colère vaincue... On ne voyait plus les femmes s'avancer à sa rencontre en dansant, en le saluant de leurs acclamations : mais le peuple des Anges l'applaudissait au ciel, admirant sa sagesse et sa vertu. Car il revenait après avoir gravement blessé son adversaire : non Saül, qu'il avait sauvé, mais son véritable ennemi, le démon, qu'il avait percé de mille coups. Car si nos colères, nos dissensions, nos heurts les uns contre les autres charment et réjouissent ce dernier, au contraire la paix, la concorde, les victoires remportées sur la colère l'abattent et l'humilient : parce qu'il déteste la paix, parce qu'il est l'ennemi de la concorde et le père de la jalousie.

David sortait donc de la caverne, une couronne sur la tête... Il sortit avec la même gloire que les trois Hébreux, lorsqu'ils sortirent de la fournaise. De même que le feu n'avait pu consumer ceux-ci, de même, lui, le brasier de la colère ne put l'échauffer. Il sut résister à la vue de son ennemi, aux instances de ses soldats, à l'impunité assurée, à l'impuissance de celui qu'il tenait à sa merci, au souvenir du passé, aux angoisses pour le lendemain, et certes les sarments, la poix, les étoupes, et tous les combustibles entassés dans la fournaise de Babylone ne donnaient pas une flamme plus vive. Cependant, il n'en fut pas consumé, il n'éprouva rien de ce que l'on était en droit d'attendre : il sortit pur et la vue de son ennemi fut ce qui l'éleva à la plus haute sagesse. Il le voyait endormi, immobile, sans défense, et il se disait : « Où est maintenant cette colère ? Où est cette scélératesse ? Où sont tant d'artifices et de trames perfides ? Tout a disparu, tout s'est dissipé devant un moment de sommeil... sans que nous ayons recours à aucune intrigue, à aucun complot » ⁸.

⁷ Chrysostome, *Hom. sur David et Saül*, II, 1 et 2.

⁸ Chrysostome, *loc. cit.*, II, 2.

Saül cependant était sorti de la grotte, et se hâtait de rejoindre ses soldats, David le suivit sans faire de bruit, et lorsque le roi se fut un peu éloigné, il lui cria : « *Seigneur mon roi !* » Saül stupéfait se retourna. Mais David, bien loin de prendre une attitude provocante, de chercher à lui faire peur, ou à le tourner en ridicule, se prosterna le visage contre terre. Puis il lui dit : « *Pourquoi écoutez-vous les paroles de ceux qui me calomnient, et qui vous disent : David ne cherche qu'une occasion de vous perdre... ?* »

Peut-être y avait-il en effet certains hommes très mauvais, comme Doëg l'Iduméen, qui s'employaient de leur mieux à perdre David dans l'esprit du souverain. Néanmoins le texte sacré nous a dit lui-même combien celui-ci était aimé du peuple, de l'armée, et même des courtisans. Pourquoi parle-t-il ici de ceux qui le diffament, et qui excitent Saül contre lui ? Il est manifeste que dans cette persécution, le roi n'obéissait pas à une pression extérieure, mais à la jalousie qui le dévorait intérieurement. Pourquoi David rejette-t-il ici la faute sur des tiers ?...

C'est, dit saint Jean Chrysostome, parce qu'il veut donner au roi la possibilité de revenir à de meilleurs sentiments. Souvent les pères en agissent ainsi avec leurs enfants. Viennent-ils à s'apercevoir que leur fils est perverti, qu'il a commis beaucoup de mauvaises actions ; quand bien même ils auraient la certitude que c'est son propre instinct, sa propre volonté qui l'a poussé au vice, cela ne les empêchera pas souvent de rejeter le tort sur d'autres, en disant : « Je sais que ce n'est pas ta faute ; d'autres t'ont séduit et gâté, c'est d'eux que vient tout le mal ». En effet, il est plus facile à celui qui s'entend tenir un tel langage de détourner ses yeux du vice, et de revenir à la vertu : parce qu'il aurait honte et rougirait de paraître indigne de l'opinion qu'on a de lui... Ainsi fait David en cette occurrence : dans le désir qu'il a de fournir à Saül un moyen de rentrer dans le droit chemin, il fait entendre que ce sont d'autres personnes qui l'excitent et le poussent au mal ⁹.

Reprenons le discours de David à Saül.

« *Pourquoi écoutez-vous ceux qui prétendent que je ne cherche qu'à vous perdre ? Jugez-moi, non sur leurs rapports, mais sur mes actes. Vous le voyez aujourd'hui de vos yeux : le Seigneur vous a livré entre mes mains dans la caverne ; et j'ai eu d'abord la pensée de vous tuer. Mais ce n'était là qu'un premier mouvement aveugle et irraisonné. J'ai ouvert mon œil intérieur, l'œil de la discrétion. J'ai réfléchi à ce que j'allais faire, et je me suis dit : « Je ne porterai pas la main sur mon maître, parce qu'il l'est l'oint du Seigneur ». Voyez plutôt, mon père, et reconnaissez dans ma main le bord de votre chlamyde. Il m'aurait été facile de vous tuer, tandis que je coupais ainsi l'extrémité de votre vêtement : mais je n'ai pas voulu porter la main sur vous.*

⁹ Chrysostome, *loc. cit.*, II, 2.

Réfléchissez et voyez qu'il n'y a dans ma main ni le mal ni l'injustice que vous me reprochez. Je n'ai pas péché contre vous, je n'ai jamais cherché à vous nuire, si peu que ce soit, et vous, vous me tendez des pièges pour m'ôter la vie ? Que le Seigneur soit juge entre vous et moi, lui qui sonde les reins et les cœurs ! Il sait que mes intentions à votre endroit ont toujours été pures, ma conduite toujours loyale ! Que le Seigneur me venge de vous, s'il le juge bon ! Mais qu'il me préserve de porter la main sur vous ! C'est aux impies à faire des actes impies, comme dit un vieux proverbe. Pour moi, je ne ferai jamais rien de tel, jamais je ne porterai la main sur vous. À quoi pensez-vous, roi d'Israël ? À quoi perdez-vous votre temps ? Quel est celui que vous poursuivez, au prix de tant de fatigues, et en vous exposant à de si grands dangers ? Vous vous usez contre un chien mort, qui est bien incapable de mordre ; contre une malheureuse puce, qui n'a d'autre défense que de sauter à droite et à gauche pour échapper à celui qui veut la saisir ! Que le Seigneur soit juge, et qu'il juge entre vous et moi ! Qu'il voit, qu'il juge ma cause et qu'il me délivre de votre main ! »

Il y avait tant de noblesse, tant de haute valeur morale dans ces paroles ; il y avait quelque chose de si pur, de si sincère, de si poignant dans le ton sur lequel elles furent prononcées, quelles dissipèrent, au moins pour un moment, la haine de Saül. Elles traversèrent les sentiments de colère qui enveloppaient le cœur du roi, comme un chaud rayon de soleil, en perçant une couche de nuages sombres, ramène sur la terre la lumière, la joie et la sérénité.

Ému jusqu'aux entrailles, Saül se laissa aller à dire : « *N'est-ce pas ta voix, mon fils David ?...* ». *Et il fondit en larmes...*

Quel changement opéré tout à coup ! Celui qui jadis ne se résignait même pas à appeler David simplement par son nom, qui haïssait jusqu'à ce nom, voici qu'il l'introduit dans sa famille, en l'appelant son fils ! Quel plus heureux sort que celui de l'homme qui se fit un père de son assassin, qui changea ce loup en brebis, qui sut éteindre, à force de l'arroser, cette fournaise de colère ; qui fit succéder le calme à la tempête, et apaiser l'inflammation de ce cœur ! Les paroles de David, en pénétrant dans l'esprit de cette bête féroce, avaient opéré le changement radical dont témoigne cette réponse. Saül ne dit pas en effet : « C'est toi qui parles, mon fils David ! », mais bien : « *C'est ta voix mon fils David !* », car le seul son de cette voix suffisait maintenant à l'attendrir... Qu'était-ce donc que cette voix ? C'était celle qui avait abattu Goliath, qui avait arraché la nation au désastre, qui avait rendu à la paix et à la liberté tant d'hommes voués à la mort ou à l'esclavage ; c'était celle qui avait (par ses chants) apaisé la fureur de Saül, celle qui lui avait rendu tant de services éclatants !

En effet c'est bien la voix de David qui triompha de Goliath. Car, avant la pierre, la force de la prière avait vaincu le Barbare. David n'avait pas seulement armé sa fronde ; il avait commencé par dire : « *Tu viens contre moi*

au nom de tes dieux. Moi, je marche contre toi au nom du Dieu des armées, que tu as insulté en ce jour »¹⁰, et c'est alors seulement qu'il lâcha sa pierre. C'est sa voix qui dirigea le projectile, qui jeta l'angoisse au cœur du Barbare, qui abattit l'audace de l'ennemi. Et pourquoi s'en étonner... puisque (la voix du juste) peut mettre en fuite même les démons ?...

Les Apôtres n'avaient qu'à parler, pour mettre en fuite toutes les puissances contraires. La voix des Saints dompta plus d'une fois les éléments, et plus d'une fois changea leurs propriétés. Josué n'eut qu'à dire : « *Que le ciel et la lune s'arrêtent !* », et ils s'arrêtèrent. De même encore Moïse contint la mer, et la déchaîna ; de même les trois jeunes Hébreux éteignirent l'ardeur du feu par des hymnes et par leur voix. Voilà pourquoi Saül fut ému par le son seul de cette voix et s'écria : « *C'est ta voix mon fils David !...* »¹¹

À ces mots, David, touché au plus intime de son cœur se mit à son tour à verser des larmes. « *C'est à moi de pleurer, lui dit le monarque, et non pas à toi : tu es plus juste que moi, car tu ne m'as fait que du bien, et moi, en échange, je t'ai rendu le mal. Tu m'as montré aujourd'hui comment tu me voulais du bien : parce que le Seigneur m'a livré entre tes mains, et tu ne m'as pas tué. Quel est l'homme qui, ayant rencontré son ennemi sans défense, le laisse aller en sécurité ? Que le Seigneur te récompense un jour pour cette conduite que tu as eue envers moi ! Et maintenant, je vais t'adresser une prière. J'ai la certitude aujourd'hui, en rapprochant ce qui vient de se passer de ce que m'avait annoncé Samuel, que c'est toi qui régneras après moi, et que tu auras en ta puissance le royaume d'Israël. Alors, jure-moi par le Seigneur que tu ne détruiras pas ma race après moi, et que tu n'extermineras pas mon nom de la maison de mon père* ».

Vindictif et jaloux comme il l'était, Saül ne pouvait pas imaginer chez David d'autres sentiments que ceux qu'il aurait eu lui-même en pareille circonstance ; il redoutait qu'une fois sur le trône, il ne prît ombrage de la descendance de Saül et ne la fit disparaître, comme cela était fréquent dans l'antiquité.

David prêta le serment que lui demandait le roi, qui rentra chez lui, avec la ferme intention de ne plus persécuter son gendre. Mais celui-ci et ses hommes connaissaient trop le caractère versatile de Saül, son tempérament rancunier et haineux, pour ne pas appréhender chez lui un nouveau changement d'humeur ; le danger passé, ses bonnes dispositions pouvaient disparaître aussi vite qu'elles étaient venues. C'est pourquoi, sachant que la prudence est la mère de la sûreté, ils gagnèrent le désert de Pharan.

*

¹⁰ I Rois, XVII, 4.

¹¹ Chrysostome, Hom. III, 6.

Sur ces entrefaites, Samuel mourut. Depuis longtemps, il ne prenait plus part aux affaires publiques. Il vivait retiré dans sa maison de Ramatha : mais il continuait à jouir d'un prestige moral considérable, nombreux étaient ceux qui venaient lui demander un conseil, ou lui confier leurs peines. C'était un père pour toute la nation. Aussi sa mort prit-elle les proportions d'un malheur public. On lui fit des funérailles magnifiques, comme c'était l'usage chez les Juifs depuis le temps des Patriarches, et on l'ensevelit dans le jardin de sa maison, à Ramatha.

On montre encore son tombeau près du bourg de Néby-Samuel, que l'on identifie avec Ramatha. Mais ses restes en furent enlevés en 406, par l'empereur Arcadius, et déposés dans une basilique de la banlieue de Constantinople, laquelle fut détruite 150 ans plus tard, par un tremblement de terre ¹².

Voici l'éloge que fait de ce saint homme le livre de l'*Ecclésiastique* :

« *Samuel, le prophète du Seigneur, a été aimé du Seigneur son Dieu. Il a institué un gouvernement nouveau* ¹³, *et il a sacré des princes* ¹⁴ *dans son peuple. Il a jugé l'assemblée selon la loi du Seigneur, et Dieu (à cause de lui) a jeté sur Jacob un regard propice, et il a été reconnu vrai prophète à cause de sa fidélité (inviolable). Il a été reconnu fidèle dans ses paroles, parce qu'il a vu le Dieu de lumière* ¹⁵. *Il a invoqué le Seigneur tout-puissant par l'oblation d'un agneau sans tache, en combattant les ennemis qui l'attaquaient de toutes parts. Et le Seigneur tonna du haut du ciel, et il fit entendre sa voix avec un grand bruit. Et il tailla en pièces les princes de Tyr, et tous les chefs des Philistins. Avant la fin de sa vie, il prit à témoin le Seigneur et son Christ, qu'il n'avait reçu de personne de l'argent, ni même une chaussure, et nul homme ne l'accusa. Il s'endormit ensuite (du sommeil éternel). Mais quand la pythonisse d'Endor l'évoqua, il se réveilla, il parla au roi, lui prédit la fin de sa vie, et de la terre (où il était enseveli) il éleva la voix pour prophétiser la ruine du peuple en punition de l'impiété (du roi) » ¹⁶.*

¹² D. B. Samuel, c. 1440.

¹³ La monarchie.

¹⁴ Saül, puis David.

¹⁵ Ses prophéties se sont réalisées exactement parce qu'il les avait reçues de la lumière divine.

¹⁶ Eccl., XLVI, 16-23. Ce dernier trait est conté plus loin au chapitre XXII.

CHAPITRE 18

Nabal, le mauvais riche

(I ROIS, XXV)

David, pour ne plus inspirer de crainte à Saül, s'était retiré cette fois, dit le texte sacré, *jusque dans le désert de Pharan*. Ce nom désigne d'ordinaire la vaste solitude qui, au sud de la Palestine, occupe la plus grande partie de la péninsule sinaïtique, et qu'Élie gagnera plus tard lui aussi, pour échapper à la persécution de Jézabel. Est-ce d'elle qu'il s'agit ici ? La longue distance qui la sépare de Carmel et de Maon, où se passent les événements qui vont suivre, rend cette hypothèse peu vraisemblable. Aussi les commentateurs pensent-ils que l'auteur sacré veut parler d'une autre région désertique, située au nord du Négueb, entre les monts de Juda et la mer Morte, et qui s'appelait aussi désert de Pharan. Cette hypothèse est confirmée par le texte des Septante, qui place le présent épisode dans le désert de Maon ¹.

Or il y avait là, en train de paître sous la garde de leurs bergers, les troupeaux d'un propriétaire extrêmement riche, qui se nommait Nabal. Bien qu'il fût le descendant de Caleb, le vieillard de si grand mérite dont nous avons parlé au Livre de Josué, ce Nabal était un homme au cœur dur, violent dans ses paroles, et pourri de vices. L'historien Josèphe prétend qu'il appartenait à la secte des Cyniques. Mais par un de ces contrastes fréquents dans la vie, il avait une femme qui joignait à une grande beauté une sagesse et une vertu exemplaires. Elle s'appelait Abigaïl.

David apprit un jour que ce Nabal allait faire procéder à la tonte de ses troupeaux, près de Carmel, petite ville du territoire de Juda, qu'il ne faut pas confondre avec le mont Carmel, et qui se trouve à trois heures de marche au sud d'Hébron ². La tonte des brebis était toujours chez les Hébreux une occasion de réjouissances et de libéralités, en souvenir des Patriarches, lesquels avaient été pasteurs.

David, qui avait toutes les peines du monde à se nourrir avec ses compagnons dans le désert, parce qu'il se refusait à tout acte de brigandage, résolut de profiter de cette heureuse circonstance. Il dépêcha dix de ses hommes vers Nabal, qui le salueraient de sa part, et solliciteraient de lui quelques largesses pour leur subsistance, en échange des

¹ Cf. Hummelauer, p. 229. Ce désert fut habité aux premiers siècles du christianisme par des solitaires, sous le gouvernement de saint Chariton.

² Ses ruines portent aujourd'hui le nom d'*El Kirmil*.

services qu'ils avaient rendus à ses bergers. Car non seulement ils ne leur avaient jamais fait subir le moindre dommage, mais au contraire ils les avaient efficacement protégés contre les rôdeurs du désert.

Les dix envoyés se rendirent donc chez Nabal, et lui présentèrent fort courtoisement la requête de leur chef.

« *Salut à toi, lui dirent-ils, salut à ta maison, salut à tout ce qui t'appartient. Nous avons appris que tes bergers, qui étaient avec nous dans le désert, étaient en train de tondre les moutons. Or nous ne leur avons jamais été à charge, et il n'a jamais rien manqué à leurs troupeaux durant tout le temps qu'ils ont été avec nous à Carmel. Interroge-les et ils te le diront. Puissions-nous donc, maintenant, trouver grâce devant tes yeux, car nous sommes venus un jour de fête. Tout ce que ta libéralité jugera bon, donne-le à tes serviteurs, et à ton fils David. Et sache qu'en l'obligeant, tu n'obligeras pas un ingrat* »³.

Ayant ainsi parlé, ils se turent. Mais Nabal prit fort mal la chose, et s'emporta selon son habitude. « Qui est David ? leur dit-il. Et qui est le fils de Jessé ? Un individu en révolte ouverte contre son roi, qui sème la division dans Israël, et dont la tête est mise à prix⁴ ! *On ne voit aujourd'hui que des serviteurs qui s'émancipent de chez leurs maîtres ! Eh quoi, j'irais prendre mes pains, mes provisions d'eau, la chair des bêtes que j'ai fait tuer pour nos tondeurs, afin de les donner à des gens que je ne connais pas ? Une bande de maquisards, de vagabonds, de hors-la-loi, en rupture de ban avec la société ? Jamais de la vie. Vous n'aurez rien de moi* ».

En entendant ses hommes lui rapporter ces propos, David fut saisi à son tour d'une violente indignation. « *Que chacun prenne son épée* », dit-il. Et sans plus attendre, laissant deux cents hommes à la garde de son campement, il se mit en route avec le reste, bien décidé à tirer une vengeance éclatante de l'injure qu'il venait de recevoir.

Cependant, les serviteurs de Nabal étaient outrés de la manière dont celui-ci avait accueilli la petite ambassade. L'un d'eux s'en ouvrit à sa maîtresse, dont tous estimaient la prudence et la haute vertu. « Notre maître, dit-il, vient de congédier brutalement des messagers que David lui envoyait, porteurs d'amitiés et de bonnes paroles. Or les hommes de cette bande ont toujours été bons pour nous. Jamais ils ne nous ont molestés, jamais ils ne nous ont rien pris, durant tout le temps que nous avons passé avec eux dans le désert. Au contraire, ils ont été pour nous un rempart contre les voleurs, aussi bien la nuit que le jour. C'est pourquoi, réfléchissez et voyez ce que vous pourriez faire pour apaiser leur chef : car il est hors de doute que la coupe va débord-

³ Flav., l. VI, ch. XIV.

⁴ Ephr., c. 382.

der, et que, si vous ne réussissez pas à le calmer, c'en est fait de Nabal et de sa maison. Aussi bien, votre mari est *un véritable fils de Bélial*, incapable de maîtriser sa violence. *Personne ne peut lui adresser la parole, sans courir le risque de se faire injurier ou maltraiter* ».

Abigaïl comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Sans hésiter, sans s'embarrasser de l'avis de personne, elle courut aux provisions préparées pour la fête ; elle prit deux cents pains, deux outres de vin, cinq béliers tout cuits, cinq boisseaux ⁵ de « gâli » ou blé grillé (polenta), cent masses de raisins secs ⁶, et deux cents de figes sèches. Elle fit charger le tout sur des ânes, qu'elle expédia en avant avec des serviteurs. Puis, sans prévenir son mari qui, dit Josèphe, était en train de faire grande chère avec des personnes de son humeur, elle partit elle-même à la rencontre de David.

Tandis qu'elle descendait le versant d'une vallée, elle l'aperçut bientôt qui descendait le versant opposé avec sa troupe. L'indignation du jeune chef ne s'était pas apaisée, et il continuait à rouler dans son cœur des sentiments de vengeance implacable. « En vérité, disait-il, c'est bien en vain que j'ai respecté dans le désert tout ce qui était à cet homme, et que rien de ce qui lui appartenait n'a souffert le moindre dommage ! Au lieu de m'en être reconnaissant, il m'a rendu le mal pour le bien. Mais il va recevoir le châtement qu'il mérite. Que Dieu accorde aux ennemis de David toutes sortes de prospérités, et qu'il en ajoute encore, si d'ici demain matin, je laisse subsister seulement un chien de toute sa famille, et de tout ce qui est à lui ! »

Dès qu'Abigaïl eut aperçu David, elle mit pied à terre et se prosterna jusqu'au sol ; puis, se relevant, elle s'avança vers lui, et s'agenouilla à ses pieds. « *Que cette iniquité, monseigneur, retombe sur moi. Permettez seulement, je vous prie, à votre servante, de vous parler et daignez écouter ses paroles. N'attachez aucune importance, mon seigneur et mon roi, aux propos de Nabal, cet homme d'iniquité. Car il porte bien son nom : c'est un sot* ⁷, et la sottise sort de lui à pleins bords ⁸. Il ne mérite pas que vous lui répondiez, ni même que vous vous fâchiez contre lui. *Pour moi, monseigneur, je n'ai pas vu les messagers que vous aviez envoyés, je n'ai pas eu connaissance de ce qu'ils demandaient. Sans quoi, soyez assuré qu'ils seraient revenus avec une tout autre réponse. Maintenant donc, je le jure par le Dieu vivant et par votre âme, ne doutez pas que ce soit le Seigneur qui, en m'en-*

⁵ Le boisseau hébreu fait de 12 à 13 litres.

⁶ Hébron et ses alentours ont de tout temps produit d'énormes et succulents raisins, dont les plus beaux sont desséchés, et pressés en masses, ou gâteaux (*sim mugim*). De même pour les figes (Filon).

⁷ *Nabal*, en hébreu, signifie : *insensé*, en y ajoutant une note d'impiété et de méchanceté. Saint Ephrem dit que de son temps encore, quand un humain en colère voulait en outrager un autre, il lui disait : *Mnabal no loch*.

⁸ Cf. Theodore, Pat. gr., t. LXXX, col. 583.

voyant au-devant de vous, n'ait voulu *vous empêcher de répandre le sang et vous conserver une main pure* de l'exécution que vous aviez décidée ; car un seul était coupable et vous auriez massacré des innocents. *Que vos ennemis et tous ceux qui cherchent à vous nuire, soient frappés de stupidité, comme ce Nabal.* Vous, monseigneur, *daignez agréer ces présents que votre servante vous apporte, et les distribuer à vos compagnons.* Votre maison est appelée aux plus hautes destinées, *parce que vous combattez les combats du Seigneur.* Ne laissez donc jamais ternir votre conduite par aucune tache, durant toute votre vie. Vous n'avez rien à craindre : le Seigneur veille sur vous. Si quelqu'un s'avise de *vous persécuter ou d'attenter à votre vie, votre âme restera liée au faisceau des vivants, dans la main du Seigneur votre Dieu, tandis que l'âme de vos ennemis sera placée comme la pierre dans la fronde, pour tournoyer violemment et être rejetée le plus loin possible* ».

Cette expression : *le faisceau des vivants*, sert à désigner les élus : Dieu les cueille, pour ainsi dire, un à un, dans le champ de ce monde, il les attache ensemble pour en faire un bouquet, qui le réjouit par son parfum, par ses couleurs vives et variées. Il le tient dans sa main et le met sur son cœur. Les réprouvés au contraire forment le « faisceau des morts » : ils sont liés ensemble comme un fagot, pour être jetés dans le feu éternel. Les Juifs se servent souvent de la première expression pour souhaiter à leurs défunts la vie éternelle : on trouve par exemple sur leurs tombes ce souhait : « Que son âme soit dans le faisceau des vivants »⁹.

« *Lorsque le Tout-Puissant, continua Abigaïl, aura accompli pour vous, monseigneur, toutes les choses bonnes qu'il a annoncées de vous ; lorsqu'il vous aura établi chef d'Israël, vous n'aurez pas le regret dans votre cœur ni le remords d'avoir répandu le sang innocent, en massacrant toute la maison de Nabal, et en tirant vengeance vous-même de celui qui vous a offensé. Et lorsque le Seigneur aura mis le comble à ses bienfaits, en vous faisant monter sur le trône d'Israël, souvenez-vous, Seigneur, de votre servante, et soyez, vous aussi, bien-faisant pour elle* ».

On voit que cette pieuse femme avait eu connaissance des prophéties faites au fils de Jessé, et qu'elle ne doutait pas de leur réalisation.

David avait l'âme trop noble et le cœur trop tendre pour n'être pas touché par une prière si humble et si pleine de sagesse : « *Béni soit, dit-il, le Seigneur d'Israël qui vous a envoyée aujourd'hui au-devant de moi. Bénie soit votre parole, et bénie soyez-vous vous-même, pour m'avoir empêché de répandre le sang innocent, et de me venger de*

⁹ Corn., p. 417.

ma propre main. Sans cela, je le jure par le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui m'a préservé de vous faire du mal, si vous n'étiez pas venue au-devant de moi, il n'y aurait plus eu demain matin un chien vivant dans la maison de Nabal ».

Abigaïl lui présenta alors les provisions qu'elle avait apportées ; David les reçut avec reconnaissance, et la renvoya en paix, en l'assurant qu'elle n'avait rien à craindre. Arrivée chez elle, elle trouva son époux encore en train de faire avec des amis un festin de roi. *Il avait le cœur en liesse et il était complètement ivre.* Elle attendit jusqu'au lendemain matin, pour lui raconter ce qui s'était passé : et, quand il eut cuvé son vin, elle lui dit la colère de David, ses menaces, sa résolution bien arrêtée de le tuer, et comment elle avait réussi à le calmer. Elle espérait amener ainsi ce triste époux à de meilleurs sentiments. Mais Nabal, en apprenant le danger auquel il venait d'échapper, fut tellement saisi qu'*il en devint comme une pierre*, dit l'Écriture : c'est-à-dire qu'il fut frappé d'apoplexie : il demeura dix jours dans cet état, puis il mourut. « Béni soit le Seigneur, dit David quand il apprit cette nouvelle. Il s'est chargé lui-même de punir Nabal comme il le méritait, pour l'injure qu'il m'a faite, et il m'a préservé de commettre un crime en versant le sang innocent ».

Cependant, David avait été très frappé de la sagesse d'Abigaïl, en même temps que de sa vertu et de sa beauté. Il éprouvait pour elle tant d'estime et tant d'inclination que, maintenant qu'elle était veuve, il lui fit demander si elle accepterait de l'épouser¹⁰. En entendant cette proposition que lui transmettait une petite ambassade, Abigaïl se prosterna jusqu'à terre : « Je ne suis pas digne, dit-elle, de baiser les pieds de mon seigneur. Mais puisque tel est son bon plaisir, me voici, je suis sa servante et je suis prête à m'acquitter près de lui des travaux les plus humbles ». Et, prenant avec elle cinq jeunes filles de sa maison, elle suivit les envoyés et devint l'épouse de David.

Celui-ci cependant prit vers la même époque, une autre femme : Achinoaz, de la ville de Yezaël¹¹, qui devait lui donner son premier enfant : Amnon. Toutes deux le suivirent dès lors dans sa carrière, sur un pied d'égalité. Par contre, en apprenant ce double mariage, Saül reprit Michol, et la donna à un autre homme, un certain Phalti. Or, légalement Michol restait la première et principale épouse de David : cette décision l'obligeait donc à commettre un véritable adultère, et l'exposait ainsi à être lapidée. Mais Saül était tellement aveuglé par la haine qu'il nourrissait contre son gendre, que de telles considérations n'avaient plus aucune prise sur lui.

¹⁰ Flav., l. VI, ch. XIV.

¹¹ Petite ville sise dans les montagnes de Juda, non loin de Carmel. Il ne faut pas la confondre avec son homonyme du Nord.

Heureusement, ce Phalti, à ce que disent les historiens juifs, était un Docteur de la Loi, et un homme de solide vertu. Il n'osa pas résister à l'ordre de Saül, et prit Michol dans sa maison, mais il n'eut aucun rapport conjugal avec elle, d'autant plus qu'il la voyait constamment triste, parce qu'elle aimait toujours David ¹².

Le fait que celui-ci, plus tard, exigea qu'Abner la lui rendit ¹³ témoigne en faveur de cette tradition : il est probable en effet que si Michol avait péché avec Phalti, David ne l'aurait pas reprise, il l'aurait traitée comme il le fit après la révolte d'Absalon, quand il se refusa à reprendre celles de ses épouses que ce fils indigne avait outragées.

Commentaire moral et mystique

À propos du comportement de notre héros dans l'affaire de Nabal, les commentateurs se sont posé les deux questions suivantes :

1^o Pourquoi, se demande Théodoret, David qui a fait preuve d'une telle patience et d'une telle magnanimité avec Saül, se montre-t-il ici si prompt à se venger ¹⁴ ?

Parce que, se répond-il à lui-même, la conduite de Saül avait une excuse dans la popularité dont jouissait son gendre. Il était naturel que le monarque en prît ombrage, qu'il en souffrit, et qu'il redoutât d'être supplanté par le jeune homme. David s'en rendait parfaitement compte : c'est pourquoi il se montra généreux envers son offenseur. Nabal au contraire n'avait reçu de lui que des bienfaits. Il n'avait aucun sujet de se plaindre de lui, il lui devait beaucoup pour la conservation de ses troupeaux, et au lieu de lui en témoigner quelque reconnaissance, il l'injuriait grossièrement.

2^o Pourquoi David prit-il plusieurs épouses, malgré l'interdiction générale de la polygamie et la défense particulière qui en était faite aux rois par le *Deutéronome* ?

Réponse : Cette loi était destinée seulement à empêcher les rois d'avoir un harem, à la manière des potentats d'Orient. Elle n'annulait pas l'autorisation que Dieu avait octroyée à certains personnages de l'Ancien Testament, tels qu'Abraham, Jacob, David lui-même, d'avoir des épouses secondaires pour hâter l'accroissement du peuple élu et pour réparer les pertes qu'il subissait du fait des guerres incessantes auxquelles il était soumis.

Il va de soi que le double mariage de David avec Abigaïl et Achinoaz a surtout une valeur symbolique. Il évoque la figure des deux épouses que Notre-Seigneur s'est attachées ici-bas, et qui lui ont donné de nombreux enfants : l'une est la partie saine du peuple Juif, représentée par Abigaïl, comme nous allons le montrer en détail ; l'autre est la Gentilité, personnifiée par Achinoaz. Mais en même temps Saül, c'est-à-dire, les Princes des prêtres, jaloux de ses

¹² Carth., p. 400 ; Lyr., c. 486.

¹³ II Rois, 3, 13.

¹⁴ *Quaest. in I Reg.*, LVIII ; Pat. gr., t. LXXX, c. 582.

triomphes, lui enlève Michol – la masse du peuple juif –, sur laquelle Jésus avait tous les droits.

*

Voici maintenant le commentaire allégorique de cet épisode, tel que le donne saint Bède le Vénérable.

Nabal, ce propriétaire grassement pourvu de tous les biens temporels, représente les Scribes, les Pharisiens, et toute l'élite intellectuelle du peuple juif, qui possédait les trésors des Écritures, le culte authentique du vrai Dieu, les témoignages éclatants de sa prédilection. Mais, comme Nabal, ces maîtres ne sont que des « sots », parce que, bien *qu'ils soient de la descendance de Caleb*, c'est-à-dire issus de la noble lignée des Patriarches, ils n'utilisent tous ces biens que pour leur perte.

Les efforts que fait David pour se concilier la faveur de Nabal, sont l'image de ceux que tentera Notre-Seigneur pour gagner la confiance des Princes des Prêtres et des pharisiens. Mais ceux-ci ne veulent rien entendre : ils reprochent aux Apôtres de s'être émancipés de la Loi, et de suivre un aventurier sans autorité : *Nous, disent-ils, nous sommes les disciples de Moïse, tandis que cet individu, nous ne savons d'où il vient*¹⁵.

Les menaces de David déclarant qu'il ne laissera rien subsister de la maison de Nabal, annoncent celles de Jésus, quand il prédira que, de Jérusalem, il ne restera pas pierre sur pierre.

Abigaïl au contraire représente la partie saine du peuple juif : elle est *très belle*, elle est ornée de toutes les vertus que nous voyons briller chez saint Jean-Baptiste, les Apôtres, sainte Madeleine, sainte Marthe et les autres disciples qui s'attachent à Jésus. Elle est *très prudente*, elle ne fait rien à la légère, elle réfléchit avant d'agir : et c'est ainsi qu'à l'inverse de son stupide époux, elle saura reconnaître dans Celui qui se dit le fils de David, l'envoyé de Dieu, le Sauveur d'Israël. D'emblée elle croit en Lui, elle va à Lui, sans demander avis aux sages de ce siècle, dont la sagesse n'est que folie. Elle souffre des injures qui lui sont faites par les Princes des prêtres, elle désavoue leur conduite, elle reconnaît Jésus pour son roi, elle l'appelle « Seigneur », elle se prosterne à ses pieds comme sainte Marie-Madeleine, elle s'emploie à le nourrir et à le servir de son mieux, comme sainte Marthe à Béthanie.

Cependant elle n'abandonne pas Nabal pour autant ; elle continue à lui être soumise, à pratiquer les observances légales, jusqu'au jour où le drame de la Passion entraînera la mort de celui-ci, c'est-à-dire la fin du sacerdoce juif. Alors elle s'attache définitivement à David, c'est-à-dire au Christ.

À la suite de beaucoup d'autres, saint Albert le Grand nous montre dans Abigaïl aux pieds de David, obtenant par sa prière le salut de toute la maison de Nabal, une figure de la Très Sainte Vierge, obtenant le salut du genre humain tout entier. Sans elle, il n'en serait rien resté. Mais sa voix est toute-puissante sur le Cœur de Dieu. *Benedictum eloquium tuum*¹⁶.

¹⁵ Jo., IX, 28.

¹⁶ Alb., t. XXXVII, p. 380.

CHAPITRE 19

David épargne Saül une seconde fois

(I ROIS, XXVI)

Certains commentateurs ont prétendu ramener cet épisode à celui de la caverne d'Engaddi, dont ils ne voudraient voir ici qu'un doublet. « Mais c'est une erreur, dit M. Fillion, car la ressemblance n'est que générale, et elle disparaît aussitôt que l'on entre dans les détails de lieu, de temps, de personnes, etc. ».

Saint Éphrem attribue ce deuxième incident à l'ardent désir qu'avait David de prouver à tous sa loyauté envers son roi. La première rencontre ayant eu lieu dans la caverne, avait eu peu de témoins. De plus, on pouvait attribuer la générosité de David à une prudence tout humaine : car il est évident que s'il était ressorti de la caverne après avoir tué Saül, il courait le risque de se faire massacrer par les trois mille hommes qui attendaient celui-ci dans le voisinage immédiat.

Je crois donc, dit le Docteur syrien, que David supplia Dieu de livrer une seconde fois Saül entre ses mains, non pour tuer celui qui en voulait à sa vie – c'est là un crime horrible qu'il eut toujours en horreur – mais pour montrer à tous les fils d'Israël qu'il n'ambitionnait pas la royauté, et qu'il ne tramait aucune embûche contre le roi ¹.

Tandis qu'il se tenait dans le désert de Pharan, quelques Ziphéens vinrent prévenir Saül qu'il avait reparu sur leur territoire et qu'il avait établi son camp sur la colline d'Hachilas. Par cette nouvelle trahison, ils espéraient s'assurer à jamais la faveur de Saül, dont ils connaissaient la haine viscérale pour le vainqueur de Goliath, et écarter du trône le jeune héros dont ils avaient tout lieu de redouter la vengeance, depuis l'affaire de Céila ².

Saül, qui était à nouveau sous l'empire de la jalousie et de la haine, se porta immédiatement vers le point indiqué, avec 3.000 hommes d'élite.

David ne tarda pas à l'apprendre et il envoya aussitôt des éclaireurs pour repérer exactement l'emplacement de l'ennemi.

Quand la nuit fut venue, il se dirigea dans le plus grand secret vers le camp de Saül, avec deux compagnons seulement : Achimélech le Héthéen, qui n'est mentionné nulle part ailleurs dans la Bible, et son

¹ Ephr., p. 384.

² Cf. plus haut, p. 84.

neveu Abisaï, fils de Sarvia ³. Ils approchèrent aussi près que possible de l'ennemi et purent l'observer à loisir. On voyait la tente du roi dressée en son milieu, et les soldats étendus autour d'elle. La Vulgate dit que Saül dormait *in tentorio*, et le texte grec ἐν λαμπήνῃ, mot qui veut dire *char*, ou *roue*. Les uns l'expliquent en disant que l'on avait fait comme un rempart autour de la tente royale avec les voitures à bagages, d'autres que Saül dormait dans un chariot. Théodoret pense plutôt qu'il y avait des gardes couchés en cercle autour du roi, formant ainsi un cordon impénétrable, ce qui fait mieux ressortir l'audace incroyable de David.

Après avoir considéré cette scène et les hommes qui dormaient, comme seuls savent dormir les soldats en campagne, celui-ci demanda à ses compagnons : « Qui veut venir avec moi jusqu'à la tente de Saül ? » À la vérité, d'après ce que nous venons de dire, cette proposition semblait pousser l'audace jusqu'à la folie. Or David, en vrai chef de guerre, était extrêmement prudent. S'il agit avec tant d'audace, c'est qu'il était sûr de l'assistance divine, comme quand il avait attaqué Goliath ⁴.

À sa question, Achimélech garda le silence. Il ne se sentait pas le courage de le suivre. Abisaï au contraire répondit avec toute l'ardeur de la jeunesse : « *J'irai avec vous* ».

Les deux hommes se glissèrent dans le camp, sans éveiller l'attention des dormeurs, franchirent le cordon des gardes du corps, et pénétrèrent dans la tente du roi. Saül dormait à poings fermés, sa lance fichée en terre près de lui. Alors Abisaï dit à David : « *Dieu a livré aujourd'hui votre ennemi entre vos mains : je vais donc le percer d'un coup de lance jusqu'en terre, et il ne sera pas besoin d'un second* ». Mais David le saisit vivement par le bras ⁵. « *Ne le tue pas, dit-il, qui donc pourrait porter la main sur l'oint du Seigneur, et être sans péché ? Je jure par le Seigneur, si Dieu ne le frappe pas lui-même de mort violente, ou si le jour de sa mort n'arrive pas, par vieillesse ou maladie, ou s'il n'est pas tué sur le champ de bataille, ce n'est pas moi qui le tuerai. Que Dieu me garde de porter la main sur l'oint du Seigneur ! Ce n'est pas pour cela que nous sommes venus jusqu'ici. Prends la lance qui est plantée en terre près de sa tête, ainsi que la cruche d'eau qui est à côté de lui, et allons-nous-en* ».

Cette cruche d'eau a beaucoup intrigué les commentateurs. Ils lui ont donné les destinations les plus diverses : certains ont même pensé que c'était une *clepsydre*, c'est-à-dire une horloge à eau qui marquait les heures de la nuit. Ainsi faisait Jules César et les généraux romains

³ Sarvia était une sœur de David. Elle eut trois enfants : Abisaï, Joab et Azaïl. David avait une autre sœur qui s'appelait Abigaïl, et qui fut la mère d'Amasa.

⁴ Ephr., p. 386.

⁵ Flav., l. VI, ch. XIV.

quand ils étaient en campagne ⁶. Il est plus probable qu'il s'agit d'une petite provision d'eau, dont Saül se servait pour boire et pour faire sa toilette ⁷.

Munis de ce léger butin, les deux hommes ressortirent de la tente, puis du camp à la faveur de l'obscurité, sans attirer l'attention : personne ne se réveilla, personne ne les vit, personne ne soupçonna rien ; mais tous dormaient parce que le Seigneur lui-même les tenait dans le sommeil, dit l'Écriture, pour faire entendre qu'il y avait en cette torpeur générale plus qu'une simple cause naturelle.

David franchit à nouveau le torrent qui séparait le camp de Saül du sien, puis gagna un pic élevé, d'où il se mit à appeler Abner, en criant si fort qu'il réveilla tout le monde : « *Eh quoi ! Abner, fils de Ner, tu ne réponds pas ? – Qui es-tu donc*, repartit l'interpellé, *pour crier ainsi sans crainte de déranger le roi ? – Je suis*, répondit David, *le fils de Jessé, que vous avez chassé* ⁸. *Mais toi, Abner, tu n'es donc pas un homme ? Tu n'es donc pas ce serviteur modèle, dont on dit qu'il n'a pas son pareil dans Israël ? Comment gardes-tu si mal le roi ton seigneur ? Tandis que tu dormais, sans avoir pris les précautions nécessaires, un homme est entré jusqu'à la tente du roi, avec l'intention de le tuer (c'était Abisaï, comme nous venons de le voir). Ce n'est pas bien, ce que vous avez fait là. Je le jure par le Seigneur, vous méritez la mort, tous tant que vous êtes, pour avoir si mal gardé votre maître, l'oïnt du Seigneur. Voyez maintenant ce qu'est devenue sa lance, et la cruche d'eau qui était à son chevet* ».

À ces mots, Saül comprit qu'il venait encore d'échapper à un redoutable danger, et qu'il n'avait conservé la vie que grâce à la générosité de David. Ému de tant de noblesse d'âme, il lui dit à nouveau, comme à Engaddi : « *N'est-ce pas là la voix mon fils David ? – C'est ma voix, mon seigneur le roi* », répondit David. Et il ajouta aussitôt : « *Pourquoi mon seigneur persécute-t-il ainsi son serviteur ? Qu'ai-je fait ? De quel crime ma main s'est-elle souillée ? Maintenant, je vous en prie, mon seigneur le roi, écoutez les paroles de votre serviteur. Si c'est le Seigneur qui vous excite contre moi, apaisons-le ensemble par un sacrifice et par la prière* ⁹. *Mais si ce sont les fils des hommes, ceux qui font cela sont des êtres vicieux et pervers, ils sont maudits en la présence du Seigneur, eux qui m'ont contraint à m'exiler, pour que je n'habite*

⁶ Corn., p. 420.

⁷ Ce devait être là un usage assez courant chez les anciens. « Sur un bas-relief du VI^e siècle avant J.-C., qui provient de Ninive et qui est conservé au musée du Louvre, on voit un ordonnance préparant la tente de son officier, et installant près de la tête du lit une petite jarre à portée de la main » (A. Parrot, *Assur.*, p. 48).

⁸ Flav., l. VI, ch. XIV.

⁹ *Odoretur sacrificium*. La plupart des commentateurs interprètent ces mots comme nous le faisons ci-dessus. Mais Lyre dit : *Que la patience avec laquelle je supporte cette persécution lui soit aussi agréable qu'un sacrifice*, c. 489, n. 4.

pas au milieu de l'héritage du Seigneur, m'obligeant ainsi à vivre parmi les idolâtres, parmi ceux qui servent *des dieux étrangers*. Ils m'exposent par là avec une criminelle légèreté au danger de *servir* ces mêmes dieux, car il est bien difficile de ne pas suivre la religion du pays où l'on habite. Je vous en prie donc, mon seigneur le roi, ne les écoutez pas. *Que mon sang ne soit pas répandu sur la terre, en présence du Seigneur* : car je n'ai jamais conjuré contre vous, je n'ai jamais cherché à vous faire le moindre mal. *Le roi d'Israël s'est mis en campagne avec son armée, pour chercher une malheureuse puce ou comme on court par les montagnes après une perdrix*, qui, quand elle est épuisée par sa fuite, se laisse abattre d'un coup de bâton (ou bien, d'après l'hébreu : comme une perdrix qui poursuit une mouche, ou un insecte) ».

Saül, cette fois encore, fut touché par ces paroles si pleines de cœur : « *J'ai péché*, dit-il, c'est-à-dire : j'ai eu tort. *Ce n'est pas Dieu qui m'a poussé, ce ne sont pas les hommes* qui m'ont incité à faire ce que j'ai fait. C'est moi qui ai cédé à mes mauvais instincts. Mais c'est fini maintenant : *reviens, mon fils David. Jamais plus à l'avenir je ne te ferai de mal*, puisque aujourd'hui tu m'as sauvé la vie et que mon âme a été précieuse à tes yeux ¹⁰. *Il est clair que j'ai agi sottement, et que j'ai ignoré beaucoup trop de choses* ».

Saül était sincère en parlant ainsi. Lorsqu'il n'était pas sous l'empire du démon, lorsque sa passion ne l'aveuglait pas, il redevenait lui-même. Les belles qualités qui l'avaient fait choisir autrefois pour être roi d'Israël reprenaient le dessus. Il reconnaissait ses torts, et c'est sincèrement qu'il aurait voulu se corriger.

Mais David savait que, quand il retombait sous l'empire de sa jalousie, il était incapable de se maîtriser. Il se souvenait des accès de fureur soudains qui avaient failli lui coûter la vie quand il chantait devant lui. Il n'osa donc pas se fier à ses promesses et se contenta d'en appeler à la justice de Dieu : « *Voici*, dit-il, *la lance du roi. Que l'un de ses serviteurs vienne jusqu'ici et l'emporte. Au reste le Seigneur rendra à chacun selon sa justice et selon sa fidélité*. (Ces paroles étaient un avertissement au roi, qui, dans ses rapports avec lui, avait foulé aux pieds la justice la plus élémentaire, et n'avait tenu aucun compte des promesses qu'il lui avait faites). *Le Seigneur vous a livré aujourd'hui entre mes mains* : j'aurais pu vous tuer sans violer la justice, en vertu des lois de la guerre. *Mais je n'ai pas voulu porter la main sur l'oint du Seigneur. Et de même que votre âme a été aujourd'hui d'un grand prix à mes yeux, je prie le Seigneur que la mienne soit précieuse à ses yeux et qu'il me délivre de tout mal*. – *Béni sois-tu, mon fils David*,

¹⁰ C'est-à-dire : Non seulement tu m'as sauvé la vie du corps, mais tu n'as pas voulu me faire mourir dans un état qui eût entraîné ma damnation.

répondit Saül. *En agissant comme tu agis, tu réussiras sans aucun doute, et ta puissance sera grande* ».

La version chaldéenne ajoute ici : « Et tu régneras ».

Ils se séparèrent sur ces mots : Saül regagna sa capitale, Gabaa, et David reprit le chemin du désert.

Commentaire moral et mystique ¹¹

Les Ziphéens représentent les Docteurs de la Loi, les Scribes, les Phari-siens, qui dénoncent aux Princes des prêtres le Christ comme caché dans le pays : en ce sens que beaucoup de Juifs, surtout parmi les petites gens, adhéraient secrètement au Christ dans leur cœur, mais n'osaient se prononcer ouvertement pour Lui.

Les Princes des prêtres se mettent aussitôt en campagne pour essayer de le prendre en défaut. Lui cependant les observe, il pénètre jusque dans le secret de leurs consciences. Mais ils ne l'entendent pas, ne le voient pas, ils dorment *in tenebris et in umbra mortis*, dans les *ténèbres* de leur aveuglement et dans la nuit de leur haine.

David, qui choisit des compagnons et descend avec eux au milieu d'un peuple endormi, est la figure du Christ qui désigne des disciples pour prêcher avec Lui au milieu des Juifs. Mais il ne réussit pas à sortir ceux-ci de leur torpeur. Les disciples furieux voudraient appeler le feu du ciel sur ces traîtres qui résistent à leur Maître. Jésus les calme. « *Le Fils de l'homme*, leur dit-il, *n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver* » ¹². Il leur recommande de respecter les prêtres et le culte établi.

David qui fait enlever la lance et la coupe de Saül, puis se retire, est l'image du Sauveur qui, avant de mourir, a enlevé au peuple juif *sa lance*, c'est-à-dire la protection divine qui faisait sa force, et *l'eau* des observances légales, qui avaient une réelle vertu purificatrice.

Puis Il s'est retiré du Temple en disant : « *Voici que votre maison va demeurer déserte* » ¹³ ; Il a passé le torrent de sa Passion et Il est retourné à son Père.

Les reproches de David à Abner sont la figure de ceux que Jésus adressait aux prêtres et aux chefs d'Israël, pour n'avoir pas su garder leur peuple dans la fidélité à sa mission.

« *Voyez maintenant*, ajoute-t-il, *où est la lance du roi et sa cruche* ». Où est cette protection divine qui était l'arme par excellence du peuple juif, et qui lui permettait de tenir en échec tous ses ennemis ? Le voilà soumis à César, et sa religion est méprisée. Le sacerdoce suprême est bafoué : Hérode le Grand (celui du massacre des Innocents, qu'il ne faut pas confondre avec Hérode Antipas, celui de la Passion) ne s'est-il pas arrogé le droit de désigner lui-même le grand-prêtre chaque année, et de lui interdire le port de la robe pontificale ?

¹¹ D'après saint Bède le Vénéral, c. 689.

¹² Luc, IX, 56.

¹³ Mt., XXIV, 38.

Saül qui reconnaît la voix de David, qui s'attendrit et reconnaît ses fautes, est la figure des Juifs qui, en entendant la prédication de saint Pierre et des Apôtres, furent touchés de componction, confessèrent leurs péchés et reconnurent le Christ.

David leur rend alors leur lance, parce que Jésus a rendu aux Juifs repentants la protection de Dieu ; mais il ne parle pas de leur restituer leur cruche d'eau, parce que jamais Dieu ne rendra aux Juifs leurs cérémonies légales, jamais leurs ablutions ni leurs sacrifices ne retrouveront quelque valeur salvatrice devant Lui.

CHAPITRE 20

La pythonisse d'Endor

(I ROIS, XXVII – XXVIII)

David ne se faisait donc aucune illusion sur les promesses qu'il avait reçues de Saül : il était sûr qu'à la première occasion celui-ci se retournerait contre lui : « *Un jour ou l'autre, pensait-il, je tomberai entre ses mains. Ne vaut-il pas mieux que je m'enfuie une bonne fois, et que je me sauve au pays des Philistins ? afin qu'il perde tout espoir de s'emparer de moi et cesse de me poursuivre comme il le fait, sur tout le territoire d'Israël. Je me sauverai donc d'entre ses mains* ».

Il craignait moins pour sa propre sécurité que pour les compagnons qui s'étaient donnés à lui, et pour tous ceux que sa présence en territoire juif risquait de compromettre, ou d'exposer à la fureur du roi.

Il consulta sa troupe sur ce sujet ¹ et, les avis étant favorables, il se dirigea vers la ville de Geth, où il avait déjà cherché refuge, lorsque Saül eut contre lui sa première crise violente de jalousie. Mais, cette fois-ci, il ne s'y introduisait plus furtivement, en fuytif et en proscrit. Il y arrivait à la tête d'un « commando » de 600 hommes, supérieurement entraînés à la guerre de partisans. Le roi de Geth l'accueillit d'autant plus volontiers qu'il était alors lui-même en état de guerre larvée avec les Juifs : il comprit tout de suite l'aide précieuse que lui apportait ce renfort inattendu. Ce prince s'appelait Achis, fils de Maoch, dit l'Écriture. On pense qu'il avait pour père l'Achis que nous avons rencontré plus haut, et que Maoch était le nom de sa mère ².

Les compagnons de David gardèrent du long séjour qu'ils firent à Geth, le nom de « Géthéens », bien qu'ils fussent de pure race juive. Ils constituèrent toujours une troupe d'élite, d'une fidélité à toute épreuve, quelque chose comme la Vieille Garde de l'armée napoléonienne. L'auteur des *Paralipomènes* nous les décrit ainsi : « *C'étaient, dit-il, de vaillants guerriers... qui tiraient de l'arc et lançaient des pierres de la main gauche comme de la main droite... Ils maniaient le bouclier et la lance, ils avaient l'apparence de lions et, pour l'agilité, ils étaient semblables aux chamois sur les montagnes... Le plus petit en valait cent, le plus grand, mille* » ³. Chacun de ces hommes menait avec lui femme et enfants, et David lui-même était suivi de ses deux épouses : Achinoas et Abigaïl.

¹ Flav., I, VI, ch. XIV.

² Cf. Carth., p. 405 ; Gloss., c. 570.

³ I Paralip., XII, *passim*.

Saül, quand il apprit l'exil volontaire de son gendre, cessa de le poursuivre. « Il se rappelait, dit Josèphe, l'échec de ses précédentes tentatives, et le danger qu'il avait couru »⁴.

Au bout de quelque temps, David demanda au roi Achis de lui céder une bourgade, dans la campagne, où il pourrait s'installer et travailler avec ses gens, afin, disait-il, de n'être pas à charge aux habitants de Geth.

Cette raison était valable, mais il y en avait une autre, beaucoup plus profonde, qu'il ne pouvait dire, celle qui jadis avait porté les Patriarches à embrasser la vie nomade sans se fixer dans une ville : c'était le danger de « paganisation », si l'on peut ainsi parler. David se rendait compte qu'à vivre au contact permanent des cérémonies idolâtriques et des mœurs licencieuses des Philistins, ses compagnons auraient vite fait d'abandonner la religion de Moïse et l'intégrité de leur vie.

Achis se rendit volontiers à son désir et lui donna en fief le bourg de Sicéleg (ou Siqlag), dont l'emplacement exact est aujourd'hui incertain. Il était situé dans le Négeb, tout près de la frontière qui séparait le royaume d'Israël de la Philistie. Il avait appartenu d'abord à la tribu de Juda, puis passa à celle de Siméon, lorsque celle-ci reçut pour son lot une partie du territoire de la précédente⁵. Plus tard, il avait été occupé par les Philistins, au cours de leurs guerres avec les Juifs.

David s'y installa avec sa troupe et, dit Josèphe, il « affectionna tellement ce lieu, qu'une fois monté sur le trône il l'acheta pour l'avoir en propriété ». C'est ce que l'Écriture indique en disant « *qu'il est venu aux rois de Juda, lesquels le possèdent encore aujourd'hui* ».

De cette base d'opération, David organisa une série de coups de main, non pas contre les ennemis des Philistins, mais contre ceux d'Israël. Il attaqua ainsi successivement les habitants de Gessuri, ceux de Gergi, et les Amalécites, tuant toute la population, et ramenant chaque fois un butin considérable en bétail – brebis, bœufs, ânes, chameaux –, en vêtements et en objets de toutes espèces, dont il remettait consciencieusement une partie au roi Achis.

Celui-ci ne manquait pas de s'enquérir d'où venaient les prises. David répondait d'une façon évasive qu'il les avait raziées dans la plaine de Juda, du côté du Midi, donnant ainsi à croire qu'il avait attaqué des Juifs. C'est pour cela qu'il ne faisait aucun quartier et ne laissait en vie ni homme, ni femme, ni enfant, « *de crainte, disait-il, que ces gens ne parlent contre nous* ».

Cette conduite nous paraît barbare aujourd'hui. Mais l'ordre de Dieu était formel, visant tous les peuples qui occupaient indûment les

⁴ Flav., l. VI, ch. XIV.

⁵ Cf. Jos., XV, 31, et XIX, 6.

territoires réservés à Israël : « *Tu n'en laisseras pas un seul en vie, tu les passeras tous au fil de l'épée, l'Héthéen, l'Amorrhéen, le Chanaanéen, le Phérézéen, l'Hévéen, le Jébuséen ; de crainte qu'ils ne vous apprennent à imiter toutes les abominations qu'ils exécutent en l'honneur de leurs dieux, et que vous ne péchiez contre le Seigneur votre Dieu* »⁶.

Le roi Achis acceptait d'autant plus volontiers les comptes rendus de David que ceux-ci servaient sa politique. Il calculait que le jeune condottiere, en infligeant des maux si cruels à ses compatriotes, s'interdisait à jamais de retourner parmi eux, et qu'ainsi, lui, Achis, garderait à son service ce chef d'une bravoure incomparable et la troupe d'élite qui était à ses ordres.

Quelque temps après, ayant résolu d'entreprendre une nouvelle campagne contre Israël, il convoqua toutes ses troupes dans la ville de Rengam, et invita David à s'y rendre lui aussi avec sa bande : « *Vous savez, lui dit-il, et je vous le confirme aujourd'hui, que vous serez avec moi, vous et vos hommes, dans le dispositif de combat* ». C'était une façon de lui dire : « Je ne vous emploierai pas sur les ailes ou en francs-tireurs, comme on le fait généralement pour les corps auxiliaires : je veux vous avoir tout près de ma personne, à cause de la confiance que m'inspire votre bravoure. – Je vous obéirai avec joie, répondit David, pour vous témoigner ma reconnaissance ». Le roi lui promit alors que, s'il remportait la victoire, il récompenserait ses services par de grands honneurs, et ferait de lui le chef de sa garde personnelle⁷.

*

Lorsque l'armée des Philistins eut été rassemblée, elle vint s'établir à Sunam – aujourd'hui Solâm –, sur la dernière pente du petit Hermon, en face du Carmel et non loin de Nazareth. Saül, en l'apprenant, se hâta d'alerter, lui aussi ses troupes, et vint prendre position sur les monts Gelboé – aujourd'hui Djébel Foukoua –, qui ferment à l'est la plaine d'Esdreton. Les deux armées avaient entre elles la vaste plaine de Jezraël, et cette situation conférait d'emblée aux Philistins un avantage considérable : car ils allaient pouvoir y lancer les chars et la cavalerie dont ils étaient abondamment pourvus, au contraire des Juifs qui en étaient complètement démunis.

Saül vit tout de suite le désavantage qui résultait pour lui de cette disposition. En même temps, il fut vivement impressionné par le

⁶ Deut., XX, 16-18. – Nous avons expliqué plus haut la raison de cette sévérité. Cf. dans la même collection : *Josué et les Juges*, liv. I, ch. 8, p. 55.

⁷ Flav., I, VI, ch. XV.

nombre des soldats ennemis, qui dépassait de beaucoup l'effectif qu'il pouvait lui-même mettre en ligne. Il sentit la crainte l'envahir, son courage l'abandonner, l'angoisse pénétrer jusqu'au fond de ses entrailles. Dans sa détresse, il résolut de consulter le Seigneur pour savoir s'il devait engager la bataille, et quelle en serait l'issue.

Il essaya d'abord de le faire par lui-même, espérant que le Seigneur lui répondrait en songe, comme il l'avait fait souvent pour les Patriarches. N'avait-il pas promis de le faire pour ceux qui jouissaient de l'esprit de prophétie ⁸ ? Or Saül avait été gratifié de cette faveur au moins une fois ⁹. Il semblait donc avoir quelque droit à une réponse, mais Dieu resta muet ¹⁰.

Il songea alors au grand-prêtre, auquel cette fonction revenait de droit, et qui avait en garde, pour s'en acquitter, l'éphod et les urim. Mais le détenteur de cette charge avait été mis à mort sur son ordre, à Nobé ; celui qui aurait dû lui succéder, Abiathar, s'était enfui, en emportant l'éphod, et le nouveau titulaire, arbitrairement nommé par le monarque, n'était pas habilité auprès de Dieu pour de telles communications.

Devant cet insuccès, Saül se tourna vers *les fils des prophètes*, c'est-à-dire les groupes d'ascètes fondés par Samuel, qui s'adonnaient à une vie d'intimité avec Dieu dans la prière : mais ils ne furent pas plus heureux.

Alors, dépité par ces échecs successifs, le roi résolut de demander à la magie ce que le ciel lui refusait : « Cherchez-moi, dit-il à deux de ses familiers les plus intimes, qu'il savait tout à sa dévotion – d'après les Hébreux, c'étaient Abner et Amasa ¹¹ –, *cherchez-moi une femme ayant un python* ».

D'après certains savants, en particulier Mommsen, le mot grec *Pytho* fut à l'origine un nom de lieu. Il désignait l'endroit situé au pied du Parnasse où, selon la légende, Apollon avait triomphé d'un serpent monstrueux qu'il perça de ses flèches. Ce lieu reçut le nom de Python ¹². En souvenir de cette victoire, les Grecs élevèrent là, pour honorer le vainqueur, le célèbre temple de Delphes, et la devineresse qui y parlait au nom du dieu fut appelée la pythie. Placée sur un trépied au-dessus d'une crevasse d'où s'échappaient de sombres vapeurs, elle entraînait bientôt en transes, et prononçait des oracles, souvent incohérents, que

⁸ Num., XII, 6.

⁹ I Rois, X, 10.

¹⁰ La version chaldéenne dit qu'il pria le Seigneur « in dicto », c'est-à-dire, probablement, en récitant des formules *ad hoc* ; mais le Seigneur ne répondit *ni en songe, ni dans les lumières, ni dans les écrits*. La version syriaque porte qu'il tenta le Seigneur par songe, par l'eau, par le feu.

¹¹ Lyr., c. 496.

¹² Ce terme est toujours usité en histoire naturelle pour désigner le géant des ophiidiens, lequel mesure couramment 3 m de long, mais qui peut atteindre 8 m, et 80 cm de circonférence.

les prêtres recueillait aussitôt, et se chargeaient d'interpréter à leur manière. Par extension, le nom de *pythie* – ou *pythonisse* – fut donné à toutes les femmes qui s'occupaient de sorcellerie ou de magie, et celui de « python » servit à désigner l'ensemble des sciences occultes. Nous voyons, par exemple, dans les *Actes des Apôtres* une pythonisse qui rapportait beaucoup d'argent à ses maîtres par ses prophéties ¹³.

Saül voulait donc consulter l'une de ces femmes, pour savoir d'elle quelle serait l'issue de la bataille. C'était là une chose formellement interdite par la Loi, et qui entraînait la peine capitale : « *Qu'il n'y ait personne parmi vous qui consulte les mages, ou qui observe les songes et les présages. Qu'il n'y ait point parmi vous de sorcier ni d'évocateur des esprits ; qu'il n'y ait personne qui interroge les pythons ou les devins, et qui demande la vérité aux morts* » ¹⁴.

Cela, Saül le savait mieux que personne, puisque c'est précisément en vertu de cette prescription qu'il avait fait pourchasser et mettre à mort, sur le territoire de son royaume, toutes les devineresses et tous les devins.

Fût-ce réellement le zèle de la Loi qui le poussa à cette persécution ? Ce n'est pas impossible, car ce zèle, il l'eut certainement, et il faut lui rendre cette justice que, sous son règne, le service de Dieu ne connut aucun fléchissement en Israël. Néanmoins, la plupart des commentateurs inclinent plutôt à croire que ce fut de sa part un acte de vengeance envers les devins : car ceux-ci, reprenant à leur compte les prophéties de Samuel, qui offraient évidemment toute garantie, annonçaient à qui mieux mieux que le règne de Saül touchait à sa fin et qu'il serait bientôt remplacé par David.

Après cette exécution massive, le roi était donc moins qualifié que personne pour aller consulter une magicienne. Mais complètement dominé par ses passions, il ne se souciait plus maintenant d'aucune logique dans sa conduite. À la question qui leur était posée, les deux familiers répondirent qu'ils connaissaient une pythonisse à Endor. D'après l'*Histoire Scholastique*, qui s'appuie elle-même sur l'autorité de saint Jérôme, cette femme avait échappé au massacre, parce qu'elle était la propre mère d'Abner, l'un des deux confidents de Saül ¹⁵. Elle se cachait maintenant dans la ville d'Endor, près de la source d'Engaddi. La version hébraïque l'appelle une nécromancienne, et les Septante portent qu'elle était « ventriloque ». D'autres versions disent dans le même sens qu'elle avait « un python dans le ventre », c'est-à-dire que son démon parlait en elle, sans qu'elle ouvrit la bouche ni qu'elle fit entendre aucun son avec ses lèvres, donnant l'impression

¹³ XVI, 16.

¹⁴ Deut., XVIII, 11.

¹⁵ H. S., c. 1320.

que cette voix venait d'ailleurs, même de très loin, comme font les ventriloques. Voici ce qu'on peut lire à ce sujet dans Dom Calmet :

On a vu en Italie, vers l'an 1513, un possédé nommé Jacques Rodogine qui proférait des sons articulés du creux du ventre, quoiqu'on lui fermât très exactement la bouche et les narines... Un médecin nommé Conrad Amonam, dans sa *Dissertation du parler*, raconte qu'il a vu à Amsterdam une vieille femme qui parlait un dialogue de la bouche et de l'estomac. Elle s'interrogeait et se répondait de manière qu'on aurait juré que c'étaient deux personnes qui s'entretenaient. On raconte d'un certain Farming, qui vivait en Angleterre en 1645, qu'il avait le secret de parler du ventre, en sorte que ceux au milieu desquels il était, s'entendaient quelquefois appeler comme de fort loin, quoique ce fût lui qui parlât.

Un certain Louis Brabant, valet de chambre de François I^{er}, avait le même secret et il s'en servit utilement en quelques occasions, en contrefaisant comme des voix de personnes mortes qui commandaient ce qu'il désirait. Il se fit par cette adresse donner en mariage une jeune personne extrêmement riche, et il tira d'un banquier de Lyon une fort grosse somme ¹⁶.

Ayant obtenu le renseignement qu'il désirait, Saül partit de nuit, dans le plus grand secret, accompagné seulement des deux hommes dont nous avons parlé. Il avait quitté ses insignes royaux, et s'était habillé comme un *quidam* quelconque, afin que la pythonisse ne pût soupçonner sa véritable identité.

Arrivé chez elle, il lui dit : « Dévoile-moi l'avenir par le moyen de ton art, et fais-moi revenir celui que je te dirai ». Nécromancienne, cette femme avait en effet, disait-on, le pouvoir d'évoquer les morts.

À cette brusque mise en demeure, elle répondit : « Tu sais bien ce qu'a fait Saül, et comment il a balayé de la terre tous les mages et tous les devins. Pourquoi me tends-tu un piège ? Tu veux donc me faire mourir ? » Saül lui promit qu'elle n'avait rien à craindre. Cette affaire resterait rigoureusement secrète, et il sanctionna ses affirmations par un serment : « Je te jure par le Seigneur, dit-il, qu'il ne t'arrivera aucun mal pour cette chose ».

Un peu rassurée par le ton énergique de son interlocuteur, la femme demanda : « Qui veux-tu que j'évoque ? » Il répondit : « Samuel ».

D'après saint Cyrille d'Alexandrie, les nécromanciens, pour exercer leur art, commencent par appeler leurs démons familiers au moyen de paroles mystérieuses ; puis, récitant des incantations sur un récipient plein d'eau, ils voient apparaître dans cette eau comme dans un miroir des fantômes, des ombres, des formes humaines qui ressemblent aux personnes qu'ils veulent évoquer, et qui sont en réalité produites par le démon ¹⁷.

¹⁶ Calm., t. V, p. 366.

¹⁷ *De adoratione in spiritu*, l. VI : Pat. gr., t. LXVIII, c. 438.

La Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich confirme cette opinion dans ses révélations :

Tous ces devins, dit-elle, qui s'adonnaient aux sciences occultes, avaient un respect singulier pour l'eau ; c'était auprès d'elle qu'ils se livraient à leurs pratiques principales, et, avant d'entrer dans l'état de prophétie ou de vision, ils devaient considérer un bassin rempli d'eau... À cette occasion, j'ai vu comment ils voyaient l'invisible : rien de plus curieux, c'est comme si le monde entier était encore sous l'eau, avec les différents objets qui le couvrent maintenant ; les montagnes, les eaux, les arbres paraissent placés les uns dans les autres, et entourés d'un cercle ténébreux et maudit... Ils voyaient dans des tableaux de ce genre, les événements qui allaient arriver : les guerres, les mouvements des tribus, les dangers qui les menaçaient...

La pythonisse d'Endor commença donc ses incantations et au bout d'un moment, elle aperçut un fantôme. Mais elle y remarqua un je ne sais quoi qui n'était pas habituel ; quelque chose de divin, qui la remplit de trouble et de crainte. Alors, elle se mit à crier, et dit au roi : « Mais tu es Saül ! Pourquoi m'as-tu trompée ? – Tu dis vrai en effet, répondit-il, mais je te l'ai juré, tu n'as rien à craindre. Qu'est-ce qui te fait crier ainsi ? – C'est, dit-elle, que je vois venir à moi un homme qui paraît tout divin. – Quel âge a-t-il, reprit Saül, et comment est-il vêtu ? – Il a l'apparence d'un vieillard très vénérable, et il porte un habit sacerdotal ».

Saül comprit que c'était Samuel, et il se prosterna le visage contre terre ; il s'en remit à ce que disait la femme. Mais il entendit que le mystérieux personnage parlait, et il reconnut la voix de Samuel. « Pourquoi me troubles-tu dans mon repos, disait-elle, et m'as-tu fait revenir ? – J'y suis contraint par la nécessité, répondit le roi. Les Philistins m'attaquent avec une armée très puissante, et Dieu m'a abandonné : il ne veut me répondre ni par l'intermédiaire des prophètes, ni par des songes. Je n'ai pas d'autre ressource que de vous appeler, vous qui m'avez toujours témoigné tant d'affection, afin que vous me montriez ce que je dois faire. – À quoi bon m'interroger ? répondit Samuel. C'est là une démarche bien inutile. Le Seigneur t'a abandonné et il est passé du côté de ton rival. Il te traitera comme Il te l'a annoncé par ma bouche, après ta victoire sur Amalec. Il te reprendra ton royaume, et le donnera à David : parce que tu n'as pas obéi à sa voix. Tu n'as pas exécuté la rigueur de sa colère contre Amalec, tu as épargné Agag, et conservé une partie du butin malgré sa défense formelle. Au contraire, tu as persécuté David, et tu as massacré les prêtres qui étaient fidèles à leur Dieu. C'est pour cela que le Seigneur te châtie maintenant. À cause de tes crimes, Israël va tomber avec toi au pouvoir des Philistins. Demain, tes fils et toi, vous me rejoindrez dans le royaume des morts, et le camp d'Israël sera livré par le Seigneur aux mains des Philistins ».

Ces paroles, dit Josèphe, glacèrent d'effroi le cœur de Saül : il s'éroula la face contre terre, à la fois sous l'action du saisissement que lui causa la prophétie de Samuel, et parce qu'il y avait près de deux jours qu'il n'avait pris aucune nourriture. La pythonisse, en rentrant dans la pièce où elle l'avait laissé seul avec l'apparition, le trouva en cet état : « Vous voyez, lui dit-elle, que votre servante vous a obéi. Elle a suscité celui que vous désiriez voir, et cela au péril de sa vie. Maintenant, à votre tour, écoutez-moi ; permettez à votre servante de vous apporter un peu de nourriture, afin qu'ayant mangé vous repreniez des forces, et puissiez continuer votre chemin ».

Saül refusa, disant : « Je ne mangerai pas, je n'ai pas faim ». Mais la femme insista, et les deux familiers du roi se joignirent à elle. On peut conjecturer de là que ni elle ni eux n'avaient entendu ce que Samuel disait à Saül : sans quoi ils se seraient employés bien plutôt à le dissuader de se rendre à une bataille où il savait qu'il devait mourir.

À la fin Saül, cédant à leurs instances, accepta de manger quelque chose. Il se releva et s'assit sur le lit. Il était accablé de tristesse et sans force.

La femme avait dans sa maison un veau gras. Avec une charité et un empressement vraiment touchants, elle alla aussitôt le tuer. Elle prit de la farine, la pétrit et en fit des pains sans levain, qu'elle servit devant Saül et ses compagnons. Les trois hommes mangèrent, puis ils prirent congé, marchèrent toute la nuit, et rejoignirent au point du jour le camp des Hébreux.

Commentaire moral et mystique

C'est une question controversée, parmi les Docteurs, de savoir si ce fut réellement l'âme de Samuel qui apparut à Saül, ou si ce fut un démon qui prit l'apparence extérieure du Prophète. Théologiquement parlant, il est absolument certain que la pythonisse était hors d'état de faire revenir un mort de l'autre monde : c'est là un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu, et Satan lui-même ne saurait renvoyer un instant sur la terre une âme qu'il détient dans ses prisons de feu. Toute la prétendue science de la nécromancie repose, en réalité, sur une supercherie de ce maître menteur : c'est lui qui prend les traits des personnages que l'on désire évoquer, usant de la faculté que lui reconnaît saint Paul, de pouvoir se transfigurer même en Ange de lumière¹⁸. Aussi, certains Docteurs, saint Ephrem par exemple, considèrent-ils comme une sottise et une impiété de croire, dans le cas qui nous occupe, que ce fut vraiment Samuel qui répondit à l'appel de la magicienne.

Mais d'autres sont moins catégoriques. Ainsi, saint Augustin admet que les deux opinions sont plausibles :

¹⁸ II Cor., XI, 14.

Si le Christ, dit-il, a permis au démon de le prendre dans ses mains et de le porter sur le pinacle du Temple, il n'est pas absurde de croire que, par une permission de la volonté divine, l'esprit de Samuel, non pas malgré lui et sous la contrainte des procédés magiques, mais volontairement, et obéissant à un secret dessein de Dieu – qui ne fut connu ni de Saül, ni de la pythonisse – apparut lui-même au roi, pour lui annoncer la sentence du Souverain juge ¹⁹.

Cette manière de voir a pour elle, d'abord un texte de l'*Éclésiastique* qui dit de Samuel « qu'après s'être endormi dans la mort, il fit connaître au roi et lui annonça la fin de sa vie » ²⁰ ; ensuite la précision, l'exactitude et la fermeté de la prédiction que l'apparition fit à Saül, chose dont le démon est bien incapable, puisqu'il ne connaît pas l'avenir et n'emploie jamais dans ses pseudo-prophéties que des formules ambiguës ; enfin la stupeur de la femme, en voyant apparaître, avant même quelle n'eût fini ses incantations, un fantôme dans lequel elle ne reconnut pas son démon familier.

On peut penser que Dieu agit ici comme il l'avait fait pour Balaam : il empêcha le démon de venir aux appels de la nécromancienne, et il envoya lui-même sur terre l'âme de Samuel, tentant un suprême effort pour sauver Saül ²¹.

*

Saint Pierre Damien s'extasie longuement sur le geste de la pythonisse :

Qui donc, dit-il, ne serait édifié et excité à la perfection de la charité ; qui ne se sentirait porté, non seulement à exercer la miséricorde envers le prochain, mais même à rendre le bien pour le mal, en lisant l'histoire admirable de cette pythonisse qui, à l'imitation de Dieu, traita si bien Saül, alors que, non seulement il avait perdu tout espoir de conserver son trône, mais qu'il devait périr le lendemain sous le glaive des Philistins ? Avec une vertu digne de l'Évangile, elle le gratifia d'un bienfait dont elle n'avait à attendre aucune récompense. C'était cet homme qui, comme elle s'en plaint, avait fait disparaître de la terre d'Israël tous les mages et tous les devins, la privant ainsi du gagne-pain que lui assurait son art divinatoire. Cependant, elle sacrifia pour lui son veau gras, le seul avoir qu'elle conservât précieusement dans sa pauvreté. Elle le lui offrit, en y ajoutant des pains sans levain, qu'elle fit pour lui avec le peu de farine qui lui restait. Voyant que, consterné et terrifié par la pensée de la mort toute proche, il se refusait absolument à prendre aucune nourriture, elle l'assiégea obstinément de ses prières et de ses arguments, pour qu'il observât envers elle la loi du talion... « Voici, dit-elle, que (tout à l'heure) votre servante a obéi à votre parole. Au péril de ma vie, j'ai fait ce que vous me demandiez. Maintenant donc, à votre tour, écoutez la voix de votre servante. Laissez-moi vous apporter un peu de nourriture, afin que vous repreniez des forces et soyez à même de vous remettre en route ». Aujourd'hui, où brille la lumière du

¹⁹ *Lettre à Simplicien*.

²⁰ *Éclés.*, XLVI, 23.

²¹ Cf. saint Th., I^a, qu. LXXXIX, a. 8, ad 2 ; saint Augustin, *De cura pro mortuis agenda*, c. XV, et autres références ; Corn., p. 124.

Nouveau Testament, en trouve-t-on beaucoup qui aient accompli ce que fit cette femme, laquelle vivait encore sous l'ombre de la loi ancienne ? Et pourtant celle-ci disait : « Tu aimeras ton ami et tu haïras ennemi », tandis que le Nouveau Testament fait retentir cette parole terrible : « *Votre Père ne vous pardonnera pas vos péchés, si vous ne pardonnez chacun à votre frère du fond de vos cœurs* »²².

Saül avait fait une telle guerre à tous les devins et sorciers, qu'il les avait tous tués, et il n'en restait plus un seul sinon cette pauvre femme ; et elle, qui avait survécu, était tellement gênée par la persécution du roi, que n'osant plus exercer son art divinatoire, elle avait complètement perdu le gain qu'elle en tirait d'habitude. Et, cependant, rendant le bien pour le mal, elle offrit allégrement ce qui lui restait, et elle donna à manger à son ennemi, comme si l'Apôtre déjà le lui avait commandé²³. Et elle fit cela, alors qu'elle savait que Saül était sur le point de périr, et qu'elle n'avait ni à attendre ses faveurs, ni à redouter sa colère²⁴.

²² Mt., V, 43, et VI, 15.

²³ Rom. XII, 20.

²⁴ Dam. col. 1098.

CHAPITRE 21

L'esclave égyptien

(I ROIS, XXX)

L'armée des Philistins cependant, après s'être rassemblée à Sunam, s'était portée sur Aphec, tandis que celle d'Israël avait établi son camp près de la fontaine d'Israël. Les Philistins, ayant leurs satrapes à leur tête, marchaient en bon ordre, groupés en centuries, et en bataillons de mille hommes. Le roi Achis arriva le dernier, amenant, avec ses propres troupes, David et son corps franc, dont il avait fait sa garde personnelle, tant il avait confiance en lui. Mais les autres satrapes ne l'entendirent pas de cette oreille : « Qu'est-ce que font là ces Hébreux ? demandèrent-ils ; pourquoi viennent-ils avec nous ? – *Vous ne connaissez donc pas David ?* répondit le roi. Vous n'avez jamais entendu parler de sa bravoure, de sa valeur, de sa générosité ? Vous ne savez pas tout ce que lui fait endurer Saül, au point qu'il a été forcé de s'exiler chez moi ? Or, depuis qu'il est parmi nous, je n'ai qu'à me louer de sa présence, je n'ai pas à lui reprocher la plus petite infidélité à mon égard ».

Bien loin de se rendre à ces raisons, les satrapes se fâchèrent, s'indignant de l'imprudence du roi. « *Renvoyez cet homme*, dirent-ils, *et qu'il se tienne dans le lieu que vous lui avez assigné ; mais qu'il ne vienne pas au combat avec nous, de crainte qu'il ne se retourne contre nous, une fois la bataille engagée. Où trouverait-il une meilleure occasion d'apaiser son roi, que de lui envoyer nos têtes coupées comme il l'a fait jadis pour Goliath ? N'est-ce pas lui, ce David auquel les femmes chantaient en chœur : Saül a tué mille Philistins, et David en a tué dix mille ?* »

Devant cette insistance, Achis finit par céder. Il fit appeler David et lui dit : « *Je vous jure par le Seigneur, qu'à mes yeux vous êtes un homme droit et bon. Je suis sûr de votre fidélité comme de votre bravoure, et votre venue dans notre camp ainsi que votre présence à nos côtés sur le champ de bataille, m'agréaient tout à fait. Je n'ai rien trouvé en vous de mauvais, depuis que vous êtes venu chez moi jusqu'à aujourd'hui. Mais vous ne plaisez pas aux satrapes, ils n'admettent pas votre présence parmi nous. Retournez-vous-en donc et allez en paix, afin de ne pas choquer les yeux des princes des Philistins, car ils pourraient vous faire un mauvais parti* ».

À dire vrai, cette décision fut une vraie bénédiction du ciel. Si David avait marché avec les satrapes, il se serait vu acculé à un dilemme in-

soluble : il aurait dû, ou bien combattre son propre roi, Saül et les Hébreux ses frères de race, ou bien passer à eux en plein combat et trahir ainsi ce roi Achis, pour lequel il avait conçu une véritable affection : car ce prince s'était toujours montré bon et compréhensif à son endroit, et la nature généreuse du fils de Jessé s'attachait sincèrement et profondément à quiconque lui faisait du bien.

Il ne put cependant s'empêcher d'exprimer le regret qu'il ressentait de cette exclusive prononcée contre lui. « *Qu'ai-je donc fait, dit-il, et qu'avez-vous trouvé en moi, votre serviteur, depuis le moment où je vous ai vu pour la première fois, jusqu'à aujourd'hui, pour que vous m'interdisiez d'aller avec vous et de marcher contre les ennemis de mon seigneur le roi ?* – Soyez sans crainte, répondit Achis. Non seulement je n'ai rien contre vous, mais *je vous considère comme un ange de Dieu*, et j'ai toujours pour vous une grande estime et une profonde affection. Seulement, il m'est impossible d'aller contre le sentiment des princes, qui ne veulent pas de vous. Faites-moi donc le plaisir de retourner à Sicéleg, et de là vous nous protégerez contre les incursions que l'ennemi pourrait tenter sur nos derrières. En acceptant cette mission, vous me rendrez un service aussi précieux que si vous combattiez avec nous ¹. Tenez-vous prêt demain matin, de très bonne heure, avec vos gens, et *vous partirez dès que le jour commencera à poindre* ».

David se résigna, et le lendemain, dès l'aurore, il se mit en route pour Sicéleg. Mais là une pénible surprise l'attendait : pendant son absence, les Amalécites avaient exécuté un coup de main sur la ville, l'avaient mise à sac, puis incendiée. Ils n'avaient pas massacré la population, mais ils s'étaient contentés d'*emmener captives toutes les femmes, et tout ce qui restait, depuis le plus petit jusqu'au plus grand*.

Lorsque David se rendit compte de l'étendue du désastre, il se laissa aller à la plus vive douleur et déchira ses habits ². Ses hommes à leur tour furent pris d'un tel désespoir à la pensée d'avoir perdu leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens, qu'*ils se mirent à crier et à pleurer, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus de larmes*. Puis avec cette irascibilité, cet esprit de révolte, si prompt à s'enflammer chez les Juifs, et dont Moïse, jadis, avait eu tant à souffrir, ils rejetèrent la responsabilité de ce malheur sur leur chef, et ne parlaient de rien moins que de le lapider !

Cette ingratitude fut très sensible à David, accablé lui-même par la perte de ses deux épouses, Abigaïl et Achinoas. Mais il se ressaisit vite, et mettant, selon son habitude, toute sa confiance en Dieu, il pria le grand-prêtre Abiathar de revêtir l'éphod et de consulter le Seigneur,

¹ Flav., l. VI, ch. V.

² Flav., *loc. cit.*

pour savoir ce qu'il devait faire : « *Dois-je poursuivre ces bandits, demanda-t-il, et les atteindrai-je, si je le fais ? – Poursuis-les, répondit le Seigneur, tu les atteindras sans aucun doute, et tu rentreras en possession de tout ce qu'ils ont pris* ».

David ne perdit pas de temps. Prenant avec lui toute sa troupe, il se lança à la poursuite des pillards. Il marchait à une telle allure qu'en arrivant au torrent de Besor ³, un tiers de ses hommes durent s'arrêter, épuisés de fatigue, incapables d'aller plus loin. David leur enjoignit alors de rester là à garder les bagages, et continua la poursuite avec les 400 hommes encore valides.

Tandis qu'ils allaient, ils rencontrèrent dans la campagne un Égyptien à demi-mort d'épuisement : depuis trois jours il n'avait ni bu ni mangé. David, avec sa bonté ordinaire, lui fit donner du pain, de l'eau, des figues, des raisins secs. Et lorsque le pauvre diable eut repris ses esprits, il l'interrogea : « *Quel est ton maître ?* demanda-t-il. *D'où viens-tu, et où vas-tu ? – Je suis, répondit l'homme, un esclave égyptien, au service d'un Amalécite. Mon maître m'a laissé là, parce que je suis tombé malade avant-hier. Car nous avons fait une expédition vers la partie méridionale des Céréthiens ⁴, vers Juda et vers le midi de Caleb, et nous avons brûlé Sicéleg* ».

David lui demanda alors s'il était capable de le conduire jusqu'à la troupe des agresseurs. « *Jurez-moi, répondit l'Égyptien, que vous ne me tuerez pas, et que vous ne me remettrez pas entre les mains de mon maître, et je vous conduirai à eux* ». David le lui jura, et l'homme le mena jusqu'au lieu où les ennemis s'étaient arrêtés.

Comme ils ne se défiaient de rien, dit Josèphe, et qu'ils étaient dans la joie du butin dont ils venaient de s'emparer, on les trouva plongés dans le vin et la bonne chère. Les uns étaient ivres et couchés, endormis à même le sol ; les autres avaient déjà tant bu, qu'ils étaient prêts à les imiter ; et les autres avaient encore le verre en main. Ainsi, n'étant pas en état de se défendre, et ceux qui purent prendre les armes se trouvant aussitôt accablés par les Israélites, il en fut tué un si grand nombre que seuls en réchappèrent 400 jeunes hommes qui réussirent à sauter sur des chameaux et à s'enfuir ⁵.

David délivra ses deux épouses ; tous ses hommes retrouvèrent leurs femmes et leurs enfants. Ils récupérèrent entièrement le butin fait par les Amalécites, sans qu'il y manquât rien, et prirent le chemin du retour, poussant devant eux les troupeaux de bœufs et de moutons retombés en leur possession. Et ceux qui les voyaient passer disaient : *Voilà le butin de David*.

³ Peut-être l'ouadi Esch-Scheria, au sud de Gaza.

⁴ Tribu alliée des Philistins.

⁵ Flav., l. VI, ch. XV.

Ils revinrent ainsi jusqu'au torrent de Bésor, où étaient restés les deux cents hommes qui n'avaient pas pu suivre. Ceux-ci s'avancèrent au-devant de leur chef, témoignant leur joie de le revoir sain et sauf, lui et tous ses compagnons ; David leur adressa quelques paroles bienveillantes. Mais une discussion ne tarda pas à s'élever entre les deux groupes. Malgré la qualité exceptionnelle de ce corps franc, tous les hommes qui le composaient n'étaient pas des saints : il comptait, comme tout groupement humain, des individus plus prompts à écouter la voix de l'égoïsme et de la cupidité que celle de la charité ou de la justice. Ceux-ci prirent aussitôt les devants pour ne pas laisser entamer leur part de butin. *« Puisqu'ils ne sont pas venus avec nous, dirent-ils, ils n'ont droit à rien, nous ne leur donnerons quoi que ce soit des prises que nous avons faites. Que chacun d'eux se contente de récupérer sa femme et ses enfants ; et après cela, qu'il s'en aille sans réclamer autre chose »*.

Ainsi, ils attribuaient à un manque de courage l'absence de leurs camarades sur le champ de bataille. Mais David les en reprit, et leur reprocha avec douceur leur manque de générosité. *« Ce n'est pas ainsi, mes frères, leur dit-il, que vous devez disposer de ce que le Seigneur a remis entre vos mains. Il nous a protégés, au point qu'aucun de vous n'est mort dans ce combat ; il a livré en notre pouvoir les brigands qui étaient venus nous piller. Il n'est pas juste que ceux-ci soient privés de toute participation au butin, sous prétexte qu'ils sont restés à garder les bagages, puisque c'est moi qui leur en avais donné l'ordre. Ce faisant, ils nous rendaient un grand service, et ils n'étaient pas à l'abri d'une attaque de l'ennemi. Que personne donc n'écoute cette proposition. Au contraire, partageons fraternellement ce qui est tombé entre nos mains : une part égale sera attribuée à celui qui aura combattu, et à celui qui sera resté à garder les bagages »*.

Ce jugement devint pour Israël une loi qui a toujours été observée depuis.

David envoya aussi des dons, prélevés sur le butin, à ses proches et à ses amis, dans les villes de la tribu de Juda : il voulait par là les remercier des services qu'ils lui avaient rendus pendant sa vie errante, et aussi sans doute les dédommager des pertes que leur avaient fait subir les Amalécites, au cours de leurs incursions sur leur territoire.

Commentaire moral et mystique

L'épisode de l'esclave égyptien montre, au témoignage de saint Grégoire, que Dieu utilise souvent pour des fins rédemptrices, des hommes que le monde dédaigne et rejette comme des non-valeurs.

Il y a des individus, dit-il, qui sont méprisés du monde et que le siècle abandonne comme des indignes et comme les moindres des hommes, ne les jugeant propres à aucune gloire. Or ce sont ces moindres et ces indignes que Dieu daigne choisir, selon ces paroles de l'Apôtre : *Il y a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles ; mais Dieu a choisi ce qui était sot aux yeux du monde pour confondre les sages ; et ce qui était faible aux yeux du monde, pour confondre les forts* ⁶. C'est ce qui nous est merveilleusement bien figuré au Livre des Rois, dans cet esclave égyptien, qui, défailant en route, fut abandonné malade par les Amalécites sur le chemin. David le trouva, le restaura et, l'ayant pris pour son guide, il poursuivit les Amalécites, les rejoignit en train de faire bonne chère, et les détruisit entièrement. Que signifie en effet la fatigue en chemin de cet Égyptien esclave d'un Amalécite, sinon que souvent l'amateur du siècle présent, couvert de la noirceur de son péché, est tellement méprisé et délaissé de tout le monde, qu'il ne peut plus courir avec le monde, et que brisé par l'adversité, il s'abandonne ? Mais David le trouve : parce que le vrai David, notre Rédempteur, convertit parfois à son amour ceux qu'il trouve ainsi méprisés et délaissés par le monde. Il les restaure avec des aliments, parce qu'il les nourrit de l'intelligence de sa parole ; il les prend pour guides dans le chemin, parce qu'il en fait même, quelquefois, les prédicateurs de sa vérité.

Et celui qui n'était pas capable de suivre les Amalécites devient le guide de David ; parce que celui que le monde a abandonné comme indigne, non seulement reçoit Dieu dans son cœur mais le porte dans le cœur des autres par la prédication.

Sous la conduite de ce guide, David trouve les Amalécites en train de festoyer, et les défait, parce que le Christ anéantit les vaines joies du monde, grâce à la prédication de ces mêmes hommes, que le monde a refusé d'avoir pour compagnons ⁷.

*

David, en accordant la même récompense à ceux qui sont restés à garder les bagages qu'à ceux qui ont combattu, nous fait comprendre que ceux qui ne peuvent, dans l'Église, se livrer à un apostolat actif, aller en mission, affronter les conférences contradictoires, parce qu'ils n'en ont pas les moyens, ne seront pas pour autant frustrés de leur récompense. Pourvu qu'ils restent dans l'obéissance ; pourvu qu'ils gardent fidèlement *les bagages de l'Église*, les vérités de la foi et les enseignements de sa doctrine, ils auront part eux aussi à la vie éternelle. C'est le même enseignement que celui des travailleurs de la vigne, dans l'Évangile. *Il y a bien des demeures dans la maison de mon Père*. Que chacun fasse ce qu'il peut, en fonction des dons qu'il a reçus, et il recevra le denier promis aux bons ouvriers. Ceux qui, faute d'intelligence, d'éloquence, de moyens, sont incapables de prendre part au labeur apostolique, ne seront pas frustrés de leur récompense, pourvu qu'ils demeurent dans l'obéissance, qu'ils aident les Apôtres dans la mesure où ils le peuvent, et qu'ils restent fidèles à la doctrine ⁸.

⁶ I Cor., I, 26-27.

⁷ Greg., *Mor. sur Job*, l. V, 73 ; Pat. lat., t. LXXV, c. 721.

⁸ Saint Bonaventure, *Apologia pauperum* ; R. IV, ch. III, t. XIV, p. 610.

CHAPITRE 22

La mort de Saül

(I ROIS, XXXI)

Le combat s'engagea entre les Philistins et les Juifs et il fut très opiniâtre de part et d'autre. Mais enfin l'avantage se dessina du côté des premiers, et les Israélites commencèrent à faiblir. Saül, lui, cependant, continuait à combattre avec un courage hors de pair. Il avait près de lui trois de ses fils : Jonathas, Aminadab et Melchisua, ainsi que quelques hommes de sa maison. Les forces de l'ennemi se concentraient sur eux, et ils ne tardèrent pas à être accablés par le nombre. Successivement Jonathas, puis ses deux frères, furent tués. À cette nouvelle, la panique se mit dans les rangs des Hébreux : ils s'enfuirent en désordre, poursuivis par l'ennemi qui en fit un grand carnage sur le mont Gelboë. Seul le petit groupe que le roi dirigeait en personne demeurait intrépide et ne reculait que pied à pied. Mais les traits de l'ennemi les décimaient, et ils tombaient les uns après les autres. Enfin, une flèche atteignit Saül et le blessa à mort. Il sentit que ses forces l'abandonnaient et qu'il lui devenait impossible de continuer la lutte. Alors il dit à son écuyer : « *Tire ton glaive et tue-moi, car je redoute que ces incirconcis ne viennent jusqu'à nous, ne s'emparent de moi et ne me tuent, après m'avoir fait subir les derniers outrages* ». D'après la tradition des Hébreux, confirmée par saint Jérôme¹, cet écuyer n'était autre que Doëg l'Iduméen. Mais il se refusa à faire ce que le roi demandait : *parce qu'il était, dit l'Écriture, plein de la crainte la plus vive*. Il était terrifié à la pensée de la mort qui approchait, et de plus, il n'osait porter la main sur l'oint du Seigneur.

Alors Saül appuya la pointe de son glaive sur son ventre et se laissa tomber sur elle. Ce que voyant, son écuyer l'imita, et se jeta lui aussi sur son épée. Il ne voulait à aucun prix tomber vivant aux mains de David, dont il redoutait la vengeance. Tous les compagnons de Saül et tous les soldats de sa garde périrent dans ce combat suprême.

Épouvantés par le désastre dont ils étaient témoins, les Israélites qui habitaient les villes et les campagnes environnantes s'enfuirent dans toutes les directions, et les Philistins occupèrent le pays.

Le lendemain de cette journée tragique, ils vinrent sur le champ de bataille, afin de dépouiller les cadavres, et ils trouvèrent le corps de

¹ Carth., p. 419 ; Gloss., ch. 511 ; H. S., c. 1322. — Opinion commune. Certains commentateurs ont pensé que Saül ne pouvait se tuer lui-même, à cause d'une cuirasse de mailles qu'il portait. Corn., p. 434.

Saül, ainsi que ceux de ses trois fils, étendus sur la montagne de Gelboë. Ils les décapitèrent tous les quatre, et s'emparèrent de leurs armes. Des courriers furent expédiés pour annoncer dans tout le pays la nouvelle de cette victoire et en rendre grâce à leurs dieux. La tête de Saül, et celles de ses fils, furent promenées de ville en ville, puis suspendues dans le temple de Dagon ², tandis que leurs armes étaient déposées comme un trophée dans le temple d'Astaroth. Quant à leurs corps, ils furent cloués sur des gibets, que l'on dressa à l'extérieur des murs de Bethsam, afin que tous les Israélites pussent les contempler : car cette place était située sur la frontière qui séparait le pays des Juifs de celui des Philistins. Elle s'appela ensuite Scytopolis, d'après Josèphe, et porte aujourd'hui le nom de Beisâm, dans la vallée du Jourdain, à l'est du mont Gelboë ³.

Les habitants de Jabès-Galaad manifestèrent en cette circonstance la grandeur de leur courage (et aussi la reconnaissance qu'ils gardaient à Saül, pour les avoir jadis délivrés de Naas l'Ammonite ⁴) : indignés de voir que, non seulement on privait de si grands princes des honneurs de la sépulture, mais qu'on les traitait avec tant d'ignominie, les plus braves d'entre eux marchèrent toute la nuit, vinrent hardiment détacher ces corps sous les yeux des Philistins, et les emportèrent sans que personne osât les inquiéter. Toute la ville leur fit un enterrement fort honorable : la population entière passa sept jours en pleurs, y compris les femmes et les enfants, dans un deuil public, et un jeûne si extraordinaire qu'ils ne voulurent ni boire, ni manger durant tout ce temps, tant la perte de leur roi et de leurs princes les pénétrait de douleur ⁵.

La Vulgate dit ici qu'ils brûlèrent les corps. L'incinération n'était certainement pas pratiquée, au moins d'une façon courante, par les Juifs : d'abord parce qu'ils tenaient des Patriarches une vague croyance à la résurrection des corps ; et d'autre part parce qu'ils avaient conservé de leur long séjour en Égypte l'usage d'enterrer les morts avec le plus grand soin. Mais on pouvait recourir à la crémation en cas de guerre ou de peste. Si, en l'occurrence, ils brûlèrent les cadavres de Saül et de ses fils, ce fut, ou bien parce que l'état de corruption avancée où ils étaient rendait cette mesure indispensable, ou bien par crainte que les Philistins ne vinsent les leur reprendre.

Plusieurs auteurs pensent cependant qu'il faut entendre l'expression de la Vulgate au sens de brûler des parfums sur leurs corps ⁶, comme le dit la version chaldaïque de la Bible, et comme l'usage en existait pour les souverains et les grands personnages. Le deuxième

² Flav., l. VI, ch. XV.

³ B. J.

⁴ Cf. I Rois, XI.

⁵ Flav., l. VI, ch. XV.

⁶ Lyre, c. 514 ; Carth., p. 420 ; D. B., au mot : *Crémation*.

Livre des *Paralipomènes* le rapporte expressément pour le roi Asa : « *Son corps, dit-il, fut étendu sur une couche remplie d'aromates et de parfums préparés avec soin, et on en fit pour lui une grande combustion* » ⁷.

La version arabe porte qu'ils allumèrent une lampe, comme on a coutume de le faire pour les rois.

Voilà de quelle sorte, continue Josèphe, le roi Saül finit sa vie, selon ce que lui avait annoncé le prophète Samuel, pour avoir contrevenu au commandement de Dieu touchant les Amalécites, fait mourir le grand-prêtre Achimélech avec toute la race sacerdotale, et réduit en cendres la ville de Nobé, que Dieu même leur avait assigné comme séjour ⁸.

Il avait régné vingt ans.

Le livre des *Paralipomènes* laisse planer une menace redoutable sur son sort éternel : « *Saül mourut donc à cause de ses iniquités, parce qu'il viola le commandement que le Seigneur lui avait donné, et il ne le garda point ; bien plus, il consulta une pythonisse, et il ne mit pas son espérance dans le Seigneur. C'est à cause de cela que Dieu le fit mourir, et fit passer son royaume à David, fils de Jessé* » ⁹.

Commentaire moral et mystique

Saül est la figure des âmes que leurs qualités naturelles et les prévenances divines appelaient à une haute destinée, mais qui, comme le démon lui-même, se sont laissées corrompre peu à peu par l'orgueil et ont fini misérablement.

Saint Jean Chrysostome décrit ainsi la lente dégradation de ce malheureux roi :

Le démon, étant aussi artificieux qu'il l'est, emploie toutes ses adresses et toute sa malice pour perdre les hommes. Il ne commence d'abord que par des choses légères et peu importantes. Il suggéra à Saül de désobéir à Samuel, et à offrir lui-même à Dieu victimes et holocaustes en l'absence du prophète. Lorsque Samuel lui reprocha cette grave faute, il répondit qu'il y avait été contraint par la pression de l'ennemi, et au lieu de déplorer son péché, il n'en fut pas plus touché que s'il ne l'eût point commis. Dieu lui ordonna ensuite d'exterminer entièrement les Amalécites, et, contre cet ordre, il conserva le roi, ainsi qu'une partie du peuple et du butin. Il se prit ensuite de haine contre David, et fit tout ce qu'il put pour le perdre : ainsi, tombant sans cesse en de nouvelles fautes, perdant chaque jour du terrain, il roula jusqu'au fond de l'abîme où le démon avait résolu de l'entraîner. Il faut donc veiller avec grand soin contre le mal dans ses premières approches. Quand le péché dont nous sommes tentés ne devrait attirer après lui aucune suite fâcheuse, nous devrions cependant le fuir de toutes nos

⁷ XIV, 14.

⁸ Flav., l. VI, ch. XV.

⁹ I Paralip., X, 13.

forces ; mais tenant pour certain qu'un premier mal est bientôt suivi d'un autre et qu'il croit dans l'âme par des degrés insensibles, nous ne devons rien négliger pour l'étouffer dès sa naissance...

Ce que je vais vous dire vous surprendra : il me semble que nous devons moins veiller contre les grands crimes que contre les fautes qui nous paraissent légères et dont nous ne faisons aucun cas. L'horreur que nous inspirent les premiers nous protège contre eux, tandis que le peu de crainte des autres nous porte à l'apathie et à l'indifférence. Cette insensibilité même nous empêche de nous élever contre ces péchés pour les combattre et pour les vaincre. C'est ce qui fait qu'en très peu de temps, ils croissent par notre faute, et de petits, deviennent grands ¹⁰.

*

Au sens moral, l'assaut des Philistins contre Saül représente l'assaut suprême des démons contre l'âme qui, après avoir reçu l'onction du Saint-Esprit, est tombée dans le péché et s'est engagée sur le chemin de sa perte éternelle.

Néanmoins ces esprits du mal ne peuvent en venir à bout que s'ils ont d'abord exterminé Jonathas, dont le nom signifie : *don de la colombe*, et qui représente la simplicité de la foi. Tant qu'il reste dans l'âme quelque chose de cette vertu, elle ne peut mourir. Mais quand Jonathas succombe, quand toute étincelle de confiance en Dieu s'éteint, les démons ont beau jeu pour l'accabler sous les flèches de leurs tentations. Et cependant ces traits eux-mêmes ne suffisent pas à la tuer. Saül ne meurt que parce qu'il se laisse tomber lui-même sur son épée : le démon ne peut pas précipiter une âme dans la mort éternelle. Il faut qu'elle s'y jette elle-même par le désespoir.

La mort de Saül représente allégoriquement la fin des Juifs en tant que race royale et peuple élu. Ils se sont suicidés avec leur propre glaive, avec l'arme excellente qu'ils possédaient dans la législation mosaïque, quand ils ont crié : « *Nous avons une Loi, et selon cette Loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu* » ¹¹. Ils ont voulu se servir de ce glaive pour tuer le Sauveur, et c'est leur propre nation qu'ils ont frappée de mort, parce qu'il est écrit : « *Celui qui frappe avec le glaive périra par le glaive* » ¹².

Les habitants de Jabès-Galaad sont la figure des Pères de l'Église qui ont respecté, malgré ses crimes, la dignité du peuple juif. Ils en ont précieusement recueilli les restes. Ils en ont *brûlé les chairs*, c'est-à-dire abandonné tout ce qu'il y avait de charnel en lui, mais ils ont conservé ses os, c'est-à-dire l'Écriture et la liturgie, qui étaient comme l'ossature du peuple élu.

¹⁰ Chrysostome, Hom. LXXXVI sur Mt., 3.

¹¹ Jo., XIX, 52.

¹² Mt., XXVI, 52.

LIVRE II

Le roi

CHAPITRE 1	Montes Gelboë (II ROIS, 1)	163
CHAPITRE 2	David, roi de Juda (II ROIS, 2).....	170
CHAPITRE 3	La mort d'Abner (II ROIS, 3).....	175
CHAPITRE 4	L'assassinat d'Isboseth (II ROIS, 4)	181
CHAPITRE 5	David roi d'Israël (II ROIS, 5)	185
CHAPITRE 6	Transfert de l'Arche chez Obédédôm (II ROIS, 6).....	192
CHAPITRE 7	David veut bâtir un temple au Seigneur (II ROIS, 7)	198
CHAPITRE 8	Affermissement du royaume (II ROIS, 8).....	202
CHAPITRE 9	David recueille Miphiboseth (II ROIS, 9)	207
CHAPITRE 10	Injure du roi des Ammonites envers David (II ROIS, 10)	209
CHAPITRE 11	Cave mulierem (II ROIS, 11).....	213
CHAPITRE 12	C'est toi qui es cet homme ! (II ROIS, 12).....	223
CHAPITRE 13	La prise de Rabath (II ROIS, 12)	229
CHAPITRE 14	Thamar (II ROIS, 13)	231
CHAPITRE 15	La veuve de Thécua (II ROIS, 14).....	236
CHAPITRE 16	La révolte d'Absalon (II ROIS, 14 – 15).....	240
CHAPITRE 17	Absalon entre à Jérusalem (II ROIS, 16)	248
CHAPITRE 18	Achitopel se pend (II ROIS, 17)	253
CHAPITRE 19	La mort d'Absalon (II ROIS, 18).....	257
CHAPITRE 20	David reprend le pouvoir (II ROIS, 19).....	264
CHAPITRE 21	Révolte de Séba, et meurtre d'Amasa (II ROIS, 20).....	270
CHAPITRE 22	Les fils de Saül et les Gabaonites (II ROIS, 21).....	274
CHAPITRE 23	L'ordre des Trente-sept (II ROIS, 22 – 23).....	278
CHAPITRE 24	Le dénombrement d'Israël (II ROIS, 24).....	284
CHAPITRE 25	Abisag (III ROIS, 1).....	289
CHAPITRE 26	Mort de David (I PARALIP., 23 et 28 – 29)	293

CHAPITRE 1
Montes Gelboë
(II ROIS, I)

Le désastre de Gelboë eut lieu le jour même où David remporta la victoire qui lui permit de récupérer tout ce que les Amalécites avaient emporté à Sicéleg. Deux jours après, il vit arriver un jeune homme qui venait du camp de Saül : *le garçon avait les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière*, ce qui était chez les Juifs un signe de deuil et de douleur. Dès qu'il fut en présence du jeune chef, *il se prosterna le visage contre terre, et l'adora*, manifestant ainsi qu'il le reconnaissait pour son Seigneur. « *D'où viens-tu ?* demanda David, anxieux d'avoir des nouvelles de la bataille, qu'il savait imminente entre les Juifs et les Philistins. – *Je me suis enfui de l'armée d'Israël*, répondit l'homme. – Qu'est-il donc arrivé ? reprit David. Dis-le-moi... ». Le messager conta alors comment s'était engagé le combat et comment les Hébreux avaient été battus. Ils avaient subi des pertes considérables, les survivants s'étaient enfuis en débandade, le roi était au nombre des morts, ainsi que Jonathas et ses autres fils.

Le nom de Jonathas atteignit le cœur de David dans ses fibres les plus profondes. « *Comment sais-tu*, demanda-t-il, *que Saül et Jonathas ont succombé ?* » Il ne pouvait croire à la mort de son meilleur ami, ni à la défaite de Saül, qu'il savait si brave, et si capable à la guerre. « *Les as-tu vus de tes yeux ? Ou bien l'as-tu entendu dire ?* – *Je suis venu par hasard sur le mont Gelboë*, répondit le jeune homme, et j'aperçus le roi. Il était blessé, *et s'appuyait sur sa lance*, pour se soutenir. Cependant, *les chars et la cavalerie ennemis convergeaient vers lui*, et il n'avait aucune chance de leur échapper. En m'entendant venir, il se retourna et me fit signe d'approcher. *Qui es-tu ?* demanda-t-il. – *Je suis Amalécite, répondis-je. Il me dit alors : Viens près de moi et tue-moi, car les angoisses m'enserrent de tous les côtés, et cependant toute la vigueur de mon âme est encore en moi* ».

Certains Docteurs d'Israël ont pensé que Saül à ce moment voyait autour de lui les spectres de tous les prêtres qu'il avait fait massacrer à Nobé ¹, et que c'était là la cause des angoisses dont il parle.

« *Alors, continua le jeune homme, je m'approchai de lui, et je le tuai. Je savais qu'il n'aurait pu survivre à ce désastre. Et j'ai pris le*

¹ Corn., p. 434.

diadème qu'il avait sur la tête – c'est-à-dire, probablement, la couronne qui ornait le casque de Saül, comme insigne de sa royauté –, ainsi que le bracelet d'or ² qu'il avait à son bras, et je vous les ai apportés à vous, mon seigneur ».

Ce récit des derniers instants de Saül ne concorde pas avec celui qui a été donné au chapitre précédent. Josèphe essaie de les fusionner l'un avec l'autre, en disant que le roi, ne pouvant arriver à se tuer lui-même en se jetant sur son épée, et voyant cet étranger près de lui, lui demanda de l'achever.

Mais les commentateurs catholiques sont unanimes à penser que la vraie version est la première, celle du chapitre XXXI : Saül se tua de sa propre main, comme l'Écriture le dit, et le rapport de l'Amalécite est un mensonge imaginé par lui, pour se concilier les bonnes grâces du nouveau souverain.

D'après les traditions juives, cet homme n'était pas un quelconque détrousseur de cadavres : c'était le propre fils de Doëg l'Iduméen. L'ensemble de l'histoire montre qu'il n'ignorait rien de ce qui se passait à la cour, et savait les droits de David à la royauté. En voyant Saül mort, Doëg comprit que tout était perdu, et qu'il n'échapperait pas à la vengeance de David. Mais dans un sursaut d'amour paternel, il voulut du moins sauver son fils. Il pensa que ce serait une joie pour le jeune héros d'apprendre la mort du persécuteur qui l'avait tant fait souffrir, et de tenir dans ses mains les insignes de la royauté. Le porteur d'une si bonne nouvelle recevrait sans doute en échange des faveurs exceptionnelles. Il prit donc sur le corps de Saül la couronne ainsi que le bracelet, et les confia à son fils, avec mission d'aller les offrir à David. Après quoi, il se jeta à son tour sur son glaive, et se tua.

Saint Augustin rapporte un trait tout semblable de Caton : pour ne pas laisser à César la gloire de lui accorder sa grâce, il se pendit ; mais auparavant, il enjoignit à son fils de faire sa soumission à César, et de se concilier son amitié ³.

David était bien au-dessus de telles ambitions : pas un instant il ne songea que la disparition de Saül lui ouvrait l'accès du trône. Il ne vit que la mort de son roi, celle de Jonathas, le désastre du peuple élu, et, saisi de douleur, il déchira ses vêtements et fondit en larmes. Tous ses hommes l'imitèrent, par amitié pour lui, sans doute, encore plus que par conviction : car beaucoup, en leur for intérieur, devaient se réjouir de voir disparaître le tyran qui les avait persécutés sans répit, et de penser que c'était leur chef à eux – qu'ils estimaient profondément et en qui ils avaient toute confiance –, qui allait devenir roi d'Israël.

² Flav., l. VII, ch. I.

³ Cité de Dieu, l. I, ch. XXIII.

Toute la journée se passa dans le deuil, les larmes, les gémissements, et l'on observa un jeûne rigoureux jusqu'au soir. La pensée que le roi, que Jonathas, qui était chéri de tous pour son courage et sa vertu, et que la fleur des guerriers du peuple saint étaient tombés sous le glaive des incirconcis, déchirait le cœur des fils d'Israël.

Quand il eut donné libre cours à sa douleur, David manda l'individu qui avait apporté la fatale nouvelle. « De quel pays es-tu ? interrogea-t-il. – *Je suis*, répondit l'homme, *le fils d'un étranger, d'un Amalécite* établi depuis longtemps au milieu des Juifs ». Il se garda de nommer son père, sachant la haine que Doëg avait nourrie contre David. « *Comment n'as-tu pas craint, reprit celui-ci, de lever la main sur l'Oint du Seigneur, et de le mettre à mort ? Comment as-tu osé accomplir un pareil crime ? Tu as montré, ce faisant, que tu es un véritable Amalécite, non seulement par ta naissance, mais par les sentiments de ton cœur. Que le sang que tu as versé retombe sur ta tête ! Tu as prononcé toi-même ta sentence, quand tu as dit : C'est moi qui ai tué l'Oint du Seigneur* ». Et appelant un de ses officiers, il lui donna l'ordre d'exécuter le misérable sur-le-champ.

Une fois cet acte de justice accompli, David, pour graver le souvenir de la mort de Saül et de Jonathas dans l'esprit des enfants d'Israël, composa un poème d'une émotion tellement intense qu'on peut le considérer comme l'un des plus purs chefs-d'œuvre de la littérature élégiaque, et qu'il est impossible de le lire aujourd'hui encore sans en être touché.

Avant d'en reproduire le texte, l'Écriture ajoute que *David précrivit d'enseigner l'arc aux fils* de Juda, selon ce qui est écrit au *Livre des Justes*. La plupart des commentateurs ont vu dans cet ordre une mesure de sécurité pour l'avenir : David, impressionné par le fait que la victoire des Philistins était due surtout à l'habileté de leurs archers, comprit la nécessité d'enseigner avec le plus grand soin le maniement de cette arme aux jeunes Hébreux, en prévision des guerres futures ; et surtout à ceux de Juda, qui constituaient la principale force militaire d'Israël ⁴.

Quant au *Livre des Justes*, dont ils est fait mention ici, et dans Josué ⁵, il n'en reste plus trace aujourd'hui. Il est probable qu'il disparut, comme beaucoup d'autres, dans l'incendie qui détruisit entièrement Jérusalem, lorsque la ville fut prise par Nabuchodonosor ⁶. Saint

⁴ Certains auteurs ont voulu entendre l'arc comme si ce mot signifiait : *le chant ou la force*. Mais l'interprétation que nous donnons ci-dessus est corroborée par la *Paraphrase chaldaïque*, qui dit : *pour tirer de l'arc*, et par la version arabe : *pour lancer des flèches avec les arcs*. Elle semble donc préférable.

⁵ X, 3.

⁶ H. S., c. 1324 ; Lyr., c. 517.

Éphrem l'appelle le livre *Hascir*, et dit qu'il contenait tous les chants ou poèmes des Hébreux ⁷.

« *Rentre en toi-même, Israël, devant ceux qui sont morts sur tes hauteurs, percés de coups. L'élite d'Israël a été tuée sur tes montagnes. Comment les preux ont-ils succombé ? Ne manifestez pas trop haut votre douleur : ne l'annoncez point dans Geth, ne le publiez pas dans les carrefours d'Ascalon : de crainte qu'elles ne se réjouissent, les filles des Philistins, et qu'elles ne dansent de joie, les filles des incirconcis ! Montagnes de Gelboë. Que ni la rosée, ni la pluie ne descendent plus sur vous ! Qu'il n'y ait plus sur vos flancs de champs fertiles, dont on puisse offrir au Seigneur les prémices ! Parce que c'est là qu'est tombé le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'avait été qu'un homme ordinaire ; comme s'il n'était pas le roi, que l'huile sainte avait consacré* ⁸ !

« *Pourtant, ils étaient si valeureux ! Devant le sang des morts, devant la robuste carrière des vaillants, jamais la flèche de Jonathas n'est revenue en arrière ; jamais le glaive de Saül n'a frappé en vain !* (Ce qui veut dire : jamais la flèche de Jonathas n'a visé un homme sans le blesser à mort ; jamais le glaive de Saül n'a été arrêté par la musculature des hommes les plus vigoureux) ».

« *Saül et Jonathas, eux si attachants durant leur vie, par leurs qualités naturelles ; si beaux, par la noblesse de leurs caractères et leur bravoure, ils n'ont pas été séparés non plus dans la mort. Ils étaient plus rapides que des aigles, plus forts que des lions. Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous rapportait, sur les dépouilles des vaincus, des vêtements d'écarlate, dont vous étiez ravies, et qui vous donnait, pour vous parer, des ornements d'or pris à l'ennemi. Comment les preux sont-ils tombés dans le combat ? Comment Jonathas a-t-il été tué sur vos hauteurs ? Jonathas mon frère, je pleure sur toi, toi qui avais tant de charmes, toi que j'aimais plus tendrement qu'aucune femme, et que je chérissais comme une mère chérit son fils unique. Comment sont-ils tombés, ces héros ? Comment leurs armes de guerre ne les ont-elles pas sauvés ?* »

Commentaire moral et mystique

Cette histoire nous montre la richesse du cœur de David en même temps que sa propre humilité. Il aspire si peu à la royauté, qu'il ne manifeste aucune joie, aucun empressement quand l'heure sonne pour lui d'en ceindre la cou-

⁷ Ephr., c. 393.

⁸ Les commentateurs hésitent pour savoir si cette dernière expression se rattache à Saül, ou à son bouclier. On peut admettre que le bouclier des rois recevait lui-même une consécration. Le sens mystique demande cette interprétation.

ronne. Il ne pense qu'au désastre qui vient de frapper son peuple, à ces braves, le matin encore pleins de vie, qui gisent maintenant, épars en tous sens, exsangues et raides, sur la montagne fatale où la mort les a couchés ; il pense à Jonathas, à ce garçon si noble, si chevaleresque, qui était la moitié de son âme, et dont la chaude affection, née le jour du duel avec Goliath, ne s'était jamais démentie ensuite, quand David avait connu l'humiliation, l'opprobre et la misère. Mais ce qui élève notre héros sur les plus hautes cimes de la charité, ce qui fait de lui un des plus parfaits disciples du Christ, avant la lettre, ce sont les sentiments qu'il exprime à l'endroit de Saül. Il oublie la haine que lui a portée cet homme, et tous les maux qu'il lui a fait souffrir, pour ne se souvenir que des brillantes qualités dont il était doué, et surtout de l'onction sainte qu'il avait reçue et qui faisait de lui le représentant du Seigneur. Les expressions qu'il emploie ne laissent aucun doute sur sa sincérité : il ne fait pas là une oraison funèbre conforme à ce qu'exigent les convenances ; il parle vraiment du fond de son cœur, et il prouve que, malgré les procédés odieux dont Saül a usé à son endroit, il lui a toujours gardé, au fond de lui, une sincère affection. La haine n'a pas engendré en lui la haine : elle n'a pas réussi à troubler la limpidité de son âme, et à faire tourner en rancune, en esprit de vengeance, la simplicité candide de sa charité.

*

Cette élogie est, nous l'avons dit, une des pièces les plus émouvantes de la littérature universelle. Il était impossible d'exprimer avec une tendresse plus délicate la douleur que peut causer la mort d'un ami.

Mais elle a aussi une profonde signification symbolique. Quel crime avaient commis les monts de Gelboë, pour être frappés à jamais de stérilité ? Sans doute on peut admettre, avec certains commentateurs ⁹, que David voulut rappeler par là à ses successeurs le malheur survenu à Saül pour avoir méprisé les ordres de Dieu et s'être laissé aller à tant de crimes. Malgré tout son courage et ses actions d'éclat antérieures, bien qu'il fût rapide comme l'aigle, et généreux comme le lion, Saül a péri misérablement, parce qu'il n'a pas su se servir de l'arc qui a fait la force des vrais Israélites, c'est-à-dire des authentiques serviteurs de Dieu ; comme cela est écrit *dans le livre des Justes*, c'est-à-dire : dans la vie de tous les Saints ; de cet arc, avec lequel l'âme envoie des flèches qui montent jusqu'à Dieu, et qui mettent en fuite ses ennemis ; de cet arc, qui est l'intention du cœur. Oui certes, il est très important d'apprendre à tous les fils de Juda, à tous ceux qui veulent être des chrétiens d'élite et conquérir le royaume de Dieu, à se bien servir de cet arc-là ; faute de quoi, ils seront infailliblement mis en déroute par les Philistins, c'est-à-dire par les démons.

Médite, Israël ; médite, âme intérieure, sur ceux qui sont tombés blessés sur tes montagnes ; sur ceux qui sont tombés dans le péché, après avoir été élevés aux cimes de la contemplation. Les forts d'Israël ont été tués sur leurs propres montagnes : des hommes que leurs vertus rendaient les égaux des plus grands saints, sont tombés, par le fait même de ces montagnes, de ces

⁹ Saint Ambroise, *De Caïn et Abel*, l. II, ch. VIII, Pat. lat., t. XIV, c. 373 ; ch. IX, Pat. lat., t. XVI, c. 172.

hauteurs sur lesquelles ils s'étaient élevés. *Comment les forts sont-ils tombés dans le combat ?* Comment ont-ils été vaincus par la tentation, comment se sont-ils laissés surmonter par les suggestions du démon, par les attrait du monde et de la chair, eux qui paraissaient invincibles ? Mais *n'allez pas annoncer cela dans Geth, ni dans les carrefours d'Ascalon* ; n'allez pas rapporter à tort et à travers, surtout chez les Philistins, chez ceux qui n'ont aucune piété, les chutes des hommes de bien, de crainte que les filles des incirconcis ne tressaillent de joie ; de crainte que les âmes de ceux qui ne pratiquent aucune circoncision spirituelle, qui n'ont de circoncis ni les yeux, ni la langue, ni le cœur, ne se réjouissent et ne se moquent des fidèles qui travaillent à se mortifier, à pratiquer les bonnes œuvres, en leur disant : « Voyez à quoi cela vous sert ».

Montagnes de Gelboë, hauteurs glissantes, la rosée et la pluie ne viendront plus sur vous... Ceux qui sont sur vous ne recevront plus ni la rosée de la grâce, ni la pluie féconde de la vraie doctrine, ils sont stériles à jamais ; s'ils portent encore des fruits pour le monde, ils ne portent plus de ces prémisses qui sont la part du Seigneur.

Parce qu'ils ont rejeté le bouclier des forts... c'est-à-dire la patience (d'après saint Bonaventure). Ils n'ont pas su attendre l'heure de Dieu et se soumettre à sa Volonté. Ils ont suivi leurs propres inspirations, ils ont marché selon leur propre volonté, ils ont abandonné le bouclier de Saül, comme s'il n'était pas oint d'huile, comme si ce n'était précisément par ce bouclier, par cette patience, que descend sur nous l'onction divine, l'huile qui donne la vraie force, celle du Saint-Esprit.

Pourtant jusque-là *ils n'avaient remporté que des victoires ; ils étaient aimables* et ornés des plus belles vertus ; ils étaient unis entre eux par la charité, et *la mort elle-même ne les a pas séparés ; ils étaient plus rapides que des aigles*, par la hauteur de leur contemplation, par leur regard qui pouvait fixer le soleil ; *plus forts que des lions*, par leur courage et leur ténacité au combat.

Pleurez, filles d'Israël ! Pleurez, vous qui leur étiez soumises, qui aviez confiance en eux, qui vous abandonniez en toute innocence à leur direction ! Pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate, et vous paraît d'ornements d'or ; qui vous apprenait à tisser la robe somptueuse avec laquelle vous entreriez un jour au Paradis, et vous enseignait à embellir votre âme avec les fleurs des bonnes pensées et les purs joyaux que sont les vertus.

*

Au sens allégorique, David représente ici le Christ, qui gémit sur la mort de Saül, c'est-à-dire sur la ruine de Jérusalem et du peuple juif. L'appel pathétique aux monts Gelboë fait écho au douloureux avertissement de Jésus à Jérusalem : « *Quia si tu cognovisses et tu...* ¹⁰ »

Comment David, qui ne se vengea pas de ceux qui lui faisaient du mal, maudit-il les montagnes de Gelboë, après la mort de Saül et de Jonathas ? se demande saint Grégoire... En quoi étaient-elles coupables de la mort de Saül, pour se voir ainsi privées de rosée et de pluie, pour qu'une sentence

¹⁰ Luc, XII, 41 : « *Jérusalem, si tu connaissais comme moi (les maux qui vont fondre sur toi)* ».

royale les dépouillât de tout germe de végétation ? C'est quelles représentent ici les cœurs orgueilleux des Juifs, des Princes des prêtres et des Phariséens. C'est sur les hauteurs mêmes où Dieu les avait appelés qu'ils se sont perdus : la noblesse à laquelle ils avaient été élevés, a été la cause de leur ruine. Dans l'orgueil qu'ils ont conçu de se voir la race élue, le peuple saint, ils ont rejeté le bouclier des forts. Celui qui était le vrai protecteur et défenseur d'Israël, ils l'ont renié et bafoué solennellement devant Pilate, quand ils ont crié : « *Nous n'avons pas d'autre roi que César* ». Ils se sont refusés à reconnaître en Lui le Christ, l'oint par excellence du Saint-Esprit, le Messie promis depuis les origines du monde. À cause de cela, ni la rosée de la grâce, ni la pluie, c'est-à-dire la prédication de l'Évangile, ne viendront les féconder. Les Apôtres les abandonneront à leur incrédulité, et iront porter l'Évangile aux nations, à ces incirconcis que les Juifs méprisent. Ils ne seront plus les prémises de la moisson, ils seront au contraire les derniers à entrer dans les greniers célestes du Père de famille ¹¹.

*

Plainte de saint Augustin à propos de la mort d'un ami, dont il ne donne pas le nom.

La douleur de sa perte ennuagea mon cœur de ténèbres. Tout ce que je regardais n'était que mort. Et la patrie m'était un supplice, et la maison paternelle une étrange désolation. Tout ce que j'avais partagé avec lui, sans lui se tournait pour moi en abominable souffrance. Mes yeux le demandaient partout, et ils ne le rencontraient pas. Et je prenais en haine toutes les choses, parce que toutes étaient vides de lui, et quelles ne pouvaient plus me dire : « Voici qu'il va venir », comme pendant sa vie, quand il était absent. J'étais devenu une grande énigme pour moi-même ; je demandais à mon âme pourquoi elle était triste, et me troublait si fort, et elle ne savait rien me répondre. Et si je lui disais : « Espère en Dieu », elle ne m'obéissait pas, et elle avait raison, parce que l'homme quelle avait tant aimé et quelle avait perdu, était meilleur et plus vrai que le fantôme en qui je lui commandais d'espérer. Il n'y avait que les larmes qui me fissent du bien, et elles avaient pris la place de mon ami dans les délices de mon cœur...

Je m'étonnais de voir vivre les autres mortels, puisqu'il était mort, celui que j'avais aimé, comme s'il n'eût jamais dû mourir. Et je m'étonnais davantage de me voir vivre, alors qu'il était mort, moi qui n'étais qu'un autre lui-même. Qu'il a bien parlé, celui qui a appelé son ami *la moitié de son âme* ¹². Oui, j'ai senti que son âme et la mienne n'avaient été qu'une âme en deux corps : c'est pourquoi la vie m'était en horreur, je ne voulais plus vivre, réduit à la moitié de moi-même ¹³.

¹¹ Pat. lat., t. LXXIX, col. 797.

¹² Horace, *Carm.*, l. III, 8.

¹³ *Confess.*, IV, 9 et 11.

CHAPITRE 2

David, roi de Juda

(II ROIS, II)

Après avoir rendu à Saül et à Jonathas tous les honneurs que méritaient leur dignité royale et leur bravoure, David laissa s'écouler les sept jours de deuil que prescrivait la Loi ; puis, par l'entremise d'Abiathar, il consulta le Seigneur afin de savoir s'il devait dorénavant fixer sa résidence dans une cité de la tribu de Juda, et, si oui, dans laquelle ?

Il appartenait en effet lui-même à cette tribu et il l'aimait pour sa bravoure, sa générosité, sa fidélité. Dieu lui répondit de s'établir à Hébron. C'était – on s'en souvient – la ville sainte des Patriarches, où Abraham, Isaac et Jacob avaient voulu être enterrés à côté de leurs épouses ¹. Bien qu'elle fût encore au pouvoir des Jébuséens, elle servait déjà, dans sa partie basse, de capitale à la tribu de Juda qui, lors du partage de la Terre promise par Josué, l'avait reçue dans son lot. David s'y rendit donc sans différer, avec ses deux épouses, ses guerriers d'élite et les familles de ceux-ci. Tout ce monde s'installa, soit dans la cité elle-même, soit dans les bourgs environnants. À peine l'arrivée du jeune chef fut-elle connue, que la population s'empressa de venir le voir, et bientôt, d'un commun accord, décida de le faire roi. Peut-être savait-on que Samuel déjà, sur l'ordre de Dieu, l'avait désigné pour succéder à Saül, et avait, dans cette perspective, versé l'huile sainte sur son front. Mais surtout, les Judéens préféraient de beaucoup voir monter sur le trône un des leurs, conformément d'ailleurs à la prophétie de Jacob ², plutôt qu'Isboseth, le dernier des fils de Saül, le seul qui eût échappé au désastre de Gelboë. À première vue, celui-ci semblait tout désigné pour succéder à son père, et un parti se formait autour de lui qui cherchait à le pousser vers le trône. Mais c'était un personnage falot, qui faisait piètre figure à côté du vainqueur de Goliath, et surtout il avait le tort, aux yeux des hommes de Juda, d'appartenir à la tribu de Benjamin, non à la leur. C'est pourquoi, sans tenir compte de l'onction que David avait déjà reçue de Samuel – peut-être sous le prétexte qu'elle n'avait eu qu'un caractère privé – ils se hâtèrent de le faire sacrer à nouveau par le grand-prêtre, ou par quelque prophète. Ceci se passait en l'année 1055, la 437^e depuis l'Exode.

L'un des premiers actes du nouveau roi fut d'envoyer une ambassade aux habitants de Jabès-Galaad, pour les féliciter et les remercier

¹ Cf. *Les Patriarches*, liv. I, ch. 15, p. 117.

² Gen., XLIX, 10.

d'avoir soustrait aux outrages des Philistins les corps de Saül et de Jonathas, et de leur avoir donné une sépulture convenable.

« *Bénis soyez-vous du Seigneur, leur manda-t-il, vous qui avez exercé cette miséricorde envers Saül votre seigneur, et qui l'avez pieusement enseveli. Un jour, je vous le déclare, le Seigneur vous le rendra selon sa miséricorde et sa vérité. Mais moi aussi je vous récompenserai pour cette bonne œuvre que vous avez accomplie. Ne vous laissez pas abattre par nos malheurs présents, soyez des hommes de cœur. Saül notre roi est mort, c'est vrai, mais la famille de Juda m'a fait consacrer pour lui succéder, et vous pouvez être assurés de mon amitié* ».

Cependant, au milieu de l'élan qui, de partout, portait les populations vers David, l'ex-généralissime des armées de Saül, Abner, homme de grande valeur, restait très attaché au roi défunt. Il s'était hâté de mettre en sûreté Isboseth, dont nous venons de parler, alors âgé de vingt ans. Il entreprit avec lui une randonnée à travers les points occupés par les Hébreux, le présentant comme le successeur de son père. Puis il le fit sacrer, et l'installa à Mahanaïm, ville rendue célèbre par la vision que Jacob y avait eue jadis ³. Presque toutes les tribus d'Israël acceptèrent ce nouveau roi, sauf celle de Juda et probablement aussi celle de Siméon ⁴. Néanmoins, le livre des *Paralipomènes* nous indique ⁵ que, dans toutes les tribus, un grand nombre de Juifs avaient préféré se rallier à David.

La consécration octroyée à Isboseth n'avait aucune valeur, puisque Dieu lui-même, par la bouche de Samuel avait désigné David pour être le successeur de Saül, et lui avait dans ce dessein fait conférer déjà l'onction sainte. Abner ne l'ignorait certainement pas, et sa campagne en faveur d'Isboseth constituait donc une faute grave ⁶. Mais il était aveuglé par son attachement pour Saül, qui était son roi et aussi son cousin.

Dès qu'il connut l'élection de David par les Judéens, il ne put supporter cette décision, et il marcha avec ses meilleures troupes contre celui qu'il considérait comme un usurpateur. David pour l'arrêter envoya contre lui une armée dont il donna le commandement à son neveu Joab, fils de sa sœur Sarvia, qui emmena avec lui ses deux frères : Abisaï et Asaël.

Les deux armées se rencontrèrent près de la piscine de Gabaon, l'El-Djib moderne. Cette « piscine » était peut-être une belle fontaine

³ Gen., XXXII, 2. Cf. *Les Patriarches*, liv. II, ch. 12, p. 198.

⁴ Fill., p. 338.

⁵ I Paralip., XII.

⁶ Carth., p. 441. Mais Corn. est de l'avis contraire : il pense qu'Abner ignorait l'élection de David et son onction antérieure.

que l'on voit encore aujourd'hui, mais plutôt, si nous en croyons les commentateurs anciens, une mare où l'on recueillait les eaux de pluie pour faire boire les bestiaux.

Les deux armées s'établirent en face l'une de l'autre, séparées par cette pièce d'eau. Avant d'en venir aux mains, Abner proposa de faire s'affronter d'abord quelques champions que chacun des deux camps choisirait dans son sein. Il ne semble pas que son intention fut d'attendre de leur rencontre la solution à donner au débat qui les divisait, comme dans le célèbre épisode des Horaces et des Curiaces, afin d'épargner ainsi le sang des Israélites ; mais ce fut plutôt pour obéir à un usage, qui voulait qu'on préludât aux grandes batailles par un simulacre d'engagement. Chacun des deux adversaires pouvait ainsi se rendre compte de l'ardeur de l'autre et de ses méthodes de combat ⁷. Les Germains, au dire de Tacite, étaient coutumiers du fait ⁸.

Joab acquiesça à la demande d'Abner. Aussitôt douze hommes du parti de David se levèrent et s'offrirent comme champions ; et douze hommes du parti d'Isboseth en firent autant. Ces derniers appartenaient tous à la tribu de Benjamin, qui était celle de Saül et qui tint à honneur de défendre seule le fils du roi que Dieu avait pris naguère dans ses rangs ⁹.

D'après Josèphe, les combattants ainsi choisis commencèrent par se lancer des flèches, puis ils en vinrent au corps à corps. Mais alors ils se jetèrent les uns sur les autres avec une vraie furie : chacun d'eux, saisissant son vis-à-vis par les cheveux, lui plongea jusqu'à la garde son épée dans le flanc, si bien qu'ils moururent tous dès ce premier choc, étroitement enlacés les uns dans les autres. Et ce lieu fut appelé, en souvenir de ce tournoi héroïque, *le champ des forts*, à Gabaon.

Les deux armées alors s'avancèrent l'une contre l'autre pour venger leurs champions. Un combat acharné s'engagea entre elles, qui se termina par la victoire de David. Abner, mis en déroute, assista impuissant à la débandade de ses troupes et fut contraint lui-même de prendre la fuite. Ce que voyant, l'un des frères de Joab, Asaël – que nous avons cité plus haut – s'élança à sa poursuite. Il était, dit l'Écriture, aussi léger que les gazelles que l'on voit dans les bois, et si rapide à la course qu'il pouvait lutter de vitesse avec les meilleurs chevaux ¹⁰. Il s'était attaché aux pas d'Abner, et ne le quittait pas d'une semelle, sans s'occuper des autres fuyards, sans se laisser distraire de sa poursuite par quoi que ce soit. Abner, se sentant pressé ainsi, se retourna tout en courant, et le reconnut : « *N'es-tu pas Asaël ?* demanda-t-il. – *Je le*

⁷ C'est l'avis de beaucoup d'anciens commentateurs, en particulier d'Ephr., p. 396.

⁸ Corn., p. 440.

⁹ Fill., p. 339.

¹⁰ On se souvient qu'Homère loue aussi la vélocité d'Achille aux pieds légers (πόδας ὠκύς).

suis, répondit le jeune homme. Alors prends un autre adversaire, reprit Abner, qui n'aurait pas voulu le tuer. *Choisis l'un de ces hommes qui fuient, à droite et à gauche ; jette-toi sur lui, et tu auras ses dépouilles à meilleur compte que les miennes* ». Mais Asaël ne voulut pas renoncer si aisément à la gloire de prendre le général ennemi : il sentait que celui-ci, beaucoup plus âgé et moins lesté que lui, ne pourrait pas continuer longtemps à courir, et qu'il serait bientôt à sa merci. Une deuxième fois, Abner renouvela son avertissement : « *Éloigne-toi, lui dit-il, cesse de me poursuivre : sinon je vais être obligé de t'étendre sur le sol. Et comment oserai-je ensuite regarder en face ton frère Joab ? Jamais il ne me pardonnera de t'avoir tué* ». Asaël, le sentant à bout de souffle, ne fit pas plus de cas de cet avis que du premier : mais il avait compté sans la force physique d'Abner et sa prestigieuse habileté à manier ses armes. Brusquement, celui-ci retourna la pointe de sa lance ¹¹ et, d'un seul coup dans le bas-ventre d'Asaël, l'étendit raide mort ¹². Cette fin inattendue et brutale provoqua naturellement une vive émotion. Tous ceux qui passaient à l'endroit où Asaël était tombé, s'arrêtaient, pénétrés de compassion en voyant un si beau jeune homme, le propre neveu de David ¹³, tout à l'heure encore plein de dynamisme et de vitalité, et réduit maintenant à l'état de cadavre.

Mais ses frères, Joab et Abisai, ne s'arrêtèrent pas longtemps. Ce spectacle excita en eux un ardent désir de venger cette mort. À leur tour ils se lancèrent sur les traces d'Abner, et le talonnèrent sans répit jusqu'au coucher du soleil. Ils étaient parvenus alors jusqu'à un lieu nommé *la colline de l'aqueduc, dans la direction du désert de Gabaon* ¹⁴. Là les fuyards s'arrêtèrent. Ils se regroupèrent autour d'Abner, se formèrent en troupe serrée, et s'établirent sur une hauteur, bien décidés à reprendre la lutte. Mais lorsque les poursuivants arrivèrent, et se mirent en devoir de les attaquer, Abner éleva la voix pour arrêter cette lutte fratricide : « *Est-ce que ton glaive sévira jusqu'à l'extermination ?* » cria-t-il à Joab. *Prétends-tu nous poursuivre jusqu'à ce que tu nous aies tous tués ? Ne sais-tu pas qu'il est dangereux d'acculer un ennemi au désespoir ? On risque de provoquer alors en lui un sursaut suprême d'énergie, qui peut changer la face des choses. Cela s'est vu souvent dans l'histoire ! Qu'attends-tu pour dire à tes hommes de cesser de poursuivre leurs frères ? Ne sommes-nous pas comme vous les descendants de Jacob ? Est-ce que nous n'avons pas les mêmes lois, est-ce que nous ne formons pas avec vous une seule nation ?* »

¹¹ La Vulgate dit : *aversa hasta*, ce qui semble indiquer qu'il retourna sa lance, fer en arrière. Mais Septante, Chald., Syr., Hébr. portent : avec le *talon* de sa lance. Septante, Chald. et Syr. ajoutent néanmoins qu'elle le traversa de part en part, et ressortit par le dos.

¹² Contre son intention, dit Ephr., p. 396.

¹³ Asaël était le fils de Sarvia, la sœur de David.

¹⁴ Ce lieu est inconnu aujourd'hui. L'hébreu dit : *la vallée d'Ammah*.

Joab fut touché en entendant ce discours : « *Je le jure par le Seigneur, dit-il, si tu avais parlé ainsi ce matin, au lieu de provoquer ce combat de champions, qui a entraîné tout le reste, le peuple se serait retiré dès le matin, et il n'aurait pas poursuivi ses frères* ». Cela dit, il donna à son armée, par des sonneries de trompette, l'ordre de s'arrêter, et campa non loin de là. Abner, au contraire, se hâta de s'éloigner. Il marcha toute la nuit, passa le Jourdain, et vint rejoindre Isboseth à Mahanaïm, où était établi son camp.

Le lendemain, Joab revint sur le champ de bataille pour enterrer les morts : il y en avait trois cent soixante du côté d'Abner, et vingt seulement de son armée à lui, mais parmi lesquels il lui fallait compter son frère Asaël. Il fit porter son corps jusqu'au tombeau de ses ancêtres, à Bethléem, qui était le berceau de leur famille. Puis il se mit en route avec ses hommes, et après une longue étape de nuit, ils arrivèrent au point du jour à Hébron, où ils retrouvèrent David.

Commentaire moral et mystique

La conduite d'Abner vis-à-vis d'Asaël qui s'acharne à le poursuivre, nous montre comment nous devons nous conduire vis-à-vis des personnes qui, emportées par un zèle amer, nous poursuivent de leurs insultes et de leurs affronts. S'il est impossible de les éviter, il ne faut pas les reprendre ouvertement. Il est plus à propos d'user de détours, et de ne leur faire que des réprimandes enveloppées, pour leur marquer qu'on les respecte, et qu'on les traite avec civilité et douceur.

Tant qu'ils sont sous l'empire de la colère, on doit les fuir, comme des furieux qui ont perdu la raison. C'est pourquoi Abner commence par se dérober, et ne se sert point de son arme, c'est-à-dire ne fait point d'abord d'aigre réprimande. Mais lorsque ces furieux ne se laissent apaiser par aucune considération et, comme Asaël, ne cessent point de poursuivre ceux contre lesquels ils en ont et d'exhaler leur fureur, il est nécessaire que ceux qui tâchent de les remettre dans leur bon sens prennent bien garde de ne point s'emporter eux-mêmes. Qu'ils conservent au contraire tout leur calme et qu'ils leur disent quelque chose de vif, qui atteigne leur âme comme par la bande (*ex obliquo*). Abner, voulant arrêter Asaël qui le poursuit toujours, le frappe, non de la pointe, mais du talon de sa lance. Frapper de la pointe, c'est résister en face à celui qui nous poursuit, et lui faire d'aigres réprimandes ; le frapper avec le talon, c'est tâcher, par des paroles douces et insinuantes, de calmer les transports de sa fureur, et le vaincre en lui pardonnant. Asaël mourut immédiatement, du coup qu'Abner lui porta. Ainsi une personne emportée, voyant qu'on la ménage et se sentant vivement frappée, dans le fond du cœur, de la bonté et de la douceur qu'on lui témoigne, fait tout son possible pour apaiser sa colère ; de sorte que l'on peut dire que la manière obligeante avec laquelle on la traite, la fait mourir en quelque façon, sans qu'on y emploie le secours du fer ¹⁵.

¹⁵ S. Grégoire le Grand, *Pastoral*, III^e p., ch. XVI.

CHAPITRE 3

La mort d'Abner

(II ROIS, III)

David demeura sept ans à Hébron et il engendra là six fils, de six femmes différentes.

Le premier fut Amnon, qu'il eut d'Achinoas la Jesraélite. Il avait épousé celle-ci quand, traqué par Saül, il menait une vie errante dans le désert de Juda ¹.

Le second lui fut donné par Abigaïl, l'ancienne épouse de Nabal. L'enfant reçut le nom de Cheleab ².

Le troisième fut Absalon, de triste mémoire, qui eut pour mère une femme nommée Maacha, dont nous savons seulement qu'elle était fille de Tholmai, roi de Gessen.

Le quatrième fut Adonias, fils d'Haggith ³ ; il devait plus tard être mis à mort par son frère Salomon.

Le cinquième, né d'Abital, fut appelé Saphatia.

Et le sixième, Jéthroam, eut pour mère une nommée Eglâ, sur laquelle l'Écriture ne nous apprend rien ; d'après les traditions juives, elle ne serait autre que Michol, la fille de Saül, la première épouse de David. C'est pourquoi, seule des six femmes énumérées ici, elle est dite *uxor* ⁴.

Cette polygamie n'a jamais été reprochée à David, ni par l'Écriture, ni par les Docteurs de l'Église. On ne peut douter que le saint roi n'ait joui du même privilège que les Patriarches : Abraham, Jacob et d'autres, auxquels Dieu l'accorda, non pour qu'ils puissent satisfaire librement leurs instincts sensuels, mais parce qu'il importait au plus haut point de hâter la multiplication du peuple saint, menacé d'étouffement par la prolifération des Gentils. David, de même, avait besoin d'asseoir solidement sa maison, appelée à de si hautes destinées. Or, si nous en croyons Tacite, ni les légions, ni les flottes ne sont pour un empire une protection aussi efficace que de nombreux enfants ⁵.

Cependant la guerre civile continuait entre le parti de David et celui qui avait opté pour Isboseth. Ce dernier n'était à la vérité qu'un pauvre

¹ Cf. I Reg., XXV, 43.

² Au moins d'après le *Livre des Rois*. D'après le passage parallèle des *Paralipomènes*, il aurait été appelé *Daniel* et ce serait là, pense-t-on, son vrai nom. Mais on lui aurait donné ensuite le surnom de Cheleab, qui veut dire : « *semblable à son père* », parce qu'il était le vivant portrait de David.

³ On ne sait rien sur cette femme, ni sur la suivante : Abital.

⁴ *Hist.*, l. V.

⁵ Flav., l. VII, ch. I.

être chétif et malingre : mais sa principale force, dit Josèphe, consistait en la valeur et la prudence d'Abner qui, par sa sage conduite, maintenait la population dans son obéissance ⁶. Malheureusement pour lui, sa maladresse ne tarda pas à lui faire perdre ce concours inappréciable. Saül en effet avait eu une épouse secondaire – légitime ou illégitime, on ne sait – qui était d'une grande beauté, et qui s'appelait Respha. Isboseth apprit bientôt que, depuis la mort du roi son père, Abner lui faisait une cour assidue ; que même il l'avait prise chez lui, et ne cachait pas son dessein de l'épouser.

À cette nouvelle, Isboseth entra dans une grande colère, et fit une scène violente à son généralissime. C'était en effet un principe admis, non seulement chez les Hébreux, mais chez plusieurs peuples de l'antiquité, qu'il n'était pas permis à un particulier d'épouser la veuve d'un roi. On voyait dans cette prétention une atteinte à la dignité royale, et une manière sournoise de se poser en concurrent du souverain régnant. C'est ce qui expliquera plus tard la sévérité de Salomon envers son propre frère Adonias, quand celui-ci osera prétendre à la main d'Abisag, la dernière épouse de David ⁷.

En l'occurrence, on peut penser qu'Isboseth redoutait qu'Abner, s'il avait des enfants de cette femme, ne voulût en faire les héritiers du trône, au détriment des siens.

Le bruit qui courait sur cette liaison entre Respha et le généralissime était-il fondé ? Le texte actuel de la Vulgate ne le dit pas. Cependant la plupart des commentateurs penchent pour l'affirmative. Josèphe au contraire semble dire que c'était une calomnie.

En tout cas, Abner fut blessé au vif par les reproches d'Isboseth : « *Suis-je à présent une tête de chien, après ce que j'ai fait contre Juda ?* » cria-t-il. J'ai été plein de sollicitude pour la maison de Saül votre père, pour vos frères et pour ses proches, et je ne vous ai pas livré, vous, entre les mains de David, ce qui probablement vous aurait coûté la vie. *Et vous venez maintenant m'accabler de reproches pour une histoire de femme ?* Comme si c'était une chose extraordinaire qu'un chef d'armée fasse la cour à une personne qui lui plaît ! *Que Dieu traite Abner avec toute sa sévérité*, si, à partir d'aujourd'hui, je ne m'emploie de toutes mes forces à seconder les prophéties que Dieu a faites à David ; à transférer sur sa tête la couronne de Saül, et à assurer sa souveraineté sur tout le peuple juif, *sur Israël comme sur Juda, depuis Dan jusqu'à Bersabée !* »

Isboseth n'osa rien répondre à cette algarade : il était pusillanime, et il avait peur d'Abner. Celui-ci cependant ne s'en tint pas aux me-

⁶ Cf. III Rois, II, 24.

⁷ D'après Hier., *Quaest. hebr.* ; Carth., p. 448 ; Lyre, c. 529.

naces. Il envoya sur-le-champ des messagers à Hébron, qui se présentèrent de sa part à David, et lui demandèrent : « *À qui appartient ce pays ?* » Ce qui voulait dire : « Bien que vous portiez le titre de roi, vous savez qu'en fait, c'est moi qui en suis le maître. *Si vous le voulez, concluons ensemble un traité d'alliance : je mettrai ma puissance à votre service*, et je vous ramènerai tout Israël. – J'accepte de grand cœur, répondit David, et je suis prêt à faire alliance avec vous, mais j'y mets une condition préalable. Il n'est pas possible que nous traitions ensemble, tant que vous ne m'aurez pas rendu Michol, fille de Saül, ma femme légitime, que son père m'a enlevée injustement. – Cela ne dépend pas de moi, répondit Abner, mais du roi Isboseth : il est son frère et c'est lui seul qui peut disposer d'elle »⁸.

David dépêcha alors une ambassade à Isboseth : « Rendez-moi Michol, lui fit-il dire, car elle est mon épouse légitime. Je l'ai conquise à la pointe de l'épée, *j'ai donné pour elle à son père cent prépuces de Philistins* : il est outrageant pour moi de penser qu'elle m'a été enlevée, et qu'elle vit avec un autre homme ». Isboseth, ne voulant pas mécontenter David, se rendit à ces raisons, et fit donner l'ordre à Phaltiel de rendre Michol à son premier mari. Phaltiel, nous l'avons dit, était un homme juste ; il avait respecté l'épouse de David, et n'avait eu aucun commerce avec elle. Néanmoins il l'aimait beaucoup, et c'est pour cela, vraisemblablement, que quand il lui fallut se séparer d'elle, l'Écriture souligne qu'il la suivit jusqu'à Bahurim, en pleurant. Cependant certains commentateurs prétendent que ces larmes étaient des larmes de joie. Cet excellent homme se réjouissait à la pensée qu'elle allait retrouver son mari, et qu'elle était demeurée chaste pendant toute cette absence⁹.

Cette restitution une fois opérée, Abner réunit les anciens d'Israël, et leur parla en ces termes : « *Il y a longtemps que sous souhaitiez d'avoir David pour roi*. Je m'y suis opposé jusqu'à maintenant parce que je croyais sincèrement que la succession de Saül revenait à Isboseth. Mais j'ai appris récemment que Dieu avait fait sacrer David par les mains de Samuel¹⁰, et l'avait désigné Lui-même comme devant être le libérateur d'Israël : *C'est par la main de David, mon serviteur*, a-t-Il dit, *que je sauverai mon peuple de l'oppression des Philistins et de tous ses ennemis*. Agissez donc maintenant comme bon vous semblera ».

Ce discours, dit Josèphe, fit une telle impression sur ceux qui l'entendirent, qu'ils se prononcèrent ouvertement pour David. Seule la tribu de Benjamin voulut d'abord rester fidèle à la maison de Saül : elle n'acceptait pas de voir la dignité royale transférée à une autre. Or, c'est elle qui constituait le meilleur élément de l'armée d'Isboseth.

⁸ Lyre, c. 530 ; Carth., p. 448.

⁹ Flav., l. VII, ch. I.

¹⁰ Flav., l. VII, ch. I.

Mais Abner l'entreprit à son tour, et réussit à la gagner, elle aussi, à la cause de David. Alors, fort de ce résultat, il vint trouver personnellement ce dernier à Hébron. Il était accompagné seulement d'une vingtaine d'hommes, pour montrer qu'il avait pleine confiance en son adversaire d'hier. Celui-ci le reçut avec les plus chaudes marques d'amitié, offrit en son honneur un grand banquet, et le traita splendidement pendant quelques jours ¹¹. Après quoi Abner lui demanda la permission de partir et d'aller achever ce qu'il avait commencé, à savoir la soumission de tout Israël à son autorité.

David l'accompagna quelque temps par déférence, puis ils se séparèrent. Sur ces entrefaites, Joab revint d'une expédition qu'il avait menée dans le sud, contre une bande de brigands, et il en rapportait un énorme butin.

À peine fut-il arrivé qu'il apprit tout ce qui s'était passé : la venue officielle d'Abner, sa réconciliation avec David, l'alliance conclue entre les deux hommes. Joab connaissait Abner : il n'ignorait pas ses hautes qualités, et sa valeur comme chef de guerre : il soupçonna aussitôt qu'il allait le supplanter dans le commandement de l'armée, et devenir le premier personnage du royaume. En hâte, il se rendit auprès du roi : « *Qu'avez-vous fait ?* lui dit-il. Comment ? *Abner est venu à vous*, et vous ne l'avez pas fait arrêter ? *Vous l'avez congédié*, et il est parti tranquillement, et il s'en est retourné chez lui ? Vous ne connaissez donc pas le fils de Ner ? Vous ne comprenez pas qu'il n'est venu ici que pour vous tromper, pour se rendre compte de la disposition des lieux, de votre manière de vivre, afin de pouvoir ensuite vous assassiner tout à son aise ? »

David avait l'âme trop haute pour se prêter d'emblée à de pareils soupçons, et renier l'alliance qu'il venait de conclure. Il croyait au contraire à la loyauté d'Abner, tandis qu'il se méfiait des intrigues de Joab.

Lorsque celui-ci vit qu'il ne réussissait pas à convaincre son prince, il prit, dit Josèphe, « une résolution détestable ». Sans rien dire à David, il envoya en grande diligence des courriers sur les pas d'Abner, pour le prier de revenir promptement, parce que le roi, assurait-il, avait oublié de lui parler d'une affaire très importante. Les messagers rejoignirent Abner à 20 stades à peine d'Hébron, près de la citerne de Sira, aujourd'hui Aïn-Sareh. Sans aucune méfiance, le généralissime revint sur ses pas. Joab, accompagné de son frère Abisaï, alla au-devant de lui, lui prodiguant des témoignages d'amitié, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui nourrissent de mauvais desseins. Il l'attira à l'écart auprès d'une porte, sous prétexte de lui parler en secret d'une affaire de grande conséquence, et soudain, traîtreusement, lui plongea un poignard dans l'aîne. Pour justifier cet attentat, il déclara qu'il avait voulu venger la mort de son frère Asaël ; mais Josèphe et la plupart des commenta-

¹¹ Flav., l. VII, ch. I.

teurs pensent que ce ne fut là qu’un prétexte pour couvrir son crime : en réalité, il avait voulu se débarrasser d’un rival, par lequel il redoutait de se voir supplanté dans les bonnes grâces du roi et dans le commandement de l’armée, auquel il tenait lui-même beaucoup.

Rien ne peut dire la douleur de David, quand il apprit ce crime atroce. Il lui était intolérable de penser qu’on pouvait l’accuser d’avoir manqué de parole et violé son serment. Il n’osa pas faire mettre à mort Joab, parce qu’il craignait que cette condamnation ne suscît une révolte dans l’armée. Mais il flétrit sa conduite de la manière la plus véhémente : « *Je suis innocent à jamais devant le Seigneur, s’écria-t-il en levant les mains au ciel* ¹², *moi, et mon peuple comme moi, de la mort d’Abner, fils de Ner ! Que son sang retombe sur Joab et sur la maison de son père ! Et qu’il y ait à jamais dans la maison de Joab des gens qui souffrent d’un flux honteux des lépreux, des hommes qui tiennent le fuseau – c’est-à-dire : des efféminés –, des gens qui périssent sous le glaive, ou qui meurent de faim* ».

Puis, il dit à Joab, et à tous ceux qui étaient là : « *Déchirez vos vêtements !* » Il ordonna un deuil public pour la victime et lui fit faire des obsèques solennelles : les personnes de la plus haute condition accompagnaient le corps, la tête couverte d’un sac, et les habits déchirés. Le roi marchait derrière le cercueil : ses larmes et ses gémissements montraient combien cette mort le touchait au vif, et combien il était éloigné d’avoir consenti à une si noire et si méchante action ¹³. Il fit élever au défunt un tombeau magnifique à Hébron, et il composa lui-même l’épithaphe qu’il voulut y voir gravée :

*Ce n’est pas comme ont coutume de mourir les lâches,
Qu’est mort Abner !
Ses mains n’ont pas été liées,
Ses pieds n’ont pas été chargés de fers.
Mais tu es tombé, toi, le plus courageux des hommes,
Comme tombent les hommes de cœur
Devant les fils d’iniquité.*

Il pleura longtemps devant le tombeau, lorsque le corps y eut été déposé, et tout le peuple l’imita. Et il refusa ce jour-là de prendre aucune nourriture avant le coucher du soleil, malgré toutes les instances qu’on lui en fit.

Commentaire moral et mystique

Le conflit qui s’élève entre David et Isboseth représente la lutte où s’affrontera un jour le christianisme naissant, en pleine croissance, avec le judaïsme et

¹² Flav., l. VII, ch. I.

¹³ Flav., l. VII, ch. I.

le paganisme sur leur déclin. Les multiples épouses du saint Roi sont la figure des diverses nations qui, successivement, s'uniront au Christ, et lui donneront des fils, qu'elles feront naître à la vie de la grâce par le baptême ; mais elles accouchent toujours à Hébron, c'est-à-dire dans l'Église Catholique. Hébron en effet, la ville sainte des Patriarches, où reposaient leurs corps, était l'image de ce que serait un jour pour nous Rome, avec le tombeau des Apôtres.

Abner représente les hommes sérieux, les hommes de bon conseil, dont le jugement a du poids. Ceux-là en principe défendent Isboseth, c'est-à-dire la forme traditionnelle du pouvoir. Mais ils ne sont pas exempts pour autant de la faiblesse humaine, et il leur arrive de courtiser quelque Respha. De là naissent pour eux des querelles, des dissensions, des ruptures, des ennuis de toutes sortes, si bien qu'un beau jour ils se déterminent à changer de conduite, et à se tourner entièrement vers le Christ. Celui-ci alors leur redemande *Michol*, c'est-à-dire : leur âme, âme qui lui appartient, qui est son épouse à lui d'abord et qu'ils ont livrée indûment à quelque serviteur du monde. Abner acquiesce et se donne entièrement au Christ. Le divin Maître le reçoit avec toute sa tendresse, et le fait asseoir à sa table, où il lui offre le pain de l'Eucharistie, mais aussi le réconfort des consolations spirituelles, celui des lectures vivifiantes, celui des grâces d'oraison, etc.

Joab représente les hommes qui introduisent dans l'Église un esprit d'ambition et de cupidité. Sous la pression de ces vices, ils peuvent aller jusqu'au meurtre, corporel ou spirituel, de ceux qu'ils considèrent comme des rivaux. Mais Notre-Seigneur les maudit : il les condamne à *un flux honteux*, c'est-à-dire à n'être que des bavards, des palabreurs, dont la parole n'a aucune efficacité ; à voir leur descendance perpétuellement rongée par *la lèpre* de l'erreur et du péché ; à *tenir le fuseau*, à se traîner dans des mœurs efféminées, qui les tiennent perpétuellement esclaves de leurs passions et qui leur interdisent d'être de vrais militants ; à *tomber sous le glaive* des justes jugements de Dieu ; et à *croupir dans une indigence perpétuelle*, privés qu'ils seront toujours de la grâce qui les sauverait.

*

Rhaban Maur voit dans Abner, qui veut amener le peuple juif à David, une figure des prédicateurs, qui veulent convertir le genre humain à Jésus-Christ. Mais qu'ils se tiennent sur leurs gardes, car *Joab*, c'est-à-dire le démon, craignant de perdre son empire, cherchera à les *frapper dans l'aine*, c'est-à-dire à les entraîner dans le péché de la chair.

David se déclare innocent de ce crime : parce que la mort spirituelle des pécheurs n'est pas imputable à Dieu, qui veut le salut de tous les hommes. *C'est par la jalousie du démon*, dit l'Écriture, *que la mort est entrée dans le monde*, non par la volonté de Dieu ¹⁴.

Joab, qui assassine Abner, représente aussi le peuple Juif qui met à mort les prophètes, et s'oppose de toute sa force à la diffusion de la vérité ¹⁵.

¹⁴ Sap., II, 24.

¹⁵ Rhab., col. 78.

CHAPITRE 4

L'assassinat d'Isboseth

(II ROIS, IV)

Tant de témoignages de la justice et de la piété de David, dit Josèphe, « lui gagnèrent l'affection de tout le peuple, principalement de ceux qui en avaient le plus pour Abner. Ils ne pouvaient se lasser de le louer pour avoir conservé si religieusement, après sa mort, la foi qu'il lui avait donnée durant sa vie, et de ce que, au lieu d'insulter la mémoire de celui qui avait été son ennemi, il lui avait fait rendre les mêmes honneurs que s'il eut été toujours son meilleur ami et son proche parent. Aussi, bien loin de diminuer la réputation de David, cet événement ne fit que l'accroître : en admirant cette extrême bonté, chacun espérait en bénéficier quand l'occasion s'en offrirait, et il ne resta pas le moindre soupçon qu'il eût eu quelque part à cet odieux assassinat »¹.

Dans l'intimité, il s'excusa auprès de ses familiers de ne pouvoir punir l'auteur du crime :

Notre nation tout entière, disait-il, a fait une perte immense en la personne d'Abner, car c'était un grand capitaine et un homme de très bon jugement, capable de nous donner les meilleurs conseils dans les affaires les plus importantes. Celui qui l'a assassiné mériterait un châtement exemplaire. Mais ma royauté est trop faible encore, seule la tribu de Juda l'a reconnue : les fils de Sarvia, c'est-à-dire Joab et Abisaï, sont plus puissants que moi. Je ne puis rien maintenant contre eux, mais je remets à la justice divine le soin de les punir : ils recevront un jour le châtement qu'exige leur crime².

De fait, quand, après avoir bien établi son pouvoir, David le transmit à son fils Salomon, il recommanda à celui-ci d'exercer une juste vengeance sur les auteurs de ce forfait³.

Lorsque Isboseth fut informé, par la rumeur publique, du meurtre d'Abner, il comprit que sa cause était perdue ; son courage l'abandonna, et l'inquiétude se répandit chez tous ceux qui jusque-là lui étaient restés fidèles. David apparaissait manifestement comme le maître de l'heure et le roi de demain.

Ce courant d'opinion fit germer dans le cerveau de deux chefs de bande, deux espèces de condottieri, qui s'étaient mis au service d'Isbo-

¹ Flav., l. VII, ch. I.

² Flav., l. VII, ch. I.

³ III Rois II, 5-6.

seth, le projet d'assassiner celui-ci. Ils pensaient se concilier par là les bonnes grâces de David. Ils s'appelaient, l'un Baana, l'autre Rechab, et appartenaient l'un comme l'autre à la tribu de Benjamin. C'étaient deux frères, fils d'un certain Remmon, originaire de Béroth, sur le territoire de cette tribu : Béroth était l'une des villes dont la population avait été épargnée par Josué, au moment de la conquête ⁴, ainsi que Gabaon, Caphira, et Cariathiarim. Les deux hommes avaient donc encore probablement une forte dose de sang chananéen dans les veines.

D'après les traditions des Hébreux ⁵, ils s'étaient proposé déjà antérieurement, lors du meurtre d'Abner, d'assassiner Isboeth, pour le remplacer par Miphiboseth, fils de Jonathas, qu'un accident avait rendu boiteux à l'âge de cinq ans : sa nourrice, en apprenant la mort de Saül et de Jonathan à Gelboé, s'était enfuie, l'emportant dans ses bras ; mais, dans son affolement, elle l'avait laissé tomber, et il avait eu les deux jambes brisées. C'était encore un enfant, et nos conspirateurs, en le plaçant sur le trône, espéraient s'assurer des postes de choix dans le gouvernement du pays. Mais leur projet fut trahi, peut-être par Miphiboseth lui-même, qui, loin de s'y prêter, rapporta à Isboeth ce qui se tramait contre lui. Les deux conjurés n'eurent que le temps de s'enfuir à Gethaïm, sur le territoire des Philistins, où ils demeurèrent quelque temps. Bientôt, voyant que les affaires d'Isboeth déclinaient de jour en jour, tandis que l'étoile de David ne cessait de monter, ils reprirent, sous une autre forme, leur criminel projet. Raisonnant comme l'Amalécite, qui, après la bataille de Gelboé, avait pensé se concilier la faveur de David en lui apportant les insignes royaux pris sur Saül ⁶, ils se figurèrent qu'en le débarrassant de son rival, ils assureraient ses bonnes grâces, et se ménageraient une situation brillante dans le nouvel État. Ils décidèrent donc, pour la seconde fois, de tuer Isboeth.

À l'heure de la sieste, tandis que le pauvre roi fantoche dormait seul, étendu sur son lit, ils se présentèrent à la porte de la maison où il demeurait. Tout le monde était assoupi par la chaleur, et la servante chargée de garder la porte et qui, pour se tenir éveillée, s'occupait à vanner du blé, s'était endormie elle aussi. Les deux mécréants entrèrent donc sans difficulté, prirent au passage, sur les genoux de la portière, quelques épis de blé, afin de pouvoir dire qu'ils venaient offrir à leur prince les prémices de la moisson, et parvinrent ainsi, sans être arrêtés par personne, jusqu'à la chambre où reposait Isboeth. En hâte, ils lui plongèrent un poignard dans l'aine, puis lui coupèrent la tête, et s'enfuirent en emportant ce témoignage de leur crime. Après

⁴ Jos., IX, 3-18.

⁵ Cf. H. S., col. 1327 ; Carth., p. 456 ; Rup., col. 1124 ; Gloss., col. 536, note 5.

⁶ Cf. plus haut, p. 116.

avoir marché toute la nuit, ils atteignirent Hébron, où ils se présentèrent à David, leur hideux trophée à la main : « *Voici, lui dirent-ils, la tête de votre rival, le fils de Saül, qui cherchait à vous ôter la vie. Le Seigneur venge aujourd'hui mon seigneur le roi de tout le mal que lui ont fait Saül et sa descendance* ».

Mais au lieu des félicitations et de la récompense qu'ils escomptaient, ce fut une terrible apostrophe qui déferla sur eux : « Scélérats que vous êtes, s'écria David ⁷, *je le jure par le Seigneur qui a délivré mon âme de toutes les tribulations que j'ai eu à endurer, vous allez recevoir sur l'heure le châtiment de votre crime. Si j'ai fait mettre à mort sans appel l'homme qui m'apportait le diadème de Saül, pour avoir osé tuer le roi, bien qu'il ne l'eût fait, à l'entendre, que pour obéir à celui-ci et l'empêcher de tomber vivant aux mains de ses ennemis, quelle attitude pensez-vous que je vais avoir vis-à-vis d'hommes impies, qui avez eu le cynisme de tuer sur son lit, dans sa maison, votre maître, un homme débonnaire, qui n'avait jamais fait le moindre mal à personne, et à qui vous étiez redevables au contraire de tant de bienfaits ? Pensez-vous que je ne vous demanderai pas compte de son sang, et que je ne vous exterminerai pas de dessus la terre ?* »

Sans plus attendre il ordonna à ses serviteurs de mettre à mort les deux criminels. Puis il leur fit couper les mains et les pieds, et leurs corps ainsi mutilés furent suspendus près de la piscine d'Hébron, afin que ce terrible exemple servit de leçon à quiconque serait tenté d'imiter leur félonie.

Quant à la tête d'Isboseth, elle fut déposée dans le mausolée que David avait fait construire pour Abner.

Commentaire moral et mystique

Isboseth qui dort sur son lit, représente le paresseux ou le négligent, qui croupit dans ses habitudes de péché et d'immortification. Les brigands, qui profitent de l'assoupissement de la portière pour l'attaquer, sont la figure des démons qui, voyant que cette âme ne se garde pas, mais qu'elle laisse entrer chez elle toutes les pensées, les bonnes comme les mauvaises, l'assaillent de leurs tentations. Ils sont deux, à savoir celui de l'intempérance et celui de la luxure, car d'après le prophète Osée ⁸, ces deux vices vous enlèvent le sens, c'est-à-dire le bon usage de la raison.

Ils prennent des épis de blé : ils se munissent de bons prétextes pour arriver jusqu'à la chambre du roi, c'est-à-dire à la volonté. *Ils le frappent dans l'aîne* : ils excitent ses mauvais désirs. *Ils lui coupent la tête* : ils lui enlèvent l'usage de la raison. Ils se présentent ensuite devant le vrai David, le Christ, et se font les accusateurs de cette âme.

⁷ Flav., l. VII, ch. II.

⁸ XV, 11. *Fornicatio et ebrietas auferunt cor.*

Mais ils n'obtiennent de lui qu'un châtimeut nouveau parce que, même quand il exécute la justice de Dieu, le démon n'en reçoit aucune récompense, son intention étant toujours mauvaise. Et c'est l'intention qui fait la valeur de nos actions.

CHAPITRE 5
David, roi d'Israël
(II ROIS, V)

Après le double assassinat d'Abner et d'Isboseth, les douze tribus se rallièrent à David. Leurs chefs et les principaux officiers de l'armée, ainsi que les anciens d'Israël, vinrent le trouver à Hébron, et lui firent leur soumission. « Voici, dirent-ils, que nous sommes, nous aussi, *ton os et ta chair, tout* comme ceux de Juda ; nous sommes tes frères par le sang, nous descendons comme toi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est toi que nous voulons pour roi : plusieurs fois déjà, sous le règne de Saül, tu nous as menés au combat et tu nous en as toujours ramenés sains et saufs. De plus, nous savons que le Seigneur t'a choisi, et que c'est toi qui dois être le chef d'Israël ».

David leur exprima la très vive satisfaction que lui causait cette démarche, et les assura qu'ils n'auraient jamais à s'en repentir. Il leur offrit un grand banquet, conclut avec eux un traité d'alliance, et fut sacré roi d'Israël, selon ce que Samuel avait prophétisé ¹. Il avait alors trente-sept ans. Il les congédia ensuite, en demandant que chaque tribu lui envoyât tous ceux de ses hommes qui étaient en état de faire la guerre. Cet appel fut entendu, et le total des contingents que lui fournirent les différentes tribus s'éleva à trois cent trente mille hommes environ, qui se présentèrent sans tarder, apportant avec eux quantité de munitions de guerre et de bouche ².

Lorsqu'il eut réuni et organisé cette armée, David marcha sur Jérusalem. Il savait que c'était elle, la Ville Sainte, où Dieu voulait qu'on lui bâtît un Temple digne de sa Majesté souveraine, et qu'on lui rendît un culte solennel au nom de toute la terre. Or elle était encore, dans sa plus grande partie, au pouvoir des Jébuséens, lesquels appartenaient à la race de Chanaan. Lors de la conquête de la Palestine, après Josué, les Hébreux n'avaient pu réussir à les déloger de la citadelle, ni de la ville haute, et avaient dû se contenter d'occuper les quartiers du bas. Depuis lors, les Jébuséens n'avaient cessé de croître en nombre, et de consolider leur position. Protégés par des ravins que l'on regardait comme infranchissables, et par des remparts que renforçaient des tours impressionnantes, ils se croyaient à l'abri de toute agression. Lorsqu'ils virent approcher l'armée de David, ils affichèrent à son endroit le plus profond mépris. Ils se contentèrent de fermer les portes de la ville. Par dé-

¹ I Rois, XVI, 13.

² Flav., l. VII, ch. II.

rision, ils ne placèrent sur les remparts que des aveugles, des boiteux et d'autres estropiés, comme si c'était là une garnison suffisante pour arrêter les assaillants ³.

Le prophète Ézéchiël nous fera entendre plus tard que c'est la même raison qui porta les habitants de Tyr, confiants dans leur situation insulaire, à ne mettre dans leurs tours que des pygmées, c'est-à-dire des nains. Et ceux-ci, par surcroît de moquerie, laissaient leurs boucliers accrochés aux murs ⁴.

David, dit Josèphe, irrité de cette insolence, résolut d'attaquer (les Jébuséens) avec une extrême vigueur, afin d'imprimer, par la prise de cette place, la terreur dans toutes les autres villes qui voudraient lui résister. Il commença par occuper toute la ville basse, mais la grosse difficulté était de prendre la citadelle, campée sur la montagne de Sion. Pour animer les siens, il promit récompenses et distinctions à ceux qui se signaleraient par leur courage. Quant au chef qui monterait le premier sur la brèche, et toucherait de sa lance, avant quiconque, certaines gouttières fixées sur le sommet de l'édifice, et destinées à assurer l'évacuation des eaux de pluie ⁵, il recevrait le grade de généralissime.

Les Hébreux, galvanisés par ces paroles, se précipitèrent vers les murailles avec des échelles. Mais le plus prompt de tous fut Joab, le général en chef : il s'élança avec une telle fougue qu'il atteignit le premier le point indiqué. Certains auteurs supposent qu'il se servit pour monter, non d'une échelle, mais d'un passage souterrain en forme de puits, qui reliait la citadelle à la source de Gihon et permettait de se ravitailler en eau ⁶.

Quoi qu'il en soit, dès que Joab eut réalisé son exploit, il appela David à grands cris, lui réclamant l'exécution de sa promesse. Le roi le nomma séance tenante, non pas chef de l'armée, puisqu'il l'était déjà, mais gouverneur de la capitale.

Tous les Jébuséens furent passés au fil de l'épée ou mis en fuite. Un seul fit exception, que David traita avec beaucoup d'égards, parce que c'était un homme de bien, qui s'était toujours montré l'ami fidèle des Juifs : il s'appelait Ornan, et c'est à lui qu'appartenait le terrain sur lequel plus tard fut bâti le Temple ⁷.

Une fois cette conquête accomplie, David s'installa dans la ville, et l'institua capitale de son royaume. Il en fit réparer les brèches, relia la

³ Cf. H. S., col. 1328 ; Lyre, col. 539 ; Carth., p. 458 ; Flav., l. VII, ch. II.

⁴ XXVII, 11.

⁵ C'est ainsi que saint Jérôme interprète ce passage très obscur : *Et qui toucherait les tuyaux des terrasses* (II Rois, V, 8) ; cf. Gloss., col. 541.

⁶ Cf. Carth p. 460. Cette hypothèse est très vraisemblable, on peut en trouver confirmation dans des performances récentes : « Au cours de la mission Parker... un des jeunes officiers, muni de trois morceaux de bois découpés à sa demande, réussit en moins d'une demi-heure, avec l'aide d'un ouvrier, à se hisser au sommet du puits et à atteindre l'emplacement de la citadelle ». Cf. Lusseau et Collomb, t. II, p. 845.

⁷ Corn., p. 450.

partie basse à la citadelle, en comblant – croit-on – un creux profond qui les séparait et qu'on appelait Mello ⁸. Puis il chargea Joab d'enfermer le tout dans une seule enceinte fortifiée, et ne cessa plus dès lors d'embellir la ville qu'il rendit ainsi très célèbre ⁹.

La réputation de David ne cessait de croître. Sa droiture, sa noblesse d'âme, sa haute piété, attiraient vers lui tous les cœurs. Son voisin, le roi de Tyr, Hiram, désireux de s'assurer l'amitié et l'alliance d'un prince si manifestement appelé à de hautes destinées, lui envoya dans ce dessein une ambassade qui devait s'enquérir de ce qui pourrait lui être agréable. David lui fit savoir que son désir était d'embellir la ville de Jérusalem, et en particulier de construire pour lui-même un palais royal digne de ce nom. Les Tyriens avaient en effet la réputation d'être des architectes remarquables ; nous verrons plus tard Salomon recourir lui aussi à leurs services. Hiram se hâta d'envoyer du bois de cèdre en quantité, avec des charpentiers et des maçons très habiles, qui bâtirent l'édifice demandé.

David reçut alors de Dieu l'assurance que c'était bien lui qui était destiné à régner sur Israël, comme l'avait prophétisé Samuel, et que sa descendance serait bénie entre toutes. C'est pourquoi, soucieux d'accroître celle-ci pour donner au peuple saint une assiette plus solide, il utilisa le privilège de polygamie concédé aux Patriarches dans ce dessein, et prit de nouvelles épouses. Si certaines d'entre elles sont appelées *concubines*, ce mot ne doit pas être entendu dans le sens péjoratif que nous lui donnons aujourd'hui : les femmes ainsi nommées étaient des épouses légitimes, mais d'un rang social inférieur, comme jadis Cethur dans l'histoire d'Abraham, Bala et Zelpha dans celle de Jacob ¹⁰. Elles recevaient une bénédiction nuptiale, au même titre que les autres, mais sans solennité ni contrat ¹¹.

Jamais, remarque le célèbre moraliste Lemkuhl, la Sainte écriture n'a condamné les Patriarches, ni David, pour avoir pris plusieurs épouses. Il serait téméraire de dire qu'en cela ils ont péché, même matériellement (car ils agissaient ainsi *non lasciviandi, sed gignendi causa*, dit saint Augustin ¹²). Il faut donc admettre qu'ils ne l'ont fait qu'avec dispense et permission divine. Mais Jésus a rétabli la loi du mariage dans sa pureté originelle et cette dispense ne saurait plus être invoquée aujourd'hui. Bellarmin pense qu'elle fut concédée à Noé et à ses descendants pour repeupler la terre après le déluge, et que même les païens purent en profiter dans une certaine mesure ¹³.

⁸ Corn., p. 451.

⁹ Flav., l. VIII, ch. III.

¹⁰ Gen., XXV, 7 ; XXXV, 22.

¹¹ D'après Calm., p. 451.

¹² *Contra Faustum*, XXII, 47.

¹³ Lemkuhl, *Theologia moralis*, t. II, n° 698.

*

Lorsque les Philistins apprirent que David avait réuni sous son sceptre toute la nation des Hébreux, ils en conçurent une grande inquiétude, car ils connaissaient sa bravoure, son audace, son génie guerrier. Ils comprirent qu'ils avaient tout à craindre s'ils le laissaient accroître ainsi sa puissance. Il fallait attaquer les premiers, afin d'étouffer dans son germe cette menace qui montait à l'horizon. Ils mobilisèrent donc toutes leurs forces et firent même appel, d'après Josèphe, aux Syriens et aux Phéniciens, constituant ainsi une armée redoutable qui vint camper au voisinage immédiat de Jérusalem, dans la vallée de Raphaïm, c'est-à-dire *des géants*¹⁴.

David, en l'apprenant, se prépara au combat. Néanmoins, selon son habitude, il commença par consulter le Seigneur sur ce qu'il devait faire et pria le grand-prêtre de revêtir l'éphod dans ce dessein¹⁵ : « Seigneur, demanda-t-il, dois-je marcher contre les Philistins ? Les livrerez-vous entre mes mains ? – Va, répondit le Seigneur, je les livrerai sûrement entre tes mains ». Fort de cette promesse, David se mit en mouvement aussitôt, surprit l'ennemi par la soudaineté de son attaque, et le mit en pleine déroute. Il fit jeter au feu les idoles tutélaires abandonnées par lui sur le terrain, disant : « Dieu a dispersé mes ennemis devant moi, comme les eaux qui se répandent quand on brise le vase »¹⁶. C'est pourquoi ce lieu fut appelé Baalpharasim, c'est-à-dire : *champ de la division*.

Mais les Philistins n'acceptèrent pas leur défaite. Ils réunirent une nouvelle armée, plus forte que la première, et vinrent à nouveau s'établir dans la plaine de Raphaïm. David, à nouveau, consulta le Seigneur : « Dois-je marcher contre les Philistins, et les livrerez-vous entre mes mains ? – Ne les attaque pas de front, lui fut-il répondu, mais prend-les à revers, *en faisant le tour des poiriers* sous lesquels ils se dissimulent. Lorsque tu entendras au-dessus des arbres comme le bruit de quelqu'un qui marche, alors engage le combat sans hésiter : c'est le signe que l'Ange du Seigneur passera devant ta face, pour anéantir l'armée des Philistins ».

David obéit ponctuellement, et, quand Dieu lui rendit sensible sa présence près de lui, il marcha à l'ennemi avec la certitude absolue de remporter la victoire. Dès le premier choc, en effet, les Philistins lâchèrent pied ; les Israélites en tuèrent sans peine un grand nombre et poursuivirent les fuyards jusqu'à Gezer – aujourd'hui Tell Djézer –, qui se dressait alors sur la frontière des deux royaumes ; puis ils revin-

¹⁴ *Des Titans*, disent les Septante.

¹⁵ Flav., l. VII, ch. IV.

¹⁶ Poly., col. 326 (Chald.).

rent piller leur camp et mirent en pièces les nombreuses statues de Dagon qu'ils y trouvèrent.

Commentaire moral et mystique

David, élu d'abord roi à Hébron, sur la seule tribu de Juda, puis étendant sa domination sur tout Israël, est la figure du Christ reconnu comme le Messie durant sa vie terrestre par l'élite du peuple juif, par les disciples qui eurent le courage de le confesser et de dire avec saint Pierre : « *Vous êtes le Christ, le Fils dit Dieu vivant* ». Mais ensuite, il devint roi du monde, après la Pentecôte.

Tous ceux qui viennent à lui, lui disent : « *Nous sommes vos os et votre chair* », affirmant par là leur foi en l'Incarnation et leur désir de s'insérer dans le Corps mystique du Christ. « *Auparavant déjà, lorsque Saül régnait sur nous, c'était vous qui nous meniez au combat et nous en rameniez* » ; quand le peuple juif était gouverné par les Princes des prêtres, c'était vous déjà qui étiez son véritable chef. « C'est à vous que le Seigneur a dit : *Tu gouverneras mon peuple* ». C'est vous que les Prophètes ont annoncé comme le Roi d'Israël. C'est de vous que parlait Ézéchiël, au nom du Seigneur, quand il disait : « *Je sauverai mon peuple et je susciterai sur lui un pasteur qui le fera paître, David mon serviteur* »¹⁷.

Mais la Cité de Dieu est encore occupée par les Jésuséens, c'est-à-dire par les Juifs, qui mettent sur les remparts pour la garder – et ici il faut suivre à la lettre le texte de la Vulgate – « *des aveugles et des boiteux qui haïssaient l'âme de David* », c'est-à-dire les Scribes et les Pharisiens, qui ont haï le Christ jusqu'à la mort. Lui-même a flétri leur cécité spirituelle, quand il a dit : « *Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles* »¹⁸, et il les a implicitement traités de *boiteux*, quand il leur a reproché de préférer leurs traditions toutes humaines à la loi de Dieu. C'est eux déjà que visait le Psalmiste quand il disait : « *Ils ont boité par leurs voies* »¹⁹, c'est-à-dire par le fait des voies mauvaises qu'ils ont suivies.

Parce qu'ils possédaient l'Ancien Testament, explique saint Augustin, ils ont méprisé le nouveau, et ils sont devenus boiteux. Même dans l'ancienne Loi, ils suivaient plutôt leurs traditions que celles de Dieu. Ils faisaient un crime de ne point se laver les mains²⁰ ; telle était en effet la voie qu'ils s'étaient eux-mêmes tracée, qu'une longue habitude avait battue, loin des préceptes du Seigneur²¹.

Mais les soldats du Christ, les Apôtres, avec saint Pierre à leur tête – figuré ici par Joab –, se sont emparés d'abord des gouttières, par lesquelles les Juifs laissaient perdre toute l'eau vive, toute la fraîcheur, la saveur de l'Écriture, et le Christ peut ainsi s'établir dans la citadelle, sur la montagne de Sion, c'est-à-dire dans l'Église, d'où il gouverne toute la terre.

¹⁷ XXXIV, 22, 23.

¹⁸ Mt., XV, 14.

¹⁹ XVII, 46.

²⁰ Mt., XV, 2.

²¹ Enarrat. in Ps. XVII.

De même, au sens moral, on peut dire que ce sont les aveugles et les boiteux qui empêchent le Christ de s'établir dans les âmes : les aveugles, c'est-à-dire l'aveuglement de l'esprit ; et les boiteux, entendez la discordance qui règne entre les principes que l'on professe et la conduite que l'on a. Si nous souffrons de cette cécité ou de cette boiterie, demandons-lui d'abord de nous en guérir, et alors il nous fera entrer dans sa maison ²².

*

L'agression des Philistins contre David représente l'offensive que ne manque pas de mener le démon contre toute âme qui s'établit dans le service de Dieu. D'après saint Grégoire le Grand, cette attaque comporte trois phases : la suggestion, la délectation sensible, le consentement.

Le premier assaut des Philistins représente la première de ces phases, la suggestion : c'est ainsi que le serpent *suggéra* à Ève de manger le fruit défendu. À cette insinuation, il importe d'opposer une résistance immédiate et énergique – ce qu'Ève négligea de faire –, ce que l'âme courageuse exécutera par de ferventes oraisons jaculatoires qui obligeront l'ennemi à lâcher prise.

Bientôt cependant il reviendra à la charge, en se dissimulant cette fois *sous un bois de poiriers*, c'est-à-dire sous la délectation sensible, figurée par la douceur savoureuse du fruit que portent ces arbres. Mais cette forme nouvelle de la tentation, il faut se garder de la considérer en face, sous peine de se laisser fasciner par le plaisir sensuel qu'elle promet. Il convient de la prendre *par derrière*, c'est-à-dire de songer aux maux quelle traîne *derrière* elle : la tristesse, le remords, le dégoût d'avoir péché, la recrudescence de force donnée à l'inclination mauvaise. C'est la même pensée qu'exprime l'auteur des *Proverbes*, quand il dit : « *Ne regarde pas le vin quand il brille, et que sa couleur étincelle dans le verre : il pénètre en te flattant, mais ensuite, il te mordra comme un serpent, et il répandra (en toi) ses venins comme le basilic* » ²³.

Et lorsque tu entendras venir celui qui marche au-dessus des poiriers, c'est-à-dire Celui qui, par sa nature divine, a toujours tenu sous ses pieds la concupiscence de la chair et toutes les jouissances sensibles ; lorsque tu sentiras dans le fond de ta conscience qu'il vient à ton secours, marche hardiment contre la tentation, et tu auras la victoire ²⁴.

Saint Bernard a raconté, avec l'autorité d'un homme qui en a l'expérience, comment se réalise cette irruption de Dieu dans l'âme des grands mystiques ²⁵. Pour ceux qui ne sont point initiés aux mystères de la vie contemplative, on peut décrire ainsi cet état :

(En certaines circonstances très précises), je me suis senti envahi par une présence que je ne puis appeler que personnelle. Nous sommes toujours envahis par la présence de Dieu : mais (à certains moments) il me semble qu'il Lui plaisait de se rendre plus sensible à mes sens intérieurs... (J'avais l'impression) qu'il me parlait, de cette voix articulée qui ne fait aucun

²² Luc., XIV, 21.

²³ XXIII, 31.

²⁴ Commentaire tiré d'Ephr. p. 402 ; et de God., col. 936.

²⁵ Cf. *Sermon LXXV sur le Cantique*, 5.

bruit, même intérieur, mais que l'on entend distinctement, que l'on entend en réalité, ou que l'on a l'impression d'entendre comme un appel lointain, ou comme une réponse toute proche ²⁶.

Et le Père Joseph de la Tremblaye s'exprime ainsi :

C'est une semonce animée, c'est un certain bruit, un petit son... (qui) nous porte à être plus fidèles à Dieu, à quitter telle ou telle imperfection, à étendre et à déployer (nos) ailes, la foi et l'amour pour (nous) envoler vers Dieu... (On entend) comme une voix... On ne sait discerner ce que c'est. Ce n'est pas un commandement exprès, car (dans cet état), Dieu ne dit pas toujours par un commandement absolu : faites ceci, faites cela... Mais vous sentez en votre intérieur une attraction qui émeut votre volonté et vous attire intimement à Dieu. Quelquefois, ce vent est mêlé de menaces. Si vous ne vous amendez pas, Dieu vous délaissera, il retirera ses grâces ²⁷...

Ce qu'il faut retenir de là, c'est la nécessité impérieuse, pour résister à la délectation sensible, de recourir à l'oraison, de prendre contact intérieurement avec Dieu : car *si ce n'est pas le Seigneur qui garde la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde* ²⁸.

²⁶ Mgr Calvet, *La Lumière de Complies*, Aubier, 1960, P. 61.

²⁷ *Exhortation au jour de l'Ascension*, 1636.

²⁸ Ps. CXXVI, 1.

CHAPITRE 6

Transfert de l'Arche dans la maison d'Obédédom

(II ROIS, VI)

Lorsque David eut restauré l'unité politique de la nation, et consolidé cette unité en prenant possession de la ville qui devait en être la capitale, son premier soin fut de faire de celle-ci le centre du culte divin. Il résolut donc d'y transporter l'arche d'alliance, qui était comme le signe sensible de la présence de Dieu au milieu de son peuple et qui, depuis quatre-vingts ans environ, était demeurée sur la colline de Gabaon, près de Cariathiarim, dans la maison d'Abinadab, où elle avait été déposée à la suite de son renvoi par les Philistins ¹.

Dans ce dessein, il fit dresser, pour l'abriter, près de son palais, une tente semblable au Tabernacle que Moïse avait fait construire dans le désert. Puis, pour donner à la cérémonie du transfert le plus d'éclat possible, il convoqua à Jérusalem tous les dignitaires de la tribu de Juda, et se rendit avec eux sur la colline de Gabaon. Là, les prêtres prirent l'Arche ², la placèrent sur un chariot neuf, attelé d'une paire de bœufs dont la conduite fut confiée aux deux fils d'Abinadab, qui se nommaient Ahio et Oza. Le premier marchait devant, le second, derrière le char. David et la foule des Israélites précédaient l'arche sainte, en chantant des cantiques et en s'accompagnant de tous les instruments connus : harpes, lyres, tambourins, sistres et cymbales.

Mais au moment où le cortège arrivait en un point qui ne peut être identifié aujourd'hui, et que l'Écriture nomme : *l'aire de Nachor*, les bœufs firent brusquement un écart ; le chariot vacilla, et pencha assez pour que l'arche parût en danger de tomber. Ce que voyant, Oza appliqua la main sur elle pour la retenir et l'empêcher de choir. Mais par ce geste inconsidéré il violait un précepte formel de la loi de Moïse : les objets sacrés ne pouvaient être touchés que par les prêtres, membres de la famille d'Aaron, et cela sous peine de mort ³.

Aussi le châtement ne se fit-il pas attendre, l'imprudent s'écroula à l'instant, foudroyé : *Et ce lieu, dit l'Écriture, fut appelé : punition d'Oza, nom qu'il garde encore aujourd'hui.*

¹ I Rois VII. – Cf. plus haut, p. 138.

² Mais L'arche seulement : l'autel des holocaustes et le reste du mobilier, sauf quelques courtines, qui servirent à l'ornementation de la nouvelle tente, demeurèrent à Gabaon, où continuèrent à s'offrir les sacrifices quotidiens. Cf. I Rois, VII. – H. S., col. 1330 ; I Paralip., XXI, 29.

³ Num., IV, 15 ; XVIII, 3.

Les commentateurs ont longuement épilogué sur la rigueur de cette sanction : car il semble à première vue qu'Oza ait obéi là à un mouvement de piété et de respect pour cet objet trois fois saint.

Mais il avait commis une première faute en plaçant l'arche sur un chariot, au lieu de la faire porter sur les épaules des prêtres, comme le prescrivait la Loi, sous peine de mort, et comme son père, le prêtre Abinadab, le lui avait enjoint ⁴.

Il connaissait certainement cette ordonnance : mais il s'était laissé abuser par le fait que, lorsque les Philistins avaient renvoyé l'arche aux Hébreux, ils l'avaient fait porter ainsi par un chariot, et il ne leur était rien arrivé. Oza, obéissant à la loi du moindre effort, crut pouvoir les imiter. Il oubliait seulement que les Philistins n'étaient pas soumis aux prescriptions mosaïques, puisqu'ils étaient païens.

Sans doute, la faute était-elle imputable à tous ceux qui prenaient part à cette procession, et en premier lieu, à David lui-même, qui la présidait. Mais on peut penser, avec saint Éphrem, qu'Oza en fut tenu pour responsable parce que c'est lui qui avait été chargé d'organiser les détails de la cérémonie. Dieu voulut montrer une fois de plus, par ce terrible exemple, avec quel soin il veut que soient observées toutes les prescriptions liturgiques. Oza commit en outre, comme nous l'avons dit, une irrévérence personnelle, en touchant de sa main un objet sacré, alors que c'était là un privilège réservé aux prêtres. On peut penser aussi que l'Arche ne fut pas réellement en grand danger de tomber, et qu'il agit plus par vanité et présomption que par un vrai zèle pour les choses saintes ⁵.

Enfin, les commentateurs, juifs ou chrétiens, le soupçonnent d'avoir pris part à cette cérémonie sans être en état de pureté légale, soit qu'il se fût approché de son épouse la nuit précédente, soit qu'il eût commis quelque péché secret ⁶.

David fut épouvanté par ce tragique incident ; il craignit d'encourir un châtement pire encore s'il faisait entrer l'arche dans la ville, puisque Oza avait été si sévèrement frappé pour avoir eu seulement la prétention d'y toucher. Il la fit donc conduire chez un Lévite, nommé Obédédoum, qui habitait dans les faubourgs, hors des murs d'enceinte, et qu'il connaissait pour un homme de bien. C'était l'un des six cents qui l'avaient suivi lors de son exil forcé à Geth, et cela lui avait valu le surnom de Géthéen ⁷. Il était pauvre : mais la présence de l'arche dans sa maison lui attira tant de bénédictions et de présents qu'en peu de

⁴ Gloss., t. II, col. 1080, d'après Hier.; Carth., p. 467.

⁵ D'après Ephr., p. 402.

⁶ Cf. Corn., p. 464.

⁷ 1 Rois, XXVII, 2.

temps il devint riche, au point d'exciter la jalousie de ses voisins. Cette prospérité inattendue rassura David comme un signe de l'approbation divine et, au bout de trois mois, il n'hésita plus à faire entrer l'arche dans Jérusalem. Cette fois, cependant, pour éviter un châtement semblable à celui d'Oza, il eut soin de désigner lui-même des prêtres pour porter le précieux coffre d'acajou sur leurs épaules. En outre, il prescrivit à ceux-ci de se purifier par des ablutions rituelles, et de changer de vêtements, afin d'être dans un état de pureté légale.

Sept chœurs, bien fournis, furent organisés, accompagnés chacun d'instruments variés : guitares, lyres, trompes, trompettes, harpes, afin de faire retentir au loin le bruit de leur joie. Le Livre des *Paralipomènes*⁸ nous donne quelques détails complémentaires sur l'organisation du cortège. La direction générale en avait été confiée à Chonénias, prince des Lévites, et c'est lui qui entonnait les airs que l'on devait chanter : *Les chantres Héman, Asaph et Ethan jouaient des cymbales d'airain ; Zacharie, Oziel, Sémiramoth, Jahiel, Ani, Eliab, Maasias et Banaïas chantaient, avec des guitares, des airs sacrés ; Mathathias, Eliphalus, Macénias, Obédédoum, Jéhiel et Ozaziou chantaient des hymnes de victoire, en s'accompagnant de harpes à huit cordes ; les prêtres Sébénias, Josaphat, Nathanaël, Amazai, Zacharie, Banaïas et Éliézer sonnaient de la trompette.*

Sur tout le parcours, on offrait continuellement à Dieu des sacrifices ; on immolait des bœufs, des brebis, des béliers pour conjurer un châtement semblable à celui d'Oza.

David cependant exultait. La joie qui inondait son cœur était telle qu'il ne pouvait la contenir : il était obligé de la manifester extérieurement par les mouvements de son corps. *Il sautait de toutes ses forces*, dit l'Écriture, il dansait, bondissait et cabriolait comme un enfant. Il avait – au moins c'est l'opinion commune – déposé ses insignes royaux pour se revêtir, comme les Lévites, d'une simple tunique et d'un éphod de lin. Certaines versions ajoutent qu'il avait sur les bras un petit orgue portatif, c'est-à-dire sans doute quelque chose comme un accordéon, ou une cornemuse⁹. Et toute la foule suivait, manifestant la joie la plus vive en chantant des cantiques, en sonnant de la trompe, de la trompette et de tous les instruments de musique alors en usage.

Cependant Michol de sa fenêtre regardait passer le cortège. Quand elle vit le roi son mari habillé comme un simple lévite, clamant à gorge déployée, et se livrant aux démonstrations quelque peu excentriques que lui suggérait l'enthousiasme de sa foi, elle en fut vivement cho-

⁸ I Par., XV.

⁹ Cependant la Vulgate n'y fait aucune allusion, ni Chald., ni Syr., ni Arab., ni Hebr. Il est possible que cette leçon vienne d'une mauvaise traduction des Septante, selon lesquels *il jouait devant le Seigneur d'instruments « modulés »* (harmonieux).

quée. Peut-être avait-elle hérité un peu de l'orgueil de son père. Elle crut que David cédaît là à un entraînement naturel, et manifestait un regrettable manque de contrôle sur lui-même. Elle ne comprit pas qu'il agissait au contraire sous l'emprise d'une ferveur surnaturelle semblable à celle qui devait transporter les Apôtres au jour de la Pentecôte et qui les fit passer pour ivres ; elle ne vit pas que, mettant tout respect humain sous ses pieds, il voulait montrer que sa dignité royale n'était rien en face de celle de Dieu, qu'il ne se considérait devant Lui que comme un histrion. *Et elle le méprisa dans son cœur.*

C'est donc dans cette ambiance d'enthousiasme que l'arche fut conduite jusqu'à la tente préparée pour elle, et qu'elle y fut solennellement déposée. On offrit alors des holocaustes, des sacrifices d'actions de grâces, et l'on immola tant d'animaux qu'il y eut de quoi rassasier le peuple entier. Tous, hommes, femmes, enfants, reçurent chacun un morceau de bœuf rôti, un beignet frit dans l'huile et une tourte de pain.

Lorsque, la cérémonie terminée, David rentra en son palais, Michol vint au-devant de lui ; et, après lui avoir souhaité toutes sortes de bonheur ¹⁰, elle lui déclara sans ménagement combien son attitude l'avait scandalisée : « En vérité, dit-elle, le roi d'Israël s'est couvert de gloire aujourd'hui, en se déshabillant devant les servantes et les femmes de la plus humble condition, en s'exhibant tout nu, et en se livrant publiquement à toutes sortes d'excentricités, comme ferait un saltimbanque ! Il a certainement donné à son peuple une haute idée de la majesté royale ! »

Il y avait quelque exagération dans ces reproches : David ne s'était pas exhibé tout nu, puisqu'il portait une tunique de lévite qui descendait jusqu'aux talons. Mais ces outrances sont coutumières chez les personnes de mauvaise humeur.

David répondit sans se fâcher à son irascible épouse : « Sache que, *devant le Seigneur qui m'a choisi, de préférence à ton père et à toute sa maison, et qui m'a ordonné d'être le chef de son peuple, en Israël,* toutes les fois que l'occasion s'en présentera, *je danserai, je ferai le bouffon, je m'abaisserai plus encore que je ne l'ai fait,* par des démonstrations extérieures, tout en restant petit à mes yeux, c'est-à-dire en gardant intérieurement de très humbles sentiments de moi-même ; *et cela me vaudra plus de gloire aux yeux des femmes dont tu parles,* que si je paraissais devant elles vêtu d'or et de pourpre » ¹¹.

En punition de son orgueil, Michol fut frappée par Dieu de stérilité jusqu'à sa mort. Ce qui, on le sait, était pour une femme juive le châtement le plus humiliant qui se puisse concevoir.

¹⁰ Flav., l. VII, ch. IV.

¹¹ Cf. *Les XII degrés d'humilité*, p. 37.

Commentaire moral et mystique

La tragique aventure d'Oza met en lumière la grave irrévérence que commettent ceux qui osent toucher et manipuler les vases sacrés, sans y être autorisés par les lois de l'Église.

Saint Grégoire le Grand y voit en outre un sévère avertissement à l'adresse de ceux qui, « avec une audace insupportable », se permettent de porter à la légère « la main de leur répréhension » sur tels actes de leurs supérieurs ou de personnes solides en vertu, parce qu'ils n'en comprennent pas la raison, et les prennent pour des erreurs ou des faiblesses. C'est là une marque d'arrogance qui peut être mortelle pour leur âme.

Ce n'est pas que, quand les faibles et les imparfaits trouvent à redire aux actions des justes, ils doivent toujours taire ce qui les choque ; mais ils doivent le faire avec retenue et humilité ; car ce n'est qu'en marchant par ce chemin qu'une intention bonne conserve son innocence et sa simplicité ¹².

*

Cherchons maintenant à pénétrer le sens allégorique de cet épisode. Aux yeux des maîtres de l'exégèse mystique, David qui convoque, non pas le peuple hébreu tout entier, mais seulement Juda, la tribu de prédilection, pour conduire l'arche de Gabaon à Jérusalem, est la figure du Christ, qui se propose de transférer à l'Église les privilèges de l'alliance que Dieu a conclue jadis avec les Patriarches, et consacrée solennellement au Sinaï. Lui non plus, n'appelle pas tout le peuple, il se contente de l'élite, constituée par les Apôtres, les disciples et les saintes femmes. L'alliance conclue jadis entre Dieu et Israël ne s'est conservée pure que dans la descendance spirituelle d'Abraham, c'est-à-dire chez ceux qui ont conservé la foi et l'esprit de ce saint patriarche. C'est lui que représente ici Abinadab. Les bœufs qui traînent l'arche sont la figure des Apôtres. Mais pourquoi font-ils un écart en arrivant à l'aire de Nachor ? – Parce que Nachor, qui est un païen, représente la Gentilité. Or les Apôtres, en abordant celle-ci, se sont *écartés* de leurs observances : ils ne sanctifient plus le sabbat, n'immolent plus de victimes au Temple, ne pratiquent plus la circoncision. Oza, qui personnifie les Juifs attachés à la lettre de la loi, voyant cela, s'inquiète et craint de voir l'alliance se briser, s'il laisse les choses aller ainsi. Il cherche donc à empêcher ces déviations : « *Si vous ne vous faites pas circoncire, selon la loi de Moïse, dit-il, vous ne pouvez pas être sauvés* » ¹³. Mais aussitôt, il est frappé de mort : comme le lui signifie saint Paul quand il déclare : « *Si vous vous faites circoncire, le Christ ne vous servira de rien* » ¹⁴, et vous en mourrez spirituellement ; car « vouloir conserver les observances (de la loi de Moïse) après la promulgation de l'Évangile, est un acte d'idolâtrie et donc un péché *mortel*, même pour les Juifs » ¹⁵.

¹² Grég. le Grand, *Mor. in Job*, III, 26 ; Pat. lat., t. LXXV, col. 691.

¹³ Act., XV, 1.

¹⁴ Galat., V, 2.

¹⁵ Saint Thomas, *Comment, sur l'Ep. aux Galates*, V, lec. 1.

*

Michol, qui se scandalise de voir David danser devant l'arche, est la figure de la synagogue qui méprisa le Christ quand elle le vit flagellé, giflé, humilié à outrance, suspendu à un gibet d'infamie. En vérité, lui disait-elle, *il prétend sauver les autres, et il ne peut pas se sauver lui-même*¹⁶ ! Et elle personnifie aussi tous ceux qui méprisent les chrétiens, à cause des actes d'humilité et de révérence qu'ils leur voient faire : s'agenouiller, se confesser, prendre de l'eau bénite, suivre une procession avec un cierge, etc.

Le Bienheureux Thomas More, chancelier d'Angleterre, aimait à chanter au chœur avec un surplis, à servir la Messe, à sonner les cloches, à remplir les fonctions de sacristain. Comme le duc de Norfolk lui reprochait un jour ce comportement, l'assurant qu'une telle conduite déplairait certainement au roi s'il l'apprenait, Thomas répondit : « Il ne peut déplaire à Monseigneur le roi que je m'emploie au service du Seigneur des rois ».

*

« *Je danserai pour qu'on se moque de moi* ». Heureuse facétie, dit saint Bernard, dont Michol s'indigne, mais dont Dieu fait ses délices ! Heureuse facétie, où les hommes voient un ridicule, et les Anges un spectacle magnifique ! Heureuse facétie, certes, par laquelle nous devenons un sujet de honte pour les riches, et de mépris pour les orgueilleux ! Car, en vérité, que faisons-nous, sinon une facétie, aux yeux des gens du monde, quand nous fuyons tout ce qu'ils recherchent, quand nous recherchons au contraire tout ce qu'ils fuient, à la manière des acrobates qui se tiennent et marchent sur leurs mains, contrairement à l'usage ordinaire, ayant ainsi la tête en bas et les pieds en haut et attirant tous les regards ?

Cette danse n'est pas un jeu d'enfants ; ce n'est pas non plus un jeu de théâtre qui, par des gestes sensuels et honteux, excite la passion, et évoque des actions infâmes. C'est un jeu aimable, honnête, sérieux, qui mérite d'être regardé et qui peut charmer les yeux des spectateurs célestes. C'est à ce jeu chaste et religieux que se livrait celui qui disait : « *Nous sommes devenus un spectacle pour les Anges et pour les hommes* »¹⁷. Jouons nous aussi à ce jeu, pour qu'on se moque de nous, pour qu'on nous confonde et qu'on nous humilie, jusqu'à ce que vienne Celui qui exalte les humbles et dépose les puissants, et qui lui nous comblera de joie, nous glorifiera et nous exaltera pour l'éternité¹⁸.

¹⁶ D'après Ephr., p. 403.

¹⁷ I Cor., IV, 9.

¹⁸ Saint Bernard, Ep. 87, à Oger, chanoine régulier.

CHAPITRE 7

David veut bâtir un temple au Seigneur

(II ROIS, VII)

David, dit Josèphe, voyant que toutes choses lui réussissaient à souhait grâce à l'assistance qu'il recevait de Dieu, crut ne pouvoir, sans l'offenser, habiter un magnifique palais en bois de cèdre, enrichi de toutes sortes d'ornements, et souffrir en même temps que l'arche de la divine alliance fut abritée seulement sous une tente. Il résolut donc de bâtir pour Dieu un temple digne de sa souveraine majesté, comme Moïse avait annoncé que cela devait se faire un jour ¹.

Mais, se méfiant de ses propres inspirations, et soucieux avant tout de faire la Volonté de Dieu, il s'en ouvrit à un homme en qui il avait grande confiance, un nabi très avancé dans les voies du Seigneur, le prophète Nathan : « *Voici, lui dit-il, que j'habite dans un palais de cèdre, et l'arche du Seigneur repose sous des peaux* ».

Nathan devina aussitôt la pensée du roi, et acquiesça de tout son cœur à ce noble dessein. Mais il eut tort de parler trop vite, sans avoir pris le temps de prier et de consulter Dieu. « *Allez, dit-il au roi, faites tout ce que vous avez dans le cœur, parce que le Seigneur est avec vous* ». La nuit suivante, Dieu se manifesta à lui et lui parla en ces termes : « *Va trouver mon serviteur David, et dis-lui : Est-ce donc toi qui me bâtiras un temple pour que j'y habite ? Je ne t'ai pas chargé de ce soin. Depuis que j'ai tiré Israël de la terre d'Égypte, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais habité dans une maison. J'ai vécu au milieu de mon peuple, sous la tente et sous des peaux. Dans tous les lieux où j'ai passé avec les enfants d'Israël je n'ai jamais dit à aucun des hommes que j'ai chargés successivement de gouverner mon peuple : Pourquoi ne m'avez-vous pas construit une maison en bois de cèdre ?* »

Dieu assura ensuite le roi – toujours par l'entremise du prophète – qu'il continuerait à l'assister comme Il l'avait toujours fait, depuis le jour où Il l'avait tiré de son métier de berger ; qu'Il affermirait son trône, et qu'Il y ferait monter son fils après lui.

« *Toi, lui dit-il, tu as répandu beaucoup de sang, tu as fait des guerres nombreuses ; tu ne peux pas bâtir un temple à mon nom, après tant de sang versé en ma présence. Mais tu auras un fils, dont la vie sera tout à fait tranquille, et qui, grâce à Moi, vivra en paix*

¹ Flav., l. VIII, ch. IV.

avec tous ses ennemis. À cause de cela il sera appelé : Pacifique². C'est lui qui bâtira un temple, où mon nom sera glorifié, et j'assurerai à jamais la stabilité de son trône. Je serai son père et il sera mon fils. S'il commet quelque iniquité, je le châtierai..., mais je ne retirerai pas ma miséricorde de lui, comme je l'ai retirée à Saül, que j'ai rejeté de devant ma face. Et ta maison sera fidèle, et ton royaume subsistera éternellement devant ma face, et ton trône sera solide, toujours ».

Nathan s'empressa de venir rapporter ces paroles au roi, qui, pénétré de reconnaissance, se rendit dans la Tente sacrée, se prosterna devant l'arche, et laissa son cœur s'épancher librement :

« Je ne suis pas digne, Seigneur, disait-il, de tous les bienfaits dont vous me comblez. *Qui suis-je, moi, Seigneur Dieu, et quelle est ma maison, pour que vous m'ayez conduit à une telle destinée ? Et cependant cela a paru peu de chose à vos yeux.* Non content de me donner à moi-même le trône d'Israël, vous avez voulu en assurer la possession à mes héritiers. C'est là en effet une loi qui remonte à Adam, Seigneur Dieu, et qui est la conséquence de la peine de mort dont il a été frappé : l'homme ne peut se désintéresser de sa progéniture, il veut assurer le bonheur de celle-ci, et mettre les générations à venir en mesure de continuer et de mener à bien l'œuvre conclue par les précédents³. Que pourra vous dire encore David, votre serviteur, que pourra-t-il ajouter, devant tant de libéralité de votre part ? Les mots me manquent pour vous exprimer ma gratitude, mais vous connaissez votre serviteur, vous savez que c'est du fond de son cœur qu'il vous parle et qu'il vous remercie ».

Le roi continua longtemps encore ses effusions, remerciant Dieu de toutes les faveurs qu'il avait accordées à sa maison ; du choix qu'il avait fait d'Israël entre tous les peuples ; de la protection dont Il l'avait couvert pour le soustraire à la servitude d'Égypte, et le rendre à la liberté⁴.

Commentaire moral et mystique

David qui, dès qu'il peut goûter quelque paix dans son royaume, se préoccupe de construire pour Dieu un temple digne de sa souveraine majesté, donne aux princes et aux prélats un bel exemple de sa haute piété. Il rougit d'avoir un palais plus beau que la tente sous laquelle est abritée l'arche d'alliance, alors que tant de seigneurs ecclésiastiques ou séculiers, plus tard, consacreront des sommes énormes à se faire bâtir des demeures somptueuses, sans se soucier des églises qui s'en vont à l'abandon.

² Paralip., XXII, 8-9.

³ Cf. Dam., col. 1100.

⁴ Cf. I Paralip., XVII.

L'interdiction faite au saint roi de construire lui-même le temple dont il rêve est une prophétie dont la réalisation ne fut que très partielle en Salomon, et qui n'a son vrai sens qu'appliquée à Jésus-Christ.

Quiconque s'imagine, dit saint Augustin, que cette magnifique prophétie s'est pleinement accomplie en Salomon, est dans une erreur profonde. Il ne considère que ces mots : « *Celui-là me bâtira une maison* », puisque Salomon en effet construisit le fameux Temple de Jérusalem ; mais ne prend pas garde à ceux qui suivent : « *Sa maison sera fidèle, et son royaume demeurera éternellement devant moi* ». Qu'il réfléchisse donc, et qu'il voie le palais de Salomon rempli de femmes païennes, rendant un culte aux faux dieux, séduisant ce roi si sage et l'entraînant lui-même dans leur idolâtrie ! Et qu'il n'aille pas penser que Dieu s'est trompé dans ses promesses, comme s'il ignorait à l'avance la chute malheureuse que devait faire Salomon !

Bien que celui-ci ait bâti le Temple, et que son nom signifie *pacifique*, il n'était cependant qu'une figure du véritable Roi pacifique, du vrai fils de David, c'est-à-dire du Christ. S'il fut fils de David selon la chair, il ne le fut pas selon l'esprit. Remarquons que le texte de la prophétie dit, s'adressant à David : « *Lorsque tes jours seront accomplis, lorsque tu seras endormi avec tes pères, je susciterai après toi un rejeton de ta race...* ». Or, c'est un fait que Salomon a été placé sur le trône avant la mort de son père.

Il est donc évident que cette prophétie vise proprement le Christ, et que la maison qu'il s'agit de bâtir n'est pas une demeure faite de pierres et de bois, mais une maison spirituelle, celle que le Sauveur construit avec les âmes des fidèles, et dont saint Paul disait : « *Le Temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple* »⁵. Lui seul, à cause de son innocence et de sa sainteté, pouvait élever ici-bas la maison de la vraie louange, l'Église ; les autres, même les meilleurs, comme David, en étaient incapables parce qu'ils étaient *des hommes de sang*, c'est-à-dire des pécheurs.

Il ne faudrait pas cependant prendre cette défense au pied de la lettre : tout au long de l'histoire du Moyen Âge, nous voyons *des hommes de sang* – des hommes de guerre, des princes batailleurs – bâtir des églises et fonder des monastères, précisément pour se concilier la faveur divine et obtenir le pardon de leurs fautes. Ce que veut nous indiquer l'interdiction faite à David, c'est que les hommes encore engagés dans les luttes et les combats de la vie publique ne sont pas aptes à la construction des temples intérieurs, c'est-à-dire à la direction des âmes. D'où l'obligation pour les prêtres de se mêler le moins possible de politique et d'affaires séculières.

Et même, d'après saint Grégoire, ceux-là seuls ont vraiment qualité pour diriger les autres dans les voies spirituelles, qui ont triomphé en eux-mêmes des vices et des passions de la chair.

Quiconque s'occupe à corriger les défauts des autres doit être lui-même exempt de vices ; il doit ne plus penser aux choses de la terre, et savoir résister aux désirs du monde ; afin d'être d'autant plus perspicace à voir les fautes où les autres peuvent tomber, qu'il les évite plus véritablement par la connaissance qu'il en a et sa manière de vivre, à lui. Car un œil que la

⁵ D'après saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. XVII, ch. VIII et suiv. – I Cor., III, 17.

poussière obscurcit ne saurait discerner clairement une souillure sur un membre, et des mains qui tiennent de la boue ne sauraient essuyer des taches faites sur un vêtement... Ceci se peut fort bien appliquer à David, quand Dieu lui dit : « *Ce n'est pas toi qui me bâtiras un temple, parce que tu es un homme de sang...* ». Or celui qui s'applique à la correction et à l'instruction du prochain bâtit vraiment un temple à Dieu. Parce que c'est nous qui sommes en effet le Temple de Dieu, nous qui nous élevons vers la vie éternelle, grâce à son inhabitation en nous. Mais il est défendu à un homme de sang de bâtir ce temple, parce que celui qui mène encore une vie charnelle doit rougir de prétendre instruire son prochain des choses spirituelles ⁶.

Pour ne pas décourager cependant les prédicateurs et les prélats qui s'adonnent avec zèle aux œuvres extérieures, ajoutons ce commentaire de l'abbé Godefroi :

« *Est-ce toi qui me bâtiras une demeure pour que j'y habite ?* » Toi, je t'ai élevé à la prélature. Si, tirillé par les soucis apostoliques, tu ne peux élever en toi une demeure stable pour moi, n'aie pas peur : parce que ce labeur et l'édification du prochain te vaudront un jour une abondante moisson de récompenses ⁷.

⁶ *Mor.*, l. VII, 56. Pat. lat., t. LXXV, col. 799.

⁷ *God.*, col. 470.

CHAPITRE 8

Affermissement du royaume

(II ROIS, VIII)

Lorsque David eut établi sa capitale à Jérusalem et assuré son pouvoir sur l'ensemble d'Israël, il résolut de mettre son peuple à l'abri de la menace que faisait peser sur lui l'hostilité de ses mauvais voisins, et il entreprit successivement contre ceux-ci quatre campagnes.

Il attaqua d'abord les Philistins, les vainquit, leur prit la ville de Geth avec ses dépendances. Non seulement il abolit le tribut que les juifs leur versaient jusqu'alors, mais il leur imposa l'obligation d'en payer un à leur tour. Ensuite, il se tourna contre les *Moabites*, à l'Est, et les battit à plate couture ; après quoi, dit le texte sacré, *il les fit étendre à terre, et les mesura au cordeau ; il en mesura deux cordeau dont il destina l'un à la mort, l'autre à la vie.*

Certains commentateurs, Théodoret de Cyr, par exemple, ont entendu ces paroles à la lettre ¹ ; et M. Fillion, marchant dans son sillage, écrit :

David, ayant fait de nombreux prisonniers dans cette guerre, les fit étendre à terre, par rangées, que l'on mesura au cordeau : le sort décida ainsi qui mourrait, qui serait épargné (d'après l'hébreu : deux cordeaux pour les livrer à la mort, et un plein cordeau pour leur laisser la vie : les deux tiers furent donc massacrés) ².

Mais la plupart des auteurs pensent que ces expressions doivent être prises au sens figuré. David défit complètement les Moabites, les mit plus bas que terre, et rasa toutes leurs villes. *Il les mesura au cordeau*, c'est-à-dire qu'il disposa librement de leurs personnes et de leurs biens, comme si c'était de la terre, de l'herbe ou des objets sans valeur. Puis, parmi les prisonniers, il fit deux parts : l'une qui fut exécutée, l'autre qui fut épargnée.

Il fit cela, non à la manière d'un souverain oriental, pour montrer qu'il avait un droit de vie et de mort discrétionnaire sur eux, mais au contraire dans un esprit de profonde équité ; car, dit Josèphe, « l'amour que cet admirable roi avait naturellement pour la justice était si grand, qu'il ne prononçait point de jugements qui ne fussent très équitables » ³. Il fit donc exécuter les chefs et tous ceux qui étaient

¹ Qu. XXIII.

² Fill. p. 360.

³ Flav., l. VII, ch. VI.

responsables à un titre quelconque des agressions contre les juifs, et du meurtre de ses parents : on se souvient qu'au temps où il était persécuté par Saül, David avait confié ceux-ci aux Moabites, sans doute avec quelques autres personnes, pour les mettre en sûreté ⁴. Or, si nous en croyons les traditions hébraïques, les Moabites les auraient ensuite massacrés ⁵.

Au contraire, il épargna tout le menu peuple et tous ceux auxquels il n'avait rien de particulier à reprocher : il se contenta de les asservir, et de leur imposer à eux aussi un tribut.

La troisième expédition fut dirigée contre les Syriens, ou Araméens, à l'Ouest. David s'en prit d'abord aux Sophoniens ⁶, qui formaient alors un royaume particulier, enclavé dans la Syrie. Ils avaient pour capitale Soba ⁷, et pour roi un certain Adarézer (ou Nadad'ézer), fils de Rahab. Saül déjà avait eu maille à partir avec eux, et les avait vaincus.

David les attaqua à son tour, leur livra bataille sur les bords de l'Euphrate, « leur tua deux mille hommes de pied, et cinq mille de cheval » ⁸, fit prisonniers dix-sept cents cavaliers ⁹, vingt mille fantassins, et s'empara de mille chariots dont il ne conserva que cent avec leurs attelages, pour le service de la cour : les autres furent brûlés par son ordre, et les chevaux eurent les tendons coupés, afin de respecter la loi de Moïse, qui interdisait au roi d'entretenir une nombreuse cavalerie ¹⁰.

Adarézer était très lié d'amitié avec le roi qui gouvernait alors la Syrie, et qui se trouvait être le plus puissant des princes de la région. Il se nommait Adad. En apprenant la défaite des Sophoniens, il se hâta de voler à leur aide avec une forte armée. Mais il fut vaincu lui aussi, bien qu'il se fût comporté, dit Josèphe, en grand capitaine et en grand roi ¹¹. Il laissa 22.000 hommes sur le champ de bataille et le reste se débanda.

David, devenu ainsi maître de toute la Syrie, y établit des garnisons, pour maintenir le pays dans l'obéissance, et surtout pour assurer le paiement du tribut qu'il imposa aux habitants. Il rentra ensuite triomphalement à Jérusalem, où il offrit à Dieu en ex-voto les splendides carquois d'or que portaient les gardes d'Adarézer. Ces objets précieux furent plus tard suspendus dans le temple de Jérusalem

⁴ I Rois, XXII, 3.

⁵ Lyr., col. 564.

⁶ Flav., I, VII, ch. V.

⁷ Aujourd'hui *Tsoba* ; L. C., p. 856.

⁸ Flav., I, VII, ch. V.

⁹ C'est le chiffre donné par le *Livre des Rois*. Le passage parallèle des *Paralipomènes* dit : sept mille. On peut penser ou que l'une des leçons est fautive, ou qu'il y avait déjà une distinction entre les chevaliers et les hommes d'armes qui les accompagnaient, comme dans les « lances garnies » du Moyen Âge. – Cf. Carth., p. 160 ; Corn., p. 468.

¹⁰ Deut., XVII, 16. – Le fait d'avoir les tendons coupés les rendait inaptes à la guerre et aux services rapides, mais non aux travaux de culture et aux charrois lents.

¹¹ Flav., I, VII, ch. VII.

jusqu'au jour où Suzac, roi d'Égypte, après sa victoire sur Roboam ¹², les emporta en son pays. David trouva aussi dans Bette et Berotte deux villes qu'il avait conquises au cours de cette campagne, et dont l'emplacement est inconnu aujourd'hui, des quantités considérables d'or, d'argent et d'airain. Il les consacra au Seigneur et les mit en réserve pour le Temple, à la construction duquel maintenant il songeait sans cesse. L'airain dont il est question ici était d'une qualité exceptionnelle, et on le tenait pour aussi précieux que l'or. On l'appelait *airain de Corinthe*, parce que l'idée de sa fabrication était née en cette ville, à la suite de l'incendie d'un Temple, où l'or, l'argent, le fer, le cuivre, et d'autres métaux encore se fondirent ensemble, pour former une masse d'un éclat étincelant et d'une résistance à toute épreuve ¹³. Salomon l'employa pour la construction du Temple, en particulier pour la mer d'airain. D'après Josèphe, la célèbre porte appelée *Speciosa* ¹⁴, qui séparait le parvis des femmes de celui des hommes, était faite de ce métal extraordinaire, et elle pesait un tel poids, qu'il ne fallait pas moins de vingt hommes pour en manœuvrer les battants, quand on ouvrait ou fermait le Temple.

En apprenant la défaite d'Adarézer, un autre prince syrien qui s'appelait Thou, et qui était roi d'Emath (ou Hamath), jugea prudent de se concilier la faveur du vainqueur, pour éviter un sort semblable : il dépêcha donc vers ce dernier son fils Joram (Adoram, disent les *Paralipomènes* ¹⁵), pour le féliciter de cette victoire, le remercier de l'avoir délivré d'un voisin qu'il n'aimait pas, et solliciter son alliance. Il joignit à ses hommages de magnifiques vases d'or, d'argent et de bronze, « d'un travail très ancien », dit Josèphe. David accueillit cet ambassadeur avec beaucoup d'affabilité, consentit volontiers aux propositions d'alliance qui lui étaient faites, et accepta les présents, qu'il consacra au Seigneur, ainsi que la plus grande partie du butin dont il s'était emparé au cours de ces différentes campagnes.

Restait à régler le compte des Iduméens (ou Édomites). David monta dans ce dessein une expédition (la quatrième), dont il confia le commandement à son neveu Abisaï. Celui-ci marcha contre eux, leur livra bataille dans la vallée des Salines, au sud de la mer Morte, leur tua 18.000 hommes, les défit complètement, les obligea à payer tribut, et à reconnaître la suzeraineté de David. Alors se réalisa la prophétie qui jadis avait été faite à Rébecca, lorsque ses deux jumeaux se battaient dans son sein ¹⁶ : « *L'aîné – c'est-à-dire Ésaü – sera assujéti au plus jeune – c'est-à-dire Jacob* ». Les descendants de l'aîné étaient les

¹² Flav., I. VII, ch. VII.

¹³ H. S., 1331.

¹⁴ Act., III, 2.

¹⁵ I Par., XVIII, 10.

¹⁶ Gen., XXV, 23. – Cf. *Les Patriarches*, liv. II, ch. 1, p. 139.

Iduméens, et ils se trouvaient maintenant vassaux des Israélites, héritiers de Jacob.

Bien que David n'eut pas pris part en personne à cette campagne, l'Écriture nous dit cependant qu'*il s'y acquit un grand nom* : les historiens juifs rapportent que cette auréole lui vint de la piété avec laquelle il fit enterrer les 18.000 ennemis qui étaient restés sur le terrain. La Loi en effet prescrivait : « *Ne déteste pas l'Iduméen, car il est ton frère* »¹⁷.

*

Lorsque David eut ainsi assuré la sécurité du pays contre les ennemis de l'extérieur, il s'occupa de mettre de l'ordre dans son organisation intérieure.

Les plus hauts dignitaires du royaume étaient Joab, qui exerçait les fonctions de généralissime ; Josaphat, fils d'Ahilud, directeur des archives, c'est-à-dire grand chancelier ; Saraias le scribe, qui tenait le rôle de Premier ministre, ou de secrétaire d'État : il était chargé de classer les affaires, de les préparer, de les présenter au roi et de les expédier. Banaias, fils de Joiada, avait le commandement des Céréthéens et des Phélétiens, troupe d'élite chargée de veiller sur la personne du roi – Josèphe les appelle les gardes du corps¹⁸ – et d'exécuter ses arrêts de justice. Le même historien nous apprend que les propres fils de David servaient dans ses rangs.

La charge de grand-prêtre était partagée entre deux titulaires : Sadoc et Abiathar. C'était une dérogation à la Loi, qui n'admettait qu'un seul Pontife, mais les circonstances avaient contraint David à agir ainsi. Le détenteur légitime de cette haute fonction était Abiathar, fils héritier d'Achimélech, le grand-prêtre précédent. Lorsque celui-ci avait été massacré à Nobé, Abiathar s'était enfui en emportant l'éphod, et avait cherché refuge auprès de David. Mais Saül, après avoir fait périr Achimélech, l'avait remplacé par Sadoc, qui était le descendant le plus direct d'Aaron¹⁹. David, par mesure de prudente sagesse, et aussi, dit Josèphe, parce qu'il avait pour lui une réelle amitié, ne voulut pas le destituer, et l'adjoignit comme coadjuteur à Abiathar. Ils se partagèrent les fonctions suprêmes : Abiathar fut chargé de veiller sur l'arche, qui avait été transportée dans l'aire d'Oman, tandis que Sadoc présidait aux sacrifices et aux cérémonies régulières, qui continuaient à se dérouler à Gabaon, où étaient restés le Tabernacle construit par Moïse, l'autel des holocaustes, et la plupart des objets du culte.

¹⁷ Deut., XXIII, 7. – Cf. Carth., p. 489 ; Lyr., col. 567.

¹⁸ σωματο-φύλακες.

¹⁹ Corn., p. 469.

Commentaire moral et mystique

Voici comment saint Pierre Damien interprète le verset suivant : « *David se fit un nom lorsqu'il revient après avoir soumis la Syrie, ayant tué douze mille (ennemis) dans la vallée des Salines* ».

Le vrai David, c'est le Christ qui (plus encore que son ancêtre) était d'une grande vigueur physique et d'une rare beauté. Il tua douze mille hommes dans la vallée des Salines quand, par ses Apôtres, il triompha du faux *sel*, c'est-à-dire de la fausse sagesse de ce monde. Aidé en effet de douze guerriers dans ce combat spirituel, il truida spirituellement autant de fois (par leur intermédiaire) un millier d'hommes, lorsqu'il les convertit de la vanité frivole (à la vraie sagesse). C'est l'un de ces guerriers qui écrivait aux Corinthiens : « *Vivant dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair. Car les armes de notre milice ne sont pas (des armes) charnelles : mais elles sont puissantes en Dieu pour renverser les forteresses, pour détruire les raisonnements (de la sagesse humaine), ainsi que toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, et pour réduire en servitude toute intelligence, sous l'obéissance du Christ* »²⁰.

Les quatre rois auxquels s'attaque successivement David représentent les quatre passions principales dont l'homme doit s'affranchir, s'il veut arriver à la pure connaissance de la vérité et suivre la voie droite qui conduit à Dieu. Ces passions sont bien connues par le quatrain célèbre de Boèce :

*Gaudia pelle
Pelle timorem
Spemque fugato
Nec dolor adsit*²¹.

Écarte les *joies* frivoles que te font concevoir les biens qui t'adviennent, ou les succès que tu remportes ici-bas ; repousse la *crainte*, qui te fait appréhender toutes sortes de malheurs imaginaires pour l'avenir, et vivre dans une continuelle anxiété ; expulse l'*espérance*, les espoirs immodérés qui naissent de la présomption, ou des élucubrations de la « folle du logis » ; ne laisse pas la *douleur* t'abattre quand survient l'adversité.

²⁰ II Cor., X, 3-5.

²¹ Boèce, *De Consolatione*, Lib. I, metr. 7.

CHAPITRE 9

David recueille Miphiboseth

(II ROIS, IX)

Lorsque David eut ainsi assuré à son royaume la sécurité au-dehors, et l'ordre au-dedans, il s'occupa de tenir la promesse qu'il avait faite jadis à Jonathas, de veiller sur les siens, s'il venait à mourir¹. Il ne pouvait oublier tout ce que l'amitié du fils de Saül avait été pour lui car, dit Josèphe, « entre ses autres qualités, il avait celle d'être extrêmement reconnaissant »². Il se mit donc en quête de savoir s'il ne restait pas quelque membre de la famille de son ami auquel il pût venir en aide. On lui indiqua un ancien serviteur de Saül, qui s'appelait Siba. Il le fit appeler et lui demanda s'il ne connaîtrait pas quelque survivant de la maison de son maître, envers lequel il se ferait un plaisir d'exercer la *miséricorde de Dieu*, c'est-à-dire qu'il pourrait combler de grâces et de faveurs.

Siba lui signala aussitôt Miphiboseth, ce fils de Jonathas que sa nourrice avait laissé tomber, en s'enfuyant du palais royal, à l'annonce du désastre de Gelboë³, et qui en était demeuré infirme. Il vivait maintenant à Lodabar, petite ville située à l'est du Jourdain, dont l'emplacement nous est inconnu, chez un certain Machir, fils d'Ammiel.

David l'envoya chercher aussitôt. Miphiboseth en arrivant se prosterna à ses pieds, plus mort que vif : il tremblait que le roi ne se vengeât sur lui de tous les maux que lui avait fait endurer Saül. David devina cette appréhension, et avec sa bonté coutumière, il lui dit : « *C'est toi qui es Miphiboseth ? – C'est moi, pour vous servir* », répondit le fils de Jonathas. Mais le ton de sa voix trahissait la crainte qui le tenaillait, de se voir condamner à mort pour expier les fautes de Saül, son grand-père. « *N'aie pas peur*, reprit David, non seulement je ne te veux aucun mal, mais je multiplierai les bienfaits envers toi, à cause de Jonathas ton père. Je te rendrai toutes les terres de Saül, ton aïeul, et de plus, tu auras toujours ta place à ma table pour les repas ».

Miphiboseth, stupéfait d'une bonté à laquelle il était loin de s'attendre, se prosterna à nouveau le visage contre terre et se confondit en protestations d'humilité : « *Qui suis-je*, disait-il, *moi votre esclave*, pour que vous me traitiez avec une telle générosité ? Comment daignez-vous *abaïsser votre regard sur un chien mort, comme je le suis ?* »

¹ I Rois, XX, 14 et sqq.

² Flav., l. VII, ch. VI.

³ II Rois, IV, 4.

David alors manda de nouveau Siba : « À dater d'aujourd'hui, lui dit-il, j'ai décidé de rendre à Miphiboseth tout ce qui avait appartenu à Saül. Je te confie la charge de faire valoir ses terres, de manière à assurer la subsistance du petit-fils de ton maître ». Siba acquiesça naturellement à cet ordre. Il avait quinze fils et vingt serviteurs, avec lesquels il pourvut à l'entretien de Miphiboseth et de l'enfant de celui-ci, encore en bas-âge, qui s'appelait Micha. Miphiboseth cependant prenait chaque jour ses repas à la table du roi.

Commentaire moral et mystique

Après la mort de Saül (David), non content d'épargner sa race, fit plus qu'il n'avait promis. Saül laissait un petit-fils boiteux, infirme d'une jambe : il le fit entrer dans sa maison, asseoir à sa table, et le combla d'honneur. Et loin d'en rougir, loin de s'en cacher, loin de croire la table royale déshonorée par l'infirmité de ce jeune homme, il y voyait bien plutôt un honneur. Tous ceux qui étaient ses convives s'en allaient de là nantis d'une grande leçon de sagesse. En voyant le rejeton de Saül, qui avait été l'acharné persécuteur de David, traité avec tant d'égards par ce dernier, il n'y en avait point, fût-il plus inhumain que les animaux les plus féroces, qui ne s'empressât honteux et confus, de se réconcilier avec tous ses ennemis. C'eût été déjà beaucoup que de pourvoir à la subsistance de ce jeune homme, et de ne le laisser manquer de rien : mais l'avoir admis à sa table, c'est le comble de la vertu. Vous savez cependant qu'il n'est pas facile d'aimer les fils de ses ennemis. Que dis-je, de les aimer ? Je devrais dire : de ne pas les haïr, de ne pas les persécuter. Combien de gens, après la mort de leurs ennemis, ont déversé leur ressentiment sur les enfants que ceux-ci avaient laissés ! Bien loin de faire comme eux, le généreux David, après avoir protégé les jours de son ennemi durant sa vie, reporta après sa mort sa sollicitude sur les enfants qu'il avait laissés.

Quoi de plus auguste qu'une pareille table, où siègent les enfants d'un ennemi, d'un meurtrier ? Quoi de plus spirituel qu'un banquet où abondaient tant de bénédictions ? C'était le festin d'un Ange, plutôt que d'un homme. En effet, fêter les enfants d'un homme qui avait tant de fois attenté à ses jours et qui là-dessus avait perdu la vie, c'en était assez pour assurer à David une place dans les chœurs célestes. Suis cet exemple, mon cher auditeur, et durant la vie de tes ennemis comme après leur mort, aie soin de leurs enfants : pendant leur vie, afin de regagner par ce moyen l'affection des pères ; après leur mort, afin d'attirer sur toi une abondance de faveurs divines... Au jour du jugement... les ennemis que tu auras comblés de bienfaits seront pour toi de puissants défenseurs. Par là tu te feras pardonner bien des fautes et tu pourras prétendre à la récompense. Quand bien même tes péchés seraient innombrables, tu n'auras qu'à te couvrir de cette prière : « *Pardonnez à vos ennemis, et votre Père vous pardonnera vos fautes* », pour obtenir en sécurité rémission de tous tes péchés ⁴.

⁴ Chrys., 3^e Homélie sur David et Saül.

CHAPITRE 10

Où les Ammonites paient cher une plaisanterie déplacée de leur roi

(II ROIS, X)

Quelque temps plus tard, David apprit que Naas, roi des fils d'Ammon, venait de mourir. Toujours sensible au malheur d'autrui, il décida d'envoyer une ambassade au fils du défunt, pour lui exprimer ses condoléances. « *Je veux, dit-il, témoigner ma compassion à Hanon, fils de Naas, comme son père a eu compassion de moi* ». À quel incident ces paroles font-elles allusion ? L'Écriture ne le dit pas. Saint Jérôme, suivi par la plupart des commentateurs ¹, pense que lorsque David, pour éviter la vengeance des Philistins, avait été contraint de quitter Geth, en simulant la folie ², il s'était réfugié d'abord chez le roi des Ammonites, qui lui fit bon accueil, et ensuite seulement avait gagné la caverne d'Odollam.

Ce Naas était-il celui que nous avons rencontré déjà au premier *Livre des Rois* ³, et que Saül avait contraint de lever le siège de Jabès-Galaad ? C'est l'opinion commune. On pense que le bon accueil qu'il avait fait à David en détresse fut inspiré surtout par le désir d'offenser Saül. Quoi qu'il en soit, David dépêcha donc une ambassade pour porter ses condoléances à Hanon. Mais à peine ses envoyés eurent-ils atteint le pays des Ammonites que les ministres de ce royaume furent pris de panique et vinrent dire à leur souverain : « Pensez-vous vraiment que David, *en vous envoyant des consolateurs, n'ait d'autre dessein que d'honorer votre père ? Ne voyez-vous pas qu'il veut surtout reconnaître la ville, et se renseigner sur ses défenses, afin de s'en emparer ensuite et de la détruire ?* » La ville, c'était Rabbat-Ammon, la capitale du pays, qui était en effet puissamment fortifiée. Hanon était jeune, il manquait d'expérience, il eut le tort d'écouter ces conseillers soupçonneux, que les campagnes victorieuses de David contre les Philistins, les Syriens, les Moabites, avaient impressionnés outre mesure.

Sans s'informer davantage, il ordonna d'arrêter les envoyés, de leur raser la tête, ainsi que la moitié de la barbe, et de raccourcir ignominieusement leurs habits jusqu'au haut des cuisses, de façon à mettre à découvert les membres honteux. Puis il les congédia en cet équipage.

¹ Gloss., col. 570 ; H. S., col. 1332 ; Carth., p. 494, etc.

² Cf. p. 161.

³ XI, 1-11. – Cf. supra, p. 36.

Il était impossible de faire à ces hommes un affront plus sanglant. La barbe est en Orient le signe de la virilité, et le symbole de la dignité d'un homme. La loi juive défendait expressément de la raser ⁴. La toucher constituait déjà une insulte, la couper de cette manière ridicule équivalait à les déshonorer publiquement. David, informé de la chose, avant le retour de ses gens, envoya en hâte un courrier à leur rencontre pour leur épargner la honte de reparaitre dans cette tenue ignominieuse. « *Arrêtez-vous*, leur dit-il, dans la première ville qui se trouvera sur votre chemin – c'était Jéricho – et *demeurez y jusqu'à ce que vos barbes aient repoussé* ». Cependant, malgré son calme apparent, il n'en était pas moins outré d'une injure qui foulait aux pieds le droit des gens ⁵, et il déclara hautement qu'il s'en vengerait par les armes.

Les Ammonites ne furent pas longs à comprendre la faute qu'ils avaient commise. Mais au lieu d'en présenter leurs excuses comme le demandait la bienséance, ils se préparèrent à la guerre. Cependant, connaissant le courage de David, et sa haute valeur militaire, ils n'osèrent pas se mesurer seuls avec lui. Ils envoyèrent donc recruter à prix d'or des auxiliaires, dans les royaumes de Syrie et de Mésopotamie. Ils obtinrent ainsi, de différents côtés, trente-trois mille hommes, bien pourvus de cavalerie et de chars. Cette armée se rassembla devant la ville de Médaba ⁶, à quatre kilomètres de Rabbat-Ammon. Dès que David en fut informé, il dirigea contre elle ses meilleures troupes, sous la conduite de Joab. En les voyant approcher, les Ammonites sortirent de la ville, et se déployèrent en avant des murailles, prêts à se replier derrière celles-ci, si la bataille tournait à leur désavantage. Les contingents syriens, au lieu de venir se joindre à eux, restèrent épars dans la plaine, du côté de Médaba. Leur plan était de laisser les Juifs s'engager contre les Ammonites, et de les prendre alors à revers. Mais Joab devina leur manœuvre : pour éviter l'attaque qui le menaçait sur ses arrières, il constitua avec les meilleurs éléments de son armée un détachement d'élite dont il prit en personne le commandement. Il confia le gros des troupes à son frère Abisaï en lui prescrivant de marcher droit aux Ammonites. « *Moi, pendant ce temps, expliqua-t-il, j'attaquerai les Syriens, afin de prévenir la manœuvre par laquelle ils vont tenter de nous encercler. Si ce sont eux qui me bousculent, envoie-moi du secours, afin d'empêcher que je ne sois pris à revers ; si ce sont les fils d'Ammon qui te dominent, je viendrai à ton aide. Ne crains rien. Agis en homme de cœur et combattons pour notre peuple, et pour la cité de notre Dieu. Et le Seigneur ordonnera tout comme il lui plaira* ».

⁴ Lévit., XIX, 27 ; Deut., XXV, 1.

⁵ Flav., l. VII, ch. VI.

⁶ I Paral., XIX, 7.

Aussitôt il attaqua les Syriens avec toute la vigueur dont il était capable ; ceux-ci résistèrent d'abord courageusement ⁷, mais, affaiblis par les pertes considérables qu'ils subissaient, ils finirent par lâcher pied. Leur déroute ébranla les Ammonites, qui cédèrent eux aussi devant Abisaï, et se retirèrent derrière leurs murailles. Joab, qui n'avait peut-être pas les moyens d'entreprendre un siège en règle, rentra triomphant à Jérusalem.

Mais les Syriens se refusèrent à accepter leur défaite. Ils firent appel à ceux de leurs frères qui habitaient au-delà de l'Euphrate, et qui n'avaient pas encore été mobilisés. Ils rassemblèrent ainsi une puissante armée, qu'Adarézer plaça sous le commandement de Sobach, son généralissime. Dès que David l'apprit, il appela, lui aussi, son peuple aux armes, et il jugea bon, cette fois, de se rendre en personne sur le lieu des combats. Préférant, en bon stratège, engager les opérations sur le territoire de l'ennemi plutôt que sur le sien, il franchit le Jourdain, et vint camper à Hélam, ville aujourd'hui entièrement inconnue. Le combat s'engagea aussitôt, mais les Syriens ne purent soutenir la vaillance d'Israël, et se firent complètement écraser. David les tailla en pièces, leur prit sept cents chars, et leur tua quarante mille hommes ⁸. Le général ennemi, Sobach, reçut dans la bataille une blessure dont il mourut. Les rois qu'Adarézer avait appelés à son aide se hâtèrent de l'abandonner et de faire leur soumission à David, qui leur imposa un tribut, et les Syriens n'osèrent plus venir en aide aux Ammonites.

Commentaire moral et mystique

David, qui envoie courtoisement des messagers chez un roi païen, est une figure du Christ envoyant ses Apôtres chez les Gentils, c'est-à-dire dans les pays où règne le démon, représenté par Hanon. Celui-ci cherche aussitôt à perdre ces missionnaires dans l'opinion publique, en dénaturant tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font. Il leur prête d'obscurs desseins de domination et d'accaparement, il les présente comme des espions à la solde du Vatican, etc. Il leur rase la moitié de la barbe, et met à nu les parties honteuses de leur corps : il les défigure et cherche à ridiculiser leurs attitudes ; il prétend dévoiler des fautes secrètes contre la chasteté, afin de leur ôter le prestige qu'ils tirent de cette vertu. Il se flatte d'enlever ainsi toute autorité à leur prédication.

Cette anecdote est destinée à nous faire comprendre avec quelle circonspection nous devons accueillir les accusations portées contre les membres du clergé, et combien nous devons nous garder de les ridiculiser, de les outrager, de leur prêter à la légère des intentions perverses.

⁷ Flav., I. VII, ch. VII.

⁸ Carth., t. IV, 161, concilie ainsi les chiffres divergents donnés par les *Rois* (X, 18) et les *Paralipomènes* (XII, 18).

David cependant n'intervient pas tout de suite : il prescrit à ces hommes de se mettre à couvert dans une ville. De même, Dieu ne venge pas ses ministres sur l'heure : il leur enjoint de se séparer davantage du monde, de pratiquer la solitude et la pénitence. Mais au jour du Jugement, sa colère éclatera contre ceux qui ont ainsi ridiculisé ou malmené ses serviteurs, et nombre d'entre eux peuvent s'attendre à la mort éternelle. Puissent ceux qui persécutent les prêtres, les religieux, religieuses, derrière le rideau de fer, méditer ce redoutable avertissement ⁹.

⁹ Commentaire rédigé d'après Dam., col. 1102 ; Rhab., t. CIX, col. 98 ; Pierre de Riga, dans *Spi-cilegium Solesmense* de D. Pitras t. II, p. 221.

CHAPITRE 11

Cave mulierem ¹

(II ROIS, XI)

L'année suivante, David résolut d'achever sa victoire en réglant le compte des Ammonites, qui avaient échappé à la défaite en s'enfermant dans la place de Rabbat-Ammon. Dès que la saison le permit, il leva dans ce dessein une forte armée ; mais, jugeant que sa présence n'était pas nécessaire sur le front, parce que le succès lui paraissait assuré, il confia le commandement de l'expédition à Joab. Celui-ci pénétra sans difficultés sur le territoire des Ammonites, ravagea leurs cultures, et vint mettre le siège devant Rabbat-Ammon, où la population s'était à nouveau réfugiée.

Cette ville, appelée aujourd'hui Amman, bâtie sur l'une des branches du Jaboc, occupait une situation très forte. Les écrivains arabes ne parlent qu'avec admiration des ruines magnifiques et considérables qu'elle a laissées, et cet enthousiasme a été partagé par les explorateurs du XIX^e siècle, qui l'ont redécouverte.

Au temps de David, elle se composait de deux parties, la ville basse et l'acropole. La première s'appelait aussi « ville des eaux », parce que les nombreux cours d'eau qui l'arrosaient lui donnaient un aspect fertile et riant. En son milieu se dresse une colline sur laquelle était bâtie la ville haute (ou citadelle), qu'enveloppaient de gros remparts munis de tours, et faits de blocs posés sans ciment.

Tandis que Joab en faisait le siège, David continuait à mener une existence paisible à Jérusalem. Mais un jour, comme il se promenait dans une galerie haute de son palais, après avoir fait sa sieste, il aperçut sur une terrasse voisine, une femme dont la beauté l'éblouit comme un coup de foudre. Dans une tenue qui évoquait celle d'Ève au Paradis terrestre, elle se livrait à des ablutions d'eau froide, sans doute parce qu'il faisait très chaud ². Elle s'aperçut très vite que David la dévorait des yeux : mais, au lieu de reprendre ses vêtements, ou de rentrer à l'intérieur, comme l'exigeait la modestie, elle chercha à tirer parti de l'admiration qu'elle inspirait à son royal voisin ; non pas dans un dessein de libertinage, mais sous l'empire de la sainte ambition qui travaillait alors toute femme juive : celle d'être la mère du Messie. Elle

¹ « Prends garde à la femme ».

² D'après H. S., col. 1333, et Carth., t. III, p. 498.

savait que ce Sauveur devait être de race royale, et naître dans la tribu de Juda. Or David réalisait ces deux conditions ³.

Elle n'eut aucune peine à parvenir à ses fins. L'effet produit par sa beauté sur le roi était tel que celui-ci n'était déjà plus maître de sa passion naissante, et ne pensait à rien moins qu'à l'épouser. En hâte, il dépêcha dans sa direction un homme de confiance, avec mission de savoir qui elle était, et si elle était mariée. Le messager revint bientôt : elle s'appelait Bethsabée, elle était fille d'Elias et petite-fille d'Achitopel ; elle avait épousé un Héthéen, nommé Urie, qui servait comme officier dans l'armée royale. De ce fait, tout projet de mariage avec elle s'évanouissait : mais David était déjà trop pris par sa passion pour pouvoir en rester là, justement, le mari étant absent pour une période de longue durée : il était au siège de Rabbat-Ammon avec Joab. David expédia vers la maison de Bethsabée un deuxième messager, avec ordre de lui ramener la femme... Et ce qui devait arriver arriva : égaré par son amour, le roi oublia tous ses devoirs, et commit avec elle le péché d'adultère. Aussitôt, ajoute l'Écriture, *celle-ci fut purifiée de son impureté, et elle rentra dans sa maison* ⁴.

Mais, peu de jours après, elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Affolée, elle fit prévenir David, qui la manda de nouveau au palais. Écoutons saint Jean Chrysostome nous conter la scène :

Elle vint trouver le roi et lui dit : « Ô Roi, je suis perdue – Qu'est-ce que tu as ? demanda David. – Je suis enceinte ! Le fruit de mon péché germe, je porte un accusateur au-dedans de moi, j'ai dans mon sein celui qui me trahit. Quand mon mari reviendra et me verra (en cet état), que lui dirai-je ? Quelles explications pourrai-je lui donner ? Il me tuera ! » Voyez, mes frères, et admirez à quels maux s'exposent ceux qui tombent dans le péché ! Le roi craint son soldat, il tremble devant son subordonné ! N'est-ce pas vous qui êtes le chef ? N'avez-vous pas le pouvoir du glaive (le droit de vie et de mort) ? – Oui, mais j'ai commis un grand péché... J'ai peur, je tremble parce que moi aussi je porte au-dedans de moi un témoin qui me condamne ⁵.

Pour sortir de cette situation dramatique, David ne vit qu'un moyen : faire revenir Urie, sous un quelconque prétexte de service, et lui accorder à cette occasion la permission de passer quelques jours auprès de sa femme, pour se reposer. La grossesse de Bethsabée serait ainsi tout à fait explicable, et rien ne laisserait soupçonner son adultère avec le roi. Un courrier fut donc expédié à Joab, avec prière de renvoyer le Héthéen à Jérusalem pour quelques jours.

³ D'après Ephr., p. 407.

⁴ Passage qui semble inexplicable au sens littéral, mais dont on trouvera plus loin le très beau sens mystique.

⁵ Chrysost., in Ps. L ; Pat. gr., t. LV, col. 570. Ce sermon est peut-être apocryphe.

Urie était bien connu de David. L'Écriture le mentionne parmi *les forts d'Israël*⁶, c'est-à-dire parmi ses compagnons d'armes les plus fidèles. Sa qualité de Héthéen (ou Hittite) montre que David savait admettre des étrangers dans son entourage, et qu'il ne se refusait pas même à leur laisser épouser des filles d'Israël.

Quand Urie arriva, David l'accueillit de la manière la plus cordiale. Il lui demanda des nouvelles de Joab, s'enquit de l'état de l'armée et de la marche des opérations. Puis il le pressa de rentrer chez lui, de prendre un bain, pour se remettre de la fatigue du voyage⁷, et de rester quelques jours avec sa femme, qui sans doute serait ravie de cette aubaine. En même temps, il ordonnait que l'on portât chez lui tout ce qui était nécessaire pour faire un succulent repas.

Urie sortit du palais. Mais au lieu de regagner sa demeure, il passa la nuit au corps de garde avec les hommes de service. Lorsque le roi fut informé de ce détail, qui démolissait son plan, il en éprouva naturellement une vive contrariété. « Pourquoi n'es-tu pas allé chez toi hier ? demanda-t-il au Héthéen. N'était-ce pas ton devoir de prendre un bon repos après la route que tu as faite, et de réjouir ton épouse par cette visite inattendue ? – Eh quoi ! répondit le brave soldat, *l'arche de Dieu, les tribus d'Israël, y compris celle de Juda, la tribu royale, demeurent sous la tente ; Joab, mon chef, et ses compagnons couchent à même la terre ; et moi, pendant ce temps-là, j'entrerais dans ma maison pour boire, manger et dormir avec mon épouse ! Jamais, je le jure par votre vie et par le salut de votre âme, je ne ferai une chose semblable* ».

Aveuglé par sa passion et le désir d'arriver à ses fins, David fut insensible à la noblesse de ce langage. Il comprit seulement que ni la force, ni la persuasion ne pourraient amener Urie à changer d'avis. Il ne craignit pas alors de recourir à un moyen dégradant : il invita le soldat à sa table, et là s'appliqua à le faire boire tant qu'il put, lui faisant verser secrètement les boissons les plus excitantes⁸. Il espérait que, sous l'empire de l'ivresse, le Héthéen oublierait ses belles résolutions, et n'opposerait aucune résistance, si on tentait de le conduire chez lui. Urie but en effet plus que de raison, mais il conserva néanmoins assez de lucidité d'esprit pour ne pas se départir de la décision qu'il avait sanctionnée par un serment ; il passa encore toute la nuit dans les communs du palais.

David, alors, voyant que ses tentatives échouaient, résolut d'en venir aux moyens extrêmes, et ne rougit pas de recourir à un crime monstrueux pour faire disparaître l'homme dont la présence consti-

⁶ II Rois, XXIII, 39.

⁷ Le texte sacré dit seulement : « *Lave-toi les pieds* ». Mais les commentateurs l'entendent en général d'un bain complet. *A parte intelligitur totum*, dit Carth., p. 499. De même la Glose, col. 576.

⁸ Glos., ch. 577 ; Théodoret, qu. 25.

tuait maintenant un danger mortel pour la femme dont il était follement épris. Il ne doutait pas, en effet, que quand Urie s'apercevrait de l'état de Bethsabée, ou bien il la tuerait sur-le-champ, ou bien il la dénoncerait aux prêtres, comme le prescrivait la Loi, et alors ce serait l'examen de la coupable, l'épreuve des eaux amères ⁹, la lapidation, un scandale épouvantable.

David écrivit donc à Joab un billet où il lui disait qu'Urie avait commis une faute très grave, et qu'il était obligé de le condamner à mort. Néanmoins, pour éviter le scandale d'une exécution, il pria le général de le placer, lors de la prochaine attaque, à l'endroit le plus exposé, et de donner des ordres pour qu'au moment critique tout le monde l'abandonnât.

David cacheta cette lettre de son sceau et la remit à Urie lui-même. De là est venue, dit-on, chez les anciens, l'expression « lettres d'Urie » pour désigner le sort tragique de ceux que l'on charge de porter à destination leur propre arrêt de mort ¹⁰.

Urie donc transmet la lettre à Joab. Celui-ci ne pouvait faire autrement que d'obéir, malgré la haute estime qu'il avait pour Urie, et le soupçon que fit naître en lui la conduite étrange du roi ¹¹. Il confia au Héthéen, explique Josèphe, le commandement d'une troupe d'élite qui devait donner l'assaut sur un point des plus périlleux. Il l'assura que, dès qu'il aurait réussi à faire une brèche dans la muraille, toute l'armée le suivrait. Il lui expliqua que c'était une mission de confiance : il espérait qu'il justifierait par son courage l'estime que le roi avait de lui, et la réputation de bravoure dont il jouissait dans l'armée. Urie accepta avec joie, malgré le danger que présentait l'entreprise. Joab alors commanda secrètement à ceux qui devaient l'accompagner, de l'abandonner, et de se replier dès que l'ennemi commencerait à contre-attaquer. Les choses se passèrent ainsi en effet : dès qu'ils virent se dessiner cette attaque, les Ammonites en comprirent le danger, et ripostèrent aussitôt avec énergie. Alors ceux qui accompagnaient Urie lâchèrent pied, comme ils en avaient reçu l'ordre, sauf quelques-uns qui n'étaient pas dans le secret. Urie, préférant mourir plutôt que de reculer, accomplit des prodiges de valeur ; mais enfin, accablé sous le nombre, percé de

⁹ Num., V, 11-34.

¹⁰ Corn., p. 478. – Les Grecs disaient dans le même sens *lettres de Bellérophon*, parce que leur mythologie attribuait à ce dernier un sort semblable à celui d'Urie : Proetos, roi de Corinthe, qui le soupçonnait d'être l'amant de son épouse, l'envoya à son beau-père Iobathès, roi de Lycie, avec des tablettes fermées, disant de le faire périr. Ajoutons cependant que, plus heureux qu'Urie, Bellérophon échappa à la mort. Pour obéir à son gendre, Iobathès l'envoya combattre la Chimère, persuadé qu'il succomberait dans la lutte. Mais ce fut Bellérophon qui tua le monstre.

¹¹ Saint Éphrem rapporte une tradition selon laquelle Joab, ayant eu vent du péché de David, et comprenant pourquoi il cherchait à faire disparaître Urie, conserva précieusement la lettre du roi, afin d'avoir une arme contre celui-ci. Il redoutait en effet toujours quelque vengeance de sa part depuis qu'il avait assassiné Abner (p. 268).

coups, il succomba glorieusement, avec les quelques braves qui lui restèrent fidèles jusqu'au bout ¹².

Joab envoya aussitôt un courrier au roi pour l'informer de ce fâcheux accident. Le messenger devait expliquer que, redoutant pour ses troupes l'ennui qui résulte d'un long siège, le général en chef avait cru devoir monter une opération de grand style. Mais celle-ci avait échoué : l'ennemi, alerté aussitôt, avait réagi avec une extrême vigueur, et les assaillants s'étaient vus contraints de se replier, en laissant de nombreux morts sur le terrain. Prévoyant que David serait peut-être mécontent de cette affaire, Joab ajoutait : « Si le roi s'irrite et commence à te faire des reproches, tu lui diras simplement : Urie le Héthéen, votre serviteur, est parmi les morts ».

Les choses se passèrent comme Joab l'avait prévu. Dès que David apprit la fâcheuse nouvelle,

il dit avec chaleur que le général avait fait une lourde faute en engageant cette attaque, sans avoir au préalable pratiqué une brèche dans la muraille avec les machines de guerre. Il aurait dû se souvenir d'Abimélech, fils de Gédéon, qui, bien qu'il fût très brave, avait fini sa vie d'une manière honteuse pour un guerrier, puisqu'il avait été tué par une femme, en voulant témérement emporter de force la tour de Thèbes ¹³. C'était bien mal profiter des exemples des autres capitaines, que de tomber dans les mêmes fautes qu'eux, au lieu de les imiter dans les actions qu'ils ont menées avec prudence et énergie ¹⁴.

« Les assiégés ont été plus forts que nous, répondit le messenger. Ils ont fait une sortie et nous ont rejetés dans la campagne. Nous avons contre-attaqué aussitôt et nous les avons poursuivis jusqu'à la porte de la ville. Mais les archers, du haut des murailles, ont concentré leurs flèches sur vos serviteurs. Beaucoup d'entre eux-ci sont tombés, parmi lesquels il faut déplorer la mort d'un homme qui vous était tout dévoué, Urie le Héthéen ».

À ces mots, la mauvaise humeur du roi tomba comme par enchantement. Il changea de langage, et dit au messenger : « Retourne vers Joab, et recommande-lui de ne pas se laisser décourager par cet insuccès. C'est la loi de la guerre : tantôt les affaires réussissent, tantôt elles échouent, sans qu'on puisse en imputer la responsabilité à personne. *Un jour c'est l'un, un jour c'est l'autre, qui périt par l'épée.* Il faut ranimer le courage des soldats et continuer le siège sans défaillance, jusqu'à ce que la ville soit prise et détruite de fond en comble ».

*

¹² Flav., l. VII, ch. VII.

¹³ Jug., IX, 53.

¹⁴ Flav., *loc. cit.*

Quand Bethsabée apprit la mort de son mari, *elle le pleura*, dit l'Écriture, et prit le deuil. Beaucoup d'auteurs ont pensé que ces larmes furent de pure hypocrisie ; qu'elle fut ravie au fond d'échapper au drame de jalousie qui la menaçait, et de pouvoir épouser le roi ¹⁵. Mais une telle supposition ne s'impose pas. Tout nous permet de croire que cette femme, qui devait prendre rang parmi les aïeules du Messie, avait un caractère noble. Elle aimait vraiment son mari, et regrettait sa faute avec David. Mais elle était faible, elle ne pouvait étouffer la passion qu'elle avait conçue pour un être aussi séduisant que le jeune roi.

Le deuil chez les Juifs ne durait que huit jours ¹⁶, peut-être un mois pour un mari tué à la guerre ¹⁷. Quand ce délai fut écoulé, David la fit venir en son palais, régularisa son union avec elle, et lui donna rang parmi ses épouses légitimes.

Certains Talmudistes ont cherché à innocenter David du crime d'adultère, en prétendant que les Juifs, lorsqu'ils partaient pour la guerre, avaient coutume de donner à leurs femmes un libelle de répudiation, qui permettait à celles-ci de se remarier, s'ils venaient à être portés disparus. Urie en avait sûrement donné un à Bethsabée, qui se trouvait ainsi dégagée de toute obligation envers lui ¹⁸.

Mais une telle opinion va manifestement contre l'Écriture, qui stigmatise l'adultère de David, et contre le roi lui-même, qui confessa son péché et le pleura amèrement. Ne cherchons pas à diminuer sa faute, nous dit au contraire saint Jean Chrysostome, Dieu permit cette chute verticale, pour rappeler à l'humilité cet homme qui avait reçu tant de grâces, et qui peut-être, maintenant qu'il était en plein succès et au faite de la gloire, était tenté d'oublier cette vertu fondamentale.

Et Dieu le permit surtout pour notre instruction, à nous qui lisons l'Écriture ; afin, d'une part, que nous soyons toujours sur nos gardes, puisqu'il suffit d'un regard pour faire tomber un homme aussi saint dans une cascade de péchés tous plus graves les uns que les autres ; mais aussi pour que nous ne perdions pas courage, quand nous sommes tombés, et que nous nous relevions, comme ce saint roi, par la pénitence.

Commentaire moral et mystique

Le récit de l'adultère de David a suscité chez les Pères de nombreux commentaires, remplis des enseignements les plus précieux.

¹⁵ Gloss., col. 579.

¹⁶ Eccli. XXII, 13.

¹⁷ Carth. déduit cela d'un passage du *Deutéronome* (XXI, 11-13) ; mais sa conclusion ne paraît pas évidente.

¹⁸ Carth., p. 500.

Et d'abord, ils nous font voir le danger de l'oisiveté, et de l'immortification des sens.

David, qui s'était montré si généreux, si noble, si chevaleresque, tant qu'il mena une vie active et fut persécuté, tomba dans les péchés les plus graves quand, arrivé au faite de la gloire, il fut établi dans une haute situation. Au lieu d'aller à la guerre, il reste chez lui, se laisse glisser aux satisfactions d'une table bien servie, après quoi il fait la sieste. Il néglige le contrôle de ses sens, en particulier celui des yeux, qui sont les fenêtres par lesquelles la mort entre dans l'âme¹⁹. Il s'attarde à regarder une femme dans une tenue peu correcte ; la passion s'allume aussitôt dans son cœur, si ardente qu'il envoie incognito chercher la belle avec l'intention de l'épouser. Quand il la sait mariée, il commet avec elle le péché d'adultère, puis veut faire attribuer au mari légitime l'enfant conçu de lui ; la loyauté de cet homme l'empêchant d'arriver à ses fins, il n'hésite pas à l'accuser d'un crime dont il serait bien en peine de préciser la nature, et le condamne à périr sans enquête, sans jugement, et pousse le cynisme jusqu'à lui faire porter à lui-même son arrêt de mort²⁰.

Saint Grégoire insiste, à ce propos, sur la nécessité de garder ses yeux.

Les saints veillent d'autant plus soigneusement sur eux-mêmes, dit-il, qu'ils auraient honte d'être émus par le moindre sentiment d'une délectation passagère. C'est pour cela que Job (disait) : « *Si mon œil a suivi mon cœur* ». Il rétablit ainsi la discipline des mouvements extérieurs, par la fermeté de la garde intérieure ; afin que, si son cœur se laissait aller à former quelque désir illicite, ses yeux au moins étant retenus par une sévère discipline, s'abstinsent de jeter leurs regards sur ce qui ne doit pas être désiré.

De même en effet que la tentation est souvent provoquée par les yeux, de même il arrive parfois que, lorsqu'elle a fait concevoir une mauvaise pensée dans le cœur, elle force les yeux à la servir au dehors... Ce n'est pas parce qu'il désirait l'épouse d'Urie, que David regarda celle-ci avec attention ; mais bien plutôt, il la désira parce qu'il l'avait regardée sans précautions. Ainsi, il arrive, par un juste jugement de Dieu, que celui qui est négligent à garder ses yeux extérieurs, est justement aveuglé dans son œil intérieur. Souvent, il arrive que la concupiscence domine à l'intérieur, et alors l'esprit, en étant possédé, oblige les sens extérieurs à servir à ses fins, à la manière d'un tyran : il force les yeux à servir ses voluptés, et ainsi il ouvre, si j'ose dire, les fenêtres de la lumière aux ténèbres de l'aveuglement. C'est pourquoi les hommes saints, lorsqu'ils se sentent pressés par la dangereuse délectation du péché, ferment ces yeux de crainte qu'à travers eux la beauté des choses sensibles ne pénètre dans leur esprit, et que cette vue séduisante ne renforce la mauvaise pensée. Si l'on néglige de garder soigneusement ses yeux, l'impureté de l'intérieur passe bientôt dans les actes²¹.

Écoutons maintenant saint Ambroise nous expliquer pourquoi il est nécessaire que les Saints succombent quelquefois à la tentation :

Les saints, écrit-il, sont parfois tombés, parce qu'ils sont des hommes ; ils sont tombés, plus par la faiblesse de notre nature, que par le désir de pé-

¹⁹ Jérém., IX, 21.

²⁰ D'après Carth., p. 501.

²¹ *Mor.*, l. XXI, 13 ; *Patr. lat.*, t. LXXVI, col. 197.

cher. Mais ils se relèvent, plus énergiques pour courir, et affrontent de plus grands combats sous l'aiguillon de la honte ; afin que l'on comprenne que leur chute, non seulement ne leur fut pas un empêchement, mais au contraire qu'elle apporta de nouveaux stimulants à leur zèle... C'est parce qu'ils ont été proposés à notre imitation, que Dieu a veillé à ce qu'ils tombent eux aussi quelquefois. Car s'ils avaient parcouru une carrière que n'eût entachée aucun vice, au milieu de tous les dangers de la vie présente, ils nous auraient donné occasion, à nous qui sommes plus faibles, de croire qu'ils étaient d'une nature supérieure et divine, et qu'ils ne pouvaient avoir rien de commun avec le péché. Et ce sentiment nous aurait détourné de chercher à leur ressembler, comme si nous n'étions pas de la même nature qu'eux. Dieu permit donc que sa grâce les abandonnât momentanément, afin que leur vie nous fût une règle à imiter, et que nous puissions prendre modèle sur eux, non seulement pour garder l'innocence, mais aussi pour faire pénitence. Aussi, en lisant leurs chutes, je vois qu'ils ont connu la faiblesse humaine. Et croyant cela, j'estime qu'ils peuvent être imités ²².

*

Abordons maintenant l'interprétation allégorique de cette aventure. Parce qu'elle reverse complètement les valeurs et paraîtra invraisemblable à ceux qui ne sont point familiarisés avec le sens mystique de l'Écriture, nous nous abriterons, pour l'exposer, sous l'autorité de trois des plus grands Docteurs de l'Église romaine : saint Ambroise, saint Augustin et saint Grégoire le Grand.

Y a-t-il une action plus noire que celle de David, se demande ce dernier, et une conduite plus loyale, plus innocente que celle d'Urie ? Cependant, si l'on regarde le mystère, rien n'est plus saint que ce que fait le pécheur David, rien n'est plus infidèle que ce que fait l'innocent Urie ²³.

C'est un péché, si nous suivons le sens historique, dit saint Ambroise, mais un mystère, si nous considérons le sens figuré ; une faute commise par un homme, mais un Sacrement accompli par le Verbe ²⁴.

La même note se retrouve chez tous les Docteurs postérieurs. Pour eux, David est la figure du Christ, du Roi du ciel, s'éprenant de l'âme humaine pécheresse, représentée par Bethsabée, dont le démon – Urie – a fait son épouse. Le Christ l'enlève à cet indigne mari, et l'introduit dans son royaume de gloire ²⁵.

« *David déambulait dans sa maison...* » Quelle est cette maison du Christ, se demande saint Ambroise, sinon celle dont il a dit : « *Chez mon Père, il y a beaucoup de demeures* » ²⁶ ? Tandis qu'il demeurerait dans ce palais royal, il vit la nature humaine, toute nue, il eut pitié d'elle, et il l'aima. Elle était nue en effet, parce que la ruse du démon l'avait dépouillée des vêtements de vertu qu'elle avait reçue en naissant. Il n'est pas vraisemblable en effet

²² 1^{re} Apologie de David, II, 6, 7.

²³ *Mor.*, l. III, ch. XXVIII ; Pat. lat., t. LXXV, col. 626.

²⁴ *In Lucam*, ch. III.

²⁵ Cf. saint Augustin, *Contra Faustum*, l. XXII, ch. 87.

²⁶ *Jo.*, XIV, 2.

qu'une femme ait osé se découvrir ainsi devant le palais du roi, et se soit lavée là : comme s'il n'y avait pas eu d'autre endroit où elle pût se livrer à ses ablutions ! Cela ne cadre pas, ne convient pas, ne s'accorde pas avec la foi : cela ne va pas avec la vérité, et répugne à la raison. Une femme aussi lascive, aussi impudente, le roi l'aurait plutôt prise en aversion, il ne pouvait l'aimer. Si elle n'avait pas de retenue devant un homme, ne devait-elle pas craindre au moins le regard du roi ? Et les serviteurs de celui-ci n'auraient-ils pas pu la faire disparaître, avant que leur maître ne la vît ?

Étant donné donc que cela ne peut s'accorder avec la foi, cherchons quelle est celle qui est nue ; à savoir la condition humaine, dépouillée de tous ses vêtements de nature, privée du manteau de l'immortalité, et du voile de l'innocence. Celui-là est nu en effet, qui a été privé (de la grâce) par sa faute et par le péché. Le premier pécheur de notre race – plutôt au ciel qu'il eût été le seul ! – ne sentit pas qu'il était nu, avant d'avoir failli. Mais après avoir commis la faute, il vit qu'il était nu. S'il chercha à se couvrir avec des feuilles, c'est qu'il avait pris conscience de sa nudité. Il devint donc nu pour lui-même, quand il fut devenu coupable d'un crime. En lui, toute la condition humaine a été mise à nu, par succession de nature ; elle est devenue désormais sujette, non seulement au péché, mais à la misère...

(Cette nature humaine ainsi dépouillée) c'est elle que le Christ a vue (du haut du ciel) et qu'il a aimée : car le Christ aime l'âme sainte. *Jésus aimait Lazare et Marie*. Le Christ aimait son Église, bien qu'elle fût encore nue, bien qu'elle n'eût aucun vêtement de vertu pour se couvrir...

Apprenons maintenant comment l'Église s'est purifiée..., comment elle se lavait devant la maison du Christ. Ce fut tandis que Jean baptisait dans le Jourdain. Il disait : « *Pour moi je vous baptise dans l'eau, en vue de la pénitence. Mais celui qui vient derrière moi est plus fort que moi, lui dont je ne suis pas digne de porter les chaussures. C'est Lui qui vous baptisera dans l'Esprit-Saint* »²⁷. Ainsi, la foule qui se faisait baptiser en vue de la pénitence, cherchait le Christ, tout proche de sa maison, afin de parvenir à la grâce. L'Église demandait le Christ à Jean, lui disant : « *Faites-moi connaître celui que mon cœur aime* »²⁸. Elle rappelait que c'était Lui, l'objet de son désir, la cause pour laquelle elle se lavait.

« *Je suis noire comme les tentes de Cedar, mais je suis belle comme les pavillons de Salomon* »²⁹. Vous avez là la raison pour laquelle elle se lave : c'est qu'elle est *noire*, mais parce qu'elle est *belle*, elle ne craint pas d'être vue toute nue... Le Christ la vit donc..., lui qui sonde les reins et les cœurs, pour lequel rien n'est caché, rien n'est enveloppé. Il vit son Église toute nue, il la vit et il l'aima ; il vit sa bien-aimée nue, et, parce qu'il est le fils de la charité, il s'éprit d'elle³⁰.

Pour nous, comprenons que, si nous voulons que le Roi des rois pose son regard sur nous, et désire nous attirer à Lui, il nous faut imiter le geste de Bethsabée, mettre notre conscience à nu devant Lui, enlever tous les voiles

²⁷ Mt., III, 11.

²⁸ Cant., I, 6.

²⁹ Cant., I, 4.

³⁰ Saint Ambroise, 2^e *Apologie de David*, ch. VIII ; Pat. lat., t. XIV, col. 945 et suiv.

sous lesquels l'orgueil voudrait dissimuler les fautes que la honte nous empêche d'avouer, et laver nos souillures dans ces larmes que saint Benoît nous recommande avec tant d'insistance, et qui ne sont autre chose qu'une sincère contrition.

CHAPITRE 12

C'est toi qui es cet homme !

(II ROIS, XII)

David avait donc commis toute une série de péchés très graves ; et cependant – chose extraordinaire ! – ce saint homme resta des semaines et des mois sans en éprouver aucun remords. C'est que le péché, explique saint Jean Chrysostome, grise comme le vin :

il met la raison par terre, et fait commettre les pires extravagances. Qui fut plus sage autrefois que le prophète David ? Cependant il pécha, et il ne comprit pas qu'il péchait. Sa passion enivra, pour ainsi parler, toute sa raison, et remplit son âme comme d'une fumée épaisse. C'est pourquoi il fut nécessaire qu'un prophète vint éclairer ses ténèbres, et lui faire voir, par la lumière de sa parole, quel crime il avait commis ¹.

Dieu, vivement irrité de l'insouciance criminelle d'un prince qu'il avait comblé de faveurs, chargea le prophète Nathan d'aller le reprendre de sa part.

Comme ce prophète était extrêmement sage, et qu'il savait que les rois, dans la violence de leurs passions, font peu de cas de la justice, il crut que, pour mieux connaître les dispositions du prince, il devait d'abord lui parler doucement, avant d'en venir aux menaces qu'il avait mission de faire entendre ².

Il ne commença pas, dès le seuil de la porte, à invectiver le coupable, à lui dire : « Scélérat, fornicateur, assassin, maudit ! Quoi ! Dieu t'a comblé de tant d'honneurs, et c'est ainsi que tu violes ses commandements ! ³ »

Il vint à lui calmement comme pour le consulter sur une affaire difficile, et lui conta un apologue, qu'il présenta comme un fait réel, mais qui était calculé pour amener le roi à prononcer sa propre condamnation. « *Il y avait, dit-il, dans une ville de votre royaume, deux hommes, dont l'un était riche, et l'autre, pauvre. Le riche avait des bœufs et des brebis en très grand nombre, le pauvre au contraire n'avait qu'une petite brebis, qu'il avait achetée et nourrie. Elle avait grandi parmi ses enfants, mangeant de son pain, buvant de sa coupe, dormant dans son sein, et elle était pour lui comme une fille. Or il advint un jour qu'un étranger étant venu voir le riche, celui-ci ne voulut pas toucher à ses bœufs ni à ses brebis pour lui offrir un festin, mais il*

¹ *Comment. sur Mt.*, Hom. LX, 1.

² Flav., l. VII, ch. VII.

³ Chrys., *Hom. sur la pénitence*, II, 2.

prit de force la brebis du pauvre, et s'en servit pour traiter l'hôte qui était venu à lui ».

Dans cette parabole, l'homme riche, évidemment, représentait David, qui possédait plusieurs épouses ; le pauvre était Urie, qui couchait sur la dure, vivait comme un soldat en campagne, et n'avait qu'une femme dont il était très épris. Le voyageur de passage figurait l'esprit de fornication, qui s'était présenté chez David pour le tenter. Et celui-ci, au lieu de recourir à ses épouses légitimes, dont il était pourtant bien pourvu, s'en était allé, pour satisfaire cet hôte exigeant, chercher la femme du Héthéen.

David – on le conçoit sans peine – ne saisit pas tout d'abord le sens de ce discours ; il le prit pour une histoire véridique, et aussitôt son âme ardente et généreuse s'enflamma d'un beau zèle pour la justice. *Il entra dans une grande indignation contre cet homme, et dit à Nathan : « Je le jure par le Seigneur, il est digne de mort, celui qui a fait cela ! Il rendra au quadruple la brebis qu'il a prise, pour avoir agi de la sorte, et pour n'avoir pas eu pitié de ce pauvre ! »* Le quadruple ! c'était le tarif fixé par la Loi ⁴. David devait en faire plus tard la cruelle expérience : en punition du meurtre d'Urie le Héthéen, il vit périr successivement quatre de ses fils : d'abord celui que Bethsabée allait mettre au monde ; puis Amnon, Absalon et Adonias, qui tous trois moururent de mort tragique.

En voyant la réaction du monarque, Nathan, chasseur d'âmes expérimenté, lâcha sa flèche qui porta coup : *« C'est toi qui es cet homme ! »*, dit-il gravement. Puis, comme David, brusquement arrêté dans l'effusion de sa colère, le regardait avec stupeur, il continua : *« Voici ce que le Seigneur, le Dieu d'Israël, m'a chargé de vous dire : Je t'ai sacré roi sur Israël, je t'ai sauvé de la main de Saül, qui tant de fois a voulu te tuer ; je t'ai donné la maison et tous les biens de celui qui avait été ton maître, j'ai mis toutes ses épouses à ta disposition, j'ai fait de toi le chef d'Israël et de Juda. Ce ne sont pas là, je pense, de petites faveurs ; et je ne parle pas de tous les dons surnaturels que je t'ai octroyés en même temps. Cependant, si tu trouves que c'est peu de choses, je suis prêt à faire beaucoup plus encore ! Comment après cela, au lieu de te montrer reconnaissant envers Moi, as-tu méprisé mes paroles jusqu'à commettre le mal devant mes yeux, ouvertement, sans la moindre pudeur ? Tu as fait périr sous le glaive Urie le Héthéen, tu as pris sa femme, et tu n'as pas rougi de faire tomber ce soldat si brave sous l'épée des fils d'Ammon ! Eh bien ! puisque tu as usé ainsi du glaive au mépris de toute justice, sache que le glaive ne s'éloignera plus de ta maison, tant que tu vivras ! Tes fils s'entre-tueront, ils com-*

⁴ Ex., XXII, 1. – C'est pourquoi Zachée dira plus tard à Notre-Seigneur : *« Si j'ai lésé quelqu'un, je le lui rends au quadruple »* (Luc, XIX, 8).

mettront le péché d'inceste avec leurs sœurs, ou les femmes de leur père, parce que *tu m'as méprisé et que tu as pris pour en faire ton épouse, celle qui était l'épouse d'Urie le Héthéen. À cause de cela, je susciterai le mal contre toi, de ta propre maison. Ton fils te déclarera la guerre et te chassera de ta capitale. Je prendrai tes épouses à toi, sous tes yeux, pour les donner à ton parent le plus proche, qui dormira avec elles, publiquement, sur la terrasse de ton propre palais, aux yeux de tous ! Toi, tu as commis le péché d'adultère en secret : mais Moi, j'accomplirai cette parole à la vue de tout Israël et en plein soleil !* »

L'algarade était dure, mais elle fit son effet. En un clin d'œil, les ténèbres qui enveloppaient l'esprit du roi, depuis qu'il avait connu Bethsabée, se dissipèrent, il comprit l'énormité de son crime, il vit l'abîme dans lequel il avait roulé. Il n'essaya pas de se justifier, ni de rappeler Nathan au respect de la majesté royale ; bouleversé, percé jusqu'au fond du cœur d'un trait de feu, il descendit de son trône ⁵, se jeta le visage contre terre, sans souci de ses officiers, de ses chambellans, de tous ceux qui assistaient à cette scène, et articula en gémissant : « *Pec-cavi Domino ! J'ai péché contre le Seigneur. Ce Dieu si bon, qui n'a cessé de me combler de ses bienfaits, qui m'a prouvé son amour par tant de témoignages, je l'ai lâchement trahi, je l'ai outragé par des offenses répétées, je lui ai infligé la plus grande peine que je pouvais lui faire, j'ai péché contre Lui !* » Les larmes le suffoquaient maintenant, et sa douleur était telle qu'elle semblait devoir l'étouffer. Il n'en fallut pas davantage pour toucher le Cœur de Dieu. Sa colère s'apaisa aussitôt, et avec la tendresse d'une mère qui voit pleurer son enfant qu'elle aime, il lui fit dire par le prophète : « *Le Seigneur t'a pardonné. Tu ne mourras pas* ». Ce qui signifiait : « Tu ne subiras pas la mort temporelle que tu mérites deux fois : pour ton adultère, et pour ton homicide ; mais tu ne subiras pas non plus la mort éternelle, à cause de la sincérité de ta contrition. Néanmoins, parce que ton péché a donné aux ennemis du Seigneur une occasion de blasphémer son nom, et de Le tourner en dérision, en disant : Voilà tout ce que Dieu a trouvé pour remplacer Saül à la tête d'Israël, pour en faire son élu et l'homme de son cœur : un fornicateur, un adultère et un assassin ! À cause de cela, cette faute exige un châtiment public : *le fils que tu as eu de Bethsabée mourra* ».

Ces mots remplirent David d'une immense tristesse : car il aimait éperdument cette femme, et il comprit la peine qu'elle allait avoir. De fait, l'enfant tomba gravement malade, aussitôt après que le prophète eut achevé de parler. David cependant, sachant que les menaces de Dieu sont souvent conditionnelles, mit tout en œuvre pour fléchir la rigueur de la justice, et éviter qu'un petit innocent ne subit la peine de son péché à lui. Il se revêtit d'un sac, et pendant sept jours, prosterné à

⁵ H. S., col. 1334.

terre, sans prendre aucune nourriture, il supplia Dieu de sauver son enfant. C'est alors, pense-t-on, qu'il composa le Psaume *Miserere*, dont il répétait inlassablement les paroles. Ses plus vieux serviteurs, inquiets de le voir en cet état, venaient le trouver, dans le lieu où il s'était confiné, et le pressaient de se lever, de prendre quelque nourriture. Mais il s'y refusait obstinément.

Dieu cependant demeura inflexible, et le septième jour, l'enfant mourut. Personne n'osait aller l'annoncer au roi : « *Lorsque l'enfant vivait encore*, disaient ses domestiques, *et que nous lui parlions, il ne nous écoutait pas. Quelle sera sa douleur, si maintenant nous lui disons : L'enfant est mort ?* » Ils craignaient que cette fatale nouvelle ne le portât à prolonger encore son jeûne et sa prostration, au risque d'en perdre la vie. Lui cependant, voyant qu'ils chuchotaient entre eux à voix basse, devina la vérité : « *Est-ce que l'enfant est mort ?* demanda-t-il. – *Il est mort* », lui fut-il répondu. Alors il se leva de terre, alla prendre un bain, se parfuma, reprit ses vêtements habituels, puis se rendit devant la tente qui abritait l'arche, et qui servait de sanctuaire. Là, *il adora* la souveraine justice de Dieu qui avait puni son crime, et il se soumit pleinement à la divine volonté. Cela fait, il rentra chez lui, et se fit servir à manger.

Ses proches et ses serviteurs furent très étonnés de cette conduite : « *Que faites-vous là ?* lui dirent-ils. *À cause de l'enfant, tandis qu'il vivait encore, vous jeûniez et vous pleuriez. Maintenant qu'il est mort, vous vous levez et vous mangez.* – *En effet*, répondit-il, *tant que l'enfant a vécu, je me suis dit : Qui sait si Dieu ne me l'accordera pas, et ne lui sauvera pas la vie ? Mais maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je ? Est-ce que je puis encore le faire revivre ? C'est moi, bien plutôt, qui quitterai un jour cette terre, pour aller à lui. Lui ne reviendra jamais jusqu'à moi* ».

Saint Ambroise montre la haute pensée de foi qui dictait à David cette conduite :

David, dit-il, pleurait son fils quand il allait mourir, il ne le pleura plus quand il fut mort. Il pleurait pour que l'enfant ne lui fût pas enlevé, mais il ne pleura plus quand il eut été enlevé, parce qu'il savait qu'il était maintenant avec le Christ. Et pour que vous sachiez que ce que je vous dis là est vrai, remarquez qu'il pleura au contraire son fils Amnon, tué après son inceste, et Absalon, après sa révolte. Mais il ne pensa pas devoir pleurer un enfant innocent : parce qu'il crut qu'il vivait, à cause de son innocence, et que les autres avaient péri à cause de leurs crimes ⁶.

David cependant s'en fut consoler Bethsabée, et quelque temps après il eut d'elle un nouveau fils, celui que Dieu lui avait promis

⁶ *De Obitu Valentiniiani*, 47. Pat. lat., t. XVI, col. 1433.

comme devant être le constructeur du Temple, l'héritier de ses promesses, le roi glorieux et pacifique : il lui donna le nom de Salomon, et confia son éducation au prophète Nathan.

Commentaire moral et mystique

Cet épisode est destiné à nous montrer l'utilité et la puissance d'une contrition sincère. Écoutons d'abord sur ce sujet saint Jean Chrysostome :

Êtes-vous pécheur ? Ne vous découragez pas. Entrez (à l'église), en vous mettant à couvert derrière la pénitence. Vous avez péché ? Dites à Dieu : « J'ai péché ! » Quelle peine faut-il, quel détour, quelle fatigue, quelle inquiétude pour dire ce mot : « J'ai péché ! » Si vous ne voulez pas vous déclarer vous-même pécheur, croyez-vous que le diable, lui, ne vous accusera pas ? Prenez les devants, enlevez-lui son rôle : son rôle est d'accuser. Pourquoi ne le prévenez-vous pas ? Pourquoi ne pas purger votre faute, ne pas dire votre péché, puisque vous savez bien que vous êtes en face d'un accusateur qu'on ne peut faire taire ? Vous avez péché ? Entrez à l'église, et dites à Dieu : « J'ai péché ». Je n'exige de vous nulle autre chose que celle-là ; car la divine Écriture dit : « *Pour être justifié, déclare toi-même le premier ta faute* »⁷. Déclarez le péché pour détruire le péché. En cela, il n'est besoin ni de fatigue, ni de périodes oratoires, ni de dépenses d'argent, ni rien de pareil. Dites un mot, dites-le avec une loyale franchise : « J'ai péché »⁸.

Cependant, il ne suffit pas de prononcer ces mots du bout des lèvres ; il faut qu'ils montent du cœur, qu'ils soient accompagnés de repentir et de ferme propos. Saint Éphrem nous l'explique, en faisant un parallèle entre la confession de David et celle de Saül :

Saül pécha, et repris par Samuel, il dit lui aussi : « J'ai péché ». Cependant il ne mérita point de se voir absous. Parce que, s'il confessa qu'il avait péché, il ne rejeta pas la volonté de pécher. La conduite très différente de Saül et de David après leur confession prouva que, s'ils prononcèrent les mêmes mots, ce ne fut pas dans le même esprit. David répara ses crimes par de bonnes œuvres, tandis que Saül ajouta péchés sur péchés. Il excusa sa faute, et il ne donna aucune preuve de repentir. David au contraire ne chercha aucune justification de son forfait : il condamna publiquement sa conduite par ses paroles, il la racheta par de bonnes œuvres. Par la confession écrite de ses fautes, comme par les larmes continuelles qu'il versa durant sa vie, il montra aux pécheurs ce que doit dire, ce que doit faire, celui qui veut sincèrement faire pénitence du péché qu'il a commis⁹.

*

Le riche qui traite son ami avec la brebis prise au pauvre, est la figure de ceux qui donnent des fêtes brillantes, construisent des palais, mènent une

⁷ Is., XLIII, 26.

⁸ Chrys., *Hom. sur la pénitence*, II, 1.

⁹ Ephr., p. 410.

existence fastueuse, mais en font supporter les frais aux contribuables, aux petites gens, sans se priver eux-mêmes de quoi que ce soit. C'est là un péché qui crie vengeance devant le Seigneur ¹⁰.

La promptitude de David à s'emporter contre ce riche nous montre l'aveuglement de ceux qui aperçoivent *une paille dans l'œil du voisin, et ne voient pas la poutre qui est dans le leur* ¹¹, qui condamnent les autres sans enquête, et ne se jugent pas eux-mêmes.

Voici enfin comment saint Grégoire le Grand nous invite à imiter Nathan, dans la pratique de la correction fraternelle, qui demande toujours beaucoup de prudence et de tact, surtout lorsqu'il s'agit des grands de ce monde :

Parfois aussi, dit le saint Docteur, lorsqu'on reprend les puissants de ce monde, il faut avoir soin de procéder à l'aide de quelque allégorie, comme s'il s'agissait d'un autre cas que du leur propre. Et lorsqu'ils ont (eux-mêmes) porté une juste sentence, comme ils eussent fait pour un étranger, alors il faut, en termes appropriés, les attaquer pour leur propre crime ; de telle sorte que leur âme enflée de puissance temporelle, et qui, spontanément, vient de se libérer du joug de l'orgueil, ne puisse d'aucune façon se dresser contre celui qui la reprend, ni davantage essayer de présenter sa défense, liée qu'elle est par un jugement sorti de sa propre bouche.

C'est en de telles conditions que le prophète Nathan était venu reprendre le roi David, et lui demandait un jugement dans la cause d'un pauvre contre un riche : afin que, tout d'abord, le prince rendit la sentence, et entendit ensuite prononcer au sujet de son propre crime. De telle façon qu'il lui fût totalement impossible de contester la décision qu'il avait, en personne, portée contre lui-même.

Donc ce saint homme, se trouvant en présence d'un pécheur et d'un roi, s'appliqua tout d'abord, avec grand à propos, à enfermer l'orgueilleux délinquant dans les liens de sa propre confession ; puis à l'atteindre par une forte invective. Il lui laissa ignorer un moment quel coupable il cherchait, mais il le frappa aussitôt qu'il l'eût convaincu de sa faute. Peut-être n'aurait-il pas aussi vivement atteint le roi, s'il avait essayé dès les premières paroles de châtier son forfait. Procédant, au contraire, au moyen d'une allégorie, il rendit plus aigu le reproche qu'il avait d'abord dissimulé. Il était venu, médecin, vers un malade. Il se rendait bien compte de la nécessité d'une opération ; mais il doutait de la patience de celui qui était souffrant. Il cacha donc sous son manteau le fer du chirurgien ; puis, le tirant, il l'enfonça brusquement dans la plaie, de telle façon qu'avant de l'avoir aperçue le malade sentit la lame faire son travail de résection. Cela, afin de prévenir le refus probable du patient si ce dernier, au préalable, avait eu la vue de l'instrument ¹².

¹⁰ Carth., p. 509.

¹¹ Mt., VII, 3.

¹² Grég., *Pastoral*, III p., ch. II, Pat. lat., t. LXXVII, col. 52.

CHAPITRE 13
La prise de Rabath
(II ROIS, XII)

Joab cependant pressait activement le siège de Rabath. Après avoir intercepté, par un blocus rigoureux, toute entrée de vivres dans la ville, il fit couper les aqueducs qui lui amenaient de l'eau. Les habitants n'ayant plus qu'un puits pour assurer les besoins de toute la population ¹, se trouvèrent bientôt réduits à la dernière extrémité.

Lorsque Joab vit que la chute de la place était imminente, il fit prier David de venir en personne, et d'amener avec lui de nouvelles troupes, afin de donner lui-même l'assaut final ; de peur, disait-il, que *si c'est moi qui détruis la ville, on ne m'attribue l'honneur de cette victoire*. David, dit Josèphe, loua fort cette conduite si pleine d'égards. Il rassembla en hâte les troupes qui lui restaient, mena lui-même l'attaque, et emporta la ville. Abandonnant aux soldats le butin, qui était considérable, il ne voulut pour lui que la couronne d'or dite du roi des Ammonites, qui pesait un talent, soit environ quarante-deux kilos. Un tel poids indique manifestement que ce joyau n'était pas fait pour être placé sur la tête du souverain : il était destiné à orner la statue monumentale du dieu des Ammonites, qui s'appelait Melchom, ou Moloch ². Il était enrichi d'une quantité de pierres précieuses, au milieu desquelles étincelait une sardoine, d'une valeur inestimable. Comme la Loi défendait aux Juifs de prendre quoi que ce soit sur une idole, la tradition rapporte que ce fut Ethai qui l'enleva de la tête du faux dieu, et la remit au roi ³. Ethai était en effet le chef des Philistins que David avait ramenés avec lui de Geth, et qu'il s'était attachés comme gardes du corps. Il était donc païen. La couronne fut fondue, et avec une partie du précieux métal on fit un diadème pour le roi, dans lequel on incrusta les plus belles des pierres précieuses, en particulier la fameuse sardoine.

David exerça ensuite de terribles représailles sur les habitants de Rabath. On les conduisit hors de la ville, et *on fit passer sur eux des herses et des chars armés de fers tranchants, pour les broyer et les mettre en pièces*.

Un châtiment aussi barbare nous étonne de la part d'un homme comme David dont l'Écriture loue la douceur et la mansuétude. Mais

¹ Flav., l. VII, ch. VII.

² I Paralip., XX, 2.

³ Cette tradition est rapportée par la *Gloss.*, col. 1101, qui s'appuie sur saint Jérôme ; et par Carth., p. 508.

la bonté n'étouffait pas en lui le sens de la justice. On peut penser que les Ammonites avaient coutume d'infliger ce traitement à leurs ennemis vaincus : David voulut leur donner une leçon qui leur ôtât l'envie de recommencer. Le texte sacré semble dire que tous les habitants furent ainsi mis à mort ; c'est aussi l'opinion de Josèphe. Mais les grands commentateurs pensent que David ne soumit à ce supplice que les chefs qui s'étaient rendus coupables de cruautés semblables, et surtout ceux qui l'avaient obligé à déclarer la guerre en insultant son ambassadeur ⁴. Puis il rentra à Jérusalem avec toute son armée.

Commentaire moral et mystique

Joab, qui ne veut pas que la victoire soit inscrite à son nom, symbolise ici l'homme apostolique qui, faisant le siège des âmes, ne s'attribue pas à lui-même le mérite de leur conversion, et dit avec le Psalmiste : « *Ce n'est pas à nous, c'est à votre nom qu'il faut donner la gloire* » ⁵. Car c'est Dieu qui opère en nous le vouloir, c'est-à-dire la résolution de changer de vie, et la persévérance nécessaire pour conduire cette œuvre à bonne fin.

David, qui enlève la couronne de l'idole, la fond, et en fait ainsi un diadème pour lui-même, est l'image du Christ, qui enlève au démon les âmes que celui-ci se glorifiait d'avoir conquises, les convertit, les transforme à son image et s'assure, grâce à elles, une gloire immortelle : parce que ce sont les élus qui, au ciel, seront sa couronne pour l'éternité.

⁴ Carth., p. 509 ; Gloss., col. 588.

⁵ Ps. CXIII, 1.

CHAPITRE 14

Thamar

(II ROIS, XIII)

Dieu avait fait savoir à David, par Nathan ¹, que le malheur lui viendrait de sa propre maison. Cette prophétie ne tarda pas à se réaliser. À peine le roi était-il rentré à Jérusalem que l'aîné de ses fils, qui s'appelait Amnon, tomba éperdument amoureux de l'une de ses sœurs, ou plutôt de ses demi-sœurs, laquelle avait nom Thamar. Celle-ci, dit Josèphe, surpassait en beauté toutes les filles et toutes les femmes de son temps ². Elle avait pour mère Maacha, fille elle-même du roi de Gesur, que David avait épousée dans des conditions qui nous sont inconnues. Amnon, lui, était fils d'Achinois. Son amour pour sa sœur le consumait tellement qu'il en tomba malade. Il dépérissait à vue d'œil, ne voyant aucun moyen de satisfaire sa passion, parce que non seulement la jeune fille était très belle, mais elle était aussi très chaste ; de surcroît, sa qualité de princesse royale la condamnait à être toujours sévèrement gardée, en sorte qu'il était impossible de la voir seul à seul.

Tandis qu'Amnon se rongea de chagrin, un de ses cousins, nommé Jonadab, homme très astucieux et sans scrupules, voulut connaître un jour la cause de sa tristesse. « *Pourquoi maigris-tu ainsi de jour en jour, fils du roi ?* demanda-t-il, alors que tu jouis de tous les avantages de la situation de ton père, et que tu es assuré de monter un jour sur le trône ? » Amnon lui avoua alors la passion incestueuse qui le dévorait : « *J'aime Thamar*, dit-il, *la sœur de mon frère Absalon* ». Ce dernier était en effet, lui aussi, un fils de Maacha. Amnon employa cette formule détournée, au lieu de dire, tout simplement, ma sœur, afin que son amour parût moins coupable : « Je l'aime tellement, continuait-il, que j'en perds l'appétit. Je n'ai plus de goût à rien, je me meurs de consommation, et je ne vois aucun moyen de m'approcher d'elle, pour lui parler en particulier. – Qu'à cela ne tienne, répartit Jonadab. Tu vas te coucher et faire savoir que tu es malade. Le roi ton père ne manquera pas de venir te rendre visite. Demande-lui alors de t'envoyer ta sœur, pour qu'elle te prépare une gâterie quelconque, et te la serve elle-même. C'est là un caprice qui paraîtra tout naturel chez un malade, et qu'on ne saurait te refuser ».

Amnon écouta cet infâme conseil. Il se mit au lit, et quand son père vint le voir, il le pria de lui envoyer sa sœur, pour qu'elle fit, *sous ses*

¹ II Rois, XII, 11.

² Flav., I. VII, ch. VII.

yeux, deux petits gâteaux et les lui présentât de sa main. Ne pouvant soupçonner la perfidie de cette requête, David y acquiesça volontiers, et fit dire à Thamar de se rendre chez son frère. La jeune fille s'en vint donc chez Amnon sans méfiance et le trouva couché ; il lui demanda de lui apprêter la friandise dont il avait envie, l'assurant qu'il en mangerait plus volontiers si elle était préparée de sa main. Aussitôt, Thamar prit de la farine, la délaya, la pétrit et fit cuire deux petits gâteaux, qu'elle posa sur un plat devant lui. Mais Amnon ne voulut pas y toucher ; il déclara qu'il avait envie de dormir, et demanda qu'on fit sortir tout le monde de la pièce où il couchait ; en même temps, il pria Thamar de porter ce qu'elle venait d'apprêter dans un cabinet attendant à sa chambre, et qui n'avait pas d'autre issue. Dès que tout le monde fut sorti, il la rejoignit dans ce cabinet ³, où gentiment elle lui offrit ce qu'elle avait préparé ; mais lui alors la saisit brusquement, lui avoua sa passion et voulut abuser d'elle. « Oh ! mon frère, s'écria la jeune fille, ne me déshonore pas ! Une chose pareille n'est pas pensable en Israël. Que deviendrai-je ? Où cacherai-je ma honte et ma misère ? Et toi, que dira-t-on de toi ? Tu passeras aux yeux de tout le peuple pour un rustre, pour un dément ! Songes-tu à la flétrissure qui rejaillira de ce crime sur toute la famille royale ? » Voyant que ses arguments n'avaient aucune prise sur le cœur du jeune homme, Thamar essaya de gagner du temps. « *Demande-moi plutôt au roi*, dit-elle, *et il ne refusera pas de me donner à toi !* » À la vérité, ce qu'elle proposait là était impossible. La Loi défendait formellement, sous peine de mort, à un homme d'épouser sa sœur, même s'il n'était que son demi-frère ⁴. Mais Amnon ne voulait rien entendre. En proie à la fureur de son amour, il était comme hors de lui. Malgré la résistance de la jeune fille, il se jeta sur elle et lui fit subir les derniers outrages. Puis soudain dégrisé, il passa de l'amour qu'il avait pour elle à une aversion voisine de la haine.

Folle de douleur, la jeune fille rentra au palais, se couvrit la tête de cendre, et déchira la longue robe qui indiquait sa qualité de princesse royale ; bientôt elle ressortit dans cette tenue de pénitence, et se mit à errer par les rues, *les mains sur la tête*, c'est-à-dire se cachant le visage, criant et pleurant sur la violence qu'elle avait subie ⁵. Elle arriva ainsi jusque chez Absalon, qui, lui, était son frère de père et de mère, et qui l'aimait tendrement. Devant l'égarément de la pauvre fille, il pressentit tout de suite la cause du drame : « *Amnon aurait-il abusé de toi ?* », demanda-t-il. Thamar ne répondit pas, et il comprit qu'il

³ Flav., I. VII, ch. VII.

⁴ Lévit., XX, 17 ; Deut., XXVII, 22. – Certains Rabbins cependant ont fait valoir que Maacha, la mère de Thamar, ayant été mariée à un païen avant d'avoir épousé David, il était possible que ce fût ce païen qui fut le vrai père de la jeune fille. Mais il est probable que c'est là une pure fable. Cf. Carth., p. 512 ; Lyre, ch. 589.

⁵ Cette scène est décrite ici d'après Flav., Chrys., Carth., et la Glose, col. 590.

avait deviné juste. Aussitôt, une indignation inexpiable envahit son cœur contre le misérable qui s'était livré à un pareil forfait, et il résolut d'en tirer une vengeance exemplaire, quand l'occasion s'en présenterait. Pour le moment il s'appliqua à consoler sa sœur, qu'il aimait d'une profonde affection : « Calme-toi, lui dit-il, ne manifeste pas ta douleur d'une façon si désordonnée. *C'est ton frère, c'est Amnon qui est le seul coupable. Tu n'as rien à te reprocher, tu n'avais pas à te méfier de lui, personne ne pourra t'accuser d'imprudence. N'afflige donc pas ton cœur outre mesure. Reste chez moi, sèche tes larmes, et je le punirai un jour comme il le mérite* ». Thamar acquiesça et demeura chez lui, en proie à la plus extrême désolation. Absalon ne dit rien à Amnon de cette affaire. Il simula au contraire l'indifférence la plus complète, afin de ne pas éveiller sa méfiance : mais sa décision de venger ce crime était irrévocable, et il en guettait sans cesse l'occasion.

Lorsque David apprit la honteuse conduite d'Amnon, il en ressentit une peine profonde. Cependant, il ne put se résoudre à le punir : c'était son fils aîné, l'héritier du trône ; il éprouvait pour lui une tendresse particulière. En cela il l'aima mal. Car l'*Ecclésiastique* dit : « *Celui qui aime son, fils le corrige assidûment* »⁶. Et tout le monde connaît le proverbe : *Qui bene amat, bene castigat*. Amnon, d'après la Loi⁷, méritait la mort. Cependant comme Thamar, sur le conseil d'Absalon, n'avait pas porté plainte, afin d'éviter un scandale qui aurait atteint la famille royale, on pouvait se contenter d'un châtiment moindre. Encore aurait-il fallu qu'il y en eût un, mais il semble bien, d'après l'Écriture, que David ne prit aucune sanction, et en cela il pécha gravement. Saint Éphrem dit qu'il n'osa pas reprendre son fils, parce qu'il avait été lui-même adultère⁸.

Deux ans se passèrent ainsi, au bout desquels Absalon, dont la colère n'avait pas désarmé, résolut de mettre son projet de vengeance à exécution. Il profita pour cela de la tonte de ses troupeaux, opération qui était toujours chez les Hébreux une occasion de grandes réjouissances – nous l'avons déjà vu à propos de Nabal – parce que les ancêtres, qui étaient la gloire de leur nation, avaient été pasteurs, et parce que les moutons restaient pour eux la principale source de richesse.

Absalon organisa donc un grand banquet à Baal-Hasor⁹, au nord de Bethel, et il y invita tous ses frères. Il pria aussi le roi d'y venir : non qu'il désirât beaucoup sa présence ; mais il craignait que, mécontent d'avoir été laissé de côté, il n'empêchât ses fils de s'y rendre. David, cependant, déclina l'invitation : « *Non, non, mon fils, dit-il, ne nous*

⁶ XXX, 1.

⁷ Lévit. XX, 17 ; Deut., XXVII, 22.

⁸ Ephr., ch. 413.

⁹ Aujourd'hui Djebel al-Assur.

invite pas tous. Nous t'obligerions là à trop de frais ». Absalon insista ; mais comme le roi persistait dans son refus, il lui dit : « *Si vous ne voulez pas venir vous-même, permettez au moins, je vous prie, que mon frère Amnon soit des nôtres* ». David, agité peut-être d'un secret pressentiment, essaya encore de refuser : « *Il n'est pas nécessaire qu'il aille avec toi, dit-il* ». Mais Absalon le pressa tellement qu'il finit par céder, et laissa partir tous ses fils avec lui, Amnon à leur tête.

Le festin préparé était digne de la famille royale comme de la circonstance qui le motivait, et qui ne se présentait qu'une fois par an. Au moment de se mettre à table, Absalon appela à lui quelques hommes de main, qui faisaient partie de sa maison : « Vous allez surveiller attentivement Amnon, leur dit-il, et vous vous tiendrez sur vos gardes, à partir du moment où il commencera à être sous l'empire de l'ivresse. Lorsque je vous dirai : Frappez et tuez-le ! vous vous jetterez sur lui, et le mettrez à mort. Ne craignez rien, c'est moi qui vous donne cet ordre, j'en prends toute la responsabilité, personne ne pourra vous inquiéter à ce sujet. Soyez résolu, et agissez en hommes de cœur ». On pense que les individus auxquels s'adressaient ces paroles n'étaient pas des Hébreux, car ils n'auraient pas accepté de tuer un fils du roi. Ils venaient probablement du pays de Gessur, dont la mère d'Absalon était originaire ¹⁰. En tout cas, ils ne firent aucune objection à la consigne qui leur était donnée, et quand ils virent qu'Amnon commençait à divaguer sous l'action de l'ivresse, ils se jetèrent sur lui et l'égorgeaient. À cette vue, tous les autres fils de David se précipitèrent vers les mules qui les avaient amenés. Ignorant les griefs qu'avait Absalon contre le seul Amnon, ils crurent qu'il se proposait de les tuer tous, afin qu'aucun d'eux ne pût lui disputer la couronne de leur père, et l'empêcher de monter sur le trône. Ainsi avait fait Abimelech, au temps de Gedeon ¹¹, et c'est là un genre de crime qui s'est renouvelé bien souvent au cours de l'histoire ancienne.

Talonnés par la peur, ils s'enfuirent donc au galop vers le palais de leur père. Mais, dans cette course affolée, il advint qu'un de leurs serviteurs, perdant complètement la tête à la suite du meurtre dont il avait été témoin, gagna tout le monde de vitesse, et, aussitôt arrivé, se mit à crier qu'Absalon avait massacré tous les fils du roi, qu'il n'en restait plus un seul vivant ! On devine la douleur de David en entendant cette affreuse nouvelle. Le cœur percé d'un glaive, *il se leva* (de son trône), *déchira ses vêtements, s'étendit sur le sol et tous les serviteurs qui l'assistaient déchirèrent leurs vêtements, eux aussi*. Le roi gémissait et sanglotait : il pleurait, non pas seulement la mort de ses fils, mais aussi le crime de celui qui les avait assassinés.

¹⁰ Carth., p. 516, 569 ; Judic., VIII, 5.

¹¹ Judic., VIII, 5.

Heureusement Jonadab, l'ami qui avait donné à Amnon le perfide conseil que l'on sait, devina la cause du drame. Sans doute avait-il décelé, sous son indifférence apparente, la haine qu'Absalon nourrissait contre Amnon. *Prenant donc la parole, il dit : « Que le roi, mon seigneur, n'aille pas croire que tous les fils du roi ont été tués. Seul Amnon est mort, parce qu'Absalon l'avait décidé, depuis le jour où il avait fait violence à sa sœur Thamar. Que le roi, mon seigneur, ne se mette donc pas cela dans l'esprit, disant : Tous les fils du roi ont été tués. En réalité, Amnon seul est mort : c'est contre lui uniquement que se portait le ressentiment d'Absalon. Il n'y a aucune apparence que ce dernier ait voulu tremper aussi ses mains dans le sang de ses autres frères »*¹².

Tandis qu'il parlait encore, on entendit une troupe de cavaliers qui arrivait : et la sentinelle qui veillait sur les murs du palais reconnut sans peine les fils du roi. David, aussitôt prévenu, courut les embrasser, mêla ses larmes avec les leurs, et son chagrin d'avoir perdu un fils à leur douleur d'avoir perdu un frère¹³.

Ce nouveau drame de famille cependant lui causa une peine profonde parce qu'Amnon était son aîné et qu'à ce titre il le chérissait particulièrement, comme l'héritier du trône ; parce que ce malheureux était mort en état d'ivresse, sans préparation ; parce qu'enfin il voyait dans ce crime le châtement de ses propres fautes à lui, David.

Il en conçut une vive irritation contre Absalon, et se résolut à lui infliger une punition sévère. Mais le garçon prit les devants et s'enfuit chez son grand-père maternel, le roi de Gessur, avec les serviteurs qui avaient assassiné Amnon. Il y passa trois ans¹⁴.

¹² Flav., l. VII, ch. VIII.

¹³ Flav., *loc. cit.*

¹⁴ Carth., p. 516.

CHAPITRE 15
La veuve de Thécua
(II ROIS, XIV)

Peu à peu cependant, le temps fit son œuvre, la douleur du roi s'adoucit, sa colère contre Absalon s'apaisa et, l'affection paternelle reprenant ses droits, il éprouva le désir de revoir son fils. Mais les conventions ne lui permettaient pas d'inviter lui-même le coupable à revenir, ni même de lui pardonner, sans que quelqu'un eût intercédé pour lui.

Par bonheur Joab s'aperçut, dit saint Jérôme ¹, que le roi soupirait après Absalon, et il se mit en devoir d'arranger l'affaire. Il y avait dans la ville une veuve, qui jouissait d'une grande réputation de sagesse. Les historiens juifs disent qu'elle était l'aïeule, ou la bisaïeule du prophète Amos, dont nous savons en effet, par l'Écriture, qu'il était, lui aussi, de Thécua ². Joab la fit appeler et la pressa d'aller demander au roi le retour d'Absalon, en utilisant le procédé de l'apologue, comme l'avait fait le prophète Nathan.

La femme mit ses vêtements de deuil, et se rendit au palais dans l'appareil négligé d'une personne accablée de chagrin, qui n'a plus le cœur de penser à sa toilette. Quand elle fut en présence de David, elle se prosterna jusqu'à terre : « Ô roi, s'écria-t-elle, sauvez-moi ! – Qu'as-tu donc ? demanda le souverain, es-tu menacée de quelque danger ? – Hélas ! répondit-elle, je suis veuve, car mon mari est mort. J'avais deux fils qui étaient toute ma consolation et ma raison de vivre. Mais un jour, ils se sont pris de querelle dans les champs. Ils se sont battus, et il n'y avait personne pour les séparer. L'un des deux a frappé si malencontreusement son frère, qu'il l'a tué. Et maintenant, voici que toute ma parenté se dresse contre moi, votre servante. Ils me disent : Livre-nous celui qui a assassiné son frère, afin que nous lui infligions la mort qu'il mérite pour ce crime, et que nous l'effacions de la liste des héritiers. Ainsi, sous prétexte de faire justice, mais en réalité pour s'emparer de l'héritage, ils veulent tuer mon dernier enfant, la seule étincelle qui reste de notre famille, si bien qu'il ne subsistera à mon mari sur la terre, ni descendance, ni aucune trace de son nom ».

Les auteurs juifs pensent en général que cette histoire était vraie ³, et que c'est pour cela que Joab avait eu l'idée de faire appel à cette

¹ Gloss., col. 685.

² Amos, I, 1.

³ Rhab., col. 104.

femme. D'autres estiment au contraire que l'apologue était inventé de toutes pièces, pour les besoins de la cause ⁴. Quoi qu'il en soit, David prit au pied de la lettre ce que disait la veuve, et il promit à celle-ci de faire droit à sa requête : « Rentre chez toi, lui dit-il, je donnerai des ordres pour que ton fils ne soit pas mis à mort. – Seigneur, mon roi, reprit la plaignante, s'il y a là quelque injustice ; si c'est un crime de ne pas venger mon fils mort, comme toute ma parenté le réclame, j'en prends toute la responsabilité. Que la faute retombe sur moi et sur la maison de mon père, mais que le roi et son trône en soient innocents, c'est-à-dire qu'elle ne puisse jamais être imputée ni au roi ni à ses successeurs. – Sois tranquille, poursuivit David, et va en paix. Si quelqu'un ne veut pas te croire, quand tu lui rapporteras ce que je t'ai dit, qu'il vienne me trouver ; et je lui parlerai de telle façon qu'il cessera de te tourmenter ».

La femme insista encore : « Je vous conjure par le Seigneur votre Dieu, d'empêcher que les membres de ma famille ne s'élèvent l'un après l'autre pour châtier le crime commis, et qu'ils ne tuent le fils qui me reste, sous prétexte de venger le premier. – Je te le jure par le Seigneur, déclara le roi, il ne tombera pas un cheveu de la tête de ton fils ».

Par son insistance, la femme avait obtenu ce qu'elle voulait : le roi venait de se lier par un serment ; il ne pourrait plus se délier.

Alors, avec prudence, elle démasqua ses batteries : « Seigneur, lui dit-elle, je ne sais comment vous remercier d'avoir eu compassion de ma vieillesse et de la détresse qui eût été la mienne, si j'avais perdu le seul enfant qui me reste ⁵. Mais permettez encore à votre servante de dire une parole. – Parle, répondit le roi. – Pourquoi n'agissez-vous pas de même à l'égard de vos propres enfants ? Si vous jugez bon d'effacer le crime qu'a commis mon fils en tuant son frère, pourquoi n'effacez-vous pas celui de votre fils à vous ? Pourquoi avez-vous pris une pareille décision à l'endroit d'hommes qui appartiennent au peuple du vrai Dieu ? Ne voyez-vous pas que vous péchez, en obligeant Absalon et ses compagnons à demeurer chez les païens, et en les mettant ainsi dans le danger prochain de sombrer dans l'idolâtrie ? Pourquoi ne leur permettez-vous pas de revenir dans vos états ? ⁶ »

« *Nous mourons tous, et nous nous écoulons sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus.* La brièveté de la vie, son incertitude, exigent que nous pardonnions promptement les offenses. Amnon est mort, et il ne reviendra pas. Même si vous tuiez Absalon, vous ne lui rendriez pas la vie. À quoi bon alors l'exiler indéfiniment ? Il doit

⁴ Carth., p. 517.

⁵ Flav., l. VII, ch. VIII.

⁶ Carth., p. 518 ; Gloss., col. 597.

mourir aussi un jour : votre devoir n'est-il pas de l'inciter à faire pénitence ? La volonté de Dieu n'est pas que l'âme périsse ; il ne veut pas que le pécheur meure dans son péché. Il n'applique pas strictement la loi qu'il avait promulguée devant Adam, quand il lui avait dit : *Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez de mort !* Il laisse au pécheur le temps de faire pénitence, il l'y provoque par mille moyens. Il fait tout son possible pour l'arracher au démon ; et vous au contraire, vous poussez votre fils dans ses bras ! C'est en songeant à tout cela que je suis venue aujourd'hui à mon seigneur pour lui conter cette affaire en public, afin qu'après m'avoir rendu justice, il ne pût se dédire. Je me suis dit : Je parlerai au roi en toute confiance, connaissant sa bonté, pour voir s'il daignera acquiescer à ma demande. Et le roi a bien voulu m'écouter ; il a consenti à délivrer votre servante de l'étreinte de ceux qui voulaient la rayer de l'héritage du Seigneur ⁷, et la faire mourir de chagrin, en mettant son fils à mort. Permettez, maintenant, mon seigneur, à votre servante, d'affirmer que votre décision est aussi inviolable, aussi sacrée qu'un sacrifice offert à Dieu ; et que vous la maintiendrez aussi bien dans le cas de votre fils que dans l'affaire du mien. Vous n'êtes pas, seigneur, de ces hommes qui changent constamment d'opinion. Vous êtes aussi constant, aussi juste, aussi véridique qu'un Ange du Seigneur, que ne sauraient faire dévier ni les louanges ni les malédictions. Aussi le Seigneur Dieu est avec vous, dans tout ce que vous faites ».

Quand la femme eut fini de parler, David lui dit : « Ne me cache rien, répons bien franchement à la question que je vais te poser. Est-ce que la main de Joab n'est pour rien dans tout ce que tu viens de me raconter ? – Mon seigneur le roi, répondit la femme, je le jure par le salut de votre âme, vous avez deviné juste. Rien n'est plus vrai que ce que vous venez de dire. C'est en effet votre serviteur Joab qui m'a prescrit ce que j'avais à faire, et qui a mis dans la bouche de votre servante tout ce que je viens de vous dire, m'enjoignant de vous parler ainsi sous forme de parabole. En vérité, mon seigneur le roi, votre sagesse ressemble à celle d'un Ange de Dieu, puisque vous comprenez tout, avec une telle pénétration ».

David n'ignorait pas l'amitié de Joab pour Absalon, c'est pourquoi il le soupçonna d'être l'instigateur de la démarche de cette femme. Il fut content de savoir que le généralissime opinait pour la rentrée en grâce du coupable, car il la désirait secrètement, lui aussi. S'adressant donc à Joab qui assistait à la scène, il lui dit : « Soit ! Je me suis laissé gagner, je ferai ce que cette femme m'a demandé de ta part. Va donc et rappelle mon fils Absalon ».

⁷ C'est-à-dire : du peuple élu.

Joab, touché jusqu'au fond du cœur de la générosité et de la simplicité de son souverain, se prosterna le visage contre terre et se répandit en action de grâces. « Mon seigneur le roi, lui dit-il, aujourd'hui votre serviteur a compris qu'il avait trouvé grâce devant vous ; car vous avez exécuté ce qu'il vous demandait ». Et il partit en hâte pour se rendre à Gessur, d'où il ramena le proscrit.

David cependant crut devoir ajouter une restriction à la grâce qu'il venait d'accorder. Tout en permettant à Absalon de rentrer à Jérusalem, il refusa de l'admettre en sa présence. Peut-être voulait-il par là l'amener à comprendre la gravité de son crime, dont il ne manifestait pas de repentir. Cependant les auteurs pensent plutôt qu'il redoutait que la vue du meurtrier ne lui rappelât sans cesse l'assassinat d'Amnon, et ne renouvelât son chagrin ⁸.

Absalon revint donc à Jérusalem, mais il ne fut pas admis en présence de son père, ce qui lui causa une vive irritation et devait l'entraîner bientôt dans la révolte ouverte.

⁸ Carth., p. 522 ; Gloss., col. 599.

CHAPITRE 16

La révolte d'Absalon

(II ROIS, XIV – XV)

Absalon vécut donc à Jérusalem pendant deux ans « en simple particulier » : il ne paraissait pas à la cour, ni dans les cérémonies officielles, et peut-être même était-il consigné dans sa maison. Cette mise en quarantaine lui était d'autant plus sensible qu'il aimait beaucoup le faste et l'apparat. Il était habitué à exciter partout où il passait l'admiration et la flatterie, parce qu'il n'avait pas d'égal pour sa beauté. On n'aurait pu trouver *dans tout Israël un homme aussi bienfait et aussi beau que lui. Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête*, il ne présentait pas le moindre défaut dans sa personne. Mais ce dont il était le plus fier, c'était son admirable chevelure : *lorsqu'il la faisait couper*, ce qui lui arrivait, les uns disent une fois par an, les autres une fois par mois, on la pesait, et elle atteignait deux cents sicles (c'est-à-dire trois kilos), au poids ordinaire.

Absalon avait trois fils, et une fille, qui portait le nom de Thamar, et qui, comme sa tante du même nom, était extrêmement jolie. Certains prétendent que son vrai nom était Maacha, et que ce surnom de Thamar lui avait été donné à cause de sa beauté. Mais tous quatre moururent avant leur père : c'est pourquoi il sera dit un peu plus loin qu'Absalon n'avait pas d'enfant ¹.

Au bout de deux ans, Absalon, exaspéré d'être toujours tenu à l'écart par son père, voulut tenter une deuxième démarche par l'intermédiaire de Joab, pour rentrer en grâces. Il fit donc demander à celui-ci de passer chez lui. Mais il ne reçut pas de réponse. Il renouvela sa requête, et Joab, pour une raison que nous ignorons, ne vint toujours pas. Alors, Absalon envoya ses serviteurs mettre le feu dans un champ d'orge qui appartenait au généralissime. Quand les domestiques de Joab virent l'incendie, et en connurent la cause, *ils déchirèrent leurs vêtements, et coururent chez leur maître, en disant* : « *Les serviteurs d'Absalon ont brûlé une partie de notre champ* ». Cette fois, *Joab se leva et se rendit à la maison d'Absalon* : « *Qu'est-ce à dire ? demandait-il ? Comment se fait-il que vos gens aient mis le feu à ma moisson ?* – Je vous ai fait demander à deux reprises, répondit Absalon, de passer chez moi pour transmettre une requête au roi, et vous n'êtes pas venu. Il fallait bien que je trouve un moyen de vous y contraindre.

¹ XVIII, 18.

Maintenant, dites-moi : *Pourquoi suis-je revenu de Gessur ?* Il aurait bien mieux valu pour moi rester là-bas, où j'étais traité par le roi du pays avec les honneurs dûs à mon rang, plutôt que de revenir ici, où je suis banni de la cour, et tenu en pénitence. *Je vous en conjure donc,* allez trouver mon père et demandez-lui pour moi la grâce de le revoir. S'il ne veut pas me pardonner entièrement, s'il est décidé à me garder rancune toujours, *qu'il me tue,* j'aime mieux mourir ! »

La suite de l'histoire prouvera que ce désir de revoir son père n'était qu'une feinte. Ce qu'il voulait surtout, c'était reprendre sa place au palais, et mener la vie fastueuse qui lui plaisait. David cependant s'y laissa prendre, et lorsque Joab vint solliciter la grâce complète du coupable, il céda. Il fit mander Absalon, qui, dès qu'il fut en sa présence, se prosterna jusqu'à terre. David l'embrassa, témoignant ainsi que tout le passé était oublié.

Mais il ne se doutait pas qu'il avait réchauffé un serpent dans son sein : sous ses protestations d'affection et ses dehors séduisants, ce mauvais fils lui gardait une rancune tenace de la punition qu'il venait de subir. Et ce sentiment se mêlant dans son cœur à sa vanité, à son ambition, à son désir de popularité, il en vint à commettre une suite de fautes très graves, qui causèrent sa perte.

Il commença par mettre sa maison sur un pied royal : il se procura des équipages de gala, tout semblables à ceux de son père, se procura de cavaliers pour l'escorter ; et quand il sortait sur son char, il se faisait précéder de cinquante Phoruncos qui couraient devant lui ².

Par là, il s'imposait à l'attention du peuple, et il se présentait lui-même comme étant l'héritier présomptif de la couronne. Mais peu à peu, son ambition allant croissant, il en vint à former le projet d'évincer son père, et de se faire proclamer roi lui-même. Il résolut d'utiliser dans ce but la popularité que lui valaient auprès de la masse sa belle prestance physique et ses manières affables. Il prit donc l'habitude de venir dans la rue le matin, à l'heure où les plaignants se pressaient à la porte du palais de son père, pour se faire rendre justice. Il les interrogeait familièrement, leur demandait d'où ils étaient originaires, à quelle tribu ils appartenaient ; il se faisait exposer en détail les affaires pour lesquelles ils venaient ; et sans souci de la justice ni de la vérité, leur donnait toujours raison. « *Ce que tu demandes me paraît juste et équitable,* disait-il, tu devrais avoir gain de cause. Mais hélas ! pourquoi faut-il qu'il n'y ait personne pour rendre la justice dans ce royaume ! Le roi est trop âgé, il est accablé d'affaires ; il est entouré de mauvais conseillers qui l'égareront ³ ; il n'a pas le temps de juger lui-même, et il

² On appelait ainsi des coureurs très agiles dont on se servait pour porter les dépêches. Ephr., p. 415.

³ Flav., l. VII, ch. VIII.

ne pense pas à se faire suppléer par des magistrats qui expédieraient les affaires en son nom. Quand donc aurai-je entre les mains le pouvoir nécessaire pour que tous ceux qui ont quelque difficulté viennent à moi, et que je les juge selon la justice ! » Lorsque quelqu'un s'approchait de lui et voulait se prosterner pour le saluer ⁴, il l'arrêtait, le prenait avec sa main, le pressait contre lui et l'embrassait.

Et il agissait ainsi avec tous ceux qui venaient trouver le roi, les petits comme les grands, les riches comme les pauvres, sans faire acception de personne, comme s'il était poussé par le seul désir de la justice. *Ainsi il volait les cœurs*, dit très heureusement le texte hébreu : il s'emparait, par ces manœuvres hypocrites, d'une affection qui aurait dû aller à David. Tout le monde s'attachait à lui, séduit par sa beauté, sa bonne grâce, ses attentions, ses manières simples et cordiales.

Pendant quatre ans, il travailla ainsi l'opinion en sa faveur. Lorsqu'il sentit que le moment était venu, il résolut de passer à l'action. Mais il se garda bien d'essayer d'organiser un soulèvement à Jérusalem même, parce qu'il se serait fait écraser immédiatement. Il demanda à son père la permission de se rendre à Hébron, pour accomplir un vœu qu'il avait fait, disait-il, lorsqu'il était en exil à Gessur. La chose n'avait rien que de très naturel : Hébron était considéré comme un des lieux saints de la Palestine, puisque les corps des Patriarches y reposaient ; c'était aussi l'endroit où lui, Absalon, était né, et où David avait été sacré roi de Juda ⁵.

Celui-ci ne fit donc aucune objection, et lui accorda volontiers ce qu'il demandait : « *Va en paix*, lui dit-il ».

Absalon partit aussitôt, et se rendit à Hébron. Il emmenait avec lui deux cents notables, personnages de marque, auxquels il n'avait rien révélé de ses projets criminels, et qu'il avait simplement invités à venir à Hébron célébrer le sacrifice qui servait de prétexte à son voyage. Eux le suivirent sans méfiance. Il se proposait par là de faire le vide autour de son père, et de montrer que l'élite de la population hiérososolymitaine était pour lui. En même temps, il dépêcha dans les villes principales des douze tribus, des hommes à lui, qui, à un jour et une heure déterminés, devaient se mettre à sonner de la trompette et à crier : « *Absalon règne dans Hébron* ». Il manda aussi près de lui un certain Achitopel, qui était l'un des conseillers de son père, et qui habitait la ville de Gilo.

Grâce à toutes ces intrigues et à la popularité dont il jouissait, ce projet réussit à merveille : après qu'il eut offert les sacrifices pour les-

⁴ D'après le texte hébreu. Mais les Septante, Syr., Chald., Arab. disent : *pour l'adorer*. – Poly., p. 360, 361.

⁵ II Rois, II, 3.

quels il était venu, une conjuration se forma en sa faveur, qui n'eut pas de peine à gagner la foule, et il fut proclamé roi. Le mouvement s'étendit rapidement dans les autres tribus, et la nouvelle en parvint bientôt à David. « *Israël en entier suit Absalon de tout son cœur* », disait-on autour de lui. Le roi fut pénétré de douleur, en voyant l'audace et l'impunité de ce fils, qui, à peine obtenu le pardon de son crime, ne pensait à rien moins qu'à lui ôter, avec la vie, le royaume que Dieu lui-même lui avait donné ⁶. Mais en même temps, il comprit que cette trahison dans sa propre famille ⁷ était le châtement que Dieu lui avait annoncé, pour son adultère avec Bethsabée. C'est pourquoi il décida de céder la place, et de se retirer sans combat.

Une telle conduite surprend à première vue de la part d'un chef de guerre aussi brave, aussi capable, et qui n'aurait pas eu de peine à rallier plus de partisans qu'Absalon. On a cherché à cela des raisons naturelles, et celles-ci pesèrent peut-être de quelque poids dans la balance. Mais la vraie raison, comme il arrive si souvent dans la Bible, fut d'ordre surnaturel : David vit dans la révolte de son fils l'instrument de la vengeance divine. Il avait trop d'humilité, trop de remords de sa conduite avec Urie le Héthéen, pour ne pas s'incliner sous la main qui le frappait. Résister par les armes à l'agression d'Absalon, c'était à ses yeux vouloir tenir tête à Dieu lui-même. Il dit donc à ses serviteurs : « *Levez-vous, fuyons, car il n'y aura pas de salut pour nous devant Absalon. Hâtons-nous de sortir, de peur qu'il ne survienne, ne s'empare de nous ; qu'il ne précipite sur nous la ruine et ne fasse passer la ville au fil de l'épée* ».

Écoutons encore saint Jean Chrysostome sur ce sujet :

David, dit-il, fuyait devant son fils, parce qu'il avait fui la pureté ; il fuyait devant son fils, parce qu'il avait attenté aux droits d'une union légitime ; il fuyait devant son fils, parce qu'il avait transgressé la loi de Dieu, qui dit : « *Tu ne tueras pas, tu ne commettras pas l'adultère* ». Il avait introduit dans son domaine la brebis d'autrui, et il en avait tué le berger : et voici que maintenant un agneau de sa propre maison menaçait son berger de la corne. Il s'était attaqué au foyer d'autrui, et maintenant il voyait la guerre s'élever de son propre foyer ⁸.

Absalon, fils de David, fut un homme sans retenue, et perdu de vices. Il ne tenait compte ni de la nature, ni de l'éducation, ni de l'âge, ni de tout ce qui avait précédé : mais il était tellement dur et cruel, bête féroce plutôt qu'homme, que, jetant bas toutes les objections, il insultait aux lois de la nature, et remplit tout de désordre et de confusion. En effet, c'était tout bouleverser à la fois, prescriptions de la nature, respect de l'opinion, piété

⁶ Flav., I, VII, ch. VIII.

⁷ Cf. supra, II Rois, xII, 21.

⁸ Comment. sur le Ps. III, 1.

envers Dieu, charité, compassion, reconnaissance filiale, respect de la vieillesse. S'il ne voulait pas respecter en David son père, au moins devait-il l'honorer comme un vieillard. Si des cheveux blancs ne lui inspiraient pas de vénération, au moins aurait-il dû en montrer pour son bienfaiteur, et à tout le moins ménager un homme qui ne lui avait fait aucun mal. Mais la passion du pouvoir bannit de son cœur tout sentiment de retenue et en fit une véritable bête féroce ⁹.

Les serviteurs acquiescèrent sans objection, et toute la cour prit le chemin de l'exode. Non seulement le roi ne voulut pas faire atteler son char, pénétré toujours des sentiments d'humilité dont nous venons de parler, et qui le déterminaient à fuir, mais il allait nu-pieds, dit le même Chrysostome, couvert de honte et fondant en larmes ¹⁰. Il prit avec lui ses six épouses principales et il laissa au contraire ses dix épouses secondaires pour garder le palais. Toute sa maison le suivit et aussi une grande partie du peuple. On prit la direction de l'Est pour se réfugier de l'autre côté du Jourdain.

Arrivé aux dernières maisons de Jérusalem ¹¹, il s'arrêta, pour voir passer ceux qui le suivaient. Tous ses serviteurs sans exception l'accompagnaient, ainsi que la légion des Céréthiens et celle des Phélétiens, qui constituaient la garde royale. Il y avait aussi *tous les Géthéens, combattants vaillants au nombre de six cents hommes de pied, qui l'avaient suivi de la ville de Geth*.

Qui étaient ces Géthéens ? D'après la plupart des auteurs, c'étaient d'authentiques habitants de la ville de Geth, par conséquent des Philistins, qui s'étaient convertis au judaïsme lorsque David demeurait sur leur territoire, et qui l'avaient suivi. La suite du récit semble bien confirmer cette opinion. Cependant d'après Josèphe, c'étaient les six cents juifs, qui ne l'avaient jamais quitté, et qui l'avaient suivi en exil à Geth, au temps des persécutions de Saül ¹². L'appellation de *Géthéens* était un surnom qu'on leur avait donné. D'après Carth., il y avait des uns et des autres ¹³.

Le roi s'adressa à l'un d'entre eux, Ethai, qui était probablement leur chef : « *Pourquoi viens-tu avec nous ?* lui demanda-t-il. *Retourne sur tes pas et reste avec le nouveau roi. Tu es étranger, nos querelles domestiques ne te concernent pas. Tu es sorti de ton pays ; tu es à peine arrivé d'hier et tu serais contraint dès aujourd'hui de t'exiler avec nous ?* Non, laisse-moi, tu as fait ton devoir : moi, j'irai là où je dois aller, où Dieu me conduira. Mais toi, retourne et ramène tes

⁹ *Comment. sur le Ps. VII, 1.*

¹⁰ *Consolations à Stagire, l. III, 18.*

¹¹ D'après l'hébreu et Fill.

¹² Flav., l. III, ch. VII. – C'est aussi l'avis de Corn., p. 498.

¹³ P. 527.

frères avec toi, et le Seigneur te traitera selon sa miséricorde et sa vérité, parce que toi-même tu as été fidèle avec moi »¹⁴. Mais Ethai ne voulut rien entendre : « *Je le jure par le Seigneur, dit-il, et je le jure par mon seigneur et roi que ce soit pour la mort, que ce soit pour la vie, votre serviteur y sera avec vous. – Soit,* répondit le roi, *viens et passe le torrent avec nous* ». Ethai franchit donc le torrent de Cédron avec ses compagnons, leurs femmes et leurs enfants qui suivaient. Tout ce monde pleurait, manifestant une douleur très vive de la honteuse conduite d'Absalon envers son père. Le roi passa le Cédron¹⁵ à son tour, puis il se mit à gravir la pente du mont des Oliviers, suivi toujours d'une foule considérable.

Cependant le grand-prêtre Sadoc s'était mis en route lui aussi derrière le roi, avec l'arche d'Alliance et tous les Lévites. Après le passage du Cédron, l'arche fut déposée dans un endroit convenable, où le grand-prêtre Abiathar, qui était le pontife alors en exercice, la rejoignit. Lorsque tout le peuple eut défilé, il se mit en prières devant elle, et consulta Dieu, sur l'invitation du roi, au moyen de l'*Umim* et du *Thumim*, comme il était d'usage. David voulait savoir ce qu'il devait faire, et dans quelle direction se mettre en sûreté. Mais Dieu ne répondit pas : le roi, dans sa profonde humilité, interpréta ce silence comme un signe que sa pénitence n'était pas encore suffisante, et que la colère divine n'était pas entièrement apaisée. Il craignit dès lors, s'il emmenait l'arche avec lui, qu'il n'advint à celle-ci ce qui était arrivé quand les fils d'Héli, grand-prêtre de Silo, l'avaient portée à l'armée et quelle était tombée au pouvoir des Philistins, pour la plus grande honte d'Israël. Il dit donc à Sadoc : « *Reconduis l'arche dans la ville. Il ne serait pas prudent de l'emmener dans cet exode. Si je trouve grâce devant le Seigneur, et s'il me permet de rentrer un jour dans ma capitale, j'aurai le bonheur de revoir, et l'arche, et le Tabernacle. Mais si Dieu me dit : Tu ne m'agrées plus, je ne veux plus que tu règues, je suis tout prêt à lui obéir, et à accepter ce qu'il lui plaira de décider pour moi. Retourne donc en paix, ainsi qu'Abiathar, et demeurez dans la ville : vous me rendrez plus de services en me tenant au courant de ce qui s'y passera, qu'en m'accompagnant maintenant. Pour moi, je resterai caché dans le désert, jusqu'à ce que j'aie reçu de vous un mot me disant ce que j'ai à faire* ». Il congédia en même temps Achimas, le fils de Sadoc, et Jonathan, le fils d'Abiathar, qui lui étaient très attachés, et l'arche rentra à Jérusalem, avec les prêtres, tandis que le roi

¹⁴ Théodoret souligne ici la bonté de David qui prend ainsi les intérêts de ses soldats plutôt que les siens, qui veut les renvoyer chez eux, pour ne pas les exposer inutilement, alors que leur service lui serait si utile ! Et que dire de la manière dont il parle de ce fils abominable qui lui a déclaré la guerre : il ne l'appelle pas : ce traître, ce filou, ce parricide, mais « le roi ! ».

¹⁵ Ravin profond, ordinairement à sec, qui sépare Jérusalem du mont des Oliviers. On l'appelle aujourd'hui : *Vallée de Josaphat*.

continuait sa route. Sa douleur avait été ravivée par ce silence de Dieu, qu'il prenait pour un signe de colère : pour s'humilier davantage, il quitta ses chaussures, et c'est nu-pieds qu'il fit l'ascension du mont des Oliviers, la tête couverte, et en versant des larmes abondantes. Tout le peuple le suivait en pleurant et la tête voilée, en signe de pénitence.

Tandis que David gravissait la pente, on vint lui rapporter qu'Achitopel était passé au parti d'Absalon. C'était une odieuse trahison : parce qu'Achitopel était l'un des conseillers intimes du roi, qui avait grande confiance en son savoir-faire. C'était en outre, un chef de guerre très capable¹⁶. David comprit aussitôt tous les avantages qu'Absalon allait retirer de ce nouveau partisan : c'est pourquoi il supplia Dieu de faire échouer les desseins qui seraient entrepris sur l'avis de ce traître. « *Seigneur, dit-il, faites échouer les conseils d'Achitopel* », ce qui arriva en effet.

Lorsque David fut arrivé sur le haut de la montagne, dit Josèphe, il regarda Jérusalem, et répandit quantité de larmes. D'après la Glose, il aimait à monter sur le mont des Oliviers du haut duquel il voyait distinctement le Tabernacle qu'il avait fait ériger sur la montagne de Sion pour abriter l'arche, et à adorer là le Seigneur. Tandis qu'il montait, il fut rejoint par un autre de ses conseillers, Chusaï l'Arachite, ainsi nommé parce qu'il était de la ville d'Arach (aujourd'hui inconnue). Celui-ci avait déchiré ses vêtements et couvert sa tête pour montrer sa douleur. David fut touché de sa fidélité et il lui dit : « *Si tu viens avec moi, tu me rendras peu de services, et tu me seras plutôt à charge* – on conjecture de là que Chusaï devait être âgé, ou infirme¹⁷ – ; *mais si tu veux bien retourner dans la ville, et là, te présenter à Absalon en lui disant que tu viens le servir, comme tu m'as servi moi-même, tu me seras extrêmement utile, en t'employant à combattre l'influence d'Achitopel* ».

On peut s'étonner au premier abord de voir un homme aussi loyal que David prescrire à l'un de ses intimes une conduite qui ressemble fort à de la duplicité. Mais d'une part, nous savons qu'à la guerre il est des ruses qui sont permises pour tromper l'adversaire ; et d'autre part, le dessein de David était bien de *servir* Absalon. Toute la conduite du saint roi dans ce drame est justement d'arriver à tirer ce misérable fils du chemin dans lequel il s'est engagé, et qui le conduit à sa perte.

« Tu trouveras là, continua-t-il, les deux grands-prêtres Sadoc et Abiathar. Tout ce que tu entendras dire dans le palais, tu le leur rapporteras et tu en confèreras avec eux. Puis tu me le feras savoir, par leurs deux fils, Jonathas et Achimas, qui vous serviront d'agents de

¹⁶ D'après Chrys., in *Psalm*. VII.

¹⁷ Fill.

liaison ». Chusaï obéit et retourna vers la ville. Voici en quels termes saint Jean Chrysostome exalte la noblesse de son attitude et sa fidélité.

Notre bienheureux (David)... errait dans le désert comme un misérable vagabond, accablé de tous les maux qui pèsent sur un homme exilé, tandis que son fils jouissait en paix des biens paternels. Les choses en étaient à ce point : les armées obéissaient au rebelle, les villes reconnaissaient son usurpation. Seul un homme vertueux, un ami de David, nommé Chus, restait fidèle à son amitié dans ce changement de fortune. En le voyant errer sans but dans le désert, il déchira sa tunique, se couvrit de cendres, poussa un amer et pitoyable gémissement ; et, dans son impuissance, il consola du moins l'infortuné avec des larmes. Ce n'était pas la fortune, ni la puissance, mais bien la vertu, qu'il aimait chez David. Voilà pourquoi son amitié résista à la chute du roi.

Celui-ci lui demanda – comme nous l'avons vu – de se rendre auprès d'Absalon, pour déjouer les desseins d'Achitopel, qui lui paraissait plus redoutable par son intelligence et son habileté, que l'usurpateur lui-même. C'était une mission dangereuse. Mais Chusaï n'hésita pas.

Il ne dit point : Et si je suis pris ? Et si je suis démasqué ? Et si l'on découvre le secret de la comédie ? Achitopel est un homme habile. Il est bien capable de deviner cette ruse, et de me prendre sur le fait. Et alors, je périrai : voilà tout ce que nous y aurons gagné. Rien de pareil. Il court au camp de l'usurpateur, après s'être reposé sur Dieu de toutes choses, et s'élance au milieu des dangers ».

David composa à cette occasion le Psaume VII, dont les premières paroles furent peut-être de Chusaï lui-même : *Domine Deus meus, in te sperari, salvum me fac ex omnibus persequentibus me* ¹⁸.

¹⁸ « Seigneur mon Dieu, c'est en vous que j'ai mis mon espérance. Sauvez-moi de tous ceux qui me poursuivent ».

CHAPITRE 17

Absalon entre à Jérusalem

(II ROIS, XVI)

Chusai obéit donc et retourna vers la ville : il y arriva au moment où Absalon, flanqué d'Achitopel, y faisait son entrée à la tête de ses troupes.

David cependant continuait son chemin dans la direction de l'Est. À peine avait-il dépassé le sommet du mont des Oliviers, qu'il vit venir à lui Siba, l'ancien serviteur de Saül, auquel il avait confié le soin de Miphiboseth. Siba conduisait avec lui *deux ânes chargés de deux cents pains, de cent paquets de raisins secs, de cent paquets de figues, et d'une outre de vin*. « *Que veux-tu faire de cela ?* lui demanda le roi. – J'ai amené les ânes, répondit l'homme, pour faire reposer ceux de vos serviteurs qui seraient fatigués de marcher ; le pain, les raisins et les figues, pour ravitailler vos compagnons ; et le vin, pour reconforter ceux qui dérailleraient dans le désert. – Où est donc le fils de ton maître ? continua le roi, étonné de ne pas voir Miphiboseth. Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu avec toi ? – *Il est demeuré à Jérusalem*, répondit Siba, *en disant : Aujourd'hui, la maison d'Israël me rendra le royaume de mon père* ».

Cette odieuse calomnie n'avait aucun fondement, comme on le verra par la suite. Mais Siba se rendait compte que, malgré les apparences, c'était David qui avait le plus d'atouts dans son jeu, et qui, en définitive, resterait maître de la situation. Son prestige personnel, son génie militaire, sa piété, sa bonté, lui assuraient sur Absalon une supériorité écrasante. Siba avait donc résolu de se ménager ses bonnes grâces, en l'assistant dans un moment difficile, et il espérait ainsi obtenir de lui en retour les biens qu'il gérait pour le compte de Miphiboseth. Ce dernier n'étant à ses yeux qu'un personnage tout à fait insignifiant, il n'hésita pas à l'accuser sournoisement de trahir la cause de David, et d'escompter le désordre produit par la révolte d'Absalon pour être rétabli sur le trône de son père.

Cette manœuvre perfide réussit à merveille. David fut extrêmement affecté d'apprendre une telle ingratitude de la part d'un homme qu'il avait comblé de bienfaits. Sans réfléchir, il dit à Siba : « À dater de ce jour, *tous les biens de Miphiboseth sont à toi !* » À quoi le vil calomniateur répondit : « *Ce que je souhaite, mon seigneur le roi, c'est de trouver grâce devant vous* ». Ce qui voulait dire : « La bienveillance et la grâce du roi me sont plus précieuses encore que le don qu'il me fait ».

David commit là encore une lourde faute, en accueillant sans le moindre contrôle une dénonciation aussi grave ; en prenant une sanction sous l'empire de la mauvaise humeur, sans plus d'enquête, sans avoir convoqué de témoins, ni entendu l'accusé ; en dépouillant un pauvre garçon infirme auquel il ne pouvait rien reprocher, et dont il avait eu maintes fois au contraire l'occasion de constater les réelles qualités ; en donnant enfin les biens mêmes qu'il lui enlevait injustement au misérable qui le trahissait sans vergogne.

Après cet incident, le roi poursuivit sa route, s'éloignant toujours davantage de Jérusalem. Lorsqu'il arriva près d'un lieu nommé Bahurim, aujourd'hui Râs el Tmin, un individu qui répondait au nom de Séméi, fils de Géra, et parent éloigné de Saül, s'avança insolemment vers lui et se mit à l'accabler d'injures. En même temps il lui lançait des pierres et des mottes de gazon, ainsi qu'aux hommes qui l'entouraient. « *Va-t'en, lui criait-il, va-t'en, méchant homme, homme de sang, homme exécration, homme de Bélial, le Seigneur te rend aujourd'hui tout le sang de la maison de Saül, que tu n'as pas craint de répandre, sans raison, sans souci de la justice, pour t'emparer du pouvoir. C'est pour cela que le Seigneur fait passer aujourd'hui le trône aux mains d'Absalon. Et voici que tu es accablé des maux que tu as faits, parce que tu es un homme de sang !* »

D'après les Hébreux et saint Jérôme, Séméi traitait David d'adultère (à cause de Bethsabée) ; de Moabite (à cause de Ruth, son aïeule, qui était païenne) ; d'assassin (à cause d'Urie) ; de lépreux (parce qu'il était contraint de fuir hors de la ville), et d'exécration individu ¹.

Cependant Abisaï, ce neveu de David, qui lui avait été si fidèle pendant la persécution de Saül ², ne put supporter d'entendre de tels outrages : « Allons-nous tolérer, cria-t-il, *que ce chien mort maudisse ainsi mon seigneur le roi ? Laissez-moi faire, et je vais lui couper la tête !* » Mais David l'en empêcha : « *Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, dit-il, fils de Sarvia ?* » Ce qui voulait dire : « Ne vous mêlez pas de mes affaires personnelles ». Cet avertissement s'adressait en même temps à Joab, l'autre fils de Sarvia, parce que David connaissait sa tendance à l'emportement et le voyait prêt à bondir sur Séméi, comme son frère. « *Laissez-le donc m'insulter, continua le roi, c'est le Seigneur en effet qui lui a ordonné de maudire David. Qui donc dès lors osera lui demander pourquoi il le fait ?* » Puis s'adressant à tous ses serviteurs, il poursuivit : « Et quoi ! *mon propre fils, celui qui est sorti de mon sein, cherche à m'ôter la vie ! Combien il est plus naturel, dès lors, que ce fils de Jemini m'insulte ! Laissez-le me maudire tant qu'il lui plaira, selon le commandement qu'il en a reçu du Sei-*

¹ Flav., l. VII, ch. VIII.

² Corn., p. 501 et 552.

gneur ! Peut-être que Dieu daignera considérer mon affliction, et qu'il m'accordera son pardon et sa grâce, en échange de cette malédiction que je subis aujourd'hui ».

On voit à quelle hauteur de sentiments se tenait David. Pénétré de contrition au souvenir de ses péchés, certain d'avoir gravement offensé le Seigneur, il ne voyait dans tout ce qui lui arrivait que les manifestations du châtement qu'il avait bien mérité.

Il poursuivit donc sa route, tandis que Séméï, exaspéré par cette patience, courait de l'autre côté de la montagne pour l'injurier à nouveau et lui jeter des pierres. David cependant arriva au bord du Jourdain, et là il fit rafraîchir, manger et reposer ses gens, fatigués de cette pénible étape.

*

Absalon cependant avait fait son entrée à Jérusalem, à la tête de ses partisans et flanqué d'Achitopel. Il s'installa au palais royal, où de nombreux notables vinrent lui faire leur soumission. Parmi eux se présenta Chusaï l'Arachite, le fidèle ami de David. Comme les autres il se prosterna devant le vainqueur, et le salua à deux reprises du titre de roi, en lui souhaitant un long et heureux règne³. Absalon, surpris d'une volte-face aussi rapide chez un homme dont il connaissait le dévouement à son père, lui demanda sur un ton moitié ironique, moitié interrogateur : « *Est-ce là toute la fidélité que vous gardez à votre ami ? Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec lui ?* – Parce que je crois de mon devoir de *rester avec celui que le Seigneur a choisi*, répondit l'Arachite, *et auquel tout ce peuple et tout Israël se soumettent aujourd'hui. D'ailleurs, quel est celui auquel je viens offrir mes services ? N'est-ce pas le fils de mon roi ?* La couronne n'a pas passé d'une maison à une autre, l'héritier du trône succède à son père, je vous servirai comme j'ai servi ce dernier ».

Absalon, dit Josèphe, ajouta foi à ces paroles et ne se méfia plus de lui. Il demanda à Achitopel de réunir un conseil pour étudier ce qu'il convenait de faire, afin d'asseoir sa royauté. Achitopel aussitôt, sans en avoir encore conféré avec qui que ce fût, déclara : « *Violiez ouvertement les concubines que votre père a laissées pour garder son palais. Ainsi lorsque, par cet outrage, tout Israël saura que vous l'avez déshonoré, ils s'attacheront plus fortement à votre parti* ».

Ce conseil infâme était destiné à créer une haine irréconciliable entre Absalon et son père. Beaucoup de Juifs, en effet, n'osaient se ranger ouvertement à la suite du fils révolté. Ils se disaient en effet que, si une entente survenait entre son père et lui, lui obtiendrait faci-

³ Flav., I. VII, ch. VIII.

lement son pardon, et le châtement de la rébellion retomberait sur eux. Achitopel, le premier, pouvait être sûr, au cas où cette éventualité se réaliserait, qu'il paierait de sa vie le prix de sa trahison. Il chercha donc à dresser un obstacle qui rendrait toute réconciliation impossible. En traitant les épouses secondaires – mais légitimes, ne l'oublions pas, puisque David, par dérogation à la loi commune, jouissait encore de la licence accordée aux Patriarches en fait de polygamie – comme de vulgaires prostituées, Absalon infligeait non seulement à celles-ci, mais au roi leur époux lui-même, la plus sanglante injure ⁴.

Mais le malheureux garçon était complètement aveuglé par son ambition et son désir de monter sur le trône, sans attendre. Par ailleurs, les conseils d'Achitopel étaient reçus comme des orales aussi bien par lui que par son père. Cet Achitopel était en effet un homme astucieux, d'une prudence extrême, une manière de Talleyrand de l'époque, qui savait prévoir les choses de très loin, et dont les avis étaient souvent ce qu'il y avait de plus sage et de plus judicieux. C'est pourquoi Absalon l'écouta si facilement, malgré le caractère odieux de ce qu'il proposait, et sans songer qu'un pareil crime ne pouvait qu'attirer sur lui la vengeance du ciel.

Il fit donc dresser sur la terrasse du palais une tente que l'on pouvait voir de partout, et sous laquelle il se retirait, emmenant successivement chacune des épouses laissées par David ⁵. C'était de cette même terrasse que le saint roi, jadis, avait aperçu Bethsabée. La justice divine plaçait le châtement au lieu même où le crime avait commencé. Ainsi se réalisait à la lettre la prophétie de Nathan : « *Voici ce que dit le Seigneur : Je prendrai tes femmes sous tes yeux et je les donnerai à celui qui est ton plus proche parent, et il dormira avec elles aux yeux de ce soleil, et je ferai cela à la vue de tout Israël* » ⁶.

En revoyant cette maison où il avait grandi, où il avait été élevé, comment Absalon a-t-il pu ne pas éprouver de remords ? se demande saint Jean Chrysostome. S'il n'avait pas été une brute, si son cœur n'eût été de pierre, tout cela était bien propre à le ramener. Cette table, où il s'asseyait à côté de son père, cette maison, ces salles où il avait obtenu sa rentrée en grâce après le meurtre affreux qu'il avait commis, bien d'autres choses encore auraient dû l'émouvoir. Il savait que son père errait comme un vagabond, en fugitif, en proie à de grandes souffrances. Qu'avait-il d'ailleurs à reprocher à son père ?... Il n'avait aucun grief contre lui. C'est lui-même qui, saisi d'une convoitise prématurée, alors que David était vieux et que l'espoir (d'un prochain accès au trône) lui souriait de près, n'avait pu se résigner à

⁴ Théodoret, *in II Reg.*, Patr. gr., t. 80, col. 644.

⁵ Cette tente était destinée à sauvegarder les droits élémentaires de la pudeur. Car, si Absalon s'était livré ouvertement au péché, il aurait provoqué l'indignation et l'exécration du peuple. Seuls, dans l'antiquité, les Cyniques prétendaient mettre toute décence de côté et s'adonner publiquement à leurs instincts charnels, comme les chiens. De là, leur nom.

⁶ II Rois, XII, 11.

une attente aussi courte. Mais comment n'avait-il pas réfléchi, que, même victorieux, il serait le plus malheureux des hommes, après s'être souillé d'un pareil crime et déshonoré par son propre péché ?⁷

Commentaire moral et mystique

Les Pères ont loué à l'envi la patience de David devant les outrages dont l'accable Séméi. Voici le commentaire qu'en donne saint Grégoire le Grand, à propos de ce verset de Job : « *Connais-tu le temps où les chamois mettent bas dans les pierres ? Et as-tu observé les biches, quand elles enfantent ?*⁸ »

Si quelqu'un, étant offensé par des paroles injurieuses, a peine à garder la vertu de patience, qu'il se souvienne de David, lorsque, voyant ses officiers prêts à châtier par les armes Séméi qui l'accablait d'outrages, il leur dit : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, fils de Sarvia ? Laissez-le proférer ses malédictions. C'est le Seigneur en effet qui lui a prescrit de maudire David. Qui donc osera lui demander pourquoi il agit ainsi ?

Et un peu après :

« *Laissez-lui proférer ses malédictions selon l'ordre du Seigneur. Peut-être que Dieu regardera mon affliction, et me rendra quelque bienfait pour cette malédiction que je subis aujourd'hui...* ». Réduit à voir son propre fils révolté contre lui, en punition de son crime avec Bethsabée, il s'est remis en mémoire le mal qu'il avait commis, et il supporte avec calme ce qu'il entend ; il considère les paroles injurieuses, non comme des offenses, mais comme des secours favorables qui pourront le purifier de son péché et lui obtenir miséricorde. En effet nous supportons généreusement les injures qu'on nous adresse, lorsque nous revenons dans le secret de notre conscience au mal que nous avons commis. Il nous paraît léger d'être atteint par des injures, lorsque nous voyons dans notre conduite que nous méritons bien pire. De sorte qu'à bien prendre, nous devrions plutôt rendre grâce des outrages, que nous en irriter, puisque par elles, nous avons confiance de pouvoir éviter une peine plus grave au tribunal de Dieu⁹.

Écoutons maintenant saint Basile sur le même sujet.

David, dit-il, ne répondit rien à ces insultes. L'écho du désert ne répond pas à l'injure par l'injure, comme il arrive généralement dans les discussions entre les hommes. Le roi allait toujours en silence, la tête basse. « *J'étais, dira-t-il dans ses Psaumes, comme le sourd qui n'entend pas, comme le muet qui ne peut ouvrir la bouche, comme l'homme qui n'a rien à rétorquer* »¹⁰. Mais ce mutisme n'était pas celui du stoïcien qui méprise l'injure et la promptitude du vulgaire à répondre. C'était celui d'une âme vraiment humble, oppressée par le souvenir de ses péchés, et qui se jugeait digne du mépris universel¹¹.

⁷ Chrys., *Comment. sur le Ps. VII*, 15.

⁸ XXXIX, 1.

⁹ *Mor.*, l. XXX, ch. 37. Pat. lat., t. LXXVI, col. 545.

¹⁰ Ps. XXXVII, 14-15.

¹¹ *Contra irascentes*.

CHAPITRE 18

Achitopel se pend

(II ROIS, XVII)

Achitopel ne tarda pas à donner à Absalon un nouveau conseil tout aussi dangereux pour David, car, consulté sur ce qu'il serait bon de faire maintenant, il répondit : « Si vous voulez vous assurer la couronne, et mettre en sécurité ceux qui vous ont secondé, il est indispensable d'abord de faire disparaître votre père. Donnez-moi douze mille hommes d'élite, et je me chargerai volontiers de l'opération. L'essentiel est de faire vite, de profiter du désarroi auquel il est réduit actuellement, pour l'écraser. *Je l'attaquerai cette nuit même et, fondant sur lui, tandis qu'il est las et sans forces, je le battrai sans difficulté.* Devant l'impétuosité du choc, les hommes qui sont avec lui l'abandonneront et *je frapperai alors le roi resté seul.* Ainsi je vous ramènerai tout le peuple : car, quand ceux qui lui restent fidèles sauront que David est mort, et qu'il n'y a plus d'autre roi que vous, ils se rallieront à vous comme un seul homme. Sans doute c'est aller contre la loi naturelle que de chercher à tuer votre propre père : mais Dieu l'a rejeté, Il vous a choisi à sa place, vous ne devez pas hésiter à faire périr *un seul homme* pour assurer la paix à toute la nation ».

Ce discours trouva naturellement le plus favorable accueil auprès d'Absalon et de tous les notables qui l'entouraient. En soi, le conseil était excellent. Il fallait évidemment profiter du désarroi momentané de David et l'attaquer sans répit, avant qu'il ait eu le temps d'alerter ceux qui lui étaient dévoués et de lever de nouvelles troupes.

Cependant, Absalon, par déférence, voulut avoir aussi l'avis de Chusaï, qu'il nommait toujours le meilleur ami de son père ¹. Il le consulta surtout pour lui marquer sa confiance et se l'attacher davantage. Il ne doutait pas qu'il n'approuvât le plan qu'on venait d'exposer : « *Voici, lui dit-il, le conseil que nous a donné Achitopel. Devons-nous le suivre, ou non ? Quel est votre avis à vous ?* »

Chusaï vit très bien que le projet était excellent en effet. À la guerre, il faut, comme César, saisir l'occasion au vol : *Veni, vidi, vici*. La rapidité est chose capitale. Si le conseil d'Achitopel était mis à exécution, David serait dans le plus grand danger. C'est pourquoi, au risque de se compromettre gravement, Chusaï résolut de tenter un coup hardi afin de sauver son maître. « *Pour une fois, dit-il, je crois que le conseil*

¹ Flav., l. VIII, ch. IX.

donné par Achitopel n'est pas bon, et je ne puis l'approuver. Vous connaissez mieux que personne la valeur militaire de votre père : il n'a jamais été vaincu par personne, il est toujours sorti victorieux de toutes les opérations auxquelles il a pris part². Il est entouré d'hommes d'un courage à toute épreuve, et ils sont aussi furieux de ce qui leur arrive actuellement qu'*une ourse à laquelle on vient d'enlever ses petits*³. Par ailleurs, étant donné son expérience de la guerre, nous ne pouvons supposer qu'il n'ait pas prévu l'attaque que vous projetez : il a, soyez-en sûr, pris ses dispositions en conséquence, et va nous attirer dans une embuscade, où nous allons nous jeter tête baissée. Enfin ne pensez pas que vous allez le saisir au milieu de ses troupes. Certainement il se tient sur ses gardes. Il sait trop bien que, dans les conjonctures actuelles, il est à la merci du premier venu.

« Quand il veut dormir, il se retire dans quelque grotte, ou dans un lieu fortifié, pour ne pas courir le risque d'être assassiné, ou fait prisonnier. Si, avec le projet que vous méditez, vous subissez le plus petit échec, ne fût-ce que la perte d'un seul homme, on le grossira aussitôt démesurément, à cause de la réputation de bravoure dont jouissent votre père et ses compagnons. On dira que c'est un désastre, que c'est folie de vouloir s'attaquer à ces gens-là ; *et les plus hardis de vos partisans, ceux mêmes qui ont des cœurs de lion, se sentiront liquéfiés par la peur.*

« C'est pourquoi j'estime que, sans vous arrêter à l'avis d'Achitopel, il faut appeler aux armes tout Israël, *depuis Dan jusqu'à Bersabée*, et prendre vous-même en personne le commandement de cette masse qui accourra aussi nombreuse que *le sable de la mer*. Alors en quelque lieu que puisse être David, nous nous jetterons sur lui dans une ruée irrésistible, nous l'accablerons sous le nombre, comme la rosée quand elle tombe sur la terre, et nous ne laisserons pas vivant un seul des hommes qui sont avec lui. S'il s'enferme dans quelque place, tout Israël entourera celle-ci de cordes, et nous la tirerons jusqu'au ravin, pour l'y précipiter, sans qu'il en reste seulement une petite pierre ! »

Cette dernière phrase était évidemment une hyperbole, destinée à exalter la puissance irrésistible d'Absalon. La thèse de Chusaï était ingénieuse : mais malgré l'adresse avec laquelle elle était présentée, elle demeurait loin d'être convaincante. Achitopel avait raison, on ne pouvait en douter : il fallait exploiter la situation présente, sans donner à l'adversaire le temps de se ressaisir ; si l'on attendait, le temps travaillerait pour David, dont la gloire et l'autorité restaient intactes aux yeux de l'immense majorité du peuple. Absalon n'avait dû son succès mo-

² Flav., *loc. cit.*

³ Il paraît que l'ourse, dans cette situation, est particulièrement terrible, et qu'elle se jette avec fureur sur le premier animal qu'elle rencontre, comme s'il était l'auteur de ce rapt. Carth., p. 53.

mentané qu'à l'habileté et à l'audace avec lesquelles il avait mené sa campagne électorale. Mais son prestige ne pouvait être comparé à celui de son père.

L'Écriture reconnaît elle-même que le conseil d'Achitopel était le plus utile : « Dieu, cependant, [qui tient le cœur des rois entre ses mains puissantes] ne permit pas qu'il prévalût ». Et ce fut là sans doute l'effet de la prière que Lui avait adressée David : *Infatua, Domine, consilium Achitopel* ⁴. Contre toute attente, Absalon et ses conseillers, à l'unanimité, préférèrent l'avis de Chusaï, et décidèrent de renforcer leur armée, avant de passer à l'offensive.

Chusaï fit prévenir aussitôt les deux grands-prêtres, Sadoc et Abiathar, de ce qui venait de se passer, les priant d'en informer David immédiatement, et de presser celui-ci de ne pas s'attarder dans le désert, mais de franchir le Jourdain sans délai : car Absalon, mobile comme il l'était, pouvait fort bien changer d'avis et revenir au projet d'Achitopel. Il était donc prudent que le roi se mît à l'abri d'un coup de main.

Les deux pontifes envoyèrent aussitôt une servante, en qui ils avaient toute confiance ⁵, à leurs deux fils, qui se tenaient cachés près de la fontaine de Rogel ⁶, tout contre les murs de la ville, mais en dehors de celle-ci ; car leur attachement à David était trop connu pour qu'ils pussent se montrer à l'intérieur sans danger. La servante sortit, comme si elle allait laver du linge à la fontaine, et rejoignit les deux jeunes gens sans attirer l'attention. « Partez en toute hâte, leur dit-elle, après leur avoir répété le message dont elle était chargée, et prévenez le roi de ce qui se passe ».

Les garçons obéirent : mais à peine avaient-ils fait deux stades, qu'ils furent aperçus par des hommes à cheval, qui patrouillaient, sans doute pour le compte d'Absalon, et qui les signalèrent aussitôt à leur chef. Celui-ci ordonna de les arrêter ; eux, cependant, devinant le danger, se hâtèrent de disparaître. Quittant le grand chemin, ils prirent à travers champs, et réussirent à gagner, sans être vus, le village de Bahurim où ils connaissaient un habitant, tout dévoué comme eux à la cause de David. Mis au courant de leur affaire, celui-ci les fit descendre dans un puits, situé au milieu de sa cour, et pour l'heure complètement à sec. La maîtresse du logis en obstrua l'orifice avec une couverture, sur laquelle elle se mit à répandre du grain pilé, comme si elle avait voulu le faire sécher ⁷. Bientôt les cavaliers se présentèrent à la porte. « Où sont Achimas et Jonathas ? demandèrent-ils ? – Ils viennent de passer, répondit la femme, mais ils étaient pressés, et ils

⁴ II Rois, XV, 31 : « *Daigne confondre, Seigneur, le dessein d'Achitopel* ».

⁵ Flav., I, VII, ch. IX.

⁶ Fontaine des foulons.

⁷ Flav., I, VII, ch. IX.

ont demandé seulement un peu d'eau à boire ». C'était un petit mensonge, mais saint Ambroise les en excuse. « Non seulement les pécheurs, dit-il, mais les justes aussi tombent souvent dans des mensonges officiels. C'est pour cela, me semble-t-il, que le Psalmiste a dit : Tout homme est menteur »⁸. Et le saint Docteur cite le cas des sages-femmes de l'*Exode*⁹, qui mentirent pour arracher à la mort les petits Hébreux ; de Rahab, pour sauver les éclaireurs de Josué, et qui en est louée par saint Paul¹⁰ ; et de la servante dont nous parlons ici. Les taches des mensonges de ce genre sont effacées par la charité dont ils procèdent, car cette vertu, comme l'enseigne saint Pierre, recouvre la multitude des péchés¹¹.

Reprenons la suite du récit : confiants dans les renseignements donnés par la femme, les poursuivants se hâtèrent dans la direction qu'elle leur indiquait et disparurent bientôt à l'horizon. Lorsqu'elle vit qu'il n'y avait plus rien à craindre, elle fit sortir du puits les deux garçons. Ceux-ci continuèrent leur route avec grande diligence, rejoignirent David, et le mirent au courant de ce qui s'était passé. « *Dépêchez-vous, lui dirent-ils, de franchir le fleuve, parce que voici le conseil qu'Achitopel a donné contre vous* ». David ne manqua pas de suivre un avis aussi utile : bien que la nuit fût déjà venue¹², il se hâta de traverser le Jourdain à l'heure même, lui et tous les gens qui étaient avec lui.

Achitopel conçut un violent dépit de voir que le conseil de Chusai avait prévalu sur le sien. Sans plus attendre, *il fit seller son âne* et se rendit à Gilo, qui était le lieu de sa naissance¹³. Là, il rassembla tous ses proches et tous ses amis ; il leur rapporta le conseil qu'il avait donné à Absalon, et comment il n'avait pas été écouté. Dès lors, la partie, à ses yeux, était perdue sans ressource : David l'emporterait et remonterait sur le trône. Il savait ce qui l'attendait ; il aimait donc mieux mourir librement que d'être livré au bourreau pour avoir abandonné le roi régnant et suivi Absalon. Il s'occupa ensuite de mettre ses affaires en ordre, puis il se retira dans le lieu le plus reculé de sa maison, et là il se pendit. Ses parents le firent enterrer dans le sépulcre de son père. C'est le premier cas de suicide qui soit signalé dans la Bible.

⁸ Ps. CXV, 11.

⁹ Ex., I, 19.

¹⁰ Hebr., XI, 31.

¹¹ I Petr., IV, 7. – Tout ce passage de saint Ambroise est cité sans référence dans la Gloss., col. 620.

¹² Flav., l. VII ch. IX.

¹³ Aujourd'hui peut-être, *Kh. Jâla*, dans la région d'Hébron.

CHAPITRE 19
La mort d’Absalon
(II ROIS, XVIII)

David, après avoir franchi le Jourdain, avait gagné la ville de Mahanaïm ¹. Bâtie au sud du Jaboc, sur l’emplacement où Jacob avait eu une vision des armées célestes, cette cité protégée par de solides remparts était alors en pleine prospérité. David était donc sûr de pouvoir y refaire ses forces et celles de ses compagnons. Les habitants le reçurent de la manière la plus chaleureuse : les uns, dit Josèphe, « par compassion pour son malheur ; les autres, par le respect qu’ils éprouvaient pour la gloire dont ses hauts faits avaient auréolé son nom. Ils lui offrirent *des lits, des tapis, des vases de terre, du blé, de l’orge, de la farine, du blé séché au feu, des fèves, des lentilles, des pois frits, du miel, du beurre, des brebis et des veaux bien gras. Ils apportèrent tout cela à David, et à ceux qui étaient avec lui, devinant que dans le désert ils avaient bien souffert de la faim et de la soif* ».

Absalon, cependant, avait rassemblé une nombreuse armée, et il avait mis à sa tête comme général, Amasa, qui était le cousin germain de Joab et le neveu de David. Avec ces troupes, il passa à son tour le Jourdain, et vint s’établir non loin de Mahanaïm. Dès que David en fut informé, il résolut de le prévenir en attaquant lui-même le premier, bien qu’il n’eût que quatre mille hommes ² à sa disposition. Il divisa ceux-ci en trois colonnes : la première commandée par Joab, la seconde par Abisaï, la troisième par Ethaï le Géthéen, en qui il avait une entière confiance, bien qu’il fût philistin d’origine.

Il se proposait de prendre lui-même le commandement en chef, et de diriger l’ensemble de l’opération. Mais d’une voix unanime, les officiers, les soldats, et ses serviteurs les plus dévoués s’y opposèrent : s’il était tué, c’était la victoire certaine d’Absalon à brève échéance, et leur perte à tous. Au contraire, si David restait vivant, s’il échappait à ses ennemis, les succès de ceux-ci seraient sans effet, et ils n’obtiendraient pas ce qu’ils cherchaient.

David se rendit à ces raisons : « Soit, dit-il, je ferai ce que vous voudrez ». Et il se plaça près de la porte de la ville pour voir défiler son armée, qu’il avait organisée en bataillons de mille hommes, commandés chacun par un tribun, et en compagnies, ayant à leur tête un cen-

¹ Aujourd’hui, probablement Tell-Mejjaï.

² Flav., I. VII, ch. IX ; H. S. dit 7.000 ; de même, Carth., p. 538.

turion. Mais tandis que les troupes passaient ainsi devant lui, une seule chose semblait lui tenir à cœur, qu'il répétait à chacun des chefs avec instance, et que tout le monde entendait : « Pour l'amour de moi, je vous en prie, ne tuez pas mon fils Absalon ! »

Cette armée se déploya en bataille, en face de celle d'Absalon, et un combat acharné s'engagea. Les troupes du fils rebelle étaient beaucoup plus nombreuses que celles de David, et leurs chefs savaient que, s'ils étaient vaincus, ils auraient à répondre de leur trahison. Ils se battirent donc avec un grand courage : mais leurs unités n'étaient que des agglomérats d'hommes sans entraînement, sans cohésion, sans organisation. Les soldats de David, au contraire, étaient de vieux guerriers, rompus au métier des armes, tous gens très braves, et d'un dévouement absolu à leur prince : aussi n'eurent-ils pas de mal à enfoncer les lignes ennemies et à les mettre en débandade sur tout le front. Ils poursuivirent les rebelles, les pourchassèrent dans les bois et dans les lieux fortifiés où ceux-ci cherchaient à s'abriter : nombre de fuyards furent mangés par les bêtes féroces, ou disparurent dans des précipices, et il y en eut davantage qui périrent ainsi, dit l'Écriture, qu'il n'y en eut qui tombèrent sous le glaive ce jour-là.

Au cours de cette chasse à l'homme, Absalon, qui s'était réfugié lui aussi dans la forêt et qui errait, *monté sur une mule*, se trouva brusquement face à face avec un groupe de soldats du parti de David. Ceux-ci, reconnaissant le fils de leur roi, et se souvenant des recommandations faites à son sujet, n'osèrent pas l'attaquer. Lui, cependant, eut peur, et pour leur échapper, se jeta sous bois avec sa monture. Mais là, sa tête se prit malencontreusement dans les branches d'un chêne touffu sous lequel il passait ; son opulente chevelure qui flottait au vent – il avait sans doute perdu son casque, ou l'avait jeté, pour être plus libre de fuir³ – s'entrelaça dans les branches, et il demeura suspendu entre ciel et terre⁴, tandis que la mule, débarrassée de son cavalier, s'enfuyait au galop. Un soldat l'aperçut dans cette posture, et vint le rapporter à Joab, en disant : « *J'ai vu Absalon qui pendait à un chêne. – Pourquoi ne l'as-tu pas transpercé avec ta lance, pour le faire tomber à terre ?* répondit le général. *Je t'aurais donné dix sicles d'argent⁵, et un baudrier. – Quand même vous me mettriez mille pièces dans les mains,* répliqua le soldat, *jamais je ne porterais la main sur le fils du roi. Nous avons tous entendu l'ordre qu'il vous a donné, à vous et aux autres généraux, quand il vous a dit : Ne tuez pas mon fils Absalon. Si*

³ Gloss., col. 627 ; Carth., p. 539.

⁴ Le texte actuel de la Vulgate ne dit pas qu'il était pendu *par les cheveux* ; il parle seulement de *sa tête*. Mais le texte hébreu, Josèphe et l'unanimité de la tradition juive aussi bien que chrétienne sont pour les cheveux.

⁵ Soit 28 francs-or.

par malheur, j'avais eu l'audace de faire une chose pareille, le roi n'aurait pas manqué de le savoir. Il m'aurait demandé compte de ma conduite, et vous, à ce moment-là, vous vous seriez bien gardé de me défendre. Vous m'auriez au contraire blâmé et condamné, pour faire votre cour au roi, et éloigner de vous tout soupçon ! » On voit à ce trait que Joab avait une fâcheuse réputation dans l'armée : on le tenait pour un homme sans principes et sans scrupules. Irrité de la réponse du soldat, il lui dit : « Ce n'est pas toi qui auras raison ; puisque tu ne veux pas porter les mains sur lui, je vais lui régler son compte moi-même ». Prenant alors trois javelots, il les passa successivement au travers du corps d'Absalon, toujours suspendu à son arbre ; puis, comme le supplicé remuait encore, dix jeunes gens qui servaient d'écuycers à Joab, s'avancèrent vers lui et le lardèrent de coups pour l'achever.

Toute l'armée rebelle était maintenant débandée, ses hommes fuyaient dans toutes les directions, chacun ne pensant plus qu'à regagner sa demeure ; ce que voyant Joab fit sonner de la trompe pour arrêter la poursuite. La révolte ne présentait aucun danger, maintenant que son chef était tué, il était donc inutile de continuer une lutte fratricide. C'est pour cela que, passant outre aux instructions de David, qu'il considérait comme dictées par une trop grande faiblesse envers ce mauvais fils, Joab avait tenu à exécuter Absalon. Il savait bien que ce coup mettrait fin à la guerre, et arrêterait l'effusion du sang.

Cependant, même si son intention était bonne, ce fut de sa part une faute grave que de tuer en pleine révolte un adversaire dont il avait été l'ami, sans lui laisser le temps de se repentir. C'est là justement ce que David voulait à tout prix éviter ⁶. Certains auteurs néanmoins, ont prétendu justifier Joab, en alléguant que le spectacle extraordinaire d'un homme pendu par les cheveux pouvait être interprété comme un signe que Dieu l'avait réprouvé.

Absalon avait fait élever, dans la vallée que l'on nomme la *vallée du roi*, toute proche de Jérusalem – et qu'il faut identifier, croit-on, avec celle du Cédron – un monument de marbre destiné à perpétuer son souvenir : « *Car je n'ai point de fils, disait-il, et ce sera là un mémorial qui fera vivre mon nom* ». En réalité, il avait eu trois fils, mais on suppose qu'ils étaient morts. Josèphe rapporte que ce monument était une colonne de marbre blanc ; d'autres, que c'était un arc de triomphe avec la statue du prince félon ⁷. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas là, certainement, que repose son corps : Joab l'avait fait jeter dans un trou profond qui se trouvait près de l'endroit où il était mort. Puis il appela les siens pour l'écraser sous les pierres, parce que la Loi prescrivait

⁶ Carth., p. 540.

⁷ Carth., p. 540.

qu'un fils, en révolte contre ses parents, devait être lapidé⁸. Les pierres s'entassèrent au-dessus du cadavre et lui firent ainsi un tombeau rustique, bien différent de celui que le malheureux avait rêvé.

Aujourd'hui encore, dans cette vallée du Cédron, en amont du village de Siloam, entre le tombeau de Josaphat au nord et celui de saint Jacques au sud, on montre un édifice que l'on désigne sous le nom de « tombeau d'Absalon ». C'est un énorme monolithe carré, dont chacune des faces latérales a près de sept mètres de large, qui a été taillé dans la base rocheuse du mont des Oliviers dont on l'a isolé. À l'intérieur a été creusée une chambre sépulcrale, aujourd'hui vide, qui a dû renfermer autrefois trois sarcophages. Au-dessus se trouve un pyramidion circulaire de forme originale, que surmonte une touffe de palme. Mais bien que la partie rocheuse, au moins, soit très ancienne, l'authenticité de ce monument est des plus douteuses⁹.

Cependant Achimaas, le fils de Sadoc, brûlait du désir d'aller annoncer le premier à David la nouvelle de la grande victoire remportée par ses troupes et de la déconfiture complète de l'ennemi. Il supplia donc Joab de l'envoyer. Mais Joab avait de l'affection pour lui : il savait qu'une mauvaise nouvelle attire souvent la disgrâce sur celui qui la porte : « *Non, dit-il, aujourd'hui ce n'est pas toi qui porteras la nouvelle, ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui, je ne veux pas que ce soit toi, parce que le fils du roi est mort* ». Et appelant un autre courrier, qui se nommait Chusi, il l'expédia à David, avec ordre de raconter ce qu'il avait vu. L'homme partit aussitôt en courant. Mais Achimaas ne pouvait renoncer à la joie d'annoncer lui-même la victoire à David, auquel il était dévoué corps et âme. Il renouvela sa demande, et Joab refusa encore ; il insista une troisième fois, et le généralissime finit par céder : Chusi, pensait-il, avait maintenant une bonne avance, il arriverait le premier et ainsi le roi serait déjà informé de la mort de son fils, quand surviendrait Achimaas. Mais celui-ci prit un raccourci, qui lui permit de dépasser Chusi : et c'est lui qui, le premier, fut aperçu par le guetteur posté sur les remparts.

David se tenait près de là, attendant avidement les premières nouvelles du champ de bataille. « Je vois, cria la sentinelle, un homme seul qui vient vers nous en courant. – *S'il est seul*, répondit David, *c'est qu'il porte une bonne nouvelle* ». En effet, s'il annonçait une défaite, on verrait d'autres fuyards derrière lui. Tandis qu'Achimaas s'approchait, courant toujours, le guetteur cria à nouveau : « *Je vois un deuxième homme qui court tout seul, lui aussi*. – C'est encore un bon signe, répondit le roi. – Il me semble, reprit le factionnaire, que je re-

⁸ Deut., XXI, 18-21.

⁹ D. B., au mot : *Absalon*, ch. 98.

connais, dans le premier qui arrive, la manière de courir d’Achimaas, le fils du grand-prêtre. – Oh ! alors, dit David, il ne peut apporter qu’une heureuse nouvelle, car c’est un homme de bien, et Joab ne l’aurait pas choisi pour annoncer un malheur ».

Dès qu’Achimaas aperçut David, il cria : « Salut, ô roi ! » ; puis, se prosternant à ses pieds, le front contre terre, il ajouta : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a livré entre nos mains ceux qui avaient osé prendre les armes contre le roi mon seigneur ! – Mon fils Absalon est-il vivant ? demanda aussitôt David, pour lequel ce souci primait tous les autres. – Je l’ignore, répondit le messager : lorsque Joab m’a fait partir, le combat n’était pas terminé, et on se battait encore avec ardeur ¹⁰. – C’est bien, lui dit le roi, mets-toi là et attends, nous allons voir ce que va dire l’autre coureur ». Chusi en effet, arrivait à son tour, à bout de souffle : « *Mon seigneur le roi*, dit-il, se prosternant lui aussi, je vous apporte une bonne nouvelle. Le Seigneur s’est prononcé aujourd’hui en votre faveur, il vous a délivré de la main de tous ceux qui s’étaient révoltés contre vous. – Qu’en est-il de mon enfant Absalon ? Est-il toujours en vie ? interrogea le roi, dont l’inquiétude grandissait. – *Qu’il en soit de tous les ennemis de mon seigneur comme de ce jeune homme*, répondit le messager, *et de tous ceux qui se soulèvent contre vous, pour vous perdre ! »*

Ces mots percèrent le cœur de David d’un glaive de douleur, et lui firent oublier toute la joie de la victoire. Il monta dans une pièce située au-dessus de la porte, et là il se mit à pleurer. Et ses serviteurs l’entendaient arpenter la chambre, se frappant la poitrine, gémissant et répétant sans cesse : « *Mon fils Absalon, Absalon mon fils ! Qui donc me donnera de mourir pour toi ? Absalon mon fils, mon fils Absalon ! »*

Commentaire moral et mystique

Absalon, dit saint Augustin, fit plus souffrir son père en mourant dans l’impiété que par sa rébellion. David voulait qu’il fût pris vivant, afin que celui qui avait été conduit par la malice fût guéri par la pénitence. Il persécuta son père en divisant son royaume, en prenant les armes, en faisant la guerre contre la loi de Dieu, contre la royauté légitime de David, mais il supplicia bien plus encore le cœur paternel en mourant dans cette impiété ¹¹.

La conduite de David envers lui fut une figure de celle que devait suivre un jour Notre-Seigneur vis-à-vis de Judas. Le divin Maître a éprouvé comme une sorte de pudeur à révéler les mouvements de son âme dans le Nouveau Testament, qui parle de Lui à livre ouvert, afin de ne pas jeter ces perles devant les porceaux, afin de ne pas exposer des sentiments si purs et si simples, à être bafoués et ridiculisés par des hommes grossiers. Cependant, pour que ses amis

¹⁰ Flav., l. VII, ch. X.

¹¹ *Contra gaudentium*, l. I. ch. XXII ; Pat. lat., t. XLIII, col. 720.

puissent en connaître quelque chose, et pénétrer les secrets de son cœur, il les a cachés dans l'Ancien Testament, qui parle de Lui sous le voile de l'allégorie. Il les a comme ébauchés dans les sentiments des hommes qui ont été ses « figures », qui ont dessiné à l'avance, en traits légers, ce que serait sa vie quand il viendrait sur la terre. L'un des plus complets à cet égard est, sans aucun doute, David, et, dans le cas présent, sa douceur envers un fils dénaturé nous fait deviner ce que fut celle du divin Maître à l'endroit de l'Apôtre apostat.

Tandis qu'Absalon le trahit, le force à abandonner sa capitale et se propose de le tuer, David, nous l'avons vu, n'a pas un mot de réprobation contre lui. Il ne pense, au contraire qu'à le sauver, à lui éviter le pire. De là la recommandation instante qu'il adresse à chacun de ses généraux : *Servate mihi puerum Absalon*. Et quand enfin, malgré ses ordres, le rebelle est tué par Joab, c'est un vrai désespoir chez le saint roi. Il s'enferme dans un lieu solitaire, et l'on ne peut lire sans émotion le ton poignant de la plainte qu'il répète sans cesse : « *Absalon mon fils ! qui me donnera de mourir pour toi, mon fils Absalon ?* »

Or Absalon a été considéré par les Pères de l'Église comme une figure de Judas. Ce prince, doué des plus riches qualités, appelé à une destinée incomparable, et qui complota la mort de son propre père avec l'un des conseillers intimes de celui-ci, Achitopel, puis qui meurt tragiquement, pendu à un arbre, évoque invinciblement le personnage de Judas. Destiné à être l'un des princes de l'Église naissante, cet Apôtre complota avec les Sanhédrites la mort de son bienfaiteur, et se donna la mort en se pendant à un arbre. Les sentiments de tendresse que David témoigne à ce fils révolté sont l'image de ceux qui occupaient le Cœur de Notre-Seigneur, tandis qu'il suivait en esprit, durant sa Passion, la lamentable aventure de l'Apôtre déicide.

Le crime de cet homme est effroyable. Il trahit l'amitié la plus pure qui se soit jamais rencontrée, il la trahit dans des circonstances odieuses, il en fait un chef d'œuvre d'iniquité : *Magnificavit super me supplantationem*¹². Notre Seigneur l'a appelé, entre tant d'autres, à la dignité apostolique, il l'a introduit dans le cercle de ses amis les plus intimes, de ceux auxquels il révèle ses secrets. Il lui a donné une marque particulière de confiance, en le chargeant de la bourse de la petite communauté. Il l'admet, malgré la trahison à laquelle il le sait décidé, à l'institution du Sacrement de son Amour. Et froidement, implacablement, Judas le livre à ses pires ennemis, qui vont exercer sur lui une vengeance épouvantable ; il le livre pour une somme dérisoire, il le livre par un baiser : *Juda, osculo Filium hominis tradis*¹³ ?

Et tout cela n'excite pas dans le cœur du divin Maître la moindre pensée de rancune, le plus petit mouvement de colère. Il n'a qu'une idée : empêcher Judas de se suicider. Comme David, il le recommande à tous les princes de son armée, c'est-à-dire à tous les anges. Et quand enfin le crime est accompli, quand le misérable s'est précipité dans la double mort, la mort temporelle et la mort éternelle, c'est chez lui une douleur profonde. Remettons sur ses lèvres la plainte de David apprenant la mort de son fils, et nous allons en comprendre le sens véritable, qui ne nous apparaissait que voilé dans l'Ancien Testament : « *Juda, Juda, qui donc me donnera de mourir pour toi ?* » Pour toi ! Ce qui si-

¹² Ps. XL, 10.

¹³ Luc, XXII, 48.

gnifie : « Tu veux que je meurs, Judas, tu veux te débarrasser de Moi ? Ne t'inquiète pas, c'est une affaire réglée, je vais mourir, parce que Je le veux, Moi aussi, et rien ne pourra l'empêcher. Mais accorde-moi au moins de mourir *pour toi*. Ne laisse pas perdre le fruit de ce sang qui va être répandu pour le salut des hommes, profite de ce sacrifice au moins pour te sauver ! Ne m'inflige pas la douleur de me dire qu'il sera inutile *pour toi* ! »

Ce « *pour toi* » est à rapprocher du *pro vobis* que prononce le prêtre quand il consacre le vin du calice. Jésus offre son sang *pro multis*, pour l'immense multitude des hommes ; mais il l'offre spécialement *pro vobis*, pour ceux qui assistent à la messe, comme Il l'a offert spécialement à la Cène, pour les Apôtres qui étaient près de Lui, pour Pierre, pour Jacques, pour André, pour Jean... et s'il n'y avait eu que Judas, il aurait dit : *Pro te...* « pour toi, Judas ! »

CHAPITRE 20

David reprend le pouvoir

(II ROIS, XIX)

Cependant, le désespoir où la mort d’Absalon avait jeté le roi n’avait pas tardé à être connu de tout le peuple, et à provoquer une tristesse générale. À tel point que ce jour de victoire prit les apparences d’un deuil national. Les troupes n’osèrent pas défiler en triomphe pour rentrer en ville : les hommes passèrent la tête basse, les yeux à terre, comme s’ils eussent été des vaincus.

Le roi cependant demeurait inconsolable. Plongé dans sa douleur, il ne cessait de répéter : « *Mon fils Absalon ; Absalon, mon fils ; mon fils Absalon !* »

Lorsque Joab fut informé de cet état de choses, il en conçut une vive indignation. Tout entier à la perte de son fils, David semblait oublier le dévouement de tant de braves gens qui avaient risqué leur vie pour lui rendre son trône. Joab se fit donc introduire auprès du roi, et lui parla avec une sévérité qui frisait l’insolence.

« *Vous avez couvert de honte aujourd’hui, lui dit-il, le visage de tous les serviteurs qui ont sauvé votre vie, celle de vos fils, de vos filles et de vos épouses ! Tout se passe comme si vous haïssiez ceux qui vous aiment, tandis que vous aimez ceux qui vous haïssent ! Vous montrez clairement que vous ne vous intéressez pas le moins du monde à vos officiers, ni à vos soldats. Je crois vraiment que si Absalon était encore vivant, et que nous fussions, nous, tous morts, vous en seriez enchanté ! Cessez, s’il vous plaît, de vous affliger pour un sujet qui le mérite si peu, et venez sans tarder vous montrer à vos serviteurs. Parlez-leur, et témoignez-leur votre reconnaissance, pour la victoire qu’ils vous ont assurée au prix de leur sang. Si vous ne voulez pas le faire, je vous jure par le Seigneur, que cette nuit il ne restera plus un seul homme avec vous. Dès aujourd’hui, sans attendre davantage, je ferai proclamer un autre roi à votre place ¹, et vous serez alors dans un plus grand péril que vous n’avez jamais été depuis votre jeunesse jusqu’à maintenant* » ².

Ces paroles énergiques ramenèrent David aux devoirs que lui imposait sa qualité de roi. Il changea de vêtements, sortit de sa chambre,

¹ Flav., I. VII, ch. X.

² S. Éphrem dit que Joab parle sur ce ton, parce qu’il détenait la fameuse lettre ordonnant le meurtre d’Urie, avec laquelle il pensait pouvoir dresser le peuple contre David.

et vint s'asseoir près de la porte. La nouvelle s'en répandit aussitôt : tout le monde s'empressa de venir le saluer et de lui exprimer la joie que causait son retour. Les soldats d'Absalon eux-mêmes qui, après leur défaite, s'étaient hâtés de se débander et de rentrer chez eux, se ralliaient maintenant ouvertement à sa cause. « *C'est lui, disaient-ils, qui nous a délivrés de la main de nos ennemis, c'est lui qui nous a sauvés de la puissance des Philistins, et à cause d'Absalon, il a été contraint de fuir son propre royaume. Mais maintenant, cet Absalon que nous avons sacré roi, il est mort à la guerre. Quel intérêt avons-nous, dès lors, à continuer ce schisme ? Qu'attendez-vous donc, et pourquoi ne ramenez-vous point le roi ?* Nous lui demanderons de nous pardonner, et de reprendre lui-même le gouvernement du pays ».

Mis au courant de tous ces bruits, David résolut de regagner Jérusalem sans tarder. Mais la tribu de Juda, qui était sa propre tribu, et qui exerçait une sorte de prééminence sur les autres, n'avait encore fait aucune démarche pour l'inviter à revenir : c'est qu'aussi bien, ses chefs avaient honte maintenant de ne pas lui être restés fidèles et d'avoir livré si facilement la ville, la citadelle et le palais royal à son adversaire.

Avec sa mansuétude coutumière, David résolut de prendre l'initiative du rapprochement. Il envoya donc un courrier aux grands-prêtres, Sadoc et Abiathar, tous deux amis dévoués, entièrement acquis à sa cause, et qui, on s'en souvient, n'avaient pas quitté la Ville sainte. « *Parlez aux anciens de Juda, leur manda-t-il, et dites-leur : Pourquoi êtes-vous les derniers à vouloir ramener le roi dans sa maison ? Ne lui êtes-vous pas liés par des liens plus étroits que les autres ? Vous êtes ses frères, vous êtes sa chair et ses os, pourquoi êtes-vous les derniers à solliciter son retour ?* » David pria en outre les deux pontifes de s'aboucher en particulier avec son neveu Amasa, dont Absalon avait fait le général en chef de ses troupes, de l'assurer que non seulement le roi était prêt à lui pardonner, s'il revenait à lui, mais qu'il se proposait d'en faire son propre généralissime à la place de Joab ; car il était obligé de destituer ce dernier pour avoir manifesté à nouveau son esprit d'insubordination, en tuant Absalon de sa main, malgré les ordres formels du roi.

Sadoc et Abiathar s'acquittèrent si adroitement de leur mission, que toute la tribu de Juda revint à David comme un seul homme. De tous côtés on réclamait son retour, et quand on sut qu'ayant repris le chemin de Jérusalem il approchait du Jourdain, on se porta en masse au-devant de lui. Toute la tribu s'avança ainsi jusqu'à Galgala pour le recevoir et l'aider à franchir le fleuve. En passant près de Bahurim, elle vit se joindre à elle un millier d'hommes de la tribu de Benjamin, conduit par Séméï, celui-là même qui avait si violemment insulté David

quelques jours auparavant. Siba, le serviteur de Saül, puis de Miphiboseth, s’y trouvait aussi, avec ses quinze fils et ses vingt serviteurs. Quand ces nouveaux arrivants parvinrent sur le bord du fleuve, ils se jetèrent hardiment à l’eau, et entreprirent la construction d’un pont de bateaux³, afin de permettre au roi de passer facilement et toute sa suite avec lui.

Lorsque David apparut, la tribu de Juda éclata en cris de joie. Dès qu’il eut atteint la rive occidentale du fleuve, Séméï le premier se jeta à ses pieds, en implorant son pardon : « *Ne me traitez pas, mon seigneur, disait-il, selon mon iniquité ; oubliez les injures que vous avez reçues de votre serviteur, le jour où vous sortiez de Jérusalem ; et que votre cœur, mon seigneur le roi, n’en conserve pas de ressentiment. Je reconnais ma faute, moi votre serviteur, et c’est pourquoi je suis venu, le premier de toute la maison de Joseph⁴, au-devant de mon seigneur le roi* ».

En entendant ce discours, Abisaï, le neveu de David, et qui connaissait la bonté de son oncle, voulut s’interposer : « Est-ce qu’il suffit de ces paroles pour sauver la vie à un homme qui s’est rendu coupable du crime de lèse-majesté, et qui a insulté d’une façon ignominieuse l’oint du Seigneur, le roi que Dieu lui-même a choisi pour nous ? La justice ne le permet pas. – *Qu’y a-t-il de commun entre vous et moi, fils de Sarvia ?* reparti David⁵. Pourquoi cherchez-vous à vous faire aujourd’hui mon mauvais génie ? Voudriez-vous qu’en ce jour, qui est celui d’une réconciliation générale, je fasse mettre à mort un membre de la communauté d’Israël ? À Dieu ne plaise que je me venge, en ce jour où je redeviens le roi ! Je considère cette date comme le début d’un nouveau règne, et en conséquence, je décrète une amnistie générale ! » Puis se tournant vers Séméï, il ajouta : « Ne crains rien, tu ne seras pas mis à mort ». Et il confirma cette promesse par un serment. Séméï se prosterna jusqu’à terre et ensuite marcha devant le roi⁶.

Un peu plus loin, on vit arriver Miphiboseth, qui se traînait péniblement, et présentait l’aspect le plus misérable ; depuis le jour où le

³ Flav., l. VII, ch. X ; Lyre, col. 533. – Le texte hébreu dit : *bac*. D’autres pensent qu’ils entrèrent dans l’eau avec des chevaux qu’ils avaient amenés pour transporter le roi et sa suite d’une rive à l’autre, et qu’ils explorèrent soigneusement les passages dangereux.

⁴ En réalité, Séméï appartenait à la tribu de Benjamin. S’il parle ici de la *maison* de Joseph, c’est parce que les trois tribus de Benjamin, Éphraïm et Manassé – on se souvient que ces deux derniers Patriarches étaient les fils de Joseph – se considéraient comme le groupe le plus aristocratique d’Israël, puisqu’elles descendaient de Rachel, l’épouse bien aimée de Jacob.

⁵ Le roi parle au pluriel, parce que sans doute, ici comme ci-dessus, il s’adresse aussi à Joab, l’autre fils de Sarvia, qui s’était joint à son frère pour protester.

⁶ Flav., l. VII, ch. X. – Fill. écrit ici : « David fut fidèle à ce serment jusqu’à sa mort, mais il chargea son fils de sa vengeance ». C’est inexact. David pardonna sans arrière-pensée, mais il s’aperçut par la suite que Séméï était un intrigant et un séditeux. Il engagea Salomon à s’en méfier, ce qui était son devoir, et Salomon le fit mettre à mort non pour sa conduite envers son père, mais pour avoir désobéi.

roi était sorti de Jérusalem, il ne s'était ni lavé, ni peigné, ni brossé ; il n'avait pas changé de vêtements, et n'avait pris aucun soin de ceux qu'il portait, tant était vive la douleur que lui avait causée le départ de son bienfaiteur. On voit combien l'accusation formulée contre lui par Siba était fautive ! David, tout surpris de le voir en cet état, après ce qu'il avait entendu dire, lui demanda : « Pourquoi n'es-tu pas venu avec moi, et avec toute ma maison, Miphiboseth, quand j'ai quitté Jérusalem ? – Monseigneur le roi, répondit l'infortuné prince, c'est mon serviteur Siba qui n'a pas voulu m'obéir. Quand j'ai appris que vous partiez, je lui ai demandé de me seller un âne, afin que je pusse vous suivre, car vous savez que je suis boiteux et ne puis marcher à pied. Non seulement il n'en fit rien, mais il me traita avec le dernier mépris⁷. Enfin, pour mettre le comble à sa scélératesse, il n'a pas craint de m'accuser faussement auprès de vous, prétendant que c'est moi qui n'avais pas voulu vous suivre. Maintenant, seigneur mon roi, faites ce que vous jugerez bon. Vous êtes pour moi comme un Ange de Dieu : j'ai une confiance absolue en votre bonté comme en votre justice. Vous avez tous les droits sur ma personne. Quand vous êtes monté sur le trône, vous auriez pu me mettre à mort avec toute la maison de mon père. Au lieu de cela, vous m'avez donné place à votre table. De quoi donc pourrais-je me plaindre avec quelque justice, et quel sujet aurais-je de vous importuner encore ? Tout ce que j'ai, je le tiens de vous, et je n'ai rien à dire, si vous le reprenez ». Malgré cette attitude si humble, David ne put dissiper le ressentiment que la calomnie de Siba avait fait naître en lui contre Miphiboseth. Il lui répondit avec quelque impatience : « Pourquoi tant de paroles ? Je ne peux revenir sur ce que j'ai dit. Partage les biens entre toi et Siba ».

Cette sentence était profondément injuste. Elle renvoyait dos à dos le calomniateur et sa victime, le voleur et le volé. Non seulement David aurait dû rendre à Miphiboseth tous les biens dont il l'avait injustement dépouillé, mais il était de son devoir de punir Siba de sa trahison. Cette obligation s'aggravait pour lui du fait qu'il avait jadis promis à Jonathas de veiller sur ses enfants.

Les commentateurs pensent qu'il faut attribuer cette attitude, vraiment étrange chez David, surtout à la perfidie de Siba. Celui-ci avait su l'influencer si habilement qu'un doute subsistait dans l'esprit du roi sur la culpabilité de Miphiboseth⁸. Ce maître fourbe, par l'empressement qu'il avait mis à secourir David, au moment où la situation de celui-ci était la plus critique, lui avait comme lié les mains, et s'était acquis pour toujours un droit à sa reconnaissance⁹. Néan-

⁷ Flav., I, VII, ch. X.

⁸ Lyr., col. 635.

⁹ Cf. Ephr., p. 416.

moins, cette raison ne suffit pas à innocenter David : c'est pour le punir de cette injustice que Dieu, d'après saint Jérôme et la Glose, permit après sa mort le schisme des dix tribus.

En cours de route, le roi vit venir à lui aussi un vieillard pour lequel il avait beaucoup d'amitié : il s'appelait Berzellaï, et il était originaire de Galaad. Il était extrêmement riche, mais généreux et charitable. C'est ainsi qu'il avait assisté David dans ses jours de détresse, quand il fuyait devant Absalon en lui envoyant des vivres à Mahanaïm, où il avait établi son quartier général. Par reconnaissance, David lui proposa de le ramener avec lui à Jérusalem, pour y finir ses jours près de lui. Mais Berzellaï s'excusa sur son grand âge : « J'ai quatre-vingts ans, dit-il, et je n'ai plus aucun attrait pour les plaisirs du monde. Mes sens se sont affaiblis, et je n'éprouve plus aucune satisfaction à boire, à manger, à entendre la voix des chanteurs ou des chanteuses. Permettez-moi de m'en retourner, afin que je puisse mourir chez moi, et être enseveli auprès de mes parents. Mais si vous le voulez, monseigneur le roi, voici mon fils Chamaam. Il ira avec vous, et vous lui ferez tout le bien qu'il vous plaira ». David accepta cette offre. Il embrassa Berzellaï, lui donna sa bénédiction, et le vieillard s'en retourna en sa demeure.

Lorsque le roi eut franchi le Jourdain, il rencontra vers Galgala toute la foule qui venait à sa rencontre. Mais alors une discussion s'éleva entre les hommes de Juda, et ceux des autres tribus. Parce que les premiers, alertés par leurs grands prêtres et par la démarche personnelle de David, se trouvaient être les plus nombreux, et aussi les plus enthousiastes, les autres leur reprochèrent aigrement de vouloir accaparer le roi. « Nous sommes onze fois plus nombreux que vous, disaient-ils, nous formons la majorité du royaume, nous avons plus de droits que vous sur le roi ! » À quoi les Judéens n'avaient pas de mal à répondre que, David appartenant à leur tribu, il était bien naturel qu'ils eussent quelques titres à ses préférences.

Commentaire moral et mystique

1^o David pleurant Absalon est la figure des âmes de foi, qui pleurent ceux pour lesquels elles redoutent la mort éternelle. Joab, au contraire, représente les âmes charnelles, qui ne voient rien au-delà de la vie présente, et se soucient peu de l'enfer. Ce qui les touche, ce sont uniquement les affaires de ce monde et leurs conséquences immédiates.

2^o L'histoire de Séméï montre le danger qu'il y a, pour les rois ou les grands, à écouter les adulateurs, et l'impuissance où ils se trouvent, même s'ils sont très vertueux, de se dégager des liens dans lesquels les flatteurs savent les envelopper.

3^o Berzellaï est la figure de ceux qui viennent jusqu'au Jourdain avec David, c'est-à-dire qui reçoivent le baptême du Christ, mais s'en tiennent là. Ils

ne veulent pas changer leurs habitudes, et restent occupés exclusivement de leurs affaires terrestres. Ils disent : « Nous sommes pécheurs, c'est vrai, mais nous sommes incapables de nous plier à une discipline plus stricte au point de vue spirituel. Nous sommes faibles et fragiles, nous ne pouvons pas nous charger d'un poids trop lourd sous lequel nous succomberions ». Ils ne savent pas distinguer ce qui est doux de ce qui est amer, ils ne goûtent pas la beauté cachée de l'Écriture, ils n'ont aucun attrait pour les joies spirituelles, ils désirent mourir dans la peau du vieil homme. Ils sont comme ces personnages de l'Évangile, que le roi invite à manger à sa table et qui lui répondent : « J'ai acheté une villa, cinq paires de bœufs, je viens de me marier, etc. », et qui ne manifestent aucune envie d'habiter la Jérusalem céleste ¹⁰.

¹⁰ Gloss., col. 643, 644 ; Dam., col. 1108.

CHAPITRE 21

Révolte de Séba, et meurtre d'Amasa

(II ROIS, XX)

La discussion, puérile et ridicule, qui s'était élevée entre Juda et les autres tribus à propos de David, ne tarda pas à s'envenimer, au point de réveiller tous les griefs que certains avaient formulés, quand le fils de Jessé avait succédé à Saül. Il y avait alors à Galgala un homme de la tribu de Benjamin, nommé Séba, *un fils de Béliäl*, dit l'Écriture, c'est-à-dire un homme très mauvais, intrigant et toujours prêt à fomenter des désordres ¹.

Il résolut de profiter de la circonstance pour essayer de rendre à la tribu de Benjamin – peut-être en sa personne – l'autorité suprême, qu'elle détenait au temps de Saül. Embouchant une trompette, il se mit à en sonner bruyamment pour attirer l'attention ². Quand il eut ainsi obtenu le silence, il cria à voix très haute : « *Nous n'avons point de part avec David, nous n'attendons rien du fils de Jessé, ce n'est pas lui qui est le roi légitime. Israël, retournez chacun dans vos tentes, afin que nous avisions entre nous à élire un nouveau souverain* ».

Et aussitôt, avec cette incroyable versatilité dont les foules donnent parfois l'exemple, les onze tribus abandonnèrent David pour retourner dans leurs territoires respectifs. Seuls, les hommes de Juda restèrent près de lui, et le reconduisirent en triomphe à Jérusalem.

Là, son premier soin fut d'expulser de son palais les épouses secondaires qu'il y avait laissées. Peut-être leur reprochait-il de n'avoir opposé qu'une trop faible résistance aux entreprises d'Absalon. En tout cas, les convenances ne lui permettaient pas de les reprendre, après l'attentat qu'elles avaient subi. Il les fit donc mettre dans une maison où l'on pourvut à leur entretien et où elles vécurent dans une situation analogue à celle des veuves, recluses jusqu'à leur mort. Il ne les revit jamais ³.

En même temps, il manda Amasa, auquel il voulait confier la mission de réduire la révolte de Séba, à la place de Joab, qu'il était décidé à démettre des fonctions de généralissime, comme nous l'avons vu plus haut : « Va, lui dit-il, rassemble tous les hommes de Juda en état

¹ On pense que c'était l'un des généraux d'Absalon, peut-être même le premier après Amasa ; Corn., p. 517.

² Gloss., col. 637 (d'après saint Jérôme).

³ Flav., l. VII, ch. X.

de porter les armes, et amène-les ici dans trois jours, pour marcher ensuite contre les insurgés ».

Amasa s'empressa d'obéir, mais il rencontra sans doute dans sa tâche des difficultés imprévues, car il ne revint pas le troisième jour, comme il en avait reçu l'ordre. David alors commença à s'inquiéter. « Ce Séba, dit-il à son neveu Abisaï, est capable de nous causer plus d'ennuis qu'Absalon, si nous lui laissons le temps de se fortifier. Tu vas prendre toutes les forces qui sont ici, y compris ma garde personnelle, et tu vas marcher contre lui avec toute la diligence possible. Tu l'attaqueras partout où tu le trouveras et tu le poursuivras sans répit, de crainte qu'il ne s'enferme dans quelque place forte et ne réussisse à nous échapper ».

En apprenant la mission confiée à Amasa, puis à Abisaï, Joab se douta des desseins de David à son égard, et prit les devants par un nouveau crime, pour les faire avorter. Il se joignit donc à Abisaï, amenant avec lui tout ce qu'il y avait de troupes à Jérusalem, y compris les Céréthéens et les Phélétiens, qui constituaient la garde personnelle de David. Quand ils arrivèrent au village de Gabaon – aujourd'hui El-Djib, au nord-ouest de Jérusalem –, ils rencontrèrent Amasa qui amenait un nombreux contingent d'hommes de guerre, levés par lui. Joab était vêtu d'une tunique étroite, *qui lui était juste sur le corps* ⁴, dit l'Écriture, et il portait par-dessus une épée pendue au côté, agencée de telle sorte qu'il suffisait d'un très léger mouvement pour la faire sortir du fourreau. Au moment où il arrivait tout près d'Amasa, il la fit tomber à terre comme par mégarde, et la ramassa, ce qui lui permit de la tenir à la main sans exciter de méfiance ⁵. En même temps, il salua le nouvel arrivant en l'appelant son frère : « *Salve mi frater* », dit-il, et il fit mine de vouloir l'embrasser. Amasa se prêta avec joie à cette marque d'affection. Alors Joab lui enfonça traîtreusement son épée dans le ventre, avec tant de force que les entrailles du malheureux sortirent de son corps, et qu'il mourut sur-le-champ.

Sans manifester le moindre regret de son crime, Joab se lança à la poursuite de Séba. Il laissa seulement près du cadavre un homme avec mission de crier à tous les soldats qui formaient le contingent d'Amasa : « *Voilà celui qui a voulu supplanter Joab auprès de David ! Il a reçu le juste châtement de sa trahison ! Que tous ceux qui veulent montrer leur attachement à David suivent maintenant Joab !* »

Le corps d'Amasa, tout couvert de sang, restait étendu au milieu du chemin, et tout le monde s'arrêtait pour le regarder. Enfin, quelqu'un le tira dans le champ qui bordait la route et le recouvrit d'un manteau, en sorte que les passants n'y prêtèrent plus attention.

⁴ D'après Flav. et la Glose, c'était une cuirasse.

⁵ D'après le texte hébreu et Flav., l. VII, ch. X.

Tous les auteurs, à l'envi, ont flétri la conduite de Joab en cette circonstance.

Quelque cruel qu'ait été l'assassinat d'Abner, dit Josèphe, celui-ci fut encore beaucoup plus détestable. Le premier pouvait à la rigueur s'expliquer par la douleur qu'il avait ressentie du meurtre d'Asaël, son frère. Tandis que dans celui-ci, ce fut seulement la jalousie... qui le porta à tremper ses mains dans le sang d'un homme de grand mérite et de grande espérance, qui ne lui avait jamais fait de mal, et qui était son cousin ⁶.

Cependant, Séba avait réussi à rallier à lui un grand nombre d'hommes vaillants d'Israël. Avec eux, il s'enferma dans la place forte d'Abel-Beth-Maacha, aujourd'hui le village d'Abil, à l'extrême nord de la Palestine, au nord du lac Mérom. Il comptait établir là sa base d'opération. Dès que Joab connut ce projet, il marcha sur la ville et somma les habitants de lui en ouvrir les portes. Mais ceux-ci refusèrent ; cela le mit dans une telle colère, dit Josèphe, qu'il entreprit aussitôt le siège de la place, avec la résolution de la ruiner entièrement et de ne pas épargner un seul de ses habitants. Il fit élever à l'entour des murailles, un remblai de la même hauteur que celles-ci, comme on en voit souvent sur les bas-reliefs assyriens. Il se proposait ainsi d'investir entièrement la place et d'attaquer les remparts de plain-pied, pour les détruire et les mettre à ras de terre.

Une femme de la ville, douée d'une grande sagesse, voyant l'extrême péril où ses concitoyens s'étaient engagés par leur imprudence, et poussée par l'amour de sa patrie, monta sur la muraille, et cria aux sentinelles les plus avancées des assiégeants qu'elle désirait parler à leur général. Prévenu, Joab s'approcha pour voir ce qu'elle voulait. « C'est vous qui êtes Joab ? lui demanda-t-elle. – C'est moi, répondit-il. – Alors, poursuivit-elle, écoutez les paroles de votre servante. – J'écoute, répondit-il. – Cette ville d'Abela, reprit la femme, a toujours joui, depuis un temps immémorial, d'une grande réputation de sagesse ; à tel point que lorsqu'il se présentait, dans la religion, dans les mœurs, dans les affaires à entreprendre, quelque chose de difficile ou d'incertain, on avait coutume de recourir à ses habitants, pour savoir ce qu'il convenait de faire ; on se rangeait à leur avis, et on s'en trouvait bien. *Est-ce que ce que je dis là n'est pas vrai ?* Et vous, Joab, c'est cette ville que vous voulez ruiner, elle qui, par sa prudence, par ses conseils, était comme une mère en Israël ? Pourquoi voulez-vous anéantir une cité qui fait partie de l'héritage d'Israël, et qui a toujours gardé une fidélité inviolable à votre roi ? – *À Dieu ne plaise !* répondit Joab. *Je ne viens pas pour ruiner, ni pour détruire. Ce n'est pas là*

⁶ Flav., loc. cit.

⁷ Corn., p. 518.

mon intention, mais il y a un homme de la montagne d'Éphraïm, nommé Séba, fils de Bodiri, qui s'est soulevé contre le roi David, et il s'est réfugié chez vous. C'est lui que nous poursuivons : livrez-le nous, et nous nous retirerons de la ville. – Soit, dit la femme, ayez un peu de patience, et nous vous donnerons satisfaction : on vous enverra sa tête par-dessus la muraille ».

Sur quoi, elle appela à elle tous les habitants, et leur dit : « Êtes-vous donc décidés à périr, avec vos femmes et vos enfants, pour l'amour d'un méchant homme *que vous ne connaissez même pas, et à le protéger* contre le roi, auquel vous êtes redevables de tant de bienfaits ? Vous croyez-vous assez forts pour résister à une si grande armée ? ⁸ » Les habitants d'Abela se rendirent à ces raisons : ils se saisirent de Séba, lui coupèrent la tête, et la jetèrent à Joab. Celui-ci fit sonner les trompettes en signe de victoire, et leva le siège à l'heure même. Puis il licencia son armée, et rentra à Jérusalem, où il rendit compte de sa mission à David, qui ne put faire autrement, après cet exploit, que de le maintenir dans sa charge de généralissime, malgré la douleur que lui avait causé le meurtre d'Amasa.

En même temps, il confirma les autres grands officiers dans leurs fonctions, et, tout en laissant les grands-prêtres Sadoc et Abiathar à la tête de la hiérarchie sacerdotale, il se choisit pour lui-même un prêtre qui fut comme son aumônier et son conseiller : il se nommait Ira, et il était natif de la ville de Jaïr.

⁸ Flav., l. VII, ch. X.

CHAPITRE 22

Où les fils de Saül expient le mal fait par leur père aux Gabaonites

(II ROIS, XXI)

Quelque temps après, tout le royaume se trouva affligé d'une très grande famine. Comme, au bout de trois ans, elle ne semblait pas vouloir cesser, David pensa qu'il y avait là autre chose qu'une cause naturelle. Il pria donc les deux grands-prêtres de consulter Dieu sur ce sujet. Ceux-ci, après l'avoir fait, lui répondirent que le fléau ne cesserait pas, tant qu'il n'aurait pas fait justice des crimes commis par Saül et sa maison envers les Gabaonites.

On se souvient que ceux-ci, bien qu'ils fussent des Chananéens, avaient obtenu la vie sauve, au temps où Josué faisait la conquête de la Palestine, à la condition qu'ils serviraient à perpétuité les Hébreux, comme porteurs d'eau et de bois pour le service divin ¹. Cette concession avait été obtenue, il est vrai, à la faveur d'une supercherie : mais le Sanhédrin avait reconnu qu'elle n'en était pas moins valable, et que, le traité ayant été sanctionné par un serment, il ne pouvait être violé. Il constituait donc pour les Gabaonites un droit inattaquable.

L'Écriture ne dit pas ce que Saül avait fait à ces derniers, mais les commentateurs pensent que, sous le prétexte d'exécuter intégralement les ordres donnés jadis par Dieu, d'exterminer tous les Chananéens – en réalité, parce qu'il convoitait les biens des Gabaonites –, Saül aurait déclaré que Josué avait manqué à ses devoirs en acceptant ce traité, et se serait livré à une persécution sanglante contre ces pauvres gens ².

David, ainsi informé des causes de la colère divine, fit donc venir les représentants des Gabaonites, et leur dit : « *Que puis-je faire pour réparer l'injure que vous avez reçue, afin que vous bénissiez l'héritage du Seigneur ?* », c'est-à-dire : afin que vous obteniez par vos prières la cessation du fléau dont nous souffrons depuis trois ans. « Ces derniers mots, dit Théodoret, ont été supprimés dans la version hébraïque, parce que les Juifs ne sauraient accepter que la descendance d'Abraham ait pu avoir besoin de la prière des Chananéens ». « *Nous ne voulons ni or ni argent*, répondirent les Gabaonites, *mais nous demandons justice contre Saül et contre sa maison. À part cela, nous ne désirons la mort d'aucun Israélite.* – *Que voulez-vous donc*, reprit Da-

¹ Voir, dans la même collection, *Josué et les juges*, liv. I, ch. 7, p. 44-47.

² Corn., p. 520.

vid, que je fasse pour vous ? – C'est notre devoir, dirent-ils, de détruire entièrement la race de l'homme qui nous a tellement opprimés et persécutés, en sorte qu'il ne reste plus un seul représentant (de cette engeance) sur tout le territoire d'Israël ».

Ce qu'ils demandaient là n'était que l'application de la loi du talion, qui voulait que le meurtre fût expié par le meurtre. Sans doute, en l'occurrence, le seul coupable était Saül : mais Dieu n'avait pas encore dit, par la bouche d'Ézéchiël, que *le fils ne porterait pas l'iniquité de son père* ³, et les Gabaonites pouvaient se réclamer du Décalogue, où Dieu proclame qu'il visitera l'iniquité des pères chez leurs fils, jusqu'à la troisième et quatrième génération. Surtout, il est probable que les fils de Saül avaient brillamment secondé leur père dans cette persécution, et s'étaient livrés à toutes sortes d'injustices envers les victimes. Il est vraisemblable même que beaucoup d'autres Juifs avaient profité de cette circonstance pour dépouiller et maltraiter ces pauvres Gabaonites. C'est pourquoi ceux-ci faisaient plutôt preuve de magnanimité, quand ils disaient qu'ils ne voulaient la mort d'aucun Israélite, et qu'ils se contenteraient de l'exécution de la famille royale.

Cependant David fut bien embarrassé par cette demande ; d'abord parce qu'il avait promis souvent à Jonathas de veiller sur sa descendance ; et ensuite, parce qu'il avait même juré un jour à Saül qu'il ne détruirait pas sa race ⁴. Il expliqua la chose aux Gabaonites, qui acceptèrent une transaction, et se contentèrent de recevoir sept des fils de Saül, pour les mettre en croix. David put ainsi sauver la descendance de Jonathas : Miphiboseth et son fils.

En conséquence, après avoir prié et consulté le Seigneur ⁵, il se décida à livrer aux Gabaonites sept des héritiers de Saül qui vivaient encore, à savoir les deux fils de Respha, épouse secondaire ⁶, et les cinq fils que Mérob, fille aînée de Saül, avait eus de son mari, Hadriel, fils de Berzelai. Ces cinq fils sont attribués ici, par le texte sacré, à Michol, l'autre fille de Saül, parce qu'à la mort de Mérob, Michol, qui n'avait pas d'enfants, les avait adoptés, et ils étaient devenus légalement ses fils.

David livra donc ces sept princes aux Gabaonites. En cela, il ne manquait pas au serment fait à Saül. Il avait juré de ne pas les détruire lui-même ; mais il n'avait pas juré de les protéger contre la justice des hommes, et encore moins contre celle de Dieu. Dieu avait fait savoir qu'il voulait que les crimes commis contre les Gabaonites fussent punis : il fallait s'en prendre aux principaux responsables encore vivants, et c'étaient ceux-là.

³ XVIII, 20.

⁴ I Rois, XXIV, 22-23.

⁵ Corn. p. 521.

⁶ 111, 11.

Les Gabaonites les crucifièrent sur la montagne de Gabaôn, dans le territoire de Benjamin, pour que toute la tribu de Saül fût témoin de ce châtement. Ceci se passa *aux premiers jours de la moisson, lorsqu'on commençait à couper les orges*, c'est-à-dire, vers le milieu ou la fin d'avril, l'année 1018 av J.-C.

*

Bien que le *Deutéronome* prescrive de descendre le cadavre des suppliciés avant la tombée de la nuit 7, cette règle ne fut pas observée pour les fils de Saül. On les laissa pourrir sur leurs gibets jusqu'à ce que *l'eau du ciel tombât sur eux*, c'est-à-dire jusqu'à ce que Dieu, en envoyant la pluie, eût montré qu'il agréait l'expiation, et qu'il rendait à la terre sa fertilité naturelle. D'après la *Glose*, David agit ainsi sur un ordre divin que lui transmet le prophète Nathan 8. « À quelle époque cette pluie tomba-t-elle ? Il serait intéressant de le savoir pour calculer la durée de la faction héroïque de Respha. Le récit biblique paraît supposer un temps assez notable ; il est néanmoins peu probable qu'il s'agisse de la saison ordinaire des pluies en Orient, ce qui nous conduirait d'avril en octobre » 9. D'après Josèphe, il semble que « Dieu envoya sans tarder à la terre des pluies douces et favorables, qui lui rendirent sa première beauté » 10. Mais d'autres traditions hébraïques, au contraire, prétendent que les corps seraient restés six mois sur leurs croix, d'avril à octobre 11.

Cependant Respha, la mère de deux des suppliciés et la tante des cinq autres, ne put supporter la pensée que les corps de ses enfants seraient dévorés par les oiseaux de proie. Avec l'héroïsme de l'amour maternel, elle vint s'installer au pied des gibets, sans autre campement qu'une pièce de grosse étoffe, qu'elle étendit sur une pierre plate, en guise de lit. *Et elle empêcha les oiseaux pendant le jour, les bêtes sauvages pendant la nuit*, de venir déchieter les cadavres. On pense cependant que quelques serviteurs l'assistaient dans cette œuvre de miséricorde : car seule, elle aurait eu trop peur la nuit, et, par ailleurs, il lui eût été impossible d'assurer cette garde en permanence sans dormir.

Lorsque David apprit ce trait admirable de fidélité, il en fut touché jusqu'au fond du cœur, et il se reprocha sa propre négligence en ce qui concernait la sépulture de Saül et de Jonathas. Ceux-ci, on s'en souvient, avaient été enterrés dans la forêt de Jabès, après avoir été enle-

7 XXI, 23.

8 Ch. 646.

9 Fill., p. 416.

10 Flav., l. VII, ch. X.

11 Corn., p. 522.

vés des murailles de Bethsan, où les Philistins les avaient outrageusement suspendus, à la suite du désastre de Gelboé.

David se rendit sur place lui-même avec un nombreux cortège ; il fit exhumer leurs restes, et on les transporta à Séla, dans la tribu de Benjamin. Là, ils furent ensevelis dans le tombeau de famille, où reposait déjà le corps de Cis, père de Saül. On enterra auprès d'eux les sept suppliciés de Gabaa. *Après quoi, Dieu redevint propice au pays.*

Commentaire moral et mystique

L'histoire des Gabaonites montre combien la justice de Dieu est rigoureuse et fidèle. Les Gabaonites étaient des gens méprisés, envers lesquels on croyait pouvoir tout se permettre. Mais Dieu ne fait point acception des personnes. Il retient en sa mémoire l'injure qui a été faite par Saül à ces hommes sans défense et, quarante ans après, il en exige réparation. Et, comme l'oppression des pauvres est, avec le meurtre des innocents et l'abomination de Sodome, l'un des péchés qui crient vengeance contre le ciel, il envoie une famine de trois ans à tout le peuple juif pour expier ce crime.

Il y avait six cents ans, dit saint Jean Chrysostome ¹², que le contrat avait été juré avec les Gabaonites, et cependant Dieu infligea ce terrible châtiement aux fils de celui qui l'avait violé. Qu'en sera-t-il de ceux qui violent sans vergogne les serments qu'ils ont prononcés eux-mêmes ?

¹² Chrys., in Ps. XIV.

CHAPITRE 23

L'ordre des Trente-sept

(II ROIS, XXII – XXIII)

Après cela David, qui décidément ne devait jamais connaître sur la terre une longue paix, se vit dans la nécessité de reprendre la lutte contre les Philistins. Il les attaqua et les vainquit dans un combat sanglant, mais il courut là le plus grand péril : car l'ardeur avec laquelle il les poursuivait le fit s'engager si avant, qu'à un moment donné il se trouva seul ¹. En même temps, une impression de fatigue accablante s'empara de lui – car il n'était plus tout jeune – et il sentit que ses forces l'abandonnaient. Un Philistin de la race des géants – qui devait procéder de la même souche que Goliath – s'aperçut de son épuisement et fonça sur lui. Ce colosse avait une épée neuve, et une lance qui pesait 300 onces, soit neuf kilos. Il se nommait Jesbi, et il était originaire de Nob, de la race d'Arapha. Il jeta David à terre et l'aurait infailliblement tué, si Abisaï ne s'était précipité au secours de son roi avec une telle fougue qu'il étendit raide mort ce redoutable adversaire. Mais quand l'armée connut le péril que le roi avait couru, il n'y eut qu'un cri pour réclamer qu'il ne s'exposât plus avec une aussi folle témérité. On lui fit jurer qu'il ne s'engagerait plus en personne dans les combats, *de crainte*, disait-on, *qu'il n'éteignit la lumière d'Israël*, c'est-à-dire, selon la version chaldéenne, « afin que le royaume d'Israël ne pérît pas avec lui ».

Cette campagne fut suivie de trois autres, où l'on rencontra encore des géants et où différents lieutenants de David : Sobochaï, fils de Hersathi, Adéodat, fils de Saltus, et Jonathan, fils de Samaa, frère de David, accomplirent des actes d'une bravoure incroyable. Ce Jonathan, renouvelant l'exploit de son oncle contre Goliath, affronta un géant, qui ne mesurait pas moins de six coudées de haut (près de trois mètres). Il avait six doigts à chaque pied et à chaque main, et il aimait à injurier les Israélites, en blasphémant contre leur Dieu. Jonathan le tua, et les Philistins furent tellement consternés par cette perte qu'à dater de ce jour ils n'osèrent plus faire la guerre ².

David, pour récompenser les braves qui s'étaient le plus distingués dans les combats, institua une sorte d'ordre de chevalerie qu'il appela *les forts*, ou *les preux*. Ils étaient trente-sept, lui compris. Parmi eux, il

¹ Flav., I. VII, ch. X.

² Flav., I. VII, ch. X.

y en avait trois, qui étaient dits *fortissimi* ou *robustissimi*, les très forts. Au-dessous d'eux, il y avait trois *fortiores*, trois plus forts, et au-dessous de ceux-ci, trente *fortes*. On peut comparer cette hiérarchie à celle de notre Légion d'honneur, qui comprend des grands officiers, des officiers, et des chevaliers.

Les trois *fortissimi* étaient Jesbaam, fils d'Achamoni, Eléazar l'Ahohète, et Semma, fils d'Agé. Le premier, dans une affaire, avait, à lui tout seul, mis hors de combat 300 ennemis ³. Eléazar l'Ahohète (c'est-à-dire descendant d'Ahoë, petit-fils de Benjamin ⁴), à la bataille de Phesdomim, tandis que les Israélites avaient lâché pied devant les Philistins, resta seul avec David au milieu de la plaine ; il donna tant de coups d'épée, que sa main pleine de sang se figea de fatigue et semblait ne plus faire qu'un avec son glaive. Il réussit ainsi à arrêter l'ennemi, et cette conduite rendit leur courage aux Juifs, qui revinrent sur leurs pas, bousculèrent les Philistins, et remportèrent une victoire signalée, agrémentée d'un fructueux butin ⁵. Le troisième fut Semma, fils d'Agé, de la ville d'Arari (peut-être Haras ? localité inconnue), qui s'illustra dans un combat auquel il prit part près de Léchi, là où Samson avait défait 10.000 Philistins avec une mâchoire d'âne. Voyant que les Israélites commençaient à reculer, Semma se jeta seul sur les ennemis, et fit des actions de valeur si extraordinaires qu'il les désorganisa, les mit en fuite, et les poursuivit.

Ceux-là étaient appelés les « Trois », *tres fortissimi*, au superlatif, parce qu'ils avaient, à eux seuls, vaincu une armée entière. Mais ce qui mit le sceau à leur réputation de bravoure, ce fut la prouesse qu'ils accomplirent, un jour où les Philistins menaçaient Jérusalem. Ces incirconcis étaient venus en nombre, et ils s'étaient établis dans la vallée de Raphaïm. Or l'eau manquait dans la Ville Sainte ⁶. David était monté dans la citadelle, pour prier Dieu à son ordinaire. Tandis que de là-haut il inspectait l'horizon, ses yeux tombèrent sur la bourgade de Bethléem, où les Philistins avaient établi un poste. « *Oh ! s'écria-t-il, que je serais heureux si quelqu'un me donnait à boire de l'eau de la citerne de Bethléem qui est près de la porte !* » Alors, avec une audace qui montre de quel dévouement ils étaient capables envers la personne de leur chef, les trois héros s'élancèrent, sans craindre d'exposer leur vie pour satisfaire un simple désir exprimé par lui. Ils traversèrent en trombe le camp des Philistins, atteignirent Bethléem, puisèrent de

³ C'est le chiffre donné par *I Paralip.*, XI, 11. *Le Livre des Rois* dit 800, et Josèphe 900. Mais il faut penser, ou bien qu'il s'agit de deux affaires différentes (*Carth.*, p. 145, t. IV), ou bien qu'il en mit hors de combat 300 dans l'action elle-même et que les autres périrent au cours de leur fuite après la bataille. Cf. *Gloss.*, ch. 661.

⁴ Cf. *I Paralip.*, VIII, 4.

⁵ *Flav.*, l. VII, ch. X.

⁶ *H. S.*, col. 1344.

l'eau à la citerne et la rapportèrent au roi. Les Philistins furent tellement stupéfaits de cette audace inouïe, qu'ils ne cherchèrent même pas à les arrêter. David fut profondément ému par le geste héroïque de ces trois hommes : « *Dieu me garde*, dit-il, *de faire cela*, et d'employer pour mon usage personnel une eau qui représente un tel prix. J'aurais honte de *boire le sang de ces hommes, qui m'ont apporté cette eau au péril de leur vie* ». Il ne voulut donc point en boire : mais il la répandit sur le sol, l'offrant au Seigneur en libations d'actions de grâces.

Ce haut fait dut avoir lieu au cours de l'une des campagnes que les Philistins menèrent contre Jérusalem, quand ils apprirent que David avait été proclamé roi, vers l'an 1047 av. J.-C. 7.

Au-dessous de ces trois héros, qui constituaient le rang le plus élevé de l'ordre des Preux, il y en avait trois autres, qui, sans pouvoir être égalés à ceux-là, s'étaient cependant signalés par des traits d'une bravoure exceptionnelle. C'étaient les trois *fortiores*, les *nobiliores*, les « robustes ».

Le premier était Abisaï, le neveu de David, que nous avons vu accompagner son oncle quand celui-ci pénétra de nuit dans le camp de Saül, d'où ils rapportèrent la lance et la carafe de ce dernier. Il s'était distingué encore dans d'autres circonstances : une fois, en particulier, il avait tué à lui seul avec sa lance trois cents ennemis 8. Et nous avons vu un peu plus haut qu'il sauva la vie à David aux prises avec un géant, qu'il tua.

Le second était Banaïas, fils de Joiada, de la race sacerdotale. L'Écriture dit qu'il tua un jour *les deux lions de Moab* : les commentateurs sont unanimes à penser que c'est là une expression figurée, pour désigner deux Moabites qui par leur bravoure s'étaient acquis le surnom de *lions de Moab* 9. Une autre fois, n'ayant pour toute arme qu'un bâton, Banaïas fut attaqué par un Égyptien d'une taille gigantesque et puissamment armé. L'auteur des *Paralipomènes* lui attribue cinq coudees de haut 10. Sans hésiter, Banaïas se jeta sur lui, lui arracha sa hache des mains et s'en servit pour le mettre à mort. Enfin, une autre fois, il tua encore un lion : ce fauve, trompé par la neige épaisse qui recouvrait la terre, était tombé au fond d'une citerne très profonde, et il rugissait, ne pouvant plus en sortir. Banaïas, attiré par ces hurlements, voulut en savoir la cause. Quand il eut vu ce qu'il en était, il descendit dans la citerne, et, sans autres armes que son bâton, tua le fauve. Ce Banaïas appartenait à l'ordre sacerdotal. Il faisait aussi partie du conseil secret du roi.

7 Cf. II Rois, V, 18-25 ; I Paralip., XVI, 9.

8 Carth. p. 567, pense que ce fut dans l'expédition punitive qui fut menée contre les Amalécites, après que ceux-ci eurent pillé Sicéleg (I Rois, XXX).

9 Syr dit : *des géants* ; et Chald. : *des princes*.

10 I Par., XI, 23.

Le troisième membre de ce trio des *fortiores* n'est nommé ni par l'Écriture, ni par Josèphe. On pense généralement que c'était un certain Sabochai, qui avait tué le géant Saph, de la famille d'Arapha ¹¹ ; ou bien peut-être Joathan, neveu de David, qui avait vaincu un autre géant, qui avait six doigts à chaque pied et à chaque main, soit 24 doigts en tout, et qui outrageait insolemment Israël, comme avait fait jadis Goliath ¹².

Et enfin, il y avait les *Trente*, dont les noms sont énumérés au chapitre XXIII du II^e *Livre des Rois*. Parmi eux nous relevons : Asaël, le neveu de David, qui fut tué d'un coup de lance par Abner, dans les combats livrés contre les partisans d'Isboeth ¹³, et Urie le Héthéen, l'infortuné mari de Bethsabée. Au contraire nous n'y voyons mentionnés ni Joab, ni Abner, ni Amasa : tous trois cependant avaient donné au service de David des preuves de bravoure incontestable, au point d'être tour à tour nommés généralissimes de son armée ; mais tous les trois manquèrent, à quelque moment, à la fidélité qu'ils devaient à leur souverain : Joab, par ses désobéissances ; Abner, en lui suscitant un rival dans la personne d'Isboeth ; Amasa, en embrassant le parti d'Absalon.

Tel était donc l'ordre des Trente-sept, d'après le *Livre des Rois*. Les *Paralipomènes* donnent une liste plus longue, qui compte au moins 48 membres ¹⁴.

On peut penser que, conformément à ce qui s'est passé dans beaucoup d'institutions analogues, le nombre, fixé d'abord à trente-sept, dut ensuite être élargi.

Commentaire moral et mystique

Parce qu'il avait bu avec délices les eaux défendues de l'adultère, *aquae furtivae dulciores sunt* ¹⁵, David ne voulut pas boire. Et bien qu'il eût acquitté déjà la pénitence que le Prophète lui avait fixée de la part de Dieu, il voulut encore s'imposer cette punition. Parce qu'il avait répandu le sang d'Urie, il déclara ne pas vouloir boire le sang de ses soldats ¹⁶.

Celui qui se souvient avoir commis des choses défendues, dit saint Grégoire, doit s'appliquer à s'abstenir parfois même de celles qui sont permises, afin d'offrir par là une satisfaction à son Créateur... et il faut qu'il se reproche les petites choses, celui qui se rappelle avoir manqué dans les grandes. Ce que je dis paraîtra excessif, si je ne l'appuie sur le témoignage

¹¹ II Rois, XXI, 18.

¹² II Rois, XXI, 20-21.

¹³ Cf. II Rois, II.

¹⁴ I, XI, 26-46.

¹⁵ Prov., IX, 17. « *Les eaux volées sont plus douces* ».

¹⁶ D'après Ephr., p. 434.

de la parole sacrée. La loi de l'Ancien Testament défendait de désirer l'épouse de son prochain¹⁷. Mais elle ne défendait pas à un roi de demander à ses soldats des choses difficiles, ou de désirer de l'eau. Or nous savons tous comment David, transpercé par le glaive de la concupiscence, désira l'épouse d'un autre et l'enleva ; faute qui fut suivie de dignes châtements, et qu'il effaça par les larmes de la pénitence. Longtemps après, ce même David alors qu'il était établi en face des bataillons ennemis, désira boire de l'eau d'une citerne qui se trouvait au milieu de ceux-ci. Sur quoi, ses meilleurs soldats s'élançant au milieu des troupes adverses, rapportèrent, sans avoir été blessés, l'eau que le roi avait désirée. Mais celui-ci, instruit par les épreuves, se reprocha aussitôt d'avoir exposé ses hommes au péril, par le désir de cette eau, et il la répandit, l'offrant au Seigneur en libation. Cette eau répandue fut convertie en sacrifice à Dieu, et David châtié ainsi la faute de sa concupiscence, par la pénitence qu'il s'infligea. Celui donc qui jadis n'avait pas craint de désirer l'épouse d'autrui, eut peur maintenant, parce qu'il avait désiré de l'eau. Et parce qu'il se souvenait d'avoir perpétré des choses défendues, il s'abstenait maintenant, devenu sévère pour lui-même, de celles mêmes qui étaient permises¹⁸.

*

Si l'on veut s'arrêter, et approfondir le mystère de l'eau de Bethléem, dit Bède le Vénérable, David avait soif, non pas de l'eau de la citerne de Bethléem, mais de celle qui sortirait un jour du Christ, lequel devait naître d'une Vierge, dans ce même Bethléem, et qu'il voyait à l'avance en esprit. Donc il voulait boire, non l'eau d'une rivière, mais l'eau purifiante qui jaillirait du côté du Sauveur. Il soupirait, non pas après une eau ordinaire, mais après le sang du Christ. C'est pourquoi il ne but pas l'eau qu'on lui offrait, mais il la répandit devant le Seigneur, montrant par là qu'il désirait non l'eau qui coule dans la nature, mais le sacrifice qui contient la rémission des péchés. Il avait soif de la source éternelle, non de celle qu'il fallait chercher avec beaucoup de risques¹⁹.

Ne commettons pas la même erreur que la Samaritaine, qui, en entendant Jésus lui parler de l'eau vive, crut qu'il s'agissait d'une eau naturelle. « *Seigneur, dit-elle, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond. D'où auriez-vous donc de l'eau vive ? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu, lui, ses enfants et ses troupeaux ?* » Jésus répliqua et lui dit : « *Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; au contraire, celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra une source d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle* »²⁰.

David avait pressenti ce mystère. Il savait que sous les créatures visibles se cachent les réalités invisibles, et il aspirait à avoir l'intelligence de celles-ci. Il avait soif de l'eau qui éteint les ardeurs de la concupiscence, le feu des tenta-

¹⁷ Ex., XX, 17.

¹⁸ Saint Grég., *Hom. XXXIV sur l'Evang.*, n° 16.

¹⁹ Bède, col. 444.

²⁰ Jo., XV, 11-14.

tions, le feu de la colère, le feu de la luxure, que purifie l'âme et étanche sa soif en la laissant boire aux sources de la Sagesse éternelle ²¹. C'est cette eau que désirèrent les Patriarches et les Saints de l'Ancien Testament. « *Bien des rois, bien des prophètes ont voulu voir ce que vous, vous voyez, et ils ne l'ont pas vu ; entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu* » ²².

Les preux peuvent être considérés comme la figure des Saints dans l'Église. À leur tête, il y a le vrai David, le Christ qui n'a pas son égal ; les *fortissimi* sont les Apôtres ; les *fortiores*, les Martyrs ; les *fortes*, les autres saints ²³.

²¹ Ephr., col. 435.

²² Luc, X, 22.

²³ Rup., col. 1139.

CHAPITRE 24

Le dénombrement d'Israël

(II ROIS, XXIV)

Cependant l'enfer ne pouvait supporter les succès continus et la prospérité d'Israël depuis que David en était roi. C'est pourquoi le démon vint tenter celui-ci, *et l'excita à faire le dénombrement de son peuple*, dans un sentiment d'orgueil, afin de se glorifier de sa puissance. David eut le tort de l'écouter. Il fit appeler Joab, son généralissime, et lui dit : « *Va dans toutes les tribus d'Israël depuis Dan jusqu'à Bersabée, et fais le recensement de la population. Établis le rôle de tous les hommes en état de porter les armes, afin que j'en connaisse le nombre* ».

Joab se rendit compte que le roi cédait là à un mouvement de vaine gloire, qui pouvait entraîner de fâcheuses conséquences pour tout le royaume. Dieu en effet avait rappelé bien souvent que la véritable puissance de la nation juive ne consistait ni dans ses armes, ni dans la vaillance ou le nombre de ses soldats, mais uniquement dans l'assistance que Lui, Dieu, lui avait promise. Or le saint roi était en train d'oublier tout cela. Non seulement il risquait de pécher lui-même, en se glorifiant de la puissance de son armée, mais ce sentiment de vanité se propagerait dans le peuple, qui, grâce à cette force militaire, se croirait en droit de mépriser les nations voisines. Et cette manifestation se solderait par un désastre quelconque, que Dieu leur enverrait pour leur rappeler qu'ils n'étaient rien sans Lui. « *Que le Seigneur votre Dieu multiplie votre peuple*, dit Joab, *et le fasse croître au centuple de ce qu'il est maintenant. Mais que prétend faire mon seigneur par cette entreprise ? Tous ne sont-ils pas vos serviteurs ? Pourquoi recherchez-vous une chose qui sera imputée à péché à Israël ?* »

Les autres généraux firent la même remarque et essayèrent de dissuader le roi de cette opération. Mais David ne voulut rien entendre, et ils durent s'exécuter. Pendant neuf mois et vingt jours, ils parcoururent la Palestine du Nord au Sud, y compris les provinces cisjordanienes, recensant soigneusement les hommes au-dessus de vingt ans. Ils arrivèrent ainsi au total impressionnant d'un million cent mille guerriers pour Israël, et quatre cent soixante dix mille pour la seule tribu de Juda¹. Mais à peine David eut-il connaissance de ces chiffres qu'il sentit

¹ Ce sont les chiffres donnés par le I^{er} livre des *Paralipomènes* (XXI, 5). Le *Livre des Rois* porte 800.000 pour Israël, et 500.000 pour Juda. Le dénombrement en effet demeura inachevé, l'Écriture le dit formellement : I Paralip., XX, 6, et XXVII, 24. On peut donc admettre que le résultat fut diversement apprécié (Fill.).

le remords envahir son cœur : « *J'ai péché, Seigneur, j'ai commis une grande faute en agissant ainsi. Je vous en supplie, pardonnez l'iniquité de votre serviteur, car je me suis conduit comme un sot* ».

Le lendemain matin, Dieu lui envoya le prophète Gad pour lui communiquer ses instructions : « *Je te donne le choix, dit-il, entre trois fléaux. Dis-moi celui que tu voudras* : une famine générale de sept ans ; une guerre de trois mois, pendant laquelle tu seras constamment battu ; ou une peste qui ravagera ton royaume pendant trois jours. Choisis celui que tu voudras ».

David, dit Josèphe, fut tellement troublé par cette proposition, qu'il en demeura tout interdit ; il ne savait lequel choisir entre de si grands maux. Mais le prophète le pressant de prendre une décision, afin qu'il pût porter sa réponse à Dieu, il réfléchit en lui-même que, s'il choisissait la famine, il aurait l'air d'avoir préféré sa propre conservation à celle de ses sujets : car lui ne manquerait pas de pain, quand eux en manqueraient ; s'il choisissait la guerre, il ne courrait pas non plus de grands risques, puisqu'il avait des places très fortes où il pouvait se retirer, et des troupes nombreuses pour veiller à sa sûreté. Au contraire, s'il choisissait la peste, il montrerait clairement qu'il ne tenait pas compte de son intérêt particulier, puisque cette maladie s'en prend aussi bien aux rois qu'aux derniers de leurs sujets ².

Il répondit donc au prophète : « *Les angoisses me pressent de tous côtés. Cependant, il vaut mieux pour moi tomber entre les mains du Seigneur, que dans celles des hommes, parce qu'il est plein de miséricorde* ».

Le prophète, dit Josèphe, n'eut pas plus tôt fait son rapport à Dieu, qu'on vit une épidémie terrible ravager tout le royaume, sans que l'on pût rien comprendre aux formes que prenait cette cruelle maladie. On voyait bien que c'était une peste très violente, mais elle emportait les hommes de façons fort diverses. Le mal des uns ne paraissait pas, et cependant les tuait en quelques instants ; d'autres rendaient l'esprit au milieu des douleurs les plus affreuses ; d'autres, ne pouvant supporter les remèdes, expiraient entre les mains des médecins ; d'autres perdaient subitement la vue, puis mouraient, suffoqués ; d'autres, tandis qu'ils enterraient les morts, se trouvaient soudain avoir besoin eux-mêmes d'être enterrés. Cette épouvantable contagion tua en une seule matinée 70.000 personnes. Et l'Ange exterminateur avait maintenant le bras levé sur Jérusalem pour faire sentir à la ville qui avait accueilli Absalon, révolté contre son père, le poids de la colère divine.

David cependant, épouvanté de la marche du fléau, s'était revêtu d'un cilice ainsi que les anciens ; il avait couvert sa tête de cendre et, prosterné contre terre, il suppliait Dieu de se contenter de ce grand nombre de morts et d'apaiser sa colère. C'est alors qu'il aperçut dans les airs un Ange tourné vers Jérusalem, qui tenait une épée nue à la

² Flav., *loc. cit.*

main³. « *Seigneur, cria-t-il, c'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai commis l'iniquité. Ceux-ci, qui ne sont que des brebis, qu'ont-ils fait ? Seigneur mon Dieu, que votre main se tourne contre moi, je vous en supplie, et contre la maison de mon père ; frappez-moi, moi qui suis le coupable, faites-moi périr avec toute ma famille, mais épargnez votre peuple, qui est innocent* ».

Avant même que cette prière n'eût été formulée, Dieu, touché de compassion, avait dit à l'Ange : « *C'est assez, arrête maintenant ta main* ». En même temps, il fit donner l'ordre à David, toujours par le prophète Gad, de lui élever un autel à l'endroit où se tenait l'Ange, sur l'aire qui appartenait à Ornan le Jébuséen. David obéit aussitôt et monta à l'endroit indiqué. Cet Ornan était bien connu de lui : il l'avait épargné après la prise de la ville, et il témoignait même pour lui beaucoup d'affection⁴.

Ornan était occupé alors à battre le blé dans son aire avec ses quatre fils, au moyen de traîneaux tirés par des bœufs. Mais ils avaient aperçu dans les airs l'Ange, avec son épée et, pris de peur, ils s'étaient cachés. Lorsque David se présenta à la porte, accompagné de sa suite, Ornan courut au-devant de lui, et le salua en se prosternant jusqu'à terre, selon l'usage : « *Qu'y a-t-il donc, demanda-t-il, pour que mon seigneur le roi vienne jusqu'à son serviteur ? – J'aurais besoin, lui répondit le souverain, d'acheter votre aire, pour y élever un autel au Seigneur, afin qu'il fasse cesser cette peste qui ravage le peuple. Je vous paierai le prix qu'elle vaut. – Le roi mon seigneur n'a qu'à la prendre, répondit le Jébuséen, et à en faire ce qu'il lui plaira. Je lui donne non seulement l'aire, mais aussi les bœufs pour qu'il les offre en holocauste, les traîneaux et les jougs pour dresser le bûcher, et le blé, pour le sacrifice non sanglant qui doit accompagner celui des victimes. C'est de bon cœur que je lui remettrais tout cela* ».

David le remercia chaleureusement, mais ne voulut pas accepter ces propositions si généreuses. « *Je vous en paierai le prix, dit-il, car je ne dois pas vous dépouiller, pour offrir au Seigneur des sacrifices qui ne me coûteraient rien* ». Et il lui donna six cents sicles d'or⁵ pour le tout. Puis il éleva là un autel, sur lequel il offrit des holocaustes, ainsi que des hosties pacifiques (1017 av. J.-C.). Dieu, pour montrer qu'il les agréait et que sa colère était apaisée, fit descendre le feu du ciel sur l'autel, pour consumer les victimes, comme il l'avait fait jadis pour le sacrifice d'Abel et pour celui d'Aaron ; comme il devait le refaire bientôt pour celui de Salomon, puis pour celui d'Élie⁶.

³ Flav., *loc. cit.*

⁴ Flav., I, VII, ch. XI. – Certains auteurs pensent que cet Ornan était roi de Jérusalem avant la prise de la ville par David. Corn., p. 537.

⁵ Soit environ 25.000 francs-or.

⁶ Gen., IV, 4 ; Lev., IX, 24 ; II Paralip., VII, 1 ; III Rois, XVIII, 38.

Pour commémorer cette manifestation divine, David établit là un sanctuaire permanent, et il y offrait des victimes, lorsqu'il ne pouvait aller jusqu'à Gabaon, où se trouvait toujours le Tabernacle de Moïse. Il le choisit en outre pour être l'emplacement du Temple que devait bâtir son fils Salomon. Le lieu en effet était déjà considéré comme un lieu saint : parce que c'était là, disait-on, qu'Abraham avait immolé le bélier mystérieusement envoyé du ciel pour être substitué à Isaac, c'est là que Jacob avait eu la célèbre vision des Anges sur l'échelle, et qu'il avait dit prophétiquement : *Quam terribilis est locus iste ! Non est hic aliud nisi domus Dei et porta coeli* ⁷ !

À partir de ce moment, la future construction du Temple devint la grande préoccupation de David. « *Mon fils Salomon, disait-il, est encore jeune et délicat ; et la maison que je veux faire élever au Seigneur doit être telle qu'on en parle dans tous les pays. Je vais donc lui préparer toutes les choses nécessaires* ». Il organisa avec les prosélytes – c'est-à-dire avec les païens convertis au judaïsme, gens besogneux qui constituaient comme l'échelon inférieur de la population – des équipes de carriers, et de tailleurs de pierres, de maçons et de charpentiers, qui se mirent dès lors au travail. Il accumula aussi *du fer en abondance pour les clous des portes ; pour les crampons et les jointures, et de l'airain en poids innombrable*. Il fit venir de Tyr et de Sidon des masses de bois de cèdre. Enfin il amassa cent mille talents d'or ⁸ et un million de talents d'argent ⁹.

Ces sommes nous paraissent invraisemblables. Cependant,

une telle accumulation de richesses entre les mains de David aux derniers temps de sa vie, ne constitue pas une impossibilité : indépendamment des sommes multiples de ses revenus annuels, ses conquêtes nombreuses avaient fait tomber en son pouvoir les trésors des rois et des peuples vaincus, et l'Orient a toujours été renommé pour ses richesses en or, en argent, en métaux rares et en pierres précieuses. La seule ville de Persépolis fournit 120.000 talents à Alexandre le Grand. Athènes livra à Cyrus jusqu'à 340.000 talents d'or et 500.000 talents d'argent. Le récit biblique n'est donc nullement invraisemblable ¹⁰.

Quand il eut pris toutes ces dispositions, David fit appeler Salomon et lui dit : « Mon fils, la première chose que je vous ordonne de faire, lorsque vous m'aurez succédé, est de bâtir un temple en l'honneur de Dieu. C'est un ouvrage que j'avais ardemment souhaité d'exécuter moi-même. *Mais Dieu m'a parlé et m'a dit : Tu as répandu beaucoup de sang, et tu as mené guerres sur guerres. Tu ne pourras pas bâtir un*

⁷ Gen., XXII, 9 ; XXVIII, 11. « *Que ce lieu est terrible ! Ce n'est pas ici autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel !* »

⁸ Soit 13 milliards 508 millions de francs-or.

⁹ Soit 8 milliards 500 millions de francs-or.

¹⁰ Fill., p. 84.

temple à mon nom, après tant de sang répandu en ma présence. Le fils qui naîtra de toi sera un homme qui jouira d'une très grande tranquillité et que je ne laisserai inquiéter par aucun des ennemis qui l'entourent. C'est pourquoi il sera appelé : le Pacifique. Je donnerai la paix et le repos à Israël durant tout son règne. C'est lui qui bâtitra un temple à mon nom, il sera mon fils et je serai son père, et j'affermirai à jamais le trône de son règne sur Israël. Ainsi, puisque, avant même que vous fussiez né, Dieu vous a destiné à être roi, travaillez à vous rendre digne d'un tel honneur, par votre piété, votre courage et votre amour pour la justice. Observez religieusement les commandements qu'il nous a donnés par l'entremise de Moïse, et ne souffrez jamais que les autres les transgressent. Considérez comme une très grande obligation la grâce qu'il vous fait, de vous permettre de lui bâtir un Temple, et travaillez à cette entreprise avec ardeur, sans vous laisser arrêter par son importance. Je préparerai avant de mourir tout ce qui sera nécessaire... Si néanmoins il vous manquait encore quelque chose, vous y pourvoirez, et vous vous rendrez par ce moyen agréable à Dieu. Il sera votre protecteur, et son secours tout-puissant vous mettra en état de ne rien craindre »¹¹.

Commentaire moral et mystique

La cause qui provoqua le fléau dont fut frappé Israël fut la colère de Dieu contre les Juifs, à cause de leurs péchés coutumiers, mais spécialement, dit saint Éphrem : 1^o parce qu'ils n'avaient rien fait pour empêcher, ni pour venger le massacre des prêtres perpétré par Saül ; 2^o parce qu'ils avaient en grand nombre abandonné David pour suivre Absalon, quand celui-ci s'était révolté ; 3^o parce qu'ils n'observaient pas la loi du cens¹².

À cause de cela donc, Dieu permit que David succombât à la tentation de vaine gloire, qui lui fit désirer de connaître le nombre de ses sujets. Que cette tentation vînt du démon, nous n'en saurions douter, le I^{er} Livre des *Paralipomènes* le dit expressément¹³. David ne pécha pas pour *le fait matériel* de recenser son peuple : c'était chose prévue par la Loi ; mais pour *l'intention* dans laquelle il le fit, qui fut sans aucun doute une pensée d'ambition et d'orgueil.

L'Écriture veut nous rappeler une fois de plus, par ce trait, que l'homme ne voit que les apparences, tandis que Dieu lit dans les cœurs, et que c'est *l'intention* qui fait toute la valeur morale d'une action.

Un homme n'est jamais puni *spirituellement* pour la faute d'un autre ; mais dans l'ordre *temporel*, en vertu de la solidarité du genre humain, il arrive souvent que les hommes subissent les conséquences des péchés des autres : que les enfants expient ceux de leurs parents, les sujets ceux de leurs princes, etc.¹⁴.

¹¹ Flav., l. VI, ch. XI.

¹² Le cens était un impôt établi par Moïse, que devaient acquitter tous les Israélites du sexe masculin, à partir de 20 ans. Il servit d'abord à l'entretien du Tabernacle, puis à celui du Temple.

¹³ XXI, 1. « *Satan se dressa contre Israël et incita David à le nombrer* ».

¹⁴ Cf. saint Thomas, II^e II^{me}, qu 108, a. 4, ad 1.

CHAPITRE 25

Abisag

(III ROIS, I)

David n'avait encore que soixante-dix ans : mais, dit Josèphe, « les grands travaux qu'il avait soufferts durant tout le cours de sa vie l'avaient affaibli de telle sorte qu'il ne lui restait plus aucune chaleur naturelle ¹. Ses médecins, ne sachant plus par quel moyen arriver à le réchauffer, et craignant que ce refroidissement n'entraînât sa mort, eurent alors une idée singulière : « Cherchons, dirent-ils, pour notre seigneur le roi, une jeune fille vierge : qu'elle demeure en sa présence, qu'elle le soigne, quelle dorme près de lui, et qu'elle réchauffe notre seigneur le roi ». Ainsi fut fait. On passa au crible tout le territoire d'Israël pour trouver une jeune fille que sa beauté rendît digne d'un tel honneur : et l'on arrêta son choix sur une certaine Abisag, qui était Sunamite, c'est-à-dire originaire de la ville de Suna ².

Elle était belle au-delà de tout ce que l'on peut dire, et, amenée au palais, elle fut agréée aussitôt. Elle assura désormais auprès du roi les fonctions d'infirmière. Cependant les commentateurs pensent que David contracta avec elle, en vertu des droits de la polygamie, un mariage légitime qui lui permit de l'admettre dans son lit, sans provoquer de scandale. Mais *il ne la connut point*, non pas tant à cause de son âge avancé, que parce qu'il vivait maintenant dans un état de contemplation habituelle, qui le détournait de toute sensualité ³.

Cette histoire est tellement extraordinaire que certains commentateurs ⁴, se fondant sur le texte de saint Jérôme que nous citerons plus loin, n'ont voulu rien retenir que le sens allégorique, et ne voir en Abisag qu'une figure de la Sagesse. Mais il n'est pas douteux qu'il faut prendre d'abord ce récit au sens littéral. Abisag a bel et bien existé, puisque un peu plus loin, Adonias voudra l'épouser.

Quelles furent les raisons qui poussèrent les médecins à imaginer ce moyen étrange, et à se servir d'une jeune fille comme d'une bouillotte pour réchauffer le roi, nous l'ignorons. Ils avaient évidemment des méthodes simplistes adaptées aux connaissances de leur temps ⁵,

¹ Flav., l. VII, ch. XI.

² Comme la veuve qui devait plus tard héberger Elisée. IV Reg., IV, 8.

³ Carth. p. 582.

⁴ Cf. Gloss, ch. 674.

⁵ On trouve néanmoins, dans les superstitions populaires du Moyen Âge, un vestige de cette singulière médication. Jusqu'au XVI^e siècle, les bonnes gens s'imaginaient que certaines maladies pouvaient

et qui nous font sourire aujourd'hui. Cependant, si le fait historique ne peut être mis en doute, il est évident qu'il n'a été consigné dans le récit sacré qu'à cause de sa valeur mystique, que saint Jérôme va nous expliquer dans sa *Lettre à Népotien*.

Commentaire moral et mystique

Si vous vous en tenez à la lettre qui tue, dit saint Jérôme, cette histoire ne semble-t-elle pas être une invention de comédien, un fragment des Atellananes ? Comment un vieillard enveloppé de vêtements ne peut-il retrouver un peu de chaleur que par un moyen aussi singulier ? Bethsabée vivait encore, ainsi qu'Abigaïl et les autres épouses primaires ou secondaires du roi, dont parle l'Écriture. Cependant elles sont toutes écartées, seule cette jeune fille est en mesure de réchauffer le vieillard. Abraham dépassa de beaucoup l'âge de David, et cependant, tant que vécut Sara, il ne chercha jamais une autre épouse. Isaac, qui atteignit le double des années de David, se contenta toujours de la seule Rébecca. Je passe sous silence les Patriarches qui furent antérieurs au Déluge, qui dépassèrent cinq cents ans, dont les membres étaient non seulement vieillis, mais pour ainsi dire cariés, et qui n'imaginèrent jamais rien de semblable. Moïse, le chef du peuple d'Israël, avait cent vingt ans, et il n'eut d'autre compagne que Séphora.

Quelle est donc cette Sunamite, épouse et vierge, assez ardente pour réchauffer un vieillard, et si sainte cependant, qu'en le réchauffant elle n'excite en lui nulle passion ? Que le très sage Salomon nous expose ce qui faisait les délices de son père ! Que le pacifique nous enseigne les chastes embrassements de l'homme de guerre : « *Possède la sagesse, possède l'intelligence. N'oublie pas les paroles de ma bouche, ne t'en écarte pas. Ne délaïsse pas la sagesse, et elle s'attachera à toi. Aime-la et elle te gardera. Le principe de la sagesse, c'est que tu fasses d'elle ta possession ; et dans tout ce que tu possèdes, cherche l'intelligence. Enveloppe la sagesse, et elle t'élèvera ; honore-la, et tu l'auras pour épouse, et elle placera sur ta tête une couronne de grâces. Que la couronne des délices te serve aussi de protection* »⁶. Toutes les forces du corps s'affaiblissent chez les vieillards. Tandis que seule la sagesse augmente, tout le reste décroît : les jeûnes, les veilles, les aumônes, les austérités, les courses au-dehors, la défense des pauvres, la longueur des prières, la persévérance, la visite des malades, le travail des mains, qui alimente les aumônes, et pour ne pas prolonger cette énumération, toutes les œuvres qui se font par le corps se raréfient à mesure que le corps s'affaiblit.

Je ne veux cependant pas dire par là que la sagesse qui languit chez la plupart des vieillards par le fait de l'âge soit glacée chez les jeunes gens et chez

être guéries par des procédés de ce genre, malheureusement contraires à la morale. Lorsque le roi Louis VIII fut à toute extrémité, un de ses familiers conseilla de recourir à ce traitement. À cet effet, une jeune fille de bonne famille fut introduite dans son lit, tandis qu'il somnolait. Lorsqu'il s'en aperçut à son réveil, il la repoussa fermement en disant : « Je n'ai pas besoin de vous ma fille, car à aucun prix je ne voudrais commettre un péché mortel ». D'après Jacques Levron, *Saint Louis*, chez Perrin, p. 58.

⁶ Prov., IV, 5 et suiv.

les hommes d'âge mûr, chez ceux surtout qui en ont recherché la science, par l'effort, par une ardente application, par la sainteté de leur vie, par la fréquence de leurs prières auprès du Seigneur Jésus ; mais je veux dire qu'à cause des combats que doit subir la jeunesse dans le corps, à cause de l'entraînement des passions et des tentations de la chair, la sagesse est étouffée (à cet âge), comme le feu dans le bois vert ; elle ne peut développer sa lumière. Au contraire, la vieillesse, chez ceux qui ont exercé leur adolescence à des études honorables, qui ont médité de jour et de nuit la loi du Seigneur, les rend plus doctes avec le temps, plus riches d'expérience avec l'usage, plus sages avec les années, et ils recueillent alors, de leurs travaux antérieurs, des fruits très doux.

Voyez par exemple Théophraste, ce sage de la Grèce : ayant atteint l'âge de cent sept ans, et sentant qu'il allait mourir, il déclara, dit-on, qu'il regretta de quitter la vie au moment où il commençait à devenir sage. Platon mourut dans sa quatre-vingt-unième année, écrivant encore. Isocrate atteignit quatre-vingt-dix-neuf ans, toujours occupé à écrire et à enseigner. J'omets les autres philosophes : Pythagore, Démocrite, Xénocrate, Zénon, Cléante qui, déjà avancés en âge, brillèrent par leurs travaux sur la sagesse. J'aborde les poètes : Homère, Hésiode, Simonide, Stésichore, qui chantèrent à la fin de leur vie, à l'approche de la mort, leur chant le plus suave, ce qu'on peut appeler le chant du cygne. Sophocle, ayant été accusé par ses fils de démence, à cause de son extrême vieillesse, et parce qu'il négligeait ses affaires domestiques, récita devant les juges la tragédie d'Œdipe, qu'il venait d'écrire, et donna ainsi dans un âge avancé un tel témoignage de sagesse, qu'il changea la sévérité du tribunal en acclamations de théâtre. Et cela n'est pas étonnant, si l'on songe que Caton le Censeur, le plus éloquent des Romains de son époque, ne rougit pas et ne désespéra pas d'apprendre dans sa vieillesse la langue et la littérature grecques. Homère nous raconte aussi que, de la langue de Nestor, vieillard déjà presque décrépît, coulait une parole plus douce que le miel ⁷.

On voit donc quelle admirable leçon se cache dans cette histoire, en apparence extravagante. Comprenons nous aussi que, quand nous n'arrivons plus à échauffer notre esprit par les désirs, les plaisirs, les travaux qui enthousiasmaient notre jeunesse ; quand tout ce que nous avons d'abord aimé et servi, nous laisse froids, nous avons autre chose à faire qu'à nous laisser aller à la décrépitude. Mais, si nous voulons trouver une nouvelle jeunesse, il faut la chercher en dehors du cercle de nos préoccupations familières, et des idées qui étaient nos compagnes ordinaires, dont nous avons fait comme nos épouses. Il faut nous mettre en quête d'Abisag, c'est-à-dire de la Sagesse, de cette Sagesse qui est toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante, qui ne se flétrit jamais. Et comme David, nous ne la « connaissons » pas, en ce sens que l'amour que nous aurons pour elle, si fervent qu'il soit, n'aura rien d'une passion charnelle. Il ne nous troublera pas, ne portera aucun préjudice à nos affections légitimes.

« Bienheureux l'homme qui a trouvé la Sagesse. Mieux vaut l'acquisition de celle-ci que tous les trésors de la terre. Ses fruits sont de l'or de première

⁷ Hier., Ep. LII, ad Nepot., n° 3.

qualité, parce qu'ils conduisent à la contemplation de Dieu, qui est le bien suprême de l'homme, et *parce qu'ils nous rendent extrêmement purs*. Elle est plus précieuse que toutes les richesses, terrestres ou célestes, et il n'y a rien dans toute la création qui puisse lui être comparé. Elle tient dans sa main droite la longueur des jours (c'est-à-dire la vie éternelle), et dans sa main gauche (c'est-à-dire dans les épreuves qu'elle nous contraint d'accepter) les vraies richesses et la vraie gloire. Ses voies sont belles et ses sentiers sont pacifiques. *Pour ceux qui l'acquièrent elle est l'arbre de vie* (c'est-à-dire elle est pour eux ce qu'aurait été l'arbre de vie pour nos premiers parents, au Paradis terrestre). *Celui qui la possède sera bienheureux dans l'éternité* »⁸.

On peut faire l'application de ce texte à la dévotion : lorsque les rites extérieurs, représentés par les vêtements, nous laissent froids, cherchons le culte en esprit et en vérité, et il nous reconfortera⁹.

⁸ Prov., III, 13-18.

⁹ Cf. Lyre, col. 673 et suiv.

CHAPITRE 26

La mort de David

(I PARALIP., XXIII ET XXVIII – XXIX)

Sentant que ses forces déclinaient chaque jour, et prévenu que des intrigues fermentaient autour de sa succession au trône, David désigna Salomon pour ceindre la couronne après lui, comme il l'avait promis jadis à Bethsabée, au temps de leurs amours. Pour donner à cette décision un caractère officiel, il convoqua une assemblée générale de tous les notables d'Israël, et leur tint le discours suivant :

« Écoutez-moi, mes frères et mon peuple. J'ai réfléchi et j'ai cru qu'il était de mon devoir de bâtir un Temple, *pour y faire reposer l'arche d'alliance du Seigneur*, l'escabeau des pieds de notre Dieu. J'ai tout préparé en conséquence. Mais Dieu m'a dit : Tu ne bâtiras pas un temple à mon nom, parce que tu es un homme de guerre et tu as répandu le sang. C'est Salomon, ton fils, qui me bâtira ma demeure et mes parvis. Car c'est lui que j'ai choisi pour m'être comme un fils, et moi je serai pour lui comme un père. Et j'affermirai son règne à jamais, pourvu qu'il continue à accomplir mes commandements et mes jugements, comme il le fait aujourd'hui. Or vous savez qu'encore que Jacob, notre aïeul, ait eu douze fils, Juda, par un consentement général, fut établi prince sur tous les autres ; et bien que j'eusse six frères, Dieu me préféra à eux pour m'élever à la dignité royale, sans qu'ils en aient témoigné aucun mécontentement. Je désire de même que tous mes autres enfants acceptent sans murmurer que Salomon leur commande, puisque c'est Dieu qui l'a choisi pour l'élever sur le trône. Car si, lors même qu'il veut que nous soyons soumis à des étrangers, nous devons le supporter avec patience, n'avons-nous pas sujet de nous réjouir que ce soit à l'un de nos frères qu'il confère cet honneur, puisque la proximité du sang nous y fait participer ? Je prie Dieu de tout mon cœur de vouloir bientôt accomplir la promesse qu'il lui a plu de me faire, de rendre ce royaume très heureux, sous le règne de ce nouveau roi, et que cette félicité soit durable »¹.

Puis, il se tourna vers Salomon et lui dit : « Cela arrivera infailliblement, mon fils, *si tu connais le Dieu de ton père, si tu le sers avec ton cœur parfait, et une âme de bonne volonté. Car le Seigneur sonde tous les cœurs et il pénètre toutes les pensées des esprits. Si tu le cherches, tu le trouveras ; mais si tu l'abandonnes, il te rejettera à jamais !* »

¹ Flav., l. VII, ch. XI.

Ce discours achevé, David remit à Salomon le plan du Temple à construire, tel qu'il l'avait reçu lui-même des mains de Dieu, avec la description minutieuse de ses différentes parties : portique, parvis, sanctuaire et saint des saints, chambre des trésors, bâtiments annexes, etc. Il lui remit aussi l'état de tous les objets d'or et d'argent qui seraient nécessaires pour le service du culte, avec le poids du métal qui devait être employé pour chacun d'eux : chandeliers, lampes, tables, fourchettes, coupes, encensoirs, lions et lionceaux, chérubins, autel des parfums, etc.

Il recommanda ensuite à son fils de faire toute la diligence possible pour mener cette grande œuvre à bien, certain que Dieu l'aiderait à surmonter toutes les difficultés. Il demanda aux assistants d'aider son fils dans cette tâche, parce que celui-ci était encore jeune et sans expérience. « La chose leur serait aisée, ajouta-t-il, puisque j'ai travaillé de toutes mes forces à préparer tout ce qui serait nécessaire : l'or, l'argent, l'airain, le fer, le bois, les pierres précieuses, les émeraudes, les pierres d'onyx, le marbre de Paros ont été amassés en quantités surabondantes ». À cela il voulut joindre encore, pris sur son bien personnel, *trois mille talents d'or d'Ophir* – le plus pur et le plus précieux de tous les ors – *et sept mille talents de l'argent le plus fin, pour en revêtir les parvis intérieurs du sanctuaire* ².

Ce discours fut accueilli avec joie par les princes des tribus d'Israël, les prêtres, les lévites, les intendants, les officiers, et ils promirent de contribuer eux aussi à la construction de l'édifice. Les dons formèrent la somme de cinq mille talents d'or ³, deux mille dariques ⁴, dix mille talents d'argent ⁵, dix-huit mille talents de cuivre, et cent mille talents de fer. De plus tous ceux qui avaient des pierres précieuses les remirent à Jahiel, de la famille de Gerson, auquel était dévolue la garde des trésors sacrés.

Tout le peuple fut extrêmement touché, en voyant l'empressement de ses chefs à coopérer à la construction du Temple, mais David en fut plus ému que personne. Et il composa alors un dernier cantique de louange et d'actions de grâces, qui ne le cède en rien à ses plus beaux poèmes :

« C'est à Vous, Seigneur, qu'appartient la magnificence et la puissance, et la gloire et la victoire, et c'est à Vous que revient la louange. Car tout ce qui est dans le ciel, et tout ce qui est sur la terre est à Vous. C'est à Vous, Seigneur, qu'appartient la royauté, et Vous êtes au-

² Le talent d'or valait, croit-on, 181.860 francs or. Trois mille talents or faisaient donc 395.550.000 francs or. Sept mille talents d'argent représentaient 60 millions or de notre monnaie.

³ C'est à dire 659.250.00 francs or.

⁴ Le darique est une monnaie persane que l'on croit pouvoir évaluer à 25 francs or.

⁵ Qui faisaient quatre-vingt-cinq millions d'or.

dessus de tous les princes. À Vous sont les richesses, et à Vous la gloire. C'est Vous qui avez le souverain pouvoir sur toutes choses. C'est dans votre main que se trouvent la force et l'autorité, dans votre main la grandeur et l'empire universel. Maintenant donc, ô notre Dieu, reconnaissant humblement notre misère et notre impuissance, nous Vous rendons hommage, et nous célébrons la noblesse insigne de votre nom. Qui suis-je, moi, et qu'est-ce que mon peuple, pour que nous puissions Vous offrir toutes ces choses ? Tout est à Vous, et ce que nous Vous donnons, nous l'avons reçu de votre main. Nous sommes devant Vous comme des voyageurs, des exilés qui se hâtent vers la patrie céleste, ainsi que l'ont été tous nos pères. Nos jours passent sur la terre comme une ombre, et nous ne pouvons nous fixer nulle part. Seigneur notre Dieu, toute cette abondance de richesses, que nous avons préparée pour bâtir une maison à votre saint nom, vient de votre main, et toutes choses sont à Vous. Je sais, mon Dieu, que Vous ne Vous arrêtez pas aux gestes extérieurs, mais que Vous sondez les cœurs et que Vous aimez la simplicité : c'est pourquoi, moi aussi, c'est dans la simplicité de mon cœur et avec joie que je Vous ai offert toutes ces choses ; et j'ai été ravi de voir votre peuple, qui s'est rassemblé ici, Vous offrir ses dons avec tant d'empressement. Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, nos pères, conservez éternellement cette volonté de leur cœur, et faites que cette disposition à Vous honorer demeure toujours. Donnez aussi à mon fils Salomon un cœur parfait, afin qu'il garde vos commandements, vos témoignages et vos cérémonies, et qu'il les accomplisse tous. Et qu'il bâtisse cet édifice pour lequel j'ai préparé tous les fonds nécessaires ! »

David invita ensuite tous les assistants à louer le Seigneur, ce qu'ils firent aussitôt, se prosternant le visage contre terre, bénissant le Dieu de leurs pères. Puis ils donnèrent au roi des témoignages de leur respect et de leur reconnaissance, et ils immolèrent des victimes en signe d'actions de grâces.

Le lendemain, on fit de grands sacrifices, ou l'on offrit à Dieu en holocauste mille taureaux, mille béliers et mille agneaux, ainsi que de très abondantes oblations pacifiques. Après quoi on célébra un grand festin, où David s'associa à l'allégresse générale. Salomon fut sacré une seconde fois par Sadoc, qui fut confirmé dans la charge de grand-prêtre, tandis qu'Abiathar en était écarté. Le nouveau roi fut conduit au palais, où il s'assit à nouveau sur le trône de son père. Et il plut à tous, et tout Israël lui obéit. Et tous les princes, et les grands, et tous les fils de David approuvèrent ce choix et se soumirent au roi Salomon.

Ceci se passait en l'année 1015. Salomon avait à peine vingt ans. Mais Dieu devait combler son règne d'une gloire extraordinaire, tel

que nul roi d'Israël, ni probablement nul roi de la terre, n'en eût jamais de semblable.

Peu de temps après cette cérémonie David, se sentant de plus en plus faible, jugea que sa dernière heure était proche. Il fit venir Salomon et lui donna ses ultimes conseils : « Mon fils, lui dit-il, me voici près de payer le tribut que nous devons tous à la nature et d'aller rejoindre mes pères. C'est un chemin que chacun doit suivre, et d'où l'on ne revient jamais : c'est pourquoi je veux employer le dernier souffle de vie qui me reste à vous recommander d'être juste envers vos sujets, religieux envers Dieu, qui vous a élevé sur le trône, et d'observer les commandements qu'il nous a donnés par Moïse, sans que ni la faveur, ni la flatterie, ni la passion, ni autre considération quelconque vous en fasse jamais départir. Si vous vous acquittez fidèlement de ce devoir, ne doutez pas que cette conduite affermira le sceptre dans notre famille, et jamais aucun autre ne régnera sur les Hébreux ».

Après ces recommandations d'ordre général, il lui en fit quelques-unes plus particulières. La première concernait Joab, le généralissime de ses armées : « Tu sais ce que m'a fait Joab, le fils de Sarvia ; ce qu'il a fait à deux chefs de l'armée d'Israël, Abner, fils de Ner, et Amasa, fils de Jéther, deux hommes de la plus haute valeur, qu'il a haineusement assassinés par jalousie, versant durant la paix le sang de la guerre... Tu feras donc selon ta sagesse, et tu ne permettras pas à ses cheveux blancs de descendre en paix dans le tombeau. Tu témoigneras au contraire de la reconnaissance aux fils de Berzellai, parce qu'ils sont venus au-devant de moi, m'apportant des vivres et toutes sortes de présents, lorsque je fuyais devant Absalon ⁶. Tu as aussi près de toi Séméï, fils de Gera, qui prononça contre moi d'affreuses malédictions quand je gagnais Mahanaïm, pour échapper à mon fils révolté. Mais ensuite, il est venu au-devant de moi quand je passai le Jourdain pour rentrer à Jérusalem, et alors, je lui promis par serment de ne pas le faire mourir par le glaive. Méfie-toi de lui cependant, et ne te crois pas tenu de respecter mon serment : tu es un homme sage, tu sauras comment le traiter, et, s'il te désobéit, tu le châtieras comme il le mérite ».

Après cela, David mourut, et il alla rejoindre les âmes de ses pères dans les limbes. Il était âgé de soixante-dix ans et il avait régné quarante ans : sept ans à Hébron, sur la seule tribu de Juda, et trente-trois ans à Jérusalem, sur tout Israël.

C'était, dit Josèphe, un prince de grande piété, et qui avait toutes les qualités nécessaires à un roi pour procurer le repos et la félicité d'un grand peuple. On ne vit jamais homme plus vaillant que lui : il était toujours le premier à s'exposer au péril pour le bien de ses sujets, et la gloire de sa na-

⁶ Cf. II Reg. XVII, 27-29.

tion. C'est par son exemple, bien plus que par son autorité, qu'il portait les siens à faire des actes de bravoure si extraordinaires que, bien qu'elles soient authentiques, elles paraissaient incroyables. Il était très sage dans ses desseins, très actif quand il était engagé dans une affaire, très prévoyant en ce qui regardait l'avenir. Il était sobre, doux, compatissant aux maux d'autrui, et très juste : toutes vertus qui conviennent aux grands Princes. Il n'a jamais abusé de la souveraine puissance où il fut élevé, sinon lorsqu'il se laissa emporter par sa passion pour Bethsabée ⁷.

Salomon lui fit faire à Jérusalem des funérailles magnifiques, et il fut enterré dans la cité de David, dit l'Écriture, c'est-à-dire sur cette colline de Sion où était bâtie la citadelle, et qu'il avait conquise sur les Jébuséens. D'après Josèphe, et d'autres traditions juives, Salomon fit déposer dans son tombeau des trésors qui dépassent l'imagination. Ils furent placés dans huit caveaux. Treize cents ans plus tard, lorsque Jérusalem fut assiégée par Antiochus Soter, fils de Demetrius, le grand-prêtre Hircan, pour libérer la ville, fit ouvrir l'une de ces cachettes, et l'on en tira trois mille talents, dont une partie seulement fut donnée à l'assaillant.

Commentaire moral et mystique

Les recommandations de David à l'égard de Joab et de Séméï peuvent surprendre à première vue. Certains exégètes considèrent que ce testament, où David confie à Salomon l'exécution de ses *vengeances personnelles*, a « choqué les anciens »... et qu'il jette une ombre sur la mémoire du roi. La vérité oblige à dire que tous les auteurs anciens qui ont commenté ce passage sont unanimes à justifier David, et à montrer que rien ne ressemble moins à une vengeance personnelle ⁸.

Les crimes commis par Joab étaient odieux : ils appelaient un châtement exemplaire. Ce châtement, David n'avait pu l'infliger, à cause de la puissance de Joab, qui jouissait de la confiance de l'armée. Il avait dû subir ces crimes qui déshonoraient sa propre réputation, sans rien dire. Mais de plus, il connaissait Joab, son esprit d'indépendance et son amour des intrigues. Il avait déjà commencé à comploter avec Adonias : il y avait dix chances contre une qu'il créât les pires ennuis à Salomon, encore tout jeune et sans expérience du pouvoir, après la mort de son père. Il était très capable de l'assassiner, comme il avait assassiné Abner, Amasa et Absalon, ou d'entraîner l'armée derrière lui et de faire un schisme. Il était donc tout naturel et très conforme à une sage politique, que David le signalât spécialement au nouveau roi, et exhortât celui-ci à agir au besoin avec la dernière fermeté.

De même pour Séméï, David ne revient pas sur ce qu'il a promis à celui-ci. Mais sans doute a-t-il remarqué que, malgré sa soumission apparente, et dictée sans doute par la peur, cet homme est resté un adversaire dangereux pour

⁷ Flav., l. VII, ch. XII.

⁸ Cf. Ambr., *Apolog.* I, ch. VII : Théodoret, col. 672 ; Carth. p. 591 ; Gloss., col. 684, 685.

le trône. D'après Théodoret, c'était un homme capable de tout, un scélérat (μιαρὸς), et un fauteur de troubles. Il faut bien remarquer que David ne donne nullement à son fils l'ordre de venger les outrages dont il a été lui-même l'objet : et Salomon n'agira contre Séméï qu'à la suite d'une désobéissance formelle de celui-ci. La conduite de Salomon, remarque M. Fillion, est le meilleur commentaire des instructions qu'il a reçues de son père.

Table des matières

AVANT-PROPOS	5
--------------------	---

LIVRE I L'adolescent

CHAPITRE 1	Naissance de Samuel (I ROIS, 1)	7
CHAPITRE 2	Le cantique d'Anne (I ROIS, 2)	14
CHAPITRE 3	Danger qu'il y a à ne pas corriger ses enfants (I ROIS, 3)	17
CHAPITRE 4	L'Arche chez les Philistins (I ROIS, 4 – 6)	25
CHAPITRE 5	Samuel au pouvoir (I ROIS, 7).....	36
CHAPITRE 6	Israël veut un roi (I ROIS, 8).....	41
CHAPITRE 7	L'élection de Saül (I ROIS, 9 – 10)	45
CHAPITRE 8	Campagne contre les Ammonites (I ROIS, 11).....	53
CHAPITRE 9	Premières difficultés de Samuel avec Saül (I ROIS, 12 – 13)	58
CHAPITRE 10	Jonathas (I ROIS, 14).....	63
CHAPITRE 11	Desobéissance de Saül (I ROIS, 15).....	71
CHAPITRE 12	Le petit dernier (I ROIS, 16)	78
CHAPITRE 13	Goliath (I ROIS, 17).....	83
CHAPITRE 14	Où Saül commence à persécuter David (I ROIS, 18 – 20)	94
CHAPITRE 15	David s'enfuit chez les Philistins (I ROIS, 21).....	106
CHAPITRE 16	Le massacre des prêtres (I ROIS, 22).....	112
CHAPITRE 17	Le désert de Ziph (I ROIS, 23 – 24)	119
CHAPITRE 18	Nabal, le mauvais riche (I ROIS, 25).....	130
CHAPITRE 19	David épargne Saül une seconde fois (I ROIS, 26).....	137
CHAPITRE 20	La pythonisse d'Endor (I ROIS, 27 – 28).....	143
CHAPITRE 21	L'esclave égyptien (I ROIS, 30)	153
CHAPITRE 22	La mort de Saül (I ROIS, 31).....	158

LIVRE II Le roi

CHAPITRE 1	Montes Gelboë (II ROIS, 1).....	163
CHAPITRE 2	David, roi de Juda (II ROIS, 2).....	170
CHAPITRE 3	La mort d'Abner (II ROIS, 3).....	175
CHAPITRE 4	L'assassinat d'Isboseth (II ROIS, 4)	181

CHAPITRE 5	David roi d'Israël (II ROIS, 5)	185
CHAPITRE 6	Transfert de l'Arche chez Obédédoum (II ROIS, 6).....	192
CHAPITRE 7	David veut bâtir un temple au Seigneur (II ROIS, 7)	198
CHAPITRE 8	Affermissement du royaume (II ROIS, 8).....	202
CHAPITRE 9	David recueille Miphiboseth (II ROIS, 9)	207
CHAPITRE 10	Injure du roi des Ammonites envers David (II ROIS, 10)	209
CHAPITRE 11	Cave mulierem (II ROIS, 11).....	213
CHAPITRE 12	C'est toi qui es cet homme ! (II ROIS, 12)	223
CHAPITRE 13	La prise de Rabath (II ROIS, 12)	229
CHAPITRE 14	Tamar (II ROIS, 13)	231
CHAPITRE 15	La veuve de Thécua (II ROIS, 14).....	236
CHAPITRE 16	La révolte d'Absalon (II ROIS, 14 – 15).....	240
CHAPITRE 17	Absalon entre à Jérusalem (II ROIS, 16)	248
CHAPITRE 18	Achitopel se pend (II ROIS, 17)	253
CHAPITRE 19	La mort d'Absalon (II ROIS, 18).....	257
CHAPITRE 20	David reprend le pouvoir (II ROIS, 19).....	264
CHAPITRE 21	Révolte de Séba, et meurtre d'Amasa (II ROIS, 20).....	270
CHAPITRE 22	Les fils de Saül et les Gabaonites (II ROIS, 21).....	274
CHAPITRE 23	L'ordre des Trente-sept (II ROIS, 22 – 23).....	278
CHAPITRE 24	Le dénombrement d'Israël (II ROIS, 24).....	284
CHAPITRE 25	Abisag (III ROIS, 1).....	289
CHAPITRE 26	Mort de David (I PARALIP., 23 et 28 – 29)	293

SEMINARIO INTERNACIONAL
NUESTRA SEÑORA CORREDENTORA

Dom Jean de Monléon
O. S. B.

Histoire Sainte

5^e. DANIEL
ET JONAS

Commentaire
historique et mystique

LES ÉDITIONS DE LA SOURCE
5, RUE DE LA SOURCE, 5 – PARIS, XVI^e

Note

Les parties du texte écrites en italique reproduisent mot à mot la lettre même de la Bible, traduite sur la Vulgate de Clément VIII.

Pour les renvois aux ouvrages les plus souvent cités dans ce volume, on s'est servi des abréviations suivantes :

- Alb. : Saint Albert le Grand, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1890.
- Arab. : Version arabe de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. II.
- Bonav. : Saint Bonaventure, *Opera Omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1866.
- B. J. : *Bible*, dite de Jérusalem, Paris, 1950.
- Calm. : Dom Aug. Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau testament*, Paris, 1720, t. IV
- Carth. : Denys le Chartreux, *Commentaria in Sacram Scripturam*, Édit. de Montreuil, 1897, t. III.
- Corn. : Cornelius a Lapide, *Commentaria in Sacram Scripturam*, Édit. Vivès, t. III.
- D. B. : *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey, 1895.
- Fill. : *La Sainte Bible*, commentée par L. Fillion, Paris, 1903, t. II.
- Flav. : Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, trad. d'Arnaud d'Andilly, Paris, 1700, t. I.
- Glos. : Wallafrid Strabon, *Glossa ordinaria*, Édition d'Anvers, 1617, t. II.
- H. S. : Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, Pat. lat. de Migne, t. CXCVIII.
- Hier. : Saint Jérôme, *In Daniele prophetam*, Pat. lat. de Migne, t. XXV, c. 491 et suiv.
- Lyr. : Glose de Nicolas de Lyre (reproduite au bas de chaque page de la *Glose ordinaire* de W. Strabon, indiquée ci-dessus).
- Rup. : Rupert de Deutz, *De Trinitate et operibus ejus*, Pat. lat. de Migne, t. CLXVII. *In Daniele prophetam*, col. 1499 et suiv.
- Syr. : Version syriaque de la Bible, citée d'après la Polyglotte (*ut supra*).
- Théod. Théodoret, év. de Cyr, *Commentarius in visiones Danielis prophetarum*, Pat. gr., t. LXXXI, c. 1256 et suiv.
- Thom. : *Expositio in Daniele prophetam*, insérée dans les *Opera omnia* de saint Thomas d'Aquin, mais peut-être apocryphe, Édit. Vivès, Paris, 1876, t. XXXI, pp. 195 et suiv.
- Vig. : Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, Paris, 1889, t. IV.

Avant-propos

Daniel est, avec Isaïe, Jérémie et Ézéchiël, l'un des quatre « grands » prophètes que Dieu a envoyés au peuple juif pour le soutenir et le guider dans l'épreuve la plus dramatique de son histoire : la captivité de Babylone.

Sa piété, son courage, la noblesse de son caractère, sa fidélité intrépide à son Dieu et à la mission qu'il avait reçue ; des dons naturels hors de pair, que rehaussent des charismes exceptionnels ; une vie traversée d'aventures extraordinaires ; la manière vivante et aimable dont il les raconte, sans que s'y mêle la moindre forfanterie, font de lui une des figures les plus attachantes de toute l'histoire humaine. On s'est efforcé, dans le présent ouvrage, de retrouver son vrai visage, tel qu'il ressort de l'Écriture Sainte et de la Tradition chrétienne, comme nous l'avons fait dans les précédents volumes pour Abraham, pour Moïse, pour Josué, Samson, etc., et en le dépouillant du masque pseudo-scientifique sous lequel la critique a fait disparaître la noblesse de ses traits, et jusqu'à sa propre existence.

En l'an 935 avant Jésus-Christ, la monarchie israélite, si solidement établie par les règnes de David et de Salomon, s'était brusquement scindée en deux. Un aventurier, nommé Jéroboam, avait profité de l'exaspération causée dans le peuple par la tyrannie imbécile de Roboam, le roi alors régnant, pour entraîner en dissidence dix des douze tribus qui constituaient le peuple saint. Seules Juda et Benjamin étaient restées fidèles à la royauté légitime, et depuis lors il y avait en Israël deux États, Juda et Samarie, qui s'épuisaient en luttes fratricides. Mais il y avait aussi tout proche l'ogre assyrien qui pratiquait une politique d'expansion et qui faisait déjà de la guerre une manière « d'industrie nationale ». Il était fatal que son appétit se portât un jour ou l'autre sur ces petits royaumes palestiniens, incapables évidemment de tenir tête à la redoutable armée qu'il entretenait avec un soin jaloux. Une première expédition, menée par Teglath-Phalassar, alors roi de Ninive, envahit vers 740 le royaume de Samarie – ou des dix tribus –, et l'amputa d'une bonne partie de son territoire. Une deuxième expédition, sous le règne de Sargon, lui porta le dernier coup, le raya de la carte, et envoya toute sa population sur les bords de l'Euphrate ou vers les monts Zagros (722).

Le royaume de Juda, lui, subsista encore durant un siècle et demi, obstinément fidèle – au moins en théorie ! – au Dieu d'Abraham, à la loi de Moïse, à la lignée de David. Entre-temps Babylone avait supplanté Ninive, et fondé un second empire assyrien, mais qui continuait

la politique conquérante du précédent. Jérusalem, avec le lustre dont l'auréolait son Temple et le souvenir des splendeurs de Salomon, était une proie trop tentante pour rester définitivement à l'abri d'une incursion. Ce fut Nabuchodonosor – le grand Nabuchodonosor que nous allons retrouver à toutes les pages de ce livre –, qui se chargea de liquider l'affaire. Après trois expéditions, il s'empara définitivement de la ville en 586, et lui fit expier durement la résistance qu'elle avait opposée à l'emprise chaldéenne. Le Temple fut pillé, et tout le trésor sacré, que des mains pieuses y avaient accumulé depuis des siècles, expédié sur Babylone. Puis un formidable incendie crépita, qui dévora jusqu'en leurs fondements, et le Lieu saint et les magnifiques palais bâtis par Salomon, et tous les plus beaux édifices de la capitale judéenne. Les fortifications furent démantelées, toute l'élite de la population fut mise en route vers la terre d'exil, et, de la glorieuse cité de David, il ne resta qu'un monceau de décombres noircis par la fumée, au milieu d'une campagne transformée en désert.

Pour ce peuple orgueilleux, qui avait toujours vécu dans l'assurance qu'il était appelé à une destinée exceptionnellement glorieuse, et que son Dieu le garderait contre toute catastrophe, l'épreuve était terrible. C'était l'anéantissement total, sur le plan militaire, politique et religieux. Humainement, il semblait impossible qu'il s'en relevât jamais.

Et pourtant Dieu ne l'abandonnait pas : le châtement n'était destiné, dans les vues de l'éternelle Sagesse, qu'à le corriger, à le purifier et le remettre dans l'axe de sa véritable vocation. Pour le soutenir et le guider, il lui envoya coup sur coup quatre hommes d'une trempe exceptionnelle, comparables par leur fermeté à des *colonnes de fer* et à des *murs d'airain*¹, ceux que nous appelons les « grands » prophètes : Isaïe², Jérémie, Ézéchiël et Daniel. Leur rôle fut de relever le courage des vaincus ; de sauver dans leurs âmes le dépôt de la révélation ; de leur affirmer, malgré les apparences, que la transcendance de leur Dieu, Maître souverain de toutes choses, restait intacte, au-dessus des ridicules caricatures, sans pouvoir et sans vie, que sont les idoles des païens ; de leur promettre enfin le retour dans leur patrie.

La puissance de Dieu se manifesterà à nouveau en faveur de son peuple, disaient-ils... Les ossements desséchés reprendront vie ; la captivité ne durera qu'un temps ; le peuple élu reprendra possession de la Terre promise, quand il aura été purifié par ces malheurs ; tous ses ennemis seront terrassés, ceux qui lui ont fait du mal seront châtiés, et lui-même un jour, en la personne du Messie, régnera sur l'univers entier³.

¹ Jérém., I, 18.

² Bien qu'Isaïe soit un peu antérieur à la captivité, toute une partie de ses prophéties est consacrée à annoncer celle-ci, à consoler à l'avance les déportés, à leur promettre un libérateur en la personne de Cyrus.

³ Vig., p. 352.

Tandis que Jérémie et Ézéchiël demeuraient au milieu de leurs compatriotes, l'un en Judée, l'autre en Babylonie, Daniel fut placé, par les soins de la Providence, à la cour même du roi Nabuchodonosor, comme une lumière sur le chandelier, pour y confesser à la face des nations la grandeur du Dieu des Juifs.

Au milieu des périls que faisait courir à ses frères leur mélange avec les païens, il conserva intact le dogme du monothéisme ; il continua, même sur la terre étrangère, à pratiquer jusque dans ses moindres détails la religion qu'il avait reçue de ses pères ; enfin il protégea les exilés contre le découragement et la désespérance, en leur promettant, avec une précision qui ne laissait pas de place au doute, l'avènement du Messie.

Et ceci nous amène à parler d'un autre aspect beaucoup plus important encore de la mission des Prophètes. L'assistance morale aux Juifs ne fut malgré tout pour eux qu'une tâche secondaire. Leur œuvre principale consista à révéler au monde les circonstances qui accompagneraient l'avènement du Sauveur promis par Dieu : sa mort, sa résurrection, et l'établissement de son Royaume. Toute la vie du Christ a été jalonnée à l'avance par eux, de la manière la plus précise, depuis sa conception virginale et sa naissance à Bethléem, jusqu'aux moindres détails des supplices qui ont précédé son trépas. Dieu l'avait décrété ainsi, pour que les hommes pussent reconnaître leur Sauveur et leur Roi, quand il viendrait parmi eux : et il n'est que d'ouvrir les Évangiles, pour voir comment ils confrontent sans cesse les événements de la vie de Jésus avec les prophéties qui les annonçaient.

Daniel, pour sa part, nous trace dans le procès de Suzanne, condamnée à mort sur de faux témoignages par deux prêtres indignes, une figure de ce que sera le jugement de Jésus, le Roi des Vierges, la Sagesse éternelle, quand il sera traîné devant le Sanhédrin. C'est pourquoi la liturgie fait lire ce long récit sous forme d'épître, dans les jours qui précèdent la Passion. La manière dont notre prophète tua le dragon de Babylone, offre une image de la victoire que le Sauveur remportera un jour sur le dragon infernal. L'histoire des trois Hébreux jetés dans la fournaise, est un présage de la résistance passive, mais irréductible, que les martyrs opposeront à la fureur des Césars, et un gage du secours que le ciel leur apportera. L'acharnement de la foule contre le juste, qu'à deux reprises elle réussit à faire descendre dans la fosse aux lions, parce qu'il reste fidèle à son Dieu et méprise les idoles, est un lointain prélude aux cris que poussera si souvent la populace de Rome : « Aux lions, les chrétiens ! » Et de même que le prophète sortira indemne de la fosse, de même le christianisme sortira de l'arène, toujours plein d'assurance et de vie.

Cependant la prophétie la plus caractéristique de Daniel est le schéma qu'il a dessiné des grandes époques qui se succéderont dans l'histoire universelle, jusqu'au jour où naîtra le Messie, dont il annonce l'avènement avec une incontestable précision. Dès le début de son livre, à propos du premier songe de Nabuchodonosor, il montre dans les divers métaux dont est composée la célèbre statue, une image des empires qui détiendront successivement sur terre l'hégémonie universelle, avant que le Christ n'établisse son royaume à Lui, c'est-à-dire l'Église. Sans cesse, au cours de ses visions, il reprend le même thème, jusqu'à ce qu'enfin au chapitre 9, il annonce, avec une clarté et une netteté auxquelles il est impossible de se dérober, l'époque de la venue et de la mort du Messie.

*

Mais, à cause même de cette précision, et de l'esprit surnaturel qui anime d'un bout à l'autre le livre de Daniel, son récit a été attaqué avec virulence par la critique rationaliste, qui ne veut y voir qu'un tissu d'inventions fabuleuses, sortis de l'imagination d'un faussaire. Elle affirme avec assurance que « l'ouvrage entier, dans son état actuel, doit être attribué à un écrivain de l'ère des Macchabées »⁴, qui a dû le rédiger au début de la persécution d'Antiochus⁵. « Il s'insère remarquablement dans un ensemble d'œuvres écrites au II^e siècle avant Jésus-Christ »⁶.

Daniel, à en croire ces savants auteurs, n'a jamais existé comme personnage historique. C'est un prête-nom, une fiction, un individu fabriqué de toutes pièces ; un héros symbolique, qui concrétise l'espérance du peuple juif, qui incarne son attente indéfectible d'une délivrance miraculeuse, malgré les épreuves sous lesquelles il s'effondre, malgré la terrible persécution que lui fait endurer Antiochus Épiphane. N'est-il pas évident que l'auteur est venu après cette persécution, puisqu'il la raconte si exactement ?

Saint Antoine rougissait de l'ignorance de son disciple, saint Paul le Simple, qui, au cours d'une conférence, avait demandé candidement si les prophètes chargés d'annoncer Jésus-Christ étaient venus avant ou après Lui⁷. Mais aujourd'hui c'est la naïveté du célèbre abbé qui ferait sourire les exégètes. Saint homme, qui croyait encore que Dieu révélait vraiment l'avenir aux prophètes ! La haute critique nous a heureusement délivrés de ces conceptions enfantines.

⁴ Robert et Feuillet, *Introduction à la Bible*, t. I, p. 700.

⁵ Steinman, *Daniel*, p. 32.

⁶ *Ibid.*, p. 28.

⁷ Rufin, *Historia monachorum*, c. 31 ; Pat. lat., t. 31, c. 458.

Grâce à elle, tout le monde sait aujourd'hui que la prophétie n'est qu'un « genre littéraire », tenant à la fois de l'apocalypse et de la Hagada. Seuls, des émules de Paul le Simple peuvent encore, au XX^e siècle, croire à l'historicité du récit de Daniel : les gens avertis, ceux qui ont atteint l'âge de la foi « adulte », comprennent qu'il n'y a là autre chose qu'une histoire édifiante, un écrit moralisateur, présenté sous la forme d'un roman d'aventures extraordinaires, mélangé de visions allégoriques, et exposant le destin du monde sous la forme de luttes entre des puissances mauvaises⁸.

L'erreur, ici, pour le lecteur non prévenu, serait de croire que ce sont les « progrès de la science » qui ont obligé l'exégèse à ce changement d'attitude, et que les découvertes faites au XX^e siècle ne permettent plus d'admettre tel quel le récit de la Bible. Non, il faut le dire et le répéter hardiment, sans crainte d'être démenti : la science authentique, la recherche historique digne de ce nom, n'a jamais rien découvert qui infirme, si peu que ce soit, le récit traditionnel de Daniel, et qui oblige à reconsidérer l'exposé que le prophète nous fait de sa vie, et des lumières qu'il reçut. Ni les fouilles entreprises en pays biblique, ni le déchiffrement des inscriptions, ni les manuscrits de Qûmran ou d'ailleurs, n'ont amené au jour un document quelconque qui contredise formellement les données de l'Écriture ou de la Tradition. Les difficultés viennent non des découvertes archéologiques elles-mêmes, mais des déductions que prétend en tirer la critique rationaliste.

*

L'une des causes qui entraînent celle-ci dans les erreurs où elle nage à plaisir, est sa méconnaissance de la haute valeur historique de la Bible. Non seulement elle ne tient aucun compte du caractère inspiré de ce livre divin, mais, même sur le plan humain, elle sous-estime étrangement le poids des témoignages qu'il apporte sur le passé. Les faits qu'il énonce sont mis au panier avec une désinvolture souveraine ; tandis que la moindre inscription déchiffrée sur un tesson de vieux pot, ramassé par un chamelier dans le désert, s'auréole d'une autorité transcendante.

Le pape Léon XIII avait déjà déploré ce travers dans l'encyclique *Providentissimus*.

On doit s'affliger, disait-il, de ce que beaucoup d'hommes qui étudient à fond les monuments de l'antiquité, les mœurs et les institutions des peuples, et se livrent à ce sujet à de grands travaux, ont trop souvent pour but de trouver des erreurs dans les Livres Saints, afin d'infirmer et d'ébranler complètement l'autorité des Écritures. Quelques-uns agissent

⁸ Steinman, p. 32.

ainsi avec des dispositions vraiment trop hostiles, et jugent d'une façon qui n'est pas assez impartiale. Ils ont grande confiance dans les livres profanes et dans les documents du passé, qu'ils invoquent comme s'il ne pouvait exister à leur sujet aucun soupçon d'erreur ; tandis qu'aux Livres sacrés, à la moindre apparence, au moindre soupçon d'erreur, ils refusent d'embler leur créance, sans aucune discussion ⁹.

Le livre de Daniel nous fournit plusieurs exemples particulièrement caractérisés de cette étrange déviation. On y rencontre en effet au moins deux problèmes qui, déjà chez les anciens, ont fait couler des flots d'encre, et que les découvertes modernes n'ont pas réussi à résoudre : l'un concerne le roi Balthazar, l'autre son successeur, Darius le Mède. La Bible, en effet, nous apprend que le dernier roi assyrien de Babylone se nommait Balthazar, et elle répète jusqu'à huit fois ¹⁰ qu'il était le fils de Nabuchodonosor. Mais des témoignages non négligeables venant à la fois des auteurs profanes et des inscriptions cunéiformes prétendent que ce dernier roi se nommait Nabonide, et laissent supposer que Balthazar serait seulement son fils, ou son lieutenant.

Il y a donc là un point obscur, que la science, en son état actuel, est impuissante à élucider. Pour arriver à y voir clair, le meilleur moyen n'est certainement pas d'éliminer à priori le document de beaucoup le plus sûr que nous possédions, à savoir le texte inspiré. Admirez cependant la manière dont la critique lui règle son compte.

L'écrivain, dit-elle, « connaît assez mal l'histoire babylonienne. Balthazar est donné (par lui) comme fils de Nabuchodonosor : or il était le *fils de Nabonide*, et non de Nabuchodonosor. On se trouve devant une *donnée sûre*, autour de laquelle se groupent des détails incertains ».

Ainsi, la « donnée sûre » en l'occurrence, ce n'est pas celle qui est fournie par la parole de Dieu : celle-là est écartée d'emblée, comme parfaitement négligeable. Elle doit céder le pas à une inscription péniblement déchiffrée sur un cylindre de terre cuite, découverte à Moghéir – l'ancienne Ur – où il est dit que Nabonide avait un fils qui s'appelait Balthazar ! Si l'on veut bien considérer que le nom de Balthazar était aussi usité à la cour de Babylone que celui de Louis dans la famille des rois de France, on conviendra que l'argument est un peu maigre pour étayer une affirmation aussi catégorique. Raillant déjà les critiques de son temps, Huysmans disait qu'à force d'avoir peur de prendre les vessies pour des lanternes, ils prenaient les lanternes pour des vessies : un nom écrit sur une terre cuite par un auteur inconnu devient une lumière, tandis que la parole de Dieu est taxée d'ignorance et d'erreur.

Et voici maintenant comment est liquidée l'affaire de Darius le Mède : « Le Gabaru *historique* est remplacé par un certain Darius le

⁹ *Œuvres de Léon XIII*, Édit. La Bonne Presse, t. IV, p. 37.

¹⁰ Dan., V, 2, 11, 11 bis, 13, 18, 22 ; Baruch, I, 11 et 12-13.

Mède, que *l'histoire ignore totalement*¹¹, que l'auteur de Daniel a inventé pour les besoins de la cause ». Ainsi, un prince nommé et cité par la Sainte Écriture dans des conditions précises, devient un personnage illusoire, tandis que le mystérieux Gabaru, ou Ugbaru, sur lequel nous n'avons que les données les plus falotes et les plus incertaines, est campé, lui, en personnage *historique*. « L'histoire ignore l'existence d'un Darius le Mède, dit à son tour la Bible de Jérusalem. Les documents cunéiformes datés passent sans solution de continuité du dernier règne de la dynastie babylonienne à la prise de Babylone par Cyrus »¹². On croirait vraiment, devant tant d'assurance, que nous détenons la liste des rois de Babylone, comme nous possédons celle des successeurs du maréchal de MacMahon à la présidence de la III^e République. Or non seulement nous n'avons sur ces époques lointaines que des données très fragmentaires, mais, de plus, tout le monde sait que les écrivains de l'antiquité se faisaient de l'histoire une conception très différente de la nôtre. Pour eux, cette science est essentiellement *magistra vitae*, une maîtresse de vie. Elle s'attache à chercher dans le passé des exemples à imiter, des fautes à éviter : c'est dans ce dessein d'abord qu'elle décrit les mœurs des peuples étrangers et les hauts faits des grands hommes. Elle se soucie fort peu des dates, et du déroulement ordonné des événements. Quand elle ne trouve rien de remarquable chez un prince, elle n'hésite pas à sauter son règne sans même le nommer.

Depuis un siècle, au prix d'une patience et d'un labeur auxquels on ne saurait trop rendre hommage, les assyriologues sont arrivés à reconstituer approximativement la succession des rois de Ninive et de Babylone. Cependant, quand on compare les listes établies par Maspéro, il y a un demi-siècle, et celles que donnent les ouvrages récents, on est obligé de constater qu'elles présentent des divergences tant pour les dates que pour les noms : ce qui permet de penser que bien des rectifications sont encore possibles. Il est donc au moins prématuré de parler de l'histoire en ce domaine, comme d'une citadelle de certitude incontestable et incontestée, devant laquelle le pauvre écrivain sacré fait figure de père ignorantin.

Enfin, si l'on veut bien regarder de très près les « documents cunéiformes datés », que la Bible de Jérusalem brandit comme pièces à conviction, on y apercevra peut-être un détail que nous soulignerons en son lieu, et qui apporte une précieuse confirmation au dire des Livres Saints.

Il est inadmissible que l'on puisse traiter avec un pareil dédain les assertions de l'Écriture ; car il est manifeste qu'en vertu de ses qualités

¹¹ Robert et Feuillet, I, p. 698.

¹² B. J., *Introduction*, p. 17.

littéraires hors ligne, du génie des écrivains qui l'ont rédigée, du soin avec lequel elle a été reproduite et conservée, de la créance que lui ont accordée des générations et des générations, tant de Juifs que de chrétiens – au nombre desquels il faut compter des intelligences de la classe de saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, etc. –, son témoignage doit être tenu pour un document historique de première valeur.

Mais son autorité s'impose avec une force bien plus grande encore, quand on sait que le livre a été écrit sous le charisme de l'inspiration, et que le Saint-Esprit a pris entièrement à son compte tout ce qu'il contient. On n'a plus le droit, dès lors, d'admettre en lui la possibilité même d'une erreur ou d'une inexactitude historique, comme le rappelait récemment Son Éminence le cardinal Béa :

Il faut avoir particulièrement soin, dit-il, de défendre l'inerrance de la Sainte Écriture, tout spécialement en ce qui concerne les affirmations de nature *historique*...

(Ces affirmations) sont faites à la lumière de l'inspiration ; ce sont des affirmations de faits historiques vraiment survenus, et elles ne sont pas présentées seulement comme un simple ornement, ou un moyen de présenter des vérités religieuses...

De plus, c'est un abus absolument injustifiable que d'inventer, quand surgit quelque difficulté, un "genre littéraire" qui, comme une sorte de *deus ex machina* ou de procédé magique, devrait tout expliquer, spécialement les prétendues erreurs ou inexactitudes historiques¹³.

Ce document a été corroboré par un monitum du Saint-Office, en date du 20 juin 1961, qui disait :

Alors que l'étude des sciences bibliques se poursuit avec une ardeur digne d'éloges, en divers pays des jugements et des opinions se répandent, qui menacent l'exacte vérité historique et l'objectivité de l'Écriture Sainte, non seulement de l'Ancien Testament – comme le Souverain Pontife Pie XII le déplorait déjà dans l'encyclique *Humani generis* –, mais aussi du Nouveau. Ces jugements et ces opinions inquiètent les pasteurs et les fidèles. C'est pourquoi les éminentissimes Pères, gardiens de la foi et des mœurs, ont jugé qu'ils devaient avertir tous ceux qui parlent ou écrivent au sujet des Livres Saints, qu'ils doivent toujours traiter avec la prudence et le respect voulus ce sujet si important, et ne jamais perdre de vue la doctrine des Saints Pères, ainsi que le sens et le magistère de l'Église, afin de ne point troubler les consciences des fidèles, ni porter atteinte aux vérités de la foi¹⁴.

Est-il besoin de dire que jamais ni « la doctrine des Saints Pères », ni « le magistère de l'Église », n'ont émis ou accepté le moindre doute

¹³ *Documentation catholique*, 6 novembre, 1960, p. 1315.

¹⁴ *Ibid.*, 16 juillet 1961, p. 888.

sur la réalité objective du personnage de Daniel et de son histoire, telle qu'elle est rapportée dans la Bible ; sur le caractère surnaturel de ses prophéties, sur la vérité authentique des miracles qu'il raconte ?

Devant cet enseignement séculaire de l'Église, couvert par l'autorité du Saint-Esprit, les arguments des rationalistes ressemblent à ces *flèches de petits enfants*¹⁵ dont parle le livre des Psaumes : ils n'ont aucune prise sur ce bloc de diamant.

La vérité enfin oblige à dire que la critique moderne n'a rien inventé de nouveau. Déjà, dans l'antiquité, l'authenticité du livre de Daniel avait été niée par l'hérétique Porphyre, et saint Jérôme, tout au long de son *Commentaire*, ne cesse de montrer l'inanité de ses attaques. De nos jours, toutes les objections formulées dans le même sens ont été réfutées par les exégètes du début de ce siècle, tels que MM. Crampon, Fillion, Vigouroux, le P. Cornély, etc. Il n'y a qu'à les lire pour s'en persuader. C'est pourquoi il ne nous paraît pas utile de reprendre ici des démonstrations qui ont conservé toute leur valeur, et qui n'ont d'ailleurs aucun intérêt pour l'homme de foi.

Sans doute les noms d'exégètes que nous venons de citer feront sourire aujourd'hui, par leur vétusté, les pionniers d'avant-garde, pour lesquels le « progrès » en ces matières s'identifie avec la dernière opinion émise par un écrivain « lambda » totalement inconnu du catholique moyen, mais dont l'autorité prend l'indice 2 s'il écrit en allemand ou en anglais, et l'indice 3 s'il est non catholique. Du moins les vénérables auteurs nommés plus haut ont-ils eu le mérite d'étudier sérieusement les questions controversées, d'en établir des réfutations solides, et surtout de rester fidèles au devoir du véritable exégète, qui est de défendre, non pas tant le texte de l'Écriture lui-même que la position de l'Église par rapport à ce texte, et le sens où elle l'entend.

Dans le compte rendu des travaux de la VII^e Session de la Commission centrale préconciliaire, on lit ce passage que l'on ne saurait trop recommander à la méditation de tous ceux qui s'occupent de théologie, et surtout d'exégèse : « Ce qui est décisif pour la connaissance de la vérité, c'est donc le *sensus Ecclesiae*, et non l'*opinion des théologiens*. C'est à l'Église que Dieu a livré non seulement la garde des Saintes Écritures, mais aussi le soin de les interpréter, et elles ne doivent être interprétées qu'au nom de l'Église et dans son esprit »¹⁶.

Le lecteur me pardonnera donc, je l'espère, d'avoir cherché l'intelligence du livre de Daniel beaucoup moins chez les auteurs modernes que chez ceux qui détiennent ce *sensus Ecclesiae*, à savoir les Pères et les Docteurs de l'Église. C'est dans leur commerce prolongé,

¹⁵ Ps. LXIII, 8.

¹⁶ *Documentation catholique*, 15 juillet 1962, c. 918.

dans la lumière douce et bienfaisante qui émane de leurs écrits, que j'ai cherché à retrouver le figure de Daniel, et je pense que cette figure est la vraie.

*

Le livre qui fait l'objet de cette étude comprend, dans le texte hébreu, douze chapitres, que l'on peut diviser en deux parties bien distinctes : les six premiers rapportent six épisodes de la vie du prophète choisis à dessein pour montrer comment Dieu protège ceux qui lui sont fidèles, comment il punit au contraire ceux qui osent profaner son Nom, ou persécuter ses serviteurs ; les six autres renferment quatre visions, se ramenant toutes au même objet : succession de quatre grands empires qui précéderont l'instauration du royaume messianique, et avènement de celui-ci.

Les Septante et la Vulgate renferment en outre trois histoires complémentaires qui ne se trouvent pas dans la Bible hébraïque : celle de Suzanne (XIII), celle de Bel, et celle du dragon de Babylone (XIV). Conformément aux décrets du Concile de Trente, c'est le texte de la Vulgate que nous avons suivi dans cette étude. Nous l'avons expliqué en nous servant surtout des commentaires de saint Jérôme, de Théodoret de Cyr, de saint Albert le Grand, de Rupert de Deutz, de Denys le Chartreux, de Rhaban Maur, de Nicolas de Lyre, de Cornelius a Lapide, de Dom Calmet. Tous ces auteurs, avec des nuances diverses, s'harmonisent parfaitement ensemble, et ne font entendre qu'une seule voix, celle de la Tradition, c'est-à-dire celle de l'Église, maîtresse de vérité.

LIVRE I

Vie du prophète Daniel

CHAPITRE 1	Le départ pour l'exil (1, 1-21)	15
CHAPITRE 2	L'histoire de Suzanne (13, 1-64)	23
CHAPITRE 3	La statue aux pieds d'argile (2, 1-49)	34
CHAPITRE 4	Les trois hébreux dans la fournaise (3, 1-97)	52
CHAPITRE 5	Où Nabuchodonosor se voit changé en bœuf (4, 1-34)	66
CHAPITRE 6	Le festin de Balthazar (5, 1-31)	78
CHAPITRE 7	La fosse aux lions (6 et 14)	90
CHAPITRE 8	Bel et le Dragon (14, 1-42)	100
CHAPITRE 9	Digression sur les monstres inconnus	109

CHAPITRE 1

Le départ pour l'exil

(DAN., I, 1-21)

En l'an 606 avant Jésus-Christ, Nabuchodonosor, qui n'était encore que le prince héritier du trône de Babylone, après avoir écrasé à Karkemish l'armée égyptienne, fit une première démonstration contre Jérusalem. Il n'ignorait pas que le roi Joachim qui régnait alors en Palestine était tout à la dévotion du Pharaon d'Égypte, auquel il devait sa couronne, et il entendait bien maintenir l'hégémonie chaldéenne sur le royaume de Juda, comme sur tous les petits États qui gravitaient dans l'orbite du puissant empire néo-babylonien.

Cependant, il fit preuve en l'occurrence d'une grande modération. Il laissa Joachim sur le trône et se contenta de lui imposer un tribut. S'il prit dans les objets sacrés du Temple les vases et les coupes qui lui parurent les plus précieux, il en laissa autant qu'il était nécessaire pour continuer le service liturgique, avec la solennité accoutumée ; et ceux qu'il expédia sur Babylone, il les fit placer dans le trésor du temple de Bel, l'un de ses dieux à lui, comme des pièces de musée, mais il ne permit pas qu'on les employât au culte de l'idole.

Son père, Nabopolassar, étant mort sur ces entrefaites, il se hâta de regagner la Chaldée pour ceindre la couronne. En quittant ses généraux, il leur enjoignit de ramener avec eux, à titre d'otages, quand ils reviendraient, un certain nombre de Juifs, pris dans les meilleures familles du pays. C'est pour cette raison que la captivité de Babylone se décompte à partir de cette année 606, qui vit ainsi le premier départ de déportés. Parmi ceux-ci, figurait le héros de ce livre, le jeune Daniel, alors âgé à peine d'une huitaine d'années. De race noble, et même de lignée royale, si nous en croyons l'historien Josèphe, il se signalait déjà par une intelligence et une piété hors de pair, qui n'allaient pas tarder à briller comme un flambeau dans la nuit de l'exil.

Cependant, le roi Joachim, au lieu d'accepter la situation, en somme tolérable, qui lui avait été faite par son vainqueur, continuait à intriguer sournoisement du côté de l'Égypte. Au bout de trois ans, croyant pouvoir compter sur l'appui efficace du Pharaon, il refusa de payer le tribut que lui avait imposé Nabuchodonosor. Celui-ci, comme tous les grands hommes de guerre, avait la riposte prompte ; il reparut bientôt devant Jérusalem avec son armée et cette fois se montra beaucoup plus dur : Joachim fut mis à mort, et son cadavre jeté hors des remparts, où nul

ne l'ensevelit. Ainsi se réalisa une prédiction faite par Jérémie : « *Il sera enterré comme un âne, il pourrira, jeté hors des portes de Jérusalem, et son cadavre sera exposé à l'ardeur du jour comme au gel de la nuit* »¹. Nabuchodonosor fit en outre massacrer les jeunes gens de la ville les plus excités², et expédia sur Babylone un nouveau contingent de trois mille captifs. Il donna comme successeur à Joachim un des fils de celui-ci, Jéchonias, qui n'avait que dix-huit ans, et qui ne valait pas mieux que son père³. Le Babylonien s'en lassa vite : trois mois ne s'étaient pas écoulés que ses troupes venaient à nouveau investir Jérusalem (janvier 597). Quelques semaines plus tard, il arrivait en personne, avec l'intention d'en finir. Jéchonias, comprenant que toute résistance serait vaine, sortit des murs et se livra entre ses mains, avec sa mère, ses femmes, ses proches, ses serviteurs, l'ensemble de sa maison civile et militaire. Nabuchodonosor lui laissa la vie sauve, mais l'expédia en Babylonie, et lui adjoignit un troisième lot de déportés, qui comprenait cette fois tous les notables, les meilleurs soldats, les artisans spécialisés, surtout les lapidaires et les fabricants d'armes, au total dix-huit mille hommes environ⁴. Ce contingent prit la route de l'est, longeant la bordure méridionale du « Croissant fertile », et refaisant en sens inverse le chemin qu'avait parcouru Abraham, quand il était venu de Mésopotamie en Palestine. Les bas-reliefs assyriens conservés au Louvre nous permettent de nous faire quelque idée du spectacle que présentait cet exode. On voit les captifs cheminant, sous la garde de « gens d'armes », au bâton toujours levé ; ils portent sur les épaules un petit ballot, ou traînent de rustiques charrettes à deux roues sur lesquelles sont juchés femmes, enfants et bagages. Les exilés furent probablement répartis dans les environs de Babylone ; mais Jéchonias et les siens se virent hébergés dans le propre palais de Nabuchodonosor, qui les fit traiter dignement.

L'archéologie est venue sur ce point compléter les indications de la Bible. Vers 1933, un assyriologue allemand, E. V. Weindner, en déchiffrant des tablettes cunéiformes ramenées des ruines de cette somptueuse demeure, y découvrit, au moins à cinq reprises, le nom de Jéchonias (Jakukinu), suivi du titre de *roi de Juda*. Ce document permet en outre de voir que Jéchonias était convenablement nourri, qu'il conservait la dignité royale, et qu'il avait même gardé en Palestine la propriété de certains domaines, dont un intendant assurait la gestion⁵.

Nabuchodonosor cependant avait laissé subsister le royaume de Juda en qualité d'état vassal. Il avait placé à sa tête un oncle du roi déporté, un certain Matthanias, dont il avait changé le nom en « Sédé-

¹ Jérém., XXII, 19 ; XXXVI, 30.

² Flav., I, X, ch. VIII.

³ IV Reg., XXIV, 9, encore que Josèphe prétende le contraire (*loc. cit.*).

⁴ IV Reg., XXIV, 14-16.

⁵ A. Parrot, *Babylone et l'Ancien Testament*, p. 86.

cias ». Celui-ci malheureusement ne tarda pas à suivre les fâcheux exemples des princes qui l'avaient précédé, et, comme eux, *il fit le mal devant le Seigneur*. Âgé de vingt et un ans à peine, il ne frayaient qu'avec une bande de mauvais garçons, débauchés et impies. Il affichait ouvertement son mépris pour les principes élémentaires de la morale, donnant au peuple, qui s'empressait de l'imiter, le spectacle quotidien d'une vie scandaleuse. En vain, Jérémie et Ezéchiel clamaient-ils les terribles châtements qu'elle telle inconduite ne manquerait pas d'attirer sur le royaume : Sédécias ne les écoutait point, parce que en comparant leurs prophéties, il prétendait y découvrir une contradiction. Ezéchiel lui annonçait qu'il ne verrait pas Babylone, Jérémie au contraire lui déclarait qu'il y serait conduit prisonnier... La suite devait prouver qu'ils avaient raison tous les deux.

Les intrigues cependant continuaient dans les sphères dirigeantes du royaume de Juda. Nombreux étaient ceux qui supportaient mal le joug des Chaldéens, et qui entretenaient des intelligences avec l'Égypte. Malgré les mises en garde de Jérémie qui ne cessait de prêcher la soumission au roi de Babylone, Sédécias, la huitième année de son règne, renouvela la faute commise par Joachim : il dénonça le traité que lui avait imposé Nabuchodonosor, et fit alliance avec le roi d'Égypte. Il pensait que l'aide de celui-ci serait suffisante pour lui permettre de briser la puissance des Chaldéens. Il se trompait beaucoup. Bientôt Nabuchodonosor arrivait avec son armée, enlevait l'une après l'autre les places fortes qui défendaient le pays, et venait investir Jérusalem (588). Le siège dura deux ans. Les assaillants menèrent les opérations avec vigueur : ils entourèrent la ville de remblais qui montaient jusqu'au niveau des remparts, et construisirent de hautes tours, d'où ils pouvaient accabler les défenseurs sous une grêle de traits. Les assiégés résistèrent avec un courage digne des fils de Juda, doublé de l'énergie du désespoir. Malgré les coups de l'adversaire, malgré la famine qui les épuisait et la peste qui les décimait, ils tenaient bon, attendant toujours le secours promis par les Égyptiens. De fait, le Pharaon finit par envoyer une armée, qui obligea les Chaldéens à relâcher un moment leur étreinte, mais ce répit fut de courte durée. Comme Jérémie n'avait cessé de le prédire, les troupes égyptiennes regagnèrent bientôt la vallée du Nil, et l'assaut contre Jérusalem reprit avec plus de fureur que jamais. Enfin, le neuvième jour du quatrième mois, la onzième année du règne de Sédécias, qui était un jour de sabbat, à l'heure de minuit, les Chaldéens entrèrent dans la Cité sainte. Sédécias tenta de se sauver par une issue dérobée, avec sa femme, ses enfants, ses familiers et ses proches. Les fouilles effectuées sur place ont permis de reconstituer l'itinéraire qu'il suivit entre les deux murs de fortifications. Il réussit à gagner la campagne, et prit la direction de Jéricho. Puis un traître prévint les Babyloniens, qui

se lancèrent à sa poursuite, le rattrapèrent bientôt et le ramenèrent devant leur souverain. Celui-ci commença par se mettre dans une de ces colères habituelles aux potentats, et se répandit en reproches contre l'ingratitude et la déloyauté de son vassal. Puis il ordonna d'exécuter devant lui ses fils ainsi que ses meilleurs amis, après quoi il lui fit crever les yeux à lui-même ⁶, afin que la dernière vision qui lui restât du monde fût celle de cet affreux spectacle. Enfin le malheureux fut chargé de chaînes, et conduit à Babylone. Ainsi se réalisèrent effectivement les deux prophéties en apparence contradictoires de Jérémie et d'Ézéchiël : Sédécias alla bien à Babylone, mais il ne put voir la ville, puisqu'il était maintenant complètement aveugle.

Telle fut, écrit l'historien Josèphe, la fin de la race de David, après que 81 rois, descendant de ce dernier, eurent successivement porté le sceptre du royaume de Juda : tous leurs règnes joints ensemble, y compris vingt années de celui de Saül, ont duré 514 ans, 6 mois, 10 jours ⁷.

Nabuchodonosor confia le soin de détruire Jérusalem à Nabuzardan, le chef de sa garde. Il lui donna l'ordre d'incendier le Temple, après en avoir enlevé tout ce qu'il y trouverait de précieux ; de brûler aussi le splendide palais royal bâti par Salomon, de ruiner la ville de fond en comble, et d'emmener la population entière captive à Babylone. Nabuzardan s'acquitta ponctuellement de cette tâche : il dépouilla le Temple de tout son mobilier, fit main basse sur les vases de prix, la mer d'airain, le chandelier à sept branches, la table en or massif où l'on plaçait les pains de proposition... Il alluma ensuite un gigantesque incendie, qui détruisit jusqu'en ses fondements ce merveilleux édifice, ce lieu de prière unique au monde, et s'étendit sur la ville entière. Tous les habitants furent mis en route vers la Chaldée, hormis les vigneron et les paysans. Ceux-là on les laissa sur place, et on leur donna comme gouverneur un nommé Godolias, qui était un Juif de noble race et un homme de bien.

*

Tels sont les événements qui expliquent la présence à Babylone à partir de l'année 606, du jeune héros dont nous allons narrer l'histoire. Cependant il n'assista pas à la catastrophe finale que nous venons de raconter : il avait fait partie du premier convoi de déportés, et l'horreur des jours tragiques qui virent la ruine de la Ville Sainte, lui fut ainsi épargnée.

Le régime auquel furent soumis les juifs déportés en Chaldée n'eut rien de comparable à celui des camps de concentration qui ont fait fré-

⁶ Plusieurs bas-reliefs témoignent que les Babyloniens infligeaient fréquemment cette mutilation aux vaincus.

⁷ Flav., l. X, c. XI.

mir le XX^e siècle, ni même au travail forcé qu'avaient connu leurs ancêtres en Égypte, sous le règne de Rhamsès II⁸. On les laissa jouir, et très largement, d'une situation que nous appellerions aujourd'hui liberté surveillée. Ils pouvaient se livrer aux travaux de leur choix, acheter des maisons, voire des domaines, tenir des réunions, pratiquer la religion de leurs ancêtres, conserver leurs usages, et même rendre la justice entre eux. Tout ceci ressort manifestement des récits de la Bible, en particulier de l'histoire de Suzanne que nous conterons plus loin, et les fouilles archéologiques l'ont pleinement confirmé. C'est ainsi que l'on a retrouvé, dans de grands vases en terre cuite soigneusement clos, les papiers d'affaires d'une certaine famille Muraschu, qui avait monté à Nipper, vers l'année 587, une véritable banque internationale. Cette firme possédait des succursales dans tout le pays, s'occupait d'assurances, de locations, de commerce de bijoux, d'entreprises de constructions, de marchés d'esclaves et de bien d'autres choses. Elle prêtait de l'argent aux débiteurs insolvables, au taux alors courant de 20%.

Ces établissements, écrit un auteur contemporain, fournissent le prototype des professions qui devinrent celles des Israélites après l'exil. Dans leur patrie, ils avaient été agriculteurs, colons ou éleveurs, et parfois artisans. La loi d'Israël ne comportait aucune disposition concernant le commerce ; cette activité était inconnue des Juifs. (Ils la considéraient comme bonne tout au plus pour les Chananéens)... L'adaptation à des professions qui, jusque-là, étaient tenues pour méprisables, constitue (de leur part) une manœuvre extrêmement habile. C'est à elle, et à son attachement aux anciennes croyances, qu'Israël dut de survivre en tant que peuple. En effet, si les Israélites étaient restés des paysans ou des colons, ils se seraient disséminés dans tout le pays, et, en quelques générations, auraient fini par être absorbés par les populations indigènes. Leurs nouvelles professions les maintenaient dans les grandes villes, où ils purent constituer des communautés et continuer leurs pratiques religieuses. D'autre part, (ils) n'auraient pu rêver d'une école plus efficace que Babylone, qui était à l'époque... la métropole incontestée du commerce international et de l'industrie⁹.

Non seulement Nabuchodonosor se conduisit libéralement envers les Juifs, mais il eut pour eux des prévenances qui montrent qu'il les tenait en grande estime. Car, ayant remarqué leur intelligence et leur génie d'organisation, il voulut en attacher quelques-uns à son service personnel, pour leur confier ensuite de hauts emplois dans l'administration de son royaume. Il chargea donc le chef des eunuques¹⁰ – nous dirions aujourd'hui le grand maître du palais –, un nommé Asphenez, de choisir dans les meilleurs familles juives, et surtout dans la descendance de David, dont la renommée était universelle, quelques *jeunes*

⁸ Cf. dans la même collection, *Moïse*, liv. I, ch. 1, pp. 17-18.

⁹ M. Keller, *La Bible arrachée aux Sables*, p. 234.

¹⁰ Le mot d'*eunuque* n'est pas à prendre ici au sens strict ; il désigne tous ceux qui étaient admis dans les appartements royaux à cause de leur conduite exemplaire et de la confiance qu'ils inspiraient.

gens sans défaut physique et de bette prestance. Car les peuples d'Asie tenaient beaucoup à la beauté corporelle. Si nous en croyons l'historien Procope, ils allaient jusqu'à exclure de la succession au trône même les fils de roi, lorsqu'ils étaient affligés de quelque difformité visible ¹¹.

Mais Nabuchodonosor ne demandait pas seulement, pour le service auquel il les destinait, des adolescents qui fussent beaux : il les voulait aussi doués de hautes qualités intellectuelles : *eruditos omni sapientia*, c'est-à-dire pourvus d'une forte culture générale ; *cautos scientia*, prudents et capables de réflexion ; enfin *doctos disciplina*, formés à une solide discipline des mœurs ; nous dirions aujourd'hui : très bien élevés ; tels enfin qu'ils pussent être employés avec honneur au service de la maison du roi.

Et il prescrivit de leur enseigner *la langue chaldéenne et la science du pays*. L'hébreu et le chaldéen étaient donc deux langues distinctes, bien qu'elles employassent les mêmes caractères. Il est vrai que Philon prétend au contraire qu'elles n'en faisaient qu'une ; car, dit-il, Abraham, l'ancêtre des Hébreux, était chaldéen, et il transmet évidemment à ses descendants sa langue maternelle. Mais saint Jérôme répond que l'illustre patriarche les connaissait toutes les deux : le chaldéen, parce que c'était celle que l'on parlait à Ur, sa patrie ; l'hébreu, qu'il avait appris des descendants de Noé ¹². Mais ce fut cette dernière seulement qu'il enseigna à ses enfants, parce que c'était la langue de Dieu. Les études modernes de philologie confirment pleinement cette opinion : bien que la question des dialectes employés au pays de Sumer soit encore très obscure, on pense généralement que les autochtones parlaient l'akkadien (ou chaldéen), tandis que les Sémites qui émigrèrent ensuite dans le pays, utilisaient l'hébreu.

Nos jeunes exilés se mirent donc à l'étude de la langue, en même temps que de la science, des Babyloniens. Nul n'ignore aujourd'hui, grâce aux fouilles exécutées en Mésopotamie depuis le milieu du XIX^e siècle, que la civilisation des Chaldéens était alors extraordinairement développée. Mais ce qui leur valait une réputation universelle, c'était leur connaissance de l'astronomie, à laquelle se mêlait d'ailleurs étroitement celle de l'astrologie.

Nabuchodonosor s'intéressa tellement à ces enfants, qu'il prescrivit de les nourrir des mets de sa propre table, et de leur servir du vin dont il buvait lui-même. Il se proposait de les éduquer ainsi pendant trois ans ; après quoi *ils se tiendraient en sa présence*, c'est-à-dire qu'ils seraient affectés au service du palais.

Parmi ces jeunes gens, il y en eut quatre qui s'imposèrent particulièrement à son attention. Ils appartenaient à la tribu de Juda, et se

¹¹ *De Bello Persico*, l. I. — Cf. aussi Quinte-Curce, VI, 5, 29.

¹² Cf. dans la même collection, *Les Patriarches*, Introduction, p. 13.

nommaient Daniel, Azarias, Ananias et Misaël. Mais pour leur faire honneur, et les intégrer plus complètement dans leur nouvelle nationalité, le chef des eunuques, sur l'ordre du monarque, leur assigna des noms chaldéens : Ananias devint Sidrach ; Misaël, Misach ; et Azarias, Abdénago ¹³. Quant à Daniel, qui se révélait le mieux doué de tous, il reçut le nom de Balthazar, que l'on donnait seulement aux princes du sang. Ce trait autorise à supposer que Nabuchodonosor songea par moments à faire de lui un fils adoptif. Ces quatre jeunes gens ne possédaient pas seulement de brillantes qualités naturelles : ils étaient aussi d'une piété profonde, et jalousement attachés à la religion de leurs ancêtres. Mais les attentions que le roi avait pour eux les mettaient à cet égard dans un cruel embarras. La loi de Moïse, en effet, leur interdisait formellement de manger la chair des animaux réputés impurs, tels que le porc, le lièvre, le hérisson, l'aigle, le milan, le vautour, l'autruche, le héron, la chouette, etc. ¹⁴. Or il arrivait souvent que l'on servît sur la table du roi tel ou tel de ces animaux, ou, pire encore, des viandes qui avaient été consacrées aux idoles, et qui étaient devenues pour eux, de ce chef, un objet d'abomination. En outre, ils voulaient s'abstenir entièrement de l'usage du vin, sachant combien le fait d'en boire rend malaisée l'acquisition de la Sagesse, et risque d'entraîner à toutes sortes d'excès.

Daniel alla donc, au nom de leur petit groupe, trouver l'archieunuque, et lui exposa leur commun désir, de ne plus toucher dorénavant aux mets venant de la table royale. Asphenez, qui s'était pris d'amitié pour ce garçon si intelligent et si droit, l'écoula avec attention. Mais il n'osa prendre sur lui la responsabilité de déroger ainsi aux instructions qu'il avait reçues. « *Je crains mon seigneur le roi*, dit-il, ce qui revenait à dire : si cela ne tenait qu'à moi, je vous accorderais bien volontiers, pour vous être agréable, ce que vous me demandez. Mais je ne sais comment mon maître prendrait la chose. C'est lui qui a donné l'ordre de vous traiter avec soin, et de vous servir les mets de sa table. Si, dans quelques jours, *il s'aperçoit que vos visages sont plus maigres que ceux de vos compagnons, vous exposerez ma tête auprès de lui*, c'est-à-dire : il me taxera de désobéissance, et me fera couper la tête ». On voit qu'il ne fallait pas plaisanter avec les ordres de Nabuchodonosor.

Daniel n'insista pas auprès de ce brave fonctionnaire, dont la prudence se justifiait sans peine. Mais il n'abandonna pas son projet pour autant, et, quelques jours plus tard, fit une nouvelle tentative ; il s'adressa cette fois à un surveillant subalterne, un nommé Malasar, qu'As-

¹³ D'après saint Albert le Grand, ces noms exprimaient les qualités qui brillaient — ou que l'on désirait voir briller — particulièrement en eux : Sidrach voulait dire celui qui me fait honneur par sa belle tenue ; Misach, celui qui est toujours joyeux ; Abdénago, celui qui sert en silence ; Balthazar, doué d'une grande finesse de jugement.

¹⁴ Cf. Lévit., XI.

phenez lui-même avait spécialement commis à la garde des jeunes Hébreux. Pour arriver plus facilement à ses fins, il exposa sa requête sous forme d'essai limité à une durée très courte : « *Mettez-nous à l'épreuve pendant dix jours, lui dit-il, ne nous donnez que des légumes à manger, et de l'eau à boire. Puis examinez nos visages, et celle des jeunes gens qui continueront à se nourrir des mets de la table royale. Et vous en agirez ensuite avec vos serviteurs selon ce que vous aurez constaté* ».

Malasar se laissa convaincre : il accepta de tenter l'épreuve, et celle-ci se révéla décisive. Pendant dix jours, nos quatre adolescents ne mangèrent que des légumes, et ne burent que de l'eau ; or au bout de ce temps, non seulement ils n'avaient pas maigri, mais ils avaient meilleure mine, et paraissaient plus vigoureux que leurs compagnons qui avaient continué à faire honneur au menu royal. C'était là un signe manifeste que Dieu agréait le désir de Daniel et de ses compagnons, et veillait sur eux. Malasar comprit qu'il n'avait rien à craindre, et laissa ses élèves suivre leur régime végétarien. D'ailleurs, il y trouvait amplement son compte : il emportait chez lui tout ce qui arrivait des cuisines royales, et ne servait en retour à ses protégés que des légumes et de l'eau ¹⁵.

Ce régime austère, bien loin de débilitier les enfants, leur fut au contraire très profitable : il fortifia leur corps et aiguïsa leur intelligence. Dieu récompensa leur bonne volonté, et leur attachement à la Loi, en leur donnant une grande facilité pour apprendre, et en les rendant irréprochables dans leur conduite. Ils acquirent rapidement *la connaissance de tous les livres et de toute la sagesse, c'est-à-dire qu'ils n'eurent aucune peine à s'assimiler la littérature, les arts et toute la science des Chaldéens, à laquelle il faut ajouter, si nous en croyons l'historien Josèphe, celle des Égyptiens* ¹⁶.

Après trois ans passés ainsi à l'école des meilleurs maîtres de Babylone, Nabuchodonosor poussa la sollicitude jusqu'à vouloir examiner lui-même ces jeunes prodiges. Et ceux-ci répondirent à ses interrogations avec une telle précision, une telle pertinence qu'ils éclipsèrent la science de leurs professeurs. *Quelque question que le roi leur posât, il trouva en eux dix fois plus de lumière qu'il n'en avait rencontré dans tous les devins et les mages de son royaume* ¹⁷.

Aussi, malgré leur jeunesse, n'hésita-t-il pas à leur confier des emplois dans les services de l'État. Et Daniel commença à jouir à la cour d'un prestige considérable, qu'il devait conserver jusqu'à sa mort, sous les successeurs du grand roi.

¹⁵ D'après Josèphe, Asphenez et Malasar ne seraient qu'un même personnage. Mais cette opinion n'est pas conciliable avec le texte de la Vulgate.

¹⁶ Flav., I. X, ch. XI.

¹⁷ Les devins — *arioli* — et les mages prétendaient connaître l'avenir et découvrir les choses cachées, les premiers en interrogeant les entrailles des victimes qu'ils offraient sur les autels (*ara*) des idoles ; les seconds en consultant les astres.

CHAPITRE 2

L'histoire de Suzanne

(DAN., XIII, 1-64)

C'est sans doute au cours de ces années d'enfance que se place le procès d'une jeune femme nommée Suzanne, où Daniel eut l'occasion de montrer une sagesse extrêmement précoce et profonde à la fois ¹.

Il y avait à Babylone, parmi les Juifs déportés, un homme de bien qui s'appelait Joakim. D'heureux succès en affaires lui avaient permis d'acheter sur place une maison confortable, qu'agrémentait un parc planté d'arbres aux essences variées : et ce trait laisse voir combien était libéral le régime accordé par les Chaldéens à leurs captifs, ainsi qu'on l'a dit plus haut.

Joakim avait pour épouse une femme d'une remarquable beauté, qui s'appelait Suzanne. Ce nom gracieux signifie en hébreu *le lis et la rose*, et il ne pouvait être mieux porté : car notre héroïne joignait aux avantages extérieurs de la nature les plus hautes qualités morales. Ses parents l'avaient élevée selon la loi de Moïse, *dans la crainte du Seigneur* ; et sa vie exemplaire était un continuel témoignage rendu à Dieu.

Grâce à sa fortune et à l'intégrité de ses mœurs, Joakim était devenu l'un des personnages les plus en vue de la colonie juive de Babylone. Sa vaste demeure servait comme de forum à ses coreligionnaires, qui y venaient discuter entre eux de leurs affaires et régler leurs différends.

Or, à l'époque où se produisit l'incident que nous allons rapporter, les exilés avaient élu comme juges pour l'année en cours, deux hommes d'âge mûr, qui jouissaient de l'estime générale, et qui occupaient la haute situation d'*Archisynagogi*, ou chefs supérieurs de synagogue ². Malheureusement, ils n'avaient de la sagesse et de la respectabilité que l'apparence : sous leurs belles têtes argentées, se cachaient deux âmes de vieux libertins, foncièrement pervers et vicieux. Et ils trouvaient dans la dignité dont ils étaient revêtus un moyen excellent de satisfaire leurs honteuses passions. Ils étaient de ceux que le Sei-

¹ Cet épisode, comme le Cantique des trois enfants dans la fournaise, comme la double aventure de Bel et du dragon, ne figure pas dans le texte des Massorettes. À cause de cela ces trois fragments sont rangés par les critiques modernes dans les textes qu'ils nomment *deutérocanoniques*, au même titre que Tobie, Judith, le deuxième Livre des Macchabées, etc. Mais leur présence dans la version grecque des LXX et dans celle de Théodotion, montre à l'évidence qu'ils ont appartenu au canon primitif des Saintes Écritures chez les Hébreux. On n'a d'ailleurs aucune peine à comprendre que les membres du sacerdoce juif aient cherché à éliminer des Livres Saints une aventure où deux de leurs représentants tiennent un rôle si peu honorable !

² Syr.

gneur avait stigmatisés par la bouche du prophète Jérémie ; de ces *anciens qui semblaient conduire le peuple*, mais qui ne le conduisaient pas du tout ; ils flattaient au contraire tous ses mauvais instincts, et distillaient ainsi le poison qui corrompait la nation sainte à Babylone. C'est eux, pense-t-on communément, que le même Jérémie nous montre, sous les noms d'Achab et de Sédécias, *forniquant avec les épouses de leurs amis, et disant des mensonges en invoquant le nom de Dieu* ³. Pour arriver à leurs fins, ils misaient effrontément sur l'impatience avec laquelle les Juifs attendaient le Sauveur qui devait les délivrer du joug des Chaldéens. Ils confiaient en secret aux femmes sur lesquelles ils avaient jeté leur dévolu, qu'ils étaient de la race de Juda, et qu'ils savaient par révélation particulière, que le Messie serait leur fils. À la pensée de devenir mères du Sauveur, du saint d'Israël, les jeunes Juives consentaient à tout ⁴.

On voyait donc souvent les deux misérables chez Joakim, puisque sa demeure était devenue pour les Juifs un centre de réunion. Ils y venaient, sous le prétexte officiel de dirimer les différends et de trancher les cas épineux, mais en réalité, poussés par l'appât des honoraires que leur valaient ces séances. À ce mobile peu glorieux se joignit bientôt un appétit sans frein de contempler à loisir la belle épouse du maître de maison. Car Suzanne, qui était modeste autant que jolie, demeurait invisible, tant que la foule occupait les lieux : elle restait alors à travailler avec ses servantes dans son appartement. Mais vers midi, lorsque chacun étant rentré chez soi pour déjeuner, le parc était devenu libre, elle se hâtait d'y descendre pour prendre un peu d'exercice, et procéder ensuite à sa toilette en plein air.

Nos deux juges s'en étant aperçus, prirent l'habitude de rester après le départ de la foule, comme s'ils avaient à discuter ensemble des cas qui venaient de leur être soumis. En réalité, toute leur attention était captée par la jeune femme, qu'ils observaient à la dérobée, ne se lassant pas d'admirer combien elle était belle, et gracieuse dans ses moindres mouvements. À ce jeu, on le comprend sans peine, leur passion monta en flèche : car s'il suffit d'un seul regard, au témoignage de l'Écriture, pour mettre le feu à l'âme ⁵, on devine quel brasier pouvait entretenir chez nos deux Don Juan la contemplation assidue de la femme qui avait ravi leurs cœurs. Au lieu de lutter contre ce sentiment coupable, *ils pervertirent leur sens*, dit l'Écriture – *VOUV, leur esprit*, selon le texte grec –, c'est-à-dire, qu'ils étouffèrent la voix de leur conscience et celle de la raison, pour ne plus écouter que la violence de leur passion déchaînée. Ces hommes qui prétendaient juger les autres

³ Cf. Jérém., XXII, 9-18 ; XXIX, 22-23.

⁴ Origène. *Epit. ad Africanum*, Pat. gr., l. XI, c. 64.

⁵ Job, XXXI, 12.

et punir les coupables, oubliaient délibérément le redoutable jugement qu'ils auraient à subir d'eux-mêmes devant Dieu, et le châtement qui attend dès ici-bas le péché d'adultère. Cependant *ils n'osaient s'avouer l'un à l'autre le feu qui les consumait*, moitié parce qu'ils en avaient honte, moitié parce que chacun espérait évincer l'autre, et rester seul avec l'objet de son amour.

Un jour pourtant où ils s'étaient attardés plus longuement que de coutume à observer la jeune femme, l'un d'eux voulut sortir de cette situation délicate, et, prenant son air le plus indifférent, il dit à son collègue : « Allons, rentrons chez nous : il est l'heure de déjeuner ». L'autre ayant acquiescé, ils sortirent ensemble du jardin, puis bientôt se séparèrent, chacun prenant la direction de sa maison. Mais à peine s'étaient-ils perdus de vue, qu'ils s'empressèrent, l'un comme l'autre, de faire demi-tour et de revenir en tapinois dans le parc de Joakim, où ils se retrouvèrent nez à nez. Cette rencontre fâcheuse les amena à abattre leur jeu et à s'avouer réciproquement la passion qui les tourmentait. S'il leur était resté quelque germe de sens droit, cet aveu aurait dû leur ouvrir les yeux et les ramener à une conduite sérieuse. Mais au point où ils en étaient, rien ne pouvait plus les arrêter : ils s'ancrèrent au contraire dans leur mauvais dessein, et poussèrent le cynisme jusqu'à décider d'unir leurs efforts pour faire tomber Suzanne dans un traquenard, afin d'abuser d'elle tous deux successivement. Ils choisirent, pour l'exécution de leur projet, le moment éminemment favorable, où l'épouse de Joakim faisait sa promenade solitaire dans le jardin.

Un jour donc où la matinée avait été particulièrement chaude, Suzanne sortit comme à l'ordinaire, dès que la foule se fut écoulée, avec l'intention de se baigner dans l'un des bassins de son parc. Elle ne vit pas les deux hommes, tandis que, cachés dans un coin, ils l'épiaient avidement. Elle avait avec elle deux servantes. Croyant tout le monde parti, elle pria ces femmes d'abord de fermer les portes du jardin pour la mettre à l'abri de toute surprise indiscreète, puis d'aller chercher le savon, les parfums et les divers objets dont elle usait pour sa toilette ⁶. Les servantes obéirent : elles verrouillèrent – solidement, dit le texte grec – les issues du jardin, puis s'éclipsèrent elles-mêmes par un portillon qui donnait directement sur la maison.

À peine avaient-elles disparu, que les deux misérables sortirent de leur cachette et coururent à leur maîtresse. « *Vois, lui dirent-ils, tu es à notre merci ; les portes du jardin sont fermées, et personne ne nous voit. Rends-toi donc à notre désir et fais ce que nous voulons. Si tu n'y consens pas, nous porterons contre toi une accusation à laquelle tu ne*

⁶ Le mot *smigma*, dit D. Calmet, signifie en général du savon, des pommades et toutes sortes de compositions pour rendre le teint frais et la peau lisse et blanche.

pourras échapper : *nous dirons qu'il y avait un jeune homme avec toi, et que c'est pour cela que tu as renvoyé tes servantes* ».

On devine le saisissement de Suzanne devant cette brusque apparition, et surtout devant le changement d'attitude de ces deux hommes, qu'elle avait toujours regardés avec un grand respect. Du premier coup, elle réalisa le tragique de sa situation. Le témoignage formel porté contre elle par deux personnages aussi considérés serait décisif, puisque la loi de Moïse n'en demandait pas davantage pour établir une sentence de condamnation : *In ore duorum vel trium testium stat omne verbum*⁷. Et elle n'avait aucun témoin à leur opposer, qui put les contredire et parler en sa faveur. « Hélas ! s'écria-t-elle en gémissant, les angoisses de la mort m'enserrent de tous côtés. Quelque parti que je prenne, je suis perdue, et je laisse aux miens un nom déshonoré⁸. Si je cède à vos instances, c'est la mort pour moi : la mort pour mon corps, parce que je serai lapidée comme épouse adultère ; la mort pour mon âme surtout, parce que j'aurai commis un péché grave. Si, au contraire, je vous résiste, vous exécuterez votre menace, et c'est vous qui me ferez mettre à mort. Mais mon choix est fait. Quoi qu'il advienne, jamais je ne me résoudrai à offenser Dieu. *Il est préférable pour moi de tomber entre vos mains sans avoir commis l'infamie que vous me proposez, que de pécher en la présence du Seigneur, auquel rien ne peut être caché* ».

Ayant ainsi fait connaître à ses agresseurs sa détermination, la courageuse femme *poussa un grand cri*, dit l'Écriture, afin d'appeler au secours. Mais les deux anciens se mirent à crier eux aussi, pour couvrir sa voix, et l'un d'eux se précipita *vers la porte du jardin*, comme s'il poursuivait le jeune homme qu'ils prétendront tout à l'heure avoir vu avec elle. En entendant ce vacarme insolite, serviteurs et servantes accoururent. Sans laisser à leur victime le temps d'ouvrir la bouche, les deux juges proférèrent contre elle leur odieuse calomnie. Dans toute la maison, ce fut une stupeur, puis bientôt une désolation : tout le monde aimait Suzanne, on la tenait pour une personne de vertu consommée, jamais sa conduite n'avait donné prise au plus léger soupçon. Mais pouvait-on hésiter devant le témoignage formel de deux juges patentes, de deux personnages investis du respect et de la confiance universels ? La pauvre femme fut chargée de chaînes et enfermée dans un réduit souterrain sous sa maison⁹.

Le lendemain, à l'heure où, comme chaque jour, il y avait affluence chez Joakim¹⁰, les deux anciens arrivèrent, *pleins*, dit l'Écriture, *d'une*

⁷ Deut., XVII, 6.

⁸ Syr., t. IV ; Dan., p. 5.

⁹ D'après Syr. Cf. Poly., t. IV, Daniel, p. 5.

¹⁰ D'après la version syriaque, il semblerait que toute la population juive fut prévenue du drame et qu'elle arriva en masse spécialement ce jour-là, pour assister au procès.

résolution criminelle contre Suzanne... Pleins, à la lettre : parce qu'il n'y avait plus dans leurs cœurs la plus petite place pour la miséricorde, la vérité ou la justice. Ils étaient inexorablement décidés à faire expier à la jeune femme dans son sang, le refus qu'elle leur avait infligé la veille. Sans rien laisser soupçonner des sentiments qui les agitaient, affectant au contraire l'impassibilité sereine qui convenait à des juges d'Israël, ils ordonnèrent de faire comparaître en leur présence la dénommée *Suzanne, fille d'Helcias, femme de Joakim*. On l'alla quérir, et on l'amena bientôt, suivie de ses parents, de ses quatre enfants ¹¹ et de tous ses proches. Sur le conseil de ses amis ¹², elle avait voilé son visage, à la manière des femmes en deuil, afin de cacher sa douleur et ses larmes. Mais ces deux méchants hommes ordonnèrent qu'on lui ôtât ce voile ; ils pouvaient en effet se réclamer de l'usage, qui exigeait qu'on découvrit la face des criminels, pour que tout le monde pût les dévisager et augmenter ainsi leur humiliation ¹³ ; et aussi de la Loi, qui ordonnait de dévoiler la femme soupçonnée d'infidélité, avant de la soumettre à l'épreuve des eaux amères ¹⁴. Mais l'Écriture nous apprend qu'ils agissaient en réalité sous la pression d'un motif inavouable : celui de rassasier leurs yeux à loisir de cette ravissante créature qu'ils n'avaient pu profaner : *car Suzanne avait un teint très délicat et une beauté tout extraordinaire*.

En la voyant ainsi traitée comme une criminelle, tous les siens, tous ceux qui la connaissaient, qui l'aimaient tant pour son charme que pour sa haute vertu, pleuraient à chaudes larmes. Mais, insensibles à toute compassion, *les deux anciens se dressèrent* en accusateurs, rôle incompatible d'ailleurs avec celui de juge. *Ils posèrent leurs mains sur la tête* de leur victime, signifiant par ce geste qu'ils acceptaient pour eux-mêmes la loi du talion s'ils étaient convaincus de mensonge ¹⁵. Puis, avec cynisme, ils firent leur déposition. « *Tandis que nous nous promenions seuls dans le parc*, dirent-ils, *cette...* – et ils ne la désignèrent que par ce pronom, comme pour dire : cette créature abjecte, cet être innommable... – *est entrée ici avec deux servantes. Elle leur a fait fermer les portes du jardin, puis les a renvoyées. Alors un jeune homme qui était caché dans un coin du parc est venu à elle, et ils ont commis le mal ensemble. Témoins de cette vilaine action, nous avons couru vers eux et nous les avons pris sur le fait. Malheureusement nous n'avons pu nous emparer du garçon, parce qu'il était plus vigoureux que nous : il a ouvert la porte et s'est sauvé en toute hâte. Elle, par contre, nous l'avons appréhendée* et nous lui avons demandé

¹¹ D'après les Septante.

¹² Lyre, c. 1678.

¹³ Alb., p. 624.

¹⁴ Num., V, 18.

¹⁵ Alb., p. 624.

qui était le jeune homme. Stupéfaite de se voir ainsi surprise en plein adultère, elle est devenue cramoisie, mais s'est enfermée dans un silence obstiné. Nous regardant d'un œil méprisant, elle faisait semblant de ne pas entendre nos questions. Cependant sa rougeur et son mutisme ne laissent place à aucun doute. Et voilà ce que c'était que Suzanne ! La réputation dont elle jouit ne doit pas nous donner le change. Elle nous a trompés assez longtemps. Mais la colère du Dieu vengeur a jugé l'heure venue de châtier enfin ce crime. Aussi bien, pourquoi n'a-t-elle pas suivi les mœurs de son époux ? Jamais elle ne serait tombée ainsi. Comment d'ailleurs comparer cet homme plein de piété, et cette épouse inique ; ce mari fidèle à sa femme, et cette femme qui trompe son mari ! Que cependant Joakim ne se tourmente point... Il n'y a pas là pour lui la plus petite tache : le fait d'avoir épousé une dévergondée ne le rend pas coupable. L'huile ne souffre aucun dommage quand on l'associe avec de l'eau. Telle est l'affaire pour laquelle nous vous avons convoqués et dont nous nous portons garants. Elle est claire, il est inutile de chercher d'autres témoins. Il ne reste qu'à faire subir à la coupable le supplice qu'elle mérite »¹⁶.

Subjuguée par le ton affirmatif des deux anciens, et par le prestige de leur titre de juges, la foule les crut sur parole. À grand tumulte, sans faire une enquête, sans laisser place à la défense, elle crie que Suzanne était coupable d'adultère, et qu'il fallait la lapider. La jeune femme cependant ne cessait de prier. Les larmes coulaient de ses yeux, et elle suppliait Dieu de lui venir en aide, confiante dans l'assistance qu'il a promise à quiconque l'invoque au milieu du danger. Lorsqu'elle entendit la foule qui demandait sa mort, ses instances redoublèrent, *elle jeta un grand cri*, non point avec ses lèvres, explique saint Jérôme, mais du plus profond de son cœur.

« *Dieu éternel*, dit-elle, allez-vous laisser commettre cette infamie ? Vous qui pénétrez les choses cachées, et qui connaissez toutes choses avant qu'elles n'arrivent, vous savez que le témoignage qu'ils ont porté contre moi est faux ; et c'est pourtant sur cette accusation que je vais mourir, alors que je n'ai rien fait de tout ce que ceux-ci ont mensongèrement inventé contre moi ! »

Et le Dieu souverainement juste, souverainement équitable, qui jamais n'abandonne ceux qui recourent à lui avec confiance, Dieu répondit sur l'heure à ce poignant appel. Tandis qu'on emmenait l'infortunée vers le lieu du supplice, une brusque inspiration traversa l'esprit d'un jeune garçon qui assistait à la scène, et le contraignit à sortir du silence que, par modestie naturelle, il aurait sans doute gardé. C'était

¹⁶ Ce discours est tiré d'un *Poème sur Suzanne* composé au XI^e siècle par le Vénérable Hildebert, évêque du Mans ; cf. Pat. lat., t. CLXXIX, c. 1290.

notre Daniel. Dominant le bruit de la foule, il se mit à crier très fort : « *Je suis innocent du sang de cette femme. Je déclare me désolidariser entièrement de la condamnation que vous venez de prononcer. La femme de Joakim est innocente, sa mise à mort est un crime, je ne veux y avoir aucune part* ».

Cette protestation, répétée avec insistance, surprit les assistants, surtout quand ils s'aperçurent qu'elle venait de Daniel, l'enfant prodige, dont la précoce sagesse était connue de tous et dont on savait qu'il fréquentait en haut lieu. On s'empessa donc autour de lui : « Que veux-tu dire par là ? lui demanda-t-on. As-tu appris à la Cour quelque chose de particulier sur cette affaire ? » Lui cependant, sans se laisser intimider, reprochait âprement à ses compatriotes leur indigne conduite : « Comment êtes-vous assez insensés, fils d'Israël, disait-il, pour condamner à mort sans jugement, sans la moindre enquête préalable, une fille de votre race ? Une femme dont la conduite a toujours été irréprochable, et qui nie formellement ce dont on l'accuse ? Je vous le dis, elle est innocente. Reprenez cette affaire, examinez-la calmement à la lumière de la raison, et vous n'aurez pas de peine à voir que le témoignage porté contre elle est absolument faux ».

Impressionnée par la fermeté de ce langage, par l'accent d'autorité avec lequel parlait l'enfant, la foule s'accoisa et se tut. Quelques hommes d'âge mûr et de situation considérée, qui se trouvaient là, acceptèrent au nom de tous la proposition du défenseur improvisé de Suzanne : « Soit, dirent-ils nous allons reprendre le procès. *Viens, et assieds-toi au milieu de nous. Dirige toi-même la procédure, et indique-nous ce qu'il convient de faire, puisque Dieu t'a donné une sagesse, un discernement qui te donnent le droit d'être traité avec les mêmes égards qu'un ancien* ».

Daniel accepta. Cependant la version syriaque de la Bible dit qu'il refusa de s'asseoir – comme on l'y invitait – pour juger Suzanne, en raison, sans doute, du respect qu'il éprouvait pour une femme de si haut mérite. Son premier soin fut de faire séparer immédiatement les deux accusateurs l'un de l'autre, afin qu'ils ne pussent machiner leur défense ensemble. Puis il ordonna d'amener le premier en sa présence : et dès qu'il l'eut devant lui, il l'apostropha durement ; avec beaucoup de raison, remarque saint Thomas : car, quand on a affaire à un faux témoin, le seul moyen de l'obliger à dire la vérité, est de lui faire peur. « Vieux scélérat, dit l'enfant, toi dont les traits portent non la flétrissure de l'âge, mais celle du vice, *les péchés que tu commettais impunément à longueur d'année, sont arrivés aujourd'hui à leur échéance. L'heure est venue de régler tes comptes. Toi qui es si prompt à accuser autrui, tu oublies que tu rendais des jugements injustes, que tu opprimais les innocents, que tu acquittais les coupables, moyennant finance, violant*

ainsi ouvertement la loi du Seigneur ¹⁷. *Maintenant donc*, puisque tu prétends avoir surpris cette femme en train de commettre le péché d'adultère, dis-nous donc, *je te prie, sous quel arbre tu les as vus parler ensemble*, elle et son complice ? » L'inculpé essaya de payer d'audace : « *Sous un lentisque* », répondit-il. Le lentisque est une plante résineuse, au feuillage très dense, sous lequel il est aisé en effet de se dissimuler. Peu importe d'ailleurs son espèce exacte : ce qu'il faut retenir de ce dialogue, c'est que le premier accusé désigne un arbuste, tandis que son complice parlera d'un arbre de grande taille. « Voilà un beau mensonge, s'écria Daniel, juste ce qu'il fallait pour te condamner. Car l'ange du Seigneur a reçu l'ordre de t'exécuter, et il va te couper en deux » ¹⁸.

Sur ces mots, ayant ordonné qu'on emmenât l'homme, il fit venir son collègue, et lui parla d'emblée avec la même rudesse. « *Race de Chanaan*, lui dit-il, et non de Juda – ce qui voulait dire : bien que par ta naissance, tu appartiennes à la race juive, en réalité, tu es par tes vices un fils de Chanaan, de cette race maudite et vouée tout entière à l'extermination –, *la beauté de cette femme* t'a tourné la tête. Tu en as oublié la loi de Dieu, ta dignité d'ancien, ta fonction de juge, *et ton cœur s'est laissé emporter par la concupiscence*, comme une barque par un torrent en furie. Ton ami et toi, d'ailleurs, vous n'en étiez pas à votre coup d'essai : il y avait longtemps que *vous en agissiez ainsi avec les filles d'Israël*, quand elles vous plaisaient ; et elles, effrayées, se rendaient à vos désirs ; parce qu'elles étaient faibles, parce qu'elles appartenaient aux tribus schismatiques, qui ont abandonné la descendance de David et le culte du vrai Dieu, pour suivre Jéroboam et adorer des veaux d'or. Mais *la fille de Juda*, elle, n'a pas eu peur, et vous a tenu tête. *Maintenant donc, dis-moi, sous quel arbre tu les as surpris, tandis qu'ils conversaient entre eux ?* » « *Sous un chêne vert* », répondit l'ancien ¹⁹. « *Toi aussi*, reprit Daniel, *tu as fait un beau mensonge*, qui va te coûter la tête. *L'Ange du Seigneur est là, qui t'attend*, le glaive à la main, *pour te couper en deux* ²⁰, *et te faire mourir*, comme ton collègue ».

À ces mots, la foule éclata en actions de grâces, remerciant Dieu d'avoir ainsi déjoué le complot des méchants, et rendu manifeste l'innocence de celle qui avait mis sa confiance en lui. *Tous se levèrent comme un seul homme*, pour aller dénoncer les deux anciens auprès des juges de Babylone : l'interrogatoire auquel Daniel les avait soumis avait rendu évidentes leur hypocrisie et la fausseté de l'accusation for-

¹⁷ Ex., XXIII, 7.

¹⁸ Le texte grec fait ici un jeu de mots entre le supplice que va subir l'accusé, σχισει (il te coupera) et le nom de l'arbre qui entraîne sa condamnation, υπο σφισιον. Saint Jérôme a essayé de le rendre en latin, en transposant le nom grec de l'arbuste dans la Vulgate, et en disant *sub schino*, au lieu de *sub lentisco*, que portait l'ancienne Itala. Ce qui donne : *schino... scindet*.

¹⁹ Ici encore l'ancienne Itala portait : *sub ilice*. Mais saint Jérôme a conservé, comme tout à l'heure, le mot grec et traduit *sub prino*.

²⁰ C'est-à-dire : pour séparer ton âme de ton corps.

gée par eux. On leur appliqua donc la loi du talion, comme le prescrivait le *Deutéronome* : « *Lorsque après une enquête très soigneuse, on établira qu'un faux témoin a dit un mensonge contre son frère, on lui appliquera ce qu'il avait médité de faire à son frère* »²¹. Normalement, ils auraient dû être lapidés, puisque c'était le châtement fixé par la loi de Moïse pour toute femme coupable d'adultère²². Mais la plupart des commentateurs pensèrent qu'ils furent brûlés vifs, à cause d'un passage de *Jérémie*, qui dit que *le roi de Babylone les fit rôtir dans une poêle*²³. Malgré toutes les concessions faites par les Chaldéens aux Juifs déportés, ils ne leur laissaient certainement pas la liberté d'exécuter eux-mêmes les sentences capitales. Les deux condamnés furent donc remis aux magistrats de Babylone, et ceux-ci leur appliquèrent le châtement en usage dans le pays, c'est-à-dire la peine du feu²⁴.

Commentaire moral et mystique

On a comparé le cas de Suzanne à celui de Lucrèce, qui vécut à Rome au Ve siècle avant Jésus-Christ, sous le règne de Tarquin le Superbe, et que l'on citait comme un modèle de fidélité conjugale. À cause de cela même, le fils du roi, un débauché de la pire espèce, s'introduisit chez elle, un soir où elle était seule, et voulut lui faire violence. Comme elle se défendait, menaçant d'appeler au secours, il lui dit : « Tais-toi, Lucrèce. J'ai un poignard dans la main : si tu pousses un cri, je te tue ». Mais la jeune femme ayant répondu qu'elle était prête à mourir plutôt que de consentir à ce qu'il demandait, le misérable reprit : « Sache qu'après t'avoir tuée, je mettrai près de toi, dans ton lit, le corps d'un esclave que j'aurai également poignardé, et je déclarerai vous avoir exécutés tous les deux, pour vous avoir surpris en flagrant délit d'adultère ». Affolée par la crainte du déshonneur, la malheureuse alors se prêta aux désirs du mauvais garçon. Puis, désespérée de l'outrage quelle avait subi, se croyant indigne de survivre à une telle honte, elle appela son mari, Collatin, ainsi qu'un de ses parents, Brutus, et après leur avoir fait jurer à tous deux de la venger, elle se plongea un fer dans la poitrine.

De cela, saint Augustin la blâme sévèrement.

Pourquoi, demande-t-il se punir elle-même, comme si elle était coupable du crime d'adultère, alors qu'elle était innocente ? Le corps opprimé par la violence, ne perd rien de sa sainteté, tant que l'âme est pure. Une femme n'a aucune raison de s'infliger à elle-même le châtement suprême, quand c'est le péché d'autrui qui l'a réduite par force... Si la volonté reste chaste, quand le corps succombe, le crime est à l'oppresseur, non à la victime. Parlant de ce sujet, un auteur l'a dit admirablement et en toute vérité : « Ils étaient deux, un seul fut adultère »²⁵.

²¹ XIX, 18.

²² Lévit., XX, 10.

²³ XXIX, 22.

²⁴ Sic Carth., Thom., Gloss., etc.

²⁵ *Cité de Dieu*, l. I, ch. XIX, 1 ; Pat. lat., t. XLI, p. 32.

En réalité, le sentiment qui porta la fière patricienne à se donner la mort, fut moins l'amour de la chasteté, que la crainte du déshonneur ; ce fut donc, à la vérité, un sentiment très humain, fondé sur l'amour-propre, sur ce « point d'honneur » que sainte Thérèse devait dénoncer un jour comme le plus grand ennemi du progrès spirituel.

Lucrece commit une double erreur : celle de céder aux menaces de Tarquin, et celle de se punir elle-même. Suzanne ne tomba ni dans l'une, ni dans l'autre : elle refusa d'obtempérer à l'invitation des deux vieillards, et elle remit sa cause à la justice de Dieu. Elle accepta ainsi de perdre sa vie et son honneur, plutôt que de manquer à la Loi, et elle sauva l'une et l'autre.

*

À propos des cris qu'elle poussa, en entendant les menaces de ses deux agresseurs, saint Ambroise souligne que, lorsqu'une femme se défend énergiquement contre un assaut de ce genre, en appelant à l'aide, en se servant au besoin de ses mains et de ses pieds, il est difficile de lui faire violence. Le saint Docteur oppose la conduite de notre héroïne à celle d'une vierge de son temps, qui s'appelait Suzanne, elle aussi, et qui était misérablement tombée :

Tu me diras peut-être : « Je n'ai pas voulu ce mal, j'ai subi une violence ». Elle te répondra, cette généreuse Suzanne dont tu portes faussement le nom : « Moi, j'étais prise entre deux anciens, deux juges du peuple ; j'étais seule avec eux sous les arbres d'un parc : et je n'ai pu être vaincue, parce que je ne l'ai pas voulu. Toi, tu n'avais affaire qu'à un tout jeune homme, un triple sot (*ineptissimo*), et tu te trouvais en plein milieu de la ville. Comment donc as-tu pu subir violence, sinon parce que tu as voulu être violée ? Qui a entendu tes cris ? Qui t'a vu résister ? ²⁶ »

*

Au sens mystique, Suzanne est la figure de la divine Sagesse, c'est-à-dire du Verbe incarné, maître de toute vérité. Son nom veut dire *le lis et la rose*, parce que ce sont là, en effet, les couleurs du Sauveur : « *Mon Bien-Aimé*, dit l'Épouse du Cantique, *est devenu blanc et rouge* » ²⁷ : blanc comme le lis, par l'éclat de sa pureté immaculée ; rouge comme une rose pourpre, par l'amour dont il est embrasé et qui lui a fait verser tout son sang.

Les deux juges qui épient Suzanne pour la faire tomber dans leurs filets et assouvir sur elle leur passion, représentent les Princes des prêtres, les Scribes et les Anciens, qui observaient sans cesse Jésus pour le prendre en défaut, et satisfaire enfin la jalousie dont ils étaient dévorés contre lui. Les deux juges attendent pour arrêter la jeune femme qu'elle soit seule, et que la foule se soit écoulée ; comme les Sanhédrites guetteront, pour se saisir du Christ, un moment où il soit loin de la foule parce qu'ils auront peur, eux aussi, d'une manifestation populaire : *Non in die festo, ne forte tumultus fieret in populo* ²⁸.

²⁶ *Ad virginem lapsam*, c. IV ; Pat. lat., t. XVI, p. 386.

²⁷ V, 10. *Dilectus meus candidus et rubicundus*.

²⁸ Mt., XXVI, 5. « *Pas un jour de fête, de crainte qu'il n'y ait un soulèvement parmi le peuple* ».

L'arrestation de Suzanne, sa condamnation sur les dépositions de faux témoins, l'aveuglement insensé d'une foule qui, jusqu'alors, n'avait pour elle qu'estime et sympathie, et qui soudain réclame son exécution, sont des figures limpides de ce qui se passera au moment du procès de Jésus.

Mais là où le divin Maître ne rencontrera que la lâcheté et la veulerie d'un Ponce-Pilate, la fille de Juda, plus heureuse, voit surgir un défenseur. Les paroles que prononce Daniel sont identiques à celles que profétera six siècles plus tard le procureur romain : « *Je suis innocent, dit-il, du sang de celle-ci* »²⁹. Seulement il ne s'en tient pas là ; il ne se lave pas ostensiblement les mains pour dégager sa responsabilité du crime qui se prépare. Par la véhémence de ses paroles, par l'énergie de son attitude, il contraint les Juifs à reprendre le procès, lui qui n'est pourtant qu'un enfant, et qui n'a ni l'autorité de l'âge, ni celle de la fonction.

Pilate, qui disposait de la force publique, n'aurait pas eu de mal, s'il l'avait voulu, à exiger que l'on fit en sa présence la révision du procès. Il aurait dû, comme Daniel, interroger lui-même, un à un, ceux qui accusaient Jésus, au lieu de s'en remettre aux clameurs de la foule. Il lui aurait été facile d'établir que jamais le Sauveur n'avait interdit de payer le tribut à César ni provoqué de désordre dans le peuple, ni tenté de se faire acclamer roi. C'étaient là d'infâmes calomnies, qui eussent fondu comme neige au soleil devant la moindre enquête sérieuse.

Mais si Pilate a trahi honteusement son devoir, d'innombrables témoins se sont levés au cours des âges pour défendre la pureté de la doctrine du Christ. Daniel est la figure de tous les martyrs et confesseurs, docteurs et théologiens, qui sans cesse se sont dressés et se dresseront jusqu'à la fin des temps, pour confondre les ennemis de la foi, et montrer la fausseté des accusations qu'ils portent contre la chaste épouse du Christ, l'Église catholique.

²⁹ Dan, XIII ; Mt., XXVII, 24.

CHAPITRE 3

La statue aux pieds d'argile

(DAN., II, 1-49)

Lorsqu'après la mort de Nabopolassar, Nabuchodonosor se trouva seul à la tête de l'empire babylonien, il pouvait se considérer sans outrecuidance comme le maître de l'heure, et l'arbitre des destinées du monde. Les deux seuls États qui eussent été en mesure de lui faire échec se trouvaient maintenant hors de cause. Ninive avait été anéantie en 612, et l'Égypte s'était vue expulsée de l'Asie par la victoire de Karkemisch. Grisé par cette situation hors de pair, le jeune souverain se laissait emporter aux plus folles évagations, et se demandait sérieusement s'il n'était pas un dieu plutôt qu'un homme, lorsqu'une nuit, il eut un songe qui le remplit d'épouvante. À son réveil, il voulut en reprendre la trame et en chercher la signification : mais à sa grande surprise il lui fut impossible d'en retrouver le fil dans sa mémoire. Alors il ordonna de réunir en hâte – et Dieu sait s'ils étaient nombreux à Babylone ! – les astrologues, augures, nécromanciens et devins de toutes espèces ; tous ceux qui faisaient profession de prédire l'avenir, de conjurer les mauvais sorts, d'observer le mouvement des astres, de rechercher les causes de toutes choses et spécialement celles des maladies, de prévoir les accidents, les morts subites, etc.

Dans cette gent plutôt mélangée, il y avait une corporation qui émergeait nettement, celle dite des Kasdim, ou « Chaldéens ». C'était, d'après Diodore de Sicile, une caste sacerdotale, qui jouissait d'une situation privilégiée, aussi considérée que celle des prêtres en Égypte. Ses membres habitaient un quartier séparé, sur l'Euphrate ; ils étaient exempts de charges et d'impôts. Ils passaient leur temps à étudier la physique et l'astrologie. Ils tiraient des horoscopes, prédisaient l'avenir, observaient les astres, honoraient les dieux par des sacrifices et les invoquaient par des incantations. Ils interprétaient les songes et les prodiges. Ils se transmettaient leur science de père en fils, et se montraient en général extrêmement habiles à donner des explications pour tout. Diodore et d'autres ont cru qu'ils avaient eu pour initiateurs les Égyptiens, dont la civilisation était regardée la première en date de l'histoire universelle ; mais Cicéron tient les Chaldéens pour les plus anciens philosophes du monde ¹, et les récentes découvertes sur la culture sumérienne semblent bien confirmer cette opinion. De son côté,

¹ *De divinatione*, l. I.

Flavius Josèphe écrit que c'est Abraham – et donc un Chaldéen – qui enseigna aux Égyptiens les principes de l'astronomie et des mathématiques : « C'est par lui, dit-il, que ces sciences sont passées des Chaldéens aux Égyptiens, et des Égyptiens aux Grecs »².

Le roi Nabuchodonosor fit donc intimer à tous ces gens l'ordre de venir au palais en grande diligence, et, quand il les eut devant lui, il leur exposa le souci dont il était obsédé : « J'ai eu cette nuit, dit-il, un songe extraordinaire, qui, me remplissant tour à tour d'admiration et de terreur, a jeté mon esprit dans la plus grande confusion. J'en suis extrêmement tourmenté, d'autant plus que je ne peux plus me rappeler maintenant ce qui m'a été montré ». Il lui en était resté seulement, explique saint Jérôme, une ombre légère ; quelque chose comme la trace d'un souffle sur un miroir ; assez pour le reconnaître si on le lui rappelait, et pour ne point s'en laisser conter si l'on se risquait à ce jeu.

Les Chaldéens donc, parce qu'ils étaient les plus élevés en dignité, prirent la parole au nom de tous, et répondirent au roi, *en langue syriacque*³ : « Sire, vivez à jamais ! Dites à vos serviteurs le songe que vous avez eu, et nous l'interpréterons. – La chose m'a échappé, répondit le roi, mais vous savez ce que j'attends de vous. Hâtez-vous de me satisfaire. Si vous ne me dites pas le songe que j'ai eu et ce qu'il signifie, vous serez tous condamnés à mort ; vos femmes et vos enfants seront vendus comme esclaves⁴, et vos maisons seront mises à l'encan. Si au contraire, vous me rapportez le songe et ce qu'il signifie, vous recevrez de moi, outre les récompenses qui vous sont dues, des dons supplémentaires et de grands honneurs. Faites-moi donc connaître le songe, et son interprétation ».

Une telle prétention était évidemment exorbitante. Néanmoins les commentateurs n'ont pas craint de lui chercher une excuse ; les Mages, écrit par exemple saint Albert le Grand, enseignaient que tout dans l'univers, y compris les rêves, dépendait du mouvement des astres. « Puisqu'ils connaissent ce mouvement, se disait Nabuchodonosor, ils doivent être en mesure de reconstituer le songe »⁵.

Aussi lorsque à son injonction, les Chaldéens répondirent en réitérant leur requête : « Que le roi dise à ses serviteurs le songe qu'il a eu,

² Flav., l. I, ch. 8.

³ L'auteur s'est servi jusqu'ici de la langue hébraïque. À partir de cette réponse des Mages, et jusqu'à la vision de Balthazar, au chapitre VIII, il emploie l'araméen – ou syriaque –, dialecte courant que tout le monde comprenait dans le pays. Les commentateurs se perdent en conjectures sur ce changement d'idiome sans qu'aucune raison apparaisse vraiment décisive. La critique voit là un argument qui permet d'affirmer que ce livre a été écrit par différents auteurs. Il est de toute évidence au contraire que le premier soin du rédacteur final, s'il y en avait un, aurait été de rétablir l'unité de la langue. Disons simplement que Daniel, qui savait parfaitement et l'hébreu et l'araméen, a probablement employé tour à tour ces deux idiomes dans le seul but de rendre son récit plus vivant.

⁴ Carth., 18.

⁵ Alb., p. 469.

et nous lui en donnerons l'interprétation », il commença à perdre patience : « *Je vois bien, dit-il, que vous cherchez à gagner du temps. Sachant que le songe m'a échappé, vous pensez qu'il me reviendra peut-être tout à l'heure et que je vous le dirai. Mais je ne suis pas dupe de votre jeu. Rapportez-moi le songe que j'ai eu, ou vous subirez tous la sentence que j'ai prononcée. Si je n'exigeais pas cela d'abord, vous me composeriez une interprétation imaginaire et pleine de fausseté, et vous me l'exposeriez pour occuper le temps, jusqu'à ce que, me lassant de cette affaire, je donne un autre cours à mes pensées. Mais il n'en sera pas ainsi : dites-moi le songe, afin que je puisse me rendre compte par là, que l'interprétation que vous m'en donnerez ensuite sera véritable* ».

Terrifiés par ces menaces, les mages essayèrent de faire comprendre au tyran qu'il exigeait d'eux l'impossible : « *Il n'y a pas d'homme sur la terre, ô roi, dirent-ils, qui puisse accomplir votre commandement. Jamais aucun prince, quelque grand et puissant qu'il fût, n'a demandé chose pareille à devin, magicien ou Chaldéen.* Cela dépasse la capacité de l'intelligence humaine ; il n'est personne au monde qui puisse découvrir le songe que vous avez eu et l'exposer devant vous, hormis les dieux qui n'ont pas de commerce avec les hommes ».

Par ces derniers mots, les Mages à leur insu préparaient les voies à Daniel : ils montraient à l'avance que le Dieu dont celui-ci se réclamait, serait supérieur à tous les autres, puisqu'il révélerait une chose que ni les démons, ni les dieux des Chaldéens n'avaient pu faire connaître à leurs intermédiaires ». Ils l'avouent, les mages, dit saint Jérôme, ils l'avouent, les devins ; elle l'avoue, toute la science des lettres selon le monde. La connaissance de l'avenir n'appartient pas aux hommes, elle n'appartient qu'à Dieu »⁶.

En entendant la réponse des Chaldéens, le roi entra en fureur, comme font les despotes quand leur volonté se heurte à un obstacle qui ne cède pas. Sur l'heure, et sans autre forme de procès, il ordonna de *mettre à mort tous les sages de Babylone*. L'exécution de cette sentence fut confiée à l'un des premiers officiers de la cour, un certain Aioch, auquel la Vulgate donne le titre de *prince de la milice*, c'est-à-dire qu'il était probablement commandant de la garde royale. Toutefois la version arabe de la Bible le nomme plus modestement : *chef des cuisines*. Nous avons déjà rencontré le cumul de ces deux fonctions chez l'eunuque Putiphar, dans l'histoire de Joseph⁷, et nous la retrouverons lors de la prise de Jérusalem, chez Nabuzardan. On peut en déduire qu'Aioch exerçait une charge analogue à celle de maréchal du

⁶ Hier., c. 499.

⁷ Cf. dans la même collection : *Les Patriarches*, liv. III, ch. 3, p. 249.

palais. Sans perdre de temps, il fit rassembler tous les devins, mages et enchanteurs de Babylone, afin de les mettre à mort. Le texte de la Vulgate laisserait même supposer que la sentence reçut un commencement d'exécution : *Sapientes interficiebantur*, dit-elle. Mais la version chaldéenne porte simplement qu'ils *allaient être tués* : et la majorité des commentateurs préfèrent cette interprétation ⁸.

*

Daniel n'avait pas assisté à la séance dramatique du matin. Cependant, il figurait, ainsi que ses trois compagnons, sur la liste des « sages de Babylone » : leur science et leur intelligence étaient connues de la ville entière. Il fut donc extrêmement surpris quand il vit qu'on venait l'arrêter, et s'empressa de demander des explications à Arioch : « Prince, lui-dit-il, pour quelle raison notre souverain a-t-il prononcé cette sentence impitoyable ? » ⁹. Le haut fonctionnaire lui raconta alors ce qui c'était passé au lever du roi, l'impuissance des mages à retrouver le songe, et l'arrêt sans appel prononcé contre eux. Hardiment, Daniel, confiant dans l'amitié que Nabuchodonosor lui avait toujours témoignée, demanda à le voir en particulier ¹⁰. Introduit aussitôt, il le supplia de surseoir à l'exécution des devins, promettant d'apporter sans tarder, et l'énoncé du songe, et son explication. Nabuchodonosor connaissait assez le jeune homme pour savoir qu'il ne parlait jamais à la légère. Il acquiesça, et le massacre fut différé.

Daniel, remis en liberté provisoire, se hâta de *rentrer dans sa maison*, c'est-à-dire, à la lettre, dans la chambre dont il avait la jouissance au palais, car il désirait se recueillir et prier à son aise. Mais surtout, il se retira *dans sa maison* intérieure, au-dedans de lui-même, dans ce sanctuaire secret de l'âme, dont le Christ devait dire un jour à ses disciples : « *Toi, quand tu prieras, entre dans ta chambre, et là, après avoir fermé ta porte, prie ton Père dans le secret* » ¹¹.

Admirons ici, avec Théodoret, la conduite de notre saint. S'il n'avait été, comme les mages et les augures, qu'un hypocrite et un intrigant, il se serait répandu en courses, en sollicitations, en allées et venues, en agitation et démarches de toutes espèces ; ou bien, il aurait multiplié les incantations et les démonstrations devant les idoles, à la manière des prêtres de Baal ¹². Mais, parce qu'il était un vrai serviteur de Dieu,

⁸ Hérodote (III, 77-79) rapporte que les Perses célébraient chaque année une fête pour commémorer un massacre général des Mages qui avait eu lieu sous Darius. Mais les circonstances sont très différentes de celles de l'épisode conté par la Bible.

⁹ Théod., c. 1290.

¹⁰ D'après Josèphe, il fit demander cette audience par Arioch.

¹¹ Mt., VI, 6.

¹² III Reg., XVIII, 26 et seq.

il s'appliqua au contraire à trouver le silence, le recueillement, le calme dont sa pensée avait besoin, pour prier librement et intensément ; il savait qu'aucun moyen n'était plus efficace pour arriver à la fin qu'il poursuivait.

De plus, il demanda à ses trois inséparables, Ananias, Misaël et Azarias, de se mettre eux aussi en prière, « afin, dit saint Jérôme, de ne point paraître trop présumer de son propre mérite en s'y livrant seul, et pour que, puisque leur péril était commun, leur oraison le fût aussi ». Ils priaient donc tous quatre de conserve, suppliant Dieu de leur révéler le songe du roi, et d'arracher ainsi les devins à l'extermination suspendue sur leurs têtes. Une instance si pressante, si confiante, ne pouvait laisser insensible Celui qui veille avec la sollicitude d'un Père, sur toutes les créatures sorties de ses mains. Bientôt une lumière intérieure fit connaître à Daniel le songe qu'avait eu Nabuchodonosor ¹³.

*

Le premier mouvement du jeune homme, en recevant cette faveur qui allait sauver sa vie et celle de tant d'autres, fut, non pas de courir chez le roi pour la lui communiquer, mais de témoigner sa reconnaissance au Très-Haut par un cantique d'action de grâces, qu'il composa séance tenante : « *Béni soit, dit-il, le Dieu du ciel, le Dieu qui transcende infiniment toutes les idoles de la terre : Que son Nom soit béni à travers les siècles des siècles, parce que c'est à lui qu'appartiennent la sagesse et la force* ¹⁴ ! *C'est lui qui préside à la succession des temps et des âges ; à la croissance, à l'épanouissement, à la disparition des royaumes, des institutions, des civilisations ! C'est lui qui donne la sagesse aux sages, et la science à ceux qui savent se gouverner eux-mêmes en se soumettant à une discipline ! C'est Lui qui aide l'intelligence de l'homme à pénétrer les choses profondes, et lui révèle les mystères que sa raison ne saurait découvrir toute seule ! Il connaît, ce Dieu, le secret des ténèbres, et la lumière est avec Lui, parce qu'Il est lui-même la lumière, lumière éblouissante, lumière incompréhensible, lumière à laquelle la nuit la plus opaque ne saurait résister ! Dieu de nos pères, Vous qui toujours, même dans les pires conjonctures, vous montrez si miséricordieux pour les enfants de vos serviteurs Abraham, Isaac et Jacob, je vous rends grâces et je vous loue ! Bien souvent déjà, vous m'avez donné sagesse et force pour me tirer des pas difficiles. Et*

¹³ Comment se fit cette révélation ? L'Écriture ne le dit pas. Le texte porte simplement que *le mystère fut révélé à Daniel de nuit par une vision*. – La plupart des commentateurs, s'appuyant sur le mot : *de nuit*, pensent que le prophète eut, au cours de son sommeil, un songe qui fut la répétition de celui du roi et dont l'intelligence lui fut donnée ensuite par une révélation : *Somnium regis suo discit somnio*, dit saint Jérôme. D'autres cependant, tel saint Albert le Grand, mettent l'accent sur le mot : *vision*, et croient que tout, et le songe, et sa signification, fut montré au prophète dans une vision, au cours de sa prière, alors qu'il était pleinement éveillé. – Hier., c. 500 ; Alb., p. 473.

¹⁴ LXX : *l'intelligence*.

maintenant, à l'heure du plus grand péril, voici que vous me faites voir ce que nous vous avons demandé : vous m'avez révélé le songe du roi, et vous m'en avez donné l'intelligence... »

Sa prière achevée, Daniel rejoignit ses compagnons : il les trouva en train de se préparer à mourir ¹⁵. En hâte, il leur annonça la bonne nouvelle, et, avec eux remercia Dieu d'avoir eu pitié de leur jeunesse. Puis, dès que le jour commença à poindre, il se rendit chez Arioch : « *Ne tuez pas, dit-il, les sages de Babylone. Menez-moi plutôt au roi, et je lui donnerai l'explication qu'il désire* ». Le chef de la milice n'en demanda pas davantage : il connaissait son interlocuteur, et savait qu'on pouvait avoir confiance en sa parole. Il le pria de le suivre, et se dirigea avec lui vers les appartements du roi. Il était tout heureux de porter à son maître une nouvelle qui, certainement, le comblerait de joie, et soulagé aussi d'être délivré de sa mission de massacrer. « *Voici, dit-il dès qu'ils furent introduits, j'ai trouvé parmi les captifs de Judée, un homme qui donnera à Votre Majesté l'explication qu'elle désire* ».

Sur cette manière de présenter l'affaire, saint Jérôme remarque :

Ce qui est une grâce de Dieu, Arioch l'attribue à sa propre diligence. Il dit : J'ai trouvé, alors que c'est Daniel qui s'est présenté spontanément à lui pour être mené au roi. Telle est la conduite habituelle des porteurs de nouvelles : quand ils ont quelque chose de bon à annoncer, ils veulent qu'on leur en fasse mérite ¹⁶.

« Est-il vrai, Balthazar, demanda le roi à Daniel en l'appelant par le nom qu'il portait à la cour, est-il vrai que tu es capable de me dire le songe que j'ai eu, et de m'en donner l'interprétation ? – Sire, répondit Daniel, n'allez pas surtout me croire plus habile ou plus savant que les prêtres chaldéens ¹⁷ : *car le mystère sur lequel le roi les a interrogés, il n'y a au monde ni sages, ni mages, ni devins, ni aruspices* ¹⁸, qui puissent le lui découvrir. C'est chose au-dessus des forces humaines. *Mais il y a dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères*, et c'est Lui qui par cette vision a voulu faire connaître à Votre Majesté les événements qui arriveront dans la suite des temps. Ce Dieu a eu compassion du danger de péril où nous étions, mes compagnons et moi ¹⁹, et pour nous en tirer, il a daigné me manifester à moi aussi le songe qui vous a si fortement ému.

« L'autre soir, donc, tandis qu'étendu sur votre lit, Sire, vous attendiez le sommeil, vous aviez longuement songé à l'avenir du magnifique empire que vous avez fondé. Conserverait-il toujours la puissance et

¹⁵ Flav., l. X, ch. XI.

¹⁶ Hier., c. 501.

¹⁷ Flav., l. X, ch. XI.

¹⁸ Les *aruspices* dont il est question ici, qui n'ont pas figuré dans les énumérations précédentes sont, d'après saint Jérôme, les devins que les Grecs appelaient *hépastoscopes* et qui examinaient les entrailles des victimes, pour en tirer des prédictions.

¹⁹ Flav., *loc. cit.*

l'éclat qu'il possède actuellement ? Irait-il toujours de succès en succès, de victoire en victoire ? Serait-il toujours invincible ? Ou bien connaîtrait-il un jour à son tour, la défaite et la déchéance ²⁰ ? Telles étaient les pensées que vous rouliez en vous-même, lorsque vous vous êtes endormi. Alors le Dieu tout-puissant, qui seul connaît l'avenir et peut en révéler le secret, vous a montré dans un songe, et sous une forme mystérieuse, ce qui doit arriver après vous. Il a daigné me le faire connaître à moi aussi, non pas en vertu de la sagesse naturelle, dont il m'a cependant abondamment doué, mais par une communication spéciale, afin que je puisse en donner l'interprétation à Votre Majesté ».

On voit que Daniel s'appliquait avec beaucoup de délicatesse, d'une part à innocenter les Mages, et d'autre part, à présenter le songe comme une marque de la bienveillance de Dieu envers Nabuchodonosor.

« *Vous avez donc eu, ô roi, une vision durant votre sommeil. Vous avez vu apparaître dans la nuit quelque chose qui ressemblait à une statue. Elle était énorme, et de dimensions colossales ²¹. Elle se dressait devant vous, les yeux fixés sur vous, et son visage était terrible. Sa tête était d'un or très pur ; sa poitrine et ses bras étaient d'argent ; son ventre et ses cuisses, d'airain ; ses jambes, de fer ; ses pieds, partie de fer, partie d'argile. Tandis que vous la regardiez, une petite pierre se détacha de la montagne, sans que les mains d'aucun homme l'eussent touchée, elle vint heurter les pieds de la statue, et ceux-ci furent mis en miettes. Le colosse s'écroura lourdement : alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or furent broyés et réduits en poussière, comme les débris de paille qui restent sur l'aire en été, une fois que le blé a été battu. Ces parcelles furent emportées par le vent, dans toutes les directions, sans qu'on puisse en trouver aucune trace. Au contraire, la pierre qui avait frappé la statue, s'amplifia et devint une grande montagne, qui remplit toute la terre. Voilà, ô roi, le songe que vous avez eu. Nous allons maintenant en donner l'interprétation devant vous ».*

Daniel va expliquer au puissant monarque que Dieu, par ce songe, a répondu à la question qu'il ruminait en lui-même avant de s'endormir. Non, l'empire qu'il a si solidement établi ne durera pas indéfiniment : ses jours sont comptés, et il devra bientôt céder la place à d'autres, qui disparaîtront à leur tour.

Les quatre métaux qui, dans la statue, se font suite de la tête aux pieds en ordre décroissant de valeur représentent les quatre royaumes qui, au cours de l'histoire ancienne, exerceront une hégémonie univer-

²⁰ D'après Théod., c. 1295.

²¹ Le texte latin dit qu'elle était une, et cet adjectif est important remarque M. Fillion (p. 231) : « Il n'y avait qu'une seule image, quoiqu'elle fût composée de matières très distinctes et qu'elle représentât des faits multiples ». Le texte grec — au moins celui que suit Théodoret — renforce cette explication puisqu'il dit : μία πολλα, une et multiple.

selle, et seront pour un temps les maîtres de la planète. Ce sont l'empire assyrien, l'empire médo-perse, l'empire d'Alexandre, et l'empire romain. Tous les quatre atteindront à une puissance souveraine, qui paraîtra un moment invincible. Et cependant ils s'écrouleront l'un après l'autre, et jamais aucun pouvoir n'arrivera à s'asseoir d'une façon stable ici-bas, jusqu'au jour où *la petite pierre, se détachant de la montagne*, établira un royaume qui n'aura pas de fin : et cette pierre, ce sera le Christ : *Petra auteur erat Christus* ²².

« Vous êtes le roi des rois, continua Daniel, et le Dieu du ciel vous a donné la royauté, la force, l'empire et la gloire. Il vous a assujéti tous les lieux où habitent les enfants des hommes, et les bêtes des champs ; il a placé aussi dans votre main les oiseaux du ciel, et il a soumis toutes choses à votre autorité : c'est donc vous qui êtes la tête d'or.

« Après vous, il s'élèvera un second royaume, moindre que vous, qui sera d'argent ; auquel un troisième succédera qui sera d'airain, et qui commandera à toute la terre. Après quoi il en viendra un quatrième, qui sera comme le fer : de même que le fer brise et dompte toutes choses, ainsi il brisera et réduira en poudre tout ce qui prétendra lui résister. Mais, vous avez vu qu'une partie des pieds et de leurs doigts était d'argile de potier, l'autre de fer ; c'est là un signe que le royaume, bien que naissant d'une souche de fer, sera divisé... Et les doigts des pieds étaient partie de fer, partie d'argile, pour faire entendre que le royaume sera en partie solide, en partie fragile. Par des alliances humaines, ses maîtres chercheront à associer le fer et la terre d'argile, mais ils n'y pourront pas réussir, parce que c'est là chose impossible.

« Avant que s'achève la série de ces empires, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui, lui, durera éternellement, et dont l'hégémonie ne passera point. Il brisera et anéantira tous les autres, tandis que lui-même subsistera à jamais. Ainsi par l'image de la pierre que vous avez vue se détacher de la montagne, sans le concours de mains humaines, et qui a réduit en poussière l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or, le grand Dieu a soulevé pour vous, ô roi, le voile de l'avenir, et vous a montré ce qui arrivera dans les siècles futurs. *Le songe est véritable, l'interprétation que je viens d'en donner est certaine* ».

*

Reprenons maintenant cette prophétie en la confrontant avec les données de l'histoire ancienne, et nous verrons qu'elle s'est réalisée point par point.

« Vous êtes le roi des rois ». Dieu lui-même avait déjà donné ce titre à Nabuchodonosor, quand, parlant au prophète Ézéchiël, il lui

²² I Cor., X, 4.

avait dit : « *Voici que j'amènerai vers Tyr, Nabuchodonosor, le roi des rois* »²³. De fait, jamais l'empire des Chaldéens n'avait brillé d'un éclat comparable à celui qu'il eut sous le règne de ce prince. Si nous en croyons les auteurs de l'antiquité, Nabuchodonosor, avant d'être un constructeur hors pair, fut un grand conquérant. Il écrasa d'abord – nous l'avons vu – la puissance de l'Égypte à la bataille de Karke-misch, et occupa toutes les possessions que les Pharaons détenaient en Asie. Il réduisit à merci les Syriens et les Juifs, puis il s'attaqua aux Phéniciens, mais ne parvint à prendre Tyr, leur capitale, qu'après un siège qui dura des années. Il leur enleva ensuite, dit-on, tous les comptoirs qu'ils avaient fondés sur la côte méditerranéenne de l'Afrique, et porta la guerre jusqu'en Espagne. Sous son règne, la domination assyrienne s'étendit sur les Philistins, les Élamites, les Mèdes, les Perses, les Ioniens, les Lydiens, les Égyptiens, etc. Le territoire qu'elle contrôlait correspondait sensiblement à ce que l'on appelle aujourd'hui le Proche-Orient ; il comprenait toute l'Asie occidentale, de Suse à la Méditerranée.

Tel était le bilan des conquêtes réalisées par Nabuchodonosor. Mais maintenant, rassasié de gloire et lassé de courir, il ne pensait plus qu'à embellir sa capitale, et mettait tout son génie, sa puissance, ses richesses, au service des arts et des sciences. Les constructions qu'il entreprit firent de Babylone la cité la plus magnifique que le soleil ait jamais éclairée, et le système de fortifications dont il l'entoura, lui valut la réputation de ville imprenable. Comme son épouse, la reine Armytis, supportait mal les chaleurs torrides du pays, il fit construire pour elle ces fameux jardins suspendus qui prennent rang parmi les sept merveilles du monde. Des machines élévatrices actionnées par des esclaves étaient dissimulées dans l'épaisseur des colonnes qui supportaient ces merveilleuses terrasses couvertes d'arbres, de fleurs et de verdure ; elles faisaient monter jusqu'à elles l'eau de l'Euphrate et y entretenaient ainsi une fraîcheur continue. En outre, Nabuchodonosor multiplia les temples, embellit les palais édifiés par ses prédécesseurs, en construisit de nouveaux plus somptueux encore, et fit ainsi de la métropole assyrienne une cité féerique, dont la splendeur est restée proverbiale jusqu'à nos jours.

Daniel était donc en droit de dire au prince : « *Vous êtes le roi des rois, le plus puissant et le plus magnifique des princes de la terre : le Dieu du ciel vous a donné la dignité royale, la force nécessaire pour dominer les autres souverains, et une gloire qui s'étend jusqu'aux extrémités de la terre. Il vous a soumis tous tes lieux où habitent les fils des hommes et les bêtes des champs ; il a placé aussi dans votre main les oiseaux du ciel, et il a établi toutes choses sous votre autorité* ».

²³ Ezech., XXVI, 7.

Ces dernières expressions ne doivent pas nous surprendre. Ce sont évidemment des hyperboles, destinées à manifester la puissance de Nabuchodonosor, et Jérémie en avait employé de semblables ²⁴. Cependant nombre de commentateurs, à la suite de Théodoret, les interprètent plutôt comme des figures : *les bêtes des champs*, disent-ils, représentent les nations barbares qui vivent à la manière des animaux ; *les oiseaux du ciel*, au contraire, sont les hommes sages, qui, par leurs hautes spéculations, s'élèvent au-dessus des contingences du monde présent ²⁵.

C'est donc vous qui êtes la tête d'or, à cause de la prodigieuse richesse de l'empire dont vous êtes le chef. En effet la masse de métaux précieux que le pillage de l'Égypte et de l'Asie antérieure accumula à Babylone, au temps de Nabuchodonosor, dépasse l'imagination. Au témoignage de Bérosee, ce prince en employa la plus grande partie à la décoration des édifices sacrés. Lui-même nous apprend, dans une inscription, qu'il fit plaquer en or et briller comme le soleil, les sanctuaires de Mardouk à Babylone ; il couvrit aussi d'or les vases sacrés du temple d'En Sagil, et orna la barque de Mardouk de pierres précieuses, qui la rendirent éclatante comme les étoiles du ciel ²⁶.

En cette année 599, l'empire de Babylone était donc au zénith de sa puissance, de sa gloire, et rien ne pouvait faire entrevoir sa chute prochaine, ou même son déclin. Qui donc, parmi les royaumes alors existants sur la terre, eût été assez audacieux pour s'attaquer à ce colosse, et assez fort pour l'abattre ?... Et cependant soixante ans plus tard, ce serait l'affaire d'une nuit : par une manœuvre habile, Cyrus réussirait à s'introduire dans la capitale réputée imprenable, et la monarchie assyrienne s'effondrerait d'un seul coup devant le second empire annoncé par Daniel, celui des Médo-Perses.

« *Après vous, il s'élèvera un autre royaume, moindre que vous, qui sera d'argent* ». Il sera « *moindre que vous* » parce qu'aucun des souverains qui seront à sa tête n'aura l'envergure et le prestige de Nabuchodonosor. Il ressemblera à *la poitrine et aux deux bras* d'un homme, parce qu'il se composera de deux nations, les Mèdes et les Perses. Longtemps rivales entre elles, elles s'uniront en la personne de Cyrus pour former un nouvel empire ; comme, dans le corps de l'homme, les deux bras s'accordent en obéissant à la raison, laquelle a son siège *dans la poitrine*, c'est-à-dire dans le cœur. Cyrus (549-529) sera à la fois le fils du roi des Perses, Cambyse I^{er}, et en même temps, par sa mère, Mandane, le neveu du roi des Mèdes, Cyaxare ²⁷. Le jeu des successions le fera hériter de ces deux couronnes, et il fondera ainsi la monarchie perse-achéménide qui atteindra son apogée sous Da-

²⁴ XXVII, 6. *Ego dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor regis Babylonis servi mei ; insuper et bestias agri dedi ei.* — Cf. aussi XXVIII, 14.

²⁵ Théod., c. 1303.

²⁶ Vig., p. 301.

²⁷ Celui — probablement — que l'on appelle aussi Darius-le-Mède.

rius, fils d'Hystaspe (522-486). Elle régnera alors sur toute l'Asie antérieure, depuis les rives de la Méditerranée jusqu'aux contreforts de l'Himalaya, et saura donner à cet empire une organisation supérieure. Divisé en vingt satrapies, protégé par un solide réseau de forteresses, doté d'une administration ferme mais équitable, de finances régulières, d'un magnifique réseau routier que sillonneront des courriers ultra-rapides, il assurera à l'Orient pendant deux siècles, une tranquillité que le monde n'avait jamais connue avant lui.

Et cependant ce nouveau géant s'affaîssera à son tour. Une révolte des villes de la côte d'Ionie sera la pelure d'orange sur laquelle il perdra l'équilibre. Stoppé par les Athéniens à Marathon en 490, puis à Salamine en 480, il provoquera quelques années plus tard la riposte foudroyante d'Alexandre le Grand. Celui-ci, franchissant le Bosphore avec un corps expéditionnaire de trente-cinq mille hommes à peine, viendra audacieusement porter la guerre sur la terre d'Asie et, par les trois victoires du Granique, d'Issus et de Gaugamèle (ou Arbèles), anéantira la formidable puissance perse, pour lui substituer sa propre hégémonie.

Ce sera *le troisième des royaumes* figurés dans le songe : *il sera d'airain et commandera à toute la terre*. Le caractère prestigieux des conquêtes d'Alexandre vaudra à ce jeune prince une telle réputation que la terre entière le considérera comme le roi par excellence. Lorsque, délaissant la Macédoine, il établira sa capitale à Babylone, on verra accourir là des ambassadeurs de presque toutes les parties du monde, empressés à reconnaître sa suzeraineté et à lui offrir des présents.

Outre ceux de l'Asie qui étaient envoyés par les rois et les villes libres, il en vint de l'Afrique de la part des Carthaginois, et des autres peuples qui habitent le pourtour de la Méditerranée, jusqu'aux colonnes d'Hercule (déroit de Gibraltar) ; des Éthiopiens, et des peuples des environs du temple de Jupiter Ammon. Il en vint aussi de l'Europe, de la part des villes libres de Grèce ; des Macédoniens, des Thraces, des Illyriens, des Scythes, et de quelques peuples d'Italie comme les Brutiens, les Lucaniens, les Toscans. Enfin les îles de Sicile et de Sardaigne, les Espagnols et les Gaulois, peuples auparavant inconnus aux Macédoniens, vinrent rendre leur hommage au vainqueur de l'Asie, et à ce Conquérant dont le nom avait rempli l'univers ²⁸.

Et c'est pour cela qu'il est comparé à l'airain, le métal sonore par excellence, celui dont on fait les cloches... Mais... *vanité des vanités, et tout n'est que vanité* ²⁹... Au milieu de cette carrière triomphale, Alexandre mourra prématurément, n'ayant même pas atteint sa trentetroisième année. Son empire, il est vrai, ne s'écroulera pas avec lui ; bien que partagé et dépecé entre ses lieutenants, il gardera une certaine unité, grâce au souvenir que laissera le conquérant ; grâce surtout au

²⁸ Calm., p. 582.

²⁹ Eccle., I, 1.

magnétisme de la culture hellénique, qui, répandue par lui à travers toute l'Asie, prendra le pas sur les civilisations locales. Cependant les rivalités sanglantes qui dresseront les uns contre les autres les généraux d'Alexandre, le mineront peu à peu, et il se verra enfin supplanté, dans la domination du monde, par le quatrième empire.

*

Celui-là, qui est figuré par les jambes et les pieds de la statue, sera de fer : ce sera l'empire romain. « *Il brisera et réduira tout en poussière, comme le fer brise et dompte toutes choses* ». En effet, les royaumes qui l'ont précédé s'étaient contentés d'imposer leur autorité aux peuples vaincus : ils en avaient respecté, au moins dans les grandes lignes, la structure et les institutions. Les Romains au contraire enlèveront leur autonomie aux pays dont ils feront la conquête, et les réduiront à l'état de provinces de leur empire.

« *Mais, continue Daniel, comme vous avez vu qu'une partie des pieds et des doigts de pied était d'argile, et une partie de fer, le royaume, quoique prenant son origine du fer, sera divisé* ».

Ce qui se vérifie en notre temps, de la manière la plus claire, écrit saint Jérôme. S'il n'y eut rien de plus fort et de plus dur que l'empire romain dans ses commencements, il n'y a eu rien de plus faible dans sa fin, puisque, aussi bien dans nos luttes civiles que dans nos guerres contre les différentes nations, nous avons besoin du secours des peuples barbares³⁰.

Le royaume de fer qui brise et met en pièces tous les autres, représente donc la puissance romaine au temps de sa virilité, quand, sous la République, ses légions occuperont peu à peu tout le bassin de la Méditerranée, et assureront à la Ville aux sept collines la domination du monde alors connu. Cette période de « fer pur » ou de pleine force, se prolongera jusque sous les premiers empereurs : César, Auguste, Tibère. Mais ensuite l'argile viendra se mélanger au fer : à côté de quelques princes qui feront encore grande figure, les autres ne seront plus que des êtres vicieux et dégradés, qui abuseront de leur pouvoir pour commettre crimes sur crimes, tyranniser leurs sujets, et se livrer sans frein aux pires extravagances.

« *Ce royaume, bien qu'issu du fer, sera divisé* » ; parce que l'empire romain, malgré la solidité de sa constitution et les vertus réelles de son peuple³¹, sera anémié par les divisions qui s'élèveront entre ses grands hommes : entre Marius et Sylla, César et Pompée, Antoine et Octave, etc. Les guerres fratricides qui jeteront ceux-ci les uns contre les autres, épuiseront les forces et ruineront les vertus de la race. *Les*

³⁰ Hier., c. 504.

³¹ Cf. saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, V, ch. XII.

doigts de pied seront partie de fer, et partie de terre : les éléments vigoureux qui étaient à sa base se mélangeront de vices et de corruption. « *Comme vous avez vu que le fer était mêlé avec la terre d'argile, ils se mêleront aussi par des alliances humaines* ». Les Romains s'efforceront d'assurer la stabilité de l'empire par des traités, des mariages, des alliances, des adoptions, sans pouvoir y parvenir, et les assassinats, les trahisons, les violences se succéderont interminablement.

Mais avant que le cours de ces quatre empires ne soit achevé, « *Dieu suscitera un nouveau royaume, qui, celui-là, ne sera jamais détruit, jamais transmis à un peuple étranger* ». Ce royaume, ce sera celui du Christ, l'Église instituée par Lui, dont le règne sur cette terre durera jusqu'à la fin des temps, et se continuera ensuite au ciel durant l'éternité. *Les portes de l'enfer, c'est-à-dire les persécuteurs et les hérétiques, pourront la menacer et la tourmenter : elles ne la domineront, ni ne la détruiront jamais. C'est elle qui brisera et anéantira tous les autres royaumes, et elle subsistera éternellement.*

La petite pierre détachée de la montagne, sans l'intervention d'aucun homme, figure le Christ, qui s'est *détaché* de la lignée des Patriarches, par sa naissance virginale, à laquelle nul homme n'a eu de part. Bien souvent l'Écriture compare le Sauveur à une pierre³². Ici, il est dit : *petite pierre*, pour souligner l'humilité de ses débuts. Qu'était-il aux yeux des Juifs, sinon le fils du charpentier ? Cependant cette petite pierre réduira en poussière *le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or* : parce que la transcendance du christianisme éclipsera l'éclat de toutes les civilisations antérieures, et en montrera la vanité. La doctrine prêchée par les Apôtres se répandra sur toute la terre avec une rapidité incroyable, et l'Église se dressera au milieu du monde, comme une montagne au milieu de la plaine. L'empire du Christ *détruira tous les autres royaumes*, non pas politiquement, comme le pensaient les Juifs, ou comme le craignait Hérode quand il entendit parler de la naissance du roi des Juifs ; mais spirituellement : il délivrera les hommes de la tyrannie du démon et des chaînes du péché ; il fera tomber les idoles du piédestal sur lequel la stupidité des humains les avaient juchées, et réduira le paganisme en poussière. *Il ne sera jamais détruit, et il n'aura point de fin*, ce que l'on ne saurait dire d'aucun autre empire, ni passé, ni présent, ni futur.

On a vu, écrit D. Calmet, les dominations des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Égyptiens, des Romains même, se dissiper et passer successivement à d'autres monarques, et à d'autres peuples. Il n'y a que l'empire du Fils de Dieu dont la durée soit éternelle. Dix-sept siècles de résistance à tout ce que le monde, l'enfer, le démon, la persécution, l'hérésie ont de plus violent et de plus furieux : les promesses de Jésus-Christ, tou-

³² Cf. Isaïe, XXVIII, 16 ; Ps. CXVII, 22 ; Mt., XXI, 42 ; Act., IV, 11 ; Ephés., II, 20, etc.

jours sûres, toujours infailliblement suivies de l'effet, en faveur de la durée de l'Église chrétienne, nous répondent qu'elle subsistera jusqu'à la fin des siècles ³³.

Nabuchodonosor avait écouté Daniel sans dire un mot, avec une admiration croissante. Quand enfin le jeune homme se tut, il ne put contenir les transports qui l'agitaient, et foulant aux pieds les exigences les plus élémentaires du protocole, il se prosterna devant lui et l'adora. Puis il envoya chercher des prêtres, des victimes, de l'encens, et lui fit offrir un sacrifice comme à Dieu.

Porphyre, dans l'antiquité, et plus près de nous, Calvin, se sont appuyés sur ce dernier trait, pour déclarer que le livre de Daniel était manifestement un plagiat : comment admettre qu'un monarque aussi puissant que Nabuchodonosor se soit prosterné devant un captif ; et qu'un saint véritable se soit laissé adorer comme une divinité ? Mais il est facile de répondre que la tentation d'adorer un être chez lequel se manifeste un pouvoir surhumain, est presque instinctive dans l'homme. Les Actes des Apôtres nous montrent les Lycaoniens sur le point d'immoler des taureaux à saint Paul et à saint Barnabé, parce que ceux-ci ont guéri un boiteux ; et les habitants de l'île de Malte proclamant que le même Paul est un dieu, parce que la morsure d'une vipère ne lui a fait aucun mal ³⁴.

Il est très vraisemblable au contraire que Nabuchodonosor, sous le coup de l'émotion intense qu'il venait de ressentir, ait déposé, un instant, la majesté royale, comme il le fera devant le miracle de la fournaise, et se soit prosterné, moins devant la personne de Daniel, que devant le Dieu qui avait parlé par sa bouche :

Il manifeste lui-même, dit saint Jérôme, les motifs de son adoration et de l'immolation des victimes, dans ce qu'il dit à Daniel : « *Votre Dieu est véritablement le Dieu des dieux, et le Seigneur des rois, et celui qui révèle les mystères, puisque vous avez pu découvrir un secret si caché* ». C'est donc moins Daniel qu'il adore, que Dieu dans Daniel, le Dieu qui a révélé le mystère. Alexandre le Grand, roi des Macédoniens, n'agit pas autrement, l'histoire l'atteste, à l'égard du pontife Joiada. En quoi le fait est-il si étrange ? N'est-il pas très vraisemblable au contraire que Nabuchodonosor, frappé de stupeur devant un aussi grand prodige, ait perdu l'esprit jusqu'à ne plus savoir ce qu'il faisait ; et sentant là la présence du vrai Dieu et du Seigneur des rois, ait adoré le serviteur de ce Dieu et lui ait brûlé de l'encens ³⁵ ?

Le prince combla ensuite le prophète de dignités et de présents magnifiques. Il en fit le premier personnage de l'empire, lui donnant

³³ Calm., p. 589. Il est piquant de remarquer comment Josèphe, dans son *Histoire des juifs*, esquivait l'explication de la fin de la prophétie, évidemment embarrassante pour lui. « *Il se propose seulement, dit-il, de raconter les choses passées, et non celles qui sont à venir* ». Lib. X, ch. XI.

³⁴ Act., XIV, 10 et suiv. ; XXVIII, 3-6.

³⁵ Hier., p. 504.

autorité, aussi bien sur les gouverneurs de provinces que sur les Mages, augures et Chaldéens. Quant à Sidrach, Misach et Abdénago, ils furent, sur la demande de Daniel, élevés aux plus hautes charges, et placés à la tête de l'administration de l'empire.

Commentaire moral et mystique

Richard de Saint Victor ³⁶ a écrit du songe de Nabuchodonosor un commentaire original extrêmement fouillé qui forme le cinquième livre de son *Instruction de l'homme intérieur*. Il nous est impossible d'en donner ici même un résumé ; nous en citerons seulement quelques traits qui aideront à comprendre le sens spirituel de cette histoire.

Ce que signifie littéralement le songe de Nabuchodonosor, dit-il en matière d'introduction, l'explication de Daniel l'enseigne excellemment. Mais il n'est pas défendu de tirer de ce même sujet une interprétation topologique ³⁷, afin de faire avancer le lecteur dans la connaissance de la vérité et la maîtrise de soi. Pour résumer en peu de mots l'intention du prophète, il semble qu'il a voulu dans cette vision mystique montrer comment il arrive aux hommes vertueux de déchoir peu à peu, et, par des abandons successifs, de descendre jusqu'au plus bas ; mais ensuite, parfois ressaisis par la grâce, ils reviennent à un état antérieur et même à un état plus parfait.

La déchéance progressive de la vie spirituelle est exprimée dans la statue par la valeur décroissante des métaux qui la composent : elle est d'or à son sommet, d'argent, puis d'airain en son milieu, de fer enfin et d'argile à sa base. Cette dégradation, comme aussi d'ailleurs la décadence successive des empires qu'elle représente, est une figure du relâchement auquel se laissent aller les justes dans leur conduite et la pratique des bonnes œuvres. Mais voici qu'après le déclin répété des grandes monarchies, un royaume est suscité, qui, lui, durera éternellement. Ainsi il arrive souvent qu'après de nombreuses chutes, l'esprit de l'homme, aiguillonné soudain par une divine inspiration, revient au droit chemin. À la fois instruit et humilié par sa faute même, il se relève, d'autant plus fort maintenant, qu'il aura mieux appris à se connaître et à se mépriser.

Nabuchodonosor est donc là la figure de l'âme royale, qui exerce sur tout son monde intérieur une domination absolue ; cette assimilation ne surprendra que ceux qui n'ont aucune intelligence en profondeur des livres Saints.

Que personne ne s'étonne, continue Richard, de voir un roi coupable représenter l'âme virile, et l'homme de vertu. Qui ignore, en effet, à moins qu'il n'ait aucune connaissance des Écritures, combien le Christ est souvent figuré dans les saintes Lettres par le serpent, reptile venimeux, et par le lion, le plus féroce des animaux ? Et si nous en croyons le commentaire

³⁶ D'origine écossaise, cet écrivain est ainsi nommé parce qu'il vint faire ses études à l'abbaye de Saint-Victor à Paris où il eut pour maître le célèbre Hugues. Il y entra ensuite comme religieux et en devint prieur. Il mourut en 1173, laissant une trentaine de traités spirituels, d'une haute valeur mystique, que l'on trouve dans la Patrologie latine de Migne, au t. CXCVI.

³⁷ C'est-à-dire morale.

du bienheureux Grégoire, dans David adultère, c'est le Christ qu'il faut voir mystiquement, tandis que l'innocent Unie représente le perfide peuple juif. Quoi d'étonnant donc, qu'à travers l'injustice d'un roi que nous réprouvons, nous percevions une chose juste, que nous approuvons ?

Ce que l'auteur sacré nous invite à imiter dans Nabuchodonosor, ce ne sont pas ses cruautés, ni l'abus qu'il a fait parfois de sa puissance, pour satisfaire son orgueil ; c'est cette puissance elle-même qui lui permit de maintenir son royaume dans un ordre parfait, image de la maîtrise que le juste doit exercer sur sa propre personne. D'ailleurs Nabuchodonosor a montré en plusieurs circonstances que, sous ses caprices et ses fureurs de despote, il cachait une âme vraiment noble. Que l'on se souvienne en particulier de l'humilité avec laquelle il se prosterna, lui, le roi le plus puissant de la terre, devant Daniel, un adolescent, un prisonnier, un juif déporté, qui venait de lui annoncer la ruine prochaine de son royaume ! Combien d'autres, à sa place, eussent fait trancher sur l'heure la tête au jeune prophète, pour cette parole imprudente !

*

La statue qui apparaît en songe à Nabuchodonosor, tandis qu'il réfléchit dans la nuit, est la figure de la condition humaine, telle qu'elle se manifeste à l'homme, lorsqu'il médite dans le silence. Elle est *grande, sublime, et son regard est terrible*. Elle est *grande* par la dignité dont Dieu l'a revêtue, en la créant à son image ; elle se révèle *sublime*, si l'on pense que Dieu, pour l'arracher à l'enfer, pour l'attirer à Lui, pour en faire sa fille et son épouse, n'a pas craint de vouer son propre Fils à la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle. Et le *regard* qu'elle fixe sur nous est *terrible*, quand elle nous rappelle le compte qui nous sera demandé un jour, et les reproches qu'elle-même nous adressera alors, si nous n'avons pas su la maintenir dans le droit chemin, si nous l'avons laissé perdre.

Elle nous apprend, cette statue, par sa constitution même, elle dont la tête est d'or, et dont les pieds sont de boue, à quelle fin misérable aboutissent trop souvent des existences qui ont commencé par de nobles aspirations et une authentique charité. Elle nous enseigne ainsi l'humilité et la prudence, elle nous apprend combien nous devons nous méfier de nous-mêmes. Avec quelle facilité en effet chez nous l'or se change en argent, l'argent en bronze, le bronze en fer, et le fer se mélange à la boue !

Que de fois nous voyons des hommes qui, au début de leur conversion, vivent tout à la joie de l'espérance, et dans la ferveur de l'esprit. Ils aiment la lecture, sont patients dans l'épreuve, zélés dans leur travail, empressés à l'oraison. Qu'est-ce là sinon travailler dans l'or, et débiter par la charité ?... Est-ce qu'il ne vous semble pas avoir œuvré dans l'or, celui auquel le Seigneur disait : *Je connais tes œuvres, et ta foi, et ta charité, et ta patience* ³⁸ ?

Malheureusement beaucoup de ceux-là ne croient que pour un temps, et s'éloignent quand vient la tentation. Ils ne tombent pas tout de suite au plus

³⁸ Apoc., II, 19.

bas ; ils déclinent peu à peu, ils descendent du bien vers le moins bien, du moins bien dans le mal, du mal dans le pire. Ils n'abandonnent pas du premier coup ce qu'ils avaient entrepris, ils font encore le bien qu'ils peuvent. Leur charité s'étant refroidie, ils le font au moins de volonté délibérée. *À la tête d'or*, à la pureté du dessein initial, ont succédé *une poitrine et des bras*, c'est-à-dire l'exécution matérielle des œuvres entreprises. Mais *l'or*, mais la charité a disparu. Cependant elle a fait place à l'argent, qui est encore un métal précieux, et qui, lorsqu'on le frappe, rend un son doux. Parce que les œuvres de notre homme ont encore du prix devant Dieu, bien qu'elles soient loin d'égaliser la valeur de l'or antérieur ; et que lui-même demeure doux et patient, quand il se heurte à la difficulté. Mais il glisse sur une pente dangereuse. Et c'est à lui que s'adresse ce reproche de l'*Apocalypse* : « *J'ai contre toi que tu as délaissé ta charité première* »³⁹. S'il ne fait pas pénitence, s'il ne cherche pas à retrouver ses dispositions du début, Dieu l'informe qu'*il viendra à lui*, et qu'*il changera son candélabre de place*, c'est-à-dire qu'il le laissera descendre encore plus bas. *Le candélabre change de place* quand l'intention qui illumine nos œuvres et leur donne leur éclat, change d'objet. Ce que l'homme faisait par esprit de devoir et pour respecter la justice, il le fera peu à peu par vanité, pour provoquer autour de lui l'estime et l'admiration. Il deviendra plus volontaire et plus dur : son éloquence gagnera peut-être en puissance, elle mugira avec fracas, comme les cloches quand leur battant martèle à la volée les dures parois de bronze, mais elle aura perdu la sonorité douce de l'argent. Elle sortira, non plus du cœur, mais du ventre, enfantée par des préoccupations sensuelles ou vulgaires. Et si l'homme continue à suivre la même pente, l'airain se transformera en fer ; il perdra toute musicalité, toute capacité de vibrer, il ne sera plus qu'un métal rigide et froid, apte seulement à faire des instruments qui tranchent et qui blessent. *Le fer dompte toute chose, il brise et réduit tout en poudre* : parce qu'il n'y a plus dans l'âme descendue à ce degré qu'un inflexible esprit de domination. Elle n'écoute désormais ni la voix de l'amitié, ni celle de la prudence, ni celle de la nature : il faut que tout cède devant son bon plaisir. Incapable de discuter, de composer, de chercher des arrangements et de faire des concessions, elle ne pense qu'à pulvériser tout ce qui lui résiste.

Et cependant ce fer ne tardera pas à se mélanger d'argile : parce que cette rigueur intransigeante ira de pair bientôt avec une impatience, une instabilité, une faiblesse de caractère, une impuissance à supporter la moindre contrariété, qui feront de cette âme une étonnante mixture, où voisineront la dureté et la mollesse, l'entêtement et l'irrésolution, l'arrogance et la pusillanimité.

Tel est donc le terme où aboutissent trop souvent des existences qui avaient commencé dans un bel élan de noblesse et de générosité. Cependant, même quand l'âme est ainsi tombée au plus bas, il ne faut pas désespérer de la miséricorde de Dieu. Il est toujours possible qu'*une petite pierre, se détachant de la montagne*, vienne abattre tout l'édifice antérieur ; que la grâce *sura-bonde, là où avait abondé l'iniquité* ; et qu'une touche de la bonté divine, révélant soudain au pécheur sa misère, sa sottise, son néant, le provoque à un repentir sincère. C'est là le symbolisme de la petite pierre, qui se détache de la montagne, *sans le secours d'aucune main d'homme*, parce que c'est une grâce

³⁹ II, 2.

absolument gratuite, que *l'homme* est bien incapable de mériter. Elle anéantit les royaumes précédents, et elle établit, à leur place, un règne nouveau, qui, lui, durera éternellement, le règne de la charité : car cette vertu, nous dit saint Paul, ne meurt jamais : *Caritas numquam excidit* ⁴⁰.

*

Et voici maintenant comment Richard interprète la formule en usage chez les Chaldéens pour saluer le prince : « O roi, vivez éternellement ! » Elle signifie, dit-il en langage spirituel : « Soyez toujours vivant, ne laissez jamais s'éteindre en vous le principe de vie, c'est-à-dire la pureté d'intention ».

Quoi que l'homme fasse, toutes ses œuvres, même les meilleures, seront inutiles, si elles ne sont accomplies avec une bonne intention. Et l'esprit de l'homme meurt, même au milieu des bonnes œuvres, quand son intention se dégrade. La vérité l'atteste (quand elle dit) : « *Si ton œil est mauvais, tout ton corps sera ténébreux* » ⁴¹. Que sera ce donc que vivre éternellement, sinon avoir une bonne intention dans toutes ses actions ? Plaise au ciel que toutes les fois que nous mettons en train quelque chose, cette expression (des Mages) se présente d'abord à nous : « *Ô Roi, vivez éternellement !* », et que toute notre pensée s'applique à chercher le moyen de ne jamais périr ! Cela se réalisera infailliblement, si nous ne faisons rien que de bien, et avec une bonne intention. Mais que de fois au contraire, par exemple, nous cherchons la vérité, non pour la vérité elle-même, mais par vanité ! Et, après l'avoir trouvée, nous l'aimons non pour ce qu'elle est elle-même, mais pour (nourrir) notre vanité : peut-on imaginer plus grande misère que de travailler ainsi à s'assurer des gains de mort avec des paroles de vie ? Comprenons du moins que la vie de l'homme intérieur, c'est la grâce divine. De même en effet que notre corps ne peut rien sans sa vie, c'est-à-dire sans son âme ; de même notre homme intérieur ne peut rien sans la grâce : « *C'est par la grâce de Dieu*, proclame l'Apôtre, *que je suis ce que je suis* » ⁴². Et la Vérité en personne a dit d'elle-même : « *Sans moi, vous ne pouvez rien faire* » ⁴³. *Vivre éternellement* signifie donc adhérer à la grâce sans discontinuer. Quoi que vous entrepreniez, comptez, non sur votre propre industrie, mais sur la grâce ; et si vous menez l'affaire à bien, attribuez ce succès à elle et non à vous.

Voilà ce qu'il importe de rappeler à tout propos à notre esprit, au roi de notre petit monde intérieur, comme les Mages le rappelaient à Nabuchodonosor chaque fois qu'ils lui parlaient.

⁴⁰ I Cor., XIII, 7.

⁴¹ Mt., VI, 23. Pour comprendre le rapport de cette citation avec le texte qui l'encadre, il faut savoir que l'*œil* désigne ici l'intention, et le *corps*, l'œuvre matérielle.

⁴² I Cor, XV, 10.

⁴³ Jo., XV, 5.

CHAPITRE 4

Les trois hébreux dans la fournaise

(DAN., III, 1-97)

En 587, l'année qui suivit la destruction de Jérusalem, et qui était la dix-huitième de son règne, Nabuchodonosor, alors au faite de sa gloire, fit ériger dans la plaine de Doura – là où, selon la tradition, s'était élevée autrefois la tour de Babel – une gigantesque statue d'or. Elle ne mesurait pas moins de soixante coudées – c'est-à-dire, en comptant la coudée à 0,525 m, plus de trente mètres – de haut, et de six coudées de large – soit environ 3 mètres.

Ces effigies colossales en métal précieux étaient tout à fait dans le goût des usages babyloniens. Diodore de Sicile décrit, avec des détails dont la précision est une garantie d'authenticité, trois statues, représentant Jupiter, Junon et Ophis ¹, qui jusqu'au pillage de Xerxès, couronnaient la pyramide de Babylone. Avec leurs autels et leurs différents accessoires, elles formaient une masse de 5.850 talents, soit 143.559 kilos d'or, qui vaudraient aujourd'hui 430.677.000 nouveaux francs. Hérodote de son côté rapporte qu'il y avait, dans le sanctuaire intérieur de la pyramide de Borsippa ², une statue d'or massif qui mesurait douze coudées, soit six mètres de hauteur. L'érection de celle de Nabuchodonosor apparaît donc comme parfaitement vraisemblable et portant pleinement le cachet de l'époque ³. La description des lieux que donne l'Écriture n'est pas moins remarquable par son exactitude. Le terrain qu'elle nomme : *plaine de Doura*, est désigné sous ce nom encore aujourd'hui. En sortant de Babylone, et en prenant la direction du sud-est, on parvient, après deux petites heures de marche, à un ancien cours d'eau nommé Nahr-Doura, ou *rivière de l'enceinte*. En continuant sa route, on rencontre bientôt deux grandes collines juxtaposées, qui n'ont pas de noms spéciaux. Près d'elles s'en trouve une troisième, plus petite, assez élevée cependant pour qu'on l'aperçoive de loin. On la nomme dans le pays El-Mokhattat, ou *la colline alignée*. Manifestement, cette appellation lui a été donnée, parce qu'elle forme un carré presque exact de quatorze mètres à la base, dont les quatre angles sont orientés vers les quatre points cardinaux. Haute de six mètres à peu près, elle est bâtie en briques crues, ce qui témoigne à l'évidence qu'elle est l'œuvre de la main des hommes.

¹ C'était le nom d'une nymphe, compagne de Diane.

² I, 183.

³ F. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 196. — Cité par Vig., pp. 461 et sq.

En la voyant, rapporte un voyageur, on est immédiatement frappé de la ressemblance qu'elle présente avec le piédestal d'une statue colossale, par exemple, celui de la Bavaria près de Munich, et tout porte à croire que là se trouvait la statue dont parle le livre de Daniel ⁴.

Il paraît certain, d'après la Tradition, que cette effigie représentait Nabuchodonosor lui-même. Tel est le sentiment de saint Jérôme, de Théodoret, de la Glose, de Denys le Chartreux, etc. Grisé par ses victoires et l'éclat de sa puissance, le despote avait vite oublié le songe de la statue aux pieds d'argile : il se crut un dieu, maître de l'avenir comme du présent, et il voulut sanctionner cette conviction intime en se faisant adorer publiquement.

Théodoret pense même qu'il y eut là, chez lui, plus qu'un péché d'orgueil : un véritable défi à Dieu ⁵. À l'image composite qui lui était apparue en songe, faite de quatre métaux de valeur décroissante, et dénonçant par ses pieds d'argile la fragilité de cet empire dont il était si fier, il prétendit en substituer une autre, tout en or, pour affirmer hautement qu'il n'attachait aucune valeur à la prédiction qui lui avait été faite. Peut-être même fut-il poussé à prendre cette attitude par les insinuations de son entourage, où l'amitié qu'il témoignait à Daniel n'avait pas manqué de susciter d'innombrables et fielleuses jalousies ⁶. Il jugea donc à propos de se faire représenter par une statue colossale, et la dressa au milieu d'une plaine, afin qu'elle fût mieux en évidence, et que l'on pût prosterner à ses pieds des foules plus nombreuses.

L'Écriture dit qu'elle était *d'or*, ce qui n'oblige pas à croire qu'elle fût en or massif : car l'auteur inspiré dit aussi, au livre de l'*Exode*, que l'autel des parfums était en or, bien qu'en réalité ce meuble sacré fût en bois de sétim, recouvert du précieux métal ⁷. On peut supposer que la statue, comme beaucoup d'autres du même genre en Babylonie, était de terre cuite, revêtue d'épaisses lames d'or.

Une fois qu'elle eut été mise en place, Nabuchodonosor voulut donner à son inauguration un éclat extraordinaire. Il ne se contenta pas d'y convoquer les hauts fonctionnaires de la ville et des environs : il voulut que, de tout son immense empire, les principaux officiers y fussent présents. *Il envoya donc l'ordre de rassembler les satrapes, les magistrats, les juges, les chefs militaires, les tyrans – c'est-à-dire les Intendants, ou collecteurs d'impôts –, les préfets et les gouverneurs de tous les pays soumis à Babylone, afin qu'ils assistassent à la cérémonie.*

Cette énumération nous donne une idée de l'organisation intérieure de l'empire assyrien, encore qu'il ne soit pas possible de déter-

⁴ D'après J. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. V, p. 239. — Cité par Vig., p. 465.

⁵ Théod., c. 1316.

⁶ Corn., p. 38.

⁷ Ex., XXXIX, 37, et XXX, 1-3.

miner exactement les attributions de ces différentes catégories de fonctionnaires. À ceux que nous venons de nommer en suivant le texte de la Vulgate, on peut ajouter les *higoumènes*, les *toparques*, les *archontes* et les *sultans*, qui sont cités par les Septante ou par Théodotion.

Tout ce haut personnel fut donc rassemblé dans la plaine de Doura, et tous *se tenaient debout devant la statue qu'avait dressée le roi Nabuchodonosor*, tandis qu'un héraut criait d'une voix puissante : « À vous, peuples, tribus et langues, voici ce que fait dire le roi : Au moment où vous entendrez le son de la trompette, de la flûte, de la cithare, de la sambuque ⁸, du psaltérion ⁹, de la cornemuse ¹⁰, et de tous les instruments de musique, prosternez-vous et adorez la statue d'or qu'a érigée le roi Nabuchodonosor ; Si quelqu'un désobéit à cet ordre, s'il ne se prosterne pas pour adorer, il sera à l'instant même jeté dans une fournaise ardente ».

Le soin avec lequel l'Écriture énumère à plusieurs reprises cette variété d'instruments, laisse soupçonner que ce fut là quelque chose de nouveau. Peut-être Nabuchodonosor est-il le premier qui ait eu l'idée de composer ainsi un embryon d'orchestre. En tous cas les bas-reliefs assyriens confirment cette donnée de la Bible : on y voit des musiciens jouant ensemble d'instruments différents. À ceux que nomme le texte sacré, on peut ajouter la lyre, la guitare, le tambour, les cymbales et le tambourin.

L'ordre clamé par le héraut obtint, comme bien on pense, une obéissance empressée. L'argument de la fournaise, qui crépitait béante et toute proche, était de ceux auxquels on ne résiste pas. Le prosternement exigé n'avait d'ailleurs rien qui pût faire difficulté pour des consciences païennes : leurs dieux n'étaient point des dieux jaloux, comme celui des Hébreux, et rien ne leur semblait plus naturel que d'ajouter un nouveau venu à la série de ceux qu'ils adoraient déjà. Aussi, dès que les assistants entendirent résonner les trompettes, les flûtes, les cithares, les sambuques, les psaltériens, les cornemuses et tous les autres instruments de musique, ils se jetèrent face contre terre, et adorèrent la statue qu'avait fait élever le roi Nabuchodonosor.

Seuls, les trois compagnons de Daniel : Sidrach, Misach et Abdénago ¹¹, demeurèrent immobiles au milieu du prosternement unanime. Les hautes charges dont ils étaient nantis ne leur avaient pas laissé la possibilité d'esquiver la cérémonie d'inauguration. Mais leur cons-

⁸ Instrument à quatre cordes, d'origine syrienne.

⁹ Petite harpe portative.

¹⁰ C'est ainsi que l'on traduit généralement le mot : *symphonia*, mais rien n'est moins certain que cette interprétation. D'aucuns prétendent que c'était un tambour, et d'autres, une mandoline.

¹¹ Pourquoi Daniel n'est-il pas nommé avec eux ? Les uns ont pensé qu'il était absent ce jour-là ; d'autres que sa fonction de premier ministre, l'obligeant à se tenir tout près du roi, qui, lui évidemment ne se prosterna pas, il était tout naturel qu'il restât debout, comme son maître.

cience ne leur permit pas de se livrer même à un simulacre d'idolâtrie, et intrépidement, ils restèrent debout.

Dans la foule des Chaldéens présents, beaucoup les surveillaient du coin de l'œil, avides de voir ce qu'ils allaient faire, prêts à les dénoncer aussitôt, si leur attitude ressemblait à une protestation. L'extraordinaire fortune de ces jeunes gens, leur brusque ascension aux plus hauts postes de l'empire, avaient naturellement excité contre eux d'âpres jalousies, qui n'attendaient qu'une occasion pour les perdre dans l'esprit du prince. Lors donc qu'on les vit demeurer debout devant l'idole, les délateurs aux aguets saisirent la balle au bond :

« Ô roi, dirent-ils, vivez éternellement ! Voyez de quelle ingratitude vous paiant ces hommes que vous avez comblés de tant de bienfaits. Vous avez porté vous-même un décret, ordonnant que quiconque entendrait le son de la trompette, de la flûte, de la cithare, de la sambuque, du psaltérion, de la cornemuse et de tous les autres instruments de musique, se prosternât et adorât la statue d'or, et que si quelqu'un s'y refusait, il serait, à l'instant même, jeté dans une fournaise ardente...

« Or, ces hommes de Judée, ces captifs que vous avez établis au-dessus de nous, et auxquels vous n'avez pas craint de confier l'intendance de Babylone elle-même, ont méprisé ouvertement, Sire, votre ordonnance ; ils se sont refusés publiquement à adorer la statue. Non seulement ils ne font aucun cas de l'honneur incroyable qui leur a été concédé ; non seulement ils n'ont aucune reconnaissance envers le prince magnanime qui les a élevés si haut, mais ils profitent de la dignité même dont ils sont revêtus, pour outrager votre Majesté, en affectant de mépriser les décrets portés par vous, et en refusant publiquement de les exécuter. Ce n'est pas d'ailleurs en cette seule circonstance qu'ils manifestent leur esprit d'insoumission et leur ingratitude : jamais ils n'ont l'attitude qui convient à des sujets. Toujours ils se refusent à regarder vos dieux comme des dieux, à leur rendre le culte convenable, comme aujourd'hui ils dédaignent de fléchir le genou devant la statue qu'adore toute l'élite de vos peuples assemblée »¹².

Ce discours plein de perfidie produisit l'effet attendu. Profondément vexé, Nabuchodonosor convoqua sur-le-champ les trois coupables : « Est-il vrai, demanda-t-il du ton le plus sévère, est-il vrai, Midrach, Sidrach et Abdénago, que vous ne respectez pas les dieux, et que vous refusez de vous prosterner devant la statue que j'ai élevée ? Est-ce là un propos délibéré de votre part¹³ ? Je veux croire plutôt qu'il y a une erreur, ou un malentendu. C'est pourquoi je vais vous

¹² Théod., c. 1317.

¹³ Syr.

donner l'occasion de vous racheter ». En leur accordant ce répit, Nabuchodonosor laissait percer la sincère affection qu'il avait pour les trois jeunes gens. Sans quoi, ils auraient pris incontinent la direction de la fournaise. « *Maintenant donc, continua-t-il, si vous êtes prêts à obéir, dès que vous entendrez le son de la trompette, de la flûte, de la cithare, de la sambuque, du psaltérion, de la symphonie¹⁴ et de tous les instruments de musique, prosternez-vous et adorez la statue que j'ai faite. Si vous ne le faites pas, à l'instant même vous serez jetés dans la fournaise ardente. Et quel est le Dieu qui vous arrachera d'entre mes mains ?...* »

Quel est le Dieu ?... « Mais, répond saint Jérôme, celui-là sans aucun doute que vous avez adoré vous-même, en la personne de son serviteur Daniel, et que vous avez proclamé *le vrai Dieu des dieux et le Seigneur des rois* ». Et Théodoret rappelle ici à l'orgueilleux monarque qu'il n'a pas bien loin à remonter dans la lignée de ses ancêtres pour trouver des exemples de la manière dont Dieu punit une aussi folle arrogance. A-t-il oublié l'histoire de Sennachérib, qui assiégeant Jérusalem avec des troupes innombrables, avait osé faire dire au roi Ézéchiàs : « *Ne te laisse pas abuser par ton Dieu, en qui tu te confies, et ne va pas croire qu'il arrachera Jérusalem de mes mains. Est-ce que tes dieux des nations ont pu enlever de ma main, chacun le sol de son pays ? Où est le Dieu d'Emath, le dieu d'Arphad et le dieu de la ville de Seraphim ? Est-ce qu'ils ont pu enlever de ma main la Samarie pour que tu ailles croire que ton Seigneur à toi, délivrera Jérusalem de ma main ?* »¹⁵ La punition de ce blasphème ne se fit pas attendre : dès la nuit suivante, 180.000 guerriers assyriens périrent, mystérieusement frappés par la main d'un Ange. Sennachérib dut s'enfuir honteusement et, à peine rentré dans sa patrie, fut assassiné par deux de ses enfants¹⁶...

Mais Nabuchodonosor se moquait bien de ce qui avait pu arriver à Sennachérib ; il se montait de plus en plus contre les trois Hébreux, sans réussir d'ailleurs à les effrayer par ses menaces. « *Il n'est pas nécessaire, ô roi, répondaient-ils, que nous entamions une discussion avec vous sur ce point. Notre parti est pris d'une manière irrévocable, et rien ne nous fera changer de sentiment. Car nous ne doutons pas que le Dieu que nous servons ne puisse, s'il le veut, nous tirer de la fournaise ardente, et nous délivrer, Sire, d'entre vos mains. Si cependant il ne le veut pas, sachez, ô roi, que nous n'en continuerons pas moins à l'adorer. Mais nous ne servirons pas vos dieux, et nous n'adorerons pas votre statue. Nous sommes prêts à mourir, s'il le faut,*

¹⁴ C'est ainsi que l'on traduit généralement le mot : *symphonie*, mais rien n'est moins certain que cette interprétation. D'aucuns prétendent que c'était un tambour, et d'autres, une mandoline.

¹⁵ Isaïe, XXXVII, 10.

¹⁶ Théod., c. 1320.

plutôt que de violer la religion que nous avons reçue de nos pères, et qui nous interdit de reconnaître d'autres dieux que le Seigneur : *Non habebis deos alienos coram me* »¹⁷.

Devant cette résistance, Nabuchodonosor se mit à bouillonner de colère. Il changea de visage, et la bienveillance qu'il avait témoignée jusque-là aux jeunes Hébreux fit place à une décision implacable. *Il ordonna de chauffer la fournaise sept fois plus qu'on avait coutume de la chauffer* ; ce qui était absolument ridicule, puisqu'à sa température ordinaire, elle n'eût fait aucune difficulté de dévorer les trois corps en un instant. Mais c'est le propre de la colère de ne garder aucune mesure. Craignant qu'ils ne fissent appel à quelque pouvoir occulte, il désigna pour les empoigner des soldats qu'il connaissait notamment pour leur vigueur exceptionnelle. Il commanda d'aller vite, de ne pas perdre de temps à dévêtir les trois coupables, mais de leur mettre seulement des fers aux pieds, et de les jeter immédiatement dans le feu. Le châtement d'une rébellion aussi insolente ne pouvait souffrir le moindre délai.

Sidrach, Misach et Abdénago franchirent donc la gueule béante de la chaudière en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, avec leurs *braies*¹⁸, *leurs chaussures, leurs bonnets* et tous leurs vêtements. Mais alors, ô merveille ! tandis que le feu consumait instantanément, de par son action naturelle, les anneaux de fer où l'on avait pris leurs pieds, il respectait, de par la volonté divine, leurs vêtements, qui auraient dû être brûlés plus vite encore. Les flammes se précipitèrent vers les bourreaux, qu'elles réduisirent en cendres, pour les punir d'avoir osé porter la main sur les adorateurs du vrai Dieu ; tandis que, s'écartant des trois Hébreux, elles formaient autour d'eux comme une gracieuse tonnelle, sous laquelle ils chantaient, aussi paisibles que dans un jardin de roses¹⁹. Car le premier soin de ces hommes vraiment saints fut de louer leur Créateur, auquel ils devaient cette miraculeuse préservation.

Azarias d'abord improvisa seul un cantique où, reconnaissant humblement que ses compatriotes méritaient cent fois les châtements qui les avaient frappés, il suppliait la divine bonté de leur pardonner et de les délivrer du joug des Chaldéens.

« *Béni êtes-vous, Seigneur, Dieu de nos pères, disait-il, et votre nom est digne de louange et de gloire dans tous les siècles ! Parce que vous êtes juste dans tout ce que vous nous avez fait endurer. Toutes vos œuvres sont vraies, elles portent unanimement la marque d'une parfaite justice et d'une sagesse divine. Vos voies sont droites, et vos*

¹⁷ Ex. XX, 3.

¹⁸ Sorte de culotte bouffante.

¹⁹ D'après Théod., c. 1324.

jugements véritables. Oui, ce sont des jugements justes que vous avez prononcés, en déchaînant ces terribles châtiments sur nous, et sur Jérusalem, la cité sainte de nos pères. C'est dans la vérité et dans la justice, que vous avez envoyé tout cela, à cause de nos péchés.

« Car nous avons péché. Nous avons agi d'une manière criminelle, en nous éloignant de vous ; nous vous avons été infidèles en toutes choses. Nous n'avons pas écouté vos commandements. Nous n'avons pas cherché à les comprendre, nous ne les avons pas conservés dans nos cœurs, nous ne les avons pas exécutés, alors qu'ils étaient ordonnés à notre plus grand bien. C'est donc en toute justice que vous nous avez punis ; que vous nous avez livrés aux mains des pires ennemis que nous ayons, les Chaldéens, gens iniques et scélérats, et à leur prince, un roi injuste, le plus méchant qui soit sur toute la terre, Vous qui jadis aviez arraché nos pères à la domination des Égyptiens, qui aviez ouvert devant eux la mer Rouge, les aviez nourris dans le désert, et protégés par tant de miracles !... Et maintenant, nous ne pouvons ouvrir la bouche, pour essayer de nous justifier. Tout ce que nous dirions se retournerait contre nous. Nous sommes devenus un sujet de haine et de confusion pour vos serviteurs, et pour ceux qui vous adorent : que peuvent-ils répondre en effet aux impies qui raillent notre religion, en voyant l'état de déchéance où nous sommes tombés, nous, le peuple que vous aviez élu ?

« Cependant, Seigneur, je vous en conjure, ne nous abandonnez pas pour toujours, à cause de votre nom. Qui le glorifiera en effet sur la terre, ce nom trois fois saint, si notre race disparaît ? Ne répudiez pas l'alliance que vous avez conclue avec elle aux jours du Sinaï. Ne retirez pas de nous votre miséricorde, par égard pour Abraham, votre bien-aimé, pour Isaac votre serviteur, et Israël votre saint. Vous leur avez promis que vous multiplieriez leur descendance comme les étoiles du ciel, comme le sable qui est sur le rivage de la mer ; et voici qu'au contraire, Seigneur, nous sommes aujourd'hui, à cause de nos péchés, descendus au-dessous de toutes les nations. La guerre, la famine, les épidémies, la captivité nous ont décimés ; nous sommes humiliés et méprisés sur toute la terre. Toute la structure qui faisait la force de notre nation a disparu ; nous n'avons plus ni rois, ni sacerdoce, ni prophètes, nous ne pouvons plus offrir aucun des sacrifices qui nous assuraient votre protection, nous n'avons plus ni holocauste, ni sacrifice non sanglant, ni oblation, ni l'encens que l'on brûlait sur l'autel des parfums ; puisque le seul lieu où l'on pouvait les offrir, le Temple, a été détruit. Nous n'avons donc plus aucun moyen de trouver votre miséricorde.

« Et cependant, Seigneur, nous ne voulons pas désespérer de votre bonté. À défaut de victimes, nous vous présentons nos supplications,

avec un cœur contrit et un esprit d'humilité. Au lieu des béliers, des taureaux, des milliers d'agneaux gras que l'on vous immolait jadis chaque jour, nous vous apportons, Seigneur, nos sentiments de douleur et de repentir. Ne nous avez-vous pas dit vous-même, par la bouche du saint roi David, que vous ne faisiez pas vos délices des holocaustes, mais que le sacrifice qui vous était agréable était celui d'un esprit repentant ²⁰ ? Et, dans un autre passage, n'avez-vous pas dit encore : *Est-ce que je boirai le sang des boucs ? Imolez à Dieu un sacrifice de louange, accomplissez les vœux que vous avez fait au Très-Haut ; et puis vous m'invocerez au jour de la tribulation, et je vous délivrerai, et vous me glorifierez* ²¹.

« Seigneur, nous avons accroché notre espérance à ces paroles, et à d'autres semblables, persuadés que *ceux qui se confient à vous ne seront pas confondus*. Et voyez : l'épreuve nous a été salutaire. Nous avons changé de conduite, *nous mettons maintenant tout notre cœur à vous suivre*, nous ne voulons plus faire notre volonté, mais la vôtre. *Nous craignons de vous déplaire ; et nous cherchons à deviner l'expression de Votre visage*, afin que rien dans notre conduite ne puisse l'irriter ou l'offusquer. Ayez pitié de nous : si nous avons trop présumé de votre bonté, *ne nous confondez pas, mais agissez envers nous selon votre douceur native, et selon la multitude de vos miséricordes*. Délivrez-nous par quelqu'une de ces œuvres merveilleuses, où se révèle la toute-puissance de votre bras, comme vous l'avez fait tant de fois au cours de notre histoire. Et *rendez ainsi gloire à votre Nom. Que soient confondus, au contraire, ceux qui font souffrir vos serviteurs ; qu'ils soient confondus par la puissance de votre intervention, et que leur force soit brisée. Et qu'ils sachent que c'est vous qui êtes le Seigneur, le seul Dieu, le seul digne d'être glorifié sur toute l'étendue de la terre !* »

*

Cependant les soldats qui avaient jeté les trois jeunes gens dans la fournaise, ne prenaient même pas garde au miracle extraordinaire qu'ils avaient sous les yeux, tant ils étaient empressés à exécuter les ordres de leur prince. Ils ne cessaient de stimuler la violence du feu en l'alimentant avec du naphte, c'est-à-dire du pétrole – on sait aujourd'hui qu'il abonde dans la région – auquel ils ajoutaient *de l'étoupe, de la poix, et des fagots de bois sec* ²². Les flammes crépitaient avec fureur, s'élevant jusqu'à *quarante-neuf coudées* ²³ au-dessus de la fournaise. Mais elles ne touchaient toujours pas les Hébreux ; au contraire,

²⁰ Ps. XLIX, 13. *Holocaustis non delectaberis : sacrificium Deo spiritus contribulatus.*

²¹ Ps. XLIX, 23.

²² Les *malleoli*, fagots enduits de poix, dont on se servait dans les sièges.

²³ C'est-à-dire 25 mètres à peu près.

elles tournaient leur violence contre les Chaldéens qui les excitaient, et dont elles réduisirent encore plusieurs en cendres. C'est qu'aussi bien un Ange du Seigneur – certains disent que c'était saint Michel, le prince des Armées célestes, en personne ²⁴ – était descendu au milieu du brasier. Et il répandait autour de lui une rosée très douce, qui neutralisait radicalement l'effet du feu sur les trois Hébreux. Ceux-ci chantaient maintenant ensemble, non pas en l'honneur de la statue, mais à la gloire de leur Créateur, un hymne magnifique, que la liturgie de l'Église a recueilli comme un pur joyau :

« *Béni êtes-vous, disaient-ils, Seigneur, Dieu de nos pères et digne de louange, et glorieux, et élevé au-dessus de tout, dans tous les siècles ! Béni est le nom saint de votre gloire, le tétragramme mystérieux, que vous avez révélé à Moïse, le Nom ineffable que nulle créature ne saurait usurper ! Il est digne de toute louange, et les siècles des siècles n'arriveront pas à le célébrer comme il le mérite.*

« *Béni êtes-vous dans le temple saint, que le roi Salomon a bâti sur la montagne de Sion pour votre gloire !*

« *Béni êtes-vous sur le trône où vous réglez dans les cieux, au-dessus de toute louange et de toute gloire, à travers les siècles des siècles ! Béni êtes-vous, vous qui plongez jusqu'au fond des abîmes, et qui siègez au-dessus des Chérubins, par la tranquille possession de votre incompréhensible science. Vous êtes digne de louange, et élevé au-dessus de toute gloire, dans les siècles des siècles. Béni êtes-vous dans le firmament du ciel, dans le ciel empyrée, qui vous sert de résidence, et d'où vous diffusez la vie et le mouvement jusqu'aux extrémités de l'univers !* »

Puis, sentant leur impuissance à exalter comme il le faudrait la souveraine magnificence de Dieu, les trois Hébreux invitaient successivement toutes les créatures du ciel et de la terre, à les aider dans cet hommage d'adoration : « *Bénissez toutes œuvres du Seigneur, le Seigneur ! Louez-le et exaltez-le dans tous les siècles. Et vous d'abord, Anges du Seigneur ; vous les plus nobles de toutes les créatures, Anges de tous ordres, et de toutes hiérarchies, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles !* »

Les cieux dont il est question ensuite ne désignent plus, comme tout à l'heure, le ciel empyrée, celui que Dieu habite et qui est absolument inaccessible à la créature terrestre, mais les cieux inférieurs, ceux que l'homme peut contempler au-dessus de lui, et dans lesquels il découvre chaque jour, grâce aux progrès des instruments d'optique, de nouvelles étoiles, de nouveaux soleils, de nouvelles galaxies, et partant, de nouveaux sujets de louanges.

²⁴ Cf. Pantaléon, diacre de l'Église d'Orient, *Discours sur les miracles de l'Archange Michel*, XX, Patr. gr., t. CXI, c. 584.

Ensuite toutes les créatures sont appelées les unes après les autres, à *bénir le Seigneur*, à *le louer*, à *l'exalter à travers les siècles* : *les eaux qui sont au-dessus du firmament, les vertus du Seigneur* – c'est-à-dire les forces de la nature –, *le soleil, la lune et les étoiles* ; *la pluie, la rosée, et tous les vents, le feu et la chaleur, l'hiver et l'été, la bruine et les giboulées, la gelée et la foudre, les glaces et les neiges, les nuits et les jours, la lumière et les ténèbres, la foudre et les nuages, les montagnes et les collines* ; *les plantes qui germent dans le sol, les sources d'eau vive, les mers, les fleuves et les poissons qui les peuplent* ; *les oiseaux du ciel, les bêtes sauvages et tous les animaux domestiques* ; *les fils des hommes* ; plus spécialement *le peuple d'Israël, surtout en la personne de ses prêtres*, dont c'est là la fonction propre, mais avec eux, tous ceux qui se disent *serviteurs du Seigneur*. Tous, qu'ils bénissent Dieu avec *leur esprit et leur âme*, c'est-à-dire avec toutes leurs facultés – l'esprit désignant les facultés supérieures, et l'âme, les inférieures –.

Et parce qu'il ne saurait y avoir de vraie louange sans la pureté et l'humilité du cœur, nos trois chantres ajoutaient : « *Bénissez le Seigneur, vous qui êtes saints et humbles de cœur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles* ».

Enfin, après avoir célébré ainsi Dieu comme créateur et conservateur de toutes choses, ils lui adressèrent des actions de grâces particulières pour les avoir délivrés, eux trois, du terrible danger où ils se trouvaient. « *Bénissez le Seigneur, Ananias, Azarias et Misaël ! Louez-le et exaltez-le dans tous les siècles, parce qu'il nous a gardés de l'enfer, il nous a sauvés de la mort ; il nous a libérés du milieu de la flamme ardente, il nous a tirés du milieu du feu ! Vous tous enfin qui, sans appartenir au peuple juif, êtes cependant religieux ; qui, comme jadis, Job ou Melchisédech, reconnaissez la transcendance du Dieu suprême devant lequel tremblent les dieux des païens, bénissez le Seigneur, le Dieu des dieux ; louez-le et confessez-le, parce que sa miséricorde s'étend sur tous les siècles !*²⁵ »

En entendant le chant harmonieux et doux qui sortait du milieu des flammes²⁶, le roi Nabuchodonosor fut saisi d'une stupeur qu'il est

²⁵ Carth. p. 63. Ce cantique, pas plus que la prière d'Azarias qui le précède, ne se trouve dans le texte hébreu en usage aujourd'hui. L'un et l'autre y manquaient déjà du temps de saint Jérôme, et ce grand exégète nous prévient que, pour les insérer dans la Vulgate, il les a traduits sur la version de Théodotion. Or il est évident que ce dernier n'aurait jamais eu l'idée de les introduire dans son texte s'il ne les avait lus lui-même dans l'exemplaire hébraïque dont il se servait. Mais les rabbins, dignes précurseurs de la critique moderne, avaient jugé bon de les supprimer par la suite, comme absolument invraisemblables. Il leur semblait impossible d'admettre que trois jeunes gens plongés dans le feu aient eu assez de liberté d'esprit pour composer des vers selon toutes les règles de la prosodie et pour inviter toutes les créatures à louer Dieu dans un ordre si exact.

²⁶ Le texte grec dit plus clairement que le latin que ce fut en effet le chant qui attira d'abord l'attention du monarque.

facile d'imaginer. N'en pouvant croire ses oreilles, il s'élança de son trône, courut vers la fournaise : et là, il vit de ses yeux, non plus trois hommes, mais quatre, qui paraissaient bien vivants, et que la violence des flammes n'avait pas l'air d'incommoder le moins du monde : « Ne sont-ce pas trois hommes que nous avons jetés, enchaînés, dans le feu ? demanda-t-il aux dignitaires qui le suivaient. – Vous dites vrai, ô roi, répondirent ceux-ci, on a effectivement jeté trois hommes, par votre ordre, dans le feu. – Eh bien, reprit le monarque, voici que j'en distingue quatre ; mais que sont devenues leurs chaînes ? Ils vont et viennent librement au milieu des flammes, sans le moindre embarras. Et le nouveau venu, le quatrième, est d'une telle beauté qu'il ressemble à un fils de Dieu, plutôt qu'à un homme ». Puis, s'avancant davantage encore vers l'ouverture du foyer, le roi cria : « *Sidrach, Misach et Abdénago, serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez* ».

Alors, à la stupéfaction générale, on vit les trois jeunes gens s'avancer tranquillement hors de la fournaise incandescente. Et tous, les satrapes, les juges, les magistrats, les généraux, les grands de la cour, se pressant autour d'eux, ne se lassaient pas de contempler ces hommes sur lesquels le feu n'avait eu aucune prise. Pas un cheveu de leur tête n'avait souffert, leurs vêtements étaient intacts, et on ne sentait pas sur eux la plus légère odeur de roussi.

À ce spectacle, Nabuchodonosor ne put contenir son admiration. Un cri de louange jaillit de ses lèvres, qui semblait continuer le cantique des trois Hébreux :

« *Béni soit, disait-il, le Dieu de ceux-là, le Dieu de Sidrach, Misach et Abdénago, qui a envoyé son Ange, et qui a délivré ses serviteurs, parce qu'ils ont cru en lui ! Plutôt que de lui déplaire, ils ont refusé d'exécuter l'ordre du roi ; ils ont livré leurs corps au supplice du feu, choisissant d'être brûlés vifs, plutôt que de violer la loi de Moïse qui leur défend de servir les idoles, et d'adorer un autre Dieu que leur Dieu.*

« *Moi donc, Nabuchodonosor, je décrète aujourd'hui que, parmi tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues qui me sont soumis, s'il se trouve quelqu'un qui ose proférer un blasphème contre le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdénago, il sera mis à mort, et sa maison sera détruite.* En effet, il n'y a pas d'autre dieu qui puisse sauver ses adorateurs d'une manière aussi extraordinaire. Bien souvent, il m'est arrivé, au cours de mes campagnes, de jeter bas des autels ou des temples, et de massacrer ceux qui en assuraient le culte : mais jamais on n'a vu, de mémoire d'homme, un de ces dieux intervenir pour protéger ses desservants ou ses monuments » ²⁷.

²⁷ Théod., c. 1345.

À la suite de cet épisode, non seulement le monarque rendit son entière faveur aux trois Hébreux, mais il leur accorda de nouvelles dignités. Certain que des hommes qui s'étaient montrés si fidèles à leur Dieu, le seraient aussi envers leur roi, il joignit à leurs fonctions de gouverneurs, celles de juges suprêmes dans la province de Babylone ²⁸.

Ni l'Écriture Sainte ni l'histoire profane ne nous disent ce que devinrent ensuite les trois jeunes hommes. Seul, un Synaxaire grec rapporte que plus tard, ils furent décapités, sur l'ordre du successeur de Nabuchodonosor, et que leurs têtes furent miraculeusement réunies à leur corps ; qu'un Ange les transporta sur le mont Gébal, et les cacha sous une roche, où ils demeurèrent pendant quatre cents ans ; qu'ils ressuscitèrent le jour de la Résurrection de Notre-Seigneur, et s'endormirent ensuite une seconde fois du sommeil de la mort en attendant la résurrection générale ²⁹. Mais aucun autre document ne vient confirmer cette étrange histoire. Saint Isidore de Séville, dans son *Catalogue de la naissance et de la mort des Pères*, dit simplement qu'ils reposent ensemble en Babylonie, sous une même grotte, et que leur tombe est grandement vénérée ³⁰. Une tradition postérieure veut que leurs reliques aient été transportées à Constantinople par l'empereur byzantin Léon I^{er}, au V^e siècle, et placées un peu plus tard au-dessus du tombeau de saint Daniel le Stylite († 493) ³¹. Ce qui est certain, c'est qu'il n'existe plus actuellement la moindre trace de ces restes dans aucune église de Constantinople, pas plus que d'un culte qui aurait été rendu aux trois Hébreux.

Commentaire moral et mystique

Le martyrologe romain, en faisant mémoire des trois compagnons de Daniel le 16 décembre, ne leur donne pas le qualificatif de martyrs : parce que juridiquement, si l'on peut ainsi parler, cette appellation est réservée à ceux qui sont effectivement morts pour leur foi ; les autres n'étant, même s'ils ont souffert de cruels supplices, que des *confesseurs* ³².

Néanmoins, dans un sens large, il est hors de doute que ce titre ne saurait leur être refusé. Ils sont en effet les premiers, dans l'histoire universelle, qui, mis en demeure de choisir entre une mort affreuse et l'apostasie, ont opté pour la première. Il est incontestable qu'ils ont fait, en pleine connaissance de cause, le sacrifice de leur vie : et le miracle dont ils ont bénéficié ne saurait diminuer leur mérite. Tel est en particulier le sentiment de saint Athanase ³³, et celui aussi de

²⁸ Carth., p. 67.

²⁹ Delehaye, *Synaxarium Constantinopoleos*, au 17 décembre, pp. 317-320.

³⁰ Pat. lat., t. LXXXIII, 176.

³¹ *Vies des Saints*, par les Bénédictins de Paris, t. XII, p. 475.

³² Cf. Eusèbe. *Hist. ecclésiast.*, V, II, 2-3. – Les chrétiens de Lyon, emprisonnés en 177, demandent que le nom de martyrs soit réservé à ceux qui sont déjà morts : « Ce sont ceux-là disent-ils qui sont les vrais martyrs ; nous, nous ne sommes que de modestes et humbles confesseurs ».

³³ Cf. *Epist. encyclica ad episcopos Aegypti et Libyae*, 21 ; et *Orat. II contra Arianis*, 71. Patr. gr., t. XXV, c. 587, et XXVI, c. 298.

saint Augustin. Dans un sermon où il les compare aux Macchabées mis à mort par Antiochus Épiphane, le Docteur d'Hippone se demande pourquoi ceux-ci ne furent pas préservés, eux aussi, alors que, comme les trois Hébreux, ils glorifiaient Dieu, et étaient disposés à mourir plutôt que de manquer à ses lois.

Pourquoi les uns ont-ils été délivrés des flammes, et les autres consumés par elles ? Dieu a-t-il donc protégé les premiers, et abandonné les seconds ? Loin de nous une telle idée : Dieu les a protégés les uns comme les autres ; mais les uns secrètement, les autres ostensiblement. Il délivrait visiblement ceux-ci, il couronnait invisiblement ceux-là. Les premiers furent délivrés de la mort, mais ils restaient au milieu des tentations de cette vie. Sauvés du feu, que de dangers ils avaient encore à courir ! Vainqueurs du tyran, il leur fallait continuer à lutter contre le démon. Appliquez ici, mes frères, votre intelligence de chrétiens. Oui, les Macchabées ont été délivrés d'une manière plus désirable et plus sûre. Les trois Hébreux avaient triomphé d'une tentation, mais ils avaient à affronter encore toutes les autres. Les Macchabées au contraire en avaient fini avec cette vie qui n'est que tentation. Ajoutons que par un jugement de Dieu, secret, mais juste, Nabuchodonosor mérita de se convertir, tandis qu'Antiochus s'endurcit. L'un trouva miséricorde, l'autre ne fit que croître en orgueil ³⁴.

La préservation dont furent l'objet les trois jeunes hommes dans la fournaise, avait pour but, non leur propre avantage, mais un enseignement prophétique. Comme beaucoup de scènes de l'Ancien Testament, celle-ci était destinée à nous montrer corporellement le miracle que Dieu devait opérer spirituellement chez ceux qui auraient le courage d'affronter les pires supplices plutôt que de renier leur foi. Les premiers chrétiens, eux aussi, ont été mis en demeure par les princes païens, d'adorer les faux dieux. Ils ont refusé, respectueusement, mais avec une fermeté intrépide. Alors les persécuteurs se sont emportés ; ils ont, comme le roi de Babylone, *fait chauffer la fournaise sept fois plus fort*, imaginant des supplices toujours plus cruels pour les effrayer et venir à bout de cette résistance. Mais malgré les efforts des bourreaux, la flamme ne montait qu'à *quarante-neuf coudées*. Elle n'arrivait pas à cinquante... Pourquoi cela ? Parce que cinquante est le chiffre de la Pentecôte, le symbole de la transformation totale que, seule, la grâce du Saint-Esprit est capable d'opérer dans l'homme. Le démon et ses suppôts ont eu beau se déchaîner et multiplier les tortures, ils pouvaient broyer et déchiqeter les corps, ils ne pouvaient atteindre le centre de l'âme, le sanctuaire du libre arbitre que protégeait, comme une rosée rafraîchissante, au milieu de l'ardeur des tourments, la présence du Saint-Esprit. Le feu a *brûlé leurs liens...*, les liens qui rendent l'âme esclave du corps ; mais il a respecté *leurs vêtements*, c'est-à-dire leurs vertus. De là cette sérénité joyeuse des martyrs, qui confondait l'admiration des païens, témoins de leurs supplices ; de là la douce ironie avec laquelle saint Laurent, étendu sur un gril rougi au feu, plaisante son juge ³⁵ ; la générosité de saint Étienne, priant pour ceux qui le lapident ; l'admirable simplicité de Jeanne d'Arc, recommandant son âme à Dieu et demandant pardon à ses juges avant de monter sur le bûcher, etc...

³⁴ *Sermo CCCI*, c. III, Pat. lat., t. XXXVIII, c. 1381.

³⁵ Le supplice de saint Laurent est considéré comme un des plus terribles de tous ceux qu'ont enduré les chrétiens. Cf. saint Thomas, III^e Pars, qu. 46, a. VI, ad 1. C'est pour cela que, seul parmi les martyrs, il a le privilège d'une vigile.

Peut-on imaginer une plus belle réplique « chrétienne » des trois enfants dans la fournaise, que les martyrs de l'Ouganda, au siècle dernier : ces petits pages à la peau noire, mais à l'âme si pure ! Enveloppés de braises ardentes, parce qu'ils n'avaient pas voulu violer la loi du Seigneur, ils firent entendre un doux murmure de prières jusqu'au moment où ils furent entièrement consumés.

Dieu n'a pas sauvé leur vie corporelle, parce qu'elle a peu de prix à ses yeux ; mais il a protégé leur foi, il l'a gardée tellement intacte, *qu'on n'y sent même pas l'odeur du roussi* ; elle n'a pas subi la plus légère altération.

Aujourd'hui le démon a inventé pour faire abjurer les chrétiens, des armes sournoises et plus dangereuses que le feu. Il espère arriver plus facilement à ses fins, en agissant moins sur leurs corps que sur leurs facultés intellectuelles. Ces procédés cependant ne sauraient effrayer ceux qui sont fermement décidés à rester fidèles au Christ Jésus. Le Seigneur est prêt à leur redire aujourd'hui ce qu'il disait au prophète Isaïe : « *N'aie pas peur, parce que je t'ai racheté et je t'ai appelé par ton nom. Tu es à moi. Quand tu passeras au milieu des eaux, je serai avec toi, et les fleuves ne te submergeront point ; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras point brûlé, et la flamme ne se dressera point contre toi, parce que c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, le saint d'Israël, ton sauveur* »³⁶.

*

Au sens moral, la statue d'or représente les fausses doctrines, les idoles du monde telles que la déesse Raison, le nazisme, le communisme, le scientisme, etc. ; ou les « surhommes », qui, portés par la fortune au faite de la gloire, se croient devenus dieux³⁷. Les satrapes, magistrats, juges, et autres dignitaires du roi de Babylone, sont les grands de ce monde, toujours prêts, quelle que soit la catégorie à laquelle ils appartiennent, à adorer la puissance du jour, l'or ou le succès. Les différents instruments de musique qui les invitent au prosternement, signifient qu'ils sont poussés à cette adulation par des mobiles divers : les uns le font par crainte, d'autres par ambition, d'autres par désir de paraître, d'autres pour jouir de la vie, ou pour se venger, ou par appétit de domination, etc. Mais ceux qui refusent de suivre l'entraînement général et veulent inviolablement rester fidèles à la loi de Dieu, peuvent s'attendre à être *jetés dans la fournaise*, c'est-à-dire à être persécutés, comme Notre-Seigneur l'a prédit maintes fois à ses disciples. Le démon ne cesse d'aviver cette persécution avec *du naphte, de l'étoupe, de la poix et des sarments de bois sec*, c'est-à-dire, en excitant les passions humaines par tous les moyens en son pouvoir. Le *naphte* représente la concupiscence originelle, ce foyer de péché caché dans notre chair, comme le pétrole dans les profondeurs de la terre, et toujours prêt à s'enflammer ; *l'étoupe*, la vanité des honneurs d'ici-bas, qu'une étincelle suffit à consumer en un instant ; la *poix*, les plaisirs sensuels ; les *sarments*, les biens de ce monde, qui sont destinés à disparaître bientôt comme le bois sec est appelé à brûler. Mais le démon ne peut dépasser *quarante-neuf coudées*, pour la raison donnée plus haut, parce qu'il est incapable d'agir efficacement sur le fond de l'âme, sur la volonté, si celle-ci est résolue à tenir bon.

³⁶ Is., XLIII, 1-3.

³⁷ Le commentaire moral est tiré de Thom., p. 221.

CHAPITRE 5

Où Nabuchodonosor se voit changé en bœuf

(DAN., IV, 1-34)

Au cours de ce chapitre, c'est d'abord Nabuchodonosor lui-même qui va nous exposer les faits. Daniel se contente de reproduire une lettre encyclique que ce prince, en la dix-septième année de son règne ¹, adressa à tous les peuples, *nations et langues* de son immense empire, afin de faire connaître les prodiges opérés en lui par le Très-Haut, et de proclamer ainsi la transcendance de ce Dieu suprême sur tous les autres dieux.

« Moi, disait-il, *Nabuchodonosor*, après avoir conquis la Syrie, la Phénicie, la Judée, l'Égypte, l'Arabie, etc. et répandu dans toute l'Asie la crainte de mon nom, je goûtais les joies de la paix, et *je vivais plein de gloire* dans mon palais de Babylone, *lorsque j'eus à nouveau un songe extraordinaire* qui, comme le premier, me remplit d'épouvante. *Je fus assailli durant mon sommeil de pensées et de visions intérieures*, qui me causèrent un indicible effroi. Aussitôt levé, je fis rédiger un ordre enjoignant à tous les sages de Babylone de venir immédiatement au palais, m'expliquer ce que cela signifiait. En hâte, devins, mages, Chaldéens, augures et aruspices accoururent ; ils furent introduits en ma présence, et je racontai devant eux le songe que j'avais eu : mais nul ne fut capable de m'en donner l'interprétation ».

Remarquons en passant que le roi se conduit ici beaucoup plus humainement que lors de son premier songe. Il ne demande pas cette fois l'impossible à ses mages, il ne les menace pas de mort s'ils ne peuvent lui donner satisfaction. Les châtements dont Dieu l'avait frappé, et peut-être aussi le commerce de Daniel, l'avaient manifestement adouci.

Tandis que tout le monde se creusait la tête, sans trouver une explication plausible, Daniel fut introduit à son tour et le roi refit devant lui l'exposé du songe qu'il avait eu :

« *Balthazar*, lui dit-il, prince des augures, *je sais que tu es rempli de l'esprit des dieux saints* ², et qu'il n'y a point de secret que tu ne puisses pénétrer. Écoute donc le récit de ce que j'ai vu en songe, et donne-m'en l'explication. Tandis que j'étais dans mon lit, je regardais, et voici qu'il y avait au milieu de la terre un arbre d'une hauteur démesurée. Il était grand et fort, et sa cime atteignait le ciel. On l'apercevait jusqu'aux extrémités de la terre. Ses feuilles étaient très

¹ LXX.

² Parce que même aux yeux des païens, seuls les dieux peuvent connaître l'avenir. Les dieux saints désignent peut-être les divinités bienfaites, par opposition aux malfaites (Fill., p. 256).

belles, et ses fruits très abondants ; et il y avait sur lui de la nourriture pour tous. Au-dessous de lui, les animaux domestiques et les bêtes sauvages venaient se mettre à l'ombre ; les oiseaux du ciel se tenaient dans sa ramure, et toute chair trouvait sur lui de quoi se nourrir. Je regardais cela en vision de mon esprit, tandis que j'étais étendu sur ma couche, et voici qu'un Ange ³ saint descendit du Ciel :

« Abattez l'arbre, cria-t-il avec force, coupez ses branches, faites tomber ses feuilles, et dispersez ses fruits. Que les bêtes qui sont sous lui prennent la fuite, et de même les oiseaux qui sont dans ses branches ! Cependant laissez en terre la souche avec ses racines. Qu'il soit lié avec une chaîne de fer et d'airain parmi les herbes des champs ! Qu'il soit trempé par la rosée du ciel, et que l'herbe de la terre soit sa part avec les bêtes ! Que son cœur d'homme soit changé, et qu'on lui donne un cœur de bête, et que sept temps passent sur lui ! Cette décision a été prise par Dieu sur l'avis des vigilants – c'est-à-dire : des Anges auxquels est confiée la garde des empires et des hommes –, et sur la requête des Saints, indignés du fol orgueil de ce personnage. Et elle aura son effet jusqu'à ce que les vivants connaissent que c'est le Très-Haut qui commande souverainement dans le royaume des hommes. Il lui ôtera la puissance dont il dispose actuellement. Il la donnera à qui lui plaira, et il établira un jour le plus humble des hommes ⁴ au-dessus de lui ».

« Tel est le songe que j'ai eu, moi, Nabuchodonosor, roi. Maintenant donc, toi Balthazar, hâte-toi de m'en donner l'interprétation : tous les sages de mon royaume ont été réunis en ce lieu, et aucun n'a réussi à le faire. Mais toi, tu le peux, parce que l'esprit des dieux saints est en toi ».

Malgré le désir pressant dont témoignait son souverain, Daniel ne répondit pas tout de suite : il avait besoin de se recueillir et de prier, pour pénétrer le sens de cette étrange vision. Il rentra donc en lui-même, et pendant une heure il garda le silence. Mais l'altération de ses traits, l'expression angoissée de son visage indiquaient clairement qu'un trouble profond l'agitait, et qu'il ne savait comment formuler la réponse attendue par le roi. « Balthazar, reprit Nabuchodonosor, qui ne le quittait pas des yeux, que ce songe et son interprétation ne te troublent point ! Dis-moi sans crainte ce qu'il en est ». « Sire, répondit Daniel, plaise à Dieu que cette vision concerne ceux qui vous haïssent, et que nous puissions l'appliquer à vos ennemis ! Mais hélas ! l'arbre que vous avez vu, ô roi, est votre propre image : comme lui, vous êtes

³ La Vulgate l'appelle *vigil*, un vigilant, c'est-à-dire un esprit toujours en éveil. Mais les LXX disent un Ange ; la version chaldaïque l'appelle *Hir*, et Théodotus εἶρ, mots qui veulent dire *messenger des dieux*. De là viendrait le nom d'Iris (arc-en-ciel), si nous en croyons saint Jérôme (c. 515).

⁴ Cette mystérieuse allusion vise en réalité le Christ, dont la puissance immuable surpassera toutes les puissances humaines.

devenu grand et puissant, votre stature s'élève jusqu'au ciel, et votre puissance s'est étendue jusqu'aux extrémités de la terre ».

Daniel ne précisa pas davantage, pour ne pas offenser la majesté de son souverain. L'arbre, en effet, qui était vu de partout, représentait Nabuchodonosor : par sa puissance, en effet, et sa magnificence, le prince était devenu comme le centre de la terre, et le point de mire sur lequel le monde entier avait les yeux fixés. Ses conquêtes avaient fait de lui le maître de l'heure, et sa cime *touchait le ciel*, puisqu'il se mettait lui-même au rang des dieux. *Son feuillage était le plus beau* qu'on pût voir, parce qu'aucune cour ne brillait d'un éclat comparable à la sienne ; *et ses fruits étaient très abondants*, parce que les tributs qu'on lui apportait de partout, lui assuraient d'énormes revenus. *Sous son ombre vivaient en paix les animaux domestiques*, c'est-à-dire les braves gens qui travaillent : paysans, artisans, ouvriers, fonctionnaires, etc., *et les bêtes féroces* : les bandits, les gangsters, les hommes de sac et de corde, qu'une crainte salutaire tenait en respect. *Les oiseaux demeuraient dans ses branches* : son palais était plein de courtisans qui chantaient ses louanges, *et toute chair se nourrissait de lui*, en ce sens que matériellement, il pourvoyait aux besoins de tous ses sujets.

Daniel, on le comprend sans peine, ne crut pas devoir entrer dans ces précisions. Il en vint tout de suite au châtement annoncé par l'Ange :

« Voici, dit-il, l'interprétation de la sentence portée par le Très-Haut, contre mon seigneur le roi. C'est vous, sire, qui serez chassé du milieu des hommes ; vous habiterez avec les bêtes et les animaux sauvages. Vous mangerez du foin comme un bœuf, et vous serez trempé par la rosée du ciel, comme les bêtes qui couchent dans les champs. Sept temps⁵ se succéderont sur vous, jusqu'à ce que vous sachiez, à n'en pouvoir douter, que c'est le Très-Haut qui gouverne le royaume des hommes, et qu'il le donne à qui il veut. Quant à l'ordre de laisser la souche et les racines de l'arbre, c'est une manière de vous faire entendre que, cependant, votre royaume ne vous sera point enlevé : il demeurera votre bien, et il vous sera rendu, lorsque vous aurez reconnu que toute puissance vient du ciel. On ne vous donnera pas de successeur, et vous serez rétabli sur le trône après un espace de sept ans ».

De fait, pendant tout le temps que dura la folie du roi, l'empire fut gouverné par son fils Evilmérodach, et par les grands du royaume, mais toujours au nom de Nabuchodonosor.

Navré lui-même du triste présage qu'il venait de formuler, parce qu'il avait pour le roi une réelle affection, Daniel s'efforça d'en atténuer

⁵ Les temps dont parle le prophète, s'entendent en général d'une année. Cependant, Théodoret propose de les réduire à sept saisons en tenant compte du fait que l'Écriture n'en distingue que deux dans l'année : l'été et l'hiver. Tel est aussi le sentiment de saint Ephrem (Tom. II, Syr., p. 209). Cela ferait donc trois ans et demi. Mais l'opinion la plus commune est : sept ans. Sic. Thom., p. 224 ; Corn., p. 60 ; Lyre, c. 1548 ; Carth., p. 75 ; H. S., c. 1451 ; Calm., etc.

la rigueur en lui indiquant un moyen possible de l'éluider : « Essayez, dit-il, de détourner le malheur qui vous menace, et de fléchir la justice de Dieu, en recourant à l'aumône. Dieu nous a fait savoir lui-même que *cette pratique est capable d'effacer n'importe quelle faute*⁶, et *qu'elle a sur le péché un effet semblable à celui de l'eau sur le feu*⁷. Rachetez par d'abondantes largesses les crimes que vous avez commis ; restituez ainsi l'argent que vous avez extorqué à vos sujets et aux peuples vaincus, par d'injustes impôts. *Peut-être le Seigneur vous pardonnera-t-il...* » Le prophète dit « *peut-être* », parce qu'il avait des raisons de craindre que le repentir du roi ne fût pas de longue durée, et aussi pour ne pas donner à croire que le pardon serait facile.

De fait, au dire de saint Jérôme, Nabuchodonosor commença par suivre ce conseil, et fit de larges aumônes, qui lui méritèrent un répit d'un an. Mais peu à peu ce bel élan se ralentit, et le monarque redevint la proie de son orgueil. Il se refusait à admettre qu'il pût, lui, Nabuchodonosor, tomber vraiment dans l'état d'abjection que le prophète avait annoncé. Et l'échéance arriva...

*

Un jour qu'il se promenait sur la grande terrasse de son palais de Babylone, contemplant devant lui cette cité immense dont il avait fait, par les travaux gigantesques qu'il y avait entrepris et les richesses qu'il y avait entassées, la première ville du monde, il se laissa aller ouvertement à l'enivrement de sa propre gloire.

« *N'est-ce pas là*, dit-il aux courtisans qui l'entouraient, *cette Babylone que j'ai bâtie pour en faire la capitale de mon royaume, dans la solidité de ma puissance et l'éclat de ma splendeur ?* » À la vérité, la fumée de l'orgueil lui embrumait l'esprit quand il tenait de pareils propos. Ce n'est pas lui qui avait posé les fondements de Babylone, et qui l'avait le premier ceinturée de murailles ; ce n'est pas lui qui avait construit sur l'Euphrate le pont magnifique dont les arches se voient encore, et endigué le fleuve dans les berges monumentales que venaient admirer les étrangers. L'Écriture nous apprend en effet que le fondateur de la ville fut le mystérieux Nemrod⁸, dont le règne remonte aux origines les plus lointaines de l'histoire. Une dizaine de dynasties s'y étaient succédé, et donc aussi des guerres, des révolutions, des bouleversements de toute espèce. Saccagée et détruite plusieurs fois, elle avait toujours été rebâtie avec un souci extraordinaire de majesté, de puissance et de splendeur. Mais il est juste de reconnaître que nul plus que Nabuchodonosor n'avait contribué à l'embellir et à faire d'elle la cité magnifique dont la magnificence est restée légendaire.

⁶ Tobie, IV, 11. *Eleemosyna ab omni peccato liberat.*

⁷ Ecl., III, 33. *Ignem ardentem extinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis.*

⁸ Gen., X, 10.

Jusqu'à lui, elle formait un rectangle qui mesurait environ deux mille cinq cents mètres de long, sur quinze cents mètres de large, et qu'entourait un rempart de dix-sept mètres d'épaisseur. Nabuchodonosor construisit une seconde enceinte, excentrique à la première, qui se développait sur dix-huit kilomètres, et qui donnait maintenant à la ville une superficie équivalente à celle du département actuel de la Seine. Babylone devenait ainsi plus grande que la Thèbes aux cent portes, plus grande que Memphis, plus grande que Ninive.

Les fouilles exécutées sur place depuis un siècle ont permis de constater que cette nouvelle enceinte se composait de deux murailles parallèles, séparées par un terre-plein, formant ainsi une masse de trente mètres d'épaisseur. Elle était faite, nous dit Hérodote, de briques cuites, cimentées ensemble par de l'asphalte chaud. Toutes les trente couches de briques, il y avait un lit de roseaux, dont on peut voir les traces encore aujourd'hui. Le chemin de ronde qui la couronnait était assez large pour que deux attelages à quatre chevaux de front puissent s'y croiser. De place en place s'élevaient de petits bâtiments jumelés, servant de corps de garde, séparés l'un de l'autre par la distance nécessaire au passage d'un char. Elle était en outre surmontée de nombreuses tours cavalières, et percée de cent portes, toutes entièrement d'airain. Elle constituait une cuirasse d'une telle puissance qu'au témoignage de tous les historiens anciens la ville était considérée comme imprenable⁹.

Nabuchodonosor se signala encore par de multiples constructions de toute espèce.

Il fortifia aussi extrêmement tout le reste de la ville, dit Bérose, l'historien des Chaldéens, et bâtit un nouveau palais proche de celui du feu roi son père : dont il serait impossible de rapporter la magnificence et la beauté... Il l'orna de lourdes portes, faites de bois d'ébène, de cèdre ou de cyprès, plaquées d'or et d'argent, incrustées d'ivoire, et soutenues par des montants recouverts de lapis-lazuli. Et parce que la reine sa femme, qui avait été élevée dans la Médie, désirait de voir quelque ressemblance de son pays, il fit élever pour lui plaire, des voûtes au-dessus de ce palais, avec des pierres si grosses qu'elles paraissaient comme des montagnes ; il fit couvrir ces voûtes de terre, et planter dessus une si grande quantité d'arbres de toutes sortes, que ce jardin suspendu en l'air a passé pour l'une des merveilles du monde¹⁰.

Le spectacle qu'offrait alors cette éblouissante cité était incomparable. On ne voyait partout que des demeures magnifiques, des palais gigantesques et d'un luxe inouï, gardés par des statues colossales de lions ou d'hommes-taureaux, des temples reconnaissables à la fulguration des plaques de cuivre, d'argent ou d'or, qui recouvraient leurs coupes. Il y avait là, outre les sanctuaires de Bel-Mérodach, le dieu titu-

⁹ Strabon, I, XVI ; P. Orose, *Historiarum Liber*, II, c. VI ; Pat. lat., t. XXI, c. 758 et suiv. ; Pline, I, VI, c. XXVI ; Quinte-Curce, I, V ; Hérodote, I, 178 et suiv.

¹⁰ Cité par Josèphe, I, X, ch. XI.

laire de la ville, ceux de Nébo, l'intelligence suprême ; d'Ao, qui préside aux augures ; le temple des Hauteurs et celui des Profondeurs, dédiés à Nana, qui réjouit et soutient l'âme ; le Bit-iz de la Grande Lumière, consacré à la lune ; la pyramide de Samos, le dieu-soleil, le juge du monde ; la maison de Milytta-Zapanit, etc. ¹¹. Vers l'an 570, la ville était à l'apogée de sa gloire. Les victoires de son roi avaient accumulé dans ses murs des richesses sans nombre. L'Assyrie et l'Égypte avaient été pillées, pour envoyer dans ses murs ce qu'elles possédaient de plus rare, et Nabuchodonosor triomphait comme un soleil dont la splendeur irradiait toute la terre.

On comprend alors l'admiration dont il se sentait rempli, pour lui-même, et qui lui faisait dire : « *N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie... dans la force de ma puissance et l'éclat de ma gloire ?...* » Hélas ! que n'avait-il lu et médité, dans les manuscrits rapportés de Jérusalem, les mots qui ouvrent le livre de l'Ecclésiaste : « *Vanité des vanités, vanité des vanités, et tout n'est que vanité !* » À peine avait-il proféré ce propos plein d'orgueil, qu'une voix se fit entendre, qui venait du ciel, et qui répéta avec force ce qu'il avait perçu déjà dans sa vision nocturne. « *Écoute, roi Nabuchodonosor, disait-elle, c'est à toi, à toi ¹², que je parle. Ton royaume te sera enlevé, tu seras chassé de la compagnie des hommes ; tu habiteras avec les bêtes et les animaux sauvages, tu mangeras du foin comme un bœuf, et sept temps passeront sur toi, jusqu'à ce que tu reconnaisse que c'est le Très-Haut qui a le pouvoir souverain sur le royaume des hommes, et qu'il le donne à qui il veut* ».

Soudain, à la stupéfaction générale, et sans que rien pût le faire prévoir, le monarque se mit à donner des signes de complète démente. L'entourage, affolé, se jeta sur lui, le ligota, et l'enferma à double tour, craignant qu'il ne se livrât à des excès irréparables. Mais bien vite on se rendit compte que cette folie, pour être totale, du moins, n'était pas dangereuse. Alors on abandonna le dément à lui-même, et il s'enfuit dans la campagne.

Pendant sept ans, il vécut comme vivent les bêtes. Il mangeait de l'herbe, couchait à la belle étoile, et se relevait au matin tout trempé de rosée. Il ne prenait plus aucun soin de toilette, ne coupait plus ni *ses cheveux*, qui ressemblèrent bientôt aux plumes d'un aigle ; ni *ses ongles*, qui devinrent longs et recourbés comme les serres d'un oiseau. Il passait ses jours absolument seul, errant dans la nature, fuyant sa famille, ses amis, ses ministres. Et personne ne se souciait d'aller à lui, parce que ses cruautés passées l'avaient fait craindre et détester de beaucoup.

¹¹ Cavaniol, *Les monuments en Chaldée*, p. 363.

¹² C'est Théod. qui redouble ainsi, c. 1369.

*

Cet événement étrange, consigné dans le texte sacré, et dont par conséquent la véracité ne peut être mise en doute, a suscité naturellement d'interminables commentaires. Certains auteurs de l'antiquité, comme Josèphe, Tertullien, saint Épiphane¹³, ont pensé que l'orgueilleux monarque perdit la forme humaine, et devint semblable à un bœuf, ou à un animal monstrueux, mi-partie lion, mi-partie bovidé. Mais l'Écriture ne porte rien de tel. Elle dit seulement que son cœur fut changé en un cœur de bête féroce¹⁴.

L'opinion la plus commune est qu'il fut atteint de la maladie nommée « *insania zoanthropica* », ou zoanthropie, forme étrange du délire, que l'on trouve chez certains aliénés. Ceux qui en sont les victimes en viennent à nier leur personnalité, à prétendre même qu'ils ont perdu jusqu'à l'apparence humaine, que leur corps s'est mué en celui d'un animal : chien, cheval, loup ou oiseau.

On en voit qui aboient comme des chiens, qui hurlent comme des loups, qui rugissent comme des lions, qui croient avoir le nez aussi long que la trompe d'un éléphant. Ils fuient les villes, évitent la compagnie des hommes, cherchent les lieux sauvages et les forêts... On en sait qui, dans certains excès, font les chats, les lapins, les rats, les poules... Ils ne perdent pas pour cela la raison : mais seulement ils imitent ce qu'ils savent que ces animaux ont accoutumé de faire. Si le maniaque se croit changé en loup, il hurlera, il mordra, il fuira les hommes, il mangera de la chair crue, il enlèvera les brebis, etc.¹⁵.

Le mot *zoanthropie* sert à désigner, dans leur ensemble, ces curieuses aberrations mentales. Celui de *lycanthropie* s'applique plus spécialement aux individus qui se croient changés en loups. Ce genre d'aliénation est devenu très rare aujourd'hui, bien que, paraît-il, on le rencontre encore quelquefois. Les médecins de l'antiquité le connaissaient bien : Galien en parle¹⁶, et Diogène de Laerce rapporte que le philosophe Héraclite en était atteint¹⁷. Au Moyen Âge, elle sévissait avec une virulence parfois extraordinaire, s'attaquant à des régions entières, comme une véritable épidémie. Ce sont ces hommes se croyant loups, que l'on appelait des « loups-garous » – de l'anglosaxon : *vire-wof*, homme-loup –. Et la crainte qu'ils inspiraient ne relevait pas uniquement du domaine de l'imagination ou de la légende. En 1591, on trouve encore, dans les arrêts du Parlement de Dôle, la condamnation au bûcher d'un certain Gilles Carnier, pour avoir tué et dévoré crus plusieurs enfants ; en particulier une fillette d'une dizaine d'années,

¹³ *Vie de Daniel*, Pat. gr., t. XLIII, c. 404. — Cet écrit est généralement considéré comme apocryphe, mais il n'en a pas moins une grande valeur traditionnelle.

¹⁴ IV, 13.

¹⁵ Calm., p. 547.

¹⁶ Au dire d'Aetius, dans son *Galienus*, I. VI, c. XI.

¹⁷ *Vie d'Héraclite*.

« qu'il occis tant avec ses mains semblant pattes, qu'avec ses dents ; et après l'avoir traînée jusqu'au bois de la Serre, la dépouilla et la mangea, pourtant de la chair des cuisses et des bras d'icelle »¹⁸.

Nabuchodonosor, heureusement, n'alla pas jusque-là : il se crut simplement changé en bœuf, ce qui était moins dangereux pour son entourage. Avait-il conscience de son état ? On pense en général que non. Son intelligence était comme liée, sa langue aussi. Il ne parlait plus. Ses penchants, ses actions, sa voix, sa nourriture, ses mouvements, étaient ceux d'un bœuf, autant que pouvait le permettre la forme humaine, qu'il conservait toujours, quoique fort défigurée, parce qu'il se négligeait entièrement, laissait croître tout son poil, allait tout nu, et marchait à quatre pattes... Il ne pouvait faire aucune des fonctions propres à l'homme raisonnable, à cause du défaut de liberté, et de l'obscurcissement de sa raison. Le seul usage qu'il laissait de celle-ci était de se conformer à ce qu'il connaissait de la nature et des actions du bœuf, et de se conduire comme s'il eût été réellement changé en cet animal¹⁹.

*

Cet état dura sept ans. Enfin Dieu jugea que la punition était suffisante, et un rayon de sa grâce vint toucher le cœur de l'infortuné potentat. Alors, dit-il, « moi, Nabuchodonosor, j'élevais mes yeux vers le ciel... » Ce n'est pas sans raison qu'il souligne ainsi : « Moi, Nabuchodonosor ». Il veut dire : « Moi, le souverain que vous avez connu plein d'orgueil ; moi qui prétendais qu'il n'y avait pas de Dieu assez puissant pour m'imposer sa volonté ; qui, dans mes rêveries, me prenais pour un être céleste, et posais mon trône au-dessus des astres, j'ai compris, grâce à cette épreuve, ma faiblesse et mon état de dépendance absolue ; j'ai levé mes yeux vers le ciel, dans un mouvement d'humble supplication, et aussitôt mon esprit m'est revenu : ma folie se dissipa soudain, je me ressaisis, je recouvrai le sentiment de ma personnalité humaine, et le premier usage que j'en fis fut pour bénir mon Créateur. *Je rendis grâce au Très-Haut, je louai et je glorifiai Celui qui vit éternellement, parce que sa puissance est une puissance éternelle, et que son règne s'étend de génération en génération. À côté de lui, tous les habitants de la terre sont si peu de chose, qu'on peut dire qu'ils ne sont rien. Il agit selon sa volonté, soit avec les vertus célestes, soit avec les habitants de la terre ; nul ne peut résister à sa puissance, et lui dire : Pourquoi avez-vous fait cela ?* »

Ainsi l'épreuve et l'humiliation avaient si bien profité au superbe monarque, qu'il sentait et parlait maintenant comme un prophète : car les expressions dont il se sert rappellent la manière de David ou d'Isaïe.

¹⁸ Encyclopédie, chez Lemirant, au mot *Loup*, p. 674.

¹⁹ Calm., loc. cit.

« Alors, continue-t-il, *ma figure me fut rendue* ». Il perdit son aspect bestial, se lava, se fit couper les cheveux et les ongles, et reprit son apparence naturelle. « *Tous les hauts dignitaires de l'empire vinrent au-devant de moi* ». En sept ans, ils avaient eu le temps d'oublier les griefs qu'ils nourrissaient contre lui, pour ne se souvenir que de son prestige incomparable, et de la gloire qu'il avait acquise à leur nation. Les historiens juifs ajoutent qu'Evilmérodach, son fils, qui gouverna l'empire pendant son absence, n'avait pas su gagner la confiance de ses sujets. Dès que ceux-ci apprirent le retour de Nabuchodonosor, ils se portèrent en masse vers lui, et le pressèrent de remonter sur le trône. Il se prêta à leur désir, et pour que la voie fût libre, il fit jeter Evilmérodach en prison.

« Ainsi, continue-t-il, *je fus rétabli dans mon royaume, et une magnificence plus grande encore me fut donnée. Maintenant donc, moi, Nabuchodonosor, je loue, j'exalte et je glorifie le Roi du Ciel, parce que toutes ses œuvres sont vraies, ses voies pleines de justice, et qu'il peut humilier ceux qui marchent avec orgueil* ».

Il reprit le gouvernement de son empire, qui connut encore une ère de gloire et de prospérité. Il mourut en 561. Il avait alors quatre-vingts ans, et il en avait passé vingt-quatre sur le trône de Babylone.

À sa mort, son fils Evilmérodach fut tiré de prison et proclamé roi ; mais beaucoup, parmi les hauts dignitaires du royaume, refusèrent de le reconnaître ; ils craignaient que l'annonce du décès de Nabuchodonosor ne fût qu'une nouvelle fausse, et que le potentat ne reparût à l'improviste, comme il l'avait fait une première fois. Ce que voyant, Evilmérodach ordonna d'ouvrir le tombeau du défunt, d'en retirer le cadavre, de le promener à découvert, sur une claie, par les rues de la ville, afin que tout le monde pût constater *de visu* qu'il était bien mort. Cette macabre procession achevée, il fit couper le corps en trois cents morceaux, que l'on donna à manger à des vautours, de telle sorte qu'il ne resta aucun vestige de celui qui avait été, à son heure, le maître du monde ²⁰.

*

Les Docteurs de l'Église se sont posé la question de savoir si Nabuchodonosor avait obtenu grâce au tribunal de Dieu. L'Écriture semble bien affirmer le contraire, dans un passage célèbre où elle conte, par la plume d'Isaïe, l'entrée en enfer du roi de Babylone :

« *Comment a disparu l'exacteur qui nous opprimait ? Comment a cessé le tribut qu'il nous fallait payer ? Le Seigneur a brisé le bâton des impies, la verge des dominateurs, celui qui, dans son indignation, frappait les peuples d'une plaie incurable, soumettait les nations à*

²⁰ Hier., *Commet. sur Isaïe*, XIV, 18 ; Calm., p. 551 ; H. S., c. 1453.

son joug avec fureur, et les persécutait cruellement. Le silence s'est fait, toute la terre se repose, elle est dans la joie et l'exultation. Les sapins mêmes et les cèdres du Liban se sont réjouis à ton sujet, disant : « Depuis que tu t'es endormi du sommeil de la mort, il ne monte plus personne pour nous abattre ».

« Au-dessous de nous, l'enfer s'est ému : il a envoyé au-devant de toi ses grands hommes. Tous tes princes de la terre, tous tes chefs des nations, à ton arrivée, se sont levés de leurs trônes. Tous ont pris la parole, pour te dire : « Et toi aussi, tu as été blessé à mort, comme nous, et te voilà devenu semblable à nous ! Ton orgueil a été précipité dans les enfers, ton cadavre s'est écroulé. Tu auras maintenant la teigne pour couche, et les vers pour couverture ! Comment es-tu tombé du ciel, toi qui brillais au-dessus de la terre, comme t'étoile du matin ? Comment t'es-tu effondré sur la terre, toi qui bousculais les nations ? toi qui disais dans ton cœur : « Je monterai jusqu'au ciel ; j'élèverai mon trône au-dessus des astres, je siégerai sur la montagne du Testament, dans la région de l'Aquilon. Je monterai plus haut que les nues, je serai semblable au Très-Haut ».

« Et voici que maintenant tu vas être jeté en enfer, jusqu'au fond de l'abîme. Ceux qui te verront se pencheront vers toi, ils te regarderont attentivement et diront : « Est-ce là cet homme qui a remué la terre entière, qui a ébranlé les royaumes, et fait de l'univers un désert, qui a détruit ses villes, et n'a pas libéré ceux qui étaient en prison ? »

« Tous les princes qui ont régné sur les peuples, tous se sont endormis dans la gloire, chacun dans sa maison. Toi seul, tu as été jeté hors de ton sépulcre, comme une souche inutile et souillée... Tu n'auras même pas part à la sépulture de ceux qui sont morts sur le champ de bataille... parce que c'est toi qui as ravagé la terre, c'est toi qui as tué ton peuple » ²¹.

Si ce texte doit s'entendre à la lettre, de Nabuchodonosor, il est évident qu'il ne laisse pour celui-ci qu'un faible espoir de salut. Mais c'est le cas d'invoquer – et ici à bon droit – la théorie du « genre littéraire » : on peut penser qu'Isaïe, selon un procédé habituel aux Prophètes, énonce dans ce passage une menace, plutôt qu'une vision certaine de l'avenir. Il révèle ce qui arrivera infailliblement au roi de Babylone, si celui-ci ne change pas de conduite.

Il convient de remarquer en outre que Nabuchodonosor n'est pas nommé expressément dans ce texte, et que le « roi de Babylone », auquel s'adresse la prophétie, pourrait fort bien être Balthazar, dont on verra la fin dramatique au chapitre suivant ²².

²¹ Isaïe, XIV, 4-20.

²² Carth., p. 82.

Tout permet de croire, au contraire, que le repentir de Nabuchodonosor fut sincère : les dernières paroles que lui fait prononcer l'Écriture – nous les avons citées tout à l'heure – marquent de sa part une adhésion sans réserve au vrai Dieu. Saint Épiphanes – ou du moins l'auteur qui a écrit sous son nom – ajoute qu'il persévéra dans la pénitence jusqu'à la fin de sa vie, ne se nourrissant plus que de légumes et s'abstenant de vin ; cela sur le conseil de Daniel, dont il demeura toujours l'ami, et dont même il aurait voulu faire son successeur²³. Nous avons vu tout à l'heure que saint Augustin n'hésite pas à le ranger parmi les élus²⁴.

Commentaire moral et mystique

Au sens moral, l'histoire de Nabuchodonosor nous montre la vanité et le danger de la gloire de ce monde, en même temps que l'utilité et le bienfait de l'humilité. Les hommes, quand la fortune leur sourit, ressemblent facilement à Nabuchodonosor. Ils se croient alors, eux aussi, *plantés au milieu de la terre* et visibles de partout, parce qu'ils pensent que le monde entier a les yeux fixés sur eux ; *leurs feuilles sont très belles*, parce qu'ils excellent à faire de beaux discours ; et *leurs fruits abondants*, parce que leurs affaires sont prospères. Grâce à leur richesse, ils peuvent nourrir une nombreuse clientèle, c'est à-dire des serviteurs, des employés, des ouvriers ; mais aussi *des bêtes sauvages* – on dirait aujourd'hui peut-être des « requins » –, des individus sans scrupules qui ne cherchent qu'à profiter de la situation ; et *des oiseaux*, c'est-à-dire, des flatteurs qui pépient sans arrêt.

Qu'ils tendent l'oreille cependant, au milieu de ce concert de louanges, pour écouter la voix du *Vigilant*, c'est-à-dire du Christ, ou de leur Ange gardien. Elle leur crie, cette voix, par la bouche des prédicateurs, des confesseurs, ou par le murmure de leur conscience : « *Abattez l'arbre, coupez ses branches, faites tomber ses feuilles, dispersez ses fruits. Que les bêtes qui sont dessous prennent la fuite, ainsi que les oiseaux qui sont sur ses branches ! Cependant laissez en terre le germe de ses racines. Qu'il soit lié avec une chaîne de fer et d'airain parmi les herbes qui sont dehors ! Qu'il soit trempé de la rosée du ciel, et que sa part soit dans l'herbe de la terre, avec les bêtes féroces !* »

Tel est, en effet, le sort qui attend tout magnat de ce monde, s'il ne fait pas pénitence. Un jour viendra où, comme l'arbre, *il sera abattu*, par la mort. Alors *ses branches seront coupées et ses feuilles tomberont* : toute la belle apparence extérieure dont il se glorifiait, s'évanouira ; *ses fruits seront dispersés*, les richesses accumulées par lui iront à d'autres ; tous ceux *qui vivaient sous son ombre*, et tous ceux qui chantaient ses louanges, l'abandonneront. Cependant, il ne disparaîtra pas pour autant, dans le néant ; la racine de son être subsistera dans son libre arbitre, mais celui-ci sera *lié avec une chaîne de fer et d'airain* : il sera comme coincé et immobilisé dans le mal, à la fois par le jugement de

²³ *Vie de Daniel*, Pat. gr., t. XLIII c. 404.

²⁴ Cf. supra, p. 64.

Dieu – chaîne de fer – et par sa propre obstination – chaîne d'airain –. Notre homme n'aura pour nourriture que *l'herbe de la terre* ; il ne goûtera pas aux joies éternelles, aux *douze fruits de vie* promis aux habitants du ciel²⁵. Il n'aura pour alimenter ses pensées que le souvenir des plaisirs d'ici-bas, qui ont passé comme *l'herbe*²⁶, et qui sont *dehors*, parce qu'ils n'ont rien de commun avec l'allégresse dont jouissent les élus, au-dedans de la cité de Dieu. Seule *la rosée du ciel* le pénétrera, mais pour son plus grand malheur : car il sera obsédé par la pensée de ce séjour bienheureux, dont il a fait si peu de cas ici-bas, et dont il est exclu maintenant à jamais, condamné comme il l'est, à vivre *avec les bêtes féroces*, c'est-à-dire avec les démons. *Et sept temps passeront pour lui*, sept temps qui représentent la roue sans fin de l'éternité : les jours, les semaines, les mois, les années se succéderont sur lui, sans qu'il puisse entrevoir jamais un terme à ses tourments²⁷.

Saint Grégoire le Grand, dans ses *Morales*, expose ainsi les dangers de l'orgueil :

Les autres vices, dit-il, n'attaquent que les vertus qui leur sont directement opposées... Mais l'orgueil... les attaque toutes, elles qui sont comme les membres de l'âme. Semblable aux maladies contagieuses, il se répand sur tout le corps, pour l'empester et le corrompre... Le premier mal que souffre celui qui a soumis la liberté de son âme à sa tyrannie est, qu'étant comme aveuglé, il perd la droiture du jugement en toutes choses... Il s'imagine qu'il n'y a que lui seul qui soit capable de faire le bien qu'il fait ; il s'applaudit lui-même en toutes les actions que la cupidité de la gloire lui fait accomplir. Et comme il se figure qu'il surpasse les autres en tout, *il se promène*, pour ainsi dire, en esprit, par le large vide de ses pensées, en chantant secrètement en son cœur ses propres louanges. Parfois son esprit se porte à un tel excès de vanité, qu'il manifeste lui-même au-dehors la présomption dont il est rempli... C'est pour cela que Daniel dit, parlant de Nabuchodonosor : « *Le roi se promenait un jour dans le palais de Babylone ; et répondant comme à sa pensée, il dit : N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai construite, moi, comme capitale de mon royaume, dans la force de ma puissance et l'éclat de ma gloire ?* » Mais le prophète montre aussitôt avec quelle rapidité la vengeance divine punit cette tumeur (d'orgueil). Il continue en ces termes : « *À peine le roi avait-il achevé ces paroles, qu'une voix se fit entendre du ciel : Voici ce qui t'est dit, roi Nabuchodonosor : Le royaume sortira de tes mains. Tu seras chassé de la société des hommes. Tu demeureras avec les animaux* », etc. Comme l'orgueil intérieur de ce roi, ne pouvant se contenir, avait éclaté au-dehors par des paroles pleines de superbe, il força la patience du Souverain Juge à prononcer extérieurement ce sévère arrêt. Il fut frappé avec d'autant plus de rigueur, que sa présomption l'avait élevé sans aucune mesure ; et parce qu'il avait énuméré les biens dont il tirait vanité, il entendit en détail l'énumération des maux dont il serait frappé²⁸.

²⁵ Apoc., XXII, 2.

²⁶ Ps. LXXXIX, 5.

²⁷ D'après la Glose, c. 1555.

²⁸ Saint Grégoire, *Mor.*, l. XXXIV, 48 ; Pat. lat., t. LXXVI, c. 745.

CHAPITRE 6

Le festin de Balthazar

(DAN., V, 1-31)

Sans transition, sans rien nous dire de ce qui advint de Nabuchodonosor après son retour au pouvoir, avec cette magnifique désinvolture dont elle est coutumière, et qui nous place brusquement devant les problèmes historiques les plus déroutants, l'Écriture nous apprend que *le roi Balthazar donna un grand festin*.

Qui est ce Balthazar, et comment était-il monté sur le trône de Babylone ?

La question a été tournée et retournée sous toutes ses faces depuis l'antiquité, sans que l'on ait jamais abouti à une solution décisive. Et les inscriptions cunéiformes découvertes au siècle dernier et patiemment déchiffrées, bien loin d'apporter la lumière, ont fait surgir au contraire des difficultés nouvelles. La Bible répète avec une telle insistance que Balthazar était le fils de Nabuchodonosor, qu'il paraît difficile de ne pas prendre cette affirmation au pied de la lettre, encore que saint Jérôme lui-même admette que le mot « père » peut s'entendre ici au sens large d'*avus*, ou ascendant. Mais si Balthazar était le fils du grand despote, pourquoi ne fut-il que son quatrième successeur, comme le laissent supposer les sources profanes ? La meilleure explication nous paraît être celle que donne Théodoret de Cyr. D'après lui, Nabuchodonosor aurait eu deux fils : Evilmérodach (Avvil-Marduk), et Balthazar. À sa mort, ce fut l'aîné, Evilmérodach, qui lui succéda. Les auteurs anciens ont assigné au règne de ce prince une durée très variable, qui oscille entre deux et dix-huit ans. Mais de nos jours, le dépouillement des tablettes cunéiformes de la collection Egibi autorise à penser que le premier chiffre est le bon (561-560). Cet Evilmérodach ne sut pas gagner la confiance de son peuple : les Babyloniens lui reprochaient son intempérance, et surtout la piètre figure qu'il faisait au pouvoir, après le prestigieux éclat jeté par son père. Il fut assassiné, et remplacé par son beau-frère Nériglissor (Nergal-shar-usur), qui, durant un court règne de trois ans (559-556), s'occupa surtout à construire un palais magnifique, dont Diodore de Sicile nous a laissé la description¹. Il eut pour héritier son fils, Labosorracus ou Labashi-Marduk, lequel n'était encore qu'un enfant ; une nouvelle conjuration se forma, qui prétendit déceler en lui des instincts vicieux, le déposa,

¹ II, 7-9, Édit. Didot t. I, pp. 80-89.

le mit à mort (556), et donna la couronne à Balthazar. Telle est, de toutes les opinions émises par les anciens pour élucider ce difficile problème, celle qui paraît le mieux établie. Elle ne s'impose pas : on reconnaîtra cependant qu'elle est vraisemblable. Les règnes des souverains que nous venons d'énumérer ayant été très courts (561-556), Balthazar serait ainsi monté sur le trône cinq ou six ans après la mort de son père. On conçoit aisément qu'évincé d'abord de la succession par la descendance de son frère aîné, il ait profité de la première occasion pour supplanter celle-ci et s'emparer du pouvoir.

Une difficulté beaucoup plus grande vient de ce que Bérose, l'historien des Chaldéens, donne, comme dernier souverain de Babylone, avant la prise de la ville par Cyrus, un personnage nommé Nabonide. Et l'étude des inscriptions cunéiformes est venue fortifier cette affirmation. Quelle relation dès lors faut-il établir entre ce Nabonide, et Balthazar ? Tout le nœud du problème est là. Il est possible qu'ils ne soient en réalité qu'un seul et même personnage. Beaucoup d'anciens commentateurs l'ont pensé ainsi. Néanmoins, la plupart des critiques inclinent aujourd'hui à faire de Balthazar le fils de Nabonide. Ce dernier, disent-ils, était un homme de naissance obscure, fils de prêtresse et sans attache avec la famille royale. Mais il eut la chance d'épouser une fille de Nabuchodonosor, qui lui donna un fils : Balthazar. Celui-ci se trouverait ainsi être, non le fils, mais le petit-fils du conquérant, hypothèse qui n'est pas inconciliable avec l'Écriture². Nabonide, ayant fait partie du complot qui assassina Labosorracus, se vit attribuer la couronne par les autres conjurés, à cause de son mariage. Il associa de bonne heure son fils au pouvoir, et, quand Cyrus marcha sur Babylone, lui confia la mission de défendre la ville, tandis que lui-même prenait le commandement de l'armée en campagne. Battu à Sépharnaïm, il fut fait prisonnier et relégué à Borsippa, où son vainqueur d'ailleurs le traita avec égards.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce problème qui n'a pu jusqu'à maintenant être résolu d'une façon certaine. Il n'a d'ailleurs qu'une incidence minime sur le récit qui va suivre.

*

Ce Balthazar donna donc un jour aux principaux dignitaires de sa cour un banquet de mille couverts, qui dut être d'une magnificence inouïe, puisque l'expression « festin de Balthazar » est passée en proverbe.

Quelle en fut l'occasion ? À en croire les Juifs, le prince voulut marquer ainsi de façon éclatante le soixante-dixième anniversaire de

² D'après l'avis de saint Jérôme, cité plus haut, p. 78.

la ruine de leur patrie. Il n'ignorait pas en effet la prédiction de Jérémie, selon laquelle la captivité d'Israël devait durer soixante-dix ans : or ce délai venait d'expirer, et rien ne faisait entrevoir une prochaine libération de la nation déportée. Balthazar en conclut que les dieux des Chaldéens étaient décidément plus forts que celui des Juifs, réputé pourtant si terrible, et il jugea bon de célébrer ce triomphe par une manifestation spectaculaire.

Peut-être, plus simplement, voulut-il braver l'armée des Mèdo-Perses, qui était en train d'assiéger Babylone. Car nous sommes en 539 : Cyrus venait de réunir sous son sceptre le royaume des Perses avec celui des Mèdes. Il tenait le premier de son père, Cambyse, et le second, de l'héritage de sa mère, Mandane, qui était la fille d'Astyage, roi de Médie. Placé ainsi à la tête d'une force considérable, il était à même de s'affranchir du joug des Assyriens : il n'eut garde d'y manquer et, payant d'audace, s'en vint investir la capitale de leur empire, Babylone.

Mais cette ville, nous l'avons dit, avait été ceinturée par Nabuchodonosor de fortifications tellement puissantes, quelle était à bon droit considérée comme imprenable. De plus, elle possédait, au dire d'Hérodote, des réserves de vivres pour plusieurs années. Les habitants se sentaient donc en pleine sécurité, et la perspective d'un long siège n'avait pour eux rien d'effrayant. On s'explique ainsi comment Balthazar put, malgré la présence de l'ennemi, donner un repas de mille couverts, et y déployer un faste qui dépassait tout ce qu'on avait vu jusque-là, même à la cour de Babylone.

Un bas-relief découvert à Khorsabad, et qui représente un banquet célébré à Ninive, montre qu'à cette époque, l'usage n'existait pas encore de manger couché, même en Orient : les convives y sont assis sur des sièges élevés, par tables de quatre, se faisant face deux à deux. Il est probable que les choses se passèrent ainsi au festin de Balthazar. Chaque invité avait devant lui un « cratère », c'est-à-dire une grande coupe, et, à ses côtés, un échanson personnel pour le servir³. Cependant, *chacun buvait selon son âge*, dit l'Écriture, c'est-à-dire à discrétion.

Balthazar donnait l'exemple. « Il était très grand buveur, et dans cette occasion, il se surpassa encore..., excitant tout le monde à suivre son exemple »⁴. À ce régime, naturellement, son esprit s'échauffa, et, bientôt, il éprouva le besoin de se signaler par quelque extravagance. « L'ivresse éteint la raison, dit Théodoret, et l'incontinence lui fit concevoir contre Dieu une chose insensée ».

Il ordonna d'apporter dans la salle du festin les vases d'or et d'argent, que son père Nabuchodonosor avait ramenés du Temple de

³ Cf. Corn., p. 68 ; Calm., p. 630.

⁴ Calm., p. 630.

Jérusalem. Seulement le grand conquérant s'était contenté de les placer dans le sanctuaire de l'un de ses dieux à lui : il respectait trop le Dieu des Juifs, pour permettre que des objets qui lui avaient été consacrés, pussent servir à d'autres usages. Mais Balthazar, sous l'influence de l'ivresse, passa outre à cette réserve déférente, et il ne craignit pas *de boire dans ces vases, lui et les grands de sa cour, et ses épouses, et ses concubines*. Non seulement ils profanaient, pour satisfaire leurs bas instincts, ces coupes destinées à des fonctions sacrées, mais en même temps ils blasphémaient le Dieu des Hébreux, et clamaient au contraire les louanges de leurs idoles ; de ces dieux qui ne sont que *de l'or, de l'argent, de l'airain, du fer, du bois ou de la pierre*, et dans lesquels il n'y a ni âme, ni puissance quelconque !

Le sacrilège était si outré, le crime était si scandaleux, qu'il exigeait un châtiment immédiat, et Dieu n'y manqua pas. Tandis que la liesse battait son plein, on vit soudain Balthazar blêmir et perdre contenance. Ses yeux exorbités regardaient fixement devant lui, avec une expression d'épouvante : une main, que ne soutenait aucun corps, venait d'apparaître sur le mur juste en face de lui, et traçait de mystérieux caractères *sous le candélabre*, afin que toute l'assistance pût les voir. Elle écrivait *sur la surface de la muraille*, dit la Vulgate. La version chaldéenne porte : *sur la chair de la muraille*. Or, les fouilles ont montré que, dans les palais assyriens, « les murs intérieurs, construits en briques crues, ou cuites, étaient toujours revêtus d'une sorte de mastic blanc, formé de chaux et de plâtre, qui adhérait fortement à l'argile. Un détail d'une telle précision suppose un auteur contemporain, et vivant sur les lieux »⁵.

Le sang du roi s'était figé dans ses veines : il était devenu d'une pâleur mortelle, les pensées les plus sinistres assaillaient son esprit. Il ne pouvait douter que ce prodige ne fût le présage de quelque grand malheur. *Ses reins s'étaient dénoués*, toutes ses forces l'avaient abandonné, il claquait des dents⁶, et ses genoux s'entrechoquaient convulsivement sous l'action de la peur dont il était saisi.

À grands cris entrecoupés, il ordonna d'aller quérir immédiatement les Chaldéens, les mages, les aruspices et les autres devins, et de les introduire sur l'heure en sa présence. Dès qu'il les eut devant lui, il leur montra les lettres mystérieuses dessinées sur le mur, leur enjoignant d'en donner la signification. Cependant, il n'ajouta pas à cette invitation des menaces de mort, comme son père l'avait fait en une circonstance analogue. Sous l'empire de la terreur qui le tenaillait, il préféra recourir à la promesse des récompenses les plus alléchantes. « *Celui qui sera capable de lire ce qui est écrit là*, déclara-t-il, *et de m'en don-*

⁵ Fill., p. 264.

⁶ Thom., p. 229.

ner l'interprétation, recevra des honneurs royaux : il aura droit à la pourpre, il portera un collier d'or, et il sera troisième dans mon royaume ! »

La pourpre a été, depuis la plus haute antiquité, l'insigne des rois et des princes. Il reste quelque chose de cette attribution dans les usages de l'Église, qui la réserve aux cardinaux, parce qu'ils tiennent dans sa hiérarchie la place de princes du sang.

Le collier d'or n'a cessé d'être jusqu'à nos jours une marque de très haute distinction dans certains Ordres honorifiques, tels que celui du Christ, ou de la Toison d'Or.

Quant à la formule : *il sera troisième dans mon royaume*, il est nécessaire d'en bien préciser le sens. De nombreux critiques, même parmi les meilleurs, y voient un argument décisif pour montrer que Balthazar n'était que le second personnage, le premier étant Nabonide. Or, s'il en était ainsi, la Bible ne l'appellerait pas « le roi » (ὁ βασιλεὺς) avec l'article, et lui-même ne parlerait pas de *son royaume*. L'expression : *troisième dans mon royaume*, signifie en réalité que le bénéficiaire de cette faveur deviendra, non pas le troisième, mais l'un des « Trois », c'est-à-dire : des trois dignitaires qui, véritables vice-rois, occupaient à Babylone le sommet de la hiérarchie administrative⁷. La version arabe les appelle des *éparques*, et cette organisation sera reprise par Darius, quand il prendra la place de Balthazar⁸.

Stimulés par l'appât de ces récompenses éblouissantes, mages et devins mirent tout en œuvre pour percer le sens de la mystérieuse inscription, mais en vain. L'écriture chaldéenne, en effet, comme l'alphabet hébraïque, ne reproduisait que les consonnes. Le sens des mots, quand il n'était pas précisé par la prononciation, ou par le contexte, restait donc très incertain, et il n'est pas extraordinaire que des hommes, même éminemment versés dans la connaissance de cette langue, fussent incapables de comprendre la signification de trois mots isolés. Ou peut-être l'Ange s'était-il servi de caractères inconnus à Babylone. En tout cas, aucun des assistants n'arrivait à deviner ce qu'il avait, gravé sur la muraille. Devant cette impuissance, l'inquiétude du roi ne cessait de croître, son visage était livide, et son angoisse gagnait peu à peu toute l'assemblée, qui, rapprochant ce prodige de la présence des ennemis autour de la ville, pressentait là un signe de très mauvais augure.

⁷ Cette interprétation ne fait aucun doute, c'est celle de la Tradition catholique : elle est suivie par saint Jérôme (c. 520), la *Glose ordinaire*, Nicolas de Lyre (c. 1560), saint Albert le Grand (p. 528), l'*Histoire Scolastique* (c. 1457), Carth., (p. 86), etc. Elle est confirmée par Syr., qui dit : *Il commandera au tiers du royaume* ; et par les LXX, qui disent : *Il sera « troisième »* (επίτοcs) sans article (Poly., pp. 200 et 201).

⁸ Dan., VI, 2.

*

Cependant la nouvelle de l'étrange événement s'était répandue dans le palais, et elle était parvenue jusqu'aux appartements de la reine-mère ; celle-ci, en raison de son âge, n'assistait pas au festin, et ne prenait aucune part à ces réjouissances tumultueuses. C'était, d'après Josèphe, la célèbre Amyitis, fille d'Astyage, sœur de Darius le Mède, et épouse du grand Nabuchodonosor. Elle avait été fort belle en sa jeunesse, et c'est pour elle que le conquérant avait fait construire ces magnifiques jardins suspendus, qui furent classés parmi les sept merveilles du monde. Maintenant elle vivait retirée à l'écart de la cour, et convertie, comme feu son époux, au Dieu de Daniel, elle l'honorait par une piété sincère. Néanmoins, quand elle apprit ce qui venait de se passer, elle ne put résister au désir de voir de ses yeux la stupéfiante inscription. Elle descendit donc, mais ce qui la frappa d'abord, ce fut la terreur peinte sur tous les visages, et la figure décomposée du roi. En femme de tête, elle comprit que le devoir le plus urgent était de redonner confiance à tout ce monde. Aussi, après avoir salué son fils par la formule usuelle : « Ô Roi, vivez éternellement », elle poursuivit : « Pourquoi vous laissez-vous abattre à ce point ? Hâtez-vous de vous ressaisir, et de chasser *toutes les pensées sombres* qui enténébrent votre esprit. Si vos mages ne sont pas capables d'interpréter ce qui est écrit là, *il y a dans votre royaume un homme* qui, lui, vous l'expliquera certainement, parce qu'*il porte en lui l'esprit des dieux saints*. Au temps de votre père, il a, à plusieurs reprises, témoigné *d'une science et d'une sagesse* bien supérieures à celle de tous les devins de Babylone. Aussi le roi Nabuchodonosor, votre père, avait-il en lui une telle confiance, qu'*il l'avait établi prince des mages, des enchanteurs, des Chaldéens, et des augures* : parce qu'*il avait reconnu en lui un esprit supérieur, doué d'une intelligence* extraordinaire pour interpréter les songes, pénétrer les secrets, et dénouer les questions les plus embarrassées. Cet homme s'appelle Daniel : mais Nabuchodonosor lui avait donné, comme à vous-même, le nom de Balthazar, parce qu'il jugeait que ses éminentes qualités le rendaient digne d'appartenir à la famille royale. Faites-le venir en hâte, et je ne doute pas qu'il vous donne sur l'heure l'explication que vous cherchez ».

On voit que la noble femme avait le plus grand respect pour Daniel, dont elle avait expérimenté déjà au moins à deux reprises son génie prophétique, quand il avait interprété les songes de son mari. Saint Éphrem ajoute que ses servantes appuyèrent le témoignage de leur maîtresse, et racontèrent au roi quelques-uns des prodiges accomplis par Daniel. Chose extraordinaire : Balthazar ignorait tout cela, et, quand l'homme de Dieu, mandé en hâte, se présenta devant lui, il lui

demanda : « *Est-ce vous qui êtes ce Daniel, des fils de la captivité de Juda, que mon père a amenés de Judée ?* » Ce trait donne la mesure de l'impiété du prince ; s'il ne connaissait pas cet homme dont tout son royaume vénérât la sagesse et la vertu, c'est que, dès son accession au trône, il l'avait soigneusement écarté, parce que, dit saint Grégoire, « la vue des bons est insupportable aux méchants ».

« *J'ai entendu affirmer, continua Balthazar, que vous aviez l'esprit des dieux et qu'on avait trouvé en vous plus de sagesse, de science, et d'intelligence qu'en aucun autre. Maintenant donc, voici qu'on a introduit en ma présence les sages et les mages pour me lire cette écriture que vous voyez là sur la muraille, et pour m'en donner la signification : mais nul jusqu'à maintenant n'a pu en venir à bout. Or, on m'assure que vous, vous êtes capable d'expliquer les choses les plus obscures, et de dénouer les plus embrouillées. Si donc vous pouvez déchiffrer ces lettres et m'en dévoiler le sens, je vous accorderai des privilèges exceptionnels : vous aurez le droit de porter des vêtements de pourpre ; d'attacher à votre cou un collier d'or, et vous prendrez rang parmi les trois hauts dignitaires de mon empire* ».

« *Gardez vos présents, sire, répondit le prophète, qui, bien longtemps avant l'Évangile, se tenait en garde contre le péché de simonie, et se refusait à faire argent des dons de l'Esprit-Saint. Gardez vos présents, et donnez à un autre les biens de votre maison. Je vous lirai néanmoins cette écriture, et vous expliquerai ce qu'elle signifie* ». En parlant ainsi, Daniel montre qu'à peine entré, il avait déchiffré l'inscription, et en avait pénétré le sens.

« Souvenez-vous, continua-t-il, de ce qui s'était passé sous le règne de votre père : le Dieu Très-Haut lui avait donné la puissance souveraine, une prospérité incomparable, et l'avait conduit au faite de la gloire. À cause de cette magnificence qui lui avait été départie sans marchander, tout le monde craignait Nabuchodonosor et tremblait devant lui : tous les peuples, toutes les nations, toutes les langues. Son pouvoir n'avait pas de limite, son bon plaisir était la loi suprême : il pouvait mettre à mort qui il voulait, gracier qui il voulait ; appeler aux plus hautes charges, ou réduire à rien qui bon lui semblait, sans avoir de comptes à rendre à personne. Mais quand Dieu constata qu'il abusait de cette puissance, et qu'il en profitait pour satisfaire ses fantaisies, au mépris de toute justice ; qu'il devenait de plus en plus insolent, arrogant, despotique, et que son esprit se durcissait dans le sentiment de sa supériorité, il le dépouilla de son trône et de toute sa gloire. Il lui enleva non seulement la dignité royale, mais même la dignité humaine. L'orgueilleux monarque fut chassé du milieu des enfants des hommes : son cœur devint semblable à celui des bêtes, et il vécut dans la nature, avec les ânes sauvages. Il mangeait de l'herbe comme un

boeuf et il couchait à la belle étoile, le corps trempé de rosée. Ce châtiement terrible produisit l'effet que Dieu en attendait. Au bout de sept ans, votre père comprit que la toute-puissance sur le royaume des hommes appartient au Seigneur, qui la donne à qui il lui plaît.

« Or, vous, Balthazar, son fils, vous avez su tout cela, mais vous n'en avez tenu aucun compte. Au contraire, vous avez osé vous élever contre le dominateur du ciel, et outrager ouvertement Celui dont vous connaissez la puissance infinie. Vous aviez lu l'édit de votre père prescrivant d'honorer ce Dieu souverain, et vous n'avez pas craint de faire apporter devant vous les vases de sa maison, que lui, votre père, avait toujours respectés ; vous y avez bu du vin, vous, vos grands, vos femmes et vos maîtresses, jusqu'à en perdre le sens ! Et tandis que vous méprisiez ainsi *le Dieu suprême, le Dieu qui tient dans sa main votre vie et toutes vos voies, vous chantiez les louanges des dieux d'argent, d'or, de fer, d'airain, de pierre ou de bois*, ces misérables idoles qui ne voient point, n'entendent point et ne sentent point ! Dieu ne pouvait rester indifférent devant un tel outrage. C'est pourquoi il a envoyé son Ange vers vous : mais pour vous faire comprendre à quel point vous êtes peu de chose devant lui, il ne vous a même pas donné de le voir, ce messager céleste ! Il a suffi que vous aperceviez sa main écrivant sur le mur, pour que vous soyez rempli de terreur. Que serait-ce si vous aviez vu l'éclat de ses yeux, et la colère de son visage ?

« Voici maintenant ce que signifient les lettres tracées sur la muraille. Elles forment trois mots : MANÉ, THÉCEL, PHARÈS, que vous pouvez traduire : *Compté, Pesé, Divisé*. Ce qui veut dire : MANÉ : Dieu a *compté* votre règne, c'est-à-dire, Il a arrêté votre compte, Il a jugé l'expérience suffisante, Il a décidé de mettre fin à votre règne : vous n'avez plus que très peu de temps à vivre. THÉCEL : vous avez été *pesé* dans la balance de la justice éternelle, et votre poids s'est révélé inférieur au poids exigé. PHARÈS : votre royaume a été *divisé*, il vous sera retiré incessamment, à vous et à votre descendance, et il sera donné aux Mèdes et aux Perses ».

Balthazar fut atterré en entendant ce discours. Néanmoins il essaya de faire bonne contenance, et se mit en devoir d'acquitter ce qu'il avait promis. Il donna à Daniel une robe de pourpre, lui passa au cou un collier d'or, et fit publier officiellement son élévation au conseil des Trois. Peut-être espérait-il, par ces honneurs décernés au serviteur de Dieu, arrêter le déchaînement de l'orage qui allait éclater sur sa tête. Mais ce témoignage spectaculaire de déférence était insuffisant. On n'entendit monter de la bouche de ce prince impie aucune parole qui rappelât les magnifiques protestations par lesquelles Nabuchodonosor, s'humiliant, avait touché le cœur de Dieu. Et le châtiement annoncé s'abattit, implacable. *Dans la même nuit*, dit l'Écriture, avec une con-

cision plus tragique qu'un récit détaillé, *dans la même nuit* – c'est-à-dire dans la nuit même qui avait vu la profanation des vases sacrés –, *Balthazar, roi des Chaldéens, fut mis à mort. Et Darius le Mède lui succéda sur le trône.*

De fait, pendant que Daniel expliquait à Balthazar le sens des mots terribles écrits sur la muraille, l'accomplissement des menaces que contenaient ceux-ci était déjà en cours d'exécution. Désespérant de pouvoir défoncer la cuirasse formidable des fortifications qui entouraient la ville, Cyrus avait eu recours à un stratagème, comme seuls osent en imaginer les grands génies militaires. Voici le récit des faits, tels que les rapporte Hérodote ⁹.

Il y avait eu autrefois à Babylone une reine qui s'appelait Nitocris, et qui, comme, tous ses prédécesseurs, avait voulu ajouter encore à la splendeur de cette incomparable cité. Elle avait donc résolu de jeter un pont sur l'Euphrate, qui traverse la ville de bout en bout par le milieu, comme la Seine traverse Paris. Car jusqu'alors, il n'y en avait point, et « quand on voulait aller d'une rive à l'autre, on était contraint de passer le fleuve en bateau, ce qui était, à mon avis, fort incommode », ajoute ingénument le grand historien. Mais la construction d'un pont de cette dimension représentait, compte tenu des moyens dont on disposait alors, une entreprise des plus difficiles : pour en venir à bout et exécuter un ouvrage digne de la magnificence de Babylone, Nitocris n'imagina rien moins que de détourner le cours de l'Euphrate, afin que le lit en fût à sec pendant toute la durée des travaux. Cette opération devait permettre en même temps de recouvrir de briques cuites les berges du fleuve sur toute la traversée de la ville, et d'accroître ainsi la majesté de son cours.

Sur l'ordre de la reine, on creusa donc en amont de Babylone, un énorme canal de dérivation, qui aboutissait à une vallée encaissée, dont on ferma toutes les issues et vers laquelle on détourna les eaux de l'Euphrate. Celles-ci s'en allèrent ainsi former un lac, qui ne mesurait pas moins de quatre cent quatre-vingt stades de tour – soit à peu près quatre-vingts kilomètres –, et le lit du fleuve fut mis à sec. Puis, une fois les travaux terminés, il reprit son cours normal, et le canal de dérivation fut abandonné.

Cyrus eut connaissance de la chose. Précisément, il venait de se livrer, pour des raisons d'ailleurs absolument ridicules, à une opération du même genre. En traversant un affluent du Tigre, nommé le Gynde, l'un des quatre chevaux qui traînaient son char avait été emporté par le courant, et s'était noyé. Or Cyrus était très fier de son quadrigé, composé de bêtes splendides et parfaitement appareillées. Cet acci-

⁹ Hérodote, I, 185-186.

dent stupide le mit dans une violente colère : perdant toute mesure, il décida de punir Gynde de l'affront qu'il lui avait fait, et de le réduire si bas, que dorénavant un enfant pourrait le traverser sans courir aucun risque. Il fit en conséquence amorcer sur les flancs de la rivière trois cent soixante canaux, qui la mirent presque à sec ¹⁰.

Tandis qu'il se creusait la tête pour forcer les murailles de la métropole chaldéenne, l'idée lui vint de reprendre le plan de Nitocris, et de rouvrir la dérivation dont elle s'était servie. Il mit aussitôt ce projet à exécution, et quand ce fut fait, il posta des troupes d'élite à l'endroit où l'Euphrate entrait dans la ville, d'autres au point où il en sortait : et il leur donna l'ordre, quand elles verraient le niveau des eaux baisser jusqu'à hauteur de leurs genoux, de descendre dans le lit du fleuve, puis de s'introduire par cette voie à l'intérieur de l'enceinte.

Eut-il vent du banquet organisé par Balthazar, et est-ce intentionnellement qu'il en choisit la date, pour déclencher son attaque ? Hérodote ne le pense pas. Mais par une permission divine, ce fut ce jour-là justement qu'il commanda de jeter bas le dernier pan de terre qui retenait l'Euphrate dans son lit, et de détourner ainsi le cours du fleuve vers le canal. Aussitôt, le niveau de l'eau se mit à baisser sensiblement. Dès qu'ils virent qu'ils pouvaient s'y aventurer sans péril, les soldats postés à cet effet, exécutèrent la manœuvre prescrite, et pénétrèrent ainsi dans la cité, sans coup férir.

Si les Babyloniens, dit Hérodote, avaient été sur leurs gardes, ils auraient laissé les Perses entrer dans la ville, en suivant ainsi le lit de l'Euphrate, et ils les auraient anéantis de la pire façon : ils auraient fermé toutes les portes menant au fleuve, seraient montés eux-mêmes sur les murs qui longeaient les berges, et auraient pris l'ennemi comme dans une nasse. Mais les Perses furent sur eux sans qu'ils s'y attendissent. À cause de la grande étendue de la ville, les quartiers du centre ne se rendaient pas compte qu'ils étaient pris. Comme c'était pour eux un jour de fête, ils dansaient pendant ce temps, et se livraient au plaisir, jusqu'à l'heure où ils apprirent enfin – et trop bien – la nouvelle. C'est ainsi que Babylone fut prise pour la première fois ¹¹.

L'Écriture ne dit pas comment périt Balthazar. Si nous en croyons Xénophon, il fut trahi par deux hauts personnages de sa cour, nommés Gadatas et Gobrias, qu'il avait gravement outragés et qui, par vengeance, étaient passés au camp de Cyrus. Dès que la ville fut prise, ces deux transfuges conduisirent directement au palais royal un détachement de soldats perses, qui se saisirent du souverain vaincu et l'égor-gèrent sans autre forme de procès ¹². Nul ne songea à le défendre : tous

¹⁰ Hérodote, I, 189.

¹¹ Hérodote, I, 191.

¹² Xénophon, *Cyropédie*, I. VII.

ceux qui l'entouraient étaient ou sous l'empire de la boisson, ou paralysés par la terreur que leur avaient causée les lettres menaçantes tracées sur la muraille¹³.

*

L'empire chaldéen s'écroula avec Balthazar : en une nuit la géniale manœuvre de Cyrus réalisa le premier des grands changements qui avaient été prédits en songe à Nabuchodonosor : la *tête d'or* de la statue – c'est-à-dire la puissance assyrienne –, fit place à la *poitrine d'argent*, c'est-à-dire à la monarchie bicéphale des Médo-Perses. Celle-ci allait dominer le monde jusqu'à l'avènement d'Alexandre de Macédoine.

Cependant Cyrus ne ceignit pas tout de suite la couronne tombée du front de Balthazar. Il l'offrit d'abord à Darius le Mède, ce mystérieux personnage dont nous avons déjà parlé. Nous avons dit les jugements définitifs que les critiques modernes se croient en droit de porter sur son existence, et la réserve avec laquelle nous devons les accueillir. Si l'identification de ce prince ne peut être établie de façon certaine, sa réalité historique ne saurait faire aucun doute. Flavius Josèphe, qui en parle comme la Bible, spécifie qu'il portait un autre nom chez les Grecs. C'est là un cas qui se présente pour plusieurs personnages des Livres saints ; ainsi l'on tient communément que l'Arphaxad qui figure au livre de *Judith*, est le Phraorte donné par Hérodote comme le fondateur de l'empire des Mèdes ; que le Nabuchodonosor du même livre est celui que l'histoire profane connaît sous le nom d'Assurbanipal ; que l'Assuérus, du livre d'*Esther*, est l'Artaxerxès des Grecs, etc. Ces noms à consonance majestueuse étaient d'ailleurs plutôt des titres honorifiques, que des noms propres : ils ont été donnés chacun à plusieurs rois, et inversement, le même roi peut en avoir porté plusieurs.

De ce que nous ne connaissons pas avec certitude le nom qu'a porté Darius le Mède chez les auteurs profanes, il ne s'ensuit nullement que ce personnage soit une pure invention de l'auteur sacré. Parmi toutes les opinions émises pour l'identifier, celle qui paraît la plus solide, voit en lui Cyaxare II, fils d'Astyage et roi des Mèdes, dont parle Xénophon. Les détails que donne l'auteur de la *Cyropédie* sur ce prince, correspondent bien au portrait que nous pouvons nous faire de lui d'après la Bible. Et d'autre part, si nous jugeons Cyrus d'après le même historien, nous admettrons volontiers qu'il se soit effacé devant son oncle, et lui ait renvoyé l'honneur d'une victoire que leurs armées avaient remportée en commun ; car Xénophon nous dépeint Cyrus

¹³ Alb., p. 534.

comme un homme plein de délicatesse envers ses amis, et qui se gardait de s'arroger toujours la part du lion ¹⁴.

En outre, on a remarqué que les noms de Darius et de Cyaxare ont des significations jumelles : ils veulent dire tous deux *dominateur*, ou *potentat*. Il n'est donc pas téméraire de penser que Xénophon nous a apporté le nom que le prince en question portait chez les Mèdes, et Daniel, la traduction qu'il en fit quand il devint roi de Babylone. En tout cas, cette opinion qui identifie Darius le Mède avec Cyaxare a été suivie par saint Jérôme, par les meilleurs commentateurs du moyen âge et, plus près de nous, par de nombreux exégètes de valeur, en particulier, par le P. Knabenbauer. Ce dernier en a donné dans son *Cursus Scripturae Sacrae* une minutieuse justification, dont nous tenons à citer les premiers mots :

La question de Darius le Mède a été âprement discutée. Daniel en parle si clairement, il nous donne son âge avec une précision telle, que, si c'était un auteur profane, personne ne mettrait en doute ce qu'il rapporte. Mais quand il s'agit d'un auteur sacré, et d'un fait qui n'est mentionné que dans la Bible, beaucoup en jugent tout différemment. Ils déclarent que l'événement ne se trouve conté chez aucun autre écrivain, que c'est une fiction ; comme si l'auteur sacré ne méritait d'être cru que lorsque son récit est confirmé par quelque écrivain profane ¹⁵.

Ajoutons que l'étude des « briques cunéiformes datées » ¹⁶ a révélé un détail qui confirme les données de l'Écriture et de la Tradition. On a remarqué en effet que, lorsque Cyrus y est nommé, il y est qualifié du double titre de « Roi des nations, roi de Babylone », *mais seulement à partir de l'an 3*, compté depuis la prise de la ville par ses troupes. Sur les pièces de l'an 1 et de l'an 2, il est appelé seulement « Roi des nations » ¹⁷. N'est-ce pas une indication nette que le grand conquérant, tout en se réservant à lui-même après sa victoire la dignité suprême de « Roi des nations », avait offert provisoirement la couronne de Babylone à celui qui était à la fois son oncle et son allié ? Et une preuve de plus que, quand on veut aller au fond des choses, on s'aperçoit que la Bible a toujours raison ?

¹⁴ *Retraite des Dix mille*, ch. IX.

¹⁵ *In Danielelem*, pp. 171-173.

¹⁶ Voir l'*Avant-propos* du présent ouvrage.

¹⁷ Fr. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, pp. 181-182.

CHAPITRE 7

La fosse aux lions

(DAN., VI ET XIV)

Dès qu'il eut pris le pouvoir, Darius le Mède procéda à l'organisation de la nouvelle monarchie. Il la divisa en cent-vingt provinces, gouvernées chacune par un satrape. Au-dessus de ceux-ci, il plaça trois vice-rois, qui étaient chargés de les surveiller et en particulier de contrôler l'emploi qu'ils faisaient des fonds remis entre leurs mains. La Vulgate les appelle des *princes* ; Symmaque, des *archontes* ; Théodotion, des *ordinateurs* (ταχτιχοῦς) ; Théodore, des *hyparques* ; et la version chaldéenne, des *sarkim*, c'est-à-dire des hommes de confiance. C'est sur ce triumvirat que reposait pratiquement l'administration de l'empire.

Or, l'un de ces « Trois » était Daniel. Contrairement à l'usage très général qui veut qu'un changement de règne entraîne automatiquement un changement de ministres, Darius avait confirmé le prophète dans la dignité que venait de lui conférer Balthazar.

Il avait eu connaissance, dit saint Jérôme, on ne saurait en douter, du prodige arrivé dans la nuit, de l'interprétation que Daniel en avait donnée, et de la prédiction qu'il avait faite sur la domination des Mèdes et des Perses.

Il n'eut garde de se priver d'un conseiller aussi capable, et après lui avoir confié le haut poste dont nous avons parlé, il l'emmena avec lui dans sa capitale, en Médie, pour l'avoir toujours près de lui ¹.

Rien à la vérité, dit Théodoret de Cyr, ne peut cacher la sainteté ; partout où elle se trouve, elle émet des rayons qui lui sont propres, même si elle se rencontre dans un esclave ou dans un prisonnier. Rien ne peut étouffer son éclat sous les ténèbres : elle brille de sa splendeur à elle. Ce fait peut s'observer en bien des passages (de l'Écriture), mais spécialement dans l'histoire du bienheureux Daniel, qui, prisonnier de guerre, réduit en servitude, déporté dans un pays étranger, et vivant au milieu des Barbares, y jeta son éclat et y fut adoré par le roi alors régnant, le terrible Nabuchodonosor. Il brilla encore sous le règne de Balthazar, et de même, sous Darius, quand celui-ci eut pris le sceptre : les successions de rois ne portèrent aucun préjudice à sa gloire. Eux disparurent, emportés par la mort : mais Daniel conserva toujours le même prestige sous leurs règnes ².

Non seulement Darius avait fait de lui l'un de ses vice-rois, mais il ne tarda pas à lui témoigner une préférence évidente. « Il le considé-

¹ Flav., l. X, c. XII.

² Théod., c. 1397.

rait, dit Josèphe, comme un homme tout divin et ne prenait conseil que de lui dans les affaires les plus importantes ». *Il pensait même à l'établir sur tout le royaume*, au détriment des deux autres, et à lui attribuer ainsi une sorte de dictature, analogue à celle que Joseph avait jadis exercée sur toute l'Égypte. C'est qu'aussi bien Daniel montrait une sagesse, une prudence, une vertu très supérieures à celles de ses collègues, et cela parce qu'il possédait en abondance l'esprit de Dieu.

Mais – on le conçoit sans peine – les hauts dignitaires de l'empire ne purent supporter longtemps cette priorité accordée à un homme qui n'était pas de leur race et qui appartenait à la gent méprisée des vaincus. Ils résolurent de le perdre et s'efforcèrent des lors de le prendre en défaut, afin de pouvoir produire contre lui devant le roi des chefs d'accusation. Cependant ils eurent beau le surveiller jour et nuit, épier ses moindres démarches, éplucher toutes ses paroles, leurs efforts restèrent vains. « La vertu de Daniel était si grande, dit Josèphe, qu'il considérait comme une chose honteuse de vouloir tirer quelque récompense du bien que l'on fait, et ses mains étaient si pures, qu'il aurait cru les souiller en recevant des présents »³.

Ses ennemis n'abandonnèrent pas la partie pour autant et, ne pouvant découvrir dans sa conduite, même la matière d'un soupçon, voici la combinaison machiavélique qu'ils imaginèrent pour le perdre : « *Nous ne trouverons aucune cause d'accusation contre lui*, disaient-ils, *si ce n'est peut-être au sujet de la loi de son Dieu* », c'est-à-dire : « Nous ne pourrions le prendre en défaut, qu'en faisant décréter par le roi quelque chose qui soit contraire à la loi de son Dieu : étant donné la fidélité intransigeante qu'il garde à sa religion, il n'obéira pas à l'ordre du roi, et nous aurons ainsi une arme contre lui ». Après s'être mis d'accord sur la conduite à suivre, ils vinrent trouver le monarque en grand tumulte – (παρέστησαν, dit Théodotion) – et comme pressés par une affaire urgente :

« *Roi Darius, lui dirent-ils, vivez éternellement* ». C'était, on l'a vu, la formule consacrée pour aborder le souverain. « *Tous les princes de votre royaume, les magistrats et les satrapes, les sénateurs et les juges ont résolu de conclure une fédération en votre honneur, et de s'obliger plus étroitement envers votre personne. Ils sont d'avis qu'il serait bon à cet effet de promulguer un édit royal, ordonnant que quiconque, durant l'espace de trente jours, adressera une demande à quelque dieu ou à quelque homme que ce soit, si ce n'est à vous, ô roi, sera jeté dans la fosse aux lions* ».

Cette proposition perfide semblait n'avoir d'autre objet que de proclamer ouvertement le caractère divin du monarque. Pendant un mois

³ Flav., *loc. cit.*

entier, c'était à ce dernier seul que devraient recourir tous les sujets du royaume, pour n'importe quel besoin. Ils montreraient ainsi publiquement qu'ils le regardaient vraiment comme un dieu, et comme la providence de son peuple. Une manifestation de ce genre n'avait d'ailleurs rien qui pût choquer les Perses, habitués à adorer leur prince, comme aujourd'hui encore les Tibétains adorent leur Dalaï Lama. Elle s'expliquait par la nécessité d'inspirer à tous les peuples agrégés depuis peu au nouvel empire, le respect de la majesté royale. Elle n'était gênante que pour les Juifs, qui voulaient rester fidèles à la Loi de Moïse : et cela, ses instigateurs le savaient fort bien. « *Maintenant donc, ô roi, continuèrent-ils, confirmez cet avis, et écrivez le décret, afin qu'il ne puisse plus être modifié par personne, selon la loi des Mèdes et des Perses* ». C'était, en effet, une règle absolue, dans cette monarchie, qu'une ordonnance ou un édit, lorsqu'il avait été promulgué avec les formalités requises, et du consentement des conseillers du prince, devait être tenu pour strictement irrévocable : le roi lui-même rien était plus le maître ⁴.

Darius, ne soupçonnant pas la perfidie qui inspirait cette démarche, crut en toute bonne foi qu'elle n'avait d'autre but que d'affermir son autorité. Il ne fit donc aucune difficulté de rédiger, signer et promulguer le document qu'on attendait de lui.

Dès que Daniel eut connaissance de cette ordonnance, il décida sans rien retrancher à ses prières ordinaires, de ne plus s'acquitter cependant de celles-ci en public, afin de ne pas se mettre en opposition avec le décret royal. Jusque-là, quand arrivaient la troisième, la sixième ou la neuvième heure, il interrompait les occupations en cours, se tournait dans la direction de Jérusalem, et se livrait sur place à ses dévotions, aussi librement qu'il l'eut fait dans la terre de ses pères.

Les Juifs en effet, avaient coutume de prier à la troisième heure du jour, parce que c'était celle où la Loi leur avait été donnée sur le Sinaï ; à la sixième, parce que c'était le moment où le serpent d'airain avait été dressé dans le désert ; à la neuvième, parce qu'elle rappelait l'heure où Moïse, à Cadès, avait fait jaillir l'eau du rocher ⁵.

En outre, Dieu, lors de la dédicace du Temple de Salomon, à Jérusalem, avait prescrit qu'à dater de ce jour, les Juifs qui se trouveraient captifs sur une terre étrangère devraient, pour acquitter leurs prières, se tourner vers la Ville Sainte ⁶.

Daniel prit donc le parti de renoncer à ces manifestations publiques, pour obéir au décret du roi, et de faire désormais ces exercices

⁴ Cf. Calm., p. 643, qui cite à l'appui de cette affirmation Diodore de Sicile, Plutarque et Procope.

⁵ H. S., c. 1458.

⁶ III Rois, VIII, 48.

rituels de piété chez lui, afin de ne rien diminuer du culte quotidien qu'il rendait à son Créateur. On le vit, à partir de la publication de l'édit, revenir régulièrement à son domicile, aux heures de tierce, de sexte et de none. Il montait dans la chambre la plus haute, celle que les maisons d'Orient portent couramment sur leurs terrasses, et que les Juifs nommaient « *aliyat* ». Là, se croyant à l'abri de tous les regards, il se livrait à ses prosternements accoutumés, laissant ses *fenêtres ouvertes*, afin de pouvoir regarder l'horizon en direction de Jérusalem, selon l'ordre donné par Dieu.

Mais il avait compté sans la malice de ses ennemis. Ceux-ci n'avaient monté toute cette affaire que pour le perdre, ils le surveillaient maintenant jour et nuit, et, du haut des maisons voisines, observaient attentivement tout ce qui se passait dans la sienne. Ils ne furent donc pas longs à découvrir que le saint continuait à prier son Dieu comme par le passé. Aussitôt, les voilà courant chez le roi, bien décidés à avoir la tête de l'homme qu'ils détestaient. Ils n'eurent garde cependant de commencer par parler de lui. Cet empressement inconsidéré n'aurait pas manqué d'éveiller les soupçons du monarque. Ils manœuvrèrent donc de façon à lier celui-ci par ses propres paroles, sans échappatoire possible. « *Ô roi*, lui dirent-ils, *n'avez-vous pas ordonné que tout homme qui, durant trente jours, adresserait des prières à quelqu'un des dieux ou des hommes autre que vous, serait jeté dans la fosse aux lions ?* – *Vous avez raison*, répondit Darius, toujours sans méfiance, *c'est un décret que j'ai porté voici quelques jours à peine, et dès lors, selon la loi des Mèdes et des Perses, il n'est plus permis à personne de les transgresser.* – Eh bien, reprirent les accusateurs, *sachez, ô roi, que ce Daniel auquel vous avez accordé les faveurs les plus insignes, bien qu'il ne soit que l'un des fils de la captivité de Judée ; ce Daniel n'a tenu aucun compte de votre édit : il continue, comme si de rien n'était, à adresser trois fois par jour, à genoux, ses prières à son Dieu* ».

Ces paroles plongèrent le roi dans une cruelle angoisse, parce qu'il comprit immédiatement qu'elles n'avaient d'autre but que de perdre l'homme auquel il avait donné toute sa confiance. *Bien résolu dans son cœur à sauver celui-ci à tout prix, il s'absorba dans ses pensées, jusqu'au soir, cherchant un moyen de le tirer de là...* Les manifestants cependant, voyant son silence et son visage tourmenté, devinèrent le cours de ses réflexions, et prirent les devants : « *Sachez, Sire*, dirent-ils, *qu'il n'est pas en votre pouvoir de modifier un édit auquel vous avez donné force de loi. Les institutions des Mèdes et des Perses veulent que les décrets ainsi publiés soient observés par le roi le premier* »⁷.

⁷ Théod., c. 1403.

Darius n'osa pas résister à cette mise en demeure : on peut déduire de là qu'il y avait peu de temps qu'il était au pouvoir ⁸. Si, en effet, il avait été bien établi dans la place, il n'aurait pas hésité à passer outre, et à renvoyer l'affaire aux calendes. Mais un prince nouvellement intronisé est obligé de respecter les lois et les coutumes établies : il n'a pas encore l'autorité morale suffisante pour se mettre au-dessus d'elles. S'il prétend le faire, il risque de provoquer une sédition, comme il advint à Roboam, quand, pour avoir méprisé les avis des anciens, il vit son royaume se scinder en deux ⁹.

De plus, Darius, au dire de Théodoret, était un homme honnête, de bonnes mœurs et adonné à la piété : mais il avait un tempérament craintif, facile à impressionner ; c'est pour cela d'ailleurs qu'il s'appuyait si fortement sur Daniel, dont il admirait la fermeté et la sûreté de jugement ¹⁰.

La mort dans l'âme, il ordonna donc d'arrêter son ministre et de le jeter dans la fosse aux lions. Un espoir lui restait cependant : l'intervention miraculeuse du Dieu des Hébreux. Ce Dieu qui avait sauvé de la fournaise Sidrach, Midrach et Abdénago, et donné tant de preuves de sa toute-puissance, laisserait-il périr d'une mort aussi injuste, l'homme qui était resté obstinément fidèle à son culte ? Se cramponnant à cette espérance, le roi dit à Daniel, au moment où on l'emmenait : « N'aie pas peur, le Dieu que tu sers si fidèlement te délivrera ». Et même si nous en croyons saint Jérôme et la Glose, il prononça cette prophétie, non pas sur le mode dubitatif, comme une chance possible, mais sur le mode *affirmatif*, comme une certitude ¹¹.

Il voulut accompagner son ami jusqu'au lieu du supplice, redoutant moins pour lui la cruauté des lions, que l'acharnement de ses adversaires. Quand il l'eut vu disparaître dans la fosse, il ordonna d'en fermer l'orifice avec une grosse pierre, qu'il scella de son sceau, afin qu'elle ne pût être déplacée en cachette. Il craignait en effet que, si les lions respectaient Daniel, comme il l'espérait, celui-ci ne fût abattu par ses ennemis à coups de fronde ou de javelots. Les satrapes à leur tour apposèrent un cachet pour que le roi ne pût faire sortir subrepticement le condamné, et chacun rentra chez soi.

Le supplice de la fosse aux lions, comme celui de la fournaise dont il a été question plus haut, est tout à fait dans le style babylonien.

C'est là, écrit François Lenormant,

un détail d'une exactitude et d'une précision topiques, en présence des admirables bas-reliefs de chasse d'Assurbanipal, transportés à Londres, où nous

⁸ Lyre, c. 1570.

⁹ III Rois, XII.

¹⁰ Théo., *loc. cit.*

¹¹ Gloss., 1569-1571.

voyons amener sur le terrain, dans des cages, les lions gardés pour les plaisirs du roi. (Ces fauves) abondaient dans les environs de Babylone et dans toute la Chaldée. Tégloth-Phalazar I^{er} se vante, dans une de ses inscriptions, d'en avoir tué huit cents. On en trouve encore aujourd'hui tout le long de l'Euphrate jusqu'à Bir, et dans la vallée du Khabour, mais surtout dans les marais du Bas-Euphrate, où les rois d'Assyrie les chassaient en bateau.

Les rois faisaient en effet de la chasse aux lions un de leurs passe-temps favoris, comme le prouvent les bas-reliefs qui figurent souvent des scènes de ce genre, ainsi que les inscriptions dans lesquelles ils se vantent de leurs exploits cynégétiques. Ils étaient toujours très amplement pourvus de ces animaux ; ils en exigeaient en tribut de ceux de leurs vassaux qui pouvaient leur en fournir. Un bas-relief découvert... dans le palais de Sennachérib à Koyoundjik, représente un lion enchaîné, parmi les présents offerts au conquérant par les peuples vaincus.

L'histoire de la fosse aux lions, dans le livre de Daniel, nous fournit ainsi une nouvelle preuve de l'authenticité de cet écrit ¹².

Darius, donc, après avoir apposé son cachet personnel sur la pierre qui fermait l'entrée de la fosse, était rentré chez lui, l'âme accablée de tristesse. Laissant là toutes les affaires en cours, il se retira dans ses appartements, et se mit au lit, sans y vouloir prendre aucune nourriture. Mais le sommeil fuyait ses paupières, et il ne put fermer l'œil de la nuit, poursuivi par l'idée du péril que courait son *alter ego*. Dès que le jour commença à poindre, il se leva, se rendit en hâte à la fosse, et là, sans souci de la majesté royale, sans prendre même le temps de faire enlever la pierre qui bouchait l'entrée, il cria : « *Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu que tu sers sans cesse, aura-t-il pu te préserver de la mâchoire des lions ?...* »

Et voici qu'à cet appel angoissé, la voix de Daniel, du fond de la fosse, répondit sur le ton le plus calme et le plus naturel : « *Ô Roi, vivez à jamais ! Oui, mon Dieu a envoyé son Ange qui a fermé la gueule des lions, et ceux-ci ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été trouvé juste devant lui. Mais devant vous non plus, ô Roi, je n'ai commis aucun crime. Si j'ai cru devoir contrevenir à vos ordres, je ne l'ai fait que pour obéir au Maître de toutes choses, et sans trahir le moins du monde la fidélité que je vous dois* ».

Rien ne peut dire la joie de Darius en entendant ces paroles : sur-le-champ il ordonna d'enlever la pierre et de remonter le prisonnier. Quand celui-ci reparut, tous les assistants purent constater que, non seulement il était vivant, mais qu'il n'avait pas la plus petite égratignure. C'est qu'aussi bien *il avait mis toute sa confiance en Dieu*, et il en avait été récompensé par ce miracle extraordinaire.

¹² Vig., pp. 536-540.

*

Ses ennemis, cependant, insensibles à ce témoignage éclatant, ne virent qu'une chose : leur proie allait leur échapper ! Alors, avec leur impudence coutumière, ils déclarèrent que, si les lions n'avaient pas touché Daniel, c'est qu'ils étaient repus, et n'avaient plus faim. Le roi fut indigné de voir qu'un si grand prodige n'entamait même pas leur haine et leur obstination. Il ordonna de donner de la viande aux fauves à profusion : puis, quand ceux-ci furent rassasiés, il proposa aux accusateurs de refaire eux-mêmes l'expérience qui avait si bien réussi au Prophète. Et sans attendre la réponse, il commanda de les jeter dans la fosse, séance tenante, eux, leurs femmes et leurs enfants. Personne alors ne put douter que ce ne fût Dieu seul qui avait sauvé Daniel. Car avant même qu'ils n'eussent touché le sol, les fauves se jetèrent sur eux, leur broyèrent les os, et les dévorèrent avec autant d'ardeur et d'avidité que s'ils n'eussent rien mangé depuis huit jours.

En agissant ainsi, Darius ne faisait qu'appliquer la loi du talion. En soi, celle-ci est inattaquable, et nous voyons le psalmiste l'invoquer à plusieurs reprises ¹³ : rien n'est plus juste, dit la Glose, que de voir mourir par son propre artifice celui qui a machiné la mort d'autrui.

Mais il arrivait parfois qu'on englobât dans la peine les enfants avec leurs parents, et le droit romain autorisait cette pratique : on doit, disait-il, faire périr du même supplice que leur père, ceux dont on peut craindre qu'ils n'aient été contaminés par les mauvais exemples de celui-ci : *Paterno debent perire supplicia, in quibus paterni criminis exempla metuuntur* ¹⁴. Nous voyons par Hérodote que cette coutume était aussi celle des Perses : un certain Intapherne, ayant été soupçonné de comploter contre le roi, fut condamné à mort avec toute sa famille ¹⁵.

Une telle pratique cependant est manifestement contraire au droit naturel. Certains juristes latins, déjà s'en indignaient, par exemple Ammien Marcellin : « Ce sont des lois abominables, dit-il, que celles qui font périr, pour la faute d'un seul, toute sa parenté » ¹⁶, et le *Deutéronome* la réproouve formellement : « *Les pères ne seront pas mis à mort pour leurs fils, ni les fils pour leurs pères, mais chacun mourra pour son péché* » ¹⁷.

Si elle a été appliquée parfois dans la Sainte Écriture – quand Josué par exemple, fit exécuter toute la famille d'Achan, pour un crime que celui-ci avait commis seul –, ce ne fut qu'en vertu d'un ordre qu'il

¹³ Par exemple, Ps. XXXVI, 15, et LVI, 7.

¹⁴ Décrets arcadius et d'Honorius, cités par D. Calmet.

¹⁵ Lib. III, 119.

¹⁶ XXII, d.

¹⁷ XXIV, 16.

reçut d'en-haut, car Dieu reste toujours le maître absolu de la vie et de la mort de chaque individu. Ici, il est probable que la sévérité de Darius eut pour motif la certitude qu'il eut, que femmes et enfants avaient apporté tout leur zèle à la cabale montée contre son ministre ; mais il n'est pas douteux, que, consciemment ou non, le roi fut l'instrument de la justice divine. Dieu voulut montrer par cet exemple comment Il protège ses serviteurs, et comment Il punit ceux qui les persécutent.

On peut penser d'ailleurs, avec saint Éphrem, que seuls les accusateurs les plus acharnés de Daniel furent jetés dans la fosse.

Vivement impressionné par ce double miracle, le roi jugea qu'il était de son devoir de lui donner toute la publicité possible. Il rédigea donc un décret adressé à *tous les peuples, à toutes les tribus, à toutes les langues* de son empire, où il reprenait la pensée, et souvent les termes, de l'édit de Nabuchodonosor : « *Que la paix, disait-il, se multiplie pour vous, c'est-à-dire qu'elle règne toujours en vous et autour de vous, et ne vous abandonne jamais. J'ordonne par cet édit que dans tout mon empire, tous les hommes qui sont sous ma puissance, craignent et révèrent le Dieu de Daniel ; qu'ils ne se contentent pas de l'honorer à l'occasion, par quelque rite extérieur, mais qu'ils aient pour lui des sentiments sincères de respect et d'adoration. Car c'est Lui qui est le Dieu vivant, et qui demeure, à travers les siècles, toujours égal à lui-même. C'est Lui qui nous protège dans les épreuves, et nous sauve dans les dangers ; qui accomplit des prodiges admirables dans le ciel et la terre. C'est Lui qui a défendu Daniel contre la faim et la fureur des lions, et qui l'a fait sortir vivant de la fosse où il aurait dû périr* ».

Commentaire moral et mystique

La jalousie des satrapes et des princes contre Daniel, explique Rupert de Deutz, figurait à l'avance celle dont seraient animés un jour les princes des prêtres et les chefs du peuple contre le Christ. Eux aussi chercheront à le prendre en défaut, *ex latere regis*, c'est-à-dire de flanc, traîtreusement, en lui tendant des pièges sur la question du roi ; en disant, par exemple : « *Est-il permis de payer le cens à César ?* » Quelle aubaine pour eux, si Jésus avait dit que c'était défendu ! L'autorité romaine n'aurait pas manqué aussitôt de le faire arrêter et mettre à mort, ou, au moins, de le réduire à l'impuissance. Mais Jésus se gardait de dire rien de pareil, et il était impossible de recueillir le plus petit grief contre lui. Cependant, tout en rendant à César ce qui est à César, il ne cessait de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, sans souci de la loi des Mèdes et des Perses, c'est-à-dire sans s'embarrasser des innombrables traditions forgées par les Scribes et les Pharisiens. Il continuait de prier à sa manière, *dans le haut de sa maison, c'est-à-dire en esprit et en vérité*¹⁸, et toutes fenêtres ouvertes, sans

¹⁸ Jo., IV, 23.

rien dissimuler de sa doctrine¹⁹. Alors ses ennemis, exaspérés, comme ceux de Daniel, réclament sa mort. L'autorité romaine, en la personne de Pilate, essaie, comme Darius, de leur résister, mais les forcenés le menacent : *Si hunc dimittis, non es amicus Caesaris...* Si tu le laisses aller, tu n'es pas l'ami de César ! »²⁰. Et Pilate cède, comme Darius a cédé ; et Jésus est condamné à mort, exécuté, mis en terre... Mais bientôt il ressort vivant du tombeau comme Daniel est sorti indemne de la fosse. Les lions, contraints de respecter la victime qu'on leur a jetée, se sont vengés sur ses ennemis ; et de même la croix, qui n'a pu triompher du Christ, puisqu'il a échappé à la mort, se venge sur ceux qui l'ont condamné : les Juifs seront crucifiés par dizaines de milliers autour des murs de la Ville Sainte, lorsque Titus viendra en faire le siège.

Et de même que Darius, après avoir accepté que Daniel soit condamné, l'appellera hors de la fosse, et proclamera la transcendence du Dieu qu'il sert ; de même la puissance romaine, après avoir laissé mourir le Christ, l'invitera un jour, par l'entremise de Constantin, à sortir de l'obscurité des catacombes et obligera tous les peuples à adorer le Dieu qu'il est venu faire connaître aux hommes²¹.

Saint Bonaventure interprète cette scène d'une manière toute semblable :

Daniel, dit-il, représente le Christ. Son nom veut dire *celui qui juge*. Or, le Christ a fait sur la croix, pour les péchés des hommes, un jugement de satisfaction à son Père, et il fera à la fin des temps un jugement de condamnation. *La fosse* représente l'enfer, comme l'indique ce texte du prophète Zacharie : « *Vous, par le sang du Témoignage, vous avez tiré les prisonniers de la fosse dans laquelle il n'y a pas d'eau* »²² ; de cette eau dans laquelle le mauvais riche demandait au pauvre Lazare de tremper son doigt, et qui représente, d'après la Glose, le rafraîchissement de la miséricorde. Les sept lions sont les sept démons, qui règnent sur les hommes au moyen des sept péchés capitaux. Lorsque Daniel descendit dans la fosse, et le Christ aux enfers, comme un agneau au milieu des lions, ce furent les lions qui tremblèrent devant l'agneau : ils n'osèrent toucher ni Daniel, ni le Christ ; Daniel sortit de la fosse vainqueur des lions, et le Christ ressuscita des enfers, vainqueur des démons. Mais notez que si Daniel obligea les lions à jeûner, ceux-ci s'en vengèrent ensuite avec la dernière férocité sur ses persécuteurs. Prends donc garde, persécuteur de notre Daniel ; prends garde, pécheur, ennemi de Jésus-Christ, aie soin de faire pénitence en ce monde, de crainte que les démons ne se vengent un jour atrocement sur toi, en enfer, de la défaite que leur a infligée le Christ²³.

L'histoire de Daniel, sortant indemne de la fosse aux lions, est aussi une annonce et une figure de la résurrection générale, qui verra tous les hommes sortir vivants des fosses où leurs corps auront été descendus. C'est pourquoi les premiers chrétiens aimaient à la représenter sur les tombeaux, pour affirmer leur croyance en la vie future²⁴.

¹⁹ Jo., XVIII, 12.

²⁰ Jo., XIX, 12.

²¹ D'après Rup., c. 1511.

²² IX, 11.

²³ *Sermo IV in resurrectione Domini*, t. XIII, p. 217.

²⁴ Cf. Corn., p. 84.

*

Au sens moral, cette histoire nous montre surtout avec quelle ténacité les envieux cherchent l'occasion de diffamer celui qu'ils jalouent. Ils interprètent en mal tout ce qu'ils lui entendent dire, ou lui voient faire, y compris ses exercices de piété. Ils s'acharnent sur lui, même quand son innocence éclate à tous les yeux, à tel point qu'il se trouverait plus en sécurité au milieu des lions que de ses calomniateurs. Mais elle montre aussi comment Dieu préserve ceux qui, sans souci des inconvénients qui peuvent en résulter pour eux, sans provocations inutiles mais sans faiblesse et sans respect humain, sont fidèles à lui rendre le culte qu'ils lui doivent.

À l'époque pas très lointaine où un anticléricalisme virulent ravageait la France, un universitaire catholique de grand mérite, Joseph Lotte, écrivait : « Je n'ai jamais, en seize ans de métier, subi une injustice, ni la plus légère vexation. La toute-puissance des sectaires n'est qu'un trompe-l'œil, un attrape-froussards. Ils ne sont forts que si l'on a peur d'eux ; leur puissance est directement proportionnelle à notre lâcheté ».

C'est dans la piété que l'âme trouve le dynamisme dont elle a besoin pour triompher de ses persécuteurs, explique Théodoret de Cyr. Il est donc bon pour nous de la choisir, de la poser avant toutes choses, et de ne nous en laisser détourner par aucun péril : bien plus, quand même tous les hommes combattraient contre nous à cause d'elle, il faudrait attendre leur attaque, de pied ferme, confiants en sa force. C'est ainsi que le chœur des Apôtres, assiégé par l'univers presque entier, demeura inébranlable, et rendit ses ennemis obéissants à sa voix. Pour la même raison, le bienheureux Daniel, contre lequel tous les satrapes et les ministres dressaient des embûches, les vainquit, tandis qu'ils l'attaquaient et menaient contre lui une véritable guerre : au moment où ils croyaient tenir la victoire, ils furent complètement anéantis. Ayant sous les yeux de tels exemples, gardons une sincère affection pour Dieu, un sincère désir de lui plaire (έύνοϊαν), afin de bénéficier toujours de son assistance : ce que, puissions-nous obtenir tous, par la grâce et la bonté de Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel soit rendue gloire, avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE 8

Bel et le Dragon

(DAN., XIV, 1-42)

Le miracle de la fosse aux lions se reproduisit une seconde fois dans la vie de Daniel. À quelle époque ? L'écrivain sacré ne le dit pas. Il se contente de rapporter le trait tout à fait à la fin du livre, à la suite de l'épisode de Suzanne, dans l'un de ces chapitres complémentaires dont nous avons parlé, et qui certainement ne sont pas à leur place historique. Il ne nomme pas le roi sous lequel eut lieu l'incident. La plupart des commentateurs s'abstiennent d'ailleurs de toute hypothèse sur ce point. Cependant, la vieille *Chronologie sacrée*, que l'on trouve dans la Bible de Gauthier ¹, propose Evilmérodach, fils et successeur immédiat de Nabuchodonosor. Mais alors il faudrait admettre que l'événement eut lieu avant celui que nous venons de raconter, ce qui s'accorde mal avec l'allure générale du récit ; et d'autre part, le peu que nous savons du caractère d'Evilmérodach ² ne nous incite guère à lui attribuer le rôle vraiment noble qu'eut le monarque en cette affaire.

Le diacre Pantaléon, dans le discours que nous avons déjà cité, le place, lui, sous Cyrus, qui eut, dit-il, comme son prédécesseur, une grande affection pour Daniel ³. La chose paraît beaucoup plus vraisemblable. Cyrus en effet, tel que nous le connaissons par Xénophon, avait un côté cordial, simple et bon enfant, qui répond bien à l'attitude que prête au roi le récit de la Bible.

*

Il y avait alors à Babylone une idole particulièrement honorée, qui s'appelait Bel – ou Bel-Marduk –, et qui était probablement la divinité tutélaire de la ville. Les historiens de l'antiquité s'accordent pour dire que ce nom de *Bel* fut celui d'un roi très illustre qui eut pour fils Ninus, le fondateur de la ville de Ninive. Après la mort de son père, ce fils voua à sa mémoire un véritable culte. Il fit faire de lui une statue, qu'il entourait d'égards et de vénération. Il la chérissait tellement que, s'il arrivait qu'un condamné se réfugiât auprès d'elle, il lui accordait sa grâce *ipso facto*. Voyant cela, les habitants érigèrent un peu partout des statues de Bel – ou Baal – pour s'assurer un protecteur aussi effi-

¹ Paris, 1837, p. 705.

² Cf. plus haut, p. 74.

³ Pat. gr., t. CXL, c. 584.

cace. Celles-ci prirent peu à peu des personnalités distinctes, et donnèrent ainsi naissance, avec le temps, aux divers Baalim du paganisme : Béalphégor, Béalzébub, etc., qui furent les premières idoles 4.

Hérodote nous apprend de son côté, que le principal sanctuaire de Babylone était consacré à Zeus-Belos, et que cet édifice existait encore de son temps.

Il a, dit-il, des portes d'airain... Il est bâti en carré, mesurant deux stades – soit environ 370 mètres – sur chacune de ses faces... Il se compose de huit tours, posées l'une sur l'autre, qui vont en diminuant, de hauteur comme de largeur. L'étage le plus élevé renferme une chambre magnifique, avec un lit splendide, des couvertures précieuses, une table en or, etc... Mais aucune statue de divinité n'est placée en ce lieu, aucun être humain n'y passe la nuit. Les prêtres chaldéens disent que le dieu en personne vient dans le temple, et prend son repos sur le lit.

Ce dernier détail s'accorde fort bien avec celui des repas plantureux que l'Écriture nous montre servis à Bel. L'un et l'autre prouvent que les Chaldéens présentaient leur dieu comme un être vivant, dormant et mangeant à la manière des hommes ordinaires. L'étage inférieur de l'édifice comportait un autre sanctuaire, beaucoup plus vaste, où se trouvait une grande statue de la même divinité, en or, ayant devant elle une immense table du même précieux métal : le tout pesait 800 talents d'or. Ce fut vraisemblablement dans cette dernière salle que se déroula la scène qui va suivre.

Les fouilles entreprises au siècle dernier ont confirmé la véracité des détails donnés tant par l'Écriture que par Hérodote 5. Les inscriptions qu'elles ont mises à jour parlent, elles aussi, de cette mystérieuse chambre haute, qu'elles appellent le *shahuru*, et qu'elles disent revêtu à l'extérieur de briques émaillées, d'un bleu resplendissant. Elles ont permis aussi de se faire une idée de l'iconographie de Bel-Marduk. Le dieu est représenté habituellement debout, vêtu d'une longue tunique, sur laquelle brillent de grosses étoiles, inscrites chacune dans un cercle. Il porte autour du cou une large chaîne, qui retient trois disques superposés et décorés de thèmes variés. Il est coiffé d'une haute couronne cylindrique, surmontée de plumes. De la main droite, il tient une sorte de matraque à bout recourbé, que les assyriologues nomment *harpé* ; de la gauche, un cercle et un bâton. Près de lui, on voit accroupi un dragon tiaré, peut-être le fameux dragon de Babylone, dont nous parlerons plus loin.

4 Le texte de la *Sagesse* sur l'origine de l'idolâtrie parmi les hommes s'accorde pleinement avec cette opinion : Sap., XIV, 12-21.

5 Au sujet de ce dernier, M. Parrot écrit très justement : « Ce serait une grande erreur de considérer la description d'Hérodote comme fantaisiste. Cet auteur, on le constate de plus en plus maintenant, avait souvent consigné des observations précieuses ». *Babylone et l'Ancien Testament*, p. 34.

En tout cas, ce dieu avait un robuste appétit. Il consommait chaque jour douze *mesures* de farine, quarante brebis, et six amphores de vin. La mesure dont il était question ici était l'*artabé*, qui d'après Hérodote, était usuelle chez les Perses, et dont la capacité atteignait à peu près 55 litres. Quant à l'amphore (μετρητα) elle avait une contenance d'environ 39 litres. La ration quotidienne du dieu était donc de 660 litres de farine et 235 litres de vin...

Le roi, dit l'Écriture, *se rendait chaque jour au temple pour l'adorer*. Les inscriptions cunéiformes que l'on a pu déchiffrer ont confirmé ce détail : on y voit Cyrus se vanter d'avoir adressé des prières quotidiennes à Bel et à Nébo. On y voit aussi que l'usage d'offrir des aliments – et en quantité massive – aux idoles était courant à Babylone. Nabuchodonosor lui-même se glorifie, sur l'une d'elles, d'avoir offert avec dévotion des sacrifices à Marduk :

Je renouvelais, dit-il, ces offrandes et ces riches présents plus largement qu'auparavant. Tous les jours, un bœuf grand et gros, à la poitrine et aux côtes excellentes, était la part des dieux du Bit-Saggatu et de Babylone. Du poisson, de la volaille, trésor des étangs, du miel, du lait, une huile excellente, du vin au miel, du *sikar* (boisson fermentée)... ; du vin choisi des pays d'Isalla, de Tuimu, de Tsimini, de Hilbunu (Alep), d'Aranabanu, de Sua, de Bet-Hubati, de Bigativ, étaient déposés par moi, sans mesure, aussi abondants que les eaux des fleuves, sur la table de Marduk et de Zirbanit, mes maîtres ⁶.

Daniel cependant n'accompagnait jamais le roi dans ces visites. Bien que ses fonctions l'appelassent à être sans cesse aux côtés de son maître, il ne voulait pas être obligé de se prosterner en même temps que lui, comme l'aurait exigé le protocole, et d'avoir à faire même le simulacre d'un acte d'adoration.

Le roi, qui nourrissait à l'endroit de son ministre une estime inconditionnée, doublée d'une réelle affection, respectait cette réserve, mais s'en étonnait. Un jour que, pour célébrer une des fêtes principales de Bel, il venait d'offrir au dieu « un jeune taureau, dix béliers, cent petits de colombes, soixante-dix pains, et dix amphores de vin ⁷, il risqua une timide observation : « Pourquoi ne veux-tu pas adorer Bel ? demanda-t-il. Tu vois bien que c'est un dieu glorieux et magnifique ? – Parce que je n'adore pas les idoles sorties de la main de l'homme, répondit le prophète. Il est évident qu'elles ne peuvent être supérieures à celui qui les a fabriquées, et qu'elles ne sauraient être douées de vie. Pour moi, j'adore le Dieu vivant, Celui qui a créé le ciel et la terre, et qui a un pouvoir absolu sur toute chair. – Mais est-ce que Bel ne te paraît pas être un dieu vivant ? reprit le roi. Tu vois bien tout ce qu'il mange, et tout ce qu'il

⁶ Cité par A. Delattre, *Les deux derniers chapitres de Daniel*, 1878, pp. 53-54.

⁷ D'après Flav., ch. L.

boit, chaque jour ? Comment serait-il en état de le faire, si c'était une figure inanimée, un être sans vie ? – Ne vous y trompez pas, Sire, répondit Daniel en souriant, celui que vous adorez n'est qu'une statue sans âme, faite d'argile à l'intérieur, et recouverte d'airain à l'extérieur. Comment pourrait-il absorber quelque chose, ce dieu qui n'a ni estomac, ni rien qui ressemble à un appareil digestif ? Il ne mange jamais, je vous l'affirme : ce sont les prêtres qui consomment tout ce qu'on met sur les tables. Mais ils vous en font accroire, à vous et à votre peuple »⁸.

Frappé de ces paroles et du ton d'assurance sur lequel elles étaient prononcées, le roi voulut éclaircir la chose sans tarder davantage. Ayant mandé les ministres de l'idole, il les apostropha sévèrement : « Si vous ne me déclarez pas tout de suite, leur dit-il, *quel est celui qui mange tous les vivres que l'on apporte ici, vous serez mis à mort. Si par contre, vous me montrez que c'est bien Bel qui les consomme, comme vous le prétendez, Daniel mourra pour avoir blasphémé contre Bel* ». Sans hésiter le prophète acquiesça ; il était prêt à sacrifier sa vie, si cela était nécessaire, pour témoigner que son Dieu était le seul Dieu véritable. « *Qu'il soit fait, dit-il, selon votre parole* ».

Or les prêtres de Bel étaient au nombre de soixante-dix, sans compter leurs femmes, leurs enfants et leurs petits-enfants⁹, ce qui représente facilement un total de quatre cents personnes. Nullement déconcertés par l'apostrophe du roi, ils proposèrent eux-mêmes une manière de procéder qui prouverait infailliblement la vérité de ce qu'ils avançaient.

« D'accord, dirent-ils, nous allons sortir du temple, pour écarter tout soupçon. *Vous, Sire, faites apporter les mets et servir le vin ; puis fermez la porte et apposez sur elle les scellés, avec le cachet de votre anneau, de telle sorte que nul ne puisse pénétrer à l'intérieur, tandis que vous irez dormir. Revenez demain matin, et si vous ne trouvez pas tous les vivres mangés par Bel, nous acceptons votre sentence, vous nous ferez tous mettre à mort. Si au contraire les aliments sont intacts, ce sera Daniel qui ira au supplice, pour avoir menti contre nous* ».

Ils parlaient avec effronterie, parce qu'ils se croyaient sûrs de triompher ; il y avait en effet un couloir souterrain qui partait de leur demeure et qui aboutissait dans le temple à une trappe, dissimulée sous la table d'or¹⁰.

Le roi accepta leur proposition : lorsqu'ils se furent éloignés, il fit disposer ses offrandes comme à l'ordinaire, puis s'apprêta à rentrer

⁸ Glos., c. 1687.

⁹ La Vulgate dit : *parvulis et filiis*. Le second terme désigne, d'après saint Albert, ceux qui étaient en âge de servir dans le Temple ; les premiers, ceux qui étaient encore trop petits.

¹⁰ Des souterrains de ce genre ont été repérés dans de nombreux temples antiques : par exemple dans celui d'Isis à Pompéi ; dans un temple à Nîmes, etc. Cf. Duruy, *Histoire de la Grèce*, t. I, p. 284.

chez lui. À ce moment, Daniel le retint par le bras, et en sa présence, mais sans autre témoin ¹¹, il ordonna à ses serviteurs de recouvrir tout le pavé de l'édifice avec de la cendre qu'il avait fait apporter à cette intention. L'opération accomplie, les portes furent closes, le sceau du roi fut apposé sur elles, et chacun se retira chez soi. Mais quand tout fut plongé dans le sommeil, les prêtres et leurs familles se levèrent sans bruit, à leur habitude, s'introduisirent dans le temple par le souterrain, firent grande liesse avec les aliments étalés sur la table, puis s'éclipserent comme ils étaient venus.

Dès la pointe du jour, le roi, aiguillonné par la curiosité, se rendit en hâte au temple, accompagné toujours de Daniel. En arrivant, ils constatèrent l'un et l'autre que les scellés n'avaient pas bougé. Alors ils pénétrèrent à l'intérieur et regardèrent la table : elle était entièrement vide. Toutes les offrandes déposées la veille avaient disparu, comme par enchantement. À cette vue, le roi ne put retenir un cri d'admiration : « *Tu es grand, Bel, s'exclama-t-il, et il n'y a pas en toi la moindre tromperie* ». Et il fit un pas vers la statue, pour se prosterner à ses pieds. Mais Daniel encore le retint par le bras : « Regardez le pavé, Sire, dit-il, et expliquez-nous toutes les empreintes que l'on y voit ». Le roi examina le sol attentivement : « En effet, dit-il, on distingue nettement *des pieds d'hommes, des pieds de femmes et des pieds d'enfants* ». Alors, il comprit qu'il avait été joué, et entra dans une grande colère. Il ordonna d'arrêter immédiatement les prêtres avec toutes leurs familles et de les amener en sa présence. Leur supercherie était si évidente qu'ils ne cherchèrent pas à la nier, et ne firent aucune difficulté pour dévoiler les issues secrètes, par lesquelles ils s'introduisaient dans le temple. Conformément à la convention qu'ils avaient eux-mêmes proposée, ils furent tous envoyés au supplice. Quant à l'idole, le roi la laissa à la discrétion de Daniel, qui s'empressa de la détruire, ainsi que son temple, ajoute l'Écriture. Ces derniers mots ne doivent s'entendre, vraisemblablement, que du sanctuaire établi à l'étage inférieur, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Car, pour l'ensemble de l'édifice, les témoignages des historiens Hérodote, Diodore, Strabon et Arrien, s'accordent à dire qu'il ne fut démoli que plus tard, par Xerxès ¹².

*

« *Il y avait aussi en ce lieu-là un grand dragon, que les Babyloniens adoraient* ».

D'après l'*Histoire Scolastique*, et beaucoup d'anciens commentateurs, ce monstre était enfermé dans une fosse profonde. Quand les

¹¹ D'après la B. J.

¹² Hérod., I, 183.

prêtres voulaient le faire apparaître, ils frappaient sur d'énormes tambours de cuir, qui imitaient le bruit du tonnerre : l'animal effrayé se dressait alors avec des yeux étincelants. Tout était disposé pour entourer cette exhibition de terreur et de mystère : et le peuple, rempli de crainte, se prosternait devant l'horrible bête pour l'adorer.

Le roi, qui suivait l'empressement général, dit un jour à Daniel : « *Voilà un dieu, au moins, dont tu ne pourras pas nier qu'il soit vivant. Tu es témoin toi-même qu'il boit, qu'il mange, et qu'il remue* ¹³. *Adore-le donc, pour faire comme tout le monde, et pour ne pas risquer d'attirer sa colère sur toi* ».

Au dire de Flavius Josèphe, ce seraient les prêtres qui auraient suggéré au roi de faire cette expérience : « Pensez-vous, lui dirent-ils, que Daniel osera s'attaquer à ce dieu-là, comme il s'est attaqué à Bel ? Il n'en aura jamais l'audace. Car s'il s'y essayait, le dragon se chargerait de venger, et Bel, et le temple qu'il a détruit, et tous les prêtres qu'il a fait massacrer ».

À la proposition du souverain, Daniel, toujours inébranlable dans sa foi, répondit : « *J'adore le Seigneur mon Dieu, parce que c'est lui qui est le Dieu vivant. Votre dragon, au contraire n'est pas un dieu vivant, ce n'est qu'un vil animal. Si vous ne me croyez pas, Sire, permettez-moi d'agir à ma guise, et je le tuerai sans avoir besoin d'une épée ni d'un bâton. – Eh bien, dit le roi, soit, je te laisse libre, fais ce que tu voudras* ».

Daniel prit alors de la poix bien collante, et chercha les crins les plus longs et les plus durs qu'il put trouver. Il les entremêla à la poix, enveloppa le tout de graisse, et façonna ainsi de grosses boulettes, qu'il mit à cuire sur le feu. Quand elles furent bien à point, il les porta toutes chaudes au dragon. L'odeur de la graisse frite allécha l'animal qui les engloutit avec avidité. Mais sa langue et ses mâchoires s'embarassèrent de telle façon dans la poix et les crins, que bientôt il ne put plus ouvrir la bouche : et il mourut étouffé. Le texte grec dit plus crûment qu'il creva.

Flavius Josèphe cependant donne une version un peu différente : d'après lui, Daniel aurait caché, dans les boulettes de graisse, des peignes à carder, dont il avait au préalable soigneusement aiguisé les dents, et qui perforèrent les intestins du monstre. Quand il le vit bien mort, Daniel fit extraire son cadavre de la fosse, et le montra à la foule, en disant ironiquement : « *Voilà celui que vous adoriez* ».

Alors ce fut dans la ville une explosion d'indignation. Partout des rassemblements se formaient, où les gens s'en prenaient au monarque lui-même, l'accusant d'être entièrement tombé sous la domination de Daniel. « *Le roi s'est fait juif*, disaient-ils, *il a abandonné la religion de*

¹³ D'après les LXX.

ses pères, pour embrasser celle des vaincus. Il a laissé ce ministre impie renverser la statue de Bel, détruire son sanctuaire, massacrer les prêtres, tuer le dragon... La mesure est comble, cette situation ne peut plus durer ». Peu à peu les têtes s'échauffèrent, et la foule se porta vers le palais royal, criant et proférant des menaces : « Livrez-nous Daniel, clamait-elle, livrez-nous ce juif de malheur, sans quoi c'est vous que nous tuerons, et toute votre famille avec vous ».

Le roi comprit que l'affaire était grave. Pour empêcher le pire, il se résigna, bien contre son gré, à abandonner le prophète à la vindicte populaire, espérant au fond de lui-même que le Dieu qu'il servait si fidèlement interviendrait une fois de plus pour l'arracher à la mort. Daniel fut donc conduit vers la fosse aux lions, et on le descendit à nouveau au milieu des fauves. Ceux-ci étaient au nombre de sept, et leur menu journalier se composait de deux condamnés à mort, auxquels on ajoutait deux moutons. Pour exciter leur appétit, on supprima ce repas, et l'on décida en outre de laisser le prophète face à face avec eux, non plus vingt-quatre heures comme la première fois, mais six jours entiers, durant lesquels il ne serait permis à personne de s'approcher de la fosse. En effet, les ennemis de Daniel prétendaient que, s'il avait réussi à tenir les lions en respect, dans l'expérience précédente, c'était en usant d'un pouvoir magique. Or il était probable qu'en prolongeant la tête-à-tête, la faim des lions, s'ajoutant à l'épuisement du condamné, aurait bientôt raison de tous ses sortilèges.

Mais le Dieu infiniment bon, qui nourrit les petits oiseaux et habille les lis des champs, n'oublia pas son serviteur dans cet affreux péril. Il y avait à cette heure même en Judée un homme de bien qui allait se mettre en route pour porter aux moissonneurs le repas qu'il leur avait préparé. Il s'appelait Habacuc, et jouissait du don de prophétie. Est-ce celui que la tradition compte parmi les douze petits prophètes ? La chose est incertaine ; saint Jérôme tient pour l'affirmative, et la plupart des grands commentateurs avec lui ¹⁴. Cependant la tradition n'est pas unanime sur ce point. En tout cas, au moment où il partait avec ses provisions, ledit Habacuc vit soudain un ange qui se tenait devant lui : « *Ces aliments que tu destines aux travailleurs, ordonna-t-il, tu vas les porter à Babylone, et tu les donneras à Daniel, dans la fosse aux lions.* – Seigneur, répondit Habacuc, avec une candeur charmante, *je n'ai jamais vu Babylone, et j'ignore absolument où se trouve la fosse dont vous parlez...* »

L'Ange alors, sans s'expliquer davantage, le saisit par le sommet du crâne, et le porta en un instant jusqu'à la grande ville, au-dessus de la fosse aux lions. L'Écriture dit qu'il le tenait par un cheveu, formule

¹⁴ Carth., p. 184.

qu'il ne faut pas évidemment prendre à la lettre : car, sans aucun doute, tout le poids du corps n'était pas suspendu à un seul cheveu. L'expression est destinée seulement à faire entendre que l'esprit céleste enleva l'homme dans les airs sans aucun effort ¹⁵, pour le déposer quelques instants plus tard sur le bord de la fosse, avec ses provisions. Aussitôt à terre, Habacuc appela le prisonnier : « *Daniel, serviteur de Dieu, cria-t-il, viens prendre le repas que le Seigneur t'envoie. – Vous vous êtes souvenu de moi, Seigneur, répondit une voix joyeuse, jamais vous n'avez abandonné ceux qui vous aiment* ». Et en s'approchant de l'orifice de la fosse, Daniel souleva la lourde pierre qui le bouchait, en sorte que le providentiel visiteur put passer à l'intérieur les aliments dont il était chargé. Comme ceux-ci étaient destinés à des moissonneurs – au pluriel – on peut conjecturer que le reclus eut largement de quoi satisfaire sa faim pour les jours de séquestration qui lui restaient à accomplir. Une fois les vivres déposés, l'Ange reprit Habacuc, et le reporta à son point de départ, aussi rapidement qu'il l'avait amené.

Les six jours fixés pour le châtiment de Daniel et durant lesquels nul n'avait licence d'approcher de la fosse, parurent mortellement longs au roi, qui pleurait déjà la perte d'un ami si sûr. Dès qu'ils furent écoulés, il courut au lieu où il tremblait de ne plus retrouver que ses ossements. Mais à peine eut-il fait enlever la pierre, qu'il aperçut le prophète tranquillement assis au milieu des lions. Alors, devant ce nouveau prodige, un flot de joie, de gratitude, d'admiration, déferla sur son cœur et se traduisit par un cri de reconnaissance envers Dieu : « *Vous êtes grand, Seigneur, Dieu de Daniel, s'écria-t-il, et il n'y a pas d'autre Dieu que vous* » ¹⁶.

Sans perdre de temps, il fit sortir le prophète de la fosse, tandis qu'il envoyait chercher les provocateurs qui avaient monté et mené toute cette affaire. En vertu de la loi du talion, ces misérables furent, sans autre forme de procès, jetés à leur tour aux fauves, qui les dévorèrent sur-le-champ.

Une fois la justice ainsi satisfaite, le roi publia une proclamation dans laquelle il disait : « *Que tous tes habitants, dans l'univers entier, tremblent devant le Dieu de Daniel ; car c'est Lui qui est le Sauveur, faisant miracles et prodiges sur la terre ; c'est Lui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions* ».

La *Glose* ajoute ici que les fauves, après avoir déchiré et dévoré ceux qu'on venait de leur abandonner, se mirent à pousser des rugis-

¹⁵ Dieu transféra ainsi à plusieurs reprises, au moins selon la tradition juive, le prophète Élie, pour le dérober à ses adversaires (cf. III Reg., XVIII, 12). Sous le Nouveau Testament, il en agit de même avec le diacre Philippe, quand il eut baptisé l'eunuque de la reine Candace (Act., VIII, 39) ; et le démon en fit autant, le jour où il emporta Jésus-Christ Notre-Seigneur sur le sommet d'une montagne (Mt., IV, 8).

¹⁶ LXX.

sements terribles, si bien que les habitants, saisis de peur, se disaient entre eux : « Voilà que les lions se sont échappés »¹⁷.

Commentaire moral et mystique

Au sens mystique, la rencontre de Daniel avec le dragon est une figure de la lutte suprême que le Christ devait engager avec Satan dans le drame du Calvaire. Comme son prophète, le sauveur a vaincu *sans épée et sans bâton*, lui qui empêcha Pierre de tirer le glaive pour le défendre.

Le démon avait *tué* le premier homme – spirituellement parlant –, en lui faisant manger un fruit auquel Adam n'avait pas le droit de toucher ; un fruit qui, sous des dehors savoureux, cachait en lui le poison de la désobéissance. Le Christ lui rendit la monnaie de sa pièce, si l'on peut ainsi parler, quand, au terme de sa vie terrestre, il lui offrit en pâture sa très sainte Humanité. C'était un fruit aussi, le plus beau, le plus parfumé, le plus substantiel, que la terre ait jamais porté¹⁸. Mais c'était pour le démon, le fruit défendu ; il n'avait sur lui aucun droit, puisque cette chair sacro-sainte était sans péché, et que seul le péché donne licence à Satan de tourmenter les hommes. Emporté par sa haine, le Malin n'y prit pas garde ; et lorsque le Christ, dépouillant volontairement sa puissance souveraine, s'offrit à la mort comme une proie sans défense, il se jeta sur lui avec la même avidité que le dragon sur les boulettes que lui tendait Daniel. Mis en appétit par le parfum qui montait des vertus de ce juste, il le mastiqua avec plaisir durant tout le cours de sa Passion, et l'engloutit dans son intérieur, lorsque Jésus expirant sur la Croix, descendit aux enfers. Mais sous les apparences savoureuses de cette Humanité, il y avait, dissimulée comme dans les appâts préparés par Daniel, un peigne de fer, que la mort ne pouvait entamer, que le royaume des ténèbres ne pouvait assimiler, et qui déchira les entrailles du démon. C'était la nature divine du Sauveur, cachée sous les dehors de sa nature humaine : elle déchira l'intérieur de l'enfer, libérant tous ceux qui y étaient détenus injustement. Et le diable « creva », en ce sens qu'il vit se dégonfler toute la puissance qu'il exerçait sur la terre, comme une outre percée.

¹⁷ Glos., c. 1694.

¹⁸ Ps. LXVI, 7.

CHAPITRE 9

Complément à l'histoire de Bel et du Dragon

DIGRESSION SUR LES MONSTRES INCONNUS

Il y avait donc à Babylone, nous dit l'Écriture, un « dragon »... Mais qu'est-ce au juste qu'un dragon ?

Si nous consultons le dictionnaire Larousse, nous apprendrons de lui, que c'est un *animal fabuleux* représenté généralement avec des griffes de lion, des ailes d'aigle et la queue d'un serpent.

Un animal fabuleux... Or, justement, tout le récit de Daniel que nous avons commenté plus haut, montre d'une façon péremptoire qu'il s'agissait en l'occurrence d'un animal réel, palpable et bien vivant. Il est donc nécessaire de pousser plus loin notre enquête, afin de savoir quelle a été sur ce point l'opinion des Pères de l'Église, et quelle est celle des savants de notre temps. Une fois de plus nous aurons le plaisir de constater qu'elles rendent le même son.

Saint Jean Damascène, dont l'autorité dans l'Église orientale est comparable à celle de saint Thomas d'Aquin en Occident, a composé sur ce sujet, au VIII^e siècle, un petit traité intitulé : *De draconibus*¹. Il y affirme que l'existence d'animaux monstrueux, sortant du cadre de ceux que nous sommes habitués à voir, ne saurait faire de doute, et il les divise en deux catégories : les uns, dit-il, sont des serpents, qui atteignent avec l'âge une taille énorme ; les autres, des composés hétéroclites, qui ne relèvent d'aucune espèce connue.

Pour ce qui est des premiers, il cite le cas d'un reptile géant, qui, au cours des guerres puniques, vint se prendre dans le sévère réseau défensif établi autour du camp des Romains. Ceux-ci, sur l'ordre de leur général Regulus, le tuèrent à coups de flèches ; puis ils détachèrent sa peau et l'envoyèrent au Sénat, où tout le monde put l'examiner à loisir et se convaincre de sa réalité. Or la peau en question ne mesurait pas moins de 120 pieds de long, soit environ 40 mètres.

Ce chiffre peut paraître d'abord invraisemblable : les plus gros reptiles que l'on admire aujourd'hui dans les ménageries ne dépassent pas huit à dix mètres, et leur aspect ne produit généralement pas sur les spectateurs, l'impression de crainte que causait aux Babyloniens la vue de leur dragon.

¹ Pat. gr., t. XCIV, c. 1599. — Saint Augustin, Pat. lat., t. XXXVII c. 1943 et l. XLI c. 850. — Saint Jérôme, Pat. lat., t. XXV, c. 1157 ; t. XXIII, c. 50. — Palladius, Pat. lat., t. LXXIII c. 1463, et bien d'autres, parlent eux aussi de dragons comme d'animaux réels.

Mais nous allons citer quelques traits, pris de récits d'explorateurs contemporains, qui nous feront peut-être changer d'avis, et prouveront que saint Jean Damascène ne parlait pas à la légère. Ajoutons, au préalable, que saint Jérôme, lui aussi, assimile le dragon au serpent boa² ; et que Pline, dans son *Histoire naturelle*, fait allusion à des boas énormes, capables d'étouffer un éléphant, en s'enroulant autour de son corps³.

Voici maintenant deux témoignages émanant d'un religieux allemand, le R. P. Victor Heinz, missionnaire dans les régions encore inexplorées du Brésil.

Pendant les grosses crues de l'année 1922, raconte-t-il lui-même, le 22 mai, vers trois heures pour être précis, je me faisais reconduire en canot d'Obidos chez moi, par l'Amazone. Soudain je remarquai au milieu du courant quelque chose de surprenant. Je reconnus distinctement, à quelque trente mètres de distance, un serpent d'eau géant. Ramassé sur deux anneaux, le monstre se laissait tranquillement et doucement dériver. Tout tremblant, mon équipage avait cessé de ramer. Sidérés, nous regardions tous l'affreuse bête. J'évaluai la grosseur de son corps à celle d'une barrique à huile, et sa longueur à quelque vingt-cinq mètres. Lorsque nous en fûmes assez éloignés, et que mes rameurs osèrent à nouveau parler, ils dirent que le monstre nous aurait écrasés comme une vulgaire boîte d'allumettes, s'il n'avait absorbé auparavant quelques gros cochons d'eau (*cabiais*)...

Quelques années plus tard, le 19 octobre 1929, je descendais le fleuve, tard dans la soirée pour éviter la grosse chaleur. Vers minuit, nous nous trouvions au-dessus de l'embouchure de la Piada, lorsque mon équipage, saisi d'une brusque frayeur, se mit à ramer avec énergie vers la rive.

– Qu'y a-t-il ? criai-je en me redressant.

– Là, un gros animal, murmurèrent-ils très émus.

Au même moment j'entendis l'eau remuer comme au passage d'un bateau à vapeur. Je remarquai aussitôt, à plusieurs mètres au-dessus de la surface de l'eau, deux lumières d'un vert bleuâtre, semblables aux feux de position du poste de commandement du bateau fluvial, et je criai :

– Mais non, voyons, c'est le vapeur ! Ramez de côté, de façon qu'il ne nous renverse pas.

– ¡ QUÉ VAPOR NI QUÉ NADA !, répondirent-ils : ¡ UNA COBRA GRANDE !

Pétrifiés, nous regardions de tous nos yeux le monstre se rapprocher ; il nous évita et retraversa le fleuve en moins d'une minute, traversée qui nous eût demandé, par eau tranquille, de dix à quinze fois plus de temps. À l'abri sur la terre ferme, nous reprîmes courage. Nous poussâmes des cris pour attirer à nouveau l'attention du serpent. Au même moment, une forme humaine se mit à agiter une lampe à pétrole sur l'autre rive, avec la pensée sans doute que quelqu'un était en danger. Presque aussitôt le serpent se redressa à la surface et nous pûmes apprécier avec netteté la différence entre

² Pat. lat., t. XXIII, c. 50.

³ L. III, ch. IX.

la leur de la lampe et celle, phosphorescente, des yeux du monstre. Plus tard, au retour, des habitants de cette contrée m'assurèrent qu'au-dessus de l'embouchure de la Piada séjournait un *Sucuriju gigante* (un boa géant).

Voici maintenant le rapport d'un autre témoin visuel, le commerçant portugais Raymondo Zima, qui, à l'époque dont il parle, habitait depuis neuf ans face à la ville de Faro, sur le Jamunda :

Le 6 juillet 1930, je remontais le Jamunda en compagnie de ma femme et du garçon qui s'occupe de mon canot à moteur. La nuit tombait, lorsque nous vîmes une lumière sur la rive droite. Dans l'idée que c'était la maison que je cherchais, je gouvernai vers la lumière, et allumai mon projecteur. Mais voilà que nous remarquons soudain que la lumière nous fonce dessus à une vitesse incroyable. Une énorme vague soulève l'avant du bateau et le fait presque chavirer. Ma femme hurle de peur. À ce moment même, nous distinguons les formes d'un serpent géant dressé dans l'eau et qui exécute une véritable danse de saint Guy autour de notre bateau. Après quoi, le monstre traverse cet affluent de l'Amazone large de près d'un kilomètre à une vitesse fabuleuse, soulevant des vagues énormes comme n'en produit aucun des vapeurs passant à pleine vitesse. Les lames frappent notre bateau long de treize mètres, avec une telle force qu'à chaque seconde nous risquons de chavirer. Je tire tout ce que je peux de mon moteur pour gagner la terre ferme. Étant donné l'émotion bien compréhensible du moment, il m'a été impossible d'évaluer la longueur du monstre. Je suppose qu'à la suite d'une blessure, l'animal était devenu borgne, parce que je n'ai vu qu'une seule leur.

À ce même endroit, un ancien élève de la mission du P. Victor Heinz, Paul Tarvalhon, aperçut en 1948, lui aussi au cours d'un trajet en bateau à moteur, un serpent d'eau géant, émergeant à une distance de 250 à 300 mètres ; il en évalua la longueur à environ 50 mètres. Le monstre suivit un court instant le bateau qui fuyait à toute vitesse.

Le Père franciscain Protesius Frickel, en mission sur le cours supérieur du rio Trombetas, remarqua la tête d'un serpent géant qui reposait dans l'eau près de la berge. Il débarqua au-dessus de cet endroit et se rapprocha avec prudence jusqu'à environ six pas de la bête, dont le ventre tacheté émergeait en partie. « Ses yeux, écrivit-il, étaient grands comme des assiettes... »

Et voici un récit qui montre la force titanesque dont sont doués ces monstres :

Dans un bras d'eau qui conduit du lac Maruricana au fleuve Iguarapé, un Brésilien, appelé Joao Penha, s'occupait, le 27 septembre 1930, à nettoyer le rivage, afin de faciliter la ponte aux tortues qui y montaient. À un certain moment, derrière un de ces barrages flottants constitués par des plantes, des troncs d'arbres et des branches enchevêtrées, contre lesquels des vapeurs de 500 tonnes doivent souvent lutter pour se frayer un passage, il remarqua deux lueurs vertes. Penha pense tout d'abord qu'il s'agit de quelque pêcheur en train de chercher des œufs. Mais soudain tout le bar-

rage s'ébranle sur une centaine de mètres. L'homme doit reculer avec précipitation, car une vague écumante de deux mètres de haut balaie le rivage. Il appelle alors ses deux fils, et tous trois voient un serpent, dressé hors de l'eau, pousser le barrage en avant sur une distance de trois cents mètres environ, jusqu'à ce que l'étroit bras d'eau soit enfin libéré. Pendant tout ce temps, ils ont pu observer bien à loisir ses yeux phosphorescents et les énormes dents de sa mâchoire inférieure.

Ces descriptions prises sur le vif expliquent sans peine la terreur panique que pouvaient inspirer de pareilles créatures quand les habitants n'avaient pour lutter contre elles que des lances et des flèches.

Les monstres que nous venons de décrire, ont été repérés dans l'une des rares régions du globe où il reste encore d'immenses espaces inexplorés, les forêts du Brésil. Mais on admettra sans peine qu'au temps de Daniel, des déserts semblables se rencontraient un peu partout, et qu'il devait y avoir en Mésopotamie, des zones tout aussi inconnues et sauvages. Il n'est donc pas extravagant d'imaginer qu'un *sucuriçu*, capturé jeune encore, fut confié à des prêtres ; et que ceux-ci, le voyant prendre peu à peu des proportions géantes, s'avisèrent d'en faire un dieu.

C'est sous cette figure de serpent que le dragon de Babylone a été le plus souvent représenté. Cependant, il n'est pas impossible qu'il ait appartenu à l'autre catégorie dont nous avons parlé, à la suite de saint Jean Damascène, à celle des bêtes qui ne relèvent d'aucune espèce connue : et nous apporterons tout à l'heure un argument précis en faveur de cette hypothèse. Mais il est nécessaire d'établir d'abord que de tels animaux existent bel et bien. Et ici encore, nous ferons appel au témoignage d'explorateurs et de savants d'une valeur incontestée.

Dans son remarquable travail : *Sur la piste des bêtes ignorées*, M. Bernard Heuvelmans, docteur ès sciences zoologiques, écrit :

En matière de faunistique, nous vivons sur des idées fausses. Nous sommes loin de connaître toutes les bêtes de grande taille du globe. On a tort, par peur du ridicule, de ne pas prêter une oreille plus attentive aux récits incroyables de certains voyageurs et aux légendes fantastiques des hommes appelés primitifs. Les histoires de dragons ou de serpents gigantesques, d'hommes-singes, de géants ou de farfadets ne sont pas toujours le produit d'imaginations enfiévrées ou naïves : elles sont basées parfois sur des êtres réels, que nous classerons un jour, après tant d'autres acquisitions zoologiques nouvelles, dans nos catalogues.

Ce savant s'appuie lui-même sur l'autorité de M. Lorenz Hagenbeck, directeur du célèbre zoo de Hambourg, et qui dit :

Je tiens pour de l'arrogance, au point de vue scientifique, de nier l'existence de ce qu'on ignore. Je ne suis pas de ces savants, au demeurant respectables qui, de leur cabinet de travail, décrètent que les surprenantes observations

d'animaux géants inconnus ne sont que fable. J'affirme que notre monde dissimule encore nombre d'espèces animales géantes et monstrueuses ⁴.

La chose ne fait plus aucun doute aujourd'hui pour les monstres marins. L'existence formelle d'animaux fantastiques, considérés autrefois comme légendaires et enfantés par la seule terreur superstitieuse des navigateurs, ou par l'imagination des romanciers : tels que caïmans et poulpes géants, baleines blanches, tortues énormes, et par-dessus tout, du grand serpent de mer, est admise maintenant par tous les naturalistes. La légende fabuleuse d'hier est devenue une réalité scientifique rigoureuse.

À propos du « serpent de mer », une revue qui, s'adressant spécialement aux médecins, ne peut se permettre des affirmations faites à la légère, écrivait récemment :

Sa seule évocation fait ricaner les imbéciles. Dès que l'on signale une de ses apparitions, la grande presse – experte en zoologie comme chacun sait ! – affiche des airs de supériorité et des sourires pleins de sous-entendus. Et pourtant il faut bien souligner que, seuls, ceux qui ignorent tout de la découverte en histoire naturelle, se montrent sceptiques ; les savants, eux, sont plus circonspects, le coup du *Cœlacanthe* les a rendus prudents. Le Serpent de mer, comme le monstre du Loch Ness, ne font sourire que les profanes ; et la plupart de ceux qui jouent les esprits forts seraient bien marris d'apprendre que des travaux très sérieux, travaux connus de tous les spécialistes et figurant dans les bibliothèques de tous les laboratoires d'océanographie du monde, leur consacrent de nombreux volumes...

L'histoire de la découverte zoologique est tout entière remplie d'ahurissantes trouvailles, qui devraient inciter les sceptiques à observer une prudence élémentaire... Faut-il insister sur les découvertes récentes pour convaincre mieux, faut-il rappeler encore l'invention de l'Ornithorynque, du Tapir à dos blanc, du Dragon de Komodo, du paon du Congo, du Ngala des montagnes, du Babouin Géladas, de l'Hippopotame nain, du Rhinocéros blanc... ⁵ ?

De nombreux explorateurs, dans la région du lac Victoria-Nyanza, en Afrique, ont entendu les indigènes parler avec effroi d'un monstre qu'ils appellent le *Dingonek*. Plusieurs de ces voyageurs l'ont même vu de leurs yeux, et l'un d'eux, nommé Jordan, qui le rencontra en 1909, au cours d'une chasse, le décrit ainsi :

La bête mesurait 14 ou 15 pieds – c'est-à-dire 4 m 20 à 4 m 50 – de long. Elle avait la tête aussi grosse que celle d'une lionne, mais marquée comme celle d'un léopard. Deux longs crocs blancs s'élevaient tout droit de sa mâchoire supérieure. Elle était couverte d'écailles comme un tatou, avait le dos large comme celui d'un hippopotame et était épaisse et de belle taille. Les empreintes de ses pattes étaient aussi grandes que celle d'un hippo, mais révélaient des griffes pareilles à celles d'un reptile ».

⁴ Cité dans l'ouvrage ci-dessus, p. IX.

⁵ *Aesculape*, septembre-octobre 1906, pp. 17 et 29.

Or les fouilles entreprises à Babylone depuis le début de ce siècle par la *Deutsche Orient Gesellschaft*, sous la direction du professeur Robert Koldewey, ont mis à jour, entre autres monuments, la célèbre porte triomphale, élevée par Nabuchodonosor en l'honneur de la déesse Istar, ainsi que la grande avenue d'allée de pierres qui y conduit. Cette avenue est encadrée de hauts murs, sur la partie inférieure desquels, à droite comme à gauche, on voit, sculptés en bas-relief, de magnifiques lions assyriens, à la musculature puissante, à l'allure féline, à la mâchoire féroce, qui se suivent à la file indienne. Les montants de la porte d'Istar sont également décorés de bas-reliefs en briques émaillées, représentant alternativement deux types d'animaux, toujours les mêmes, qu'une inscription cunéiforme désigne sous les noms de *rimi* et de *sirouchou*.

L'identification des *rimis* ne fait aucune difficulté : ce sont manifestement des *aurochs*, ces redoutables taureaux géants qui se perpétuèrent en Europe jusqu'au XVII^e siècle, et dont le dernier survivant mourut en Lithuanie, en 1627.

Mais le *sirouch* par contre, ne répond à aucune espèce déterminée. C'est un quadrupède de même taille que le *rimi* ; son corps est couvert d'une sorte de cuirasse d'écailles ; ses membres antérieurs sont ceux d'un lion, ceux de derrière ressemblent à d'énormes pattes d'oiseau et se terminent par des serres imitant celles d'un aigle. Sa longue encolure rappelle à la base celle d'un cheval, et s'achève au sommet par une hideuse tête de serpent, que surmonte une corne, et d'où sort une langue fourchue. Son train d'arrière est muni d'une interminable queue dressée vers le ciel, et couverte elle aussi d'écailles.

Il ne paraît pas douteux que les constructeurs de ce monument ont voulu représenter là, non quelque créature fantastique née de leur imagination, mais un animal bien réel. On ne comprendrait pas sans cela l'alternance régulière de cette figure avec celle de l'aurochs et du lion, tous deux remarquables sans doute par leur puissance et leur férocité, mais dont l'existence n'a rien de légendaire ni de fabuleux.

Ce *sirouch* est-il l'image du dragon de Babylone ?

Certains explorateurs l'ont pensé, et ils ont écrit sur ce sujet de savantes études, auxquelles nous renvoyons nos lecteurs, sans oser prendre personnellement parti ⁶. La seule conclusion qui nous intéresse ici, c'est de pouvoir affirmer une fois de plus que les découvertes de la science moderne, bien loin de contredire les données de l'Écriture, ne font au contraire qu'en démontrer la vérité, même quand cette vérité nous paraît incroyable.

⁶ Voir en particulier, outre l'ouvrage déjà cité de Bernard Heuvelmans, t. II, p. 283 ; Prof. R. Koldewey, *Das Ishtar-Tor, in Babylon*, Leipzig, 1902 ; W. Ley, *The lung fish, the dodo, and the unicorn*, New York, Viking Press, 1948.

LIVRE II

Visions du prophète Daniel

CHAPITRE 1	Première vision : Les quatre animaux (7, 1-8).....	116
CHAPITRE 2	L'Ancien des jours et le jugement des Bêtes (7, 9-28).....	126
CHAPITRE 3	Deuxième vision : le Bélier et le Bouc (8, 1-27)	132
CHAPITRE 4	Troisième vision : les soixante-dix semaines (9, 1-27)	140
CHAPITRE 5	Quatrième vision : l'Homme vêtu de lin (10, 1 – 11, 20).....	148
CHAPITRE 6	Ultime tribulation et victoire finale du Christ (11, 21 – 12, 3).....	152
CHAPITRE 7	Conclusion (12, 4-13).....	158

CHAPITRE 1

Première vision : les quatre animaux

(DAN., VII, 1-8)

Daniel, jusqu'ici, a fait œuvre d'historien : il a conté en témoin fidèle un certain nombre de faits extraordinaires survenus pendant la captivité de Babylone, et auxquels il fut mêlé de très près. Maintenant, il va entrer plus directement dans son rôle de prophète, et rapporter les révélations qu'il reçut personnellement de Dieu au cours de la même période.

Bien que données à la suite l'une de l'autre, ces visions s'intercalent en réalité entre les épisodes que l'on vient de lire. Elles peuvent se grouper sous les chefs suivants :

- 1^o Les quatre animaux et l'Ancien des jours ;
- 2^o Le bouc et le bélier ;
- 3^o Les soixante-dix semaines ;
- 4^o L'homme vêtu de lin.

La première eut lieu au début du règne de *Balthazar, roi de Babylone* ; de ce Balthazar dont le chapitre 5 nous a retracé l'éroulement tragique. Daniel eut un songe, c'est-à-dire une vision, qui se déroula durant son sommeil ; une vision de sa tête, en ce sens que tout se passa dans son esprit, sans aucune manifestation extérieure. Et il l'eut sur sa couche, à l'heure où tout reposait dans le silence de la nuit.

« Je regardais, dit-il, dans ma vision nocturne, et voici que les quatre vents du ciel se combattaient sur la grande mer, et quatre grandes bêtes montaient de la mer, différentes les unes des autres. – La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle. Tandis que je la regardais, ses ailes lui furent arrachées ; elle fut balayée de la terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné. – Et voici qu'une autre bête, semblable à un ours, se dressa à part ; elle avait trois rangées de dents dans la gueule, et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair. – Après cela, je regardais, et voici qu'une autre montait, semblable à un léopard, et elle avait sur elle quatre ailes, comme un oiseau ; cette bête avait quatre têtes, et puissance lui fut donnée. – Après cela je regardais dans cette vision nocturne, et voici une quatrième bête, terrible, et étonnante, et extraordinairement forte : elle avait de grandes dents de fer ; elle dévorait, mettait en pièces, et foulait aux pieds ce qui restait ; elle différait des autres bêtes que j'avais vues avant elle, et elle avait dix cornes. Je considérais ces cornes, et voici qu'une autre

petite corne sortit du milieu d'elles ; trois des premières cornes furent arrachées de devant elle ; et voici qu'il y avait sur cette corne comme les yeux d'un homme, et une bouche qui disait de grandes choses ».

Reprenons ce texte en essayant d'en expliquer le sens mystérieux :

« *Je voyais dans ma vision, dit le Prophète, et voici que les quatre vents du ciel se combattaient sur la grande mer* ». Cette grande mer toujours agitée, toujours instable, toujours amère et incapable d'éteindre la soif de l'homme, est la figure du monde. Les *vents* représentent les passions humaines, qui luttent les unes contre les autres, provoquant sans cesse des guerres et des bouleversements. Le nombre *quatre* évoque naturellement ici la pensée des quatre points cardinaux :

Lorsque souffle le vent du midi, explique Théodoret, les flots courent vers le septentrion ; et lorsque c'est celui du nord, ils courent vers le sud : de même, lorsque les Assyriens étaient les maîtres du monde, toutes les têtes se courbaient vers eux ; mais lorsque les Perses les supplantèrent, le mouvement se tourna aussitôt vers ceux-ci. Lorsque les Macédoniens s'emparèrent du pouvoir à leur tour, tous les peuples, laissant là ceux auxquels ils payaient jusqu'alors leurs tributs, portèrent leur or aux nouveaux maîtres. Mais depuis que les Romains se sont emparés de l'empire universel, le mouvement des peuples sujets se dirige vers Rome, sans plus se soucier des Macédoniens, qui eux-mêmes ont dû prendre rang parmi les vassaux ¹.

« Au milieu de cette agitation, continue le Prophète, je vis *quatre grosses bêtes sortir successivement de la mer, fort différentes les unes des autres* » : c'était la figure des quatre nations puissantes et sanguinaires, qui allaient à tour de rôle imposer au monde leur suprématie.

« *La première était semblable à une lionne, et elle avait des ailes comme un aigle* ». Nous retrouvons ici le même thème que dans le premier songe de Nabuchodonosor ², mais exposé sous une forme plus accordée à l'esprit du Prophète.

Là où le monarque avait vu une statue géante, faite de quatre métaux différents, et renversée par une petite pierre, Daniel distingue quatre bêtes formidables, qui céderont la place à un petit d'homme. Le roi avait vu s'effondrer les métaux : l'or, l'argent, le fer et l'airain, dont il croyait que la possession lui assurerait la domination du monde ; le prophète, lui, attachait peu d'importance aux métaux précieux, car il pratiquait déjà la pauvreté de l'Évangile. C'est pourquoi Dieu lui montre les empires sous les apparences de bêtes féroces, parce que celles-ci inspirent une crainte naturelle, même aux hommes les plus saints ³.

« *La première de ces bêtes, donc, était semblable à une lionne et elle avait des ailes comme un aigle* ». Elle figurait ainsi l'empire babylonien, celui que Nabuchodonosor avait vu sous l'image de la tête d'or.

¹ Théod., c. 1414.

² Cf. pp. 24 et suiv.

³ D'après Théod., *loc. cit.*

Cet empire, dit saint Jérôme, est appelé non pas lion, mais lionne, à cause de son despotisme, de sa cruauté, de sa luxure surtout et de la domination qu'exerçaient sur lui les passions charnelles. En effet les auteurs qui ont étudié les mœurs des animaux disent que les lionnes sont plus féroces (que les mâles), surtout quand elles nourrissent des petits, et que toujours elles sont en quête d'accouplement ⁴.

Les ailes d'aigle veulent exprimer la rapacité des Chaldéens, leur promptitude à foncer sur leur proie, et aussi cet orgueil insensé qui faisait dire à l'un de leurs princes : « *Je monterai jusqu'au ciel, je placerai mon trône au-dessus des astres de Dieu, et je serai semblable au Très-Haut* » ⁵. Les nombreux bas-reliefs mis à jour en Mésopotamie ont d'ailleurs démontré que l'image du lion ailé était familière aux habitants de ces régions. Mais ces deux ailes représentent plus particulièrement les deux grands peuples, les Mèdes et les Perses, qui, soumis à Babylone, lui permettaient, grâce à leur valeur militaire, de fondre sur ses ennemis comme l'aigle sur sa proie.

Or, tandis que Daniel considérait l'étrange animal, il vit soudain qu'on lui arrachait *ses deux ailes*. Bientôt en effet, Cyrus, réunissant sur sa tête la couronne des Perses et celle des Mèdes, allait dépouiller Babylone de ce double concours si précieux ; puis, les attachant, pour ainsi dire, sur ses épaules à lui, il se jetterait à son tour sur l'empire assyrien, et l'abattraît en une nuit, la nuit du festin de Balthazar. Un bas-relief découvert dans la plaine de Mourgab, où s'élevait autrefois la ville de Pasargades – la première capitale de la Perse – vient très heureusement confirmer cette image de la Sainte Écriture : car il montre un personnage revêtu d'ornements royaux, que l'on croit être Cyrus, et qui est muni dans le dos de deux grandes ailes.

« *Alors, la bête fut balayée de la terre, elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné* » : c'est-à-dire, elle perdit son empire et son prestige ; elle comprit que, loin d'être une lionne, elle était au contraire faible et fragile comme les autres humains. Mais aussi, grâce à cette humiliation, elle reprit la stature droite, celle qui est le privilège de l'être raisonnable, créé à l'image de Dieu. Elle cessa de marcher, comme les quadrupèdes, les yeux rivés à terre, et elle retrouva un cœur d'homme, ainsi qu'on l'a vu plus haut par l'exemple de Nabuchodonosor ⁶, elle qui s'était fait un cœur de dieu ⁷.

« *Et voici qu'apparut une seconde bête, semblable celle-là à un ours ; elle se dressa à part, et elle avait trois rangées dans la bouche et dans les dents. Et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair* ».

⁴ Hier., c. 528.

⁵ Isaïe, XIV, 14.

⁶ Cf. supra, I^{re} partie, ch. V, p. 66.

⁷ Cf. Ezéchiel, XXVIII, 2.

L'ours est un animal à la fois féroce et patient. Il supporte stoïquement la faim ; quand il n'a rien pour se nourrir en hiver, il se contente, au dire des naturalistes, de se sucer les pieds de devant ⁸. Maîtrisé par l'homme, il accepte le travail, et même les coups, sans broncher. Mais, s'il est poursuivi, et surtout, s'il est blessé, il devient terrible : il marche droit à l'agresseur, le saisit entre ses pattes de devant, et l'étouffe, tout en le déchirant avec ses griffes. Les chasseurs de fauves savent que l'ours grizzli, en particulier, est l'un des plus redoutables adversaires auxquels ils puissent s'affronter.

Celui que Daniel aperçut dans sa vision représentait la monarchie médo-perse, quand, une fois établie par Cyrus, elle supplanterait l'empire assyrien dans la domination du monde. Les Perses, en effet, étaient une race extrêmement sobre, ils se contentaient souvent de pain sec, aussi bien au travail qu'à la guerre : mais peu de peuples se montrèrent aussi cruels, et aussi raffinés dans les supplices qu'ils inventèrent pour leurs ennemis.

L'expression : *in parte stetit*, par laquelle l'auteur annonce l'apparition de la seconde bête, embarrasse beaucoup les traducteurs. Ils s'en tiennent généralement à des formules comme : *dressée d'un côté* ⁹, ce qui n'est ni très clair, ni très compromettant. La meilleure interprétation nous paraît être celle que donne saint Albert : la bête se dressa à part, c'est-à-dire elle fit schisme, elle se sépara de la monarchie assyrienne dont elle dépendait jusqu'alors, et se dressa contre elle ; image qui complète fort bien celle des deux ailes arrachées, du verset précédent.

« *Cet ours avait trois rangs de dents dans sa gueule* ». La *gueule* exprime son avidité : les *trois rangées de dents* sont, d'après Théodoret, les armées des trois conquérants qui illustrèrent particulièrement cette monarchie, à savoir : Cyrus (550-529), qui s'empara de Babylone et soumit à son autorité tout l'Orient, jusqu'à l'Hellespont ; Cambyse (529-511), qui conquiert l'Égypte, ainsi que l'Éthiopie ; et Darius I^{er}, fils d'Hystaspe, qui franchit le Bosphore et occupa la Thrace.

« *Et leurs amis leur disaient : Lève-toi, ne reste pas à ne rien faire, mange encore plus de chair* ». Car tous ces conquérants furent comme insatiables de sang humain. Cyrus, au dire d'Hérodote, trouva la mort tandis qu'il guerroyait contre les Massagètes, peuplade scythe établie sur les bords de la mer Caspienne, qui était gouvernée alors par une femme nommée Tomyris. Le fils de celle-ci, quelque temps auparavant, avait été fait prisonnier par les Perses, d'une façon peu loyale. La reine pria Cyrus de le lui rendre ; mais le conquérant ne voulut rien

⁸ Ce détail, déjà donné par Aristote dans son *Histoire des Animaux*, l. VIII, ch. XVII, nous a été confirmé par un religieux originaire de Roumanie, comme bien connu dans son pays, où les ours se rencontrent encore.

⁹ C'est la traduction de la B. J.

savoir, si bien que le jeune homme se suicida de chagrin, et Tomyris en fut navrée de douleur. Aussi quand elle apprit la mort de cet ennemi, qu'elle n'avait pu apitoyer, elle se fit apporter son cadavre, et lui trancha la tête. Puis elle enferma ce hideux trophée dans une outre pleine de sang humain, en disant : « Gorge-toi maintenant de ce sang dont tu as toujours eu soif et dont tu n'as jamais pu te rassasier »¹⁰.

Ce récit n'est probablement qu'une légende, Hérodote lui-même l'admet. Selon la version de Xénophon¹¹, Cyrus, au contraire, mourut dans son lit, à Pasargades, où l'on montra longtemps son tombeau. Tel est aussi le sentiment de Strabon et de Lucien. Il est permis toutefois de penser que cette légende, comme beaucoup d'autres, repose sur un fond de vérité : sous une fiction imagée, elle laisse deviner que les populations avaient gardé du grand conquérant médo-perse, un souvenir chargé d'effroi.

*

La vision cependant continuait à se dérouler devant Daniel, et bientôt l'ours céda la place à « *une troisième bête, qui ressemblait à un léopard* » ; mais un monstrueux léopard, « *qui avait quatre têtes et, sur le dos, quatre ailes, comme un oiseau ; et puissance lui fut donnée* ». Cette *troisième bête*, qui correspond au *ventre d'airain* de la statue de Nabuchodonosor, est la figure d'Alexandre le Grand. Le léopard en effet se distingue entre tous les autres fauves, par l'agilité de ses mouvements : or, rien ne fut plus rapide que la carrière de ce héros fabuleux, qui mourut à trente-trois ans, après avoir parcouru, à la tête de ses troupes, quarante mille kilomètres, fondé vingt-quatre villes auxquelles il avait donné son nom, et établi sa domination sur toute la partie du globe comprise entre l'Illyrie et la mer Adriatique d'une part, le Gange et l'Océan Indien d'autre part.

Les quatre ailes que portait cet étrange léopard, représentent les officiers dont le zèle seconda les victoires du grand capitaine : Perdicas, le maître de la cavalerie macédonienne ; Séleucus, qui commandait les contingents de cavaliers étrangers ; Méléagre, le chef de la garde royale ; et Ptolémée, général de l'infanterie¹². Quant aux quatre têtes, elles prédisent le trop célèbre partage de l'empire d'Alexandre. On sait qu'après des luttes, des crimes, des massacres sans fin, il se scinda en quatre monarchies : l'Égypte qui fut attribuée à Ptolémée, la Syrie à Séleucus, l'Asie à Antigone, et la Macédoine à Antipater.

« *Et puissance lui fut donnée* ». Ces mots montrent qu'il s'agit bien ici d'Alexandre le Grand : car ils font allusion à un trait de sa vie qu'il

¹⁰ Hérodote, l. I, 211-214.

¹¹ *Cyropédie*, l. VIII, ch. VII.

¹² Calm., p. 651.

aimait à conter. À la suite d'un siège mémorable, il venait d'emporter la ville de Tyr, et se dirigeait vers Jérusalem, décidé à châtier durement les Juifs, pour lui avoir refusé assistance contre Darius. Le grand prêtre, alors en exercice, s'appelait Jaddus ; mis au courant du péril qui menaçait la cité sainte, il ordonna aussitôt des prières publiques, afin d'obtenir le secours du ciel, et il fut exaucé : la nuit suivante, Dieu lui apparut pendant son sommeil. Il lui prescrivit de revêtir ses ornements pontificaux, d'organiser une procession à laquelle assisteraient les prêtres en tenue de cérémonie, suivis de toute la population en habits blancs, et de se porter à sa tête au-devant du Macédonien, ce qui fut fait.

Alors il se passa une chose extraordinaire. Tandis que les soldats d'Alexandre s'apprétaient à massacrer cette multitude qui s'offrait comme une proie, ils virent leur roi descendre de cheval, s'avancer vers le grand prêtre, le saluer jusqu'à terre, et lui parler en lui témoignant le plus profond respect. Autour de lui, ce fut une stupeur. Eh quoi ! Alexandre, qui se disait le fils de Zeus ; qui prétendait exiger, non seulement des Perses, mais même des Grecs et des Macédoniens, la *proxynése* – ou prosternation – devant sa personne divine ; Alexandre s'abaissait aujourd'hui jusqu'à adorer le chef religieux d'une nation obscure et méprisée, un misérable petit rabbin juif ! « Ce n'est pas lui que j'adore, répondit Alexandre à Parménion, qui ne pouvait taire son étonnement ; c'est le Dieu dont il est le ministre. En effet, au temps où j'étais encore en Macédoine, et où je réfléchissais aux moyens de conquérir l'Asie, ce Dieu, une nuit, m'apparut en songe, vêtu d'un habit tout semblable à celui que vous voyez là. Il me dit de ne rien craindre, et de passer hardiment l'Hellespont : il se mettrait lui-même à la tête de mon armée, et me rendrait maître de l'empire des Perses. Vous devinez mon émotion quand j'ai reconnu aujourd'hui, sur ce prêtre, le vêtement que j'avais remarqué dans ce songe, et que je n'ai jamais vu nulle part ailleurs. Je ne puis plus douter maintenant que ce ne soit Dieu qui m'ait fait entreprendre cette guerre. Je suis sûr désormais que je vaincrai Darius, je détruirai l'empire des Perses, et je réaliserai ce que j'ai entrepris ». Inutile de dire qu'après cet incident, Alexandre ne se contenta pas d'épargner Jérusalem, mais il combla les Juifs de bienfaits et d'égards ¹³.

*

« *Après cela, continue le prophète, je vis une quatrième bête, d'un aspect si effrayant que je ne sais comment la décrire. Elle ne ressemblait à aucune espèce connue, elle était terrible et épouvantable à voir. Elle était forte à l'excès, et ne connaissait d'autre loi que les*

¹³ D'après Flav., l. XI, ch. VIII.

droits que lui donnait cette force. *Elle avait de grandes dents de fer*, avec lesquelles *elle broyait et dévorait* tout ce qu'elle rencontrait, et *elle écrasait sous ses pieds* ce qu'elle n'avait pu mettre en pièces avec ses mâchoires ».

Cette quatrième bête, plus terrible et plus puissante que les autres, représente l'empire romain, auquel rien ne put résister, et qui soumit à sa domination à peu près tout l'univers connu. Ses *grandes dents de fer* sont les habiles généraux qu'il compta en grand nombre, et les restes qu'elle écrasait sous ses pieds, sont les vaincus, auxquels Rome laissait la vie sauve, mais en les réduisant à un esclavage impitoyable. « Le prophète ne donne pas de nom à cette bête, dit saint Jérôme, afin que nous appliquions aux Romains tout ce qu'on peut imaginer de plus féroce ». Leur cruauté se manifesta spécialement dans l'engouement qu'ils montrèrent pour les combats de gladiateurs, les jeux sanguinaires du cirque, et dans l'acharnement avec lequel ils persécutèrent les Chrétiens.

La Rome impériale, écrit un auteur contemporain, n'a pas laissé de monument plus révélateur des passions qui l'agitaient (que le Colisée). Il est triste que ce monument soit un monument de férocité, mais tel qu'il est, il traduit un penchant fondamental du peuple romain, qui n'a jamais eu le cœur tendre. Toujours il méprisa la douleur, et jamais il n'eut pitié de la mort. L'égorgeement des vaincus était dans la tradition de Rome : c'est par un fratricide que s'ouvre son épopée, dont toutes les étapes sont jalonnées de meurtres. La conquête de l'univers avait tellement exalté la sensibilité romaine qu'elle l'avait jetée hors des limites de l'humanité : on ne pouvait amuser ce peuple qu'avec du sang.

Les combats des hommes contre des animaux, puis contre d'autres hommes, dataient assurément de loin... Au Colisée, ils se multiplièrent jusqu'à devenir quotidiens. Bientôt les gladiateurs professionnels ne suffirent plus, et l'on eut recours aux prisonniers de guerre. Le Colisée a vu mourir des Bretons, des Daces, des Éthiopiens, des Germains, des Gaulois... Durant cinq siècles (des générations d'hommes ont) goûté là le plaisir sadique de voir leurs semblables s'entre-tuer sans merci ¹⁴.

Tandis que Daniel considérait attentivement ce monstre plus effrayant encore que les bêtes qui l'avaient précédé, il remarqua qu'il avait dix cornes. Et bientôt, il en vit une onzième apparaître au milieu des autres. D'abord toute menue, elle s'affermir, s'amplifia, et ne tarda pas à devenir assez forte pour chasser devant elle trois des premières.

Les dix cornes sont – comme tout à l'heure les quatre têtes du léopard – l'image du fractionnement de l'empire romain. Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est de lui que sont sortis les principaux États de l'Europe actuelle, héritiers de sa civilisation ; ils sont représentés ici par le chiffre dix, qui n'a évidemment qu'une valeur ap-

¹⁴ Rome, par Maurice Andrieux, chez Fayard, p. 131.

proximative. La petite corne qui apparaît au milieu des autres, est une figure de l'*Antéchrist*, de l'*homme de péché*, du *filz de la perdition*, qui osera *s'asseoir dans le Temple de Dieu, et cherchera à se faire passer lui-même pour Dieu* ¹⁵. Elle était « *petite* », parce que cet usurpateur sera de très humbles origines :

Il naîtra, dit l'*Histoire scolastique*, de la tribu de Dan, dans un coin ignoré de Babylone ¹⁶ ; ses parents l'engendreront par les voies normales, mais durant sa gestation, l'esprit mauvais descendra dans le sein de sa mère, et excitera dès ce moment ses plus mauvais instincts.

Quant aux paroles qui suivent, elles restent pour nous enveloppées de mystère, puisqu'elles font allusion à une prophétie qui ne s'est pas encore réalisée. Quelles seront ces trois cornes, qui seront chassées par l'Antéchrist ? On peut seulement déduire de là qu'au moment de l'avènement de ce personnage, le monde ne sera pas unifié sous un seul fief : il sera divisé en États indépendants – les dix cornes – comme il l'est aujourd'hui. L'Antéchrist, quoique parti de très bas, réussira par des voies tortueuses – *simulando et dissimulando*, dit saint Albert le Grand – à devenir une corne lui aussi, c'est à-dire à se créer une puissance qui lui permettra de vaincre trois de ces États, et les autres alors se soumettront à lui ¹⁷.

« *Et voici qu'il y avait sur cette corne des yeux comme des yeux d'homme, et une bouche qui proférait de grandes choses* ». Ce qui veut dire ceci : le succès de cet individu sera tellement extraordinaire qu'on verra bien des gens le prendre pour un dieu. Cependant, un observateur attentif n'aura pas de peine à déceler dans ses yeux, un regard d'homme ; d'homme tout à fait ordinaire, vulgaire, grossier et méchant ¹⁸. Il remplira le monde du bruit de ses discours, se magnifiant lui-même avec un orgueil insensé ; mais ce ne sera là qu'un fracas de paroles, sous lesquelles il n'y aura aucune consistance, aucune profondeur, aucune vérité. Très versé dans les sciences occultes, il éblouira les populations par les prodiges qu'il accomplira avec l'aide du démon, et réussira ainsi à se procurer des richesses immenses. Il affirmera que c'est lui, le Messie promis depuis l'origine des temps, et que Jésus-Christ n'était qu'un imposteur. Il se fera adorer comme un Dieu, et il mènera contre l'Église, sur toute la terre, une persécution acharnée, sous laquelle elle semblera anéantie à jamais ¹⁹. Mais ce ne sera qu'une apparence, et tandis que les hommes pourront se croire aban-

¹⁵ II Thess., II, 3, 4.

¹⁶ C'est-à-dire : du monde, par opposition à Jérusalem, la Cité de Dieu. – H. S., c. 1454.

¹⁷ Alb., p. 551. – L'ascension de certains dictateurs, entre les deux guerres de 1914 et de 1939, nous donne une idée de ce que sera celle de l'Antéchrist.

¹⁸ D'après Hier., Thom., Carth., etc.

¹⁹ Cf. l'étude des prophéties sur le même personnage, dans *Le Sens mystique de l'Apocalypse*, Nouvelles Éditions latines, p. 201.

donnés sans recours aux débordements de ce monstre, le jugement des coupables et la victoire du Sauveur se prépareront dans le ciel, comme nous allons le voir au chapitre suivant, en expliquant la suite de la même vision.

Commentaire moral et mystique

Les quatre bêtes qui furent montrées à Daniel représentent les quatre modes de persécution dont se sert tour à tour le démon pour essayer d'anéantir l'Église :

Le *lion* est la figure de la persécution sanglante. Les deux ailes qu'il a sur le dos sont l'orgueil de race, et la possession du pouvoir. Lorsque le tyran est élevé au-dessus des hommes par ces deux stimulants ; lorsqu'il se croit d'une race de maîtres et se sent en main la puissance souveraine, *il se fait* facilement *un cœur de Dieu* : ainsi parle le prophète Ezéchiel²⁰. Mais lorsque ses ailes lui sont enlevées ; lorsque l'adversité et l'humiliation s'abattent sur lui, alors bien souvent il retrouve un cœur d'homme, un cœur sensible et compatissant.

L'*ours*, avec sa tête qui dodeline continuellement, symbolise l'hérésiaque, dont la doctrine, sans consistance solide, oscille sans cesse de droite et de gauche. *Il se tient à part*, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut – *in parte stetit* –, parce qu'il fait schisme, se détachant du corps mystique du Sauveur. Les trois rangées de dents, qui lui servent à broyer les croyances et à mettre en pièces l'enseignement de l'Église, sont : les systèmes philosophiques erronés, l'étalage tapageur d'arguments pseudo-scientifiques, et la libre interprétation de la Sainte Écriture, sans référence à la tradition des Docteurs catholiques.

Le *léopard* représente l'hypocrite, ou le faux chrétien. Il a la peau bigarrée : parce que dans sa conduite alternent le vice et les manifestations ostentatoires ; et, dans sa doctrine, la vérité voisine continuellement avec l'erreur, comme le modernisme, le rationalisme, le progressisme, etc... le montrent aujourd'hui. Les *quatre ailes* dont il est doté sont les moyens dont il se sert pour arriver plus vite à ses fins : telles que marques chaleureuses d'amitié, cadeaux, compliments flatteurs, simulacres de vertu. Il a *quatre têtes*, alors qu'il ne devrait en avoir qu'une seule, le Christ²¹, parce que au lieu de chercher uniquement la volonté de son Maître, il se laisse conduire tantôt par le désir des honneurs, tantôt par l'attrait du plaisir, tantôt par amour du pouvoir, tantôt pour assouvir ses rancunes et ses haines.

Cependant, aucune des bêtes que nous venons de citer : ni le lion, ni l'ours, ni le léopard, n'est aussi redoutable que la quatrième, celle qui ne ressemble à aucune espèce. Celle-là figure l'accumulation des richesses, ou l'amour de l'argent, et elle est sans pitié : elle ne respecte rien ; elle dévore le bien des pauvres, elle foule aux pieds les sentiments les plus nobles, elle a fait plus mal à l'Église, au cours de son histoire, que toutes les autres : *Avaro nihil scelestius*, dit l'*Éclésiastique*²².

²⁰ Ezech., XXIII, 3. *Dedisti cor tuum quasi cor Dei.*

²¹ I Cor., XI, 3.

²² XX, 14. « Rien n'est plus criminel que l'avare ».

*

Le sens moral de cette vision se calque aisément sur le sens allégorique. La *mer* représente le monde, dans lequel s'affrontent sans cesse les vents contraires des passions humaines. Les animaux qui réussissent tour à tour à imposer leur domination dans cette jungle sont : le lion, l'ours et le léopard. Le premier est l'image de l'orgueil ; le second, le gros balourd, qui se tient à part, figure le mépris des convenances et des usages, c'est l'homme qui se croit affranchi, dans sa conversation et dans son comportement, des obligations de la politesse courante, des marques de respect ou de déférence, etc. Le léopard enfin, exprime l'attitude de l'hypocrite, qui ne dit pas ce qu'il pense, et ne pense pas ce qu'il dit ; ne dit pas ce qu'il fait, et ne fait pas ce qu'il dit.

Quant à la bête sans nom, c'est la détraction, la détestable habitude de dire du mal de son prochain. Elle dévore tout, elle foule aux pieds la justice comme la charité, elle n'épargne personne, et dévaste impitoyablement le champ du Seigneur.

CHAPITRE 2

Suite de la première vision : l'Ancien des jours et le jugement des Bêtes

(DAN., VII, 9-28)

La scène mystérieuse continuait à se dérouler devant l'esprit de Daniel, et voici qu'il voyait maintenant *disposer des trônes dans le ciel* ; les trônes sur lesquels Jésus a promis à ses Apôtres, et à ceux qui auront tout quitté pour le suivre, de les faire asseoir un jour, afin de juger le monde avec Lui.

« *Et l'Ancien des jours s'assit* ». C'est évidemment de Dieu qu'il est ici question, de Celui qui était avant toutes choses, avant la naissance du temps, avant que les jours n'eussent commencé d'alterner avec les nuits. « *Son vêtement avait la blancheur de la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine blanche* ». L'auteur sacré parle ainsi, par anthropomorphisme : Dieu n'a point de vêtement qui le couvre, ni de cheveux qui blanchissent avec l'âge. Mais il est, pour ainsi dire, habillé de lumière, tout son Être rayonne d'une pureté immaculée. *La neige* exprime qu'aucune passion ne peut l'échauffer, et *la blancheur de ses cheveux* indique la maturité de ses jugements, qui sont doux comme de la laine, quand on les accueille avec un esprit de foi. « *Son trône était semblable à des flammes* », parce que, quand il siègera pour juger les vivants et les morts, le bien-fondé de ses sentences éclatera avec une clarté aveuglante, et son amour de la justice, qui est voilé en ce monde, où souvent les bons sont accablés de maux, et les méchants, comblés par le succès, apparaîtra alors, aussi dévorant que le feu.

« *Un fleuve impétueux sortait de sa face* » : l'expression de colère qui jaillira de son visage réduira en cendres, comme une éruption volcanique, tous les arguments que les impies tenteront de mettre en avant pour se justifier. Ces orgueilleux indomptables n'auront plus alors qu'une pensée, un désir : fuir, disparaître, éviter à tout prix cette lumière dévorante, et ils diront aux montagnes : « *Tombez sur nous, et cachez-nous du visage de Celui qui est assis à la droite du trône* » ¹.

*

« *Mille milliers d'Ange le servaient, dix mille millions l'assistaient* ». Gardons-nous de prendre ces chiffres au pied de la lettre :

¹ Apoc., VI, 16.

encore qu'ils paraissent énormes, ils restent infiniment au-dessous du nombre réel des esprits bienheureux. Ce nombre en effet dépasse l'imagination, et il n'est pas possible à l'arithmétique humaine de l'exprimer. L'Écriture elle-même le donne à entendre, quand elle dit, par la bouche de Job : « *Y a-t-il donc un nombre à ses soldats ?* »² ; et les Docteurs de l'Église sont unanimes sur ce point. Ce texte a servi de base à saint Grégoire le Grand et aux théologiens, pour reconnaître chez les Anges une distinction analogue à celle que fait la doctrine catholique entre la vie active et la vie contemplative : les uns servent Dieu, c'est-à-dire sont employés par Lui à toutes sortes de ministères auprès des hommes ; les autres l'assistent, en ce sens qu'ils sont voués uniquement à la contemplation.

Ces derniers ressortissent aux quatre chœurs les plus élevés, à savoir : les Séraphins, les Chérubins, les Trônes et les Dominations. Le mot *Séraphin*, en effet, veut dire *de feu*, indiquant ainsi que ces hautes intelligences sont de vrais brasiers d'amour. Leur mouvement propre les entraîne dans une ascension continuelle vers Celui qui occupe le sommet de toutes choses, et leur vie s'identifie avec le crépitement d'une ferveur qui ne dit jamais : *c'est assez*. Le nom de *Chérubins* signifie *plénitude de la science*. Or, cette plénitude, les esprits bienheureux l'acquièrent par la contemplation de la Vérité suprême. Mais cette contemplation exige une limpidité d'âme absolue, qui exclut toute préoccupation d'ordre inférieur, et les empêche par conséquent de s'intéresser aux affaires terrestres. Le nom de *Trônes* est donné aux Anges du troisième chœur, parce que leur note spécifique est une participation particulière à la souveraine immobilité d'un Dieu toujours égal à Lui-même ; et celui de *Dominations* écarte des esprits qui le portent toute servitude, tout assujettissement à la créature, si tenu qu'il soit ; il les incite ainsi à revenir toujours au Dominant suprême, afin d'avoir part à sa suprême domination³. Ces quatre chœurs sont donc ceux qui assistent Dieu, et ne s'éloignent jamais de Lui.

Au contraire, les cinq autres sont employés à des fonctions extérieures : ce sont les *Vertus*, qui assurent l'ordre et la marche de l'univers ; les *Puissances*, qui surveillent les démons, et les empêchent de tenter les hommes, ou de les persécuter au-delà de ce que Dieu permet ; les *Principautés*, qui patronnent les nations ; les *Archanges*, qui interviennent sur la terre pour des missions particulières, comme Raphaël près de Tobie ; et les *Anges*, auxquels incombe la garde ordinaire des humains.

*

² XXV, 3. *Numquid est numerus militum ejus ?*

³ D'après saint Denys, *Hiérarchie ecclési.*, passim, et *Noms divins*, ch. XII. Cf. aussi Alb., p. 553.

« *Le tribunal s'assit et les livres furent ouverts* » : les livres, c'est-à-dire les consciences. Jusque-là, chacune était fermée aux yeux des autres hommes ; mais au jour du Jugement, les pensées, les appréciations, les intentions les plus secrètes apparaîtront en pleine lumière.

« Je regardais de tous mes yeux, continue le Prophète, désireux surtout de savoir quel serait le châtiment de *la petite corne*, car j'étais indigné des *paroles pleines d'orgueil* que sa bouche avait proférées. *Et je vis* qu'à la suite de l'arrêt prononcé par le Souverain Juge, *la bête*, en laquelle elle s'était muée, et qui n'est autre que l'Antéchrist, *avait été mise à mort* ». « *Son corps* », c'est-à-dire tous ses sectateurs, tous les impies qui constitueront le « corps mystique » de cet être infernal, « *était détruit* » ; il avait été jeté au feu de l'enfer pour y brûler éternellement. « *Je vis aussi que la puissance des autres bêtes* », c'est-à-dire des autres puissances terrestres, « *leur avait été retirée* », en ce sens qu'avant le second avènement du Christ, aucune puissance humaine ne sera capable de s'imposer à toute la terre ⁴ ; « *et que des temps de vie leur avaient été accordés, tant à l'un, et tant l'autre* ». Car Dieu ne concède aux puissances humaines qu'un délai limité ⁵. *Il leur a assigné des termes*, dit Job, *qui ne peuvent être dépassés* ⁶. Il leur laisse aussi un temps pour faire pénitence : après quoi, s'ils n'en profitent pas, c'est la mort éternelle ⁷.

« *Je regardais toujours*, continue le Prophète, le déroulement de *la vision de la nuit*. Je me demandais qui allait hériter de cette puissance enlevée aux bêtes : *et voici que venait au milieu des nuées du ciel*, quelqu'un qui, lui, n'avait plus un aspect d'animal féroce, mais *qui ressemblait à un Fils d'homme* ».

Y a-t-il quelque chose de plus clair que ces paroles ? demande Théodoret. L'auteur sacré annonce ces choses comme un héraut (en termes clairs). Son langage ressemble à celui des Apôtres et des Évangélistes, bien plus qu'à celui des prophètes, qui parlent en énigmes. Il prédit le second avènement du Seigneur, presque dans les mêmes termes que le Christ quand il déclara devant le Sanhédrin : « *Vous verrez le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel* » ⁸.

Il annonce donc que le Messie viendra, revêtu de la nature humaine. Il l'appelle *un Fils d'homme*, et non pas *un homme*, afin de faire pressentir le mystère de l'Incarnation. Le Christ, en effet, ne recevra pas un corps créé directement par Dieu, comme le premier Adam ; il naîtra d'une femme, pour se rendre plus complètement sem-

⁴ Thom., p. 238.

⁵ Glos., Carth., p. 109 ; Alb., p. 554.

⁶ XIV, 5.

⁷ Thom., p. 238.

⁸ Mt., XXVI, 64.

blable à nous. Il a voulu cet abaissement, afin de nous mieux montrer ce que saint Paul appelle sa *philanthropie*⁹, c'est-à-dire son immense amour envers les hommes. Le Verbe éternel de Dieu, Celui qui était dès le commencement, Celui par lequel tout a été fait et sans lequel rien n'a été fait, Celui-là a daigné s'enfermer pendant neuf mois dans le sein d'une Vierge, et se soumettre ensuite à Elle comme un petit enfant. « Miracle deux fois stupéfiant, s'écrie saint Bernard. Dieu obéit à une femme, humilité sans exemple ! Une femme commande à Dieu, sublimité sans pareille ! »¹⁰. C'est à cause même de cette humilité que Jésus a mérité, en tant qu'homme, d'être le roi des Anges, le chef de toute la création, et le Juge suprême de l'univers. « Dieu, dit saint Jean, lui a donné la puissance d'exercer le jugement, parce qu'il est le Fils de l'homme »¹¹.

Continuons la vision de Daniel. « Et il parvint – ce Fils d'homme – jusqu'à l'Ancien des jours », car sa nature divine le rend digne de s'asseoir sur le même trône que son Père. Là, les Anges et les Bienheureux « le présentèrent devant Lui », c'est-à-dire, proclamèrent devant Dieu qu'ils le reconnaissaient pour leur Sauveur, leur Roi, leur Médiateur.

Dieu alors « lui conféra la puissance » nécessaire pour exercer la justice suprême, sans que personne soit en mesure de lui résister ; « la gloire », le droit d'être l'objet d'un culte de latrie, et devoir tout genou fléchir devant lui, au ciel, sur la terre et dans les enfers¹² ; « la royauté » universelle qui soumettra le monde à son sceptre jusqu'à la fin des siècles ; « son royaume n'a pas de limites », ni dans l'espace, ni dans le temps : « tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues lui seront soumises ; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne sera jamais abolie. Son règne ne connaîtra pas le déclin » : il passera de l'Église militante à l'Église triomphante ; au contraire des grandes monarchies dont il a été parlé plus haut et, qui, toutes, sombreront successivement.

Ces textes nous sont devenus familiers depuis l'institution de la fête du Christ-Roi. Il est vain de chercher à soutenir qu'ils concernent Judas Macchabée, comme le prétendait Porphyre, ou quelque autre personnage. Ils ne peuvent manifestement s'appliquer qu'à Celui qui s'est désigné lui-même dans l'Évangile par cette appellation étrange : *le Fils de l'homme*.

« Devant le déroulement de cette vision, continue Daniel, mon esprit fut rempli d'épouvante. J'étais terrifié, et par la majesté du Juge qui siégeait sur le trône, et par la rigueur des jugements qu'il pronon-

⁹ Ep. ad Tit, 4.

¹⁰ Serm. 5, sur le *Missus est*.

¹¹ V, 27.

¹² Philip., II, 10.

çait. *Les visions de ma tête me plongeaient dans l'angoisse*, car je ne savais pas à qui étaient destinés ces châtiments. *Je m'approchai donc de l'un des Anges qui entouraient le trône, et je le priai de me dire ce que signifiaient en vérité toutes ces choses*, et comment elles s'accompliraient. Il eut la bonté de prendre ma demande en considération et de me donner l'explication désirée ».

« *Les quatre grandes bêtes que tu as vues, me dit-il, représentent quatre royaumes qui s'élèveront de la terre* », c'est-à-dire quatre puissances qui tour à tour s'imposeront à l'univers entier, mais en s'appuyant sur des moyens purement terrestres : celle des Assyriens, celle des Mèdes et des Perses, celle des Macédoniens, et celle des Romains. Leur durée cependant n'aura qu'un temps : ces superbes empires s'effondreront l'un après l'autre, et devront céder la place qu'ils occuperont indûment, au règne des Saints. Celui-là sera éternel : le Christ l'établira sur des bases inébranlables quand il dira à ses élus : « *Venez les bénis de mon Père ; recevez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde* ».

*

Ces paroles firent comprendre à Daniel le sens général de la prophétie. Néanmoins il sollicita quelques renseignements complémentaires sur la quatrième bête, dont l'horrible aspect l'avait particulièrement impressionné. « *Elle était en effet tout à fait différente de toutes les bêtes qu'il avait jamais vues* ». Que signifiaient ces ongles et ces dents de fer avec lesquelles elle dévorait, mettait en pièces, puis foulait aux pieds ce qui restait ? Et les dix cornes qu'elle portait sur la tête ? Et l'autre petite corne, qui était apparue, et devant laquelle trois de ces cornes étaient tombées ; qui avait des yeux, et une bouche proférant de grandes choses, et qui croissait jusqu'à devenir plus grande que toutes les autres ?

« *Je la regardais*, continue le Prophète, *et elle faisait la guerre contre les saints*, et elle avait l'avantage sur eux ; jusqu'au moment où parut l'Ancien des jours, qui donna l'empire à ceux-ci ». Qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier ? L'Ange à nouveau se montra condescendant : « *Cette quatrième bête, reprit-il, est un quatrième royaume, qui sera plus grand que tous les royaumes précédents ; il dévorera toute la terre, la foulera aux pieds, et la mettra en miettes* ». Ce sera l'empire romain. Lui non plus cependant ne sera pas éternel ; avec le temps il se fractionnera en dix cornes, c'est-à-dire en plusieurs royaumes, à savoir les États qui composent aujourd'hui l'Europe, et qui sont les héritiers de sa civilisation. Mais eux aussi passeront ; un jour viendra où ils seront évincés par la *petite corne*, c'est-à-dire par l'Antéchrist. Doué d'un génie diabolique, servi par toutes les puis-

sances de l'enfer, ce mystérieux personnage commencera par *humilier trois rois*¹³, c'est-à-dire par écraser trois des États dont nous venons de parler. Alors devenu par cette triple victoire le maître de la terre, il se laissera aller au déchaînement du plus fol orgueil. *Il blasphémera ouvertement contre le Très-Haut*, et prétendra lui-même être Dieu.

« *Il se révélera*, dit saint Paul, *comme l'homme de péché, le fils de perdition. Il s'attaquera à tout ce qui est dit Dieu où est honoré comme tel. Il s'élèvera, au oint de s'asseoir dans le Temple de Dieu, et de se présenter comme s'il était Dieu* »¹⁴. Il déchaînera sur toute la terre une persécution effroyable, « *il foulera aux pieds les saints du Très-Haut, il se croira capable de changer les temps et les lois* » ; les temps, parce que, bouleversant le calendrier en usage, il substituera aux fêtes universellement reçues, comme Noël, Pâques, la Pentecôte, d'autres solennités qu'il imaginera à sa fantaisie ; les lois, parce qu'il déclarera caduques celle de Moïse et celle de Jésus-Christ, pour établir un nouvel ordre moral sur ses principes à lui.

« (Les Saints) *lui seront livrés pendant un temps et des temps, et la moitié d'un temps, c'est-à-dire : pendant trois ans et demi* »¹⁵. Mais au moment où il se croira le maître du monde, soudain sonnera l'heure du Jugement, et il se verra brutalement et définitivement écrasé. « *Toute sa puissance lui sera enlevée, et elle passera au peuple des Saints* », à ceux qui ont choisi pour unique maître le Fils de l'homme. « *Et le règne de celui-ci sera éternel, et tous les rois lui obéiront* ».

L'Ange cessa de parler. Daniel revint à lui : mais cette vision l'avait profondément troublé, et son visage portait la marque d'une intense émotion. Il ne pouvait s'abstraire de ce qu'il avait vu, il le ruminait nuit et jour en son esprit, et il en gravait tous les traits dans sa mémoire, pensant bien qu'un jour ces prédictions seraient utiles à d'autres.

¹³ Cf. plus haut, p. 122.

¹⁴ II Thess., II, 3-4.

¹⁵ C'est ainsi que l'entendent saint Jérôme et Théodoret (dans leurs *Commentaires*), saint Augustin (*Cité de Dieu*, I, XX, c. 25), saint Irénée (I, V, c. 3), saint Cyrille de Jérusalem (*Catéchèse* 25), etc. D'ailleurs Daniel lui-même, un peu plus loin, reparlant de cette même persécution de l'Antéchrist, dit qu'elle durera 1290 jours, ce qui fait un peu plus de trois ans et demi. Et saint Jean, dans l'Apocalypse, lui assigne quarante-deux mois (XI, 2 et XIII, 5), ce qui revient strictement au même.

CHAPITRE 3

Deuxième vision : le Bélier et le Bouc

(DAN., VIII, 1-27)

Deux ans après la vision que nous venons de raconter, Daniel eut une seconde, qui vint compléter les révélations de la précédente, en lui apportant des précisions sur ce que seraient, d'abord l'empire médo-perse, puis celui d'Alexandre. Le premier était représenté cette fois par un bélier, le second par un bouc.

Le Prophète se vit soudain transporté *en esprit*¹ dans la ville de Suse, au-dessus d'une porte que l'on appelait la porte d'Ulai, parce qu'elle donnait sur des marais – *ante paludem* –, et qu'Ulai signifie en chaldéen : *marécage*. On dirait aujourd'hui en français, de manière semblable : *la porte de la Palud*. Suse, l'une des villes les plus anciennes du globe, dont la fondation se perd dans la nuit des temps, était alors la métropole de l'Élam, le haut pays situé au-dessus du golfe Persique. Mais elle allait devenir avec Cyrus et ses successeurs, les Achéménides, une des capitales de l'empire perse. Ceux-ci l'embellirent considérablement, la fortifièrent, et s'y construisirent une magnifique résidence d'hiver, l'*Acropole (Susan-hab-birah)* ou « la demeure des rois », qui ne couvrait pas moins de cent vingt-trois hectares, enclos dans une solide enceinte de murailles et d'ouvrages défensifs. Ils y entassèrent des richesses fabuleuses, dont le festin d'Assuérus, décrit par la Bible, au livre d'Esther, nous donne quelque idée².

Telle est donc la ville où Daniel se sentit emporté en esprit ; et où il eut la vision qu'il décrit en ces termes :

« Je levai les yeux et je vis ; et voici qu'un bélier se tenait devant le marais ; il avait de hautes cornes dont l'une était plus grande que l'autre, et croissait toujours. Après cela, je vis que ce bélier donnait de la corne contre l'occident, contre l'aquilon et contre le midi ; et aucune des bêtes ne pouvait ni lui résister, ni se délivrer de sa main ; il fit ce qu'il voulait, et il devint puissant. Je regardais attentivement, et voici qu'un bouc venait de l'occident, parcourant la surface de toute la terre, sans toucher le sol ; et ce bouc avait une grande corne entre les yeux. Il vint jusqu'à ce bélier qui avait des cornes, et que j'avais vu se tenir de-

¹ C'est au moins l'opinion la plus commune chez les interprètes. D'après Josèphe cependant, Daniel y aurait été transporté réellement : « Comme il était sorti de la ville de Suze, dit-il... pour aller prendre l'air à la campagne, survint un tremblement de terre qui effraya tellement les gens de sa suite qu'ils s'enfuirent tous et le laissèrent seul. Lui cependant se jeta le visage contre terre, et c'est alors qu'il eut la vision que nous allons rapporter » (I. X, c. XII).

² Esth., I, 3-9.

vant la porte ; et il courut sur lui avec l'impétuosité de sa force. Lorsqu'il fut proche du bélier, il l'attaqua avec furie, il le frappa, il lui brisa les deux cornes, et le bélier ne pouvait lui résister. Puis, l'ayant jeté par terre, il le foula aux pieds, et personne ne pouvait délivrer le bélier de sa main. Le bouc cependant devint extraordinairement grand ; et, lorsqu'il eut crû, sa grande corne se rompit, et quatre cornes poussèrent au-dessous, vers les quatre vents du ciel. De l'une d'elles, il sortit une petite corne qui s'agrandit, contre le midi, contre l'orient et contre la force. Elle s'amplifia jusqu'à dominer la puissance du ciel, et elle fit tomber de ceux qui semblaient incarner la force, et des étoiles, et elle les foula aux pieds. Elle s'éleva jusqu'au prince de la force, lui enleva le sacrifice perpétuel, et renversa le lieu de son sanctuaire. Puissance lui fut donnée contre le sacrifice perpétuel, à cause des péchés, et la vérité sera renversée sur la terre, et il agira et il réussira. Alors j'entendis un des saints qui parlait : il parlait à un autre que je ne connais point, et qui demandait : *Jusques à quand durera la vision, et le sacrifice perpétuel, et le péché de la désolation ? Jusques à quand le sanctuaire et la force seront-ils foulés aux pieds ? Et il lui dit : Jusques au soir et au matin, deux mille trois cents jours, et le sanctuaire sera purifié* ».

Expliquons maintenant le sens prophétique de cette vision, en nous aidant d'abord des indications que l'Ange Gabriel en personne donne à Daniel à la fin du même chapitre ; et ensuite, des explications fournies par la Tradition catholique, en particulier par saint Jérôme et par Théodoret. On peut, dans le discours de Daniel, distinguer trois phases : le triomphe du *bélier*, celui du *bouc*, et celui de la *petite corne*.

Le bélier, qui entre en scène le premier, représente l'empire médopersé, au moment où commence son ascension vers l'hégémonie universelle. Il a deux cornes, parce que le pouvoir, au début, y sera partagé entre Darius le Mède, et son neveu Cyrus : mais *l'une de ces cornes était plus haute que l'autre, et ne cessait de croître*, parce que Cyrus sera une personnalité beaucoup plus marquante que son oncle, et ses conquêtes lui vaudront continuellement de nouveaux titres de gloire.

Bientôt le bélier se mit à *donner de la corne contre les quatre points cardinaux* : ce qui signifie que les rois qui se succéderont sur le trône de Perse, poussés par une ambition insatiable, s'attaqueront successivement à tous leurs voisins, et étendront leur empire dans tous les sens : au sud, jusqu'aux sources du Nil ; à l'ouest, jusqu'à la Méditerranée. Au nord, ils soumettront la Chaldée en Asie, et, en Europe, monteront jusqu'au Danube ; à l'est, ils pousseront jusqu'aux Indes. « *Aucune bête ne pouvait leur résister* » : malgré l'énergie de fauves avec laquelle souvent elles se défendront, les nations païennes attaquées par eux tomberont sous leur joug, qu'elles seront impuissantes à secouer. C'est pourquoi « *le bélier n'en faisait qu'à sa guise* », imposant à tous sa volonté, « *et il devint très riche et très puissant* ».

« *Mais voici qu'un bouc venait de l'occident* », figure du peuple grec, qui, en 334, sortira de la Macédoine, et se répandra sur l'Asie, avec une telle rapidité, qu'il donnera l'impression de ne pas toucher le sol. « *Il avait une grande corne entre les yeux* » : à savoir, Alexandre le Grand, dont l'extraordinaire génie et la force de caractère briseront toutes les résistances. Cette corne était plantée entre ses yeux, parce que le fougueux conquérant ne frappera pas au hasard. Il saura très bien ce qu'il voudra, et dirigera ses coups avec une remarquable précision. On raconte que dans sa jeunesse il avait vu un jour les émissaires de Darius parler avec arrogance à son père Philippe, pour réclamer de lui le tribut imposé aux Macédoniens ; il en fut violemment indigné et, dès ce moment, toute son intelligence, toute sa volonté, tout son génie se concentrèrent sur cet unique objet : abattre la puissance des Perses.

« *Lorsqu'il se fut approché du bélier* »... Lorsqu'il aura franchi l'Hellespont et pris pied sur le sol de l'Asie, avec 35.000 hommes, des vivres pour un mois et deux cents talents dans sa caisse, il se jettera sur les armées perses avec une fougue, une audace, une ténacité dont on ne trouve guère d'exemples dans l'histoire. Les attaquant et les poursuivant sans arrêt, malgré leur énorme supériorité numérique, et malgré le danger qu'il y a pour lui à s'engager dans un continent dont il ignore absolument la géographie, il les écrasera successivement au passage du Granique, en 334, à Issus, en 333, à Gaugamèle (ou Arbèles), en 331. Sous le choc de ces trois victoires décisives, *le bélier*, c'est-à-dire l'empire perse, *sera jeté à terre*, puis *foulé aux pieds*, réduit à néant. Cependant il ne faudrait pas entendre cette expression comme s'il s'agissait d'une vengeance impitoyable exercée sur Darius. Au contraire, en la circonstance, la conduite d'Alexandre sera vraiment magnanime : quand il verra mort cet ennemi qu'il poursuivait avec une sorte de frénésie, mais dont il avait deviné la grandeur et la noblesse, il donnera les marques d'une vraie douleur, et punira d'un affreux supplice le traître qui l'aura assassiné. Non seulement il respectera la mère, la femme et les deux filles du roi vaincu, mais il les traitera avec de grands égards, laissera à leur service tous les officiers et domestiques auxquelles elles sont accoutumées ; et leur fera rendre en toutes circonstances des honneurs royaux.

« *Le bouc devint alors extraordinairement grand* »... Une fois la puissance perse hors de cause, l'empire d'Alexandre s'amplifiera sans mesure : il s'étendra en Asie jusqu'au Gange, en Europe jusqu'au Danube, en Afrique jusqu'aux sources du Nil. « *Mais après cela, sa grande corne se brisera* » : après douze ans de règne, alors qu'il atteindra à peine l'âge de trente-deux ans, Alexandre sera brusquement terrassé par la mort (323), et son empire ne tardera pas à se démanteler. Il faut toutefois remarquer que « *cette grande corne se brisera d'elle-même* » : elle ne sera pas abattue par une puissance étrangère, comme

l'avaient été celles du bélier. Sous l'action des luttes intestines qui opposeront entre eux les généraux macédoniens, la puissance du conquérant se désagrègera, et donnera naissance à *quatre autres cornes*, à quatre royaumes, solidement établis sans doute, mais dont aucun ne pourra rivaliser avec l'empire du maître disparu : ce seront les royaumes d'Égypte, de Syrie – celui-ci comprenant aussi la Perse –, d'Asie, et de Macédoine. Le premier sera gouverné par Ptolémée, le second par Séleucus, le troisième par Antigone, tous trois anciens lieutenants d'Alexandre, le quatrième sera donné à Philippe Aridée, son frère.

De l'un d'eux cependant – de celui de Syrie –, sortira, au bout de quelques décades, *une petite corne*, une nouvelle puissance, *qui s'agrandira vers le midi, vers l'orient et vers la force*. Ce sera Antiochus Épiphane, qui naîtra dans la lignée des Séleucides. Il faut bien se garder de confondre cette *petite corne* avec celle de la vision précédente, qui, elle, désignait l'Antéchrist, ainsi que nous l'avons expliqué. La ressemblance entre les deux figures est purement extérieure.

Antiochus est comparé à une petite corne parce que ses débuts seront très humbles : pendant onze ans, il sera retenu à Rome comme otage, son père Antiochus III, dit le Grand, ayant dû le livrer en gage aux Romains, après la bataille de Magnésie. Mais le jour où il apprendra que le trône de Syrie est vacant, il réussira à s'enfuir d'Italie et à s'en emparer par la violence.

Une fois maître du pouvoir, il n'aura d'autre ambition que d'imiter Alexandre, et de se tailler lui aussi un empire groupant différentes nations. C'est dans ce dessein qu'il cherchera à s'agrandir d'abord contre le midi, en envahissant l'Égypte ; puis, contre l'orient, en attaquant ses voisins de l'est, les Mèdes et les Perses ; enfin, témérité suprême, il osera s'en prendre à la Force, à Israël, au peuple saint, que Dieu protège de sa droite, et dont aucune puissance humaine ne saurait triompher. Il réussira à *faire tomber* dans l'idolâtrie un grand nombre de ses membres ; il s'acharnera sur ceux qui prétendront lui tenir tête et foulera aux pieds des hommes qui brilleront en ce monde, comme des étoiles dans la nuit ; tels les sept frères Macchabées, qu'il fera périr dans d'affreux supplices³. Mais à travers eux, c'est Dieu Lui-même qu'il poursuivra de sa haine, et se targuera d'abaisser. Il abolira le *sacrifice perpétuel*, le sacrifice du matin et celui du soir, qui se succédaient régulièrement dans le Temple, selon les prescriptions de la Loi de Moïse⁴. Et il *profanera le lieu de son sanctuaire*, quand – abomination de la désolation ! – il élèvera une statue à Jupiter dans le lieu saint.

Voici comment Josèphe rapporte le comportement de ce sinistre personnage, après qu'il eut pris Jérusalem :

³ I Macch., III, 31.

⁴ Ex., XXIX, 38-39.

Son insatiable avarice fit qu'il ne craignit pas de violer ses engagements, pour dépouiller le Temple des richesses dont il savait qu'il était rempli. Il prit les vases sacrés, les chandeliers d'or, la table sur laquelle on plaçait les pains de proposition, et les encensoirs. Il emporta même les tapisseries d'écarlate et de fin lin, pilla les trésors déposés dans des cachettes et enfin n'y laissa chose quelconque. Pour comble d'affliction, il défendit aux Juifs d'offrir à Dieu les sacrifices ordinaires, selon que leur loi les y oblige. Après avoir saccagé toute la ville, il fit tuer une partie des habitants, tandis que dix mille autres étaient emmenés en captivité, avec leurs femmes et leurs enfants ; il incendia les plus beaux édifices, ruina les murailles, bâtit dans la ville basse une forteresse avec de grosses tours qui commandaient le Temple, et y mit une garnison de Macédoniens, auxquels il adjoignit des Juifs, si méchants et si impies qu'il n'est maux qu'ils ne firent souffrir à leurs concitoyens. Il ordonna aussi de construire un autel dans le Temple, et d'y sacrifier des pourceaux, ce qui était la chose du monde la plus contraire à notre religion. Il contraignit ensuite les Juifs à renoncer au culte du vrai Dieu, pour adorer ses idoles, fit construire à celles-ci des temples dans toutes les villes, et prescrivit qu'il ne passerait point de jour qu'on n'y immolât des pourceaux. Il défendit aussi aux Juifs, sous les peines les plus sévères, de circoncire leurs enfants. Il établit des surveillants pour s'assurer qu'ils observaient toutes les lois qu'il leur imposait, et pour les châtier s'ils y manquaient. La plus grande partie du peuple lui obéit, soit de bon gré, soit par crainte. Mais ces menaces ne réussissaient pas à empêcher ceux qui avaient l'âme noble et généreuse, de rester fidèles aux lois de leurs pères. Alors ce prince cruel les condamnait à mourir dans les supplices. Après les avoir fait déchirer à coups de fouet, son horrible inhumanité ne se contentait pas de les faire crucifier : tandis qu'ils respiraient encore, il ordonnait de pendre et d'étrangler près d'eux leurs femmes et ceux de leurs enfants qui avaient été circoncis. Il avait prescrit de brûler tous les livres des Saintes Écritures, et ne faisait grâce à aucun de ceux chez qui on en trouvait ⁵.

Cette puissance cependant dont Antiochus abusera ainsi, c'est Dieu qui la mettra dans ses mains, afin de châtier par lui les péchés des Juifs. Si en effet la vérité doit être foulée aux pieds, dans la Terre de promission, et la vraie religion délaissée ; si l'impie doit prospérer et réussir en tout ce qu'il voudra, c'est uniquement en raison de ce dessein secret de Dieu. Mais Antiochus, inconscient de cela, ne songera, lui, qu'à assouvir ses instincts cruels et son ambition. « Il dévastera tout, au-delà de ce qui est croyable. Il fera périr les forts et le peuple des saints. La ruse sera pour lui une arme », qu'il dirigera avec une habileté consommée : quand il ne pourra vaincre par la force, il triomphera par la fourberie. Il gonflera son cœur d'orgueil, et, voyant que tout lui réussit à souhait, il poussera l'impudence jusqu'à se croire capable de lutter contre le prince des princes, c'est-à-dire contre le Roi du ciel.

Mal lui en prendra, car, quand la mesure sera comble, la main de Dieu s'abattra soudain sur lui, et il périra misérablement. L'Écriture,

⁵ Flav., l. XII, ch. VII.

au premier Livre des *Macchabées*, raconte comment, alors qu'il allait vers Jérusalem, ivre de fureur et se proposant d'en faire le tombeau commun des Juifs, il fut saisi tout à coup d'affreuses douleurs d'entrailles. Bientôt on vit des vers sortir en grouillant de son corps, et ses chairs se décomposer, bien qu'il fût encore vivant. Il fallut l'étendre sur une civière : mais l'odeur qu'il répandait était tellement infecte, qu'elle rendait malades les porteurs et incommodait toute l'armée. C'est en vain que, dans cet état effroyable, il adressait au Seigneur de pressantes supplications, promettant de relever le Temple, de l'orner des dons les plus précieux, de traiter désormais les Juifs avec de grands égards, de se faire juif lui-même, et de parcourir tous les pays du monde, pour publier la puissance du Dieu d'Israël ; Dieu ne l'écouta pas, et l'odieux personnage acheva son existence dans les montagnes, loin de chez lui, par une mort misérable ⁶.

*

Ce récit toutefois est une anticipation, il ne fait pas partie de la vision que nous exposons ici : Daniel ne vit pas la fin tragique de la petite corne : il ne connut que son triomphe et la dévastation qu'elle ferait subir à Jérusalem.

Tandis qu'aterré, il contemplait ce spectacle, il entendit deux esprits célestes s'entretenir du sujet qui le consternait : « Combien de temps cela doit-il durer ? demandait l'un d'eux. Jusqu'à quand *les sacrifices* du Temple seront-ils ainsi interrompus ? Jusqu'à quand verra-t-on *le sanctuaire profané* par la présence de cette idole, et *la vertu des saints*, foulée aux pieds ? À quoi l'autre, qui appartenait sans doute à une hiérarchie supérieure, répondit : « Cette infamie durera sans interruption, *soir et matin, pendant 2.300 jours*, qui font six ans, trois mois et vingt jours. Alors l'épreuve cessera, et le sanctuaire sera purifié ». Cette prédiction devait se réaliser à la lettre. Entre la première occupation de Jérusalem par Antiochus en 170, et la purification du Temple par Judas Macchabée, en 163, il s'écoula exactement 2.300 jours.

C'est en particulier de ce passage que Porphyre, comme nous l'avons dit dans la préface, s'est armé pour rejeter l'authenticité de cette prophétie.

Daniel, cependant, priait de toute son âme, afin de comprendre le sens de ce qui lui était montré là. Soudain, il aperçut devant lui quelqu'un qui avait l'apparence d'un homme – *virî*, dit la Vulgate –, mais dont la beauté et la distinction trahissaient la nature céleste. C'était, en effet, croit-on, saint Michel, le prévôt du ciel en personne,

⁶ Macch., IX, *passim*.

qui répondait de la part de Dieu à l'appel du prophète 7. Mais fidèle au principe hiérarchique qui régit le monde angélique, il chargea l'un de ses Archanges d'éclairer l'homme de Dieu, et saint Gabriel apparut à son tour. En le voyant venir à lui, Daniel, pénétré de crainte révérentielle, se prosterna jusqu'au sol. « Sache, *fils d'homme* ⁸, lui dit l'Ange en le relevant, *que cette vision s'accomplira au temps de la fin* », c'est-à-dire qu'elle n'aura son plein accomplissement qu'à la fin des temps, quand viendra l'Antéchrist. Elle aura une première réalisation sous le règne d'Antiochus : mais ce ne sera là qu'une figure de ce qui doit se passer aux derniers jours du monde.

À ces mots, Daniel se jeta à nouveau la face contre terre ; et l'Ange encore le releva : « Je vais te montrer, lui dit-il, ce qui doit arriver à la fin de cette période de malédiction, lorsque Dieu suspendra le cours de sa colère ». Et il lui donna alors les explications que nous avons citées plus haut, montrant dans le bélier la figure du roi des Perses, dans la corne du bouc, celle d'Alexandre le Grand, etc. Quand il eut achevé, il invita le serviteur de Dieu à mettre par écrit ce qu'il venait de voir et d'entendre, afin que la prophétie pût être transmise sans erreur aux générations à venir.

Daniel fut tellement bouleversé par cette scène, qu'il en demeura malade pendant plusieurs jours. Quand il put se relever, il reprit son service auprès du roi : mais son esprit restait tout occupé de la vision qu'il venait d'avoir. Malgré les explications de l'Ange, bien des points en demeureraient obscurs pour lui, et l'épouvantaient par les menaces dont ils étaient chargés.

Commentaire moral et mystique

Voici maintenant l'explication tropologique que l'on peut donner de cette vision, d'après la *Glose*, et différents auteurs :

Le bélier qui est, par sa nature, le chef et le guide des brebis, représente ici les évêques, les Docteurs, les princes chrétiens, et tous ceux qui exercent les fonctions de pasteurs ou de conducteurs dans le troupeau du Christ. Ils doivent, eux aussi, pour défendre les âmes confiées à leurs soins, être munis de *deux cornes*, à savoir : l'exemple d'une conduite irréprochable, et la pratique de la correction fraternelle. La première est plus haute que la seconde, car rien ne donne plus d'autorité à un homme que la droiture de sa vie ; et elle va toujours croissant, parce que le juste doit aspirer toujours à une plus haute perfection, sans jamais dire : « C'est assez ».

En se tenant *devant le marais*, terrain mouvant et fangeux, le bélier indique au pasteur qu'il doit méditer souvent sur l'instabilité des choses humaines. Il combat *contre l'Occident, contre l'Aquilon et contre le Midi* ; c'est-

⁷ Sic. Carth., p. 120 ; Alb., p. 567 ; Thom., p. 245 ; Glos., Lyre, etc.

⁸ LXX : *νίε ἀνθρώπου*.

à-dire contre les trois causes qui engendrent la mort dans les âmes. *L'Occident* représente le péché en général, et spécialement celui du découragement, qui éteint toute ardeur et toute lumière ; *l'Aquilon* est le vent glacé de l'égoïsme, qui rend le cœur insensible aux besoins comme aux misères du prochain, et détruit ainsi tout germe de charité ; *le Midi*, au contraire, est l'image des passions, dont l'ardeur consume la force de l'âme, et l'empêche de porter aucun fruit.

Par contre le bélier ne combat pas contre l'Orient, parce que c'est de là que vient le soleil de justice, dont les rayons sont la source de tout bien, et auquel les cœurs doivent s'ouvrir tout grands.

À l'opposé le *bouc* incarne les ennemis de la foi, les persécuteurs et les hérésiaques, tous ceux qui attaquent l'Église du Christ, avec l'intention de substituer leur domination à la sienne. Ils n'ont point, comme le bélier, deux cornes solidement plantées sur la tête : leur vie n'est rien moins que sainte, et ils ignorent l'art de la correction fraternelle. Ils rien ont qu'une seule, mais elle est placée entre leurs deux yeux, parce qu'ils en dirigent les coups avec une astuce méthodique. C'est leur effronterie, l'insolence avec laquelle ils piétinent, lacèrent et déchirent les institutions les mieux établies, les coutumes reçues, les principes de la vie morale, et tout ce qui fait l'assiette d'une société ⁹.

Cette corne donne naissance à quatre autres, parce que l'effronterie engendre quatre « filles » : l'ambition, l'esprit d'intrigue, la jalousie, et enfin l'arrogance, qui prétend toujours se justifier, et ne veut jamais se reconnaître en défaut. Cette dernière est la plus dangereuse. C'est d'elle – des autres aussi, mais d'elle surtout – que naît *la petite corne*, qui, jouant dans l'âme le même rôle que l'Antéchrist dans l'univers, va détruire la racine même de la vie chrétienne, à savoir l'humilité. Cette petite corne détestable, c'est l'impénitence irréductible, c'est l'obstination d'une conscience qui se refuse définitivement à dire : « J'ai eu tort ». C'est là le péché contre le Saint-Esprit, le péché qui ne peut être remis ni en ce monde ni en l'autre. Muni de cette arme infernale, le bouc triomphe du bélier. Il lui brise les deux cornes dont nous avons parlé plus haut : parce que ni les bons exemples, ni les exhortations de ses supérieurs n'ont de prise sur lui. Il en détruit tout l'effet par son insolence et son arrogance. Il combat, lui, au contraire, *contre l'Orient*, pour empêcher les rayons du soleil de justice de toucher son âme ; parce qu'il appartient au royaume des ténèbres et qu'il hait la lumière. Il combat *contre le Midi*, qui désigne ici, non plus, comme tout à l'heure, la violence des passions, mais l'ardeur de la charité. Et il prétend même lutter *contre la force*, c'est-à-dire contre Dieu. Irréductible dans sa méchanceté, il s'attaque à tous les sentiments qui peuvent inspirer à l'homme du respect, de l'amour, de l'adoration, de la reconnaissance pour son Créateur, jusqu'au jour où il finira misérablement dans le désespoir, sans s'être repenti.

⁹ L'extraordinaire ascension de certains hommes au début de ce siècle, tels que Raspoutine ou Hitler, est une justification éclatante de cette affirmation. C'est uniquement à leur effronterie, leur insolence, leur mépris de toutes les conventions que ces personnages ont dû leur invraisemblable succès, et l'ascendant qu'ils ont réussi à prendre sur leur entourage.

CHAPITRE 4

Troisième vision : les soixante-dix semaines

(DAN., IX, 1-27)

La vision précédente nous avait laissée sur la sinistre impression du triomphe de l'Antéchrist : celle que nous abordons maintenant va relever notre espérance, et nous annoncer avec une précision convaincante, l'avènement d'un Sauveur qui, par sa Passion, remportera sur les puissances du mal une victoire définitive.

Nous sommes en 537. Babylone vient de tomber aux mains des Perses, et cependant l'écroulement de la puissance assyrienne n'a amené aucun changement dans la situation des Juifs. Le joug des vainqueurs s'est substitué sur leur nuque à celui des Chaldéens, mais rien ne laisse entrevoir encore la fin de leur captivité. Commencée en 606, celle-ci atteint maintenant le chiffre de soixante-dix ans, c'est-à-dire le terme que lui avait assigné une prophétie de Jérémie, à laquelle se cramponnait l'espérance du peuple hébreu : « *Lorsque commenceront à s'accomplir soixante-dix semaines à Babylone, avait dit le Seigneur, je vous visiterai, et je réaliserai sur vous la promesse que je vous ai faite, de vous ramener à cette terre de Judée... Je ramènerai vos captifs, je vous rassemblerai du milieu des populations diverses qui forment l'empire des Chaldéens, et de tous les endroits où je vous ai expédiés, et je vous ferai revenir de ce lieu où je vous ai fait déporter* »¹.

Cette parole était formelle. La délivrance qu'elle annonçait ne pouvait être mise en doute. Mais Daniel savait que l'effet des promesses divines est souvent retardé, parfois même, annulé, par l'inconduite de ceux auxquels elles ont été faites, tandis qu'à l'inverse, une prière humble et fervente peut réussir à hâter leur accomplissement.

Tourmenté par ces incertitudes, le prophète, un jour, se mit en oraison, à l'heure où se célébrait le sacrifice du matin, et il s'y appliqua avec tant de zèle, que le sacrifice du soir l'y trouva encore abîmé :

« *Je vous prie, disait-il, Seigneur Dieu grand et terrible, qui gardez l'alliance et la miséricorde à ceux qui vous aiment et qui observent vos commandements.*

« *Nous n'avons pas obéi à vos serviteurs les prophètes, qui ont parlé en votre nom à nos rois, à nos princes, à nos pères, et à tout le peuple de la terre de Judée. – À vous Seigneur, la justice, et à nous la*

¹ LXX, 10.

confusion, comme elle accable aujourd'hui les hommes de Juda, les habitants de Jérusalem et tout Israël, ceux qui sont près, et ceux qui sont loin, dispersés dans toutes les terres où vous les avez jetés, à cause des iniquités qu'ils ont commises contre vous. – À nous Seigneur, la confusion, à nos princes, et à nos pères qui ont péché. Mais à vous, Seigneur notre Dieu, la miséricorde et le pardon : parce que nous nous sommes éloignés de vous. Nous n'avons pas écouté la voix du Seigneur notre Dieu, pour marcher dans la Loi qu'il nous a donnée par ses serviteurs les prophètes.

« Tout Israël a transgressé votre Loi ; tous se sont détournés, pour ne pas écouter votre voix. Et la malédiction est tombée sur nous goutte à goutte, et l'exécration qui est écrite au livre de Moïse, serviteur de Dieu, parce que nous avons péché contre lui. Et il a confirmé les oracles qu'il avait prononcés sur nous et sur nos princes qui nous ont jugés, mais non selon votre Loi ; et il a fait fondre sur nous un grand mal, tel qu'il n'en fut jamais sous le ciel de semblable à celui qui est tombé sur Jérusalem, selon ce qui est écrit dans la loi de Moïse. Tout ce mal est venu sur nous, et nous n'avons pas imploré votre face, Seigneur notre Dieu, pour nous retirer de nos iniquités, et nous pénétrer de la vérité de vos menaces. Le Seigneur a tenu les yeux ouverts sur notre malice, et c'est à cause d'elle qu'il nous a punis ; le Seigneur notre Dieu est juste en tout ce qu'il a fait, car nous n'avons pas écouté sa voix.

« Et maintenant, Seigneur notre Dieu, qui avez tiré jadis votre peuple de la terre d'Égypte avec une main puissante, et qui avez rendu votre nom célèbre par les prodiges accomplis ce jour-là ; nous avons péché, nous avons accomplis l'iniquité contre toute votre loi.

« Seigneur, je vous en supplie, que votre colère et votre fureur se détournent de votre cité de Jérusalem, et de votre montagne sainte ; car, à cause de nos péchés, Jérusalem et votre peuple sont en opprobre à tous ceux qui nous entourent. Exaucez donc maintenant, ô notre Dieu, la prière de votre serviteur et ses supplications ; tournez votre face vers ce lieu où s'élevait jadis votre Temple et qui est aujourd'hui un désert. Faites-le, non pas à cause de nous qui ne le méritons pas, mais par égard pour vous-même et pour la gloire de votre Nom.

« Inclinez, ô mon Dieu, votre oreille et écoutez ; ouvrez vos yeux et voyez notre détresse. Regardez la cité que vous aviez choisie pour que votre nom y soit invoqué, car ce n'est point sur notre justice, que nous nous appuyons pour répandre nos prières devant votre face, mais sur vos multiples témoignages de miséricorde.

« Seigneur, exauce-nous ; Seigneur, apaisez-vous ; regardez et agissez ; ne tardez pas, à cause de vous-même, ô mon Dieu, parce que c'est votre nom qui a été invoqué sur la ville et sur notre peuple... »

Tandis que le prophète persévérait ainsi dans sa prière, soudain il vit l'Ange Gabriel, qui se tenait devant lui. « *Je suis descendu du ciel*, lui dit-il, afin de t'expliquer la prophétie de Jérémie, que tu as mal comprise, et t'apprendre quand se fera la délivrance annoncée par elle. Si Dieu m'a envoyé ainsi à toi, c'est que, *dès le commencement de ta prière*, Il t'a écouté avec bonté : *parce que tu es un homme de désirs* ».

Cette dernière expression peut s'entendre de deux manières. Ou bien elle veut dire que Daniel est un être de prédilection, dont Dieu, aussi bien que les hommes, recherche le commerce et l'amitié ; le *Cantique des cantiques* dit de l'Époux dans le même sens, qu'il est *tout désirs*². Ou bien elle signifie que le prophète était un homme dévoré par de saints désirs : il aspirait ardemment à voir Israël délivré du joug babylonien, le Temple reconstruit, le Messie descendant sur terre. Ces deux sens ont été admis conjointement par l'ensemble des Pères de l'Église³, et il est tout à fait injuste de parler, à propos du second, de traduction erronée⁴. Si le texte massorétique, et aussi la version de Symmaque, en disant *vir amabilis*, sont en faveur du premier, le deuxième a pour lui la version syriaque, qui dit *vir cupidus*.

Il saute aux yeux d'ailleurs que, bien loin de se contredire, ces deux interprétations s'appellent l'une l'autre. C'est parce qu'elle se consumait en fervents désirs, que l'âme de Daniel se purifiait et s'irradiait d'une beauté limpide, qui la rendait aimable aux yeux de Dieu et de toute la cour céleste⁵.

« Recueille-toi maintenant, poursuivit l'Ange, concentre toutes les forces de ton esprit, afin de bien comprendre ce que je vais te dire. Tu t'affliges de ne rien voir venir, et tu te demandes avec angoisse quand finiront les soixante-dix années fixées par Jérémie, pour la durée de votre captivité à Babylone. Mais sache qu'en réalité, le dire de ce prophète vise une délivrance infiniment plus importante que celle qui va vous libérer du joug des Assyriens. La captivité qui pèse actuellement sur vous n'est qu'une figure de celle que le genre humain tout entier subit dans les chaînes du péché. Ce que Jérémie vous annonce en réalité, ce n'est pas le terme de la domination étrangère ; c'est la fin du règne de la chair et du démon ; c'est la venue du Messie, l'avènement de la justice éternelle, l'accomplissement de tout ce que Dieu vous a promis depuis des siècles. Cette délivrance est absolument certaine et inconditionnée : elle se produira infailliblement. Bien que la date en reste toujours secrète, voici ce que Dieu me charge de te dire :

² V, 16.

³ Cf. Glos., c. 1610 ; Thom., p. 250 ; Théod. c. 1469 ; Carth., p. 129 ; Corn. p. 117 ; Calm., p. 686, etc.

⁴ Ou de « contresens fécond », comme la B. J.

⁵ D'après Théod., *loc. cit.*

« SOIXANTE-DIX SEMAINES ABRÉGÉES ONT ÉTÉ DÉCRÉTÉES SUR TON PEUPLE ET SUR LA VILLE SAINTE, JUSQU'À CE QUE SOIT CONSOMMÉE LA PRÉVARICATION, QUE LE PÉCHÉ PRENNE FIN, ET QUE L'INIQUITÉ SOIT ABOLIE ; JUSQU'À CE QUE SOIT INTRODUE LA JUSTICE ÉTERNELLE, QUE LA VISION ET LA PROPHÉTIE SOIENT ACCOMPLIES, ET QUE LE SAINT DES SAINTS REÇOIVE L'ONCTION... DEPUIS L'ORDRE QUI SERA DONNÉ DE REBÂTIR JÉRUSALEM, JUSQU'AU CHRIST-CHEF, IL Y AURA SEPT SEMAINES, ET SOIXANTE-DEUX SEMAINES ; ET LES PLACES ET LES MURS DE LA VILLE SERONT RECONSTRUITS, DANS DES TEMPS DIFFICILES. ET APRÈS SOIXANTE-DEUX SEMAINES, LE CHRIST SERA MIS À MORT ; ET SON PEUPLE NE SERA PLUS SON PEUPLE, PARCE QU'IL LE RENIERA. LA VILLE ET LE SANCTUAIRE SERONT DÉTRUITS PAR UN PEUPLE AVEC SON CHEF QUI DOIT VENIR ; ET SA FIN SERA UNE RUINE ENTIÈRE, ET, UNE FOIS LA GUERRE TERMINÉE, LA DÉSOLATION RESTERA. (LE CHRIST) SCELLERA SON ALLIANCE AVEC UN GRAND NOMBRE DANS LA SEMAINE SUPRÊME : ET AU MILIEU (DE CETTE) SEMAINE, L'HOSTIE ET LE SACRIFICE CESSERONT, ET CE SERA DANS LE TEMPLE L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION : ET CELLE-CI DURERA JUSQU'À LA CONSOMMATION ET LA FIN ».

Reprenons ce texte, avec quelques explications, et nous n'aurons pas de peine à voir qu'il prédit très exactement le drame qui doit assurer la délivrance du genre humain : à savoir la Passion du Christ.

« SOIXANTE-DIX SEMAINES ABRÉGÉES ONT ÉTÉ DÉCRÉTÉES »... Les semaines dont il est question ici sont des semaines d'années. L'expression était courante chez les Hébreux, consacrée par le Lévitique qui ordonnait de célébrer le jubilé au bout de *sept semaines d'années*⁶. Et Daniel lui-même un peu plus loin, évalue la moitié d'une de ces semaines à trois ans et demi⁷. Soixante-dix, multipliées par sept, font donc en principe, quatre cent quatre-vingt-dix ans. Mais ces semaines sont dites *abrégées*, ou raccourcies, parce qu'elles n'arrivent pas tout à fait à terme : l'événement qu'elles préparent se produira au milieu de la dernière d'entre elles. L'Ange donne ainsi à entendre que le peuple juif jouira encore de 490 ans, durant lesquels il n'y aura rien de changé pour lui, et où continuera à se célébrer normalement dans la Ville Sainte le culte établi par Moïse.

« JUSQU'À CE QUE SOIT CONSOMMÉE LA PRÉVARICATION » : jusqu'au jour où ce peuple descendra au dernier degré de l'ignominie ; en consommant le crime qui surpassera tous les autres : en clouant à la croix le Messie, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, le désiré des nations. Mais aussi c'est à ce même jour que « LE PÉCHÉ PRENDRA FIN », en ce sens que l'empire souverain qu'il exerce sur le monde sera aboli ; « L'INIQUITÉ SERA EFFACÉE », parce que Jésus, en se laissant mettre à mort, détruira, selon le mot de saint Paul, *le décret porté contre nous*⁸. Alors « SERA

⁶ XXX, 8.

⁷ Comparer IX, 27 et XII, 7.

⁸ Coloss., II, 14.

INTRODUIRE LA JUSTICE ÉTERNELLE », c'est-à-dire le règne de la grâce, qui n'aura point de fin. Alors, « LA VISION ET LA PROPHÉTIE SERONT ACCOMPLIES »⁹, parce que toutes les visions et les prophéties qui se sont succédé au long de l'Ancien Testament auront *leur accomplissement*, elles se réaliseront en Jésus-Christ et elles cesseront avec lui.

Alors « LE SAINT DES SAINTS RECEVRA L'ONCTION »... « Si les juifs ignorent quel est ce Saint des Saints, déclare Théodoret, ils apprendront de nous que c'est le Christ Jésus, qui nous dit par Isaïe : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi le Seigneur m'a OINT* »¹⁰. David le désigne de la même manière, quand il dit : « *Il a aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pour cela qu'il a été OINT de l'huile de joie, par-dessus tous ses compagnons* »¹¹. Et le coryphée des Apôtres, le bienheureux Pierre, lui rend le même témoignage : « *Vous savez comment Dieu a OINT de l'Esprit Saint et de puissance, Jésus de Nazareth, qui passa, faisant le bien, et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, parce que le Seigneur était avec lui* »¹². Le Saint des Saints recevra ainsi dans sa Passion l'onction suprême qui le consacrera à jamais Roi de toute la création.

Après cette indication générale, l'Ange reprend la même prophétie, en précisant davantage :

« DEPUIS L'ORDRE, dit-il, QUI SERA DONNÉ DE REBÂTIR JÉRUSALEM »... Cet *ordre* n'est pas, comme on pourrait le croire, le fameux édit de Cyrus, qui, en 536, autorisa les Juifs à retourner dans leur pays¹³, et à reconstruire leur *Temple*. L'Ange, en effet, parle ici de la restauration de la *ville* de Jérusalem ; et celle-ci fut permise seulement un siècle plus tard, par l'édit qu'Artaxerxès Longuemain accorda à la demande de Néhémie en 454¹⁴. Or, depuis cette date jusqu'au « CHRIST-CHEF », c'est-à-dire jusqu'au jour où le Christ assumera sa mission de *chef* des enfants de Dieu, en se faisant baptiser dans le Jourdain, il s'écoulera « SEPT SEMAINES ET SOIXANTE-DEUX SEMAINES », soit 483 ans. Ce chiffre mesure exactement le temps qui sépare la publication de l'édit d'Artaxerxès (454), du Baptême de Notre Seigneur (29 de l'ère chrétienne). Il est impossible d'imaginer prophétie plus claire et plus précise. L'Ange cependant distingue deux phases dans cette longue période : l'une de « SEPT », l'autre de « SOIXANTE-DEUX » semaines.

La première représente les années qui seront nécessaires pour *rebâtir les places et les murs de la ville*, travail qui se fera *dans l'an-goisse*, c'est-à-dire au milieu des plus grandes difficultés. Les Juifs, en

⁹ Théodotion : *seront scellées* (σφραγισαί).

¹⁰ Isaïe, LXI, 1.

¹¹ Ps. XLIV, 8.

¹² Actes, X, 38. — Théod., col. 1473.

¹³ I Esdras, I, 2, et sq.

¹⁴ II Esdras, II, 1-8.

effet, attaqués par toutes les populations avoisinantes, seront obligés de *travailler d'une main, en tenant leur glaive de l'autre*, et de vendre leurs fils et leurs filles pour se procurer des vivres ¹⁵. Ces sept semaines font 49 années. Or, l'Évangile nous apprend que, selon l'opinion courante des Juifs, la reconstruction du Temple sous Zorobabel avait demandé quarante-six ans ¹⁶. On admettra facilement, avec Eusèbe de Césarée – qui s'appuie lui-même sur le témoignage de Flavius Josèphe – que l'achèvement complet des travaux d'ornementation ait exigé trois ans de plus ¹⁷, et l'on retrouve ainsi sans peine les *sept semaines* annoncées par l'Ange.

Ensuite se dérouleront « SOIXANTE-DEUX SEMAINES », et celles-ci nous conduiront jusqu'à l'an 29, c'est-à-dire à cette *quinzième année du règne de Tibère*, que l'Église évoque avec une imposante solennité au moment de Noël ¹⁸ ; parce que ce fut celle où le Christ inaugura son ministère public en se faisant baptiser dans le Jourdain.

Alors commencera la soixante-dixième et dernière semaine, la semaine « UNIQUE » en son genre, sainte entre toutes, où Il accomplira l'œuvre qui doit régénérer l'humanité. « IL SCELLERA SON ALLIANCE AVEC BEAUCOUP », avec tous ceux qui accepteront de croire en lui, et *il leur donnera le pouvoir de devenir enfants de Dieu* ¹⁹. Mais au bout de trois ans et demi, « AU MILIEU » donc de cette ultime semaine, il sera arrêté, condamné, « MIS À MORT ». Et aussitôt « LES SACRIFICES ET LES VICTIMES » de l'Ancienne Loi « CESSERONT » : ils perdront toute vertu, toute grâce, ils n'auront plus aucune efficacité. Bien plus, ils deviendront « L'ABOMINATION DE LA DÉSOLOCATION », un culte sacrilège, une manière de blasphème en acte, un spectacle insupportable aux yeux de Dieu et de ses Anges : parce qu'ils méconnaîtront la valeur rédemptrice unique du sacrifice de l'Agneau de Dieu, dont les immolations d'animaux n'étaient que la figure. Le Temple, qui était jusque-là le Lieu saint par excellence et la demeure du Très-Haut, sera souillé par des profanations sans nombre. Pilate prétendra y placer de force les images de César, provoquant ainsi des réactions violentes de la part des habitants ; l'empereur Hadrien fera dresser sa propre statue équestre à l'endroit où se trouvait jadis l'Arche d'Alliance ; et les Juifs eux-mêmes, quand ils seront assiégés par les Romains, s'y livreront aux luttes fratricides les plus atroces. Tel sera le châtiment qu'attirera sur sa tête, par son déicide, le « PEUPLE » que Dieu avait choisi pour être « LE SIEN », et qui à dater de ce jour, « NE SERA PLUS SON PEUPLE » ; parce qu'il aura

¹⁵ II Esdras, IV, 17, et V, 2.

¹⁶ Jo., II, 20. *Quadragesima et sex annis ædificatum est templum hoc : et tu in tribus diebus exci-tabis illud ?*

¹⁷ *Demonstratio evangelica*, l. VIII ; Pat. gr., t. XXII, col. 614.

¹⁸ Luc, III, 1-22.

¹⁹ Jo., I, 12.

« RENIÉ » explicitement son Sauveur et son Roi, dans le déchaînement de ses clameurs impies : « *Enlevez-le, enlevez-le, nous ne voulons pas qu'il règne sur nous... Nous n'avons pas d'autre roi que César* »²⁰.

Alors « UN AUTRE PEUPLE VIENDRA », le peuple romain, conduit par « SON CHEF », Titus. Il investira Jérusalem ; et après un siège dont l'horreur dépassera celle de tous les sièges de l'histoire, il réussira à la prendre. *Il la détruira jusqu'aux fondements*, sans y laisser pierre sur pierre. Et cette ruine sera définitive : elle subsistera une fois la guerre terminée, jusqu'à la fin des siècles : jamais le Temple ne sera reconstruit, jamais Jérusalem ne retrouvera sa splendeur d'antan.

*

L'Église a toujours considéré que, de toutes les prophéties qui promettaient dans l'Ancien Testament la venue d'un Sauveur, celle que nous venons d'analyser est la plus formelle et la plus précise. C'est pourquoi aujourd'hui encore, elle l'évoque chaque année en annonçant, au martyrologue du 25 décembre, la naissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Personne ne peut contester que les paroles adressées par l'Ange à Daniel ne soient un texte « messianique », c'est-à-dire ne concernant l'avènement du Rédempteur, promis au monde depuis l'expulsion du Paradis terrestre. Elles prédisent en effet *la fin de la prévarication*, et du règne du péché, *l'effacement de l'iniquité*, *l'avènement de la justice*, *l'accomplissement* – c'est-à-dire : la réalisation – *des visions et des prophéties*, *l'instauration d'une nouvelle Alliance* : bienfaits qui sont manifestement l'apanage exclusif du Sauveur.

Les anciens Juifs d'ailleurs l'entendaient bien ainsi, et ils avaient calculé déjà que ce Sauveur viendrait vers le temps où Jésus-Christ effectivement est né. C'est un fait que, durant le déroulement des *soixante-dix semaines d'années*, aucun d'eux n'essaya jamais de se faire passer pour le Messie. Quand elles approchèrent au contraire de leur terme, les pseudo-Messie foisonnèrent. Les Rabbins étaient même tellement convaincus, et du caractère messianique de cette prophétie, et de l'époque où elle devait se réaliser, que cette opinion avait franchi leurs frontières, et s'était propagée dans le monde païen. « C'était une vieille et ferme croyance répandue dans tout l'Orient, écrit Suétone, que l'empire du monde à cette époque appartiendrait à des hommes partis de la Judée »²¹. Tacite dit de même : « La plupart étaient persuadés que, d'après les anciens livres des prêtres, la toute-puissance à cette époque serait dévolue aux Juifs »²².

²⁰ Jo., XIX, 15.

²¹ *Les XII Césars ; Vespasien*, IV.

²² *Histoires*, I, V, c. 13.

Ceux-ci avaient une telle confiance dans la vérité de cette prophétie, que c'est là qu'il faut chercher – au témoignage des deux auteurs cités à l'instant, corroboré par celui de Flavius Josè²³ – la cause de leur révolte contre les Romains.

Mais ensuite, devant l'évidence des faits, ils embrouillèrent la question à plaisir, et les Rabbins anathématisèrent l'ouvrage de l'un d'entre eux, un nommé Jonathas-Ben-Uziel, qui prétendait déterminer avec précision, d'après le texte de Daniel, le temps où devait venir le Messie : or ce temps coïncidait avec celui où avait vécu Jésus-Christ. Mais leur mauvaise foi ne peut effacer l'évidence : il est manifeste que tous les détails de cette prophétie se sont réalisés avec le passage du Christ sur la terre : la ville de Jérusalem et le sanctuaire ont été détruits par le peuple romain, sous les ordres de Titus ; le culte et les sacrifices ont cessé, et n'ont jamais été rétablis ; et l'abomination de la désolation dure jusqu'à nos jours, puisque ces ruines n'ont jamais été relevées, et que les lieux saints sont au pouvoir des infidèles. D'autre part, Jésus a été solennellement renié et rejeté par son peuple, il a été mis à mort, et après Lui on n'a plus vu, chez les Juifs, ni révélations ni prophétie. Pour lui, au contraire, il a reçu une onction qui l'a fait reconnaître comme Roi universel par l'ensemble des nations.

²³ *De Bello*, l. VII ch. XII.

CHAPITRE 5

Quatrième vision : l'Homme vêtu de lin

(DAN., X, 1 – XI, 20)

Trois ans après la vision que nous venons de raconter, Daniel eut une quatrième, *qui contenait en elle une grande force*, dit-il, puisqu'elle n'annonçait rien moins que l'anéantissement final de l'Antéchrist, la résurrection des morts, et l'établissement du Royaume de Dieu. Le trône de Perse était alors occupé par Cyrus, qui avait succédé depuis trois ans à son oncle Darius, et notre prophète atteignait l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était à ce moment-là, dit-il, plongé dans une profonde tristesse, et s'adonnait à une sévère pénitence ; il s'abstenait de viande et de tous les mets délicats, ne buvait plus de vin, et n'usait plus d'aucun parfum.

Quelle était donc la cause de cette affliction ? Dieu avait exaucé ses désirs ; la captivité de Babylone était terminée. Cyrus, en effet, dès la première année de son règne, avait autorisé les Juifs à rentrer dans leur pays et à rebâtir leur Temple. L'homme de Dieu aurait dû exulter de joie... Pourquoi s'attristait-il ainsi ? Mais justement à cause du peu d'empressement que ses compatriotes mettaient à profiter de l'édit libérateur. Il s'était habitués à l'exil, ils avaient acquis sur place des terres et des maisons, leurs affaires étaient prospères. Beaucoup d'entre eux étaient nés en Chaldée ; n'ayant jamais connu la Palestine, ils ne manifestaient aucun zèle pour y retourner ni pour affronter les labeurs et les périls d'une installation dans un pays dévasté. Daniel jeûnait donc et priait afin que Dieu changeât leurs dispositions, et réveillât leur patriotisme engourdi.

Au bout de trois semaines de supplications et de pénitences, *le vingt-quatrième jour du quatrième mois* – c'est-à-dire du mois d'août –, tandis qu'il priait sur les bords du Tigre, il arriva que, levant les yeux au ciel, il vit un Ange qui descendait vers lui. Il était vêtu d'une robe de lin, étincelante de blancheur et serrée à la taille par une ceinture d'or. Son corps scintillait de mille feux, comme s'il eût été fait de pierres¹ ; *l'éclat qui jaillissait de son visage* ne pouvait se comparer qu'à *celui de la foudre, et ses yeux ressemblaient à une lampe ardente* ; parce qu'au lieu d'être de simples réceptacles de lumière, ils éclairaient et réchauffaient tous ceux sur lesquels se posait leur regard. *Ses bras et ses jambes* donnaient une telle impression de force et de jeunesse,

¹ Littéralement : *de chrysolithe*.

qu'on les eût pris *pour de l'airain étincelant, et le son de sa voix* ressemblait par sa puissance à *la clameur d'une grande foule*.

« Cependant, continue le prophète, je fus seul à le voir – comme saint Paul plus tard devait être seul sur le chemin de Damas à voir le Christ² –. *Les hommes qui m'accompagnaient ne virent rien : mais une terreur inexprimable fondit sur eux, et ils s'en fuirent pour se cacher*. Alors demeuré seul en face de cette vision sublime, je me sentis défaillir d'admiration, et mes forces m'abandonnèrent. Ma figure devint livide, tout mon sang reflua vers mon cœur, mes membres se figèrent ; j'étais incapable de faire aucun mouvement. Quand j'entendis le bruit des paroles de l'Ange, *ma terreur augmenta encore*, tant cette voix était terrible. Je n'osai regarder celui qui me parlait, et je demeurai là prosterné, comme Moïse devant le Buisson Ardent. *Alors il me toucha de la main* et m'obligea à me relever, mais je restai le visage tourné vers le sol, appuyé *sur mes genoux et mes poignets*.

« *Daniel, homme de désirs*, me dit-il, *écoute, et comprends les paroles que je suis chargé de t'adresser*. D'abord, mets-toi debout, tiens-toi comme un homme, et non comme un quadrupède. Ne crains rien, j'ai été envoyé vers toi pour t'instruire et te fortifier, non pour t'anéantir. Sache que *dès le premier jour* des trois semaines de pénitence que tu t'es imposée, tes prières ont été entendues de Dieu, et bientôt exaucées. Si je ne suis pas venu plus tôt c'est que *le prince du royaume des Perses m'a résisté pendant vingt et un jours... »*

Quel est ce mystérieux personnage, « ce prince du royaume des Perses » capable de tenir tête à un esprit céleste ? Selon l'opinion commune, il s'agit ici de l'Ange auquel était confiée la protection de cette nation. Car on admet généralement que les Anges des hiérarchies supérieures, et spécialement ceux que l'on nomme « Principautés », sont chargés de veiller sur les peuples, tandis que ceux du dernier chœur sont commis à la garde des individus. Il est tout naturel dès lors qu'ayant à défendre devant le Souverain Juge les intérêts du pays dont ils ont respectivement la charge, ils entrent parfois en conflit les uns avec les autres. Mais ils le font sans aucune aigreur, sans acrimonie, en toute objectivité, et sans se départir jamais de la plus exquise courtoisie : parce qu'ils ne veulent tous qu'une seule chose, l'accomplissement de la volonté de Dieu. Sur ce point leur accord est unanime, et il ne saurait jamais y avoir de vraie dispute entre eux.

Mais pourquoi le prince du royaume des Perses tenait-il tête ainsi à celui qui patronnait le peuple hébreu ? C'est, explique Théodoret, que, plein de sollicitude pour la nation dont il avait la garde, il ne comprenait pas que Dieu eut l'air de la délaissier, et de réserver toute sa bien-

² Actes, XIX, 7.

veillance pour la race d'Israël, dont les désordres étaient flagrants. C'est qu'aussi bien, tout Ange qu'il fût, il ne connaissait pas encore les secrets desseins du Créateur de l'univers, desseins qui ne furent manifestés *aux principautés et aux puissances*, nous dit saint Paul, qu'après la venue du Sauveur ³.

Ce « prince des Perses » faisait donc valoir, devant le Tribunal suprême, les nombreux torts que les Juifs avaient accumulés envers les Perses, ses clients, et qui n'avaient pas encore été suffisamment expiés. Les arguments qu'il exposait étaient assez forts pour tenir en échec le défenseur des Juifs. Et ce duel durait depuis vingt et un jours, empêchant ainsi l'Ange Gabriel de s'occuper du prophète. Mais enfin saint Michel, l'un des premiers parmi les hiérarchies supérieures, et protecteur spécial de la nation israélite, était venu le soutenir et assurer le succès de sa cause. Gabriel accourait donc maintenant pour éclairer Daniel sur le sens de ses visions, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre de Dieu.

Tandis qu'il parlait, le prophète se prosterna à nouveau, incapable d'articuler aucune réponse ; il était consterné d'apprendre qu'il avait au ciel des Anges ainsi montés contre le peuple de Dieu et, de plus, le saisissement que lui causait l'apparition lui enlevait tous ses moyens. Le céleste messager lui toucha alors les lèvres, comme l'avait fait le Séraphin envoyé à Isaïe, et Daniel retrouva l'usage de la parole.

« *Mon Seigneur*, dit-il, je suis tellement bouleversé par votre présence, que *mon corps s'est comme désarticulé, et il ne reste en moi aucune force. Comment le serviteur de mon Seigneur pourra-t-il parler à mon Seigneur ?* Je suis rempli d'angoisse et de confusion, mon cerveau est vidé de tout ce qui le meublait auparavant. La crainte me paralyse à ce point, que je ne puis plus rassembler mes pensées. Comment pourrais-je dès lors comprendre ce que vous allez me dire, et vous donner une réponse convenable ⁴ ? *Il ne me reste aucune force, et j'ai le souffle coupé !* »

Une troisième fois l'Ange le toucha de la main : « *N'aie pas peur*, dit-il, *homme de désirs ! Que la paix soit avec toi ! Remets-toi et reprends tes forces !* » Ces paroles produisirent aussitôt un effet merveilleux, et Daniel se sentit pleinement réconforté : « *Parlez, maintenant, mon Seigneur*, dit-il, *parce que vous m'avez revigoré*, et je suis en état de comprendre. – Je suis venu à toi, reprit l'Ange, *pour te faire savoir que tes prières avaient été entendues, et pour te révéler l'avenir*. Je t'ai dit ce que j'avais à te dire : maintenant, il faut que je me hâte de retourner devant Dieu, afin de vous défendre encore contre ce prince des Perses. Car vous n'avez pas beaucoup de protecteurs au

³ Ephés., III, 10.

⁴ Théod., c. 1900.

ciel ; vous vous en êtes aliéné les puissances par le foisonnement de vos crimes : il n'est aucune qui vous soit favorable ⁵. Il est vrai qu'au moment où *je sortais pour descendre vers toi*, le prince – c'est-à-dire l'Ange protecteur – des Grecs arrivait à son tour. Il venait plaider contre les Perses, et demander qu'ils soient supplantés par les Macédoniens, ce qui évidemment assurerait votre libération : mais ce n'est pas dans votre intérêt qu'il le fait, et le seul qui m'aide dans les efforts que je multiplie pour vous défendre est saint Michel, *votre Prince*. Je te quitte donc pour l'instant, mais *je reviendrai encore te dire ce qui est écrit à votre sujet dans les livres de la vérité* – c'est-à-dire dans les desseins secrets de la Providence – quand Dieu me l'ordonnera ».

⁵ Théod., c. 1501.

CHAPITRE 6

Ultime tribulation et victoire finale du Christ

(DAN., XI, 21 – XII, 3)

Poursuivant le discours commencé au chapitre précédent, l'Ange annonce maintenant à Daniel les événements qui jalonneront l'histoire d'Israël jusqu'à l'avènement du Christ. Les Juifs croyaient que le retour de la captivité marquerait la fin de leurs épreuves, et serait suivi sans délai du règne messianique, objet de tous leurs espoirs. Il faudra leur enlever cette illusion. À la monarchie perse, qui leur avait permis de retourner dans leur pays, succédera l'hégémonie des Grecs. Avec une rapidité foudroyante, Alexandre, en quelques années, étendra sa domination sur l'ensemble du monde alors connu, depuis l'Inde jusqu'aux colonnes d'Hercule – ou détroit de Gibraltar –.

Mais soudain, alors qu'il atteindra à peine l'âge de trente ans, il verra, un soir d'orgie, la mort entrer dans sa tente et le terrasser après quelques jours d'agonie (333). Aussitôt, son immense empire, dont l'unité reposait exclusivement sur sa personne, se désagrègera : *ce ne sont point ses descendants qui en hériteront*, mais ce seront ses généraux. Au prix de luttes acharnées, de ruines sans nombre, ils s'y tailleront une mosaïque de principautés indépendantes. Quatre d'entre eux réussiront à fonder de vrais royaumes, dont aucun cependant n'atteindra à la puissance de l'empire dont ils sont issus : nous les avons déjà nommés plus haut ¹.

L'Ange, toutefois, ne s'intéresse qu'aux deux premiers : l'Égypte et la Syrie, parce qu'ils encadreront l'État d'Israël et s'efforceront tour à tour de le dominer ou de l'entraîner dans leur orbite. Tantôt ils chercheront à se concilier l'appui des Juifs, en les flattant et les comblant d'égards ; tantôt au contraire ils les prendront comme boucs émissaires de leurs échecs. Sans mentionner aucun nom propre, l'auteur sacré fait défiler devant nous une suite de princes, et nous conte leurs alliances, leurs feintes, leurs guerres, avec une telle précision, que les Pères de l'Église, saint Jérôme en tête, ont pu, grâce à leur connaissance exacte de l'histoire de l'Orient, reconstituer trait pour trait la succession réelle des événements ainsi prophétisés. Nous ne les suivrons pas dans cette étude minutieuse de personnages, que l'éloignement des temps réduit pour nous au rôle de figurants secondaires. Nous en viendrons tout de suite à celui qui termine la liste, Antiochus

¹ Voir p. 134.

Épiphane ². Ce sinistre individu, en effet, s'impose à notre attention, non pas seulement parce qu'il fut le plus cruel adversaire des Juifs, mais surtout parce qu'il a dessiné, dans sa fureur persécutrice, une esquisse de ce que sera, à la fin des temps, le plus terrible ennemi que l'Église aura connu sur la terre, l'Antéchrist.

Après s'être emparé frauduleusement du trône de Syrie, qui aurait dû revenir à son frère, Antiochus, continuant la politique de ses prédécesseurs, cherchera à mettre la main sur l'Égypte. Il y réussira d'abord, en jouant alternativement de sa force militaire et d'une perfidie raffinée : mais ensuite, il en sera chassé par les habitants, et contraint de retourner en son pays. « *Alors son cœur s'élèvera contre l'Alliance sainte* », c'est-à-dire contre le peuple juif, sur lequel il prétendra se venger de sa déconfiture. Une première fois, il entrera à Jérusalem, massacrera nombre d'habitants, et fera main basse sur les objets précieux du Temple ³. Puis, laissant dans la ville une garnison de Macédoniens, il rentrera chez lui. Mais incapable de se résigner à la perte de l'Égypte, il entreprendra bientôt une nouvelle campagne pour la reconquérir. Le prince qui en occupera alors le trône, Ptolémée Evergète, appellera à son aide les Romains, et ceux-ci, *accourant sur leurs trirèmes*, obligeront Antiochus à se retirer. L'histoire a conservé le souvenir de l'ultimatum que lui adressa le légat de Rome, Marcus Pompilius, en l'abordant sur le rivage aussitôt débarqué : « Le sénat et le peuple romain, lui dit-il, vous enjoignent de vous éloigner de leurs amis, et de vous contenter de votre royaume ». Et comme Antiochus, pris au dépourvu, demandait un délai pour réfléchir, le légat traça autour de lui un cercle sur le sable, en ajoutant : « Le Sénat et le peuple romain vous enjoignent de ne pas sortir de ce cercle avant de leur avoir répondu ». Antiochus dut céder... Mis hors de lui par cette humiliation, il ne trouvera d'autre apaisement à sa fureur que de la faire expier encore, et de la manière la plus cruelle, par les Juifs. Il commencera par massacrer ceux qui lui auront servi de « cinquième colonne », si l'on peut ainsi parler, et qui auront embrassé son parti jusqu'à renier pour lui leur religion.

« Puis il enverra *ses bras*, c'est-à-dire ses ministres et ses agents, *pour souiller le sanctuaire du Dieu fort* » ; *pour faire cesser* le rythme régulier du culte institué par Moïse, où alternaient le sacrifice du soir et celui du matin ; « et pour établir dans le Temple *l'abomination de la désolation* » : il ne craindra pas de dresser dans ce lieu trois fois saint une statue de Jupiter, d'y placer d'autres idoles, et d'y faire immoler des pourceaux, ce qui était le pire sacrilège que l'on pût imaginer pour des Juifs ⁴. Il trouvera malheureusement chez ceux-ci beaucoup de

² XI, 21.

³ Cf. Macch., I, 20-24 ; II Macch., V, 11-21.

⁴ Nous avons raconté ceci plus en détail, à propos de la II^e Vision, p. 136.

lâches, qui se feront des complices et prétendront ne rien voir dans sa conduite qui soit contraire à leur Loi.

« *Mais le peuple vraiment attaché à Dieu tiendra bon, et agira en conséquence* ». Il comptera toujours dans son sein *des hommes instruits*, tels que Mathathias et les Macchabées, qui *l'exhorteront* à combattre généreusement pour leur foi. « *Beaucoup, en ces jours-là, tomberont sous le glaive, d'autres seront brûlés, d'autres réduits en esclavage et dépouillés de tous leurs biens. De plus, durant cette persécution, les bons seront peu aidés* », Dieu semblera les abandonner : ils seront souvent trahis par de prétendus amis, qui feront mine de se joindre à eux, mais pour les espionner et les dénoncer. Qu'ils sachent bien cependant qu'ils ne seront livrés ainsi à l'épreuve, que pour être purifiés et polis, comme le métal est jeté dans le feu pour voir tomber ses scories et prendre plus d'éclat. La tourmente n'aura qu'un temps, « *elle s'arrêtera au moment fixé* ».

Toute cette prophétie s'est réalisée historiquement et pour ainsi parler, en premier plan, sous le règne d'Antiochus Épiphane ; on peut aisément s'en rendre compte par les livres des *Macchabées*, et le récit de Flavius Josèphe, que nous avons résumé plus haut ⁵. Mais elle annonce en même temps, en second plan, ce qui arrivera sous le règne de l'Antéchrist. Lui aussi, cet insigne ennemi de Dieu et de la religion, prétendra abolir entièrement l'Église du Christ. Il en persécutera les fidèles avec la cruauté la plus barbare, il mettra tout en œuvre pour les faire apostasier : toujours cependant il y aura parmi ceux-ci des hommes intrépides, qui braveront le martyre, et soutiendront le courage de leurs frères. Il profanera les églises, fera cesser sur toute la terre la célébration publique du saint sacrifice, et ne tolérera plus aucune manifestation de la religion chrétienne.

En outre, « *il s'élèvera contre tous les dieux* », aussi bien contre celui des Juifs que contre ceux des païens ; « *il ne craindra pas de proférer des blasphèmes contre le Dieu des dieux* », de se faire adorer lui-même dans les églises, et de prétendre qu'il est CELUI QUI EST. Il ne pourra souffrir que nul reçoive un culte supérieur à celui qu'on lui rendra. « *Et il ira ainsi, se magnifiant et s'exaltant, jusqu'à ce que la justice de Dieu, dont il sera l'instrument inconscient, soit satisfaite. Car son temps est compté* ».

Tout le passage qui suit ne peut plus s'appliquer à Antiochus Épiphane :

« *Il n'aura aucun égard au Dieu de ses pères* » : or l'histoire nous apprend au contraire de lui qu'il vénérât les idoles de la Grèce, et qu'il

⁵ Flav., l. XII, ch. VI à XIII.

obligea les Juifs et les Samaritains à adorer ses dieux ⁶. Le texte vise certainement et directement l'Antéchrist, qui, Juif, reniera le Dieu des Juifs, en même temps que tous les autres dieux.

« *Il vivra dans la luxure* » ⁷, tout en simulant la chasteté, afin de s'acquérir un plus grand prestige aux yeux du peuple. « *Se dressant contre tout ce qui existe* », aussi bien dans le ciel que sur la terre, « *il n'admettra d'autre divinité que lui-même* », sauf cependant « *le dieu Maozim* », auquel il fera construire un temple. – Qu'est-ce au juste que ce *Maozim* ? Le mot veut dire en hébreu *château fort*, ou forteresse ; aussi les auteurs modernes traduisent-ils « le dieu des forteresses », ne sachant s'ils doivent choisir Mars ou Jupiter Capitolin. En réalité, cette *forteresse* n'est autre chose que le démon, qui, vraie citadelle de l'Antéchrist, lui servira à la fois de rempart, et de base d'opérations. Certains pensent que *Maozim* serait le démon particulier de l'Antéchrist ⁸.

« *Et ce dieu que ses pères n'ont point connu, il l'adorera, en lui offrant, et en lui faisant offrir, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des objets de valeur. Il élèvera des forteresses pour protéger son culte, et il le comblera de gloire. Il multipliera les faveurs pour ceux qui auront accepté de servir ce dieu, et il leur distribuera gratuitement la terre* » qu'il aura prise aux gens de bien ⁹.

*

Attaqué par le roi d'Égypte au temps fixé par Dieu, « *il déferlera sur lui comme une tempête, avec ses chars, ses cavaliers, une flotte nombreuse. Et il pénétrera sur les terres des diverses nations, écrasant les habitants, laissant partout les marques de son orgueil et de son insatiable avidité. Il entrera dans la Terre glorieuse – c'est-à-dire la Judée, si l'on s'arrête à Antiochus, l'Église s'il s'agit de l'Antéchrist –, et beaucoup de villes, de provinces ou de nations s'écrouleront sous ses coups* ». Mais tandis qu'il s'emploiera à dévaster et à piller l'Égypte et les pays voisins, il apprendra que la guerre le menace du côté de l'Orient. Rassemblant alors une armée formidable, il remontera vers l'Asie et établira son quartier général *entre les deux mers* : la mer

⁶ Hier., c. 571.

⁷ Cette phrase est ambiguë, explique saint Jérôme ; elle peut signifier ou qu'il vivra dans la luxure (c'est le sens de la Vulgate), ou qu'il ne sera pas assujéti à la luxure (c'est le sens des LXX). Mais ces deux sens se justifient et s'accordent sans difficulté, si l'on tient compte du double plan de la prophétie. Le premier convient à Antiochus, qui a avili la dignité royale dans les désordres les plus honteux au point de rendre publiques ses infâmes débauches avec des mimes et des prostituées. Le deuxième sens vise l'Antéchrist qui se donnera hypocritement l'attitude de la chasteté, pour faire croire aux foules qu'il est vraiment fils de Dieu.

⁸ Lyr., c. 1660.

⁹ Glos., c. 1661.

Morte et la Méditerranée, à *Apadno*, lieu incertain, que saint Jérôme pense être Emmaüs, au pied du mont des Oliviers. C'est là, sur cette colline, sainte et glorieuse entre toutes, que brusquement la main de Dieu s'abattra sur lui, et il périra misérablement, sans que *personne puisse lui être d'aucun secours*.

Sous son règne, la religion chrétienne aura à supporter la plus terrible des dévastations qu'elle n'ait jamais subies au cours de son histoire. Elle a connu depuis son origine trois sortes de persécutions, figurées par les trois chevaux qui, dans l'*Apocalypse*, poursuivent le cheval blanc : le cheval rouge, image des persécutions sanglantes ; le cheval noir, symbole des grandes hérésies, comme l'arianisme ou le protestantisme ; le cheval blême, qui représente les hérésies larvées¹⁰, dont nous voyons aujourd'hui l'action pestifère et tenace, en philosophie, en morale, en exégèse et dans tous les domaines. L'Antéchrist déchaînera et utilisera simultanément ces trois sortes de persécutions : par la torture et les exécutions, il fera couler à flots le sang des chrétiens ; par d'habiles provocations, il suscitera des schismes et des ruptures brutales avec Rome ; par les sournoises insinuations du scepticisme et de l'esprit critique, il désagrègera peu à peu tout l'édifice de la foi et des mœurs chrétiennes.

Notre-Seigneur a prédit cette épreuve quand Il a dit : « *Il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a jamais eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais* »¹¹.

« Mais alors se dressera *Michel*, le grand Archange, le prince des armées célestes, *toujours prêt à défendre les fils de ton peuple* ». Et c'est au moment même où la persécution atteindra à son paroxysme, où la situation de l'Église paraîtra désespérée, que seront sauvés ceux qui appartiennent vraiment, par leur foi et leurs œuvres, au peuple de Dieu ; « tous ceux dont le nom est écrit dans le livre de vie ». Quand ils verront les crimes et les impostures de l'Antéchrist, quand ils entendront la prédication des confesseurs et des martyrs, ils se convertiront et proclameront hautement que Jésus est vraiment le fils de Dieu.

« *Et la multitude immense de ceux qui dorment dans la poussière de la terre ressusciteront, les uns pour aller jouir de la vie éternelle ; les autres, pour subir une confusion qui n'aura pas de fin, parce que le ver du remords remettra toujours leur ignominie devant leurs yeux* ».

Qu'ils disent, s'exclame ici Théodoret, ceux qui veulent appliquer ce passage à Antioche Épiphane, quels sont ceux qui sont ressuscités sous son règne ? Quels sont ceux qui ont mérité alors une vie éternelle, ou qui ont reçu une honte et un opprobre éternels ? Et s'ils prétendent que ceux qui

¹⁰ Cf. *Le sens mystique de l'Apocalypse*, Nouvelles Éditions latines, p. 105.

¹¹ Mt., XXIV, 21 ; cf. aussi Jérém., XXX, 7 : *Væ quia magna dies illa, nec est similis ejus*.

ressusciteront de la poussière de la terre désignent les Macchabées sortant de leurs cavernes, ils n'en seront que plus ridicules. Car alors il faudra admettre qu'il y eut parmi les Macchabées des hommes de piété, et des ouvriers d'impiété... ; que les uns furent bons, les autres mauvais. Or il est impossible de découvrir cela : tous furent vertueux. D'autre part, l'expression : *vie éternelle*, ne saurait leur convenir ici : puisque tous, par la suite, furent mis à mort ¹².

Saint Jérôme est tout aussi catégorique, et reproche vivement à Porphyre de ne vouloir interpréter cette prophétie qu'en fonction d'Antiochus.

Après cette promesse de résurrection générale, l'auteur nous avertit que tous ceux qui seront restés fidèles à Dieu, et auront mérité ainsi la vie éternelle ne seront pas cependant sur le même plan : il y aura parmi eux des degrés. « *Autre, dit saint Paul, est l'éclat du soleil, autre celui de la lune, autre celui des étoiles, et les étoiles n'ont pas toutes le même éclat* » ¹³. Daniel distingue donc ici deux grandes catégories : les fidèles, qui auront simplement *obéi* aux commandements de Dieu, et les justes qui auront *enseigné* ces mêmes commandements par leurs paroles, par leurs écrits, et surtout par leur exemple. « Ils seront tous plongés dans de *perpétuelles éternités* », c'est-à-dire dans une participation toujours nouvelle aux trésors de la béatitude éternelle. « Mais les premiers *brilleront comme la splendeur du firmament* », c'est-à-dire d'un éclat diffus et impersonnel ; les seconds, « *comme des étoiles* », parce que chacun aura son auréole particulière, ainsi que l'indique naïvement l'iconographie traditionnelle.

¹² Théod., c. 1536.

¹³ I. Cor., XIII, 41.

CHAPITRE 7

Conclusion

(DAN., XII, 4-13)

« *Toi, cependant, Daniel, enferme maintenant, dans une obscurité voulue, toutes les paroles que je t'ai dites, et mets un sceau sur ce livre* », de façon à la rendre inintelligible au vulgaire : il ne faut pas en effet que les secrets divins soient jetés à la portée des hommes dominés par la chair, « comme des perles devant les pourceaux ». Ces révélations doivent au contraire être enveloppées de mystère, afin d'exciter chez les bons le désir d'en comprendre la signification. L'homme en effet, s'attache bien plus aux vérités qu'il ne peut découvrir qu'avec peine, qu'à celles qui sont pour lui toutes claires et évidentes dès le premier regard. Et rien n'est aussi utile que l'étude laborieuse des textes sacrés, pour purifier et illuminer l'intelligence de quiconque a la foi.

Le prophète Isaïe, parlant de l'obscurité de ses propres révélations, les compare, lui aussi, à un livre scellé ; et saint Jean, dans l'Apocalypse, vit la Bible tout entière représentée sous la même figure ¹.

« *Ferme le livre jusqu'au temps fixé*, continua l'Ange ; *beaucoup le parcourront et ils en tireront une science multiple* » ; c'est-à-dire : Sache que le secret de ces prophéties ne sera pas découvert avant *le temps fixé* par Dieu ; avant que le voile du Temple ne se soit déchiré depuis le haut jusqu'en bas, et que le Christ ressuscité n'ait donné à ses Apôtres l'intelligence des prophéties qui le concernent. D'ici là cependant, *beaucoup liront et reliront* ce que tu auras écrit, et ils en tireront une science multiple. Ce sera pour eux une mine dont ils n'arriveront jamais à sonder toutes les galeries, parce que la richesse de l'Écriture est inépuisable.

Daniel néanmoins était poursuivi par le désir d'en savoir davantage et de connaître en particulier combien de temps durerait cette terrible persécution de l'Antéchrist. Alors deux autres Anges, appartenant tous deux à l'Ordre des Principautés, vinrent encadrer *l'homme vêtu de lin*, comme pour sanctionner de leur présence le serment qu'il allait prononcer. « *Levant en effet les mains vers le ciel, celui-ci jura, au nom du Dieu vivant, que la persécution durerait un temps, et deux temps, et un demi-temps* », c'est-à-dire selon l'interprétation commune des Docteurs, trois ans et demi. *L'Apocalypse* donne le même chiffre :

¹ Isaïe, XXIX, 11 ; Apoc., V, 4.

« *La bête aura puissance, dit-elle, pendant quarante-deux mois* »². Après quoi, elle mourra subitement, frappée par la main de Dieu ; et aussitôt, par un brusque revirement des choses, « les justes cesseront d'être traqués, pour jouir d'une paix extraordinaire ». La version dont se sert Théodoret ajoute ici : « *Ils connaîtront le saint* », c'est-à-dire : « Ils verront alors apparaître Élie, qui annoncera le second avènement du Sauveur »³.

*

Daniel cependant aurait voulu interroger encore l'Ange pour obtenir de nouvelles précisions. Mais celui-ci l'arrêta :

« *Va, lui dit-il, ne cherche pas à en savoir davantage. Les paroles que tu as entendues sont scellées jusqu'au temps marqué. Elles ne deviendront claires que quand les événements qu'elles annoncent se seront accomplis. Comprends du moins que ces épreuves, en plongeant les élus dans le feu de la tribulation, comme dans un creuset, sont destinées à mettre en valeur leur mérite et leur patience : à les purifier de leurs fautes, et à manifester au contraire l'impunité des méchants, et leur endurcissement dans le mal. Ces malheureux ne sauront pas deviner les desseins miséricordieux de leur Créateur, parce qu'ils ne voudront pas se convertir, et renoncer à leurs voies criminelles. Seuls, ceux qui se montreront dociles, et qui inclineront leur cœur pour comprendre, comprendront* ».

« *Sache seulement que, depuis le moment où le sacrifice perpétuel aura été aboli, c'est-à-dire depuis le moment où l'Antéchrist, à l'apogée de sa puissance, aura réussi à empêcher sur la face entière de l'univers, tout acte de culte public envers Dieu, et à établir à la place l'abomination de la désolation, c'est-à-dire à se faire adorer lui-même, il s'écoulera 1290 jours* », soit trois ans et demi. C'est le chiffre que donne aussi l'Apocalypse⁴. Remarquons cependant que ce laps de temps n'embrasse pas toute la carrière de l'Antéchrist : il comprend seulement la période où ce monstre sera le maître de la terre.

« *Bienheureux, continue l'Ange, celui qui attend et qui parvient jusqu'à 1335 jours !* » Pourquoi le céleste messenger passe-t-il ici, sans explication, des 1290 jours, dont il vient de parler, à 1335 ?

La critique moderne s'avoue incapable d'expliquer cette différence, malgré, dit-elle, toute l'ingéniosité des commentateurs⁵. Les Pères de

² XIII, 5. Elle le dit encore XI, 3, et XII, 14.

³ Théod., c. 1540.

⁴ XIII, 15.

⁵ B. J., XII, note 6. — Le même auteur déclare également ne pas comprendre la différence entre les chiffres de VII, 14 (1150) et de XII, 11 (1290). C'est pourtant bien simple quand on a compris une bonne fois que cette prophétie se déroule sur un double plan : le premier chiffre concerne Antiochus Épiphane ; le second l'Antéchrist.

l'Église l'ont pourtant fait de la façon la plus claire, et leur accord ne laisse aucun doute sur la valeur de leur opinion.

L'Ange vient de dire que la grande persécution de l'Antéchrist durerait 1290 jours. Maintenant à ce chiffre, il ajoute 45. Pourquoi ? Pourquoi sera-t-il *bienheureux, celui qui attend et qui parvient jusqu'à 1335 jours* ? – Parce que ceux-là seuls arriveront à la béatitude, dont l'espérance ne sombrera pas durant la persécution ; ceux qui, malgré la rigueur de la tourmente, sauront attendre quand même, sans défaillir, sans renier leur foi, le second avènement du Christ. Le supplément de 45 jours représente donc, d'après saint Jérôme, Théodoret, la *Glose* et les autres, le délai qui doit s'écouler entre la mort de l'Antéchrist, et la solennelle apparition du Fils de l'homme, quand Il viendra dans tout l'éclat de sa majesté, pour juger les vivants et les morts.

Après avoir donné au prophète ces dernières indications, l'Ange lui fit ses adieux :

« Achève maintenant le cours de ton existence terrestre, dit-il, jusqu'au jour que Dieu a fixé pour te rappeler à Lui. Alors tu iras dans les limbes jouir du repos promis aux justes, en attendant le jour de la Résurrection, où tu entreras en possession de l'héritage que Dieu a préparé pour toi dans son royaume de gloire ».

*

Sur ces paroles, l'Ange disparut, et l'Écriture ne nous dit plus rien sur l'existence du prophète. Nous savons seulement qu'il ne retourna pas en Judée, quand les premiers contingents juifs profitèrent de l'édit de Cyrus : parce qu'il était trop âgé – il devait avoir dépassé quatre-vingt-dix ans – ; mais surtout, parce que le haut crédit dont il jouissait à la cour des Perses lui permettait d'aider ses compatriotes bien plus efficacement en restant près du grand roi.

Dans quelles conditions mourut-il ? Nous l'ignorons. On montre à Suse un tombeau, que l'on prétend être le sien : la chose toutefois n'est pas certaine. Josèphe rapporte qu'il fut enseveli à Ecbatane, l'Arthérna actuelle, dans un splendide mausolée qu'il avait fait construire lui-même pour servir de sépulture aux princes des Mèdes, des Perses et des Parthes, et dont, en souvenir de lui, la garde fut toujours confiée à un prêtre juif, jusqu'au jour où Jérusalem fut ruinée par les Romains ⁶.

L'Église l'a inscrit au catalogue des Saints, à la date du 21 juillet. Voici le témoignage que lui rend l'historien de sa nation, et qui servira de conclusion à cette étude :

⁶ Flav., l. X, c. XII.

Je ne trouve rien de plus admirable en lui que le bonheur tout particulier et presque incroyable qu'il a eu, bien plus que tous les autres prophètes, d'avoir été toute sa vie honoré par les princes et par les peuples, et d'avoir laissé après sa mort une mémoire immortelle. Car les livres qu'il a écrits et qu'on nous lit encore maintenant, montrent que c'est Dieu lui-même qui lui a parlé ; et qu'il n'a pas seulement prédit en général, comme les autres prophètes, les choses qui devaient arriver ; mais qu'il a aussi marqué les temps auxquels elles arriveraient. Tandis que les autres ne prédisaient que des malheurs, qui les rendaient odieux aux princes et à leurs sujets, lui a prédit des choses avantageuses et favorables, qui les ont portés à l'aimer ; et, en voyant que les événements venaient confirmer la vérité de ses prédictions, tout le monde se sentait obligé, non seulement d'ajouter foi à ses paroles, mais d'avoir pour lui grande estime et de croire qu'il y avait en lui quelque chose de divin. (Dieu lui avait révélé à l'avance, avec beaucoup de détails, la succession des empires) et il a mis tout cela par écrit, non seulement pour manifester les faveurs qu'il a reçues de lui, mais surtout pour confondre l'erreur des Épicuriens : car ceux-ci, au lieu d'adorer la divine Providence, croient que Dieu ne se mêle point des affaires d'ici-bas, et que le monde n'est ni conservé, ni gouverné par cette suprême essence, également bienheureuse, incorruptible et toute-puissante ; mais qu'il subsiste par lui-même. Ils ne réfléchissent pas que, si ce qu'ils prétendent était véritable, on verrait bientôt cet univers périr comme un vaisseau sans pilote et battu par la tempête, ou comme un char emporté par des chevaux. Il n'y a point de meilleur argument que ces prophéties de Daniel, pour rendre manifeste la sottise de ceux qui ne veulent pas que Dieu prenne soin de ce qui se passe sur la terre. Car si tout ce qui arrive ici-bas était l'œuvre du hasard, comment pourrait-il se faire que l'on voie toutes ces prophéties s'accomplir ? C'est ce que j'ai cru devoir rapporter, selon que je l'ai trouvé écrit dans les Livres Saints : et je laisse à la liberté de ceux qui auront d'autres sentiments, d'en croire ce qu'il leur plaira ⁷.

⁷ Flav., *loc. cit.*

LIVRE III

Le prophète Jonas

PRÉFACE	Ou « Critique de la critique »	163
CHAPITRE 1	Une désobéissance chèrement payée (JON., 1)	181
CHAPITRE 2	Ce que faisait Jonas dans le ventre du poisson (JON., 2).....	195
CHAPITRE 3	La pénitence des Ninivites (JON., 3).....	201
CHAPITRE 4	Une prophétie qui fait long feu (JON. 4)	206
POSTFACE	Ou suite de la « Critique de la critique »	215

Préface au Livre de Jonas

OU « CRITIQUE DE LA CRITIQUE »

Le livre de Jonas, tel qu'on peut le lire aujourd'hui parmi les autres écrits prophétiques de la Bible, est certainement l'un des plus parfaits chefs-d'œuvre de la littérature universelle. Sous la séduction d'un style merveilleusement alerte et vivant, il nourrit l'âme d'enseignements dont la profondeur dépasse toute science humaine. Cette aventure extraordinaire, contée avec une simplicité, une fraîcheur et une finesse exquises, en dit plus long, dans ses quatre minuscules chapitres, qu'un long traité de théologie, sur la nature de Dieu, sa Toute-Puissance, son omniprésence, sa Providence, sa Volonté de sauver tous les hommes, la crainte que nous devons avoir de sa justice, la confiance que nous devons toujours garder en sa bonté.

Cependant, devant l'épisode invraisemblable qui lui sert de thème, une question se pose inévitablement à l'esprit : Est-ce de la vérité ou du roman ? L'odyssée de cet homme qu'une baleine avale en pleine mer, pour le déposer trois jours plus tard, sain et sauf, au point précis où l'appelle sa mission de prédicateur, la foi nous oblige-t-elle à la prendre au pied de la lettre ? Ou pouvons-nous la tenir pour une simple fiction ? Pendant des siècles, et jusqu'à ces toutes dernières années, aucun membre de la hiérarchie catholique n'aurait osé soutenir officiellement cette seconde hypothèse, et présenter comme douteuse la véracité de cette histoire. Mais aujourd'hui, les choses ont bien changé, et les manuels courants, comme les doctes ouvrages des spécialistes, ou les cours officiels des Facultés catholiques, sont d'accord pour affirmer que le récit de Jonas n'est qu'une fiction pieuse, une allégorie, semblable à celle de l'enfant prodigue ou du bon Samaritain, « un enseignement voilé sous les formes d'une parabole ». Certains se montrent même agressifs, et nous préviennent sévèrement, qu'il est irrévérencieux envers un écrivain inspiré de prétendre en faire un historien malgré lui.

Quelles peuvent être les raisons qui ont amené les maîtres de la science biblique à abandonner la position traditionnelle de l'Église, pour se replier sur un terrain où l'on ne rencontrait jusqu'à maintenant que les incroyants et les non catholiques ? Consultons sur ce point l'ouvrage qui peut être tenu pour le plus représentatif de l'enseignement actuel en matière d'Écriture Sainte, à savoir la *Bible*, dite de *Jérusalem*.

Et d'abord, se demande-t-elle, dans quel « genre littéraire » faut-il classer le livre de Jonas ? « *Sommés-nous en présence d'un récit his-*

torique, ou d'une fiction didactique ? » Sans doute, concède-t-elle, « *la première manière de voir a été de beaucoup la plus commune dans l'Église* ». Sur quoi, elle effleure rapidement les arguments dont cette opinion peut se prévaloir. Mais manifestement, ses sympathies vont vers l'autre. Le livre de Jonas, à ses yeux, n'est « *qu'une fiction didactique* » ; c'est là, déclare-t-elle, « *la solution vers laquelle s'oriente de plus en plus l'exégèse, même l'exégèse catholique* ».

Pourquoi cela ?... De très sérieuses raisons, que l'on peut grouper en deux chefs, nous conduisent à la croire :

1° Le livre de Jonas n'a pas été écrit par Jonas ;

2° L'aventure qui y est contée est par trop invraisemblable pour qu'on puisse l'admettre aujourd'hui.

I. Le Livre de Jonas n'a pas été écrit par Jonas

Jusqu'à maintenant, la tradition unanime, tant des Juifs que des Chrétiens, identifiait le Jonas qui fut avalé par un poisson et qui convertit Ninive, avec le personnage du même nom, que mentionne le IV^e livre des Rois¹, et qui prophétisa sous le règne de Jéroboam, roi d'Israël, c'est-à-dire entre 788 et 748 avant J.-C.

Mais la critique moderne n'accepte plus cette identification. Elle affirme sans restriction que le livre de Jonas n'a pas été écrit par le prophète qui porte ce nom, mais trois siècles au moins après la mort de celui-ci. Et voici les motifs qui l'obligent à modifier la croyance antique. La B. J. en énumère quatre :

1° L'auteur, dit-elle, parle de Jonas à la troisième personne, ce qui est contraire à l'usage des prophètes.

2° Il n'est pas concevable qu'il ait fait de lui-même une critique aussi mordante.

3° Ce qu'il dit de Ninive montre qu'il écrit après la chute de cette ville : manifestement elle n'est pour lui qu'un souvenir lointain, tellement lointain qu'elle prend à ses yeux des proportions colossales, « *HISTORIQUEMENT INVRAISEMBLABLES* ». Or, Ninive ayant été détruite en 612, il est évident que la prophétie ne peut remonter plus haut.

4° Enfin, la langue de l'auteur et les indices philologiques montrent que l'ouvrage a dû être composé au V^e siècle, au temps d'Esdras et de Néhémie.

Examinons l'une après l'autre ces quatre propositions.

¹ IV, 25.

1^o Si l'on ne peut admettre que Jonas soit l'auteur de la prophétie qui porte son nom, sous le prétexte qu'il parle de lui même à la troisième personne, il faut accorder, pour le même motif, que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque ; que ni Josué, ni Esdras, ni Daniel, ni Jérémie, n'ont écrit les livres qu'on leur attribue généralement. Toutes choses que les critiques accepteront d'ailleurs, d'un cœur léger ; mais aussi – ce qui est peut-être plus gênant – il sera prouvé que saint Jean n'est pas l'auteur du quatrième Évangile, puisqu'il y est question, à la troisième personne, du « disciple que Jésus aimait » ; que saint Matthieu n'a rien de commun avec le publicain Lévi, puisqu'il en parle comme d'un tiers ; que ce n'est pas saint Paul qui fut ravi au troisième ciel, puisque l'Apôtre attribue lui-même cette extase à un homme qu'il connaît, etc...

Rappelons en outre ici que l'usage de parler d'eux-mêmes à la troisième personne, a été constamment imité par les mystiques, soucieux de s'effacer et de « cacher le secret du Roi ».

2^o Dans « *la peinture mordante que l'auteur fait de lui-même* », les Pères de l'Église, loin de voir une raison de douter de son authenticité, ont vu, eux, au contraire, une garantie de sincérité.

Voici comment s'exprime à ce sujet le plus célèbre des commentateurs grecs de Jonas, Théophylacte, archevêque d'Acride, en Bulgarie :

« Tout ce qui est dans cette prophétie, dit, est digne d'admiration, rien cependant ne l'est autant que le caractère (Τῶνθοϋς) – c'est-à-dire : le comportement moral – du prophète, qui s'y montre tellement équitable et tellement « vrai », qu'il dit tout, ouvertement, sans dissimulation. Il met à nu ses défauts, sa désobéissance, sa fuite, sa pusillanimité. Il n'a pas honte d'étaler toutes ces choses ; bien plus, il les a écrites pour notre instruction. Ainsi en ont agi les saints, parce qu'ils cherchaient non leur propre avantage, mais l'intérêt de tous, afin de les sauver tous » ².

3^o Le caractère « *lointain – très lointain – du souvenir de la splendeur de Ninive* », que notre critique attribue à Jonas, est fondé uniquement sur le fait que, pour parler de cette ville, le narrateur a employé – une fois ! – le prétérit hébraïque. Il a dit que Ninive *était* une grande ville. Donc elle ne l'est plus, quand il écrit ; donc il écrit après la ruine de la ville, c'est-à-dire après 612 ; donc sa prophétie ne remonte sûrement pas aux années voisines de 780 et au règne de Jéroboam !

Il est vrai que, par un raisonnement analogue, nous pourrions affirmer que Béthanie avait changé de place à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, et qu'à la même époque, le jardin de Gethsémani n'existait plus. Saint Jean ne nous dit-il pas que Béthanie *était* à 15 stades de Jérusalem ? et qu'il *y avait* au-delà du Cédron, un jardin où Jésus entra ?

² Exposition sur le prophète Jonas. Pat. gr., t. CXXVI, c. 960.

En réalité, l'emploi du prétérit se justifie fort bien ici pour rendre le récit plus vivant et plus actuel. Mais surtout il est destiné à nous faire entendre qu'avant les événements qui vont être racontés, Dieu cherchait le moyen de ramener dans le droit chemin la grande ville égarée. C'est ainsi que l'ont entendu les commentateurs grecs, Théodoret ³ et Théophylacte ⁴ en particulier :

Ninive, expliquent-ils, *était* une grande ville, non pas seulement devant les hommes, mais *devant Dieu* (comme le précise justement le texte massorétique) ; en ce sens, qu'à cause même du nombre de ses habitants, Dieu s'en préoccupait d'une façon spécialement attentive. Il le dira lui-même à Jonas un peu plus tard : « Et moi je ne pardonnerais pas à Ninive, la grande ville », dans laquelle il y a plus de cent-vingt-mille habitants ? ⁵ »

On ne voit pas très bien, non plus pourquoi « les proportions colossales de Ninive », annoncées par le texte sacré, sont « HISTORIQUEMENT invraisemblables », quand au contraire tous les témoignages positifs de *l'histoire*, aussi bien ceux qui nous viennent des auteurs de l'antiquité, que ceux qu'ont apportés les fouilles modernes, confirment pleinement les données de l'Écriture.

Que nous dit celle-ci en effet ? Qu'il fallait *trois jours* pour faire le tour de la ville ; or, les écrivains anciens qui ont parlé de Ninive sont unanimes à dire que cette capitale était prodigieusement grande ; qu'elle était plutôt une agglomération de villes enfermées dans une même muraille, qu'une seule cité (quelque chose d'analogue, pour l'époque, à ce que sont aujourd'hui le groupement Lille-Roubaix-Tourcoing, ou celui de Mézières-Charleville, avec cette différence toutefois qu'au lieu d'être des centres industriels, c'étaient au plus haut point des villes résidentielles). Les habitations en étaient entourées de parcs, de bois et d'immenses jardins, qui expliquent ces dimensions énormes. L'historien grec Diodore de Sicile, qui vivait au premier siècle avant J.-C., rapporte que Mous, auquel il en attribue la fondation, « ayant surpassé, dit-il, tous ses ancêtres en gloire et en actions d'éclat, résolut de créer une ville si grande que non seulement elle n'eût point d'égale, mais qu'elle ne pût jamais en avoir. Elle présentait la forme d'un *rectangle*, et son circuit était de 480 stades » ⁶. Notons ce dernier chiffre : le stade mesurant 185 mètres de longueur, 480 stades font à peu près 90 kilomètres. Si l'on compte qu'un homme à pied parcourt normalement dans sa journée trente kilomètres (telle était en particulier l'étape réglementaire de l'armée romaine), 480 stades représentent *trois jours de marche*, et le chiffre donné par Diodore s'accorde exactement avec celui du texte sacré.

³ *Sur Jonas*. Pat. gr., t. LXXXI, c. 1738.

⁴ Théoph., *op. cit.*, c. 943.

⁵ IV, 4.

⁶ *Biblioth. historique*, l. III, 36 (Éd. Regnault).

En outre, les allégations de cet écrivain ont été confirmées par les fouilles entreprises, depuis un siècle environ sous la direction de Layard et d'Oppert, pour retrouver la cité disparue. Ces travaux ont fait ressortir que Ninive-la-Grande comprenait en effet quatre villes : Ninua, Resen, Chalé et Rechoboth-Ir, en plein accord avec ce que rapportent les histoires profanes. Et il est facile de constater sur les plans qui en ont été dressés ⁷, que les emplacements découverts, ou présumés, de ces quatre agglomérations, s'inscrivent parfaitement dans un *rectangle* de 90 kilomètres de tour, comme le disait Diodore.

Comment ne pas admirer cette merveilleuse concordance où la science humaine authentique vient nous garantir l'exactitude de la révélation ?

4^o Le quatrième argument enfin mis en avant par la B. J. pour affirmer la composition tardive du Livre de Jonas, est celui des *critères internes* : « *La langue de l'auteur, déclare-t-elle, et ses idées théologiques prouvent clairement que ce ne peut être un écrivain du VIII^e siècle* ».

Nous nous bornerons à rappeler sur ce point que le procédé qui consiste à rejeter les données de la Tradition au nom des caractères *intrinsèques* d'un livre est formellement désapprouvé par l'Église. Voici comme s'exprime à ce sujet le Pape Léon XIII, dans l'Encyclique *Providentissimus* :

« Par malheur, et pour le grand dommage de la religion, il a paru un système, qui se pare du nom honorable de haute critique, et dont les disciples affirment que l'origine, l'intégrité, l'autorité de tout livre, ressortent, comme ils disent, des seuls caractères intrinsèques. Il est évident, au contraire, que, dans les questions relatives à l'histoire, touchant à l'origine et à la conservation de n'importe quel ouvrage, les témoignages de l'histoire ont plus de valeur que tous les autres, et ce sont eux qu'il faut rechercher et examiner avec le plus de soin. Quant aux caractères intrinsèques, ils ont, la plupart du temps, moins de poids, en sorte qu'on ne peut guère les invoquer que *pour confirmer* la thèse. Si l'on agit autrement, il en résultera de grands inconvénients et l'on arrivera à ce résultat, que chacun dans l'interprétation s'attachera à ses goûts et à ses préjugés » ⁸.

II. L'aventure qui y est contée est par trop invraisemblable pour qu'on puisse l'admettre aujourd'hui

Ayant ainsi liquidé la question de l'auteur de Jonas, et considérant comme établi que le livre est postérieur à la ruine de Ninive, la B. J. se

⁷ Cf. *Atlas biblicus*, de Hagen, chez Lethielleux, carte 7.

⁸ Actes de Léon XIII, Édit. de la *Bonne Presse*, t. III, p. 33. On trouvera en fin de ce volume, dans la *Postface*, un développement plus complet de cette question des critères internes et externes.

met en devoir d'expliquer pourquoi il convient de le ranger dans la catégorie des « fictions allégoriques », c'est-à-dire de le considérer comme un simple récit fabuleux.

« *Ce n'est pas la peur du surnaturel qui fait adopter ce sentiment... Aucun catholique ne sera tenté de contester la possibilité du miracle...* » À la vérité, nous aurions quelque droit de le craindre. Quand on voit la persévérance avec laquelle la critique s'applique à ravalier l'un après l'autre tous les faits extraordinaires contés par l'Écriture au niveau de phénomènes scientifiquement explicables ; le soin minutieux qu'elle met à désacraliser celle-ci, à la « pasteuriser », pour y détruire jusqu'au moindre vestige de vie surnaturelle, on est en droit d'appréhender que ce ne soit justement le caractère inouï du prodige qui incite à chercher une autre explication ? Mais l'affirmation de la B. J. nous donne tout apaisement à cet égard. Non, non, ce n'est pas la crainte du miracle qui détermine sa prise de position. La critique moderne est prête à accepter tous les miracles que l'on voudra, à condition cependant qu'on demeure dans des limites raisonnables, et qu'on ne lui demande pas de prendre des vessies pour des lanternes. Or on conviendra que l'histoire de Jonas, à cet égard, dépasse les bornes, et que les extravagances y sont accumulées comme à plaisir.

« Voit-on un prophète hébreu du VIII^e siècle apparaissant soudain en prédicateur justicier, au sein de la puissante Ninive ?... Le point culminant du récit, et aussi de la série des invraisemblances, est la conversion subite de Ninive : à peine Jonas, un inconnu, a-t-il annoncé la ruine de la cité, que ses habitants, grands et petits, c'est-à-dire environ un million de personnes, se livre aux manifestations les plus extraordinaires du repentir. Le texte est formel : le mouvement fut général ; le roi lui-même descend de son trône, se revêt d'un cilice et s'assied sur la cendre. S'il s'agissait d'un fait historique, nous serions en présence d'un miracle sans égal dans l'histoire de l'humanité, bien supérieur à celui de la Pentecôte. Comment expliquer qu'un tel prodige n'ait laissé aucune trace ailleurs, dans la Bible, ni dans les annales assyriennes ? On invoque la lacune de ces annales ; on allègue que la conversion a pu être sans lendemain, sans prendre garde qu'ainsi on met en doute sa sincérité, reconnue par Dieu Lui-même. Ces réponses, d'ailleurs, paraîtront des échappatoires si l'on veut bien se rendre compte de la grandeur unique du prodige : cette énorme multitude d'Assyriens atteint, d'un seul coup, l'idéal que les prophètes se plaignent sans cesse de ne pas trouver réalisé en Israël ».

On concédera bien volontiers à l'auteur de ces lignes que, sur le plan de la logique humaine, l'aventure de Jonas est tout à fait invraisemblable. Mais nous ne devons pas oublier qu'il s'agit ici d'un récit sacré, et d'une figure prophétique ; c'est-à-dire d'un événement dont la rédaction a été supervisée par le Saint-Esprit, et dont les péripéties ont été calculées et dirigées par Dieu, pour donner à l'avance aux hommes

une lointaine connaissance de la manière dont s'accomplirait un jour l'œuvre de la Rédemption.

Si nous voulons comprendre quelque chose à ce drame – comme d'ailleurs à toutes les autres prophéties –, il est indispensable de l'envisager dans la lumière de la foi, qui seule peut nous en faire saisir la véritable signification.

Tous les anciens commentateurs ont vu dans l'envoi de Jonas à Ninive, une figure de la mission donnée aux Apôtres, d'annoncer l'Évangile aux Gentils.

L'effet merveilleux de la prédication de ce « petit » prophète représente à l'avance la puissance dont devait jouir un jour la parole des premiers prédicateurs chrétiens. À leur voix, on verrait les païens se convertir en masse, les souverains eux-mêmes s'humilier et faire pénitence ; et les rois... les rois de la pensée, explique Saint Jérôme – c'est-à-dire : les hommes revêtus de la pourpre de l'éloquence et du savoir –, se muer en humbles disciples des pêcheurs galiléens.

La conversion de Ninive figure donc d'abord celle de la Gentilité en général. S'il est extraordinaire de voir une cité de 600.000 habitants, écouter docilement la parole d'un prédicateur étranger – et ce fut en effet, sans aucun doute, un miracle stupéfiant –, il est bien plus extraordinaire de penser que douze pauvres Juifs, sans instruction, sans argent, sans soldats, ont réussi à porter l'Évangile aux quatre coins du monde et à opérer, en une génération, la plus étonnante révolution qui se soit jamais vue sur la terre. À leur appel, des peuples entiers ont accepté un code de morale qui les obligeait à changer radicalement leur manière de vivre ; ils ont répudié la licence ordinaire de leurs mœurs, pour accepter les lois de la continence et du jeûne ; pour se soumettre à des préceptes aussi contraires à la nature que le pardon des offenses ou l'amour des ennemis. Des princes sans nombre ont dépouillé leur superbe, pour descendre dans la cuve baptismale, pour confesser leurs péchés aux pieds d'un prêtre, issu souvent de condition obscure ; parfois même, comme celui de Ninive, ils ont quitté la pourpre royale, pour revêtir la robe des pénitents.

La conversion de la « grande ville » figurait aussi, plus spécialement, celle de Rome, la capitale du monde païen, la Babylone de Satan, et dans laquelle, dit Saint Léon, « une superstition très attentive avait rassemblé tout ce que de vaines erreurs avaient jamais institué » – ce qui veut dire qu'elle était le rendez-vous de toutes les idoles et de toutes les fausses religions. Or, voici que « dans cette forêt pleine de rugissements de fauves, dans cet océan (de vices) dont les profondeurs étaient toujours en ébullition »⁹, débarque un jour de la terre de Ju-

⁹ S. Léon, 1^{er} Sermon sur S. Pierre et S. Paul. Patr. lat. de Migne, t. LIV, c. 423.

dée, comme Jonas, un pêcheur galiléen qui, par une singulière coïncidence, s'appelle *Simon bar Jona*, Simon fils de Jonas.

À peine est-il à pied d'œuvre, qu'un sourd travail de gestation commence dans la ville. Sans doute, le changement n'a pas la soudaineté fulgurante de la conversion de Ninive, mais par contre il se montre beaucoup plus radical et beaucoup plus tenace. De la cité qui était hier la sentine de tous les vices, s'élève peu à peu un parfum extraordinaire de pureté, de piété et de charité.

Au mépris de tous les usages, les fières patriciennes se mettent à soigner les malades, à nourrir les pauvres de leurs mains ; elles ne rougissent pas de frayer côte à côte avec leurs esclaves dans les assemblées clandestines des Catacombes. Tout un monde, où les gens les plus humbles coudoient les membres de la haute aristocratie, embrasse un mode de vie qui ressemble plus à celui des anges qu'à celui des hommes. À la seule parole de Pierre et de Paul, deux étrangers qui n'ont aucune racine dans le terroir de Rome, les convertis s'attachent à la doctrine du Christ, avec une telle conviction et une telle générosité que, pour lui être fidèles, ils braveront les plus terribles supplices. Ils se laisseront dévorer par les bêtes de l'amphithéâtre, verseront leur sang à flots dans des supplices d'une affreuse cruauté, et mériteront à la cité de Romulus, par le nombre de martyrs qu'ils lui donneront, une gloire plus grande que celle que lui avaient acquise les victoires immortelles de ses légions.

La conversion de Rome eut en outre l'avantage d'être durable, et de faire pour toujours de cette fière cité la capitale du monde Chrétien. Celle des Ninivites au contraire ne le fut pas. Dès que la menace leur parut conjurée, ils retournèrent à leurs dérèglements, et c'est pourquoi, quelques années plus tard, leur ville fut détruite de fond en comble, comme Jonas l'avait annoncé.

Ce prompt relâchement cependant ne met pas en question la sincérité de leur premier repentir. Cette sincérité ne fait aucun doute : « *Dieu regarda leurs œuvres ... et il eut pitié d'eux* », dit le texte sacré. Or Dieu, qui sonde les reins et les cœurs, n'aurait pas regardé leurs œuvres – pas plus qu'il ne regarda les sacrifices de Caïn – si celles-ci n'avaient été dirigées par une intention droite. Sincérité et persévérance sont deux choses distinctes : c'est tous les jours que l'on voit des hommes prendre loyalement, authentiquement, la résolution de rompre avec une vie de péché, et s'y tenir pendant quelque temps ; mais peu à peu, leur générosité s'émousse, leur zèle s'attiédit, le premier démon revient avec sept compagnons plus méchants que lui¹⁰, et bientôt le pêcheur, repris par son péché, retourne à son vomissement.

¹⁰ Mt., XII, 45.

La B. J. s'étonne ensuite que nulle part ailleurs il ne soit question d'un événement aussi sensationnel. Mais qu'elle nous explique alors pourquoi Saint Jean est le seul Évangéliste à avoir raconté la résurrection de Lazare ? Ce miracle, le plus extraordinaire qu'ait accompli le Sauveur, constitue manifestement, après sa propre résurrection, l'argument le plus fort que l'on puisse invoquer pour prouver sa divinité. Comment se fait-il que ni Saint Matthieu, ni Saint Marc, ni Saint Luc, n'en aient soufflé mot ? Sommes-nous autorisés, pour autant, à contester la véracité du récit de Saint Jean ? Il y a quantité de traits semblables aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Le témoignage de l'Écriture se suffit à lui-même. En supposant qu'il n'y ait aucune autre preuve, c'est assez que la prophétie de Jonas soit mise par l'Église au nombre des Livres inspirés, pour qu'aucun doute ne puisse subsister sur la véracité de son sens littéral.

Mais il y a d'autres preuves. Il y a en sa faveur un témoignage écrasant : celui de Jésus en personne. Aux Juifs qui lui demandent argument palpable de la divinité de sa mission, le Sauveur répond : « *Cette génération mauvaise et adultère cherche un signe : et il ne lui en sera pas donné, sinon le signe du prophète Jonas. De même en effet que Jonas a été dans le ventre du cétacé trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. Les hommes de Ninive se lèveront au jour du jugement avec cette génération et ils la condamneront, parce qu'ils firent pénitence à la prédication de Jonas. Et voici ici plus que Jonas...* ¹¹ »

Il semble impossible à première vue d'éluder un témoignage aussi formel, émanant de la bouche même de la Vérité faite chair.

La critique cependant prétend bien l'esquiver.

« Il faut remarquer, dit la B. J., que les récits de l'engloutissement de Jonas par un poisson et de sa délivrance sont utilisés par le Christ comme des figures de sa sépulture et de sa résurrection, et la conversion des Ninivites, comme un signe annonçant par contraste la condamnation des Juifs incrédules. Or, que ces événements soient historiques ou fictifs, ils gardent en toute hypothèse la signification que leur donne Jésus. Un prédicateur n'hésite pas à proposer comme modèle l'enfant prodigue ou le publicain ; et l'Église, dans sa liturgie, parle du Lazare de la parabole comme d'un personnage réel : *et cum Lazaro quondam paupere, aeternam habeas requiem*. D'une manière générale, d'ailleurs, on peut dire que le Christ et les Apôtres traitent l'Ancien Testament tout entier comme une prophétie, au sens large, de l'ère messianique ; entre les narrations historiques et les paraboles de l'Écriture, il y a ceci de commun : que les unes et les autres sont des préfigurations du Royaume de Dieu ».

Reprenons le texte du divin Maître que nous avons cité tout à l'heure, afin d'en bien préciser la portée.

¹¹ Mt., XII, 39-41.

Les Juifs lui demandaient un *signe* ; c'est-à-dire, par définition même, une chose perceptible aux sens ¹² – et ce mot à lui seul suffirait à exclure l'hypothèse d'une simple parabole. Ils le demandaient pour avoir une preuve tangible qu'il était le Fils de Dieu. Ils réclamaient de Lui un prodige analogue à ceux qu'avaient opérés Moïse pour convaincre le Pharaon, ou Élie, quand il avait fait descendre le feu du ciel. Mais Jésus se refuse à accéder à leur désir : il sait trop bien que ce serait parfaitement inutile.

« Cette génération mauvaise et adultère » n'y croira pas plus qu'elle n'a voulu croire à ceux qu'il a déjà accomplis à profusion, en guérissant les malades, en rendant la vue aux aveugles, en délivrant les possédés, en ressuscitant les morts. Aussi il ne leur en donnera plus qu'un seul, quand le moment sera venu, mais le plus éclatant, le plus décisif de tous : celui de sa mort et de sa Résurrection. C'est de ce double événement que Jonas est « le signe ». Dieu, afin de préparer les esprits à ce mystère incroyable, afin de montrer comment le Sauveur serait réellement un jour absorbé par la mort, mais ne serait pas décomposé par elle, et lui échapperait au bout de trois jours, a dessiné comme une première ébauche de ce prodige dans l'extraordinaire aventure de Ninive : « *De même, dit-il, que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine – non pas en figure, précise Saint Albert le Grand, mais à la lettre* ¹³ –, *de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre* ».

Tel est donc le signe présenté par le Sauveur lui-même pour présager sa Passion. Aux yeux de la critique, « *peu importe que cet événement soit historique ou fictif, il garde en toute hypothèse la signification que lui donne Jésus* ». J'en demande mille pardons à l'auteur : il n'est pas question ici de SIGNIFICATION, mais de SIGNE, ce qui change complètement la question. Qu'un prédicateur puisse employer, dans un sermon, une allégorie aussi utilement qu'un fait réel, nul ne le contestera. Il pourra parler du bon Samaritain, de l'enfant prodigue ou du pauvre Lazare comme s'ils étaient des personnages authentiques. Peu importe en pareil cas qu'ils aient existé ou non : même si leur aventure est une fiction, elle garde toute sa vertu morale et édifiante. Mais il en va tout autrement quand il s'agit de prouver une vérité de la foi. Or c'est le cas de l'histoire de Jonas.

Notre Seigneur, devant les hommes qui ne croient pas en Lui, se propose de donner un SIGNE, c'est-à-dire une preuve, un témoignage – « *marturia* », dit Saint Jean Chrysostome – qui les amène à admettre l'idée de sa Résurrection. Ceci nous place sur un terrain qui n'a plus rien de commun avec la simple homélie. Personne, que je sache,

¹² S. Thomas, *III^e Pars*, qu. 60, a. 4.

¹³ *In Matthaeum*, XII, 40. *Opera omnia*, Édit. Vivès, t. XX, p. 537.

n'a jamais songé à citer le pauvre Lazare ou le bon Samaritain comme des témoins de la divinité du Christ ; tandis que c'est là le rôle essentiel des Apôtres et des Prophètes, et donc de Jonas.

« L'allégorie – c'est-à-dire la parabole – n'a pas valeur argumentative », dit Saint Thomas ¹⁴ à la suite de Saint Augustin et de toute la Tradition. Que l'on nous permette de prendre, dans les événements de la vie contemporaine, un exemple qui aidera à comprendre le sens de cette affirmation. De ce que deux hommes, grâce à l'appareil nommé « bathyscaphe », ont pu descendre à 4.000 mètres sous l'eau, on est en droit d'arguer qu'un jour viendra où le fond des océans n'aura plus de secrets pour nous ; mais de ce que Jules Verne a écrit « *Un voyage dans la lune* », on ne peut tirer aucun argument pour affirmer que les hommes iront un jour se promener dans les astres.

La descente du bathyscaphe est un fait *historique*, elle a dès lors valeur argumentative, c'est-à-dire, selon l'étymologie de ce mot : « *arguere mentem* », elle entraîne l'acquiescement de l'esprit. Le voyage dans la lune, au contraire, si passionnant, si suggestif, si stimulant qu'il puisse être, n'a aucune valeur probante, parce qu'il n'est qu'une fiction.

De même, Notre Seigneur ne pouvait tirer aucun argument en faveur de sa Résurrection, d'une aventure qui n'eût été qu'un conte. D'ailleurs, d'une façon générale, prétendre réduire les faits rapportés par l'Écriture à de simples fables, est aller directement contre le caractère propre des Livres Saints ; car, explique le Docteur Angélique : « Dieu, qui est le véritable auteur de ceux-ci, peut non seulement accommoder les paroles, ce qui est aussi au pouvoir de l'homme, mais encore les réalités elles-mêmes – *res ipsas* – à ce qu'il veut signifier » ¹⁵.

Voici au surplus ce qu'enseigne le Magistère suprême de l'Église sur ce point :

« Il est encore un autre groupe de déformateurs de l'Écriture Sainte, déclare le Pape Benoît XV, dans l'Encyclique *Paraclitus*. Nous voulons dire ceux qui, abusant de certains principes, justes du reste tant qu'on les renferme dans certaines limites, en arrivent à ruiner les fondements de la vérité des Écritures et à saper la doctrine catholique transmise par l'ensemble des Pères... Recourant trop aisément, malgré le sentiment et le jugement de l'Église, au système... des récits qui ne seraient HISTORIQUES QU'EN APPARENCE, ils prétendent découvrir dans les Livres Saints tels procédés littéraires inconciliables avec l'absolue et parfaite vérité de la morale divine.

« Vous voyez dès lors, Vénérables Frères, avec quelle ardeur vous devez conseiller aux enfants de l'Église de fuir cette folle liberté d'opinion... Lissons-nous, en effet, que Notre Seigneur ait eu une autre conception de l'Écriture ? Les formules « IL EST ÉCRIT » et « IL FAUT QUE L'ÉCRITURE S'AC-

¹⁴ *I^a Pars*, qu. I, a. 10.

¹⁵ *I^a Pars*, qu. I, a. 10.

COMPLISSE » sont sur ses lèvres un argument sans réplique et qui doit clore toute controverse. Mais insistons plus à loisir sur cette question. Qui ne sait ou ne se souvient que, dans ses discours au peuple, soit sur la montagne voisine du lac de Génésareth, soit dans la Synagogue de Nazareth et dans la ville de Capharnaüm, le Seigneur Jésus empruntait au texte sacré les points principaux et les preuves de sa doctrine ? N'est-ce pas là qu'il puisait des armes invincibles pour ses discussions avec les pharisiens et les saducéens ? Qu'il enseigne ou qu'il discute, il produit des textes et comparaisons tirés de toutes les parties de l'Écriture, et il les produit comme des autorités qui doivent nécessairement faire foi. C'est ainsi par exemple qu'il se réfère indistinctement à JONAS ET AUX HABITANTS DE NINIVE, à la reine de Saba et à Salomon, à Élie et à Élisée, à David, à Noé, à Loth, aux habitants de Sodome et à la femme même de Loth »¹⁶.

Il ressort avec évidence des paroles de Notre Seigneur analysées tout à l'heure que le Divin Maître a rivé de la façon la plus étroite sa propre Résurrection à l'histoire de Jonas. Il est impossible d'admettre que, dans la phrase énoncée par Lui, le verbe *être* ait une signification différente selon qu'on considère le premier ou le second membre. Ce terme ne saurait exprimer tantôt une réalité substantielle – ce qui est sa fonction propre –, et tantôt une simple apparence fictive. Si on prétend lui ôter son « nerf », son sens plein, dans l'une des positions, on le lui enlève nécessairement dans la seconde. Si l'on concède que la sortie de Jonas, vivant, du ventre de la baleine, n'est qu'une allégorie, on est contraint d'accepter, *ipso facto*, que la Résurrection du Sauveur le soit aussi.

Il faut remarquer en outre que Notre Seigneur, dans le texte cité, fait appel au témoignage des habitants de Ninive, qui se lèveront au jour du Jugement pour condamner les Juifs, parce qu'ils ont cru, eux, à la prédication de Jonas. Peut-on penser sérieusement que pour porter une accusation aussi grave, le Divin Maître n'évoque que des témoins fictifs, des figurants de parabole ?

Et cette remarque prend plus de poids encore si nous considérons que ce témoignage des Ninivites va de pair avec celui de la reine de Saba. Or on ne peut mettre en doute le caractère historique de cette princesse. Il est impossible de penser que, dans une menace aussi lourde de conséquences, le Christ ait mélangé l'histoire et la fable, la réalité et la fiction.

Saint Thomas se sert de cet argument pour prouver l'historicité de Job :

« Il en est, dit-il, qui ont pensé que ce Job ne fut pas un personnage réel, mais que [son livre] est une parabole imaginée pour servir de thème à une discussion sur la Providence, comme les hommes le font souvent pour étu-

¹⁶ Cf. Mat., XII, 3, 39-42 ; Luc, XVII, 26-29, 32, etc...

dier une question. Bien que cela n'ait pas beaucoup d'importance, si l'on considère le but de l'ouvrage, cela compte au point de vue de la vérité elle-même. Une telle opinion est en contradiction avec l'Écriture qui, au livre d'Ézéchiel, nomme ensemble Noé, Daniel et Job ¹⁷. Or il est certain que Noé et Daniel ont réellement existé : donc il n'est pas permis d'en douter pour le troisième qui est nommé avec eux » ¹⁸.

Et il n'est pas permis, pour la même raison, de douter du témoignage des Ninivites, qui est mis en parallèle avec celui de la reine de Saba.

III. La doctrine de l'Église n'est pas unanime sur ce point

Mais le suprême argument de la critique, pour couvrir ses affirmations, est de déclarer précisément que la doctrine de l'Église n'est pas unanime sur ce point, et qu'ainsi chacun garde sa liberté d'appréciation.

« Encore moins a-t-on le droit d'objecter la tradition patristique... sur cette question, écrit la B. J. : les Pères ne sont pas d'accord. La plupart, certes, semblent avoir cru à l'historicité de Jonas, mais certains émettent des doutes ou nous rapportent que, de leur temps, on discutait à ce sujet : cf. Saint Jérôme, Pat. lat., t. XXV, c. 1117-1152 ; Saint Grégoire de Nazianze, Pat. gr., t. XXXV, c. 505-508 ; Théophylacte, Pat. gr., t. CXXXVI, c. 960-964 ».

Voilà trois témoins d'importance : il est évident que si leur opinion n'est pas favorable à l'historicité de Jonas, il n'est plus possible de parler d'unanimité de la Tradition. La B. J., il est vrai, en mettant en avant ces noms illustres, manifeste une certaine réserve ; elle se contente de dire qu'« ils ont douté ». D'autres, par contre, sont nettement plus catégoriques : « Beaucoup se demandent, déclare l'un d'eux, s'il faut prendre à la lettre le récit merveilleux de Jonas. À LA SUITE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, nous croyons qu'il faut y voir un enseignement religieux, voilé sous la forme d'une parabole » ¹⁹ ; Saint Grégoire de Nazianze est donc campé d'autorité en adversaire de l'historicité de Jonas, et en partisan de la « fiction ».

Puisque la B. J. a la bonté de nous donner la référence, allons à la Patrologie grecque, prenons le tome XXXV^e et ouvrons-le à la colonne 504. Nous y trouvons un « Discours apologétique » où le Saint Docteur, voulant se justifier d'avoir fui dans les solitudes du Pont pour échapper au fardeau de l'épiscopat, se couvre de l'exemple du Prophète, envoyé à Ninive et se sauvant à Tharsis. Il dit :

« Je me suis souvenu d'un trait de l'histoire ancienne, et c'est là que j'ai pris conseil pour moi, dans la présente affaire. Car nous ne saurions penser que ces récits ont été écrits à la légère, et qu'ils ne sont qu'un assem-

¹⁷ XIV, 14.

¹⁸ *In Job, proemium*. Édit. Vivès, t. XVIII, p. 1.

¹⁹ Dom P. Passelecq, Guide biblique, p. 62.

blage de mots et de choses inutiles, composé pour amuser les lecteurs, sans autre intention que de donner du plaisir à leurs oreilles. C'est ainsi que les Grecs ont imaginé leurs fables où, se souciant peu de la vérité, ils se contentent, par la grâce des fictions et la séduction des mots, de verser comme un charme dans les oreilles et dans les esprits. Mais nous, qui portons l'esprit de sincérité²⁰ jusque dans les lignes et les points (c'est-à-dire dans les plus petites choses), nous n'accorderons jamais que c'est à la légère que ces actions, même les plus minimales, ont été écrites et rédigées et se sont conservées jusqu'à nous. Elles l'ont été pour que nous ayons sous la main des avertissements et des exemples sur lesquels nous puissions nous régler, quand les circonstances l'exigent ; afin que nous évitions certaines choses, et que nous en épousions d'autres, en suivant ces exemples anciens comme des canons et des modèles »²¹.

Peut-être suis-je affligé de daltonisme spirituel : mais il me semble que ce passage dit exactement le contraire de ce qu'on voudrait lui faire dire. Saint Grégoire nous avertit qu'il ne faut pas confondre les récits de l'Écriture, et spécialement l'aventure de Jonas, avec les fables imaginées par les païens sur le compte de leurs dieux : les premiers sont des événements qui se sont réellement passés (πραχελς), des faits historiques (ιστορικς) : les autres sont des fables, ou des mythes (πραξιελς).

Il est vrai que plus loin, le même auteur parle de l'« absurdité apparente du récit » ; et peut-être cette expression a-t-elle trompé un lecteur pressé. Mais le contexte montre clairement qu'elle vise uniquement la phrase où Jonas est dit avoir « voulu fuir hors de la face du Seigneur ». Il serait absurde en effet de prendre ces mots au pied de la lettre, et de croire qu'un prophète, un serviteur de Dieu, ait pu s'imaginer un instant qu'il arriverait à se soustraire à la vue de son Créateur.

Passons maintenant à Théophylacte. En voyant la référence, qui mentionne quatre colonnes, nous sommes en droit de nous attendre à un exposé substantiel de la question. Cependant, en parcourant attentivement les dites colonnes, on arrive à grand-peine à découvrir (et encore reléguée dans une note au bas de la page) cette seule petite phrase, sur le sujet qui nous occupe : « Il ne faut pas ignorer que quelques-uns (τιλιελς) ont pensé que la désobéissance de Jonas, sa fuite et le reste, ne se sont pas passés comme l'histoire les rapporte ». On avouera que c'est un peu maigre pour ranger Théophylacte parmi ces « quelques-uns », et conclure qu'il doute de cette aventure.

Ajoutons enfin, pour montrer à quel point il est nécessaire de passer au peigne fin les allégations de la critique, que, non seulement la phrase de Théophylacte n'a pas le sens que lui attribue la B. J., mais de plus, qu'elle n'a aucun rapport avec l'histoire de la baleine, puisqu'elle

²⁰ ακριδειαν, c'est-à-dire l'exactitude, la précision, la justesse, le souci de la perfection.

²¹ *Oratio apologetica*, 104-105 ; Pat. gr., t. XXXV, c. 504.

visé uniquement la fuite du prophète à Tharsis, quand il voulut se dérober à sa mission. Et il a soin de nous dire un peu plus loin ce qu'il pense lui-même sur cette affaire. Après avoir raillé l'aveuglement des Grecs qui ne veulent pas croire à l'histoire de Jonas, mais qui ne font cependant aucune difficulté d'admettre qu'Hercule, avalé lui aussi par une baleine, y soit demeuré sain et sauf, pour en ressortir ensuite – avec cette seule marque, que la chaleur interne du monstre avait brûlé tous ses poils –, le saint Docteur continue :

« Il ne faut pas appuyer la solidité de notre vérité sur la pourriture des fables imaginées par les Grecs, et on doit penser que rien n'est impossible, quand Dieu le veut et l'ordonne. (S'il peut faire vivre l'enfant neuf mois dans le sein de sa mère, il peut aussi bien conserver un homme vivant dans le ventre d'un animal). Par conséquent, il ne faut pas refuser notre foi à l'aventure de Jonas, mais au contraire IL FAUT CROIRE SANS AMBIGUÏTÉ QU'ELLE S'EST PASSÉE TOUT COMME L'ÉCRITURE LE RACONTE »²².

Ce texte se passe de commentaires.

Enfin, reste Saint Jérôme, « en qui l'Église catholique reconnaît et vénère le plus grand docteur que lui ait donné le ciel pour l'interprétation des saintes Écritures », dit le Pape Benoît XV²³. Il est certain que, s'il a douté de la réalité de l'absorption du Prophète par la baleine, on est en droit de dire que l'Église elle-même en a douté.

Voyons donc le texte dont la critique prétend faire état.

« Je n'ignore pas, dit le Saint, que les anciens interprètes ecclésiastiques, tant grecs que latins, ont dit bien des choses sur ce livre (celui de Jonas) et en ont obscurci plutôt qu'éclairci le sens, soulevant tant de questions, que leur interprétation même a besoin d'être interprétée...²⁴ »

Or, il suffit de jeter les yeux sur les lignes qui, dans le texte du Docteur dalmate, précèdent cette phrase, pour s'apercevoir qu'elle ne met pas le moins du monde en question le sens « littéral » de la prophétie ; elle vise uniquement son explication mystique ou typologique. Saint Jérôme se propose d'interpréter Jonas en tant qu'il est le « type » du Sauveur, et que, par les trois jours et trois nuits passés dans le ventre du monstre, il en a préfiguré la Mort et la Résurrection. Il implore pour cela une assistance particulière du Saint-Esprit, parce que la question a été tellement embrouillée par les anciens commentateurs, que leur interprétation même a besoin d'être interprétée.

Il est clair que l'*embrouillage* dont il parle ne concerne que les explications allégoriques, laissant entièrement hors de cause le sens lit-

²² *Op. cit.*, c. 931.

²³ Benoît XV, *Encycl. Spiritus Paraclitus*.

²⁴ *Comment. sur Jonas*, Prologue, Pat. lat., t. XXV c. 1117. Notre critique nous signale aussi la c. 1152 du même tome. Mais je n'y ai pas vu la moindre allusion à l'authenticité historique du livre.

téral de la prophétie. Il va nous donner d'ailleurs sa pensée sans ambages sur ce point, un peu plus loin :

« Il y a des gens, je le sais, dit-il, à qui il paraît incroyable qu'un homme ait pu être conservé trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine. Ces gens sont assurément des fidèles ou des infidèles. Si ce sont des fidèles, ils seront obligés d'ajouter foi à des mystères bien plus grands. Comment trois jeunes gens jetés au milieu des flammes d'une fournaise ardente, demeurèrent-ils si bien indemnes que leurs vêtements n'avaient pas même l'odeur du feu ? Comment la mer recula-t-elle et forma-t-elle de part et d'autre deux espèces de murs, pour livrer passage au peuple israélite ? Comment les lions furieux, excités par la faim, eurent-ils peur en regardant leur proie, si bien qu'ils ne la touchèrent point, comme s'ils avaient eu la raison de l'homme ? Et bien d'autres traits du même genre. Si ces personnes sont des infidèles, comment peuvent-elles croire à toutes les fables de la mythologie, au changement par exemple de Daphné en laurier, de Jupiter en cygne, en pluie d'or ou en taureau ; prétendre que la divinité est toute-puissante quand il s'agit de choses honteuses, et lui refuser cette toute-puissance, quand il s'agit de choses honnêtes ? »

Ainsi, bien loin d'accepter un doute quelconque sur la réalité de l'histoire de Jonas, ce « Maître de la Loi Sainte, dont la doctrine est celle du Christ lui-même »²⁵, nous fait entendre clairement qu'il n'y a pas de milieu : ou il faut rejeter tous les miracles de l'Écriture, ou il faut accepter celui-là.

Tel sera aussi l'argument de Saint Augustin :

« La question [qui] concerne Jonas n'est pas tirée de Porphyre, dit-il, mais des plaisanteries habituelles aux païens. On nous dit : Que devons-nous penser de Jonas, qu'on prétend avoir passé trois jours dans le ventre d'une baleine ? Il est extraordinaire et incroyable qu'un homme soit resté englouti avec ses vêtements dans le corps d'une baleine. Si c'est là une figure, vous daignerez nous l'expliquer. – Je réponds à ceci, ou bien qu'il ne faut croire à aucun des miracles de Dieu, ou bien qu'il n'y a aucune raison de ne pas croire à celui-ci. Nous ne croirions pas que le Christ lui-même est ressuscité le troisième jour, si la foi des chrétiens redoutait les railleries des païens. Notre ami ne nous a pas demandé si on devait croire à la résurrection de Lazare le quatrième jour ou à celle du Christ le troisième. Je m'étonne donc qu'il ait choisi l'histoire de Jonas comme chose incroyable : pense-t-il par hasard qu'il soit plus aisé de ressusciter un mort, que de conserver dans l'énorme ventre d'une baleine, un homme vivant²⁶ ?

Les témoignages de Saint Jérôme et de Saint Augustin sont donc absolument concordants sur la véracité de l'histoire du prédicateur de Ninive. Ajoutons-leur celui de Saint Jean Chrysostome. Le célèbre Docteur affirme à plusieurs reprises sa foi au miracle de la baleine. Il dit en particulier, dans ses *Homélies sur Saint Matthieu* :

²⁵ Benoît XV, *loc. cit.*

²⁶ Ep. CII (2^e série) ; Pat. lat., t. XXXIII, c. 382 et suiv.

« Était-ce donc une fable (φαντασια), une imagination, une création de l'esprit, que Jonas dans le ventre du poisson ? Vous n'oseriez, certes, dire cela. Donc le Christ dans le sein de la terre n'est pas davantage une fable... La figure elle-même démontre la vérité de la mort du Sauveur, car Jonas ne fut pas trois jours dans le ventre de la baleine en imagination, mais en réalité »²⁷.

Nous pourrions multiplier les déclarations de ce genre. Celles-là suffisent à nous faire connaître ce que la foi catholique nous oblige à croire. On sait en effet que pour avoir sur un point quelconque de la doctrine chrétienne, le consentement unanime de la Tradition, il n'est pas nécessaire de totaliser les voix de tous les Pères de l'Église, ce qui serait souvent chose difficile. Il suffit de produire le sentiment de quelques-uns de ceux que l'on considère comme « les plus insignes » et de s'assurer que leur opinion n'est contredite par aucune autre²⁸.

Or dans le cas présent, les noms de Jérôme, d'Augustin et de Chrysostome nous offrent sans aucun doute les témoins insignes exigés. Et leur sentiment n'a jamais été contredit par aucun Père orthodoxe. C'est en vain qu'on essaye de leur opposer Grégoire de Nazianze et Théophylacte : nous avons démontré que cette prétention n'a pas le moindre fondement, et que l'autorité de ceux-ci vient au contraire renforcer la leur. Contrairement à la déclaration faite par la *Bible de Jérusalem* qu'il n'y a pas sur l'histoire de Jonas de tradition patristique, nous sommes en droit d'affirmer, pièces en mains, qu'il y a consentement unanime des Pères en faveur de son authenticité ; que ce consentement se double de celui de tous les commentateurs du Moyen Âge et de la Scolastique, dont on peut fouiller les ouvrages sans y trouver jamais une voix divergente ; et qu'en conséquence l'opinion qui soutient que cette extraordinaire aventure est une « fiction » est incompatible avec la foi catholique car, on le sait, le consentement unanime des Pères demande une adhésion de Foi.

Les rationalistes ne manqueront pas de jouer une dernière carte, et de nous déclarer qu'il est impossible d'enseigner aujourd'hui une telle histoire, sans s'exposer à ridiculiser la religion devant la science moderne.

Peut-être en effet, si par « science » on entend celle qui se réclame encore de l'esprit de Voltaire, de Renan, ou de Monsieur Homais. Mais les vrais savants, eux, se montrent beaucoup moins difficiles. Dans un ouvrage tout récent, un de nos meilleurs écrivains maritimes, et l'un des hommes les mieux documentés sur les choses de la mer, n'hésite pas à déclarer :

²⁷ Hom. XLIII.

²⁸ Cf. Cardinal Franzelin, *De divina traditione*, Thes. XIV, 2 ; Hurter, *Theol. dogmatica*, t. II, Thes. XXVI.

« Lorsque j'étais enfant, des maîtres sentencieux nous parlaient de l'histoire de Jonas : « Fable ridicule ! Les baleines ont un tout petit gosier, et d'ailleurs, c'est bien connu, elles ne se nourrissent que d'animaux minuscules qu'elles filtrent par leur fanon. Pourquoi une baleine aurait-elle avalé un homme ? » Voici qu'aujourd'hui je lis ces lignes écrites par le Docteur Fraser, du British Museum, autorité mondialement renommée en matière de cétacés : *Une observation parfaitement identifiée selon laquelle on trouva, dans l'estomac d'un cachalot, un requin intact de trois mètres, fournit – outre l'information quant aux sortes de créatures qui entrent dans son menu – la preuve la plus évidente de sa capacité d'engloutir une masse excédant les dimensions d'un homme adulte. Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire du prophète Jonas, il est bon de savoir que le cachalot se rencontre en Méditerranée* »²⁹.

Ainsi la Tradition unanime des Pères de l'Église, les découvertes de l'archéologie, et les conclusions des savants compétents en la matière sont d'accord pour nous engager à accepter le récit biblique de Jonas comme une histoire vraie. On s'étonne alors de voir les publications contemporaines se réclamer des découvertes les plus récentes, et de la loyauté scientifique qu'elles entendent pratiquer vis-à-vis des jeunes générations, pour rejeter cette aventure dans la légende. Car si ces générations « sont éprises de vérité, d'exactitude, de mises au point sérieuses »³⁰, il semble que la « loyauté » à leur égard consisterait, non pas à leur donner comme d'authentiques conclusions scientifiques, des hypothèses essentiellement fragiles, mouvantes et en perpétuel devenir ; mais à leur montrer que la Vérité intégrale, la seule qui puisse apaiser leur soif de savoir et l'inquiétude de leur pensée, est celle qui émane de la Tradition dont l'Église est gardienne ; que celle-là n'est jamais en contradiction avec la vraie science. Car, dit le Pape Léon XIII, « Dieu étant à la fois le Créateur et Souverain Maître de toutes choses, et l'Auteur des divines Écritures, il ne peut rien se trouver ni dans la nature, ni dans les monuments de l'histoire qui soit réellement en désaccord avec les Livres Saints »³¹.

²⁹ G. Blond, *La grande aventure des baleines*, p. 52. Paris, 1953.

³⁰ Robert et Feuillet, *Introduction à la Bible*, Préface.

³¹ Encycl. *Providentissimus*, p. 43.

CHAPITRE 1

Une désobéissance chèrement payée

(JON., I)

« ET LA PAROLE DU SEIGNEUR SE FIT ENTENDRE À JONAS, FILS D'AMATHI, DISANT : LÈVE-TOI, ET VA À NINIVE LA GRANDE VILLE, ET PRÊCHES-Y, PARCE QUE SA PERVERSITÉ EST MONTÉE JUSQU'À MOI ».

On peut s'étonner de voir ici l'auteur sacré entamer sans préambule son discours par le mot : *Et* ; car cette conjonction a essentiellement pour rôle d'enchaîner ce qui va être dit à ce qui vient de l'être. Or Jonas n'a pas encore ouvert la bouche. Mais justement il veut montrer par la brusquerie de son entrée en matière qu'il se rattache étroitement aux prophètes qui l'ont précédé ; qu'il s'insère dans leur chaîne et continue leur mission. Avant lui, Élie, Élisée, bien d'autres encore, ont parlé au nom du Seigneur : ils ont tempêté, menacé, prédit les terribles châtements que se préparait Israël par ses apostasies et ses désordres ; ils ont prouvé par des miracles sensationnels que c'est bien au nom de Dieu qu'ils parlaient : Élie a fermé le ciel pendant trois ans, provoquant ainsi une sécheresse effroyable et réduisant tout le pays à la famine ; il a ressuscité un enfant mort, il a fait descendre à plusieurs reprises le feu du ciel, tantôt pour exterminer les soldats chargés de l'arrêter, tantôt pour confondre les prêtres de Baal ; Élisée a accompli des miracles plus nombreux encore...

Mais les Juifs n'ont rien voulu entendre ; ils se sont entêtés dans leurs voies mauvaises, ils ont refusé obstinément de se convertir. Alors Dieu, avant de laisser déborder sa colère, se décide à tenter un ultime moyen pour les forcer à réfléchir, à se regarder, à reconnaître leur ignominie. Il suscite un nouveau prophète, formé à l'école du Carmel et héritier de la doctrine de ses prédécesseurs : mais ce n'est pas à Israël qu'il l'envoie cette fois. Il l'expédie à Ninive, la grande ville, dont les habitants ont une réputation de corruption bien établie. Et ces païens, ces incirconcis, ces êtres irrémédiablement impurs, feront honte aux Juifs par la docilité avec laquelle ils écouteront l'envoyé du Seigneur, par l'empressement qu'ils mettront à lui obéir. Dieu dira plus tard à Ézéchiël, dans le même sens : « *Si je t'envoyais à des nations d'une langue inconnue et dont tu ne puisses comprendre le discours, elles t'écouteront. Mais ceux de ma maison d'Israël ne veulent pas t'écouter, parce qu'ils ne veulent pas m'écouter* »¹.

En exécution donc de ce dessein, « *le Verbe de Dieu se saisit de Jonas* ». Admirons au passage cette expression : *Factum est Verbum Domini*, qui revient si souvent dans les Prophètes. Elle montre clairement, par la force qu'elle porte en elle, qu'il s'agit là, non pas d'une simple inspiration, mais d'une emprise plénière, d'une révélation impérative et précise, qui ne laissait place dans l'esprit du serviteur de Dieu à aucun doute, aucune hésitation, aucune discussion. « *Lève-toi, lui disait-elle, sors de ta retraite, de ton silence, et va à Ninive, la grande ville...* »

Ninive, située sur la rive orientale du Tigre, en face de la Mossoul moderne, était en effet l'une des métropoles les plus importantes de l'antiquité, et certainement alors la plus magnifique. Au témoignage de l'Écriture², elle avait été fondée par Nemrod, peu de temps après le déluge : mais elle fut constamment agrandie par les rois assyriens. Ses ruines gigantesques, découvertes de nos jours, justifient les assertions pleines d'admiration des anciens.

« *Va à Ninive*, disait le Seigneur, et prêche à ses habitants. *Dis-leur que leur iniquité est montée jusqu'à moi*. Elle dépasse toute mesure, elle éclate au grand jour. Je ne peux plus en différer le châtiment. Comme le péché de Caïn, ou celui des Sodomites, elle appelle impérieusement l'intervention de ma justice ».

Jonas, en entendant cet ordre, *se leva* : mais ce ne fut pas pour obéir. Au lieu de prendre la route de l'Est qui l'eût conduit à Ninive, il partit en toute diligence vers l'Ouest, vers la Méditerranée. Son dessein était *de fuir à Tharsis, loin de la face du Seigneur*.

Quelle était donc cette mystérieuse Tharsis que nous rencontrons à plusieurs reprises dans l'Écriture ? – L'historien Josèphe l'identifie avec Tarse, la capitale de la Cilicie (Turquie d'Asie) ; d'autres la placent en Sardaigne, et d'autres dans l'Inde. L'opinion la plus sûre est sans conteste celle de Saint Jérôme, qui, s'appuyant sur les traditions des Hébreux, explique que le mot Tharsis signifie simplement ici : la mer.

« Le Prophète, dit-il, n'avait pas l'intention de fuir vers un lieu déterminé ; il voulait prendre la mer pour fuir n'importe où, en toute hâte. Il est normal, en effet, qu'un homme qui fuit sous l'empire de la crainte, ne perde pas son temps à chercher où il va fuir, et saisisse la première occasion de gagner le large »³.

Mais comment un prophète, un homme formé à l'école d'Élie, pouvait-il espérer échapper à la face du Seigneur ? N'avait-il pas récité souvent, et médité, le Psaume CXXXVIII ? « *Où irai-je, loin de votre esprit et où fuirai-je, loin de votre face ? Quand même je monterais jusqu'au ciel, vous êtes là. Et si je descends dans l'enfer, vous y êtes présent. Si je prends mes ailes dès la pointe du jour, et que j'aille habiter au plus*

² Gen. X, 10-11.

³ Commentaire.

loin de la mer, c'est encore votre main qui me conduira là : et votre droite me saisira » ⁴.

Jonas n'ignorait pas que Dieu est présent partout ; seulement, il pensait qu'en raison du pacte conclu avec le peuple saint, Il n'intervenait pas de manière sensible en dehors de la terre promise. C'était là une opinion courante chez les Juifs ; Jacob lui-même n'avait-il pas été surpris de le rencontrer à Béthel ? – « *En vérité, disait-il, Dieu était en ce lieu, et moi je ne le savais pas* » ⁵. Le Prophète pensait donc qu'une fois hors de la Judée, Dieu le laisserait tranquille.

Mais pourquoi ne voulait-il pas aller prêcher aux Ninivites ? Saint Jérôme va nous l'expliquer.

1^o D'abord, dit-il, il était blessé dans sa dignité professionnelle de se voir envoyé à des païens. Tous les prophètes, ses devanciers et ses contemporains, s'étaient adressés à Israël. Et Balaam lui-même, tout païen qu'il était, avait dû proclamer la grandeur de la nation juive, quand l'Esprit de Dieu s'était emparé de lui ⁶. Jonas souffrait donc de se voir choisi, lui seul, pour aller prêcher aux Assyriens – une race qu'il abhorrait ! – et pour tenter de convertir Ninive, une sentine d'idolâtrie et de corruption, où le vrai Dieu était totalement ignoré.

2^o Mais de plus, le Saint Esprit lui avait fait entendre que la conversion des Gentils marquerait la fin de la mission d'Israël. Le peuple saint, la race choisie n'aurait plus dès lors qu'à rentrer dans l'obscurité. Si donc la prédication de Jonas réussissait à toucher les Ninivites, elle serait par le fait même le principe du déclin de la nation juive. Avoir à dispenser aux païens une révélation jusque-là jalousement réservée aux descendants de Jacob était déjà une tâche bien ingrate ; mais devenir soi-même l'instrument de la déchéance de sa race, cela vraiment notre infortuné prophète ne pouvait l'accepter.

3^o Enfin – il le dira lui-même plus loin – un obscur pressentiment lui faisait appréhender ce qui, en effet, devait se réaliser. Il se disait que Dieu, dont il connaissait le penchant à la miséricorde, était bien capable de revenir sur sa décision, de pardonner aux Ninivites, et de le mettre ainsi, lui, Jonas, dans la situation ridicule d'un sot, d'un individu qui ne sait ce qu'il dit, d'une outre gonflée de vent, dont les paroles n'ont aucune consistance.

D'autres auteurs prétendent que ce fut la difficulté de l'entreprise qui l'effraya, et le détermina à s'y dérober coûte que coûte. En tous cas, quel que soit le motif qui provoqua en lui cette terreur panique, le fait certain est qu'il s'esquiva avec toute la célérité dont il était capable, et parvint à Joppé qui était le port le plus proche, le seul que possède alors Israël sur

⁴ Ps. CXXXVIII, 7-10.

⁵ Gen., XXVIII, 16.

⁶ Num., XXII.

la Méditerranée. Josèphe nous apprend que c'était un havre peu sûr, où les navires couraient grand risque de se perdre, quand la mer était mauvaise : mais on n'avait pas le choix. Joppé, disait-on, avait été fondé par Japhet, le troisième fils de Noé : elle était donc très ancienne et antérieure au déluge. Son nom primitif était *Jaffa*, qui veut dire : *la Belle*, en hébreu, et c'étaient les Grecs qui l'avaient baptisée : *Joppé*.

La légende plaçait sur son rivage la merveilleuse aventure d'Andromède. Cette jeune princesse avait eu l'audace de disputer le prix de la beauté aux Néréides, c'est-à-dire : aux nymphes de la mer, et de l'emporter sur elles. Neptune furieux dépêcha, pour venger l'affront fait à celles-ci, un monstre marin qui répandit la terreur dans le pays. Les habitants affolés consultèrent un oracle et apprirent de lui que le seul moyen d'être débarrassés du dragon, était de lui livrer Andromède. Celle-ci fut donc attachée à un rocher, que l'on montrait – que l'on montre encore aujourd'hui – sur le port. L'horrible bête s'avancait déjà pour la dévorer, lorsque Persée, montant le cheval Pégase, fonça sur elle, la perça de sa lance, délivra la jeune fille et en fit son épouse.

Quand Jonas déboucha sur le port il aperçut un navire qui, justement, se préparait à lever l'ancre. Sans même s'inquiéter de la destination sur laquelle il allait mettre le cap, il se hâta de payer le prix du passage et de monter à bord : son seul souci était de *fuir loin de la face du Seigneur*.

Mais Dieu ne l'entendit pas ainsi : pour ressaisir son prophète en rupture de ban, il fit lever sur la mer un vent d'une violence inouïe ; si bien qu'en quelques minutes, le vaisseau se trouva au centre d'une tempête effroyable. Soulevé et ballotté sur les vagues en furie comme un fêtu de paille, il semblait à tout moment sur le point de se disloquer et de disparaître sous les flots. Les matelots, épouvantés par la fureur de la mer, qui dépassait tout ce qu'ils avaient jamais vu, invoquaient *chacun son dieu*, c'est-à-dire les dieux de son pays, car, comme tous les équipages, celui-là se composait d'hommes venus d'un peu partout. Devant la gravité du danger, ils n'hésitèrent pas à jeter par-dessus bord toute la cargaison du vaisseau, afin d'alléger celui-ci.

Seul Jonas semblait indifférent au péril. Accablé de tristesse, tenaillé par le remords de sa désobéissance, il était descendu au fond de la cale et s'y était endormi d'un sommeil pesant.

Le capitaine, cependant, le cherchait dans tous les recoins du navire. Voyant que la situation ne cessait d'empirer, que l'éjection des marchandises n'avait servi à rien, que les prières des hommes de l'équipage n'obtenaient pas le moindre effet, il mettait un suprême espoir dans l'intervention de cet étrange passager, dont l'attitude et le comportement lui avaient révélé d'emblée la haute valeur morale. Sans doute sa prière aurait-elle plus de poids auprès des dieux que celles des

matelots, pour obtenir l'apaisement d'une tempête, dont une volonté divine pouvait seule expliquer la violence inusitée.

Il trouva donc Jonas endormi dans le fond du bateau : « *Comment peux-tu te laisser aller ainsi au sommeil ?*, lui dit-il, alors que nous sommes en si grand danger de périr ! *Lève-toi, invoque ton Dieu*, comme nous avons invoqué les nôtres. Peut-être songera-t-il à nous, et nous ne périrons pas ! »

Le Prophète obéit aussitôt et se mit en prières. Mais la tempête ne donna aucun signe d'apaisement. Cependant, comme le capitaine, les matelots sentaient qu'il y avait dans ce déchaînement des éléments, quelque chose d'extraordinaire :

« La nature de la mer leur était connue, dit Saint Jérôme. Ils naviguaient depuis longtemps, ils connaissaient le régime des vents et des tempêtes. S'ils avaient vu les flots se soulever comme de coutume, et comme ils les avaient affrontés tant de fois, ils n'auraient pas recherché qui pouvait être la cause du naufrage, et tenté, par une chose incertaine, d'éviter un péril certain ».

Si nous en croyons les traditions conservées par les Juifs, cet ouragan se signalait en effet par deux caractères insolites : d'une part, il s'était déchaîné subitement, sans aucun des indices qui annoncent ordinairement les perturbations de ce genre ⁷ ; et d'autre part, il concentrait manifestement sa fureur sur le seul vaisseau où se trouvait Jonas : on pouvait voir à l'horizon les autres bâtiments engagés dans ces parages continuer leur route en fendant tranquillement les flots ⁸.

La prière de Jonas demeurait sans effet, la tempête continuait à souffler avec fureur. Or c'était une idée solidement accréditée chez les anciens que la présence d'un criminel sur un bateau constituait une menace pour tous les passagers, parce qu'elle risquait d'attirer sur eux la colère des dieux et d'entraîner leur perte à tous ⁹. Convaincus, devant la violence du fléau et leur impuissance à la conjurer, qu'ils étaient aux prises avec un cas de ce genre, les matelots résolurent de consulter les sorts pour savoir quel était le coupable qui les mettait ainsi en péril de mourir. Les pratiques de ce genre étaient courantes chez les gens de mer dans l'antiquité, et le demeurèrent longtemps : Saint François Xavier raconte dans sa 3^{ème} lettre, que durant son voyage au Japon en 1548, le capitaine et les matelots du navire sur lequel il naviguait utilisaient souvent ce procédé pour connaître la raison d'un accident, savoir s'ils devaient continuer leur route, etc...

Sans doute, en soi, le procédé est coupable, puisqu'il entraîne un recours aux faux dieux, et par conséquent au démon. Mais Dieu, considérant la bonne volonté de ces hommes, daigna cependant s'en servir

⁷ Cornelius a Lapide, t. XIV, p. 350.

⁸ Théodoret, *op. cit.*

⁹ Cf Cicéron, *De natura deorum*, III, 37 ; et Horace, *Odes*, III, 2, 26-30.

pour l'exécution de ses desseins, ainsi qu'il l'avait fait jadis avec Balaam ¹⁰, puis avec la pythonisse d'Endor ¹¹, et répondit à leur question.

Les matelots mirent donc dans une bourse les noms de tous les individus qui étaient à bord, équipage et passagers, puis on en tira un au hasard, comme nous le ferions encore de nos jours : et ce fut celui de Jonas qui sortit. Stupéfaits, ne pouvant croire qu'un homme dont l'attitude et le comportement imposaient le respect et l'estime, fût vraiment le coupable, ils recommencèrent l'expérience, disent les traditions juives ¹², une deuxième, puis une troisième fois : et chaque fois elle redonna Jonas. Il était impossible de ne pas voir la main de la Providence dans ce fait étonnant, car, nous le savons par l'Écriture, « *les sorts sont jetés dans la bourse, mais c'est Dieu qui les mélange* » ¹³. Les marins se rendirent donc auprès du prophète, afin de l'interroger et de tirer la chose au clair : « Indique-nous, demandèrent-ils, la raison pour laquelle ce châtiment nous arrive : Quelle est ta profession ? Quel est ton pays ? Où vas-tu ? De quel peuple es-tu ? » – Et lui de répondre : « Je suis Hébreu » (ce nom était celui qui servait à désigner toute la race de Jacob, tandis que l'appellation de « Juif » était réservée aux membres du royaume de Juda). « Et je crains (c'est-à-dire : j'adore et je sers) le Seigneur, le Dieu du ciel, celui qui a fait la mer et la terre ferme. Mais aujourd'hui je fuis, pour lui échapper, parce que je ne veux pas obéir à l'ordre qu'Il m'a donné, d'aller prêcher à Ninive. Et si j'ai pris ce bateau, c'est afin de mettre la mer entre Lui et moi ». À ces paroles, *les matelots furent saisis d'une grande frayeur* : ils avaient entendu parler souvent du Dieu des Hébreux, de sa puissance redoutable, du danger qu'il y avait à vouloir lui résister. La tempête qu'ils subissaient leur en apportait d'ailleurs une preuve convaincante : *la mer allait et grossissait toujours*.

« Elle *allait*, dit Saint Jérôme, sur l'ordre qu'elle en avait reçu ; elle *allait*, pour venger son Seigneur, elle *allait*, poursuivant le prophète fugitif. Elle *grossissait* de moment en moment, et aux yeux des matelots comme en suspens, elle s'élevait en vagues toujours plus hautes, afin de faire entendre qu'elle ne pouvait différer plus longtemps la vengeance du Créateur ».

« Qu'est-ce que tu as fait là ? dirent-ils au prophète. Comment as-tu pu désobéir à un tel Dieu, et penser que tu lui échapperais, toi qui es chargé justement d'instruire les autres, et de leur rappeler que rien ne peut se soustraire à ses yeux ¹⁴ ? Tu vois dans quelle situation tu nous mets. Et pourtant tu es un homme juste et saint, éclairé de lumières que nous n'avons pas. Dis-nous donc alors ce que nous pouvons faire *pour que les flots s'apaisent*. Sinon, nous allons tous périr inévitablement ».

¹⁰ Num., XXII, 28 à XXIII, 24.

¹¹ I Reg., XXVIII, 17 et suiv.

¹² Dom Calmet, *Comment. Sur Jonas*, p. 300.

¹³ Prov., XVI, 33.

¹⁴ Théodoret, *op. cit.*

« Il faut admirer ici, dit Théophylacte, combien étaient douces les mœurs de ces gens de mer ! Ils ne lui ont pas dit : Ô scélérat, ô le plus scélérat de tous les hommes, c'est à cause de toi que nous allons périr ! Bien au contraire, ils le font juge de la situation et s'en remettent à ce qu'il décidera. Quelle leçon pour nous, qui, quand il nous arrive malheur, nous emportons si facilement contre ceux qui en sont la cause, même s'ils nous tiennent de près !¹⁵ »

Jonas ne demeura pas en reste de noblesse et de générosité. Sans hésiter, il choisit de mourir lui-même, puisqu'il était coupable, plutôt que de faire périr des innocents :

« *Prenez-moi, dit-il, et jetez-moi à la mer. Je sais que c'est à cause de moi que sévit cette tempête. C'est contre moi-même qu'elle mugit. Elle me cherche, et c'est pour me saisir qu'elle vous menace du naufrage. Elle m'engloutira afin que vous viviez par ma mort... C'est pour mon châtement que les éléments sont bouleversés, que le monde est dans la confusion, que la colère me poursuit, que le naufrage vous menace ; les flots eux-mêmes vous commandent de me jeter à la mer. Si la tempête porte toute sa fureur sur moi, vous, vous recouvrirez la tranquillité* ». Admirable magnanimité de notre fugitif. Il ne tergiverse pas, il ne dissimule rien, il ne nie pas. Il a fait l'aveu de sa fuite, il en accepte de bon cœur le châtement. Il désire périr pour que d'autres ne périssent pas à cause de lui, et qu'au péché de sa fuite ne s'ajoute pas la responsabilité de la mort d'autrui¹⁶.

Et les marins se mirent à ramer, pour revenir vers la terre. Ces braves gens ne purent se résigner à exécuter ce que leur proposait Jonas. Au lieu de le jeter à la mer, ils résolurent de gagner la terre ferme pour l'y déposer, et débarrasser ainsi leur bord de sa dangereuse présence. « Il leur semblait, dit Josèphe, qu'il y avait de l'impiété à livrer ainsi à une mort inévitable un homme qui leur avait confié sa vie »¹⁷. Comme la fureur de l'ouragan ne leur permettait plus de tendre les voiles, ils tentèrent d'atteindre le rivage à force de rames. Mais la tempête redoublait de violence, et ils ne pouvaient avancer. Alors, voyant qu'ils allaient être engloutis, ils implorèrent, non plus leurs idoles, mais cette fois le Dieu de Jonas, le Dieu des Hébreux, le Dieu Saint et véritable :

« Seigneur, dirent-ils, nous vous en supplions, ne nous faites pas périr à cause de la vie de cet homme. Ne nous punissez pas pour le sort que nous allons lui faire subir, bien qu'il soit votre serviteur ; vous qui lisez dans le fond des cœurs, vous savez que nous n'agissons que contraints et forcés, pour nous tirer du danger où il nous a mis. Ne faites pas retomber sur nous le sang innocent, ne nous imputez pas la mort d'un Prophète, dont nous avons constaté nous-mêmes la haute vertu et la sainteté : parce que c'est vous-même, Seigneur, qui faites en ceci ce

¹⁵ *Op. cit.*

¹⁶ Saint Jérôme, *op. cit.*

¹⁷ *Histoire des Juifs*, l. IX, c. XI.

que vous voulez ». – C'est-à-dire : « C'est vous qui, par les sorts et par la tempête qui s'acharne sur nous, nous avez fait comprendre que nous devions nous débarrasser de lui. Pour nous, nous ne faisons qu'obéir à vos ordres et aux siens ».

« Admirable foi de ces hommes, dit Saint Jérôme, ils sont eux-mêmes en danger de périr, et ils prient pour le salut d'un autre. Ils savent que la mort du péché est pire que la perte de la vie. « *Ne faites pas retomber sur nous le sang innocent* ». Ils prennent le Seigneur à témoin, afin que, quel que soit le parti qu'ils prendront, cela ne leur soit point imputé, et ils disent en quelque sorte : Nous ne voulons pas mettre à mort votre prophète ; mais il a lui-même confessé votre colère, et la tempête le proclame, parce que, Seigneur, vous avez fait en ceci comme vous avez voulu ».

Alors ils prirent Jonas, ils le descendirent dans la mer et celle-ci s'apaisa aussitôt. « Ils le prirent » : remarquons bien avec Saint Jérôme, cette expression :

« Le texte ne dit pas qu'ils se jetèrent sur lui, ou qu'ils le saisirent avec violence : mais ils le prirent, comme le portant avec déférence et honneur, et ils le descendirent dans la mer sans qu'il leur résistât ; au contraire, il prêtait la main à leur volonté. Et la mer s'arrêta, parce qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. Lorsqu'un homme poursuit un fugitif, il accélère son allure tant qu'il peut. Mais dès qu'il l'a atteint, il cesse de courir, il s'arrête, il ne songe plus qu'à tenir celui qu'il a saisi ; de même la mer s'irritait tant qu'elle n'avait pas Jonas ; dès qu'elle le tient dans son sein, au contraire ; elle l'étreint, elle est heureuse, et cette joie ramène en elle la tranquillité »¹⁸.

Cornelius a Lapede rapporte ici, d'après un commentateur juif, nommé Éléazar, qui vivait au temps de Notre Seigneur et qui avait recueilli les plus anciens interprètes de la Bible, que ces braves marins tentèrent un dernier effort pour sauver Jonas : ils le plongèrent dans l'eau seulement jusqu'au cou, le retenant par des cordes passées sous les aisselles, et la mer s'apaisa. Ce que voyant, ils le remontèrent dans le navire : aussitôt la tempête recommença ; ils le redescendirent, et le calme se rétablit. Ils renouvelèrent l'expérience plusieurs fois, et le résultat fut toujours le même : dès que Jonas était dans l'eau, la mer se calmait ; dès qu'il en sortait, elle se déchaînait. Alors ils comprirent qu'il y avait là un signe manifeste de la volonté de Dieu, et ils abandonnèrent le Prophète à la violence des flots¹⁹.

Ce récit ne s'impose évidemment pas à notre foi, et nul n'est obligé de le croire. Néanmoins, Cornelius remarque qu'il est très conforme aux dispositions et à l'attitude que l'Écriture prête aux marins de Jonas, et qu'il a des chances d'être vrai.

Ce qui est certain, c'est qu'en voyant la tempête s'apaiser soudain quand la mer eût englouti le Prophète, les matelots furent remplis de la

¹⁸ *Commentaire.*

¹⁹ *Corn., op. cit., p. 37 ; Calmet rapporte la même tradition, p. 300.*

crainte de Dieu, ils comprirent que seule la toute-puissance divine avait pu opérer un tel miracle, que cette puissance était redoutable et qu'il était impossible de lui échapper. Pénétrés de ce sentiment, *ils immolèrent des victimes au Seigneur*, soit en égorgeant l'une ou l'autre des bêtes qu'ils avaient à bord pour assurer leur ravitaillement ; soit plutôt, dit Saint Jérôme, en offrant des sacrifices intérieurs qui, partant d'un cœur contrit et humilié, ont seuls le pouvoir de toucher Dieu ²⁰ : ils firent des vœux, ils promirent de ne plus s'éloigner jamais de ce Dieu qu'ils avaient une fois reconnu et adoré.

Commentaire moral et mystique

« En abordant ce commentaire, dit Saint Jérôme ²¹, je prie ce Prophète, qui fut la figure du Sauveur, et qui, par les trois jours et trois nuits qu'il passa dans le ventre de la baleine, préfigura sa résurrection, d'obtenir pour moi une ferveur semblable à celle de la primitive Église, afin que nous méritions de voir le Saint Esprit venir vers nous. Puisque Jonas veut dire « colombe », et que la colombe est l'emblème du Saint Esprit, commentons donc la colombe prophétique au moyen de la venue de la vraie colombe vers nous. Je sais que les anciens interprètes, tant grecs que latins, ont dit bien des choses sur ce livre et, par tant d'investigations ont obscurci plutôt qu'éclairci le sens ; à tel point que leur interprétation même a besoin d'être interprétée, et que le lecteur les quitte beaucoup plus incertain qu'il ne l'était avant de les lire.

Nous n'ignorons pas quelle lourde tâche c'est que de rapporter à la figure – *intelligentiam* – du Sauveur tout ce qu'a fait le Prophète : quand il prit la fuite, quand il s'endormit, quand il fut descendu dans la mer, puis englouti dans le ventre de la baleine ; quand, après avoir été rejeté sur le rivage, il prêcha la pénitence ; quand il fut contristé à la vue du salut d'une ville immense, quand il trouva bon l'ombrage du lierre ; quand il fut réprimandé par Dieu pour avoir eu plus de souci d'une plante verte soudainement desséchée, que d'une si grande multitude d'hommes en passe de se perdre, et le reste, que je m'efforcerai d'expliquer.

Néanmoins, afin d'embrasser tout le sens de la prophétie dans une courte préface, je ne saurais trouver de meilleur interprète que le Seigneur Lui-même, qui inspira le Prophète et mit en relief dans ses serviteurs les linéaments de la vérité future. Voici ce qu'il dit aux Juifs incrédules à sa parole, quand ils refusaient de reconnaître en Lui le Christ, le Fils de Dieu : « *Les hommes de Ninive se lèveront au jour du Jugement contre cette génération, et ils la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas ; et cependant, il y a ici plus que Jonas* ²² ».

Plus loin cependant, dans le même prologue, Saint Jérôme nous prévient, d'une part, que le sens figuré ne se déroule pas dans le même ordre que le sens

²⁰ Ps. L, 18 : « *Vous ne ferez point vos délices des holocaustes. Le sacrifice qui vous est agréable est un esprit contrit* ».

²¹ Prologue sur Jonas.

²² Mt., XII, 41.

historique ; et d'autre part, que tous les traits de la prophétie ne sauraient s'appliquer au Sauveur.

À la lumière de ces enseignements, et en restant dans les limites posées par le saint Docteur, cherchons à pénétrer la signification profonde des principales scènes de l'aventure de Jonas, et à faire jaillir de cette obscurité des étincelles qui nous permettront de deviner à travers le Prophète, la personnalité du Christ.

Et d'abord, peut-on appliquer à Jésus, Notre Seigneur, la tentative de fuite de Jonas pour ne pas aller où Dieu l'envoyait ? Beaucoup d'auteurs, comme Théophylacte, nous l'avons dit plus haut²³, ont pensé que c'était impossible ; Notre Seigneur a été l'obéissance personnifiée : il a déclaré Lui-même *ne faire jamais que ce qui plaisait à son Père*²⁴. Comment dès lors imaginer qu'il ait pu, ne fut-ce qu'une fois, tenter d'esquiver ce qui lui était prescrit ?

Cependant, en analysant le comportement de Jonas, il n'est pas défendu d'y voir une figure destinée à nous faire mieux comprendre à quel point Jésus était vraiment homme, et combien ses désirs, ses impressions, ses réactions ressemblaient aux nôtres. En examinant cette histoire à la loupe, nous pouvons y déceler en particulier la force, chez lui, d'un sentiment dont nous avons déjà parlé, à propos de Samson et Dalila : son amour pour la nation juive.

Il est venu apporter la vérité et le salut, non seulement à son peuple, mais aussi aux païens, et à tout l'univers. Le cantique du vieillard Siméon ne nous laisse aucun doute à cet égard :

QUIA VIDERUNT OCULI MEI SALUTARE TUUM
 QUOD PARASTI ANTE FACIEM OMNIUM POPULORUM :
 LUMEN AD REVELATIONEM GENTIUM²⁵...

Le saint homme se réjouit d'avoir pu, avant de mourir, voir de ses yeux *l'instrument du salut universel*, le Sauveur que Dieu a préparé *devant la face de tous les peuples*, la lumière destinée à *éclairer les nations*.

Or, c'est un fait que Notre Seigneur, pendant sa vie terrestre, s'est consacré à peu près exclusivement à l'évangélisation des Juifs. Il a dit Lui-même à la Chananéenne : « *Je n'ai été envoyé que pour les brebis qui ont péri, de la maison d'Israël* »²⁶. Et il a prescrit à ses disciples de n'aller ni chez les païens, ni chez les Samaritains, mais de se réserver eux aussi pour les brebis qui ont péri, de la maison d'Israël²⁷.

Cherchons maintenant à comprendre le vrai sentiment qui porta Jonas à s'enfuir, et nous verrons qu'il est fort possible de le transposer sur Notre Seigneur.

« Il est dur d'entendre, écrit Rupert, et il ne semble pas possible d'attribuer au Sauveur ce qui est dit ici, que *Jonas s'enfuit hors de la face du Seigneur*. Mais si vous considérez l'intention qui le fit fuir, vous verrez que, même chez le Prophète, cette fuite n'était pas répréhensible, parce qu'elle avait

²³ Voir la *Préface*.

²⁴ Is., VIII, 29.

²⁵ Luc, IV, 18.

²⁶ Mt., XV, 24.

²⁷ Mt., X, 5. *In viam gentium ne abieritis, et in civitates Samaritanorum ne intraveritis ; sed potius ite ad oves quae perierunt domus Israel.*

pour cause la piété, non l'infidélité. De toute la tendresse de son affection, Jonas souffrait pour son peuple, pour la nation des Hébreux, parce qu'il savait que c'était pour la condamner que Dieu l'envoyait prêcher aux Ninivites. (En effet l'empressement de ceux-ci à se convertir à la parole d'un prophète – et d'un petit prophète – manifesterait clairement, par opposition, combien était inexcusable l'entêtement des Juifs à ne pas vouloir écouter ceux que le Seigneur leur envoyait, surtout quand c'étaient des hommes de la classe d'Élie ou d'Élisée). Jonas fuyait, non parce qu'il refusait de prêter son concours au salut des païens, mais parce qu'il redoutait la condamnation de sa race. Aussi sa fuite, bien loin de déplaire à Dieu, lui était-elle au contraire très agréable à cause de la grande piété (dont elle était le signe). Et ce qu'il fit en voulant *fuir de la face du Seigneur*, manifeste d'une certaine façon ce que devait faire un jour le Christ, d'une manière très louable. Jamais il ne s'est dérobé (à la volonté de son Père) par désobéissance ; mais par une miséricordieuse affection, il retarda pour un temps la condamnation de son peuple. Nous en avons pour preuve les larmes qu'il versa sur Jérusalem, quand il dit : « *Car si tu savais toi aussi...* »²⁸ Ces larmes montrent combien vraiment sa tendresse humaine aurait voulu écarter le jugement prononcé par la divinité, qui allait s'abattre sur sa nation. La foi chrétienne sait et doit savoir que de même qu'il y a dans l'unique et même personne du Christ deux natures, la divine et l'humaine, de même il y a deux volontés, deux opérations. Or, en l'occurrence, la volonté divine avait décidé d'abandonner la Judée, et de livrer Jérusalem au pouvoir des ennemis. La volonté humaine au contraire voulait sauver sa race, ainsi que la ville de Jérusalem, et leur épargner une fin misérable.

Ces deux volontés s'opposaient dans leurs désirs, comme Jésus Christ l'a montré au jardin de Gethsémani. Mais dans ces conflits, la volonté humaine se bornait à prier la volonté divine pour essayer de la fléchir : *Pater, si possible est, transeat a me calix iste...* ; sans cesser cependant de lui demeurer toujours soumise dans une obéissance absolue : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu*²⁹ ».

On le voit donc, la nature humaine de Jésus n'était pas un mythe. Jésus était vraiment homme, il aimait profondément le peuple dans lequel son Père l'avait fait naître. C'est Lui qui dira tout à l'heure par la bouche de Jonas : *Je suis un Hébreu...* Il était fier en effet d'appartenir à la race d'Abraham, cette race bénie de Dieu, qui avait donné au genre humain ses plus nobles figures : Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, les Prophètes, Saint Jean-Baptiste, Saint Joseph, les Apôtres, et par-dessus tout la Très Sainte Vierge. Il lui était affreusement pénible de penser que c'était elle qui, à la suite de sa prédication, allait devenir le peuple universellement méprisé, confiné dans le ghetto comme un pestiféré, astreint à porter visiblement le stigmate de la honte, pour l'avoir crucifié Lui, Jésus, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, le plus beau des enfants des hommes, l'honneur et la gloire de tout le genre humain.

Jonas, pour réaliser son dessein, s'embarqua sur un navire, et acquitta le prix du passage. Et Jésus, pour accomplir sa mission, monta dans la barque de Pierre, dont il fit la primitive Église : il prit avec Lui douze rameurs, et les paya

²⁸ Luc, XIX, 42.

²⁹ Mt., XXVI, 42.

du labeur qu'il leur imposa, non pas avec de l'or ou de l'argent, mais en les gratifiant du pouvoir de guérir les malades, et de chasser les démons ³⁰.

Bientôt cependant un grand vent s'éleva, qui menaçait de faire chavirer l'esquif, un vent de haine et de jalousie, tel qu'on n'en avait jamais vu, qui soulevait le peuple entier, et qui concentrait toute sa violence sur le Sauveur. Malgré la tempête, Jonas dormait au fond du navire, tandis que les matelots se croyaient perdus : et Jésus dormait à bord de la barque tandis que les Apôtres disaient : *Nous périssons*. Ce sommeil exprimait la paix profonde dont jouissait le Sauveur en l'intime de son âme, grâce à sa nature divine, au milieu des pires orages et des attaques les plus violentes.

Jonas disait aux matelots que le seul moyen pour eux d'apaiser la tempête et de se sauver, était de le jeter à la mer ; et Jésus expliquait à ses disciples que le salut du monde ne pouvait être assuré que par sa propre mort. Mais les Apôtres, comme les matelots, se refusent à l'admettre : ils sont prêts à tout pour épargner à leur Maître ce cruel supplice. Jésus cependant insiste : « Remets ton glaive au fourreau, dit-il à Simon Pierre : *ne faut-il pas que les Écritures s'accomplissent ?* » ; ce qui revenait à dire : « Laissez-moi, abandonnez-moi à mon sort, car seul mon sacrifice peut apaiser la colère de Dieu ».

Cette scène montre aussi – comme nous l'avons déjà signalé à propos de la fille de Jephthé ³¹ – ce qu'aurait pu, ce qu'aurait dû être la mort du Christ, si les Juifs s'étaient comportés à son égard comme les marins l'avaient fait envers Jonas ; si, devant sa détermination de mourir pour le salut du monde, ils avaient tenté l'impossible pour ne pas en venir à cette extrémité.

Malgré l'insistance du Prophète, ces braves gens n'osaient le mettre à la mer ; bien au contraire ils s'acharnaient, au prix d'efforts surhumains, à essayer de regagner la terre ferme pour se défaire de lui sans lui nuire. Ils préféraient s'exposer à périr eux mêmes, plutôt que de consentir à sacrifier un passager qu'ils avaient accepté à leur bord. Pourtant, ils étaient aux prises avec un péril immédiat, certain, brutal, dont seule sa présence était la cause. Au contraire, les Juifs, au moment de la Passion, n'auront à redouter qu'un péril lointain et peut-être imaginaire : « *Si nous laissons faire celui-ci, disent-ils, les Romains viendront et détruiront notre peuple...* » ; et cependant ils n'hésitent pas, pour s'en préserver, à verser le sang d'un innocent : jugeant préférable de voir périr un seul homme plutôt que toute leur nation ³². Au lieu de chercher à le sauver avec Pilate qui travaille en ce sens, ce sont eux qui réclament sa mort : « *Crucifige, crucifige eum !* » Les marins de Jonas supplient Dieu de ne pas leur demander compte de ce sang innocent ; et les Juifs appellent le Sang de Jésus Christ sur leur tête.

*

Au point de vue moral, cette histoire montre qu'il est impossible de se dérober à la volonté de Dieu. « Fugis, Athanasi, non effugies » : Tu fuis, Athanase, mais tu n'échapperas pas, disait l'évêque d'Alexandrie à Saint Athanase, qui s'était sauvé pour ne pas être élevé à l'épiscopat ³³. Jonas, en voulant échapper

³⁰ Cf. Act., V, 12-16.

³¹ Cf. *Josué et les Juges*, liv. II, ch. 8, p. 145.

³² Jo., XI, 48-49.

³³ Corn., p. 31.

à Dieu, vit tous les éléments se coaliser contre lui. Les vents se déchaînent et soufflent en tempête, la mer tourne sa fureur contre lui, les sorts le désignent à la vindicte publique, les hommes qui font tout pour le sauver sont contraints de l'abandonner, un monstre marin s'empare de lui, et le conduit de force là où il n'a pas voulu aller de bon gré.

Au contraire, le chemin assuré du bonheur et de la paix consiste pour l'homme à faire la Volonté de Dieu. Cette volonté souverainement bonne conduira chacun à ce qui est le meilleur pour lui, seulement elle le fait par des voies qui déroutent notre courte sagesse, et qui échappent à nos prévisions.

Extraits de Saint Jean Chrysostome **(5^E HOMÉLIE SUR LA PÉNITENCE)**

« À peine Jonas était-il monté sur le vaisseau, que la mer soulève ses flots et amoncelle ses vagues. Semblable à un esclave fidèle qui, surprenant un de ses compagnons d'esclavage en fuite, après avoir enlevé une partie des biens de son maître, ne se lasse pas de le poursuivre et d'inquiéter ceux qui seraient tentés de l'accueillir, jusqu'à ce qu'il s'en soit emparé et l'ait ramené à son maître, la mer surprenant et reconnaissant ce fugitif, suscite mille difficultés aux matelots, gronde, mugit et les menace, non de les traduire en jugement, mais de les engloutir avec le navire, s'ils ne lui livrent l'esclave de son maître. Que firent les matelots en cette occurrence ? *« Ils jetèrent à la mer la cargaison du vaisseau, mais il n'en était pas plus soulagé »* ³⁴. Le fardeau véritable restait encore tout entier, Jonas lui-même, qui accablait le bâtiment, non du poids de son corps, mais du poids de son péché ; car il n'est rien de si lourd et de si pesant que le péché et la désobéissance. À cause de cela Zacharie les compare à du plomb ³⁵ ; et David s'écrit à ce même propos : *« Mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête, et elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable »* ³⁶. Le Christ disait aussi aux hommes qui vivaient au sein du péché : *« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui succombez sous le faix, et je vous soulagerai »* ³⁷. C'était donc le péché qui surchargeait la nef et qui la menaçait d'une ruine totale. Quant à Jonas, il était enseveli dans le sommeil : non dans le sommeil d'une paix délicieuse, mais dans le sommeil pesant du chagrin ; non dans le sommeil du repos, mais dans celui de l'abattement. Les serviteurs bien nés comprennent vite leurs fautes. Ainsi en fut-il du Prophète : à peine eut-il commis sa désobéissance qu'il en comprit la gravité. Telle est la condition du péché : dès qu'il paraît au jour, il déchire l'âme à laquelle il doit l'existence, tout au contraire de ce qui arrive en vertu des lois naturelles à notre naissance. Tandis que notre naissance met un terme aux douleurs de nos mères, la naissance du péché inaugure les souffrances qui déchireront l'âme dans laquelle il a pris son origine.

Cependant le pilote s'approcha de Jonas et lui dit : *« Lève-toi, et invoque ton Seigneur et ton Dieu »* ³⁸. Son expérience lui indiquait que ce n'était pas là

³⁴ Jon., I, 5.

³⁵ Zach., V, 7.

³⁶ Psalm. XXXVII, 5.

³⁷ Mt., XI, 28.

³⁸ Jon., I, 6.

une tempête ordinaire, mais un fléau envoyé du Ciel, que les efforts des navigateurs seraient inutiles et que les ressources de son art ne conjureraient pas la violence des flots. Il fallait en ce moment la main d'un pilote plus puissant, de celui qui gouverne le monde entier ; il fallait le secours et la protection d'en haut. C'est pourquoi les matelots abandonnant les rames, les voiles et les cordages, au lieu d'occuper leurs bras à la manœuvre, les élevaient vers les cieux en implorant le Seigneur. La tempête persistant avec toute sa fureur, on consulta le sort, et le sort trahit le coupable. Néanmoins, on ne le précipita pas sur-le-champ dans les flots. Transformant le navire en tribunal, au milieu de ce fracas et de ce bouleversement horrible, comme si l'on eût joui d'un calme parfait, on permit au criminel de prendre la parole et de se défendre. L'instruction fut ouverte avec autant de soin que s'il eût fallu rendre un compte rigoureux de la sentence qu'elle devait amener. Prêtons l'oreille à ces questions aussi détaillées que celles de la justice. Quelle est votre condition ? demande-t-on à Jonas. D'où venez-vous ? Où allez-vous ? En quelle contrée êtes-vous né ? À quel peuple appartenez-vous ? Quoique la mer l'accusât de sa voix tonnante, quoique le sort l'eût désigné, malgré les mugissements accusateurs de l'une, et le témoignage formel de l'autre, on ne prononce pas encore d'arrêt. De même que, dans une cause régulière, après avoir entendu l'accusation, après que les témoins ont parlé, après que les preuves et les indices de la culpabilité ont été produits, les juges attendent cependant pour porter leur sentence que l'accusé ait confessé son crime ; de même ces matelots, ces hommes ignorants et barbares, observent cette marche de la justice ; et cela, en face du plus terrible danger, au milieu de vagues courroucées, quand la mer leur permet à peine de respirer, tant elle est furieuse et agitée, tant les bruits qui s'élèvent de son sein paraissent effrayants ! Pourquoi, mes bien-aimés, une disposition aussi favorable envers le Prophète ? C'était Dieu qui le permettait ainsi, et en le permettant, il enseignait à son envoyé la douceur et la mansuétude. « Imite la conduite de ces matelots, semblait-il lui crier. Tout ignorants qu'ils sont, une âme n'est pas à leurs yeux un objet de mépris, et ils hésitent à sacrifier une seule vie. Toi, au contraire, tu as exposé autant que tu le pouvais le salut d'une ville entière et de ses innombrables habitants. Quoiqu'ils connaissent la cause de leurs maux, tes compagnons de voyage ne se hâtent pas de te sacrifier, et toi, qui n'as rien eu à souffrir des Ninivites, tu les précipites dans la ruine et la désolation. Quand je t'ai ordonné de les ramener par ta prédication dans la voie du salut, tu n'as pas voulu m'obéir. Sans en avoir reçu l'ordre de personne, ceux-ci ne négligent aucun moyen pour te dérober au châtement que tu as mérité ». En effet, la voix accusatrice de la mer, la décision du sort, les propres aveux du fugitif ne précipitèrent pas sa mort : les matelots faisaient, au contraire, tout ce qui était en leur pouvoir pour ne pas l'abandonner, même après une faute aussi éclatante, à la violence des flots. Mais ceux-ci, ou plutôt le Seigneur ne le permit pas, afin que le monstre marin achevât l'œuvre des matelots, et ramenât le Prophète à de plus sages pensées. Jonas avait dit à ses compagnons : « Prenez-moi et jetez-moi dans la mer »³⁹. Et ces derniers voulurent regagner le rivage, mais la tempête remporta sur leurs efforts ».

³⁹ Jon., I, 12.

CHAPITRE 2

Ce que faisait Jonas dans le ventre du poisson

(JON., II)

« ET LE SEIGNEUR PRÉPARA UN GRAND POISSON, AFIN QU'IL AVALÂT JONAS. ET JONAS FUT DANS LE VENTRE DU POISSON PENDANT TROIS JOURS ET PENDANT TROIS NUITS ».

Nous ne nous attarderons pas à chercher ici à quelle espèce appartenait le poisson qui engloutit le Prophète. On a écrit des volumes sur ce sujet, qui n'ont pas fait avancer la question d'un pas. Fût-ce une baleine, un cachalot, une lamie, un monstre non classé ? Beaucoup de commentateurs inclinent pour un requin de l'espèce particulièrement vorace appelée *Squalus cascharias Linnaei* ; ce squalo abonde dans la Méditerranée, et dévore avidement tout ce qu'il peut saisir. On en a pêché un à l'île Ste Marguerite, qui pesait mille kilos, et qui avait un cheval dans le ventre ; dans un autre, on trouva un soldat avec son armure ¹.

Nous préférons pour notre part nous en tenir à la baleine, consacrée par la tradition populaire. Comment réussit-elle à avaler Jonas malgré ses fanons, et à lui faire traverser son gosier ? Comment put-elle le conserver trois jours dans ses entrailles, sans le broyer ni l'étouffer, ni le dissoudre et l'assimiler comme un aliment ordinaire ? Il est vain de s'arrêter à de pareilles questions. Il est évident qu'il y eut là un miracle, un très grand miracle, qui nécessita une intervention spéciale de Dieu, mais qui ne dépasse certainement pas sa toute-puissance. L'Écriture le donne clairement à entendre, quand elle dit ici que « Dieu PRÉPARA un grand poisson qui avala Jonas... » Si l'animal avait suivi son comportement normal, il est évident que Dieu n'aurait pas eu besoin de le préparer.

À peine le Prophète avait-il été lâché par les marins, qu'il vit arriver sur lui l'énorme bête, avide de l'engloutir. Mais au lieu de la mort, c'était le salut qu'elle lui apportait. Le premier effroi passé, Jonas se retrouva dans les entrailles du monstre, bien vivant, sans la moindre blessure, parfaitement sain de corps et d'esprit, aussi paisible et assuré que les trois compagnons de Daniel : Sidrach, Midrach et Abdénago, jetés par Nabuchodonosor dans la fournaise de Babylone. Et comme eux alors, il se mit à chanter :

« Dans ma tribulation, dit-il, j'ai crié vers le Seigneur et il m'a exaucé ; du ventre de l'enfer, j'ai crié, et vous avez entendu ma voix ». Il dit, non pas « je crie », mais « j'ai crié », remarque Saint Jérôme ; il

¹ Fillion, *La Sainte Bible*, t.VI, p. 458.

n'implore pas pour l'avenir, il rend grâces pour ce qui s'est passé, il nous montre qu'à l'instant même où, précipité dans la mer, il vit la baleine, sa masse monstrueuse, sa gueule énorme et béante qui l'engloutissait, il s'est souvenu du Seigneur et il a crié. *Il a crié* de toute son âme, sans que ses lèvres fissent entendre aucun son, vers Celui qui seul entend la voix du cœur de l'homme, et qui disait à Moïse : *Pourquoi cries-tu vers moi ?* alors que Moïse ne disait rien ².

Il compare le ventre de la baleine *au fond de l'enfer* pour exprimer l'horreur de sa position. Et il a crié de là pour nous montrer que, même dans les situations les plus désespérées, nous ne devons pas hésiter à recourir à la prière. Humainement parlant, il n'avait aucune chance de sortir du corps du monstre ; mais rien n'est impossible à la puissance et à la miséricorde de Dieu. Le Prophète le savait : c'est pourquoi il cria.

« *Vous m'avez jeté dans le fond, au cœur de la mer, et l'eau m'a environné de toutes parts* ». Vous m'avez jeté, non pas près du rivage, mais en pleine mer ; non pas à la surface de l'eau, mais dans la mâchoire d'un monstre qui m'entraînait au fond, en sorte que je n'avais aucun espoir raisonnable de m'en tirer, l'eau m'enveloppait de partout.

« *Et j'ai dit : Vous m'avez rejeté de devant vos yeux* ». Vous m'avez chassé, de devant vos yeux, comme un mauvais serviteur, indigné de demeurer en votre présence. Et ce n'était qu'un trop juste châtiment pour mon péché. Je me suis perdu. Je pensais : Dieu m'a abandonné, Dieu n'a plus aucun souci de moi, je suis condamné à mourir, ma vie est finie... Mais, me ressaisissant, j'ai espéré contre toute espérance. Je me suis dit : Non, Dieu ne m'abandonnera pas, *car Il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive*. Il ne me punit que pour m'amender. Je sortirai de ce poisson, j'en ai la ferme assurance, je reverrai Jérusalem, et votre Temple saint.

« *Les eaux m'ont enveloppé jusqu'à l'âme* », jusqu'à me faire perdre le souffle, jusqu'à m'étouffer : le mot hébreu *néphès*, dit la B. J., avant de signifier *l'âme*, semble bien avoir désigné le canal de la respiration. « *L'abîme m'environnait de toutes parts, la mer recouvrait ma tête* ». Le mot hébreu que la Vulgate rend ici par *pelagus*, et que nous traduisons par l'abîme, peut signifier aussi : *jonc*, ou algue de mer. Et la version chaldaïque dit de son côté : *mare carectosum*, une mer remplie d'algues. Le Prophète veut exprimer par là qu'il se sentait conduit au plus profond de l'eau, là où règne la végétation sous-marine ; « *jusqu'au fondement des montagnes* » : les hébreux croyaient en effet que les montagnes s'enracinaient dans la mer, comme les arbres dans le sol. « *Les verrous de la terre s'étaient fermés sur moi pour toujours* » : je me voyais pris dans ces profondeurs, comme un prisonnier dans un cachot d'où il ne pourra jamais sortir. « *Et pourtant, Seigneur mon Dieu,*

² Ex., XIV, 15.

vous préserverez ma vie de la corruption », c'est-à-dire la décomposition qui, normalement, l'attendait dans le ventre de la baleine³.

« *Tandis que mon âme était dans cette angoisse*, et que je me demandais ce que j'allais devenir, *je me suis souvenu du Seigneur* ». J'ai eu confiance que ma prière parviendrait jusqu'à vous, jusqu'au Temple saint, où vous demeurez dans le ciel.

« Alors que j'étais sans espoir de salut, commente Saint Jérôme, et que la fragilité de la chair, au milieu du ventre de la baleine, ne me permettait plus d'espérer sauver ma vie, ce qui semblait impossible s'est réalisé, grâce au souvenir du Seigneur. Je me voyais enseveli dans le ventre du cétacé, et il n'y avait plus pour moi d'autre espérance que le Seigneur. Nous devons conclure de là, selon les Septante, qu'au moment où l'âme quitte le corps et se dégage de ses liens, il faut tourner notre pensée uniquement vers Celui qui, soit que nous soyons dans notre corps, soit que nous en soyons sortis, est toujours le Seigneur. Dieu est miséricordieux de sa nature, et il est prêt à sauver par clémence ceux qu'il ne peut sauver selon la justice... »

Par contre, « *ceux qui gardent les vanités* de ce monde, qui s'attachent à elles comme à un précieux trésor, *perdent cette miséricorde* : ils ne l'utilisent pas, et ils la perdent *en vain*, en pure perte, parce que les biens dont ils font leur trésor, ne leur apportent pas la moindre compensation ».

« Voyez ici la grandeur d'âme du Prophète, continue Saint Jérôme : au fond de la mer, enveloppé d'une nuit perpétuelle, dans le ventre d'une bête énorme, il ne pense pas à son propre péril, il s'élève à des considérations générales sur la nature des choses : *Ils laissent perdre la miséricorde qui les aurait sauvés*. Bien qu'offensée, la miséricorde – sous laquelle nous pouvons entendre Dieu Lui-même – n'abandonne *pas ceux qui gardent les vanités* : elle ne se raidit pas contre eux, elle espère au contraire qu'ils lui reviendront. Ce sont eux qui, de leur propre mouvement, la délaissent alors qu'elle les attend, et qu'elle se propose spontanément à eux ».

« POUR MOI, JE VOUS OFFRIRAI DES SACRIFICES, AVEC DES CANTIQUES DE LOUANGE ; TOUS LES VŒUX QUE J'AI FAITS AU SEIGNEUR POUR MON SALUT, JE LES ACCOMPLIRAI ». Je vous offrirai des victimes et des hosties, comme le prescrit la Loi ; mais surtout je m'offrirai moi-même, par une obéissance attentive, une soumission constante à votre bon plaisir, et dorénavant je ne vous désobéirai plus, quoique vous me demandiez, afin d'obtenir de vous un jour, la béatitude éternelle.

« ALORS LE SEIGNEUR COMMANDA AU POISSON, ET CELUI-CI VOMIT JONAS SUR LE RIVAGE ». On montre encore aujourd'hui, à 11 kilomètres au Nord d'Alexandrette, entre la voie ferrée et la mer, un grand pan de mur en ruine, de calcaire blanc, connu des marins sous le nom de : *pi-lier de Jonas*. Selon une tradition locale, c'est là que le Prophète aurait

³ Ex., XIV, 15.

été déposé par la baleine. Cependant cette tradition ne saurait être tenue pour certaine, car il en existe d'autres sur le même événement.

Commentaire moral et mystique

Le sens mystique de ce deuxième chapitre nous a été donné par le Seigneur Lui-même dans l'Évangile : « *Sicut fuit Jonas in ventre coeti tribus diebus et tribus nocis, ita Filius hominis erit in corde terrae tribus diebus et tribus nocibus* »⁴. Il est permis cependant de se demander, à la suite de Saint Jérôme, comment Notre Seigneur a pu dire qu'il passerait *trois jours et trois nuits dans le sein de la terre*, puisque, mis au tombeau le Vendredi soir, il en sortit le dimanche avant le jour, y étant resté tout au plus trente-six heures. Voici l'explication que donne Saint Thomas sur ce sujet dans la *Somme Théologique*, et qui exprime l'opinion traditionnelle de l'Église :

« Il faut, dit-il, entendre ceci selon une manière de s'exprimer courante dans les Saintes Écritures, qui prend souvent la partie pour le tout : ainsi quelques heures seront dites : *une journée* (figure que Saint Jérôme appelle *synecdoque*). Notre Seigneur fut enseveli le Vendredi soir, un peu avant la tombée de la nuit : il passa donc quelques instants de ce jour, et la première partie de la nuit dans le tombeau. Dès lors, le principe que nous venons d'énoncer permet de dire qu'il y passa *un jour et une nuit*. Le Samedi, aucune difficulté : il y demeura 24 heures, soit un jour entier et une nuit entière. Le Dimanche, il y resta encore les dernières heures de la nuit, puis les premiers instants du jour ; ce qui suffit à faire *une nuit et un jour* ».

Même sanctionné par l'autorité de Saint Jérôme et de Saint Thomas, ce calcul nous paraîtrait bien arbitraire, si nous ne savions qu'il a une haute signification spirituelle, et qu'il condense toute l'histoire du monde en fonction de la Résurrection.

Le Vendredi Saint résume ce qui s'est passé sur la terre *avant* l'accomplissement de la Rédemption : il y eut d'abord un peu de jour, quelques instants de lumière : l'état d'innocence, le Paradis terrestre ; puis aussitôt, ce fut la chute et la nuit du péché qui dura des siècles. – Le Samedi figure le repos que prit le Sauveur dans la mort après avoir achevé l'œuvre du salut. C'est là cette *vere beata nox*, cette nuit vraiment bienheureuse, que chante la liturgie dans l'*Exultet*, et dont il est écrit *qu'elle sera lumineuse comme le jour*. Elle est à la fois nuit, par le repos, la paix qu'elle apporte à l'humanité, et jour, par la lumière qu'elle répand sur la terre. – Le Dimanche représente l'histoire du monde *après la Rédemption*. Elle commence dans la nuit, au milieu des ténèbres du paganisme qui règne encore partout ; mais bientôt, ces ténèbres seront chassées par la prédication des Apôtres, et un jour nouveau se lèvera sur les âmes, un jour qui n'aura pas de soir et ne connaîtra pas de déclin.

Abordons maintenant le cantique de Jonas. Parce qu'il renferme des expressions très semblables à celles que l'on trouve dans les Psaumes, en particulier dans le LXVIII^e, où l'auteur sacré dit avoir été, lui aussi, entraîné dans les profondeurs de la mer, roulé par la tempête, enveloppé par les eaux qui ont pé-

⁴ Mt., XII, 40. « *De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre du cétacé, ainsi le Fils de l'Homme sera dans le cœur de la terre trois jours et trois nuits* ».

nétré jusqu'à son âme, tandis qu'il criait vers Dieu, la critique contemporaine en déduit que le poème de Jonas est postérieur à celui du Saint Roi ; qu'il a été composé au moyen de centons cueillis à droite et à gauche et qu'il faut le situer vers l'époque d'Esdras et de Néhémie, c'est-à-dire au V^e siècle avant J.-C. ⁵.

Une telle opinion est inconciliable avec l'enseignement de Notre Seigneur : « *Sondez les Écritures, c'est de Moi qu'elles parlent* ». Si le Saint Esprit, auteur principal de la Bible, a suggéré aux écrivains de différentes époques, qui lui ont servi de scribes, des expressions toutes semblables, c'est précisément pour nous faire comprendre qu'à travers eux, c'est toujours la voix du Christ que nous devons chercher à entendre. Dans la détresse de David comme dans celle de Jonas, ce que perçoit l'âme vraiment chrétienne, qui sait écouter et ausculter la divine Parole, c'est l'angoisse du Sauveur à l'heure de sa Passion ; ce sont ses gémissements, ses plaintes, ses supplications, et aussi sa confiance inaltérable en son Père. Jonas qui, voyant la mort, sous la forme d'un monstre marin, se jeter sur lui pour l'engloutir, est la figure du Christ qui la vit soudain, hideuse, se dresser devant Lui au jardin des Oliviers. Alors dans sa détresse, dans sa tribulation, Lui aussi se mit à crier : *Mon Père, mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi...*

Et il fut exaucé : non pas que son Père l'ait arraché à la mort, pas plus qu'il ne délivra Jonas sur l'heure, de sa prison sous-marine, mais en ce sens qu'il lui accorda ce que le Sauveur désirait par-dessus tout, ce qui était l'objet de sa suprême angoisse : le salut du genre humain. « DU VENTRE DE L'ENFER, J'AI CRIÉ » : tandis que j'étais enchaîné dans ma Passion comme dans un enfer de malédiction, de haine et de souffrances, je ne cessai de crier vers vous ⁶, et « VOUS M'AVEZ EXAUCÉ », puisque j'en suis sorti trois jours plus tard, vainqueur et triomphant. « VOUS M'AVEZ JETÉ DANS LE FOND, DANS LE CŒUR DE LA MER ». Vous m'avez livré à la lie de l'humanité, à ce qu'elle a jamais produit de plus amer et de plus affreux, la faction du peuple juif qui s'est acharné à me faire mourir. « LE FLEUVE DE VOTRE COLÈRE M'A ENVELOPPÉ DE TOUTES PARTS. TOUS VOS BOUILLONNEMENTS ET TOUTES VOS VAGUES ONT PASSÉ SUR MOI » : tous les mouvements d'indignation suscités en vous par les péchés des hommes, toutes les punitions dont vous avez coutume d'user contre eux, ont déferlé sur moi.

« ET J'AI DIT : J'AI ÉTÉ REJETÉ DE DEVANT VOS YEUX ». Parce que j'ai pris sur moi les péchés du monde, j'ai attiré sur moi la malédiction que vous aviez annoncée dans la Loi pour celui qui serait attaché au bois ; et vous avez agi comme si vous ne me connaissiez plus. Quand j'ai crié sur la Croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* vous n'avez rien répondu. Aussi les assistants avaient beau jeu, sur le Calvaire, pour me tourner en dérision : *S'il est le Christ, l'élu de Dieu, disaient-ils, qu'il descende de la croix ! Puisqu'il met sa confiance en Dieu : que Dieu le délivre maintenant, s'il le veut* ⁷. Moi cependant, malgré les apparences, et malgré ma détresse intérieure, je savais, dans la profondeur de mon intelligence, que vous m'exauceriez. Je savais que je reverrais votre Temple saint, que je reprendrais ce corps qui est l'instrument du salut universel et la demeure par excellence de la divinité ici bas ; ce corps dont je disais : *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours* ⁸. Je savais que je

⁵ B. J.

⁶ Heb., V, 7 : *Cum clamore valido*.

⁷ Luc, XXIII, 35.

⁸ Jo., II, 19.

reverrais aussi la petite Église militante, dispersée à peine formée, et que je reverrais l'Église triomphante dans le ciel.

« LES EAUX L'ONT ENVELOPPÉ JUSQU'À L'ÂME », lorsque les Juifs ont décidé de me mettre à mort ; et « L'ABÎME M'A CERNÉ », lorsque Judas, cet abîme d'iniquité, m'a entouré avec la troupe mise à sa disposition. « L'EAU A RECOUVERT MA TÊTE », lorsque chez Caïphe ils m'ont accablé d'outrages et de soufflets, parce que j'avais osé montrer ma tête et dire que j'étais le Fils de Dieu. « JE SUIS DESCENDU JUSQU'À LA RACINE DES MONTAGNES », quand mon âme, se séparant de mon corps, est descendue dans les profondeurs des enfers. « ET LES VEROUS DE LA TERRE SE SONT FERMÉS SUR MOI POUR L'ÉTERNITÉ », lorsque, déposé dans le tombeau, scellé sous la grosse pierre, gardé par les soldats, mes ennemis ont pu croire que c'en était fait de moi pour toujours ; que jamais plus je ne les inquiéterais. Mais ils se trompaient bien : car « VOUS, SEIGNEUR MON DIEU, VOUS AVIEZ DÉCRÉTÉ QUE VOUS PRÉSERVERIEZ MA VIE DE LA CORRUPTION DU TOMBEAU », et que vous me ressuscitez pour une existence éternelle.

« TANDIS QUE MON ÂME ÉTAIT DANS L'ANGOISSE » ; tandis que je la sentais triste jusqu'à la mort, et que l'intensité de ma souffrance intérieure me faisait distiller une sueur de sang, « JE ME SUIS SOUVENU DE VOUS, SEIGNEUR » ; je me suis souvenu que j'étais descendu sur la terre pour faire votre Volonté, et non la mienne. Et votre Volonté, « C'ÉTAIT QUE MA PRIÈRE VIENNE JUSQU'À VOUS POUR ÉDIFIER VOTRE TEMPLE SAINT », c'est-à-dire que la prière qui monterait de mon cœur au milieu des souffrances de ma Passion, ramenât toutes les âmes dans les voies du salut, qu'elle en fit les pierres vivantes qui serviraient à construire la Jérusalem céleste.

« CEUX QUI GARDENT LES VANITÉS ONT LAISSÉ LA MISÉRICORDE » qui seule pouvait les sauver. Ceux qui gardent les vanités, ce sont les Juifs, obstinément attachés à la lettre de la Loi et à leurs cérémonies, alors que celles-ci, vidées de la foi au Messie, ne sont que des vanités sans consistance. Cet attachement les a rendus si complètement aveugles, qu'ils n'ont pas su discerner la présence de la divinité sous la sainte Humanité du Sauveur. Le miracle lui-même de la Résurrection les a laissés insensibles, ils ont cru pouvoir l'étouffer en donnant un peu d'argent aux gardes du tombeau. Mais c'est en vain que, pour conserver ces *vanités* : leur Temple, leurs cérémonies, leurs sacrifices, leur sacerdoce, ils ont méconnu la *miséricorde*, qui venait les sauver, refusé la grâce du salut, renié votre Christ : ils n'en ont pas moins tout perdu, et leur culte a sombré avec leur nation, quand les Romains s'emparèrent de Jérusalem et n'y laissèrent pas pierre sur pierre. « POUR MOI, JE VOUS OFFRIRAI DES SACRIFICES, AVEC DES CANTIQUES DE LOUANGE ; JE RENDRAI AU SEIGNEUR TOUS LES VŒUX QUE J'AI FAITS POUR MON SALUT ». Moi, cependant, malgré leur obstination irréductible, je ne cessai de vous rendre des actions de grâces et de chanter des cantiques de louange, pour le salut que vous avez accordé par moi aux nations.

« ALORS LE SEIGNEUR COMMANDA AU POISSON : ET CELUI-CI VOMIT JONAS SUR LE RIVAGE ». Cet ordre intime par Dieu à la baleine était la figure de celui qu'Il donnerait un jour à la mort, de rendre le Sauveur, injustement englouti par elle « afin, dit Saint Jérôme, qu'après être mort pour délivrer ceux qui étaient retenus dans les fers de la mort, Il les ramène en grand nombre avec Lui à la vie ». Le mot « vomit » souligne que la mort – comme la baleine – fut contrainte de le faire malgré elle.

CHAPITRE 3

La pénitence des Ninivites

(JON., III)

À peine Jonas, ainsi projeté sur le rivage avait-il eu le temps de se ressaisir, que la parole se fit entendre à lui pour la seconde fois : « *Lève-toi, disait-elle, va à Ninive la grande ville, et répète dans son enceinte la prédiction que Moi je te dis à toi* ». Jonas avait gardé de la tempête et de la baleine un souvenir trop cuisant pour s'exposer à renouveler l'expérience : sans hésitation, il partit en toute hâte dans la direction indiquée.

Ninive, où il avait ordre de se rendre, *était une grande ville de trois jours de marche*, c'est-à-dire qu'il fallait trois jours pour en faire le tour à pied. D'après l'Écriture, c'était l'une des plus anciennes cités du globe, et elle avait été fondée par un certain Assur ¹, fondateur de la puissance assyrienne, et plus connu des auteurs de l'antiquité sous le nom de Ninus ². Il s'était taillé en Asie un empire qui comprenait la Babylonie, l'Arménie, la Médie ainsi que les contrées situées entre la Méditerranée et l'Indus. Enivré de sa puissance, il voulut avoir une capitale qui fût, dit Diodore de Sicile, non seulement la plus grande ville de l'univers, mais la plus colossale qui se pût concevoir. Il choisit pour son emplacement la rive gauche du Tigre au confluent du Koushous, en face de la Mossoul moderne. Il lui donna la forme d'un rectangle, dont le grand côté mesurait 150 stades, et le petit, 90 ³. L'enceinte totale se développait ainsi sur un pourtour de 480 stades (soit 90 kilomètres environ). C'était une ville prodigieusement grande, comme nous l'avons expliqué dans la préface, *une ville à l'échelle de Dieu*, dit le texte des Massorètes. Elle renfermait en réalité dans une seule enceinte quatre agglomérations : Ninus, Resen, Chalé, et Rechoboth-Ir. Et cette enceinte, formée de remparts hauts de 30 mètres et assez larges pour que trois chars de guerre puissent y passer de front, assurait évidemment aux habitants une pleine sécurité.

Jonas, étant entré dans la ville, la parcourut en tous sens pendant une journée entière, clamant et répétant inlassablement la phrase que Dieu lui avait dite : « *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite !* »

Comment serait-elle détruite ?... Il ne précisait pas, il n'en savait rien lui-même. Mais il y avait dans le ton de sa voix une conviction tellement ferme, une autorité si absolue, que tous ceux qui l'entendaient en furent bouleversés. Brusquement, une émotion indicible s'empara de la ville en-

¹ Gen., X, 11.

² S. Épiphane, *Panarium*, ch. V.

³ La longueur du stade est de 185 mètres.

tière, un véritable ouragan de repentir se déchaîna dans ses murs. Les habitants comprirent que l'homme qu'ils avaient devant eux n'était ni un fou, ni un énergumène, ni un illuminé. C'était manifestement un serviteur de Dieu, et ce qu'il annonçait était très grave : une catastrophe terrible allait certainement s'abattre sur la cité, juste rétribution des désordres et des turpitudes qui la déshonoraient depuis des années. Alors, dans un bel élan, *ils crurent en Dieu*, dit l'Écriture (*in Deum*). Remarquons cette expression : l'auteur sacré ne dit pas qu'ils crurent à Dieu, c'est-à-dire à la vérité de ce que Dieu leur faisait annoncer par son Prophète. Ils crurent *en Dieu*. « Croire en Dieu, explique Saint Thomas, est plus efficace et signifie davantage que croire à Dieu ; c'est mettre en Lui non seulement sa foi, mais son espérance, et toute sa confiance, accompagnée d'amour ; c'est se livrer, avec tout ce que l'on possède, à sa Providence, tout lui abandonner, et s'en remettre à Lui seul du soin de son salut »⁴.

Les Ninivites, en croyant à la prédication de Jonas, crurent par le fait, d'abord, à Dieu, c'est-à-dire à sa toute-puissance et à la vérité de la menace qu'il leur adressait. Mais, en même temps, ils crurent *en Dieu* : avec cette intuition que donne la présence d'un danger imminent, ils pressentirent que le délai de 40 jours qui leur était départi, laissait place à la miséricorde. Si Dieu avait été décidé à les perdre inexorablement, le châtiment se serait abattu sur eux sans préavis, comme il était advenu jadis pour Sodome et pour Gomorrhe. Sous la colère qui tonnait, ils devinèrent la bonté qui se cachait, toute prête à intervenir s'ils lui en donnaient l'occasion. Alors, sans hésiter, ils commencèrent par jeter bas leurs idoles⁵, après quoi « *ils publièrent un jeûne public et se vêtirent de sacs depuis le plus grand jusqu'au plus petit* », afin d'expier par là leurs péchés de vanité et de sensualité.

« *La chose parvint jusqu'au roi* ». Ces mots montrent que le mouvement de repentance avait commencé par le peuple ; ce ne fut pas la conversion du monarque qui le déclencha. Un vent de remords et de repentir passa sur la ville : humblement, les habitants reconnurent leurs fautes, et résolurent de racheter leur conduite scandaleuse par le jeûne et la pénitence. La sincérité de ce sentiment ne saurait être mise en doute, puisque Dieu en fut touché et que, plus tard, dans l'Évangile, Notre Seigneur évoquera l'exemple des Ninivites pour faire honte à ses concitoyens.

« *La chose parvint donc jusqu'au roi...* » Quel était ce roi ?... Il n'est pas possible de le dire avec certitude. Certains interprètes ont vu en lui le célèbre Sardanapale, dont on sait qu'après un règne voué au luxe et aux plaisirs, assiégé par les Mèdes dans sa capitale et sur le point d'être pris, il se fit brûler sur un énorme bûcher avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors. D'autres prétendent que c'était Phul, dont l'Écriture fait mention à deux reprises : au IV^e Livre des Rois, où l'on voit Manahem, roi d'Israël,

⁴ *In Evang. Joannis*, c.VI, 29. Édit. Vivès, t. XX, p. 35.

⁵ Carth., p. 460.

acheter son concours pour affermir sa puissance ⁶, et au I^{er} Livre des *Paralipomènes*, où il envahit la Transjordanie ⁷. Certains archéologues l'identifient avec Rammannirar III, dont il est question dans les inscriptions, qui fut contemporain en effet de Jéroboam II, et donc de Jonas ⁸.

Quoi qu'il en soit, le roi alors régnant fut vivement impressionné en apprenant ce que clamait Jonas. « *Il se leva, descendit de son trône, dépouilla ses ornements royaux, se couvrit d'un sac, et s'assit sur la cendre* ». En hâte, il envoya des hérauts à travers la ville, pour publier en son nom, et avec l'approbation des principaux officiers de sa cour, car, dit Dom Calmet, dans les affaires de conséquence, il ne suffisait pas que le roi ordonnât : il fallait que les grands y concourussent ; alors les arrêts étaient irrévocables et les Ordonnances sans appel.

« *Que les hommes et les bêtes, les bœufs et les moutons ne prennent aucune nourriture : qu'on ne les mène pas dans les pâturages, et qu'ils ne boivent pas d'eau. Que les hommes se couvrent de sacs, et aussi les bêtes, et qu'ils crient vers le Seigneur avec force. Et que chacun revienne énergiquement de sa voie mauvaise* » et s'abstienne dorénavant des œuvres « *d'iniquité* » dont il se souille les mains. Qui sait si Dieu ne changera pas sa décision ? si sa colère ne s'apaisera pas en voyant que nous faisons ce que nous pouvons, s'il ne nous pardonnera pas, et nous ne périrons pas !

Ainsi le roi prenait l'affaire très au sérieux. Il demandait d'abord que tout le monde s'astreignît à une pénitence rigoureuse, tout le monde, y compris les animaux – non pas qu'il tint ceux-ci pour coupables, mais parce qu'il voulait donner à la ville entière un air de tristesse et de désolation : les mugissements et les plaintes des pauvres bêtes affamées devant leurs mangeoires vides, se joindraient aux gémissements de leurs maîtres, pour apitoyer la miséricorde de Dieu.

« Les Juifs, écrit D. Calmet, dans les calamités publiques, faisaient jeûner jusqu'aux enfants ; et encore aujourd'hui, dans les jeûnes commandés par la Loi, [ils les y obligent] dès l'âge de sept ans. Les Samaritains sont encore plus sévères : ils jeûnent et font jeûner leurs enfants dès qu'ils sont sevrés, pendant les 24 heures des jours de l'expiation solennelle. Ce qui paraît plus surprenant ici, c'est le jeûne des animaux. Nous n'en voyons nulle part la pratique parmi les Hébreux, mais nous en avons des exemples parmi les étrangers... On raconte que, dans les Canaries et au Pérou, on a coutume, lorsque la sécheresse est trop grande, d'enfermer les brebis et les chèvres, et de les faire jeûner jusqu'à ce que la faim les fasse crier. Ils s'imaginent que leurs bêlements frappent le Seigneur et l'engagent à donner de la pluie à la terre. Nous voyons dans les anciens (Homère, Hérodote, Plutarque ⁹, etc.) que souvent à la mort des

⁶ XV, 19.

⁷ VI, 26.

⁸ Fill.

⁹ À propos de Pélopidas. – Les Perses tondirent leurs chevaux en signe de deuil lorsque Masis-tios, leur général, périt à la bataille de Platée (Hérodote, IX, 24).

héros, on a fait jeûner les chevaux, on leur a coupé le crin. S. Jean Chrysostome remarque que, dans les funérailles des riches, on couvre leurs chevaux de sacs, ou d'étoffes grossières et qu'on les fait mener à la suite du convoi, pour attirer la compassion et les larmes des spectateurs »¹⁰.

Le roi cependant ne se contentait pas de cette pénitence spectaculaire. Il demandait aussi un sincère repentir des cœurs et un complet changement de vie. Mais il y joignait en même temps une magnifique confiance en la miséricorde infinie de Dieu, qui ne pouvait laisser insensible la tendresse du Père céleste. C'est pourquoi Dieu pardonna : *Il vit leurs œuvres*, dit l'Écriture. « *Il vit qu'ils étaient revenus de leurs voies mauvaises, et Il se repentit du mal qu'Il avait dit qu'Il leur ferait, et Il ne le fit pas...* »

Commentaire moral et mystique

La mission de Jonas à Ninive montre, contrairement à ce que pensaient les Juifs, que Dieu veut le salut de tous les hommes. Il le veut d'une volonté efficace, et quand Il voit chez eux des dispositions à recevoir la lumière, Il leur enverrait plutôt un Ange pour les instruire, que de les laisser dans les ténèbres de l'ignorance.

Au sens allégorique, le départ de Jonas pour la grande métropole païenne, après avoir passé trois jours dans le ventre de la baleine et en être sorti miraculeusement, représente la prédication du collège apostolique, sortant de la Judée après la mort et la résurrection du Sauveur pour commencer sa mission. La première prédication de l'Évangile, celle que le Christ accomplit par Lui-même, ne dépassa pas les frontières de la Judée, nous l'avons dit au chapitre précédent. Mais ensuite, les Apôtres, ministres du Verbe – comme Jonas –, portèrent la divine parole au milieu de la Gentilité. Et leur prédication consistait à dire aussi : *Encore quarante jours et Ninive sera détruite*, c'est-à-dire : « Profitez du délai de la vie présente que symbolise le chiffre quarante : Dieu vous le laisse pour faire pénitence. Quand le temps sera révolu, le dessein de Dieu s'accomplira inexorablement, le monde sera détruit dans un cataclysme sans exemple. Tous les hommes seront cités au tribunal suprême, et ceux qui auront vécu en impies seront précipités avec le démon et ses anges dans l'étang de souffre et de feu »¹¹. Or, tandis que les Juifs étaient demeurés insensibles et incrédules devant la prédication du Christ, les païens se convertirent en foule à la voix des Apôtres. La conversion commença par le bas, par les petites gens : le christianisme ne fut-il pas appelé d'abord une religion d'esclaves ? Mais elle monta rapidement et atteignit jusqu'au souverain. Le roi de Ninive peut être considéré comme une figure de Constantin le Grand qui, entendant la prédication chrétienne, non seulement avec les oreilles de son corps, mais avec celles de son cœur, *se leva de son trône*, reconnaissant que le vrai Maître du monde, c'était le Christ, le Seigneur Jésus et non pas César. *Il se dépouilla de son vêtement*, de ce caractère divin dont les empereurs étaient revêtus, *il s'affubla d'un sac et s'assit dans la cendre* quand il accepta humblement de se mettre au rang des catéchumènes et de subir la pénitence qui lui fut imposée. Si nous en croyons la tradition, lorsqu'il se présenta au Pape Sylvestre pour recevoir le baptême, le saint Pontife lui adressa l'admonition suivante :

¹⁰ Hom. III au peuple d'Antioche.

¹¹ Apoc., X.

« Il faut d'abord, Empereur, que vous jeûniez, que vous apaisiez Dieu par vos larmes, et que vous confessiez tous vos péchés. Déposez donc la pourpre et la couronne pendant sept jours. Retirez-vous dans le secret de votre palais et là, toutes portes fermées, prosterné à terre sur le sac et la cendre, faites pénitence dans les larmes. Ordonnez de fermer les temples des idoles, et de cesser les sacrifices en l'honneur de celles-ci »¹².

Par là, Rome fut sauvée : elle fut prise et ravagée par les Barbares, c'est vrai. Mais elle resta la capitale du monde en devenant le siège du Prince des Apôtres, la Mère et Maîtresse de toutes les Églises, la métropole du royaume de Dieu sur la terre.

La pénitence des animaux signifie que, non seulement les hommes raisonnables et cultivés se repentirent de leurs égarements, mais l'exemple des rois entraîna les bêtes de somme, ceux qui portent le fardeau de la vie au jour le jour, sans penser à rien ; les *bœufs*, ceux qui font valoir les biens de la terre, et les *moutons*, les êtres simples et dociles. Ils s'abstiennent alors de *goûter* au fruit défendu, à la saveur du péché ; d'aller chercher la nourriture de leur âme dans les *pâturages* de la délectation sensible.

EXTRAITS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME (5^e homélie sur la pénitence)

« Après avoir assisté à la fuite de Jonas, écoutez les aveux qu'il laisse échapper du sein du monstre qui l'a recueilli, car si cette punition est la punition de l'homme, ces accents sont les accents du Prophète. Dès qu'il eut été jeté à la mer, celle-ci le renferma dans le ventre d'un monstre comme dans une prison, et conserva sain et sauf ce fugitif pour le ramener à son maître. Il n'eut à souffrir ni de la fureur des flots qui se refermèrent sur lui, ni des étreintes du monstre encore plus redoutable qui le reçut dans ses flancs : il put se diriger plein de vie vers Ninive, instruit par cette obéissance de la mer et du monstre à une loi contraire aux lois de leur nature. Arrivé dans cette ville, il proclama aussitôt la sentence, comme s'il eût donné connaissance d'une lettre royale où il se fût agi d'un châtimement. « *Encore quarante jours, cria-t-il, et Ninive sera détruite* »¹³. À ce cri, loin d'y répondre par l'incrédulité ou par l'insouciance, les Ninivites se précipitèrent tous vers le jeûne ; les hommes aussi bien que les femmes, les esclaves aussi bien que leurs maîtres, les princes aussi bien que les sujets, les jeunes gens aussi bien que les vieillards et les enfants. Les animaux dépourvus de raison y furent même soumis. Partout le sac, partout la cendre, partout les gémissements et les larmes. Celui-là même dont le front était ceint du diadème descendit les degrés de son trône, se revêtit d'un sac, se couvrit de cendre, et arracha la ville au péril qui la menaçait. Spectacle inouï, le sac succédant à la pourpre ; ce que la pourpre ne pouvait faire, le sac le faisait ; ce que le diadème ne pouvait accomplir, la cendre l'accomplissait.

Voyez-vous si j'ai raison de vous dire que nous n'avions point à craindre le jeûne, mais l'intempérance et la débauche ? C'est l'intempérance et la débauche qui ébranlèrent Ninive jusque dans ses fondements, et qui la mirent sur le penchant de sa ruine : c'est le jeûne qui la raffermir et qui la préserva de sa chute ».

¹² Surius, *Vies des saints*, 31 décembre, p. 996.

¹³ Jon., III, 4.

CHAPITRE 4

Une prophétie qui fait long feu

(JON. IV)

Jonas, une fois sa mission accomplie, s'était hâté de sortir de Ninive, afin de n'être pas englobé dans la catastrophe qu'il avait annoncée. Ayant pris la direction de l'Est, il gagna une petite colline d'où son regard pouvait embrasser toute la ville. Il y construisit une cabane de branchages, et attendit l'événement. Mais les jours passèrent : et rien ne se produisait. L'échéance de la quarantaine fut franchie sans que Ninive eût subi le plus petit dommage. Alors notre homme fut saisi d'une grande affliction, et il se fâcha : ce qui ne veut pas dire qu'il se mit vraiment en colère contre Dieu – nous l'entendrons au contraire tout à l'heure prier avec une familiarité naïve et presque caressante – ; mais il fut consterné à la pensée qu'il allait faire figure d'illuminé, de faux prophète, de charlatan, et que la parole authentique de Dieu, publiée par lui en toute vérité, serait exposée au mépris et à la dérision des païens : « Je vous en prie, Seigneur, dit-il, avec une candeur confiante, laissez-moi vous exposer ma peine et mon embarras. N'est-ce pas là ce que j'ai pensé tout de suite quand j'ai reçu, dans mon pays, votre ordre de mission ? J'ai bien prévu ce qui allait arriver et c'est pour cela que j'ai pris les devants en partant pour Tharsis. Je sais en effet que vous êtes un Dieu clément et miséricordieux, patient, plein de compassion, toujours prêt à pardonner aux hommes leur malice. J'ai pressenti tout de suite qu'à cause de ce penchant à la pitié, qui est le fond de votre nature, vous n'exécuteriez pas la menace que vous me chargiez d'annoncer, sans vous soucier de la situation ridicule où vous alliez me mettre par votre clémence. Maintenant, Seigneur, vous comprenez bien qu'il m'est impossible de survivre à une telle humiliation. Je serai la risée de la foule, tout le monde fera des gorges chaudes sur mes prétentions à jouer au Prophète. Et le mépris dont je serai l'objet rejaillira sur vous et sur tous ceux qui annoncent votre parole. Je vous en conjure donc, Seigneur, retirez dès maintenant mon âme de mon corps, parce que la mort m'apparaît désormais comme bien préférable à la vie ».

Ainsi jadis Moïse avait supplié Dieu de le faire mourir, plutôt que de le laisser aux prises avec les récriminations continuelles de son peuple ¹. Ainsi devait, plus tard, parler Saint Paul, découragé par les difficultés de son apostolat ².

¹ Num., XI, 15.

² II Cor., I, 8.

Dieu cependant reprit doucement son serviteur : « Crois-tu, lui dit-il, que ta colère soit raisonnable ? et qu'il soit juste de t'indigner ainsi, parce que j'ai fait grâce à des hommes qui ont reconnu leur faute et s'en sont repentis ? »

Mais l'argument n'eut pas de prise sur Jonas, qui continua à bougonner dans sa cabane. Cependant, les habitants de Ninive, ne se doutant nullement des sentiments qui s'agitaient en lui, pourvoyaient généreusement à sa subsistance, le suppliant de prier pour que la catastrophe leur fût épargnée ; car ils ne doutaient point que ce fût un homme de grande vertu³. Comme il souffrait terriblement de la chaleur, qui était étouffante, Dieu en profita pour lui donner une petite leçon de choses. Il fit naître miraculeusement *un lierre, pour faire ombre au-dessus de sa tête et le protéger contre cette température de four*. Le miracle consista en ceci, que le lierre, qui normalement ne peut s'élever au-dessus du sol sans l'aide de soutiens et de tuteurs, monta tout seul en une nuit, et couvrit le Prophète d'un feuillage assez dense pour le défendre efficacement contre les ardeurs du soleil. Tous ceux qui ont eu l'occasion de voyager sous des chaleurs tropicales savent quelle délicieuse sensation de fraîcheur procure alors la ramure du plus modeste arbrisseau. Jonas appréciait donc beaucoup ce soulagement inattendu, et il demeurait là, se demandant ce qu'il allait devenir, et si sa prophétie se réaliserait enfin.

Mais, le lendemain, au petit jour, le Seigneur envoya *un ver qui piqua le lierre à la racine, et celui-ci s'affaissa, desséché*. Bientôt le soleil se leva implacable, comme à son ordinaire, et par surcroît, un vent chaud et brûlant se mit à souffler, qui rendait l'air irrespirable. Jonas en fut tellement incommodé qu'à nouveau il supplia Dieu de le retirer de ce monde, où la vie n'était vraiment plus possible pour lui.

« Crois-tu vraiment, demanda le Seigneur, que tu aies raison de t'indigner ainsi, parce qu'un lierre s'est desséché ? » – « Oui certes, répondit le Prophète, j'ai bien raison d'être en colère, et je le serai jusqu'à ce que je meure ! » – « Avoue, répartit le Seigneur, que tu n'es pas raisonnable. Tu te chagrines parce qu'un lierre, un malheureux végétal sans âme, qui est né en une nuit, est mort en une nuit, alors qu'il ne t'a coûté aucune peine pour le faire pousser ? Et tu voudrais que Moi, j'assiste indifférent à la ruine de cette immense cité qui compte sans doute bien des pécheurs et des gens qui ne méritent aucune pitié, mais où l'on trouve aussi *plus de cent vingt mille hommes qui sont incapables de distinguer leur droite de leur gauche, sans compter la multitude* de ceux qui vivent comme des animaux ? »

Les hommes qui ne savent pas *distinguer leur droite de leur gauche* sont ceux qui sont incapables de discerner par eux-mêmes le

³ D'après Carth., p. 464.

bien du mal ; de faire le départ entre le chemin qui conduira à *la droite du Christ* et celui qui aboutira à *sa gauche*, le jour où il viendra, dans tout l'éclat de sa Majesté, pour juger les vivants et les morts ⁴.

Et la *multitude des animaux* désigne la masse des travailleurs qui accomplissent ponctuellement le labeur quotidien, mais dont les yeux sont invariablement tournés vers la terre, comme ceux des quadrupèdes, parce que jamais ils ne pensent à autre chose qu'à la vie présente, jamais leur cœur ne jette un appel ou un regard de désir vers le ciel.

Le Livre de Jonas s'arrête sur cette parole où Dieu laisse entrevoir les trésors de miséricorde qu'il tient en réserve pour la foule des petites gens qui, même dans le paganisme, sont fidèles chaque jour à leur devoir d'état.

Le Prophète ne nous dit rien de ce qui lui advint ensuite. Si nous en croyons Saint Éphrem, les habitants de Ninive, lorsqu'ils virent que leur ville avait été épargnée, ne doutant pas que leur salut ne fût dû à ses prières, le comblèrent d'honneurs et de présents. Le roi ouvrit pour lui ses trésors, et le fit conduire à travers les rues et les places sur son propre char. Puis, comme le Prophète avait hâte de rentrer en son pays, il lui donna une escorte d'honneur, qui devait le protéger durant la route et lui assurer un gîte convenable à chaque étape. Mais lorsqu'on approcha de Jérusalem, Jonas embrassa les hommes qui la composaient et les congédia en leur donnant sa bénédiction. Ils eurent beau le supplier de les autoriser à entrer avec lui dans la Ville Sainte, il ne voulut point y consentir : il redoutait trop en effet la scandaleuse impression qu'ils auraient ressentie, en voyant l'immoralité s'étaler ouvertement dans les rues, et les statues d'idoles se dresser dans tous les coins de cette Cité qui se faisait gloire d'être la seule à posséder le Temple du Dieu Vivant.

Quant à Ninive, la grâce que lui mérita sa courageuse pénitence, ne fut hélas ! qu'un sursis de quelques dizaines d'années. Lorsque la crainte provoquée par les menaces du Prophète se fut émoussée, ses habitants retournèrent, comme le chien de l'Écriture, à leur vomissement, et les générations nouvelles ne cessèrent de s'enfoncer toujours plus avant dans les désordres qui avaient attiré sur leurs pères la colère de Dieu.

En 747, c'est-à-dire soixante ans environ après l'histoire que nous venons de raconter, les Mèdes qui, jusque-là, reconnaissaient la suzeraineté de Ninive, refusèrent de payer le tribut auquel ils étaient astreints et, conduits par leur chef Arbacès, vinrent mettre le siège devant la ville. Celle-ci, après avoir résisté longtemps, faiblit enfin et elle alla succomber, lorsqu'une circonstance imprévue la sauva. Une brusque invasion des Scythes franchissant le Caucase, obligea les

⁴ Mt., XXV, 31.

Mèdes à lâcher la proie qu'ils croyaient déjà tenir et à courir au-devant de cet adversaire inattendu.

Mais ce second répit ne fut pas plus efficace que le premier. La menace restait suspendue au-dessus de la ville, et la perversion des habitants en rendait chaque jour l'exécution inévitable. Le vieux Tobie, qui s'y trouvait encore à cette époque, comprenait que la redoutable échéance ne tarderait sans doute plus beaucoup. Aussi, quand il se vit près de mourir, il appela son fils et lui dit : « Mon fils, prends tes enfants et va-t'en avec eux en Médie, car je crois tout ce qu'a dit sur Ninive le Prophète Jonas : elle sera détruite »⁵.

Elle le fut en effet, et sans merci. Vers l'année 611, Nabopolassar, roi de Babylone, et Cyaxare, roi des Mèdes, s'allièrent pour marcher contre elle. Vaincus en rase campagne, les Assyriens s'enfermèrent derrière leurs remparts, et résistèrent longtemps – plusieurs années, dit-on – avec l'énergie du désespoir. Mais enfin ils furent réduits à l'extrémité, et Ninive succomba. Son roi, Sinsharishkoun, que la légende a confondu avec Sardanapale, se brûla dans son palais, avec ses femmes, ses serviteurs et ses trésors, plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi. Les Babyloniens auraient voulu respecter la ville, parce que ses dieux étaient communs avec les leurs : mais les Mèdes, n'ayant pas les mêmes scrupules, se livrèrent à une destruction si impitoyable que, deux siècles plus tard, on ne connaissait même plus le lieu où s'était dressée Ninive. Lorsque Xénophon, au cours de la retraite des Dix Mille, campa près des ruines de ses remparts, ni lui ni ses hommes ne soupçonnèrent qu'ils avaient devant eux tout ce qui restait de l'illustre métropole dont les rois, pendant vingt générations, avaient été les maîtres tout-puissants de l'Asie⁶.

Commentaire moral et mystique

Le commentaire spirituel de ce chapitre est particulièrement subtil, et il risque de provoquer le ricanement (*cachinnus*, dit Saint Augustin), de ceux qui préfèrent l'ironie des sceptiques à la divine science des Pères de l'Église. Nous le donnerons cependant brièvement, tel qu'il ressort d'une lettre de l'Évêque d'Hippone⁷.

Jonas tient, dans cette scène, un rôle ingrat. Il représente le peuple juif, se désolant et s'irritant de voir que les nations païennes sont appelées comme lui au salut et au royaume de Dieu, alors qu'il considérait cette vocation comme un privilège à lui réservé. Au lieu de s'associer à la vague de pénitence qui bouleverse toute la ville de Ninive, c'est-à-dire au mouvement de conversion dé-

⁵ Tob., XIV, 4 (d'après les Septante).

⁶ *Anabase*, I, III, ch. IV. Ninive y est désignée sous le nom de Mespila.

⁷ Ep. CII (2^e série) à Deogratias ; Pat. lat., t. XXXIII, c. 383 et ss.

clenché dans le monde païen par la prédication des Apôtres, il demeure, solitaire et dépité, dans sa petite hutte, sur la montagne.

Ce fragile abri représente la religion juive, laquelle n'était qu'une demeure provisoire, tandis qu'il était réservé à l'Église d'être la maison de pierres aux fondements inébranlables. Et le lierre, qui protège le Prophète contre les ardeurs du soleil, figure les promesses de l'Ancien Testament ; sous lesquelles le peuple juif s'abritait contre l'ardeur des persécutions et des épreuves qu'il avait à subir ici-bas. Elles lui donnaient un peu d'ombre, *l'ombre des choses futures*, dit Saint Paul⁸. N'était-il pas rassurant et rafraîchissant pour lui d'entendre les prophètes lui annoncer un empire universel, au temps où viendrait le Messie ? Daniel, par exemple, lui promettre un « *royaume qui ne serait jamais détruit, qui subsisterait éternellement* », et lui montrer le *Fils de l'Homme* conduit devant l'*Ancien des jours*, pour recevoir de lui pouvoir, honneur et autorité sur toutes les nations⁹ ?

Le Psalmiste lui parlait d'un « *Fils de roi* » c'est-à-dire d'un descendant de David dont la domination s'étendrait d'une mer à l'autre, depuis le Jourdain jusqu'aux extrémités de la terre ; auquel tous les rois rendraient hommage et dont tous les peuples deviendraient tributaires¹⁰.

Les textes abondent dans l'Ancien Testament, qui laissaient ainsi entrevoir à Israël une ère de prospérité inouïe, où la richesse et la gloire déferleraient sur lui, jaillissant à flots pressés de la faveur divine comme d'une source intarissable. Tout cela, il le concevait dans une perspective terrestre, dans le déroulement de son histoire ici-bas, sans en pressentir la signification surnaturelle.

Tant que dura la nuit, qui enveloppait le monde depuis la malédiction originelle, l'ombrage demeura verdoyant et Israël s'y trouvait bien. *Mais un matin, un ver* se leva. Ce *matin*, ce fut le jour où s'accomplit le mystère de l'Incarnation ; où les premiers rayons du Soleil de justice, dissipant les ténèbres de l'ignorance, commencèrent à montrer en quel sens il fallait entendre les promesses des prophètes. Quant au Ver, il n'est autre que Celui qui a dit de Lui-même : *Ego sum vermis et non homo*¹¹.

Le Christ en effet s'est comparé à ce misérable petit rampant pour nous montrer jusqu'où Il voulait pousser les vertus d'humilité et de douceur, qu'Il a choisies comme ses caractéristiques. Le ver de terre symbolise la première, parce qu'il occupe le plus bas degré sur l'échelle des vivants ; et la seconde, parce qu'il est incapable d'opposer une résistance quelconque à qui veut le ployer ou l'écraser. À son image, Jésus s'est laissé souffleter, flageller, couronner d'épines, percer de clous, élever sur la Croix, sans esquiver un geste de défense.

Mais ce *ver*, dès le matin où il apparut sur la terre, attaqua et dessécha l'arbuste qui abritait Jonas : parce que le Christ, en prêchant le royaume des cieux, en y appelant l'ensemble des nations, réduisit à néant toutes les espérances de gloire terrestre sous lesquelles s'abritait Israël. Depuis lors, le peuple juif, privé de roi, de prêtres et de sacrifices, dépité des succès de l'Évangile, gémit sous l'ardeur des persécutions dont il est l'objet, comme le

⁸ Coloss., II, 17.

⁹ II, 44 ; VII, 13-14.

¹⁰ Ps. LXXI, 8-11.

¹¹ Ps. XXI, 7 : « *Je suis un ver de terre et non un homme* ».

Prophète se lamentait sous les rayons brûlants du soleil, au lieu de se réjouir en voyant la conversion des Ninivites.

Laissons les païens, laissons les sceptiques et les infidèles rire de cette interprétation, mais prions plutôt le divin *Ver de terre* qu'Il daigne nous piquer, nous dessécher nous aussi, comme l'arbuste de Jonas, afin de détruire en nous tout ce qui est terrestre, tout ce qui est charnel, tout ce qui nous attache aux biens et plaisirs d'ici-bas.

Cependant, si nous revenons au sens littéral, nous devons nous assurer que le vrai motif de la tristesse de Jonas fut, non pas le démenti infligé par les faits à sa prophétie, mais la preuve accablante de l'endurcissement et de l'aveuglement de ses compatriotes, que lui donna par contraste l'empressement des gens de Ninive à se convertir. Les Juifs avaient eu beau entendre Élie, puis Élisée, les exhorter à la pénitence pendant des années, et confirmer leurs dires par des miracles extraordinaires, ils n'avaient pas voulu les écouter. Les Ninivites, au contraire, entendirent Jonas, un étranger, qui n'était pas de leur pays, dont le prestige était loin d'égaliser celui des précédents, qui n'avait à son actif que d'avoir échappé miraculeusement à la mort : et aussitôt ils avaient acquiescé à sa parole, donnant des signes non équivoques de repentir.

La tristesse de Jonas était donc une image de celle qui devait accabler plus tard l'âme du Sauveur, puis celles de ses Apôtres, de Saint Paul en particulier, à la pensée du sort que se préparait le peuple élu par son invincible obstination ; tristesse que Jésus a exprimée d'une façon si poignante quelques jours avant sa Passion : « *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes fils, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! Voici que votre maison vous sera laissée déserte* »¹², c'est-à-dire : Voici que le Temple qui était la demeure de Dieu, la gloire et la sécurité de votre nation, sera déserté par Lui et par les Anges, vous laissant ainsi sans défense, sans protection, sans rempart, contre l'armée romaine qui viendra vous assiéger et vous anéantir !

Hymne de Romanos le Mélode

L'hôpital du repentir est ouvert à toutes les maladies morales : venez, hâtons-nous d'y aller, et d'y prendre de la vigueur pour nos âmes. C'est en lui que la pécheresse a retrouvé la santé, en lui que Pierre s'est délivré du reniement, en lui que David a réfréné la souffrance de son cœur, en lui que les Ninivites ont été guéris. N'hésitons donc pas, levons-nous, montrons notre blessure au Sauveur et laissons-nous panser. Car il surpasse tout désir dans l'accueil qu'il fait à notre repentir.

Jamais aucun salaire n'est exigé d'un seul de ceux qui vont à lui, car ils ne pourraient offrir un cadeau de même valeur que la cure. Aussi ont-ils retrouvé gratuitement la santé, mais ils ont donné ce qu'ils pouvaient donner : au lieu de cadeaux, des larmes, car ce sont là pour le Libérateur de précieux objets d'amour et de désir. Témoins la pécheresse ainsi que Pierre, David et les Nini-

¹² Mt., XLI, 37.

vites, car c'est en apportant seulement leurs gémissements qu'ils sont allés aux pieds du Libérateur, et il a reçu leur repentir.

Les larmes sont souvent plus fortes que Dieu, si l'on peut dire, et lui font véritablement violence : car le Miséricordieux se laisse avec joie enchaîner par les larmes, par les larmes de l'esprit du moins, non par celles du corps, dont les chagrins sont la cause : nous pleurons les morts, nous larmoyons sur nos maux, car la chair est une boue qui ruisselle sans fin. Pleurons donc du cœur, de la manière par laquelle les Ninivites, grâce à la contrition, ont ouvert le ciel et ont été vus du Libérateur, qui a reçu leur repentir.

Que notre esprit médite sur eux, car ils font le sujet que nous avons à traiter ; occupons-nous à écouter ce qu'ils ont fait. Après cet effrayante proclamation qu'avait proclamée Jonas devant ce peuple intempérant, après cette menace qu'on ne pouvait ni soutenir ni conjurer, proclamée d'avance par le Prophète, les Ninivites, en ouvriers habiles, s'empressèrent de consolider la cité que les mauvaises actions avaient ébranlée, en prenant pour fondation, non la pierre, mais un sûr rocher : le repentir.

Ayant lavé sa souillure dans des flots de larmes, ils l'ornèrent toute de leur prière, et Ninive convertie plut au Miséricordieux. Car elle présenta aussitôt la beauté de son cœur à celui qui sonde les cœurs, et couvrant de cendre sa chair enlaidie par le sac, elle se frotta de l'huile des bonnes œuvres, et, parfumée de jeûne, elle retourna à son ancien mari et s'attacha à lui, de sorte que l'époux embrassa son repentir.

Son roi – un sage –, jouant le rôle de paranymphe, ordonna alors à toute la ville de se revêtir de vertu ; il la para donc comme une épouse et il préparait les bêtes de somme et les troupeaux comme pour les apporter en dot, disant : *« Je t'offre tout : réconcilie seulement, mon époux, mon Dieu, mon sauveur, fais rentrer en grâce celle qui s'est prostituée, qui a trahi le commerce immaculé de ta pureté : car voici que, dans son amour, elle t'offre en présent le repentir. »*

Voix des bêtes qui réclament leur pâture ! J'ai ordonné à tous les animaux comme à tous les hommes de jeûner jusqu'à ce que tu nous rendes ton amour. Si moi, le souverain, j'ai péché, frappe-moi seul et prends en pitié tous les autres. Mais si nous avons tous failli, écoute la voix de tous, les mugissements des bœufs et des moutons et la supplication des hommes. Que vienne seulement ton secours, et toute terreur est dissipée. Aucune crainte ne nous effraie, si tu reçois le repentir que nous t'offrons.

Celle qui a secoué ton joug de son col, bon Sauveur, se jette à tes pieds et s'empresse de le reprendre. Ninive, la rebelle, se jette à tes pieds et moi, roi misérable et ton misérable serviteur, puisque je suis indigne du trône, je m'assieds sur de la cendre. Puisque j'ai insulté la couronne, je répands sur moi la poussière. Puisque je ne mérite pas la pourpre, j'ai revêtu un sac et j'ai éclaté en lamentations. Ne me méprise donc pas, jette un regard sur nous, mon Sauveur, et accueille notre repentir.

Qu'y gagnerais-tu si tu anéantissais Ninive, ô seul impeccable ? La poussière peut-elle proclamer ta louange dans les enfers ? C'est pourquoi nous, les vivants, nous te cherchons : ce que tu es, montre-le à tes esclaves. Tu es pitoyable, miséricordieux : prends-nous en pitié, fais-nous miséricorde. Ne fais

pas de nous le souffre-douleur de nos ennemis. Que nous ne soyons pas un objet de haine comme les Sodomites ! Que ta ville ne devienne pas soudain la risée de mes ennemis, mais, dans ta miséricorde, reçois aujourd'hui notre repentir.

Ninive, nef en perdition qui a perdu tout espoir de vie, crie et implore le libérateur de tous, qu'il te rende sa droite, car moi qui te gouverne, je ne suis pas écouté : c'est que les péchés de tous apparaissent en moi seul. Voilà pourquoi tu dois crier : peut-être cédera-t-il à tes prières, peut-être se laissera-t-il mieux fléchir par tes larmes. Pleure, jeune femme, pleurez, jeunes gens, pleurez, l'adolescent comme la vierge, et vous, vieillards, et vous, petits enfants. À la face du Seigneur, offrons notre repentir ».

Ayant ainsi légiféré, le roi très sage et digne de toute louange trouva la ville aussi obéissante qu'il le désirait. Le nourrisson refusa le sein, les enfants qui avaient péché renoncèrent aux plaisirs, les femmes tinrent le mariage pour respectable et gardèrent leur couche sans souillure ; tous les jeunes gens et les vieillards ensemble, par des prières, des processions, des jeûnes, des bonnes œuvres, courbèrent le dos, et les voyant agir ainsi, Dieu accueillit leur repentir.

Et pour que nous connaissions le plus grand bien, l'Écriture ne dit pas seulement qu'ils se mortifièrent, elle ne raconte pas seulement qu'ils usèrent de jeûnes et du sac, mais ce qu'ils firent ensuite. Chacun cria vers le Seigneur sans relâche ; ils revinrent à celui qu'ils avaient fui, car ils ne trouvèrent personne d'autre qui se laissât ainsi toucher, qui se repentît des maux, qui fût heureux de sauver, qui aimât racheter et libérer, qui fût disposé à la clémence et accueillit leur repentir.

Aussitôt qu'il vit cela, Jonas se dessécha de chagrin, disant : *« Je ne disais pas que tu aurais pitié et que tu ne tuerais point, ami de la vie. C'est pour cela que je m'empressais de fuir : non pas pour que tu ne m'envoies point ici, mais pour ne pas mentir. Et si j'ai perdu courage, ce n'est pas parce que tu m'as sauvé, mais je demandais ceci : « De même que j'ai été le héraut de ton premier message, puissé-je être aussi jugé digne de celui-ci ! » Mais j'ai été le héraut de ta colère et non de l'absolution. Je suis un serviteur dur ; toi, tu es doux et tu aimes le repentir.*

Accorde-moi une seule goutte de tes miséricordes, puisque je suis ton serviteur : prends mon âme, car il vaut mieux pour moi mourir, que vivre ». Puis, ayant ainsi parlé, il s'endormit, car le sommeil est un perpétuel compagnon du chagrin. Et l'Être inaccessible au sommeil rafraîchit Jonas assoupi avec l'ombre de la coloquinte, dont il couvrit ce corps découragé, enseignant par elle au Prophète à détester la dureté de cœur, à compatir avec tous, à aimer le repentir.

Voyez : la figure de la loi se reconnaît clairement dans la coloquinte. Car celle-ci, ayant poussé pendant la nuit, ombragea Jonas ; et la loi, cachant l'avenir sous son ombre, a crû dans la nuit comme un rameau pour Moïse, sous la nuée. Mais la grâce, qui s'est levée récemment comme un soleil, a fait disparaître la loi comme le végétal. Aussi le monde, comme le Prophète, s'est-il aperçu à son réveil que la grâce a fauché tout le chiendent de la loi et a planté en nous le repentir.

Le prophète Jonas se réjouit en apercevant alors la coloquinte, puis perdit courage aussitôt dès qu'il la vit desséchée. Mais le Créateur dit au saint : *« Si*

tu es désolé à l'excès pour ce qui ne t'a pas coûté de peine, si une fleur t'a affligé, combien plus l'homme le devrait-il ? Si, pour de l'herbe séchée, tu es ainsi déconforté ; ne dois-je pas avoir pitié d'une aussi grande ville, qui renferme en ses limites cent vingt mille hommes bien comptés ? Sois donc magnanime, et satisfais-toi avec moi de leur repentir ».

Fils de l'Unique, ô Dieu unique, toi qui fais la volonté de ceux qui t'aiment, protège-les dans ta miséricorde contre la menace à venir, ô Impeccable. Comme jadis tu as eu pitié des Ninivites et jugé Jonas digne de tes mystères, de même aujourd'hui, affranchis du jugement ceux qui te chantent ; et à moi, pour salaire de ma parole, accorde le pardon : car je sais parler, mais faire, je ne le sais pas. Ainsi donc, puisque je n'ai pas, Sauveur, d'œuvres dignes de ta gloire, sauve-moi au moins pour mes paroles, toi qui aimes le repentir.

Postface

À la suite de la publication de la préface que l'on peut lire en tête de ce commentaire, j'ai reçu de l'un de mes amis communication d'une lettre privée, dont l'auteur, maître patenté ès-sciences bibliques, raille agréablement, et d'ailleurs sans impertinence, les observations que je me suis permis de faire sur l'*Introduction au livre de Jonas* de la Bible de Jérusalem. Cette lettre résume si bien tous les thèmes utilisés par la haute critique contemporaine pour discréditer l'interprétation traditionnelle de la Bible, qu'il m'a semblé ne pouvoir trouver meilleur terrain pour démasquer les équivoques et les procédés arbitraires grâce auxquels la dite critique réussit à imposer ses opinions. Voici d'abord les principaux passages de la lettre annoncée :

« Plusieurs Pères ont lu comme moi cet article, et nous nous demandons si le bon Père a jamais lu, dans l'original hébreu, « Jonas ». Il nous ramène l'histoire du « cachalot », ce qui est au fond faire du rationalisme, en rendant le « miracle » vraisemblable. Comme il s'agit d'un « poisson », le miracle ne serait-il pas plus évident s'il s'agissait tout bonnement d'une sardine... (suggestion faite jadis par le Père Vincent) ? En quelques lignes, le bon Père escamote le problème des critères internes, dont les dernières encycliques (après *Providentissimus* !) nous recommandent l'examen soigneux (cf. *Divino afflante*). Je vous signale qu'une traduction commentée de la Bible en espagnol, portant toutes les autorisations requises, propose pour Jonas la thèse d'A. Feuillet : M. García Cordero, *Biblia Comentada*, III (Professeurs de Salamanque) 1961, p. 1191 (Ed. *La Editorial Católica*, S. Apartado, 466). L'auteur rapproche 2 Tim. 3, où Saint Paul fait allusion à la légende du Targum de Jonathan sur Jean et Mambré ; de même St Jude, qui cite l'Assomption de Moïse, parlant du combat de Michel et du diable, au sujet du corps de Moïse ; de même Heb. 11, 37, qui se réfère à la vie des Prophètes (supplice d'Isaïe, etc.). Citées par les Apôtres, ces légendes n'en restent pas moins des légendes, du midrash, du folklore populaire...

Les hagiographes, le Christ et les Apôtres parlent le langage de leur temps, populaire et non scientifique. Quand la liturgie nous fait dire : *Ut cum Lazaro quondam paupere aeternam habeat requiem*, on ne peut en conclure que le pauvre Lazare a bien existé et se trouve au paradis... etc... Tout cela est du bon sens. La parabole demeure la parabole, même utilisée par la sainte liturgie depuis des siècles.

Si notre foi dans la résurrection dépendait, pour quelque chose, du miracle de Jonas, nous serions bien malheureux et misérables, en face des incroyants...

Pour ce qui est des Pères de l'Église, tout le monde sait qu'ils ne connaissaient que des traductions de l'Ancien Testament (sauf Saint Jérôme, Origène et quelques autres), traductions fort imparfaites et non inspirées.

Suivons les conseils de Sa Sainteté Jean XXIII, dans son discours d'ouverture du Concile ! ne péchons pas par excès de zèle et ne condamnons pas l'exégèse moderne au nom d'un conservatisme étroit et aveugle ! Liquidons toute psychose « obsidionale » !

Veillez croire, etc... etc ... »

I. L'original hébreu

Ainsi les savants biblistes que mon éminent censeur a consultés sur ma préface se sont inquiétés avec lui de savoir si j'avais jamais lu Jonas dans l'original hébreu.

Je m'empresse de les rassurer. Oui, j'ai lu le dit original. J'ai coutume en effet de me servir, pour ce genre d'études, de la Polyglotte de Walton, savant ouvrage qui contient, comme on le sait, disposés côte à côte, non seulement le texte hébreu, mais aussi celui des Septante, la Paraphrase chaldéenne, la Version syriaque et la Version arabe. J'ai en outre sous les yeux, la traduction de la Bible, par les membres du Rabinat français, éditée à Paris en 1960 ¹.

Ceci dit, j'oserai à mon tour retourner la question et demander au Révérend Père s'il a lu, lui, l'original hébreu ? Et si oui, serait-il possible de savoir quelles différences il y a relevées avec le texte latin ? Car j'avoue pour ma part n'en déceler que d'insignifiantes. Les deux récits se suivent de bout en bout, à peu près identiques ; et il en va de même du grec, du chaldéen, du syriaque et de l'arabe, sans aucune exception.

Supposons cependant qu'il y ait quelques variantes notables entre l'hébreu et le latin. À qui alors devrions-nous donner la préférence ? Quelle est de ces deux versions, celle qui a « valeur juridique », selon l'expression employée par Pie XII dans *Divino Afflante* ? c'est-à-dire : celle qui fait autorité en cas de conflit et « que nous pouvons produire en toute sûreté et SANS PÉRIL D'ERREUR, dans les discussions, l'enseignement et la prédication ».

Sans doute il est de bon ton, aujourd'hui, d'afficher pour la Vulgate le plus profond mépris et d'invoquer à tout propos contre elle la vérité du texte hébreu : « *veritatem hebraicam* ». Heureusement elle a les reins solides, couverte qu'elle est par le décret du Concile de Trente ² ; par la bulle de Clément VII, du 9 novembre 1592, interdisant d'y changer, ajouter ou retrancher la moindre particule ; par de multiples documents postérieurs, tous trop formels pour que nous puissions hésiter un instant sur son droit absolu de priorité.

¹ Librairie Durlacher.

² « La Vulgate doit être tenue pour authentique et personne ne saurait avoir l'audace ou la présomption de la rejeter sous n'importe quel prétexte... » IV Session, Dz. B. 785.

En appeler de la Vulgate à la vérité hébraïque est une de ces vastes duperies dont la haute critique est coutumière. Car c'est justement cette « vérité hébraïque » que Saint Jérôme a entendu rétablir en elle, au-dessus de toutes les traductions de la Bible plus ou moins altérées, qui circulaient de son temps. L'Église, il est vrai, a toujours admis que ce travail n'était pas à l'abri de tout reproche, et souhaité qu'il fût amendé, en utilisant les autres versions de l'Écriture et les leçons des Pères. Tel qu'il est cependant, on est en droit d'assurer, non seulement qu'il ne renferme aucune erreur touchant la foi ou les mœurs, mais encore qu'il est substantiellement *la reproduction la plus fidèle du texte original inspiré*.

Génie littéraire hors classe, saint Jérôme a employé toutes les ressources de son intelligence et de sa volonté à restituer la parole de Dieu dans sa teneur authentique. Bien qu'il eût déjà une solide connaissance de l'hébreu, quand il reçut de saint Damase la mission de revoir toute la Bible, il ne s'en remit pas à son propre jugement ; mais il se fit expliquer, mot par mot, le sens exact des textes sacrés par les Rabbins les plus réputés, et qui, d'ailleurs, nous apprend-il, faisaient payer fort cher leurs leçons. Il tenait à fournir aux apologistes de son temps une œuvre sûre, afin qu'on ne pût les arrêter à tout propos dans les discussions, en disant : « Ce passage n'est pas dans l'hébreu », comme les Juifs le faisaient constamment.

Il avait à sa disposition des documents de première valeur, qui ont disparu depuis ; en particulier, le rouleau de la Synagogue de Bethléem, qu'il avait copié de sa main ; et les célèbres « Hexaples », où Origène avait reproduit, sur six colonnes parallèles, le texte hébreu et les cinq principales traductions grecques qui en existaient alors ; œuvre gigantesque de critique et d'érudition, dont la perte est considérée aujourd'hui encore par les vrais savants, comme irréparable³.

Ceux qui invoquent la « vérité hébraïque » raisonnent comme si nous possédions encore aujourd'hui les manuscrits originaux de Moïse et des Prophètes. Mais il n'est pas permis d'ignorer que la seule version de l'Écriture conservée par les Juifs est celle dite : des Massorètes, qui ne remonte pas au-delà du VI^e siècle. Elle est par conséquent *postérieure*, et à celle des Septante, et à la Vulgate. Elle ne s'impose donc pas par son ancienneté ; elle ne s'impose pas non plus par la qualité de sa rédaction : car les Rabbins qui l'exécutèrent étaient loin d'avoir des méthodes critiques comparables à celles de saint Jérôme, qui se montre déjà un maître en la matière. Eux cherchaient seulement à établir une leçon uniforme, pour fixer par écrit les fameux points voyelles que l'on se transmettait jusque-là uniquement par tradition orale. Mais surtout – et c'est là ce qui enlève à leur travail la valeur absolue qu'on voudrait lui donner – chaque fois qu'ils le pouvaient sans

³ Les Hexaples furent anéanties vers l'an 600, dans l'incendie de la bibliothèque de Césarée.

faire violence au texte, ils s'attachaient à effacer tout ce qui risquait de tourner à la glorification de Jésus-Christ.

Saint Justin, dans son dialogue avec Tryphon, en donne plusieurs exemples : ainsi, lorsque Jérémie, après avoir présenté le Messie sous la figure de l'agneau que l'on mène à l'abattoir, montre les Juifs acharnés à sa perte et disant : *Mettons du bois dans son pain*, il est évident qu'il y a là une allusion – et les Pères de l'Église l'ont compris ainsi – au Pain de vie descendu du ciel qui sera comme traversé par le bois de la croix sur laquelle on le clouera. Ces mots figurent et dans les Septante et dans la Vulgate : mais les Massorètes les ont remplacés par ceux-ci : *Détruisons l'arbre dans sa sève*, qui éliminent le symbolisme prophétique. De même, ils ont tronqué le verset du Psaume XCV, qui porte : *Dites aux nations : le Seigneur a régné par le bois*. Cette expression visait manifestement le Christ établissant son règne sur tout l'univers, du haut de sa croix. Mais ils l'ont vidée de son sens, en supprimant les mots : *par le bois*.

De même, Saint Jérôme nous les montre, au chapitre II^e d'Isaïe, éliminant discrètement l'épithète de « Très Haut » (*excelsus*, RAMA), que le Prophète applique au Messie :

« Comprenant, dit-il, que cette prédiction avait trait à Jésus Christ, ils ont interprété un mot équivoque dans son sens le plus défavorable, pour paraître n'attacher aucun prix au Christ, bien loin de le louer... Ils ont profité de l'ambiguïté du mot, pour en détourner le sens au profit de leur impiété, ne voulant rien dire de glorieux sur le Christ, en qui ils ne croyaient pas »⁴.

Telle qu'elle est néanmoins, cette version constitue un document infiniment précieux, dont les Souverains Pontifes, bien avant l'encyclique *Divino Afflante* ont souvent recommandé l'étude soigneuse. Mais, remarquons-le bien, toujours dans le dessein de justifier et de confirmer la doctrine catholique, de mieux dégager et expliquer le sens exact des Saintes Lettres, et non pour contredire ou invalider la Vulgate, qui reste, encore de nos jours, *l'expression la plus adéquate de la Parole de Dieu*.

En outre, il faut souligner que Saint Jérôme est un maître de la langue latine. Considérée du seul point de vue littéraire, sa traduction est un chef d'œuvre. Claudel la mettait au-dessus des poèmes d'Homère. Le Père Lagrange la tenait pour l'une des plus admirables performances de l'esprit humain⁵. Des pages comme le mariage de Rebecca, les altercations de Moïse avec le Pharaon, la scène du Sinaï, l'histoire de Joseph et celle de David, la prière d'Esther – immortalisée par Racine –, le psaume : *In exitu*, l'épisode des trois Hébreux dans la fournaise, les doléances d'Isaïe et d'Ézéchiël sur la chute de Lucifer

⁴ *In Isaiam*, Pat. lat., t. XXIV, c. 56.

⁵ *Revue Biblique*, 1911, p. 607.

(d'où Bossuet a tiré son célèbre : « *Comment êtes-vous tombé, bel astre du matin ?* ») et combien d'autres, placent d'emblée leur auteur au rang des plus grands noms de la littérature universelle, qu'ils s'appellent Virgile, Dante, Shakespeare, Goethe, Corneille ou Bossuet.

De plus, grâce à sa haute intelligence, sa soif de vérité intégrale, sa capacité prodigieuse de travail, saint Jérôme avait réussi à s'assimiler parfaitement le génie de la langue hébraïque, « cette langue, pleine de pouvoir, qui dit toujours davantage qu'elle ne dit, qui atteint et dépasse les limites de l'expression ; qui aspire sans cesse à l'inexprimable »⁶. À cause de cette richesse et de cette profondeur, « la signification des mots hébreux, dit saint Robert Bellarmin, ne saurait être réduite à ce qu'énoncent les dictionnaires, et il faut avoir plus de confiance dans saint Jérôme que dans aucun dictionnaire »⁷.

Tout en suivant de très près le manuscrit de Bethléem qui lui servait de base, le Saint Docteur s'est appliqué à rendre exactement la pensée de l'écrivain sacré, plutôt qu'à faire une traduction littérale et servile. Mises à côté de son œuvre, celles des hébraïsants modernes font modestement figure de devoirs d'écoliers. On y trouve un mot à mot honnête mais laborieux, sans style et sans noblesse, et l'on y chercherait vainement le souffle de génie qui anime aussi bien la Vulgate que – disent les gens compétents – le texte des Hébreux.

Par-dessus tout, ce qui confère à la version de saint Jérôme une valeur inimitable et irremplaçable, c'est que son auteur était un Maître de vie spirituelle initié aux plus hauts états de la contemplation. À ce titre, et grâce au charisme qu'il avait évidemment reçu de Dieu pour exécuter cette œuvre capitale, il a réussi à transposer en latin toute la substance théologique et mystique que contenait le Livre inspiré. C'est vraiment le Saint Esprit qui nous parle à travers son texte : celui-ci se trouve être ainsi l'expression adéquate du Verbe de Dieu, la base sur laquelle repose immuablement la foi, la doctrine et la piété chrétiennes, l'instrument providentiel qui a permis à la Révélation de se répandre à travers le monde entier.

Voilà pourquoi je ne vois pas très bien en quoi la lecture de l'original hébreu serait de nature à modifier la valeur historique du livre de Jonas, telle qu'elle ressort de la Vulgate, et de toute la Tradition.

II. Sardine ou cachalot ?

Prenant maintenant le ton de l'ironie, notre éminent censeur propose de remplacer « *le cachalot par une sardine !* (suggestion jadis faite par le P. Vincent), pour rendre le miracle plus manifeste encore... »

⁶ A. Chouraqui, *Les Psaumes*, Préface, Paris, 1956.

⁷ *Comment. sur le Ps. CCXV*, 4.

« *Comme il s'agit d'un poisson* », dit-il... pardon : d'un GRAND poisson, toutes les versions sont d'accord sur ce point, et les Rabbins, qui connaissent les nuances de leur langue nationale mieux que nos hébraïsants, ont même traduit : « *un poisson énorme* ». Si donc le Révérend Père préfère « tout bonnement une sardine », il faut qu'il la cherche dans la famille de celle qui boucha un jour, dit-on, le port de Marseille, (est-ce là de la légende, du folklore ou du midrasch ? Je laisse à d'autres le soin d'en décider... Je sais seulement que c'est une histoire bien connue dans le Midi de la France).

Sinon, s'il prétend faire appel, pour avaler Jonas, à une sardine de taille ordinaire, j'ai le cruel devoir de lui apprendre qu'une telle suggestion nous aiguille, non vers un miracle plus éclatant, mais vers un nonsens et une absurdité. Car c'est une vérité manifeste par elle-même, que « le contenant doit toujours être plus grand que le contenu ». L'hypothèse contraire est impensable. Admettre que Dieu pourrait enfermer, s'il le voulait, le corps d'un homme normal dans celui d'une petite bête longue de dix centimètres, sans changer leurs dimensions respectives, équivaut à dire que Dieu pourrait faire un triangle qui n'aurait pas trois angles, ou une addition dans laquelle deux et deux ne feraient pas quatre. Ce sont là des suppositions qui impliquent contradiction dans les termes, et qui, de ce chef, ne ressortissent pas à la toute-puissance de Dieu. Cette toute-puissance, en effet, ne s'exerce que sur ce qui a raison d'ÊTRE (*rationem entis*), elle n'agit jamais sur le non-être. Elle ne subit donc, dans cette conjoncture, aucun préjudice, car l'impuissance, ici, n'est pas imputable à Dieu, elle est inhérente à l'hypothèse elle-même, qui est un pur néant, incapable d'être appelé à l'être ⁸.

Puisque mon critique recourt à l'ironie pour me confondre, nul ne trouvera mauvais que j'emploie la même arme. Un célèbre conférencier, doué sur ce chapitre d'un talent inimitable ⁹, se heurta un jour dans une réunion publique à un contradicteur qui le harcelait avec Jonas et sa baleine. « Mon ami, lui demanda-t-il avec douceur, quel âge avez-vous ? » – « Trente-sept ans », répondit l'autre, surpris de cette question inattendue. « Trente-sept ans ! s'exclama l'orateur sur le ton de la plus vive admiration. Vous avez vécu trente-sept ans dans la peau d'un âne, et vous ne voulez pas admettre qu'un homme ait pu passer trois jours dans celle d'une baleine ! »

L'argument n'avait évidemment aucune valeur en soi. Mais la manière dont il fut décoché déclencha un fou rire qui balaya en un instant l'objection et l'objecteur. Il n'est pas certain que la « sardine du Père Vincent » aurait obtenu le même succès...

⁸ Cf. Saint Thomas, I^a, qu. XXV, a. 3. Cf. aussi S. Augustin, *Contra Faustum*, l. XXIV, 5 ; *De Libero Arbitrio*, l. II, c. XVI.

⁹ Le Chanoine Desgranges.

III. Divino afflante

« En quelques lignes, continue l'éminent exégète, l'auteur escamote le problème des critères internes, dont les dernières encycliques (après *Providentissimus* !) nous recommandent l'examen soigneux (cf. *Divino Afflante*) ».

Cette accusation, je l'avoue, me fait toucher au comble de l'émerveillement. Citer, avec référence et intégralement, le texte de Léon XIII qui condamne explicitement la prépondérance donnée aux critères internes, sur les témoignages de l'histoire (ou critères externes), c'est « escamoter la question ». Ainsi le juge qui énonce un article du Code pour motiver sa sentence, le subalterne qui présente un ordre écrit de son supérieur pour justifier sa conduite, « escamotent la question ». On s'attendrait au moins, après cela, à voir notre éminent contradicteur l'exposer, lui, cette question, dans toute son ampleur, et produire des textes, des décisions qui infirmeraient ou annuleraient la condamnation du Pontife... Pas du tout : du sommet de l'Olympe, où trône, environné de nuées, l'Aréopage de la « haute critique », il se contente de fulminer, sans autres précisions, contre les téméraires qui osent se montrer rétifs au conformisme, les « recommandations des dernières encycliques, après *Providentissimus* ! (cf. *Divino Afflante*)... »

Le point d'exclamation qui se dresse en vainqueur derrière le mot *Providentissimus* donne clairement à entendre que ce document est aujourd'hui dépassé. Nous ne sommes plus en 1900, ni au temps de Galilée ! Il y a eu d'AUTRES encycliques depuis, qui ont libéré l'esprit humain, et brisé les carcans où une Papauté momifiée le maintenait obstinément.

Cependant nous aimerions savoir quelles sont CES encycliques. Si elles sont plusieurs, pourquoi citer *Divino Afflante* toute seule ? Quelles sont les autres ?... *Pascendi* ?... *Humani Generis* ?...

« Mais de ce que l'on m'offre, il me faut contenter ».

Examinons au moins celle que l'on nous propose. Et nous aurons la surprise de constater :

1° Que, bien loin de prétendre ouvrir une voie nouvelle, elle se réfère constamment à *Providentissimus*, qu'elle appelle *princeps studio-rum biblicorum lex* (la loi fondamentale des études bibliques).

2° Qu'elle ne parle nulle part des *critères internes*. Tout au plus, y fait-elle une allusion indirecte, quand elle exhorte les exégètes à s'aider « du contexte et de la comparaison avec les passages analogues » pour bien pénétrer le sens littéral de la Bible.

Léon XIII a eu soin de distinguer la vraie critique et la fausse. Or, c'est à la première que s'adressent les éloges et les encouragements de

Pie XII. Et avec combien de raison, il est facile de le comprendre ; cette science en effet s'applique « à restituer le texte sacré, autant qu'il se peut, dans sa plus grande perfection, en le purifiant des altérations dues aux fautes des copistes ; en le débarrassant, dans la mesure du possible, des gloses et des lacunes, des inversions de mots et des répétitions, ainsi que des fautes de tout genre qui ont coutume de se glisser dans tous les écrits, transmis à travers plusieurs siècles »¹⁰.

Ce travail, on le conçoit sans peine, est de la plus haute utilité, pour fortifier l'autorité de la Sainte Écriture, et assurer ainsi à la foi catholique, un fondement inattaquable. Mais il faut bien se garder de confondre cette critique textuelle, laquelle est une science véritable, avec cette pseudo-science, cette science fardée, que Léon XIII, puis saint Pie X, ont condamnée sous le nom de « haute critique »¹¹.

Car toute l'assurance avec laquelle celle-ci prétend maintenant imposer ses interprétations rationnelles de l'Écriture, repose justement sur cette confusion. À entendre ses coryphées, il semble qu'en louant le travail consciencieux qui s'applique à l'étude des textes, Pie XII a du même coup supprimé toutes les digues dans lesquelles ses prédécesseurs avaient maintenu la critique biblique, et, pour parler le langage du siècle, donné « le feu vert » aux assauts qui sont menés aujourd'hui contre les positions traditionnelles de l'Église.

Faute d'avoir aperçu la distinction qui sépare la « haute critique » (*critica sublimior*) et la « critique inférieure » (*critica humilis*), ou « textuelle », beaucoup d'esprits loyaux ont été désorientés par la bulle *Divino Afflante*. Ils ont cru vraiment qu'elle prenait un tournant, et engageait l'exégèse dans une voie nouvelle. Il suffit cependant de la relire, en tenant compte des remarques que nous venons de faire, pour voir qu'il n'y a aucune dissonance entre elle et *Providentissimus*.

IV. Les critères internes

Que faut-il entendre sous le nom de « haute critique » ? – On appelle ainsi la science qui étudie l'origine des livres de la Sainte Écriture, recherche leurs auteurs, les sources dont ils ont pu disposer ; examine leur style, leurs expressions familières, leurs procédés de composition, les « genres littéraires » dont ils usent, etc...

En soi, cette science serait parfaitement légitime, et pourrait rendre de grands services. Malheureusement, dans la pratique, elle n'a cessé, au XX^e siècle, de se laisser pénétrer toujours davantage par le scientisme, le rationalisme, le modernisme, et elle agit aujourd'hui sur la foi

¹⁰ *Op. cit.*, p. 223-225.

¹¹ *Providentissimus*, Actes de Léon XIII, *Bonne Presse*, t. IV, p. 33 ; S. S. Pie X, *Motu proprio Proestantia Scripturae Sacrae* ; Actes, t. III, p. 180 ; cf. aussi toute l'encyclique *Pascendi*.

de ceux qui s'adonnent à elle, à peu près comme l'acide sulfurique sur les substances organiques. Disposant pour dater les ouvrages de l'Ancien et du Nouveau Testament, de deux éléments : les *critères externes* (c'est-à-dire les témoignages qui émanent de l'histoire et de la Tradition) et les *critères internes* (c'est-à-dire les indices que peuvent fournir le style, le vocabulaire, l'évocation de tel fait), elle a continuellement donné la priorité aux seconds, malgré l'avertissement de Léon XIII que nous avons déjà cité :

« Il importe que les professeurs d'Écriture Sainte... soient instruits et exercés dans la science de la VRAIE critique. Par malheur en effet, et pour le plus grand dommage de la religion, il a paru un système qui se pare du nom de « haute critique » (*criticae sublimoris*) dont les disciples affirment que l'origine, l'intégrité, l'autorité de tout livre ressortent, comme ils disent, des seuls *critères internes*. Il est au contraire évident que lorsqu'il s'agit d'une question historique, telle que l'origine et la conservation d'un ouvrage quelconque, les témoignages de l'histoire ont plus de valeur que tous les autres, et que ce sont eux qu'il faut rechercher et examiner avec le plus de soin. Quant aux *critères internes*, ils sont la plupart du temps beaucoup moins importants, de telle sorte qu'on ne peut guère les invoquer que pour confirmer la thèse. Si l'on agit autrement, de graves inconvénients en découleront. Car les ennemis de la religion redoubleront de confiance pour attaquer et battre en brèche l'authenticité des Livres sacrés ; cette sorte de haute critique que l'on exalte amènera enfin ce résultat : que chacun, dans l'interprétation, suivra ses goûts et ses préjugés. Ainsi la lumière que l'on cherche ne viendra pas sur l'Écriture, aucun avantage n'en résultera pour la doctrine, mais on verra se manifester avec évidence cette note caractéristique de l'erreur, qui est la variété et la diversité des opinions. Déjà la conduite des chefs de cette nouvelle science le prouve. En outre... ils ne craindront pas d'écarter des Saints Livres, les PROPHÉTIES, les MIRACLES, tous les autres faits qui surpassent l'ordre naturel... »

On le voit, Léon XIII dénonçait avec une précision merveilleuse tous les abus, tous les errements que nous avons vu proliférer et envahir le domaine de l'exégèse depuis ces dernières années : la confusion entre la vraie et la fausse critique, la négation du surnaturel, le rejet de la prophétie et du miracle – dont Jonas nous fournit un exemple éclatant –, la primauté accordée aux critères internes, etc...

Le Pape cependant, n'interdit pas l'utilisation de ceux-ci. Il est permis de recourir à eux, soit pour confirmer les témoignages de l'histoire, soit pour suppléer à leur défaut, quand ceux-ci manquent totalement. Mais ce qui est expressément défendu, c'est d'inverser cet ordre, et de donner le pas aux critères internes sur les externes.

Or, seule la méconnaissance de ce principe fondamental a permis à la critique moderne de poursuivre inlassablement son travail de termites sur les enseignements de la Tradition. C'est uniquement en invoquant des arguments pris du vocabulaire, de la syntaxe, de la répéti-

tion des mêmes formules, des narrations doubles, des lacunes et des défauts du récit, etc... etc... que l'on a pu, contre tous les témoignages formels de l'histoire, dénier à Moïse la paternité du *Pentateuque*, découper Isaïe en trois, rejeter Daniel au temps des Macchabées ; verser Judith, Jonas, Tobie, et combien d'autres ! au compte de la fiction et des écrits légendaires.

Cependant le plus élémentaire bon sens montre qu'il y a nécessairement, dans les critères internes, une part considérable de subjectivisme, et qu'une extrême prudence s'impose dans les conclusions que l'on prétend en tirer.

« À peu près tous ceux dont on se sert contre l'origine mosaïque du Pentateuque reposent sur des principes faux ou sont des pétitions de principes. Et l'on peut en dire autant pour les autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament »¹².

Quand on est persuadé a priori d'une chose, rien n'est plus aisé que de trouver des indices qui la corroborent. Les esprits les plus fins et les plus avertis peuvent s'y laisser prendre. C'est ainsi qu'au III^e siècle de notre ère, un célèbre Docteur, Denys d'Alexandrie, s'était convaincu que l'Apocalypse ne pouvait être l'œuvre de l'Apôtre saint Jean. Il n'a pas de peine dès lors à découvrir mille critères qui justifient cette opinion. Tout son raisonnement mérite d'être cité.

« Sans doute, dit-il, l'ouvrage a été écrit par un Jean. Mais quel est ce Jean ? On ne sait pas. Les homonymes de l'Apôtre [bien-aimé] sont en effet nombreux ; car, par affection pour lui, par admiration, par désir d'être, comme lui, chéris du Seigneur, beaucoup voulaient porter le nom qui avait été le sien. Cependant les pensées, les expressions, le style [de l'Apocalypse] montrent que celui qui composa cet ouvrage ne saurait être le même que celui qui écrivit le IV^e *Évangile* et l'*Épître*¹³. Entre ces deux derniers livres, la parenté est manifeste... On trouve souvent, dans l'un comme dans l'autre, (les concepts) de vie, de lumière qui met en fuite les ténèbres, de vérité, de grâce, de joie ; la chair et le sang du Sauveur, le jugement, le pardon des fautes, l'amour de Dieu pour nous, le précepte de nous aimer les uns les autres, l'obligation de garder tous les commandements ; la réprobation du monde, du diable, de l'Antéchrist ; la promesse du Saint-Esprit, la filiation divine, la foi qui nous est constamment demandée, etc... En bref, si l'on note d'un bout à l'autre les caractères [de ces deux pièces], il est facile de voir qu'elles ont une seule et même couleur. Au contraire l'Apocalypse est tout à fait différente... elle ne s'apparente ni à l'une ni à l'autre, elle ne leur ressemble pas, elle n'a, peut-on dire, pas une syllabe de commune avec elles. Ni l'*Épître*, ni l'*Évangile* ne contiennent la moindre allusion à elle, et vice versa. De plus, les styles respectifs de ces œuvres sont nettement différents. Dans l'*Évangile* et l'*Épître*, non seulement le grec est sans faute, mais l'auteur écrit son exposition d'une façon tout à fait

¹² *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, t. II, p. 187.

¹³ La 1^{ère} *Épître* de Saint Jean.

correcte pour ce qui est de la langue, du raisonnement et de la composition ; on y chercherait en vain un terme barbare, un solécisme, ou même un provincialisme. Au contraire, l'auteur de l'Apocalypse parle un dialecte et une langue qui ne sont pas tout à fait grecs ; il se sert de termes fautifs, de barbarismes, et il commet quelquefois des solécismes »¹⁴.

Ces observations sont justes, au moins en partie. Il est indéniable que le style de l'Apocalypse se distingue sensiblement de celui des autres écrits de saint Jean. Mais cette différence est facile à expliquer, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse d'écrivains distincts. Quand l'Apôtre composait son Évangile, il travaillait à la manière d'un historien ordinaire, s'appliquant à combler les lacunes des Synoptiques ; quand il rédigeait ses Épîtres, il parlait en évêque, apportant une collaboration personnelle et effective, à l'action du Saint-Esprit. À Patmos, au contraire, ébloui, terrassé, réduit à rien, par la sublime vision qui se déroulait devant les yeux de son âme, il n'était plus qu'un instrument, un « calame », couchant docilement sur le papier, sans reprendre haleine et sans y changer un mot, ce que lui dictait le Verbe, la Parole éternelle et transcendante, qui n'a pas à tenir compte des règles de grammaire forgées par les humains.

Voici, plus près de nous, ce que pense du crédit accordé aux critères internes, un maître israélite de la science biblique.

« Quand, dit-il, pour attribuer un livre à des auteurs différents, on donnait à mon père (l'argument de la différence de style), il tirait en souriant de sa bibliothèque quelques volumes de Goethe, et lisait à son interlocuteur des passages de *Reineke Fuchs*, de *Faust*, de *Zur Farbenlehre*, et de *Gotz von Berlichingen*, et il lui demandait si ces œuvres étaient écrites dans le même style... « Est-il possible de reconnaître si l'auteur de l'un de ces ouvrages l'est également des autres ? » Ou bien il prenait Shakespeare, et lisait des extraits du *Songe d'une nuit d'été*, de *Richard III*, du *Marchand de Venise*, de la *Tempête*, et des *Sonnets*. Sans doute, disait-il, le style est l'expression de la personnalité, mais il peut se modifier du tout au tout sous l'influence de certains facteurs bien connus : le genre du sujet traité, l'auditoire auquel il s'adresse, l'âge de l'auteur, l'humeur qui le travaille, etc... »¹⁵

Si l'on appliquait aux œuvres de ces grands écrivains les méthodes de la critique biblique, il faudrait identifier au moins une demi-douzaine d'auteurs se cachant sous le nom de Shakespeare, et autant sous celui de Goethe.

À chaque sujet convient son propre style. Rabbi Maïmonide ne parle pas de la même manière quand il disserte sur les mystères profonds de la divinité, et quand il commente les prescriptions alimentaires du *Lévitique*. On peut en dire autant de Jules César, comme

¹⁴ Eusèbe de Césarée, *Hist. Eccl.*, I. VII, ch. XXV.

¹⁵ Aron Barth, *Valeurs permanentes du Judaïsme*, Jérusalem, 1956, p. 268 et suiv.

écrivain, comme homme politique et comme général, ou de Flavius Josèphe dans « *la Guerre des Juifs* », ou dans le « *Contre Appion* ». Ou de saint Jérôme, selon qu'il répond à Rufin ou qu'il écrit à Eustochium ; ou de Claudel poète, et de Claudel ambassadeur, etc...

Concluons, avec le *Dictionnaire de la Bible*, en disant que les critères internes peuvent être d'une grande utilité, si on les emploie avec la modération convenable.

« Mais si on prétend les mettre au-dessus des données de l'histoire, on ouvre la porte à une liberté sans frein, aux affirmations arbitraires, et aux opinions subjectives. Une critique saine doit se servir et des critères internes et des critères externes, en accordant une place prépondérante, comme nous le demande sagement Léon XIII, à ces derniers, c'est-à-dire aux arguments tirés de la Tradition »¹⁶.

V. Jannès et Mambré

Nous avons vu que l'argument le plus fort en faveur de l'historicité de Jonas est le témoignage du Christ lui-même : « *De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre* ».

Mon éminent contradicteur oppose à cela que le fait d'être citées dans le Nouveau Testament ne confère pas nécessairement valeur historique aux « légendes » de l'Ancien. Et il en donne trois exemples, qu'il tire – si je le comprends bien – de la *Bible espagnole* de M. García Cordero, savoir :

- 1^o l'affaire de Jannès et Mambré ;
- 2^o le supplice d'Isaïe ;
- 3^o la sépulture de Moïse.

Nous allons les examiner de près l'un après l'autre.

Nous savons, par le livre de *l'Exode*, que lorsque Moïse, pour obtenir la libération des Hébreux, frappa successivement l'Égypte de dix fléaux terribles, les Mages du Pharaon tentèrent de lui résister, en accomplissant des prodiges qui contrefaisaient les siens. L'auteur sacré ne nous a pas conservé les noms de ces Mages ; mais saint Paul, qui avait évidemment sur l'histoire juive d'autres sources que nous, rapporte qu'ils s'appelaient Jannès et Mambré. C'est tout. Y a-t-il lieu vraiment, pour un détail aussi ténu, de faire entrer en ligne le *midrasch*, le folklore, la légende populaire, et tout le tremblement ? Sans doute il y a une « légende » concernant les deux personnages en question. Mais, d'une part, cette légende est en marge de l'Écriture, et ne

¹⁶ *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, t. II, au mot : *Critique biblique*, p. 188.

saurait par conséquent être mise en parallèle avec l'histoire de Jonas qui, elle, est couverte par l'inspiration.

D'autre part, elle présente des garanties tellement sérieuses, que son authenticité ne paraît pas contestable. Nous allons l'exposer brièvement, espérant par là être agréable aux lecteurs qui désirent élargir leurs connaissances sur la Bible.

Le *Targum de Jonathan*, auquel fait allusion le Révérend Père, rapporte que Jannès et Mambré étaient les fils du célèbre devin Balaam, dont il est question au Livre des *Nombres*. Initiés par lui à tous les secrets de la Magie, où il était passé Maître, ils l'accompagnèrent lorsque, sur les instances de Balaac, roi des Moabites, il tenta vainement d'arrêter par ses sortilèges la marche conquérante des Hébreux¹⁷.

Mais le *Targum de Jonathan* n'est pas la seule source que nous possédions sur ces deux personnages. L'historien Eusèbe les connaissait, lui aussi, et nous les présente en ces termes :

« C'étaient, dit-il, des hiérogammates égyptiens, qui se distinguèrent comme ne le cédant à personne dans les sciences magiques, à l'époque où les Juifs furent chassés d'Égypte. Ce furent eux que le peuple égyptien jugea dignes d'être opposés à Moïse, lequel gouvernait alors la nation des Juifs, et qui possédait un grand pouvoir par sa manière d'invoquer Dieu. De fait, ils montrèrent leur habileté à empêcher l'effet des plus formidables plaies dont Moïse frappa l'Égypte »¹⁸.

En outre, il existe, et chez les Juifs, et chez les Arabes, une tradition selon laquelle ces deux devins accompagnèrent l'armée égyptienne, quand celle-ci s'élança à la poursuite des Hébreux. Ils prétendaient l'immuniser contre les « maléfiques » de Moïse, mais ils en furent, naturellement bien incapables, et périrent avec elle dans le désastre de la Mer Rouge¹⁹.

Ajoutons enfin la description que nous a laissée saint Macaire d'Alexandrie du tombeau que ces deux Mages avaient fait préparer pour eux, dans un endroit caché du désert. Grâce à la présence d'une nappe d'eau souterraine, dont ils eurent connaissance, ils purent créer là un beau parc, au milieu duquel ils élevèrent un cénotaphe, où ils entassèrent de l'or en quantité, et tout ce qu'ils jugèrent propre à leur assurer une existence heureuse après leur mort²⁰.

Il n'y a rien d'in vraisemblable dans cette narration, et nous n'avons aucune raison de mettre en doute la sincérité d'un homme comme saint Macaire. Mais encore une fois, l'histoire de Jannès et Mambré n'a rien à voir avec l'affaire qui nous occupe, puisque l'Écriture n'y fait pas la

¹⁷ Cf. *Nombres*, XXIII, 22.

¹⁸ *Préparation évangélique*, l. IX, ch. VIII.

¹⁹ Migne, *Dict. des Apocryphes*, t. I, p. 323.

²⁰ *His. laus.*, ch. XX.

moindre allusion. Elle ne saurait donc être mise en parallèle avec l'aventure de Jonas qui, elle, nous est garantie par le texte sacré. Saint Paul se contente de nommer les deux principaux Mages qui résistèrent à Moïse. Aucun homme sensé ne pourra trouver extraordinaire :

1^o Que ces deux individus aient porté un nom, comme tous les êtres humains ;

2^o Que ces noms se soient conservés dans la tradition des Hébreux.

Quoi d'étonnant dès lors à ce qu'un homme aussi instruit que l'Apôtre, les ait connus ? Les Pères de l'Église ne font aucune difficulté de l'admettre.

« Quels sont ces magiciens qui résistèrent à Moïse ? se demande saint Jean Chrysostome. Comment se fait-il que leurs noms ne figurent pas ailleurs ? C'est, ou bien parce que les traditions n'ont pas été écrites, ou bien parce que le Saint-Esprit l'a révélé à saint Paul » ²¹.

Même note chez Théophylacte :

« Ces mages, dit-il, furent contemporains de Moïse. D'où saint Paul connaît-il leurs noms, puisque l'Écriture ne les donne pas ? C'est, ou bien parce qu'ils ont été transmis en marge de l'Écriture, ou bien parce que saint Paul les a appris du Saint-Esprit » ²².

Mais le témoignage le plus intéressant est celui d'Origène : l'Apôtre, d'après lui, tenait ce détail d'un livre *apocryphe*, intitulé : *Jannès et Mambré*. Or, il faut bien savoir que, dans le langage du grand Docteur Alexandrin, le mot : *apocryphe*, désigne simplement un ouvrage qui n'a pas été inséré dans le canon des Écritures, et auquel, par conséquent, on ne doit pas accorder à priori une confiance absolue. Mais il ne s'ensuit nullement à ses yeux qu'on ne puisse faire aucun cas de ce qu'il rapporte. Au contraire, « en règle générale, dit-il, nous ne devons pas rejeter en bloc ce dont nous pouvons tirer quelque utilité pour l'éclaircissement de nos Écritures. C'est la marque d'un esprit sage de comprendre et d'appliquer le précepte divin : *Éprouvez tout, retenez ce qui est bon* » ²³.

Dans le cas qui nous occupe, par un raisonnement tout contraire à celui de la critique moderne, Origène n'hésite pas à tenir pour valable le traité sur Jannès et Mambré, précisément parce que saint Paul en a fait état.

De tout ceci, je pense pouvoir légitimement conclure : 1^o qu'il n'y a aucune raison de mettre en doute l'exactitude des noms attribués aux mages de Pharaon par saint Paul ; 2^o que ce détail n'a aucune com-

²¹ Homélie VIII sur la II^e à Timothée.

²² Exposition sur la II^e à Timothée.

²³ *In Matth.* ; Pat. gr., t. XIII, c. 1637 ; *item* c. 1769.

mune mesure avec l'histoire de Jonas ; 3^o que le premier des trois arguments avancés par mon contradicteur ne vaut rien.

VI. Le supplice d'Isaïe

Le Révérend Père allègue ensuite, pour prouver le caractère légendaire de Jonas, « *le texte de saint Paul (Heb. XI, 37) qui se réfère à la vie des prophètes (supplice d'Isaïe, etc.)* ».

Explicitons son argument : Saint Paul a parlé du supplice d'Isaïe scié en deux. Or la plupart des critiques modernes considèrent ce trait comme légendaire. Donc l'Écriture contient des récits légendaires parmi lesquels on peut évidemment classer Jonas.

Reprenons ces différentes propositions. Que dit exactement saint Paul ? Que *certain*s prophètes ont été sciés en deux. Il ne parle pas d'Isaïe. Par contre, la tradition, tant juive que chrétienne, est unanime à dire que ce Prophète fut scié entre deux planches par ordre du roi Manassé. Mais cette tradition est rejetée par l'exégèse contemporaine, qui l'étiquette : *légende* ; la B. J. plus modérée, dit simplement : *tradition juive invérifiable* ²⁴.

Pourquoi légende ? Le Christ lui-même n'a-t-il pas reproché aux Juifs d'avoir persécuté et mis à mort les prophètes ? Le supplice de la scie figure en bonne place parmi ceux que la cruauté des hommes a inventés depuis longtemps pour torturer leurs semblables. Il fut encore pratiqué par les Albigeois sur la personne du Bienheureux Bernard de Toulouse, en 1320. Pourquoi n'aurait-il pas été employé contre Isaïe ? Quels témoignages peut-on mettre en avant, pour infirmer tous ceux qu'apporte l'antiquité en faveur de cette opinion, et qui sont de poids, comme on va le voir ?

Tradition INVÉRIFIABLE... Je ne crois pas exagéré de dire que les témoignages « pleuvent », au contraire, pour la garantir.

Il y a d'abord deux documents juifs : le *Talmud de Babylone*, qui rapporte expressément la chose, au traité de *Yébamoth*, sur le Lévirat ²⁵, et *l'Ascension d'Isaïe*, qui en contient un récit détaillé, en son chapitre cinquième. Bien qu'il existe sur l'auteur de ce dernier livre des opinions divergentes, tout le monde est d'accord pour reconnaître que le récit de l'exécution d'Isaïe est authentiquement juif, et reproduit fidèlement la tradition midraschique.

À côté de ces deux témoins israélites, il est possible d'en mettre en ligne au moins vingt-cinq, choisis parmi les Pères de l'Église, qui tous rapportent le martyre d'Isaïe, non sur le mode dubitatif, mais de la fa-

²⁴ Isaïe, éd.1951. *Introduction*, p. 10.

²⁵ Talmud Bab. Yeb. 496.

çon la plus affirmative. Saint Justin ²⁶ et Lactance ²⁷ reprochent ce crime aux Juifs comme un acte d'insigne cruauté. Origène, écrivant à Jules l'Africain, lui explique que les Hébreux, dans leurs ouvrages officiels, ont passé sous silence les faits de leur histoire qui étaient peu honorables pour leurs prêtres, leurs anciens, ou leurs magistrats, mais qu'ils *ont eu soin de les consigner dans leurs livres apocryphes*. Et il donne justement comme exemple le supplice d'Isaïe : ce qui prouve manifestement qu'il le tenait pour authentique. Quant à saint Jérôme, il déclare qu'une tradition hébraïque très certaine (*certissima traditio*) adoptée par la plupart des écrivains chrétiens (*plurimi nostrorum*), rapporte que le corps du Prophète fut séparé en deux tronçons, avec une scie en bois, sur l'ordre de l'impie Manassé ²⁸.

À ces noms illustres, il faut adjoindre ceux de Tertullien, saint Athanase, saint Ambroise, saint Augustin, saint Épiphane, saint Hilaire, saint Isidore de Séville, etc. ²⁹. Ajoutons que l'Église a entériné cette croyance en inscrivant au Martyrologe, à la date du 6 juillet, la note suivante : « En Judée, saint Isaïe qui, sous le roi Manassé, fut scié en deux et enterré sous le chêne de Rogel, près du courant des eaux ».

Il est donc manifeste que cet argument, comme celui de Jannès et Mambré, *boite des deux pieds*, pour employer le langage de l'Écriture ³⁰ : d'une part, parce que saint Paul, dans le passage allégué, ne nomme pas le prophète Isaïe ; d'autre part, parce que la « légende » du supplice de ce dernier est appuyée sur un tel faisceau de témoignages qu'il est impossible à une saine critique d'en mettre en doute l'authenticité.

VII. La sépulture de Moïse

Passons maintenant au verset de saint Jude relatif à la sépulture de Moïse. Ici l'argument est plus sérieux, le fait soi-disant « légendaire » n'est plus en marge de L'Écriture, comme les deux précédents : il est inséré dans le texte lui-même. En voici la teneur intégrale : « *Tandis que l'Archange Michel, disputant avec le diable, le prenait à partie au sujet du corps de Moïse, il n'osa pas porter contre lui un jugement d'exécration. Mais il lui dit : « Que le Seigneur te commande »*. Pour comprendre le sens de ces deux phrases, il faut se souvenir, avec le Deutéronome ³¹, que Moïse mourut sur le mont Nébo, que le Tout Puissant pourvut lui-même à sa sépulture, et que personne ne connut jamais le lieu où il fut enterré. Dieu en agit ainsi, expliquent les commentateurs, afin

²⁶ *Adversus Tryphonem*, c. 120.

²⁷ *De vera sapientia*, l. IV, c. XI.

²⁸ *Comment. in Isaïam prophetam*, l. IV, c. XI.

²⁹ Cf. l'ouvrage du Cardinal Tisserant sur l'*Ascension d'Isaïe*, p. 62 et suiv.

³⁰ III Reg., XVIII, 21.

³¹ XXXIV, 5 et 6.

d'empêcher les Juifs de rendre un culte idolâtrique à la dépouille du chef prestigieux qui les avait tirés d'Égypte, et qui, par les lois dont il les avait nantis, avait fait d'eux une nation forte et admirablement structurée.

Mais le démon ne put supporter d'être frustré ainsi dans ses espérances. Il arguait que Moïse, pour s'être rendu coupable de meurtre, le jour où il avait tué un Égyptien ³², ne pouvait plus prétendre à une sépulture honorable, et que son corps devait lui revenir ³³. Il s'efforça donc de dérober les restes du serviteur de Dieu, et c'est alors que saint Michel intervint afin d'empêcher cette profanation.

Voilà évidemment un épisode qui sort de l'ordinaire, et qu'aucun témoin n'a pu constater de ses yeux. Est-ce une raison suffisante pour le classer d'emblée dans la légende ? La foi chrétienne n'enseigne-t-elle pas que Dieu *nous a confiés à ses Anges, afin qu'ils nous gardent dans toutes nos voies* ³⁴ ? La Bible, les vies des Saints, nous montrent constamment l'intervention de ces esprits bienheureux dans les affaires humaines. À l'opposé, nous savons que les démons mènent contre l'œuvre du salut une guerre acharnée. Quoi d'étonnant dès lors, qu'ils se heurtent à la garde des bons Anges ? Pourquoi rejeter à priori un incident, qui s'accorde parfaitement avec la doctrine de l'Église ? Remarquons, d'abord que, contrairement à ce qu'avance le Révérend Père, saint Jude ne cite nullement *l'Assomption de Moïse*. Reconnaissons cependant, pour être justes, que cette hypothèse n'est pas le fait de la B. J., ni de la *Biblia Comentada* de M. García Cordero. Elle remonte au moins à Origène ³⁵, et elle a été suivie très généralement par la Tradition.

Mais les conclusions qu'en tire la critique moderne sont diamétralement opposées à celles des Pères de l'Église. Elle raisonne ici comme elle l'a fait pour le supplice d'Isaïe :

1^o Saint Jude a inséré dans son Épître un trait qu'il a emprunté à un écrit apocryphe ;

2^o Or les apocryphes ne sont que des tissus de fables, auxquelles on ne peut accorder aucune créance ;

3^o Donc il est légitime d'affirmer qu'il y a dans le texte sacré des récits purement légendaires (parmi lesquels il est tout à fait naturel de classer l'histoire de la baleine avalant Jonas, à cause de son invraisemblance).

Telle est manifestement l'opinion de mon éminent contradicteur, puisqu'il écrit : « *Citées par les Apôtres, ces légendes n'en restent pas moins des légendes* ».

³² Ex., II, 12.

³³ D'après *Ecomenius*, l'un des principaux commentateurs grecs de St Jude.

³⁴ Ps. XC, 11.

³⁵ *Peri Archon*, l. III, ch. II ; Pat. gr., t. XI, c. 303.

Cette affirmation va directement contre les enseignements de l'encyclique *Humani Generis* :

« S'il arrive aux écrivains sacrés, dit-elle, d'emprunter quelque chose aux narrations populaires (ce que l'on peut accorder), il ne faut jamais oublier qu'ils l'ont fait, aidés de l'inspiration divine, laquelle les gardait de toute erreur dans le choix et l'appréciation de ces documents »³⁶.

Les apocryphes – nous l'avons dit plus haut – contiennent du vrai et du faux, de l'or enveloppé de gangue, de la légende imbriquée dans l'histoire. Mais le charisme d'inerrance dont jouissent les écrivains sacrés a, entre autres effets, celui de leur permettre de discerner infailliblement *ce qui est précieux de ce qui est vil*³⁷, c'est-à-dire : ce qui est vrai, de ce qui ne l'est pas.

En outre, si l'on considère le but que s'est proposé saint Jude, en rapportant cet épisode, la réalité objective de celui-ci ne peut faire aucun doute.

« L'Apôtre, explique Œcomenius, a voulu d'abord signifier par ce trait la loi à laquelle sont soumis tous les hommes quand ils sortent de ce corps, et faire clairement entendre ici que le Dieu du Nouveau Testament y est le même que celui de l'Ancien. Dieu (par ce miracle) entendait manifester visiblement aux hommes, encore plongés dans l'aveuglement, ce qui se passe invisiblement (au moment de la mort) ; à savoir, que les démons s'efforcent d'empêcher l'âme de prendre le chemin qui monte au ciel, mais que les Anges viennent au secours de celle-ci ».

Et saint Jude a voulu surtout donner une leçon de bienséance aux hérétiques : Simoniens, Nicolaïtes, Gnostiques, qui sévissaient en son temps, et qui, par leur mépris affiché de l'autorité ecclésiastique, outrageaient la Majesté du Très-Haut.

« Il opposa à leurs insolences, dit saint Jérôme, la dignité et la noblesse de ce sublime archange qui, au lieu d'injurier le démon, et de se prévaloir de l'autorité dont Dieu l'avait investi, se contenta d'invoquer la toute-puissance divine : « *Que le Seigneur fasse sentir sur toi sa puissance !* », dit-il. Il n'osa pas le maudire, explique saint Jude, c'est-à-dire : il ne jugea pas convenable, pour un Ange, de prononcer une malédiction ; il se contenta de dire : « *Que le Seigneur te commande...* » Si donc l'Archange saint Michel n'osa pas prononcer des paroles d'exécration contre le diable, lequel était pourtant bien digne de malédiction, combien plus devons-nous demeurer purs de toute parole de ce genre ! Le diable méritait d'être maudit, mais la malédiction ne devait pas sortir de la bouche d'un Ange ».

Or, remarque fort judicieusement M. Fillion,

« il est difficile de croire qu'un écrivain sacré ait cité comme exemple et comme argument un épisode qui n'aurait eu aucune réalité objective. La

³⁶ Dz., 2329.

³⁷ Jérém., XV, 19.

dispute entre saint Michel et Satan n'est donc pas légende comme on l'a prétendu, elle a un caractère historique, les destinataires de l'Épître connaissent les détails du fait, et c'est pour cela que saint Jude se contente d'une indication rapide ».

C'est là la conclusion qui s'impose à toute critique impartiale.

VIII. Langage populaire et non scientifique

« *Les hagiographes, le Christ et les Apôtres, parlent le langage de leur temps, populaire et non scientifique* ».

Nous sommes ici en présence de l'une des équivoques les plus dangereuses utilisées par la haute critique pour vider de leur caractère surnaturel les faits extraordinaires contés dans la Sainte Écriture. Le procédé consiste à glisser de la *forme* des discours sur le *fond*, et, sous prétexte que la première peut être modifiée sans dommage pour la vérité, à conclure que le second peut l'être aussi. Sans doute, tout orateur est obligé d'adapter son langage à la capacité de son auditoire. Le Divin Maître lui-même n'a pas échappé à cette loi, et, s'adressant à la foule des Juifs, il ne leur parlait pas comme s'il avait eu devant Lui un congrès de savants. Mais cela ne changeait absolument rien à la substance de ce qu'il prêchait. L'histoire de France que l'on enseigne aux élèves de sixième est la même que celle que l'on professe dans les grandes Écoles. Que l'on parle un jargon populaire ou un langage d'académicien, 2 et 2 font toujours 4, et la somme des angles d'un triangle demeure égale à deux droits. La forme change, le fond reste.

La Commission biblique a bien admis que les expressions dont se sert l'auteur sacré ne devaient pas être prises dans une acception scientifique. Mais le décret qu'elle a publié en ce sens vise expressément les trois premiers chapitres de la Genèse, c'est à dire : le récit de la création ; il est tout à fait abusif d'en faire état pour énerver la prédication de Notre Seigneur ou celle des Apôtres.

La parole du Divin maître, en effet, était de la Vérité à l'état pur. Elle s'identifiait avec le Verbe, elle était l'expression immédiate de la pensée divine, excluant par son essence même le moindre soupçon d'erreur, d'équivoque ou d'exagération. Il est impossible d'admettre un instant que, quand Jésus disait : « Jonas a été trois jours dans le ventre de la baleine », il entendait ne faire là qu'une concession à la mentalité des Juifs de son temps, sachant bien au fond de Lui-même que ce n'était pas vrai. Ce serait lui attribuer « un mensonge d'utilité ou mensonge officieux »³⁸. Or, dit saint Augustin, « en une autorité si haute, admettez un seul mensonge officieux, il ne restera plus une

³⁸ S. Pie X, *Pascendi*, VI.

seule parcelle des Livres Saints dans laquelle, dès qu'elle paraîtra difficile à pratiquer ou à croire, il ne soit loisible de voir un mensonge de l'auteur »³⁹.

Si Jésus exigeait de ses Apôtres que leur parole fit : EST, EST, NON, NON ; comment supposer qu'il n'ait pas Lui-même observé cette loi, et qu'il ait louvoyé avec la vérité, sous prétexte de ne pas heurter ses auditeurs ? Et cela, à propos d'un miracle qu'il associait étroitement à celui de sa propre Résurrection, au risque par conséquent d'ébranler le fondement de la religion qu'Il venait établir ?

Ce dernier argument, il est vrai, n'a pas de prise sur mon éminent contradicteur : il ne fait au contraire qu'exciter en commisération.

« *Si notre foi dans la Résurrection, écrit-il, dépendait pour quelque chose du miracle de Jonas, nous serions bien malheureux et misérables en face des incroyants* ».

Le dogme de la Résurrection repose sur un tel faisceau d'arguments qu'il peut certainement se passer de Jonas et de sa baleine, je le reconnais volontiers. Cela n'empêche pas qu'une des plus solides assises de la foi catholique est précisément le rapport que sa liturgie fait apparaître constamment entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Je n'en veux pour preuve que cette déclaration d'un protestant luthérien, converti par la lecture d'un Missel :

« Grâce à ce livre, dit-il, je suivais désormais la grand'messe chaque jour (dans la cathédrale de Parme). Par cette voie, les Écritures sacrées pénétrèrent en moi. Une des choses qui me fit le plus d'impression, fut de voir l'Ancien et le Nouveau Testament, employés ensemble et comme entrelacés, se fortifier et s'éclairer réciproquement, dans une même action et intention. Aucun exposé doctrinal abstrait n'aurait pu m'ouvrir des perspectives plus inattendues et plus profondes. Ici, je voyais que l'Église se souvenait (et comment !) du Vieux Testament. Ainsi sa voix augmentait infiniment de solennité. À l'école (protestante) dans les cours grisailles de religion, les deux Testaments étaient toujours séparés, comme indifférents l'un à l'autre. Jusqu'à ce moment précis, la Sainte Écriture n'avait eu pour moi aucune signification personnelle. J'en sentais vaguement la beauté poétique, mais je ne m'en étais jamais occupé sérieusement, suivant en cela l'exemple de mes parents, de ma famille, de tout mon entourage. Et maintenant, d'un seul coup, la parole de Dieu venait à moi »⁴⁰.

On voit quelle solidité apporte à la foi chrétienne l'appui de l'Ancien Testament. Mais à l'inverse, il est manifeste que, si nous réduisons celui-ci à une fiction, il risque fort d'entraîner le Nouveau sur le même plan. Si nous mettons en doute le caractère historique de l'aventure de Jonas, je ne vois pas pourquoi nous n'en ferions pas au-

³⁹ Epist. XXVIII.

⁴⁰ *Parigi et Parma*, Alba, Pia società San Paolo, 1938.

tant pour la résurrection de Lazare, telle qu'elle est rapportée dans le IV^e Évangile : sortir de la tombe quatre jours après avoir été enterré, et alors que l'on commence déjà à se décomposer, est aussi invraisemblable que d'émerger vivant d'un poisson qui vous a avalé en pleine mer. Les raisons de « bon sens » qui militent contre la réalité historique de ce dernier fait, peuvent être invoquées tout aussi bien contre le premier. Et si nous éliminons du domaine de l'histoire la résurrection de Lazare, comment pourrions-nous défendre ensuite la réalité de celle du Christ ?

IX. La parabole demeure la parabole...

Nous sommes bien d'accord, mais l'histoire aussi demeure l'histoire. Il est vraiment étonnant que des auteurs dont le « genre littéraire » est devenu le « tarte à la crème », ne fassent jamais appel à cet argument que pour réduire tous les récits de l'Écriture au même dénominateur, et les classer uniformément sous la rubrique : *légende*. Sans doute, il y a des paraboles dans l'Évangile : la liturgie n'a jamais prétendu imposer comme personnages historiques le bon Samaritain, l'enfant prodigue ou l'intendant infidèle. Mais les pêches miraculeuses, la pénitence de Madeleine, le dialogue avec la Samaritaine, les guérisons opérées par le Sauveur, les multiplications des pains, ne sont pas des apologues ; ce sont des récits authentiques, des faits indiscutables garantis par l'autorité des Évangélistes et de toute la Tradition, que vient encore de confirmer le décret sur la Révélation, de Vatican II.

De même, dans l'Ancien Testament, il est nombre de passages qui ne sauraient être pris au pied de la lettre : par exemple quand David déclare qu'il *tue le matin* tous les pécheurs de la terre ⁴¹ ; quand il loue les guerriers pour avoir brisé sur la pierre la tête des petits enfants de Babylone ⁴² ; quand le prophète Ézéchiél nous apprend qu'après avoir passé 390 jours couché sur le côté gauche et 40 sur le côté droit, il s'est rasé les cheveux et la barbe avec un sabre ; puis qu'il a pesé tous les poils ainsi obtenus dans une balance, afin d'en faire trois tas égaux, nous ne sommes pas obligés de prendre ces traits au pied de la lettre, et nous pouvons voir là des « genres littéraires », des images dans le goût de la mystique juive. Le rôle d'une critique vraiment digne de ce nom serait précisément de distinguer dans l'Écriture ce qui se rattache à tel ou tel genre ; ce qui relève de l'épopée, de l'épique, de l'épigramme, ou de la prophétie ; ce qui a valeur historique, et ce qui n'est que fiction.

Mais pour cela, il faudrait d'abord se remettre – ou se mettre ! – à l'école des Pères de l'Église ; les étudier, non pas comme de vénérables

⁴¹ Ps. C, 8.

⁴² Ps. CXXXVI, 8.

ancêtres dont on conserve pieusement les reliques, mais comme les vrais Maîtres de l'exégèse ; comme les dépositaires sacrés, irremplaçables et toujours valables, du sens authentique de l'Écriture, ainsi que l'ont redit, l'un après l'autre, tous les papes de ces derniers temps, de Léon XIII à Paul VI. On peut affirmer sans crainte que dans cinquante ans, les écrivains ès sciences bibliques, qui tiennent actuellement le haut du pavé, n'intéresseront plus personne, tandis que saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire le Grand et les autres, n'auront rien perdu de leur saveur, et conserveront jusqu'à la fin du monde des lecteurs assidus.

X. « *Aggiornamento* »

« *Suivons les conseils de S. S. Jean XXIII dans son discours d'ouverture du Concile – continue le Révérend Père –. Ne péchons pas par excès de zèle, et ne condamnons pas l'exégèse moderne au nom d'un conservatisme étroit et aveugle ! Liquidons toute psychose obsessionnelle* ».

Je ne sais pas si S. S. Jean XXIII s'est jamais penché sur le cas de Jonas et de sa baleine. Mais ce dont je suis sûr, ce qui ressort à l'évidence de tout ce qu'il a dit et écrit, c'est qu'il professait un amour profond pour la Tradition de l'Église, et pour les Docteurs qui en sont les témoins.

Notre éminent contradicteur semble – comme beaucoup d'autres – s'être singulièrement mépris sur le sens de l'« *aggiornamento* » préconisé par le bon Pape Jean. Sa Sainteté Paul VI s'est cependant chargé, à plusieurs reprises, de mettre la chose au point.

« En employant ce mot programme, a-t-il dit dans son discours à la VIII^e Session publique du Concile, le 18 novembre 1965, mon vénéré prédécesseur ne lui attribuait certainement pas la signification que d'aucuns tentent de lui donner, et qui permettrait de « relativiser » selon la mentalité du monde, tout ce qui touche à l'Église : dogmes, lois, structures, traditions, alors qu'il avait au contraire un sens si vif et si ferme de la permanence de la doctrine et des structures de l'Église, au point d'en faire l'idée maîtresse de sa pensée ou de son action »⁴³.

Jean XXIII, en effet, n'a jamais manqué une occasion de recommander la lecture des Pères et la fidélité à leurs enseignements.

« Les recherches érudites, disait-il le 24 septembre 1962, à l'ouverture de la XVII^e session biblique italienne, les lumières nouvelles que projettent sur le Livre Saint les apports des sciences auxiliaires, ont leur justification dernière dans cette volonté de diffuser l'amour de la Parole révélée, et de

⁴³ *La Croix*, 19 nov, 1965, p. 4.

guider les âmes vers l'intelligence de son sens spirituel et didactique. On trouvera pour cela une aide *toujours nouvelle et indispensable* dans les œuvres des Pères de l'Église, les textes des Papes, et de l'épiscopat, qui se sont échelonnés au cours des siècles... »

Je ne pense pas que ce soit « pécher par excès de zèle et faire preuve d'un conservatisme étroit et aveugle » que de suivre des directives aussi nettes et aussi sages. Il est enfantin d'imaginer que, sous prétexte *d'aggiornamento*, l'Église va reconnaître qu'elle s'est trompée, qu'elle a péché par ignorance et par infantilisme, en acceptant pour vrais, et en donnant comme supports à sa foi pendant des siècles, de soi-disant miracles, qui n'étaient en réalité que des fables.

XI. Aux sept mille qui refusent d'adorer baal

Que vient faire ici, en manière de conclusion, la « *psychose obsessionnelle* » ? *Deus scit...* Cependant, à défaut de l'idée, retenons le mot. Et puisqu'il s'agit de *siège*, déclarons sans ambages que nous n'avons aucunement l'intention de faire celui de la haute critique. Persuadée qu'elle détient vraiment seule l'intelligence de l'Écriture, et le droit de l'interpréter, nous savons qu'elle n'accepte aucune discussion. Aussi n'est-ce pas devant son aréopage que je me risquerai à défendre l'historicité de Jonas. Si j'ai cru devoir entreprendre cette « critique de la critique » c'est pour *les sept mille qui n'ont pas plié le genou devant Baal, qui ne l'ont pas adoré, et ne lui ont pas baisé la main* ⁴⁴.

Quand on assiste aujourd'hui à l'abandon général de l'explication traditionnelle, substantielle et vivifiante de l'Écriture, telle qu'on l'enseignait aux âges de la foi, pour lui substituer des commentaires exclusivement critiques, scientifiques, et soigneusement expurgés de tout ferment surnaturel, comment ne pas évoquer la détresse du prophète Élie, quand il voyait le peuple saint délaisser en masse la foi de ses pères et courir aux autels de Baal, qui se dressaient alors jusque dans le sanctuaire du Dieu vivant ?

Baal aujourd'hui a changé de nom. Il s'appelle *Transformisme, Évolution, Progrès cosmique*, etc... ; mais sous ces épithètes, nous n'avons pas de peine à reconnaître le vieux dieu du Devenir qui, depuis les origines, s'oppose à l'Être pur, au Dieu parfaitement un et parfaitement immuable, qui fut celui d'Abraham et de Moïse, mais aussi celui d'Aristote et de Platon. Relancé au XIX^e siècle par Fichte, Schelling, Hegel, Karl Marx et les philosophes d'outre-Rhin, Baal n'est plus la divinité gémissante d'Héraclite, qui se désolait devant l'instabilité des choses d'ici-bas et l'écroulement universel. Habillé à l'allemande, il

⁴⁴ III Rois, XIX, 18.

est au contraire plein de dynamisme, de vigueur et d'entrain. C'est le dieu « *En avant !* » Il porte en lui un ressort intérieur, une sourde aspiration, qui le pousse à se développer et à se réaliser sous des formes de plus en plus parfaites. D'abord germe obscur et s'ignorant lui-même, il a sommeillé dans la plante, rêvé dans l'animal, pris conscience de soi dans l'homme, et il continue maintenant sa prodigieuse ascension. Grâce à l'appui du mouvement moderniste, il a réussi à pénétrer, puis à s'imposer dans tous les domaines de la pensée : histoire, philosophie, théologie, sciences naturelles, morale, exégèse surtout, et le voici introduit dans le Temple, où il tend de plus en plus à supplanter le vrai Dieu, en substituant à la philosophie traditionnelle de l'ÊTRE celle du changement perpétuel ; d'un changement qui doit atteindre jusqu'aux fondements de la foi catholique, sous peine pour celle-ci de s'éteindre et de mourir de vétusté.

C'est vers lui que la jeune foi contemporaine dirige son élan, c'est de lui qu'elle attend son bonheur et la perfection de l'humanité. Le nouveau Baal a aujourd'hui son Évangile, sa mystique, sa théologie, et des thuriféraires sans nombre, qui l'encensent *en tournant le dos à l'autel* ⁴⁵, l'autel du culte traditionnel, fait de douze pierres qui représentent les douze Apôtres. Bien que la science expérimentale se refuse obstinément à justifier les hypothèses sur lesquelles s'échafaudent ses théories, il exige de ses dévots une soumission aveugle et inconditionnée, et il trouve ses plus ardents prosélytes chez ceux-là mêmes que leur rôle de gardiens de la doctrine devrait dresser contre lui.

Devant ce succès inouï, ce déchaînement d'enthousiasme et de conviction passionnée, certains pourraient croire qu'il y a là un courant irréversible auquel il est inutile de vouloir résister.

Cependant, il n'est que d'écouter ce qui se dit tout bas, pour se convaincre qu'au milieu de cette ruée vers l'idole, nombreux sont encore les chrétiens qui refusent *de plier le genou* devant elle, *de l'adorer*, *et de lui baiser la main* ; qui persistent à lire la Bible avec les yeux de la foi, et qui ne veulent pas admettre que tous les miracles auxquels ont cru nos pères, et qu'ont accepté les plus grands génies de l'humanité chrétienne, ne sont que des légendes et des contes pour enfants. Ces chrétiens-là sont les dignes successeurs de ces *sept mille* dont Dieu révéla l'existence à Élie. C'est pour eux que j'ai analysé, aussi minutieusement que je l'ai pu, les arguments mis en œuvre contre l'authenticité de Jonas, dont j'espère avoir montré l'inconsistance. Il serait aisé de se livrer au même travail pour tous les faits extraordinaires rapportés dans l'Écriture, et de prouver que les attaques par lesquelles on prétend les démolir, « ne sont qu'arguties chicanières et décousues, qui

⁴⁵ Ezéch., VIII, 16.

altèrent, souillent et abîment les preuves délicates et harmonieuses de leur authenticité, fondées sur l'autorité divine »⁴⁶.

Ces *sept mille* donc, je voudrais en terminant les supplier de se garder du complexe d'infériorité, et de ne pas se laisser impressionner par les soi-disant conclusions de la critique, quand celle-ci prétend mettre en question la valeur de tel ou tel passage de l'Écriture que l'on a toujours, jusqu'au siècle présent, tenu pour historique. De même qu'une branche d'arbre ne peut porter de fruits qu'en restant attachée au tronc qui la porte, et qu'elle devient sèche et stérile si elle s'en sépare, de même la critique ne peut donner aux âmes une nourriture valable, qu'à la condition de rester unie au tronc, c'est-à-dire à la Tradition. Dès l'instant où elle s'en détache, elle perd toute autorité, même – nous ne saurions assez le répéter – si elle réunit l'unanimité des exégètes. Car c'est dans la Tradition des Pères, des Pontifes et des Docteurs, et EN ELLE SEULE, que se trouve le dépôt inaliénable et irréformable de la foi. L'Église peut modifier ses cérémonies, sa discipline, ses règlements, son droit canon : mais il n'existe aucune puissance au monde qui puisse toucher à sa doctrine révélée. Celle-ci est au-dessus de toute science, de toute découverte, de tout progrès, de toute civilisation. Rien n'a de prise sur elle. Elle participe à l'identité éternelle de l'être, à la transcendance immobile du Dieu qui s'est défini lui-même : JE SUIS CELUI QUI EST... JE SUIS LE SEIGNEUR, ET JE NE CHANGE PAS⁴⁷.

⁴⁶ Gilbert d'Oyland, *Serm.* XLII, 5.

⁴⁷ Ex., III, 14 ; Malachie, III, 6.

Table des matières

Avant-propos.....	4
-------------------	---

LIVRE I

Vie du prophète Daniel

CHAPITRE 1	Le départ pour l'exil (DAN., 1, 1-21).....	15
CHAPITRE 2	L'histoire de Suzanne (DAN., 13, 1-64).....	23
CHAPITRE 3	La statue aux pieds d'argile (DAN., 2, 1-49).....	34
CHAPITRE 4	Les trois hébreux dans la fournaise (DAN., 3, 1-97).....	52
CHAPITRE 5	Où Nabuchodonosor se voit changé en bœuf (DAN., 4, 1-34)	66
CHAPITRE 6	Le festin de Balthazar (DAN., 5, 1-31).....	78
CHAPITRE 7	La fosse aux lions (DAN., 6 et 14)	90
CHAPITRE 8	Bel et le Dragon (DAN., 14, 1-42).....	100
CHAPITRE 9	Digression sur les monstres inconnus	109

LIVRE II

Visions du prophète Daniel

CHAPITRE 1	Première vision : Les quatre animaux (DAN., 7, 1-8).....	116
CHAPITRE 2	L'Ancien des jours et le jugement des Bêtes (DAN., 7, 9-28)	126
CHAPITRE 3	Deuxième vision : le Bélier et le Bouc (DAN., 8, 1-27)	132
CHAPITRE 4	Troisième vision : les soixante-dix semaines (DAN., 9, 1-27)....	140
CHAPITRE 5	Quatrième vision : l'Homme vêtu de lin (DAN., 10, 1 – 11, 20)...	148
CHAPITRE 6	Ultime tribulation et victoire du Christ (DAN., 11, 21 – 12, 3)....	152
CHAPITRE 7	Conclusion (DAN., 12, 4-13).....	158

LIVRE III

Le prophète Jonas

PRÉFACE	Ou « Critique de la critique »	163
CHAPITRE 1	Une désobéissance chèrement payée (JON., 1)	181
CHAPITRE 2	Ce que faisait Jonas dans le ventre du poisson (JON., 2).....	195
CHAPITRE 3	La pénitence des Ninivites (JON., 3).....	201
CHAPITRE 4	Une prophétie qui fait long feu (JON. 4)	206
POSTFACE	Ou suite de la « Critique de la critique »	215